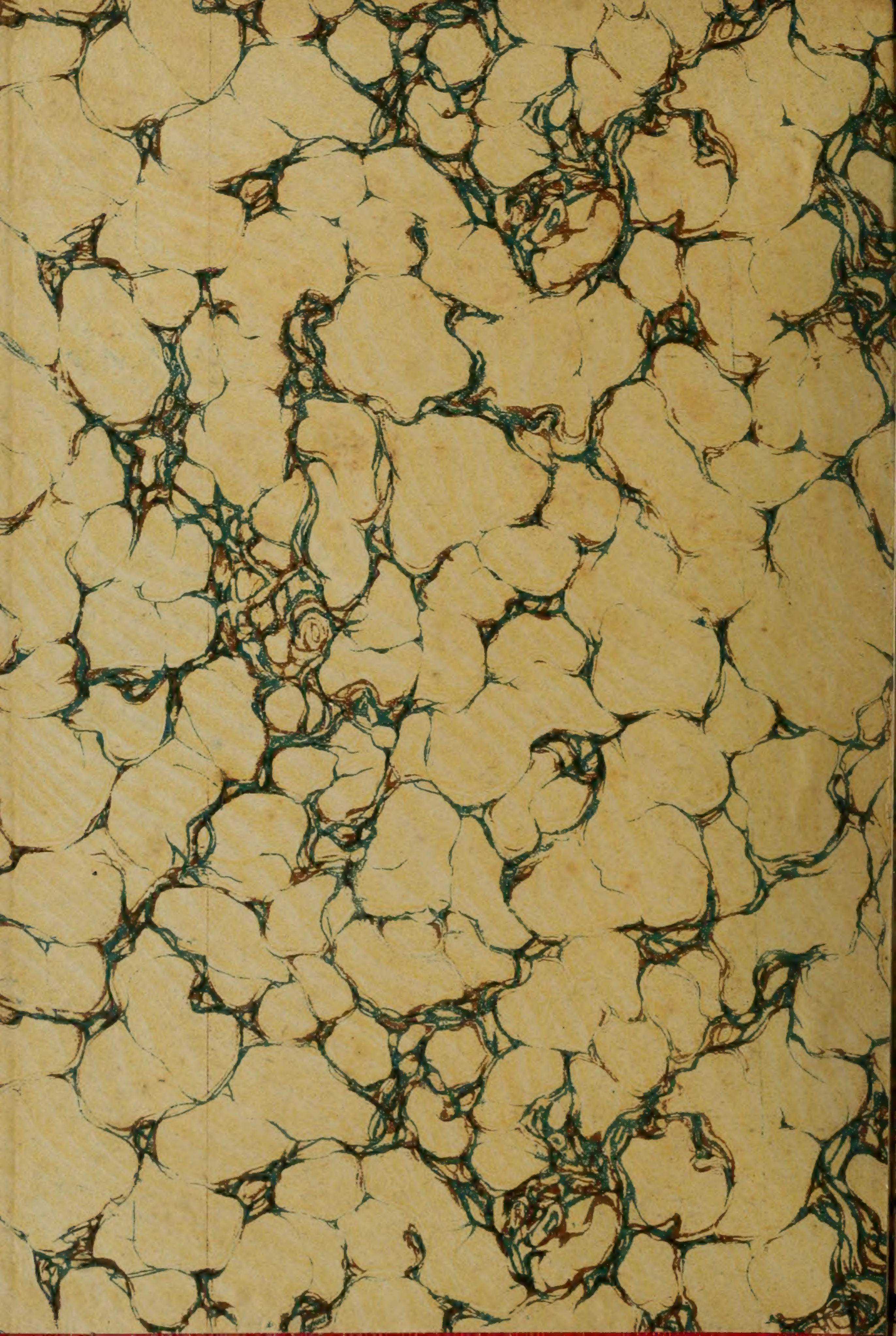
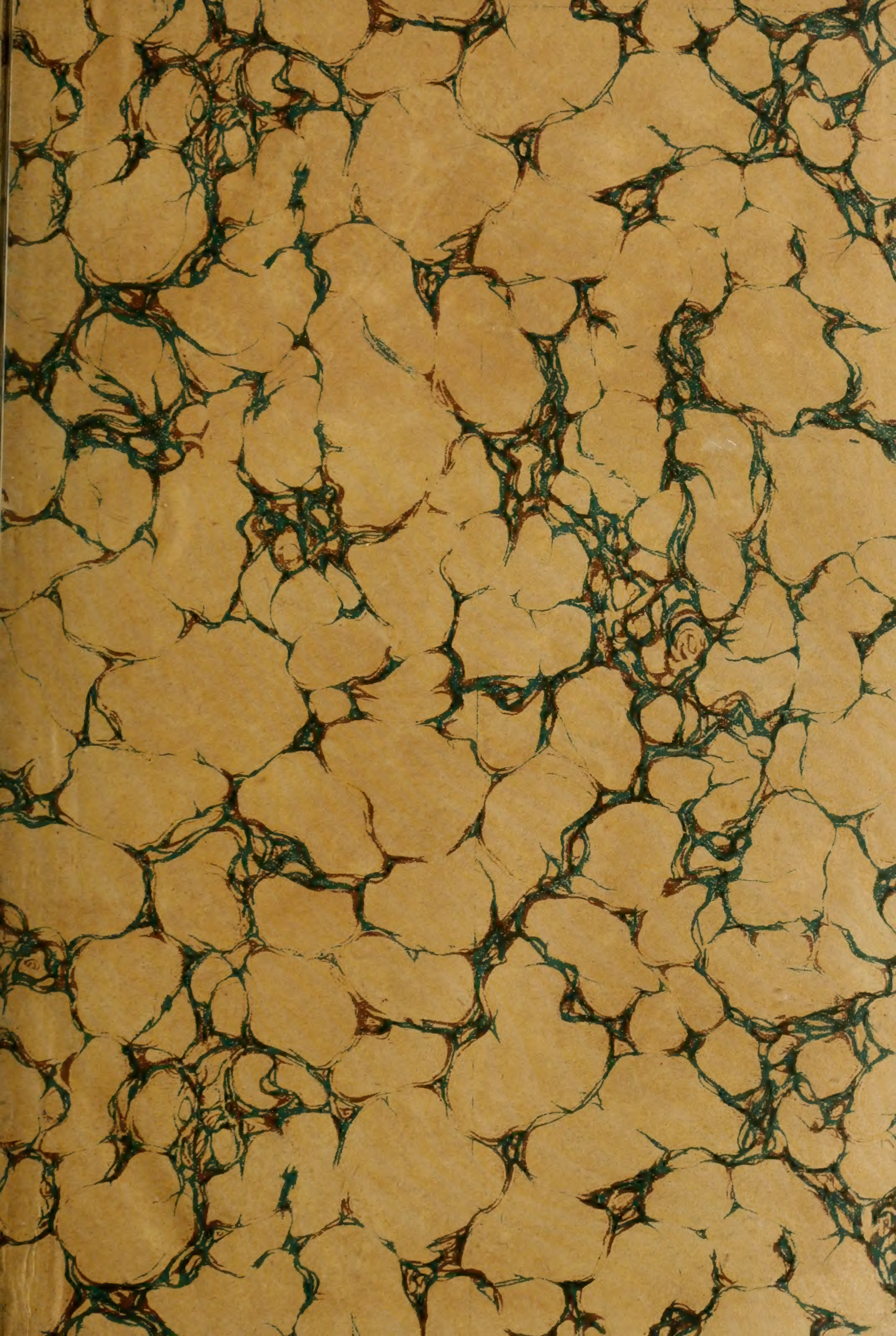
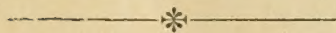






ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



La Dame de Volupté

ILLUSTRATIONS

DE

BOUTET DE MONVEL, BRION, JANET-LANGE,
PHILIPPOTEAUX, ETC.

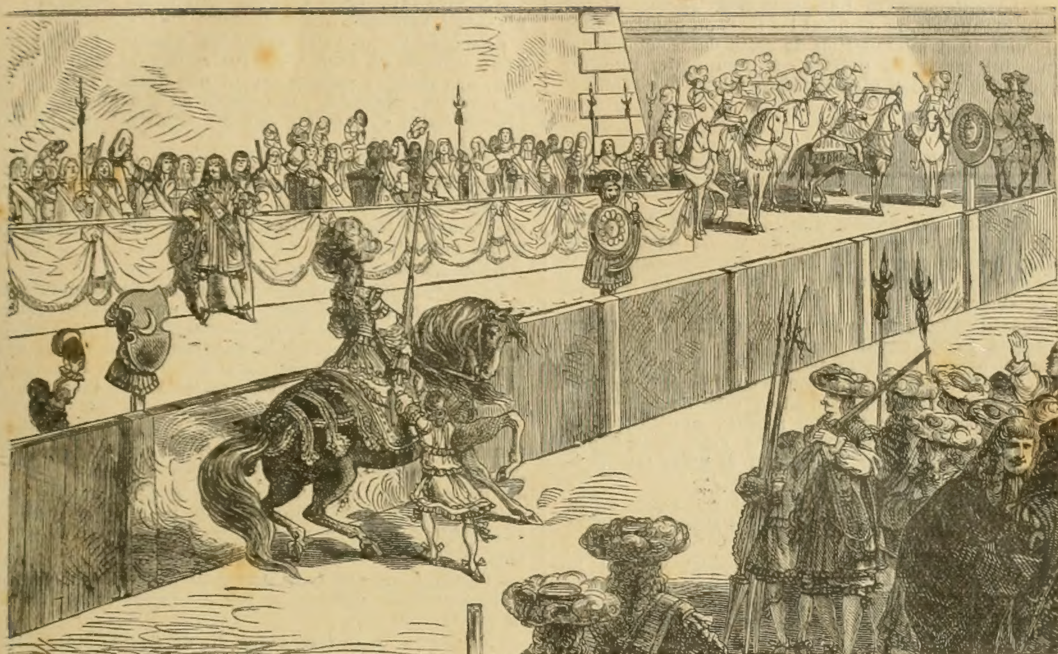


PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





LA DAME DE VOLUPTÉ

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs se rappellent peut-être la publication des *Mémoires de la princesse de Monaco* dans *le Mousquetaire*, et la façon, aussi inattendue qu'extraordinaire, dont ces Mémoires étaient tombés dans mes mains.

Ne m'occupant point d'habitude de ce genre de publication, je les donnai à revoir à une dame de mes amies, femme de beaucoup d'esprit ; cette amie n'a qu'un défaut, qui, pour cette circonstance, devenait une qualité : c'est de se croire vieille, parce qu'à force d'avoir lu les chroniques et mémoires des siècles passés, elle s'imagine avoir connu les gens qui figurent dans ces mémoires.

Les Mémoires de la princesse de Monaco, revus par elle et publiés par moi dans *le Mousquetaire*, eurent le plus grand succès.

Il en résulta que je fus instamment prié par elle de me mettre en quête de nouveaux mémoires.

Je me rappelai qu'un jour, traversant la ville de***, où j'étais forcé de m'arrêter cinq heures, et ne sachant que faire de ces cinq heures, j'étais allé visiter un de mes amis, employé à la bibliothèque de cette ville.

Sachant mon goût pour les vieilles écritures, il me mit à même de compulser ses vieilles écritures les plus précieuses, et, avec le flair qui caractérise l'homme habitué à ces sortes de recherches, je tombai presque du premier coup sur un manuscrit intitulé : *Mémoires de Jeanne d'Albret de Luynes, comtesse de Verrue, surnommée la Dame de Volupté.*

Par malheur, je n'en pus lire que le premier volume, mais ce premier volume suffit pour laisser une profonde impression dans mon esprit.

Il en résulta que, lorsque mon amie me demanda de nouveaux mémoires à revoir, comme elle avait fait de ceux de la princesse de Monaco, je me souvins des Mémoires de la comtesse de Verrue.

J'écrivis donc à mon bibliothécaire pour le prier, non pas de m'envoyer ces Mémoires, je savais que, par un arrêté du conseil municipal de la ville, aucun manuscrit ne pouvait sortir de la bibliothèque, mais de me le faire copier à l'instant même.

C'était une trouvaille que ce manuscrit !

La comtesse de Verrue avait joué un grand rôle à la cour de Savoie et à la cour de France.

Elle avait vécu sous huit papes : Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XII ; sous trois empereurs : Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI ; sous deux rois de France : Louis XIV et Louis XV ; sous deux rois d'Espagne : Charles II et Philippe V ; sous quatre rois d'Angleterre : Charles II, Jacques II, Guillaume III et George Ier.

Elle avait connu le duc de Vendôme, Villeroi, Catinat, Villars, le prince Eugène, Voltaire, Marivaux, le régent, le duc du Maine, la duchesse du Maine, tout ce qu'il y avait de grand, de spirituel, de vaillant en France.

Elle avait été dix ou douze ans la maîtresse en titre de Victor-Amédée.

Elle avait, après sa fuite du Piémont, conservé ses vieilles relations à Turin, et noué des relations nouvelles avec l'Espagne.

Sa vie, enfin, avait un côté romanesque qui allait admi-

rablement au genre de publication qu'affectionne ma vieille amie.

Trois semaines après, j'avais le manuscrit.

Pendant ce temps, et pour me faire prendre patience, j'avais rouvert mon *Saint-Simon.*

Je me rappelais qu'il consacrait un paragraphe entier, presque un chapitre, à madame la comtesse de Verrue. Je relus ce qu'il avait écrit sur elle, et, comme ce que je relus se trouvait parfaitement en harmonie avec ce que je me rappelais du manuscrit, je déchirai les trois ou quatre pages de Saint-Simon où il est question de cette dame, et les envoyai, pour lui servir de préface, à mon amie, qui, du reste, les connaissait aussi bien et même mieux que moi.

Voici ces pages :

« Parmi tant de choses importantes qui préparaient les plus grands événements, il en arriva une fort particulière, mais dont la singularité mérite ce court récit.

« Il y avait bien des années que la comtesse de Verrue vivait à Turin, maîtresse publique de M. de Savoie : elle était fille du duc de Luynes et de sa seconde femme, qui était aussi sa tante, sœur du père de sa mère, la fameuse duchesse de Chevreuse.

« Le nombre d'enfants de ce second lit du duc de Luynes, qui n'était pas riche, l'avait engagé à se défaire de ses filles comme il avait pu. La plupart étaient belles ; celle-ci l'était fort ; elle fut mariée toute jeune en Piémont, en 1683, et n'avait pas quatorze ans lorsqu'elle y alla. Sa belle-mère était dame d'honneur de madame de Savoie ; elle était veuve et fort considérée. Le comte de Verrue était tout jeune, beau, bien fait, riche, avait de l'esprit et était fort honnête homme.

« Elle aussi avait beaucoup d'esprit, et un esprit suivi, appliqué à tout, tourné à gouverner. Ils s'aimèrent fort et passèrent quelques années heureuses.

« M. de Savoie, jeune aussi, et qui voyait souvent la jeune Verrue, par la charge de la douairière, la trouva à son gré ; elle s'en aperçut et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui se contentèrent de la louer et n'en firent aucun compte.

« M. de Savoie redoubla de soins, ordonna des fêtes contre sa coutume et son goût. La jeune Verrue sentit que c'était pour elle, et fit tout ce qu'elle put pour ne s'y point trouver : mais la vieille s'en fâcha, la querella, lui dit qu'elle voulait faire l'importante, et que c'était une imagination que lui donnait son amour-propre.

« Le mari, plus doux, voulut aussi qu'elle fût de ces fêtes, et que, sûr d'elle, quand bien même M. de Savoie en serait amoureux, il ne convenait ni à son honneur ni à sa fortune qu'elle manquât de rien.

« M. de Savoie lui fit parler ; elle le dit à son mari et à sa belle-mère, et fit toutes les instances possibles pour aller à la campagne passer du temps. Jamais ils ne voulurent, et ils commencèrent à la rudoyer ; si bien que, ne sachant plus que devenir, elle fit la malade, se fit ordonner les eaux de Bourbon, et manda au duc de Luynes, à qui elle n'avait osé écrire sa dure situation, qu'elle le conjurait de se trouver à Bourbon, où elle avait à l'entretenir des choses qui lui importaient le plus sensiblement, parce qu'on ne lui permettait pas d'aller jusqu'à Paris. M. de Luynes s'y rendit en même temps qu'elle, conduite par l'abbé de Verrue, frère du père de son mari, qu'on appelait aussi l'abbé de la Scaglia, du nom de sa maison. Il avait de l'âge ; il avait passé par des emplois considérables et par des ambassades, et devint enfin ministre d'Etat.

« M. de Luynes, grand homme de bien et d'honneur, frémit, au récit de sa fille, du double danger qu'elle courait par l'amour de M. de Savoie et par la folle conduite de la belle-mère et du mari. Il pensa à faire aller sa fille à Paris pour y passer quelque temps, jusqu'à ce que M. de Savoie l'eût oubliée ou se fût pris ailleurs. Rien n'était plus sage ni plus convenable que le comte de Verrue vînt chez lui voir la France et la cour, à son âge, dans un temps de paix en Savoie. Il crut qu'un vieillard important et rompu dans les affaires, comme était l'abbé de Verrue, entrerait dans cette vue et la ferait réussir. Il lui en parla avec cette force, cette éloquence et cette douceur qui lui étaient naturelles, que la sagesse et la piété dont il était rempli devaient rendre encore plus persuasives ; mais il n'avait garde de se douter qu'il se confessait au renard et au loup, qui ne voulaient rien moins que dérober sa brebis.

« Le vieil abbé était devenu fou d'amour pour sa nièce ; il n'avait donc garde de s'en laisser séparer. La crainte du duc de Luynes l'avait retenu en allant à Bourbon ; il avait eu peur qu'il ne sût son désordre ; il s'était contenté de se préparer les voies par tous les soins et les complaisances possibles ; mais le duc de Luynes, éconduit et retourné à Paris, le vilain vieillard découvrit sa passion, qui, n'ayant pu devenir heureuse, se tourna en rage. Il maltraita sa nièce tant qu'il put, et, au retour à Turin, il n'oublia rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse ; elle souffrit encore quelque temps ; mais, la vertu cédant enfin à la démence et aux mauvais traitements domestiques, elle écouta M. de Savoie et se livra à lui pour se délivrer des persécutions.

« Voilà un vrai roman ; mais il s'est passé de notre temps, au vu et au su de tout le monde.

« L'éclat fait, voilà tous les Verrue au désespoir, et qui n'avaient pourtant à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

« Bientôt la nouvelle maîtresse domina impérieusement toute la cour de Savoie, dont le souverain était à ses pieds avec des respects comme devant une déesse. Elle avait part aux grâces, disposait des faveurs de son amant, et se faisait craindre et compter par les ministres. Sa hauteur la fit haïr.

« Elle fut empoisonnée ; M. de Savoie lui fit prendre d'un contrepoison exquis qu'on lui avait donné.

« Elle guérit ; sa beauté n'en souffrit point ; mais il lui en resta des incommodités fâcheuses, qui pourtant n'altérèrent point le fond de sa santé.

« Son règne durait toujours.

« Elle eut enfin la petite vérole ; M. de Savoie la vit, et servit durant cette maladie comme aurait servi une garde, et, quoique son visage en eût souffert, il ne l'aima pas moins après. Mais il l'aimait à sa manière : il la tenait fort enfermée, parce qu'il aimait, lui, à l'être, et, bien qu'il travaillât souvent chez elle avec ses ministres, il la tenait fort de court sur ses affaires.

« Il lui avait beaucoup donné ; en sorte que, outre les pensions, les pierreries belles et en grand nombre, les joyaux et les meubles, elle était devenue riche.

« En cet état, elle s'ennuya de la gêne où elle se trouvait et médita une retraite ; pour la faciliter, elle pressa le chevalier de Luynes, son frère, qui servait dans la marine avec distinction, de l'aller voir.

« Pendant son séjour à Turin, ils concertèrent leur fuite, et l'exécutèrent après avoir mis à couvert et en sûreté tout ce qu'elle put.

« Ils prirent leur temps que M. de Savoie était allé, vers le 15 octobre, faire un tour à Chambéry, et sortirent furtivement de ses Etats, avant qu'il en eût le moindre soupçon et sans qu'elle le lui eût même laissé une lettre. Il le manda ainsi à Vernon, son ambassadeur ici, en homme extrêmement piqué.

« Elle arriva sur notre frontière avec son frère, puis à Paris, où elle se mit d'abord dans un couvent.

« La famille de son mari ni la sienne n'en surent rien que par l'événement

« Après avoir été reine en Piémont pendant douze ou quinze ans, elle se trouva ici une fort petite particulière. M. et madame de Chevreuse ne la voulurent point voir d'abord, gagnés ensuite par tout ce qu'elle fit de démarches auprès d'eux, et par les gens de bien qui leur firent un scrupule de ne pas tendre la main à une personne qui se retire du désordre et du scandale, ils consentirent à la voir.

« Peu à peu, d'autres la virent, et, lorsqu'elle se fut un peu ancrée, elle prit une maison, fit bonne chère, et, comme elle avait beaucoup d'esprit de famille et d'usage du monde, elle s'en attira bientôt, et peu à peu elle reprit ses airs de supériorité auxquels elle était si accoutumée ; et, à force d'esprit, de ménagements et de politesses, elle y accoutuma tout le monde.

« Son opulence, dans la suite, lui fit une cour de leurs plus proches et de leurs amis, et, de là, elle saisit si bien les conjonctures, qu'elle s'en fit une presque générale et influa beaucoup dans le gouvernement ; mais ce temps passe celui de mes Mémoires.

« Elle laissa à Turin un fils fort bien fait et une fille, tous deux reconnus par M. de Savoie, sur l'exemple du roi.

« Le fils mourut sans alliance ; M. de Savoie l'aimait fort et ne pensait qu'à l'agrandir. La fille épousa le prince de Carignan, qui devint amoureux d'elle. C'était le fils unique de ce fameux muet, frère aîné du comte de Soissons, père du dernier comte de Soissons et du prince Eugène.

« Ainsi, M. de Carignan était l'héritier des Etats de M. de Savoie, si celui-ci n'avait point eu d'enfants.

« M. de Savoie aimait assez passionnément cette bâtarde pour qu'il en usât comme le roi avait fait pour madame la duchesse d'Orléans.

« Ils vinrent grossir ici la cour de madame de Verrue après la mort du roi, et piller la France sans ménagement. »

Ce sont les Mémoires de cette femme, chers lecteurs, que ma savante amie met sous vos yeux, non point comme une œuvre d'elle ou de moi, mais comme celle de madame de Verrue elle-même

ALEX. DUMAS.

Je dois d'abord compte à mes lecteurs, quoique, en réalité je n'écrive que pour moi et quelques amis, des causes qui me font entreprendre ces Mémoires et de la façon dont ils viennent d'être entrepris.

M. de Voltaire partit hier de chez moi à une heure du matin. Il y avait soupé en compagnie de deux beaux esprits subalternes qu'il m'avait priée de recevoir une fois, pour qu'ils pussent l'aller dire et que cela leur donnât une espèce d'entrée là où ils ne fussent pas entrés seuls.

M. de Voltaire a toujours ainsi à sa suite deux ou trois protégés de second ordre, qu'il pousse tant qu'il peut, d'abord pour maintenir sa popularité, et ensuite parce qu'il sait que, bien que poussés par lui, ils n'iront jamais loin. De mon côté, j'aime à protéger ces pauvres gens qui vivent de leur plume. On ne sait pas ce qu'ils deviennent plus tard : s'ils restent des cuistres ou des fesse-cahiers, cela fait une bonne action en réserve ; s'ils arrivent cahin-caha à gravir le Parnasse, la bonne action vous peut rapporter des intérêts. Ceci soit dit en passant ; car je ne me soucie guère de cette espèce, à moins que, comme M. de Voltaire, elle ne soit arrivée à des sommités ; quant à ceux dont je parle, je ne les reverrai probablement de ma vie et serais bien embarrassée de retrouver leurs noms. Ils restèrent, pendant les deux heures qu'ils passèrent chez moi, plantés comme des termes en face de mes beaux chenets du temps de François Ier que j'ai payés si cher l'autre jour à un juif, et qui me tiennent si bonne et si brave compagnie quand je suis seule, rappelant mes souvenirs et tisonnant mon feu.

La physionomie et l'humeur de M. de Voltaire ne plaisaient pas toujours ; mais il rachetait ce désavantage par un talent bien rare et qui a manqué à plusieurs beaux esprits par l'agrément de la conversation. La sienne était vive et saillante ; ceux qui n'en ont pas été témoins s'en formeront une idée en lisant quelques-unes des bonnes scènes de *Nanine* et de *l'Enfant prodigue*. C'était un mélange agréable de bons mots piquants, de réflexions intéressantes, d'applications heureuses, de discussions savantes sans apprêt et sans pédanterie. Ce ton est celui de plusieurs de ses lettres, et il faut avouer que ses entretiens leur ressemblaient beaucoup. Sa conversation avait encore la supériorité, parce que lorsqu'il était de bonne humeur ou que la société devant laquelle il parlait, lui plaisait, il animait tout ce qu'il disait par la vivacité de ses yeux, de ses gestes, et par l'air de gaieté, de politesse et d'indulgence qu'il prenait alors. Plusieurs qui étaient venus chez lui avec de fortes préventions se retiraient émus et saisis.

M. de Voltaire et moi, nous causâmes comme si nous eussions été en tête-à-tête ; il me fit des vers que j'eus l'air de trouver excellents, et qui ne me paraissaient pas beaucoup meilleurs que ceux que m'adressaient les poètes italiens du temps que j'étais duchesse, ou à peu près. C'est qu'alors je voyais tout à travers le prisme de la jeunesse et de l'enchantement.

Il me lut, croyant me faire grand plaisir, un passage d'une brochure d'un certain Melon qui a été secrétaire du régent, laquelle brochure a pour titre *Essai politique sur le commerce*, et dans laquelle se trouve cette louangerie adressée à moi :

« Je vous regarde, madame, comme un des plus grands exemples de cette vérité. Combien de familles subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts ! Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genres, voilà vingt mille hommes au moins ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. »

En ceci, M. Melon me paraissait avoir raison parfaitement, et je suis d'avis que nous autres gens de naissance, ne nous occupant pas assez des gens d'art et ne leur faisant pas une assez bonne place dans la société, cela pourrait bien leur donner un jour l'idée de se la faire meilleure, résultat auquel ils n'arriveront pas sans nous gêner un peu.

Mais revenons à M. de Voltaire. Il m'a donc fait des vers, il m'a lu quelques lignes de la brochure de M. Melon, puis il a causé avec beaucoup d'esprit et de finesse du temps présent auquel je ne comprends plus grand'chose, peut-être parce que je suis vieille ; il ne me parlait sans doute du temps présent que pour que je lui parlasse du temps passé, où tout allait bien mieux, selon moi, peut-être parce que j'étais jeune.

Je fis selon son désir, et me mis à voyager à reculons dans le jardin fleuri de ma jeunesse.

Il m'écouta avec la plus grande attention.

— C'était, lui racontai-je, pendant la guerre que le duc de Savoie, allié aux impériaux, soutint contre la France. Les armées de Louis XIV avaient envahi le Piémont, et M. de la Feuillade avait mis le siège devant Turin. Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans avait un commandement dans l'armée.

« Ce prince envoya, dès le premier jour, un officier en parlementaire pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, pour qu'on ne tirât pas dessus. Il offrait, de plus, des passeports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse royale, afin qu'ils pussent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi avait eu toutes ces générosités dans le but de plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes ou à ses intérêts politiques.

« Le duc reçut le parlementaire.

« — Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé du roi votre maître. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville ; d'ailleurs, je ne consentirais pas à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon nom, le général, monsieur, je vous en prie.

« L'officier s'inclina respectueusement.

« — Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siège de Barcelone, et, ensuite, nous aurons une petite fête à laquelle vous nous ferez la grâce d'assister. Vous pourrez dire que la cour de Turin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'au temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles de ce monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

« Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens. Il assista aux fêtes, il y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se ployer à toute chose. Les dames déployèrent leurs plus beaux atours et leurs plus séduisants sourires ; il fut reçu comme un galant par toutes ; elles prétendaient qu'il devait emporter avec lui un parfum de leur beauté à rendre toutes les femmes de France jalouses, et tous les seigneurs français amoureux.

« Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit pas défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis que tout le monde sait, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi parfumées.

Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur, qu'il aimait fort. On a commencé par la lui donner pour maîtresse avant de lui donner ses filles ; ce n'était peut-être pas plus vrai pour l'une que pour les autres. Jamais prince ne fut plus calomnié que le régent ; il avait cependant bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât pas.

En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très spirituel, très instruit, très brave et très bon ; celui des descendants de Henri IV qui lui ressemble le plus, même au physique. On ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer la journée chez la princesse Marianne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence. Il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié ; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même, prit un costume de miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte absolument seul, avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

« On ne l'attendait que le lendemain ; aucun ordre n'était donné pour son introduction ; comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans être soupçonné ?

« Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jardins du palais encore ouverts à cause de la chaleur, et parce que Victor-Amédée donnait asile à ceux dont les maisons étaient les plus menacées ; il y avait donc une foule considérable.

Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant parmi ces visages celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

« M. le régent a toujours aimé les aventures ; celle-ci sur très amusant d'être ainsi perdu au milieu de ces gens qui l'ignoraient en le détestant. L'effet que son nom prononcé

eût produit dans ces groupes si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer. Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la confiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussi M. de Savoie tremblait-il à l'idée d'une imprudence.

« A force de regarder parmi les jolies filles qu'il avait grande envie d'aborder, il en avisa deux assez lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

« Il trouva l'un et l'autre, et le hasard, bon Dieu ! le servit à merveille. C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse ; elles étaient à la chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie, semblait tout à fait dans ses bonnes grâces.

« Elles racontaient mille petites aventures du palais, riant à gorge déployée, malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien, la maîtresse du roi, en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse qu'elle ne l'était elle-même.

Au bout du jardin, elles se séparèrent : la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais pendant que l'autre continuait sa route.

« Le prince attendait ce moment et l'aborda.

« Bien que d'une naïveté relative elle n'était pas sauvage, elle ne se sauva pas devant ce beau jeune homme, très poli, qui lui demanda chapeau bas si elle ne pouvait pas l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse, et lui faire parler à une de ses filles d'honneur ou à une des personnes de son service intime.

« L'enfant le regarda avec soupçon, et répondit en hésitant :

— J'en suis, moi, de son service intime ; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale ?

« — Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira chez elle ; j'apporte un message qu'elle attend.

« — Une lettre ?

« — Non, un message verbal ; il faut que je lui parle à elle-même.

« — De la part de qui venez-vous ?

« — De la part de son frère, dit-il très bas.

« — Chut ! Suivez-moi et taisez-vous.

Voici un sauf-conduit de M. le duc de Savoie, pour que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement. Vous voyez que je ne vous trompe point.

La jeune fille fit un sourire, ce qui signifiait beaucoup. Elle prenait de l'importance à ses propres yeux, par l'idée d'être liée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre ; et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse, et descendant directement dans le parterre.

La jeune fille passa la première, lui recommandant de marcher doucement ; elle monta deux étages, l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière elle, et lui demanda alors d'un ton décidé :

— Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse ?

« Le prince se mit à rire.

— C'est à elle que je dois parler, non pas à vous, la belle enfant.

« — On ne lui parle pas comme cela si facilement, à votre princesse toute bonne qu'elle est.

« — Je viens de la part de M. le duc d'Orléans, je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse, elle m'attend ; il s'agit seulement de la prévenir que je suis la petite curieuse.

L'enfant hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait. Le prince la trouvant plus jolie que les grandes dames, il se mourait du désir de le lui dire et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne point satisfaire un désir quand il rencontrait une bonne occasion.

« Mademoiselle, votre nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

« — [illegible]pha, monsieur.

« — [illegible]selle Josepha, vous me paraissez aussi obligeante [illegible] vous êtes jolie. [illegible] j'ai grande envie de me confier [illegible] si vous êtes aussi discrète que vous me paraissez [illegible] et que vous êtes jolie.

— Oh ! [illegible]eur, je suis bien discrète.

« — Alors [illegible]z tout. Mais mon message n'est pas tellement [illegible] ne puisse songer à moi avant de le remplir [illegible]mps, je vogue par la ville, je suis fatigué, je me [illegible]im. N'y aurait-il pas moyen de souper [illegible] aller chez Son Altesse royale, qui me [illegible] peut-être et ne me renverra à mon [illegible]

« — Je [illegible] conduire à l'office.

« — C'est [illegible]

« — Alors, venez.

« — Je le veux bien... Mais, à l'office, on se demandera : « Quel est donc cet étranger ? que vient-il faire ? »

« — C'est vrai.

« — Et alors de deux choses l'une : vous compromettrez votre maîtresse ou vous-même.

« — Vous avez raison.

« — Que faire ?

« — Dame ! allez souper, ailleurs.

« — Non pas : on ne doit pas me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

« — Ah ! mon Dieu ! fit la jeune fille effrayée à cette idée.

« — Il y a bien un autre moyen..., fit le prince avec hésitation.

« — Lequel ? demanda Josepha avec empressement.

« — Vous ne le voudrez jamais.

« — Dites tout de même, reprit-elle avec résolution.

« — Si vous alliez me chercher à manger, et si vous m'en donniez ici ?

« — Dans ma chambre, monsieur ! fit Josepha en rougissant.

« — Oui, dans votre chambre, belle Josepha ; et où est le mal ? M'y voilà bien en ce moment : il importe peu que j'y sois assis ou que j'y sois debout.

« Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un beau visage bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases :

« Je vous trouve charmante et je vous aime.

« Josepha était une honnête fille ; mais elle était coquette, elle aimait à plaire, elle avait grande confiance en elle-même, et puis elle jouissait à ses propres yeux d'une certaine importance en traitant chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français si bien tourné pouvait être un bon parti : sa maîtresse et son auguste frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je ?

« — Enfin, se dit-elle, c'est une excellente action que d'empêcher ce jeune homme de souffrir ou de tomber entre les mains de ces méchants, qui veulent tuer les Français. Tuer les Français ! Il y en a de très aimables, pourtant.

« Elle se décida.

« Le prince s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit tomba tout à fait. Une nuit embaumée, étincelante, une nuit d'Italie au mois de juin. Il jeta de côté et manteau et chapeau pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit au contraire.

« Ses projets prenaient une apparence de réussite : qu'un de ses pareils songeât à la séduire, cela ne lui vînt pas même à l'esprit : un seigneur, à la bonne heure, elle s'en fût défiée ; mais un si jeune cadet, et qui paraissait fort pauvre, un miquelet ! quelle apparence !

— Attendez ici, fit-elle au prince, je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter. Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune ; une lumière nous trahirait et je serais perdue. Attendez !

« Elle laissa M. le duc d'Orléans seul une demi-heure à peine, et revint chargée d'un souper délicat qu'elle avait maraudé à l'office ; elle lui raconta avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées pour se procurer les mets qu'elle plaçait à mesure sur la petite table devant lui, et Philippe se confondait en remerciements.

« — Vous mettez deux couverts, j'espère ? dit-il.

« — Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans les cabinets de Son Altesse, à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

« Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants, l'un si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre, l'autre si innocente, qu'elle ne soupçonnait même rien.

Il l'étourdit de compliments, de folies, il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite ; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siège terrible, il lui représenta la vie qu'il allait perdre comme si belle et si riche à son âge.

« — Et si j'étais heureux encore ! Si j'avais quelques doux moments en ce monde avant de le quitter !

« La pauvre enfant avait monté pour son malheur, une bouteille de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau. Pour son malheur encore, elle en avait bu, elle, accoutumée à la sobriété ; pour son malheur surtout, le jeune et beau prince était éloquent et passionné.

La soirée avait de ces émanations enivrantes que les climats chauds connaissent seuls ; elle pensait que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuadait qu'il l'aimait, qu'il ne vivrait pas sans elle désormais, il

lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, il ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait.

Il n'osait plus lever les yeux sur Josepha, qui, en apprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse. Le prince n'en vint pas moins chez elle en secret fort souvent même, au milieu des batailles ou de la mousqueterie. Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux, qui le rendait plus violent et plus durable

« Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

En quittant l'Italie, il se confessa à la duchesse et la pria de la marier, en se chargeant de la dot.

« Josepha épousa un certain Paolo Mariani.

« Ce Mariani avait été fort riche : il avait des passions ruineuses, et, dès sa jeunesse, il avait dévoré en grande partie sa fortune.

« Du reste, l'histoire de cet homme est étrange : j'écrirai, dans le cours de ces Mémoires, le récit terrible, sanglant, des événements qui composent la destinée de sa famille

Quant à lui, il était entré dans la maison du prince de Carignan, et il vint avec lui à Paris, où il logea longtemps à l'hôtel de Soissons. On sait que le prince obtint le privilège de fournir le local pour la vente des actions de la banque de Law. Mariani fut préposé à la location des baraques où avaient lieu les transactions, et il fit là, en peu de temps, grâce à des traits peu scrupuleux, une rapide fortune. Il était devenu un des complaisants du cardinal Dubois ; il servait ses plaisirs et partageait quelquefois ses débauches. Dubois venait chez cet Italien, et il y vit Josepha, qui était alors dans tout le luxe d'une beauté de trente ans, bien opulente et bien conservée. Il y vit aussi une charmante jeune personne de quatorze ans, fruit des amours de Josepha et du duc d'Orléans. Le ministre du régent, qui ignorait l'aventure de Turin, combina immédiatement un plan séducteur contre les deux jeunes femmes. A lui la mère ; à d'Orléans la fille. C'était là un fait assez habituel à ce vil pourvoyeur.

La fille de Josepha se nommait Teresa : elle était d'une beauté pure et angélique, deux grands yeux noirs brûlant d'un feu ingénu, un front suave, un sourire divin, une taille à dépiter de jalousie vingt coquettes des mieux faites.

« Josepha avait été de mœurs légères, elle l'était peut-être encore : car je sais qu'elle n'a jamais aimé le mari qu'elle avait dû épouser, et celui-ci, du reste, trouvait ailleurs compensation à l'amour qu'il n'inspirait pas à sa femme. Mais Josepha aimait sa fille, et elle eût mieux aimé la voir morte que de la voir la maîtresse même d'un prince.

Le cœur a de ces anomalies : il n'y a pas de plus zélé partisan de la vertu que celui qui ne la met pas en pratique.

Dubois, qui savait quel facile accès on pouvait avoir auprès de l'Italienne, — on nommait ainsi Josepha, — dépêcha vers elle le roué la Fare. La Mariani reçut le capitaine dans un charmant boudoir, tendu, décoré et meublé comme celui d'une petite maîtresse à la mode.

Disons, à la louange de l'Italienne ou à la honte de la Fare, que les propositions échouèrent.

Le capitaine se leva pour sortir.

« — Réfléchissez-y bien, fit-il.

« — Il est tard, c'en est assez, répondit Josepha ; ma maison m'appelle ; je vous laisse.

« — Ah ! nul ne pourrait supposer pour qui et pour quelle cause vous êtes retenue dans ce boudoir secret.

« — Dès qu'on suppose, on suppose le mal, et votre présence...

« — Souvenez-vous pour qui je viens supplier.

« — Je veux l'oublier : un sot gagne pour un ami le cœur d'une femme ; un infâme l'achète pour un grand seigneur.

« — Craignez le cardinal.

« — Moi !

« — Vous savez comment il se venge de ses ennemis.

— De ses ennemis, soit, fit Josepha avec dédain et assurance, mais de moi...

— Vous, il vous aime. L'amour dédaigné se change en haine.

— Bah ! les verrous de la Bastille ne tiendraient pas contre moi, d'ailleurs, il est tard.

— Oui, madame, il est tard. Seulement, un dernier mot. Vous connaissez la devise du cardinal : « Ce qu'on ne te donne pas, prends-le. » Vous refusez ; il prendra.

La Fare sortit.

Quelques jours après, Mariani, qui gênait, fut jeté à la Bastille ; les prétextes ne manquaient pas. Josepha fut enlevée en sortant un soir de chez madame de Tencin. La Fare vint consoler la petite Teresa, et lui conseilla d'aller se jeter aux pieds de Dubois pour demander la grâce de sa mère et de Mariani qu'elle nommait son père.

Dubois reçut à merveille la jolie enfant, et lui promit de la conduire le soir même chez le prince. En attendant, on la retint dans les appartements du ministre ; et, la nuit venue, on la conduisit, en effet, dans une petite maison où le régent passait quelquefois de ces soirées où la vertu s'immolait souvent.

« La petite Teresa, qui s'était éprise aux belles paroles de la Fare, suivait le capitaine avec un charme secret ; celui-ci n'eût pas mieux demandé que de développer dans le cœur de la jeune fille le germe d'amour qui y poussait mais le régent...

— Mais le régent aimait les primeurs, surtout celles qu'il avait semées, fit Voltaire en m'interrompant et en faisant allusion à la paternité du duc à l'égard de Teresa.

— Vous calomniez comme les autres, vous, monsieur de Voltaire, qui écrivez l'histoire ! ai-je répondu.

« Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de connaître la fin de ce récit.

— J'aurai le plaisir de lire le dénoûment dans vos Mémoires.

— Vous voulez donc que j'écrive mes Mémoires ?

— Il y a longtemps que vous auriez dû les commencer ; c'est un vol fait à l'histoire que de garder pour vous de tels secrets. Assez de gens raconteront à l'avenir les batailles, les négociations, les grands événements de la politique ; mais les particularités des ruelles, des alcôves et des cabinets, les acteurs seuls qui y ont joué un rôle peuvent les connaître et les révéler.

— Les écrire, moi ? La bonne plaisanterie !

— Pourquoi pas ?

— Mais je ne saurais jamais.

— N'écrivez-vous point tous les jours des lettres charmantes ?

— Des lettres ne sont pas des mémoires.

— Ne faites-vous pas des vers adorables ?

— Je n'en ai jamais fait que quatre.

— N'y a-t-il pas à l'Académie des gens qui n'en ont pu faire qu'un, et qui, par conséquent, en ont fait trois de moins que vous ?

— Dites-moi d'abord comment on fait pour écrire.

— Ah ! comtesse, comment faisait madame de Coulanges ? comment faisait madame de Sévigné ? comment faites-vous vous-même ?

— N'importe, donnez-moi une leçon.

— Mettez sur le papier tout ce que vous venez de me raconter ce soir, et beaucoup d'autres choses, et encore, et encore, tout ce dont vous vous souviendrez enfin ; il n'en faut pas davantage, je vous jure. Votre style est sans prétention, comme votre esprit ; vous direz ce que vous avez vu d'original, ce que vous avez su de curieux, et, si, par hasard, vous en veniez à mentir, vous n'en seriez que plus digne de ressembler aux historiens de tous les siècles, lesquels ne s'en sont jamais gênés dans le passé, ne s'en gênent pas dans le présent, et ne s'en gêneront pas davantage dans l'avenir.

Et, sur ce, M. de Voltaire s'est levé, m'a saluée, et est parti, suivi de ses deux protégés, aboyant à ses chausses pour qu'il les reçût dans son logis, qui passe, selon le style académique, pour l'antichambre des Muses.

Restée seule, j'ai appelé mes femmes et je me suis couchée, mais, au lieu de dormir comme j'eusse dû faire, j'ai pensé toute la nuit à ces dernières paroles de M. de Voltaire. Je dors peu maintenant, ainsi que cela est d'usage chez ceux qui ont beaucoup vécu dans le passé et qui ont peu à vivre dans l'avenir. J'ai senti battre mon vieux cœur à l'idée de mettre sur le papier, devant mes yeux, devant ceux des autres, cette jeunesse que je ne reverrai plus désormais, ailleurs que dans mes souvenirs, et, encouragée par les suffrages de cet homme qui, d'ordinaire, ne distribue que des injures ou des flatteries, je me suis décidée à commencer ces Mémoires. Je les hâterai le plus possible, afin de les conduire jusqu'au bout ou, du moins, jusqu'à l'époque où j'ai cessé de vivre par les autres et pour les autres. Le reste n'appartient qu'à Dieu et à moi.

Donc, aujourd'hui 8 octobre 1734, je commence cette histoire de ma vie ; je dirai tout ce qui sera intéressant à savoir, sans plus m'inquiéter des gouvernements que des particuliers. La vérité est douce à penser, elle le serait bien plus encore à jeter à la face de ceux qui nous gênent : c'est une satisfaction que l'on n'a guère en ce monde que dans certaines conditions ; probablement, ce sera une des réjouissances du paradis, quoiqu'elle ne nous ait pas été promise.

Je ne sais si les rares lecteurs qui seront appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire, le Parthe qui, en fuyant, m'a lancé la flèche de l'orgueil dans le cœur : je ne sais pas, dis-je, si les rares lecteurs appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire faisait allusion et qui ne sont rien autre chose qu'un quatrain, composé il y

a quelque huit jours par moi pour me servir d'épitaphe, et que voici :

> Ci-gît, dans une paix profonde,
> Cette *Dame de Volupté*
> Qui, pour plus grande sûreté,
> Fit son paradis en ce monde.

Mais, qu'ils les connaissent ou ne les connaissent pas, il est bon qu'ils sachent que je n'ai pas toujours été la *Dame de Volupté* qu'on a tant célébrée à Paris depuis trente ans. Comment je le suis devenue, c'est là ce qu'il faut expliquer. Il y a loin, en effet, de Jeanne d'Albert de Luynes à cette comtesse de Verrue, *Dame de Volupté* d'à présent. Elles ne se ressemblent pas plus, par la pensée et les sentiments, qu'elles ne se ressemblent par le visage ; et Dieu sait ce que j'ai été et ce que je suis devenue. Ce que j'ai été, les autres s'en souviennent peut-être ; quant à moi, je l'ai oublié, grâce au ciel. C'est un regret de moins.

Quant à ce que je suis devenue, mon miroir se charge de me le dire tous les jours. C'est un ami brutal, mais sincère, et j'en suis venue lentement, je le sais, mais enfin j'en suis venue à lui pardonner ce défaut en faveur de cette qualité.

II

Je suis née le 18 septembre 1670, l'année même où M. Bossuet, que j'ai encore vu étant enfant, jeta ce grand cri : *Madame se meurt, Madame est morte !* ce qui me constitue à l'heure qu'il est, c'est-à-dire au 8 octobre 1734, jour où je commence ces Mémoires, soixante-quatre ans bien comptés.

Mon père, le duc de Luynes, favori de Louis XIII et acteur dans la terrible tragédie de Concini, mon père, dis-je, fils du duc de Luynes et de Marie de Rohan, — plus connue sous le nom de duchesse de Chevreuse, qu'elle tenait de son second mari, que sous celui de duchesse de Luynes ou de madame la connétable, qu'elle tenait du premier, — mon père n'eut point d'autres frères, mais seulement une sœur utérine, mademoiselle de Chevreuse, fort connue dans la Fronde par ses amours avec le coadjuteur, devenu plus tard le célèbre et tracassier cardinal de Retz.

Comme ce n'est point à moi de dire du mal de ma famille, on ne s'attend pas, je l'espère, à ce que je raconte les aventures scandaleuses de ma tante. D'ailleurs, les mémoires du temps s'en sont chargés.

Or, soit rivalité, soit froideur maternelle à l'endroit de sa fille, toute la tendresse de ma grand'mère, la duchesse de Luynes-Chevreuse, se reporta sur mon père, auquel elle fit donner par son second mari le duché de Chevreuse, bien qu'il n'y eût aucun droit. Entre nous, nous ne nous en faisons pas accroire sur notre origine, et nous savons à merveille que la maison d'Albert ne remonte pas plus haut que la faveur de Louis XIII, faveur conquise par l'adresse qu'avait mon grand-père à dresser les pies-grièches avec lesquelles le jeune roi chassait aux petits oiseaux dans les jardins du Louvre.

C'était donc pour mon père un grand honneur, sans compter le profit, non moins grand, de toucher à la maison de Lorraine, même par cette éloignée succession. Pour le mieux ancrer dans le monde, elle lui fit, en outre, épouser sa sœur consanguine, fille de son père le duc de Montbazon, et de cette fameuse duchesse de Montbazon qui eut toute sorte de querelles avec madame de Longueville, et dont la mort mystérieuse et sanglante fut cause que M. de Rancé se fit trappiste, de simple abbé qu'il était, et même plus frivole que ne le comportait l'habit.

On voit maintenant de qui je descends et que mes deux aïeules ont commencé à la manière du Cid de M. Corneille, c'est-à-dire par des coups de maître, l'illustration galante et politique des femmes de notre race ; il ne faut donc pas trop me blâmer si j'ai marché dans la même voie. Je ne faisais que suivre la trace de leurs pas ; d'ailleurs, à cette époque, cette voie était si battue qu'elle ressemblait fort à une grande route.

Ma mère, au sortir de cette parenté, était une sainte et digne femme. Mon père, plus qu'elle encore si cela se peut, avait toutes les vertus qui manquaient à la majorité de nos ancêtres. Il résulta de cette double sévérité de mœurs une fidélité conjugale qui donna naissance à une grande quantité d'enfants qu'on éleva dans des principes de rigidité qu'on trouverait fort ridicules aujourd'hui, mais qui, par hasard, se trouvèrent de mise sous le règne de madame de Maintenon. Mon père et ma mère suivirent en cela non pas la mode, mais, au contraire, leur propre inclination vers le bien.

Le roi lui-même commençait, dès l'époque de ma naissance, à donner, non pas encore l'exemple, mais la pente de cette réforme, par les sévères prélats et les savants chrétiens qu'il plaça près de monseigneur.

Mon père n'était pas très riche, et, comme ce n'était pas son goût de nous mettre malgré nous en religion, il songea donc à nous pourvoir de son mieux et à se défaire de nous selon notre condition et malgré les oppositions que le manque de bien apportait à notre établissement. Nous étions belles, et particulièrement, moi, j'étais plus belle que mes sœurs, disait-on ; nos amis s'efforçaient de prouver que cette beauté, la vertu et les alliances formaient une dot suffisante, et que, si pauvres que nous fussions, le fussions-nous même davantage encore, nous pouvions prétendre à tout.

Or, il arriva que, vers le temps où j'atteignis ma treizième année, un parent de ma mère fut envoyé en mission en Savoie : il y vit la comtesse de Verrue et son fils pendant la négociation dont il était chargé. L'occasion s'offrit de parler de moi ; je ne sais comment il se fit qu'il traça de ma petite personne un portrait dont le comte s'exalta, et voilà cet abbé de Léon (le parent de ma mère s'appelait ainsi) enchanté de l'idée qu'il m'allait marier par-dessus le marché de son ambassade. La comtesse de Verrue était dame d'honneur de madame de Savoie et veuve ; elle comptait fort à la cour ; elle et son fils étaient riches de leurs biens et de leurs charges. L'alliance était belle : elle fut proposée à mes parents, qui l'acceptèrent, et, quant à moi, qu'on n'avait aucunement pris la peine de consulter, un beau jour, on me prévint de faire faire mes habits de noces et de me tenir prête à partir. On ne se croyait pas obligé naturellement à plus de précautions vis-à-vis de moi.

Je n'avais jamais songé au mariage, et le premier chagrin que me causa le prochain changement dans mon état fut qu'ayant une grande poupée de ma taille à peu de chose près, que j'avais l'habitude de faire habiller des mêmes robes que moi, je voulais absolument qu'on lui fît un trousseau pareil au mien ; ce qui équivalait, pour mon père, à une fille de plus à marier. Or, comme nous n'étions pas riches à faire des folies, mon père mit fin à cet enfantillage par un *je ne veux pas* solennellement prononcé.

Mon père eût dû raisonnablement s'opposer à ce que l'on me mariât si jeune, et surtout à ce que l'on m'envoyât si loin. Nos craintes d'exil matrimonial, à mes sœurs et à moi, n'allaient pas au delà de la province, en quelque château ou quelque gouvernement éloigné, avec un voyage à la cour tous les deux ans, des demoiselles, un chapelain et un écuyer pour suite. C'était déjà bien dur. Mais l'étranger, mais la Savoie, il me sembla que c'était le purgatoire anticipé : je ne m'attendais guère, je l'avoue, à ce que je devais y trouver.

Je ne hasardai point d'observations à l'endroit du mariage, sachant que je ne gagnerais rien à répliquer. Je pleurai seule, avec ma gouvernante Babette, qui ne voulait pas me quitter, et que j'ai, en effet, emmenée partout ; mes parents y consentirent volontiers et je m'en trouvai bien, car la bonne fille m'a souvent soignée et consolée, et je lui dois la vie, ainsi qu'on le verra plus tard.

On me montra le portrait de M. de Verrue : il était jeune, bien fait, beau de visage, et m'écrivait une lettre toute pleine du désir de me plaire. Ma gouvernante me montra qu'il fallait considérer tout cela et ne plus me désoler si fort. Or, ma gouvernante ayant plus d'expérience que moi, je la crus, et je me mis à regarder chaque soir ce doux visage que je devais tant aimer plus tard et tant regretter chaque jour de ma vie. Peut-être bien peu de gens croiront-ils cela ; c'est cependant la vérité.

Mes parents, sauf le refus fait des présents de noces à ma poupée, et M. de Verrue se montrèrent fort généreux envers moi. Ma mère me donna une superbe garniture de point de Venise qu'elle tenait de la sienne et où les armes de la maison étaient brodées ; elle passait pour la plus belle que l'on eût vue depuis longtemps.

M. de Verrue m'envoya les magnifiques pierreries de sa maison. J'en fus éblouie ; en regardant d'un œil les joyaux, et de l'autre son portrait, je trouvais les joyaux superbes, et lui plus beau encore. Le même soir, mes sœurs montèrent dans ma chambre, tirèrent les diamants de leurs écrins et m'en couvrirent ; j'en étais écrasée, mais si fière, que je me trouvai plus grande de toute la tête.

— Oh ! ma chère Jeanne, s'écria ma sœur cadette, vous voilà parée comme une reine, et, bien sûr, vous le serez un jour.

J'ai souvent pensé depuis à cette parole, qui était presque une prophétie. — J'ai été quasi reine, en effet.

M. de Verrue arriva la veille du contrat ; il s'annonça chez mon père par un beau présent sur lequel on ne comptait point ; ma mère me fit alors venir chez elle, et je me souviens encore aujourd'hui de ses paroles, comme si elles les eût prononcées hier.

— Ma fille, me dit-elle, préparez-vous à recevoir, ce soir, M. le comte de Verrue en qualité de futur époux ; nous avons admis sa recherche, non seulement parce qu'il est

riche et de bonne maison, mais encore parce qu'il est honnête homme, pieux, qu'il a de l'esprit et qu'il doit vous rendre heureuse, si vous savez l'être. Vous retrouverez dans madame sa mère bien plus de mérite que dans la vôtre une tendresse aussi sincère et aussi éclairée. Remplissez vos devoirs envers elle et envers votre mari, soyez très humble servante de la maison de Savoie, qui va vous gouverner. Ces princes sont de grands princes et qui viennent immédiatement après le roi. Oubliez que vous êtes Française, et aimez votre nouveau pays ainsi que vous avez aimé celui où vous êtes née. Vous ne nous reverrez pas de longtemps sans doute. Souvenez-vous de l'éducation que l'on vous a donnée, et ne nous forcez jamais à déplorer l'amour que nous vous portons. Nos vœux et nos bénédictions suivront la fille que nous allons perdre; le meilleur et le plus à souhaiter est que vous ne reveniez jamais.

En écoutant ces paroles, j'avais grande envie de pleurer; je me contins, cependant; ma mère, toute puissante sur elle-même, me paraissait si calme, si tranquille, que je ne la crus point émue, et mes larmes se glacèrent sans couler.

— Allez maintenant, ma fille, ajouta-t-elle pour finir, et faites-vous parer ainsi qu'il convient; on vous avertira quand il sera temps.

Je retournai dans mon appartement, où mes sœurs m'attendaient avec impatience pour savoir de moi quels sont les discours que l'on tient à une jeune fille sur le point de se marier. Pour passer le temps, elles avaient paré ma grande poupée avec sa plus belle robe et tous mes diamants; elle avait ma coiffure, mes dentelles, et se tenait droite en face d'un grand portrait du roi Louis XIII. Pauvre poupée! pauvre Jacqueline! qu'elle était superbe et qu'elle était aimée! — Jacqueline de Bavière, rien que cela! à cause d'une belle histoire que nous avions lue.

En trouvant ma poupée à mon image et à ma ressemblance, les larmes que ma mère avait refoulées au fond de mon cœur coulèrent le long de mes joues et bientôt sur celles de Jacqueline, que j'embrassai en sanglotant. Les rôles étaient changés: j'étais la mère et Jacqueline la fille.

— Ah! ma chère Jacqueline! ma bonne Jacqueline! m'écriai-je, me faudra-t-il vous quitter?

Pourquoi ma mère ne m'avait-elle point parlé comme cela? C'eût été bien moins raisonnable, mais bien plus maternel, à ce qu'il me semble.

Mes sœurs, en me voyant pleurer, pleurèrent aussi et m'entourèrent de leurs bras.

— Non, ma sœur, s'écria l'aînée *généreusement*: puisque vous partez, vous aurez Jacqueline à vous toute seule.

J'ai besoin d'expliquer cet adverbe *généreusement*, que j'ai souligné.

Jacqueline était ma propriété *indivise*, comme disait l'intendant de Dampierre, à propos d'un petit champ qui nous avait appartenu et qui, je n'ai jamais su comment, était devenu la propriété de ses trois fils.

— Vous aurez Jacqueline à vous toute seule, nous vous la donnons.

— Ah! du moins, répondis-je, je ne quitterai pas tout à la fois.



On me prévint de faire faire mes habits de noces et de me tenir prête à partir.

— Mais vous avez un mari, vous, répondit *hargneusement* la seconde de mes sœurs, et nous n'en avons pas. Un mari qui donne de pareils diamants vaut bien Jacqueline, qui ne donne jamais rien, et à qui il faut toujours, au contraire, donner quelque chose.

Les deux adverbes soulignés peignent mes deux sœurs au naturel.

III

Sur ces lamentations et ces récriminations, Babette et nos femmes entrèrent pour commencer notre toilette. Il fallut dépouiller la princesse de Bavière à mon profit. En vérité, une fois parée, je n'étais guère plus grande qu'elle, et je n'avais pas si bien l'air d'une fiancée. Cependant, ma petite personne me sembla plus importante de moitié. Je me tournai en face de mon miroir. Je fis la révérence au portrait du roi. Je tâchai d'allonger ma queue en me baissant, et de prendre les airs de la duchesse de Richelieu, quand elle nommait les dames à la reine, et

[illegible] le temps passe plus vite. Il me semblait [illegible] jamais.

[illegible]

[illegible] mais je repris [illegible] ma mère [illegible] de jupe et un bas de robe [illegible] de moi un [illegible] qu'on appelait M. le Ma[illegible] Babette, qui m'ouvraient les por[illegible] salle du dais [illegible] les grandes réceptions.

Mes [illegible] s'ouvrirent.

J'entrai.

[illegible]

— Monsieur [illegible] de la Scarena, dit ma mère, voici mademoiselle d'Albert [illegible]

[illegible] que ce monsieur [illegible] de Verrue [illegible]

[illegible] de le peindre plus [illegible]

[illegible]

Mademoiselle, voici le plus fortuné des mortels, dit-il [illegible]

[illegible] de louanges [illegible]

[illegible] faisait M. le [illegible]

[illegible] pelle

de l'hôtel. Le roi n'aimait point que l'on mariât les étrangers chez lui. L'assemblée était nombreuse. L'abbé de Verrue se défendit d'officier par sa parenté proche. Le fait est qu'il n'officiait guère et que son état de prêtre ne l'occupait qu'à ses moments perdus; il avait au moins cette conscience-là.

Après le dîner, le souper et le reste, le coucher eut lieu suivant les usages habituels, et la chemise nous fut donnée en pompe chacun de notre côté.

Nous restâmes seuls.

Ce fut pour moi une grande nouveauté que d'être débarrassée de mes listes. M. de Verrue se montra [illegible] homme et homme d'esprit. J'étais trop jeune et trop [illegible] pour songer à l'amour ou même pour y faire [illegible] Cependant [illegible] celui que [illegible] pour lui [illegible] [illegible] mon père [illegible] dernière [illegible] et le suivre dans son beau pays d'Italie, d'aimer sa mère autant que je l'aimais lui-même. Hélas! j'ignorais combien cette promesse-là me conduirait loin et me coûterait à tenir.

J'étais donc aux yeux du monde, sinon en réalité, la comtesse de Verrue; il ne me restait rien de mademoiselle d'Albert, pas même le nom que notre mariage [illegible] à ma sœur cadette. On me garda quelques jours chez [illegible] Paris, à Versailles et à Dampierre pour me montrer. Ensuite on parla de faire les coffres et le jour de mon départ fut fixé.

M. de Verrue avait amené un fort grand équipage. Nous devions voyager dans une calèche à six chevaux. [illegible]

[illegible]

— Tenez, madame la comtesse de Verrue, ayez soin de Jacqueline, je vous la donne.

M. de Verrue se retourna [illegible] demandant ce que signifiait cette [illegible]

— Oh! monsieur, m'écriai-je tout éplorée, c'est Jacqueline [illegible]

— Eh! qu'avons-nous besoin de Jacqueline en voyage? [illegible]

— Monsieur, repris-je, mes sœurs m'ont donné Jacqueline [illegible]

[illegible]

[illegible] m'écriai-je. Oh! monsieur [illegible]

[illegible]

Voilà ce que j'étais quand on me maria!

IV

Pendant la route, l'abbé de la Scaglia vint souvent dans notre calèche. Il me combla de bonbons, de friandises et de morale; les uns ne me plaisaient pas plus que l'autre. Il est des gens dont les parfums n'ont point d'odeur, dont les diamants n'ont point d'éclat, dont les soins n'ont point de charme. Ils rendent tout désagréable, même l'amour.

Mon révérend oncle avait la chance d'être un de ceux-là. Mon instinct ne me trompait pas.

Quant à mon mari, il n'eut qu'un défaut, c'est sa famille; sans sa famille, c'était un être parfait, c'était un homme à se faire aimer des plus rebelles. Sa patience et sa douceur pendant cette longue route, ne se démentirent point un instant, et cependant, maintenant que j'y pense, je devais être une insupportable compagne de voyage. Il alla au-devant de mes moindres fantaisies, il prévint mes moindres désirs, il veilla sur mon sommeil, il fut gai, enfant, aimable, jouant avec moi comme s'il eût eu mon âge. Il plaça même un beau jour Jacqueline à côté de lui, et comme il me parut qu'il lui faisait trop de tendresses, ce fut moi qui la renvoyai dans l'autre voiture. Je crois que j'en devenais jalouse.

Tout alla donc pour le mieux, et, dès le troisième ou le quatrième jour de route, je ne regrettais plus rien du tout.

Nous traversâmes les Alpes au mont Cenis. J'ambitionnais bien sincèrement le moment où je serais au fond de cette vallée que je voyais s'ouvrir à deux ou trois mille pieds au-dessous de moi.

J'y arrivai comme on arrive, hélas! aux choses les plus éloignées et bientôt s'ouvrit cette splendide contrée où règne Turin. J'étais ravie, ayant toujours aimé les beaux paysages.

Mais au contraire de moi, je trouvai mon mari tout triste et tout dolent. Il ne répondait plus à mes plaisanteries; il me reprenait même de ma gaieté; il fit plus, il rudoya la princesse de Bavière, et, comme je lui demandais la raison de tout cela, il me répondit qu'il n'y en avait aucune autre qu'un changement d'humeur. Une de mes femmes nommée Marion, qui était celle que j'aimais le mieux après Babette, et que je consultai à un relais de poste, me dit qu'elle allait étudier cela, et qu'à la prochaine halte elle me donnerait son avis sur ce changement.

J'attendais avec impatience.

L'abbé de la Scaglia, lui, paraissait plus gai, plus ingambe, à mesure que croissaient la tristesse et la préoccupation de mon mari.

A la dernière couchée, Marion accourut tout effrayée dans ma chambre.

— Oh! ma bonne Marion, lui demandai-je, qu'y a-t-il donc, et d'où vient que tu es si effarouchée?

— Madame, madame, me répondit la pauvre fille, il y a bien du nouveau, allez, et vous n'aviez pas tort d'être inquiète.

— Bah! et qu'est-il donc arrivé?

— M. le comte vient de donner l'ordre d'enfermer Jacqueline dans un coffre cloué.

— Mais un coffre cloué, c'est un cercueil!

— Mon Dieu, oui! sans compter le reste.

— Le reste! qu'est-ce que le reste? Dis-le-moi, je le veux.

— Eh bien, il paraît que madame la comtesse douairière est perpétuellement de mauvaise humeur, qu'elle gronde du matin au soir, que M. le comte en a une frayeur épouvantable et que M. l'abbé de la Scaglia se met toujours du parti de madame sa sœur.

— Es-tu sûre de cela, Marion?

— Aussi sûre que de ma mort à venir, madame la comtesse; le valet de chambre de M. l'abbé s'est déboutonné à l'instant même sur toutes ces choses, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son départ de Paris.

— Miséricorde! que deviendrons-nous alors? Voilà donc pourquoi M. le comte est, depuis hier, si différent! il approche de sa mère, il en sent déjà l'influence.

A partir de ce moment, j'eus beaucoup de peine à cacher que j'étais instruite. Je pris des façons de petite fille en pénitence. Je ne daignai pas me plaindre de l'enlèvement de Jacqueline dont j'enrageais, et je me résignai à être maussade pour me former.

Oh! que tout cela est aujourd'hui loin de moi! que d'événements depuis lors, que de souffrances, que de larmes, que de craintes, que de sacrifices, que de fautes aussi. Je ne puis m'empêcher de m'arrêter complaisamment sur ces derniers moments d'enfance, sur cette limite posée entre deux époques.

Le soir même, j'arrivai à Turin. Je fus reçue en haut du degré de son palais par ma belle-mère, madame la comtesse douairière de Verrue.

J'aime peu les portraits, ils sont rarement fidèles; les gens agissent et se révèlent. Vous verrez madame de Verrue à l'œuvre et vous la jugerez.

Quant à sa figure, elle était une belle et imposante personne âgée de cinquante ans; elle s'était mariée tard et avait conservé le roide et l'aigre des vieilles filles. Elle avait un port de tête royal, des yeux fauves qui commandaient, un geste lent mais impérieux, tout ce qu'il faut pour régir et dominer les autres, et les enfants surtout.

Elle m'embrassa froidement et en vraie belle-mère. Mon mari lui prit la main, il en approcha ses lèvres plutôt qu'il ne la baisa, et il me parut qu'il tremblait.

Je me demandai si c'était pour lui ou pour moi.

Plus tard, je vis bien que c'était pour tous deux.

L'abbé reçut un signe d'amitié auquel il répondit par un salut hautain. Ils ne s'aimaient pas, je le compris dès cet instant.

Mais ils se ménageaient, je le compris ensuite.

Cette femme et cet homme échangèrent un regard dont je me suis rendu compte plus tard. L'abbé semblait dire : « Voici une rivale que j'amène, plus que jamais vous avez besoin de moi. » Madame de Verrue acceptait l'appui avec un dépit amer, mais elle l'acceptait.

— Soyez la bienvenue, madame, me dit ma belle-mère, quoique vous vous soyez fait attendre.

— Madame, les chemins étaient mauvais et ne secondaient pas notre impatience, avança mon mari pour nous excuser.

— C'est égal, vous avez été quatre jours de trop en route; on pouvait venir plus tôt, madame Royale me le disait encore hier au soir.

— Quand on joue par les sentiers, dit l'abbé, on peut s'oublier quelquefois.

— Qui donc a joué? demanda madame de Verrue d'un air enflammé.

— C'est moi, madame, dit vivement le comte.

— Ce sont eux, ajouta le bon abbé.

— Oh! oh! quel empressement à venir rejoindre sa mère! Je m'en souviendrai.

Le comte de Verrue baissa la tête et n'eut garde de répliquer. J'étais encore plus étonnée et plus interdite que lui, la chose m'étant plus nouvelle; mon père et ma mère, si rigides et si réguliers, n'eussent jamais parlé ainsi à aucun de nous.

Cette maison, grande, immense, sombre, avec son dallage et ses degrés de marbre, me glaça le cœur, comme il faisait nuit, on portait devant nous des torches fumantes qui nous éclairaient de près, mais qui laissaient dans l'ombre les immenses galeries et les rendaient véritablement effrayantes. Madame de Verrue marchait près de moi et m'examinait comme une marchandise achetée ou un cheval de parade que l'on doit monter le lendemain. Elle entra la première dans une salle immense où se trouvaient réunies vingt ou trente personnes toutes parentes à un degré plus ou moins éloigné de la maison de Verrue et auxquelles il fallait faire la révérence.

Je trouvai les costumes étranges et les airs sérieux; on eût dit des portraits de famille, ayant reçu de l'intendant du château la permission de descendre momentanément de leurs cadres. C'étaient presque tous, au reste, des gens de la plus haute qualité et tenant les premières charges de la cour. Ma belle-mère était elle-même dame d'honneur de madame de Savoie, encore régente ou du moins en ayant gardé l'autorité; ce qui donnait à madame de Verrue un grand crédit dont elle usait largement, moins pour servir ses amis que pour nuire à ceux qui ne lui plaisaient pas.

Je ne remarquai point complètement ce jour-là les gens auxquels on me présentait; mes regards s'abaissaient, tant ma belle-mère me faisait peur avec ses [illegible] yeux.

En me conduisant devant chaque personne, on me la nommait et l'on me disait :

— Saluez, comtesse! c'est monsieur votre oncle. — Saluez, comtesse! c'est madame votre [illegible].

Oh! que j'en avais mon [illegible] de ces oncles et de ces cousines à révérences! Cela dura plus d'une heure et demie. Je mourais de faim et je [illegible] une irrésistible envie de pleurer.

Mon mari nous suivait comme un enfant attaché à des jupes. Il me sembla bien peu [illegible] je ne sais [illegible] de petite fille et de femme. [illegible] je m'y attendais fortement à cause de cela, et plus que je n'eusse fait peut-être s'il avait commandé dans toute cette assemblée au lieu d'obéir.

Cependant [illegible] un œil d'envie vers un buffet chargé de glaces et de fruits dont tous les [illegible] s'approchaient, excepté moi [illegible] l'honneur de [illegible] dressé [illegible] un vrai supplice de Tantale.

J'eus alors un moment de révolte et je ne comprends

pas encore comment je m'y décidai. Je laissai mon septième cousin issu de germain, planté comme un piquet, au milieu de la salle, et je m'en allai droit au bout de cette grande pièce où se trouvait un gentilhomme fort propre et fort bien posé debout en face des plateaux et des verres, et je lui demandai de me servir. Il s'empressa de me présenter une orange et je ne sais plus quoi dans la plus belle argenterie que l'on pût voir. Ma belle-mère me regarda stupéfaite; je suis sûre que, d'après ce trait, elle me crut capable de tout, cela la mit en garde contre moi, et fit qu'elle se prépara à un gouvernement rigoureux comme étant la seule manière de me conduire.

J'ai peut-être dû à cette rage que m'avait faite l'estomac besogneux, le malheur de toute ma vie!

Lorsque j'eus dévoré mon orange et ce je ne sais plus quoi qui l'accompagnait, je retournai vers madame de Verrue, qui m'attendait avec une bouche sans lèvres à force de les mordre.

— Je ne sais, madame, me dit-elle, si, à la cour de France, on a l'habitude de ne point rendre les saluts que l'on reçoit de ses parents; mais, à la cour de Turin, nous tenons à ces choses-là, je vous en avertis.

L'abbé de la Scaglia fit une mine et un geste qui signifiaient: « Que vous avais-je dit? »

Je ne sais ce qui serait arrivé si les officiers n'avaient annoncé le souper, ce qui me fit pousser un grand soupir de joie. Je trouvais la grandeur lourde à supporter, et j'envoyais un regard fort tendre en arrière, vers ma petite chambre, mes sœurs, nos bons rêves et notre liberté!

Le repas fut interminable: il était servi avec une magnificence encore plus princière que dans nos grandes maisons; la noblesse de Savoie n'était pas épuisée comme la nôtre par les guerres de la Ligue, par les échafauds de M. de Richelieu et par les combats de la Fronde; et beaucoup d'entre ces familles pouvaient puiser à même des trésors amassés pendant des générations.

Enfin, nous nous levâmes et l'on songea à rentrer chez soi. Je fus conduite en cérémonie à l'appartement d'honneur: ma belle-mère me le cédait, et elle eut soin de me faire savoir que je devais lui rendre cet honneur en obéissance.

Voici les propres paroles de ma belle-mère:

— Je ne suis rien dans cette maison à dater de ce jour, me dit-elle, et c'est vous qui y commanderez.

Puis, comme je fis un mouvement:

— Je ne vous refuserai pas mes conseils, ajouta-t-elle; et, quand je vous les donnerai, je vous demande de vouloir bien les suivre. Je connais ce pays et je le connais bien; vous l'ignorez, vous êtes jeune et je suis vieille: il y a donc de grandes raisons pour que vous m'écoutiez.

J'étais interdite; je ne savais que répondre. Mon mari vint à mon secours.

— Madame de Verrue sera trop heureuse de vous obéir comme moi, ma mère, et vous trouverez en nous deux la même soumission, la même déférence.

J'étais surprise, tant ce que je voyais me confondait: cette magnificence, cette richesse, à côté d'un esclavage sans appel, me paraissait une singulière condition malgré ma jeunesse. Je comprenais que ce n'était pas pour M. de Verrue la véritable attitude. Je le sentais gêné devant moi, il devait l'être encore bien plus devant les autres. J'avais hâte d'être seule avec lui pour m'expliquer. Il suivit sa mère; mais je comptais le voir revenir. J'attendis quelque temps debout et levée; puis, minuit ayant sonné, mes femmes me déshabillèrent. Je gardai Marion près de moi, elle me mit au lit et nous causâmes jusqu'à près de deux heures du matin. La pauvre fille tombait de lassitude. Je la renvoyai. Je luttai encore quelques instants contre le sommeil. Enfin mes yeux se fermèrent malgré moi.

M. de Verrue ne vint pas.

V

A mon réveil je regardai tout autour de moi; j'étais seule, bien seule.

Je sonnai, Marion entra et donna du jour. La matinée était déjà assez avancée.

Marion regarda autour d'elle avec autant de curiosité au moins, et plus d'inquiétude que je n'avais fait; puis elle s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds, comme si elle craignait que l'on n'entendît le bruit de ses pas, et, d'un air fort mystérieux, elle m'apprit que M. de Verrue occupait un appartement voisin du mien et presque semblable, et qu'avant notre arrivée, la douairière de Verrue avait fait murer les portes de communication depuis la première jusqu'à la dernière.

— Ah! madame, me dit la pauvre Marion d'un air tout effaré, vous allez être ici bien plus petite fille qu'à l'hôtel de Luynes!

— Comment devines-tu cela, Marion? lui demandai-je.

— Madame, je ne devine point, et ma pénétration n'est pas si grande: je le sais par les gens de la maison. Madame la comtesse douairière n'entend pas que rien lui résiste; elle veut commander en souveraine, et M. le comte est le premier de ses domestiques.

— Et moi donc! m'écriai-je, que serais-je alors?

Puis, les larmes aux yeux:

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! continuai-je, que je vais donc m'ennuyer ici! Si je pouvais seulement demeurer enfermée dans ma chambre! Mais non, il me faudra être prête pour le déjeuner, m'habiller ensuite en grand habit pour aller à la cour saluer madame Royale et le duc de Savoie.

— Que voulez-vous, madame on n'est pas mariée pour s'amuser.

— Oh! non, va, je t'en réponds, ma pauvre Marion! Maintenant tu sais quelle jupe, quel bas de robe, quelles pierreries il me faut; prépare-moi tout cela, et rapporte-moi Jacqueline, cela me consolera un peu. Je lui parlerai de la France. Oh! mon Dieu, que n'y suis-je encore, dans ma pauvre France! Babette est-elle levée?

— Je crois que oui, madame.

— Qu'elle vienne aussi, alors.

Marion sortit pour m'obéir.

Ma pauvre Babette m'évitait depuis le commencement du voyage; j'ignorais la raison de cette apparente indifférence. Je l'ai sue depuis: cette excellente femme se gardait pour les mauvais jours. Elle craignait de se mettre en influence étrangère entre mon mari et moi; elle prévoyait de longues douleurs pour la jeune fille éloignée de tous les siens, livrée à des inconnus. Mais, avant de donner ses conseils, elle voulait savoir les diriger. Aussi, ce matin-là, ne parut-elle encore que pour s'informer de ma santé et pour inspecter ma parure; en vain je lui adressai mille questions Elle se renferma dans des réponses courtes et banales lorsque sa sollicitude fut satisfaite.

— Mais M. de Verrue, mais M. de Verrue, répétais-je impatientée, ne l'apercevrais-je donc point? Va me le chercher, Babette; va lui dire que je l'attends.

Trois fois j'envoyai inutilement; enfin, à la quatrième ambassade, Babette revint me dire que le comte était chez sa mère et me viendrait visiter en la quittant.

— Toujours sa mère, Babette! pourtant il n'est pas le mari de sa mère.

— M. le comte a sans doute des affaires importantes à traiter avec elle, me dit Babette; il faut un peu songer à cela, madame, et ne pas vous tourmenter afin de ne pas le tourmenter lui-même.

Hélas! j'avais peu de cette vertu si nécessaire aux femmes, dans ma condition surtout. J'étais vive, emportée, jalouse, mais jalouse à faire honte aux tigres.

En ce temps-là, j'aimais déjà M. de Verrue d'un sentiment assez fort pour annoncer ce qu'il deviendrait plus tard et pour développer chez moi le penchant à la jalousie, auquel j'ai dû peut-être toutes mes erreurs. Je séchais d'impatience et de colère en face de cette usurpation de mon bonheur, et j'allais peut-être faire une autre équipée dans le genre de la veille, aller chercher moi-même M. de Verrue jusque chez sa mère, lorsque enfin il parut.

Il me baisa froidement au front; je fis signe à Babette et à Marion de nous laisser seuls. Il se promenait par la chambre et semblait très embarrassé. Je le regardais aller et venir en lui adressant tout à la fois vingt questions. Mais lui marchait toujours sans me répondre.

— Mais, monsieur, expliquez-vous donc, continuai-je, tout en chiffonnant Jacqueline, qui n'en pouvait mais, et sur qui je passais le trop-plein de ma colère. Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis hier? Pourquoi madame votre mère, qui m'a déclarée maîtresse du logis, a-t-elle retenu sur vous l'autorité de nous séparer? Que lui ai-je donc fait? Dites!

— Chère comtesse, me répondit mon mari, il faudra rentrer la princesse de Bavière

— Pourquoi cela? Je n'ai qu'une amie et vous voulez m'en séparer!

— Qu'elle habite un de vos cabinets les plus reculés où vous et moi pénétrions seuls, je le veux bien, j'y consens volontiers; mais gardez qu'elle ne soit vue, même de vos femmes italiennes.

— Pourquoi?

M. de Verrue se mit à rire

— Oui, pourquoi? Je vous demande pourquoi.

— Mon Dieu, pourquoi je vais vous le dire, chère comtesse, parce qu'en Piémont les femmes mariées ne jouent point à la poupée.

— Cela suffit, monsieur, il ne s'agit point ici de Jacqueline ; il s'agit de vous, il s'agit de votre changement à mon égard. Me croyez-vous assez petite fille pour ne pas le remarquer, pour n'en pas deviner la cause ? Madame votre mère ne m'aime pas ; madame votre mère veut vous empêcher d'être avec moi ; madame votre mère veut être la dame de ce palais, et que je sois, moi, la très obéissante servante de sa grandeur. Eh bien, cela ne sera pas, entendez-vous, monsieur le comte ; sa grandeur, qu'elle la garde, je n'y tiens pas, j'aimerais mieux plus de liberté. Mais vous, vous ! vous êtes mon mari, je suis votre femme ; c'est moi que vous devez aimer et non pas votre mère, et, à moins que vous n'ayez pris votre parti de me rendre malheureuse vous allez être avec moi comme vous étiez à Paris, comme vous étiez au commencement et non à la fin du voyage. Le voulez-vous ?

Je n'ai jamais vu d'homme plus embarrassé que ne le fut le pauvre comte à cette échappée conjugale. Il allait peut être, cependant, s'expliquer avec moi, lorsque madame de Verrue entra, précédée de son écuyer ouvrant les portes devant elle et suivie de deux demoiselles.

Elle était en grand habit et partait pour la cour.

Je ne songeai pas même à m'excuser de ne l'avoir point vue encore, de ne lui avoir point rendu mes devoirs du matin ; elle m'était en ce moment parfaitement odieuse, et je lui aurais plutôt jeté à la tête des injures que des compliments.

— J'espère, *ma fille*, dit-elle en entrant, que vous serez bientôt prête, et que vous ne ferez point attendre Son Altesse royale. Je me rends au palais ; mais je vous préviens que, dans deux heures, *il faut* m'y avoir rejointe.

Ce mot *ma fille* fut lancé comme une pointe, et le *il faut* acheva la signification.

Si j'avais eu seulement trois ou quatre ans de plus, j'aurais mieux compris ; j'aurais répondu au lieu de me taire, et j'aurais sauvé peut-être mon avenir.

Mais que vouliez-vous que je répondisse, à treize ans et demi ?

Dans le moment de silence qui suivit la recommandation, les regards de ma belle-mère tombèrent sur ma pauvre Jacqueline, et je vis frissonner mon mari, qui suivait avec anxiété les yeux de la comtesse. La douairière marcha vivement vers le canapé où était couchée l'innocente princesse, et, la soulevant d'un air de mépris, elle me demanda si je comptais bientôt avoir une fille.

— La précaution est bonne, continua-t-elle, et prouve que vous réfléchissez : apporter de Paris des jouets pour vos enfants lorsque vous vous mariez à peine. Allons ! allons ! je vois que vous ferez une excellente mère : tant mieux pour mes petits-fils. En attendant, ajouta-t-elle en se retournant vers un page, emportez cela dans quelque chambre écartée, et qu'on enferme ce joujou jusqu'à ce qu'il en soit besoin.

Le ton de madame de Verrue n'admettait pas de réplique. On prit, on emporta la princesse de Bavière, et je ne l'ai jamais revue.

Dieu sait ce qui est arrivé à la pauvre Jacqueline.

Si j'insiste comme je le fais sur cette circonstance, en apparence si futile, c'est qu'elle eut sur le reste de ma vie une influence grave ; c'est qu'à tout prendre ce coup de volonté de ma belle-mère fut le premier jalon de la haine qui, à partir de ce jour-là, s'établit entre nous. En m'enlevant ce dernier gage de l'affection de mes sœurs, ce souvenir de mon enfance ; en me faisant entrer dans ma vie de femme par la porte des larmes, ma belle-mère me blessa vivement : elle me montra sa résolution de ne me ménager jamais, de me courber à son joug, de me priver enfin, les uns après les autres, de tous les bonheurs.

Je ne fus point, de mon côté, assez habile à dissimuler cette haine, à cacher cette disposition révoltée, et, de ce jour, le dernier mot de l'indulgence fut dit entre ma belle-mère et moi.

Et voilà comment un grain de sable devient un écueil.

Nous allons maintenant laisser un peu ce qui concerne M. de Verrue, Jacqueline de Bavière et moi, pour nous occuper de la cour de Savoie, de ce qui s'y passait alors ; des différents personnages que l'on y voyait, et surtout du grand prince qui illustrait son règne à peine commencé.

VI

Victor-Amédée II, que nous appelions en France *M. de Savoie*, était encore sous la tutelle de madame Royale, sa mère, dont nous allons parler d'abord ; car madame Royale était la principale figure de cette cour. Elle avait pris ce titre de *madame Royale*, je ne sais trop pourquoi, puisqu'elle n'était point fille du roi, mais bien de ce charmant duc de Nemours que toutes les femmes adoraient au temps de la première régence, — ce bon temps où l'on s'occupait du matin au soir à se battre et à se faire l'amour, où l'on changeait de parti en changeant d'amant ou de maîtresse, et où l'on soupirait ensemble, sans compter le reste, sauf à s'envoyer le lendemain une arquebusade, en recommandant de ne pas tirer au visage ; car on tenait bien plus à ses yeux qu'à sa vie, et un homme défiguré n'avait plus rien à espérer de la fortune, témoin M. de la Rochefoucauld. Il en devint misanthrope et écrivit ces belles maximes que n'eût jamais écrites le prince de Marsillac.

M. de Nemours se battit avec son beau-frère M. de Beaufort, qui le tua bel et bien d'un pistolet chargé de trois balles sans s'inquiéter de la parenté. M. de Nemours laissa deux filles, dont l'une épousa M. de Savoie, fils de madame Christine de France, et l'autre don Alphonse VI, roi de Portugal. Cette dernière était une personne entendue. Il se trouva que son mari n'était capable d'être, à son gré, ni mari ni roi. Elle fit casser le mariage, reléguer Alphonse dans un couvent, et épousa le propre frère de ce déposé l'héritier du trône. Elle y gagna de garder la même couronne et d'avoir un autre mari.

Les deux sœurs s'aimaient fort : elles avaient dès longtemps formé le projet d'unir leurs enfants et leurs Etats le plus étroitement possible. Madame Royale, régente, la reine de Portugal, toute-puissante chez elle, résolurent donc de marier Victor-Amédée à l'infante de Portugal, supposée héritière. A peine le jeune duc avait-il quinze ans. Le conseil de régence y fit d'abord quelques difficultés ; ce conseil, composé d'après le testament du feu duc, renfermait des hommes intègres, savants et capabes, parmi des médiocrités.

Le plus opposant à cette mécanique était le principal acteur, le jeune duc lui-même. L'idée d'aller régner en Portugal ne lui souriait pas ; il fallait quitter ses sujets, son pays et surtout son premier amour, celui qui devait plus tard reparaître encore d'une façon si étrange : la marquise de Saint-Sébastien, alors jeune et belle, alors dans tout l'éclat de cet esprit terrible d'intrigues et d'ambition qui lui fit jouer un si grand rôle. Madame de Saint-Sébastien était d'une adresse et d'une finesse sans pareilles. Elle était fille du comte de Cumiana, grand maître de la maison du duc et chevalier de l'Annonciade ; elle comptait parmi les filles d'honneur de la régente. Brune et leste, elle semblait beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était réellement, et l'on n'eût jamais deviné les vues profondes qui se cachaient dans cette jolie tête.

Mademoiselle de Cumiana fut placée par son père près de madame Royale comme fille d'honneur. Le prince était bien jeune encore ; elle, aussi. Le duc commença de la remarquer et s'occupa d'elle de façon à alarmer sa famille et la régente.

Les filles d'honneur avaient, dans le palais, des chambres indépendantes les unes des autres ; on prétend qu'elles en profitaient, et mademoiselle de Cumiana ne fut pas plus sévère que ses compagnes ; mais elle eut peut-être une excuse de plus qu'elles. Celui qu'elle aimait, qu'elle aima toute sa vie, — mon témoignage n'est pas suspect, — était non seulement le maître de tous, non seulement un des plus grands princes de l'Europe, mais encore un homme remarquable en toute chose.

La pauvre Cumiana, voyant que tout le monde fléchissait devant le prince, céda comme les autres ; elle eut la faiblesse de montrer le chemin de sa chambre au jeune duc : il se garda bien de l'oublier, et, dès la seconde visite, l'imprudente n'avait plus rien à lui refuser.

Victor-Amédée était dans toute la primeur des passions, et commençait à peine à les connaître. Sa maîtresse l'aimait uniquement, et, bien que très épris, ils eurent tous les deux assez de finesse pour cacher leurs intelligences jusqu'au jour où les suites en devinrent dangereuses et visibles. Ce fut alors une grande frayeur. Cumiana connaissait son père ; chez lui, l'ambition ne pouvait éteindre l'honnêteté, et le séducteur de sa fille, fût-il prince ou goujat, ne pouvait attendre ni indulgence ni pardon.

Dans cette extrémité, comme la pauvre fille avait un grand caractère, elle résolut de recourir à un grand remède. Elle fit d'abord venir le médecin Petechia pour être certaine de son malheur, et, quand elle ne conserva plus de doute, elle se décida, sans rien dire de sa décision à son amant, qui s'y fût opposé peut-être.

Victor-Amédée était en ce moment tout à son amour pour la jeune Cumiana, et il était loin de soupçonner le dessein de la demoiselle d'honneur. C'est cet amour qui le faisait résister aux projets d'union de sa mère.

Ce motif, il ne l'avouait point ; il en donnait mille autres excepté celui-là ; il prenait madame Royale par la tendresse même, par celle qu'il lui portait. Elle en était fort attendrie, sans cependant se sentir ébranlée ; la couronne

chatoyait à ses regards, et les rayons aveuglaient même son cœur.

Avant de raconter l'aventure par laquelle mademoiselle de Cumiana tâcha de sortir de la difficile position dans laquelle l'avait mise son amour, disons quelques mots de cette fameuse comédie politique que Victor-Amédée joua et fit jouer à sa mère à propos de ce mariage projeté avec l'infante de Portugal.

Victor-Amédée annonçait déjà le caractère de ténacité qu'il montra depuis, qui domina lui-même et les autres. Il commença par gagner du temps, puis il chercha des prétextes, il ne refusa pas directement, il louvoya. Madame Royale fut patiente d'abord, puis elle parla haut ; elle dit qu'elle était régente et mère, le jeune prince, ce jour-là, joua franchement avec elle, et démasqua ses batteries.

— Vous êtes ma mère, et j'en suis heureux, madame, lui dit-il d'un ton où, pour la première fois le respect le céda à la volonté ; mais vous n'êtes régente que parce qu'il ne me plaît pas de régner encore. Depuis l'âge de quatorze ans, je suis majeur, c'est donc vous annoncer que votre dernier argument n'a plus de force aujourd'hui.

La duchesse le regarda effrayée.

— Quoi donc ! lui dit-elle, qu'est-ce cela ?

— C'est, madame, que je ne veux pas épouser l'infante, puisque vous me le demandez ; c'est que je ne veux point quitter ces peuples qui m'aiment et que j'aime ; c'est que les États héréditaires de la maison de Savoie doivent être gouvernés par l'aîné de la maison de Savoie, et que je ne faillirai point à ma maison.

— Cependant, mon fils, cette alliance est belle, elle est inespérée, elle comble mes vœux les plus chers ; je ne comprends point votre résistance ; pour la première fois, vous me parlez ainsi. La rébellion ne vous est pas naturelle, elle ne vient pas de vous.

— Ce que vous appelez ma rébellion, madame, et ce que j'appelle mon droit, ne m'a été inspiré par personne ; elle vient de moi et de nul autre. Je suis ce même enfant qui, à deux ans, prit lui-même le collier de l'Annonciade, au lieu d'attendre qu'il lui fût donné ; seulement, je suis devenu jeune homme, c'est assez vous dire.

— Mais, monsieur, la France !... Louis XIV !...

— Madame, vous êtes Française et vous avez plus de respect pour Louis XIV qu'il n'appartiendrait à la duchesse de Savoie. Mais je suis Italien, je suis prince souverain, indépendant ; je n'ai relevé jusqu'ici que de Dieu et de vous. J'espère, à l'avenir, ne relever que de Dieu et de mon épée.

Madame de Savoie était trop fine pour insister ; elle réfléchit ; elle sentit à merveille qu'elle ne conduirait point son fils comme elle l'avait supposé, qu'il lui résisterait d'abord sourdement et entre eux deux, pour lever plus tard l'étendard de la révolte et se diriger à sa fantaisie.

Malgré son désir extrême de réaliser son projet chéri, elle se demanda si la confiance et la tendresse de son fils ne valaient pas un grand sacrifice, et si mieux n'était pas de régner en Savoie quelques années encore tranquillement, que d'aventurer ce pouvoir et de rester ensuite dépossédée de tout.

Cette résolution une fois prise, restait l'embarras des promesses faites, restait surtout la France dont la volonté s'était prononcée ; il fallait, à force d'adresse, pallier ces difficultés diverses et ne point payer les morceaux brisés. Madame Royale était de ces personnes qui se décident vite et qui savent choisir leurs moyens. Elle en imagina un qui lui fit honneur parmi les politiques, que l'on connaît peu et que l'histoire n'enregistrera probablement pas.

Je tiens tous ces faits de Victor-Amédée lui-même.

Elle fit prier, le lendemain, monsieur son fils de passer chez elle en sortant de la messe ; elle voulait l'entretenir de choses importantes. Il vint avec cette même cuirasse qu'il avait mise la veille dans ses décisions. En le voyant si résolu, elle ne put se défendre d'un étonnement nouveau.

Ce chétif enfant devenait homme, cet enfant qu'elle avait failli voir mourir entre ses bras, victime de sa tendresse aveugle et des remèdes extravagants qu'il avait pris. Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de neuf ans, la duchesse consulta les médecins les plus célèbres de l'Europe ; elle fit les uns après les autres, tous les remèdes qu'ils ordonnaient ; le jeune prince s'éteignait.

Un jour, don Gabriel, son oncle, le bâtard de son aïeul, qui l'aimait fort, vint trouver madame Royale, et lui proposa un homme inconnu, qui l'avait guéri d'une maladie d'estomac grave avec des soins et un régime tout particuliers.

— C'est un parfait et excellentissime docteur, qui n'a point de réputation parmi les savants, mais qui en a une grande à Turin parmi le peuple, je vous en réponds. Madame, vous savez combien j'aime monsieur mon neveu, combien je suis occupé de sa santé si précieuse, et vous me croirez quand je vous dirai de me croire, essayez mon Petechia.

Madame de Savoie, enchantée de découvrir encore un médecin qu'elle n'eût pas consulté, et confiante comme M. Argan aux oracles de la Faculté illustrissime, madame de Savoie, donc, demanda le Petechia à grands cris. Don Gabriel le tenait tout près et le présenta le soir même. Il examina, regarda, retourna le petit malade et, pour toutes drogues, pour tout séné et élixir, il lui fit manger, au lieu de bouillie, ces excellents petits pains en bâtons appelés à Turin *grissini*. En deux mois de temps, les remèdes écartés, les *grissini* en faveur, le poupon royal redevint fort et vigoureux et promit cent ans de vie. Par reconnaissance, le duc Amédée avait conservé pour ces pains un goût tout particulier, il n'en mangeait guère d'autres.

Madame la régente se voyait donc appelée pour la première fois, après la conversation que j'ai rapportée, à compter avec son fils.

Elle le reçut avec un cérémonial inaccoutumé, dont il feignit de ne pas s'apercevoir, afin de ne le point refuser et de ne pas faire de remerciements.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, mon fils.

— J'en suis heureux, madame ; vous êtes trop sage pour que vos réflexions ne soient pas salutaires.

— Vous êtes fort décidé, monsieur, et fort volontaire, à ce qu'il paraît.

— Madame, je m'essaye à ce que je dois être un jour, à commander aux autres ; pour cela, je commande à moi-même ; n'est-ce pas le meilleur moyen ?

— Vous commandez à vous-même ?... Cependant, en cette circonstance, vous me résistez ; vous refusez une couronne parce qu'une fille ambitieuse et coquette s'amuse à faire naître vos jeunes désirs afin de vous gouverner et de vous conduire. Ne croyez pas me tromper ; je suis votre mère, je suis la maîtresse à Turin, je sais tout ; on ne me cache rien.

Le prince rougit en se voyant découvert, mais il ne se déconcerta point.

— Eh bien, madame, demanda-t-il, qu'avez-vous donc à me dire ?

C'était lui montrer qu'elle n'avait point parlé jusque-là ou, du moins, que ses paroles étaient oiseuses. Elle le comprit ; mais, dans cette entrevue, chacun jouait au plus fin.

— Je voulais en effet vous parler, monsieur ; j'avais à cœur de vous satisfaire, et, puisque, absolument, ce mariage avec votre cousine vous déplaît, vous ne le ferez point.

Le duc s'inclina.

— Je n'avais pas besoin du consentement de Votre Altesse pour en être sûr, dit-il.

C'était encore une manière de repousser sa mère que celle-ci dut avaler avec le reste. Il ne lui laissait même pas la permission de lui accorder une grâce, il la prenait lui-même.

— Je ne sais si vous étiez aussi sûr que vous le croyez, monsieur ; en tout cas, les moyens d'exécution m'appartiennent, je pense, et vous me ferez l'honneur d'en convenir.

Le prince s'inclina encore, mais en silence cette fois.

— Vous plaît-il de le reconnaître ? ajouta madame Royale en voyant qu'on ne lui répondait point.

— À vos ordres, madame.

— Il nous faut être contraints, puisque notre parole est engagée, n'est-ce pas ?

— Votre parole, oui, madame.

— Soit ! mais ma parole, c'est la vôtre jusqu'à présent ; c'est celle du duc de Savoie, ne l'oubliez pas. Il nous faut donc être contraints, et, pour l'être honnêtement, mes sujets seuls peuvent en prendre la charge.

— Je le pense comme vous.

— Soyons donc contraints. Le roi de France ne nous pardonnerait pas ; il est bien proche voisin, il est fort, il est redoutable !

— Je n'aime pas le roi de France, ma mère ; il a l'insolence du succès, parce qu'on ne sait pas le combattre ; laissez-moi, bientôt j'y essayerai.

— Ah ! prenez garde !

— Je n'ai pas encore régné par moi-même, madame ; attendez de me voir à l'œuvre pour vous épouvanter.

Repoussée de toute part, la régente se renferma dans le projet qu'elle avait conçu ; elle le présenta à son fils sous toutes les faces, avec une clarté, une mesure dont il ne put s'empêcher de la louer ensuite. Il l'approuva et raisonna longuement avec elle à cet égard. Les rôles furent distribués ; excepté elle et lui, les acteurs étaient de bonne foi et agirent en conscience, convaincus qu'ils étaient entièrement libres et qu'ils obéissaient à leurs propres sentiments.

M. de Savoie fit en cette occasion son apprentissage politique, dirigé par son habile maîtresse et son habile mère ; il était là à bonne école. Ces événements se passèrent un an seulement avant mon arrivée, et j'en ai eu les détails les plus précis par les dupes et par les dupeurs.

VII

Vers la fin de 1680, les états de Portugal envoyèrent solennellement leur adhésion au mariage. Quand cette nouvelle se répandit dans Turin, c'était quelques jours avant la conversation que j'ai rapportée, quand, dis-je, cette nouvelle se répandit dans Turin, l'alarme fut en tout le pays. On voyait la façon dont les vieux rois espagnols gouvernaient Naples et Milan, et l'on comprenait ce que devait attendre le Piémont d'un vice-roi portugais.

Ces rumeurs avaient d'abord été comprimées avec soin par la régente. Mais, à partir de ce moment, au contraire, des agents adroits répandirent partout, et sous main, que l'on ne pouvait point laisser partir le prince, qu'il fallait protester avec force contre son éloignement, qu'enfin Victor-Amédée, le fils de leurs ducs, appartenait à son peuple, qu'on n'avait pas le droit de le lui enlever, et que Piémontais et Savoyards devaient se révolter tous plutôt que de souffrir l'exil de leur prince.

Le marquis de Piangia et le marquis de Parola se firent les chefs de cette résistance : c'étaient deux seigneurs de nom et fort influents. Madame Royale et le jeune duc ne pouvaient demander mieux, et justement ce furent ceux-là qui y vinrent d'eux-mêmes.

Ils manœuvrèrent tant et si bien, que les états de Piémont et ceux de Savoie s'assemblèrent pour réclamer, et vinrent en corps au palais présenter leur supplique à la régente, qui n'en tint compte, et répondit que le mariage était arrangé, que toute l'Europe le savait et l'approuvait, et qu'elle n'entendait aucune observation.

— Oui, madame, s'écria le marquis de Piangia, toute l'Europe s'est prononcée, mais non le Piémont et la Savoie, que cela regarde seuls. Ainsi donc, madame, si vous ne voulez pas qu'il arrive quelque grand malheur, ayez pitié de nous et ne persistez pas dans une si cruelle résolution.

Madame Royale répondit, au contraire, que cette résolution était prise et qu'elle y persisterait ; les députés des états sortirent désespérés et presque furieux pour se réunir chez Parola, où cent avis contradictoires furent ouverts.

— C'est la régente, c'est elle seule qui ordonne ce mariage, criait-on de tous les côtés ; mais notre duc ne veut pas nous quitter, lui.

— Oui, disait un autre, avez-vous vu ? il avait les larmes aux yeux pendant que madame Royale nous traitait ainsi.

— Il faut le voir seul, crièrent deux ou trois voix.

— Oui, seul, et qu'il nous entende, répéta la majorité, et qu'il s'explique sur son véritable désir ; après tout, il est le maître, et, s'il nous ordonne de le retenir, nous le retiendrons même malgré madame Royale.

Et tous en chœur, comme des forcenés, se mirent à crier :

— Notre duc ! notre duc !

Ces cris retentirent par toute la ville ; le prince et la régente suivirent le mouvement, et, lorsqu'ils le sentirent mûr à point, ils frappèrent le dernier coup. Madame Royale s'en alla passer huit jours chez ma belle-mère à Verrue, sous prétexte de lui faire honneur et aussi pour bien voir la forteresse qu'il faudrait défendre en cas de guerre probable. Quant à Victor-Amédée, il demeura à Turin, et le soir même une députation des seigneurs, conduits par le bon Piangia et par cet excellent Parola, nobles pantins dont madame Royale tenait les fils, se présenta au palais et demanda à voir le jeune prince. Celui-ci se fit beaucoup prier, bien qu'il les eût vus arriver caché derrière un rideau et qu'il les attendît impatiemment.

Ils forcèrent presque la porte, tant ils étaient ardents, et, se jetant à ses pieds en suppliants :

— Oh ! monseigneur ! monseigneur ! s'écrièrent-ils tous d'une seule voix, par grâce, restez avec nous ! au nom du ciel, ne nous abandonnez pas !

Au milieu de toutes ces voix, on entendait celle du marquis de Piangia disant d'un accent lamentable :

— Monseigneur, madame la régente aime trop Votre Altesse, elle a pour elle des ambitions qui perdent la Savoie et vous-même, monseigneur. Dans ce pays étranger, vous vous repentirez sans doute d'avoir délaissé vos peuples, les fidèles serviteurs de votre maison. Monseigneur, songez à nous ! monseigneur, songez à nous !

Le duc paraissait profondément touché : il s'essuyait les yeux comme s'il pleurait, il balbutiait comme s'il ne pouvait parler.

— Messieurs ! mes amis ! marquis de Piangia ! disait-il ; je comprends, je sais... Mais... mais... que faire ?

— Vous êtes le maître, monseigneur, le maître tout-puissant ; votre volonté décide ici en dernier ressort. Dites que vous n'y consentez point.

— Ce mariage est arrangé, messieurs, reprit le prince ; tout est d'accord, les paroles sont échangées. Les vaisseaux qui doivent m'emmener en Portugal sont déjà partis. Le duc de Cadaval va bientôt descendre à Nice pour m'attendre et me conduire à Lisbonne. Messieurs, je vous le demande, n'est-il pas trop tard ?

— Refusez, monseigneur, répliqua le prince de la Cisterne ; la Savoie et le Piémont se lèveront en masse pour vous retenir.

— Mais, ma mère, messieurs ? s'écria le prince.

— Nous le savons, répondit avec force le marquis de Simiane, c'est madame Royale qui vous force.

— Qui me force ?... Messieurs, dit Victor-Amédée, le mot est violent.

— Pardon, monseigneur, pardon, reprit le comte de Provana de Bruin, ex-gouverneur du duc, excusez M. de Simiane : il a été trop loin peut-être, mais sa pensée est la nôtre. Votre illustre mère a daigné me confier l'éducation de Votre Altesse ; j'ai mis tout en œuvre pour développer des dispositions naturelles et pour faire de mon souverain un grand prince et un honnête homme. J'ai travaillé pour nous ; j'ai préparé le bonheur et la gloire de mon pays. C'est donc à mon pays de profiter de sa fortune, et ceux qui tenteront d'y mettre obstacle doivent être écartés, quels qu'ils soient.

— Monsieur mon gouverneur, dit le jeune duc, faites attention que vous me prêchez la désobéissance.

— Je vous prêche le devoir, monseigneur, je vous prêche la loi que vous impose Dieu lui-même. Un prince n'appartient point à sa mère, il appartient à son peuple. Vous n'êtes pas libre de déposer le fardeau ; il vous faut le porter jusqu'à la fin. Vous répondez de vos sujets devant notre maître à tous, devant Dieu ! vous resterez !

— Vous resterez, vous resterez ! répétèrent-ils.

— Je ne puis, messieurs, en vérité, je ne puis.

— Il vous faut, cependant, nous le promettre.

Et tous se mirent à genoux, en tendant les bras vers leur prince et en criant :

— Restez ! restez !

Il se fit encore prier quelques instants, le bon jeune prince ; puis il fit semblant de céder et se laissa enfin arracher la promesse qu'il mourait d'envie de prononcer. La joie se répandit du palais dans la rue, et de la rue hors de la ville, et, de là, par toute la Savoie et le Piémont.

La promesse arrachée, ce n'était pas tout.

Le duc eut l'air de songer tout à coup à sa mère et de trembler rien qu'à ce souvenir.

— Et la régente ? se prit-il à dire. Messieurs, messieurs, quand elle reviendra, comment lui apprendre... ?

— Madame la régente ? reprit le gouverneur du duc.

— Oui, monsieur de Provana.

— Votre Altesse me permettra-t-elle de lui donner un conseil ?

— Je les accueille toujours, vous le savez, monsieur, répondit le prince en riant, quitte à ne pas les suivre.

— Eh bien, monsieur, madame la régente a dès longtemps grand pouvoir sur votre esprit ; elle est accoutumée à vous dominer, à vous conduire ; quand vous la reverrez, son influence l'emportera, vous nous oublierez.

— Que faire alors ? demanda le prince.

— Il faut ne pas la revoir.

— C'est impossible, monsieur : elle revient dans deux jours.

— Elle ne reviendra pas si vous daignez consentir à ma proposition.

— Dites.

— La forteresse de Verrue est une des mieux gardées de la Savoie. Quelques lignes de vous, monseigneur, et la régente est, non pas arrêtée, mais constituée prisonnière, soit dans la forteresse, soit même chez elle, où on la retient jusqu'à ce que le refus soit envoyé au Portugal.

— Ah ! messieurs, ma mère !

— Croyez, monseigneur, que nos respects entoureront madame Royale, qu'elle sera traitée comme en son palais, et qu'excepté la liberté, rien ne lui manquera.

— Excepté la liberté !

— L'attachement que porte madame Royale à Votre Altesse est trop connu pour qu'on puisse douter qu'elle vous pardonne.

— Non, messieurs, non ; je ne puis consentir, reprit le duc.

Ces dernières paroles étaient prononcées faiblement ; les gentilshommes comprirent qu'il n'était besoin que d'insister ; si le prince se défendait, c'était pour avoir les honneurs de la résistance. Le prince de la Cisterne, son ami particulier, eut l'idée d'écrire l'ordre à la comtesse de Verrue et au comte son fils, de retenir madame la duchesse douairière de Savoie jusqu'à nouvelle injonction dans leur forteresse, de ne la laisser sortir sous aucun prétexte et de n'obéir en toute chose qu'à la signature de Victor-Amédée déposée sur un parchemin, revêtu du sceau de l'État.

Lorsque ce fut fait, il n'y avait plus qu'à signer. Le prince signa, en levant les yeux et en poussant un soupir.

Lorsque l'envoyé reçut la dépêche, il fut envoyé par la route ordinaire. Pendant ce temps, la régente revenait par un chemin de traverse; elle arriva à Turin huit heures après que l'assemblée fut dissoute. Pour mener la comédie à son dénouement, le duc eut l'air surpris, atterré; il se jeta à ses genoux en pleurant devant témoins, bien entendu, lui avoua la faute qu'il avait commise et se confia à sa merci pour en tirer telle vengeance qu'il lui conviendrait.

Le refus est-il parti pour le Portugal? demanda la régente.

— Oui, madame, répondit le jeune prince en baissant les yeux.

— Alors il n'y a plus rien à faire?

— C'est impossible, il a trop d'avance.

— Eh bien, mon fils, s'il en est ainsi, que votre volonté soit faite! Puissiez-vous ne jamais vous en repentir! seulement, j'exige de vous une marque d'obéissance.

Tout, madame, tout pour rentrer dans vos bonnes grâces.

Les coupables, ceux-là qui vous ont égaré, doivent expier votre faute et la leur. Je les ferai arrêter dès demain.

— Oh! madame, prenez garde! leur parti est bien fort.

— Il y a des Français à Pignerol; ils vous aideront.

— Ne craignez-vous pas de leur montrer le chemin de nos villes? Ce chemin, ils ne l'oublieront plus ensuite.

— Mon fils, je vous ai remis l'épée de votre père: c'est à vous de vous en servir contre les ennemis de votre maison; moi, j'accueille des amis, j'appelle des alliés; je ne saurais donc les craindre.

Les marquis de Piangia et de Parola et le comte Provana de Bruin furent arrêtés et entrèrent en prison furieux et maudissant la faiblesse de leur prince.

— Quel avenir et quel règne cela nous annonce! disait-on de toute part. Livrer ses amis!

Plus tard, amis et ennemis virent bien à quel prince ils avaient affaire; celui qui les avait livrés savait les conduire et les défendre. Ce tour d'adresse et de politique fut un des plus habiles, et le duc s'en glorifiait comme de sa meilleure inspiration.

— Voyez, me disait-il plus tard, à l'époque où il me disait tout, voyez la belle œuvre que j'eusse fait en épousant cette infante Isabelle. Deux ans après, la reine de Portugal accoucha d'un fils, et il m'eût fallu revenir chez mes marmottes Gros-Jean comme devant, ce qui m'eût donné une singulière attitude en Europe. Je ne sais rien de plus sot qu'un roi chassé, surtout devant un poupon. J'aurais eu de la peine à m'y résoudre. J'aurais peut-être renié le petit beau-frère, de là, guerre avec le genre humain, de là, mes États compromis. Il est vrai que j'eusse été veuf, puisque ma pauvre cousine est morte en 1690, et qu'elle eût emporté mes droits avec elle. Ne vaut-il pas mieux que cela se soit passé ainsi?

Ce qu'il y a de piquant, car le côté plaisant est toujours caché derrière le côté grave, c'est que le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Turin, envoya à madame Royale, jusqu'au jour où l'affaire fut manquée, une *sapata* de circonstance dont ils furent très embarrassés tous les deux. Il l'avait fait venir de Paris, et c'était madame de la Fayette, l'auteur de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*, qui l'avait imaginée.

Cette *sapata*, c'était un écran où madame Royale était peinte entourée de toutes les Vertus avec leurs attributs particuliers. En face était M. le duc de Savoie, plus beau que nature. Au milieu des Ris, des Jeux et des Amours (apparemment madame de Saint-Sébastien), la princesse lui montrait, dans le lointain, Lisbonne et la mer, et, au-dessus, la Gloire et la Renommée sonnant leurs trompettes, agitant leurs lauriers autour de cette devise empruntée, à ce qu'on m'a dit, au poète Virgile:

Matre dea monstrante viam.

L'écran était enrichi des diamants les plus précieux et des perles les plus rares.

Cela fit que le cardinal d'Estrées dépensa beaucoup d'argent pour une maladresse.

VIII

Cependant, malgré la *sapata* de M. le cardinal, malgré les efforts qui tenaient en cage les chefs des gentilshommes rebelles, malgré les soldats français de Pignerol, le mariage de Portugal ne se fit pas, et le Piémont garda son prince tel qu'on l'en voulait voir.

Seulement, comme M. le marquis de Piangia et ses compagnons d'infortune étaient toujours en prison, leurs amis, restés libres, tourmentaient le duc du matin au soir, pour qu'il ordonnât leur élargissement.

— Personne ne vous servira plus, monseigneur, criait à tue-tête le prince de la Cisterne, si telle est la récompense que l'on obtient pour vous avoir servi.

— Vraiment, mon cher prince, répondait Victor-Amédée avec son fin sourire, croyez-vous cela? Je compte bien sur vous, cependant.

— Si vous vouliez m'accorder la grâce des prisonniers, monseigneur?

— Ce n'est pas moi que cela regarde, prince; c'est ma mère.

— Eh bien, sollicitez auprès de madame Royale.

— Puisque vous me le demandez, mon cher prince, je m'y emploierai dès ce soir.

Dès le soir même, en effet, le duc alla, avec une suite nombreuse, chez madame Royale, et, reprenant cet air embarrassé dont il savait si bien envelopper sa finesse:

— Madame, lui dit-il, je viens, comme une faveur personnelle, vous demander la liberté des seigneurs qui m'ont servi contre mon devoir. — Ne me refusez pas, je suis assez puni par le malheur de vous avoir déplu, et il n'est pas juste que d'autres souffrent à cause de moi.

Madame Royale comprit que son fils était hors de pages; qu'il s'était révélé, en prenant son petit rôlet, comme disait le roi Charles IX, le lendemain de la Saint-Barthélemy, de façon à montrer ce qu'il pouvait faire.

Seulement, lorsque les prisonniers allèrent saluer le prince, Son Altesse les trouva très contraints, très froids et presque hautains avec elle.

— Eh bien, messieurs, dit Victor-Amédée sans avoir l'air de rien remarquer, il me semble que je ne vais plus en Portugal et qu'il n'y a plus de régente.

Les seigneurs comprirent apparemment, car leurs visages changèrent du tout au tout, et, depuis lors, ils se montrèrent aussi assidus, aussi dévoués près de leur maître que s'ils ne lui eussent pas dû une prison de quelques mois. Jamais Victor-Amédée ne s'expliqua davantage avec eux, jamais il ne montra le dessous des cartes de cette intrigue, et le secret en resta bien gardé, quoique des femmes en fussent dépositaires: la régente, madame de Saint-Sébastien et moi. Duc ou roi, Victor-Amédée ne fut communicatif qu'avec ses maîtresses. Quant à madame sa mère, elle avait le droit de ne rien ignorer.

Je viens de nommer madame de Saint-Sébastien. Revenons à la position délicate dans laquelle elle se trouvait et à l'aventure que j'ai annoncée.

Je tiens cette aventure de Petechia, lequel en fut confident, et pour cause. — Le duc ne m'en parla pas. — Ce fut toujours un secret muré entre nous. Il avait ses raisons pour cela, et l'a bien prouvé depuis.

La jeune Cumiana fut déterminée à son dessein par trois considérations:

La première était celle de sauver son honneur à tout prix, afin de ne pas briser à jamais sa position, et de pouvoir un jour reparaître à la cour avec tous les avantages d'une réputation inattaquable ouvertement, et sous le couvert du nom d'un mari honoré et placé haut parmi les grandes familles.

La seconde considération prouve que, si jeune que fût la demoiselle d'honneur, elle avait de la profondeur et de l'expérience. Elle réfléchit que le duc était alors bien jeune pour ne pas épuiser rapidement un premier amour dont tous les obstacles étaient vaincus, au milieu d'une cour où les plus belles femmes ne manqueraient pas de prodiguer leurs faveurs à un prince puissant, jeune et beau. Un amour qui se dénoue, se dit-elle, ne se relie jamais; tandis que l'on rattache plus fortement et de plus près un amour qui se brise.

La troisième considération, c'est qu'avant tout elle devait faire en sorte que le duc et madame Royale crussent à un amour vrai et désintéressé, à une faiblesse du cœur et non à un calcul de l'esprit.

La décision de la jeune ambitieuse fut prise résolument.

Un matin, après la messe, elle demanda à la régente de vouloir bien l'écouter pendant quelques instants.

La princesse la fit passer dans son cabinet.

— Parlez, mademoiselle, dit la princesse.

Son aspect était sévère, car elle pressentait quelque faute; les mœurs de madame Royale étaient rigoureuses; elle avait peu d'indulgence pour des faiblesses qu'elle ignora toute sa vie.

Mademoiselle de Cumiana se jeta à ses pieds en sanglotant:

— Madame, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi!

— Que j'aie pitié de vous! et à quel propos? demanda la régente.

— Madame, madame, je viens vous avouer une grande faute.

— Une faute, à moi, mademoiselle? Je ne suis pas votre confesseur.

Le début n'était pas encourageant ; mais mademoiselle de Cumiana ne reculait pas devant un parti pris. Elle continua, pleurant toujours :

— Madame, vous êtes la mère de tous vos sujets ; au nom du ciel, protégez-moi ! sauvez-moi !

— Vous sauver ! et de quoi ?

— De moi-même, madame, et du prince votre fils.

— Ah ! s'écria madame Royale, n'est-il pas déjà trop tard ?

— Que me demandez-vous donc alors, mademoiselle, puisque votre sort est décidé, dit madame Royale, puisque mon fils l'a réglé d'avance ? Vous l'avez détourné d'un mariage objet de tous mes vœux ; vous l'avez rendu rebelle et désobéissant envers moi ; vous avez, enfin, essayé votre pouvoir sur lui. Que voulez-vous de plus ?

— Ce que je veux, madame, ce que je demande, c'est justement qu'il rentre dans cette obéissance dont il n'aurait jamais dû sortir ; c'est qu'il abjure cette rébellion dont vous m'accusez à tort. Ce que je demande, madame, c'est un mari qui me sépare à jamais de lui, qui couvre ma faute de son nom, et qui rende à mon enfant le père que je lui ai ôté. Excusez-moi donc, madame, par respect pour vous-même, par tendresse pour [illegible] et pour moi, et par amour pour le pays dont mon [illegible] est le seul espoir !



Nul ne se souvint d'elle, que celui qui ne devait plus l'oublier.

Ici l'humiliation de la pauvre créature redoubla ; elle baissa les yeux davantage, joignit les mains en suppliant, et reprit au milieu de ses larmes :

— Sans doute, madame, il est trop tard pour sauver ma vertu, mais il n'est pas trop tard pour sauver ma réputation, l'honneur d'un des plus vieux noms de l'Italie, et aussi peut-être le repos du prince Amédée. Je vous en conjure, ne me repoussez pas !

Et tout de suite, elle raconta à sa maîtresse les progrès et les désastres de cet amour, l'embarras où elle se trouvait, le désespoir dont son cœur était atteint, et les suites terribles qu'il pouvait avoir.

— Madame, lui dit-elle, jugez-moi comme vous voudrez, mais je n'abandonnerai point mon enfant. Si on ne lui trouve un père, je proclamerai à la face de toute l'Europe quel est le père véritable. Je ne craindrai point l'éclat pour conserver à ce triste fruit de mon crime les soins que je lui dois. M. le duc de Savoie est un prince loyal, un gentilhomme sans reproche ; il a parlé de reconnaître cet enfant, et de donner à sa cour un rang inattaquable à la mère. Les exemples ne lui manqueront pas, et en France notamment.

La suppliante était [illegible] peu de filles, malgré les exemples donnés par [illegible] France, en eussent été capables. Il y avait [illegible] mélange de grandeur et d'ambition, de [illegible] bassesse, d'impudence et de vergogne qui [illegible] caractère de la marquise. Le plus fort était [illegible] enhardit et continua :

— Je ne me dissimule [illegible] qu'à vos yeux peut-être mon projet [illegible] de plus. En effet, [illegible] un honnête homme [illegible] plus qu'une faute, c'est un crime ; et pourtant il faut qu'il soit trompé. Je ne voudrais pas, pour mon compte, toucher du pied un homme capable

d'épouser la maîtresse du prince en sachant la vérité ; mais cette faute, mais ce crime, madame, ce sera le dernier de ma vie. Je vous le jure, du moment que j'aurai promis au pied des autels de consacrer mon existence au bonheur de cet homme, je serai toute à lui, toute à mon enfant ; j'oublierai jusqu'à mon amant ; je réparerai, à force de vertu, les erreurs que je déplore et auxquelles une faiblesse coupable m'a entraînée. Oh ! madame, croyez-moi, le sacrifice sera assez grand pour qu'on n'ait rien à me demander de plus. Je ne reverrai jamais le prince ; la femme assez malheureuse pour porter à un autre le déshonneur du passé, doit laisser au seuil du logis nuptial le passé tout entier et répondre de l'avenir sur l'honneur dont elle se charge. Ah ! croyez-moi, madame ! daignez me croire, je ne suis point méprisable et ne suis point pervertie ! Je fus égarée, sans doute ; mais je reviens, mais je demande à genoux votre pardon, mais je vous rends votre fils, mais je le fais libre au prix de ma liberté et de mon bonheur. Cela vaut bien que vous me pardonniez ; pardonnez-moi donc, madame, pardonnez-moi !

Madame Royale, en écoutant sa fille d'honneur, ne put se défendre d'un mouvement de pitié et même d'admiration. Visiblement, la franchise était entière et le repentir profond. Elle releva la jeune fille, la fit asseoir, chercha à la consoler, et lui dit enfin qu'elle se chargeait de tout vis-à-vis du duc et de M. de Cumiana, mais qu'il fallait rompre dès ce jour avec le duc et ne plus le revoir que dans les occasions indispensables, ne pas même lui annoncer la résolution qu'elle venait de prendre, et laisser madame de Savoie maîtresse de tout régler selon son bon plaisir.

— Mais, madame, s'écria la pauvre enfant, il m'accusera !

— Tant mieux !... S'il vous croit coupable, il vous oubliera plus vite.

— Ah ! madame, que je commence bien à expier ma faiblesse ! Je vous obéirai.

— J'aurai choisi, désigné d'ici à demain, l'époux que je vous destine, continua madame Royale. Songez-y, mademoiselle, je deviens complice de votre fourberie, je m'associe à votre fraude ; c'est à vous de nous justifier toutes les deux.

— Ne craignez rien, madame, je n'ai qu'une parole et Votre Altesse peut compter sur moi !...

Le même soir, madame Royale fit venir chez elle son premier écuyer, M. le comte de Saint-Sébastien, honnête homme assez brusque et un peu rogue, quoique connu pour son bon cœur et sa loyauté ; elle l'avait choisi en conséquence, n'étant pas de ceux qui tergiversent avec l'honneur et qui acceptent des tempéraments. Elle lui vanta mademoiselle de Cumiana ; elle lui parla de sa famille, de sa fortune, de sa beauté, même de sa vertu... Les princes et les gens de cour ne doutent de rien !

M. de Saint-Sébastien écouta avec sa gravité accoutumée ce que lui disait la duchesse.

Il ne lui fit aucune objection. Lorsqu'elle eut fini, il se tourna vers elle et lui demanda si elle lui faisait l'honneur de lui proposer la main de mademoiselle de Cumiana.

— Oui, monsieur, et je crois vous faire à la fois un grand honneur et un grand plaisir.

— M. le comte de Cumiana a-t-il consenti à cette alliance ?

Madame Royale se redressa de toute sa hauteur.

— Je vous dis, monsieur, que je désire ce mariage : je ne sais si cela vous suffit, à vous ; mais à coup sûr, cela suffira au comte de Cumiana.

Et ces paroles furent plutôt jetées comme un ordre que prononcées comme une explication.

M. de Saint-Sébastien s'inclina avec ce sang-froid magnifique d'un homme sûr de lui-même et dont la vie est sans reproche.

— Le jour où j'épouserai mademoiselle de Cumiana, dit-il, j'aurai le regret d'offrir à Votre Altesse la démission de ma charge.

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda la duchesse, tremblant qu'il n'eût un soupçon.

— Parce que la comtesse de Saint-Sébastien, jeune et belle, mariée par ordre de Votre Altesse et non du choix de son cœur, aimera peut-être son mari par hasard, si elle ne voit point les muguets de votre cour. Mais si, par hasard encore, elle ne l'aimait point, et qu'elle en aimât un autre, vous le savez, madame, dans notre race on n'endurerait pas le train d'aujourd'hui. Il vaut donc mieux nous retirer, ma femme et moi, en quelqu'un de nos châteaux, loin de ce que l'on m'aime assez pour que je ne craigne plus.

Le comte de Saint-Sébastien allait au-devant des désirs de madame Royale.

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle, et vous êtes libre.

En quelques heures, tout fut convenu : le comte de Cumiana ne fit aucune objection ; mademoiselle sa fille encore moins.

Le lendemain, le duc de Savoie, à son réveil, apprit tout par madame Royale ; elle vint le trouver chez lui et eut bien de la peine à le soumettre. Il fallut lui montrer l'immense intérêt qu'il avait à ne point marcher sur les traces de Louis XIV, et à ne pas recommencer mademoiselle de Mancini ; tous ces amours-là finissent par des débats humiliants, des ruptures, des avenirs détruits ou fort compromis du moins, et enfin le malheur d'une jeune princesse venant, naïve et inconnue, régner sur tous ces débris.

Le prince se laissa vaincre par l'habileté de sa mère, par dépit peut-être aussi ; pourtant, ce commerce rompu laissa dans son cœur une trace ineffaçable, cette trace qui demeure après les sentiments coupés dans leur fraîcheur, que rien n'a usés, que le dégoût et la satiété n'ont point touchés de leurs ailes noires. Ils sont toujours prêts à se rallumer ; l'étincelle est là, il ne faut qu'un regard pour la faire jaillir.

Huit jours après, le mariage eut lieu. Le soir, la mariée fut présentée à Leurs Altesses selon le cérémonial. Le lendemain, les époux partirent pour leurs terres, où ils restèrent jusqu'à la mort de M. de Saint-Sébastien, arrivée en 1703. Il ne se crut jamais assez aimé, sans doute, pour se hasarder à revenir à la cour.

La conduite de la comtesse fut irréprochable ; elle garda une dignité et une sagesse au-dessus de tout éloge.

Nul ne se souvint d'elle, que celui qui ne devait plus l'oublier.

Cette anecdote et ces particularités sur madame de Saint-Sébastien sont peu connues. Elles m'ont été confiées par Petechia, qui ne savait rien me taire, et qui, cependant, était si discret pour les autres.

Quant à Victor-Amédée, jamais une seule fois il n'a prononcé devant moi le nom de madame de Saint-Sébastien.

IX

Voilà où en était la cour de Savoie lorsque j'y arrivai, sauf quelques détails qui trouveront leur place en temps et lieu. Maintenant, revenons à moi et à mon état chez ma belle-mère, à ce qui m'arriva et à mes étonnements successifs. Cela ne ressemblait guère à l'hôtel de Luynes !

J'en étais restée à ma présentation ; elle fit son effet ordinaire. Une étrangère est toujours fort examinée, fort critiquée et surtout fort interrogée ; je m'en tirai de mon mieux : par bonheur, tout le monde parlait français. Mon beau point de Venise fut très admiré, ainsi que mes pierreries. Madame Royale m'accueillit à merveille ; elle me fit nombre de questions sur la cour de France, questions auxquelles je ne répondis guère, ne sachant de la cour que ce que l'on en disait par hasard devant mes sœurs et moi, lorsque nous descendions au salon ; ce qui nous était rarement permis.

La cour était grave, cérémonieuse, compassée. Je n'y retrouvais point l'esprit et l'aisance de notre cour française. Madame Royale donnait cette impulsion par le sérieux de ses manières ; elle était fort pieuse, et, comme de raison, ses courtisans s'efforçaient de l'être plus qu'elle. Il va sans dire que ma belle-mère renchérissait sur le tout.

Madame Royale, de souche savoyarde, était devenue tout à fait Italienne ; elle ne regrettait point Paris, ou, si elle l'avait regretté ou le regrettait encore, elle n'en laissait rien paraître. Elle ne m'intimida pas, mais M. de Savoie m'intimida fort et me déplut même passablement. Il me regarda de ses yeux fixes pendant que la régente me parlait, puis m'adressa à son tour quelques mots, et, comme je m'en allais, j'entendis qu'il disait assez haut à M. de Santina, un des officiers de sa maison :

— Oh ! ce pauvre comte de Verrue ! Qui donc a eu la sottise de le marier à cette petite fille ?

Ce mot de *petite fille* m'humilia au point que j'en pleurai de rage derrière mon éventail.

— Eh ! eh ! fit l'abbé de la Scaglia, qui avait aussi entendu le mot, petite fille pourra grandir ; on oublie qu'elle a dans les veines du sang des d'Albert, des Chevreuse et des Longueville.

L'abbé de la Scaglia ressentait déjà les premiers feux de cet amour fatal dont il me poursuivit plus tard avec tant d'acharnement. Je ne l'aimais pas ; et la réflexion, au lieu de me calmer, augmenta mon dépit.

Mystères du cœur ! rien ne plaît d'une bouche détestée ; tout est adorable sur des lèvres aimées !

Non loin de Turin est une petite ville appelée Chivas. Le nom de cette petite ville reviendra dans ces Mémoires, à propos d'événements sombres et terribles que nous avons déjà fait pressentir au commencement de ce livre, et dont quelques membres de la famille Mariani furent les héros ou les victimes.

Mais il ne s'agit pas encore de ce drame sanglant. Il s'agit d'un de ces petits événements que fit surgir autour

de nous, pour arriver à un but inique, l'abbé de la Scaglia, le seul intéressé de ma belle-mère.

Un couvent de capucins s'élève au milieu de la ville. Les religieux qui l'habitent ont fait vœu de pauvreté ; ce qui n'a pas empêché les ducs de Savoie et un grand nombre de seigneurs d'enrichir la maison de ces moines de nombreuses offrandes. Ces capucins vivent dans le luxe et dans l'abondance. Néanmoins le peuple croit à leur pauvreté, car, tous les matins un frère quêteur, un certain Luigi, homme intelligent, astucieux, énergique, en sort en habits sordides, la besace sur le dos, pour implorer largesse auprès des fidèles. Ce système de quêtes est souvent une occasion d'intrigues de diverses natures et il entretient, en même temps le dévouement et la piété des fidèles.

Ce Luigi est un cadet d'une des bonnes familles du Piémont. Une ambition déçue le jeta dans les ordres. Il exerçait alors, dans des menées d'alcôve et de boudoir, l'intelligence inquiète et remuante dont le sort l'avait doué.

Je ne sais dans quelle circonstance il avait connu l'abbé de la Scaglia. Toujours est-il qu'ils étaient liés assez intimement. Ces deux hommes étaient bien faits pour se comprendre.

J'étais arrivée à Turin depuis peu de temps. Il s'agissait de donner un directeur à ma conscience, et l'abbé de la Scaglia voulut se charger du soin de choisir mon confesseur.

C'est là une chose fort délicate, et, à cette époque, en Piémont, un confesseur prenait aisément influence sur le cœur d'une jeune femme.

On sait que j'avais à peine quatorze ans. L'abbé craignait mon inexpérience, et il ne voulait pas livrer mon esprit à une influence absolue qui eût complètement exclu la sienne.

Il menait ma belle-mère, il voulait aussi mener mon directeur.

Cet homme avait son dessein.

Il se fit conduire au couvent de Chivas et demanda à parler au frère quêteur. Il se nomma et fut sur-le-champ introduit avec grande déférence.

La cellule de frère Luigi était d'un aspect étrange. C'était une sorte de laboratoire tout meublé de cornues et de fioles bizarres. Luigi était soupçonné de se livrer au grand œuvre. Je doute qu'il eût jamais fait de l'or. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fabriquait une foule de liqueurs merveilleuses ou terribles. Ces spécifiques rendaient la santé, la beauté (au moins le disait on), prolongeaient la jeunesse, la vie, amenaient à volonté le sommeil, une mort lente ou foudroyante.

Je ne sais plus quels simples traitait Luigi pour en extraire la précieuse essence lorsque entra l'abbé de la Scaglia.

Le moine, généralement hautain, assouplit son orgueil et devint même obséquieux avec l'oncle de mon mari.

— Vous ici, monsieur l'abbé ?

— Cela t'étonne ?

— Oui ; car il faut, pour que vous veniez dans cette pauvre cellule, ou que j'aie besoin de vous, ou...

— Que j'aie moi-même besoin de toi.

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, j'ai besoin de toi.

— Ah ! dit Luigi avec un sourire imperceptible.

— Tu sais que je t'ai sauvé la vie.

— Oui. J'étais jeune, j'avais des passions, des passions que je ne savais pas contenir ! j'aimais une femme ; elle m'avait trompé, je la tuai.

— Et, grâce à moi, au lieu d'un crime, on constata un suicide.

— Oui ; je vous dois la vie, l'honneur ! Plus tard, j'aimai encore ; c'était une grande dame. J'étais trop mince gentilhomme. Elle a épousé un grand seigneur. J'ai voulu me tuer. J'ai réfléchi, et j'ai embrassé une mort apparente, et une vie certaine.

Et le moine eut un singulier éclair dans le regard en disant ces deux derniers mots.

— Oui, oui, Luigi ; entrer dans les ordres, ils appellent ça mourir au monde, les imbéciles ! Ils ne savent pas qu'à l'abri de la robe de capucin, on a tous les plaisirs du monde au sein de la plus grande sécurité et de la plus profonde quiétude.

— Peut-être !... fit le moine avec une expression douteuse. Mais que puis-je pour vous ?

— Trois choses.

— La première ?

— Parmi ces liqueurs mystérieuses que tu sais composer, pourrais-tu m'en donner une qui enlaidît en quelques jours le plus beau visage ?

Le capucin sourit.

— Vous hantez la cour, monsieur l'abbé ? lui demanda-t-il.

— Ma famille y occupe les premières charges.

— Eh bien, un jour de fête, regardez bien tous ces beaux visages sur lesquels brillent la jeunesse, l'élégance, la pureté des lignes, la blancheur éblouissante d'une peau satinée, l'esprit, la coquetterie de la femme qui se sent belle et adorée, et dites-vous : « Le moine Luigi pourrait répandre sur tous ces traits la laideur la plus repoussante. »

La Scaglia fit un mouvement.

— Oh ! ne craignez rien ! Ici, dans ces flacons de cristal habitent toutes les horreurs que l'enfer peut distiller. La fatalité a versé dans mon cœur un poison qui n'a pas d'antidote ; je suis, moi, aussi fort que la fatalité, et j'ai là, sous ce froc qui m'ouvre toutes les portes, des poisons pour l'âme, et dans ces plantes que je distille, dans ces sucs minéraux ou animaux que je prépare, des poisons pour le corps contre lesquels la science vulgaire ne connaît pas de remèdes.

La Scaglia fut presque effrayé de l'expression énergique et fourbe dont Luigi prononça ces paroles. Il demeura un instant interdit.

Luigi prit ce silence pour de l'incrédulité.

— Vous doutez ? fit-il avec un sourire amer. Eh bien, écoutez-moi ; écoutez cette histoire. Elle est la mienne ; vous savez assez d'événements de ma vie pour que je ne vous cache pas ceux que vous ignorez.

— Je t'écoute, fit l'abbé de la Scaglia, qu'intéressaient toujours les intrigues ténébreuses, toi, l'homme des sourdes menées.

Voici cette histoire, que je raconte moi-même : elle était alors secrète ; un procès scandaleux la révéla plus tard.

Luigi fut sans doute plus concis que je ne le serai moi-même ; je me laisse aller un peu complaisamment au détail de tous mes souvenirs ; j'écris des mémoires et non un précis historique.

Peut-être aussi raconté-je un peu sans ordre ; mais que l'on considère que je glane çà et là dans le vaste champ de mon passé.

X

Le jour commençait à poindre et quatre heures sonnaient au couvent des capucins de Chivas au moment où un frère quêteur, la besace sur l'épaule, sortait de ce monastère.

— Vous vous mettez en route de bonne heure, frère Luigi ? lui dit en bâillant le portier qui venait de lui livrer passage.

— Il le faut bien, Pietro ; la charité chrétienne se refroidit de plus en plus, et ce ne sera pas trop de douze heures pour recueillir une provende suffisante. Le temps est passé où l'on eût récolté en une matinée la charge d'une mule, et je m'estimerai heureux si ma besace est à moitié pleine avant la fin du jour.

— Et Dieu sait pourtant que ce n'est pas la parole qui vous manque ; vous avez de l'éloquence à l'usage de tous, petits et grands. Sainte Vierge ! comme ça vous réussissait autrefois ! Il n'y avait pas à six milles à la ronde une ménagère qui ne mît chaque jour quelque chose de côté à votre intention, et l'eau me vient encore à la bouche au souvenir de toutes ces bonnes provisions que vous récoltiez en quelques heures. Ce n'est pas en ce temps-là que frère Luigi serait rentré sans graisser le marteau de la porte !

— Bavard ! quelle antienne me viens-tu chanter après matines ?

— Ah ! frère, c'est que j'ai la mémoire du cœur !

— Tu veux dire de l'estomac.

— Aussi comme je vous étais dévoué !...

Le religieux se retourna et fit deux pas vers le frère portier.

— Pietro, lui dit-il à demi-voix, garde-moi ce dévouement, et peut-être nous reviendra-t-il quelques-uns de ces beaux jours. Sois discret surtout.

— Muet comme une tombe.

— Et toujours à mes ordres ?

— Toujours, frère Luigi. Pour vous le pied sur la règle et les clefs à la main.

— A ce soir donc.

Et le frère quêteur s'éloigna d'un pas agile ; car, bien qu'il eût atteint la cinquantaine, il semblait être encore dans toute la force de l'âge. Le religieux avait à peine perdu de vue les murs du couvent lorsqu'il aperçut, à une centaine de pas devant lui, un homme de haute taille s'avançant rapidement ; sa main droite était armée d'un lourd bâton ; de la main gauche, il tenait un mouchoir avec lequel il essuyait fréquemment son visage, ruisselant de sueur.

— Ah ! se dit le moine, je l'avais deviné : c'est Bernardo Gavazza. Cela est tout simple, le comte de Mariani s'étant résigné à vivre seul à Turin, Bernardo est naturellement devenu le maître à la villa Santeni. Malheureusement pour

lui, il a compté sans moi, et il s'est cru assez fort pour mépriser mes avis. Il faut pourtant un dénoûment à ce long mystère d'iniquité, et je crois que nous y touchons.

Puis élevant la voix et s'adressant au voyageur arrivé près de lui, le frère quêteur reprit :

— Te voici en chemin de bonne heure, ami Bernardo !

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Vous y êtes bien, vous, mon révérend père, sans que personne songe à s'en étonner.

— Moi, c'est tout naturel ; le couvent est sans pain, et il y a longtemps que Dieu n'envoie plus la manne à ses enfants en guise de rosée. Je sors donc du monastère, asile que m'accorde le Seigneur, tandis que tu as tout l'air de venir de la villa Santoni, dont le comte Mariani t'a chassé depuis plus de dix mois, et où je t'avais défendu de reparaître. Tu en viens, avoue-le !

— Vous êtes bien curieux, ce matin, mon révérend, répliqua Bernardo en fronçant le sourcil, tandis que ses doigts se crispaient sur le court bâton dont il était armé.

— Que veux-tu, mon cher fils ! on ne change pas d'habitude à mon âge, et j'ai celle de deviner ce qu'on ne veut pas me dire.

— Prenez garde, père ; il y a des cas où cela pourrait vous porter malheur.

— Enfant ! dit le religieux en se redressant fièrement, Dieu te garde de vouloir lutter contre moi ; accepte et suis plutôt le sage conseil que je te donne de ne plus reparaître à la villa Santoni, d'où tu viens et où tu as passé la nuit, j'en suis sûr.

A ces mots, un nuage passa sur le front de Bernardo ; sous leurs sourcils noirs ses yeux lancèrent des éclairs, et le bâton dont il était armé siffla dans l'air ; mais déjà le religieux s'était mis en défense : d'une main, garantie par la besace qu'il portait, il para le coup qui lui était destiné, en même temps que, de l'autre main, il saisissait son adversaire à la gorge et le renversait à ses pieds.

— Je pourrais te tuer, misérable ! dit-il en sortant un long couteau de dessous sa robe ; je le devrais même...

Bernardo était éperdu, haletant ; la mort lui apparaissait dans son horreur ; il n'avait que vingt-cinq ans.

— Grâce ! grâce ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Eh bien, oui, je te ferai grâce, mais à condition que tu répondras sincèrement à toutes les questions que je vais t'adresser.

— Révérend père, je vous ferai ma confession générale.

— Ce serait trop long, et le grand chemin est bien peu commode pour une telle opération. Lève-toi, asseyons-nous sur le revers de ce fossé, et réponds nettement à mes questions ; je ne t'en demande pas davantage.

Le moine, à ces mots, tendit la main au jeune homme, qui se releva lestement, et tous deux allèrent s'asseoir au lieu indiqué par le terrible frère quêteur.

— D'abord, dit ce dernier, qui tenait toujours à la main son long couteau, il me paraît évident qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire à la villa Santoni.

— Révérend père, il ne s'y est passé qu'une chose fort ordinaire et toute naturelle : madame la comtesse Mariani y a donné le jour à un enfant du sexe masculin.

— Dont tu es le père ?

— Oh ! mon révérend, quelle énormité !

— Tu vas voir, au contraire, que cela est excessivement simple. Il y a deux ans, M. le comte Carlo Mariani épousa Angela, fille du marquis Spenzzo, lequel mourut peu de mois après. De cette union naquit un fils qui a aujourd'hui un peu plus d'un an. Tu n'étais alors qu'un simple gardeur de bestiaux au service de la famille Spenzzo...

— Tout cela est vrai, *mio padre* ; je gardais les bestiaux ; mais j'étais capable de mieux faire, et je l'ai prouvé.

— Un peu mieux et beaucoup plus mal, Bernardo ! Ne nous pressons pas ; le soleil se montre à peine à l'horizon, écoute donc et sois patient, je le veux ! Angela Spenzzo, à seize ans, était vive, ardente, passionnée pour le plaisir. Son père était presque mourant et ne pouvait la conduire dans le monde. Dès lors, les aspirations de la jeune fille se modérèrent ; au lieu d'élever ses regards, elle les abaissa, et ils tombèrent sur toi.

— Oh ! *padre ! padre !*

— Dès lors tu cessas d'être gardeur de bestiaux, on t'enseigna à lire, à écrire, et tu devins l'homme de confiance de Santoni.

— C'est vrai, révérend père ; mais où est le mal ?

— Nous allons y arriver, mon fils. Sur ces entrefaites, le comte Mariani demanda la main d'Angela, l'obtint, et, comme je viens de le dire, un enfant naquit à la fin de la première année de cette union ; mais depuis longtemps déjà la bonne intelligence avait cessé d'exister entre les époux ; le comte était parti pour un long voyage, et il y a aujourd'hui même sept mois qu'il reparut à la villa Santoni, qu'il quitta de nouveau trois jours après, pour aller vivre à Turin, où il est encore en ce moment. Tout cela est-il exact, Bernardo ?

— Hélas ! révérend père...

— Oui, tout cela est vrai ; mais tout cela doit cesser d'être ; il faut que l'enfant adultère disparaisse.

— Oh ! oh !...

— Il le faut, Bernardo ; tout sera fini ainsi, et peut-être alors la paix, le bonheur intérieur renaîtront-ils dans cette famille.

— Oh ! père ! mais c'est un enfant plein de vie, de vigueur et de santé !

— C'est l'enfant du crime, Bernardo, et Dieu l'avait condamné avant qu'il fût né ; c'est mon dernier mot. Et puis, qu'est-ce que la vie d'un enfant qui vient de naître, qui ne s'appartient pas ? — Je te donnerai ce soir ce qu'il faut pour qu'il n'en soit plus question ; tu te présenteras à la porte du couvent, et tu y viendras, n'est-ce pas ?

— Il faut bien que j'obéisse à mon maître absolu.

— Et tu disparaîtras de la villa Santoni pour n'y jamais revenir ?

A ces dernières paroles, Bernardo bondit comme un tigre ; mais le frère quêteur se trouva debout en même temps que lui.

— Je le veux et il faut que cela soit, reprit-il en brandissant son couteau.

— Cela sera donc, répondit Bernardo en laissant tomber sa tête sur sa poitrine en homme découragé ; mais il n'en faut pas moins que je me rende maintenant à Chivas, ne fût-ce que pour détourner les soupçons.

— Va donc ; je ne te retiens plus.

— Ah ! révérend père, je sais bien que je vous appartiens ; depuis un quart d'heure, je ne me sens plus que l'ombre de moi-même.

— C'est ainsi que tu dois être, Bernardo ; reste dans cette condition si tu veux vivre.

A ces mots, le frère quêteur se leva : d'un geste, il indiqua à Bernardo la route conduisant à Chivas, et lui-même se dirigea en même temps vers la villa Santoni.

Quel sentiment, quel intérêt guidait Luigi dans cette affaire ? Pourquoi entrait-il avec tant d'énergie et de passion dans la destinée de Bernardo et des Santoni ? C'est ce que les événements vont nous apprendre.

Le calme le plus profond régnait à Santoni lorsque le frère quêteur y arriva ; on lui dit tout d'abord que madame la comtesse Mariani était trop gravement indisposée pour pouvoir le recevoir comme elle en avait l'habitude.

— Bien, bien, fit-il en écartant de la main le valet qui lui parlait ; c'est la marquise Spenzzo que je veux voir et vous savez bien qu'il n'est besoin ni de m'annoncer, ni de me montrer le chemin.

En parlant ainsi, il s'élança dans l'escalier, et, moins d'une minute après, il entrait chez la marquise de Spenzzo, mère de la comtesse Mariani, si gravement indisposée en ce moment.

— Quelle peur vous m'avez faite ! s'écria la douairière en le voyant entrer ; c'est affreux de prendre les gens d'assaut.

— Eh ! ma chère Paola, n'êtes-vous pas habituée à me voir apparaître ainsi dans toutes les circonstances graves ?

— Je ne sais trop... Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, madame, est jour solennel ; car c'est l'anniversaire de celui où, à la face du ciel et sous l'invocation de Dieu, vous vous êtes donnée à moi, comme je me donnais à vous... Pour vous, c'est un souvenir confus, peut-être ; mais il n'a pas vieilli dans ma mémoire.

— Ah ! Luigi, que vous êtes cruel de me tenir ce langage en un pareil moment !

— Mais ce langage, Paola, est celui de ma vie entière : vie d'abnégation et de dévouement. Faut-il une fois encore préciser les choses ?... Il y a vingt ans, j'eus le bonheur ou le malheur de vous rencontrer dans le palais du doge de Venise ; vous étiez la fille d'un grand seigneur, et je n'étais qu'un simple attaché d'ambassade ; l'amour nous fit franchir la distance qui nous séparait, vous fûtes à moi ; mais, malédiction ! deux mois plus tard, pour obéir à votre père, vous épousiez le marquis de Spenzzo... Oh ! ce fut pour moi un horrible supplice !... Mais tout n'était pas dit entre nous ; vous portiez en vos entrailles un fruit de notre amour, et, en l'absence de votre mari, chargé d'une importante mission diplomatique, j'étais seul près de vous lorsque vous mîtes au monde votre Angela.

— Oh ! grâce, grâce ! Luigi, cela est affreux.

— Pour vous, madame, il en est ainsi, je le crois ; quant à moi, c'est le seul souvenir qui me fasse maintenant tenir à la vie. Vous étiez là, faible mais souriante ; les premiers vagissements de l'enfant venaient de se faire entendre lorsqu'une pensée étrange me traversa le cerveau, à moi qui vous assistai secrètement ; sans hésiter, je tirai de dessous mes vêtements le cachet portant les armes de la famille dont je suis le dernier rejeton ; je le suspendis sur la flamme d'une bougie, et, lorsqu'il fut incandescent, je l'appliquai au-dessous du sein droit de notre enfant.

— Vous avez fait cela !...

— Je l'ai fait, madame, en prévision de ce qui arrive aujourd'hui : à quoi serviraient, en effet, mes conseils et mes prières s'ils n'avaient pas cet appui ?

— Luigi, je vous en conjure, ne soyez pas impitoyable !

— Eh ! madame, ne sentez-vous pas que le bonheur de notre enfant est ma pensée la plus chère ? Serais-je ici, s'il en était autrement ?

— Soyez-nous donc en aide, mon bon Luigi ; car je vois que vous savez toute la vérité.

— Je redeviens donc votre *bon Luigi ?*

— Ah ! Luigi, pouvez-vous croire que vous ayez jamais cessé de m'être cher ? N'existe-t-il pas entre nous un de ces liens que rien ne saurait rompre, pas même la mort ? ... Oui, Angela est coupable, bien coupable... mais est-ce moi, est-ce nous qui aurons le courage de la condamner ?

La voix suppliante de cette femme qu'il avait tant aimée fit sur le frère quêteur un effet puissant.

— Calmez-vous, Paola, dit-il à la marquise en lui prenant les mains et les serrant tendrement ; je la sauverai... L'enfant n'est pas né à terme ; donc...

— C'est une erreur, Luigi...

— Il faut que cela soit vrai.

— Mon ami, vous me faites peur.

— Ah ! voilà bien les femmes ! Vous m'avez vu, sans pâlir, vous sacrifier ma liberté, mon avenir, ma vie tout entière ; et vous voilà saisie d'effroi à propos d'un fœtus qui n'a pas vu la lumière du jour et qui ne doit pas la voir, vous le comprenez sans doute.

Luigi prononça ces dernières paroles avec un tel ton d'autorité, que la marquise n'eut pas le courage d'insister ; elle attendait, tremblante, que le religieux dît son dernier mot sur le sort du malheureux enfant qui venait de naître et dont l'arrêt de mort était déjà prononcé ; mais Luigi se tut, et ce fut après un long silence qu'il demanda si l'on avait écrit au comte Mariani pour lui annoncer l'accouchement d'Angela ; la marquise lui ayant répondu qu'elle n'en avait pas encore eu le temps :

— Eh bien, répliqua-t-il, n'écrivez pas aujourd'hui ; demain, votre lettre sera plus longue de quelques lignes, et vous n'aurez plus ensuite à vous occuper de cela.

— Resterez-vous ici jusqu'à demain afin de me guider complètement dans ces déplorables circonstances ?

— Non, Paola ; cela n'est pas nécessaire ; mais un homme sur le dévouement duquel vous êtes habituée à compter passera la nuit dans cette demeure pour la dernière fois ; puis il retournera dans votre domaine de Chivas, qu'il administre en maître, à ce qu'il paraît, à moins qu'il ne vous plaise de lui donner l'intendance de votre demeure princière, à Turin, jusqu'à ce que les circonstances permettent de le faire rentrer complètement dans son obscurité primitive, dont vous l'avez si malencontreusement tiré.

— Oh ! je comprends ; c'est de Bernardo Gavazza que vous voulez parler. De grâce, Luigi, soyez plus indulgent pour cet homme qui nous est si dévoué ; qui, j'en suis sûre, ferait, sans se plaindre, le sacrifice de sa vie pour nous servir. N'est-ce pas assez que le comte de Mariani, mon gendre, l'ait chassé d'ici en lui défendant d'y reparaître jamais ?

— Défense dont Bernardo a tenu grand compte, n'est-ce pas ?

— Non, il ne s'y est pas conformé ; il savait qu'Angela souffrait ; il savait qu'en certains cas nous ne pouvions compter que sur sa force, sa résolution, son dévouement, et il est revenu... Oh ! ne vous pressez pas de nous condamner ; vous ne savez pas ce que c'est que ce prétendu comte Carlo Mariani, qui s'est présenté à nous comme un gentilhomme et qui n'a jamais été qu'un manant du dernier ordre. N'a-t-il pas voulu tout d'abord nous imposer la vie bourgeoise de bas étage à laquelle il était habitué ? C'était avec des chaussures toutes souillées du fumier de ses étables qu'il se présentait devant sa jeune femme et qu'il se mettait à table ; il ne parlait que de labours, engrais, bœufs et moutons, et les fermiers de ses domaines étaient ses amis les plus intimes, pourvu qu'ils payassent régulièrement ; car jamais son avarice sordide n'a laissé en lui de place pour la pitié. Aussi avec quelle joie nous avons découvert qu'il n'est pas gentilhomme ; que le nom dont il se pare n'est que celui d'une terre achetée par son père, qu'on a vu pendant vingt ans trafiquer en plein vent sur le port de Gênes. Un procès suivit cette découverte ; nous demandâmes à la justice d'annuler cette odieuse alliance, et une requête fut par nous présentée à notre saint-père le pape, qui, seul, peut rompre complètement les nœuds formés au pied de l'autel. Dédaignant de se défendre, Mariani partit tout à coup pour un long voyage ; puis il revint il y a quelques mois ; il eut l'audace de s'établir de nouveau dans cette villa, qui fait partie de la dot de ma fille, et il tenta de reconquérir les bonnes grâces d'Angela. N'y pouvant parvenir, il fit à la pauvre enfant les plus grossières menaces ; Gavazza, qui l'entendit un jour, cédant à l'indignation qu'il éprouvait, osa lui dire que ses paroles étaient la meilleure preuve de l'absence de sang noble dans ses veines. Mariani le chassa ; mais, moi qui étais indépendante, je le repris et lui confiai l'administration de mes biens à Chivas. Aujourd'hui, Mariani nous menace de revenir prendre possession de Santoni, qui est, dit-il, le centre de ses biens et de ceux de sa femme, qu'il entend administrer en personne... Jugez-nous maintenant, Luigi : pouvions-nous, dans des circonstances si graves, renoncer à l'appui d'un homme de cœur capable de nous défendre contre les violences maternelles dont nous étions menacées ?

— Je comprends tout cela, marquise ; mais c'est justement parce que Mariani se montre menaçant qu'il importe d'avoir raison contre lui sur tous les points ; c'est pour cela qu'après avoir passé encore la nuit prochaine à Santoni, Gavazza doit en partir pour n'y plus revenir... Il le faut, Paola, et il le fera sans que vous soyez obligée de l'en prier, je puis vous en donner l'assurance... Et maintenant, madame la marquise, Luigi disparaît ; il n'y a plus ici qu'un pauvre frère quêteur qui vous supplie de faire garnir le mieux possible la besace qu'il porte en expiation de ses fautes.

— C'est déjà fait, cher frère, et j'espère que rien n'y manque ; mais nous quittez-vous donc si promptement ?

— A l'instant même, Paola ; il faut au moins qu'avant de rentrer au monastère, je me montre dans quelque village voisin... Ces détails ne sont pas à négliger ; vous le reconnaîtrez un jour.

En ce moment, un domestique apportait la besace lourdement chargée ; le moine ne l'en mit pas moins lestement sur son épaule ; puis, étendant la main, il dit à voix basse des paroles de bénédiction, et il sortit.

XI

— Allons, Pietro, disait le révérend père Luigi en entrant chez le portier du couvent, je t'accorde la dîme sur tout cela ; mais dépêche-toi de la lever ; car le reste doit être attendu avec impatience à l'office.

Pietro se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un chasseur qui saisit une proie longtemps attendue. Pourtant il ne tarda pas à se trouver quelque peu embarrassé.

— Cinq bouteilles de vin fin, se disait-il, comment prendre la dîme là-dessus ? ... Je n'ai pas le temps de faire des fractions ; j'en pose une là, et je ne retiens rien sur les autres, par discrétion... Cinq jambons, trois chapons, deux lièvres ; en tout six pièces ; c'est une qui me revient ; mais laquelle ?... J'en prends une de chaque sorte, crainte d'erreur.

Il en était là de ce consciencieux partage, lorsqu'un coup de marteau retentit ; Pietro s'empressa d'ouvrir la porte, non sans faire une assez laide grimace, et l'on vit paraître Bernardo Gavazza ; il était pâle ; ses regards, plus sombres que de coutume, semblaient annoncer une résolution pénible mais bien arrêtée.

— Me voici, dit-il d'une voix ferme et brève.

— Bien, répondit Luigi ; cette exactitude est de bon augure... Allons, Pietro, que tout cela disparaisse ; tu compteras plus régulièrement un autre jour.

— Comme il vous plaira, révérend père, répondit le portier en vidant lestement dans un coin la moitié du contenu de la besace.

Et, cette consciencieuse opération terminée, il s'empressa de porter le reste du contenu à l'office, tandis que Luigi, suivi de Bernardo, se dirigeait vers l'infirmerie, où se trouvaient un grand nombre de médicaments confiés à ses connaissances scientifiques. Car Luigi était très instruit ; bien que la chimie fût encore dans l'enfance, il en possédait les éléments les plus importants, et il avait souvent obtenu des produits dont lui seul pouvait apprécier la valeur.

— Tiens, dit-il à Bernardo en prenant dans une armoire une petite fiole haute d'un travers de doigt, il ne faudra qu'une goutte de la liqueur que contient ce flacon posée sur les lèvres de l'enfant, pour que ce qui s'est fait hier se défasse aujourd'hui.

— Ah ! père, fit Gavazza d'une voix navrée, vous ne lui pardonnez donc pas, à ce malheureux enfant ?

— C'est impossible, Bernardo ; il faut, dans l'intérêt de tous, et plus particulièrement dans le tien, qu'il disparaisse le plus promptement possible ; ne sais-tu pas que le comte Mariani est sur ses gardes, et qu'il sait presque toute la vérité ? Qu'arrivera-t-il si nous ne tranchons dans le vif ? La naissance de l'enfant est patente ; on constatera qu'il est né viable, qu'il est venu à terme, c'est-à-dire moins de sept mois après le retour de Mariani, qui, à l'époque de la conception, se trouvait à plus de huit cents lieues de l'Italie... Qu'opposerons-nous à toutes ces preuves ? Tu as fait le mal, Bernardo, à toi d'appliquer le remède ; or, le re-

mède, le voici : il n'y en a pas d'autre... C'est, j'en conviens, une extrémité devant laquelle reculerait un cœur faible ; mais j'en suis sûr, Gavazza, tu n'es pas un lâche.

Bernardo passa la main sur son front comme pour chasser une pensée importune

— Non, dit-il après un instant de silence, je ne suis pas lâche et puisqu'elle ne peut être sauvée qu'à ce prix...

— Tu la sauveras, n'est-ce pas?

— J'espère en avoir le courage

— Prends donc cette fiole, et retiens ceci : c'est que quoi qu'il puisse arriver par ta faute, tu seras dans la tombe avant qu'un cheveu n'ait pu tomber de la tête d'Angela

— Père ! vous l'aimez tant, qu'il est impossible que vous ne [illegible] pas ; je vais donc vous obéir comme à elle-même, et Dieu me pardonne si je me trompe.

Bernardo prit la petite fiole, et il s'éloigna ; mais il mit un temps bien long à parcourir le chemin du couvent à la villa. C'est qu'il marchait lentement, en donnant carrière à ses tristes pensées. Parfois il s'arrêtait et il sentait toute sa force de volonté se révolter contre le sacrifice qui lui était imposé ; puis bientôt il lui semblait qu'un mur d'airain se dressait entre son cœur et sa raison, et la nécessité d'obéir à la fatalité se montrait plus impérieuse et plus implacable.

Il était tard lorsqu'il arriva à la villa Santoni, non encore résolu, et pourtant se sentant au cœur toute la force et l'énergie nécessaires pour obéir à la fatalité lorsqu'elle se montrerait absolue et invincible. Minuit sonnait ; mais l'heure ne pouvait être un obstacle à cet homme qui depuis longtemps avait les coudées franches dans l'habitation, dont les êtres lui étaient parfaitement connus. Le front pensif, les paupières mouillées de larmes brûlantes, il traversa silencieusement plusieurs pièces, et arriva bientôt dans une chambre où dormait une nourrice, près du berceau du nouveau-né. Là, il fut obligé de s'arrêter : ses genoux fléchissaient. Pourtant, après un temps d'arrêt, il parvint à se traîner jusqu'au berceau, et, à la pâle lueur d'une lampe qui brûlait sur un meuble voisin, il contempla avec une effusion qui lui avait été inconnue jusque-là l'enfant profondément endormi ; puis, tombant à genoux :

— Non, se dit-il les mains jointes et les yeux baignés de larmes, Dieu ne peut vouloir m'imposer un si horrible sacrifice. Tu vivras, pauvre enfant qui ne dois jamais connaître ton père

Et, n'écoutant que la voix de son cœur, Bernardo quitta cette chambre où il était venu pour commettre un crime

Toutefois, trois heures après, il revint. Ses bras étaient chargés d'un frêle fardeau qu'il déposa dans le berceau où reposait l'enfant d'Angela, son enfant

Un instant après, il disparaissait, emportant un objet semblable à celui qu'il avait laissé.

Il gagna à travers champs une ferme située à deux lieues de la villa Santoni ; une femme l'attendait sur le seuil de la maison rustique ; il lui remit son fardeau, lui compta de l'or, lui parla à voix basse.

Puis, se retournant

— Je vous recommande le secret le plus absolu ; votre enfant n'est pas mort ; un spécifique miraculeux l'a sauvé cette nuit aux portes du trépas. Vous ne parlerez et vous ne direz la vérité que quand je vous préviendrai.

Et il partit

Le lendemain, à la villa Santoni, on disait que le fils d'Angela était mort dans la nuit, et en effet, le cadavre d'un enfant nouveau-né gisait dans son berceau.

En même temps que l'on constatait cette mort inattendue, un nouveau malheur frappait la famille Mariani. Le fils aîné du comte expirait subitement emporté par un mal inconnu

Le poison de Luigi n'était pas étranger à cette mort, et c'était Gavazza qui avait médité ce crime et l'avait furtivement accompli.

— Ah ! père Luigi, avait murmuré Bernardo, tu n'as parlé que du mien ; pourquoi l'autre te serait-il plus cher?

Mariani apprit donc presque en même temps la mort de son fils aîné et celle du pauvre enfant qui était né depuis son retour en Italie.

Le comte fut d'abord frappé de terreur ; la mort semblait planer autour de lui ; mais il ne tarda pas à secouer cette frayeur [illegible]

— On veut m'intimider, se disait-il, on n'y réussira pas de mon côté [illegible] les bons procédés et le bon droit, c'est à la justice de [illegible] le reste, et elle n'y faillira pas. Dans huit jours, je serai à la villa Santoni ; et que les coupables tremblent ! Je cher[illegible] sans repos ces gens qui sont devenus mes ennemis, sans que je sache pourquoi. Il faudra bien que la lumière [illegible]. Je n'ai rien à en redouter moi qui n'ai cessé d[illegible] grand jour. Ah ! on me méprise et on me conteste [illegible] de comte, bien qu'il ait été accordé à mon oncle, dont [illegible] suis l'unique héritier ! Je serai toujours prêt à en faire [illegible] marché ; le père Mariani était [illegible] marchand à Gênes, soit, je ne le conteste pas ; mais c'était un homme de cœur et d'honneur et les illustrations de la famille Spenzzo seraient impuissantes à faire pâlir un Mariani. J'irai à la villa Santoni, au milieu de ces crimes et de ces infamies, et nous verrons si l'honnêteté et le courage ne seront pas plus forts !

XII

La résolution de M. Mariani était trop sérieuse pour que rien pût l'empêcher de s'accomplir ; il fit donc ses dispositions, et partit de Turin pour aller s'établir définitivement à la villa Santoni, sans trop s'occuper des criailleries et des récriminations qui pourraient l'accueillir. Il se sentait, d'ailleurs, appuyé sur l'estime des gens du pays et des serviteurs qu'il devait employer ; ses connaissances en agriculture, en administration rurale, lui avaient fait de nombreux amis parmi les petits propriétaires des environs de Santoni, lors du premier séjour qu'il avait fait dans cette habitation. On l'aimait, on l'estimait, non comme un seigneur, mais les uns comme un bon voisin, les autres comme un bon maître, parlant volontiers le patois des pauvres gens pour en être mieux compris et ne faisant pas difficulté, aux heures de repas, de s'asseoir, en vrai patriarche, à la table de ses serviteurs.

Donc, M. Mariani savait comment il serait reçu par les gens du pays et les travailleurs de ses domaines ; seulement, il était un peu moins tranquille sur la réception que lui feraient sa belle-mère et sa femme ; mais ces deux dernières n'attendirent pas son arrivée ; averties de son départ de Turin, elles quittèrent la villa Santoni et se retirèrent à Chivas, se plaçant ainsi sous la protection de Bernardo Gavazza, devenu leur intendant.

Dès lors la situation était nette ; les positions diverses étaient bien tranchées ; mais elles étaient malheureusement dominées par une question d'argent, la pire de toutes les questions qu'on puisse avoir à débattre en famille. La marquise de Spenzzo, bien qu'elle se fût dépouillée de la plus grande partie de ses biens en mariant sa fille au comte Mariani, était encore très riche ; mais les dépenses qu'elle faisait excédaient toujours ses revenus, de sorte que la gêne ne tarda pas à se faire sentir à Chivas, tandis que l'abondance régnait à Santoni, sous l'administration sage et éclairée de M. Mariani.

Bernardo Gavazza était au désespoir ; c'était un homme adroit, intelligent, très capable de faire rendre aux domaines dont il avait l'administration tout le revenu qu'on en pouvait espérer, et il le faisait ; mais cela était insuffisant, et il fallait recourir aux emprunts.

— Après tout, s'écria un jour Bernardo, alors que la marquise et sa fille se plaignaient amèrement de la situation de leurs finances, est-ce ma faute à moi si les trois quarts de vos revenus sont aux mains de ce Mariani, que le diable confonde ! Ce procès en nullité de mariage ne finira donc point ?

— Le saint-père, répondit la marquise, a malheureusement renvoyé l'examen de l'affaire à la consulte d'État, qui ne l'examinera guère, selon l'usage, que dans une dizaine d'années ; et comme les juges de Turin ont résolu d'attendre la décision de la cour de Rome

— *Sangue mio !* il me faudra donc voir toujours votre bien grippé par ces mains de singe ?.. Oh ! *corpo di Dio !* ce serait trop de souffrance ; il faut que cela finisse ; il suffirait pour cela d'une balle bénite, et ça n'est pas chose si rare...

— Silence, Bernardo ! interrompit la marquise ; votre zèle vous fait oublier le respect que vous nous devez

— C'est vrai, madame la marquise, répliqua Gavazza, dont ces paroles n'avaient point calmé l'exaspération, je vous dois tant ! mais je lui dois aussi quelque chose, à lui, et, sur mon âme, il ne l'attendra pas longtemps !..

Il parlait encore lorsque parut le capucin Luigi, qui avait conservé l'habitude d'entrer sans se faire annoncer.

— Calmez-vous Bernardo, dit-il sévèrement.

— Oh ! révérend père, si vous saviez

— Je sais tout ce qu'il faut que je sache, et je dis que mieux vaudrait un sage ennemi qu'un ami de votre trempe. Vous ne serez donc jamais sage?

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un regard tellement significatif, que Bernardo trembla.

— Est-on donc coupable pour aimer ses maîtres? demanda-t-il humblement

— Il en peut être ainsi, Gavazza, et c'est le cas où vous vous trouvez en ce moment

— Oh ! révérend père voulez-vous donc me chasser d'ici comme vous m'avez chassé de la villa Santoni?

— Je le devrais peut-être ! s'écria le moine, dont le regard devint étincelant.

— Grâce pour lui, s'empressa de dire la marquise.

Puis, se penchant à l'oreille de Luigi, elle ajouta :

— C'est le seul défenseur que nous ayons ici ; au nom de Dieu, ne nous l'ôtez pas !

Le regard du religieux s'éteignit aussitôt.

— N'oubliez donc jamais, dit-il avec abandon, que la colère est mauvaise conseillère, et rappelez-le souvent à ce serviteur trop zélé.. Et maintenant, maître Bernardo, j'espère que vous ne parlerez plus de balle bénite ?

Gavazza ne répondit point ; il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et il semblait réfléchir profondément. Luigi devina aussitôt ce qui se passait en lui.

— Il veut tuer Mariani, se dit-il ; c'est une idée fixe que les moyens ordinaires ne pourraient maintenant lui faire abandonner ; et pourtant il faut qu'il y renonce.

C'est qu'en effet, il n'entrait pas dans les vues du religieux de perpétuer la haine entre les Spenzzo et les Mariani : tous ses vœux, au contraire tendaient maintenant à une réconciliation complète ; il se proposait, dès qu'elle aurait eu lieu, de solliciter du pape la résiliation de ses vœux, et de devenir, en épousant la marquise de Spenzzo, le chef de deux familles puissantes, honorées, chef d'autant plus absolu que son omnipotence serait appuyée sur des secrets terribles lui assurant une obéissance absolue. C'était une assez belle fin pour un pauvre attaché d'ambassade qu'un chagrin d'amour avait poussé à se faire capucin ; Luigi se berçait de ce rêve comme d'une revanche que lui devait la fortune et qui ne pouvait lui échapper.

Il supposait que Bernardo Gavazza devait en faire un semblable de son côté. Bernardo, en effet, possédait le cœur d'Angela ; le comte Mariani mort, il devenait maître absolu à Sant'oni et à Chivas ; car Gavazza aussi possédait un secret terrible.

On comprend aisément, d'après cela, que la balle bénite dont parlait Gavazza ne pût être du goût de Luigi ; il fallait à tout prix qu'il mît Bernardo dans l'impossibilité d'exécuter sa funeste résolution. la science qu'il avait acquise lui en fournit sur-le-champ le moyen.

Gavazza était descendu à l'office pour faire remplir la besace du capucin ; celui-ci prit alors le bâton dont il était toujours armé et y pratiqua avec un instrument tranchant de nombreuses petites entailles de manière à soulever de petits éclats de bois et à hérisser de piquants toute la surface. Cela fait, le moine déposa son bâton dans un des coins de la salle où il avait demandé à demeurer seul un instant pour faire, disait-il, des prières particulières, et il pénétra dans les appartements de la marquise de Spenzzo.

Il était là depuis un quart d'heure lorsque Bernardo, qui avait hâte de voir partir le capucin, lui rapporta sa besace toute rebondie par les provisions de bouche qui l'encombraient.

— Je vous remercie, mon fils ; mais veuillez appeler pour qu'on m'apporte le bâton que j'ai laissé dans la pièce où j'ai lu mes prières.

— Je vais vous le chercher moi-même, dit vivement Bernardo, qui revint immédiatement remettre à Luigi ce qu'il avait demandé.

Le capucin prit brusquement, en tirant par un bout, son bâton des mains de Gavazza. Les petits éclats de bois firent alors leur office, et quelques-uns s'enfoncèrent dans les doigts de Bernardo.

— *Corpo di Bacco !* fit Gavazza avec un mouvement douloureux, il y a des épines à ce bâton ; j'ai les doigts tout piqués.

— Je suis un maladroit, fit Luigi ; veuillez m'excuser. Voyons votre main ; si quelque écharde a pénétré dans l'épiderme, je m'en vais vous l'extraire.

— Oh ! ce n'est rien.

— Montrez donc ; il y a quelquefois du danger à laisser un corps étranger dans les chairs. Eh ! tenez, continua Luigi en saisissant la main de Bernardo, la main vous saigne en plusieurs endroits. Je vais vous guérir en deux secondes.

En parlant ainsi, le moine sortit d'une de ses poches un étui de cristal, y prit une aiguille d'une extrême finesse et en fit pénétrer la pointe sous l'épiderme de la main de Gavazza.

— La voici, reprit-il en simulant l'extraction d'une écharde, qu'il feignit de jeter sur le parquet ; il n'en fallait pas davantage pour vous débarrasser de cet hôte incommode.

Bernardo remercia le révérend père ; mais, quelques instants après, il se sentit atteint d'un tel malaise, qu'il fut obligé de s'aller mettre au lit. Le lendemain, une fièvre terrible le dévorait ; son visage était empourpré, et une éruption de pustules commençait à se produire sur toutes les parties de son corps . Le frère quêteur lui avait inoculé la petite vérole dans toute sa virulence.

XIII

On était alors au milieu de l'été ; sous l'influence d'une température brûlante, la terrible maladie dont Gavazza était atteint se développa rapidement, et, malgré les soins qui lui étaient prodigués, le malheureux fut bientôt en danger de mort. C'était, comme on l'a vu, un homme hardi, résolu, capable de tout braver pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité ; mais il avait néanmoins conservé des sentiments religieux qui se trouvèrent bientôt avivés par le danger qu'il courait ; Luigi, qui le voyait tous les jours, ne tarda pas à s'inquiéter de ses dispositions car il y avait entre lui et cet homme un secret dont la révélation pouvait avoir les conséquences les plus terribles, et déjà, à plusieurs reprises, le malade avait parlé de se confesser.

— Calmez-vous, Bernardo, lui disait le moine . vous avez le temps de penser à cela.

Ces paroles, loin de rassurer Gavazza, doublaient sa terreur religieuse.

— Cet homme, pensait-il, ne veut pas que je me confesse, parce qu'il craint que le prêtre ne veuille savoir d'où me venait le poison dont il m'a forcé de faire un si terrible usage. Tant pis pour lui, s'il en est ainsi ; chacun, là-haut, doit répondre de ses œuvres, à moins d'en avoir obtenu le pardon, et je ne puis braver la damnation éternelle pour lui assurer l'impunité Je ne parlerai plus de cela devant lui ; car les moyens ne lui manqueraient pas pour me faire mourir sans confession.

De son côté, Luigi crut l'avoir suffisamment rassuré pour qu'il ne songeât plus à la mort ; aussi fut-il à la fois frappé de surprise et d'effroi lorsque, le lendemain matin, au moment où il se disposait à entrer chez le malade, la femme qui gardait ce dernier le pria d'attendre un instant.

— Ce pauvre Bernardo achève de se confesser, ajouta cette femme ; c'est un vrai martyr, et il mourra comme un saint...

— Il se confesse en ce moment ? s'écria le moine, qui ne put complètement dissimuler son effroi.

— Mon Dieu, c'est moi qui, sur sa demande, lui ai amené un des vicaires de la paroisse, un saint homme, soyez-en sûr qui mieux qu'aucun autre le mettra sur le chemin du ciel ..

Elle parlait encore, que déjà le moine, qui ne l'écoutait plus, avait ouvert la porte et s'était élancé vers le lit de Gavazza.

— Eh ! mon père, s'écria-t-il en s'adressant au prêtre vénérable qui prêtait une oreille attentive aux paroles de son pénitent, ne voyez-vous point que ce malheureux, en proie au délire, n'a pas conscience de ce qu'il vous dit ?

— Il est parfaitement sain d'esprit, répondit le confesseur, qui paraissait vivement ému ; sa mémoire ne lui fait défaut sur aucun point, et c'est mal à vous, révérend, de venir l'interrompre au moment où il achevait de soulager sa conscience d'un poids terrible.

Luigi comprit que Bernardo avait tout dit.

— Je répète qu'il est en délire, reprit-il, et votre zèle vous sera funeste ; car vous avez respiré pendant un quart d'heure les émanations de son corps, et c'est pour vous un arrêt de mort

Le vieillard pâlit ; car Luigi parlait avec un tel accent de conviction, qu'il ne semblait plus possible de douter de la réalité de ce qu'il disait.

— Et, tenez, continua le moine sans laisser au vieillard le temps de se reconnaître, voici déjà la sueur visqueuse, indice fatal, qui perle sur votre front . Pourtant, laissez-moi tenter de vous secourir...

Et, tirant un mouchoir de sa poche, il s'empressa d'essuyer les tempes du confesseur, mouillées en effet d'une sueur froide due à la frayeur que lui avaient causée les paroles qu'il venait d'entendre ; mais, chose étrange ! à mesure que ce mouchoir s'agitait sur le front inondé du prêtre, il s'en échappait une sorte de poussière qui s'élevait en nuage à travers l'appartement.

— J'étouffe, dit le confesseur d'une voix défaillante ; la respiration me manque !

Le moine courut vers une des fenêtres qu'il ouvrit ; au même instant, un bruit sourd se produisit ; c'était le vieux prêtre qui tombait inanimé sur le parquet

— Il le fallait ! se disait mentalement Luigi en aidant la vieille garde-malade ; désormais, je ne douterai plus de l'efficacité de cette poudre : elle est certainement une de mes plus précieuses découvertes.

Pendant ce monologue il était parvenu, avec l'aide de la garde, à remettre le vieillard sur son siège mais ce fut inutilement qu'on lui prodigua tous les secours pos-

sibles : il avait cessé de vivre et la garde, éperdue, courut annoncer aux maîtresses de la maison ce déplorable événement. Alors Luigi, resté seul avec le malade, s'approcha de ce dernier, et, lui montrant du doigt le cadavre du prêtre :

— Bernardo, dit-il, c'est toi qui l'as tué. Si tu m'avais laissé le soin de te choisir un confesseur, celui-ci ne serait pas mort..

— Ah ! fit Bernardo terrifié, il ne m'a pas donné l'absolution, et je me sens mourir !

— Non, tu ne mourras pas si tu me restes soumis partout et toujours...

— Révérend père, seriez-vous donc l'ange du mal en personne ?

— Je suis ce que je veux être, Gavazza, et moins qu'à personne il t'appartient d'en douter ; je vais toutefois te donner une nouvelle preuve de ce que je puis. Veux-tu mourir ? Je m'en vais te laisser dans ton lit, où, avant une heure, tu auras rendu l'âme. Veux-tu vivre ? Prends ce sachet, que j'ai préparé pour toi ; place-le sur ta poitrine et reste immobile pendant quelques instants, la fièvre qui te brûle s'éteindra ; les pustules dont ton corps est couvert vont s'amortir ; tes jambes et tes bras reprendront de l'élasticité, et, dans huit jours, tu pourras vaquer à tes occupations ordinaires. Cela t'étonne, n'est-ce pas ?

— Non, mon révérend ; cela m'effraye ; car je suis bien forcé de reconnaître que vous avez sur les gens qui vous entourent droit de vie et de mort.

Au moment où le malade prononçait ces derniers mots, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier.

— C'est ce malheureux qu'on vient enlever, reprit le moine. Qu'il s'en aille en paix... Quant à toi, Bernardo, hâte-toi de guérir, et marche ensuite dans la route que je t'indiquerai sans en dévier en aucun cas ; à ces conditions, ma protection ne cessera de s'étendre sur toi.

Gavazza ne put que murmurer une sorte de remercîment ; car à sa faiblesse extrême se joignait la terreur résultant de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Luigi se retira. Le cadavre du prêtre fut enlevé. Bernardo put alors respirer avec plus de liberté et moins de terreur.

Il lui semblait que le remède du moine opérait déjà.

— Mon Dieu, fit-il, il me semble que la vie me revient !...

. . . .

— Doutez-vous maintenant de la puissance de ces poisons, monsieur de la Scaglia, dit alors le moine, qui voulut clore là son récit, et qui tendait à son interlocuteur un flacon de cristal plein d'un terrible toxique et un petit étui renfermant une aiguille semblable à celle dont Gavazza avait éprouvé les horribles effets.

L'abbé de la Scaglia avait peur, et il hésitait à prendre ces dangereux agents de mal et de destruction.

— Ne craignez rien, monsieur l'abbé, fit Luigi avec un léger sourire ; ce n'est pas un scrupule qui vous arrête, et ces poisons ne sont destinés qu'à vos ennemis ; car, si j'ai bien deviné, des trois choses qu'il vous faut, l'une, c'est un poison qui tue la beauté, l'autre un poison qui tue le corps tout entier. Mais quelle est la troisième ?

— La troisième ?

— Oui.

— C'est un poison qui tue l'âme.

— Vous croyez donc aux philtres ? demanda le moine avec une ironie imperceptible.

— Non.

— Aux influences du démon ?

— Pas davantage.

— Quel venin donc espérez-vous obtenir pour l'infiltrer dans une âme ?

— Le venin de la parole.

— La parole écrite, les livres ?

— Non, la parole parlée ; il me faut un homme habile, un esprit surprenant qui puisse s'emparer du cœur d'une jeune fille.

— Un confesseur ?

— Oui, un confesseur... jésuite.

— Je vous comprends. Demain, je vous adresserai l'homme qui sait le mieux prendre à la glu de ses insidieuses paroles le cœur et l'âme de ses ouailles et les diriger ensuite à sa guise.

— Et vous nommez cet homme ?

— Le père d'Aubenton.

— C'est bien ; comptez sur mon appui et sur ma reconnaissance.

Et l'abbé de la Scaglia quitta le couvent de Chivas muni de son triple poison.

Le père Luigi tint sa promesse.

Le lendemain de mon arrivée à Leurs Altesses, je reçus l'abbé d'Aubenton, le confesseur que l'on me destinait.

Ce père d'Aubenton était un révérend jésuite qui fut depuis bien célèbre en France et en Espagne. Il ne me plut pas ; c'était un vilain moine, cliche et crasseux, baissant les yeux et regardant hypocritement par-dessous ses paupières.

Il me salua, les bras croisés sur la poitrine, selon la façon de son ordre ; ce qui donne à tous ces frocards un air encore plus sournois qu'aux autres, bien qu'il y ait parmi eux de grands saints et des hommes éminents. Il était fort connu du confesseur du duc, le père gardien des grands jésuites, bon et excellent homme, mort depuis dans des circonstances singulières.

Le roi — Victor-Amédée l'était en ce temps-là — le comblait de bontés et l'aimait sincèrement.

Le père tomba malade, le roi l'alla voir. Comme il touchait à sa dernière heure, après les premiers compliments, que la situation abrégea fort, comme on pense, le moribond pria son royal pénitent de faire éloigner tout le monde.

Le roi fit un signe ; tous sortirent.

Alors, se soulevant avec effort sur son bras :

— Sire, dit le jésuite, vous avez été bon, excellent pour moi, je ne puis mieux vous marquer ma reconnaissance qu'en vous donnant un dernier conseil, mais un conseil d'une telle importance, que peut-être il suffit pour m'acquitter envers vous : N'ayez jamais de confesseur jésuite !

Puis, comme le roi faisait un mouvement :

— Ne me demandez point les motifs de ce conseil, dit-il, il ne me serait pas permis de vous les donner.

Il retomba sur son oreiller, et, le soir, il était mort.

C'était à peu près ce que M. de Mazarin avait dit à Louis XIV, à propos des premiers ministres.

Je tiens ce fait de Victor-Amédée lui-même ; il me l'a raconté maintes fois.

Et, en effet, depuis ce temps, le roi n'eut plus de confesseur de cet ordre, et ne voulut pas permettre aux jésuites de tenir l'instruction des collèges.

Le père d'Aubenton était jeune, bien jeune pour un confesseur ; à peine avait-il trente ans ; je ne sais pourquoi on me l'avait choisi, ou plutôt je le sais bien. Il fallait qu'il eût de grands rapports avec ma belle-mère, et qu'elle fût bien sûre de me dominer par lui.

Il m'adressa deux ou trois phrases dont il écouta la réponse longtemps après qu'elle était faite. Il semblait y chercher un sens caché et m'étudier dans mes paroles. Ensuite, il me demanda si j'approchais souvent du saint tribunal. Ma mère était fort pieuse, et nous y conduisait tous les mois ; je le lui dis. il fit un signe de satisfaction en regardant madame de Verrue ; car madame de Verrue assistait à l'entretien ; mais elle ne bougea pas plus à ce signe que pendant tout le reste de la conversation.

Mon mari me semblait le plus petit garçon du monde en présence de tous ces gens-là ; il n'avait pas eu un mot à placer, ou plutôt on ne lui laissait pas placer un mot : il souffrait bien, mais il n'osait le laisser voir. Cet état d'esprit et de cœur m'a toujours paru le plus malheureux qui fût sur la terre ; cette lutte de la faiblesse et de la timidité contre la volonté, l'esprit et l'orgueil, est pour moi insoutenable et me semble un véritable enfer.

Le père d'Aubenton demeura jusqu'à l'heure du dîner, où on le retint, ainsi qu'un compagnon moine qu'il avait amené, lequel mangeait à faire peur et m'amusa fort : il trouvait là meilleure chère qu'au couvent.

A ce dîner, on agita ce que l'on ferait à l'égard d'un certain abbé Petit, curé de Saint-Léger, fort considéré dans la famille, et qui s'était attendu à diriger ma conscience.

— Feu M. de Verrue le regardait comme un oracle, dit ma belle-mère, et l'a placé sur le pied de tout tenir au logis ; je me suis toujours adressée à lui. Mon fils, dès son plus jeune âge, a été remis par son père entre les mains de l'abbé Petit ; il attendait ma bru avec impatience pour la diriger. Que vais-je lui dire ? Je gage qu'il viendra ce soir.

— Madame, répondit le père d'Aubenton en prenant un de ces airs qui ne se traduisent point, je m'empresserai de me retirer, pour peu que ma présence vous soit un embarras. Les révérends pères ont désiré s'attacher madame la comtesse de Verrue et vous, pour le plus grand bien de la religion et dans l'espoir de contribuer au vôtre ; mais M. Petit est un saint prêtre, très digne et très religieux, fort capable de vous guider toutes deux dans ce monde et dans l'autre. Je me retirerai donc. Seulement, il eût fallu, je crois, prévenir auparavant nos pères de la maison professe ; ils n'eussent sans doute pas jugé convenable de s'avancer autant pour être repoussés.

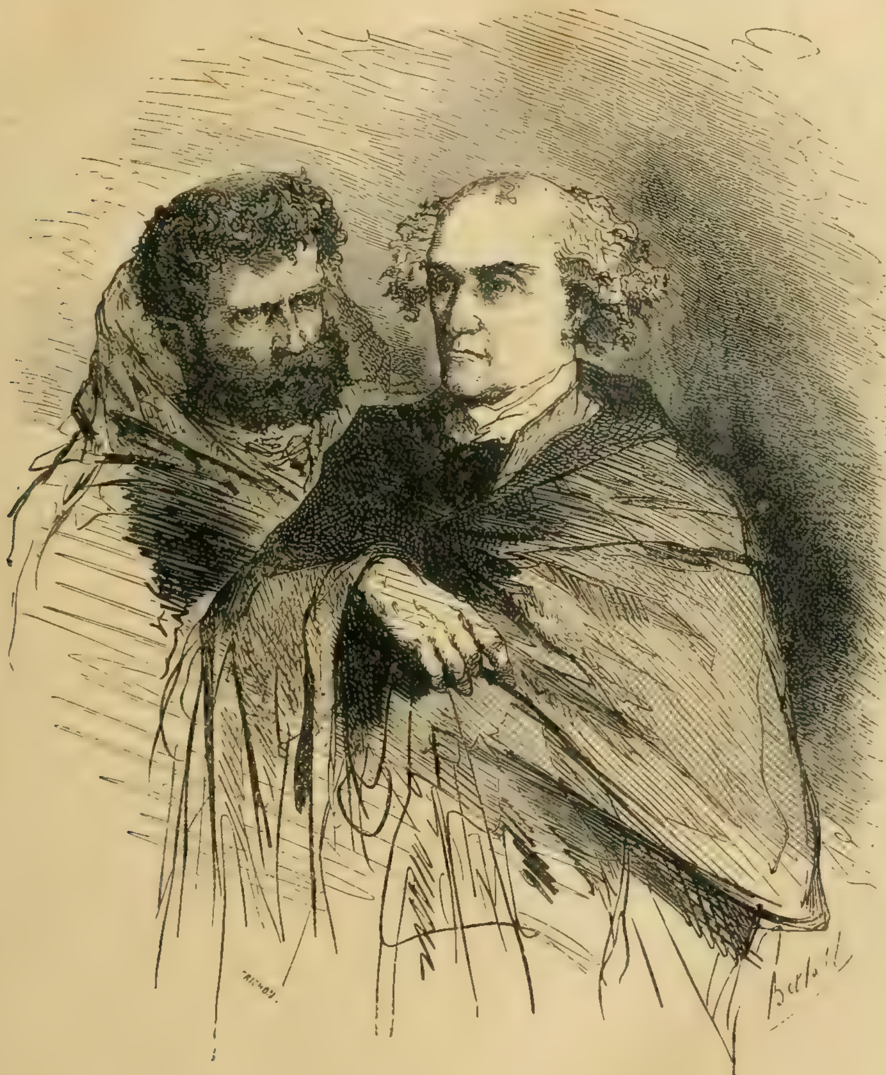
Je ne saurais peindre son visage tandis qu'il parlait, ni ce qu'il y avait de promesses et de menaces dans le mouvement de ses lèvres et dans ses narines, qui se dilataient et se resserraient comme un soufflet. Quant à ses yeux, on n'en voyait rien du tout, ni le blanc ni la prunelle : il les voilait de ses longs cils comme d'un rideau de crêpe.

Ma belle-mère en frissonnait.

La compagnie était alors toute-puissante en Savoie. Elle avait trouvé fort à propos, grâce à l'abbé de la Scaglia, l'occasion de s'établir en notre logis, comme en un ouvrage avancé d'où elle surveillerait la cour, et de nous mettre

au nombre de ceux qu'elle désirait gouverner, sans doute à cause de la comtesse douairière et de sa charge de dame d'honneur, dont la survivance me revenait, croyait-on. Ils avaient donc demandé comme une faveur que ma conscience fût confiée au père d'Aubenton, une de leurs lumières; ce qu'il prouva bien, par la suite, en donnant à la terre la bulle *Unigenitus*, de moitié avec le cardinal Saprani.

Ma belle-mère ne put refuser, elle eut peur. Cette femme si altière plia comme un roseau; l'abbé de la Scaglia lui avait laissé entrevoir quelques-unes des conséquences d'un refus, le curé Petit et l'amitié qu'elle lui portait ne pou-



Scaglia et le moine Luigi.

vaient lutter contre la puissance de cet ordre, que Victor-Amédée seul eut la force de tenir en bride, sans néanmoins entièrement rompre avec lui.

J'étais tout à fait passive à cet égard, je n'avais qu'à accepter. Lors même que l'on m'aurait permis de répondre, je n'aurais su que dire. Pour moi, le confesseur ne représentait que la confession, par conséquent qu'une idée assez peu agréable en elle-même; je ne voyais que la grille avec la planchette menaçante, les péchés à avouer, les pénitences à faire.

L'abbé (lui, mon oncle), voyait autre chose dans la confession : une influence occulte, sans rivale, irrésistible; et plus d'une fois j'ai été surprise et troublée des choses étranges que l'on jetait dans mon imagination et des sentiments dissolvants que l'on distillait dans mon âme.

Car l'abbé de la Scaglia a essayé sur moi de tous les poisons qu'il tenait de Luigi, le terrible capucin.

Le débat dura assez longtemps; le père en vint à se faire prier avec instance de demeurer. Mon mari lui-même rompit le silence sur un signe de sa mère, et demanda cette faveur pour ma jeunesse.

Le père s'inclina enfin en signe d'assentiment, et dit :

— Souvenez-vous, au moins, monsieur, que vous nous y avez forcés.

Quelques personnes vinrent dans l'après-dînée. Habituellement, madame de Verrue était au palais à cette heure; mais, pour les premiers jours de mon arrivée, Son Altesse lui permit de s'absenter. On joua au reversi, et fort cher; j'étais intéressée dans le jeu de l'abbé de la Scaglia, un des beaux joueurs de son temps, malgré sa robe. Il possédait de fort gros revenus provenant des emplois qu'il avait occupés sous le feu duc, et qu'il occupait encore sous le duc régnant, et de plusieurs abbayes. On l'estimait à cause de sa position de secrétaire d'État, on lui accordait une grande capacité dans les affaires; mais il était peu aimé du monde et des siens. Pour moi, [illegible] avais peur.

Une heure avant le souper, [illegible] majordome né dans la maison, qu'il aimait comme la sienne, vint annoncer à ma belle-mère que M. le [illegible] de Saint-Léger arriverait tout à l'heure, et avait [illegible] fait demander si la comtesse le voulait bien re[illegible].

La comtesse s'empressa de répondre que oui.

— Sans doute, il soupera céans? demanda le majordome.

— Certainement, répondit avec humeur ma belle-mère, à qui l'on forçait la [illegible].

En effet, quelques instants après, M. Petit entra. Sa bonne et vénérable figure me prévint tout de suite en sa faveur; ses cheveux déjà presque blancs, quoiqu'il eût quarante-cinq ou cinquante ans à peine, encadraient une

véritable physionomie de patriarche ; son sourire placide, son regard calme et doux révélaient son humeur et son caractère.

Il salua madame de Verrue avec un mélange de familiarité et de respect qui me toucha. Il prit la main de mon mari pour l'attirer de son côté et se faire mener par lui jusqu'à moi qui ne disais mot, mais qui regardais, comme on comprend bien, de tous mes yeux.

— Soyez la bienvenue, madame, me dit-il, et puisse Dieu vous rendre toutes les bénédictions que votre présence apporte en ce logis !

Ces paroles, évidemment, sortaient du cœur le plus paternel que j'eusse encore rencontré depuis mon départ de France, et elles me pénétrèrent. Je me levai en pied et fis au digne prêtre la même révérence qu'à Son Altesse. Il ajouta quelques mots gracieux sur moi, sur ma famille, sur la réputation bien connue de ma mère, et alla ensuite se placer près du comte, lequel, pour la première fois, me parut à son aise et disposé à causer sans contrainte.

A côté du curé se trouvait une petite figure qui ne tarda pas à attirer mon attention, bien que personne ne lui dît mot, qu'elle restât debout et qu'elle ne semblât être dans la chambre que pour tenir le chapeau de M. Petit et une grande canne dont la pomme dépassait la tête de celui qui la portait.

C'était un jeune garçon de huit ou dix ans à peu près, gros, bouffi, avec des cheveux taillés en boudin, un bon large nez tout rond et tout rouge, une bouche riante et moqueuse, bordée de dents magnifiques, des yeux à peine visibles, mais brillants comme des escarboucles et d'une mobilité incessante : on eût juré qu'il voyait de tous les côtés à la fois. Il était vêtu d'un justaucorps noir bien pincé ; son haut-de-chausses, de la même couleur que son justaucorps, et ses bas violets dessinaient des jambes dodues et des mollets insolents. C'était enfin un véritable diminutif d'abbé ou plutôt de chanoine bien gras, bien fleuri, bien drôlatique. On ne pouvait pas dire qu'il fût poupin, il était trop laid pour cela ; mais il était impossible de conserver sa mauvaise humeur en le regardant.

Du reste, personne dans la salle ne portait attention à lui ; il était là comme une chose convenue, accoutumée, qui n'occupait point. M. Petit le poussait de temps en temps, pour qu'il se tînt droit sans doute ; et alors il sautait d'un pied sur l'autre, comme un oiseau qui va s'endormir et que l'on réveille à temps.

Dès que je l'eus découvert, je ne cessai plus de l'examiner, et je trouvai ses prunelles brillantes et miroitantes qui m'examinaient aussi. Je me penchai vers l'abbé de la Scaglia et lui demandai tout bas, pendant que ma belle-mère donnait les cartes, ce que c'était que ce petit bonhomme.

— Ça ? dit-il avec un léger mouvement d'épaules. C'est Michon.

— Oui ; mais qu'est-ce que Michon ?

— Michon, parbleu ! c'est Michon... Prenez garde, monsieur le commandeur, vous baissez votre écart.

Et ce fut tout ce que j'en pus tirer.

Mais je n'en étais pas moins fort curieuse de cette manière d'énigme dont on ne me donnait pas le mot. J'attendis encore quelques instants ; puis, comme on dit aux enfants ce qu'il faut faire quand ils ont peur, je me levai bravement, et j'allai droit vers l'objet de ma curiosité, qui ne se dérangea aucunement en me voyant venir. M. le curé pensa que je voulais m'adresser à lui et se leva d'un air de bienveillante déférence qui ne me plut pas en cet instant où j'avais mieux à faire.

A l'âge que j'avais on est téméraire, et l'on réfléchit peu. Je fis à M. Petit une révérence pour lui rendre son accueil, et je m'adressai à l'enfant lui-même en lui demandant qui il était, et comment il s'appelait. Il me répondit par une inclination de tête qui ne me sembla point de mise de la part d'un être si éloigné de ma condition. Voyant alors mon étonnement, le bon curé tourna vers lui un regard d'une bienveillance et d'une affection paternelles.

— Qui il est, madame ? C'est mon fils, mon cher Michon ! Pardonnez-lui s'il manque aux façons de la cour ; il n'a jamais vu que de vieux prêtres, ma servante et les seigneurs qu'il rencontre dans les salons de madame la comtesse de Verrue, où on a daigné l'admettre, mais où nul ne fait attention à lui.

— J'y fais attention, moi, monsieur, répondis-je, et je veux lui parler. Il m'intéresse et a tout l'air d'avoir de l'esprit.

Le visage du bon curé s'épanouit à cet éloge d'un enfant qu'il aimait comme le sien propre.

— De l'esprit, madame ? Oui, il en a, et, s'il n'en avait pas autant, je n'en conviendrais pas devant lui ; mais il sait bien qu'il ne faut pas s'avoir d'orgueil des dons octroyés par le bon Dieu ; on doit l'en louer, s'en servir pour sa gloire, et tâcher d'en faire le bien des autres en ce monde et son salut dans l'autre.

Michon prit la main de son protecteur et la baisa avec un respect qui prouvait sa tendresse ; mais il ne parla point davantage, ce qui me frappa et me piqua au jeu.

Était-ce un muet, ou y mettait-il de l'obstination ?

— Monsieur le curé, repris-je, d'où vient donc que votre protégé non seulement ne dit rien, mais encore qu'il ne répond pas à ce qu'on lui dit ?

— Madame, il n'ose ; je lui ai défendu de se mêler en quoi que ce soit de la conversation.

— Je voudrais cependant qu'il me répondît, à moi, monsieur le curé ; déliez-lui, je vous prie, la langue en ma faveur.

— En votre faveur, madame ! Il sera comblé que vous le vouliez bien entendre.

Je m'assis près du bon prêtre. Le petit garçon immobile ne branla point ; pourtant ses yeux disaient bien des choses, et je me mis à l'interroger. Il rougit faiblement ; et tout de suite, d'une voix grêle et pointue, il répondit avec une netteté et une précision auxquelles je ne m'attendais point.

Le curé souriait et paraissait on ne peut plus heureux.

— Madame, interrompit-il comme je demandais à Michon s'il était parent de M. Petit, permettez-moi de parler à sa place ; je sais mieux que lui ce qui s'est passé autrefois. Le pauvre enfant ne se souvient que de mon affection pour lui, et il en a oublié la source. Michon n'est point de ma famille : c'est mon enfant d'adoption. Il est né d'une pauvre veuve bien digne et bien bonne, qui venait, chaque matin, entendre ma messe avant d'aller à son travail : elle n'y manquait jamais et se mettait à la même place, toujours à gauche de l'autel ; si bien que je ne pouvais m'empêcher de la voir. Quand son fils naquit, elle me l'apporta au baptême et me pria de lui choisir son patron. Je lui donnai celui de mon père, espérant qu'il lui porterait bonheur. A dater de ce moment, la mère ne vint plus seule, et j'admirais comme le bon gros enfant se tenait tranquille et ne faisait jamais entendre un cri. Cela dura ainsi près d'un an. Tout à coup, je ne vis plus la pauvre femme, et trois jours se passèrent sans qu'elle parût. Je connaissais son grenier, elle était parmi les plus misérables de ma paroisse. En sortant de l'église, je me rendis chez elle, je la trouvai étendue, presque mourante, sur un grabat, serrant sur son cœur ce petit innocent, qui n'avait pas ces belles joues roses. A mon aspect, elle poussa un cri de joie.

« — Ah ! monsieur le curé, s'écria-t-elle, le ciel exauce ma prière, puisque vous voilà.

« — Il fallait donc me faire prévenir, ma bonne femme, lui dis-je. Qu'avez-vous ?

« — Ah ! monsieur le curé !... fit-elle en soupirant.

« — Vous avez besoin de secours, continuai-je ; pourquoi ne m'en avoir pas demandé ?

« — Il est trop tard, monsieur le curé ! je le sais depuis longtemps, mon mal est incurable ; la mort de mon pauvre mari m'a frappée d'un coup dont je ne relèverai point. C'est tout ce que j'ai pu faire que de mettre au monde cet orphelin et de veiller sur ses premiers pas ; maintenant, je vais le quitter et le laisser sous la garde de Dieu et sous la vôtre, monsieur le curé, puisque vous voilà.

« Il eût fallu avoir un cœur de bronze pour résister à cette prière, et, depuis lors...

— Depuis lors, madame, interrompit vivement le petit bonhomme, je n'ai quitté monsieur le curé ni jour ni nuit, et je ne le quitterai qu'à la mort. Il est devenu mon père ; il m'a aimé, soigné, chéri, autant que je l'aime et le chéris moi-même. Voilà pourquoi je suis ici et pourquoi vous avez entendu tout ce que mon bon père vient de vous dire. Vous comprenez bien que le pauvre petit Michon ne fût jamais venu sans cela chez madame la douairière.

A compter de ce jour, l'abbé Petit et son protégé Michon le joufflu m'intéressèrent prodigieusement. Si j'avais été libre et que j'eusse su ce qu'était devenue la pauvre Jacqueline de Bavière, je lui eusse certainement présenté mon petit Michon. C'était, sans nul doute, de toutes les connaissances que j'avais faites depuis mon arrivée à la cour de Savoie, celle qui m'intéressait le plus.

J'allais pourtant en faire une autre, et celle-là devait marquer dans l'histoire de mes sentiments.

XIV

Je ne sais si on se rappelle un certain gentilhomme auquel, le jour de mon arrivée, j'avais, mourante de faim, demandé une orange : le voyant si simplement vêtu, je l'avais pris, malgré sa bonne mine, pour un officier de la maison. Personne ne m'avait désabusée. Je n'avais, il est

vrai interroge personne, jusqu'au moment où je le vis se mettre à table et à une des places d'honneur encore, ce qui m'étonna fort, je l'avoue. Je ne pus m'empêcher alors d'en faire l'observation et de demander à mon mari si, en Italie, il était d'usage que les précepteurs mangeassent à la table des maîtres. Il se mit à sourire.

Le sourire de M. de Verrue ne ressemblait au sourire de personne. Ses lèvres s'entr'ouvraient à peine, ce sourire était triste et il ne s'était pas plus tôt dessiné sur sa bouche qu'on eût dit qu'il se repentait d'avoir souri.

— Ce seigneur, me répondit M. de Verrue et il appuya sur les mots *ce seigneur*, est bien loin de ressembler à un officier, madame; c'est un jeune Allemand de grande naissance, qui voyage pour son instruction. On le destine à Vienne, à de hauts emplois et il a été justement recommandé à mon oncle l'abbé de la Scaglia. Voilà pourquoi vous l'avez trouvé chez ma mère en ce jour de réunion de famille. C'est le prince de Darmstadt. Sa famille a beaucoup de seigneuries, qu'on lui garde pour le moment où il deviendra un personnage. Notre cour, la sienne, et Sa Sainteté font grand cas de lui.

Je ne sais si j'ai raconté que j'avais été frappée de la bonne mine de ce jeune homme, de la beauté de son visage et du grand air de sa tournure. On eût dit un prince déguisé, d'autant plus qu'il affectait de porter les vêtements les plus unis, les plus simples et sans aucune broderie, les rubans les plus modestes, et toujours des étoffes sombres; ce qui donnait un merveilleux éclat à son teint pâle et à ses yeux bleus.

On l'appelait à la cour le Beau Ténébreux, en souvenir d'Amadis, auquel il ressemblait de plus d'une manière; il ne m'avait absolument rien dit la veille et je n'y songeais plus. Lorsqu'on l'annonça au milieu de mes conversations avec le curé, son nom me fit lever la tête; il entra d'un air tout à fait cavalier et cependant modeste. Son salut s'adressa à tout le monde, mais à moi en particulier; au moins me sembla-t-il ainsi.

En effet, après quelques mots échangés avec madame de Verrue et avec l'abbé, il vint vers la place où j'étais et me fit de nouveau une profonde révérence, en même temps qu'il faisait un signe de respect à M. Petit.

Michon, duquel je me détournai, se mit sur sa patte et ne donna plus signe de vie. Mais, le prince de Darmstadt ayant commencé une conversation entre nous trois, je vis que le petit Michon écoutait de toutes ses oreilles.

Il fut question de tout, de la France, de l'Empire, de la Savoie, de la Toscane, beaucoup aussi de ce qui se passait à Turin dans certains cercles de la cour. Le prince était aussi caustique que le bon curé était mesuré et indulgent. L'un avait la fougue et le mouvement de la première jeunesse, l'autre la quiétude de l'âge mûr, sur lequel plane un cœur tranquille, une conscience irréprochable.

— Monsieur le curé, dit-il, vous savez qu'on essaye de marier M. le duc de Savoie avec une princesse de Parme, maintenant qu'il est certain que le mariage de Portugal est rompu ?

— Cela se peut, mon prince, répondit le curé, j'ai même vu un certain drôle qui se vante de préparer ici un ambassadeur et d'être le *factotum* de monseigneur l'évêque.

— Ah ! ah ! je sais qui vous voulez dire.

— Un certain abbé... Albero...

— Alberoni !

— C'est cela.

— Ah ! vous le connaissez ?

— Il médit de visites; il me croit plus influent que je ne le suis. Malgré toute sa puissance, il ne serait pas fâché je crois de trouver condition à Turin; il vaque un petit canonicat dans ma paroisse, il l'a écumé, et il le désire comme le *nec plus ultra* de son ambition.

— Je le crois pardieu bien ! un sonneur de cloches ! A-t-il seulement reçu les ordres ?

— Quant à cela, je l'ignore; néanmoins, il l'assure. Au reste il n'a pas cherché à m'en faire accroire : il s'est dit fils d'un jardinier des environs de Parme; et comme naissance il ne pouvait guère s'en donner une plus humble. Dans le doute, nous ne lui avons pas permis d'officier. Le canonicat est une fondation d'un prince de la Cisterne, à cause d'un sacrilège commis par ses gens à cette sainte place. Il y a à peu près cent ans; il a élevé une petite chapelle, desservie quand elle l'est, par un chanoine qui n'a rien à faire, qui possède une jolie maison, un jardin et qui reçoit un casuel assez rond; vrai métier de fainéant ! vrai cul-de-sac aussi, où est là oublié, enterré. Ce pauvre diable d'Alberoni n'en demande pas davantage, et il l'aurait déjà s'il avait pu prouver son ordination. Le prince a laissé ce bénéfice à ma disposition : c'est moi qui choisis.

— Prenez garde, monsieur le curé ! le drôle est fin et retors comme dix chapitres de jésuites. Assurez-vous bien à bonnes sources, et ne vous en rapportez pas à son témoignage.

Ce que c'est que le hasard et à quoi tiennent les destinées ! Si le prince de Darmstadt n'eût pas mis le curé Petit en garde contre Alberoni, Alberoni eût probablement obtenu son canonicat, il ne serait point arrivé ce que nous l'avons vu, et une partie des événements de ce siècle eût tourné autrement.

En regardant en arrière dans ma vie, j'ai trouvé ainsi nombre de grands effets ayant de petites causes : celle-ci n'est pas une des moins remarquables et des moins curieuses.

L'esprit de M. de Darmstadt était d'une grande souplesse et d'une grande variété, mais il était en même temps *teinté en noir*, suivant son expression; il ne voyait rien comme les autres, il n'avait ni les espérances ni les gaietés de son âge, et, en ce temps, il n'avait guère que vingt ans, à peu près ; enfin il montrait déjà un sérieux et une raison dont les autres jeunes seigneurs se moquaient. Il refusait toujours d'aller faire la débauche avec eux, et vivait seul, retiré, au milieu de ses livres, allant le soir à la cour ou chez les dames, ou bien encore à des entretiens graves avec des hommes d'État. J'entendais dire quelquefois que le prince n'aimait pas les femmes, qu'il était trop sage pour un si jeune âge, et qu'il y avait certainement des raisons souterraines à cette conduite inexplicable et inexpliquée; — plus tard, j'aurais pu répondre à ces doutes, et tout expliquer, moi.

Cette année 1683 vit commencer plusieurs gloires. C'est ainsi qu'en même temps que moi arrivait à Turin, pour y rester quelques semaines seulement, un personnage qui, depuis, a bien occupé la renommée et qui a appris à Louis XIV, pour la première fois, qu'il n'était pas invincible et qu'il pouvait se tromper; deux choses auxquelles Sa Majesté n'avait pas cru jusque-là. Je veux parler du prince Eugène de Savoie ; il n'avait que vingt ans à cette époque, il allait offrir ses services à l'empereur.

Je le vis à la cour, lorsqu'il y fut reçu par madame Royale, et il resta presque tout le temps auprès de moi à me parler de la France, de son regret de la quitter et des amis qu'il y avait laissés.

Il s'en allait à la guerre contre les Turcs, où se rendaient aussi MM. les princes de Conti, malgré le roi qui ne leur pardonna point cette fugue; ils s'en sont repentis toute leur vie.

Le prince Eugène est fils de la fameuse madame de Soissons, nièce du cardinal Mazarin, tant aimée par Louis XIV dans sa jeunesse, et tant trompée par lui plus tard. Elle avait dû quitter la France en 1680, lors du procès de la Voisin et de la Vigoureux, accusées de sorcellerie et de pis encore. Madame de Soissons, compromise par elles, fut soupçonnée de plusieurs empoisonnements, et, si le roi, en considération de leurs anciens rapports, n'avait point autorisé sa fuite, elle eût été jugée par la chambre de l'Arsenal qui, assure-t-on, trouva, dans ce qu'elle apprit, de quoi la faire brûler vive. Le roi en était si persuadé, qu'il dit un jour au duc de Bouillon, son beau-frère, devant ma mère, à qui je l'ai maintes fois entendu conter :

— J'ai permis à madame la comtesse — on l'appelait ainsi — de s'échapper de France ; fasse le ciel que je n'aie point un compte à rendre devant Dieu et devant mes propres peuples pour ne l'avoir pas fait juger !

Par ce qu'elle a fait depuis et ce que nous verrons, on devine de quoi elle était capable, et l'on ne peut supposer en conscience que la Voisin l'ait calomniée. Monsieur son fils en faisait bon marché. Elle était à cette époque à Bruxelles et se disposait à partir pour l'Espagne.

Comme je demandais au prince Eugène s'il n'irait point la voir :

— Non, me répondit-il, je me rends directement à Vienne et, de là, à l'armée. Je n'ai point envie d'être lapidé dans les églises, à côté de madame de Soissons, ainsi que cela est arrivé à d'autres. Les Flamands ne plaisantent pas, à ce qu'il paraît, à l'endroit du diable et de ses suppôts.

Le prince Eugène, sans être d'une taille haute, était bien fait de sa personne, quoique maigre et très brun, et il avait un visage fort agréable, de beaux traits et des yeux pleins de feu. Il portait ses cheveux noirs sans perruque, ce qui semblait une singularité. Ses succès galants étaient nombreux à la cour de France, il les prenait dans toutes les ruelles ; mais cela ne lui suffisait pas : il voulait se faire un nom, et se créer un état plus brillant que celui des cadets de la maison souveraine, ainsi que l'était monsieur son père, dont la considération était mince.

Il demanda d'abord une compagnie de cavalerie, il fallait lui entendre raconter tout cela ! Et il s'adressa, pour réussir, directement au roi. Ce fut ce qui le perdit. M. de Louvois, alors tout puissant, accoutumé aux bassesses des courtisans, trouva le jeune homme bien hardi d'oser se passer de son autorisation et de son appui et lui voua une haine à mort. Lorsque le maître lui en parla, il prit un air méprisant et répondit en secouant la tête, geste que con-

naissaient tous les officiers de l'armée et qui ne pressentait rien de bon :

— Le prince Eugène de Savoie, sire ! mais Votre Majesté n'y songe point ; il est trop faible, trop délicat pour faire un militaire, il ne supporterait pas une campagne.

— Cependant, monsieur, on ne peut guère refuser au fils de la comtesse de Soissons, au neveu du cardinal Mazarin, cette légère faveur d'une compagnie. Il faut bien qu'il ait au moins un os à ronger, si petit qu'il soit.

— Votre Majesté ne connaît pas ce jeune homme ; il est dangereux, il a une ambition de gloire et de réputation qu'il veut acquérir à tout prix.

— A tout prix ! répondit le roi. C'est pourtant un petit compagnon, je crois ?

— Non, il appartient aux Dunois et touche à la maison de Savoie ; et les étrangers ne portent jamais bonheur aux emplois qu'ils occupent.

Ce peu de mots suffirent, et détournèrent Louis XIV, déjà mal porté pour le prince Eugène. Lorsque celui-ci se présenta devant Sa Majesté et implora sa réponse par une révérence silencieuse, ainsi que cela se pratiquait à la cour de France, le roi lui répondit conséquemment :

— J'en suis fâché, monsieur, mais vous êtes trop faible pour mon service.

Et il passa.

Le jeune homme ne se tint pas pour battu ; il tourna ses idées d'un autre côté, et, tout en soupirant, se décida à entrer dans l'Église.

— Si je ne suis point assez fort pour le service du roi, se dit-il, je serai bien assez fort pour le service de Dieu.

Le voilà dans les antichambres du père Lachaise, qui tenait la feuille des bénéfices, confondu avec des abbés de toute sorte, et faisant en ce cercle une singulière figure. Il y vint souvent, tant et si bien, que M. de Louvois, le plus vindicatif des hommes, le dénicha sous la soutane, et lui barra encore le chemin. Il avait une revanche à prendre contre sa mère, qui, au temps de sa puissance, lui avait donné bien du fil à retordre. Lorsque l'abbé de Savoie parvint jusqu'au confesseur, il trouva encore un obstacle, et, pour celui-là, il n'avait guère le droit de parler.

— Monsieur, lui dit le père Lachaise, vous êtes trop libertin pour le service de Dieu.

— Ah ! pardon, mon père, il faudrait bien s'entendre, répliqua le prince impatienté et mis hors de mesure par sa réponse : le roi m'a dit que j'étais trop capucin pour faire un soldat, et vous, vous me dites maintenant que je suis trop soldat pour faire un capucin. Lequel des deux a raison ?

Ils l'eurent l'un et l'autre, car ils n'en démordirent pas.

En vain le postulant fit jouer toutes ses cordes, il ne trouva que des refus : ce qui l'exaspéra de la belle façon et lui fit prendre le roi, notre sire, dans une haine épouvantable.

MM. les princes de Conti méditaient leur équipée de Hongrie, il résolut de les suivre.

— Seulement, dit-il à ses amis, je ne reviendrai plus.

Il partit ainsi, sans en demander davantage et las des avanies essuyées. Quand M. de Louvois l'apprit, il grommela en goguenardant :

— Tant mieux ! il ne nous gênera plus en ce pays-ci !

— Ah ! s'écria le prince lorsqu'il eut ouï le propos, qu'on lui répéta, je le generai bien autrement ailleurs. Je reviendrai en ce pays d'où il me chasse, et j'y reviendrai les armes à la main !

Il a tenu parole ; Louis XIV et Louvois ont dû se repentir plus d'une fois de n'avoir point deviné quel capitaine ils envoyaient à leur ennemi.

Le prince Eugène avait particulièrement une abomination sans pareille pour madame de Maintenon. Je l'ai revu souvent et dans des circonstances bien différentes ; ce fut toujours dans les mêmes sentiments et avec les mêmes cris de vengeance contre elle et contre le roi.

— Et si j'avais pu arriver jusqu'à Paris, me disait-il, la dernière fois que je l'ai vu, si le maréchal de Villars ne m'eût pas arrêté à Denain, si les Anglais ne m'eussent pas faussé compagnie, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque ; je faisais enfermer la Maintenon dans un couvent pour le reste de ses jours. Dieu ne l'a pas voulu.

J'ai parlé beaucoup peut-être du prince Eugène, et avant le temps où il fut célèbre ; mais j'ai cru qu'il était bon, dès à présent, d'indiquer sa source et ses commencements si difficiles, puisque nous devons le retrouver grand et illustre.

J'eus et j'ai encore pour lui une véritable amitié, qu'il me rend bien, j'en suis sûre. Nous nous écrivons quelquefois. Quand j'en serai à raconter ses batailles et ses grandes victoires, je tâcherai de faire de mon mieux, bien que les femmes ne s'entendent guère à ces récits guerriers ; il est vrai que j'en ai retenu des autres, et de M. de Savoie surtout, qui les aimait fort. La tendance de tuer son prochain est celle qui fait le plus d'honneur aux héros. On apprend la guerre, les ruses et les stratagèmes, comme on apprend le téorbe ; c'est à la fois une science et un art. Quant à moi, j'aime trop mon repos, j'aime trop l'aisance et la paix de mon logis, mon bien-être, pour ne pas détester ces troubles et ces combats.

XV

M. le duc de Savoie était encore bien jeune et encore tout à son amour pour mademoiselle de Cumiana ; de sorte qu'il ne me regarda point, le premier jour passé ; quant à moi, je ne songeais pas à lui. Deux choses m'occupaient : mon mari d'abord, ma belle-mère ensuite.

Je dois faire un aveu sincère et bien naïf. Peut-être, si madame de Verrue eût été bonne et douce, si elle ne m'eût laissé aimer son fils, si elle ne fût revenue se placer entre nous avec son autorité et ses caprices, peut-être ce sentiment fût-il resté calme, sans orage et sans exagération ; mais les efforts de ma belle-mère pour m'enlever la place qui m'appartenait dans le cœur et dans l'existence de M. de Verrue, furent justement ce qui me piqua au jeu et me rendit plus exigeante. Mon mari, dominé et gouverné par elle, me payait en froideur de ma tendresse. C'était une vraie lutte entre mon cœur et ses craintes. Il avait été élevé par sa mère dès le berceau ; habitué à lui obéir en tout, à ne pas concevoir une pensée qui ne fût approuvée par elle, il n'osait pas même lever les yeux qu'elle ne le lui eût permis. Jusque dans le secret de notre appartement, il tremblait devant son souvenir.

Cependant on s'accoutume à tout, surtout dans la jeunesse ; après six mois de séjour à Turin, je m'étais ployée moi-même sous le joug. Je ne pensais point à le secouer, et, si quelquefois je le trouvais lourd, je m'efforçais de m'étourdir en me répétant que cela devait être ainsi. Nous étions de l'intimité particulière de madame Royale, qui me montrait une bonté maternelle et s'inquiétait de me voir sérieuse. Elle me disait souvent :

— Qu'avez-vous fait de votre gaieté, *contessina* ?

Ce nom me resta longtemps pour me distinguer de ma belle-mère.

Je n'osais répondre à la princesse : « Hélas ! madame, j'ai laissé ma gaieté avec ma liberté, qu'on m'a prise, avec mes illusions d'enfant, qu'on m'a détruites ! Je suis bien *contessina* ; mais je ne suis Jeanne d'Albert que devant Dieu et mon mari ! »

Ces dernières lignes renferment un mystère difficile à expliquer, mais que je serai obligée d'aborder tout à l'heure. Le fait est assez curieux pour mériter qu'on le dise, malgré la délicatesse d'un pareil sujet, surtout quand j'en suis l'héroïne. Je ne suis point prude, que Dieu m'en garde ! en ce pays-ci et par le temps qui court, ce serait un ridicule de la pire espèce.

Cependant il est des choses que je ne puis raconter, que je ne sais point écrire surtout. On les risque tout au plus entre deux sourires, entre deux plaisanteries pour les faire passer sous le sérieux d'une confession. Si M. de Verrue n'était pas mort, il m'en coûterait davantage de parler de lui, ainsi que je l'ai fait, et que je le ferai par la suite, bien que ces Mémoires ne soient pas destinés à voir le jour de longtemps, j'aurais peut-être pour lui la pudeur des regrets. Il suffit que j'aie été entraînée, que j'aie été poussée même dans cette voie que je suis, et qui lui fut un outrage, pour que je respecte davantage sa mémoire. Si je suis la *dame de volupté*, c'est que je les ai toutes, même celles des délicatesses de sentiment, qui ne sont pas les moindres.

M. de Savoie était presque toujours avec nous, il ne cherchait aucune femme, et la cour s'ennuyait qu'il ne fût pas galant avec les dames. Son oncle, don Gabriel, les prisait fort, et ne cessait de le plaisanter sur sa constance en lui donnant son aïeul pour modèle.

— Si mon glorieux père vous eût ressemblé, monsieur mon neveu, je ne serais pas en ce moment lieutenant général de votre cavalerie, et je n'aurais point passé les bons moments que j'ai eus en ce monde. Il est naturel d'avoir une dame et de l'aimer par-dessus tout ; mais, lorsqu'elle nous laisse, on fait comme elle. Puisque madame de Saint-Sébastien a préféré ce grand bélître à un jeune et joli prince tel que vous, elle ne vaut pas d'être regrettée. Il la faut jeter aux oubliettes. En manque-t-il d'autres à votre cour ? Jamais elle ne fut si bien garnie. Ah ! si j'avais votre âge !

— Monsieur, je ne songe point à l'amour ; je songe que j'ai bientôt vingt ans, que je suis majeur et hors d'âge de tutelle, et je voudrais bien commander mon méfait.

— Qui vous en empêche ? Vous n'avez qu'un mot à dire.

la régence cessera, j'en suis garant ; madame Royale n'est point de ces ambitieuses à conserver le pouvoir malgré tout. Si vous voulez, je lui en parlerai, moi !

— Non, pas encore.

— Toujours attendre et temporiser, c'est un mauvais système.

Don Gabriel était un singulier homme. Il avait l'air d'être bossu et il ne l'était point ; mais une blessure reçue dès sa jeunesse (il était fort brave) le faisait pencher d'un côté. Il avait un goût prononcé pour la musique et payait cher des violons qui lui donnaient la symphonie pendant son dîner. Son autre manie était de dresser des petits chiens. Il en faisait chercher dans tous les pays et on lui en amenait quantité chaque année, parmi lesquels il choisissait ses sujets.

Les chiens de don Gabriel étaient vraiment instruits et curieux à voir. Ils dansaient, ils jouaient selon le commandement de leur maître, vêtus d'habits fort propres et munis des plus beaux noms de l'histoire : c'étaient des Césars, des Pompées, des Charlemagnes et des Bayards. Pour les femelles, c'étaient des déesses, Vénus, Junon, Flore, Pomone, Minerve, tout l'Olympe.

Chacun des personnages avait une niche élégante : le favori était Idoménée, dont la niche s'appelait l'île de Crète. Ils habitaient une grande pièce, d'où ils ne sortaient que pour visiter leur maître. La cour tout entière allait les admirer ; le grand prieur ; — on nommait ainsi don Gabriel, destiné à la grande croix de Malte — le grand prieur était ravi du succès de ses élèves ; il remerciait et saluait comme les histrions, quand le public est content d'eux. C'était pourtant un homme d'esprit et un véritable capitaine que ce brave bâtard ; il s'est battu comme un lansquenet ! Il aimait mes enfants et leur en a donné des preuves à sa mort.

M. de Savoie resta huit ans encore dans ce même état, qui lui pesait pourtant. Il ne disait sa pensée à personne ; mais il méditait le parti qu'il eut l'air de se faire inspirer par le prince de la Cisterne et deux ou trois jeunes cervelles qu'il dominait de toute la hauteur de son génie. Ce grand parti de gouvernement, il le prit en 1688, et nous y arrivons.

XVI

J'ai dit que mademoiselle de Cumiana avait dû cacher sous l'abri d'un prompt mariage les suites de ses amours avec le duc de Savoie. Depuis son départ de la cour, elle vivait fort isolée et fort ignorée dans un des châteaux du comte de Saint-Sébastien. On parlait peu d'elle à la cour, soit par circonspection, soit pour faire oublier le plus possible une femme qui aurait pu devenir une favorite toute-puissante.

Un jour, le duc de Savoie reçut un message secret, et il fut fort troublé des nouvelles qu'il apprit. Don Gabriel était au courant des aventures de son neveu, et il m'a raconté tout cela.

— C'est bien, dit-il à l'envoyé, j'aviserai.

L'envoyé partit, et Victor-Amédée demeura tout agité, se promenant à grands pas dans son cabinet, et formant mille projets aussitôt abandonnés que conçus.

Voici ce qui arrivait :

Il y avait à peine six mois que mademoiselle de Cumiana était devenue madame de Saint-Sébastien et elle était sur le point de mettre au monde un fruit venu après tous les délais qu'exige la nature, et capable, par conséquent, de trahir l'époque de sa conception.

Madame de Saint-Sébastien suppliait le duc de lui venir en aide et de la sauver.

Elle aurait pu, avec l'habileté qu'elle possédait, se sauver elle-même. Mais elle n'avait garde de laisser échapper une occasion si opportune de raviver, dans le cœur de Victor-Amédée, un souvenir, un amour que le temps finit toujours par éteindre quand on n'a pas le soin de le remuer.

La lettre qu'elle avait envoyée au duc était, du reste, fort bien tournée, et bien faite pour soulever une vive émotion dans un cœur encore épris.

Elle lui disait qu'elle eût sacrifié la vie à son amour, mais qu'il y avait une chose au-dessus de son amour, c'était l'honneur. Que si autrefois, vaincue par la passion, elle avait pu aventurer sa réputation, elle ne le pouvait plus, aujourd'hui que son honneur était en même temps l'honneur de M. de Saint-Sébastien. Si elle souffrait, c'était en expiation de sa faute ; ce sacrifice rachetait sa faiblesse. Mais elle ne devait plus exposer à la honte ou au désespoir celui qui avait eu foi en elle et qui lui avait donné un nom sans tache.

« Vous me devez de me sauver, continuait-elle, à moi qui vous ai trop aimé ; vous le devez à M. de Saint-Sébastien, dont tout le dévouement a été au service de la maison de Savoie. »

Le duc était à cet âge où l'on est fertile en expédients, parce que l'on ose tout. Son plan fut donc bientôt tracé.

Il manda immédiatement à Turin M. de Saint-Sébastien, qui fut assez surpris de cet ordre de son souverain. Le vieux comte se hâta pourtant de venir à un rendez-vous secret que lui avait indiqué le duc de Savoie. Celui-ci, averti de son arrivée, se rendit seul et déguisé, le soir venu, dans une maison isolée d'un des faubourgs de Turin. M. de Saint-Sébastien l'attendait.

— Votre Altesse m'a fait appeler, dit le comte, et j'attends ses ordres, en la remerciant de s'être souvenue d'un vieux serviteur.

— Non, d'un ami dévoué, comte, et ce n'est pas un ordre, c'est une prière que j'ai à vous adresser.

— Une prière est un ordre pour moi.

— Je connais votre dévouement, et vous en remercie. Aussi n'ai-je pas hésité à vous considérer comme le gentilhomme le plus digne de remplir une mission qui intéresse la grandeur de la maison de Savoie.

— Une mission, à moi, qui vis seul, oubliant les affaires et la diplomatie ?

— C'est parce que vous vivez retiré de la cour, que vous êtes plus à même que personne de vous charger de la mission que je vous ai destinée. Je vous envoie à Venise auprès du doge, mais vous n'aurez pas de titre officiel. Supposez un voyage d'agrément pour madame de Saint-Sébastien.

— Altesse, son état ne lui permet pas d'affronter un long voyage.

— Prétextez alors des affaires d'intérêt ; tout ce que vous voudrez. Voici une lettre pour le doge de la République ; vous attendrez mon arrivée à Venise. J'y arriverai ostensiblement dans peu de jours pour assister aux fêtes du carnaval. Vous comprenez...

M. de Saint-Sébastien partit sans défiance, chargé des instructions de Victor-Amédée.

La comtesse de Saint-Sébastien, pleine de sollicitude pour son mari, le força d'emmener avec lui son médecin. Il pouvait lui être utile ; et il aurait pu devenir très dangereux pour elle.

Deux jours après le départ du comte, la comtesse éprouva les premières douleurs. Le duc en fut prévenu. Il avait quitté Turin et s'était rapproché du château de madame de Saint-Sébastien.

Il envoya à la comtesse un médecin qu'il avait choisi lui-même, un homme sûr et dévoué. Madame de Saint-Sébastien accoucha d'un gros garçon de la plus belle venue. On tint secret l'accouchement pendant longtemps : le duc de Savoie eut soin de retenir le comte à Venise pendant plus de trois mois, car il n'alla pas cette année aux fêtes du carnaval, comme il l'avait annoncé, et ce ne fut que quelques jours avant son retour dans son château, que M. de Saint-Sébastien apprit qu'il était né un héritier de ses titres et de ses richesses.

La comtesse avait eu l'esprit de garder le lit ou de se montrer peu à ses gens ; une seule de ses femmes était dans le secret.

Le comte fut émerveillé du prompt rétablissement de sa femme et du rapide développement de son fils.

— Cet enfant n'a que huit jours, disait-il en contemplant le beau rejeton des Saint-Sébastien ; à le voir si fort, on lui donnerait trois mois !

Il ne pensait pas deviner si juste.

On dit que madame de Saint-Sébastien ne put pas réprimer un sourire que le comte prit pour un sourire de satisfaction et d'orgueil maternel.

Je n'ai pas dit que le duc de Savoie, en l'absence du comte, avait eu une entrevue secrète avec son ancienne amante.

L'entrevue fut déchirante et passionnée. J'ai parlé de la profonde habileté de mademoiselle de Cumiana. Habileté et passion jouèrent ici leur jeu le plus consommé.

Le duc rappela leur amour si fatalement brisé ; il parla de ces nuits d'autrefois si remplies de charmes et de délices. Il voulut faire revivre le passé, et il se montra plus brûlant qu'autrefois.

La comtesse se montra [illegible] agitée, palpitante [illegible]. Elle avait de faux élans [illegible] réprimés par de subits remords. Elle s'abandonnait [illegible], puis elle s'arrachait aux étreintes du duc, [illegible] à son secours Dieu, l'honneur, la vertu. Elle se jetait aux pieds du duc ; elle avait les larmes, de vraies larmes, se frappant la poitrine, s'arrachant

les cheveux, suppliant le duc d'avoir pitié de sa faiblesse et de sa vertu chancelante.

Le duc résistait ; mais il l'admirait de plus en plus et elle était bien séduisante ainsi.

Il supplia à son tour et parla de ses longs tourments, de ses souffrances incessantes, de ses nuits sans sommeil depuis son abandon.

— Vous dites que vous m'aimez, soupirait le duc, et vous voulez me laisser mourir.

Elle eut alors un beau mouvement qui certainement dut faire impression sur Victor-Amédée.

— Mourir, vous pour qui je donnerais tout mon sang, tout mon être ! Eh ! que m'importe la vertu pourvu que vous viviez !

— Tu m'aimes et tu es à moi !

— Oui, à toi, à toi encore une fois ; mais une grâce ! je te demande une grâce.

— Oh ! parle ! parle ! Veux-tu mes États, ma vie ?

— Non, non. Mais quand j'aurai été encore à toi, voilà un poignard, tue-moi !

Elle eut un mouvement plein d'énergique résolution.

Elle vit encore.

Ainsi furent jetées les premières racines de cette confiance sans bornes que plus tard Victor-Amédée eut en cette nouvelle Maintenon.

XVII

Pour aujourd'hui, je ne sais pourquoi, j'ai envie de laisser là la cour et la politique, et de vous parler de ma maison, à moi, de mon mari, de ces commencements de mon mariage qui eurent une si grande influence sur le reste de ma vie.

M. de Verrue était loin de se douter qu'il m'ôtait mon bonheur et qu'il travaillait à nous désunir à jamais. Et puis ma belle-mère — je le déclare ici, et plaise à Dieu que cette déclaration tombe sous les yeux de toutes les femmes qui se placent entre leur fils et la jeune épouse qu'elles lui ont donnée ! — ma belle-mère fut l'auteur direct, la cause positive de notre séparation et du tort que j'ai fait à M. de Verrue, si tant est que je lui aie fait du tort, ce dont Dieu peut être juge ; quant à moi, je n'en sais rien.

J'ai dit la façon dont j'avais commencé à prendre mon parti de mon esclavage, et comment moi, petite fille, je ne fus pas plus difficile sur l'autorité de madame de Verrue que monsieur son fils, très en âge de se conduire, et très capable de nous conduire tous les deux. J'étais accoutumée à la soumission de l'hôtel de Luynes, mais à une soumission ornée, si je puis m'exprimer ainsi. On ne me commandait jamais qu'en ayant l'air de trouver tout simple que je fisse ce qu'on me commandait, comme un désir, et je semblais faire ma volonté et cela ne me coûtait pas. Ma mère était sévère, imposante, mais bonne et affable. Madame de Verrue prenait la rigueur pour la dignité, ce qui ne se ressemble guère pourtant ; elle ployait tout autour d'elle d'un geste et le se faisant obéir. Elle avait décidé que jusqu'à un âge plus avancé je resterais petite fille, et petite fille dans toute la force du mot.

L'abbé de la Scaglia n'était pas étranger, du reste, à cette résolution. L'amour étrange qu'il avait conçu pour moi le poussait à écarter toute influence qui eût pu s'emparer de mon cœur et de mes sens.

Et il comprenait que j'étais encore trop jeune pour qu'il tentât une séduction. Il attendait aussi que le père d'Aubenton eût fait son œuvre sur mon cœur et sur ma raison.

Il espérait encore, en faisant le vide, la contrainte et l'ennui autour de moi, que j'accepterais un jour toute ouverture que l'on m'offrirait pour sortir de cette situation.

De son côté, madame de Verrue craignait l'empire que l'amour devait prendre sur le cœur de son fils ; elle retardait le plus possible la lutte qu'elle prévoyait et dans laquelle elle était sûre de ne pas avoir l'avantage ; elle espérait, en gagnant du temps, établir son empire d'une manière durable et se faire tellement forte qu'elle ne pût être renversée.

J'étais un enfant, elle me trouvait moins sotte qu'elle ne l'eût souhaité, j'étais assez jolie déjà pour annoncer ce que je deviendrais plus tard, et la tête lui tournait à l'idée de se voir, elle, au second rang, d'être contrainte d'accepter une jeune comtesse de Verrue, maîtresse du logis, tandis que elle serait réduite au métier de conseillère, méconnue le plus souvent. Elle essaya donc de m'empêcher de m'éveiller.

Elle y serait, je crois, parvenue sans une circonstance que je ne fis point naître, j'en étais incapable, mais que l'occasion et la nature amenèrent. Il en est ainsi des desseins et des combinaisons humaines ; il ne faut qu'une seconde pour les déjouer.

J'avais près de quatorze ans lorsque j'arrivai à Turin. J'y passai les deux premières années dans une contrainte qui n'allait à guère moins que me rendre idiote, et le système de ma belle-mère menaçait de réussir. Notre vie était réglée comme celle d'un couvent. Mon mari s'occupait chez lui de minéralogie dont il avait pris le goût dès son enfance en courant les montagnes ; il ne venait chez moi qu'à de certaines heures, et jamais le soir.

Nous avions deux appartements réunis par une antichambre commune. Bien que j'aimasse mon mari, mon imagination n'allait pas au delà d'une conversation assez tendre, d'un serrement de main, d'un regard échangé, enfin tous les menus profits de l'innocence. Quant à M. de Verrue, il était certainement plus instruit ; mais cette instruction était comme un livre scellé et qui ne s'ouvre que suivant les ordres du maître.

Nous mangions seuls presque chaque jour, ma belle-mère étant retenue par sa charge au palais. Quelquefois, nous avions des convives, l'abbé de la Scaglia, le plus souvent, le bon curé Petit, mon petit Michon, fiché derrière sa chaise ; quelques parents ou amis, et puis cette quantité d'officiers et de laquais qu'on trouve dans les grandes maisons d'Italie. — C'était donc fort solennel. — Lorsque nous n'allions point à la cour, nous recevions quantité de visites. J'apprenais à tenir un cercle, science assez rare, surtout hors de France où le feu roi, par sa dignité et sa grandeur, avait inculqué de force un peu de ces qualités à toutes les dames.

Je m'ennuyais à périr ! je vivais, si cela s'appelle vivre, dans un entourage de glace. Mes seuls bons moments étaient ceux où Michon venait, de la part de son maître, prendre de mes nouvelles ou m'apporter quelque message ; j'en faisais comme de Jacqueline, je le retenais, je jouais avec lui quand on ne me voyait pas ; je riais en le regardant, et avec délices, moi qui n'osais plus rire que devant mon miroir. Il m'aimait presque autant qu'il aimait le bon abbé lui-même ; je crois qu'il l'eût quitté pour moi, sauf à s'en repentir ensuite.

Babette et Marton ne me reconnaissaient plus ; je les faisais taire quand elles me parlaient de la France ; j'avais peur de mes regrets et de la comparaison. Babette redoutait de m'interroger ; elle comprenait mon malheur mieux que je ne le comprenais moi-même, car je ne le devinais pas encore.

Cependant, j'arrivais à un âge où les pensées se métamorphosent et deviennent des sentiments. J'avais seize ans, j'étais belle, j'aimais la parure, j'aimais mon visage, qui me semblait joli et de bonne humeur. J'aurais voulu l'entendre dire aux autres ; ils le pensaient sans doute ; mais le respect ! On ne se soucie guère de ce mot-là, à cet âge.

Je commençai à passer plus de temps à ma toilette, à soigner mon ajustement, à en changer trois fois par jour, et à soupirer de me voir toute seule dans ma grande chambre, si gaie, pourtant, lorsque le soleil entrait par l'immense fenêtre et dorait les cheveux des beaux chevaliers croisés peints sur les murs à fresque, selon la mode de ce pays-là. Souvent je passais mes heures de solitude à examiner ces personnages et à composer leur histoire à ma fantaisie. J'avais envie de les interroger ; il me semblait qu'ils allaient me répondre, — j'en faisais des amis, des compagnons, et je poussais même l'illusion jusqu'à me figurer qu'ils agissaient.

Parmi ces figures, deux surtout m'étaient particulièrement chères, bien que ce fussent peut-être les moins brillantes : deux pauvres enfants, un berger et une bergère, gardant tranquillement un troupeau, assis au pied d'un chêne, leur chien à côté d'eux. Ils se tenaient embrassés et regardaient passer le magnifique cortège, de je ne sais quel roi de France, dans la suite duquel se remarquaient trois La Scaglia, leur écusson sur la hanche et sur la poitrine. Mes amants ne se souciaient guère des cuirasses d'or ou des manteaux de brocart ! ils s'aimaient ; — leurs mains, leurs lèvres se cherchaient. Ils jetaient un regard de superbe dédain sur ces grands de la terre allant quêter bien loin les honneurs et la fortune, tandis qu'ils avaient, eux, pauvres habitants d'une chaumière, les joies de l'amour en partage. Ah ! qu'ils étaient plus riches ! Je m'en doutais bien, je le sentais, et, faute de pouvoir l'exprimer, je contemplais ces gens heureux, je les enviais, je leur demandais un peu de leur bonheur, sans savoir quel était ce bonheur que j'attendais si impatiemment et qui ne venait pas.

Il m'arrivait aussi, dans les belles nuits d'été, qui commencèrent de bonne heure cette année-là, d'aller songer au clair de la lune, sous de grands arbres entourés de senteurs pénétrantes qui me parlaient à l'âme. Je me créais des chimères, des visions ; je m'amusais à suivre une longue

allée brillante de lumière, et puis je me retournais au bout, comme si des pas aimés eussent marché sur mes traces ; j'écoutais le bruit des feuilles et le mouvement des petits oiseaux s'agitant dans leur nid pendant que le rossignol chantait ; j'écoutais les jets d'eau des bassins et les cascades qui tombaient sur les coquilles ; j'écoutais surtout mon cœur, qui murmurait la chanson du rossignol, et j'étais seule !

Je cueillais mes fleurs favorites, j'en formais des bouquets *con amore*, et puis je les jetais loin de moi, faute de pouvoir me répondre quand je me demandais : « A qui donc cela ? »

Ensuite, je rentrais. J'essayais de dormir ; je ne pouvais clore mes yeux ; ils voyaient toujours ces ombres, ces paillettes de la lune sur les eaux, ces allées sans fin où nulle voix ne se joignait à la mienne, et ces grands arbres qui gémissaient, doucement agités. Ces fantômes se mêlaient à mes rêves et me poursuivaient ensuite jusque dans mon sommeil.

Il n'était plus question de Jacqueline de Bavière, à présent !

Madame Royale devait bientôt donner une grande fête dans les jardins du palais, pour célébrer les fiançailles de son auguste fils avec notre princesse Anne-Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, fille de Monsieur, par conséquent sœur de M. le régent, — mais non de la même mère ; cette princesse étant sœur de la reine d'Espagne et fille, comme elle, de cette infortunée madame Henriette d'Angleterre, empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat.

Cette alliance comblait les vœux de tous ; elle était en même temps solide et avantageuse. Le jeune duc, sans la désirer très vivement, l'avait acceptée, tout en se réservant d'agir suivant sa politique et ses intérêts. Il penchait pour la maison d'Autriche, et il l'a prouvé depuis cette époque.

Cependant, madame la duchesse douairière voulut donner à ce mariage tout l'éclat possible. A cette première fête où la princesse n'assistait pas encore, devaient commencer les plaisirs. A cette occasion, il fut presque ordonné de s'habiller le plus richement du monde. Ma belle-mère ne manqua pas de me prévenir que le point de Venise de la duchesse de Montbazon serait tout à fait séant ce jour-là, avec des pierreries et de belles perles que Son Altesse la régente m'avait données peu de temps auparavant. Elle voulut me faire préparer cela suivant son goût, dont je me défiais, et avec raison. Comme il s'agissait d'être jolie, je pris du courage ; je fis un coup d'autorité, et j'allai chez la faiseuse lui bouleverser toute son ordonnance ; madame de Verrue ne me vit point habiller, étant depuis la veille près de madame la duchesse, et j'en profitai pour m'attifer à ma fantaisie.

Hélas ! je m'en souviens encore. Je vois cette parure, la première que j'aie mise avec le désir de plaire, la première que j'aie portée avec la joie d'une femme débarrassée des langes de la petite fille.

C'était d'abord une jupe de gros moiré d'un blanc de neige, avec des bouquets en broché pareil. Sur cette jupe, se posait un bas de robe à queue fort longue, retroussé sur le côté, en brocart d'argent et couleur de rose, avec le beau point de Venise en draperie du haut en bas, retenu et drapé par des agrafes de diamants entourées de girandoles. Cette garniture faisait tout le tour sur plusieurs rangs. Le collier et les pendants d'oreilles étaient semblables, ainsi que les ornements de la tête. Parmi les cheveux s'égrenait un fil de perles de trente mille livres, qui semblaient semées, et qui se jouaient au milieu des brillants et des émeraudes.

Cette parure me seyait fort, me dit-on, et, lorsque j'entrai, j'entendis ce petit murmure d'approbation qui s'écoute avec joie et orgueil. Je traversai la salle pour aller jusqu'à Leurs Altesses, qui se tenaient à l'extrémité. Ma belle-mère, en m'apercevant ainsi, devint rouge de colère : elle ne me reconnaissait pas le bourrelet qu'elle avait médité, et sur lequel on devait poser en symétrie une douzaine de gros pois plus ou moins entourés, et qu'elle appelait les mazarins de la maison de Verrue, en imitation des douze mazarins sans doute. Je les avais laissés prudemment dans leur écrin.

Madame Royale fit presque une exclamation.

— Ah ! que voilà bien une Française ! dit-elle.

Les yeux de madame de Verrue lançaient des éclairs. Elle reçut le compliment de Leurs Altesses avec la même bonne grâce qu'un chat buvant du vinaigre. Sur ce, M. de Savoie fit trois pas au-devant de moi et m'adressa le premier compliment qu'il eût fait à une dame depuis le départ de la comtesse de Saint-Sébastien. Ce fut une rumeur à la cour.

— C'est pour s'essayer, en attendant madame sa femme, disait don Gabriel ; nous en aurons donc raison alors, et le voilà redevenu jeune homme après avoir été barbon.

Mon mari fut ébloui ; il en eut la tête tournée. De toutes parts, on ne parlait que de moi ; j'étais l'événement du jour. J'eus l'honneur d'être menée deux fois par Victor-Amédée, et, lorsque je lui rendis son dernier menuet, il me salua d'un air qui me fit penser. Plus tard, il m'avoua que, dès ce jour, il avait ressenti la première impression de cet amour qui a fait tant de bruit en Europe.

A dater de ce moment, il fut décidé que j'étais la plus jolie femme de la cour. On le proclama, on le répéta sur tous les tons de la gamme. Je commençai à le croire. M. de Verrue en fut étonné, il en fut charmé peut-être, et ma belle-mère commença de perdre son temps avec ses sermons et ses exigences ; elle avait trouvé son maître, désormais.

Après le bal, nous rentrâmes, mais non pas seuls ; madame de Verrue, rendue libre, nous accompagna ; elle craignait les conséquences du triomphe. J'étais fatiguée, j'avais besoin d'être seule ; je saluai madame de Verrue, je fis un signe d'adieu à mon mari ; il prit ma main, la baisa, la retint un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire ; puis il me suivit des yeux pendant que je retournais chez moi et que sa mère l'entraînait, sous prétexte de lui montrer une lettre importante, — à trois heures du matin !

Elle se coucha tranquille, mais de longues années la séparaient de sa première jeunesse, si jamais elle eut une première jeunesse ! Elle oublia le lendemain, elle oublia qu'on fait bien du chemin en pensée et que les obstacles comptent double en amour.

Elle se leva à son heure habituelle et reprit les devoirs de sa charge auprès de Son Altesse ; elle nous laissa donc libres. Il était écrit qu'elle s'en repentirait longtemps.

Marion entra dans ma chambre et ouvrit mes rideaux ; les rayons du soleil me vinrent inonder dans mon lit ; j'en fus toute réjouie, et le premier mot qui vint à mes lèvres fut une chanson.

— Ah ! madame, qu'il fait beau ! s'écria ma servante ; regardez le parterre, il est tout brillant de fleurs et de rosée. Si vous êtes encore fatiguée, un tour de promenade vous rafraîchira.

— Tu as raison, Marion, et, sans mettre rien que cette coiffe de linon sur ma robe de toilette, j'irai courir un peu par les allées.

Je sautai précipitamment à bas du lit ; je m'enveloppai de la première chose venue, et je m'échappai, riant comme un oiseau qui sort de la cage.

Devant mes fenêtres, il y avait un parterre et ensuite une charmille, précédant un bois taillé et coupé suivant la mode française. J'y allai tout droit pour avoir de l'ombre et me jouer à mon aise. Comme je tournais un bosquet, je reconnus M. de Verrue, qui venait vers moi sans me voir. Je ne sais pourquoi je devins rouge malgré moi, ou plutôt sans m'en apercevoir qu'après, au feu qui brûlait mes joues.

Mon premier mouvement fut de me retirer en arrière, afin de ne pas être vue, comme si j'étais coupable et qu'il me dût réprimander.

Il s'avançait vers moi la tête baissée, les bras tombants, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit et qui songe. Je le regardais à travers les feuilles ; le cœur me battait ! Il venait lentement, mais il venait ; il allait passer près de moi. Il ne m'avait peut-être pas aperçue ; j'allongeai la main et je le touchai ; il tressaillit comme s'il eût reçu un coup violent, et nos yeux se rencontrèrent. Nous rougîmes tous les deux en même temps.

— Ah ! vous voilà, madame ? me dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, et vous aussi !

Nous étions aussi bêtes qu'il est permis à des amoureux de l'être. C'est une douce et charmante bêtise que celle-là. On la regrette toujours, surtout lorsqu'on a repris l'esprit qu'elle vous ôte.

Il nous semblait nous voir pour la première fois ; nous découvrions en nous des choses que nous n'y soupçonnions pas, et cela d'une façon instantanée. Il nous surgit mille idées subites ; nous voulions nous parler et nous commençâmes par nous taire, parce que nous avions trop à dire. Nous marchions à côté l'un de l'autre, je comptais les grains de sable. Lui me regardait, à ce qu'il paraît, mais sans en avoir l'air.

— Madame, me dit-il tout à coup, comme un homme qui prend une résolution désespérée, vous étiez bien belle hier !

Voilà-t-il pas un grand parti, que de faire un compliment à sa femme ! Je lui répondis par une grande révérence et par un coup de tête qui signifiait : « Vous êtes trop bon, monsieur ! »

Autre bêtise, si naturelle et si facile à commettre que tout le monde tombe dans celle-là.

Il reprit alors :

— Mais vous êtes encore bien plus belle aujourd'hui.

Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il me regardait, apparemment.

Pour cette fois, je ne fis pas de révérence, je ne dis pas de bêtise, je ne dis rien du tout ; j'étais charmée. Il y

eut un moment de silence. Ce fut encore M. de Verrue qui le rompit.

— Ma mère ne reviendra pas aujourd'hui.

Cela semblait : « Nous sommes libres, et nous pouvons ne pas nous quitter. »

Je ne demandais pas mieux, et le plus frais de mes sourires lui en donna l'assurance.

— Vous plaît-il vous aller promener en carrosse jusqu'à la villa d'été? me demanda-t-il avec hésitation. Vous avez besoin de prendre l'air, et les bois, les jardins sont bien beaux en cette saison.

— Je le veux bien ; mais...

— Me permettrez-vous d'avoir l'honneur de vous accompagner?

— Si vous n'avez rien à faire.

— Oh ! nous irons tout à l'heure, après déjeuner ; je vais donner des ordres. Vous consentez, n'est-ce pas?

Je me pris à rire comme une folle, et je commis une maladresse d'enfant qui faillit tout faire manquer. Je n'avais ni l'expérience ni la finesse de savoir que, lorsque les gens oublient leur chaîne, il ne faut pas la secouer à côté d'eux ; le bruit les réveille et les fait souvenir.

— Ah ! m'écriai-je, si madame de Verrue apprend cette promenade-là, elle ne s'en consolera point et nous fera un beau bruit en revenant du palais !

Ce fut comme un seau de glace jeté sur la tête de M. de Verrue ; il s'éloigna de moi, devint tout pâle et ne répondit point à ma plaisanterie. J'en compris la portée alors, et je me serais mordu la langue.

Il demeura ainsi quelques minutes, et cela pouvait durer longtemps encore, quand je m'avisai d'un stratagème. Les plus sottes et les plus innocentes ont l'instinct de la coquetterie et de la conservation de leur conquête. Je jetai adroitement le bas de mon déshabillé de linon sur une branche d'épine et je fis un pas en avant. Le linon se déchira ; je voulus le reprendre ; je me piquai la main bien légèrement sans doute, assez néanmoins pour qu'il y vînt une goutte de sang et que j'eusse le droit de pousser un cri.

Mon mari se retourna.

— Voyez, lui dis-je, je me suis blessée.

Il fallait bien qu'il me regardât. Ce regard décida notre situation et amena tout le reste ; car, lorsqu'il m'eut regardée, ses yeux ne se baissèrent plus. Il prit le doigt blessé, il le prit en tremblant, il le baisa, il le voulut entourer de son mouchoir, qu'il eût mis en pièces, si je l'eusse laissé faire.

Dès lors, sa mère fut oubliée à son tour et je devins la maîtresse absolue. Il reprit son assurance. Il devint gai, libre, amusant. Il me conduisit à mon appartement, où il me laissa très respectueusement à ma toilette, pour s'occuper de la sienne, et donna l'ordre d'atteler les chevaux.

J'étais aussi bien folle et bien gaie, et, dès que je fus seule avec mes femmes, je me mis à battre des mains en faisant le tour de ma chambre et en disant à Marion :

— Je vais aller aux champs, seule avec M. de Verrue ; ma belle-mère ne le sait pas, elle ne le saura pas ; nous serons seuls, nous serons tranquilles. Je tâcherai d'y rester jusqu'à demain, pour qu'en arrivant, elle ne nous trouve plus et qu'elle nous fasse chercher. Vous la verrez, vous, et ce sera bien drôle. Vous me conterez cela au retour.

Je ne trouvais là qu'une niche à faire à madame de Verrue, qu'une vengeance à exercer contre elle, et cependant mon cœur se serrait ; j'éprouvais une émotion inconnue et charmante ; j'avais en même temps de la joie et de la douleur, de la crainte et de l'espoir ; j'attendais... je ne sais quoi, mais j'attendais quelque chose ; je me sentais à la veille d'un changement heureux pour mon destin ; M. de Verrue me paraissait plus beau, mieux fait, plus spirituel que jamais, depuis qu'il me trouvait belle. Oh ! la douce journée que nous allions passer !...

Cependant je n'étais pas encore au bout des obstacles, et un incident fâcheux vint encore nous contrecarrer.

Le ciel s'acharnait-il à nous désunir à jamais?

On annonça l'oncle de M. de Verrue, l'abbé de la Scaglia.

Le diable lui avait-il donc fait part de notre projet, et venait-il pour le mettre à néant?

Il s'informa de madame de Verrue ; on lui dit qu'elle était chez madame Royale, retenue toute la journée par les exigences de sa charge.

Il vit qu'on attelait et demanda qui allait sortir. On lui dit que M. de Verrue avait commandé les chevaux. Il parut satisfait de ce qu'on lui apprenait. Après quelques hésitations, il vint dans mon appartement et se fit annoncer.

On doit savoir si j'avais envie de le recevoir. Je lui fis dire que j'étais au lit, en proie à une affreuse migraine — la migraine a toujours été la planche de salut des femmes — et que j'avais besoin d'un repos absolu.

J'avais hâte qu'il partît. Je tremblais surtout qu'il ne rencontrât M. de Verrue. La présence de son oncle aurait peut-être remis en mémoire à mon mari le souvenir de ma belle-mère, dont l'abbé était le digne représentant, et adieu alors mon influence et mon pouvoir ! adieu surtout notre promenade aux champs et les douces et charmantes choses qu'une mystérieuse intuition me faisait entrevoir !

Je ne sais pas s'il soupçonnait une défaite dans ma réponse ; la passion vit de doutes et ne marche que sur des mystères. Toujours est-il qu'il tourna quelques instants dans mon antichambre.

Enfin il partit.

Je respirai. Mon mari n'avait pas vu l'abbé.

Nous déjeunâmes chacun chez nous, à la hâte ; je mangeai à peine et je *courus* jusqu'à la salle où m'attendait M. de Verrue. Il était en justaucorps mordoré, avec des fleurs d'arabesques bleues, une ceinture blanche à franges de perles, et la plus jolie perruque de toute la Savoie. Moi, j'étais en négligé, bleu de ciel aussi, sans que nous nous fussions donné le mot. Je m'enveloppai dans une mante fort riche pour traverser la ville dans notre carrosse à glaces transparentes. Un de mes principes, que partageait bien M. de Savoie, c'est qu'on ne doit jamais se montrer au peuple sans représentation, pour ne pas lui donner envie de nous manquer de respect.

Otez à Jupiter son nuage doré, qui le soutiendra?

Nous allâmes donc, comme toujours, en grand équipage. Nous traversâmes la ville, nous parlant très peu ; trop de gens nous regardaient ; nous avions la pudeur d'un premier sentiment accoutumé à se cacher, comme s'il était coupable.

Le diable se mêle souvent des affaires des mortels ; il voulut une seconde fois fourrer ses griffes en celle-ci. Au moment où nous allions franchir la porte qui conduisait à notre villa, nous vîmes un tourbillon de poussière, un grand train de chevaux et de domestiques ; le peuple cria de se ranger ; c'était Son Altesse le duc.

Mon mari pensa à sa mère, qui certainement suivait madame Royale, et le voilà tremblant de nouveau.

— Ah ! me dit-il, pensant tout haut, ma mère est là !...

— Eh bien, quel mal est-ce donc, monsieur? Ne pouvez-vous prendre l'air sur cette route?

Il ne répondit point, et descendit, ainsi que c'était l'ordonnance, afin d'assister au passage du prince et de le saluer. M. de Savoie en avait dispensé les dames ; le carrosse passa comme un éclair près de nous, et ma belle-mère ne vit pas que nous étions là ; si elle s'en fût doutée, je crois qu'elle aurait fait arrêter les gens de Leurs Altesses, pour nous morigéner à son aise sur le grand chemin.

Le bruit passé, la poussière disparue, M. de Verrue respira. Nous continuâmes notre route, et nous commençâmes à nous rapprocher l'un de l'autre. Je riais, j'avais peine à contenir ma joie d'avoir si bien joué notre argus.

Nous allions très vite ; le temps était admirable ; nous parcourions un pays enchanteur ; où trouver de meilleures conditions que celles-là pour être heureux?

A vingt ans, la vie est belle. Nous la voyions parée de mille charmes ; elle étincelait à nos regards comme ces prismes que le soleil frappe de ses riches couleurs.

Hélas ! souvent les couleurs s'effacent, le prisme se brise ; il n'en reste rien qu'une vaine image, un vain souvenir.

La maison où nous nous rendions est belle et agréable, bâtie au pied d'une montagne, sur le bord d'une rivière, entourée de bosquets touffus, d'arbres élevés et de fleurs parfumées. On y trouve une fraîcheur très précieuse en ces climats et en cette saison de l'année. M. de Verrue avait toujours les domestiques suffisants à chacun de ses châteaux ; il pouvait y arriver à toute heure sans prévenir ; il n'y manquait de rien. Ce n'était pas même un embarras. Il dépensait ainsi des sommes énormes et inutilisées ; mais on ne devait pas faire autrement.

Ce jour là, je n'eus qu'à dire un mot ; dîner et souper nous attendaient. Je me souviens de la moindre circonstance ; car ce fut proprement mon soir de noces, et assurément un des plus heureux de ma vie.

XVIII

Notre villa, je l'ai dit, était située sur les bords de la rivière, au pied des montagnes, dans un endroit charmant, où l'on trouvait tout à la fois une vue délicieuse, l'air adorable, le pays enchanteur. Il faisait un temps et un soleil à donner la vie au marbre. — Jamais je n'ai ressenti d'impression semblable.

Quant à M. de Verrue, je crois bien que c'était la même chose pour lui. — La nouveauté était presque la même, excepté quelques échappées pour des filles de chambre ou des suivantes, c'était la première fois qu'il se trouvait en face d'une femme jeune, belle, de qualité, d'une femme à laquelle il fallait plaire pour l'obtenir, et cette femme était la sienne depuis trois ans. — On conviendra qu'en fait d'in-

trigues, celle-là était piquante. Pour un commençant, c'était du bonheur.

Le dîner fut vite préparé ; — nous avons dans nos grandes maisons d'Italie des *en cas* à tous nos châteaux, comme le duc de Mazarin, en France. J'en sais même un où j'ai vu quelque chose de véritablement touchant. Le maître fut exilé par Victor-Amédée pour une conspiration, ou plutôt pour une indiscrétion envers le roi de France. Je ne le nomme point, parce que je l'ai promis au duc d'une façon toute particulière et que je n'oserais enfreindre ce serment ; ce seigneur vit encore ; il y a là-dessous un de ces mystères qui



La comtesse s'était enfuie sous les habits d'un page avec son cousin.

perdent une maison sans qu'elle se relève jamais, et j'ai pour mes enfants des obligations à celle-là.

Ce seigneur donc était exilé ; et cependant, chaque jour, aux heures habituelles, le couvert était mis, le repas servi par le maître d'hôtel et les officiers. On posait les plats sur la table, on les y laissait un instant dans le plus grand silence et le plus grand respect, absolument comme si le marquis eût été présent ; on les retirait ensuite, on les distribuait aux pauvres en leur recommandant de prier pour Son Excellence ; et, le lendemain, cela recommençait. Le fait fut raconté à M. de Savoie ; il en fut si réellement frappé que, fort peu de temps après, il rappela l'exilé, disant qu'un si bon maître ne pouvait être pour lui un mauvais serviteur.

Je reviens à notre dîner. Nous nous promenâmes en attendant, et le comte se fit un plaisir de me montrer les beautés de sa maison, que je connaissais peu ; nous n'y étions venus qu'avec madame de Verrue, ce qui signifie que nous étions restés immobiles sur nos sièges à recevoir des compliments après avoir fait des révérences. Elle appelait cela représenter. Je vis les tableaux, nécessité obligée de tout palais italien ; je vis des meubles magnifiques ; je vis des trésors d'argenterie et de joyaux ; je vis surtout un appartement dont la tenture, tout en point de Hongrie sur une brocatelle rose, était encore aussi fraîche que le premier jour.

— Ah ! me dit le comte en souriant, cette chambre est toute neuve, parce que mon père en a eu peur.

— Pourquoi peur, monsieur ? et de quoi ?

— Elle a été arrangée ainsi par mon aïeul pour ses noces avec une jeune et belle comtesse de la Spezzia, dont il était passionnément amoureux.

— Eh bien ?

— Eh bien, la veille du mariage, il vint ici une femme fort vieille, qui demanda à visiter le [illegible] et surtout la chambre nuptiale, sous le prétexte d'y réciter des prières et de composer un charme pour éloigner les mauvais esprits ; mon grand-père le permit : il était trop amoureux pour ne pas être crédule. La vieille fit le tour du palais du haut en bas, conjurant, marmottant, disant je ne sais quelles paroles, jusqu'à ce qu'elle rencontrât le fiancé joyeux et enchanté de son sort, qu'il trouvait le plus heureux du monde.

— Puisqu'il aimait tant cette belle dame, c'était tout simple.

— Oui ; mais la vieille se prit à le regarder en pitié, à faire des *hélas !* des *hem ! est-il possible !* jusqu'à ce qu'il lui demandât à qui elle en avait.

« — C'est ce que je vois, répliqua-t-elle.

« — Et que voyez-vous de si effrayant ?

« — Votre malheur, Excellence, et vous ne le méritez pas.

« — Mon malheur ! du malheur pour moi, aujourd'hui ? Ah ! cela ne se peut point.

« — Cela ne se peut que trop ! Vous n'épouserez pas la fiancée chérie et...

— Je n'épouserai point ma fiancée, lorsque demain je la conduis à l'autel ?

« — Non ; quand vous irez la chercher, vous ne la trouverez plus ; et cette belle chambre ?...

— Quoi ! vieille maudite ! cette chambre ?

— Ne servira jamais qu'à des amours infidèles. Les femmes qui l'habiteront tromperont leur mari.

Mon aïeul, furieux, fit jeter la vieille à la porte.

« Le lendemain, dès l'aurore, il courut chez la comtesse, qui s'était enfuie de son côté, sous les habits d'un page avec son cousin. Il en est résulté que ce beau lit, que cette magnifique toilette, que ces riches meubles n'ont encore servi à personne, tant mon père et mon aïeul ont eu frayeur de la prédiction. Les draps de fine batiste étendus pour l'ingrate comtesse de la Spezzia y sont encore. Tout est dans le même état que lors du mariage manqué. Voyez plutôt.

— Cela est curieux, et je désire occuper cet appartement.

— Vous, madame ? répliqua-t-il tout ému.

— Oui ; je ne crois pas aux présages, et, d'ailleurs, je suis assez sûre de moi et de vous pour les faire mentir.

On nous avertit en ce moment que le dîner était prêt. Nous descendîmes. Le repas fut silencieux comme un dîner de mariés, nous n'avions rien à nous dire devant tout ce monde qui nous servait ; aussi, cela ne fut pas long : je me hâtai de lever le siège et de reprendre cette promenade que je trouvais si douce. Cette fois, nous montâmes en bateau ; nous étions comme des écoliers hors de leur classe qui se hâtent d'essayer de tout en l'absence de leur régent.

M. de Verrue avait une jolie voix, et ce goût pour la musique que possèdent tous les Italiens. Il commença une chanson des gondoliers de Venise, quand ils vont sur les lagunes. J'en ai entendu beaucoup dans le voyage que je fis plus tard avec Victor-Amédée, et peu d'aussi bien chantées. Ce chant et le mouvement de la barque me berçaient.

J'appuyai ma tête sur des coussins posés tout autour, à la manière turque ; mes yeux se fermèrent ; une langueur s'empara de moi ; je ne dormais point, mais je n'étais plus sur la terre. Cette voix qui murmurait, qui répétait le mot d'amour si tendrement et dans cette langue italienne, laquelle est elle-même tout amour et toute mélodie ; ces senteurs des plantes baignées dans le fleuve, ces haies parfumées bordant la rive, ces branches d'arbre chargées de fleurs tombant en festons sur les ondes, ces insectes qui voltigeaient, bourdonnant autour de nous, ces petits oiseaux cachés dans les feuilles, jetant au hasard, entre deux sommeils, quelques notes de leurs harmonies, la chaleur du jour qui m'accablait, tout jusqu'au bruit de la rame fendant les vagues paisibles, tout m'enchantait, tout me transportait en des délices inconnues que je n'ai jamais retrouvées peut-être depuis que j'ai vécu dans la vie de ce monde, où tout est réel, où l'on n'a plus de ces songes éveillés que j'appellerais volontiers des révélations !

Mon mari s'approcha de moi, approcha ses lèvres de mon oreille et me dit... Quoi ? Je ne sais... Mais il parla longtemps, mais les paroles entraient dans mon cœur, et je les sentais pénétrer, le vivifiaient, comme la rosée pénètre les fleurs.

Je ne répondais point, j'écoutais, j'écoutais encore. Sa main chercha la mienne et la pressa. Je m'appuyai sur lui ; nos gens étaient à l'autre bout de la barque ; les rideaux de brocart du pavillon nous cachaient, et je reçus de lui ce premier baiser dont l'impression ne saurait s'oublier ni se renouveler jamais. De toutes les virginités, c'est la plus vite envolée, et c'est aussi la plus douce à prendre et à donner !

Je n'ai point conté cela à M. de Voltaire, il se serait moqué de moi. Ce siècle ne comprendrait pas que nous eussions émietté notre jeunesse de la sorte. Il vit plus vite et plus largement. La régence l'a guéri des langueurs amoureuses. M. le régent était un excellent médecin de ces sortes de maladies. A mon avis c'est un malheur, mais je n'y saurais rien faire et ne puis rendre à ce temps ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire le sentiment des finesses du cœur. Il ne cherche que les faits et les certitudes, et ne donnerait pas six deniers de nos rêveries. Chacun son goût. Pour moi, ces voluptés passent les autres, et des longues années de ma jeunesse, fort peu bien employées d'ailleurs, ces mièvreries-là sont ce que je regrette le plus.

La nuit était tombée ; c'était le moment de retourner à Turin, de reprendre nos habitudes guindées et nos chaînes si lourdes. M. de Verrue me regardait toujours, et, moi, je ne détournais pas les yeux. Il m'était venu en tête un projet qui tenait encore de la petite fille, une espièglerie à faire à madame de Verrue, un bonheur à nous donner aussi.

— Mon ami, dis-je (j'osais dire : *Mon ami* !), si nous restions pour souper ici ?

— Le voulez-vous bien ? répliqua-t-il d'un air joyeux et embarrassé en même temps.

— J'en serai ravie. Commandez donc.

Les ordres furent promptement donnés et promptement exécutés.

Nous fûmes servis non pas dans la salle à manger de gala, mais sous une treille de fleurs, avec des flambeaux, une musique lointaine, le Pô coulant à nos pieds et réfléchissant les lumières ; c'était charmant !

Nous bûmes du vin de lacryma-christi, dans des coupes de cristal taillées au roc de nos terres, et, après le fruit, quand nous nous levâmes, il était onze heures. C'était bien tard pour retourner à Turin ! Madame de Verrue serait couchée, ou bien elle resterait au palais ; à quoi bon alors ? Nous serions grondés ni plus ni moins. Donnons-nous ces chers moments de liberté, le plus longtemps possible.

Ces réflexions se firent *in petto*, sans rien dire ; le résultat fut le même et la communication spontanée.

— Si nous restions ! nous écriâmes-nous en même temps.

— Cela est-il possible ? ajoutai-je.

— Vous risquez-vous à la chambre de ma grand'mère ? répliqua mon mari.

— Sur-le-champ.

Ces beaux points de Hongrie, cette toilette d'or, ce lit d'ange reçurent, pour la première fois, une jeune femme, une fiancée de la maison de Verrue. — Hélas ! il me le faut avouer, la prédiction de la vieille se réalisa dans toute sa vérité. — Si elle eût menti, probablement ces Mémoires n'eussent point été faits.

Qu'aurais-je eu à raconter ? — Les femmes strictement vertueuses ont peu à dire sur elles-mêmes. — Elles ne peuvent s'occuper des autres que dans des circonstances particulières, dans des états ou des charges qui les mettent à même de s'initier à des secrets intéressants. Les lettres de madame de Sévigné ne seraient pas si charmantes si elle n'y parlait que d'elle et de cette madame de Grignan que je n'ai jamais pu souffrir. Heureusement, Louis XIV avait des maîtresses, les dames des amants, et elle était très au fait de tout cela.

Le lendemain, nous fûmes éveillés par un message de ma belle-mère en furie. Elle envoyait sa première femme, laquelle avait toute sa confiance, pour s'informer de mes faits et gestes, maudissant sa charge, qui la forçait à rester près de Son Altesse sans pouvoir s'assurer, par ses yeux, de ce qu'elle redoutait le plus. Cette fille, qui s'appelait *mamselle* Luce et qui était Suissesse, s'était rendue digne de sa maîtresse par son caractère et son air revêches, copiés trait pour trait sur ceux de la douairière.

Marion ne la pouvait souffrir. — Dès qu'elle la vit arriver, ce matin-là, Marion, que nous avions emmenée, lui répondit qu'elle allait savoir si M. le comte et madame la comtesse étaient éveillés, afin de porter son message.

— Éveillés ! reprit Luce. Se seront-ils éveillés en même temps ? Cela ne leur arrive guère.

— Cela leur arrivera probablement aujourd'hui, répliqua Marion d'un air de triomphe ; quand on habite le même appartement.

— M. le comte est-il donc dans le même appartement que madame la comtesse ?

— N'est-il pas dans l'ordre qu'il y soit ?

— C'est bien, ma mie, répondit Luce, qui se contenait mieux ; cela ne nous regarde ni l'une ni l'autre ; ce sont les affaires de nos maîtres. Voyez, je vous prie, si l'on peut me recevoir.

Marion n'eut rien à répondre. Elle se trouvait là parce que j'en faisais une sorte de demoiselle suivante, lorsque Babette souvent malade restait au logis. J'en avais assez, des Italiennes. Je ne les prenais que dans les circonstances d'étiquette ; elles m'ennuyaient fort ; je les croyais espionnes de ma belle-mère, et je ne me trompais point.

Marion, ce matin-là, ouvrit avec précaution les rideaux dorés de ce lit d'ange, et nous fit une belle révérence, en ajoutant :

— Madame la comtesse douairière envoie prendre des nouvelles de Vos Excellences. Mamselle Luce est là qui vient de sa part.

O puissance de l'amour ! mon mari n'eut pas peur, il se mit à rire.

— Faites entrer mamselle Luce, Marion, afin qu'elle puisse dire à ma mère que je ne me suis jamais mieux porté de ma vie.

Mamselle Luce entra, plus jaune que le ruban de sa cornette, et resta stupéfaite, ébahie.

— Monsieur le comte... balbutia-t-elle, madame la comtesse...

— *Douairière*, reprit mon mari en appuyant sur le mot, *douairière*, mamselle Luce.

— Madame la comtesse douairière, répéta la confidente d'un air de crème tournée, désire savoir si Vos Excellences ont bien passé la nuit et pourquoi elles ne sont pas revenues hier au soir à Turin ; si c'est une raison de santé ?

— C'est une raison de plaisir, mamselle Luce, pas autre chose, répondis-je. Nous nous amusions ici ; nous y sommes restés, voilà tout. Assurez bien madame de Verrue de notre profond respect, et dites-lui que d'ici à deux ou trois jours nous retournerons assurément à Turin.

— Cependant, madame, Son Altesse madame Royale n'est pas prévenue.

— J'enverrai un de mes gentilshommes à madame la duchesse, interrompit mon mari, dont l'absence de la douairière avait fait un comte de Verrue, dans toute la force du mot, vous n'avez que faire de vous inquiéter, mamselle Luce.

Je me cachai le visage sous la couverture, tant j'avais envie de rire, et tant le nez allongé de mamselle Luce me divertissait. Mon mari me semblait haut de trente coudées, comme la statue de Nabuchodonosor dans l'Écriture. Mamselle Luce se retira à reculons, confondue, et se préparant à un rapport sur nous qui devait faire une révolution chez madame de Verrue. Marion l'accompagna, en ouvrant presque les deux battants, avec une cérémonie ironique et moqueuse.

Nos éclats de rire la poursuivirent et achevèrent de l'exaspérer. Nous devions le payer plus tard ; mais la jeunesse calcule-t-elle ?

Cette journée passa comme un songe, puis la suivante, puis une autre encore. Nous avions envoyé un gentilhomme à Leurs Altesses ; madame de Verrue n'avait donc rien à dire, madame Royale ayant répondu qu'elle était charmée de nous savoir à notre villa de la Smalta, et qu'elle nous autorisait à y rester suivant notre fantaisie.

Il fallut cependant rentrer, non pas *chez moi*, mais chez la comtesse douairière, car l'autorité tout entière était entre ses mains.

Satisfaite d'avoir conquis mon mari, je ne songeais pas à la lui reprendre ; ce fut une grande faute. Elle n'eût point gardé le pouvoir qu'elle eut toujours, et, qui sait ? M. de Verrue serait peut-être encore heureux auprès de moi, qui ne serais certainement pas la *dame de volupté*.

Ma belle-mère nous reçut comme à l'ordinaire. Son œil scrutateur épiait seulement jusqu'à nos moindres sourires ; — elle était trop fine pour démasquer ses batteries et se plaindre. Elle ne parlait que de choses générales, du mariage de Son Altesse le duc, des toilettes de la princesse, des devoirs à rendre, de tout, enfin, excepté de ce qui l'occupait. Pourtant, elle me demanda si je voudrais être dame d'honneur de la jeune duchesse.

— Je vous ferai nommer si cela vous convient. Comme la princesse est Française elle vous aurait pour très agréable, j'en suis sûre, et vous n'avez qu'à parler.

Je refusai net. — Les esclavages de la cour, tout dorés qu'ils sont, n'ont jamais été mon fait. Je n'aime à servir personne et j'aime fort qu'on me serve : deux choses incompatibles auprès des princes. M. de Savoie ne fut pour moi qu'un amant semblable aux autres pendant longtemps. Dès qu'il eut pris des airs d'autorité, je rompis les liens qui devenaient des chaînes.

Nous verrons cela plus tard. Revenons, si vous le voulez, à la cour que nous avons quittée, au mariage du prince et à tout ce qui précéda ou suivit cet événement. Il est temps de parler de Victor-Amédée, de nous occuper de son caractère, plus extraordinaire encore qu'on ne l'a dit, et que les historiens futurs ne le pourront représenter. Je l'ai connu mieux que personne, je le puis bien peindre, et je le peindrai sans partialité. J'ai été pour lui en même temps une amie et un conseil ; il m'écoutait quelquefois ; je dirai tout : s'il était encore de ce monde, il ne me pardonnerait pas.

Hélas ! il m'a précédée !

XIX

Avant de parler du duc de Savoie ou plutôt du premier roi de Sardaigne, il est un personnage dont nous n'avons rien dit encore et qui, cependant, mérite une attention toute particulière par la curiosité de son caractère et de son état. Il est facile de comprendre que c'est le prince Philibert-Amédée, chef de la branche des Carignan et cousin germain de Victor-Amédée.

Le ciel lui refusa l'ouïe et la parole : le malheureux prince naquit sourd et muet ; mais il lui accorda tous les autres dons, et, sans cette infirmité, nul doute qu'il ne fût devenu un des hommes les plus éminents de ce siècle. C'était un prodige d'intelligence et de sagacité ; il eut une grande part à la confiance de son cousin, qui le consultait, surtout dans sa jeunesse, pour les choses secrètes ; il suffisait de lui écrire un mot, il lisait le reste dans le regard, aussitôt qu'on l'avait mis un peu au courant. Il était déjà âgé lorsque j'arrivai en Piémont, et je l'ai cependant bien connu. Son fils a épousé ma fille : ce qui nous ramènera vers eux dans la suite.

L'éducation qu'on donna à ce prince par les ordres du prince Thomas, son père, fut si bien dirigée et tomba en terrain si fertile, qu'il comprenait presque tout, à l'aide du mouvement des lèvres et de quelques gestes. J'ai dit exprès ce peu de mots sur son compte avant d'aborder Victor-Amédée, parce qu'il se mêla à presque tous les événements du commencement de ce règne. Venons au héros principal de ces Mémoires.

Victor-Amédée, dès qu'il prit possession de la couronne, affecta de la dédaigner. Il commença, dès lors, à jouer un rôle et à cacher sa pensée, par système. C'était un prince adroit et fin jusqu'à la dissimulation, d'autres disent jusqu'à la ruse et à la perfidie ; il mettait de l'orgueil à ne point être deviné, à voiler ses desseins, à jouer ses adversaires et même ses amis. Affectant une grande haine pour Louis XIV, le méprisant même en son particulier, il l'imita en toutes choses, jusque dans les moins louables. Ce ne fut pas sa faute s'il ne fit pas la cour de Turin en tout point semblable à celle de Versailles : il y tâcha sans cesse : il eut d'abord sa Montespan, ce fut moi ; sa Maintenon, tout le monde la connaît. Il eut son duc du Maine, ce fut mon fils ; sa duchesse d'Orléans, c'est ma fille. Il eut Monseigneur dans son fils aîné. La seule chose qu'il se soit imposée de lui-même, c'est son abdication ; et il s'en repentit plus d'une fois. Encore a-t-il pensé à Charles-Quint. Il aimait les grands modèles.

Il était assez ladre dans ses façons, bien que généreux et grand dans ses idées. Pour son compte, il ne dépensait même pas le nécessaire à son rang. Excepté lorsqu'il voulut me plaire, et qu'il se montra magnifique, il était d'une simplicité peu digne d'un si grand prince. Après mon départ, il alla jusqu'à la lésinerie. Il ne portait, et des années entières, qu'un habit couleur café, sans or ni argent, de gros souliers comme un paysan ; l'hiver, des bas drapés ; l'été, des bas de fil ; jamais de soie, même pour les occasions d'apparat. Quant aux dentelles, il ne voulait pas en entendre parler, sous prétexte que les fabriques de ses États n'en fournissaient point, et qu'il fallait les acheter à l'étranger. Il n'entendait choisir pour ses chemises que de la forte toile de Guibert. On les garnissait de batiste plissée, comme pour les séminaristes.

Lorsque je lui faisais quelques observations à ce sujet :

— Ma santé ne s'accommode que de cela, répondait-il.

Son épée, si souvent victorieuse, était d'acier rouillé. Il défendait qu'on la nettoyât. Encore la faisait-il garnir d'un cuir le long de la poignée, pour ne pas user les basques de l'habit.

Il ne se servait jamais que d'une canne en jonc, avec une pomme de coco ; et sa tabatière, la seule qu'il possédât, était en écaille garnie d'un cercle d'ivoire. Je lui en voulais donner quelquefois une en rondin, prétendant que celle-ci était trop belle.

La seule partie de son ajustement dont il prît soin était sa perruque et son chapeau. Sa perruque était à la brigadière, des cheveux les plus choisis et les mieux ajustés du monde. Son chapeau, de fin castor, garni de plumes et de galons, surmontait bizarrement sa toilette, avec laquelle il jurait.

Dans les promenades, il s'affublait d'un surtout bleu, pour les jours de pluie. C'était un de ces vêtements sans forme qui couvrent et ne parent point les gens.

Il ne possédait qu'une seule robe de chambre pour l'été et pour l'hiver. Elle était de taffetas vert, doublée d'ours blanc. L'hiver, l'ours était en dessous ; l'été, il était par-dessus, ce qui lui donnait une étrange figure. Il n'était pas rare de le voir tout en nage, par les fortes chaleurs, sous ce balandran. Jamais il ne voulut le quitter, quelque gêne qu'il en éprouvât.

La dépense de sa table était fixée comme celle des petits bourgeois. À Turin, c'était dix louis par jour ; à ses maisons de campagne, c'était quinze louis, parce qu'il nourrissait les ministres, les premiers gentilshommes de sa chambre et les étrangers. Encore, pour plus d'économie, ne leur apportait-on que la desserte de son couvert, les pièces tout entamées, sans plus de vergogne. On a vu qu'elles manquaient parfois et qu'on leur ajoutait à la hâte un rôti de plus. Le roi (il l'était alors) en plaisantait ensuite avec ses commensaux.

— Je vous traite mal, messieurs ; mais je ne suis pas Louis XIV ; il ne faut pas me demander au-dessus de mes forces.

Son fils aîné était loin d'avoir les mêmes goûts, et le roi régnant encore davantage. Aussi le trouvait-il très mauvais.

— Brillerez-vous plus avec vos diamants ? leur disait-il. Croyez-vous qu'un prince mesure sa grandeur à ses dépenses ? Que vos peuples soient riches, qu'ils soient heureux, et portez l'habit de ratine des bacheliers, vous serez plus grands que les rois de l'Inde avec toutes leurs pierreries.

On assure que le roi d'aujourd'hui finit par le croire : mais son frère aîné, qui est si tristement mort, ne se fût point arrangé de ces ratines et de ces portions congrues. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand prince, et, en le perdant, le Piémont a fait une véritable perte.

Les qualités éminentes de Victor-Amédée resplendissaient dans la paix comme dans la guerre. Il était à la fois habile administrateur, fin politique et brave général. Il tint en Europe une place que nul n'aurait occupée comme lui. Personne n'en connaissait aussi bien les cabinets et les intrigues. Il savait les caractères, les habitudes, les mœurs de tous les princes, de toutes leurs maîtresses, de tous les secrétaires d'Etat, de tous les personnages influents. Lorsque cette si regrettable duchesse de Bourgogne, sa fille, partit pour la France, il l'instruisit et la dressa à la mécanique de cette cour, comme s'il y eût vécu de toute éternité. Elle domina le roi, madame de Maintenon, et fut la maîtresse en ce pays-ci, à un moment où il était si difficile à gouverner, et cela, par les conseils du roi son père.

J'ai souvent eu des preuves de cette finesse et de cette grande connaissance des autres. Nous en serons plus instruits par la suite.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le prince de la Cisterne, le comte Provana, son gouverneur don Gabriel, même le prince de Carignan, le harcelaient tous les jours pour qu'il prît les rênes de l'Etat. Il en avait certainement grande envie, mais il voulait se faire violenter, afin de ne point blesser madame Royale, et d'avoir l'air d'obéir seulement aux vœux de ses sujets et aux circonstances. C'était chaque matin des conciliabules interminables, dans lesquels il leur soufflait ce qu'ils devaient lui dire pour le décider. Il élevait des objections afin qu'on les détruisît ; il faisait parler soumoisement à madame sa mère, et recevait ses réponses avec modestie.

Le comte de la Tour, un de ses principaux confidents, esprit ardent, courage impatient et téméraire, après une conférence de plusieurs heures avec son jeune maître, le quitta en disant au prince de la Cisterne :

— Je vois qu'il faut le forcer, je le forcerai, et, si vous voulez m'en croire, cela sera fait dès demain.

Ils allèrent ensemble à Rivoli, et rédigèrent une circulaire aux ministres d'Etat, aux grands de la couronne, aux généraux, aux commandants des places de guerre, pour leur notifier que, dès ce jour, il était décidé à revendiquer les droits que son âge et sa naissance lui donnaient.

Puis ils revinrent triomphants, le titre à la main, et l'apportèrent à la signature du prince. Celui-ci les attendait impatiemment ; il n'en fit pas moins mille difficultés avant de se rendre.

— Et ma mère ! répétait-il sans cesse, et ma mère ! C'est pour elle une blessure dont je ne puis être l'auteur. Je la connais.

— N'est-ce que cela ? interrompit sans cérémonie don Gabriel. Je vais trouver madame Royale, et je vous apporte le consentement, moi aussi, je la connais.

Il y courut, en effet. Madame la régente l'écouta sans sourciller, quelles que fussent les tempêtes de son cœur, et ne lui laissa pas moins achever sa harangue.

— Mon fils se fâche de régner, dit-elle, et il n'ose point me montrer ce désir. Ses sujets le sollicitent, et, dans la crainte de [illegible] il se refuse à leurs prières. Vous avez raison, monsieur, vous le connaissez mieux qu'eux, et je vais bientôt mettre tout le monde d'accord.

Elle prit une plume, et écrivit à monsieur son fils une lettre, véritable chef-d'œuvre d'adresse et de désintéressement. Je l'ai [illegible], mais M. de Savoie me l'a fait [illegible] aujourd'hui qu'elle [illegible] historique. Elle la fit d'un trait de plume et sans la relire.

Elle lui disait qu'à leur âge à tous les deux, il était fait, lui, pour gouverner [illegible] pour réparer sa santé détruite. Elle lui demandait [illegible] repos et le [illegible] de lui permettre [illegible] la chose publique [illegible] avait menée si longtemps [illegible] et dans l'espoir de ce jour tant souhaité.

[illegible] plus tendre, de plus [illegible] rien de plus noble que son langage.

Don Gabriel revint triomphant. Le [illegible] avait [illegible] Amédée entraîné en [illegible] de [illegible].

— Vous [illegible] voyez, messieurs ; ma mère le demande, j'y consens [illegible] régner d'une façon [illegible] heureuse qu'elle [illegible] peuples aussi heureux qu'ils l'ont été sous sa loi ! [illegible] mes vœux, que le ciel les exauce !

[illegible] cette époque. Je [illegible] l'être pendant [illegible] nouvelle et de l'humeur [illegible] de la [illegible] puissance [illegible] de Savoie [illegible] de Verrue [illegible] une princesse qui [illegible] et de sa [illegible]lété.

Elle se plaignait fortement dans nos entretiens particuliers, bien qu'elle n'en montrât rien en public.

Mon mari, encore en tutelle comme le jeune prince, n'osait rien répondre ; mais il aurait bien voulu l'imiter et secouer le joug.

Madame de Verrue eut beaucoup de peine à se consoler. L'idée surtout de voir une dame d'honneur à la future duchesse, tandis qu'elle serait reléguée avec la douairière, la mettait hors des gonds. C'est pourquoi elle désirait tant que je prisse cette place ; elle aurait conservé sa domination, et, par moi, elle aurait tout conduit.

Tout enfant que j'étais, je compris cela et je ne me fourrai point dans ce guêpier.

Une fois le prince maître de l'Etat, son mariage décidé, madame Royale n'avait plus qu'à rester dans le palais et à s'occuper d'œuvres pies. Elle connaissait assez son fils pour savoir qu'il ne permettrait point qu'elle se mêlât en rien de ses affaires désormais. Elle eut le bon esprit de se retirer d'elle-même et d'attendre qu'il lui demandât un conseil ; ce qu'il ne fit que dans les occasions où il était très décidé à agir suivant sa guise.

J'ai déjà annoncé le mariage de Victor-Amédée avec la princesse Marie-Anne d'Orléans.

Il ne m'appartient pas de juger cette princesse, j'en parlerai très peu ; ma position est trop délicate, non que je lui aie jamais manqué de respect, non que j'aie eu d'autres torts envers elle que ceux de ma faute et de l'amour de son mari pour moi. Je sais qu'elle ne m'en a point voulu de ce vol ; elle tenait peu à l'amour, elle tenait peu à la puissance.

Regrettant la France, regrettant sa famille, elle n'aima véritablement en Savoie que ses enfants. Lorsqu'elle arriva, elle fut pour moi bonne et prévenante ; elle me souhaitait toujours auprès d'elle, et nous passions des heures interminables à parler de Versailles, de Paris, de Saint-Cloud, de la cour enfin, où mon âge ne m'avait pas permis d'aller, mais que je connaissais néanmoins par mes parents et mes amis. En outre, j'avais eu l'honneur d'être assez souvent conduite au Palais-Royal pour jouer avec les filles de Monsieur, dont madame de Savoie était la plus jeune ; l'aînée avait épousé le roi d'Espagne, pour son malheur, hélas ! malgré la grandeur de l'alliance.

Les princesses françaises font toujours une grande difficulté pour les alliances étrangères.

Ces deux filles de Monsieur avaient l'espérance d'épouser Monseigneur ; elles s'en étaient monté la tête, et toutes les deux l'aimaient en secret, sans se l'avouer mutuellement. La pauvre reine d'Espagne se traîna pendant un mois au pied du trône de Louis XIV pour le supplier de ne point l'envoyer à ce supplice d'un mariage abhorré.

— De quoi vous plaignez-vous, madame ? lui dit-il. Je ne pourrais rien faire de plus pour ma fille.

— Non, sire ; mais vous pourriez faire davantage pour votre nièce.

Madame de Savoie était tout aussi désolée qu'elle, et plus encore, car la Savoie n'est pas l'Espagne. Je reçus ses confidences à cette époque. Elle me conjura de devenir sa dame d'honneur. Je refusai, et j'en ai été bien heureuse depuis. Ce qui s'est passé fût arrivé également, et je me regarderais comme coupable d'un abus de confiance envers celle qui eût été ma maîtresse ; c'est sur la même ligne qu'un vol domestique.

La princesse n'était pas jolie comme la reine d'Espagne. Elle avait cependant pris de la pauvre madame Henriette, une grâce charmante. Elle dansait mieux que personne ; elle avait une voix touchante et douce ; son accent, en italien surtout, allait au cœur. Son auguste époux ne l'aimait point : elle était trop bonne et trop simple. Elle le prenait trop droit. Lui, qui sophistiquait sans cesse, ne croyait pas à la franchise des autres. Il cherchait un sens caché aux paroles même les plus simples, et, par cette raison-là, par mille autres aussi, le mariage ne fut pas heureux.

La princesse eut cependant six enfants. Excepté le roi actuel, jusqu'ici ils sont tous morts jeunes.

XX

Je crois avoir dit que M. de Savoie avait pour Louis XIV les sentiments bien divers. Il l'admirait malgré lui ; ce [illegible] pas [illegible] à lui nuire, toutes et [illegible] cela lui fut possible ; ses affections étaient [illegible] la maison d'Autriche ; il eût voulu son élévation et [illegible] de France [illegible] qui me fit penser souvent [illegible] l'avoue, qu'il l'admirait jusqu'à l'envie.

J'étais, on le sait, au nombre des dames familières des deux duchesses ; je rencontrais donc souvent M. de Savoie chez elles. Il n'avait point de maîtresse en ce temps-là ; par conséquent, il quittait peu leur cercle. Bien qu'il ne s'occupât de personne en particulier, il avait dès lors une préférence pour moi.

Cette préférence ne s'apercevait pas encore, nul ne s'en doutait, je ne me l'avouais point ; c'était comme une manière d'instinct qui me la faisait découvrir.

On parlait des plaisirs de Venise, du carnaval, de la somptuosité des habits et de l'agrément qu'on aurait à voir cela.

— J'y compte aller, quant à moi, dit tout à coup M. de Savoie.

— Vous, mon fils ! dit la duchesse avec étonnement.

— Moi-même, madame ; ne m'est-il pas permis de m'amuser un peu, à mon âge ?

— Je ne dis pas que cela vous soit défendu ; cependant, cela est étrange ; n'y verra-t-on pas un but politique ?

— On voit un but politique dans toutes les actions des princes, madame ; bien fou celui qui s'occuperait de ces mièvreries-là.

— Mais, mon fils, si le roi de France...

— Mais, madame, le roi de France ne saurait m'empêcher d'aller au bal ; je ne l'empêche pas d'aller à confesse et de cajoler madame de Maintenon. Vous oubliez toujours que vous n'êtes plus mademoiselle de Nemours et que vous êtes la mère d'un duc de Savoie qui espère compter en Europe. — Voyons, mesdames, lesquelles de vous se laisseront séduire par les belles promesses de la seigneurie de Venise ? qui viendra avec moi ?

— Moi, répondit la duchesse régnante, si vous le voulez bien.

— Vous, madame, cela va sans dire, puisque j'y suis ; mais ces dames ?

La duchesse se tourna vers moi.

— Madame de Verrue, m'y voulez-vous accompagner ? me dit-elle.

A mon tour, je me tournai vers ma belle-mère, ce qui fit rire tout le monde, et je répondis :

— De tout mon cœur, madame ; mais...

— Mais qui peut vous empêcher, si vous en avez tant d'envie ? reprit aigrement la douairière. Mon fils et moi, serions-nous assez peu séants pour ne pas sentir l'honneur que nous fait Son Altesse ?

— J'irai donc, madame. Oh ! bonheur !

Madame de Verrue me lança un regard foudroyant. Cette exclamation de petite fille en vacances révélait trop mon esclavage. Je n'en fus compte, et ma journée se ressentit de ma joie. En rentrant, j'eus à subir un discours tout entier.

— Vous irez seule, madame ; mon fils reste ici. Son Altesse ne l'a point convié à la suivre. Il vous faudra tâcher de surveiller votre conduite, et d'être ce qu'il convient à une personne de votre qualité.

Je ne répondis que par une révérence. C'était ma façon de m'en tirer toutes les fois que je ne voulais pas faire mieux. Quant à M. de Verrue, il ne répondait jamais.

Trois jours après cette conversation, nous étions en route pour Venise. Les préparatifs de M. de Savoie n'étaient jamais plus longs.

Madame la duchesse conduisit cinq ou six jeunes dames ; néanmoins cela ne menait pas grand train, et l'on n'eût jamais reconnu, dans ce pauvre équipage, un souverain allant visiter une république. Le dernier des patriciens de Venise était plus somptueux en sa suite.

La route s'égaya fort ; pour moi, je fus triste. L'absence de ma belle-mère ne me compensait point celle de mon mari. Après quelques lieues cependant, le chagrin se dissipa.

Nous entrâmes à Venise par une belle matinée de février, et nous allâmes descendre chez l'ambassadeur de Son Altesse, qui nous reçut magnifiquement.

Dès le même soir, on parla d'aller en masques à la place Saint-Marc.

— Mesdames, nous dit le prince, nous sommes ici pour nous amuser et nous nous amuserons beaucoup. Quant à moi, je compte attaquer tout le monde, et je vous engage à en faire autant. — Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'ambassadeur de France, qui s'était empressé d'accourir pour saluer la princesse, vous donnerez la main à madame la duchesse de Savoie. Je veux que chacun sache combien je suis honoré de l'alliance de Sa Majesté Louis XIV, et combien je tiens à en perpétuer les conséquences.

M. d'Avaux ne fut pas dupe de ces compliments : fin diplomate lui-même, il découvrit facilement les desseins cachés du roi, ou, du moins, il les soupçonna, et dès lors la lutte s'établit entre eux.

Nous allâmes en gondole à la place Saint-Marc, où cette foule noire et de toutes les couleurs nous étourdit bien vite, nous qui n'en avions pas l'habitude.

On était venu complimenter Son Altesse de la part du doge et de la sérénissime république ; de sorte que, son arrivée étant connue, la police de l'inquisition nous entourait déjà.

Victor-Amédée resta longtemps près de la duchesse et de l'ambassadeur ; puis il commença à lutiner quelques masques sans conséquence. Ils lui répondirent fort honnêtement, comme si on le connaissait. Il s'en impatienta, et il s'impatienta aussi de trouver sans cesse les yeux du comte d'Avaux fixés sur lui. Tout en folâtrant, il me prit par le bras et m'emmena plus loin.

— Madame, me dit-il, vous qui êtes Française, ne sauriez-vous occuper les regards de M. d'Avaux ailleurs que de mon côté ? Je ne suis point venu à Venise pour ne parler à aucune dame, et, sans manquer à la duchesse, je serais pourtant charmé de savoir si les patriciennes ont tout l'esprit qu'on leur prête.

— Qui vous en empêche, monseigneur ? Le comte d'Avaux ne dirige pas votre conscience apparemment.

— Non ; mais, en France, aujourd'hui, on est pointilleux à cet égard, et, s'il prenait une plaisanterie pour des infidélités, l'illustre oncle de madame ma femme m'en pourrait réprimander. Tout cela, entre nous, madame de Verrue, et comme un service d'ami.

Les yeux du comte d'Avaux m'interrogeaient, ou plutôt cherchaient à lire dans ma pensée. Je crus être impénétrable, et je me sentais fière de la confiance du prince.

Nous restâmes ainsi toute la nuit. Victor-Amédée, de plus en plus entreprenant, s'en prenant même aux colombines et aux arlequins qu'il rencontrait en route, et s'émancipant avec eux.

Vers le matin, un messager du doge vint annoncer que le médianoche de Son Altesse était prêt au palais ducal, la République ayant coutume de défrayer ses hôtes couronnés.

— Mais je n'ai point encore vu le doge, dit le prince à M. d'Avaux.

— Votre Altesse ne le verra pas non plus, monseigneur. Vous serez servi dans une chambre où vous trouverez peut-être quelque provéditeur ou bien *messire Grande*, accompagné de quelques patriciens ; on vous recevra avec une magnificence royale, on veillera à ce que vous ayez en abondance les recherches et les primeurs de tous les pays, que l'on ne peut trouver qu'à Venise ; mais on ne vous importunera point. Tout se fait ici en silence et avec mystère : vous serez seul en apparence, et pourtant vingt regards épieront, vingt oreilles écouteront jusqu'à la moindre de vos paroles. Quant au doge, vous vous verrez en cérémonie, avec une étiquette et des difficultés plus nombreuses que si vous étiez chez le roi mon maître. Vous êtes ici inconnu, comme voyageur. Ainsi l'on vous recevra ce qu'ils appellent simplement. Mais quelle pompe, si vous étiez entré à Venise votre couronne en tête et vos gardes autour de vous !

— Ces nobles marchands sont donc bien riches ?

— Plus nobles que les princes, plus marchands que les juifs, plus riches que les trésors de l'Inde ! Il faut vivre à Venise pour la bien connaître.

— Je n'en ai malheureusement pas le temps, répliqua le prince avec regret.

M. d'Avaux le regarda de façon à lui faire comprendre qu'il ne croyait guère à ce regret-là.

Nous entrions alors dans ce magnifique et curieux palais des doges ; nous montions l'escalier des Géants, nous passions à côté des bouches de lion où l'on jette les dénonciations au conseil des Dix, ces terribles dénonciations dont la pensée seule fait trembler. Je ne puis me défendre encore d'un sentiment de terreur en songeant à cette ville terrible, où tout se sait, où l'on n'ose pas même penser enfermé dans sa chambre. Je ne me souviens qu'en [illegible] de ces noires gondoles, hermétiquement fermées, contenant on ne sait qui, allant on ne sait où, [illegible] ces cris plaintifs des bateliers à chaque canal lorsqu'ils se rencontrent, et ces sbires qui viennent vous [illegible] tout à coup au bal, au milieu d'une fête, *de la part de Son Altesse le doge et de la sérénissime* [illegible], et ces cachots que l'on ignore toujours, et [illegible] ne pénètre que pour n'en plus sortir. Cela est [illegible]. Malgré tous les charmes de ce pays, je ne le voudrais [illegible] habiter.

Je n'ai pas à rendre compte de [illegible] voyage à Venise ni de la réception que le doge [illegible] fit à Leurs Altesses royales. Cela serait [illegible] et sortirait de mon cadre. Deux choses seulement [illegible] dignes de remarque, et je les dirai.

La première est toute [illegible] et je la puis dévoiler aujourd'hui [illegible] à craindre. M. de Savoie y avait rendez-vous avec plusieurs membres de [illegible] d'Augsbourg qu'il parvint à joindre, malgré le [illegible] espionnage du doge et de l'ambassadeur. Le masque [illegible] carnaval le servirent merveilleusement bien [illegible]

Je n'ai su que [illegible] après le [illegible] que madame [illegible]

Un soir, nous avons occupé M. d'Avaux pendant que le d[illegible]

masqué nous suivait sous les habits d'un laquais à sa livrée, accompagné de deux députés déguisés de la même manière ; nous allâmes escortées ainsi plus de deux heures autour de tous les théâtres et de tous les fantoccini de la place Saint-Marc. Pendant ce temps, le prince de la Cisterne, enveloppé du bahuta de Son Altesse et absolument de la même taille que lui, paradait sous nos yeux avec les masques. Il ne nous parlait point et feignait de ne pas être de notre compagnie, — afin de se mieux divertir, nous avait-il annoncé en partant.

Nous y fûmes trompées, l'ambassadeur aussi. Cependant, il apprit plus tard la vérité, et l'on en verra les suites.

L'autre fait est plus étrange et plus inconnu. Je le rapporte d'abord pour ces raisons, et puis parce qu'il fera paraître le caractère de M. de Savoie sous un jour nouveau, que peu de gens ont découvert.

Ce grand esprit, ce profond politique, ce brave guerrier était crédule comme un enfant et sujet aux superstitions les plus ridicules. Il ne faisait rien le vendredi qu'il n'y fût contraint ; il ne sortait jamais du pied gauche, il pâlissait devant un grain de sel répandu sur la table, et croyait aux sortilèges et aux sorciers. Dans beaucoup d'occasions de sa vie, il se laissait guider par eux.

C'est même une histoire de ce genre que je veux vous raconter. Elle est restée dans mon souvenir en dépit de moi, et je ne puis m'empêcher d'y songer encore. C'est, en effet, un singulier rapprochement.

J'ai déjà dit que le prince me marquait quelque attention ; pendant le voyage, il semblait occupé d'autres idées, et les deux premières semaines, rien n'y parut.

Un soir, nous nous étions promenés dans la gondole découverte avec la dogaresse. Nous allions nous mettre à table lorsque le duc, que nous n'avions pas vu depuis le matin, arriva.

Il semblait préoccupé ; ses sourcils se fronçaient involontairement ; il ne parla guère, et, quand le souper fut fini, il rentra chez lui sans rien dire, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Qu'a donc monseigneur ? dit assez sottement la sotte dame d'honneur de Son Altesse.

— Il se sera laissé prendre par une belle inhumaine qui se sera moquée de lui et qui l'aura abandonné au moment décisif, répondit la princesse en riant.

Elle n'était point jalouse.

— Il aura été au Ghetto ou au quai des Esclavons, reprit un jeune Contarini, le plus étourdi de tous les étourdis de Venise.

— Et quoi faire, monsieur ? demanda M. d'Avaux, plongeant son regard dans cette tête de linotte.

— Ma foi, monsieur l'ambassadeur, c'est ce que le conseil des Dix et vous savez mieux que moi, car vous l'y faites suivre tous les jours.

Il y avait là de quoi déconcerter tout le monde.

Ce fut ce qui arriva.

Excepté M. d'Avaux, chacun resta béant. Celui-ci avait trop d'habitude et de présence d'esprit pour se troubler.

— En vérité, monsieur, répliqua-t-il en riant de l'air le plus naturel, j'ignore si le conseil des Dix vous a chargé de pareille mission ; pour moi, je n'oserais. Vous avez trop besoin d'être espionné vous-même, à ce qu'il paraît, puisque le mot d'espionner est mis à la mode de ce pays.

— Quoi ! on n'épie pas M. de Savoie au Ghetto et au quai des Esclavons ? Ah ! cela est un peu fort, monsieur l'ambassadeur. Mon père le disait hier en confidence à messire Grande, qui lui a fait signe de ne pas continuer, s'apercevant que j'étais là.

— Eh bien, monsieur, si je devais gager, je gagerais que cela n'est point, du moment que le seigneur votre père l'a dit à messire Grande sans s'apercevoir que vous étiez là, comme si on ne s'apercevait pas de tout à Venise !

La chose en resta sur ce point, ce qui n'empêcha pas chacun d'y penser. On se sépara peu à peu. Comme je rentrais dans mon appartement, j'y trouvai Marion attendant d'un air de mystère. Elle mit un doigt sur ses lèvres et me pria de la suivre jusqu'à une petite chambre qu'elle habitait dans les entresols. Quand nous fûmes au seuil, elle me dit tout bas :

— Madame, Son Altesse monseigneur le duc vous attend depuis longtemps ici.

— Moi !

— Oui, madame, et il m'a ordonné de rester à la porte pour vous avertir quand je vous aurais introduite. Entrez vite, je vous en prie, il est tard.

J'entrai, étonnée et interdite.

Le duc se leva à mon approche. Il était assis près d'une table, le coude appuyé et la tête dans sa main.

— Madame, me dit-il, ne trouvez point étrange ce que je vais vous demander. Je ne doute point de votre attachement pour ma maison, et j'en attends de vous une preuve. Voulez-vous me suivre demain, bien masquée et bien dissimulée, et vous laisser conduire où je désire vous mener ?

— Monseigneur, je ne sais si je comprends bien, mais il me semble...

— Ne craignez rien, madame, vous êtes en sûreté sous ma garde, et je vous donne ma foi de prince qu'il ne vous sera rien dit ni rien fait dont vous puissiez être blessée.

— En vérité, monseigneur...

— Consentez, madame, consentez : il s'agit des intérêts les plus graves, il s'agit de l'Etat, il s'agit de mon bonheur. Nulle personne au monde ne le saura, croyez-le.

Je me fis prier longtemps ; mais il insista, il me pressa de façon à m'obliger de promettre.

Il fut convenu que, le lendemain, je me dirais malade, que je resterais chez moi, et qu'à la nuit close, je me tiendrais toute prête et masquée à la porte de terre du palais, où il m'attendrait. Le reste le regardait.

Vous jugez que, toute la nuit, toute la journée, je fus inquiète. J'étais surtout curieuse, je l'étais beaucoup. Je n'éprouvais pour le duc aucun penchant ; mais il m'avait assez révélé le sien, et je le craignais. Nous ne nous parlâmes que selon l'accoutumée, et j'aurais oublié ma maladie préparatoire si un de ses regards ne m'eût avertie. Nous étions restés fort longtemps dès l'aube à l'église pour un sermon et un office. Je prétextai une grande fatigue et je me dispensai de la promenade.

Victor-Amédée fut exact, et moi aussi ; il m'attendait déjà et me présenta la main ; je lui donnai la mienne. Nous nous mîmes en chemin sans prononcer une parole, suivis d'un vieux valet de chambre du prince qui ne le quittait jamais.

Nous traversâmes deux ou trois passages obscurs, puis nous arrivâmes à un petit canal sombre où une gondole se présenta. Nous y montâmes, toujours sans rien dire. Le prince me fit signe de m'asseoir près de lui, et bientôt nous fendîmes les eaux avec la rapidité d'une flèche perçant la nue. J'en perdais presque la respiration.

Le voyage ne dura guère ; la gondole s'arrêta, et le laquais ouvrit le rideau en disant à voix basse :

— Monseigneur, nous sommes arrivés.

XXI

Nous descendîmes ainsi que nous étions montés, dans le même silence. Dans ce canal étroit et sombre comme un souterrain, les eaux clapotaient contre une grande muraille noire percée d'une seule porte, avec deux sales poteaux de chaque côté. On se fût cru à mille lieues de cette brillante place Saint-Marc, si remplie de foule et de lumières, sans le bruit des instruments et des éclats de voix qui, de temps en temps, rompaient le silence de cette solitude.

La porte s'ouvrit après que Beppe y eut frappé d'une certaine façon. Nous entrâmes dans un corridor où une lampe fumeuse nous éclairait à peine. Il fallait avoir seize ans, il fallait être Jeanne d'Albert, si bien serrée et si bien gardée, depuis sa transformation apocryphe en comtesse de Verrue, pour s'être ainsi laissé conduire par un jeune prince dans un pareil bouge. Je ne conçois plus à présent comment j'y ai pu consentir.

Je tremblais bien un peu ; mais j'ai toujours été hardie. Je me remis promptement, et je suivis Son Altesse, qui marchait devant, en homme sûr de sa route.

Je ne puis vous dire ce qu'était ce logis. L'humidité suintait de haut en bas, les murailles étaient verdâtres, et moussues ; on y marchait sur je ne sais quelles sales terres grasses et glissantes. Je fus obligée de m'appuyer au bras que Son Altesse m'avait tendu.

Au bout de ce corridor se trouvait une autre porte à moitié à jour, tant la vétusté l'avait rongée. Cette porte tourna au bruit que nous fîmes, et un vieillard à barbe blanche, enveloppé d'une longue robe verte, parut devant nous. Il dit au prince quelques paroles dans une langue étrangère, et auxquelles celui-ci répondit en me montrant. Le vieillard éleva jusqu'à mon visage une lampe qu'il tenait à la main, et se montra déconcerté à la vue de mon masque. Il se retourna vers le prince tout en colère. Celui-ci s'humilia profondément et je compris qu'il s'excusait. Le vieillard frappa du pied comme un homme qui ne veut pas entendre, et M. de Savoie se retourna de mon côté en hésitant. Cependant, il me dit :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous prie de vous démasquer ; mais le docte personnage a besoin de voir vos traits et de les connaître avant de vous laisser pénétrer chez lui.

Depuis un instant, depuis mon entrée dans cette maison lamentable, la peur m'avait saisie. La vue du grand vieillard ne fit que l'augmenter encore. Aussi exagérée dans ma

terreur que je l'avais été dans ma confiance, j'en étais venue à craindre pour ma vie.

J'avais entendu parler des magiciens, qui, pour accomplir leurs charmes, ont besoin du sang d'une jeune femme ; je me pris à trembler comme une feuille, et l'invitation de me démasquer ne me rassura point.

— Monsei..., balbutiai-je.

Le duc ne me laissa pas le temps d'achever le mot.

— Vous n'avez rien à redouter ici, madame ; vous êtes sous la protection de mon honneur, et le laboratoire de ce savant n'est hanté ni par le diable ni par les patriciens de

la lumière ne pénétrait pas ; je ne sais quels êtres pouvaient y grouiller.

Nous nous avançâmes vers une table boiteuse, entourée de trois escabeaux luisants de vieillesse. Notre hôte y déposa sa lampe et nous fit signe de nous asseoir.

La conversation continua dans cette langue inconnue que j'ai dite. Le docteur parlait beaucoup. M. de Savoie écoutait, interrogeait, approuvait quelquefois. J'ai su depuis que c'était du grec. Le prince avait une grande facilité pour les langues, et les parlait presque toutes aussi bien que la sienne.



Ce devin était un de ces vieux Juifs cosmopolites.

Venise ; lorsque je m'y trouve surtout, vous pouvez vous démasquer.

J'hésitais encore ; mais, sur une nouvelle demande, je cédai. Le vieillard remonta sa lampe et m'examina longtemps, rougissante sous son regard, puis il se mit à sourire, en disant en italien, sans doute par distraction :

— *Bene !*

Quel sourire que le sien ! deux rangs de perles d'Ophir ! et quelle ironie ; quel sarcasme ! quelle suprême moquerie dans ses lèvres pincées et rouges comme du corail ! Je ne sais comment Victor-Amédée put s'y laisser prendre. A dater de ce moment, je n'eus plus peur.

Nous entrâmes dans une chambre immense et délabrée, entourée des échantillons de tous les objets possibles, depuis les diamants jusqu'aux ordures. On y voyait des armes, des pierreries, des tableaux, des étoffes, des animaux empaillés, des statues, des bêtes vivantes, des faïences, des cristaux, des pièces d'argenterie, des chiffons, des médailles, de tout enfin. Il s'y faisait des bruits incroyables, dans les coins où

Mon tour vint : le sorcier prit ma main, l'ouvrit, un peu malgré moi, la regarda longtemps et sembla l'étudier avec attention. Il fit remarquer différents signes à son élève, dévoré d'impatience et de curiosité. Puis il alla chercher une manière de fouine morte dont il me fit toucher la tête. Il regarda ensuite dans son intérieur, consulta ses entrailles, son cœur, ses yeux, écrivit quelques lignes cabalistiques, et, se tournant vers M. de Savoie et lui montrant un écusson de France pendu contre la muraille, il lui dit, cette fois, en bon français :

— Malgré tout, vous y parviendrez.

Le prince ne fit aucune réponse.

Nous restâmes plus de deux heures dans cette consultation, à laquelle je ne comprenais rien et dont je fus cependant le sujet et le but. Lorsqu'ils eurent épuisé la matière, nous nous levâmes, et le duc parla en langue vulgaire en s'adressant à moi :

— Je n'oublierai jamais cet acte de complaisance et de bonté, madame, me dit-il ; je n'ai qu'une chose à attendre

de vous [illegible] un silence absolu sur ce qui vient de se passer. Vous avez rendu, sans vous en douter, un grand service [illegible] Savoie.

[illegible] dame, ajouta le devin en français, souhaitez-vous savoir votre fortune ?

[illegible] si elle doit être bonne.

— Bonne et mauvaise comme tout en ce monde, plutôt bonne que mauvaise ; vous êtes née sous une étoile singulière, vous n'y pourrez échapper. Il vous faudra, malgré vous, devenir [illegible] vous n'auriez pas voulu être. Il vous faudra quitter [illegible] vous aimerez et accepter une existence tout éloignée de celle que vous deviez mener. Je veux vous faire un présent, un présent inestimable, et tel que nul autre ne le pourra offrir. Prenez ce paquet de poudre, et gardez-le plus [illegible]eusement que vos yeux ; car il y a là-dedans votre vie [illegible] d'abord, et puis celle d'un enfant que vous sauverez du poison par lequel la famille entière périra. Cet enfant sera le plus cher, le plus nécessaire au monde entier, et sans vous, il disparaîtrait comme tous les siens. Conservez bien cette poudre, entendez-vous ?

Je pris le petit sachet de papier avec une sorte de regret et de crainte ; je le mis dans ma poche et je suivis M. de Savoie, qui m'entraînait en me répétant qu'il n'oublierait jamais le service immense que j'avais rendu à lui et à ses États.

J'étais ahurie, tout étonnée, je ne sus que répondre ; je serrai machinalement le divin [illegible] dans ma main et nous regagnâmes le canal sans que j'eusse pu trouver une parole à répondre à mon royal conducteur.

Les abords de la maison du devin paraissaient déserts, tout [illegible] était silencieux, la nuit était profonde et rien ne se [illegible] autour de nous.

Toutefois, comme notre barque s'éloignait, j'entendis à notre droite une sorte de cri de rage étouffé, et à notre gauche un soupir, qui me firent frissonner et qui parurent contrarier le prince.

— Avons-nous été suivis ? murmura le duc. Ah ! bah ! je ne puis être [illegible] point surveillé par la police de M. d'Avaux ou par celle de la soupçonneuse République. Et puis Venise est la ville des mystères et des drames nocturnes. Tout cela ne nous regarde sans doute pas.

Je sus plus tard qui avait poussé ce cri et ce soupir.

Deux hommes étaient là qui me suivaient comme leur ombre.

L'un pénétré d'un amour tendre, muet, discret, plein d'abnégation et de dévouement.

L'autre brûlant d'une passion orageuse qui s'irrite contre les obstacles, qui va où l'ardeur du sang le pousse, même à travers les crimes !

Oh ! souvenirs émouvants ! étrange contraste ; ange et démon, que de consolations, que de déboires je vous dus !

Le prince me reconduisit jusque chez moi. Nous nous séparâmes à la porte. Je regagnai ma chambre et mon lit, où je ne dormis pas plus que la nuit précédente, tant je me [illegible] singulièrement émue de tout cela. C'était ma première [illegible] elle était semée de nombreux incidents ; [illegible]

[illegible] l'explication de ce qui s'était passé chez le devin [illegible]

Ce devin [illegible] un de ces vieux juifs cosmopolites qui ont couru les quatre coins de l'univers. Je ne puis [illegible] véritable [illegible] et [illegible] de bonnes raisons pour cela ; tout ce qu'il a prédit est arrivé [illegible] que je lui dois la vie. Il avait [illegible] Victor-Amédée ses guerres, ses irrésolutions [illegible] événements de son règne [illegible] Mais il le [illegible] l'avantage en lui disant :

— Il est des [illegible] Nous [illegible] vous les [illegible] Une grande partie de ces faits se [illegible] que vous devez aimer [illegible] Sa [illegible] même de vous [illegible] que je la vois [illegible] lui parle [illegible] ce qu'il faudra savoir.

L[illegible] était encore assez [illegible] pour [illegible] Il [illegible] de ce sentiment [illegible] son cœur il lui sembla que [illegible] désir d'amour [illegible] assurer. Il me demanda donc de le suivre, ainsi que je l'ai raconté tout à l'heure. Le [illegible] la personne [illegible] aussi que nous [illegible] serait [illegible]

[illegible] qui m'attendait [illegible]

[illegible] Maman, me [illegible] de la [illegible] Son Altesse [illegible] jolie petite boîte en filigrane d'or, entourée de pierreries et doublée de cristal de roche. Elle était suspendue à un anneau et à une chaîne d'un métal perdu, brillant comme de l'acier poli. C'était un présent du juif pour y enfermer ma poudre et l'avoir toujours à mon cou. Ce bijou était d'une ancienneté sans date, et des plus rares qui se puissent voir.

Je l'ai encore ; il ne m'a point quittée depuis.

XXII

Quelques jours après son retour à Turin, Victor-Amédée eut la preuve de la perspicacité de M. d'Avaux. Il sut qu'on avait épié ses actions, qu'on connaissait ses rapports avec le roi Guillaume d'Angleterre et avec l'électeur de Bavière également. Son ambassadeur à Venise lui fit part d'un de ses entretiens avec M. d'Avaux, entretien dans lequel ce dernier lui avait rendu compte, jour par jour, de ses démarches, qu'il supposait si cachées, preuve que le seigneur Contarini était bien informé. L'ambassadeur ne lui dissimulait pas, en même temps, qu'on avait de profondes méfiances à la cour de Versailles et qu'il aurait beaucoup à faire pour les détruire. Il devait s'attendre à des demandes exagérées et s'apprêter néanmoins à y satisfaire s'il ne comptait pas rompre entièrement.

Ceci devenait grave.

Déjà, pour donner un gage de tranquillité à Louis XIV, le duc avait recommencé, contre les Vaudois ou Barbets, la guerre impolitique et impopulaire dont son père avait vu les abus ruineux. Ce prétexte, car c'en était un véritable, lui fournit le moyen de lever des troupes et d'armer des sujets sans donner à son puissant voisin le sujet de se plaindre.

Il avait, depuis longtemps, en vue de lui reprendre Pignerol et Casal. Il n'en cherchait que l'occasion, et s'efforçait de la faire naître sans avoir l'air de la chercher.

De son côté, Louis XIV, qui ne connaissait pas encore son jeune allié, croyant sa domination [illegible] se contentait d'étendre sa griffe de lion vers les États qu'il [illegible] pour les saisir plus tard peut-être. Il croyait avoir affaire à un homme de vingt ans sans expérience, sans talent. L'affaire de Venise lui donna à réfléchir ; il commença à examiner de plus près, et ses ambassadeurs reçurent des ordres sévères pour surveiller M. de Savoie et ses desseins.

Celui-ci ne s'endormait point en sachant Casal, la plus forte position de l'Italie, entre les mains du roi de France, et sous le commandement de M. de Tessan, homme aussi brave qu'habile.

Casal avait été vendu au roi par le duc de Mantoue, prince fainéant et voluptueux. Il eût vendu de même le reste de ses États pour satisfaire à ses plaisirs et à ses maîtresses, lesquelles étaient de la pire façon et tout à fait indignes de lui.

Victor-Amédée eût bien voulu s'emparer de ce gâteau, mais les forces lui manquaient. Il n'était encore sûr de rien avec l'empereur et les [illegible] et il ne songeait [illegible] de [illegible] la [illegible] et d'un secours [illegible] Aussi se [illegible] choses avant de se brouiller sans retour avec l'oncle de la duchesse qui pouvait si facilement l'anéantir.

Sa prudence éclata ici.

Le maréchal de Catinat commandait pour le roi en Dauphiné et dans les Cévennes. Il écrivit à M. de Savoie et lui témoigna le désir de le voir et de s'entendre avec lui sur bien des choses. « Non pas de la part de son maître, lui disait-il, mais de lui seul [illegible] et dans la joie de connaître un prince de si belle espérance. »

M. de Savoie [illegible] Madame sa mère et lui demanda si elle ne serait pas bien aise de recevoir à Turin M. de Catinat.

— [illegible] Vous donc venir.

— Peut-être, madame ; mais le connaissez-vous ?

— Je ne le connais pas. Lorsque j'étais à la cour de France, M. de Catinat ne marquait point. C'était un petit gentilhomme parvenu par son mérite.

— Je souhaiterais beaucoup de petits gentilshommes semblables à mon service. S'il vient [illegible] sa visite sera [illegible] car j'en attends une [illegible] temps [illegible] de mon cousin Eugène, qui [illegible] en Hongrie et qui sera le premier [illegible] si bien le [illegible]

— Mon fils, prenez garde ! Il [illegible] proverbe de mon [illegible] qui m'a [illegible] qui trop embrasse mal étreint.

Le prince sourit [illegible] tout [illegible] cependant quand il ne lui convenait pas de le faire. Madame Royale raconta

devant moi ses inquiétudes à ma belle-mère : je sus ainsi la chose d'origine, et je me réjouis fort de voir le maréchal et le prince Eugène avec lequel j'avais fait connaissance à son dernier voyage, et qui me semblait un prince fort distingué. Quant au maréchal, il me parlerait de la France, de mes parents, de la cour, de tout ce que j'avais aimé et que je regrettais encore.

Sur ces entrefaites, un matin que je jouais avec mon petit Michon, il me demanda tout à coup si le comte et moi ferions bientôt à M. Petit la visite que nous lui avions promise.

— Pourquoi cela, petit Michon ? Nous n'y avons plus pensé, je l'avoue.

— Parce que M. le curé veut vous préparer une collation friande et que j'en prendrai ma part.

— C'est donc toi qui es pressé ?

— C'est moi, et puis c'est aussi cet abbé Alberoni qui doit faire les chatteries et les bonnes choses. Il vient chaque jour chez M. le curé et lui demande quand cela sera décidé, parce que c'est, dit-il, le chemin de la fortune qui s'ouvrira devant lui.

— Le chemin de la fortune s'ouvre donc par une porte de sucre et de biscuit ? m'écriai-je en riant.

— Je ne comprends rien à cet homme-là, madame ; il fait des thèses et des discours auxquels on ne voit pas clair. C'est le fils d'un jardinier, assure-t-on, et il parle de devenir premier ministre. Un devin le lui a annoncé et il y croit.

— Compte-t-il donc être premier ministre de M. le duc de Savoie ?

— Bah ! c'est trop peu de chose ! Il sera, dit-il, premier ministre d'un grand royaume.

— Je ne soupçonne pas trop, alors, en quoi notre collation et notre présence peuvent le servir.

— Enfin, madame, il ne rêve qu'à cela. Il vit tout seul dans sa chapelle, et il invente des plats nouveaux tous les matins, afin d'en composer dont Vos Excellences soient satisfaites.

Je parlai, le soir même, chez Son Altesse, de mon petit Michon, qui y était fort connu, ainsi que de l'abbé Alberoni et de ses friandises. Madame Royale était gourmande ; depuis qu'elle ne s'occupait plus du gouvernement, elle avait de grandes séances avec ses officiers et ses marmitons. Elle se mit à rire de cet abbé et de ses préparatifs de fourneaux.

Madame Royale était simple et fuyait souvent les exigences de son état pour vivre en particulière. Elle aimait fort les apartés avec ses favoris et ses favorites. Tant qu'elle fut régente, elle sacrifia ce goût. Mais, depuis son *abdication*, elle s'en dédommageait.

— L'abbé Petit n'a-t-il pas une maison des champs ? demanda-t-elle à madame de Verrue.

— Oui, madame, il en a une charmante, où se trouvent quantité de tableaux et de curiosités. Elle est tout près de celle de mon fils.

— Eh bien, *comtesse*, prévenez votre Michon que, mardi prochain, nous irons tous nous promener de ce côté, que je me reposerai à sa villa, et que, s'il s'y trouve quelque collation préparée, je ne refuserai pas d'y faire honneur.

Je ne fus point surprise, madame Royale faisant souvent de ces promenades. Ma belle-mère et moi nous en avions la jouissance que la cour recherchait fort. Bien qu'elle n'eût plus de pouvoir établi, elle en avait encore un très réel sur l'opinion de son auguste fils. Il se faisait un devoir de lui être agréable, et lui refusait peu de choses en ce qui concernait les faveurs de cour. Quant au gouvernement, il écoutait ses conseils, mais il se réservait d'en être le juge, et ne faisait que ce qu'il lui convenait de faire, sans jamais en rendre raison.

Le curé fut prévenu dès le lendemain, et, au jour désigné, il nous reçut avec sa bonté et sa modestie ordinaires. Alberoni se distingua. Nous ne le vîmes qu'après la collation, au moment du fruit ; il vint recevoir les compliments de Son Altesse et rechauffer ses espérances d'avenir. Madame Royale, instruite par moi, le fit causer. Elle se plut à l'interroger et à l'entendre. Il avait infiniment d'esprit, du [illegible] fin et du plus bouffon ; en sondant son regard, on y trouvait une profondeur inattendue, que cette folle enveloppe cachait au vulgaire.

À l'âge que j'avais alors, je n'en vis pas davantage, je le pris pour un Pasquin. Plus tard, lorsqu'il se fit connaître et qu'il parvint à une autre situation, je me rappelai les particularités de cette première entrevue.

Madame Royale prit plaisir à lui faire raconter sa vie et ses projets. Il lui dit tout net qu'il était fils d'un jardinier de Parme, et qu'il avait désiré monter très haut, dès l'âge le plus tendre.

— J'ai pris le petit collet pour abandonner mon sarreau de toile ; il ne m'aurait pas introduit, madame. Mon père et ma mère me traitaient de fou ; mais, si je n'étais l'abbé Alberoni, si au lieu de greffer des poiriers je n'avais su inventer des sauces, je ne serais pas aujourd'hui aux pieds de Votre Altesse royale, à la remercier de ses bontés, à lui en demander la continuation et la suite. Voilà ce que c'est que l'habileté.

— Vous avez raison, l'abbé, tout cela est juste ; mais je voudrais savoir, pour vous bien servir, ce que vous comptez être un jour.

— Hélas ! madame, premier ministre, rien que premier ministre, répliqua-t-il d'un air humble et soumis.

— De mon fils ?

— Oh ! non, madame, d'un plus grand potentat. Soit l'Empereur, soit le roi de France, ou le roi d'Espagne, je ne sais pas.

— Ah ! vous n'avez pas encore choisi, je comprends. Mais ne trouvez-vous pas le saut bien grand de votre canonicat à une semblable position ? N'y a-t-il point des échelons pour y arriver ? et quel est celui que vous désirez choisir en ce moment ?

— Ah ! madame, le plus difficile, car c'est le premier.

— Ne peut-on vous aider ? Voyons, je vous promets de parler au duc.

— Au duc de Parme ? demanda-t-il vivement.

— Ah ! il s'agit du duc de Parme ? Je serai peut-être moins puissante. Pourtant, je tâcherai.

La princesse riait fort en lui parlant, et le fin compère comprit qu'il pouvait oser.

— Le canonicat de Son Excellence est un bon petit poste, madame ; on y gagne sa vie à ne rien faire, que dire quelques prières bien douces et bien faciles ; on y chante vêpres, seul avec son clerc ; on y dit la messe devant trois vieilles femmes et leurs chiens de Bologne, et l'on s'en va tout doucement au paradis, escorté des regrets de ses voisins, à qui l'on donne un joli repas chaque semaine sans se gêner. C'est un bénéfice enviable de toutes les façons, excepté...

— Excepté pour les premiers ministres en herbe, je le comprends. Ensuite ?

— Ensuite, madame, puisque Votre Altesse daigne comprendre si vite, elle comprendra bien aussi que je voudrais sortir de là.

— Parfaitement.

— J'ai deux ambitions, madame : celle d'être premier ministre, qui ne peut pas me manquer, et celle de me promener dans les rues de Parme dans le carrosse de monseigneur l'évêque ; c'est par celle-ci qu'il faudrait commencer.

— Voulez-vous que je demande à monseigneur de Parme de vous promener en carrosse dans la ville de Parme à ses côtés ? Je ne vous promets pas de l'obtenir ; car il faut une raison à cette promenade.

— Aussi je la trouverai, si madame a l'extrême bonté de m'écouter jusqu'au bout. Il vaque un office de chapelain dans sa maison ; si je puis avoir cette place, le premier échelon est franchi, et je tiens mon rôle de premier ministre.

— Si j'étais la duchesse de Parme, je vous la donnerais ; la duchesse de Savoie ne peut que vous promettre de la demander dès demain. Ainsi fit-elle. J'espère que monseigneur de Parme ne me refusera pas ; il a de l'esprit, il aimera un homme d'esprit, se présentant comme vous, j'en suis sûre. L'abbé, vous serez chapelain.

— Que Dieu vous entende et vous bénisse, madame la duchesse ! Vous aurez commencé une belle fortune et vous n'aurez pas à vous en repentir.

Il accompagnait ces paroles de mille grimaces et de mille singeries, dont la compagnie se pâmait, Son Altesse plus que personne. Elle en raffola sur le champ ; elle lui fit répéter ses folies, et rit aux larmes de la composition de sa maison et de son gouvernement quand il serait premier ministre. S'est-il souvenu de cette journée lorsqu'il l'est devenu tout de bon ? J'ai souvent eu envie de le lui demander.

Madame Royale fit écrire à l'évêque de Parme, qui donna la place de chapelain à Alberoni et commença ainsi son élévation.

Avant de partir, celui-ci vint saluer madame [illegible], ma belle-mère et moi. Il nous envoya de [illegible] excellentes conserves, et cela jusqu'au jour où il quitta l'Italie. Je me suis toujours étonnée qu'il ait pu arriver à la grandeur, étant si reconnaissant. D'ordinaire, la première condition, c'est d'être ingrat envers ceux qui nous ont servi.

XXIII

J[illegible] bien [illegible] des autres. Il est temps de retourner aux miennes et de vous [illegible]. J'ai vu tout ce que je viens de raconter [illegible] beaucoup d'autres choses [illegible] à ce que j'ai [illegible]. Quant aux secrets de [illegible]

mes ... de les rappeler, il m'est doux de les tracer sur ce papier, confident muet et fidèle, qui ne gronde pas, qui ne me fait aucun reproche, qui accueille tout de la même façon, et qui ne me trahira pas, de mon vivant, du moins. S'il me trahit après ma mort, je ne serai pas là pour le savoir, et je me soucie assez peu de la postérité : je n'y crois point.

D'ailleurs, ces pages tomberont peut-être entre les mains d'un bon cœur, d'un charmant esprit qui saura deviner pourquoi je les ai tracées, qui appréciera les sentiments et les idées de la pauvre créature dont les fautes n'ont jamais fait de mal qu'à elle-même. Cette idée m'est douce ; je voudrais connaître cet ami futur que le ciel me destine, je le bénis d'avance et je lui dis : Merci à vous qui apprendrez aux autres à me mieux connaître ; à vous qui direz aux siècles futurs que *la dame de volupté* ne fut ni ambitieuse ni avide de richesses ; elle fut tendre, elle fut malheureuse, souvent, bien qu'on en ait pu penser ; et si Dieu eût donné au comte de Verrue le même cœur qu'à elle, ils eussent offert un modèle et un exemple aux époux de ce monde ; je l'ai déjà répété, et je pourrai bien le répéter encore.

Je n'ai pas besoin de dire qu'après le séjour à la campagne notre bonheur fut très grand et très complet. Madame de Verrue ferma les yeux ; elle feignit de ne s'apercevoir de rien et n'entra plus ni chez son fils ni chez moi sans nous avoir fait prévenir.

L'abbé de la Scaglia était absent pour quelque mission ; madame Royale lui en donnait souvent ; elle le tenait en grande estime et le chargeait de beaucoup de secrets. Nous étions calmes et tranquilles, mon mari et moi ; nous tâchions de ne point montrer notre tendresse et d'être ensemble devant les autres comme auparavant. C'était le plus difficile.

Ma belle-mère voyait moins son fils ; elle affectait une froideur sévère, espérant le ramener ainsi et le conduire à l'amende honorable. Il commençait à trembler, en effet, loin de moi ; mais dès que je paraissais, dès que mon regard rencontrait le sien, il reprenait du courage et de l'espoir. Nous allions partout ensemble ; nous retournions souvent à notre chère villa et à la chambre en point de Hongrie. Nous nous rappelions sans cesse ces premiers moments de bonheur, et nous en croyions la durée éternelle. Un événement très naturel, qui d'ordinaire comble de joie les familles, et qui pour nous était la révélation publique de notre union renouvelée ou plutôt formée, vint redoubler nos embarras.

Il fallait l'avouer à madame de Verrue. Nous n'avions point dérobé ce pauvre petit ; c'était l'enfant de notre amour, nous étions heureux de l'avoir ; encore fallait-il qu'il fût reçu par son aïeule comme une bénédiction du bon Dieu qu'il était pour nous tous, et je ne savais trop si elle y consentirait.

Nous le cachâmes tant que cela fut possible. Une fille coupable d'une faute ne prend pas des précautions plus minutieuses. Ma souffrance me trahit. Madame de Verrue devina tout à ma pâleur et à mes incommodités continuelles. Chaque fois qu'elle me regardait, je rougissais. Mon mari rougissait davantage encore ; il détournait la tête et levait le siège. Il craignait les explications. Je ne tardais pas à le suivre ; j'en avais aussi grand'peur que lui.

Un jour, comme j'étais déjà dehors, madame de Verrue me rappela. Je n'osai pas aller plus loin ; je sentis qu'il fallait revenir et que le moment de la révélation arrivait. Ma belle-mère me rappela encore ; je retournai vers elle. Son regard me creusa avec un éclair de haine, et sans préambule elle me dit :

— Vous êtes grosse, madame ?

Je ne répondis point ; tant la déclaration à brûle-pourpoint me semblait brusque.

— Quand donc le comptez-vous avouer ? quand donc comptez-vous en faire part à Leurs Altesses ? Est-ce que vous prétendez vous cacher, par hasard ?

— Madame...

— Tout ceci est très ridicule, je vous en avertis. Après vous être comportée avec moi, avec mon fils, d'une façon inqualifiable à votre âge ; après avoir mené une existence qu'une ... désavouerait certainement, ne voulez-vous point faire la prude et dissimuler ce qui s'en est suivi ? Voilà une belle modestie vraiment ! Comme si vous ne deviez pas être fière de donner un héritier à la maison de Verrue ! A quoi seriez-vous bonne sans cela ?

Je me relevai lorsque je m'entendis injurier ainsi.

— Ne suis-je pas mariée, madame, s'il vous plaît ? En quoi ai-je manqué à la modestie ? En quoi ai-je montré des façons d'effrontée ? Si je donne un héritier à la maison de Verrue, il me semble que je suis de la maison d'Albert et que...

— La maison d'Albert ! s'écria-t-elle, enchantée d'avoir trouvé un sujet nouveau de m'humilier. Vraiment, la maison d'Albert ? Ah ! vous croyez que cela se ressemble ? qu'est-ce donc que la maison d'Albert ? D'ailleurs, est-ce une maison et dans pareille classe, donne-t-on ce nom aux familles ? Votre grand-père était un fauconnier, ma belle demoiselle de Luynes ; votre aïeul était moins encore, apprenez-le, si vous l'ignorez, et chacun sait ce qui a fait de ce fauconnier un duc, n'en pouvant faire un gentilhomme.

— Alors, madame, repris-je, toute pâle de colère, pourquoi la petite-fille de ce fauconnier a-t-elle été arrachée à son pays, à cet hôtel de Luynes où l'on vit si heureux, à cette famille que tant de respects entourent, pour venir souffrir auprès de vous ? Pourquoi l'héritier de la maison de Verrue est-il devenu mon mari ? Ce n'est pas ma dot qui vous a tentée, je n'en ai point reçu. Ce n'est ni ma beauté, ni le charme de mon esprit ; à treize ans, on n'a ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, vous ne me connaissiez pas. Qui donc vous a pu conduire à une alliance avec ce duc de Luynes, qui n'est pas gentilhomme et que vous méprisez tant ?

L'étonnement tua chez madame de Verrue la colère. Dans le premier moment, elle me laissa dire, parce qu'elle ne comprenait point mon audace. Soumise jusqu'ici, je me relevais pour la première fois. J'étais la mère de l'aîné de sa maison en ce moment ; j'étais la femme du comte de Verrue, et non une étrangère que l'on peut impunément offenser. Elle pressentit un adversaire qu'elle aurait de la peine à vaincre, et dès lors ma perte fut jurée, je n'en doute pas. Cependant, elle voulut combattre et ne pas me quitter sans avoir épuisé tout son fiel.

— Si je vous avais connue, madame, si j'avais prévu ce que la fille de treize ans deviendrait plus tard, vous ne seriez point ici, je vous le jure. Mais je crus cet abbé de Léon, confiante en son amitié, désirant surtout assurer le bonheur d'un fils que j'aime par-dessus tout. J'ai consenti à vous recevoir ici, en mendiante, vous venez de le dire, à vous tout donner, n'exigeant en échange que votre jeunesse, votre vertu, votre beauté pour l'héritier d'une des plus vieilles maisons de l'Italie, me disant, pour excuser la mésalliance, que le comte de Verrue était bien assez grand seigneur pour faire une grande dame sans le secours de sa noblesse à elle, et qu'il était plus noble de tout offrir sans rien recevoir. Puisque vous le demandez, voilà pourquoi je vous ai prise, madame, et pourquoi vous m'insultez aujourd'hui, en reconnaissance de mes bontés.

J'étais retombée sur mon siége, suffoquée par la rage, par l'impuissance, par toutes les passions contenues et dans l'impossibilité d'éclater.

Elle eût continué ainsi deux heures, que je n'aurais pas répondu davantage ; j'étouffais, je me sentis mourir. Elle n'eut aucune pitié de moi, se levant, au contraire, et enchantée de m'avoir réduite au silence, elle me fit une révérence ironique en me disant :

— Je vais vous envoyer vos femmes pour délacer votre corps de jupe, madame, et je vous engage à n'en plus porter. Cela devient inutile, je sais tout.

Marion et Babette, qu'elle fit mander en me quittant, accoururent, poussant des cris et des exclamations sans fin. Marion alla chercher M. de Verrue dès que je fus reconduite à mon appartement, en lui annonçant que la méchante douairière nous allait tuer, mon enfant et moi, s'il n'y voulait mettre ordre.

M. de Verrue se lamenta fort ; mais il n'était point homme à mettre ordre à rien en face de sa mère. Il se trouva très empêché entre nous deux. Je lui déclarai que je ne resterais pas une heure de plus en son palais, après le traitement que j'avais reçu ; que j'allais écrire à ma famille, et prier mon père de me venir chercher.

— J'attendrai son arrivée en quelque couvent, ajoutai-je ; il serait peu séant que j'habitasse cette maison, où madame votre mère m'a reçue par charité. Les filles de duc et pair de France n'endurent point de pareils traitements.

— Et moi ! et moi ! que deviendrai-je ? répétait-il en pleurant ; et mon fils ?

— Vous, monsieur, vous aurez madame votre mère pour vous consoler. Quant à votre fils, soyez tranquille, je vous le renverrai dès que j'aurai pu m'en débarrasser.

Ma furie était semblable à la malédiction de l'Écriture, elle allait jusqu'à la troisième génération. M. de Verrue se jeta à mes genoux, il me supplia, il me demanda pardon, il pleura, il baisa mes mains, il parvint à toucher mon cœur qui l'aimait ; je le baisai à mon tour, je mêlai mes larmes aux siennes, je lui pardonnai, je pardonnai à son fils ; mais, à l'endroit de la douairière, rien ne pouvait m'apaiser.

Il fallait lui signifier sur-le-champ qu'elle eût à chercher un autre logis, qu'elle nous laissât libres *chez nous* et ne nous embarrassât pas davantage de sa présence et de sa domination.

Mon mari serait plutôt mort que de faire une semblable levée d'armes ; il se remit à pleurer de plus belle et à me supplier sur tous les tons. Je ne me laissai point attendrir, et tout en l'embrassant, je lui répétais :

— J'en suis aussi désolée que vous, ce n'est pas ma faute ; il faut choisir entre nous deux : si elle reste, je sortirai

Après cette scène, je m'endormis fatiguée que j'étais. M. de Verrue ne se vit pas d'autre refuge que notre bon abbé Petit ; il n'espéra qu'en lui seul, et, dès que j'eus fermé les yeux, il courut chez lui, trouvant cette manière plus courte et plus sûre que de l'envoyer chercher. Le curé écouta tout, il se doutait de cette situation. Il connaissait depuis longtemps madame de Verrue, il m'avait devinée, il prévoyait cette zizanie et s'était préparé à la combattre.

— La personne à employer dans tout ceci, c'est madame Royale, dit-il. Elle seule aura le pouvoir et la volonté de dominer madame votre mère. Elle seule entrera dans les sentiments de madame votre femme, sa compatriote et la fille d'une maison qu'elle a toujours honorée de ses préférences. Allez près de la princesse, monsieur, ou, si vous ne vous en sentez pas le courage, j'irai pour vous. Je vous l'offre de grand cœur.

Mon mari accepta avec reconnaissance, avec bonheur ; il remit tous ses pouvoirs à l'excellent prêtre, qui, en le quittant, s'en alla droit au palais avec sa simplicité habituelle, avec ses modestes habits et son placide visage, bien plus connu des malheureux que des riches. Aussitôt qu'elle sut qu'il était là, madame Royale donna ordre de l'introduire, elle qui refusait souvent les dames et les seigneurs les plus brillants.

M. Petit s'exprima, comme toujours, en fort bons termes. Il raconta à Son Altesse la révolution intestine arrivée chez nous, il lui exposa la position que me faisait madame de Verrue et la supplia d'apaiser la tempête qui, sans elle, menaçait de tout bouleverser.

La duchesse connaissait ma belle-mère. Elle ne s'étonna point ; elle promit à l'abbé Petit de s'intéresser à sa demande, et, comme elle me supposait la plus facile à séduire, elle voulut commencer par moi.

Sans s'inquiéter des façons ni de l'étiquette dont elle faisait bon marché depuis la fin de la régence, elle prit son écuyer, une demoiselle suivante, et vint chez moi tout de suite, en carrosse de ville.

Je ne l'attendais pas, on le pense bien ; je dormais encore.

Elle ne souffrit pas qu'on m'éveillât, et voulut, au contraire, m'éveiller elle-même. Jamais surprise n'égala la mienne, lorsque je la vis auprès de mon lit ; j'en perdis la parole.

— C'est bien moi, dit-elle en riant ; ne soyez point si étonnée. Nous allons causer un peu ensemble, si vous voulez m'entendre, ou plutôt si vous le pouvez ; on dit que vous êtes malade, cela ne sera rien, je l'espère.

Elle ne souffrit point que je me levasse et s'installa auprès de mon lit. Avec son charmant esprit et toute sa bonté, elle me fit raconter ma situation, mes douleurs, mes colères, mes résolutions de quitter la maison de mon mari si ma belle-mère persistait à y demeurer avec nous. Il ne me fallait point être priée pour jeter tout mon feu.

— Vous connaissez ma mère, vous, madame, m'écriai-je ; vous connaissez le duc de Luynes, et vous savez si leur fille est venue en ce pays comme une mendiante !

La princesse m'écouta avec patience, sans m'interrompre. C'était le seul moyen d'obtenir sur moi quelque empire.

Lorsque j'eus terminé, elle reprit mon discours d'un bout à l'autre, et jeta bas mes raisons une à une. Elle me représenta mes torts, tout en ne cherchant point à excuser ceux de la comtesse ; elle me parla de mon mari, de mon enfant, de ma renommée, de tout ce qui pouvait m'émouvoir.

J'y fus d'abord insensible ; mais, comme elle insistait avec une véritable tendresse, je m'y laissai prendre, et m'attendris. Elle en profita pour m'arracher la promesse que je ne partirais point et que je ferais avec madame de Verrue comme s'il n'était rien advenu.

Je ne sais ce que madame Royale dit à madame de Verrue, mais elle la calma tout à fait. Depuis lors, nous n'avons plus eu aucune discussion ; elle m'en a bien plus détestée pour cela, et elle s'est bornée à se venger sourdement.

Elle agit avec une finesse et une adresse si supérieures, en me cajolant et en cajolant son fils, qu'elle reprit en fort peu de temps tout son empire. Elle le retint *sous sa loi*, ainsi que disent les poètes, d'abord, en flattant le sentiment qu'il me portait, ensuite en l'inquiétant sur celui que je lui portais moi-même.

Il fut donc successivement, et suivant la volonté de sa mère, tendre, empressé, confiant et jaloux. Il fut mon amant d'abord, mon mari ensuite, mon ami jamais. Elle tua dans son cœur cet attachement qui survit à tout, en lui inspirant peu à peu des craintes sur mon caractère, en me peignant — et cela avec des nuances et des précautions infinies, — en me peignant, dis-je, comme une étourdie, une folle, une visionnaire d'amour-propre, enragée de domination, n'aspirant qu'à l'humilier [illegible] à faire tout ployer sous ma volonté.

Il en résulta qu'après les premiers moments passés, il n'eut plus d'amour, il n'eut plus rien. [illegible] devins, non pas odieuse, ce serait trop dire, cela aurait dépassé, sans l'atteindre, le but de la douairière, mais complètement indifférente. Il ne vit en moi qu'une femme portant son nom, tenant sa place à table et près des princes, assez belle et assez spirituelle pour ne pas blesser sa vanité de mari, mais incapable de rien autre chose, et un véritable zéro pour la fortune et la gloire de sa maison.

Mes belles espérances s'envolèrent une à une ; car, moi, je l'aimais toujours, mais je l'aurais aimé bien davantage encore s'il l'eût voulu, car il fût demeuré le seul amour de ma vie, en dépit des apparences, en dépit de mes fautes et de mes erreurs. Il aurait fallu rester forte ; hélas ! je ne l'étais point.

Voilà ce que madame de Verrue a fait de nous deux, et les voies qu'elle a préparées à la séduction qui marchait vers moi. Ah ! les belles-mères, Dieu vous en garde !

XXIV

On le voit, M. de Verrue fut bien vite rentré sous la férule de madame sa mère. Malheureusement, mon enfant ne vint pas à terme. J'accouchai dans de grandes douleurs à cinq mois, sans imprudence, sans provocation, simplement, dit le médecin, parce que je n'eus pas la force de le porter davantage.

Ce fut un grand malheur, je le répète ; si j'avais pu avoir un fils, ma belle-mère eût perdu tout son pouvoir sur mon mari, j'étais puissante. Sans lui, je fus vaincue, l'habitude de l'esclavage l'emporta.

Je cherchais à m'en consoler par les distractions. Je hantais fort les bals et les fêtes ; j'allais à tous les cercles, et je fis constamment la cour à Leurs Altesses pour fuir ma maison, où je ne trouvais que des ennuis. M. de Savoie commençait à me regarder de plus près encore. Il vint même deux ou trois fois me surprendre à la campagne, lorsque par hasard, je m'y retirais pour prendre un peu de repos.

On en parla sourdement ; mais le soin que je mis à n'y point répondre fit tomber ces rumeurs dès l'abord.

Un jour que j'étais assise dans un salon où passait fort peu de monde, je me jouais avec un petit singe qu'on avait donné à madame Royale et qui était le plus joli du monde ; j'entendis auprès de moi le bruit que faisait le prince de Carignan, lorsqu'il désirait qu'on le regardât.

Je me retournai aussitôt ; il me fit signe de venir m'asseoir sur un canapé dans une manière de niche, avec des glaces, et, là, notre conversation muette commença.

Il s'agissait de son auguste cousin, et il voulait m'entretenir de l'amour qu'on lui supposait pour moi, et, comme je m'écriai que cela n'était point vrai, il tapa du pied avec impatience. Il me répéta que cela était très sûr et qu'il le savait bien.

— Non, monsieur, répétai-je à mon tour.

— Son Altesse vous aime, écrivit-il très vite, je le sais ; mais, si vous êtes sage, vous ne l'écouterez point, et vous lui montrerez que vous n'entendez point manquer à votre mari. Il faut, madame, rester dans l'ordre ; sans quoi on est toujours malheureux. C'est un homme voué aux réflexions forcées qui vous donne ce conseil. Suivez-le.

— Monsieur, soyez tranquille, répondis-je ; je veux rester fidèle à M. de Verrue, non seulement par devoir, mais encore par amitié.

— Alors tout est bien, et je suis tranquille, en effet.

— D'ailleurs, M. le duc de Savoie a une épouse aussi jeune et plus belle que moi ; il doit l'aimer sans doute, et il l'aime : pourquoi aurai-je la hardiesse de croire qu'il puisse tourner les yeux de mon côté ?

Le muet secoua la tête et traça dans son langage extraordinaire et figuré deux ou trois lignes où il disait que les plus beaux fruits d'un arbre semblaient toujours être ceux que l'on ne pouvait pas atteindre.

Cet illustre muet me portait un intérêt véritable ; plus tard, il me rappela ces avertissements ; je me les rappelais bien sans lui ; ils ne pouvaient plus servir à rien, hélas !

Victor-Amédée ne me dit pas un seul mot que je ne pusse entendre. Mais il prit l'habitude de partager mon jeu et de s'asseoir auprès de moi, de me faire demander de mes nouvelles par ses gentilshommes lorsque je manquais un jour à me trouver au cercle de Leurs Altesses. Cela n'eût guère marqué que [illegible] et les courtisans au nez fin, les autres y pouvaient [illegible] un attrait d'esprit ou une envie d'être agréable à [illegible] sa femme, qui me voulait traiter en amie et en compatriote. Je ne m'y trompai point, je m'écartai peu à peu.

Le prince [illegible] demanda tout haut à madame de Verrue [illegible] ne manqua pas [illegible] belle occasion de noter mes caprices

mon humeur désagréable, et la peine qu'elle avait à vivre avec moi.

Madame Royale n'était pas présente ; sans quoi, elle n'eût pas osé parler ainsi devant elle, qui savait le fond des choses. Le duc n'essaya pas de me défendre ; il avait trop de finesse déjà.

Le lendemain commençait la semaine sainte, époque à laquelle tout le monde s'enferme en des couvents, ou fait la retraite chez soi en passant la moitié de son temps dans les églises. Les offices et les vêpres durent fort tard. Chacun a une lanterne ou une chandelle allumée pour lire ses prières ; mais, au moment de sortir, on les éteint toutes en même temps ; il en résulte une obscurité et une infection incroyables.

De bonnes âmes restent à prier dans ces ténèbres, ou bien des âmes tendres en profitent pour se réunir et se faire, au pied des autels, des serments clandestins qui n'en sont pas mieux gardés pour cela. Le jeudi saint surtout, les chants se prolongent infiniment, et, là, on veille toute la nuit près du saint tombeau.

J'étais triste et je voulus aller prier à mon tour, accompagnée seulement de mes gens et de Marion, qui, pour ce jour-là, devint tout à fait demoiselle suivante, car je n'emmenai qu'elle. Nous allâmes dans une chapelle appartenant à la maison de Verrue, où il n'y avait personne, à ce que nous croyions, du moins. Le confessionnal de ma belle-mère s'y trouvait ; il était placé dans la partie la plus obscure. Elle ne supportait pas qu'on la vît agenouillée, même devant le représentant de Dieu.

J'allai me placer dans le fond et je me mis à prier, Marion un peu éloignée de moi. J'étais tout à côté du confessionnal, enfoncée dans mes patenôtres. J'entendis quelqu'un venir, mais je n'y pris pas garde, et, sans retourner la tête, j'aperçus une robe noire semblable à celle d'un pèlerin ou d'un moine qui passait fort vite.

Il y en avait tant aux églises ce jour-là, que cela n'avait rien d'extraordinaire. Au bout d'un instant, une voix sembla sortir du confessionnal qui me fit peur, et j'allais crier, lorsque cette voix me dit :

— Ne craignez rien et écoutez-moi. Il s'agit de vos intérêts.

Je me retournai pour tâcher de voir qui me parlait ainsi ; mais tout était si sombre, que je ne distinguai rien. C'était effrayant.

— Vous êtes malheureuse, reprit-on ; vous avez une méchante belle-mère.

Je ne répondis rien, je pensai que c'était là son confessionnal et qu'elle y pourrait bien être cachée, elle ou quelqu'un chargé de m'épier de sa part.

— Vous vous défiez de moi, vous avez tort ; je suis un ami. Si vous le voulez, le bonheur peut vous être rendu.

J'ouvris l'oreille un peu plus grande, mais je ne répondis toujours pas.

— Vous pouvez vous débarrasser de ce Verrue et trouver un meilleur sort, ajouta la voix mystérieuse.

— Oui-da ! répliquai-je en colère et plus vivement que je n'aurais dû, je ne veux point me débarrasser de mon mari.

— Quoi ! vous l'aimez ?

— Je l'aime, certainement, je l'aime ; et qui est-ce qui en doute ?

— Ainsi, vous ne permettriez pas qu'on vous aimât ?

— Je donne toute permission de prendre de l'amour, à condition que je ne le devrai point rendre.

— Comment ! si un galant, riche, puissant, jeune, amoureux, venait vers vous, vous le repousseriez ?

— Je ne sais qui vous êtes ni pourquoi j'ai la faiblesse de vous répondre. Je devrais vous faire prendre par mes gens et mettre hors de cette chapelle, qui appartient à mon mari, et où vous n'avez pas le droit d'entrer.

— Soyez cruelle jusqu'au bout, [illegible] le, et vous vous en repentirez après.

Cette assurance me donna à penser que cet inconnu pouvait bien être M. de Savoie lui-même, qui me voulait sonder, et qu'en le faisant mettre dehors, j'allais amener un événement qui me conduirait ensuite plus loin que je ne voudrais et qu'il ne faudrait pour la [illegible] de ma maison. Je me décidai donc à lever le siège sans rien ajouter davantage.

L'homme du confessionnal s'en aperçut et s'empressa [illegible]

— De grâce ! restez encore, je n'ai pas tout dit.

— J'en sais assez, j'en ai trop entendu.

— Non, un instant, je vous en supplie ! ne me laissez pas ainsi.

— Je ne parle pas à des inconnus, à des malfaiteurs peut-être.

— Ah ! madame, vous ferez mourir les gens ; mais vous nous retrouverez [illegible] vous, et alors...

Je n'en voulus pas écouter davantage ; j'appelai Marion, je fis avertir ma livrée et je sortis.

Mon écuyer voulut aller tourner la clef et fermer la chapelle. C'était un bon moyen de vengeance, sans doute, mais ma gloire en pouvait souffrir ; on me pouvait accuser de l'avoir caché là et d'en être la complice. Je fis signe de laisser la grille ouverte, en ajoutant qu'un pèlerin m'avait demandé la permission de prier le saint patron de Verrue, et que, d'ailleurs, le comte ou sa mère pouvait arriver également.

Je rentrai chez moi fort intriguée, l'esprit occupé, et me demandant quel était cet étranger et dans quel but il m'aurait interrogée, si ce n'était de la part de Son Altesse.

— Un autre n'oserait point, ajoutai-je. Il faut être tout-puissant pour s'attaquer à moi, qui ne cherche personne, et s'y attaquer de cette manière.

Je me trompais cependant, j'étais moins inattaquable que je ne le pensais. J'en eus bientôt la preuve.

La semaine sainte tombait, cette année-là, à la fin d'avril ; le printemps, à cette époque de l'année, est, en Italie, dans toute sa beauté. Ce ne sont que fleurs de toute sorte, avec cette jeune verdure si fraîche qui apporte de bonnes senteurs et de douces pensées.

La veille de Pâques, j'étais restée presque toute la soirée à l'église, au milieu des chants, de l'encens, des prières ferventes. J'étais dolente et fatiguée. Je soupai seule chez moi, et, comme un clair de lune charmant faisait rire devant mes yeux les roses du parterre où M. de Verrue avait commencé de me trouver belle, je me laissai tenter, et m'y allai promener par les allées.

Je m'y promenai tant et si bien, que le jour arriva, ce jour de résurrection, salué dès l'aube par les cloches, par le canon, par les acclamations de la foule, déjà répandue dans toutes les rues.

Le peuple va se décarêmer dans les cabarets et chez les petits marchands qui bordent les maisons. Rien n'est plus gai que ce coup d'œil. Beaucoup de dames et de seigneurs en jouissent, inconnus, cachés sous des mantes et de grands feutres espagnols. C'est une des récréations du bel air. L'envie m'en prit. J'appelai Marion, qui n'avait guère plus dormi que moi, et qui était en compagnie du petit Michon, lequel accourait pour me souhaiter le premier les bonnes fêtes.

Je me fis habiller ainsi qu'il convenait pour cette escapade. Je pris, pour toute escorte, ma suivante et mon abbé poupin, et je me lançai parmi la canaille, enchantée de n'être pas reconnue et de pouvoir m'amuser, en vraie petite fille, de tout ce que j'allais voir.

Michon riait et sautait. On le connaissait partout, sa bonne figure réjouie prêtait à rire dès qu'elle paraissait. Je lui donnai quelque monnaie qu'il dépensa en saucissons et en lard salé de toutes les espèces. Je m'arrêtai avec lui auprès d'une boutique de pâtisserie, où il s'en trouvait d'excellentes, et j'en allais manger une, lorsque je vis un bras s'avancer de mon côté pour écarter une manière de bélître qui me gênait en passant. Je me retournai pour remercier mon libérateur, et, sous les grands bords d'un feutre noir, je vis briller les yeux du prince de Darmstadt, un de mes plus fidèles et de mes plus assidus courtisans. Il me demanda de rester avec moi pour me préserver ; je ne le refusai point, et nous nous mîmes à marcher près l'un de l'autre, ayant Michon et ma suivante derrière nous.

Il commença à parler de lui d'abord, selon la coutume de tous les hommes, et de moi ensuite, et puis de tous les deux, c'est-à-dire qu'il me voulut faire entendre qu'il se mourait d'amour pour moi, qu'il n'avait jamais trouvé l'occasion de me l'apprendre, et qu'il prenait celle-ci aux cheveux dans la crainte de la laisser échapper et quelque singulier que je pusse trouver ce parti-là.

C'était un moment hors de saison, me semblait-il, à moi, Française, que la semaine sainte, pour me vouloir faire pécher ; et cependant, en Italie, c'est un des plus opportuns, à cause de la facilité de se rencontrer à l'église sous des habits qui déguisent les gens. Mais, semaine sainte ou carnaval, n'étant pas disposée à accueillir la demande, je la trouvai fort mauvaise, et je rudoyai ce pauvre Darmstadt de la bonne façon. C'était une excellente créature ; il ne m'en voulut point, se contenta de soupirer et de me répondre :

— Le moment n'est peut-être pas venu ; je repasserai plus tard.

Il n'en continua pas moins, pendant toute la promenade, à soupirer très haut, si bien que je le quittai et que je rentrai beaucoup plus tôt que je n'eusse souhaité de le faire. Ma fatigue était extrême, je me jetai sur mon lit pour me reposer jusqu'à l'heure de la messe, où je devais assister en grande pompe à la cathédrale avec toute la cour.

Je ne dormis pas. Ces deux hommes et leur parole dorée ne me sortaient pas de la mémoire. Peut-être ne faisaient-ils qu'un ; peut-être le prince était-il, en effet, le mystérieux inconnu de la chapelle. Pourtant, si c'était lui, quelle apparence qu'il ne m'en eût pas parlé ? Et si ce n'était pas lui, qui ce pouvait-il être ?

Je répondis mal à ces questions. Il faut bien l'avouer, je fus plus longtemps à ma toilette, je la soignai davantage. Je voulus être charmante et je me trouvai plus belle que je n'avais cru l'être jusque-là. Mon mari m'avait si vite délaissée, que j'en prenais défiance de moi-même.

Je partis avec lui et ma belle-mère. Nous nous rendîmes au palais. Nous avions l'honneur de suivre Leurs Altesses et nous devions les attendre selon leur bon plaisir.

Je ne paraissais plus à la cour, depuis plusieurs semaines. Lorsque M. de Savoie m'aperçut, je vis très bien une expression de joie sur son visage ; je détournai le mien, car je rougissais.

Les cérémonies eurent lieu comme à l'accoutumée. Les princes avaient communié la veille, et presque tous les courtisans aussi. En ce pays, on communie plus facilement que chez nous, on ne se fait pas un scrupule de l'amour. Presque toutes les dames ont un galant pour le moins ; les plus sévères s'en tiennent là, mais les autres ne s'en gênent guère, et on ne pense pas faire mal. Si les prêtres refusaient l'absolution de ce péché-là, les églises seraient vides.

On alla ensuite chez madame la duchesse, où était servie une magnifique collation, les dames à table. On n'est pas exigeant pour les rangs comme ici, et, heureusement, il n'y a point là de ducs et pairs qui fassent de la tyrannie comme les nôtres.

Victor-Amédée ne s'assit point ; il fit le tour de la table, parlant à chaque dame. Quand ce fut à moi, il me demanda, avec une voix très émue, si ma santé était meilleure et si je pourrais prendre ma part des fêtes qu'il comptait donner, et cela bientôt, entre ci et la Pentecôte. Il ajouta que, d'ailleurs, il les remettrait si je n'étais pas assez bien, ne voulant absolument pas que j'y manquasse et qu'elles perdissent leur plus bel ornement.

Le duc, fort sur son épargne, n'avait pas coutume de prodiguer les fêtes ; il ne pouvait me dire plus clairement qu'il me les destinait. J'en demeurai songeuse le reste de la collation, malgré ce que je fis pour avoir mon air habituel, et j'en enrageais. M. de Savoie me regardant sans cesse et semblant jouir de cette préoccupation. Elle n'était pas ce qu'il croyait. Je cherchais simplement le moyen de me débarrasser de lui sans porter dommage à notre état à la cour. Je le connaissais bien ; il avait de la rancune, comme tous les hommes de ce caractère-là.

Cette séance finit, à ma grande joie, par les vêpres, auxquelles il fallut aller. J'y réfléchis tout le temps, et, voyant ce bon M. Petit à l'autel, l'idée me vint de lui conter l'affaire, et cela incontinent. Je le fis donc demander aussitôt après son office ; je prétextai la fatigue pour ne pas aller au souper de Leurs Altesses, et je restai seule dans ma chambre, très impatiente d'ouvrir mon cœur au digne abbé.

Il ne se fit pas attendre. Jamais aucune misère ne l'attendait, et, me trouvant pâle et triste, il m'en demanda promptement le sujet.

— Hélas ! je suis tourmentée, mon bon père, et c'est là ce que j'ai voulu vous dire tout de suite.

— Parlez, madame ; ayez confiance. Dieu vous entend.

Je lui contai l'histoire, depuis le premier jour où je l'avais devinée, y compris le confessionnal et le prince de Darmstadt.

Il m'écouta sans m'interrompre ; ensuite, il me loua de mon honnêteté, de mes craintes, d'être venue à lui sur le champ, sans laisser le temps au mal de gagner du terrain.

— Il n'y a qu'une chose à faire en ce moment, car le plus dangereux de tout ceci, c'est l'amour de Son Altesse, qu'elle sache qu'elle perd son temps, elle cherchera ailleurs. Refusez les fêtes.

— Hélas ! je ne demande pas mieux, mais comment les refuser ?

— Il n'est pas besoin de subterfuge ; faites qu'il vous les offre de nouveau et dites non hardiment.

— Et s'il s'en prend à moi, s'il s'en prend surtout à M. de Verrue, s'il ruine son crédit et son avenir ?

— C'est difficile, je le sais ; si vous étiez plus âgée, il faudrait louvoyer peut-être ; mais une si jeune personne ne peut s'exposer au danger ; soyez droite et franche.

— Ai-je le droit de perdre mon mari, sans qu'il en sache le motif ?

— Prenez garde, madame, de marchander avec le devoir ; c'est un péché que d'en supposer M. de Verrue capable.

— Je n'y songe même pas ; mais s'il était instruit, il trouverait peut-être un moyen que nous ignorons.

Le curé secoua la tête.

— Temporiser, c'est tout perdre, madame. Songez à la qualité du galant, songez à son pouvoir, songez à son mérite.

— J'aime mon mari, monsieur, répliquai-je simplement.

— C'est la meilleure raison, madame ; cependant l'absence ne nuit pas.

Nous causâmes longtemps retournant la question de toutes les manières. La conclusion fut qu'il fallait ôter l'espoir au prince, et, si l'on me forçait d'assister à ces fêtes, tout avouer à ma belle-mère, ma meilleure défense et ma meilleure barrière en ceci.

En conséquence, dès le lendemain, je pris un air grave et j'attendis M. de Savoie de pied ferme pour lui faire mon compliment de congé.

Il vint à moi dans un moment où je m'étais retirée près d'une fenêtre, et me demanda si j'étais remise de cette fatigue subite qui m'avait empêchée de reparaître la veille au souper.

— Non, monseigneur, au contraire, je suis plus fatiguée que jamais.

— Il faut vous guérir pour les fêtes qui commenceront bientôt, madame.

— Je serai plus malade en ce temps-là, monseigneur.

— Qu'est-ce à dire, madame ?

Je voyais dans ses yeux une ironie et une façon d'être certain de son fait qui me révoltaient.

Je lui répondis avec une hauteur suprême :

— Cela veut dire, monseigneur, que je n'aime pas les fêtes et que je ne compte pas y assister.

— Mais si on attend que votre santé vous le permette ?

— Oui, monseigneur, même en ce cas-là, et surtout dans ce cas-là.

— C'est bien, madame, répliqua-t-il d'un ton piqué.

Je crus en avoir assez dit, et, sans attendre qu'il me congédiât, je fis une révérence des plus humbles, et je me retirai.

Cette énormité parlait plus haut que tout. Il resta encore un instant près de la fenêtre pour se remettre. Il était fort en colère ; il revint près des dames, et fit l'agréable tout en enrageant. Il en eut assez pour ce jour-là ; il ne me parla plus, et resta plusieurs semaines à bouder.

Je n'avais pas confié mon secret à mon confesseur en titre, le père d'Aubenton. Je n'avais que de la répulsion pour ce jésuite, et ses airs de cafard n'étaient pas faits pour me séduire et m'engager à me dévoiler à lui. Bien souvent il avait cherché à sonder tous les replis de mon âme. Mais il n'avait vu que ce que j'avais bien voulu laisser voir. Il avait eu des insinuations singulières. Il voulait voir ce dont j'étais capable et dans quel sens on pouvait me diriger. Je ne sais pas s'il travaillait au profit de l'influence de la Compagnie ou bien au profit des amours de l'abbé de la Scaglia. Quoi qu'il en soit, il m'initia à des intrigues de cour que je ne connaissais pas encore, en me supposant capable d'y être mêlée et me demandant si je n'y participais pas. Il me parla aussi des passions secrètes qui s'allumaient entre divers membres d'une même famille.

— Frère et sœur, cousin et cousine, oncle et nièce, n'en sont pas exempts quelquefois, me dit-il.

Voyant que je demeurais stupéfaite et indignée de ces révélations, il n'alla pas plus loin. Mais il avait appuyé sur ces deux mots *oncle* et *nièce*.

Il termina en me disant de tenir mon cœur contre toutes ces amours illicites.

Infâme !

Je sus plus tard qu'à l'issue de cette conversation, il eut un entretien avec l'abbé de la Scaglia.

Ils en eurent une plus significative à l'époque où je suis de mes Mémoires.

Le d'Aubenton avait, malgré mon silence et ma réserve, éventé les amours du duc de Savoie, et on conçoit de quelle importance était pour lui et la Compagnie la découverte d'un pareil secret.

Désormais, je pouvais devenir un instrument de la puissance des jésuites.

Aussi le père d'Aubenton s'était constitué l'auxiliaire de M. de Savoie, et il prêchait mon cœur d'un amour qui n'était pas tout à fait celui de Dieu.

L'abbé de la Scaglia, avec ses passions surannées, fut éconduit d'une belle façon. Le père confesseur prit un air indigné et lui fit honte de ses desseins. L'abbé comprit que le vent soufflait d'un autre côté, et il se promit bien de chercher à connaître à quelles influences étrangères obéissait le directeur de mes conférences, qu'il avait pourtant choisi lui-même, sur la foi du moine Luigi.

Puis, après avoir longtemps songé :

— Je perds le poison de l'âme, se dit-il, mais j'ai au moins d'autres poisons terribles. Ah ! père d'Aubenton, vous prétendez diriger au profit seul de votre puissance le cœur de la *contessina* ; eh bien, avant que vous puissiez l'utiliser, je briserai, j'anéantirai l'instrument que vous espérez faire agir.

Je crois qu'à cette époque l'abbé de la Scaglia n'ignorait pas les secrètes aspirations de M. de Savoie. L'oncle de mon mari était un peu diplomate, et il avait vécu au milieu des intrigues. Il avait l'œil sûr et exercé.

Revenons maintenant à Victor-Amédée.

Un soir, madame de Perrone, causant avec lui fort familièrement, se mit à rire et lui demanda ce qu'étaient devenues ces fameuses fêtes qu'il annonçait depuis si longtemps, et si l'on n'aurait jamais la joie d'y assister.

— Ceci n'est pas ma faute, madame ; la divinité à qui je les offre, les refuse.

— Monseigneur, elle les prendra bien lorsque vous les lui offrirez tout de bon. Ce sera le moyen de l'attendrir et de l'amener à vous écouter.

— Le [illegible] vous, madame?

— En [illegible]-vous, monseigneur? Je vous supposais plus instruit en ce qui touche les dames. Elle refuse pour se faire [illegible]. Votre inhumaine n'est pas plus invincible que les autres.

Madame de Pezzia était une vieille femme de beaucoup d'esprit, en possession de son franc parler à la cour. Elle avait été fort galante et ne s'en cachait que tout juste ce qu'il fallait pour n'être point cynique. Elle racontait volontiers sa jeunesse et excusait celle des autres. Elle ne s'était point faite dévote de profession; seulement, elle priait Dieu, elle allait à l'église et disait que le Seigneur valait mieux que ses créatures et que cet amour-là était le seul qui n'eût point de lendemain pénible et d'abandon à déplorer. Le duc l'aimait et la mettait de ses parties.

J'entendis cette conversation en tremblant. Je me croyais délivrée, je ne l'étais point; j'allais recommencer les combats, et certainement ceux de l'intérieur s'ensuivraient. Je tâchai de ne pas m'en déconcerter. J'y réussis assez bien.

Quant à M. de Savoie, il ne me regarda point. Il ne fit semblant de rien, et l'observateur le plus attentif n'aurait pu penser qu'il ne songeait qu'à moi seule.

Deux jours après, nous fûmes prévenus, comme toute la cour, que Son Altesse allait donner des fêtes splendides et qu'il fallait s'apprêter à y paraître et à y faire honneur.

La situation devenait critique. J'eus de nouveau recours à mon abbé. Nous tînmes un long chapitre dans lequel il fut décidé que je n'irais pas à ces bals, que je prendrais ma santé pour prétexte et que je tiendrais bon envers et contre tous.

Madame de Verrue ne manqua pas de me demander, dès le lendemain, quel habit j'allais préparer.

— Aucun, madame, répondis-je.

— Comment aucun? s'écria-t-elle. Vous voulez donc être autrement que les autres et faire honte à notre maison?

— Non, madame; mais je ne compte aller à aucun de ces bals.

— D'où vient cette fantaisie, madame, s'il vous plaît?

— Je suis malade depuis longtemps, les veilles me fatiguent et la chaleur des salles où l'on danse m'est fort nuisible.

— En vérité, je ne vous puis concevoir. Quoi! vous vous donnez des façons de vous faire prier, et vous oubliez qu'une invitation de Son Altesse est un ordre! Je vous avertis que nous n'y consentirons point et qu'il vous faudra venir avec moi, sans tous ces grands airs de France qui ne sont point de mise ici, entendez-vous?

— Je vous demande pardon, madame, je n'irai point.

— Vous irez, vous dis-je!

— Je n'irai point, répétai-je avec tant de fermeté qu'ils se regardèrent remplis d'étonnement.

Je ne les avais pas accoutumés à cette décision.

— Vous n'irez point et votre santé seule s'y oppose?

— Oui, madame.

— Vous n'avez pas d'autres raisons?

— Je n'en ai pas d'autres, et lors même que j'en aurais je saurais les taire.

— Vous vous défiez de notre discrétion.

— Non, madame, mais de votre bonne volonté pour moi.

Nous nous attaquâmes ainsi de propos aigres-doux pendant un instant; mon mari ne disait mot, selon son habitude. En pensait-il davantage? Je ne le crois pas. Il s'était habitué [illegible] bien neutre dans mes discussions avec sa mère, qu'il [illegible] tout à fait.

L'heure appelant [illegible] au palais. Elle me lança en partant un trait d[illegible].

— Souvenez-vous, madame, que vous viendrez au bal de Leurs Altesses, parce que vous le devez et que je le veux.

Je ne répondis pas. A quoi bon?

M. de Verrue regarda partir sa [illegible], il se tourna nonchalamment de mon côté et dit:

— Tout de bon, ma chère comtesse, [illegible] voulez pas aller au bal de la cour? [illegible] fantaisie? [illegible] vous en empêche?

— Je vous l'ai dit, monsieur, c'est ma santé.

— Vous êtes blanche et couleur de rose, madame; vous [illegible] persuaderez à personne que vous êtes malade.

— Qu'importe qu'on ne le croie pas [illegible].

— [illegible] préparez votre toilette; ma mère saura bien vous y faire aller, dût-elle demander à Son Altesse des carabiniers de son régiment pour vous y conduire.

Et tournant sur ses talons, selon une mode qu'avait donnée le prince de Darmstadt à tous les [illegible] du temps, il me laissa seule.

Je persistai à ne m'occuper de rien. Cependant tailleurs et brodeurs, joailliers et orfèvres, tout était en [illegible]tion; on ne [illegible] nulle part.

Nous étions au [illegible]; la fête avait lieu le [illegible]. J'avais vu des dames dans la matinée, toutes [illegible] des nouvelles de ma parure.

— J'ai un habit [illegible], répondis-je. D'ailleurs je me sens si malade, que je n'irai sans doute point. Je serai déjà forcée de manquer ce soir au cercle de madame Royale.

On me plaignait, on me faisait des compliments plus ou moins sincères. Chacun se répéta que j'étais malade, que je n'irais point à la cour, et cela tant et si bien, que ce fut la nouvelle du cercle, et que le duc l'entendit répéter comme les autres.

La marquise de Pezzia, qui observait tout, devina le fait et les conséquences. Elle tenait Victor-Amédée dans un coin et tâchait de lui arracher un aveu, le rôle de confidente lui plaisant par caractère; et puis les Italiennes accordent à l'amour tant de charmes, qu'après l'avoir perdu, elles ne songent qu'à le retrouver, pour le compte des autres.

Le prince ne dit rien, il souriait; elle n'en demandait pas davantage.

— Monseigneur, ajouta-t-elle, continuons notre conseil, s'il vous plaît. La dame qui refuse les fêtes pourrait bien persister malgré tout. Savez-vous ce qu'on fait alors?

— Non, madame, apprenez-le moi, j'aime à m'instruire.

— Elle ne s'occupera d'aucuns préparatifs, elle se fera céler huit jours d'avance; elle dira qu'elle est à la mort, jusqu'au moment de partir, où les sollicitations la pourraient vaincre; mais point de joyaux, point d'habits, rien de prêt, il faut rester. Il est un moyen de parer à cela quand on est habile.

— Mais dites-le donc, marquise! j'attends depuis deux heures.

— Eh bien, monseigneur, cela est facile: on a une sœur, une mère, une femme à laquelle on persuade que le bal ne peut avoir lieu sans cette belle, qu'il la faut faire venir, qu'il lui faut faire faire à son insu un bel habit bien étincelant, bien éclatant, les faiseuses ont sa mesure, on le lui envoie de la part de la princesse deux heures avant le bal. Dès lors point d'excuse possible, et, dût-on crever, il faut paraître.

— Le conseil est bon, marquise.

— Je n'en donne pas d'autres à monseigneur.

Il fut suivi de point en point. Madame la duchesse régnante m'envoya, deux heures avant le bal, un de ses pages avec trois estafiers, portant une corbeille dans laquelle reposaient, sur un lit de ouate, une jupe, un corps de jupe, un bas de robe couleur bleu de ciel, avec une broderie de perles fines; les dentelles mêmes en étaient semées, ce qui formait la plus riche et la plus charmante nouveauté qu'on pût voir.

Ma belle-mère resta stupéfaite, en face d'un pareil présent; puis elle me jeta avec sa voix criarde:

— J'espère que maintenant vous irez au bal, madame!

XXV

Je me trouvais indécise, contrariée; je dirai plus, furieuse. J'étais forcée, j'étais vaincue. Mon mari me regardait en riant et soulevait, l'un après l'autre, les glands de perles qui garnissaient mon habit, et s'amusait à les faire jouer.

— C'est fort beau, madame, fort beau! En vérité, madame la duchesse vous a traitée royalement; on voit que vous êtes une compatriote et une amie. Habillez-vous promptement, vous arriverez après Leurs Altesses.

Je ne répondis point. Il n'y avait pas à reculer: il fallait obéir ou bien employer un moyen héroïque, tel que de me faire saigner, par exemple; sans cela, pas d'apparence de m'en dispenser. Je pris mon parti, et, me tournant vers M. de Verrue:

— Monsieur, lui dis-je, envoyez promptement quérir le médecin; je suis fort malade, il faut me tirer du sang à l'instant même.

Le comte éclata de rire.

— Le médecin? vous saigner? A d'autres, à d'autres, ma belle comtesse! Vous avez fait une gageure sans doute, et vous la voulez gagner. Je ne puis vous aider à cette folie.

— Eh! monsieur, m'écriai-je impatientée, ce n'est pas moi qui perdrai, ce sera vous.

— Moi! et comment puis-je perdre? Je n'y suis pas intéressé, je suppose.

Je levai les épaules et me tournai d'un autre côté sans répondre.

— Ne barguignons plus, madame, et finissons-en. Je vais appeler vos femmes.

— Comme il vous plaira: elles m'aideront à me mettre au lit.

Nous discutâmes longtemps, je me défendais. Enfin, il

m'arracha que j'avais un motif grave, et sur-le-champ il me demanda lequel. Je cherchai à reprendre mes paroles : il n'était plus temps.

— Maintenant, madame, je ne vous quitte pas, je ne vous laisse pas que vous ne m'ayez tout dit.

Ce fut une persécution complète.

La patience n'était point ma qualité. Je répliquai en colère :

— Eh bien, monsieur, puisque vous l'exigez, apprenez donc ce qui se passe. M. le duc de Savoie a daigné jeter les yeux sur moi ; il me veut pour sa maîtresse, et ces fêtes où vous vous obstinez à me conduire sont les préliminaires de nos accords.

M. de Verrue eut un instant de saisissement dont il se remit très vite. Il n'en resta qu'une petite rougeur.

— Êtes-vous sûre de cela, madame ?

— Si je n'en étais pas sûre, vous le dirais-je, monsieur ?

— Cela est d'une honnête femme, d'une très honnête femme, madame, et, à votre âge, c'est faire preuve d'une raison peu commune, je vous en remercie.

— Mon Dieu ! monsieur, c'est que je vous aime et que ma mère m'a enseigné à aimer aussi le devoir que j'ai promis de remplir. Il ne faut ni me louer ni me remercier pour cela.

— Oui, c'est d'une honnête femme, reprit-il comme s'il ne m'eût point entendue, et d'une si honnête femme, qu'il n'y a rien à redouter, et que l'on peut vous exposer au péril : vous n'y succomberez point. Préparez-vous et allons à ce bal.

Mon étonnement fut grand, je le laissai voir : il insista plus sérieusement, disant qu'il avait toute confiance, qu'il était sûr de moi, et que, par conséquent, il croirait me manquer de respect en ne me conduisant pas lui-même au-devant de ce danger qui n'en pouvait être un pour moi.

— Quoi ! monsieur, vous savez tout et vous voulez... ?

— Je veux vous prouver que vous méritez tous les éloges, que je vous remets le soin de mon honneur et que vous êtes une des plus parfaites personnes du monde entier.

— Monsieur, je n'ai pas si bonne opinion de moi que vous-même, et je vous supplie de m'en dispenser.

— Madame, vous me désobligerez par votre obstination, et je compte que cela cessera tout à l'heure.

— Monsieur, vous y tenez donc absolument ? C'est au moins singulier, convenez-en.

— Je tiens à ne pas me mettre en lutte ouverte avec mon souverain, madame, et il ne convient ni à mon honneur ni à ma fortune que vous manquiez rien en tout ceci. Vous irez.

— J'obéis donc, monsieur.

J'ai raconté cette scène en détail pour montrer comment j'ai été conduite presque forcée, et comment j'en suis venue où l'on m'a envoyée malgré moi.

Je m'habillai selon l'ordre.

Je dois avouer que j'étais belle et que j'eus avec mon miroir un petit colloque de quelques minutes, qui finit par un sourire et un compliment.

M. de Savoie, toujours maître de lui, me reçut comme les autres. A peine une légère rougeur me fit-elle deviner son émotion. Il ne me dit rien de ma parure, et il fut le seul. C'était pour que je le remarquasse et que je susse bien d'où elle arrivait.

Je fus très maussade à cette fête. Je me retirai de bonne heure. Je fus menée par M. de Darmstadt, auquel je pensai ne pas rendre son menuet. Je refusai les courantes et les cotillons, ce qui étonna toute la cour, car j'y faisais fort bien et l'on aimait à me voir. Enfin, je marquai autant que je le pus, ma mauvaise humeur.

M. de Verrue revint avec moi et me blâma, doucement il est vrai, mais il me blâma. C'était, selon lui, donner trop d'importance à une chose qui n'en avait point ; c'était laisser croire au prince que je le craignais et il en pourrait abuser.

— Du reste, ajouta-t-il, j'en parlerai à ma mère.

— Au nom de Dieu ! monsieur, n'en faites rien : c'est là ce que je redoute et voilà pourquoi je ne vous ai rien dit plus tôt. J'ai l'honneur de connaître madame votre mère, elle tournera tout contre moi.

Il me promit presque de se taire ; mais j'étais certaine qu'il ne le ferait point, et je ne dormis pas dans la prévision de ce qui arriverait et de ce qui ne manqua pas, en effet, d'arriver dès le lendemain.

Aussitôt que madame de Verrue fut revenue du palais, elle entra dans mon appartement, ce qu'elle avait recommencé à faire depuis que son fils n'y entrait plus.

Elle parut la tête haute, les yeux étincelants, pleins d'ironie et de cette moquerie doucereuse qui cachait chez elle la rage et la furie.

— Qu'ai-je appris, madame ? fit-elle. Nous devons à des visions cornues votre belle maussaderie d'hier. Vous voilà convaincue que M. de Savoie, époux d'une princesse accomplie, n'a rien trouvé de plus glorieux que de soupirer pour vos charmes ! — C'est à vous qu'il offre ses fêtes ! c'est vous qui changez ses goûts, ses habitudes, ses idées ! Comment ne nous sommes-nous pas doutés de cela ? Comment vous seule avez-vous découvert ce grand événement ? Je vous aime trop pour ne pas vous engager à perdre ces sottes pensées, madame, et surtout à ne les laisser voir à personne. Non seulement vous vous couvririez de ridicule, ce qui vous serait permis à la rigueur, mais vous apporteriez la honte sur votre nom, sur la maison de votre mari. Vous empêcheriez sa fortune et la nôtre, et c'est ce que je ne vous pardonnerais pas. Je vous engage donc à revenir au bon sens, à ce que vous devez, à ne point rechercher ces distinctions stupides, en vous rangeant aux obligations de votre état.

Je voulus répliquer, j'étais outrée. Elle ne m'en laissa pas le temps, et sortit.

Je dois ajouter que, si M. de Savoie eût été présent, s'il m'eût été possible, même en ce moment, de m'approcher de lui, j'eusse été capable de tout pour prouver que je n'avais point de visions cornues, et que ces visions-là pouvaient se montrer à d'autres yeux que les miens.

Heureusement, j'eus le temps de réfléchir, et je me promis, au contraire, de prouver par ma réserve et ma conduite que, si je m'étais trompée, du moins ce n'était ni par prévention, ni par envie de mal faire, il s'en fallait.

M. de Verrue ne me parla point de cet incident ; je retournai sans difficulté à ces trois fêtes données par Son Altesse, et les choses se passèrent comme à la première.

Je commençai à penser que M. de Savoie portait ailleurs ses vœux, bien qu'il n'y parût point, ou que, du moins, il avait renoncé à me les adresser. On annonça une quatrième fête avec un carrousel, et beaucoup d'autres magnificences. Je m'y préparai sans crainte, et cependant elle devait être bien importante dans ma vie.

XXVI

Cette fête nouvelle fut criée à grand renfort de trompettes et de hérauts dans les rues de Turin. Son Altesse ayant résolu de la faire sur le modèle des anciens champs clos du temps des chevaliers, on y devait jouter à armes courtoises, comme aux carrousels de Louis XIV en sa jeunesse, avec des quadrilles de différentes nations. Le duc, sans qu'on en devinât le motif, se voulut faire Bohémien. Ce fut donc à qui entrerait dans ce quadrille-là, qui devait être magnifique. M. de Verrue fut désigné comme un des chefs par Victor-Amédée lui-même. Les dames avaient aussi l'ordre de choisir des habits de caractère ; on les avait engagées à se mettre plusieurs ensemble pour former des groupes de personnages d'histoire et de roman. La duchesse avait choisi le costume d'une des héroïnes de ce beau poème du Tasse, qui est un sujet tout à fait italien, et souhaita que j'en prisse un analogue. Ainsi elle se fit Clorinde, et voulut absolument que je représentasse Armide.

Lorsque M. de Savoie l'apprit, il demanda si le paladin Renaud n'avait pas été un peu combattre le Turc en Bohême, à quoi madame de Pezzia répondit que cela était certain. Excepté moi, personne ne remarqua cela. Mais je remarquais tout.

Cette Armide est une manière de magicienne, une païenne qui séduit les chrétiens et qui veut les faire damner quoi qu'il en coûte. Elle a pour cela des philtres et des charmes ; elle est éternellement belle, éternellement jeune et dispose des diables de l'enfer. Pour ce personnage, il fallait une magnificence tout orientale. Ma belle-mère me prêta ses pierreries, on les joignit aux miennes et à celles de deux vieilles tantes qui en avaient véritablement des trésors, de sorte que j'étincelais. Ma robe était une sultane en drap d'or et d'argent, brodée du haut en bas de roses en rubis avec des feuillages d'émeraudes. Cela pesait tant, que j'eusse souhaité trois personnes pour le soutenir. Je n'avais que mon petit Maure, tondu, teint en noir, vêtu en Turc, c'est-à-dire avec des trousses, des colliers et une fraise comme dans les tableaux vénitiens. Toute la cour remarqua ses mollets. Le curieux est qu'il ne grandissait point et qu'il avait toujours l'air d'un enfant de sept ans, même lorsqu'il en avait douze. On saura plus tard pourquoi j'insiste là-dessus.

Ma robe était ouverte par en bas sur le côté, à la façon des chasseresses ; elle laissait voir ma jambe bien tournée et mon pied chaussé d'un cothurne antique avec une infinité de pierreries brodées dessus. J'avais une jaquette en toile d'argent garnie de petits talismans en pierres bleues incrustées d'or qu'on appelle, je crois, des turquoises. Il y en a beaucoup dans ce pays-là. Ma coiffure

était s... ...ère. Mes cheveux en boucles, tombaient sur mes épaules à moitié retenus dans un réseau de diamants ... un diadème des ... les plus rares, et une escarboucle digne d'une reine. Au milieu se trouvait un hibou, l'oiseau des sorcières, admirablement travaillé avec des pierres imitant les plumes et des yeux de rubis balais. Je l'ai encore. De ce diadème sortaient des plumes élevées pour montrer la sorcellerie de cette Armide ; et tout le reste, mes oreilles, mes bras, mon cou, ruisselait de pierreries. Ma ceinture seule en était cousue. Lorsque je parus sur l'estrade, on m'applaudit. C'était, après celui de madame de Savoie, le plus beau et le plus seyant habit qu'il y eût dans la mascarade. Encore le mien était-il préférable, je le crois. Les femmes en crevaient de dépit et de jalousie.

Le duc entra dans l'arène, à la tête de ses Bohêmes, sur un magnifique cheval blanc dont la housse et tous les harnais n'étaient qu'orfèvrerie et diamants. L'habit du prince ne se pouvait également regarder au soleil. Je compris le secret de son déguisement en voyant sur sa poitrine une boîte absolument semblable à celle que j'avais moi-même et que m'avait donnée le sorcier de Venise ; seulement, elle était un peu plus grande et portait pour devise :

Je préserve de tout.

Cette amulette était le plus bel ornement de ce costume, si riche pourtant. Chacun le remarqua et les courtisans y cherchèrent un mystère. Ils ont le nez si fin, qu'ils les savent flairer de loin. En passant devant nous Victor-Amédée baissa sa lance et salua les princesses et les dames. Nous vîmes alors les lettres brodées sur sa bannière. Elles étaient de nature à donner de l'occupation aux sphinx de la cour.

A l'inconnue !

Puis une montre avec cette légende :

Tranquille au dehors, agitée au dedans.

Madame de Savoie se retourna de mon côté — j'étais debout auprès de son fauteuil — et me dit tout bas :

— *Contessina*, il faudra chercher cette inconnue ce soir et savoir à qui le duc me sacrifie.

L'accent qu'elle donna à ce mot me prouva que sa rancune n'était pas grande. Quant à moi, je ne pouvais plus m'y tromper, l'amulette était la déclaration muette qu'il ne m'était pas permis d'ignorer et que je ne pouvais repousser davantage.

Ainsi cet étalage, cette magnificence, ce monde, cette fête splendide, si en dehors des goûts de M. de Savoie, tout était pour moi. J'étais l'héroïne, la reine de cette cour ; un mot de moi, et tous se jetaient à mes pieds avec le souverain lui-même. J'eus un moment d'étourdissement ; je fermai les yeux ; il me sembla que j'allais tomber de bien haut. Pour la première fois, l'ambition, l'amour de la puissance s'éveillaient en moi, j'en ressentais une atteinte ignorée jusque-là, et mon regard suivit le prince qui s'éloignait, avec un regret et une expression qu'il eût été fort heureux de saisir.

Le carrousel fut beau et dura longtemps. M. de Savoie fut vainqueur, ainsi que cela devait être ; les souverains ne cèdent aucune victoire. Le prince Eugène était en ce moment à Turin et commandait le groupe des Indiens. Il dut se soumettre au chef de sa maison comme les autres ; mais, après lui, il fut le mieux couronné. Victor-Amédée se servit lui-même pour arriver à ce qu'il avait résolu. Lorsqu'ils vinrent tous les deux à l'estrade des dames recevoir le prix de leur courage, M. de Savoie prit le prince Eugène par la main et dit à Clorinde :

— Belle guerrière ! voici un jeune étranger auquel je cède le bonheur insigne d'être couronné par vous, malgré le regret que j'en éprouve. Il vient de si loin et il en est si digne, que je n'oserais essayer de le lui ravir. Permettez donc qu'une de ces dames, dont les yeux brillent autour de vous, me remette cette écharpe ... si précieux à mon cœur et à mon souvenir.

La princesse lui répondit par un petit discours fort bien tourné, ... elle termina en disant à Renaud qu'elle lui désignerait elle-même la belle dame à laquelle il devait s'adresser, afin de lui épargner l'embarras du choix au milieu de tant de merveilles.

De toutes celles qui l'entouraient, j'étais, je n'en doute pas, la plus belle et la mieux parée ; elle me remit le gage de la victoire. Le prince avança la tête, s'agenouilla, je lui passai l'écharpe par-dessus la cuirasse.

Il était baissé, on ne le pouvait voir. Il prit ma main, qui tremblait un peu, et la baisa avec une ardeur qui ne pouvait rien laisser ignorer à la plus novice.

Je me retirai vivement ; mon air sévère n'allait point à l'office qu'on me faisait remplir. Madame Royale, un peu malade, n'était point présente ; sans quoi, elle eût bien deviné tout.

On entra dans la salle du banquet. Sous prétexte qu'il était mon chevalier, le duc me voulut servir ; c'était dans l'ordre et selon les usages que nous cherchions à représenter. Nul ne le trouva extraordinaire ; mais quelques-uns déjà démêlèrent la vérité, et je me vis entourée plus que jamais. Si ma belle-mère n'eût eu ses plans, est-il vraisemblable qu'une femme aussi rompue aux intrigues de la cour eût hésité à comprendre ce qui devenait clair, étant prévenue comme elle l'était ? Quant à M. de Verrue, il n'en croyait que sa mère, et si, par hasard, un doute se présentait à son esprit, il avait tant de confiance en moi, son respect était tellement profond, qu'il n'aurait jamais songé à m'accuser ni à craindre.

Moi, j'étais flottante entre la colère et l'orgueil ; pour la tendresse, elle était toute à mon mari.

Cette journée me parut longue. Je souhaitais d'être chez moi, en liberté, à songer. M. de Savoie ne se permit ni un mot, ni un geste, ni un regard dont je pusse me plaindre ; mais ce furent des allusions répétées, des manières de me louer sans s'adresser à moi, et de façon à se faire comprendre de moi seule, qui en disaient plus que toutes choses. Il me mena deux fois pendant le bal, je ne lui rendis qu'un menuet, et je le priai la seconde fois, de trouver bon que je n'eusse pas cet honneur, parce que le poids de ma robe me fatiguait extrêmement.

Il ne répondit rien.

A partir de ce jour, je fus en butte aux plaisanteries, aux railleries de madame de Verrue, qui ne m'en épargna aucune et qui m'accabla de quolibets. C'étaient de continuels lardons sur les orgueilleuses qui se croient adorées des plus illustres, dont la vanité est insatiable et qui se font tigresses alors qu'on ne songe point à les attaquer. Tout cela était dit certainement dans l'unique but de me pousser à bout. Elle voulait se défaire de moi à tout prix. La pauvre femme a été bien punie de cette visée si longtemps chérie, par tout ce qui est arrivé dans sa maison, et qu'elle se serait épargné en me soutenant.

J'ai négligé de dire que, pendant ces années d'habitation conjugale avec M. de Verrue, j'étais accouchée presque coup sur coup de mes filles et de mon fils. C'est ici le seul lieu où je veuille parler des enfants nés de mon mariage, car c'est le côté pénible de mon cœur, le seul qui me soit un regret, presque un remords. Je les ai quittés avec douleur et je ne les ai plus revus. Mon fils mourut peu après son père, et mes filles, élevées au couvent, y demeurèrent.

Leur aïeule, par haine pour moi, je le crois, ne les put souffrir et les rendit malheureuses ; elles s'attachèrent à leurs béguines et ne les voulurent plus quitter. Ce fut entre nous une séparation complète.

Ces pauvres enfants ont contre moi des sentiments que je ne leur reproche pas ; on ne leur a dit que ce qui pouvait me nuire. Cependant la dernière m'a écrit quelquefois, aux jours de devoir, je lui ai répondu fort amicalement ; elle a été touchée, et je ne doute pas que, si nous pouvions nous voir, nous ne finissions par nous aimer, elle du moins, car moi, je l'aime fort. Nous n'en parlerons plus maintenant.

Deux ou trois mois se passèrent de la même façon. L'abbé de la Scaglia était revenu habiter le logis. Devant lui, madame de Verrue ne dit plus rien dont j'eusse à me plaindre. Elle me traita avec autant de froideur et de sécheresse, mais sans rien exprimer. Les fêtes cessèrent, non pas les occasions de voir M. de Savoie. Nous passâmes même, par son ordre, plusieurs semaines avec lui et mesdames les duchesses à la maison de Rivoli. Il se montra fort attentif et fort agréable. Il avait infiniment d'esprit et du plus agréable, du plus varié. Il savait beaucoup de langues et avait lu tous les livres. Madame Royale était fière de ce fils, et avec raison.

— Et puis, me disait-elle souvent, sa grand'mère était la fille de Henri IV ; madame, il est aussi près de lui que le roi votre sire. C'est ce qui me fait espérer qu'il lui ressemblera aussi.

Ce prince était, en effet, arrière-petit-fils de Henri IV et tenait à la maison de France de plusieurs côtés ; bien qu'il affectât de n'y attacher aucune importance, il en était au fond très enchanté ; on lui entendait souvent répéter :

— Mon aïeul Henri IV disait ceci...

Ou bien :

— Comme a fait mon aïeul Henri IV.

Il ne pouvait choisir un meilleur modèle.

Je me croyais hors de danger, voyant ce long temps écoulé sans nouvelles tentatives, ou du moins j'espérais que le prince avait renoncé à une entreprise impossible, lorsqu'un soir que je me promenais en carrosse, seule, avec deux demoiselles italiennes, une d'elles s'étant trouvée malade, me demanda la permission d'entrer dans une maison, au bord du Pô, où elle avait sa sœur. Je demeurai seule avec

l'autre, qui aussitôt sortit une lettre de sa poche et me la donna.

— Madame, me dit-elle, on m'a commandé de vous remettre ceci.

— Et qui donc, mademoiselle?

— Madame, lisez, je vous prie, et vous verrez bien.

J'ouvris sans le moindre soupçon, la voie ne me paraissant pas suspecte. Je vis une page fort tendre et fort respectueuse, sans signature, il est vrai, et avec une écriture qui n'était pas tout à fait celle du prince. Cependant la lettre était conçue de façon à ne pouvoir laisser de doute

elle avoua que la fille de chambre, qui était son amie, le lui avait fait promettre ainsi. Quant à elle, elle n'en savait pas davantage.

— Eh bien, Mascarone, votre amie s'est jouée de vous et vous a fait servir de courrier à une fort méchante plaisanterie. Si elle vous demande comment je l'ai reçue, ce qu'elle ne manquera pas de faire, vous aurez soin de lui dire que j'ai déchiré ce poulet, ainsi que je le fais, et que je vous ai commandé de ne jamais vous charger de semblables commissions, sous peine d'être chassée sur-le-champ.



Sauvez votre bonheur et le nôtre, je vous le demande à genoux.

sur celui qui l'avait écrite. Il se plaignait de ce que je ne comprenais ni son silence ni sa retenue.

Les expressions étaient arrangées de telle sorte, qu'il était impossible d'y rien reprendre, ni de s'en offenser.

J'interrogeai sur-le-champ la demoiselle, qui s'appelait Julia Mascarone, et je lui demandai sévèrement si elle connaissait le contenu de cette lettre ; elle me répondit qu'elle n'en savait absolument rien.

— Alors, qui vous l'a remise?

— Une des filles de chambre de Son Altesse madame Royale, qui l'a trouvée, m'a-t-elle assuré, dans le cabinet de la princesse, la dernière fois que vous avez assisté à sa toilette ; elle a pensé que vous l'aviez perdue et m'en a chargée.

— Pourquoi attendre d'être seule avec moi et ce ...? pourquoi ne me l'avoir pas donnée tout à l'heure?

Elle s'interloqua un peu de la question, et, pressée enfin,

On juge que cette affaire m'occupa fort. Le prince n'était pas homme à en rester à cette tentative manquée. Il allait certainement recommencer à me poursuivre, et, s'il se mettait dans l'esprit de me vouloir tourmenter, c'était bien facile.

Je n'eus pas plus tôt déchiré cette lettre, que je m'en repentis. C'était une preuve à montrer à ceux qui doutaient. J'en retrouvai un assez grand morceau dans le pli de ma mante, je le serrai soigneusement pour le cas où il me faudrait persuader les incrédules et me faire aider dans ma défense. En attendant, je me résolus au silence, c'était le parti le plus prudent.

Je ne me trompais point : les tentatives recommencèrent ; jusqu'à l'ambassade de France, qui, sans s'en douter servit de boîte aux lettres ! Le cardinal d'Estrées m'en envoya une, un matin, arrivant de Paris, et qu'il croyait de mon père. C'était encore le prince qui choisissait ce biais. Ce

faisant des craintes de toutes les minutes. Je gardai ces lettres jusqu'à ce que je me visse assez obsédée pour en perdre le courage et pour vouloir à tout prix sortir de là. Je ne dormis point de plusieurs nuits. Je savais quelles difficultés j'aurais à vaincre. Je savais quels ennemis j'aurais à combattre, et combien, au lieu de m'aider, on chercherait à me nuire et à me décourager. Il me fallait une résolution bien ferme; avant de la prendre, j'allai trouver chez lui, en secret, mon saint pasteur. Je lui montrai ces lettres. Je lui dis que j'étais décidée à la lutte, et que, le soir même, je découvrirais tout à mon mari, en lui demandant de m'emmener.

— C'est, me dit-il, le seul moyen. Si vous échouez, j'essayerai ensuite; et enfin, si nous échouons l'un et l'autre, il vous restera votre famille et la France. Ce sera le dernier parti.

Je rentrai plus vaillante; madame de Verrue était partie avec Son Altesse pour passer quelques semaines de retraite dans un couvent de Chambéry. Je ne la craignais pas, le moment était favorable, et, dès que nous eûmes dîné, avant l'heure où nous avions coutume de recevoir, je priai mon mari de venir avec moi dans mon cabinet des livres, où je désirais avoir avoir lui un entretien sérieux.

XXVII

M. de Verrue était trop bon gentilhomme pour ne pas remplir ses obligations envers une femme. Il s'inclina à ma demande, et marcha sur mes pas; il en était visiblement contrarié, bien qu'il ne le dît pas; cela se devinait par ses gestes.

Dès que nous fûmes seuls, il m'avança un fauteuil et s'assit à côté de moi. En voyant que je me taisais, il me dit avec beaucoup de politesse:

— Eh bien, madame, en quoi puis-je vous être agréable? J'attends que vous daigniez m'en instruire.

J'étais émue, on le comprend. Je me taisais encore; enfin, je compris qu'il fallait m'expliquer.

— Monsieur, dis-je, c'est que j'ai cru devoir vous montrer ceci.

Et, tirant toutes les lettres de ma poche, y compris le morceau de la première, je les lui remis entre les mains. Il les prit et commença de les lire les unes après les autres.

— Qu'est cela, madame? demandait-il à chaque instant.

— Vous le voyez bien, monsieur, ce sont des lettres d'amour.

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De Son Altesse monseigneur le duc de Savoie à votre épouse indigne, la comtesse de Verrue.

Il fit un mouvement de surprise et d'impatience.

— Encore! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas ma faute; et, si vous m'aviez écoutée, depuis longtemps il n'en serait plus question. On a pour exemple madame de Saint-Sébastien.

— Et que prétendez-vous que j'y fasse, madame?

Cette question m'exaspéra. Il était donc bien abruti dans son servage, que son honneur même, à défaut de son cœur ne répondait pas à cette question! Je me contins cependant.

— Je prétends que vous me permettiez de me retirer à Verrue, ou dans vos terres de Savoie, jusqu'à ce que Son Altesse veuille bien oublier l'attention dont elle a daigné m'honorer.

— Madame, c'est impossible, ma mère...

— Encore! m'écriai-je à mon tour. Madame votre mère a sa charge, elle s'en peut occuper et nous laisser libres de nos actions, monsieur. Écoutez, et sachez ma pensée, je n'y reviendrai plus; c'est pour la dernière fois que je m'explique avec vous à ce sujet. Madame votre mère a sur vous les droits et l'empire que devait avoir la mère de vos enfants: elle m'a pris votre cœur, votre tendresse, elle m'a pris jusqu'à vos pensées, et cependant, après m'avoir dépouillée ainsi, madame votre mère me hait, elle est jalouse de moi; l'ombre même de notre union qu'elle a longtemps empêchée et qu'elle est parvenue à briser, cette ombre lui fait peur. C'est elle qui vous rend sourd à vos intérêts, à la voix de votre honneur même, vous a détourné d'entendre mes plaintes et mes supplications. C'est à elle que je dois mon malheur, c'est à elle que vous devrez le vôtre, si vous persistez à l'écouter de préférence à moi.

— Madame!

— Il en est temps encore, exaucez ma prière, écrivez à madame de Verrue que vous lui abandonnez entièrement ce palais, jusqu'au moment où il vous conviendra d'y revenir, avec vos enfants et votre femme; que vous quittez la cour; que vous allez vivre pour vous pendant quelques années. Qu'avez-vous besoin de Son Altesse? Que vous font ses bienfaits et ses faveurs? En quoi pouvez-vous craindre sa puissance? Vous êtes riche, vous êtes grand seigneur; dans vos terres, vous êtes tout-puissant aussi, vous avez des courtisans au lieu d'être courtisan vous-même. Je vous aime d'une affection que rien ne saurait changer. Vos enfants s'élèvent, ils sont beaux, ils sont forts, intelligents, charmants enfin; ils vous aimeront aussi et vous serez le maître à votre tour, et vous secouerez ce joug qui, depuis si longtemps, vous pèse et vous humilie. Ah! monsieur, le bonheur est près de vous, vous n'avez qu'à étendre la main pour le saisir. Pourquoi le repousseriez-vous, au contraire?

Mon mari me regardait sans m'interrompre; mais je voyais ses yeux briller, mais je voyais des larmes trembler à ses paupières: je crus avoir remporté la victoire et je m'approchai de lui. Il me laissa venir, il ne m'attira pas.

— Mon ami, mon cher comte, lui dis-je, écoutez ma voix; sauvez votre honneur, sauvez votre bonheur et le nôtre, je vous le demande à genoux.

— Ah! relevez-vous, madame, s'écria-t-il, car j'avais fait le geste de m'agenouiller, relevez-vous; je ne souffrirai jamais que vous vous abaissiez, même devant moi.

— Je supplie pour tout ce qui m'est cher, je ne m'humilie point, mon ami! trop heureuse si je parviens à vous persuader.

— Certes, vous dites vrai... Mais ma mère!

— Ah! que l'habitude de l'esclavage est difficile à perdre! A quel point un homme est amoindri devant une obéissance servile! Que je vous plains, si votre cœur n'est pas plus fort que vos craintes!

Il ne répondit rien. J'étais bien tentée de me retirer, d'abandonner une cause qui était la sienne et qu'il défendait si peu: la colère me dominait.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, prenez garde! madame de Montespan a commencé ainsi!

— Grâce à Dieu! vous n'êtes pas madame de Montespan, madame.

— Non, monsieur; mais je suis une femme, et la patience humaine a ses bornes; les forces s'usent dans la lutte.

— Non pas celles d'une honnête femme, luttant pour l'honneur de son mari et pour son devoir.

Cette belle phrase lui parut le superlatif de l'éloquence; il se détourna ensuite comme pour me cacher ses larmes. Je ne me contentais guère de mots, en une circonstance aussi grave: j'en voulais finir.

— Eh bien, monsieur, que décidez-vous? repris-je.

— Je vais écrire à ma mère, et je vous transmettrai sa réponse: d'ici là, croyez-moi, ne changeons rien à nos habitudes et ne montrons rien de ce qui nous occupe, ne prêtons à rire à personne.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— Absolument.

— Fort bien; j'y renonce, et je sais ce qui me reste à essayer.

Je lui fis la même révérence qu'à la reine et je sortis dans une indignation que je ne puis rendre et que l'on comprendra. J'écrivis en hâte à l'abbé Petit: il vint à l'instant même.

Je lui contai tout; il alla reprendre M. de Verrue et ne fut pas plus heureux que moi.

— A la grâce de Dieu, madame! me dit-il tout découragé; écrivez à votre famille.

Il m'est odieux d'avoir à rapporter ces combats, de montrer comment ma défaite a été marchandée, et comment on m'a jetée de force au péril où j'ai succombé. Je ne veux pas suivre jour par jour cette histoire pénible. Madame de Verrue persuada à son fils que les lettres n'étaient pas de Son Altesse. Elle alla jusqu'à insinuer que je feignais un faux galant pour m'en ménager un véritable. Il ne le crut peut-être pas, mais il eut l'air de le croire, pour se préparer une excuse et un moyen.

Vaincue en Piémont, il me restait la France. Je priai ma mère de me demander à mon mari pour quelques mois. Il va sans dire qu'on déclina cette invitation. J'étais réellement malade, car en même temps les persécutions continuaient, et du côté du prince, qui m'obsédait, et du côté des autres qui ne me laissaient plus un instant de repos.

Ma belle-mère avait éventé l'amour de M. de Darmstadt et l'affubla sur-le-champ du personnage d'amant préféré. Il fallut lui interdire l'entrée du logis, ce qui l'étonna fort, et ce qui réjouit M. de Savoie, lequel avait la bonté d'en être jaloux. Madame de Verrue avait l'air de travailler pour Son Altesse, et, qui sait? elle en était bien capable.

Mon médecin était un homme d'esprit: un jour, il vint chez moi, il m'échappa de lui dire que j'avais le mal du pays. Cette parole ne tomba pas à terre. Il avait deviné quelque chose de ce qui se passait sans en soupçonner

la cause. Le lendemain, il m'ordonna les eaux de Bourbon.

— Ah ! docteur, m'écriai-je, vous me sauvez la vie !

— Je le sais bien, madame, c'est là mon métier. Je le fais toujours en conscience, Dieu merci !

J'écrivis à mon père que j'étais condamnée à prendre les eaux, et je le suppliai de se trouver à Bourbon, où j'avais à l'entretenir de choses qui m'importaient le plus sensiblement, puisqu'on ne me permettait pas d'aller jusqu'à Paris.

Cette lettre fut envoyée par Babette, pour plus de sûreté, et je ne doutai pas que le duc de Luynes ne se rendît à ma prière ; Babette, à mon insu, y ajouta quelques mots des plus pressants. Ils étaient de nature à inquiéter beaucoup ma famille et la bonne fille espéra que, de cette façon, on viendrait à mon appel.

Elle souffrait autant que moi ; je n'avais pu me cacher d'elle ni de Marion, et elles me plaignaient souvent ensemble.

Madame de Verrue n'osa pas m'empêcher d'aller à Bourbon : elle en avait pourtant grande envie. Elle imagina seulement que son fils ne m'y pouvait conduire et qu'il n'était pas séant que j'y allasse seule avec mes gens.

Là-dessus, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'abbé de la Scaglia s'offrit à m'accompagner.

— Je veux faire ce plaisir à ma chère nièce, dit-il.

Je ne hésitai d'accepter : le moyen m'était indifférent pourvu que j'arrivasse au but. Ma belle-mère en fut toute déconcertée.

M. de Savoie pâlit en apprenant mon départ ; M. de Darmstadt avait justement pris congé de lui la veille : il se rendait en Espagne pour quelques mois. Le prince s'imagina que c'était concerté entre nous. Lorsque j'allai lui faire mes révérences d'adieu, ainsi qu'à mesdames les duchesses, je le trouvai triste et grave.

Il me demanda si je reviendrais bientôt, je répondis que je ne savais pas.

— Ah ! vous allez revoir notre belle France ; ne la regardez pas trop, vous qui l'avez presque oubliée, vous ne la pourriez plus quitter.

Cette exclamation, échappée à la jeune duchesse, déconcerta le sérieux du cercle.

On me trouvait pâle, défaite ; on comprenait que j'avais besoin d'être soignée ; on me plaignait, on me regrettait : tous souhaits de cour, auxquels on ne croit point lorsqu'on en connaît la portée et qui se distribuent en manière de jetons d'échange.

Madame de Verrue me fit rester la dernière, sous prétexte de me reconduire elle-même. Je vis le duc jusqu'à la fin ; l'adieu se prolongea donc autant qu'il put durer. Je ne fus pas touchée de sa mélancolie, il était cependant bien respectueux.

XXVIII

Le lendemain, je montai en carrosse avec l'abbé de la Scaglia, Babette, Mascarone et mon écuyer. Marion et mes femmes suivaient dans une calèche qui devait me servir au retour, après ma guérison.

Mon oncle fut aux petits soins pour moi pendant tout le voyage. J'eus une des plus sensibles joies de ma vie en tombant dans les bras de mon excellent père, à mon arrivée dans ce pays de Bourbon, où j'avais tant souhaité de me trouver transportée.

M. de la Scaglia ne me laissa pas seule avec mon père, pendant toute la première journée. Avait-il ses instructions ? Agissait-il de lui-même ? Je crois que c'est l'un et l'autre ; il écoutait juste assez sa belle-sœur pour me tourmenter avec elle, chacun à un point de vue différent.

Mon père était impatient de m'interroger, et moi plus impatiente encore de lui ouvrir mon cœur ; aussi, lorsque enfin je fus rentrée chez moi, je lui envoyai Babette, pour le prier de venir dans ma chambre, malgré l'heure avancée, afin que nous puissions causer en liberté.

C'était un fort homme de bien que mon père, un homme d'une vertu rigide, chacun le savait, et ma famille entière professait des mœurs et des principes aussi sévères qu'irréprochables. Cependant, M. de Luynes était aussi bon, aussi indulgent, aussi juste que pieux.

Ma mère n'avait pas le même cœur : elle était sèche et prude, j'étais bien plus sûre de m'entendre avec mon père. Il ne manqua pas d'accourir aussitôt qu'on l'eut appelé, et, s'asseyant vite auprès de mon lit, il me demanda incontinent de quoi il s'agissait.

— Monsieur, m'écriai-je, je suis perdue, si vous ne parvenez à me secourir !

— Perdue ? Ma fille, n'avez-vous point un bon mari que vous aimez, un état magnifique, au-dessus des espérances du bien que nous pouvions vous donner ? N'avez-vous pas des enfants bien venus, bien portants, Dieu merci ?

— Oui, mon père, oui, tout cela est vrai, pourtant, écoutez-moi, et vous verrez.

Je lui racontai de point en point ce qui s'était passé depuis mon mariage, ce que j'avais souffert, les humiliations et les mauvais traitements que j'avais endurés. Je lui peignis les hauteurs de madame de Verrue, les dégoûts dont elle m'avait abreuvée, et j'en vins ensuite à l'amour du prince, à ce que j'avais fait pour le fuir, à ses poursuites réitérées, à l'incroyable aveuglement de mon mari et de sa mère, qui m'avait forcée de recourir à lui pour me protéger.

M. de Luynes m'interrompit, en me félicitant de ma prudence ; il m'embrassa et s'exclama sur ma position difficile et sur ce qu'il ne voyait d'autre moyen d'en sortir que de le suivre à Paris, où M. de Verrue me viendrait rejoindre.

C'était la chose la plus naturelle du monde ; mon mari ne connaissait la France et la cour que pour les avoir vues quinze jours, au moment de notre mariage.

La paix en Savoie ne l'appelait point au régiment qu'il commandait : il pouvait, il devait venir ; cependant, j'assurai à mon père qu'il ne viendrait point.

Sa mère ne lui laissera jamais quitter sa férule, elle craindrait qu'il ne se révoltât ; et puis, si j'ose vous le dire, je ne sais si elle serait bien fâchée que je succombasse : elle voudrait me trouver un tort, elle me hait.

— Pas à ce point-là ! car ce serait se haïr elle-même, apporter le déshonneur dans sa maison ; il est impossible que vous ne vous trompiez pas, ma fille.

Je n'insistai point, c'était mon idée, et la suite a montré combien elle était juste, hélas ! Mais mon père n'était pas homme à supposer un pareil calcul. Nous causâmes ainsi plus de deux heures. Je ne lui cachai rien de ce que j'éprouvais, de ma tendresse si mal récompensée par mon mari. Il me plaignit fort ; pourtant, il bénit le ciel qui me donnait cette défense. Sa conclusion fut qu'il parlerait à l'abbé de Verrue, très sûr de trouver en lui un aide et un approbateur.

— C'est un vieillard important et rompu dans les affaires ; il a passé par des emplois considérables ; il a été ambassadeur, ministre d'État ; il doit voir les faits tels qu'ils sont, et trembler du péril qui nous menace tous.

— Je n'ai pas grande foi en ses reliques, mon père.

Il me quitta, malheureux et désolé ; il était si bon, mon père ! Il tint sa promesse et entra chez l'abbé de la Scaglia aussitôt qu'il le put avec décence. Il lui raconta tout au long ce qui se passait, sur quoi l'abbé se récria fort, et dit qu'il ne se doutait point de ceci, qu'il n'en avait jamais entendu parler, et que sa belle-sœur et son neveu lui paraissaient du dernier coupable en agissant de la sorte.

— Laisser une jeune femme exposée aux séductions d'un prince tel que celui-là, auquel il ne manque rien pour plaire d'abord, et qui a, de plus, une ténacité de vues que rien ne déconcerte ! Je ne comprends pas. Heureusement, me voilà prévenu et j'y saurai mettre ordre.

— Le meilleur ordre à y mettre est l'absence. M. de Savoie, ne voyant plus ma fille, l'oubliera ou se prendra ailleurs : cela ne peut manquer. J'emmènerai madame de Verrue à Paris ; son mari la rejoindra incontinent ; ils y passeront une année ou deux, et, à leur retour, il ne sera plus question de rien.

XXIX

Ils discutèrent longtemps : mon père avec la droiture et la loyauté du plus honnête homme du monde, l'abbé, avec sa finesse et sa perspicacité italiennes, exercées à une perversité profonde et à une méchanceté calculée. Ils se firent l'un à l'autre des concessions que M. de Luynes eût observées, tandis que M. de la Scaglia ne cherchait qu'à gagner du temps. On convint qu'il annoncerait à madame de Verrue notre projet de pousser jusqu'à Paris, et que mon mari en serait prévenu par moi. S'ils y consentaient, tout était pour le mieux ; s'ils s'y refusaient, nous partirions pour Turin, et l'influence de l'abbé, jointe à mes prières, obtiendrait très certainement ce que nous désirions.

M. de Luynes crut à ce leurre ; je ne m'y laissai point prendre ; je connaissais trop l'abbé, et je commençais à me défier de cet oncle, si facile à tout accepter et si prodigue de belles paroles. Je tâchai pourtant de me tranquilliser, de reprendre la confiance et l'espoir, de jouir en paix de la

cet accident, c'est que Zarca fut subitement pris d'un accès de frayeur qui parut un instant lui avoir ôté la raison : les muscles de son visage se contractèrent violemment ; ses cheveux se hérissèrent ; ses yeux hagards semblaient se tourner alternativement vers la porte, et il s'élançait pour prendre la fuite, lorsque parut M. Mariani, attiré par la rumeur de cet événement.

Il voulut interroger Zarca ; mais déjà ce dernier avait eu le temps de se remettre : il répondit qu'il avait trouvé le flacon sur le grand chemin ; qu'il ne l'avait approché du feu du fourneau que dans l'intention de parvenir à le déboucher, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'alors, et qu'il ignorait complètement quel en était le contenu.

M. Mariani ne parvint pas à obtenir de renseignements plus précis, et, ne pouvant se résoudre à accorder la moindre importance à cet accident qui semblait tout fortuit, il renvoya le pâtre à ses troupeaux. Toutefois, un sombre pressentiment resta malgré lui dans sa pensée, et, ce jour-là même, après le repas du soir qu'il avait l'habitude de prendre à la même table que ses serviteurs, il disait à ces derniers :

— Je ne sais ce qui arrivera ; je crois qu'on en veut à ma vie, et je suis bien résolu à la défendre envers et contre tous. Je puis succomber pourtant ; dans ce cas, mes amis, vengez-moi ; car on aura frappé un honnête homme qui ne vous veut que du bien.

Et il rentra chez lui triste, abattu, presque découragé.

— Qu'ai-je donc fait à cette femme ? se demandait-il. Je l'aimais de toute mon âme ; pourquoi cette haine dont elle me poursuit en échange du désir si ardent que j'avais que j'ai encore de la rendre heureuse ?

A cette même heure, la réponse à ces questions se faisait près de la cabane du berger Zarca.

— Tu n'es qu'un sot et un poltron ! disait au jeune berger un homme de haute taille dont le visage était tuméfié et criblé de marques pustuleuses, et mal t'en a pris d'avoir eu peur au moment décisif ; car, si tu avais été brave, je te donnerais en ce moment plus d'écus que tu n'en pourrais gagner en dix ans.

— C'est vrai, répondit Zarca, le cœur m'a manqué.

— Et il te manquera toujours !

— Non, j'en suis sûr, maintenant que j'ai subi l'épreuve. Essayez un peu, mettez-moi à l'œuvre et vous verrez.

— Eh bien, oui, nous verrons.

Trois heures plus tard, Bernardo disait à la comtesse Marion :

— Les balles bénites ne sont pas tant à dédaigner que vous le pensiez ; si j'en avais eu une aujourd'hui, toutes vos souffrances seraient finies.

— J'y ai pensé, mon ami, répondit résolument Angela, et en voici deux, dont mon confesseur m'a garanti l'infaillibilité.

Bernardo les prit avec une indicible expression de joie.

— Oh ! merci ! merci ! dit-il ; vous avez fait maintenant la moitié du chemin ; à moi seul le reste.

Et il partit comme un trait, emportant ces balles, en la puissance desquelles il avait foi.

XXXI

Bien que la convalescence de Bernardo semblât devoir être très rapide, les traces de la dangereuse maladie dont il avait été atteint étaient encore fraîches, fort vives et presque repoussantes. Un autre se fût affligé de cette dernière circonstance, lui s'en félicita ; il lui importait, après ce qui venait de se passer entre lui et Angela, qu'on le crût toujours malade, faible, incapable de vaquer à aucune affaire. Ce fut donc très péniblement en apparence qu'il regagna sa chambre, et à peine y fut-il rentré qu'il se laissa tomber tout haletant sur son lit.

— Ah ! sainte Vierge ! s'écria la garde en le relevant, quelle imprudence !... Vous être levé dans un tel état ! Vous avez juré de n'en pas revenir !

— C'est vrai, Martha, répondit-il d'une voix mourante, j'ai été bien imprudent ; mais vous savez qu'on ne s'accommode guère d'un serviteur obligé de rester au lit. J'ai voulu essayer mes forces. Aussi ai-je les pieds bien malades.

— Oh ! Jésus Maria ! reprit la garde en s'empressant de le déchausser, est-il possible que vous ayez pu mettre un pied devant l'autre !

— Cela ne m'arrivera plus, ma bonne Martha.

— Je le crois bien. Vous ne serez pas capable, avant six semaines au moins, de marcher sans béquilles.

— Que la volonté de Dieu soit faite !

— Oh ! signor Gavazza, vous êtes un trop digne homme pour que le bon Dieu n'ait pas pitié de vous, reprit la vieille Martha en accommodant le plus doucement possible le malade dans son lit ; mais il est certain, malgré cela, que, s'il se passe d'ici à un mois quelque chose d'extraordinaire à Chivas, ce ne sera pas vous qui l'irez dire à Rome.

Il y avait quelques instants que la vieille s'était retirée après avoir tout mis en ordre, lorsque le frère Luigi entra doucement et à pas comptés.

— Hum ! fit-il en voyant le malade se soulever avec effort, je croyais te trouver sur pied, Bernardo.

— Révérend père, c'est justement parce que j'ai essayé de m'y mettre que me voici de nouveau obligé de garder le lit. Et cela me met au désespoir, car l'argent ne doit pas tarder à manquer ici, tandis qu'à Santoni, ce marcassin de comte entasse l'argent en traitant nos domaines en pays conquis.

— Cela, dit le moine d'une voix grave, prouve que l'on est sage là-bas et qu'on est fou ici, où l'on dépense à tout propos des sommes fabuleuses. Quoi ! madame la marquise de Spenzzo possède, indépendamment de ce qu'elle a donné à sa fille, des terres valant plus de trois millions d'écus romains, et elle manque d'argent !

— Au moins, révérend père, vous me rendrez cette justice de reconnaître que ce n'est pas ma faute, s'il en est ainsi.

— Soit, Gavazza ; mais il me paraît que l'on convoite ardemment ici l'argent qui se gagne là-bas. Tiens, mon ami, un bon conseil : ne joue pas au plus fin avec moi. Tu couves, j'en suis sûr, quelque mauvaise pensée.

— Oh ! *mio padre !* que puis-je, en l'état où je suis ?

— Je comprends parfaitement ce que tu veux, et je sais au juste ce que tu peux ; mais je veux, moi, que le comte soit maître absolu à Santoni, tandis que tu te contenteras de jouer ici le rôle de cheville ouvrière. Plus tard, on te fera une position indépendante ; mais il faut attendre : c'est mon dernier mot.

Gavazza était furieux ; il se mordait les lèvres pour ne pas éclater ; mais il se dit enfin que ce moine, quelque fort qu'il fût, n'était pas invincible ; que sa qualité de religieux le rendait, dans l'état présent des choses, plus vulnérable que tout autre, et il promit de se conformer au programme que Luigi venait de lui imposer. En même temps, il prenait mentalement avec lui-même l'engagement de briser le plus promptement possible les liens dans lesquels le moine essayait de l'envelopper.

— Révérend père, se disait-il mentalement, vous avez beau faire, je sens bien que nous sommes ennemis ; mais pourquoi ?... Vous ne sauriez rien posséder en propre, votre qualité de religieux s'y oppose ; la marquise est soumise à votre volonté, sans que vous en puissiez tirer aucun avantage, et vous n'osez pas contrarier Angela, même dans ses plus minimes volontés. Tout bien examiné, mon révérend père, je suis plus fort que vous, et vous serez bientôt forcé de le reconnaître.

Dès le lendemain, et en dépit des représentations de la garde Martha, Bernardo, appuyé sur deux béquilles, se montrait dans les rues de Chivas, recevant les félicitations des uns, les compliments de condoléance des autres, mais laissant soigneusement croire qu'il ne pouvait marcher, et paraissant en quelque sorte cloué au sol par la faiblesse et la douleur. Ce soir-là même, un violent orage éclatait sur la petite ville de Chivas ; le ciel était en feu ; le tonnerre fendait les nues avec fracas ; la grêle et l'eau tombaient à torrents.

Le berger Zarca gardait ses troupeaux dans la montagne. Effrayé par ces convulsions de l'atmosphère, au bruit desquelles se mêlaient le bêlement de ses moutons et les aboiements de ses chiens, il se tenait, morne et silencieux, assis dans sa cabane, lorsque, à la vive lumière d'un long éclair, il crut voir au loin un homme marchant à travers champs, et se dirigeant vers lui.

— Jésus ! se dit-il en faisant, avec un redoublement d'effroi, le signe de la croix, on dirait Bernardo Gavazza. Que vient-il faire ici ? Le bon Dieu n'est-il pas assez en colère ? Non, non, je ne bouge pas d'ici. Et pourtant il me traite mal, le bon Dieu : le toit de ma cabane, à moitié effondré, livre passage à la pluie ; je n'ai pas une poignée de paille sèche ; je viens de manger mon dernier morceau de pain, et ma faim n'est pas apaisée.

Ces plaintes furent interrompues par un coup de tonnerre qui fit trembler le sol.

— Oh ! reprit Zarca en tombant à genoux, je sais bien que j'ai tort de me plaindre, car il y a beaucoup de gens plus malheureux que moi.

— Eh bien, dit une voix au milieu des ténèbres, montre-toi fort et rien ne te manquera.

Au même instant, un éclair jaillit des nues, et Zarca reconnut Bernardo Gavazza.

— Ah ! maître Bernardo, reprit le jeune berger, vous m'avez fait peur !

— Tant pis ! car, *corpo di Dio !* les gens qui ont peur ne sont bons à rien, et, avec ce défaut-là, tu garderas les mou-

tons en plein vent, jusqu'à ce que tu crèves de misère, d'ennui ou de frayeur.

— Ah ! c'est qu'il fait un temps...

— Ne t'en plains pas, Zarca ; je l'aurais commandé qu'il ne serait pas plus à mon gré.

— Alors, maître Gavazza, nous n'avons pas les mêmes goûts.

— Peut-être ! il ne s'agit que de s'entendre... Mais j'ai là quelques beaux écus romains qui ne demandent qu'à passer de ma poche dans la tienne.

— Qu'ils fassent donc vite le chemin, dit le jeune berger, dont un nouvel éclair montra le visage rayonnant de joie.

— Ils le feront, Zarca, si tu montres assez de cœur pour ne pas les effaroucher... Tiens, vois, ils sont tout prêts à se mettre joyeusement en marche.

— Oh ! maître Bernardo, je suis un homme maintenant !... Et tenez, voici que l'orage ne m'effraye pas plus que la chute d'une étoile filante. Chacun pour soi, *san Dio* ! et le bon Dieu pour tous.

— Très bien ! maintenant, ne parlons plus en l'air. D'ici à la villa Santoni, il ne doit pas y avoir pour plus de dix minutes de chemin ?

— Pour cinq minutes au plus.

— Et M. Mariani doit être à table, dans la grande salle, au milieu de ses serviteurs.

— C'est certain, il n'y manque jamais... Oh ! c'est un vrai bon maître, celui-là !...

— Oh ! les dames de Spenzzo sont autrement bonnes maîtresses, et les écus que voici ne sont qu'un échantillon de ceux qu'elles donneront à qui les servira.

— Et que faut-il faire pour cela ? Parlez donc, maître Bernardo.

— Il faut me jurer obéissance, Zarca, et tenir ton serment.

— Je le veux bien, dit le jeune berger dominé par une avidité précoce.

— Tu le jures ?

— Je le jure.

— Eh bien, fit Gavazza en tirant de dessous son manteau un fusil à deux coups, voici le juge qui doit prononcer ce soir même entre les dames de Spenzzo et le Mariani.

— Ah ! s'écria Zarca saisi d'effroi.

— Eh bien, qu'est-ce ? reprit tranquillement Bernardo ; crois-tu ce compagnon-là capable de se tromper d'adresse ? Secoue donc cette faiblesse d'enfant... D'ailleurs, c'est moi qui agirai. Marchons.

— Oui, dit Zarca toujours tremblant.

— Nous allons donc nous rendre à Santoni. Il y a là un chien de garde qui te connaît, car il a été le compagnon des tiens.

— Mirco ?... Oh ! oui, bonne bête ; dès qu'il peut s'échapper, c'est pour venir me retrouver aux champs.

— Je le savais, et voilà pourquoi je viens chercher ton concours. Tu pourras donc facilement passer par-dessus le petit mur de la première cour, t'emparer du chien et l'empêcher d'aboyer lorsque j'arriverai. Je te suivrai de près, tu ouvriras une des petites portes de manière à ne faire aucun bruit, et l'affaire sera terminée. Prends donc le devant et hâte-toi !

Moins rassuré que jamais, Zarca ne bougeait pas.

— Est-ce que tu refuserais de marcher, maintenant que tu en sais assez pour me faire pendre ? reprit Bernardo d'une voix menaçante. Prends garde ! car sur les deux coups dont mon fusil est chargé, il y en a un pour le traître qui essayerait de me vendre.

Et, comme, en parlant ainsi, il abaissait horizontalement son arme, Zarca s'écria :

— Non, non, maître Bernardo, je ne vous trahirai jamais ; mais je croyais qu'avant de nous mettre en route, vous vouliez me faire faire connaissance avec ces écus romains que je n'ai pu encore apercevoir qu'à la lueur des éclairs.

— Tiens, dit Gavazza en lui remettant une bourse, en voici un petit échantillon ; le reste de la bande viendra bientôt ; mais nous avons déjà perdu bien du temps ; partons.

Le berger prit la bourse, l'ouvrit, en examina le contenu, et, bondissant de joie, il se dirigea vers la villa où son maître était alors à table au milieu de ses serviteurs.

XXXII

L'orage était apaisé ; mais la pluie continuait à tomber fine et serrée. Deux hommes le havresac sur le dos marchaient péniblement à travers champs : c'étaient deux soldats déserteurs de l'armée du duc de Savoie qui traversaient le Piémont pour aller se réfugier à Venise.

— Par saint Janvier ! disait l'un, je commence à croire, Lorenzo, que nous avons eu tort de quitter le régiment. On y est mal, c'est vrai, mais encore y mange-t-on quelquefois, et il y a plus de douze heures que nous marchons l'estomac vide ; il n'est pas possible que nous allions loin en suivant ce régime-là. Pour moi, je ne dépasserai certainement pas l'habitation que l'on aperçoit d'ici sans y faire halte.

— Tu as tort, Giacomo, répondit l'autre ; je connais le pays : cette habitation appartient à une famille alliée à celle du duc de Carignan ; ce serait nous mettre dans la gueule du loup, tandis que nous trouverons aisément un asile à Chivas, dont nous ne sommes pas éloignés de plus de quatre milles.

— Quatre milles ! c'est énorme. Ne pourrions-nous tenter, sans nous adresser aux maîtres, d'obtenir de quelque domestique charitable de cette maison un morceau de pain et une poignée de paille dans quelque écurie ?

— Nous en courrons la chance, si tu le veux absolument.

— Et je le veux d'autant plus qu'il me semble qu'une des portes est entr'ouverte.

— Entrons donc, répliqua Lorenzo.

Et il franchit le premier le seuil de la porte ; mais il avait à peine fait un pas à l'intérieur, qu'il se retourna vers son camarade en lui disant à voix basse :

— Silence ! il y a des gens à quelques pas d'ici qui causent et paraissent craindre au moins autant que nous d'être entendus.

Ils s'arrêtèrent d'abord, puis ils parvinrent à se glisser doucement à l'intérieur, dans l'angle formé par la porte à demi ouverte et le mur qui servait d'appui. De là, la pluie ayant cessé et le temps s'étant éclairci, ils purent entrevoir deux hommes dont l'un était armé d'un fusil et dont l'autre tenait en laisse un chien de garde qu'il caressait pour l'empêcher de gronder.

— Tiens-le bien, Zarca, disait l'homme au fusil, et, dans une minute, les dames de Spenzzo seront débarrassées pour toujours de ce pourceau que le marquis a eu la faiblesse de laisser entrer dans sa famille.

— C'est pourtant un noble homme ! fit Zarca en soupirant.

— Noble, lui ?... Il a volé la noblesse, comme il vole depuis trop longtemps les revenus de ces domaines ; mais il n'en fera pas davantage... je le tiens !...

A ces mots, il épaula son fusil, ajusta dans la direction d'une haute fenêtre du rez-de-chaussée ; puis un éclair jaillit et fut suivi d'une explosion, à laquelle succédèrent des cris d'effroi partant de l'intérieur de la maison.

— Fuyons ! dit à demi-voix l'homme au fusil, et, quelque chose qu'il arrive, n'oublie pas que les dames de Spenzzo te donneront toujours plus pour te taire qu'on ne t'offrirait pour te faire parler.

Et ils s'enfuirent à toutes jambes.

— Si nous restons ici un instant de plus, dit à son tour Lorenzo, nous sommes perdus !

Et, de même que les meurtriers, ils s'élancèrent dans la campagne et gagnèrent le large le plus rapidement possible.

— Voilà une singulière aventure ! dit Giacomo lorsqu'ils se crurent assez éloignés pour faire halte et reprendre haleine.

— Et qui pourra peut-être nous être utile, répondit Lorenzo ; car j'ai retenu le nom de celui qui tenait le chien, et, à la lumière produite par le coup de feu, j'ai vu que le visage de l'autre était couvert de pustules à peine amorties. Un crime vient certainement d'être commis, et peut-être donnerait-on une bonne récompense à qui ferait connaître les coupables.

— Il faudra voir ; tâchons, avant tout, de trouver à souper et un gîte pour cette nuit.

Tandis que tout cela se passait, le révérend frère Luigi se dirigeait vers son couvent. Bien que sa besace fût suffisamment garnie, il paraissait inquiet ; à plusieurs reprises il s'était présenté à l'hôtel de Spenzzo, sans y trouver Bernardo qui, lui avait-on dit, se promenait dans le voisinage à l'aide de ses béquilles, et cela avait suffi pour lui faire craindre quelque grave événement.

— Cet homme-là est audacieux, se disait-il, impatient d'atteindre le but qu'il se propose, et il n'est que trop encouragé par la marquise et Angela à tenter la fortune en frappant un grand coup. Ces femmes-là ne veulent pas voir qu'elles se perdront en même temps que lui en le lançant dans cette voie. Heureusement, je sais attendre, moi, et il n'est pas facile de me tromper.

Interrompu dans ses réflexions par le bruit de pas pesants, le religieux releva subitement sa tête, penchée vers la terre en signe d'humilité, et il se trouva subitement en face des deux soldats, qui continuaient à s'entretenir de leur aventure à Santoni. A l'aspect de la besace si dodue que portait le moine, Giacomo, qui était le plus affamé, ne put se contenir.

— Révérend père, dit-il, ayez pitié, nous vous en supplions,

de deux pauvres soldats qui se sont égarés en chemin et n'ont pas mangé depuis hier !

— Et comment se fait-il que vous soyez arrivés jusqu'ici sans trouver de secours ? repartit Luigi. D'après le chemin que vous suivez, vous avez dû passer, vers la fin du jour devant la villa Santoni, aux portes de laquelle un malheureux n'a jamais frappé en vain.

A ces mots, les deux soldats se regardèrent comme pour se consulter ; puis Giacomo reprit :

— Nous nous sommes en effet arrêtés à cette habitation ; mais nous n'avons pu y rien recevoir, la frayeur nous en ayant fait sortir plus vite que nous n'y étions entrés.

— Peur ! vous, des soldats ?

— Révérend père, répéta à son tour Lorenzo blessé par ces paroles, de bons soldats peuvent ne pas vouloir se mesurer contre des assassins.

— Vous avez trouvé des assassins à Santoni ? demanda avec anxiété le frère quêteur, qui déposa sa besace à ses pieds comme pour écouter avec plus d'attention.

— Oh ! frère, ce ne sont pas choses à raconter sur le grand chemin.

— Surtout quand on meurt de faim, ajouta Giacomo.

— C'est vrai, mes enfants, dit Luigi en remettant sa besace sur son épaule. Heureusement nous ne sommes qu'à cent pas du couvent, où, à ma recommandation, vous allez trouver de quoi réparer complètement vos forces.

Tous trois se dirigèrent vers le couvent ; le portier, qui reconnaissait Luigi au coup de marteau, ouvrit sur-le-champ, bien que l'heure réglementaire fût passée ; mais ce ne fut pas sans quelque frayeur qu'il vit entrer les deux soldats à la suite du frère quêteur.

— Tiens, Pietro, dit ce dernier en posant sa besace sur une table, prélève double ou triple dîme s'il le faut ; mais donne-nous à souper promptement, et ne ménage pas la réserve de ton caveau ; j'aurai soin de combler promptement les vides que nous pourrons y faire.

Pietro apporta d'abord des verres et du vin ; puis, explorant la besace, il se mit à préparer le souper avec d'autant plus de zèle qu'il en devait prendre sa part. Tandis qu'il était ainsi occupé, le frère quêteur reprenait, avec les deux soldats, l'entretien commencé sur le grand chemin, et qui se continua avec d'autant plus d'abondance que les rasades se succédaient plus rapidement. Les deux déserteurs devinrent, dès la seconde bouteille, très expansifs ; la troisième était à peine entamée, que Luigi n'avait plus rien à apprendre de ce qui s'était passé à Santoni deux heures auparavant, et l'ivresse des deux narrateurs était déjà telle, que le frère quêteur put, à plusieurs reprises, échanger son verre contre les leurs sans qu'ils s'en aperçussent.

— Mon révérend, cria tout à coup le portier en apportant un plat d'où s'élevait un fumet tentateur, voici une omelette dont vous me direz de bonnes nouvelles.

Mais il s'arrêta tout à coup en voyant les deux soldats la tête appuyée sur la table et profondément endormis.

— Révérend père, dit-il après un instant de silence, je gagerais bien que ces gens-là ne se sont pas endormis sans votre permission.

— C'est vrai, Pietro : il m'est toujours facile de faire dormir les gens que je trouve trop éveillés. Mais nous causerons de cela une autre fois ; pour le moment, nous n'avons pas un instant à perdre : il s'agit de garrotter solidement ces deux hommes. L'*in pace* est vide, n'est-ce pas ?

— Toujours, mon révérend ; est-ce que le père procureur voudrait se donner la peine d'user de cette vilaine chose ! Cela serait capable de l'empêcher de digérer. Il est donc vide, ce vilain cachot, à preuve que j'en ai la clef, dont je me suis emparé parce que, entre nous, j'ai découvert dans ce trou un passage secret qui le fait communiquer avec la cave particulière du père supérieur.

— Je le savais, Pietro, interrompit Luigi en souriant. Mal avisé serait celui qui voudrait ici me cacher quelque chose. Maintenant, apporte des cordes.

— Une omelette si bien réussie ! exclama Pietro en joignant douloureusement les mains.

— Nous la mangerons un quart d'heure plus tard, voilà tout, et nous en aurons chacun double part qui pourra être d'autant mieux arrosée que, de l'*in pace* où nous allons transporter ces dormeurs, tu pourras faire une courte visite à la cave particulière du père supérieur, dont tu as si habilement trouvé le chemin.

En parlant ainsi, Luigi s'était emparé des cordes apportées par le frère portier ; aidé de ce dernier, il ne lui fallut que quelques minutes pour garrotter solidement les deux soldats endormis, qu'ils transportèrent ensuite sans beaucoup de peine dans un de ces horribles cachots appelés *in pace* qui existaient alors dans presque tous les couvents, et d'où les religieux qu'on y mettait après un semblant de jugement à huis clos ne devaient plus sortir vivants. On n'en usait plus depuis longtemps au couvent des capucins de Chiavas, où l'on était en général d'humeur très débonnaire en temps d'abondance.

XXXIII

La nuit avait été pleine de terrible anxiété à l'hôtel Spenzzo ; assises et serrées l'une contre l'autre sur un sofa, la marquise et sa fille n'osaient échanger un mot ; toutes deux savaient que Gavazza était parti secrètement pendant l'orage ; elles avaient d'abord voulu prier pour le succès de son entreprise ; mais la terreur leur avait fait, dès les premiers mots, rentrer dans la gorge cette prière sacrilège et, depuis ce moment, en proie à une indicible terreur, elles étaient demeurées muettes et tremblantes, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Vers minuit, elles avaient entendu ouvrir et fermer la porte extérieure ; puis un bruit de pas était arrivé jusqu'à elles et s'était bientôt évanoui, et les heures avaient continué à s'écouler lentes et terribles pour ces deux coupables dont le châtiment commençait.

Enfin au point du jour, on gratta doucement à la porte de la comtesse Mariani, qui s'empressa d'ouvrir.

— C'est lui ! dit-elle d'une voix altérée. Ah ! Bernardo, vous nous avez fait bien souffrir !

Elle continuait à trembler en parlant ainsi, et son émotion était si violente, qu'il fallut que Gavazza la soutînt pour qu'elle pût retourner s'asseoir près de sa mère.

— Est-ce donc ainsi, dit-il en s'efforçant de sourire, qu'on sait accueillir un messager de bonnes nouvelles ? Vous êtes libre, madame ! le misérable qui vous avait imposé son nom pour vous dépouiller impunément ne vous causera désormais aucun chagrin.

— Quoi ! balbutia la marquise, Mariani... ?

— Est mort, madame ! et ainsi mourront tous ceux qui oseraient attenter à votre bonheur. Mais pourquoi cet effroi qui se peint sur vos traits ? Qui donc oserait faire remonter jusqu'à vous la responsabilité d'un acte dont je suis seul l'auteur ? Ne savez-vous pas que je vous ai fait le sacrifice de ma vie ? Elle est à vous, et quoi qu'il arrive, je ne la défendrai qu'autant qu'il le faudra pour que votre honneur reste intact. Mais pourquoi s'occuper d'éventualités impossibles ? Aucune preuve ne saurait s'élever contre moi ; mes mesures ont été soigneusement prises ; c'est un secret entre Dieu et nous : malheur à qui oserait tenter de le pénétrer !

— Dis plutôt malheur à toi-même ! s'écria le moine Luigi qui apparut tout à coup comme l'ange vengeur.

La foudre tombant aux pieds des trois complices ne les eût pas plus terrifiés que l'apparition de ce moine au regard étincelant, plein de menaces et de malédictions. Les deux femmes demeurèrent immobiles et muettes ; il s'écoula quelques instants sans que Bernardo eût conscience de ce qui se passait autour de lui ; mais il avait trop d'audace pour que son saisissement ne fît pas promptement place à cette assurance qui ne l'abandonnait presque jamais.

— Révérend, dit-il en reprenant tout à coup un calme apparent, cet emportement, qu'il me soit permis de le dire, est peu digne de votre caractère et de votre robe, et je crois qu'il vous serait difficile de justifier l'apostrophe que vous venez de m'adresser.

— Oh ! c'est trop d'impudence ! répondit le moine, et je ne sais à quoi il tient que je ne te laisse aller au gibet ! A quelle heure es-tu sorti hier au soir ? Quelle heure était-il quand tu es rentré cette nuit ? Qu'as-tu fait dans l'intervalle ? Tu te tais ? Eh bien, je vais te le dire.

Et Luigi raconta l'assassinat du comte Mariani sans en omettre la moindre circonstance. Cette fois, Gavazza était vaincu ; il voulait répondre, et la parole expirait sur ses lèvres.

— Et tu osais dire tout à l'heure à ces malheureuses, reprit le moine, que ce crime était un secret entre Dieu, elles et toi ! Ne sais-tu pas que j'ai l'habitude de deviner ce que l'on veut me taire ? Mais ici je n'ai pas eu à faire usage de cette faculté ; tu as si follement agi, tu as laissé tant de traces de ton passage, que, si je n'étais parvenu à arrêter dans leur marche les deux principaux témoins de tes crimes lorsqu'ils se rendaient chez le procureur criminel, cet hôtel serait déjà investi par la force armée, ces malheureuses femmes, qui t'ont comblé de biens, te suivraient bientôt jusqu'à l'échafaud.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'Angela poussa un cri aigu et roula sur le parquet en se tordant les membres.

— Luigi, s'écria en même temps la marquise en se mettant à genoux devant le moine, sauvez-nous, je vous en conjure !

— N'est-ce pas pour cela que je suis ici à cette heure, Paola ? répondit-il en la relevant.

Puis, se penchant vers la comtesse en proie à une violente

attaque de nerfs il lui fit respirer certain sel particulier et il parvint ainsi à la calmer comme par enchantement.

— Maintenant, reprit-il, repoussons toute vaine terreur afin de soutenir victorieusement la lutte si imprudemment commencée. Cette lutte sera longue ; car, quelle que soit l'origine des Mariani, leur famille est nombreuse et puissante. Ainsi que je le disais tout à l'heure, les deux principaux témoins sont en mon pouvoir ; ils ne parleront pas sans ma permission.

— Luigi, dit avec effusion la marquise en lui prenant les mains, vous avez notre foi, et vous êtes notre espérance.

— La foi, l'espérance sont choses bien fragiles, vous le savez, Paola, répliqua le moine en souriant amèrement ; mais je n'en accomplirai pas moins courageusement la mission que je me suis imposée, et, j'en suis sûr, le succès couronnera mes efforts, si, comme je l'espère, vous suivez scrupuleusement mes conseils.

— Révérend père, dit Bernardo, dont cette scène semblait avoir affaibli l'énergie, je vous ai désobéi, et je m'en repens sincèrement. Pardonnez-moi, et je jure d'être désormais à vous corps et âme.

— Assez, dit impérieusement Luigi ; voilà déjà trop de temps perdu. Dans quelques instants on viendra bien certainement annoncer aux dames Spenzzo la mort du comte Mariani. Personne n'ignorant la mésintelligence qui régnait entre elles et le comte, il faudra recevoir cette nouvelle dignement, gravement, sans montrer une douleur démentie à l'avance, mais seulement de la surprise et une tristesse contenue ; puis, sans crainte, sans hésitation, on abordera la question des intérêts matériels. Madame la comtesse, madame la marquise sa mère appelleront leur notaire et le chargeront d'assister à l'apposition des scellés qui certainement se fera aujourd'hui même à Santoni. Toi, Bernardo, tu accompagneras le notaire, comme homme de confiance de ces dames.

— Oh ! révérend père, dans l'état où je suis !

— Là est justement la planche de salut ; tu iras en voiture à Santoni avec le notaire ; là, tu participeras dans une certaine mesure aux actes qui s'accompliront ; puis, vaincu en apparence par la fatigue, tu t'évanouiras après avoir mis à nu tes pieds ensanglantés.

— Et puis ? demanda Bernardo avec résignation.

— Et puis tu reviendras ici te mettre au lit, et tu y resteras pendant huit jours au moins.

— Révérend père, c'est une terrible tâche !

— A ton aise, Bernardo ; s'il te semble plus doux d'aller à la potence.

Gavazza poussa un cri d'effroi ; la marquise et sa fille éclatèrent en sanglots.

— Silence ! dit impérieusement Luigi en se levant ; on frappe à la porte de l'hôtel ; l'heure suprême est arrivée. Mais il ne faut pas que l'on me trouve ici. A bientôt ! et que mes paroles demeurent dans votre mémoire.

A ces mots, il s'élança hors de l'appartement et sortit de l'hôtel par une des portes du jardin.

XXXIV

On éprouvait à l'hôtel Spenzzo un trop grand besoin de l'appui du moine Luigi, pour ne pas lui obéir aveuglément ; nul n'eût osé s'écarter du programme qu'il avait tracé ; il fut donc fait comme il l'avait dit : la marquise et la comtesse se montrèrent à la fois tristes et calmes à l'annonce qu'on leur fit de la mort du comte Mariani, qui fut par elles reçue de la manière la plus convenable ; Bernardo lui-même parut attristé dans une juste mesure par ce lugubre événement, de sorte qu'il ne put s'élever d'abord le moindre soupçon, car on avait vu, la veille, Gavazza se traîner péniblement à l'aide de ses béquilles dans les rues voisines de l'hôtel.

Cependant l'instruction judiciaire de cette mystérieuse affaire n'en suivait pas moins son cours, activée qu'elle était par le signor Marco Mariani. Celui-ci, en effet, avait juré de venger son frère, et il était parvenu à grouper les plus terribles présomptions.

D'autre part, Zarca courait les cabarets de Chivas, tirant de ses poches de l'argent à pleines mains, et criant dans ses accès d'ivresse :

— Buvons ! buvons ! quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Enfin les balles extraites du corps de la victime, et marquées toutes deux d'une croix, furent reconnues par un enfant de chœur, qui déclara les avoir déposées sur l'autel où devait se célébrer le saint sacrifice de la messe, afin qu'elles fussent bénites par l'officiant. De tout cela Marco Mariani avait fait un faisceau qui grossissait chaque jour, devint trop imposant pour que la justice pût demeurer inactive.

Un matin, alors que les maîtresses de la maison étaient encore au lit, l'hôtel Spenzzo fut investi par une troupe d'archers ; puis plusieurs officiers judiciaires pénétrèrent à l'intérieur et s'emparèrent de la personne de Bernardo Gavazza. Ce dernier se récrie, il proteste de son innocence, il invoque le témoignage de la marquise, de la comtesse, qui, réveillées par tout le bruit qui se fait autour d'elles, arrivent à peine vêtues et tentent d'interposer leur autorité.

— Les circonstances sont graves, mesdames, leur dit l'officier supérieur de justice, et elles pourraient être encore aggravées par une intervention intempestive.

— Mes chères et bonnes maîtresses, disait de son côté Bernardo, qui affectait de montrer une tranquillité parfaite, vous savez aussi bien que moi que l'on m'accuse injustement ; il s'est fait une tempête qui a aveuglé et aveugle encore les plus clairvoyants. La justice se trompe, mais elle reconnaîtra bientôt son erreur. En attendant, j'aimerais mieux souffrir mille morts que de voir une larme tomber de vos yeux, et ce sentiment, quoi qu'il puisse arriver, je le garderai jusqu'à la mort. Conservez-moi votre estime et ne vous occupez pas autrement de moi, c'est la seule grâce que je vous demande. Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers les gardes qui l'entouraient, je suis prêt, marchons.

Pendant que l'on conduisait Gavazza aux prisons de Turin où il devait attendre la fin de l'instruction qui se poursuivait, le moine Luigi faisait au couvent des capucins de Chivas une découverte accablante. Il avait constitué le portier Pietro geôlier des deux soldats enfermés dans l'*in pace* et il était parfaitement tranquille de ce côté ; ce lieu de détention était sûr ; il n'y avait pas même d'exemple qu'un des moines qu'on y avait renfermés autrefois eût jamais tenté de s'évader, tant la chose semblait impossible. Voyant la tournure fâcheuse que prenaient les choses, Luigi pensa que, au lieu de faire disparaître complètement ces hommes que le hasard lui avait livrés, il ne serait peut-être pas impossible de les faire tourner contre l'accusation en leur imposant une déposition toute contraire, quant aux faits dont ils avaient été témoins. A cette condition, on pouvait leur promettre leur grâce comme déserteurs, leur mise en liberté très prochaine, et une somme suffisante pour qu'ils pussent retourner tranquillement dans leur famille.

— Dans la position où ils se trouvent, se disait le moine, il est impossible qu'on n'accepte pas avec empressement la moindre planche de salut.

Ce fut donc avec la certitude de ne pas rencontrer d'obstacle sur ce point, qu'un soir il invita Pietro à se munir d'une lanterne pour descendre avec lui dans l'*in pace*. Mais, quand il eut pénétré dans le souterrain et promené la lumière autour des murs, quelle ne fut pas sa stupéfaction : le caveau était vide !...

Expliquons comment les deux prisonniers avaient quitté l'*in pace* où les avait enfermés Luigi et ce qu'ils étaient devenus.

Lorsque les deux soldats déserteurs, Lorenzo et Giacomo, sortirent du sommeil de plomb dans lequel les avait jetés la substance narcotique que le frère Luigi avait mêlée à leur vin, ils essayèrent d'abord instinctivement de se mettre hors du contact de la terre humide sur laquelle ils étaient étendus. Mais grande fut leur suprise de se trouver, au milieu des ténèbres les plus profondes, dans l'impossibilité de faire un pas, enchaînés qu'ils étaient par le milieu du corps à deux anneaux scellés dans le mur de leur cachot.

— Ah ! fit Giacomo en s'adressant à son compagnon, je te l'avais bien dit, que nous regretterions le régiment.

— C'est toi qui parles, Giacomo ? Eh bien, mon garçon, j'avoue que je me trouve dans d'assez vilains draps, et si l'on ne t'a pas mieux traité que moi...

— Je suis enchaîné.

— Comme moi... Mais qu'avons-nous donc fait à ce maudit moine pour qu'il nous traite ainsi ? En y réfléchissant, je ne suis pas éloigné de croire que nous avons eu la langue trop longue.

— Tu crois ; et moi, j'en suis sûr. Je me rappelle maintenant que nous avons raconté à ce maudit frère quêteur toute notre aventure de la villa Santoni, et en cela nous avons été bêtes comme des brutes ; le frère quêteur, maître de notre secret, a voulu en tirer parti, et il a trouvé moyen de nous faire mettre à l'ombre.

— Tu dois avoir raison, dit Lorenzo ; mais alors tout n'est pas désespéré ; d'abord, si l'on avait voulu se débarrasser complètement de nous, nous serions morts, c'était si facile ! Ce qui prouve ensuite que l'on veut que nous vivions, c'est que voici une cruche pleine d'eau que j'ai failli renverser d'un coup de pied, ce qui eût été très fâcheux, car je meurs de soif.

— C'est absolument comme moi.

— Eh bien, tends les bras par ici. Tiens, voici la dame-jeanne, et je sens à mes pieds quelque chose comme un pain d'assez belle dimension. Je le tiens. Buvons et mangeons !

Par le [illegible] nous n'en pouvons pas dire autant tous les jours au régiment.

— [illegible] tristement [illegible], mais la lumière [illegible] faisait et nous pourrions marcher. Ah...

— [illegible] pas de se désoler, mille diables ! fit Lorenzo [illegible] comme moi, enchaîné par le milieu du corps ! [illegible] solidement, que les anneaux de la chaîne m'entrent [illegible] la peau au-dessus des hanches.

— C'est justement le [illegible] que je ressens en ce moment ; mais, vrai Dieu, cela ne durera pas longtemps.

— En qui espères-tu donc ?

— En moi, mille tonnerres ! Allons donc du cœur au ventre : on ne meurt qu'une fois ; tâchons que ce soit le plus tard possible.

Ce disant, Lorenzo, sans plus écouter les [illegible] de son [illegible], trempa dans l'eau un des anneaux de sa chaîne et commença à le frotter avec ardeur contre la [illegible].

— Entends-tu cette musique ? demanda-t-il à Giacomo après quelques instants.

— Parfaitement ; mais je ne vois pas à quoi cela nous servira : tu n'as probablement pas l'espoir de t'envoler au travers de la voûte de cette cave ?

— Je ne sais ce qui arrivera. L'important, c'est que nos mouvements soient libres, et je suis sûr maintenant que, dans deux heures, il en sera ainsi.

En effet, en moins d'une heure, Lorenzo usa si bien, sur le grès, un des anneaux de sa chaîne, qu'il lui fut facile de la briser ; après quoi il délivra Giacomo par le même procédé. Au moment où il achevait cette opération, une sorte de bruit sourd et lointain se fit entendre.

— Tenons-nous sur nos gardes, reprit Lorenzo, et tombons résolument sur le premier individu qui se montrera, afin de le faire parler et de l'obliger à nous livrer passage.

Le bruit continua ; il devint même plus intense ; puis il s'y mêla un cliquetis de clefs, et une voix humaine murmura quelques paroles que les soldats ne purent entendre distinctement ; mais personne ne parut, et les deux soldats sentaient déjà s'évanouir l'espoir que cet incident avait fait naître en eux, lorsqu'un mince rayon de lumière traversa tout à coup les ténèbres qui les environnaient. Lorenzo s'avança avec précaution dans la direction de cette lumière et il reconnut bientôt qu'elle venait d'un lieu voisin de celui où on les avait emprisonnés et qu'elle arrivait à eux par une fissure qui existait dans la muraille. Il examina soigneusement cette fissure.

— Maintenant, dit-il tout bas à son compagnon, je jurerais sur ma tête qu'il y a eu là quelque ouverture beaucoup plus grande que celle qui existe en ce moment.

— C'est peut-être la porte de ce cachot, répondit Giacomo.

— Non, la porte est à l'extrémité opposée ; j'en ai senti les ferrures et ce n'est pas un ancien forgeron comme moi qui peut se tromper sur ce point... Ah ! si j'avais seulement un morceau de fer, ne fût-il long que comme le doigt !...

— Jour de Dieu ! fit Giacomo, voilà qui tombe bien ! Je viens justement de m'apercevoir que ces coquins de moines ont oublié de me prendre mon couteau.

— Donne, donne vite... Par le sang de saint Janvier ! nous allons voir du nouveau.

Lorenzo prit le couteau, il en introduisit doucement la lame dans la fissure qui donnait passage au rayon de lumière et bientôt, par cette fente élargie, ses regards plongèrent dans une vaste cave où tonneaux et bouteilles, admirablement rangés, offraient un coup d'œil des plus séduisants. Un des moines du couvent, portant un trousseau de clefs à la ceinture, et tenant une lampe à la main, marchait lentement entre les rangs de cette silencieuse et liquide armée qu'il avait l'air de passer en revue. De temps en temps il s'arrêtait pour compter les rangs des compagnies les moins nombreuses, et il hochait la tête d'un air mécontent, et bien qu'il ne parlât qu'à demi-voix, la fente ménagée par le soldat était assez large pour que les paroles fussent distinctement entendues par les prisonniers.

— Voilà qui est bien surprenant ! disait-il. Il y avait certainement dans ce coin trois douzaines de bouteilles de madère, je n'en trouve que trente, et il y a plus de huit jours que je n'y ai goûté. Ma dernière pièce de vin du Rhin est en vidange et il y a des vides dans les rangs de nos meilleurs vins de France ! Il est impossible que j'aie été aussi vite que cela, et puis je ne prends jamais sans compter. Je suis sûr maintenant que quelque frère usurpe en cachette mes [illegible] de sommelier... Mais je le découvrirai et malheur à lui !...

En écoutant ces paroles, Lorenzo continuait à faire jouer doucement son couteau dans la fente du mur ; tout à coup la lame rencontra une résistance nette et solide.

— Il y a du fer là, se dit l'ancien forgeron ; tâchons de savoir si c'est pêne ou verrou.

A ces mots, il appuya de toutes ses forces sur la lame en même temps qu'un de ses genoux pressait le mur. Tout à coup l'obstacle rencontré par la lame céda, et une large pierre tourna sur elle-même.

— Suis-moi ! cria Lorenzo à son compagnon.

Et tous deux s'élancèrent par l'ouverture qui venait de se produire et s'emparèrent du frère sommelier, devenu subitement muet et immobile de frayeur.

— Remettez-vous, frère, dit Lorenzo ; nous ne sommes pas aussi diables que nous en avons l'air, et ce n'est pas dans un enfer meublé comme celui-ci qu'il pourrait nous venir du noir dans l'âme, à l'intention d'un bon vivant comme vous paraissez l'être.

— Que voulez-vous ? qui êtes-vous ?... fit le moine effaré.

— Ce que nous voulons, c'est que vous vous calmiez d'abord, car vous n'avez rien à craindre de nous ; ensuite que vous nous disiez où nous nous trouvons.

— Ce lieu, mes enfants, répondit le frère, qui se remit quelque peu, n'est autre que la cave particulière de notre révérend père supérieur, dont je ne suis, moi, que le sommelier indigne. Mais, enfin, qui êtes-vous vous-mêmes, et comment avez-vous pénétré ici ?

— Qui nous sommes, mon révérend ? Cela, soit dit sans vous offenser, ne regarde que nous ; quant à la manière dont nous avons pénétré dans ces souterraines demeures, j'allais vous prier de vouloir bien nous le dire, car, je vous le jure, je l'ignore complètement, et mon compagnon n'en sait pas plus que moi là-dessus.

— Il faut pourtant bien que vous y soyez venus, puisque vous y êtes ?

— Et si l'on nous y a transportés malgré nous ! dit Giacomo.

— Silence ! fit Lorenzo en lançant en arrière un coup de pied à son compagnon. Ce bon père n'est pour rien, j'en suis sûr, dans la violence qui nous a été faite ; mais tous les habitants d'un saint lieu comme celui-ci doivent être solidaires : je ne doute pas que le révérend ne consente à nous faire sortir d'ici le plus secrètement possible, ce dont nous lui serons éternellement reconnaissants.

— Permettez au moins que je me reconnaisse, dit le frère sommelier ; je n'en puis croire mes yeux et mes oreilles : il me semble que je fais un mauvais rêve.

Le frère était dans une grande perplexité : il avait évidemment affaire à trop forte partie pour songer à résister ; s'il appelait du secours, il courait risque d'être égorgé au premier cri par ces hommes, dont l'un tenait un couteau à la main ; mais comment, d'autre part, se résoudre à laisser piller cette riche cave, ses seules amours depuis tant d'années !

— Voyons, mon révérend, reprit Lorenzo, qui ne perdait pas de vue le moine et suivait tous ses mouvements, soyons de part et d'autre de bonne composition. Outre ces quatre bouteilles que nous emportons, nous allons en vider deux autres, afin d'avoir l'honneur de trinquer avec Votre Révérence ; puis vous nous conduirez hors du couvent à l'insu de tout le monde, et nous prendrons le large, munis de votre sainte bénédiction... Que gagneriez-vous à nous livrer à des ennemis que nous ne connaissons pas et que, probablement, vous ne connaissez pas plus que nous ? Il vous faudrait avouer vos visites nocturnes à la cave particulière du père supérieur.

Le frère sommelier semblait enfoncé dans de profondes méditations.

— Voici tout ce que je puis faire, dit-il après un assez long silence : je vais vous introduire dans l'église par la sacristie ; dans une heure, les portes s'ouvriront au public pour la première messe, il fera à peine jour, et il vous sera facile de sortir sans être remarqués de personne.

— J'avais deviné en vous notre sauveur, frère ! dit Lorenzo. Buvons : on ne sait pas ce qui peut arriver ; peut-être un jour, nous reverrons-nous dans des circonstances différentes, et vous reconnaîtrez alors que nous sommes meilleurs compagnons que nous le paraissons aujourd'hui.

— Suivez-moi donc, reprit le frère sommelier ; marchez doucement, n'échangez pas une parole, et, une fois hors d'ici, que Dieu vous conduise !

Un instant après, les deux soldats déserteurs sortaient du couvent, et ils gagnaient au large à travers champs.

XXXV

Il est temps, je crois, de revenir à ce qui m'est personnel et de raconter la suite de l'aventure menée par l'amour de l'abbé de la Scaglia.

L'abbé avait attendu la nuit pour mettre à exécution son infâme projet.

Nous descendions le Rhône, on le sait. Le temps était magnifique. L'air était chaud, mais un léger souffle de vent courant le long de la vallée du Rhône rafraîchissait un peu l'atmosphère. Le soleil était près de disparaître à l'horizon. Tout était calme autour de nous. On n'entendait que le hèlement des bateliers et les craquements de la barre du gouvernail, que, de temps en temps, poussait le timonier.

Peu à peu le soleil disparut, les ombres s'épaissirent et le vent tomba tout à fait. L'air devint lourd et tiède.

Préoccupé de ses sinistres desseins, l'abbé ne parlait pas. Oppressée par l'état de l'atmosphère, j'étais muette aussi. J'étais prise d'une grande fatigue et d'une soif ardente. Je demandai à Marion pour qu'elle m'apportât une orange. L'abbé se leva vivement et alla vers le bateau dans lequel se trouvaient mes femmes et nos gens. Il revint m'offrir lui-même quelques fruits rafraîchissants et une limonade glacée.

Je bus avec délices.

Mon engourdissement ne cessa pas ; il devint au contraire plus profond et bientôt je ne pus résister au besoin de dormir qui s'empara de moi, irrésistiblement.

C'était là l'œuvre de l'abbé, et il attendait ce moment avec l'impatience du crime.

Il prit mon bras, le secoua pour s'assurer de la solidité de mon sommeil ; je ne remuai pas ; il sourit étrangement, et me regarda d'un œil lubrique et dévorant : il couvait sa victime, prêt à l'étreindre et à assouvir son odieuse passion.

Tout à coup la portière s'ouvrit ; un homme masqué saisit le bras de l'abbé qui bondit avec un cri de rage.

— Pas de bruit ! dit l'inconnu d'une voix impérieuse... Et si vous ne voulez pas vous perdre, sortez !

L'abbé se dressa, furieux et grinçant des dents.

Il vit d'un côté son espoir déçu, et de l'autre un abîme creusé sous ses pas.

Mais il avait une grande force de volonté, une grande habitude de dissimulation, et il se remit bientôt.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda-t-il à l'inconnu.

Et il portait la main à des pistolets placés près de lui.

— Qui je suis ? répondit l'homme masqué. Vous ne le saurez jamais. Qu'il vous suffise d'apprendre que je donnerais mon sang pour sauver la vie ou la réputation de la femme que vous vouliez souiller. L'attentat que vous méditiez, mon intervention, doivent demeurer à jamais ensevelis dans l'oubli. Ainsi ne craignez rien. Mais je veille sur cette malheureuse victime des mauvaises passions de sa famille, et si, avant son arrivée à Turin, vous tentez encore quelque chose sur elle, je crois que je vous tuerai comme un chien.

L'abbé, déterminé par la parole ferme et incisive de l'inconnu, baissa le front et sortit sans répliquer un seul mot.

Marion vint s'asseoir auprès de moi et protéger mon sommeil.

L'homme masqué demeura un instant, triste et rêveur, à me contempler ; des larmes silencieuses coulèrent le long de son visage.

Il pleurait sur mon malheur, sur mon abandon, sur les injustices de la famille de mon mari et sur l'aveuglement du comte de Verrue.

— Comme il est indigne d'elle !... soupira-t-il. Pauvre femme !

Il surmonta enfin sa douleur, essuya ses yeux, prit une de mes mains, la baisa avec une respectueuse ardeur, et disparut, en se faisant violence comme si on l'arrachait à tout son bonheur.

Lorsque je me réveillai, Marion me raconta tout ; elle m'apprit le nom de mon sauveur.

C'était le prince de Darmstadt.

La Scaglia revint près de moi dès que le jour parut. Il était calme et riant ; son visage n'avait pas gardé trace des émotions de la nuit.

Le prince de Darmstadt m'avait sauvée ! Mais cette aventure me mettait à la merci du Scaglia. Il lui était en effet facile de faire croire à des relations coupables entre le prince et moi, tandis que personne ne voudrait ajouter foi à son crime, que son caractère, son âge, sa position rendaient invraisemblable.

— Madame, me dit-il d'une voix ferme et accentuée, je ne vous crains pas et vous avez tout à craindre de moi. Je commence par vous prévenir, afin que, si vous nourrissiez la fantaisie de m'accuser, ou d'aller rire à mes dépens avec votre mari, vous sachiez bien que vous trouverez à qui parler. Vous pouvez raconter des scènes qui paraîtront ridicules, j'en conviens, des faits que vous dites infâmes peut-être. Racontez-les, et le ridicule et la honte retomberont sur vous ; car je repousserai vos allégations de telle sorte, que nul ne sera tenté d'y croire. Écoutez le reste à présent et ne l'oubliez pas.

Je m'inclinai en faisant la fière, car je voulais le braver et ne pas lui laisser voir ma terreur.

— J'écoute, monsieur.

— Vous avez en moi un ennemi mortel, un ennemi qui ne vous pardonnera jamais, qui vous fera tout le mal qu'il est possible de faire à un être détesté ! Ce sera désormais ma seule étude, et rien ne me coûtera pour cela. Je vous reconduirai à Turin par le chemin le plus court. Votre maladie m'occupe peu, et votre vue est pour moi un supplice. Si vous me connaissiez davantage, vous frémiriez de crainte, à l'idée de cette haine dont vous m'avez doté aujourd'hui. C'est désormais entre nous une affaire de vie ou de mort. Je ne vous prends pas en traître ; vous êtes prévenue, gardez-vous !

— Vos paroles répondent à vos actes, monsieur, mais je ne vous crains plus et je fais cas de vos menaces comme de vos flatteries. Attaquez, je me défendrai. J'ai mes armes.

Dès le premier soir, le bateau fut abandonné et nous reprîmes la route de terre. Je fis monter une de mes femmes dans ma voiture. L'abbé nous suivait dans une autre voiture. Nous passâmes par le mont Cenis, et peu de jours après, nous arrivâmes à Turin. Ma santé couvrit tout.

Le prince ayant pris définitivement la route d'Espagne en nous voyant quitter le Rhône, j'avais trouvé le moyen de lui envoyer un regard et un sourire qui lui parurent sans doute renfermer bien des choses, car ses traits rayonnèrent de bonheur.

Il m'aimait bien, lui... comme on doit aimer !

Dès le soir de notre arrivée, j'eus lieu de connaître que les menées de l'abbé de la Scaglia seraient suivies d'effets prompts et terribles. Ma belle-mère revint du palais si bien endoctrinée, que je fus reçue par elle en ennemie, et en ennemie sans merci. L'abbé avait été la chercher jusque chez madame Royale, qu'il avait vue sans doute aussi et qu'il avait disposée en conséquence. Des persécutions m'attendaient encore de ce côté-là.

Madame de Verrue, lorsque je m'approchai pour l'embrasser, me repoussa.

— Non, madame, non, je ne puis accueillir de la sorte une personne qui médite la ruine de ma maison, qui veut porter à l'étranger les biens de nos ancêtres. Avant de vous laisser concevoir de plus coupables espérances, je vous déclare que ni vous ni mon fils ne sortirez plus d'ici ; je vous déclare que vous êtes prisonnière de l'honneur, de la fortune des Verrue, et que je vous garderai bien ! Vous êtes maintenant la maîtresse de m'embrasser, si vous le désirez encore.

— Tout autant qu'avant de vous avoir entendue, madame, répliquai-je. Puisque vous n'avez rien à me dire, permettez-moi d'aller rejoindre M. de Verrue qui m'attend.

Et je sortis, plus fière qu'elle. Ces gens-là oubliaient toujours que j'avais dans les veines du sang de la duchesse de Chevreuse. Les filles de la maison de Rohan n'ont pas coutume de se laisser ainsi manquer, même par leurs belles-mères, et je ne voulus pas que madame de Verrue eût le dernier.

— Mon père viendra bientôt, pensai-je, et rien ne m'empêchera de partir avec lui. Je ferais plutôt agir le roi de France ; il est puissant, lui !

Lorsque j'allai saluer madame Royale, elle me fit l'honneur de me dire, presque sérieusement, qu'on lui avait raconté beaucoup de mal de moi.

— Je le croirai, si vous me forcez à le croire ; cela dépendra de vous, ajouta-t-elle ; lorsqu'on devient comtesse de Verrue, il faut oublier qu'on a été mademoiselle d'Albert.

Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'interrogea sur ses amis de France, sur le roi, sur la cour de Versailles, en duchesse de Savoie, qui se rappelait cependant avoir été mademoiselle de Nemours.

Quant au prince, dès qu'il m'aperçut, malgré sa puissance sur lui-même, il changea de couleur ; il fut sérieux et presque sévère. Évidemment, il avait aussi entendu les plaintes, et il feignait de les accueillir. Je ne me trompai pas à son égard ; il était heureux de me revoir ; il voulait que je m'en aperçusse et que je fusse la seule à m'en apercevoir.

Ce devoir rendu, je me dis malade, et je sortis le moins possible. Les persécutions et les tourments recommencèrent avec plus d'acharnement, avec plus de cruauté ; de son côté, Victor-Amédée continuait à me faire circonvenir par tous ceux en qui il croyait pouvoir mettre sa confiance. J'étais entre ces deux écueils, seule, sans amis, sans appui, [illegible] de personne que de mon père.

Le bon M. [illegible] avait quitté Turin pour Chambéry, ainsi que mon [illegible] Michon. Ils devaient y rester plusieurs mois ; des affaires importantes, relatives à sa cure, y appelaient le zélé pasteur. M. de Darmstadt était à Madrid, très distingué, disait-on, de la reine d'Espagne. Il avait le [illegible] pour les reines !

J'attendais mon père avec une impatience qui prenait sur ma santé ; lui seul pouvait m'arracher de cet enfer.

Bientôt cette seule et unique espérance me fut enlevée : il fit une chute à la chasse du roi ; il se blessa fortement à la jambe, et il lui fallut garder le lit plusieurs mois.

En recevant cette nouvelle, je tombai dans le désespoir, et je pris malgré moi une terreur superstitieuse de l'abbé de la Scaglia, qui, huit jours auparavant, m'ayant rencontrée dans la galerie seul à seule, m'avait dit ces mots en passant :

— Vous attendez votre père ; votre père ne viendra pas.

Le savait-il donc ? le devinait-il ? les événements lui étaient-ils connus avant même qu'ils arrivassent, ou plutôt les préparait-il ?

C'est ce que je n'ai jamais su, mais je l'ai toujours soupçonné !

Que faire ? que devenir, à présent ?

Je me consultai avec mes fidèles domestiques, que l'infortune élevait au rang d'amis. Babette pleurait avec moi ; Marion, plus hardie, m'exhortait à me défendre, à sortir moi-même du gouffre où l'on voulait me jeter.

— Il n'y a qu'un moyen, madame. M. le duc ne peut venir ; M. le duc de Chevreuse ou M. le chevalier de Luynes viendra. Écrivez ; je porterai la lettre à la poste, et, dans quelques semaines, l'un ou l'autre sera ici. Il nous faudra alors nous sauver avec cette assistance ; autrement, tous ces méchants vous feront mourir de chagrin.

J'écrivis ainsi que la brave fille me conseillait de le faire, au duc de Chevreuse et au chevalier de Luynes. Je les conjurai avec larmes de me secourir, et je chargeai Marion, pour plus de sûreté, de porter les lettres à l'ambassade de France ; de cette manière, j'espérais qu'on ne les arrêterait point.

J'avais compté sans l'abbé de la Scaglia ; il faisait guetter nuit et jour mes femmes, surtout celles qui étaient le plus dans mes confidences. On vit sortir Marion, tenant un paquet à la main, et, sur-le-champ, les lettres furent confisquées, et la pauvre fille fut chassée du logis avec défense d'y remettre les pieds, sous prétexte qu'elle servait ma désobéissance et ma rébellion. Elle cria, elle pleura, elle menaça, elle jura qu'elle ne quitterait point Turin, et qu'elle saurait bien me délivrer, en dépit d'eux ; ils ne firent que rire de ces menaces, et la firent jeter dehors par des valets italiens, qui n'eurent aucune pitié d'elle.

La scène avait fait du bruit. Babette accourut ; elle fut témoin de cette cruauté et revint tout en larmes me l'annoncer, avec les nouvelles craintes dont elle était saisie. On menaçait de faire chasser Marion de la ville et de l'envoyer en Amérique avec les déportés, afin qu'elle n'allât point se plaindre à mes parents du traitement qu'elle avait subi et de celui qu'on me destinait.

— Marion est perdue, et nous aussi, madame ! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! et qu'y pouvons-nous faire maintenant ?

Je ne savais ; cependant j'espérais en Marion : c'était une fille d'esprit, hardie, dévouée, infatigable, et je me doutais de quelque tour de sa façon ; j'étais loin de penser à celui qu'elle imagina.

On me retenait presque prisonnière, en me faisant passer pour malade ; j'avais refusé de retourner au palais, et madame de Verrue voulait me pousser à bout. Mon malheur était au comble ; je voyais à peine mes enfants, c'était mon plus grand chagrin. Quant à mon mari, j'étais honteuse de l'aimer et j'employais tous les moyens pour m'en guérir. Je dois dire que je n'y suis pas parvenue et que j'aime encore son souvenir, ne le pouvant aimer lui-même.

Il me fut ordonné d'aller à cette villa où j'avais passé mes premiers, presque mes seuls instants de bonheur. Quelques personnes s'étaient inquiétées de moi ; madame Royale m'avait demandée ; on craignait apparemment une curiosité qu'on ne voulait pas satisfaire.

M. de Verrue s'informa si je ne voulais point passer quelques semaines à la campagne. Tout m'était indifférent, dans la douleur où j'étais ; je pensai aussi que j'y verrais moins ma belle-mère ; je consentis donc à partir, malgré les avis de Babette, qui répétait incessamment :

— On nous mène là pour nous faire disparaître.

Je savais M. de Verrue incapable d'une lâcheté ou d'une scélératesse. Il déplorait certainement ces infamies ; mais, à cause de sa faiblesse, il ne les pouvait empêcher. Et cependant, il est mort sur le champ de bataille, en honnête homme. Il était fort brave ; il n'avait pas peur d'un canon, il avait peur de sa mère !

Nous partîmes ; il me conduisit lui-même, et s'en retourna le soir. J'étais gardée et recommandée dans ma petite Bastille. Babette était avec moi ; pour Mascarone, on la craignait ; elle était du pays et pouvait se créer des intelligences. Babette faisait rage, mais on ne l'écoutait point. Je ne pouvais me fier qu'à elle, tous mes gens étaient vendus à leur maître, les uns par l'intérêt, les autres par la peur. Nous ne savions ce qu'était devenue Marion, nous n'en avions plus ouï parler, et je tremblais que madame de Verrue et l'abbé de la Scaglia n'eussent exécuté leurs menaces.

J'ai su, depuis, qu'on me donnait pour folle, afin d'expliquer ce qui se passait ; mes domestiques le croyaient, et le public le croyait bien plus encore : on croit toujours le mal.

Tant que ma belle-mère seule m'avait haïe, la situation se pouvait supporter, bien que difficilement ; depuis que cette rancune monacale s'en mêlait, c'était un combat à outrance, au-dessus de mes forces, et dans lequel je n'étais pas la plus rusée. Je me laissais aller au chagrin. Je crois que je serais devenue folle tout de bon, si la Providence ne m'eût secourue. D'autres disent que le diable fut plutôt en jeu ; cela est possible, je ne me chargerai pas de les contredire.

M. de Verrue, ainsi que je l'ai dit, s'en retourna le soir même à la ville ; il était d'un conseil de guerre qui ne lui permettait pas de s'absenter. Nous restions donc seules, Babette et moi ; elle ne me quittait point, ni jour ni nuit. Les soirées étaient fraîches, il fait souvent très froid en ce pays, à cause des montagnes. J'admirais de ma fenêtre la vue magnifique de la vallée et de la ville, se déroulant devant moi.

Enveloppée dans ma mante, j'étais assez déguisée pour qu'on ne me reconnût pas de loin. J'écoutais les bruits faits autour du logis par les domestiques qui couraient en se poursuivant ; je voyais s'étendre peu à peu les lumières et la nuit pénétrer jusqu'au fond des bocages et des allées. C'était triste ; néanmoins c'était beau, j'avais envie de pleurer et de prier Dieu.

Babette se tenait au fond de la chambre. Mon balcon en saillie m'isolait de tous ; le calme se faisait autour de moi ; les gens rentraient chez eux et se taisaient ; je trouvais ce moment doux et pénible en même temps.

Une voix connue perça tout à coup ce silence : c'était celle de Marion qui m'avertissait d'en bas qu'elle allait monter par un degré intérieur de service donnant dans mes cabinets ; elle me priait de n'en être pas effrayée.

Je fis presque un cri de joie, et je me précipitai dans la chambre à sa rencontre. Ma porte s'ouvrit, et, au lieu de Marion, je vis entrer un homme enveloppé dans un manteau à la façon des Espagnols.

Jugez !

XXXVI

Je reculai tout effrayée ; je me crus envahie par une troupe de bandits ! Heureusement, la terreur me rendit muette, sans quoi, j'aurais assemblé toute la maison.

L'inconnu ôta respectueusement son chapeau à larges bords, et, à la lueur du crépuscule, je reconnus M. de Savoie...

Je me mis à trembler de tous mes membres ; encore aujourd'hui je ne saurais dire pourquoi. C'était pour beaucoup de raisons sans doute ; je ne suis pas sûre d'avoir été très fâchée, bien que j'eusse montré, jusque-là, toute la sévérité d'une vertu qu'on offense.

Le prince commença par me supplier de l'excuser, et de ne rien craindre, ni de lui, ni de qui que ce fût.

— Moi, je suis le premier de vos serviteurs ; vos désirs sont mes lois ; quant aux autres, je suis là pour vous défendre.

J'étais fort embarrassée ; je n'osais ni ne désirais me fâcher, il l'eût fallu pourtant ; la démarche était un peu bien hardie, un peu bien insultante. Je restais debout, attendant qu'il s'expliquât ; il ne me fit pas languir longtemps.

— Je suis venu vous sauver, dit-il ; vous n'avez que moi, et si vous ne voulez point perdre votre beauté, votre jeunesse, votre vie peut-être, vous vous confierez à un prince qui sera votre ami avant tout.

— Monseigneur...

— Asseyons-nous et écoutez-moi. Je sais tout. Votre Marion, que l'on comptait tout simplement envoyer mourir en Amérique, a trouvé le moyen de me prévenir en se jetant à ma rencontre avec un placet, au nom de la comtesse de Verrue, ce qui me l'a fait lire tout au long. Le soir même, elle était en sûreté au palais, où je l'ai cachée chez un de mes valets de chambre, et, depuis lors, je l'ai vue chaque jour ; chaque jour, je lui faisais raconter jusqu'à la moindre circonstance de votre supplice, qui me causait mille morts, et je cherchais les moyens de vous y soustraire. — Je les cherchais sans espoir de succès, —

car, d'abord, il fallait vous les faire accepter, — lorsque heureusement vous êtes venue ici ; dès lors, j'étais certain, avec l'aide de la fidèle servante, de parvenir jusqu'à vous.

J'écoutais, et je pensais cependant, et mes pensées faisaient bien du chemin !

Le duc m'expliqua, par des raisonnements très clairs et très positifs, qu'il avait seul le pouvoir de me soustraire à mon malheur, et que je le devais satisfaire, en lui permettant de se dévouer à mon service

Profitant de l'occasion qu'il attendait depuis longtemps, il m'entretint d'un amour que rien n'avait pu éteindre. Il m'offrit son cœur, sa puissance, sa gloire, ses richesses de leurs sentinelles. J'ai mes gens près d'ici, un carrosse à trois pas. Un palais vous attend demain, vos persécuteurs apprendront que vous êtes l'amie du duc de Savoie ; vous triompherez d'eux, vous les forcerez à se courber devant vous, à être les témoins de votre bonheur ! — Je ne vous parle pas du mien ; vous ne m'aimez pas assez pour que cette considération vous décide ; mais que je serais heureux, mon Dieu ! et comme rien ne me coûterait pour vous le prouver à chaque instant de notre vie !

Je ne répondais point ; je tremblais de refuser, et accepter, c'était mon déshonneur, celui de mon mari, de tous les miens !



Il fut aussi tendre, aussi empressé que l'annonçait sa lettre.

il me supplia de les accepter, de venir régner auprès de lui, d'occuper le premier rang dans ses Etats et de me venger de mes ennemis en les humiliant. Il me peignit en traits frappants la vie à laquelle j'étais condamnée désormais et celle qu'il me voulait offrir. Il employa enfin cette éloquence et cette persuasion qui devaient le rendre justement célèbre, et, se jetant à mes genoux, il déclara qu'il ne se relèverait point que je n'eusse consenti à ce qu'il désirait avec tant de passion.

Je n'aimais pas M. de Savoie, j'avais encore le cœur tout plein de mon mari ; j'étais dans cette fameuse chambre au point de Hongrie, sur laquelle il existait une prophétie si effrayante... Que de motifs pour résister !

Mais j'étais outrée, malheureuse, poussée à bout ; mais je voyais, d'un côté, la misère, les souffrances ; de l'autre, l'éclat d'une couronne et la vengeance en perspective ; j'hésitais...

C'était déjà beaucoup ! Victor-Amédée s'en aperçut, il redoubla d'instances.

— Ah ! venez, suivez-moi ! me disait-il en prenant mes mains, que je retirais faiblement ; nul ne nous observe ; ils ont oublié cette voie et dorment tranquilles à l'abri

Le prince devina que cette pensée m'arrêtait presque seule maintenant, et se mit à la battre en brèche. Il me vanta les amours de Louis XIV, étala devant mes yeux l'illustration, la gloire dont ses maîtresses étaient entourées, me peignit leurs joies, leurs succès, leurs plaisirs. Il me montra madame de Montespan adorée de sa famille, honorée, considérée de tous, recevant même la rigide abbesse de Fontevrault, sa sœur ; enfin il agita, sous toutes ses faces, ce prisme brillant de l'ambition, qui ne m'éblouissait que trop, et parvint à m'étourdir, à ce point que je n'essayais plus qu'une faible défense.

— Mais, monseigneur, balbutiai-je (et c'était le dernier cri de l'honnêteté mourante), j'aime encore mon mari !

— Votre mari ! votre bourreau ! Est-il digne de vous ? Vous aime-t-il, lui ?... Ah ! que je saurai bien vous le faire oublier !

Il me montra le caractère de M. de Verrue dans toute sa vérité, sous ses couleurs réelles, sans y rien ajouter, mais avec une habileté de maître ; il le blâmait en tout, en ayant l'air de lui rendre justice.

La comtesse de Verrue était séduite, le cœur de la femme allait céder, celui de la mère résista plus longtemps.

— [illegible] enfants, [illegible], m'écriai-je, je [illegible] [illegible]

— [illegible] vegrez [illegible] qui donc oserait [illegible] D'ailleurs, le [illegible] vous, à présent ? [illegible] avez-vous [illegible] Je vous les [illegible] soyez tranquille ! [illegible] que je suis [illegible] ici. Ne restez pas [illegible] abandonnée à l'amour qui vous [illegible] Venez ! venez

Que vous [illegible].

Il m'entraîna [illegible] presque savoir comment [illegible] fait, je me [illegible] à côté de lui, dans son [illegible] Marion suivit [illegible] Babette, dans celui qui l'avait [illegible]

Nous [illegible] seuls, par une belle nuit [illegible] il était tout-puissant [illegible] res-[illegible] sa tendresse : il ne prit même pas [illegible] main. [illegible] qu'il l'avait fait dans cette [illegible] chambre, qui ne pouvait mentir à [illegible].

Il me conta ce qu'il voulait faire de moi, la protection dont il m'entourerait et les [illegible] m'attendaient. Il me conduirait dans un [illegible] depuis longtemps on préparait en secret, près de son palais de Rivoli. Il voulait, dès ce jour, [illegible] à ma belle-mère que j'étais désormais [illegible] elle n'avait plus à s'inquiéter de moi, et qu'il [illegible] comme une attaque personnelle [illegible] à ma tranquillité et à mon repos.

Je baissai les yeux [illegible] si noble et si digne de mon père [illegible] par enchantement ; mes [illegible] à côté du brillant avenir [illegible] je vis la honte et l'infamie, et, cachant [illegible] dans mes mains, je m'écriai pleurant à chaudes larmes :

— Ah ! je suis perdue !

Il fallut toute l'éloquence, tout l'amour de Victor-Amédée, pour sécher mes pleurs; ils coulaient malgré ses prières ses supplications et ses promesses.

Il me montra des sentiments auxquels je ne pouvais rester insensible, et je promis d'être, à l'avenir, plus calme et plus raisonnée.

Il m'installa lui-même dans cette maison charmante que j'ai longtemps habitée ; il y mit des gardes à lui. J'y trouvai quantité de laquais et de filles ; j'y trouvai les plus belles pierreries, du linge magnifique, des habits merveilleux faits à ma taille, des meubles à profusion et des plus superbes ; j'y trouvai tout ce que j'aimais, les recherches de mes goûts, enfin ce qu'un amour véritable pouvait inspirer à un homme dont la puissance est sans limites.

Babette et Marion demeurèrent près de moi le reste de la nuit.

Je continuai à pleurer ; le prince m'avait quittée sur ma prière et, quoi qu'il lui en coûtât, afin de me prouver son obéissance et son désir de me complaire en tout.

Dès le matin, je reçus par un courrier, une lettre de lui, la plus tendre et la plus respectueuse du monde, accompagnée d'un fort beau présent de pierreries et d'un [illegible] de fleurs admirables. Il me demandait humblement la permission de venir souper avec moi.

[illegible] dire que je le reçus, qu'il vint avec l'empressement [illegible], et qu'il fut aussi tendre, aussi empressé aussi [illegible] que l'était [illegible] sa lettre.

Il avait [illegible] de Verrue qu'elle n'eût plus [illegible] et ce qui me confirma davantage encore dans mes soupçons [illegible] qu'il l'avait regardée et qu'il avait [illegible] à peine retenu, sur ce visage qu'il [illegible] sévère. Elle avait simplement répondu :

— Cela ne m'étonne pas [illegible] nous devions nous y attendre !

J'avais sur les lèvres le [illegible] mari ; je n'osai pas le prononcer. J'appris [illegible] qu'il avait été désespéré ; que sa mère [illegible] fait pour [illegible] sa douleur. [illegible] contre [illegible] en furie. Il l'avait [illegible], il [illegible] rappelé mes [illegible] mes combats, mes [illegible] main-[illegible] qu'on ne m'eût [illegible] du prince [illegible]

— [illegible] pas elle qui est coupable [illegible], c'est moi, c'est vous surtout, qui m'avez [illegible] fermé mon [illegible] et mon cœur à ses [illegible]. Me voilà [illegible], mes enfants sont orphelins [illegible] je suis déshonoré [illegible] et cela, parce que vous [illegible] honnête femme [illegible] désespoir. Que Dieu vous le pardonne, s'il le veut ! [illegible] ne vous le pardonnerai jamais et je ne vous reverrai plus !

Il prit ensuite une plume et écrivit au duc de Savoie une lettre pleine de [illegible] et de noblesse, par laquelle il lui remettait tous ses emplois, et lui annonçait l'intention de s'expatrier. Il [illegible] disait pas le motif, mais [illegible] de ses expressions [illegible] était empreinte. Je [illegible] malheureusement eu connaissance de cette lettre et des circonstances qui l'accompagnaient que longtemps après, si je l'eusse apprise alors, eussions-nous tous été sauvés. Il en était temps encore : j'étais toujours digne de lui, malgré les apparences ; le prince n'avait obtenu de moi ni aveux ni promesses. J'avais accepté un appui, un sauveur, non encore un amant.

M. de Savoie s'en doutait bien ! aussi défendit-il expressément de me rien apprendre à cet égard. Ce n'est qu'après une année, au moins, que don Gabriel me raconta tout cela.

Je sus le départ du comte et je le regardai comme un soulagement. Je ne supportais pas l'idée de le rencontrer et de rougir devant lui. Quant à madame de Verrue, je la haïssais de toute la grandeur de ma faute. Je suis vindicative, je l'avoue, et je n'accordai à M. de Savoie ce qu'il sollicitait avec tant d'instance, qu'après l'avoir fait chasser de chez madame Royale et exiler dans une de ses terres, la plus éloignée de la cour.

Elle emmena mes enfants, malgré mes prières ; armée d'un ordre de mon mari, elle refusa de les rendre lorsque je les envoyai chercher.

Victor-Amédée, jaloux jusqu'à la rage, désormais sûr de son triomphe, prétendit ne pas oser passer outre : il fut, dans le fond, enchanté de cet éloignement. Il m'eût voulu isoler de tout et surtout du souvenir de son rival, de celui que j'avais tant aimé, que j'aimais encore !

— Ah ! que ne puis-je donner à M. de Verrue la moitié de mes États, pour la part de votre cœur et de votre vie qu'il m'a prise ! Je le ferais avec passion, me répétait-il.

Madame la duchesse apprit la première ce qui arrivait.

— Puisque M. le duc doit avoir une maîtresse, dit-elle simplement, je suis charmée qu'il ait pris madame de Verrue. Je ne lui en veux pas pour cela !

XXXVII

Madame la duchesse de Savoie n'oubliait point, elle, qu'elle avait été mademoiselle d'Orléans ; je vous ai dit, je crois, qu'elle avait espéré, ainsi que sa sœur, la reine d'Espagne, devenir reine à son tour en épousant Monseigneur.

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que, même après son mariage avec Victor-Amédée, même après celui de son cousin avec la princesse Victoire de Bavière, elle conserva cet amour dans son cœur.

La reine d'Espagne se laissait distraire ; elle, jamais. Elle ne pensait qu'à M. le dauphin ; sa chambre était remplie de ses portraits ; elle en portait un, jour et nuit, caché dans un bracelet, sous une grosse émeraude garnie de brillants. Elle lui écrivait presque tous les ordinaires, bien qu'il lui répondît fort rarement.

M. de Savoie le savait, et lui, si jaloux en toute chose, il lui passait cette innocente distraction, très sûr qu'elle ne pouvait avoir de suites, et tenant peu, d'ailleurs, aux sentiments exclusifs d'une femme qu'il n'aimait point.

Madame de Savoie tremblait qu'il ne tombât entre les mains de quelque impérieuse créature qui lui rendrait, à elle, la vie désagréable, qui chercherait à lui nuire et à la supplanter. Elle ne craignait rien de cela avec moi et me fit parler secrètement pour me tranquilliser et me prier de lui laisser filer en repos son roman par correspondance ; elle n'en demandait pas davantage.

Ma situation à la cour de Turin était donc aussi bonne que possible.

Le prince, au lieu de se dégoûter par la possession et par l'habitude, devenait de plus en plus épris. Il était à mes pieds avec le même respect que si j'eusse été une déesse, et m'obéissait au moindre signe.

J'étais ambitieuse, je ne l'ai point caché ; je donnai donc en plein dans cette nouvelle voie, et, pour combler le vide que je ressentais malgré les soins empressés de mon amant, je me mis à m'occuper du gouvernement.

En peu de temps j'eus acquis une expérience et une habitude dont les ministres eux-mêmes s'étonnèrent. Pour M. de Savoie, il était confondu d'admiration et ne pouvait s'en taire.

J'avais, par un raffinement de vengeance, gardé l'abbé de la Scaglia à Turin.

Je refusai de le laisser exiler, afin de braver sa haine, afin de jouir de son impuissance, et de lui bien montrer le mépris qu'il m'inspirait. Il intriguait contre moi du matin au soir ; il me cherchait des ennemis et tâchait de me nuire, sans y réussir, bien entendu.

J'étais toute-puissante !

C'était la couleuvre que j'écrasais sous mes pieds sans

daigner même la voir. Elle répandait sa bave et son venin, mais ne pouvait m'atteindre.

Le prince Thomas continuait à me venir voir assidûment ; il me donnait d'excellents conseils ; plusieurs fois il me fut bien utile, j'en dois convenir. J'avais appris son langage, je le comprenais à merveille. Lui et don Gabriel venaient chez moi tous les jours. Le duc aimait à les y rencontrer et à me trouver entourée de sa famille.

Lorsque mon fils vint au monde, il fut reçu comme l'héritier de la couronne. M. de Savoie le reconnut ; à l'exemple du feu roi, il le légitima sans nommer la mère. Il lui donna le titre de marquis de Suze avec un fort gros apanage, dont la jouissance me resta jusqu'à l'époque de sa majorité.

La villa que j'habitais, et qui avait été construite pour la mère de don Gabriel, me fut donnée également. Enfin je ne puis dire tout ce que l'amour du prince lui inspira pour moi, tout ce qu'il fit et tout ce qu'il me laissa faire ; je n'en finirais jamais.

Il ne me refusait rien, je disposais des places ; les ministres comptaient fort avec moi et les ambassadeurs même me faisaient leur cour. J'inspirais à Victor-Amédée mes affections et mes rancunes. Il me consultait sur tout ; lorsque madame Royale ou madame sa femme en voulaient obtenir quelque chose, elles commençaient par m'en prévenir. J'étais enfin la maîtresse absolue de la Savoie. J'y régnais sous le nom de Victor-Amédée, ce politique si fin, si adroit, si difficile à conduire, et ce n'était pas une petite victoire pour une femme !

En ai-je abusé ? Beaucoup disent que oui ; moi, je ne le crois pas. J'ai été hautaine, impérieuse, c'est vrai ; mais j'ai été juste toujours et bonne lorsque j'ai pu l'être, sans compromettre mon pouvoir et ma situation. J'avais de grands ennemis à combattre, j'avais des influences malfaisantes à écarter, j'avais une position à défendre ; je l'aurais perdue avec une politique plus facile et plus accueillante.

J'ai tenté d'inspirer au duc de Savoie des sentiments dignes de lui ou, pour parler plus juste, j'ai tout employé pour qu'il les conservât tels qu'il les avait conçus lui-même.

Ce prince était d'une bravoure personnelle très remarquable, et son habileté ne saurait être révoquée en doute. Il se trouvait placé entre son secret penchant vers la maison d'Autriche et la nécessité qui l'attachait à la France. Il fallait conduire de loin les négociations. On a vu comment il s'en était tiré à Venise ; on a vu cette guerre des *barbets* entreprise pour contenter Louis XIV, et aussi pour servir de prétexte à la levée de troupes qu'il méditait.

Pendant ce temps, les intrigues secrètes marchaient à l'ombre ; il avait des envoyés déguisés à toutes les cours, et préparait les traités qui devaient éclater plus tard.

J'étais dans ses confidences, ce qui me plaisait fort et me faisait une vie occupée grandement.

L'ambassadeur de France eut vent de tout cela, en rendit compte à son maître et, peu après, il vint une demande du roi de France d'envoyer les régiments d'infanterie du Piémont en Flandre, pour servir contre l'empereur. Le jour où le duc reçut cette lettre, il était chez moi ; on annonça l'ambassadeur de France avec des dépêches.

— Oh ! oh ! me dit-il, quelque nouvelle exigence de notre oncle bien-aimé ! Ferai-je entrer ici l'ambassadeur ? Verrons-nous cela ensemble ?

J'acceptai bien entendu.

L'ambassadeur entra et remit les dépêches après quelques paroles échangées. En les lisant, le duc pâlissait et se mordait les lèvres, deux signes de grande émotion chez lui.

— Quoi donc, monsieur, dit-il en les refermant, le roi votre maître exige des garanties de moi, de son neveu ?

— Des garanties ? Non, monseigneur, un secours seulement, ce que l'on demande à un bon allié... Votre Altesse prête à Sa Majesté des intentions qu'elle n'a point.

— Mon auguste oncle veut me désarmer entièrement, pour être bien certain de ma neutralité dans la guerre qu'il a entreprise. Soit ! J'enverrai trois régiments en Flandre, c'est tout ce que je puis en ce moment.

— Je crains que Sa Majesté, parfaitement instruite des forces dont Votre Altesse a la disposition, ne se contente point de si peu de chose.

— La Savoie est un pays pauvre, monsieur. Son duc n'a point, comme le roi de France, des sujets et des trésors à semer sur les champs de bataille. Prenez ce que je puis donner, en me réservant ce qui est nécessaire pour ma défense personnelle. Ma position géographique m'expose à bien des contre-coups ; j'ai de puissants voisins ; ils peuvent venir, un jour ou l'autre, se frapper sur mon dos ; je ne veux pas succomber sans combattre ; je sauverai ma gloire si je ne puis sauver que cela.

L'ambassadeur n'avait rien à faire qu'à accepter ; ainsi fit-il. Après quelques autres menus propos, il prit congé, mais il demanda dans mon antichambre quelles étaient mes heures de solitude, ayant besoin de m'entretenir sans témoins.

Mon écuyer lui répondit que je n'en avais pas de fixes, Son Altesse venant plusieurs fois par jour et souvent ne quittant point les Délices, nom qu'elle avait donné à ma maison. L'ambassadeur répliqua qu'il enverrait prendre mes ordres.

On ne manqua pas de me répéter tout cela, et moi, je m'empressai de le redire à M. de Savoie. Il m'engagea fort à recevoir l'envoyé de France et à le sonder. Nous pourrions ainsi apprendre beaucoup de détails bons à connaître et marcher plus sûrement.

L'audience fut demandée dès le même soir et accordée tout de suite.

On me pria, pour mieux jouer la comédie, de ne point parler à M. de Savoie de cette lettre et de ses conséquences ; je répondis avec la même franchise. Il en est souvent ainsi dans la politique : on se trompe en sachant qu'on est deviné, et l'on met un masque que l'on arrache soi-même, en feignant de croire qu'il y est toujours.

L'ambassadeur me venait parler officieusement de la part du roi son maître. Sa Majesté désirait savoir positivement les intentions du duc. Il lui en coûtait de croire qu'un parent, un allié, se détournât d'elle ; il lui en coûtait d'agir de rigueur, et elle avait pensé qu'étant née sa sujette, j'aurais pour la France l'inclination naturelle à tous les cœurs bien nés, et que je ferais cause commune avec mon pays.

— Mon illustre maître connaît l'intérêt dont Son Altesse royale vous honore, madame ; il sait combien vous le méritez, combien vous êtes supérieure par votre sagesse et les hautes qualités qui brillent en vous. Il compte donc sur votre dévouement, sur votre raison, pour représenter à M. le duc de Savoie de quel côté se trouvent pour lui la gloire et la fortune. Il a déjà reçu bien des grâces de Sa Majesté le roi de France, il lui doit beaucoup, je ne suppose pas qu'il l'oublie ; mais enfin...

— Monsieur, je suis reconnaissante, comme je le dois, de l'honneur que veut bien me faire Sa Majesté le roi de France. Je suis très étrangère aux grandes questions qui se traitent en ce moment ; mais, soyez-en très convaincu, monsieur, si monseigneur le duc de Savoie daignait me demander mon humble avis, je ne lui en donnerais aucun dont sa gloire ou ses intérêts eussent à souffrir.

— Je n'ai pas achevé ma mission ; permettez que je la termine. Le roi, mon maître, a particulièrement le désir de vous être agréable, tant à cause de votre mérite que pour la grande estime où il tient M. le duc de Luynes et toute sa maison ; il m'a donc ordonné de vous remettre son portrait enrichi de diamants, tel qu'il l'envoie aux personnes qu'il veut singulièrement honorer. Voici ce portrait ; vous le reconnaîtrez, sans doute, car vous avez plus d'une fois, dans votre enfance, été admise à l'honneur de voir Sa Majesté, n'est-il pas vrai ?

Je reçus le présent comme il méritait d'être reçu ; mais je ne donnai rien en échange, ni promesses ni révélations.

En se levant, l'ambassadeur, peu satisfait, me plaça cette phrase entre ses deux saluts, en manière de post-scriptum :

— La guerre de Flandre sera longue et meurtrière sans doute ; trois régiments sont bien peu de chose ; je crois que M. le duc de Savoie en devrait préparer quelques autres ; ils ne tarderont point à lui être demandés.

Ces mots étaient l'appoint du présent ; je le compris, mais je n'eus garde de le laisser voir, ni de répondre. M. l'ambassadeur n'eut qu'un sourire pour doubler le sien. J'attendis impatiemment le prince, qui sentit, comme moi, la portée de l'avertissement.

— Il me veut désarmer, c'est clair, il me redoute. Il a deviné mes intentions, peut-être, ou j'ai été trahi quelque part. Mais, de par le ciel, il n'en sera pas ainsi. Mon État est un petit État, j'en conviens ; mais, quel qu'il soit, je l'ai reçu de mes ancêtres, à qui Dieu et leur épée l'avaient donné ; je le défendrai contre toutes les ambitions, contre tous les envahissements. Je le léguerai à mes enfants sans qu'il y manque un château ; je l'agrandirai, au contraire, si la vie m'est octroyée, et je me montrerai digne du nom que je porte. Mon cher oncle me rendra mes très bonnes forteresses de Barraux, de Pignerol et de Casal ; je les reprendrai, ou ils les démoliront, je vous le jure, et vous savez qu'on peut se fier à mon serment.

J'applaudissais à cette fierté, je l'avoue ; sans avoir pour Victor-Amédée le même amour qu'il avait pour moi, je m'étais fort attachée à lui. Je l'aimais assez pour être de son parti contre mon roi, contre ma patrie, contre tous les miens.

J'adorais nos enfants ; à défaut de ceux qu'on m'avait enlevés, je reportais sur eux toute ma tendresse ; leur patrie était la mienne, leur père était mon intérêt le plus

cher et le plus naturel. Je ne pouvais donc qu'applaudir à ses dispositions et les encourager de toute mon influence. Louis XIV voulait la Savoie, il la guignait, elle était à sa convenance, c'était un joli joyau pour sa couronne, et, nous, nous la comptions garder. Nous la gardâmes, grâce au ciel !

Voilà que je parle comme j'aurais parlé alors, comme si j'étais encore aux Délices. J'oublie mes soixante-cinq ans, j'oublie que je suis à Paris, que mes enfants m'ont payée d'ingratitude, que Victor-Amédée est allé rendre compte au Dieu qui juge les rois. Le souvenir est un grand magicien.

Les régiments partirent, en effet ; celui de M. de Verrue fut du nombre.

Pour lui, il avait pris du service en France, où il jouissait d'une considération dont la mienne souffrait d'autant plus, on m'accusait de tout, et cela est ainsi, lorsqu'un homme n'a point de ces vices que tout le monde voit, et lorsqu'il faudrait être instruit du secret des cœurs pour juger sainement.

J'ai été perdue par la faute de mon mari, cela est plus que certain ; pourtant, c'est moi qu'on a blâmée. Heureusement, la justice de Dieu est là. Je n'appelle point M. de Verrue à son tribunal pour le faire châtier ; mais je demande à partager la faute et la punition avec qui de droit, et je me suis assez repentie de l'avoir commise pour en espérer le pardon.

Pendant ces trompeuses marques de bonne intelligence avec Louis XIV, nos négociations allaient leur train.

Des courriers se croisaient perpétuellement, deux furent interceptés avec des paquets insignifiants ; mais c'en fut assez pour exciter de nouveau les soupçons mal assoupis ; nous nous en doutâmes sur-le-champ ; nous n'étions pas tout à fait en mesure de lever le masque, et nous ne savions comment gagner du temps jusqu'à ce que les difficultés fussent aplanies.

Nous étions un soir chez moi à discourir, le duc, don Gabriel, le prince de Carignan et quelques amis particuliers de son Altesse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et que nous vîmes entrer un homme tout botté, enveloppé d'un manteau, crotté jusqu'à l'échine, en vrai courrier malencontreux.

M. de Savoie, qui tenait par-dessus tout à ce que nul ne me manquât de respect, se leva tout en colère, et demanda quel insolent osait se présenter devant moi en cet équipage.

— Ma foi, monsieur, c'est moi, répondit une voix que nous reconnûmes sur le champ. Je n'ai pas pris le temps de changer de costume, c'est vrai ; j'en fais mes excuses à vous et à madame, mais j'ai pensé qu'on ne m'accueillerait pas moins bien pour cela, à cause de la circonstance.

C'était le prince Eugène.

Il arrivait de Vienne, tout d'une traite, et, à la dernière poste, ne pouvant modérer son impatience, il avait pris un cheval pour aller plus vite, et dans l'espoir de nous trouver tous réunis.

— J'apporte de grandes nouvelles ! dit-il ; les puis-je dire à présent, ou faut-il vous emmener dans quelque cabinet secret ?

— Mon cousin, Dieu me garde d'oser me comparer à Charlemagne ; cependant j'ai, comme lui, ma table ronde et mes preux, sans lesquels je ne saurais rien entreprendre et auxquels je ne puis rien cacher. Parlez donc.

— Je n'attendais pas moins de vous, mon vaillant cousin ; aussi vais-je vous obéir à l'instant même, à condition cependant que madame la comtesse me fera servir quelque chose de plus substantiel que ce que nous attendrions là. Je meurs de faim, je puis manger et conter, je suis homme à faire plusieurs choses à la fois.

On se hâta de le satisfaire.

Aussitôt que les officiers se furent retirés, il se tourna vers le duc, dont l'impatience se contenait à grand'peine.

— Monsieur, dit-il, vous avez envoyé trois régiments au roi de France, n'est-ce pas ?

— Il est vrai.

— Êtes-vous d'humeur à dégarnir vos villes et à lui offrir le reste de votre armée ?

— Je ne le crois pas.

— Vous plaît-il de lui remettre les forteresses de Turin et de Verrue comme gage de la neutralité ou de l'alliance que vous lui avez jurée ?

— Pardieu non !

— Eh bien, alors attendez-vous à voir le maréchal de Catinat sortir de Casal avec un bon corps d'armée et venir prendre lui-même ce que vous lui aurez refusé ; seulement, on ne vous le rendra plus, et, au lieu de places de sûreté, vos châteaux deviendront des conquêtes.

— Tout cela est-il certain ?

— Je suis parti de Vienne exprès pour vous en prévenir. Le roi de France est bien servi, l'empereur l'est encore mieux, parce qu'il ne se croit pas encore tout à fait le soleil, et qu'il daigne payer les petits services aussi bien que les grands.

— Cela arrivera-t-il bientôt ?

— Demain, ce soir... Je suis étonné que cela ne soit pas arrivé encore.

— Eh bien, mon cousin, tout est perdu, fors l'honneur ! car je jure Dieu que je me défendrai, que je ne céderai pas.

— J'en étais sûr.

— Je ne suis pas absolument prêt, j'attends...

— Vous attendez ce que je vous apporte, monsieur. Je ne fais pas le service de courrier pour peu de chose. Notre ligue avec le roi d'Espagne est conclue depuis trois jours, voici le double du traité expédié de Vienne à Madrid ; celui de l'empereur y est annexé, et voici les promesses de l'Angleterre et de la Hollande. Aussitôt que vous vous serez déclaré pour l'alliance, ils signeront les leurs.

— Mais, monsieur, le roi de France est à ma porte, et l'Espagne, l'empire, sont loin de moi ; comment aller jusque-là ?

— Homme de peu de foi ! attendez le reste. Le gouverneur du Milanais a déjà reçu l'ordre de vous amener six mille chevaux et huit mille fantassins. La quadruple alliance vous assure, en outre, trente mille écus par mois de subside pour solder les troupes que vous pouvez lever. Enfin, votre serviteur et cousin est désigné pour commander cette petite armée, si toutefois vous ne vous y opposez pas.

— Dieu soit béni ! tout est à souhait ! Je ne puis cependant abandonner nos braves gens, même à vous, mon cousin, et rester inutile lorsque tant d'amis se chargent de me défendre.

— Vous, monsieur, vous occuperez un poste digne du chef de la maison de Savoie, digne de votre mérite supérieur. Vous êtes généralissime des troupes alliées ; en voici le brevet, que Sa Majesté l'empereur m'a chargé de vous présenter.

Ce fut comme un coup de baguette ; toutes ces choses se tramaient depuis longtemps ; on avait grand espoir de les voir réussir ; mais, qu'elles arrivassent ainsi à la fois dans le moment opportun, cela tenait du miracle. Aussi la joie éclata sur tous les visages ; les convives se levèrent, leur verre à la main, et crièrent spontanément :

— Vive monseigneur le duc !

Victor-Amédée leur fit signe de se taire.

— L'enthousiasme vous égare, dit-il ; nous ne sommes pas seuls, et ceci doit rester secret. — J'ai besoin de négocier ; attendons Catinat de pied ferme ; nous nous connaissons déjà et nous savons nous attaquer l'un l'autre en paroles courtoises. Mais comment se fait-il, mon beau cousin, que vous soyez chargé de cette mission, et que mon envoyé de Vienne ne m'en ait pas prévenu ?

— Et où diable en aurait-il eu le temps ? A peine quelques jours se sont-ils écoulés depuis qu'on a appris les intentions du roi de France et qu'on a décidé ce que je viens de vous apprendre ; on doutait de votre assentiment ; j'en ai répondu ; j'ai donné pour vous ma parole, et je suis venu vous demander de l'acquitter.

— Merci, mon cousin, je vous reconnais là.

— Et j'espère que vous me reconnaîtrez toujours ; je ne suis qu'un cadet de votre illustre race, un cadet mis à la porte par le grand roi, et jugé incapable de le servir ; mais, de par le ciel, ou je perdrai mon nom auquel je tiens plus qu'à la vie, ou je le placerai si haut, que je forcerai l'univers à adopter les cadets de Savoie comme les aînés des autres maisons.

Celui qui parlait ainsi a glorieusement tenu parole, on le sait.

Le reste de la nuit se passa à discourir, à combiner les moyens d'attaque et de défense. J'assistais à tout ; je ne voulus pas quitter le prince.

Dès le matin, on vint annoncer l'envoyé de Catinat.

M. de Savoie retourna à Turin pour le recevoir au palais, à cause de madame Royale et de madame la duchesse, qu'il demanderait à voir certainement ; je me mis en devoir de le suivre, c'est-à-dire j'allai à ma maison de Turin, où l'on ne me voyait guère que dans les occasions de ce genre. Je voulais être à même de tout savoir.

L'envoyé fut reçu, en apparence, comme un ami ; mais on le surveilla de toute part. Il apportait les propositions annoncées ; seulement, la manière de les énoncer n'était pas la même. Catinat, débouchant du Dauphiné, avançait jusqu'à Avillane où il campait en ce moment, et, de là, il sommait le duc de Savoie de lui envoyer un ministre d'État pour entendre les volontés du roi de France.

La formule était de dure digestion ; aussi Victor-Amédée ne la digéra-t-il point.

Il répondit avec une grande fierté que ni Sa Majesté Louis XIV ni les autres rois ses prédécesseurs n'avaient accoutumé les ducs de Savoie à des hauteurs si inattendues. Il ajouta qu'il enverrait volontiers un ministre d'État

au maréchal, non pour recevoir des ordres, mais pour entendre des propositions et en faire de son côté.

L'envoyé n'était point chargé d'en demander davantage. Il retourna près du maréchal, auquel on dépêcha le ministre pour gagner du temps. Celui-ci fit exprès des offres inacceptables, jusqu'au moment où les ordres parvenus à Milan et le traité signé le 3 juin avec les confédérés d'Augsbourg purent recevoir leur exécution. Comme les préliminaires tardaient un peu, malgré le zèle et les lumières du comte de Brandis, plénipotentiaire du duc à Milan, et malgré les efforts du prince Eugène, on décida, pour rendre la comédie complète, d'envoyer à Paris le vieux marquis de Saint-Thomas, ministre aussi souple qu'habile, afin de donner le change et de détourner les soupçons. Il avait ordre de tout faire pour ne pas réussir en affichant, au contraire, les prétentions les plus humbles et les plus repentantes.

Le marquis ne put même obtenir audience, tant le roi était irrité. Il eut soin de se plaindre beaucoup, de déplorer le malheur de son maître, qui ne pouvait, en conscience, abandonner les intérêts de ses peuples, qu'il avait juré de défendre, et qui, pour cela, se devait brouiller avec un oncle si cher et si illustre.

Quand il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en marche avec beaucoup de fracas et s'éloigna comme à regret et lentement, pendant les deux premiers jours.

Mais, dès qu'il se vit hors d'atteinte, il courut la poste en traversant la Suisse pour ne pas être inquiété, et vint tomber à Turin, où nous l'attendions avec impatience. Jamais je n'oublierai ce jour ; ce fut un des plus beaux de ma vie.

M. de Savoie avait fait pratiquer pour moi un escalier secret par lequel je me rendais dans ses appartements sans être vue de personne. En ces jours de crise, il n'avait pas le temps de demeurer aux Délices. Je restais dans ma cachette, composée de deux pièces prises dans un de ses cabinets. Il était avec moi lorsque le marquis de Saint-Thomas arriva.

Le prince alla au-devant de lui jusqu'à la porte, aussitôt qu'il fût annoncé.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, monseigneur, tout va à merveille ; on m'a chassé. J'ai mis les procédés du côté de Votre Altesse ; j'ai attendu qu'on me rappelât, on n'a eu garde de le faire : je m'en doutais, et me voilà.

— Bravo, marquis ! s'écria le duc l'œil rayonnant de joie, bravo ! Et les renforts sont partis de Milan ; et mon brave cousin les conduit et nous les amène. Je ne tarderai pas plus longtemps à me déclarer. Le palais est ce soir rempli d'une grosse foule de noblesse : ils m'attendent dans la salle de parade ; j'y vais sur l'heure, et mes peuples apprendront de moi ce qui va se passer. Suivez-moi, marquis, je puis avoir besoin de vous. Et vous, *contessina*, vous, mon ange gardien et mon Egérie, allez à votre tribune, nul ne vous verra, et vous verrez tout le monde. Je saurai que vous êtes près de moi, que vous m'entendez, j'en aurai plus de courage et plus de volonté.

Il m'avait fait arranger une tribune grillée, où je me plaçais dans toutes les cérémonies et où je restais invisible. Je me hâtai d'y courir afin de l'y précéder. Il avait passé chez madame Royale et chez la duchesse régnante pour s'excuser auprès d'elles de rompre, bien malgré lui, la paix qui durait depuis soixante ans entre les maisons de Savoie et de France. Il leur demanda pardon de blesser ainsi leurs affections de famille ; mais le soin de sa gloire et l'intérêt de ses Etats l'exigeaient.

Pendant ce temps, j'étais entrée dans la salle.

Je fus d'abord étourdie du bruit qui s'y faisait. Tous parlaient à la fois, et c'était la confusion universelle ; les yeux brillaient, les gestes s'animaient ; j'entendais fort mal, le tapage était grand ; mais il me sembla distinguer des menaces, des cris de rage contre le roi et des provocations près desquelles les fanfaronnades des Gascons passeraient pour des compliments.

Bientôt un cri domina tous les autres :

— Le duc ! le duc ! Son Altesse ! Il vient pour déclarer la guerre ; qu'il soit béni !

Nous autres, Français, nous ne nous figurons pas les peuples du Midi dans leurs fureurs ou dans leurs joies : ce sont des violences qui nous paraîtraient insensées et dont nous nous effrayons toujours, lorsque nous en sommes témoins.

En ce moment, toutefois, le respect l'emporta sur l'enthousiasme, et, lorsque Victor-Amédée parut, le silence se fit de tous les côtés ; mais quel silence ! qu'il était éloquent ! comme ces yeux parlaient ! comme ces attitudes étaient provocantes et martiales ! quelle impatience dans ces gestes !

Le duc était digne et fier ; son regard étincelait.

Il monta sur son trône avec une résolution inaccoutumée, et, au lieu de s'asseoir, ainsi que le voulait l'étiquette, et qu'il en avait l'habitude, il resta debout, se découvrit, et, se tournant vers deux ou trois évêques qui avoisinaient son fauteuil :

— Messieurs, leur dit-il, priez pour nous le Dieu des armées ; je vais déclarer la guerre au roi de France.

Un seul cri partit à la fois de cette multitude tout à l'heure si tumultueuse, si divisée :

— *Viva ! viva !*

Je sentis mes larmes couler malgré moi, car, en ce moment, princes et sujets étaient admirables. Victor-Amédée avait tiré son épée, qu'il éleva d'un geste souverain. Ce fut pendant quelques moments une agitation à rendre fous ceux qui la regardaient sans y prendre part.

Enfin on annonça que le duc voulait parler, et le silence se fit aussi promptement qu'il avait été rompu.

— Messieurs, dit Victor-Amédée, je vous dois compte des motifs qui m'ont décidé à une démarche aussi importante. Par la grâce de Dieu et la succession de mes pères, ce bon duché m'appartient. Jamais homme vivant n'a humilié la maison de Savoie ni ses fidèles sujets : jamais homme vivant ne l'humiliera, quelque grand qu'il soit, du reste. Le roi de France veut me prendre mon honneur, qui est le vôtre. Il veut me traîner à son char comme un esclave, il veut m'enlever mes villes et mes châteaux ; il veut que je prodigue mes trésors et le sang de mes enfants pour les querelles de son ambition, et que je me soumette à ses ordres hautains. Que pouvais-je faire ? Accepter les insultes et rester attaché à ses intérêts, parce que nous sommes voisins et qu'il est plus puissant que moi ! Mon sang bout, rien qu'à cette pensée.

Il fut interrompu par cinq minutes d'exclamations qui lui prouvèrent une exaltation encore plus violente que la sienne dans son auditoire.

— Il m'a menacé parce que j'avais refusé de me soumettre, et, moi, j'ai bravé ses menaces ; je me suis reposé sur le zèle et le dévouement de ma brave noblesse ; je me sens le plus fort en m'appuyant sur elle. Me suis-je trompé, messieurs ?

— Non ! non ! à l'armée ! aux frontières ! Partons sur l'heure.

— Pas encore ! Nos alliés s'avancent ; mon cousin, le prince Eugène de Savoie, amène avec lui un secours à marches forcées. Je trouve chez mes confédérés des troupes et de l'argent ; le peuple n'aura que peu à me donner.

— Monseigneur, pardon, interrompit le prince de la Cisterne ; bien que le Piémont soit un petit Etat, puisqu'il se bat pour son honneur, il ne doit recevoir l'aumône d'aucune puissance. Votre noblesse est riche ; nous autres grands seigneurs, nous avons des terres et des revenus considérables. Nous pouvons suffire à tout ; rendez le subside à vos alliés. Nous payerons, n'est-il pas vrai, messieurs ?

En ce moment, on leur eût demandé la lune, qu'ils eussent été la décrocher du ciel. Ils crièrent encore à qui mieux mieux ; mais ils firent plus : en un clin d'œil, toutes les poches furent vidées, toutes les bourses tombèrent au pied du trône avec les joyaux, les montres, les bagues, jusqu'aux croix de l'Annonciade en diamants.

Après s'être dépouillé, un d'eux eut l'idée de griffonner sur un mauvais papier une obligation considérable à payer sur ses terres ; aussitôt les autres se mirent à en faire autant. Jamais contribution ne fut si vite levée.

Le chancelier, qui recueillait ces dons, en avait sa charge. Le duc, ne sachant comment témoigner sa joie et sa reconnaissance, laissait baiser ses mains à tout le monde ; d'autres portaient à leurs lèvres le bas de son manteau ; c'était un spectacle touchant et fait pour émouvoir profondément le cœur.

Cette séance dura une demi-heure à peine. Elle fut plus remplie que bien d'autres qui ne finissent point. Victor-Amédée fut presque porté en triomphe dans son appartement, où je m'empressai de me rendre et où il vint me retrouver bien heureux. Dès qu'il m'aperçut, il vint se jeter dans mes bras en criant :

— Tout cela est votre ouvrage ; vous m'avez rendu brave et courageux, vous m'avez appris à aimer mes peuples, à les défendre ; jouissez donc de mon bonheur et de ce que je vous dois.

L'amour rapporte tout à l'amour, et, si le prince désirait être grand, c'était pour moi, c'était pour être aimé davantage ; un pareil sentiment enfante des héros.

Le même soir, un manifeste instruisit le peuple, et ce fut bien mieux encore.

La foule parcourait les rues en criant : « Mort aux Français ! » brandissant ses armes et menaçant les banquiers, les commerçants de toute espèce que la France envoyait perpétuellement à Turin.

Il fallut ôter les fusils et les épées à tout ce qui n'était ni milicien ni soldat ; autrement, la guerre eût commencé par une seconde répétition des vêpres siciliennes.

Je cachai chez moi, à Turin et aux Délices, quantité de

les [illegible], auxquels je facilitai les moyens de quitter. [illegible], dans ce premier moment, la canaille les eût massacrés, sans la précaution prise.

Le [illegible] ne s'en fut pas consolé, et moi moins que lui encore.

XXXVIII

Le duc allait partir, me quitter pour la première fois depuis le commencement de nos amours. Au milieu de sa gloire et de son délire, ce fut une douleur cruelle.

Il me proposa d'imiter Louis XIV au temps de sa jeunesse, d'emmener les dames à l'armée et de combattre sous mes yeux : je savais combien cette manière d'agir avait été blâmée chez le grand roi, je ne la voulus point imiter.

Il fut convenu que je resterais à Turin, que je n'en sortirais point, que je veillerais à tout et que je le préviendrais de tout ce qui arriverait pendant son absence.

Il n'avait encore vu ni la guerre ni les batailles, et cependant il courait à ces dangers avec cette valeur tranquille la plus rare et la plus estimable, en ce qu'elle vient de la réflexion. Il sentait bien ce qui le menaçait et il le déplorait avec moi.

Enfin le jour fatal arriva, le duc partit ! Je me sentis presque aussi émue que lui-même, lorsqu'il m'embrassa et me fit les adieux déchirants et passionnés, en répétant qu'il ne me reverrait peut-être plus.

Ce fut le seul instant de faiblesse qu'il montra ; sa dernière parole à sa mère fut celle-ci :

— Madame, si je ne reviens point, soyez bonne pour la comtesse de Verrue.

Nous avions été, pendant ce temps, fort malheureux à Turin, d'inquiétude surtout ; car la ville était bien gardée les milices animées d'un grand courage, et tout se préparait à merveille autour des murs.

Cependant j'avais prévu les malheurs qui devaient arriver, lorsque je vis les dispositions changées, lorsque je vis le prince Eugène retourner à Vienne, au lieu de commander nos troupes ; lorsque je vis le général Caraffa à sa place, — provisoirement, disait-on, il est vrai, — lorsque je vis surtout l'autorité du duc, prétendu généralissime, rester nulle et tout à fait illusoire.

J'appris, en effet, bientôt la défaite du prince à la bataille de Staffarda. Mon premier mouvement fut de courir à lui ; mais je n'osai point. Je craignais toujours les zizanies avec les princes, et, moi que l'on taxait d'une hauteur si vaine, j'étais humble et soumise devant madame de Savoie et j'évitais avec soin toute occasion de lui être désagréable ; en cette circonstance encore, je m'abstins pour ne pas la blesser.

On avait conduit l'ambassadeur de France au château d'Ivrée en représailles de ce que le marquis d'Ogliani, envoyé du duc, avait subi le même traitement à Paris.

Je fus un peu tourmentée à cet égard ; mais tous les tourments cédaient devant celui de la défaite.

Les lettres du prince étaient déchirantes ; il lui fallut toute sa force d'âme, toute sa puissance de vues pour résister à la mauvaise fortune.

Il n'avait d'espoir et de confiance qu'en Dieu et en son épée.

Hélas ! on ne lui en prit pas moins Suze, la clef de ses États, on ne lui fit pas moins sauter plusieurs forteresses dont la perte était regrettable : ce fut une série non interrompue de désastres, bien décourageante pour un début.

Quand je le revis, il était méconnaissable, tant sa douleur l'avait changé.

— Accueillerez-vous un vaincu ? me demanda-t-il en arrivant.

— Avec plus d'empressement qu'un vainqueur, répondis-je, puisque je puis espérer qu'il a besoin de moi.

Il me tint longtemps embrassée, et, lorsqu'il se retira, je crus voir ses yeux pleins de larmes.

— Je suis malheureux, ajouta-t-il, mais non découragé ; malgré la saison, nos troupes tiennent encore la campagne, et quelles troupes ! Ces malheureux Vaudois et *barbets* que mon père et moi avons persécutés à l'instigation de notre ennemi commun, aujourd'hui ils ont surpris Barcelonnette et Mont-Dauphin ; ils vont partout levant des contributions et pillant le Dauphiné que je leur abandonne. A-t-on respecté mes vallées et la Savoie ?... Ah ! madame, que l'ambition de Louis XIV est coupable en tout ceci, et à quoi ne nous force-t-il pas pour nous défendre !

L'hiver se passa tristement, en préparatifs, en travaux de toute sorte ; le duc était partout à la fois.

Catinat essaya de surprendre les troupes dans la vallée d'Aoste. La vigilance des officiers piémontais déjoua les projets de l'ennemi ; mais ses efforts se réunirent sur Turin, que le maréchal menaçait d'un siège ; s'il prenait cette ville tout était perdu. On la fortifia donc, on y fit entrer des provisions, on arma tout ce qui pouvait être armé ; ce furent des mouvements, des marches, des exercices continuels.

Je ne quittai pas le duc un instant : habillée en homme, je le suivis jusque dans ses visites au camp, à cheval à côté de lui ; il m'en avait suppliée, je n'eus pas la force de lui résister. Victor-Amédée, naturellement jaloux, l'était devenu davantage encore depuis ses malheurs ; il devinait bien que je n'avais pas pour lui un sentiment aussi fort, aussi tendre que celui qu'il me portait lui-même, et il répétait sans cesse que je l'allais abandonner, qu'il perdrait peut-être ses États, et qu'alors il me perdrait aussi.

— Ce n'est pas l'homme que vous avez accepté, c'est le souverain, c'est le protecteur : lorsque ma puissance me manquera, ne me repousserez-vous point, madame ?

Pour le convaincre, il me fallut l'accompagner partout. Les soldats me regardaient fort : les uns disaient que j'étais madame la duchesse ; d'autres, un page favori.

— C'est plutôt sa bonne amie, dit un sergent avisé.

— Fille ou diable, reprit un soldat, elle n'a pas peur ; car mon mousquet a éclaté à côté d'elle, et elle n'a pas seulement sourcillé.

Je n'avais pas peur, en effet ; j'allais jusqu'auprès des vedettes ennemies, lorsque le prince y allait lui-même ; il en était fier, tout en tremblant pour moi.

Avec le printemps recommencèrent les hostilités.

Un malheureux accident, une poudrière qui vint à éclater, livra Nice aux Français et les rendit ainsi maîtres du passage des Apennins et des Alpes méridionales. Le comte de Frussasques, le même brave colonel dont j'ai parlé, secondé par le comte Prioura et par le chevalier de Villafallet, tenait dans cette place depuis longtemps, et y eût tenu longtemps encore sans un pareil désastre ; il s'estima heureux d'obtenir une capitulation honorable et de sortir avec armes et bagages, tambour battant, enseignes déployées. Retiré à Oneglia, il y prit vaillamment sa revanche quelques jours après. Il y eut de toutes parts des prodiges de valeur et de courage, en pure perte, malheureusement.

Le prince Eugène annonçait continuellement son retour, et, continuellement, de nouveaux obstacles l'arrêtaient. On le destinait à une autre armée, tandis que lui demandait celle-là ; il aimait fort sa maison, et regardait comme un devoir d'en soutenir le chef. Il était venu à cette malheureuse bataille de Staffarda, mais trop tard ; il nous avait quittés ensuite.

Enfin, il revint, apportant à Victor-Amédée, de la part de l'empereur, le titre d'Altesse royale, que le duc désirait par-dessus tout ; on le lui donnait bien par-ci par-là, de courtoisie ; mais il n'y avait aucun droit. Cette joie lui prêta un peu d'espérance ; le prince Eugène ne lui cacha pas cependant les difficultés de la position. La gaieté cavalière et intarissable de celui-ci était nécessaire à Victor-Amédée en ce moment, pour l'aider à supporter son lourd fardeau.

Chaque jour, l'ennemi lui arrachait un fleuron de sa couronne ; il en desséchait de rage et de désespoir.

Catinat, maître de Nice, fit une percée par Avillane, dont il fit sauter les fortifications. Jusqu'à Rivoli qu'il brûla ; Rivoli, ce charmant palais, le séjour favori du duc !

J'étais avec celui-ci, lorsque, placé sur les hauteurs de Turin et voyant brûler cette villa qu'il aimait tant, il dit ces remarquables paroles :

— Plût à Dieu que tous mes palais fussent ainsi réduits en cendres et que l'ennemi épargnât les cabanes de mes paysans !

Mais l'ennemi ne les épargnait point ; la Savoie n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes, et Turin lui-même se trouvait menacé. Aussi l'alarme devint générale. La duchesse régnante, alors grosse de six mois, avait des frayeurs épouvantables ; elle partit pour Verceil avec madame Royale, et toutes les bouches inutiles les y suivirent ; il ne resta dans la ville que les hommes en état de porter les armes, quelques femmes dévouées et courageuses et moi qui avais juré de ne pas abandonner mon amant.

Le prince Eugène avait eu la joie de battre un peu les Français dans une embuscade ; joie bien grande pour lui, car il les détestait sincèrement.

— Je les entendais venir en chantant, disait-il, selon leurs habitudes fanfaronnes ; ces gens-là ne doutent de rien ! Ils ont été vite attrapés : seulement, mes soldats les ont traités comme des Turcs, ce que je trouve malhonnête ; je ne cesse pourtant de leur répéter qu'on doit faire quartier aux chrétiens.

Ce jeune homme était d'une bravoure qu'égalait seule son habileté comme général : dans presque tous les combats, il attrapait au moins une blessure en se jetant dans la mêlée,

trop heureux lorsqu'il rapportait seulement quelques balles dans ses habits. Il avait le coup d'œil le plus sûr et le plus remarquable qui se puisse rencontrer, et, sur l'inspection seule du terrain, prédisait la défaite ou la victoire. Malheureusement, le duc, moins prudent ou plus vivement offensé, ne le voulut croire ni à Staffarda ni à Marsaglia.

Le prince Eugène avait près de lui un de ses amis intimes, le prince de Commercy, de la maison de Lorraine, qui lui disputait le prix de la bravoure et même de la témérité. En Turquie, au siège de Belgrade, je crois, ce jeune homme avait reçu une blessure épouvantable, un coup de zagaie, en enlevant un étendard turc; il était allé chercher ce drapeau au milieu de l'armée ennemie, seul, l'épée aux dents, un pistolet de chaque main, et, cela, parce que le cornette de son régiment s'était laissé prendre le sien! Quelle brillante et folle jeunesse!

Les fortins de la colline de Turin furent rendus, pour ainsi dire, imprenables. Vingt mille hommes campèrent autour de la ville; c'était un corps mêlé de troupes d'Espagne, de Wurtemberg et de Savoie. On attendait l'électeur de Bavière, le duc de Schomberg et le prince Caraffa; ils arrivèrent et, lorsque nous comptions chaque jour sur une attaque, Catinat, selon sa coutume, nous donna le change et se jeta sur Carmagnole, qu'il emporta après deux jours de tranchée, secondé par la trahison qui nous environnait de toutes parts.

Le coup était affreux: Carmagnole était un grenier, une place d'armes, une des positions les plus importantes du pays. Victor-Amédée, en apprenant cette perte, resta d'abord absorbé pendant quelques minutes, mais son courage se releva bien vite; il donna l'ordre sur le champ de trancher dans le vif. Les citadelles qu'on ne peut défendre deviennent des refuges pour l'ennemi; il fit le sacrifice de celles qui lui semblaient inutiles; on démolit Querasque et Chivas, pour concentrer toute la résistance dans Coni.

Depuis le commencement de la campagne, cette ville résistait à toutes les attaques, défendue seulement par ses propres habitants et par quelques troupes de paysans voisins, entre autres par huit cents Vaudois, sous le commandement d'un chef célèbre parmi eux, et qu'on appelait, je m'en souviens, Guillelmo. On racontait à son sujet des histoires de toutes les couleurs, fabuleuses et autres; on a même fait des complaintes là-dessus.

Le comte de la Rovère commandait dans la place assiégée, et le comte de Bernezzo trouva le moyen de s'y introduire avec trois régiments savoyards et des détachements des alliés. Comme les finances de l'Etat n'avaient pas permis à Son Altesse de réparer les fortifications, les habitants les réparèrent à leurs frais et de leurs deniers; ce qui prouve tout le dévouement que ces provinces portaient à leur souverain.

Le prince Eugène, effrayé de ces défaites, partit pour Vienne en poste, afin de réclamer des secours; il en obtint immédiatement, et revint en triomphe; aussi changea-t-il la face des choses. Carmagnole fut reprise; on parla de reprendre Nice, notre diamant, et d'arracher Montmeillan à l'ennemi, qui la guettait; mais Caraffa détestait la maison de Savoie, et en particulier le prince Eugène, dont il était jaloux; il s'opposa à ces projets, au point que le prince, mécontent et irrité, se retira à Venise.

Nous en étions réduits au dernier point: Montmeillan, après une défense héroïque, après une famine épouvantable et trente-trois jours de tranchée ouverte, fut obligé de se rendre. Dès lors, la Savoie appartint aux Français.

Coni, néanmoins, fut sauvée. Après le comte de Bernezzo, qui y avait introduit les trois régiments que nous avons dits, le comte Costa y pénétra à son tour, puis le comte Caretto, tous les deux avec de nouveaux renforts et à la faveur d'une sortie des assiégés; les femmes, les enfants, les prêtres, les moines, les vieillards, tout concourut à la défense. Quatre mille Français restèrent couchés sous les murailles; mais les autres persistèrent cependant, et, si le prince Eugène n'eût imaginé de les tromper par la fausse nouvelle d'un secours prodigieux, ils n'eussent certainement point abandonné la place, comme ils le firent.

Après la levée du siège, le duc voulut se rendre en cette ville et me demanda de l'y suivre; il n'était pas plus question de la duchesse que si elle n'eût jamais existé. J'allai donc avec Son Altesse sous mes habits de cavalier, ce qui n'était pas sans risque; l'armée ennemie tenait encore la campagne et faisait rage de tous les côtés; à mesure que nous avancions, nous trouvions ce malheureux pays désolé, et ce spectacle nous fendait le cœur.

Nous rencontrâmes des paysans qui fuyaient et qui, reconnaissant leur souverain, se vinrent jeter à ses pieds et les baigner de larmes.

— Monseigneur, monseigneur, ayez pitié de nous! on nous a tout pris.

— Hélas! mes enfants, répondit le prince, pleurant avec eux, ce n'est pas ma faute, Dieu m'en est témoin; et, s'il ne fallait que mon sang pour payer vos souffrances, je ne vous le marchanderais point. Mais voici tout ce que je puis. Prenez, prenez.

Et il versa devant eux une bourse pleine d'or, puis, brisant son collier de l'Annonciade, qu'il portait au cou, il leur en distribua les morceaux. Ce furent des transports d'enthousiasme et d'amour auxquels il était bien accoutumé, car ses peuples l'adoraient.

Sans cesse il arrivait des scènes de ce genre; j'en étais attendrie autant que lui. Nous parcourions ensemble les rues de Turin et les campagnes environnantes, autant que la présence de l'ennemi nous le permettait. On était accoutumé à ma présence, et nul ne la remarquait plus.

Une fois, cependant, j'éprouvai une bien vive émotion. Je rencontrai le bon abbé Petit, revenu à sa paroisse, et qui portait le saint-sacrement à un malade, avec mon petit Michon. Je ne les avais pas revus depuis mon élévation, ou ma honte, comme il vous plaira.

Je devins très rouge, et je détournai le visage; ils n'eurent pas l'air de m'apercevoir.

Le digne curé fit, en ces temps difficiles, des prodiges de bonté et de charitable abnégation; on le voyait partout où sa présence pouvait apporter consolations et secours.

Mon Michon, près d'être ordonné, restait toujours le petit Michon, comme devant; il ne grandissait guère et conservait son visage et ses façons d'enfant de chœur. Ses traits poupins ne prenaient pas un jour; j'en ai été frappée de plus en plus en vieillissant: sans la catastrophe qui le changea tout d'un coup, je suis sûre qu'à l'heure qu'il est, il aurait encore l'air d'avoir vingt ans; privilège que bien des femmes lui envieraient, n'en doutons pas.

XXXIX

Cette guerre abominable durait depuis deux ans. Le duc y avait plus perdu, à lui seul, que tous les alliés ensemble; il ne se repentait cependant point de l'avoir entreprise, car il y allait de l'honneur de sa couronne. Louis XIV, au contraire, malgré ses victoires, sentait ce que valait un pareil ennemi; il sentait aussi qu'il était plus politique de le ramener que de le pousser à bout. Il lui fit donc écrire par Monsieur une de ces épîtres de famille dont toutes les expressions sont pesées les unes après les autres, et qui sont de véritables contrats.

On offrait à Victor-Amédée la restitution de ce qui lui avait été enlevé; on lui cédait Pignerol et Fenestrelles; enfin, on lui remettait Casal, cette ville vendue au roi de France par le duc de Mantoue pour en jeter le prix aux courtisanes; Casal, ce joyau que tant de princes enviaient! C'était bien tentant, surtout avec la garantie de Messieurs des cantons suisses et de la république de Venise. Frappée des malheurs de la guerre, je penchais pour ce parti. L'envoyé secret de la France, M. de Chamery, avait reçu l'ordre de me voir avant tout, de s'entendre avec moi et de me gagner à son bord, soit par les promesses, soit par les menaces.

J'y étais déjà convertie; la guerre me semblait odieuse. J'employai tous les moyens pour convaincre le prince, il demeura inflexible. M. de Chamery lui parla chez moi, devant moi; je réunis mes efforts aux siens, tout fut inutile. Alors, l'envoyé de France pria le duc d'adopter au moins la neutralité, lui faisant observer que, s'il persistait dans son *entêtement* chevaleresque, il se trouverait bientôt dépourvu de troupes.

— Monsieur, s'écria Victor-Amédée, je frapperai du pied le sol de mon pays, il en sortira des soldats!

Chamery n'insista pas davantage; et, le lendemain, on lui fit répondre officiellement par le marquis de Saint-Thomas que Son Altesse suivrait la fortune de ses alliés, quoi qu'il lui en pût advenir.

Le prince Eugène, ennemi implacable et personnel de Louis XIV, ne contribua pas peu à cette décision. Il en rendit compte à l'empereur, dans un voyage qu'il fit à Vienne, et celui-ci en fut tellement enchanté, qu'il lui remit le brevet de généralissime avec les pouvoirs cette fois, — et qu'il nous débarrassa du Caraffa, qui nous avait fait tant de mal. C'était déjà la moitié de la victoire.

Le prince Eugène était radieux mais ironique. Il se défiait des intentions de son cousin à l'endroit de la France.

— Madame la comtesse, me disait-il, Son Altesse royale n'est pas de cœur avec nous; ce n'est pas comme moi une belle et bonne haine qui l'a poussé là, c'est la nécessité et la vergogne. Au premier sourire de Louis XIV, il nous lâchera.

— Vous avez bien vu qu'il y a résisté, monsieur!

— C'est [illegible] derrière le sceptre, il a vu les dents : sans cela [illegible] vous avez beau dire, vous êtes Française, votre [illegible] est en faveur à Versailles, vous inclinez pour le grand roi, sans vous en douter peut-être, mais cela est.

— [illegible] ne veux que le bien de Son Altesse et celui de ses peuples.

— J'en suis persuadé, seulement, ce bien, chacun l'entend à sa manière.

Il se tint un conseil chez moi, devant moi, dans lequel il fut décidé que, pour profiter des avantages obtenus, il fallait prendre [illegible] à son tour et porter le champ de bataille en Dauphiné.

— Le grand roi n'est pas accoutumé à ce qu'on entre chez lui, [illegible] le prince Eugène ; il a posé sa majesté à ses frontières [illegible] il pense qu'on ne les peut franchir sans lui faire d'abord la révérence ; nous lui prouverons qu'on sait s'en dispenser.

Il appelait toujours Louis XIV *le grand roi*, et je ne saurais vous rendre le dédain avec lequel il prononçait ces mots. C'était là une rancune de prêtre, et, comme je lui en faisais l'observation :

— Que voulez-vous, me répondit-il, j'ai porté le petit collet ; cela déteint sur l'âme.

Ce qui fut dit, fut fait : les princes de Savoie s'emparèrent d'Embrun et de Guillastre. La bataille fut rude : on y perdit quantité de braves gens ; le prince de Commercy reçut une [illegible] qui lui cassa [illegible] dents, ce dont il fut très marri.

— Mes trois meilleures, répétait-il ; les autres tomberont toutes seules. Et puis ne voilà-t-il pas un joli galant édenté !

Le prince Eugène reçut, lui, une contusion dans la tranchée, [illegible] de Victor-Amédée, qui en sortit sain et sauf. A la suite de cette première victoire, les princes s'emparèrent de Gap presque sans coup férir. Tout allait à merveille, on se disposait à marcher sur Lyon par Sisteron, en passant à Aix. La terreur était telle dans la Provence, qu'en se hâtant un peu, on y serait parvenu avant que les secours fussent arrivés. Alors la France eût été vaincue ; on eût pu faire la paix avec des conditions qu'on aurait dictées. Mais la Providence ne le voulait pas, et le soleil ne devait point pâlir encore...

Un soir, après une marche forcée, en arrivant dans un petit village, le duc de Savoie se plaignit d'un grand mal de tête, qui l'avait tourmenté toute la journée ; il se mit au lit, croyant guérir par le sommeil ; mais il avait une forte fièvre et, dans la nuit, la petite vérole se déclara.

L'alarme fut grande ; que faire ? que devenir, en pays ennemi, avec cette terrible maladie, qui pardonne si rarement et qu'il faut soigner d'une façon si particulière ?

Le prince ne perdit pas la tête ; lui seul la conserva. Il donna des ordres pour que tout se passât comme s'il eût été en bonne santé, dépêcha des courriers, un à la duchesse et un autre à moi ; seulement, il eut soin de m'écrire pour que je ne m'inquiétasse pas et pour que je ne vinsse point près de lui, dans l'ignorance où je serais d'y trouver probablement madame Royale et la duchesse régnante. Ensuite il [illegible] des affaires de l'État, fit son testament, déclara en présence de toute l'armée, qu'il nommait le prince Eugène [illegible] régence jusqu'à la majorité de son fils, s'excusant d'en exclure les deux duchesses à cause des circonstances [illegible] réclamaient une main plus ferme.

Cela fait, il donna de nouveaux ordres pour qu'on le transportât en [illegible] puis il s'entendit avec le prince Eugène touchant la retraite de l'armée, et le chargea de la reconduire [illegible]. Les [illegible] des généraux [illegible], ils refusèrent presque d'obéir au prince, sous prétexte que Victor-Amédée avait grand tort de ne pas les laisser pousser en avant, malgré l'obstacle de sa santé. Mais Eugène était un habile homme : il savait qu'une armée sans chef se [illegible] promptement ; il savait que Catinat ralliait ses forces [illegible] arrivant de tous les bouts du royaume ; il savait que, la surprise manquée, l'expédition était impossible, [illegible] profiter du premier moment de stupeur, malheureusement perdu par la maladie du duc ; mais [illegible] on devait être écrasé indubitablement. La retraite était donc le seul parti à prendre.

Les soldats en gémissaient comme leurs généraux ; mais ils se consolaient en disant :

— Au moins, nous avons vengé les horreurs des Français dans le Palatinat, et sans agir [illegible] nous avons levé sur eux un million de contributions.

Ils étaient en effet si chargés de butin qu'on voyait des cuirassiers mettre vingt louis sur une carte. Il fallut abandonner tout cela et renoncer à augmenter [illegible]. Ils s'en allèrent en [illegible]. Mais le duc ! il fut très malade, et fort [illegible] la duchesse [illegible] le trouva un peu [illegible] moi, je n'osai pas aller jusque-là ; je restai à quelques [illegible] afin d'avoir des nouvelles à chaque instant. Il en fut profondément touché.

Enfin, grâce au ciel, il guérit ! Je courus le rejoindre dès que la duchesse l'eut quitté ; ce moment fut bien doux pour lui et pour moi. J'avais craint de ne le pas revoir, et, bien que je n'eusse pas pour lui un de ces amours fougueux qui dominent tout dans la vie, je l'aimais fort en ce temps-là ; il ne m'avait montré que le beau côté de son cœur.

Il rentra en Savoie, puis en Piémont, pour achever son rétablissement, et, aussitôt qu'il lui fut possible de se tenir à cheval, il voulut se remettre en campagne.

Le prince Eugène, plus froid en de certaines choses, bien que plus exalté dans beaucoup d'autres, lui conseillait de ne point livrer de bataille décisive. Les héros se jugent entre eux ; le prince avait jugé Catinat et reconnu son génie. Victor-Amédée, d'une bravoure personnelle singulière, était plutôt un grand politique qu'un grand général. Il s'entendait admirablement aux négociations ; mais il n'avait pas, sur le champ de bataille, le coup d'œil aussi prompt, aussi sûr que son illustre cousin.

L'ennemi avait brûlé, en manière de représailles, une maison du duc appelée *la Vénerie*, et une autre au marquis de Saint-Thomas. Victor-Amédée voyait tout s'écrouler autour de lui ; il en voulut finir. A la fin de la campagne, terminée par sa maladie, il avait découvert une insurrection dans ses États du Midi ; la trahison était partout. M. de Tessé, commandant français de Pignerol, avait soudoyé des traîtres, et c'était véritablement trop de choses à la fois.

Hélas ! quelle défaite ! c'était bien autre chose que Staffarda ! Catinat en eut le bâton, et, ainsi que le disait plaisamment le prince Eugène, ce furent nos épaules qui en reçurent les coups. Celui-ci n'y tenait plus et parlait de quitter l'Italie. Il alla, en effet, à Vienne solliciter un peu d'aide ; on nous l'accorda encore, mais en faisant observer que nous étions battus, et qu'il était un peu dur de sacrifier toujours argent et hommes sans résultat.

On mit le siège devant Casal ; et c'était une chose importante que de reprendre cette ville. Elle se défendit un peu ; puis M. de Cressan, le gouverneur, capitula. Catinat ne bougea point pour lui porter secours ; il le pouvait cependant, et alors l'armée des alliés était perdue. Mais déjà le prince, résolu à traiter avec la France, à sauver ses peuples qui gémissaient, à ne pas faire plus longtemps de la Savoie le champ de bataille où se débattaient les intérêts des autres, le prince avait entamé des négociations secrètes, afin de sortir de cette impasse où on l'avait acculé. Il n'en parla qu'à moi et à quelques confidents intimes. Catinat, qui avait des instructions du roi, accueillit les envoyés, c'est-à-dire l'envoyé, et convint avec lui qu'on défendrait Casal à moitié pour donner le temps de conclure, et qu'on la livrerait après, lorsqu'on aurait tout décidé.

Les conditions étaient que Casal serait rasée et la place livrée au duc de Mantoue, à qui elle appartenait avant son marché honteux. Ce fut le seul qui y gagna, tant il y a que souvent en ce monde la justice de Dieu favorise ceux qui ne le méritent point ; ce qui fait espérer en l'autre !

Le bruit se répandit des intentions du duc de Savoie et le prince Eugène en prit de l'ombrage, car sa haine ne se pouvait calmer. Il n'en laissa rien paraître ; mais il fit surveiller secrètement les démarches du duc, afin de les contrecarrer, s'il était possible. Victor-Amédée s'en aperçut et en fut fort irrité. Il voulait cependant voir les plénipotentiaires français pour s'entendre avec eux définitivement, et, quant à les faire entrer dans Turin, il n'y fallait pas penser ; il imagina un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Le cousin s'en formalisa encore.

— Prenez garde, dit-il au duc, je vous ai déjà averti que je vous surveillais plus que Catinat.

Le prince Eugène en parlait bien à son aise. Il n'avait pas charge d'âmes, lui ; il n'avait pas un État et des sujets à sauver ; il n'avait pas surtout des enfants et une maison à soutenir ; ses intérêts et le plus vif des sentiments le poussaient vers l'empereur.

Il fallut donc jouer au fin pour arriver à la conclusion, et signer ce traité, que nous désirions tant obtenir et après lequel le pays tout entier soupirait.

Victor-Amédée partit pour Lorette, sous prétexte d'un vœu fait pendant sa petite vérole. Il y alla seul avec une suite de laquais assez grosse ; mais sans la duchesse, sans moi, sans courtisans, en vrai pèlerin. Il y trouva les agents du pape, des Vénitiens et des Français ; on y discuta les articles du traité, et cela si secrètement, que les espions les plus habiles ne purent obtenir de certitude. On se réunissait la nuit dans la chambre d'un vieux prêtre attaché à la sainte chapelle, et qui ne se doutait même pas de ce dont il était question ; il croyait à des prières et à des vœux particuliers. On parlait français, il n'y comprenait rien.

On avait commencé d'abord, à Turin, par tromper le duc en lui annonçant la mort du roi Guillaume, qui devait nécessairement rompre la ligue et mettre les alliés dans un grand embarras. Il sut que la nouvelle était fausse ; mais il était alors avancé de telle façon, que, dans l'intérêt de

ses peuples, il ne pouvait plus reculer. Il termina donc à Lorette, et le traité fut signé. En voici les conditions :

Pignerol, tous ses forts et le château de la Pérouse seraient démantelés, comme l'avait été Casal, et le sol serait rendu au duc de Savoie ;

Le prince rentrerait en possession de toutes les places dont les Français l'avaient dépouillé au commencement de la guerre ;

Le duc de Bourgogne, petit-fils de France, épouserait Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée.

Les ambassadeurs de Savoie recevraient désormais en France un traitement pareil à celui des ministres de roi.

— Il croira que je l'ai trompé ; il prendra ma discrétion nécessaire pour une perfidie, et tout cela m'est excessivement douloureux. J'aime fort mon cousin, je voudrais que nos besoins, nos opinions, nos nécessités fussent les mêmes. Malheureusement, l'aîné de la maison de Savoie a d'autres obligations à remplir que de faire sa fortune ; elle est toute faite, il la faut conserver : c'est là le plus difficile, avec Louis XIV pour ennemi.

Il fut convenu que je me chargerais de la commission. Le prince venait souvent me voir ; il avait pour moi une sorte d'amitié qui ne céda pas même à sa colère contre le duc ; nous sommes encore aujourd'hui en commerce de lettres. Je



Les soldats s'en consolaient en levant sur eux un million de contributions.

Enfin, le duc joindrait ses armes à celles de Louis XIV et entrerait immédiatement dans le Milanais pour forcer l'empereur et l'Espagne à reconnaître la neutralité de l'Italie, laquelle neutralité serait, dans ce cas, reconnue par la France.

Ce traité, tout à l'avantage du duc de Savoie battu et malheureux, montrait ce qu'il eût obtenu du roi s'il eût pu mettre à exécution son projet de conquête, et combien on tenait à son alliance. Le mariage de sa fille surtout était pour lui un point capital, celui sur lequel il avait le plus insisté, et l'idée de la savoir reine de France le satisfaisait au delà de tout.

— Le premier trône de l'Europe, chère comtesse ! me disait-il. Et, avec ce que sera cette enfant, avec ce que l'on m'a appris du duc de Bourgogne, ils auront un règne merveilleux, auquel elle prendra autant de part que lui. Elle ne partira pour la cour de France qu'endoctrinée par moi, et je vous réponds qu'elle y sera la maîtresse avant six mois.

Le grand embarras de Victor-Amédée était d'apprendre au prince Eugène la conclusion du traité.

le fis donc prier de passer chez moi, et, là, avec des ménagements infinis, je lui annonçai le changement survenu dans les intentions de Son Altesse. Eugène jeta feu et flamme ; je m'y attendais. Il cria, tempêta, jura, — ce qui lui arrivait souvent, en allemand surtout : — il s'emporta même à quelques injures. Je le laissai rire, me réservant de l'apaiser lorsqu'il pourrait entendre mes raisons. Il ne m'en laissa pas le temps.

— Madame, je vous quitte ; je fais fermer mes coffres, et je retourne à Vienne raconter cette trahison. Quant à monsieur mon cousin, il saura ma façon de penser avant de partir.

Il sortit de chez moi furieux, alla trouver le prince de Commercy, son ami, et s'exalter encore de la furie de ce jeune homme. Il était de mode, parmi ces héros, de détester Louis XIV, de le honnir sans cesse et même de le mépriser ; ce qui me semblait, de leur part, une exagération un peu ridicule.

Commercy cria plus fort qu'Eugène. Celui-ci ne voulut point voir son cousin ; il lui écrivit une lettre qu'il a fort regrettée depuis, une de ces lettres qui veulent du sang

chez des particuliers, mais qui, en cette circonstance, ne valurent de l'aîné au cadet qu'un généreux pardon.

Le prince de Commercy fit mieux : il adressa au prince un cartel dans toutes les formes, assaisonné de ces expressions de [illegible] auxquelles le duc souverain de Savoie n'[illegible] pas accoutumé. La colère prit Victor-Amédée à son tour, et, oubliant ce qu'il était, ses obligations de prince et de père, il fit répondre au prince de Commercy qu'il l'honorerait d'une rencontre.

Le valet de chambre du duc vint, tout effaré, m'en prévenir, malgré la défense de son maître. Je savais que ce serait temps perdu que de sermonner celui-ci ; j'envoyai chercher le marquis de Saint-Thomas, et je lui racontai ce [illegible], pensant qu'il pouvait seul empêcher cette folie.

— Rappelez à Victor-Amédée qu'il a une famille et des [illegible] à soutenir, et ne le laissez point aller comme un enfant perdu, tirailler dans la plaine. Je n'admets aucun [illegible] en cette affaire-ci, et les femmes ne doivent pas s'entremettre contre les épées à tirer ; l'honneur des hommes [illegible] aussi délicat que celui des femmes en une autre façon, et l'on a toujours peur d'un soupçon, quoique, Dieu merci, la valeur de Son Altesse soit connue.

Saint-Thomas était prudent ; il avait grand pouvoir sur son maître ; il le retint en se [illegible] [illegible] de tout le conseil et aussi des généraux de l'armée.

Pendant ce temps, le prince Eugène, un peu calmé, faisait entendre raison à Commercy. Le duel n'eut pas lieu ; le traité s'exécuta, et le siège de Valence, sur le Pô, entrepris par les deux armées, en fut le premier résultat.

Ce traité amena d'abord ceux de Vigevano et de Pavie, par lesquels toute l'Europe reconnut la neutralité de l'Italie, objet de l'ambition presque unique de Victor-Amédée, qui voulait, avant tout, délivrer ses peuples du fléau de la guerre. Enfin arriva la paix de Ryswyck et ensuite celle de Carlowitz.

Tous ces traités furent l'ouvrage du duc de Savoie, ou plutôt le résultat de son influence, ce qui ne fut pas pour lui une petite gloire. Il amena, par sa conduite, la paix générale ; elle ne devait pas durer longtemps, il est vrai ; mais ce ne fut point sa faute, ni même celle des autres souverains. Le testament du roi d'Espagne ralluma les flambeaux de la discorde ; il n'en pouvait pas être autrement.

Victor-Amédée donna pour dot à sa fille le comté de Nice, qu'on sut fort bien reprendre plus tard.

La royale accordée était impatiemment attendue en France, tandis qu'on déplorait à Vienne le refus fait par le duc de la main de cette princesse au roi des Romains ; ce dont l'empereur ne se montra que médiocrement blessé.

L'allié naturel de la Savoie était le roi de France, et Victor-Amédée ne l'oublia jamais.

XL

La princesse dont les mains enfantines portaient à la France et au monde l'olivier de la paix, n'avait alors que neuf ans tout au plus. Jamais fiancée aussi jeune n'eut un pareil rôle à jouer et ne le remplit avec autant de perfection que Victoire-Adélaïde de Savoie. Je l'avais toujours suivie depuis des années ; elle venait souvent chez moi, ce que les duchesses ne trouvaient point mauvais, et j'avais souvent admiré l'intelligence précoce et la finesse extrême de cette jeune créature.

Elle ne disait pas un mot de trop, bien qu'elle ne pût apprécier, en apparence, la délicatesse de notre position mutuelle ; elle ne parlait point de moi à sa mère, et ne prononçait devant moi le nom de la princesse que dans les occasions indispensables. Tout au contraire, lorsqu'elle voyait madame Royale, elle ne manquait pas de lui rapporter les choses flatteuses qu'elle m'entendait débiter sur son compte, ou de me dire, à moi, combien sa grand'mère était bien disposée en ma faveur. Elle répétait souvent à l'ancienne régente :

— Mon père aime beaucoup la comtesse de Verrue, madame, et, pour lui plaire, il faut aussi l'aimer.

Elle vivait au milieu de ces intrigues et de ces difficultés ; elle y prit une souplesse et un esprit d'observation qui la rendirent propre de bonne heure au rôle qu'elle allait remplir. Son père, aussitôt le traité signé, commença à la styler, à lui inculquer chaque jour une leçon pour ce qu'elle allait avoir à entreprendre à l'avenir. Je dis entreprendre, car c'était certainement une grande entreprise que de charmer ce roi si fier, si hautain, si maître de lui, avant de l'être des autres.

La princesse vint aussi plus souvent chez moi, afin de m'interroger sur les gens et sur les choses de la cour de Versailles, et, comme elle vit que j'étais peu instruite à cet égard, elle me demanda un jour à quel âge j'étais venue en Piémont.

— J'étais bien jeune, madame ; je n'avais pas quatorze ans.

— Et vous n'en savez pas davantage sur le roi de France et sur sa cour ? A cet âge-là, j'espère bien que nul ne m'en pourra remontrer sur la manière de m'y conduire.

— Madame, je ne suis point destinée à monseigneur le duc de Bourgogne, moi ; en outre, je ne suis point une enfant extraordinaire comme la princesse Adélaïde de Savoie.

— Madame, ne m'appelez point une enfant ; mon père m'a assuré qu'il m'était défendu de l'être désormais, et j'y vais tâcher.

Victoire-Adélaïde, dont il est temps de tracer le portrait, était fort petite, même pour son âge ; elle n'était point jolie et n'annonçait pas le devoir être jamais. Elle était régulièrement laide : les joues grosses et les mâchoires épaisses ; le front si bombé, qu'on ne savait, au premier abord, ce que c'était (ce défaut a un peu disparu avec l'âge) ; le nez aplati, sans physionomie et sans noblesse ; les lèvres avancées, épaisses et charnues ; les dents pourries déjà ; plus tard, elles tombèrent presque toutes ; elle avait le bon esprit d'en rire la première et de s'en moquer.

A côté de cela, les yeux les plus beaux, les plus parlants du monde, des sourcils et des cheveux d'un châtain brun admirable et plantés à la perfection. Là était tout le charme de son visage, qui, malgré tous ses défauts, en avait beaucoup. Sa peau était d'une blancheur et d'une fraîcheur merveilleuses ; son port de tête, gracieux, galant, majestueux, lui seyait à ravir ; son regard imposait et attirait en même temps ; son sourire n'avait point son pareil ; elle plaisait plus mille fois que les plus belles, et j'aurais volontiers changé mon visage contre le sien, moi qui passais, dans ma jeunesse, pour un modèle à envier. En grandissant, elle eut la taille la plus ronde, la plus aisée qui se puisse voir. Son commencement de goître ne la déparait pas, au contraire ; tout ce qui eût enlaidi une autre devenait pour elle un charme de plus. Sa gorge, peu prononcée, semblait moulée sur un marbre antique.

Le moment de son départ arrivé, elle vint la veille passer une grande heure auprès de moi. Le duc y était déjà et voulut me donner un échantillon de l'habileté de cette petite fille. Il lui parla de la cour de France, de ce qu'il lui avait enseigné à cet égard, et je vis, avec une surprise sans égale, la future duchesse de Bourgogne développer des plans et des aperçus dignes d'un vieux diplomate rompu à toutes les cours.

— Vous n'avez rien oublié, ma fille, lui dit le prince ; vous savez comment vous devez commencer dès l'abord avec le roi, avec Monseigneur, avec M. le duc de Bourgogne, avec madame de Maintenon surtout.

— Oh ! que oui, monsieur, répondit-elle, armée du plus fin sourire ; je ne suis plus une enfant, vous me l'avez dit ; je suis une princesse destinée au plus beau trône de l'Europe, et il me faut dès à présent préparer ma place, afin de l'avoir plus tard telle que je la souhaite et de la remplir avec honneur.

Elle répondit cela, non comme un perroquet qui récite sa leçon, mais comme une personne qui sait ce qu'elle dit, qui en sent toute la portée et qui désire la faire sentir aux autres.

— Et vous vous rappelez bien ce que je vous disais hier encore, au sujet de madame de Maintenon, de ses relations avec le roi, relations légitimées par l'Église, dit-on, mais peu goûtées de sa famille, surtout de Monseigneur ? Vous aurez à rester bien avec les uns et les autres, pourtant.

— L'essentiel en ce moment, c'est le roi, c'est madame de Maintenon ; ce sont eux qu'il faut séduire, et ce n'est pas difficile, allez !

— Vraiment ! comment ferez-vous ? reprit M. de Savoie en souriant d'un air satisfait.

— Mon Dieu, monsieur, le roi de France est accoutumé à sa propre majesté, au respect des autres, à une sorte de crainte qui l'isole ; il s'ennuie, j'en suis sûre, car il n'est plus jeune, n'est-ce pas, mon père ? et il regrette de ne plus l'être. Je l'amuserai, je le traiterai comme si de longues années ne nous séparaient pas ; je prendrai sur lui une autorité badine, à laquelle il ne se refusera pas, et qui en amènera ensuite une solide. J'ai retenu tout ce que vous m'avez prescrit et tout ce que vous m'avez raconté ; il me sera donc facile de ne me point tromper, soyez tranquille.

Le prince me regarda ; j'étais confondue de tant d'assurance et de tant de sagesse.

— Et madame de Maintenon ?

— Oh ! pour elle, c'est autre chose : la veuve Scarron ne se traite pas comme Sa Majesté Louis XIV, bien qu'il faille en avoir l'air ; elle ne se doutera jamais que je sache la *sarabande*, et je vous promets, monsieur, de la prendre sur un tel ton d'amitié et de déférence, qu'elle se croira bien sûrement ma grand'mère.

— Vous devez tout obtenir, tout établir en vous jouant. Ces gens-là sont pour vous maintenant de grandes poupées, destinées à devenir ensuite vos instruments. Ne perdez point de vue qu'il vous faut oublier Turin et devenir Française, autrement vous ne réussirez jamais en ce pays-là.

— Mon père, vous ne ferez plus la guerre à la France, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un air futé qui me ravit. Combien il y avait de choses dans ces mots d'un enfant de neuf ans !

— Non, si la France ne me la déclare point, ou ne me force pas à la lui déclarer, ma fille. On ne peut répondre de rien quand l'intérêt des États est en jeu.

— Je tâcherai alors, monsieur, pour ne jamais voir en vous un ennemi, de me souvenir toujours que vous êtes mon père.

Et lui jetant les bras autour du cou, elle l'embrassa avec une tendresse, une grâce, une gentillesse, dont il était impossible de n'être point charmé.

— Et moi, lui dis-je, madame, me garderez-vous un petit coin dans votre mémoire ?

— Un petit coin dans mon amitié, madame, s'il vous plaît ! Vous êtes l'amie, vous êtes la confidente de mon père ; vous lui faites souvent oublier les chagrins que lui donne un État mal établi ; vous lui parlerez de moi, quand je ne serai plus là. Comment pourrais-je ne pas vous aimer ?

Cette adorable princesse avait le mot juste pour tout, le regard et le geste qu'il fallait au moment précis. Jamais je ne me consolerai de sa perte, que la France et la Savoie déploreront toujours.

Je lui demandai la permission de l'embrasser.

— Madame, me dit-elle, c'est de tout mon cœur ! Je le puis encore, ici, entre nous ; mais bientôt il me faudra calculer et savoir d'avance à qui je dois faire cet honneur : à la cour de France, c'est une grande aventure. Les duchesses et les dames titrées ne me pardonneraient point de prodiguer ma joue. Oh ! je le sais bien, allez ! et j'y ferai tant d'attention, que j'en veux remontrer bientôt à une dame d'honneur elle-même. Ici, il ne s'agit pas d'honneur ; il s'agit d'un vrai plaisir, et je n'ai besoin de la permission de personne.

Ce disant, elle me prit la tête et me baisa à plusieurs reprises, pleurant d'un œil, riant de l'autre, jouant avec son chagrin, et me priant de parler beaucoup d'elle avec son père lorsqu'elle n'y serait plus.

Elle détacha ensuite de son bras un fort beau bracelet et le passa au mien ; ce bracelet renfermait son propre portrait, celui du prince et celui de madame Royale, entourés de fort beaux brillants.

— Gardez-le pour l'amour de moi et pour l'amour d'eux, madame... ma bonne amie ! et ne nous séparez jamais dans votre amitié.

On ne me croirait pas, car tout cela est incroyable dans un enfant de cet âge, si les témoignages de tous les contemporains n'étaient là pour attester ce que j'avance. La cour entière de France, celle de Savoie, ont connu cette charmante dauphine ; on l'a vue naître, on l'a vue grandir, on l'a vue mourir, hélas ! dans sa vingt-sixième année, ainsi qu'il lui avait été prédit par un devin en Italie, lorsqu'elle était encore toute petite.

Le départ de la princesse fut déchirant. Les duchesses pleuraient à chaudes larmes ; le duc pleurait aussi : il vint se renfermer avec moi à son retour à Turin, car il alla reconduire sa fille jusqu'à la première poste. La princesse de la Cisterne, avec une autre dame, et le marquis de Promero la devaient accompagner jusqu'au pont de Beauvoisin pour la remettre entre les mains de la duchesse de Lude et de l'ambassade française. Arrivée là, l'auguste voyageuse se reposa quelques instants dans une maison qui lui avait été préparée du côté de la Savoie. Le pont est tout entier à la France ; elle fut reçue à l'entrée par le comte de Brienne et les dames, qui la menèrent à un autre logis préparé du côté de la France et où elle coucha deux jours. Les Italiens qui l'avaient accompagnée la quittèrent en cet endroit ; elle se sépara d'eux sans verser une larme. Elle ne fut suivie d'aucun de son pays, que d'une seule femme de chambre et d'un médecin ; encore ne devaient-ils point demeurer près d'elle à Paris : ils la quittèrent, selon les conventions, dès qu'elle fut un peu accoutumée aux soins des Français, dont elle parlait la langue peut-être mieux que la sienne propre.

Aussitôt son arrivée, elle eut le rang et on lui rendit les honneurs qui appartenaient à la duchesse de Bourgogne, comme si le mariage eût déjà été accompli. Son père en sut un gré infini au roi ; ce n'était point l'usage, et les autres princesses avaient eu mille difficultés de rang pendant leur voyage. Madame en pensa devenir folle, elle qui se gênait si peu et qui pourtant tenait à ce qui lui était dû plus qu'à la vie.

Adélaïde de Savoie tint tout ce qu'elle avait promis et même davantage ; dès ses premières entrevues avec le roi, son empire sur lui fut assuré. Mais ceci n'est malheureusement point de mon sujet en ce moment ; peut-être aurai-je plus tard l'occasion d'y revenir.

XLI

Une fois la princesse partie, le cours des négociations partielles recommença, et les traités de Ryswyk et de Carlowitz, présentés successivement à l'adhésion de chacun des alliés, ne tardèrent pas à être revêtus de la signature de tous. A ce propos M. de Savoie fut en butte à des récriminations sans nombre : on l'accusa hautement de changer de parti et de se donner à celui qui lui offrait le plus d'avantages.

Je ne nierai pas qu'il ne fût très habile et qu'il ne sût discerner ses intérêts avec un tact merveilleux, mais ses intérêts n'étaient-ils pas ceux de ses peuples, et son devoir ne lui commandait-il pas d'agir comme il l'avait fait ?

La façon dont s'était accompli le mariage de madame la duchesse de Bourgogne, la part que j'y avais prise, et le degré de faveur où j'étais, excitèrent à un tel point mes ennemis, qu'ils firent rage en propos et en discours. L'abbé de la Scaglia était à Turin, où il poussait des cris de chouette montant sur tous les toits pour me vilipender. Victor-Amédée le sut, et voulut en faire justice ; mais je m'y opposai formellement.

Quoi qu'on en ait dit, je ne fus ni cruelle ni vindicative, et je n'ai fait d'autre mal que celui qui s'est opéré malgré moi.

Un jour, mon petit Michon, devenu abbé, et abbé assez à la mode, me fit demander une audience, ayant, disait-il, à me révéler des choses de la plus grande importance.

J'étais toujours heureuse de le retrouver, ainsi que le bon M. Petit, et je les faisais venir à la cour aussi souvent que possible. Michon se présenta donc un matin.

— Madame, me dit-il, prenez garde ! le dessein est fait de vous empoisonner. On a cherché à séduire un de vos cuisiniers ; il est venu me trouver pour me le dire, ne pouvant vous approcher sûrement.

— Et qui *on*, mon petit abbé ? Cet *on* doit avoir un nom, puisqu'il a parlé.

— C'est justement ce que ne sait point mon marmiton, qui s'appelle Jacquinet, et qui vous fait ces tourtes aux pigeons que vous aimez tant. Il ne connaît pas le tentateur lequel lui offrait de fortes sommes.

— Jacquinet est un sot. En pareil cas, on a l'air d'accepter, on accepte même quelques petits rogatons d'arrhes que l'on empoche pour la peine ; puis on reçoit les tentateurs dans quelque bon endroit bien gardé, où on les pince. Où veut-il que nous le pêchions, à présent, son tentateur ? Il va en résulter que je mourrai de faim, dans la crainte de mourir de la colique. Mais j'y songe, ces monstres veulent donc aussi empoisonner le prince, qui mange presque toujours avec moi ?

Ceci ne laissa pas que de me donner de l'inquiétude ; je n'avais pas envie de mourir, bien que je ne fusse pas au comble du bonheur. Je racontai la chose au duc ; il ne voulut donner des soupçons sur mon mari, dont il était un peu jaloux, car sa finesse démêlait fort bien dans mon cœur le sentiment que je lui gardais ; je le repris de la belle façon ; il n'y revint plus.

Ce même soir où nous étions à causer ainsi, il arriva un courrier tout botté dans mon cabinet, ce qui ne se faisait point. M. de Savoie se récria, et moi aussi, et nous crûmes que la paix était rompue et que l'ennemi venait de nous prendre quelque forteresse.

— J'apporte, en effet, à Votre Altesse une très grande nouvelle qui dérangera certainement la paix, répondit le messager. Le roi d'Espagne est mort, et il a fait son testament en faveur de M. le duc d'Anjou.

Victor-Amédée, en apprenant cette nouvelle de la mort du roi d'Espagne, fit cette moue que je lui connaissais bien, et qui signifiait : « J'y vais mettre ma griffe de lion. »

Le courrier donna ses dépêches, ajouta quelques détails encore, et nous laissa. Le prince ne dit mot ; il étudiait ses lettres une à une.

Enfin, se tournant de mon côté :

— Allons, ma chère comtesse, s'écria-t-il, encore une noce à célébrer ! encore une instruction à faire, mais moins difficile cette fois.

— Comment donc ?

— Oui, je veux marier ma seconde fille au duc d'Anjou, quand il sera Philippe V. Il faut que l'arbre de ma maison pousse ses racines sous tous les trônes. J'ai, dès longtemps, formé ce dessein, dans la prévision de ce qui arrive. Je ne me déclarerai qu'à cette condition, et encore faudra-t-il que la France soit la plus forte, car je ne veux pas faire de pas de clerc. Catinat est à mes portes : je ne serais pas étonné d'apprendre ce soir qu'il les a franchies ; pourtant, je ne céderai qu'à la certitude, je vous en réponds.

Jamais je n'ai connu d'homme ayant le coup d'œil si juste et si prompt, et jugeant si bien toute chose.

— J'aurai le prince Eugène sur les bras, ajouta-t-il ; mais qu'y faire ? Il me faut toujours y porter quelqu'un, et je choisis la charge la moins lourde.

Il ne se trompa pas d'une heure. Le soir, au moment de se mettre au lit, il reçut une lettre de M. de Catinat, lui mandant qu'il entrait en Savoie avec cinquante mille hommes, afin que M. le duc eût l'extrême bonté de mêler ses armes aux siennes, selon qu'il l'avait promis. Le maréchal assurait, d'ailleurs, à Son Altesse que rien ne coûterait au roi son maître pour consolider son alliance avec elle, et, en attendant, il lui expédiait derechef le brevet de généralissime des troupes de Sa Majesté Très Chrétienne et de Sa Majesté Catholique, — brevet que Victor-Amédée ne pouvait manquer d'avoir, puisqu'on le lui envoyait à chaque instant, et, ce qu'il y a de bon, c'est que, avec tout cela, il ne commandait rien du tout.

Je ne puis nier que les inclinations de M. de Savoie ne fussent toutes pour l'empereur et contre la France. Son puissant voisin l'inquiétait bien autrement que l'empire, qui ne le touchait pas. Louis XIV pouvait ne faire qu'une bouchée de cette pauvre Savoie, si fort à sa convenance !

— Mais, parbleu ! disait le duc, dont le mot a été souvent répété depuis, je ne me laisserai pas avaler comme cela : je me mettrai en travers, et je l'écorcherai bien quelque part !

Au début de cette nouvelle guerre, on s'inquiétait de ce que ferait le duc de Mantoue. Je ne sais si j'ai parlé de ce prince en détail : il en méritait bien la peine. Il était venu à Turin quelque peu auparavant, accompagné d'un certain abbé Vantoni, son gentilhomme de chambre, lequel remplissait son métier de *ruffiano*, ainsi qu'on dit en Italie, avec les plus grandes manières. Il me représentait un homme qui prendrait des gants pour toucher des torchons sales.

Cet abbé mettait du rouge et marchait toujours sur la pointe du pied. Il allait partout pour son maître, et lui choisissait des maîtresses dans tous les rangs. Il y en avait deux régnantes, la comtesse Calori, pour la cour et la représentation, et une certaine fille nommée Mattia, qui suivait le duc partout, et qu'il nommait sa favorite de poche. Nous eûmes le bonheur de la voir à Turin ; elle était fort jolie, mais effrontée à miracle, et elle portait des bas jaunes, ce qui nous amusait fort. L'abbé prétendait que c'était un vœu ; nous voulions savoir à quel saint, il ne put pas le dire ; M. de Savoie prétendit que c'était au dieu des coucous.

Le duc de Mantoue était un homme d'appétits gloutons : il mangeait tout le jour, et il avait, la nuit, des *compagnies indispensables*, assurait-il gravement.

— Je ne sais, madame, pourquoi on ne s'empresse pas de me marier, me disait-il, car mon véritable état, c'est le mariage ; je ne suis pas créé pour autre chose.

Le fait est qu'il avait un vrai sérail, gardé par de vrais eunuques. Je me fis montrer un de ceux-ci qui passait dans la rue, un matin que j'y regardais par la fenêtre ; cette figure-là ne me revenait pas du tout.

Depuis, M. de Mantoue épousa mademoiselle d'Elbeuf. Au moment de cette guerre de succession, l'Autriche lui voulait donner une d'Arenberg, afin de l'avoir à elle ; mais le Vantoni, gagné par la France, lui donna un si beau renfort de demoiselles et de bons dîners, qu'il ne put se résoudre à accorder ses grâces à une seule, quelle qu'elle fût. Louis XIV le conquit ainsi.

Les affaires de la France et de l'Espagne réunies allaient déjà bien en Italie ; le sage Catinat les eût conduites comme il savait le faire. Il vint à Turin passer vingt-quatre heures pour s'entendre avec le prince, et il ne lui cacha pas que ni Son Altesse ni lui-même n'étaient bien notés en cour.

— Je m'attends à être rappelé d'un instant à l'autre, ajouta le maréchal ; on m'en a prévenu ; je ne suis point aimé à Versailles. Quant à vous, monsieur, vous y êtes craint. On vous accuse et on vous soupçonne sans cesse. Je ne trahis aucun secret en vous disant cela, et, d'ailleurs, pour agir de concert, il nous faut bien savoir au juste sur quel terrain nous marchons. J'ignore ce qu'il adviendra de tout ceci.

Catinat était un homme remarquable et estimable de toute façon ; il n'avait rien de brillant, rien d'aimable dans le commerce, et, pour ma part, je n'eus pas à m'en louer. Il vint chez moi, de mauvaise grâce, et me parla, tout le temps, comme à mademoiselle de Luynes, non pas comme à la comtesse de Verrue, et nullement surtout comme à la maîtresse du duc de Savoie. Il ne voulut jamais, dans son propre pays, faire la cour à aucune maîtresse. Ce fut ce qui le perdit, et il le savait.

Il retourna à son armée ; une semaine après, il y fut remplacé.

Quand je dis remplacé, le mot est inexact : Catinat ne fut pas rappelé encore ; mais il reçut, comme aide, en apparence, et comme chef, en réalité, le maréchal de Villeroi, qui avait déjà pas mal escarmouché avec le prince Eugène en ce temps-là.

Je ne puis m'empêcher de tracer ici le portrait du maréchal de Villeroi, auquel la France et la Savoie ont eu tant d'obligations pour sa vaillance et son habileté !

Je l'avais bien connu avant mon mariage, et il était encore fort beau alors. Il avait été du dernier galant et un des petits-maîtres les plus recherchés parmi la jeunesse de la cour de France. On l'appelait *le charmant* ; il eut toutes les belles femmes de la cour, à cette époque, et se fit exiler deux ou trois fois dans son gouvernement de Lyon pour ses entreprises amoureuses. Il avait été élevé d'enfance avec le roi, dont M. son père était gouverneur ; ce qui lui valut une faveur constante, sans compter les bonnes grâces de madame de Maintenon.

Villeroi, quand il nous fut envoyé, n'était plus que le vieil amant de madame de Ventadour, et il se croyait encore *le charmant*. Il était si accoutumé à vaincre, qu'il se tenait pour sûr de la victoire et de la fortune, comme des belles dames autrefois. Il se figurait triompher sous jambe du prince Eugène et de tous les confédérés ; il était fat et content de lui en toute chose, entêté comme un sot, bien qu'il ne le fût qu'à moitié, et, au total, le plus piètre général qu'ait eu la France en ce siècle-ci.

Il s'habillait du meilleur air, donnant la mode comme un jeune seigneur, et si convaincu de son propre mérite, qu'il ne daignait être jaloux de personne.

J'eus sa première visite, bien entendu. Il n'était pas sévère, comme Catinat, à l'endroit de l'amour ; sans quoi, il ne se fût jamais regardé au miroir. Il me fit beaucoup de fête, assura que j'étais plus belle que toutes les dames de la cour de France, et que j'y ferais un terrible ravage si j'y voulais revenir. .

— Mais, ajouta-t-il, je comprends que vous n'y reveniez point : Vous êtes ici la reine. Vous la seriez partout : cependant, votre royaume ici est dans un bouquet de fleurs, et nos climats glacés ne vous offriraient rien de suave et d'odorant comme elles.

Voilà un échantillon du langage du duc de Villeroi ; en voici un autre de son tact : — quant à sa capacité « on en verra les pièces ! » comme dit Petit-Jean dans *les Plaideurs*.

Il se mit, dès l'abord, à traiter M. de Savoie avec une familiarité et une égalité dont il ne se départit point, et d'autant plus sensible qu'il garda tous ses respects pour madame Royale et pour madame la duchesse régnante, qui étaient de la maison de France, comme on sait.

Un jour, à l'armée, M. de Savoie, étant entouré de tous les généraux et de ce qu'il y avait de noblesse, ouvrit sa tabatière en causant ; il allait y prendre une prise, lorsque M. de Villeroi, qui se trouvait à côté, lui ôte sans façon la tabatière de la main, y met ses doigts tout entiers, ainsi qu'il en avait l'habitude, et la rend à Son Altesse. Victor-Amédée rougit de colère : il ne dit rien pourtant ; mais il renversa tranquillement tout le tabac par terre, en appelant un de ses gens, pour qu'on lui en donnât d'autre. Il n'interrompit même la conversation que par ce seul mot :

— Du tabac.

Villeroi en but la honte tout entière.

Dès le commencement de son séjour, il se mit à contrecarrer Victor-Amédée dans tout ce que celui-ci voulait faire. Quand le prince disait : « Je suis généralissime, » l'autre répondait : « J'ai un ordre du roi. » Il l'avait en effet, et le montrait.

On conçoit quels dégoûts ! Catinat et le duc de Savoie, tous les deux aussi capables l'un que l'autre, étaient subordonnés aux caprices et à l'ineptie de ce général de carton. Il n'est pas étonnant qu'un grand prince comme M. de Savoie ait eu de la peine à supporter ce joug et s'en soit affranchi dès qu'il a pu le faire.

On donna ainsi la bataille de Chiari. Il faut convenir qu'en désirant la victoire aux armées, le prince souhaitait à Villeroi un bon échec : ce qui n'était pas facile à accorder. Lorsqu'il arriva à l'armée, le prince Eugène, qui ne manquait jamais aux respects extérieurs, l'envoya complimenter, comme chef de sa maison. Il lui fit offrir, en même temps, de beaux chevaux turcs, qu'il avait encore de Zante.

Le duc m'en envoya deux pour mon carrosse de ville ; ce dont les duchesses se montrèrent fort jalouses.

Cette bataille de Chiari fut perdue par la faute de Villeroi, qui l'engagea contre l'avis de Victor-Amédée et de Catinat. Le prince s'y battit en héros, au point de forcer l'ennemi d'admirer son courage ; ce qui fit dire au prince Eugène :

— Monsieur mon cousin le duc de Savoie voudrait bien que les Français fussent battus ; mais ce diable de Victor-Amédée a tant de vaillance, qu'il ne peut s'empêcher de nous battre de tout son cœur, en attendant !

XLII

Me voici arrivée au moment où Victor-Amédée me donna les plus grandes preuves de son attachement, au moment où il m'aima le plus, en effet, et où j'eus le malheur de m'assurer, au contraire, que j'avais pour lui plus de reconnaissance que d'amour.

Le prince dînait chez moi à peu près tous les jours, on le sait ; mais il ne manquait jamais d'y souper, et en compagnie de ce que nous pouvions réunir de beaux esprits, de courtisans et de généraux qu'il aimait. J'y souffrais peu de femmes, et elles n'y entraient qu'après un mûr examen. Les femmes ne valent guère entre elles, à la cour surtout. L'entrée de ce souper était bien enviée : on tâchait de la forcer par tous les moyens possibles ; mais je faisais bonne garde, et l'on n'admettait que mes amis.

Un soir, par un extraordinaire inouï, M. de Savoie me fit dire qu'il ne viendrait pas : il était retenu par madame Royale, laquelle avait convié une vieille dame qui l'avait élevé, qui habitait Chambéry, et qu'on avait fait venir exprès pour le voir.

J'étais de si mauvaise humeur, que je renvoyai tout le monde et me mis à souper seule, d'un plat français que je ne mangeais guère avec le duc. Je mangeai, de colère, plus que de coutume ; ensuite, je me couchai et ne tardai pas à m'endormir. Il était de bonne heure encore. Sur le minuit, je fus éveillée par des douleurs épouvantables ; il me sembla qu'on me déchirait les entrailles. J'appelai mes femmes, les Françaises, d'abord, — je ne me confiais qu'à elles, — et, l'avertissement du petit Michon m'étant venu en tête, je me mis à crier que j'étais empoisonnée.

— Mon Dieu ! madame, me dit Marion, cela se peut bien : ce méchant abbé de la Scaglia a tant dit que la main de Dieu vous frapperait bientôt !

— Marion, ne nous amusons pas à discourir. Vite un médecin ! et vite M. le duc ! Le médecin dira si nous ne nous trompons pas, et Son Altesse me donnera le fameux contrepoison de Venise ; je veux le tenir de sa main.

— Mais, si vous le preniez tout de suite, madame...

— Avant de savoir si j'en ai réellement besoin ? Non, non, Marion, il ne s'agit pas ici de perdre la tête ; autrement, je ne la retrouverais plus. Fais partir deux de mes gens sur-le-champ, et qu'on se hâte ; le temps presse !

J'étais à Turin, heureusement ; un quart d'heure après, le médecin et le prince étaient chez moi. Le premier déclara que j'étais bel et bien empoisonnée, et le second se dépêcha de me faire prendre une dose raisonnable de notre drogue, sans vouloir souffrir que j'en prisse aucune autre, et je puis dire que je lui dois la vie.

Analyse faite des matières rejetées, mon médecin déclara ne point connaître ce poison et ne pouvoir me guérir avec les remèdes ordinaires. Je fus, toute la nuit, entre la vie et la mort ; Victor-Amédée ne me quitta pas une minute. Il fit d'abord arrêter et interroger les gens de ma cuisine, en les menaçant de la torture. Je voulus qu'on exemptât mon faiseur de tourtes, qui nous avait avertis. On eut beau demander, prier, donner des ordres sévères et se fâcher beaucoup, on n'apprit rien, ce furent lettres closes. Seulement un de mes chefs raconta qu'un homme, étranger à mon service, était venu le matin, sous prétexte de demander un de mes officiers que j'avais fait chasser la veille. Cet homme avait rôdé autour des fourneaux, et on avait dû le mettre à la porte, en conservant certaines formes, néanmoins.

Tout d'une voix, on l'accusa.

A midi, le docteur me déclara hors de danger. Son Altesse en eut une joie dont je lui serai éternellement obligée. Elle fit dire une messe d'actions de grâces, et, en même temps, on donna sous main le conseil à l'abbé de la Scaglia de quitter Turin.

Ma belle-mère, en apprenant ce qui s'était passé, m'envoya une lettre de mon mari, que j'ai relue bien souvent, et que je sais par cœur ; je l'ai encore sous les yeux, au moment où j'écris :

« Je ne puis me consoler d'avoir perdu cette femme que tout me rappelle et que rien n'efface ; je la regrette toujours et ne garde aucune haine de ce qu'elle m'a fait souffrir. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit heureuse ! Je me surprends à penser que ce prince ne l'aime pas comme je l'aimais et qu'il ne lui donne pas tout le bonheur qu'elle mérite. Vous voyez, madame, que je suis loin d'être guéri et que je n'ai nulle envie de revenir en Savoie. »

Ces mots me firent à la fois du bien et du mal. Pourquoi donc avait-il été si faible puisqu'il m'aimait, et pourquoi n'avais-je pas eu de patience ? Je me mis à détester ma belle-mère et cet affreux abbé de la Scaglia de toutes mes forces ; je déclare que je les détesterai jusqu'au dernier jour : c'est une de mes voluptés.

Je restai près d'un mois au lit, des suites de cette belle équipée. C'est justement en même temps que Crémone l'échappait belle de la part du prince Eugène. Villeroi y fut fait prisonnier, à la grande joie des deux armées. La sienne se réjouit plus encore, je crois, que les ennemis ; ses soldats chantaient publiquement un pont-neuf que M. de Savoie me vint dire, pendant que je gardais encore la chambre, et qui nous amusa beaucoup :

Français, rendons grâce à Bellone ;
Notre bonheur est sans égal :
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général !

— Nous voilà délivrés du Villeroi : ajouta le duc. L'empereur le rendra, car il ne le craint guère ; mais en attendant, la France enverra un autre général, et, probablement, l'ancien ne reviendra plus.

Nous apprîmes, en effet, que nous aurions le duc de Vendôme. Victor-Amédée n'en fut qu'à moitié content. Il avait déjà, je crois, le dessein de faire une volte-face ; il eût voulu y être forcé : or, le duc de Vendôme était un homme à ne point justifier son changement et à lui donner tort par ses victoires.

Quant à moi, j'en fus charmée : toute ma vie, j'avais entendu vanter ce brillant général. Je savais quels étaient son esprit, ses talents guerriers, et combien le sang de Henri IV dominait dans ses veines. Mon père l'aimait peu, il s'en défiait ; mais ma mère en faisait grand cas, et, toute sainte qu'elle était, lui passait ses débauches. Il faut bien le dire, le duc de Vendôme était hors de toute proportion à cet égard. Il dépassait tout ce que les chroniques scandaleuses racontent des plus paresseux et des plus débauchés ; si l'on ajoute des plus sales, on aura mis au jour ses trois vices principaux. A cela près, il était charmant, non point beau, mais d'un grand air et d'une amabilité surprenante. Malheureusement, les défauts que j'ai dits le renvoyaient aux amours du ruisseau ; aucune femme n'en voulut, ou, du moins, ne l'avoua ; car, pour la cachette, je ne réponds d'aucune.

M. de Vendôme arriva, que j'étais à peine convalescente. Il vint saluer, à Turin, Son Altesse sérénissime madame Royale et la duchesse régnante ; mais, tout en donnant ce premier jour aux devoirs officiels, il n'en glissa pas moins dans l'oreille du prince qu'il brûlait de me voir ; et, en effet, dès le lendemain, il arriva chez moi sans s'être fait annoncer.

— Ah ! dit-il en entrant et en se jetant sur un siège sans me saluer autrement, j'espère qu'ici, du moins, on est en France, qu'on parle en français, qu'on mange en français, qu'on aime en français ; aussi, me voilà, madame, tout fier d'être chez vous, près de vous, de pouvoir l'écrire, et d'annoncer à l'Europe quelle merveille de beauté nous avons donnée à ce duc, qui devrait nous être à jamais fidèle, ne fût-ce que pour cette raison.

Je lui répondis comme je le devais, pesant toutes mes paroles, car M. de Vendôme était bien homme à me faire parler ; le duc m'en avait prévenue. Je lui fis servir un excellent dîner auquel il fit honneur, et j'essayai de le raccommoder avec le fromage, que l'on met à toute sauce en Piémont. Il le trouva bon en certains cas.

— Ah ! lui dis-je, si vous aviez goûté d'un certain plat que me faisait un certain abbé Alberoni que nous avons

envoyé à Parme, vous serez bien plus enchanté encore, monsieur.

— Monsieur, je garde ce nom dans ma mémoire, et je vais m'enquérir partout de cet abbé Alberoni et de son plat.

Il l'a bien retenu, en effet, et sans m'en douter, j'avais ce jour-là marqué la place d'une des plus grandes et des plus singulières fortunes de ce siècle, comme on va le voir.

Alberoni accompagna l'archevêque de Parme, lorsque celui-ci allait traiter pour son souverain avec M. de Vendôme, victorieux alors. M. de Vendôme avait entre autres habitudes extraordinaires, celle de recevoir les ambassadeurs et les personnages les plus graves, sur un siège et dans une occupation où l'on n'admet que son apothicaire ou son valet de chambre.

L'archevêque fut singulièrement blessé de cette façon d'agir et s'en alla furieux et qui n'avait pas les négociations. Il fallait cependant les mener à leur fin. L'archevêque s'obstinait à ne pas vouloir retourner et en même temps à ne point demander un successeur.

— J'ai le droit d'exiger que M. de Vendôme me reçoive décemment, disait-il.

Ce en quoi il n'avait pas tort.

Et M. de Vendôme répondait :

— Je ne me gênerai pas pour ce vieux pingre, qui n'a pas seulement un anneau pastoral en pierres fines ; j'en ai reçu de plus huppés sur ma chaise et qui s'en sont contentés ; il s'en contentera lui-même, ou bien, au diable son traité et tout son grimoire !

La querelle n'était pas près de finir, on le voit, puisque personne ne voulait céder, et l'on ne savait comment sortir de là lorsque Alberoni s'engagea à tourner la difficulté, si on le laissait faire. Il proposa d'aller reprendre la conférence où l'archevêque l'avait laissée. Alberoni avait fait son chemin à petit bruit ; depuis son retour de Parme, l'archevêque l'avait donné à son souverain comme une manière de bouffon très amusant, et le duc le goûtait fort.

— Va donc près de ce singulier prince, dit Son Altesse à l'abbé, et ce sera la fable du siège et de la couronne ; je suis sûr que ton adresse et ton esprit me serviront mieux que les meilleurs négociateurs.

J'ai négligé de noter une circonstance, la principale cependant, et celle qui fâcha l'archevêque par-dessus toute chose ; c'est que je ne sais pas trop comment m'expliquer, ayant le malheur d'être femme et de ne pas savoir parler latin.

M. de Vendôme, tout au beau milieu de la conférence, dans le moment le plus important et le plus grave, se leva tout à coup, et montra à l'archevêque, épouvanté, ce que, assurément, il n'avait jamais montré aux ennemis de la France, et cela dans un accès de propreté bien en dehors de ses habitudes.

— Mais, disait-il, il ne faut pas que les étrangers nous accusent d'être des...

Vous y mettrez le mot, s'il vous plaît.

Heureusement, Alberoni n'y regardait pas de si près que l'archevêque. Il arriva, se fit annoncer comme envoyé du duc de Parme, et réclama audience sur-le-champ.

— Un envoyé du duc de Parme ! fit M. de Vendôme. Est-ce encore cette face blême d'archevêque ? Dites-lui que je suis justement où j'en étais l'autre jour.

Comme on lui répondit que c'était un abbé qui semblait jovial et sans aucune prétention, M. de Vendôme le reçut. Il le regarda quelques instants, de ce coup d'œil sûr qui mesurait si vite les champs de bataille ; puis il lui demanda son nom.

— Alberoni.

— Alberoni ! Justes dieux ! as-tu été à Turin ?

— Oui, monseigneur.

— Tu connais la comtesse de Verrue ?

— Si je la connais ! je lui dois tout.

— Ce serait une raison pour que tu ne la connusses plus, si ton tout était quelque chose ; mais tu me feras la fricassée ?

— Oui, monseigneur, tout ce qu'il vous plaira.

— Tu es mon homme, Alberoni, et je veux traiter avec toi, pour toi-même, plutôt que pour ton maître. Que ne parlais-tu l'autre jour ! nous nous serions déjà entendus. Attends un peu ; nous allons aller dans la pièce où sont mes cartes, et nous discuterons.

Et, se levant aussi vite que sa position le lui permettait, il recommença la même aventure qu'avec l'archevêque ; seulement, Alberoni ne s'en fâcha point.

A dater de ce jour, celui-ci ne quitta plus M. de Vendôme, sauf à l'heure de la bataille ; il devint son confident, son secrétaire, son cuisinier, etc., etc. ; il le suivit en France, et de là sa fortune qui l'a fait depuis cardinal, premier ministre, arbitre de l'Espagne, tout ce que nous avons vu enfin, et ce que chacun sait en ce temps-ci.

XLIII

M. de Vendôme annonça au duc l'arrivée du roi d'Espagne comme très prochaine, en ajoutant que le désir de Louis XIV était que Son Altesse allât recevoir Sa Majesté Catholique à Alexandrie. La cour entière s'y devait transporter. Je n'étais pas assez bien portante pour y suivre le prince ; mais il le désirait tant, que je consentis à m'y faire transporter en litière, incognito, et à condition qu'on le dirait le moins possible. Je m'apercevais bien que Victor-Amédée était jaloux ; c'est un vilain défaut, selon moi, surtout dans un homme pour qui on a plus d'amitié que d'amour. Je le souffrais déjà impatiemment ; mais ce n'était pas au point où cela est venu depuis.

Les princesses étaient à Alexandrie avant moi. Madame la duchesse de Savoie se plaignit de ce que l'on m'avait emmenée, non pas à son mari, mais à ses familiers, qui ne manquèrent pas de le répéter.

— J'espère bien que le roi d'Espagne ne la verra pas ! dit-elle.

Le duc eut vent de ce propos. Il n'était pas dans ses idées gouvernementales qu'on s'occupât de ses actions privées ; aussi réprimanda-t-il sévèrement la princesse, qui en avait encore les yeux tout rouges au moment de dîner.

— Madame de Verrue est mon amie, madame, avait-il dit ; j'entends qu'on la respecte comme telle, et vous autant que les autres. Elle ne vous a jamais maltraitée, vous n'avez pas à vous plaindre d'elle ; ne l'attaquez pas ; elle verra le roi d'Espagne s'il lui convient de le voir et de venir prendre à ma cour la place qu'elle y doit tenir, par sa naissance, son esprit et sa beauté.

Je ne vis pas le roi d'Espagne, je n'en étais nullement curieuse, et je restai fort cachée, ce qui m'arrangeait beaucoup mieux.

Philippe V, débarqué à Finale, vint en chaise à Alexandrie. Le duc alla au-devant de lui assez loin, et, dès qu'ils se rencontrèrent, ils descendirent de leurs carrosses et s'embrassèrent. Les compliments furent courts ; le roi s'excusa de ne pouvoir offrir une place à Son Altesse dans une si petite voiture, et lui dit qu'il la recevrait dans peu, se proposant d'aller le soir même lui demander à souper.

Ceci bien convenu, M. de Savoie revint à la ville, passa chez moi pour me raconter cette entrevue, puis s'en alla chez le roi son gendre. Il avait bien stipulé, avec les seigneurs du *despacho* de Sa Majesté Catholique, qu'il aurait un fauteuil, et qu'il renonçait à demander la main, ainsi que l'avait eue Charles-Emmanuel, en allant épouser en personne la fille de Philippe II, mais que, pour le fauteuil, il y tenait.

On fit changer d'avis à M. de Louville, le *factotum* de cette cour ; le duc fut reçu debout. Philippe V décommanda son souper, sous prétexte que ses officiers n'étaient pas arrivés. Enfin, Victor-Amédée reçut toutes les mortifications possibles ; il abrégea sa visite, et revint à mon logis, outré, me demander un morceau à manger, et surtout décharger son cœur.

— Ils verront ! me dit-il, et l'on ne me traitera pas ainsi chez moi sans que je me venge !

Le lendemain, le roi d'Espagne le vint voir et ne s'assit pas ; il alla de même chez les princesses, avec lesquelles il se montra de fort bonne grâce, particulièrement avec la fille de Monsieur, sa tante et sa belle-mère en même temps.

Le duc fut très poli, très digne et très réservé.

En prenant congé du roi, qu'il reconduisit seulement à un mille de la ville, il lui fit une grande révérence, en lui disant :

— Votre Majesté m'excusera si je ne fais pas la campagne en personne, ainsi que je l'avais résolu ; il se peut même que je ne puisse fournir beaucoup de troupes ; mes peuples sont fort épuisés d'hommes et d'argent ; je ne suis pas riche, nos montagnes ne produisent guère ; mais mes vœux suivront toujours les armes de Votre Majesté.

Le compliment se termina là, et ceux qui connaissaient le prince purent dès lors en augurer ce qui arriva.

Il revint à Turin précipitamment ; j'étais partie la veille, pour qu'il n'eût pas à m'attendre. Comme je mettais pied à terre en ma maison, Babette, que je n'avais pas emmenée, me vint dire que j'allais y trouver un étranger caché dans le fond de l'appartement de mes enfants ; que Son Altesse lui avait envoyé l'ordre de le recevoir dans le plus grand secret, de le traiter comme lui-même et de le servir de son mieux. Un mot du duc pour moi éclaircit le

fait c'était le comte d'Aversberg, envoyé secret de l'empereur.

J'étais fort désolée de tout cela ; je voyais la ruine du pays imminente et le prince en butte à tous les malheurs, aux calomnies de l'Europe entière. Je me promis de le lui dire dès que je le verrais.

— Je sais ce que je fais, me répondit-il ; il suffit que vous soyez Française pour que je ne vous écoute point.

Les conférences eurent toutes lieu chez moi, en ma présence. Le comte apportait de très belles conditions, mais Victor-Amédée voulait davantage. Je ne sais ce qui en serait résulté si l'ambassadeur de France, M. Phélippeaux, n'eût découvert par ses espions un courrier dépêché au prince Eugène. Il vint sur-le-champ trouver Son Altesse au palais et, tout rouge de colère, il commença des plaintes et des récriminations que M. de Savoie écouta avec un sang-froid méprisant.

— Mais, monseigneur, reprit Phélippeaux, quelles sont les intentions de Votre Altesse royale ?

— Ai-je des comptes à vous rendre, monsieur ?

— Non pas à moi, mais à mon maître.

— S'il m'en demande, je saurai sur quel ton lui répondre.

— Monseigneur, je serai forcé d'écrire tout cela.

— Écrivez, monsieur ; qui dit ambassadeur, dit espion, je ne l'ignore pas.

— Monseigneur, Leurs Majestés les rois de France et d'Espagne vous renverront les princesses vos filles, si vous les forcez à vous traiter en ennemi.

— Qu'ils les renvoient ; nous avons besoin de servantes.

L'entretien devait s'arrêter là ; je le sentis plus vite qu'eux, moi qui n'étais pas en colère, et je fis signe à Phélippeaux de sortir. Il comprit que mon conseil était bon, car il en profita : il salua le prince, qui lui rendit un signe de tête ; puis il nous laissa.

— Ma chère comtesse, me dit Victor-Amédée, les vitres sont cassées, et nous allons voir l'Espagne et la France en face de nous. Il arrivera ce que Dieu voudra ; mais je n'y tenais plus. Envoyez, s'il vous plaît, tout à l'heure chercher Aversberg.

Le comte vint, et ils s'enfermèrent ; je n'ai jamais su ce qui s'était dit dans cette conférence. J'en ai vu les résultats. Phélippeaux écrivit ; marqua-t-il le mot sanglant du duc sur ses filles ? Ce qui est certain, c'est que les suites furent terribles ; le roi envoya l'ordre à M. de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises qui se trouvaient avec les siennes et qui venaient de faire des prodiges de valeur à la bataille de Lugara. Cette opération se fit sans résistance, car on ne s'attendait à rien. Les soldats désarmés furent incorporés dans les régiments français, et bien entourés, de crainte de désertion.

Jamais je ne vis fureur semblable à celle de Victor-Amédée lorsqu'il apprit cette nouvelle : il soupait chez moi avec Aversberg et deux ou trois familiers. Il jeta la dépêche par terre et donna un grand coup sur la table en jurant d'une façon énergique.

— Comte d'Aversberg, vous pouvez annoncer à l'empereur que je me battrai jusqu'à mon dernier homme et ma dernière ressource, pour m'opposer à l'ambition de Louis XIV. Vous n'avez plus besoin de vous cacher ici ; demain, tous mes sujets connaîtront ma résolution : je les appellerai à moi, et ils ne me manqueront pas plus qu'autrefois. Je vous réponds d'eux.

Son indignation se répandit, comme une traînée de poudre, dans tout le pays ; il n'y eut que cris et que rage, partout, dans toutes les classes ; le peuple, la bourgeoisie, la noblesse, ils accoururent tous.

Le soir même où l'on apprit cet étrange procédé, l'ambassadeur Phélippeaux fut arrêté dans son hôtel ; tous les Français résidant en Piémont le furent également et leurs marchandises saisies.

Dans la nuit, le duc fit appeler les membres les plus influents de l'assemblée des nobles pour s'entendre avec eux.

— Messieurs, leur dit-il, c'est en vous, après Dieu, que j'ai placé ma plus ferme espérance, pour obtenir satisfaction d'une injure qui nous est commune et qui ne peut être supportée par des gens de cœur.

Ce furent des cris et des menaces effrayantes, qui nous firent trembler, madame la duchesse et moi, car nous ne pouvions oublier que nous étions nées Françaises.

Quoique ennemies en public, et par position, nous étions loin de nous détester en particulier. Nous avions des rapports fréquents, inconnus même à Victor-Amédée, et je donnais souvent à madame de Savoie des avis dont elle profita dans sa conduite. Cette explosion de fureur ne nous plaisait ni à l'une ni à l'autre.

Elle m'envoya une de ses femmes pour me dire sa désolation de ce qui allait arriver, en ajoutant qu'elle souhaitait d'être loin alors ; à quoi je lui fis répondre que je serais charmée de m'en aller avec elle.

Le prince envoya chercher Phélippeaux, qu'on gardait à vue et dont tous les papiers furent visités.

Phélippeaux soutint bien l'honneur de son maître.

— Comment, monsieur, lui dit le duc, le roi de France a osé commettre une action aussi lâche sans prendre même la précaution de vous mettre en sûreté ? Il tient donc bien peu à votre liberté, à votre vie ! Vous êtes cependant un fidèle serviteur.

— Sa Majesté peut disposer de moi : ma liberté et ma vie lui appartiennent, répondit Phélippeaux, aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse.

— Mais savez-vous que cette action de votre maître est infâme : désarmer un allié qui dort sur la foi des traités !

— Lesquels ? ceux de Votre Altesse avec mon souverain, ou ceux qu'elle est en train de conclure avec le prince d'Aversberg, caché chez madame la comtesse de Verrue depuis plus d'un mois.

Le duc fut interdit en entendant cette réponse ; il se domina assez pour ne rien laisser paraître de son trouble, même aux yeux clairvoyants de l'ambassadeur, mais il lui vint à l'idée que Babette ou Marion l'avaient trahi, et Dieu sait qu'elles n'y pensaient guère.

— Je puis me venger, monsieur, répliqua-t-il ; on m'a abreuvé d'assez de dégoûts, et je n'ai à rendre compte de ma vengeance qu'à Dieu seul... Je vous ferai connaître mes volontés.

— Je les exécuterai si je le trouve convenable, monseigneur ; moi, j'ai à rendre compte de mes actions au roi mon maître et à l'Europe qui nous jugera tous les deux.

— Oseriez-vous dire, par hasard, que je n'avais pas le droit de vous faire arrêter ?

— Non, monseigneur, vous ne l'aviez pas ; vous n'aviez pas autant de raisons de vous assurer de ma personne que le roi mon maître de faire désarmer vos troupes ; deviez-vous douter qu'étant à sa solde, Sa Majesté ne fût la maîtresse de disposer de vous, de vos soldats et de vos États même, monseigneur ?

— Sortez, sortez, monsieur ! s'écria le duc hors de lui-même, sortez ! ou j'oublierai votre caractère, et je ne sais...

— Il me semble que, depuis plusieurs heures, Votre Altesse ne s'en souvient plus, répliqua froidement Phélippeaux, faisant une révérence et se disposant à sortir ; on pourra le lui rappeler.

Le duc eut bien de la peine à se contraindre ; il le fit néanmoins, pour ne pas mettre le tort de son côté.

Le lendemain matin, il reçut une dépêche de Louis XIV, ainsi conçue :

« Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre propre signature ne servent absolument de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme vous expliquer mes volontés ; il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Les vingt-quatre heures de répit étaient une vraie dérision ; le duc répondit sur-le-champ :

« Sire, les menaces ne m'épouvantent point ; je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux, relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes ; je n'ai que faire de mieux m'expliquer et ne veux entendre aucune proposition. »

On lui proposa néanmoins de recevoir garnison française à Turin et dans les places fortes du Piémont ; il ne prit même pas la peine de répondre ; mais, en quelques semaines, il eut organisé une défense magnifique dans tout le pays.

Pour la seconde fois, je fus témoin de l'enthousiasme d'un peuple travaillant pour sa liberté sous les ordres d'un souverain éminemment capable. Il est incroyable ce qu'ils firent : les forteresses furent réparées ; une armée s'improvisa comme par enchantement ; tout l'argent de la noblesse et de la bourgeoisie fut apporté entre les mains du prince, qui sut en tirer un parti merveilleux.

Les soldats que la France avait désarmés et incorporés dans les régiments désertèrent et revinrent trouver leurs drapeaux. Le prince était rayonnant.

— Mes peuples m'aiment, me disait-il ; vous le voyez, et je suis sûr d'être approuvé de l'Europe, indignée d'un manque de foi, d'une trahison aussi indigne... Je saurai résister ; mais l'empereur me vendra cher son assistance. Ah ! pourquoi n'ai-je pas un État assez grand pour me passer du secours des autres !

Le dessein était pris d'arrêter le prince et de l'envoyer en France ; j'en fus avertie par quelques lignes d'un ami que je ne nommerai pas, et qui risquait sa tête pour me rendre service : je ne l'ai jamais oublié. Le duc devait aller visiter les lignes des frontières pour les rendre inattaquables, ou du moins susceptibles de résistance : c'était pendant le voyage qu'il devait être enlevé ; le duché était envahi, et j'étais probablement réclamée par les Verrue.

Mes parents de France ne m'auraient pas soutenue contre eux, on le voit bien plus tard ; j'étais donc tout à leur merci. Mon ami le savait ; voilà pourquoi il me prévint avec tant d'empressement, et, pour Victor-Amédée, il n'y [illegible].

Ce qu'il avait prévu m'arriva singulièrement. Le prince aimait les devins, je l'ai dit ; il en avait plusieurs à Turin qu'il allait souvent consulter, et auxquels il accordait sa confiance. J'y allais aussi, moitié par conviction, moitié pour me distraire, car ils m'avaient trompée quelquefois ; ils m'avaient aussi annoncé des choses très vraies et très étranges. Quelques jours après tous ces événements, Marion vint m'annoncer qu'il y avait là un homme se disant Vénitien, qui me demandait et qui assurait que je le verrais avec plaisir.

— Dites à madame la comtesse, ajouta-t-il, que c'est celui qu'elle a été consulter.

— Ah ! oui, m'écriai-je, qu'il entre, il arrive à propos.

C'était, en effet, notre sorcier de Venise ; on juge comme je le reçus, car la bague m'avait certainement sauvé la vie ; il m'écouta tranquillement, avec ce visage impassible qui faisait une de ses grandes puissances.

— Je suis venu exprès, madame, pour vous rendre un grand service, et j'espère que j'arrive à temps.

— Qu'est-ce donc ?

— Que Son Altesse ne sorte pas de la ville ; elle court un grand danger ! Une embuscade lui est dressée ; on doit l'enlever et la conduire en France ; tout est disposé pour cette expédition.

— En êtes-vous bien sûr ? ceci est-il une certitude ou une prophétie ?

— Si j'étais un imposteur, je m'en donnerais le mérite auprès de vous, madame ; mais je vous dirai la vérité : c'est un avis que je suis chargé de vous transmettre. Voici quelques lignes d'un ami, pour vous donner confiance.

Je lus toute troublée.

— Vous voyez qu'on peut ajouter foi à mes paroles et que je ne vous trompe pas. Maintenant, si vous voulez savoir ce que dit la destinée, de grands malheurs menacent M. le duc de Savoie, bien que cette embuscade ne doive pas réussir ; mais le plus grand de tous sera celui qu'il aura de vous perdre.

— Je mourrai ?

— Non pas ; vous quitterez ce pays-ci.

— Volontairement ?

— Volontairement.

— Et sera-ce bientôt ?

— Vous ne tarderez guère ; je puis, si vous le voulez, vous en préciser demain l'époque.

— Et pourquoi m'en irai-je ?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Je voudrais pourtant bien le savoir.

— Écoutez, madame, vous êtes une personne de parole ; si vous voulez me donner la vôtre de m'obéir en tout, votre curiosité sera satisfaite, mais pas à présent.

— Comment cela ?

— Je regarde comme nuisible à votre bonheur que vous sachiez dès aujourd'hui le sort qui vous attend ; seulement, si vous voulez me promettre de ne pas l'ouvrir avant le jour où vous quitterez l'Italie, je vous donnerai un sachet cacheté contenant votre horoscope. Vous verrez alors si je vous trompe.

— Eh bien, j'y consens ; donnez.

— Je vous l'apporterai demain, ce sachet.

Je m'empressai de congédier cet homme pour chercher le prince et lui faire part de l'avis que j'avais reçu ; il ne s'en troubla point.

— On ne me prend pas comme cela, me dit-il ; je saurai m'en garantir. Ah ! si Louis XIV venait en Italie, ou si Philippe V n'était pas hors de ses États, je vous jure que... Enfin nous allons leur en donner pour leurs frais.

— Vous ne ferez pas le voyage que vous projetiez ?

— Je le ferai, mais précédé d'un manifeste pour apprendre à mes peuples ce projet du roi de France, et les prier de me garder eux-mêmes. Vous verrez que je serai bien tranquille et que la mine éventée n'éclatera pas. Merci, comtesse ; votre ami a choisi un messager tout particulier ; que faisait-il donc, notre devin, à courir les chemins ?

— Il venait ici à Turin pour vous. Ne l'avez-vous pas mandé ?

— Pas précisément, me répondit le duc avec embarras.

Il y avait des instants où il rougissait d'avouer sa crédulité ; j'ai remarqué que c'était surtout dans les moments difficiles.

— Je lui ai seulement fait écrire que je serais bien aise de le voir, ajouta-t-il.

— Il vous a compris, et il est venu.

Le lendemain, le sorcier m'apporta une manière d'amulette fort proprement arrangée à l'orientale, et il me pria de me la pendre au cou jusqu'au jour promis.

— J'ai quelque chose à y ajouter, dit-il ; quelque danger que vous couriez, ne vous effrayez pas ; ni maladie ni accident ne peuvent vous faire mourir ; vous êtes destinée à faire d'abord une grande œuvre, et loin d'ici.

— Laquelle ?

— Vous sauverez la vie à un grand personnage ; vous conserverez le dernier bouton de l'arbre le plus illustre et le plus précieux de l'Europe, et vous finirez paisiblement et heureusement vos jours ; ceci, je vous le promets.

Il a tenu parole. Quant au sachet, je l'ouvris quand j'en eus le droit : j'y trouvai strictement ce qui m'était arrivé depuis. Je n'ai jamais vu devin aussi habile que celui-là, bien que j'en aie consulté beaucoup, car Victor-Amédée m'avait passé sa maladie.

XLIV

Le moment des épreuves était venu pour Victor-Amédée ; il faut lui rendre la justice de dire qu'il se montra supérieur en toutes choses et qu'il fut plus grand que sa fortune.

Il signa le traité de Vienne, par lequel l'empereur s'engageait à le secourir ; mais le maréchal de la Feuillade n'envahit pas moins la Savoie, que M. de Vendôme gardait du côté opposé.

Chaque jour apportait la nouvelle d'une perte ou d'une défaite ; tous les courriers qui arrivaient auraient dû mettre un crêpe, car ils menaient un deuil. Le prince était partout ; il ne couchait pas trois jours de suite dans le même lieu, et, ce qui est plus fort, il m'obligeait à le suivre. Il lui était survenu une jalousie effrénée, sans que j'y eusse donné lieu que par un peu de refroidissement dont je n'étais pas la maîtresse.

On le sait, je n'avais jamais aimé ce prince avec une grande passion : c'étaient l'amitié et la reconnaissance qui m'attachaient à lui. Il n'était pas d'ailleurs, bien aimable en ces temps-là. Cette jalousie m'était odieuse, et je n'aspirais qu'à m'y soustraire.

Dès cette époque, je formai le projet que j'ai exécuté depuis ; deux circonstances le retardèrent. La première fut une petite vérole des plus malignes, dont je fus saisie, et qui mit tout le monde dans l'inquiétude, excepté moi ; la prédiction de notre sorcier me donnait la certitude de n'en pas mourir. Heureusement aussi, elle me prit à Turin, et pendant un repos du duc : sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé. Au risque de passer pour ingrate, je lui rendrai la justice qu'il mérite : aussitôt que je fus attaquée, il s'enferma avec moi, ne me quitta pas et me soigna lui-même avec un zèle et une tendresse que je n'oublierai jamais. En vain les médecins lui représentèrent le danger qu'il courait ; en vain sa mère le vint-elle conjurer, presque à genoux, de songer à lui et à ses peuples ; en vain le priai-je moi-même de m'abandonner à mon sort ; voici ce qu'il répondit :

— J'ai fait quitter à la comtesse de Verrue son mari, sa famille et sa maison ; eût-elle envers moi tous les torts possibles, je ne l'oublierai jamais. Or, elle n'en a aucun, Dieu merci ! Je dois donc remplacer pour elle tout ce que je lui ai pris ; je ne la quitterai pas.

Il tint parole, et, tant que le danger dura, il ne sortit pas de ma chambre, où il travaillait avec ses ministres ; ce qui ne leur plaisait guère, je l'ai su depuis d'eux-mêmes.

Quand je fus en convalescence, il retourna chez lui pour la nuit seulement ; encore fallut-il de grandes prières. Mon occupation constante était de demander un miroir, pour savoir si j'étais bien défigurée, et l'on me le refusait impitoyablement.

Enfin, quand j'eus repris mes forces et que je commençai à me lever, il n'y avait plus moyen de se taire. Tous les miroirs de ma chambre étaient couverts ; j'ordonnai à Marion d'ôter ces voiles.

— Madame, me répondit-elle, monseigneur va venir ; il veut vous parler lui-même à ce sujet, et il nous a défendu de vous obéir dans le cas où vous demanderiez un miroir.

— Allons, pensai-je, je suis hideuse, et l'on veut me l'annoncer doucement.

Si j'avais pu aller moi-même déchirer ces malheureuses enveloppes, je ne m'en serais pas fait faute ; mais j'étais trop faible.

Le duc arriva enfin, et m'embrassa avec la dernière tendresse.

— Vous m'êtes rendue, ma chère comtesse, que le Dieu miséricordieux en soit béni !

— Je vous remercie, monsieur, de votre attachement ; je

le sens comme je le dois, n'en doutez pas, mais dites-moi...

— Si vous êtes encore belle, n'est-ce pas? Vous serez toujours la plus belle du monde à mes yeux.

— Mais aux yeux des autres, monsieur, comment serai-je?

— Que vous importe?

— Dame! on ne veut pas faire horreur, monsieur, et plus pour soi-même.

— Rassurez-vous, répliqua-t-il plus froidement, il vous reste encore assez de charmes pour contenter les plus délicats. Soyez satisfaite, vous allez vous voir et vous juger.

Il alla vers un grand miroir de Venise, dont il m'avait fait présent, et que j'ai là, en face de moi, au moment où j'écris; puis, ôtant la gaze qu'on y avait mise, il me dit:

— Regardez-vous?

Mon premier mouvement fut de fermer les yeux et d'éloigner cet instant que j'avais tant désiré.

— Du courage, reprit le duc, du courage! Cela n'est point effrayant.

Je regardai enfin, et je vis une espèce de squelette tout couturé, avec les yeux rouges, sans sourcils, et de la couleur d'une écrevisse cuite.

Je jetai un cri d'horreur et je m'évanouis.

Victor-Amédée ni mes femmes ne me comprenaient; ils m'avaient vue si laide, qu'ils me trouvaient superbe en comparaison, et ne se souvenaient plus que je n'avais pas envisagé mes traits depuis leur changement. Il me fallut bien longtemps pour m'y accoutumer.

Le prince, cependant, ne se faisait faute de me dire à chaque minute:

— Ma chère âme, je vous aime mieux ainsi; je serai plus sûr que vous êtes à moi tout seul et qu'une pensée autre que la mienne ne vous polluera même point.

J'étais assez peu flattée du compliment. Il faut aimer un homme plus que je n'aimais M. de Savoie, pour renoncer à l'admiration de tous.

Il commence à être parlé en France, d'un parti de philosophes qui veulent connaître toutes les impressions, tous les sentiments, et les expliquer. Qu'ils me disent donc pourquoi, à dater de cette époque, moi qui aurais dû aimer le prince de tout ce que je lui devais, je le pris, au contraire, en aversion, de telle manière que je ne pouvais me souffrir près de lui. Il est vrai qu'il me fit payer cher les soins qu'il m'avait donnés.

Par une des particularités singulières de cet esprit, qui en avait tant, il s'était *flatté* que je demeurerais toute ma vie dans le même état et que je ne reprendrais jamais le même visage qu'autrefois; mais, à mesure que ma convalescence avançait, je redevenais sinon ce que j'avais été, au moins un portrait de moi-même, toujours ressemblant, quoique un peu effacé. Victor-Amédée en fut excessivement fâché, et prit une jalousie de plus en plus enragée, qui alla jusqu'aux mauvais traitements, et qui me fit trouver ma chaîne bien lourde.

J'ai dit que j'avais eu deux raisons de rester près de lui, en ce temps-là; je n'ai encore donné que la première; la seconde et la plus vraie était le malheur qui l'accablait. Je ne voulais pas l'abandonner dans sa mauvaise fortune; c'eût été pour moi un remords; et puis, je ne savais, en vérité, quel moyen prendre pour me soustraire à sa tyrannie. Je n'en voyais aucun; il me surveillait trop.

J'étais strictement enfermée, ne recevant absolument personne, n'allant pas à la cour, ne sortant guère que pour quelque promenade en carrosse ou une course à la villa.

Il m'emmenait dans tous ses voyages, me faisait quelquefois passer deux ou trois jours seule, dans un mauvais village où je me mourais d'ennui; si bien que la duchesse régnante disait à un intermédiaire:

— Si j'en avais jamais voulu à la pauvre comtesse, je lui pardonnerais à présent; personne ne peut lui envier la vie qu'elle mène; elle me rend un grand service en me l'épargnant.

Sous les autres rapports, je n'avais pas à me plaindre. Le duc, économe pour tout le monde, était prodigue pour moi; il me comblait de présents. Je le priai même de s'arrêter, en l'état où était sa fortune, il y pouvait trouver de la gêne. Il me répondit que je le priverais de son seul bonheur. En vérité, maintenant que j'y pense de loin, je fus une ingrate; il m'aimait fort à sa manière, laquelle n'était éloignée de la mienne que parce que je ne l'aimais pas autant.

Je reçus, en ce temps-là, une lettre qui me donna de fortes tentations d'en finir, en m'offrant les moyens que je cherchais en vain de tous les côtés.

Je ne voyais absolument âme vivante que les ministres qui travaillaient chez moi avec leur maître, et le bon M. Petit, accompagné parfois du petit Michon, plus petit Michon que jamais, bien qu'il fût sur le point d'avoir un bénéfice.

Je vis arriver, un jour, le bon curé, avec un air de mystère qui pinçait sa figure ouverte et me donna envie de rire.

— Qu'apportez-vous, mon cher curé? lui demandai-je. Vous semblez tenir en réserve la boîte de Pandore.

— Madame, je ne sais ce que j'apporte, ni jusqu'à quel point l'espérance restera au fond; mais voici une lettre qu'un commandeur de Malte étranger m'a prié de vous remettre. Comme j'ai fait quelques difficultés, ne sachant trop ce qu'était ce message, il m'a dit qu'elle venait de monsieur votre frère. J'espère bien qu'il ne m'a pas trompé.

— Donnez, répondis-je et, quelle qu'elle soit, je vous promets que vous la lirez.

J'ouvris la lettre; elle était, en effet, du chevalier de Luynes, lequel se couvrait de gloire dans la marine du roi et croisait, dans la Méditerranée, contre les flottes anglaises.

Il avait un peu de loisir en ce moment, et me demandait s'il me serait agréable qu'il vînt le passer près de moi. Il ne se fiait pas à la poste, avec raison, et avait prié un de ses amis qui venait à Turin de se charger de sa lettre. On disait, dans le public, que j'étais fort malheureuse; il désirait savoir à quoi s'en tenir, m'offrant son secours pour me tirer de peine, si, en effet, j'étais dans la peine. Il ne doutait pas que son ami, homme fort intelligent, ne parvînt à me faire passer son message, quelque bien gardée que je fusse, et me priait de lui répondre par la même voie.

M. Petit me tourmentait depuis longtemps pour mettre un terme à un commerce que, religieusement, il ne pouvait approuver, et qui, maintenant, faisait le malheur de ma vie.

A la lecture de cette lettre, il chanta le *Nunc dimittis* et s'écria que Dieu inspirait le chevalier, qu'il fallait accepter sa proposition et sortir de ce péché où je croupissais depuis tant d'années.

Je répondis que je ne demandais pas mieux, mais que, d'abord, je ne pouvais abandonner le duc dans le chagrin où il était, et qu'ensuite je ne savais comment faire, car, certainement, il ne me laisserait pas partir.

— Faites venir monsieur votre frère, madame; avec lui tout est facile. Quant aux malheurs de Son Altesse, nous sommes généralement d'accord pour croire que vous en êtes la seule cause. Le double adultère dans lequel il vit éloigne la protection de Dieu de son État et le laisse exposé à toutes ses vengeances. Ainsi, ne vous faites aucun scrupule d'y mettre un terme.

— Mais, monsieur, si cela est, en effet, pourquoi le roi Louis XIV a-t-il été heureux tant qu'il a vécu dans ces adultères dont vous parlez, et pourquoi toutes les infortunes fondent-elles sur lui depuis qu'il est rentré dans l'ordre en épousant madame de Maintenon? Cela ne me rassure point.

Les gens d'Église ne sont jamais embarrassés de rien, ils ont réponse à tout.

— Il expie, madame, il expie, et, malheureusement, son royaume expie avec lui. Quant à vous, croyez-moi, vous n'avez qu'à accepter la proposition de M. le chevalier, et nous trouverons bien moyen d'arranger le reste. D'ailleurs, puis-je tout vous dire?

— Parlez-moi franchement, je le veux.

— Eh bien, j'en aurai le courage, car le moment est décisif; vous entendrez la vérité, et vous prendrez ensuite, je n'en doute pas, le parti nécessaire... On ne vous aime pas ici.

— Ah! repris-je blessée; et pourquoi?

— D'abord, parce que vous êtes Française, et que les Français sont haïs. A chaque échec, on vous accuse de trahison; puis on prétend que vous soufflez au prince certaines mesures qui n'ont pas l'approbation des grands; pour le menu peuple, il vous regarde comme une sorcière et jure que le duc est sous le poids d'un charme que vous lui avez jeté; il vous attribue les défaites et les pertes successives du pays. Dans certaines églises de campagne, on fait des prières pour que vous soyez éloignée, et, s'il faut tout vous avouer enfin, il n'est pas jusqu'à madame Royale qui, en pleurant, ne m'ait supplié, l'autre jour, de vous engager à partir.

— Madame Royale aussi!

— Non pas de son chef, mais pour obéir à l'opinion. Elle vous aime, cependant, elle est influencée par madame la comtesse douairière de Verrue, et puis...

— Et puis elle croit que je lui ôte la part de domination qu'elle avait sur l'esprit de son fils, qu'elle ne connaît point, et que personne ne domine. C'est là la vraie raison. Je réfléchirai, mon cher abbé; revenez demain, vous aurez ma réponse.

Je réfléchis, en effet.

J'eus une nuit affreuse. Tous mes désirs me portaient vers la France. M. de Verrue y était; ma famille pourrait peut-être amener un rapprochement; le duc de Chevreuse, mon frère, était en fort bonne posture et avait toutes les facilités de conclure cette affaire, s'il le voulait. Mon cœur battait de joie à l'idée de revoir mon mari, le seul homme que j'aimasse, le seul que j'aie aimé dans ma vie, ce que personne ne croira, et ce qui n'en est pas moins vrai.

Mais quitter le duc, mon bienfaiteur; quitter mes enfants

avec la certitude de ne plus les revoir, c'était affreux. Je fus dans une perplexité terrible ; enfin, je me décidai dans tous les cas, à faire venir le chevalier, pour en causer avec lui.

Je prévins le prince que M. Petit avait appris d'un voyage sa présence à Naples, et que je le mandais. Victor-Amédée fit quelques difficultés, que je levai avec les précautions, et il permit qu'il vînt, non à Turin, mais à ma maison de campagne ; ce qui me convenait bien mieux du reste.

— Vous aimez fort votre frère, madame, me disait-il.

— Je ne sais si je l'aime, car je ne le connais point, ou très peu ; il y a si longtemps que nous ne nous voyons plus !

Je savais que cette réponse le satisferait et qu'il ferait ainsi un bon accueil au chevalier ; sans cela, il ne l'eût pas voulu voir, peut-être ; car il était jaloux de toute chose, même de ma tendresse pour mes enfants.

J'obtins un peu de liberté avant cette arrivée, qui ne tarda guère, pour aller aux Délices avec mes enfants. Le prince les aimait plus que ceux de la duchesse et ne s'en séparait presque jamais. J'ai dit qu'il les avait légitimés sans nommer la mère, à l'exemple de Louis XIV. On crut que c'était moi qui l'avais demandé, et la rigidité des dévots ne s'en accommodait point ; mais il le fit de lui-même et sans que je m'en fusse même occupée. Il les légitima tous les deux. Mon fils a toujours porté le titre de marquis de Suze, et ma fille fut la princesse Marie-Victoire, qui ne changea point son nom en épousant son cousin Victor-Amédée, fils du prince de Carignan le muet.

Je ne parle plus de ce dernier, ni de don Gabriel, parce que j'avais cessé de les voir, étant, comme je l'ai dit, complètement enfermée et séparée de tout le monde.

Mon frère arriva. Il me vit avec grande peine où j'étais et traita mes enfants, non pas en neveux, mais en enfants du duc de Savoie ; ce qui m'engagea à les renvoyer à Turin.

Lorsque Son Altesse vint le soir, le chevalier lui parla avec le respect dû à une tête couronnée, mais très froidement et comme un homme très peu désireux d'en être traité autrement que comme un étranger.

— Vous avez été bien hardi de venir ici, monsieur, lui dit Victor-Amédée : les Français y sont peu aimés en ce moment.

— Avec le sauf-conduit de Votre Altesse, je ne risquais rien, monseigneur, répliqua le chevalier.

— Vous êtes un ennemi généreux et osé, monsieur ; on aime à en avoir en face de semblables.

— Dans les armées de Sa Majesté, ils sont tous les mêmes, monseigneur ; il n'y a pas de choix.

J'étais assez embarrassée, à ce souper, entre eux deux : mon frère y mettait moins de grâce encore que le prince. Celui-ci demanda son carrosse, au lieu de rester, ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Madame, je reviendrai dans quelques jours, dit-il en me regardant d'un air piqué ; je vous laisse à vos épanchements de famille.

Mon frère nous avait quittés un instant ; nous étions seuls. J'essayai de l'apaiser de mon mieux ; il me répondit toujours de la même manière.

— Je ne veux point de partage ; vous ne pouvez vous occuper de moi et du chevalier en même temps. Soyez tout à lui, j'y consens, et je ne vous dérangerai point.

Au fond, je n'en étais pas fâchée ; je le laissai partir en faisant mine d'être piquée à mon tour.

Dès qu'il entendit le carrosse s'éloigner, mon frère reparut.

— Ma sœur, dit-il, il faut vous tirer d'ici.

— Je ne demande pas mieux ; seulement, je ne sais pas comment m'y prendre.

— Si vous avez de la résolution, je m'en charge.

— J'aurai tout ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous !

XLV

Nous fûmes, en effet, bien seuls.

J'employai les jours suivants à montrer au chevalier ce charmant pays, qui lui plut fort ; nous courions du matin au soir, très gais, très libres. Après les beaux jours passés avec mon mari, ces moments sont restés dans mon souvenir comme les plus agréables que j'aie passés depuis ma première jeunesse.

Nous formâmes tout notre plan : il était hardi ; mais par cela même, il offrait plus de chances de réussite. Nous décidâmes que je demanderais au prince la permission de conduire le chevalier jusqu'à la frontière, et qu'au lieu de revenir, je la traverserais avec lui à la barbe des commis et des soldats, qui n'oseraient pas s'y opposer.

Le difficile était d'obtenir l'autorisation : Victor-Amédée, osait l'espérer, devant venir bientôt de ce côté-là, croirait que je voulais l'y devancer.

Je trouvai une résistance inattendue lorsque j'allai voir le duc à Turin pour lui présenter ma demande.

— Je ne puis vous accorder cela, me dit-il ; ce serait risquer de vous perdre. Les armées ennemies sont trop près, et vous risqueriez d'être prise par elles. Jugez donc quelle joie pour les troupes royales de saisir la maîtresse du duc de Savoie ! Comme on me ferait payer cher votre rançon !

— Mais, monsieur, je suis prudente ; je ne m'avancerai pas, et l'on ne me prendra point, je vous en réponds.

— Ne m'en parlez plus, cela ne se peut ; je n'y consentirai jamais.

Quoi que je fisse, je n'en pus tirer autre chose ; je revins fort contrariée, fort en peine de savoir comment nous sortirions de cet embarras. Le chevalier ne s'en déconcerta point.

— Tranquillisez-vous, ma sœur, me dit-il ; le duc nous ouvre lui-même la voie ; il va entreprendre une de ses tournées ; faites-vous malade pour ne pas le suivre ; dites que vous l'irez rejoindre, mettez-vous en route, et on vous enlèvera, c'est moi qui vous en réponds.

C'était, en effet, le meilleur moyen, et nous l'employâmes tout de suite en commençant à jouer notre pièce. Le chevalier prit congé de lui et partit ostensiblement.

Le prince revint le soir même : il fut encore un peu froid, un peu gêné ; mais le nuage se dissipa, et je le retrouvai comme de coutume. Il m'annonça son intention de se mettre bientôt en route et sa joie de m'emmener avec lui. Je n'eus garde de le contredire, et, d'ailleurs, je fus saisie d'un chagrin involontaire ; car, malgré tout, je l'aimais, et l'idée de le quitter pour jamais, en le laissant triste et malheureux, me faisait mal. Je fus aussi tendre que d'ordinaire, ce qui le charma.

Après son départ, je songeai à ma fuite, à ce que je devais emporter, au sort que j'aurais en France. Mon frère ne m'avait pas caché que mes parents me verraient de mauvais œil, que je n'avais guère à compter sur eux, que le duc et la duchesse de Chevreuse étaient sévères et peu obligeants. Lorsque je parlai du raccommodement avec mon mari, il hocha la tête, en disant qu'il n'y fallait penser que de loin.

— Sa mère l'effraye même à trois cents lieues, me dit-il, et les dispositions qu'on a pour vous à Paris ne sont pas propres à le ramener ; mais venez toujours, emportez ce qui vous appartient, et j'espère vous remettre un peu plus tard dans une situation heureuse.

J'étais reine à Turin ; j'allais être à Paris simple particulière, dans un couvent sans doute, ce qui ne changerait guère ma vie. J'allais quitter mes enfants, tous mes enfants, madame de Verrue retenant ses petits-fils, et le duc n'étant nullement disposé à me donner le marquis de Suze et Marie-Victoire. C'était triste ! et puis j'aimais l'Italie, j'aimais ce pays où j'avais passé de si bons moments, où j'avais vu s'écouler ma jeunesse. Ne plus le revoir me semblait cruel ; je fus sur le point de rester, et ce que je puis assurer, c'est que, sans l'espoir de retrouver M. de Verrue, je ne serais pas partie.

Après une nuit d'insomnie, mon parti fut pris ; j'étais décidée. Je fis emballer secrètement mes joyaux et mes pierreries par Babette et Marion, qui me devaient suivre. Je pris mes habits, mes hardes de prix, tout l'argent que je pus réunir et me tins prête.

Une circonstance vint me donner du courage.

La duchesse me fit dire par notre confidente que le comte de Saint-Sébastien était mort et que sa veuve était arrivée à Turin. Elle avait écrit au prince, qui l'avait fait appeler et lui accorda une audience fort longue. Le soir, il demanda à madame Royale si elle ne serait pas contente de revoir une personne qu'elle avait honorée de ses bontés et qui le méritait bien. Il ajouta qu'elle avait été pendant de longues années très malheureuse et que désormais elle se fixerait à la cour pour y vivre en repos et jouir de la belle fortune qu'elle avait gagnée par ses larmes.

— Je la voudrais placer comme autrefois près de Votre Altesse, madame ; y consentiriez-vous ? demanda-t-il.

La princesse espéra que ce serait pour moi une rivale dangereuse, et pour elle une créature dévouée ; elle la prit en se faisant un mérite de sa complaisance. La comtesse de Saint-Sébastien était toujours fort belle ; elle était encore jeune, et elle avait ce même caractère de finesse et de dissimulation qui l'a conduite où nous la voyons.

Madame Royale l'accueillit à merveille, la présenta elle-même à la duchesse, pour laquelle elle eut des respects infinis, et qui la trouva fort aimable. La fine mouche évita le prince, qui se souvenait trop du passé pour ses projets. Elle ne pouvait ni le rebuter, ni l'accueillir ; il était bien

plus commode de le tenir à distance à force de respect Victor-Amédée m'aimait encore avec assez de passion pour ne point forcer cette barrière, bien qu'il y songeât peut-être

La duchesse, qui ne se souciait pas de changer le connu contre l'incertain me fit prévenir afin que je pusse veiller à mes intérêts et à ma place. Ce fut pour moi un véritable soulagement Le prince aurait donc une amie il aurait même une maîtresse, car ils ne s'arrêteraient pas en si beau chemin ce sentiment, coupé dès sa racine, devait vivre encore au fond de leurs cœurs La Saint Sébastien était ambitieuse, et ma charge à prendre était tentante elle la prendrait

Je fis semblant de ne me douter de rien d'abord ; puis l'idée me vint qu'une petite jalousie ne ferait pas mal, et que je pourrais ainsi donner à mon amant l'idée de me tromper, s'il ne l'avait pas La jalousie sert à cela, en général.

En conséquence la première fois que je le vis, je pris un air piqué qui l'intrigua ; je refusai de répondre à ses questions, enfin je me laissai emporter jusqu'à lui dire que, lorsqu'on était soi-même si soupçonneux, il fallait épargner aux autres le chagrin de craindre.

— Quoi ? que craignez-vous ? qu'est-ce que cette folie ?

— Vous le savez bien monsieur, à quoi bon vous faire répéter ce que vous n'ignorez pas ?

— **Je veux être pendu si...**

— Vous avez reçu la comtesse de Saint-Sébastien

— Cela est vrai Eh bien ensuite ?

— Comment, ensuite ? Mais la comtesse de Saint Sébastien est cette belle fille que vous avez tant aimée, que vous pleuriez encore lorsque je vous ai connu, et dont j'ai eu grand'peine à vous consoler Elle est toujours belle, et elle est libre, comment ne la craindrais-je pas ?

Victor-Amédée me jura qu'il n'y songeait point, et moi, je compris qu'il y songeait quelquefois, pas souvent encore : mais cela ne pouvait manquer de venir avec le temps.

— Allons, pensais-je, il m'oubliera !

Et nous sommes faites de telle façon, que cette idée me chagrina, bien que ce fût le plus ardent de mes vœux en ce moment. Je voulais être oubliée et je craignais de l'être tout à fait, je voulais rompre ces nœuds et je les regrettais pourtant

La dernière fois que je vis le prince, j'eus peine à retenir mes larmes, je suffoquais, et, cependant, il ne fallait pas montrer que j'étais émue. Il s'inquiéta fort de ma santé, qui me retenait loin de lui quelques jours encore, me fit jurer que je ne tarderais pas à le rejoindre et que je lui enverrais un courrier tous les jours. On eût dit qu'il pressentait un adieu éternel, car il revint trois fois m'embrasser, et ne pouvait s'arracher de mes bras ; à la fin, je ne fus plus maîtresse de moi, et je pleurai abondamment

— Surtout, me répéta-t-il, n'allez pas plus loin que l'endroit convenu ; prenez une escorte, et ne vous aventurez point. Je devrais vous dire de m'attendre ici, mais je n'en ai pas le courage. Je vous laisse le prince de la Cisterne ; vous viendrez avec lui ; vous viendrez bientôt, n'est-ce pas ?

Je le lui promis je le regardai partir, et, lorsqu'il m'eut quittée, je m'évanouis. Mes Françaises attendaient, prévoyant ce qui arriverait. Elles me portèrent dans mon lit : j'y restai toute la soirée, avec mes enfants près de moi ; je ne les voulais pas perdre de vue un instant Je jetais quelquefois les hauts cris toute seule, en pensant que je les allais quitter et qu'ils m'accuseraient peut-être plus tard. Si je ne les avais pas tant aimés je les eusse pris avec moi, mais ils auraient perdu un riche état et un brillant avenir pour n'occuper à Paris que le rang de bâtards inconnus il fallait faire le sacrifice ; je le fis, et rien ne m'a tant coûté en ma vie.

Enfin, le jour fixé arriva dès la veille et sans me prévenir, Babette avait envoyé mes enfants à Turin, pour que je ne les visse plus et que mon départ fût moins pénible. Le prince de la Cisterne et ses dragons escortèrent mon carrosse, chargé de grandes valeurs, et qui eût été une bonne prise, j'en avais deux, aussi précieux l'un que l'autre. Nous n'avions pas prévu les dragons et [illegible] quelques inquiétudes cependant mon frère [illegible] averti par le messager annonçant mon départ et la route que j'allais suivre

Je jetai un regard sur cette maison qui m'appartenait, où j'avais eu tant d'heures tranquilles et fortunées, où j'avais, la veille encore embrassé mes enfants pour la dernière fois, et je me laissai tomber dans le fond de mon carrosse, sans répondre à M de la Cisterne, qui s'approchait chapeau bas près de la portière. Il me crut indisposée et se retira.

A la troisième couchée je [illegible] de souper lorsque Marion entra mystérieusement et m'annonça un messager de mon frère, bien déguisé

On devait nous enlever cette nuit là et sans bruit L'hôte était gagné du vin soporifique serait versé aux dragons qui gardaient les deux carrosses ainsi qu'au prince et à ses gens ; on sortirait les voitures, on les tiendrait tout attelées, et nous irions les rejoindre par une rue détournée qui nous conduirait hors du bourg sans être vues par personne. Pour se mettre tout à fait à couvert, l'hôtelier se verserait à lui-même de ce vin, une fois la besogne faite de sorte que, le lendemain, le trouvant endormi comme les autres, on ne le soupçonnerait pas.

Cet admirable plan avait été conçu à table par cinq ou six seigneurs français, tous plus ou moins mes parents, qui se réjouissaient d'enlever au Savoyard sa maîtresse Je ne pus que l'approuver ; pour des étourdis, il ne manquait pas d'un certain sens

Tout s'exécuta à merveille on nous fit partir sans que nul s'en doutât ; c'était, comme dans les contes de fées un véritable enchantement Les avant-postes français étaient fort loin de là, on ne s'attendait pas à une surprise de cette hardiesse, il fallait être Français pour en former le dessein, et pour l'exécuter surtout. Mes ravisseurs auraient pu égorger les dragons endormis ; j'avais mis pour condition qu'il ne leur serait fait aucun mal. D'ailleurs, le parti qui m'enlevait était peu nombreux c'était une douzaine d'enfants perdus, ayant traversé le pays comme un ouragan, et se donnant pour des maraudeurs de l'armée savoyarde ; ils avaient pris l'uniforme piémontais, et la conformité de langue empêchait qu'on ne les découvrît

Nous courûmes ainsi toute la nuit ; il y avait partout des provisions et des chevaux prêts, on ne s'arrêta pas un seul instant. Au jour, nous rencontrâmes un parti considérable qui nous attendait : nous ne craignions plus rien et je me trouvais enfin au milieu de mes compatriotes, où je reçus force compliments.

Le comte d'Estrées ne vint demander où je voulais qu'on me conduisît Je répondis que j'irais à Paris aux Carmélites de la rue du Bouloi, où j'avais plusieurs bonnes amies

— Touche donc à Paris ! dit-il à mon cocher, comme pour les princesses qui viennent de se marier.

Je ne voulus pas passer la frontière sans écrire au duc de Savoie, voici ma lettre :

« Monseigneur,

« Je pourrais essayer de tromper Votre Altesse, lui dire qu'on m'a enlevée et que j'ai quitté, malgré moi, l'Italie : je me regarderais comme une indigne de vous cacher la vérité. Je suis partie volontairement, aidée par M. le chevalier de Luynes et par nos amis.

« Je n'en conserve pas moins une reconnaissance éternelle des bontés que Votre Altesse royale m'a prodiguées, et je la prie de croire que l'ingratitude est bien loin de mon cœur. Je lui recommande mes enfants, qu'il m'a été bien cruel d'abandonner ; ils n'ont plus qu'elle, ils sont éloignés à jamais de leur mère, qui ne peut rien pour eux. Si vous me conservez quelque ressentiment, je vous supplie qu'il ne retombe pas sur ces pauvres [illegible] ils ne doivent vous rappeler qu'un temps de bonheur qui ne peut plus revenir, hélas ! Ne m'oubliez pas tout [illegible] et croyez bien encore une fois, que je [illegible] un souvenir éternel »

Je ne lui donnai pas de raison de [illegible] Il aurait fallu nous accuser tous les deux, [illegible] faire ?



ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Les Deux Reines

ILLUSTRATIONS

DE

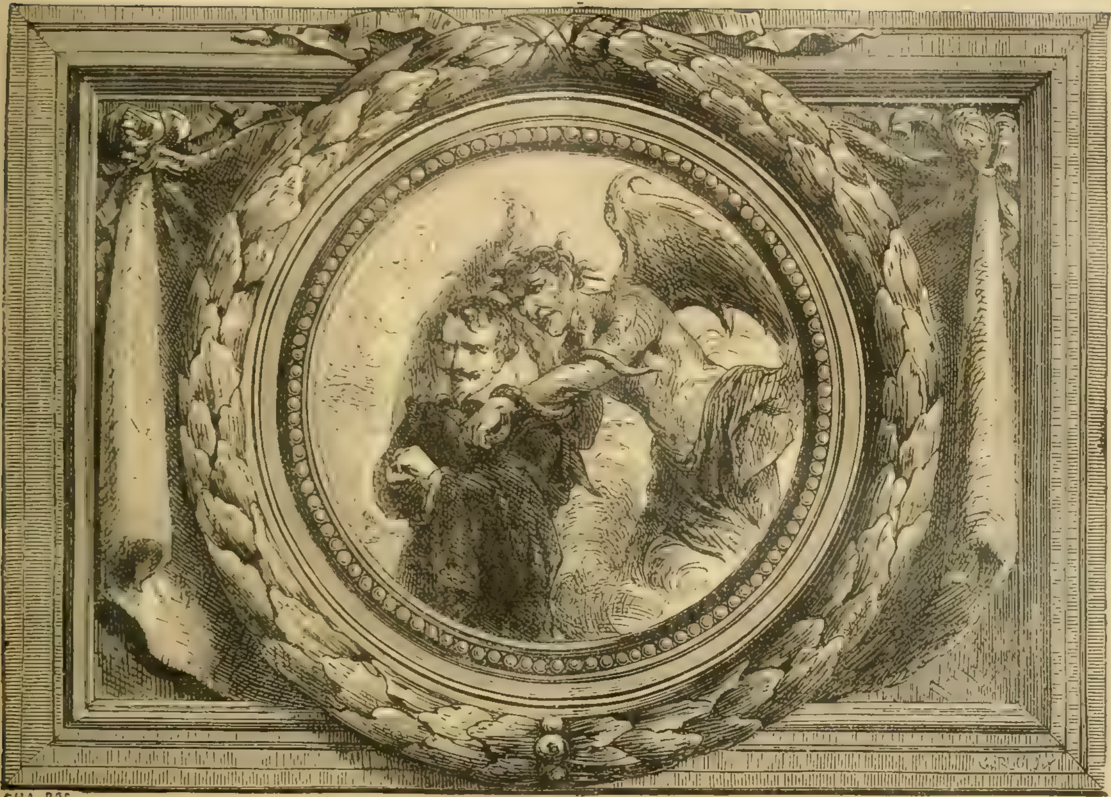
BRION, CASTELLI, PELCOQ, ROUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES DEUX REINES

I

A dater de l'époque où nous voici parvenus, ces mémoires se divisent en deux parties très distinctes : — l'une est l'histoire de la vie de Victor-Amédée jusqu'à sa mort, arrivée l'année dernière : j'en ai eu tous les détails d'original, et exactement, par mon fils, par mon gendre, et par deux ou trois amis sûrs, dont étaient le fameux muet et dom Gabriel, tant qu'ils vécurent.

Nous commencerons par là. Ensuite, si j'en ai le courage, je lèverai le voile qui couvre bien des mystères de la cour d'Espagne, où une des filles de Monsieur alla régner et, plus tard, une des filles de Victor-Amédée.

J'ai su ce que peu de personnes ont su, je vous l'atteste, et je jetterai une grande lumière sur cette partie de l'histoire, pourvu que Dieu me prête vie.

Revenons en Savoie. Après ma fuite, je n'ai rien ignoré des événements qui s'y sont passés, mes amis me tenaient au courant.

Cette volumineuse correspondance, que j'ai conservée, m'instruit, presque jour par jour, de ce qui se passait à la cour de Savoie, de ce que faisait le prince, et de ses sentiments, qu'il ne cachait guère, — hors la politique, où il fut toujours si discret.

Il apprit mon enlèvement comme il était à examiner une milice bourgeoise levée à ses propres frais, et qui le régalait de cris de dévouement et d'enthousiasme.

Un de ses officiers vint lui annoncer cette nouvelle. Son premier mouvement fut un cri de rage ; mais il se contint sur l'heure : le souverain dominait l'homme.

Il continua sa revue, parla à sa milice avec la même éloquence que d'ordinaire, et, une fois son devoir rempli, une fois rentré sous sa tente, il éclata dans un de ces accès de colère auxquels il était sujet, et qui devinrent bien plus fréquents dans sa vieillesse. Il n'écouta même pas les détails qui lui furent donnés de ma fuite, et ne vit qu'une chose : c'est que j'appartenais sans doute à un rival. Il courut au village d'où l'on m'avait enlevée, interrogea l'hôte qui ne répondit point ; se fit montrer ma chambre, l'auberge tout entière, et se livra à toutes les folies du désespoir.

Ma lettre, au lieu de l'exciter, le calma. Il la lut assez tranquillement ; ensuite, il retourna à Turin, et dit aux princesses, comme une nouvelle indifférente :

— La comtesse de Verrue a été enlevée par les Français.

— Et elle ne reviendra plus ? demanda vivement la duchesse régnante.

— Je ne pense pas : ils ne sont pas gens à la rendre.

Les deux princesses se regardèrent, étonnées de cette tranquillité, de ce calme ; elles n'ajoutèrent rien, car elles ne voulaient point s'attirer d'observations : la duchesse ne savait si elle devait se fâcher ou se réjouir. Quant à la marquise de Saint Sébastien, qui entendait la conversation, son cœur tressaillit d'aise ; elle voyait son règne fondé, et la façon dont Son Altesse annonçait mon départ la persuada facilement qu'elle n'était point inconsolable.

Le prince ne laissa jamais voir à personne, même à ses plus intimes confidents, quelles étaient ses pensées à cet égard. Il voulut me répondre, et sa lettre est à coup sûr un

monument véritable de la grandeur de son âme et de ses sentiments généreux.

« Vous étiez libre, madame : si vous m'avez quitté, c'est que notre commerce vous était à charge, c'est que votre chaîne vous semblait pesante ; dès lors, vous avez bien fait de la rompre.

« Vous pouvez être tranquille sur vos enfants, ils sont les miens ; c'est vous dire que leur sort n'aura rien à envier à celui de personne. Ils se souviendront, comme moi, qu'ils vous appartiennent, et ne vous oublieront jamais.

« Quant à vos biens, quant à vos meubles et effets, vous n'en devez rien perdre. Tout vous sera envoyé à Paris, à l'endroit que vous désignerez. J'ai donné votre villa à votre fille ; elle ne pouvait appartenir qu'à elle. Je vous en ferai passer le prix en espèces, avec celui de toutes les autres terres que vous possédez, tant en Piémont qu'en Savoie.

« Si vous avez des torts envers moi, je ne veux pas les connaître ; mais je ne puis oublier que, pour moi, vous avez abandonné votre famille, sacrifié votre renommée : quelques fautes que vous ayez commises, elles disparaîtraient devant ce souvenir. Soyez heureuse, si vous pouvez l'être, et comptez sur moi, autant qu'il me sera permis de vous le prouver.

« VICTOR-AMÉDÉE. »

Cette lettre écrite et partie, le duc ne prononça plus mon nom. Il se donna tout entier, pendant les premiers mois, aux affaires de son peuple, et se montra toujours au-dessus de sa fortune.

Le prince Eugène vint à son secours ; mais le duc de Vendôme était là, empêchant leur jonction et les tenant tous les deux en échec.

Quoi qu'en ait dit ici une certaine faction, Vendôme était un grand général ; s'il n'était pas un homme délicat, il avait un coup d'œil admirable, un courage merveilleux, et, sans sa paresse, il n'eût pas eu de rival. Le prince Eugène, son adversaire, me l'a souvent répété.

Le duc de Savoie vit ses forteresses tomber les unes après les autres entre les mains des ennemis, malgré la résistance magnifique qu'elles opposèrent. Verceil seul coûta aux Français plus d'un mois de tranchée. Dès lors, le duc de Vendôme et M. de la Feuillade joignirent leurs deux armées, et il ne resta bientôt plus à Victor-Amédée que sa capitale, avec quelques villes sans importance, des troupes décimées, et des finances détruites.

Pourtant, il ne céda pas.

Il se renferma dans un camp retranché, près de Crescentin, sur la rive gauche du Pô, et s'y maintint cinq mois entiers par son habileté et son courage. En vain le prince Eugène essaya-t-il de le rejoindre et de le délivrer ; le duc de Vendôme et la Feuillade le surveillaient, et gagnèrent contre lui la bataille de Cassano.

Louis XIV fit raser les forteresses de la Savoie pour n'avoir pas la peine de les garder, et pour ne les jamais rendre si la paix venait à se faire, ce qui ne semblait guère probable, car les deux partis étaient plus acharnés que jamais.

Les princesses, la duchesse Marie-Anne entre autres, écrivirent lettres sur lettres à Versailles, pour obtenir qu'on ne poursuivît pas davantage un prince ruiné, perdu, réduit à ses dernières ressources.

Le duc ignorait cette démarche, car il ne l'eût pas soufferte, et il en eût été fort offensé. Mais Louis XIV était inflexible : j'eus moi-même l'occasion de m'en assurer.

Madame la duchesse de Savoie me connaissait bien : elle m'envoya secrètement une lettre pour son auguste fille, madame la duchesse de Bourgogne, en me chargeant de la lui remettre à elle-même, et de prendre la réponse, que je lui ferais passer par la même voie secrète.

Je fis parler à la jeune princesse par une femme piémontaise que je connaissais, et qu'elle avait à son service. Elle daigna me donner une audience le soir, après son coucher public, c'est-à-dire à l'heure où elle était le plus libre et le plus débarrassée.

En m'apercevant, elle se jeta à mon cou, me fit l'honneur de me baiser, comme une duchesse, en pleurant beaucoup.

— Ah ! mon pauvre père ! mon pauvre père ! me dit-elle ; il est donc perdu sans ressources, que l'on a recours à moi ? Je suis bien malheureuse, et il me faut avoir l'air de me réjouir ! Quel bonheur de pouvoir causer avec vous ! Qu'y a-t-il ?

Je lui remis la lettre de Son Altesse royale. Elle la lut en hochant la tête.

— Hélas ! je ne suis plus princesse de Savoie ; je suis duchesse de Bourgogne, et je n'ai plus le droit de rien faire pour ma maison. Ma mère doit connaître le roi : je suis dans ses bonnes grâces, il est vrai ; je l'amuse, et je puis obtenir de lui, en l'amusant, ce que nulle autre n'obtiendrait, mais non pas pour mon père. Je ne hasarderais point une démarche dans ce but, et M. le duc de Bourgogne me désapprouverait de la tenter.

— Il faut donc laisser périr la Savoie et son prince, votre père et votre pays, madame ? m'écriai-je.

Elle se mit à sangloter, à jeter des cris, en répétant :

— Je ne suis pas la maîtresse, et le roi ne veut entendre à rien.

— Faites un effort, madame ; ne craignez pas de vous compromettre ; songez quel intérêt immense doit vous guider !

— Songez aussi que je ne serai avouée ni par mon père, ni par mon mari.

— Vous le serez par votre cœur, madame, et par tous les gens qui peuvent sentir une situation telle que la vôtre.

— Eh bien, j'essayerai.

— Que Dieu vous en récompense !

— Vous qui me parlez si bien pour mon père, pourquoi l'avez-vous donc quitté ? Il en a écrit quelques mots à son chargé d'affaires, en lui donnant ordre de vous remettre vos hardes, votre argent et vos meubles, qu'il vous a envoyés ; mais il ne donne aucun motif.

— Madame, j'ai quitté Son Altesse royale parce que ma position n'était plus tenable ; permettez-moi de n'en pas ajouter davantage.

La princesse m'ordonna de revenir le lendemain à la même heure.

— J'aurai parlé, dit-elle.

Je revins, et elle avait parlé, en effet, mais sans succès, et sans avoir pu prononcer dix paroles.

— Madame, avait interrompu Louis XIV, je vous aime beaucoup, mais ne me parlez jamais de monsieur votre père ; sans cela, je me rappellerais que vous êtes sa fille, et je ne vous aimerais plus.

Telle fut la constante haine que le roi porta toujours au duc de Savoie ; même après leur réconciliation factice, il ne lui pardonna pas de lui avoir résisté.

La position de Victor-Amédée était des plus critiques ; il lui fallait toute sa force d'âme pour y résister. J'en étais sans cesse occupée, et je me repentais sincèrement de l'avoir quitté. J'aurais pu, croyais-je, l'aider à porter ce poids, qu'il ne porta pas longtemps seul, néanmoins.

Dom Gabriel m'écrivit que, peu de jours après mon départ, madame de Saint-Sébastien avait eu une nouvelle audience, et qu'on ne lui connaissait pas d'affaires à la cour. — J'ai su, il y a six mois, par une amie et confidente à elle, tout ce qui s'était passé. Du temps de sa puissance, on a été discret ; mais, à présent, on ne la craint plus.

Cette dame m'a montré, m'a laissé même entre les mains des lettres de la Maintenon piémontaise qui prouvent, jusqu'à l'évidence, avec quelle adresse et quelle astuce son plan fut conduit, comme elle sut attendre, profiter de tout et se conformer à son modèle, pour arriver au même but.

Elle ne démasqua ses batteries qu'au moment de réussir. Jusque-là, elle fut humble, souple, soumise, obséquieuse envers tous. On m'accusait de fierté, elle voulut présenter le contraste. C'était une façon de m'accuser. Elle affectait, cependant, de me louer partout, en regrettant de ne m'avoir pas connue davantage. Elle consola le prince de mon départ, par des paroles pleines de douceur et de conciliation.

— Elle était pourtant bien heureuse ! répétait-elle.

Le duc devait comprendre qu'elle eût apprécié ce bonheur-là autrement que moi.

II

Une circonstance terrible se présenta bientôt, qui resserra les nœuds de la marquise et du prince. Il faut lui rendre la justice de dire qu'en cette circonstance elle se conduisit admirablement, et qu'elle justifia la confiance de Victor-Amédée en toute manière.

Je crois qu'elle l'aimait véritablement ; mais je crois aussi que cet amour n'était pas dénué d'ambition et d'égoïsme. Hélas ! quel est l'amour où il n'y a pas d'égoïsme ? quel est celui d'entre nous qui aime uniquement pour l'objet aimé ? Je n'en ai pas connu, de ma vie, qui puissent résister à un examen approfondi, et je n'ai pas la prétention de me faire meilleure que les autres.

La fortune avait entièrement abandonné le duc de Savoie. Il avait défendu, pied à pied, son territoire ; mais aussi, on le lui avait enlevé pied à pied ! il ne lui restait que Turin, dont le siège était imminent. Dès longtemps il le prévoyait, et la ville fut ravitaillée, approvisionnée de tout, autant que le permirent les faibles ressources du pays ruiné.

On sut que les ingénieurs français s'étaient procuré, par surprise ou par trahison, un plan des fortifications de la citadelle ; aussitôt les remparts intérieurs, tous les ouvrages à l'abri des observations furent changés ; de sorte que les plans ne servirent plus de rien.

La garnison était peu nombreuse, mais choisie, et les bourgeois, organisés en milice, ne furent pas les moins courageux : ils mouraient comme des héros, sans se plaindre. Un corps d'impériaux, sous le commandement du comte de Chaun, était parvenu à s'introduire dans la place, et les aida fort.

Le duc ne quitta pas le siège ; il était partout à la fois, ne ménageant ni sa santé ni son repos. Aussi l'amour de ses peuples pour lui alla-t-il jusqu'au délire.

Ce fut alors que la marquise de Saint-Sébastien fit agir ses grandes mécaniques.

Un soir, le prince rentrait excédé de fatigue, et, en se laissant tomber sur un fauteuil, il lui échappa de dire à quelques-uns de ses familiers :

— Ah ! c'est maintenant que j'aurais besoin d'une femme aimée pour me soutenir, d'une amie qui me consolât de mes afflictions en les partageant.

Un maladroit, ou un audacieux prononça le nom de la duchesse Marie-Anne.

— Oui, sans doute, reprit Victor-Amédée, mais la duchesse est Française, Louis XIV est son oncle, son frère est dans l'armée ennemie ; quelque tendresse qu'elle ait pour ses enfants et pour moi, son cœur ne peut sympathiser entièrement avec le mien. C'est comme mes pauvres filles en France et en Espagne... Ah ! la condition des princesses est bien malheureuse !

Le lendemain, lorsque Son Altesse rentra, elle fut avertie mystérieusement, par un huissier de service, qu'une dame l'attendait dans son arrière-cabinet, dont on n'avait pas cru devoir lui refuser l'entrée, tant elle avait insisté pour voir le prince et pour lui communiquer des choses de la plus grande importance.

— Et quelle est cette dame ? la connais-tu ?

— Certainement, monseigneur : c'est madame la marquise de Saint-Sébastien.

— Ah ! fit Victor-Amédée avec un mouvement de surprise et de joie. Messieurs, je vous remercie, je suis fatigué, je rentre chez moi.

Les courtisans se retirèrent. Ils n'avaient pas entendu, mais ils comprirent : les courtisans comprennent toujours.

La marquise jouait un coup hardi, qui devait, ou la perdre, ou lui donner ce qu'il lui donna.

Lorsque le prince entra, elle était tremblante ; cette émotion ne fut pas jouée, on le comprend du reste. Elle se leva ; elle était fort belle et vêtue de noir, ce qui lui allait admirablement bien.

— Qu'y a-t-il donc, madame ? lui dit Victor-Amédée, et qui me procure le bonheur inespéré de vous voir ?

La marquise eut un instant d'hésitation qui l'embellit encore ; puis elle s'avança franchement et résolument vers le prince.

— Monseigneur, Votre Altesse me pardonnera et m'excusera...

— Je pardonne et j'excuse tout ce que vous voudrez ; je vous supplie seulement de ne pas me faire languir, car je meurs d'impatience ; c'est un bonheur si grand et si rare, que j'en suis encore tout ébloui.

— Eh bien, monseigneur, permettez-moi... Vous souvenez-vous du passé ?

— Si je m'en souviens, madame ! Vous ne m'avez pas permis de vous le dire ; sans cela, vous le sauriez depuis longtemps.

— Votre Altesse serait étrangement changée, si elle était satisfaite de vivre ainsi uniquement pour l'extérieur ; après la perte qu'elle a faite d'une affection si longue et si douce, elle doit être seule, sans particuliers intimes, autres que ceux d'une famille à laquelle elle ne peut confier toutes ses pensées.

— Ah ! c'est vrai !

— Monseigneur, la jeune fille d'autrefois, en devenant femme, en devenant veuve, n'a pas changé de cœur. Vous avez besoin d'une amie, d'un dévouement de tous les jours, me voici ; je suis venue, j'ai passé par-dessus la modestie imposée à mon sexe, et je ne l'eusse pas fait si Victor-Amédée eût été le puissant prince qui, jadis, m'honorait de ses bontés ; mais à un prince malheureux, que tout abandonne, une femme peut offrir son existence et son respectueux attachement. Ce n'est pas une flatterie, alors, ce n'est pas une audace...

— C'est une charité, c'est une bonne œuvre ; et avec quelle reconnaissance le pauvre prince accepte cette noble et franche amitié qui le vient trouver ainsi dans sa misère et son abandon ! D'autres m'ont laissé à mes douleurs ; vous me cherchez, soyez bénie ! et, près de vous, je ne me souviendrai que de vous seule.

Madame de Saint-Sébastien n'en demandait pas davantage pour ce jour-là ; elle feignit de vouloir se retirer, dans l'espoir d'être retenue, ce qui ne manqua pas d'arriver.

A dater de ce jour, elle fut, non pas maîtresse en titre, car ils ont soutenu l'un et l'autre la chasteté de leur commerce, mais une amie, une conseillère, une manière d'Egérie de ce Numa guerrier. Elle lui montra un attachement plein de courage en ne le quittant pas un seul jour au milieu des dangers. Elle se fit aimer et estimer des princesses, qui prirent son honnêteté au pied de la lettre, sans approfondir une question dangereuse.

Je crois, pour dire mon sentiment, qu'elle ne résista pas toujours, mais je crois aussi qu'elle céda rarement et à propos, de manière à tenir en émotion les désirs d'un homme insatiable, impatient au dernier degré, et dont on obtenait tout, en sachant le dominer avec adresse. Ce qui est certain, c'est que son empire a duré jusqu'à la mort du duc, et durerait encore, s'il avait vécu.

M. de la Feuillade mit donc le siège devant Turin, et monseigneur le duc d'Orléans, qui avait un commandement dans l'armée, envoya un officier en parlementaire, pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, afin qu'on ne tirât point dessus ; il offrait, de plus, des passeports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse, afin qu'ils pussent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi Louis XIV avait eu toutes ces générosités pour plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes et à ses intérêts politiques.

Le duc reçut parfaitement le parlementaire.

— Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé de Sa Majesté le roi de France. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville ; d'ailleurs, je ne consentirais point à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon nom, le général, monsieur, je vous en prie. Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siège de Barcelone, et ensuite nous aurons une fête à laquelle vous nous ferez le plaisir d'assister ; vous pourrez dire que la cour de Turin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'aux temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles du monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens ; il assista aux fêtes et y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se plier à toute chose. Les dames de la cour déployèrent pour lui leurs plus beaux atours et leurs plus séduisants sourires ; elles prétendaient qu'il devait emporter un parfum de leur beauté, de manière à rendre toutes les dames de France jalouses et tous les seigneurs français amoureux. Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit point défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis, que tout le monde sut, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi honorables.

Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur, qu'il aimait si fort, qu'on a commencé par la lui donner pour maîtresse, avant de lui donner ses filles. Ce n'était pas plus vrai pour les unes que pour les autres ; jamais prince ne fut plus calomnié que ce régent, qui, cependant, avait bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât point.

En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très spirituel, très instruit, très brave et très bon, celui des descendants de Henri IV qui lui ressemblait le plus, même au physique : on ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer une journée avec la princesse Marie-Anne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien dans la place que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence ; il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié ; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même prit un costume de miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte, absolument seul, entra avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

On ne l'attendait que le lendemain ; aucun ordre n'était donné pour son introduction. Comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans se trahir ?

Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jardins, encore ouverts à cause de la chaleur et parce que Victor-Amédée donnait asile à tous ceux dont les maisons étaient les plus menacées ; il y avait donc une foule considérable.

Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant parmi ces visages celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

M. le régent a toujours aimé les aventures, celles surtout qui ne ressemblent point aux autres. Il lui semblait très amusant d'être ainsi perdu au milieu de ces gens, qui l'ignoraient en le détestant

L'effet que son nom, prononcé, eût produit dans ces groupes, si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la confiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussi M. de Savoie tremblait il à l'idée d'une imprudence.

A force de regarder parmi les jolies filles, qu'il avait grande envie d'aborder, le duc en avisa deux assez lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

Il trouva les uns et les autres, et le hasard, son dieu, le servit à merveille C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse ; elles étaient de sa chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie semblait tout à fait dans ses bonnes grâces. Elles se racontaient mille petites aventures de palais, riant à gorge déployée malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse que celle-ci ne l'était elle-même.

Au bout du jardin, elles se séparèrent ; la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais pendant que l'autre continuait sa route.

Le prince attendait ce moment et aborda la promeneuse.

Bien que d'une naïveté relative, elle n'était pas sauvage, et ne se sauva point devant ce beau jeune homme, très poli qui lui demanda chapeau bas si elle ne pouvait point l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse et lui faire parler à une de ses filles d'honneur, ou à une des personnes de son service intime

L'enfant le regarda avec soupçon et répondit en hésitant

— J'en suis, moi, de son service intime ; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale ?

— Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira près d'elle ; j'apporte un message qu'elle attend.

— Une lettre ?

— Non, un message verbal ; il faut que je lui parle à elle même

— De la part de qui venez-vous ?

— De la part de son frère, dit-il très bas.

— Chut ! suivez-moi, et taisez-vous !

— Voici un sauf-conduit de M. le duc de Savoie, pour que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement Vous voyez que je ne vous trompe point.

La jeune fille fit un sourire qui signifiait beaucoup et qui lui donna de l'importance à ses propres yeux par l'idée d'être initiée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre, et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse et descendant directement dans le parterre.

Josefa passa la première, recommandant à son compagnon de marcher doucement ; puis, après avoir monté deux étages, elle l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière eux, et lui demanda alors d'un ton décidé

— Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse ?

Le prince se mit à rire

— C'est à elle que je veux parler, non pas à vous, la belle enfant

— On ne lui parle pas comme cela si facilement, à notre princesse, toute bonne qu'elle est

— Je viens de la part de M le duc d'Orléans ; je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse ; elle m'attend ; il s'agit seulement de la prévenir que je suis là, petite curieuse

Josefa hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait encore Le prince la trouvait plus jolie que les grandes dames ; il se mourait d'envie de le lui dire, et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne pas satisfaire un désir, quand l'occasion lui semblait favorable

— Mademoiselle Votre nom, s'il vous plaît ?

— Josefa, monsieur

— Mademoiselle Josefa, vous me paraissez aussi obligeante que vous êtes jolie, et j'ai grande envie de me confier à vous, si vous êtes aussi discrète que vous êtes obligeante et jolie

— Oh ! oui, monsieur, je suis bien discrète

— Eh bien mon message n'est pas tellement pressé, que je ne puisse songer un peu à moi, avant de le remplir Depuis longtemps je vague par la ville, je suis très fatigué je me meurs de faim N'y aurait il pas moyen de souper un peu avant d'aller chez Son Altesse royale, qui me tiendra longtemps, peut-être et ne me renverra à mon maître que fort tard ?

— Je vais vous conduire à l'office sur-le-champ, monsieur

— Bon ! mais à l'office on me demandera : « Quel est cet étranger ? que vient-il faire ? » Et, de deux choses l'une : vous compromettez ou votre maîtresse, ou vous-même.

— C'est vrai ! Dame, en ce cas, allez souper ailleurs.

— Non pas... On ne doit point me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

— Vous avez raison !

— Il y a bien un autre moyen, mais vous ne le voudrez jamais.

— Lequel ?

— Si vous alliez me chercher à manger, et que vous l'apportiez ici...

— Dans ma chambre, monsieur !

— Oui, dans votre chambre, belle Josefa ; et où est le mal ? J'y suis bien en ce moment ; qu'importe que j'y sois assis ou que j'y sois debout ?

Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un visage bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases : « Je vous trouve charmante, et je vous aime ! »

Josefa était une honnête fille ; mais elle était coquette, elle aimait à plaire ; elle avait grande confiance en elle-même, et puis il y avait une certaine importance à traiter chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident, peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français, si bien tourné, pouvait être un bon parti ; sa maîtresse et son frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je ?

— Et, enfin, se disait Josefa, c'est une bonne action que d'empêcher ce jeune homme de souffrir, ou de tomber entre les mains de ces méchants qui veulent tuer les Français Il y en a de très aimables, après tout.

Elle se décida.

Le prince l'espérait bien, et la bonne fortune lui semblait appétissante au suprême degré.

Il s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit commençait à descendre, une nuit parfumée, étincelante, une nuit d'Italie, au mois de juin. Il jeta de côté manteau et chapeau pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit, au contraire ; ses projets prenaient une figure de réussite.

— Attendez ici, dit elle ; je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune. . Une lumière nous trahirait, et je serais perdue... Attendez !

Elle laissa M. le duc d'Orléans seul, un quart d'heure à peine, et revint, chargée d'un souper délicat, qu'elle avait maraudé à l'office ; elle raconta au duc, avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées par elle pour se procurer chaque chose, qu'elle plaçait, au fur et à mesure, sur une petite table devant Philippe, qui se confondait en remercîments

— Vous mettez deux couverts, j'espère ? dit-il.

— Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans le cabinet de Son Altesse à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants ; l'un, si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre ; l'autre, si innocente, qu'elle ne soupçonnait absolument rien.

Le duc étourdit sa compagne de compliments, de folies ; il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite ; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siége terrible.

— Et si j'étais heureux, encore ! ajouta-t il, si j'avais quelques beaux moments en ce monde avant de le quitter !

La pauvre Josefa avait apporté, pour son malheur, deux bouteilles de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau ; pour son malheur, encore, elle en avait bu, elle accoutumée à la sobriété ; pour son malheur, surtout, le prince était jeune, beau, éloquent, passionné.

La soirée avait de ces émanations enivrantes que les climats chauds connaissent seuls Josefa comprit que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il lui demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuada qu'il l'aimait, qu'il ne vivrait pas sans elle désormais ; il lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper, parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, le duc ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait. Il n'osait plus lever les yeux devant Josefa qui, en apprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse

Le prince n'en vint pas moins la voir en secret, fort souvent, même au milieu des batailles et de la mousqueterie Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux,

qui le rendit plus violent et plus durable. Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

En quittant l'Italie, Philippe se confessa à la duchesse, et la pria de marier sa jolie suivante, en se chargeant de la dot. On a prétendu qu'il était résulté une petite fille de ce joli commerce. Il est sûr que M. le régent protégeait beaucoup une personne qu'il m'a recommandée, laquelle venait de Turin, et voulait se placer ici, près d'une grande dame. Il lui a fait une petite fortune, et la voyait souvent. Elle est entrée, comme maîtresse de la lingerie, chez madame la duchesse de Berry. A la mort de celle-ci, elle est revenue au Palais-Royal, et je crois qu'elle a suivi madame de Modène, lorsqu'elle alla dans ses États, après son mariage. Son âge correspondait à peu près à la date de cette aventure.

Revenons au siège de Turin.

III

L'attaque marchait bien lentement, et le siège menaçait de devoir être long. Victor-Amédée était encore maître d'une des portes, et pouvait ravitailler la ville. Par une manœuvre habile, M. de la Feuillade se rapprocha des lignes du prince et investit ainsi presque toute la place.

Le duc alors comprit que le danger devenait sérieux.

Il fit partir pour Cherasco les princesses et ses enfants les miens, dont je ne laissais pas que d'être inquiète, le chancelier, les personnes âgées de sa cour ; le vieux prince et la vieille princesse de Carignan s'y prirent si mal, qu'ils furent enlevés par les Français, et qu'on les conduisit au quartier général, où ils furent déclarés prisonniers de guerre.

Madame de Saint-Sébastien résista aux ordres, aux prières, et déclara qu'elle ne quitterait pas le prince d'une minute. Elle vint s'établir tout à fait au palais près de lui, et, lorsqu'il allait aux remparts, elle le suivait sans affectation, de façon à ne pas le perdre de vue, et à se trouver là, en cas d'accident.

Victor-Amédée avait à la fois trop de bravoure et trop d'habileté pour ne pas essayer tous les moyens possibles de sortir d'une position aussi critique.

Il imagina une manière de sorties quotidiennes, à l'aide desquelles il inquiéta M. de la Feuillade et l'attira à sa poursuite plusieurs fois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il lui échappait toujours, grâce à la vivacité de ses mouvements et à la connaissance parfaite qu'il avait du pays, ou aux intelligences qu'il s'y ménageait.



Il attira M. de la Feuillade plusieurs fois à sa poursuite.

Ces manœuvres lui servirent aussi à jeter des secours dans quelques petites places qui tenaient encore pour lui, et qu'il soutint.

Dans une de ces rencontres, il fut blessé, foulé aux pieds des chevaux, et faillit perdre la vie.

Madame de Saint-Sébastien, à la nouvelle de cet accident, sortit de la ville, presque seule, et courut au-devant du prince, en s'exposant à se laisser prendre par nos troupes, qui, certainement, ne l'eussent point rendue sans une rançon de plusieurs natures. Elle eut le bonheur de le rejoindre, et le bonheur, plus grand encore, de le soigner, autant qu'il voulut le lui permettre, car, dès le lendemain, il recommença ses courses.

La disette devenait grande dans la ville ; on y fit son profit de tout ce qui se pouvait manger, même du petit chien de la marquise, que ses gens laissèrent sortir et qui fut mis à la broche par un pauvre ménage, ni plus ni moins que les Chinois, qui, dit-on, mangent ces animaux.

Je regarde ce fait comme aussi monstrueux que l'anthropophagie. Les chiens sont nos vrais amis et il est infâme de les réduire à la condition de gibier ou de bêtes de basse-cour. Manger un chien, fi donc ! Je ne comprends même pas comment on a le courage de le tuer.

Les Allemands et les Suisses désertaient par bandes ; ils trouvaient la cuisine mauvaise. Tout était à l'extrémité, quand on apprit l'heureuse nouvelle que le prince Eugène, à force d'habileté et de courage, avait percé les lignes ennemies, traversé le Pô, et arrivait au secours de la ville.

Le duc alla au-devant de lui, et je vous laisse à penser tout ce qu'ils se dirent.

Le prince Eugène aimait peu son cousin, je suis forcée de l'avouer ; mais il aimait fort sa maison et il haïssait les Français, deux raisons qui, sans compter sa gloire, l'engageaient à tout mettre en œuvre pour réussir.

Il ne put cependant arriver assez à temps pour retarder l'assaut général, que le marquis de la Feuillade, impatienté, donna, un peu à la hâte, dans l'espoir d'empêcher sa jonction avec le duc de Savoie, et d'emporter la place avant qu'il pût la secourir.

Les Français furent repoussés sur tous les points ; ils perdirent beaucoup de monde. Le prince fit des prodiges de valeur : il se battit comme un lion.

Un pauvre homme que j'ai bien connu, qui venait souvent chez moi, où il travaillait à mes jardins, et que mon fils aimait particulièrement à cause des beaux jouets qu'il lui fabriquait, un nommé Pierre Micca, simple ouvrier mineur, se fit, à cet assaut, un nom immortel, un nom à placer à côté de ceux de Curtius et de Scævola. Il venait de charger une contre-mine, et il voyait l'ennemi prêt à l'éventer ; il ne lui restait pas le temps nécessaire pour se retirer : il y mit le feu et, se retournant vers ses compagnons :

— Allez, leur dit-il, sauvez-vous, vous autres, vous le pouvez ; recommandez au duc ma femme et mes enfants. Quant à moi, je meurs ici, mais je n'y mourrai pas seul !

Et il jeta un tison sur la poudre, qui, au même instant, éclata, et l'engloutit, lui et tous ceux qui se trouvaient au poste ennemi voisin.

Victor-Amédée ordonna que, pour récompense, la famille de Micca recevrait, à perpétuité, deux rations de pain par jour, par individu : récompense tout antique et toute spartiate, mais que l'on ne trouva pas généralement suffisante. Je l'ai dit, Victor-Amédée était fort économe.

Dès le commencement du siège, les Français furent découragés par un présage qui, en même temps, releva beaucoup les espérances des assiégés.

Il y eut une éclipse de soleil presque totale, et, comme cet astre était l'emblème de Louis XIV, on y vit pour lui un signe de ruine et de déchéance.

— Il va donc pâlir et s'éteindre, cet astre qui, au lieu d'éclairer, brûle ! disait le duc de Savoie ; c'est la volonté de Dieu, et c'est ma main qui l'accomplira.

Le présage ne se vérifia que jusqu'à un certain point ; cependant, les revers et les pertes successives qu'éprouva le grand roi, pendant la dernière partie de son règne, peuvent bien justifier l'éclipse.

Je retrouve dans mes papiers, des vers qui coururent en ce temps-là, ou à peu près, lors de la bataille d'Hochstedt, quand les Anglais, enchantés de leur victoire, firent construire une pyramide sur le champ de bataille, avec une inscription pompeuse.

Je vais citer ces vers, parce que la postérité ne les connaîtrait peut-être point, la pyramide ayant été détruite depuis.

Maugrebleu du fat qui t'a *fait*,
Vaine pyramide d'Hochstedt !
Ah ! si, pour pareilles vétilles,
Pour chaque assaut, chaque prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avait fait dresser une pile,
Le pays ennemi serait un jeu de quilles.

Cette victoire d'Hochstedt n'en donna pas moins beaucoup de gloire au duc de Marlborough, beaucoup d'espoir aux Italiens.

Le prince Eugène arrivait d'ailleurs à grands pas ; tous les yeux étaient fixés, à Turin, sur la colline de la Superga, où l'on devait arborer les signaux annonçant l'arrivée des secours.

Ils parurent enfin. Ce furent des cris de joie dans toute la ville et des réjouissances à ne point finir. On s'embrassait dans les rues, on se montrait de loin ces bienheureux signaux ; ce fut une ivresse générale.

M. le duc d'Orléans, qui n'était venu qu'en voyageur, et presque en officier d'aventure, les premières fois, arrivait alors, avec son corps d'armée, pour renforcer celui de la Feuillade, et, dès le lendemain, on tint un conseil de guerre, sous un peuplier dont ma fille me parlait hier encore, et qui est devenu célèbre dans le pays, où on le conserve avec soin.

Chacun y donna son avis. Le meilleur était celui du jeune prince, qui voulait lever le siège à l'instant même et marcher au-devant de l'armée qui s'avançait.

— Si la bataille est gagnée, disait-il, la place tombera d'elle-même ; si elle est perdue, il sera indispensable de se retirer.

Mais Louis XIV, qui ne permettait pas aux princes de son rang, pas même à Monseigneur, pas même à ses petits-fils, d'acquérir trop de gloire, avait donné un tuteur à son neveu. Le maréchal de Marsin exhiba un ordre du roi de lui obéir en tout.

Il fallut céder.

— Messieurs, s'écria le jeune prince courroucé, j'ai un tuteur ! Ma chaise de poste !... Je pars.

Il ne partit pas. Il aimait trop à se battre ; mais il maugréa de toutes ses forces. Il n'en parlait pas encore de sang-froid, bien des années après.

Le prince Eugène et Victor-Amédée montèrent à la Superga pour examiner le pays, la ville et les armées. Avec un coup d'œil d'aigle, le prince de Savoie dit sur le champ, à la vue de quelques mouvements incertains de l'ennemi :

— Mon cousin, ces gens-là sont à demi battus.

La bataille commença presque sur-le-champ ; elle fut terrible et disputée des deux côtés avec un acharnement sans exemple ; mais la fortune était en ce moment pour Victor-Amédée. Jamais victoire ne fut plus complète.

Le maréchal de Marsin fut tué, le duc d'Orléans blessé assez grièvement ; l'armée dut s'enfuir jusqu'à Pignerol. Vous savez ce que sont nos retraites, quand la panique s'en mêle.

On prit tout ce qu'elle laissa, canons, caissons, tentes, argent, bestiaux, sans compter des prisonniers innombrables. Ce fut magnifique à voir pour les vainqueurs, et encore plus à empocher, car on trouva dans le camp de vrais trésors, en vaisselle et en joyaux.

Les deux princes rentrèrent dans Turin en triomphateurs ; le peuple ne les laissait pas avancer, tant il les entourait, en baisant jusqu'aux crins de leurs chevaux.

On chanta un *Te Deum*, et l'église Saint-Jean retentit des cris d'enthousiasme et de joie.

La marquise de Saint-Sébastien reçut les hommages des grands et même ceux des petits, car une vingtaine de polissons la voulurent porter en triomphe. Elle fut assez modeste pour s'y refuser, en disant qu'elle n'avait pas gagné la bataille.

Le duc conduisit, le soir, chez elle, son valeureux cousin ; ils y soupèrent. Le prince parla peu, et se montra fort réservé ; et, comme Son Altesse royale lui en demandait, le lendemain, la raison :

— J'aimais mieux madame de Verrue, lui dit-il ; elle était franchement votre maîtresse, on pouvait plaisanter avec elle. Cette dame-ci fait la prude et m'a l'air d'une fine mouche. Prenez-y garde, mon cousin ! j'ai vu commencer madame de Maintenon, elle avait de ces airs-là.

La prédiction s'est accomplie. Le prince Eugène se l'est rappelée lorsque les derniers événements sont arrivés ; il me l'a écrit. Ce n'en fut pas moins un beau moment pour elle que cette victoire et la levée du siège ; l'absence des princesses la rendait la première dame du pays, et les plus grands honneurs lui furent prodigués ; elle les goûtait fort, et il lui en coûta de descendre.

Victor-Amédée voulut conserver le souvenir de cette belle journée, la plus belle de son règne, assurément. Il fonda des solennités annuelles pour le jour de la Nativité de la Vierge, anniversaire de cette victoire, et, avec les dépouilles enlevées à l'ennemi, il fit bâtir un magnifique monument à la Superga, au lieu même où le prince Eugène et lui avaient décidé le plan de la bataille. Il ordonna que ce temple devînt le Saint-Denis de la Savoie, et voulut y reposer, ainsi que ses successeurs ; il établit des prêtres et des moines pour y dire des messes et pour y demander à Dieu le salut de la Savoie. Cet édifice coûta des sommes folles ; on le comprendra, quand on saura qu'il n'y avait pas une goutte d'eau sur ces hauteurs et que toute celle dont on se servit dut y être transportée à dos de mulets. Les pierres et le marbre vinrent aussi de carrières éloignées. Ce furent des frais immenses ; mais on assure que cela est magnifique, et qu'il n'y a guère, en Europe, de plus beau monument.

Les Français durent quitter l'Italie, à la grande joie des Italiens et aussi à la leur ; ils maudissaient ce pays, de tout temps funeste à nos armes. Dieu ne veut pas que nous nous y établissions apparemment ; ce serait trop de deux joyaux semblables à une seule couronne.

Il y avait, dans l'armée du prince Eugène, deux Français transfuges, qui ont fait bien du bruit dans le monde, un surtout, le comte de Bonneval.

Après avoir été au service de toutes les puissances, après s'être fait chasser de tous les pays, y compris le sien, où il ne pouvait rentrer sous peine de condamnation à mort, il s'est allé faire pacha, et il tient un rang distingué en Turquie, où l'on parle fort de lui.

Il était d'une bravoure magnifique, que le prince Eu-

gène admirait lui-même et dont il entretenait ses amis, car il m'en a écrit plusieurs fois. Son esprit était au niveau de son courage. Il avait bien le défaut d'être un peu escroc, un peu voleur; il fut pendu, en effigie, en Grève, pour avoir malversé les deniers du roi, à son régiment; mais cela ne l'occupait guère; il en riait de tout son cœur et ne se cachait pas de corriger la fortune aux dépens de ceux dont l'adresse n'était pas à la hauteur de la sienne.

L'autre Français que le prince Eugène accueillit pour faire pièce, disait-il, au roi de France, était M. de Langallerie, devenu lieutenant général, homme d'un esprit charmant et d'une ... effrayante par moments. Il avait dans l'imagination toutes les folies de la terre et il les mit à exécution les unes après les autres.

D'abord il quitta le service de l'empereur pour entrer à celui du czar, lequel ne le satisfit pas davantage. Il s'en alla alors en Hollande, où il s'établit à Amsterdam, ne trouvant rien de mieux que de se faire protestant et d'aller au prêche. Il se fit ainsi donner la charité, s'il vous plaît, car il ne lui restait pas le sou.

Lorsqu'il eut fini d'épuiser les bourses, il s'associa avec un autre aventurier qui se faisait appeler le comte de Linange, et se mettait en officier de marine ayant servi pour le roi. Tous deux s'engagèrent à une manière de corsaire pour commander en chef et aller établir, l'un par terre, l'autre par mer, une république et une nouvelle religion je ne sais où. Mais ils prirent mal leurs mesures, tombèrent entre les mains d'agents dépêchés à leur poursuite, et l'empereur les fit tout bonnement pendre, sans autre forme de procès. J'avais connu ce Langallerie à Turin, où il était déjà venu une première fois.

Le duc porta la guerre dans le Milanais, où la victoire le suivit encore. La chance avait tourné. Une campagne en Provence et en Dauphiné fut résolue. Le prince Eugène et Victor-Amédée y entrèrent, et allèrent mettre le siège devant Toulon. Ils furent contraints de le lever, aussi bien que, l'année suivante, à Briançon. Ils eurent même quelque peine à s'en tirer.

— Il est aisé d'entrer en France, disait Eugène; seulement, il est difficile d'en sortir.

La guerre continuait, mais faiblement. On négociait sous main. Louis XIV essaya plusieurs fois de détacher Victor-Amédée de la ligue: celui-ci refusa toujours de traiter sans ses alliés; il espérait de plus belles conditions en les dictant avec eux, ce qui ne manqua pas d'arriver, en effet. Les intrigues se croisaient en tout sens: plusieurs projets furent repris et abandonnés; l'Angleterre, surtout la reine Anne, soutenait le duc de Savoie, et voulait lui donner la Sicile avec le titre de roi, qu'il ambitionnait par-dessus tout. On hésitait à lui donner le royaume au nord de l'Italie; le roi le voulait, l'Angleterre ne le voulait point. Celle-ci l'emporta. Le traité d'Utrecht, d'abord, celui de Rastadt, ensuite lui assurèrent ce royaume, objet de tous ses vœux. Il obtint encore de grands avantages, des forteresses, pour remplacer celles qu'il avait perdues, des concessions de tout genre; il ne fut jamais si content de sa vie.

— Eh! eh! disait-il, il y a loin de Turin à Palerme: mais qui sait? avec du temps et de la patience, la maison de Savoie parviendra peut-être à s'y rendre par ses domaines. L'Italie est un artichaut qu'il faut manger feuille à feuille.

Il était alors à l'apogée de son bonheur. Madame de Saint-Sébastien tenait plus largement sa place que jamais, et les princesses en étaient venues à compter sérieusement avec elle. Elle se donna beaucoup de mouvement dans toutes ces négociations: elle était plutôt l'homme d'affaires que la maîtresse du prince, et jamais procureur diplomatique ne parla mieux qu'elle le langage de la chicane.

Elle connaissait bien son royal amant, sans doute; car nous voyons comment tout cela lui a réussi.

IV

Le roi voulut aller sur-le-champ se faire couronner à Palerme. Il laissait à Turin le prince de Piémont, son fils aîné, aidé ou plutôt conduit par un conseil administratif. Madame Royale se mourait d'envie de retremper un peu le bout de ses doigts dans le pouvoir; mais Victor-Amédée n'était plus le fils soumis d'autrefois, il se douta des prétentions de sa mère, et, pour y couper court, il ne voulut même pas lui laisser le temps de les énoncer.

— Je connais votre éloignement pour les affaires du gouvernement, madame, aussi j'ai nommé un conseil administratif qui doit s'en occuper en mon absence. Vous n'aurez donc rien à faire qu'à vous bien porter et à vivre dans le repos qui vous est si cher. A mon retour, j'espère vous trouver heureuse et engraissée.

L'épigramme était trop forte pour que la princesse ne la sentît pas. Elle dut se taire et renfermer son mécontentement.

Le prince s'embarqua à Villefranche, escorté d'une flotte anglaise. Il emmenait la reine Marie-Anne, le duc d'Aoste, son second fils, et la marquise de Saint-Sébastien, la véritable reine en ce temps-là.

Il déploya un luxe et une magnificence auxquels ses sujets savoyards n'étaient pas accoutumés; mais, en même temps, il montra une fermeté, une volonté inflexible qui effraya ces peuples habitués à la mollesse du gouvernement espagnol.

Le nouveau roi ne resta qu'un an en Sicile; il n'eut pas le temps d'exécuter la moitié des plans qu'il avait conçus pour le bien du pays; il retourna en Piémont, où de grands malheurs l'attendaient.

Pendant cette année de séjour à Palerme, madame de Saint-Sébastien s'acquit encore de nouveaux droits à sa tendresse par l'habileté qu'elle déploya dans ses rapports avec la reine et avec les Siciliens, qu'elle trouva moyen de ramener au prince sans choquer la jalousie de Marie-Anne d'Orléans, ni laisser trop voir la main qui les conduisait.

J'ai dit qu'en partant Victor-Amédée avait confié la régence au prince de Piémont, son fils aîné, sous la surveillance et la direction d'un conseil. Ce fils avait seize ans; il était grand, formé comme un homme et étonnant par son intelligence et ses manières. Souvent, pendant sa régence, et cela par ordre de son père, on le laissa décider seul les affaires épineuses; il s'en tirait toujours à merveille. Il était adoré de ses peuples et de la cour, adoré de madame Royale, adoré de ma fille, qu'il aimait tendrement et dont il avait fait sa confidente intime; c'est d'elle que je tiens tout ce qu'on va lire. Elle venait de se marier alors, et la tendresse de son frère n'avait pas peu contribué à l'établissement magnifiquement trompeur qu'on lui fit faire.

Pendant l'absence de son père, le jeune prince tint sa cour chez madame Royale. Il reçut avec une grâce, une aménité et des façons superbes, auxquelles la stricte économie et le sérieux un peu rogue de Victor-Amédée n'avaient point accoutumé les dames. J'avais vu cet enfant très jeune; il me conservait un bon souvenir, que ses relations avec ma fille entretenaient; il ne pouvait souffrir madame de Saint-Sébastien, qui le lui rendait avec usure. Elle le desservait à plaisir dans l'esprit de son père, et, lorsqu'elle apprit qu'il faisait si bien en son absence, elle ne cessa de lui répéter, avec un air de componction, que c'était fort heureux pour l'avenir, mais qu'il était dangereux pour un père de voir un prince de seize ans si capable.

— Il voudra prendre part à tout maintenant, et vous ne serez plus le maître.

— C'est ce que nous verrons, répondait le roi.

Aussi, lorsqu'il revint, il traita son fils avec la plus grande froideur, affectant de l'écarter exprès des conseils, et défendant aux ministres de l'instruire de rien. Lorsque madame Royale lui parlait de sa joie d'avoir un tel fils, il répondait:

— Oui, il promet beaucoup, il promet trop; il faut qu'il se modère. Je ne suis pas encore en âge d'abdiquer ni de mourir, je suppose, et je n'ai que faire d'un remplaçant, d'un suppléant, pendant que je puis tenir les rênes de mon État.

Ces paroles furent répétées au jeune prince, déjà abreuvé de dégoûts, déjà désolé de la manière dont le roi l'avait reçu et des froideurs inouïes qu'il lui montrait. Il était d'une santé faible, comme tous les enfants précoces, d'intelligence sérieuse. Il commença à prendre une petite fièvre lente dont il ne se plaignait qu'à sa sœur, qui ne put jamais le faire soigner; mais il changeait à vue d'œil. La cour lui témoignait des empressements infinis, malgré la disgrâce dans laquelle le roi le tenait; ce qui acheva d'exaspérer celui-ci. Il n'est sorte d'avanies que ne lui fit subir Victor-Amédée, au point de ne lui plus parler lorsqu'il le voyait et de ne pas lui répondre quand le prince lui adressait les questions ordinaires, que le respect et la déférence lui ordonnaient.

On était, alors, dans le carnaval. Les dames se souvenaient des bals qu'il avait donnés l'hiver précédent, lorsqu'il était le maître. Elles le prièrent d'en ordonner un autre. Il ne crut pas trop s'avancer en leur promettant de demander au roi l'autorisation de les recevoir chez lui; mais, lorsqu'il en ouvrit la bouche, il fut repoussé avec une dureté sans égale.

— Un bal chez vous, monsieur, quand je suis ici et que je n'en donne pas! Vous voulez achever de prendre de l'importance et vous vous croyez un personnage parce que vous avez été un an sous la tutelle de mes conseillers, avec une ombre de pouvoir. Apprenez que je suis le maître et que tant que je vivrai, vous n'êtes rien ici, entendez-vous? rien que le premier de mes sujets, le plus soumis, celui sur lequel mes droits sont doublés par mon droit de père. Ne me demandez donc point ce que je ne veux

pas vous accorder, et tenez-vous pour averti que vous avez encore de longues années à m'obéir.

Le prince n'avait pas murmuré une fois depuis trois mois que durait cette tyrannie : il ne murmura pas davantage. Il baissa la tête, salua profondément et se retira chez lui, où il pleura beaucoup avec sa sœur.

— Ceci est mon dernier coup, dit-il, je n'en reviendrai pas. Mon père m'a blessé au cœur par sa défiance et sa dureté ; rappelez-vous ce que je vous dis, avant huit jours, je ne serai plus en vie.

Le soir, il se mit au lit, avec une fièvre ardente et d'affreuses douleurs ; il ne dit rien et n'appela personne. A son réveil, ou plutôt au réveil des autres, il ne se put lever et pria qu'on lui fit venir la reine, madame Royale et la princesse de Carignan. Quand il les vit toutes les trois, il fondit en larmes et leur dit :

— Il faut nous quitter.

Vous jugez les cris et les désolations. On appela tous les médecins ; ils trouvèrent le mal grave et jugèrent qu'il en fallait instruire le roi. Celui-ci ne s'en alarma pas d'abord et répliqua qu'ils se trompaient, que son fils était seulement contrarié et boudeur. Pourtant, sur leurs assurances réitérées, il commença à s'inquiéter, et courut chez le prince de Piémont, où il trouva toute la cour rassemblée dans les dernières craintes. Madame de Saint-Sébastien l'y avait précédé et criait plus que les autres. Quand le malheureux père vit que le danger était réel, il sentit des remords et prodigua à son fils des marques de repentir et de tendresse, le conjurant de se guérir, et l'assurant qu'il aurait part sous lui à toute chose.

— Ce n'est pas cela, mon père ; aimez-moi, et je tâcherai de vivre ; mais je crains qu'il ne soit trop tard.

On ne se peut figurer le désespoir du roi, ni tout ce qu'il fit pour rappeler ce fils à l'existence. Il ne le quitta plus un seul instant, l'accablant de présents, de caresses, lui offrant ce qui pouvait tenter ses désirs et même ses caprices. Le pauvre enfant n'acceptait que l'amour de son père, dont il avait été privé si longtemps et dont il ne pouvait se rassasier.

Il mourut le sixième jour de sa maladie, dans les meilleurs sentiments, entouré de sa famille, de toute la cour, qui jour et nuit remplissait ses appartements, pendant que le peuple était autour du palais, à pleurer, ou dans les églises, à prier Dieu pour lui.

Cette mort fut une calamité publique et le deuil fut général ; mais personne ne fut frappé comme le père, qui pouvait se dire qu'il en était la cause et qui le sentit aussi vivement que possible. Sa maîtresse était trop adroite pour rester dans ce mauvais pas. Elle s'empara de son chagrin, ainsi qu'elle s'emparait de ses travaux et de ses victoires. A peine si madame Royale et la reine eurent la consolation de pleurer avec lui ; pour pleurer à son aise, il s'enfermait seul, disait-il, mais en réalité avec la Saint-Sébastien, qui, par l'affliction qu'elle lui montrait, les remords et les regrets qu'elle afficha, sut lui inspirer une confiance nouvelle. Elle se plaignait tant d'avoir méconnu le jeune prince, de ne lui avoir pas rendu justice, qu'à la fin il fut obligé de la consoler. C'est le comble de l'adresse, ce me semble, et, quant à moi, je le confesse, je n'aurais jamais imaginé celui-là.

A peine si le roi de Sicile était remis de cette grande douleur, qu'il lui en arriva deux autres aussi violentes, presque coup sur coup. Il perdit, d'abord, notre charmante duchesse de Bourgogne, très peu après la reine d'Espagne, adorée de ses peuples et de son mari, et qui eût été une des souveraines illustres du monde, si elle eût vécu.

V

Cependant les événements marchaient, et les hommes changeaient de fortune avec eux et par eux.

Mon petit Alberoni, mon faiseur de plats au fromage, qui m'avait tant flattée autrefois, pour obtenir un canonicat par ma protection, était devenu premier ministre et maître de l'Espagne ! Il avait été la cheville ouvrière du second mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse, fille du duc de Parme, son maître, et il gouverna avec elle et par elle ce prince, dont toutes les capacités étaient dans les sens et dont la reine obtenait tout par les roulettes de son lit plus ou moins rapprochées.

La première chose qu'ils firent, ce fut de déchirer le traité d'Utrecht et de s'emparer par trahison de la Sicile hors d'état de résister à un coup de main, si loin qu'elle était de son roi et de tout secours. En vain le roi, dépouillé, invoqua la garantie promise par la France et par les autres puissances : l'empereur seul lui répondit efficacement en s'emparant de la Sicile et en la gardant pour lui ; les autres se bornèrent à quelques lettres échangées, jusqu'au traité de Londres, qui fit naître la quadruple alliance, et qui donna enfin à Victor-Amédée la Sardaigne en dédommagement. Elle ne valait certainement pas la Sicile ; mais elle avait un avantage, c'était la proximité. Il fallut bien s'en contenter, d'ailleurs, et changer ses titres et ses écussons.

Ce fut encore un grand coup pour Victor-Amédée, que cette perte ; il s'était bercé de l'idée qu'il aurait l'Italie, et il vit, au contraire, l'empereur et l'Espagne s'en emparer de nouveau, se la partager, en lui laissant seulement une petite part du gâteau.

Une fois sûr de la paix, il aspira à une autre gloire, celle du législateur. Ce prince avait de la capacité en tous les genres ; il régla, d'abord, l'organisation du service militaire, puis l'administration intérieure du royaume, les finances, le commerce, la justice, les sciences, les arts ; il fit un concordat avec le pape ; il n'y eut si petit détail dont il ne s'occupât dans ses États réunis.

— Je voudrais, disait-il cependant, les amener à parler tous la même langue ; mais ce serait là un tour de force, je crains de ne pas l'accomplir. Les Savoyards n'oublieront pas le français, et, tant qu'ils se serviront de cette grammaire, le roi de France les croira toujours un peu ses sujets.

Lorsqu'il eut tout fait, tout accompli, Victor-Amédée songea à jouir du repos, ce rêve de tous les esprits agités, qu'ils s'efforcent de rejeter bien vite aussitôt qu'ils l'ont obtenu. Il se voyait tranquille possesseur de ses États ; il avait marié son second fils le duc d'Aoste, devenu prince de Piémont par la mort si regrettable de son frère. Ce prince, quoique bien jeune, en était déjà à sa seconde femme.

La première, princesse de Bavière, était morte un an après son mariage, en couches d'un enfant qui ne vécut pas. Il épousa en secondes noces une Hesse-Reinfeld-Rottembourg, parente de mon cher prince de Hesse. Elle avait des enfants ; la succession directe était donc assurée. La reine Marie-Anne mourut en 1728 ; elle mourut jeune et sans avoir été heureuse : pour ma part, je la regrettai fort : elle m'avait toujours été si bonne et si indulgente !

La marquise de Saint-Sébastien avait dès longtemps projeté de régner tout à fait et sans partage. Elle n'eût pas osé penser à ce que Dieu lui envoyait pourtant, à la possibilité d'une union légitime, à devenir la femme de son souverain.

Dès que la reine eut fermé les yeux, elle ne songea pas à moins et dressa ses batteries en conséquence. Ses conversations tendaient toutes au même but. Elle changea tout à fait de conduite envers le prince, et, par une tactique commune à toutes les femmes astucieuses qui visent à consacrer des liens illicites, elle devint sévère, elle prit des scrupules, elle déclara qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, que sa conscience avait des murmures continuels, et qu'elle était effrayée de l'enfer ; puis l'instant d'après, entraînée par sa passion, elle cédait, elle prodiguait des trésors de bonheur qu'elle retirait aussitôt, plaçant le crucifix et le confesseur entre ces transports et son amant. Victor-Amédée n'était plus jeune, il est vrai ; mais il avait un de ces tempéraments qui ne vieillissent point et que rien ne satisfait. Madame de Saint-Sébastien le savait bien et l'exemple de madame de Maintenon et de la reine d'Espagne Elisabeth Farnèse ne fut pas perdu pour elle.

Mais en vain s'y prit-elle de mille manières ; elle acquit la certitude que jamais Victor-Amédée ne consentirait à appeler sur le trône une de ses sujettes ; ne pouvant s'élever jusqu'à lui, elle le fit descendre jusqu'à elle. Après de mûres réflexions, elle entreprit ce qui semblait presque impossible à exécuter : elle voulut faire quitter le sceptre au prince le plus jaloux de son autorité, le plus ambitieux de sa domination, le plus amoureux de sa puissance. Elle s'y prit avec tant d'adresse, avec tant de douceur, d'esprit, de bonté même ; elle lui montra si bien le charme de la retraite, de la tranquillité, après une vie agitée ; elle lui éleva si haut les exemples de Charles-Quint, de Christine, de Casimir, de Philippe V, qu'elle lui inspira le désir d'en faire autant.

— Il faut, disait-elle, un grand courage, une grande âme, pour abdiquer ainsi de soi-même ce pouvoir que tout le monde envie. Voyez ces souverains, quelle renommée ils ont acquise par cette action !

— Dont ils se sont presque tous repentis.

— Non pas. Demandez au roi Casimir s'il n'a pas été plus heureux avec la maréchale de l'Hospital que sur le trône de Pologne.

Elle lui persuada, enfin, que c'était l'action la plus magnifique, la plus merveilleuse qu'il pût faire et le bonheur le plus assuré qu'il pût goûter ; mais, en le lui persuadant, elle eut l'air d'être seulement de son avis et de se rendre à une pensée inspirée par lui : il ne fallait pas montrer la chaîne : sans quoi, l'esclave se fût révolté bien vite.

Lorsqu'elle eut produit l'effet désiré, la marquise se tut subitement et n'en parla plus ; elle obligea le roi à mettre

de lui-même ce discours sur le tapis ; il s'en occupa d'autant plus qu'on cessa de le tourmenter ; il en vint à quitter de lui-même Turin pour aller s'enfermer trois jours à sa villa de Rivoli, qu'il avait rebâtie et qu'il préférait aux autres. Lorsqu'il en revint, sa résolution était prise.

Madame de Saint-Sébastien tremblait de ce qu'elle allait apprendre, car elle savait qu'une fois décidé, rien ne le ferait revenir. Quand on lui dit qu'il était de retour, qu'il la mandait sur-le-champ près de lui, elle s'évanouit trois fois de suite avant de trouver le courage de s'y rendre. Comme on vint lui apprendre qu'il l'attendait impatiemment dans son cabinet, elle s'y traîna avec peine et arriva presque mourante.

— Mon Dieu ! madame, vous êtes bien pâle, lui dit le roi dès qu'il la vit.

— Je suis, en effet, très malade ; c'est ce qui m'a empêchée de me rendre tout de suite aux ordres de Votre Majesté ; je la prie de m'excuser si...

— Je vous apporte une nouvelle qui, si vous m'aimez toujours comme autrefois, doit vous consoler et vous guérir. Je suis décidé irrévocablement : j'abdique.

— Ah ! sire, quel moment ! quelle joie !

— J'abdique, je me retire, je laisse à mon fils le fardeau que j'ai porté tant d'années, et, maintenant, je vais jouir un peu de la vie calme que je désire depuis si longtemps.

— Les grands esprits ont besoin de recueillement.

Ce lieu commun, placé comme une virgule au discours du prince, passa inaperçu. Victor-Amédée reprit et arriva, sans y être provoqué, au point le plus important pour la marquise.

— Aurez-vous le courage de me laisser partir seul, madame ? le roi détrôné trouvera-t-il en vous la même amie que le puissant prince ? Si je vous offrais un lien éternel ; si je vous demandais d'accepter ma main, de devenir ma femme, me refuseriez-vous ?

— Ah ! sire, s'écria-t-elle, si émue, qu'elle pouvait à peine parler et fléchissant le genou comme si elle eût voulu baiser le bas de son justaucorps.

— Relevez-vous, madame, et embrassez-moi, si vous consentez à consacrer le reste de votre vie à un roi sans couronne et sans pouvoir, à vous exiler avec lui loin de la cour et des plaisirs.

Vous comprenez qu'elle ne se fit pas prier ; et, comme elle tremblait qu'il ne changeât d'avis, elle lui fit insinuer doucement qu'il fallait faire la cérémonie le plus tôt possible.

Le mariage eut lieu la nuit dans la chapelle du château, sans autre assistance que les témoins nécessaires, et à la grande joie de la dame, qui faillit suffoquer pendant la messe ; il fallut la délacer.

Le lendemain même de ce mariage, ignoré de tous, le roi fit venir le prince de Piémont, et, après lui avoir ordonné de s'asseoir, il lui demanda s'il avait grande envie de régner.

— Que Dieu donne longue vie à Votre Majesté ! répliqua le jeune homme étonné ; je ne saurais désirer une couronne qu'il me faudrait acheter si cher.

— Mais, si vous pouviez l'avoir tout en me conservant, la voudriez-vous ?

Le prince hésita, ne sachant que penser ; il répondit en balbutiant.

— Tranquillisez-vous, mon fils ; tout est facile lorsqu'on le veut bien et qu'on connaît le néant des choses de ce monde. Vous allez être roi : j'abdique.

— Est-il bien possible, sire ! et pourquoi ?... pourquoi abandonner ce royaume qui a si grand besoin de vous pour prospérer ?

Le roi lui détailla toutes les raisons qu'il avait, ou croyait avoir. Le prince s'empressa de les combattre et ne se laissa pas vaincre en arguments ; il alla jusqu'à se jeter aux genoux de son père pour le supplier de changer de résolution.

— Non, non, mon fils, reprit Victor-Amédée, et vos généreuses prières ne font que me confirmer dans le dessein que j'ai pris ; vous régnerez.

Il ne voulut point faire les choses légèrement, et il envoya un ordre au sénateur Roberti de lui présenter un mémoire sur les formes des différentes abdications qui avaient précédé la sienne. Il se décida pour le cérémonial de celle de Charles-Quint.

En conséquence, il manda au château de Rivoli les chevaliers de l'Annonciade, les ministres, les présidents des cours souveraines, tous les grands enfin, et personne, hors le prince de Piémont et le marquis de Borgo, ne se doutait de quoi que ce fût.

L'assemblée se forma comme à l'ordinaire ; le roi alors, au milieu du silence, ordonna au marquis de faire la lecture de l'acte par lequel Victor-Amédée renonçait au trône et remettait le pouvoir entre les mains de Charles-Emmanuel, ordonnant à tous ses sujets de lui obéir uniquement comme à leur souverain légitime. Cette pièce était copiée sur l'abdication de Charles-Quint, et le roi donnait les mêmes motifs ; il ajoutait des phrases pleines de tendresse et de louanges pour son fils, dont il vantait la capacité et le mérite, et sur lequel il se reposait désormais du bonheur de ses peuples.

Chacun se regarda stupéfait ; quelques-uns pleurèrent, d'autres s'abstinrent prudemment.

Le roi descendit de son fauteuil et se montra plus affable, plus aimable pour les seigneurs, qu'il n'avait coutume de l'être, leur recommandant bien d'être aussi fidèles à son fils qu'ils l'avaient été à lui-même. Il descendit ensuite dans les jardins, où la curiosité d'une réunion si extraordinaire avait amené une grande foule. Il parla à tout le monde, rassura ceux qui semblaient craindre, et se retira entouré des regrets et des bénédictions de tous. C'était le 3 septembre 1730 ; on voit que cela n'est pas ancien et que les événements qui me restent à raconter sont d'une date très récente.

Le roi passa ensuite dans l'appartement de la princesse de Piémont ; il lui amena sa nouvelle épouse, et, la prenant par la main, la lui présenta.

— Ma fille, lui dit-il, je vous présente une dame qui veut bien se sacrifier pour moi, et je vous prie d'avoir des égards pour elle et pour sa famille.

La princesse, qui savait tout, se montra fort aimable pour la comtesse, mais sans la faire sortir de sa position d'infériorité. Elle lui fit des compliments remplis de grâce et de vide en même temps, et ne lui promit, par le fait, rien du tout pour l'avenir. On se rendit au salut, dans l'église des Capucins.

Au moment de la prière pour le roi, le prêtre s'arrêta, ne sachant quel nom il devait y mettre.

Victor-Amédée s'écria d'une voix forte :

— *Carolum-Emmanuelem.*

Trois jours après, le roi réunit de nouveau sa famille et quelques-uns de ses anciens conseillers. Ils le trouvèrent ayant à sa gauche la comtesse de Saint-Sébastien, fort parée et rayonnante.

Quand tout le monde fut arrivé, il dit très gracieusement que tout le monde pouvait s'asseoir.

— Je ne suis plus roi, ajouta-t-il ; il n'y a donc plus chez moi de cérémonial.

Puis, se tournant vers le jeune roi et la jeune reine, placés tous les deux à sa droite, il leur dit :

— Je dois faire à Vos Majestés la déclaration d'un acte important ; je le dois également à madame la marquise de Spino, ici présente. Elle est maintenant ma légitime épouse devant Dieu et devant les hommes. Je lui ai acheté et donné en toute propriété, à elle et aux siens, le marquisat de Spino, dont elle portera désormais le nom. Quant à moi, je me réserve cinquante mille écus de rente ; il ne m'en faut pas davantage pour vivre heureux à Chambéry, où j'ai fixé ma retraite.

— Mais, sire, interrompit vivement le nouveau roi, pourquoi vous retirez-vous si loin ? pourquoi ne pas rester pour m'aider de vos conseils ?

— Mon fils, l'autorité suprême ne souffre aucun partage. Je pourrais désapprouver ce que vous feriez, et ce serait mal. Il vaut mieux n'y plus penser. Je ne veux point que nous nous attendrissions ; cela ne vaut rien pour les gens de condition royale, qui conduisent les autres ; je vous fais donc ici mes adieux, ainsi qu'à vous, messieurs, qui m'avez si bien servi. Je ne vous reverrai plus, car je désire vivre seul ; mais mes vœux vous suivront toujours. Mes carrosses sont prêts, je pars.

Il y eut bien quelques cris et quelques larmes que le sérieux sang-froid du vieux roi arrêta. Tous le conduisirent à sa voiture de voyage.

Son train était peu de chose : il se composait d'un seul attelage, avec quatre valets de pied, un valet de chambre et deux cuisiniers. Il montra cette suite modeste à son fils en souriant, et lui dit :

— C'est assez pour un gentilhomme de province.

La Spino n'était ni gaie, ni contente ; elle n'avait pas compté s'en aller si loin et le séjour de la Savoie ne lui plaisait pas du tout. Elle se garda bien d'en rien montrer ; elle avait ses projets, étant convaincue qu'il y a remède à tout, excepté à la mort.

Ils allèrent d'abord s'établir au château ducal de Chambéry, vieil édifice tombant à moitié en ruine, et d'une habitation fort incommode. En y entrant, le cœur de la marquise se serra ; elle eut peut-être un regret ; mais ses espérances ambitieuses se réveillèrent ; elle n'était pas femme à les abandonner ainsi.

L'hiver entier se passa pour eux dans une solitude à peu près complète, Victor-Amédée prenant sa retraite tout à fait en sage et se livrant à étudier et lire, recevant chaque semaine par un courrier un bulletin du gouvernement que Charles-Emmanuel lui envoyait en même temps que ses dé-

pêches. Il en raisonnait avec sa femme et deux ou trois personnes, tout au plus, admises dans leur intimité. La Spino s'ennuyait à loisir. Elle entretenait des intelligences avec sa famille, avec quelques amis, méditant ce qu'elle exécuta depuis, mais n'en faisant confidence à personne.

L'ex-roi se trouvait fort mal logé dans ce vieux château, où l'air perçait de toute part et qui n'avait pas été habité depuis si longtemps.

— Je le veux réparer, dit-il un jour; car, en vérité, il n'est pas possible d'y pouvoir passer un hiver de plus; j'y tomberais malade.

— Réparer cette bicoque! y pensez-vous?... Ce serait une folie, sire, répliqua la marquise; les murailles ne supporteraient certainement pas les dépenses que vous y feriez, et nous serions bientôt entourés de décombres. D'ailleurs, pourquoi y passer l'hiver? pourquoi vous obstiner à rester ainsi, loin de tout, dans le domaine des chouettes et des araignées? N'êtes-vous pas le maître de choisir entre toutes les maisons royales du Piémont et de retourner dans le seul climat qui convienne à votre santé?

— Cela est vrai, mais je n'y tiens point, je veux rester ici.

— Vous êtes dans votre droit, sire; et, cependant, ne voyez-vous pas que tout va mal à Turin depuis que vous n'y êtes plus?

Le roi poussa un soupir.

— N'aurez-vous pas à rendre compte à Dieu de ce qui arrive à vos pauvres sujets? ajouta la Spino.

— Ah! madame, cela nous mènerait trop loin: changeons de thème, s'il vous plaît.

Mais le mot était jeté, et il porta ses fruits. La marquise eut soin, d'ailleurs, de remettre souvent le même sujet sur le tapis, avec cette main légère d'une femme adroite, qui donne juste la dose voulue et s'arrête quand il le faut.

Au printemps, ils allèrent s'établir dans une campagne appartenant au marquis Costa du Villard, et située à Saint-Alban, près de Chambéry. Le roi s'ennuyait fort, et ne trouvait pas à occuper son temps, malgré les travaux qu'il s'imposait. Il se mit à faire des acquisitions de terrain autour de ce lieu et à y élever des constructions qu'il allait surveiller. Ce qu'il y eut de beau, c'est qu'il ne paya point, et que, comme il s'en alla précipitamment, cela resta à la charge du propriétaire.

Les deux reclus bâillaient à qui mieux mieux. La Spino ne manqua pas l'occasion de répéter son antienne, de la répéter sans cesse. Elle eut bientôt un auxiliaire puissant sur lequel elle était loin de compter: le roi tomba tout à coup en apoplexie, et, cela, au moment où, cédant aux instances de sa femme, il commençait à dresser ses plans pour ressaisir la couronne.

La veille même de ce jour, il lui disait après une longue conversation:

— Le souvenir de ce que j'ai fait dans ce pays et pour ce pays ne peut s'effacer ainsi, madame. Ils seront heureux de me revoir. Le caractère timide de mon fils, sa déférence pour moi, me sont un garant de son obéissance. Il me rendra le trône que je lui ai donné, et je suis décidé à le lui redemander promptement. Je me suis trompé, je ne puis vivre sans les soucis dont j'ai souhaité de me délivrer, et, si je restais longtemps ainsi, je perdrais tout à fait ma santé; l'oisiveté me tue.

Dans la nuit, il fut pris de cette attaque qui le mit à deux doigts de la mort et laissa des traces, non seulement sur son visage, qui demeura tout contourné, mais encore dans ses facultés, qu'on trouva singulièrement baissées. Un courrier fut dépêché par madame de Spino à Charles-Emmanuel pour l'instruire de l'accident arrivé à son père. On était au mois de février; le passage des montagnes était dangereux pour les voitures. En revenant à lui, quand Victor-Amédée apprit qu'on avait mandé son fils, il lui écrivit de sa propre main pour lui défendre de se mettre en route dans cette saison glaciale, assurant, d'ailleurs, qu'il allait mieux, qu'il était hors de danger.

Peut-être le jeune roi ne fut-il pas très fâché de rester à Turin; quoi qu'il en soit, il répondit une lettre pleine de déférence et de respect, disant qu'il obéissait à regret aux ordres de son père et de son roi; qu'il n'irait pas lui faire visite en ce moment, puisque sa présence ne lui serait pas agréable, [illegible] qu'au retour de la belle saison, il s'empresserait d'aller lui présenter ses respects. Il ajoutait que, si l'air du [illegible] à Sa Majesté que celui de la Savoie, il mettait à sa disposition telle résidence qu'il lui plairait de [illegible].

Le roi se [illegible] de cette lettre, et dit à madame de Spino:

— Vous le voyez, ma chère, il fera tout ce que je voudrai.

Le printemps arriva, et avec lui les neiges fondirent et les chemins devinrent praticables. Le roi et la reine se mirent en route et [illegible] leurs devoirs à leur père. Ils le trouvèrent fort [illegible], fort triste, bien décidé à leur reprendre la couronne, et ils en furent en somme assez mal reçus. Pour comble, lorsque la reine arriva, madame de Spino se fit apporter un fauteuil semblable au sien et s'établit sur un pied d'égalité parfaite avec elle. Charles-Emmanuel fronça le sourcil, et la reine surtout se montra tellement blessée, que la visite s'en abrégea fort.

Il se trouve que je fus la cause indirecte de ce qui arriva ensuite et de la destruction des projets du roi, — sans m'en être doutée, bien entendu, à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose.

Ma fille écrivait souvent à son père (elle était venue s'établir à Paris avec son mari); depuis quelque temps, elle n'en recevait pas, ou presque pas de réponse. Nous étions inquiets de ce silence, et nous cherchâmes le moyen de le faire cesser. Le bon curé Petit s'était retiré à Chambéry, ainsi qu'on le sait. Je pensais bien à m'adresser à lui; mais son grand âge ne me présentait guère de ressource. L'idée me vint alors de recourir à mon petit Michon, qui serait heureux de nous rendre service.

Il allait souvent voir son ancien maître, et il était resté si jeune de visage et de façons, qu'on le traitait toujours comme un enfant. Le départ de M. Petit, le mien, lui avaient fait prendre Turin en dégoût; il sollicitait la cure de Saint-Ombre, près de Chambéry, et il avait grand espoir de l'obtenir; il l'obtint, en effet, l'année dernière. On laissait entrer le public dans le château ducal; je lui écrivis de profiter de cette circonstance, de s'introduire ainsi sans demander une audience qu'on ne lui accorderait probablement pas, et de tâcher d'arriver jusqu'au roi sans que la marquise s'en aperçût; car, autrement, elle ferait tous ses efforts pour l'éloigner. Michon était intelligent, il était fort dévoué à nos intérêts, et j'étais sûre que nous pouvions compter sur lui.

Il reçut ma lettre, s'en alla à Chambéry, prit conseil du curé, sans lequel il ne faisait jamais rien, et arrêta avec lui son plan. Il fallait attendre le départ du jeune roi, qui ne tarda guère; ensuite l'exécution devenait beaucoup plus facile. Ils convinrent de leurs faits, et Michon, un beau soir, bien vêtu, bien peigné, comme un abbé de cour, et se croyant sûr de son éloquence, arriva juste au moment où le roi et la marquise de Spino étaient partis pour une promenade. Il se mêla aux curieux qui, en l'absence des maîtres, visitaient le château, regardant ce qui ne l'intéressait guère et épiant le moyen de se cacher quelque part, afin de parvenir jusqu'au roi au moment opportun.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher; on leur détailla les portraits, les tableaux et les curiosités anciennes, dont Victor était très friand. Michon n'y pensait point, il guignait tous les recoins; enfin, il avisa une portière cachant une manière d'armoire dans un renfoncement, et rien ne lui parut plus propice; il s'y fourra sans prendre le temps de réfléchir. Au même instant, les gens arrivèrent tout effarés en criant:

— Hors d'ici! hors d'ici bien vite! voici Sa Majesté et madame la marquise; ils reviennent plus tôt que de coutume; dépêchez-vous!

On chassa presque les visiteurs; mais nul ne songea à Michon, déjà fâché de s'être ainsi avancé et n'osant sortir, dans la crainte d'être pris pour un voleur qui cherchait à dissimuler sa présence. Il était fort troublé et eût voulu être bien loin: mais ce ne fut pas tout! Le roi et la marquise entrèrent, fermèrent leur porte et vinrent s'asseoir à côté de sa cachette?

— Quoi donc! dit Victor-Amédée, vous reculeriez devant un coup de main?

— Bien au contraire, et mon opinion est que, pour réussir, vous n'avez qu'un parti à prendre: partir dès demain et le devancer. Il s'amuse en route, par les chemins; brûlez-les au contraire; arrivez à Turin avant qu'il se doute même que vous soyez parti; convoquez les ministres, dictez vos volontés, annoncez votre intention positive de reprendre votre couronne, et que, lorsqu'il arrivera, il soit reçu par vous comme votre premier sujet! Vous connaissez sa faiblesse, sa déférence pour vous; il est incapable même d'un murmure, et vous en aurez raison, si vous en prenez la peine.

— Vous dites vrai, cela est sûr, mon fils ne tient pas à la puissance; il a un caractère doux et poli; il aime le repos, et peut-être, si je lui témoignais mon désir de reprendre le sceptre que j'ai quitté, peut-être me le rendrait-il de lui-même et sans y être forcé par une surprise.

— Et sa femme, croyez-vous qu'elle accepterait pour reine, pour supérieure, celle qui a été sa servante, celle qui a tenu place dans la maison de sa belle-mère et dans la sienne? le croyez-vous, sire?

— Non, elle est trop fière, et là serait la difficulté; ma volonté imposée parlera plus haut que tout. C'est une chose décidée, nous partirons demain, nous irons comme le vent, et nous arriverons comme la tempête. Ah! cela fera du bruit en Europe.

— Oui, l'Europe vous croit retiré de la lice; l'Europe a

vu passer en des mains inexpérimentées ces rênes de l'État que vous tenez d'une main si ferme. Vous étiez à la tête des conseils ; Charles-Emmanuel est le dernier des souverains, vos peuples en souffrent, et votre royaume serait bientôt attaqué et démembré de nouveau. C'est un devoir que vous allez remplir.

— L'essentiel est qu'on ne se doute de rien ; si on nous prévenait, tout serait perdu. Allons donc à ce sermon auquel nous ne penserons guère, ni vous ni moi, et j'en demande pardon à Dieu. Donnez vos ordres en secret, ou plutôt n'en donnez pas : demain, nous partirons à l'heure de notre promenade, et nous irons droit à Turin, en nous servant de la poste, comme de simples particuliers : nous aurons soin d'emmener deux de vos femmes, mes valets de chambre, sous un prétexte quelconque, mais pas même un coffre ; avec de l'argent, on trouve partout ce que l'on veut. Mon avis est que nous ne fassions pas un préparatif ; l'ombre d'un soupçon, et nous sommes découverts : ainsi, ne changeons rien à nos coutumes.

On entendait justement sonner la cloche de la chapelle ; un gentilhomme vint prévenir qu'on attendait Leurs Majestés : car c'était une grande flatterie que d'appeler ainsi la marquise, dans le particulier, bien entendu. Pour le public et les cérémonies, Victor-Amédée ne l'aurait pas souffert, en ce temps-là du moins.

Enfin, ils s'en allèrent, Michon ne soufflait plus. Il écouta le bruit de leurs pas, tant qu'il put les entendre ; puis il sortit, plus mort que vif, possesseur d'un secret d'État bien lourd et ne sachant trop ce qu'il allait en faire.

Comme tous mes amis, il détestait la Spino, laquelle, surtout depuis son mariage, affectait à mon égard des airs de dédain qu'on n'était nullement disposé à lui passer. Le brave garçon avait grande envie de déjouer ses plans, et puis il prévoyait de grands malheurs pour son pays ; il sentait le poids au-dessus de ses forces, il ne pensa plus qu'à s'échapper le plus vite possible pour aller tout conter à M. Petit.

Michon a toujours été d'une finesse extrême, et fort adroit de toute sa personne. Il trouva le moyen de sortir sans être aperçu, par des passages qu'il découvrit, et fut bientôt dehors, non sans prendre la précaution, toutefois, de s'informer, comme en manière de conversation et de curiosité simple, où se trouvait, en ce moment, Charles-Emmanuel. Il apprit qu'il était à Evian, et ce fut une bonne précaution.

Le pauvre abbé se sentait tourner le sang, de la frayeur qu'il avait eue, et de tout ce qu'il éprouvait encore. Il courut chez son ancien maître, sans prendre le temps de respirer, et lui conta tout.

— Mon Dieu ! s'écria le bon curé, est-il bien possible qu'une calamité semblable tombe sur le royaume ! Vous n'avez qu'un parti à prendre, mon enfant : allez sur l'heure, sur la minute, à Evian, et dites au roi Charles ce que vous avez entendu. Comment une femme ambitieuse peut-elle égarer à ce point un esprit aussi ferme et aussi immense que celui du roi Victor ? En vérité, j'admire, une fois de plus, où nous conduisent les passions... Mais partez ! partez !

Michon prit son courage, et partit, en effet, avec une telle hâte, qu'il n'en mangea pas.

Il arriva à Evian au moment où tout se préparait pour une fête que donnait la reine. On refusa absolument de l'introduire auprès du roi, et le Piémont allait être à deux doigts de sa perte, lorsque le hasard amena un des principaux officiers de la garde. L'insistance de Michon, ses traits décomposés donnèrent à penser à celui-ci : il prévint Charles-Emmanuel, qui voulut voir sur-le-champ cet abbé importun.

Michon fut introduit. Il se jeta aux pieds du roi, pouvant à peine parler, et lui demanda grâce, d'avance, pour ce qu'il allait lui dire sur la très sacrée majesté de son père ; puis il lui répéta, mot pour mot, ce qu'il avait entendu.

Le roi Charles poussa des exclamations de surprise, interrogea Michon par mille questions diverses et contradictoires, pour voir s'il ne se couperait pas et, enfin, s'écria sur tous les tons que cela était impossible et qu'il s'était trompé.

Michon assura, jura sur l'Évangile. On le remercia fort, et on lui dit qu'on ne l'oublierait jamais. Toutefois, il n'a point été récompensé encore, et ne le sera pas, dans le premier moment, on avait autre chose à faire ; depuis, le roi Charles n'a pas voulu en entendre parler. Il résulte de là que le pauvre Michon les a obligés gratis. Il en est souvent ainsi avec les grands, si l'on ne sait pas saisir le moment où ils ont besoin de vous.

La fête ne fut point manquée : la reine la donna malgré tout. Le roi partit à cheval une heure après, suivi d'un petit nombre de gens fidèles et sûrs, sans que nul ne se doutât de ce qui se passait.

Il traversa le petit Saint-Bernard et fit une diligence si extraordinaire, qu'il entra dans Turin presque en même temps que son père arrivait au château de Rivoli, où il comptait se reposer quelques heures, pour aller ensuite tenter son coup de fortune, se croyant bien sûr de l'absence du jeune roi.

Des hauteurs de Rivoli, Victor-Amédée entendit le canon annonçant la rentrée de Charles-Emmanuel dans sa capitale.

— Ah ! dit-il à la Spino, tout est perdu ! nous sommes arrivés trop tard.

VI

L'escapade était manquée, en effet, et la réussite devenue impossible. Victor-Amédée et madame de Spino passèrent la nuit à se lamenter et à chercher les moyens de réparer ce qu'ils appelaient leur faute, et ce qui n'était, en réalité, que celle du hasard : ils n'en trouvèrent point. Ils s'attendaient à des questions, à des étonnements, mais ils ne croyaient pas être soupçonnés ; leur dessein était de ceux qu'on ne devine point, et ils étaient sûrs du secret, puisqu'ils ne l'avaient pas confié même à leurs plus fidèles domestiques.

Charles-Emmanuel arriva chez son père de très bonne heure. Il ne laissa point paraître une vive sollicitude d'un voyage si prompt et si extraordinaire.

— Je me trouvais trop mal logé, trop à l'étroit dans ce donjon, et l'air de la Savoie ne me vaut rien, dit le vieux roi ; il m'a semblé que j'allais avoir une nouvelle attaque... J'ai eu peur.

— Peur ! vous, mon père ?

— En vieillissant le courage faiblit, et puis je suis si heureux, que je tiens à la vie.

— Je le comprends, et nous y tenons surtout beaucoup pour vous, sire ; je ne vous laisserai donc plus vous éloigner, et, si Votre Majesté y consent, le château de Moncalier sera prêt immédiatement pour la recevoir.

Victor-Amédée se mordit les lèvres jusqu'au sang : c'était une manière de congé poli ; il ne répliqua point.

L'entrevue fut froide ; le père et le fils se séparèrent, très convaincus qu'ils se reverraient peu, et très éloignés d'en avoir même le désir.

Le vieux roi se rendit, en effet, à Moncalier, et y reçut la cour, avec humeur, désagréablement, blâmant tout ce qui se faisait depuis son départ, et ne pouvant cacher sa déconvenue. Il essaya de sonder les dispositions des personnages qui le visitaient, surtout celles de ses anciens ministres et conseillers. Nul ne le comprit ou ne voulut le comprendre ; on lui témoigna des regrets, ou plutôt des souvenirs, car les regrets auraient pu inquiéter le présent ; mais, quant à des espérances de retour, on n'y songeait même pas.

Voyant qu'il fallait se prononcer hautement sans quoi on ne viendrait point à lui, il s'y détermina avec cette promptitude de décision qui est le propre des caractères altiers, quand leur orgueil est compromis.

Il manda le marquis del Borgo, et le retint jusqu'à ce que les autres courtisans fussent partis.

La Spino avait grande envie d'assister à cette entrevue : le roi, je ne sais pourquoi, ne le voulut point souffrir ; il la pria de s'éloigner.

— Monsieur, dit Victor-Amédée dès qu'il fut seul avec le marquis, je vous ai envoyé quérir pour un parti fort extraordinaire que je compte prendre.

— Je suis, comme toujours, aux ordres de Votre Majesté, répondit del Borgo.

— Monsieur, l'oisiveté n'est point faite pour un homme de mon espèce, reprit le roi ; il m'ennuie de vivre ainsi et j'ai résolu de changer de condition.

— Comment, Votre Majesté... ?

— J'ai essayé de la retraite, elle [illegible] me convient pas ; d'ailleurs, tout va mal depuis [illegible] n'en mêle plus. Je vous prie donc, et, au [illegible] commande de me rapporter mon acte d'a[illegible] le regarde comme non avenu.

— Mais, sire, le roi Charl[illegible] le ministre épouvanté d'une [illegible]

— Le roi Charles [illegible] de Piémont comme devant, où bien il [illegible] son titre s'il y tient ; cela ne fera pas [illegible] nous. C'est vous que je charge de [illegible] volonté à laquelle [illegible] montrera point [illegible] il sait trop ce qu'il me doit et ce que [illegible]

— Sire !

— Vous me [illegible] cet acte [illegible] monsieur ! Je vous trouve [illegible] devant une pareille nouvelle, qui

devrait vous combler de joie vous, mon ancien serviteur. Aurais-je donc eu tort de compter sur vous?

— Sire, vous et votre illustre maison pouvez compter sur moi tant qu'il me restera un souffle de vie.

— C'est bien, répliqua Victor-Amédée d'un ton sec ; parlez donc à mon fils et rapportez-moi ce papier.

Del Borgo se retira, extrêmement troublé. Le roi ne l'était pas moins que lui il se repentait de sa démarche ; il se repentait d'avoir parlé à cet homme, dont il ne se croyait plus assez sûr ; il réfléchissait aussi que son fils, peut-être, ne serait point charmé de rendre le pouvoir, et qu'à sa place, lui, Victor-Amédée, eût refusé la proposition, en se vengeant sur ceux qui auraient osé la lui faire.

Il était donc fort agité, se promenant par sa chambre et ruminant dans sa tête ce qu'il avait à tenter pour conjurer l'orage. La marquise partageait ses craintes ; tous deux se lamentaient, lorsque, vers minuit, le vieux roi se décida tout à coup à reprendre son premier projet, autant que cela était possible, et à risquer la partie.

— Point d'indécision, point d'intermédiaire, point de demi-mesure, madame ! s'écria-t-il : tout se décidera cette nuit même. J'ai la force, j'ai le droit, j'ai le courage ; qui m'arrêterait donc? Je vais aller immédiatement à la citadelle de Turin ; Saint-Rémi, qui y commande, qui me doit tout, m'en ouvrira les portes ; les soldats de la garnison, qui me connaissent et qui m'aiment, viendront à moi tout naturellement, et, demain, avant que personne soit éveillé, je serai maître de la ville et de tout le pays, en ayant à moi cette place importante, dont tout dépend.

— Cela est admirablement bien conçu, dit la marquise ; vous avez raison, hâtez-vous ! mais ne prenez pas une suite trop nombreuse ; sans quoi, M. de Saint-Rémi, qui est un rude compagnon, refuserait peut-être de vous admettre.

Les ordres furent donnés sur-le-champ ; le roi prit avec lui un seul aide de camp, embrassa tendrement la marquise, qui pleurait à sanglots ; puis il monta à cheval et partit.

La route se fit en silence et sans accident. Arrivé à la porte de secours de la citadelle, l'aide de camp y frappa et y fit transmettre au baron de Saint-Rémi l'ordre de Victor-Amédée, qui le sommait de venir ouvrir la porte incontinent.

Le baron se hâta de descendre, alla se mettre au guichet, présenta ses hommages à son ancien maître ; mais, avec une fermeté qui n'était pas exempte d'humeur, il lui assura qu'il n'ouvrirait pas la porte sans un ordre écrit du roi Charles-Emmanuel, qu'il était dans son devoir de prévenir sur-le-champ d'un demande aussi extraordinaire.

— Mais cela n'est pas possible, Saint-Rémi ! vous vous souviendrez de ce que j'ai fait pour vous, et vous ne me refuserez pas une chose aussi simple que de m'introduire dans une citadelle qui m'appartient, dont je suis le maître, après tout.

— Sire, j'en suis au désespoir ; je sais ce que je vous dois et je ne l'oublierai jamais ; mais rien ne me fera manquer à mon devoir j'ai fait le serment, je le tiendrai ; personne n'entrera dans la citadelle sans l'ordre écrit de Sa Majesté.

Il fallut bien se retirer devant une réponse aussi positive, mais dans quelle furie !

— Ah ! disait Victor-Amédée à la Spino, quelle rage insensée m'a poussé à abdiquer le pouvoir !

Del Borgo, pendant ce temps, avait fait éveiller le roi, et lui avait conté la scène de Moncalier dans tous ses détails ; à sa grande surprise, le roi ne s'en montra point étonné et lui donna seulement l'ordre d'envoyer chercher les membres du conseil, pour délibérer à l'instant sur ce qu'il y avait à faire.

L'ordre fut exécuté et bientôt les trois ministres d'État, l'archevêque de Turin, le chancelier et les grands de la couronne accoururent au palais.

Le roi exposa ce qui s'était passé et demanda aux seigneurs réunis autour de lui de l'aider de leurs lumières. Frappés d'étonnement, ceux-ci ne répondirent que par le silence jusqu'au moment où l'archevêque, prenant la parole, exprima, dans un long discours, combien il était surpris de ce qu'il venait d'entendre. Il dit que le vieux roi ne pouvait plus revenir sur son abdication ; il démontra le droit du jeune souverain à conserver une couronne que son père lui avait remise de son plein gré ajoutant qu'en conséquence il n'était pas permis à Charles-Emmanuel de résigner le pouvoir, qu'il appartenait maintenant à ses peuples et à ses serviteurs.

Tout le conseil se rangea à cet avis d'un homme aussi éminent par ses vertus que par ses lumières.

La discussion se prolongeait néanmoins, lorsqu'un officier se présenta de la part du baron de Saint-Rémi et raconta la tentative qui venait d'avoir lieu contre la citadelle.

Cette action audacieuse apprit au jeune roi de quoi son père était capable et combien il aurait encore à se défendre contre lui. Les membres du conseil, qui le connaissaient bien, avaient une frayeur plus grande encore en cas de réussite, il se vengerait certainement sur eux des obstacles qu'il avait rencontrés ; ils défendaient donc leur propre cause avec celle du roi et du pays.

Le marquis del Borgo osa le premier prononcer un mot qui fit frissonner Charles-Emmanuel jusqu'au fond du cœur.

— Une seule mesure est à prendre, dit le marquis, et, quelque pénible qu'elle soit pour la piété filiale de Votre Majesté, il ne faut pas hésiter un instant : le roi Victor-Amédée doit être mis en état d'arrestation.

— Monsieur, interrompit le monarque, c'est mon père, c'est un roi.

— C'est un rebelle, sire ! et nous ne pouvons malheureusement lui donner un autre nom ; il faut, je le répète, s'assurer de sa personne.

— Jamais je n'y pourrai consentir.

— J'avoue, sire, insista l'archevêque, que c'est une nécessité pénible ; je comprends tout ce qu'il en coûte au cœur de Votre Majesté ; mais l'intérêt de vos peuples commande, il faut obéir.

Charles-Emmanuel combattit longtemps ; il fallut lui arracher son consentement, qu'il laissa prendre plus qu'il ne le donna ; mais, lorsqu'on lui présenta la plume pour signer l'ordre, il la repoussa.

— Je ne puis rien écrire ; c'est assez de ce que j'ai dit.

— Il n'existe pas un de vos sujets, sire, qui veuille mettre la main sur le roi Victor-Amédée sans un ordre écrit de la main de Votre Majesté.

— Comment, mettre la main? Je défends expressément qu'on le touche ; je veux qu'on ait pour lui les égards et le respect qu'on aurait pour moi-même.

— Et s'il fait résistance, ce qui est plus que probable...?

— On le contraindra, mais sans manquer à ce qu'on doit à mon père, entendez-vous, messieurs? vous m'en répondez, dit Charles-Emmanuel.

— Signez donc, sire..., reprit le marquis d'Ormea en lui présentant la plume.

— Je ne puis, je ne puis...

Et sa main tremblait tellement, qu'il ne pouvait, en effet, former ses lettres ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Messieurs, c'est mon père ! répétait-il incessamment.

Enfin, après de nouvelles instances, il signa ; mais le marquis d'Ormea fut obligé de l'aider.

Munis de cet ordre, les membres du conseil partirent pour en presser l'exécution.

VII

Le marquis d'Ormea fut chargé de tout diriger ; il s'acquitta de cette tâche avec un grand zèle ; car il savait, comme tous les autres, que, si Charles-Emmanuel faiblissait, ils étaient perdus.

On appela des troupes, comme pour augmenter les quartiers de Turin, et, pendant la nuit du 27 au 28 septembre, le marquis fit entourer le château de Montcalier, dans le plus grand silence. Il occupa avec un gros de gens un petit degré conduisant chez le roi, tandis que le comte de la Pérouse entrait par le grand escalier et s'emparait des domestiques, après avoir au préalable enfoncé les portes.

Le comte pénétra résolument dans la chambre où le roi et la marquise étaient couchés ; celle-ci, en entendant le bruit qui se faisait, se jeta à bas du lit et s'enfuit dans un cabinet, sans se rendre bien compte de ce que ce pouvait être. Il avait été formellement déclaré dans le conseil qu'elle était la cause de ce qui arrivait, et, comme on n'avait pas pour elle les mêmes ménagements que pour le roi, on la poursuivit sans cérémonie. On la saisit au moment où elle ouvrait une porte pour s'échapper ; on l'emporta malgré ses cris et sa résistance ; on la mit dans un carrosse escorté de cinquante dragons, et on l'envoya au château de Ceva, où elle fut étroitement gardée.

Cette expédition, si importante qu'elle fût, n'était pas la plus difficile. Le roi, qui n'avait rien entendu de ce tapage, dormait, suivant son habitude, d'un sommeil léthargique et presque effrayant pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir ainsi. Il devenait fort cruel de le réveiller pour ce qu'on avait à lui dire, et, cependant, cela était indispensable.

Le chevalier de Solar commença prudemment par s'emparer de son épée, placée sur un meuble, tandis que le comte de la Pérouse ouvrait les rideaux et commençait sa pénible fonction. Il n'osait toucher le monarque ; il l'appela plusieurs fois en vain, et comme il vit que cela ne réussissait point il se décida à lui prendre la main et à la secouer un peu vigoureusement.

— Sire ! Votre Majesté !

Rien.

— Sire ! que Votre Majesté se réveille !

Cela dura un quart d'heure. Puis, comme la chose menaçait de ne pas finir de sitôt, le chevalier de Solar fit tirer une arquebusade dans la cour, se doutant bien que ce bruit guerrier réveillerait le vieux soldat ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Victor-Amédée se leva précipitamment sur son lit, se frotta les yeux, et demanda

— Qu'est-ce ? que me veut-on ? où est la marquise ?

Le comte de la Pérouse, pour toute réponse, s'inclina profondément et lui montra l'ordre du roi

— Lisez-moi cela, monsieur, je n'y vois point.

— Sire !... c'est que...

— Mais, enfin, qu'y a-t-il ? reprit Victor-Amédée, qui commençait à s'impatienter ; où est madame de Spino ? de quel droit entre-t-on chez moi à pareille heure sans que j'appelle ? Répondez, monsieur, répondez !

— Sire, que Votre Majesté me pardonne, mais je suis obligé d'obéir. Madame la marquise de Spino est en ce moment sur la route de Ceva.

— Est-il possible ! Mais c'est un crime de lèse-majesté, le savez-vous ? Je suis toujours roi, monsieur, et c'est m'offenser dans ce que j'ai de plus cher. Ramenez la marquise tout à l'heure, entendez-vous ? qu'il ne lui soit rien fait, qu'elle n'ait pas à se plaindre de la plus légère insulte, ou votre tête en répond !

— Pardon, sire, pardon ; mais ce n'est pas tout encore.

— Commencez par ramener la marquise ; je vous écouterai ensuite.

— Madame la marquise ne reviendra pas, et il faut que Votre Majesté veuille bien se lever immédiatement.

— Pour quoi faire ?

— Pour me suivre.

— Et où cela, s'il vous plaît ?

— Si Votre Majesté daignait lire cet ordre...

— Un ordre signé par mon fils... pour m'arrêter ! Est-il bien possible ? m'arrêter, moi !

Le roi entra dans un accès de colère qui ressemblait, par sa violence, à de la folie : ses cris, ses imprécations, les horribles menaces qu'il proférait, faisaient trembler les plus hardis. Il invoqua Dieu, les saints, le diable, toutes les puissances, pour appeler la malédiction du ciel sur la tête de son fils ingrat et sur les lâches qui le secondaient dans son parricide. S'il eût eu des armes, à coup sûr, il eût tué quelques-uns de ses adversaires.

Ceux-ci se regardèrent embarrassés, car cela ne prenait point de fin, et, cependant, il en fallait une.

Le comte de la Pérouse supplia encore le roi de s'habiller.

— Je ne m'habillerai point, s'écria-t-il, et le premier de vous qui me touchera, malheur à lui !

Ils se concertèrent quelques instants, et, après bien des hésitations, comme il leur était interdit de le violenter, ils se décidèrent à l'envelopper dans ses couvertures et à l'emporter ainsi jusqu'au carrosse qui l'attendait dans la cour.

Victor-Amédée se débattit de toutes ses forces ; enfin, on l'attacha fortement et l'on en vint à bout.

Les officiers l'entouraient ; il passa entre deux rangs de soldats qui, à l'aspect de leur vieux roi, qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient, commencèrent à murmurer. Ce traitement, dont ils ignoraient la cause, leur semblait inexplicable et infâme.

— Cela ne peut se supporter, dirent les plus vieux, presque tout haut : Victor-Amédée a été notre général, et nous ne souffrirons point qu'on le traite ainsi.

— Silence, de par le roi, sous peine de mort ! s'écria le comte de la Pérouse.

On se tut ; mais les regards parlaient : ceux qui portaient le vieillard doublèrent le pas. Dans la cour, Victor-Amédée aperçut un régiment qui l'avait suivi dans toutes ses guerres ; il le reconnut et voulut le haranguer ; mais aussitôt un roulement de tambours couvrit sa voix.

On le mit en carrosse, non sans peine et tout enveloppé de ses couvertures ; ce qui fit encore murmurer les soldats et faillit amener une révolte, aussitôt réprimée par ce mot magique :

— Le roi le veut !

Le comte de la Pérouse et le chevalier de Solar demandèrent au roi la permission de se placer auprès de lui dans le carrosse. A cette proposition, il entra dans un nouvel accès de fureur.

— Hors d'ici, bourreaux ! que je ne vous voie point ! vous me feriez mourir de rage

Ils montèrent à cheval et se mirent de chaque côté de la voiture ; six cents hommes formèrent l'escorte et l'on partit pour le château de Rivoli tout prêt à recevoir le roi prisonnier. On fit même sceller des barreaux aux fenêtres, ce qui était fort nécessaire, car l'état de Victor-Amédée ne se calmait point : il avait des accès perpétuels.

Il fallut lui ôter toutes les armes et tous les moyens d'écrire : sans quoi, il se serait blessé lui-même en blessant les autres, et il aurait fait entendre au dehors quelques plaintes capables d'amener une émotion populaire dangereuse.

On lui interdit toute société ; ceux qui le gardaient avaient défense de lui parler ; lorsqu'il leur adressait quelque question, ils devaient s'incliner sans répondre.

Pauvre vieux roi, l'amant de ma jeunesse ! lui que j'ai vu si fier, si grand, si redouté ! Ah ! cela est profondément triste, cela est navrant pour mon cœur !

Quel traitement ! qu'était-il devenu ? C'était le lion auquel l'âge a enlevé ses forces et qui se consume en efforts impuissants. Je ne saurais écrire tout cela sans souffrir mille douleurs, et, cependant, ce sont là les grandes leçons de l'histoire ; c'est là ce que je dois raconter, sous peine d'avoir fait une œuvre incomplète et inutile. Je ne veux pas accuser le roi Charles ; je sais qu'il a agi suivant la nécessité de son devoir envers ses peuples ; mais il a dû verser des larmes de sang ; car, je le répète, c'est là une dure extrémité.

Cette grande furie, cette violente agitation se calma au bout de quelques semaines. Le prisonnier devint sombre, taciturne ; il était abattu, presque anéanti. On permit à plusieurs de ses anciens serviteurs d'aller le voir et d'y retourner ; ils le trouvèrent d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper, mais parfaitement doux. Le prince de la Cisterne, son plus ancien ami, y courut le premier ; le roi se montra heureux de le voir, pendant un quart d'heure ; ensuite, il retomba dans sa torpeur.

— Vous manque-t-il quelque chose, sire ? lui demanda le prince. Je suis chargé de vous dire que rien ne vous sera refusé.

— C'est bien généreux, répliqua Victor-Amédée en souriant amèrement.

— Vous plairait-il d'avoir des livres ? Je vous en apporterai.

— Oui, donnez-moi mes livres, que j'oublie en les lisant... Et pourtant j'y trouverai encore des ingrats, des fils parricides. Ah ! mon ami, je suis bien malheureux !...

Le prince de la Cisterne essaya de répandre le baume de l'amitié sur ses blessures, mais inutilement.

— Ne désirez-vous rien de plus ? dit-il au moment de se retirer.

— Je désire ce qu'on ne me donnera pas ; il est inutile d'en parler.

— Je suis positivement autorisé à vous dire qu'on ne vous refusera rien, sire, rien au monde : demandez.

— On m'a séparé d'une personne... la seule qui me puisse aider à supporter mes douleurs, la seule qui me soit véritablement attachée ; me la rendrait-on ?

— Oui, sire, bien que cette personne soit cause de tout ce qui arrive à Votre Majesté, des malheurs de son illustre maison.

— Ne l'accusez pas, monsieur ; vous ne me connaissez donc plus ? Depuis quand Victor-Amédée n'a-t-il pas une volonté ? depuis quand se laisse-t-il conduire par une femme, pour qu'on blâme cette femme de l'avoir mal dirigé ? Non, monsieur, ce que j'ai fait, je l'ai fait seul, sans l'avis de personne ; je l'ai fait parce que j'ai voulu le faire ; je l'ai fait parce que cela était juste, parce que cela était dans les intérêts de tous, et, si mon fils n'avait pas cédé aux sottes vanités de sa femme, il n'eût point hésité à me rendre une couronne que j'ai toujours la force de porter.

Hélas ! le pauvre roi ! il ignorait qu'on l'eût déclaré fou, par une communication officieuse à toutes les cours ; il ignorait que des démarches eussent été faites, et sans succès, au nom de Louis XV, son petit-fils, pour protester contre les traitements barbares qu'on lui faisait subir.

Eh ! Victor-Amédée ! ce génie si vaste et si positif ! cet homme si fier, si éclairé, si brillant ! oh ! misères humaines !

On fit venir la Spino, qui n'en fut contente qu'à moitié ; une prison ne lui plaisait guère.

Lorsqu'il la revit, le vieux roi se jeta dans ses bras en pleurant.

— O mon amie ! lui dit-il, il ne me reste plus que vous

Elle ne lui donna point un bonheur bien grand ; au contraire, car son humeur devint aigrie, désagréable, surtout lorsqu'on lui eut défendu de jouer à la reine et de se faire appeler majesté

Pour rendre la solitude plus complète et plus triste, Victor-Amédée, détaché de tous et abandonné de tous les côtés, se jeta dans une dévotion outrée ; il en prit les pratiques minutieuses et les exigences de sa conscience, laquelle ne s'y soumit qu'en murmurant. Un abbé qui n'était pas mon petit Michon fit de ce grand esprit une manière de frère lai, lui marmottant des prières du matin au soir, et, en quelques mois, le rendit l'ombre de lui-même.

A propos de mon petit Michon, j'ai négligé de dire qu'à la suite de sa grande aventure, il avait eu une maladie étrange dont il a failli mourir, et dont il n'est pas encore guéri.

Il enfla et devint rouge comme une écrevisse cuite ; son sang se tourna presque en eau, de la frayeur qu'il avait

eue. Il m'écrivait encore, il y a huit jours, qu'il ne se rétablissait pas; cependant, il y a trois ans de cela.

Victor-Amedée ne revit plus son fils, et ne voulut même plus revoir nos enfants, fruits d'une erreur qu'il déplorait. Ma fille y a perdu gros, et surtout en considération dans les cours et en appuis dans ce pays-ci. La Spino y contribua au moins autant que le confesseur.

Enfin, il y faut arriver, le roi Victor-Amédée, ce héros, ce grand monarque, est mort l'année dernière le 31 octobre 1732, à l'âge de soixante-six ans. Il était devenu silencieux et résigné, ne sortait plus qu'en chaise à porteurs, et s'éteignit ainsi peu à peu; il ne demanda pas le roi Charles-Emmanuel, qui avait fait dire pourtant qu'il attendait ses ordres.

— Je n'ai rien à dire à mon fils, répondit-il. Je souhaite seulement que son règne finisse mieux qu'il n'a commencé...

Avant de rendre le dernier soupir, il fit cependant recommander la marquise Spino, à laquelle on a laissé tout ce que le feu roi lui avait donné; seulement, on a exigé qu'elle se retirât au couvent de la Visitation de Pignerol; ce qui a été pour elle un grand chagrin. Elle n'a pas recueilli grand'chose de sa royauté de hasard; et, tout calculé, j'aime mieux ma place que la sienne, bien que je me sois souvent surprise à l'envier.

VIII

J'ai promis de continuer ces mémoires si je m'en sentais le courage et je me suis décidée à le faire après avoir causé longuement hier avec M. de Voltaire et M. Duclos.

Je me plaignais de l'ennui insupportable qui me dévore, moi, la *dame de volupté*, moi qui ai essayé de tout en ma vie et qui croyais l'avoir entourée des derniers raffinements de la jouissance; j'ai ajouté:

— Cet ennui ne vient-il pas de ce que je suis vieille? ou bien de ce que ces temps-ci ressemblent si peu à ma jeunesse?

— Je ne le crois pas, m'a répondu Duclos; vous avez trop d'esprit pour ne pas remplacer par cet esprit même la perte d'un joli visage.

— Vous ennuyiez-vous ainsi lorsque vous racontiez à votre papier l'histoire de cette jeunesse que vous regrettez en ce moment? continua M. de Voltaire.

— Eh bien, non, il faut être franche, je ne m'ennuyais pas, je me trouvais jeune encore, j'aimais à parler de ce temps-là.

— Suivez mon conseil alors, et continuez.

— Y pensez-vous?

— Certainement, j'y pense, et j'insiste. Vous savez tant de choses que le monde ignore! Pourquoi les cacher? C'est un crime. Pourquoi ne pas porter le flambeau sur des obscurités dont l'histoire s'embarrassera plus tard. Allons, essayez, madame; dites-nous les intrigues de la cour d'Espagne sous Charles II; utilisez les lettres, les récits de votre ami M. de Darmstadt, les confidences de la reine de Sicile, les conversations de Victor-Amédée et les indiscrétions des ministres. Vous avez un portefeuille et une mémoire pleins de faits; ouvrez-les, nous écoutons. Vous ne vous ennuierez plus ensuite, je vous en réponds.

Ils m'ont ainsi tourmentée tout en soupant, et bien longtemps encore après; moi, j'ai cédé et me voici à l'ouvrage.

J'ai, en effet, des caisses de papiers dont le classement me serait très difficile, si M. Duclos ne m'avait offert son secours. Depuis huit jours, il cherche, il compile, il entasse.

— Ce sont des trésors! dit-il.

Il m'a débrouillé toutes les lettres de madame la duchesse de Savoie, depuis reine de Sicile et enfin de Sardaigne; moi, je me souviens de tout ce qu'elle m'a raconté et je vais le dire.

Les filles de Monsieur n'avaient qu'une idée, surtout mademoiselle d'Orléans, plus âgée de sept ans que mademoiselle de Valois: c'était d'épouser Monseigneur. Mademoiselle de Valois n'avait eu qu'un amour de petite fille, Monseigneur s'était marié bien avant elle.

Pour mademoiselle d'Orléans, il y eut tout autre chose, et si le roi eût eu alors les dispositions qu'il eut plus tard, ou plutôt s'il n'eût pas eu l'intime volonté de dominer son fils jusque dans les moindres choses, le mariage se fût positivement accompli entre les deux cousins

Mademoiselle d'Orléans était belle et charmante; elle avait infiniment d'esprit: elle tenait de sa mère, feue madame Henriette, une grâce et une manière incomparables de danser. Elle avait un goût parfait dans les ajustements et personne ne se coiffait de meilleur air.

Quant à Monseigneur, tout le monde sait quel beau visage était le sien; sa tournure, un peu lourde, ne manquait pas d'une certaine majesté. Il avait un sourire et un regard qui rappelaient, sinon l'air de Jupiter Olympien de Louis XIV, du moins l'œil et les lèvres espagnoles de la reine Marie-Thérèse, sa mère.

Son esprit timide, et agréable cependant, n'était pas celui d'un prince appelé à de si hautes destinées. Il eût fait un triste sire; ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme agréable. Il avait de la bonté, une grande envie de plaire et une facilité d'abord très précieuse pour ceux qui le servaient.

Le roi ne voulait pas qu'il fût quelque chose; malgré M. Bossuet et M. de Montausier, il n'eut qu'une éducation manquée. Chaque fois qu'il montrait une initiative ou une envie quelconque de se produire, il était arrêté par un ordre de Sa Majesté. Le dauphin, même lorsqu'il eut cessé d'être jeune, ne pouvait être rien sous un tel père.

Le choix d'une épouse, d'une future reine de France était une chose trop grave, pour que le roi s'en rapportât à son fils, et pour qu'il ne lui imposât pas tout d'abord sa volonté. La pensée du jeune prince n'osait donc pas aller au delà, et, sans l'amour, le plus malin des dieux, il n'eût jamais osé songer à une rébellion aussi flagrante.

Monseigneur avait huit mois de plus que sa cousine, pas davantage. Il la voyait, depuis son enfance, presque chaque jour, et ne la regardait pas autrement qu'une autre, l'habitude rendant tous les visages égaux. La princesse le regardait, elle; elle le regardait si bien, qu'il finit par s'en apercevoir et par la regarder à son tour.

Madame, la seconde femme de Monsieur, passait très volontiers le plus de temps possible à Saint-Cloud, où elle se trouvait plus libre de ses volontés. Elle y fit un voyage par un beau mois de mai, où tout était embaumé de lilas et de jonquilles. Le roi n'aimait pas qu'on le quittât longtemps; cependant, pour cette fois, il avait donné liberté à Madame de demeurer quelques jours chez elle et d'emmener les jeunes princesses, qui s'en faisaient fête d'ordinaire.

Monseigneur, depuis huit jours environ, avait parlé plus souvent à mademoiselle d'Orléans; ils avaient rougi et baissé les yeux l'un devant l'autre, dans un des bosquets de Versailles; ils étaient restés interdits, et, depuis ce moment, ils avaient mille choses à se dire, lorsqu'ils ne se voyaient pas, sans trouver un mot quand ils se voyaient

L'amour vrai, lorsqu'il est en jeu, est toujours muet et niais.

Le voyage de madame à Saint-Cloud vint interrompre ces sourires, ces regards et tous ces préliminaires charmants qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse perdre.

Madame d'Orléans essaya de rester sous un prétexte assez bien imaginé; elle s'attacha à madame de Montespan, dont toute la faveur était revenue, et qui venait de mettre au monde M. le comte de Toulouse. Lorsqu'il fut question de départ, elle supplia madame de Montespan d'obtenir qu'on ne l'emmenât pas: elle ne pouvait se séparer du roi, se séparer d'elle un seul jour, elle en pleurait de désespoir.

La marquise le dit au roi et tous les deux rirent beaucoup, sans se douter du dessous de cartes; ils ne cédèrent cependant pas au caprice, il fallut s'en aller.

On juge si notre jeune princesse pleura de plus belle.

Le lendemain, elle se promenait seule devant le château, sur le tapis vert, n'osant aller plus loin et regardant dans le ciel les nuages qui venaient du côté de Versailles et que peut-être il avait regardés aussi. Tout à coup un bruit de chevaux se fit du côté de la grille, des postillons et des piqueurs précédaient un carrosse et la princesse reconnut la livrée de Monseigneur.

— Ah! le voilà, dit-elle.

Et elle se mit à rougir toute seule comme si on la voyait.

Son cœur battait bien fort: elle pouvait à peine bouger de sa place; il lui semblait, d'ailleurs, qu'elle devait attendre qu'on la prévînt.

Elle attendit longtemps, personne ne venait; madame, tout heureuse de voir son neveu qu'elle aimait fort, ne songea pas à la faire quérir: M. le Prince, avec la timidité d'un jeune amour, n'osa pas la demander; ce qui était pourtant bien simple, d'autant plus qu'il n'était pas venu pour autre chose.

La visite se serait passée ainsi, sans « le dieu de Cythère, » ainsi que disent les poètes. Il envoya à point nommé un courrier de l'électrice de Hanovre, tante de Madame, qui réclamait une réponse sur-le-champ. Madame n'avait rien de si cher ni de si précieux au monde que sa correspondance, ainsi qu'il y paraît bien pour ceux qui s'y connaissent. Elle se trouva fort embarrassée; Monseigneur l'en tira bien vite.

Il voyait, de la fenêtre la princesse sur le tapis vert et brûlait de la rejoindre. Il se leva et fit à Madame un compliment fort bien tourné pour lui rendre la liberté de son écriture, n'ignorant pas qu'elle en profiterait; puis il se retourna vers MM. d'O, de Cheverny et de Grignan, qui

l'avaient accompagné, et leur dit avec ce grand air qu'il savait prendre et qu'il tenait de son père :

— Messieurs, Madame va écrire, et moi, je l'attendrai ici en lisant. Vous pouvez vous retirer, nous ne retournerons que ce soir à Versailles.

Cela signifiait : « Je soupe avec Monsieur et Madame ; allez chercher les officiers de leur maison, trouvez votre vie près d'eux ; d'ici là, je veux être seul. »

Les princes sont compris d'un geste et d'un mot. Ces messieurs firent la révérence et s'en allèrent. Aussitôt qu'ils furent partis, Monseigneur ouvrit la porte du perron, se montra sur le seuil, ôta son chapeau en regardant sa cousine, et resta debout, sans oser faire un pas. Il avait appelé le moment de tous ses vœux et n'en profitait point lorsqu'il était venu.

Mademoiselle d'Orléans était femme, c'est-à-dire plus hardie, plus fine, plus spirituelle ; elle s'impatienta de cette réserve et s'ingénia à la faire cesser. Pourtant le beau plaisir qu'un entretien sur ce tapis vert, où tous les yeux la verraient, où l'on pouvait les déranger à chaque instant ! Il fallait aller ailleurs, il fallait y conduire le honteux, et tout cela à distance, sans parler et sans avoir l'air de l'appeler. Ce n'était pas facile ; elle en vint à bout néanmoins.

Mademoiselle rendit d'abord sa révérence à M. le dauphin, puis elle se mit à marcher négligemment vers une charmille du labyrinthe, le lieu du monde le plus propice à un entretien amoureux : on peut s'y dérober à toutes les recherches, on peut voir et entendre ceux qui vous poursuivent, sans qu'ils s'en doutent, on peut se cacher à volonté et se montrer comme par un coup de théâtre.

Elle avait deviné tout cela, avec ses quinze à seize ans ; Monseigneur était bien loin de cette science. Cependant, en la voyant disparaître, il fut si marri, qu'il songea à la rejoindre, tout en craignant fort de l'offenser. C'était une témérité soudaine venue avec la douleur

Il descendit les marches, arriva dans le jardin et se dirigea du même côté que sa cousine, déjà disparue sous les arbres. Il tremblait qu'elle ne se cachât. Les détours du labyrinthe lui étaient familiers, il y avait joué souvent dans son enfance avec les jeunes princesses ; il était donc sûr de retrouver la belle fugitive si elle prenait la route ordinaire. La suivrait-elle ? Il l'espérait, en se rappelant leurs derniers regards, leurs derniers sourires.

Oh ! bonheur ! elle était assise sous un bosquet en fleurs, elle effeuillait une pâquerette, ses longs cils baissés voilaient ses regards, mais la rougeur de ses joues, mais sa main qui tremblait, mais les dentelles de son corsage qui s'agitaient, disaient son émotion et trahissaient le secret de sa fuite.



Elle le regardait en dessous.

M. le dauphin s'approcha, enhardi par le silence et par le trouble de Mademoiselle. Elle feignit de ne pas le voir en continuant son occupation. Les feuilles tombaient une à une sur sa robe rose ; elle resta avec la petite corolle à la main, comme plongée dans la rêverie par la réponse de l'oracle. Le bruit des pas de son cousin la fit tressaillir ; elle ne put imposer davantage à ses yeux l'obligation de rester baissés, elle l'aperçut enfin et quitta son banc, avec tout le respect qu'elle devait à Son Altesse.

— Mademoiselle !... dit-il.

— Monseigneur..., répondit-elle.

Et ils en demeurèrent là. Puis, tout à coup, comme s'il eût trouvé la plus belle chose du monde, le prince ajouta :

— Je puis bien me promener quelques instants dans ce labyrinthe, n'est-il pas vrai ?

— A votre aise, monseigneur.

Elle ne bougeait point. Il fallait passer. Ils restaient en face l'un de l'autre, la jeune fille s'impatientait, le prince s'embarrassait da[illegible] une voyait devant elle une couronne, la plus belle couronne de l'univers, offerte par un charmant enchanteur, par celui qui semblait le plus aimable

entre tous, l'autre voyait une délicieuse créature qui le recevait de bonne volonté, il ressentait pour la première fois le [illegible] de la beauté et il avait dix-sept ans ! A côté de cette belle personne, il entrevoyait toujours le roi, son terrible [illegible] son oncle, toute la famille les séparant peut-être [illegible] la raison d'Etat en leur interdisant de s'aimer si la politique ne le trouvait pas bon.

Comment faire ? La princesse, comme la plus résolue, rompit bravement la glace.

— Je conduirai Votre Altesse royale, dit-elle, si elle le permet.

— Oh ! je connais bien le chemin ! nous avons couru dans ces allées quand nous étions enfants.

— Depuis longtemps nous n'y courons plus, ajouta-t-elle avec un long soupir, en donnant le signal de la marche.

— Ceux de notre condition cessent d'être enfants de bonne heure, mademoiselle.

— Ah ! oui, l'on nous envie et nous sommes souvent bien malheureux.

— Je le trouve aussi. Il me semble que les autres pères ne sont pas comme le roi.

— Encore, vous, monseigneur, vous serez le maître un jour ; vous épouserez qui vous voudrez, tandis que, moi...

— J'épouserai qui je voudrai, mademoiselle ! Et le roi ?

— Sans doute, le roi ! interrompit-elle avec impatience ; mais le roi n'est pas intraitable, et, si vous ne faites pas un choix indigne de vous peut-être...

— Quelque choix que je fasse, mademoiselle, si le roi n'a pas choisi avant moi, il ne m'approuvera point, je le sais.

— Ah ! monseigneur, si j'étais le dauphin de France !

— Que feriez-vous ?

— Ce que je ferais ? Je ne me soumettrais pas à la tyrannie, monseigneur, j'aurais ma volonté et je la soutiendrais.

— Cela n'est pas aussi facile que vous le croyez, mademoiselle ; et l'on voit bien que vous n'y êtes pas.

— Plût à Dieu que j'y fusse en effet !

— Vous ne connaissez pas le roi.

— Je le connais.

— Et vous lui tiendriez tête ?

— Je tiendrais tête à tous les rois du monde, si je devais être le roi de ce pays, le premier de l'univers.

Le dauphin eut un petit frisson de crainte, lui qui avait si grand'peur, et que l'ombre de Louis XIV irrité eût fait évanouir.

— Mademoiselle, pour trouver ce courage, il faudrait être soutenu, reprit-il, avec plus de présence d'esprit qu'on n'eut pu l'attendre de sa frayeur. Eh ! qui nous aime assez, nous autres princes, pour s'associer à une rébellion et en braver les conséquences ?

— Qui nous aime assez, nous autres princesses, poursuivit-elle, sur le même ton, pour deviner nos sentiments et nous mettre à même de les produire ?

— Vos sentiments, mademoiselle ! Est-il permis à une personne de notre rang d'avoir des sentiments, si ce n'est pour son malheur et le malheur des autres ?

— Oui, quand on a le courage de les avouer et de s'en servir.

Le prince leva les yeux sur elle et le feu qu'il puisa dans les siens lui mit au cœur une résolution qu'il ignorait jusque-là.

— Le croyez-vous ?

— Si je le crois ! essayez plutôt.

— Hélas ! avec le roi, ces essais-là sont bien dangereux, bien inutiles même !

— Si vous avez peur ! un dauphin !

— Peur, mademoiselle, peur de mon père, peur de Louis XIV ? Songez que ce n'est pas avoir peur.

— Comment cela s'appelle-t-il ? serait-ce du courage, par hasard ?

— C'est... c'est de la prudence.

— Ah ! monseigneur, vous êtes bien prudent pour un prince de votre âge.

— Les jeunes filles ont des hardiesses !

— Je ne demanderais pas mieux que de l'être moins si... si j'avais quelqu'un pour me soutenir.

— Qui donc ?

Elle le regardait en dessous.

— Mais quelqu'un qui m'aimerait... quelqu'un qui me promettrait une récompense de ma valeur.

— Une récompense ?...

— Oui, ma cousine, une récompense.

— Et laquelle ? serait-ce bien difficile ?

Ils restèrent muets l'un et l'autre ; en ce moment, il fallait s'expliquer, et là était le difficile, pour deux amoureux aussi inexpérimentés. La jeune fille devinait bien ; monseigneur pressentait, mais comment dire ?

Après un moment de réflexion, de trouble charmant, voyant que l'entretien languissait, Mademoiselle le ramena d'un bond où on l'avait laissé.

— Enfin tant y a que, si j'étais le dauphin, si j'étais le futur roi de France, je ne me laisserais pas marier malgré moi.

— C'est facile à dire.

— C'est aussi facile à faire.

— Et comment ?

— Je choisirais ma femme et je déclarerais que je veux épouser celle-là, non pas une autre.

— On ne m'écouterait point.

— On vous écouterait, si votre choix était digne de vous ; si on n'avait rien à vous reprocher que la raison d'Etat un peu froissée, on vous pardonnerait après.

— Mais, ma cousine, le roi ? le roi ?

— Eh ! le roi... après tout, il fait bien ce qu'il veut lui ! Voyez plutôt madame de Montespan, madame de la Vallière, madame...

— C'est vrai pour cette fois.

— Si vous alliez à lui, si vous lui disiez..

— Que faudrait-il lui dire, ma cousine ?

Il se rapprocha d'elle et passa le bras de Mademoiselle sous le sien, ce qui était une grande témérité ; la pauvre enfant rougit, pâlit alternativement, sentit son cœur battre, se troubla ; toute son assurance tomba devant cette caresse. Le prince répéta de nouveau sa question avec un accent plus tendre, et en s'approchant de plus près encore.

— Mon cousin... il faut lui dire...

— Quoi ?

— Il faut lui dire : « J'aime... j'aime... » Qui aimez-vous, mon cousin ?...

— J'aime...

— « J'aime... et je n'épouserai jamais qu'elle ! » Mettez le nom, vous !... vous devez le savoir.

— J'aime... ma cousine...

— Votre... cousine ! Laquelle ?

— Mettez le nom ; vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Non... je ne le sais pas.

Ces mots entrecoupés se prononçaient si bas, qu'à peine ils s'entendaient eux-mêmes ; ils se devinaient.

— Eh bien, s'écria Monseigneur prenant un grand parti, je lui dirai : « Sire, j'aime ma cousine, mademoiselle d'Orléans, et je n'épouserai jamais qu'elle ! »

— Ah ! monseigneur, murmura-t-elle, je ne vous ai pas dit cela.

— C'est moi qui le dis, ma cousine, et vous ne m'empêcherez pas de le répéter, je l'espère ?

— Je n'ai pas le droit de rien empêcher, monseigneur ; les pauvres princesses de notre maison doivent obéissance à la loi salique.

— Ainsi, vous m'approuvez ?

— Le moyen de faire autrement ?

— Ah ! ma cousine, nous serons bien heureux, car on ne nous refusera pas. Que pourrait-on objecter contre nous ?

— Rien.

— Absolument rien ! L'alliance est brillante sous tous les rapports.

— De la même maison...

— Elevés ensemble...

— Nous nous connaissons bien.

— Et nous nous aimons ! car nous nous aimons, n'est-il pas vrai ?

— Je le crois, du moins.

— Du moins ?

— Du moins... Mon Dieu ! mon cousin, vous avez peu de mémoire, il me semble que je n'ai pas besoin de répéter...

— Ah ! ma cousine !...

Ils ne parlèrent plus, ils se promenèrent longtemps en silence, bien émus, se tenant par le bras, et pensant comme on pense à cet âge, au moment du premier amour.

Ce sont ces beaux rêves de la jeunesse, ces douces chimères, ces espérances divines qui ne se réaliseront jamais et qui deviennent des regrets, pour le reste de la vie. Lorsque l'*on sait*, l'on ne rêve plus, on voit le vrai des choses, et le vrai ne ressemble pas aux illusions chéries.

Par cette bonne Régence qui s'est écoulée si follement, on a supprimé tout cela ; les seuls amoureux du royaume sont le roi Louis XV et la reine Marie Leczinska, pourvu que cela dure !

La voix de Madame, dont la lettre était finie et qui se promenait avec ses femmes, sans croire à mal et sans se douter de leur présence, les rappela sur cette terre et les sépara. Grâce au bienheureux labyrinthe, ils échappèrent ; mais, avant de quitter Mademoiselle, monsieur le dauphin eut le temps de lui glisser dans l'oreille une promesse et un adieu.

— Demain, je parlerai au roi, et je reviendrai vous tout raconter ici

Elle le crut.

J'ai lu tout cela dans une lettre de mademoiselle d'Orléans, la plus jolie du monde, et je ne le raconte pas si bien qu'elle, il s'en faut !

IX

Ce fut grande fête dans le cœur de la princesse, elle parut toute la journée d'une humeur adorable. Elle joua avec ses sœurs, avec son jeune frère ; elle fut aimable pour tous ceux qui parurent, depuis le bailli de Saint-Cloud, qui vint apporter des fleurs, jusqu'à Madame, qu'elle craignait comme le feu et qui se plaignait ordinairement de sa maussaderie.

Demain ! demain ! ah ! quel mot pour les amoureux, pour les ambitieux, pour les malheureux aussi ! quel rôle il joue dans la vie ! nous le prononçons souvent les lèvres chargées d'espérance, et le lendemain si plein de promesses n'est plus qu'une douleur lorsqu'il devient aujourd'hui, lorsqu'il deviendra hier surtout. Ainsi se passent nos jours souhaiter et regretter ; ces deux mots écrivent notre histoire !

Le lendemain, monseigneur ne parut pas. La matinée, la soirée s'écoulèrent sans apporter même un message de sa part ! Sa nuit fut bien triste ; elle ne dormit pas, elle se leva les yeux gros de larmes pour aller revoir les lieux témoins de cet entretien si tendre, où les serments s'étaient échangés. Elle en crut retrouver les traces dans ces belles allées parfumées, au milieu de ces fleurs, en présence de ces oiseaux qui les avaient entendus. L'amour prête une âme à tout ce qui l'entoure.

L'espérance revint ; elle créa des explications à ce retard, des excuses à la négligence. Le roi n'aurait pas reçu son fils, la conversation aurait fini trop tard ; il fallait peut-être aussi réfléchir avant de répondre ; les ministres, le conseil, les gouverneurs s'en étaient mêlés sans doute, et c'était autant d'obstacles à tourner.

— Aujourd'hui, il viendra ; aujourd'hui, je saurai tout ! Et puis je dois raisonnablement l'attendre.

Combien on se dit cela à soi-même pour se prouver qu'en effet *on a raison*, pour se ménager, pour se garder d'une souffrance ! et combien on se trompe sciemment dans la crainte de la vérité !

Un bruit de chevaux et de carrosses répondit à ses pensées. C'était lui ! elle voulut courir, elle n'en eut pas la force et fut obligée de s'asseoir. La joie la brisait, la pauvre enfant ! Et puis sans doute il viendrait la rejoindre ; pouvait-il la chercher ailleurs ? Elle écoutait le vent dans le feuillage, l'insecte sous les brins d'herbe, les passereaux sur les rameaux parfumés ; elle écoutait même le silence, et tout cela n'était pas le bien-aimé !

Elle resta longtemps ainsi, seule ; rien ne parut. La patience lui échappant, elle voulut savoir ; elle se rendit au château, pâle et chancelante, regarda dans la cour, par une fenêtre ; les équipages avaient disparu. Il était donc parti sans la voir ! Son cœur se serra, elle se rendit chez Madame, sans songer qu'elle allait être grondée ; les promenades solitaires lui étaient interdites. Bien que l'étiquette fût moins sévère à Saint-Cloud, cependant une princesse ne pouvait courir seule par les jardins sans une gouvernante ou une dame. Mademoiselle d'Orléans s'échappait souvent en se résignant à la mercuriale d'usage lorsqu'elle était découverte. A Versailles, sous les yeux du roi, qui savait tout, une semblable incartade eût été tout bonnement impossible ; aussi la princesse en abusait-elle à Saint-Cloud. Que de fois elle les a pleurées, ses chères mais courtes folies, dans sa royale prison de Madrid !

Ce jour-là, elle oublia qu'elle n'était pas dans son droit, elle ne se cacha pas ; elle arriva près de sa belle-mère le visage tout bouleversé par l'inquiétude ; ses regards firent le tour de la chambre : une sorte de conseil y était assemblé. Monsieur, Madame, Mademoiselle la grande Mademoiselle tenaient sur la sellette la maréchale de Clérambault, gouvernante des enfants de Leurs Altesses royales, et lui faisaient subir un interrogatoire dont elle paraissait très ébouriffée.

— La voilà justement ! dit Madame

Il était donc question d'elle.

— Approchez, mademoiselle, continua la Palatine ; nous vous faisions quérir de tous côtés d'où venez-vous, s'il vous plaît ?

Le ton ne présageait rien de bon ; au contraire, il laissait tout craindre.

— Madame, je viens du labyrinthe, où j'étais allée prendre l'air.

— Vous savez cependant, mademoiselle, que vous ne devez pas sortir seule ; faudra-t-il donc vous le répéter sans cesse ?

— Madame de Clérambault eût dû y assister de plus près, interrompit Monsieur qui ne pouvait souffrir la maréchale, et qui ne négligeait pas une occasion de lui être désagréable.

— Mademoiselle a des façons de s'échapper... Ceci est peu de chose en comparaison du reste, dont il faut nous occuper premièrement. Mademoiselle vient de la part du roi, et je ne puis revenir encore de ce qu'elle nous a appris

Madame, en envoyant la parole à sa favorite, l'empêchait de répondre à Monsieur et d'augmenter ses mauvaises suppositions contre elle. D'ailleurs, le moment était trop grave pour s'arrêter aux détails. On aborda la question directement et d'un seul trait.

— Vous avez vu hier monseigneur le dauphin dans le labyrinthe ?

— Oui, madame.

— Vous avez eu avec lui une conversation ; vous avez osé disposer de vous-mêmes, tous les deux, sans les ordres du roi, — du moins, Monseigneur l'a dit ainsi, et je ne suppose pas que vous le démentiez

Ici, la princesse commença à comprendre que les choses n'allaient pas aussi facilement qu'elle l'avait espéré ; elle hésita à répondre.

— Dites-nous la vérité, mademoiselle, recommença Monsieur, quoique plus doucement.

Mademoiselle de Montpensier se taisait.

— Il est vrai que Monseigneur m'aime ; nous nous sommes promis le mariage ; je ne vois pas où est le mal.

— Vraiment ! répliqua la grande Mademoiselle, disposer de vous sans l'autorisation du roi, à votre âge !

— Mademoiselle, répliqua vivement la jeune princesse, il en est d'autres qui en font autant ; seulement, elles s'y prennent plus tard et elles regardent plus bas.

Mademoiselle n'avait rien à répondre à cela

Monsieur et Madame ne s'offensèrent pas de la repartie ; ils aimaient assez cette hardiesse, au contraire, la mésalliance de Mademoiselle avec M. de Lauzun leur ayant causé une profonde horreur.

— Mademoiselle, reprit Madame, comme si elle n'avait pas entendu, le roi est très mécontent de ce que vous avez osé faire, et il a envoyé ici ma cousine pour nous le dire et nous dicter sa volonté.

La princesse s'inclina d'un air résolu, qui n'annonçait pas une obéissance passive.

— Sa Majesté a défendu à Monsieur de penser à vous ; son alliance est décidée et la vôtre aussi.

— La mienne ?

— Oui, mademoiselle, la vôtre. Les princesses ne s'appartiennent pas, elles appartiennent à leur pays ou à leur souverain. Elles sont le gage de la paix des États et du bonheur des peuples ; Dieu les a créées pour cela.

— Madame, je ne suis plus libre, j'ai engagé ma foi à monseigneur le dauphin, répliqua la belle enfant avec une fermeté au-dessus de son âge.

— M. le dauphin a repris ses serments, mademoiselle ; le roi ne les approuve pas, et dès lors ils sont comme non avenus. Quant à vous, remerciez Sa Majesté, qui vous destine une des plus belles couronnes de l'Europe ; vous épouserez le roi d'Espagne.

— Jamais, madame.

— Il le faut ! on vous y contraindra.

— On ne m'y contraindra pas ! A-t-on contraint mademoiselle de Montpensier, ma cousine, qui m'écoute, à épouser le roi d'Angleterre, le roi de Portugal, l'empereur, lorsqu'ils l'ont demandée en mariage, et n'a-t-elle pas suivi son penchant ?

Cette jeune fille avait des arguments ! Monsieur, qui habituellement n'osait guère se fâcher, osa [illegible] cette fois

— Mademoiselle, il ne s'agit pas ici d'impertinences ; il s'agit d'obéir à Sa Majesté, et c'est ce que vous aurez la bonté de faire, s'il vous plaît

— Monsieur, je suis la sujette du roi, je ne suis pas son esclave.

— Parbleu ! il veut faire de vous une reine.

— Je ne serai pas reine d'Espagne, je vous en réponds, monsieur.

— Et que serez-vous donc ?

— Reine de France, ou abbesse de Chelles ; Dieu, ou monseigneur le dauphin, il n'est pas pour moi de troisième parti.

— Mais puisque monseigneur le dauphin y a renoncé !

— Cela ne peut être

— Mademoiselle de Montpensier vous le vient dire de la part du roi.

— Je ne le crois pas.

— Prenez garde ! ceci devient une nouvelle impertinence pour ma cousine.

— Que je l'entende de la bouche de Monseigneur, ou que je le voie écrit de sa main, alors je le croirai ; sans cela, non.

— Mademoiselle !...

— Laissez, madame, interrompit mademoiselle de Montpensier, prise d'un bon mouvement, et voyant de grosses larmes près de tomber sur les joues de la pauvre enfant ; laissez ! elle a besoin d'une leçon pour la guérir et lui faire voir son intérêt véritable. Si on me l'eût donnée à son âge, j'en serais reconnaissante. Maintenant, je la lui donnerai. Demain, je reviendrai avec Monseigneur, ou avec une lettre de lui. Je comptais coucher ici ce soir ; je m'en retourne à Versailles. Cette jeune créature m'intéresse fort, malgré ses épigrammes ; je veux lui apprendre son métier de princesse ; elle m'en remerciera plus tard si elle me maudit à présent.

Monsieur et Madame s'étendirent sur la bonté de leur cousine et essayèrent de toutes les façons d'obtenir un mot de politesse de cette impertinente amoureuse ; mais la jeune princesse s'en tint aux révérences ; ce fut tout ce qu'ils en eurent, et, jusqu'au lendemain, elle se renferma dans sa chambre sans que prières ni menaces pussent l'en faire sortir.

Lorsqu'elle entendit les chevaux de Mademoiselle, lorsqu'elle vit ses équipages dans la cour, le cœur lui battit bien fort. Cachée derrière un rideau, elle aperçut la princesse seule dans son carrosse avec madame de la Fayette, qui ne se montra même pas pendant l'entrevue.

— Ah ! se dit-elle joyeusement, il a refusé de venir, et il aura bien plus sûrement encore refusé la lettre. Il tient bon ; nous sommes sauvés, on cédera.

La maréchale de Clérambault vint l'appeler d'un air solennel.

— Je descends, madame, répondit-elle triomphante. Nous allons bien voir !

— Oui, mademoiselle, vous verrez, en effet.

Cette manière de répondre laissa quelques doutes à mademoiselle d'Orléans ; mais elle se défendit de le montrer, et marcha devant sa gouvernante, aussi tranquille en apparence que si elle eût été bien sûre de son fait.

Elle trouva le même aréopage que la veille, plus grave encore si c'est possible. On lui fit donner un fauteuil, ce qui la frappa tout d'abord, car Madame ne lui en souffrait pas ordinairement devant elle. Elle en conçut une espérance folle, selon l'habitude de la jeunesse et des amoureux.

— Mademoiselle, dit mademoiselle de Montpensier, Monseigneur n'a pas pu venir, le roi s'y est prudemment opposé.

— J'en étais certaine.

— Il n'est pas venu ; mais il a écrit, ce qui revient à peu près au même.

Mademoiselle d'Orléans sourit du haut de son amour et de sa confiance.

— Il est facile de dicter une lettre !

— Lisez, mademoiselle ; vous jugerez si elle a été dictée.

La princesse prit la lettre d'une main qu'elle voulait rendre assurée et qui tremblait bien fort.

« Mademoiselle, malgré tout le déplaisir que j'en éprouve, je suis obligé de vous dire que, la volonté du roi n'étant pas conforme à nos projets, il nous faut y renoncer. Sa Majesté m'ordonne d'épouser la princesse de Bavière, et je lui obéis avec la même ardeur que je mets à suivre tous ses commandements. Il veut aussi vous voir donner votre main au roi d'Espagne, et je compte que, comme moi, vous vous soumettrez à ses ordres, considérant que le devoir des personnes de notre condition est de donner l'exemple aux autres et de se montrer les plus dévouées entre tous pour le service de Sa Majesté.

« Croyez-moi toujours, ma chère cousine, le plus passionné de vos serviteurs.

« LOUIS. »

Mademoiselle d'Orléans lut tout bas cette lettre ; elle la recommença deux fois, puis elle la recommença encore. Le plus grand silence se faisait autour d'elle ; ses bras retombèrent à ses côtés, elle baissa la tête, devint très pâle, réfléchit quelques minutes, retint ses larmes près de couler ; puis relevant les yeux, elle regarda fixement mademoiselle de Montpensier, placée en face d'elle, ensuite Monsieur, ensuite Madame, qui tous attendaient sa décision.

— Ma cousine, dit-elle avec une dignité qui révélait de grands efforts sur elle-même, veuillez me mettre aux pieds de Sa Majesté ; je suis prête à partir pour Madrid, aussitôt qu'il lui conviendra. Les petites-filles de France ne sont pas faites pour être abandonnées, vous le savez bien, elles ont toujours le courage de leur état.

— Bien, bien, répliqua Monsieur les larmes aux yeux ; vous êtes une sage et honnête fille, je n'attendais pas moins de vous.

— Madame, vous serez reine d'Espagne, continua Madame, orgueilleuse avant tout ; c'est une belle consolation !

— Je n'ai pas besoin d'être consolée, madame.

Cette suprême fierté lui prêtait des forces ; elle était rayonnante de beauté ; elle crut avoir assez fait pour sa gloire et demanda la permission de se retirer, sans daigner ramasser la lettre, qu'elle avait laissé tomber auprès d'elle. Tous la suivirent des yeux jusqu'à la porte ; mademoiselle de Montpensier se leva même et fit quelques pas pour la reconduire.

— Voilà une vaillante enfant ! s'écria-t-elle ; j'en rendrai compte au roi.

Rentrée chez elle, mademoiselle d'Orléans se trouva mal. Elle n'appela personne et ne souffrit pas qu'on la soignât ; en vain ses femmes l'en supplièrent-elles.

— Ce n'est rien, répétait la noble fille, à tous ceux qui s'en informaient ; j'étais fatiguée, voilà tout.

Elle parut le soir, elle parut le lendemain, elle ne cessa pas de rendre ses devoirs à son père, à Madame, et se montra irréprochable pendant les premiers jours, où les traces de ses souffrances se voyaient sur son visage néanmoins, où son sourire était plus triste que des sanglots.

Le samedi suivant, elle fut prévenue qu'on allait à Versailles. Le roi voulait la voir, il voulait qu'elle reçût l'ambassadeur d'Espagne dans ses cabinets et que le mariage fût définitivement conclu.

Elle ne répliqua pas seulement un mot, se laissa conduire ; avant la messe, au moment où Louis XIV avait coutume de donner ses audiences, elle quitta sa place, s'avança au-devant de lui et lui demanda quelques instants d'entretien. La nouvelle du mariage était connue ; le bruit circulait qu'on le déclarerait ce jour-là, et, comme la princesse était fort parée, on n'en avait plus douté en la voyant paraître. Cet incident dérouta toutes les conjectures.

Les portes se refermèrent sur l'oncle et la nièce. Dès qu'ils furent seuls, la jeune fille se jeta aux genoux du roi en pleurant, en criant, en le suppliant d'avoir pitié d'elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? que signifient ces cris et ces pleurs ? Il me semble que vous n'avez rien à réclamer de moi.

— Sire, sire, ne soyez pas cruel, je vous en conjure !

— Cruel ? Je m'attendais à des remerciments de votre part. Je croyais vous avoir magnifiquement traitée. Je vous fais reine d'Espagne, je ne pourrais rien de plus pour ma fille.

— Non, sire ; mais vous pouviez faire davantage pour votre nièce.

Le roi fit un haut-le-corps.

— Ah ! oui, j'entends : Monseigneur ! Mademoiselle, c'est une billevesée. J'ai besoin, pour ma politique, d'une autre alliance ; d'ailleurs, remerciez-moi ; Monseigneur ne fera pas un bon mari.

— Ah ! sire, nous nous aimons !

— C'est-à-dire, vous l'aimez... Quant à lui, aime-t-il quelque chose ? Je le connais bien, et je fais sur lui le fonds que je dois faire. Son peuple sera bien malheureux de l'avoir ; félicitez-vous d'en être sauvée.

— Sire, Monseigneur est bon.

— Sans doute, il est bon ; cependant, il vaudrait mieux qu'il fût mauvais ; que fait-il de cette bonté ? à quoi lui sert-elle ?

La vertu de Mademoiselle n'allait pas jusqu'à défendre davantage son infidèle amant. Elle recommença les supplications pour son compte, sans répondre aux attaques qu'elle dédaignait ou qu'elle eût volontiers partagées. Le roi resta inflexible. Ce fut même beaucoup qu'il daignât l'entendre, lui qui n'écoutait personne lorsqu'il s'agissait de sa volonté.

— Assez, mademoiselle ! dit-il enfin, pour couper court à tout. Vous avez donné votre parole ; j'ai donné la mienne, c'est fini ; rien ne peut plus déranger mes projets. Laissez-moi passer maintenant. Ce serait une belle chose que la reine catholique empêchât le roi très chrétien d'aller à la messe.

Tout fut dit ainsi : on vint dans le cabinet et on signa le contrat ; à dater de ce moment, mademoiselle d'Orléans fut traitée et reconnue comme reine d'Espagne par tout le monde à la cour.

A dater de ce moment aussi, les yeux ne lui séchèrent pas ; elle courut comme une désespérée à Versailles, à Paris, à Saint-Cloud. Elle se plaignit à tous les échos, elle éleva obstacle sur obstacle pour retarder son départ. Elle se fit malade, elle prétendit que ses habits n'étaient pas prêts, elle prétexta des formalités ; elle gagna ainsi presque deux mois.

Les gens du peuple de Paris, la voyant ainsi éplorée, s'intéressèrent à elle. Un jour qu'elle passait dans la rue Saint-Honoré, les yeux gros et rouges de larmes, ils disaient en lui envoyant des bénédictions et des consolations à leur manière :

— Monsieur est trop bon, il ne la laissera point aller, elle est trop affligée.

Monsieur la laissa fort bien aller, et il eût même été très fâché qu'elle n'y allât pas ; il la trouvait fort bien placée. Au fait, le parti était bon.

Le jour fatal arriva ; la princesse vint, très parée, et en grande pompe, faire ses adieux au roi et à sa famille ; elle devait, de là, monter en carrosse et se mettre en route pour Madrid. Mon Dieu ! la source continua, elle était devenue fontaine, et ne put dire un mot au roi, qui l'embrassa fortement.

— Madame, ajouta-t-il, je souhaite de vous dire adieu pour jamais ; le plus grand malheur qui pût vous arriver serait de revenir.

— Ah ! sire, je ne puis penser comme vous.

— Cela viendra plus tard, vous verrez.

Après le roi, la reine d'Espagne embrassa Madame, puis successivement toutes les princesses, auxquelles elle fit cet honneur sans distinction, sans égard pour l'étiquette, à l'étonnement profond du roi et au grand scandale des Espagnols.

Elle salua tous les princes, évitant Monseigneur, qui se tenait à la fenêtre, avec ses messieurs, et qui, depuis la rupture de leurs chimères, ne lui avait pas adressé la parole une seule fois. Il fallut cependant bien la complimenter comme les autres, il s'avança vers elle, au moment où elle se détournait pour partir.

Tous les yeux étaient sur eux. La pauvre reine perdit contenance et pleura à chaudes larmes. Monseigneur le dauphin était ému presque autant qu'elle ; mais il voulut se poser en rodomont et fit une bêtise.

— Madame, dit-il d'un ton dégagé, je me réjouis de votre mariage ; quand vous serez en Espagne, vous m'enverrez du *tourou* ; je l'aime fort !

Mademoiselle d'Orléans éclata par un grand sanglot ; puis elle lui tourna le dos sans répondre et s'enfuit vers la porte. Jamais on ne vit pareille sortie dans ces circonstances d'apparat. Elle se jeta dans son carrosse ; Monsieur avait peine à la suivre, il se cassa presque le nez à la portière. Elle ne le vit pas, elle avait le visage dans son mouchoir, qu'elle trempait de larmes. Monsieur, voyant cela, leva les épaules et cria au cocher :

— Touche à Madrid !

Le cortège se mit en route, tout était fini.

La princesse était accompagnée du prince et de la princesse d'Harcourt, de la maréchale de Clérambault, de la comtesse de Grancey, maîtresse de Monsieur, sœur de la comtesse de Marci ; on les appelait les anges, elles étaient nièces de Villarceaux, l'ancien amant de madame de Maintenon, si l'on en croit les rieurs.

Toute cette troupe s'en allait contente, excepté la princesse, qui ne jeta qu'un cri depuis Versailles jusqu'à la frontière, où elle se mit à crier encore plus fort, ce dont les Espagnols se montrèrent fort scandalisés. Ils ne comprenaient pas qu'on pût aimer son pays plus que le leur, surtout lorsqu'on est leur reine.

X

Aussitôt la frontière dépassée, on rencontra beaucoup de grands d'Espagne, envoyés par le roi, lequel, ayant reçu le portrait de la reine, était transporté d'amour pour elle.

On fit à Sa Majesté des compliments de toute sorte ; elle trouva là sa maison espagnole, sa camarera mayor la duchesse de Terranova, terrible geôlier, et, avec elle, les étiquettes absurdes de la cour d'Espagne, dans lesquelles la princesse s'efforçait, depuis trois mois, de s'instruire sans en avoir retenu un traître mot.

La première chose qu'on fit fut de lui essayer des vêtements à l'espagnole, qu'elle devait prendre à l'arrivée du roi. Malgré la magnificence des présents, elle ne les goûta pas et s'en moqua même avec ses femmes françaises. On regardait d'un œil si peu gracieux les dames qui l'accompagnaient, qu'elles parlaient déjà de s'en aller, à quoi la reine jetait les hauts cris.

On n'aimait pas les Français en ce temps-là dans le beau pays d'Espagne ; je ne sais pas trop si on les y aime davantage aujourd'hui.

Le roi devait attendre la reine à Burgos, et l'épouser en cette ville ; mais il lui prit tout à coup la fantaisie de pousser jusqu'à Vittoria et peut-être même jusqu'à la frontière pour la voir plus tôt. Il voulait emmener l'archevêque, pour que celui-ci les mariât où ils se rencontreraient ; on eut mille peines à lui persuader que tout était préparé à Burgos, qu'il pouvait voir la reine auparavant, mais qu'il fallait attendre jusque-là pour qu'elle fût unie à lui. Le roi avait dix-huit ans, il était amoureux, il eut bien de la peine à consentir.

Quelques mots sur le prince ne sont pas inutiles à dire pour la suite de ce récit.

Il perdit son père à quatre ans, et monta sur le trône à cet âge, où le trône ne peut être qu'un jouet de plus. Sa mère Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, signa sous son nom et fut régente.

C'était une femme pleine de mauvaises passions et qui n'entendait rien qu'à ses emportements de toute sorte. Elle haïssait la France et les Français, peut-être à cause du premier mariage du roi avec une princesse fille de notre Henri IV, dont il avait eu la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV ; de sorte que nos princes viennent du sang de Henri IV par les deux côtés. Le roi d'Espagne regrettait fort cette première épouse et en parlait souvent. De là peut-être la haine de Marie-Anne contre notre nation, haine que sa pauvre bru paya bien cher, comme on le verra.

Lorsque cette reine mère était régente des Etats de son fils, elle prit des favoris les uns après les autres et s'établit en lutte continuelle avec don Juan d'Autriche, bâtard de son mari, qui les lui arrachait de force.

La reine s'en vengea par un redoublement d'humeur et de méchanceté, dont tous les grands eurent à souffrir, et le peuple tout autant qu'eux.

Pendant ce temps, le petit roi grandissait sans se mêler de rien, bien entendu. Il n'était pas de caractère à s'inquiéter des affaires publiques ; ce qui ne faisait qu'à demi le compte de son oncle ; l'ambitieux bâtard voulait régner sous son nom ; mais, pour cela, il fallait chasser la reine mère et inspirer à l'enfant un peu de résolution indispensable à l'exécution de ce dessein.

Il commença donc par s'immiscer dans sa confiance, à l'insu de la reine mère ; il vint le voir souvent, lui apporta des présents, des babioles de prix et qui ne semblaient rien, afin de ne pas donner l'éveil. Il insinua petit à petit à son royal pupille des défiances contre son père ; il lui suggéra le désir de connaître des choses ignorées, et, lorsqu'il le vit au point où il le désirait, il l'emmena un beau soir courir par la ville, déguisé ; il lui fit entendre les malédictions du peuple contre le gouvernement de la régente ; le jeune prince se convainquit qu'on l'aimait beaucoup, mois qu'on ne pouvait supporter plus longtemps les caprices d'une femme hautaine, les exactions de ses favoris.

Le roi, de retour au palais, eut soin de ne rien laisser paraître et se décida à écouter son oncle. Il n'avait pas encore quinze ans, il était majeur depuis douze, selon la coutume des rois en Espagne. Il ne voulut cependant rien faire, avant d'avoir quinze ans révolus ; il s'en fallait de quelques semaines, juste le temps nécessaire pour bien combiner le coup.

Don Juan ne négligea aucune circonstance ; il s'assura des soldats, des gens du roi et surtout du clergé ; tout cela si adroitement, que les espions ne se doutèrent de rien.

On célébra avec pompe l'anniversaire de Charles II, il fit mille caresses à sa mère ; je crois que les souverains dissimulent par intérêt et qu'ils sont trompeurs de naissance, comme les aveugles.

La régente rentra dans son appartement, après avoir reconduit son fils dans le sien et s'être assurée qu'il y restait seul. Fière de son triomphe, elle dit à sa femme de confiance et aux secrétaires qui l'attendaient :

— Mes ennemis sont vaincus ; je suis sûre du roi ; il n'a pas même regardé don Juan pendant la fête ; il a écouté mes insinuations contre lui et m'a dit en me serrant le bout des doigts : « Demain, madame, vous saurez ce que je pense de don Juan, et vous n'aurez plus de doute à cet égard, soyez tranquille... » Ainsi nous le chasserons.

Pendant ce temps, don Juan rentrait chez le roi par une porte dérobée ; il le faisait habiller, l'étourdissait à force de promesses et de discours, puis le conduisait à Buen-Retiro, un de ses palais, qui jouera un trop grand rôle dans cette histoire pour que je n'en parle pas un peu en détail.

C'est un beau lieu, qui rappelle par ses jardins et ses fontaines le Luxembourg de Paris. Le parc est admirable ; les arbres sont superbes ; mais les gazons sont brûlés et les eaux peu abondantes, comme partout en Espagne. Les terrasses, les parterres, les statues sont magnifiques ; une Espagnole s'y trouve en paradis, une Française n'y oubliera jamais Versailles, Saint-Cloud et Fontainebleau.

Charles II s'y jeta pourtant comme dans un exil. Il y arriva tout joyeux d'être libre, et dit à son oncle qu'il voulait avant de se coucher écrire à sa mère, afin de dormir en repos et de n'y plus penser. La lettre était laconique.

« Madame, ne voulant pas abuser plus longtemps de vos bons soins pour moi, et me trouvant en âge de gouverner moi-même, j'ai résolu de vous décharger du fardeau de mes Etats et de vous prier de vous reposer désormais, ainsi que vos grandes fatigues le commandent. Les besoins de votre

santé vous appellent au couvent de l'Annonciade, où mon bien-aimé frère don Juan d'Autriche se fera un honneur de vous conduire sur-le-champ.

« Je m'empresserai de vous y visiter aussitôt que les besoins de mon règne me le permettront ; d'ici là, vous n'avez pas à quitter ces saintes murailles, où vous prierez Dieu pour moi et pour l'Espagne, selon les habitudes de votre haute piété.

« Votre fils affectionné,

« CHARLES. »

Il remit la lettre à don Juan, qui n'eût pas mieux fait s'il l'avait dictée. Celui-ci se hâta de l'emporter, avec un brevet de premier ministre ; partit pour Madrid, donna ses premiers ordres et se présenta chez la reine mère, à six heures du matin.

Elle dormait encore lorsqu'on le lui annonça de la part du roi.

— De la part du roi ? s'écria-t-elle. Cela est impossible ! Dites au seigneur don Juan que je ne suis point levée, que je le recevrai plus tard ; je veux voir mon fils auparavant.

La camériste revint tout effarée.

— Madame, le prince insiste ; il ajoute que Votre Majesté doit quitter son lit immédiatement et qu'il entrera dans la chambre puisqu'il vient de la part du roi.

— Une pareille insolence ! Cela est impossible ! Vous vous trompez ; je vais chez le roi et nous allons voir. Vite mes jupes et ma mante.

— Madame, c'est que...

— Eh bien ?

— Sa Majesté le roi n'est pas au palais. Il est parti cette nuit pour Buen-Retiro.

— Mon fils ! s'écria-t-elle stupéfaite.

— Hélas ! oui, madame.

— Alors, tout est perdu ! Faites entrer cet homme, qu'il vienne sur-le-champ.

Le bâtard royal parut ; il salua la reine avec un respect menteur, et se tint debout, attendant qu'elle l'interrogeât. Elle était si fort en colère, qu'elle ne pouvait parler.

— Que signifie tout ceci, monsieur ? d'où vous vient tant d'audace ? oubliez-vous devant qui vous êtes et à qui vous parlez ?

— Ce n'est pas moi qui suis ici, ce n'est pas moi qui parlerai tout à l'heure, c'est le roi, votre maître et le mien.

— Le roi ? mon fils ?

— Oui, madame ; il m'a chargé de cette lettre pour Votre Majesté.

Il lui tendit le papier fatal, elle le lui arracha d'un mouvement brusque, et, à mesure qu'elle le lisait, sa pâleur devenait livide. Elle alla jusqu'à la fin, continuant, comme pour se donner le temps de recueillir ses forces ; puis, congédiant le prince avec un geste où toute l'orgueilleuse noblesse de leurs aïeux se retrouvait :

— Sortez, monsieur ! je vous suis dans un instant ; attendez-moi.

Don Juan salua jusqu'à terre et entra dans le cabinet de la reine, dont les rideaux se refermèrent sur lui.

— Ah ! s'écria Marie-Anne en lui montrant le poing, serpent ! bâtard ! tu as l'office de laquais et d'alguazil, je te traiterai en laquais et en alguazil.

Elle le fit attendre trois heures. Il trépignait d'impatience, mais il n'en fit rien dire et, après la première heure écoulée, il lui vint bien une autre imagination.

Il manda tous les gens à qui il devait parler ; il fit venir ses secrétaires, les grands qu'il comptait employer à leur donner ses ordres comme s'il eût été chez lui, mettant dans tout cela une malice de bonne compagnie, une vengeance spirituelle qui rangea les rieurs de son côté.

La reine, entendant du bruit, en fit demander la signification.

— Dites à Sa Majesté que je suis fait pour obéir à ses ordres et pour attendre son bon plaisir, mais qu'un premier ministre n'a pas de temps à perdre. J'expédie les affaires ici afin que le service du roi ne souffre pas. Que Sa Majesté veuille bien ne se gêner en rien, j'attendrai tant qu'il lui plaira.

Cette réponse, rapportée à Marie-Anne, la mit en si belle colère, qu'elle en pensa étouffer et qu'il fallut lui jeter de l'eau au visage. Voyant qu'il la narguait ainsi, elle se décida, lui fit dire qu'elle était prête et monta dans son carrosse, dont elle fit fermer la portière au moment où don Juan se disposait à y monter avec elle.

— Ici je suis chez moi, lui dit-elle, et je ne veux pas vous y recevoir ; suivez-moi par derrière, vous êtes fait pour cela.

Don Juan se soumit à tout sans perdre un instant sa bonne humeur ; il avait la puissance, que lui faisait le reste ?

La reine entra au couvent de l'Annonciade comme si elle y allait de sa propre volonté. Elle fut aussi fière, aussi dédaigneuse qu'aux jours où elle commandait. Don Juan voulut la suivre, elle se retourna vers la supérieure et lui jeta, avec un geste impérieux, ces mots :

— Fermez la grille.

La religieuse resta stupéfaite, ne sachant que faire en présence du bâtard qui lui montrait un ordre du roi.

— Fermez donc ! répéta brutalement Marie-Anne.

— Mais, madame... le roi...

— Le roi est mon fils, reprit-elle avec beaucoup de dignité. Lorsqu'une reine d'Espagne, lorsqu'une fille de la maison d'Autriche n'a plus pour domaine qu'un couvent, elle y reste au moins la maîtresse ; nul ne peut y entrer sans son ordre : le roi le sait et ne peut avoir donné des ordres contraires aux miens ; vous le savez bien aussi, vous, madame l'abbesse, vous, une Medina-Cœli ! apprenez-le à ce bâtard, qui n'est pas obligé de le savoir, on n'apprend pas ces sortes de choses à de pareils mendiants.

Cette fois, elle avait trouvé le défaut de la cuirasse ; don Juan fut sur le point d'éclater, lui qui avait jusque-là usurpé les prérogatives des infants, lui qui se faisait traiter d'altesse royale et qui traitait presque d'égal à égal avec les têtes couronnées.

Ainsi il reçut une leçon un peu rude de M. le Prince (le grand Condé), alors réfugié à Bruxelles, pendant la Fronde, et il eut bien de la peine à la digérer.

C'était à propos du roi Charles II d'Angleterre, exilé de ses États, par la rébellion de ses sujets, et tout petit compagnon ; Don Juan en usait avec lui comme avec un inférieur, il prenait des airs de protection doublement ridicules en face d'un monarque malheureux. M. le Prince s'en impatienta et voulut le remettre à sa place. Il invita le roi d'Angleterre à dîner, ainsi que don Juan, alors gouverneur des Pays-Bas, et, lorsqu'on passa dans la salle du repas, chacun fut fort surpris en ne voyant sur la table qu'un seul couvert à cadenas avec un fauteuil et pas un autre siège. Charles II fut plus surpris que personne, il n'était pas accoutumé aux honneurs royaux. Il insista pour faire asseoir M. le Prince et sa compagnie ; celui-ci répondit que, quand le roi aurait dîné, lui, don Juan, et les autres seigneurs trouveraient un dîner tout prêt dans une autre pièce, mais qu'ils ne se permettraient certainement pas de s'asseoir à côté de Sa Majesté.

Et, là-dessus, de prendre une serviette, de donner à laver au roi et de se disposer à le servir. Celui-ci s'en défendit de toutes ses forces, déclarant positivement qu'il ne mangerait pas seul, et qu'il sortirait du logis sans rien prendre si les princes ne se plaçaient auprès de lui.

— C'est donc l'ordre positif de Votre Majesté ?

— Oui, monsieur, c'est mon ordre et ma prière en même temps ; vous me désobligeriez tout à fait, si vous faisiez autrement.

— C'est pour vous obéir, sire ; nous n'avons pas le droit de vous refuser.

Là-dessus, on apporta des tabourets, on posa des couverts sans cadenas, et M. le Prince se mit à la droite du roi, don Juan à la gauche, enrageant, lui qui se croyait tout permis, et qui, chez lui, prenait, devant Charles Stuart, toute sorte de licences.

On juge donc de la furie d'un pareil orgueilleux, en se voyant humilié ainsi, devant tant de gens, au couvent de l'Annonciade. Il se retira sans rien dire, mais la rage dans le cœur. La reine mère en ressentit les effets, elle reçut le soir même l'ordre de partir pour Valladolid.

Don Juan, une fois le maître, régna sans partage et sans conteste. Le roi ne demanda qu'à conserver sa place dans les cérémonies, à satisfaire ses caprices et à porter les joyaux de la couronne. Cela dura ainsi deux ans, après quoi, il fut question du mariage du roi.

Le bâtard s'opposa de tout son pouvoir à l'alliance de Charles II avec Louis XIV : imbu de l'esprit héréditaire de la maison d'Autriche, il détestait la France et la maison de Bourbon.

Mais une autre intrigue s'élevait à la cour ; elle tendait à renverser le premier ministre et à prendre le parti tout opposé à ses vues. La paix de Nimègue se négociait, le roi de France y dictait ses conditions, l'union de Charles II et de mademoiselle d'Orléans était résolue, et, après la remise du portrait de la princesse, le roi devint tellement amoureux d'elle, qu'il jura de mourir si un obstacle survenait entre elle et lui.

Dès lors don Juan fut en disgrâce et abreuvé de dégoûts. Le premier fut le retour de la reine mère qui reparut triomphante, pour tenir sa place au mariage de son fils. Elle ne ménagea pas son ennemi. Pour mieux l'accabler, elle flatta la passion du roi de tout son pouvoir, elle se montra bonne et indulgente pour les folies du jeune homme, et assura qu'elle aimerait sa bru de toute son âme, qu'elle l'aimait déjà, qu'elle s'étudierait à la rendre heureuse.

Don Juan, retiré dans son palais, n'avait plus aucun pouvoir. Il tomba malade, la cour ne fit même pas prendre de ses nouvelles. On partit pour aller au-devant de la reine et

on ne daigna pas l'en prévenir ; aussi mourut-il de furie un peu avant l'arrivée de Louise d'Orléans à Madrid.

A quoi les plaisants de la cour prétendirent qu'il était mort pour ne pas la voir.

Ainsi finit ce règne, car c'en était un ; et le second don Juan, le second bâtard d'Espagne, sans atteindre à la gloire du premier, fut plus favorisé de la fortune. C'est une déesse aveugle comme l'amour, et souvent un de ces aveugles coudoie l'autre ! qu'on ne s'étonne donc plus s'ils s'égarent.

Ainsi que je l'ai dit, le roi courut au-devant de sa fiancée, escortée de l'archevêque de Burgos et de tous ses courtisans. Il la rencontra dans un petit village, à quelques lieues de Burgos. Dès qu'il aperçut les carrosses, il ne laissa pas à la princesse le temps de descendre ainsi qu'elle le devait ; il se précipita à bas de sa litière pour la voir plus vite, et se mit à la regarder de tous ses yeux.

Elle était fort belle, habillée à la française avec une quantité surprenante de pierreries. Le roi la trouva admirable et sur-le-champ l'emmena dans son grand carrosse, sans glaces, suivant la mode du pays, mode très incommode et très fatale au teint, d'autant plus qu'on ne mettait pas de loup.

— Madame, dit-il d'une ardeur sans seconde, comme les héros de Corneille, nous allons nous marier incontinent ; j'attendais impatiemment avant de vous avoir vue ; à présent, je ne saurais attendre du tout.

La reine n'était pas si pressée ; mais elle ne put faire aucune objection et se contenta de baisser les yeux en rougissant.

On représenta au roi qu'il était bien tard pour faire la cérémonie ce jour-là ; que rien n'était prêt, que monseigneur l'archevêque ne pourrait dire la messe, n'étant pas à jeun.

— Eh bien, répliqua-t-il, que, d'ici à minuit, on dispose tout dans l'église de ce village ; l'archevêque pourra dire la messe après, je suppose.

Toutes les objections, toutes les prières furent inutiles ; la reine mère y perdit son temps.

Voilà donc toute la cour installée dans la chaumière d'une mauvaise bourgade, étalant des velours et des brocarts sur des immondices ; car les bourgades espagnoles ressemblent plutôt à des cloaques qu'à des habitations. Il fallut trouver des tentures pour les vieilles murailles de l'église ; heureusement, l'archevêque avait amené avec lui sa chapelle. On fit du mieux qu'on pût ; mais on n'arriva pas au luxe, à la magnificence que demandait pareille cérémonie, et jamais il ne se vit rien de semblable dans cette monarchie espagnole, si roide et si compassée. Les vieux en levaient les yeux au ciel et assuraient que tout était perdu.

Le roi ne voulait pas quitter la princesse ; il fallut des prières pour obtenir qu'il la laissât s'habiller. Elle avait une robe comme le soleil, à la mode d'Espagne, et toutes les Françaises de la suite revêtirent le même costume. Une d'elles, la sous-gouvernante, nommée mademoiselle Vaurelon, mourut justement ce jour-là, dans sa litière, n'ayant voulu à aucun prix s'arrêter, quelque malade qu'elle fût et quelque prière qu'on lui fît. Cette mort avait attristé mademoiselle d'Orléans ; elle aimait cette vieille femme, et puis c'étaient les souvenirs de son enfance qui s'en allaient avec elle. Elle fut pleurée par toute la bande française, surtout par la maîtresse.

Pendant qu'on habillait la reine, la duchesse de Terra-Nova commençait l'exercice de sa charge dans le bouge, non sans de grands *hélas*, et elle l'exerça dans toute sa rigueur. On entendit à côté un bruit de voix et un cliquetis d'armes, la reine se récria et commença d'avoir peur. Elle demanda ce que c'était ; la camarera-mayor lui fit observer qu'il était au-dessous de sa dignité de s'informer de ces choses-là. Une des femmes françaises montra un grand émoi.

— Ah ! madame, que Votre Majesté sorte à l'instant ! voilà deux seigneurs qui vont s'égorger si elle ne les empêche pas.

XI

Or, voici ce que c'était que cette querelle.

Le duc d'Ossone, gouverneur du Milanais, conseiller d'État, président du conseil des ordres et grand écuyer de la reine, était planté à la porte de la chambre avec une de ces façons de piquet dont on ne peut se faire d'idée ailleurs qu'en Espagne.

Le duc d'Astorga, jeune et beau cavalier, avait pris, en même temps que le roi, et sur la vue du portrait, une de ces passions romanesques et chevaleresques qu'on ne voit non plus en aucun autre pays. C'était un de ces dévouements à aller décrocher la lune, si on la lui eût demandée, et pour un seul regard des beaux yeux de la princesse.

Il se tenait aussi à la porte en qualité de majordome-mayor ; on lui avait confié ce poste, malgré sa jeunesse et en dépit de toutes ces vieilles têtes de la cour, parce qu'il était fort aimé de la reine mère, dont son père avait été l'un des favoris. Il était également aimé du roi et de tous ceux qui le voyaient. C'était un de ces charmants caractères qui se font chérir partout, et aussi de ces charmants visages qui préviennent en leur faveur.

Le duc d'Ossone commença de débiter quelques sentences sur le danger qu'il y avait à placer auprès d'une jeune reine des têtes sans cervelle, qui lui feraient faire des sottises. Le duc d'Astorga se récria contre cette coutume d'entourer de vieux visages une personne de dix-sept ans : c'était pour la faire mourir d'ennui !

La discussion s'échauffa au point de devenir tout à fait personnelle ; bien plus ! elle finit par dégénérer en attaques contre la reine.

— Et si nous n'étions pas là, s'écria d'Ossone en furie, jusqu'où n'iraient pas l'étourderie et le laisser-aller d'une Française accoutumée, dans son pays de perdition, à ne respecter ni Dieu, ni l'Église, ni les convenances !

A ces mots, qui attaquaient directement son idole, le duc d'Astorga ne fut plus maître de lui ; il se jeta comme un fou sur son adversaire, l'épée presque hors du fourreau ; heureusement, madame de Grencey, qui allait monter chez la reine, la lui fit rengainer presque de force. En ce moment, la femme de chambre française intervint aussi, comme on l'a vu.

La reine, à moitié coiffée, se leva et se précipita vers la porte ; la duchesse de Terra-Nova lui barra le chemin et mit son bras en travers.

— N'allez pas plus loin, madame.

— Eh ! madame, s'écria la jeune princesse, il faut empêcher le sang de couler.

— On l'empêchera bien sans vous, madame ; le devoir de ma charge est de ne pas souffrir que Votre Majesté se compromette avec ses inférieurs ; laissez faire mes gardes et mes prévôts. J'espère seulement que cette maison ne sera insultée par personne, ajouta-t-elle en élevant la voix. Je rends le majordome-mayor personnellement responsable de ce qui pourrait arriver, et je ferai mon rapport à Sa Majesté le roi.

— Mon Dieu ! n'y a-t-il point de blessés? demanda mademoiselle d'Orléans, au comble de l'inquiétude.

— S'il y en a, j'espère qu'ils seront emportés sur-le-champ ; on ne doit pas se permettre de mourir dans l'antichambre de Votre Majesté. Fermez les portes, messieurs !

La reine se laissa retomber sur son siège, et dit en français à la princesse d'Harcourt que, s'il lui fallait être l'esclave de cette harpie, elle préférerait se jeter dans un couvent.

— Ah ! mon cher pays, où êtes-vous? poursuivit-elle les larmes aux yeux. Mesdames, vous direz au roi ce que vous voyez ici et dans quel supplice je dois vivre.

On s'occupa de cet incident jusqu'à la fin de la toilette ; tous les torts retombèrent sur le duc d'Ossone, et, après l'arrivée à Madrid, sa charge lui fut ôtée ; on la donna au marquis de Las Balbazu. Les collets montés furent indignés et prédirent tous les malheurs possibles à une monarchie qui proscrivait ainsi les vieux seigneurs et accueillait les écervelés. L'amour du duc d'Astorga n'était ignoré de personne. Le roi vint, plein d'impatience et d'ardeur. Il était vêtu d'habillements magnifiques ; mais rien ne peut rendre la beauté de la reine et la splendeur de ses pierreries ; elle éblouissait.

La cour était fort grosse et superbe. La maréchale de Clérambault, la princesse d'Harcourt et madame de Grencey parurent vêtues à l'espagnole, fort richement mises. Les *señoras de honor* sont, à proprement parler, comme les filles de la reine en France ; on les choisit parmi les personnes de la plus haute qualité. Elles défilaient deux à deux et elles étaient fort jolies.

Le mariage se fit. Jamais église de village ne vit pareille pompe. Les officiers et les tapissiers de Leurs Majestés avaient tendu et décoré, en quelques heures, la plus grande des chaumières. Le lit royal fut dressé dans une pièce, le festin dans l'autre. Mais, en sortant de l'église, le roi déclara qu'il se contentait sur-le-champ. La cour seule se mit à table, et on n'y resta pas longtemps, dans la crainte d'incommoder Leurs Majestés.

Le lendemain, Charles II radieux et charmé et la jeune reine, assez triste, remontèrent dans leur carrosse ouvert, avec la reine mère et la camarera-mayor, et se dirigèrent vers Burgos ; on devait y arriver le soir et y rester trois jours.

La reine était peu gaie. On avait déjà parlé de ren

voyer immédiatement tous ceux qui l'avaient accompagnée ; et cette menace devait s'exécuter à Burgos. A grand'peine elle avait obtenu qu'on lui laissât ses deux nourrices et deux filles de service ; encore ne les lui accorda-t-on que provisoirement : elles devaient la quitter plus tard.

Le prince et la princesse d'Harcourt eurent un présent de trois mille pistoles de pierreries ; la maréchale de Clérambault en reçut un de deux mille pistoles seulement ; mais cette dernière eut, en outre, mille louis et deux mille écus de pension. La faveur de Monsieur lui valut cela. Elle eut, il est vrai, beaucoup de peine à se faire payer, elle en vint à bout cependant ; elle était fort intrigante.

Le prince et la princesse d'Harcourt avaient soigneusement soutenu l'honneur de la France par leur table ouverte et la grande dépense qu'ils avaient faite. Leur entrée à Burgos fut magnifique. La reine les demanda sans cesse, ainsi que les autres Français, pendant le séjour qu'on fit en cette ville ; on ne se sépara pas d'eux sans beaucoup de larmes.

Après le départ de Sa Majesté, ils recurent mille pistoles qu'ils lui avaient gagnées au jeu pendant le voyage. Ils en étaient un peu inquiets, craignant que la reine n'osât pas faire l'aveu de cette perte ; elle le dit au roi très ouvertement, comme une femme sûre de son pouvoir, et ne rencontra ni remontrances ni opposition.

Elle arriva bientôt au Buen-Retiro, où elle fut enfermée, la pauvre princesse ! Sa première idée fut de faire demander madame de Villars, ambassadrice de France ; elle avait soif de voir des Français et de parler de la patrie, de ses souvenirs peut-être.

La marquise envoya au Buen-Retiro, savoir le jour et l'heure de l'audience. On l'adressa à la camarera-mayor ; selon l'ordonnance, celle-ci répondit qu'elle n'avait rien entendu dire à ce sujet et, comme on la priait de s'en informer, elle répondit qu'elle n'en ferait rien, que ni homme ni femme ne verraient la reine jusqu'à ce qu'elle eût fait son entrée.

L'ambassadrice fit prévenir la reine de cette réponse, et celle-ci ne l'apprit pas. Elle resta à languir, attendant sans cesse, toujours en présence du roi, qui ne la quittait pas plus que son ombre et qui en devenait de plus en plus amoureux. Cet état aurait duré longtemps, si la marquise de Villars n'eût été saluer la reine mère fort empressée alors de plaire à sa belle-fille. Elle s'informa si elles s'étaient vues, la marquise raconta ce qui s'était passé.

— S'il en est ainsi, madame, vous verrez la reine ici demain, si cela vous plaît.

Madame de Villars répondit qu'elle en serait comblée ; et, en effet, c'était une grande faveur.

On va voir à quel point la princesse était renfermée. La marquise de Las Balbazu ayant été chez la duchesse de Terra-Nova pour parler à la reine, dès que celle-ci en fut informée, elle accourut chez la duchesse ; leurs appartements se touchaient.

Marie-Louise s'avança vers madame de Las Balbazu ; mais aussitôt, la duchesse la prit par le bras et la fit rentrer dans sa chambre comme une petite fille. Vous jugez combien elle fut étonnée d'un pareil traitement ! Comme elle passait cette porte plus vite qu'elle ne l'eût voulu, elle se trouva dans un petit corridor noir, placé entre son appartement et celui de la camarera-mayor ; en passant, elle entendit un soupir et vit le duc d'Astorga, agenouillé, les mains étendues, qui ne prononça pas un mot, mais qui semblait implorer une grâce.

Elle était seule ; dans sa colère, la duchesse avait fermé la porte sur elle, et, au lieu d'une entrevue avec une vieille marquise, lui en procurait une avec un jeune duc.

La reine s'arrêta et demanda à son majordome-mayor ce qu'il attendait.

— Un mot de Votre Majesté, madame.

— Lequel ?

— Je vais mourir peut-être, et, auparavant, je voudrais que la reine daignât me dire si elle a été contente de mes services et de mon dévouement pendant le peu de jours qu'il m'a été permis de les lui offrir.

— Mourir monsieur ! Pourquoi mourir ? qu'avez-vous ? demanda Marie-Louise tout effrayée.

— Madame, le duc d'Ossone m'a fait appeler en duel il manque rarement son adversaire, c'est une forte lame, il me tuera sans doute.

— Mais, monsieur, je vous défends de vous battre ! Ce duel n'aura pas lieu ; je parlerai au roi, s'il le faut. Célébrer mon mariage, mon arrivée par du sang répandu ! encore une fois, monsieur, je ne le veux pas.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais il faut que cela soit.

— Quoi ! malgré ma volonté, malgré celle du roi ?

— Oui, madame ; deux nobles Espagnols qui se sont rencontrés comme le duc et moi ne peuvent vivre sans une vengeance, ou ils sont déshonorés. Le roi et vous, madame, vous avez tout pouvoir sur notre vie, aucun sur notre honneur.

La reine se sentit émue. Le duc restait toujours à genoux ; éclairé d'en haut par une lucarne, sa tête seule et le bout de ses mains ressortaient dans l'ombre. Il était fort beau, le duc d'Astorga ; je l'ai connu ici, où il était venu, il y a quelques années ; vieux, il en gardait de beaux restes. Il m'a souvent raconté cela et toutes ses aventures avec la reine, dont on a bien parlé, mon Dieu !

La princesse allait répondre et je ne sais ce qu'elle aurait répondu, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et la voix du roi se fit entendre, parlant à un de ses nains, lequel nain parut en même temps.

— Oui, sire, Sa Majesté la reine est chez la camarera-mayor ; mais je vais, si vous me le permettez, lui dire que le roi est impatient de la voir, et elle s'empressera de venir près de Votre Majesté...

L'œil pénétrant du nain avait aperçu le duc à genoux, la reine embarrassée ; il s'arrêta tout court, espérant que sa maîtresse lui ferait un signe, ou lui dirait un mot qui pût le guider. Voyant qu'elle se taisait, il prit tout sur lui. Ce sont de fines créatures que ces nains de Pologne le roi en avait deux. On raconte mille choses singulières sur ces petits êtres en leur pays ; il paraît qu'ils y ont des villages dans les parcs des seigneurs.

Celui-ci, qu'on avait appelé *Nada* (ce qui signifie *rien* en espagnol), était des plus délurés et des plus malins qui se puissent imaginer. Il épargna certainement de grands désagréments à la reine dans cette circonstance, et sauva probablement la tête d'Astorga ; lui seul eut de la présence d'esprit.

— Ah ! sire, fit-il avec un petit cri, comme de surprise, voici Sa Majesté la reine elle-même ; elle avait deviné vos volontés et elle avait laissé là cette marquise de Las Balbazu, dont le gardinfante me servirait de berceau.

Et, là-dessus, il se mit à gambader de façon à empêcher le roi d'approcher de la porte ; pendant ce temps, la reine arriva, tremblante ; le nain referma la portière, le duc s'échappa par les corridors, et tout fut dit, du moins pour ce jour-là.

La reine demeura rêveuse ; elle aurait voulu entretenir le roi de ce qu'elle venait d'apprendre, elle hésitait. Le roi lui demanderait certainement qui le lui avait dit, et elle ne jugeait pas nécessaire de raconter la petite scène du corridor. Nous avons toutes une voix secrète qui nous détourne de la franchise en pareil cas : c'est ce que j'appelle l'intérêt de la conservation.

Le duel eut lieu une heure après. Le duc d'Ossone fut blessé, contre son habitude, et le duc d'Astorga sortit de là sans une égratignure, à son avantage de toutes les façons. Il reparut le soir au coucher du roi et reprit les devoirs de sa charge près de la reine.

En l'apercevant, celle-ci pâlit légèrement ; elle savait à quoi s'en tenir. On avait raconté le combat au roi devant elle. La reine mère loua fort son protégé ; quant à Marie-Louise, elle ne dit rien du tout, ce que le judicieux nain remarqua parfaitement : il en augura qu'elle avait trop de choses à dire.

Le lendemain, l'ambassadrice de France fut admise à se présenter au Buen-Retiro, si sévère et si retiré. La reine désirait passionnément la voir, et elle pria le roi d'être pour elle aussi bon, aussi prévenant qu'il le pouvait être ; il se garda de la refuser.

Madame de Villars a laissé, dans ses papiers, des détails circonstanciés sur cette entrevue. La cour d'Espagne ressemble si peu à la nôtre, qu'on est curieux de connaître ces détails.

Le roi et les deux reines attendaient la marquise dans une galerie tapissée de velours et de damas cramoisi, chamarré fort près à près de passementeries d'or très larges. Des tapis de pied admirables, les tables, les cabinets, les brassières tout à l'avenant. C'est une grande magnificence partout dans les palais, en ce pays, où arrivent les trésors des Indes.

Sur les tables se trouvaient quantité de flambeaux d'argent, avec des bougies de cire, et, lorsqu'il fallait les moucher, des naines très parées, venaient, avec de grandes révérences, les changer et les emporter dans une autre pièce ; cela formait une procession fort agréable à voir.

Les reines d'Espagne sont entourées de très jeunes personnes, ou bien de vieilles femmes, ordinairement veuves, portant le costume obligé de cet état, lequel ressemble beaucoup à celui des religieuses. Cela n'est pas gai ; mais rien n'est gai en Espagne ; il y a de quoi y mourir d'ennui, pour nos princesses surtout, accoutumées à un autre ton et auxquelles la magnificence ne suffit pas.

Madame de Villars fut parfaitement reçue ; la jeune reine eut beaucoup de peine à retenir ses larmes ; le roi s'en aperçut, et, tout de suite demanda les dames et la collation, qui fut servie à genoux. Cela fit une diversion

heureuse. On apporta à l'ambassadrice des *almohada*, c'est-à-dire des coussinets dont les dames se servent pour s'asseoir en ce pays-là, comme un reste de coutume des Mores leurs vainqueurs, et non pas leurs ancêtres, quoi qu'ils en disent.

La reine était ravissante : vêtue à l'espagnole, mais avec des étoffes françaises. Elle parla peu pendant l'audience officielle, qui dura longtemps néanmoins, et sa joie fut grande lorsque le roi se leva pour partir et que la reine mère se disposa à le suivre

Aussitôt qu'elle fut libre et débarrassée de cette suite in-

— Je le sais, je le sais... Vous ne pouvez donc rien me dire de Versailles, rien de Saint-Cloud, rien de ce qui se passe dans ma famille, dans mon pays?

— Votre Majesté n'a d'autre famille, d'autre pays que l'Espagne à présent.

— Madame de Villars, on voit bien que vous retournerez en France ; vous parlez à votre aise de cette ennuyeuse Espagne.

— Ennuyeuse, madame? Rien est-il plus magnifique? avons-nous en France des galions chargés d'or, des trésors, des splendeurs dignes des sultans et des princes arabes?



Il lui avoua tout net son changement.

terminable qui l'obsédait, elle retourna vers madame de Villars et lui dit en français :

— Ah ! madame, que je suis aise de vous voir, et que je voudrais pleurer en liberté avec vous mes chers parents, mon beau pays, cette cour de France que je ne reverrai plus !

— Nous ne sommes pas seules, madame ; votre respectable duègne, là-bas, en disant son chapelet, nous observe probablement, et nous écoute peut-être ; aussi, j'engage Votre Majesté à modérer ses éclats. Quant à M. de Villars et à moi, nous avons l'ordre précis de ne vous rappeler en rien un passé qui ne peut revenir ; nous devons vous rattacher à votre nouvelle patrie, et éloigner de vous, par nos conseils, jusqu'à l'ombre d'un regret inutile.

— Ah ! que cela est dur !

— Oui, madame, et je prie Votre Majesté de me pardonner ce langage ; ce n'est pas par ma volonté que je lui parle ainsi

— Qu'est-ce que tout cela, lorsqu'on y voit des figures comme celle de cette comtesse de San'Yago, là-bas, enveloppée dans ses crêpes? Qu'est-ce que ces *senoras de honor* avec leurs gardinfantes qui les empêchent de se remuer et qui se portaient en Espagne du temps de ma grand'mère la reine Anne? Qu'est-ce que ces seigneurs qui n'osent lever les yeux devant moi? Qu'est-ce que cette camarera-mayor, plus maîtresse que moi et qui me régente? Qu'est-ce que ces sombres palais auxquels je suis condamnée, et tout ce qui m'attend plus tard et que vous verrez comme moi? Ah! madame, que ne suis-je une simple paysanne de Chantilly, de Fontainebleau, ou de Compiègne, vivant tranquille à l'abri de ces grands arbres, au bord de ces fleuves chéris qui sont français, qui portent des noms français, qui ont autour d'eux des Français! Ma chère marquise, comment ne comprenez-vous pas cela et comment ne voulez-vous pas que j'aie envie de pleurer en ces tristes lieux?

Madame de Villars le comprenait de reste ; mais elle ne devait pas l'avouer ; elle avait reçu les ordres de son mari et puis, pour le bonheur de la reine, il fallait qu'elle oubliât. La marquise reprit donc son thème de magnificence, de plaisirs bruyants, d'honneurs rendus ; elle vanta le roi, sa jeunesse, sa bonté, la passion qu'il avait pour sa jeune épouse ; elle exalta les vertus et la tendresse de la reine mère ; elle s'étendit sur les enfants à venir, sur les beaux jours qui s'écouleraient au milieu de cette jeune famille.

La reine secoua tristement la tête.

— Je n'aurai pas d'enfants, madame, dit-elle. Une devineresse m'a prédit, l'année dernière, que je serais reine d'un grand pays, que je ne lui donnerais pas d'héritiers et que je mourrais jeune.

— Ce sont des folies, madame.

— Ce sont des vérités, madame de Villars ; vous le verrez bien : la devineresse a ajouté que je mourrais de la mort de ma mère et presque de la même main. Or, vous savez comment ma mère est morte et qui est-ce qui l'a tuée ? Est-ce que je lui ressemble, à ma mère ?

La tête du nain parut en ce moment derrière une portière qu'il souleva.

XII

Ce nain était pour la reine une providence en miniature ; il s'était pris d'un attachement sérieux pour cette pauvre Française exilée de son pays, lui, exilé de son pays comme elle. En cette occasion, il le lui prouva de nouveau. La reine mère approchait ; la camarera-mayor revint comme un lion dévorant autour de la galerie ; les paroles de la princesse arrivaient par intervalles jusqu'à ses oreilles malveillantes. Le petit homme voulut faire cesser ce danger et se jeta dans la galerie en criant de sa voix grêle :

— Sa Majesté la reine mère !

Madame de Villars, qui comprenait mieux que la reine l'importance de la chose, fit une caresse à cet empressé et l'aurait embrassé de bon cœur.

— Vous le voyez, madame, dit-elle à voix basse, jusqu'à ce malheureux embryon qui vous conseille indirectement le silence.

Le nain comprenait et parlait très bien le français. Depuis la tentative du prince de Conti sur la Pologne, notre langue est à la mode en ce pays, et parlée parmi les grands seigneurs. Les nains vivent chez eux, avec eux, et ils en prennent une teinte d'instruction et de manières qu'ils ne perdent pas, bien entendu, dans les différentes cours où on les envoie.

La reine mère, en effet, approchait, et, d'un air bénin, plein d'hypocrisie, elle demanda à Marie-Louise si elle avait causé avec madame de Villars de ce beau pays de France, qu'on ne pouvait oublier et qu'on ne se consolait pas d'avoir perdu.

La reine sentit le piège et répondit promptement :

— Nous n'avons guère parlé de la France, madame ; mais nous avons parlé de l'Espagne, de mon désir d'y être heureuse autant que je le suis maintenant, et de ma résolution de tout mettre en œuvre pour plaire au roi et à vous, madame.

La reine mère fit un de ces sourires passés au vinaigre, qui ressemblent plus à une grimace qu'à une approbation ; elle y était sujette. Le nain gambada ; c'était sa ressource dans les circonstances embarrassantes.

Marie-Anne d'Autriche passa ; mais l'ambassadrice prit congé et la camarera-mayor entra par une autre porte. Derrière elle marchait un page, chargé de très gros livres d'église ; c'était le moment des vêpres, la cour d'Espagne y assistait presque tous les jours.

Le duc d'Astorga marchait à sa place suivant les devoirs de sa charge ; il s'inclina profondément devant sa souveraine, plus profondément encore devant la maîtresse de son cœur. Il y a toujours quelque chose de chevaleresque et de romanesque aussi dans ces amours espagnoles ; elles ne finissent pas comme les autres.

Après vêpres les reines allaient à la comédie espagnole et c'est la manière la plus abominable de passer son temps ; car c'est royalement ennuyeux ! Charles II détestait la France et les Français plus que personne dans ses États ; aussi ne fallait-il lui parler d'aucun établissement de notre nation. Il était Espagnol dans l'âme et jusqu'à la pointe des cheveux.

Ce jour-là, Marie-Louise était parée d'émeraudes admirables avec des diamants. Elle en avait mille poinçons dans ses cheveux bruns, et cela allait à merveille à sa peau de satin blanc.

Cette comédie n'a qu'une chose particulière et divertissante, dont elle s'amusa bien plus que des gentillesses des comédiens.

Les amants s'y envoient des œillades passionnées et causent ensemble de loin avec leurs doigts, tellement vite, qu'on ne peut les suivre ; il faut une grande habitude. La première fois que la jeune reine vit ce manège, il la frappa d'étonnement et elle demanda au roi ce que c'était, il le lui expliqua.

— Quoi ! dit-elle, ils se parlent aussi ouvertement devant tout le monde ?

— Et où est le mal ? repartit le roi.

Ainsi, en cette cour dévote, l'amour a droit de cité, on ne s'en effarouche pas, on feint d'être persuadé qu'il est innocent et qu'il se borne à ces prévenances extérieures. A cela près, tout le monde est gourmé, composé au point de n'oser retourner la tête sous peine d'être taxé de légèreté ; ce qui est le plus grave reproche que l'on puisse faire en ce pays à une femme et surtout à un homme.

Le duc d'Astorga avait une belle maîtresse, avant l'arrivée de la reine, ou plutôt de son portrait, car sa passion datait de là. Il lui avoua tout net son changement, afin de la laisser libre et lui en dit la raison, sans aucune feinte. Cette dame en fut d'abord blessée ; ensuite, elle convint qu'une grande reine était une espèce de déesse avec laquelle on ne pouvait entrer en rivalité et se tint pour battue.

La reine ne voulait point aimer le duc et ne l'aimait pas ; cependant, il devint insensiblement la distraction unique d'une vie si différente et si odieuse pour elle, en la comparant à la cour de France et aux charmes de Versailles, encore fort grands en ce temps-là : le roi n'était pas envahi par la dévotion, ni par madame de Maintenon et sa séquelle.

Marie-Louise s'accoutuma à voir à chaque instant ce jeune seigneur ; elle le cherchait de l'œil lorsqu'elle entrait et rencontrait toujours son regard fixe sur elle. Ils ne se parlaient pas une fois en huit jours, si ce n'est pour les exigences du service. L'intelligent Nada ramenait souvent l'attention sur lui, il le prônait, il faisait valoir sa bonne mine ; lorsque le roi, la reine mère et la Terra-Nova étaient absents, il vantait le dévouement et la passion du duc, il le représentait comme tout prêt à mourir pour la princesse, comme son esclave le plus soumis et le plus obéissant. La reine l'écoutait sans l'interrompre ; c'était beaucoup, et quelquefois elle soupirait en pensant à celui qu'elle croyait aussi son esclave et qui s'était si vite libéré de ses fers.

Le roi avait deux nains ; on les eût pris pour son bon et son mauvais génie. Nada, on le connaît. Quant à Romulus (ainsi s'appelait son camarade et son rival), sa vie se passait à faire non pas des espiègleries, mais des méchancetés. Il aimait à voir souffrir, il tourmentait avec délices ; il avait infiniment d'esprit, il ne s'en servait que pour nuire, et, par opposition à Nada, il prit sur-le-champ la reine en aversion.

Beaucoup plus grand et plus difforme que son compagnon, il était jaloux jusqu'à la rage des compliments adressés à celui-ci. Plusieurs fois, il le menaça de le tuer, et on avait été forcé de lui ôter ses couteaux, ses poignards et ses petits sabres, dans la crainte qu'il ne fît un malheur.

Il détestait tout ce qu'aimait Nada, même le roi, bien que, par crainte, il ne le montrât pas, on lisait la haine dans ses yeux. Il prit donc à tâche de tourmenter la reine autant que son rival la servait, et il joua un véritable rôle dans tout ce qui arriva par la suite.

Madame de Villars, la femme de l'ambassadeur, la mère du fameux maréchal de Villars par qui la France fut sauvée, le seul qui ait su battre mon illustre ami, le prince Eugène, madame de Villars, dis-je, était bonne mais faible et craintive. Elle redoutait sur toutes choses d'être blâmée de sa cour, et ne voulait pour rien au monde rappeler à la reine ce premier amour dont elle ne devait plus se souvenir ; ce qui n'empêchait pas la jeune princesse de l'interroger sans cesse sur monseigneur le dauphin.

L'ambassadrice recevait des visites et racontait fort gaiement le cérémonial employé en pareil cas. Il fallait d'abord faire avertir toutes les dames que madame de Villars tiendrait cercle tels et tels jours. On envoyait un page avec des billets appelés *nerdillas*, parce qu'ils étaient noués avec une petite faveur. Une grande dame espagnole devait faire les honneurs de son salon, et ce fut la marquise d'Œssera, veuve du duc de Lerme.

On comptait les pas, selon les dignités ; pour les unes, on allait à la première estrade, pour d'autres, à la seconde ou à la troisième. Les révérences étaient aussi numérotées, on en perdait le compte. Quel métier pour une Française et une femme d'esprit !

Ils n'ont point de cheminées, dans ce pays-là ; c'est un grand brasier d'argile placé au milieu de la chambre et

où brûlent des noyaux d'olives. Les femmes se mettent à l'entour et parlent toutes à la fois, comme des pies dénichées ; elles sont très parées, couvertes de pierreries de toutes les espèces, à moins que leurs maris ne soient en voyage ou en ambassade. Pendant ces absences, elles se vouent à un saint quelconque ; elles restent vêtues de gris ou de blanc, et portent une ceinture de cuir ou de corde.

Madame de Villars ajoutait qu'elles n'en étaient pas plus sages pour cela.

Elles restent donc assises sur un tapis, autour de ce brasier et mangent en quantité des marrons glacés, des confitures sèches, du chocolat et de la glace, même en hiver.

Elles ne lisent jamais, peut-être ne le savent-elles point faire ; elles ne s'occupent, du matin au soir, qu'à dire des patenôtres, se confesser, faire l'amour, se parer et bavarder de leur prochain. Elles ont beaucoup de feu, de vivacité, une beauté très agréable ; elles sont fort séduisantes pour les hommes ; mais une Française, habituée à la société que nous voyons, ne peut s'accoutumer avec ces poupées.

La reine le comprit sur-le-champ.

Les quelques semaines qu'elle passa au Buen Retiro, avant son entrée à Madrid, lui servirent d'échantillon et d'apprentissage ; elle dut se préparer à cette fameuse entrée, qui joue un si grand rôle dans la vie d'une reine d'Espagne. En attendant, elle se couchait tous les jours à huit heures et demie ! Pauvre princesse ! quelle existence, et comme on devait lui pardonner de l'égayer un peu ! Hélas ! ses distractions étaient des offices interminables dans la chapelle du château, les soins du roi qu'elle n'aimait guère, les conversations de Nada et l'amour du duc d'Astorga, lequel était muet et ne se laissait connaître que par ses regards.

Nada la traitait à l'espagnole et lui parlait de ce galant, il ne voyait pas que cela tirât à conséquence. En sa qualité d'étranger, il ne comprenait pas l'inviolabilité de la reine d'Espagne, qu'on doit laisser mourir plutôt que de la toucher du bout du doigt, et à laquelle il n'est jamais permis d'être femme.

La jeune princesse l'écoutait en baissant la tête et ne répondait pas ; c'était beaucoup. Il avait seul le droit de pénétrer chez elle et d'y rester seul, sans l'assistance de la camarera-mayor ; ce petit être ne comptait pas.

Quelques jours avant son entrée, la reine avait été en cavalcade avec le roi. Les nains avaient suivi sur des montures proportionnées à leur taille. Le duc d'Astorga fit autour de Leurs Majestés des voltes et des passes dont elles furent charmées et que Nada ne laissa pas tomber, il les loua fort. Romulus immédiatement se prit à les critiquer, assurant que ce n'était point là un exercice et des façons de grand seigneur et qu'en tout autre pays, on les trouverait fort ridicules.

La discussion s'échauffa d'autant plus que le roi en riait et qu'il voulait se rendre juge. Le duc d'Astorga revint à sa place, près de la reine ; en sa qualité de majordome mayor, il primait, dans un cas pareil, le grand écuyer lui-même. Il entendit les glapissements des nains et demanda au roi la permission de châtier Romulus, qui se permettait des plaisanteries déplacées, qu'il ne pouvait souffrir.

— Je ne me mêle jamais des combats de ces valeureux personnages, répondit Charles en riant, autant que sa dignité de roi et d'Espagnol pouvait le lui permettre ; pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à jouer des couteaux, je leur permets de jouer à la langue. Tu le sais bien, duc.

— Oui, sire ; mais que cet avorton ose s'attaquer à moi, c'est ce que je ne lui permets pas et ce que je n'endurerai jamais, à moins d'un ordre exprès de Votre Majesté.

— Qu'il se taise donc alors ; je serais fâché de te contrarier, Astorga.

On en resta là ; pourtant, le regard de Romulus porta au duc l'expression de sa colère et des promesses de vengeance.

Aussitôt qu'il fut rentré et que la reine fut seule, Nada courut à sa chambre.

— Ah ! madame, lui dit-il, vous avez entendu ce méchant Romulus. Il nous jouera quelque tour, allez ! Le duc, qui prépare de si belles choses pour votre entrée, vous verrez qu'il viendra à bout de les faire manquer et que les frais seront pour ce cher duc.

— Les frais ?

— Oui, madame ; ce n'est pas de l'argent que je parle, il ne s'en soucie guère, vous le savez ; c'est de sa peine et de ses espérances perdues. Il comptait si bien être le plus beau et le plus triomphant partout et attirer les regards de Votre Majesté !

— Qui veux-tu qui l'en empêche ? Qu'est-ce que Romulus pourra faire à cela ?

— Ah ! madame, ce méchant Romulus, un sorcier, il jettera quelque mauvais sort sur les chevaux et sur lui-même et mon duc ne triomphera pas au combat de taureaux.

— Je n'y puis rien faire, mon pauvre Nada, et je ne regarderais pas cela, je l'avoue, comme un grand malheur.

— Quoi ! madame, ce ne serait pas un grand malheur que le duc fût tué !

— Mon Dieu, tué ! Nada, que dis-tu là ?

— Oui, madame, vous ne vous en doutez pas, vous ignorez ce que c'est qu'un combat de taureaux ; ces vilains Espagnols sont si barbares.

— Oh ! tais-toi, Nada ! s'écria la reine en pâlissant ; si l'on t'entendait, tu serais battu, et l'on te chasserait. Tu dis qu'on pourrait tuer le duc d'Astorga au combat de taureaux ? Si je priais le roi de le défendre ?

— Hélas ! madame, le roi ne le défendrait pas ; vous ne connaissez pas ce pays-ci, si vous croyez que le roi puisse quelque chose. Vous en verrez bien d'autres pour l'autodafé, où l'on brûlera devant vous les juifs et les hérétiques.

— Je n'irai pas.

— Vous irez, madame ; on vous y portera plutôt, et, si vous n'avez pas l'air d'être enchantée, on vous brûlera vous-même, ou, du moins, on aura grande envie de le faire.

— Tais-toi, Nada, tais-toi ! quand j'entends des choses pareilles, je voudrais avoir des ailes et retourner dans mon cher pays.

— J'en comptais parler aussi, de votre pays, ce soir, madame, et voilà que vous m'y ramenez. Mais c'est un grand secret. Pourvu que madame de Terra-Nova ne le soupçonne pas !

Le nain se leva et s'en alla voir à toutes les portes. La reine grillait de curiosité, elle eût volontiers couru après lui ; il revint un doigt sur sa bouche.

— Enfin, qu'y-a-t-il ?

— Madame, c'est une dame qui demande à vous voir, qui vient implorer votre appui ; une dame française, ou à peu près ; une dame que vous connaissez bien sans l'avoir jamais vue, une *amie* du roi de France...

— Nomme-la donc ; tu m'impatientes !

— Eh ! madame, c'est madame la connétable de Colonna.

— Mademoiselle de Mancini ?

— Elle-même ! Elle est ici et on lui a fait toutes les misères du monde : M. de Las Balbazu, votre premier écuyer, son beau-frère surtout ! on ne veut pas même la laisser dans un couvent, on n'a d'autre idée que de la renvoyer à son mari, et elle en a peur ; les vengeances italiennes ne sont pas douces.

— La pauvre femme ! je la plains ; cependant je ne sais trop en quoi je puis la servir. Si le roi n'a pas de pouvoir, j'en ai bien moins encore.

— Voyez-la d'abord.

— Comment ? Je ne vois personne ici ; après mon entrée, je le veux bien.

— C'est à présent, c'est tout de suite, elle n'a pas le temps d'attendre.

— Et où la voir ? Un rat n'entrerait pas ici sans la permission de Terra-Nova, ce cerbère qui espionne jusqu'à ma pensée.

— Consentez, madame, je me charge du reste.

— Toi, mon pauvre Nada ? Tu as des ennemis, ne fût-ce que Romulus ; on découvrirait ce que tu aurais fait et je te perdrais ; non, non.

— Pourtant, madame, elle est bien malheureuse !

— Elle attendra jusqu'à mon arrivée à Madrid ; là, je lui promets tout ce qui sera possible. Ne m'en parle plus.

— Madame, elle sait la chiromancie, elle vous dira votre avenir.

— On ne me l'a que trop dit, mon cher enfant, et je ne désire pas en savoir davantage. Je ne crains en ce moment qu'une chose, c'est qu'on ne te chasse, toi, mon cher ami, et, pour l'empêcher, je ne te laisserai pas t'avancer pour les autres. Voici l'heure du souper, ils vont venir. Allons, je vais prendre mon luth, ils doivent nous croire occupés à ces jeux. Tu n'es qu'un jouet, un bouffon à leurs yeux, et Dieu veuille qu'ils ne te regardent jamais autrement !

Le nain n'osa pas répliquer ; il alla chercher le luth, le remit à sa maîtresse et commença à danser devant elle. La duchesse de Terra-Nova les trouva ainsi lorsqu'elle parut. Elle fit sa grande révérence à la reine et attendit ; c'était la manière de l'avertir.

La reine soupa à huit heures et demie, comme à l'ordinaire ; le silence régnait dans la chambre royale. Charles II, déjà souffrant et rachitique, s'endormit après son repas. La jeune reine devait se coucher auprès de lui, et, si elle ne dormait pas, elle devait en avoir l'air ; l'étiquette la poursuivait jusque-là.

Pendant les quelques jours qui précédèrent son entrée, elle essaya plusieurs fois, indirectement, de faire nommer

la connétable par la camarera-mayor ou ses autres dames ; elle les trouva muettes et comprit dès lors que c'était un parti pris ; elle n'en eut que plus grande envie de la connaître et se promit bien de ne pas attendre une heure de plus que la nécessité ne l'y obligerait.

XIII

Enfin ce jour arriva ! Dès l'aube, le Buen-Retiro fut en mouvement ; depuis le roi jusqu'au dernier marmiton, tous avaient leurs fonctions marquées, et tous devaient s'y préparer. Leurs Majestés restaient d'ordinaire douze heures au lit ; ce matin-là, elles se firent éveiller, les toilettes étaient longues.

— Je veux que mon peuple me trouve belle, disait la reine ; j'ai tant envie de lui plaire et d'en être aimée !

— Madame, répondit la Terra-Nova, vous aurez beaucoup à faire pour cela ; les Espagnols n'aiment pas les Français.

— Il fallait donc me laisser en France, je ne demandais pas mieux.

On lui jetait sans cesse de ces amabilités-là. Hors le roi, d'Astorga et le nain, elle trouvait partout du respect, mais des regards hostiles. On lui faisait des révérences jusqu'à terre, et on semblait avoir envie de la mordre. Elle en avait pris son parti, elle riait même avec ceux qui l'aimaient et ajoutait d'un air résolu qu'elle forcerait bien ces fiers Espagnols à changer d'avis.

Lorsqu'elle fut prête, on vint la chercher en grande cérémonie. Son cortège l'attendait dans la cour du palais. Elle avait un habit *indescriptible ;* ce n'étaient que diamants, pierreries, perles et dentelles d'or ; sous les rayons du soleil, on ne pouvait la regarder. Elle portait un chapeau à l'espagnole, garni de plumes, et, par-dessous, c'est-à-dire autour, un diadème de diamants.

Elle monta sur une haquenée blanche, caparaçonnée presque aussi richement que la reine était vêtue. Quatre *senoras de honor* portaient sur sa tête un dais de velours, doublé de drap d'or et brodé de perles. Devant elle marchaient une douzaine de grands dans le plus magnifique costume, et, de chaque côté, la duchesse de Terra-Nova et le duc d'Astorga, *beau comme Déiphobe*, étincelant de pierreries, faisant cavalcader un genet incomparable, qu'il semblait mener avec ùn fil et qui cependant couvrait son frein et sa housse d'une écume blanche.

Derrière la reine et les grands marchaient quantité de livrées superbes, mais mal entendues selon la mode de ce pays, où ils ont beaucoup de richesses sans nulle élégance. On ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la majesté de la princesse ; elle saluait à droite et à gauche, montrant son sourire de perles et jetant son beau regard sur cette foule empressée ; elle semblait quêter l'amour de ses sujets, il lui vint dès ce jour.

On entendait dire dans tous les groupes :

— Après tout, elle a du sang espagnol dans les veines ; sa grand'mère, la reine Anne, était la fille et la sœur de nos rois.

Ils prirent cette méthode et la conservèrent tant qu'elle vécut, de lui attribuer ses charmes en vertu de son sang espagnol et de la reine Anne, bien Espagnole, en effet.

Elle arriva au palais ; il y eut un baise-main de plus de quatre heures.

Après une pareille journée, c'était trop.

Elle ne recula pas ce soir-là devant son lit et y dormit promptement... Ses rêves, éveillée, s'envolèrent.

Son appartement au palais de Madrid était splendidement beau. Il y avait, entre autres meubles, une tapisserie dont le renom est venu jusqu'ici. Le roi Philippe V, lorsqu'il monta sur le trône, en envoya un morceau à madame la duchesse de Bourgogne, dont on fit un écran que tout le monde allait voir et qui est encore dans le cabinet de la reine à l'heure qu'il est.

Le fond est en perles fines ; ce ne sont pas des personnages, ce sont des fleurs arrangées par compartiments. Elles sont brodées et garnies d'or, non pas à profusion, mais juste ce qu'il faut ; l'or est entremêlé de coraux, de mille autres branchages de mer, rattachés avec des nœuds de pierreries ; il ne se peut rien voir de plus singulier ni de plus beau. Le reste des appartements ne répond pas à cela.

Le lendemain de l'entrée il y eut une singulière cavalcade. Le roi et les grands coururent dans une lice deux à deux, avec un flambeau à la main. Le roi était avec son grand écuyer ; ils avaient des habits étranges et d'une forme particulière, où ils faisaient assaut de richesse. La reine les vit de son balcon, avec la reine mère. Ce qui fit rire tout le monde, ce fut la fin de la cavalcade, terminée par les deux nains à cheval sur deux immenses haridelles, dignes de don Quichotte. Nada passait fort bien ; mais Romulus semblait un singe sur un chameau.

Astorga attirait tous les regards. Il était d'une beauté splendide, et il triomphait sur tous les autres. Les regards de la reine ne le quittaient presque pas voilés sous leurs longues paupières. Elle ne disait mot, car elle savait se défier de tout ce qui était autour d'elle ; la reine mère et la camarera-mayor épiaient jusqu'à ses gestes. Lorsqu'elle se retourna pour rentrer chez elle, elle se sentit glacée à la vue de deux moines dominicains dont la longue robe blanche et le scapulaire noir augmentaient encore la pâleur.

Tous les deux s'écartèrent pour la laisser passer, mais ils s'inclinèrent. L'un était le confesseur du roi, et l'autre celui qu'on lui destinait, à elle, depuis qu'on avait chassé un théatin qui s'était, disait-on, montré trop indulgent. Son nouveau confesseur s'arrêta devant elle et lui dit d'un ton presque dur :

— Madame, plaît-il à Votre Majesté de me recevoir demain dans son oratoire ?

— Demain, il y a fête, mon père.

— Avant la fête, madame.

— Soit, avant la fête.

Et elle se hâta de passer ; cet homme lui figeait le sang dans les veines.

— Ah ! pensa-t-elle, je ne saurai rien dire à ce prêtre-là. Où est mon bon petit père de Trévoux, qui riait de mes jeux, dans mon cher parc de Saint-Cloud, ou même ce pauvre théatin... Ont-ils donc su qu'il m'avait dit que je n'étais pas en état de péché pour ne pas aimer le roi, si je n'en aimais pas un autre ?

Le lendemain, en effet, de très bonne heure, la Terra-Nova vint éveiller la reine, et lui dit que le révérend père Sulpicio attendait son bon plaisir.

— Va, ma belle reine, répliqua le roi sans lui laisser le temps de répondre, va ! ce saint homme t'apprendra devenir tout à fait Espagnole et à oublier ton misérable pays de damnation.

Le roi et la reine se tutoient en Espagne. Le tutoiement est de bel air. Les grands et les grandes se tutoient entre eux comme des savetiers ; le roi et la reine les tutoient tous.

La pauvre princesse se leva et s'en alla en robe de chambre dans son oratoire, où elle se trouva bientôt seule avec ce moine terrible, qùi devint le bourreau de sa vie. Dès qu'il la vit, il étendit la main sur sa tête en la bénissant, mais, en réalité, il voulait qu'elle baissât devant lui cette tête couronnée. Elle s'inclina d'abord, et puis la fierté de son sang, de sa race royale remonta à son cœur, elle se releva et le regarda en face. Ses yeux ne se baissèrent point devant le commandement altier du confesseur. Hélas ! ce regard fut son arrêt et il ne l'oublia plus.

— Que me voulez-vous, mon père ? demanda-t-elle.

— Vous donner les instructions nécessaires à votre position en ce moment, madame ; je suis près de vous pour vous dire la vérité, et je ne vous la cacherai pas.

— Vous pourriez attendre au moins qu'elle vous fût demandée, mon père, reprit la reine en relevant la tête d'un geste souverain.

— Ah ! *ma fille*, ces airs et ces façons sont acceptés en France, où les confesseurs des rois sont des jésuites souples et rampants qui se contentent de régner à la sourdine et à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils réussissent. Nous ne plions jamais, nous, en Espagne. Nous voyons dans le roi et la reine des pénitents ordinaires. Nous ne nous mêlons que de leur conscience : mais nous prétendons la diriger entièrement, sans partage. Retenez ceci, je vous prie ; ne me parlez pas comme à un de vos valets, je ne le souffrirais pas ; lorsque nous avons passé le seuil de cette porte, je commande et vous obéissez ; le roi même n'a pas le droit de vous en dispenser, car je parle au nom de la Majesté suprême, au nom du Roi des rois.

La reine écoutait cet homme en tremblant comme une fleur sous le vent de l'orage. Elle ne baissa pas les yeux néanmoins et ne s'humilia point devant lui.

— Mon père, je ne suis point accoutumée à entendre parler ainsi ; je suis la reine

Le moine ouvrit la porte d'un cabinet où se trouvaient plusieurs portraits de reines d'Espagne, entre autres celui de la belle Elisabeth de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, femme de Philippe II, la même qui causa la mort de don Carlos, fils de ce prince. Elle mourut elle-même fort jeune en couches et empoisonnée, dit-on. On avait prodigué partout le portrait de cette infortunée princesse dans les appartements de la reine, en tous ses palais. Peut-être était-ce un enseignement ou une menace. Le confesseur en usa ainsi du moins. Montrant ce tableau à Marie-Louise, il lui jeta ces paroles qu'elle se rappela toujours :

— Celle-là aussi était la reine, celle-là aussi était Française, celle-là aussi voulut résister ; vous savez ce qu'elle est devenue.

La princesse sentit le froid de la mort pénétrer dans ses veines ; elle tomba affaissée dans un fauteuil, et ne répondit rien. Son esprit, son cœur, n'étaient pas soumis, mais ses forces la trahissaient. Le moine jouit de sa victoire en silence, sans que rien sur son visage trahît l'orgueil du succès.

Il s'assit à côté de la reine et commença une série de questions, auxquelles elle répondit d'une voix étranglée ; ses réponses ne le satisfaisaient point, sans doute ; cependant il s'en contenta. C'était beaucoup pour une première fois.

L'heure avançait, la reine devait faire sa toilette pour paraître au *juego de canas*, sorte de divertissement qui consiste à jeter des cannes en l'air et à les attraper ; ce qui est très favorable à l'adresse et aux belles tailles ; aussi, d'Astorga y brillait fort. Le moine n'avait pas prononcé son nom ; pourtant il l'avait désigné d'une façon positive ; la reine fit semblant de ne pas comprendre ; seulement, elle se promit de contenir ses regards, de cacher ses pensées Elle allait désormais avoir un espion de plus ; car le confesseur de la reine ne la quitte que dans les divertissements où sa robe ne peut absolument paraître, et, lorsqu'il la quitte, il laisse derrière lui des agents qui le remplacent. La sainte inquisition voit tout et sait tout. A peine Leurs Majestés sont-elles à l'abri de ses foudres dans la chambre royale et sur l'oreiller de leur couche. Je ne voudrais pas régner en ce pays, lors même qu'il y aurait mille galions de plus par an à ma disposition.

Le soir, il y eut feu d'artifice comme la veille. La reine fut partout, bien entendu. Partout elle fut gaie et gracieuse, excepté lorsque l'œil du père Sulpicio tombait sur elle comme un rayon glacé. Ceci a l'air d'une phrase impropre, mais un mot ne peut rendre cette impression. Je la connais, je l'ai éprouvée, dans ma jeunesse, avec ma belle-mère et surtout avec mon oncle l'abbé de la Scaglia.

Le grand jour des fêtes fut le combat de taureaux. La veille au soir, on vantait devant la reine le beau spectacle qu'elle aurait le lendemain. Elle frissonna malgré elle ; le roi s'en aperçut et lui demanda si elle avait froid.

— Non, répliqua-t-elle, j'ai peur.

— Tu as peur, et de quoi, je te prie ?

— J'ai peur de ce que je verrai demain.

— Allons donc ! c'est une faiblesse de Française ; tu es reine d'Espagne, à présent : il faut t'accoutumer aux mœurs et aux divertissements d'Espagne. Ne va pas faire mauvaise mine au moins, ni te trouver mal ; on ne te le pardonnerait point.

— Ma fille s'y accoutumera, continua la reine mère ; lorsque je suis arrivée, j'étais comme elle ; à présent, le combat de taureaux est mon divertissement favori.

— Quant à moi, poursuivit Nada, qui se mêlait de tout, je ne comprends pas un amusement qui consiste à faire un boucher d'un grand seigneur. Ma place est déjà marquée sous le manteau de ma maîtresse ; je me boucherai les yeux et les oreilles, pour ne rien voir et ne rien entendre.

On rit de la bravoure du vaillant nain, et Romulus, par opposition, fit blanc de son épée, assura que ces combats l'amusaient beaucoup et qu'il voudrait bien être de taille à s'en mêler.

— Je le crois ! riposta son ennemi ; toi qui préférerais même être bourreau ; ce ne serait pas assez d'être boucher, tu voudrais tuer des hommes et non des bêtes.

La querelle s'engageait de façon à aller loin, si la reine n'y eût mis bon ordre. Elle leur imposa silence et parla d'autre chose. Le roi lui annonça qu'après le combat de taureaux, il commencerait à lui faire visiter les couvents de Madrid ; ce qui, suivant lui, était un des grands divertissements des reines d'Espagne !

— Je ne connais pas de personnes plus gaies et plus aimables que les religieuses ; tu verras combien elles te plairont ; seulement, il faut apprendre un peu mieux l'espagnol et ne plus te servir d'expressions françaises.

— Mon Dieu, sire, je ne puis pas renier mon pays pour le bon plaisir des vieilles abbesses de Madrid, convenez en. Ah ! si vous le connaissiez, mon pays !

— Que Dieu m'en préserve et en préserve tous les bons chrétiens ! n'en parlez plus au nom du ciel ! voilà déjà ces dames qui se signent et qui disent une prière pour se délivrer du tentateur.

En effet, les duègnes se signèrent ; quant aux jeunes *señoras de honor*, elles écoutaient de toutes leurs oreilles, espérant attraper à la volée quelques mots sur ce paradis terrestre qu'on appelle Versailles ou Saint-Cloud.

Elles furent trompées dans leur attente ; la reine se tut, et le père Sulpicio se pencha vers elle, en lui disant tout bas qu'elle ferait mieux de songer à son salut qu'à ces sornettes françaises.

Le lendemain, le palais s'éveilla au son des instruments annonçant la solennité tant promise. La reine fut habillée d'une robe de drap d'argent, avec des fleurs et des feuillages d'un velouté bleu de bluet ; elle avait des saphirs en quantité si prodigieuse, qu'on ne pouvait les compter.

Aussi le peuple fut-il ravi en voyant la reine paraître dans sa loge à côté du roi.

XIV

On n'avait rien négligé pour rendre ce combat le plus beau qui eût été donné depuis plusieurs siècles. Le cirque était magnifiquement orné, les animaux étaient de premier choix, et six grands, ou fils de grands, remplissaient l'office de toréadors.

C'est là que se déploie toute la richesse et toute la splendeur des seigneurs espagnols. Chacun d'eux porte un costume brodé en pierreries ; les boutons ou boules sont des joyaux, les étoffes sont des plus précieuses, les chevaux sont des barbes, dressés exprès et qui combattent et s'animent comme leurs maîtres ; ces chevaux n'ont pas de prix, ils valent ce que l'on en veut donner. Les nobles toréadors ont chacun cent hommes revêtus de leur livrée, ceux-ci ne doivent que les suivre et n'ont pas la permission de les aider encore moins celle de les secourir.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le duc d'Astorga était parmi les six grands qui *tauricidaient* ; j'ajouterai encore moins qu'il y tenait la première place, qu'il fut le plus applaudi, et celui pour lequel on forma le plus de vœux dans l'enceinte. Avant de combattre les champions défilèrent devant Leurs Majestés, avec leur train et les saluèrent. D'Astorga avait un habit bleu et argent. Ses cent hommes portaient les mêmes couleurs : c'étaient, ce jour-là, les couleurs de la reine. Les banderoles de ses flèches étaient d'azur. Ici, on eût critiqué cette galanterie ; là-bas, elle fut applaudie de tout le monde, du roi lui-même malgré sa jalousie d'impuissance. Il est tout à fait permis à un seigneur d'adorer la reine comme une étoile. Cela n'empêcha pas Marie-Louise de rougir beaucoup, lorsque la bannière du duc s'inclina devant elle et qu'elle y lut sa devise, toute pleine d'une respectueuse passion.

Nada, qui se trouvait près d'elle et qui suivait de l'œil les mouvements de son cher duc, lui fit remarquer tout bas que son cheval n'obéissait guère au mors ; ce qui, dans ces occasions, est un immense désavantage ; on a vu des chevaux intelligents sauver la vie à leur maître en pareil cas.

— Je ne sais pourquoi j'ai peur, ajouta-t-il ; les menaces de ce Romulus ne me sortent pas de la tête. C'est ici le cas de les exécuter ou jamais. Il aura jeté quelque sort ou donné quelque drogue à ce noble animal, dont j'ai tant entendu vanter la docilité merveilleuse. Je m'en vais prier Dieu dans ma cachette ; car, pour voir, je ne verrai rien, je vous le jure.

La reine était assez calme, assez amusée même de la nouveauté du spectacle ; elle ne s'attendait pas à ce qui allait suivre. Lorsqu'elle vit cet effroyable combat, le sang versé, les taureaux furieux, les chevaux éventrés ; lorsqu'elle entendit les cris inhumains que poussent ces sauvages Espagnols au milieu de leur divertissement favori, elle se crut possédée d'un épouvantable cauchemar, elle devint pâle et voulut se lever, s'enfuir ; il lui sembla qu'en restant sur ce balcon, elle mourrait.

Le roi ne la regardait pas. Tout à ce spectacle qu'il adorait, il ne songeait plus à elle. La camarera-mayor, plus vigilante, et dont les yeux ne quittaient pas la reine, s'aperçut de cette défaillance et posa la main sur le bras de sa souveraine.

— Il faut rester là, madame ; il faut être ravie, enchantée.

— Duchesse, je me trouve mal.

— Non, madame, vous ne vous trouverez point mal, ou je serais perdue de réputation ; c'est moi qui réponds de vous.

— Je ne puis voir cette boucherie ; c'est barbare ! c'est infâme ! Ah ! mon Dieu ! qu'est cela ? Protégez-nous ! protégez-le !

C'était le cheval de d'Astorga qui l'emportait et qui lui préparait ainsi une honte pire que la mort. Il fuyait le combat, il refusait d'y prendre part ; saisi d'un incompréhensible effroi, il jetait le feu par les yeux et par les naseaux, il se tenait droit sur ses jarrets, essayant de jeter loin de lui son cavalier, qui semblait rivé sur ses reins. Ce fut une péripétie sanglante qui fit oublier même le combat. Le duc comprit qu'il lutterait en vain et qu'il al-

lait être déshonoré aux yeux de son idole. Il fallait à tout prix prouver qu'il n'était point le complice de cette bête contraire. Il prit donc ses mesures avec une habileté prodigieuse, choisit son moment, abandonna les rênes, s'élança à terre, retomba sur ses pieds, se releva sans un instant d'hésitation, saisit son poignard, arracha quelques banderoles des mains de ses gens épouvantés, et se jeta dans la mêlée en lançant aux échos du cirque le cri de guerre de ses armes.

Un tonnerre d'applaudissements frénétiques, des hurlements de joie répondirent à cette action, témoignage galant à la reine. Elle ne comprit que le danger et ferma les yeux pour ne pas voir mettre en pièces le seul ami qu'elle eût dans ce pays de malheur.

— Nada, dit-elle tout bas au nain, tapi dans les plis de son manteau, je t'en conjure regarde ! vit-il encore ?

— Regardez vous-même, reprit la voix inflexible de la Terra-Nova, ayez donc du courage si vous voulez être digne de votre couronne !

— Ah ! je me meurs ! murmura Marie-Louise qui sentait réellement ses forces s'épuiser.

Le roi l'entendit enfin.

— Marie-Louise, reprit-il, tu ne songes point à me plaire aujourd'hui. Jamais il ne se vit rien de si beau ! D'Astorga est un vaillant homme, un digne descendant du Cid. Tu le couronneras de ta main.

— Lui ! il n'est donc pas mort ?

— Il combat comme un lion, comme un noble Espagnol : c'est bien lui, je le reconnais toujours à ses banderoles. Le voilà qui vient de tuer un taureau qui s'est pourtant bien défendu. Bravo taureau ! Bravo d'Astorga !

Le duc en tua quatre de sa main. Par un hasard providentiel, il ne reçut aucune blessure ; mais cette abominable boucherie dura la journée entière. On apportait dans les intervalles des confitures, du chocolat et des sucreries, et la malheureuse reine dut y faire honneur, lorsque son cœur se soulevait.

Enfin on leva la séance. Le duc vint, tout couvert de sang, recevoir des mains de la reine le prix du combat, qu'elle lui décerna d'une main tremblante, en détournant la tête. Il baisa cette main qui le couronnait, et les applaudissements recommencèrent.

Au moment où la reine quittait le cirque, elle trouva sur son passage un seigneur d'une cinquantaine d'années, de fort haute mine, vêtu à la française, qui la salua profondément. Près de lui était un autre seigneur avec le costume espagnol ; l'un et l'autre ne lui semblaient pas inconnus. Elle les regarda avec distraction ; son émotion durait encore ; cependant, elle les remarqua assez pour demander leurs noms, lorsqu'elle fut rentrée au palais.

— L'un, celui qui a eu le bon esprit de prendre des vêtements espagnols, est le marquis de Flamarens. Il montre son savoir-vivre en adoptant les usages et les modes des gens qu'il est venu visiter.

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est bien différent, on n'en dira pas autant de lui. Il habite l'Espagne depuis nombre d'années et il a conservé la marque et les manières de son pays. Celui-là, c'est un de vos parents, madame.

— Un de mes parents, ici ! et je ne l'ai pas vu, et je ne le sais point ! qui donc peut-il être ?

— C'est un bâtard de feu Monsieur, frère du roi Louis XIII, le comte de Charny.

— Le fils de Louison ?

— Lui-même.

— Ah ! je veux le voir.

— Madame, il ne va point à la cour.

— Il ne va point à la cour, et pourquoi cela ? Les bâtards de la maison de France peuvent marcher les égaux des plus puissants princes.

C'était le marquis de Las Balbazès qui lui donnait ces détails. Il n'osa pas la contredire ; il ajouta seulement :

— Madame, le comte de Charny est pauvre.

— Mademoiselle de Montpensier n'a-t-elle donc pas soin de son frère, et madame de Guise et madame de Modène ?

— Il doit tout, je crois, aux bontés de Mademoiselle.

— Il ne lui doit apparemment pas grand'chose, puisqu'elle ne lui donne pas de quoi soutenir son rang à la cour. Marquis, je veux recevoir demain matin le comte de Charny, qu'on le prévienne.

— Madame, j'en instruirai la camarera-mayor.

La reine se tut, on lui rappelait ainsi qu'elle n'était pas sa maîtresse, qu'elle dépendait dans son propre royaume, de cette femme insolente qui s'adjugeait le droit de la contredire et de la dominer.

— Et moi, j'en parlerai au roi, répliqua-t-elle en soupirant.

Elle craignit que le roi ne fût pas, ou ne voulût pas être le plus puissant en cette circonstance.

Le comte de Charny était, en effet, le fils bien reconnu de Monsieur, Gaston, et d'une jolie fille nommée Louison, qui fut sa maîtresse pendant plusieurs années.

Elle était d'abord fille d'honneur de Madame : ce fut là qu'il la connut. Elle lui résista pendant fort longtemps et il en fut très amoureux, à cause de cette résistance même. Elle l'aimait cependant, mais elle était honnête et s'enfuit à Tours, pour se mettre à l'abri des tentations.

Monsieur l'y suivit peu après, sous prétexte de mission d'abord, et en exil, je crois, ensuite. Elle fut tout effrayée de se retrouver avec lui et sentit qu'elle céderait bientôt, surtout parce qu'il était malheureux. Louison était belle et charmante. Elle était bonne, elle avait de l'esprit. Monsieur l'aima plus qu'aucune autre femme, excepté la seconde Madame qu'il enleva, et encore, j'ai ouï dire à mon père que c'était plutôt par esprit de contradiction.

De ce commerce, il naquit un fils qui fut connu toute son enfance sous le nom de *fils de Louison*. Monsieur était un grand égoïste, il ne prit aucun soin de cet enfant et l'eût abandonné sans Mademoiselle, tout aussi pourvue que monsieur son père de l'esprit de contradiction. Lorsqu'elle fut brouillée avec lui, pour lui faire niche, elle prit chez elle *son frère*, le reconnut pour tel, lui acheta la terre de Charny, lui en fit porter le nom, avec le titre de chevalier, puis celui de comte. Elle l'éleva à ses frais et lui acheta un régiment.

Cette bonté dura tant qu'elle fut en querelle avec Monsieur ; elle se ralentit après leur raccommodement, et cessa presque tout à fait à la mort de M. le duc d'Orléans. Mademoiselle prit pour prétexte quelques folies de jeunesse et abandonna à peu près le pauvre bâtard. Las de solliciter en France, où on le repoussait de partout, il s'en alla en Espagne, tenter la fortune ; elle ne lui fut pas plus prospère.

Il ne faisait que végéter à l'époque où la reine l'aperçut, et, dès le soir même, elle en parla au roi.

Celui-ci l'écouta avec une indifférence marquée, et, lorsqu'elle lui fit part de son désir de recevoir le comte, il lui en témoigna son étonnement, et lui défendit d'en rien faire.

— Comment, dit-elle, tu me défends de voir le cousin germain de mon père ?

— C'est un bâtard, c'est un homme imbu des idées françaises et qui ne pourrait que les fortifier en toi.

— Il est pauvre, sire, et c'est une honte pour moi et pour les miens.

— Pour *les siens*, c'est possible ; quant à toi tu n'as plus d'autres *siens* que ceux qui m'appartiennent.

— Ah ! sire, pour être reine d'Espagne, il faut donc fouler aux pieds les droits de la nature ?

— Je ne t'empêche pas d'écrire en France, d'en recevoir des lettres ; ta belle-mère, j'espère, ne t'en laisse pas chômer. Cette princesse palatine, cette Madame, n'est pas la belle-sœur d'un grand roi, c'est un scribe.

Chaque fois qu'il trouvait un mot à lancer contre les Français, ou tout ce qui venait de France, il n'y manquait point. La reine le laissa dire, mais elle insista encore pour voir le comte de Charny ; elle fut refusée, elle en pleura de colère et de chagrin.

— Au moins il me sera permis de lui envoyer quelques secours ? tu ne seras pas assez barbare pour me le défendre ?

Il fallut prier fort longtemps ; elle obtint enfin ce qu'elle demandait et, dès le lendemain matin, son premier soin fut de dépêcher Nada au comte, avec une bonne somme et une lettre. Le nain était chargé de vive voix de mille détails et de mille regrets pour le pauvre exilé ; la reine ne pouvait le voir, elle n'était pas libre, chacun le savait, et Charny le comprendrait bien.

Au moment où le nain allait partir avec son message, la duchesse de Terra-Nova entrait d'un côté et le majordome-mayor se présentait d'un autre, tous les deux suivant les prérogatives de leur charge. La camarera s'approcha vivement du petit homme et lui demanda ce qu'il emportait là et d'où venait cet or.

— Je vais remplir un ordre de Sa Majesté, répliqua-t-il.

— Est-il vrai, madame ?

— Oui, cela est vrai.

— Et ne peut-on savoir où vous envoyez ce gentil messager ?

— Je l'envoie au comte de Charny, mon cousin, avec la permission du roi.

— Au comte de Charny ! un hérétique, un homme qui va tout au plus à la messe le dimanche, un homme qui passe sa vie à attaquer la sainte Inquisition ! Pardonnez-moi, madame, mais Votre Majesté n'enverra pas cet argent, elle ne fera rien pour cet homme-là, et, quant à le recevoir, je préférerais admettre ici le dernier frère lai du dernier des ordres mendiants.

— Qu'est-ce à dire, madame ? Ne serais-je pas la maîtresse de ce qui m'appartient ? ne puis-je en disposer comme il me plaît ?

— Non, madame. Je suis la surintendante de la maison de Votre Majesté, je réponds de ce qui s'y trouve et de ce qui s'y passe. Je devrais compte de cette somme à votre seigneur le roi, et je ne veux pas être accusée d'en avoir fait un aussi mauvais usage. Nada, rends-moi ce portefeuille sur-le-champ !

— Faut-il le rendre? demanda le nain à la reine.

— Non, répliqua celle-ci. Va-t'en exécuter mes ordres.

— Et moi, je te le défends, s'écria impétueusement la duègne ; si tu me désobéis, je te fais fouetter et jeter au cachot.

— Hélas ! madame, défendez-moi, dit le nain en pleurant ; elle le ferait comme elle le dit.

— Donne-moi cet argent, mon pauvre nain, et n'aie pas peur, je te défendrai, quoi qu'il arrive, toi, mon fidèle serviteur. Je choisirai un autre messager qui n'aura rien à craindre de cette mégère.

La reine parlait presque toujours français à Nada : la duchesse n'entendait pas notre langue : M. d'Astorga la parlait à merveille, tout en n'en faisant pas semblant devant ses ennemis. En cette circonstance, il se départit de sa réserve, et, s'inclinant profondément devant sa souveraine, il lui demanda ce qu'elle souhaitait envoyer au comte de Charny.

Elle le regarda, étonnée et embarrassée, et dit presque en balbutiant :

— Il y avait dans ce portefeuille cinquante mille écus.

— C'est bien, madame ; que Votre Majesté n'en prenne aucun souci : le messager est trouvé et vos ordres seront exécutés dès ce soir.

La duchesse les regardait tous deux, l'un après l'autre ; elle étouffait de colère, elle ne comprenait rien ; elle vit seulement le duc d'Astorga sortir, la reine étonnée remettre le portefeuille dans sa poche, et Nada se cacher pour rire.

Elle commença par donner à celui-ci un coup de pied qui le fit chanter sur un autre air ; puis elle dit à la reine d'un ton rogue :

— Je vais m'informer si c'est le bon plaisir de Sa Majesté le roi que le majordome-mayor de la reine s'entretienne avec elle dans une langue qu'il a défendu de parler à sa cour, et si je dois servir de risée à un misérable avorton, autorisé par sa maîtresse à me manquer de respect.

Et, là-dessus, elle se retourna et sortit, sans donner à la reine même le plus petit témoignage de politesse.

— Suis-je assez malheureuse, Nada? est-il une condition pire que la mienne?

— Madame, mon duc va envoyer de ses deniers les cinquante mille écus au pauvre comte, et Votre Majesté sera obéie.

— Penses-tu que je ne les lui rendrai point, mon enfant? Tu vas lui aller remettre tout à l'heure ce portefeuille de ma part.

— Il ne le prendra pas, madame ; car cette vieille fée devinerait que vous avez donné de l'argent malgré elle, et Dieu sait les persécutions !

— Porte-le, je le veux.

— J'obéirais à Votre Majesté, lors même qu'elle ordonnerait ma mort ! je m'en vais donc aller au palais d'Astorga ; cependant, je crains les suites...

Le nain remplit sa mission et remit le portefeuille au duc. Celui-ci l'accepta, c'est-à-dire il accepta le contenant, qui était en satin couleur de bluet, brodé aux chiffres de la reine, en disant qu'il en ferait la plus précieuse relique. Quant à l'argent, il le rendit à Nada, et le chargea de dire à Sa Majesté qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle le contraignait à le reprendre.

— Je la bénirai chaque jour de m'avoir permis de lui être agréable pour cette bagatelle ; ce sera le plus beau moment de ma vie. D'ailleurs, la duchesse de Terra-Nova demandera cet or, et il faudra le lui présenter, ou bien le roi saura tout. Nous en serons victimes, la reine, moi et toi ; qu'elle choisisse.

La reine eut beaucoup de peine à se laisser convaincre, et cependant qu'étaient cinquante mille écus pour le duc d'Astorga? Ils sont cinq ou six seigneurs en Espagne, plus riches que des rois ailleurs.

La reine fut trop surveillée les jours suivants pour qu'il fût possible de songer à la connétable, et pourtant la pauvre femme séchait d'impatience et n'espérait qu'en elle ici-bas. Le roi fut assez vivement tourmenté de l'incident relatif au comte de Charny, et, par contre-coup, la reine le fut davantage. La Terra-Nova se fit sa gardienne et ne lui permit de parler à personne, autrement qu'en sa présence ; Nada lui-même, et surtout lui, fut écarté.

Le hasard la servit mieux que toutes ses prévisions.

Ainsi que le roi l'avait annoncé, ils commencèrent ensemble la visite des couvents. Ce fut la grande réjouissance de cette malheureuse reine. Elle était avec le roi, chacun dans un fauteuil, les religieuses à leurs pieds et quantité de dames venant leur baiser les mains. On causait de toutes choses qui n'intéressaient guère la princesse, on lui apportait des *agnus*, on lui donnait des images et des broderies ensuite elle demandait sa collation, consistant invariablement en un chapon rôti. Elle mangeait seule. Le roi ne prenait rien chez les nonnes, tout au plus quelques friandises ! il regardait manger la reine et se plaignait qu'elle mangeât trop.

— Hélas ! que veux-tu que je fasse? répliquait Marie-Louise en soupirant encore.

Elle soupirait toujours ; que pouvait-elle faire de mieux pour se consoler?

Un matin, tout était prêt, ils allaient partir pour le couvent de l'Annonciade ; Nada avait trouvé le moyen de glisser à la reine qu'elle y trouverait la connétable, enfermée dans ce cloître par ordre de son mari. Elle tenait donc beaucoup à s'y rendre. Il arrive un courrier, il s'agit d'une affaire pressée, le conseil s'assemble, le roi ne peut sortir. La reine fait demander si elle ne peut aller seule avec ses dames à l'Annonciade ; la terrible camarera-mayor était là.

Il fallut bien des discours, bien des ambassades ; enfin la permission fut accordée ; la reine en sauta presque de joie.

— Vous avez donc bien grande envie de sortir, madame? dit avec sa voix rogue la vieille femme.

— J'ai envie de quitter cette sombre chambre pour un sombre parloir de couvent ; cela s'appelle changer de place et voilà tout : rassurez-vous, madame, la joie n'a rien à voir dans tout cela.

L'arrivée de la reine au couvent fut un événement, bien entendu ; on ne l'y avait point vue encore. Elle fut reçue comme il est d'usage, conduite au parloir, où elle trouva son fauteuil et son chapon, des religieuses, des dames, enfin ce qu'elle trouvait ailleurs. Son regard errait avec distraction sur tout cela, sans rencontrer ce qu'elle cherchait. Elle ne voyait autour d'elle rien que de trop vulgaire pour pouvoir s'y tromper.

Tout à coup, une femme paraît ; une femme de quarante ans et à laquelle on en eût donné trente à peine, avec des cheveux magnifiques, une taille et un port dignes d'une impératrice, un teint, des yeux d'Italienne, vêtue à l'espagnole, seulement tout autrement que les autres, en ôtant ce qui est de trop et en mettant ce qui manque. Aussitôt la reine reconnut Marie de Mancini, et son cœur se mit à battre. Marie de Mancini, la première maîtresse de Louis XIV ! Marie de Mancini, l'amie de sa mère, l'amie de Monsieur ! Marie de Mancini, à Madrid ! C'était presque retrouver la France.

Elle fut si émue, qu'elle n'eut pas la force de lui parler : elle la regarda d'abord et ne lui rendit même pas une révérence fort respectueuse qu'elle lui fit. Les yeux de la Terra-Nova commencèrent à la poignarder.

— Voici, madame la connétable Colonna, dit l'abbesse, Votre Majesté la verra sans doute avec plaisir.

— Ah ! oui, répliqua Marie d'Orléans, oui, c'était une amie de ma mère.

La connétable se mit à genoux et lui baisa la main en pleurant.

— Madame, madame, dit-elle en français, que je suis heureuse de vous voir ! que vous êtes belle, et que vous ressemblez à madame Henriette, que j'ai tant aimée !

Les choses se jugent différemment à distance et dans d'autres temps. Lorsqu'elles étaient jeunes toutes deux, madame Henriette et Marie de Mancini, fort bien en apparence, ne pouvaient se souffrir. Elles étaient jalouses l'une de l'autre, jalouses de leur beauté, de leur esprit, de leur grâce ; jalouses surtout de la faveur du roi, qu'elles partagèrent à différentes époques. Maintenant, tout cela s'effaçait ; il ne restait que les souvenirs des bons moments passés ensemble, souvenirs surtout de cette mort horrible de madame Henriette, à vingt-sept ans et par un crime !

Le malheur de la connétable la rendait infiniment plus sensible ; il attendrissait son cœur, qui, d'ordinaire, s'attendrissait moins que sa tête ; elle était assez folle en actions et en paroles, ainsi que sa vie l'a prouvé.

Ce jour-là, elle fut véritablement émue ; elle parla de langage d'une sensibilité profonde, et la joie qu'elle exprimait était sincère comme ses regrets

— Madame la connétable, dit la reine, asseyez-vous.

— Madame, reprit la camarera-mayor, je demande pardon à Votre Majesté, madame la connétable ne peut avoir auprès d'elle de place distinguée, elle n'y a point de droit.

— Je ne suis pas au palais, madame ; je ne suis ni à l'Escurial ni à Ildefonse, je suis chez madame l'abbesse de l'Annonciade, et non pas à la cour.

— Partout où est Votre Majesté, elle est chez elle, et, par conséquent, elle y tient sa cour.

— Allons, madame la connétable, mettez-vous donc où vous pourrez, mais près de moi du moins.

XV

C'est ici le lieu de raconter cette étrange existence. La nièce du cardinal Mazarin, qui fut bien près de devenir reine de France, ne peut passer inaperçue lorsqu'on la rencontre sous la plume. Je l'ai connue, j'en ai surtout beaucoup entendu parler, j'ai eu entre les mains ses propres mémoires, ceux qu'elle avait écrits elle-même et ceux qu'on écrivit sous son nom ; tout cela est assez curieux pour qu'on en garde le souvenir.

Je ne m'amuserai point à répéter ce qui traine partout, ce que tout le monde sait, c'est-à-dire la passion du roi pour elle et ce qui se passa en France à cause de cette belle, qui ne l'était point. C'était une fille plate, noire, maigre, bonne tout au plus pour les yeux d'un adolescent et sans aucun de ces attraits qui attachent. Plus tard, tout cela lui vint ; il y a des femmes qui sont ainsi.

Elle ne put donc épouser le roi, qui l'aimait et auquel elle dit ce fameux mot, lorsqu'on les sépara :

— Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars !

Elle n'aimait pas passionnément l'homme chez Louis XIV; elle aimait le roi, la couronne ; elle voulait dominer son oncle, et lui prouver qu'elle n'avait nul besoin de lui pour parvenir. Son vrai sentiment fut pour le duc Charles de Lorraine. Le roi le sut et jamais il ne lui pardonna.

A dater de ce moment, elle lui devint indifférente et il ne désira point la retenir près de lui. Lorsqu'il fut question de son mariage avec un prince romain, connétable de père en fils depuis plusieurs générations, le roi, bien loin de s'y opposer, y donna les mains de tout son pouvoir. En vain elle se jeta à genoux, pour lui demander de rester en France, il lui répondit que les volontés d'un mort devaient être respectées et qu'il ne ferait rien pour la retenir, puisque le cardinal en avait décidé autrement.

— Ah ! sire, lui dit-elle, vous ne m'aimez plus, vous ne m'avez jamais aimée !

— Madame, répliqua-t-il, je sais à quoi m'en tenir là-dessus, et aussi sur votre amour, à vous, dont vous me voulez tant persuader. Brisons là ! partez pour l'Italie et soyez heureuse !

Marie de Mancini pleura, mais il fallut obéir.

Elle quitta fièrement le roi et la cour, voulant montrer le même front serein à celui qui l'oubliait et la méconnaissait ainsi. Elle retrouva ses larmes pendant la route, et, jusqu'à Milan, les yeux ne lui séchèrent pas.

Là, elle rencontra le connétable et toute sa famille ; là, elle fut mariée, au milieu d'un cérémonial brillant et magnifique. Le connétable était jeune, bien fait ; cependant elle ne l'aima point ; elle ne pouvait lui pardonner l'indifférence du roi, elle s'en prenait à lui de ce qu'on ne l'avait pas retenue en France, et, voyez quelle injustice, ce fut lui qui paya l'inconstance de son rival !

Il l'adora et lui rendit la vie bien douce, ne s'inquiétant point de ce qui tourmente tant d'ordinaire les maris italiens. Ils vivaient à Rome, menant un grand état. Le connétable n'avait point cru à l'innocence des amours de Marie avec le roi ; lorsqu'il fut sûr de leur chasteté, il accorda à sa femme une confiance entière, ne voulant pour rien au monde lui retirer cette liberté dont elle usait si dignement, car elle était considérée comme la première dame de Rome.

Je vous assure qu'elle en usa ensuite tout autrement ! La nature l'avait créée folle, il n'était pas possible de la changer surtout avec les chances que lui jeta la fortune. Elle ne put s'accoutumer à ce mari si bon, auquel elle donna plusieurs enfants néanmoins. Elle le domina d'abord, en fit un esclave ; puis elle le rendit ridicule dans toute l'Europe, lui qui semblait si peu fait pour cela. Ce que peut une femme en ce genre n'a point de bornes.

La fortune du prince Colonna était immense ; il avait des terres et des villas partout en Italie. Marie conduisait son mari de l'une à l'autre ; elle aimait particulièrement la chasse ; cet exercice lui rappelait ses beaux jours de Fontainebleau et de Compiègne. Les Colonna chassaient quinze jours durant sans sortir de leurs terres, et l'on abattait jusqu'à soixante sangliers, dans une de ces campagnes.

C'était bon pour tromper ses regrets ; ces magnificences princières ne la consolaient pas, elle enviait cette cour de France, cette société charmante, spirituelle, éclairée, qu'on ne trouve point ailleurs ; elle se mourait d'ennui. A la suite d'une couche, sa santé se dérangea ; elle en profita pour changer ses rapports avec le prince et pour lui interdire toute relation intime, sous prétexte de ses souffrances. Il en résulta d'abord de l'humeur, des reproches, des sévices, des infidélités. Le connétable chercha hors de chez lui ce qu'il n'y rencontrait plus, et, ce qui arrive presque toujours en pareil cas, il devint jaloux, lui qui ignorait cette maladie.

Il chassa les pages de sa femme, prétendit qu'elle aimait trop le duc de Nevers, son frère, qui venait les voir tous les ans. Un jour, au Corso, le duc se jeta masqué sur le marchepied de leur voiture ; il se démasqua à temps : sans cela, le poignard du prince eût été se loger dans sa poitrine.

Les deux époux s'en allèrent ensemble passer l'hiver à Venise, et, là, ce fut le tour du mari de troubler la maison. Il avait en même temps deux maîtresses ; une certaine marquise vénitienne et la princesse Ghigi.

La première était fort aimée, disait-on ; elle était belle, mais sotte. Bien qu'elle en fût jalouse, la connétable, au fond, ne la craignait pas beaucoup ; elle savait qu'elle en triompherait tôt ou tard.

Quant à la Ghigi, c'était une autre question ; on peut, sans médisance, lui mettre sur la conscience tout ce que fit depuis Marie de Mancini. Une lutte s'établit entre ces deux femmes ; la Ghigi la brouilla définitivement avec son mari, et cela, par des moyens infâmes.

Ils étaient retournés à Rome, cette rivale les suivit jusque-là.

Elle avait juré de perdre la princesse, à laquelle elle portait une de ces haines de femme et d'Italienne qui ne ménagent rien, à qui rien n'est sacré. La connétable avait eu le malheur de la blesser un jour dans son orgueil, par une réflexion sur sa manière de s'habiller et sur un habit jaune à bordure rouge, qui lui tirait l'œil d'une lieue.

— Regardez donc la Ghigi, ce soir, dit-elle à un beau marquis génois, auquel la Ghigi voulait plaire ; elle a l'air d'un suisse de la chapelle du pape ; il ne lui manque même pas la moustache.

Le propos fut répété et arriva à son adresse. La princesse était grande, forte, barbue ; c'était une de ces beautés robustes que certains hommes prisent infiniment et que d'autres dédaignent. Elle avait l'âme ardente et haineuse ; elle s'attacha à la connétable pour la perdre, et elle y réussit.

Elle commença par la décrier de toutes parts, lui prêtant des aventures qu'elle n'avait pas, lui prêtant même des mots et des critiques auxquels elle n'avait pas songé et qui lui suscitèrent une foule d'ennemis. Ce ne fut pas tout : elle entreprit la conquête du connétable et n'eut pas de peine à en venir à bout. Il devint son adorateur déclaré.

Marie de Mancini ne le supporta pas, elle s'en plaignit au coupable lui-même.

— Puisqu'il vous fallait une nouvelle maîtresse, monsieur, n'en pouviez-vous choisir une autre, et sera-t-il bien séant de vous voir attaché à mon ennemie ?

— C'est justement pour cela, lui répondit-il ; je ne l'aime pas, je ne m'en occupe que pour la faire taire.

Le moyen était singulièrement choisi, on va le voir.

Après les propos et les calomnies vinrent les actions. La Ghigi envoya des billets doux à sa rivale, billets on ne peut plus compromettants, qu'elle mettait dans les mains de son mari. Celui-ci, furieux, arrivait près de sa femme avec ces pièces de conviction ; elle se justifiait à grand'peine, mais c'était une injure de plus, qu'elle ne pardonnait point.

Une nuit d'été, la Ghigi avait emmené son amant à une de ses villas, où ils avaient fait un repas délicieux et s'étaient amusés avec quelques amis, des musiciens, des chanteurs, des virtuoses de toute sorte ; ils revenaient un peu avant le jour, par un de ces temps d'Italie dont on ne se doute pas en France.

— Allons reconduire le connétable, dit la princesse avec un enthousiasme que toute la bande partagea.

— Non, madame, je ne le souffrirai pas ; c'est à moi, au contraire...

— Du tout, du tout ; nous devons vous ramener au toit conjugal, près de cette belle et *royale* Marie, qui soupire de votre absence.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles. Le connétable se mordit les lèvres.

— Hein ! fit-il.

Les carrosses s'arrêtèrent devant le palais Colonna, et, là, chacun put voir, à la fenêtre de la connétable, une échelle de soie attachée au balcon. La Ghigi la montra au mari en ajoutant :

— Ne vous disais-je pas qu'on supportait impatiemment votre absence ?

Le connétable s'élança hors du carrosse, se fit ouvrir les portes, en éveillant les suisses, qui tardaient à venir, se précipita dans le palais et monta chez sa femme, où il tomba comme un ouragan. Elle dormait d'un sommeil calme ; pourtant, la croisée était ouverte et il entendit la Ghigi qui disait en riant :

— Il a tant tardé que le galant est en fuite et la savante Marie endormie ; les petits degrés ne sont faits que pour les filles de chambre.

C'était lui tracer sa conduite, il chercha partout le galant, qu'il n avait garde de trouver, puisqu'il n'existait point. Il fit ensuite une scène horrible après laquelle une réconciliation franche n était plus possible. Il est des insultes qu'une femme de ce caractère ne pardonne jamais.

Le connétable ne voulut pas admettre qu'une rivale fût assez infâme pour jouer cette comédie de l'échelle et perdre une innocente, afin de se venger d'une légère injure. Il resta dans son aveuglement, devint dur, injuste, presque cruel, et prépara lui-même les malheurs qui suivirent.

Sur ces entrefaites, le chevalier de Lorraine arriva à Rome, exilé par le crédit de madame Henriette (mère de notre reine d'Espagne), qui ne pouvait le souffrir près de Monsieur, dont il conduisait la maison, ce qui le rendait sa victime.

Le chevalier de Lorraine, pour Marie de Mancini, était un ami ; c'était un reflet du passé, c'était un homme auquel elle pourrait parler de sa jeunesse et de sa gloire, et cet homme était beau à miracle, spirituel comme un démon ; il avait le génie de la domination et de l'intrigue à bouleverser tout un royaume.

Il s'établit, pour ainsi dire, au palais Colonna, d'où il ne bougeait. Il fut de toutes les parties de la connétable, qui, lasse de pleurer seule chez elle, et excitée d'ailleurs par sa sœur Hortense et le duc de Nevers, s'était lancée dans tous les plaisirs. Hortense de Mancini avait épousé M. de la Meilleraie ; le cardinal en fit son héritier et il créa pour lui le duché de Mazarin. C'était un insensé et un imbécile. La belle Hortense, plus folle encore que Marie, ne pouvait vivre avec un tel être ; elle l'abandonna et se mit à courir les aventures. Chacun sait comment elle s'en acquitta.

Hortense n'était pas femme à retenir sa sœur ; au contraire, elle l'entraîna de toutes ses forces, et Marie ne demandait pas mieux. Ce ne furent que festins, parties, réjouissances de toute sorte, dans lesquels le chevalier de Lorraine fut le cavalier assidu de Marie. Cette bande joyeuse ne se quittait point ; ils rendirent au connétable et à la Ghigi la monnaie de leurs plaisanteries et de leurs divertissements ; on ne parlait d'autre chose dans Rome.

Ils prenaient des bains dans le Tibre : ces dames en naïades, vêtues de longues robes de gaze, drapées à l'antique ; ces messieurs en tritons. On avait construit sur le fleuve une galerie de joncs, de feuilles, de roseaux et de fleurs marines, qui attiraient les regards et faisaient l'admiration de tout le monde. La connétable, une fois, faillit se noyer ; elle fut sauvée par son frère.

On comprend ce que pouvait être une union aussi bien assortie.

Les sévices succédaient aux fêtes, et l'on s'empressait de se séparer, las de se quereller et d'être ensemble.

A Rome, rien n'est secret, dans les maisons des grands surtout. Pasquin s'empara de ces désordres, et en amusa la ville entière ; les épigrammes pleuvaient chaque matin ; ce qui acheva d exaspérer le connétable. On alla jusqu'à prétendre que le chevalier de Lorraine avait fait peindre Marie de Mancini en naïade.

Le duc de Nevers excitait encore les craintes de sa sœur, en lui répétant que son mari se fâcherait tout à fait et l'enfermerait dans une de ses forteresses, d'où il n'y aurait pas moyen de la tirer.

— Qu'y puis-je faire ? répondait-elle.

— Ma sœur, reprenait Hortense, je vous ai donné l'exemple ; suivez-le, allons-nous-en !

— Où irons-nous ? En France ? Le roi ne nous y souffrira point ; il nous rendra à nos maris ; j'ai trop compris qu'il ne voulait pas s'embarrasser de moi. En Italie ? M. le connétable me reprendra à tous les buissons ; il n'est pas un état qui lui refuse main-forte. Quant aux autres pays, excepté l'Angleterre, on n'y saurait vivre : ce sont des esprits chagrins et sérieux qui nous rendraient bientôt aussi tristes qu'eux-mêmes. Il vaut mieux rester.

— Et la prison ?

— Je m'y résignerai et l'on me rendra justice.

— Bah ! bah ! ma sœur, si vous vous abandonnez vous-même, qui donc vous soutiendra ? Suivez le conseil d'Hortense, c'est le bon.

Ces conseils, ces obsessions la décidèrent enfin. Un beau soir, elle s'échappa de Rome avec la duchesse de Mazarin, toutes deux vêtues en cavaliers. Elles s'en allaient par une manière de coche qui ne finissait point d'arriver, très persuadées qu'on les chercherait partout, excepté là ; ce qui fut vrai. Elles virent les officiers du saint-père, les agents du connétable, parcourant la route en tout sens, arrêtant les carrosses, interrogeant les femmes, molestant les dames de qualité, et ne daignant pas jeter un coup d'œil sur le modeste chariot où elles étaient côte à côte avec des fillettes et des frères quêteurs. On n'eût jamais reconnu ces brillantes dames dans les modestes étudiants, à l'air timide et simple, qui s'en allaient le long de la route le nez dans leurs livres et ne parlant que de leurs degrés qu'ils allaient prendre à Padoue, après avoir vu leur famille à Civita-Vecchia.

Elles échappèrent ainsi, et elles s'amusèrent fort ; ce qui pour elles passait avant tout. En quittant le coche, elles allèrent droit au port, où elles cherchèrent une petite felouque tout aussi obscure que leur premier équipage. Elles étaient braves et ne craignaient au monde que d'être renvoyées à leurs maris. La felouque ne leur manqua point : elles la montèrent en compagnie de quelques matelots, et toujours sous leurs costumes d'écoliers, se livrèrent aux vagues et aux tempêtes.

Le connétable envoya ses galères à leur poursuite. Elles les rencontrèrent et reconnurent le pavillon. Une d'elles même, aborda la felouque. Celui qui la commandait montra un ordre du saint-père, lui permettant de visiter tous les bâtiments. Les matelots n'eurent garde de s'y refuser ; et les deux Mancini, le visage noirci par le soleil, les mains durcies par la manœuvre, dont elles avaient voulu absolument se mêler pour rendre leur déguisement plus complet, les conduisirent elles-mêmes jusque dans la fosse de la cale. Les officiers du connétable les quittèrent, enchantés de leur politesse, et leur laissèrent un certificat de visite, qui les exempta des autres et qui leur permit de débarquer à Marseille sans avoir été inquiétées, par ce danger-là du moins, car elles en coururent un autre, auquel elles n'échappèrent que par miracle.

Un vaisseau des corsaires d'Alger leur donna la chasse. La pauvre petite felouque était incapable de résister, et on parlait de se rendre, ce qui effrayait mortellement les coureuses d'aventures. Elles en auraient eu pour cette fois plus qu'elles n'en voulaient, et se voyaient déjà au sérail, où certainement elles eussent trouvé moyen de faire une révolution. Il se peut qu'en ce moment le connétable eût été accueilli comme un sauveur ; je n'en répondrais pas néanmoins : avec de semblables têtes, un voyage en Barbarie avait peut-être des chances qu'elles n'eussent point avouées à d'autres tout en se les avouant à elles-mêmes.

Elles furent sauvées par l'arrivée d'une frégate du roi, qui fit disparaître l'ennemi.

En mettant le pied en France, elles ne se cachèrent plus. Madame de Mazarin avait communiqué à sa sœur un peu de sa confiance et de sa hardiesse. Leur équipée fit un grand scandale. Elles écrivirent à leur famille, comptant être appuyées par elle et se donner une bonne revanche de leurs ennuis ; la connétable même écrivit au roi ; puis elles attendirent les reproches comme des reines, se faisant faire la cour par tous les badauds, et se montrant au peuple, dans leurs moments perdus.

Les réponses tardèrent ; mais, comme ces dames ne se cachaient point, les agents du connétable et de M. de Mazarin les rattrapèrent. Elles en furent prévenues et n'eurent que le temps de décamper en reprenant les habits d étudiant. Seulement, elles ne décampèrent pas seules et trouvèrent facilement des écuyers ne demandant pour récompense que l'honneur de les servir...

On les arrêta à Aix ; ce qui mit toute la ville en rumeur. Elles furent retenues dans un couvent d'où elles refusaient de sortir avant d'avoir reçu les réponses de la cour. Bien leur en prit. Contre toute attente, le roi s'était souvenu de Marie de Mancini ; il ne la soutint nullement, mais il donna ordre de la relâcher.

C'était beaucoup pour la connétable, ce n'était rien pour madame de Mazarin que de retomber au pouvoir de son mari ; aussi elles se séparèrent, afin de mieux fuir leurs seigneurs et maîtres.

Hortense repassa la frontière et s'en retourna en Italie. Marie partit pour Paris, où, après son premier succès, elle espérait tout.

Il lui fallut bien décompter. La duchesse de Bouillon, sa sœur, la comtesse de Soissons, l'aînée des Mancini, et ses autres parentes refusèrent de la recevoir. Elle écrivit au roi et lui demanda à le voir ; elle reçut pour toute réponse l'ordre de s'en aller à l'abbaye du Lys.

Là, elle resta quelques mois en retraite ; ses sœurs et ses beaux-frères la vinrent visiter ; la comtesse de Soissons lui envoya même un magnifique lit et quelques beaux présents. D'un autre côté, le connétable redemandait sa femme, et celle-ci, mortellement effrayée, suppliait qu'on la laissât en France, tandis que sa famille, au contraire, enchantée de s'en débarrasser, la tourmentait pour qu'elle rejoignît son mari.

— Il me tuera ! répondit-elle.

— Oh ! que non ! Et puis d'ailleurs, il faut bien mourir un jour ou l'autre, lui répliquait, avec son sang-froid d'imbécile, le duc de Mazarin. Moi, si Hortense revenait, je ne la tuerais pas.

Marie ne voulait qu'une chose, voir le roi. Elle se croyait sûre de tout obtenir, si elle lui parlait. Aussi écrivit-elle lettres sur lettres à M. Colbert pour obtenir cette faveur. Le roi ne l'accorda point. Il trouvait le scandale trop éclatant pour le soutenir envers et contre tous. La connétable, désolée, écrivit de nouveau, en annonçant qu'elle s'en irait,

dans la galerie de Versailles se jeter aux genoux de Sa Majesté et lui demander sa protection.

Si elle avait réellement envie de le faire, elle eut tort de le dire d'avance ; il fallait aller droit au but. Elle n'y gagna qu'un ordre d'exil à cinquante lieues de la cour. Cet ordre arriva comme un coup de foudre ; elle en fut d'abord atterrée, puis elle montra un front serein. Son orgueil lui prêta des forces.

— Dites à [illegible], reprit-elle, que je m'en vais, non pas à cinquante, mais à cent lieues : je ne saurais jamais être assez loin de lui.

Elle partit pour Lyon, où elle séjourna quelques semaines, espérant peut-être qu'on la rappellerait. Il n'en fut rien. Madame Colonna s'en fut alors en Savoie retrouver Hortense, qui bouleversait la cour de Turin. Elle y fut bien reçue en commençant ; mais le duc n'était pas homme à voir de si près une intrigue sans s'en mêler un peu. Il lui conseilla de retourner à Rome, lui donnant l'assurance que le connétable ne la tourmenterait plus et qu'elle n'aurait rien à craindre de lui.

— Il me l'a écrit, madame ; je vous réponds de son repentir et de son indulgence.

— S'il vous l'a écrit, monsieur, s'il vous en répond, c'est une raison de plus pour que je n'y aille point. Je sais ce que valent toutes les promesses de monsieur mon mari.

Le duc insista tellement, qu'un beau jour, Marie demanda des chevaux, repassa le Saint-Bernard et s'en alla par la Suisse jusqu'à Bâle. Elle rencontra dans cette ville un marquis d'aventures fort brillant, qui débuta par afficher une passion extravagante. Il courait après elle depuis six mois, poussé par un désir insensé de lui plaire ; enfin, il osait avouer son amour, en la trouvant abandonnée ; il osait espérer qu'elle accepterait ses très humbles services ; elle se garda de les refuser, et la malheureuse ne savait guère où cette démarche allait la conduire.

Le marquis, après lui avoir dépeint sa flamme, après lui avoir prodigué les compliments et les adorations, en vint au chapitre sérieux ; il parla d'affaires et lui demanda où elle comptait se fixer. Marie avoua de bonne foi qu'elle n'en savait rien.

— Rentrez-vous en France ? Nous en sommes à deux pas.

— Jamais ! jamais je ne reverrai ce pays inhospitalier, où le roi est sans cœur et sans vergogne.

— Me permettez-vous alors de vous donner un conseil ?

— J'écoute, monsieur le marquis ; je suis très heureuse de vous avoir rencontré dans ma détresse.

— Eh bien, madame, croyez-moi, gagnez les Pays-Bas espagnols. Vous y trouverez tout ce qui vous manque, vous y serez accueillie comme vous méritez de l'être. Bruxelles est plein d'agréments, les étrangers y abondent, la cour y est polie et agréable. Si vous ne vous plaisez point en cette ville, vous avez Anvers, où l'on est mieux encore peut-être, et d'où l'on peut passer en Angleterre au premier caprice.

— C'est vrai.

— Croyez-moi, partez. Que ferez-vous ici ? Messieurs des cantons suisses ne vous protégeront pas : ils ne veulent se faire de querelle avec personne. Si M. le connétable vous réclame, ils vous rendront, ou bien ils vous chasseront, l'un des deux.

— Je [illegible] auparavant ; je ne me consolerais pas d'être chassée par ces bourgeois.

Le marquis revint à la charge et la persuada ; elle se laissa conduire [illegible] à Bruxelles ; tout le long du chemin, il redoubla de protestations de dévouement et sema les pistoles, pour [illegible] fantaisies. Elle le goûtait fort, acceptait ses conseils et [illegible] reposait sur lui de toute manière.

Au moment d'entrer dans la capitale du Brabant, elle s'arrêta à une assez belle [illegible]. Le marquis voulut aller en avant, prendre langue et s'informer. Il revint le même soir tout effaré, fit préparer les carrosses et ordonna de tourner la ville sans y entrer. Madame Colonna s'informa avec anxiété des raisons de ce changement.

— Madame, vous n'êtes pas en sûreté ici ; il faut déguerpir et nous embarquer pour l'Angleterre. M. le connétable a [illegible] tourné contre vous. Nous allons à Anvers, chez un de mes amis, un homme sûr. Nous y arriverons demain avant le jour en faisant diligence, et, la nuit suivante, nous monterons sur le premier bâtiment venu ; nul ne saura rien, nul ne nous verra, si nous sommes habiles et si nous nous pressons.

Madame Colonna eut une peur épouvantable, elle trouva le plan [illegible] et y donna son approbation. Ils voyagèrent [illegible]. Elle finit par s'endormir de fatigue et ne se réveilla [illegible] où le carrosse traversait un pont-levis [illegible] la tira de son sommeil.

— Où [illegible] demanda-t-elle.

— Nous arrivons [illegible] ami ; sa maison est un château fort, vous le voyez, [illegible] n'y craindrons personne.

La connétable se [illegible] yeux, elle dormait encore à moitié ; cependant il lui sembla voir des soldats qui la regardaient passer. Elle en acquit la certitude lorsqu'elle fut saluée, en descendant, par trois officiers, porteurs d'un ordre de l'archiduchesse gouvernante, qui enjoignait de la garder prisonnière dans la citadelle d'Anvers, sur la demande du connétable prince Colonna et jusqu'à ce que celui-ci eût décidé de son sort.

Elle retourna la tête pour chercher son conseiller en ce moment critique, elle ne l'aperçut plus. Le traître avait disparu, une fois sa mission accomplie.

— Ah ! dit-elle, c'est avec l'argent de mon mari que j'ai été si bien régalée !

Elle était vaincue et il fallait céder ; ce qu'elle fit, à son grand déplaisir. Cet orgueil de Satan ne voulait pas plier. Elle fut enfermée strictement sous les verrous, et, de là, elle parlementa. Le connétable ne voulait rien entendre, il fallait revenir et revenir sans condition ou bien rester sous clef.

Elle y resta, et sans trop se plaindre. Cependant l'ennui la gagnait, elle ne voyait personne que ses femmes, on l'avait mise au secret. Une des filles de service lui raconta un jour le mariage de mademoiselle d'Orléans avec le roi d'Espagne et ajouta qu'elle devrait aller à Madrid, où elle serait bien protégée, Monsieur ayant gardé de très bons souvenirs du feu cardinal de Mazarin et de tout ce qui lui appartenait.

— Hélas ! je ne demande pas mieux ; mais comment faire ?

— Autorisez-moi seulement, madame ; je réponds de tout.

— J'ai déjà été bien trompée, ma pauvre fille ; mais je me fie à toi ; si tu abuses de ma confiance, que Dieu te punisse ! Je n'ai pas la force de me défendre.

La bonne fille n'en abusa point, elle était dévouée. Elle arrangea tout, en effet, et obtint un ordre de transférer la recluse à Saint-Sébastien, pour la diriger ensuite sur Madrid. On était partout ravi de ne la point conserver chez soi, chacun se défiait de ces Mancini ; nous verrons plus tard qu'on n'avait pas tort, quant aux autres du moins.

La connétable fut embarquée à Ostende, sur une galère frétée exprès aux frais de son mari. Elle arriva en Espagne et fut reçue sans aucune pompe ; ce qui lui parut de mauvais augure, puisqu'elle était annoncée.

XVI

Je veux en finir tout de suite avec Marie de Mancini, pour ne pas en embarrasser mon récit, même dans ce qui regarde la reine d'Espagne et les circonstances où elle se trouva mêlée.

En arrivant à Madrid, Marie espérait être reçue chez le marquis de Las Balbazu, son beau-frère ; au lieu de cela, elle fut installée dans le couvent où nous l'avons trouvée. Elle en sortait quelquefois par fraude, et restait plusieurs jours dehors. Elle alla même demander asile à M. et madame de Villars, qui se trouvèrent fort embarrassés ; ils n'osaient la recueillir sans l'autorisation du roi, et ils ne voulaient pas la mettre sur le pavé. Ils prirent un troisième parti, qui était de la faire entrer chez madame de Las Balbazu et d'obtenir qu'elle y fût bien traitée. Son esprit inquiet ne put durer ainsi. Elle s'en retourna à l'Annonciade, où nous l'avons vue.

La reine ne résista pas au désir de l'interroger et de causer avec elle en français, à la barbe de la duchesse. Puisqu'elle avait commencé, elle ne s'en gêna plus et resta avec elle une bonne heure ; la connétable eut le temps d'exposer ses raisons et Marie d'Orléans de les entendre. Celle-ci lui promit de faire ce qu'elle pourrait et ne lui cacha pas que c'était peu de chose.

— J'aimerais mieux vous voir protégée par cette vieille mégère, mon tyran ; cela serait plus efficace. En Espagne, ma chère connétable, le roi, et surtout la reine, sont deux idoles aux pieds d'or. On les adore, mais elles sont trop lourdes pour changer de place, et réduites à l'impuissance par leur puissance même. La dernière femme du peuple de Madrid commande dans sa maison, et, moi, je ne puis même garder dans la mienne qui il me plaît d'y avoir. Je n'ai d'autre désir en ce monde, je le dis souvent, que d'être une paysanne de Fontainebleau ou de Compiègne.

La reine fut enfin obligée de se retirer, en assurant à la connétable qu'elle aurait de ses nouvelles et qu'elle tâcherait de les lui donner bonnes. Elle promit d'écrire elle-même au connétable et d'obtenir de bonnes conditions, puisqu'elle était entre ses mains et qu'il fallait de force retourner avec lui.

Madame Colonna acquit toujours un soulagement à sa position ; la marquise de Las Balbazu sachant que la reine

la protégeait, consentit à ce qu'elle vînt de temps en temps chez elle, à ce qu'elle y vît du monde et qu'elle en reçût même dans son couvent, ce qui lui donna quelque répit ; elle ne pouvait supporter la solitude.

La connétable n'était point capable de renoncer à l'amour, avant d'être bien certaine que l'amour renonçait à elle. Elle connut chez sa belle-sœur un comte de Vicente, cousin de celui que nous avons vu ambassadeur près du roi ; il était jeune, mais il était laid à miracle et ne trouvait aucune dame qui daignât s'accommoder de cette laideur.

La connétable était coquette par habitude et par besoin. Elle fit à ce Vicente une foule de bienvenues et de bonnes grâces qui l'enchantaient et qu'il accepta pour la conversation. Marie de Mancini y fut bientôt prise, ce n'était pas là Louis XIV, ni le chevalier de Lorraine ; mais elle avait plus de quarante ans, elle était proscrite et misérable ; c'est la fable de la Fontaine, il vient un moment dans la vie où l'on s'occupe des vermisseaux après avoir refusé des aigles. Elle en était là.

Son esprit et le tour qu'elle savait donner aux choses rendaient sa conversation des plus recherchées ; elle prit cette admiration pour de l'amour, elle prit l'amour-propre satisfait du quidam pour une passion et s'empressa d'y répondre. Ce qui l'étonnait, c'est qu'il ne se déclarât point, c'est qu'il restât dans les lieux communs et les phrases banales.

La connétable prit madame de Villars pour sa confidente, lui vanta le mérite de ce nouveau Pâris, à quoi la bonne ambassadrice ne se rendait point.

— Voyez, madame, comme il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux.

— Je ne trouve pas cela ; il est horrible.

— C'est que vous le voyez mal. Ah ! je suis bien heureuse !

— Heureuse de quoi ?

— Heureuse de l'aimer.

— Il vous aime sans doute ?

— Je ne sais ; mais je l'aime, moi, et cela me suffit.

— Comment, il ne vous aime pas ?

— Il m'aime peut-être, il n'en dit rien, il est timide, il a peur de moi, il a peur du connétable, il craint de s'embarquer dans une aventure ; je l'excuse de tout, puisqu'il me plaît.

Ce fut encore pour elle quelques bons moments. Son imagination et son cœur faisaient les frais de cette intrigue, puisque le héros ne s'y prêtait pas ; au contraire, il fuyait les occasions de la voir, depuis qu'il avait découvert l'amour qu'elle avait pour lui. Bien loin de s'en affliger, ou de le blâmer, elle le loua et se félicita elle-même.

— S'il n'était pas ainsi, ce serait très malheureux : je courrais de grands risques, je serais bientôt tout à fait perdue et sans rémission.

C'est là ce qui s'appelle une grâce d'état.

La reine revint plusieurs fois à ce couvent, et, chaque fois, elle fut plus enchantée de la connétable. Madame de Villars, dans une lettre à madame de Coulanges, que cette aimable vieille femme m'a donnée à copier, — madame de Villars dépeint ainsi Marie de Mancini, un jour qu'elle arriva chez elle et qu'elle vint implorer sa pitié :

« Sa taille est des plus belles ; un corps à l'espagnole, qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules : ce qu'elle en montre est très bien fait ; deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu, le reste de ses cheveux en désordre ; de très belles perles à son cou ; un air agité qui ne siérait pas à une autre et qui, pour lui être naturel, ne gâte rien ; de belles dents... Elle s'habille à l'espagnole, d'un air beaucoup plus agréable que ne le font toutes les femmes de notre cour. »

Ne trouvez-vous pas le quidam bien dégoûté, et n'était-ce pas un beau museau pour faire le renchéri avec une pareille femme !

Le connétable arriva tout à coup à Madrid, au moment où on l'attendait le moins, et, comme il apprit que la reine protégeait sa femme, il lui demanda une audience, pour lui exposer ses griefs, afin qu'elle ne le condamnât pas trop. La reine la lui accorda et resta stupéfaite en apercevant un homme très bien fait, de haute mine, du même âge que sa femme, s'exprimant à merveille et tout à fait digne d'un autre sort, lui semblait-il.

Elle comprit très bien pourquoi on lui avait permis de le recevoir, afin de la détourner de madame Colonna. Il se plaignit amèrement, prêta tous les torts à la connétable, exagéra ses défauts, nia ses qualités, au point d'ébranler la bonne volonté de la reine et de lui retirer l'envie de se mêler des affaires de cette fugitive.

Elle lui fit dire par madame de Villars qu'elle l'engageait de tout son pouvoir à revenir près de son mari et à ne le plus quitter, parce qu'elle n'aurait jamais raison avec personne aussitôt qu'on l'aurait vu.

Madame Colonna reçut ce message avec contrition et prit le grand parti que lui conseillait la reine. Elle revint dans la maison que son mari possédait à Madrid, et où il s'était rendu la veille pour l'attendre. Ce fut un cruel moment pour elle, on le concevra.

Le marquis et la marquise de Las Balbazu étaient présents, ainsi que plusieurs seigneurs alliés ou parents des Colonna. En la recevant, le connétable lui dit :

— Nous voici encore une fois réunis ; Dieu veuille que ce soit la dernière ! Je le désire, et ce ne sera pas ma faute s'il en est autrement. Vous êtes chez vous, recevez vos conviés.

Ce fut tout l'accueil qu'il lui fit. Elle trouva un immense changement autour d'elle et dans la tenue de sa maison. Le prince était devenu avare, la grande profusion d'autrefois était remplacée par la lésinerie, et la connétable n'était pas accoutumée à ces airs-là.

Elle voulut remettre les choses sur l'ancien pied ; il ne le lui permit point et la reprit assez sévèrement sur deux ou trois parures qu'elle s'était commandées.

— Vous êtes donc ruiné, monsieur ?.. lui dit-elle. Dans tous les cas, je ne le suis point, moi, et, avec ce que je vous ai apporté en dot, j'ai de quoi m'acheter les atours qui me manquent.

— Je ne suis pas ruiné, madame, je suis raisonnable. Nous avons fait, vous et moi, des folies qu'il s'agit de réparer, afin de laisser à nos enfants la fortune que j'ai reçue de mes pères.

— C'est juste, monsieur... Moi, je n'ai rien reçu de mon père, je n'ai pas eu de père ; mais j'ai eu un oncle qui valait bien tous vos pères ensemble, ne l'oubliez pas.

Le prince n'était pas d'humeur à recevoir des leçons ; il trouva Marie un peu outrecuidante d'oser élever la voix devant lui et ne lui passa point cette hardiesse. Une querelle s'ensuivit ; après celle-là, une autre, et ainsi de suite tous les jours. La vie redevint pour eux plus insupportable que jamais. Madame Colonna la compliquait encore de sa passion platonique et malheureuse. Elle invitait sans cesse Vicente, Vicente était de tout chez elle, et ne se gênait pas pour montrer qu'elle avait pour lui un amour qu'il accueillait fort mal. Il alla jusqu'à en plaisanter dans l'antichambre de la reine, et les propos furent répétés ; la connétable eut des amis charitables qui le lui redirent. Elle en fut au désespoir.

Au lieu de se taire, elle cria. Elle donna lieu à de nouveaux discours, à de nouvelles épigrammes ; elle imagina de se trouver mal un jour d'une certaine procession qui se fait dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Le roi et la reine y marchent ensemble ; celle-ci est parée, ce jour-là, d'un habit particulier dont les manches tombent jusqu'à terre, et sa longue queue est portée par la camarera-mayor.

La croix, le patriarche, les évêques marchent devant Leurs Majestés. Les dames ont aussi des habits extraordinaires pour ce jour-là. On les appelle la *guarda-mayor*, et c'est la seule cérémonie dans l'année où les amants aient le droit d'entretenir leur maîtresse. Il ne s'est rien vu nulle part de si extraordinaire. Les amants marchent à côté de ces dames, et ils causent comme s'ils étaient dans leur chambre, sans plus s'inquiéter des témoins que s'il n'y en avait pas. L'étrange pays ! On peut appeler cette procession une galante fête, bien que la croix y soit portée.

Les infidélités, les brouilles, les raccommodements, les rigueurs, tout cela est en évidence ce jour-là ; il suffit d'ouvrir les yeux en cette occasion pour connaître la carte amoureuse de la cour. Madame Colonna avait compté que Vicente viendrait se déclarer son esclave ; il s'en alla vers une des *senoras de honor*, qui portait pour ornement un beau pistolet d'arçon pendu à son écharpe ; elle n'en était pas peu fière, et c'était un vœu probablement.

Lorsque la connétable se vit ainsi délaissée, elle ne put cacher son désespoir et tomba évanouie ; il fallut l'emporter. Comme la reine demandait ce que c'était que ce bruit inaccoutumé au milieu des conversations amoureuses, on lui répondit que c'était cette folle de Mancini et qu'elle n'avait pas besoin de s'en inquiéter.

Le lendemain, la connétable fut conduite à l'alcazar de Ségovie, une des plus fortes [illegible] de toute l'Espagne.

Elle eut beau dire, beau [illegible], il fallut partir, et sans même regarder derrière son [illegible] prison fut la plus dure qu'elle eût faite. Elle écrivit à la reine et la supplia de l'en tirer. Celle-ci demanda au connétable de lui pardonner encore ; elle n'avait plus la même camarera-mayor, comme on le verra tout à l'heure, et elle était bien plus libre.

Le connétable répondit à Sa Majesté qu'il la refusait avec chagrin, mais qu'il n'était plus possible de vivre avec cette extravagante.

— Cependant, ajouta-t-il, je lui permets de quitter Ségovie, à condition qu'elle entrera au couvent et qu'elle prononcera des vœux pour n'en point sortir.

— Et vous, monsieur ?

— Moi j'ai des dispenses de notre saint-père.

La reine fit écrire à madame Colonna ces simples mots :

« Promettez toujours ; vous tiendrez, après, ce que vous pourrez. L'essentiel est d'être hors de là. »

Madame Colonna promit tout ce qu'on voulut ; on la tira de son cachot, on la remit dans un autre ; les cloîtres ne sont-ils pas aussi des prisons ? Cela dura jusqu'à la mort du connétable, arrivée en 1689. Alors, on la laissa libre.

Peu de temps avant la mort du feu roi, j'étais à Paris ; on me parla d'une vieille madame Colonna, qui vivait très retirée dans un coin du Marais, recevant une société de dévotes et disant la bonne fortune. J'ai toujours été curieuse des devins et je me fis conduire chez cette dame par le chevalier de Pingry, un de ses habitués.

Je trouvai une vieille femme sèche et noire, avec de beaux yeux, un grand air, quelque chose en elle qui rappelait des temps meilleurs. Nous causâmes un peu ; M. de Pingry m'avait nommée, elle me parla de Turin et de Victor-Amédée. Je lui demandai si c'était qu'elle l'eût connu.

— J'ai bien connu son père aussi, répondit-elle. Vous ignorez donc qui je suis ? on ne vous a donc pas prévenue ?

— Madame, je ne savais pas si c'était votre intention, répliqua le chevalier.

— Je n'aurais point consenti à voir madame, si j'avais désiré me cacher d'elle. Madame, je suis Marie de Mancini, la connétable Colonna.

— Mon Dieu, m'écriai-je, cela est-il possible !

— Oui, je vous semble bien déchue ! Monsieur votre père vous avait parlé de moi autrement. J'ai voulu me faire oublier, j'y ai réussi ; mes parents et mes amis sont des ingrats, je ne veux plus en entendre parler. Je vis en Dieu et aussi pour cette science de l'avenir dont j'ai toujours été affolée. Grâce au ciel, j'ai un beau douaire, je pourrais encore paraître, si cela me plaisait ; je n'en ai nulle envie. Ne dites point que je suis ici, ou bien je me repentirais de vous avoir accueillie.

Cette singulière créature ne voulait rien faire comme les autres. Une fois revenue de mon étonnement, je tâchai de la faire causer ; elle ne s'en défendit pas trop et me raconta bien des choses dont j'ai fait mon profit.

Je l'ai vue assez souvent jusqu'à sa mort, arrivée en 1715 ; elle mourut la même année que Louis XIV, quelques jours après lui. Cette vie qui avait commencé avec tant d'éclat, finit dans une obscurité complète. Dès qu'elle eut rendu son âme à Dieu, la défense me parut levée et j'en parlai à quelques personnes.

— Marie de Mancini ? la connétable ? Il y a longtemps qu'elle est morte ; on se moque de vous, madame.

On ne s'était pas moqué de moi ; c'était bien elle, si ignorée, qu'on la croyait hors de ce monde depuis des années.

Quel enseignement pour les ambitieux !

XVII

La reine d'Espagne fut donc obligée de se faire à ce silence, à cette torpeur, à cet ennui mortel, son unique vie désormais. Elle était encore assez jeune pour que sa jeunesse la consolât, et pour n'être pas obsédée par les souvenirs. Elle s'y accoutuma donc, c'est-à-dire son corps s'y accoutuma, mais son âme ne put se plier à ce joug.

Elle n'aimait le roi que comme son seul compagnon, comme l'époux imposé par sa famille ; toutes les aspirations de son cœur s'élançaient vers la France, vers celui qu'elle avait aimé, en qui ses espérances étaient mortes. Son imagination se nourrissait à Madrid de cette passion romanesque du duc d'Astorga ; elle s'intéressait à lui, elle l'aimait ; elle l'eût aimé plus tendrement encore si les souvenirs ne l'eussent emporté, chez elle, sur ce besoin d'attachement dont les jeunes âmes sont possédées.

Nada ne la quittait point ; le roi le lui avait donné, il était désormais à elle ; elle l'envoyait où il lui plaisait et le roi, par extraordinaire, ne lui en demandait point compte.

Un matin, elle était seule avec lui dans son oratoire, lorsqu'on frappa à la porte. Elle lui ordonna de voir qui venait ainsi, le roi et la camarera-mayor entrant de droit, il ouvrit. C'était le père Sulpicio, plus froid, plus sombre que jamais.

Il s'inclina légèrement en montrant au nain la porte ouverte ; celui-ci s'empressa de la fermer.

— Renvoyez ce nain, madame, reprit le moine voyant qu'on ne voulait pas le comprendre. J'ai besoin d'être seul avec Votre Majesté.

La reine était toujours tentée de faire chasser cet homme, et il lui fallait une grande puissance sur elle-même pour se dominer.

— Va, Nada ! dit-elle doucement. Je te rappellerai bientôt.

Il fallut obéir.

— Qu'y a-t-il, mon père ?... demanda Marie-Louise. Hâtez-vous de le dire, je suis pressée.

— Madame, vous avez commis des fautes ; vous avez beaucoup à expier, et la miséricorde de Dieu est immense si elle vous pardonne.

— Hélas ! mon père, je ne me croyais pas si coupable.

— Vous êtes coupable, et Dieu est bon, Dieu est indulgent ; il vous envoie une grande grâce, vous la recevrez, j'espère, ainsi que vous le devez, avec une reconnaissance infinie.

— Laquelle, mon père ?

— Le grand autodafé vient d'être décidé ; il aura lieu d'aujourd'hui en un mois, à Madrid, et vous y assisterez avec le roi notre sire, selon les prérogatives qui vous sont accordées. Ce jour-là seul vous remettra tous vos péchés.

— Moi, mon père, j'assisterai à cet horrible spectacle ? Ne l'espérez pas.

— Je comptais sur cette résistance ; aussi, j'ai voulu vous accoutumer à cette idée, pour que vous ne vous montriez point rebelle... Vous devez être présenté à l'autodafé, et vous irez ; c'est bien une autre obligation que le combat de taureaux ! vous seriez passible du saint-office si vous cherchiez à éviter ce grand acte de foi et de justice, et songez-y, le saint-office est plus puissant que vous.

La reine ne trouva pas une parole, pas un mouvement : elle resta atterrée ; la pensée d'une si horrible obligation ne s'était pas encore présentée à elle, et son expérience lui montrait trop qu'elle ne pourrait pas l'éviter, qu'on l'y traînerait plutôt mourante.

Elle ne put retenir une exclamation de douleur, et, joignant les mains, elle demanda à Dieu, en français, d'écarter d'elle ce calice ou de lui donner la force de le boire.

— Ne parlez pas cette langue maudite, madame !

— Je priais Dieu, mon père.

— Dieu ne vous entend pas en cette langue ; il n'y prête point son oreille.

— Dieu a bien entendu mon aïeul saint Louis lorsqu'il alla mourir pour lui en Palestine ; il a bien entendu le père de mon père, Louis XIII, lorsqu'il voua son beau royaume à la vierge Marie. Il m'entendra bien, lorsque je lui demande le courage de vivre de cette vie qu'on m'a faite et que je ne connaissais pas.

— Vous êtes la fille des saints, c'est très vrai, ma fille ; vous êtes d'un sang qui a donné de vrais vengeurs à l'Église ; mais c'était avant que l'hérésie se mélangeât à ce sang des rois ; avant que ce relaps, ce maudit eût usurpé le trône, pour lequel il n'était point né.

La reine ne s'emporta point à cette diatribe contre Henri IV : la gaieté de son âge prit le dessus ; elle se mit à rire en disant :

— Mon père, on ne vous apprend pas l'histoire de France dans votre couvent, je le vois bien.

Le dominicain resta interdit ; mais sa colère n'en fut que plus violente ; il avait manqué son coup : au lieu de l'effrayer, il la faisait rire. Elle avait quelquefois de ces retours d'enfantillage qui déconcertaient toutes les gravités ; il lui arrivait même de jouer avec la fureur de son redoutable confesseur, ainsi qu'elle le faisait en ce moment. Elle mit le comble à son irrévérence en ajoutant :

— Si j'étais le roi d'Espagne, je renverrais tous les moines dans leurs cloîtres et leur ordonnerais de prier Dieu et de s'instruire, sans se mêler de mes affaires, et tout irait bien mieux ; on ne s'ennuierait pas tant à Madrid.

Le moine lui lança un regard qui l'eût foudroyée s'il en avait eu la puissance.

— Comment voulez-vous que l'Espagne vous adopte madame, comment voulez-vous être considérée comme la reine choisie de Dieu, si vous débitez de pareilles maximes ? Prenez garde ! vous jouez avec le feu. Je vous ai avertie ; vous savez maintenant ce que vous devez à la bonté du ciel. Je me retire, je vous laisse en compagnie de vos nains, de vos baladins, de tous ces mécréants qui ne devraient point approcher d'une femme chrétienne ; veillez sur vous, c'est le conseil d'un homme qui est plus votre ami que vous ne le croyez.

Il sortit comme à l'ordinaire, après s'être à peine incliné. Aussitôt qu'il fut parti, la reine fondit en larmes. Nada ne s'était pas écarté ; il revint et la trouva dans cet état. La camarera mayor et les señoras se tenaient, suivant l'usage, dans le grand cabinet à côté ; elles entrèrent au cri que jeta le pauvre nain, et le duc d'Astorga avec elles.

— Au nom du ciel, madame, qu'y a-t-il ? demanda le petit homme.

— Qu'est-ce ? continua la Terra-Nova.

— J'ai laissé la reine en compagnie de ce vilain père Sulpicio, et il l'aura effrayée.

— Hélas ! reprit Marie-Louise, il est venu m'annoncer ce terrible autodafé, auquel il faut que j'assiste ; je crois bien que je mourrai d'ici là.

— Oui, reprit le duc, on va brûler, au nom de Dieu, des créatures de Dieu, parce qu'elles ne l'adorent pas comme on le leur ordonne. Ce sont des horreurs que sa bonté tolère et qu'il devrait punir.

On se regarda à cette réponse téméraire. La duchesse de Terra-Nova se signa en baissant la tête; les senoras eurent peur et se détournèrent. Nada dit tout bas à l'oreille de la reine qui tremblait :

— Mon Dieu, madame, s'il y a des espions ici, M. le duc est perdu.

Quant à lui, il regardait avec assurance, l'œil fixe, comme un homme courageux qui porte un défi à plus fort que lui et qui brave son pouvoir injuste. Il vit les paupières de la reine mouillées de larmes, et, s'agenouillant devant elle :

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, je vous ai effrayée, je suis un insensé; je n'ai pensé qu'à votre douleur, et j'ai oublié tout le reste. Pardonnez-moi !

— Tu oublies beaucoup de choses ! lui répliqua, les lèvres pincées, madame de Terra-Nova; beaucoup de choses dont tu devrais te souvenir et dont les autres se souviennent.

D'Astorga ouvrait la bouche pour répondre à cette méchante duègne, la reine fit un geste et lui imposa silence.

— Assez, duc ! tu en as peut-être trop dit.

Lorsqu'elle lui parlait, ce tutoiement banal paraissait pour ainsi dire l'accent d'une caresse. Il l'écoutait avec délices, et recueilli en lui-même, afin de n'en pas perdre un mot.

Il était l'heure d'aller à l'église pour la cinquième ou sixième fois de la journée.

Nada prit le livre de la reine et marcha devant elle. On se rendit chez le roi, afin d'arriver ensemble à la chapelle; l'incident qui précède ne fut point rappelé; mais il avait jeté sur tout ce petit monde une teinte de tristesse et de crainte. Les uns regardaient le duc avec pitié, les autres presque avec horreur, selon le degré de fanatisme. Il est inutile de dire que la duchesse de Terra-Nova était de ces derniers.

Après l'office, le roi et la reine parurent à cette ennuyeuse comédie espagnole, où la jeune princesse n'avait d'autre distraction que de regarder les amants se parler avec leurs doigts; car un autre langage ne leur est pas permis en ce lieu; c'est bon pour la procession. Comprenez-vous quelque chose de plus absurde, et que pouvait faire, au milieu de ces brutes, une charmante princesse élevée à Versailles et au Palais-Royal?

Après la comédie et ses joies, vint le souper : des fricassées sans nom, auxquelles les Français ne s'accoutumaient pas et qu'il fallait avaler cependant. La vie de cette reine n'était qu'un supplice en grandes comme en petites actions. A huit heures et demie, selon la *formule*, on rentra chez soi et les rideaux furent tirés.

— Qu'a donc fait ou dit ce fou de d'Astorga, à propos de l'inquisition? demanda le roi d'un air indifférent.

— Quelques paroles inconsidérées, sire, voilà tout; cela ne vaut pas la peine qu'on le relève. Quoi ! tu sais cela?

— Et je ne suis pas seul à le savoir sans doute.

— Bon Dieu ! lui arrivera-t-il quelque malheur? a-t-on eu l'infamie de le dénoncer?

— Ma reine, tout chrétien qui entend mal parler de l'inquisition est obligé de le dire à son confesseur, sous peine de damnation éternelle.

— Ah ! malheureux ! Romulus était là et la Terra-Nova aussi.

La reine ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, lorsqu'elle alla à la messe, ses regards cherchèrent d'abord son majordome-mayor; elle l'aperçut à son poste et respira. Il ne s'approcha point d'elle, excepté pour son service, et, lorsqu'elle s'en retourna au palais, il se contenta de la saluer profondément sans la suivre. Nada lui fit tous les signes possibles, il n'eut pas l'air de les voir et se retira.

Dans la journée, le roi et la reine firent une promenade en carrosse; ils s'en allèrent vers ce fleuve du Mançanarès, où il n'y a pas une goutte d'eau et où la poussière vous aveugle; on arrose le lit de la rivière à cause des sables qui s'en élèvent. Voilà encore une des particularités de l'Espagne dont la reine ne pouvait pas rire; elle se serait fait lapider. Pour achever la peinture, un fastueux roi, je ne sais lequel, a fait construire, sur cette rivière qu'on arrose, un pont deux fois aussi long et aussi large que le pont Neuf à Paris. Cela fit dire à un plaisant qui n'était assurément pas un Espagnol :

— Je conseille au roi de vendre son pont ou d'acheter une rivière.

Cette promenade du Mançanarès a donc l'agrément que je vous dis. La reine y fut préoccupée; elle ne voyait pas d'Astorga. En vain les deux nains, placés dans le carrosse, firent de leur mieux pour la distraire. Ils étaient d'accord, ce jour là, chose rare, et Romulus jubilait. C'était une gaieté singulière, une gaieté dont on souffrait sans en pouvoir dire la raison.

— Tu as bien de l'esprit, aujourd'hui, Romulus ! dit le roi.

— C'est qu'il fait beau temps et que je suis près de Votre Majesté, sire.

La reine ne disait rien; l'inquiétude la dévorait; elle se penchait à la portière, comme si elle eût voulu regarder le paysage; elle cherchait d'Astorga, et elle eût voulu le voir venir; il ne paraissait point.

Au moment du dîner, où il assistait ordinairement et où son devoir était de faire servir la reine, il ne vint pas, et Marie-Louise trouva, à sa place, debout près de sa chaise, le silencieux et sombre Sulpicio. Elle ne put s'empêcher de demander le duc, ce qui était de sa part une grande imprudence. En Espagne, on doit ne s'apercevoir de rien. Tout a une raison d'être.

— M. le duc d'Astorga est incommodé, madame, et gardera probablement la chambre pendant longtemps, répliqua la duchesse de Terra-Nova comme si elle prononçait un arrêt; on lui donnera un remplaçant, et Votre Majesté n'en sera pas moins bien servie.

La reine se sentit défaillir; elle laissa tomber son couteau, qu'elle tenait à la main; et, depuis ce moment, il lui fut impossible de manger. Elle se leva promptement, rentra dans son cabinet sans écouter les récriminations de la duchesse et n'emmena avec elle que son nain, aussi troublé que sa maîtresse elle-même.

— Va, lui dit-elle tout bas, va chez lui et informe-toi de ses nouvelles. Ils mentent; on l'a arrêté, mais il faut le savoir.

— On ne me laissera pas sortir, peut-être, madame.

— Essaye, emploie tous les moyens, mon pauvre Nada. Tu es adroit; tu es si petit ! ils ne te verront pas.

— Eh ! madame, on nous observe tous les deux. N'importe, reposez-vous sur moi. Si je ne réussis pas, nul ne réussira.

A cet instant, le roi entra; il avait l'air plus grave que de coutume; il fit signe qu'il voulait être seul avec la reine. Tout le monde sortit. Il s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement.

— Ma bonne Louise, lui dit-il avec une grande affliction, je t'aime de toute mon âme et je n'ai qu'un chagrin, c'est que tu appartiennes à une race pour laquelle tu n'es pas faite et qui est justement maudite. Mon peuple t'aime aussi, il t'aime comme moi, malgré ton origine, qu'il a grand'peine à te pardonner. Fais donc attention à tes paroles, à tes démarches; tu es entourée d'ennemis, de gens qui t'épient et cherchent à te faire tomber dans un piège. Je crains que tu ne t'occupes trop de ce que tu ne comprends pas; tu te compromets pour un autre; veille sur toi davantage. Sois gracieuse et soumise avec ton confesseur; ne l'irrite pas; je tremble en songeant aux dangers qui t'entourent et dont mon amour ne te garantirait pas, ma chère reine. Je ne puis t'en dire davantage, mais veille sur toi.

La reine le regarda avec étonnement et frayeur; ces deux sentiments la dominaient à tour de rôle dans son existence.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle vivement; où est le duc d'Astorga?

— Le duc d'Astorga est malade; il ne s'agit point de lui, ma Louise; il s'agit de toi, je te conjure d'y songer. Ne t'occupe que de toi, de toi seule. Nous allons aller coucher à l'Escurial, ce soir, et nous y passerons deux jours. C'est un moment de retraite, pour nous préparer à l'autodafé; nous irons beaucoup dans les couvents et plus du tout à la comédie. Ce grand acte doit seul nous occuper maintenant; prépare-toi, donne tes ordres, nous partons dans une demi-heure.

La reine ne pensa qu'à une chose, c'est que Nada n'aurait pas le temps de sortir et qu'il lui faudrait quitter Madrid sans rien savoir; elle se sentait à bout de patience et de courage, et mille fois elle faillit laisser échapper les plaintes amères que ce supplice continuel lui inspirait.

Le roi la quitta; ses dames revinrent, la duchesse en tête. Nada n'était pas avec elles. Sans doute il était parti; reviendrait-il? ne l'arrêterait-on point? reverrait-elle le pauvre petit? Elle eut une demi-heure d'angoisses que rien ne peut rendre, d'autant plus qu'elle devait les cacher avec soin pour ne pas inspirer de soupçons. Les préparatifs du départ se faisaient autour d'elle. La Terra-Nova et Sulpicio ne la quittaient pas; ils devaient être du voyage, bien entendu, une reine d'Espagne ne marche pas sans ces deux bourreaux.

Ils descendirent donc dans la cour, où attendaient les carrosses, et la reine trouva avec une joie extrême son pauvre nain debout à côté du marchepied. Il avait l'air triste; ses yeux se mouillaient de larmes; elle devina son malheur, et son cœur se serra. D'Astorga était entre les mains de l'inquisition, c'est-à-dire qu'il courait un danger épouvantable, dont un miracle seul le pouvait tirer.

Il n'y avait pas moyen d'échanger un mot. On entra dans le carrosse; on s'y plaça; on ferma les mantelets, car il en est toujours ainsi lorsque les rois et reines d'Espagne se promènent, c'est l'usage; à peine peut-on — dans la campagne — écarter ce mortel rideau pour voir et respi-

rer un peu. Il fallut aller jusqu'à l'Escurial, manger en carrosse, écouter les discours des confesseurs, car celui du roi était de la fête, et prendre part à tout cela, comme si on y était de bonne volonté.

L'Escurial est un magnifique monument, mais c'est une triste demeure. Les rois y sont inhumés dans une sorte de Panthéon où les moines camaldules leur servent de garde d'honneur. Il s'y trouve huit demeures magnifiques, y compris celle de ces morts, à qui, dès son arrivée, Charles II voulut rendre visite. Il aimait à se trouver parmi eux, la reine fut obligée de le suivre, et ce fut avec la répugnance que l'on peut imaginer. Après s'être agenouillé devant l'autel, le roi se fit ouvrir les caveaux où reposaient ses ancêtres; il s'en alla de tombe en tombe, s'arrêtant devant chacune d'elles.

— Voici Charles-Quint, ma reine, le grand Charles-Quint, le plus puissant monarque du monde; il est là, nous irons aussi !

La reine eut presque envie de répondre : « Plût à Dieu que ce fût tout de suite ! autant ce sépulcre que celui où je vis : on y est plus tranquille ! »

Il passa ensuite à la tombe de Philippe II, puis à celle de Philippe III.

— C'est ton aïeul, Louise, le père de la reine Anne. C'est par là que je t'aime; salue-le.

Lorsqu'il fut devant le monument de Philippe IV, son père, il s'arrêta plus longtemps et débita tout un discours; puis il voulut baiser la pierre.

— Quand on pense que ce roi, qui fut mon père, ce roi d'Espagne et des Indes, est là et que les vers le rongent !

Ces idées étaient d'une gaieté à faire rire les trépassés dans leur cimetière. C'étaient là les folâtreries de ce bon monarque !

Quant aux reines, ce furent d'autres façons; il n'en passa pas une, surtout les Françaises, et s'attendrit beaucoup sur leur chapitre; l'infortunée Élisabeth lui en fournit un bien long qui se termina par ces mots :

— N'oublie pas ce que je t'ai recommandé, ce matin, et que ce marbre te le rappelle sans cesse.

Il arriva devant la fille de notre Henri IV, et dit ce simple mot :

— Française aussi, celle-là !

C'était comme une insulte jetée à cette tombe.

Lorsqu'il eut visité les places occupées, il s'arrêta tout droit devant celles qui restaient vides, attendant leur proie, et, les montrant à la princesse :

— C'est là que nous serons tous deux, près l'un de l'autre pour l'éternité. J'irai avant toi, car je suis bien malade, je ne vivrai pas. En moi finira ma race; on me l'a prédit, et je le crois, je le sens : tu ne me quitteras pas, ma Louise, jamais, jamais !

Il tomba roide, comme cela lui arrivait souvent; il fallut l'emporter et le soigner pendant plusieurs heures. On écarta la reine de ce lieu où il souffrait sans reconnaître personne. Elle rentra tristement chez elle. Ce qu'elle avait vu et entendu n'était pas propre à l'égayer, et l'attaque du roi l'effrayait. S'il mourait, quel serait son sort ? Ce n'est pas l'usage dans cette cour de renvoyer les reines veuves dans leur famille; on les place dans quelque couvent, loin de Madrid; on les y enferme et on tâche qu'elles y prennent le voile pour être plus sûr qu'elles n'en sortiront point. C'est une suite des gentillesses de ce bon pays.

La reine ne put être seule un instant avec Nada, ni savoir, par conséquent, ce qu'il avait appris; la tristesse du nain ne lui promettait que trop une mauvaise nouvelle, tandis que Romulus ne s'établit triste que de commande, pour se conformer aux dispositions de tous; une joie maligne perçait dans ses regards.

La journée entière se passa ainsi; vers le soir, le roi se leva, il se sentait mieux et il revint chez la reine. Toute trace de ses idées du matin avait disparu. Il s'occupa de tout autre chose, voulut faire un règlement pour la semaine sainte, qui s'approchait et qui s'observe en Espagne avec une extrême rigueur, sous le rapport des pratiques extérieures; mais cela n'empêche pas les amours d'aller leur train. Les stations du jeudi saint ne sont que des prétextes à rendez-vous, et il arrive fort souvent qu'on s'en tient à la première église, si le hasard vous y fait trouver l'occasion que vous y êtes venu chercher.

Enfin, après cette mortelle journée, en vint une autre où la reine eut un peu plus de liberté. Nada se glissa chez elle et parvint à la rencontrer seule, ou du moins sans la duègne, les *señoras de honor* se tenant dans le premier salon.

— Madame, j'ai été chez lui, j'ai vu sa nourrice et elle m'a tout dit.

— Eh bien, où est-il ? que fait-il ?

— Madame, il a été emmené par la sainte Hermandad, une heure après avoir quitté ce palais; il savait qu'on l'arrêterait et n'en a pas voulu donner le spectacle à Votre Majesté : voilà pourquoi il est parti si vite.

— Puisqu'il le savait, il aurait dû se cacher, mon Dieu !

— On ne se cache pas de l'inquisition, madame.

— Et que va-t-il arriver ?

— Dieu et le grand inquisiteur le savent !... Peut-être le brûlera-t-on au fameux autodafé. Nous n'en saurons rien auparavant, et nous ne le saurons pas même ce jour-là, s'ils lui mettent un *san-benito* à masque et à capuchon, et s'ils n'écrivent pas son nom sur sa tête.

— Oseraient-ils brûler un grand d'Espagne, le majordome de ma maison ?

— Madame, ils oseraient vous brûler vous-même, si leur intérêt était que vous fussiez brûlée; n'ont-ils pas des espions jusque chez vous, et ces espions n'ont-ils pas livré le noble d'Astorga au supplice ?

— Et qui sont ces infâmes ?

— D'abord, madame la duchesse de Terra-Nova, n'en doutez pas ! et puis ce monstre de Romulus. L'une a été la tête et l'autre l'instrument.

— Eh bien, Nada, retiens bien ce que je te dis, la Terra-Nova sortira de chez moi; je la chasserai, je t'en donne ma parole royale.

— Madame, vous n'en serez pas la maîtresse.

— Je suis la reine et je le montrerai; tu ne me connais pas encore, Nada. Je me souviens du sang dont je sors. J'appartiens à une race de rois, la première, la plus ancienne et la plus illustre de l'univers; mon père, un Bourbon, ma mère, une Stuart; je suis, par l'un et l'autre, petite-fille d'Henri IV. Je prouverai au monde que je n'ai pas dégénéré, tu verras !

— Ah ! madame, madame, ma chère et noble reine, prenez garde à vous !

Le nain se jeta à ses pieds, qu'il baisa, et la supplia de modérer sa colère, de ne point se laisser emporter par le ressentiment d'une offense impardonnable, il est vrai, et dont les suites seraient terribles.

— Une offense ! tu appelles cela une offense ? Tu ne songes pas au malheur et à la vie du plus généreux, du plus noble seigneur des Espagnes, mis à la question par ces misérables ! Je parlerai, je serais coupable aux yeux de Dieu si je me taisais.

XVIII

Le soir, au moment où le roi se trouvait seul avec la reine dans sa chambre, avant le souper, Marie-Louise se leva et alla vers la porte; puis elle appela elle-même la camarera-mayor. Leurs Majestés avaient une bonne heure à rester ensemble.

Le roi ne devinait point pourquoi Marie-Louise voulait mettre entre eux cette duègne, qu'elle écartait d'ordinaire avec tant de soin. La gravité de son maintien et de sa physionomie l'avait déjà étonné et il ne put s'empêcher de le lui dire.

— Laisse-moi, répliqua-t-elle, j'ai besoin de cette Terra-Nova, je veux lui parler en ta présence.

La duchesse entra avec ce maintien composé, cet air de furie hypocrite qui ne la quittait pas. Elle fit trois révérences au roi et à la reine, et attendit debout leur bon plaisir. Son regard altier parlait seul et se révoltait contre cette soumission.

— Duchesse, dit enfin Marie-Louise, j'ai voulu m'expliquer avec vous devant le roi, afin que nous nous entendions bien et que mes paroles ne lui soient point rapportées autrement que je ne les aurai prononcées. Ce que je vais faire est hardi pour une reine d'Espagne : dans tout autre pays, ce serait mon droit; ici, c'est un coup d'État. Quoi qu'il en soit, mon parti est pris, je ne reculerai point.

— J'attends les ordres de Votre Majesté, répliqua la camarera-mayor.

— Sire, continua la reine, je viens demander justice à Votre Majesté.

— Justice, madame ! et qui donc vous a offensée ? Je jure ma foi de roi qu'il le payera de sa vie !

— Sire, il faut que cette femme, cette espionne, sorte de chez moi et n'y revienne jamais, ou ce sera moi qui quitterai l'Espagne; je ne reculerai devant rien, si la satisfaction que je réclame ne m'est accordée.

La duchesse de Terra-Nova devint très pâle, et cependant elle ne prononça pas un mot pour sa défense. Le roi se chargea de ce soin.

— La duchesse, modèle des camarera-mayor ! la plus honnête des femmes de ma cour !

— Non, sire, je sais bien ce que je fais et ce que je dis. Que Votre Majesté m'écoute et m'exauce; qu'elle oublie un instant une loi injuste et insensée de ce royaume, pour ne se rappeler que celles de l'honneur. Je suis votre épouse,

mon roi, je vous aime; aucun dévouement n'est pareil à celui que je vous porte; croyez-moi donc, et, lorsque j'implore de vous justice et vengeance, ne me refusez pas.

Jamais pareil langage n'était parvenu à l'oreille d'un roi d'Espagne; la reine s'était mise à ses genoux; elle parlait en français et jetait de côté ce ridicule tutoiement auquel elle ne pouvait s'accoutumer et qu'une émotion véritable repoussait. Charles la releva, l'embrassa, la fit asseoir à ses côtés.

— Parle-moi espagnol et ne me traite pas comme ton oncle, ma belle Louise! Je t'écoute. Je t'aime, et tout ce que je pourrai faire, je le ferai. De quoi accuses-tu la duchesse de Terra-Nova?

— Sire, le duc d'Astorga est mon majordome-mayor; vous lui avez donné cette charge parce que vous l'en jugiez digne; moi, je ne le connaissais point, je ne l'ai pas choisi; mais, depuis que je suis à Madrid, depuis que j'ai pu apprécier ceux qui m'entourent, j'ai ratifié ce choix de Votre Majesté; j'ai reconnu, dans ce seigneur, le mérite et les qualités que je lui souhaitais; il est mon fidèle serviteur, et je le regarde comme un ami.

Un sourire plein de méchanceté rida les lèvres de la duchesse; le roi le vit et l'interpréta.

— Ensuite? demanda-t-il avec un ton impératif.

— Sire, le duc d'Astorga est dans les cachots de l'inquisition; c'est à vous et à moi de le réclamer, et, si vous êtes le roi, il faudra bien qu'on vous le rende.

Charles II fit un seul mouvement de la main dont la signification n'était pas positive.

— Mon majordome-mayor a été arrêté, conduit dans les prisons du saint-office: il sera jugé, condamné peut-être, pour un simple mot dit chez moi, provoqué par moi. Ce mot a été prononcé chez moi, je le répète, devant mon service intime seulement, devant les dames de ma maison, et ce mot a été répété le même jour. Dès lors, je ne suis plus en sûreté, je suis livrée à la délation, à la calomnie, et c'est ce que je ne souffrirai pas. Madame de Terra-Nova est la seule personne que je puisse accuser, et je l'accuse; il ne se trouvait dans ma chambre en ce moment que de très jeunes filles, deux ou trois à peine, dont je suis sûre: elles ne me trahiraient pas; la haine de la camarera-mayor pour ma nation, pour tout ce que j'aime, m'est connue; c'est elle qui a déshonoré ma maison par son infamie; je la chasse donc avec la permission de Votre Majesté.

La reine parlait espagnol; elle s'y était contrainte pour être entendue de la duchesse, bien qu'elle eût beaucoup de peine à s'exprimer clairement dans cette langue. La Terra-Nova ne fit pas un mouvement, ne donna pas la moindre marque d'émotion; elle se retourna vers le roi, lorsque la reine eut fini de parler.

— Quelle est la volonté de Votre Majesté? dit-elle.

Pour la première fois de sa vie, le roi se trouvait appelé à décider seul et sur-le-champ une grande question. Il recula comme tous les caractères faibles, et balbutia quelques mots inintelligibles. La reine, impatientée, l'interrompit pour lui poser directement la question.

— Votre Majesté me permet-elle de chasser ma camarera-mayor?

— Hum! c'est très sérieux, cela... Il faudra voir, il faudra peser. Nous consulterons ma mère; elle décidera.

— Êtes-vous le maître?

— Certainement, je suis le maître; qui en doute?

— Vous-même, ce me semble.

— Je n'en doute pas, je sais que je puis tout ce que je veux... Mais tu es trop impatiente, tu juges mal... La duchesse n'est pas capable...

— Une espionne! une dénonciatrice! ce qu'il y a de plus vil sur la terre!

— Encore tes idées françaises! Ici, c'est tout autre chose; la religion nous commande de tout dire, de tout révéler; nous serions coupables si nous étions tièdes et indulgents.

— La religion catholique et romaine est universelle, elle est une. Ce qui est ordonné ici, ne saurait être défendu ailleurs. Dieu nous ordonne de nous aimer et de nous aider les uns les autres. Vous calomniez Dieu ici!

— Tais-toi, malheureuse enfant! tu ne sais pas que, moi-même, je serais répréhensible si je manquais aux lois de la sainte inquisition; moi-même, je dois révéler ce que j'entends dire contre l'Eglise et contre ses préceptes.

— Ah! ne parle pas ainsi; je tremblerais devant toi, je n'oserais plus élever sur toi mes regards et je te mépriserais, Charles.

Un mouvement de la duchesse trahit une sorte d'indignation respectueuse.

— Il faut l'excuser, duchesse, entends-tu? interrompit le roi avec bonté; elle n'a pas été élevée comme nous; elle répète ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a appris; elle est à plaindre et non à blâmer.

Cette commisération du roi, cette façon de s'excuser devant ses domestiques exaspéra la reine; elle devint rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Finissons, sire, et hâtez-vous; ou la duchesse sortira, ou, je vous le jure, je ne sortirai plus de ma chambre, dans laquelle je lui défends de pénétrer.

— Sire, je vais me retirer, poursuivit la Terra-Nova d'un air hypocrite; la reine est indisposée contre moi. Ainsi que le dit Votre Majesté, je dois n'en point prendre de scandale et laisser au temps le soin de la ramener à de vrais sentiments de chrétienne et de reine.

— Oui, duchesse, oui, va-t'en; je parlerai à la reine, tu as raison, toujours raison; c'est un moment d'emportement, elle reviendra, elle est si bonne! Il ne faut pas la mal juger, je t'en prie; nous causerons avec ma mère.

La camarera-mayor répondit par son inévitable révérence, et sortit d'un pas aussi tranquille que si elle n'eût point été dévoilée. La reine fut obligée de rappeler à elles sa raison et sa dignité pour ne pas la battre. Elle tremblait de colère.

— Ah! sire, dit-elle, vous n'êtes pas un roi, vous n'êtes pas un homme; vous êtes une poupée que ces misérables font marcher comme il leur plaît. Si j'étais à votre place!...

Charles II n'était pas méchant; il n'était pas bon non plus; il ne faisait le mal que par accès, et rarement le bien; ses instincts ne l'y portaient pas. Lorsque ce caractère s'unit à une grande faiblesse, il n'en est pas de plus dangereux; il devient puissant pour le mal, dans la crainte que le bien ne lui nuise. A cette époque, il était fort jeune encore, sous la domination de sa mère et de son confesseur. D'une intelligence bornée, d'une santé détestable, il trouvait commode de s'en rapporter à eux et de se contenter d'une ombre de pouvoir.

Son amour pour la reine était peut-être le seul bon sentiment de son cœur; cet amour, où les sens avaient plus de part que l'âme, n'était pas assez fort pour changer sa nature et pour lui donner les forces qui lui manquaient. Il cédait plus volontiers à sa mère qu'à Marie-Louise, bien qu'il l'aimât moins, mais parce qu'il la craignait. En cette circonstance, il n'eût rien décidé sans elle. Chasser une camarera-mayor, et une camarera-mayor telle que la Terra-Nova, n'était pas une action indifférente pour se tant presser!

En présence de la colère de la reine, son premier mouvement fut de céder. Mais il pensa à la reine mère, dont la colère était encore plus terrible, et ce souvenir lui tint lieu de courage. Il se leva sans répondre, n'appela point pour qu'on lui ouvrît la porte, et disparut, disant seulement qu'il allait chez sa mère, où il se rendit en effet, et où il entra comme le tonnerre au moment où on l'attendait le moins.

La reine ouvrit la bouche pour lui demander la cause de cette agitation; il ne lui laissa pas le temps de parler et lui raconta lui-même ce qui se passait; la douairière l'écouta avec attention et sans emportement.

— C'est bien, dit-elle, il faut calmer Marie-Louise.

— Vous seule en êtes capable, madame; elle n'écoutera que vous.

— Je n'approuve point madame de Terra-Nova, continua-t-elle; l'inquisition n'est que trop portée à faire des rois ses serviteurs, sans que nos domestiques la secondent en nous trahissant pour elle; mais, je t'en prie, mon fils, laisse-moi conduire cette affaire, laisse-moi tout diriger, et j'en viendrai à bout; je vais trouver la jeune reine chez elle.

Elle n'en eut pas besoin, Marie-Louise parut; sa colère était trop grande pour s'exhaler dans la solitude; elle revenait près de son mari, près de sa mère, décidée à l'emporter, quoi qu'il arrivât, irritée, désespérée, et retenant à grand'peine les larmes que la douleur autant que la colère lui faisait répandre.

— Madame, dit-elle en entrant, je viens à vous

— Et vous avez raison, ma fille; vous me trouverez disposée à vous rendre justice. Je blâme absolument la duchesse de Terra-Nova... si elle est coupable.

— Je vous remercie, madame, et, quant à ses torts, je n'en puis douter; c'est un espion domestique que nous avons tous, moi, surtout. Combien de fois vous ai-je vue vous étonner avec juste raison de ce que les moines apprenaient aussitôt que nous les secrets du gouvernement et ceux de notre intime particulier! Nous connaissons maintenant la délatrice, nous savons de qui il faut nous défier, et je vous l'atteste, elle sortira.

— Pas de violence, ma fille, de la ruse, plutôt.

— Je ne suis pas rusée, madame; je n'ai point appris la dissimulation

— C'est un tort, les gens de notre condition doivent savoir cacher leur pensée.

— Je ne le pourrai jamais.

— Aussi, l'inquisition place auprès de vous la duchesse de Terra-Nova, qu'on ne sait comment renvoyer, dans la crainte de blesser ce tribunal terrible. La même chose, à peu près, m'est échue à mon arrivée en Espagne; mais je n'ai point fait comme vous; je suis parvenue tout douce-

ment à mon but ; on m'a donné une amie, parce que j'ai feint de ne la point vouloir.

— Oh ! madame, répondit la princesse en éclatant en sanglots, que les reines sont malheureuses !

— Ce n'est pas moi qui le nierai, ma chère Louise ; cependant, tout le monde nous envie.

L'adresse et la persuasion de la reine douairière étonnèrent un peu Marie-Louise, qui voulut bien attendre jusqu'au lendemain pour laisser le temps au roi de se consulter avec elle et le premier ministre, duc de Medina-Cœli ; mais elle assura que, passé ce délai, elle agirait elle-même, qu'elle ferait jeter la duchesse à la porte par les estafiers sans s'inquiéter des suites.

— En attendant, ajouta-t-elle, qu'elle ne se présente pas devant moi, non plus que votre avorton de Romulus.

Le roi la reconduisit chez elle. On soupa ; la nuit se passa tranquille, et, le lendemain, après la messe, la reine mère vint chez sa bru et lui annonça qu'elle allait être satisfaite.

— On vous ôte la Terra-Nova, et l'on vous donne une personne dont vous avez toujours vanté l'esprit et la bonne grâce, la duchesse d'Albuquerque.

La reine se récria de joie.

— Il y a une condition cependant.

— Laquelle ?

— Vous ferez une honnêteté à la duchesse de Terra-Nova ; vous lui direz que vous la regrettez, et vous ne parlerez point du motif de son départ, la laissant libre de l'indiquer elle-même.

Marie-Louise ne répondit pas ; elle sentit qu'elle ne pourrait s'y résoudre. Une espérance lui donna toutefois du courage.

— On réclamera mon majordome-mayor au saint-office ? continua-t-elle.

— Cette question n'a point été agitée, madame ; les ministres n'avaient point pouvoir pour cela.

— Vous n'êtes donc pas les maîtres, en ce triste pays ? Oh ! si le roi mon oncle y régnait une fois, on verrait tout changer bien vite.

— Le roi votre oncle n'y régnera pas, madame, ni personne de sa race, je suppose ; ce n'est pas à vingt ans qu'on désespère d'avoir des héritiers.

La discussion allait dégénérer en querelle aigre-douce. Un incident la termina. Après la messe, la duchesse d'Albuquerque fut proclamée camarera-mayor ; elle fut présentée à la reine en cette qualité. La Terra-Nova se prétendit malade et ne reparut plus ; tout fut donc arrangé pour le mieux.

Dès le même jour, les effets de ce changement se firent sentir. La reine obtint la permission de se coucher à dix heures ; elle obtint celle de monter à cheval toutes et quantes fois cela lui serait agréable ; enfin elle put regarder par les fenêtres tout à son aise.

C'était là un singulier plaisir ; mais ce plaisir, dans la disette où elle était, fut accueilli comme le plus séduisant du monde. Les fenêtres avaient vue sur le jardin d'un couvent de l'Incarnation attenant au palais. La reine connaissait les religieuses ; elle les appelait quelquefois et causait avec elles : C'était pourtant là les plaisirs qu'on lui refusait !

Cependant, le sort de d'Astorga devenait un mystère ; Nada se mettait inutilement en quête du duc ; la reine en parlait sans cesse sans qu'on lui répondît ; chacun détournait la tête ; elle osa même interroger le père Sulpicio et n'en reçut aucun éclaircissement.

— S'il est vrai qu'il habite la prison du saint-office, madame, excepté les juges, tout le monde l'ignore.

Était-ce un des juges ? Peut-être ?

L'inquiétude de la reine croissait de plus en plus ; à son réveil, sa première question était pour le duc, et la réponse ne variait point ; on ne savait rien. Le roi lui assura, un jour, que le duc était libre mais que très probablement un voyage ou sa santé le retenait loin de la cour.

Le duc de Medina-Cœli prétendit qu'on l'avait vu à Burgos.

Chacun apporta sa nouvelle ; une singularité de cet étrange pays, c'est la facilité de mensonges qui appartient à tous les gens de cour. Ils savent parfaitement qu'ils ne trompent personne, ils ne s'imaginent pas qu'on les croie, et cependant ils affirment hardiment, tant la peur de cette terrible inquisition domine les plus courageux.

La reine n'accueillit aucun de ces bruits.

La semaine sainte se passa dans le deuil, suivant l'usage. Marie-Louise revêtit dès le premier jour un habit de satin noir tout brodé de jais blanc et d'acier, et ne le quitta plus ; il ne pouvait servir que dans cette occasion. Les pierreries sont considérées comme de deuil ; seulement, on les couvre de petits morceaux de gaze, c'est signe de douleur et de mortification !

Le pauvre d'Astorga faisait un grande vide ; on parla de le remplacer dans la maison de la reine, elle ne le voulut point souffrir.

— Non, dit-elle au roi, il reviendra, il n'est pas mort, j'en suis sûre, je l'aurais vu. Il me l'avait annoncé, un soir que l'on parlait de ces sortes de visites, et il n'y eût pas manqué.

Cette excellente raison ne pouvait manquer de réussir en Espagne ; elle se répéta à la cour et on la trouva parfaite.

Le moment de cet horrible autodafé approchait ; la reine ne dormait plus, car l'idée de ce qu'elle devait voir l'obsédait comme un cauchemar. Le roi s'en alla sans elle à Aranjuez ; elle devait, suivant l'usage, se montrer triste et ne recevoir personne ; elle n'eut pas de peine à s'y résigner ; les yeux ne lui séchèrent pas pendant ces jours de solitude.

Elle fit coucher dans sa chambre une des deux femmes françaises qu'on lui avait laissées, et ses nuits se passèrent à pleurer la France d'abord, à parler du duc ensuite. La fille de chambre, qui s'appelait Louison, dit à la reine que, si elle daignait l'y autoriser, elle saurait peut-être quelque chose du duc d'Astorga ; que, pour cela, il ne lui fallait que du courage, et qu'elle en aurait.

La curiosité de Marie-Louise fut, on le devine, vivement excitée : elle accabla Louison de questions de toute sorte, et apprit par elle ce qu'elle voulait savoir.

Un des laquais de la reine était familier de l'inquisition ; il aimait Louison et lui demandait de le prendre pour mari, ce à quoi elle ne voulait point consentir. Elle n'aimait en Espagne que la reine, et, n'y étant venue que pour la suivre, elle ne voulait pas s'y former d'autres liens.

— Néanmoins, madame, ajouta-t-elle, je ne décourage pas cet homme, espérant en tirer quelques renseignements ou quelque protection ; on a besoin de tout dans ce maudit pays. Bien m'en a pris, car j'ai découvert ainsi beaucoup de choses, et je puis en découvrir encore davantage.

Elle raconta alors à sa maîtresse que les caveaux du palais correspondaient avec les cachots de l'inquisition, où son amoureux était souvent appelé par son service ; qu'il ignorait le nom des prisonniers, mais que, cependant, il croyait être sûr d'avoir aperçu le duc d'Astorga à l'un des derniers interrogatoires.

— Enfin, madame, il m'a promis, si je consentais à l'épouser, de me procurer une robe et un voile de familier et de m'emmener avec lui la première fois qu'il entrera dans les cachots ; je verrai moi-même. Il faut que cet homme m'aime beaucoup, car il risque sa vie, madame.

— Tu m'aimes donc aussi, puisque tu risques la tienne, si tu mets ton projet à exécution ?

— Je voudrais l'y mettre dès ce soir, madame. Votre Majesté souffre, elle est inquiète, il me tarde de calmer cette inquiétude

— Et si j'allais avec toi, Louise, que penserais-tu ?

— Madame, je vous en conjure, n'en faites rien ! si l'on vous découvrait ! si le roi revenait plus tôt ! si la camarera-mayor entrait ici et ne vous trouvait pas !...

— Oui, je suis prisonnière, reprit tristement Marie-Louise. Dans ce misérable pays, la seule recluse, c'est la reine. O mon beau Saint-Cloud, mes joyeuses courses, où êtes-vous ?

Louison tâchait toujours de détourner la conversation lorsqu'elle s'engageait de ce côté ; elle parla du duc, et l'imagination mobile de la reine passa du regret à la douleur.

— Iras-tu donc, Louison ?

— J'irai, madame.

— Il paraît que ces prisons sont effroyables : autant vaudrait l'enfer. La duchesse d'Albuquerque en a entendu raconter des détails qui font dresser les cheveux sur la tête ; son père était alguazil mayor.

— Qu'importe, madame ! je serai forte ; c'est pour vous.

Le lendemain, à la toilette, Louison trouva un instant pour dire à la reine qu'elle entrerait le soir au saint-office ; qu'à minuit, elle s'échapperait et qu'elle saurait bientôt à quoi s'en tenir.

— Ils interrogeront cette nuit les malheureux, madame ; je vais assister à la séance et je saurai tout. Le pauvre Philippe est très inquiet, car, si on le découvre, nous sommes perdus tous les deux ; il voulait retirer sa parole, je lui ai dit que je ne le reverrais de ma vie ; il m'a répondu qu'il aimait mieux mourir, et tout a été décidé. Priez pour moi, madame, et que jamais ce secret ne sorte de vos lèvres, au nom de votre salut éternel !

La reine n'avait pas besoin de jurer, elle eût été une infâme en perdant cette dévouée créature.

Elles se couchèrent à dix heures comme de coutume, et ne dormirent point. Lorsque onze heures et demie sonnèrent, Louise s'apprêta ; elle avait gardé ses vêtements et vint s'agenouiller près du lit de sa maîtresse.

— Bénissez-moi, madame, dit-elle, et promettez-moi de ne point m'oublier.

La reine fondait en larmes.

— N'y va pas, ma fidèle servante, n'y va pas ! n'expose point ta vie ; ne te remets point entre les mains de ces misérables sans vergogne ni pitié.

— J'irai, madame, j'irai. Dieu est avec moi ; je ne crains rien. Il s'agit de sauver un innocent, de satisfaire votre désir, est-ce que je puis reculer ? Si je meurs martyre de ma bonne volonté, la sainte Vierge et vous vous souviendrez de moi. Adieu, madame ! Votre main à baiser.

Elle baisa la main de la reine abîmée de douleur, ouvrit la porte et disparut.

Un petit degré creusé dans la muraille conduisait de l'antichambre de la reine dans les cuisines ; cette antichambre, précédant les cabinets, était déserte à cette heure ; il s'y trouvait seulement un valet endormi. Louison passa sur la pointe du pied, trouva le degré, le descendit quatre à quatre et arriva dans le souterrain du château sans avoir rencontré personne. Elle savait qu'il en serait ainsi.

— Toujours, répliqua la brave fille.

— Je vous fais donc le sacrifice de ma vie ; faites à la reine le sacrifice de la vôtre, recommandez votre âme à Dieu. Partons, et surtout ne me quittez pas.

Il jeta sur elle la grande robe noire, lui mit la ceinture de corde, lui donna une torche pareille à la sienne et lui recommanda de se tenir le plus possible derrière les autres,



Ils entrerent dans un long corridor.

Une obscurité complète régnait partout, elle parvint à grand'peine jusqu'à l'endroit désigné par Philippe et qui était une sorte d'office derrière les magasins de la bouche du roi. Elle n'attendit pas longtemps et vit paraître un homme vêtu de noir de la tête aux pieds, enveloppé d'une grande robe et la tête couverte d'un capuchon retombant comme un masque à barbe, avec deux trous pour les yeux seulement. Cet homme avait sur les bras un vêtement semblable au sien. Il s'arrêta à la porte et demanda à Louison d'une voix tremblante si elle était toujours résolue.

afin de n'être point remarquée. Ils entrèrent dans un long couloir, puis dans un autre, et arrivèrent à une grille de fer par laquelle passait un vent très froid et où ils entendirent dans le lointain de singuliers bruits.

Louison frissonna. Il n'était plus temps de retourner en arrière ; deux ou trois hommes vêtus comme eux, arrivaient à la grille par le chemin qu'ils avaient pris ; ils ne pouvaient plus reculer. Philippe frappa d'une façon particulière, prononça quelques mots dans une langue inconnue, et la grille tourna sur ses gonds.

Ils entrèrent dans un vaste souterrain où des pas sonores retentissaient sous la voûte. Louison se serra contre son guide ; leur torche éclairait seule ces ténèbres effrayantes.

— Suivez-moi bien attentivement, lui dit Philippe à voix basse ; ce chemin est rempli de pièges et de trappes pour défendre l'entrée aux profanes ; si vous vous écartez d'un pas, vous êtes perdue.

La pauvre fille n'avait pas une goutte de sang dans les veines ; elle pria la sainte Vierge pour se donner du courage et marcha sur les traces de Philippe, jusqu'à ce qu'il la prévînt que le danger était passé.

— Maintenant, lui dit-il, avec des précautions infinies, avant de nous rendre à la salle d'interrogation, nous allons marcher près de ce mur, où se trouvent ces portes alignées. Là sont les cachots ; peut-être un heureux hasard nous apprendra-t-il ce que nous désirons savoir, et ce serait un coup de la Providence ; ici, les dangers sont bien moindres pour nous, il n'y a que des geôliers et des subalternes ; excepté le mot de passe, on ne nous demandera rien.

Ils entrèrent dans un long corridor où des bruits singuliers continuaient de se faire entendre ; c'était comme des sanglots, des gémissements étouffés. Louison se soutenait à peine ; l'aspect de ce lieu de malheur était épouvantable ; ils aperçurent deux hommes qui marchaient doucement devant eux en causant à demi-voix.

— Il ne sera point interrogé cette nuit, disait l'un ; j'ai ordre seulement d'entrer dans son cachot et de savoir sa dernière résolution ; selon ce qu'il répondra on agira là-haut.

— Vous accompagnerai-je ?

— C'est inutile, continuez votre visite ; le temps avance, il nous en reste très peu pour tout préparer.

Ces deux hommes se séparèrent ; celui qui venait de parler s'approcha d'une des portes, et mit la clef dans la serrure ; l'autre se perdit dans l'obscurité des corridors. On cessa bientôt d'entendre même le bruit de ses pas.

XIX

Un silence de mort, interrompu seulement par des gémissements étouffés, régnait autour d'eux. L'homme à la clef entra dans le cachot et en laissa, sans doute par mégarde, la porte ouverte. Philippe avait éteint sa torche ; il se tenait contre la muraille, où, très probablement, il n'avait pas été vu. Une conversation s'engagea entre le geôlier et une des victimes ; ils s'approchèrent davantage ; la porte ouverte leur permettait de tout entendre. Après quelques mots, Louison serra le bras de son compagnon.

— C'est la voix du duc d'Astorga, murmura-t-elle : la Providence nous exauce ; nous allons tout savoir.

L'inquisiteur essayait d'arracher au noble jeune homme un aveu contre la reine ; il le menaçait de la torture et du supplice s'il continuait à se taire.

— Nous savons la vérité ; nous voulons seulement l'entendre de votre bouche. N'a-t-elle pas dit qu'en admettant le père Sulpice comme confesseur, elle ne lui avouerait jamais toute sa pensée et toutes ses actions ?

— Je n'ai point connaissance de cela.

— Songez-y, duc d'Astorga, vous tenez en vos mains votre vie ; l'aveu que l'on vous demande vous fera libre sur-le-champ ; ou, si vous vous y refusez...

— Je ne puis dire un mensonge pour sauver ma vie, je ne puis accuser la reine alors qu'elle n'est pas coupable, et attirer sur sa tête les foudres de ce tribunal. Qu'on ne m'en parle plus.

— La reine n'a rien à craindre de nous, on vous l'a dit, on vous en a renouvelé la promesse solennelle ; parlez donc !

— Non.

— Eh bien, vous mourrez dans l'impénitence finale ; car vous mourrez avec un mensonge sur les lèvres. Nous savons que la reine a dit cela devant vous, devant son nain et devant une autre personne qui ne doit pas être nommée : sommes-nous bien instruits ?

— Vous mentez !

Ce mot retentit jusqu'au cœur de Louison ; elle trembla de voir le duc mis à quatre quartiers, ainsi qu'on le faisait journellement, croyait-elle, dans ces cachots ténébreux ; elle n'entendit plus que quelques mots prononcés à voix basse par l'inquisiteur, puis il se retira, ferma la porte et s'éloigna dans la même direction que celui qui le précédait.

— Mon Dieu, mon Dieu, ils vont le tuer ! disait Louison. Est-il possible d'être aussi barbare ! Ils veulent qu'un serviteur trahisse sa maîtresse.

Elle pouvait à peine parler, tant elle était tremblante, elle demanda à rentrer au palais.

— Nous sommes plus heureux que sages, et vous avez raison. Je vais vous reconduire. Bénissons le ciel qui protège si visiblement notre entreprise.

Ils retournèrent par où ils étaient venus et arrivèrent bientôt au caveau de l'office. Là, la brave fille dépouilla la robe noire, dit adieu à Philippe, lui promit tout ce qu'il demanda pour s'en débarrasser, et remonta près de la reine, qui l'attendait plus morte que vive ; son absence avait duré plus d'une heure et demie.

Dès qu'elle l'aperçut, la reine, qui s'était levée, courut au-devant d'elle et lui adressa dix questions à la fois.

— Eh bien, eh bien, sais-tu quelque chose ?

— Je sais tout.

— Oh ! dis, je t'en conjure ! Mon Dieu ! que j'ai souffert ! j'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

Louison raconta ce qui s'était passé, ce qu'elle avait entendu. Marie-Louise l'écoutait avec épouvante, la sueur perlait sur son front en acquérant la certitude de ce qu'elle avait soupçonné jusque-là ; il lui sembla que tous les malheurs allaient fondre sur elle. Elle fit répéter deux ou trois fois à Louison les paroles de l'inquisiteur, et réfléchit quelques secondes.

— C'est une exagération d'honneur et de dévouement, dit-elle ; il faut qu'il avoue, il le faut, d'autant plus que c'est la vérité et que cela ne peut nous causer aucun dommage. Je n'ai pas deux partis à prendre, je le verrai, il le faut.

— Vous le verrez, madame ! et où cela ?

— Où tu l'as vu tout à l'heure ; j'irai demain à ta place. Philippe ne t'a-t-il pas dit que, si tu voulais retourner encore dans ce lieu abominable, il t'y conduirait, puisque cela avait si bien réussi ?

— Sans doute, madame ; mais vous ! vous exposer ainsi, c'est impossible ; je n'y consentirai jamais.

La reine pria, ordonna, pria encore. Louison fut inflexible ; cette lutte dura le reste de la nuit ; enfin, comme sa maîtresse la menaça de tout révéler au roi et de s'en aller en plein jour près du grand inquisiteur, de s'avouer coupable et de donner ainsi à penser au monde qu'elle aimait le duc autrement que comme un ami, Louison consentit à lui obéir, pourvu qu'elle pût descendre avec elle et l'accompagner partout : sans cela, elle préférait subir les conséquences de son refus.

Les choses s'arrangèrent mieux qu'on n'aurait pu le croire. Philippe, à son tour, se fit beaucoup prier ; une forte somme, le désir de plaire à sa maîtresse et celui de sauver la vie du duc qu'il aimait fort, le décidèrent. Le rendez-vous fut pris pour le soir, au même lieu et de la même manière.

J'ai su ces détails de Louison elle-même. Madame la duchesse de Savoie la fit venir à Turin lorsqu'elle retourna en France, en quittant l'Espagne, et nous lui fîmes raconter bien des fois les particularités et les mystères de ce pays-là. La pauvre petite n'en parlait qu'en tremblant et faisait des signes de croix en envoyant des malédictions à ces horribles moines qui gâtaient tout dans la plus belle contrée où Dieu ait permis aux hommes d'habiter.

Toute cette journée, la reine fut distraite, et si préoccupée, qu'elle n'entendit point ce qu'on lui disait. La reine mère la croyait incommodée, elle répondit qu'elle s'ennuyait de ne pas voir le roi. On la crut ou on feignit de la croire, ce qui se ressemble beaucoup en certains cas.

L'heure arriva ; elle arriva lentement, comme toutes les heures attendues ; la reine eut un moment de frayeur et d'hésitation ; elle faillit rester, mais elle pensa que ce noble seigneur allait mourir à cause d'elle et elle regarda comme son devoir de le sauver.

— Dieu m'a inspiré cette idée, c'est qu'il veut que je la mette à exécution. Il ne m'arrivera rien ; marchons !

Tout se passa comme la veille ; Philippe attendait au même endroit ; il se jeta aux pieds de la reine et la conjura de rester, de ne point s'exposer aux vengeances du terrible tribunal. Elle ne voulut rien entendre ; il fallut la couvrir de la longue robe, la faire pénétrer dans cet autre de la superstition et de l'intrigue.

Lorsqu'ils furent introduits, Philippe conduisit lui-même la reine à travers les détours du chemin ; il la pria de s'appuyer sur lui sans affectation, ainsi que le font les hommes qui marchent ensemble, et la conduisit à la galerie des cachots. Il connaissait maintenant celui du duc. Chaque familier, à l'aide du mot d'ordre, pouvait se faire ouvrir. Les missions étant secrètes et connues seulement de celui qui les recevait, le geôlier ne refusait point de donner la clef quand on prétextait d'un ordre supérieur.

— Je risque beaucoup, ajouta Philippe ; pourtant je suis résolu à tout pour satisfaire Votre Majesté ; j'ai fait le sacrifice de ma vie, que Dieu la prenne, s'il le veut.

Sur quelques mots prononcés tout bas à l'oreille d'un gardien assis à l'autre extrémité de la galerie, la clef fut remise à Philippe. Le cœur de Marie-Louise battait à l'étouffer ; elle pénétra dans le cachot et aperçut, à la lueur d'une petite lanterne à peine visible, le malheureux d'Astorga assis auprès d'une table de bois, s'efforçant de lire dans un

livre de prières avant de se jeter sur le grabat où il devait dormir.

— Que me veut-on encore? demanda-t-il. J'ai dit mon dernier mot. Qu'on me laisse me préparer à la mort.

La reine était entrée seule. Philippe et Louison gardaient la porte, très résolus tous les deux à la défendre au péril de leur vie, si on cherchait à la forcer. Marie-Louise s'appuya contre la muraille à l'aspect de ce lieu épouvantable; un sanglot sortit de dessous son capuchon. Le duc se leva et courut à elle; il la soutint, elle allait tomber.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il vivement, vous qui semblez avoir pitié de ma misère et de mon malheur? La pitié est étrangère à ce séjour; vous me trompez, sans doute, vous êtes un faux ami. C'est une nouvelle façon de me séduire; vous n'y réussirez pas. Vous ne ferez pas mentir un noble Castillan pour sauver sa vie.

— Homme généreux! murmura la reine.

— Mon Dieu! cette voix, c'est un sortilège, c'est un piège du démon; laissez-moi prier, vous dis-je!

— D'Astorga, c'est moi! ne me reconnais-tu pas?

— Vous!... Elle!... Non, non, ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

— C'est moi, c'est bien moi, ne crains rien. Je suis venue te sauver, te délier de ta parole, te dire que tu dois avouer la vérité et que tu ne dois pas jouer ta vie pour une chimère d'honneur.

— Je ne sais pas si je dors, si je veille, si c'est vous, si c'est un songe! Mais, si c'est vous, au nom de Dieu, partez! ils peuvent venir, ils peuvent nous trouver ici, ensemble; alors, vous ne vous sauveriez pas; vous vous perdriez avec moi. Mais je suis un insensé; ce ne peut pas être vous, c'est quelque effet de magie de ces misérables. *Vade retro!*

La reine comprit qu'elle ne le persuaderait point sans se découvrir tout à fait; elle enleva d'un geste rapide son capuchon et son masque, et se montra à lui dans toute sa majestueuse beauté; il jeta un cri, étendit les bras et tomba à genoux devant elle, anéanti, sans force et sans mouvement.

— C'est moi, c'est bien moi, mon fidèle serviteur, je vous le répète, il n'y a dans ceci ni magie ni sacrilège; il y a une amie qui veut vous rendre au monde, à l'existence; il y a une femme reconnaissante de votre attachement et qui vous supplie de lui en donner une nouvelle preuve.

Le regard incertain du duc lui apprit qu'il doutait encore.

— Tenez, continua-t-elle en ôtant de son cou une petite croix, tenez, voici le signe de notre rédemption, qui met les démons et les magiciens en fuite; cette croix vient de ma mère, je ne la quitte jamais; je vous la donne, d'Astorga, pour qu'elle vous rappelle ce moment terrible et solennel, pour qu'elle vous encourage à m'obéir, à me rendre un fidèle serviteur, un ami: moi qui en ai si peu, et qui ai tant besoin d'en avoir, en ce pays qui n'est pas le mien, et qui ressemble si peu à ma France chérie.

Ainsi que cela arrivait toujours lorsqu'elle était émue, la reine avait laissé la langue et les habitudes espagnoles; elle parlait, comme Marie-Louise d'Orléans, le langage des jeunes années: elle parlait avec son cœur, avec sa conviction. Le duc l'écoutait dans une extase muette; il prit la croix qu'elle lui offrait, la baisa avec passion, la retint dans ses doigts crispés, et, fléchissant le genou devant la reine:

— Madame, lui dit-il, au nom de votre honneur, de votre vie, quittez ces lieux. Tout est piège et danger autour de vous. Si vous êtes venue jusqu'ici, c'est que, par un motif que j'ignore, ils ont voulu que vous y vinssiez. Ils savent que vous y êtes, ils vous écoutent! quelque innocente que soit notre entrevue, ils vous en feront un crime, ils tourneront contre vous et contre moi les paroles de bonté que vous avez dites. Je ne sais qui vous aura conduite dans ce cachot, car tout leur est instrument, car ils se seront servis du dévouement de ceux que vous aimez, pour vous entraîner, s'ils n'ont pas trouvé d'autre moyen. Ma vie entière ne suffira pas, si on me la laisse, pour payer ce moment que je dois à leur méchanceté et à votre généreuse sollicitude; mais, si vous ne voulez pas que je meure, retournez au palais et ne le quittez plus; attendons le sort qu'on me destine, et, croyez-le bien, si je dois rendre aux hommes la vie que Dieu m'a donnée, son saint nom et le vôtre seront les deux derniers sur mes lèvres!

La reine pleurait en entendant ces paroles; de belles larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. Louison avança la tête par la porte et la vit ainsi; elle entra tout à fait.

— Il faut partir, madame; Son Excellence a raison, nous ne sommes restés que trop longtemps. Philippe est transi de peur; il dit que l'on va quitter la salle du jugement et que nous devrions déjà être loin; il y va de sa vie et de la nôtre!

— Vous avez raison, dit Marie-Louise, et je m'oublie, j'oublie les périls auxquels je vous ai exposés, il faut partir. Allons! adieu, duc, adieu! que le ciel te garde et te protège. Jamais plus noble cœur n'a battu dans la poitrine d'un gentilhomme. Adieu! nous nous reverrons, j'en ai la conviction, car Dieu est juste.

Louison lui jeta son capuchon sur la tête, pendant que le duc, agenouillé devant elle, baisait sa main. La fidèle servante l'entraîna. Philippe referma la porte et ils disparurent bientôt sous les ténèbres de la voûte.

Ils ne trouvèrent aucun obstacle sur leur passage, et même ne rencontrèrent personne. Ce silence et cette solitude dans un endroit ordinairement si habité à cette heure, où les familiers allaient et venaient pour les interrogatoires et les jugements, frappèrent Louison et la reine. Philippe s'en montra tout aussi étonné qu'elles.

— Probablement, on juge quelque grand criminel dont la cause les intéresse et les retient, dit-il.

— Vous n'avez donc aucun emploi particulier? dit Louison; vous n'êtes donc obligé de vous montrer nulle part?

— Tout à l'heure, je dois me montrer à la réunion, et là sera le danger si je n'y parais pas; hâtons-nous!

Une demi-heure après, la reine était en sûreté dans son appartement.

XX

Plus d'un mois s'écoula encore, avant le jour fixé pour l'autodafé. On ne parlait à la cour et dans Madrid que de cette magnifique cérémonie, qui devait être une des plus complètes que l'on eût vues depuis des siècles. On devait y brûler cinquante juifs, je ne sais combien d'hérétiques et de relaps; on accourait de tous les coins de l'Espagne pour y assister; on ne trouvait plus à se loger, même à prix d'argent. Les fenêtres, les balcons, les gradins, même les toits et les cheminées, tout était loué et payé des sommes fabuleuses; on eût dit qu'une folie sanglante possédait ce peuple tout entier.

La reine n'entendit plus parler de son majordome. Malgré ses instances, le roi et la reine mère refusèrent d'en entretenir le grand inquisiteur. Marie-Louise fut plus hardie, elle reçut ce mystérieux et redoutable personnage et lui adressa des questions qui eussent coûté la vie à toute autre qu'elle.

Il lui répondit avec un profond respect, une grande déférence, mais sans dire un seul mot de ce qu'elle désirait tant savoir. Le sort du duc resta enveloppé dans les plus profondes ténèbres. Une circonstance vint augmenter les inquiétudes à cet égard: Philippe disparut deux jours après la visite de la reine au cachot, sans que personne s'en étonnât, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'il était devenu.

Enfin, le soleil qui devait éclairer cette horrible journée se leva. La reine n'avait pas fermé les yeux de la nuit, et, lorsqu'elle se mit à sa toilette, elle demanda ses vêtements de deuil.

— Madame, lui dit la duchesse d'Albuquerque, je suis désolée de contrarier Votre Majesté; mais cela ne se peut pas. Le roi et la reine paraissent à l'autodafé en habit de gala; on vous en a préparé un que Votre Majesté n'a pas encore porté et dont elle a choisi elle-même, l'autre jour, l'étoffe et les pierreries.

— Ah! s'écria-t-elle d'une voix brisée, c'était pour cela? Si je l'avais su!

Elle se laissa habiller sans résistance, mais sans s'y aider, sans jeter un coup d'œil sur le miroir; elle pleurait doucement, comme une femme résignée à un grand malheur et qui ne peut l'empêcher, tout en en comprenant la gravité. Le roi vint la prendre; le brave Nada se colla à sa jupe et lui promit qu'il ne la quitterait pas. La camarera-mayor la soutint d'un autre côté, l'exhorta au courage et la consola un peu par de douces paroles. Elle se chargea, elle chargea les *señoras de honor* de tous les cordiaux, de tous les sels nécessaires, et le cortège se mit en marche, aux grands applaudissements de la foule ravie.

En descendant les degrés du palais, la reine aperçut, sur la dernière marche, le comte de Charny, aussi pâle qu'elle. Elle le salua profondément, avec un air de désolation sur le visage.

— Ah! murmura-t-elle, il sait quelque chose; d'Astorga est son bienfaiteur, il vient le pleurer avec moi.

— Du courage, madame! lui souffla la camarera-mayor, du courage! voici le moment de l'épreuve.

Le lourd carrosse s'ébranla; on marcha au pas jusqu'à la place Mayor, où le bûcher était dressé et où les loges étaient préparées.

Quand la reine monta les degrés, il fallut la soutenir; elle semblait elle-même la victime vouée au sacrifice, et elle entendit une femme du peuple qui la regardait, dire à sa compagne:

— Vois donc comme la Française est pâle!

— Je le crois bien, répliqua l'autre, on va brûler son galant, le duc d'Astorga.

— C'est trop juste: on devrait brûler tous les galants et tous les hérétiques.

Après cette sage sentence, elles reculèrent devant la hallebarde d'un garde wallon qui les repoussait.

Le roi prit place, la reine s'assit à son côté; elle salua machinalement cette foule qui poussait des hourras frénétiques; elle n'agissait plus que comme une machine mue par des ressorts et par la volonté des autres. Elle s'assit parce que le roi s'assit; elle regarda sans voir; cependant, lorsqu'elle aperçut les instruments du supplice, elle poussa un gémissement sourd et baissa la tête.

L'horrible tragédie commença alors; les condamnés défilèrent sur deux rangs devant la cour, comme une armée que l'on passe en revue, tous vêtus d'une manière de sac que l'on appelle un *san-benito*. Ils étaient tout noirs avec des flammes et des diables rouges peints sur la poitrine et dans le dos. Ceux qui devaient être brûlés avaient les flammes en haut; ceux qui devaient être torturés et n'en point mourir, les avaient en bas; ceux qui n'étaient là que pour figurer n'avaient que les diables. Nul indice, nulle indication, pas de nom, impossible de savoir qui recouvrait ce capuchon couleur de feu, quel malheureux souffrait sous ce masque hideux. La reine eût voulu en détourner ses regards; une horrible fascination semblait les attacher sur eux. Elle eût voulu percer cette enveloppe et chercher les traits si nobles de son majordome parmi ces visages défigurés par la torture et par la crainte de la mort. Quelques-uns de ces malheureux se traînaient à peine; d'autres marchaient résolument et la tête haute; il y en avait d'incapables de se traîner et que les confesseurs soutenaient; enfin, rien de plus triste et de plus épouvantable que cette procession, qui, cependant, faisait battre des mains à la foule et éveillait l'intérêt de tous ces ignorants qui croyaient glorifier Dieu en détruisant ses créatures!

Après la procession eut lieu la lecture des jugements, que personne n'entendit; puis l'exécution commença.

Je ne vous ferai pas la description d'une horreur que je n'ai jamais vue, grâce à Dieu! et que l'imagination peut se représenter. Ces détails me répugnent, ils navrent l'âme! Le supplice dura toute la journée, et pas un spectateur ne quitta la place. On riait, on mangeait, on buvait; on faisait des gorges chaudes des grimaces du patient; on applaudissait ceux qui mouraient bien, on multipliait les signes de croix lorsque ces misérables blasphémaient. C'était une scène que le tableau du plus hardi et du plus savant peintre ne représentera jamais.

La reine voulut plusieurs fois se retirer; elle succombait à l'inquiétude et à l'horreur; on la fit rester à sa place, presque de force, et, à la fin, elle ne vivait pour ainsi dire plus; la tête baissée sur sa poitrine, elle ne parlait plus, elle ne sentait plus; chaque victime qui tombait lui arrachait seulement un cri d'angoisse; elle s'appuyait sur la duchesse d'Albuquerque, qui, en cette circonstance, se montra aussi bonne qu'intelligente. Si elle eût eu à son côté la duchesse de Terra-Nova, elle en serait certainement morte.

Tout finit cependant, et le soleil arriva à son déclin. La nuit descendit. On éteignit le bûcher. Tout était fini; le roi et la reine purent remonter en carrosse et s'éloigner de cette place maudite. Marie-Louise se sentit renaître. Elle retrouva la faculté des larmes et en répandit d'abondantes. Le roi, qui l'aimait à sa manière, essaya de la consoler par des banalités religieuses.

— Quant à ce pauvre d'Astorga, disait-il, malgré tout, j'ai bon espoir; je ne croirai jamais qu'ils aient fait mourir un grand d'Espagne sans m'en avoir prévenu; c'est déjà beaucoup de l'avoir emprisonné.

La reine ne se rattachait à aucune espérance; elle avait entendu un cri déchirant parmi tous ces cris, un cri qui retentissait à son oreille comme le glas funèbre, et ce cri, elle avait cru le reconnaître.

— Non! non! répétait-elle, il est mort!

En ce pays, dont les singularités ne se peuvent compter, nul ne s'étonnait de voir la reine regretter tout haut un homme dont l'amour pour elle était connu. Ces amours chevaleresques étaient et sont encore fort communs en Espagne; on les approuve, on les avoue, on s'en glorifie; car rien n'est plus innocent, rien n'est plus noble et plus héroïque; c'est digne du temps des paladins en France; et, par cette bonne régence surtout, nous en ririons bien, j'en réponds!

Lorsque la reine rentrait de la promenade ou d'une de ses courses dans les couvents, son majordome-mayor l'attendait en bas d'une montée et lui donnait la main, après que son premier écuyer l'avait aidée à descendre de carrosse. Ce jour-là, elle se sentit tellement incapable de marcher seule, qu'elle s'appuya non seulemnt sur le marquis de las Balbazu, mais encore sur la duchesse d'Albuquerque, qui continua son œuvre de charité.

Au moment où elle allait franchir le premier degré, elle sentit une main tremblante remplacer celle de son écuyer; elle entendit une voix émue lui demander ses ordres; elle leva les yeux et rencontra le regard du duc d'Astorga, pâle, maigre, défait, mais toujours beau, toujours charmant. Elle resta frappée sous le coup, jeta un cri et se trouva mal; il fallut la transporter dans son appartement. La joie avait été trop soudaine; après les épreuves de cette journée, elle n'avait plus la force de la supporter.

Le bruit se répandit, dans le palais, du retour du majordome-mayor et de l'évanouissement de la reine. On en parla dans les cuisines et avec diverses manières de voir les choses, bien entendu Cependant la reine fut généralement plainte et le majordome félicité. En Espagne, les amoureux ont presque toujours raison.

D'Astorga avait tout deviné. La politique de l'inquisition et du vieux parti espagnol était de ménager la reine, tout en se réservant des armes contre elle. On voulait l'*essayer* d'abord. Toute Française qu'elle était, elle était si jeune, qu'on espérait la façonner selon les vues de cette intrigue; et puis elle pouvait avoir des enfants; c'était un avenir à diriger et à faire.

Le roi l'aimait fort; on le conduirait absolument par elle, si elle voulait s'allier avec cette respectable compagnie. Le plan fut donc arrêté de l'effrayer premièrement, de lui montrer ce que l'on pouvait faire et de lui dire qu'on ne l'avait pas fait par considération pour elle, afin de ne pas se déclarer ses ennemis.

De là, l'arrestation du duc d'Astorga; de là le renvoi de la camarera-mayor presque aussitôt qu'elle l'eut demandé et la nomination de la duchesse d'Albuquerque, à laquelle on fit sa leçon de douceur.

Philippe était un agent; il fallait attirer la colombe dans le piège, il fallait avoir la preuve de sa présence dans le cachot du duc, le jour où l'on voudrait inventer une intelligence entre eux; on leur fit donc, ainsi qu'on l'a vu, le champ libre et la place facile; rien ne s'opposa à leur passage, préparé d'avance. L'amour du duc, son habitude de la cour et des intrigues de ces misérables, l'éclairèrent ainsi qu'on l'a vu. Louison, de bonne foi trompée, conçut les mêmes soupçons que lui; la disparition de Philippe acheva de l'éclairer.

L'émotion de la reine, émotion bien naturelle et que la surprise aurait pu causer seule, fut prise en note avec le reste; ceux qui ont la puissance pour le mal, savent en user bien mieux que les bons ne se servent du bien; aussi le mal triomphe-t-il presque toujours en ce monde.

Le lendemain, tout reprit dans le palais son ordre accoutumé. La reine dut reparaître à la messe, aux offices, au dîner du roi, aux couvents; elle eut les mêmes *plaisirs*, elle eut la même existence. Quand on pense que leurs joies de carnaval consistaient à se jeter à la tête des œufs argentés remplis d'eau de senteur! Le pauvre peuple espagnol est si maigre, si abattu, si misérable, qu'il n'a pas même la force de s'amuser. Le roi avait la passion du jeu de jonchets, et la reine y jouait avec lui des journées entières, à perdre ou à gagner une pistole. Du reste, pas une fête, pas un bal, pas un menuet, pas une chanson! A dix-sept ans! Et cette perspective pour toute sa vie, avec un mari qu'on ne peut aimer!

La reine avait pris un peu de goût aux courses qu'elle faisait à Aranjuez, charmante résidence des rois d'Espagne, la seule qui pût lui rappeler un peu celle où elle avait passé son enfance. C'est un joli lieu où se trouvent les deux choses qui manquent absolument en Espagne, c'est-à-dire des arbres et de l'eau. Le Tage et le Guadiana coulent à l'entour; mais ces rivières-là n'ont pas un verre d'eau à donner aux voyageurs; encore cette eau est-elle trouble.

L'été, on ne peut demeurer à Aranjuez; il y vient des fièvres pestilentielles; à peine y peut-on passer quelques semaines au printemps et en automne. L'été, il n'y reste que les chameaux, dont il y a un haras, et les chameliers, qui n'y demeurent guère.

Ces voyages de la cour offraient, comme toutes les choses en cette Espagne, des circonstances particulières et bizarres. Ainsi, toutes les dames, excepté la reine, portent par-dessus leurs habits une espèce de veste de velours, ou vert ou incarnat, brodée en or ou en argent; elles appellent cela des mantilles et s'enveloppent le visage à volonté, de manière à ne pas être reconnues. Leurs galants galopent à côté des carrosses; ils sont là incognito, avec des bonnets qui retombent sur leur figure, de sorte que tout le monde se connaît et que personne ne se voit; c'est là le bel air.

La reine, escortée de tous ces masques, s'en alla donc une fois à Aranjuez, où le roi et la reine mère étaient aussi. Les confesseurs n'y manquaient pas. Mais, depuis quelque temps, le père Sulpicio se relâchait de sa rigueur et parlait à la reine un langage plus humain, ce dont elle ne se montrait point fâchée.

On était dans une salle de verdure, au milieu des dix ou douze avenues qui précédaient la maison d'une lieue; il s'y trouvait une de ces fontaines flamandes dont les statues jettent de l'eau et inondent ceux qui en approchent; on prenait du chocolat et des confitures et on causait. Mademoiselle de Villars était présente et louait beaucoup cette maison et ce jardin

— Oui, dit étourdiment la reine, ils me rappellent un peu Saint-Cloud, où l'on donnait de si belles fêtes.

— A Aranjuez, on n'en donne pas, poursuivit la reine mère en riant ; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, ma fille ?

— Madame, c'était seulement un souvenir.

— Et vous voudriez bien voir une fête, n'est-ce pas ?

— Si le roi voulait..., répliqua-t-elle avec hésitation.

— Le roi veut bien, répondit celui-ci ; mais il ne le peut pas ; la misère de mon peuple est trop grande. Mais je ne défends pas qu'on t'en offre ; au contraire, je t'y accompagnerai volontiers.

— Sire, s'écria le duc d'Astorga prévenant plusieurs grands qui se disposaient à parler, Votre Majesté daignera-t-elle me permettre d'être le premier ?

— J'y consens, Astorga ; tu as un beau palais à Madrid, et tu peux donner une belle fête. La reine verra qu'en Espagne, nous savons, comme en France, être magnifiques et fastueux quand nous voulons.

— Ce n'est ni la magnificence ni le faste qui manquent en Espagne, répliqua la reine.

— Qu'est ce donc ?

— C'est la gaieté, sire ; l'un de nos paysans de l'Ile-de-France est plus amusant que tous vos bouffons.

— Même Nada ? ajouta le roi, qui était de bonne humeur et qui prit fort bien l'épigramme.

— Nada n'est pas Espagnol.

— Non, Nada est Polonais, et il ne reverra jamais son pays, poursuivit le nain avec une petite mine triste qui fit rire l'assemblée.

— Pauvre Nada ! je le plains bien continua la reine.

Elle avait tout à fait, ce jour-là, le mal du pays. Le roi, heureusement pour elle, n'entendit pas ces derniers mots. Le duc et Nada ne les laissèrent pas tomber, et le premier l'en remercia en baisant le bas de sa robe.

La fête du duc d'Astorga fut donc décidée ; il pria le roi et la reine d'en fixer le jour.

— Il te faut le temps de faire les préparatifs, dit le roi ; nous t'accordons six semaines ; mets à profit ce délai ; nous nous en rapportons à ton bon goût et à ta générosité.

Aussitôt, plusieurs autres grands implorèrent la faveur accordée au duc d'Astorga, et la reine eut en un instant sept ou huit fêtes en perspective.

La cour quitta Aranjuez deux jours après, et tout Madrid fut bientôt en rumeur en apprenant quelles magnificences allaient déployer les seigneurs pour fêter leur reine.

Les tailleurs, les brodeuses, les joailliers n'eurent plus un instant de repos ; le roi avait déclaré qu'il ne voulait rien voir que de neuf en cette circonstance ; lui et toute la cour mettaient un amour-propre national à montrer à la reine de quoi ils étaient capables. Le palais d'Astorga accaparait tous les ouvriers de la ville. L'entrée en était scrupuleusement interdite, et nul avant Sa Majesté ne devait pénétrer ce mystère.

Ce palais, un des plus beaux de toute l'Espagne, contenait une quantité infinie de richesses et de curiosités. Des tableaux, des objets d'art, des meubles magnifiques. Les jardins étaient célèbres par leur étendue et par leur arrangement ; Le Nôtre en avait envoyé le plan au père du duc actuel, et celui-ci les avait embellis d'une ménagerie plus complète que celle du roi et des fleurs les plus rares de tous les pays.

Avec beaucoup d'argent, un goût merveilleux, la volonté de créer des prodiges et des ouvriers adroits pour exécuter ses volontés, le duc d'Astorga devait réussir complètement. Il créa une féerie. Lorsque les premiers convives pénétrèrent dans ces lieux enchantés, des cris d'admiration éclatèrent de toutes parts.

Les salles du rez-de-chaussée étincelaient de mille bougies ; des tentures entièrement neuves en brocart d'or et d'argent, des meubles tout nouveaux assortis, des tableaux des premiers maîtres ; une prodigieuse vaisselle fabriquée exprès pour ce jour-là, et tout ce qui devait servir à la reine était en or massif marqué à ses armes. Des fleurs des tropiques, des fleurs de France surtout, garnissaient toutes les pièces. Des fontaines d'eaux de senteur, retombant en jets d'eau et en pluie, rafraîchissaient l'air du mois de mai, déjà brûlant en Espagne.

Les jardins étaient illuminés à la manière des jardins de Venise, avec des lanternes de papier de couleur ; une prodigieuse quantité de fleurs, d'arbustes odorants embaumaient les bosquets et les charmilles. Des pièces d'eau improvisées réfléchissaient les lumières, et, sur la plus grande, un feu d'artifice devait être tiré.

Enfin, depuis le plus petit détail jusqu'au plus grand, tout avait été vu, prévu, soigné ; le duc avait, tout composé, tout ordonné lui-même ; il voulut que cette fête rappelât à la reine cette patrie qu'elle avait perdue et qu'elle aimait tant, au risque de mal faire sa cour au roi et à la reine mère.

Le portrait de Louis XIV, celui de Monsieur, des deux Madame, celui des sœurs, du frère de la princesse, tenaient la place d'honneur dans les salons.

Des vues de Saint-Cloud, de Versailles, de Fontainebleau se trouvaient dans toutes les pièces ; tous ces tableaux peints par les premiers artistes. Le duc les avait couverts d'or pour les acheter.

Dans une autre pièce, comme sur un autel, le portrait de la reine Marie Louise était placé entre celui du roi et celui de la reine mère ; un bouquet de pierreries d un prix fabuleux, dans un vase d'or garni de perles, était sur cet autel au pied du tableau, et deux cassolettes d'or, semblables au vase, brûlaient incessamment un encens précieux comme devant une madone.

Pour faire montre de tant d'idolâtrie, le duc méritait certainement le cachot d'où il était sorti, et dans toute autre occasion on n'eût pas manqué de le lui faire sentir.

A l'heure prescrite, Leurs Majestés arrivèrent. La reine jeta autour d'elle un coup d'œil ravi ; depuis si longtemps elle n'avait respiré l'atmosphère d'une fête !

— Ah ! que c'est beau ! s'écria-t-elle éblouie.

Elle était elle-même une merveille de beauté, et sa parure répondait aux splendeurs qui l'entouraient.

Sa robe de brocart d'argent avait des fleurs roses rebrodées et rebrochées d'or. Elle avait dans ses cheveux des roses de rubis et de brillants et des lis en perles d'Ophir ; son collier, ses pendeloques composées de rubis, de perles et de diamants, étaient dignes de la souveraine de tant de royaumes. Elle portait au sommet de la tête une petite couronne royale, fermée, qu'on ne pouvait regarder. Son air, son port, sa démarche, toute sa personne répondait à cet éclat ; la fête et la déesse étaient dignes l'une de l'autre.

En apercevant les portraits de sa famille, les vues de tous ces lieux chéris où elle ne devait plus retourner, ses yeux se remplirent de larmes ; elle laissa tomber ses mains en signe de découragement et murmura :

— Merci, merci, oh ! mon cher d'Astorga, de me les avoir rendus un instant !

Le roi et la reine mère froncèrent les sourcils ; cependant ils ne donnèrent aucun autre signe de mécontentement.

Leurs Majestés ouvrirent le bal ensemble. La reine ne peut danser qu'avec les infants, et, comme il n'y en avait aucun, lorsqu'elle eût fini ce passe-pied et qu'elle eut rendu un menuet au roi, elle ne dansa plus ; elle se promena longtemps ; elle voulut tout voir, entrer dans toutes les pièces, parcourir les jardins, admirer les fleurs, qu'elle aimait passionnément. En sa qualité d'hôte et de majordome-mayor, le duc d'Astorga la conduisit, recevant partout ses éloges, ses remercîments et ne se permettant pas un mot que le respect le plus profond n'autorisât.

On servit le souper sous une tente magnifique, comme jetée dans de grands arbres et dont les plis se retenaient par des glands de perles fines. Rien ne peut égaler la somptuosité de ce repas ; le service et les mets, les vins, tout était unique ; on avait fait venir des cuisiniers français, tout était disposé à la française ; on se fût cru à Versailles. Une musique délicieuse et cachée semblait descendre des nues ; le duc avait imaginé de placer un orchestre à la cime des grands marronniers, dissimulé par le feuillage ; il était assez près pour qu'on n'en perdît rien, assez loin pour ne pas gêner.

D'Astorga servit lui même Leurs Majestés, qui soupèrent seules à leur table ; une infinité d'autres tables étaient disposées à l'entour, où les dames furent placées et où les seigneurs les servirent. Tout était à profusion ; il ne se vit jamais rien de mieux réussi.

Lorsqu'on se leva de table, après un peu de repos dans un autre pavillon, le roi et la reine furent conduits à une tribune d'où ils devaient voir le feu d'artifice, qui répondait au reste.

A deux heures du matin, Leurs Majestés se retirèrent ; le duc les conduisit jusqu'à leur carrosse, suivi de ses gentilshommes, de ses officiers, de ses pages et de plus de deux cents laquais à livrée

A peine la reine était-elle partie, que des huissiers vêtus de noir avec un chapeau à plumes, se répandirent dans les salles, dans les bosquets et dans les jardins ; ils dirent à ceux qui restaient que le duc leur faisait ses très humbles excuses, mais que la fête était donnée pour Sa Majesté la reine, et que, Sa Majesté la reine étant partie, nul ne devait rester après elle, que la fête n'existait plus. Ils firent ainsi partir tout le monde ; le duc resta seul avec les gens de sa maison, qu'il fit appeler tous dans la galerie. Lorsque les majordomes lui eurent assuré que tous étaient réunis, qu'il n'en restait ni aux cuisines, ni dans les communs, il leur ordonna à tous de quitter l'hôtel, et, quoi qu'il arrivât, de n'y point rentrer, à moins qu'il ne les appelât.

Le majordome lui fit observer que beaucoup de choses pourraient être perdues ou dérobées, et qu'il n'en répondait point, du moment qu'il leur défendait de les enlever.

Le maître ne voulut entendre aucune observation, disant qu'il n'était pas besoin de ranger, que tout se trouvait fort bien ainsi. Comme il trouva qu'ils ne s'en allaient pas assez vite, il les poussa dehors, leur ordonna de passer le lendemain chez son intendant pour y chercher une gratifi-

cation, à la condition qu'ils se sauveraient promptement et que ceux qui resteraient en arrière n'en auraient point.

Il n'eut pas besoin d'insister davantage ; en un instant ils furent dehors ; il les vit se presser, et, quand le dernier eut disparu, il donna ordre au suisse, le plus vieux de ses serviteurs, de fermer les portes et de venir lui parler ; à quoi celui-ci obéit sur-le-champ.

— Nunez, lui dit-il, tu as vu naître mon père, tu m'as porté dans tes bras, je sais que tu es un fidèle domestique et que l'on peut compter sur toi ; tu n'ignores pas que je suis l'esclave passionné de la reine, que je lui ai dévoué ma vie et que je n'existe que pour la servir. Elle a daigné accepter la fête que je lui ai offerte ; j'ai dû remplir ma maison d'objets qui n'avaient été vus par aucune autre, qui n'avaient servi à aucune autre ; par la même raison, ce qui lui a servi une fois, ne peut plus servir après elle. J'ai résolu que tout serait brûlé, et j'y vais mettre le feu moi-même.

— Est-il possible, monseigneur ? s'écria le suisse épouvanté.

— Autrefois, un seigneur amoureux d'une reine d'Espagne, lui donna une fête et mit le feu à sa maison pendant qu'elle y était, afin d'avoir le droit de la sauver et de la serrer dans ses bras. C'était, selon moi, lui manquer de respect, et ce n'est point là ce que je veux faire. Un si grand bonheur est au-dessus de mes espérances ; d'ailleurs, je le croirais acheté trop cher par la frayeur inspirée à la reine et par la violence que j'exercerais sur sa volonté.

— Monseigneur, monseigneur, ne détruisez pas le palais de vos pères, je vous le demande à genoux !

— Ce palais a reçu aujourd'hui le plus grand honneur auquel je puisse aspirer : il ne le recevra pas une seconde fois ; il n'a donc plus besoin de rester debout ; tu vas sortir comme les autres, tu vas me confier les clefs ; je sortirai ensuite et je fermerai les portes de façon que nul ne puisse donner de secours. Toute ma joie sera de voir les flammes de ce bûcher élevé à mon chaste amour, à me belle idole. Allons, va !

Sous prétexte qu'il avait besoin de toutes les pièces pour les préparatifs, le duc avait fait enlever tout ce qui ne lui appartenait pas, tous les effets de ses gens, et les avait fait transporter dans une autre maison à lui, à l'autre bout de la ville, avec les papiers de famille, les chartes et les joyaux. Le suisse n'avait donc rien de plus à perdre que les autres. Il supplia encore le duc, mais en vain, et fut obligé de lui remettre les clefs qu'il demandait et de sortir suivant ses ordres.

Dès que le vieillard eut disparu, le duc prit une torche, il s'approcha des draperies et vit bientôt la flamme serpenter autour du plafond ; de là, il courut au jardin, mit le feu à la tente, au linge de table, aux arbres du jardin, puis à ceux de la cour pour former une barrière autour de la maison, isolée au milieu de ce vaste parc, qui fut bientôt tout en flammes.

Satisfait de son œuvre, il sortit doucement, regardant sans regrets ce palais de ses pères, ces richesses accumulées par tant de générations, et dont il ne resterait plus que des cendres. Il ferma les portes derrière lui, rejeta les clefs en l'air pour qu'elles retombassent au milieu du brasier qui se confondait encore avec l'illumination ; ensuite, il tira son épée et se plaça devant la porte principale pour en interdire l'entrée à tous secours.

L'incendie couva d'abord ou plutôt s'étouffa sous le feuillage et dans les appartements ; à cette heure, tout dormait ; le quartier, mis en rumeur par la fête, était dans son premier sommeil ; on ne s'aperçut des premiers ravages du fléau que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Le duc avait bien compté là-dessus, et il espérait en cette ignorance ; la foule n'en accourut pas moins en jetant des cris et déplorant cet horrible malheur et s'efforçant de le réparer.

— Merci, bonnes gens, dit le majordome-mayor aux premiers qui se présentèrent, merci, il n'est besoin de rien. C'est moi-même qui ai brûlé ma maison et je ne veux pas qu'on éteigne ce feu, allumé pour célébrer l'honneur que ma maison avait reçu. Allez, passez, et prévenez ceux qui vous suivent ; je suis en sentinelle, je ne souffrirai pas que mon seuil soit violé ; d'ailleurs, il n'est déjà plus temps.

Ces étranges paroles se répétèrent, elles parvinrent jusqu'aux oreilles des alcades et des magistrats, réveillés en sursaut par cette affreuse nouvelle que le palais d'Astorga brûlait. [illegible] n'y voulait croire ; ils s'approchèrent à grand'peine, tout en donnant leurs ordres, que quelques-uns exécutèrent. Enfin ils se trouvèrent en face du duc, dont la contenance les arrêta.

Même en entendant de sa bouche l'arrêt inconcevable qu'il prononçait sur sa demeure, ils n'y pouvaient pas croire ; ils essayèrent de le [illegible], il mit la pointe de son épée en avant et les menaça.

— Je défends mon bien, leur dit-il, et vous ne me violenterez pas.

Pendant ce temps-là, la maison brûlait ; elle brûlait si bien, que la toiture s'écroula avec un bruit épouvantable et que la flamme en monta jusqu'aux nuées.

Le jeune fou s'écarta alors et dit aux alcades :

— Entrez si vous voulez, maintenant.

Ils firent jeter la porte en dehors, puisque la clef ne se trouvait point ; on se vit en face d'un cordon de feu brûlant tout autour de la cour. Impossible de pénétrer plus avant. Le duc avait bien pris ses mesures.

En quelques instants, tout fut consumé.

Ces richesses, ces trésors, ces magnificences, ces tableaux, tout ce qu'il avait rassemblé avec tant de peine et d'argent, il n'en restait pas vestige !

C'est d'un insensé, mais d'un insensé sublime, n'est-il pas vrai ? Si un homme m'eût aimée ainsi, j'aurais eu, je l'avoue, grand'peine à lui résister.

En France, on n'eût point laissé brûler ce palais, même par la volonté du propriétaire ; on eût bel et bien enlevé de force l'incendiaire et l'on fût entré chez lui ; mais, en Espagne, et dans ce temps déjà reculé, qui aurait osé porter la main sur un grand et le contredire ?

Tant il y a que le superbe palais d'Astorga disparut pour jamais.

XXI

Le même jour, tout Madrid retentit de cette splendide galanterie. La reine en fut instruite par Nada, qui n'eut garde de laisser perdre un pareil trait et qui s'en vint tout glorieux le raconter à Marie-Louise.

— Est-ce possible Nada ? ne rêves-tu pas ? quoi ! ce palais de fée, ces magnificences, tout cela n'existe plus ! il a tout brûlé !

— Tout brûlé, lui-même, afin que ce qui avait servi à Votre Majesté ne servît plus à personne, madame.

— Je ne puis le croire, je ne le croirai pas.

— Vous le croirez quand toute l'Espagne vous le répétera en exaltant cet amour sans pareil.

— Noble d'Astorga !

Comme il vous aime, madame !

La reine demeura songeuse et ne répondit pas. Cet amour qui se prouvait de toute manière, commençait à toucher son cœur. Elle ne le partageait pas encore, mais elle était heureuse, mais elle était fière de l'inspirer. Elle rendait pleine justice à cet admirable caractère, à cette beauté, à cette bravoure, à cette intelligence, à ces qualités brillantes et solides, sans égales en Espagne, en Europe, peut-être.

Elle accueillit cette pensée si voisine de la faute :

— Ah ! si je pouvais l'aimer, si cela m'était permis !

Le regret est déjà une souillure sur cette chose si fragile qu'on appelle la vertu des femmes.

Lorsqu'elle revit le duc, elle ne put s'empêcher de rougir beaucoup. Elle le regarda avec un angélique sourire et ne lui parla point de ce qu'il avait fait ; elle ne voulait pas le louer, bien entendu, et ne se sentit pas le courage d'exprimer un blâme.

Il se tint devant elle avec le même respect qu'à l'ordinaire et fit son service avec la même simplicité, la même *bonhomie*, si ce mot nouveau peut s'appliquer à cette circonstance.

Le roi et la reine mère n'imitèrent pas Marie-Louise. Le roi dit assez sèchement que le duc aspirait à la gloire de celui qui brûla le temple d'Éphèse.

— Vous avez fait une grande perte, ajouta la reine mère.

— Je n'ai rien perdu, madame ; tout ce qui était dans ma maison appartenait désormais à Vos Majestés qui avaient daigné y paraître.

— Alors, c'est nous qui avons perdu, reprit sèchement la douairière en lui tournant le dos.

La cour tout entière était en émoi de cette incroyable action. On n'osait se prononcer ; les jeunes seigneurs et les jeunes dames étaient dans une admiration enthousiaste ; les vieilles femmes se partageaient en deux camps. Celles qui louaient et celles qui blâmaient. Les indulgentes se rappelaient leur jeunesse. La duchesse de Medina-Sidonia avouait franchement que, si un des galants d'autrefois eût été capable d'un pareil trait, il n'eût pas soupiré en pure perte. La duchesse de Terra-Nova et sa séquelle, aidée de tous les vieux seigneurs, chantaient en psalmodiant sur tous les tons :

— Ah ! si le feu duc d'Astorga revenait au monde, que dirait-il en voyant consumer les richesses amassées depuis le déluge dans son palais !

Le déluge me semblait surtout admirablement à sa place à propos du palais d'Astorga.

Le duc laissa dire et il fit bien. Pour compléter son œuvre, il ordonna qu'on laissât entrer tous les pauvres d

Madrid et qu'eux seuls eussent le droit de chercher dans ces débris, où se trouvaient quantité de pierreries, tant d'or et d'argent. Ils se ruèrent sur ces bribes et se battirent malgré les gens du duc, qui s'efforçaient de les apaiser. Il fallut aller chercher la garde de la ville, et alors ce devint un pillage. Toute l'autorité des alcades, même celle de M. d'Astorga, ne parvinrent pas à les séparer; la canaille tint bon et elle eut ce qu'elle voulut de ces dépouilles.

D'Astorga perdit là des sommes immenses, des trésors inestimables. N'était-il pas un peu fou? C'est possible; ne l'est-on pas quand on est amoureux? L'amour est un folie douce quelquefois, cruellement douloureuse presque toujours.

Cet amour pour la reine qui faisait faire de si grandes choses, devint non seulement une folie, mais encore une maladie qui se gagna. Les jeunes seigneurs envièrent cette situation de d'Astorga, devenu le galant en titre de la reine sans que personne le trouvât mauvais, et ils se mirent en tête de l'imiter. Mais, pour cela, il fallait avoir son caractère, son mérite et ses grandes qualités. Il n'est pas aisé de jouer avec le feu sans se brûler; parmi les jongleries, c'est la plus difficile; il n'est pas de baladins qui y reussissent. Jugez donc si l'amour, la plus brûlante des flammes, est plus aisé à manier.

Une grande aventure s'ensuivit, il faut bien la raconter; elle n'est pas si belle que celle de ce pauvre d'Astorga; mais chacun fait ce qu'il peut.

Après cette fête *unique*, ceux des grands qui devaient en donner, firent leurs excuses à Leurs Majestés et les prièrent de trouver bon qu'ils ne missent pas le feu à la maison lorsqu'ils l'auraient quittée. Ils n'étaient pas assez riches pour se donner le luxe de la rebâtir, ainsi que le faisait d'Astorga, sur un plan plus merveilleux.

On rit beaucoup à la cour de ces précautions économiques; celui qui rit le plus fort fut le comte de Monterei, fils du marquis de Hierro, ambassadeur de Leurs Majestés catholiques à Rome. Cette maison, ruinée par des pertes et des dépenses, n'espérait que dans la bonté du roi. Le marquis de Hierro demandait son rappel; sa femme, belle et charmante, fondait en larmes aux pieds de son maître pour l'obtenir; leurs intérêts réclamaient impérieusement sa présence.

Le comte de Monterei n'avait donc pas de grands moyens pour imiter d'Astorga; s'il eût brûlé son palais, dépouillé de meubles, il lui eût fallu coucher dans la rue. C'était à peu près tout ce qui lui restait. Les Espagnols et les Italiens gardent leurs palais même lorsqu'ils n'ont plus un tabouret à mettre dedans.

Cela n'empêchait pas le comte d'être un hardi et magnifique gentilhomme, presque aussi beau que d'Astorga, beaucoup moins chevaleresque et plus amateur des choses positives. Il trouvait la reine admirablement belle; il la comparait à toutes les autres beautés, et pas une seule ne lui semblait digne de cette comparaison; il ne voulait pas admettre qu'elles en approchassent de cent coudées.

Son ami et confident le duc de Veragas était plus âgé, riche, laid, assez spirituel, mais d'un jugement faux. L'ambition le rongeait; comme ses talents n'y répondaient point, il ne pouvait arriver au premier rang, ce dont il enrageait. L'idée lui vint de se faire un marchepied de l'amitié de Monterei, de sa beauté, de sa jactance et de sa téméraire folie.

La cour était au Prado, où elle allait souvent et qui est une maison fort peu agréable, sans eau, sans verdure, où l'on ne devait trouver ni charme ni agrément. C'était pourtant, de toutes leurs maisons, la plus fréquentée par Leurs Majestés. On demandait à la reine quel plaisir elle s'y donnait :

— Je n'en sais rien, répondit-elle; demandez au roi.

Un matin, elle allait à cheval, entourée des *senoras de honor* et des jeunes seigneurs les plus distingués, parmi lesquels Astorga était toujours plus distingué encore. Elle le regardait malgré elle et chassait ses pensées, dont elle avait peur; pour cela, elle voulut regarder d'un autre côté et ses yeux tombèrent sur Monterei, qui galopait derrière le majordome-mayor.

— Ah! dit-elle, le comte de Monterei a un joli cheval et il le conduit très bien.

Monterei se gonfla d'orgueil; il crut qu'il en allait étouffer; la reine l'avait remarqué! Elle le regarda longtemps pour ne pas regarder ailleurs; elle lui parla pour ne pas parler à un autre. La tête tourna d'autant plus au comte qu'en rentrant, Veragas lui dit :

— Monterei, ta fortune est faite. La reine t'a remarqué; elle ne s'est occupée que de toi pendant la promenade, et la reine devient toute-puissante, mon ami; elle prend un grand empire sur l'esprit du roi, elle domine la reine mère; les inquisiteurs et les ministres lui passent tout. Il faut en profiter. Si tu sais te conduire, tu seras favori avant peu.

— Le crois-tu?

— Je t'en réponds. Laisse-toi guider par mes conseils. Je connais les femmes. Tout laid que je suis, j'ai plus obtenu d'elles que beaucoup d'hommes très bien faits. La reine n'est pas plus difficile à prendre que les autres.

— La reine! la reine! songer à moi! Elle, si belle, si jeune, et puis c'est la reine enfin!

— La reine est une femme qui s'ennuie. Il s'agit de l'amuser, de la frapper, de la distraire. Ce n'est pas bien malaisé, tu verras.

— Et le duc d'Astorga, qu'en ferons-nous?

— Nous le laisserons soupirer. Il soupire à fendre les pierres, et ce n'est pas là un métier d'homme d'esprit, en pareil cas.

— La reine le distingue fort; et puis il a tant d'argent! il peut tout.

— On peut bien plus encore avec l'esprit qu'avec l'argent; ne te méfie pas de toi-même. Tu es beau, bien plus beau qu'Astorga; tu as les manières d'un gentilhomme et d'un gentilhomme qui sait son monde; tu réussiras. Nous commencerons dès ce soir.

Monterei parut au salut dans une parure qui fit retourner toutes les dames. Pourpoint, justaucorps, haut-de-chausse de satin bleu, avec une écharpe bleue, couleur de la reine, on le sait, un chapeau à plumes retroussées et une foule de diamants empruntés à Veragas, qui lui avait ouvert de grand cœur l'écrin de sa famille. Quant à lui, il n'en avait guère.

La reine ne put s'empêcher de le remarquer et de dire à la duchesse d'Albuquerque :

— Est-ce que M. de Monterei se va marier ce soir? Il est éclatant!

— Vois-tu, reprit Veragas, posté aux écoutes, voici un premier pas, tu es dans son imagination. Demain, un autre costume, et tu seras monté d'un échelon.

Le lendemain, en effet, il parut tout en brocart vert, orné d'argent, avec des émeraudes et des perles. On se demandait d'où venait cet amour de parure; quelques dames se rengorgèrent, croyant que c'était pour elles; car Monterei plaisait beaucoup, et elles auraient été charmées de lui plaire aussi. On ne lui connaissait pas de maîtresse.

Pendant plusieurs jours, les toilettes nouvelles se succédèrent; au retour à Madrid, ce fut pis encore, si bien que cette nouveauté de tous les jours devint l'occupation de la cour et qu'on se demandait le matin :

— Voyons comment Monterei sera mis ce soir.

La reine s'en amusa beaucoup; elle lui dit d'un air de bonne humeur :

— Monsieur de Monterei, vous rendez la cour fort magnifique par l'émulation de vous surpasser. Le roi et moi vous en avons de l'obligation, n'en doutez pas.

Veragas ne se sentait pas de joie; il prêtait à son ami de l'argent, des joyaux et des hardes, se promettant d'en retrouver l'intérêt. La marquise de Hierro ne comprenait rien à cette élégance inattendue. Les jeunes gens ne divulguaient pas leurs espérances. Elle dit seulement à Monterei :

— Puisque tu fais si belle figure à la cour, tâche donc que l'on rappelle ton père, ou je ne sais si tu la pourras faire longtemps.

Monterei ne songeait guère à cela; il s'occupait de lui et de ses projets. La reine ne faisait pas un pas qu'il ne fût derrière elle; il la suivait comme son ombre, autant qu'il était permis aux seigneurs de la suivre lorsqu'ils n'étaient pas de sa maison. Il épiait ses paroles et ses désirs, et il aurait remué toute l'Espagne pour en accomplir un seul.

Il lui entendit dire que, la veille, en allant se promener au Mançanarès, elle avait vu un petit chien de Cuba si petit et si mignon, qu'elle le payerait bien cent pistoles.

— Le malheur est, ajouta-t-elle, que je ne sais à qui il appartient ni où le retrouver. Il était avec une vieille servante qui en prenait des soins infinis. Le roi ne souffrit pas qu'on arrêtât le carrosse pour si peu, et j'en fus pour mon envie.

Monterei enregistra la chose, et le voilà qui se mit en quête, qui dépêcha tous les gens de Veragas, qui fit comparaître les uns après les autres tous les chiens de Cuba de Madrid, jusqu'à ce qu'il découvrit la merveille conduite par une vieille servante. Il en trouva un, justement dans le quartier indiqué, soigné par une gouvernante de chanoine et qui réunissait toutes les qualités voulues. De prime abord, il en offrit vingt pistoles. La gouvernante répondit qu'elle ne le donnerait pas pour mille, que son maître était riche, n'avait pas besoin d'argent et qu'il aimait passionnément son chien. Il insista, elle l'envoya par-dessus les moulins.

— J'en suis fâché, la reine a vu ce chien, elle désire l'avoir, vous ne pouvez rien refuser à la reine.

— La Française veut notre chien? On lui en souhaite! elle n'a qu'à en aller chercher dans son pays.

Le comte en fut pour sa peine, ce jour-là. Le lendemain, il devait assister à bien autre chose.

Le chanoine rentra, et sans doute sa camarera-mayor lui raconta ce qui s'était passé; sans doute, aussi, il ne se trouva pas du même avis qu'elle. Tant il y a, qu'après un

long débat le jour suivant, au réveil de la reine Louison vint lui dire qu'un chanoine et une vieille femme apportaient, dans une corbeille pleine de rubans roses, un bichon le plus joli du monde, et qu'ils demandaient instamment à le lui présenter eux-mêmes, puisqu'elle leur avait fait l'honneur de le désirer.

La reine, enchantée, passa un déshabillé et reçut le chanoine, voire même la gouvernante, qui portait le chien en pleurant. Elle le reconnut pour celui qu'elle avait vu, remercia mille fois le chanoine et lui demanda ce qu'elle pourrait lui donner en échange.

— Madame, je suis chanoine à Tolède ; j'y demeure mais je ne me plais point en cette ville, et je voudrais avoir un autre canonicat à Madrid, pour y demeurer. C'est là mon rêve.

— Vous l'aurez, je vous le promets. Et la dame Jacynthe, que lui faut-il ?

— Ah ! madame, ayez bien soin de mon chien et ne le laissez pas toucher par vos servantes. Je ne vous le donne pas de bon cœur et je ne demande pas que vous me récompensiez. Si M. le chanoine m'avait cru !

La reine détacha de son oratoire une belle croix en aventurine et la donna à dame Jacynthe pour la consoler. Elle ne la voulait point d'abord, et puis elle se résigna.

La figure de Monterei lorsqu'il vit le petit chien sur les genoux de la reine ne se peut dépeindre. Sa Majesté raconta toute l'histoire et demanda en riant aux seigneurs lequel d'entre eux avait si bien chassé pour autrui.

— Je crois que je le devine, répéta-t-elle en souriant. La señora Jacynthe prétend qu'il était très beau, très magnifique et très généreux, qu'il éclatait de parure à dix heures du matin. Le portrait est facile à reconnaître ; cependant je ne le nommerai point, c'est son secret ; il n'a qu'à se trahir lui-même. Je ne lui suis pas moins obligée de sa bonne volonté.

Il va sans dire que les envieux se moquèrent et que Monterei fut plaisanté jusqu'à ce qu'il eût annoncé le projet de s'en fâcher sérieusement. L'édit sur les duels fit taire les rieurs.

— C'est un échec, dit Veragas, réparons-le.

La reine aimait les fleurs, on le sait. Elle commença de recevoir chaque matin un bouquet délicieux. Le premier jour, elle en fit honneur à d'Astorga, qui se récusa franchement, il n'aurait pas osé ; depuis le bal, il se tenait fort en arrière, le roi et la reine mère ayant montré qu'ils ne trouvaient pas bon qu'il s'avançât. Le bouquet fut donc attribué le lendemain à un autre ; pour Monterei, elle n'y pensait pas, et, comme elle s'en taisait, ce qui est tout simple, Veragas ne manqua pas d'y trouver un bon augure.

— C'est un secret entre elle et nous ; quel pas nous avons fait là !

Monterei se flattait moins ; il ne se voyait guère avancé. Il n'était pas commode d'en savoir davantage, on ne parlait à la reine qu'en présence du roi et de la duchesse d'Albuquerque. Ils passèrent leur nuit à chercher un moyen. Séduire Nada ! c'était le plus sûr ; mais Nada n'était pas facile à séduire, il appartenait corps et âme à d'Astorga, et cette révélation eût fait plus de mal que de bien.

La reine avait, parmi ses caméristes espagnoles, une fille belle comme le jour, dont les yeux quêtaient des compliments et la poche des pistoles. Elle se tenait en place, protégée par la duchesse de Medina-Cœli, sa marraine, laquelle ne se doutait pas qu'elle fût si facile à apprivoiser. Adroite et fine comme l'ambre, elle devina l'amour et les projets de Monterei, elle devina son embarras, elle se mit en tête de le servir et de donner un amant à la reine. D'Astorga et ses contemplations ne satisfaisaient guère les ambitieux ; il leur fallait quelque chose de plus solide et de plus réel. Monterei lui sembla l'homme le plus propre à l'emploi qu'elle lui destinait ; elle se mit donc à lui faire des mines et des avances, ainsi qu'à son ami Veragas. Ils n'y furent pas insensibles et bientôt ils s'entendirent parfaitement.

L'essentiel était que la reine connût la passion de Monterei, dont elle s'obstinait à ne point parler. Mercedès s'en chargea. Dès le soir, à la toilette, elle prononça son nom, le vanta, ajouta qu'il se mourait d'amour et que c'était bien dommage.

— De qui donc est-il amoureux ? demanda Marie-Louise sans intérêt.

— Il ne le dit point, madame, mais on le devine. De toutes ces dames, il n'en est qu'une seule qui soit au-dessus d'une pareille conquête et qui ne se veuille pas donner la peine de le remarquer.

La reine tourna la tête et demanda en français à Louison une parure : ce fut tout pour ce jour-là.

Mercedès revint à la charge ; bientôt les caméristes s'en occupèrent entre elles, les deux femmes françaises comme les autres. Louison savait à quoi s'en tenir sur les espérances qu'on ne cachait plus. La reine n'avait pas imposé silence, elle avait même répondu quelques mots ; elle laissa croire qu'elle ne repoussait point cette adoration, elle parla à Monterei plus souvent qu'à aucun autre seigneur, elle alla jusqu'à obtenir le retour du comte de Hierro, et le dit elle-même à son fils.

— Je suis bien aise de vous contenter, ajouta-t-elle.

Marie-Louise avait ses raisons ; le palais brûlé ne sortait point de la tête de la reine mère, elle le rappelait souvent au roi et en vint à exciter sa jalousie sur d'Astorga. Il en parla plusieurs fois aigrement, remarqua qu'il regardait sans cesse la reine et que cette affectation était fort ridicule.

— Si cela continue, il quittera ta maison, Louise ; c'est un amour chevaleresque, soit ! Mais un roi français ne le souffrirait pas, et, pour cette fois, le roi français aurait raison.

La reine trouva dès lors qu'il fallait détourner ses vues et les porter d'un côté différent ; elle se servit de Monterei comme d'un paravent, et ce fut tout ; quant à lui, il avait trop d'orgueil pour ne s'y pas tromper.

Il en eut une grande joie, et il se crut sûr de son fait et ne chercha plus que l'occasion de consolider son pouvoir. Le roi faisait de temps en temps des retraites de quelques jours à l'Escurial, pour lesquelles la reine n'avait aucun goût. Ce beau couvent ne lui plaisait guère. On n'est pas enchanté de se trouver sans cesse en face de la mort, surtout avec les commentaires auxquels se livrait Charles II.

Veragas, dont l'imagination travaillait sans cesse sur le même sujet, persuada à Mercedès, qui ne demandait pas mieux, de trouver une occasion pour cacher le comte dans un des cabinets de la reine et lui procurer une entrevue avec elle. Alors, les choses marcheraient vite et ils seraient récompensés de leurs peines.

L'heure choisie fut celle de la sieste, que la reine ne faisait jamais. Elle restait ordinairement seule ; pendant ce temps, la camarera-mayor et les autres dames dormaient dans une pièce assez éloignée, lorsqu'elles ne retournaient pas chez elles. Marie-Louise prenait ce moment pour sa correspondance, elle était sûre de ne point être dérangée. Nada dormait comme les autres. Ces petits êtres sont fort délicats et ont besoin de beaucoup de repos.

Rien de plus facile pour Mercedès que d'introduire Monterei par le même petit degré dont je vous ai parlé déjà, de le cacher dans le dernier cabinet, où l'on n'allait point, et de le prévenir aussitôt que la reine serait libre. On pouvait même ne la pas soupçonner, le comte, à la rigueur, pouvant entrer sans aide dans un lieu qu'il connaissait bien et assez désert, surtout à cette heure.

Tout fut fait ainsi. M. de Monterei choisit le plus étincelant de ses pourpoints, se composa la manière la plus passionnée et la plus entraînante ; puis il se blottit derrière un rideau de portière conduisant à l'oratoire de la reine, et il attendit le signal.

Mercedès sortit la dernière et le donna en se retirant. La reine se plaça devant un petit bureau de laque de Chine, présent de Monseigneur, et qu'elle avait apporté de France, et commença d'écrire au roi son oncle ; ce qu'elle faisait souvent.

Monterei laissa écouler un quart d'heure, afin d'être bien sûr qu'on ne l'interromprait pas, puis il arriva sur la pointe du pied, le cœur tremblant, s'arrêtant à chaque pas, et tout prêt à renoncer à son entreprise, tant il avait peur.

La reine entendit du bruit, retourna la tête et l'aperçut ; elle fut d'abord surprise, puis irritée, et se leva en pied, lui demandant d'un air impérieux ce qu'il faisait là et ce qu'il voulait d'elle.

— Vous voir et vous parler, madame, répliqua-t-il tout tremblant, en tombant à genoux.

— Et qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

— Rien que vous ne sachiez assurément, madame, car mon respect, mon dévouement passionné vous ont tout appris ; mais je mourrais si je n'exprimais à Votre Majesté ce que j'éprouve et ce que je souffre.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Cependant, madame, je croyais... je devais croire...

— Et que croyiez-vous donc ?

— Que Votre Majesté savait... était touchée...

— Je vous dis, monsieur, que je ne vous comprends pas. C'est tout ce que je puis faire pour vous !... Sortez.

— Madame...

— Sortez, vous dis-je, ou j'appelle.

— Il n'en est pas besoin, madame, vous n'êtes plus seule, et Dieu m'envoie vers vous, interrompit une voix grave.

Dom Sulpicio était debout sur la porte de l'oratoire où souvent il venait faire à la reine une lecture pieuse, quoique rarement à cette heure-là.

Monterei sentit qu'il était perdu, qu'il ne serait pas même au pouvoir de la reine de le sauver, mais il se fit en même temps une illusion délicieuse. Il crut que la reine connaissait la présence du confesseur et qu'elle ne l'avait repoussé qu'à cause de cela.

Courbant la tête et restant immobile, il attendit son arrêt.

— Vous méritez la mort, comte, poursuivit Sulpicio.

— Je le sais, mon père, et je serais fier de mourir pour une si belle cause.

— Il existe une loi qui punit du dernier supplice l'audacieux qui outrage la reine d'Espagne. Vous ne l'ignorez point.

— Mon père, s'écria Marie-Louise, on ne tue pas les hommes dans mon pays parce qu'ils aiment ; je ne veux pas que le comte meure. Je vous ordonne, je vous supplie de ne point intervenir entre le roi et moi : c'est moi seule qui dois le prévenir et obtenir de lui la justice qui m'est due. Il ne me la refusera pas.

Le moine promena son regard profond et sévère de la reine sur le jeune homme, et du jeune homme sur la reine : il semblait vouloir pénétrer leur pensée et hésita avant de répondre. Peut-être eut-il la même idée que Monterei, peut-être fut-il fâché de s'être montré si tôt. Il fallait prendre un parti, néanmoins : la reine attendait et Monterei attendait aussi, mais pâle, troublé, bien que résolu.

— Madame, Votre Majesté commande, et moi, j'obéis, dit enfin le confesseur en s'inclinant. Quels sont vos ordres ?

Qu'il y avait loin de cette soumission tout apparente, il est vrai, à l'arrogance des premiers jours, et comme cette terrible puissance savait prendre tous les masques ! On devait ménager la reine, en ce moment ; il fallait diriger le roi par elle, il fallait lui laisser une ombre de pouvoir, afin de le mieux saisir dans sa main débile, et dom Sulpicio était trop fort pour oublier les instructions de ses chefs.

— Mon père, faites sortir M. de Monterei par votre entrée de l'oratoire ; qu'il aille attendre chez lui les ordres du roi et les miens, et que, d'ici là, il ne se présente plus devant moi.

— J'obéirai, madame, répliqua le comte en s'inclinant profondément.

Le moine passa le premier en faisant signe à Monterei de le suivre ; celui-ci, au moment de disparaître se retourna.

— Me pardonnerez-vous madame ? murmura-t-il ; m'en irai-je chargé de votre courroux et de votre mépris ?

— Suivez le père Sulpicio, monsieur, répondit la reine avec beaucoup de hauteur, et priez Dieu, non pas que je me souvienne, mais que j'oublie.

Et elle rentra dans sa chambre pour lui ôter tout prétexte de s'arrêter encore.

La roi revint le lendemain de ce jour : elle lui parla le soir même, et, sans lui raconter précisément ce qui s'était passé chez elle, elle lui dit que M. de Monterei lui avait déplu par quelques propos tenus avec le duc de Veragas, et que tous les deux devaient être exilés de la cour et même de Madrid. Le roi demanda des explications qu'elle éluda avec son adresse de femme en insistant sur le châtiment à infliger. Le roi interrogea, et personne ne lui en apprit davantage, le confesseur était muet par état et par volonté.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs, madame, je ne m'y oppose point.

Les ordres furent donnés et les superbes chimères du duc de Veragas tombèrent comme une fumée que le vent entraîne. Il fut envoyé dans ses terres, où il eut le temps de réfléchir.

M. de Monterei n'avait plus de terres ; mais son oncle était archevêque de Grenade. On l'envoya auprès de lui. Il resta d'abord quelques mois assez calme, attendant chaque matin son rappel, se nourrissant de ses illusions dans les vastes salles de l'Alhambra, où il passait ses nuits et ses jours. Il se monta si bien l'imagination, qu'il en perdit la tête et qu'il devint complètement fou.

Sa folie triste et douce faisait pitié ; il ne parlait que de la reine, l'attendait, l'appelant, causant avec elle comme si elle l'entendait, et croyant ouïr ses réponses. Il disait les choses les plus tristes et les plus touchantes. On ne pouvait l'entendre sans pleurer, et, lorsque la reine l'apprit, lorsqu'elle sut que sa folie était incurable à cause d'elle, elle versa des larmes sincères, se repentant amèrement de lui avoir laissé prendre des espérances qu'il expiait si chèrement. Rien ne put le guérir et il mourut très vieux, conservant toujours la même pensée, ne soupçonnant même pas les circonstances arrivées depuis, et soigné par le dernier serviteur que la décadence de sa maison lui eût laissé.

XXII

Les années s'écoulèrent et peu de changements apparents se firent dans la cour d'Espagne. Nous retrouvons la reine à la fin de 1688 toujours aussi belle, plus belle peut-être, mais triste, mais malheureuse, mais en butte à des persécutions intestines de tout genre. Elle n'avait point d'enfant. La santé du roi déclinait chaque jour. Sa raison même, quelquefois chancelante, laissait soupçonner un vice de nature chez ce prince si jeune encore et déjà si vieux. Tous les médecins de la cour, consultés, assurèrent qu'il pouvait avoir des enfants ; c'était donc la faute de la reine. Et dès lors, toute indulgence, tout intérêt pour elle disparurent dans le cœur de la reine mère et des ministres. Elle ne s'était point prêtée à leurs vues. Bien loin de profiter de son crédit pour diriger le roi dans le sens où ils désiraient le voir marcher, elle avait employé son pouvoir sur lui pour le ramener peu à peu à des idées moins excessives, pour lui faire voir la religion et la politique sous de nouveaux aspects, pour l'entraîner vers la France, en un mot. On ne tarda pas à s'en apercevoir et, dès ce moment, on ne peut se le dissimuler, sa perte fut résolue.

Si le roi mourait sans héritiers, à qui laisserait-il ses couronnes ? A qui appartiendrait ce royaume magnifique ? La maison d'Autriche ne voulait à aucun prix le laisser échapper, et Louis XIV n'abandonnait pas les droits que Monseigneur tenait de la reine Marie-Thérèse sa mère et de la reine Anne, son aïeule.

Tous les yeux de l'Europe étaient fixés sur cette cour de Madrid, où une jeune reine vivait et souffrait. Son cœur ne combattait plus l'attrait qu'elle ressentait pour le duc d'Astorga ; elle l'aimait, mais d'un amour aussi noble, aussi pur que celui qu'il ressentait lui-même. Pénétrée de ses devoirs de reine et de femme, elle veillait sur ses regards, sur ses paroles. Peut-être le duc savait-il qu'il était aimé ; mais, assurément, ni un mot ni un geste de la reine ne l'en avaient pu convaincre.

Il avait gardé la même place et la même situation. Remplissant exactement sa charge, voyant la reine chaque jour, à chaque instant, il se contentait de ce bonheur, et ne se permettait point d'en rêver d'autre. Ni les supplications de sa famille ni même les ordres du roi ne le décidèrent à se marier. Sa race ne devait pas finir ; jusqu'il avait des cousins de son nom, et il ne se croyait pas obligé à autre chose envers la postérité. La reine elle-même lui dit un jour, avec le cœur brisé peut-être :

— Duc d'Astorga, le roi veut que vous vous mariiez, et, moi, je vous le demande.

— Madame, ma vie appartient à Votre Majesté et au roi son époux ; mais mon cœur et mon bonheur sont à moi seul et je ne les engagerai point. Daignez me pardonner.

Depuis lors, elle ne lui en parla plus et ne se soucia probablement pas de lui en parler.

Il existe à Madrid une église célèbre par les pèlerinages qu'on y fait, où le roi et la reine vont quelquefois en grande pompe, soit pour rendre des actions de grâce, soit pour demander quelque faveur et faire des vœux magnifiques. Cette église est Notre-Dame d'Atocha.

Au moment où nous allons retrouver Marie-Louise, elle se disposait à partir avec le roi pour une de ces pieuses visites. On avait persuadé à Charles II qu'une neuvaine pour supplier le Ciel d'envoyer un héritier de sa couronne, serait d'un bon effet dans le peuple. Il n'avait eu garde de refuser. Sa dévotion peu éclairée se rattachait à toutes ces pratiques.

La reine s'y soumettait sans espoir ; elle ne pouvait croire à un miracle, et il fallait un miracle, selon elle, pour que cette union, stérile, cessât de l'être. Sa tristesse était grande ; rien ne pouvait la distraire ; elle vivait comme une machine ; ses seuls moments de joie étaient les moments de solitude où elle pensait à la France et aussi à cet homme qui remplissait son cœur en dépit de tous ses efforts pour l'en chasser.

Elle priait de toute son âme, elle demandait à Dieu de la sauver d'elle-même, de lui continuer sa grâce et de lui envoyer la force ; car ses épreuves étaient grandes et lourdes.

Ce jour où elle allait à Notre-Dame d'Atocha, la duchesse d'Albuquerque, qui était restée sa camarera mayor, lui dit en entrant dans son cabinet :

— Madame, Votre Majesté va être heureuse ! il nous arrive une illustre Française qu'elle [illegible] sans doute : la comtesse de Soissons.

— Ah ! s'écria la reine, sans doute je l'ai connue, quoique fort peu ; elle ne venait guère au Palais-Royal ; Madame ne l'aimait pas. Je crois, cependant, qu'elle a été des amies de ma mère. Madame lui [illegible] de grandes fautes et même des crimes, j'espère qu'elle s'est trompée. Que vient-elle faire ici ?

— Voir sa sœur, madame la connétable, retirée du couvent depuis la mort de son mari, et dont la vocation s'est vite envolée.

— La recevra-t-on à la cour ? Elle a été chassée de France, l'année même que je vins ici, à cause de cette histoire de poisons et du procès de la Voisin.

— On a reconnu qu'elle n'était pas coupable, et si elle ne rentre pas en France, c'est à cause des exploits de monseigneur son fils, le prince Eugène, devenu un grand ennemi du roi votre oncle, ainsi que Votre Majesté le sait bien.

— Nous verrons donc cette comtesse de Soissons. Je ne sais pourquoi je ne suis pas portée vers elle ; c'est une prévention injuste, peut-être ; mais je me souviens toujours des conseils de Madame, nous répétant, dès qu'on prononçait son nom, que nous devions surtout l'éviter.

La cérémonie fut fort longue et fort belle ; le roi resta agenouillé plus d'une heure, les mains jointes, marmottant des patenôtres et répétant en latin des oraisons qu'il ne comprenait pas. La reine priait en français et du fond du cœur. Au moment où elle sortait de l'église, reconduite en grande pompe par le clergé, suivant l'usage, elle passa près d'une femme assez grande, à l'air majestueux, avec des yeux magnifiques, une haute mine, des cheveux presque blancs, des dents superbes, vêtue de noir avec un grand voile de veuve.

Cette femme, placée sur son passage, comme pour attirer son attention, la salua profondément, et d'une façon toute différente de celles qui l'entouraient. La reine la remarqua ; elle tressaillit et ne put retenir un mouvement de répulsion, lorsque ses habits la frôlèrent au passage. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vue, quoique dans un temps éloigné.

Cette dame salua aussi le roi, en personne qui se croit le droit d'être bien reçue. Lorsque l'on fut dans les carrosses, la duchesse d'Albuquerque demanda à Marie-Louise si elle avait reconnu la comtesse de Soissons.

— C'était donc elle ?

— Oui, madame.

— Elle est bien changée, il me semble.

— Elle a beaucoup souffert, madame ; on n'est pas accusée de pareilles infamies sans être mortellement atteinte.

— Elle ne me plaît pas, ajouta le roi.

— Vos Majestés la recevront-elles ? Elle a réclamé cet honneur, et M. le comte de Mansfeld, ambassadeur d'Autriche, insiste fort pour qu'il ne lui soit pas refusé.

— Mais sans doute, nous la recevrons ; c'est la mère du prince Eugène ; elle habite ordinairement la ville de Bruxelles, où je n'ai pas entendu dire qu'elle ait causé de troubles. C'est, d'ailleurs, une dame de haute qualité et de grand mérite ; ce qui ne m'empêchera point de répéter qu'elle ne me plaît point.

— Parce qu'elle est à moitié Française, continua Nada. Il me semble qu'elle a racheté cette qualité et que le prince Eugène est en train de la lui faire pardonner.

— Enfin, nous la recevrons et la reine en sera bien aise. Elles parleront leur jargon maudit, et elles se souviendront ensemble de leurs amis et de leurs fêtes.

La reine, depuis longtemps, ne répondait rien à de pareils discours, elle s'était résignée à les entendre.

Le lendemain, la comtesse de Soissons fit prendre les ordres de Leurs Majestés sur le moment où elles daigneraient l'admettre à leur baise-main. Elle arriverait conduite par le comte de Mansfeld, qui voulait la recommander d'une façon toute particulière à leurs bontés comme une des meilleures amies de son maître.

Le roi répondit qu'il la verrait le matin, et la reine avant ou après lui, et pas ensemble.

— Madame la comtesse aura l'entrée des cabinets lorsqu'il lui plaira d'y venir, ajouta Charles II ; nous ne pouvons pas moins faire pour l'amie du chef illustre de notre maison.

La reine était en même temps contente et fâchée ; elle avait si rarement l'occasion de parler de la France comme elle le voulait ! Cependant, la comtesse de Soissons n'était pas la personne qu'elle eût choisie pour se rappeler son pays et sa famille. La connétable, qui valait mieux que sa sœur, n'avait pourtant point excité en elle de sentiments bienveillants ; elle avait peur de ces Mancini.

Une heure avant celle qui avait été fixée pour recevoir la comtesse, le roi entra chez la reine assez pâle, et suivi de Nada, le visage bouleversé. Les nains vivent peu ; ils ne sont point faits comme nous et la caducité leur vient de bonne heure. Romulus et lui ne semblaient pas devoir arriver à l'âge ordinaire des hommes. Ils se ridaient et se cassaient fort, surtout Romulus, plus vieux et plus difforme.

Cette petite figure émue et blafarde frappa la reine, qui, tout de suite, lui demanda ce qu'il avait.

— Quelque folie avec Romulus, comme à l'ordinaire, répondit le roi. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma reine. Je viens vous prévenir que nous ne recevrons pas la comtesse de Soissons.

— Et pourquoi ?

— Le conseil s'y oppose ; les princes étrangers n'ont aucun rang en Espagne ; elle voudra élever des prétentions que nous n'admettrions point ; cela donnerait lieu à des difficultés. Il est préférable de ne la point recevoir.

La reine employait tout son pouvoir sur l'esprit de son mari pour le détacher de la ligue formée contre la France ; par moments, elle réussissait à dominer cet esprit hostile, elle espérait l'emporter sur les mauvaises influences dont le comte de Mansfeld était la principale ; elle ne put cacher sa joie en voyant son influence méconnue et sa protégée réduite à vivre loin de la cour.

La raison que donnait Charles II n'était pas plausible, cependant ; ce ne fut qu'un prétexte.

Depuis plusieurs mois, il lui arrivait des avis continuels, par des lettres sans signature, qu'on voulait empoisonner la reine. Il n'en avait tenu aucun compte, les regardant comme des mensonges et des calomnies inventées pour jeter le trouble dans le palais et faire accuser des innocents. Ce matin-là, comme Nada sortait pour faire sa ronde habituelle chez les pauvres protégés de sa maîtresse, à qui il distribuait des secours de sa part, il rencontra une vieille femme française qui semblait le guetter et à qui il avait remis plusieurs fois des secours. Elle s'approcha aussi vite que son état d'infirmité le lui permettait :

— Dieu soit loué qui t'amène, mon bon petit protecteur ! je veux aujourd'hui te rendre, ainsi qu'à ta maîtresse, le bien que vous m'avez fait. Voici une lettre pour le roi d'Espagne, remets-la lui incontinent, toi qui le vois à toutes les heures, car cela presse. J'ignore ce que contient ce billet. Il m'a été confié par un inconnu qui m'a seulement dit, en me le donnant avec une pistole pour payer la commission :

« — Bonne femme, je remets entre tes mains la vie de la reine ; que le roi ait ce papier à l'instant, je le répète ; il est peut-être déjà trop tard. »

Le nain ne s'amusa pas à questionner la messagère, il savait où la rejoindre, et monta bien vite jusqu'à la chambre du roi, qu'il trouva seul avec son majordome-mayor, et auquel il raconta ce qui venait de lui arriver. Le roi prit la lettre avec plus d'empressement que de prudence, et y trouva ces mots :

« Sire,

« Celui qui écrit ces lignes est un humble ami, un dévoué serviteur ; il trahit, en ce moment, un secret qui lui coûtera la vie, peut-être ; mais il ne peut laisser accomplir un crime épouvantable sans essayer de l'empêcher. Votre Majesté va recevoir aujourd'hui une femme qui a empoisonné son mari, qui a empoisonné la mère de Sa Majesté la reine, et qui ne vient en Espagne que pour faire subir le même sort à la reine elle-même. Si elle met le pied au palais, votre auguste épouse est perdue. Vous pouvez m'en croire, je le sais ; car j'ai vu le poison entre les mains de ceux qui doivent s'en servir.

« Que Votre Majesté me pardonne ; qu'elle ne cherche point à me connaître, si elle ne veut me créer des ennemis trop forts pour le peu que je suis et qui me feraient expier mon indiscrétion en m'immolant à leur sûreté. Surtout que cette lettre ne soit point lue par ceux qui vous entourent et vous servent le mieux en apparence. Le fidèle nain et le duc d'Astorga sont les seuls amis dévoués à l'infortunée princesse condamnée à mourir et qui mourra ; car je ne serai pas toujours là pour vous avertir. »

Bien que le billet ne portât pas de signature, il était d'un style à inspirer la confiance. Les aventures de madame de Soissons étaient connues dans toute l'Europe. Son départ de France, la façon dont Louis XIV l'avait chassée pour la sauver, peut-être, du dernier supplice, ne laissaient aucun doute sur une accusation aussi vraisemblable. Le roi n'hésita point : il aimait la reine et la seule pensée de la perdre le mettait au désespoir.

— Cette femme n'entrera pas ici, dit-il ; et, quant à la reine, je la sauverai bien malgré eux ; je la prierai de ne manger ni boire quoi que ce soit, à moins que je n'y aie goûté ; ils ne veulent pas me faire mourir, et, quand ils connaîtront cette précaution, ils y regarderont à deux fois.

Le prétexte pour ne pas recevoir madame de Soissons fut d'autant plus promptement trouvé, qu'il avait été agité le matin même dans le conseil. Le roi ne perdit pas de temps pour le faire signifier au comte de Mansfeld ; après quoi, il se rendit chez la reine, ainsi qu'on l'a vu.

Charles II croyait cette affaire terminée et le danger évité. Le lendemain, comme il sortait de l'office et se disposait à s'en aller avec la reine au couvent des Ursulines, le comte de Mansfeld se présenta ; malgré le refus du roi, il insista pour être reçu, et cela de telle sorte que le faible monarque ne trouva plus l'énergie nécessaire pour résister.

En entrant, le comte lui demanda d'un ton qui frisait la menace à travers mille révérences, d'où venait l'injure faite à la recommandation de son souverain, et pourquoi la comtesse de Soissons n'avait pas été admise à l'honneur de saluer Leurs Majestés ainsi qu'elles l'avaient promis.

Le roi essaya son excuse ; le comte ne l'interrompit point, mais il répondit ensuite qu'avec la meilleure volonté, il ne pouvait croire cette fable. Le mot était si hardi, que Char-

les Il ne le comprit pas tout d'abord. Il ne le releva que comme une dénégation et non comme un démenti L'ambassadeur reprit qu'il savait à quoi s'en tenir, mais que les choses ne pouvaient en rester là et qu'il regardait ce manque d'égards comme une rupture.

— J'ai mes ordres, ajouta-t-il.

— Eh bien, monsieur, nous ferons la guerre ! dit le roi avec une énergie qu'on ne lui connaissait point. Une

Il fallut sortir, mais dans quelle rage ! mais comme la reine fut accusée d'une chose qui ne lui était pas même connue ! Les griefs contre elle s'en augmentèrent. Madame de Soissons ne s'en laissa pas abattre comme l'ambassadeur.

— Ne vous inquiétez point, lui dit-elle, je réponds de tout ; avant huit jours, je serai au palais de Madrid aussi maîtresse que le roi lui-même.

— Comment... ?



Il lui arrivait des avis continuels par des lettres sans signature.

guerre déclarée est souvent moins dangereuse que la trahison.

— Qu'est-ce à dire, sire ? reprit l'impétueux Allemand, dont le flegme national et diplomatique avait fait place à une exaltation orgueilleuse ; faut-il prendre vos paroles au pied de la lettre ?

— Monsieur l'ambassadeur, je suis le maître au moins dans ma maison, j'y recevrai qui me plaira, et je ne souffrirai pas qu'on m'y fasse la loi. Je le jure, et je vous prie de vous en souvenir.

Le comte n'en pouvait croire ses oreilles ; il ne soupçonnait pas la source de cette vaillance et la cherchait encore, lorsque le roi ajouta :

— Madame la comtesse de Soissons peut rester à Madrid, en Espagne, où il lui plaira d'habiter, je n'y mets aucune opposition ; mais je ne la verrai pas et surtout elle ne verra pas la reine. Je rendrai compte directement à l'empereur des raisons qui m'ont fait agir. A présent, monsieur, laissez-moi et ne forcez plus la porte de mon cabinet pour de pareils motifs.

— C'est mon secret ; seulement, ne me contrariez point, monsieur le comte. Laissez-moi faire.

Madame de Soissons se connaissait en intrigues. M. le comte de Mansfeld la laissa faire, en effet.

Le lendemain, la reine reçut la lettre suivante :

« Madame,

« Il vient un âge, dans la vie, où l'on n'existe plus que par le passé, surtout quand le passé fut beau et que le présent est triste. J'ai quitté la France, victime de la calomnie, j'ai perdu tous mes amis avec lesquels je pourrais me *souvenir*. Je suis venue en Espagne uniquement pour voir Votre Majesté, la fille d'une grande princesse avec qui ma jeunesse s'est passée, qui m'honorait de son amitié et que j'ai vue mourir, hélas ! Peu de temps avant sa mort, j'ai reçu d'elle un dépôt que j'ai toujours conservé et que je ne puis remettre qu'à vous. Je connais la piété filiale de Votre Majesté et je suis sûre que son cœur, si pareil à celui de son illustre mère, recevra avec bonheur ces derniers gages de sa sollicitude.

« Je supplie Votre Majesté de ne point mettre entre nous les embarras d'une vaine étiquette ; je ne demande aucun honneur je n'en veux pas, je ne veux pas aller à la cour ; le petit degré des filles de chambre est la meilleure entrée pour l'amitié, si Votre Majesté me permet ce mot.

« Ma famille doit tout à votre illustre maison, dont mon oncle fut le fidèle serviteur ; la reconnaissance et le dévouement me font un devoir de me mettre à vos pieds. J'attends vos ordres et je compterai au nombre des beaux moments de ma vie celui où il me sera permis de vous présenter l'hommage de mon respect.

« COMTESSE DE SOISSONS. »

A la lecture de cette lettre, Marie-Louise sentit toutes ses préventions s'évanouir. On lui parlait au nom de sa mère ; la comtesse était malheureuse, calomniée peut-être. Les soupçons de Madame n'épargnaient personne à la cour de France, elle n'aimait pas les Français. A moins que d'être Allemand, on ne trouvait pas grâce à ses yeux. Elle avait particulièrement en horreur les femmes soupçonnées de galanterie, et de galanterie avec le roi. La comtesse de Soissons était dans ce cas. Il fallait de l'indulgence, surtout pour ceux qui ont souffert. Et puis la reine parlerait de la France et de la cour avec une personne qui y avait joué un grand rôle ; depuis si longtemps, elle en était privée !

Le résultat de ces réflexions fut de supplier le roi qu'il l'autorisât à recevoir la comtesse. Il n'avait plus de prétexte à donner, puisque celle-ci se contentait des particuliers. D'ailleurs, Marie-Louise ne savait-elle pas la manière de tout obtenir de lui ? n'était-elle pas maintenant la première dans son affection depuis la retraite de la reine mère. Elle se promit donc d'essayer d'abord, de réussir, ensuite, et dès qu'elle vit le roi, elle l'attaqua sur ce chapitre-là.

A sa grande surprise, elle le trouva cuirassé contre ses prières, contre son désir exprimé très vivement. Il lui résista en face, ajoutant même qu'elle n'eût plus à l'entretenir de ce sujet, parce que son parti était pris irrévocablement. Ce qui l'étonna davantage c'est que Nada, ordinairement si désireux de lui complaire, insista fortement pour que la reine renonçât à une insistance toute naturelle.

— Toi aussi, Nada, tu veux me contrarier ?

— Ah ! madame, madame, si le roi consentait à ce que vous me demandez, je me jetterais à ses genoux pour qu'il ne le fît point.

— Et quel danger, quel péril y a-t-il donc pour moi à recevoir la comtesse de Soissons ? Arrive-t-elle donc ici avec un arsenal ? Ne verra-t-on pas ses pistolets, ses canons et ses poignards ? D'ailleurs, la recevrais-je seule ? n'aurais-je personne pour me défendre ?

— Il est d'autres armes que le poignard, madame.

— Le poison ! on craint qu'elle ne m'empoisonne ? Fermez donc mes cuisines, empêchez-la d'y pénétrer. En me parlant de ma mère, en me remettant ce qu'elle a conservé d'elle, va-t-elle me donner la mort ?

— Madame Henriette est-elle morte après un repas, madame ?

— Nada, Nada, tu es un mauvais prophète, un prophète de malheur. C'est toi qui a mis dans la tête du roi cette fantaisie de crainte. Sire, je vous en prie, ne le croyez pas. Ce sont des folies. M'empoisonner, moi ! Pour quoi faire ? On m'a écrit vingt fois pour m'en menacer, je n'ai pas même lu ces belles épîtres.

La reine passa plus d'une heure à supplier Charles II, qui, après bien des difficultés, se laissa vaincre, toujours avec la condition expresse qu'elle ne boirait ni ne mangerait quoi que ce fût, sans qu'il y eût goûté avant elle.

— Ah ! sire, s'écria le nain, ce n'est pas une sûreté encore : dans mon pays, on empoisonne avec des gants, avec des senteurs, avec mille et mille objets ; vous n'êtes pas suffisamment à l'abri. Il faudrait ne pas quitter la reine d'une minute ; me le permettez-vous ?

Marie-Louise fut touchée de l'attachement de ce pauvre nain ; elle lui permit de rester près d'elle quand la comtesse serait là, même en présence du roi. Il jura qu'il ne la perdrait pas de vue et que, lui présent, elle ne toucherait pas un seul objet appartenant à la reine.

— Je la tuerai plutôt ! ajouta-t-il en brandissant son petit sabre.

Le roi s'en moqua ; la reine sentit qu'elle allait pleurer ; elle était si peu accoutumée maintenant à l'affection !

Le lendemain, la comtesse de Soissons parut : elle n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle et cependant elle avait eu mille charmes et mille amants. Grande, assez maigre, avec les yeux noirs, la peau brune, elle avait un feu voilé dans le regard qui semblait la foudre derrière un nuage. Ses bras et ses mains étaient restés beaux, elle les montrait avec profusion ; elle avait de l'esprit, du plus fin, du plus amusant et du meilleur ; elle tenait beaucoup de son frère le duc de Nevers, sous ce rapport. Elle avait de plus que lui un esprit de conduite et d'intrigue qui manqua à toutes les Mancini. Passionnée, sans être folle à la manière de madame Colonna et de madame Mazarin, elle avait, comme elles, le goût des aventures, et la vie de toutes ces nièces de Mazarin ne ressemble à aucune autre.

Elle arriva sans embarras, avec une parfaite mesure, ni comblée, ni honteuse, comme si elle eût occupé sa place dans l'hôtel de Soissons et qu'elle fût faite pour aller de pair avec toutes les couronnes. Le roi et la reine étaient ensemble, avec la camarera-mayor, le duc d'Astorga et toute la maison de la reine ; le roi n'avait avec lui que son majordome-mayor. Nada, dans ses plus beaux habits, se tenait près de sa maîtresse, tandis que Romulus s'était jeté aux pieds de son maître comme un chien favori.

— Enfin, madame ! il m'est permis de vous offrir tous mes respects et tous mes dévouements.

Elle baisa la main de la reine, qui ne la laissa pas s'agenouiller, bien qu'elle en fît le geste.

— C'est pour moi une joie, répondit la princesse, une joie véritable que de vous voir, madame, croyez-le bien.

Madame de Soissons la regarda avec une familiarité respectueuse et continua d'un ton attendri :

— Vous êtes bien belle, madame ! plus belle que la belle madame Henriette, que j'aimais tant, et vous êtes tout aussi charmante.

Il paraît que c'était vrai, et il n'y a qu'une voix là-dessus parmi ceux qui l'ont connue.

La comtesse savait son monde, elle ne se laissait pas déconcerter facilement, et ne fit pas semblant de remarquer la froideur de Charles II. Elle dirigea la conversation, la mit sur les sujets dont le roi devait être le plus occupé et parvint en quelques instants à captiver son attention ; la persuasion découla de ses lèvres, les préventions s'effacèrent, et tout le monde fut séduit, excepté Nada et le duc d'Astorga, néanmoins.

Celui-ci crut remarquer un signe imperceptible d'intelligence entre la comtesse et le père Sulpicio ; soit que l'un des deux se fût aperçu de son attention ou par tout autre motif, ce signe ne se renouvela plus.

L'audience fut assez longue, elle eût duré davantage si l'heure du dîner ne fût arrivée. Le roi engagea madame de Soissons à revenir dans les cabinets et lui témoigna quelques regrets de ne pouvoir la recevoir à la cour.

— Ah ! sire, ne m'en parlez pas, je suis trop heureuse de voir Vos Majestés chez elles, et d'être débarrassée de la cérémonie et de l'étiquette. Pardonnez-moi d'en parler ainsi, mais la cour d'Espagne est connue pour la sévérité et la dignité de ses manières. J'ai perdu l'habitude des cercles et de la représentation. J'y serais bien empêchée.

— Cependant, madame, s'il faut en croire la renommée, le duc de Parme tenait une brillante cour à Bruxelles, et vous en étiez la reine.

La comtesse ne put retenir un sourire.

— A mon âge, sire, on n'est plus reine que lorsqu'on porte une couronne. Il est vrai que le prince de Parme a montré quelque bienveillance à une exilée : mais le reste n'est qu'une folie dont on s'est amusé à s'armer contre moi, comme si une vieille femme pouvait séduire un puissant prince.

Il n'en était pas moins vrai que le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, s'était beaucoup occupé d'elle et qu'en vraie Mancini, elle ne l'avait pas repoussé.

Lorsque la comtesse fut partie, Charles II dit à la reine :

— Tu avais raison, Marie-Louise, ce sont des calomnies. La comtesse de Soissons ne me paraît pas capable des crimes dont on l'accuse, et je n'y crois point. Cependant, comme il ne faut jamais négliger les avis, tu te rappelleras la promesse que tu m'as faite et tu te défieras de ses dragées. Elle a trop connu la Voisin.

La reine se mit à rire ; elle n'avait eu contre la Mancini que des préventions d'enfance et elles s'étaient promptement effacées devant l'adresse et le savoir-faire d'une pareille femme.

La comtesse lui avait remis, en effet, le portrait de madame Henriette et quelques lettres assez importantes de cette princesse au comte de Guiche et au marquis de Vardes, qui, tous les deux, s'il faut en croire les vieux courtisans, avaient eu part à ses bonnes grâces. Madame de Soissons, dont la passion pour le marquis de Vardes n'était ignorée de personne, n'avait jamais pardonné à Madame les attentions et les soins de ce seigneur pour elle. De là mille intrigues qui ne sont pas de mon sujet, de là sa mort horrible et prématurée.

La reine ne savait tout cela que très imparfaitement. Son âge ne lui avait pas permis d'en être instruite par elle-même et personne ne s'était chargé de le lui raconter, si ce n'est la seconde Madame ; encore lui avait-elle laissé, on l'a vu, plus que des doutes à cet égard.

La comtesse de Soissons avait promis de revenir bientôt et l'on se disposa à la bien recevoir.

XXIII

Elle revint en effet promptement. Le roi était à l'Escurial. Elle demanda à être introduite chez la reine, et celle-ci s'empressa de lui faire dire qu'elle l'attendait. Nada s'était établi à son poste, au grand déplaisir de la comtesse, qui voulait causer seule avec la reine et s'insinuer dans sa confiance ; elle essaya de s'en débarrasser par des compliments d'abord, par des sarcasmes ensuite.

La reine riait de tout cela. Mais Nada ne riait pas et n'eût pas lâché d'une semelle.

— Ce nain est toujours près de vous, madame?

— Toujours !

— Prenez garde ! La reine Marie-Thérèse, votre auguste tante, a eu une vilaine histoire pour un nain

— La reine Marie-Thérèse, madame, une sainte !

— Ceci n'attaque point sa sainteté. Elle n'a jamais été effleurée, même par la calomnie. Seulement, ces avortons ne sont point tant à regarder pour une jeune reine. Marie-Thérèse en avait amené un d'Espagne, elle l'aimait fort et le tenait près d'elle assidûment ; ce nain était More. Elle est accouchée d'une Moresque que j'ai vue à Moret, dans la forêt de Fontainebleau ; on la tient religieuse dans ce couvent, où l'on paye pour elle une grosse pension.

— Cela ne m'arrivera point, dit la reine en soupirant.

Madame de Soissons s'engageait sur un terrain brûlant ; elle ne voulut pas laisser échapper cette occasion et se décida à passer outre, malgré la présence du nain, qui représentait pour elle un chien hargneux prêt à défendre sa maîtresse. Elle n'avait d'autre but que d'obtenir une confiance entière, et pour cela, il fallait entrer dans les idées de la reine, il fallait plaindre ses douleurs, et, pour la plaindre, elle devait d'abord la bien connaître.

— Ah ! oui, dit-elle. Votre Majesté n'a point d'enfants

— Non, madame, je n'ai pas d'enfants, et c'est là le malheur de ma vie.

— A votre âge, madame, à celui du roi, faut-il donc désespérer ?

— Lorsqu'elle a pour mari le dernier prince d'une grande et illustre race, madame, le premier devoir d'une princesse est de lui donner des héritiers. Si Dieu le lui refuse elle n'est plus bonne à rien en ce monde, elle doit disparaître, et la mort est pour elle un bienfait

— La mort à vingt-cinq ans ! Votre Majesté a de tristes idées.

— Peut-on en avoir de gaies dans ce pays et dans ce palais? Vous ne connaissez pas la cour d'Espagne La jeunesse, la gaieté, les espérances, tout s'épuise vite ici. L'ennui est le premier souverain de ce pays si vanté. Lorsqu'une reine d'Espagne n'est pas mère, il faut qu'elle soit dévote : Dieu ou la maternité, il n'y a pas un troisième parti.

— Peut-être. répliqua madame de Soissons en souriant

— Et lequel ?

— L'Espagne fourmille de beaux et élégants cavaliers, chevaleresques et magnifiques, et la galanterie...

— Madame, interrompit Marie-Louise, vous ne connaissez ni moi ni l'Espagne, on le voit. Brisons là, je vous prie, et faites-vous instruire de nos habitudes, si vous tenez à vous bien trouver chez nous.

Madame de Soissons ne s'attendait pas à une pareille réponse. Elle comprit qu'elle avait fait fausse route, qu'elle avait attaqué trop tôt un cœur défendu par une grande innocence et aussi peut-être par une véritable passion. Ces deux conditions, cependant, ne lui semblaient pas devoir s'allier. Elle n'était point faite pour comprendre l'amour sublime et chaste que la reine et d'Astorga éprouvaient l'un pour l'autre. Bien qu'elle en eût entendu parler, elle n'y croyait pas. Pour elle, le duc était un adroit séducteur, et la reine une de ces Agnès instruites qui pèchent volontiers en feignant d'ignorer la faute

Cet amour servait les projets de l'Autriche. Si la reine eût été moins vertueuse peut-être ne serait-elle point morte si jeune ; c'est du moins ma conviction et celle de toutes les personnes à qui ces intrigues ont été connues

Madame de Soissons trouva bien vite une excuse. Elle détourna le discours par une transition adroite sur la France, sur Monseigneur, sur le désir de madame Henriette, lorsqu'ils étaient enfants tous les deux, de les marier, et sur ce que le roi aurait bien mieux fait, certainement, de suivre ce projet de famille.

— Une telle alliance eût été bien plus goûtée. Madame la dauphine, malgré ses admirables qualités, ne connaît pas la France comme une princesse de notre illustre maison de Bourbon, née chez nous ; je dis chez nous, madame, parce que je suis restée Française ; je ne me connais pas d'autre pays que celui où j'ai passé mes plus beaux jours. C'est le seul que j'aime, le seul que je regretterai toute ma vie. Oh ! la France ! la France ! quand on l'a quittée, madame, on ne se console jamais.

La reine, pour toute réponse, leva ses yeux vers le ciel ; ils étaient baignés de larmes. Cependant elle aimait l'Espagne depuis qu'elle aimait d'Astorga. Cette passion, devenue le premier sentiment de son cœur, lui avait fait oublier ses regrets et trouver une patrie dans la patrie de l'homme qu'elle adorait. Il fallait cette évocation de son pays par une exilée comme elle, pour le lui rappeler et pour faire repasser devant ses yeux les images fugitives de son enfance, de ses premiers sentiments.

Elle revit en une seconde, devant elle, les beaux lieux qu'elle ne devait plus revoir jamais. Elle se rappela son père, ses sœurs, son jeune frère, Monseigneur, qui l'avait si vite abandonnée parce qu'il n'avait pas eu le courage de défendre sa parole, et son cœur se brisa dans ces souvenirs.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle, vous y pouvez retourner ; moi, je n'y retournerai plus.

— Non, madame, je n'y retournerai pas : je suis comme vous, bannie ; nous avons toutes deux notre exil à subir : vous sur le trône, moi dans ma condition, que beaucoup envient et que bien peu connaissent. Ah ! je suis bien malheureuse !

La comtesse pleura ! Le nain ouvrait ses petits yeux et les écarquillait sans pouvoir se rendre compte de cette singulière conversation. Il se demandait à son tour s'il n'avait pas méconnu cette femme si sensible. Un mot qui lui échappa, un regard, un éclair, rendit à Nada tous ses doutes.

— Louis XIV est un ingrat, il oublie tout, mais je n'oublie pas.

La vengeance respirait dans ce peu de mots. Et, si le roi eût vu en ce moment la mère du prince Eugène, il se fût mieux expliqué peut-être la haine précoce que celui-ci lui avait toujours portée.

La glace fut rompue depuis ce moment et une sorte de particulier intime s'établit entre la reine et madame de Soissons. Elles restèrent ce jour-là plus de deux heures ensemble, et Marie-Louise fut entourée de mille replis auxquels une plus habile qu'elle aurait été prise. La comtesse se montra tour à tour bonne mère, tendre amie, sœur dévouée, sujette fidèle, épouse pleine de regrets. Elle se montra surtout femme d'esprit, femme d'une haute finesse et dont la connaissance des choses humaines était achetée par l'expérience.

Elle sut flatter la reine par le cœur, sans retomber dans la faute de porter une main profane sur un amour qui était pour Marie-Louise l'arche sainte. Lorsqu'elles se quittèrent, le dernier mot de madame de Soissons fut celui-ci :

— En parlant à Votre Majesté, madame, il me semble que je vois, que j'entends votre tant regrettée mère ; vous me la rappelez de plus en plus.

Quand le roi revint, il n'entendit que le nom de la comtesse répété de tous les côtés. Les ministres, stimulés par M. de Mansfeld, lui vantèrent son crédit sur l'empereur, dont son fils conduisait les armées. La reine lui jura qu'elle était en même temps la meilleure et la plus aimable des femmes. Nada ajouta que, si cela n'était pas vrai, c'était assurément la femme la plus horrible et la plus scélérate.

La duchesse d'Albuquerque vanta sa parfaite connaissance des usages de toutes les cours et la mesure parfaite avec laquelle elle rendait à chacun ce qui lui était dû.

Le duc d'Astorga, seul, garda le silence. Un instinct qu'il ne pouvait dominer l'éloigna de cette étrangère qui rappelait à la reine ce pays de son enfance dont son amour avait triomphé. Il était jaloux de ses regrets, il eût voulu lui créer sa nouvelle patrie assez belle pour qu'elle oubliât sa patrie et qu'elle ne s'en souvînt jamais.

Charles II répondit à ces éloges qu'il reverrait madame de Soissons, qu'il allait emmener la reine pour quelques jours à l'Escurial où il avait fait vœu d'une neuvaine dans le but d'avoir des enfants, et que pendant ce séjour, la nièce de Mazarin pourrait se présenter à ses particuliers avec plus de facilité encore qu'à Madrid, où Leurs Majestés étaient bien moins libres.

En deux visites seulement, cette femme avait triomphé des impressions défavorables. Elle avait conquis la position

— Eh bien ! dit-elle à M. de Mansfeld, ai-je bien réussi? Avez-vous confiance en moi ?

— C'est admirable à vous, madame !

XXIV

Depuis cette dernière conversation, depuis que la comtesse l'avait intéressée à ses afflictions de cœur, la reine avait oublié ses préventions et ses craintes. Elle parvint à faire partager au roi ses impressions et à lui persuader qu'on les avait trompés sur le compte d'Olympe de Mancini.

— Elle était certainement l'amie de ma mère ; elle m'a raconté des choses d'intimité avec elle qui me l'ont bien montré et qui ne me laissent pas de doute. Elle m'aime parce qu'elle a aimé ma mère. N'est-ce pas naturel ? Non, elle n'est pas capable de nous tromper.

Nada secouait la tête, en assurant que son regard faux ne lui disait rien de bon.

Peu à peu, la comtesse s'insinua dans le particulier le plus intime de la reine, qui ne parlait que d'elle, ne voyait que par elle et ne faisait rien sans la consulter. Le roi était moins séduit. Souvent, lorsqu'il trouvait madame de Soissons chez Marie-Louise, il lui échappait un mouvement de contrariété.

— Encore cette femme, toujours cette femme ! disait-il.

Son humeur devenait de plus en plus farouche. Il se plaignait de tous ceux qui l'entouraient, restait quelquefois des journées entières enfermé sans admettre personne, pas même la reine. Sa santé, au lieu de s'améliorer, dépérissait chaque jour de plus en plus. Les médecins s'en inquiétaient, et, un matin, madame de Soissons arriva chez la reine avec l'air sombre, le regard enflammé, comme une personne enchantée de porter une mauvaise nouvelle et qui veut cacher sa joie sous une tristesse.

Marie-Louise ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Elle l'interrogea vivement.

— Ce que j'ai, madame, vous me le demandez ! je désirerais pourtant ne point vous le dire, car l'idée de vous affliger est affreuse.

— C'est moi qui cause votre souci, madame ? Ne vous en épouvantez point. Depuis neuf ans que je souffre, j'y suis accoutumée, et je puis tout supporter. Qu'y a-t-il ?

— Vous exigez que je vous l'apprenne ?

— Je l'exige absolument.

— C'est que...

— J'écoute, parlez.

— Il s'agit du roi, madame.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est bien malade, plus malade qu'on ne pense.

— Qui vous l'a dit ?

— Le comte de Mansfeld, prévenu par les médecins.

— Sa vie serait-elle en danger ?

— Non pas en danger pressant, je suppose : mais...

— Mais ?... Achevez donc !

— Sa raison...

— Quoi ! il est menacé de devenir fou ?

— Votre Majesté est-elle donc la seule personne à s'en apercevoir.

— Ah ! mon Dieu ! que deviendrai-je ? Que deviendra l'Espagne ! s'écria Louise d'Orléans en levant les bras au ciel.

— Ah ! oui, que deviendra l'Espagne ? Le roi fou, c'est bien pis que le roi mort ; et celui-ci n'a point d'héritiers, et sa succession magnifique sera le point de mire de tous les princes de l'Europe ; on se la disputera, on s'en arrachera les lambeaux. Pauvre Espagne ! qui la défendra contre ces loups dévorants ?

— Moi, madame, si Dieu me prête vie et santé, s'écria la jeune reine ; moi, la reine, moi, la femme de ce pauvre jeune souverain que personne n'aimerait si je ne l'aimais pas ! Je ferai, je saurai faire ce qu'il aurait fait lui-même. Je porterai haut et ferme le pennon royal et je montrerai à l'Europe qu'une fille de la maison de Bourbon sait tenir sa place dans l'équilibre du monde.

— Quoi ! madame, vous défendriez l'Espagne contre votre pays ? Vous soutiendriez la guerre contre votre illustre oncle ?

La reine changea de visage, mais elle reprit avec fermeté :

— Oui, madame, je le ferais. J'aime ma patrie, ma belle France, je la regretterai jusqu'à mon dernier jour ; j'aime ma famille ; mais j'ai accepté un grand devoir et je veux le remplir ; je ne suis plus Française, je suis Espagnole ; je ne suis plus Marie-Louise d'Orléans, je suis la femme de Charles II malade, incapable de soutenir cette couronne que je partage avec lui. Je la soutiendrai seule, puisqu'il le faut.

Hélas ! en parlant ainsi la pauvre reine pensait certainement au duc d'Astorga, bien plus encore qu'à Charles II. Elle adoptait l'Espagne parce qu'il était Espagnol, elle voulait être grande à ses yeux avant tout pour être plus aimée. L'amour est toujours le maître et le dominateur de notre vie, et l'on doit s'en prendre à lui de nos fautes, de nos crimes quelquefois, comme de nos grandes actions. Lorsqu'il est éteint, lorsqu'il ne reste plus d'autre mobile que des passions basses ou dangereuses, où nous conduisent-elles et que devenons-nous ?

Bien que la reine n'eût fait aucune confidence à sa nouvelle amie, celle-ci avait trop d'intérêt à tout savoir, elle était trop rusée pour ne pas avoir vu et deviné. Elle connaissait la passion du duc pour Marie-Louise ; l'Europe entière la connaissait comme elle ; le mérite extraordinaire de ce seigneur, ses avantages, le malheur même de cette pauvre exilée jetée aux bras d'un moribond, d'un insensé, sans protecteur et sans ami, tout indiquait à cette personne fine et usagée que la reine n'avait pas dû rester insensible à tant de raisons de plaire.

Elle avait essayé souvent d'arracher un aveu que toute son adresse n'avait pas obtenu, non que Marie-Louise se défiât d'elle ; mais ce sentiment chaste et pur était dans son cœur comme dans un sanctuaire, où nul œil humain ne devait pénétrer ; nul regard profane ne devait souiller cette noble affection, connue seulement de Dieu, des anges et de *lui*.

En ce moment, madame de Soissons ne doutait plus, si elle avait pu douter encore. Elle avait placé la conversation sur un terrain qu'elle voulait exploiter jusqu'au bout. Les réponses de la reine étaient pour elle d'une grande importance ; ses explications, ses vues politiques allaient sans doute décider de son sort. Madame de Soissons poursuivit donc, sans s'arrêter à ce qui l'eût si vivement intéressée en toute autre circonstance.

— Ces sentiments sont bien d'une souveraine, madame ; ils vous honorent et ne m'étonnent pas ; je reconnais votre grande race. Cependant, je ne vous croyais pas aussi détachée de vos souvenirs et des liens de votre enfance. C'est très beau, très généreux ; j'en ferai part à des gens qui ne le croient pas. Et cela vous servira plus que vous ne le pensez.

— Ah ! madame, il ne s'agit pas de mon intérêt, il s'agit de mon devoir.

— Quand l'un et l'autre se concilient, c'est bien meilleur encore, madame. Puisque nous sommes sur ce chapitre-là, permettez-moi de le poursuivre ; il m'intéresse au plus haut degré, car il vous touche. L'Espagne n'aura bientôt plus de roi, ou du moins il ne lui restera plus qu'un fantôme de roi. Et c'est un grand événement pour l'Europe, pour le monde. Ces vastes domaines ont besoin d'un maître, et il faut songer à lui en trouver un. Charles II est encore capable de dicter ses volontés à cet égard. Quelles sont-elles ?... Les connaissez-vous ?...

— Non, madame, et je ne crois pas qu'il y ait encore sérieusement pensé. Il n'approfondit pas sa situation. Il espère avoir des enfants, et il compte leur laisser après lui ses royaumes.

— Le roi n'aura point d'enfants, madame.

— Qui le sait ? Les miracles arrivent, et ce ne serait pas un miracle que de voir un homme de vingt-sept ans et une femme de vingt-cinq avoir des enfants après huit ans de mariage.

— Ne vous abusez pas, madame, ce miracle ne se fera pas ; lors même que vous multiplieriez les pèlerinages à Notre-Dame d'Atocha.

— C'est entre les mains de Dieu, madame.

— Il faut donc penser à une autre hypothèse. Il faut donc commencer votre rôle de tutrice et de gouvernante, madame, en disant la vérité au roi.

— Ce serait une cruauté.

— En politique, il n'y a pas de cruauté, ou plutôt la cruauté s'appelle la nécessité, et on ne l'écarte point suivant la fantaisie. Le temps presse, et vous devez prendre un parti.

— Hélas ! madame, que me proposez-vous ?

— Ce que vous avez accepté vous-même, une lourde tâche, c'est vrai, mais non pas au-dessus de vos forces, j'en suis convaincue. Croyez-moi, madame, il vous reste de longues années à vivre et un beau rôle à jouer. C'est une amie qui vous parle. Écoutez mon conseil. Prenez en main les rênes du gouvernement, jouez franc jeu avec l'Autriche. Le comte de Mansfeld est un habile homme, tout à vos ordres et disposé à vous servir. C'est à vous de prononcer. Votre sort dépend de vous seule. Vous vous rappellerez un jour ce que je vous dis en ce moment.

— Que dois-je faire ? que voulez-vous ? Aussi bien, je le vois, vous avez une mission près de moi, et il faut s'expliquer franchement.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir ! Comme vous le

dites, madame, jouons cartes sur table, et vous me répondrez ensuite. Il importe que le roi fasse un testament.

— A son âge !

— Un homme qui ne peut vivre n'a pas d'âge, madame. Le roi a cent ans. Personne excepté vous, ne peut le lui dire. Le lui direz-vous ?

— C'est une bien cruelle mission que vous m'imposez, madame ; cependant, si c'est pour le bien de l'Espagne, je le lui dirai.

— Quand ?

— Après l'avoir préparé quelques jours, si je ne veux pas le tuer, madame.

— Et pour qui le roi fera-t-il un testament ? qui sera son héritier ?

— Il y a plusieurs prétendants, madame, vous ne l'ignorez pas...

— Parmi lesquels deux principaux, ajouta la comtesse de Soissons en regardant fixement la reine. Un archiduc, fils de Sa Majesté l'empereur, et un des fils de Monseigneur, votre auguste cousin.

— Oui, madame.

— Pour lequel penche votre Majesté ?

— Pour celui qui a le plus de droits.

— Et quel est-il ?

— Je ne sais. Je n'ai pas étudié la question ; elle est difficile. J'ai besoin des lumières des autres pour la résoudre.

— La maison d'Autriche gouverne l'Espagne depuis longtemps, c'est un droit acquis.

— Oui, madame, mais la maison de France a pris des reines en Espagne. Ma grand'mère Anne était Espagnole ; ma tante Marie-Thérèse était Espagnole. Les héritiers directs, par les femmes, sont aussi bien les Bourbons de France que les empereurs d'Allemagne. Ce droit est le même à mes yeux.

— Vous le croyez, madame ?

— Maintenant, il reste à examiner les raisons de convenances, les liaisons, les tendances politiques. C'est là une grave question, ainsi que nous le disions tout à l'heure, et je ne me charge pas de la résoudre sans l'étudier.

— Vous ne parlez pas de la renonciation de Louis XIV ; c'est pourtant un fait concluant.

— Louis XIV n'a pas renoncé, il me semble ?

— Qu'importe la renonciation en ce moment ?... C'est la raison d'État qu'il faut consulter, et la raison d'État est pour la maison d'Autriche.

— Je ne me prononcerai pas si promptement.

— Prenez garde, madame, prenez garde, je vous en conjure.

La reine regarda madame de Soissons d'un air étonné. Ces mots contenaient en même temps une menace et un avertissement. Elle ne se rendit pas compte de l'impression qu'elle ressentait, mais un froid mortel passa dans ses veines. Elle pâlit et resta quelques instants sans parler.

— Madame, continua la comtesse, vous savez mon attachement pour vous. Vous savez combien j'aimais votre pauvre mère, combien j'ai pleuré sa mort. Elle fut enlevée à l'amour d'une cour idolâtre. Elle périt en quelques heures, parce qu'elle avait auprès de son mari des ennemis mortels, parce qu'elle gênait la maison de Lorraine et les favoris. Rappelez-vous cette mort, elle fut bien frappante et bien malheureuse. Il est si cruel de mourir à vingt-sept ans !

Marie-Louise trembla jusqu'à la moelle des os. Le regard de madame de Soissons, ce souvenir évoqué de sa mère portèrent le trouble dans son cœur. Elle sentit comme un danger qu'elle ne voyait pas et dont elle était entourée. Il lui semblait que tout craquait sous ses pas, que l'air lui manquait. Ce fut une sensation horrible. J'ai vu une lettre d'elle à la reine de Sardaigne où elle racontait cette scène avec un pinceau qui faisait frémir. Elle pressentait son sort. Elle se réveillait la nuit, disait-elle, et se voyait dans son tombeau. C'était quelque chose d'effroyable.

Une circonstance épouvantable et qui demande à être racontée plus longuement vint ajouter à ses terreurs.

Elle écrivait à la reine de Sardaigne ; elle écrivait à Madame, à Monsieur ; elle écrivait au feu roi ; ses lettres étaient pleines de ses craintes et des émotions que lui donnaient les conversations de la comtesse et l'état de santé du roi. Elle leur répétait sans cesse :

« J'ai peur, secourez-moi ! »

Dans une de ses lettres à Louis XIV, elle parle du testament et lui demande ce qu'elle doit faire. Le roi lui répondit qu'il n'avait pas de conseils à lui donner ; qu'elle suivît la conscience de son affection pour la France et celle de son devoir

Ce fut dans ces dispositions, dans cette perplexité, que la reine partit pour l'Escurial, où Charles II voulait passer une quinzaine de jours et où elle avait promis à la comtesse de Soissons de commencer sa pénible tâche

XXV

La cour partit donc pour l'Escurial. La comtesse, n'y étant point reçue ostensiblement, ne pouvait la suivre ; on imagina un biais ; à la prière de la reine, le supérieur des Hieronymites lui offrit un appartement à l'abbatiale. Elles avaient besoin de se voir pour que Marie-Louise pût accomplir ce qu'elle avait promis.

Le roi était dans ses humeurs sombres, et, par conséquent, très difficile à aborder. La reine le voyait fort peu et toujours en présence de son confesseur qui ne le quittait pas. Au lieu de rester dans le palais des rois d'Espagne, attenant au couvent et à l'église, il s'était installé dans un petit appartement construit pour Philippe II, où ce prince se retirait dans les jours de pénitence. Une fenêtre grillée ouvrait sur le chœur de la chapelle et il assistait de là, jour et nuit, à tous les offices des moines. Ces rois d'Espagne ont de singulières manies.

La reine venait deux ou trois heures, le matin, auprès de lui ; elle passait le reste de son temps avec madame de Soissons, et celle-ci ne cessait de la pousser à commencer son œuvre. Les devoirs de cour étaient nuls à l'Escurial, surtout avec la façon adoptée par le roi. Chacun restait chez soi ; une tristesse morne planait sur cette superbe demeure, il y avait de quoi y mourir de chagrin. La pauvre reine n'en pouvait plus ; sa jeunesse se flétrissait dans cette atmosphère de désolation, elle semblait une fleur arrachée de sa tige.

Un dimanche, la messe avait été fort longue ; Marie-Louise l'avait entendue de la tribune, auprès du roi, et ils rentraient ensemble dans la petite chambre tendue de noir qu'affectionnait Charles II. Les nains seuls les avaient suivis ; les majordomes-mayors et autres personnes de leur maison demeurèrent dans une salle en silence ; car le roi ne voulait entendre aucun bruit.

Les nains babillaient comme à l'ordinaire et s'attaquaient de propos pour divertir Leurs Majestés, suivant leur emploi. Charles II les interrompit par un coup de pied administré à Romulus, qui se tenait près de lui.

— Allez et laissez-nous, marauds ! vous êtes insipides et vous vous querellez bêtement.

Ils ne se le firent pas dire deux fois et disparurent.

Le silence ne fut plus interrompu que par les soupirs du roi et quelques mots de la reine, cherchant à changer ses idées.

— Enfin, qu'avez-vous ? lui dit-elle ; pourquoi cette retraite et cette tristesse ?

— Savez-vous ce que j'ai rêvé, cette nuit, madame ? lui demanda-t-il.

— Non, sire, et vous pouvez me l'apprendre si vous voulez.

— J'ai rêvé que vous étiez morte.

— Cela m'arrivera.

— J'ai rêvé que je vous voyais toute noire et toute défigurée.

La reine frissonna.

— J'ai rêvé que j'allais mourir aussi.

— C'est là un vilain rêve, sire.

— Je n'en fais pas d'autres, depuis quelque temps. Vous me demandez d'où vient ma tristesse. Je ne songe qu'à ma mort, et à la vôtre, Maria-Luisa, et cependant nous n'avons trente ans ni l'un ni l'autre.

— La vie et la mort sont entre les mains de Dieu, sire.

— Vous n'êtes point effrayée ?

— Non, sire ; je sais que je dois mourir un jour ; je sais que, lorsqu'il me prendra, je m'en irai en paix avec lui. Il ne m'en faut pas davantage, mes dispositions sont prises, je ne laisserai rien derrière moi ? Que le ciel soit le maître !

— Vous croyez donc mourir jeune !

— Oui, sire, j'en ai la conviction

— Et croyez-vous que je mourrai jeune aussi ?

Marie-Louise frémit à cette question. L'occasion de remplir sa promesse s'offrait d'elle-même, elle n'osait pas la saisir, et néanmoins il le fallait. Le roi, voyant qu'elle ne répondait pas, répéta sa question.

— Sire.

— Parlez donc, ne craignez rien, je puis tout entendre. Vous le croyez, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, oui, je le crois, nos destinées sont pareilles.

— C'est vrai ; nous avons été réunis bien jeunes ; nous nous sommes aimés, nous nous aimons, au moins, je vous aime... et vous m'aimez peut-être ; nous ne pouvons pas nous séparer pour longtemps. Lequel partira le premier ?

— Dieu veuille que ce soit moi, sire !

— Vous m'aimez, Louise ? reprit le pauvre prince d'une voix faible.

— Oui, sire, je vous aime et de toute mon âme.

— Savez-vous ce que l'on m'a dit de vous ?

— La méchanceté est capable de bien des choses, sire.

— On m'a dit que vous ne m'aimiez plus, que vous en aimiez un autre.

— Et qui donc, sire ?

— Le duc d'Astorga.

La reine fut assez maîtresse d'elle-même pour trouver un sourire.

— Cela est-il vrai ?

— Sire, je vous aime, je ne puis répondre autre chose.

— On dit bien plus encore : on dit que le duc d'Astorga est votre amant.

— Sire, reprit la reine offensée, et se levant, la main étendue sur le crucifix, sire, cela est faux, je vous le jure.

Le roi jeta sur elle un regard étincelant et lui dit en s'agenouillant presque devant elle :

— Je vous remercie, Louise, ce mot me fait du bien, il m'entre dans le cœur comme un baume ; et pourtant...

— Que voulez-vous de plus, sire ? que puis-je faire pour vous rassurer ? Ordonnez et j'obéirai sur-le-champ.

— Vous avez juré sur le Christ ; mais le Christ n'est pas votre grande dévotion ; vous avez été élevée dans un pays où les jésuites ont de singulières maximes, et peut-être avez-vous fait quelques restrictions. Le ciel est en feu ; le tonnerre semble vouloir écraser ces voûtes, vous ne vous parjurerez pas devant cette Vierge que vous priez chaque matin et qui est votre patronne. Venez dans l'église, venez à cet autel que vous avez doté d'une si belle châsse, et, si vous mentez, la foudre vous écrasera devant moi.

Il faisait un de ces orages du Midi qui paraissent le bouleversement des éléments et qui portent la terreur dans les âmes les plus fortes et les plus incrédules. La reine sentit un frisson dans tout son corps ; elle était appelée à renier son amour, le plus beau sentiment de son âme, celui qui la faisait vivre ; il fallait jurer qu'elle n'aimait que le roi, il fallait le tromper devant Dieu qu'elle ne tromperait pas, ou bien déchirer le cœur de ce pauvre être souffrant et appeler sur la tête du duc d'Astorga d'effroyables malheurs : elle n'hésita pas.

— Pardonnez-moi, mon Dieu ! Ce malheureux insensé est peut-être convaincu ; d'ailleurs, vous savez bien que je ne suis pas coupable, vous savez que j'ai combattu, que je combats chaque jour, à chaque heure ; pardonnez-moi et envoyez-moi votre grâce.

Le roi la prit par la main et lui fit descendre les degrés qui conduisaient à l'église où il ne se trouvait personne en ce moment. Les moines étaient au réfectoire. La tempête faisait rage ; les vitraux tremblaient dans leurs carreaux de plomb, la lampe de l'autel vacillait et la petite flamme semblait près de s'éteindre à chaque instant.

Ils s'avancèrent dans ces ténèbres, coupées par des éclairs éblouissants ; c'était une scène pleine de terreur et de solennité. Le roi traînait après lui la reine, qui, tremblante, éperdue, avait peine à le suivre, tant il marchait vite. Il passa devant le maître-autel et s'agenouilla ; la reine resta debout. Il marmotta une prière inintelligible et continua sa route jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, située à une des extrémités, près de l'escalier des caveaux.

— Nous suivrons cette route, dit-il.

La statue de la sainte Vierge était dans un reliquaire garni de pierreries et entouré de reliques. On avait jeté sur elle un long voile noir en signe du deuil que portait le roi ; en ce moment elle avait sur la tête une couronne en diamants et, à la main, un chapelet de rubis, présents inestimables de la reine, qui venait souvent prier à cette chapelle. Le roi s'agenouilla sur la marche : Marie-Louise à côté de lui. Il joignit les mains et répéta trois fois le *Salve Regina*. Un coup de tonnerre épouvantable ébranla les voûtes de l'église.

— C'est notre dernière heure, dit Charles II ; nous paraîtrons devant Dieu ensemble et il nous jugera. Répondez-moi donc maintenant, comme si vous alliez paraître devant lui. Vous croyez que je dois mourir jeune ?

— Sire...

— Répondez donc ! vous avez dit que vous ne me trompiez pas, vous, et tout le monde me trompe ailleurs, vous comme les autres. Je suis condamné, je dois mourir ?

— Un jour, assurément.

— Bientôt ?

La reine se tut.

— Bientôt ? répéta-t-il d'une voix de tonnerre. Vous me l'avez dit, répétez-le moi ; autrement, je croirai que c'est une intrigue, que vous vous entendez avec le roi de France pour me faire faire mon testament.

— Je ne sais, je ne comprends pas, sire... Ce n'est pas là ce que vous vouliez.

— Et que pouvais-je vouloir autre chose que la vérité ? C'est la vérité qu'il me faut. Je vous demande, devant cette mère de Dieu qui vous voit et vous entend. Vous connaissez mon sort, on ne vous l'a pas caché, à vous, et je veux le connaître aussi ; car j'ai une rude tâche à accomplir, car j'ai charge d'âmes, car je ne veux pas qu'après moi, ce beau royaume catholique devienne la proie de vos Français impies et hérétiques. Dites-le-moi donc, vous, ma femme, vous, la reine d'Espagne, ainsi que j'en suis le roi ; dites-le, combien me reste-t-il à vivre, afin que je me prépare ?

— Il vous reste des années, sire.

— Des années, non ; des mois, ou des semaines, ou des jours, peut-être.

— Le danger n'est pas si pressant, je vous le jure.

— Ah ! j'ai le temps ! — Et il respira avec force. — J'ai le temps de mettre ordre à mes affaires pour ce monde et pour l'autre. Je puis écarter les prétentions et accueillir les droits justes... D'ailleurs, si je ne meurs pas encore, madame, je puis avoir des enfants. J'aurai des enfants, je veux avoir des enfants, et moi, le roi, je puis tout ce que je veux.

— Calmez-vous, sire, calmez-vous, je vous en conjure. Vous souffrez déjà. Revenez dans votre appartement. Retournons à Madrid, reprenez les rênes des affaires. Redevenez roi au lieu d'être moine. Vous n'êtes pas un Hiéronymite, vous êtes le roi.

Le roi était toujours agenouillé, et, en ce moment, son faible esprit était ailleurs. Il n'écoutait déjà plus. Il avait oublié son testament, sa crainte de la mort, comme il avait d'abord oublié d'Astorga. Il ne pensait qu'à cet enfant qu'il voulait maintenant, avec la ténacité des fous.

— Priez cette Vierge de vous faire avoir un fils, madame ; demandez-lui un fils, elle vous l'accordera ; elle est mère et vous avez aussi le droit d'être mère comme elle.

— Ah ! que ne suis-je mère, en effet, sire !

— Si vous n'avez pas d'enfant, vous mourrez, entendez-vous ? Dieu vous fera mourir, et j'aurai une autre femme qui m'en donnera ; car, si vous n'en avez pas, c'est parce que vous voulez donner l'Espagne aux enfants de Monseigneur, que vous aimez aussi ; c'est parce que votre famille vous est plus chère que moi. Mais rappelez-vous mon serment : jamais, jamais Louis XIV ou ses descendants ne recevront de moi la couronne de mes pères.

Ce serment prononcé d'une voix sonore retentit sous ces voûtes presque aussi haut que le tonnerre. La reine baissa la tête sous cette menace, et le roi, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, appuya la tête sur son épaule et perdit connaissance.

La reine, effrayée, appela au secours. Mais ils étaient bien seuls : personne ne les avait suivis. Elle n'osait le laisser pour quérir son médecin et ses domestiques. Elle resta plus d'une demi-heure ainsi, le soutenant pâle et inanimé dans ses bras, tremblant de le voir passer à chaque instant. Enfin, un des frères vint prier. Elle l'appela, et bientôt les gens de Sa Majesté la transportèrent dans son lit.

XXVI

Cette scène montra jusqu'à l'évidence à la reine et à ceux qui approchaient Charles II, qu'il n'y avait plus à s'appuyer sur sa raison, et qu'elle était désormais tout à fait perdue. Trop heureux si on pouvait en rattraper quelques lueurs et les utiliser pour le bien de l'Espagne. Le confesseur du roi, debout près de son chevet, jura qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il resterait à ses côtés, nuit et jour, afin d'éloigner les mauvaises influences et d'en détourner les suites.

Tout se déclarait contre la France, et contre la reine, par conséquent. Elle était de nouveau isolée. La comtesse de Soissons soutenait seule son courage et sa patience. Elle l'exhortait à seconder les vues de l'Autriche, à la servir, à faire cause commune avec elle et répondait alors de lui conserver la puissance et le bonheur. Rien de plus perfide que ses conseils ; rien de plus séditieux que ses paroles. L'éloquence découlait de ses lèvres en phrases dorées, et la pauvre jeune femme n'avait aucun appui pour se défendre.

— Pourquoi résister ? ajoutait la comtesse : qui vous en saura gré, madame ? Vous n'êtes plus Française, vous avez abandonné votre famille pour votre nouvelle patrie. Dieu vous en a fait une loi, et le roi lui-même, lorsque vous l'avez quitté, vous l'a recommandé instamment. Louis XIV, le plus ingrat des hommes et des souverains, vous en tiendra-t-il compte ? Monseigneur, qui n'a pas eu le courage de son amour, aura-t-il celui de vous devoir un royaume et d'en être reconnaissant ? Les princes sont des enfants ! D'ailleurs, est-ce un bonheur pour eux et pour la France que la

possession de l'Espagne? Croient-ils entrer à Madrid sans coup férir, et l'empereur se verra-t-il dépouiller sans se défendre? De là des guerres, la misère, des malheurs de toute sorte. Votre nom sera maudit, peut-être dans les deux pays, pour les avoir provoqués.

Marie-Louise écoutait ces fallacieuses raisons, sans les accepter, néanmoins, et ce n'était pas encore la corde sensible. La comtesse ne l'ignorait pas, aussi elle reprit.

— Au lieu de cela, dirigez l'esprit du roi vers le but où il se porte de lui-même. Ne le contrecarrez pas; on ne vous en demande pas davantage. Ne profitez pas de ses moments lucides pour lui prêcher l'alliance avec votre auguste parent et le détacher de la ligue qui se forme contre la France. Alors vous régnez, vous êtes souveraine maîtresse. Alors vous rendez l'Espagne grande et libre et vous y êtes adorée. Le roi ne peut plus être considéré comme un époux, qui vous blâmerait, madame, de chercher dans une noble amitié un dédommagement à votre solitude? Il existe ici des hommes dont tous les pays seraient orgueilleux et dont le dévouement vous est connu. Vous pouvez vous entourer, vous pouvez couler des jours d'or et de soie, entre la puissance, la gloire et l'amour. Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes belle, vous êtes aimée, et vous hésitez!

Ce discours répété à chaque instant, l'indifférence de sa famille, la contenance triste et fière de d'Astorga, et, plus que cela, son propre cœur qui parlait si haut, entraînaient la jeune femme vers ce que son honnêteté appelait une trahison; servir la maison d'Autriche, cette éternelle ennemie des siens, élever cette rivale aux dépens de la France, jeter le peuple espagnol sous le joug de cette puissance inflexible, et augmenter ainsi les misères qui pesaient sur lui; c'était une mauvaise action c'était un crime, elle ne le commettrait pas.

— Non, disait-elle quelquefois tout haut en se promenant la nuit, qui était son seul instant de liberté complète, lorsque le roi trop malade ne partageait pas sa chambre; non, je ne serai pas parjure et traîtresse. Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, il est le maître. D'Astorga ne m'aimerait plus si mon amour me faisait oublier mon devoir.

Plusieurs mois se passèrent dans ces hésitations et ces perplexités. L'hiver arrivait et la comtesse pressait de plus en plus. La santé du roi se raffermissait, et sa raison également. Il avait maintenant de si longs intervalles lucides, que l'on pouvait presque espérer une guérison, sinon complète, au moins très satisfaisante. La reine en profitait pour l'exciter à se décider au moins à la neutralité. Elle l'entourait de sa tendresse, elle prenait un empire plus étendu sur son esprit, depuis qu'elle l'avait soigné, depuis qu'il l'avait vue si soumise et si dévouée. Il ne perdait rien de sa haine contre la France, cependant; elle lui répétait si souvent qu'elle serait malheureuse de devoir choisir entre sa patrie et son pays d'adoption, qu'elle fit naître dans son cœur une hésitation dont elle profita.

Un jour, et ce jour décida probablement de sa vie, elle rentra dans son cabinet, brisée de la lutte qu'elle avait soufferte. Elle venait, après deux heures de supplications, d'obtenir du roi sa parole qu'il n'entrerait pas dans la coalition contre Louis XIV, et qu'il attendrait au moins pour se décider que les premiers événements de la guerre eussent éclairé la fortune.

Madame de Soissons l'attendait. Sa contenance était plus grave et plus sérieuse que de coutume. Elle regarda la reine longtemps sans rien dire, attendant que celle-ci lui parlât, ce qu'elle ne fit point. Elle s'était jetée sur un siège, jouant d'une manière distraite avec ses petits chiens, pendant que Nada, accroupi à ses pieds, baisait le bas de sa robe.

— Madame, dit madame de Soissons, puis-je demander à Votre Majesté d'où vient son agitation?

— Vous ne le saurez que trop tôt, madame; car vous ne serez pas contente de moi: j'ai fait le contraire de ce que vous vouliez; le sort en est jeté, j'ai la parole du roi. Il n'entrera point dans la ligue contre la France.

Madame de Soissons jeta un cri.

— Ah! madame, qu'avez-vous fait!

— Mon devoir, madame; il n'est point dans l'intérêt de l'Espagne d'abattre la puissance de Louis XIV. L'alliance française est la plus naturelle, la plus profitable pour elle, et, si le roi n'était pas malade, il le verrait assez bien pour qu'on n'eût pas besoin de le lui rappeler.

La comtesse de Soissons sembla fort affectée de cette nouvelle; mais, après s'être assurée que le mal était irrémédiable, que l'intention bien arrêtée de la reine était de servir les intérêts de la France, elle n'ajouta plus un mot et changea de discours.

Ce fut, le lendemain, la nouvelle de la cour. Le conseil tout entier y était contraire et les rumeurs ne tarissaient pas. On accusait la reine; on faisait des suppositions d'avenir, des prédictions de malheur pour l'Espagne sous le gouvernement de la Française, désormais toute puissante. Nada, ses femmes, la camarera-mayor, le duc d'Astorga lui-même, ne purent retenir l'expression de leurs craintes. On murmurait tout haut.

— Et le pis, madame, ajouta Louison, c'est que notre ambassadeur, M. de Ribenac, est amoureux de Votre Majesté, qu'il ne s'en cache pas, et que cela donne à parler aux mauvaises gens.

— M. de Ribenac! Qui en cause?

— Oui, madame, et j'en pourrais dire plus qu'une autre, car il m'en a entretenue sans fin. Il m'a suppliée de l'introduire chez Votre Majesté par le petit degré qui mène aux cuisines, afin de ne pas être vu. Il m'a offert de grosses sommes, et j'ai tout refusé, sans même vous en rien dire. C'eût été le servir, et je ne le voulais point. A présent, il faut bien que vous le sachiez, puisque tout le monde en cause et que vous l'apprendriez certainement.

La reine ne répondit pas qu'elle n'avait rien à apprendre depuis longtemps; que dans leurs entretiens particuliers, l'ambassadeur avait souvent essayé de lui révéler ses sentiments sans qu'elle lui permît d'aller plus loin. C'était même pour cette raison qu'elle avait laissé au roi le soin de lui apprendre la décision prise, ne voulant point l'honorer d'une communication directe qu'il aurait prise pour une faveur. Elle croyait cet amour, dont il prétendait mourir, caché à tous les yeux, excepté aux siens, et maintenant tout Madrid en avait connaissance. C'était un nouveau grief, il donnerait lieu à de nouvelles calomnies; d'Astorga n'y croirait pas, pourtant il les entendrait, et c'était trop.

Madame de Soissons vint à l'accoutumée. Elle avait l'esprit plus libre et plus gai, et, lorsque la reine reparla de la politique, elle lui demanda en riant la permission de s'occuper d'autre chose.

— On n'entend que cela partout, madame; je vous supplie de m'en délivrer. Vous l'avez voulu: c'est fait. Qu'il n'en soit plus question. Nous avons bien mieux à faire et je vous assure que votre ambassadeur est curieux en ce moment. Je dis *votre* ambassadeur, en vous prenant pour une Française, comme vous avez bien prouvé que vous l'êtes. Il triomphe et fait plus de poudre à lui seul que toutes les mouches de Madrid réunies. Il vous aime, madame, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il prend le traité de neutralité pour une déclaration de votre part.

La reine ne put s'empêcher de sourire, bien que son cœur ne fût pas gai. M. de Ribenac affichait des extravagances trop évidentes pour être vraies. Il semblait jouer un jeu pour compromettre la reine, et ce fait, désormais acquis à l'histoire, jette encore bien de l'obscurité sur des événements fort obscurs par eux-mêmes. Qu'un homme grave, un ambassadeur, dont l'état est d'être mesuré, de cacher non seulement ses sentiments, mais encore ses pensées, qu'un tel homme laisse connaître à toute une cour une passion folle pour la reine d'Espagne, alors qu'il représente son souverain près de l'époux de cette reine, ou il joue un jeu, je le répète, ou il est bon à mettre aux petites-maisons. Si c'était là une combinaison politique, elle était bien maladroite et arrivait fort à propos pour perdre la reine. Quoi qu'il en soit, cet amour cité à son de trompe fit beaucoup parler dans tous les pays. Chacun s'en occupa à sa manière et la pauvre Marie-Louise, qui n'en pouvait mais, en fut la plus blâmée.

Madame de Soissons changea tout à fait de manières avec elle; bien loin d'amener un seul mot de politique dans leurs entretiens, elle l'écartait soigneusement et ne répondait point là-dessus quand la reine s'en occupait. Elle avait repris ses allures gaies, légères, évaporées; elle amusait beaucoup Marie-Louise, qui ne pouvait plus s'en passer et qui aurait volontiers laissé toutes les sociétés pour la sienne, — d'Astorga excepté, vous n'en doutez pas.

Elle parlait souvent de son départ. Elle voulait retourner à Bruxelles: elle ne pouvait durer en Espagne. La reine ne l'avait pas écoutée, elle ne pouvait lui être bonne à rien et n'avait pas besoin de rester davantage. Les soins de sa famille la réclamaient. Le prince Eugène, ce héros, n'était pas son seul enfant et les autres la demandaient. Marie-Louise la priait à mains jointes de [illegible], et la comtesse semblait lui faire un grand [illegible].

Depuis quelque temps, pour se [illegible] la reine avait organisé de petits goûters avec [illegible] où l'on parlait de la France et où l'on riait un peu. [illegible] si bon de rire, et le rire était si peu habituel dans ce palais! La camerera-mayor n'assistait pas à ces [illegible]. Nada et quelques femmes de la reine en étaient seulement. On n'y admettait pas le duc d'Astorga, pour ne point faire de propos ou ne pas éveiller les jaloux. Cette collation se composait de plats inconnus, de souvenirs de Paris et de Versailles, de Bruxelles aussi, et même de [illegible] des tourtes, des gâteaux, des crèmes; chacun [illegible] son savoir-faire, la comtesse, les femmes françaises, une Allemande, mademoiselle de Pernitz, des caméristes [illegible], Zapata et Nina. Le nain même essaya de se rappeler la cuisine de son pays, qui fut trouvée détestable, à l'unanimité. Il ne recommença plus. La reine dirigeait tout. Les femmes mangeaient assises par

terre, sur le tapis, lorsque la reine avait mangé avec la comtesse après les avoir servies, et on plaisantait beaucoup, les portes fermées aux indiscrets.

Le roi savait ces festins. Il ne cessait de répéter à Marie-Louise qu'elle avait tort, et qu'elle ne prenait pas assez garde à elle. Les haines étaient éveillées, le conseil tout entier et ses adhérents la blâmaient. Elle avait affaire à forte partie, et, en politique, tous les moyens sont bons pour renverser les obstacles. La lucidité de Charles II se soutenait. Depuis plusieurs mois, il n'avait pas eu d'attaques ; il présidait ses secrétaires d'État et ses ministres, beaucoup mieux que bien des souverains renommés par leurs lumières, et, comme il leur résistait assez énergiquement, comme le pouvoir de la reine sur lui était connu, on ne s'en prenait qu'à elle seule.

Déjà de nouveaux avertissements lui étaient parvenus ; déjà plusieurs lettres sans signature, mais très précises et pleines de menaces, lui avaient été remises par différents moyens. On ne parlait plus de la comtesse, tous étaient complètement rassurés de ce côté. On ne lui désignait pas l'assassin, mais on lui annonçait qu'elle devait mourir. Elle n'y fit d'abord aucune attention, puis elle en rit. Depuis si longtemps ces avis arrivaient sans résultats, qu'elle n'y croyait plus.

— Ce sont des épouvantails, disait-elle ; on veut m'effrayer pour me faire changer de route.

Elle en toucha quelques mots à la comtesse, qui le prit de plus haut encore, et la dissuada tout à fait.

Un matin la cour partait pour Aranjuez. C'était un beau jour de printemps, tout chantait dans la nature, et cette chanson se répétait dans le cœur de la reine. Elle avait obtenu de s'en aller à cheval. Le roi devait venir avec elle ; mais d'Astorga y serait aussi et elle aurait un grand bonheur à courir avec lui par ce beau temps. Je connais ces impressions, c'était ainsi quand je venais à ma villa du Pô avec M. de Verrue.

En l'abordant, le majordome-mayor lui sembla triste, son salut fut rempli de douleur. Ils se comprenaient sans parler. La reine devint triste sur-le-champ. Elle chercha les occasions de l'entretenir. Le duc, sans la fuir, ne la secondait pas, tandis que Nada, au contraire, tâchait de se rapprocher d'elle et de l'isoler surtout du roi et de la camarera-mayor.

Il gambadait sur son petit cheval, faisait les tours de passe-passe auxquels on était habitué, mais il ne montrait plus la même légèreté d'autrefois. Nada vieillissait ; ces petites personnes n'ont pas de jeunesse, ou la perdent bien vite. Il fit entendre à la reine qu'il lui voulait parler seul. Aussi, dès qu'elle arriva à Aranjuez, où la liberté était beaucoup plus grande, elle congédia tout le monde et rentra chez elle.

Nada la suivit, il se glissa dans sa chambre, elle lui commanda de fermer la porte et l'interrogea.

— Qu'a-t-il, et que me veut-il ? dit-elle

— Il vous a écrit, madame.

Cette lettre, ainsi que toutes les autres, fut envoyée, suivant la volonté de Marie-Louise, à la reine de Sardaigne, qui me l'a montrée et m'a permis d'en prendre copie. La voici :

« Madame,

« Que Votre Majesté pardonne sa hardiesse au plus humble de ses serviteurs. Je n'ose vous dire ce qu'il est important que vous sachiez, et cette témérité que je prends de vous écrire, porte avec elle son excuse, dans l'importance du message. J'ai reçu un avertissement que je ne puis négliger, sachant la source d'où il vient. On en veut aux jours de Votre Majesté, on cherche à l'empoisonner ; qu'elle se tienne en garde *contre tout le monde*.

« Je fais exercer une surveillance minutieuse dans les cuisines ; les écuyers tranchants et les maîtres d'hôtel ont ordre de faire goûter tous les mets aux cuisiniers devant eux et de les goûter eux-mêmes. J'assiste presque tous les jours à cette opération, ou, si le service de Votre Majesté me retient ailleurs, celui qui me remplace est aussi sûr que moi-même. Je supplie, je conjure ma reine à deux genoux d'écouter ma voix, de ne *rien* manger qu'avec Sa Majesté le roi, de n'accepter pas une dragée de *qui que ce soit*, et de veiller sur une vie si précieuse pour nous.

« Cet avis n'est point, comme les autres, un vague discours. C'est une *vérité*, c'est une certitude. L'ambassadeur de France l'a reçu comme moi, mais d'une source différente, tout aussi sûre. On y peut, on y doit compter. Je n'existe pas, je voudrais me multiplier pour garantir ma reine de ce danger terrible et ne pas rester un instant loin d'elle, car il me semble que, moi seul, je puis la préserver. C'est mon devoir et c'est mon bonheur... Qu'elle commande et j'obéirai ; qu'elle me permette de veiller sur elle et d'écarter ses ennemis, je ne lui demande pas d'autre récompense que celle-là, si elle a pu croire qu'une passion telle que la mienne ait besoin d'être récompensée.

« Le plus humble, le plus dévoué, le plus passionné de vos serviteurs.

« D'ASTORGA. »

Cette lettre est écrite en français, sans aucune faute, telle que je viens de la copier. Le duc avait passé ses jours et ses nuits à l'apprendre. Il s'étudiait à penser en cette langue pour avoir cette communauté morale avec la reine.

Ces Espagnols ont des raffinements et des délicatesses qui donnent envie d'être aimé par eux.

La reine lut précipitamment cette lettre. Elle pâlit beaucoup pendant cette lecture. Pour cette fois, elle avait peur : d'Astorga n'était pas homme à l'effrayer sans motif. Elle interrogea le nain, qui ne se fit pas prier pour lui dire ce qu'il savait à l'appui.

Le duc ne pouvait nommer le donneur d'avis. Il s'était engagé sur son honneur à garder le secret de son nom ; mais c'était un homme placé de façon à tout savoir, auquel la reine avait rendu un service et qui était reconnaissant. Il trahissait ce secret au péril de sa vie ; mais il savait très positivement que la mort de la reine était décidée ; un agent avait été choisi pour l'exécution ; seulement, il ignorait le nom de cet agent et le procédé employé par lui.

— Madame, ajouta Nada, veillez sur vous ; permettez-nous d'y veiller plus encore, et ne dites pas un mot, même au roi, de tout ceci.

XXVII

La reine, à dater de ce jour, n'eut plus un moment de repos ; elle écrivait à tout le monde qu'elle s'attendait à mourir à chaque instant, qu'elle se défiait de tout, qu'après chaque repas, elle faisait la recommandation de son âme et que, certainement, elle périrait comme sa mère.

Le roi son oncle lui écrivait de sa propre main pour lui dire qu'il envoyait l'ordre à son ambassadeur de veiller sur elle, de déclarer au conseil que, si elle avait seulement une maladie de trois jours ressemblant à un empoisonnement, il en demanderait justice à l'Europe.

Elle lut cette lettre, la cacha à Charles II, qu'elle ne voulait point tourmenter, et fit dire à M. de Ribenac qu'elle le priait d'imposer le même silence au conseil d'Espagne. Ensuite elle fit demander en grand secret un jeune moine augustin dont on lui avait parlé pour se confesser à lui, n'ayant aucune confiance dans Sulpicio, qu'elle regardait comme un espion du saint-office et le plus dangereux de ses ennemis. Ce n'était pas chose facile et jamais trame plus hardie ne fut tissue dans le palais d'un roi d'Espagne, où le nom seul du confesseur fait trembler depuis le monarque jusqu'au dernier serviteur.

Elle dut encore à d'Astorga ce bonheur de sa conscience. Il s'en alla trouver son oncle l'archevêque de Tolède, le prélat le plus éclairé, peut-être le seul éclairé, de ce pays de ténèbres. Sa bonté, sa charité étaient connues ; il dépensait ses revenus en aumônes, ne se réservait que le strict nécessaire et s'en allait quelquefois en soutane trouée, afin de donner davantage.

Le duc vint à Tolède, il lui raconta la position de la reine, l'intéressa à ses craintes, à ses scrupules, et lui demanda ses conseils à cet égard.

— La reine n'a pas, ne peut avoir confiance dans le moine qu'on lui a imposé, monseigneur, et vous le comprenez comme moi. Penser à en introduire ostensiblement un autre, c'est impossible. J'ai trouvé, je crois, un moyen, je ne sais s'il est praticable ; dans tous les cas, j'ai besoin de votre aide et de votre protection.

— Je vous suis tout acquis.

— N'avez-vous pas, dans votre diocèse, un prêtre hardi, zélé, intelligent, éclairé, qui consente à se dévouer pour sa souveraine ? C'est jouer sa vie, je vous en avertis.

— Ne jouez-vous pas la vôtre ?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre moine ; le trouverez-vous ?

— Je le crois.

— C'est bien. Et vous en êtes sûr ?

— Parfaitement ; c'est un Français.

— De mieux en mieux.

— Mais un Français dont la mère est de Tolède, qui parle espagnol comme vous et moi et qu'on ne reconnaîtra jamais pour un étranger. Comment le ferez-vous entrer ?

— Avec votre permission, mon oncle, nous le défroque-

rons, et il passera pour un officier ordinaire. J'en ferai un huissier de la chambre, ou quelque chose de semblable, et les femmes de la reine trouveront alors le moyen de le faire entrer chez elle.

— Cette permission, je la donnerai ; Dieu voit les cœurs et sait les motifs, il les apprécie. Demain, vous verrez notre jeune martyr et vous causerez avec lui ; je serai bien surpris s'il refuse.

Le père Gabriel, moine augustin, vint en effet, selon les ordres de son archevêque, et, à la première proposition qui lui fut faite, son cœur bondit de joie.

— Mon père, songez-y bien, s'ils vous découvrent, ils vous tueront.

Madame de Soissons parlait chaque jour de son départ et le reculait sans cesse ; enfin elle se décida et vint dire qu'elle s'en allait décidément le lendemain de la Fête-Dieu. La reine ne put obtenir la remise pour cette fois et le voyage fut décidé.

— Madame, pour nous dire adieu, nous ferons une dernière collation, où chacun mettra ses talents, même Votre Majesté. Je promets, quant à moi, des gâteaux à la fleur d'oranger, comme vous n'en avez guère mangé depuis que vous êtes au monde ; je tiens la recette de mon oncle le cardinal.

— Ce n'est point un adieu, comtesse ; vous nous reviendrez ?

— Sans doute, madame, surtout quand vous aurez suivi



Votre Majesté est malade? demanda-t-il.

— Je songe à tout, monsieur le duc ; je songe même que je ne dois pas connaître Votre Excellence et que je ne la connaîtrai pas. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour une si belle œuvre. Je ne demande à Dieu que le salut et le bonheur de la reine ; après, qu'il reçoive mon âme.

— C'est dommage que ce moine soit si jeune, dit le duc à l'archevêque, lorsqu'il fut parti.

— Mon neveu, nous n'en eussions point trouvé un vieux pour cette mission : le dévouement est un fruit de la jeunesse.

Le prêtre précéda le majordome-mayor à Madrid, il s'y rendit déguisé, muni des pleins pouvoirs et de la bénédiction de l'archevêque, et très décidé, en cas de découverte, à tout prendre sur lui, à ne compromettre ni le prélat ni son neveu ; c'était une grande âme et un homme de haut mérite. Je l'ai connu en Piémont, où il est venu pour achever son œuvre.

Tout s'exécuta comme on l'avait désiré. L'huissier fut nommé, introduit à l'aide d'une perruque cachant sa tonsure, et nul ne l'eût reconnu. Il confessa la reine plusieurs fois, et la communia. Le père Sulpicio n'eut que des conversations, non pas des confidences. Les terreurs de Marie-Louise se calmaient de jour en jour ; elle recevait de nouvelles lettres dont quelques-unes portaient le cachet de la vérité, et cependant on n'exécutait rien ; elle commença à s'y accoutumer et à n'y plus ajouter autant de foi.

mes conseils ; je serai bien heureuse alors de me fixer ici ; la France m'est fermée...

— J'obtiendrai pour vous la permission d'y rentrer de temps en temps, à condition que vous nous reviendrez. Quelle route prenez-vous pour quitter l'Espagne ?

— Madame, mes relais sont préparés sur la route de Barcelone ; je m'y embarquerai pour l'Italie, et, de là, je m'en irai à Vienne, où je dois retrouver mon fils.

— Nous nous verrons donc jeudi, pour la dernière fois d'ici à des années peut-être ; mais vous m'écrirez, ma chère comtesse, et vous ne m'oublierez point.

De touchantes protestations s'échangèrent ainsi, entre les deux princesses, et elles restèrent plus longtemps ensemble chaque soir, puisqu'elles devaient se séparer. La collation fut annoncée. C'était un événement dans le particulier de la reine ; car, depuis les craintes et les lettres anonymes, ces gais repas avaient été interrompus. Le roi venait moins chez la reine ; il devait y être ce jour-là, cependant, pour faire ses adieux à la comtesse. Un courrier de la cour de Vienne, réclamant une réponse immédiate, arriva justement au moment précis, et il fallut assembler le conseil au lieu de se réjouir avec la reine et avec ses convives.

— On attendra, dit madame de Soissons ; pas de bonne fête sans Sa Majesté.

— Hélas ! répondit Charles II, je ne serai pas libre de longtemps ; ils en ont au moins pour cinq ou six heures,

ne m'attendez pas. Je vous dis adieu, comtesse, puisque vous partez demain, et j'espère vous revoir à Madrid. Portez ceci en mémoire de moi.

Il lui donna une fort belle montre avec son portrait enrichi de diamants. La reine profita de l'occasion pour faire aussi son présent. C'était un bracelet unique et allégorique, sur lequel se trouvaient des émaux rares et d'une peinture merveilleuse. L'un représentait Louis XIV, le second le cardinal Mazarin, le troisième le prince Eugène ; tous les trois d'une ressemblance frappante. Une légende courait autour des médaillons, avec ces mots :

L'UN A FAIT, L'AUTRE FERA.

Ce présent magnifique, d'une si grande richesse et d'un si bon goût, fut reçu avec reconnaissance.

— Ah ! madame, puissiez-vous dire vrai, ce serait le plus beau jour de ma vie ! Mais hélas ! je ne l'espère pas. Le roi a été trop ingrat pour celui qui a fait, trop cruel pour celui qui voulait faire.

La reine écarta ce chapitre, et la collation commença. Les pages de la comtesse apportèrent au dessert un magnifique gâteau de fleurs d'oranger monté dans une corbeille de vermeil. Chacun admira cette merveille.

— Je l'ai fait moi même, madame, et je demande la permission de le distribuer. Vous le voyez, il a différents parfums représentés par ces couleurs différentes. Sa Majesté la reine aura ce beau lis blanc au bois des îles ; c'est le goût qu'elle préfère. C'est celui que je lui ai destiné. Chacun a sa fleur de prédilection.

Le gâteau représentait un bouquet ; c'était un véritable objet d'art. On en était aux fruits et chacun se trouvait un peu animé par les meilleurs crus d'Espagne et de France ; la gaieté pétillait dans cette petite réunion, et l'on riait enfin de bon cœur sous ces lambris splendides où le rire semblait étranger.

Le gâteau fut coupé, distribué, mis en pièces ; la reine mangea son lis avec un plaisir visible, elle le trouva excellent. Nada réclama le bouton, et la comtesse de Pœnitz, Zapata et Nina, assises par terre près de la reine, reçurent de sa main un morceau de cette belle fleur qu'elles disputèrent aux petits chiens d'Amérique. La reine s'amusa de ce jeu, dans lequel ses chiens furent battus : ils n'en attrapèrent pas une miette.

Il était plus de dix heures quand on se sépara. Le roi avait reparu quelques instants auparavant ; on lui avait gardé sa part du gâteau, qu'il mangea après en avoir offert à la reine, si gourmande de cette friandise, qu'elle ne la refusa point. La comtesse se montra fort touchée ; elle baisa la main de la reine en pleurant ; la reine qui pleurait, comme elle, l'embrassa sur les deux joues, en répétant :

— Je ne vous dis pas adieu, comtesse, vous reviendrez bientôt.

Puis elle la conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, la suivit du regard tant qu'elle put la voir, et, comme il était heure indue et qu'elle se sentait fatiguée, elle se fit mettre au lit.

Sa nuit fut agitée, elle dormit peu : le roi, dont le sommeil était léger, s'en aperçut et lui demanda si elle souffrait.

— Non pas, sire ; c'est ce vin qu'on m'a fait boire ; je n'y suis pas accoutumée, il me trouble un peu le cerveau.

Il lui fallut se lever, néanmoins, à l'heure ordinaire, pour aller à la messe. D'Astorga absent depuis huit jours, devait revenir ce jour-là même, et, en se levant de bonne heure, elle espérait le voir plus tôt ; c'était son bonheur et sa vie.

En ouvrant ses rideaux, Louison lui dit que Nada se plaignait de grandes douleurs de tête et demandait à ne point venir à la messe pour se reposer.

— Il aura trop bu aussi, répondit la reine en riant.

— Si Votre Majesté le voyait, il est tout changé, ce petit homme.

— Qu'il se repose, il ne nous est pas indispensable ; pourvu que nous l'ayons au dîner, je lui donne congé jusque-là.

Marie-Louise se leva, la tête embarrassée, mais non pas au point de s'en plaindre. Le roi, au contraire, se sentait fort dispos et lui fit une de ces plaisanteries espagnoles, lourdes comme le pavé de l'ours. Une chose digne de remarque, c'est que parmi tous les peuples de la terre, deux seulement ont de l'esprit naturel, les Français et les Italiens. Hors cela, il y a du poli, du savoir-vivre, de la science ; de l'esprit, non. J'ai dit cela hier à M. de Voltaire, il m'a répondu que j'avais parfaitement raison et qu'il me demandait seulement grâce pour milord Bolingbroke.

La matinée se passa selon l'ordonnance, cette ordonnance éternelle, qui ne saurait être dérangée, et qui, à mon sentiment, fait de la vie des rois une torture. Tous les jours faire la même chose, à la même heure et de la même manière ! Je ne voudrais pas être reine, lors même que je partagerais mon trône avec l'homme le plus chéri ; ce serait le supplice de Tantale, je n'aurais pas le temps de l'aimer.

L'heure du dîner arriva. Le duc d'Astorga n'avait pas paru le matin. Il vint à ce moment remplir sa charge. En saluant la reine, avant de la conduire à la salle du repas, il lui trouva le visage très altéré et ne put retenir un mouvement de surprise.

— Votre Majesté est malade ? demanda-t-il.

— Non, je suis fatiguée. Nous avons beaucoup bu, beaucoup ri, beaucoup mangé, hier, pour dire adieu à la comtesse, et vous n'y étiez pas, monsieur.

— Je regrette, en effet, de n'y avoir pas été, madame ; et, si j'avais pu prévoir...

— J'y étais, moi, reprit le roi ; la comtesse est partie, je n'en suis pas fâché, car je ne puis revenir de mes préventions. Elle ne me plaît pas.

— Ni à moi non plus, sire.

Et, malgré cette répulsion, malgré les avis reçus, ni le roi ni le duc ne surent préserver la reine de cette sibylle qu'ils redoutaient. Cela prouve une fois de plus que la volonté de Dieu décide de tout sur la terre et qu'il sait tout arranger pour qu'elle soit exécutée.

Nada ne vint point réjouir ses maîtres par ses propos. Romulus fit ressortir son absence et l'accusa de paresse et d'ivrognerie. Marie-Louise lui imposa silence, disant qu'en accusant le nain, il fallait l'accuser elle-même, ainsi que tous ceux qui étaient présents.

— J'y étais bien, madame, poursuivit Romulus incorrigible, et cependant je me porte à merveille.

Le reste du jour, Marie Louise se sentit fatiguée et assoupie, et le singulier fut que plusieurs de ses caméristes furent de même. Parmi les senoras de honor, la comtesse de Penitz fut la seule atteinte de ce malaise. La duchesse d'Albuquerque et les autres dames se sentaient toutes disposées à recommencer.

Vers le soir, comme on était chez la reine, à jouer aux jonchets, avant le souper, Marie-Louise dit à la camerera-mayor :

— J'ai une envie de dormir que je ne puis vaincre, et je crois bien que je m'endormirai à table.

En ce même moment, un page, ami de Nada, et qui le servait par amitié, s'en vint demander de sa part au duc d'Astorga s'il daignerait venir dans sa chambre, car il avait absolument besoin de lui parler, et il ne pouvait se lever sous aucun prétexte. Le majordome-mayor aimait ce petit être, à cause de son dévouement à la reine. Il répondit qu'il allait s'y rendre sur-le-champ.

La reine entendit ces paroles et s'informa de son nain, qui lui manquait beaucoup, ajouta-t-elle. Elle avait besoin d'être égayée.

— Madame, il se trouve plus incommodé ce soir, répondit le page, et il est au désespoir de ne point remplir son office ; mais il vous ferait pitié si vous le voyiez ; sa petite tête est comme une pomme ; il me semble qu'elle se rétrécit à chaque instant.

Le duc reçut l'ordre de la reine d'aller promptement près de Nada et de revenir lui rendre compte de l'état où il se trouvait, surtout de ne lui épargner ni soins, ni médecins, ni secours.

XXVIII

En entrant dans la chambre qu'habitait Nada, à côté de son camarade Romulus, au milieu des officiers de la reine, le duc fut désagréablement frappé des gémissements poussés par ce pauvre petit être. Il s'approcha vivement de lui.

— Qu'as-tu, Nada ? lui demanda-t-il.

— Ah ! monsieur le duc, je vous vois enfin ! que Dieu soit loué ! Veillez sur la reine, je vous en conjure. Je suis empoisonné ; elle doit l'être comme moi. Qu'on la soigne, qu'on appelle tous les médecins. Ne souffre-t-elle pas ?

— Tu es fou, mon pauvre nain ! répliqua le duc ; tu n'es pas empoisonné, et la reine ne l'est pas plus que toi.

— Je suis empoisonné, vous dis-je ; et, pour l'amour du ciel, faites donner du secours à la reine, il en est peut-être encore temps pour elle. Quant à moi, qu'importe !

— Pourquoi serais-tu empoisonné ? pourquoi la reine le serait-elle ? N'avez-vous pas tous mangé les mêmes choses ?

— C'est le gâteau de la comtesse de Soissons.

— Le roi et toutes ces dames ont pris leur part. Tout le monde se porte bien.

— Et Nina, et Zapata, et la comtesse de Penitz se portent-elles bien aussi ?

— Elles sont chez la reine, mais elles se plaignent, il est vrai, d'une envie de dormir invincible

— Et la reine?

— La reine également

— Ecoutez-moi, je vous en conjure ; vous n'étiez pas là, vous ne savez pas. Et si vous y eussiez été, tout cela ne serait pas arrivé, j'en suis sur. Ne perdez pas un instant ! que les médecins de la reine soient mandés, les médecins de l'ambassade française, surtout, et qu'on applique un contre-poison vigoureux. La reine a mangé un lis, ces dames et moi, nous nous en sommes disputé les miettes, je suis plus petit, plus délicat, j'en suis frappé plus vivement, mais nous sommes tous morts. Ces poisons d'Italie ne pardonnent pas.

Le majordome-mayor se sentit glacé de frayeur. Ce que disait le nain se rapportait avec les avis qu'il avait reçus. Le départ de la comtesse, combiné avec cette collation, ces venins d'outre-mont calculés pour ne produire leur effet qu'après un certain temps, tout se représenta à son imagination en quelques secondes

— Attends-moi, Nada, s'écria-t-il, je vais te ramener le vieux médecin more de ma maison. Celui-là nous dira la vérité.

Il descendit en courant les degrés, arriva dans la cour, sauta dans le premier carrosse qui se trouva devant lui, se fit conduire d'autorité à son palais sans s'inquiéter du propriétaire, seulement par ce mot magique : « Service du roi ! »

Et, un quart d'heure après, il ramenait un vieillard à barbe blanche, en costume bizarre, qu'il traînait après lui. Il ne lui laissait pas le temps de marcher.

— Viens, viens, Joseph, je t'en supplie ! lui disait-il.

Ce nom de Joseph avait été imposé au More par le père du duc, qui l'avait amené d'Afrique et fait baptiser pour éviter les persécutions du saint-office ; mais, au fond de son cœur, Yousouf était resté musulman, et en gardait les croyances comme les habitudes, bien qu'il affectât de se montrer à l'église assez souvent. Il passait sa vie à lire, à étudier, dans le palais d'Astorga et à répandre sur les pauvres les trésors de sa science. Le duc le prêtait à ses amis. Il le payait richement pour lui et les pratiques qu'il lui donnait. Yousouf ne recevait jamais rien que de lui seul. Il l'aimait comme son fils, il l'avait vu naître, et son admiration pour son mérite ne le cédait qu'à sa tendresse. Bon, charitable comme son maître, il avait les vertus des vrais chrétiens, et nul n'aurait pu croire qu'il ne le fût point

Plusieurs fois, il avait vu le roi et la reine. Son opinion sur l'un et sur l'autre était bien formée. Il avait déclaré dix fois que Charles II était fou, qu'il ne pouvait vivre, qu'il n'aurait pas d'enfants, et que, quant à la reine, si on ne la tuait pas, elle mourrait de chagrin, de tristesse et de regrets, avant l'âge de quarante ans.

Le duc lui avait raconté en peu de mots ce qui se passait. Il le fit entrer dans la chambre de Nada, et, le lui montrant d'un geste plein de sollicitude :

— Voilà ce pauvre nain, Yousouf ; je t'en prie, sauve-le, si c'est dans la puissance d'un homme de le faire

Le médecin regardait Nada, tâtait son pouls, soulevait ses paupières, palpait son petit corps, et écoutait, pour ainsi dire, les douleurs qu'il lui faisait éprouver.

— As-tu du courage, mon petit bonhomme? dit le médecin ; peut-on parler devant toi comme si tu étais de notre taille ?

— Oui, parlez ; Nada est un vaillant cœur, et peut tout entendre.

— Qu'il réponde d'abord à mes questions, qu'il y réponde comme s'il s'agissait de la vie et de la mort.

Il l'interrogea sur la collation de la veille, lui fit répéter ce qui s'était passé, ce que la reine et lui avaient mangé, la figure extérieure du gâteau, son goût particulier, enfin mille détails, après lesquels il réfléchit un instant. Il lui expliqua ensuite tout ce qu'il éprouvait, ce que devait éprouver la reine, et aussi les señoras de honor ; tout cela était de la plus scrupuleuse exactitude.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce que vous a dit Nada est certain, ils sont tous empoisonnés.

— Mon Dieu !

— Oui, mon cher maître, et je connais le poison.

— Venez donc alors, venez vite ! il faut monter chez la reine, il faut la prévenir.

Le savant secoua la tête avec tristesse.

— Il est trop tard ! murmura-t-il.

— Est-ce bien possible ! Elle mourra? on ne peut la sauver? Tu te trompes, Joseph. Elle est bien, je viens de l'entendre rire ; elle ne souffre pas, elle est pleine de vie.

— Elle mourra, et toi aussi, mon pauvre petit homme, tu es victime de ton attachement, et ceux qui voulaient briser l'arbre se sont peu souciés de détruire l'arbrisseau.

— Hélas ! répliqua Nada, les larmes aux yeux, si ma mort pouvait au moins racheter sa vie !

— Bonne petite créature, je ne puis te sauver, mais j'amortirai tes douleurs. Tu ne souffriras pas beaucoup ; grâce à moi, tu souffriras encore moins. Je veux que ta mort soit douce, tu le mérites, mon pauvre enfant. Laissez-moi seulement un quart d'heure près de ce lit, monseigneur, et, si vous voulez que je voie la reine, préparez-la à me recevoir.

— Il faut d'abord que l'empoisonneuse soit arrêtée, ramenée ici ; qu'on lui fasse endurer mille morts !... Oh ! je vais tout dire au roi !

Il laissa Yousouf avec son malade et retourna en toute hâte à l'appartement de la reine, où il trouva tout en rumeur. Marie-Louise venait de s'évanouir ; en même temps, la comtesse de Pernitz avait été ramenée chez elle dans un état fort alarmant. Le roi avait fait emporter la reine dans sa chambre, et l'avait suivie. Personne ne comprenait rien à ce qui se passait et l'inquiétude était dans tous les cœurs.

Le majordome-mayor, sans écouter les plaintes et les avertissements qu'il entendait de toutes parts, s'en alla droit à la chambre royale. Il frappa d'un ton d'autorité. La duchesse d'Albuquerque se présenta et lui demanda, pâle comme un linge, ce qui l'amenait dans un pareil moment.

— Le salut de Sa Majesté la reine, duchesse ! Dis au roi, je t'en conjure, que je le supplie, sur la vie de la reine, de m'écouter quelques instants.

La duchesse connaissait d'Astorga, elle savait de quelle sérieuse loyauté étaient ses paroles. Elle alla droit au roi, debout près du lit de Marie-Louise, que les médecins entouraient, elle lui répéta ce qu'elle venait d'entendre et ajouta :

— Ecoutez-le, sire ; il apporte sûrement quelque lumière, et vous savez qu'on peut se fier à lui.

Le roi suivit la duchesse sans rien dire ; il trouva le duc à la porte, et qui, malgré son violent désir, n'en eût pas franchi le seuil, pour ne pas manquer de respect à la reine évanouie. En apercevant son maître, il s'agenouilla et prit sa main pour la baiser.

— Sire, dit-il, vous êtes bien malheureux, plus que vous ne le supposez encore, peut-être. Que votre Majesté me pardonne ; mais, en cet instant terrible, je crois lui devoir la vérité.

— Parle, d'Astorga ; que sais-tu ?

— Sire, les menaces sont exécutées, les choses prédites arrivent...

— Eh bien ?

— La reine est empoisonnée, sire !

Le roi poussa un gémissement et s'appuya auprès de la porte.

— D'où le sais-tu ?

— Du pauvre Nada, mourant pour avoir partagé le fatal gâteau apporté par cette abominable femme. Qu'il plaise à Votre Majesté d'ordonner qu'on coure après elle et qu'on la ramène.

— Il faut sauver la reine.

— Oui, sire, il faut sauver la reine, et j'ai ici pour cela mon savant Yousouf. Il n'attend que vos ordres pour se présenter ; mais il ne faut pas que l'empoisonneuse s'échappe ; au nom du ciel, sire, permettez qu'on se mette à sa poursuite.

— Tout ce que tu voudras, d'Astorga ; mais d'abord Yousouf.

— Il est là.

— Qu'il vienne !

— Un ordre, sire, contre cette misérable.

— Voici mon anneau, je n'ai pas la force d'écrire ; va ! qu'on t'obéisse comme à moi-même. Voici justement le duc de Medina-Celi, c'est à lui de te seconder. Yousouf, la moitié de l'Espagne t'appartient si tu sauves la reine !

Le grand docteur s'approcha de la malade ; aussitôt, les autres médecins s'écartèrent avec respect ; sa science était bien connue, ils lui laissèrent prendre la première place. Il examina le visage, les mains, la poitrine de Marie-Louise, écouta sa respiration et les battements de son cœur. Le roi était à côté de lui, et le regardait dans une anxiété terrible.

— Si le roi veut donner l'ordre que l'on fasse sortir d'ici toutes les femmes, excepté madame la duchesse d'Albuquerque, tous les hommes, exceptés les médecins et le révérend père, je donnerai mon avis sur l'état de la reine.

Le roi fit un geste, et bientôt il n'y eut plus autour de lui que les personnes désignées.

— Eh bien? demanda le roi d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Sire, messieurs, l'état de Sa Majesté la reine n'est pas douteux pour moi, elle a été empoisonnée. N'est-ce pas votre avis?

Tous baissèrent la tête en signe d'assentiment

— Un remède, un contre-poison !... Hâte-toi, Yousouf ! Tout ce que tu voudras, si tu la sauves.

— Sire, vous me demandez ce que les forces humaines ne peuvent faire. Le poison employé est un poison italien, sans contre-poison connu, le poison des Borgia, apporté en France par Côme Ruggieri, sous Catherine de Médicis, perdu une première fois, retrouvé par le chevalier de Sainte-Croix, et donné par lui à madame de Brinvilliers, laquelle l'a communiqué à la Voisin. Et vous comprenez maintenant comment nous le retrouvons ici. Ce poison, je le répète, est sans contre-poison connu.

Le roi poussa un gémissement.

La reine était immobile, comme morte, le teint violacé, l'œil ouvert et fixe, le bout des doigts crispé ; elle semblait dormir d'un sommeil plein de rêves terribles. On avait essayé, par tous les moyens connus, de la rappeler à elle, tous avaient échoué.

— Nous ne pouvons sauver la reine, messieurs, vous en demeurez d'accord ; cependant nous pouvons prolonger sa vie, alléger ses souffrances, et les lui rendre plus faciles à supporter. Si le roi veut me laisser libre, sous ma responsabilité, de ce que je vais entreprendre, je promets que la reine vivra huit jours, à peu près, et que sa mort sera douce comme la fin d'un beau jour. Que Votre Majesté prononce maintenant. J'ai dit mon opinion.

Le roi interrogea successivement les cinq autres médecins présents à cette consultation ; tous confirmèrent l'avis du More. Il leur demanda s'ils abandonnaient la reine et s'ils laissaient leur confrère libre d'exécuter ses ordonnances, se disposant à l'aider de leurs conseils et de leur assistance. Ils répondirent unanimement qu'ils y consentaient.

— Faites donc comme vous le jugerez à propos, Yousouf, et pensez que vous avez entre vos mains plus que la vie de votre roi.

Charles II semblait avoir repris, en ce moment, ses facultés. Son œil brillait d'intelligence, sa parole brève portait avec elle le commandement et la soumission. Son amour pour la reine s'était réveillé dans toute sa force ; il eût donné sa couronne pour que cette femme chérie lui fût conservée. Il suivait les mouvements du médecin ; il le vit chercher une petite trousse qu'il avait sur lui, y prendre plusieurs instruments et faire, avec une lancette d'or, une incision au bras de la reine. Quelques gouttes de sang en jaillirent, le savant les recueillit immédiatement, il en examina la couleur, sembla les peser, les flaira longtemps, les flaira encore, puis il releva la tête et dit au roi avec un accent de joie :

— Sire, je la sauverai peut-être.

— O mon Dieu ! s'écria le monarque, faites ce miracle : et jamais une église n'aura été aussi riche, aussi belle que celle que je vous ferai bâtir en reconnaissance.

La physionomie du vieillard avait comme une auréole, un rayon de la Divinité semblait descendu sur son front. Il tenait le vase sous le bras de la malade et laissait tomber une à une les gouttes qui sortaient de sa veine.

— Yousouf, Yousouf ! s'écria le roi impatient, va-t-elle reprendre ses sens ?

— Oui, sire, dans quelques minutes.

— Et tu la sauveras ?

— Je ne l'ai point promis, sire ; j'ai dit que cela était *peut-être* possible. Tout est entre les mains de Dieu. Il se présente un symptôme favorable dans la couleur du sang. Si ce symptôme ne se dément pas, on peut espérer que le venin n'a pas encore pénétré jusqu'au cœur ; c'est ce que je saurai tout à l'heure.

XXIX

Le sang coulait toujours. La reine fit un mouvement presque imperceptible. Le roi poussa un cri de joie. Yousouf fit un geste de la main pour demander silence.

— Le moindre bruit peut être fatal, sire. Elle va se réveiller dans un état de faiblesse dont rien ne saurait vous donner l'idée. Gardez que Sa Majesté ne vous voie d'abord ; veuillez vous retirer derrière madame la duchesse.

Le roi obéit, bien à contre-cœur ; lorsque le médecin crut la saignée suffisante, il ferma la veine, et attendit quelques minutes. Marie-Louise remua très distinctement, puis elle poussa un soupir profond et tâcha de se relever sur les coussins ; elle retomba de faiblesse.

— Qu'est-il arrivé ? où suis-je ? fit-elle.

— Votre Majesté s'est trouvée un peu incommodée, madame ; on l'a transportée dans son lit.

— Ah ! oui, je sais... [illegible] la fatigue...

— Oui, madame, justement.

— Où est le roi ?

— Il est là tout près.

— Et... ?

Elle chercha autour d'elle.

— Je ne vois aucune des personnes de ma maison.

— Pardonnez-moi, madame, reprit madame d'Albuquerque, me voici.

— Ah ! oui, c'est bien. Et... et... Nada ?

Une faible rougeur se montra sur ses joues pâles, en prononçant ces mots.

— Nada est fatigué également ; je lui ai ordonné de garder la chambre.

Elle regarda celui qui parlait et le reconnut.

— Vous êtes le savant médecin du duc d'Astorga, je me rappelle votre visage ; je suis donc bien malade, qu'on vous a fait appeler ?

— Madame, je me trouvais par hasard au palais ; j'y étais venu pour un domestique de Sa Majesté le roi. Mon maître m'a rencontré et m'a conduit ici lorsque Votre Majesté a perdu connaissance ; c'est moi qui vous ai soignée

— Pourquoi le roi n'approche-t-il pas ? il n'est point malade, j'espère ?

— Me voici, Louise. J'attendais ton réveil ; tu ne souffres pas, n'est-il pas vrai ?

— Un peu de la tête, un peu du bras ; de l'embarras, pas davantage.

Le roi regarda Yousouf, qui hochait la tête.

— Cela doit être ainsi, marmotta-t-il entre ses dents, et bientôt nous verrons le reste.

Il questionna encore la reine ; elle lui répondit d'une voix mourante, se plaignant d'avoir les membres brisés et de ne plus se sentir vivre.

— Je voudrais dormir et me reposer ; il me semble que ma pensée même s'arrête et qu'elle me fatigue, tout est figé en moi.

C'est en effet là le symptôme de ce poison terrible ; je l'ai éprouvé, bien que j'aie été sauvée avec le remède de mon sorcier, le seul qui ait ce contre-poison. Il est ignoré ; et je ne crois pas que personne, excepté lui, en possède ; on sait qu'il n'en donnait qu'à bon escient, et, malheureusement pour la reine d'Espagne, le médecin more ne le connaissait pas.

Ce poison est composé de plusieurs essences, il se donne à des doses différentes qui produisent différents effets. On peut vous tuer sur-le-champ comme un coup de foudre, ou vous laisser vivre quinze jours, six mois, un an, dix ans ; seulement, une fois que vous en avez pris, il faut que vous mouriez à l'époque où vous devez mourir, rien ne vous sauvera. On ne souffre pas beaucoup. La vie se suspend d'abord, puis s'arrête, c'est un engourdissement ; lorsqu'il a gagné le cœur ou le cerveau, tout est dit.

Yousouf s'aperçut bientôt qu'il avait donné au roi un espoir impossible à réaliser ; il ne le lui dit pas néanmoins sur-le-champ et le laissa avec cette illusion ; il la perdrait assez tôt.

Le médecin more donna à Marie-Louise plusieurs potions, à la suite desquelles le sommeil vint, elle s'endormit profondément. Yousouf insista pour faire retirer le peu de gens qui restaient près d'elle, pour faire coucher le roi, et ne garder que Louison seulement avec lui ; on dressa des lits de camp pour les médecins dans la pièce voisine ; les dames se retirèrent, excepté la camarera-mayor, qui s'installa dans un cabinet.

Louison sanglotait le médecin n'essaya point de la consoler, il savait qu'elle perdait tout en perdant sa maîtresse et que rien ne pouvait empêcher ce malheur

— Vous croyez qu'elle n'en reviendra pas, Yousouf ? vous en êtes bien sûr ?

— Très sûr, ma pauvre demoiselle, que trop sûr, et c'est grand dommage. Une si belle et si bonne reine ! une si jeune créature !

— Oh ! l'horrible, l'exécrable femme ! avoir eu le courage de tuer une reine qui lui montrait tant de bonté ! Si je la tenais, je l'étranglerais de mes propres mains.

Il n'y avait aucuns soins à donner à cette étrange maladie. La présence seule d'Yousouf était indispensable ; il devait surveiller le sommeil de la malade, en diriger les effets ; il devait lui donner à intervalles égaux certains élixirs, dont dépendaient la conservation et la prolongation de sa vie, si toutefois c'était vivre que de vivre ainsi.

Au point du jour, on gratta à la porte ; Louison ouvrit. Le duc d'Astorga entra, plus défait et plus pâle qu'un spectre. Il avait passé la nuit à attendre quelques nouvelles, après avoir fait expédier les ordres pour l'arrestation de madame de Soissons. Il n'avait pas osé se présenter plus tôt ; mais il se mourait, il n'y tenait plus, il voulait tout savoir.

— Hélas ! monsieur le duc, regardez, dit Louison en s'écartant pour lui laisser apercevoir la reine, ce qui eût fait jeter les hauts cris à la camarera-mayor ; mais, en un

moment semblable, aucun de ceux qui étaient là ne songeait à l'étiquette.

— Morte! mon Dieu, morte! s'écria-t-il

— Non! pas morte, mais endormie; c'est un spectacle à fendre le cœur.

Il fit deux pas en avant et s'arrêta à la contempler; il n'eût pas osé aller plus loin, son respect était plus fort que son amour et que son désespoir. Ni le médecin ni Louison ne lui parlèrent plus. Il s'agenouilla et pria en silence, la tête basse et les mains jointes. On a su depuis qu'il avait fait le vœu, pour racheter cette existence si chère, de donner tout son bien aux pauvres et de s'en aller nu-pieds en terre sainte, pour y prendre l'habit d'hospitalier et passer le reste de ses jours à soigner les malades. Cet homme avait tous les dévouements.

Le lendemain, de très bonne heure, le roi revint; d'Astorga était depuis longtemps retourné à son poste d'étiquette. La reine dormait toujours; les médecins annoncèrent qu'elle ne tarderait pas à se réveiller, que le roi et les personnes indispensables la verraient, mais qu'il lui fallait le plus grand repos. Charles II semblait aussi mourant qu'elle. Il s'assit auprès de son lit, prit sa main, la baisa, fixa son regard sur ce visage inanimé et ne l'en détourna plus. Il ne répondit à aucune question, n'écouta rien, refusa toute nourriture, jusqu'à ce que la reine ouvrît les yeux et parût se réveiller d'un long sommeil.

Elle eut quelque peine à rappeler ses esprits; il lui semblait renaître, sans cependant pouvoir faire un mouvement. Elle sourit au roi, qui s'en aperçut et n'eut pas la force de lui parler; puis elle chercha encore par la chambre sans trouver ce qu'elle cherchait: son visage exprima la contrariété, mais elle ne se plaignit pas.

Juste, en ce moment, le duc d'Astorga se montra à la porte ouverte, et salua, pour indiquer qu'il avait une communication à faire. Le premier médecin, effrayé de la torpeur du roi et sachant de quel ministère était chargé le majordome-mayor, dit tout bas:

— Sire, regardez; M. le duc d'Astorga attend vos ordres; il a sans doute à vous donner quelque réponse au sujet de la comtesse de Soissons; ne lui voulez-vous point parler?

— Me la rendra-t-il? reprit Charles II en montrant la reine, dont les yeux s'étaient tournés vers le duc d'Astorga et ne le quittaient plus.

— Recevez-le, sire, recevez M. d'Astorga; ne vous laissez point abattre. Dieu fera peut-être un miracle; soyez préparé à ce bienfait.

Le roi se souleva comme un automate et s'en alla dans la chambre d'attente. Le duc lui demanda d'abord comment se trouvait la reine.

— Elle ne vit plus qu'à moitié, mon pauvre d'Astorga, et moi je crois bien que je mourrai avec elle. Que veux-tu de moi?

— Sire, l'ambassadeur de France est aux portes du palais avec une attitude assez hostile. Il demande à voir la reine et assure qu'il ne quittera pas la place sans lui avoir parlé; il a des ordres de son maître.

— Ce n'est point la coutume, en Espagne, que les étrangers entrent chez la reine alors qu'elle est au lit. Faites-le dire à l'ambassadeur de Louis XIV, afin qu'il ne perde pas son temps à attendre.

— Sire, les différents messagers sont revenus; ils ont été sur toutes les routes, à toutes les postes, dans toutes les auberges, on n'a aucune nouvelle de la comtesse de Soissons, elle n'a passé par aucune route; les relais préparés sur celle de Barcelone y sont toujours; elle est évidemment cachée sous quelque déguisement. Si elle n'était pas coupable, elle se montrerait. Mais, sire, il faut absolument que cette femme se trouve, il le faut!

— Hélas! duc, elle m'a pris la joie de ma vie, et la vengeance ne pourra me la rendre; mais je partage ton impatience; cette empoisonneuse doit nous être livrée; ne laisse pas de repos aux agents qu'ils ne l'aient découverte. Va! et laisse-moi.

Il retourna près de la reine, et le duc sortit pour rendre réponse à l'ambassadeur et donner de nouveaux ordres au sujet de la comtesse. Il semblait un véritable enragé.

Le duc allait de l'antichambre de la reine au lit de Nada, dont la vie s'éteignait doucement, mais qui avait quelquefois des accès de révolte en songeant à sa maîtresse et au malheur qui la frappait. Son unique désir était de la voir encore, de baiser sa main et de mourir à ses pieds comme un chien fidèle. Il suppliait le docteur et d'Astorga de le lui permettre; il promettait de ne pas montrer un visage triste, pour ne pas frapper la reine.

Elle ne verra pas que je meurs, elle croira que je dors.

On résistait à sa prière, à ses désirs, et c'était pour lui un grand chagrin. La Providence lui réservait cependant ce bonheur qu'il ambitionnait; dans la soirée, Marie-Louise reprit un peu de force et tout à coup demanda son nain.

— Il est un peu incommodé, madame, répondit Yousouf.

— Ne peut-il venir? est-il à l'agonie?

On affecta de rire et de plaisanter sur l'agonie de Nada, et le médecin assura qu'il avait une indigestion pour avoir trop mangé de tartelettes françaises.

La reine insista pour le voir; elle avait demandé aussi la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, ainsi que plusieurs autres de ses femmes. On n'avait pas voulu lui avouer l'état des premières, afin de ne pas l'alarmer; on en fit une mesure générale et on leur défendit à toutes de paraître. Excepté Louison et sa compagne française, la reine n'en avait vu aucune autour d'elle depuis qu'elle était malade; on persista dans la mesure, mais on ne crut pas devoir lui refuser Nada; le dévouement et le courage du petit homme le rendaient capable de cacher ses maux et de sourire à sa souveraine au moment de mourir.

Le duc monta chez lui, chargé de le prévenir, et le trouva dans un assoupissement plus profond; cependant son cœur était fort et vaillant. Il entendit très bien ce qui lui fut demandé et répondit à d'Astorga qu'il était prêt à descendre, que c'était le plus ardent de ses vœux.

— Il faudra me parer, m'habiller, me donner un cordial; Yousouf ne devra pas craindre de le forcer: que m'importe de mourir plus tôt! Je l'aurai revue et je lui aurai peut-être donné un peu de courage, un peu de distraction. Disposez de moi, monseigneur, j'attends le médecin.

— Cher petit homme! répliqua le duc les larmes aux yeux. Ah! si bien d'autres avaient ton cœur!

Yousouf monta aussitôt. Il prit Nada comme une poupée, le farda, l'arrangea de telle façon, qu'à un peu de pâleur près, il semblait de la meilleure santé. Il lui fit avaler quelques gouttes d'un élixir réconfortant et lui recommanda surtout de la gaieté.

— Tu montes à un assaut, mon brave nain; de la résolution, du courage, et Dieu te protégera. Tu aimes ta maîtresse, elle veut te voir, tu peux lui ôter des craintes que certainement elle a conçues; c'est à ton dévouement de les lui épargner. Nous comptons sur toi.

— Et vous y pouvez compter, je vous le jure! M. le duc le sait bien.

Lorsqu'il fut prêt, on l'emporta, pour ne pas le fatiguer inutilement. Le laquais le posa par terre, à la porte de la chambre de la reine. Il eut un instant de faiblesse, on lui donna une nouvelle dose.

— Maintenant je suis disposé, dit-il; entrons.

On ouvrit et Nada parut, Nada frais, dispos, à la mine éveillée comme dans ses beaux jours; il entra en sautant et courut au lit de la reine, qui l'attendait en lui tendant les mains et le sourire aux lèvres.

— Ah! mon pauvre nain, je suis contente de te voir. Tu n'es donc pas bien malade? Tu as bonne mine; viens ici.

Il était près d'elle, elle l'attira et le regarda fixement. Son visage se rembrunit, elle comprit tout. Il n'est pas de coup d'œil plus perçant que celui d'un malade auquel on veut cacher la vérité.

— Ah! poursuivit-elle, je comprends! Reste près de moi, tant que tu pourras, je veux te parler.

Le roi semblait plus content; le visage de la reine s'animait un peu. Nada commença une conversation avec Romulus, avec Yousouf, avec tous ceux qui les entouraient. Jamais il ne fut plus étincelant d'esprit et plus drôlement comique. Le médecin n'en revenait pas.

— C'est un héros que cet embryon, dit-il plus tard, il a l'âme d'un demi-dieu dans ce corps chétif. Il devait s'imposer une force de volonté à briser des montagnes, car le propre de cet affreux poison est de figer en même temps le sang et l'intelligence.

Nada resta ainsi plus d'une heure; la reine sourit plusieurs fois, c'était beaucoup. Elle regardait ensuite le pauvre nain avec tristesse, et l'approchait d'elle. Ses mains se promenaient sur sa chevelure rare et grisonnante, et tout à coup elle dit:

Je voudrais rester seule un instant avec Nada et Louison; cela se peut-il?

— Tu m'éloignes, Louise? répliqua le roi d'un ton de reproche.

— Tu es fatigué, il faut te reposer, Charles; va dormir, tu reviendras ensuite. Moi, je ne dois pas dormir, au contraire, je dors trop. Nada et Louison vont m'aider à composer une lettre pour mon père. Nada est mon secrétaire, tu le sais.

Le médecin fit signe au roi qu'il ne fallait pas la contrarier; celui-ci se leva alors avec peine, embrassa la reine à plusieurs reprises et se retira. En passant par la première salle, il trouva d'Astorga immobile à son poste, et lui fit un signe de désolation.

— Tu restes là, duc? tu ne vas pas à ton palais?

— Tant que Sa Majesté la reine est en danger, la place de son majordome-mayor est là auprès d'elle, sire, et je n'en sortirai ni jour ni nuit.

Le roi passa; il n'était point jaloux, hors dans ses accès de rage, et la passion de d'Astorga pour la reine lui paraissait une chose établie de façon à ne choquer personne, depuis tant d'années qu'elle existait à l'état latent; d'ailleurs, devant ce lit de mort, les passions se taisaient pour faire place à la douleur.

— Me renvoyez-vous, madame? demanda le médecin more.

— Non, Yousouf; au contraire, je puis parler devant vous, vous m'aiderez aussi; j'ai un dernier service à vous demander.

— Un dernier!

— Oui, Yousouf, un dernier. Je sens fort bien ce que j'éprouve: vous me faites exister par votre art, mais la vie m'échappe, bientôt je ne serai plus qu'un cadavre. Mon pauvre Nada, nous sommes empoisonnés tous les deux, et ces pauvres femmes qu'on m[illegible]che, aussi.

— Non, madame, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, tu ne me trompes pas non plus, Nada. Je vois, je sais tout et le temps nous presse. Tu fais des efforts héroïques, tu exiges de ta petite nature plus qu'elle ne peut donner, mon pauvre nain, et je me hâte de te remercier, de te dire adieu, pour que tu t'en ailles ensuite mourir tranquille. Tu as été pour moi un bon et fidèle serviteur; jusqu'à la fin, tu me le prouves. Nous nous retrouverons bientôt, sois tranquille, et nous ne nous séparerons plus.

— Madame, ma bonne maîtresse, vous me fendez le cœur.

— Ne m'interromps pas, mon enfant; j'ai beaucoup à dire et peu de temps devant moi. Je ne veux pas qu'on répande mon empoisonnement, entendez-vous? Je vous ordonne à tous de le nier, entendez-vous? à toi surtout, Yousouf, qui feras autorité par ta science. Ma mort servirait de prétexte à la guerre, peut-être. J'aime l'Espagne, je l'ai bien servie et je la servirai même quand je n'y serai plus. Vous promettez de m'obéir?

— Madame..

— Il le faut, je le veux; les volontés des mourants sont sacrées et ne se discutent pas; promettez-le.

Ils étaient autour de son lit, Louison agenouillée, pleurant à sanglots, Nada accroupi, se soutenant à peine, le médecin debout à son chevet.

— Nous obéirons, madame, je m'y engage en leur nom.

— C'est bien.

— Madame, reprit Louison au milieu de ses larmes, si Votre Majesté désire voir son huissier... il est là dans ma chambre.

— Je te remercie, Louison, je reconnais là ton attachement sincère, et tu m'as devinée. Tout à l'heure; j'ai des adieux à faire auparavant. D'abord, à ce malheureux qui souffre et se tait, dont les forces s'épuisent, et que ma reconnaissance voudrait soulager. Embrasse-moi, mon Nada! au seuil de l'éternité, les distances s'effacent, la maîtresse et le serviteur paraîtront ensemble devant Dieu. Je te bénis comme ta mère et ta patronne, et, je te le répète, tu es une noble et digne créature; pardonne-moi ta mort. On pouvait au moins te laisser la vie, à toi, elle ne pèse point dans l'équilibre de l'Europe.

Un sourire amer rida ses lèvres pâles; le nain tenait sa main et la baisait.

— Va, mon ami, va-t'en! Yousouf, emmenez-le, il a déjà trop fait violence au mal. Adieu, ou du moins à bientôt! Si tu pars le premier, attends-moi, je ne tarderai guère. Adieu! adieu!

Nada, presque mourant, fit un effort suprême, baisa encore une fois sa main et marcha seul vers la porte. Le médecin le suivit, sur l'ordre réitéré de la reine. Aussitôt qu'ils furent sortis, [illegible] fit signe à Louison de se rapprocher d'elle.

— Ma chère fille, poursuivit Marie-Louise, ce n'est pas tout encore; il y a là près de moi, dans cette autre chambre, un malheureux qui souffre aussi et de grandes douleurs; appelle-le.

Louison se leva en silence.

— Ils le trouveront mauvais, peut-être; cependant je ne puis mourir sans l'avoir revu, sans lui défendre de me suivre, sans qu'une fois nos lèvres aient échangé ces mots que nos cœurs se sont répétés si souvent.

Lo[illegible] appela le majordome mayor, il entra, et jamais la do[illegible] laissa de traces plus profondes sur un visage humai[illegible]rrêta à la porte, son cœur battant si fort, qu'il ne pouvait parler.

— Venez, [illegible]ur, murmura la reine, je vous attends.

Il fut b[illegible]s d'elle, fléchit le genou, et les yeux baignés de l[illegible]es mains jointes, il attendit qu'elle lui parlât encore.

— D'Astorga...

Ce mot expira sur sa bouche, elle crut qu'elle allait mourir.

— Mon cher duc, reprit-elle après quelques instants, il faut nous séparer.

— Non, madame.

— Hélas! je ne le sens que trop, tout espoir est perdu.

— Non, madame, nous ne nous quitterons pas, je vous suivrai.

— C'était là ce que je craignais et pourquoi j'ai voulu vous voir; je savais bien que vous ne vivriez pas sans moi, et je veux que vous viviez.

— Pour souffrir!

— Pour penser à moi, pour conserver mon souvenir, pour me regretter, pour servir l'Espagne, votre pays, et mon époux, votre roi.

— Madame, je n'avais qu'une chose dans ma vie, c'était mon amour.

— Et cet amour doit vous faire vivre, monsieur; car c'est moi qui vous l'ordonne.

— Ah! ma reine, tous les sacrifices, demandez-les-moi, hors d'habiter cette terre quand vous n'y serez plus.

— J'y serai toujours près de vous, mon ami; mon âme ne vous quittera pas; car notre chaste et pure tendresse est de celle des anges, et Dieu la bénira de son regard lorsque j'aurai quitté mon enveloppe mortelle. Je vous ai bien aimé, je vous aime, j'ai voulu vous le dire une fois, devant mon Créateur qui me rappelle, en face de la mort qui m'attend.

— Oh! merci! merci! c'est déjà le ciel pour moi.

— Que ce souvenir vous console et embellisse les jours qui vous restent. Vivante, j'appartenais au roi, à l'Espagne, à mes devoirs; morte, je ne suis plus qu'à vous; tout ce qu'il y a en moi d'immortel est votre bien, votre récompense; je ne vous quitterai pas un seul instant, vous me retrouverez partout, dans vos prières, dans votre sommeil, dans vos contemplations de la nature, le soleil, les bois, les fleurs, les chants des oiseaux, tout cela sera pour vous mon âme, passée dans les merveilles de la création et se révélant à vous, sous les mille formes, par les mille harmonies qui vous plaisent. Je vivrai près de vous, pour ne vous plus délaisser, jusqu'au jour où je vous prendrai moi-même pour vous conduire au pied du trône de Dieu et vous placer à ses côtés, parmi ses élus, parmi ceux qui ont rempli dignement la tâche imposée ici-bas. Voilà ce que je vous demande, Alonzo, voilà ce que j'attends de vous. Vous êtes un loyal et généreux gentilhomme. Vous répondez à vos ancêtres et à votre maison du nom que vous portez; l'amour d'une reine ne peut inspirer à un d'Astorga que de nobles pensées et de nobles actions, j'y compte, entendez-vous!

Louison sanglotait; le duc était comme mort auprès de la reine: elle avait étendu sa main vers lui, il ne la prit pas, la force lui manquait.

— Me le promettez-vous, duc?

— Madame, il n'a pas le courage de lever les yeux, il se meurt, répliqua Louison.

— Non, il ne mourra pas, Louison; l'espérance de me retrouver, la joie de m'obéir le soutiendront, j'en suis sûre. Relevez-vous, Alonzo, et venez recevoir le dernier souvenir d'une affection qui doit survivre à ma vie.

Elle sortit, d'une petite boîte de chagrin, un médaillon enfermé dans une enveloppe d'or émaillé; ce médaillon contenait d'un côté son portrait, de l'autre une mèche de ses beaux cheveux noirs. Elle passa elle-même ce médaillon au cou de son majordome en lui disant:

— Ne le quittez jamais; je vous le donne de ma main, je vous le donne pour qu'il me rappelle à vous en consolant votre affliction. Maintenant, votre promesse de m'obéir, duc, je l'exige, et je mourrai en paix. Vous prierez pour moi, vous irez à l'Escurial visiter la tombe où reposera cette Louise que vous avez tant aimée, mon cœur en sera réjoui. Vous me jurez de vivre... pour moi?

— Oui, madame, je vous le jure!

— Je suis contente maintenant. Adieu, adieu, mon Alonzo, mon ami! du courage et à bientôt. Nous allons nous réunir, pour être ensemble toute l'éternité. Soyez homme et gentilhomme d'Espagne, montrez que vous méritez l'amour que je vous porte et que je sois fière de mon choix. Adieu! Emmène-le, Louison; il me fait mal. Du courage, d'Astorga!

Elle répéta plusieurs fois ces mots, mais elle se sentait défaillir; le duc d'Astorga ressemblait à un insensé; il couvrait le médaillon, la main de la reine, de baisers frénétiques, et jetait des mots entrecoupés, sans suite et sans raison. C'était un vrai délire. Yousouf rentra justement en ce moment-là, et ce fut heureux pour tous. Obéissant aux ordres de la reine, il entraîna son maître presque inanimé, le fit revenir à lui, lui rappela son devoir et l'obligation de cacher à tous ce désespoir indiscret, pour l'honneur de la reine et la paix de ses derniers moments. Il fit rentrer le calme dans cette âme brisée, et Marie-Louise put dès lors compter que ses vœux seraient accomplis.

— Maintenant, Louison, j'en ai fini avec la terre; pensons au ciel, dit elle.

XXX

Le père Gabriel attendait dans la chambre de la camériste ; il fut introduit par les corridors intérieurs, et, pendant le temps qu'il restait près de la pénitente. Louison fit sentinelle à une porte, Yousouf à l'autre. — La reine dormait d'un sommeil paisible. — répondaient ils à ceux qui les interrogeaient, — et sous aucun prétexte, on ne pouvait entrer chez elle.

Après la confession terminée, l'absolution reçue, Marie-Louise communia Ce viatique, donné au lit de la mort par un prêtre français, à une princesse française, tous les deux éloignés de la patrie, tous les deux réduits à se cacher pour prier Dieu suivant leur conscience, entourés cependant des plus fervents catholiques du monde, ce viatique avait quelque chose de touchant et d'auguste

Le prêtre exhorta la mourante à se détacher de la terre, à penser au ciel, à mettre en Dieu toute sa confiance Il devait lui pardonner ses fautes, car elle avait beaucoup souffert, car elle les avait expiées dès ce monde.

— Et cependant, mon père, poursuivit-elle, Dieu m'a fait une grande grâce, j'ai été bien aimée !

Cet amour était donc sa pensée la plus intime, même en ce moment terrible où les affections humaines devaient s'effacer devant la pensée de l'autre vie. En effet, heureuses les femmes qui sont bien aimées ! Hélas ! combien y en a-t-il ?

Le reste de la nuit se passa d'une façon assez calme. Malgré les soins et les élixirs de Yousouf, le mal faisait des progrès effrayants. La paralysie, la torpeur, avaient envahi les extrémités, la reine ne les sentait pour ainsi dire plus.

Lorsque le roi arriva le matin, Marie-Louise le pria de trouver bon qu'elle vît l'ambassadeur de France et qu'elle le vît seule, ou du moins sans que le roi fût présent.

— J'ai à le charger de mes adieux, sire ; il doit rapporter à ma famille ce qui se passera dans mes derniers moments, et, par-dessus tout, je ne veux pas laisser croire à la vérité. Mon témoignage sera cru, je l'espère ; Dieu me pardonnera ce mensonge, qui sauvera tant de malheureux et qui préservera deux pays de la guerre, je n'en doute pas.

— Dieu vous pardonnera, madame. il vous pardonne par ma voix, dit le père Sulpicio.

— Ah ! Maria-Louisa, si tu m'avais cru ! s'écriait le pauvre roi désolé.

— Oui, sire, il fallait vous croire, c'était mon intérêt et mon devoir. Apparemment, Dieu ne l'a pas voulu et je devais finir ainsi. Qu'on fasse venir M. de Ribenac, je vous en prie.

M. de Ribenac ne quittait pas le palais, on n'eut pas loin à aller le chercher. Il parut chez la reine avec un visage décomposé et tout à fait conforme aux sentiments qu'il affichait pour elle. Marie-Louise l'accueillit avec beaucoup de dignité et avec une bonté marquée, en dépit de sa souffrance.

— Monsieur, lui dit-elle, chargez-vous de mes adieux pour mes chers parents et de quelques mots que j'ai tracés hier pour eux. On vous remettra les petits présents destinés à Monsieur, à Madame, à mes sœurs, à mon frère et à mes amis de France. Vous veillerez à ce que tout soit exécuté comme je le désire. Je vous recommande instamment mes femmes françaises, celle-ci en particulier. J'ai réglé leur sort par mon testament ; faites en sorte qu'on ne leur enlève rien de ce que je leur donne, que leur voyage soit payé et qu'elles puissent retourner dans notre chère France avec honneur et sûreté. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— J'envoie à ma sœur, la duchesse de Savoie, un des petits chiens d'Amérique que j'aimais, Louison le lui portera L'autre doit être donné au duc d'Astorga, mon majordome-mayor, dont les services m'ont été agréables depuis que je suis en Espagne. Remerciez-le, en mon nom et en celui de ma famille, de l'attachement qu'il m'a montré. Remerciez aussi la duchesse d'Albuquerque ma camarera-mayor ; elle a un beau lot de pierreries. Priez surtout le roi et Monsieur de lui écrire particulièrement ; je lui dois grande obligation pour la manière dont elle a exercé sa charge difficile.

— Cela sera fait suivant vos ordres, madame

— Maintenant, monsieur, dites au roi mon oncle, à Monsieur, et à tous les miens que je meurs de ma mort naturelle ; que le roi Charles II, son conseil, ma belle-mère et toute l'Espagne, m'ont aimée et honorée comme pouvait espérer de l'être une fille de France ; dites que je défends, entendez-vous, je défends qu'on ait une pensée au delà de mes paroles. Il plaît à Dieu de m'ôter de ce monde, que sa volonté soit faite ! les hommes ne sont point coupables en ceci.

— Cependant, madame...

— Cependant, monsieur, quand je parle, je dois être crue ; ma mort est naturelle, j'en donne l'assurance. Nul n'a le droit de me démentir. Allez, maintenant, monsieur, et priez pour moi ; tâchez que l'on prie pour moi dans ma patrie ; moi, je prierai là-haut pour elle et pour le roi.

L'ambassadeur sortit en pleurant comme les autres ; car tout le monde pleurait auprès du lit de cette reine, qui s'éteignait à vingt-sept ans, victime d'un forfait odieux, tout le monde, même ceux qui avaient médité ce crime et qui en croyaient profiter. La reine demanda le comte de Mansfeld, on l'introduisit à sa prière. Elle le reçut comme si elle eût été sur son trône, le chargea de ses commissions pour l'empereur et de ses adieux à madame de Soissons.

— Elle est partie, juste au bon moment, monsieur. Dites-lui que je n'emporte contre elle aucune mauvaise pensée et que je lui souhaite un heureux avenir.

Elle demanda aussi plusieurs dames de la cour, entre autres la duchesse de Terra-Nova, à qui elle voulut pardonner les ennuis qu'elle lui avait donnés lors de son arrivée.

— Tu ne croyais pas me voir là, si jeune, duchesse. Si j'ai ri dans mes beaux jours, j'expie bien ma gaieté.

La duchesse lui baisa la main ; elle la laissa faire et lui donna même un petit reliquaire en lui recommandant de prier Dieu pour elle

Ces adieux terminés, la reine demanda qu'on n'introduisît plus personne chez elle que les indispensables ; elle voulait mourir tranquille. Le roi déclara qu'il ne la quitterait pas, et qu'il dormirait dans sa chambre. La douleur lui rendait la raison ; on ne le reconnaissait plus La reine fut pour lui, jusqu'au dernier moment, bonne, tendre, affectueuse. Elle l'appelait sans cesse et lui répétait en tâchant de sourire :

— J'ai une mort bien douce ; je ne souffre pas, je m'en vais sans m'en apercevoir.

Ainsi que l'avait annoncé Yousouf, cet état dura huit jours. La comtesse de Penitz, les deux caméristes, le pauvre Nada la précédèrent. La reine ne parlait pas d'eux. Un matin, cependant, elle dit au roi :

— Je ne vous demande pas de leurs nouvelles, vous me tromperiez, je ne vous croirais pas, et j'en serais affligée. Je les reverrai bientôt.

Le huitième jour, elle avait dormi la nuit entière, elle était fort assoupie, et les médecins déclarèrent qu'elle ne se réveillerait probablement pas complètement. Le roi, abîmé de douleur, s'était couché sur son lit, à côté d'elle ; il la tenait embrassée, elle ne le sentait pas. Depuis l'événement, elle n'avait pris aucune nourriture, elle était pâle et maigre à faire pitié ; on l'eût prise pour une statue de cire. Son cœur battait à peine, elle ne faisait aucun mouvement.

Charles II lui parlait, l'appelait des noms les plus tendres, en français et en espagnol, espérant la rappeler à la vie, elle restait muette.

— Oh ! disait le pauvre monarque, je vous en supplie, rendez-la-moi et demandez-moi ensuite la moitié de ce que Dieu m'a donné, mes plus belles couronnes, elles sont à vous.

— Hélas ! sire, Dieu seul peut faire un miracle !

— Que les églises soient ouvertes nuit et jour, que mes peuples prient Dieu, que les prêtres chantent et sortent les châsses des reliques. Je promets tout ce qu'ils voudront promettre et je le tiendrai. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, prenez ma vie pour la sienne !

Yousouf, vaincu par les supplications du malheureux prince, essaya un dernier remède, dont il ne garantit pas l'effet, mais qui pouvait peut-être rendre à la malade quelques instants de connaissance et de lucidité ; c'était tout ce qu'on pouvait attendre de la science, et c'était même beaucoup lui demander.

Un peu après sept heures, les rayons de ce soleil d'Espagne étaient amortis ; on avait ouvert les fenêtres, la chambre était remplie de fleurs suivant le goût de la reine, des oiseaux des Indes chantaient dans une volière, un vent parfumé venait des jardins mourir sur la couche où cette belle princesse était étendue, comme ensevelie dans ses dentelles et ses batistes Le silence régnait dans le palais, on entendait seulement la cloche lointaine sonnant l'Angélus et la prière pour son salut.

Le roi, qui ne la quittait pas du regard, crut lui voir faire un mouvement ; elle soupira, ouvrit les yeux, il poussa un cri de joie

— Ah ! mon Dieu !

Elle le reconnut, elle lui sourit, plaça sa main dans la sienne et prononça son nom. Il l'embrassa dans un transport d'ivresse et crut qu'elle le lui rendait. Elle ne put retenir une plainte, il l'avait blessée.

— Ménage-moi, murmura-t-elle.

— Je suis si heureux !

— Dieu est bon. Il me permet de revoir encore une fois ce beau ciel, ces arbres, ces fleurs, toi !... Je puis vous dire adieu et c'est un grand bienfait... Je ne souffre pas. Je sens que ma vie est épuisée et que dans bien peu d'instants je dormirai pour ne me réveiller jamais. Merci, Yousouf ; c'est à toi que je dois ce moment si doux ; je connais ta science, elle me donne toute confiance dans l'avenir pour mon cher roi. Sire, permets que l'on fasse entrer ici le duc d'Astorga.

Le roi fit un signe. Le majordome-mayor parut.

— Mon cher duc, dit la reine, je veux vous demander un présent, non pas pour moi qui n'ai plus besoin de rien sur la terre, mais pour notre maître à tous, pour le roi. Vous avez un savant médecin qui m'a soignée et qui m'aurait sauvée si j'avais pu l'être : donnez-le-moi.

— Ah ! madame, pourquoi me le demander ? Tout ce que je possède n'appartient-il pas à Votre Majesté ?

— Vous me le donnez, et, moi, je le donne à mon époux ; c'est mon dernier présent, c'est le dernier gage de ma tendresse. Qu'il ne le quitte pas d'un instant. Qu'il conserve sa vie comme il a conservé la mienne. Seulement, qu'il soit plus heureux avec lui qu'avec moi.

Yousouf, sur un geste du duc, alla baiser la main du roi et celle de la reine.

— Yousouf, dit celle-ci, veille bien sur lui et préserve-le ! Ma vue se trouble, je m'en vais à Dieu. Sire, qu'on assemble ma maison et qu'on vienne faire la prière autour de moi ; je veux mourir entourée de vous tous.

Le père Sulpicio ouvrit la porte et appela les dames et toutes les personnes de la maison de la reine, qui restaient dans son appartement comme si elles eussent été de service ; le majordome-mayor y tenait naturellement la première place avec la duchesse d'Albuquerque. Tous les deux s'agenouillèrent derrière le roi au plus près du lit. On laissa les rideaux ouverts, et la cour entière, qui garnissait les antichambres, participa aux prières que le premier aumônier récita tout haut.

Le père Sulpicio était debout près de la reine, l'exhortant et la bénissant, lui répétant les paroles sacrées et l'encourageant à bien mourir. Elle l'écouta assez longtemps, montrant par quelques gestes qu'elle comprenait et qu'elle s'unissait à eux. Elle sourit au roi, à d'Astorga en les regardant l'un après l'autre. Puis ses yeux se fermèrent, une pâleur de marbre se répandit sur ses traits, et son âme s'envola dans un dernier souffle imperceptible. A dix-neuf ans de distance, elle mourut comme sa mère, au même âge, et de la même façon. On eût pu crier comme à Saint-Cloud :

« La reine se meurt ! la reine est morte ! »

La voix éloquente de Bossuet n'eût point prononcé l'oraison funèbre ; mais, de plus que sa mère, elle laissait un époux au désespoir et un noble cœur dévoué, blessé pour toute la vie ; elle laissait une réputation sans tache, fruit d'une vie pure et presque toute de souffrance.

Aussitôt qu'elle fut expirée, Yousouf s'approcha du roi et lui demanda de le suivre dans son appartement.

— Tout est-il donc fini ? s'écria le malheureux prince.

Un geste de douleur fut toute la réponse du médecin.

Le roi tomba roide par terre. On l'emporta, et beaucoup de courtisans le suivirent ; mais la maison de la reine demeura en prières autour de son corps. La duchesse d'Albuquerque lui jeta son voile sur le visage, arrangea le corps avant que les membres se refroidissent ; puis elle se retourna vers l'assistance et l'invita à dire un *De profundis* pour l'âme de sa maîtresse, qui dans ce moment-là paraissait devant son juge.

Tous le répétèrent, excepté le duc d'Astorga, toujours prosterné à la même place, sans prononcer un mot, ni faire un mouvement. On le toucha lorsque tout fut fini et qu'il fallut quitter la chambre. Il se releva comme par un ressort, jeta un dernier regard sur la reine à moitié cachée, et sortit avec une physionomie aussi froide, aussi impassible, en apparence, que s'il n'eût pas perdu tout le bonheur de sa vie.

XXXI

La cour d'Espagne fut frappée, par cette mort, d'un coup épouvantable. Le roi resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Sa santé et sa raison étaient atteintes trop au-dessus de ses forces. Sa tendresse pour la reine était extrême, il n'avait jamais aimé d'autre femme ; il n'en avait même pas regardé une autre, depuis l'âge de dix-neuf ans qu'il l'avait épousée. La beauté, la jeunesse de Marie-Louise d'Orléans, sa forte et vigoureuse santé laissaient espérer de longues années. Si quelquefois elle avait souffert, si les belles couleurs de ses joues avaient pâli, c'est que cette plante joyeuse de France ne pouvait s'acclimater dans le royaume de l'ennui, c'est qu'elle avait souffert par le cœur et qu'elle avait combattu vaillamment pour sa vertu, comme une noble femme qu'elle était.

Yousouf, suivant les ordres de son maître, suivant le désir de la reine, ne quitta pas le malade ; après Dieu, ce fut à lui qu'il dut son retour à la santé, à la raison : ce grand médecin s'attacha à son œuvre, en même temps que ce grand cœur s'attacha à un malheureux.

Le duc d'Astorga remplit ses fonctions aux obsèques de la reine ; il accomplit jusqu'au bout le devoir de sa charge, grave, sérieux, mais non désolé, du moins en apparence. La douleur avait marqué de sa griffe ce jeune front, et, jusqu'à la fin de sa vie, cette marque y devait rester indélébile.

Quand le caveau funèbre fut refermé, quand un ordre du roi lui eut enjoint de rapporter les insignes de sa charge, qui sont comme ici un bâton, à ce que je crois, dans le genre des capitaines des gardes, il quitta le palais, et s'en alla chez lui, à Madrid, dans ce même lieu où il avait reçu la reine et où il avait fait bâtir, mais non pas à la même place, une magnifique maison. Le carré où l'ancienne avait brûlé était resté vide, entouré de bosquets d'orangers ; il y fit construire une chapelle sous le vocable de la sainte Vierge et de saint Louis de France ; il la dédia au souvenir de la reine et à son deuil éternel. Un sarcophage, sur lequel elle était représentée couchée, en tenait tout le fond. La statue ressemblait d'une manière frappante ; il avait fait venir d'Italie un artiste pour l'exécuter.

A ses pieds était à genoux le fidèle nain, fort ressemblant aussi, et, dans le sépulcre, il fit mettre tout ce qu'il put rassembler d'objets ayant appartenu à Marie-Louise. La chapelle funéraire et le tombeau étaient du plus magnifique marbre blanc, pris à grands frais dans les carrières de Carrare. C'était un monument superbe. Le duc n'en sortait pour ainsi dire plus, passant plusieurs heures chaque jour près de cette statue. Personne n'entrait dans la chapelle, qu'un domestique de confiance pour en avoir soin ; ce même domestique servait une messe, dite par le chapelain du duc, et à laquelle il assistait seul.

Il allait à la cour une fois par semaine, saluait le roi en silence, et, avant de se retirer, lui demandait si Sa Majesté n'avait pas besoin de lui, si elle n'avait point d'ordres à lui donner. Sur la réponse négative, il rentrait chez lui et n'en sortait plus, n'y recevait âme vivante et n'écrivait pas même à ses parents les plus proches. Telle fut sa vie jusqu'au moment où nous le retrouverons plus tard.

On apprit l'arrivée de la comtesse de Soissons en Italie, qu'on la cherchait encore en Espagne. Le comte de Mansfeld, interrogé plusieurs fois par le ministre du roi d'Espagne et par l'ambassadeur de France, répondit toujours que la comtesse était sous la protection de son maître, qu'il reconnaissait très volontiers l'avoir fait disparaître par les ordres de l'empereur, alors que, contre toute raison, on l'accusait d'un crime qu'elle n'avait pas commis. Il invoquait le témoignage de la reine elle-même, qui l'avait hautement chargé de ses compliments pour madame de Soissons, en répétant à satiété qu'elle mourait de sa mort naturelle. On ne put jamais en tirer davantage, et madame de Soissons revint peu de temps après à Bruxelles, où elle ne fut jamais inquiétée.

La douleur du roi était de celles qui ne se calment pas et que le temps augmente. Son égarement d'esprit se portait de ce côté ; il ne parlait que de la reine, et cependant, déjà, ses ministres s'agitaient pour lui imposer, sous forme de conseil, un second hyménée.

On cherchait parmi toutes les princesses de l'Europe celle que l'on choisirait pour lui offrir cette couronne d'épines ; car si la pauvre Marie-Louise l'avait péniblement portée, quelle tâche attendait celle qui la remplacerait, alors que Charles II ne vivait que de regrets, et répandait sur la cour un voile de tristesse plus épais encore !

Le duc de Medina-Celi, bien qu'il ne fût plus premier ministre, avait conservé un grand empire sur l'esprit du roi. Il se chargea de la première ouverture, lorsque, après bien des négociations, on eut enfin découvert la malheureuse qui devait partager ce trône glacé. La reine mère, pour cette occasion, sortit de sa retraite, comme elle en était sortie à la mort de Marie-Louise. Je n'ai point parlé d'elle, parce qu'elle ne marqua point en cette circonstance, au lieu que, pour le nouveau mariage, elle fut de tout depuis le commencement.

— Mon fils, dit-elle au roi, qu'elle trouva assis près d'une fenêtre, seul dans la chambre où la reine était morte, mon fils, vous ne vous souvenez plus que vous êtes roi.

— A quoi me sert cette puissance dérisoire, qui n'a pas

pu me servir à conserver la seule personne que j'aimasse, madame?.. Pourquoi être roi, si c'est pour souffrir comme les autres hommes, plus que les autres hommes, même?

— Vous avez reçu de Dieu et de votre père une couronne que vous devez transmettre à vos enfants, c'est votre devoir.

— Mon devoir! reprit-il avec un sourire amer; et comment le remplirai-je, maintenant, ce devoir? Comment avoir des enfants, puisque je n'ai plus d'épouse?

— Vos regrets ne sauraient être éternels, sire. Votre qualité vous impose une obligation à laquelle il faut vous soumettre.

— Laquelle, madame?

— Vos peuples demandent un héritier; votre conseil a décidé que Votre Majesté donnerait une nouvelle reine à l'Espagne.

— Jamais!

— La princesse est déjà choisie, les paroles sont portées, on n'attend que votre consentement pour débattre les articles.

— Et qui donc s'est permis de m'engager sans mon ordre? Qui a eu l'audace de disposer de moi?

— Votre mère, mon fils, celle qui vous a porté dans son sein, qui a veillé sur votre enfance et qui se regarde comme chargée devant Dieu de votre gloire et de votre bonheur.

— Mais pourquoi? pourquoi? répéta le monarque en se frappant le front; pourquoi ne pas me laisser libre de pleurer celle que j'ai perdue? pourquoi m'ôter la seule consolation laissée à celui qui souffre, celle de souffrir? Le dernier pauvre de mes Etats regrette sa compagne et conserve ses regrets tant qu'il le désire et sans que nul s'y oppose.

— Un roi se doit à son peuple, sire, et vous êtes roi

— Je suis roi, et je ne suis pas le maître! je suis roi, et mes sujets et ma mère m'imposent leur volonté! je suis roi, et je ne puis porter toute ma vie le deuil d'une femme chérie! C'est une dérision, vous dis-je, madame! si je suis le roi, qu'on m'obéisse et qu'on ne me commande point.

— La raison d'Etat, sire, votre jeunesse, le bonheur du reste de votre vie..

— La raison d'Etat! Manque-t-il de princes pour succéder à ma couronne? mes cousins de France, mes cousins d'Autriche, je n'ai que le choix. Ma jeunesse! elle est flétrie. Mon bonheur! il est dans la tombe de ma bien-aimée. Laissez-moi, madame, laissez-moi!

Cette tentative infructueuse fut suivie de beaucoup d'autres; enfin, on en vint à harceler le pauvre roi jusqu'à ne pas lui laisser un moment de repos. Romulus, alors seul auprès de lui en privance, devenu morose et fâcheux, se joignit à ceux qui le tourmentaient; il se mit à harpigner sa conscience et à lui répéter du matin au soir qu'il serait damné s'il ne faisait tout au monde pour avoir un héritier de son Etat et qu'il serait séparé pour l'éternité de sa chère Louise.

Cette idée se chaussa dans sa tête; il s'en alla à l'Escurial et y passa tout son temps en prières, auprès du tombeau de la reine, la consultant et lui demandant ce qu'elle voulait qu'il fît

— Séparés pour l'éternité! s'écriait-il sous ces voûtes sonores.

On imagina une jonglerie pour le décider: on fit cacher derrière une tombe un jeune moine qui répondit en imitant la voix de la reine:

— Marie-toi! ou nous ne nous reverrons jamais.

Il tomba évanoui sur le coup. On avait là un médecin tout prêt, non pas Yousouf, qu'on avait pris soin d'écarter, pour ce moment, sous un prétexte quelconque, mais un médecin affidé qui le fit revenir à lui et le transporta dans sa chambre, après qu'il se fut bien mis dans l'imagination ce qu'il avait entendu.

L'accès du roi fut terrible, cette fois. Yousouf se douta bien de quelque momerie lorsqu'il le vit en pareil état, et lorsqu'il entendit répéter vingt-quatre heures de suite:

— Louise, je t'obéirai, puisque nous ne pouvons nous revoir qu'à ce prix.

Le lendemain, en effet, il fit venir le premier ministre et s'informa de la princesse Anne de Neubourg, nièce de l'électeur palatin, par conséquent nièce de Madame, seconde femme de Monsieur. Tous ces rois et princes sont alliés les uns des autres.

Cette princesse Anne était belle, elle avait de l'esprit. Dans sa jeunesse, c'est-à-dire à l'époque où nous la trouvons, elle avait beaucoup de charmes, qui, plus tard, tournèrent à l'aigre; elle joua un drôle de rôle, mais il n'en est pas question encore.

Elle avait été élevée dans cette petite cour de Neubourg, chez un père peu riche; elle était d'une grande simplicité. Beaucoup de ces princes allemands chez qui l'on prend des reines et des impératrices, n'ont pas même le train de nos grands seigneurs.

La couronne d'Espagne arrivait à souhait; pourtant le bruit de l'empoisonnement de Marie-Louise leur donna à réfléchir. La princesse avait pour gouvernante une comtesse de Berlips, femme de tête et d'intrigue, prenant de toute main, et qui, ayant déjà bâti sa fortune sur celle de son élève, n'y voulut point renoncer. Elle endoctrina tout le monde, jura que, si on la conduisait en Espagne, elle veillerait sur la reine et saurait bien empêcher qu'on arrivât jusqu'à elle.

On mit dans les conditions que la comtesse de Berlips accompagnerait la princesse et resterait avec elle.

— Madame d'Orléans n'a été si malheureuse que parce qu'on l'avait abandonnée. Sa famille ne s'est point souciée de s'occuper d'elle; que son expérience nous serve à sauver notre enfant, disait la duchesse à madame de Berlips.

— Je la sauverai, madame, vous pouvez vous reposer sur moi.

Les conditions furent acceptées, et bientôt Anne de Neubourg apprit qu'il fallait se préparer à partir. La couronne la tentait fort, mais le mari pas du tout, et les conditions de la grandeur encore moins. On lui avait dépeint le roi, qui malgré son jeune âge, avait presque l'aspect d'un vieillard. On n'osa pas lui envoyer son portrait; elle savait à peu près ses folies, ses idées étranges, elle n'était donc qu'à demi heureuse, l'ambition seule était satisfaite.

Anne avait dix-neuf ans; c'était une grande et forte femme avec un beau teint, de beaux yeux, de belles dents, toute propre à donner une longue lignée à un prince d'une autre espèce que celui-là. Aussi, l'avait-on choisie en conséquence, et les projets étaient formés, les choses disposées. Il n'y manquait que son consentement

Elle eut une grande peine à quitter sa famille et son pays, et s'en alla en jetant les hauts cris. La Berlips lui promettait toute espèce de joie, de triomphe et de béatitude, lorsqu'elle aurait une fois touché cette terre d'Espagne, où l'or poussait tout seul comme les oignons dans les autres endroits. A l'âge de la princesse, on s'occupe peu de ces espérances-là, surtout lorsqu'on est Allemande, qu'on a rêvé toute sa vie sur le bord du Danube quelque beau prince, ou même quelque beau chevalier, bien brave, bien fait et bien amoureux.

Le cortège de la reine alla s'embarquer je ne sais où. je crois bien qu'on ne lui fit pas traverser la France, mais ce dont je suis sûre, c'est ce que je vais raconter. Je tiens tout ce qui va suivre d'un homme qui joua un grand rôle dans cette histoire, de mon ami le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse. Il a tout vu de bien près et me l'a raconté bien souvent. J'ai cent lettres de lui où se trouvent mille détails, je les ai conservées et je les consulte à mesure, en me rappelant ses conversations, qui n'étaient pas moins curieuses.

La reine arrivait un soir, avec son escorte, ses dames et ses gentilshommes, dans une petite ville du Tyrol où elle devait coucher. Ce Tyrol est un pays sauvage, mais des plus propres aux romans et aux idées romanesques, dont la reine ne se faisait faute. On lui avait préparé un logis chez le principal habitant. Bien qu'elle fût très fatiguée, elle voulut absolument aller visiter une chapelle fort ancienne située sur un rocher qui lui sembla des plus pittoresques. Elle partit avec madame de Berlips. Ces Allemandes ont des idées qui ne se conçoivent pas.

Justement au milieu de la montagne, elles aperçoivent un beau jeune homme comme celui qu'elle avait tant rêvé sur le Danube. Il portait un costume de montagnard; mais il régnait dans toute sa personne un certain air qui n'était pas de tout le monde et qui sentait sa noble origine.

La princesse le regarda et rougit.

— Ah! dit-elle à la Berlips sans être entendue des autres, si le roi d'Espagne était fait ainsi!

Mais hélas! le roi d'Espagne était tout autrement

Ce qui l'étonna, c'est que le beau jeune homme, au lieu de se ranger respectueusement pour la laisser passer, s'avança droit vers elle, la salua le plus honnêtement du monde, et dit à la Berlips, sans le moindre embarras

— Madame la comtesse, veuillez m'excuser près de Sa Majesté si je prends la liberté de venir à elle aussi brusquement. Il n'y a dans ces montagnes ni chambellan ni camarera-mayor pour me présenter

— Monsieur, dit la Berlips avec hauteur, la reine désire ne pas être troublée dans sa promenade.

— J'obéirai, madame; cependant, nous sommes très proches parents, nous sommes exilés tous les deux, nous allons nous retrouver dans le même pays; j'avais cru que l'on pouvait oublier un peu, dans ces conditions, les cérémonies ordinaires.

— Quoi? qu'est-ce? un parent? interrompit la princesse. Qui êtes-vous, monsieur?

— Le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse votre cousin, madame; j'ai l'honneur d'être très proche de Votre Majesté, ainsi qu'elle doit le savoir

— Ah! le prince de Darmstadt! reprit-elle avec joie. Et

que faites-vous ici, monsieur? pourquoi dans ces montagnes? Vous allez en Espagne, dites-vous?

— Oui, madame.

— Pour voyager?

— Non, madame; pour y chercher fortune. Les cadets n'en ont point une toute faite, par le temps qui court.

— Vous saviez mon mariage, sans doute; c'est ce qui vous a décidé à choisir ce pays?

— Non, madame, j'y étais décidé depuis longtemps. J'ai pour ami le comte de Mansfeld, ambassadeur de l'empereur à Madrid; c'est lui qui m'appelle et qui m'a promis la protection de Sa Majesté le roi d'Espagne.

En effet, le prince, qui voyageait pour son plaisir, après nous avoir quittés en Italie, avait reçu un jour du comte de Mansfeld la lettre que voici, sans autre explication :

« Monsieur,

« Vous savez mon amitié pour le prince votre père et pour vous; il se présente une occasion de la prouver, et je la saisis à la hâte. Venez en Espagne, je vous destine une position qui vous satisfera, je l'espère, de toutes les façons. Vous pourrez arriver à tout, en suivant mes instructions et mes conseils. Vous êtes jeune; mais c'est la première condition pour l'emploi que vous devez remplir. Ceci ressemble à une énigme, je vous l'expliquerai à votre arrivée. Il faut vous arranger pour demeurer tout à fait ici. L'Espagne sera désormais votre patrie, et c'est là que le bonheur vous attend. »

On juge si cette jeune tête travailla sur ce mystère! Il apprit en même temps le mariage de sa cousine, qu'il ne connaissait pas; il se dit que, s'il pouvait la rencontrer, cela serait à souhait; il s'assurait d'avance sa protection, et, près d'un roi comme Charles II, la puissance de la reine devait être grande. Il arrangea donc sa petite scène en fin courtisan qu'il était et la joua comme on vient de la lire.

La reine s'en allait à contre-cœur, elle était déjà bien loin de sa patrie; la rencontre d'un Allemand, d'un parent dans ce pays étranger, lui sembla une bonne fortune. Pour comble de joie, cet Allemand, ce parent, s'en allait se fixer en Espagne. Ils parleraient ensemble de ce qu'ils laissaient derrière eux, et ils en avaient long à dire!

La conversation s'établit, elle devint intéressante, presque intime. La beauté de la princesse frappa le jeune homme, il ne s'attendait pas à trouver cette déesse sur les routes, elle lui semblait illuminer tout le pays. La perspective de vivre auprès d'une aussi charmante cousine lui donnait plus de désir encore de s'emparer de la position, et de passer le reste de ses jours dans cette bienheureuse Espagne.

La reine le trouva bien fait, agréable; elle reçut de lui une excellente impression; mais, malgré le romanesque de la rencontre, elle n'en eut ni le cœur ni l'imagination atteints, et n'eut d'autre idée que d'en faire un ami dans son éloignement de sa famille.

La reine engagea le prince à la suivre à son logis, pour y souper; ce qui fit assez crier la Berlips. Elle tenait déjà à l'étiquette royale, et la reine d'Espagne ne mange avec personne. Mais la princesse, dans sa joie, ne voulut point entendre ce discours, et fit asseoir le cousin à ses côtés.

Le lendemain, il mit dans un coin le costume montagnard et revêtit un habit plus splendide, pour accompagner la reine jusqu'à la couchée. Il resta à cheval à sa portière, elle lui parla souvent; le soir, ils soupèrent encore ensemble; la reine se montra tout à fait à son aise, elle eut beaucoup d'esprit... *allemand;* ce qui n'est pas la même chose que le nôtre, mais elle s'adressait à un Allemand. J'ai souvent vu ce prince de Darmstadt m'écoutant et ne me comprenant qu'une demi-heure après, et alors s'écriant tout à coup :

— Oh! charmant! charmant! Ces Français! il n'y a qu'eux pour avoir de ces idées-là!

Le prince quitta la reine le lendemain, passionnément amoureux d'elle, non pas à la française, c'est-à-dire légèrement, mais à l'allemande, c'est-à-dire pour la vie. Il s'en alla droit à Gênes pour s'embarquer tout de suite et la précéder à Madrid, où il se faisait en même temps un devoir et un bonheur de la recevoir. Sa première visite fut pour le comte de Mansfeld, et la conversation qu'ils eurent ensemble mérite d'être rapportée; c'est un curieux échantillon de la politique.

On l'annonça chez l'ambassadeur.

— Ah! s'écria-t-il, qu'il vienne! faites entrer Son Excellence.

Il alla au-devant de lui jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et se livra aux démonstrations les plus tendres et les plus joyeuses.

Le prince ne s'attendait pas à un pareil accueil, il en fut charmé et n'en eut que plus de désir de connaître la position qu'il devait occuper. Après les premiers compliments, il interrogea le comte, et le sourire de celui-ci, piquant et mystérieux, lui laissa tout à deviner.

— Ah! mon prince, vous demandez pourquoi je vous ai appelé; il n'est peut-être pas temps de vous l'apprendre, et vous allez d'abord répondre à mes questions, lors même que vous les trouveriez impertinentes, ce qui pourrait bien arriver.

— De tout mon cœur.

— Voyons mon cher prince, quels désirs formez-vous?

— Ma foi, monsieur, vous me prenez sans vert, je n'y ai pas pensé, et il me faudrait bien longtemps pour vous raconter cela.

— Vous n'êtes donc pas ambitieux?

— Je crois que si.

— Vous n'en êtes pas très sûr?

— Mais si, décidément, je suis ambitieux, je voudrais parvenir.

— A quoi?

— Ma naissance, sinon mon mérite, dont je doute fort, me donne le droit d'arriver assez haut.

— Dans quelle partie?

— La guerre, la guerre, mon cher comte; je ne suis pas de taille à aller loin dans la politique.

— Très bien, le beau régiment des dragons de la reine vous convient-il?

— S'il me convient! mais l'avez-vous donc dans votre poche pour me l'offrir? ajouta-t-il en riant.

— Justement, en voici la patente toute prête, pour vous être remise si vous l'acceptez. Les régiments ici sont comme les évêchés en France, ils n'exigent pas une résidence assidue, vous pouvez rester à la cour.

— Ah! tant mieux!

— Cette cour-ci est loin d'être gaie, je vous en préviens.

— Elle le deviendra peut-être.

— C'est impossible. Le roi ne sera jamais qu'un cacochyme, un insensé, qui pleure sa première femme et qui passe sa vie dans les tombeaux à regarder la place qu'il occupera auprès d'elle. Il se meurt en détail, ou plutôt il n'a jamais vécu, et vous ne trouverez dans cette grande ville de Madrid, dans cette cour bigote et ennuyeuse, que l'occasion de faire votre salut, en la prenant, en pieux chrétien, pour ce qu'elle se donne; ou celle de vous damner tristement en vous moquant d'elle, en enrageant, et en bâillant du matin au soir.

— Pourquoi m'avoir appelé, alors?

— C'est que le sort commun à tous ne sera pas le vôtre, si vous voulez.

— Comment cela?

— Je vous ai demandé tout à l'heure si vous étiez ambitieux; maintenant, je vous demanderai si vous êtes amoureux. Cette question est du nombre des questions impertinentes que je vous ai annoncées, n'est-ce pas?

— Si je suis amoureux! répéta le prince, en rougissant comme une jeune fille. Voulez-vous donc me marier?

— Non, je vous en donne ma parole.

— Je respire, car je n'en ai aucune envie.

— Vous n'êtes pas amoureux alors?

— Qui sait?

— C'est un secret, sans doute? Il faut me le confier, cependant; sans cela, nous ne pouvons aller plus loin.

— Il y a donc une condition au bien que vous voulez me faire?

— Il y a toujours une condition au bien que l'on fait; trop heureux quand il n'y en a pas plusieurs qui se contredisent.

— Enfin, parlez donc!

— Vous êtes amoureux, prince?

— Peut-être. Une folie, une chimère.

— La femme que vous aimez est loin d'ici?

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?

— Non, car je ne sais pas au juste où elle est maintenant; mais qu'importe! cet amour ne peut jamais avoir de résultat; elle ne sait pas, elle ne saura jamais que je l'aime; ainsi...

— Ainsi, elle ne vous empêcherait pas de présenter vos hommages à quelque belle dame, si cela était nécessaire à votre situation?

— Sans doute! sans doute!

— C'est tout ce qu'il faut, je ne vous en demande pas davantage. Le nom de votre infante ne m'importe pas, du moment que vous n'avez pas une fidélité enragée. Vous êtes parent de la reine, n'est-ce pas?

— Oui; ne le savez-vous pas?

— Parfaitement! je suis seulement charmé de vous l'entendre dire. La connaissez-vous? vous avez été à Neubourg?

— Jamais; cependant je connais la reine.

Et le prince raconta la rencontre qu'il avait faite et

parla de la reine, de sa beauté, avec un feu, un enthousiasme que le comte de Mansfeld observa d'un œil satisfait. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour deviner le nom de la dame mystérieuse, mais il se garda bien de le faire remarquer.

— Ah ! la reine est aussi belle que cela ? reprit-il.

— Aussi belle qu'une femme peut l'être, monsieur.

— Quel dommage ! elle aura pour mari un homme [illegible] mannequin, un fantôme, une machine à testament, s'il ne peut avoir un héritier.

— Pauvre princesse ! Vous lui avez fait un triste cadeau en lui donnant cette couronne. Elle était bien heureuse dans son petit duché de Neubourg ; elle eût épousé quelque prince allemand ; elle eût vécu aimée et heureuse dans quelque petite cour de notre pays, au lieu que, dans cette sombre Espagne...

— Eh bien ?

— On y empoisonne les reines, monsieur. La pauvre Louise d'Orléans était jeune, belle et charmante, hélas ! et cependant...

— Monsieur, la reine d'Espagne est morte de sa mort naturelle. Elle l'a assuré à son dernier moment, et personne n'a le droit d'en douter.

Le comte de Mansfeld prononça ces paroles avec un sérieux qui aurait donné des soupçons à un homme prévenu. Le prince de Darmstadt était jeune, amoureux, occupé de lui-même et de ses espérances. Il n'en remarqua rien, et reprit l'ambassadeur en sous-œuvre pour lui faire dire ce qu'il voulait savoir, mais sans en obtenir davantage.



Il me semble que ce sombre palais va tomber sur ma tête.

— Attendez, mon prince, et prenez patience en commandant votre [illegible]. Il vous suffit de savoir que vous serez appelé à de hautes destinées, que vous serez avant peu l'homme le plus éminent de ce royaume, et cela sans prendre d'autre peine que celle de vous laisser guider par mes conseils. J'aurai l'honneur de vous présenter demain au roi.

Le prince, enchanté de son début, se mit, en quittant l'ambassadeur, à parcourir la ville, et à faire quelques-unes des visites qu'il lui avait [illegible]. Il fut reçu partout comme on reçoit en Espagne, [illegible] gravité gracieuse montrant la volonté d'être aimable, autant que cela est compatible avec le caractère sérieux de ce peuple si différent des autres peuples du Midi, ordinairement gais, agréables et légers. Je trouve que les Espagnols ressemblent à leur langue, ils sont solennels comme elle.

C'est, du reste, une nation [illegible] et qui a beaucoup à déchoir encore, à ce que disent les philosophes et les politiques.

Le prince de Darmstadt fut conduit le matin suivant à la cour. Il vit le roi et [illegible] le cœur saisi.

Ce cadavre devait donc posséder la plus belle princesse de l'univers !

Charles II le reçut comme il faisait tout, avec indifférence.

— Sire, dit Mansfeld, le prince est parent de Sa Majesté la reine.

— Ouf, un prince allemand... Tous les princes allemands sont parents entre eux. Il est vrai que tous les princes du monde sont cousins. Moi, je suis neveu du roi de

France, en même temps que je suis son beau-frère : ma pauvre Louise était aussi la belle-sœur de son oncle. Chère Louise !

Il parlait sans cesse de cette femme aimée et à tout propos

— L'avez-vous connue ? demanda-t-il au prince.

— Non, sire, je n'ai pas eu cet honneur.

— Ah ! qu'elle était belle !

— Sire, la princesse Anne est bien belle aussi.

— Je le sais.

Ces mots furent prononcés avec une froideur dont le prince de Darmstadt fut tout prêt à s'offenser. Le cœur a de singuliers replis.

L'audience ne fut pas longue. Le roi était avec son confesseur, il se faisait lire des chapitres de l'Evangile et des Lamentations de Jérémie. C'était sa grande occupation. Il restait des journées entières sans entendre parler des affaires d'Etat, occupé seulement de ses regrets et de ses prières. Il avait des rêveries sans terme, et plus le moment approchait de contracter ce second hymen, plus il s'y montrait contraire. La reine mère en était à craindre quelque affront à l'arrivée de la princesse. On méditait un nouveau prodige, quelque intervention de la reine Louise pour le décider, et l'on arrangea dans ce but un voyage à l'Escurial. Yousouf fut plusieurs fois au moment d'abandonner sa tâche. Il fallait les ordres précis de son maître pour le décider à rester. On l'abreuvait de dégoûts, on lui faisait subir des humiliations et presque de mauvais traitements. La dernière volonté de la reine devait cependant être exécutée et le duc d'Astorga n'avait point permis qu'on y portât la moindre atteinte.

L'arrivée de la nouvelle reine fut pour lui un coup terrible.

— Elle est bien vite oubliée ! pensait-il ; mais du moins, chez moi et dans mon cœur, le culte sera éternel.

Les momeries eurent lieu ainsi qu'on les avait préparées ; le roi crut à l'intervention de la pauvre morte, et il promit qu'il recevrait Anne de Neubourg comme elle avait le droit d'être reçue. Elle arrivait le lendemain.

XXXII

Cette fois, le roi n'alla point au-devant de sa fiancée. Il l'attendit à Buen-Retiro, et ne descendit même pas l'escalier. Il fit dire à la reine, par son majordome-mayor, qu'il lui faisait ses excuses, mais qu'il ne pouvait marcher ce jour-là, en la priant de vouloir bien trouver bon qu'il la reçût en haut des degrés. Leur mariage devait avoir lieu le soir même et tout était préparé dans la chapelle du château.

De magnifiques parures étaient étalées dans la chambre destinée à la reine. La camarera-mayor l'avait été recevoir à la frontière, ainsi qu'une partie de ses femmes et de ses señoras de honor. Toutes lui faisaient cortège lorsqu'elle arriva près du roi, magnifiquement vêtu et quittant le deuil pour la première fois. Il s'appuyait sur son grand écuyer et son confesseur ne le quittait pas. Il reçut la princesse avec une grande politesse, lui fit un de ces compliments auxquels les princes sont accoutumés en sortant de nourrice et lui proposa tout de suite de la conduire chez elle.

Il lui parla allemand, il le savait assez bien, et on s'était efforcé de le lui rappeler les derniers jours. La pauvre princesse fut plus douloureusement frappée qu'elle ne s'y attendait.

— Ah ! dit-elle à madame de Berlips, je ne m'y accoutumerai point, j'en suis sûre. Pourquoi m'a-t-on fait venir ici !

— Du courage, madame, au contraire ! c'est le moment d'en montrer. Vous serez ici ce que vous voudrez, vous y tiendrez la place qui vous conviendra, le roi ne gardera pas ses regrets en face de votre beauté, si vous voulez prendre la peine de lui révéler votre esprit. Voyez les belles choses ! Quels joyaux ! quelle magnificence !

— La pauvre Louise d'Orléans a peut-être porté cette couronne, dit Anne en montrant un superbe diadème de diamants ; une autre la portera après moi. Je n'aurai pas d'enfants, et, lorsqu'on verra que je ne remplis pas l'office qu'on destine à la souveraine de ce royaume, on fera de moi comme de cette malheureuse femme, on me tuera. En attendant, je souffre, il me semble que ce sombre palais va tomber sur ma tête. J'étouffe !

Elle se jeta sur un siège et resta les yeux baissés, les bras pendants, la tête tombante ; elle avait peine à retenir ses larmes. La camarera-mayor étonnée s'approcha respectueusement d'elle, la salua et lui dit :

— Madame, j'en demande pardon à Votre Majesté, mais c'est l'heure de sa toilette, on attend qu'elle soit prête pour se rendre à la chapelle.

— Ah ! c'est vrai ; habillez-moi donc.

A peine entrée dans ce palais, la tristesse et l'ennui s'emparaient déjà de la pauvre jeune femme. Elle croyait prévoir le sort qui l'attendait ; elle était encore bien loin de s'en douter.

La toilette fut longue ; presque toutes les dames de la cour passèrent dans sa chambre, il fallut les recevoir et les saluer, entendre leurs noms, et leur sourire lorsqu'elle avait tant d'envie de pleurer. Elle revêtit un magnifique manteau, une jupe toute brodée de pierreries, la fatale couronne ; bien qu'elle fût pâle comme un fantôme, elle ne voulut absolument pas mettre de rouge. On eut beau lui représenter que c'était d'étiquette, elle n'y consentit pas.

— Je ne me résoudrai jamais à cette profanation, dit-elle ; je ne veux pas cacher ce que je ressens, je ne veux pas que ce peuple, que cette cour me croient heureuse de devenir leur reine. Oh ! que ne suis-je morte, plutôt !

Ce commencement parut des plus étranges aux Espagnols. Il l'était en effet d'autant plus, qu'elle n'avait laissé derrière elle aucun sentiment de cœur, et qu'après tout, une petite princesse du Neubourg devait payer de quelques sacrifices la couronne d'Espagne et des Indes.

La reine avait déjà reçu toute sa maison à la frontière. Elle connaissait sa geôlière, la duchesse de Villafranca, camarera-mayor, et son majordome-mayor, qui n'était plus le beau et poétique d'Astorga. Il n'eût pour rien au monde accepté cette charge, que l'on ne pensa pas, du reste, à lui offrir. Ceux qu'on ne voit pas sont vite oubliés.

Au moment où elle quittait son appartement pour se rendre à la salle du trône et, de là, à la chapelle, elle aperçut, au premier rang des seigneurs, un homme de grande taille, admirablement bien fait, laid de visage, mais de ces laideurs qui plaisent et auxquelles on s'accoutume tout de suite. Il pouvait avoir la quarantaine, à peu près, et n'accusait pas plus de trente ans. Rien de haut, de grand comme son air et sa tournure, rien de gracieux comme ses façons. Il la salua avec une affectation de respect et de *chevalerie* (je ne trouve pas d'autre mot pour rendre à peu près ma pensée) qu'elle ne put s'empêcher de remarquer. Elle le regarda ; bien qu'elle l'eût certainement vu à son arrivée, elle ne se rappela pas son nom ; au milieu de son trouble, elle avait mal entendu. Elle lui rendit le salut avec bienveillance, et passa.

Ce salut était une déclaration positive de se mettre à son service, de se dévouer, de lui appartenir corps et âme : elle se réserva de demander plus tard des renseignements sur ce serviteur zélé, ne voulant point interrompre la marche solennelle.

Un peu plus loin, la reine reconnut un beau visage, des yeux brillants, un sourire plein de promesses : elle sourit aussi malgré elle, et se rappela les deux jours dans la montagne du Tyrol, les beaux projets échangés, les ardentes aspirations de ce pauvre prince de Darmstadt vers la fortune et le bonheur. Il lui fit une révérence embarrassée qu'elle accueillit de façon à lui rendre le courage.

— Allons, pensait-elle, voilà certainement deux amis dévoués dans ceux qui me regardent.

Un peu plus loin, le comte de Mansfeld se pavanait devant les autres ambassadeurs, qui lui cédaient le pas avec d'autant plus de facilité que celui de France n'y était point. Un remplaçant marquait et tenait sa place ; il ne bougeait de celle qui lui était due, sans se mettre plus en avant que ne le permettait sa position secondaire. Les deux cours étaient déjà presque brouillées, et, dans ce cas-là, un ambassadeur a toujours quelque maladie de commande pour rester sur la brèche et ne se montrer qu'en temps opportun.

Le mariage se fit ; le roi fut convenable et la reine tellement émue, qu'elle pouvait à peine parler. Un voile de tristesse plus épais qu'à l'ordinaire était jeté sur cette demeure, déjà si triste et si désolée.

Après la bénédiction, le roi et la reine firent une collation en public ; ils n'y touchèrent point ; la princesse Anne se sentait près de pleurer, sous tous ces regards braqués contre elle comme des escopettes.

Le roi se leva le premier, après lui avoir fait la politesse d'un demi-salut pour la consulter ; c'était le moment cruel, on allait les laisser seuls, et que dirait-elle à cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle craignait et qui lui déplaisait tant ?

— Il est fou, Berlips ! disait-elle à sa gouvernante, qui lui ôtait ses pierreries, afin de les renfermer suivant l'usage ; il me tuera peut-être. Enfin, prie Dieu pour moi.

La Berlips s'épuisait en discours et en encouragements ; elle dut laisser la reine entre les mains de ses femmes espagnoles, de la camarera-mayor, et se retirer ; elle n'avait aucune place marquée dans le cortège ni dans la chambre nuptiale. Les cérémonies ne se font point en Espagne comme

chez nous, je crois l'avoir déjà dit. Une fois la reine introduite et couchée, tout le monde se retire ; le roi vient seul, à son tour, en robe de nuit ; il passe par ses appartements intérieurs.

Il en fut cette fois comme à l'ordinaire. Charles II arriva le visage plus pâle encore qu'à la cérémonie. Il fit deux ou trois tours sans parler, cherchant ce qu'il allait dire, ne voulant pas blesser cette jeune femme qui l'avait accepté par la raison d'Etat, et qui n'était pas même la cause innocente de sa douleur ; d'un autre côté, il se sentait incapable de se montrer avec elle autrement qu'il ne sentait. L'image de Louise d'Orléans ne le quittait pas, il la voyait sans cesse, tantôt suppliante, tantôt irritée, tantôt les bras étendus, le poussant vers la princesse, tantôt le retenant au contraire, suivant que sa propre imagination agissait sur lui.

Charles II était bon, il avait un excellent cœur, on ne pouvait le rendre responsable du malheur de sa conformation. A l'âge qu'avait la reine, on est très pitoyable, on s'émeut facilement des souffrances des autres. Depuis le matin, Anne de Neubourg priait Dieu de lui envoyer la force, de lui inspirer la conduite qu'elle devait tenir avec cet homme, désormais son mari, qu'on lui avait imposé. A l'aspect de ces traits bouleversés, de ces yeux pleins de larmes, elle éprouva un mouvement de pitié si grand, qu'il ressemblait à de l'affection et que de ce moment naquit la vive tendresse qu'elle lui porta toute sa vie.

Comme il passait près d'elle, elle l'appela. Il se retourna tout surpris.

— Sire..., dit-elle encore bien timidement.

— Madame?...

— Pardonnez-moi, sire, mais il me semble qu'entre nous les choses ne sont point ce qu'elles doivent être, il me semble que vous souffrez, que vous craignez de me le dire et que vous vous imposez une contrainte dangereuse pour l'avenir. Parlez-moi comme si vous me connaissiez depuis longtemps, dites-moi le sujet de vos peines ; je suis destinée à être votre meilleure amie, personne n'a le droit de les connaître avant moi.

Charles II l'écouta avec un étonnement profond, nulle ne lui avait tenu un pareil langage. Il ne savait s'il dormait ou s'il veillait. Il s'approcha du lit et attendit qu'elle lui parlât encore pour répondre.

— De cet instant peut dépendre le reste de notre vie ; je suis bien jeune, je viens de bien loin, j'ignore le monde, la cour et la politique. Elevée dans un château patriarcal, je n'ai vu autour de moi que des amis. Une première fois, notre paisible retraite a été troublée lorsqu'on y est venu chercher une impératrice. Ma sœur pleure sur le trône l'asile de nos jeunes années, je veux suivre une autre route. Vous souffrez, sire, vous êtes malheureux, on vous a forcé de faire trêve à vos regrets et de prendre une femme que vous n'aimez pas. Qui sait? Dieu vous envoie peut-être une amie, une consolatrice. Vous pleurerez près de moi, et je pleurerai avec vous, car je ne veux pas vous voir souffrir, et je sais que la pitié, l'affection font oublier les souffrances.

— Vous êtes bonne, répondit enfin le roi, que ses larmes étouffaient et qui se laissa tomber sur le lit en sanglotant.

— Oui, pleurez, pleurez, et ne craignez pas de me lasser ; une seule chose pourrait m'offenser, ce serait que votre cœur eût un secret pour le mien. Faites vos confidences politiques à vos ministres ou à ceux qui aspirent à gouverner l'Etat ; moi, je ne veux qu'une chose, votre amitié. Je n'ai qu'une ambition, celle de vous rendre heureux.

Le pauvre roi pleurait toujours et ses larmes paraissaient le soulager beaucoup. Il tendit la main à Anne de Neubourg, qui la prit et la baisa. Elle sentit son cœur se fondre et comme un lien profond se former entre elle et son mari. A dater de cette nuit, son rôle dans la vie fut tracé, et c'est une singulière destinée que celle de ce roi et de ses deux épouses. Marie-Louise d'Orléans fut une femme vertueuse et dévouée, Anne de Neubourg fut un ange.

Charles II, une fois la glace rompue, éprouva un bien-être inconnu près de cette jeune créature, dont il redoutait la présence. Il la pria de lui parler encore ; sa voix lui faisait du bien. Entouré depuis son enfance de courtisans et de serviteurs intéressés, il n'avait été aimé que deux fois et jamais comme il aurait eu besoin de l'être. Sa mère, qui l'aimait certainement, songeait avant tout à le dominer, pour régner sous son nom ; en elle, l'ambition tuait la tendresse maternelle, et la neutralisait.

Marie-Louise l'aimait par devoir ; entre elle et lui, une véritable passion s'était placée ; la reine adorait le duc d'Astorga, elle ne s'occupait du roi que pour obéir à sa conscience, pour rester irréprochable. Elle le consolait, elle le soutenait, lorsqu'il laissait deviner ses douleurs, mais elle ne les cherchait pas, elle n'allait pas au-devant ; c'était un devoir rempli, je le répète, et, quelque forte que soit la voix du devoir, elle ne ressemble jamais à celle du cœur.

Pour cette fois, c'était un devoir, peut-être ; mais évidemment la reine n'y songeait pas, mais évidemment son âme se portait tout entière au-devant de celle de Charles II. Elle se dévouait à lui entièrement, sincèrement, sans arrière-pensée ; elle trouvait son bonheur dans ce dévouement, et, si Dieu ne lui retirait pas son aide, il était probable qu'elle n'en chercherait pas d'autre.

Le roi comprit tout cela avec l'instinct des enfants et des fous, qui distinguent si bien ceux qui les soignent ; il se mit donc à causer avec Anne, à lui confier ses pensées. Cette nuit se passa tout entière dans cet entretien, où la confiance s'établit entre eux et où l'empire de la reine sur l'esprit de son époux s'établit d'une manière indestructible.

Il lui raconta ses longues épreuves, ses tourments, les déchirements de sa vie, son amour pour Louise, ses regrets, ses frayeurs lorsque ce qu'il appelait son démon s'emparait de lui. La jeune fille l'écouta avec un intérêt et une compassion dont tout son cœur fut envahi.

— On dit que je suis fou, on me traite comme tel, ma pauvre amie, et on vous a donné un triste mari ; vous payerez bien cher la couronne. Cependant, je ne suis pas fou, ne le croyez pas, Anne ; je ne le suis pas assez, du moins, pour ne pas m'apercevoir que je ne ressemble pas à tout le monde. Enfant, je n'ai pas eu les mêmes jeux, les mêmes caprices ; je ne me suis plu que dans les idées sombres, dans les images funèbres ; je cherchais les tristesses, je m'établissais de préférence dans les cimetières et près des tombes. J'avais et j'ai encore une aversion profonde pour mon métier de roi. Ma santé si faible me rend tout travail impossible, je n'ai jamais été une minute sans souffrances ! Quelquefois ces souffrances deviennent insupportables, et alors ma tête éclate, je vois venir ce terrible démon qui me pose sa griffe sur le crâne et qui m'ôte la faculté de penser ; je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais quand il me possède.

— Nous l'éloignerons, sire.

— Vous ne le pourrez pas, Anne. Mon amour pour Louise aurait dû le tuer, il l'a rendu plus fort encore, au contraire. Oh ! que j'ai souffert de cet amour ! Je voulais lui plaire, je voulais être le plus beau, le plus galant cavalier de ma cour, et, lorsque je me comparais aux autres, je sentais mon insuffisance ; lorsque je me comparais à elle, surtout, je me décourageais et j'avais peur de ma passion même. Incapable d'exprimer mon sentiment, mon cœur se brisait de rage et de douleur devant cette impuissance. Je ne savais rien offrir à cette femme si belle, que des joyaux et des présents. J'avais la richesse d'un roi, je n'avais pas le pouvoir du dernier de mes sujets, près de la femme qu'il aime ; j'étais muet, j'étais anéanti sous son regard.

— Pauvre Charles !

— Oh ! oui, pauvre Charles ! et ils me l'ont tuée, et le roi, l'amant, n'ont pas su la défendre, la soustraire à cette mort affreuse. Je l'ai vue succomber dans mes bras. Elle ne m'a point aimé d'amour, elle ne me l'a jamais dit non plus ; elle fut digne et vertueuse, je suis sûr qu'elle est restée irréprochable, mais je suis sûr que son cœur appartenait à un autre. Eh bien, jugez de ma misère, je n'ai pu trouver en moi l'énergie d'en être jaloux, excepté lorsque le démon était là. Alors, j'aurais fait périr cet homme dans d'horribles supplices ; mais, livré à moi-même, rien ! Je me lamentais, je pleurais comme à présent, et pas la force de me plaindre ni celle de me venger. Hélas ! ma pauvre Anne, je ne suis qu'un enfant, ou un furieux.

La reine prit la tête de son mari et baisa chastement son front, avec la tendresse d'une mère ; elle fit serment, en elle-même, de consacrer sa vie à cette grande douleur, de la soulager, de la consoler et d'être pour elle une providence sur la terre.

— Ah ! je vous remercie, dit-il ; Louise ne m'a jamais embrassé comme cela.

Après cette longue conversation si pleine de larmes, la fatigue le dompta, il s'endormit la tête sur le bras de la reine, et elle le regarda dormir, écartant de son front les mouches qui bourdonnaient autour d'eux, trouvant une douceur ineffable à contempler ce jeune visage flétri par la souffrance, et sentant à chaque minute son cœur envahi davantage par le sentiment qui naissait en elle.

— Il sera tout pour moi, mon enfant d'abord, mon ami, mon frère, mon mari. Je l'aimerai de toutes les affections en même temps, je ne lui demanderai pas ce qu'il ne peut me donner, je me contenterai du lot que Dieu m'a accordé ici-bas, il est encore assez beau. Ma vie tout entière appartiendra à cet homme, qui n'a que moi, comme je n'ai que lui. Mon Dieu, vous m'avez inspirée, soyez béni.

Elle ne ferma pas les yeux, mais le roi dormit jusqu'au moment où Yousouf d'un côté, et Berlips de l'autre, entrèrent dans la chambre. Elle leur fit signe de ne point faire de bruit, afin de ne pas l'éveiller. Le médecin s'approcha, tâta doucement le pouls de son malade, le regarda attentivement, et, faisant une profonde révérence à la reine :

— Vous êtes une fée, madame, lui dit-il ; depuis que j'ai

le soin de la santé du roi. Sa Majesté n'a pas dormi d'un pareil sommeil.

— Dieu soit loué ! répondit-elle, ne le troublez donc pas, alors.

On lui dit que l'heure était venue de se lever et qu'il fallait, au contraire, que le roi parût, qu'ils parussènt tous les deux. La cour les attendait déjà dans les antichambres.

— Je l'éveillerai donc, reprit-elle ; laissez-moi.

Elle le baisa sur le front comme la veille, en lui disant d'une voix pleine de tendresse et de douceur :

— Mon cher sire, mon cher seigneur, ouvrez vos yeux, voici l'heure de la messe, et nous devons des remercîments à Dieu.

Cette parole de la reine fut entendue par ceux qui épiaient derrière la porte entr'ouverte ; elle se répéta et se commenta de mille façons.

Le roi entr'ouvrit les yeux, et il aperçut le beau visage d'Anne de Neubourg penché sur le sien et sourit.

— Ah ! c'est vous ! J'ai bien dormi, Anne. Vous savez qu'ici, le roi et la reine se tutoient, c'est un usage, il faut nous y soumettre ; vous ne m'en voudrez pas. Lorsque nous serons seuls, nous nous en dispenserons. Pauvre amie ! je vous aimerai bien, je vous aime déjà et je vous plains encore davantage.

Yousouf et la comtesse ne comprenaient rien à ces paroles. La reine avait mis sa belle main sur les lèvres du roi pour le faire taire ; elle lui sourit aussi de ce beau sourire qui reflète une âme pure et qui ressemble à celui des anges, dans les grandes peintures des maîtres italiens.

Yousouf appela le sommelier du corps ; le roi se leva et fut emmené dans son appartement. La reine, avant de laisser entrer ses femmes, dit à madame de Berlips :

— Je suis contente, Berlips, très contente. Dieu m'a fait une grande grâce ; je te conterai cela quand nous serons seules.

— Le ciel soit loué ! il oubliera la Française, et vous en ferez ce que vous voudrez.

La toilette de la reine fut très brillante et très nombreuse. Ses paroles, répétées et interprétées par cent personnes, firent croire à des choses inouïes et le bruit se répandit qu'elle allait obtenir une faveur plus solide et plus réelle que la feue reine Louise.

— C'est une autre tête, disaient les politiques.

— Cette beauté blonde et langoureuse plaît bien plus encore que les cheveux noirs de Louise d'Orléans, reprenaient les femmes et les jeunes gens ; le roi en aura été frappé.

Ce fut un concert de louanges, une hymne d'espérance pour l'avenir, dont la reine eût été bien singulièrement frappée si elle avait pu l'entendre.

Elle se rendit à la messe avec le roi. Rien ne se passa comme pour la reine Louise ; on n'attendit pas pour son entrée ; elle se fit dès ce jour la moins magnifique peut-être que celle de la première épouse, mais aussi n'eut-elle pas le désagrément de l'attendre. Il semblait que l'on mît les morceaux doubles et que l'on se pressât comme si l'on n'avait pas de temps devant soi.

La reine rencontra encore le même seigneur, le premier sur son passage ; plus sûre d'elle-même en ce moment, elle demanda son nom à la duchesse de Villafranca.

— Votre Majesté l'a accueilli hier en arrivant d'une manière toute distinguée, lorsque j'ai eu l'honneur de lui présenter don Thomas Henriquez de Cabrera, duc de Rio-secco et comte de Melgar, amirante de Castille.

— Ah ! oui, je me souviens, c'est un des plus grands seigneurs d'Espagne, n'est-il pas vrai, madame ?

— Il a l'honneur d'appartenir à la maison royale, madame, non pas par une branche légitime, mais par une branche légitimée et devenue la principale.

— Je ne comprends pas, répliqua la reine.

On était alors occupé à bâtir sur la tête d'Anne de Neubourg l'édifice de sa coiffure pour son entrée, cela devait durer une heure au moins ; pendant ce temps, personne n'entrait chez elle que les femmes attachées à son service ; elle causait donc avec sa camarera-mayor pour se distraire, et, lorsque celle-ci lui eut répondu :

— C'est une longue histoire, madame.

Elle la pria de la lui raconter.

La duchesse de Villafranca, heureusement, n'était point de l'humeur de la duchesse de Terra-Nova, et puis une chose digne de remarque, c'est que ces grands d'Espagne savent tous sur le bout de leur doigt l'histoire de chacun d'eux, jusqu'aux générations les plus reculées. Ignorants comme des carpes pour tout le reste, ils ont à cet égard une érudition de bénédictins.

— Voici ce que Votre Majesté désire savoir, madame. Le roi Alphonse XI de Castille, père de Pierre le Cruel, eut, de sa maîtresse Eléonore de Guzman, deux fils jumeaux. L'un fut Henri de Transtamare, qui détrôna son frère Pierre le Cruel ou le Justicier et qui est l'aïeul direct de Sa très sacrée Majesté Charles II, tout comme de Sa Majesté l'empereur, le roi Ferdinand et la reine Isabelle la Catholique, arrière petits-enfants du comte de Transtamare, devenu Henri Ier, roi de Castille, n'ayant eu qu'une fille, mère de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand Ier, d'où sont venues les deux branches de l'auguste maison d'Autriche, en Espagne et en Allemagne.

— Et l'amirante? demanda la reine, qui s'arrêtait peu à ces détails de généalogie.

— L'amirante descend directement et masculinement de Frédéric, comte de Transtamare, frère jumeau du roi Henri Ier. C'est donc à proprement parler une branche cadette de la maison royale, Votre Majesté le comprend. Dix amirantes de Castille se sont succédé de père en fils dans cette maison jusqu'à celui d'à présent. C'est une grande dignité et une grande race.

La conversation tourna d'un autre côté, après cette explication, qui n'est pas inutile à connaître. On s'occupa du prince de Darmstadt. Il avait fait demander la permission de se joindre au cortège de la reine, comme ayant l'honneur d'être son parent, et celui de commander son régiment de dragons. La reine l'accorda de fort bonne grâce ; à son tour, la camarera-mayor, très friande de généalogies, demanda des détails sur la maison de Hesse, sur ses relations avec celle de Bavière, et ensuite sur l'impératrice, sœur de la reine d'Espagne.

En répondant à ses questions, la reine laissa percer le désir de voir quelquefois dans son particulier son parent M. de Darmstadt ; à son grand étonnement, on lui répondit que rien n'était plus facile.

— On m'a prévenue cependant que les reines d'Espagne étaient tenues à une étrange sévérité ; je sais que la reine Louise ne pouvait recevoir que difficilement l'ambassadeur de France, lorsque celui-ci demandait à la voir.

— La reine Louise était une Française, madame ; d'ailleurs, cela n'était pas si difficile que vous le supposez, même pour elle. Tout cela est bien plus en paroles qu'en action ; il n'est pas une de nos reines qui ne fournisse le sujet d'un roman, plus que chez les autres peuples. Je vous en citerais plus de dix, sans compter la feue reine elle-même et ce duc d'Astorga ; il n'est pas que Votre Majesté n'en ait entendu parler.

Ce fut un autre récit qu'il fallut faire. Anne voulut savoir l'histoire à fond. Elle ne pouvait en croire ses oreilles ; un pareil amour ne lui semblait pas de ce monde. Ses questions sur le duc d'Astorga durèrent le reste de la toilette ; on lui promit qu'elle le verrait.

— Il vient à la cour chaque semaine, madame, et, à moins que la présence de Votre Majesté ne l'en écarte...

— Cela serait possible ; mais veillez-y, duchesse : qu'on lui fasse dire de ma part que je tiens à ce qu'il me salue. Un si fidèle serviteur ! Puissé-je en trouver un semblable !

— Ou je suis bien trompée, madame, ou l'amirante aspire à jouer le même rôle auprès de Votre Majesté. Je ne sais pas s'il est homme à brûler ses palais et à les convertir en chapelle pour prouver son dévouement. Il me semble avoir plutôt un parti pris d'avance, et ce n'est pas là ce que j'appelle l'amour à la d'Astorga.

La reine sourit : ce parti pris d'avance d'amour envers et contre tous lui semblait bizarre.

Elle acheva sa toilette et parut aux yeux éblouis du roi comme un astre de beauté. Le roi lui dit qu'il s'allait placer d'avance pour la bien voir et la saluer ; les courtisans se séparèrent en deux troupes : les plus jeunes et les plus brillants se joignirent à cheval au cortège de la reine, à cheval elle-même ; les autres suivirent le roi au palais, afin d'y recevoir Sa Majesté, lorsqu'elle y arriverait après sa fatigante journée.

XXXIII

La reine prit en quelques jours un empire immense sur l'esprit du roi, par conséquent sur la cour entière. Le conseil et les ambassadeurs voulurent compter avec elle ; elle s'en défendit avec modestie, disant qu'elle était beaucoup trop jeune pour être traitée ainsi, qu'elle n'avait aucune instruction, aucune expérience, et qu'elle ne voulait entrer en rien dans les affaires de l'Etat.

— Mon rôle est de soigner le roi, de le consoler, de l'égayer si je puis, répondit-elle au comte de Mansfeld, qui la pressait fort de s'emparer du pouvoir dans l'intérêt de son maître ; je n'en veux pas remplir d'autre.

— Cependant, madame, tel n'est pas votre seul devoir. Il vous faut régner, puisque le roi en est incapable ; il vous faut diriger la politique de l'Espagne du côté de l'Empire.

La reine Louise était toute Française ; à son exemple, et pour réparer ce qu'elle a fait, vous devez être tout Allemande.

— Je serai tout Espagnole, monsieur, ou plutôt je serai la femme du roi d'Espagne, et je suivrai le chemin qu'il me tracera.

— Vous êtes heureuse, madame? Que Votre Majesté me pardonne cette question indiscrète, peut-être ; mais j'ai l'ordre de mon souverain, de votre auguste beau-frère, de m'en enquérir auprès de vous. Vous êtes contente de Sa Majesté ?

— Aussi contente qu'on peut l'être d'un homme que l'on connaît depuis huit jours. Remerciez mon frère et ma sœur, ils n'ont point d'inquiétude à concevoir : mon sort est mieux fixé qu'on ne devait le croire.

— Les médecins du roi assurent que l'arrivée de Votre Majesté lui a été très favorable, et que, depuis longtemps, il ne s'est pas trouvé aussi bien portant qu'il l'est aujourd'hui.

— Cela est vrai, monsieur, et j'en suis heureuse. J'accepte de grand cœur la mission qui m'est confiée, je la remplirai.

Le comte de Mansfeld se retira. Ce n'était pas précisément ce qu'il eût désiré entendre ; mais le roi était jeune, une révolution pouvait s'être opérée en lui et l'espérance de la maison d'Autriche se réaliser enfin. On parlait d'un pèlerinage à Notre-Dame d'Atocha ; mais il croyait peu aux miracles ; les vieux politiques ne croient qu'en eux-mêmes et en leurs ruses. Si on veut les tromper, on n'y arrive que par la franchise, ils cherchent des dessous de cartes, même où il n'y en a pas.

Le roi ne quittait pour ainsi dire pas Anne de Neubourg, c'est assez la mode en Espagne. Le roi Philippe V et sa chère femme ne se quittaient pas d'une seconde ; j'ai entendu des Français parler de cette présence continuelle de façon à donner des nausées en songeant à ce que ce prince était devenu.

Charles II était d'un autre genre ; sa monomanie et ses idées funèbres ne pouvaient pas l'abandonner ainsi. Après une trêve causée par la nouveauté de la situation, elles reparurent. Il les sentit d'avance et se jeta tout éperdu dans les bras de la reine en lui disant :

— Voici le démon, il vient, aidez-moi à le combattre !

Elle fit tous ses efforts, mais elle n'y parvint pas. La crise eut lieu. Yousouf et elle passèrent les jours et les nuits près du malade. Le médecin ne put méconnaître cette âme angélique et cette bonté. Il s'attacha à elle aussi véritablement qu'il l'était à son maître, et bientôt, dans leurs longues heures de veille, le duc d'Astorga devint le sujet de leurs conversations.

Anne se fit raconter par le fidèle serviteur la vie de ce martyr de l'amour. Elle écouta, avec une surprise toujours croissante, le récit de cette douleur que rien ne guérissait. Et cet homme était beau, jeune ; il avait des trésors, il portait un des plus beaux noms de l'Espagne ; toutes les femmes seraient heureuses d'être choisies par lui, il se dévouait à une ombre, à un fantôme.

— Ne le verrai-je point ? On me l'avait annoncé.

— Je ne sais, madame, s'il se décidera à venir au palais. Ces mots : *la reine*, qui ne s'appliquent plus à Louise d'Orléans lui semblent un blasphème ; il ne peut les entendre prononcer. Il ne vient plus présenter ses hommages au roi, parce que, dit-il, Sa Majesté n'a plus besoin de lui, qu'il est délié de son serment et que Votre Majesté est maintenant en toutes choses à la place de celle qu'il regrette.

— Lui as-tu parlé de moi ?

— Oui, madame ; il sait que Votre Majesté est l'ange gardien de son maître.

— Eh bien, il devrait me pardonner alors ; d'ailleurs, est-ce ma faute ?

— Le duc d'Astorga est sous le poids d'un de ces chagrins qui altèrent presque la raison, madame ; il ne faut pas que Votre Majesté l'accuse. S'il la voyait, je suis sûr qu'il perdrait ses préventions ; le difficile est de le conduire ici.

De toutes parts, la reine entendait parler de cette merveille d'amour ; rien n'était donc plus naturel que son désir de voir le duc ; elle ne le témoignait qu'à Yousouf, la camarera-mayor n'étant point de ces gens à qui elle pouvait tout dire, malgré sa bonté relative. Yousouf entretenait involontairement cette disposition ; le duc d'Astorga devint une occupation pour elle, une manière d'idée fixe ; son désir de le voir, de le connaître, fut bientôt impérieux ; elle mit tout en œuvre pour le satisfaire.

L'accès du roi un peu calmé, elle amena un jour la conversation sur d'Astorga et demanda s'il était revenu à la cour depuis la mort de Louise d'Orléans.

— Il y est venu une fois chaque semaine, jusqu'à votre arrivée.

— C'est donc moi qui le chasse ?

— Qui sait ? il a son démon aussi, comme moi, le pauvre homme ! Louise a laissé deux malheureux. Seulement, lui, il n'est pas obligé de gouverner l'Espagne ; il reste seul dans sa chapelle ardente, avec la froide image qu'il adore, et nul ne lui impose des lois qu'il n'accepterait pas.

— Si vous le faisiez appeler, sire ?

— Il viendrait peut être, je n'en suis pas sûr.

— Essayez.

— Vous êtes curieuse de le voir ?

— Eh bien, oui, je vous l'avoue. Il n'y a pas un autre homme comme celui-là dans l'univers.

— N'allez pas l'aimer, Anne ! ajouta le roi d'un ton mélancolique.

— Oh ! non, sire, non, je ne l'aimerai pas, car je vous aime bien.

— Si vous l'aimiez, vous m'aimeriez encore, on peut nous aimer tous les deux en même temps ; seulement, lui, on l'aime par amour ; moi, on m'aime par pitié.

Deux larmes coulèrent sur les joues pâles de ce pauvre roi enfant, qui voulait tant être aimé et qui avait si peu de force pour le rendre.

L'ordre du roi, les prières d'Yousouf, peut-être aussi la curiosité, on ne peut répondre de rien, décidèrent le duc d'Astorga à paraître, non pas un jour de baisemain, mais dans le cabinet du roi, un matin que celui-là était seul avec Anne.

Le désespoir avait donné un autre caractère à sa beauté, sans l'éteindre. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules, en boucles frisées naturellement ; il ne portait plus de perruque. Son visage, d'une pâleur mate et unie, faisait ressortir l'éclat de ses yeux, que ses larmes n'avaient pu altérer.

Vêtu de noir des pieds à la tête, il ne portait d'autre joyau que l'ordre de la Toison d'or, avec un collier en diamants, rubis et émeraudes, un collier digne d'un roi, qu'il tenait de son aïeul, lequel l'avait reçu en présent de l'empereur Charles-Quint.

Lorsqu'il entra, lorsque Anne de Neubourg vit approcher cet homme dont son imagination avait tant rêvé, elle le trouva mille fois au-dessus de ses rêves ; elle en fut éblouie, et se demanda si elle aurait le courage d'être aimée par un pareil homme et de refuser son amour.

Quelque chose, dans son cœur, répondit oui, car elle était vouée à un devoir bien doux, noble, un devoir qui remplissait toute son âme et qui suffisait à son bonheur. Elle pensa qu'il eût été bien beau, sans doute, de trouver dans son époux les grandes qualités, le rare mérite qui distinguaient le duc d'Astorga ; mais il était plus beau encore de dévouer sa vie à un être souffrant, bon, malheureux, dont elle était la providence et la vie.

Ces réflexions faites, elle leva hardiment la tête et regarda le héros de roman, qu'elle ne craignait plus.

Il fut digne, froid, distingué, tout ce qu'il pouvait être. Le roi lui demanda pourquoi il ne l'avait pas vu depuis longtemps, pourquoi il n'était pas venu présenter ses hommages à la reine Anne. Le duc s'inclina profondément et répondit que Sa Majesté le savait bien.

— Ah ! oui, répondit Charles II en pâlissant.

L'audience fut courte, le duc se retira. La reine ne demanda plus à le voir. Quand Yousouf lui en parla ensuite, elle détourna la conversation, et, comme il insistait, elle le pria de ne plus rien dire à ce sujet.

— Le duc est le seigneur le plus accompli qu'il y ait en Espagne, en Europe peut-être ; je conçois ton attachement pour lui, et, s'il y avait jamais une duchesse d'Astorga, elle serait heureuse entre les heureuses. Telle est mon opinion, Yousouf ; maintenant que tu la sais, restons-en là.

— Il n'y aura jamais de duchesse d'Astorga, madame.

XXXIV

Ainsi que l'avait deviné la duchesse de Villafranca, l'amirante aspirait à jouer auprès de la reine Anne le rôle de d'Astorga près de la reine Louise. En conséquence, il se plaça sur son passage, dans tous les coins, n'épargna ni dépenses, ni galanterie, lui fit offrir ses services par dix voix différentes et parvint à lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur lui.

Le reste se fit dans son imagination. Il se persuada qu'il était aussi amoureux que d'Astorga, qu'il avait la même passion et qu'elle produirait les mêmes effets. Une conversation entre M. de Mansfeld et M. de Darmstadt vous apprendra où les choses en étaient en Espagne, un an après le mariage de la reine. Ils avaient dîné tête à tête dans un des cabinets de l'ambassadeur. Celui-ci aimait à se soustraire au monde qui l'entourait et à manger avec quelque

Allemand les affreux mets de son pays en fumant. C'étaient les courts instants où il était un peu lui-même ; mais c'était aussi l'occasion de faire parler ceux dont il avait besoin. Il semblait si bonhomme, qu'on ne se défiait pas de lui, et la confiance venait dans ce tête-à-tête.

Ce jour-là, il faisait chaud, ils s'étaient établis sur une terrasse toute garnie de fleurs. Le beau ciel du Midi leur servait de tente ; les étoiles et la lune étaient au-dessus de leur tête comme des girandoles de diamants. Le comte avait beaucoup flatté le prince et lui avait fait une querelle sur ce qu'il ne menait pas assez grand train et ne lui demandait pas assez d'argent.

— J'ai l'ordre de vous en donner beaucoup, mon prince, pour soutenir à Madrid l'honneur de votre maison et celui que vous avez d'être parent de la reine.

— A quoi dépenserais-je tant d'argent, monsieur ? Je n'ai pas les goûts des seigneurs de mon âge, je fuis les plaisirs qu'ils recherchent, je me contente de faire ma cour au roi et...

— A la reine, interrompit le comte en souriant.

— A la reine, sans doute ; n'est ce pas mon devoir ?

— Vous ne cherchez pas à vous faire remarquer ? Vous n'avez envie de plaire à personne, pas même à cette mystérieuse dame qui vous occupait à votre arrivée ici ? Vous ne l'aimez plus ?

Le prince leva les yeux au ciel ; il était tout en sentiment ; on n'a pas nos idées dans ces pays-là.

— Vous l'aimez, et elle ne vous aime point ?

— Hélas ! non.

— Ne vous découragez pas, cela viendra. Vous êtes fait de façon à triompher de toutes les vertus, avec un peu de patience.

— Je ne crois pas.

— Eh ! mon Dieu, ne voyons-nous pas sous nos yeux les choses les plus étranges ? Lorsque la reine est arrivée, il y a un an, aurions-nous supposé qu'elle aimerait d'amour ce fou, cet idiot de roi ? A son âge, avec sa beauté !

Le prince garda le silence.

— Vous la voyez souvent, la reine ?

— Très souvent.

— Et que pensez-vous d'elle ?

— C'est un ange.

— Que pensez-vous des prétentions de l'amirante et de son imitation du duc d'Astorga ?

— Ce que je pense, monsieur, ce que vous pensez vous-même, probablement ; le parallèle n'est pas difficile à établir. Le duc d'Astorga est jeune et beau ; l'amirante est laid, et sa jeunesse est finie. Le duc est grand, intelligent, illustre ; l'amirante n'a que de petites inclinations, de petites vues, de petites idées ; il ne brûlerait pas un fagot d'épines inutilement et ne jetterait pas des millions dans une fournaise, lors même que toutes les reines de la terre auraient soupé chez lui ; le duc est brave comme un héros, l'amirante est lâche ; le duc est loyal, l'amirante est improbe ; enfin, puisque la reine Louise a résisté en l'aimant à cette réunion de perfections, comment la reine Anne ne résisterait-elle point à cet homme si incomplet, lorsqu'elle ne l'aime point, surtout ?

— C'est ce que je pensais. Il est cependant en grande faveur auprès d'elle ; elle le reçoit dans ses particuliers, elle accepte de lui des présents, elle lui envoie des douceurs de sa table ; ce qui, ici, marque beaucoup.

— La reine croit avoir en lui un ami fidèle, elle lui accorde sa confiance, parce qu'elle se méfie de tout le monde et qu'elle a besoin d'être aimée, pour être bien servie. Ce n'est pas autre chose.

— Ah ! la reine se défie ! Il me semble qu'elle ne se défie pas de moi.

— Pourquoi s'en défierait-elle ? Vous l'avez mariée. Vous affichez hautement l'intérêt que vous lui portez ; elle est sous la protection spéciale de l'empereur, son beau-frère et votre maître. Elle ne peut que vous compter au nombre de ses meilleurs amis.

Le comte ne répondit point, il envoya plusieurs bouffées de fumée aux nuages et sembla hésiter pour faire une question qui lui échappa ensuite.

— La reine espère-t-elle avoir des enfants ?

— Elle n'en parle jamais.

— Comment ! elle ne le désire point ?

— Peut-être le désire-t-elle, du moins elle n'en dit rien

— Est-il vrai que le roi et elle soient dans une intimité de tous les instants, une de ces intimités qui laissent toute espérance aux amis de l'illustre maison d'Autriche ? Vous devez savoir cela, mon prince, et l'on fait là-dessus beaucoup de contes auxquels j'ai peine à croire.

— Je ne sais rien de plus que les autres, monsieur, répliqua sèchement M. de Darmstadt, incapable de comprendre les vues tortueuses d'un homme aussi perfide que le comte de Mansfeld, et s'offensant sérieusement de cette atteinte à l'inviolable pureté de son idole.

Le comte vit qu'il avait été trop loin et retira ses troupes. Cependant l'intrigue qu'il avait ourdie n'avançait pas ; tout restait dans le même état que sous la reine Louise. La maison d'Autriche n'avait pas obtenu une garantie de plus. Il fallait bien sortir de cette indécision : les instruments qu'il avait choisis avec tant de difficultés et de précautions ne marchaient point à sa guise ; il se décida à risquer encore, sauf à se retirer de nouveau s'il rencontrait de la résistance.

— Vous ne me demandez plus ce que j'attends de vous en échange de votre régiment et de ce qui doit le suivre, mon prince.

— Que voulez-vous ! je ne sais pas deviner les énigmes, et vous ne m'avez rien dit qui pût me mettre sur le chemin ; je me laisse faire et j'attends.

— Depuis un an, vous attendez toujours.

— Oui.

— Et sans impatience ?

— Aucune.

— Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui.

— Vraiment ! je vous écoute.

— Mon cher prince, vous allez vous faire faire un équipage magnifique, entièrement neuf, pour vous, vos gens, vos chevaux et votre livrée.

— Cela n'est pas difficile, avec les propositions que vous m'avez faites tout à l'heure ; j'y consens. Après ?

— Vous tâcherez d'avoir un duel qui fasse beaucoup parler vous y recevrez beaucoup de monde ; vous donnerez des dîners, des soupers surtout ; vous y prierez les comédiennes les plus renommées et les seigneurs les plus connus pour leurs débauches et leur vie de plaisirs.

— J'y consens encore, bien que cela ne me plaise nullement. Ensuite ?

— Vous tâcherez d'avoir un duel qui fasse beaucoup parler de vous et où vous vous conduirez comme vous savez le faire.

— J'ai justement deux ou trois courtisans à qui je ne serais pas fâché de donner une leçon ; de toutes vos prescriptions, c'est celle qui me plaît davantage.

— On parlera donc de vous dans tout Madrid, dans toutes les Espagnes. Une seule chose manquera à votre gloire, et sans vous l'imposer précisément, je désire que vous vous y prépariez.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous sentez-vous le courage et l'adresse de combattre un taureau ?

Le prince fit un mouvement de surprise.

— Un taureau ? Mon cher comte, nous autres Allemands, nous ne voyons ces bêtes-là qu'à la boucherie. Je n'ai jamais essayé pareil métier et j'y serais fort maladroit.

— Ah ! si vous pouviez cependant ! il y a des grands, toréadors plus habiles que les toréadors de profession, qui seraient ravis de faire de vous un élève ; adressez-vous à eux.

— Je tâcherai. Est-ce tout ?

— Avant de vous apprendre le reste, dites-moi si la reine n'a pas un nouvel amoureux ; car, en ce pays, c'est une profession comme une autre. On m'a parlé du comte de Cifuentès.

— Je le crois, du moins il en a toutes les apparences.

— Ce n'est pas un homme dangereux, assure-t-on.

— Il est fort brave et il a déjà parlé d'écarter de son chemin l'amirante de Castille, qui lui déplaît.

— L'amirante est homme à s'écarter tout seul si on le menace ; cela est assez bien vu, ils se détruiront l'un par l'autre.

— Vous tenez donc bien à la vertu de la reine ?

— Peut-être.

— Maintenant, m'achèverez-vous vos instructions ?

— Faites d'abord ce que je vous ai demandé, et puis après, je vous dirai le reste.

XXXV

L'amirante commença à imiter *à peu près* la magnificence du duc d'Astorga ; ce fut la seule chose qu'il imita, avec la passion qu'il afficha pour la reine, mais qu'il ne sut pas exprimer comme le beau et galant duc.

Le prince de Darmstadt pouvait lutter avec lui d'élégance, et, en puisant dans le trésor dont il avait la clef, ce lui fut chose très facile.

Tout à coup, on le vit monter sa maison, louer des laquais, enrôler des pages. Il commanda des habits superbes, donna des festins, remplit enfin toutes les conditions

qu'il avait acceptées, jusques et y compris les comédiennes. Ce fut une rumeur à la cour; on ne parla bientôt plus que de lui. La reine entendit son nom dans toutes les bouches; naturellement, elle s'occupa de lui davantage, et, dans ses entretiens avec le roi, elle l'amusa des récits de ses somptuosités fabuleuses.

La première fois qu'il vint chez elle en pourpoint de satin blanc, brodé d'or, avec des joyaux et des dentelles de toute beauté, elle lui demanda s'il avait hérité de l'empire, et ne put s'empêcher d'en plaisanter doucement.

— Quoi ! madame, répliqua-t-il, en rougissant malgré lui, on vous a dit... ?

— Que vous meniez un train digne de votre nom et que vous le portiez très haut, mon cousin; je ne saurais que vous en louer.

Le prince tremblait au chapitre des comédiennes; si la reine en était instruite, elle n'en fit pas semblant; il ne s'aperçut pas qu'elle eût plus de froideur pour lui; elle le traita à l'ordinaire avec amitié, avec bienveillance, avec un intérêt qu'augmentait le souvenir de la commune patrie, mais ni lui, ni l'amirante, ni les autres soupirants ne purent éveiller chez elle un sentiment plus violent et plus tendre. Elle aimait le roi! Quelque étrange que cela puisse paraître, cela est positif et réel.

Elle s'y attacha d'abord dans cette première nuit de noces, par pitié, par la compassion que lui inspira ce pauvre infirme; puis, en l'étudiant davantage, elle découvrit sous cette folie, un grand cœur, une intelligence arrêtée dans son essor, mais vaste; une bonté réelle et toutes les qualités d'un homme de bien et d'un grand roi. Cette âme magnanime et généreuse souffrait dans sa frêle enveloppe, comme ces plantes géantes qu'on étouffe sous une cloche. La folie en fut la conséquence inévitable; cette volonté, abattue faute de moyens d'exécution, tourna en désespoir.

Ses regards trouvèrent mille charmes en ce visage pâle. Elle reconnut une beauté de lignes très remarquable, que l'expression de la souffrance continuelle dénaturait. Elle *reconstruisit* pour ainsi dire cet homme tel qu'il aurait dû être sans la maladie, et elle adora cette image, en y ajoutant ce charme si puissant sur le cœur des femmes en général, d'une grande douleur à consoler. Ce sentiment qu'on appellera comme on voudra, prit chez cette femme tout le caractère de l'amour, il en eut les empressements, les angoisses, les agitations, même les jalousies. Elle trembla que le roi n'aimât la reine mère plus qu'elle, et cependant, chose bizarre, elle s'associa au culte que rendait Charles II à la mémoire de sa première femme.

Disait-elle bien franchement sa pensée? Je ne sais, mais elle écoutait avec une quiétude apparente ses longs discours sur la feue reine, ses plaintes, ses regrets. Elle priait avec lui; elle célébrait avec lui tous les anniversaires institués par sa douleur, comme une station sur la route du Calvaire.

Charles II s'attacha à elle, non pas passionnément: sa nature faible avait donné à l'amour, dans son premier essai infructueux, tout ce qu'elle était susceptible de donner; cependant la tendresse qu'il porta à Anne de Neubourg fut encore assez vive pour lui laisser l'espérance, à elle, d'effacer le souvenir d'un fantôme. Elle eut même cet aveuglement !

Il est facile de comprendre combien les autres hommes entraient pour peu de chose dans une vie arrangée ainsi. Elle reçut avec bienveillance les respects et les soins de l'amirante, et celui-ci, qui n'aimait que par amour-propre, s'y trompa. Le prince de Darmstadt ne s'y trompa pas, lui! Il était plus difficile à satisfaire, et les apparences n'étaient point le but où il visait.

Le comte de Mansfeld allait à toutes ses fêtes, il le voyait aussi souvent le matin, et lui donnait mille louanges sur la manière dont il exécutait ses promesses.

— C'est bien, mon prince: on parle de vous partout. On en parle même dans l'appartement du roi, je sais que la reine en est fort occupée.

— Quand apprendrai-je le reste?

— Bientôt, bientôt! un peu de patience.

De la patience, le prince en avait beaucoup et on la lui rendait facile; l'or dont on le comblait lui faisait la vie douce: il avait ses flatteurs et ses courtisans, il avait ses faux amis et ses envieux, tout ce qu'on a quand on est riche. La reine lui donna, dans une autre visite, une patente de mestre de camp ou du moins du grade correspondant à ce titre en Espagne; il ne l'avait pas demandée, ce fut pour lui une grande joie et il s'en alla vite la porter au comte de Mansfeld, plus joyeux encore que lui.

— La reine vous a remis cette patente, et vous ne l'en aviez pas importunée?

— Non.

— Elle s'occupe fort de vous, à ce qu'il paraît; car c'est elle, je le sais, qui a sollicité, il y a huit jours, cette place pour vous la donner. Elle a parlé au roi de vous, elle lui en parle sans cesse. Vous êtes son parent, et elle soutient sa famille, ajouta-t-il en riant; cependant nous avons ici le vieux comte de Rinfeld, le cousin issu de germain de la duchesse sa mère; il implore un régiment depuis bien des mois, il n'est sans doute pas si protégé que vous, car je ne sache pas qu'il l'ait obtenu.

— Vous me flattez, comte; je ne puis croire à tant de bienveillance de la part de la reine.

— Croyez-y, mon prince, je sais parfaitement ce que je vous dis.

En effet, le comte de Mansfeld avait auprès de la reine un espion à ses gages; ce n'était ni plus ni moins que sa première femme allemande; pleine de cupidité et d'avarice, elle avait espéré trouver dans son auguste maîtresse une vache à lait facile à exploiter. L'infirmité du roi lui laissait supposer qu'une aussi jeune princesse chercherait des distractions en dehors de son devoir: elle comptait en être la confidente et en recueillir les fruits des deux parts.

La vertu d'Anne de Neubourg, la stricte rigidité de sa conduite, surtout son amour pour le roi, ne lui laissèrent aucune espérance de ce côté, elle se retourna autrement. Le comte de Mansfeld voulut l'acheter, elle se vendit avec des restrictions. Afin d'être payée plus cher, elle ne lui raconta que ce qu'il voulait savoir; elle lui dépeignit les sentiments de la reine tout différents de ce qu'ils étaient, et l'amusa ainsi par de faux rapports qu'il lui payait, je l'ai dit, au poids du mensonge, bien plus pesant dans la balance des hommes que la vérité.

En même temps, elle vendit sa protection et prit de toutes mains. Tel était l'aveuglement de la reine sur cette femme, qu'elle ne s'apercevait de rien, et qu'elle lui conserva sa confiance. Il est si difficile de déraciner les vieilles amitiés et les vieilles erreurs.

Ainsi, par cette madame de Berlips, le comte apprit les empressements de la reine pour le prince de Darmstadt. Selon elle, Anne avait pensé d'elle-même à lui faire donner ce grade, tandis que madame de Berlips l'y avait engagée et lui en avait suggéré la pensée, comme une chose agréable à sa maison. C'était en le lui répétant plusieurs fois, même devant Charles II, qu'elle avait obtenu cette faveur; on pouvait dire, à proprement parler, qu'elle venait de la Berlips et non pas de la reine. Mais le comte de Mansfeld et le prince y furent trompés, la reine acceptant volontiers vis-à-vis d'eux le bénéfice d'une démarche dont sa famille avait été la cause et le but.

Trois jours après celui où il avait été nommé mestre de camp, le prince donna une superbe fête à tous les jeunes seigneurs, à tous les débauchés et aux plus jolies comédiennes de Madrid.

L'amirante ne manqua pas d'y paraître en grande parure et avec tous les joyaux de sa maison sur le corps. Il fut entouré aussitôt par ces belles filles, que ses pierreries alléchèrent, et à qui il avait fait jadis une part de ses pistoles. Il les reçut du haut de sa fidélité et de sa passion déclarée pour sa souveraine, en leur demandant pour qui elles le prenaient de s'attaquer ainsi à lui devant tant d'honorables seigneurs, lorsqu'il ne les cherchait point.

Elles n'en firent que rire et continuèrent, le suivant toujours et suivies elles-mêmes par cette folle jeunesse qui riait de tout.

Il en fut ainsi jusqu'à l'heure du souper, où on le plaça entre deux des plus célèbres et des plus à la mode, qui l'attaquèrent de propos.

— Tu es donc décidé à conserver ton air grave, seigneur amirante? Ni nos yeux, ni le vin de Rota, ni le vin de Chypre, ni toutes ces liqueurs délicieuses que nous voyons là ne te feront même pas sourire une fois?

— C'est le beau Ténébreux, dit une autre.

— Ne serait-ce pas don Quichotte? continua une troisième.

L'amirante était bien fait, mais grand et maigre; aussi cette épigramme fut accueillie avec applaudissement.

— Et pourquoi le seigneur amirante est-il si sérieux et si cruel? recommença une Sévillane, arrivée depuis peu et ignorante des événements de cour.

— Pourquoi? s'écria-t-on de toutes parts. Vous êtes la seule personne qui l'ignore.

— Il faut le lui conter.

— Qui le lui contera?

— Moi, dit la première chanteuse du théâtre de la cour. Ah! voyons, voyons!

— Vous ne sauriez pas lui bien dire les choses, messieurs; les femmes seules comprennent ces sentiments-là.

— Même les chanteuses?

— Est-ce que ce n'est pas notre métier? reprit l'actrice avec un fin sourire.

— Dis alors l'histoire de l'amirante.

— Ne plaisantez pas, on peut l'intituler *Histoire d'un duc, d'un amirante et de deux reines*. Je connais beaucoup de romans moins intéressants que celui-là.

— Nous écoutons.

— Il y avait un duc, un duc espagnol, beau, bien fait, brave, noble, généreux entre tous. Ce duc s'éprit d'une

passion pour sa reine, d'une passion pleine de folie et d'enthousiasme ; il alla jusqu'à brûler ses trésors pour ne pas laisser profaner le palais où il l'avait reçue.

— Pauvre d'Astorga !

— Cette reine mourut, et le beau duc se consacra aux regrets. Qui l'a vu, mesdames ? N'est-il pas mille fois plus beau depuis son désespoir ? Avec ses vêtements sombres, il ressemble à ces superbes portraits que le roi a dans sa galerie.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Passons à l'amirante maintenant ; nous avons vu le modèle, voyons la copie.

— Ah ! la copie, ce n'est pas tout à fait semblable, il s'en faut bien un peu. Je ne commencerai pas ce portrait comme l'autre ; c'est bien un duc, un noble duc, le plus duc et le plus noble de toute l'Espagne ; mais...

— Mais... ? s'écrièrent tous ces étourdis. Voyons la fin.

— Mais, ce n'est pas le plus beau, le plus brave, le plus généreux des ducs, comme l'autre.

— Insolente !

— Je tiens mon duel, pensa le prince de Darmstadt. Monsieur l'amirante, dit-il tout haut, mademoiselle est à ma table, sous ma protection ; je ne souffrirai pas qu'elle soit injuriée, je vous en préviens.

— Même lorsqu'elle injurie ceux qu'elle doit respecter ?

— Je n'excepte rien, monsieur le duc.

— C'est bien, monsieur le prince.

Et il prit un air de résistance et de dignité offensée qui promettait ce qu'il ne pouvait tenir.

— Ensuite ? la fin de l'histoire ? dirent-ils tous en même temps.

— Elle n'est pas longue, la fin de l'histoire, car elle n'existe pas. Le copiste voulut être amoureux aussi, mais il ne s'y prit pas comme son modèle. Il ne brûla rien du tout, pas même son cœur, il afficha une flamme inutile.

— Inutile ?

— Seriez-vous par hasard aimé de la reine, monsieur l'amirante ?

La comédienne lança cette phrase comme une fusée d'indignation. La reine était vénérée de tous, même de ces sortes de gens. L'amirante ne répondit que par une mine avantageuse, qui souleva une tempête.

Le comte de Cifuentès, placé tout près de lui, s'écria, dans un langage tout soldatesque, qu'il en avait menti.

Le prince de Darmstadt se leva le premier. Du ton le plus poli et le plus ferme, il imposa silence aux uns comme aux autres, ajoutant, les yeux fixés sur l'amirante :

— Le nom sacré de Sa Majesté la reine a trop été mêlé à des plaisanteries ; qu'on ne le prononce plus, que tout finisse, monsieur le comte, pour ce moment du moins, je vous le demande en grâce ; plus tard, vous serez libre de reprendre le discours, mais après moi.

Le comte de Cifuentès, auquel il s'adressait, marmotta dans sa barbe que le prince de Darmstadt devait examiner ses écrins et ses baguiers, avant de laisser sortir les convives, parce que certains grands seigneurs ne se faisaient pas faute de remplir les leurs aux dépens de leurs amis.

L'amirante l'entendit à merveille, mais il fit semblant de ne l'avoir pas entendu ; plusieurs seigneurs relevèrent le mot, en en réclamant l'explication.

Le comte se défendit de la donner, on le poussa dans ses derniers retranchements.

— Un peu de patience, messieurs ! Beaucoup d'entre vous se taisent et ne se croient pas offensés, ils savent que pareille accusation ne peut pas les atteindre ; quant aux autres, en sortant de ce palais, lorsque nous serons dans la rue, que je n'aurai plus d'hôte à ménager, je leur dirai ce qu'ils désirent savoir. D'ici là, buvons.

— Buvons ! reprit M. de Darmstadt.

A dater de ce moment, la fête languit et la gaieté ne revint plus.

XXXVI

L'amirante avait la réputation en effet, et à juste titre, à ce qu'il paraît, de n'être ni un homme probe, ni un homme brave. Il avait déjà passé à travers plusieurs duels, comme le singe de la Fontaine dans son cerceau. Il appelait cela s'en être bien tiré ; mais les rieurs n'étaient pas de cet avis, et on l'avait chansonné sur tous les airs.

Cependant sa grande naissance, ses biens immenses, sa situation à la cour l'avaient soutenu bon gré, mal gré ; beaucoup de gens même ne convenaient point de ses prouesses malhonnêtes, pensant qu'avec son esprit, il arriverait à quelque haut poste, et qu'il fallait se le conserver.

Cependant l'insulte du comte de Cifuentès était si publique, qu'on ne prévoyait pas trop comment il s'en tirerait sans dégainer.

Lorsqu'on se leva de table, le marquis de San-Estevan provoqua M. de Cifuentès à sortir dans la rue, ainsi qu'il l'avait dit, pour nommer devant les témoins qui voudraient y assister, celui des convives qu'il avait désigné. Cifuentès y consentit immédiatement à une seule condition, c'est que l'amirante serait de la partie.

— Je tiens expressément à ce qu'il soit prévenu, messieurs ; ainsi, amenez-le avec vous.

On chercha l'amirante, il avait disparu, il fut impossible de le trouver nulle part, et l'on apprit des domestiques que ses gens étaient partis précipitamment, sur son ordre, et sans prendre le temps d'allumer leurs torches.

— Il a donc eu bien peur ! murmura Cifuentès. N'importe, messieurs, venez toujours... Vous, monsieur de San-Estevan, vous, monsieur de Friggiliana, vous me donnez votre parole que vous irez répéter demain à don Henriquez de Transtamare, ce que je vais vous dire à l'instant ?

Les deux seigneurs donnèrent la parole demandée.

— Maintenant, allons dans cette rue del Principe ; nous n'y resterons pas longtemps, vous serez satisfaits, et nous reviendrons achever la nuit près de ces nymphes, qui jouent là-bas un lansquenet furieux. N'est-ce pas votre avis ?

L'avis fut unanime, ils sortirent tous, par la porte du jardin, c'est-à-dire une douzaine qu'ils étaient, et se mirent en cercle dans la rue, Cifuentès au milieu. Ce sont des mœurs dont nous n'avons pas idée. Ils ne s'étaient point aperçus que le prince de Darmstadt les avait suivis. Il resta caché dans l'ombre, mais de façon à tout entendre.

— Par ma foi, messieurs ! reprit le comte, je suis charmé de m'expliquer avec vous, de vous assurer que je ne pense pas à offenser Vos Excellences ; ce qui ne m'empêchera pas d'offrir un petit coup d'épée à celui ou à ceux d'entre vous qui le voudront, vous n'en doutez pas ?

— Pas de folies, messieurs, interrompit le comte d'Aguilar ; ceux qui ne sont pas insultés n'ont pas besoin de troubler la paix du roi. Que le comte s'explique, ils n'ont pas besoin d'autre chose.

— Eh bien, Messieurs, je voulais dire en face, à don Thomas-Henriquez de Cabrera, duc de Riosecco, comte de Transtamare, comte de Melgar, amirante de Castille, qu'il a toujours été un poltron et un voleur ; de plus, qu'il a menti en voulant laisser comprendre que Sa Majesté la reine l'honorait de son attention. Il n'a pas jugé convenable de rester pour recevoir le compliment en face ; c'est pourquoi je prie le marquis de San-Estevan et M. de Friggiliana de ne pas oublier la parole qu'ils m'ont donnée ; il se battra peut-être, cette fois.

Les seigneurs répondirent qu'ils n'y manqueraient pas et qu'on pouvait maintenant rentrer dans le palais.

— Un instant, messieurs ! dit le prince en se montrant J'ai aussi un mot à ajouter.

Tous le saluèrent.

— Je remercie M. de Cifuentès de sa courtoisie, il n'a pas voulu me désobliger en continuant chez moi une querelle que j'avais interrompue. Cependant il doit se rappeler aussi que, cette querelle, je songeais à la reprendre plus tard. Je le prie donc de vouloir bien en tenir note. Il a droit à l'amirante avant moi, ce sera probablement une affaire terminée demain. Ensuite, j'espère que le comte de Cifuentès ne me refusera pas l'honneur d'une rencontre, honneur que je ferai demander aussi à l'amirante : à vous, monsieur, je le demande pour avoir défendu la reine chez moi, devant moi, son parent et son serviteur, ce qui semblait supposer que je n'en étais pas capable ; quant à l'amirante, il a osé insulter la reine, et c'est un combat à mort qu'il me faut avec lui.

— Monsieur, pour moi, c'est un grand honneur que de me mesurer avec vous, et je vous le demanderais sur-le-champ, si je n'avais juré de me venger d'abord de ce couard, plein de vanité et de forfanterie

— Rentrons, messieurs ; les femmes, le vin et les cartes nous attendent. Restons jusqu'au jour et oublions tout ce qui nous a troublés

Ils rentrèrent en effet, plus gais, plus fous qu'avant la querelle ; ils passèrent le reste de la nuit à rire, à jouer et à boire Lorsque tout fut levé dans Madrid, ils se séparèrent, les uns pour se reposer, les autres pour s'occuper du combat qu'ils voulaient organiser En conséquence, ils prirent le chemin du palais de l'amirante, qu'ils trouvèrent encore au lit et qu'ils firent réveiller pour affaire urgente.

Quelle urgence que celle de se faire passer une épée au travers du corps !

L'amirante était l'homme le plus adroit, le plus séduisant, le plus dangereux de toutes les Espagnes. Paresseux de corps comme une couleuvre, il avait une activité d'esprit

immense, et sa paresse devenait une grâce par la façon dont il la gouvernait et s'en faisait un masque.

Les seconds de Cifuentès entrèrent dans sa chambre ; il était étendu sur son lit, et leur demanda en bâillant comment ils pouvaient être levés de si bonne heure, après la nuit qu'ils avaient passée.

— Par une raison bien simple : c'est que nous ne nous sommes pas couchés, répondirent-ils.

Il en plaisanta et se mit ensuite à les entortiller sous mille plis de son esprit, jusqu'au point de ne pas leur laisser la possibilité de dire un mot de leur mission, à moins de l'entamer brusquement, ce que don Estevan se décida à faire. Il coupa l'amirante au beau milieu d'une phrase, la plus charmante du monde, et lui dit tout droit :

— Ceci est délicieux, amirante ; mais nous sommes venus ici pour autre chose.

— Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre quelque service, messieurs ?

— Par ma foi, oui ! reprit San-Estevan ; tu peux nous montrer que tu n'es pas un poltron et que la grandesse d'Espagne ne sera pas déshonorée par toi.

L'amirante se mit à rire.

— Ah ! la bonne plaisanterie ! répliqua-t-il

— Tu prends cela pour une plaisanterie ?

— Sans doute. Est-ce que, si c'était sérieux, tu me le jetterais ainsi à la face ? Continue, je t'écoute

San-Estevan, stupéfait de tant d'effronterie, lui raconta sans préambule ce qui s'était passé la veille après son départ, les deux duels auxquels il devait répondre et ce que l'on attendait de lui, en cette occasion.

Il l'écouta le sourire sur les lèvres, avec le même sang-froid et sans l'interrompre.

— C'est là tout ? demanda-t-il.

— Et que veux-tu de plus ?

— Je voudrais que des gens raisonnables ne me répétassent pas les propos des ivrognes, et ne voulussent pas y donner la créance qu'ils ne méritent pas. C'est leur faire trop d'honneur que de les relever.

Les deux seigneurs se regardèrent stupéfaits.

— Je te jure, dit don Estevan, qu'il n'y a point ici de propos d'ivrognes et que nous étions tous de sang-froid lorsque ceci s'est passé.

— Bon ! bon ! cela te plaît à dire.

— Je te jure encore que je ne me serai pas en vain mêlé de ceci, et que tu te battras, ou, si tu ne te bats pas, surtout avec cet étranger, nous sommes quinze seigneurs au moins qui te souffletterons jusque chez la reine, j'en prends l'engagement pour eux.

— Et moi, je ratifie, dit Friggiliana.

L'amirante comprit que la chose prenait des proportions immenses, et qu'il ne s'agissait pas là de tours de passe-passe. Il chercha à louvoyer et à gagner du temps pour préparer son échappatoire.

— Tout beau ! tout beau ! messieurs, un peu de patience et de sang-froid. Rien ne vous autorise à m'injurier de pareille façon, et, puisque vous voulez que cela soit sérieux, on sera sérieux

— Vrai ! tu te battras ?

— Si je me battrai ? Certainement. Je ne suis point seulement un écervelé comme vous et j'aime à faire les choses carrément.

— Eh bien, alors, aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, sans doute. Laissez-moi le temps de me lever, de chercher des seconds. Vous êtes ceux de Cifuentès ?

— Oui.

— J'en aurai deux bons à vous opposer. Dans la journée, vous entendrez parler de moi.

- Nous en entendrons parler tout à l'heure. Nous nous en allons au lever du cardinal, et certainement quelqu'un de cette nuit y sera comme nous ; tu peux compter que l'histoire sera connue, racontée et commentée.

— Oui, comme on raconte, avec des mensonges.

Le roi d'Espagne avait alors pour président de son conseil le cardinal Porto-Carrero. Il était Génois, des Boccanegra, depuis longtemps devenus Espagnols par le mariage d'une héritière de Porto-Carrero, qui lui avait imposé son nom et ses armes, ainsi que cela se fait en ces pays. Il était archevêque de Tolède, prince et chancelier des Espagnes ; il aimait peu la reine, mais il ne s'était pas déclaré contre elle, comme il le fit plus tard. Il avait une grande puissance sous un roi faible. San-Estevan et surtout Cifuentès étaient fort de ses amis ; il y avait donc à attendre toute protection de sa part, et le marquis ne put s'empêcher de dire à l'amirante que certainement le cardinal ne souffrirait pas qu'on se moquât de son pays.

Après la promesse positive du duc de Rioseco, les seigneurs s'en allèrent chez le cardinal, où Cifuentès les attendait impatiemment. Il apprit avec bonheur qu'il aurait sa vengeance et qu'il pourrait enfin se débarrasser de son rival.

— Ah ! dit-il, je le tuerai comme un chien ! il y a longtemps que cet homme m'ennuie.

Il se montra si gai et si gaillard le reste du jour, qu'on ne le reconnaissait pas. San-Estevan resta chez lui, suivant les usages, et n'en sortit pas, attendant les seconds de l'amirante, et ne doutant pas qu'il ne les eût choisis dans la grandesse ou dans les officiers distingués qui servaient en Espagne. Il vit entrer chez lui, vers la fin de la journée, deux hommes parfaitement inconnus, dont l'un avait un fort grand air, bien qu'il portât un costume simple ; l'autre, au contraire, magnifiquement vêtu, ressemblait à un coupe-jarret. Ils s'annoncèrent comme envoyés par l'amirante Le marquis leur fit demander leur nom.

Le premier se dit le prince de Vaudemont.

Le second, le capitaine Rodillard de Croizille, attaché à la personne du prince lorrain.

Le prince de Vaudemont était demi-bâtard du duc de Lorraine, qui avait à moitié épousé sa mère, puisqu'il avait une autre femme vivante quand il la prit. Il s'était mis depuis longtemps au service d'Espagne, par haine contre Louis XIV, qui lui disputait un peu son rang de prince. Il en avait obtenu (de l'Espagne) beaucoup d'honneurs et de richesses ; en ce moment, il arrivait incognito à Madrid, pour tâcher d'avoir la vice-royauté du Milanais, qui lui était promise depuis bien longtemps. Ami de l'amirante, du prince de Darmstadt, et devenu serviteur de la reine, il ne pouvait tomber mieux, pour arranger les différends.

Il était descendu chez l'amirante, ne voulant pas annoncer trop haut sa présence à Madrid, et n'avait pour toute suite que deux valets et le capitaine Rodillard, son *bravo*, comme nous disons en Italie. L'amirante lui raconta ce qui se passait, dont il s'ennuyait fort ; M. de Vaudemont lui dit de le laisser faire et qu'il le tirerait de là à la satisfaction générale.

San-Estevan reçut le prince avec la déférence due à son rang, tout en sachant garder le sien, tout en sachant surtout se maintenir dans les limites imposées par son rôle de second. Le prince entama le fond de la querelle ; le marquis répondit qu'il n'y avait rien à voir là-dessus, que l'insulte était flagrante, publique, que Cifuentès ne se prêterait à aucune excuse, et que, quant à lui, il ne se mêlerait de rien, si ce n'est de régler les conditions du combat.

Vaudemont mit en avant la reine, les édits, San-Estevan répliqua que cela ne les regardait point et qu'il fallait dégainer. Rodillard retourna sa moustache : il s'écria que le seigneur marquis était dans le vrai et que tous les parlementages ne pouvaient conduire à rien. Le prince, alors, prit un air magnanime en ajoutant :

— Puisqu'on ne peut l'éviter, demain matin, derrière le jardin du palais, nous vous attendrons, messieurs. C'est, je crois, l'endroit le plus propice, nous n'y serons pas dérangés

— Nous pouvons en assurer le comte de Cifuentès ?

— Vous le pouvez, monsieur.

— A demain donc, monsieur. A sept heures, il n'y a personne encore de ce côté ; en un quart d'heure, tout sera dit.

— Je l'espère, monsieur ; car je compte aller au lever du cardinal, où j'ai rendez-vous avec plusieurs de mes amis.

— Cela étant, monsieur, nous irons ensemble : j'y dois paraître également.

— A moins, monsieur, qu'un de nous deux

— Ah ! c'est trop juste ! il y a des chances.

Ils se séparèrent avec toutes les apparences de la courtoisie, et Vaudemont ne perdit pas son temps. Il arrangea tout, ainsi qu'il l'avait promis à l'amirante, auquel il rendit compte le soir du résultat de ses démarches, et qui se coucha tout joyeux, remerciant sa bonne étoile de lui avoir envoyé justement ce jour-là cet ami si fidèle.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : même esprit, même intrigue, même finesse, même loyauté élastique ; seulement, Vaudemont était brave. En sa qualité d'ambitieux intelligent, il comprenait tout chez les [illegible], il se servait de leurs vices comme de leurs qualités pour parvenir, et il *aimait*, dans son ami l'am[illegible] position ennemie de la bataille, parce qu'elle [illegible] de son chemin et lui ôtait tout ennui de rivalité. L'amirante l'aurait certainement emporté sur lui [illegible] à cause de sa naissance et de la position de sa famille, s'il n'avait pas eu ce *léger défaut*, assez nuisible [illegible]al d'armée.

Vaudemont le [illegible] toujours de manière à le contenter, tout en [illegible] yeux des autres ce que l'ami[illegible]rante ne cachait qu'[illegible], il y gagnait de toutes manières.

Le lendemain, à l'heure convenue, ils arriv[illegible] au rendez-vous, l'am[illegible] faisant la meilleure [illegible] du monde ; le capitaine Rodillard, qui n'était pas dans le

secret, se léchait les lèvres, et M. de Vaudemont conservait toute la dignité de sa situation bien connue.

En arrivant sur le terrain du combat, les adversaires et les témoins se saluèrent, et Cifuentès dit vivement :

— Commençons tout de suite, messieurs, s'il vous plaît.

XXXVII

— Nous avons d'abord les mesures à prendre, dit Vaudemont.

— Elles sont prises, la place est choisie, hâtons-nous. En venant ici, j'ai rencontré certaines figures qui ne me plaisent pas ; nous pourrions être interrompus, et c'est ce que je ne veux point. En garde donc, messieurs, et Dieu pour le bon droit !

— Un instant, un instant ! reprit le prince, qui vit l'amirante pâlir ; nous ne pouvons nous hâter ainsi. Nous sommes des gentilshommes et nous devons prendre les précautions voulues. Nous connaissons tous les édits. Votre parole, messieurs, qu'en cas de découverte, nous ne nous trahirons pas ?

— Oui, oui, monsieur, vous y pouvez compter ; dépêchons, je vous prie ! cela ne doit pas rester plus longtemps en suspens, allons vite.

L'amirante, malgré son empire sur lui-même, tourna les yeux autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un. Il aperçut, dans le coin d'un bouquet d'arbres, deux hommes, il respira ; ces deux hommes se montrèrent, il les reconnut ; ce n'était pas là ce qu'il attendait. Mais ces deux hommes avaient été vus de ses adversaires.

— Attention, messieurs ! et faisons bien, dit San-Estevan ; nous ne sommes point seuls. Voici là-bas le prince de Darmstadt et le comte de Mansfeld qui viennent juger le courage espagnol... Monsieur l'amirante, défendez-vous, s'il vous plaît. Cifuentès est tout prêt à l'attaque.

L'amirante avait déjà l'épée à la main, il fit quelques passes toutes tremblantes ; évidemment, il avait peur. Quelques instants encore, et il donnait tout à fait un triste spectacle. Un bruit de chevaux et de pas précipités lui fit monter un peu de sang au visage.

Deux exempts de cour, un alguazil et des estafiers du palais, se précipitèrent entre les combattants, en s'écriant :

— La paix du roi, messieurs !

— J'en étais sûr, dit Cifuentès.

— De la part de Sa Majesté la reine.

— Rien n'y manque ! ajouta San-Estevan. Et cela devant des étrangers ! Mais il nous le payera.

Les épées rentrèrent au fourreau, et l'amirante, ainsi que le prince de Darmstadt, qui s'était approché, et qui reçut aussi sa communication, furent priés de suivre l'exempt au palais, où, leur dit-on, la reine les attendait. Le comte de Cifuentès devait les suivre.

— Monsieur le prince de Vaudemont, reprit San-Estevan, c'est affaire à vous, vous savez préparer les choses et les dénouer, je vous en félicite.

— Défense expresse de Sa Majesté de vous rencontrer de nouveau, messieurs, interrompit l'alguazil en voyant ces dispositions hostiles. Rentrez chez vous, je vous prie, et souvenez-vous que l'on vous surveille.

Il fallut se séparer, pendant que les principaux acteurs étaient conduits devant la reine, ce qui les affectait d'une manière tout opposée. Le prince de Darmstadt et Cifuentès enrageaient, l'amirante se trouvait au comble de ses vœux. Il croyait avoir fait preuve de bonne volonté et conserver en même temps la vie et la considération publique. La trame était simple et très facile à ourdir, en même temps qu'elle était sûre. Le prince de Vaudemont avait été chercher la Berlips, l'éternel pivot des intrigues de cette cour. Il lui avait raconté l'histoire, sous prétexte de rendre un grand service à la reine, dont le nom se trouvait mêlé à cette aventure. La Berlips ne manqua pas de prévenir Anne de Neubourg de cette querelle. Elle avait un double but : le comte de Mansfeld lui avait vivement recommandé de faire ressortir les *égarements* de l'amirante ; c'était le cas ou jamais.

La reine, en apprenant ce duel dont elle était la cause, jura qu'il ne s'accomplirait pas et obtint un ordre pour séparer les combattants, se promettant d'user de ses droits de femme et de reine pour mettre un terme à une discussion dangereuse, où elle pouvait laisser sa réputation et où ses amis pouvaient laisser leur vie.

On a vu ce qui en résulta. Aussitôt que la reine eut appris l'arrivée des seigneurs au palais, elle donna ordre qu'ils fussent introduits. Par un grand hasard, elle était seule. La reine mère se trouvait fort malade dans une maison des champs qu'elle possédait sur la route de Tolède, le roi était allé passer deux jours avec elle : elle avait désiré que sa bru ne l'accompagnât pas. Elles s'aimaient peu. Anne était jalouse de sa belle-mère et trop franche pour dissimuler qu'elle ne la voyait pas avec plaisir.

L'amirante, Darmstadt et Cifuentès furent admis en sa présence, au moment où elle se rendait à la messe. Anne de Neubourg était très belle, on le sait. Le caractère de sa beauté avait beaucoup changé depuis son arrivée en Espagne. Un voile de tristesse couvrait ses traits, ses yeux n'exprimaient plus le calme et l'insouciance. L'amour qu'elle portait au cœur, la certitude de ne le voir jamais satisfait, lui inspiraient une mélancolie incurable.

Toujours fraîche et blanche comme un bouquet de muguets et de roses, elle avait beaucoup maigri. Sa taille y avait gagné une souplesse et une grâce qui lui manquaient peut-être alors qu'elle était une appétissante enfant de l'Allemagne. Ce jour-là, elle portait un grand voile noir ; la mantille lui étant interdite de par les lois de l'étiquette, elle s'enveloppait dans cette dentelle qui la recelait à moitié. L'absence du roi, son séjour près de sa mère l'attristaient. Il allait manquer, ce jour-là, des soins qu'elle lui prodiguait avec une si vive tendresse, ou bien une autre les lui donnerait.

La seule pensée consolante qui se présentât à son esprit, c'était que la reine mère n'aimait pas son fils comme elle l'aimait, qu'il en sentirait la différence, lui à qui l'affection était si douce, et qu'il la regretterait.

Elle entra donc dans la salle où les seigneurs l'attendaient, et les accueillit tout d'abord avec un visage encore plus triste que de coutume.

— Mon cousin, messieurs..., dit-elle, je ne m'attendais pas à vous recevoir aujourd'hui comme je vous reçois. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir ; mais, en ce moment, ce plaisir est mêlé de peine et d'embarras. J'ai tout appris, messieurs...

Les trois hommes baissèrent la tête devant le regard sévère et assuré de cette jeune femme, dont le droit était bien de se défendre contre des chevaliers maladroits.

— Je suis reine, je suis femme, je suis étrangère en ce pays ; j'ai droit aux respects de tout honnête homme, aux vôtres en particulier, mon cousin, vous qui représentez ma famille. Je ne blâme ni vos plaisirs, ni vos compagnies ; vous êtes jeune, vous êtes libre, rien ne vous empêche de passer à vous divertir le temps que le service du roi ne réclame pas. Mais mon nom ne peut, ne doit pas être dans tout cela : mais, moi qui vis retirée en ce palais, loin des bruits du monde, dont je ne veux entendre que ce qui est d'obligation pour mon état, pourquoi forcer le public à se rappeler que je suis jeune et que les seigneurs de ma cour oublient le respect qu'ils me doivent jusqu'à me mêler à des propos de table et de débauche ?

— Madame..., dit le prince.

— Je vous dis que je sais tout, messieurs, tout, monsieur l'amirante. Le modèle que vous avez choisi n'eût jamais prononcé les mots qu'on vous prête ; malgré mon amitié pour vous, malgré celle que je porte au prince de Darmstadt, malgré mon intérêt pour le comte de Cifuentès, je vous dirai à tous la même chose. Il n'est pas plus permis de protéger une reine que de l'accuser. Ce n'est pas à vous qu'appartient ce rôle, et je vous défends à l'avenir, si vous ne voulez être chassés de ma présence, je vous défends de vous occuper de moi autrement que comme votre souveraine, l'épouse de votre maître. Il n'est pas séant d'afficher des sentiments que je repousse et que je renie. Vous pouvez me déshonorer ainsi, plus facilement que la dernière femme de ce royaume, et, si vous êtes mes amis, vous m'en donnerez des preuves particulières.

Les trois seigneurs tombèrent à genoux, humiliés devant elle.

— Relevez-vous, reprit-elle, je vous pardonne ; cependant ne comptez pas sur mon indulgence, vous ne la retrouveriez plus une autre fois. Soyez pour moi ce que je vous permets d'être, rien de plus, rien de moins. Montrez-vous mes fidèles et mes dévoués. J'ai besoin d'amis ; il se forme autour de moi, contre moi, des cabales de toute sorte ; j'ai des traîtres jusque dans mon domestique ! Ne me forcez pas à vous bannir, vous en qui ma confiance repose, et c'est ce que je ferais néanmoins, sans rémission, si pareille circonstance se renouvelait.

Le prince de Darmstadt osa prendre sa main et la baiser.

— Oui, mon cousin, oui, je vous comprends ; vous voulez un mot particulier pour vous ; vous voulez être bien sûr que je ne vous retire point mon amitié. Comptez-y, et que je puisse compter sur vous. Je vous défends, messieurs, de donner aucune suite ni proche ni éloignée au combat de ce matin ; je vous défends d'en provoquer d'autre, et je vous ordonne de rentrer vis-à-vis de moi dans la ligne absolue de votre devoir et de votre dévouement respectueux. Me le promettez-vous ?

— Oui, madame.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur !

— Allez ! c'est bien, nous n'en parlerons plus. Venez à la messe, prenez-y vos places accoutumées. On saura que vous n'avez rien perdu de ma faveur, que vous avez failli la perdre pourtant, et il me convient qu'on le sache, c'est un exemple. Adieu, messieurs ; adieu, mon cousin.

Elle sortit, enveloppée dans ses voiles, belle, chaste, triste et digne comme une fille des empereurs qu'elle était. Les trois seigneurs se regardèrent un instant, ils n'osaient se parler, mais un ressentiment profond existait entre eux. Ils étaient cependant traités à peu près de la même façon, on leur ôtait à tous non seulement l'espérance, mais la permission d'en concevoir. Le prince, objet de l'envie des deux autres, avait reçu une attention particulière, il n'en souffrait peut-être que davantage. Ce titre d'ami, qu'on lui imposait, lui semblait une lourde chaîne rivée à son bras, entravant sa vengeance et sa furie.

— Ah ! s'écria-t-il, si je n'avais pas promis !

— Et moi ! reprit Cifuentès.

— Et moi !, ajouta l'amirante avec plus de force encore.

— Monsieur, continua le prince, il serait bien lâche de vous faire des reproches, puisque je ne puis vous demander satisfaction. Je vous dirai seulement que c'est à vous que nous devons tout ceci et que nous ne l'oublierons pas.

— Qui peut vous faire penser... ?

— Bien d'autres le pensent comme nous, poursuivit Cifuentès en riant de rage, et ceux-là n'ont pas juré de ne pas vous le faire savoir. Allons à la messe.

Pendant ce temps, San-Estevan ne s'endormait pas ; en quittant le champ de bataille, il s'en alla tout droit chez le cardinal, auquel il raconta cette histoire dans ses plus grands détails. Le dénouement n'était pas difficile à deviner, la défense de la reine fut prévue ; mais le marquis insista près de son illustre ami, pour qu'une punition fût infligée à l'amirante.

— Sans cela, ces étrangers croiraient que nous approuvons ce couard, et nous passerions en Europe pour lui ressembler.

— Je ne demande pas mieux que de l'exiler ; je ne sais si la reine...

— La reine ne peut pas s'y opposer si Votre Eminence veut présenter les faits tels qu'ils sont. Le roi arrivera ce soir...

— Demain, l'amirante recevra un ordre de départ, ou je serai sans pouvoir, je vous le promets.

L'amirante avait la passion des jésuites et celle des palais. Il en avait un pareil nombre : quatre jésuites avec lui, chez lui, qui le quittaient très peu, mangeant à sa table et le suivant dans tout ce qui n'était pas de la cour. Il les initiait peu à ses affaires, croyait-il. Ils savaient tout et n'en montraient que le nécessaire à leurs intérêts.

Avec ses quatre jésuites, il avait quatre palais magnifiques qu'il ne louait point, et qu'il habitait trois mois de l'année par saison, chacun approprié au moment qu'il devait y venir. Ainsi, celui de l'été avait un jardin superbe, des jets d'eau, des fleurs partout, des pavés de mosaïque de marbre et des fontaines jaillissantes dans toutes les chambres. Celui de l'automne renfermait un parc où on élevait du gibier, et où il pouvait se donner le plaisir de la chasse ; il était garni des plus superbes fruits de toute l'Espagne. Celui du printemps était un nid de rossignols, de jonquilles et de tubéreuses, et celui de l'hiver était ouaté, chaud, à n'y pas craindre les vents coulis, c'était le seul de cette espèce en Espagne, où l'on gèle partout, même chez la reine, à souffler sur ses doigts.

Il se croyait trop grand seigneur pour que la disgrâce pût l'atteindre, aussi fut-il d'un étonnement profond, lorsqu'il reçut, un matin, un exempt de la cour, lui ordonnant de la part du roi, de se rendre à Grenade et d'y rester jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté le rappelât.

Il ne laissa pas abattre son orgueil et ne se plaignit point, bien qu'il souffrît cruellement. S'il avait murmuré, on lui aurait jeté à la face la cause de son exil ; c'est ce qu'il ne voulait permettre à aucun prix, on le comprend.

Il prit un train d'empereur, s'en alla sur la route toute garnie de ses gens jusqu'à Tolède, dont le cardinal était archevêque. Pour le braver, il y donna un superbe combat de taureaux. On l'applaudit fort, car ce jeu cruel est le comble du bonheur en Espagne. Il se procura ainsi la satisfaction de narguer la cour.

A Grenade, il fit mieux ; il s'en alla descendre droit à l'Alhambra, le palais des rois, et s'y installa sous prétexte que ses ancêtres y avaient logé. Il eut comme une cour pendant plusieurs semaines. Enfin, se trouvant mal à son aise dans ces vieilles murailles, il s'en alla dans la ville où on lui prêta une belle maison.

La reine ne tarda pas à obtenir son rappel. Elle resta, malgré tout, aveuglée sur son compte, néanmoins il dut renoncer à imiter le duc d'Astorga.

XXXVIII

Les amoureux de la reine ne pouvaient continuer plus longtemps le rôle qu'ils avaient pris. Sa défense formelle le leur interdisait. Elle ne leur demanda que cela, dans son indulgence, et le reste fut oublié. Ainsi l'amirante, qui donnait à la Berlips des sommes folles, obtint par elle son retour. Elle ne laissa à la reine ni paix ni trêve qu'elle ne l'eût obtenu, et encore, pour cela, lui envoya-t-il un nouveau présent, plus magnifique que les autres.

Le prince de Darmstadt continuait ses visites à la cour ; il avançait promptement, et recevait chaque jour de nouvelles faveurs. Le comte de Mansfeld s'occupait de lui de plus en plus ; il le voyait presque chaque jour, lui offrant sans cesse de nouveaux trésors et ne lui demandant que d'être en même temps l'homme le plus élégant, le plus distingué, le plus recherché de Madrid.

Après la défense de la reine, il changea tout à coup de manières. Sa maison, sa magnificence furent les mêmes. Seulement, plus de fêtes, plus de comédiennes surtout, des vêtements superbes, mais sévères. L'air grave, la retraite et la mélancolie lui furent demandés en complément de son obéissance. Il n'eut pas de peine à les afficher, il était réellement atteint.

La reine remarqua ce changement que la Berlips lui signala, et, un jour, elle dit d'un air de compassion :

— Mon pauvre cousin s'ennuie ; je voudrais pour beaucoup lui voir une autre humeur, et j'y tâcherai.

Le propos fut répété une heure après à l'ambassadeur. Le soir même, en soupant avec M. de Darmstadt, il lui dit sans préambule :

— Monsieur, vous ne me demandez plus ce que vous pouvez faire pour m'obliger.

— J'attends qu'il vous plaise de me l'apprendre, monsieur.

— Eh bien, je m'en vais vous le dire.

— Enfin ! s'écria le prince, les yeux brillants de curiosité.

— Je ne vous demande que de faire la cour à une dame.

— C'est beaucoup.

— De vous faire aimer d'elle.

— C'est plus difficile.

— D'en obtenir des preuves positives.

— Ah ! monsieur, c'est la pomme d'or des Hespérides que vous exigez là. Ne savez-vous pas bien que je suis amoureux, amoureux sans espoir ; que je ne changerai jamais, et que, par conséquent, je ne saurais persuader personne.

— Nous sommes justement dans le pays de cette pomme d'or, monsieur ; vous la cueillerez, si vous voulez, vous n'avez qu'à le vouloir.

— Non, monsieur, je ne saurais. Et cette dame est-elle jeune ?

— Oui.

— Belle ?

— De la plus grande beauté.

— Est-elle honnête ?

— On ne peut davantage.

— Il vous importe que j'en sois aimé ?

— C'est pour moi une nécessité absolue. Vous n'êtes ici que pour cela.

— Renoncez-y, monsieur, je suis incapable de le tenter.

— C'est ce que je ne croirai qu'après vous l'avoir nommée, si vous refusez encore.

— Nommez-la donc bien vite, alors, que nous n'en parlions plus.

— C'est..., c'est justement celle que vous aimez, celle pour qui vous donneriez votre vie bien sûr, votre honneur peut-être... Dites-vous encore non, maintenant ?

— Mon Dieu ! c'est la... ?

— Justement ! interrompit vivement le comte, sans lui laisser le temps d'achever.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas ! c'est peine perdue, je ne réussirai jamais, je le sais.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous réussirez, et si je vous dis d'essayer, c'est que je vous parle à coup sûr. Sans cela je vous aurais fait commencer plus tôt.

— Il me semble que je rêve. Quoi ! il me resterait de l'espérance ? ce n'est pas une fable ? ce n'est pas un jeu ?

— C'est la vérité.

— Monsieur, je n'oserai jamais.

— Osez !

— Monsieur, vous ne voulez pas la perdre au moins, en m'engageant dans cette route ?

— Je veux la sauver au contraire, je veux lui éviter le

sort de Louise d'Orléans, je veux qu'elle règne en Espagne et que vous y régniez sous elle, et moi aussi.

— Comment la voir? comment lui parler? N'est-elle pas surveillée au point de ne pas laisser même la possibilité de lui adresser un mot?

— Mettez-vous à ce bureau et écrivez : ce soir, elle aura votre lettre, demain peut-être, elle y aura répondu.

Le prince finit par se laisser persuader. On croit si vite ce que l'on désire ! Il écrivit une lettre, pleine de respect et de passion en même temps, pleine de naïveté aussi, comme un véritable amoureux qu'il était. Cette lettre était un chef-d'œuvre : un grand esprit, une adresse consommée n'en auraient pas dicté une semblable. Le comte en fut enchanté. Il quitta le prince en lui recommandant le secret et la prudence, deux moteurs sans lesquels ils ne réussiraient jamais.

Le pauvre Darmstadt passa toute la nuit dans des rêves insensés. Il lui semblait assister à un conte de fées. Lui aimé de la reine ! lui admis près d'elle ! Elle répondre à sa lettre d'amour ! La raison lui disait : « Jamais ! jamais ! » Son cœur et son amour le berçaient d'espérances ; il accueillait tour à tour la raison et le cœur, sa tête ressemblait à un chaos où mille idées se croisaient : si ces heures de solitude se fussent prolongées longtemps, il serait devenu fou.

Dès l'aube il s'en alla chez l'ambassadeur pour parler de la reine. Mansfeld sourit en l'apercevant.

— Ah ! monsieur, vous me rappelez ma jeunesse ; j'ai été ainsi. J'aime à vous voir dans ces dispositions, ce sont les bonnes. Ne craignez rien, votre lettre a été remise.

— Est-il vrai ?

— On l'a lue, et on l'a même relue deux fois.

— Et... ?

— Et l'on n'a pas répondu, vous pouvez le comprendre ; on l'a gardée néanmoins, sans la brûler ni la déchirer ; elle est si bien cachée, que nul ne la trouvera. Que vous en semble ?

— Monsieur, il me semble que je rêve.

— Ce n'est pas tout. Elle a parlé de vous plusieurs fois, elle a répété : *Mon cousin écrit fort bien. Mon cousin doit faire une belle fortune. Mon cousin se plaît en Espagne et ne veut pas se marier.*

— O mon Dieu ! s'écria le jeune homme, faites que je ne me réveille pas !

— Vous pourrez aller au palais dans la journée.

— Elle l'a dit ?

— Oui. Elle vous recevra dans son cabinet indien ; il n'y aura que le roi, madame de Berlips et Romulus, dont je vous engage à vous défier ; c'est une espèce qui dit le mal par instinct.

— J'irai, monsieur.

— Le roi est tranquille, en ce moment ; il a une nouvelle idée, celle des coquilles. Il passe sa vie à arranger les siennes sur des tablettes, justement dans ce salon où vous devez aller, et quand il est là, il ne s'occupe de rien au monde que de ses coquilles. Madame de Berlips nous est tout acquise ; ainsi vous n'avez rien à craindre que ce méchant Romulus. Cette mauvaise bête ne mourra donc pas !

Les renseignements étaient précis, on le voit. Madame de Berlips ne les laissait pas chômer ; elle les arrangeait à sa fantaisie et il fallait la croire ; le moyen de s'en défier, alors que tous les raisonnements étaient pour elle ! D'ailleurs, le comte de Mansfeld, ainsi que tous ces fins matois de profession, se laissait prendre aux pièges les plus grossiers. J'ai remarqué souvent qu'on l'on ne persuade à ces gens-là que les mensonges. Ils mentent eux-mêmes avec une rare audace et n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire.

Le prince se rendit au palais ; où réellement la reine l'attendait, madame de Berlips lui ayant demandé de sa part si elle daignerait le recevoir.

Il fut admis dans son cabinet des Indes, ainsi qu'on le lui avait annoncé ; le roi, la reine, la gouvernante, Romulus étaient là ; il était ému, tremblant, à faire pitié. La reine s'en aperçut et lui montra une bonté pleine d'indulgence et de grâce. Elle voulait le rassurer, mais elle n'avait jamais cru à une passion réelle de la part du prince ; c'était selon elle une folie de jeune homme, une imagination exaltée par les romans, ou peut-être cette histoire du duc d'Astorga et de la reine Louise, qui, comme à l'amirante, lui montait la cervelle.

Elle avait témoigné son mécontentement ; il craignait maintenant de perdre son amitié, et ne s'approchait d'elle qu'avec inquiétude. Son cœur, tout plein d'un sentiment unique, avait cependant de la reconnaissance pour ceux qui l'aimaient ; elle ne voulait pas le voir malheureux et malheureux par elle.

— Mon cousin, lui dit-elle ce jour-là aussitôt qu'elle l'aperçut, vous ne venez pas assez souvent au palais ; le roi s'en plaint, et moi davantage encore.

— Madame, c'est trop de bonté ! répliqua-t-il en balbutiant.

Le roi, que ses coquilles n'occupaient pas assez pour l'empêcher d'entendre, se retourna vers le prince et lui dit en souriant :

— Monsieur de Darmstadt, si vous voulez rester en Espagne et y faire votre chemin, tâchez de plaire à votre cousine ; c'est la personne la plus puissante du royaume, elle vient de faire un vice-roi du Milanais.

— Oui, mon cousin, le roi m'a bien voulu donner cette charge pour le prince de Vaudemont, l'ami du pauvre amirante, à qui je dois beaucoup.

— Oh ! certes ; sans le prince de Vaudemont, vous vous faisiez couper la gorge, reprit madame de Berlips ; c'est lui qui m'a prévenue, et j'ai prévenu Sa Majesté. Jugez quel malheur si vous n'existiez pas aujourd'hui !

— Oh ! oui, un grand malheur en effet, madame. Votre Majesté aurait-elle daigné accorder un regret à son fidèle serviteur ?

— En doutez-vous, mon cousin ?

Le roi s'avança, tenant à la main une coquille de nacre de toute beauté.

— Mon cher prince, interrompit-il, regardez donc mes coquilles ; cela vaudra mieux que de sots discours sur ce duel qui a tant tourmenté la reine.

Ce mot fit du bien à ce pauvre amoureux ! Il aurait classé toutes les coquilles de la mer pour l'entendre.

Il resta plus d'une heure avant que Leurs Majestés le congédiassent, et sortit du palais plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, plus amoureux qu'il ne l'était en y entrant, si c'est possible.

Il va sans dire que la Berlips n'avait point remis la lettre, qu'elle garda ainsi toutes les autres et que la reine ne se douta jamais que le prince avait eu l'audace de lui écrire. Elle arrangea cependant les choses avec tant de vraisemblance, que l'ambassadeur et M. de Darmstadt y furent trompés.

Un autre fait bien étrange — et que l'événement a prouvé néanmoins, — c'est que madame de Berlips, loin de croire au sentiment si pur et si noble de la reine pour son mari, se persuada, au contraire, que ce sentiment était un voile pour en cacher un autre, et qu'au fond de son cœur elle aimait réellement le prince de Darmstadt ; sans cela, elle n'eût certainement pas été si loin dans son intrigue, qui devait se découvrir et la perdre, si la reine n'en était pas complice.

Ce commerce de lettres et de visites où le roi était en tiers dura plusieurs mois. Il fallait un amour aussi réel, aussi désintéressé que celui du prince pour en rester là et pour se contenter de ces marques qui n'en étaient point. Il aimait comme les chevaliers du vieux temps, et la soumission était le premier symptôme de cet amour. M. de Mansfeld, qui n'aimait pas, et qui avait ses vues, s'impatientait quelquefois ; il voulait brusquer l'aventure, la Berlips avait infiniment de peine à arrêter ses incertitudes et ses projets.

Justement, à cette époque, il arriva à la cour une de ces choses dont tout le monde s'occupe, qui ne sont pas un grand événement dans l'histoire, mais qui amènent de grands événements, auxquels elles se rattachent. Peut-être la maison de Bourbon a-t-elle dû à cette petite cause la couronne d'Espagne. Dieu se sert de tout.

Le cardinal Porto-Carrero avait plusieurs nièces, une entre autres que l'on citait comme une des beautés les plus merveilleuses de l'Espagne, et qui s'appelait mademoiselle d'Aguilar. Elle se maria à un prince romain, nommé Saltarello, ce qui est un singulier nom pour un prince. Aussi ne l'était-il que d'occasion et à cause d'une immense fortune, acquise par son père, on ne sait trop comment et dans les commerces inconnus. Il prêta de l'argent au pape sans demander d'autres intérêts que ce titre qu'il ambitionnait. Le pape, heureux de s'en tirer à si bon marché, le *nobilita* et le *principa*.

Le bonhomme n'en fut pas plus fier pour lui ; mais il le devint pour son fils, dont il voulut faire bon gré, mal gré, un grand seigneur. Il lui donna un gouverneur très instruit, tous les maîtres de M. Jourdain, et il le lança de bonne heure dans la société.

L'enfant appartenait par sa mère, fille de condition pauvre, à beaucoup de bonnes maisons d'Italie. Il en profita pour s'établir dans le monde sur un bon pied, et pour se faire des amis, avec l'argent que son père ne lui refusait pas. Il était, du reste, très bien fait, d'un esprit suffisant, d'un bon caractère, très instruit, et toujours disposé à obliger les autres ; ce qui mène loin quand on a une large bourse.

Il aspirait à un grand mariage, non pour les écus, dont il n'avait pas besoin, mais pour le nom. Les parents de sa mère lui dénichèrent cette Boccanegra, nièce ou à peu près, du cardinal Porto-Carrero ; elle n'avait pas un maravédis, mais elle était noble comme le roi et belle à miracle. Le

cardinal l'avait fait venir tout petite d'Italie, sur ce qu'il apprit que cette branche de sa maison était dans la misère il la voulut doter ; les Saltarello refusèrent avec indignation. Le *sans dot* était pour eux une raison convaincante. Le mariage se fit.

d'avoir jeté sa peau de Saltarello, dont elle n'avait retenu que la dorure. Elle faisait bon marché du nom et de la principauté ; on l'appelait presque toujours la Boccanegra.

Le cardinal donna pour elle quelques soupers ; la faction autrichienne y régnait en masse, car il en était. La Bocca



Freudstein

Le prince Saltarello fils était d'une faible santé. Il vécut deux ou trois ans après son mariage. Il laissa sa veuve, sans enfants et parfaitement consolée, un superbe douaire. Les Saltarello devaient finir là, le bonhomme était trop vieux pour faire souche.

Cette douairière de vingt ans s'empressa de quitter Rome et revint en Espagne, avec sa beauté et ses trésors, comptant profiter de l'une et des autres. Elle s'établit chez son oncle, qui fut enchanté de la revoir et ne la gêna point. Cette belle était blonde comme la reine dont elle avait la taille (fait assez rare chez les filles du Midi, non pas la taille, mais les cheveux). Elle courut les bals, les courses de taureaux, les fêtes petites et grandes, et s'en donna enfin à cœur joie.

negra s'en mit bien vite et ne rendit ses devoirs au palais que comme forcée. C'était tout simple, on s'y ennuyait !

XXXIX

Parmi ceux qui fréquentaient le plus la maison du cardinal et qui de près ou de loin, convoitaient sa nièce, il se trouvait un homme de beaucoup d'esprit et d'intrigue, gentilhomme autrichien, nommé Freudstein, venu en Espagne pour y chercher fortune et bien décidé à ne pas s'en retourner

ner sans l'avoir trouvée. Il était jeune et assez bien fait ; ses aïeux avaient planté les rochers du Danube, assurait-il, et avec raison. Des malheurs, des fautes et une quantité d'enfants avaient ruiné sa maison, dont le vieux château existait encore perché comme un nid de vautour, au-dessus du fleuve. Il n'en restait plus que les murs, et Freudstein y logeait quatre bohémiens et leur famille, pour empêcher les invasions étrangères, ayant la ferme intention de lui rendre sa splendeur, aussitôt que la déesse insaisissable aurait daigné lui sourire.

Cet homme ne ressemblait pas du tout à un Allemand, c'était plutôt un Gascon ; il en avait les qualités et les manières, sans la bravacherie et les mensonges. Il amusait fort la compagnie où il se tenait ; on le recherchait beaucoup, chez le cardinal en particulier.

Il avisa la belle veuve et se dit que c'était là un friand morceau. On rebâtirait bien les murs du vieux manoir, on le meublerait magnifiquement avec les écus des Saltarello, et, une fois soutenu par une telle alliance, Freudstein se chargeait de monter très haut, il ne lui fallait que le piédestal.

Il se mit donc à courtiser la princesse, qui s'amusa beaucoup de ses plaisanteries et qui l'admit au nombre de ses chevaliers. Elle lui permit de la suivre lorsqu'elle allait en masque en partie, ou bien lorsqu'elle courait à cheval dans les grands chemins et les bosquets des environs de Madrid, si bosquets il y a, toutefois.

Il était trop habile pour découvrir ses batteries. Il commença par amuser, par se faufiler sans conséquence et par se déclarer l'esclave dévoué, le chien de la princesse ; il prit lui-même ce nom ; elle s'accoutuma à lui, et bientôt il lui devint indispensable. Les autres prétendants ne s'en effrayèrent pas, ils le regardaient du haut de leur grandeur et de leurs espérances. Il les laissa faire, jusqu'au jour où l'un d'eux lui lança quelques paroles aventurées sur sa noblesse et sur son peu de ducats.

Il ne s'emporta point, répondit par une plaisanterie ; mais, le lendemain, avec une politesse exquise et les façons d'un grand seigneur, il donna à son rival un joli coup d'épée qui le cloua dans son lit pour six mois.

— Peste ! quel chien ! dit la princesse à cette nouvelle.

— Madame, les chiens ont des dents et des ongles, répondit Freudstein ; ils s'en servent pour défendre leurs maîtres.

Ceci était une allusion ; car, avant d'attaquer le gentilhomme, l'adversaire avait tenu sur la princesse des propos peu séants, et c'était surtout elle qu'il avait vengée. Il ne voulait pas le lui dire, mais il n'était pas fâché qu'elle le sût. Elle le regarda dès lors d'un autre œil. Les gens qui donnent des coups d'épée ont toujours un autre aspect que les autres : on les craint, on les respecte, et on les flatte.

La princesse admit le Freudstein à des particuliers dont il n'était pas ; elle lui parla plus souvent, elle rit plus haut de ses bons mots et de ses pointes. Elle remarqua qu'il avait une belle taille, une haute mine, qu'il maniait son cheval mieux que personne et que sa hardiesse passait celle de tous les autres. Il ne calculait pas le danger et se jetait à travers les yeux fermés. Elle en eut plusieurs fois la preuve, qu'elle ne se fit faute de renouveler, ni lui non plus.

Un jour, elle lui demanda pourquoi il n'avait pas des pourpoints de velours comme les autres ; il répondit hardiment :

— Madame, un pourpoint de velours coûte plus gros que mon revenu.

— Eh bien, si je vous en donnais un, le prendriez-vous ?

— Si vous me donniez une fleur de votre bouquet, je la recevrais à genoux en vous baisant la main ; si vous me donniez un pourpoint de velours, j'en ferais présent à votre laquais ; cela lui irait très bien. Velours ou drap, c'est une livrée.

Cette fierté plut beaucoup à la princesse ; on y sentait le gentilhomme de race.

Elle voulut pousser plus loin.

— Et si je vous offrais davantage ?

— Madame, un homme d'honneur peut accepter sa fortune de la main d'une femme aimée, à la condition de la rendre en la doublant ; mais celui qui reçoit des cadeaux des dames, porte en allemand un nom que ne portera jamais le fils de mon père.

— Cependant beaucoup d'honnêtes gens ne se font pas faute de si peu.

— En France, madame, en Italie, en Espagne, je ne dis pas non ; mais [illegible] jamais.

— Oh ! si une [illegible], belle ou laide, vous offrait ses biens et son cœur, vous ne feriez pas le difficile, monsieur le délicat !

— Vous vous trompez encore, madame : si l'héritière voulait être aimée pour son argent et qu'elle ne me plût pas, je lui dirais tout bonnement que je ne puis accepter ce marché-là.

La princesse éclata de rire. Freudstein ne s'en fâcha pas, et rit avec elle ; puis elle ne rit plus et parla de choses sérieuses.

Un peu plus tard, elle reprit, au milieu d'une conversation :

— Vous êtes bon gentilhomme, monsieur de Freudstein ?

— Ma foi, madame, mes ancêtres étaient comtes palatins du Rhin, il y a bien longtemps, je n'en sais plus la date. Pendant qu'une autre branche s'en alla fonder un autre Freudstein sur le Danube, ceux du Rhin perdirent leur rang et leurs biens pour s'être révoltés contre Barberousse, à l'époque des fameux burgraves ; il n'en resta qu'un petit, sauvé par un vassal, qui s'en revint sur le Danube retrouver ses parents et épouser l'héritière de cette branche, d'où sont venus mes pères, et moi aussi.

— De sorte que vous êtes le comte de Freudstein ?

— Aussi bien que Charles II est roi d'Espagne.

— Pourquoi ne portez-vous pas de titre ?

— Parce que je n'ai pas envie qu'on m'appelle M. le comte, sans avoir un carrosse et des laquais derrière. Un comte gagnant sa vie me paraîtra toujours un contresens auquel je ne m'exposerai pas.

— Cet homme est plein d'honneur et de bon sens, dit le soir la princesse à sa femme de chambre ; il mérite mieux que ce qu'il a.

A dater de ce jour, la Saltarello, ou la Boccanegra, comme vous voudrez, s'occupa beaucoup de Freudstein, sans en parler à personne, pas même à cette fille de chambre, confidente jusque-là de tous ses caprices. Elle l'observait en silence ; ceux qui connaissent les femmes connaissent aussi la gravité de ce symptôme. Elle n'en courut pas moins à ses plaisirs, et n'en fut pas moins la plus brillante et la plus élégante des dames espagnoles, et ses cheveux blonds n'en tournèrent pas moins les têtes de tous les papillons de cour.

Sur ces entrefaites, une dame qui n'était plus jeune, dont on avait fort parlé autrefois, s'imagina de s'amuser chez elle et de faire amuser les autres, comme si elle avait toujours vingt ans. Elle institua des fêtes masquées et avec des costumes de caractère, où tout le monde courut. Ce fut une mode, une rage. Son palais était magnifique, ses jardins splendides ; elle les ornait et les illuminait à la vénitienne, comme l'avait fait le premier le duc d'Astorga dans sa fameuse fête : on se perdait dans les quinconces et derrière les charmilles, on causait d'amour au clair de la lune, et au bruit des sérénades données par des musiciens invisibles. Les galants étaient enchantés, jamais ils n'avaient trouvé d'occasion si belle.

Au beau milieu de tout cela, tomba un soir un prince de la maison d'Autriche par les femmes, allié par les hommes aux Vasa et je ne sais plus à quelles maisons royales. Il venait en mission cachée à la cour d'Espagne, pour contrôler Mansfeld, qui n'avançait pas, et tâcher de faire marcher plus vite la grande affaire de la succession, dont le cabinet de Vienne ne dormait pas. Le prince, qui s'appelait le duc d'Oldenbourg, était beau à miracle, fin comme l'ambre, mais avantageux et insolent de quoi défrayer trois parvenus. Il se croyait la merveille du genre humain, ne supposait pas qu'on pût lui résister, et regardait une femme comme perdue dès qu'elle lui permettait de lui baiser la main.

Il fut reçu par le roi et la reine, trouva la reine belle et s'imagina qu'elle le regardait avec plaisir. Il rencontra la Boccanegra chez le cardinal, la traita du haut en bas, non pas en face, bien entendu, mais dans ses propos, dont la princesse eut connaissance sur-le-champ, car on trouve toujours des gens disposés à répéter ce qui est désagréable.

La Boccanegra aimait à rire, elle était de sang italien, elle se promit une vengeance, il ne s'agissait plus que de la trouver. La plus vulgaire eût été de rendre le duc d'Oldenbourg amoureux d'elle et de s'en moquer ensuite. Mais d'abord ce n'était pas facile ; ces sortes de gens ne sont guère amoureux que d'eux-mêmes ; ensuite, cela ressemblait à ce qui se voit partout, elle voulait mieux.

Elle cherchait toujours, et le hasard la conduisit où elle voulait aller, plus vite qu'elle n'aurait pu le croire.

Un soir, elle alla, accompagnée de sa suite habituelle, au bal de la señora Octavia Benarès. Elle portait un habit français, qu'elle aimait beaucoup et qui faisait ressortir sa taille. On ne voyait que ses cheveux blonds, encore les dissimulait-elle sous le coqueluchon d'une mante, comme une dévote qui va à la messe.

Le duc d'Oldenbourg avait laissé percer la persuasion d'avoir attiré les regards de la reine. On en avait ri, car cette fatuité ne méritait que cela ; la reine était trop généralement respectée pour que ces extravagances pussent lui nuire.

Ce soir-là, il arriva se pavanant, du palais, où il avait passé l'après-dînée tout entière, causant, avec Anne, de ses parents, qu'il connaissait, et de bien d'autres choses de

son pays, auxquelles elle s'intéressait toujours. Il la quitta convaincu qu'il l'avait séduite, que Mansfeld et Darmstadt n'étaient que des ignorants et des sots, et qu'en quelques jours, il aurait enlevé la position.

Il se promenait dans une allée, lorsqu'une femme vêtue à la française passa près de lui. Un de ses courtisans dit comme un étourdi qu'il était :

— Regardez cette dame en habit et en corps de jupe mordoré ; voyez ses cheveux blonds, qu'elle s'efforce de cacher, cette taille... C'est la reine !

— Ah ! s'écria Oldenbourg, j'aurais dû la reconnaître au regard qu'elle m'a lancé en passant.

Et tout de suite il se mit à courir après la fugitive, criant à ses affidés de ne pas le suivre, parce que, certainement, elle était au bal pour l'y rencontrer.

L'idée d'une reine d'Espagne, de celle-là, surtout, à un bal de ce genre, était si bouffonne, que plusieurs éclatèrent de rire.

— Laissons-le aller, dirent-ils tout bas ; il aura sa leçon : c'est la Boccanegra.

Il eut bientôt rejoint le masque qu'il poursuivait ; bien qu'il fût masqué aussi, il était facile de le reconnaître ; il n'aimait pas à cacher son visage, particulièrement sa bouche et ses dents, remarquablement charmantes ; il ne portait donc qu'un loup de velours.

Lorsqu'il approcha de la princesse (car c'était bien elle), il prit un air de galanterie et de respect en même temps, dont celle-ci fut très surprise, après ce qu'elle avait entendu dire de son opinion sur elle. Un mot qu'il lui glissa tout bas la mit au fait.

— Ah ! madame, que de bontés ! j'en suis confus... Vous voulez donc reprendre la conversation de tout à l'heure ? Je suis trop heureux et le hasard m'a bien servi.

La Boccanegra ne résista pas au plaisir de berner ce grand vainqueur. Elle n'aimait pas la reine et tenait peu à la compromettre ; d'ailleurs, elle comptait bien se faire connaître au duc avant la fin du bal, et lui *donner sa leçon*, ainsi que l'avaient annoncé les seigneurs.

Elle lui répondit d'une façon évasive, et le tout en allemand, que tout le monde parlait à la cour d'Espagne, à cause des relations continuelles avec l'Autriche. Elle congédia Freudstein, qui l'accompagnait, en lui recommandant de ne pas les perdre de vue et se lança tête baissée dans cette aventure, dont elle se promettait une satisfaction infinie.

Oldenbourg commença par des lieux communs, par les souvenirs de Neubourg et autres ; la dame, et pour cause, ne répondait qu'imparfaitement ; il la vit embarrassée, il crut à de l'émotion et entra bien vite dans des discours plus intimes. Pour cette fois, il trouva à qui parler, elle n'épargna aucuns des encouragements vraisemblables, et lui donna à respirer autant d'encens qu'il en voulait.

Il piaffait de joie, la pressait de plus en plus, racontant sa flamme, qui l'avait attiré en Espagne, sollicitant de nouvelles entrevues, s'extasiant qu'elle eût pu s'échapper pour celle-là ; elle le poussait habilement et lui répondait juste assez pour le faire aller en avant et s'en moquer mieux ensuite.

Cela dura toute la nuit. Ils s'assirent dans des cabinets de retraite préparés pour le repas et allèrent boire et manger à de petites tables établies exprès pour la commodité des convives, qu'un grand souper servi eût dérangés dans leurs intrigues. Enfin, ils ne se quittèrent pas d'une minute, à la grande joie des invités, et à la grande inquiétude de Freudstein, qui les suivait sans les perdre de vue.

Vers le matin, lorsqu'elle s'en fut bien amusée, la princesse songea au dénoûment. Il la pressait de consentir à le recevoir au palais par quelque entrée secrète, se faisant fort de la trouver, dût-il la payer d'or et de diamants. Elle se faisait prier, et cédait insensiblement, en même temps qu'elle le conduisait vers un lieu fort éclairé, où se trouvaient des groupes nombreux.

Ils arrivèrent, très occupés d'eux-mêmes, croyait-on, et la princesse se disposait à terminer la comédie, ne se doutant point du dénoûment qu'elle aurait. Une dame qui était venue avec elle et qui la cherchait, l'aperçut et se vint mettre à la traverse de l'aventure en riant de tout son cœur.

— Ah çà ! est-il bientôt l'heure de rentrer, ma reine ? croyez-vous que nous devions rester ici jusqu'à demain ?

C'était un de ces hannetons qui vont devant eux sans rien calculer. Le duc l'écarta d'un geste superbe, en ajoutant :

— Tu te trompes, beau masque !

— Je ne me trompe point, monsieur ; c'est bien plutôt vous qui vous trompez. As-tu fini de te moquer de lui ? ne veux-tu pas le congédier avec ce qu'il mérite, ma belle Inès ?

Le duc ouvrit les oreilles.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? que dites-vous ?

La folle redoubla ses rires insultants.

XL

— Ce qu'il y a ? Il y a que tu es joué, bel oiseau, qui montres ton plumage et qui fais la roue pour que l'on t'admire.

— Je suis joué ! Je ne comprends pas. Allons, madame, allons plus loin, cette créature se trompe et nous prend pour d'autres.

La Boccanegra avait réfléchi. Le hasard la servait à merveille dans cette soirée. Grâce à l'indiscrétion de son amie, tout allait se dénouer bien plus vite qu'elle ne l'avait imaginé d'abord, et son triomphe serait plus complet. Elle feignit de n'avoir pas entendu ces dernières paroles et ne bougea pas.

— Ah ! ah ! ah ! continua la fâcheuse, je me trompe ! Ton nom est écrit sur toute ta personne, beau duc d'Oldenbourg, et, quant à ta compagne, elle est encore plus connue, c'est...

— Ne la nomme pas, misérable ! ou je te tue.

— Voyez la belle colère ! Ah ! ah ! ah ! j'en rirai toute ma vie. Elle se nommera bien elle-même et n'a pas envie de se cacher de vous, maintenant qu'elle s'est vengée ! c'est le plus joli morceau de sa vengeance que sa signature, et vous allez l'avoir.

On commençait à faire cercle, les assistants riaient comme la jeune femme, et bientôt la princesse elle-même ne fut plus maîtresse de sa gaieté, en voyant la mine ténébreuse du patient. Il flairait un ridicule en face de tous ces gens qui riaient de lui, et la colère lui montait au visage. Il se retourna brusquement vers sa compagnie.

— Madame, lui dit-il, si vous êtes celle que je suppose, vous devez fuir d'ici : car vous n'y êtes pas à votre place, ou, si vous y restez malgré mon avertissement, les conséquences en retomberont sur vous.

La princesse continua de rire en se cachant derrière son éventail.

— Vous êtes prévenue, madame ; que décidez-vous ? répéta-t-il de plus en plus furieux.

— Eh bien, restons, monsieur, dit-elle.

— Vous le voulez. Alors, madame, je saurai qui vous êtes.

Et, avec une audace inouïe, il lui arracha son masque en même temps que le sien volait à vingt pas de là. Ce fut un seul cri dans la foule, un cri de fureur, que les échos du jardin répétèrent. Cinquante épées sortirent du fourreau, et, parmi elles, celle du prince de Darmstadt, qui venait d'arriver et que le nom de la reine frappait au milieu du bruit.

Mais, avant tous les autres, un homme s'était élancé, l'arme levée et le bras en avant ; d'un seul mouvement, il enleva la princesse à Oldenbourg et se plaça en face de celui-ci, le frappant à l'épaule du plat de son épée.

— Vous m'appartenez, monsieur, et, je le jure, vous ou moi, nous mourrons de cette injure-là. Qui veut m'assister, messieurs ? A l'instant, à la minute, là-bas, dans cette place vide, avec des lanternes, nous y verrons très bien ; une pareille insolence ne peut pas rester une heure impunie.

Freudstein marcha, très sûr d'être suivi, et le comte ne se fit pas répéter la provocation ; ils étaient aussi animés l'un que l'autre. On emportait la princesse évanouie, et les deux champions se mirent en garde, éclairés par cent lanternes, que cent témoins avaient arrachées partout, sans que personne songeât à les séparer. C'était un combat de justice.

Il ne dura pas longtemps ; à la troisième ou quatrième passe, Freudstein, plus habile que son adversaire, le traversa de part en part ; le duc tomba sans pousser même un cri. On s'empressa autour de lui, il était bien mort. Jamais réparation ne fut plus vite accomplie.

Freudstein, un peu revenu de sa fureur, comprit qu'il avait été peut-être un peu loin, et que ce n'était pas le moyen de se faire des protections que de tuer le cousin de l'empereur. Il songea à gagner du pays, mais, auparavant, poussant la chevalerie jusqu'au bout, il s'en alla au palais du cardinal s'informer de la Boccanegra et de sa syncope.

Elle était mieux, bien que fort inquiète.

— Dites-lui, ajouta-t-il en s'adressant aux laquais, que l'insolent est mort.

Et puis il se sauva chez un de ses amis, qu'il chargea de s'informer de son affaire et de le tenir au courant.

La mort du duc d'Oldenbourg fit tout le bruit auquel on s'attendait. Mansfeld en prévint aussitôt la cour de Vienne, et, par le retour du courrier, il reçut l'ordre de chercher le coupable, d'exiger impérieusement son bannissement du royaume, afin qu'il fût renvoyé en Autriche et jugé suivant les lois très sévères de ce pays contre le duel.

Le cardinal, que sa nièce excitait, écrivit de son côté et supplia qu'on lui donnât la grâce du coupable, défenseur de la princesse Saltarello, gravement insultée par le défunt.

Il demanda [illegible] faveur comme un homme qui avait fait ses preuves de dévouement et avait droit à une récompense.

On [illegible] répondit même pas, et un nouvel ordre, plus impératif que le premier, arriva au comte de Mansfeld. [illegible] ressentit vivement cette injure. Il ne put s'empêcher de le témoigner [illegible] et à plusieurs amis. La princesse [illegible] avec [illegible].

— Monseigneur, dit-elle, qu'arrivera-t-il de ceci à M. de Frendstein?

— Il arrivera [illegible] qu'on le cherchera et que, si on le trouve, on l'expédiera sur Vienne, où il ne restera pas longtemps en vie.

— Souffrirez-vous cela, mon oncle? C'est pour moi que ce gentilhomme en est à cette extrémité.

— Le [illegible] de le sauver serait de [illegible] sa [illegible] et de le faire partir sous main pour la France, ou pour quelque pays ennemi de l'Autriche.

— Je la connaîtrai, monseigneur.

— Alors je vous promets de vous appuyer, et il ne dépendra pas de moi qu'il ne se tire heureusement de là.

— C'est bien, mon oncle, dit-elle froidement.

Elle savait bien où le prendre. L'ami confident ne le lui avait pas laissé ignorer et venait chercher ses ordres pour son défenseur. La Boccanegra était bonne et loyale, elle avait beaucoup réfléchi depuis son aventure, elle sentit qu'elle devait un dédommagement à celui qui risquait si bravement sa vie pour elle. Après sa conversation avec son oncle, elle écrivit à Frendstein.

« Vous [illegible] tenir votre fortune d'une femme aimée, m'avez-vous dit, et vous refusez la mienne, ce sera m'assurer que vous ne m'aimez pas. »

Il répondit une heure après :

« Tout, si vous m'aimez, madame ; rien, si vous avez seulement pitié de celui qui souffre. »

La riposte de la Boccanegra ne se fit pas attendre ; elle était plus laconique et plus expressive encore :

« Quel jour partons-nous ensemble? Une honnête femme doit partager l'exil de son mari. »

Frendstein fut au comble de la joie ; il faillit se perdre : il voulait venir en plein jour se jeter aux pieds de la princesse. Il fallut un ordre d'elle pour l'en empêcher. Il sortit la nuit, vint chez le cardinal et n'en bougea plus qu'après avoir été marié à sa chapelle, à minuit, et par lui-même avec la belle Saltarello. Porto-Carrero y consentit après s'être assuré qu'il était bien un Frendstein et qu'il ne lui manquait que les biens de sa famille.

On le tint caché dans le palais pendant qu'on remuait toute l'Espagne pour le trouver. On n'avait garde de le chercher là. La princesse fit lentement ses préparatifs de départ. Elle s'en allait à Lisbonne où elle avait des intérêts, et elle voulait aussi s'éloigner de Madrid, pour laisser oublier ses dernières aventures. Ses amis et ses ennemis la [illegible] mettait d'ailleurs une nonchalance [illegible] plutôt fâchée de quitter son pays pour un [illegible] ne connaissait point.

Parmi ses laquais les plus intimes il se trouvait plusieurs nègres des [illegible] ou des Canaries ; elle les aimait beaucoup. Vêtus de couleurs bizarres, ils étaient relégués avec les valets de [illegible] des mules à la queue du cortège. Elle traversa lentement l'Espagne, arriva à Lisbonne, et peu de temps après la *Gazette de Hollande* annonça la réception du comte et de la comtesse de Frendstein par Leurs Majestés Portugaises.

Le tour fut bien joué, on le voit. Cependant le cardinal ne s'en contenta pas. Il garda rancune du traitement qu'il avait reçu et jura que la maison d'Autriche n'hériterait pas. [illegible] lui vivant, dût-il aller chercher un héritier à l'autre bout du monde.

Le prince de Darmstadt était parfaitement convaincu que [illegible] cause avait amené le grand effet du testament. [illegible] ne s'en vanta pas ; il était trop bon politique [illegible] se targuer du bien de la patrie avant tout. Ces [illegible], si pressés de faire le bien des autres, [illegible] au leur et à ce qui les touche. Je les [illegible] et je sais ce qu'il en est ; on peut m'en croire.

Mansfeld [illegible] quelque atteinte de cette affaire et peut-être [illegible] pas beaucoup de zèle à chercher le coupable. Il [illegible] de dire un jour :

— Ils sauront [illegible] qu'en Espagne on ne fait pas ce que l'on veut [illegible] où le veut.

[illegible] plus d'ardeur à son entre[illegible]. Il pressait [illegible] d'agir sur la reine et presque [illegible] davantage encore Darmstadt, qu'il traitait de timide et [illegible] qui s'effraye d'une ombre. Celui-ci voyait la reine presque tous les jours ; mais, malgré sa bonne volonté, il la trouvait si calme, si placide, qu'il ne pouvait regarder comme une passion le sentiment qu'il lui inspirait.

Elle était en même temps trop gracieuse, trop empressée même pour qu'il se décourageât tout à fait. La Berlips le soutenait ; elle soutenait Mansfeld, étonné quelquefois de ces pourparlers sans fin.

— Vous ne connaissez pas la reine, disait-elle ; vous ne connaissez pas l'intérieur de ce palais, où personne ne bouge, où chacun a sa place fixée sans en pouvoir prendre une autre. Le roi ne la quitte pas, la camarera-mayor non plus. Elle ne peut écrire, car on ne lui laisse ni plumes ni encre ; lorsqu'elle donne de ses nouvelles à ses proches, il faut appeler le [illegible] qui conserve tout cela sous clef, non par jalousie du roi, mais parce que c'est l'ordre institué par la duchesse de Villafranca, qui est assez coulante sur le reste, mais inflexible sur ce chapitre-là. On craint, je crois, et vous tout le premier, peut-être, que l'état du roi ne soit tout à fait connu, à cause de cette succession. Si je vous apprends là ce que vous savez, monsieur le comte, c'est pour vous expliquer ce que vous ne comprenez pas.

Ces raisons étaient assez spécieuses ; il fallut s'en contenter ; aussi Mansfeld prit-il patience pendant quelque temps. M. de Darmstadt n'y tenait plus. La Berlips ne doutait pas qu'il ne fût aimé ; elle était de bonne foi, je l'ai dit. Une âme telle que la sienne ne pouvait comprendre et apprécier le sentiment de la reine pour le roi. Elle imagina donc lui être agréable et la forcer à sortir de cette incertitude en la rapprochant à son insu de cet homme qui la consolerait de ses douleurs et de sa solitude. Le roi devait aller seul à l'Escurial pour prier près du tombeau de la feue reine. Il n'aimait pas qu'Anne le suivît lorsqu'il était dans son bon sens ; il comprenait que c'était pour elle un supplice et il désirait le lui épargner, bien qu'elle le suppliât toujours de ne pas la laisser en arrière.

Madame de Berlips aimait la reine à sa façon. Elle n'avait aucun principe ni aucune vergogne ; peu lui importait que son élève restât vertueuse, pourvu qu'elle fût heureuse, n'importe comment, et qu'elle rendît sa gouvernante riche. L'argent était son dieu, la reine venait après.

Un matin donc que le prince amoureux se promenait tristement dans ses jardins, où il ne donnait plus de fêtes et ne recevait plus que des amis sérieux, il vit arriver du bout de l'allée M. de Mansfeld, la mine riante, et qui l'accueillit de loin par une plaisanterie.

— Réjouissez-vous et tenez-vous prêt, lui dit-il ; mettez vos plus beaux habits, et allez-vous-en ce soir au bas du petit degré des señoras de honor ; vous y trouverez, à dix heures, une personne discrète qui vous conduira où vous êtes attendu.

— Mon Dieu! s'écria le prince en pâlissant, faut-il le croire?

— Croyez-le, puisque je vous le dis, mon cher prince ; nous allons enfin parvenir à notre but, et l'on ne me traitera plus à Vienne de maladroit sans esprit et sans habileté.

— Je vous en supplie, monsieur, ne me parlez pas de Vienne ni de vos intrigues ; vous m'effrayez, vous me faites craindre de commettre une mauvaise action, de m'engager dans quelque ligue ténébreuse pour perdre la reine et l'entraîner dans un piège. Je ne voudrais pas de mon bonheur à ce prix ; si je deviens un instrument aveugle de ce crime, je vous en avertis, monsieur, ne comptez pas sur moi pour vous aider ensuite lorsque je l'aurai découvert.

— Vous êtes un insensé, mon prince ; l'amour vous tourne la tête. Allez à votre entretien et ne vous occupez pas du reste ; les choses sérieuses regardent les gens sérieux, les folies de l'amour regardent les jeunes gens, les beaux seigneurs et les belles dames ; allez à votre rendez-vous et ne songez pas à ce qui doit le suivre, si ce n'est à le recommencer.

— Je n'irai pas.

— Miséricorde! Et pourquoi?

— J'ai peur de vous.

— Combien de fois faut-il vous le répéter encore? J'aime la reine, je veux son bien et le vôtre, et il ne lui arrivera rien, non plus qu'à vous ; je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Darmstadt le crut ; il était amoureux et il avait attendu si longtemps cette heure promise, qu'il était facile à persuader. Il lui sembla que cette journée ne finirait pas ; il en pressait les heures, courait dans sa maison, sortait, allait sur la place du palais pour en contempler les murailles, et, lorsque la nuit vint, il s'en alla bien vite s'habiller tout en noir, ainsi que l'aimait la reine, comme d'Astorga ; seulement, il n'avait pas la belle toison en diamants ; il mit un collier d'or avec le portrait de la reine en médaillon qu'elle lui avait donné.

A dix heures sonnantes, il était au bas de l'escalier désigné, et il sentit bientôt une main qui s'avançait vers la sienne, tandis qu'on lui disait à voix basse en allemand :

— Venez, Excellence! on vous attend avec impatience.

XLI

La reine n'avait pas les mêmes habitudes que Louise d'Orléans. Elle restait souvent seule chez elle le soir, après que le roi était couché, et n'allait le rejoindre qu'ensuite. Lorsqu'il était absent, elle veillait fort tard, soit dans son oratoire, soit dans ses cabinets; elle gardait avec elle ou la Berlips ou une de ses femmes; quelquefois aussi elle les renvoyait toutes et demeurait seule. C'était le moment de ses rêves et de ses souvenirs.

Ce soir-là elle rentra dans le dernier de ses cabinets et s'y établit à travailler. Elle brodait une tapisserie pour le lit du roi et mettait de l'orgueil à faire ce bel ouvrage. Madame de Berlips s'assit à ses pieds, cherchant dans son imagination le moyen d'amener la reine à recevoir le prince sans lui montrer précisément qu'elle était devinée et en lui laissant son libre arbitre pour conserver son secret.

Anne était triste, il n'est pas besoin de le dire; qui ne l'est pas triste à la cour d'Espagne? et la reine plus que les autres, surtout celle-là qui se mourait d'un mal que rien ne guérit.

Voyant que la Berlips ne lui répondait point ou du moins lui répondait d'une façon distraite, elle se réfugia dans ses pensées et dans sa tristesse et ne parla plus.

— Madame, dit enfin la Berlips, en voudrez-vous à une amie qui devinerait vos désirs et qui vous épargnerait la peine de les exprimer?

— J'en serais très reconnaissante, au contraire; il me semble que cela ne fait pas question et que l'on ne peut penser autrement. Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'ai encore d'autres questions à vous faire, après je serai tout à fait tranquille. Consentiriez-vous à voir [illegible] chez vous un ami qui se meurt si vous ne le recevez pas et auquel vous pouvez rendre la vie?

— Pour ceci, Berlips, explique-toi plus clairement, je n'y comprends rien.

— Je vais me faire comprendre. Vous aimez le prince de Darmstadt?

— Certes, et beaucoup.

— Il a besoin de vous parler, à vous, de vous voir seule, un grand chagrin, je ne sais quoi. Il ne s'est pas expliqué avec moi, mais il m'a fait une profonde pitié, et...

— Tu as consenti? demanda vivement la reine en rougissant.

— Oui, madame, ai-je mal fait?

— Non, car je désirais aussi le voir, car il fallait que je le visse en secret; je le verrai probablement plus d'une fois encore, et si tu consens à t'y prêter.

— Certainement. Vous ai-je refusé quelque chose? Je vous ai devinée, ma reine, je viens de vous le dire tout à l'heure, et j'ai prévenu vos désirs. Me comprenez-vous maintenant?

— Quoi, Berlips, tu as deviné? Mais tu ne sais pas pourquoi, tu ne peux pas savoir pourquoi.

— Non, madame, non, je ne le sais pas.

— Ne va pas supposer, Berlips, que j'ai même une pensée en dehors de mon devoir. Je ne suis pas une femme que l'on puisse soupçonner au moins, et Dieu qui voit mon cœur sait quels desseins je médite. J'ai choisi le prince de Darmstadt parce que je connais son dévouement et sa discrétion, et puis il appartient à notre chère Allemagne, il est mon parent, il parle la langue de mon enfance.

— Je m'explique bien tout cela, madame.

— J'ai entrepris une grande œuvre, une œuvre immense; aurai-je la force d'aller jusqu'à la fin? aurai-je le don de persuader? Je l'ignore, mais je l'espère.

Cette conversation dura jusqu'au moment où le prince devait être introduit. Tout dormait dans le palais, on n'entendait que le pas des sentinelles et le cri des serénos dans le lointain. Madame de Berlips avait changé ses dispositions; au lieu de laisser le jeune homme au bas du degré, elle le fit entrer dans son appartement communiquant avec celui de la reine par un couloir où ne passait personne autre qu'elles deux.

La reine, instruite de ce moyen, y mit une modification plus sage. Elle engagea madame de Berlips à faire entrer le prince chez elle d'assez bonne heure pour que la présence d'un homme de ce côté du palais ne donnât point d'ombrage aux observateurs; le prince devait revêtir un habit très simple, pareil à ceux des commerçants ou des docteurs en chirurgie, c'est-à-dire des vêtements noirs et un manteau de la même couleur avec un grand chapeau aux bords relevés, sans plumes. De la sorte il passerait inaperçu. Il venait des maîtres à chanter, des écrivains, des marchands toute la journée chez les senoras de honor et les *azafatas*. On le prendrait pour un de ceux-là.

Pour cette fois, on le recevrait tel qu'il était, mais on ne recommencerait plus.

— Allez chercher mon cousin, Berlips, et laisse-nous; je t'appellerai lorsqu'il faudra venir le reprendre pour le garder chez toi jusqu'à demain. On ne peut pas le voir sortir du quartier des femmes pendant la nuit. Je tremble, je peux à peine parler. Cette nécessité de se cacher est terrible. Mon Dieu, ayez pitié de moi! Mon Dieu, si je réussis, dit-elle après le départ de la gouvernante, je ferai un pèlerinage à Notre-Dame del Pilar.

Pour le coup, la Berlips se crut bien sûre de son fait et ne douta pas qu'elle n'eût servi la reine suivant son désir. Elle se crut très sûre aussi de sa fortune et se serait volontiers frotté les mains de joie.

Elle trouva le prince à demi mort de son émotion; elle le pria de la suivre et lui raconta les excellentes dispositions où la reine se trouvait pour lui.

— Cela dépasse mes espérances, monseigneur; il faut que la pauvre princesse ait bien souffert, qu'elle soit au bout de ses forces, pour me faire un pareil aveu et se montrer ainsi qu'elle vient de le faire. Souvenez-vous que je vous l'ai appris et que c'est moi qui ai tout préparé.

Le prince avait bien autre chose à se souvenir! Ivre de joie, il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la bienheureuse chambre où l'attendait le bonheur. La Berlips, qui le conduisait, lui semblait bien lente! Elle s'écarta pour le laisser passer et, d'un geste, lui montra la princesse, assise et accoudée près d'une table. Il s'approcha en tremblant. Elle le vit et lui fit un signe plein de bienveillance, comme pour l'encourager.

Il resta à la même place, étourdi par les battements de son cœur bruissant à ses oreilles.

— Mon cousin, dit la reine, avancez.

Le prince n'alla pas plus loin et s'agenouilla.

— Madame... madame! murmura-t-il.

Il n'en put dire davantage. Ce moment tant attendu, tant désiré était enfin venu; le bonheur nous annihile souvent et nous écrase.

— Madame, reprit-il, aurais-je pu croire?...

— Mon cousin, relevez-vous, vous ne parlez pas à la reine, vous parlez à une parente, à une amie qui veut vous être utile, soulager votre cœur. Vous êtes triste, malheureux; qu'avez-vous? que puis-je pour vous?

Une expression de bonté et d'intérêt très tendre brillait dans les traits de la reine. Darmstadt y lut ce qu'il y voulait lire. Il prit un peu de hardiesse, vint auprès d'elle et baisa sa main, qu'elle lui laissa prendre. En Espagne, c'est une faveur si banale de la part de la reine surtout, qu'on n'y voit pas, comme chez nous et ailleurs, une espèce d'engagement.

— Eh bien, mon cousin, cherchez un siège, asseyez-vous et causons. Vous désirez me parler, moi j'ai aussi besoin de vous; lorsque je vous aurai entendu, vous m'entendrez à votre tour, et j'espère vous renvoyer satisfait.

Ces paroles si claires devenaient presque hardies dans la situation. Darmstadt eût voulu plus d'embarras. Il lui sembla voir tomber une des auréoles du front de sa divinité. C'est une chose digne de remarque que les hommes nous veulent sévères; il faut que notre conquête soit difficile pour les flatter; encore ne nous regardent-ils plus du même œil lorsqu'elle est accomplie. Il y a toujours les deux tiers de vanité dans le sentiment d'un homme pour la femme qu'il aime le plus.

La reine ne se doutait pas de cela. Elle continuait en prodiguant ses encouragements. Lorsque le prince fut assis:

— Je vous écoute, mon cousin, poursuivit-elle, soyez sûr que ce que vous direz vous est accordé d'avance, si c'est en mon pouvoir.

La reine parlait toujours, non pas la femme, mais l'amour [illegible] les confondait ensemble. Elle lui avait dit [illegible] qu'elle n'était pas [illegible] cette impression qui le venait [illegible] d'amour, il murmura, en baisant encore cette belle main tendue vers lui:

— Ce que je veux, madame, ne le savez-vous pas? Oserais-je vous le redire quand mes lettres [illegible] répété?

— Vos lettres! s'écria la princesse surprise. Vous m'avez écrit?

— Mon Dieu, madame, ne les avez-vous pas reçues? N'est-ce pas par votre ordre que je suis...

— C'est par mon ordre que [illegible] sans doute, mais quant à vos lettres [illegible] une seule.

— Ah! malheureux [illegible] je suis trompé!

— Expliquez-vous [illegible] je ne vous comprends pas, je veux et je dois [illegible] Je tremble [illegible] ce que je soupçonne. Il y [illegible] une intrigue épouvantable [illegible] j'entrevois [illegible] nous précipite tous les deux. Parlez, je l'exige [illegible] vous, et parlez franchement. S'il y a un [illegible] remède quelconque au mal, il n'est que dans la franchise [illegible]!

Le prince [illegible] être à cent pieds sous terre. Cette voix assurée [illegible] et chaste n'étaient pas d'une femme d'une [illegible] qui reçoit son amant pour la première fois et qui va lui déclarer qu'elle l'aime. Lui aussi, il

voyait un piège infernal, lui aussi, il sentait que le seul moyen de l'éviter était une explication franche, mais, en même temps, ses espérances chéries s'envolaient, comme une troupe de blanches colombes, vers les pays qu'il avait rêvés et dont elles ne devaient plus revenir. Il les suivit de l'œil, en soupirant :

— Ah ! madame, que Votre Majesté me pardonne, je souffre trop, je suis incapable de parler.

— Vous me répondrez au moins, mon cousin. Que vouliez vous de moi ?

— Vous voir, madame.

— Pourquoi ? Vous me voyez tous les jours, il n'était pas besoin de choisir cette heure.

— Vous voir *seule*.

— Ah ! et dans quel but ?

— Madame, si vous ne le savez pas, je n'oserai jamais vous le dire.

— Mon Dieu, est-il possible ! Vous, mon cousin, vous avez osé, vous avez cru... ?

— Pardon, madame ! ma reine, pardon !

— Voyons, répondez-moi, il faut que je sache tout. Poursuivons ce terrible examen qui nous déchire tous les deux. Vous m'avez écrit souvent ?

— Oui, madame... presque tous les jours depuis six mois.

— Ah ! sainte Vierge !... Ce qu'il y avait dans ces lettres, je le devine... A qui les avez-vous remises ?

— A la comtesse de Berlips.

— La malheureuse ! elle ne m'en a jamais parlé. Elle vous rendait des réponses ?

— Verbales.

— Et comment avez-vous eu la hardiesse de proposer ce rôle à ma gouvernante ? comment vous y a-t-elle encouragé ?

— Ce n'est ni elle ni moi, c'est le comte de Mansfeld.

— Quoi ! le comte de Mansfeld ! un autre personnage dans ce roman ? C'est infernal ! Le comte de Mansfeld ! Et qu'avait-il à faire avec vous, avec madame de Berlips ? Ma tête se perd, c'est un chaos.

— Madame, oserai-je tout vous avouer ? Je suis bien coupable. Je le suis moins cependant que je ne semble l'être. J'ai lutté, j'ai refusé, j'ai été conduit insensiblement jusqu'ici, pour ainsi dire, sans savoir où j'allais. Pourtant mon amour m'éclairait ; ce matin encore, lorsqu'on est venu m'apprendre que vous m'attendiez, ce rendez-vous apporté par un homme comme celui-là m'a semblé suspect. J'ai eu peur, sans pouvoir exprimer de quoi ; j'ai refusé, j'ai menacé même ! Il m'a rassuré en s'engageant sur l'honneur à vous protéger, à vous sauver de tous les dangers, à vous soutenir envers et contre tous, si vous étiez attaquée... Je suis venu.

— On veut ma perte, rien de plus sûr, et vous en êtes l'instrument. Le roi va paraître, je serai coupable à ses yeux, on amènera une séparation entre nous, on m'arrachera à lui, on en mettra une autre à ma place, une autre plus docile, plus dévouée aux intrigues, et je serai accusée, convaincue d'un crime si loin de mon cœur et de ma volonté. Ah ! je deviendrai folle ! Où est cette misérable Berlips ? Qu'elle vienne ! qu'elle s'explique ! on saura peut-être...

Elle se leva vivement, ouvrit la porte qui communiquait chez la gouvernante et l'appela d'une voix étranglée : la comtesse courut tout effrayée et lut sur le visage bouleversé de la reine une catastrophe inattendue. Il fallait qu'elle fût bien aveuglée par son intérêt et par l'amour de l'argent pour ne rien craindre. La reine ne pouvait pas lui pardonner les lettres reçues, les réponses rendues ; elle se trouvait compromise, et ce qui est grave pour une femme dans tous les états de la société est pour une reine souvent une question de vie ou de mort. Une passion vive pour le prince eût pu seule la rendre indulgente, et, cette passion, la pauvre Berlips y avait cru, elle avait agi en conséquence. Un seul regard jeté sur Anne et sur Darmstadt lui révéla son erreur.

— Réponds-moi, Berlips, toi qui m'as élevée, toi qui me traitais comme ton enfant, que prétendais-tu ? qu'as-tu fait ? dans quel gouffre m'as-tu jetée ? Réponds ! que je le sache au moins et que je puisse m'arrêter s'il en est temps encore.

— Moi, madame ! vous jeter dans un gouffre ? Je m'y jetterais plutôt moi-même avant vous et je vous en sauverais au péril de ma vie. J'ai cru... j'ai cru seulement que

— Eh bien ?

— J'ai cru que vous aimiez le prince votre cousin, que vous n'osiez ni le dire ni le laisser voir ; j'ai cru que vous en étiez malheureuse, et j'ai voulu vous servir malgré vous.

— Ah ! Berlips ! vous !..

— Madame, pardonnez-moi si j'ai mal fait, c'est mon dévouement.

— Et le comte de Mansfeld, que faisait-il dans tout cela ?

— Le comte de Mansfeld, madame ?

— Oui, le comte de Mansfeld. Que lui avez-vous dit ? que disait-il ? que voulait-il ? Parlez, répondez vite, éclairons ce chaos, si c'est possible.

— Madame, le comte de Mansfeld a pour vous le dévouement le plus respectueux ; il voulait, comme moi, vous voir heureuse ; il est entré dans mes vues, voilà tout.

— Et vous avez dit au comte que j'aimais mon cousin ? vous lui avez dit cela, malheureuse femme ?

— Oui, madame.

— Et il sait que M. de Darmstadt est ici, chez moi, seul, à cette heure ? Un homme tel que l'ambassadeur de l'empire n'entre pas dans des folies d'amour ; il a une autre idée ; c'est une trame odieuse, il veut me perdre, vous dis-je ! il m'a devinée peut-être ! Que faire maintenant ? que faire ?

— Je vais me retirer, madame, dit le prince.

— Pour que des gens apostés, le roi lui-même, peut-être, vous attendent en bas du degré, vous voient sortir en vous cachant, et soient bien sûrs que vous étiez chez moi ? Non, cela ne vaut rien.

— Cependant, si le roi revient, madame ! si l'on entre chez vous ! si l'on m'y trouve !... Oh ! Mansfeld me payera cher.

— Je vous en supplie, madame, point d'inquiétudes, dit la Berlips. Rien de malheureux pour vous ne peut naître de tout ceci, j'en ai la certitude. Le roi ne sait rien, il ne saura rien ; il est à l'Escurial et y reste deux jours encore. Il est arrivé tout à l'heure un courrier avec une lettre de Sa Majesté pour le cardinal et deux mots pour vous : les voici. Vous connaissez le roi, vous savez qu'on n'oserait pas lui proposer une perfidie, qu'il est incapable d'y entrer en rien ; il vous écrit, il ne vient pas ; il prie, il pleure la feue reine ; n'est-ce pas là sa vie et la vôtre ? Et quand je vois semblable chose, ne m'est-il pas permis de croire que vous ne le supporterez pas et que vous désirez voir tout cela changer ?

La reine l'écoutait avec distraction ; elle avait pris vivement la lettre du roi, qui contenait deux lignes ; elle l'avait lue et maintenant elle réfléchissait. Ces deux lignes étaient sèches, insignifiantes. Charles disait qu'il ne reviendrait pas le lendemain, rien de plus. Le cœur de la reine en devint froid, comme celui de cet homme, qui ne lui rendrait jamais ce qu'elle lui donnait de tendresse et de bonheur. Elle oubliait le danger, l'embarras si grand pour elle tout à l'heure, et ne songeait qu'à cette lettre. Il en est toujours ainsi quand on aime, tout disparaît devant l'amour. Darmstadt la réveilla.

— Madame, dit-il, quels sont les ordres de Votre Majesté ?

— Monsieur de Darmstadt..., mon cousin..., je ne sais. Nous causions, nous cherchions ensemble le nœud de l'intrigue qui nous environne. Madame de Berlips a été bien coupable : cependant le motif ne l'est pas autant que l'action, et je ne saurais lui en vouloir, si ce n'est d'avoir donné à M. de Mansfeld une idée aussi fausse que monstrueuse. Moi, aimer un autre que le roi, moi !

— Madame, me pardonnerez-vous ? reprit la Berlips en pleurant et en lui baisant la main.

— Te pardonner, Berlips ! comment ne te pardonnerais-je pas ? Tu es ici ma seule amie ; si je te perdais, que me resterait-il ?

— Madame...

— Vous, mon cousin ! Oui, vous avez raison, je suis injuste, je le suis parce que je souffre... Tenez, je ne sais plus ce que je dis : je ne sens plus comme tout à l'heure les périls qui m'entourent, l'insulte qu'on m'a faite ; je ne sens rien qu'une triste douleur.

Le prince comprit en ce moment combien il avait été trompé, et combien la reine aimait réellement et passionnément le roi : ce qu'il n'eût pas supposé sans l'avoir vu. Ses espérances étaient bien mortes. Il sentit que cette jeune victime avait besoin de lui, qu'elle était livrée sans défense à ceux qui voulaient, ou la perdre ou se servir d'elle pour leurs projets. Il prit avec lui-même l'engagement de lui consacrer sa vie, de changer en respect, en dévouement inaltérable le sentiment qui l'avait égaré, d'être pour elle un frère et un ami. Cette résolution porta sur sa physionomie une expression de volonté et d'attendrissement qui frappa la reine elle-même. Son regard l'interrogea.

— Disposez de moi, madame, lui dit-il ; me voici à vos pieds. Quoique vous désiriez, cela sera fait, fallût-il sacrifier ma vie pour l'obtenir !

— Merci, monsieur, ce que je désire, ce que je demande, nul ne peut me le donner que Dieu. Cependant il est un adoucissement à mes maux, et je l'attends de vous ; je voulais vous en parler ce soir, mais j'ai la tête trop bourrelée et cela m'est impossible aujourd'hui. Vous reviendrez

— A vos ordres, madame.

— Vous reviendrez demain ; d'ici là, je vous demande seulement un service. Nous sommes entourés de ruses, il nous faut user de ruse. Vous verrez demain matin le comte de Mansfeld ; la première personne qui paraîtra chez vous, c'est lui, j'en suis certaine. Ne lui dites rien de ce qui s'est passé, trompez-le, faites-le parler, à votre tour ; il nous éclairera peut-être. Alors, Dieu sera pour nous et nous rendra forts contre nos ennemis. Le ferez-vous, mon cousin ?

— Je vous le jure, madame.

— Allez maintenant chez madame de Berlips, à laquelle je dirai plus tard ce que je pense de sa façon de m'aimer et de me servir. Vous en sortirez aussitôt que les portes seront ouvertes. Il vous est arrivé souvent de venir le matin prendre

de mes nouvelles, ou apporter à ma gouvernante quelque message d'Allemagne ; vous n'êtes pas déguisé, ne vous cachez pas. Allez, mon cousin, priez Dieu et les saints de nous protéger ; nos intentions sont pures, je n'ai pas eu une seule pensée coupable et je mets toute ma confiance dans celui qui peut tout, qui fait tout, qui sait tout !

Le prince sortit, madame de Berlips l'enferma dans son arrière-cabinet. Lorsqu'elle revint lui ouvrir le matin, elle avait les yeux rouges et gros d'une personne qui a beaucoup pleuré. Elle venait de quitter la reine, dont elle lui réitéra la recommandation.

Tout s'exécuta comme on l'avait prévu ; il sortit du palais sans attirer l'attention de personne.

XLII

Sur le midi, le comte de Mansfeld arriva chez M. de Darmstadt ; celui-ci l'attendait et s'était composé un visage pour le recevoir. L'ambassadeur entra comme un homme enchanté, fier de sa réussite et s'attendant à des remerciements. Il salua le prince avec un redoublement de cordialité, et son premier mot fut pour l'interroger sur la manière dont s'était passé l'entretien de la veille.

— Vous avez dû être satisfait, mon cher prince ; car vous êtes rentré bien tard, ou plutôt de bien bonne heure.

— Vous savez... ?

— Je vous ai vu moi-même, sortir du palais à neuf heures du matin. C'était, du reste, de bonne guerre ; on voit que vous connaissez les usages de la galanterie.

— Vous m'avez vu ?

— Je vous ai vu entrer, je vous ai vu sortir. Croyez-vous que je confie à quelqu'un un pareil emploi ? Dans une chose aussi grave et aussi secrète, il faut tout voir et tout savoir par soi-même. Enfin, que s'est-il passé ?

— Ce que l'on pouvait prévoir, ce qui devait être.

— Vous êtes content ?

— Enchanté !

— A merveille ! Et vous y retournez... quand ?

— Ce soir.

— De mieux en mieux !

— Monsieur le comte, j'ai répondu à vos questions sans me faire prier ; j'espère que vous aurez la même bonté pour moi ; d'autant plus que je ne serai pas exigeant, je ne vous en ferai qu'une.

— Parlez, parlez, mon cher prince, et comptez sur moi en toute chose.

— Pour quelle raison vous intéressez-vous tant à mes amours ? pourquoi m'avez-vous imposé de faire ma cour à la reine ? Enfin, que voulez-vous faire de moi dans cette aventure, où je semble un véritable pantin dont les fils sont tirés par vous ?

Le comte sourit.

— Vous ne le devinez pas ?

— Sur mon honneur non. Vous m'avez juré que vous ne vouliez pas perdre la reine, vous m'avez, au contraire, promis pour elle l'intérêt fraternel de votre souveraine. Vous êtes chargé spécialement de veiller sur ses jours et de la préserver de tout danger, si elle en courait quelqu'un.

— Rien de plus vrai, et je vous réitère cette assurance.

— Alors pourquoi... ?

— Vous êtes bien peu avancé en politique, mon prince, et les intérêts de l'Europe ne vous occupent guère, à ce qu'il paraît.

— Je ne sais pas en quoi la bienveillance dont peut m'honorer la reine importe aux intérêts de l'Europe, je l'avoue.

— Mon prince, Charles II n'aura jamais d'héritiers, et il faut un héritier à la couronne d'Espagne.

— Mon Dieu !

Le prince ne put retenir cette exclamation, un éclair venait de frapper ses yeux, il voyait toute la trame. Il n'en fit pas semblant néanmoins et reprit :

— Vous avez raison, monsieur le comte.

— Nous avions à choisir, ou de courir les chances d'un testament, ou de placer nous-mêmes un successeur sur ce trône si envié des Espagnes et des Indes. Je sais bien que les inclinations du roi sont toutes autrichiennes ; il aurait probablement choisi un des archiducs, et la monarchie espagnole ne sortait pas de la descendance de Charles-Quint. Pourtant les événements sont nos maîtres. Certainement, si la reine Louise eût vécu, elle aurait obtenu de son époux une donation aux enfants du dauphin ; elle l'eût obtenue d'autant plus facilement que leurs droits sont positifs ; ceci bien entre nous, mon prince ; nous avons consulté les casuistes à Rome et à Leyde, et tous sont unanimes. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, aïeule du jeune prince, était la fille aînée de Philippe IV, avant l'électrice de Bavière, avant l'empereur surtout, qui vient de plus loin. Louis XIV a renoncé à réunir jamais sur la même tête les deux couronnes de France et d'Espagne ; mais il n'a pas renoncé à transporter à ses petits-enfants la succession de leur grand'mère. M. le duc de Bourgogne doit être roi de France, et M. le duc d'Anjou doit être roi d'Espagne, si Charles II ne laisse pas d'enfants et s'il suit la justice et le droit dans ses dispositions.

— Je comprends.

— Vous devez comprendre aussi que l'empereur mon maître ne le souffrira jamais, dût-il faire tuer jusqu'à son dernier soldat. Voilà pourquoi on vous a appelé en Espagne, mon prince ; voilà pourquoi d'abord on a choisi une princesse de Neubourg, sœur de l'impératrice ; voilà pourquoi votre serviteur passe des nuits entières à se promener devant le palais déguisé en alguazil, pour faire bonne garde et pour voir de ses yeux le succès de votre entrée.

— Il reste encore un point obscur dans mon esprit, monsieur le comte, et je vous en demande l'éclaircissement. Vous m'avez choisi pour jouer un rôle dans cette comédie, et vous aviez d'autres acteurs aussi dignes que moi d'y tenir leur place. Vous avez éloigné l'amirante, le comte de Cifuentès, d'autres encore.

— Un Espagnol dans la faveur de la reine ? interrompit vivement le comte ? Jamais ! Mettre le loup dans la bergerie, accueillir un de ces fiers Castillans ! Que deviendrait notre maître ! y pensez-vous ?

— Je vous ai paru plus docile, je conçois.

— A présent, je n'ai rien de caché pour vous, nous devons agir de concert, sous peine de ne pas réussir, et nous le ferons. L'empereur saura votre conduite dans tout ceci. Il avait envoyé ici ce duc d'Oldenbourg, un brouillon, infatué de lui-même, incapable d'arriver à quoi que ce soit. Ils l'ont bien vu, et ce cher Freudstein nous en a débarrassés fort à propos. Je lui revaudrai cela, à Freudstein, je n'oublierai pas ce service.

— Il n'a pas besoin de vous, je crois. Les biens de la Boccanegra sont immenses, et ils font grande figure en Angleterre, où l'on assure qu'ils sont passés maintenant.

— Autre naïveté, mon prince ! Freudstein est ambitieux autant que moi, peut-être davantage, et un ambitieux a toujours besoin d'un autre ambitieux ; il vient un instant où ils doivent s'entr'aider.

— Ainsi désormais, la reine et moi, nous sommes destinés à vous obéir sans nous en douter ? Votre volonté nous séparera le jour où un autre intérêt politique vous inspirera des idées nouvelles ?

— Et pourquoi vous séparer ? Où trouverons-nous un homme dont nous soyons aussi sûrs que vous ? Voilà bien les amoureux ! Dans cette combinaison politique immense, vous ne voyez qu'un seul point, le moins important, le moyen, la cause de cet événement si grave qui changera sans doute la face de l'Europe. Rassurez-vous, mon cher prince, et soyez heureux ; servez-vous pour votre fortune de la situation qui vous est faite, et reposez-vous sur moi du soin de vous la conserver.

Le reste de la visite se passa en remerciements et en explications nouvelles.

— Vous voilà instruit et rassuré ; maintenant, j'espère, ajouta l'ambassadeur, que je n'ai plus besoin de m'occuper de vous ni de vous suivre. Excepté le prince, la princesse et les deux confidents indispensables, nul n'a le moindre soupçon de ce qui se passe : nous sommes dans les règles du théâtre. Vous me tiendrez au courant des incidents, s'il s'en présente, et, moi, je vais écrire à Vienne qu'on peut être tranquille, que nos projets ont réussi et que le sort de l'Espagne est assuré.

Le prince, resté seul, réfléchit longtemps sur ce qu'il venait d'entendre. La reine devait être prévenue ; elle avait été heureusement servie par le hasard. Sans ce qui venait de se passer la veille, elle donnait tête baissée dans un piège. Les élans de son cœur, si elle avait aimé, fussent devenus une amorce pour l'ambition de la maison d'Autriche. Maintenant, grâce au ciel, elle n'avait plus rien à craindre. Elle se défendrait, puisqu'elle était princesse. Quant à lui, il risquait sa fortune en la servant ; le jour où sa trahison serait découverte à Vienne, non seulement il n'avait plus rien à espérer, mais il avait tout à craindre. S'il n'était plus un instrument et un complice, il devenait un ennemi.

— Qu'importe ! se dit-il, je lui donnerai ma vie de bon cœur. Je ne puis lui donner davantage, mais elle est à elle, trop heureux encore si elle daigne l'accepter.

Le soir, il fit le même chemin que la veille, à la même heure. Il ne put retenir un soupir de regret en songeant combien ses dispositions étaient différentes, et quelles illusions l'accompagnaient qu'il avait perdues. Le prince avait pris le déguisement de bachelier conseillé par la reine, et il était impossible de le reconnaître. Il entra par la porte dérobée, monta seul les degrés, et fut introduit chez la Berlips. Celle-ci le reçut comme une femme qui craint d'en trop dire, et l'emmena sur-le-champ dans le cabinet de la reine. Son émotion fut plus vive encore que la veille ; il crut qu'il en étoufferait, car il ne voulut la laisser voir à aucun prix.

— Votre Majesté est obéie, dit-il en entrant et en saluant la reine avec un froid respect.

— Ah ! vous savez, mon cousin ?

— Je sais tout, madame.

— Et qu'est-ce que c'est ? Dites vite !

— Je ne sais, madame, si j'oserai répéter à Votre Majesté ce que j'ai appris du comte de Mansfeld.

— Je le veux, je l'exige.

Après quelques phrases d'excuses que la reine abrégea, le prince rapporta presque mot pour mot à la reine l'explication qu'il avait eue le matin.

Elle devint pâle comme sa collerette de point de France et s'écria en cachant sa tête dans ses mains :

— Et il ose avouer cela ! Mon Dieu, que c'est affreux la politique ! Monsieur de Darmstadt, jamais vous n'eussiez accepté un pareil marché ? Dites-le moi, j'ai besoin de le savoir avant de vous confier mes projets et de faire de vous mon confident de pouvoirs. Vous et moi, nous sommes les deux, vous n'eussiez pas livré les plus purs sentiments de nos cœurs pour quelques titres, quelques honneurs, pour de l'argent, surtout ?

— Je n'ai pas de réponse à vous faire, madame, mais, si tout autre que Votre Majesté m'avait supposé capable d'une telle bassesse...

— Il suffit, vos yeux parlent plus énergiquement encore que vos paroles. Asseyez-vous, nous allons causer sérieusement. Cette puissance terrible qui s'impose à vous et à moi, nous allons la combattre tous les deux, et seuls. Si Dieu est juste, nous la vaincrons.

— Puisse-t-il vous entendre, madame !

— Monsieur de Darmstadt, oubliez des pensées folles, des espérances impossibles ; soyez mon ami, mon frère, ainsi que je vous l'ai déjà demandé ; je me fie à votre honneur, à votre loyauté et je remettrai dans vos mains ma vie et mon repos. Avant de m'écouter, consultez votre cœur ; êtes-vous sûr de vous-même ? avez-vous renoncé à toutes les chimères ?

— Oui, madame, je vous en donne ma parole de gentilhomme et de prince.

— J'y compte et je vous parle avec la franchise la plus entière et la plus absolue. Vous savez pourquoi on m'a élevée à ce trône que j'abhorre. Vous savez comment s'est passée notre enfance et comment nous vivions dans cette Allemagne que je ne dois plus revoir. Vous voyez ce sombre palais, vous savez de quels courtisans je suis entourée. Comparez ce palais, comparez ces visages avec les bords de notre fleuve avec ces bonnes figures franches et épanouies de nos compatriotes et jugez. Je suis arrivée ici tristement très convaincue que j'y serais malheureuse ; j'y suis venue par obéissance et parce que mes parents l'ont exigé. Je me suis mariée avec des larmes dans les yeux ; j'ai juré à l'autel d'aimer toujours un homme que je ne connaissais que par les récits les plus étranges, un homme dont j'avais peur et qui pleurait à côté de moi celle qui m'avait précédée.

— Hélas ! madame, nul ne vous a tenu compte de cette obéissance ; on vous a sacrifiée comme on veut vous sacrifier encore.

— Vous serez bien étonné, mon cousin, en apprenant que je ne suis point sacrifiée et que si le roi le voulait je serais la plus heureuse femme de l'univers, car je l'aime. Je l'aime non pas par pitié, par compassion, mais par choix, par affection, puisqu'il faut tout dire ; je l'aime pour tout ce qu'il aurait dû être si son corps eût eu la force de renfermer son âme. Elle était trop vaste, trop grande, le vase trop faible et trop petit, il s'est brisé. Nul ne le connaît que moi, sur la terre. Louise d'Orléans, qu'il a tant aimée, l'a pris comme les autres pour un pauvre fou, pour un enfant à qui la raison ne viendrait jamais. Ah ! prince, si vous l'entendiez dans ses moments de souffrance, c'est-à-dire dans ses lucidités, vous comprendriez que je ne me trompe pas sur lui, vous comprendriez cette âme !

M. de Darmstadt écoutait avec anxiété ; cette confidence d'une reine, d'une femme adorée, sur celui dont elle était l'idole lui brisait le cœur tout en l'intéressant au dernier degré. Il eût tout donné au monde pour qu'elle fût heureuse, pour calmer ces tourments qu'elle exprimait en termes si touchants et si vrais. Elle essuya les larmes qu'elle ne cherchait pas à retenir et elle reprit :

— Eh bien, jugez de mon supplice ! Cet amour que j'éprouve, le roi ne peut le comprendre ni le connaître. Il a pour moi la tendresse d'un enfant pour celle qui le soigne et le berce, de lorsque sa mère l'a abandonné. Il me dit tout, il repose son cœur dans le mien, il ne me parle que de la femme qu'il a perdue, m'associe à ses regrets, à sa douleur, pour avoir entre nous un sentiment qui nous soit commun. Je veux aimer ceux qu'il aime afin que mon cœur rencontre au moins le sien entre nous deux. C'est mon seul bonheur.

Darmstadt baisa en silence la main de la reine.

— Vous me plaignez ! Oh ! je suis bien à plaindre, allez ! et lui, c'est plus que moi encore peut-être. Le roi et la reine des Espagnes et des Indes sont plus malheureux que le dernier de leurs sujets, couché sur la paille et manquant de pain. Je l'aime et il ne m'aime pas, et il est impuissant à m'aimer, comme il a été impuissant à aimer sa première femme dont il n'avait pas même la force d'être jaloux, alors qu'il en avait la volonté ! Je suis donc vouée à la solitude, à l'abandon et à la douleur. Il me reste une seule consolation, celle de faire un peu de bien, et le sort de cette belle monarchie m'occupe presque autant que le mien propre. L'Espagne perdra son roi et les ambitions rivales se la disputeront, car le vieil arbre d'Isabelle la Catholique a poussé son dernier et mourant rejeton.

— Cette belle terre d'Espagne est un gâteau que voudront prendre tous ceux qui y ont un droit quelconque, même éloigné, et des guerres, des désastres en seront la suite inévitable. Pourtant que faire à cela, madame ? Vous ne pouvez aller contre la volonté de Dieu.

— Je puis, avec votre aide, mon cousin, éviter, je le crois, ces calamités à l'Espagne. Avec un ami sûr et le plus grand secret, je viendrai à bout de cette grande œuvre. Dieu me bénira, j'en suis sûre.

— Mon Dieu, puis-je vous aider, madame ?

— Vous le pouvez ; voici comment. Rien ne vous empêche de quitter Madrid ?

— Je puis partir dès demain.

— Pas encore ; tout n'est pas prêt, il s'en faut ; nous devons d'ailleurs éviter les soupçons du comte de Mansfeld ; s'il avait la moindre idée de ce que je prépare, tout serait perdu. Entretenez-le soigneusement dans son erreur. Le ciel nous pardonnera cette tromperie, sans laquelle l'Espagne est sacrifiée. Vous connaissez le prince électoral de Bavière, le fils du chef de ma maison ?

— Oui, madame, un enfant de sept ans, qui promet de grandes choses.

— Et qui les tiendra. Eh bien, prince, c'est lui qui sera, avec l'aide de Dieu, l'héritier de la couronne d'Espagne. C'est à lui qu'elle doit appartenir, car sa mère, qui est morte, était la cousine de Charles II, car il est petit-fils de Philippe IV comme les enfants du dauphin ; mais ceux-ci y ont renoncé, et d'ailleurs la France est un assez beau royaume pour satisfaire les désirs d'un homme : il n'y en a pas de pareil, c'est le plus beau diamant de la couronne de Dieu.

Il est à remarquer que tous les étrangers, même ceux qui nous détestent, tiennent le même langage. Ils envient notre pays et ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il n'y en a pas de pareil au monde.

— Vous voulez donc, madame, faire ce jeune prince héritier, et vous avez compté sur moi ?

— Pour en prévenir son père avant que personne puisse s'en douter.

— Le jour où Votre Majesté le voudra, je partirai, madame.

— Cet enfant est jeune ; il est destiné à être souverain d'un pays se[...] ; il doit recevoir l'éducation qui convient à son avenir ; on ne saurait s'y prendre trop tôt. Et puis la santé du roi est si triste ! Voilà, mon cousin, ce que j'avais à vous dire, voilà pourquoi je compte sur vous. Me suis-je trompée ?

Le prince répondit par de nouvelles protestations de dévouement dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il avait fait ses preuves.

XLIII

Depuis ce jour, ils se virent chaque fois que cela fut possible, et le comte de Mansfeld ne douta pas un instant de leur intelligence. Madame de Berlips, sévèrement tancée, se garda de l'éclairer sur ce qu'elle ne savait pas précisément ; car la reine se méfiait d'elle et ne lui avait confié de ses projets que l'indispensable. Elle préparait le roi, souffrant de plus en plus, à ce testament si convoité par tant de gens, et elle avait sur lui assez de pouvoir pour l'engager au secret, même envers le cardinal de Porto-Carrero. Il ne confia à qui que ce fût au monde, pas même à son confesseur, les tentatives de la reine et les résolutions qu'ils avaient prises ensemble.

Lorsqu'elle en fut à peu près sûre, et qu'elle savait qu'il n'y manquerait pas, elle en prévint M. de Darmstadt en le priant de faire ses préparatifs de voyage dans le plus grand silence.

Il prit le prétexte d'aller à Vienne saluer l'empereur d'aller aussi pour quelques mois chez ses parents, et dit à M. de Mansfeld que ce voyage était nécessaire pour donner le change à quelques personnes secondaires du palais ayant l'œil ouvert sur ses visites secrètes. L'ambassadeur, si parfaitement joué qu'il ne s'en consola jamais, fut le premier à l'encourager au départ. Il lui offrit même ses services, pour lui faire passer, sans que cela fût su, des nouvelles de la reine. Le prince le remercia, sous prétexte que la reine ne lui écrirait pas, et qu'il serait imprudent de donner peut-être des armes à la délation.

Le prince partit. Il passa ostensiblement par la Suisse pour ne pas entrer en France, et traversa Munich à grand bruit de coups de fouet pour ne pas s'y arrêter ; mais son valet de chambre continua la route sous son nom, tandis

que caché dans une auberge borgne au milieu du plus sale faubourg de la ville il avait une entrevue avec l'électeur déguisé comme lui. Tout fut convenu entre eux. L'électeur, on le pense bien, accepta avec enthousiasme et remercia la reine du beau présent qu'elle faisait à sa maison.

On devait envoyer le prince électoral à Madrid afin qu'il apprît la langue et qu'il se formât aux mœurs espagnoles. C'était un prince de la plus belle espérance, très bien fait, très intelligent, dont on citait dans toute l'Europe les reparties pleines de sagacité.

Darmstadt fit savoir à la reine que tout était prêt, par le moyen convenu, c'est-à-dire par le résident de Bavière qui reçut l'ordre de son maître de porter à la reine, de sa part, un fort beau présent de cristal de roche dont il se trouve quantité en Bohême et dans ses Etats. Les deux branches de la maison palatine s'étaient querellées pour la Bohême il y avait longtemps déjà, elles se rétablissaient fort bien ensemble et ceci devait en être la preuve.

Le jour où le roi, décidé par la reine voulut faire son testament, il s'en alla à Aranjuez sans en prévenir les ambassadeurs emmenant avec lui, néanmoins, son conseil et surtout le cardinal Porto-Carrero son président. Dès le même soir il les prévint de se trouver réunis dans leur salle, qu'il irait les trouver pour une communication importante. Ils n'y manquèrent pas sans se douter de rien car rien n'avait transpiré. L'idée du testament était en ce moment bien loin de l'esprit de tous.

— Messieurs, dit Charles lorsqu'ils furent en séance, c'est aujourd'hui un jour mémorable pour l'Espagne car je vais décider de son sort. Voici mon testament fait dans toute ma liberté d'esprit, je vous prie de le lire et d'y mettre les formalités nécessaires pour le rendre inattaquable. Ma volonté était expressément qu'il ne puisse être attaqué ni de mon vivant ni après ma mort.

Les conseillers se regardèrent dans l'étonnement le plus profond. Le cardinal seul ne changea pas de visage il voulut avoir l'air aux yeux des autres qu'on l'eût prévenu. A la cour la faveur ne suffit pas, il faut encore en avoir l'apparence.

Le plus surpris de tous fut le confesseur. Il fit des reproches amers à son pénitent qui lui répondit avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait d'habitude.

- Mon père, mon testament n'est point un péché, je n'étais donc pas obligé de vous le dire.

Le premier cri fut

- C'est la reine qui a fait cela !

Ce cri en quelques heures retentit jusqu'à Madrid et arriva aux oreilles du comte de Mansfeld : il en fut atterré, refusa d'y croire, et envoya sur-le-champ un secrétaire à Aranjuez près du cardinal, qui assura que rien n'était plus vrai, et que le testament était entre ses mains signé, parafé, et aussi certain que si tous les tabellions de l'Europe y avaient passé.

Le comte crut en devenir fou, il ne voyait pas encore clairement le tour qu'on lui avait joué, mais il en eut un amer soupçon lorsque le secrétaire ajouta :

— C'est la reine qui a fait cela.

Son idée première fut que Darmstadt était joué comme lui, qu'elle l'avait éloigné sous de vains prétextes pour agir plus à son aise. Mais, chez un homme aussi rusé que celui-là le fil d'une première trahison devait évidemment le conduire à la seconde. Il se rappela ce souterrain de la Berlips et la façon dont elle l'éconduisait depuis justement que M. de Darmstadt avait été pour la première fois chez la reine. Il ne pouvait d'un coup percer ce mystère aussi rare que curieux, mais il en soupçonnait l'existence, c'était beaucoup. Il devait avec cette lumière, aller jusqu'au bout ; il y arriva mais trop tard pour lui.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute l'Europe : je me rappelle l'effet qu'il produisit et ce que l'on en disait partout. M. de Savoie en loua le roi d'Espagne, c'était, à son avis, un coup d'une grande politique. Il écartait en même temps la France et l'Empire, selon lui rien de plus dangereux que les grands Etats pour ceux qui le sont moins, ils doivent les dévorer tôt ou tard.

La reine se sentit heureuse et fière : elle ne résista pas au plaisir de braver le comte de Mansfeld et de lui montrer qu'elle était instruite de ses intrigues. Il vint au palais aussitôt que l'on fut de retour à Madrid. Elle le reçut dans la chambre du roi, un peu indisposé, et qui ne quittait pas son lit.

- Monsieur l'ambassadeur, lui dit-elle, vous venez nous faire votre compliment, nous le recevons volontiers. Le roi est tranquille et l'Espagne sera heureuse. J'ai écrit à ma sœur et à l'empereur, pour leur annoncer moi-même cette décision, à laquelle je ne cache pas que j'ai eu une grande part. J'en reçois volontiers des compliments particuliers.

— Vous me permettrez de vous les adresser, madame. Votre Majesté a fait preuve d'une habileté extraordinaire : elle a su conduire les choses de façon à dérouter toutes les conjectures. M. de Darmstadt lui-même y eût été trompé, ajouta-t-il avec intention.

— M. de Darmstadt est mon cousin, mon meilleur ami, monsieur. J'ai reçu ce matin de ses nouvelles. Il s'est embarqué à Gênes et débarquera incessamment à Barcelone. De nouvelles faveurs du roi l'attendent ici. Il est grand de première classe et vice-roi de Catalogne, vous pouvez annoncer à mon auguste frère ce que nous faisons pour son protégé.

— Mais, madame, ce testament, fait en secret, alors que mon maître...

— Avait d'autres vues, je le sais. Je ne me soumets point à ce que l'on m'impose, et la seule chose que je ne pardonne jamais, c'est qu'on puisse me croire capable d'une bassesse. J'espère que nous ne vous perdrons pas malgré cela, monsieur le comte. On n'est pas toujours heureux et les armes sont journalières.

Et puis elle lui tourna le dos.

Mansfeld rentra chez lui furieux, presque désespéré : il se voyait perdu. Ses dépêches étaient parties, il avait bien fallu annoncer son échec ; mais, depuis ce moment, il n'avait ni mangé ni dormi. Lui, si habile, joué par une jeune femme sans expérience et sans astuce. Il creusait son imagination pour y chercher le moyen de réparer sa faute. Il crut l'avoir trouvé et fit partir exprès son secrétaire de confiance avec ses instructions pour la cour de Vienne, il est des choses qu'on n'écrit pas.

Cela fait il fut un peu plus tranquille. Après quelques jours de retraite, il reparut à l'ordinaire, fut reçu ainsi qu'il en avait l'habitude et eut même assez de pouvoir sur lui pour accueillir le prince de Darmstadt, sans montrer le moindre ressentiment, ni la moindre curiosité. Il fit même semblant de rire et de plaisanter de fort bonne grâce.

— Bien joué, mon prince ! Je ne sais pas si vous en étiez, mais c'est admirablement conduit. Cette petite reine a l'astuce et l'aplomb d'un vieux courtisan. Nous voilà dehors. Elle a levé le masque. Elle aurait un fils, elle deviendrait régente que cela ne nous arrangerait pas davantage ; nous la connaissons à présent. Il n'y a plus qu'à baisser pavillon, l'Espagne est perdue pour nous.

Pendant ce temps la Bavière était en fête, elle se réjouissait du bonheur de ses princes. Le jeune héritier, demandé par son cousin, arriva à Madrid et reçut les félicitations de tout le monde. Il fut accueilli comme le messie. Porto-Carrero voyait en lui sa vengeance ; elle lui arrivait toute seule sans qu'on pût s'en prendre à lui, sans qu'il l'eût provoquée ni aidée : c'était un coup de fortune.

La reine accueillit son jeune cousin avec une grande joie. Elle le présenta elle-même au roi, qui dit en l'apercevant :

— Il ressemble à don Carlos.

En effet un portrait de cet infortuné prince était dans la chambre, on put en faire la comparaison tout de suite.

— Ah ! répliqua la reine, tant pis ! c'est un mauvais présage.

Le jeune prince se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient : en quelques mois, il apprit la langue espagnole de façon à répondre en cette langue aux compliments de jour de l'an qu'il reçut cette année de la cour et de toutes les compagnies de l'Etat, le conseil en tête. Il dit des choses incroyables pour son jeune âge et montra surtout la bonté de son cœur par les mots qu'il sut trouver pour le roi, pour la reine, ses bienfaiteurs. C'était à tirer les larmes des yeux.

La reine changeait beaucoup, ses belles couleurs se fanaient : la douleur qui la rongeait, à quoi son triomphe avait un peu fait trêve, reprenait le dessus. Elle se sentait malade et n'en parlait pas. Son désir était de ne pas survivre au roi qui s'en allait fort vite.

- Mais, madame, lui disait une fois le prince de Darmstadt en se promenant sous les beaux ombrages, vous devez souffrir.

- Non, je suis triste, et mon cœur est blessé. Il ne faut pas s'occuper de cela, c'est dans ma destinée. D'ailleurs je ne sais trop ce que ferait une reine d'Espagne si elle ne se rongeait pas le cœur. Voyez la reine Elisabeth, voyez la reine Henriette, voyez la feue reine ! je n'ai pas le droit de me plaindre plus qu'elles ; laissons aller le temps.

A ce 1er janvier, le jeune prince de Bavière reçut de singulières étrennes. Il s'était attaché à Romulus : n'ayant jamais vu de nain il le prit d'abord pour un enfant de son âge et demanda pourquoi il avait des rides et pourquoi il était si laid. Depuis lors il voulait toujours jouer avec lui. Romulus se cachait en rechignant dans les jupes de son maître comme un chien. Afin de satisfaire le jeune prince, et de lui ôter l'envie de recevoir des rebuffades de cet ours mal léché, la reine lui fit venir de Pologne deux nains, les plus jolis du monde, qui parlaient allemand et qui devaient l'amuser infiniment. Il eut peur que cette jeunesse ne fâchât Romulus, et qu'il ne se crût hors de faveur par leur arrivée, ce qui était bien d'un excellent cœur. Il demanda au roi la permission de nommer Romulus capitaine de ses nains, et les fit habiller tous les trois de la même manière, et d'une façon tout à fait galante. Le roi qui aimait Romulus et qui ne connaissait pas cette bête malfaisante, y consentit. Romulus n'en grogna pas moins et ne remercia même pas son jeune protecteur.

Dans les premiers jours de carnaval, au mois de février, le prince eut l'idée de donner une collation à quelques enfants de grands qui avaient l'honneur de faire sa partie de balles et de jouer avec lui au colin-maillard. On fit de grands préparatifs dans son appartement pour cette petite fête ; les nains furent chargés de servir les convives. Le prince mangeait seul, à une petite table, plus élevée que les autres. Romulus était chargé près de lui du rôle d'écuyer tranchant et de celui d'échanson, tandis que les deux autres s'occupaient des enfants étrangers.

La reine vint, qui fit le tour de la salle du banquet. Elle but avec ces joyeux conviés ; le prince héritier lui fit raison. Il avait les mêmes vins, les mêmes mets que les autres ; cependant, Romulus prenait sur une console particulière les bouteilles et les plats qu'il devait lui offrir. Tout cela fut recherché par la suite.

Après le dîner, il y eut comédie ; tous y assistèrent. Le lendemain, combat de taureaux où le jeune prince paraissait pour la première fois. Il ne put supporter ce spectacle, poussa des cris déchirants, disant qu'il souffrait beaucoup et que c'était à cause de tout ce sang et des chevaux morts qu'il ne voulait plus regarder. On l'emporta. Il dut se mettre au lit. Le soir il fut beaucoup plus malade ; le lendemain, beaucoup plus encore. Les médecins prétendirent que c'était la frayeur ; mais Yousouf, dès qu'il l'eût vu, regarda tristement la reine.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en le prenant à part.

— Hélas ! madame, il a le mal autrichien ; je le connais malheureusement trop pour m'y tromper, quelque forme nouvelle qu'il puisse prendre.

— Quel est le mal autrichien ?

— Celui dont est morte la feue reine Louise, dont est mort Nada, le pauvre nain, dont va mourir ce charmant enfant.

— Il va mourir ?...

— Oui, madame, et bientôt, malheureusement ! Je ne puis le sauver. Ne témoignez rien ; mais prenez garde à vous, madame ! Promettez-moi de prendre chaque matin une des pilules que je vous ai remises et qui vous préserveront ; sans cela, ils vous tueront aussi ; et que deviendra le roi, si vous n'êtes plus là ?

— Je prendrai ces pilules. Hélas ! pourquoi n'en as-tu pas donné à ce malheureux enfant ? pourquoi lui ai-je fait donner cette succession, qui le tue ? Je ne m'en consolerai pas.

— Le roi, madame ! songez au roi, ne songez qu'à lui ; vous vous devez à sa vie, elle tient à la vôtre. Maintenant qu'elle va perdre ses espérances, l'Espagne attend que vous lui en présentiez d'autres.

— Oh ! jamais plus ! je ne veux pas faire mourir ceux que j'aime ; je suis maudite, je ne puis toucher à rien.

Le petit prince mourut le lendemain, avec des symptômes extraordinaires, mais ne ressemblant point aux empoisonnements connus. Aussi ceux qui eurent des soupçons les gardèrent pour eux ; car rien ne prouva le crime, que l'assurance d'Yousouf à la reine, laquelle ne se répandit pas. Ils crurent que Romulus avait versé ce poison le jour de la fête, soit à dessein, soit innocemment, plutôt l'un que l'autre ; car cette méchante créature ne pardonnait pas à l'enfant royal de s'être joué de lui. Ce qui confirma dans cette idée ceux qui examinaient le fond des choses, c'est que Romulus lui-même mourut peu de temps après, d'une maladie inconnue. Le comte de Mansfeld et le cabinet autrichien n'étaient pas gens à laisser vivre un complice qui pouvait parler.

Cette mort de son jeune parent plongea la reine dans une tristesse que rien ne peut rendre. Elle ne quittait plus sa chambre ou celle du roi, refusait toutes les promenades, dépérissait à vue d'œil et ne s'occupait qu'à prier Dieu, à soigner le roi et à travailler pour les pauvres. M. de Darmstadt, l'amirante, qu'elle avait fait revenir, lui faisaient leur cour à l'accoutumée. Ils ne parvenaient plus à lui arracher un sourire ; elle semblait une morte, oubliée devant son tombeau.

XLIV

Le malheureux état du roi s'aggravait. Yousouf ne cachait ni au conseil, ni surtout à la reine, qu'il était à bout de ses moyens, que peut-être il prolongerait sa vie quelques courtes années encore, mais qu'on ne lui verrait plus que de faibles intervalles de raison. Il fallait donc ne pas tarder à décider encore une fois du sort de l'Espagne et à donner cette couronne que Dieu ne voulait point apparemment ôter à ceux qui la convoitaient, puisqu'il dérangeait les plans les mieux ourdis.

Le comte de Mansfeld triomphait. Bien que le séjour de l'Espagne lui fût devenu insupportable depuis sa déconvenue, il ne voulait cependant pas la quitter sans avoir accompli son œuvre et revenir près de son maître, s'il n'avait en mains le testament réparateur. Il mit donc tout en mouvement pour réussir.

Une circonstance, indifférente en elle-même, lui prouva que son pouvoir avait baissé. La duchesse de Villafranca mourut. Il voulut donner pour camarera-mayor à la reine la duchesse d'Ossone, une des âmes damnées de l'Autriche ; il en parla avec un ton presque de menace à Porto-Carrero, et, malgré tout cela, l'influence de la reine prima la sienne. Elle obtint la duchesse de Linarès, qui ne devait plus la quitter et qui fut pour elle une véritable amie. Mansfeld eut beaucoup de peine à en prendre son parti.

Il intriguait de toute façon, mais la Berlips intriguait peut-être encore plus que lui, non pas pour le même motif, mais pour se faire donner de l'argent et pour placer sa famille. Elle prenait de toutes mains. Elle eut le front de demander au roi, à qui elle plaisait parce qu'elle flattait ses manies, le bénéfice d'Archimandrite-le-Minime, qui vaut quatre-vingt-dix mille livres de rente, et, qui pis est, elle l'obtint. Elle faisait signer à la reine des pétitions qu'elle portait ensuite aux ministres. Ceux-ci croyaient obéir à la souveraine, qui, la plupart du temps, ne savait pas même le nom de ses protégés, et que la Berlips intéressait en lui demandant son secours pour les malheureux. C'était un scandale dont Anne ne se doutait pas et ne se souciait guère.

Elle ne voulait plus intervenir pour le testament ; un découragement profond s'emparait d'elle. On ne peut savoir comment tout cela aurait fini, si une autre intrigue, plus vaste et plus forte encore, ne fût venue tout décider, pour le moment du moins ; car cette malheureuse Espagne ne pouvait pas plus élever de roi que feu notre régent de France, M. le duc d'Orléans, ne pouvait élever de gouverneurs.

Le roi d'Angleterre, Guillaume, haïssait Louis XIV et n'était pas payé pour l'aimer, il lui avait fait passer assez de nuits blanches. Il ne put croire, après la mort du prince de Bavière, que notre roi laissât déshériter tranquillement ses petits-fils, et, pour prévenir les guerres terribles qu'il prévoyait, il imagina de partager d'avance la monarchie espagnole et de faire à chacun sa part, en s'en ménageant une bonne.

Les négociations s'engagèrent, et ce qui parut inouï, c'est que Louis XIV ne s'y opposa point et se montra disposé à prendre ce que l'on voudrait bien lui donner. La difficulté vint de l'empereur, qui, malgré des avantages magnifiques, refusa net. Il lui fallait tout. Il parla très haut, répondant aux propositions, même aux menaces, car on ne les lui épargna point, que le roi d'Espagne était le chef de sa maison, son allié naturel, et qu'il ne le laisserait pas dépouiller vivant, lors même que toute l'Europe se coaliserait contre lui, ainsi qu'on le lui annonçait.

Il fit plus, il fit prévenir le roi d'Espagne. Mansfeld arriva au palais, ses dépêches à la main, força presque la porte du roi, qui était fort malade, et lui annonça tout d'une pièce ce qui se tramait contre lui. Il avait prévu d'avance l'effet de cette nouvelle, et il eût volontiers payé le roi Guillaume pour en avoir eu l'idée.

Charles II, à moitié assoupi dans son fauteuil, se releva tout d'un saut.

— Répétez ceci, monsieur, répétez, je vous prie.

L'ambassadeur répéta avec de nouveaux commentaires.

— Et c'est ce roi de hasard, ce voleur de trônes, qui vient parler de me dépouiller ainsi ! et mon cousin, mon frère, le roi de France y consent, et tous les souverains y consentent ! l'empereur seul soutient la prérogative royale, et s'oppose à ce qu'on me fasse ce sanglant outrage ! Ah ! disposer sans moi de ce qui m'appartient ! Ah ! ils n'en sont pas où ils pensent, et ils n'en disposeront pas, je vous en réponds. Qu'on assemble le conseil, je le présiderai sur-le-champ.

Un peu de vie revint à ce cadavre, à la grande joie de Mansfeld, qui se promettait bien d'en profiter.

La reine craignit que cet emportement ne lui fît mal, et tâcha de le ramener à plus de calme ; sa voix, pour la première fois, fut impuissante. Le roi entra au conseil sans le faire venir dans sa chambre, devant elle, comme il le faisait souvent.

— Ah ! dit-elle à la duchesse de Linarès en retournant chez elle, ma chère duchesse, ils vont l'emporter, et maintenant tous leurs crimes auront réussi.

Malgré sa parenté proche avec l'empereur, elle ne pouvait supporter l'idée de voir triompher le crime, et d'assister, sans essayer d'y mettre obstacle, à ce qu'elle regardait comme un malheur pour le roi et pour l'Espagne. Cette circonstance inattendue brisait toutes les trames qu'elle s'était efforcée de nouer. Il fallait maintenant attendre et se taire.

Deux heures après, le roi la fit appeler et lui annonça

qu'il venait de faire l'archiduc, second fils de l'empereur, roi d'Espagne et des Indes.

— C'est maintenant une chose décidée, sans rémission et sans retour, l'archiduc est mon héritier. Je devais bien cela à l'empereur, qui seul m'a soutenu contre cette ligue de souverains, acharnée à me dépouiller. C'est, d'ailleurs, le rêve de ma vie, je vais brancher ma race, comme Charles-Quint, et la puissance de la maison d'Autriche est désormais inébranlable.

avec moi, nous trouverons bien un asile dans tes vastes Etats. Nous vivrons entourés du peu d'amis fidèles que nous laissera notre médiocrité ; nous ne demanderons pas grand'-chose à ton successeur, pour lui avoir tant donné, seulement l'indispensable, pour ne pas être malheureux. Ils reprendront ces joyaux, je me ferai fermière, tu marcheras au grand air, tu n'auras plus de chagrins, de soucis, et tu redeviendras toi-même. Le veux-tu ?

Le roi souriait en l'écoutant. Il avait réellement repris



Le spectre était la sans cesse le menaçant.

— Que ta volonté soit faite, sire ! reprit tristement la reine ; puisses-tu ne t'en repentir jamais ! Ce que je veux, moi, ce que je demande, c'est que tu prennes plus de soin de toi-même, c'est qu'après cette grande action accomplie, tu laisses le soin des affaires au conseil institué pour les connaître. Il te faut le repos à présent, mon cher sire, le repos près de moi avec tes souvenirs.

— Ah ! oui, le repos !... Louise !... et toi, ma pauvre Anne ! toi qui souffres, toi qui m'aimes et qui as pris de moi et pour moi une si douloureuse vie !

La reine leva les yeux au ciel et joignit les mains dans une prière muette. Charles II venait d'avoir un de ces éclairs de sensibilité, qui laissaient entrevoir son âme, et qui avaient fait sa tendresse pour lui.

— Ne songe pas à moi, reprit-elle ; songe à toi seul. Je veux t'emmener bien loin dans quelque coin retiré où les bruits du monde et des affaires ne t'arrivent pas. Là, j'en suis sûre, par mes soins, je te guérirai.

— Chère reine !

— Crois-moi. Tu viens de donner ton royaume à l'héritier que tu as choisi. Livre-le dès ce moment, abdique, retire-toi, comme ton glorieux ancêtre Charles Quint ; viens

ses esprits pour une minute ; cela ne durait guère davantage.

— Comment ! tu consentirais à ne plus être reine ! Ce n'est donc pas parce que je suis roi que tu m'aimes, ma chère Anne ? tu m'aimes pour moi, pour moi seul ?

— Ne plus être reine ! ah ! Charles, quel beau jour que celui où je serai libre de cette chaîne si pesante !

— Anne, Dieu m'a imposé un fardeau, reprit-il d'une voix grave et imposante ; ce fardeau, je dois le porter, je le porterai jusqu'à la fin. Si tu m'aimes, si tu es réellement mon ange gardien, tu ne peux penser à m'ôter cette couronne brûlante dont mon front est endolori. C'est mon devoir, et, le devoir, il faut l'accomplir.

Il y avait encore là du héros, du descendant de Charles-Quint ; tout de suite la folie prit le dessus.

— Enfin, quitter l'Escurial, quitter ma Louise adorée, ne pas la voir, ne pas reposer auprès d'elle ? Oh ! lors même que je devrais souffrir mille fois davantage, je n'y consentirais point. Un ennemi seul pourrait me le conseiller. Crois-tu que tu me consolerais d'elle ?

Et il poussa de ces cris qui déchiraient le cœur de la reine, que rien n'apaisait, qui dégénéraient souvent en

[illegible]. Ensuite, il tombait comme mort. Ces crises [illegible] deux ou trois jours, elles arrivaient d'habitude après quelque impression forte, et certes celle de ce [illegible] de ce testament aurait suffi. Il en fut comme à [illegible]. La reine, en ces occasions, ne le quittait pas un instant. Elle ne permettait à personne de le soigner [illegible] Yousouf et elle se multipliaient. Les familiers du palais en étaient touchés jusqu'aux larmes, on y vénérait la reine comme une sainte ; [illegible] était surtout une martyre.

Peu de temps après cette victoire remportée, Mansfeld demanda à quitter l'Espagne ; il pouvait se reposer, sa besogne était terminée. Il partit joyeux et léger, comme si sa conscience n'était chargée de rien.

— J'ai fidèlement servi mon maître, dit-il à M. de Darmstadt ; j'ai tenu toutes les promesses de mon serment. L'empereur doit être content ; je m'en retourne à lui pur de tout reproche. J'ai accompli ma mission, le trône d'Espagne est assuré à la maison d'Autriche ; je pars content, je puis me reposer. Quant à vous, mon cher prince, vous voilà aussi haut que vous pouviez monter. Si vous n'êtes pas un ingrat, vous m'en saurez gré, et vous me revaudrez cela plus tard, si j'en ai besoin. Je ne sais pas bien au juste si vous ne vous êtes pas joué de moi. Il se peut que vous ayez quelquefois ri avec la reine de ce bon ambassadeur qui se croit rusé et que l'on trompe comme le Cassandre de la comédie italienne. Dans tous les cas, je vous le pardonne ; j'ai réussi, le succès rend indulgent. J'ai réussi, non pas tout à fait comme je l'espérais, mais enfin j'ai réussi, c'est l'essentiel. Adieu donc ! bonne chance pour le reste de vos jours.

Il croyait avoir rendu de grands services ; il se croyait nécessaire, indispensable à son maître ; il fut promptement disgracié et exilé, sans pouvoir revenir. Peut-être eut-il quelques remords dans sa retraite, peut-être les fantômes de Louise d'Orléans et du prince de Bavière vinrent-ils l'y chercher dans ses nuits d'insomnie. Je l'ignore, mais assurément, s'il fût resté au pouvoir, il ne les aurait même pas regardés.

A propos de fantômes, je touche au terme que je me suis imposé pour cette histoire d'Espagne en déshabillé, et me voici obligée, pour amener le dénoûment, de faire intervenir un fantôme, comme dans les tragédies grecques. Ce n'est pas ma faute, je ne l'invente point, je raconte ce que je tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu. En Espagne, les choses ne se passent pas comme ailleurs ; ce pays où les superstitions sont vivantes, où les miracles se font, où les spectres marchent, est pour moi plein de terreurs et de mystères. J'ai souvent dit à ce pauvre Darmstadt qu'il [illegible] un amour tel que le sien pour y demeurer seulement vingt-quatre heures.

Ma fille, qui a toujours été une positive personne, ajoutait :

— Et puis, madame, il fallait aussi être grand d'Espagne de première classe, colonel du régiment allemand [illegible] reine, maître de Madrid par la faveur de la souveraine, et vice-roi de la Catalogne !

Elle avait peut-être raison ; moi, je voulais que ce fût [illegible]. Les jeunes d'aujourd'hui en savent plus long que [illegible] sur les secrets de la vie.

Revenons au fantôme. Quand je pense à ce qui va suivre, [illegible] autour de moi, dans ma chambre, et, si je suis seule, [illegible] un domestique, auquel je dirais volontiers que je suis charmée de le voir, tant j'ai peur. M. de Voltaire se moque de moi, et M. Duclos me disait hier que je [illegible] philosophie. C'est une nouvelle vertu qu'ils ont inventée, ne pouvant avoir les autres, qui les gênent [illegible], un mot élastique qu'ils arrangent suivant leur caprice. Je n'en veux point.

La pauvre reine Marie avait grand besoin de philosophie dans la tristesse où elle vivait [illegible] la principale [illegible], néanmoins. Un matin, le roi [illegible] après une nuit agitée, elle venait de rentrer chez elle, lorsque la duchesse de Linares, à qui elle avait [illegible] quelques instants de [illegible], reparut sans être appelée.

— Le roi est éveillé ? demanda Anne de Neubourg, qui [illegible] qu'à lui.

— Non, madame, c'est Yousouf qui insiste pour voir Votre Majesté ; il a, dit-il, absolument besoin de lui parler [illegible] chose importante.

— [illegible] qu'il vienne !

Elle [illegible] quelque révélation sur l'état du roi, et l'attente [illegible] peut-être était-ce sa mort prochaine qu'elle [illegible] apprendre !

Le médecin [illegible] ferma la porte et s'approcha de la reine, qui ne lui laissa pas le temps de parler et qui l'interrogea [illegible] de Charles.

— Il repose [illegible] rien de nouveau, aucun [illegible] à craindre pour [illegible]. Je viens de le voir en rentrant au palais. Ce n'est pas [illegible] lui que je désire vous entretenir, c'est d'un fait bien étrange, presque incroyable, auquel ma raison se refuse et qu'il me faut accepter, néanmoins.

— Qu'est-ce donc ?

— Cette nuit, vers deux heures, le majordome du duc d'Astorga est venu me réveiller de sa part. Votre Majesté m'avait renvoyé, le roi étant très calme et ne devant pas avoir besoin de mon secours, suivant toute apparence. Je courus chez mon maître, qui sans doute ne m'appelait pas pour une bagatelle à pareille heure. Je le trouvai dans sa chapelle, d'où il ne sort presque pas ; il n'est plus que l'ombre de lui-même, sa douleur a attaqué son cerveau, et elle est devenue maintenant de la folie.

— Le malheureux !

— Cette chapelle étincelait de lumières ; la statue de la reine en était entourée comme dans une chapelle ardente. M. le duc était assis en face d'elle, seul, et la regardait. Quand j'entrai, il ne détourna pas les yeux et s'informa seulement si c'était moi. Quand j'eus répondu que oui :

« — Yousouf, dit-il, je t'ai fait appeler, parce que je ne veux plus retourner au palais et que cependant, je dois obéir à l'ordre que j'ai reçu.

« — Comme il plaira à Votre Excellence, monseigneur.

« — Yousouf, *elle* m'est apparue.

« — Qui cela, monseigneur ?

— *Elle !* fit-il avec un mouvement d'impatience, et en me montrant le tombeau, comme s'il ne pouvait parler que d'*elle* au monde. *Elle* m'est apparue plusieurs fois, cette nuit encore elle s'est levée et elle m'a parlé. »

— Je crus que sa folie devenait plus grande, et je voulus lui tâter le pouls ; il me repoussa.

« — Je ne suis pas fou, Yousouf, je te dis la vérité, et tu vas en convenir tout à l'heure. Elle m'a parlé, te dis-je, et de choses graves pour l'Espagne. Retiens bien ce que tu vas entendre, afin d'aller le répéter à celle qu'ils ont faite reine, car il faut qu'elle obéisse. »

Alors, madame, pour preuve de la vérité de ce qu'il allait dire, il m'a raconté mot pour mot nos entretiens, [illegible] à moi, lorsque nous veillions la nuit le roi, lorsque nous sommes seuls et que nul ne peut nous entendre. Il m'a raconté vos larmes et votre désespoir, les douleurs que vous m'avez confiées, *à moi*, et qui sont ensevelies dans mon cœur. Bien plus, il m'a parlé du prince de Darmstadt, du prince de Bavière, [illegible] malheureux enfant, mort comme elle, de l'essai fait par moi, *connu de moi seul*, pour le sauver, car, vous-même, vous l'ignorez. J'ai composé dans cet espoir suprême une potion où j'ai réuni les substances les plus opposées. Je n'ai pas réussi, je n'en ai pas parlé, et il le sait, lui qui jamais n'a ouï prononcer le nom de ces substances ! Me voyant étonné et convaincu, il a repris :

« — Tu me croiras maintenant, n'est-ce pas ? Va trouver Anne de Neubourg. Dis-lui que le testament du roi doit être cassé ; dis-lui que Dieu ne veut plus de la maison d'Autriche en Espagne ; ses crimes ont comblé la mesure. Les enfants du dauphin sont les héritiers légitimes ; il faut que justice soit faite. Qu'Anne de Neubourg travaille dans ce sens-là, si elle veut avoir un instant de repos en ce monde et dans l'autre. »

— Voilà, madame, ce qu'il m'a chargé de vous répéter, en ajoutant que vous seriez aidée d'une façon que vous n'espériez point ; qu'il ne fallait pas vous décourager s'il survenait des obstacles, que peut-être vous seriez repoussée et méconnue, mais que pourtant vous parviendriez à votre but. Si vous refusez de m'entendre, vous serez tourmentée à votre tour jusqu'à ce que vous ayez cédé.

La reine n'en pouvait croire ses oreilles. Elle connaissait Yousouf, sa parfaite intégrité et sa grande science ; dans une autre bouche, elle n'eût [illegible] même foi à ces paroles. Mais là, il ne lui était pas permis de douter.

— Hélas ! reprit-elle, que puis-je faire ? Je le crois, [illegible] la maison d'Autriche [illegible] le pauvre cousin, [illegible] contre mon honneur au sujet du prince de Darmstadt [illegible] les idées du roi vers la France, [illegible] elle est apparue [illegible] d'Astorga [illegible] plus puissante que moi par son [illegible] je l'essayerai.

XLV

La reine, après cet entretien, pensa beaucoup à ce qu'elle devait faire pour la réussite de ses projets. Elle connaissait les dispositions du roi. Tous les jours il s'applaudissait [illegible] M. d'Harcourt [illegible] l'empire, ne le quittait presque point [illegible] comme s'il eût été le maître. Il [illegible] le roi de soins et de présents de la part de son maître. La mode des curiosités avait [illegible] pierres gravées. L'empereur faisait fouiller l'Italie dans tous les sens, pour lui

en envoyer de nouvelles. Charles II ne parlait que de *son bon cousin* que de l'archiduc, son héritier lorsqu'il n'entrait pas dans ses accès, dans ses humeurs noires et dans ses regrets passionnés pour Louise d'Orléans.

Anne de Neubourg était, au milieu de tout cela, comme une martyre, comme une suppliciée elle faisait pitié à tous ceux qui la voyaient. Il échappa à une de ses femmes de dire

— Pour vingt couronnes, je ne voudrais pas être à la place de cette malheureuse reine-là !

Elle ne sortait qu'avec le roi dans un carrosse fermé de rideaux de cuir ne parlant qu'aux personnes de sa maison, et voyant seulement ses deux amis M de Darmstadt et l'amirante sans cependant leur raconter ses chagrins, qu'elle renfermait tout en elle même comme son plus précieux trésor car ses douleurs c'était son amour.

Le lendemain même de cette nuit mémorable la reine envoya chercher l'amirante Elle avait bien réfléchi, quoiqu'elle fût moins sûre de lui que de Darmstadt, il était Espagnol ce n'était pas à un étranger d'intervenir dans les affaires d'Espagne L'amirante était connu pour ses inclinations autrichiennes ; néanmoins elle essaya de se servir de lui sauf à prendre un autre ambassadeur si celui-ci ne réussissait pas

L'amirante vint à l'heure convenue La reine lui parla d'abord de choses indifférentes elle hésitait encore Enfin, comme il s'étonnait de son message pressant se traduisant par des lieux communs, elle reprit le courage de s'expliquer.

Je vais vous donner une mission monsieur l'amirante, et je vous prie de la remplir aujourd'hui même quelque surprise qu'elle puisse vous causer Vous connaissez peu le duc d'Harcourt je crois

J'ai en effet très peu de relations avec l'ambassadeur de France il sait que je ne suis point Français, et nous ne nous recherchons guère

— C'est pourtant chez lui que je vous envoie aujourd'hui, après que vous m'aurez donné votre parole de ne révéler à qui que ce soit ce que vous irez lui dire de ma part.

— A l'ambassade de France ? C'est étonnant ! je ne comprends pas ce que Votre Majesté a de commun avec ce nid d'intrigues et de déloyauté Néanmoins je lui donne ma parole de ne jamais révéler à qui que ce soit ce qu'elle daignera me confier

— Monsieur l'amirante, il faut que le testament du roi soit cassé et refait en faveur du duc d'Anjou

— Est-il bien possible, madame, que ce soit vous qui parliez ainsi ?

— Oui, monsieur, et, comme vous êtes à moi, qu'on le sait, je ne puis envoyer personne mieux que vous porter de ma part à Louis XIV des paroles de conciliation.

— Je ne sais si je dors ou si je veille Votre Majesté oublie donc que j'appartiens corps et âme à l'illustre maison d'Autriche ?

Je sais que vous êtes mon ami et que vous ne refuserez pas de servir.

Madame ce n'est pas vous servir c'est vous perdre. Vous ne réussirez point le testament sera maintenu, et l'Autriche ne vous pardonnera pas cette tentative avortée D'ailleurs, dans quel but ? qu'y pouvez-vous gagner ?

— Obéissez-moi, monsieur, sans vous inquiéter des suites, j'ai mes raisons

L'amirante employa tous les moyens pour décider la reine à changer d'avis, à ne pas se lancer dans une voie perfide, remplie de dangers, et où elle succomberait indubitablement Elle s'en défendit avec tant de fermeté qu'il chercha un motif secret sous cette volonté Il crut l'avoir trouvé dans une feinte, pour découvrir les desseins de Louis XIV, en ayant l'air de le servir.

La reine ne le détrompa point dans l'espérance qu'il y mettrait plus de zèle, et il en resta convaincu Il s'en alla donc chez M. d'Harcourt, lui fit la proposition que celui-ci accueillit avec une vive joie, voyant sa fortune faite s'il apportait à la France cette succession si ardemment convoitée Il se confondit en remerciements pour la reine, qu'il n'osa pas aller voir, dans la crainte d'attirer l'attention, et se hâta d'envoyer à Marseille un courrier dont il attendit le retour avec une vive impatience

A son grand regret, le courrier revint avec un refus Le roi avait eu la même pensée que l'amirante il voyait un piège dans cette offre de la reine, et il préféra s'en tenir aux conditions du partage, reconnues par toute l'Europe, excepté par l'empereur.

La reine vit ainsi se réaliser la prédiction du fantôme : elle était, en effet, méconnue et repoussée Son premier mouvement fut un découragement profond.

— Ah ! dit-elle à Yousouf, préviens ton maître que je ne ferai rien que je ne puis rien : tout ce que je touche se gâte sous ma main Je n'en veux plus entendre parler.

La réponse fut faite et le duc répondit à son tour que la reine avait tort qu'elle et le roi ne seraient plus tranquilles avant que cette œuvre fût terminée, et que le roi en souffrirait tout autant qu'elle

En dépit de cette prophétie Charles II se trouva un peu mieux pendant plusieurs jours et Anne n'éprouva rien de plus qu'à l'ordinaire.

J'ai besoin de m'appuyer de témoignages pour la fin de tout ceci, et je retrouve une nouvelle lettre de la duchesse de Linarès à laquelle M de Darmstadt avait écrit à ma prière, et qui confirme mon récit de point en point. Elle n'a pas quitté la reine dans ses derniers moments et, depuis, elle est restée sa meilleure amie, et personne ne pouvait être mieux renseigné qu'elle.

Une semaine environ après cette tentative avortée, la reine était seule le soir, fort tard dans ce même oratoire où le père Sulpicio venait torturer la pauvre Louise d'Orléans Elle avait essayé de prier la prière était restée sur ses lèvres : elle avait lu quelques pages d'un livre de piété allemand, il s'était échappé de ses mains, elle pensait à sa triste destinée et déplorait son sort. Son beau fleuve du Danube lui apparaissait comme dans un rêve, elle voyait ses parents, ses amies d'enfance, elle voyait cette vie joyeuse et douce qu'elle avait menée jusqu'au moment où on lui avait placé sur la tête cette couronne d'épines. Toutes ces pauvres reines d'Espagne se mouraient de chagrin.

Tout à coup, il lui sembla entendre un léger bruit, elle tourna vivement la tête et aperçut derrière elle une forme blanche, prenant de la consistance à mesure qu'elle la regardait Malgré la fermeté de son cœur, elle sentit une sueur froide couler sur son front, mais elle ne pouvait détourner les yeux de ce spectre qu'elle reconnut parfaitement pour la feue reine.

Le fantôme ne lui parla pas mais il lui montra d'un doigt la porte conduisant à l'appartement du roi ; son geste était un ordre précis Anne essaya de prononcer quelques mots la frayeur glaçait ses sens, elle fit un signe de consentement. Le doigt resta toujours tendu, comme pour lui enjoindre de ne pas tarder davantage. La reine, mue par une autre volonté que la sienne, qui la dominait, se leva et fit quelques pas vers la porte, elle se sentait portée pour ainsi dire, et ces yeux de feu la suivaient toujours.

La duchesse de Linarès, la comtesse de Berlips et une autre dame étaient dans le cabinet à côté, elles virent entrer Anne, se soutenant à peine très pâle, et qui leur montra son oratoire, en leur disant :

— Allez, et dites-moi si vous ne voyez rien là

La duchesse entra, regarda partout, et n'aperçut rien de plus qu'à l'ordinaire. L'autre dame l'avait suivie, pendant que la Berlips s'empressait autour de son élève. Cette autre dame avait été auprès de Louise d'Orléans comme elle était près de celle-ci, pour s'occuper de ses atours ; elle avait un goût merveilleux

Ah ! dit elle tout en entrant et spontanément, comme cela sent la feue reine ici !

Marie-Louise se servait d'une senteur qu'elle faisait venir de France et que personne qu'elle n'avait en Espagne. Ses habits et sa peau en étaient imprégnés de façon à laisser comme une traînée après elle C'étaient les carmélites de la rue du Bouloy à Paris qui la composaient On ne pouvait la méconnaître, et rien de plus frappant que l'exclamation de cette dame qui n'était point prévenue.

La reine un peu remise dit à ses dames de se retirer, qu'elle allait chez le roi Elle ne leur fit point part autrement de sa vision, le lendemain seulement elle raconta tout à la duchesse La reine fut tout étonnée et cruellement frappée de trouver Charles II assis sur son lit, les mains étendues, les yeux hagards, et murmurant des paroles incompréhensibles Il semblait occupé d'une vision et répondait à des questions qu'on lui adressait.

Non ! non ! je ne le veux pas La France Dieu nous en préserve ! Tu le veux ? Je t'en supplie reste ! oh ! reste ! .

Il joignait les mains, il semblait dans une extase, ses cris se faisaient entendre jusqu'au fond de ses appartements.

— Marie-Louise ! reste !... reste ! je le ferai, je le ferai . Reste ! oh ! reviens

Et bien d'autres phrases que lui seul pouvait comprendre, mais que la reine devinait d'après ce qu'elle avait vu et entendu elle-même Évidemment cette vision devait les poursuivre tous les deux La nuit tout entière se passa pour le roi dans des crises terribles Il n'avait jamais été dans un pareil état et pendant trois jours, Yousouf malgré sa science ne put venir pas à lui rendre le calme, à lui procurer même un instant de sommeil Le spectre était là sans cesse lui parlant le menaçant, ou bien lui prodiguant des mots de tendresse suivant qu'il se montrait plus ou moins docile Yousouf croyait qu'il n'y résisterait pas, cependant après ces deux ou trois jours il revint non pas à la raison, mais à la vie

Ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'à la même

époque, le cardinal Porto-Carrero fut obsédé aussi de la même vision et des mêmes ordres. Tous ses rêves la lui représentaient et il entendait comme des voix qui lui criaient :

— Sauve l'Espagne ! sauve le roi !

Et, certes, le cardinal n'était point un esprit faible, ni facile à frapper. Il fit venir son confesseur, homme d'esprit, auquel il raconta ce qu'il appelait les humeurs sombres de son cerveau en lui recommandant de n'en rien laisser savoir à l'inquisition, attendu qu'on le brûlerait comme sorcier, ou tout au moins comme hanté par les esprits.

Le confesseur lui répondit qu'il ne fallait pas traiter la chose légèrement, et que, si la vision se représentait, c'était par la volonté de Dieu : que, par conséquent, son devoir serait de travailler à ce qui lui était ordonné par la voix du spectre. Le cardinal avait peine à se rendre ; il prétendait encore que c'était une vapeur de son cerveau, causée par des digestions difficiles, ou par un excès de travail. Le confesseur soutint son dire et s'y employa si bien qu'il décida le président du conseil, surtout en lui racontant ce qui était arrivé à la reine, chose qu'il savait par la duchesse de Linarès.

Tout marchait donc vers ce but. Le cardinal apprit que le roi était fort mal et il attendit un éclair de mieux, pour tenter sa démarche. A peine eut-il prononcé quelques mots, que Charles II l'interrompit.

— Vous aussi, lui dit-il, vous aussi, vous voulez que je dépouille ma maison pour enrichir mes ennemis ?

Le cardinal lui expliqua toutes ses raisons, dont la moindre fut la justice et le droit, toutes les autres étant puisées dans l'intérêt de l'Etat. Charles II, assez lucide en ce moment, lui répondit qu'il ne pouvait accepter cette nécessité comme un cas de conscience, à moins qu'on ne voulût consulter le pape ; mais ce que Sa Sainteté dicterait, il le ferait sur-le-champ, ne voulant pas désobéir en même temps à Dieu et à son représentant sur la terre.

Porto-Carrero mettait d'autant plus de zèle à soutenir cette cause, qu'elle était celle de sa vengeance. La maison d'Autriche l'avait trop offensé pour qu'il lui pardonnât jamais, et rien ne pouvait lui être plus agréable que de contribuer à lui enlever l'Espagne. La lettre au pape fut écrite immédiatement et partit le jour même.

La reine saisit cette occasion d'obéir aux commandements qu'elle avait reçus ; elle parlait sans cesse au roi des propositions du cardinal, de ce qu'elle et lui avaient entendu, des ordres donnés par le spectre de Marie-Louise.

— C'est la volonté du ciel, sire, obéissez !

— C'est peut-être l'esprit des ténèbres qui revêt cette forme chérie pour m'égarer, Anne ; il faut attendre la réponse de Sa Sainteté ; elle nous guidera dans ce dédale où nous sommes ; nous nous soumettrons à ses ordres en bons chrétiens.

XLVI

Cependant, les visions continuaient, et l'humeur du roi était de plus en plus sombre. Il s'enfermait des heures entières dans son cabinet pour voir sa Louise, disait-il, pour l'entendre, pour la retrouver. La reine venait en vain frapper à sa porte, il la renvoyait comme les autres, ne voulant pas être dérangé. Un jour, il sortit au moment où on s'y attendait le moins, en criant qu'il voulait partir pour l'Escurial, qu'elle l'attendait là, qu'il la reverrait mieux encore et qu'il fallait se hâter de s'y rendre.

La reine le suivit ; il ne l'en empêcha pas, mais il ne l'y engagea pas non plus et il répétait souvent :

— Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte ! je le saurai bien tout à l'heure.

On arriva à l'Escurial la nuit, par une nuit bien sombre d'automne. Le roi, au lieu de descendre au palais, s'en alla directement à ce petit appartement de Philippe II dont une fenêtre donnait sur l'église. Il ordonna assez brusquement à la reine de le suivre.

— Il faut que vous voyiez par vos yeux ce qui est, afin de ne pas croire qu'on vous a trompée et de ne plus réclamer ce qui n'est pas à vous.

Anne ne comprit pas ses paroles ; elle les attribua à sa folie, et le suivit résignée, heureuse de ce qu'il la désirait près de lui. Depuis longtemps il la renvoyait presque toujours. Yousouf voulut entrer avec Leurs Majestés, ainsi que la camarera mayor et quelques femmes de la reine.

— Non ! dit brusquement le roi, la reine seule et, à minuit, le supérieur des Hyéronymites avec trois de ses moines. Viendra les prendre à ma porte ; je ne veux voir nulle autre personne qu'eux, entendez-vous !

On obéit ; que le roi soit fou ou qu'il soit sage, on lui obéit toujours ; ce n'est pas un homme, il représente la royauté, la plus auguste chose de ce monde, après la religion.

Charles II entra le premier dans ces petites chambres ressemblant à des cellules. Anne le suivait. On obtint à grand'peine que Yousouf et deux ou trois serviteurs entreraient dans une antichambre borgne, qui les précédait. Il alla tout droit à l'oratoire et ouvrit les fenêtres de la tribune. L'église était déserte à cette heure ; une magnifique lampe d'or, présent du roi Philippe II, éclairait l'autel, et l'on distinguait dans l'ombre l'entrée du caveau. Charles s'agenouilla :

— Priez, madame, priez ! dit-il à la reine, qu'il ne tutoyait presque jamais, en dépit de l'usage. Nous avons besoin, cette nuit, de la force de Dieu.

— Seigneur ! pensa la reine, que médite-t-il, et que va-t-il se passer ici !

Le roi pria tout haut, se frappant la poitrine à coups redoublés, demandant pardon de ses offenses, appelant à grands cris sa Louise adorée, qui avait promis de venir et qui ne paraissait pas.

— Allons, ajoutait-il d'un ton résigné, elle reviendra, il faut attendre, il n'est pas l'heure.

Il n'y avait aucune lumière dans cette tribune ; la reine avait une frayeur dont elle n'était pas maîtresse, ses dents claquaient, ses tempes battaient, elle en entendait le bruit. Seule avec un fou, dans ce lieu terrible, entourée de prodiges et d'apparitions, le cœur le plus ferme eût été ébranlé.

— Ah ! murmura-t-elle, je me meurs !

— Non, vous ne mourrez pas, Anne ! Louise non plus n'est pas morte : vous allez la voir, et vous l'aimerez, et elle vous aimera parce que vous êtes bonne. Un peu de patience encore, l'heure sonnera bientôt.

La reine ne pouvait deviner ce qui devait arriver à cette heure terrible ; mais elle en frissonnait d'avance, ce devait être quelque chose d'épouvantable.

Elle n'osait interroger le roi, elle n'osait même regarder autour d'elle ; son imagination ne lui présentait que des images horribles, elle fermait les yeux pour ne rien voir. Il la tint plus de deux heures dans cette position, dont rien ne peut exprimer l'horreur. Une grande horloge, placée devant ses yeux dans la chapelle, sonnait les heures avec un fracas à remuer toute l'église ; lorsqu'elle frappa les douze coups de minuit, le roi se leva comme un automate poussé par un ressort.

— Voici le moment ! s'écria-t-il.

Et il s'en alla jusqu'à l'antichambre appeler le prieur et les moines qu'il avait demandés et qui l'attendaient.

Pour comprendre l'incroyable scène qui va suivre, quelques mots d'explication sont nécessaires ; il faut raconter comment est organisée la sépulture des Rois Catholiques ; sans quoi l'on ne me comprendrait pas.

L'Escurial, on le sait, est en même temps un palais et un couvent où se trouvent des moines institués pour veiller sur les tombeaux de la famille royale. Cela ne ressemble point à notre Saint-Denis, et c'est organisé tout autrement.

Les rois sont dans des caveaux. Il n'y en avait pas encore beaucoup alors, puisque cela n'existe que depuis Philippe IV. On descend à ce Panthéon par un escalier assez beau, au milieu duquel se trouve une porte, après cinq ou six marches qu'il faut monter, depuis l'autre degré qui va à ces tombeaux. Là se trouve une chambre assez longue, avec une grande fenêtre en face de la porte. Le seul meuble de cette pièce est une grande et longue table, placée au milieu.

Après cette pièce s'en trouve une autre, qui ressemble à une bibliothèque avec des rayons tout autour ; mais, au lieu de livres, ce sont des cercueils posés sur des tablettes, recouverts de velours et de damas, avec des clous d'or. Ces cercueils sont ceux des reines qui n'ont pas eu d'enfants, et des infants. Les reines ayant donné des héritiers à la couronne sont descendues comme les rois dans le Panthéon en bas, où l'on voit de magnifiques tombes. Mais les uns et les autres passent d'abord par cette première chambre, dont j'ai parlé et qui s'appelle le *pourrissoir*. Là, on les met, pendant un certain temps, dans des niches creusées dans la muraille, que l'on recrépit par-dessus, de sorte qu'il n'y paraît rien. Ils y restent jusqu'à ce qu'on juge les os dépouillés de leur chair ; après quoi, on les porte dans ces petits cercueils à rayons, où ne sont plus que les squelettes. Un moine et les médecins attachés à l'établissement jugent, à la vue du corps, à l'état où il est, combien de mois, combien d'années il doit rester dans cette sorte de purgatoire, et, lorsque le temps est venu, ils procèdent à la translation, sans aucune cérémonie.

C'est dans ce séjour funèbre que nous devons descendre, et c'est là que va se dénouer cette grande tragédie qui disposa du sort de tant de peuples.

Aussitôt que Charles II aperçut le supérieur et les moines, il leur fit signe de le suivre et les emmena avec lui près de la reine, dans l'oratoire. Ils étaient aussi étonnés et intrigués qu'elle.

— Fermez les portes ! leur disait-il, fermez-les bien, que nul ne nous entende.

Ils obéissaient, tout en se demandant où ils allaient et ce qu'ils allaient faire. Arrivé à la tribune, Charles montra la fenêtre ouverte sur l'église et dit :

— Nous allons descendre, mon père.

— Où cela, sire ?

— Vous le saurez tout à l'heure ; suivez-moi d'abord. Et toi aussi, Anne ; c'est le moment que je t'ai promis.

Il paraissait calme, presque souriant, et marchait d'un pas ferme. La reine n'avait pas une goutte de sang dans les veines ; il lui prit la main et l'entraîna vers un petit escalier conduisant de cette tribune derrière le chœur. Ils arrivèrent en bas, le prieur demanda alors ce qu'il fallait faire.

— Aller dans les caveaux, mon père.

— Et pourquoi, sire, à cette heure ?

— Parce que je le veux et parce que j'y ai affaire. Montrez-moi le chemin.

Quand il allait prier sur ce qu'il croyait la tombe de la feue reine, il s'arrêtait à l'entrée du caveau et s'agenouillait, baisait la terre, cherchait à l'embrasser, faisait enfin les extravagances que j'ai décrites plus haut ; mais, en cette occasion, avec son projet, il lui fallait davantage.

— Où est la feue reine ? demanda-t-il.

— Mon Dieu ! que veut-il faire ? pensa la reine. Ayez pitié de nous !

— Sire, la feue reine est où elle doit être suivant nos usages, et suivant les lois de l'Eglise, vous n'en doutez pas.

— Où est-elle ? Dites-le-moi, dites-le-moi sur-le-champ. Je veux le savoir.

— Mais, sire...

— Dites-le-moi, je le veux !

— Sire, elle est dans le pourrissoir.

— Où est ce pourrissoir ? Conduisez-moi là.

D'ordinaire les rois ne visitent guère les lieux funèbres de leur vivant. Celui-ci, qui adorait les tombeaux, qui y eût volontiers passé sa vie, n'en connaissait pas encore tous les mystères. Il ne s'en doutait même pas. Le prieur hésita à obéir, la raison de son maître ne lui semblait pas saine en ce moment, et la présence de la reine ne le rassurait pas.

— Mon père, répéta le roi en frappant du pied, je le veux !

Le prieur s'inclina en signe de soumission et s'en alla vers cet escalier, où le roi le suivit, entraînant Anne avec lui. Ils descendirent les quelques marches, remontèrent les autres, et entrèrent enfin dans ce pourrissoir, que la lune éclairait comme en plein jour ; ils n'avaient pas d'autre lumière ; les lampes de l'église et des montées leur avaient suffi. Charles II, à l'aspect de ces murailles nues et luisantes, se récria :

— Vous me trompez, elle n'est pas là !

— Pardonnez-moi, sire, elle est ici.

Et il touchait un endroit de cette muraille assez près de la fenêtre.

— Je veux la voir, reprit tranquillement le roi.

— La voir, sire ? Votre Majesté n'a pas réfléchi, sans doute.

— J'ai réfléchi, et je veux la voir à l'instant. Ouvrez ce mur, vous devez en avoir les moyens, ouvrez sa tombe, et montrez-la-moi.

— Horreur et profanation ! s'écria la reine en se détournant.

— Mais, sire... c'est impossible, vous n'y songez pas ! violer une tombe, c'est un sacrilège.

— Elle m'a ordonné de le faire, et je le ferai. Obéissez ; si vous me résistez, votre robe ne garantira pas votre cou, je vous en jure ma foi royale.

Après une longue résistance encore, le supérieur, obligé, contraint de se soumettre, envoya ses moines prendre dans le lieu où on les déposait les instruments nécessaires, et l'acte de profanation commença. Le roi les surveillait lui-même, il les aidait au besoin. La reine et le prieur étaient agenouillés et priaient avec ferveur. Je l'ai dit, la lune seule éclairait cette scène.

Le cercueil fut bientôt à découvert ; le roi le voulut tirer lui-même de cette niche ; mais ses forces le trahirent, il fut obligé de laisser ce soin aux moines. On le posa sur la table, et puis les religieux s'arrêtèrent.

— Déclouez-le, reprit Charles.

Le prieur intervint encore, espérant empêcher cette œuvre de dévastation ; la reine, demi-morte, était incapable de prononcer une parole. Le roi répéta son ordre, les frères obéirent. Une odeur horrible se répandit dans le caveau, et un cadavre dans un état de décomposition très avancée, se montra aux yeux des spectateurs épouvantés. Les religieux tombèrent à genoux la face contre terre. Le roi poussa un cri de joie.

— Ah ! la voilà ! c'est elle ! c'est bien elle ! je la reconnais ; je reconnais cette beauté. Louise, ma Louise chérie !

Et, se jetant sur ces lambeaux infects, il chercha des lèvres pourries pour les couvrir de ses baisers. Il appela sa femme, sa bien-aimée femme, lui donna les noms les plus tendres, essaya de soulever ces débris humains pour les serrer dans ses bras. Ils lui échappèrent et retombèrent avec un bruit sans nom dans le cercueil, qui ne voulait pas les rendre.

Alors, ce qui se passa ne peut être décrit : cet insensé se livra aux délires les plus effrayants. Il y eut comme une lutte entre la vie et la mort, entre ce cadavre à demi putréfié et cet autre cadavre qui marchait, qui parlait et qui ne vivait pas de la vie des hommes néanmoins, car son esprit n'existait plus, et son corps s'en allait mourir bientôt. Au milieu de ces transports, de ces cris, de ces baisers frénétiques, le roi, qui, dans son égarement, croyait revoir sa Louise bien-aimée aussi belle aussi jeune qu'au temps de son mariage, le roi, qui lui parlait, qui croyait l'entendre, lui jura solennellement qu'il obéirait à ses vœux et qu'il donnerait sa couronne à celui qu'elle lui avait désigné.

Il avait bien oublié la pauvre femme étendue à ses pieds, sans connaissance, hors d'état de supporter cette scène. On ne peut dire le temps que tout cela dura ; la lune s'était voilée, comme pour ne pas assister à ce sacrilège. Un de ses rayons tomba sur le cercueil ouvert et en fouilla le terrible désordre. En ce moment, soit qu'un éclair de raison revînt au malheureux roi, soit que ses forces fussent à bout après l'abominable scène qu'il venait de jouer, il poussa un grand cri, et tomba comme foudroyé à côté de la reine, entraînant avec lui le cercueil, dont les débris s'échappèrent et se répandirent autour d'eux.

Il ne faut pas croire que j'exagère ; ce que je dis là est une vérité historique, connue de bien des gens et dont les témoins existent encore ; mais je ne crois pas que rien de plus horrible se soit vu dans les siècles passés.

La reine en eut la fièvre chaude et le délire pendant plus de quinze jours.

Le roi ne mourut pas de ce coup, il vécut encore quelques semaines. Mais, avant de mourir, il fit son testament en faveur du duc d'Anjou, que Sa Sainteté lui déclara être son héritier légitime et que nous avons vu régner sous le nom de Philippe V.

Charles II, depuis ce moment, ne reprit pas sa raison et ne reconnut pas la reine, ou, du moins, si peu d'instants, qu'à peine eut-elle le temps de s'en apercevoir. Le testament fut fait lorsqu'elle était elle-même incapable de rien voir et de rien entendre.

Après la mort du roi, sa douleur fut aussi grande que son amour ; ce sont de ces sentiments qu'il faut voiler, on ne les exprime pas.

Elle se retira à Bayonne, où elle vécut longtemps, entourée de quelques serviteurs, avec une bien petite cour, dans une retraite profonde et une tristesse que rien ne consola. A peine lui donnait-on de quoi vivre. M. de Saint-Simon, qui l'a vue en passant lors de son ambassade de Madrid, m'a dit qu'elle était encore belle, mais qu'elle manquait de tout. Sa maison n'avait que deux fenêtres de front !

On ne voulut jamais croire à sa sincérité envers la France, et on l'en punit. Justice des hommes !

Cette femme n'aima qu'un homme, son mari ! Il était fou et il la laissa mourir aussi pure, aussi immaculée que le jour où sa mère la présenta au baptême. Quelle destinée !

Le pauvre d'Astorga est mort il n'y a pas longtemps, soigné par Yousouf, et sans vouloir quitter sa chapelle.

Le pauvre Darmstadt a été tué au Mont-Jouy, dans la guerre de la succession, voulant lutter contre Philippe V, qui ne traitait pas sa reine adorée comme elle devait l'être. Deux victimes de l'amour impossible !

Voilà ce que j'ai promis de raconter ; maintenant, j'ai fini et je m'arrête. Je voudrais avoir amusé ceux qui me liront. Qu'ils sachent bien, du moins, que j'ai fait de l'histoire, et de l'histoire vraie ; j'ai tâché d'être impartiale. J'aime mieux l'indulgence que la rigueur, et j'espère qu'on ne me refusera pas ce que j'accorde aux autres.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Sylvandire

ILLUSTRATIONS

DE

DAUBIGNY, PHILIPPOTEAUX, ROUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



SYLVANDIRE

I

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CHEVALIER ROGER-TANCRÈDE D'ANGUILHEM ET SA FAMILLE, EN L'AN DE GRACE 1708

Dans un ouvrage beaucoup plus sérieux que celui-ci n'a la prétention de l'être, nous avons expliqué comment la noblesse de France fut mise en coupe réglée par trois hommes : Louis XI, Richelieu, Robespierre. Louis XI abattit les grands vassaux, Richelieu décima les grands seigneurs, Robespierre faucha l'aristocratie.

Le premier préparait la monarchie unitaire, le second la monarchie absolue, le troisième la monarchie constitutionnelle.

Mais, comme les événements que nous allons raconter se passent de l'an 1708 à l'an 1716, nous laisserons l'histoire apprécier, sous leur rapport social, les actes du roi bûcheron et les faits et gestes du tribun guillotineur, pour jeter seulement un coup d'œil rapide sur ce qu'étaient Paris et la province soixante et dix ans après la mort de Richelieu, c'est-à-dire vers le commencement du XVIIIe siècle.

Quand nous disons Paris, nous nous trompons, et c'est Versailles qu'il nous faut dire, car, à cette époque, il n'y avait plus de Paris. Louis XIV n'avait pu pardonner à la capitale de l'avoir, tout enfant, rejeté de son sein pendant une des orageuses journées de la Fronde, et, comme dans toute sa puissance il trouvait le même plaisir à se venger des choses que des hommes, il avait créé Versailles, ce favori sans mérite, comme on l'appelait dans ce temps-là, cette gigantesque folie, comme on l'appellera dans tous les temps, pour punir, en lui retirant sa présence royale, le vieux Louvre de sa vieille rébellion.

Aussi Versailles, depuis le jour où Louis XIV y avait transporté sa résidence, était-il le point lumineux du royaume, le flambeau où venaient brûler leurs ailes tous ces papillons dorés qu'on appelle des courtisans, ce soleil qui s'élevait sur le monde, non moins resplendissant que les autres (1), et qui devait doubler de force et de lumière, à mesure qu'il s'avancerait (2).

Aussi cette immense clarté concentrée sur Versailles laissait-elle le reste du royaume dans l'obscurité ; tout ce qui ne gravitait pas autour de l'astre-roi ne semblait appartenir à quelque système inférieur, à quelque tourbillon inconnu, qui ne valait pas la peine d'être étudié par les astronomes politiques du temps. De là vient que, pendant les soixante-treize années que dura le règne de Louis XIV, l'histoire de Versailles est, à peu de chose près, l'histoire de France.

Il en résulte que, dans cette galerie splendide que les mémoires du temps ouvrent à la curiosité des lecteurs, on ne voit passer que les grandes fortunes et les grandes disgrâces ; on ne voit que l'élévation des Louvois, des Villars, des d'Argenson, des Colbert, et l'abaissement des Rohan, des Roquelaure, des Lauzun et des Fouquet ; mais quant à cette brave et loyale noblesse de province qui

(1) *Nec pluribus impar.*

(2) *Vires acquirit eundo.* Double devise du soleil, que Louis XIV avait pris pour ses armes.

autrefois faisait la force de la monarchie, qui avec Duguesclin avait chassé le prince Noir de la Guyenne, et, avec Jeanne-d'Arc, le roi Henri VI de la France, elle n'existait plus, ou plutôt, comme éloignée du centre du mouvement, elle ne donnait aucun signe de vie, on eût dit qu'elle avait cessé d'exister.

Le fait est que, loin du soleil et, par conséquent, de la lumière, elle végétait dans l'obscurité et dans l'oubli.

Si nous avions été le maître de notre sujet, nous eussions, sans aucun doute, été choisir notre héros au milieu de ces beaux courtisans que Saint-Simon nous montre assistant régulièrement tous les jours au lever et au coucher du roi, s'inquiétant d'un froncement de sourcil, s'épanouissant à un sourire, se laissant mourir de douleur pour un mot amer; mais nous sommes historien avant tout, il nous faut donc aller prendre notre héros où il se trouve; d'ailleurs, peut-être viendra-t-il un moment où, attaché que nous sommes à sa suite, nous nous verrons bien forcé de l'accompagner hors de son obscurité provinciale, pour apparaître un instant avec lui dans ce cercle de lumière que Versailles, même à cette époque de décadence, répandait encore autour de lui.

Mais, pour le moment, nous prions le lecteur d'abandonner Versailles, que la présence de madame de Maintenon rend, d'ailleurs, depuis quelque temps, déjà un assez maussade séjour, et de nous accompagner à deux cent trente-deux kilomètres de Paris, comme nous force à le dire la loi sur les nouvelles mesures; quatre kilomètres formant une lieue, nos lecteurs n'auront qu'à diviser deux cent trente-deux par quatre, s'ils tiennent à savoir à quelle distance ils se trouvent précisément de la capitale. — Nous voudrions bien leur épargner cette peine; mais, comme on nous fait payer cinquante francs d'amende par chaque fois que nous employons les anciennes dénominations, nous sommes forcé, par mesure d'économie, de les renvoyer à la quatrième règle arithméticale; c'est fort stupide, mais c'est ainsi.

Nous sommes donc sur la rive gauche de la Loire, aux environs de la ville de Loches, dans une belle plaine située entre l'Indre et le Cher, coupée de bois qu'on appelle majestueusement des forêts, et d'étangs qu'on nomme fastueusement des lacs.

Cette plaine était un véritable nid de gentilhommières, où végétaient les restes de toutes ces grandes familles que Louis XI avait fauchées par les pieds et Richelieu tranchées par la tête; aussi, grâce aux châteaux abattus, aux terres confisquées, aux privilèges restreints, tous ces braves campagnards, nobles comme Charlemagne, étaient-ils pauvres comme Gauthier Sans-Argent. Jadis détrousseurs de passants sous Philippe-Auguste et Louis XI, chefs de partisans sous Philippe-le-Bel et Charles V, capitaines sous François Ier et Henri II, ils avaient fini par être enseignes ou sergents dans les armées de Henri IV et de Louis XIII; puis, enfin, ne trouvant plus même à employer dans les derniers rangs de l'armée les vieilles épées de leurs ancêtres, dont la rouille avait peu à peu effacé la dorure, ils étaient revenus aux temps primitifs dont parle la Bible, et s'étaient faits, à l'instar de Nemrod, de grands chasseurs devant Dieu. Bref, c'étaient, comme on le voit, les descendants des plus nobles, des plus vieilles et des plus riches familles de France, mais, il faut le dire, c'étaient, sous tous les rapports, des descendants bien descendus.

En effet, les grands propriétaires s'étaient peu à peu rapprochés de Versailles, et l'ancienne Touraine aux châteaux magnifiques avait émigré corps et biens pour se transporter dans les environs de Chartres et de Maintenon. Loches, subissant la décadence universelle, avait cessé d'être ville royale, et les hobereaux d'alentour, habitant un pays riche, tranquille, mais perdu, avaient, quelque bruit qu'ils eussent fait pour disputer les derniers jours de la suzeraineté au silence et à l'oubli, senti peser peu à peu sur leurs têtes le linceul de l'obscurité.

On se soumet à un pareil état de choses, mais on n'en prend point son parti. Il en résultait qu'il y avait par toute la province, à cette époque, une sourde réaction contre le gouvernement du grand roi. Aussi nos gentilshommes, entraînés par leur amour-propre blessé dans le mouvement d'opposition générale que nous venons de signaler, appliquaient-ils aux choses abaissées des noms qui les grandissaient. Leur maison continuait à se nommer le château, les murs extérieurs, le rempart, et le ruisseau boueux où barbotaient une douzaine de canards, les fossés; il y avait la cour d'honneur, qui était la seule et unique de la maison; il y avait la salle d'armes qui était d'ordinaire le fruitier ou la laiterie; il y avait enfin la chapelle, qui n'était rien autre chose que l'église du village le plus voisin, et à laquelle on n'arrivait pour le plus souvent qu'après une heure de marche à travers les terres.

Cependant, orgueil à part et abstraction faite du rapport des noms avec la valeur des choses, toutes ces gentilhommières eussent été des nids de bonheur, si leurs habitants ne se fussent pas trouvés humiliés d'avouer qu'ils étaient heureux. — Il est vrai que leur vanité était mise à couvert sous le mécontentement; que, trop pauvres pour aller à Versailles, ils disaient tout haut qu'ils boudaient la cour. — A chaque instant, c'étaient des avances qui leur étaient faites et qu'ils repoussaient. — Or, comme tous répétaient la même chose, ils étaient bien forcés d'avoir l'air de se croire mutuellement. Il va sans dire que toute cette pauvre petite opposition ne franchissait pas les limites de la province, et, depuis cinquante ou soixante ans qu'elle se perpétuait en se léguant de père en fils, n'était jamais parvenue aux oreilles du roi.

Au reste, dans ce petit coin de terre qui fait partie de ce qu'on appelle le jardin de France, un gentilhomme passait pour opulent avec deux mille écus de rente; aussi y en avait-il bien peu qui atteignissent à ce chiffre envié. Le commun des martyrs possédait une moyenne de deux mille cinq cents à trois mille livres de revenu, et quelques-uns, qui en étaient réduits de cent cinquante à deux cents pistoles par an, trouvaient encore moyen, malgré l'exiguïté de cette fortune, de ne pas figurer trop désavantageusement, eux et leur famille, quelquefois nombreuse, aux réunions des gentilhommières voisines.

En outre, tous ces braves seigneurs, ou plutôt leurs ancêtres, jouissaient autrefois de droits magnifiques et fort étendus, qui peu à peu étaient tombés en désuétude, ce qui ne les empêchait pas, lorsque par hasard ils relisaient leurs chartes et secouaient leurs parchemins, d'éprouver un certain orgueil de ce qu'ils pouvaient faire des choses incroyables, et de ce qu'ils possédaient les privilèges d'un Procuste, d'un Géryon, ou d'un Phalaris. Aussi certain métayer du baron Agénor-Palamède d'Anguilhem fut-il, un jour, bien épouvanté en entendant son maître et seigneur dire tout haut en battant la semelle à une chasse au loup:

Les d'Anguilhem ont, par une charte du XIIIe siècle, le droit, une fois par an, à la chasse, de se réchauffer les pieds dans le ventre d'un de leurs vassaux ouvert par leur écuyer tranchant.

Il va sans dire que le digne gentilhomme, ni aucun de ses ancêtres, ne s'était jamais senti tellement froid aux pieds qu'il eût eu besoin de recourir à cet étrange moyen.

Puisque le nom du baron d'Anguilhem vient de se présenter sous notre plume, profitons de l'occasion pour dire qui il était et ce qu'il était.

Le baron Agénor-Palamède d'Anguilhem était un de ces propriétaires suzerains dont nous venons de chiffrer la fortune et d'énumérer les privilèges: il habitait un château dans la partie supérieure de la vallée, possédait soixante brebis et six vaches, vendait pour deux cents livres de laine par an, récoltait pour trois cents livres de chanvre dans le même espace de temps, en tout cinq cents livres, qu'il abandonnait généreusement à madame la baronne d'Anguilhem pour les dépenses de sa toilette et l'entretien de son fils.

Madame la baronne Cornélie-Athénaïs d'Anguilhem n'avait que six robes, mais elles étaient toutes, sinon d'une parfaite élégance, du moins d'une suprême beauté: — l'une datait de son mariage, l'autre de la naissance de son fils, qu'on appelait baronnet par courtoisie, quoique, dans la hiérarchie aristocratique, il n'eût droit qu'au titre de chevalier, que nous lui donnerons purement et simplement, n'ayant pour le flatter aucun des motifs qui faisaient parler ceux qui l'entouraient. — Quant aux quatre autres robes de la baronne, elles dataient d'une époque plus récente et étaient d'un goût plus moderne; ce qui n'empêchait pas qu'elles n'eussent vû deux lustres au moins; ce qui leur avait ôté quelque peu du leur, comme le disait, dans un jeu de mots plein de goût et de nouveauté, un goguenard marquis de Chemillé, leur voisin à deux lieues en plaine.

Le baronnet, ou plutôt le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem, héritier présomptif des domaines d'Anguilhem, de la Pintade et de la Guérite, c'est-à-dire d'une soixantaine d'arpents de terre, d'une vingtaine d'arpents de bois et d'un verger planté de choux, entrait dans sa quinzième année. C'était un beau grand garçon, qui savait fort joliment courre un lièvre sur ses propres jambes, qui tirait un coup de fusil comme maître Lajeunesse, garde de la baronnie, lequel avait la réputation de tuer dix-neuf bécasses sur vingt; qui montait à poil nu les chevaux les plus rétifs de la province, ce qui lui avait fait à dix lieues à la ronde la réputation d'un véritable centaure; enfin, qui, depuis l'âge de cinq ans, époque de sa vie à laquelle le baron Agénor lui avait mis une petite brette entre les mains, n'avait jamais manqué un seul jour de faire, pendant une heure ou deux, des armes avec monsieur son père, une des plus rudes lames de la province, bien que, grâce à sa haute renommée, il n'eût jamais eu l'occasion de tirer l'épée au sérieux; de sorte que, de leçon en leçon, de perfectionnement en perfectionnement, d'invention en invention, la petite brette était devenue une longue ra-

pière ; le jarret débile, un ressort d'acier ; le bras vacillant, une barre de fer, et l'enfant un gaillard qui aurait pu, sans broncher, se tenir toute une journée en garde, le corps appuyé sur la jambe gauche et le poignet à la hauteur du sein droit, ce qui était le premier principe de la méthode du temps, laquelle, disons-le en passant, en valait bien une autre.

Outre ces avantages acquis, le chevalier possédait, comme dons naturels, de beaux cheveux blonds, une taille de cinq pieds cinq pouces qui promettait de ne pas s'arrêter en si beau chemin ; deux yeux bleus au regard franc et limpide, deux bonnes grosses joues roses sur lesquelles commençait à poindre un léger duvet, et une jambe admirablement bien prise. Aussi toutes les femmes des hobereaux d'alentour, usant du bénéfice que leur donnait encore son extrême jeunesse, l'appelaient presque toujours en souriant, ou le beau Roger, ou le beau Tancrède, selon que leur esprit romanesque leur avait fait choisir pour héros le conquérant de la Sicile ou l'amant de Clorinde.

Voilà pour le physique ; — maintenant passons au moral.

Cette partie si essentielle de l'éducation d'un homme destiné à l'honneur de soutenir et de perpétuer le nom des d'Anguilhem, avait été, depuis le moment où la bonté de Dieu leur avait accordé un fils, la préoccupation suprême du baron et de la baronne. — Madame d'Anguilhem avait donné à l'enfant les premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Le curé du village voisin lui avait appris à décliner les noms et à conjuguer les verbes, mais là s'était bornée sa science, et il avait avoué avec une franchise qui faisait plus d'honneur à sa loyauté qu'à son instruction, qu'il n'osait pas pousser son élève jusqu'en septième. Le baron et la baronne étaient donc fort embarrassés pour continuer l'éducation de leur fils, dont ils tenaient tous deux à ne pas se séparer dans un âge si tendre, lorsqu'un de leurs amis leur avait donné avis qu'un certain abbé Dubuquoi, qui venait d'achever l'éducation d'un des plus riches héritiers de Loches, cherchait une nouvelle éducation à perfectionner. C'était parfaitement l'affaire du baron et de la baronne d'Anguilhem. De sévères informations furent prises qui toutes se trouvèrent favorables au professeur ; de sorte que l'abbé Dubuquoi fut installé au château avec cent cinquante livres d'appointements, la nourriture et le titre pompeux de précepteur du chevalier d'Anguilhem.

Maintenant disons quelques mots du château qu'habitaient les quatre personnages que nous venons de passer en revue et dont l'un, nous ne voulons pas en faire plus longtemps un secret à nos lecteurs, est destiné à devenir le héros principal de cette histoire. On devine que nous voulons parler de celui que les dames, ainsi que nous l'avons dit, avaient pris l'habitude de désigner sous le nom du *beau Tancrède* ou du *beau Roger*.

Ce château n'était pas précisément un château ; il est vrai que ce n'était pas tout à fait une maison. — Non. — C'était une bâtisse qui tenait le milieu entre ces deux constructions, et qui pouvait passer pour une belle ferme. Cette ferme, nous adoptons cette dernière nomination, sauf le respect que nous devons à ses nobles commensaux, contenait huit pièces par le bas. Ces pièces étaient une laiterie décorée du nom de salle d'armes, une salle à manger, un salon orné de trois vieux portraits à peu près méconnaissables, et d'un portrait moderne représentant un officier de la marine du roi dans son costume de capitaine de vaisseau. Nous reviendrons à ce portrait. Une salle des gardes sans gardes, mais ornée de cinq armures qui avaient appartenu aux gardes au temps où il y en avait, et qui était devenue la chambre commune ; c'était dans cette salle qu'avaient lieu les réunions de famille. Quatre chambres à coucher. La cuisine et ses dépendances situées sous terre, et la cave et les caveaux situés sous la cuisine s'étendaient dans toute la longueur de ces huit pièces. Enfin, à l'un des quatre angles de la bâtisse surgissait une tour de douze mètres d'élévation, qu'on appelait la Guérite. M. le baron Agénor d'Anguilhem couchait dans cette tour, et c'était sur elle particulièrement qu'il appuyait sa prétention de baptiser son manoir du nom pompeux de château ; nom qu'au reste, soit par habitude, soit par politesse, on lui donnait généralement dans la contrée, et que nous seuls avons le mauvais esprit de lui contester.

Ce château n'était pas un des plus riches des environs. Le baron d'Anguilhem tirait des métayers auxquels étaient affermées ses dépendances la somme de douze cents livres ; or, comme en province les revenus de chacun sont connus de tous, il fallait se résoudre à paraître un gentilhomme peu fortuné ou mentir.

Le baron mentit sans remords ; il prétendit avoir cent louis de rente sur la caisse des guerres et cent autres sur la cassette du roi. Nous n'oserions assurer cependant qu'il l'affirma ; mais il le fit dire et le laissa croire. Il en fut pourtant de cela comme des mécontentements dont nous parlions tout à l'heure : personne ne fut dupe de ces deux cents louis de rente, de sorte que le chevalier Roger Tancrède ne passait pas dans la province pour un magnifique parti.

Cela, au reste, comme on le comprend bien, inquiétait fort peu le jeune homme ; il était grand, il était fort ; à défaut de chevaux à lui, il avait les chevaux de tout le monde ; sa chasse était magnifique ; car, par une convention passée tacitement entre tous ces dignes gentilshommes, chacun d'eux, trop restreint s'il eût été contraint de s'en tenir à ses propres terres, pouvait chasser sur les terres de tous ; il expliquait *Cornelius Nepos* à livre ouvert, et, n'ayant pas encore eu de besoins, ne s'était pas encore aperçu qu'il fût pauvre.

En effet, que lui manquait-il? Il avait un gouverneur qu'il ne détestait pas précisément, mais que cependant il regardait comme une grande superfluité. En revenant de la chasse, il trouvait toujours, grâce à la prévoyance maternelle de la baronne, un copieux dîner dont il donnait les restes à son chien. Puis, après ce repas, un lit l'attendait dans lequel il pouvait, si cela lui faisait plaisir, dormir douze heures de suite. C'était là de l'opulence, ou je me trompe fort.

Quand Roger-Tancrède sortait du château, soit à cheval, soit à pied, soit son fusil sur l'épaule, soit l'abbé Dubuquoi au bras, les paysans qui travaillaient dans les champs se retournaient pour le saluer, et les jeunes gentilshommes du voisinage s'arrêtaient en lui tendant la main. C'est là toute la puissance à laquelle peut aspirer un cœur simple et un esprit philosophique, ou je ne m'y connais pas.

Lorsqu'on recevait au château, Roger-Tancrède se mettait à la besogne, ni plus ni moins que les deux serviteurs qui composaient tout le domestique de la maison. C'était lui qui polissait la vieille argenterie massive aux armes de la famille, et qui aidait la baronne à préparer la pâtisserie, que, pareille à une châtelaine du moyen âge, elle ne dédaignait pas de pétrir de ses mains. De plus, comme il était aussi adroit que fort, il était spécialement chargé d'essuyer certaines porcelaines du Japon, conservées depuis trois générations comme des reliques. Une fois les convives arrivés, Roger-Tancrède passait son habit neuf, qui datait toujours au moins de deux ou trois années, donnait un coup de peigne à ses beaux cheveux qui bouclaient naturellement, et offrait la main aux dames.

Le baron et la baronne pensaient souvent à l'avenir de ce fils chéri, et les deux époux avaient plus d'une fois passé en revue toutes les carrières qui lui étaient ouvertes. Le père avait proposé la carrière militaire ; mais la baronne avait fait observer à son mari qu'à moins de se résigner à ensevelir le nom des d'Anguilhem dans les derniers rangs de l'armée, il n'y avait pas d'espérance à concevoir de ce côté, attendu que le héros futur n'était pas assez riche pour entretenir un régiment. Il y avait bien des cas exceptionnels où le roi levait cet obstacle, en faisant don d'un brevet de colonel et en ajoutant à ce brevet cent mille écus de gratification ; mais le roi Louis XIV avait tant fait de dons de cette espèce, qu'il avait déclaré n'en pouvoir plus faire que bien rarement. Or, le roi n'avait aucun motif pour déroger, en faveur du chevalier Roger-Tancrède, à cette sage détermination. Voilà ce que disait tout haut la baronne à son mari, lorsque son mari remettait la conversation sur ce sujet. Quant à ce qu'elle se disait tout bas, c'est qu'elle ne voulait pas que son pauvre enfant fût militaire, attendu que le dernier des d'Anguilhem pouvait fort bien, comme un simple manant, recevoir un coup de hallebarde en Flandre ou un coup de mousquet aux bords du Rhin, ainsi que cela se pratiquait vulgairement parmi les gentilshommes que leur grandeur n'attachait pas au rivage.

Le baron se retournait alors vers un bon emploi dans les finances. Les finances étaient déjà à cette époque une carrière dans laquelle on pouvait entrer sans trop déroger. Mais où le prendre, cet emploi qui coûtait à acheter le double d'un régiment, attendu qu'un régiment ne rapportait à son propriétaire que de l'honneur et des coups, tandis qu'un emploi rapportait à son propriétaire de beaux et bons louis d'or? Il fallait d'ailleurs renoncer encore à cette carrière, restreinte aux faveurs de madame de Maintenon, du père Lachaise et de M. du Maine. Or, le baron d'Anguilhem, en brave et loyal gentilhomme campagnard qu'il était, exécrait cordialement la veuve, le jésuite et les bâtards. Il n'y avait donc pas encore grande chance de ce côté, et la baronne elle-même, quelque désir qu'elle eût de voir son fils bien aise occuper une place qui n'exposait aucunement ses jours, était forcée d'avouer en soupirant et en secouant la tête que ce serait folie insigne de s'arrêter à un pareil projet.

Le baron en revenait donc à une idée favorite dont il se berçait dans ses jours de rêveries, c'était de faire de son fils un officier de marine. La marine était une belle et noble carrière et en tout point digne d'un gentilhomme.

Louis XIV avait fait de la France une puissance maritime qui commençait à contre-balancer l'influence de l'Angleterre et de la Hollande, ces deux reines de la mer qu'il était parvenu plus d'une fois à affaiblir l'une par l'autre, tandis que lui s'agrandissait aux dépens de toutes deux ; mais, sur ce point surtout, le baron rencontrait dans sa femme une très vive opposition. Si elle craignait pour son fils la carrière d'un soldat, à plus forte raison devait-elle craindre celle d'un marin, qui a chaque jour à lutter, non seulement contre la force des hommes, mais encore contre tous les caprices des éléments : une seule fois, dans le commencement de leur mariage, le baron et la baronne avaient visité un port de mer.

C'était à Brest que la chose s'était passée, et, dans une promenade qu'ils avaient faite, ils avaient été assaillis par un grain si violent, que la barque qui les portait avait manqué cent fois de chavirer, et qu'elle n'avait regagné le port que par un miracle du ciel.

Depuis ce temps, madame d'Anguilhem, qui, au fond, toute campagnarde qu'elle était, avait autant de nerfs qu'une marquise parisienne, ne pouvait plus entendre parler de la mer : elle voyait sans cesse, à la lueur des éclairs et au grondement de la foudre, son pauvre chevalier ballotté par le vent, menacé par les vagues, prêt à s'engloutir dans les profondeurs de cet abîme liquide dont la voix prophétique l'avait avertie ; si bien que, dès que le baron, après mille circonlocutions, abordait ce sujet, la baronne commençait par pousser les hauts cris, et demandait à son mari si son intention était, pour la récompenser de la conduite exemplaire qu'elle avait toujours tenue à son égard, de la faire mourir de chagrin.

Alors le baron, qui était un excellent homme, soupirait à son tour profondément et murmurait :

— Madame, madame, vous n'êtes pas digne du nom de Cornélie que vous portez !

A quoi la baronne répondait :

— Monsieur, nous ne sommes pas au temps des Gracques et je ne suis pas une Romaine.

En effet, la pauvre femme n'était qu'une bonne, qu'une tendre, qu'une excellente mère, ce qui vaut peut-être moins aux yeux des philosophes, mais ce qui vaut certes bien autant aux regards de Dieu. On retombait donc dans une éternelle indécision à l'endroit du chevalier Roger-Tancrède, auquel, en attendant, on donnait la meilleure éducation possible, quoiqu'on ne vît pas dans l'avenir autre chose à en faire qu'un gentilhomme campagnard à quatre cents écus de rente, comme était monsieur son père. La chose était triste.

Cependant, au fond de ce ciel ténébreux, brillait sournoisement une petite étoile, laquelle lançait de temps en temps aux d'Anguilhem les éphémères rayons de sa lumière intermittente. Cette constellation protectrice était un héritage, sinon probable, du moins possible : c'était la fortune d'un arrière-cousin, chevalier des ordres du roi, capitaine de frégate retraité, espèce de loup de mer ayant navigué sous Jean Bart, et s'appelant, de son nom, le vicomte de Bouzenois.

Ce portrait moderne qui brillait au salon parmi les vieux portraits de famille, c'était le sien.

Quelquefois on parlait au château de cette illustration contemporaine qui était venue joindre sa lumière aux illustrations passées ; mais on en parlait avec une réticence singulière. C'est qu'en effet cette fortune était si considérable, cette espérance était si précaire, qu'on regardait les projets qu'on pouvait bâtir sur elle comme des châteaux en Espagne, comme des chimères, comme des rêves ; on n'osait donc pas songer [illegible] à cet héritage et l'on avait raison ; mais, dans l'occasion, on disait avec une certaine fierté :

— Nous avons un parent à [illegible], M. de Bouzenois, capitaine d'un vaisseau du roi.

Puis on ajoutait en étendant la main vers le tableau :

— Voici son portrait en grand uniforme.

Or, toutes les idées de marine que le baron d'Anguilhem avait [illegible] que nous avons exposées à nos lecteurs, lui étaient venues en face de ce portrait, et lui avaient été suggérées par cette bienheureuse parenté.

— Au bout du compte, se disait le baron, le vicomte de Bouzenois [illegible] arrière-cousin, je suis même le seul parent [illegible] preuve que j'en hériterais s'il venait à mourir [illegible] donc si je lui demandais une recommandation [illegible] le chevalier Roger-Tancrède, il ne pourrait pas me [illegible] une recommandation d'un capitaine de frégate [illegible] la carrière de la marine à mon fils et, une fois [illegible] carrière ouverte, qui sait où le chevalier s'arrêtera ?

Ces idées étaient [illegible] chez le baron par la vie mystérieuse du vicomte de Bouzenois. Les récits les plus excentriques circulaient sur la source de cette fortune colossale qui éblouissait les yeux de toute la famille. Cependant, au milieu de ces récits, il y en avait un auquel on s'arrêtait comme au plus vraisemblable, et le voici :

Le vicomte de Bouzenois était parti à l'âge de seize ans sur la frégate française *la Thétis*. Il avait d'abord gagné de la gloire en canonnant tour à tour les Anglais et les Hollandais ; puis enfin, pendant la seconde guerre de Flandre, il avait armé pour son compte le brick *le Marsouin*, et avait couru sus aux vaisseaux de la compagnie anglaise venant de Chandernagor, et aux vaisseaux de la compagnie hollandaise venant de Batavia ; ce qui lui avait valu, outre une part considérable dans les bénéfices, le grade de capitaine de frégate, sur cette même *Thétis* qu'il avait déjà montée. Enfin, le traité de Nimègue avait été signé, et M. le vicomte de Bouzenois, en récompense de ses bons et loyaux services, avait été nommé gouverneur d'une petite colonie que nous possédions alors sur les côtes du Malabar.

Vous connaissez la coutume des femmes de la susdite contrée. Notre confrère Lemierre, qui mourut sans avoir pu comprendre que le ministère de la marine ne lui eût pas donné une pension de six mille livres de rente en faveur du fameux vers

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

notre confrère Lemierre, dis-je, a popularisé cette coutume dans un drame d'un immortel ennui. Or, cette coutume qui, grâce à la philanthropique surveillance des Anglais, commence à tomber en désuétude, cette coutume était alors dans sa grande vigueur. Il arriva donc qu'un jour mourut un des plus riches et des plus puissants chefs malabars, et que, selon la coutume, sa femme, qui n'avait pas encore vingt ans et qui était belle comme le jour, annonça l'intention bien positive de se brûler sur son tombeau.

M. de Bouzenois, qui, à cette époque, était un homme de trente-cinq ans à peine, par conséquent jeune encore, M. de Bouzenois, disons-nous, fut averti de ce projet. Comme, du vivant du mari, l'ex-capitaine de la frégate *la Thétis* avait plus d'une fois jeté un regard d'amateur sur celle qui aujourd'hui était veuve, il résolut, si la chose lui était possible, d'empêcher le sacrifice qui se préparait, et se rendit en conséquence dans la maison du défunt, où il trouva la veuve se parant de ses plus beaux habits, se parfumant de ses plus suaves odeurs, se faisant belle enfin pour la mort, comme une autre se serait faite belle pour une fête. Il exposa alors à la charmante Malabare le motif de sa visite, lui affirma que c'était un crime de quitter ainsi la vie sans regret, quand d'un seul regard on peut rendre aux autres la vie si précieuse. Il lui rappela qu'avant d'être veuve, elle était mère, et qu'elle se devait d'une façon bien autrement sacrée à son fils vivant qu'à son mari mort. Enfin, il fut galant, tendre, éloquent, pathétique, mais tout cela inutilement. La victime convenait qu'elle avait quelque regret d'abandonner si jeune cette existence qu'elle avait effleurée à peine ; mais elle n'en persistait pas moins dans son projet, laissant cependant entrevoir, au milieu de ses refus obstinés, que c'était moins à l'amour du mort qu'elle se sacrifiait qu'au préjugé des vivants, jurant enfin par Wishnou, Shiwen et Brama, qu'elle serait à tout jamais déshonorée si elle avait la faiblesse de se soustraire à la coutume générale ; si bien qu'il fut visible aux yeux du vicomte de Bouzenois que la pauvre veuve n'avait pas un enthousiasme profond pour les flammes, mais faisait la chose parce que la chose se faisait, parce que c'était l'habitude, parce que c'était la mode enfin, et qu'à toute force et dans tous les pays du monde, une femme tient à suivre la mode.

Dès lors son parti fut pris, il laissa toute la cérémonie aller son train, comme si la cérémonie devait s'accomplir ; puis, au moment où la belle veuve faisait ses adieux à sa famille, il tira son épée, fit un signe à une vingtaine de soldats qu'il avait placés en haie autour du bûcher sous prétexte de donner plus de solennité au spectacle ; et, tandis que la moitié de la petite troupe dispersait la paille, les rondins et les autres matières combustibles, avec l'autre moitié il enleva la belle veuve et la transporta dans le palais du gouvernement.

Une fois arrivé là, nous ne savons pas quel genre de raisonnement le vicomte de Bouzenois employa vis-à-vis de la Vénus malabare.

Mais ce que nous savons, c'est que, le lendemain, elle avait non seulement renoncé au bûcher, mais encore qu'elle paraissait toute consolée de ne pas mourir.

Un an après, M. de Bouzenois épousa la veuve ; et tous deux s'étaient fait, disait-on, en se mariant, une donation de leurs biens au dernier vivant. Or, le dernier vivant était à cette heure le vicomte de Bouzenois, lequel, comme nous l'avons relaté plus haut, grâce aux loupes de la

belle défunte, jointes à ses propres piastres, jouissait d'une fortune de nabab.

Et maintenant, dans le cas où le vicomte de Bouzenois mourrait intestat, cette fortune devait revenir en totalité aux d'Anguilhem, ses plus proches parents, le fils de la Malabare ayant été, selon toute probabilité, désintéressé lors du mariage de sa mère.

Cependant, cette possibilité était soumise à trop de chances, pour que la famille la fît entrer en aucune façon dans les calculs qu'elle faisait sur l'avenir du chevalier Roger-Tancrède.

Seulement, pendant ces longues soirées d'hiver où, réunis autour d'une large cheminée, les gentilshommes des environs du château d'Anguilhem causaient, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, des exploits de leurs aïeux ou des faits d'armes de leurs alliés, M. de [illegible] qui avait eu un grand-oncle mestre de camp, parlait [illegible]. M. de Berga[illegible] parlait sièges ; M. [illegible], qui était beau-frère d'un [illegible] aux gabelles, parlait finances, et l'abbé [illegible] parlait Église.

Quant au baron Agénor-Palamède d'Anguilhem, grâce à sa parenté avec le vicomte de Bouzenois, dans le congrès où chaque arme avait son mandataire, il représentait la marine. Tant il y a cependant que les aventures héroïques et amoureuses du capitaine de frégate jetaient un certain éclat sur ses parents de Loches : la gloire n'est pas un apanage très productif, chacun le sait ; mais, lorsqu'elle arrive à défaut d'autre chose, elle vaut toujours mieux que rien.



Elle paraissait toute consolée de ne pas mourir.

II

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, QUE LES DAMES DE LOCHES ET DE SES ENVIRONS APPELAIENT, LES UNES, LE BEAU ROGER, ET LES AUTRES, LE BEAU TANCRÈDE, S'APERÇUT QU'IL AVAIT UN CŒUR

Les jours, et par les jours, on sous-entend les nuits, les jours s'écoulaient donc ainsi pour cette bonne famille, sans qu'elle arrêtât rien sur la carrière à venir de son héritier qui [illegible] ces irrésolutions atteignait sa quin-

zième année, prenant le temps comme il venait, chassant et chevauchant que c'était un plaisir, travaillant à ses moments perdus, prétendant que le grand air était très favorable au développement de sa pensée, et, lorsqu'il était au grand air, ne pensant presque jamais, mais sifflotant presque toujours

Au reste, le chevalier Roger-Tancrède, qui était la terreur des lièvres et des chevreuils, n'avait pas encore eu l'idée de pourchasser la moindre bergerette. Il tenait bien, il est vrai, de sa mère un grand fonds de sensibilité mais rien à Anguilhem n'en avait encore développé les germes Beaucoup d'exercice, peu de romans et presque pas d'occasions d'aimer, voilà de quoi se composait la moyenne de son existence.

Cependant une occasion se présenta. Racontons comment le chevalier Roger-Tancrède s'empressa de la saisir aux cheveux.

Le baron et la baronne donnaient un grand souper de Pâques. Pâques était, à cette époque-là, une occasion de réunion, et toute la noblesse des environs, à six lieues à la ronde, était conviée au château d'Anguilhem. Le chevalier Roger-Tancrède, après avoir rendu à sa mère les services familiers qui étaient de son ressort et que nous avons détaillés plus haut, fit une toilette remarquable et entra au salon, où se trouvaient déjà réunis tous les convives.

La conversation roulait sur les coupes de bois, sur les dernières semailles, sur la chasse prochaine ; et, comme ce triple sujet était essentiellement intéressant pour des gentilshommes campagnards, on ne fit pas trop attention au retard prolongé d'un des convives : ce convive, c'était le vicomte de Beuzerie, reconnu dans toute la province pour être d'une telle exactitude, que cette exactitude était devenue proverbiale. Cependant, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, que les invitations portaient qu'on se mettrait à table à sept heures et demie très précises, les estomacs commencèrent à réclamer, et, sur cette réclamation, leurs propriétaires se demandèrent tout bas entre eux ce que pouvait être devenu le retardataire

Cette question était d'autant moins inconvenante, que, depuis le moment où avait sonné l'heure indiquée, on avait pu voir le baron suivre des yeux, avec anxiété, la marche de la pendule, et que deux ou trois fois la baronne, demandée à la porte du salon pour savoir s'il fallait servir, avait répondu tout haut :

— Un peu de patience, Catherine ; M. de Beuzerie ne peut tarder à arriver maintenant

La pendule marqua huit heures un quart ; il était évident qu'un accident avait pu seul retarder M. de Beuzerie. La baronne d'Anguilhem commença donc à s'inquiéter beaucoup pour la vicomtesse, avec laquelle elle était liée de quelque amitié, et pour mademoiselle Constance sa fille, qui, sortie de son couvent, était venue passer la semaine de Pâques dans sa famille, et devait accompagner à Anguilhem ses respectables parents.

Le chevalier Roger-Tancrède reçut alors l'ordre du baron de seller Christophe et d'aller à la découverte sur le chemin de Beuzerie. Au retour du jeune homme, et si, après une heure, il revenait sans avoir rien vu, on se mettrait à table, au risque de ce qui pourrait arriver.

Roger-Tancrède accepta la mission sans se faire prier c'était un de ces joyeux garçons toujours prêts à tout ; il boutonna une longue paire de guêtres par-dessus ses bas de soie, sella Christophe, qui était un bon bidet de trois ou quatre ans, lui sauta sur le dos, rassembla les rênes, et, grâce à une badine de houx dont il s'était muni et qui était destinée à remplacer les éperons absents, il parvint à lancer au galop le pacifique animal.

Le temps était beau pour un poète : une lune blafarde ensevelie dans de gros nuages cotonneux, une bise aigre qui sifflait entre les branches encore dépouillées de feuilles, les hurlements des oiseaux de nuit, tout cela eût enchanté René, Werther ou Hamlet ; mais Roger était peu sensible à ces nocturnes enchantements d'ailleurs, Roger avait grand'-faim, et, quand Roger avait faim, il y avait peu de chose dans la nature, à l'exception d'une table bien servie, qu'il jugeât digne d'attirer son attention Aussi maugréait-il tout en galopant, envoyant au diable les gens inexacts calculant que, grâce à ce retard, les ragoûts tiendraient aux casseroles, et que le filet serait brûlé, et rejetant toute la faute de cette inexactitude sur mademoiselle de Beuzerie qui, sans doute pour faire une toilette plus complète, avait retenu ses parents. Et tout en faisant ces réflexions, le jeune messager fouettait Christophe, qui, habitué même avec le chevalier à une allure plus modeste, galopait de plus belle, soufflant la fumée par ses naseaux comme le cheval fantastique de la ballade de Léonore

Mais, quoique Roger-Tancrède continuât d'avancer, il ne voyait toujours rien, que l'ombre des nuages qui passaient sur la lune et qui, pour un moment alors, s'étendait comme un voile de crêpe sur le chemin. De temps en temps, il s'arrêtait pour écouter et n'entendait que le frissonnement du vent dans les arbres ; alors il retournait, en soupirant, la tête vers Anguilhem et apercevait dans le lointain, à travers les branches, les fenêtres enflammées du château. A cette vue, il lui prenait de vives tentations de tourner bride et de revenir en disant qu'il n'avait rien aperçu ; mais il songeait qu'il y avait dix minutes à peine qu'il était parti, et que son père lui avait dit de marcher un quart d'heure. Il reprenait donc courage, et, fouettant de nouveau Christophe, il repartait au galop, au grand étonnement de la pauvre bête, qui, servant d'ordinaire de monture au baron, avait pris avec lui l'habitude d'une allure infiniment plus tempérée.

Tout à coup il sembla à Roger qu'il entendait à deux ou trois cents pas en avant de lui un cri de détresse ; à ce cri, son cheval s'arrêta de lui-même, aspirant bruyamment l'air par ses naseaux fumants. Le chevalier jeta les yeux autour de lui ; il se trouvait dans un endroit creux, désert et marécageux, une chaussée étroite sur des marnières profondes ; le cri était lugubre, la nuit sinistre : Roger frissonna.

Cependant, il faut le dire à la louange de l'héritier du nom des d'Anguilhem, le sentiment d'effroi qu'éprouva le cavalier fut court et cessa aussitôt à la réflexion qu'il pouvait être utile à ceux qui avaient poussé cette lamentable clameur. Il remit Christophe au galop, tout en criant de toute sa force :

— Ohé ! de quel côté êtes-vous, vous qui appelez ?

— Par ici, par ici ! dit une voix plus rapprochée que la première fois, et qui parut sortir des profondeurs de la terre.

— Où, par ici ? demanda Roger en s'avançant toujours.

— A gauche du chemin, dans la marnière ; là, là, ici, au-dessous de l'endroit où vous êtes.

Roger arrêta Christophe et plongea son regard dans les ténèbres devenues plus épaisses par la disparition de la lune sous les nuages. Il crut voir s'agiter quelque chose à quinze pieds au-dessous de lui.

— Est-ce que c'est vous, monsieur de Beuzerie ? demanda-t-il.

— Oui, oui, c'est moi, chevalier, répondit la voix ; tirez-nous d'ici au nom du ciel ; notre voiture a versé en suivant le talus de trop près, et nous sommes enfoncés dans la tourbe.

— Au secours, monsieur Roger ! dit une voix de femme.

— Au secours ! répéta une voix de jeune fille.

— Ah ! pauvre monsieur de Beuzerie ! s'écria Roger ; attendez, attendez, me voilà.

Et il sauta à bas de Christophe. Alors il entendit un affreux tapage, que les piétinements de sa monture l'avaient empêché jusque-là de saisir, et qui, du moment où elle était arrêtée, arrivait à lui distinctement. Un cheval battait à grands coups de pied l'eau bourbeuse de la marnière dans laquelle il était enseveli jusqu'au ventre. L'antique carrosse, comme l'avait dit M. de Beuzerie, avait roulé de la chaussée en bas et était tombé tout à plat ; mais, grâce à l'épaisseur de la boîte et au moelleux de la tourbe, la chute n'avait été dangereuse pour personne.

Madame de Beuzerie avait d'abord trouvé convenable de s'évanouir ; mais, à la voix de Roger, elle était revenue à elle Quant à sa fille Constance, elle avait supporté cette chute avec le plus grand courage ; il va sans dire que M. de Beuzerie, qui n'avait éprouvé aucun mal, n'avait ressenti de craintes que pour sa femme et sa fille

Le chevalier Roger-Tancrède, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, se laissa glisser le long du talus et se trouva sur le coche. Il appela alors le cocher pour qu'il vînt à son aide ; mais le cocher était allé chercher du secours dans les environs, et il l'appela vainement. Le jeune homme résolut donc de tirer de là, tout seul, monsieur, madame et mademoiselle de Beuzerie ; le mérite en serait plus grand. Il commença, en conséquence, par ouvrir la portière et par faire sortir de l'intérieur de la voiture mademoiselle Constance, que sa mère lui tendait comme cette mère du déluge qui soulève son enfant au-dessus des eaux. Roger prit mademoiselle de Beuzerie, et la déposa sur la berge avec autant de facilité qu'il eût fait d'un oiseau Puis vint le tour de la vicomtesse ; c'était chose plus difficile. La vicomtesse était en style de province, ce qu'on appelle une belle femme, c'est-à-dire une grosse mère encore fort appétissante, de cinq pieds un pouce de haut, grasse à l'avenant, qui pouvait peser cent soixante à cent soixante et dix livres. Cependant, en réunissant toutes ses forces, Roger parvint à la tirer en haut, tandis que le vicomte la poussait par en bas, et, au bout de quelques instants, il l'avait déposée saine et sauve près de sa fille.

Restait M. de Beuzerie, lequel était loin de présenter les mêmes difficultés que sa femme. C'était un grand vieillard maigre, encore vigoureux et ingambe, lequel en un instant fut hors de la voiture, et qui, sans l'aide de Roger, sauta sur la berge, où il se trouva réuni au reste de sa famille.

Roger, qui n'avait plus rien à faire sur le coche, suivit immédiatement M. de Beuzerie, avec lequel il échangea force

saluts, tandis que les deux dames se confondaient en remerciments et en révérences.

Cependant le cocher ne revenait toujours pas. On avait beau l'appeler, les cris se perdaient dans la solitude, et les chats-huants et les chouettes répondaient seuls comme pour se moquer des pauvres voyageurs.

Roger, que son estomac de plus en plus affamé rendait de plus en plus impatient, proposa de ne pas attendre le cocher, qui, selon toute probabilité, se retrouverait tout seul, et se mit à dételer le cheval embourbé, lequel, au bout d'un instant, se trouva à son tour sur la berge, à dix pas de ses maîtres.

Il ne s'agissait plus maintenant que de regagner le château. La chose qui paraissait des plus faciles au premier coup d'œil, se compliquait cependant, comme on va le voir, par les circonstances dans lesquelles on se trouvait. Il y avait deux chevaux pour accomplir le trajet ; car, pour le coche, il n'en était plus question. Il eût fallu sept ou huit hommes pour le remettre, non pas sur ses pieds, mais sur ses roues. Il y avait donc deux chevaux, disons-nous ; mais un de ces deux chevaux était tout fangeux. Roger proposa d'abord à M. de Beuzerie de conduire Christophe par la bride, tandis que la vicomtesse et sa fille monteraient sur son dos, et que lui, M. de Beuzerie, enfourcherait l'autre cheval. Mais Christophe, encore tout échauffé de sa course, hennissant et frappant du pied, paraissait un peu trop fringant aux deux femmes, et le moyen fut refusé.

Roger proposa alors de monter avec madame de Beuzerie sur Christophe, dont il répondait dès lors qu'il était sur son dos, tandis que le vicomte et sa fille monteraient sur l'autre cheval. Mais, comme nous l'avons dit, l'autre cheval, était couvert de boue, et la vicomtesse fit observer tout bas à son mari que si l'on adoptait cet avis, Constance souillerait sa belle robe de pékin neuve. Cet avis fut donc rejeté comme le premier.

Enfin il fut décidé que madame de Beuzerie, ayant moins à craindre pour sa robe que mademoiselle Constance, monterait avec son mari sur le cheval du coche, au dos duquel on transporterait la selle de Christophe, tandis que le chevalier Roger-Tancrède, qui était un écuyer de première force, monterait Christophe à nu et conduirait mademoiselle Constance en croupe.

On procéda à la mise à exécution de ce projet, lequel devait recevoir encore une légère modification. M. de Beuzerie monta le premier à cheval ; puis Roger souleva madame de Beuzerie et l'assit majestueusement derrière son époux. Jusque-là, tout allait à merveille ; mais, arrivé à ce point, le reste du projet éprouvait une petite difficulté.

Si le chevalier Roger-Tancrède montait le premier à cheval, mademoiselle Constance n'avait plus personne pour l'aider à monter en croupe ; tandis qu'au contraire, si le chevalier Roger-Tancrède plaçait d'abord mademoiselle Constance en croupe, c'était lui qui à son tour ne pouvait plus monter à cheval, à moins de se livrer à quelque gymnastique exagérée et d'enfourcher Christophe par la tête au lieu de l'enfourcher par la queue. On chercha partout un banc, une borne, un tronc d'arbre, il n'y en avait pas. Enfin le chevalier Roger-Tancrède, que son estomac affamé talonnait toujours, avisa un moyen : c'était de monter lui-même en croupe derrière mademoiselle Constance, qu'il serrerait alors dans ses bras au lieu d'être serré dans les siens. La posture était sans doute un peu bien inconvenante, et à cette proposition le vicomte et la vicomtesse froncèrent le sourcil ; mais la vicomtesse se pencha à l'oreille du vicomte et lui dit :

— Que voulez-vous, mon ami ! il le faut, et, d'ailleurs, ce sont deux enfants.

— Montez donc comme vous voudrez, dit M. de Beuzerie, car aussi bien il faut en finir.

— Mademoiselle, voulez-vous permettre ? dit Roger.

Et il souleva comme une plume cette légère petite ombre, qu'on appelait mademoiselle Constance, et presque aussitôt il se trouva en croupe derrière elle.

Mademoiselle Constance jeta un joli petit cri, bien effrayé, mais fort peu effrayant, auquel le vicomte répondit par un « Qu'y a-t-il ? » plein de paternelles et pudibondes inquiétudes.

— Rien, monsieur, rien, répondit Roger ; au moment où je montais, mademoiselle a chancelé ; maintenant, je la tiens dans mes bras et il n'y a pas de danger.

— Dans vos bras, morbleu ! dans vos bras ! murmura le vicomte.

— Silence, mon ami, dit la vicomtesse, vous feriez venir à ces enfants des idées qu'ils n'ont certes pas.

— N'en parlons plus, dit le vicomte.

Et il s'escrima si bien des talons, que son cheval prit le petit trot. Christophe le suivit par derrière.

Cependant, hâtons-nous de le dire, les craintes du vicomte, pour être exagérées, ne manquaient pas de fondement ; à peine le chevalier Tancrède avait-il senti mademoiselle Constance s'appuyer sur son cœur, que son cœur avait battu, comme jamais il ne l'avait senti battre. De son côté, la jeune fille, qui, élevée jusque-là au couvent, montait pour la première fois à cheval, était toute tremblante de peur, et soit qu'elle [illegible] elle-même un plaisir inconnu, soit qu'effectivement, dans son innocence primitive, la crainte l'emportât réellement sur les convenances, elle serrait contre sa poitrine la main dont le jeune homme l'embrassait, se retournant de temps en temps vers lui pour s'écrier :

— Oh ! monsieur le chevalier, serrez-moi plus fort, plus fort encore ! Oh ! monsieur le chevalier, j'ai bien peur ! oh ! monsieur le chevalier, je vais tomber.

Et, à chaque fois qu'elle se retournait, ses blonds cheveux effleuraient le front du jeune homme, ses beaux yeux confondaient leurs regards avec les siens, sa fraîche haleine se mêlait à son haleine, si bien que le pauvre Roger oubliait sa faim croissante, et eût voulu que le voyage durât éternellement, tant il sentait un bien-être [illegible], une béatitude inconnue, un bonheur inouï, se répandre dans toute sa personne ; tant sa poitrine se dilatait, tant chaque bruissement d'arbre, chaque rayon de la lune le caressait doucement et murmurait à son oreille : « N'est-ce pas, Roger, que tu es heureux. »

Oui, le chevalier était heureux, et, sans qu'elle sût pourquoi, mademoiselle Constance aussi était heureuse. Il y avait dans sa crainte un charmant petit mélange de douceur dont elle ne se rendait pas compte, si bien qu'elle se disait à elle-même qu'elle n'avait jamais tremblé si agréablement, et que la peur était un sentiment plein de délicieuses émotions, enfin une chose mal connue jusqu'alors, et, par conséquent, calomniée comme toutes les choses mal connues.

Ce fut en jouissant de ce bonheur mal défini par leur esprit, mais profondément apprécié par leur cœur, que les deux jeunes gens arrivèrent au château d'Anguilhem ; les pas des chevaux avaient été entendus par tous les convives. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on : on se trompe étrangement. Ventre affamé, au contraire, est tout oreilles, et même oreilles très fines. Chacun accourut donc au perron, et le vicomte, la vicomtesse, mademoiselle Constance et Roger furent reçus aux lumières, ni plus ni moins que des souverains qui rentrent dans leurs États et pour lesquels on a illuminé la résidence royale.

Le baron tendit les bras à la vicomtesse, qui, grâce à ce soutien, mit assez convenablement pied à terre. Le vicomte descendit solennellement en trois temps, comme doit descendre un écuyer ; quant à Roger, il ne fit qu'un bond, prit des deux mains mademoiselle Constance par-dessous les bras, l'enleva comme une plume et la déposa sur le sol si doucement, si doucement, qu'on n'entendit pas même le bruit que firent, en touchant le grès, les deux petits pieds de la jeune fille. Ce fut alors, à la lueur de ces flambeaux seulement, que Roger vit bien Constance, qu'il avait devinée jusque-là. Que dire de Constance ? Des yeux bleus ravissants, des cheveux blonds qui semblaient des flocons de soie, une bouche comme une cerise, un cou de cygne, une taille de sylphide : voilà ce qu'était mademoiselle de Beuzerie. Un nuage brûlant comme une flamme passa sur les yeux de Roger, et il lui sembla qu'il allait mourir de joie.

Il suivit, sans oser lui offrir la main, mademoiselle Constance, qui, à peine à bas de Christophe, avait fait en rougissant une jolie révérence de couvent à son cavalier et était allée rejoindre sa mère ; mais, chose étrange, déjà son cœur, si joyeux, si dilaté tout à l'heure, venait de se serrer. Il lui semblait que la jeune fille était séparée de lui. Et Roger, le pauvre Roger, le jeune homme dont le robuste appétit était devenu proverbial, se mit à table sans avoir la moindre faim.

Cependant un grand triomphe attendait Roger. La hâte qu'on avait de souper avait immédiatement poussé les convives vers la salle à manger ; mais à peine le premier service enlevé, la conversation étouffée par la faim commença à surgir par interrogations. L'on s'informa des causes qui avaient retardé M. de Beuzerie et sa famille, comment ce digne gentilhomme, qui devait faire le voyage dans sa voiture, était, au lieu de cela, arrivé [illegible].

Alors M. de Beuzerie raconta l'aventure dans tous ses détails, présenta le chevalier Roger-Tancrède comme son sauveur, exalta le dévouement, l'adresse dont, malgré son jeune âge, il avait fait preuve. Madame de Beuzerie renchérit sur les éloges de son mari. Mademoiselle Constance seule ne dit rien, mais elle rougit [illegible]eusement et regarda furtivement Roger. Roger, qui ne la perdait pas de vue un instant, remarqua la rougeur et intercepta le regard, et, sans qu'il sût pourquoi, il sentit que ce regard et cette rougeur lui faisaient du bien. Il ne fut plus question d'autre chose pendant le souper, et au dessert, le chevalier Roger-Tancrède était [illegible] par les convives comme le libérateur de toute la famille en général, et comme le sauveur de mademoiselle Constance en particulier.

Mademoiselle Constance et le chevalier Roger-Tancrède furent [illegible] comme les deux héros de la soirée, et fêtés comme on avait l'habitude de le faire [illegible], et heureux

temps de politesse et de bonhomie ; en effet, à cette époque, il semblait que chacun voulût rendre le monde aimable et doux aux novices qui mettaient le pied sur le seuil de la société. Les femmes allaient au-devant de l'écolier encore aux mains de son précepteur. Les hommes cherchaient à plaire aux héritières encore captives derrière les grilles de leur couvent. On sortait du parloir ou du collège, les jeunes gens pour parler d'amour et les jeunes filles pour en entendre parler.

C'était un heureux temps, où les hommes ne s'étaient pas encore avisés de parler politique en jouant à la toupie, et où les femmes ne songeaient pas à parler morale en habillant et en déshabillant leur poupée.

M. d'Anguilhem fut ravi au fond du cœur de l'importance que donnait à son fils l'aventure du marais. Partout, dans ses plans d'avenir, le baron cherchait un établissement pour son fils, et mademoiselle Constance, qui pouvait, à la mort de ses parents, prétendre à six mille francs de revenu, était un parti plus que sortable pour le chevalier. On pourrait alors réunir Beuzerie à Anguilhem en achetant trois ou quatre lieues de marais, excellents pour la chasse, mais parfaitement incultes du reste, que l'on aurait pour très peu de chose, et qui, avec deux ou trois petits bois jetés çà et là sur la route et appartenant à de pauvres propriétaires qui les donneraient presque pour rien, formeraient une des plus majestueuses baronnies de la Touraine. Les enfants qui naîtraient de ce mariage posséderaient ainsi la vallée et la montagne comme les avaient possédées leurs aïeux aux temps de leur plus grande puissance. Ce serait beau, ce serait magnifique, ce serait splendide ; le digne baron fut d'une gaieté entraînante pendant tout le souper, et chanta au dessert.

Mais tout au contraire du baron, et comme s'il eût pu deviner les projets de cet ambitieux père, M. de Beuzerie, qui s'était déjà assis à table d'un air plein de dignité, se guinda de plus en plus à mesure que le dîner tira vers sa fin, faisant signe à sa femme de se tenir de son côté sur la défensive, manœuvre que la vicomtesse accomplit, il faut le dire, avec une intelligence conjugale digne des plus grands éloges. Il y eut plus : comme on avait placé les deux jeunes gens à côté l'un de l'autre, et qu'au lieu de manger, comme devaient le faire des enfants de douze à quinze ans, ils causaient tout bas comme auraient pu faire des amoureux, M. et madame de Beuzerie écrasèrent leur fille de coups d'œil foudroyants, dont Constance, préoccupée qu'elle était de toute autre chose, laissa passer les deux premiers tiers inaperçus, mais dont le dernier tiers, arrivant enfin à son adresse, mit la jeune fille dans un état d'angoisse d'autant plus terrible qu'elle ignorait entièrement la cause de la colère que ses parents paraissaient éprouver contre elle.

Aussi, à peine fut-on levé de table que madame de Beuzerie prit sa fille par la main et la fit asseoir près d'elle, tandis que M. de Beuzerie, après avoir déclaré qu'il désirait partir le même soir, sortait pour aller demander des nouvelles du coche.

M. de Beuzerie rentra désespéré ; son cocher était revenu ivre mort, et le coche était toujours couché délicatement dans le marais ; alors, comme la politesse l'exigeait tout naturellement, le baron et la baronne offrirent à leurs voisins une chambre au château. Mais, à cette proposition, qui n'avait cependant rien d'insolite, M. de Beuzerie fit un tel bond, que le baron fut forcé de passer à une autre proposition. Cette proposition était de mettre le cheval du vicomte à la carriole du baron ; de cette façon, monsieur, madame et mademoiselle de Beuzerie pourraient, comme ils paraissaient le désirer si ardemment, regagner, la même nuit, leur château. Le lendemain, les gens de M. d'Anguilhem tireraient le coche du [illegible], on y attellerait Christophe, Christophe reconduirait le coche à Beuzerie et en ramènerait la carriole.

Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme par le vicomte et la vicomtesse, au grand désespoir de mademoiselle Constance et du chevalier Roger Tancrède, lesquels échangèrent un pauvre petit regard plein de larmes, accompagné d'un soupir étouffé, qui ne [illegible] heureusement pas surpris par les inflexibles parents de la jeune fille. Un quart d'heure après cette résolution prise, on vint annoncer que le cheval du vicomte était à la carriole du baron.

Il fallut se quitter ; les pauvres enfants s'étaient vus il y avait deux heures pour la première fois, il leur semblait qu'ils se [illegible] depuis leur enfance. Le baron et le vicomte [illegible] une poignée de main ; madame d'Anguilhem et [illegible] de Beuzerie s'embrassèrent ; Constance fit une [illegible] à toute la société, et jeta un regard bien triste au [illegible] Roger Tancrède ; puis ils montèrent tous trois [illegible] la carriole, puis le cheval partit, puis l'on entendit [illegible] bruit des roues et des grelots, puis ce bruit s'[illegible].

Roger n'était pas [illegible] au salon, avec le reste de la compagnie. Roger était [illegible] sur le seuil de la porte de la maison ; du seuil de la porte de la maison, il avait couru à la porte de la cour, et il était demeuré là, triste et immobile, les yeux fixés sur la carriole qui s'éloignait, et dans la direction de laquelle il regardait encore lorsque déjà on ne la voyait plus depuis longtemps. Sans doute, on l'eût retrouvé là le lendemain matin, s'il n'eût senti que quelqu'un lui frappait sur l'épaule. C'était son précepteur, l'abbé Dubuquoi, qui venait lui dire qu'une plus longue absence du salon serait regardée par ceux qui étaient restés comme une impolitesse. Roger essuya furtivement deux grosses larmes qui tombaient de ses yeux, et suivit son gouverneur.

III

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, S'ÉTANT APERÇU QU'IL AVAIT UN CŒUR, VOULUT S'ASSURER QUE MADEMOISELLE DE BEUZERIE EN AVAIT UN AUSSI.

Heureusement pour le chevalier Tancrède qu'à cette époque les veillées, même celles de Pâques, n'étaient pas longues : à minuit, tous les convives se séparèrent, les uns, et c'étaient les plus voisins, pour regagner leur manoir, soit à pied, soit à cheval ; les autres, et c'étaient les plus éloignés, pour se retirer dans les appartements que le baron et la baronne, dans l'abandon de leur antique hospitalité, avaient mis à leur disposition.

Roger, avant de monter à sa chambre, alla, comme d'habitude, embrasser son père et sa mère, qui s'entre-regardèrent en souriant ; puis il fit une révérence à l'abbé et se retira à son tour, non pas pour dormir, il n'en avait pas la moindre envie, le sommeil lui était passé comme l'appétit, mais pour penser à mademoiselle de Beuzerie.

C'était la première fois que le chevalier pensait à autre chose qu'à une partie de chasse, qu'à une course à cheval, qu'à un assaut d'armes, ou qu'à un subterfuge ingénieux pour ne pas expliquer son Salluste ou son Virgile.

Roger était profondément triste ; il avait compris que ce départ précipité n'avait d'autre but que de lui enlever Constance ; mais il avait lu dans les yeux de la jeune fille qu'elle aurait eu aussi grande envie que lui de rester, et cela le consolait. D'ailleurs, il y a dans les premiers chagrins d'un premier amour quelque chose qui vous oppresse si doucement le cœur, qu'on les accepte comme des sensations bien préférables encore à l'indifférence qui leur a fait place ; ce qu'on désire avant toute chose, ce n'est pas précisément d'être heureux, on ne sait pas encore ce que c'est que le bonheur, mais c'est de ne pas rentrer dans ce désert aride d'où l'on sort : c'est de rester sous ces beaux arbres verts, au rayon de ce doux soleil, au milieu de ces fleurs aux enivrants parfums dont les épines déjà vous ont ensanglanté les doigts, mais qu'à toute force on veut cueillir, qu'à tout risque on veut respirer : ce qu'on veut, c'est la tempête plutôt que le calme, c'est la souffrance à défaut de joie.

Roger s'endormit tard et d'un sommeil fiévreux, ce qui ne l'empêcha pas de se réveiller au point du jour, frais, dispos et les yeux brillants. D'ailleurs il avait son petit projet à lui : c'était de reconduire le coche avec Christophe, sous prétexte de demander, au nom de son père et de sa mère, des nouvelles de la famille de Beuzerie, à laquelle, vu l'heure avancée où elle avait quitté le château, le baron et la baronne pouvaient craindre qu'il ne fût arrivé quelque accident. Au reste, il avait eu une première idée qui rendait la seconde toute naturelle : c'était de donner un écu au cocher pour qu'il contrefît le malade et déclarât qu'il ne se sentait pas la force de retourner à Beuzerie.

Le chevalier, qui savait où était le coche, guida le garde-chasse et le garçon d'écurie, lesquels, aidés du jardinier, du métayer et de ses trois ou quatre garçons de charrue, parvinrent, à force de bras et de cordes, à hisser le coche sur la chaussée. Par bonheur, la solidité de l'antique carrosse l'avait préservé d'aucune fracture, et, une fois sur les essieux, il ne fit aucune difficulté de rouler vers Beuzerie. Quant à Christophe, aiguillonné par les coups de fouet réitérés de son jeune maître, il partit au grand trot, regimbant et hennissant en signe qu'il ne comprenait plus rien à la façon dont, depuis la veille, on se conduisait avec lui.

Mais à mesure que Roger approchait de Beuzerie, ses instigations à l'endroit de Christophe devenaient moins pressantes, et, profitant de cette intermittence de coups, l'intelligent animal était passé du grand trot au petit trot, et du petit trot au pas. En effet, cette chose, qui avait paru

d'abord toute simple au jeune homme, de ramener au vicomte son coche, et d'aller reprendre en échange la carriole paternelle, lui semblait maintenant une monstruosité d'audace ; il se rappelait le front sévère de M. de Beuzerie, ses sourcils froncés, sa voix brève, et, plus que tout cela, son départ précipité, et il se demandait si celui qui avait mis si grande hâte à sortir du château d'Anguilhem éprouverait un bien grand plaisir à voir l'héritier de ce château dans celui de Beuzerie. Toutes ces réflexions rassuraient médiocrement le chevalier Tancrède Roger, lequel n'avait pas reçu, au milieu des heureuses qualités dont l'avait doué le ciel, cette heureuse hardiesse qui est l'enjeu presque certain du succès ; non seulement donc il avait cessé de pousser Christophe en avant, mais encore, si le cheval se fût arrêté ou eût tourné bride, peut-être son maître n'eût-il pas eu le courage de lui faire reprendre sa course ou de lui retourner la tête ; heureusement, il n'en fut pas ainsi. Christophe était un honnête animal incapable d'une pareille action, qui n'aimait pas à être surmené, voilà tout, mais qui, lorsqu'on s'en rapportait à lui-même, y mettait une conscience provinciale, à laquelle on pouvait se fier en toute sécurité. Il continua donc de s'avancer de son pas ordinaire vers Beuzerie, et bientôt Roger aperçut les deux tourelles couvertes d'ardoises du petit château qui élevaient leurs girouettes criardes au-dessus des arbres du parc.

Roger continuait toujours d'avancer ; mais, il faut le dire, ce n'était plus lui qui menait Christophe, c'était Christophe qui le menait. Il avançait donc, plongé dans l'inquiétude la plus profonde, à l'endroit de la réception qu'on allait lui faire, quand tout à coup, à la fenêtre d'une des tourelles, apparut une petite tête blonde qui regardait de son côté, de toute la grandeur de ses beaux yeux bleus, tandis que la main qui obéissait à cette tête secouait un mouchoir en signe que le nouvel arrivant était reconnu. A cette vue, Roger arrêta Christophe, et les deux beaux enfants se mirent à échanger tous les signes de naïve tendresse que leur cœur, en volant l'un vers l'autre, commençait à leur suggérer.

Cela durait depuis dix minutes et aurait duré probablement jusqu'au soir, si, derrière Constance, Roger n'avait pas vu surgir une seconde personne. Cette malencontreuse interruptrice n'était autre que madame de Beuzerie, laquelle, passant dans le corridor, et voyant sa fille, qui avait eu l'imprudence de laisser la porte de sa chambre ouverte, faire par sa fenêtre des signaux inusités, avait été curieuse de savoir à qui s'adressaient ces signaux. Madame de Beuzerie, qui, la veille, avait blâmé chez son mari cette trop grande promptitude à s'alarmer qui leur avait fait quitter le château de si bonne heure, reconnut Roger et commença à croire que les imaginations que le vicomte s'était mises en tête n'étaient pas tout à fait si folles qu'elle l'avait pensé d'abord.

Roger, découvert, comprit qu'il n'y avait plus à reculer ; il allongea un coup de fouet à Christophe, lequel, ne s'attendant à rien de pareil, partit au galop, et entra à fond de train dans la cour du château de Beuzerie.

La première personne qu'aperçut Roger fut le vicomte, qui revenait de faire sa promenade du matin dans le parc. Roger pensa que le moment était venu de payer d'audace ; il sauta à terre, s'avança vers M. de Beuzerie, lui annonça d'un air assez délibéré, pour un homme qui fait son apprentissage de mensonge, que, son cocher s'étant trouvé plus indisposé, il avait pris le parti de ramener le coche lui-même à Beuzerie, de peur d'abord que le vicomte n'en eût besoin, et ensuite pour s'informer, de la part du baron et de la baronne, s'il n'était pas arrivé pendant le retour quelque accident à leurs bons voisins.

Comme ces deux motifs, au reste, étaient on ne peut plus plausibles, force fut au vicomte de s'en contenter, quoiqu'il pénétrât à merveille le motif véritable de la visite du jeune homme ; il feignit donc de croire parfaitement à tout ce qu'il lui disait, s'informa à son tour de la santé du baron et de la baronne, et, comme c'était l'heure du dîner et qu'il rentrait pour se mettre à table, il poussa même la courtoisie jusqu'à inviter son officieux voisin à partager la fortune du pot. On devine que Roger accepta avec reconnaissance.

C'était une seconde épreuve que tentait le vicomte ; il pouvait, à tout prendre, s'être trompé la veille et il voulait examiner de nouveau les deux enfants. Hélas ! les pauvres jeunes cœurs ne savaient pas encore feindre. En entrant au salon, Constance rougit comme si elle eût eu quinze ans, et Roger pâlit comme s'il en eût eu dix-huit. M. de Beuzerie remarqua chez les deux jeunes gens un effet opposé, qui cependant partait d'une même cause, et ses soupçons chancelants s'affermirent tout à fait.

Pendant le dîner, Constance et Roger firent imprudences sur imprudences ; mais, cette fois, M. de Beuzerie, au lieu de froncer le sourcil comme la veille, les laissa aller, et se contenta de faire à sa femme des signaux qui voulaient dire :

— Eh bien, étais-je un visionnaire comme vous me l'avez dit ? Est-ce clair maintenant ? est-ce clair ?

En effet, c'était si clair qu'à la fin du dîner M. de Beuzerie, pour ôter sans doute à Roger toute idée de revenir au château, annonça négligemment que Constance retournait au couvent le même soir. A cette nouvelle, Constance jeta un cri, et Roger, la voyant pâlir à son tour et croyant qu'elle allait se trouver mal, s'élança vers elle ; mais le vicomte le retint doucement en lui faisant remarquer que madame de Beuzerie était là, et que, si sa fille avait besoin de secours, c'était à elle à lui en donner.

Mais Constance n'était pas d'âge à s'évanouir. La pauvre petite était trop naïve pour cela ; elle se contenta de fondre en larmes, ce que voyant Roger, il eut besoin de toutes ses forces pour retenir les siennes. Au reste, ces larmes intempestives amenèrent une chose fort triste pour les deux enfants. Constance reçut l'ordre de remonter dans sa chambre. Elle fit donc, tout en sanglotant, une petite révérence à Roger, qui lui répondit par une inclination de tête des plus piteuses ; après quoi, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui au château, il déclara au vicomte qu'il allait avoir l'honneur de prendre congé de lui. On eût dit que le vicomte avait prévu ce départ précipité, car en arrivant sur le perron de la cour, Roger vit Christophe tout attelé à la carriole. Il salua donc le vicomte, qui lui donna une poignée de main des plus amicales, le chargea à son tour de tous ses compliments pour le baron et la baronne, et compléta ses civilités en lui souhaitant un bon voyage.

Roger, comme on le comprend bien, ne repassa point sous la petite fenêtre de la tourelle sans y jeter les yeux. Le bonheur voulut qu'en ce moment, par hasard, la vicomtesse, qui croyait toujours Roger au salon, quittât la chambre de sa fille ; Constance, libre un instant, avait couru à la fenêtre ; elle aperçut Roger. Au grand étonnement du chevalier, la figure de la jeune fille était radieuse. Le jeune homme allait demander à la belle enfant d'où lui venait cette joie inattendue, lorsqu'elle lui montra un crayon et un morceau de papier. Roger comprit que Constance allait lui écrire et s'arrêta. En effet, au bout d'un instant, le papier et le crayon tombèrent à ses pieds.

Le papier contenait ces quatre lignes :

« Maman, qui m'aime beaucoup, vient de m'avouer que c'était pour que vous ne revinssiez plus ici qu'on a dit devant vous que je partais pour mon couvent ce soir. La vérité est que je ne partirai que dimanche prochain.

« CONSTANCE. »

Roger comprit que, puisqu'on lui jetait un crayon, c'était pour qu'il fît une réponse ; il déchira un morceau de papier, écrivit à son tour :

« Demain matin, promenez-vous dans le parc, du côté de la glacière ; je sauterai par-dessus le mur, et nous aviserons ensemble aux moyens de nous revoir. Je ne sais si vous en auriez le même chagrin que moi, mais ce que je sais, c'est que je mourrai si on me sépare de vous.

« ROGER. »

Alors il enveloppa un caillou dans cette épître, qui, comme on le voit, était un peu précoce pour un amoureux qui n'avait pas quinze ans ; puis, avec l'adresse d'un écolier, il lança le caillou dans la chambre de Constance. Constance s'élança pour le ramasser, reparut en sautant de joie et en faisant signe de la tête qu'elle serait au rendez-vous. Demeurer plus longtemps eût été une imprudence ; aussi Roger, le cœur tout gonflé de bonheur, interrompit-il les méditations de Christophe par un nouveau coup de fouet ; trois heures après, le jeune homme était de retour à Anguilhem.

Le baron et la baronne se regardèrent et échangèrent un sourire en voyant la joie qui débordait du cœur de leur fils et se répandait autour de lui par ses yeux, par ses paroles, par ses gestes. Jamais Roger n'avait été si officieux ; il essuya les porcelaines, polit l'argenterie, lava le fusil du baron, et expliqua à l'abbé Dubuquoi tout l'épisode des amours d'Énée et de Didon.

La journée parut bien lente à Roger ; il lui semblait qu'en s'agitant il pousserait les heures ; il allait, il venait, il montait, il descendait, il regardait à toutes les pendules, il pressait le souper comme s'il eût faim. Il se mit à table et ne mangea point, et, les yeux plus éveillés qu'il ne les avait jamais eus, il se retira dans sa chambre en disant qu'il tombait de sommeil.

Comme on le comprend bien, ce n'était pas pour dormir que Roger était remonté chez lui : il avait à parler de son amour à la lune, aux vents, aux arbres, aux étoiles, aux nuages. Il ouvrit sa fenêtre, et le monologue commença.

Roger passa une heureuse nuit.

Au point du jour, Roger descendit ; personne n'était encore levé au château. Il dit à la servante qu'il allait faire une promenade à Saint-Hippolyte. C'était du côté opposé à Beuzerie. Le pauvre Roger se croyait obligé de mentir, même à une servante. Puis cette précaution, qui annonçait au moins que Roger n'avait pas le défaut de l'indiscrétion, une fois prise, le jeune homme sella Christophe et partit au galop.

Cette fois, le pauvre animal ne tenta aucune rébellion ; d'ailleurs, pour plus de sécurité, Roger s'était muni d'une paire d'éperons et d'une cravache. Christophe, qui sentit les éperons et qui avait vu la cravache, avait aussitôt compris, avec sa sagacité ordinaire, que, s'il essayait de faire résistance, il ne serait pas le plus fort.

Le baron, en se levant, apprit par la servante que son fils était allé faire une promenade à Saint-Hippolyte ; il n'en crut pas un mot, comme de raison, ni la baronne non plus.

A onze heures, l'abbé Dubuquoi, qui, depuis qu'il était levé, demandait son élève à tout le monde, vint le demander à ses parents. Le baron et la baronne se mirent à sourire malicieusement, et M. d'Anguilhem dit, en hochant la tête d'un air goguenard, et en posant la main sur l'épaule du précepteur

— Ah ! l'abbé, l'abbé ! vous avez fait de votre élève un bien mauvais sujet.

Le baron ne perdait pas de vue son projet le plus cher, qui était la réunion d'Anguilhem et de Beuzerie. Quant à la baronne, elle murmura

— Au fait, Constance est une charmante enfant, et je serais bien heureuse de l'appeler ma fille.

— En tout cas, répondit l'abbé Dubuquoi, le mariage ne se ferait, je l'espère, que quand mon élève aurait fini ses études.

Le baron et la baronne se mirent à rire, un peu d'eux-mêmes, et beaucoup de l'abbé. En effet, de pareils projets sur un garçon de quinze ans et une petite fille de douze, étaient, pour ceux mêmes qui les faisaient, une folie qui ne supportait pas le raisonnement. Le baron changea donc le premier la conversation en disant :

— Le temps est un grand maître ; laissons-le faire, et parlons d'autre chose.

Et l'on parla de M. de Bouzenois. La matinée s'écoula sans qu'on revît Roger. Mais, à deux heures de l'après-midi, comme on allait se mettre à table pour le dîner, il entra au salon, penaud, l'oreille basse et les yeux rouges. Le baron et la baronne échangèrent un coup d'œil qui voulait dire :

— Diable ! diable ! il paraît que la chose ne marche pas sur des roulettes.

Le chevalier se mit à table et ne mangea point, ce qui était chez lui un signe de profonde préoccupation. Puis, après le dîner, il s'assit près de sa mère, rangea sa bibliothèque particulière, qui se composait de trente volumes, tirés de la bibliothèque du château, suivit par derrière le baron, qui faisait son tour de potager, rentra toujours silencieux, n'interrompit son silence que pour se plaindre d'un violent mal de tête, et demanda à se retirer de bonne heure ; ce qui, comme on le pense bien, lui fut accordé sans contestation.

Mais, rentré chez lui, Roger oublie que son appartement est situé juste au-dessus de celui de sa mère, et que chacun de ses mouvements est dénoncé par le parquet criard. Toute la nuit, il arpente sa chambre, comme le malade imaginaire, tantôt en long, tantôt en large. Le baron et la baronne ne perdent pas une seule de ses enjambées.

— Voilà encore une espérance à tous les diables, dit le baron, et nous sommes battus du côté de Beuzerie.

Le lendemain matin, le baron descend lui-même à l'écurie et aperçoit Christophe qui se pavane devant son râtelier. Il rentre à la cuisine et lève le nez en l'air ; les trois fusils sont au-dessus de la cheminée. Roger n'est pas sorti. Roger dort. A l'âge de Roger, si inquiet que l'on soit, la nature a ses exigences : il faut dormir, il faut manger.

Aussi Roger dort jusqu'à neuf heures ; à neuf heures, il descend pour déjeuner, les yeux bouffis et les joues pâles. Pauvre garçon ! il a cependant dormi deux heures de plus que la veille. C'est qu'il y a une grande différence entre l'insomnie de la joie et celle de la douleur.

Cependant Roger mange ; mais, pendant qu'il mange, la porte de la salle à manger s'ouvre, et le valet de chambre de M. de Beuzerie paraît, une lettre à la main. Le chevalier reconnaît Comtois, rougit et pâlit successivement ; puis, voyant que le valet s'approche de son père, il se lève de table et court se cacher dans sa chambre.

Le baron d'Anguilhem, malgré sa prétention à la philosophie, frissonne en ouvrant cette dépêche, dont il soupçonne le contenu. D'ailleurs, Comtois a pris son air grave et sa tournure majestueuse. Or, ni l'un ni l'autre n'annoncent rien de bon ; toujours on devine le message à la physionomie du messager. Cependant le baron ramène ses yeux du visage de Comtois à la lettre du vicomte et lit ce qui suit :

« Monsieur et cher voisin,

« Celle-ci est pour vous souhaiter toutes choses à votre désir et présenter les très humbles salutations de madame de Beuzerie et de moi, à vous et à madame la baronne. Nous sommes bien marris de vous adresser quelques mots peu avantageux au regard de monsieur votre fils, M. le chevalier Roger-Tancrède, que j'ai surpris hier, dans l'endroit le plus écarté du parc, aux genoux de notre fille, mademoiselle de Beuzerie, à laquelle il baisait les mains avec une ardeur un peu bien grande pour un écolier de quinze ans. Vous pensez bien, monsieur et cher voisin, que ce nous a été une profonde douleur de faire un reproche si mérité à un fils dont nous aimons tant le père et la mère, et aussi d'avoir à craindre pour notre fille une poursuite dont nous sommes sans doute honorés, mais qui nous semble non seulement bien précoce, attendu qu'elle a treize ans à peine, mais encore bien inconsidérée, en ce qu'elle s'exerce sans votre consentement. Nous regrettons d'être forcés de dire à M. le chevalier Roger-Tancrède qu'il nous ferait peine en revenant à Beuzerie ; mais nous comptons sur votre amitié et vos bons conseils pour le remettre en raison ; car enfin notre fille en est malade et sans doute de saisissement. Ce qui n'empêche pas que, vu l'urgence, elle partira ce soir pour son couvent.

« Adieu, monsieur et cher ami ; croyez en notre sincère désir de vous plaire, et en notre vif regret d'avoir été forcés de vous porter de pareilles plaintes.

DE BEUZERIE.

« Ce 17 avril 1708. »

La lettre tomba presque des mains du baron, ce qui ne l'empêcha point de sonner une servante et de faire conduire Comtois à l'office pour y être traité du mieux et régalé du meilleur ; puis il répondit au vicomte, promettant d'aller, au nom du chevalier, lui faire des excuses, à lui et à madame de Beuzerie.

Comtois, rasséréné par l'accueil qu'il avait reçu et qu'il était loin d'attendre de la courtoisie du baron, conta à la cuisinière, tout en buvant sa bouteille de vin d'Orléans, que mademoiselle Constance paraissait bien chagrine et pleurait tout haut. Il résulta de cette confidence qu'il y eut presque autant de douleur à Anguilhem que d'indisposition à Beuzerie. Roger-Tancrède, en sa qualité de fils unique, était non seulement adoré du baron et de la baronne, mais encore de tous les gens du château ; et très certainement si l'on eût encore été au temps où de pareils procès se jugeaient par la lance et par l'épée, le baron aurait armé sans peine ses dix vassaux pour aller conquérir la jeune châtelaine que l'on refusait à son fils.

Comtois parti, on fit descendre le chevalier. Le baron lui adressa quelques reproches fort paternels et fort modérés sur la précocité de ses désirs amoureux et sur la nécessité d'avoir au moins fini ses études avant de penser au mariage. Puis la baronne ajouta que, lorsque l'époque d'y penser serait venue, il serait encore bon que le chevalier ne jetât point les yeux sur de trop riches héritières, présomption qui pouvait attirer à ses parents l'humiliation d'un refus.

Roger, piqué au vif, répondit qu'on s'était trompé, qu'il n'aimait pas mademoiselle Constance, qu'il n'avait jamais pensé au mariage et ne nourrissait pour le moment d'autre désir que de satisfaire son précepteur, M. l'abbé Dubuquoi ; que, quant à la crainte qu'avait madame sa mère, qu'il n'adressât ses hommages en trop haut lieu, cette crainte était parfaitement chimérique, attendu sa résolution bien prise de rester garçon. Pauvre enfant, qui ne se doutait pas que le plus grand péril qu'il courrait de sa vie viendrait peut-être de la polygamie, le cas pendable !

Il y avait tant de douloureux orgueil dans la dénégation du chevalier, que le père et la mère respectèrent son mensonge. En conséquence, le baron lui prit la main, sa mère l'embrassa, et, selon le désir qu'il en avait manifesté, on l'envoya à son gouverneur, qui lui fit expliquer, au lieu du livre des amours d'Enée et de Didon, le chapitre du mépris des richesses. Le pauvre Roger était décidément malheureux, et comme amant et comme écolier. Comme amant, il était tombé de mademoiselle Constance dans M. de Beuzerie, et comme écolier, il tombait de Virgile en Sénèque.

A peine le chevalier fut-il parti, que le baron s'habilla superbement pour aller faire à Beuzerie la visite annoncée. Il fut reçu d'un air contraint par le vicomte et la vicomtesse, qui rejetèrent leur embarras sur les préparatifs du départ de leur fille pour son couvent. Le baron demanda à voir mademoiselle de Beuzerie, ce qu'on ne put lui refuser. Constance entra avec des yeux si gonflés et si rouges, que M. d'Anguilhem comprit que, pour cette fois, le départ n'était pas le moins du monde simulé. Le baron alors parla fort courtoisement de la folie impardonnable du chevalier, rejetant toute l'inconvenance de sa conduite sur l'ignorance et la frivolité de son âge, ajoutant enfin que le pauvre garçon se repentait amèrement, et qu'il priait ses voisins et surtout sa voisine d'oublier tout ce qui s'était passé depuis trois jours ; sur quoi Constance devint pâle comme

la mort, et, sentant qu'elle allait éclater en sanglots, sortit du salon.

Le baron était fixé sur les sentiments de la jeune fille. Elle aimait profondément le chevalier, et son regard avait pénétré au plus profond du cœur virginal de l'héritière de Beuzerie ; restaient les parents à étudier à leur tour. La chose ne fut pas difficile : le vicomte fit tomber la conversation sur un certain marquis de Croisey, qui habitait Loches avec ses parents et qui jouissait de quelque chose comme trois cents louis de rente. Il y avait eu depuis longtemps des projets arrêtés entre les deux familles, et l'on ajouta même que l'on n'avait attaché une si grande importance à ce qui venait de se passer que parce que ce qui venait de se passer pouvait faire obstacle aux vues de ce gentilhomme.

Le baron sentit la botte secrète qui lui était portée, et, comme nous avons dit que c'était un maître en fait d'escrime, il riposta par un coup droit, en disant qu'il n'avait jamais voulu, en faisant cette visite à Beuzerie, que réhabiliter son fils, mais qu'il avait toujours entendu que cette visite serait la dernière. On le pria en vain d'être moins susceptible, il persista : on voulut lui faire des excuses, il se leva, en disant qu'un d'Anguilhem valait bien un Croisey, et qu'à part une légère différence dans les fortunes, son avis était qu'un d'Anguilhem valait aussi tous les Beuzerie de la terre.

Cette opinion, un peu exagérée, de la valeur de la famille d'Anguilhem, eût sans doute amené une grave collision entre les deux respectables vieillards, tous deux fort susceptibles sur le point d'honneur, si madame de Beuzerie, nouvelle Sabine, ne se fût élancée entre eux. Le baron et le vicomte se contentèrent de se saluer avec froideur et dignité, et se séparèrent parfaitement brouillés l'un avec l'autre. Le même soir, comme l'annonce en avait été faite, mademoiselle Constance partit pour son couvent de Chinon.

Le chevalier Roger Tancrède attendait avec grande impatience le retour du baron ; car, dans le respect filial qu'il portait à son père, il comptait beaucoup sur lui pour renouer avec les Beuzerie le fil de leur vieille amitié qui menaçait de se rompre. Mais, tout au contraire de ce qu'il espérait, le chevalier vit rentrer son père avec un visage plus sévère au retour qu'au départ ; il pensa donc que tout allait de mal en pis, et, sous prétexte qu'il mordait de plus en plus au latin, il s'enferma dans sa chambre pour travailler, disait-il, mais de fait pour soupirer et se plaindre tout à son aise.

Nous avons tous passé à travers ces premières émotions d'un premier amour ; nous avons tous reconnu à une douleur naissante, que nous faisions notre apprentissage d'homme. Nous avons tous vieilli de plusieurs années dans une heure ; il en fut du pauvre chevalier comme de nous tous.

Il passa la nuit à arpenter sa chambre en long et en large ; puis, dès que le jour parut, pour tuer la douleur morale par une fatigue physique, il prit son fusil sur son épaule, détacha Castor, et se mit en chasse.

Mais la chasse n'était qu'un prétexte que le pauvre Roger s'était donné à lui-même. Sans savoir comment la chose se faisait, sans que la course d'aucun lièvre l'eût attiré de ce côté, sans que le vol d'aucune compagnie de perdreaux lui eût fait franchir vallées et montagnes, sans qu'il y eût la moindre excuse enfin aux quatre ou cinq lieues qu'il venait de faire à pied, notre chasseur se trouva à une garenne située à cinq cents pas de Beuzerie, et qui était à cheval sur le chemin de traverse conduisant du château à Loches. Or, il était arrivé, par un hasard qui n'avait rien, au reste, de bien extraordinaire, que le vicomte de Beuzerie, sans doute aussi pour se distraire de son côté, car il avait ses inquiétudes paternelles comme Roger avait ses tracasseries amoureuses, il était arrivé, dis-je, que le vicomte de Beuzerie était sorti de son côté pour tuer un lapin, et qu'au détour d'un petit chemin les deux chasseurs se trouvèrent en face l'un de l'autre.

Tous deux reculèrent d'un pas en s'apercevant. Roger avait grande envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir, mais il comprit instinctivement qu'il ferait une lourde bêtise, et que mieux valait, puisqu'il était surpris, payer d'audace ; d'ailleurs, il était au milieu d'une garenne, et il pouvait aussi bien y chercher un lapin qu'y poursuivre mademoiselle Constance.

Il y eut un moment de premier étonnement pendant lequel M. de Beuzerie fronça le sourcil et pendant lequel Roger posa la crosse de son fusil à terre et ôta sa casquette. Le vicomte rompit le premier le silence.

— Encore vous, chevalier Roger-Tancrède ! dit-il avec humeur.

— Monsieur le vicomte, répondit celui-ci, c'est le hasard qui m'amène ; mon chien s'est emporté sur un lièvre blessé, je l'ai suivi, et, sans savoir comment, je me suis trouvé dans cette garenne.

— Et pourquoi votre chien est-il sur Beuzerie ? demanda le vicomte.

— Pourquoi mon chien est-il sur Beuzerie ? Mais j'ai vu vingt fois vos chiens sur la Pintade, et la Pintade dépend, je crois, d'Anguilhem ; et puis, d'ailleurs, il me semblait que c'était chose convenue que nous chassions de droit les uns sur les autres.

Ces mots avaient été prononcés avec une fermeté que le vicomte ne s'attendait pas à trouver dans un enfant de quinze ans ; mais Roger avait sur le cœur sa mésaventure, et il fallait qu'il s'en vengeât sur quelqu'un. Il n'avait là que le père de Constance, et il rudoyait le père de Constance. Si c'eût été un simple garde, il l'eût battu.

— Sans doute, reprit le vicomte un peu étonné de cette logique, qui prouvait que Roger ne se démontait pas facilement, sans doute il avait été convenu, je le sais, que nos chasses seraient communes ; mais, après ce qui s'est passé, jeune homme, bien des choses sont changées, entendez-vous ?

— De votre part, monsieur, mais pas de la nôtre, reprit le chevalier ; vous êtes le maître sur vos terres, monsieur le vicomte, et vous pouvez empêcher d'y chasser qui bon vous semble ; mais je crois pouvoir vous dire, au nom de mon père, monsieur que vous serez toujours le très bienvenu sur les nôtres. Ici, Castor, ici !

Et Roger tourna le dos au vicomte, qui resta stupéfait de l'aplomb de son jeune voisin ; mais à peine avait-il fait quelques pas, que le jeune homme réfléchit à la différence d'âge qu'il y avait entre lui et le vicomte, et se reprocha la leçon qu'il avait eu la prétention de lui donner : il se retourna donc, et, se rapprochant du vieillard :

— Monsieur, lui dit-il d'un ton poli, mais non moins ferme, permettez que j'aie l'honneur de vous présenter mes hommages.

Et il s'inclina respectueusement devant le vicomte, qui lui rendit machinalement son salut.

— Diable ! diable ! fit le vicomte en regardant Roger qui s'éloignait, ou je me trompe fort, ou voilà un petit bonhomme qui nous donnera du fil à retordre. Heureusement que mademoiselle de Beuzerie est sur la route de Chinon.

Le vicomte avait oublié que la supérieure du couvent des Augustines de Chinon, où il venait de renvoyer sa fille, se trouvait être par hasard une tante du chevalier d'Anguilhem.

IV

OU IL EST DÉMONTRÉ PAR L'AUTEUR QUE LES PÈRES ET MÈRES QUI ONT DES FILLES AU COUVENT PEUVENT DORMIR SUR LEURS DEUX OREILLES

Mais Roger s'en était souvenu, lui, et c'est ce qui avait fait qu'il ne s'était pas livré à un très profond désespoir. Il se rappelait même, si ses souvenirs d'enfance ne le trompaient pas, qu'il était fort aimé de cette bonne tante, à laquelle il avait fait autrefois une ou deux visites avec sa mère, et qui, de son côté, était venue autant de fois à Anguilhem ; seulement, Roger éprouvait un remords au fond du cœur : c'était de ne pas l'avoir fêtée à cette époque, ou plutôt à ces différentes époques, comme elle méritait de l'être.

En effet, il se rappelait mille choses, mille soins, mille attentions qui lui avaient paru alors des fatigues et des ennuis, et qui auraient dû, au contraire, le remplir de reconnaissance. Entre autres distractions claustrales, Roger n'avait point oublié avec quelle répugnance il avait été forcé, pendant tout le temps de son séjour à Chinon, d'adopter celle de la messe et des vêpres, et cela malgré le chant angélique des religieuses, des novices et des pensionnaires qui accompagnaient le service divin. Eh bien, voyez un peu comme l'homme est mobile dans ses goûts et changeant dans ses inclinations : ce qu'il ambitionnait surtout à cette heure, c'était d'assister à ces pieuses cérémonies, c'était de chercher à reconnaître, parmi toutes ces voix d'anges, la voix de Constance montant mélodieusement vers le ciel ; c'était de voir passer seulement, au milieu de ce blanc troupeau du Seigneur, cette forme si aérienne, si légère, si pure, qu'elle semblait appartenir à quelque monde rêvé et inconnu qui, pour un instant l'avait prêtée au nôtre, et, à chaque heure, menaçait de la reprendre.

Roger se rappelait surtout vaguement certaine fenêtre de l'appartement de sa tante qui donnait sur le jardin où se promenaient les religieuses aux heures des récréations, fenêtre à laquelle il ne comprenait vraiment pas son aveuglement d'avoir à peine fait attention ; tout cela avait bouillonné dans la tête du jeune homme depuis qu'il avait appris que c'était au couvent dirigé par sa tante qu'était

élevée par mademoiselle de Beuzerie. La tendresse de cette bonne de cette excellente tante lui était revenue au cœur, et il avait compris qu'il lui devait un dédommagement pour la fausse appréciation qu'il avait faite de ses bontés. Ce dédommagement, c'était une visite dans laquelle il se consacrerait entièrement à ses devoirs de chrétien et de neveu, en assistant régulièrement aux offices et en lui faisant bonne compagnie, surtout pendant tout le temps qu'elle habiterait dans cette charmante petite chambre donnant sur le jardin. Cette visite fut donc résolue ; mais, comme on le comprend bien, *in petto*, et sans que le chevalier consultât personne sur son opportunité.

En conséquence, un matin, avant le jour, Roger descendit, sella Christophe, et, pour qu'on ne prît sur son compte aucune inquiétude grave, prévint le garçon d'écurie qu'il allait faire une absence de quatre ou cinq jours.

D'Anguilhem à Chinon, il y avait vingt-quatre lieues, à peu près. En ne surmenant pas Christophe, c'était donc l'affaire de deux jours. En effet, le même soir, Roger s'en vint coucher à Sainte-Maure, petite ville située à moitié chemin, à peu près, de la distance à parcourir, et, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, il était à Chinon.

Quoiqu'il y eût six ou huit ans au moins que le chevalier n'eût visité sa tante, il n'avait pas oublié le chemin du couvent ; il marcha donc droit aux Augustines, sans avoir besoin de demander sa route à personne, et vint frapper à la porte de la sainte communauté. Comme le couvent des Augustines était fort sévèrement tenu, la tourière qui était venue ouvrir commençait à froncer le sourcil d'une manière formidable en voyant un beau grand garçon qui demandait à entrer dans le saint asile, lorsqu'en se nommant et déclinant le degré de parenté qui l'unissait à la supérieure, il vit la figure de la vénérable concierge s'adoucir tout à coup et les portes s'ouvrir comme d'elles-mêmes. Cinq minutes après, le chevalier Roger-Tancrède baisait respectueusement la main potelée de sa bonne tante.

C'était une de ces charmantes abbesses dont les traditions aristocratiques du grand siècle nous ont conservé les portraits ; ni trop grandes, ni trop petites, grasses, rondelettes, toutes confites de douces paroles et de religieux regards, qui trouvaient moyen de donner à leur costume, tout en conservant la règle de l'ordre, une grâce et une coquetterie un peu bien mondaine, mais que cependant on ne savait précisément où reprendre. C'était, au reste, une sœur cadette de madame d'Anguilhem, née comme elle de la Roche-Berthaud, c'est-à-dire issue d'une des plus vieilles et des plus nobles familles de la Touraine.

La bonne supérieure, qui n'avait jamais eu que de saintes pensées, fut bien loin de se douter du motif qui amenait son neveu à Chinon. Elle ordonna que l'on conduisît Christophe à l'écurie, et que l'on prît de cette excellente bête, dont, depuis quelque temps, la vie était si fort accidentée, tous les soins possibles. Quant à Roger, il fut conduit à l'instant même à son appartement, appartement renfermé sous la clef de la supérieure, et se composant d'une grande et d'une petite chambre. Or, la petite chambre était justement cette petite chambre si fort ambitionnée de Roger, et qui donnait sur le cloître.

L'entrevue de Roger avec sa tante avait été des plus attendrissantes ; il y avait trois ans que la bonne dame n'avait vu ni le baron ni la baronne ; et, depuis trois ans, Roger avait si fort grandi et était tellement changé, qu'au premier abord la vénérable supérieure avait hésité à le reconnaître, et avait presque retiré sa main, que, dans sa joie d'être enfin introduit dans le couvent qui renfermait l'objet de ses amours, le chevalier avait pressée avec trop d'enthousiasme. Mais, aux premiers mots que Roger avait dits du baron et de la baronne, quand il avait annoncé qu'il venait en leur nom, pleins d'inquiétude qu'ils étaient sur sa santé, prendre des nouvelles de leur sœur et belle-sœur, la bonne abbesse n'y avait pas tenu ; elle avait pris tout grand garçon qu'il était devenu, son neveu entre ses bras, et lui avait rendu bien maternellement sur le front le baiser qu'elle venait de recevoir sur la main.

C'était tout ce que pouvait désirer Roger pour le moment : il était introduit.

Il n'y avait rien à espérer pour le soir ; d'ailleurs, ce cher enfant devait être si fatigué d'avoir fait vingt-quatre lieues à cheval, que tout mouvement lui était interdit jusqu'au lendemain matin. On lui servit, dans la chambre même de sa tante, un charmant petit goûter composé de filets de poulets à la gelée, de pâtisseries et de confitures ; puis on le conduisit dans sa chambre avec ordre de se coucher à l'instant même et de ne se réveiller que le lendemain matin pour l'office.

Roger se laissa faire, il ne voulait pas inspirer de soupçons ; il rentra dans sa chambre et entendit assez philosophiquement se refermer derrière lui, à double tour, la porte de son appartement ; il est vrai qu'il lui restait sa fenêtre. Il y courut aussitôt, car c'était l'heure de la récréation ; mais par une fatalité affreuse, un gros orage qui, très certainement, ne savait guère ce qu'il faisait en ce moment-là, venait de crever sur Chinon ; de sorte que, comme le jardin du couvent n'offrait aucun abri, toutes les religieuses, les novices et les pensionnaires étaient pour le moment au cloître.

Roger comprit que, tant que durerait cette pluie battante, il perdrait son temps à attendre que quelqu'un vînt au jardin. Certes, si Constance eût su que le beau jeune homme était là debout, le cœur palpitant et les yeux fixés sur le parterre où elle venait s'ébattre tous les jours, il n'y eût pas eu de pluie qui l'eût arrêtée, et malgré ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour ses petits souliers de satin et sa belle robe blanche, elle eût éprouvé le besoin de prendre l'air, si humide et si malsain qu'il fût à cette heure. Mais la pauvre enfant se croyait bel et bien séparée du pauvre jeune homme, au moins jusqu'aux vacances, peut-être pour plus de temps encore, peut-être même pour toujours, et elle se promenait bien tristement dans le cloître, appuyée au bras d'une de ses amies, et sa jolie petite tête fatiguée et pâlie inclinée sur sa poitrine.

La nuit vint donc tout doucement, amenant à l'horizon de belles bandes de nuages dorés, qui indiquaient clairement une magnifique journée pour le lendemain. Roger se connaissait en pronostics de ce genre. La veille de ses grandes chasses, qui étaient, avant qu'il eût vu Constance, les seules émotions qui eussent fait battre son cœur, il avait plus d'une fois interrogé ce céleste baromètre où lisent si sûrement les habitants de nos campagnes. Il était donc parfaitement tranquillisé sur le lendemain.

Cette certitude lui valut une des meilleures nuits qu'il eût passées depuis huit jours. Il s'endormit dans une douce confiance de l'avenir. Car qu'est-ce que l'avenir, à quinze ans ? Le lendemain, trois ou quatre jours peut-être, une semaine tout au plus.

Le lendemain, il s'éveilla avec les oiseaux ; à peine ses mouvements furent-ils entendus, qu'une vieille religieuse frappa à sa porte. Roger courut ouvrir : c'était son premier déjeuner qui venait au-devant de lui. Ce premier déjeuner se composait d'une tasse de crème fumante, de pâtisseries toutes chaudes et de fruits glacés.

Roger trouva l'ordinaire un peu bien claustral et infiniment plus recherché que succulent. Cependant, comme il comprit que ce n'était qu'un acompte, il demanda à quelle heure avait lieu le déjeuner véritable. On lui répondit que c'était après la messe. Il demanda alors à quelle heure avait lieu la messe, et il apprit qu'elle commençait à neuf heures et finissait à onze. Sur quoi, Roger but sa crème jusqu'à la dernière goutte et croqua sa pâtisserie jusqu'à la dernière miette. Il achevait son déjeuner, lorsqu'il entendit le frottement d'une robe sur le parquet et qu'il vit sa porte s'ouvrir. C'était la bonne tante qui venait s'informer elle-même de quelle façon son neveu avait passé la nuit, s'il avait été doucement couché, s'il avait bien dormi, s'il n'avait pas fait de mauvais rêves, etc., etc.

Roger satisfit allégrement à toutes ces questions ; d'ailleurs, il avait un petit air joyeux et bien portant qui, à des yeux moins inquiets que ceux de sa bonne parente, eût répondu d'avance. De plus, il était frisé, paré, coquet comme un véritable petit abbé. La bonne tante avait des désirs inouïs de manger son neveu.

Cependant, elle n'avait pas oublié les moues enfantines que faisait, cinq ou six ans auparavant, le cher petit bonhomme toutes les fois qu'il était question d'assister à l'office divin. Aussi se crut-elle obligée d'user de moyens circonlocutoires pour amener la proposition qu'en son âme et conscience la dévote dame se croyait obligée de faire au chevalier ; mais, à son grand étonnement, le chevalier répondit que, depuis l'époque dont parlait sa tante, il était bien changé à l'endroit des choses de religion ; qu'il avait fort réfléchi là-dessus, et qu'il en était arrivé à regarder non seulement comme un devoir, mais encore comme un plaisir, d'entendre tous les jours la messe et les vêpres. Une pareille déclaration comblait la supérieure de joie ; elle regarda son neveu avec un pieux attendrissement, et déclara qu'à partir de ce moment elle concevait l'espérance qu'il y aurait un jour, dans la famille d'Anguilhem, un grand saint, comme il y avait eu de grands légistes et de grands capitaines, la noblesse des Anguilhem étant à la fois de robe et d'épée.

Sur ces entrefaites, la messe sonna. Roger, forcé de mettre en action les principes qu'il venait de confesser, offrit cavalièrement le bras à sa tante pour la conduire à l'église ; mais ici, Roger se trompait. La supérieure lui fit comprendre qu'il était devenu, pendant les six ans qui s'étaient écoulés depuis qu'elle ne l'avait vu, un trop grand garçon, et surtout un trop joli gentilhomme pour entrer dans le chœur avec elle, et s'asseoir, comme il le faisait jadis, sur les marches de sa stalle ; il devait purement et simplement prendre place avec les assistants habituels, hors du chœur, réservé exclusivement aux religieuses, aux novices et aux pensionnaires.

Il fallut bien subir cette règle ; d'ailleurs, en insistant,

Roger eût sans doute trahi les motifs qui l'avaient rendu tout à coup si parfaitement dévot ; il s'inclina donc en signe d'obéissance, et demanda qu'on lui indiquât le chemin qu'il devait prendre pour obéir aux instructions qu'il venait de recevoir.

L'église du couvent était déjà ouverte aux fidèles. Comme les dames augustines de Chinon passaient à bon droit pour avoir les plus belles voix de la province, l'office divin était toujours fort suivi au couvent. Roger se glissa au premier rang des auditeurs et se plaça le plus près qu'il put de la grille qui séparait le chœur de la nef.

Son attente ne fut pas trompée. Au milieu de toutes ces voix virginales qui s'élevaient vers le ciel, il en démêla une si douce, si vibrante, si inspirée, qu'il ne douta pas un instant que cette voix ne fût la voix de Constance. Dès lors son seul travail fut de suivre cette voix dans toutes ses modulations, sans la perdre un instant parmi les voix de ses compagnes. Suspendu à cette voix, il lui semblait que son âme montait avec elle jusqu'aux demeures célestes, où elle allait chanter la gloire des bienheureux et retombait avec elle sur la terre, où elle descendait pour pleurer sur les fautes et sur les misères des hommes, planant ailleurs sans cesse au-dessus de ces sons terrestres comme ces mélodies nocturnes que le vent tire des harpes éoliennes, et qu'on prendrait pour des notes échappées aux concerts des esprits de l'air.

Tout le temps que dura la messe s'écoula pour Roger dans une extase perpétuelle. Jamais il n'avait entendu ou plutôt jamais il n'avait écouté cette sainte musique d'Eglise, la plus belle de toutes les musiques. Il trouva en lui des cordes religieuses qu'il ignorait lui-même, et qui vibraient jusqu'au fond de son cœur, éveillées à la fois par le double contact de l'amour et de la piété.

La messe était déjà finie depuis longtemps, que Roger était encore agenouillé devant la grille du chœur. Pendant tout l'office sacré, la bonne supérieure avait eu les yeux fixés sur lui, et elle avait été édifiée du profond ravissement qui, chaque fois que reprenaient les chants, se peignait sur le visage de son neveu. Aussi, l'attendait-elle à sa sortie pour le complimenter sur le changement qui s'était fait en lui, et dont elle ne doutait plus maintenant qu'elle avait pu en reconnaître les symptômes par ses propres yeux. Aussi ne fut-elle nullement étonnée quand Roger lui demanda de se retirer un instant dans sa chambre pour s'y remettre des mystiques émotions qu'il venait d'éprouver. Non seulement la digne supérieure lui accorda son assentiment, mais peu s'en fallut même qu'entraînée par le sentiment d'admiration que lui inspirait une piété si profonde, elle ne demandât au jeune néophyte sa bénédiction. Roger la laissa sous l'impression de ce sentiment et se retira lentement dans sa chambre : mais à peine y fut-il enfermé à double tour, qu'il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Le jardin était plein de jeunes filles qui, pareilles à des abeilles, couraient de fleurs en fleurs, et révélaient leurs modestes ou orgueilleux instincts en se faisant les unes des guirlandes de marguerites, de pervenches ou de violettes, les autres des couronnes de roses, de tulipes ou de lis.

Loin de ces jeunes filles éparpillées çà et là, fleurs elles-mêmes au milieu des fleurs, se promenaient deux pensionnaires, parlant à voix basse et regardant de temps en temps d'un air inquiet autour d'elles pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas. L'une de ces deux pensionnaires était Constance. Toutes deux tournaient le dos à la fenêtre où se tenait Roger et suivaient une allée qui allait aboutir à un mur, de sorte qu'il était évident qu'arrivées à l'extrémité de cette allée, elles reviendraient sur leurs pas. Ce fut effectivement ce qui arriva. Les deux jeunes filles se retournèrent ; les yeux de Constance se levèrent machinalement vers la fenêtre. La jeune fille reconnut Roger, et, ne pouvant maîtriser sa surprise, elle jeta un cri d'étonnement et de joie.

Le chevalier avait été vu, c'était tout ce qu'il voulait : il se rejeta en arrière.

Le cri poussé par Constance avait été si perçant, que toutes ses jeunes compagnes accoururent autour d'elle, s'informant du motif qui l'avait causé. Constance s'affaissa sur elle-même comme une fleur qui plie sur sa tige, et répondit qu'ayant rencontré un caillou, son pied avait tourné sur la pierre et qu'elle avait craint, au premier abord, de s'être donné une entorse.

Peu s'en fallut que la pauvre enfant ne portât la peine de son mensonge, car elle fut menacée à l'instant même du docteur du couvent, que vingt de ses officieuses compagnes lui offrirent à la fois d'aller quérir. Mais Constance affirma avec un tel accent de vérité qu'elle n'éprouvait plus aucune douleur, que les jeunes filles, qui s'étaient groupées autour d'elle, la quittèrent les unes après les autres, comme des oiseaux qui s'envolent un à un, et se retrouvèrent, au bout d'un instant éparpillées de nouveau dans le jardin. Constance resta seule avec sa compagne.

Aussitôt les yeux des deux jeunes filles se levèrent lentement vers la fenêtre, et Roger vit clairement qu'entre ces deux blanches âmes il n'y avait pas de secret. Alors il s'approcha, ayant soin cependant de demeurer dans la demi-teinte de manière à n'être vu que de celles qui le savaient là. Constance appuya le bras sur la main de son amie, et rougit délicieusement. Puis elle se leva et se mit à cueillir un bouquet de pensées, qu'elle posa sur sa poitrine, et dont le violet sombre se détacha sur sa robe blanche. Enfin, après un instant de promenade, les deux jeunes filles rentrèrent. Un instant après, Roger entendit des pas dans le corridor : il courut à sa porte ; mais si rapidement qu'il l'ouvrit, il était trop tard : il ne vit plus que deux sylphides, deux ombres, deux visions, qui s'évanouissaient à l'extrémité de la galerie. Seulement, devant sa porte, seule trace du passage des deux pensionnaires, était le bouquet de pensées qu'un instant auparavant il avait vu à la ceinture de Constance.

Roger se jeta sur le bouquet et le baisa mille et mille fois ; puis, comme il entendit les pas de sa tante, qui, pensant qu'il était remis de ses émotions religieuses, le venait chercher pour déjeuner, il glissa rapidement le bouquet dans sa poitrine et courut au-devant de la digne supérieure.

Rien n'enhardit comme le succès. Roger avait vu de loin Constance, et il avait été vu d'elle. Roger pressait sur son cœur le bouquet qu'elle avait porté sur le sien ; c'était plus que Roger n'avait espéré d'abord, et pourtant ce n'était déjà plus assez. Roger voulait se rapprocher d'elle, Roger voulait lui parler : il épiait donc la première occasion, prêt à la saisir aux cheveux quand elle se présenterait. Ce fut la bonne supérieure qui la lui fournit elle-même.

On comprend que la conversation entre Roger et sa tante était un éternel échange de questions de la part de celle-ci et de réponses de la part de celui-là. — D'abord les questions avaient eu pour objet le baron et la baronne, puis les métayers, puis la terre ; de là, on était passé aux plus proches voisins, qui étaient les Senectère ; puis, après les Senectère, on avait passé en revue les Chemillé ; enfin, après les Chemillé, on en était arrivé aux Beuzerie.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria Roger en entendant ce nom, comme c'est heureux, ma chère tante, que vous me rappeliez une commission que j'avais parfaitement oubliée... Trois ou quatre jours avant mon départ pour Chinon, j'ai rencontré en chasse M. de Beuzerie, et, comme il savait que j'étais sur le point de vous faire une visite, il m'a prié de me charger d'une lettre pour sa fille... Maintenant, ce que j'ai fait de cette lettre, qu'il m'a envoyée la veille de mon départ, sur mon honneur, je n'en sais plus rien.

— Ah ! mon Dieu ! dit la bonne supérieure, pourvu que tu ne l'aies pas perdue. La pauvre petite est fort triste depuis son retour, et cette lettre lui eût été une consolation.

— Dame, ma tante, dit Roger, je la chercherai, elle doit être dans mon portemanteau ; mais, au reste, si mademoiselle de Beuzerie est triste, il faut lui donner une poupée, car c'est encore une enfant, ce me semble.

— Voyez-vous, monsieur l'homme raisonnable, reprit la supérieure. Eh bien, c'est ce qui vous trompe : mademoiselle de Beuzerie est devenue une jeune personne depuis un mois. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé pendant son voyage chez ses parents ; mais ce que je sais, c'est qu'elle n'est plus reconnaissable.

— Mais, dit Roger, j'ai soupé à Anguilhem avec elle il y a huit ou dix jours à peine, et je vous avoue, ma tante, que je ne me suis pas le moins du monde aperçu de ce que vous dites là.

— Eh bien, écoute, dit la bonne supérieure, va chercher la lettre, je ferai appeler Constance, et tu en jugeras toi-même.

— Volontiers, dit Roger en se baissant pour ramasser sa serviette, car il sentait le sang lui monter tellement au visage, qu'il comprit que, si sa tante jetait par hasard les yeux sur lui, sa rougeur le trahirait : volontiers, ma tante ; mais, continua-t-il en faisant un effort sur lui-même, après le déjeuner, si vous le voulez bien.

— Oui, oui, déjeune, mon garçon, déjeune tranquille. A ton âge, c'est la grande affaire, je sais cela ; mais, je t'en prie, tâche de retrouver cette lettre, car, si elle est perdue, la pauvre enfant sera désespérée, j'en suis sûre.

— Oh ! elle se trouvera, ma bonne tante. Soyez tranquille, je crois même me rappeler où elle est.

— J'en suis enchantée, dit l'abbesse. Mes pauvres petites, je les aime tant !

— Eh bien, ma tante, reprit d'Anguilhem, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous croyez que cette lettre doit faire à mademoiselle de Beuzerie. Faites-la appeler, et moi, pendant ce temps, je vais chercher l'épître paternelle.

Et Roger sortit de la chambre d'un air si parfaitement dégagé, que la supérieure, eût-elle eu des soupçons, ne les eût pas conservés devant un pareil aplomb ; mais elle était à cent lieues d'en avoir. Elle fut donc entièrement dupe du chevalier.

Roger tarda à rentrer pour deux raisons : la première, c'est qu'il lui fallait le temps d'écrire la prétendue lettre du vicomte ; la seconde, c'est qu'il voulait donner à Constance le loisir de se préparer. Quant à ce qu'il y avait dans la lettre, le lecteur s'en doute d'avance : c'était la conjugaison du verbe aimer au passé, au présent et au futur. En outre, Roger racontait à Constance le point où il en était avec le vicomte, et lui rapportait mot à mot son entrevue avec lui dans la garenne de Beuzerie. Il était important que Constance sût à quoi s'en tenir sous ce rapport, afin qu'elle ne se laissât point surprendre par quelque feint retour de ses parents.

En rentrant, Roger trouva mademoiselle de Beuzerie près de sa tante. Constance, en l'apercevant, rougit et pâlit successivement ; mais elle avait par bonheur le dos tourné à la fenêtre, de sorte que, placée comme elle était dans la demi-teinte, la bonne supérieure ne s'aperçut de rien. Roger s'approcha de la jeune fille d'un air fort délibéré, et, lui présentant la lettre :

— Mademoiselle, lui dit-il, m'excuserez-vous, arrivé que je suis depuis hier au soir, d'avoir tant tardé à vous remettre cette lettre ? Mais M. de Beuzerie m'avait si fort recommandé de la rendre à vous-même, afin que je puisse lui reporter des nouvelles certaines de votre santé, dont il m'a paru fort inquiet, que j'ai prié ma bonne tante de vous causer ce petit dérangement. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

Constance balbutia quelques mots de remerciment ; mais, comme au premier coup d'œil jeté sur la lettre, elle avait vu que l'adresse n'était pas de la main de son père, elle comprit tout, et, au lieu de l'ouvrir, elle la mit dans la pochette de son tablier.

— Eh bien, dit la supérieure en prenant les deux mains de la jeune fille et en l'attirant à elle, eh bien, cette lettre vous consolera-t-elle un peu, voyons, méchante petite boudeuse ? car je sais de vos nouvelles ; on m'a dit que, depuis votre retour, vous ne faisiez que gémir et soupirer.

— Dame, écoutez donc, ma tante, interrompit Roger voyant que la pauvre enfant était au supplice, quand on quitte ses parents, c'est bien naturel de pleurer un peu ; puis, cela n'est pas bien amusant, le couvent ; n'est-ce pas, mademoiselle Constance ? et les distractions doivent y être rares.

— Eh bien, dit l'abbesse, je veux vous en donner une aujourd'hui, ma chère petite. Au lieu de dîner au réfectoire avec tout le monde, vous viendrez dîner avec moi et mon neveu.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Constance impuissante à cacher un premier mouvement de joie.

— Mademoiselle, dit Roger comprenant qu'il ne fallait pas laisser à sa tante le temps d'analyser le sentiment qui avait arraché à Constance l'exclamation de bonheur qu'elle avait eu l'imprudence de laisser échapper, mademoiselle, aurai-je le bonheur d'être votre messager comme j'ai eu l'honneur d'être celui de monsieur votre père, et daignerez-vous me remettre la réponse à la lettre que je vous ai apportée ?

— Partez-vous donc sitôt, monsieur ? demanda Constance en rougissant.

— Mais j'ai peur, dit Roger, d'être forcé de quitter Chinon d'un moment à l'autre. Hélas ! je suis en pouvoir de précepteur, et je vous avoue qu'à chaque bruit qui arrive jusqu'à moi, à chaque porte qui s'ouvre, je m'attends à voir paraître la sournoise figure de mon cher abbé Dubuquoi. Ne perdez donc pas de temps, je vous prie, si vous voulez profiter de l'occasion que je vous offre de remettre une réponse, qui est attendue, j'en suis certain, avec la plus grande impatience.

— En ce cas, monsieur, dit Constance, si notre bonne mère le permet, je me retirerai pour lire la lettre que vous m'avez remise et pour y répondre.

— Allez, chère petite, allez, dit la supérieure en embrassant la jeune fille sur le front, et n'oubliez pas qu'à deux heures nous vous attendons pour dîner ; d'ailleurs, je vous ferai prévenir.

— Oh ! il n'en sera pas besoin, madame, répondit Constance, et j'éprouve un trop grand plaisir à me trouver avec vous et avec monsieur votre neveu, notre bon voisin de campagne, pour ne pas me rendre avec exactitude à votre bonne invitation.

Et mademoiselle de Beuzerie, tout à fait remise de sa première émotion, fit une petite révérence des plus coquettes, et sortit, la main sur la lettre, qu'elle tenait dans sa poche, tandis que Roger la regardait s'éloigner, la main sur le bouquet qu'il serrait contre son cœur.

Constance tint parole ; elle fut plus qu'exacte : à deux heures moins un quart, elle était chez la supérieure, où l'attendait Roger, qui lui demanda tout en entrant si elle avait songé à la lettre. Alors, Constance, en rougissant bien fort, tira de son corset une jolie petite épître à l'adresse du vicomte de Beuzerie, qu'elle remit à Roger, mais sans avoir même la force de la lui recommander. Quant à Roger, sous prétexte qu'il craignait de la perdre, il sortit aussitôt pour la serrer, disait-il, dans son portefeuille, mais, en réalité, pour dévorer les lignes qu'elle renfermait.

C'était une de ces charmantes petites lettres d'enfant, bien naïves, bien tendres, bien sincères, pleines de promesses d'un amour éternel, né d'hier, et qu'on jure de garder jusqu'à la mort. Toutes ces protestations couvraient quatre pages, et pouvaient cependant se réduire à trois mots : « Je vous aime ». Roger baisa d'abord l'enveloppe, puis les quatre pages de la lettre, verso et recto, puis chaque ligne des quatre pages, puis enfin chaque mot de chaque ligne. Son bonheur ressemblait à du délire.

Il entra et trouva Constance rougissante comme une cerise. Les deux pauvres enfants échangèrent un regard plein d'un indicible bonheur. En ce moment, la porte s'ouvrit, et la supérieure jeta un cri de joie ; à ce cri, les deux jeunes se retournèrent, et leur regard, tout étincelant de félicité, se voila sous une larme.

La personne dont l'apparition inattendue avait fait pousser à la supérieure un cri de joie était la baronne d'Anguilhem.

Les deux sœurs s'embrassèrent, tandis que les pauvres enfants se regardaient en secouant la tête, d'un air qui voulait dire : « Tout est fini. » Puis Roger alla vers sa mère, qui, au lieu de l'embrasser, comme elle venait d'embrasser sa tante, lui donna seulement sa main à baiser. Quant à mademoiselle de Beuzerie, elle fit à la baronne une profonde révérence, à laquelle celle-ci ne répondit que par une froide inclinaison de tête.

Les deux enfants tremblaient de tout leur corps ; mais la baronne ne dit rien, et, après les premiers compliments échangés avec sa sœur, elle accepta l'invitation que celle-ci lui fit de prendre place à table.

Constance avait bien envie de demander à se retirer ; mais elle n'osa point. Son couvert se trouvait placé entre celui de la baronne et celui de la supérieure, de sorte que, tout le temps que dura le dîner, elle n'osa pas lever les yeux ; plus d'une fois même Roger surprit une larme furtive qui coulait le long de ses joues et qu'elle essuyait rapidement avec sa serviette.

— Quant à lui, il rougissait et pâlissait dix fois en une minute. Il essaya de manger, mais il avait le cœur tellement gros, que c'était chose impossible.

Pendant ce temps, la baronne racontait comment lui était venue, à elle aussi, l'idée de faire une surprise à sa bonne sœur, et comment le baron n'avait pas pu l'accompagner, retenu qu'il était par les préparatifs d'un voyage qu'il comptait faire avec le chevalier aussitôt son retour à Anguilhem. À cette nouvelle que le chevalier allait faire un voyage, les larmes de la pauvre Constance se précipitèrent plus rapides, et le chevalier sentit son cœur se serrer plus fort. Enfin Constance n'y put tenir davantage, elle se renversa en arrière en éclatant en sanglots. À cette explosion inattendue, la bonne abbesse s'aperçut seulement de la douleur de la jeune fille, qu'elle interrogea, il faut lui rendre cette justice, avec l'anxiété d'une mère. Mais Constance se contenta de répondre qu'elle ne savait pas ce qu'elle éprouvait, que sans doute c'était ce que l'on appelait dans le monde des vapeurs, et qu'elle demandait la permission de se retirer dans sa chambre.

Cette permission lui fut d'autant plus facilement accordée, que madame la baronne d'Anguilhem ne fit aucune insistance pour qu'elle restât. Constance se retira donc sans une seule parole de consolation ; car Roger, comme fasciné par la présence de sa mère, n'osa pas même lui dire adieu.

Quand mademoiselle de Beuzerie fut sortie et que la baronne pensa qu'elle devait être rentrée dans son appartement, elle invita son fils à passer dans sa chambre et à faire sans retard son portemanteau, attendu que l'ordre du baron était qu'il repartît le soir même pour Anguilhem. Roger obéit sans souffler le mot. Le respect filial, à cette époque encore, était une de ces précieuses vertus de famille qui s'étaient conservées sacrées, surtout dans l'aristocratie de province, cette arche de la noblesse. Il salua donc sa mère bien humblement et se retira dans sa chambre.

Les deux sœurs restèrent ensemble.

V

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE SAUVA DU COLLÈGE DES JÉSUITES D'AMBOISE, DANS L'INTENTION D'ENLEVER MADEMOISELLE DE BEUZERIE, ET QUELLE NOUVELLE IL APPRIT EN ARRIVANT AU COUVENT DE CHINON.

Il est inutile de dire au lecteur sur quel objet roula la conversation de ces deux dames ; disons seulement qu'au bout d'une heure, on fit redemander le chevalier, lequel

arriva, son petit portemanteau sous le bras et tout penaud de sa déconfiture.

La supérieure savait tout : elle avait fait redemander à Constance la prétendue lettre du baron qui lui avait été remise par le chevalier ; mais Constance avait rencontré son amie dans le corridor et lui avait vivement glissé dans la main cette lettre, son seul trésor. Or, comme personne ne connaissait cette circonstance, mademoiselle de Beuzerie répondit hardiment qu'elle avait brûlé la lettre qu'on lui redemandait, et que, si l'on en doutait, on n'avait qu'à chercher de tous côtés, ce que l'on fit, mais inutilement.

La baronne était venue dans la carriole, avec le cheval et sous la protection du métayer. On attela Christophe près de son camarade, et l'on repartit après de courts adieux, pendant lesquels la bonne abbesse conserva vis-à-vis de son neveu toute la sévère dignité qui convenait à son orgueil blessé.

A peine madame d'Anguilhem et son fils furent-ils seuls dans la carriole, que la baronne ne put, en voyant la tristesse du chevalier, garder rancune plus longtemps au pauvre garçon. Les femmes ont une sympathie instinctive pour toutes les douleurs de l'amour, et la mère la plus sévère devient indulgente du moment qu'il est question d'une faute commise par le cœur. Alors, au lieu de ces durs reproches auxquels s'attendait le chevalier, commença une série de raisonnements pleins de logique, d'abord sur l'âge du chevalier qui avait quinze ans à peine, ensuite sur la différence de fortune qui existait entre les Beuzerie et les d'Anguilhem ; puis enfin sur les arrangements pris depuis longtemps entre le père de Constance et le père du comte de Croisey. Mais à tous ces raisonnements, Roger répondait par ce dilemme, autrement fort et puissant que tous les raisonnements de la terre

— Ma mère, j'aime Constance, Constance m'aime, et nous sommes bien décidés à mourir si l'on nous sépare.

Pendant deux jours que dura le voyage, la baronne attaqua son fils sur tous les points ; mais elle épuisa sa logique sans pouvoir en obtenir d'autre réponse que celle que nous avons dite

Lorsqu'on avait appris la disparition du chevalier, il y avait eu grand conseil à Anguilhem ; ce conseil se composait du baron, de la baronne et de l'abbé Dubuquoi ; or, comme, dès le jour du départ de Roger, on avait été fixé sur la route qu'il avait prise, et qu'une fois fixé sur cette route, il n'avait pas été difficile de deviner où il se rendait, il avait surtout été question, dans le conseil, des moyens à employer pour empêcher cet amour, qui se présentait avec des symptômes si effrayants, de faire de nouveaux progrès, ou du moins, s'il faisait des progrès, d'empêcher que leurs conséquences n'amenassent quelque grave collision entre les deux familles, les d'Anguilhem et les Beuzerie ayant toujours vécu en excellent voisinage, et l'intention du baron et de la baronne étant encore de maintenir, du moins de leur part, ces bonnes relations.

La décision arrêtée par le triumféminavirat avait été qu'aussitôt son retour à Anguilhem le chevalier se mettrait en route pour aller faire sa philosophie au collège des jésuites d'Amboise ; puis, cette décision prise, la baronne partit pour hâter ce retour, tandis que le baron, comme l'avait dit madame d'Anguilhem à son fils, se préparait à conduire lui-même Roger dans la capitale de la province, de peur que, dans la route, il ne fît quelque escapade à son gouverneur.

En arrivant à Anguilhem le surlendemain de son départ de Chinon, le chevalier trouva donc les choses préparées pour partir vingt-quatre heures après. Il est inutile de dire que toute idée de rébellion à la décision paternelle et maternelle demeura absente de son esprit. En face de son amour, le chevalier sentait qu'il était déjà un jeune homme ; mais, en face du baron et de la baronne, il comprenait bien vite qu'il n'était encore qu'un enfant.

La route fut triste ; entre l'abbé Dubuquoi, pour lequel il n'avait pas une profonde affection, et son père, qui repoussait momentanément sa tendresse par la sévérité de son visage, Roger était fort mal à l'aise. D'ailleurs, l'idée que lui, l'enfant des bois, des plaines et de la liberté, allait avoir une année tout entière à passer dans une espèce de prison, avec une foule de gens vêtus de noir qui imposeraient à sa vie les règles de leur ordre, cette idée, dis-je, lui pesait comme une punition mal proportionnée à la faute qu'il avait commise. Puis, toute une année sans voir Constance, c'était un siècle.

Il est vrai que, de temps en temps, un projet qui avait d'abord épouvanté le chevalier, mais auquel il s'habituait cependant à force d'y penser, venait s'offrir à son esprit comme un éclair. Il ne s'agissait pas moins que de réunir à la petite somme que lui avait déjà donnée la baronne au moment de partir, et que lui donnerait sans doute encore son père en le quittant, toutes les économies qu'il pourrait faire ; puis, quand il aurait devant lui deux ou trois cents livres, ce qui aux yeux du chevalier, était une fortune, de se sauver du collège, de partir pour Chinon, d'escalader les murs du couvent, d'enlever Constance, de s'enfuir avec elle, et de se marier devant le premier venu.

Parmi les vingt-cinq ou trente volumes que possédait Roger dans sa bibliothèque d'Anguilhem, il y avait un roman intitulé *l'Astrée*, qui avait fait les beaux jours de la jeunesse de la baronne, et dans lequel florissaient une foule de rois qui enlevaient des bergères, et de reines qui épousaient des bergers. Or, Roger pensait que si grande que fût la distance pécuniaire qui le séparait de Constance, elle ne pouvait pas se comparer à la distance sociale qui sépare un roi puissant d'une pauvre bergère, ou une grande reine d'un humble berger. Puis, d'ailleurs, il y a un âge où l'on croit que la vie s'arrange comme un roman, et Roger était dans cet âge ; seulement, ce qu'il ignorait, c'est qu'à cet âge on peut enlever déjà, mais qu'on ne se marie pas encore.

Il est inouï combien, dans une situation extrême et qu'un instant même on a cru désespérée, il est inouï, dis-je, combien une résolution, n'eût-elle pas le sens commun, n'offrît-elle pas la moindre chance du succès, apporte de calme dans l'esprit et de résignation dans le cœur. Roger sentait très bien qu'en supposant que toutes les circonstances favorables, et il en fallait beaucoup, se réunissent pour seconder ce projet, ce projet ne pourrait avoir lieu que vers un temps bien éloigné. Mais n'importe, si éloigné que fût ce moment, en mettant des jours et des mois au bout les uns des autres, ce moment ne pouvait manquer de venir. Montrez au voyageur accablé de fatigue, perdu dans la nuit, errant dans une forêt, prêt à tomber de lassitude, montrez une lumière à l'horizon, cet horizon fût-il distant de deux ou trois lieues, le pauvre égaré reprendra courage et marchera d'un pas aussi rapide et aussi ardent qu'il marchait le matin, au moment de son départ

Le chevalier avait donc repris quelque courage en arrivant à Amboise ; aussi entra-t-il au collège en apparence plus résigné que ne l'avait espéré son père. Cette résignation attendrit le brave gentilhomme, qui, il faut le dire, aimait tendrement son unique héritier. Il advint donc que son cœur paternel se fondit, et que le résultat de cet attendrissement fut une somme de soixante et douze livres, représentée par trois louis d'or, qu'au moment du départ le baron glissa dans la main de son fils.

Lesquels trois louis, réunis à deux autres louis que la baronne lui avait donnés, formèrent un total de cinq louis, ou de cent vingt livres, ce qui était déjà un joli petit commencement d'économies.

Roger avait compris que, pour éloigner tout soupçon, il devait commencer par s'adonner au travail avec une assiduité exemplaire. On faisait, comme on sait, d'excellentes études chez les jésuites, et quoique l'abbé Dubuquoi fût un précepteur fort au-dessus des précepteurs ordinaires, les bons pères, après examen fait de ce que savait Roger, n'en décidèrent pas moins qu'il était urgent qu'il doublât sa rhétorique. Roger reçut cette nouvelle, qui portait à deux ans au lieu d'un son séjour au collège, avec plus de calme que l'abbé ne s'y attendait. Cependant, comme l'abbé, moins facile à tromper que le baron, soupçonnait toujours quelques roueries cachées sous cette apparente résignation, il se résolut à ne pas perdre de vue son élève.

Mais, quelles que fussent la vigilance et la perspicacité de l'abbé, il y fut trompé. Le chevalier avait une de ces natures fécondes sur lesquelles il n'y a qu'à semer la parole pour que la parole porte ses fruits. Roger, qui n'avait d'autre distraction à son amour que le travail, et, qui, d'ailleurs, sous prétexte de travailler, se renfermait pour parler avec Constance, Roger faisait des progrès rapides ; les âmes tendres se passionnent facilement. Notre écolier se passionnait pour les poésies grecques et latines ; d'ailleurs, dans les bucoliques de Virgile, dans les idylles de Théocrite, il y avait toujours quelque dialogue de berger et de bergère qui rappelait à l'écolier sa situation. C'était une médiocre consolation, sans doute ; mais, si médiocre qu'elle fût, elle aidait notre amoureux à attendre.

Le premier soin de Roger avait été de s'informer si, parmi les écoliers qui habitaient le collège avec lui, il n'y en avait pas quelques-uns qui fussent de Chinon. Le hasard servit Roger à souhait : trois de ses camarades étaient nés dans cette ville, et leurs parents l'habitaient. Le nouveau venu se lia avec eux et apprit, avec une joie que l'on peut comprendre, que l'un de ces trois jeunes gens, que l'on nommait Henri de Narcey, avait sa sœur au couvent des Augustines. Or, comme, depuis trois ans, cette sœur était élevée dans ce couvent, elle devait être liée avec mademoiselle de Beuzerie, ou du moins la connaître. C'était un moyen de correspondance.

Le moment des vacances arriva. Comme Roger n'était entré au collège qu'au mois de juin et que les vacances avaient lieu à la fin d'août, une crainte qui, plus d'une fois s'était présentée à son esprit, se réalisa. Le jour de la Notre-Dame, il reçut du baron d'Anguilhem une lettre dans laquelle le digne gentilhomme employait toute sa logique pour faire

comprendre à son fils qu'il valait infiniment mieux employer les six semaines de vacances à travailler et à réparer le temps perdu, que de les venir passer à Anguilhem. La vérité était que le baron et la baronne s'étaient imposé cette privation de ne pas voir leur fils, de peur que le voisinage de Beuzerie ne rallumât dans le cœur du chevalier un amour qu'on croyait aller s'éteignant, parce que Roger n'en parlait plus. Au reste, pour adoucir autant que possible ce refus au pauvre écolier, on autorisait l'abbé Dubuquoi à lui faire faire quelques excursions dans les environs de Tours, et, comme on ne savait pas avec quelle parcimonie le chevalier avait usé de sa petite fortune, on invitait l'abbé à donner à son élève, sur les fonds confiés à son administration, deux louis de la part du baron et un louis de la part de la baronne. Or, comme pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, Roger n'avait dépensé que vingt-quatre livres, il se trouvait, en conséquence, à la tête de sept louis.

Roger s'était donc lié avec les trois jeunes gens de Chinon, et plus particulièrement avec Henri de Narcey. Aussi, au moment où celui-ci partit pour Chinon, le chevalier n'hésita-t-il point à s'ouvrir à lui ; il lui raconta comment il avait aimé mademoiselle de Beuzerie, et comment il en était aimé ; comment il n'avait été conduit au collège d'Amboise que parce que ses parents désapprouvaient cet amour, qui n'avait pas l'agrément des parents de Constance ; et comment enfin on le retenait au collège, de peur que, pendant son séjour à Anguilhem, il ne fît, en se retrouvant si près de Beuzerie, quelque coup de sa tête.

Henri de Narcey comprit parfaitement tout cela, et se mit, lui et sa sœur, au service de son camarade. Les communications étaient d'autant plus faciles qu'il avait souvent entendu parler à sa sœur de mademoiselle de Beuzerie, et toujours comme d'une amie intime. En effet, Constance de Beuzerie et mademoiselle Herminie de Narcey ne se quittaient point ; et, au portrait que Henri fit à Roger de sa sœur, celui-ci reconnut la jeune fille qui donnait le bras à Constance le jour où il l'avait vue dans le jardin du couvent, et où, de son côté, en le voyant, Constance n'avait pu retenir un cri de surprise, qu'elle avait été forcée de faire passer pour un cri de douleur.

Roger remit une lettre à Henri ; cette lettre devait, à son retour au couvent, être remise par Herminie à Constance ; puis, dans une lettre d'Herminie à son frère, Constance ferait parvenir sa réponse. Roger détaillait à Constance son projet de s'enfuir du collège, de l'enlever de son couvent et de l'épouser devant le curé du premier village qui se rencontrerait sur la route ; une fois mariés, il faudrait bien, quelle que fût leur répugnance à ce mariage, que les grands parents donnassent la bénédiction. La lettre, d'ailleurs, était pleine de serments de fidélité inviolable et d'amour éternel.

Le jour des vacances arriva ; les deux amis se séparèrent, Roger en recommandant à Henri ses intérêts, Henri en jurant à Roger qu'ils ne pouvaient pas être en de meilleures mains. Le mois de septembre s'écoula sans que Roger manifestât la moindre impatience. Seul de tous ses camarades, il était resté au collège, et il travaillait de manière à satisfaire les exigences les plus difficiles ; l'abbé Dubuquoi n'y comprenait plus rien.

Au commencement d'octobre, les écoliers rentrèrent ; mais, quoique ce fût Henri que Roger attendait avec le plus d'impatience, ce fut Henri qui rentra le dernier. Il est vrai que, dans la poignée de main que Henri donna en rentrant à Roger, il y avait une petite lettre.

Oh ! une petite lettre bien courte qui ne contenait que trois lignes ; mais ces trois lignes aussi en disaient plus que des volumes, les voici :

« Je ne vous aime pas moins que vous ne m'aimez. Vous m'offrez votre vie, je vous donne la mienne. Prenez-la donc, et faites-en ce que vous voudrez.

« CONSTANCE. »

Il paraît qu'il y avait aussi dans la bibliothèque de Beuzerie quelque beau et bon roman, destiné, comme *l'Astrée*, à former le cœur et l'esprit des jeunes filles.

Les choses s'étaient passées à merveille, grâce à l'imagination de Henri. Comme toutes les lettres qui sortaient du couvent étaient naturellement soumises à un examen préalable, il avait, au moment de son départ pour Tours, feint une indisposition ; ce retard avait donné le temps aux pensionnaires attendues de rentrer à leur couvent. De cette façon, Herminie et Constance avaient pu se revoir ; et, comme au moment de partir Henri avait été faire une visite d'adieu à sa sœur, sa sœur, en l'embrassant, lui avait glissé dans la main la petite lettre de Constance.

Roger était donc tranquille désormais : toute tentative de sa part serait secondée de celle de Constance ; son amour était payé d'un amour égal, plus cette tendresse et ce dévouement qui feront la supériorité éternelle de l'amour de la femme sur notre amour.

Les jours s'écoulèrent, pendant lesquels Roger, fidèle à son système d'économie, grossit son petit trésor de toutes les largesses paternelles et maternelles. Deux fois, pour consoler leur fils de cet exil, qu'il supportait, du reste, avec une héroïque résignation, le baron et la baronne vinrent à Tours. Pendant ces deux fois, à peine si le nom de Constance fut prononcé. De sorte qu'à leur second retour à Anguilhem, le baron et la baronne étaient convaincus que leur fils était devenu parfaitement raisonnable à cet endroit.

Au bout de six ou huit mois, Roger avait assoupi tous les soupçons, et comme il avait atteint sa seizième année et qu'il avait fini sa rhétorique, on lui laissait entrevoir que, s'il promettait de ne plus faire de folies, il ne reviendrait plus au collège. Roger promit tout ce qu'on voulut.

Roger avait tourné et retourné dans sa tête mille projets d'évasion tous plus insensés les uns que les autres. Ce n'était pas chose facile que de fuir pour aucun des pensionnaires, et encore moins pour Roger que pour tout autre, attendu qu'outre la surveillance générale des bons pères jésuites, il avait encore la surveillance particulière de l'abbé Dubuquoi. Enfin Roger s'arrêta au projet le plus simple, et qui lui était venu le dernier, justement à cause de sa simplicité.

Roger, comme tous les élèves qui avaient atteint leur seizième année ou qui étaient en rhétorique ou en philosophie, avait une chambre particulière, mais dans laquelle l'abbé couchait pour plus grande surveillance ; il est vrai que l'abbé, une fois endormi, avait le sommeil profond, et qu'il y avait un signe des plus bruyants auquel on pouvait reconnaître qu'il était dans la plénitude de son sommeil ; bref, l'abbé Dubuquoi, tranchons le mot, avait l'infirmité de ronfler.

Voilà donc ce que Roger, à force de chercher, avait arrêté dans son esprit.

Le soir fixé pour son évasion, Roger se coucherait comme d'habitude et laisserait l'abbé se coucher ; seulement, il regarderait bien où il poserait ses habits ; puis, comme l'abbé et lui étaient à peu près de la même taille, dès que la lumière serait éteinte, et qu'au ronflement périodique de l'abbé, il serait bien certain que son surveillant s'était endormi, il se lèverait doucement, s'affublerait de la culotte noire, de l'habit noir et du petit collet, se coifferait majestueusement du tricorne, et sortirait de la chambre le plus légèrement possible. L'abbé, selon toute probabilité, ne s'éveillerait que le lendemain, à six heures du matin, et, de cette façon, le fugitif aurait huit ou dix heures d'avance sur ceux qui tenteraient de se mettre à sa poursuite.

Quant au prétexte à donner au portier pour sa sortie à une pareille heure, le prétexte était tout trouvé. Roger décida, de plus, que son évasion aurait lieu dans la nuit du mercredi au jeudi. Il avait calculé qu'il lui faudrait trois grandes étapes pour arriver d'Amboise à Chinon, et, par conséquent, qu'il y serait dans la journée du dimanche. Une fois là, il n'avait rien de bien arrêté et comptait prendre conseil des circonstances ; seulement, il se présenterait en abbé à la tourière, lui remettrait une lettre de Henri pour sa sœur, et, à une certaine marque contenue dans cette lettre, marque inintelligible pour tout le monde excepté pour elle, Constance reconnaîtrait que Roger était à Chinon.

La journée de ce grand mercredi s'écoula au milieu d'angoisses profondes de la part de Roger ; mais il y avait trop longtemps qu'il nourrissait ce projet pour reculer devant lui au moment de l'exécuter. Il commanda donc à son visage et à sa voix ; il eut le courage de faire son thème et sa version ; enfin, au souper, il mangea comme d'habitude et fut gai comme à l'ordinaire. Véritablement, le chevalier était prédestiné aux aventures romanesques, et avait reçu de la nature toutes les qualités qui aident à les accomplir. A neuf heures, l'abbé et le chevalier se couchèrent. L'abbé déposa tous ses vêtements sur une chaise voisine de son lit ; puis il éteignit la lumière. Au bout d'un quart d'heure, il dormait profondément.

Roger attendit qu'un autre quart d'heure fût écoulé ; puis il se laissa doucement glisser à terre, s'arrêtant à chaque craquement de son lit. Enfin ses pieds touchèrent le parquet ; il s'appuya au mur, et attendit un instant. Le ronflement de l'abbé continuait à se faire entendre dans sa majestueuse périodicité. Tout allait bien. Alors il s'approcha, les mains étendues dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il touchât la chaise, qui, pour l'heure, servait de portemanteau à toute la défroque préceptorale, transporta cette défroque de sa chaise sur son lit, et là commença sa toilette, qui s'accomplit sans accident. Enfin, la toilette achevée, Roger, parfaitement transformé en abbé des pieds à la tête, ouvrit la porte aussi doucement qu'il pût, la referma de même, tendit le cou pour s'assurer que ses divers mouvements n'avaient point tiré son précepteur de son sommeil, gagna l'escalier, descendit dans la cour, et, allant frapper hardiment à la loge du portier :

— Je suis l'abbé Dubuquoi, précepteur de M. le chevalier d'Anguilhem. M. le chevalier d'Anguilhem se trouve fort indisposé, et je vais chercher le médecin.

Le portier, à moitié endormi, reconnut par le vasistas le costume de l'abbé, tira le cordon en grognant quelques paroles que Roger n'entendit pas, et Roger se trouva dehors. Son premier mouvement fut de courir devant lui ; mais, au bout de dix minutes de course, il s'arrêta subitement : il allait se jeter dans la Loire.

Arrivé là, il s'orienta ; il savait que Chinon est à vingt-cinq lieues d'Amboise, à peu près, et qu'il n'avait, pour se rapprocher de cette première ville, qu'à suivre le cours du fleuve. Seulement, il y avait deux routes pour arriver à ce but, celle de la rive gauche et celle de la rive droite. Roger se décida pour la rive droite ; cette route l'éloignait de trois ou quatre lieues, il est vrai, mais elle lui offrait plus de sécurité de ne pas être rejoint. Il traversa dans l'entre-pont, et, marchant sans s'arrêter toute la nuit, il se trouva vers les six heures du matin à Rouvray. Là, la fatigue le força de faire une station ; il avait fait huit lieues tout courant. Il s'arrêta dans une auberge, se jeta sur un lit, et ordonna qu'on le réveillât à dix heures ; son intention était de repartir aussitôt qu'il aurait déjeuné.

En se déshabillant, Roger s'aperçut qu'outre sa bourse à lui, qu'il avait glissée dans une des poches de sa veste, il possédait encore la bourse de l'abbé, qui était restée dans l'autre poche. Comme l'argent qu'elle contenait était celui de son père, Roger, au lieu de concevoir des scrupules, se réjouit fort de cet événement, qui augmentait son trésor de quatre louis et d'un petit écu, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix-neuf livres. Le chevalier avait maintenant de quoi aller au bout du monde.

Pendant que Roger déjeunait, l'hôte entra pour lui annoncer qu'un batelier qui descendait la Loire et qui recrutait des voyageurs tout le long de la route, lui faisait demander s'il ne préférait pas continuer son voyage en barque. Cette idée sourit assez à Roger, attendu qu'on perdrait plus facilement sa piste sur l'eau que sur la terre ; la trace du bateau sur la rivière étant une de ces traces aussi difficiles à retrouver qu'aucune de celles indiquées comme introuvables par le roi Salomon, de proverbiale et poétique mémoire.

Roger fit donc répondre que, si son voyage ne devait rien perdre comme célérité à ce nouveau moyen de locomotion, il accepterait avec le plus grand plaisir ; l'hôte lui assura que, bien loin d'y perdre, il y gagnerait, puisque, de cette façon, il voyageait jour et nuit. Cette assurance séduisit Roger au point qu'il chargea l'hôte d'arrêter à l'instant même sa place, quoique le bateau ne dût partir que dans deux heures ; il est vrai que l'avantage de voyager toute la nuit compensait bien la perte de deux heures.

Cependant, au moment où l'hôte sortait, Roger le rappela pour s'informer de lui quels étaient les voyageurs avec lesquels il allait faire route. Il apprit alors que c'étaient en grande partie des négociants qui allaient à Nantes pour leurs affaires, des officiers qui rejoignaient leurs garnisons de Rennes ou de Brest, enfin des Parisiens qui voyageaient pour leur plaisir. Il n'y avait dans tout cela rien de suspect pour lui ; cette énumération ne lui fit donc rien changer à ses dispositions premières, et il renvoya l'hôte en lui disant que le batelier pouvait compter sur lui.

Vers le midi, on partit effectivement ; la barque ou plutôt le coche, traîné par quatre vigoureux chevaux qui suivaient la rive, allait aussi bon train qu'on pouvait le désirer ; il en résulta que, pendant toute la journée, Roger se félicita d'avoir choisi ce mode de transport, qui lui promettait un voyage nocturne non moins rapide que celui qu'on accomplissait à la lumière du soleil. Vers les trois heures seulement, on s'arrêta à Tours pour dîner : mais, vers cinq heures, on repartit, et, jusqu'à la nuit, on marcha d'une égale vitesse. Le patron, interrogé sur le chemin que l'on ferait pendant l'obscurité, avait répondu que, le lendemain matin, on serait à Langeais pour déjeuner ; sur la foi de cette promesse, Roger s'enveloppa dans son manteau, se coucha sur un banc et s'endormit.

Cependant, comme malgré les précautions prises par lui, Roger n'était pas sans inquiétude, son sommeil fut bientôt troublé par un rêve. Il lui sembla qu'il voyait poindre à l'horizon deux cavaliers qu'il reconnaissait, l'un pour son père, l'autre pour l'abbé Dubuquoi, lesquels, en apercevant le coche, pressaient l'allure de leurs chevaux ; tandis que, au contraire, le coche, malgré les prières que faisait Roger au patron, ralentissait son mouvement à mesure que s'augmentait la vitesse des cavaliers. Enfin tous deux s'approchèrent tellement, que Roger, dans son rêve toujours, songea qu'il n'avait plus d'autre ressource que de se cacher à fond de cale. Il y descendit donc, se fourra entre deux barriques et attendit. Au bout de quelques instants, il lui sembla que non seulement le mouvement du coche allait se ralentissant, mais encore qu'il cessait tout à fait. Puis il entendit des pas qui se rapprochaient de lui, puis il lui sembla sentir une main qui le saisissait au collet, il était de nouveau prisonnier : il jeta un cri et se réveilla.

Son premier sentiment fut une impression de joie ; car, en ouvrant les yeux, il vit qu'il était encore parfaitement libre ; seulement son rêve n'était pas tout à fait un mensonge ; le coche était arrêté et se tenait immobile au milieu du courant. Roger alla s'informer des causes de cette immobilité au pilote, qu'il trouva endormi comme le reste des voyageurs. Un moment il hésita à le réveiller ; mais la position était trop grave pour que cette hésitation durât longtemps. Il secoua donc le digne navigateur par le bras, et celui-ci, tout en grommelant de ce qu'on le tirait de son sommeil, répondit, comme une chose toute naturelle et qui, par conséquent, n'avait le droit d'exciter ni surprise ni mécontentement, que le coche s'était ensablé, accident qui lui arrivait toujours trois ou quatre fois par voyage. Cette explication donnée, le pilote laissa retomber sa tête sur le gouvernail et se rendormit.

En effet, la Loire était, à cette époque, ce qu'elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire une des plus capricieuses rivières de France, en ce qu'on n'est jamais sûr de la trouver chez elle, et que, comme ce tyran de l'antiquité qui avait douze chambres, elle ne couche jamais deux nuits de suite dans le même lit. On était donc ensablé, c'est-à-dire qu'on était menacé de demeurer à la même place jusqu'à ce que quelque pluie d'orage vint rendre à la rivière l'eau qui lui manquait, ou qu'en doublant ou triplant le nombre des chevaux qui composaient l'attelage, on parvint à faire franchir au coche l'obstacle qui l'avait arrêté.

On se figure facilement, en se mettant un instant à la place de Roger, l'impression que dut produire sur lui une semblable nouvelle. Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'il était parti, et il n'avait encore fait que quinze à dix-huit lieues, c'est-à-dire qu'à peine était-il à moitié du chemin ; cependant, si critique que fût la situation, il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de la patience. le lendemain matin, si l'eau n'était pas montée ou si les chevaux ne parvenaient point à désensabler le coche, le chevalier gagnerait la rive gauche ou la rive droite, peu lui importait laquelle, et continuerait son chemin à pied.

Ce point arrêté dans son esprit, Roger essaya de se rendormir, mais cela lui fut impossible. Il demeura donc éveillé, pensant à Constance, et rêvant aux moyens d'arriver jusqu'à elle.

Cela lui paraissait, au reste, la chose la plus facile : du moment que Constance serait, par la lettre que Henri de Narcey écrivait à sa sœur, prévenue de la présence de Roger, elle se tiendrait sans doute prête à tout événement. Alors Roger, à l'aide d'une échelle, passerait par-dessus le mur du couvent, qui donnait sur une rue parfaitement déserte ; puis, comme la fenêtre de Constance donnait ellemême sur le jardin, à l'aide de cette échelle, elle descendrait par la fenêtre, tous deux escaladeraient alors le mur, puis ils s'enfuiraient jusqu'au premier village, où un prêtre quelconque les marierait.

Ce fut en passant et en repassant toutes ces idées dans sa tête que Roger vit venir le jour. Mais le jour vint sans rien changer à la position du coche ; toute la nuit s'était écoulée sans que l'idée vînt à la Loire de monter d'un pouce. D'un autre côté, le conducteur, voyant l'insuffisance de ses quatre bêtes, était allé chercher du renfort au plus prochain village, et en avait ramené huit chevaux qui, réunis aux quatre premiers, formaient un total de douze. Mais, malgré les efforts réunis des pauvres animaux et les coups de fouet plus que consciencieux que leur administrait le charretier, le coche ne bougeait pas plus que s'il eût pris racine au fond de la Loire. Deux ou trois heures se passèrent ainsi en tentatives infructueuses.

Roger se mangeait les poings d'impatience, et ne comprenait rien à l'apathie des voyageurs qui l'entouraient, et qui raisonnaient, graves et tranquilles, sur l'événement qui l'exaspérait, proposant des moyens plus impraticables les uns que les autres pour en sortir, et paraissant, au reste, résignés à demeurer là jusqu'à ce qu'un miracle de Dieu vînt les en tirer. Il avait affaire à des gens visiblement habitués à descendre la Loire, et, par conséquent, familiers avec de pareils événements.

Roger alla trouver le patron du coche et lui déclara que, si dans une demi-heure le coche n'était pas remis à flot, il le prévenait qu'il sauterait à l'eau et gagnerait le bord à la nage. Le patron déjeunait fort tranquillement avec des côtelettes et du vin d'Orléans ; il écouta le discours de Roger d'un bout à l'autre, et lui demanda s'il avait payé le passage ; Roger lui répondit en lui montrant son reçu ; alors le patron l'assura qu'il était parfaitement libre de s'en aller comme bon lui semblerait, et il se remit à finir ses côtelettes et à achever sa bouteille.

Roger se sentit pris d'une envie féroce d'étrangler le patron ; cependant, comme il comprit qu'un homicide ne ferait

que compliquer sa situation, il se contint et remonta sur le pont.

Il espérait trouver les voyageurs impatients, et comptait profiter de cette impatience pour fomenter une petite émeute; il s'approcha en conséquence de différents groupes; mais, à son grand étonnement, il trouva qu'au lieu de se préoccuper de l'accident, chacun parlait de ses affaires; les politiques commentaient les conférences de Gertruydenberg, les officiers racontaient la bataille de Malplaquet, et les négociants discutaient l'impôt du dixième. Roger vit qu'il n'y avait rien à tenter de ce côté, et il commençait à aviser aux moyens de mettre à exécution la menace qu'il avait faite au patron de gagner le bord à la nage, lorsqu'il vit cinq ou six barques se détacher du rivage et ramer vers le coche. C'étaient des naturels du pays qui venaient offrir aux voyageurs échoués des vivres frais, des gâteaux et des fruits, comme viennent les sauvages des mers du Sud autour des bâtiments égarés dans l'océan Pacifique.

Roger acheta toute la cargaison d'une barque, à la condition que cette barque le conduirait à l'instant même à terre.

Le départ du petit abbé interrompit un instant les conversations. Quelques têtes se retournèrent pour le voir descendre et le suivirent un instant pendant qu'il s'éloignait; mais bientôt chacun reprit sa conversation et personne ne parut plus s'occuper du déserteur.

Roger mit pied à terre en face de Luynes. Il avait bien envie de gagner la ville, éloignée d'un quart de lieue, à peu près, des bords de la rivière, afin de voir s'il y trouverait un cheval; mais il pensa que cela le retarderait. D'ailleurs, en prenant un cheval, il fallait prendre un homme, et c'était mettre quelqu'un dans son secret. Il prit donc la résolution de continuer sa route à pied, et se mit aussitôt en chemin pour Langeais, où il arriva à sept heures du soir.

Là, quel que fût le désir de Roger d'aller plus loin, force lui fut de s'arrêter pour passer la nuit. Il lui fallait au moins faire une halte d'une heure pour souper et se reposer quelque peu. Le moyen de se remettre en route à pied et à huit heures du soir! c'était s'exposer à éveiller les soupçons; d'ailleurs, notre amoureux était arrivé à l'endroit où il devait traverser la Loire et s'enfoncer dans les terres; or, comme il n'y avait que des chemins de traverse pour se rendre de Langeais à Chinon, il y avait dix chances contre une que, pendant l'obscurité, il s'égarerait. Roger, bon gré mal gré, passa donc la nuit à l'auberge, et, pour ne pas perdre son temps, il se fit parfaitement renseigner par l'aubergiste sur la route qu'il aurait à suivre pour le lendemain.

Au point du jour, Roger se mit en voyage. Il espérait, en marchant bien, être à Chinon vers les deux heures de l'après-midi; en effet, à neuf heures, il déjeunait à Armentières; à midi! il faisait une halte à Saint-Benoit, et, à deux heures moins quelques minutes, il apercevait enfin les tours et les clochers de la ville tant désirée. Loin de redoubler son courage, cette vue sembla épouvanter Roger; il s'arrêta un instant, les jambes tremblantes et la main appuyée sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur; enfin, il reprit courage, et, honteux sans doute de sa faiblesse, il se remit en route en doublant le pas: un quart d'heure après, il était à Chinon.

Alors, et comme il arrive à tous les cœurs résolus, l'approche du danger doubla la force du chevalier; il s'avança droit vers le couvent, sonna sans hésiter à la porte, et, soutenant avec le plus grand calme le regard scrutateur de la tourière:

— Ma sœur, lui dit-il, vous avez, je crois, dans votre couvent, mademoiselle Herminie de Narcey?

— Oui, mon frère, répondit la tourière; que lui voulez-vous?

— Je suis chargé, par M. Henri, de lui remettre cette lettre. Auriez-vous l'obligeance de la lui faire passer après l'avoir, bien entendu et comme c'est la règle, remise à votre digne supérieure?

— A l'instant même, répondit la tourière. Hélas! pauvre chère demoiselle, cette lettre lui fera un grand plaisir, surtout dans ce moment-ci où elle est si triste.

— Triste de quoi? demanda Roger avec inquiétude.

— Triste d'avoir perdu sa meilleure amie.

— Sa meilleure amie? reprit Roger avec une crainte croissante; elle a perdu sa meilleure amie, dites-vous?

— Oh! mon Dieu, oui, répondit la tourière en levant les yeux au ciel. Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a reprise: il a bien fait, car c'était un ange.

— Mais... mais... cette meilleure amie, s'écria Roger essuyant la sueur qui lui coulait sur le front; cette meilleure amie, si je ne me trompe, c'était...

— C'était mademoiselle de Beuzerie, reprit la tourière; la connaissiez-vous, par hasard, mon cher frère?

— Constance! Constance! s'écria le chevalier. Au nom du ciel, achevez, achevez! Que lui est-il arrivé?

— Elle est morte il y a trois jours, répondit la religieuse, et on l'a enterrée hier.

Roger jeta un cri terrible, chancela comme un homme frappé de la foudre, et serait tombé de toute sa hauteur sur le pavé, si le baron d'Anguilhem, qui en ce moment venait de son côté pour entrer au couvent, ne l'eût retenu entre ses bras.

VI

OU IL EST RACONTÉ COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM ÉPROUVA UNE TELLE DOULEUR DE LA MORT DE MADEMOISELLE DE BEUZERIE, QU'IL RÉSOLUT DE SE FAIRE JÉSUITE.

Quant le chevalier revint à lui, il était couché dans une chambre d'auberge, et le baron d'Anguilhem était assis au chevet de son lit.

En rouvrant les yeux, il regarda tout autour de lui, comme fait un homme qui se réveille, et qui, en se réveillant, rappelle ses souvenirs. Alors ses souvenirs lui revinrent: il se rappela ce qui s'était passé à la porte du couvent; qu'il avait, de la bouche de la tourière, appris la mort de Constance, et comment, écrasé par ce coup, il était tombé dans les bras d'un homme qu'il avait vaguement cru reconnaître pour son père.

Un instant le chevalier voulut douter de son malheur; mais l'état dans lequel il se retrouvait, les habits de son précepteur jetés sur une chaise, son père assis et pleurant près de lui, toutes ces preuves de son malheur étaient trop grandes pour qu'il pût conserver aucune espérance; il se retourna donc vers le baron, les bras étendus, en criant:

— Oh! mon père, que je suis malheureux!

Le baron adorait son fils; aussi lui prodigua-t-il toutes les consolations qui sont de mise en pareille circonstance; il lui rappela qu'il était homme, que l'homme était né pour souffrir, et que c'était dans ce but que Dieu lui avait donné la force. Tout cela était de la bonne philosophie de collège; mais à toutes ces sentences, si consacrées qu'elles fussent, Roger murmurait en secouant la tête:

— Si ma mère était là! si ma mère était là!

— Eh bien, que ferait-elle que je ne fasse pas? demanda le baron.

— Oh! elle pleurerait avec moi! s'écria Roger.

Et il retomba sur son oreiller, éclatant en sanglots.

Le baron pensa que ce qu'il avait de mieux à faire en pareille occasion était de laisser pleurer son fils tout à son aise. En effet, les larmes le soulagèrent un peu, et il commença à pouvoir parler de Constance. Ce fut, comme on le pense bien, pour multiplier les questions sur sa maladie et sur sa mort. Le baron se contenta de répondre qu'il ne connaissait, de cette maladie et de cette mort; que les circonstances que tout le monde en connaissait; la jeune fille avait été prise de la petite vérole, et, malgré la science des médecins, elle était morte après six jours de souffrances.

Le chevalier déclara alors qu'il voulait aller au couvent, voir la chambre qu'habitait Constance, voir la tombe où elle reposait; qu'il voulait pleurer dans l'une et prier sur l'autre.

Le baron lui répondit que, le lendemain, on chantait un *Requiem* pour le repos de l'âme de la jeune fille, et que s'il voulait promettre de se conduire en homme et de repartir le même soir pour Anguilhem, il assisterait à ce *Requiem*, et qu'en sortant de l'église, il le conduirait avec l'abbesse à la cellule, puis à la tombe de Constance.

Le chevalier donna sa parole d'avoir du courage. Quant à ce qui était de quitter Chinon, il le désirait au fond du cœur, car il sentait combien, dans la circonstance où il se trouvait, il avait besoin de l'amour de sa mère.

Le reste de la journée se passa donc d'une façon assez calme, quoique toujours assez triste. Roger resta couché, faisant de temps en temps semblant de dormir. Aussitôt son père, qui croyait à son sommeil, sortait sur la pointe du pied, et Roger, qui se trouvait seul, pouvait alors pleurer tout à son aise.

La nuit vint, et, si malheureux que fût le chevalier, avec la nuit un peu de sommeil; il rêva de Constance, et, chose étrange, au lieu de voir la jeune fille pâle et mourante sur son lit, ou pâle et morte dans son cercueil, à chaque fois qu'il la revit, il la revit pleine d'existence, le sourire sur les lèvres, l'amour dans les yeux, telle qu'il l'avait vue enfin à Anguilhem, à Beuzerie et au couvent. Alors il se réveillait, le cœur bondissant; puis, pendant quelques instants, il doutait de son propre malheur, jusqu'à ce que cette chambre

d'auberge, ces vêtements ecclésiastiques, les pas de son père qui occupait l'appartement voisin, et qui à chaque mouvement que faisait le chevalier, se rapprochaient de la porte, vinssent le ramener à l'affreuse certitude que la mort de Constance n'était pas un songe.

Au point du jour, Roger entendit tinter la cloche du couvent : elle annonçait le service funèbre de la journée ; chaque battement lent et sourd du bronze mortuaire retentit jusqu'au fond du cœur du chevalier.

Une chose le tourmentait encore ; il n'avait pas d'autres habits que ceux avec lesquels il s'était enfui d'Amboise, et il ne pouvait assister au service de Constance vêtu en abbé ; il lui semblait que ce déguisement, qui avait quelque chose de grotesque, cadrait mal avec sa douleur. Courir les champs, enlever Constance avec cet habit, tout cela allait à merveille, mais écouter l'office des morts, et aller pleurer sur sa tombe sous ce costume, c'était une profanation.

Le cœur a ses délicatesses instinctives qui ne le trompent jamais.

Sur ces entrefaites, le baron entra dans la chambre du chevalier, suivi d'un domestique du château qui apportait un habit complet. Roger remercia son père en lui demandant comment il s'était procuré ces vêtements. Le baron répondit que l'abbé, étant arrivé à Anguilhem, avait raconté à la baronne dans quel accoutrement s'était sauvé son fils, et que, comme la baronne avait pensé avec raison que Roger ne s'était sauvé que pour revoir Constance, elle avait aussitôt envoyé chercher ce costume, comprenant l'embarras dans lequel se trouverait son fils en arrivant à Chinon. Une seule chose étonna Roger, c'est que sa mère ne l'eût pas apporté elle-même.

Cependant le chevalier s'habilla ; car c'était à huit heures que devait avoir lieu la messe, au grand étonnement du baron. Roger ne lui dit pas un mot de Constance. Le pauvre garçon avait senti dans toutes les réponses que lui faisait son père quelque chose de froid et de contraint qui n'allait point à la franchise de sa douleur ; le baron, de son côté, dans la crainte sans doute de réveiller les regrets de son fils, écartait constamment la conversation du seul sujet qui intéressât le chevalier ; il ne comprenait pas que, dans les crises du genre de celle qu'éprouvait son fils, la première consolation, ce sont les larmes, et que le moyen d'épuiser ces larmes, c'est de parler, à celui qui a besoin de les répandre, de la perte qui les fait couler.

Le baron crut donc que Roger était moins affligé, parce que Roger ne pleurait plus. Hélas ! ces larmes refluaient en dedans et retombaient une à une sur son cœur.

Roger sortit avec son père, et ils s'avancèrent vers le couvent en marchant côte à côte. Mais, en approchant de la porte où deux fois il s'était présenté avec de si douces émotions, Roger sentit que la terre tremblait sous ses pieds, que les maisons, les murailles, les arbres, tournaient autour de lui ; il fut forcé de s'appuyer au bras de son père. De son côté, le baron était visiblement ému, et, comme Roger s'aperçut de cette émotion, il essaya de maîtriser la sienne.

En arrivant à la porte, Roger revit la tourière qui lui avait appris la terrible nouvelle. La pauvre femme, tout habituée qu'elle était à la vue des grandes douleurs humaines, paraissait affectée elle-même de la pâleur et de la tristesse du chevalier. Et, lorsque celui-ci, en passant devant elle, lui glissa secrètement un louis dans la main, elle ne put retenir ses larmes.

Roger entra dans cette église où, un an auparavant, il était entré le cœur si joyeux, dans l'espérance qu'il avait alors de reconnaître la voix de Constance parmi toutes ces voix. Un an s'était écoulé, et cette voix si pure, si chaste, si vibrante, s'était éteinte ; et il allait entendre toutes ces autres voix au milieu desquelles il chercherait vainement celle qui, à cette heure, chantait au ciel les louanges du Seigneur.

Le chevalier alla s'agenouiller à la même place où il s'était agenouillé un an auparavant, et là, pour la première fois, il sentit ce sublime besoin de prière qu'on éprouve dans les grandes douleurs. Là, pour la première fois, son âme se mit en communication avec cet autre monde qu'on n'entrevoit jamais qu'à travers un voile de joie ou de désespoir, qu'on ne comprend que dans les suprêmes ravissements ou dans les extrêmes douleurs.

Tout le temps de l'office s'écoula sans que les pleurs de Roger cessassent de couler le long de ses joues, mais sans que sa poitrine laissât échapper un sanglot. La prière rend les larmes douces et faciles.

La messe finie, le baron conduisit son fils chez la supérieure ; peut-être la digne religieuse gardait-elle quelque rancune à son neveu du tour qu'il lui avait joué autrefois et qu'il avait voulu tout récemment renouveler. Peut-être lui promettait-elle quelque bonne et sévère réprimande, car son premier abord fut digne et froid ; mais à peine l'eut-elle entendu s'écrier d'une voix déchirante : « Ah ! ma tante, ma tante, vous l'avez donc laissée mourir ? » qu'elle n'eut plus de force contre une douleur si réelle et qui se manifestait par une si profonde altération du visage et de la voix. La bonne supérieure fondit en larmes.

Roger profita de ce moment pour rappeler à son père la promesse qu'il lui avait faite de demander pour lui à sa tante la permission d'entrer dans la cellule de Constance. La supérieure éleva quelque petite difficulté et céda après avoir appelé une religieuse et lui avoir, tout bas, donné quelques ordres qui avaient sans doute pour but d'éloigner de la vue de Roger les objets qui eussent pu irriter encore sa douleur.

Quelques instants après, tous trois descendirent ; les corridors étaient déserts ; il semblait que la mort, d'un seul coup, eût dépeuplé toutes ces cellules ; les jeunes filles étaient au jardin.

L'abbesse ouvrit la chambre de Constance, et s'apprêtait, ainsi que le baron, à y suivre Roger ; mais Roger les pria tous deux de permettre qu'il restât seul un instant dans le sanctuaire de son amour. Le père et la tante se regardèrent, puis sans doute ils ne virent aucun inconvénient à cette demande, car ils firent signe à Roger qu'il pouvait entrer.

Roger entra, referma la porte sur lui pour être seul, et s'avança religieusement et les mains jointes vers ce lit où Constance avait rendu le dernier soupir ; rien n'indiquait que la mort eût passé là. Le chevalier se pencha vers l'oreiller virginal pour y déposer un baiser. Il était encore tout parfumé de cette douce et fraîche odeur qui émane de la jeunesse et de la santé ; on eût dit que celle qui l'avait quitté, il y avait trois jours, pour la tombe, en était descendue le matin même pour aller courir, les cheveux épars, dans quelque prairie toute parsemée de fleurs, toute diaprée d'abeilles et de papillons.

Ce contraste des lieux avec la scène qui s'y était passée, et dont rien ne paraissait avoir gardé la mémoire, brisa le cœur de Roger. Ainsi lui apparaissait cette grande vérité, que nous sommes destinés à passer sur la terre, sans y laisser d'autre trace que le souvenir que nous garde le cœur des gens qui nous ont aimé ; encore, combien de temps les cœurs les plus profondément émus nous gardent-ils ce souvenir ?

Roger jura que le souvenir de Constance vivrait éternellement dans le sien.

Alors il se releva, examina les uns après les autres tous les objets qui composaient l'ameublement de cette petite chambre, dont il voulait garder l'image dans son âme. A gauche, en entrant, le long de la muraille, étaient un crucifix et un prie-Dieu ; sur le prie-Dieu, était le petit livre de messe de Constance. Roger alla s'agenouiller devant le prie-Dieu, baisa le livre, l'ouvrit à l'endroit où le signet marquait qu'il avait été ouvert pour la dernière fois, lut la prière que Constance y avait lue sans doute : c'était la *Salutation angélique*, c'était l'*Ave Maria*, c'était cette douce et poétique promesse d'un ange à une vierge, du ciel à la terre, de Dieu aux hommes.

En face était la cheminée. Sur la cheminée s'épanouissaient deux vases de porcelaine avec deux bouquets de fleurs qui avaient, grâce à l'eau qui baignait leur tige, survécu à celle qui les avait cueillis ; puis, entre ces deux vases, brillait une petite glace, mondaine infraction aux règles du couvent, mais que la supérieure permettait à celles de ses pensionnaires qui étaient destinées à rentrer dans le monde. Roger cueillit une pensée à chacun de ces bouquets à moitié flétris, et posa ses lèvres sur cette glace, qui, infidèle et oublieuse comme le reste, était prête à réfléchir tous les nouveaux visages qui passeraient devant elle, sans garder aucune trace de ce visage d'ange qu'elle avait réfléchi tant de fois.

De la cheminée, Roger alla à la fenêtre. Comme nous l'avons dit, cette fenêtre donnait sur le jardin. C'était le même qu'il avait déjà vu ; ces jeunes filles qui le peuplaient, c'étaient les mêmes. Mais quelle différence ! bruyantes et joyeuses l'autre fois, elles étaient cette fois-ci tristes et silencieuses. Elles ne jouaient pas ; elles se promenaient par groupes et à l'écart. Seule, toute seule, se promenait Herminie de Narcey, cette fidèle amie de la pauvre Constance.

Cette dernière vue fut pour Roger la plus terrible de toutes ; là dans ces jeunes cœurs, là dans ces âmes virginales, blanches pages à peine entr'ouvertes du livre de la vie, là était la véritable trace de la mort que Roger cherchait vainement autour de lui ; là était la voie qu'avait laissée à travers les airs la colombe qui remontait au ciel.

En ce moment, la porte se rouvrit ; il y avait plus d'une demi-heure que Roger était dans la cellule de Constance, et, ne le voyant pas sortir, son père et sa tante avaient craint quelque nouvel accident amené par une trop forte émotion.

Roger sortit, le cœur brisé, sentant qu'il emportait de cette petite chambre des souvenirs pour toute sa vie, et cependant assez calme en apparence, de sorte que, lorsqu'il demanda à sa tante de le faire conduire, selon la dernière promesse que lui avait faite le baron, à la tombe de Cons-

tance, non seulement ni le baron ni la supérieure ne firent aucune difficulté, mais encore tous deux offrirent de l'y accompagner.

Le cimetière du couvent était dans le cloître. Roger eut donc à peine cent pas à faire pour se rendre de la chambre où Constance n'avait fait que se reposer un jour, pour arriver à la demeure où elle allait dormir éternellement. A la porte du cloître, comme à la porte de la chambre, Roger demanda qu'on le laissât seul ; la douleur a sa religion, les larmes ont leur pudeur. Roger entra donc seul dans le petit cimetière.

C'était, comme dans tous les couvents, un carré entouré d'arcades soutenues par des colonnes, et renfermant une enceinte de terre couverte d'herbe, et dont la surface était toute boursouflée par des tombes plus ou moins saillantes, selon que l'intervalle écoulé leur avait permis de s'affaisser plus ou moins. Là surtout on sentait la marche du temps, ce grand niveleur, sous les pas duquel s'effacent, petit à petit, les palais des vivants et les tombes des morts. Roger s'avança lentement vers une fosse fraîchement comblée, et que recouvrait une pierre sur laquelle on n'avait pas encore eu le temps d'inscrire un nom. Il n'y avait pas à s'y tromper, et il était visible que cette tombe datait du jour qu'on lui avait indiqué comme ayant été le jour de l'enterrement de Constance. Roger s'agenouilla devant cette pierre et pria.

C'était là sa suprême épreuve ; aussi la prolongea-t-il jusqu'à ce que le baron et la supérieure vinssent le chercher. Il avait dit adieu à l'église où Constance avait prié, à la chambre où elle avait vécu, à la tombe où elle était couchée pour toujours, rien ne le retenait plus à Chinon ; aussi Roger se laissa-t-il entraîner comme un enfant, et, après avoir pris machinalement congé de sa tante, monta-t-il dans la carriole qui avait amené son père, non seulement sans faire aucune résistance, mais même sans prononcer aucune parole. La route fut plus rapide cette fois que la première ; le baron avait, en venant, changé trois fois de chevaux sur la route, à Loches, à Sainte-Maure et à l'île Bouchard : il en résulta qu'on n'eut pas besoin d'attendre ; on reprit à chacune de ces stations un cheval frais, de sorte que, le lendemain à midi, on se trouva à Anguilhem.

Pendant toute la route, Roger était demeuré absorbé dans une apathie profonde, sans larmes, sans soupirs, et presque sans sentiment ; en revoyant sa mère, cependant, le pauvre enfant retrouva ses pleurs, mais la secousse avait été trop violente ; le soir même, la fièvre se déclara, et Roger tomba sérieusement malade.

Ce fut alors que se développa, dans tout son admirable dévouement, cet amour maternel dont la baronne avait déjà donné tant de preuves à son fils. Tant que Roger fut malade, elle ne quitta pas un instant le chevet de son lit, le gardant le jour, le veillant la nuit, lui parlant sans cesse de Constance ; priant et pleurant avec lui, fondant son âme dans son âme, pénétrant toutes ses sensations, allant au-devant de tous ses désirs, n'ayant d'autre vie que sa vie, d'autre volonté que sa volonté. Parfois Roger, qu'elle croyait endormi, la surprenait le regardant avec un sentiment de tendresse infinie, dans lequel il lui semblait démêler de la tristesse et du remords. Vingt fois il fut sur le point de l'interroger sur cette expression étrange qu'il lisait dans ses yeux ; mais Roger n'avait plus la force d'être curieux ; que lui importait le reste du monde ? Constance n'était plus.

La maladie du chevalier fut longue ; puis insensiblement elle dégénéra en une sombre mélancolie, plus dangereuse que le mal auquel elle succédait, car Roger se plaisait dans cette mélancolie, et, après s'être soumis à tous les traitements qu'on lui avait ordonnés pour guérir la maladie du corps, il ne voulait rien faire pour guérir celle de l'âme. Son père lui proposait vainement de monter à cheval, de chasser, de faire des armes. Tous ces exercices, pour lesquels autrefois il s'était montré passionné, le fatiguaient maintenant au point de lui inspirer du dégoût. Ses travaux scolastiques étaient ses seules distractions, et, un beau jour, au grand étonnement de son père et de sa mère, Roger demanda à retourner au collège des jésuites d'Amboise.

Le baron et la baronne, quelque douleur qu'ils eussent de se séparer de leur fils dans la disposition d'esprit où il se trouvait, n'en accueillirent pas moins la proposition avec joie. Cela prouvait que Roger se reprenait en quelque chose à la vie ; il y avait trois mois qu'il n'avait manifesté un désir quelconque ; aussi ce désir fut accueilli sans difficulté.

Roger retourna donc à Amboise, toujours sous la garde de son précepteur ; cette fois, son père et sa mère l'accompagnèrent, la baronne ayant voulu être du voyage pour recommander elle-même son fils aux révérends pères jésuites.

Un grand désappointement attendait Roger ; il était entré au collège pendant les vacances et comptait bien, à la réouverture des classes, voir revenir son ami Henri de Narcey ; mais il l'attendit vainement. Henri avait fini sa rhétorique, et ses parents, qui le destinaient au barreau, n'avaient pas jugé à propos de lui faire faire sa philosophie. Roger se trouvait donc complètement isolé avec sa douleur.

Alors se développèrent chez lui des sentiments religieux dont on n'avait reconnu aucune trace avant l'événement qui avait été les chercher au fond de son cœur ; Roger passait des heures entières dans l'église, priant jusqu'à ce qu'il tombât dans une espèce d'extase, qui se terminait presque toujours par une abondance de larmes : les révérends pères s'aperçurent bientôt de cette propension, non pas aux exercices de piété, Roger n'était pas un dévot pratique, il oubliait même les heures des offices, qu'il fallait presque toujours lui rappeler, mais aux rêveries pieuses ; ils comprirent qu'une âme exaltée comme celle de leur jeune commensal, accompagnée d'un esprit fertile, et qui, selon toute probabilité, reprendrait plus tard toute la vigueur qu'il avait momentanément perdue, serait une excellente recrue pour l'ordre ; alors toutes les complaisances, toutes les séductions, toutes les flatteries entourèrent Roger. La religion a son vertige, qui attire à elle les cœurs tendres. Roger, pour qui Constance était devenue un ange du ciel, tourna tous ses désirs du côté du ciel. Le recteur était un homme souple, adroit, éloquent, dévoré de cet amour de prosélytisme qui n'existe nulle part aussi prononcé que dans l'ordre dont Ignace de Loyola fut le fondateur. Il fit venir Roger chez lui, l'interrogea sur ses sentiments, affermit sa vocation, et fit tant et si bien, qu'au bout de six mois, Roger déclara, un beau matin, à son précepteur, que sa résolution bien arrêtée était de se faire jésuite.

Comme l'abbé Dubuquoi était dans les ordres, et que le conseil d'envoyer Roger au collège d'Amboise venait de son côté, la peur lui prit que les parents du chevalier ne crussent que c'était lui qui avait inspiré à son élève ce singulier désir d'entrer en religion. Aussi écrivit-il aussitôt au baron ce qui se passait, en le suppliant d'accourir sans perdre un instant, s'il voulait arriver avant que les révérends pères se fussent emparés tout à fait de l'esprit de son fils.

Le baron vit du premier coup le danger qui menaçait Roger ; il fit mettre Christophe à la carriole, et, le lendemain soir, il était à Amboise.

VII

COMMENT MADEMOISELLE DE BEUZERIE APPARUT AU CHEVALIER D'ANGUILHEM POUR LUI DÉFENDRE D'ENTRER EN RELIGION

Le baron trouva Roger parfaitement calme et parfaitement résolu. Si le projet qu'il avait conçu eût été le résultat de l'exaltation, le baron eût conservé quelque espoir que, cette exaltation se calmant, le projet qu'elle avait enfanté s'évanouirait avec elle ; mais il n'en était pas ainsi, et la chose devenait tout à fait sérieuse ; d'autant plus sérieuse qu'on en était arrivé à cette époque du règne de Louis XIV, ou plutôt de madame de Maintenon, où tout tournait à la religion, où un puissant appui était donné aux chefs des congrégations ou aux supérieurs des couvents, si bien que, dans plusieurs circonstances, des jeunes gens ou des jeunes filles des premières familles de France s'étaient faits moines ou religieuses, malgré l'opposition de ces mêmes familles. Le baron ne voyait donc aucun autre moyen à employer vis-à-vis du chevalier que celui de la persuasion.

Aussi fût-ce celui qu'il tenta ; mais à toutes les prières du baron, Roger répondit qu'il obéissait à une voix intérieure, que cette voix était celle de sa conscience, et que, depuis le moment où il avait perdu le seul bien qui pût l'attacher à la terre, il se sentait entraîné par une irrésistible vocation.

Le baron s'adressa alors au père recteur, et le pria de l'aider à combattre la résolution du chevalier ; mais celui-ci répondit qu'il regarderait comme une offense au Seigneur de détourner du ciel une âme qui demandait à faire son salut ; que tout ce qu'on pouvait exiger de lui, c'était qu'il ne poussât pas Roger dans la voie où il était entré de lui-même ; que c'était, d'ailleurs, la réserve qu'il s'était imposée jusqu'alors et qu'il continuerait de s'imposer. Le baron n'en pouvait réellement pas demander davantage

Trois ou quatre jours s'écoulèrent dans ces négociations infructueuses ; enfin, vers le soir du cinquième jour, arriva une lettre de la baronne, qui, prévenue de l'état des choses par son mari, écrivait au chevalier qu'elle le priait, avant de prendre une résolution définitive, de venir au moins passer quinze jours à Anguilhem, promettant au néophyte

que si, après ces quinze jours, sa résolution tenait encore, elle le laisserait libre de faire sa volonté. La demande était trop maternellement raisonnable pour que Roger n'y accédât point à l'instant même.

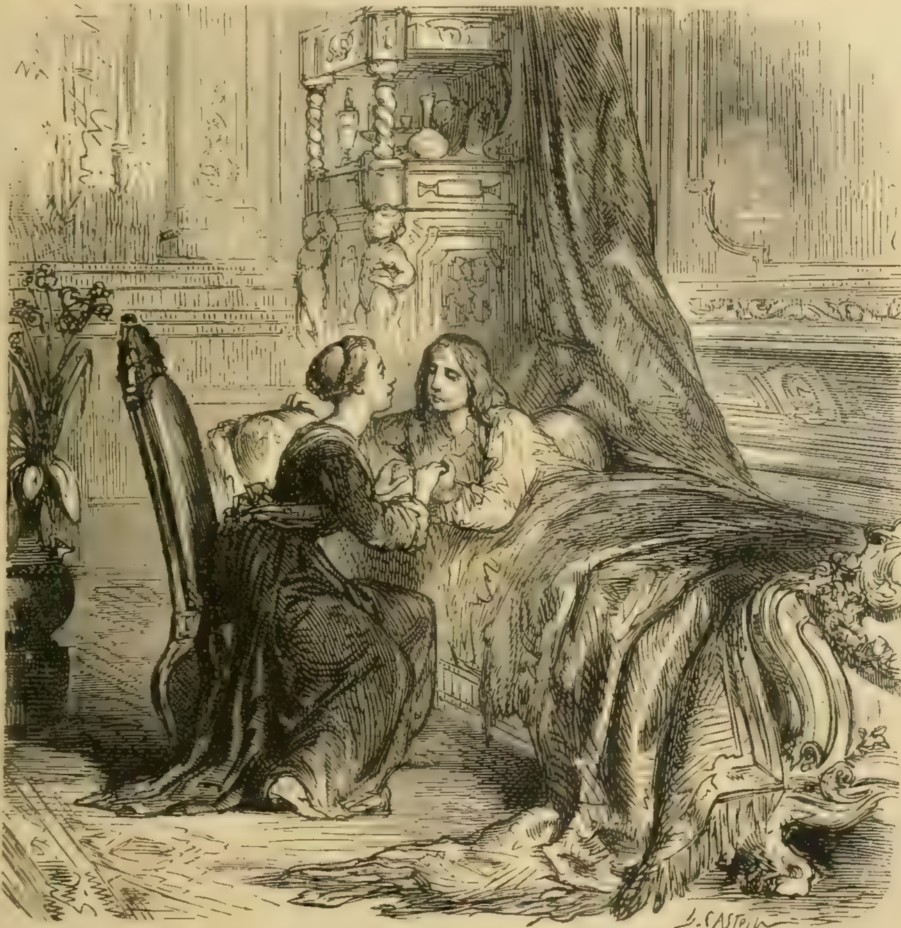
Le lendemain, après avoir reçu la bénédiction du père recteur, le futur jésuite partit pour Anguilhem, en compagnie du baron et de l'abbé ; ces deux derniers maudissant au fond du cœur le jour fatal où mademoiselle de Beuzerie avait mis le pied à Anguilhem. En effet, depuis ce malheureux jour, comme on peut le voir, tout avait été bouleversé dans cette demeure jusqu'alors si tranquille et dont les habitants, autrefois les plus sédentaires de la province, passaient à cette heure leur vie à courir les uns après les autres sur les grands chemins.

La baronne renouvela sur son fils toutes les tentatives qu'avait déjà essayées le baron ; mais, quelle que fût l'insistance maternelle, elle ne put vaincre l'obstination du chevalier. De son côté, son père eut beau lui parler chasse, équitation, escrime, à toutes ces provocations mondaines, Roger répondit que c'étaient des exercices profanes qui ne convenaient aucunement à un homme dont l'intention était de se vouer au Seigneur. Il résulta de ce refus que la baronne commença, de son côté, à désespérer de ramener son fils aux idées qu'il avait autrefois de l'avenir d'un gentilhomme, et que le fatal événement que nous avons raconté, semblait avoir effacées de sa mémoire.

Douze jours s'écoulèrent ainsi pendant lesquels la baronne renouvela, et toujours infructueusement, ses instances. Enfin, elle parut avoir elle-même renoncé à tout espoir, et Roger fut délivré de ses obsessions maternelles, auxquelles il avait, au reste, répondu avec une fermeté constamment mêlée de respect et de vénération. Toute la journée du treizième jour s'écoula donc dans la tristesse, et presque dans le silence ; car, attendu que la résolution de Roger, depuis son arrivée à Anguilhem, était le sujet constant de la conversation, du moment que l'on ne parlait plus de cela on ne savait plus de quoi parler.

La soirée fut plus silencieuse et plus triste encore que ne l'avait été la journée, et chacun se retira de bonne heure dans son appartement. Roger, comme d'habitude, fit sa prière devant un grand tableau représentant un Christ au Calvaire, qu'à son dernier voyage, préoccupé déjà d'idées religieuses, il avait fait transporter d'une ancienne chapelle du château, dont on avait fait un cellier, dans sa chambre à coucher. Puis, tout illuminé par une de ces extases qui s'emparaient quelquefois de lui après sa prière, il se mit au lit et tomba bientôt dans cette espèce de somnolence qui n'est pas la veille, et qui n'est pas non plus le sommeil.

En éteignant sa lumière, Roger avait remarqué une circonstance due sans doute au hasard, mais que, dans sa pieuse préoccupation, il avait attribuée à une de ces grâces spéciales qu'il croyait parfois lui être accordées par le ciel : un rayon de la lune, passant à travers un grand œil-de-bœuf pratiqué dans la partie supérieure du contrevent qui fermait sa fenêtre, allait illuminer le saint tableau, placé justement en face du pied de son lit ; c'était les yeux fixés sur ce tableau que Roger s'était laissé aller peu à peu à cette religieuse extase que nous avons dite et qui commençait à dégénérer en somnolence, lorsqu'il lui sembla que le tableau tournait sur lui-même et qu'une jeune fille, couverte d'une longue robe blanche et le front voilé, se substituait, par un mouvement silencieux et presque insensible, à la sainte peinture : puis, lorsque le tableau eût disparu complètement et que le rayon nocturne qui l'illuminait eut éclairé la jeune fille d'une douce lumière, l'apparition nocturne leva doucement son voile, et Roger, tremblant à la fois de joie et de terreur, reconnut Constance.



Roger se souleva sur son lit

C'était bien elle, c'était bien cette charmante fille de la terre devenue un ange du ciel ; aussi le premier mouvement de Roger fut il de se soulever sur son lit et de lui tendre les bras ; mais l'ombre fit un mouvement de la main pour indiquer au jeune homme qu'il devait rester à sa place, et, d'une voix dont chaque son s'en alla vibrer jusqu'au fond du cœur de son amant :

— Roger, lui dit-elle, Dieu permet que je sorte de la tombe, pour te dire que le sacrifice que tu veux faire à ma

mémoire est trop grand ; ta destinée n'est point d'aller t'ensevelir dans un cloître, mais de continuer le nom de tes pères, qui mourrait avec toi ; renonce donc à cette idée que tu as eue d'entrer en religion. Je t'en prie, et, s'il le faut, je te l'ordonne. Adieu, Roger, souviens-toi de ce que je te dis ; car ce que je te dis, c'est la volonté du Seigneur.

A ces mots, le mouvement opposé à celui qui avait amené la blanche vision sous les yeux de Roger s'opéra, et le tableau, reprenant la place qu'il avait quittée un instant, se retrouva à son tour dans la lumière.

Roger était resté haletant, le front mouillé de sueur, et les yeux hagards, tout le temps qu'avait duré la vision : mais à peine eut-elle disparu, que, doutant de ses sens, il s'élança hors de son lit, afin de s'assurer, en le touchant, que le tableau était bien à sa place : rien n'était changé. Ses mains parcoururent le cadre, la toile, la boiserie, et il fut convaincu que personne n'avait pu ni entrer ni sortir de sa chambre, d'ailleurs fermée en dedans. C'était donc bien l'ombre de Constance qui lui était apparue.

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Roger : tant que durèrent les ténèbres, il ne conserva aucun doute sur la réalité de la vision ; elle était encore là, présente à ses yeux ; il revoyait le pâle et beau visage de sa jeune amie, il entendait sa douce voix, il sentait pour ainsi dire s'avancer vers lui cette main dont le mouvement impératif lui avait commandé le silence et l'immobilité, et dont le doux geste lui avait dit adieu. Mais, quelles que fussent la foi et la confiance du jeune homme, lorsque les teintes du matin vinrent chasser de sa chambre, la mystérieuse et solennelle obscurité de la nuit, il sentit se détacher une à une les pierres du château fantastique bâti dans l'un de ses rêves, et passa de la conviction la plus profonde à l'incrédulité la plus absolue.

Cependant toute la journée il fut inquiet, rêveur, préoccupé ; plusieurs fois sa mère lui demanda quelle cause amenait le changement visible qui, depuis la veille, s'était fait en lui ; mais, à chaque fois qu'elle fit cette demande, la baronne n'obtint pour toute réponse qu'un triste sourire plein de mélancolie. Quant au baron, il eut l'air d'avoir pris son parti de la résolution de son fils, et d'avoir complètement perdu l'espoir de le faire renoncer à son projet.

La journée s'écoula, plus accidentée cependant que les autres. Roger sortit du château et se promena dans le petit bois qui l'environnait. De temps en temps, de subites rougeurs lui passaient sur le visage, comme si le sang refluait tout à coup de son cœur à son front ; de temps en temps il tressaillait, et ses yeux semblaient suivre, à travers les arbres, une ombre fugitive et visible pour lui seul ; puis, tout à coup, un profond soupir s'échappait de sa poitrine et deux grosses larmes tombaient de ses yeux. C'était beaucoup pour Roger, que, depuis plus de six mois, personne n'avait vu pleurer.

Roger attendit la nuit avec une inquiétude mêlée de crainte. Plus d'une fois, pendant le souper, sa mère, qui ne le perdait pas des yeux, le vit essuyer furtivement la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux. A la même heure que la veille, il demanda à se retirer, et il sortit de la salle à manger pour regagner sa chambre.

Nous avons dit comment avec le jour le doute, puis l'incrédulité, puis la certitude que cette prétendue apparition n'était qu'un rêve s'étaient succédé dans l'esprit de Roger ; mais, par un effet tout contraire, à mesure que la nuit était venue, son cœur s'était repris à croire, et, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, couché dans son lit, sans lumière, lorsqu'il revit ce même rayon de lune éclairant ce même tableau, toute sa conviction première revint, et il sentit que son prétendu rêve se refaisait réalité.

Il y eut une heure, à peu près, de silence où rien ne bougea, et où Roger n'entendit que les battements de son cœur. Pendant une heure, ses yeux ardents se fixèrent inutilement sur le tableau immobile ; puis tout à coup il lui sembla que le cadre commençait à rentrer dans la boiserie, et que, comme la veille, le tableau tournait sur lui-même. Au bout d'un instant, il n'eut plus de doute, car il commença d'entrevoir la blanche robe de Constance, puis la jeune fille apparut tout entière ; le miracle de la veille se renouvelait.

— Roger, dit-elle, tu n'as pas cru à ma parole, et Dieu permet que je vienne te la répéter. Roger, abandonne cette funeste résolution qui fait le désespoir de ta famille ; Roger, je n'accepte pas le sacrifice que tu veux me faire ; tu es né pour le monde et non pour le cloître ; vis pour le monde et sois heureux.

Puis, comme si cette fois l'ombre de la jeune fille eût craint encore que le doute ne vînt effacer l'impression produite par sa présence, elle détacha de sa ceinture un bouquet de pensées pareil à celui que, vivante, elle avait laissé tomber dans le corridor du couvent de Chinon, et, dans le geste qu'elle fit en étendant la main pour dire adieu à Roger, elle le laissa tomber sur le parquet.

Roger se précipita hors de son lit ; mais déjà le tableau avait repris sa place. Aucune trace ne restait de l'apparition de la jeune fille, si ce n'est le bouquet de pensées, qu'avec un mouvement à la fois plein de joie et de crainte, qu'avec un mouvement enfin, il faut l'avouer, infiniment plus mondain que religieux, le chevalier porta à ses lèvres.

Cette fois, il n'y avait plus à douter : une preuve matérielle, visible, palpable du passage du gracieux fantôme, était resté aux mains de Roger. Le jeune homme se recoucha pressant le bouquet sur son cœur, et attendant toujours quelque nouvelle apparition. Mais ce fut inutilement.

Il se réveilla au jour. Cette fois, comme la veille, son premier mouvement fut de croire qu'il avait fait un rêve ; mais le bouquet était là, dans sa main, fané, mais présent. Oh ! cette fois, c'était bien autre chose que la veille : l'ombre de Constance, tirée de sa tombe par un miracle d'amour, lui était bien réellement apparue.

C'était le lendemain que Roger devait partir pour retourner à Amboise ; mais, à Amboise, au milieu de ce terrible troupeau d'hommes noirs, la gracieuse apparition oserait-elle le suivre ? Partir, n'était-ce pas désobéir aux ordres de cette bouche qu'il avait tant aimée ?

Mais, comment revenir sur une résolution signifiée si publiquement ? Comment, après avoir résisté à toutes les instances de son père et de sa mère, aller proposer de prolonger lui-même son séjour à Anguilhem ? C'était impossible, c'était pis que cela, c'était ridicule ; et Roger, disons-le, car nous ne sommes pas ici pour faire éternellement son éloge, Roger avait presque autant d'amour-propre que d'amour.

La journée se passa donc dans une contrainte mutuelle. Le baron, comme toujours, paraissait résolu à la séparation ; mais la pauvre mère ne perdait pas de vue son fils ; il était évident que la crainte d'un nouveau refus arrêtait sa prière. De son côté, Roger ne demandait qu'à être retenu ; il en résultait qu'il ne fallait qu'une occasion pour que tous deux s'entendissent. Cette occasion, l'abbé Dubuquoi la fit naître en venant demander à son élève à quelle heure il comptait partir le lendemain. Roger voulut répondre et balbutia. La baronne aussitôt vint se jeter à son cou, en lui demandant s'il était bien vrai qu'il fût toujours résolu à l'abandonner. Roger alors ne put retenir ses larmes, larmes à la fois de douleur et de joie, et, d'un petit ton soumis, plein d'hypocrisie pour nous qui connaissons le motif qui le faisait agir :

— Madame, dit-il, n'êtes-vous pas ma mère, et ne dois-je pas vous obéir ? Ordonnez donc, et je vous obéirai.

La baronne jeta un cri de joie, et courut par la maison annonçant à tous ceux qu'elle rencontrait que son fils ne partirait que plus tard, et peut-être ne partirait pas du tout.

Roger quitta ses parents à la même heure que la veille ; il avait hâte de rentrer dans sa chambre ; seulement, cette fois, il y entrait avec un doute plus grand, plus terrible. Le fantôme avait l'air de lire dans sa pensée, puisque, la veille, il était venu pour dissiper ses irrésolutions. Or, maintenant que toutes les irrésolutions étaient dissipées, maintenant qu'il était bien décidé à suivre les ordres donnés par l'ombre de Constance, maintenant même qu'il avait promis à sa mère de ne plus partir, l'ombre ne penserait-elle pas que sa mission était accomplie, et ne jugerait-elle pas inutile d'apparaître de nouveau ? C'était inquiétant. Roger commençait à s'habituer à cette jolie ombre, qui, à défaut du corps, était au moins un dédommagement.

Aussi, une fois enfermé dans sa chambre, Roger ne perdit-il point de temps pour se coucher et éteindre sa lumière ; mais la lune commençait à décroître, de sorte que le rayon illuminateur, qui, la veille, avait déjà tardé, ce soir-là tarda encore davantage. Enfin, après avoir éclairé successivement depuis l'angle de la chambre jusqu'au cadre, il se fixa sur le tableau ; c'était le moment qu'attendait Roger avec tant d'impatience. Aussi jamais prière évocatrice ne sortit-elle aussi ardente des lèvres d'un enchanteur que celle qui s'échappa de la bouche du pauvre chevalier pour prier Constance de lui apparaître au moins une dernière fois. Aussi la prière du chevalier fut-elle exaucée.

Cette fois encore, le tableau, comme la veille et comme l'avant-veille, tourna sur lui-même, et la blanche vision apparut. Roger jeta un cri de joie.

— Oui, c'est moi, dit l'ombre, c'est moi qui viens te dire adieu. Adieu donc ! Tu as obéi à l'ordre du Seigneur ; le Seigneur te récompensera, je l'espère. Adieu, adieu !

Et, comme l'ombre disparaissait à ces mots, il sembla à Roger qu'il entendait deux ou trois sanglots mal étouffés, qui prouvaient que la morte regrettait autant que le vivant cette nouvelle séparation.

— Oh ! non, non ! s'écria Roger en s'élançant de son lit ; oh ! non, pas d'adieu, pas d'adieu ! Oh ! si j'avais la crainte de ne plus te revoir, Constance, Constance ! je deviendrais fou !

Et Roger s'en alla tomber à genoux au pied du tableau, les mains étendues vers le Seigneur, et priant celui qui a tant souffert d'avoir pitié de lui qui souffrait tant

Mais Roger n'invoquait plus qu'un tableau insensible, une toile muette, Roger était seul, les dernières vibrations de la voix de Constance s'étaient éteintes, l'ombre avait disparu

Alors il regagna son lit, tout brisé par la douleur il avait entendu l'adieu de Constance, ce qu'il avait craint était arrivé cette apparition, c'était la dernière, la pierre était retombée sur la tombe, la pierre ne se relèverait plus.

Il sembla à Roger qu'il perdait Constance une seconde fois. Plus d'une heure s'écoula pour lui dans une agitation fiévreuse qui tenait presque du désespoir. Cet adieu trois fois répété, et les deux dernières fois avec des sanglots, cet adieu pleurait éternellement à son oreille, et lui-même, sans savoir qu'il parlait, répétait involontairement :

— Adieu ! adieu !

Tout à coup il sembla à Roger qu'un bruit de pas légers, un bruit presque insensible, un bruit comme celui que trahirait une sylphide passant sur des fleurs, se faisait entendre de l'autre côté de la boiserie. Roger se souleva sur son lit, haletant, éperdu espérant et tremblant à la fois, les yeux fixés sur le tableau, maintenant perdu dans l'obscurité ; mais, malgré l'obscurité, il lui sembla que le cadre, qu'on distinguait seul dans la nuit, s'agitait de nouveau ; bientôt il n'eut plus de doute, le tableau tournait sur lui-même

Constance apparut pour la seconde fois ; mais, cette fois, l'ombre se détacha de la boiserie, et, sautant légèrement à terre, s'élança vers le jeune homme en s'écriant :

— Roger ! Roger ! je ne suis pas morte ! Roger ! je ne suis pas l'ombre de Constance ! Je suis Constance elle-même !

Et, en même temps, le chevalier, presque fou de joie, sentit effectivement que ce n'était pas une ombre, mais bien un corps qu'il pressait entre ses bras

VIII

COMMENT ON APPRIT A ANGUILHEM ET A BEUZERIE QUE LE VICOMTE DE BOUZENOIS, EX-CAPITAINE DE LA FRÉGATE « LA THÉTIS », ÉTAIT MORT INTESTAT, ET QUELLES FURENT LES MODIFICATIONS QUE CETTE NOUVELLE APPORTA DANS LES PROJETS DES DEUX FAMILLES.

En trois mots, Constance mit Roger au fait de ce qui s'était passé.

Le temps qu'avait perdu notre fugitif dans son voyage d'Amboise à Chinon avait donné à l'abbé Dubuquoi le loisir d'accourir à Anguilhem, et de raconter au baron et à la baronne la nouvelle escapade du chevalier ; alors on avait jugé avec raison qu'il se dirigerait sur Chinon, et l'on avait avisé au moyen d'en finir avec cet entêtement amoureux qui promettait de ne pas laisser un seul moment de repos aux parents des deux jeunes gens. L'abbé Dubuquoi avait eu alors cette heureuse inspiration de proposer au baron de faire passer Constance pour morte. La baronne, comprenant dans son cœur de mère ce que cette nouvelle inattendue causerait de douleur à son fils, s'était longtemps opposée à cette supercherie, enfin il lui avait fallu céder aux bonnes raisons de son mari, et le baron était parti pour mettre la supérieure dans le complot. Le hasard avait justement fait qu'une religieuse était trépassée l'avant-veille, ce qui donnait toute facilité à l'exécution du plan.

On a vu comment ce plan s'exécuta.

Mais ce qu'on n'avait pu penser, ce fut l'intensité de la douleur que cette nouvelle causa au chevalier ; ce qu'on n'avait pu prévoir, surtout, c'était la résolution extrême que cette douleur amènerait.

Aussi, lorsque la nouvelle que Roger voulait se faire jésuite arriva à Anguilhem, transmise par l'abbé Dubuquoi, cette nouvelle causa au baron et à la baronne un véritable désespoir. Comme nous l'avons vu, le baron partit aussitôt pour Amboise, espérant que son influence paternelle ramènerait le chevalier à des idées plus raisonnables ; mais, dès la première conversation qu'il avait eue avec son fils, le baron s'était aperçu que c'était une résolution parfaitement arrêtée dans l'esprit du chevalier, et que rien au monde n'en pourrait faire sortir.

Il écrivit aussitôt à la baronne pour lui faire part de la désespérante certitude qu'il venait d'acquérir.

Alors la baronne, à son tour, avait fait un projet, — projet inspiré par son cœur maternel, — c'était de se servir de Constance, que le chevalier croyait morte, pour ordonner au malheureux enfant de renoncer à sa folle résolution. Elle s'était fait conduire à Beuzerie ; elle avait tant prié la vicomtesse, tant supplié le vicomte, que ni l'un ni l'autre n'avaient pu résister aux larmes de la baronne, et qu'ils avaient consenti à ce que leur fille parût revenir de l'autre monde pour rendre le chevalier Roger-Tancrède à celui-ci.

Alors la baronne avait écrit à son mari pour qu'il exigeât au moins qu'avant de prendre une résolution définitive, le chevalier revînt passer huit jours à Anguilhem, demande que Roger n'avait pu refuser à son père. Nous avons vu comment s'étaient passés les douze premiers jours et comment l'entêtement du chevalier avait rendu l'intervention de Constance indispensable.

Tout avait donc été selon les souhaits des grands-parents : la mécanique, préparée par le plus habile menuisier de Loches, avait parfaitement tourné sur elle-même : le baron et la baronne avaient suivi dans le cœur de leur fils l'impression produite par les apparitions successives de Constance ; enfin la troisième était venue mettre le sceau aux deux premières. Constance, couchée auprès de sa mère dans une des chambres les plus reculées du château, avait fait, les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, ses derniers adieux à Roger, lorsque, la douleur l'emportant chez elle sur toute autre considération, elle prit à son tour une résolution extrême, et, profitant du sommeil de sa mère elle se releva, se rhabilla, sortit sur la pointe du pied, et, débarrassée des surveillants qui jusque-là lui avaient dicté ses paroles et avaient contenu ses sentiments, elle se glissa de corridors en corridors jusqu'à l'endroit de la boiserie où elle avait l'habitude de prendre place, — poussa le ressort, — et apparut au chevalier, non plus comme une ombre, mais comme une délirante réalité.

Roger était l'homme des résolutions soudaines : un instant étourdi, — comme un mort qu'on tirerait de sa tombe, et qui, en rouvrant tout à coup les yeux, reverrait le ciel et se reprendrait à la vie et au bonheur, — il n'eut de force que pour ne pas tomber écrasé sous le poids de sa joie ; mais, ce moment passé, il vit que l'occasion, tant cherchée par lui, se présentait d'elle-même, unique, rapide, fugitive ; aussi fut-il décidé à l'instant même qu'il ne la laisserait pas échapper.

En un instant, le chevalier fut prêt ; quant à Constance, elle l'avait écrit à son amant, sa vie n'était plus à elle, mais à lui, et c'était à lui d'en disposer. Quand il lui proposa de fuir à l'instant même, et de gagner ensemble le premier village, où ils se marieraient, non seulement elle ne lui fit aucune objection, mais elle l'assura qu'elle était prête à le suivre au bout du monde. Le chevalier ne douta plus qu'il ne touchât enfin à la conclusion de son roman.

Tous deux descendirent à l'instant même, glissant dans les corridors et le long des escaliers, sans bruit, comme deux ombres, puis ils arrivèrent dans la cour. Roger courut à l'écurie, sella Christophe, qui, depuis quelque temps, se reposait de ses fatigues passées, mais qui, toujours bon et impassible se laissa faire sans résistance aucune ; puis il entr'ouvrit la grande porte le plus doucement qu'il put, s'élança sur Christophe, fit monter Constance sur une borne, força le cheval de s'approcher d'elle jusqu'à ce que Constance pût sauter en croupe ; puis, la jeune fille bien assurée derrière lui, Roger partit au galop.

Ils coururent ainsi deux heures ; mais, comme on était arrivé au mois de juillet, c'est-à-dire aux jours les plus longs de l'année, au bout de ces deux heures, le jour avait commencé à paraître. Roger pensa donc qu'il était urgent de s'arrêter, attendu qu'un jeune homme et une jeune fille voyageant au grand galop pouvaient paraître suspects. Il avisa au même instant, à sa droite, un village qu'il reconnut pour la Chapelle-Saint-Hippolyte, et se dirigea sur ce village.

Roger n'avait en matrimoniomanie d'autre connaissance que celle qu'il avait puisée dans les romans du temps. Or, dans les romans du temps, toutes les unions contrariées se nouaient, à l'insu des parents, devant quelque bon prêtre de village qui, prenant à la lettre la recommandation que le Seigneur fit à nos premiers pères de croître et de multiplier, croyait suivre le précepte de la Bible en sanctifiant le plus de mariages possible. Roger s'avança donc plein de confiance vers le presbytère, et, ayant frappé à la porte qui lui fut ouverte par une bonne grosse gouvernante de trente-cinq à quarante ans, il demanda à parler au curé.

Le curé s'apprêtait à dire sa messe, ce qui parut à Roger d'un bon augure. Il expliqua au curé le plus succinctement possible la cause qui l'amenait, et lui demanda s'il ne pourrait pas célébrer le mariage séance tenante. Le bon prêtre sourit de l'empressement du jeune homme ; mais il lui expliqua qu'il y avait quelques formalités préparatoires à accomplir, comme par exemple de se confesser, de décliner ses noms de famille et de baptême, de jurer qu'on n'était point parent à un degré prohibé par l'Eglise, etc., etc. ; que ces formalités nécessitaient toujours vingt-quatre ou trente-six heures de retard ; que, par conséquent, quelle que fût sa bonne volonté, la bénédiction nuptiale ne pouvait avoir lieu que le lendemain ou le surlendemain ; seulement,

en attendant, les deux jeunes gens resteraient au presbytère ; Roger sous la garde du curé, et Constance sous celle de sa gouvernante. Ce contre-temps déplaisait fort à Roger, aussi insista-t-il de toutes ses forces ; mais le curé fut inflexible, et, comme il déclara qu'aucun de ses confrères ne serait plus traitable que lui, Roger préféra rester à la Chapelle-Saint-Hippolyte que de gagner quelque autre village, course qui, sans lui offrir une chance plus prompte, l'exposait à être reconnu ou du moins remarqué.

Le curé alla donc dire sa messe ; et, comme il paraissait partager les craintes qu'éprouvait Roger, il recommanda aux deux enfants de ne point se montrer ni à la porte, ni aux fenêtres ; puis, à son retour, il procéda aux questions d'usage. Le jeune homme déclara s'appeler le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem, et la jeune fille, Aglaé-Constance de Beuzerie, le premier âgé de dix-sept ans et cinq mois, la seconde de quinze ans moins huit jours. Tous deux jurèrent, en outre, qu'ils n'étaient ni compère, ni commère, ni cousins, ni parents, enfin, à quelque degré que ce fût.

Le curé leur ordonna alors, tandis qu'il irait vaquer à quelques affaires d'urgence, de se préparer à la confession en faisant chacun de son côté son examen de conscience.

A son retour, la confession réciproque eut lieu. Il est inutile de dire que ce fut celle de deux enfants purs et chastes, et qu'en avouant cet amour qui jusqu'alors leur avait fait tenter à tous deux de si folles entreprises, ni l'un ni l'autre n'eut à rougir, même d'une pensée.

Cette double confession parut rassurer complètement le bon curé, qui jusque-là n'avait point paru exempt de quelques inquiétudes ; puis, sous le prétexte qu'il était urgent que ces deux jeunes âmes ne péchassent ni par pensée, ni par action, ni par omission, dans l'intervalle qui séparait l'absolution de la cérémonie nuptiale, il enferma Roger dans le cabinet où était sa bibliothèque, et Constance dans la chambre de sa gouvernante.

A dîner cependant, les deux jeunes gens se retrouvèrent ensemble. Roger demanda alors au curé s'il croyait pouvoir le marier le lendemain, ce à quoi le digne homme répondit qu'il n'y voyait pas de difficulté, si d'ici là il ne surgissait aucun empêchement. Cette assurance calma quelque peu l'inquiétude de Roger, et fit qu'après le dîner il se retira dans la bibliothèque sans trop de difficulté. Il y trouva un lit de sangle, qui, pendant qu'il était à table, avait été dressé à son intention.

L'heure du souper arriva. Comme le matin, les deux jeunes gens se retrouvèrent encore en face l'un de l'autre Roger était resplendissant de bonheur ; après ce miracle de résurrection qui s'était opéré, il ne croyait plus à une séparation possible Constance était timide et rougissante ; mais la joie glissait en rayons lumineux entre ses paupières à demi-fermées, mais le bonheur s'ouvrait un passage par chacun des mots qui sortaient de sa bouche.

Après le souper, le curé dit la prière pour tout le monde ; puis, après la prière, chacun se retira chez soi.

Roger essaya de lire ; mais le moyen de lire quand notre pensée vibre au fond de notre propre cœur, plus douce, plus tendre, plus harmonieuse que toutes les pensées de la terre, et pourtant il lisait ce miracle de poésie qu'on appelle les amours de Jacob et de Rachel ; mais il trouva que Rachel était bien peu de chose près de Constance, et il s'affirma à lui-même que, pour mériter Constance, il eût accompli bien d'autres épreuves que celles auxquelles avait été soumis Jacob. C'était, au reste, le moyen que le temps passât vite, que de le passer en rêvant. Onze heures sonnèrent, et, à chaque lent et solennel battement de la cloche, Roger tressaillit en songeant que, dans huit heures, il serait le mari de Constance.

Cette douce pensée l'accompagna dans son lit et le suivit jusque dans son sommeil. Il rêva que le jour était venu et qu'on entrait dans sa chambre pour le prévenir que le prêtre n'attendait plus que lui En ce moment, il sembla effectivement à Roger qu'à travers ses paupières fermées il entrevoyait le jour, et que plusieurs voix parlaient hautement près de lui. Cette sensation fut si réelle, que Roger se réveilla, et, ouvrant les yeux, se trouva en face de son père.

A cette vue, la figure de Roger exprima un tel désespoir, que, si bien préparé que fût le baron à réprimander sévèrement l'éternel fugitif, il n'en eut pas la force, et, voyant déjà les souffrances d'un homme dans ce pauvre cœur d'enfant il se contenta de lui tendre la main en lui disant ce seul mot :

— Courage

Peut-être Roger eût-il réagi contre des reproches : il n'eut pas de force contre l'indulgence ; il se jeta dans les bras du baron, en demandant si on allait le séparer de Constance. Le baron le regarda fixement, et, voyant l'anxiété peinte sur chacun de ses traits :

— Ecoute, lui dit il mon premier mot a été : *courage !* le second sera *espoir !*

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria Roger, on m'a déjà trompé si cruellement, que je ne puis vraiment plus espérer.

— Mais, à l'époque où nous te trompions, Roger, dit le baron, nous étions pauvres, tandis que maintenant...

— Maintenant, mon père, sommes-nous donc riches ?

— Peut-être, dit le baron.

— Peut-être ! s'écria Roger, peut-être ! Que voulez-vous dire, mon père, et comment notre fortune aurait-elle pu changer du jour au lendemain ?

— Notre cousin le vicomte de Bouzenois est mort ; nous en avons reçu, la baronne et moi, la nouvelle ce matin.

— Mort en nous nommant ses héritiers ? s'écria Roger.

— S'il en était ainsi, je ne t'aurais pas dit que nous étions riches peut-être ; je t'aurais dit que nous étions riches certainement. Le vicomte est mort intestat.

— Intestat, mon père ?

— Oui, intestat, chevalier.

Le baron mit une lenteur si imposante à prononcer ce mot, que le chevalier comprit qu'il devait être d'une suprême importance.

— Alors qu'arrive-t-il ? demanda d'une voix timide le jeune homme, qui ne voyait pas encore comment la mort de M. de Bouzenois le rapprochait de Constance.

— Il arrive, monsieur, reprit le baron, que la succession est ouverte et ne nous est disputée que par un fils du premier lit, qui prétend que sa mère n'avait fait donation de ses biens à M. de Bouzenois qu'à la condition que toute la fortune serait reversible sur sa tête.

— Eh bien, mon père ?

— Eh bien, les pièces sont au parquet, un procès va être ouvert ; mais Coquenard, mon procureur, m'écrit que le procès est imperdable pour peu qu'on le suive avec activité et intelligence, et, si nous gagnons ce procès...

— Si nous gagnons ce procès, mon père... ?

— Nous avons soixante-quinze mille livres de rente ; rien que cela ; — et alors c'est M. de Beuzerie qui nous fait la cour, — c'est nous qui le regardons du haut de notre grandeur, c'est nous enfin qui faisons un sacrifice en nous alliant à lui.

— Oh ! mon père, mon père, quel espoir me donnez-vous là ! s'écria Roger. Comment ! vous croyez, vous pensez ?

— Je sais ce que je crois, je sais ce que je pense, dit le baron ; — le bon curé que tu avais pris pour ton confident a expédié un messager à Beuzerie en même temps qu'à Anguilhem ; de sorte que j'ai rencontré le vicomte à trois lieues d'ici, accourant pour chercher sa fille, comme j'accourais pour te chercher, toi ; il était très furieux de tout ce qui venait de se passer ; mais, au premier mot que je lui ai dit de la lettre de maître Coquenard, il s'est fort adouci, et a même laissé entrevoir qu'après l'esclandre qui ne manquerait pas de faire dans les environs ta fuite avec sa fille, il regardait d'avance son projet de mariage avec le comte de Croisey comme manqué.

— Oh ! mon père, mon père, que me dites-vous là ?

— Vous comprenez, monsieur, reprit le baron, — c'était un appel à ma loyauté.

— Et qu'avez-vous répondu, mon père ?

— J'ai répondu qu'entre nous autres gentilshommes, un titre n'était qu'un titre, que le nom était tout, et qu'on savait dans toute la province que, quoique les d'Anguilhem ne fussent que des barons, ils dataient des premières croisades, tandis qu'au commencement du règne de notre grand roi, le grand-père du comte de Croisey avait eu toutes les peines du monde à faire ses preuves pour entrer dans les écuries de Sa Majesté. Ce qui voulait dire que, si la baronne d'Anguilhem était présentée à la cour, elle y aurait certainement le pas sur la marquise de Croisey.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a tendu la main et m'a dit : « C'est bien, baron ; nous reparlerons de cela. »

— O monsieur ! ô mon père ! s'écria Roger, que vous me faites du bien. Et Constance, où est Constance ?

— Constance est près de son père comme je suis près de toi ; Constance va retourner à Beuzerie comme nous allons retourner à Anguilhem. Demain, j'irai faire une visite d'excuses au vicomte, et, dans cette visite, nous parlerons de tout cela.

— Oh ! mon père, dit Roger, faites bien valoir mon amour, dites que j'adore Constance, dites que je ne peux vivre sans elle ; dites, dites que je meurs si on me l'enlève, dites.

— Je dirai que, selon toute probabilité, vous aurez un jour soixante-quinze mille livres de rente, et croyez-moi, monsieur, cette éloquence-là vaudra bien la vôtre.

— Dites ce que vous voudrez, mon cher père, mais obtenez une réponse du vicomte.

— En ce cas, laissez-moi faire, dit le baron ; car, croyez-moi, je sais mieux que vous comment il faut s'y prendre.

— Et . ? et.. ? balbutia Roger.

— Et quoi ? demanda le baron.

— Et Constance ?

— Eh bien, Constance ?

— Ne la verrai-je point ?

— Ceci, monsieur, est parfaitement impossible ; vous ne pouvez revoir mademoiselle de Beuzerie, maintenant, que dans la maison paternelle, et avec l'agrément du vicomte et de la vicomtesse.

— Et croyez-vous, monsieur, demanda Roger avec timidité, que cet agrément se fasse attendre ?

— Dans trois ou quatre jours, j'espère.

— Dans trois ou quatre jours ! dit Roger ; hélas ! c'est bien long.

— Et quand vous croyiez ne plus la revoir du tout, c'était bien autrement long, ce me semble.

— Aussi, reprit Roger, je voulais me faire jésuite.

— Oui, oui, monsieur, dit le baron ; — oui, je le sais bien, — vous avez une foule d'idées plus ingénieuses les unes que les autres : — oh ! vous êtes un homme de ressources : — aussi nous emploierons votre imaginative.

— A quoi, mon père.

— Nous vous dirons cela à Anguilhem.

Et sans que le chevalier pût tirer aucun éclaircissement du baron sur le projet dont il paraissait devoir être la cheville ouvrière, tous deux remontèrent à cheval et reprirent le chemin du château.

Il va sans dire que le baron seul prit congé du bon curé, et que Roger ne réclama aucunement la faveur de lui faire ses adieux

IX

COMMENT ET A QUELLES CONDITIONS LE MARIAGE DE MADEMOISELLE DE BEUZERIE AVEC LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FUT A PEU PRÈS DÉCIDÉ ENTRE LES GRANDS-PARENTS.

C'était la troisième fois que Roger revenait à Anguilhem, après avoir vu échouer ses projets ; mais, cette fois, cependant, il n'y revenait pas tout à fait sans espérances. Si ignorant que Roger fût des choses de ce monde, il avait parfaitement senti le changement que la mort de M. de Bouzenois, en supposant même, comme le disait son père, la succession de l'ex-capitaine de frégate soumise aux chances d'un procès, amenait dans sa position.

En arrivant au château, ses espérances redoublèrent, car la baronne, qui attendait le baron et son fils à la fenêtre de la tour d'où l'on découvrait tous les environs, descendit en les apercevant, et vint au-devant d'eux avec son visage le plus riant. Roger piqua droit à elle, sauta à bas de son cheval, et se jeta dans ses bras en murmurant tout bas :

— Est-ce que vous avez de l'espoir, vous aussi, ma mère ? Oh ! ne me trompez pas, ne me trompez pas !

— Oui, mon enfant, oui, mon cher enfant, répondit la baronne ; oui, sois tranquille, tout ira bien.

En effet, la baronne, comme son mari, avait de son côté vu s'opérer une métamorphose. Lorsque, le matin, la vicomtesse, qui avait accompagné Constance à Anguilhem, s'était aperçue de la disparition de sa fille, elle avait été furieuse. C'était au milieu de cette irruption de colère maternelle qu'était arrivée la lettre de maître Coquenard, annonçant aux d'Anguilhem la mort de M. de Bouzenois. Or, cette lettre avait calmé la vicomtesse comme par enchantement, et elle avait incontinent paru oublier une partie de sa douleur pour prendre part à l'heureuse nouvelle que venaient de recevoir ses voisins. Enfin, lorsque le messager du curé de la Chapelle-Saint-Hippolyte était apparu tout haletant au château, annonçant que les fugitifs étaient au presbytère, ce fut presque avec un sentiment de regret que la vicomtesse apprit que, grâce aux scrupules du bon prêtre, les deux enfants n'étaient point mariés. Cependant, comme elle ignorait que même message avait été dépêché tant à son mari qu'au baron, et qu'elle voulait annoncer en même temps au vicomte la fuite et l'événement qui faisait de cette fuite presque un bonheur, elle fit mettre le cheval au coche qu'on avait laissé chez le métayer, pour que Roger ne remarquât point sa présence, et elle partit pour Beuzerie, mais en laissant tomber, dans ses adieux à la baronne, quelques paroles qui voulaient dire le plus clairement du monde qu'une visite du baron à Beuzerie, non seulement serait bien reçue, mais même, dans les circonstances où l'on se trouvait, était regardée par elle comme indispensable.

Les présages continuaient donc d'être heureux du côté de la vicomtesse comme du côté du vicomte Quant à Constance, le chevalier avait ses motifs pour savoir à quoi s'en tenir à son égard.

Il fut donc convenu, dans un conseil général auquel assista l'abbé Dubuquoi, dont les fonctions commençaient à tourner à la sinécure, que le baron irait, le lendemain, faire une visite à Beuzerie, et, selon les circonstances, parlerait mariage ou se tairait ; mais l'avis de tout le monde, même celui de l'abbé, fut qu'il aurait incontestablement à parler mariage.

Ce grand jour, si impatiemment attendu par Roger, arriva enfin. A six heures, il était debout et avait réveillé son père. Mais le baron était trop exact observateur des convenances pour se présenter à Beuzerie avant midi. Il fallut donc que Roger prît patience, ce qu'il fit en parlant de Constance avec sa mère.

A neuf heures, le baron partit, monté sur Christophe. Roger lui fit promettre de ne rester à Beuzerie que le temps strictement nécessaire au débat des différentes conditions relatives à son mariage. Le baron promit d'être de retour à quatre heures de l'après-midi.

A deux heures, Roger n'y put tenir ; il jeta sa carnassière sur son dos, prit son fusil, détacha Castor, qui, depuis plus d'un an, tout au contraire de Christophe, était resté dans un repos absolu, et prit le chemin de Beuzerie. Au tiers de la route à peu près, il aperçut le baron, qui revenait au grand trot. L'allure était déjà de bon présage.

En deux enjambées, Roger fut au cou de son cheval.

En effet, les nouvelles étaient bonnes, et toutes choses étaient arrangées, sinon selon le désir exact de Roger, du moins selon celui de son père.

La recherche de Roger était tacitement agréée par le vicomte et la vicomtesse ; le lendemain, toute la famille d'Anguilhem allait faire une visite de bon voisinage à Beuzerie : cette visite se passerait comme une visite ordinaire, sans qu'il fût question de rien, attendu que, plein de prudence qu'il était, le vicomte ne voulait point qu'on soupçonnât ses nouveaux projets : puis, le lendemain ou le surlendemain de sa visite, Roger partirait pour Paris, où il suivrait en personne le procès, de l'issue duquel dépendait le consentement définitif du vicomte. Cette résolution présentait le double avantage de remettre les affaires aux mains de celui qui avait le plus d'intérêt à ce qu'elles se terminassent, et de retenir Roger une année au moins éloigné de Constance ; car à cette époque les plus courts procès étaient fort longs ; pendant ce temps, Constance retournerait au couvent, où elle attendrait sa seizième année, et Roger sa dix-neuvième. C'était à cette époque l'âge de rigueur pour les mariages en province.

Il y avait dans tout cela du bon et du mauvais pour Roger. Il aurait voulu se marier d'abord et partir après : cela lui paraissait bien plus logique et bien autrement raisonnable ; aussi le baron eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que la chose était impossible, puisque son mariage ne devait être que la conséquence du gain de son procès Le raisonnement était cependant si clair et si nettement posé, que le chevalier fut forcé de s'y rendre. Roger était donc à peu près décidé à se laissa aller à cette nouvelle combinaison, lorsqu'on rencontra, à une demi-lieue d'Anguilhem, la baronne, qui, accompagnée de l'abbé, était venue à son tour au-devant de son mari et de son fils.

Là, le plan arrêté chez le vicomte fut de nouveau exposé par le baron, et, au grand désespoir de Roger, obtint l'assentiment général. Force fut donc au pauvre chevalier de se rendre tout à fait. Il fut alors convenu qu'on irait faire la visite le lendemain aux Beuzerie, et, comme il n'y avait pas de temps à perdre, que le chevalier partirait pour Paris dans trois jours.

Cependant, il faut le dire, Roger était injuste envers la Providence : après s'être vu refuser positivement Constance, après l'avoir crue morte et avoir voulu se faire jésuite, il la retrouvait toujours fidèle, et, selon toute probabilité, la fortune et le bonheur lui arrivant ensemble, il n'avait qu'un temps plus ou moins long à attendre pour devenir à la fois un riche seigneur et un heureux mari. Il y avait dans cette double pensée une source de consolations fort réelles ; aussi Roger, en les pesant à la balance de sa raison, commença-t-il à voir l'avenir un peu plus en rose qu'il n'avait fait aux premiers mots du baron, et à oublier peu à peu le départ pour ne plus songer qu'au retour.

Puis, disons-le, dans toutes les époques, le mot Paris a eu aux oreilles du provincial un retentissement magique. Paris, c'est le but où tendent toutes les organisations jeunes et vivaces. Pour les libertins, Paris, c'est le plaisir ; pour les ambitieux, Paris, c'est la gloire ; pour les spéculateurs, Paris, c'est la fortune. Bien souvent le mot Paris avait été prononcé devant Roger, mais jamais Roger n'y avait fait attention ; car jamais il n'avait cru qu'il surgît dans sa vie un tel événement, qu'il eût occasion de faire un voyage à Paris. Mais tout à coup cet événement inattendu se présentait. Le mot Paris résonnait à son oreille, accompagné d'un certain cliquetis d'écus dont la musique est toujours agréa-

ble, même à l'homme le plus désintéressé. Bref, le soir même, en se couchant, Roger s'avouait, tout bas à lui-même, que, puisqu'il était absolument forcé de se séparer de Constance pendant un certain laps de temps, mieux valait que ce temps s'écoulât pour lui à Paris que partout ailleurs.

Le lendemain, le baron et Roger endossèrent leurs plus beaux habits, tandis que la baronne passait la plus belle de ses six robes ; puis, à neuf heures, tous trois montèrent dans la carriole et partirent pour Beuzerie.

Les choses se passèrent comme elles avaient été arrêtées d'avance entre le baron et le vicomte, c'est-à-dire dans les règles absolues d'une étiquette presque royale. Il ne fut aucunement question de ce qui était arrivé entre les jeunes gens. Roger et Constance se saluèrent comme s'ils étaient présentés l'un à l'autre pour la première fois. Le baron notifia officiellement à M. et à madame de Beuzerie la mort de M. de Bouzenois, chevalier des ordres du roi et capitaine d'une de ses frégates, reçut les compliments de condoléance du vicomte et de la vicomtesse, et annonça que, la succession devant susciter un grand procès, son fils le chevalier allait partir pour Paris afin de le suivre. Le vicomte et la vicomtesse souhaitèrent alors au chevalier une réussite entière, en appuyant fort sur le plaisir que le bon succès leur ferait particulièrement ; puis à leur tour ils laissèrent échapper que leur fille, étant encore trop jeune pour penser à aucun établissement, allait rentrer à son couvent de Chinon, où elle resterait jusqu'à ce que le moment fût venu de la marier.

Ces communications officielles échangées, le baron, la baronne et le chevalier se levèrent ; puis, saluant gravement, prirent congé du viconte et de la vicomtesse, remontèrent dans leur carriole et reprirent le chemin d'Anguilhem.

La soirée et la journée du lendemain s'écoulèrent en préparatifs de départ. Le soir, le baron pria solennellement Roger de monter dans sa chambre. Roger comprit qu'il s'agissait d'aller recevoir les instructions paternelles, et se présenta respectueusement devant le baron, qui le reçut debout ; quant à la baronne, elle était assise, et l'on s'apercevait qu'elle avait beaucoup pleuré, et qu'elle était obligée de rassembler toutes ses forces pour ne pas pleurer encore.

Le chevalier s'avança lentement, et, arrivé à deux pas de son père, il inclina la tête.

— Mon fils, dit le baron, vous allez entrer dans un monde nouveau et inconnu pour vous ; gardez, avant toute chose, votre honneur ; l'honneur d'un gentilhomme, c'est comme la réputation d'une femme : une fois taché, il ne se lave jamais. Avant toute chose, je vous le répète, veillez donc sur votre honneur.

« Vous ferez connaissance de jeunes gens, je ne dirai pas plus nobles que vous, tout gentilhomme pouvant faire ses preuves est l'égal d'un autre gentilhomme, mais de jeunes gens plus favorisés que vous. Vous trouverez le jeu fort en usage dans leur compagnie : ne jouez que lorsque vous ne pourrez faire autrement ; vous n'êtes ni assez riche pour pouvoir perdre, ni assez pauvre pour désirer gagner ; en tout cas, si vous aviez le malheur de jouer et de perdre, vendez jusqu'à votre dernière chemise pour payer votre dette ; toute dette est sacrée, mais une dette de jeu l'est deux fois.

« Nous avons calculé, la baromme et moi, que cent louis peuvent suffire à toutes vos dépenses pendant un an ; voici donc la première moitié de cette somme ; les pièces sont vieilles, car ce sont nos économies de quinze ans. Jeune et actif comme vous l'êtes, vous courrez au palais, vous irez saluer les juges, vous quêterez de puissantes protections et vous réussirez, j'en ai l'espoir : la fortune aime les jeunes têtes.

« Chaque semaine, vous recevrez de nous une lettre détaillée, à laquelle vous répondrez chaque semaine par des détails aussi exacts ; en sorte que, si nous gagnons notre procès, vous aurez été vous-même l'artisan de votre propre fortune. Puis, ce procès gagné, si vous épousez Constance, comme il n'y a pas de doute, et que ce mariage fasse votre bonheur, vous n'aurez dû votre bonheur qu'à vous-même, ce qui, dans le monde, est bien quelque chose.

« Vous partirez sur Christophe ; c'est une bonne bête, rude à la fatigue, d'une encolure agréable, et qui serait meilleure encore si vous ne l'aviez pas surmenée quelquefois. On l'a ferré à neuf, hier ; en passant à Saint-Aignan, faites-lui tailler les crins à la mode du moment. Son harnais est propre, sa selle est excellente ; vous trouverez mes pistolets de voyage dans ses fontes.

« Maintenant, mon fils, vous nous avez fait quelquefois de la peine : nous vous le pardonnous, votre mère et moi ; à mon tour, je vous en ai fait beaucoup, à propos de cette histoire de mort ; je ne sais si j'avais le droit de vous faire cette peine, je ne le crois pas, car c'était un mensonge, et, fait même dans une bonne intention, un mensonge est toujours un mensonge : je demande pardon de celui-là à Dieu.

— O mon père ! mon père ! s'écria Roger ne pouvant retenir ses larmes.

— Je ne vous ai pas dit cela pour vous faire de la peine, Roger, reprit le baron se méprenant au sentiment qui avait arraché cette exclamation à son fils. Vous êtes un bon et brave cœur, mais vous avez une mauvaise tête ; défiez-vous donc de vous-même encore plus que des autres. C'est le dernier conseil de votre père, qui vous aime. Et maintenant, continua le baron profondément ému lui-même, recevez notre bénédiction.

Roger tomba à genoux, et le baron, avec un geste plein de tendresse et de dignité paternelle, abaissa ses mains vers lui, et sans cesser de regarder le ciel, les imposa un instant sur la tête de son fils. En se relevant, Roger se jeta dans les bras de sa mère.

— Cher enfant, dit la baronne, monte à ta chambre, car je sens à mes larmes que tu dois avoir besoin de pleurer. Au reste, sois tranquille, c'est moi qui mettrai les post-scriptum aux lettres que t'écrira ton père.

Roger embrassa de nouveau sa mère, qui, sans qu'il eût eu besoin de parler, répondait si bien à la pensée intime de son cœur. Puis, après avoir baisé la main que son père lui tendait, il monta à sa chambre et pleura, en effet, une partie de la nuit.

Le jour venu, il s'habilla de son habit de voyage. Le baron d'Anguilhem était déjà levé et avait pourvu à tout ; Christophe était sellé et bridé et avait sur sa croupe un portemanteau convenablement garni. Le chevalier remarqua avec un profond attendrissement que le baron avait les yeux presque aussi rouges qu'il les avait lui-même.

Une collation était servie, mais personne n'y toucha. Chacun pleurait ou dévorait ses larmes. Le baron sentit que plus tôt on mettrait fin à cette situation douloureuse pour tous, mieux cela vaudrait. En se levant de table, Roger s'approcha de son gouverneur et lui demanda pardon des tourments qu'il lui avait donnés. Le pauvre abbé, tout égoïste qu'il était dans les circonstances ordinaires de la vie, pardonna d'une voix fort émue à son élève les mille et une petites peccadilles qu'il pouvait avoir commises à son égard.

Roger sortit donnant le bras à sa mère et la main à son père. A la porte, il trouva les domestiques de la maison qui pleuraient à chaudes larmes ; car, à Anguilhem, tout le monde adorait Roger. Il les embrassa, comme il eût fait à des amis, et ils pleurèrent plus fort.

Castor jetait de grands cris et s'élançait de toute la longueur de sa chaîne ; on eût dit que le pauvre animal comprenait que son maître quittait la maison pour longtemps ; son maître alla à lui, Castor se dressa contre sa poitrine et l'embrassa à sa manière.

Le baron et la baronne accompagnèrent leur fils pendant un quart de lieue à peu près ; puis, comme il fallait s'arrêter quelque part, le baron s'arrêta là où il était ; cette fois, Roger qui n'était plus sous le poids solennel de la bénédiction de son père, se jeta dans les bras du baron.

Puis vint le tour de la pauvre mère : la baronne ne pouvait se séparer de son enfant, son pauvre cœur se brisait en sanglots, et elle maudissait au fond de l'âme cette malheureuse succession qui lui arrachait son enfant. L'abbé regardait tout cela de la fenêtre de la tour et faisait des signes avec son mouchoir.

Enfin le baron prit son fils par la main, et, le conduisant à son cheval :

— Allons, du courage, mon fils, lui dit-il ; rappelez-vous que vous avez dix-huit ans, et que par conséquent vous êtes un homme.

Roger monta sur Christophe, qui, la tête et la queue basses, semblait partager la tristesse générale ; mais sa mère se précipita encore une fois vers lui, tendant vers son fils ses deux mains que son fils couvrit de baisers. Enfin le baron arracha sa femme à ces embrassements sans fin, et, avec toute la force qu'il put rassembler :

— Piquez des deux, monsieur, dit-il à son fils, je vous l'ordonne.

Roger obéit et s'éloigna. A cent pas de là, cependant, il se retourna pour revoir encore une fois sa mère. Puis, comme il la vit renversée et pleurante dans les bras du baron, il revint sur ses pas, l'embrassa de nouveau, serra encore une fois la main à son père, puis reprit le galop, et, cinq minutes après, il avait disparu derrière un massif d'arbres.

Alors Roger sentit à son pauvre cœur qu'il lui restait encore d'autres adieux à faire ; il ne voulait pas, il ne pouvait pas s'éloigner sans revoir Constance. On avait dit, devant la jeune fille, quel jour il partait, et il espérait qu'elle avait compris que, quoique ce détour l'éloignât un peu, il passerait près de Beuzerie. Il pressa donc le pas de Christophe, et bientôt aperçut, au-dessus de la garenne, les girouettes du château.

Roger continua d'avancer, mais tout en regardant autour

de lui avec un reste de timidité qu'avait laissé au fond de son cœur les anciennes défenses du vicomte et de la vicomtesse. Au détour d'un chemin, il aperçut, à travers les arbres, une robe blanche : il s'avança ; c'était Constance qui, un livre à la main et assise sur la mousse, faisait semblant de lire.

En un instant, Roger fut près d'elle, et, sautant à bas de Christophe, il tomba à ses genoux.

— Ah ! vous voilà, Roger ! s'écria la jeune fille ; je vous attendais.

— Et moi, Constance, dit Roger, j'étais sûr de vous rencontrer.

— Vous partez donc ?

— Il le faut bien ; vous le savez, notre bonheur est à ce prix.

— Oui, Roger, oui, dit la jeune fille, ma mère m'a tout dit : notre mariage est arrangé pour votre retour. Vous allez être riche, à ce qu'il paraît. Que je suis heureuse ! je vous devrai tout.

— Oh ! vous êtes un ange, Constance, dit Roger. Aussi je ne puis croire à mon bonheur futur, et j'ai toujours peur que vous ne m'échappiez.

— C'est vous bien plutôt que je ne reverrai peut-être jamais, vous qui partez pour Paris, et qui allez m'oublier dans cette grande ville.

— Moi, vous oublier, Constance ? Oh ! jamais, jamais. Si vous n'aviez pas plus à craindre de mon côté que j'ai à craindre du vôtre, je serais bien heureux.

— Et qu'avez-vous donc à craindre de mon côté ?

— Ce que j'ai à craindre, Constance ? J'ai à craindre de perdre mon procès, et qu'alors le vicomte ne retire sa parole et ne vous marie au marquis de Croisey.

— Je ne serai jamais à personne que vous, Roger, répondit Constance, et, si je ne suis pas à vous, je ne serai à aucun autre.

— Jurez-moi donc que vous ne vous marierez que lorsque je vous aurai moi-même dégagé de votre serment.

— Je vous le jure.

— Que vous ne croirez à rien de ce que l'on vous dira sur moi, qu'à ce que je vous dirai moi-même ou à ce que vous lirez écrit de ma main.

— Je vous le jure, répéta Constance.

— Et moi, dit Roger, je vous jure à mon tour...

Mais Roger n'eut pas le temps d'achever ; en ce moment, un coup de feu partit à dix pas à peine des jeunes gens et l'on entendit le vicomte qui appelait ses chiens.

— Mon père ! s'écria Constance effrayée ; oh ! sauvez-vous ! sauvez-vous !

Roger appuya ses lèvres sur les lèvres de la jeune fille pâle et tremblante, murmura le mot *Adieu* ! et, s'élançant sur Christophe, partit au galop. Au bout de cent pas, il se retourna. Constance avait disparu.

Il s'aperçut alors que Constance était seule engagée envers lui, et qu'en échange du double serment que la jeune fille lui avait fait, il n'avait eu le temps de lui rien promettre ; mais, comme Roger était homme de conscience, il se fit tout bas à lui-même le serment qu'il eût dû faire tout haut.

Pauvre Roger ! pauvre Constance !

Peut-être, grâce à cette imprudente exclamation qui vient de nous échapper, nos lecteurs se figurent-ils pouvoir deviner déjà quels incidents funestes menacent l'avenir amoureux de nos deux jeunes gens ; mais, dussions-nous blesser leur amour-propre à l'endroit de la pénétration qu'ils ont ou qu'ils croient avoir, nous leur affirmons que, quelles que soient leurs suppositions, ces suppositions ne peuvent avoir aucun rapport avec les événements étranges qui nous restent à leur raconter.

X

COMMENT LE CHEVALIER FIT SON ENTRÉE DANS LE MONDE

Le chevalier mit onze jours à venir d'Anguilhem à Paris ; en passant à Saint-Aignan, il avait, selon la recommandation de son père, fait polir et rajeunir Christophe par le premier vétérinaire de l'endroit ; à Orléans, il avait acheté une houppelande de voyage et fait poser un galon frais à son chapeau ; à Versailles, il avait eu bonne envie de s'arrêter à voir la cour ; mais, en comparant son équipage à ceux des seigneurs qu'il rencontrait, il avait eu honte de la comparaison et avait continué son chemin, de sorte qu'il était arrivé à Paris sans faire halte autrement que pour manger, dormir, et donner du repos à Christophe ; ce qui n'empêchait pas, comme nous l'avons dit, qu'il n'eût mis onze jours à faire la route.

Le chevalier arriva à Paris par Chaillot. Cette entrée de la capitale étant loin d'être à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui, de sorte que Roger ne fut pas trop émerveillé de ce qu'il voyait et garda, à l'endroit de la grande ville, une fort respectable dignité ; cependant il s'arrêta pour admirer la belle prison qui s'élevait au bas du couvent des Filles-Sainte-Marie, et qu'il prit d'abord pour un palais, puis il longea le quai de la Savonnerie et entra dans le Cours-la-Reine. Là, il faut l'avouer, son étonnement commença. Il avait le Louvre devant lui, les Invalides au dôme resplendissant à sa droite ; puis, comme c'était un beau jour d'été, une foule de carrosses pleins des plus beaux seigneurs et des dames les plus élégantes de l'époque, qui suivaient l'allée à sa gauche. Bientôt il se trouva au milieu d'un magasin de marbre : vaste atelier découvert où Louis XIV faisait tailler les statues dont il hérissait la France, et qui, situé le long de la rue de la Bonne-Morue, couvrait juste l'endroit où se trouve aujourd'hui la place de la Concorde. Dieu fasse paix à ceux qui ont substitué la pierre et la fonte au marbre et au bronze qui la couvraient à cette époque !

En arrivant à ce magasin de marbre qui lui faisait obstacle, le chevalier fut embarrassé pour savoir s'il passerait à droite ou à gauche. Il questionna un ouvrier.

— Monsieur, lui dit ce dernier, quoique votre cheval ait l'air d'une bonne et brave bête, il me semble fatigué au fond. Ne prenez donc pas par le quai, dont le pavé est fort mauvais, passez par la porte Saint-Honoré ; vous laisserez à votre gauche les Filles de la Conception et l'hôtel de Luxembourg ; puis vous arriverez à la place Louis-le-Grand ; vous la reconnaîtrez facilement. C'est une grande place au milieu de laquelle on voit le roi à cheval. C'est un bon quartier où l'on peut choisir ses hôtels.

Le chevalier suivit le chemin et le conseil. Il trouva la place Louis-le-Grand à l'endroit indiqué ; mais, n'osant s'aventurer dans un si beau quartier, il continua sa route quelques pas encore, et, voyant un hôtel d'assez modeste apparence et qui lui parut en harmonie avec l'état de sa fortune, il s'y arrêta : c'était l'hôtel de la Herse-d'Or.

Le chevalier franchit donc la grande porte d'un air assez résolu pour un provincial, et, comme il était fatigué, il abandonna Christophe aux soins d'un palefrenier, monta à une petite chambre située au cinquième et qu'on lui désigna sur sa mine, se coucha, s'endormit, et ne se réveilla que le lendemain.

Le lendemain venu, sa première idée fut d'aller remettre à un certain marquis de Cretté une lettre de recommandation fort pressante que son père tenait de M. d'Orquignon, son voisin de campagne. Mais, en se mettant à sa fenêtre, le chevalier remarqua, entre la toilette des gens qui passaient à cheval ou en voiture et sa toilette à lui, une si grande différence, qu'il rougit de son accoutrement, qui cependant lui avait toujours paru fort galant en province ; il s'informa donc de la demeure d'un fripier, chez lequel il se rendit immédiatement, et où il acheta un habit à peu près neuf, une veste encore présentable, des bas à coins et une épée. Ainsi transformé, le chevalier était, grâce à sa bonne mine personnelle, présentable même pour Paris, si ce n'est cependant que son habit bleu de ciel portait un nœud vert-pomme sur l'épaule ; union de couleurs qui pouvait paraître un peu bien hasardée, mais qui tenait sans doute à une fantaisie amoureuse de son premier propriétaire. Une fois vêtu de son nouveau costume, le chevalier crut devoir étudier l'effet que produirait sa mise fringante sur des matières moins nobles que ne l'étaient le marquis de Cretté et la société que notre débutant pouvait rencontrer chez lui, et, pour faire son expérience *in anima vili*, Roger se rendit chez maître Coquenard, procureur de son père, rue du Mouton, près de la place de Grève.

Roger, comme nous l'avons dit, était beau garçon, et, quoique de province, il sentait son gentilhomme. On reconnaissait, sans doute, le hâle des champs étendu sur sa figure arrondie et sur ses mains robustes ; mais il avait la jambe bien prise, mais de temps en temps son œil étincelait à travers sa timidité. Son épée seule l'incommodait fort en lui battant les mollets, car, à Anguilhem, il n'avait pas pris l'habitude de porter une épée. Ce trottement perpétuel lui causait de l'inquiétude ; il ne savait pas encore non plus se faire faire place par les manants et céder le haut du pavé à ses supérieurs ; de sorte qu'il se dérangeait pour un porteur de chaise et coudoyait un homme de qualité ; mais son air étonné le sauva du mécontentement de ceux-ci, tandis que ses formes vigoureuses lui épargnèrent les railleries de ceux-là. En effet, le chevalier, comme nous l'avons dit, avait cinq pieds sept à huit pouces et était taillé à l'avenant, ce qui, dans tous les pays du monde, inspire toujours une certaine considération.

Maître Coquenard reçut Roger fort gracieusement. De son côté, Roger, seigneur tout à fait sans façon, accepta l'offre

qui lui fut faite de prendre sa part d'un civet du plus délicieux aspect, et d'un pâté chaud du fumet le plus engageant. On se mit donc à table, sans plus de cérémonie, et l'on commença à fêter l'un et l'autre de bonne façon, puis on entama le chapitre des affaires. Maître Coquenard apprit alors à Roger, avec force délicatesses, pour amortir autant que possible le coup qu'il allait lui porter, que la poursuite de la succession qui l'amenait à Paris était des plus difficiles et des moins sûres ; que le baron d'Anguilhem, en acceptant le bénéfice de l'héritage, se trouvait engagé, par le fait même de son acceptation, pour une somme de vingt mille livres portée au compte des dettes du défunt.

Roger fut épouvanté de ce premier exposé.

Mais ce ne fut pas tout ; maître Coquenard lui expliqua encore comment, depuis huit jours seulement, les frais des demandes entamées s'élevaient déjà à neuf cents livres.

Pour le coup, Roger pâlit et perdit l'appétit ; car, au fond de tout cela, outre l'argent perdu, il y avait toujours l'éventualité d'épouser ou de ne pas épouser Constance ; et, nous devons le dire à la louange de notre héros, quoiqu'il y eût douze jours qu'il eût quitté mademoiselle de Beuzerie, qu'il eût vu depuis lors pas mal de pays, et, que la veille il eût commencé à mordre dans la capitale, l'image de la jeune fille était aussi présente à sa mémoire qu'au moment où il avait pris congé d'elle.

Ajoutons, pour ce qui concerne l'effet produit sur l'appétit du chevalier, que, lorsqu'il apprit cette nouvelle, le dîner touchait à sa fin.

Muni de ces lugubres renseignements, le chevalier rentra à la Herse-d'Or, mais, il faut le dire, d'un pas moins assuré qu'il n'en était sorti.

Le chevalier, afin d'accomplir la promesse faite, commença par écrire à son père pour lui annoncer son heureuse arrivée à Paris, son entrevue avec M. Coquenard, et les malheureuses nouvelles qu'il avait rapportées de chez le digne procureur ; il terminait son épître en disant qu'il allait faire usage à l'instant même de la lettre de M. d'Orquinon pour le marquis de Cretté.

En effet, la lettre écrite et confiée à la poste, le chevalier donna un coup d'œil plus étudié à sa toilette, changea de cravate, tira ses manchettes, et s'achemina, non sans un battement de cœur, vers la demeure du marquis de Cretté, située au faubourg Saint-Germain, rue du Four, à cent toises de l'hôtel Montmorency.

Ce qui causait surtout chez le chevalier cette surexcitation sanguine, c'est qu'il s'attendait à trouver un vieillard grave, sévère et empesé, dans le genre de M. de Beuzerie, genre qui lui était essentiellement antipathique ; puis, derrière ce vieillard grave, sévère et empesé, il entrevoyait une douairière quinteuse, à l'œil terne, à la voix criarde, et, pour obéir à cet aimable couple, une douzaine de valets insolents. Il n'y avait pour le chevalier d'Anguilhem qu'un dédommagement à tout cela, c'est que les vieillards sont un peu provinciaux, même à Paris.

Mais, en entrant dans l'hôtel, tout au contraire de ce qu'il s'attendait à y trouver, il aperçut une demi-douzaine de chevaux de race, harnachés à la plus nouvelle mode, le tout gardé par cinq ou six valets à livrées différentes, mais toutes brillantes et gaies, si bien qu'on sentait que bêtes et gens appartenaient à de jeunes seigneurs parfaitement au courant de l'élégance du jour ; tout cela inquiéta encore plus Roger, il faut le dire, que les deux vieux portraits de famille qu'il s'attendait à trouver là.

Le suisse se tenait debout sur la porte, son chapeau à trois cornes sur la tête, son large baudrier à l'épaule et sa canne à la main, écartant du même geste aristocratique les chiens et les manants qui s'arrêtaient gueule et bouche béantes devant la porte de l'hôtel ; mais, quand il aperçut Roger, il porta respectueusement la main à son chapeau avec cet instinct qui indique à un laquais qu'il a affaire à un gentilhomme, et lui demanda ce qu'il y avait pour son service. Roger répondit qu'il désirait parler à M. le marquis de Cretté ; le suisse alors appela un des valets qui tenaient les chevaux ; celui-ci fit un signe à un grand escogriffe galonné sur toutes les coutures, lequel introduisit le chevalier dans un élégant salon situé au rez-de-chaussée, et donnant d'un côté sur la cour et de l'autre sur un jardin.

Un instant après, six jeunes gentilshommes, tous brillants, bruyants et pimpants, descendirent le grand escalier en sautant les marches quatre à quatre. L'un d'eux se dirigea vers le salon, les cinq autres s'éparpillèrent dans la cour, courant chacun au cheval qui lui était destiné.

— Qui me demande ? cria de loin au laquais le jeune gentilhomme qui s'était dirigé vers le salon.

— M. le chevalier d'Anguilhem, reprit le laquais.

— Le chevalier d'Anguilhem ? reprit le jeune homme en paraissant rappeler ses souvenirs. Je ne le connais pas.

— C'est vrai, monsieur, répondit Roger ouvrant la porte lui-même, et je vous demande un million de pardons d'avoir si mal pris mon temps que d'arriver au moment où vous vous apprêtez à sortir ; mais je vous prie de m'indiquer votre heure, et j'aurai l'honneur de revenir.

Tout cela fut dit avec un peu de gaucherie, mais en même temps avec une certaine dignité qui frappa le marquis de Cretté.

— Point du tout, monsieur, répondit le marquis, et je suis bien à votre service, maintenant comme toujours. Veuillez donc me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite.

Ces quelques paroles furent accompagnées d'un salut plein d'exquise politesse.

— Monsieur le marquis, reprit le chevalier, je me présente sous les auspices de M. d'Orquinon, votre ami, je crois, et je voulais vous remettre une lettre de sa part.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. d'Orquinon, répondit le marquis ; mais il était, je m'en souviens, un des plus intimes amis de mon pauvre père, à qui j'en ai entendu maintes fois parler.

— Allons, allons, se dit tout bas Roger, le marquis aime son père, il ne se moquera pas trop de moi.

Puis, tandis que le marquis de Cretté décachetait et lisait la lettre, Roger l'examina à son tour.

C'était un beau et élégant jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, un peu petit, mais parfaitement pris dans sa taille, et dont la mise eût pu servir de modèle d'élégance, comme son parler, comme son geste, comme sa tournure, pouvaient servir de modèle de bon ton ; un reste enfin de vieille seigneurie avec le parfum anticipé d'aristocratie nouvelle que devait bientôt faire éclore le règne du régent.

Lorsqu'il eut fini de lire la lettre, il releva les yeux sur le chevalier.

— Hélas ! monsieur, lui dit-il, cette lettre était adressée au marquis de Cretté, mon père, que nous avons eu le malheur de perdre l'an passé ; mais je comprends que vous n'ayez pas appris cela en province.

Roger rougit ; ce mot de province lui montait au visage.

— Et cependant, monsieur, continua le marquis, je croyais que nous avions envoyé une lettre de faire part à Orquinon ; mais la lettre que vous me faites l'honneur de m'apporter me prouve que la mort de M. de Cretté n'a pas été connue là-bas.

Roger rougit plus fort encore que la première fois. Ce *là-bas* lui semblait les antipodes.

— N'importe, reprit le marquis s'apercevant sans doute de l'embarras du jeune homme, n'importe, monsieur d'Anguilhem, le fils remplace le père auprès des amis de notre famille, et, puisque vous avez bien voulu venir nous voir, soyez le bienvenu ; faites donc, je vous prie, état de moi, sans vous gêner aucunement.

— Monsieur le marquis, dit le chevalier, vous me comblez véritablement ; je ne suis qu'un pauvre provincial, fort ridicule, je le sens, et fort ennuyeux peut-être, car jamais je n'ai quitté Anguilhem ; mais je saurai, je vous le jure, être reconnaissant de votre gracieux accueil.

— Mais voilà qui me comble à mon tour, monsieur, répondit le marquis en saluant Roger avec une cordialité qui le pénétra jusqu'au fond du cœur.

Puis, se retournant vers ses amis, qui causaient sur le perron :

— Messieurs, leur cria le marquis, venez, que je vous présente, s'il vous plaît, à M. le chevalier d'Anguilhem, lequel m'est recommandé par l'un des plus fidèles amis de mon père.

Les jeunes gens s'approchèrent, et, à leur approche, Roger salua avec un mouvement qui ne manquait pas de dignité.

— Nous allions partir pour Saint-Germain, chevalier, dit le marquis ; — est-ce que vous êtes libre d'affaires aujourd'hui ? — Si vous êtes libre, et que notre société ne vous soit pas trop désagréable, nous serons charmés d'être honorés de la vôtre.

— Mais, dit Roger, il me semble, messieurs, que vous allez partir à cheval ?

— Oui, je comprends, dit le marquis, et vous êtes venu en carrosse ou en chaise, de sorte que vous n'avez pas de monture.

— J'ai mon cheval à l'hôtel, dit en souriant Roger ; mais je dois vous avouer, dans l'humilité de mon âme, qu'il ferait trop mauvaise figure près des vôtres, pour que je hasardasse mon pauvre Christophe en leur compagnie.

— Comment ! de la franchise à ses propres dépens, dit à part lui le marquis ; eh bien, mais ce garçon-là n'est pas si provincial que je le croyais. Eh bien, reprit-il tout haut, il y a moyen d'arranger cela ; il me reste à l'écurie, un cheval que nous avions laissé de côté, vu qu'il est assez difficile à conduire ; vous prendrez le mien, et je monterai Marlborough. D'ailleurs, vous le savez, messieurs, ajouta en riant le marquis, j'ai une revanche à prendre. Marlborough m'a traité comme son patron avait l'habitude de traiter M. de Villars ; il m'a jeté, l'autre jour, les quatre fers en l'air, comme dit notre ami la Guérinière.

— Mais, répondit timidement Roger, ne vous dérangez point pour moi, monsieur le marquis.

Le marquis se trompa au sens de la phrase, et, s'approchant de Roger :

— Vous montez à cheval, n'est-ce point? lui dit-il tout bas.

— Mais un peu, monsieur le marquis ; aussi, vous ne m'avez pas compris. J'avais l'honneur de vous dire que vous monteriez votre cheval ordinaire, et que moi, si vous vouliez bien le permettre, je monterais Marlborough.

— Ah ! ah ! fit le marquis en regardant Roger avec étonnement.

— Que voulez-vous ! dit Roger ; moi, messieurs, je suis un campagnard ; j'ai beaucoup monté à cheval ; de sorte que je ne sais pas si c'est que je connais les chevaux ou que les chevaux me connaissent, mais je suis assez solide en selle ; ainsi, ne vous occupez pas de moi, et, si ma société ne vous est pas plus désagréable maintenant qu'elle ne l'était tout à l'heure, et que vous vouliez toujours de moi pour compagnon, eh bien, faites seller Marlborough.

— Ma foi, mon cher chevalier, dit le marquis, je ne veux pas vous en ôter l'honneur. — Boisjoli, cria le marquis à un de ses valets, sellez Marlborough !

Le valet s'avança vers l'écurie en clignant de l'œil et en tirant la langue à ses camarades, ce qui voulait dire en toutes lettres :

« Bon ! nous allons rire. »

— Mais, dit le marquis, vous êtes venu, mon cher chevalier, en bas de soie et en souliers ; il vous faudrait au moins des bottes, et surtout des éperons.

— Je puis passer à mon hôtel et en prendre, répondit Roger.

— Où logez-vous ?

— Rue Saint-Honoré.

— Non, ce serait trop long. Rameau-d'or, cria le marquis en s'adressant à un autre valet, allez chercher mon bottier, et qu'il vienne ici avec cinq ou six paires de bottes de cheval ; allez !

Le valet sortit.

— Maintenant, mon cher chevalier, dit le marquis, il faut que vous sachiez au moins où je vous mène. Nous allons faire une partie de garçons à Saint-Germain. Vous voyez que vous tombez à merveille, car je présume que vous n'êtes pas fâché, en passant à Paris, d'apprendre comment on s'y comporte ; puis, votre éducation faite sous ce rapport, vous le quitterez en emportant vos millions ; car il faut que vous sachiez, messieurs, continua le marquis en se retournant vers ses camarades, que M. d'Anguilhem vient, m'écrit-on, à Paris, pour y recueillir un mince héritage de quinze cent mille livres.

— Peste ! s'écrièrent en chœur les jeunes gens ; recevez-en nos compliments bien sincères.

— Croyez-moi, monsieur le chevalier, dit un des jeunes seigneurs avec cette rapide familiarité qui gagne les gens de race, écornez-moi ferme le magot avant de le remporter en province ; nous vous montrerons comment il faut s'y prendre.

— Ah ! pardieu ! chevalier, s'écria le marquis de Cretté, croyez-en d'Herbigny, il est passé maître en cette matière ; il a déjà mangé deux oncles et une tante.

— Çà, dit un autre, quel est le bienheureux défunt qui laisse ainsi un million et demi ?

— M. le vicomte de Bouzenois, mon cousin, dit Roger.

— En ce cas, mon cher chevalier, touchez là, dit un autre, car nous sommes quelque peu parents de la main gauche : c'est moi qui lui ai enlevé sa dernière maîtresse, à ce cher vicomte.

— Votre héritage valait-il le mien? demanda Roger en lui secouant la main.

— Allons, allons, pas mal, dit le marquis de Cretté ; qu'en dis-tu, Tréville ?

— Moi, dit Tréville, je dis que M. le chevalier d'Anguilhem fera mentir le proverbe. « Bête comme un millionnaire ; » il sera riche et il aura de l'esprit : *Gaudeant bene nati*.

— *Amen*, dit Cretté ; chevalier, voici vos bottes.

Roger passa avec le bottier dans un petit cabinet de toilette.

— Eh bien, messieurs, dit le marquis en le regardant entrer, convenez que ce garçon n'est point mal du tout pour un provincial, et qu'il nous ennuiera moins que nous ne nous y attendions d'abord.

Cinq minutes après, Roger sortit du cabinet, botté et éperonné de manière à faire trembler tout autre coursier que Marlborough. — En arrivant sur le perron, un des palefreniers lui remit une cravache.

Les jeunes gentilshommes montèrent sur leurs chevaux, et Boisjoli amena Marlborough.

C'était un admirable bai-brun, à la crinière ondoyante, aux naseaux enflammés, aux yeux sanglants, et sur les jambes fines duquel les veines se croisaient comme un réseau. Roger le regarda en amateur, et comprit qu'il allait avoir là un adversaire digne de lui ; aussi ne négligea-t-il aucune des précautions exigées en pareil cas : il sépara le filet de la bride, rassembla les rênes, s'affermit sur les étriers ; puis, quand il se sentit bien en selle, il fit signe à Boisjoli de le laisser aller.

C'était le moment qu'attendait Marlborough. A peine se vit-il libre, qu'il commença à bondir, à se cabrer, à faire des écarts, enfin à exécuter toutes les manœuvres à l'aide desquelles il avait l'habitude de désarçonner son cavalier ; mais, cette fois, il avait affaire à un maître. Roger le laissa un instant exécuter toutes ses capricieuses incartades, en se contentant de se lier à ses mouvements, de telle façon que cheval et cavalier semblaient ne faire qu'un ; puis, lorsqu'il crut que le moment était venu de mettre fin à toutes ces fantaisies, il commença à faire sentir à sa monture les genoux si fort et si bien, que Marlborough comprit que les choses allaient se gâter pour lui. Alors il redoubla d'efforts ; mais, cette fois, les éperons et la cravache s'en mêlèrent de telle façon, que le cheval commença à hennir de douleur et à jeter l'écume par flocons. Enfin, après dix minutes de lutte désespérée, Marlborough se reconnut vaincu. Roger, alors, s'amusa à lui faire exécuter quelques cercles, comme dans un manège, puis des changements de pied, puis des courbettes, puis enfin tout ce qu'avait l'habitude de faire faire aux chevaux les mieux dressés le fameux la Guérinière, le Franconi du temps.

Nos jeunes gentilshommes avaient d'abord vu cet exercice avec la plus grande curiosité, puis ensuite avec le plus grand plaisir. Le marquis de Cretté, surtout, était tout fier du triomphe de Roger ; aussi, quand maître Marlborough fut tout à fait calmé, s'approcha-t-il du chevalier pour lui faire ses compliments, auxquels se mêlèrent en chœur les éloges des autres jeunes gens.

On partit pour Saint-Germain. Tout le long de la route, il ne fut question que de l'ennui dans lequel le rigorisme de madame de Maintenon et les austérités de Louis XIV plongeaient la France. Cette folle jeunesse donnait à tous les diables la veuve Scarron, qu'on n'appelait jamais que *la vieille*.

Il y avait bien tout un parti qui se moquait du père La Chaise et de ses augustes pénitents ; c'était celui qui commençait à se réunir autour du duc d'Orléans et à faire de l'opposition contre l'antiquaille ; mais ce parti était bien faible encore, et, comme il était fort mal vu à Versailles, il était un peu bien hasardeux d'avouer tout haut qu'on lui appartenait.

Roger, qui avait été élevé au milieu de cette noblesse de province qui faisait, comme nous l'avons dit, une opposition systématique, se trouvait là comme en famille, et fit assez agréablement sa partie dans le concert de malédictions dont on accablait la favorite ; il enrichit même la conversation de quelques noëls tourangeaux composés sur le père La Chaise et sur la directrice de Saint-Cyr, par quelques beaux esprits des environs de Loches. Au reste, il crut être fort audacieux, et ne fut que gai.

Mais, au milieu de tout cela, ce que Roger admirait singulièrement, c'était la façon dont ces gentilshommes tourmentaient leur jabot et chiffonnaient leurs manchettes ; c'était l'excessive supériorité de la coupe de leurs habits, c'était le choix merveilleux des étoffes dont les couleurs s'harmonisaient si gracieusement entre elles, que cette harmonie lui causait presque de l'effroi ; il ne croyait pas qu'on pût arriver jamais à se pincer si fort la taille, et cependant à porter avec tant d'aisance la veste et l'habit. Malgré cette admiration naïve, que Roger ne cherchait même pas à cacher, il n'y eut cependant point un seul brocard dirigé contre lui ; il en était si reconnaissant, qu'il en devenait humble, et qu'il cherchait toutes les occasions de s'abaisser lui-même ; mais à peine ouvrait-il la bouche pour faire les honneurs de son costume hasardé et de ses manières provinciales, que quelqu'un des jeunes gens l'interrompait avec délicatesse. Son cœur débordait.

Arrivé à Saint-Germain, on fit la carte ; mais, comme une heure au moins devait s'écouler avant que le dîner fût prêt, M. de Cretté proposa un brelan. Roger frémit en entendant cette proposition.

« Hélas ! pensa-t-il, ces gens-là jouent au moins à perdre trois ou quatre pistoles. Pauvre Roger ! »

Il regarda timidement son hôte, qui le comprit aussitôt.

— Messieurs, dit le marquis, le chevalier d'Anguilhem ne connaît peut-être pas très bien notre brelan ; cavons-nous seulement d'une vingtaine de louis, afin qu'il ait le temps d'apprendre sans se ruiner.

A l'énoncé de cette galanterie, une sueur froide inonda le visage de Roger.

— La moitié de ce que je possède, se dit-il à lui-même ; je suis un homme perdu !

Alors, en une seconde, il comprit toutes les vanités de l'existence : Anguilhem, la Guérite, la Pintade, les économies d'un demi-siècle entassées dans le coffre-fort paternel, tout cela pouvait être mangé en une heure de brelan, et avec des gens qui jouaient petit jeu encore ; ce n'était point fait, on en conviendra, pour grandir un homme.

M. de Cretté devina que Roger brûlait d'envie de l'entretenir en particulier ; il se leva donc tandis qu'on dressait la table de jeu, et passa sans affectation dans la pièce voisine. Roger l'y suivit.

— Ma foi, marquis, dit Roger avec cette franchise qui lui avait tout d'abord concilié l'affection de ses nouveaux camarades, je ne veux pas mentir avec un galant homme : mon père n'est pas riche, il m'a donné peu d'argent pour mon voyage, et je crains...

— De perdre ?

— Non pas, mais de trop perdre.

— Bah ! défaites-vous donc de ces idées-là. Une des qualités d'un gentilhomme est d'être beau joueur.

— Oui ; mais, pour être beau joueur, il ne faut pas perdre plus qu'on ne possède.

— Pourquoi pas ?

— Mais de l'argent ?

— De l'argent ? On en a toujours, sinon dans ses poches à soi, du moins dans les poches de ses amis.

— Excusez-moi, marquis, je n'aime point à emprunter.

— Vous êtes un enfant, chevalier : on n'emprunte pas, on joue en l'air : c'est ainsi que nous agissons, nous autres. Que croyez-vous que nous avons entre nous tous ? Une centaine de louis peut-être ; mais au fond de la bourse est la parole, chevalier, et la parole d'un gentilhomme vaut une mine d'or. D'ailleurs, lorsqu'on joue entre honnêtes gens comme nous, les chances favorables balancent les chances contraires. Nous jouons toute l'année les uns contre les autres, nous gagnons et nous perdons des sommes folles, et, le 31 décembre, celui de nous qui a été le plus malheureux n'est pas en arrière de cent pistoles. Jouez donc sans crainte, perdez gaiement, ou je vous préviens que je vous regarde de travers.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour conserver vos bonnes grâces, marquis, dit Roger en souriant.

— Alors, revenez sans plus attendre : j'entends sonner l'or.

Le marquis et Roger rentrèrent dans la salle, la table était prête, les jeux disposés. D'Anguilhem perdit ses vingt louis en trois tours.

Pendant cette demi-heure, tout ce que la crainte a de poignantes angoisses serra le cœur du chevalier. Cependant, quoique les muscles de ses tempes tressaillissent un peu, son sourire ne blêmit pas un instant. Le marquis l'engagea à se caver de nouveau.

Le chevalier tira vingt autres louis de sa poche.

Au bout de cinq tours, le chevalier avait regagné ses vingt louis plus quarante autres. Il commença alors à jouer serré.

— Ce cher d'Anguilhem est un véritable accapareur, dit le marquis de Cretté en poussant au chevalier une quinzaine de louis qui étaient son reste et que le chevalier venait de lui gagner avec un brelan de valets. Il vient à Paris pour y chercher quinze cent mille livres, et il voudrait encore emporter notre argent.

Roger comprit la leçon, remercia son ami par un franc sourire, et se remit à jouer aussi largement que lorsqu'il perdait.

Mais Roger était en veine ; au bout de dix minutes, il avait trois cents louis devant lui.

Il faut le dire, si la terreur du chevalier avait été profonde, sa joie fut délirante.

On annonça que le dîner était servi. D'Anguilhem remercia intérieurement le ciel qui lui donnait cette occasion de faire ce qu'en terme d'art on appelle charlemagne. Cretté vit le mouvement de joie qui passa sur son visage, si imperceptible qu'il fût.

— Chevalier, dit le marquis, vous voudriez nous faire croire que c'est le gain qui vous rend spirituel et joyeux, et c'est de la modestie de votre part ; mais, moi qui vous connais, je parie que vous allez risquer vos trois cents louis de gain contre d'Herbigny, qui en perd quatre cents, je crois, au premier vingt et un qui vous passera par la main.

Ce disant, il fit de l'œil un signe à Roger.

Roger comprit qu'il fallait être gentilhomme et sacrifier de bonne grâce toute cette fortune improvisée ; il toussa, pour ne pas soupirer, et répondit :

— Vous avez raison, marquis ; mais comme un vingt et un ne vient pas en aide tous les coups, je propose à M. d'Herbigny de jouer trois cents louis l'un contre l'autre au premier tour et sans voir nos cartes. Nous aurons ce que nous aurons.

— Tenu ! dit d'Herbigny.

On donna les cartes, personne n'engagea le jeu. Les deux partenaires abattirent : Roger eut vingt-neuf et d'Herbigny, trente.

Roger rougit légèrement, mais ce fut tout.

— Voici vos trois cents louis, vicomte, dit-il en souriant.

— Vous êtes un fort beau joueur, M. d'Anguilhem, répondit d'Herbigny en s'inclinant.

— Agréez mon compliment, chevalier, lui dit le comte de Chastellux ; vous jouez en véritable gentilhomme.

— Et le mien, dit le baron de Tréville.

— Et le nôtre, dirent les autres.

Cretté lui prit la main et la lui serra ; puis, s'approchant de son oreille :

— Très bien, lui dit-il tout bas, on connaît un homme au jeu et au feu ; tenez-vous toujours comme vous avez fait tout à l'heure, et, dans trois mois, vous serez un cavalier accompli.

— Voilà bien des louanges, pensa Roger en se levant ; il paraît que j'ai fait quelque chose de très beau. Mais, dans le trajet de la table de jeu à la table du dîner, il poussa un gros soupir qui l'étouffait.

Le dîner fut des plus gais : le marquis de Cretté et ses compagnons se piquaient de boire ; mais ils étaient, sous ce rapport, des enfants près de leur convive provincial. Roger trouva, avec un sérieux parfait, que les verres étaient petits et le vin faible.

— Têtebleu ! dit d'Herbigny, vous êtes aussi beau joueur que beau cavalier, et aussi beau buveur que beau joueur ; il paraît que l'on fait tout bien à Anguilhem.

Roger fut émerveillé de se trouver non seulement égal, mais encore supérieur en quelque chose à ces miracles d'élégance.

Pendant tout le dîner, on parla chasses, amours et batailles : sur les deux premiers points, le chevalier avait assez bon nombre de prouesses à raconter, quoique ses amours ne fussent pas du genre de ceux de ses nouveaux amis. Mais sur le dernier chapitre, Roger ne put raconter ni prouesses ni triomphes : jamais il n'avait vu le feu, jamais il n'avait eu même le plus petit duel ; cela l'humilia fort, et il fit une figure d'auditeur assez désobligeante.

On en était au dessert lorsque arriva une seconde compagnie. Ceux qui la composaient étaient aussi bruyants dès leur arrivée que l'étaient le marquis de Cretté et ses convives à la fin du dîner.

— Allons, voilà que nous allons voir MM. de Kollinski, dit le marquis de Cretté avec un air de contrariété qui n'échappa point à Roger.

Roger se pencha en dehors de la fenêtre et aperçut quatre gentilshommes, dont deux, superbement vêtus d'un costume étranger, se prélassaient sur le seuil de l'hôtel en faisant grand vacarme.

C'étaient deux gentilshommes hongrois d'une tenue si riche, qu'elle finissait par en être extravagante. Leur luxe était insultant, même dans cette époque de luxe.

Aussitôt il se fit parmi les premiers venus un grand silence, comme s'ils eussent craint d'autoriser la familiarité des derniers arrivants.

Roger se pencha à l'oreille du marquis :

— Qu'est-ce que MM. de Kollinski ? demanda-t-il.

— Deux honorables seigneurs hongrois qui vivent ici à la manière de leur pays, répondit le marquis, en rossant les hôteliers, en maltraitant les laquais, en barrant le chemin aux passants, toutes choses qui seraient charmantes si le duel n'était pas défendu et si cruellement poursuivi. Braves, du reste ; il n'y a rien à dire contre eux sous ce rapport.

Roger fit son profit de l'explication. MM. de Kollinski entrèrent alors dans la grande salle de l'auberge, et l'on se salua courtoisement de part et d'autre. Mais à peine les premiers compliments furent-ils échangés, que le marquis de Cretté se leva, exemple qui fut imité par les gentilshommes de la société, paya l'hôte et sortit, suivi de Roger et de ses autres compagnons.

Du bas de l'escalier, Roger entendit MM. de Kollinski rire aux éclats, et les mots *nœud vert-pomme* frappèrent plusieurs fois son oreille. Or, Roger portait, comme nous l'avons dit, un nœud vert-pomme sur l'épaule ; c'était un ornement de fort mauvais goût, surtout sur un habit bleu de ciel. Roger ne s'en était pas aperçu le matin, mais il le comprit le soir : il fut donc indigné contre les rieurs, et se mit à les détester du fond de son âme : Roger sentit qu'il avait été ridicule à leurs yeux.

M. de Cretté n'avait pas, de son côté, perdu un mot de leurs railleries ; car, en montant à cheval :

— Mon Dieu ! dit-il, que ces MM. de Kollinski sont donc insolents et provocateurs !

Roger devina que la plaisanterie des Hongrois avait été comprise par ses compagnons : il en souffrit cruellement ; mais n'ayant rien dit sur le coup, force lui fut de dévorer sa douleur.

Une fois à Paris, Roger remercia bien affectueusement le marquis de toutes ses gracieuses obligeances, demanda à chacun des gentilshommes présents la permission d'aller lui faire visite, et accepta l'offre qu'on lui fit d'une partie de courte paume pour le lendemain.

— Ôtez votre nœud vert-pomme, lui dit tout bas le marquis en le quittant, et prenez un nœud ponceau : c'est la couleur à la mode.

Roger eût mieux aimé un coup de poignard que cette délicate attention de son nouvel ami.

— Décidément, pensa-t-il, j'ai été insulté et je n'ai pas demandé satisfaction de l'insulte. Serais-je donc un homme sans cœur?

XI

COMMENT LE CHEVALIER MIT A PROFIT LES LEÇONS D'ESCRIME QUE LUI AVAIT DONNÉES LE BARON D'ANGUILHEM, SON PÈRE.

Cette idée empêcha Roger de dormir pendant toute la nuit; il envisageait l'aventure de cent façons différentes; il ruminait mille arguments en sa faveur; mais le résultat de tout cela était qu'on l'avait raillé et qu'il l'avait souffert. Ce souvenir gâtait toute cette journée de la veille, si brillante cependant pour lui. Cette pensée, jointe aux renseignements donnés par maître Coquenard, sur l'état du procès, n'était point faite pour compléter une bonne nuit; aussi Roger, après avoir dormi une heure ou deux, se réveilla-t-il de fort mauvaise humeur.

Cependant, comme, la veille, il avait appris la valeur d'un habit d'élégant, avant de prendre le chocolat, il fit venir un tailleur et lui commanda, pour dix heures du matin, un costume complet du meilleur goût qui put se trouver. A dix heures, le tailleur fut chez Roger avec un habit de taffetas chatoyant, à parements brodés d'argent, avec une veste de soie gris de lin, brodée de même, et culotte pareille à l'habit; le reste de la toilette fut complété par une cravate de point de Malines, des bas à coins brodés et des boucles neuves; une épée, plus riche que celle de la veille, et parfaitement affilée, retroussait cavalièrement la basque gauche de son habit.

Alors il avoua franchement ses craintes au tailleur sur la manière de porter galamment toutes ces belles choses: celui-ci, qui était un homme d'art, lui donna les avis les plus précieux. Roger voulut les mettre à l'instant même à exécution: marcha, tourna, vira devant son professeur, lequel finit par déclarer qu'il était parfaitement satisfait de la manière dont le chevalier se caressait le menton et jetait son chapeau sous le bras gauche: c'était le principal. Roger paya le tailleur et le congédia, un peu distrait déjà des mauvaises idées qui l'avaient préoccupé toute la nuit. Il partit donc d'un pas allègre pour la rue de Vaugirard, où était situé le jeu de courte paume.

Une seule chose manquait à la satisfaction de son amour-propre, c'était d'être vu, ainsi vêtu, par Constance: ce regret lui était d'autant plus vif qu'il produisait évidemment une grande sensation sur tous ceux qu'il rencontrait, sensation démontrée par le mouvement que ceux-ci faisaient en se retournant et en le suivant des yeux; en effet, personne ne pouvait comprendre où allait ainsi, à dix heures du matin, vêtu comme pour une noce, ce beau jeune homme qui avait l'air si content de lui.

Roger arriva le premier au rendez-vous: les marqueurs lui firent de profondes révérences qui lui parurent de bon augure. C'était la première fois que Roger voyait un jeu de courte paume; il avait cru se trouver dans un Louvre, il était dans un grenier, ou à peu près.

Ce qui n'empêchait pas tant le caprice était déjà chose puissante dans la capitale du monde civilisé, que ce jeu de paume ne fût le plus fréquenté de Paris.

Roger profita de l'isolement qu'il devait à sa trop grande exactitude, pour demander aux marqueurs quelques renseignements théoriques sur la marche du jeu et quelques leçons pratiques sur le même jeu; comme il avait l'intelligence vive, il comprit à l'instant même la marche de la partie, et, comme il avait le coup d'œil juste et le poignet solide, il tira assez droit pour un commençant.

Sur ces entrefaites, les nouveaux amis de Roger arrivèrent. La stupéfaction du chevalier fut grande; ils étaient en culotte du matin et en robe de chambre. — Hélas! le pauvre chevalier avait encore beaucoup à faire pour être Parisien.

Le marquis de Cretté s'aperçut de son étonnement.

— Nous demeurons dans le quartier, dit-il, ce qui fait que nous venons ici en voisins.

— Moi, dit Roger, j'avais quelques visites à faire en vous quittant, de sorte que je me suis habillé d'avance.

— Vous auriez mieux fait de venir en négligé, dit le marquis, vous vous seriez fait conduire chez vous en sortant d'ici; ce costume vous gênera fort.

— Je ne m'attendais pas à pouvoir faire votre partie, dit Roger en se mordant les lèvres. Je ne connais pas le jeu, et...

— Eh bien, dit le marquis, nous allons peloter un peu pour nous mettre en haleine, et vous donner une idée de la chose, puis nous régulariserons une partie.

En ce moment, un bruit de mauvais augure retentit dans l'antichambre. Plusieurs voix résonnèrent, parmi lesquelles Roger crut reconnaître la voix qui avait raillé, la veille, le nœud vert-pomme: le chevalier eut comme un pressentiment.

En effet, presque aussitôt, MM. de Kollinski entrèrent avec leurs deux compagnons de la veille: une sueur froide perla sur le front de Roger.

— Hâtons-nous de nous mettre en place, dit le marquis, ou il nous faudrait disputer avec ces bravaches à qui appartiendra le jeu.

Le marquis mit bas sa robe de chambre, ses amis en firent autant; Roger, de son côté, se dépouilla de son habit, de sa veste et de son épée.

La partie s'engagea.

Roger commença par faire quelques-unes de ces gaucheries inséparables de l'apprentissage d'un jeu si difficile, et cela au milieu des rires de la galerie. Mais peu à peu son jeu se régularisa. En général, tous les exercices du corps se suivent. Roger, apte aux choses de force et d'adresse, faisait des progrès visibles; d'un autre côté, la vigueur de son poignet causait l'admiration de ses nouveaux amis: ses balles sifflaient comme des boulets de canon, et il fallait réellement être fort brave pour tiercer contre lui.

Les jeunes gentilshommes s'amusaient fort à voir se déployer les ressources presque improvisées de cette puissante nature. Tantôt, pour saisir la balle au-dessus de sa tête, Roger bondissait à faire croire qu'il avait un tremplin sous les pieds; tantôt pour arriver à temps, Roger s'élançait en avant ou se rejetait en arrière avec une force de jarret et un calcul des distances prodigieux dans un commençant; ses amis ne tarissaient pas en éloges. Roger s'exaltait.

La galerie paraissait moins s'amuser: MM. de Kollinski étaient venus aussi pour jouer, de sorte qu'ils trouvaient que la partie du marquis de Cretté se prolongeait un peu bien longtemps à leur gré. Cela fit que, par manière de passe-temps, et tandis que son frère ricanait avec son impertinence ordinaire, M. de Kollinski l'aîné se mit à jeter les balles dans les blouses.

Comme la chose se passait du côté du marquis de Cretté, ce fut à lui que la chose parut particulièrement désagréable.

Cependant le marquis de Cretté s'impatientait de plus en plus et donnait à son jeu d'autant moins d'attention, qu'il s'impatientait davantage, de sorte qu'il commença à perdre.

Le marquis de Cretté était beau joueur quand il perdait par sa faute ou par la faute des gens qu'il aimait; mais il avait la tête vive lorsqu'il perdait par la faute des autres, et que les autres étaient des gens qu'il n'aimait pas. Aussi, à une nouvelle balle blousée par M. de Kollinski, le marquis de Cretté perdit patience.

— Parbleu! monsieur, dit-il en se retournant vers le blouseur, vous me blousez mes balles et vous me faites perdre. Cela vous amuse probablement, mais, moi, cela ne m'amuse pas.

— Alors, marquis, je blouserai celles de monsieur, dit le Hongrois en passant du côté de Roger.

Roger jeta sur le marquis de Cretté un regard interrogateur auquel le marquis répondit par un coup d'œil significatif.

— Et vous aurez raison si monsieur le permet, dit le marquis de Cretté.

— Oui! mais je ne le permettrai pas, dit Roger avec un battement de cœur indicible, en faisant cependant quelques pas vers M. de Kollinski.

— Tiens, dit le Hongrois, c'est l'homme au nœud vert-pomme; pourquoi n'avez-vous plus votre nœud, mon ami?

Roger sentit le sang monter à ses tempes, et cependant il était comme cloué à sa place.

Il eût voulu répondre à M. de Kollinski; mais sa langue était paralysée.

— M. d'Anguilhem n'a plus son nœud vert-pomme, c'est vrai, dit le marquis de Cretté, mais il a une épée neuve.

Ces quelques mots furent l'étincelle qui met le feu à un baril de poudre.

Roger s'avança jusqu'à M. de Kollinski, et, le saluant gravement.

— Oui, monsieur, une épée neuve, dit-il, que j'aurai l'honneur de vous passer au travers du corps, si cela peut vous être agréable.

Tous les assistants éclatèrent de rire en entendant la singulière provocation de Roger. M. de Kollinski voulut répondre bruyamment comme c'était sa coutume; mais le vicomte d'Herbigny s'était avancé à son tour; il rapprocha un doigt de sa bouche:

— Messieurs, dit-il, rien devant tout ce monde, je vous en prie. Tantôt nous nous retrouverons.

Les Hongrois saluèrent, retournèrent au fond de la salle et se mirent à ricaner entre eux.

— Eh bien, dit le marquis à demi-voix à Roger, qui, après que le sang lui avait porté au visage, devenait très pâle, qu'avez-vous donc, chevalier? On dirait que vous allez vous trouver mal!

— Non, monsieur; mais je suis un peu ému.

— Cette émotion vous empêcherait-elle de vous battre, si nous avions besoin d'un quatrième?

— M'empêcher de me battre, moi? répondit Roger, qui se souvint des instructions de son père. Je me battrai dix fois, s'il le faut, et contre dix personnes si vous le jugez convenable. Mais il se passe quelque chose en moi de plus fort que moi, et je tremble; c'est de la colère, je pense.

Le marquis sourit de la naïveté avec laquelle le chevalier traduisait ses sensations.

— Avez-vous de l'escrime? lui demanda-t-il.

— Mais oui, un peu.

— Quel est votre maître?

— C'est mon père qui me l'a apprise.

— Diable! vous ne savez peut-être pas grand'chose alors.

— Je crois que je puis me défendre.

— Si vous saviez seulement tirer l'épée comme vous montez à cheval.

— Mais j'espère être au moins de la même force à l'un et à l'autre de ces exercices.

— Vraiment?

— Oui, mais je n'ai fait d'armes qu'avec des fleurets.

— De sorte que vous ne savez pas comment vous vous battrez, une fois sur le terrain?

— Je sais que je me battrai, voilà tout, et sans reculer d'une semelle, je vous le promets.

— Ah! si vous le promettez, dit le marquis, je suis parfaitement tranquille.

— Je vous le promets.

— Très bien!

Le marquis remit sa robe de chambre, ajusta son col, et alla trouver les deux frères qui étaient assis sur les bancs des marqueurs avec deux de leurs amis, et qui se levèrent à son approche.

Ces messieurs échangèrent les compliments d'usage; MM. de Kollinski étaient redevenus parfaitement polis: c'était tout simple, on allait se battre.

On prit rendez-vous pour quatre heures, et l'on convint de se trouver derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement.

Nos quatre jeunes gens revinrent à l'hôtel du marquis de Cretté.

— Ma foi, messieurs, voilà une fâcheuse affaire, dit le marquis en rentrant au salon, en se jetant sur un canapé et en faisant signe à ses compagnons d'en faire autant.

— Pourquoi cela? demanda d'Herbigny.

— Dame, mon cher vicomte, c'est que ces MM. de Kollinski ont voulu absolument se battre quatre contre quatre.

— Eh bien, ne sommes-nous pas quatre? dit Tréville.

— Sans doute, baron; mais pour le second jour que nous nous trouvons ensemble, j'aurais voulu tirer le chevalier de cette algarade.

— Et pourquoi moi plutôt qu'un autre? demanda Roger.

— Parce que, mon cher chevalier, une première affaire, c'est une première affaire.

— Ah çà! mais vous autres Parisiens, dit Roger, auriez-vous trouvé, par hasard, moyen de commencer par la seconde?

— Non, pas encore, c'est vrai, dit Cretté en riant.

— En ce cas, faites état de moi, je vous prie, monsieur, reprit le chevalier; et, s'il ne s'agit que de recevoir un coup d'épée, j'en vaux bien un autre, que diable!

— Allons, allons! voilà qui est parler, ce me semble, dit d'Herbigny.

— Moi, je réponds du chevalier, dit Tréville.

— Chevalier, si vous en revenez, dit Cretté, vous serez mon ami. Mais, ne vous abusez pas, ces MM. de Kollinski sont les bretteurs distingués; ils se battent là-bas avec des rapières du temps de Charles IX.

— Eh bien, que voulez-vous, marquis! on tâchera, si terribles qu'ils soient, de faire leur partie.

— Soit donc, mais vous voilà prévenu. Il est encore temps de vous retirer honorablement, chevalier, et à défaut de vous, nous aurons recours à Clos-Renaud, qui est une jolie lame.

— Vous me chagrineriez fort en répétant ce que vous venez de dire, marquis. Je suis à vos ordres ainsi qu'à ceux de nos Hongrois.

— Eh bien, messieurs, à ce soir quatre heures, dit Cretté. Faisons nos testaments, car, selon toute probabilité, cela chauffera. Venez avec moi, Roger, je vous donnerai une bonne épée; vous n'avez là qu'une poignée.

Le marquis prit congé de ses compagnons et conduisit Roger dans une espèce d'armurerie, où il y avait des épées de toutes forces, avec des montures adaptés à différentes mains.

Roger fit son choix en amateur; il prit une jolie brette, ni trop longue ni trop courte, ni trop lourde ni trop légère; un carlet aigu comme une aiguille, qui allait en s'élargissant à quatorze ou quinze pouces de la poignée, de manière à donner de la force à la parade.

Le marquis suivait avec la plus grande attention le choix que faisait le chevalier.

— Allons, allons, dit-il, je vois que vous avez assez bon goût. Jetez-moi dans un coin votre épée, qui n'est bonne à rien, et passez-moi celle-ci à sa place. Bien! A ce soir, derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement, vous savez?

— Parfaitement.

— D'ailleurs, attendez-moi; je vous prendrai en passant. Ou plutôt, tenez, soyez ici à deux heures, nous mangerons un morceau ensemble.

— Vous me comblez, marquis.

— Allons, allons, ne nous servons pas de ce verbe-là, il n'est pas de mise entre amis, et il sent son Loches de six lieues.

Une fois rentré à l'hôtel et enfermé dans sa chambre, Roger fit des réflexions fort lugubres. Ce mot de testament, qu'avait, en manière d'avis, lâché le marquis de Cretté, lui trottait par la tête.

— Parbleu! disait-il, ce serait une chose bizarre, si j'arrivais de Loches à Paris juste pour me faire tuer.

Là-dessus, le chevalier appuya son coude sur une table, laissa tomber sa tête dans sa main, et se mit à penser à Constance, à sa mère, au baron, à ce bonheur du pays natal, si réel, et cependant qu'on n'apprécie que lorsqu'on en est éloigné, dont on ne sent la réalité que lorsqu'il vous manque; puis il écrivit quelques pages à Constance, à son père et à sa mère, pleurant fort naïvement à mesure qu'il écrivait.

Il pleura tant, qu'il finit par ne plus pleurer: d'ailleurs, il faisait un ciel magnifique; le soleil dardait à travers les barreaux de la fenêtre un grand rayon dans lequel se jouaient des millions d'atomes; la mort est moins laide par un beau temps: on a remarqué qu'il y avait beaucoup plus de gens braves en août qu'en décembre.

Roger secoua donc la tête, prit l'épée du marquis, la sortit du fourreau; elle pesait à peine, à sa main robuste, comme un fleuret. Il tira au mur, figura quelques contres de quarte et quelques contres de tierce très serrés et très rapides; bref, il finit par être assez content de lui, convaincu qu'il était qu'il n'avait rien perdu de sa force, quoique, depuis près de dix-huit mois, il n'eût pas touché un fleuret.

A deux heures, il sortit et regagna l'hôtel du marquis. Cretté l'attendait dans la salle d'armes avec d'Herbigny et Tréville.

Une table était dressée: il y avait sur cette table des côtelettes, un pâté et deux bouteilles seulement de vin vieux.

A cette vue, le chevalier déclara que, n'ayant pris que son chocolat à neuf heures du matin, il mourait littéralement de faim.

Les trois jeunes gens firent chorus.

Le repas fut aussi gai que si l'on eût dû aller à l'Opéra en sortant de table. De temps en temps seulement, le chevalier sentait un mouvement nerveux qui lui pinçait le cœur; mais ce mouvement n'était que passager et n'avait pas l'influence de faire disparaître le sourire de ses lèvres.

On resta une heure à table; mais on ne but pas un verre de plus que les deux bouteilles. Les quatre amis s'embrassèrent au dessert.

— Écoutez, chevalier, dit d'Herbigny, qui était celui des jeunes gentilshommes composant la société du marquis de Cretté qui passait pour la meilleure lame, il m'a été facile de voir hier, quand vous avez monté Marlborough, et aujourd'hui quand nous avons joué à la paume, que vous avez un jarret de fer et un bras d'acier; fouettez sur ce moricaud de Kollinski, car je crois bien qu'il voudra avoir affaire à vous, et c'est tout naturel, puisque c'est vous qui avez eu la galanterie de lui offrir de lui passer votre épée au travers du corps. C'est un dégageur, un faiseur de feintes. Cassez-lui le poignet, en rompant, ensuite vous aurez bon marché de lui.

— A mon second duel, répondit le chevalier, je romprai peut-être, car, comme me le disait toujours mon père, rompre ce n'est pas fuir; mais, au premier, je ne reculerai pardieu pas d'une semelle, et pour en être certain, je vous préviens que, s'il y a un mur, je me mets contre lui.

— C'est cela, pour qu'il vous cloue comme un papillon à une boiserie; pas de forfanterie, mon cher; songez que, quand il aura fini avec vous, il nous tombera sur le dos.

— Je tâcherai de lui donner assez de besogne pour qu'il ne vous dérange pas dans vos petites affaires, dit Roger.

— *Amen!* répondit d'Herbigny.

— *Amen !* répétèrent Cretté et Tréville.

Tous trois prirent leurs épées ; le chevalier n'avait pas quitté la sienne ; puis ils montèrent en voiture.

Arrivé au coin du couvent des Filles-du-Saint-Sacrement, Cretté tira le cordon ; le cocher s'arrêta ; un petit jockey assis auprès de lui descendit et ouvrit la portière.

— Tu vas attendre ici, Basque, dit le marquis, tout en regardant ce qui se passera, vu que nous aurons probablement encore plus besoin de la voiture pour nous en retourner que pour venir.

Les quatre jeunes gens sautèrent à terre.

On se mit en garde, et, comme d'un moment à l'autre on pouvait être dérangé, on croisa immédiatement le fer.

Le marquis de Cretté reçut un coup d'épée qui lui traversa le poignet ; d'Herbigny tua roide M. de Bardane, et Tréville fut tué par le comte de Gorkaum.

Quant à Roger, il était, sans s'en douter, l'épée de première force, comme il l'avait dit, il ne recula pas d'un pas. Seulement, il se fendit trois fois sur son adversaire : la première, sur un coup droit, et il lui perça la joue ; la seconde, sur une riposte, et il lui troua la gorge ; la troisième, sur un dégagement, et il lui creva la poitrine.



On porta Kollinski aîné dans sa voiture.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous, Roger ? dit le marquis.

— Moi ? Je me trouve à merveille, et pour faire honneur à la compagnie dans laquelle je me trouve, je me battrais avec le diable en personne.

Une seconde voiture arriva. Les quatre adversaires de nos jeunes gens en descendirent. C'étaient MM. de Kollinski, un Saxon nommé le comte de Gorkaum et un officier de chevau-légers, nommé M. de Bardane.

Ils s'approchèrent du marquis de Cretté et saluèrent.

Les choses arrivèrent à l'égard de Roger comme l'avait prévu d'Herbigny. Kollinski l'aîné voulut absolument se battre contre lui, et comme Roger, de son côté, désirait se battre avec Kollinski, la discussion ne fut pas longue.

Le reste du jeu se noua ainsi.

Le marquis de Cretté eut affaire à Kollinski le jeune, d'Herbigny s'accommoda de M. de Bardane et Tréville du Saxon.

M. de Kollinski l'aîné tomba.

— Peste ! dit Cretté, qui s'était assis sur l'herbe, quel bélier que ce gros garçon-là ! il enfoncerait un mur.

En voyant tomber son frère, M. de Kollinski jeune s'élança sur Roger ; mais d'Herbigny lui barra le chemin.

— Un instant, monsieur, dit d'Herbigny au Hongrois. C'est moi, si vous le voulez bien, qui aurai l'honneur de vous accommoder de la même façon dont mon ami Roger a accommodé M. votre frère.

Et, sur ce, il écarta Roger, qui persistait, prétendant que, puisqu'il avait commencé avec la famille, c'était à lui de continuer avec elle ; mais il n'eut pas le temps de poursuivre la discussion.

Le Saxon vint à lui.

— Bardon, mon cher monsieur, lui dit-il ; mais che ne feux bas que nous restions les pras croisés.

— Eh bien, alors, décroisons les bras, répondit Roger en se remettant en garde.

— Alerte, alerte, messieurs ! cria Cretté, voici Basque qui nous fait signe qu'il arrive quelqu'un.

— Attendez, attendez, dit Roger, me voilà.

Il se fendit, et traversa l'épaule du comte de Gorkaun.

— Monsieur, lui dit gravement celui-ci, che vous remercie, et, si chamais vous fenez à Dresde, je serai pien enchanté de vous y recevoir.

— Monsieur, dit Roger sensible au compliment, vous pouvez compter que ce sera pour vous ma première visite.

Les deux adversaires se saluèrent.

Pendant ce temps-là, Kollinski jeune et d'Herbigny faisaient un coup fourré : d'Herbigny perçait la hanche de Kollinski, et Kollinski lui égratignait la cuisse.

La voiture s'était approchée au galop, sur l'invitation du marquis de Cretté; Basque et le cocher de M. de Kollinski mirent en face l'un de l'autre M. de Bardane et le vicomte de Tréville, afin qu'on crût qu'ils s'étaient tués mutuellement ; on porta Kollinski aîné, qui n'était pas mort tout à fait, dans sa voiture ; son frère et le Saxon montèrent près de lui, et la voiture partit au galop. De leur côté, Cretté, d'Herbigny et Roger s'élancèrent allègrement dans leur carrosse, et leurs chevaux les emportèrent ventre à terre.

— Mon cher chevalier, dit le marquis, je vous demande votre amitié et vous offre sincèrement la mienne.

— Et moi aussi, dit d'Herbigny.

— Vous me comblez, répondit le chevalier.

— Roger, Roger, dit le marquis, vous savez bien qu'il était convenu que vous ne me diriez plus ce mot-là. Sacredieu ! que mon poignet me fait mal.

— Et ce pauvre Tréville, dit d'Herbigny, moi qui lui devais deux cents pistoles !

— Que veux-tu, mon cher ! dit le marquis, c'est un compte réglé.

Et tous trois rentrèrent à l'hôtel du marquis de Cretté, d'où d'Herbigny et Roger ne sortirent qu'à la nuit.

XII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FIT CONNAISSANCE AVEC LE FILS DE L'INDIENNE ET DE QUEL CARACTÈRE IL LE TROUVA.

Toutes ces aventures s'étaient passées avec la rapidité d'un songe.

Roger avait eu le temps de vivre, tout juste, mais à peine avait-il eu le loisir de s'apercevoir qu'il vivait. Il consulta sur ce phénomène d'activité le marquis de Cretté, qui lui répondit :

— Mon cher, c'est ainsi que l'on vit à Paris ; encore, ce soir, perdons-nous notre soirée, du moins moi, que mon poignet empêche de sortir. Mais, quant à vous, Paris est grand, vous avez les deux poignets fort sains, vous pouvez donc encore employer dignement votre temps d'ici à minuit.

— Non, merci, dit Roger, je ne suis pas fâché de rentrer à mon hôtel ; mais du train dont j'y vais, et avec les exemples que j'ai sous les yeux, j'espère que, dans huit jours, je serai un cavalier parfait.

— Je le crois pardieu bien ! et depuis deux jours vous n'êtes plus reconnaissable ; mais il y a une chose vraiment plus pressée que les dîners à Saint-Germain, les parties de paume rue de Vaugirard, et les promenades derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement : c'est votre procès, et je vous conseille de vous en occuper.

— C'est bien mon intention, dit d'Anguilhem, et, dès demain, je me mettrai en course.

— Vous savez, mon cher, que j'ai pour toutes vos affaires ou un carrosse ou un cheval à votre disposition : faites-moi seulement savoir le matin votre heure et votre désir, et l'un ou l'autre sera chez vous, à votre choix.

— Et croyez-vous que je gagnerai mon procès ? dit Roger.

— Ah ! dame, mon cher, vous m'en demandez beaucoup plus long que je n'en sais ; si vous me demandiez si vous dompteriez Bucéphale, je vous répondrais « Oui » ; si vous me demandiez si vous embrocheriez Berthelot et Boisrobert, c'est-à-dire nos deux premiers maîtres d'armes, je vous répondrais : « C'est possible » ; mais peste ! cher ami, on n'adoucit pas un juge comme on dompte un cheval ou comme on tue un homme ; il y a les procureurs, les huissiers, les conseillers, les présidents, ceux des caisses, ceux des recouvrements, un monde de bonnets carrés, un enfer peuplé de coquins noirs ; il faut d'abord tâcher de savoir les noms de tous ces gaillards-là ; puis vous me les direz, puis nous tâcherons de séduire les uns avec de belles paroles, et de gagner les autres avec de l'argent.

— Pour les belles paroles, c'est très bien, dit Roger, et je suis en fonds pour cela ; j'ai fait ma rhétorique avec l'abbé Dubuquoi, qui est un garçon d'esprit, et ma philosophie avec les jésuites d'Amboise ; mais pour l'argent, c'est autre chose ; mon père m'a donné cinquante louis pour six mois, et, depuis deux jours que je suis à Paris, j'ai déjà mangé vingt pistoles.

— Eh bien, mais mon cher, je vous l'ai dit entre gentilshommes, il ne faut pas s'inquiéter de ces choses-là. Fouillez à ma bourse ; j'ai une soixantaine de mille livres de rente que j'aurais peine à manger, si je n'avais pas un intendant. Prenez, mon cher, prenez ; vous me rendrez tout cela quand vous serez millionnaire.

— Et si je perds mon procès ? dit Roger.

— Eh bien, que voulez-vous, chevalier ! il ne faudra pas vous pendre pour cela. Nous prendrons ce qui vous restera d'argent ; nous irons faire une séance dans un tripot. On ne peut pas toujours perdre : la fortune vous devra une revanche, elle vous la donnera.

— Tout cela est fort précaire, mon cher marquis, et je vous avoue que je ne vois pas l'avenir couleur de rose.

— Ah ! oui, cela me paraît encore juste, plaignez-vous. Eh bien, que diront Bardane et Tréville, si vous n'êtes pas content ? A propos, mon cher, si l'on vous interroge sur eux, ne manquez pas de répondre qu'ils se sont pris de querelle au jeu de paume, et qu'ils se sont enferrés tous deux. Si quelque curieux veut savoir d'où vous tenez cela, dites que c'est moi qui vous l'ai dit.

— Très bien, dit Roger en se retirant.

— Un mot encore : envoyez savoir demain matin, chez M. de Kollinski, s'il est mort ou vivant. Vous lui devez bien cela. S'il est mort, bonsoir, tout est fini. S'il n'est pas mort, envoyez-y chaque jour jusqu'à ce qu'il soit trépassé ou guéri. N'avez-vous pas aussi quelque peu égratigné le Saxon ?

— Je crois lui avoir passé mon épée à travers l'épaule.

— Ah ! vous croyez ! Eh bien, faites d'une pierre deux coups, et envoyez chez lui en même temps.

— Mais leurs adresses ?

— Petitpas vous les portera demain matin.

— Qu'est-ce que Petitpas ?

— C'est mon coureur.

— Allons, bonne nuit, marquis.

— Merci du souhait ; mais j'en doute. Mon poignet me fait un mal de possédé. Cet animal de Kollinski ne pouvait pas me donner un coup d'épée ailleurs ! Quelles brutes que ces Hongrois ! Allons, bonsoir, cher ami ; vous savez qu'à compter d'aujourd'hui, c'est, entre nous, à la vie, à la mort.

Roger, tout en regagnant son hôtel, songeait qu'il avait sinon tué, du moins fort maltraité un homme dans la journée, et il s'étonnait, malgré les commandements de Dieu et de l'Église qui ordonnent d'aimer son prochain comme soi-même, il s'étonnait, dis-je, de ne pas éprouver une grande somme de remords.

Il y a plus : quand il avait vu tomber M. de Kollinski, bien loin d'en éprouver un regret quelconque, il en avait ressenti une joie des plus vives, tant il est vrai que le sentiment de sa propre conservation l'emporte sur tous les autres sentiments.

Cependant une chose rassura Roger sur la mauvaise idée qu'il commençait à prendre de lui-même ; c'est qu'à peine avait-il été question entre les deux jeunes gens du pauvre Tréville, qui avait été tué si ce n'est que, comme nous l'avons dit, d'Herbigny s'était rappelé après sa mort, qu'il lui devait une centaine de louis, circonstance qui ne serait peut-être pas si fidèlement revenue à sa mémoire, si Tréville eût vécu.

Et cependant Cretté et d'Herbigny étaient liés avec Tréville depuis dix ou douze ans.

Mais, en échange, Tréville avait sans doute un père, une mère, une maîtresse, que cette mort allait mettre en grand deuil. Roger frissonna en songeant que lui aussi avait tout cela, et qu'il eût été fort possible qu'à l'heure où il faisait ces réflexions philosophiques, ce fût lui, Roger, qui fût couché à la place de Tréville.

Cette pensée fit doubler le pas au chevalier, car il avait grande hâte d'écrire à Anguilhem et d'épancher, à l'endroit de tout ce qu'il aimait, les sentiments dont son cœur était plein.

Roger écrivit effectivement à son père et à sa mère ; il était si heureux, que sa joie débordait à flots. C'est une si belle chose que de vivre quand on a été près de mourir, et qu'au bonheur de la conservation se joint l'orgueil du triomphe ! Puis, quelque chose de plus encore venait rassurer Roger : il n'aurait plus, à l'avenir, ce battement de cœur qui est l'indécision du brave ; il savait sa force et on la savait.

Il supplia sa mère de ne pas oublier qu'après l'amour qu'il portait à elle et à son père le seul et unique sentiment de son cœur était pour mademoiselle de Beuzerie : il la pria de faire savoir dans le pays qu'admis dans l'intimité du marquis de Cretté, il avait déjà commencé à mener bon train à Paris. Puis il détailla ses costumes, glissa quelques mots de sa réputation naissante, et demanda si les cinquante autres louis ne pourraient pas arriver bientôt. Enfin, venait un *post-scriptum* d'une page et demie pour Constance.

Dans sa lettre au baron, — car le chevalier eut regardé comme un sacrilège de confondre les choses de cœur avec les affaires d'argent, — dans sa lettre au baron, Roger expliqua longuement les appréhensions de maître Coquenard ; il dessina la position critique où le procès engageait la petite fortune des d'Anguilhem, et, comme au fond le présomptueux, convaincu que rien ne lui pouvait plus résister, ne doutait plus du gain de l'affaire, il se plut à en exagérer les difficultés pour paraître un vainqueur encore plus brillant.

Le *post-scriptum* de cette seconde lettre fut consacré à Christophe lequel se reposait et vivait grassement dans l'écurie de la Herse-d'or.

Cependant, la cause qui avait amené Roger à Paris s'instruisait : M. de Bouzenois était mort d'une attaque d'apoplexie, sans rien témoigner, ni par paroles ni par écrit, de ses intentions ; car le digne gentilhomme croyait encore avoir dix ou douze bonnes années à vivre. Son hôtel, situé place Louis-le-Grand, était devenu tout à coup désert : le fils de l'Indienne, ainsi appelait-on la femme que le vicomte de Bouzenois avait ramenée d'outre-mer, le fils de l'Indienne, dis-je, s'était présenté pour en prendre possession ; mais, comme il n'avait ni titre ni droits établis, les scellés avaient été apposés sur la maison et le séquestre mis sur ses biens.

Roger s'était bien promis de rendre, aussitôt qu'il aurait un instant à lui, une visite à cet hôtel : il profita donc de ce qu'il avait à mettre sa carte chez M. de Kollinski, lequel demeurait rue des Capucines, et chez M. le comte de Gorkaun, qui demeurait du côté de la Ferme-des-Mathurins, pour s'arrêter, en passant, devant sa future propriété.

Il la reconnut à l'herméticité avec laquelle portes et fenêtres étaient fermées ; c'était un grand et bel hôtel qui pouvait valoir à lui seul trois cent mille livres, prix énorme pour cette époque. Roger remarqua un écusson en pierre sur lequel étaient gravées les armes du défunt, et sur lequel il se promit de faire graver les siennes aussitôt que le gain probable de son procès lui permettrait cette petite satisfaction d'amour-propre. Bref, il s'approchait et s'éloignait de l'hôtel pour le voir sous tous ses aspects, lorsqu'il aperçut un monsieur qui, arrivé à peu près en même temps que lui, opérait les mêmes manœuvres que lui, d'un air aussi préoccupé que lui ; cela fut cause qu'il examina plus attentivement ce monsieur.

C'était un homme auquel il était à peu près impossible d'assigner un âge fixe, quoiqu'il fût évident qu'il avait de vingt-cinq à quarante années ; une teinte jaune-orange était répandue sur toute sa personne et s'infiltrait jusque dans le blanc de ses yeux ; il avait les dents petites et blanches, les cheveux d'un noir de jais, un habit galonné sur toutes les coutures et de la couleur la plus éclatante, deux chaînes de montre et des diamants à tous les doigts ; de l'autre côté de la rue l'attendait un grand carrosse doré, sur le siège duquel était assis un cocher encore plus jaune que lui ; près de la portière se tenait, en costume de lascar, un valet encore plus jaune que le cocher.

En même temps que Roger parut remarquer cet étrange personnage, celui-ci, de son côté, parut remarquer Roger : tous deux reportèrent successivement et plusieurs fois de suite leurs regards de l'hôtel sur eux-mêmes et d'eux-mêmes sur l'hôtel ; puis, la grande porte du susdit hôtel s'étant entr'ouverte pour donner passage à une espèce d'huissier vêtu de noir, les deux amateurs se précipitèrent en même temps vers la porte et plongèrent leurs têtes par l'ouverture, et cela avec tant de précipitation que leurs têtes se rencontrèrent.

Roger, qui était fort poli, fit des excuses à l'inconnu ; quant à l'inconnu, il fit entendre une espèce de grognement sourd qui pouvait se traduire par ces mots :

« Diable ! voilà un gaillard qui n'a pas la tête tendre. »

Puis tous deux s'exclamèrent en même temps :

— C'est, par ma foi, un fort bel hôtel !

— N'est-ce pas, monsieur ? dit Roger.

— C'est mon avis, répondit l'inconnu.

— Et quand on aura fait arracher l'herbe qui commence à pointiller dans la cour...

— Quand on aura fait donner une couche de couleur aux contrevents et aux portes...

— Quand tout cela sera animé, le jour, par de beaux carrosses et de beaux chevaux.

— Illuminé la nuit par mille lumières...

— J'aurai, ma foi, un des plus magnifiques hôtels de Paris, dit Roger.

— Pardon, monsieur, dit l'inconnu, vous voulez dire que j'aurai un des plus magnifiques hôtels de Paris.

— Non, je n'ai pas dit vous, j'ai dit moi.

— Mais qui êtes-vous donc, vous ?

— Je suis le cousin de M. de Bouzenois.

— Et moi, je suis son beau-fils, monsieur.

— Comment, vous êtes l'Indien ?

— Et vous le provincial ?

— Monsieur, dit Roger, le mot n'est pas poli ; j'arrive de province, c'est vrai, mais je ne suis pas un provincial pour cela : je suis l'ami de M. le marquis de Cretté, de M. le vicomte d'Herbigny, de M. le chevalier de Clos-Renaud, et, hier, j'ai donné trois coups d'épée à un Hongrois qui a la tête de plus que vous.

— Eh bien, monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, monsieur, reprit Roger, que, puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, j'aurai l'honneur de vous faire une petite proposition.

— D'accommodement ?

— Oui, monsieur, d'accommodement.

— Laquelle ? Parlez.

— La voici : ce serait de venir faire un petit tour avec moi derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement, et, comme le jugement des hommes est toujours douteux, de remettre le sort de notre procès, comme le faisaient les anciens chevaliers, au jugement de Dieu.

— Mais c'est un duel que vous me proposez là ! s'écria l'Indien en passant du jaune orange au jaune tendre.

— Si vous me tuez, dit Roger, l'hôtel est à vous sans conteste. Si je vous tue, il n'y a plus de procès.

— Votre serviteur, monsieur, dit l'Indien en regagnant sa voiture. Je suis sûr de gagner mon procès et je ne suis pas sûr de vous donner un coup d'épée : nous nous en tiendrons donc, si vous le voulez bien, au jugement des hommes.

Et l'Indien remonta dans son carrosse, et il partit au grand galop, après avoir fermé jusqu'aux glaces de ses portières.

— Pardieu ! dit Roger, voilà un plaisant original.

Et il alla inscrire son nom chez M. de Kollinski, lequel n'était pas encore mort, et chez le comte de Gorkaün, lequel allait aussi bien que le permettait sa situation.

Après quoi, il revint prendre des nouvelles du marquis de Cretté, et lui raconta son entrevue avec l'Indien.

Le marquis de Cretté souffrait toujours beaucoup de son poignet, ce qui ne l'avait pas empêché de faire deux ou trois visites du matin afin de dérouter les gens qui auraient entendu dire qu'il s'était battu et qu'il était blessé. La précaution n'était pas inutile, car le duel de la veille avait fait grand bruit ; mais, comme on n'avait pu mettre la main sur personne, et que les deux morts avaient gardé le plus profond silence, personne n'était compromis.

Rien n'empêchait donc le marquis de suivre le procès du chevalier et de faire ses visites avec lui.

Il y avait trois juges principaux et un conseiller-rapporteur.

Le chevalier et le marquis commencèrent par visiter les juges.

C'étaient trois originaux ayant chacun un goût décidé pour un animal différent : l'un adorait son chat, l'autre son singe, le troisième son perroquet. Le chevalier fut très aimable avec les trois juges, et le marquis très galant avec les trois animaux ; mais, du moment que l'un ou l'autre voulurent entamer l'affaire, les juges firent entendre à ces messieurs qu'il leur serait très agréable de parler d'autre chose.

Quant au conseiller-rapporteur, c'était un puritain si austère, qu'il refusa même de les recevoir.

— Peste ! dit le marquis au chevalier, cela me paraît de mauvais augure.

Cependant, on apprit, un beau matin, que l'affaire était évoquée au palais. Deux mois s'étaient passés, car il n'avait pas fallu moins de deux mois pour dresser les procès-verbaux, compléter les inventaires et rechercher les titres respectifs des parties. Pendant ce temps-là, Roger avait ruminé s'il ne vaudrait pas mieux entrer en arrangement avec le fils de l'Indienne. Mais le marquis de Cretté s'opposa à toute ouverture de ce genre, attendu que l'Indien annonçait partout que son affaire n'était point douteuse, et qu'il fournirait au tribunal un acte tellement authentique, que MM. d'Anguilhem père et fils seraient honteusement déboutés de leurs prétentions.

En attendant, les choses marchaient avec leur lenteur accoutumée. La justice est non seulement aveugle, mais encore elle est boiteuse. Le chevalier éprouvait un dégoût amer pour toutes ces courses dont le but était le Palais et la Sainte-Chapelle. On trouvait tous les huit jours cependant son carrosse, ou plutôt celui du marquis de Cretté, dans les environs. C'était, en général, les lendemains des lettres hebdomadaires du baron.

Si Roger n'eut pas été en quelque sorte le commensal du marquis de Cretté, s'il n'eût pas trouvé là tout réuni à la

fois, l'ami, le banquier, le conseil, il eut fallu peut-être se résoudre à demander grâce au fils de l'Indienne, qui faisait la guerre avec beaucoup d'argent.

Mais c'était surtout cette malheureuse pièce authentique qui tourmentait Roger. Quant au baron d'Anguilhem, qui voyait dans chaque nouvelle lettre de son fils un nouveau sujet d'inquiétude, il n'en dormait plus.

— Tâche, disait-il toujours, de découvrir quelle est cette fameuse pièce, et si c'est une substitution, un testament ou une donation.

Roger cherchait et ne trouvait pas.

Il rassembla son conseil, composé du marquis de Cretté, de d'Herbigny, de Clos-Renaud et de Chastellux, pour savoir ce qu'il y avait à faire. On lui avait indiqué un sieur Veillère, qui se mêlait de toutes sortes de choses abstraites, telles que communication de papiers cachés, jaugeage de caisses fermées hermétiquement, soustraction même d'actes et de titres. Comme on le comprend bien, il n'était pas question de voler cette pièce à la partie adverse, mais de s'en procurer une copie pour la rendre plus controversable aux avocats. D'une voix unanime, le conseil des gentilshommes repoussa cette proposition comme déshonorante.

Un jour, d'Herbigny crut avoir trouvé un moyen de concilier les choses. En passant à la porte de la Conférence, il reconnut à la description que lui en avait faite Roger l'Indien revenant dans son carrosse avec une femme qui avait été autrefois la maîtresse du vicomte, et qui, à cette heure, était à ce qu'il paraissait dans les meilleurs termes avec l'adversaire de Roger. En ami dévoué, d'Herbigny crut que le moment était venu de terminer le procès où languissaient la fortune et le repos des d'Anguilhem.

Il fit donc signe au cocher d'arrêter, et s'approcha fort insolemment de la portière, en regardant très fixement la dame qui était de la Comédie-Française, et qu'on appelait mademoiselle Poussette. Mademoiselle Poussette, qui reconnut le vicomte, et qui l'avait fort aimé, sourit tendrement.

— Pardieu ! monsieur et madame, dit d'Herbigny, que diriez-vous d'un petit souper entre nous trois? Il me semble que nous nous amuserions...

— Je ne vous connais pas, dit aigrement l'Indien, dont l'œil devint tout à fait jaune, et je ne soupe pas avec un inconnu.

— Mais voici madame qui me connaît et qui vous dira que je suis de bonne compagnie. — Poussette, ma chère amie, continua d'Herbigny, faites-moi le plaisir, je vous prie, de me présenter à monsieur...

— Je vous présente M. le vicomte d'Herbigny, dit Poussette en riant elle-même de l'impertinence de son ancien amant.

— Ah ! très bien... D'Herbigny... d'Herbigny..., dit l'Indien, je me rappelle ce nom-là... Vous êtes un ami de ce petit d'Anguilhem, et vous venez me chercher une querelle d'Allemand afin de lui procurer la succession de M. de Bouzenois... A d'autres, à d'autres, mon gentilhomme ! Mon procureur m'a prévenu de ce cas accidentel !

— J'ai l'honneur d'être des amis de M. d'Anguilhem, qui, par parenthèse, a la tête de plus que vous et moi. Mais c'est me faire une mortelle injure que de me supposer une pareille intention. Ainsi, monsieur, je vous tiens pour un sauvage très impoli, et je vous prie de me dire quel jour et en quel lieu mes seconds pourront conférer avec les vôtres.

— Bon ! vous en revenez au même but. Seulement, vous prenez un autre chemin, et c'est toujours une bataille que vous me proposez. Eh bien, laissez-moi gagner ma cause et, après, nous verrons.

Cette conclusion parut si burlesque à d'Herbigny, qu'il se mit à rire aux éclats.

— Pardieu ! dit-il au Malabar, vous êtes un Indien de charmante humeur, et je serai ravi de souper avec vous, rien que pour le plaisir de faire plus ample connaissance. Si vous êtes si gracieux que cela à jeun, vous devez être charmant lorsque vous êtes ivre.

— Autre manière d'hériter, dit l'Indien ; vous m'empoisonneriez. Merci.

— Ah ! vous êtes un buffle ! dit mademoiselle Poussette, et je ne veux pas rester une seconde de plus dans votre carrosse. Ouvrez-moi la portière, vicomte ; je soupe avec vous, moi.

D'Herbigny ouvrit la portière, et mademoiselle Poussette sauta sur le pavé ; puis tous deux, après avoir pris congé du nabab, l'un par une inclination de tête, l'autre par une révérence, s'en allèrent bras dessus, bras dessous.

Alors mademoiselle Poussette lui raconta que cet homme était le plus ridicule personnage qu'elle eût jamais vu ; qu'il ne parlait que de son héritage, ne voyait partout que des émissaires du chevalier, et, ce jour même, il avait demandé au lieutenant criminel une escorte qu'il avait failli obtenir.

Cela sembla grave à d'Herbigny, qui, le lendemain matin, en sortant de chez mademoiselle Poussette, courut chez le marquis de Cretté et lui raconta la chose. Le marquis en augura que l'Indien avait déjà répandu force argent, sans compter qu'en outre il était probablement appuyé au ministère de la marine, où M. de Bouzenois avait eu d'excellentes relations.

Roger, dans sa dernière lettre, fit part à son père de ces fâcheuses circonstances.

De jour en jour, les symptômes devinrent plus alarmants ; bientôt le bruit se répandit que le fils de l'Indienne avait fait voir aux trois juges l'acte sur lequel il appuyait ses prétentions, et que les trois juges lui avaient assuré le gain de sa cause. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le parti d'Anguilhem. On commença, dans le petit comité des gentilshommes, à regarder la chose comme désespérée ; on songeait déjà à trouver l'argent nécessaire pour payer les énormes frais de cette instruction et les dommages qui seraient attribués au beau-fils de M. de Bouzenois, car le baron d'Anguilhem s'était porté partie civile. On évaluait les frais à seize mille livres ; de plus, maître Coquenard réclamait, pour sa part, quatre mille livres d'honoraires ; le séjour de Roger avait coûté, avec les avances que lui avaient faites ses amis, près de cinq mille livres ; le procès perdu, il ne restait plus rien au baron de toute sa petite fortune, et le jour approchait où la triste vérité allait lui apparaître sans voile.

Le marquis de Cretté fut parfait pour Roger dans cette circonstance ; il lui offrit dix mille écus remboursables à sa volonté ; mais Roger répondit que jamais ni lui ni son père n'accepteraient une somme qu'ils étaient certains d'avance de ne pouvoir pas rendre : il déclara donc qu'il supporterait le coup avec ses propres ressources, et que, le cas échéant, il prendrait un engagement dans un des régiments qui partaient pour la Flandre.

D'Herbigny, de son côté, fit tout ce qu'il pouvait faire. Grâce à l'influence qu'il avait sur mademoiselle Poussette, il obtint d'elle qu'elle retournerait près de l'Indien, afin de s'assurer de l'existence de cet acte, et si cet acte n'existait point, de découvrir sur quelles ressources s'appuyait l'adversaire de Roger.

De son côté, le chevalier alla trouver ses avocats, maître Branchu et maître Verniquet, et les pria de ne rien négliger dans leurs plaidoiries. Mais, malgré tout l'amour-propre naturel aux praticiens, ils hochèrent la tête en se plaignant qu'on les eût engagés dans une aussi mauvaise affaire. Roger les pressa, et ils avouèrent que les trois juges avec lesquels ils avaient parlé de la cause leur avaient laissé peu d'espoir. Ils conseillèrent à Roger de retourner chez eux, et de caresser désespérément le chat, le singe et le perroquet qui faisaient les délices de ces respectables jurisconsultes. Mais c'était un de ces conseils qu'ils lui donnaient comme les médecins recommandent les eaux, pour n'avoir à se reprocher aucune négligence. S'ils avaient su, disaient-ils, que la partie adverse possédât un titre comme celui qu'elle s'apprêtait, disait-on, à faire valoir, rien au monde ne les eût déterminés à se charger de cette cause. Roger, qui n'osait ni ne pouvait leur promettre des montagnes d'or, baissa la tête devant ces accablantes prévisions, et, comme il n'était que l'homme d'affaires de son père, il lui transmit fidèlement tout ce qu'il y avait de désobligeant dans les regrets des avocats.

Mais ce fut dans sa lettre à la baronne qu'éclata son désespoir. Avec elle, il déplorait non seulement la perte du procès, et, par suite, la perte de sa fortune, mais encore la perte la plus cruelle de toutes, la perte de Constance : car, au milieu de ses dîners, de ses duels, de ses cavalcades, de ses courses et de ses visites, disons-le à la louange du chevalier, l'image de Constance ne s'était pas un instant éloignée de son cœur.

Il fit part à Cretté du conseil que lui avaient donné ses avocats de tenter une dernière démarche près de ses juges. Il bourra ses poches de gimblettes pour le chat, d'amandes pour le singe et de macarons pour le perroquet ; mais, loin d'être sensibles à cette attention, le chat l'égratigna, le singe le mordit et le perroquet l'appela *croquant*.

— Vous êtes un homme ruiné, dit le marquis au chevalier en sortant de chez son troisième juge ; vous perdrez avec dépens.

Le soir, la conduite des jurisconsultes et de leurs animaux respectifs fut expliquée à Roger et à ses amis par mademoiselle Poussette. Comme les juges étaient des gens probes, ils n'avaient rien voulu recevoir. Mais l'Indien avait donné une bague de deux mille pistoles au chat, avait fait une donation de dix mille écus au singe, et avait constitué une rente viagère de trois mille livres au perroquet.

Quant au conseiller rapporteur, toutes les séductions avaient échoué sur lui ; sa porte avait été constamment fermée à l'Indien comme à Roger, et on ne lui connaissait aucun animal sauvage ni domestique à qui on pût offrir des bagues, faire des donations ou constituer des rentes.

Roger et le marquis tentèrent une dernière démarche près de lui, mais sans plus de succès que la première.

C'était un homme si intègre que maître Bouteau, le conseiller-rapporteur !

On comprend que toutes ces déceptions successives avaient, malgré l'heureuse disposition de son caractère, conduit tout doucement le chevalier à une profonde mélancolie La perspective de la ruine entière de sa famille, de la perte de Constance, qu'il n'avait retrouvée que pour en être séparé plus cruellement encore la seconde fois que la première ; et d'un engagement, comme simple volontaire, dans Royal-Italien, dans Picardie ou dans Nivernais, n'avait rien que de fort désespérant Aussi le chevalier se désespérait et ne voulait entendre aucune consolation, refusant toutes les parties que lui proposaient ses amis pour le distraire, et passant son temps, dans la chambre de la Herse-d'or à écrire à sa mère ou à faire des élégies à Constance, ajoutons que pour dernière fatalité, avec la mélancolie, le goût des vers lui était venu.

XIII

COMMENT, AU MOMENT OU LE CHEVALIER ÉTAIT EN PROIE AU PLUS PROFOND DÉSESPOIR, UN HOMME QUI LUI ÉTAIT INCONNU VINT LUI FAIRE UNE PROPOSITION A LAQUELLE IL NE S'ATTENDAIT PAS, NI LE LECTEUR NON PLUS

Un matin que Roger se mirait dans une petite glace pour voir comment la douleur lui allait, et cela tout en achevant de mettre sur pied un quatrain fort mauvais, mais prodigieusement tendre, destiné à mademoiselle Constance de Beuzerie, au moment même où il attrapait, pour terminer son quatrième vers, une rime assez riche, on frappa trois coups à la porte de sa chambre.

— Entrez, dit d'Anguilhem.

La porte s'ouvrit lentement, et celui qui avait frappé entra.

C'était un homme qui, pour la physionomie, avait de grands rapports avec un renard ; c'était évidemment un habitué du Palais, un basochien quelconque, un rat de la Sainte-Chapelle. Depuis quatre mois que Roger fréquentait la salle des Pas-Perdus, il avait appris à reconnaître, à ses doigts crochus et à son nez recourbé, le moindre suppôt de Thémis.

Le visiteur avait les cheveux rouges et collés sur le front, une grosse verrue violette sur chaque joue, un œil irisé comme une opale, un grand vide entre les dents de la mâchoire supérieure et un menton pointu dont le dessous creusait plutôt qu'il ne saillait au-dessus du gosier.

— Bon ! dit à part lui Roger, voici quelque nouvel exploit qu'on m'apporte : s'il faut en payer immédiatement les frais, je serai forcé de lâcher ma dernière pistole. N'importe, faisons bonne contenance

Et il attendit l'homme aux verrues d'un pied assez ferme.

L'homme aux verrues s'inclina profondément.

— Ai-je l'honneur de parler à M. Roger-Tancrède, chevalier d'Anguilhem, et seigneur d'Anguilhem, de la Guérite de la Pintade et autres lieux ?

Roger pensa que, s'il était encore pour le moment seigneur de toutes ces seigneuries, il ne tarderait pas à en être débarrassé. Cela n'empêcha point que, quoique étonné du préambule, il ne répondit d'un ton assez ferme :

— Oui, monsieur, à lui-même.

— N'avez-vous personne, continua l'homme aux verrues, qui soit caché dans ce cabinet que je remarque derrière votre alcôve ?

— Personne, monsieur, répondit Roger ; et, permettez-moi de vous le dire, la question me paraît étrange.

— Rien de plus simple cependant, monsieur ; vous auriez pu être avec une maîtresse ou un ami. Vous êtes assez beau garçon et assez bon camarade pour ne manquer ni de l'un ni de l'autre. Vous auriez pu être, dis-je, avec une maîtresse ou un ami, et, pour me recevoir plus à votre aise, la faire ou le faire cacher dans ce cabinet

— J'étais seul, monsieur, dit le chevalier, et ce cabinet est parfaitement solitaire.

— Voulez-vous me permettre de m'en assurer ? répondit l'homme aux verrues.

— Parbleu ! monsieur, vous me semblez étrange de ne pas me croire sur parole.

— Oh ! je vous crois, monsieur le chevalier, dit l'inconnu tout en s'acheminant à petits pas vers le cabinet, je vous crois, car je vous sais homme d'honneur ; mais, sans votre permission, ou à votre insu, quelque indiscret pourrait s'être glissé...

Et le visiteur entr'ouvrit la porte et passa par l'ouverture sa petite tête de fouine.

— Bien, dit-il, il n'y a personne.

— Que diable peut me vouloir cet original ? se demanda le chevalier.

— Et les cloisons, reprit l'homme aux verrues, sont-elles bien épaisses ?

— Ma foi, allez-y voir, monsieur ! s'écria d'Anguilhem ; car vous commencez véritablement à m'impatienter.

— Ne vous emportez pas, monsieur, ne vous emportez pas. Je vous demande bien humblement pardon de toutes ces précautions ; mais vous allez comprendre tout à l'heure qu'elles étaient rigoureusement nécessaires.

— Alors faites, monsieur, faites ; regardez dans les armoires, sous mon lit, derrière les rideaux, et, si vous voulez les clefs de la commode et du secrétaire, demandez-les, ne vous gênez pas.

L'inconnu profita de la permission, ouvrit les armoires, regarda sous le lit, fureta derrière les rideaux et interrogea d'un coup d'œil les deux meubles susdénommés pour s'assurer s'ils n'étaient pas de taille à contenir un écouteur ; mais, comme tous deux sans doute lui parurent trop exigus pour être employés à cette destination, il refusa poliment d'un geste les clefs que Roger avait déjà retirées de sa poche, et que, sur ce refus, il y remit.

— Maintenant, monsieur le chevalier, dit l'inconnu, maintenant que je me suis bien assuré que nous sommes seuls, j'ai l'honneur de vous prier de m'écouter sérieusement, car je viens vous parler d'une affaire de la plus haute importance.

— Bonne ou mauvaise ? dit Roger.

— A votre choix, dit l'homme aux verrues ; elle sera ce que vous la ferez.

Et il alla fermer la porte à la clef et en tira les deux verrous.

Roger jeta un coup d'œil à la dérobée sur le fauteuil où était posée son épée, commençant à croire, comme l'Indien, qu'on pourrait bien lui avoir dépêché quelqu'un pour lui faire un mauvais parti.

L'homme aux verrues intercepta ce regard, essaya de rassurer à la fois Roger par un sourire et par un geste, et approcha une chaise du fauteuil où Roger était assis.

Roger, par un mouvement involontaire, éloigna son fauteuil.

L'inconnu remarqua ce second mouvement, comme il avait déjà remarqué le premier, et fit un petit sourire hideux qui voulait dire : « Oui, oui, je vois bien que vous n'avez pas grande confiance en moi ; mais attendez tout à l'heure. »

Roger attendit. L'homme aux verrues jeta un regard autour de lui, comme si la certitude même qu'il fût seul avec le chevalier ne pouvait le rassurer, et, se penchant à son oreille :

— Monsieur, lui dit-il, auriez-vous de la répugnance pour le mariage ?

Roger regarda fixement son interlocuteur. Celui-ci, croyant Roger atteint d'un peu de surdité, renouvela sa question.

— Pour le mariage ? répéta Roger stupéfait.

— Pour le mariage, reprit l'inconnu en secouant gentiment la tête avec ce même sourire hideux qui paraissait lui être familier.

— Mais pour quel mariage ? demanda Roger.

— Comment ! pour quel mariage ? Mais pour un vrai mariage.

— Je ne comprends pas, dit Roger ; mais allez toujours.

— Alors, dit l'inconnu, je vais vous poser la question autrement.

— Posez, monsieur.

— Auriez-vous du goût pour gagner votre procès ?

— Têtebleu ! je le crois bien, s'écria Roger, et beaucoup même.

— Bien, bien, dit l'homme aux verrues avec son même sourire, nous allons nous entendre alors.

— Entendons-nous, dit Roger en faisant faire un petit mouvement à son fauteuil.

— Eh bien, moi, monsieur, continua l'inconnu, je puis vous le faire gagner, votre procès... Ah !

Roger se rapprocha avec enthousiasme de l'homme au sourire hideux, et fut près de lui jeter les bras au cou

Pauvre nature humaine, qui croit avoir des sympathies et des antipathies, et qui n'a que des intérêts !

— Que faut-il faire pour cela ? demanda Roger

— Oh ! mon Dieu ! presque rien, répondit l'inconnu.

— Mais enfin ?

— Il faut vous marier.

Roger regarda une seconde fois cet homme, mais encore plus fixement que la première, et commença de concevoir l'idée qu'il avait affaire à un fou.

— Pourvu qu'il ne devienne pas furieux, se dit tout bas Roger, la chose se passera gaiement.

Puis, enfin, comme ce silence se prolongeait, Roger s'étant contenté de se répondre à lui-même, et cette réponse ne suffisant pas à l'homme aux verrues :

— Eh bien ? demanda l'inconnu.

— Vous dites donc ?... répéta Roger.

— Je dis, monsieur d'Anguilhem, qu'il faut vous marier.

— Me marier, moi ?

— Vous-même, en personne, attendu qu'un autre, ce ne serait pas du tout la même chose.

— Allons donc, vous plaisantez ! dit Roger.

— Si j'avais l'honneur d'être mieux connu de vous, dit l'entremetteur d'hyménée, vous sauriez, monsieur, que je ne plaisante jamais.

— Alors, la question devient sérieuse.

— Extrêmement sérieuse, monsieur ; je vous supplie donc de la considérer sous ce point de vue.

— Ainsi, il faut me marier ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Et avec qui ? demanda Roger en faisant un effort sur lui-même.

— Ah ! avec qui ? demanda l'homme aux verrues en réitérant son affreux sourire ; — ah ! avec qui ? Voilà le grand mot lâché !

— Sans doute, avec qui ? répondit Roger. Vous pensez bien, monsieur, que je ne me marierai pas comme cela la tête dans un sac !

— C'est pourtant ainsi qu'il faut vous marier, monsieur d'Anguilhem.

— Êtes-vous bien sûr d'être dans votre bons sens ? demanda Roger.

— Comment, si j'en suis bien sûr ?

— Oui ; c'est que, dans le cas contraire, comme la plaisanterie peut durer longtemps sur ce ton-là, je vous avouerai que je suis très pressé, qu'on m'attend, et que je désirerais terminer promptement le jeu que nous jouons.

— Ce n'est pas le moins du monde un jeu, monsieur, reprit l'inconnu de l'air le plus grave ; ou, si c'est un jeu, c'est du moins un jeu auquel tout votre avenir est intéressé, puisque vous y pouvez gagner quinze cent mille livres.

— Alors, reprit Roger, pour Dieu, monsieur, expliquez-vous plus clairement.

— Seriez-vous amoureux quelque part ? demanda l'homme aux verrues en fixant sur Roger ses petits yeux d'opale, dont il sembla physiquement au chevalier sentir le regard pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— Pour cela, dit Roger en rougissant prodigieusement, dispensez-moi, monsieur, de répondre.

— Puisque vous demandez qu'on respecte votre secret, monsieur, dit l'inconnu, j'ai donc le droit de demander aussi, moi, qu'on respecte le mien.

— Mais vous, c'est bien autre chose ! s'écria le chevalier.

— Comment, c'est bien autre chose ?

— Vous devez me dire, surtout à moi...

— Au contraire, monsieur le chevalier, vous êtes le dernier auquel je dois le dire ; mais je ne vous empêche pas de deviner...

— Ah ! c'est bien heureux ; merci de la permission, monsieur ; malheureusement, je ne suis pas fort sur les énigmes.

— En ce cas, c'est une étude qu'il faut faire ; car, pour moi, je ne puis vous répéter que ce que je vous ai déjà dit.

— Monsieur, dit Roger en se levant, vous comprenez...

— Oui, monsieur, je comprends que vous êtes un homme désintéressé, dit l'inconnu en se levant à son tour, et qu'il vous importe peu de perdre ou de gagner votre procès. Bagatelle, après tout, pour un gentilhomme comme vous, qu'une somme de quinze cent mille livres de plus ou de moins.

— Peste ! dit Roger, bagatelle ! non pas, monsieur : je ne traite pas la chose comme vous ; mais franchement, voyons ; je ne puis pourtant pas me marier ainsi... à... l'absurde...

— Monsieur, monsieur, dit l'inconnu avec un air de profonde commisération pour l'ignorance de Roger, c'est moi qui vous le dis, vous ne savez pas ce que vous refusez.

— Mais enfin, monsieur, dans le cas où je consentirais à entamer une négociation, que faudrait-il faire ?

— Une négociation du genre de celle-ci, une fois entamée, doit être menée à bout.

— Alors, c'est un engagement positif que vous me demandez ?

— Positif.

— Et je m'engagerais à épouser... ?

— Un nom en blanc.

— Cela n'a pas le sens commun.

— Cependant, permettez...

— Jamais, monsieur, jamais !

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier, le suprême.

— Réfléchissez encore.

— J'ai réfléchi, ou plutôt je ne réfléchirai jamais à une pareille absurdité... Me marier, moi, sans savoir avec qui, sans avoir vu ma future, sans lui avoir parlé, sans savoir si elle est jeune ou vieille, belle ou laide, bête ou spirituelle ? Allons donc, mon cher, vous perdez la tête !

— Et vous votre procès, monsieur !

Et l'inconnu prit son chapeau.

Ce diable d'homme avait tant d'assurance, que Roger fut déconcerté. Il marcha à grands pas : alla de l'alcôve à la fenêtre, de la porte à la commode, et finit par retomber sur son fauteuil en regardant sournoisement son interlocuteur, qui, de l'air le plus naturel du monde, grattait alternativement ses deux verrues et son menton.

— Comment ! dit Roger rompant le premier le silence, comment, monsieur, vous ne voulez absolument pas me donner le plus petit renseignement ?

— Sur l'honneur, monsieur, je le voudrais, dit l'inconnu ; mais cela m'est expressément défendu.

— Dites-moi seulement si la jeune personne... Hum !... fit Roger en s'interrompant, — est-elle jeune seulement ?

L'inconnu continua de gratter ses verrues.

— Voyons, est-elle belle ou laide ?

L'inconnu passa de ses verrues à son menton.

— Mais enfin, il me sera bien permis de m'enquérir si ma fiancée est demoiselle... ou veuve.

L'inconnu resta impassible.

— Ah ! dit Roger en se frappant le front du poing, ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou !

— Je vous laisserai jusqu'à demain, monsieur, pour réfléchir à mes propositions, dit l'inconnu.

— Et demain ? demanda Roger.

— Demain, je reviendrai à la même heure.

— Seul ?

— Non ; j'aurai avec moi la promesse de mariage.

— La promesse de mariage ? s'écria Roger en pâlissant.

— Oh ! cela n'engage à rien, dit l'inconnu ; vous ne la signerez qu'autant qu'il vous plaira de le faire : soyez tranquille, mon gentilhomme, ajouta-t-il en riant de son rire habituel : on ne vous prendra pas de force.

Cela dit, l'homme mystérieux sortit à reculons en saluant plus bas encore qu'il n'avait fait en entrant, et il était déjà loin, que Roger, consterné, serrait encore son front humide de sueur entre ses mains crispées et tremblantes.

XIV

COMMENT L'HOMME MYSTÉRIEUX REVINT UNE SECONDE FOIS, ET COMMENT, DANS CETTE SECONDE ENTREVUE, LES CHOSES S'ÉCLAIRCIRENT QUELQUE PEU.

Roger resta quelque temps sous le poids du coup qui venait de le frapper ; puis enfin, rassemblant toutes ses forces, il se leva, prit à son tour son chapeau, et courut chez le marquis de Cretté, son suprême appui, son éternelle ressource.

Heureusement, le marquis était chez lui.

— Qu'avez-vous ? s'écria-t-il en apercevant le chevalier ; est-ce que votre procès est perdu ?

Le marquis faisait cette question au chevalier, tant la figure du chevalier était bouleversée.

— Non, Dieu merci, pas encore, dit Roger ; on ne le juge, vous le savez, que dans trois jours ; et même...

— Et même ?... répéta le marquis.

— Et même j'ai quelque espoir de le gagner, reprit en soupirant le chevalier.

— Il me semble qu'il n'y a pas là dedans de quoi soupirer aussi profondément que vous le faites.

— Sans doute, il vous semble cela, à vous qui ne savez pas à quelles conditions.

— Ah ! il y a des conditions ?

— Hélas ! dit Roger.

Et il se précipita dans les bras de son ami.

— Voyons, parlez, s'écria le marquis ; vous m'inquiétez vraiment, chevalier.

Le chevalier raconta alors au marquis son entrevue avec l'homme aux yeux d'opale. Cretté écouta le récit avec la plus grande attention ; puis, lorsque le chevalier eut fini :

— Voilà qui est bizarre, dit-il. Est-ce qu'il y aurait quelque bâtarde de Bouzenois que l'on voudrait placer, ou bien, grand Dieu ! mon pauvre ami...

— Ou bien quoi ?... s'écria le chevalier pâlissant aux pressentiments du marquis.

— Ou bien serait-ce la vieille Indienne elle-même qui songerait à convoler en secondes noces.

Roger frissonna jusque dans la moelle des os ; mais une réflexion le rassura.

— Impossible, dit-il, elle est morte.

— Alors il n'est pas probable que vous ayez quelque chose à craindre de ce côté là.

— Ce n'est pas l'embarras, dit Roger, j'ai vu des gens que l'on croyait morts et qui revenaient.

— Oh ! mon Dieu ! dit le marquis.

— Mais, reprit d'Anguilhem, je ne crois pas que ce soit ici le cas.

— Cherchons donc quelle autre chose cela peut être. Si c'était un piège de votre partie adverse ? qu'en dites-vous ?

— J'y ai pensé ; mais quel intérêt M. Afghano aurait-il à me marier ?

Nous avons oublié de dire que l'Indien répondait au nom d'Afghano.

— On ne sait pas ; méfiez-vous toujours.

— Oui, certainement que je me méfie, mais ma méfiance ne me donnera pas un jour de plus : demain, il faut que je rende une réponse quelconque.

— Consultez votre père.

— Mais mon père est à cinquante-cinq lieues d'ici ; puis, il faut que je vous l'avoue, marquis, je ne saurais me marier ainsi ; j'aime à l'idolâtrie une jeune demoiselle de mon pays, un amour, un ange, qui est attaché à moi d'une affection égale à celle qui m'attache à elle, et qui mourra si j'en épouse une autre.

— Croyez-vous ? dit Cretté en allongeant les lèvres d'un air de doute.

— J'en suis sûr, j'ai reçu sa parole.

— De mourir ?

— Non, mais de ne vivre que pour moi.

Alors Roger raconta au marquis toutes ses aventures avec Constance, mais sans prononcer le nom de celle-ci.

— Que voulez-vous, mon cher ! alors il n'y a pas de réflexion à faire ; aimez-vous mieux mademoiselle... Est-ce une indiscrétion que de vous demander comment s'appelle cette demoiselle ?

— Non, elle s'appelle Constance de Beuzerie.

— En effet, ce petit nom promet, diable !

— Vous demandez donc ?

— Je demandais si vous aimiez mieux mademoiselle Constance de Beuzerie que soixante mille livres de rente.

— Si j'étais seul, je l'aimerais mieux que ma fortune, mieux que ma vie, mieux que tout ; mais, malheureusement, j'ai un père et une mère qui m'adorent, et que je ruine en refusant.

— Oui, vous avez raison, dit Cretté ; voilà la véritable obligation ; ceci, mon cher, comme vous comprenez bien, c'est un acte de conscience que vous seul pouvez résoudre.

Roger poussa un profond soupir.

De son côté, le marquis de Cretté devint pensif et rêva longtemps ; puis tout à coup il prit la main de Roger avec un mouvement si brusque, que celui-ci en resta stupéfait.

— Vous êtes un homme trois fois perdu, dit-il ; je devine d'où vous viennent les propositions.

— Bah ! dit Roger avec effroi.

— Le monsieur aux verrues est quelque juge, quelque assesseur, quelque huissier qui a une fille bossue et qui éprouve le besoin de s'en débarrasser avantageusement.

— Marquis, je vous en prie, ne me dites pas de ces choses-là ; vous me faites venir la chair de poule.

— Mon cher, il faut savoir dire la vérité à ses amis.

— Hélas ! soupira Roger.

— Du reste, continua le marquis, parlez-en à monsieur votre père, et demandez-lui son avis ; mais, pour moi, cela ne fait plus aucun doute.

— Il y aurait encore autre chose !... répondit la victime en traînant chacune de ses paroles avec un accent lamentable. Ce serait le cas où l'un de ces messieurs que nous avons dits tout à l'heure aurait une fille qui...

— J'y pensais, répondit Cretté, mais je ne voulais pas vous le dire. Laquelle des deux difformités préféreriez-vous ? Moi, j'aimerais mieux, je l'avoue, la difformité incurable...

— C'est un horrible guet-apens ! s'écria Roger furieux.

— Il faut cependant choisir, dit le marquis ; il n'y a pas de milieu. Il s'agit de perdre votre procès ou de sauter les yeux fermés dans l'abîme.

— Hélas ! hélas ! réitéra Roger.

— Mon pauvre ami, dit Cretté, que la situation du chevalier touchait jusqu'aux larmes, vous voilà dans un traquenard ; mais il ne faut pas encore trop vous désespérer avant la seconde visite ; profitez du moment où vous tiendrez ce diable d'homme, tournez-le et retournez-le de tous les côtés, demandez des informations, exigez-les au besoin. Si l'on vous refuse, refusez aussi ; je serai caché à la porte, je suivrai le démon, fût-ce jusqu'en enfer, et du moins nous aurons le plaisir de nous venger, je vous en réponds.

— Oui ; mais je perdrai mon procès.

— Ah ! dame, que voulez-vous, mon cher ! vous ne pouvez pas tout avoir.

Comme tout ce que pouvaient se dire le chevalier et le marquis n'avançait à rien, Roger reprit le chemin de son hôtel, et rentra à la Herse d'or.

Roger alors s'apprêta à écrire à son père ; mais il réfléchit qu'une lettre mettait quatre jours à aller à Loches et quatre jours pour revenir, ce qui faisait huit jours, en supposant même que le baron répondît poste pour poste. Or, l'arrêt devait être rendu sous trois jours ; il était donc matériellement impossible de recevoir à temps une réponse d'Anguilhem ; le pauvre garçon aurait cependant eu bien besoin de l'impulsion de son père pour prendre un parti quelconque.

Il demeura donc en face de lui-même, versant des larmes amères, s'arrachant les cheveux à pleines mains, désespérant enfin de l'avenir et appelant à grands cris Constance, la Pintade, la Guérite, le bois de la Garenne, tous les souvenirs de sa jeunesse enfin ; se reprochant sa sottise d'homme primitif et admirant les paroles profondes du marquis, lorsque celui-ci, en entendant raconter les amours pastorales de Roger à Beuzerie, l'apparition de Constance dans la chambre de Roger, et la fuite de tous deux à la chapelle Saint-Hippolyte, s'était écrié :

— Que vous fûtes simple, d'Anguilhem ! que vous fûtes naïf, mon beau Roger ! que vous fûtes niais, mon pauvre ami !

Et Roger répétait :

— Oh ! oui, je fus bien niais ; oh ! oui, je fus bien naïf ; oh ! oui, je fus bien simple.

On voit que le séjour de Paris commençait à opérer efficacement sur Roger.

Mais la nécessité était là, allongeant sa main de bronze, armée de ses coins de fer. Chaque minute avait la valeur d'un jour, chaque jour l'importance d'une année. Le lendemain, l'homme aux verrues, inexorable comme le temps, ponctuel comme la mort, allait venir.

Roger passa la nuit à chercher un moyen de sortir de sa position ; il est inutile de dire qu'il n'en trouva point.

Le jour vint. Roger attendit l'homme aux verrues, armé d'une foule de propositions nouvelles et d'un arsenal de questions insidieuses.

L'homme ne se fit pas attendre. A l'heure, à la minute, à la seconde désignées, Roger, qui se tenait l'oreille au guet, entendit le bruit de son pas dans l'escalier ; puis ce pas s'arrêta devant la porte ; puis on frappa trois coups ; puis enfin au mot : « Entrez ! » prononcé d'une voix tremblante par Roger, la porte s'ouvrit et le messager fatal entra, plus obséquieux, plus humble, plus mielleux que la veille.

Son regard embrassa d'un coup d'œil circulaire toute la chambre.

— Vous êtes toujours seul ? demanda-t-il.

— Voyez, lui dit d'Anguilhem.

L'inconnu renouvela sa visite avec la même minutie que la première fois ; puis, la visite achevée, il se rapprocha de Roger, qui était assis sur une chaise, pâle comme le condamné exposé sur un échafaud.

— Eh bien, monsieur le chevalier, dit l'homme mystérieux, avez-vous réfléchi ?

— Bien plus, dit Roger, j'ai deviné, monsieur ; ainsi, parlons franc et terminons séance tenante.

— C'est mon plus cher désir, monsieur, répondit l'inconnu en s'inclinant.

— Vous m'êtes envoyé par quelqu'un qui veut se débarrasser de sa fille.

— Se débarrasser ? Oh ! monsieur, le mot est dur.

— Ne chicanons pas sur le mot. Je suis malheureusement sûr qu'il n'est que trop vrai.

— Cependant, je tiendrais à rectifier votre opinion.

— Maintenant, ce père est un de mes juges, n'est-ce pas ? dit Roger en regardant l'homme aux verrues jusque dans le fond de ses yeux d'opale.

L'inconnu regarda à son tour Roger avec un air d'étonnement qui touchait presque à l'admiration.

— Ma foi, oui, monsieur, dit-il, vous avez deviné.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria Roger d'un air triomphant.

— Eh bien, ensuite ? à quoi cela vous mène-t-il de le savoir ?

— Cela me mène à être certain que je perdrai mon procès si je n'épouse pas.

— Et à avoir la même certitude que vous le gagnerez, si vous épousez.

— Ceci est fort triste, dit Roger.

— Ah ! monsieur, dit l'inconnu, vous avez tort de vous plaindre ; vous êtes en beau chemin de fortune. Laissez-vous faire, chevalier, laissez-vous faire, je ne vous dis que cela.

— Oui, et j'aurai, moi, gentilhomme sur l'honneur duquel il n'y a rien à dire, j'aurai épousé la fille d'un homme qui vend la justice.

— Oh ! que vous envisagez les choses sous un déplorable point de vue, monsieur d'Anguilhem, répondit l'inconnu, et que cette façon de voir est absurde, permettez-moi l'ex-

pression. Un homme qui a du crédit en use ; il oblige ses amis, et la loi de la reconnaissance, qui est la loi des belles âmes, étant posée, ses amis, à leur tour, lui rendent service en échange de son bon office.

— Oui, je sais bien ; mais la demoiselle... ?

— Eh bien, la demoiselle ?

— La demoiselle... est-elle demoiselle ?

L'inconnu ricana.

— Ou veuve ? continua d'Anguilhem.

L'inconnu ricana plus fort.

— Au diable ! monsieur, s'écria le chevalier furieux, je crois que vous vous moquez de moi.

— Dieu m'en préserve, chevalier ; seulement je ris de vos appréhensions.

— Qui ne sont pas fondées, peut-être, reprit d'Anguilhem, quand vous me forcez à acheter chat en poche !

— La surprise en sera meilleure, monsieur d'Anguilhem.

— Ah !... Je ne saurais me contenter de cela, monsieur. Laissez-moi seulement voir la demoiselle, la jeune personne à marier... la dame en question, enfin...

— Impossible, monsieur, impossible.

— Mais, voyons, le père... laissez-moi voir le père... Ce n'est pas trop, hein ?

— Au contraire, monsieur, c'est demander tout : quand vous aurez vu le père, vous saurez en vingt-quatre heures qui est la fille.

— Tenez, vous me rendrez fou, dit d'Anguilhem.

— Voyons, monsieur le chevalier, reprit l'homme aux verrues de son accent le plus mielleux, ne vous exaspérez pas ainsi : l'affaire est belle, croyez-moi, et vous vous repentirez d'avoir fait le difficile, car, en cédant à toutes ces petites considérations, qui, je le vois avec peine, ont une influence ridicule sur vous, vous allez perdre une fortune de quinze cent mille livres et une cause qui entraîne trente à quarante mille livres de dépens ; tandis qu'en épousant, vous vous assurez votre million et demi, plus un mobilier de soixante mille écus, des pierres précieuses et des bijoux pour plus de cent cinquante mille livres, sans compter l'argent monnayé de la caisse, et la caisse est lourde, je vous en réponds ; j'étais là quand on a mis les scellés.

— Ah çà ! dites-moi une question.

— Faites, monsieur, faites, et, si je puis y répondre, j'y répondrai.

— Comment se fait-il, dit Roger, que mon beau-père futur n'ait pas fait offrir sa fille à M. Afghano, mon adversaire ?

— Parce qu'il a voulu vous donner la préférence.

— Je lui suis bien obligé !

— Puis l'Indien est laid, et vous êtes joli garçon ; puis votre adversaire est peut-être un très grand seigneur dans son pays ; mais ici, sa noblesse n'est pas reconnue ; enfin le nom d'Anguilhem sonne mieux pour des oreilles françaises que le nom quelque peu sauvage d'Afghano. Madame Afghano ! vous comprenez : le moyen d'annoncer cela à la cour ! mais, malgré tout cela, si vous refusez aujourd'hui...

— Eh bien, si je refuse aujourd'hui ?

— J'irai trouver M. Afghano demain.

— Mais le père tient donc beaucoup à placer sa fille ?

— Elle est en âge d'être pourvue.

— Oh ! oui, je le crois. Bref, on me choisit pour m'étrangler.

— Monsieur, je vous le répète, vous n'avez pas de raison, et vos paroles sont celles d'un page. On vous donne quinze cent mille livres ; on vous les met dans la main ; on va vous déterrer pour cela dans la plus mauvaise chambre d'un mauvais hôtel, et vous appelez cela vous étrangler ? Ah ! vraiment, vous me faites de la peine.

— Eh bien, transigeons, monsieur, dit d'Anguilhem. Celui qui vous envoie veut-il cent, veut-il deux cent, veut-il trois cent mille livres ? Je les lui concède, je les lui offre, je les lui donne !

— Ce que vous me proposez là n'a pas le sens commun, chevalier ; ces cent mille écus que vous offrez ne sont déjà plus à vous, c'est la dot de votre femme.

— Comment, la dot de ma femme ?

— Eh ! oui ; en épousant la jeune fille, vous lui reconnaissez cent mille écus ; c'est bien naturel, ce me semble, quand le père vous en fait gagner quinze cent mille.

— Vous avez dit *la jeune fille*, monsieur ! s'écria le chevalier ; ah ! vous l'avez dit ; la demoiselle est donc jeune ?

— Heureux, trop heureux d'Anguilhem, acceptez, c'est moi qui vous le dis, acceptez.

— Eh ! vous me connaissez moi ; je vis au grand jour, rien n'est mystérieux en moi, et je joue cartes sur table.

— Eh bien, soyez beau joueur jusqu'au bout.

— Je ne demande pas mieux : mais il me faut une marque de votre crédit, une preuve de votre influence.

— Laquelle ?

— Faites remettre à huit jours le prononcé du jugement qui devait être rendu après-demain, et, en échange de cette nouvelle, je vous engage ma parole sous deux conditions.

— Lesquelles ?

— La demoiselle ne sera pas contrefaite et n'aura pas, ou plutôt aura...

— Je comprends, chevalier.

— Eh bien ?

— Accordé.

— Comment, accordé ?... Vous me répondez que... ?

— Oui.

— En ce cas, vous avez ma parole.

— Alors, à dix jours ?

— A dix jours.

— Je serai ici le matin du prononcé du jugement.

— Je vous y attendrai.

— A la bonne heure, chevalier, à la bonne heure. Ah ! vous êtes né sous une heureuse étoile, monsieur d'Anguilhem !

Et l'homme aux verrues prit son chapeau et sortit à reculons, en saluant plus humblement que jamais.

Cinq minutes après il rentra tout effaré.

— Monsieur, dit-il, peut-être avez-vous cru qu'un éclat vous sauverait, et c'est pour cela que vous avez embusqué, à vingt pas de la porte de l'hôtel, le marquis de Cretté, votre ami, dans son carrosse ; ne niez pas, j'ai reconnu la livrée et les armoiries ; mais vous avez eu tort, entendez-vous bien : le délai accordé est un gage aussi bien pour nous que pour vous. Si, dans l'intervalle, quelque chose s'ébruite de nos projets, si quelque chose transpire de quelque façon que ce soit, si une démarche quelconque de votre part nous porte ombrage, moi, le seul témoin, entendez-vous bien, le seul, je nierai tout, et vous perdrez votre procès avec honte.

Roger fut atterré par cette nouvelle menace, qui répondait si bien à ses secrètes intentions ; car, ainsi que nous l'avons dit, il avait comploté avec le marquis de découvrir le mystère et de rendre à ses persécuteurs le mauvais temps qu'ils lui faisaient passer.

Mais, se voyant découvert, il tomba dans le découragement.

— Que faut-il faire, monsieur, pour que vous soyez satisfait ? demanda-t-il à l'inconnu.

— Descendez le premier, monsieur, répondit celui-ci, et, quand je vous aurai vu vous éloigner avec le marquis, je sortirai à mon tour.

Roger prit son chapeau, et obéit tristement, suivi à la distance d'un étage par l'homme mystérieux.

Il trouva Cretté qui se démenait dans son carrosse : il l'avertit qu'il était découvert, et tous deux se firent conduire au Luxembourg, où ils causèrent longuement.

Pendant ce temps, l'homme aux verrues regagna sa mystérieuse résidence.

— Il n'y a plus rien à faire, dit le marquis au chevalier, sinon à prendre tout bas des informations pour vous distraire un peu, et rendre moins rude, par la préparation, le coup que vous ne pouvez plus éviter. Après tout, mon cher chevalier, prenez que la chose soit faite et que vous ayez été mal marié. D'ailleurs, vous vous consolerez facilement en regardant autour de vous, et en voyant de combien d'étranges ménages vous êtes entouré.

— Oui ; mais les femmes sont entrées dans ces ménages par la porte, tandis que, moi, je vais être tympanisé de la belle façon. Que vont dire tous nos amis, bon Dieu ?

— Ils n'en sauront rien ; vous ne comptez pas en parler, n'est-ce pas ?

— Dieu m'en garde !

— Eh bien, il est probable que, de son côté, le beau-père ne se vantera pas de la manière nouvelle qu'il a inventée d'allumer le flambeau nuptial.

— Hélas ! ne m'avez-vous pas dit vous-même plus d'une fois que tout se savait à Paris ?

— Tout se sait, à peu près ; mais tout se déguise aussi quand on le veut bien ; d'ailleurs, vous avez le pistolet sur la gorge ; il faut en passer par là ou par la fenêtre, comme on dit ; rappelez-vous vos études chez les jésuites d'Amboise, et puisque vous avez fait votre philosophie, eh bien, mon cher, soyez philosophe.

— Ah ! marquis, cela vous est bien aisé à dire, à vous. Voyons, soyez franc, feriez-vous le mariage ? Dites ?

— Moi, marquis de Cretté possédant les soixante mille livres de rente que je possède, dans le bien de ma mère, non, je l'avoue, je n'épouserais pas cette fille sans y regarder ; mais si je m'appelais Roger-Tancrède d'Anguilhem, et qu'il me fallût, en cas de refus, mourir de faim, j'épouserais Alecto en personne, sauf ensuite à me démêler avec elle, et à lui casser, le cas échéant, sa quenouille sur les reins.

— Vous me parlez franchement ?

— Foi de gentilhomme !

— Mais songez que je suis amoureux.

— C'est toujours une sottise ; mais, aujourd'hui, c'est plus que cela : c'est un malheur !

— Mais songez que je perds Constance.

— Bah ! vous le savez, il n'y a que les montagnes qui ne

se rencontrent pas, et, un jour, vous et mademoiselle Constance, vous vous rencontrerez.

— Elle va suspecter ma loyauté.

- Vous lui expliquerez la chose.

— Elle va me maudire.

— Ah! dans ce cas-là, le tort sera à elle, et elle ne sera point raisonnable.

— Elle ne pourra pas croire que j'aie pu me décider à une pareille infidélité.

— Vous lui direz que c'est votre père qui a tout fait, et elle pensera que c'est une revanche que Anguilhem a voulu prendre sur Beuzerie.

— Mais elle se mariera à son tour.

— Tant mieux pour vous, mon cher, tant mieux! d'abord vous ne voudriez pas avoir sur la conscience le remords de l'avoir fait rester fille; puis, une fois mariée de son côté, comme du vôtre, on oubliera votre roman à tous deux: vous irez dans le pays, vous ferez des chasses avec le mari, vous lui donnerez à dîner; tandis qu'il fera des compliments à votre femme, vous en conterez à la sienne. Si vite qu'il aille, vous aurez toujours l'avance sur lui, en reprenant la chose où vous l'avez laissée.

— Ah! si madame de Maintenon vous entendait, mon cher Cretté.

— Elle se croirait rajeunie de quarante ans, voilà tout.

Sur ce, les deux amis se levèrent pour aller prendre des renseignements.

XV

COMMENT LE JUGEMENT FUT RENDU

Le chevalier et le marquis passèrent trois jours en courses; les valets parlèrent, les concierges parlèrent, les greffiers eux-mêmes desserrèrent les dents, tant les deux amis employèrent de ruses adroites et de moyens ingénieux pour savoir ce qu'ils désiraient savoir.

Mais, toutes les informations prises, il se trouva que douze juges et soixante conseillers avaient des filles bonnes à marier, de sorte qu'après toutes leurs recherches, Roger et le marquis ne furent guère plus avancés qu'auparavant.

Il y avait pourtant certaines de ces demoiselles que le chevalier redoutait fort, attendu qu'elles n'étaient pas des rosières; l'une avait été surprise, la nuit, dans un cloître à moitié ruiné, derrière la rue Saint-Benoît.

Une autre avait été faire un voyage en Picardie sans son père ni sa mère, et il courait d'assez méchants bruits que son cousin le mousquetaire l'avait ramenée.

Une troisième enfin avait été reconnue, disait-on, en fiacre, à Marly, à une heure du matin, et sortant de là fameuse auberge du Veau doré.

Rien ne prouvait que la demoiselle à marier fût l'une de ces trois femmes; mais rien ne prouvait non plus qu'elle n'en fût pas. Il en résultait que Roger demeurait plongé dans la perplexité la plus profonde.

Sur ces entrefaites, il apprit que, selon le désir qu'il en avait exprimé à l'homme mystérieux, le jugement était remis à huitaine. Cela lui fut une marque insigne de la bonne volonté de ses persécuteurs à son égard, ainsi que de leur influence à l'égard de la justice.

Le huitième jour après qu'il avait écrit, c'est-à-dire la surveille du jour où devait être rendu le jugement, il reçut une lettre d'Anguilhem.

Le baron n'y avait ménagé ni l'encre ni le papier, car la lettre avait huit grandes pages. Il annonçait au chevalier qu'il serait venu lui-même à Paris, si le manque d'argent ne l'eût retenu dans son château. Il déplorait la fatale nécessité qui pesait sur son cher fils, et le laissait, dans cette occasion, absolument libre d'agir selon les calculs de son esprit ou les inspirations de son cœur; ce qui parut à Roger un trait de la plus exquise délicatesse paternelle, et ce qui, à travers mille sanglots, lui fit adopter la cruelle résolution de renoncer à Constance et d'assurer le bonheur de ses parents.

« N'agissez pas pour nous, disait le baron dans cette lettre modèle; vous êtes jeune, Roger, et vous avez de longues années à vivre; ne faites pas le malheur de toute votre existence pour adoucir les restes de la nôtre. Ce procès nous aura ruinés, votre mère et moi; mais qu'importe! nous sommes habitués aux privations. D'ailleurs, vous avez de la force, de la bonne volonté, des amis puissants, vous obtiendrez un emploi qui vous permettra de nous soulager quelque peu jusqu'à notre mort, qui maintenant ne saurait être bien éloignée. »

Roger n'alla pas plus loin; il essuya ses yeux, baissa la tête avec respect, et, lorsque l'homme aux verrues arriva chez lui:

— Monsieur, dit le chevalier, je suis prêt: que faut-il vous signer?

— Ceci, dit le messager.

Et il tira de sa poche et déploya un papier couvert d'écritures.

— C'est bien, dit Roger.

Et il signa sans lire.

— Pardieu! monsieur, dit l'homme aux verrues, vous êtes un loyal gentilhomme, et, si vous avez de la peine à vous décider, du moins, quand vous avez pris votre parti, vous agissez grandement. Bien vous prendra de cette généreuse négligence; lisez maintenant.

Roger lut avec une horrible angoisse, tremblant à chaque ligne de rencontrer le nom de ces trois redoutables filles; mais il eut le bonheur de voir un nom inconnu.

Ce papier était un acte portant obligation d'épouser mademoiselle Christine-Sylvandire Bouteau, fille unique de maître Jean-Amédée Bouteau, conseiller rapporteur du roi en la grand'chambre, et une reconnaissance à ladite Christine-Sylvandire Bouteau, d'une dot de cent mille écus, le jour où le très noble et très honoré seigneur Roger-Tancrède d'Anguilhem gagnerait son procès contre le sieur Afghano, beau-fils de feu le vicomte de Bouzenois.

Maître Jean-Amédée Bouteau était cet austère conseiller rapporteur qui n'avait voulu recevoir ni Roger ni Afghano; celui-là n'avait ni chat à qui on pût offrir des bagues, ni singe à qui ont pût faire des donations entre-vifs, ni perroquet à qui on pût constituer une rente viagère. Mais il avait une fille à marier.

— Est-elle bien laide, monsieur? demanda Roger.

— J'ai ordre de ne répondre à aucune de vos questions, monsieur le chevalier; faites votre toilette, suivez-moi au palais, assistez au jugement qui sera rendu dans deux heures, et j'aurai l'honneur de vous conduire ensuite chez M. Bouteau, votre beau-père.

— Pourquoi faire? s'écria Roger avec un mouvement d'effroi qui l'empêcha de comprendre l'incongruité de la question.

— Mais pour lui faire vos remercîments d'abord de ce que, de ce moment-là, vous aurez quelque chose comme un million et demi de plus, et puis pour saluer votre future.

Les jambes manquèrent au chevalier.

— Mon père sera sauvé et ma mère mourra tranquille à Anguilhem, murmura-t-il en tombant sur un fauteuil.

— Allons, allons, dit l'homme aux verrues, je vois bien que vous avez besoin d'être seul pour vous remettre; vous irez au palais de votre côté; moi, j'y vais du mien.

Et l'homme aux verrues sortit assez cavalièrement cette fois. Roger remarqua cette différence dans ses habitudes.

— C'est juste, dit-il; il est sûr maintenant de son fait, j'ai signé ma propre sentence.

Puis, comme l'y avait invité l'envoyé de maître Bouteau, il commença sa toilette.

Roger avait la mort dans le cœur; il détestait d'avance la femme qu'il allait voir, et pourtant, par un mouvement d'amour-propre inhérent au cœur de l'homme, il ne voulut pas que cette première entrevue lui donnât une mauvaise idée de sa tournure et de son visage.

Il prit un habit de velours noir avec des brandebourgs d'or; une veste de satin blanc, sur les coutures de laquelle serpentait une riche broderie; puis il envoya chercher le marquis de Cretté, lequel arriva bientôt dans son plus magnifique équipage.

Derrière cette voiture, marchaient les carrosses de d'Herbigny, de Chastellux, de Clos-Renaud. Mademoiselle Poussette venait à la suite de tout cela, dans un remise.

Le marquis de Cretté monta seul chez Roger.

Du plus loin qu'il aperçut le marquis, le chevalier lui tendit les bras en criant:

— Hélas! hélas! hélas!

— Il paraît que le sacrifice est fait? dit Cretté.

— Fait et parfait, répondit Roger. J'ai signé. Pauvre Constance!

— Et... avez-vous quelque renseignement nouveau sur la future? demanda en hésitant le marquis.

— Elle se nomme Sylvandire.

— Ah! diable! un charmant nom, c'est déjà quelque chose. Mais ceci n'est qu'un nom de baptême; comment se nomme-t-elle de son nom de famille?

— Mademoiselle Bouteau.

— La fille de notre conseiller rapporteur? s'écria le marquis.

— Elle-même, dit Roger. Hélas! c'est quelque petit monstre qu'il aura caché à tous les yeux, et dont il se défait en ma faveur.

— Ou plutôt en faveur de votre baronnie. J'ai rencontré parfois maître Bouteau.

— Et quel homme est-ce que mon beau-père?

— Un juif greffé sur un Arabe ; immensément riche, du reste, à ce qu'on assure.

— Et, malgré sa richesse, s'écria Roger, il est obligé d'employer de pareils moyens pour placer sa fille ! Ah ! mon ami, mon ami, il n'y a que le dévouement filial...

— Il est vrai que Cléobis et Biton étaient, à mon avis, bien peu de chose auprès de nous, chevalier ; mais il ne s'agit pas ici de nous lamenter, il s'agit de nous rendre au palais. Si votre femme est par trop... baroque... eh bien, vous la mettrez dans un coin de votre maison, avec des domestiques à elle, et cent mille francs pour son entretien. Vous aurez le désagrément qu'elle porte votre nom, voilà tout ; et avec les quatorze cent mille livres qui vous resteront, eh bien, vous prendrez du plaisir ailleurs. Vous avez bien lu l'engagement ? il n'y a pas dessus que vous êtes forcé ..?

— Non.

— Eh bien, mon cher, plaignez-vous donc ! Allons, allons, en carrosse.

Et Cretté emmena d'Anguilhem, qui alla saluer successivement d'Herbigny, Clos-Renaud, Chastellux et mademoiselle Poussette aux portières de leurs voitures, et qui monta ensuite dans le carrosse du marquis.

Ils arrivèrent au palais ; il y avait foule. Le fils de l'Indienne avait voulu assister au dénoûment de ce long drame. On supposait qu'il avait dû dépenser cinquante mille livres à peu près pour se rendre agréable aux juges. Il avait l'air si radieux, que Roger manqua de s'évanouir et que Cretté en devint tout pâle.

Les juges étaient dans l'appartement voisin ; ils délibéraient.

Au bout d'une heure de délibération, la chambre rentra en séance. Roger reconnut ses trois juges et frémit ; derrière eux venait modestement le conseiller rapporteur.

— Comment se nomme le conseiller rapporteur ? demanda timidement Roger à son voisin.

— Maître Bouteau, répondit celui-ci : un bien digne homme !

Roger chercha à lire quelque chose sur la figure de maître Bouteau ; mais c'était chose impossible.

Les juges prirent leurs places avec cet air grave que l'on connaît à ces messieurs, laissèrent errer dans la salle ce regard de jurisconsulte qui ne se fixe sur rien, et maître Bouteau déplia un papier.

— Du courage ! dit Cretté en se penchant à l'oreille du chevalier ; c'est notre beau-père.

— Je le sais, dit Roger.

Maître Bouteau toussa, cracha et lut ce qui suit :

« Attendu que le sieur Afghano dit l'Indien n'a pu fournir la pièce qu'il devait offrir au tribunal, et qu'il n'existe aucune preuve authentique de ses droits à la succession ; attendu que le sieur baron Tancrède-Palamède d'Anguilhem, représenté par son fils le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem, est le plus proche parent du défunt, et qu'il a fourni des titres en règle établissant cette parenté ;

« Ordonne la chambre que le sieur baron Tancrède-Palamède d'Anguilhem entrera immédiatement en possession de l'héritage de feu le vicomte de Bouzenois, comprenant meubles et immeubles et généralement tout ce que possédait le défunt, comme il est juste ;

« Condamne le sieur Afghano dit l'Indien à payer les frais sans réserve ni dépens. »

Maître Bouteau prononça tout cela sans regarder une seule fois Roger, qui chancelait sur son banc.

Le marquis de Cretté prit son ami dans ses bras et lui dit à l'oreille :

— D'Anguilhem, ton beau-père est un grand homme !

— Oui ; mais, patience, dit Roger, l'Indien va fournir son acte.

— Il n'eût pas attendu jusqu'à ce moment, reprit Cretté ; soyez tranquille, puisqu'il ne l'a pas fourni, c'est qu'il ne l'a pas.

En effet, l'Indien ne produisit aucun papier. Il baissa la tête un instant comme accablé du coup ; puis, la relevant bientôt d'un air de triomphe :

— Allons, dit-il assez haut pour être entendu non seulement des juges, mais encore de l'auditoire, ma mère a bien fait de ne pas tout donner à ce misérable Bouzenois. Voilà qui prouve combien il est dangereux d'enrichir ses amants.

Roger sentit la colère lui monter au front, et fit un mouvement vers l'Indien pour aller venger incontinent la mémoire d'un parent dont on venait de le reconnaître héritier.

— Êtes-vous fou ? s'écria Cretté en le retenant. Laissez donc crier ce malheureux qu'on écorche. Vous ne vous appelez pas Bouzenois, mais d'Anguilhem, et, pardieu ! les avocats vous en ont dit bien d'autres.

En ce moment, l'Indien se dirigea vers le groupe des jeunes gens. Roger crut qu'il venait à lui et s'apprêta à le recevoir ; mais l'Indien passa près d'eux, voilà tout. Seulement, en passant, il dit assez haut pour être entendu :

— Vous avez eu tort de me trahir, mademoiselle Poussette, car j'ai encore cent mille livres de rente.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur, dit Roger : c'est plus qu'il ne vous en faut pour porter dignement votre nom.

— Allons, allons, ne vous faites pas de querelle, dit Cretté ; rentrons chez nous et soupons gaiement.

— Hélas ! Cretté, répondit d'Anguilhem, vous oubliez qu'il faut que j'aille voir ma future.

Au reste, Roger avait déjà prononcé ces paroles d'un ton moins contrit qu'on aurait pu s'y attendre. Il songeait à la fierté de son père, à la joie de sa mère, en se trouvant tout à coup si prodigieusement riches. Et le pauvre chevalier était si bon fils, qu'il commençait à s'étourdir sur la douleur de Constance.

Puis on s'accoutume vite à la prospérité ; Roger sortit de la chambre avec des écarts de jambes et des gonflements de poitrine qui eussent fait honneur à un millionnaire de naissance.

Cretté lui prêta son carrosse pour aller rendre visite à maître Bouteau, puis il prit congé de son ami en lui rappelant que le souper serait prêt pour huit heures.

Alors Roger aperçut derrière lui l'homme aux verrues. Ses yeux d'opale jetaient des flammes.

— Maître Bouteau vient de quitter le palais pour retourner chez lui. M. le baron ne veut-il pas le saluer tout d'abord ?

— Si fait, mon cher monsieur, répondit le chevalier, et c'est même mon plus vif désir.

— Eh bien, êtes-vous content, chevalier ?

— Oui, monsieur, vous m'avez tenu parole, c'est vrai ; mais nous avons encore deux conditions à remplir.

— Et on les remplira, monsieur, aussi exactement, espérons-le du moins, qu'on a rempli la première.

— Faites-moi donc le plaisir de monter dans mon carrosse, monsieur, et allons.

L'homme aux verrues monta dans le carrosse ; mais, quelques instances que lui fit Roger, il ne voulut point se placer autre part que sur le devant.

On arriva rue Planche-Mibray ; on monta au troisième.

Maître Bouteau était assis dans son cabinet ; c'était un tout petit homme, avec un front immense, des yeux petits et cachés sous des lunettes, d'épais sourcils grisonnants, une bouche imperceptible perdue dans les plis de sa joue ; en somme, un fort laid beau-père ; mais ce n'était pas lui qu'il s'agissait d'épouser. Roger salua presque gracieusement, et ouvrit la bouche pour lui rendre grâces.

— Ne me faites aucun remercîment, monsieur, dit maître Bouteau, votre cause était excellente ; d'ailleurs, j'ai suivi les lois de ma conscience, et mes collègues, quelque prévenus qu'ils fussent contre vous, ont bien voulu se laisser persuader par mes faibles arguments en faveur de la justice.

Roger salua une seconde fois maître Bouteau, lequel n'eut pas l'air de l'examiner ; mais, tout en répondant à son salut, il le regarda de tous ses yeux par-dessus ses lunettes. Cet examen terminé, il se retourna vers un paravent à ramages qui s'étendait derrière lui et dit avec un naturel parfait :

— Ma fille, venez donc faire la révérence à mon client, M. le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem.

Roger crut que la terre allait manquer sous ses pieds : une sueur froide lui monta au front, sa vie resta suspendue, ses yeux fixes et hagards s'attachèrent à l'angle du paravent.

Tout à coup Roger vit apparaître une délicieuse créature.

Grande, d'une taille gracieuse, flexible et agréablement proportionnée, avec des yeux noirs que voilaient des paupières de velours, et de longs cheveux noirs qui tombaient en boucles épaisses sur ses blanches épaules, Sylvandire avait dix-huit ans au plus, et pouvait passer pour un prodige de beauté.

Roger, anéanti, pétrifié, stupide, ne songea pas même à faire la révérence ; il demeura immobile, en extase, les yeux fixes et la bouche ouverte, comme la statue d'Apollon qui va parler.

— Mon enfant, poursuivit le conseiller en prenant Sylvandire par la main, voici M. le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem qui nous fait l'honneur de te demander en mariage.

Sylvandire leva ses grands yeux noirs sur Roger, et lui lança un regard qui pénétra jusqu'au plus profond de son cœur.

— Oh ! je suis perdu ! dit Roger en lui-même ; une si belle fille a déjà dû être aimée par quelqu'un, à moins qu'on ne l'ait tenue dans une armoire.

— Veux-tu permettre à M. le chevalier d'Anguilhem de te faire sa cour ? continua le conseiller.

Sylvandire regarda une seconde fois Roger avec un mélange d'étonnement, de crainte et de langoureuse passion : mais elle se tut.

— Qui ne dit rien consent, monsieur le chevalier, reprit maître Bouteau. Or, vous saurez que Sylvandire est ma fille unique et qu'elle apporte à son mari trois cent mille livres de dot.

Sylvandire serra la main de son père en signe de reconnaissance.

— Pardieu ! dit Roger à part lui, il pouvait bien lui en donner six cent mille, pour ce que l'argent lui coûte. N'importe ! il faut encore le remercier d'être si modeste.

— A quand la noce, voyons, monsieur le chevalier ? dit maître Bouteau.

— Mais, dit Roger, c'est à mademoiselle de fixer l'époque, et, dès qu'elle consentira...

Sylvandire s'inclina encore une fois sans parler.

— Elle est muette ! s'écria Roger croyant avoir trouvé l'infirmité probable, et incapable de maîtriser la nouvelle crainte qui venait de s'emparer de lui.

Sylvandire partit d'un éclat de rire bien franc, et répondit :

— Non, monsieur le chevalier ; Dieu merci, je parle.

— Elle n'est peut-être que stupide, dit le chevalier, et cependant, avec des yeux pareils, il est impossible de ne pas avoir de l'esprit.

Cependant, comme cette première entrevue ne laissait pas que d'être embarrassante pour tout le monde, le conseiller fit un signe du coin de l'œil à sa fille, qui fit la révérence, et s'apprêta à sortir.

— Comment ! s'écria Roger, comment vous vous en allez, mademoiselle, sans me dire à quelle époque vous daignerez... ?

— Je vous laisse avec mon père, monsieur, répondit Sylvandire ; quoique homme de justice, il n'aime pas les affaires qui traînent en longueur ce qu'il fera sera bien fait.

— Allons, dit Roger à part lui, je m'étais encore trompé à cet endroit-là ; elle n'est pas trop bête.

Le bienheureux chevalier marchait de déception en déception.

Sylvandire se retira, laissant Roger seul avec son futur beau-père.

Le mariage fut fixé à quinze jours.

Les arrangements faits, Roger prit congé de maître Bouteau et descendit l'escalier d'un pas plus léger qu'il ne l'avait monté.

Sur la porte de la rue, il trouva l'homme aux verrues.

— Eh bien, monsieur, lui dit celui-ci, êtes-vous content ?

— Si content, lui répondit Roger, que, si la dernière condition est tenue aussi fidèlement que les deux premières, il y a mille louis pour vous, mon brave homme.

— C'est comme si je les avais, dit l'inconnu en saluant jusqu'à terre.

Roger entendit cette exclamation et sauta dans le carrosse sans toucher le marchepied.

— Chez le marquis ! cria-t-il à Basque d'une voix dans laquelle il ne restait plus rien de ses craintes passées.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait dans la cour de l'hôtel.

XVI

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FINIT PAR PRENDRE PHILOSOPHIQUEMENT SON PARTI D'AVOIR UNE JOLIE FEMME, UN MAGNIFIQUE HOTEL, ET SOIXANTE-QUINZE MILLE LIVRES DE RENTE.

Il y avait nombreuse compagnie chez le marquis.

Roger entra la figure radieuse. Chacun s'approcha de lui et l'accabla de compliments.

Le marquis laissa se calmer cette grêle de félicitations, puis il prit Roger par la main et l'entraîna dans un boudoir.

— Eh bien, lui dit-il, la future ?

— Charmante, répondit Roger d'un air dolent.

— Aussi jolie que Constance ?

— Hélas ! plus jolie.

— Mais alors, qui diable vous préoccupe donc encore ?

— Ah ! mon ami, murmura Roger avec un profond soupir, j'étais bien sûr que Constance...

— Eh bien, oui, je comprends, dit le marquis ; mais, que voulez-vous, mon cher ! ce serait trop de chance aussi, et vous deviendriez d'une exigence inconvenante ; tenez-vous pour bien heureux, mon cher, d'en être quitte pour cela, et puis, d'ailleurs, qui sait ? tout ce qui vous arrive à vous est si extraordinaire !

— Oh ! non, mon ami, vous ne me persuaderez pas qu'il n'y a pas quelque serpent caché sous toutes ces roses. Mais que voulez-vous, marquis ! le sort en est jeté, et puis j'ai réfléchi que le plus galant homme de la terre peut être trompé dans la situation où je suis. Ne pouvant rien sur le passé de ma femme, eh bien, je me contenterai de surveiller l'avenir.

— A la bonne heure, voilà comme j'aime à vous voir ! Rentrons maintenant ; bonne contenance, et laissez-moi faire à table, heureux millionnaire.

On se mit à souper. L'or, les cristaux, les bougies resplendissaient. A cette vue, Roger songea que lui, pauvre gentilhomme, deux heures auparavant sans fortune, recevrait le lendemain, s'il le voulait, dans un hôtel plus beau et avec une magnificence pareille à celle que déployait, en son honneur, cet ami que lui avait fait un coup d'épée donné à propos ; puis, tout en songeant à cela, il se rappelait le maître d'armes si bon et si désintéressé alors, qui avait, sans le savoir, assuré la fortune de sa famille en démontrant une flanconade à son fils.

— Mes chers amis, dit le marquis, vous savez que nous nous réunissons ce soir pour nous réjouir du gain de ce fameux procès qui donne à notre ami d'Anguilhem soixante et quinze mille livres de rente.

— C'est vous qui m'avez porté bonheur, dit Roger en saluant le marquis.

— A la santé de d'Anguilhem et de ses soixante et quinze mille livres de rente ! s'écrièrent alors tous les convives.

— Attendez donc, dit Crette, et vous porterez deux santés ensemble, à moins cependant que vous n'aimiez mieux boire deux fois.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demandèrent à la fois d'Herbigny et Clos-Renaud.

— Il y a, dit le marquis, que notre ami d'Anguilhem est devenu tout à coup amoureux à Paris, et vous ne savez pas sur quel friand morceau le scélérat s'est laissé tomber ?

— Sur une fille de Saint-Cyr, dotée par madame de Maintenon ? dit Chastellux.

— Sur une princesse palatine ? dit Clos-Renaud.

— Sur une fille du sang royal ? demanda d'Herbigny.

— Ah bien, oui ! d'Anguilhem est assez noble comme cela, et il pense au solide ; sur la fille d'un robin, messieurs.

— Peuh ! firent quelques convives.

— Ah ! chevalier, vous dérogez, dit d'Herbigny ; il fallait épouser une dame de la Comédie-Française ou une fille de l'Opéra : c'était plus grand seigneur.

— Attendez donc, messieurs, reprit le marquis ; la demoiselle est belle comme Vénus, et a six cent mille livres de dot.

— Peste ! chevalier, nous vous faisons notre compliment, s'écrièrent les jeunes gens à la ronde.

— Sur quoi, le chevalier se fixe à Paris, s'établit dans l'hôtel du vicomte de Bouzenois, et nous donne des festins, mais des festins devant lesquels celui-ci n'est qu'un dîner de gargote.

— En ce cas, vivent le chevalier et la chevalière ! s'écria d'Herbigny en levant son verre.

Et tout le monde fit, dans les mêmes termes, raison au toast de d'Herbigny.

— Maintenant, continua le vicomte en reposant son verre sur la table, puisque vous voilà lancé dans la basoche, mon cher d'Anguilhem, trouvez-moi donc, à moi aussi, la fille d'un collègue de votre beau-père, quelque jolie petite robine ; j'accepterai jusqu'à cinq cent mille livres.

— Alors, au futur mariage du vicomte d'Herbigny ! dit à son tour et en levant son verre, le chevalier d'Anguilhem.

Puis, pendant que tout le monde buvait, il se retourna vivement vers Crette, et, lui tendant la main :

— Merci, dit-il, merci, marquis ; vous avez été bon, excellent, comme toujours.

En effet, Crette avait sauvé à son ami tout le ridicule de son mariage. Il est vrai aussi que les six cent mille livres de mademoiselle Bouteau avaient produit un effet magique.

Bref, le souper fut si gai, que d'Anguilhem, quelle que fût sa préoccupation, s'égaya lui-même au dessert.

Roger quitta le marquis à deux heures après minuit, lui donnant rendez-vous pour le lendemain à onze heures ; il voulait n'entrer à l'hôtel de Bouzenois qu'accompagné de son ami.

A l'heure dite, le marquis vint chez Roger ; tous deux partirent pour la place Louis-le-Grand, et, cette fois, les deux battants de la grande porte s'ouvrirent devant le chevalier. Depuis une heure, les gens de la justice attendaient pour lever les scellés.

Tout ce qu'avait dit l'homme aux verrues était scrupuleusement vrai ; le coffre-fort était plein, les écrins regor-

geaient de bijoux, la collection de pierres gravées et de médailles était magnifique.

Roger fut ébloui en voyant tant de richesses : lui qui était venu à Paris avec cinquante louis, ne comprenait pas qu'il existât tant d'or au monde : il voulait rendre à l'instant même à Cretté les huit ou dix mille livres qu'il lui devait ; mais le marquis lui fit comprendre qu'il se pressait un peu trop, en lui disant qu'il lui enverrait un matin Basque pour prendre toute cette quincaillerie.

Le chevalier fit à l'instant même un choix parmi les diamants et les pierres précieuses, pour les envoyer à sa mère. Peut-être, en faisant cela, pensait-il au fond du cœur à Constance ; car, quoiqu'il ne prononçât pas son nom, Cretté comprenait, à ses soupirs involontaires, qu'il ne l'avait pas complètement oubliée.

L'hôtel, quoique très somptueux, avait besoin d'être revu par un homme de goût ; ce fut encore Cretté qui se chargea de cela ; il envoya chercher son tapissier, lui donna ses ordres, et lui accorda huit jours. Le tapissier répondit qu'il était impossible que tout fût prêt dans un si court délai. Cretté se contenta de répondre

— On payera le jour où cela sera fini.

Le septième jour, l'hôtel était remis à neuf ; et, comme l'avait ambitionné Roger, les armes des d'Anguilhem avaient remplacé sur l'écusson les armes des Bouzenois.

Pendant ce temps, Roger envoyait à sa mère la meilleure voiture qu'il avait pu trouver dans les remises. C'était Rameau-d'or qui la conduisait en poste ; il devait revenir en courrier. Cretté était l'éternelle ressource de Roger : quand il ne lui prêtait pas ses conseils, il lui prêtait son argent ; quand il ne lui prêtait pas son argent, il lui prêtait ses domestiques.

Comme Rameau-d'or était un homme sûr, on l'avertit qu'un des coffres du carrosse, dont on lui remit la clef, contenait un millier de louis, et on l'invita à veiller dessus.

Roger écrivit, en outre, à son père et à sa mère de venir prendre possession du reste de leur fortune, leur envoyant, jusqu'au dernier sou, le compte de ce qu'il avait été obligé de dépenser, ajoutant, au reste, que, par un bonheur inouï, sa fiancée était belle, parfaitement élevée, et paraissait on ne peut plus spirituelle.

La joie du baron et de la baronne fut extrême quand ils apprirent que leur bru paraissait à peu près exempte de reproches. De plus, le baron déclara aussitôt que, sur l'héritage, il constituerait à son fils cinquante mille livres de rente et garderait le reste pour briller à Anguilhem.

— Seulement, ajouta-t-il, peut-être achèterons-nous une maison de ville à Loches, afin d'y recevoir l'hiver.

Le bruit du gain du procès et du mariage qui devait en être la suite s'était répandu jusqu'à Beuzerie. Le vicomte et la vicomtesse, qui, tout en consentant au mariage de leur fille avec Roger, avaient toujours gardé un vieux levain contre les d'Anguilhem, se hâtèrent de transmettre cette nouvelle à leur fille ; mais Constance secoua la tête en souriant et ne voulut pas croire un mot de ce qu'on lui disait.

— Roger a-t-il écrit ? demanda-t-elle.

— Non.

— Il m'a dit de ne rien croire, que ce que j'entendrais de sa bouche ou ce que je verrais écrit de sa main.

— De sorte que... ?

— Je ne crois à rien qu'à son amour.

Le vicomte et la vicomtesse insistèrent tant qu'ils purent ; mais Constance, comme l'apôtre incrédule, voulait voir pour croire.

Le baron, avant de partir, se crut obligé de faire une visite à ses voisins et de leur expliquer par quelle nécessité Roger était forcé de manquer à ses engagements. Le vicomte écouta fort tranquillement son discours d'un bout à l'autre, puis il ordonna à sa femme de faire descendre Constance. Constance descendit, et M. de Beuzerie pria le baron de répéter devant sa fille ce qu'il venait de lui dire relativement au mariage de Roger. Le baron répéta mot à mot son petit discours, qu'il avait ruminé pendant le chemin ; mais, pendant tout le temps qu'il parla, Constance secoua la tête avec un sourire plein d'adorable confiance ; puis, lorsqu'il eut fini :

— Roger vous a-t-il envoyé quelque lettre pour moi ? dit-elle.

— Non, répondit le baron ; il aura été embarrassé de sa position et n'aura pas osé vous avouer qu'il était forcé, bien malgré lui, de vous être infidèle.

— En ce cas, on veut me tromper, reprit Constance ; Roger m'a dit de ne croire qu'à ce que j'entendrais de sa bouche ou à ce que je verrais écrit de sa main.

— De sorte que... ? répéta M. de Beuzerie.

— De sorte que je ne crois qu'à son amour, répondit Constance.

Et l'on ne put pas tirer autre chose de la jeune fille, laquelle, au reste, ne parut pas autrement se préoccuper de ce bruit, qui bientôt se répandit dans toute la province.

Le départ du baron et de la baronne, courant la poste à quatre chevaux avec un courrier en avant, fut un événement dont il fut question pendant plus de huit jours à dix lieues à la ronde. On disait que Roger avait trouvé des bahuts remplis de diamants, et une mine d'or dans la cave.

Pendant ce temps, Roger faisait sa cour ; mais sa fiancée était placée sous la garde la plus sévère. Maître Bouteau ne quittait pas sa fille d'un instant, persistance paternelle qui continuait à nourrir les inquiétudes de Roger. Il n'en allait pas moins passer tous les jours une heure avec Sylvandire, et la jeune fille, au grand ébahissement de son futur époux, déployait une instruction des plus variées et un esprit des plus agréables. Roger ne se lassait pas de la regarder et de l'entendre.

Toutes les formalités d'usage avaient, au reste, été remplies, et l'on n'attendait plus que l'arrivée des grands parents pour procéder à la cérémonie du mariage.

Cette arrivée fut un spectacle trop pompeux pour que nous n'essayions pas d'en donner quelque idée au lecteur. M. et madame d'Anguilhem avaient eu l'esprit de ne commander leurs habits que chez des tailleurs de la capitale : ils parurent donc vêtus dans le dernier goût de la cour, et, comme l'un et l'autre étaient de vieille race, et qu'ils avaient cet air de grandeur que deux révolutions n'ont pu encore effacer chez nos vrais gentilshommes, ils représentèrent convenablement ; mais les neveux et les cousins de la plaine, et les petits cousins de la Saintonge et du Périgord, produisirent une sensation profonde ; ils arrivaient avec des feutres, des pourpoints, des trousses et des manteaux du temps de Louis XIII. On eût dit une collection de portraits de famille qui avait quitté son garde-meuble.

Roger, qui craignait le ridicule avant toute chose, se maria la nuit à Saint-Roch, et attendit pour le repas de noces que tous les parents, comblés de présents, fussent repartis par les coches qui les avaient amenés. Le baron et la baronne couvrirent de caresses la fille du conseiller, qui souriait tendrement à son mari et se faisait admirablement aux douceurs.

Roger remercia le marquis de Cretté de tous les services qu'il lui avait rendus et de tout l'honneur qu'il lui avait fait, et lui promit de lui écrire relativement au point qui l'avait si fort tourmenté et qui le tourmentait plus que jamais ; puis il partit avec sa femme pour une petite terre, située à Champigny, qui avait été habitée longtemps par M. de Bouzenois.

De leur côté, le baron et la baronne regagnèrent Anguilhem, impatients de rehausser par quelques dépenses nécessaires la splendeur de l'écusson qui se dégradait injurieusement au-dessus de la porte charretière du château.

Le lendemain du départ de Roger pour Champigny, le marquis de Cretté reçut, par courrier extraordinaire, une lettre du chevalier qui ne contenait que ces quelques lignes :

« Je suis le plus heureux des hommes !

« Faites-moi le plaisir, mon cher marquis, de demander à mon beau-père l'adresse de l'homme aux verrues, et de remettre à ce dernier mille louis de ma part.

« Votre ami de cœur,

« Le chevalier d'ANGUILHEM. »

XVII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE TROUVA SI HEUREUX, QU'IL FUT SUR LE POINT, COMME POLYCRATE, TYRAN DE SAMOS, DE JETER UN ANNEAU PRÉCIEUX A LA MER.

Voici comment Roger avait mis sa conscience en repos au sujet de mademoiselle Constance de Beuzerie

Si rien n'affaiblit un amour comme la possession, rien ne l'alimente comme l'espérance ; mais, l'espérance une fois perdue, l'amour le plus puissant se retire s'il ne s'éteint pas devant l'inflexible nécessité. Aussi, une fois que Roger comprit qu'il ne fallait plus songer à ses anciennes chimères, et qu'il se trouva en face d'une des plus séduisantes réalités qui existassent au monde, il pleura, soupira, mais finit par s'exécuter, et même d'assez bonne grâce.

Il profita donc du retour de sa mère à Anguilhem pour écrire à Constance une lettre des plus touchantes ; il annonçait qu'une de ces nécessités, comme les gentilshommes en rencontrent parfois pour éprouver leur courage, s'appesantissait sur lui, et qu'il allait, en se sacrifiant au bonheur

de sa famille, renoncer à l'espoir d'être jamais heureux, lui-même. Il supplia donc Constance de lui pardonner et de l'oublier. Mais il termina en jurant à son amante que, malgré l'inflexible loi à laquelle il était forcé d'obéir (style cornélien, encore fort à la mode à cette époque), lui, Roger, aimerait Constance jusqu'à la mort.

Constance, ainsi dégagée de sa parole, redevenait libre et pouvait se marier à son tour.

Au moment où Roger écrivit à Constance la lettre dont nous venons de faire l'analyse, il n'avait pas encore eu l'occasion d'écrire au marquis de Cretté celle dont, à la fin du chapitre précédent, nous avons donné le contenu ; il se défiait donc encore de Sylvandire, et pensait que, trompé probablement d'avance par sa femme, il aurait toujours le beau côté d'une scène conjugale, si jamais les deux rivales pouvaient communiquer ensemble, et si l'une d'elles montrait à l'autre la lettre qu'elle avait reçue.

Roger avait été profondément ému en composant les lignes élégiaques que nous avons rapportées, aussi porta-t-il, les yeux encore humides de larmes, la lettre qui les contenait à la baronne d'Anguilhem ; de son côté, la digne dame, croyant encore aux éternelles amours, même lorsque ces amours étaient traversées d'insurmontables obstacles, s'empressa de référer de la chose à son mari, et cela surtout lorsque Roger lui eut recommandé de faire tenir la lettre à mademoiselle de Beuzerie, et de veiller avant toute chose à ce qu'elle lui fût remise en mains propres.

M. d'Anguilhem fut fort embarrassé à cette ouverture. Manquer à remplir le désir de son fils, c'était, selon lui, trahir un devoir, et il faut avouer que depuis quatre mois, Roger avait tellement grandi dans l'estime et l'opinion paternelles, par la façon dont il s'était conduit dans la capitale, que le baron respectait maintenant son fils presque autant qu'il l'aimait. D'un autre côté, faire passer à Constance une lettre sans doute pleine de serments d'un éternel amour, c'était peut-être rallumer des feux qu'il était plus sûr de laisser s'éteindre d'eux-mêmes, c'était peut-être encourager des desseins coupables, c'était peut-être enfin fomenter une rébellion aux foyers beuzeriens.

Car le baron n'avait pas pris connaissance de la lettre, et il se serait jeté au feu plutôt que de le faire, tant il poussait loin la délicatesse à cet endroit ; de son côté, la baronne ne pouvait lui donner aucun renseignement, si ce n'est que, connaissant l'amour inaltérable que Roger avait voué à Constance, la lettre devait contenir de terribles plaintes contre le sort et de cruelles récriminations contre la destinée. Il en résulta que le baron, après avoir tourné et retourné en tous sens l'épître de Roger, décida, dans sa sagesse, que le mieux était de ne pas la remettre à mademoiselle de Beuzerie ; et, pour ne pas revenir sur cette détermination, il enferma à double clef l'épître amoureuse dans un coffre.

L'accomplissement de cette résolution tourmenta bien pendant quelque temps le baron d'Anguilhem, mais il se rassura peu à peu en songeant que le hasard se sert parfois d'un accident pour faire beaucoup de bien en ce monde.

Il en résulta que mademoiselle de Beuzerie, n'ayant pas reçu la lettre qui la déliait de ses serments, ne voulut rien [illegible] Roger, répon[illegible] père et de sa mère :

— On lui avait fait croire, à lui, que j'étais morte !

Pendant ce temps, Roger, croyant Constance rendue à la liberté, était fort tranquille, et nous ajouterions même, si nous ne craignions pas de faire prendre à nos lecteurs une trop mauvaise idée de notre héros, qu'il était fort heureux.

Je crois qu'il n'existe pas de mariage, fût-il formé de l'accouplement d'un tigre et d'une panthère, qui ne puisse avoir la prétention de jouir d'une paix de quinze jours après le jour des noces.

Au reste, outre sa beauté qui était parfaite et que Roger appréciait singulièrement, Sylvandire paraissait adorable de naïveté, de grâce et de vertu. Son nouvel époux l'avait interrogée en tous sens, il avait usé sa rhétorique et sa logique à faire naître des contradictions et à embarrasser une de ses réponses dans une autre ; mais sur aucun point il n'avait pu surprendre Sylvandire en mensonge ; aussi se demandait-il incessamment pourquoi maître Bouteau avait pris tant de précautions, de soins et de peines pour assurer le placement d'un trésor si avantageux.

— Que faisiez-vous donc chez votre père, chère amie ? demandait quelquefois Roger.

— Je m'ennuyais, répondait Sylvandire.

— Mais ne recevait-il donc jamais ?

— Oh ! si fait, quelques vieux conseillers, quelques vieux avocats, quelques vieux juges, tous gens de conversation fort maussade.

— Voilà tout ?

— Oh ! mon Dieu, oui, absolument tout.

Alors Roger, après avoir craint une difformité, une infirmité, et encore autre chose, revenu de ces trois terreurs, songeait que sa femme devait avoir quelque vice caché.

— Peut-être est-elle gourmande, se dit-il.

C'était un vice de l'époque, voyez Saint-Simon.

Et il essaya de provoquer sa sensualité à l'aide de ces vins exquis que M. de Bouzenois gardait depuis vingt ans dans sa cave ; mais Sylvandire, après avoir goûté le meilleur tokai et le plus exquis constance, faisait une petite grimace de dégoût, et en revenait à son eau fraîche et pure, la seule boisson qui lui fût agréable.

Un jour, pour avoir pris un doigt de syracuse, le rouge lui monta au visage, et elle en fut incommodée toute la soirée. A partir de ce moment, elle annonça qu'elle renonçait même à tremper le bout de ses lèvres dans aucune espèce de vin.

— Ma femme n'aime pas la table, pensa Roger ; cherchons-lui quelque autre vice ; car décidément, elle doit en avoir un.

— Ah ! j'y suis, se dit-il un beau matin, ma femme est joueuse.

Et il étala, le même soir, un rouleau d'or devant lui et lui mit des cartes entre les mains ; mais Sylvandire ne connaissait aucun jeu, riait comme une folle quand elle gagnait, et faisait la moue pour une pièce de douze sous perdue.

— Ma femme n'est pas joueuse, dit Roger, c'est vrai ; mais peut-être est-elle avare.

Roger fit monter sa femme dans sa voiture, lui fourra de l'or plein ses poches et la conduisit chez les premières faiseuses de modes et chez les premières couturières de Paris. Sylvandire acheta pour trois cents louis de bonnets, de dentelles et de robes, et cela sans marchander.

— Diable ! dit Roger, c'est qu'elle est prodigue, alors.

Mais, un jour qu'il lui faisait, à dessein, un léger reproche sur une guimpe d'Angleterre qu'elle avait achetée dix louis de plus qu'elle ne valait, Sylvandire le remercia de cette observation et le pria à l'avenir de régler lui-même ses dépenses.

— Tant pis, tant pis ! pensa Roger, c'est qu'il y a quelque chose de plus grave.

Alors Roger se mit en sentinelle et regarda s'il ne viendrait pas rôder autour de la maison conjugale quelques-uns de ces insectes de nuit et de jour qu'on appelle des cousins, dangereuse espèce dont on ne peut se délivrer que lorsqu'on les tue sur la place.

Mais pas un panache d'amoureux, comme eût dit mademoiselle de Scudéry, mais pas un museau de galant, comme eût dit Molière, ne se montra dans les environs de Champigny.

— Rien décidément, je possède un trésor, se dit Roger avec effroi ; et je suis né, il faut en convenir, sous quelque constellation heureuse, qui n'a pas encore été découverte par les astronomes modernes.

Cela était vrai cependant, ou du moins paraissait l'être. Dire que Sylvandire avait un amour immense pour son mari, c'est ce que nous n'oserions point affirmer. Peut-être Sylvandire n'aimait-elle rien, et, aux yeux du pauvre Roger, cette absence d'amour était une vertu. Mais il n'est rien de tel que ces prétendus indifférents pour s'éveiller, pour s'embraser tout à coup ; il n'est rien comme ces soleils cachés sous une nue pour amener des grêlons, de la pluie et des tempêtes.

Maître Bouteau vint voir ses enfants à Champigny. Roger qui adorait ses parents, et qui leur écrivait deux fois par semaine, trouva Sylvandire bien froide à l'égard de ce bon père, qui avait tant fait pour elle. Il réfléchit pendant deux ou trois jours à cette froideur, et, comme il était en train de chercher de bonnes raisons, à tout il finit par se persuader que l'amour dont Sylvandire brûlait pour lui même éteignait tous les autres amours. On voit que Roger était déjà fort avancé dans les études de son rôle d'époux ; de pessimiste, il était devenu optimiste.

Cependant Roger faisait mille amitiés à maître Bouteau, et maître Bouteau les lui rendait ; seulement l'un avait un motif, l'autre n'en avait pas. Roger voulait conduire maître Bouteau à point, et, arrivé là, le désirait voir, l'interroger à fond. Après un [illegible] dîner de campagne, qui avait duré jusqu'à sept heures du soir, Roger crut enfin le moment venu.

— Voyons, maître Bouteau, dit-il en entraînant son beau-père dans une embrasure de fenêtre, voyons, là, franchement, maintenant que vous n'avez plus peur que je vous échappe, et je dirai mieux maintenant que je ne voudrais même plus vous échapper, dites-moi, car jusqu'à présent je ne m'en suis pas encore aperçu, je dois vous l'avouer, dites-moi ce qu'il y avait de défectueux dans Sylvandire ; car, pour la marier d'une si étrange manière, vous aviez vos raisons ?

— Je veux bien vous parler à cœur ouvert, mon gendre. D'abord, comme vous pouvez le voir, dit le bonhomme, à qui le vin muscat déliait la langue, j'ai gagné à ce marché la dot de Sylvandire, c'est-à-dire cent mille écus.

— Je sais le chiffre, répondit Roger.

— Si, que, du reste, continua le beau-père, vous retrouverez après moi revue et augmentée, et puis j'ai été sûr que ma fille n'épouserait pas un de ces gentillâtres de province qui n'ont que la cape et l'épée, ou un de ces marchands qui portent toutes leurs dettes à l'actif, et tout leur actif au passif, c'est-à-dire qui sont ruinés, si leur femme ne les aide.

— Vous connaissiez donc la fortune de M. de Bouzenois?

— A livres, sous et deniers, mon gendre ; j'avais tout vérifié par moi-même, tout supputé, tout estimé.

— Mais il y avait bien à la cour quelque gentilhomme qui me valût enfin?

— Sans doute; mais celui-là n'avait pas un procès qui me le livrait pieds et poings liés ; puis les fortunes de quinze cent mille livres sont rares, même à la cour. D'ailleurs, j'avais toujours dit que je doterais ma fille avec la première affaire un peu importante qui me tomberait sous la main ; recevoir une somme d'argent comme ont fait vos trois juges, c'est un vol fait à la fois à la justice et au plaideur ; mais lui donner, au contraire, à ce plaideur, qui vous doit sa fortune, lui donner par-dessus le marché une fille charmante, c'est en même temps, je le pense ainsi du moins, accomplir un devoir et rendre un service.

— Toujours la même chose, pensa Roger ; le thème est, en effet, assez raisonnable, et à la rigueur, on peut y croire. Ainsi, ajouta-t-il tout haut, ainsi, très cher beau-père, vous n'êtes pas le moins du monde embarrassé de Sylvandire?

— Oh ! mon Dieu, pas du tout, si ce n'est qu'elle s'ennuyait fort avec moi, et que, comme elle a un caractère des plus décidés...

— Ah ! ma femme a un caractère décidé?

— Une petite tête de fer, mon gendre. Si ce n'est donc, vous disais-je, que, comme elle a un caractère des plus décidés, je tremblais que d'un moment à l'autre elle ne fît quelque folie. C'est une fille d'un esprit fort étendu, et qui surtout veut être distraite.

— Elle aime donc le plaisir alors? demanda Roger.

— Je n'en sais rien, ne lui en ayant jamais procuré ; mais toutefois, par ce que j'ai pu saisir de son caractère, je crois qu'elle ne hait pas les divertissements.

— Beau-père, vous croyez bien, n'est-ce pas, que je veux rendre Sylvandire heureuse?

— Vous faites tout ce que vous pouvez pour cela.

— Eh bien, voyons, pour arriver à ce but, si je vous consultais sur ses goûts et son caractère, quel conseil me donneriez-vous?

— Je vous dirais : Ayez confiance en elle...

— Ah ! vraiment, tant mieux, interrompit Roger.

— Attendez donc, attendez donc, continua le beau-père, je vous dirais : Ayez confiance en elle ; mais surveillez-la toujours.

— Diable ! fit Roger, assez mécontent de ce dénoûment.

Le lendemain, maître Bouteau repartit pour Paris, laissant son gendre fort préoccupé de la conversation de la veille.

En effet, Roger était si heureux, qu'il était évident qu'un pareil bonheur ne pouvait durer ; aussi Roger était-il tourmenté de son bonheur même.

C'est une chose étrange que le cœur de l'homme, nous ne parlons pas de celui de la femme que nous ne connaissons que par sympathie. C'est une chose étrange, disions-nous, que le cœur de l'homme, et l'on ne saurait croire quel assortiment indéfini d'amours il contient. Certes, Roger avait fort aimé Constance. Roger l'aimait même à ce point que, s'il eût appris que Constance se mariait, il en eût été désespéré. Eh bien, Roger aimait aussi Sylvandire d'un tout autre amour, c'est vrai ; il aimait Constance comme on aime un beau lis, pour admirer sa pureté, pour s'enivrer de son parfum, pour le conserver dans un coin du jardin de son cœur, hors de tous les yeux, loin de tous les regards. Il aimait Sylvandire comme on aime un beau diamant, pour le faire reluire de tous ses feux, pour le produire à toutes les vues, pour se faire envier de toutes les ambitions.

L'amour qu'il avait éprouvé pour Constance était le feu le plus pur de l'âme. L'amour qu'il éprouvait pour Sylvandire était une flamme un peu plus grossière, qui allumait [illegible] du cœur, gagnait peu à peu tous les sens. Roger eût passé sa vie à regarder Constance, et il eût été heureux de la regarder. Roger serait mort d'amour comme Narcisse, s'il lui avait fallu dans ses relations avec Sylvandire se borner à sa simple vue.

Et maintenant que j'ai caractérisé les deux amours de Roger, c'est aux lectrices de dire duquel de ces deux amours elles préfèrent être aimées.

Mais la vérité est que Roger les avait tous deux, l'un dans l'âme, l'autre dans le cœur, et peut-être même n'était-il si heureux et [illegible] qu'il tint de changer de position que parce que l'un complétait l'autre.

XVIII

COMMENT L'HORIZON CONJUGAL DU CHEVALIER D'ANGUILHEM COMMENÇA PEU A PEU A SE REMBRUNIR

Quelques jours se passèrent encore dans un bonheur parfait ; mais Roger, constamment tourmenté des confidences que lui avait faites son beau-père à l'endroit de Sylvandire, résolut de proposer à sa femme un parti qui lui ferait peut-être entreprendre quelque chose hors de ce calme, qui, chez elle, paraissait affecté, tant il était profond.

Et Roger avait tort, nous devons l'avouer. Savoir jouir du bonheur présent et s'en remettre à Dieu du bonheur à venir, c'est un des premiers préceptes de la sagesse humaine ; aussi est-ce un de ceux que l'on suit le moins. Interrogez les trois quarts des hommes qui ont été malheureux, et ils vous avoueront qu'ils ont cherché leur premier malheur, comme Diogène cherchait un homme, avec une lanterne.

Bref, un beau matin, Roger alluma donc sa lanterne, et s'en vint trouver Sylvandire.

— Ma belle amie, lui dit-il, je vous annonce une nouvelle qui va bien vous charmer ; car, sans doute, comme je me trouve bien heureux, vous vous trouvez bien heureuse?

— Mais certainement, répondit Sylvandire en levant sur Roger un long regard qui n'était pas exempt de quelque inquiétude.

— Ce bonheur vient de notre amour, Sylvandire, et, sans doute, comme moi, vous aimez le recueillement dans l'amour.

Sylvandire resta muette.

— Or, continua Roger, comme nous aimons tous deux, Roger appuya sur ce mot, être seuls et être loin du monde...

Sylvandire dressa l'oreille comme le cheval qui entend siffler le fouet.

— Nous allons vendre notre hôtel de Bouzenois, faire emballer le mobilier, et nous vivrons, s'il vous plaît, à Anguilhem, où maître Bouteau nous fera le plaisir de venir passer ses vacances.

— Et pourquoi aller nous enterrer en province? demanda assez résolument Sylvandire.

— Mais pour y vivre en famille.

— Votre famille n'est pas la mienne, répondit Sylvandire, et, à part un mois que mon père viendra passer avec nous, mon père demeure le reste de l'année à Paris.

— Oui, sans doute, ma chère, et vous avez raison ; mais, entre nous soit dit, Sylvandire, je ne crois pas que vous teniez le moins du monde à vivre avec maître Bouteau.

— Vous vous trompez, monsieur ; j'aime fort mon père, et d'ailleurs je ne prétends point m'exiler ainsi.

— Vous appelez exil un séjour fait en ma compagnie? Oh ! le mot n'est point gracieux, Sylvandire.

— Mais, mon ami, répliqua d'un ton fort radouci la jeune femme, qui, dans une première discussion, n'osait pas s'avancer plus avant, ne sommes-nous pas assez riches pour demeurer à Paris, et même pour y vivre magnifiquement?

— C'est vrai, répondit Roger ; seulement, je voulais savoir si vous teniez plus à Paris que vous ne tenez à moi ; du premier coup vous m'avez fixé : merci.

— Oh ! mais pas du tout, et vous vous trompez, s'écria Sylvandire avec effusion, aussitôt que Roger eut commis l'imprudence de laisser voir que sa résolution n'était qu'un jeu ; point du tout, je vivrai où vous voudrez, cher ami, et, pourvu que je vive près de vous, c'est tout ce qu'il me faut.

Elle était bien sûre, en disant cela, de revenir promptement à Paris.

— Oui, dit Roger ; mais vous préférez, n'est-ce pas, que nous retournions dans la capitale, et que nous nous divertissions un peu cet hiver?

— Vous avez tort, mon ami, de croire cela ; je n'ai pas de préférence pour un lieu plutôt que pour un autre, et je veux tout ce que vous voudrez.

Que répondre à une femme si soumise, sinon d'aller au-devant de ce que l'on suppose être son désir?

Roger ordonna donc qu'on fît immédiatement les préparatifs du départ, et ils revinrent à Paris.

Roger avait peu de connaissances, excepté ses anciens amis. Sylvandire n'en avait pas du tout ; car ce n'est pas ce qu'on appelle des connaissances, que les juges, les conseillers et les avocats qui fréquentaient maître Bouteau. On se contenta donc de faire écrire à Cretté, à d'Herbigny,

à Clos-Renaud et à Chastelux, que l'on était de retour à Paris, que l'on dînait tous les jours à deux heures, et que l'on recevait tous les soirs à huit.

Madame d'Anguilhem fit à merveille les honneurs de l'hôtel de Bouzenois et fut généralement trouvée charmante.

Le premier soir, le marquis de Crette tira Roger à part, et, l'ayant conduit dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Mon cher chevalier, comme je désire n'être jamais exclu de votre maison...

— Comment, être exclu de ma maison ! interrompit Roger ; que dites-vous ?

— Mon cher, vous êtes jeune, dit Crette, vous avez le cœur plein de pureté et l'esprit plein d'innocence ; or, apprenez une chose, c'est que si les amis de la femme sont presque toujours ceux du mari, les amis du mari sont rarement ceux de la femme.

— Pourquoi cela ?

— Oh ! pourquoi ?... Ce serait trop long à vous raconter, et je ferai peut-être un jour deux ou trois volumes là-dessus, quand je saurai l'orthographe. Je vous disais donc, que, quelque chose qu'on vous dise contre moi, je vous permets de le croire, excepté cependant si l'on venait vous dire que je fais la cour à madame d'Anguilhem. Vous me connaissez, Roger. Je vous donne ma foi de gentilhomme que votre femme me sera toujours aussi sacrée que si elle était ma sœur.

— Et jamais vous ne serez traité chez moi autrement que comme un frère, répondit Roger, jamais vous ne serez exclu de ma maison que lorsqu'il vous plaira de vous en exclure vous-même. Périssent femme et fortune plutôt qu'une amitié comme la nôtre !

— Ainsi soit-il, répondit Crette.

Le marquis se montra, en effet, très assidu chez le chevalier ; mais il eut la délicatesse de n'y arriver jamais seul, et de faire des heures de tout le monde, ses heures à lui. Puis, presque toujours, il sortait avec le cortège d'amis qu'il avait amené. Bref, fidèle à sa promesse, Crette ne fit sa cour qu'au mari ; ce qui fut cause que madame d'Anguilhem commença par le mépriser comme un indifférent, et finit par le haïr comme un ennemi.

En peu de temps, au reste, l'hôtel de Bouzenois, devenu hôtel d'Anguilhem, fut un rendez-vous de bonne compagnie. Sylvandire, belle et gracieuse, attirait les galants, comme le miel attire les mouches. Mais Crette, fermé au poste avec d'Herbigny et Clos-Renaud, chassait les mouches avec ses airs vainqueurs et ses plaisanteries toujours approuvées de Roger. Aussi six mois se passèrent sans que madame d'Anguilhem, quelque bonne envie qu'elle en eût peut-être au fond, fit en rien parler d'elle.

Elle eût pourtant fort désiré d'approcher de Versailles, et avait à ce sujet tourné ses batteries vers la dévotion ; mais le marquis et ses amis s'étaient tout à fait déclarés contre *la Vieille*, c'était ainsi qu'on appelait madame de Maintenon, contre *le Jésuite*, c'est ainsi qu'on appelait le père Letellier, contre *l'Antiquaille*, c'est ainsi qu'on appelait les courtisans, et contre la vieille *Machine*, c'est ainsi qu'on appelait Louis XIV.

En cela, comme toujours, Roger s'était rangé à l'opinion de son ami, et comme Sylvandire insistait pour qu'on reçût chez elle une société plus chrétienne, il signifia qu'il ne comptait pas faire de l'hôtel un monastère, et que, si les abbés y pullulaient, il opposerait aux petits collets noirs des mousquetaires de toutes les couleurs.

Il y avait loin, comme on le voit, du Roger de Paris au Roger d'Amboise, du mari de Sylvandire à l'amant de Constance, du libertin révolté contre la soutane, à l'écolier qui voulait se faire jésuite.

Sylvandire, qui ne se sentait pas la plus forte, fut obligée de céder.

Vers ce temps-là, maître Bouteau sollicita une place de président. Roger parla des désirs de son beau-père à Crette, et Crette, avec son obligeance habituelle, se mit en campagne, lui et ses amis ; mais, quelques instances qu'ils missent dans leurs sollicitations, quelques mines qu'ils fissent jouer, ils virent parfaitement que, réduits à leurs propres forces, ils ne réussiraient pas.

Quelqu'un parla à maître Bouteau d'un certain marquis de Royancourt, grand avaleur de messes et fort en faveur près de la Maintenon. Maître Bouteau se rappela que justement, trois ou quatre ans auparavant, ce même marquis de Royancourt avait eu, devant le tribunal dont il était conseiller-rapporteur, un procès qu'il avait gagné.

Maître Bouteau alla faire une visite à M. de Royancourt, qui le reçut très bien, et lui rappela la circonstance du procès, que celui-ci se remémora parfaitement.

Or, comme maître Bouteau pensa que la recommandation d'une jolie femme ne gâterait rien à son affaire, il demanda à Roger la permission de présenter à lui et à sa femme, M. de Royancourt ; présentation à laquelle Roger, sans défiance aucune, ne s'opposa en rien.

Le marquis de Royancourt fut donc présenté à Roger, auquel il fit mille politesses, et à Sylvandire, qui baissa modestement les yeux.

Roger rendit toutes ces gracieusetés à M. de Royancourt, moitié par courtoisie, moitié parce qu'il valait mieux être bien que mal avec lui : c'était un favori tout-puissant, admis aux soupers secrets de madame de Maintenon, et trônant dans l'antichambre du père Letellier.

Le surlendemain de cette première visite, maître Bouteau fut nommé président.

Il était tout naturel qu'on reçût de son mieux un homme à qui on avait de si grandes obligations. Aussi, à sa seconde visite, le marquis fut-il encore plus fêté qu'à la première. De son côté, M. de Royancourt dit au chevalier d'Anguilhem qu'on devait s'étonner qu'un homme comme lui, jeune, riche et de mérite, ne sollicitât point quelque charge à la cour ou dans l'armée. Il lui offrit obligeamment ses services. Roger, qui, de tout temps, avait eu un certain fonds d'ambition dans le cœur, ne répondit que par des remerciements empressés. Jusque-là, le marquis, — il avouait la chose à Crette qui avait contre le nouveau venu une certaine antipathie, — jusque-là, le marquis, disons-nous, lui paraissait fort gracieux et fort obligeant.

Mais, comme nous l'avons dit, il y avait dissidence entre les deux amis. Crette voyait le marquis de Royancourt d'un fort mauvais œil ; il savait combien étaient tortueuses les menées de ces courtisans à bigotes allures qui étaient venus se poser, comme des éteignoirs, sur toutes les joies lumineuses qui avaient marqué les deux premiers tiers du règne du grand roi. On n'eût certainement pas joué *Tartufe* à l'époque où M. de Royancourt avait du crédit.

De son côté, Sylvandire sollicitait son mari d'accepter les offres du favori de madame de Maintenon.

— Nous serons admis à Versailles, disait-elle ; nous y aurons peut-être même l'appartement.

— Pourquoi faire ? répondait Crette, n'est-il pas bien meilleur d'être maître de soi-même, comme l'es, Roger, que d'obéir aux caprices maussades d'un vieux roi, toujours de mauvaise humeur et que personne ne parvient plus à amuser, pas même madame de Maintenon ? Quant aux appartements, vous en avez dix ici bien autrement commodes, je vous en réponds, que ne le sont ceux de Versailles. Passe encore si on donnait à d'Anguilhem un régiment ; mais, de par tous les diables, quoique d'Anguilhem soit à la fois brave comme Alexandre, comme Annibal et comme César, d'Anguilhem ne me paraît pas avoir la moindre vocation pour la guerre. J'en avais un, de régiment, moi ; eh bien, je l'ai vendu. Je reprendrai de l'activité quand madame de Maintenon ne sera plus ministre de la guerre.

— Vous, monsieur, répondit aigrement Sylvandire, vous avez épuisé les plaisirs et les honneurs, et je comprends que vous parliez ainsi ; mais M. d'Anguilhem et moi, nous y sommes neufs et nous en avons soif.

Crette fixait alors sur son ami un regard interrogateur, et Roger répondant à ce regard par un signe négatif, Sylvandire battue allait trouver son père et envoyait maître Bouteau à la charge ; maître Bouteau faisait avancer M. de Royancourt.

Il arriva qu'un jour de festin, un mercredi, je crois, M. de Royancourt, qui faisait maigre quatre fois la semaine, affecta de ne manger que du poisson, et reprocha au chevalier, avec politesse, mais assez sévèrement néanmoins, le peu de cas qu'il faisait des commandements de l'Église.

Crette et ses amis s'attendaient à ce que d'Anguilhem allait répondre vertement à cet importun personnage ; mais ils attendirent quelque temps ; enfin, Roger répondit, mais moins vertement que ne le méritait l'inconvenante apostrophe du marquis.

— Bon ! alors, dit tout bas Crette, ... nous baissons, et le Royancourt monte ; méfie-toi, d'Anguilhem, méfie-toi, tu es gouverné.

En effet, M. de Royancourt était devenu le commensal de l'hôtel ; il arrivait avec un grand train, avec des chevaux magnifiques, avec des valets ... ; Sylvandire apprenait de lui toutes les nouvelles du grand monde, où elle brûlait de s'introduire, et qui lui était fermé, comme un de ces jardins enchantés des *Mille et une Nuits* qui sont sous la garde d'un dragon.

Le dragon, qui lui défendait l'entrée de ce jardin, c'était le marquis de Crette ; aussi le haïssait-elle cordialement.

De son côté, Roger commençait à voir clair dans tout ce manège, et le nouveau venu l'impatientait fort.

— Ce Royancourt m'ennuie considérablement, dit un matin Roger à son ami ; il a conduit hier ma femme et mon beau-père chez ce jésuite le Letellier ; toutes ces capucinades-là ne me vont point.

— Eh bien, repose-toi de tout cela, dit Crette qui en était venu avec Roger à la plus cordiale familiarité ; ... Sylvandire et ... laisse-moi plein pouvoir, et ... dans ton absence, sois tranquille, je ferai ...

— Pardieu ! c'est une idée, dit Roger.

Là-dessus, il prépara tout pour son départ, mais sans rien dire à personne ; seulement, deux heures avant de monter en voiture, il prévint Sylvandire qu'il l'emmenait à la campagne.

Sylvandire demeura atterrée de ce coup d'audace dont elle eût cru Roger incapable, puis elle voulut discuter cette résolution ; mais Roger maintint sa volonté ; puis elle pleura, mais Roger fut insensible à ses larmes ; puis le moment vint, et il fallut partir sans recevoir les adieux de maître Bouteau ni ceux de M. de Royancourt.

— Oh ! c'est monstrueux ! dit Sylvandire en montant en voiture.

— Mais, répondit le chevalier en prenant place auprès d'elle, mais, chère amie, puisque vous êtes bien, m'avez-vous assuré, partout où je suis, de quoi vous plaignez-vous ? Voyons.

— Monsieur, vous pouviez me prévenir, au moins, afin que je prisse congé de mon père et de mes amis.

— Impossible, cher ange ; l'idée de partir moi-même m'est venue au moment où je vous l'ai communiquée.

— Est-ce que nous restons longtemps dans vos terres ? D'abord, je vous préviens, moi, que je hais la province.

— Mais rien ne nous force à y demeurer éternellement. Nous y resterons tant qu'il nous plaira à tous deux.

Et, sur ce, le postillon fouetta les chevaux et la voiture partit au grand galop.

Au quatrième relais, on s'arrêta pour souper ; Sylvandire demanda à donner de ses nouvelles à son père, ce à quoi Roger ne s'opposa nullement.

Sylvandire écrivit alors une lettre dont Roger eut la délicatesse de ne point chercher à connaître le contenu ; cependant, cette lettre achevée, il vit que Sylvandire continuait d'en écrire d'autres ; cela lui donna quelques soupçons. Mais ce que Roger craignait avant toutes choses, c'était une première scène un peu sérieuse ; car il savait que le lac conjugal, troublé une fois, ne redevient jamais parfaitement pur.

Il ne voulut pas davantage questionner la fille de chambre qui porta la lettre à la poste ; il lui semblait indigne de communiquer ses soupçons à de pareilles espèces ; puis, enfin, peut-être comptait-il que son étoile, heureuse jusque-là, resterait toujours brillante.

A Chartres, Sylvandire demanda à s'arrêter quelques heures pour prier dans la cathédrale. Comme, depuis l'entrée de M. de Royancourt dans la maison, Sylvandire, ainsi que nous l'avons dit, avait affecté une grande piété, cette demande n'étonna point Roger ; seulement, attendu qu'il ne savait que faire, lui, pendant ces trois ou quatre heures, il prévint Sylvandire qu'il allait prendre un cheval et rendre une visite à d'Herbigny, qui avait une maison de campagne aux environs. Sylvandire s'achemina vers la cathédrale, et Roger vers la demeure du vicomte. Roger y resta trois heures ; mais, comme il était moins lié avec d'Herbigny qu'avec Cretté, il ne lui dit rien autre chose, sinon qu'il allait avec sa femme faire un voyage d'agrément en Touraine.

A son retour à l'hôtel, Roger apprit que Sylvandire n'était pas rentrée. Il l'attendit une heure environ ; puis, voyant qu'elle ne revenait pas, il s'achemina vers la cathédrale. Sylvandire n'était pas plus à la cathédrale qu'à l'hôtel ; il revint donc à la Croix-d'Or, fit demander l'hôte et s'informa près de lui. Il apprit alors que Sylvandire était partie dans sa chaise de poste avec sa fille de chambre ; ce coup le frappa rudement, cependant il conserva toute sa présence d'esprit, et dit à l'hôte :

— Rien ne lui a manqué, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit l'hôte, et madame paraissait fort satisfaite.

— C'est au mieux, répondit Roger en remontant chez lui la rage dans le cœur.

Il rentra dans la chambre qu'avait occupée sa femme, et trouva sur la toilette, encore tout embarrassée, une lettre de Sylvandire, sur laquelle son adresse était tracée d'une petite écriture très ferme et très hardie.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Monsieur, vous avez cru devoir m'emmener en me prévenant deux heures d'avance. Moi qui suis une femme et qui, à ce titre, crois avoir quelques privilèges de plus que vous, je retourne à Paris, et vous préviens deux heures après.

SYLVANDIRE.

» Continuez votre route ou revenez. Ne vous gênez point. Vous savez que j'ai mon père et ma maison à Paris. »

— Elle se moque de moi, dit Roger ; mais elle me le payera. Ah ! Cretté, tu avais bien raison, je ne suis plus le maître ; mais qu'on attende cependant, et on verra.

XIX

COMMENT L'HORIZON CONJUGAL DU CHEVALIER D'ANGUILHEM TOURNA TOUT A FAIT A LA TEMPÊTE

Comme nous l'avons dit, le coup avait été rude, d'autant plus rude, qu'il frappait un homme encore au commencement de sa vie, encore à l'aurore de ses illusions : un cœur qui avait beaucoup souffert déjà, et dont le bonheur avait été trop court pour l'avoir blasé.

Roger ressentit donc à la fois toutes les atteintes de la colère, de la honte et de la jalousie.

Il donna l'ordre à Breton, son valet de chambre, d'aller commander trois chevaux de poste, et, dès que les chevaux furent arrivés à la porte de l'hôtel, il sauta sur l'un d'eux, Breton sur l'autre ; le postillon enfourcha le troisième, et tous trois partirent au grand galop.

Le mouvement est un des besoins irrésistibles des cœurs tourmentés ; le galop du cheval qui vous emporte vers un malheur plus grand peut-être, vers la certitude, mais aussi quelquefois vers la vengeance, est une espèce de baume physique versé sur les plaies de l'âme. On voit le chemin disparaître, on voit les arbres fuir, on sent qu'on avance, qu'on approche, qu'on arrive ; mille fiévreuses visions vous passent devant les yeux, mille projets plus insensés les uns que les autres s'échafaudent et se renversent dans votre cerveau. Plus le cheval s'allonge sous soi, plus on le presse. Il y a un démon qui vous crie à l'oreille : « Plus vite ! plus vite ! plus vite ! »

Roger fit la route en cinq heures sans se reposer un instant, que pour changer de cheval, et cependant il ne rejoignit pas Sylvandire. Breton était moulu, lui ne ressentait même pas sa fatigue.

Quand Roger entra dans la cour de l'hôtel, Sylvandire était revenue depuis une heure et demie. Roger entra tout botté, tout poudreux, et le fouet à la main dans le salon. Sylvandire était déjà habillée en toilette du soir et gracieusement accoudée sur un canapé. Elle causait avec M. de Royancourt et trois ou quatre de ses amis qu'il avait présentés à l'hôtel d'Anguilhem.

Tant d'audace confondit Roger ; il sentit les jambes qui lui manquaient ; il s'appuya contre la porte ; il était pâle comme la mort.

— La fable de M. de la Fontaine, murmura Roger, *la Lice et sa compagne*. Ils sont quatre ; bien, j'amènerai Cretté et deux amis, puis nous irons faire un tour derrière le couvent du Saint-Sacrement.

Mais à l'arrivée de Roger, chacun se leva et s'empressa autour de lui, faisant au nouvel arrivant tant de politesses, que c'eût été d'un manant que de ne pas attendre une autre occasion de se fâcher.

D'ailleurs, Roger sentait instinctivement que cette occasion ne pouvait lui échapper un jour ou l'autre.

Quant à Sylvandire, elle se contenta de faire un signe de la main ; puis, avec un petit geste plein d'une boudeuse coquetterie :

— Quoi ! vous paraissez ainsi défait, dit-elle ; oh ! le vilain mari que vous faites ; il me semblait que je méritais bien que l'on fît un peu de toilette pour rentrer chez moi. N'allez-vous pas vous ajuster mieux, mon ami ?

Roger fut bouleversé de cet aplomb ; il lui prit grande envie de faire à l'instant même maison nette avec le fouet qu'il tenait à la main ; mais la crainte du scandale le retint.

— Vous avez raison, madame, répondit-il ; mais, comme vous saviez que j'allais revenir, j'espérais vous trouver un peu plus seule.

Et il regarda fixement M. de Royancourt pour lui faire sentir que c'était surtout à lui que l'admonestation s'adressait.

En gens comme il faut, les trois amis de M. de Royancourt comprirent qu'ils devaient lever le siège. Ils se retirèrent donc incontinent. Quant à M. de Royancourt, il demeura quelques instants après eux ; puis, se levant à son tour, il salua Sylvandire et Roger, et opéra sa retraite, qu'il n'avait retardée sans doute que pour protester tacitement contre l'ordre du mari.

— Eh quoi, monsieur ! dit Sylvandire lorsque M. de Royancourt se fut retiré, c'est ainsi que vous chassez les gens de chez moi !

— Qu'appelez-vous *chez moi*, madame ? dit Roger. Il me semble d'abord que c'est chez nous qu'il faudrait dire.

— Chez nous, chez vous ou chez moi, peu m'importe, je ne discuterai pas sur les mots ; mais, une fois pour toutes, j'entends recevoir ici qui bon me semble.

— Et moi, je prétends chasser d'ici qui j'y trouve mauvais.

— Vous êtes un gentilhomme bien...

— Achevez, dites.

— Bien campagnard.

— Et vous, une petite robine bien délurée.

— Monsieur, croyez-vous me faire peur ?

— Peur ou non, vous allez repartir sur-le-champ avec moi pour Anguilhem ; seulement, cette seconde fois, vous n'en reviendrez pas aussi vite que vous en êtes revenue la première fois.

— Vous me parlez ainsi, parce que vous me croyez seule et abandonnée, dit Sylvandire rompant toute mesure ; mais je vous préviens que vous vous trompez, et vous trouverez, je vous le jure, des gens qui vous feront repentir de vos procédés envers moi.

— Ah ! votre marquis de Royancourt ! s'écria Roger exaspéré. Ah ! vous voulez parler de votre marquis de Royancourt, n'est-ce pas, madame ? Eh bien, dans une heure d'ici, votre marquis de Royancourt aura de mes nouvelles, et, de par Dieu, si, comme j'ai cru m'en apercevoir tout à l'heure, il ne comprend ni mes regards ni mes paroles, il comprendra du moins mes gestes, je l'espère.

Sylvandire connaissait d'Anguilhem par l'affaire des Kollinski, laquelle avait fait du bruit de par le monde ; d'ailleurs, elle avait souvent entendu parler du courage et de l'adresse de son mari par Crette et par d'Herbigny ; elle eut donc grand peur pour ce qui allait se passer, et, s'élançant après Roger, elle l'arrêta comme il mettait le pied sur l'escalier pour remonter chez lui afin de changer de costume ; car Roger était un de ces hommes qui comprennent parfaitement que, lorsqu'on fait l'honneur à son ennemi de lui proposer de se couper la gorge, il faut faire cette proposition avec un habit de velours et des manchettes de dentelle.

Mais Sylvandire ne voulait pas de scandale, puis elle avait faits de grands projets sur M. de Royancourt.

Elle se cramponna donc, comme nous l'avons dit, aux mains de Roger et chercha par des pleurs à calmer cette grande colère. C'était la première fois que Roger voyait pleurer Sylvandire. Son cœur n'était pas de bronze ; aussi, dans cette lutte où il eût dû gagner au moins le champ de bataille, il perdit tout. Le même soir, M. de Royancourt faisait dans le salon sa partie de trictrac avec maître Bouteau, et Sylvandire souriait.



On conduisit le chevalier d'Anguilhem à la chambre qui lui était destinée

Le même soir, Cretté, apprenant le retour de son ami, se présenta à l'hôtel d'Anguilhem, mais des ordres avaient été donnés par Sylvandire et il lui fut répondu que M. et madame étaient réellement revenus, mais qu'ils ne recevaient pas.

Le lendemain le marquis écrivit à Roger qu'il ne remettrait jamais les pieds chez lui, attendu qu'on lui avait refusé la porte de l'hôtel, tandis qu'il avait vu dans la cour, au pied du perron, le carrosse de M. de Royancourt.

Il ajouta que c'en était fait à tout jamais de leur amitié.

Roger, au désespoir, courut chez Cretté ; mais il le trouva profondément blessé.

Roger n'eut pas de peine à lui persuader qu'il n'était pour

rien dans l'ordre donné la veille. Sylvandire lui avait assuré que c'était un malentendu, et il tenait absolument à conserver son ami sur ce point. Mais Crette savait à quoi s'en tenir : aussi ne revint-il que difficilement et à une condition.

— Écoute, chevalier, dit le marquis, ce refus est une insulte, une insulte faite par tes gens et qui, par conséquent, aux yeux du monde, vient de toi ; il me faut donc une réparation. Un jour que ma voiture sera devant ta porte, on fera à M. de Royancourt la même réponse qu'on m'a faite. A cette condition, j'oublie ce qui s'est passé, et je n'en parle plus jamais.

Roger promit au marquis qu'il serait fait ainsi qu'il le désirait.

Puis il revint chez lui et signifia à sa femme l'engagement qu'il venait de prendre vis-à-vis de son ami.

Sylvandire se mit à rire.

Mais Roger n'était nullement en train de plaisanter, et il insista très sérieusement en prononçant pour la première fois ce mot terrible qu'une femme n'entend pas, et dont un mari se repent toujours :

— Je le veux.

Alors ce fut une horrible querelle. Sylvandire se montra ce qu'elle était réellement, un véritable despote, et il y eut entre les deux époux une longue succession de « Je le veux » et de « Je ne le veux pas ».

— Eh bien, si vous ne le voulez pas, dit enfin Roger, qui crut triompher par un de ces mots effrayants pour une honnête femme, eh bien, si vous ne le voulez pas, je croirai, madame, que vous avez pour M. de Royancourt de singuliers sentiments.

— Croyez ce qu'il vous plaira de croire, répondit Sylvandire.

— Si M. de Royancourt ne sort pas de chez moi, dit Roger, alors ce sera moi qui en sortirai ; mais prenez-y garde, madame, pour n'y plus rentrer.

— A votre aise, monsieur ; le monde est grand, vous êtes jeune, et le voyage vous formera.

— Je pars à l'instant même, madame, songez-y.

— Partez, monsieur, je ne vous arrête pas, répondit Sylvandire.

Roger avait fait fausse route ; il s'en aperçut, mais il était trop tard ; au lieu de discuter avec sa femme, il aurait dû donner des ordres à sa porte, et tout eût été dit.

Il avait entamé une polémique, et le démon de l'adresse féminine l'avait emporté sur sa naïve colère.

— Eh bien, vous êtes encore là ? dit Sylvandire en voyant qu'il s'était arrêté, stupéfait de tant d'audace.

Roger fit trois pas vers cette femme éhontée ; mais le sentiment de sa propre dignité le retint.

— Breton, dit-il à son valet de chambre, mes malles et ma chaise dans une heure.

Puis il sortit du salon sans que Sylvandire fît un pas ou dît une parole pour le retenir, et remonta chez lui.

L'heure se passa ; ce fut certes une des heures les plus amères et les plus douloureuses de la vie de Roger. Au moindre bruit, il tressaillait et prêtait l'oreille, car il croyait voir entrer sa femme le repentir dans le cœur, la prière sur la bouche, les larmes aux yeux. Il eût donné dix ans de sa vie pour que Sylvandire fît une pareille démarche. Mais il aurait mieux aimé perdre sa vie tout entière plutôt que de faire un pas vers elle. Il avait pour seule vertu, en pareil cas, l'entêtement ; c'est beaucoup d'avoir au moins la tête forte, lorsqu'on a le cœur faible.

L'heure écoulée au milieu d'angoisses et de battements de cœur qu'il est impossible de rendre, Roger prit son chapeau et descendit au salon.

Sylvandire était seule et brodait au tambour.

— Ainsi, c'est une chose décidée, dit-elle, d'un ton aussi dégagé que s'il se fût simplement agi d'une promenade au bois de Satory ; vous partez ?

— Oui, madame, répondit Roger, s'irritant d'un pareil sang-froid, et j'ai l'honneur de vous saluer.

— Quand nous reverrons-nous ?

— J'aurai l'honneur de vous en prévenir.

— Adieu, chevalier.

— Adieu, madame.

Et, refusant la main que Sylvandire lui tendait, Roger descendit précipitamment l'escalier du perron, monta dans sa chaise, et cria tout haut :

— Postillon, à l'hôtel Crette.

[illegible] il eut la satisfaction d'entendre Sylvandire fermer avec colère la fenêtre du salon qui était restée entr'ouverte, et derrière laquelle elle regardait ce qui se passait.

Crette plaignit sincèrement son ami.

Roger voulait aller trouver M. de Royancourt, le provoquer, se battre avec lui ; mais Crette le retint.

— Mon cher chevalier, ta position est fausse ; il ne faut en vouloir qu'à toi-même, tu l'as faite ainsi ; il fallait prendre patience, épier ta femme et le marquis, surprendre quelques preuves, et, appuyé de ces preuves, faire appeler M. de Royancourt. Mais tu n'as rien vu, tu ne sais rien ; hier encore, tu as reçu cet homme chez toi ; s'est-il passé du nouveau depuis hier ? as-tu, depuis hier, quelque chose à lui reprocher ? Non ; il n'est pas même entré chez toi. M. de Royancourt te répondrait qu'il ne sait ce que tu veux dire, que tu es un visionnaire, et tout le monde te donnerait tort, moi tout le premier.

— Que me conseilles-tu donc, alors ?

— Mais dame, de partir, puisque tu as annoncé que tu faisais un voyage. Va en Italie, en Allemagne, en Angleterre ; prends une danseuse, prends quelque chose qui te distraie, enfin.

— Je déteste les femmes !

— Eh bien, oui, c'est connu, cela ; mais il n'y a rien qui console d'un amour comme un caprice. Tiens, il n'y a pas plus de huit jours que, sans la petite Poussette, je me serais brûlé la cervelle ou me serais fait trappiste. Essayes-en.

— Non, je pars, je quitte Paris ; je deviendrais fou, si j'y restais.

— Pourquoi n'irais-tu pas faire un tour à Anguilhem ?

— Et quelle excuse donnerais-je de l'absence de ma femme ?

— Bah ! mademoiselle Constance ne t'en demandera pas.

— Constance m'a oublié, et elle a bien fait. Constance est mariée, sans doute. Ah ! Constance, Constance, quelle différence entre vous et Sylvandire !

— Ah ! mon cher, tu as bien raison ; rien ne ressemble moins à une femme qu'une autre femme. Eh bien, va en Angleterre, tu apprendras de belles choses sur la manière de réduire le sexe à l'obéissance : nos voisins d'outre-Manche sont extrêmement instruits sur cette matière.

— Ma foi, j'ai bien envie de suivre ton conseil. Ah ! Crette, Crette ! j'ai mille plaies au cœur !

Crette embrassa son ami et n'essaya pas même de le consoler ; il savait parfaitement que, contre de pareilles blessures, il n'y a de baume que le temps.

Roger partit pour l'Angleterre ; il y séjourna trois mois, et vit deux Anglais malheureux en ménage, qui conduisaient leur femme au marché avec une corde au cou.

L'un vendit la sienne dix guinées et l'autre sept.

— Pardieu ! dit Roger, je céderais bien la mienne pour rien, moi, je donnerais même encore du retour.

Malheureusement Roger n'était pas Anglais.

Au bout de trois mois, il lui prit envie de rentrer en France ; comme il était parfaitement libre et que rien ne s'opposait à ce qu'il la satisfît, il partit aussitôt pour Douvres et s'y embarqua.

Douze heures après, il abordait à Calais, fort incommodé par la mer, qui avait été des plus mauvaises. En mettant le pied sur le port, il trouva le valet de Crette qui attendait l'heure de s'embarquer lui-même. Roger le reconnut.

— Bon te voilà, Basque, lui dit-il ; que diable fais-tu là ?

— Ah ! mon Dieu, monsieur le chevalier, répondit Basque, c'est le ciel qui veut que je vous rencontre ; j'allais vous chercher.

— Et pour quoi faire ?

— Pour vous remettre une lettre de mon maître. Mais parlons bas, s'il vous plaît, monsieur le chevalier, car il me semble que l'on nous écoute.

— Et qui nous écouterait, je te prie ?

— Tout le monde, monsieur, tout le monde. Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé là-bas ?

— Où, là-bas ?

— A Paris.

— Il y a trois mois que je n'en ai reçu aucune nouvelle.

— Eh bien, mon maître a été interrogé avant-hier au matin et menacé de la Bastille.

— Allons donc ! Crette, menacé de la Bastille ?

— Oui, monsieur le chevalier, c'est comme je vous le dis.

— Et pourquoi de la Bastille ?

— Parce qu'il a appelé en duel M. de Royancourt, lequel n'a pas voulu se battre.

— Et tu dis que tu as une lettre pour moi ?

— Oui, monsieur.

— Qui me donne tous ces détails ?

— Probablement.

— Alors, remets-moi cette lettre.

— Ah ! dame, monsieur, ce n'est pas facile ici, attendu qu'elle est cousue dans la doublure de ma veste ; mais, si M. le chevalier veut revenir avec moi à l'hôtel du Dauphin...

— Mais pourquoi toutes ces précautions ?

— Monsieur va sans doute en être informé tout à l'heure en lisant la lettre de mon maître. Quand M. le marquis a vu entrer les exempts dans l'hôtel, il s'est méfié de quelque chose ; il a écrit sur le champ cette lettre pour M. le chevalier ; il m'a ordonné de la bien cacher, puis il m'a dit : « Va, petit Basque, et cours jusqu'à ce que tu rencontres le chevalier d'Anguilhem. » Je suis parti aussitôt, et me voilà.

— Alors viens à l'hôtel sans plus tarder, mon ami, car j'ai grande hâte d'avoir cette lettre.

Tous deux s'éloignèrent aussitôt à grands pas, et, arrivés au Dauphin, ils montèrent dans une chambre et s'enfermèrent.

— Je manque de respect à monsieur en ôtant ma veste devant lui, dit Basque ; mais je ne puis en agir autrement.

— Va toujours, et fais vite, mon enfant.

Basque ouvrit la doublure de sa veste et en tira un billet qu'il remit à Roger.

Roger l'ouvrit avec avidité et lut ce qui suit :

« Mon cher chevalier,

Voilà la quatrième lettre que je t'écris, où sans doute on a intercepté les trois autres. Ta femme est disparue, et, malgré les recherches que j'ai faites, je n'ai pu découvrir où elle est. Hier matin, j'ai rencontré M. de Royancourt sur le Cours-la-Reine, et, comme je ne faisais aucun doute qu'il ne fût pour quelque chose dans la disparition de Sylvandire, je l'ai arrêté tout court pour qu'il eût à m'en rendre compte. Là-dessus, croyant qu'il allait me répondre en gentilhomme, j'ai mis l'épée à la main ; mais, à mon grand étonnement, M. de Royancourt a fait semblant de ne pas m'avoir entendu. Au même instant, [illegible] des laquais qui s'étaient [illegible] mon [illegible] m'a fait [illegible]. Hier au soir, je lui ai envoyé Cretté et Chastellux pour prendre son heure ; mais ils n'ont pas été reçus. Ce matin, on [illegible] probablement tout m'arrêter. [illegible] je ne puis pas [illegible] reviens bien vite à Paris pour éclaircir tout cela. »

— Oh ! oui, se dit Roger, oui, je pars pour Paris.

Et il se mit en route à cheval, en poste, avec la résolution bien arrêtée, puisque l'imprudence de sa femme lui en offrait les moyens, de tirer tout ce qu'il pourrait [illegible] M. de Royancourt et ses amis, fussent-ils mille ; et comme il le pensait bien, la rapidité de la course ne fit qu'allumer son sang. **Mais, arrivé au Cours-la-Reine, comme le** chevalier allait entrer dans Paris, un exempt arrêta sa chaise en le saluant jusqu'à terre. Roger eut d'abord envie de le percer de part en part avec son épée, et de commencer par lui la boucherie qu'il méditait ; mais l'exempt fit trois pas en arrière et tira un papier de sa poche.

— De par le roi, dit-il, chevalier d'Anguilhem, je vous somme de rendre votre épée.

Or, comme c'était une chose fort grave que de tuer un exempt, le chevalier y regarda à deux fois, et, à la seconde, remit son arme au fourreau.

Une heure après, le chevalier était écroué au For-l'Évêque.

XX

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, VOYANT QU'ON NE LUI DONNAIT PAS LA PERMISSION DE SORTIR, RÉSOLUT DE SORTIR SANS PERMISSION

Un homme à qui la foudre tombe sur la tête n'éclate pas en sanglots et en gémissements ; il demeure au contraire, privé de sens, hébété, immobile, anéanti ; mais sous cette apathie apparente la nature agit ; les rapports des sens et des organes, un instant interrompus, se rétablissent dans son être, et le sentiment lui revient lorsqu'il a repris assez de forces pour sentir sa position et la supporter.

Roger entra donc au For-l'Évêque comme un homme foudroyé. Il n'avait pas averti Basque de sa résolution ; il lui avait, au contraire, recommandé de se coucher, ce que Basque avait fait avec reconnaissance, et tandis que le pauvre diable dormait les poings fermés, Roger avait sauté sur un cheval de poste et était parti à franc étrier pour Paris.

Il n'avait pas voulu se faire suivre de Basque, d'abord parce que le pauvre garçon était éreinté, ensuite de peur de compromettre Cretté. **En outre, il avait immédiatement brûlé** la lettre qu'il avait reçue du marquis, afin que nul ne pût dire que le marquis était pour quelque chose dans sa résolution. Ce que lui avait dit Basque lui trottait par la tête et il ne doutait pas que toutes les menées de maître Voyer d'Argenson [illegible] à ses trousses.

À dix lieues de Paris, il prit un carrosse ; il avait fait cinquante lieues en quinze heures et il était moulu. Dans le carrosse, il commença à reprendre ses esprits ; mais il ne devinait encore rien. L'exempt se chargea de lui donner le premier mot de l'énigme en l'arrêtant.

Alors, comme nous l'avons dit, Roger avait été anéanti.

— Ah ! l'on m'arrête, répétait-il tout le long du chemin ; ah ! l'on m'arrête !

Et, à chacune de ces exclamations, l'exempt saluait avec beaucoup de courtoisie, mais ne répondait pas.

Le carrosse entra dans la cour du château. Roger en descendit. Un homme en habit de velours [illegible] avec des boutons d'or vint au-devant de lui **et indiqua tout** haut à un officier le logement de M. d'Anguilhem ; puis il lut à demi-voix le procès-verbal d'arrestation qu'un des exempts avait griffonné [illegible] en carrosse, sans même que le prisonnier s'en aperçût.

Puis il dit :

— Très bien !

Et il fit signe que l'on conduisît le chevalier d'Anguilhem à la chambre qui lui était destinée.

Roger suivit son guide sans dire un mot, sans faire une observation.

On aurait en ce moment montré à Roger un échafaud couvert de drap noir, un billot et une hache ; on lui eût fait signe de s'agenouiller devant le billot et de courber la tête pour recevoir le coup mortel, qu'il eût obéi sans la moindre hésitation. Les aventures qui se succédaient pour lui paraissaient toutes avoir des corrélations intimes, dont il subissait les résultats sans en connaître les raisons ; mais il allait toujours, il allait machinalement, baissant le front et acceptant son absurde destinée, comme en songe on accomplit sans hésitation et sans étonnement les plus monstrueuses folies.

C'est pourquoi il passa presque sans sentir, presque sans y voir, d'un escalier sombre dans une galerie assez belle ; puis, après la galerie, il prit un escalier tournant, monta un nombre infini d'étages, passa de là dans un autre corridor, [illegible] une espèce de grenier, puis de ce grenier dans une chambre petite, sombre, mais assez propre. La porte se referma derrière lui, les verrous craquèrent, et en ce moment Roger se réveilla.

Il se trouva assis sur une espèce d'escabeau ; il secoua la tête, regarda autour de lui, se leva et fit le tour de sa chambre, ce qui ne fut pas long.

Puis, par un instinct plus fort que tous les autres besoins, il s'arrêta devant une fenêtre étroite et doublement grillée, **qui laissait** à travers ses barreaux en croix pénétrer un peu d'air et de jour, le jour, l'air, la vie. Ce pauvre Roger, ce robuste gentilhomme campagnard habitué à prendre tant de souffle vital dans ses larges poumons alors qu'il chassait dans les plaines et dans les bois d'Anguilhem, il en était donc réduit à aspirer à travers une crevasse un souffle d'air et un rayon de jour !

Nous disons à aspirer, car la fenêtre était tellement étroite qu'on n'y pouvait passer la tête ; elle était taillée à quatre angles vifs dans des pierres de taille immenses ; deux grilles, à un pied de distance l'une de l'autre, se croisaient, comme nous l'avons dit, dans l'épaisseur du mur ; puis, à l'extrémité de la fenêtre, le prisonnier apercevait un lambeau de ciel sur lequel rien ne se dessinait, ni arbres, ni girouettes.

Par les beaux jours, Roger y cherchait un nuage ; par les jours pluvieux, Roger y cherchait un morceau d'azur.

La situation était triste, d'autant plus triste que Roger avait souvent rêvé à tous les malheurs qui pouvaient lui arriver, afin de s'y préparer d'avance, et que jamais il n'avait songé à celui d'un emprisonnement, de sorte qu'il n'était nullement préparé à celui-là.

Il s'assit donc sur son escabeau pour réfléchir ; puis il regarda la table vermoulue sur laquelle était jeté un méchant [illegible] fort dur ; puis, enfin, il revint s'asseoir sur son escabeau, où il s'abandonna aux plus bizarres réflexions.

Il était en prison, c'était là chose incontestable ; mais qui l'avait fait mettre en prison, et pour quelle cause était-il en prison ? Voilà quel était le problème à résoudre.

On ne sait pas jusqu'où va la pensée d'un homme qui n'a rien à faire qu'à penser : celle de Roger parcourut tous les mondes et toutes les probabilités ; d'abord et avant tout, il crut être victime d'une erreur.

— Peut-être, se dit-il, mon père a-t-il conspiré dans sa province, et me croit-on son agent.

Comme M. le baron d'Anguilhem fut [illegible] moins [illegible] du gouvernement du roi Louis XIV, [illegible] qu'il avait [illegible] de M. de Bouzenois son [illegible] souvent [illegible] se répandre en plaintes contre madame de Maintenon et contre le père Letellier, peut-être cette supposition n'était point par trop absurde. Aussi, pour le moment, cette supposition satisfit-elle un peu [illegible].

— Je prouverai, dit-il, que [illegible] trois mois en Angleterre, que j'en arrive, [illegible] que depuis dix-huit mois je n'ai même [illegible] et que depuis un an je n'ai pas vu mon père [illegible] de pareilles raisons, mon innocence éclatera [illegible] triomphalement à la porte.

Et Roger fut une demi-heure assez tranquille.

— Ah ! oui, dit-il au bout d'une demi-heure ; mais si l'on croit que j'ai été en Angleterre pour m'entendre avec le prince d'Orange, qui est l'ennemi éternel de Louis XIV ! si l'on croit que mon voyage avait pour but de fomenter des rebellions ! Alors je suis perdu !

Et Roger demeura une autre demi-heure tout désespéré.

— Mais encore ne se pourrait-il pas, se dit-il au bout de cette autre demi-heure, que mon affaire se rattachât à celle de Cretté ?

En effet, il ne pouvait croire que ce fût à cause de son affaire avec M. de Royancourt que Cretté eût été arrêté, ou plutôt il ne pouvait croire que ce fût seulement à cause de cette affaire.

— Cretté, se disait-il, a la réputation d'être un ennemi de la Vieille, et il l'est en effet, et il aura encouru sa disgrâce. M. de Royancourt doit l'exécrer. Le roi est sévère à l'égard des duellistes : peut-être avait-on fermé les yeux sur notre première affaire avec les Kollinski, et n'a-t-on, cette fois-là, épargné nos têtes que faute de preuves. Aujourd'hui, sur une simple provocation de Cretté, on établit une récidive. Oui, mais, moi, je suis fort innocent de tout cela, puisque j'étais à Londres tandis que le marquis provoquait M. de Royancourt à Paris.

Puis il pensait à sa femme.

— Elle a disparu, disait-il ; croirait-on par hasard que je l'ai assassinée ?

Alors, et à ce souvenir, il ne pensait plus rien qu'à la conduite étrange de sa femme vis-à-vis de lui ; alors, et à ce souvenir, il tombait dans des accès de rage ; car Roger, on a dû s'en apercevoir, était jaloux comme un tigre, et l'on avouera que Sylvandire lui avait bien donné quelques motifs de jalousie.

L'heure de la promenade arriva ; on vint chercher Roger pour la promenade.

On permettait à chaque prisonnier une promenade de deux heures par jour.

Cette promenade avait lieu sur la plate-forme.

Roger trouva sur la plate-forme huit prisonniers, huit compagnons d'infortune, tous les huit d'accoutrements et de visages bien différents.

On pouvait presque lire sur leurs figures et sur leurs habits la date de leur incarcération.

— Que dit-on de neuf à Paris, monsieur ? s'écrièrent toutes ensemble les huit voix.

— Ma foi, messieurs, dit le chevalier d'Anguilhem, on dit que je viens d'être arrêté ; mais comme il y a cinq ou six heures que cet événement est arrivé peut-être n'en parle-t-on déjà plus, et commence-t-on à s'occuper d'autre chose.

— Ah ! l'on vous a arrêté !

— Parbleu ! vous le voyez bien ; vous n'êtes pas ici pour votre plaisir, n'est-ce pas ?

— Non, certes.

— Eh bien, ni moi non plus.

— Mais pourquoi vous a-t-on arrêté, vous ?

— Voilà ! je cherche la cause de mon arrestation depuis ce matin, et, si vous voulez me la dire, vous me tirerez véritablement d'une grande peine.

— Comment, vous ne savez pas pourquoi vous avez été arrêté ?

— Non, et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et vous ?

— Ni moi non plus.

Il se trouva que la même question, adressée huit fois aux prisonniers, amena huit fois la même réponse.

Sur ces huit captifs, pas un ne connaissait la cause de sa captivité, et l'un d'eux cependant était au For-l'Évêque depuis dix ans.

C'était le plus calme et le plus résigné.

Roger frissonna. Il n'avait pas encore passé autant d'heures en prison que son compagnon y avait passé d'années.

Et cependant il avait trouvé le temps de s'y ennuyer déjà très fort.

— Allons, pensa seulement Roger, je suis un homme mort.

Mais, comme on espère toujours que le sort des autres, quand il est mauvais, ne sera pas le sien, Roger demanda à ses compagnons de captivité s'il n'était pas possible de parler à quelqu'une des autorités du château.

— Vous pouvez, quand il vous plaît, faire venir le gouverneur, lui répondit-on.

— Comment ! je puis faire venir le gouverneur ?

— Sans doute.

— En le demandant simplement ?

— Tout simplement.

— Alors je le demande ce soir même ; messieurs, je vous fais mes adieux.

— Comment, vos adieux ?

— Certainement, car je n'aurai probablement pas l'honneur de vous voir demain.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si je vois le gouverneur ce soir, je serai sans aucun doute libre demain.

— Pauvre garçon ! murmurèrent les prisonniers en secouant la tête.

Exclamation et geste n'empêchèrent pas Roger de rentrer dans sa chambre fort joyeux.

On lui servit à dîner, et il mangea fort résolument le pain et les légumes du roi.

Puis, vers la fin du repas, il pria le geôlier de dire au gouverneur du For-l'Évêque que son nouveau prisonnier avait grande envie de lui parler.

— Il est trop tard ce soir, répondit le geôlier ; mais sans faute M. le gouverneur montera demain.

— Vous en êtes sûr, mon ami ?

— J'en suis sûr.

— A demain donc, dit Roger prenant patience en songeant qu'une nuit est bientôt passée.

Et il alla s'asseoir sur son escabeau pour suivre, à travers les barreaux de sa fenêtre, les derniers rayons du jour.

Il était là, regardant le ciel et perdu dans ses réflexions, lorsqu'il lui sembla entendre près de lui un petit bruit.

Il abaissa les yeux vers le plancher de sa chambre, et vit une souris qui grignotait les miettes de pain qui étaient tombées à terre.

Roger exécrait les souris ; il prit son chapeau et le jeta de toute volée à la pauvre petite bête, qui se sauva bien effrayée et repassa par-dessous la porte, regagnant la grande chambre voisine, dans laquelle elle avait, selon toute probabilité, fait élection de domicile.

Roger fut un instant fort agité à l'idée des hôtes qui pouvaient lui venir faire visite pendant la nuit. Aussi, tant qu'il resta un rayon de jour dans sa chambre, demeura-t-il les yeux fixés sur cette petite ouverture. Puis, lorsqu'il fit nuit close, il prit le bouchon de sa bouteille qui était resté sur la table et, grâce à cet empêchement matériel opposé à une seconde visite, il demeura assez tranquille.

Cependant il se réveilla trois ou quatre fois en sursaut, croyant toujours sentir de petites pattes qui lui couraient sur la figure et sur les mains ; mais à chaque fois il put se convaincre qu'excepté lui, il n'y avait aucun être vivant dans sa chambre.

Il n'en était pas ainsi de la chambre voisine, qui semblait être le rendez-vous de toutes les souris, de tous les rats et de tous les chats du château.

Nonobstant cela, Roger passa une assez bonne nuit ; il espérait.

Le lendemain, à midi, heure qui lui parut bien longue à venir, un bruit inaccoutumé retentit dans son corridor. Des soldats présentaient les armes, des pas s'approchèrent de la porte de Roger, une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, le gouverneur entra.

C'était un homme grand et sec, dont les lèvres remuaient à peine lorsqu'il parlait et dont les yeux ne disaient absolument rien. Il tenait son chapeau à la main pour n'avoir sans doute pas à l'ôter en entrant.

— Monsieur le gouverneur, dit Roger en s'élançant à sa rencontre, je suis le chevalier Roger d'Anguilhem.

— Je le sais, monsieur, répondit le gouverneur en remuant imperceptiblement les lèvres.

— Vous le savez ? demanda Roger avec étonnement.

Le gouverneur s'inclina.

— Eh bien, puisque vous savez qui je suis, monsieur le gouverneur, je désirerais...

— Avez-vous à vous plaindre du régime de la maison, monsieur le chevalier ?

— Non, pas encore, monsieur ; je n'ai d'ailleurs pas eu le temps de savoir bien précisément ce qu'il est ; mais j'aurais désiré connaître...

— Ne manquez-vous de rien, monsieur le chevalier ?

— De rien, jusqu'à présent ; mais ne puis-je savoir ?...

— Quelqu'un des domestiques du château aurait-il manqué de formes envers vous, monsieur le chevalier ?

— Non, monsieur ; j'ai même remarqué la politesse de celui qui est chargé de me servir.

— En ce cas, monsieur le chevalier, puisque vous n'avez à vous plaindre de rien, permettez que je me retire.

— Pardon, monsieur, pardon ; j'ai à me plaindre d'être en prison.

— Ah ! ceci ne me regarde pas, répondit le gouverneur.

— Mais enfin, pourquoi suis-je ici ?

— Vous devez le savoir mieux que moi, monsieur le chevalier.

— Mieux que vous ! et pourquoi cela ?

— Parce que cela vous regarde, tandis que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, cela ne me regarde pas, et que je ne me mêle que de ce qui me regarde.

— Mais enfin, vous devez savoir...

— Je ne sais rien, monsieur.

— Mais enfin, vous devez deviner.

— Je ne devine rien, monsieur ; le roi m'envoie un prisonnier, je l'écroue, je le loge, je veille à ce qu'il ne manque de rien tant qu'il est mon pensionnaire. C'est là mon devoir, et je le remplis scrupuleusement.

— Mais le roi peut se tromper.

— Le roi ne se trompe jamais.

— Mais le roi peut avoir tort.

— Le roi n'a jamais tort.

— Et cependant je vous jure que je n'ai rien fait.

— Monsieur, permettez-moi de ne pas en entendre davantage.

— Monsieur, je vous proteste que je suis innocent

— Monsieur, souffrez que je me retire.

— Mais, au moins, resterai-je longtemps ici, oui ou non? Monsieur, je vous en supplie!

— Tant qu'il plaira au roi, monsieur.

— Ah! tenez, s'écria Roger, vous me rendez fou

— Je suis bien votre serviteur, monsieur.

Et le gouverneur salua Roger et sortit, son chapeau à la main, et toujours accompagné de ses gardes.

Cette fois, il sembla à Roger que la porte se refermait sur lui avec un bruit sinistre. Il lui sembla que, de ce moment seulement, il était prisonnier; il s'affaissa sur son escabeau puis ses yeux fixes et mornes s'attachèrent sur cette porte et peu à peu se remplirent de larmes.

Roger pensa à ses parents, à ses amis, à Dieu

Alors, toutes les histoires de captivité, plus terribles à cette époque qu'à aucune autre, lui revinrent en tête: Bassompierre, prisonnier dix ans à la Bastille; Lauzun, captif treize ans à Pignerol; Fouquet, vivant ou mort on ne savait où. Il vit passer, les uns après les autres devant lui, tous ces gentilshommes enlevés la nuit, disparus Mattioli, le Masque de Fer, et cet homme même qu'il avait vu la veille et qui était là depuis dix ans. Il est vrai que tous ces hommes avaient fait quelque chose: Bassompierre avait essayé de lutter contre Richelieu; Lauzun avait compromis une petite fille de Henri IV; Fouquet avait osé rivaliser de luxe avec Louis XIV; Mattioli avait trahi un secret d'État; le Masque de Fer était une énigme politique, mais lui, Roger, avait beau chercher dans sa mémoire, interroger son passé, scruter chaque jour de sa vie, il n'avait pas un crime, pas une faute, pas une imprudence à se reprocher, tandis que le monde entier savait les torts de ceux dont le souvenir se présentait à son esprit.

Mais le monde ne savait pas ce qu'avait fait cet homme qui lui avait parlé la veille, dont il ne connaissait pas même le nom et qui était là depuis dix ans.

Dix ans! Mais cet homme n'avait donc ni parents pour solliciter sa grâce, ni amis pour faire des démarches près des ministres? Cet homme était donc tout à fait obscur? Mais s'il était obscur, pourquoi, depuis dix ans, était-il au For-l'Évêque?

Cela tourmenta beaucoup Roger pendant une heure ou deux; puis il en revint à se donner de si bonnes raisons à lui-même, que peu à peu la sécurité que lui inspirait son innocence commença à reprendre le dessus, et que toutes ces sombres idées s'évanouirent.

À l'heure de la promenade, Roger sortit comme la veille, comme la veille fut conduit sur l'esplanade, où, comme la veille, il trouva ses huit compagnons.

Il s'approcha de celui qui était là depuis dix ans, et lui demanda son nom

— Le comte d'Olibarus, répondit celui-ci.

Roger chercha dans sa mémoire; ce nom lui était parfaitement inconnu

— Et pour quelle cause êtes-vous ici? Voyons, comte, dé vous à moi, dites-moi cela.

— Je ne puis vous répéter que ce que je vous ai déjà dit hier, monsieur, je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien?

— Non, monsieur

— Mais, dit Roger en baissant la voix, depuis dix ans que vous êtes prisonnier, vous n'avez pas essayé de vous sauver?

Le comte d'Olibarus regarda fixement Roger, et lui tourna le dos sans lui répondre. Il le prenait pour un espion.

— Pardieu! se dit Roger à lui-même, il me semble que, si j'étais depuis dix ans ici, j'aurais déjà essayé dix fois de me sauver.

Puis il ajouta à part lui:

— Tiens, tiens, tiens! sans qu'il y ait dix ans que je sois ici, pourquoi n'essayerais-je pas de me sauver tout de même?

Cette réflexion faite, Roger se rapprocha de ses compagnons; mais tous s'éloignèrent de lui comme s'il avait la peste.

Le comte d'Olibarus leur avait fait part de ses soupçons, et la confidence portait ses fruits.

Roger ne put donc pas échanger une parole avec les autres prisonniers, ce qui le rendit de fort mauvaise humeur et l'affermit dans la décision qu'il avait prise mentalement de quitter le plus tôt possible le For-l'Évêque.

Il résolut donc, à partir de ce moment, de donner huit jours au roi pour réparer l'injustice qui avait été commise vis-à-vis de lui, et si, au bout de ces huit jours, l'injustice n'était pas réparée, de réunir alors toutes les facultés de son esprit sur un seul point:

Son évasion!

XXI

COMMENT LE ROI OUBLIA DE RÉPARER L'INJUSTICE QUI AVAIT ÉTÉ COMMISE VIS-A-VIS DU CHEVALIER D'ANGUILHEM ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Dans des circonstances pareilles, quoique moins importantes, nous avons déjà vu Roger à l'œuvre. La résolution, une fois prise, le lecteur sait donc quelle persistance il mettait à l'accomplir

Huit jours se passèrent, pendant lesquels Roger aurait cru manquer à la confiance qu'il devait à Sa Majesté, s'il eût pensé le moins du monde à un projet qui ne devait être exécuté qu'en cas d'oubli. Mille idées se présentèrent à son esprit, toutes relatives à sa fuite, mais il les repoussa courageusement. Pendant huit jours, il ne s'ennuya pas trop, quoique ses compagnons de la terrasse continuassent à s'éloigner de lui. L'espérance était toujours à ses côtés, et, à chaque fois qu'on ouvrait sa porte, il croyait que le roi, atteint de repentir, allait réparer son erreur.

Le roi avait probablement autre chose à faire que de se repentir, il ne se repentit donc point, et les huit jours s'écoulèrent sans que l'erreur commise à l'endroit du chevalier d'Anguilhem fût réparée.

La dernière minute de la dernière heure du dernier jour expirée, Roger revint sérieusement à son projet

Il commença par examiner sa prison:

Une porte de chêne épaisse de trois pouces;

Une fenêtre à double grillage;

Des murs de quatre pieds de profondeur

Voilà ce qu'il reconnut.

Tout cela ne laissait pas de grandes espérances.

Roger ébranla la porte, deux serrures et deux verrous répondaient de sa solidité.

Roger secoua les barreaux des fenêtres, ils étaient profondément scellés dans la muraille.

Roger sonda les murs, partout ils rendirent un son mat indiquant qu'ils étaient parfaitement compacts

Il aurait fallu une pince pour faire sauter la porte

Il aurait fallu une lime pour scier les barreaux de la fenêtre

Il aurait fallu une pioche pour creuser les murailles de la chambre.

Roger n'avait rien de tout cela.

Mais il avait l'intelligence de l'homme élevé à la campagne et habitué à se tirer de lui-même des mille petits embarras de la vie; mais il avait cette patience du prisonnier qui poursuit pendant des heures, pendant des jours, pendant des années cette seule et unique pensée du prisonnier: la délivrance!

Il avait examiné l'intérieur; il examina l'extérieur

Comme d'habitude, on vint le chercher pour la promenade. En sortant de sa cellule, il traversa la grande chambre qui la précédait, et où continuaient de venir s'ébattre, toutes les nuits, les chats et les rats du voisinage.

C'était une espèce de magasin, avec une fenêtre non grillée, donnant, Roger ne savait où, car on ne lui permettait pas de s'approcher de la fenêtre et, de son côté, il n'avait garde d'en demander la permission. Ce magasin était rempli de vieux matelas, de couvertures, de rideaux de serge et de bahuts; on eût dit la boutique d'un tapissier revendeur.

On comprend si les chats, les souris et les rats étaient à l'aise dans une pareille salle

On fit suivre à Roger un long corridor, ce corridor se fermait par deux portes, l'une donnant sur la chambre qui précédait la sienne, l'autre sur un escalier tournant qui montait à la plate-forme.

Ces deux portes étaient soigneusement verrouillées; une sentinelle se promenait dans l'intervalle qu'elles laissaient entre elles

Cette fois, Roger n'essaya même pas de lier conversation avec ses compagnons de captivité. Il avait sa pensée qui lui parlait, et à laquelle il répondait. Les deux heures se passèrent, de la part de Roger, à attendre le moment de rentrer dans sa prison. — Il était inutile de songer à fuir par la plate-forme, puisqu'il y avait deux portes à enfoncer et une sentinelle à surprendre.

Toutes ses espérances se tournaient donc vers la chambre formant magasin. Aussi en rentrant, Roger l'examina-t-il avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait encore. Le bruit qu'on entendait par la fenêtre indiquait que cette fenêtre

[illegible] sur la rue. Il y avait dans le magasin assez de [illegible] draps et de couvertures pour fabriquer une corde.

Il s'agissait donc d'arriver à ce magasin.

Roger rentra dans sa chambre, et la porte se ferma sur lui avec sa double serrure et son double verrou.

L'esprit du prisonnier était fixé sur un point : c'est que son évasion, si elle était possible, ne pouvait s'exécuter que par le magasin.

Roger n'était donc séparé de la liberté que par une porte.

Mais quelle porte ! Un mur de chêne de trois pouces d'épaisseur s'emboîtant dans un mur de pierre.

Pas une vis, pas un clou du côté de la chambre de Roger ; tout le mécanisme à l'extérieur : par conséquent, pas moyen de forcer les serrures et les verrous, eût-il même un instrument quelconque pour le faire.

Mais cet instrument, on ne l'avait même pas.

On apporta au prisonnier son souper ; il glissa un long regard à travers l'ouverture de la porte et entendit le cri des marchands qui passaient sur la rue.

Roger soupa ; puis, le souper fini, il se jeta sur son lit.

Alors il entendit un léger bruit ; il tendit le cou et aperçut la petite souris qui, rassurée par le silence, se hasardait à venir manger [illegible] les miettes de sa table.

Cette fois Roger fut [illegible] de ne pas sentir la même horreur [illegible] qui venait [illegible] lui demander [illegible] déjà plus d'intérêt que de dégoût. [illegible] et la petite [illegible] une distraction.

Aussi voulut-il dans son orgueil lui adresser quelques mots d'encouragement, convaincu que la souris n'attendait que ces quelques mots pour venir à lui, pleine de reconnaissance de l'honneur qu'il lui faisait ; mais la souris, au contraire, qui ne s'était hasardée dans la chambre qu'avec la conviction que son ennemi n'y était pas, eut à peine entendu la voix de Roger qu'elle disparut rapide comme un éclair.

Roger, après avoir murmuré contre l'injustice des hommes, murmura contre l'ingratitude des souris.

Puis la nuit vint ; Roger se déshabilla et se coucha. Comme il est contre les règlements de la maison de donner de la lumière aux prisonniers, les prisonniers se couchent avec le soleil.

Malheureusement pour Roger, il avait depuis son départ d'Anguilhem perdu l'habitude de se coucher de bonne heure. Pendant son séjour à Paris, au contraire, il avait contracté celle de veiller assez tard. C'était l'époque des petits soupers, et Roger ne se mettait guère au lit que vers les deux heures du matin. D'ailleurs, quand, à Anguilhem, il se couchait à huit heures du soir, c'était après quelque rude journée passée à chasser, à monter à cheval ou à faire des armes. Alors la lassitude physique appelait bien vite le sommeil. Mais dans sa prison c'était bien autre chose. Cette turgescence vitale qui bouillonnait dans ses veines n'avait plus aucune issue pour s'échapper. Le sang montait à la tête du prisonnier, ses artères battaient comme s'il avait la fièvre. Il fermait les yeux et tombait dans cette [illegible] qui n'est ni la veille ni le sommeil. Alors les [illegible] les plus extraordinaires lui passaient [illegible] yeux. [illegible] s'écoulait à se tourner et à se retourner [illegible] vers les deux heures du matin, il finissait par [illegible] sommeil de plomb dans lequel au bout [illegible] quelque rêve incohérent. Il [illegible] oiseau, et il s'envolait par la fenêtre [illegible] passait par-dessous la porte [illegible] sur les gouttières ou traversait les [illegible] lui manquaient tout à coup [illegible] rouler dans des [illegible] d'avoir touché le [illegible] le cœur bondissant [illegible] le front ruisselant de sueur.

Alors jusqu'au jour il n'y avait plus moyen de se rendormir.

Aux premiers rayons du soleil, Roger sautait à bas de son [illegible] il commençait [illegible] cellule [illegible] autour de sa [illegible] toujours [illegible] la porte.

C'[illegible] laquelle il ne [illegible] que l'instrument [illegible] pour ressembler [illegible] de l'air.

C'[illegible] par cette porte qu'il [illegible] passer.

On [illegible] Roger son repas du matin. Roger mangea vite [illegible] qu'il put [illegible] jeta des miettes jusqu'à [illegible] et alla s'asseoir sur son escabeau dans l'angle le plus [illegible] de cette porte.

Grâce à [illegible] il vit poindre au bout d'un instant [illegible] de sa voisine.

Malgré l'impunité avec laquelle elle avait parcouru la chambre la veille [illegible] menaces [illegible] Roger lui avait adressées, la petite bête hésita longtemps à se hasarder plus avant ; elle retira son museau, le repassa, le retira encore, puis enfin, attirée par ces miettes éparses sur le parquet, et surtout par l'immobilité de Roger, elle s'élança dans la chambre, s'arrêtant comme effrayée elle-même de sa hardiesse ; mais bientôt, rassurée par l'impunité, elle se mit à grignoter les miettes avec une foule de petites mines, de petits bonds, de petits gestes qui amusèrent fort Roger. Roger n'aurait jamais cru qu'une souris pût devenir une bête si distrayante.

Malheureusement, Roger, qui était resté immobile comme une statue, sentit la crampe gagner sa jambe gauche. Il fit alors un mouvement si articulé, que la souris se sauva.

Roger réfléchit alors qu'il y aurait deux cas où il pourrait faire comme la souris venait de faire, le premier s'il était à la taille du trou, le second si le trou était à sa taille.

Il était évident qu'un des deux cas seulement rentrait dans les choses possibles.

Ce point bien démontré à Roger, comme c'était, ainsi que nous l'avons dit, un esprit parfaitement logique, il se posa la question suivante :

« Par quel moyen creuse-t-on le bois ? »

Et il se répondit :

« Par deux moyens : avec le fer et avec le feu. »

Se procurer un instrument de fer était chose impossible.

Se procurer du feu n'était que chose difficile.

Roger s'arrêta à cette conclusion :

« Il faut que je me procure du feu. »

Malheureusement, il n'y avait pas moyen de se plaindre du froid. On était en plein été et Roger sentait bien qu'il n'aurait jamais la patience d'attendre jusqu'à l'hiver. D'ailleurs d'ici là il pouvait prendre au gouverneur l'idée de le faire changer de logement.

Roger se mit donc à réfléchir au moyen de se procurer du feu.

Le même soir, son plan était arrêté.

A neuf heures, la sentinelle qui veillait dans le corridor crut entendre des gémissements ; elle écouta successivement aux deux bouts de la galerie, et s'assura que les gémissements venaient de la chambre de Roger.

A dix heures, comme la première ronde passait, la sentinelle fit part de ses observations à l'officier qui la commandait ; l'officier s'approcha de la porte et s'assura de la vérité du rapport de la sentinelle. Des plaintes, des gémissements se faisaient entendre du côté de la chambre de Roger, et comme Roger était seul de ce côté, il n'y avait pas à s'y tromper. C'était lui qui gémissait et qui se plaignait.

On appela un geôlier.

Le geôlier vint ouvrir la porte de Roger et trouva le prisonnier étendu sur son lit et se plaignant d'atroces douleurs d'estomac. On appela le médecin de la maison, lequel monta et ordonna au malade des infusions de tilleul, le thé n'étant pas encore inventé à cette époque.

Le lendemain Roger demeura couché, se plaignant toujours de ses douleurs, qui ressemblaient, disait-il, à des brûlures. Vers les deux heures, il n'en mangea pas moins un potage qu'on lui apporta de la table même du gouverneur. Mais le potage avalé, les gémissements recommencèrent ; le médecin monta de nouveau, et Roger déclara au médecin qu'il avait la certitude qu'on voulait l'empoisonner.

Le médecin employa aussitôt les contrepoisons, mais, comme il s'en était bien douté, il ne retrouva aucune substance vénéneuse dans ce qu'avait mangé le prisonnier.

Roger n'en persista pas moins à se regarder comme victime d'un empoisonnement et, à partir de ce moment, déclara qu'il mourrait plutôt de faim que de manger aucun aliment qui ne serait pas préparé par lui-même.

Tout le reste de la journée Roger tint parole ; il ne toucha point à son souper, que le lendemain le gardien retrouva intact en lui apportant son déjeuner.

A l'heure de la promenade Roger demanda à sortir ; mais on lui dit que cette heure avait été changée. On craignait que si Roger se trouvait sur la plate-forme avec les autres prisonniers, il ne se plaignît à eux d'avoir été empoisonné et que cette calomnie ne fût acceptée par ses compagnons comme une vérité.

On vint donc le chercher vers cinq heures seulement. Roger n'avait pas mangé depuis la veille [illegible] il était fort pâle et paraissait fort souffrant ; il ne put demeurer debout sur la plate-forme et l'on fut forcé de lui apporter un siège. Il y resta tout le temps assis.

En rentrant dans le magasin qui précédait sa chambre, il se trouva mal, mais sans s'évanouir tout à fait ; alors, d'une voix affaiblie, il demanda de l'air, et on le conduisit vers la fenêtre.

Roger allongea la tête hors de la lucarne et vit que cette ouverture donnait sur le quai de la Vallée-de-Misère. Soixante pieds au moins le séparaient de terre, et comme toutes les autres croisées des étages inférieurs étaient garnies de barreaux de fer, il vit au-dessous de lui une forêt de grilles dont les pointes étaient tournées de son côté. Roger frissonna à cette vue, ce que son gardien mit tout

naturellement sur le compte de son état de malaise ; mais il n'en décida pas moins qu'il s'en irait par là.

Rentré dans sa chambre, Roger persista à refuser toute espèce de nourriture, continuant d'affirmer qu'il avait la certitude qu'on voulait l'empoisonner, et déclarant qu'il aimait mieux mourir par la faim que par le poison.

Une pareille accusation était trop grave pour ne pas préoccuper le gouverneur. Aussi se présenta-t-il le lendemain, à l'heure du déjeuner, chez son commensal ; il retrouva le souper tel qu'il avait été servi la veille. Il y avait près de cinquante heures que Roger n'avait mangé.

Aussi Roger était-il très faible et très changé. Le gouverneur lui fit les protestations les plus rassurantes, lui offrit de goûter avant lui tout ce qu'on lui apportait ; mais Roger refusa constamment, disant que cette démonstration ne prouverait rien, attendu que le gouverneur, ou avant, ou après avoir mangé, pouvait prendre des antivénéneux, et neutraliser ainsi l'effet du poison.

Le gouverneur était fort embarrassé. On ne lui avait pas dit quelle était la cause de l'emprisonnement du chevalier d'Anguilhem. Ce pouvait être aussi bien pour une cause futile que pour une cause grave, et, dans l'un et l'autre cas, le roi pouvait vouloir, d'un moment à l'autre, qu'on lui représentât son prisonnier vivant, soit pour le remettre en liberté, soit pour le punir. Il demanda donc à Roger quel était son désir, lui promettant de faire tout ce qu'il pourrait pour le contenter, si toutefois ce désir était en son pouvoir.

Roger renouvela la demande qu'il avait faite déjà, c'est-à-dire de préparer lui-même sa nourriture ; faute de quoi, il déclara qu'il avait tant souffert, dans les deux empoisonnements qu'il avait subis, qu'il était prêt à se laisser mourir de faim.

Comme, à tout prendre, le gouverneur ne voyait pas grand mal à faire ce que demandait Roger, il lui accorda sa demande. En attendant, comme Roger était très faible, on lui monta deux œufs si fraîchement pondus, qu'ils étaient tièdes encore, et une bouteille de vin de Bordeaux.

Comme les œufs n'avaient aucune gerçure visible, comme la bouteille de vin de Bordeaux paraissait bouchée depuis longtemps et que la cire en était complètement intacte, Roger ne fit aucune difficulté d'avaler les deux œufs et de boire un verre de vin de Bordeaux.

Il va sans dire que le prisonnier n'éprouva aucune indisposition après avoir pris ce léger repas.

Mais, tout léger qu'il était, il rendit quelques forces à Roger. Roger, qui n'était pas habitué au jeûne, avait horriblement souffert de celui qu'il s'était imposé, et, si le gouverneur n'était pas venu le tirer si obligeamment d'embarras, peut-être n'aurait-il pas eu le courage de jouer plus longtemps la comédie qu'il avait imaginée.

Enfin il était arrivé à son but. On lui monta un réchaud, un soufflet, du charbon, quelques plats, quelques casseroles de terre, puis des œufs, des légumes, du beurre.

De plus, une grande fontaine pleine d'eau.

Roger était chasseur, ce qui veut dire que plus d'une fois, dans ses courses sur le territoire d'Anguilhem ou sur les terroirs voisins, il avait eu l'occasion d'apprêter son dîner lui-même. Il ne fut donc pas le moins du monde embarrassé lorsqu'il s'agit de se servir des ustensiles qu'on lui avait apportés, et, soit que le jeûne l'eût préparé à trouver ce repas bon, soit qu'effectivement il eût des notions acquises ou instinctives sur l'art culinaire ; soit, comme dit Brillat-Savarin, de gastronomique mémoire, qu'il fût devenu cuisinier ou qu'il fût né rôtisseur, il fit parfaitement honneur au dîner qu'il s'était préparé lui-même.

La nuit qui suivit ce repas, aucun gémissement ne troubla la sentinelle, à laquelle on avait cependant recommandé d'avoir l'oreille très active. Aussi, cette nuit, Roger, qui se doutait qu'une suprême surveillance avait été recommandée, se contenta-t-il de dormir, et même comme il n'avait probablement pas dormi depuis qu'il était en prison.

Le lendemain, le gouverneur vint s'informer lui-même de la santé de son prisonnier. Il le trouva levé et occupé à préparer son déjeuner. Ces excellentes dispositions dispensaient le digne officier d'un long interrogatoire ; il se contenta donc de demander à Roger des nouvelles de sa santé et de recevoir ses remerciements ; puis il prit congé de lui avec ce même regard vague, cette même immobilité de lèvres que le prisonnier avait remarqués chez son hôte, lors de la première visite qu'il avait reçue chez lui.

A cinq heures, on vint prendre Roger pour lui faire faire sa promenade accoutumée. La mesure adoptée par le gouverneur, de ne pas le laisser communiquer avec les autres prisonniers, tenait toujours. Roger se promena donc seul et réfléchissant à son projet, qu'il avait décidé de mettre à exécution pendant la nuit du lendemain.

Le reste de la soirée et toute la journée du lendemain se passèrent sans encombre ; rien ne vint déranger le projet arrêté. Les augures ne furent ni bons ni mauvais. Il n'y eut ni comète, ni éclipse de soleil. Roger n'éprouva donc pas même un moment d'indécision.

C'était un cœur ferme, au reste, comme nous l'avons dit, en temps ordinaire, que le cœur de Roger, mais inflexible surtout dans l'exécution d'une résolution prise.

Pourtant, il vit venir la nuit avec un ardent battement de cœur ; mais, hâtons-nous de le dire, cette émotion ne venait pas des dangers auxquels il allait s'exposer, mais de la crainte que quelque circonstance imprévue ne vînt contrarier son évasion. Il n'en soupa pas moins à son heure accoutumée et avec son appétit ordinaire, et, lorsqu'on entra dans sa chambre, comme d'habitude, vers les huit heures du soir, on le trouva déjà dans son lit et tout accommodé pour y passer la nuit.

Il y avait deux heures à attendre. La première ronde passait à dix heures du soir et la seconde à trois heures du matin ; or, il arrivait quelquefois, rarement il est vrai, mais cela était déjà arrivé deux fois depuis que Roger était au For-l'Évêque, que l'officier se faisait ouvrir les portes des cellules et visitait les murailles et les barreaux pour s'assurer que les prisonniers ne méditaient aucune tentative d'évasion. Roger ne pouvait donc rien entreprendre avant dix heures.

Et bien prit à Roger d'avoir attendu ; car, à l'heure habituelle, on commença à entendre les pas de la patrouille, puis les pas se rapprochèrent, puis la porte du grenier-magasin s'ouvrit, puis celle de la chambre de Roger. Roger craignit un instant que tout ne fût découvert ; mais il réfléchit bientôt que c'était chose impossible, attendu que nul préparatif fait d'avance ne pouvait le dénoncer, et qu'aucun confident ne pouvait le trahir. Il fit donc bonne contenance et parut se réveiller du plus profond sommeil. Comme l'avait pensé Roger, ce n'était qu'une simple mesure de précaution, et l'officier, après avoir sondé les murailles, secoué les barreaux et visité la porte, sortit en disant :

— Très bien !

Le prisonnier se souleva sur son lit, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis, lorsque tout bruit, toute rumeur, tout écho, se fut éteint dans les profondeurs de la prison, il descendit lentement de son lit, marchant pieds nus ; il alla écouter à la porte. Tout était calme et silencieux. Il respira.

En un instant, Roger fut habillé.

Comme on l'avait arrêté tel qu'il était, et que Basque devait lui amener ses malles, que, partant à franc étrier, il n'avait pu prendre avec lui, Roger avait obtenu qu'on lui fît faire des chemises et qu'on lui achetât des mouchoirs. Il commença donc par tirer du bahut où était renfermé son linge tout ce qui pouvait se tordre en corde, se tresser en natte, former enfin une espèce d'échelle. Alors, il posa tout cela sur son lit, et, pour ne pas perdre de temps, il porta contre la porte un amas de charbon qu'il alluma ; puis il revint à son échelle.

D'abord, les draps et les couvertures du lit y passèrent, puis, au bout des draps et des couvertures, déchirés par bandes, il tordit les chemises et natta les mouchoirs. Pendant ce temps, le charbon s'allumait, et Roger, pour ne pas être asphyxié, était obligé d'aller de cinq minutes en cinq minutes respirer l'air à sa fenêtre. La nuit était parfaitement sombre et telle qu'il la fallait à un projet aussi hasardeux que celui de Roger.

Cependant le charbon, converti en braise, faisait son œuvre. Une horrible fumée en était la conséquence ; mais, par bonheur, le vent soufflait du côté de la fenêtre du quai, de sorte que toute la fumée refluait dans la chambre du prisonnier, qu'elle eût certainement étouffé s'il n'eût de temps en temps passé, comme nous l'avons dit, la tête à travers les barreaux de la fenêtre.

Roger entendit sonner onze heures et onze heures et demie.

Enfin, vers minuit, le trou pratiqué dans la porte et qui avait la forme de l'ouverture d'un four, lui parut assez grand pour qu'il pût y passer. Il éteignit le charbon avec de l'eau, déblaya l'entrée, l'élargit encore, en brisant les portions de bois calcinées, puis il se coucha sur le dos, et, la portion de corde déjà préparée à la main, il se glissa comme un serpent, et en un instant il se trouva dans le magasin.

Là, il commença de respirer plus librement ; puis il alla écouter à la porte du corridor, et il entendit le pas lent et régulier de la sentinelle.

Tout allait bien.

Alors il s'achemina à tâtons vers l'endroit où il avait vu en passant un amas de couvertures, et il commença d'ajouter à la corde déjà préparée des bandes qu'il déchira sans bruit, et à l'aide desquelles il crut donner à sa périlleuse échelle une longueur suffisante pour le porter jusqu'à terre.

La corde préparée, il chercha un point où la fixer ; mais la fenêtre ne lui offrit aucun crampon assez solide pour lui confier sa vie. Il se souvint alors que le lit avait quatre colonnes, destinées à porter autrefois un ciel aujourd'hui absent. Il rentra dans la chambre par la même voie qu'il

en était sorti, dévissa une de ces quatre colonnes, repassa dans le grenier, noua par le milieu la corde à la colonne, plaça la colonne en travers de la fenêtre, de manière à ce qu'elle fût assurée solidement ; puis, après avoir recommandé son âme à Dieu, avoir murmuré le nom de son père et de sa mère, après avoir adressé un dernier souvenir à Constance, il sortit à reculons par la fenêtre, et, se cramponnant des mains et des genoux, il commença sa lente et effroyable descente dans l'abîme que, la surveille, il n'avait regardé qu'en frissonnant.

Comme nous l'avons dit, l'espace qui séparait la fenêtre de la terre était de plus de soixante pieds. Il fallait, outre le courage qui avait fait entreprendre ce projet, une force et une adresse merveilleuses pour l'exécuter. Mais Roger était fort et adroit ; il ne se pressa en rien ; pas un de ses mouvements ne fut plus rapide que l'autre ; à chaque nœud, il s'arrêtait une seconde pour se reposer, se servant de ses pieds pour s'éloigner des barreaux aigus des fenêtres. Il compta ainsi trois étages devant lesquels il passa ; puis, tout à coup, il ne sentit plus rien entre ses genoux, il chercha vainement ; il était arrivé à l'extrémité de la corde. Il étendit les pieds pour chercher un point d'appui quelconque : il ne trouva rien ; il essaya de plonger son regard autour de lui : la nuit était si noire, qu'il ne vit rien. On eût dit un abîme sans fond. Un instant il eut l'idée de remonter et d'ajouter de nouvelles bandes de toile à celles qu'il avait nouées les unes au bout des autres ; mais il sentit que la force lui manquerait avant d'être seulement à moitié chemin. Alors une sueur froide lui monta sur le front. Il pouvait être aussi bien à vingt pieds qu'à deux pieds de la terre. Il comprit que tout était devenu une question de bonheur ou de malheur ; que sa vie était entre les mains du hasard. Il se laissa couler jusqu'à la complète extrémité de la corde ; puis, en murmurant quelques mots de prière, il s'abandonna à sa fortune et se laissa aller.

Presque aussitôt un cri de douleur mal étouffé retentit jusqu'à la sentinelle ; la sentinelle donna l'alarme ; on accourut avec des flambeaux, et l'on aperçut Roger évanoui et suspendu à l'extrémité d'une grille de fer, dont la pointe lui traversait la cuisse.

XXII

COMMENT LE ROI SE SOUVINT ENFIN DU CHEVALIER D'ANGUILHEM ET DE CE QUI S'EN SUIVIT

Lorsque Roger revint à lui, il se trouvait dans une chambre inconnue. Un médecin était près de lui, et il était dans un lit plus propre et meilleur que ne le sont ordinairement les lits de prison, si bien qu'il se crut un instant en liberté ; mais il n'en était pas malheureusement ainsi pour le chevalier. Le gouverneur l'avait fait momentanément transporter dans une chambre de son propre appartement.

La blessure était grave sans être dangereuse ; seulement, Roger éprouvait une grande faiblesse, causée par l'énorme quantité de sang qu'il avait perdue. Sa première pensée fut de s'assurer s'il ne pourrait pas profiter de l'accident même pour tenter une seconde évasion. Sous prétexte qu'il avait besoin d'air, il pria le médecin d'ouvrir la fenêtre ; la fenêtre, comme toutes les autres fenêtres du For-l'Évêque, était grillée en dehors.

Lorsque le chirurgien sortit en recommandant à Roger de prendre du repos, Roger entendit qu'on refermait la porte derrière lui à deux serrures. Roger était dans une prison un peu plus commode, un peu plus élégante ; mais il était toujours en prison.

Le lendemain, le gouverneur lui-même vint lui faire visite et s'informer près de lui des causes qui avaient pu lui faire entreprendre une évasion si dangereuse : il tenait, disait-il, à s'assurer que ce n'était ni le régime un peu frugal ni les règles un peu sévères de la maison qui l'avaient porté à cet acte de désespoir. Roger répondit que non, qu'il reconnaissait qu'on était aussi bien au For-l'Évêque qu'on pouvait l'être en prison, et que c'était le désir seul de recouvrer une liberté qu'il n'avait pas mérité de perdre qui l'avait porté à cette extrémité. Le gouverneur le pria de signer cette déclaration, qui, disait-il, devait être sa sauvegarde près de l'autorité ; ce que Roger fit à l'instant même.

En effet, Roger voyait un sujet d'espérance dans cette déclaration même. Le pauvre garçon, dans la naïveté de son âme, se croyait toujours victime d'une erreur qui, un jour ou l'autre, ne pouvait manquer d'être reconnue. Or, c'était, à son avis, un moyen de reconnaissance que de faire mettre le plus tôt possible, et de quelque façon que ce fût, son nom sous les yeux de l'autorité.

Aussi cette simple circonstance redonna-t-elle un certain courage à Roger. Il faut si peu de chose pour rendre l'espérance à ceux-là mêmes qui devraient désespérer !

Il attendit donc avec plus de tranquillité qu'il n'eût fait sans cette circonstance, et sa blessure s'en trouva bien. Au bout de huit jours, Roger se leva, et, au bout de quinze, il commença à pouvoir marcher seul dans sa chambre. Pendant cet intervalle, le gouverneur était venu le voir trois fois et, à chaque fois, Roger avait demandé au gouverneur s'il était bien sûr que sa déclaration eût été mise sous les yeux du ministre de la police. Les deux premières fois, le gouverneur répondit qu'il l'espérait ; mais, à la troisième, il put l'affirmer au prisonnier, attendu qu'en récompense de la surveillance active qu'il avait déployée en cette occasion, il venait d'être nommé chevalier de Saint-Louis.

Le prisonnier félicita bien sincèrement le gouverneur sur la grâce que le roi venait de lui accorder, et ne douta pas qu'à la suite de l'enquête qui devait être faite à l'endroit de son accident, il ne fût lui-même prochainement mis en liberté. Il y avait même des moments où il pensait que son élargissement ne pouvait manquer d'être signalé aussi par une grande faveur de Sa Majesté ; le roi, à son avis, était trop équitable pour laisser une pareille injustice sans réparation. Cependant il est juste de dire que Roger ne s'arrêtait à cette idée de suprême justice, que dans des moments d'optimisme que lui-même regardait comme un peu exagérés, du moment où ils étaient évanouis.

Cependant, plus de quinze jours déjà s'étaient passés depuis la tentative d'évasion que nous venons de raconter, et le chevalier allait de mieux en mieux, lorsqu'un soir le gouverneur entra dans sa chambre.

— Monsieur le chevalier d'Anguilhem, dit-il de sa voix habituelle et sans que Roger pût rencontrer son regard vague, levez-vous et habillez-vous.

— Comment, que je me lève et que je m'habille ? répondit Roger.

— Oui, monsieur ; nous nous séparons.

— Ah ! dit Roger, je savais bien qu'un jour ou l'autre, mon innocence serait reconnue.

Le gouverneur ne répondit rien.

— Monsieur le gouverneur, dit Roger en s'habillant à la hâte, croyez que si l'on m'interroge sur vous, je m'empresserai, comme je l'ai déjà fait, de rendre justice à vos bons procédés à mon égard.

Le gouverneur s'inclina sans répondre.

— Et que si, par moi ou mes amis, je puis vous être agréable en quelque chose, je saisirai l'occasion, non seulement avec empressement, mais encore avec reconnaissance.

Le gouverneur balbutia quelques mots inintelligibles.

— Mais, dit Roger, je suis encore trop faible pour aller à pied ; auriez-vous la bonté, monsieur le gouverneur, de dire qu'on me fasse avancer une voiture ?

— Il y en a une à la porte, monsieur.

— Alors, merci très bien, monsieur le gouverneur ; je ne dirai pas au plaisir de vous revoir chez vous, mais chez moi, ancien hôtel Bouzenois, place Louis-le-Grand.

Le gouverneur s'inclina de nouveau sans répondre ; mais comme le chevalier était prêt, il n'y fit pas grande attention, tendit la main au gouverneur, et, s'appuyant sur le bras d'un soldat, il sortit.

Le chevalier s'avança jusqu'à la porte au milieu d'une double haie de gardes ; à la porte, il vit effectivement une voiture qui l'attendait, et il se retourna une dernière fois pour saluer le gouverneur ; mais le gouverneur était resté en arrière.

Roger monta dans la voiture assez légèrement pour un blessé, et, pendant qu'on refermait la portière, cria d'une voix allègre :

— Place Louis-le-Grand, hôtel Bouzenois.

Il lui sembla qu'un éclat de rire répondait à cette désignation d'adresse, mais il n'y fit pas attention, allongea sa jambe blessée sur la banquette de devant et s'accouda dans l'angle de la voiture.

Au bout d'un instant, il s'aperçut que deux mousquetaires galopaient aux deux côtés de sa voiture ; cet excès d'honneur que lui faisait Sa Majesté, de le faire reconduire chez lui avec une escorte, commença d'inquiéter Roger.

Puis il lui sembla qu'au lieu de descendre le quai, le carrosse traversait la Cité ; ce n'était pas le moins du monde le chemin de la place Louis-le-Grand.

Roger s'approcha alors de la portière, interrogea les gardes ; mais sans doute le bruit des roues de la voiture et le piétinement des chevaux sur le pavé empêchaient qu'ils n'entendissent, car il eut beau renouveler ses questions, ils ne répondirent à aucune.

Enfin, après avoir roulé un quart d'heure à peu près, Roger aperçut un grand bâtiment isolé ; il mit la tête hors de la portière, fixa les yeux sur cette masse noire qui se découpait dans l'ombre, et à son grand effroi, il reconnut la Bastille.

Ce que Roger avait pris pour un élargissement, c'était une translation, et la grâce que le roi lui avait faite, c'était de le tirer du For-l'Évêque pour le mettre à la Bastille.

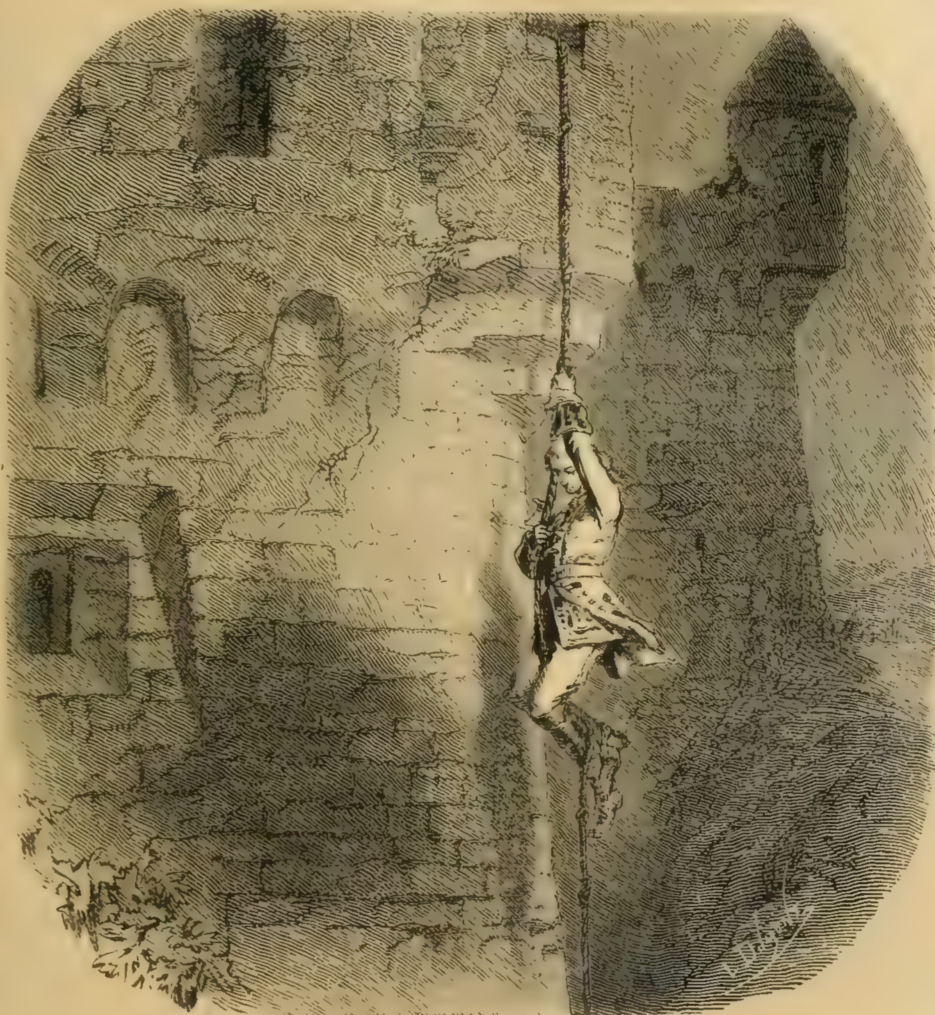
On fit descendre Roger sous la voûte et on le fouilla, comme c'était l'habitude pour les prisonniers qu'on amenait à la Bastille ; puis on lui fit passer le pont et on lui ouvrit la porte du corps de garde. C'était là qu'il devait attendre que sa chambre fût prête.

où, à la lueur des flambeaux qui le suivaient, il entrevit quelque chose comme un lit. Presque aussitôt, la porte du cachot se referma ; il entendit les serrures et les verrous des deux autres portes grincer à leur tour. Il se trouva prisonnier de nouveau.

Comme il était très fatigué, et que sa cuisse le faisait beaucoup souffrir, il s'orienta pour trouver le lit, et se dirigea du côté où il supposait qu'il devait être. Il le trouva effectivement ; mais, au moment où il s'asseyait dessus :

— Monsieur, dit une voix, puis-je savoir ce que vous désirez ?

— Pardon, monsieur, s'écria Roger en se relevant ; mais j'ignorais que le lit fût occupé.



A chaque nœud, il s'arrêtait pour se reposer.

Roger était tellement anéanti, qu'il ne fit pas un geste, qu'il ne proféra point une parole. Au bout d'un quart d'heure, on vint le prendre. Un des mousquetaires qui avaient accompagné sa voiture lui présenta le bras, afin qu'il s'appuyât dessus. Roger se laissa conduire comme un patient qu'on mène à l'échafaud. Cependant, en passant dans un corridor plus sombre, il sentit que son guide lui glissait un petit billet dans la main. Il tressaillit.

— De la part du marquis de Cretté, dit tout bas le mousquetaire.

Roger voulut parler ; mais le mousquetaire céda aussitôt la place à un camarade et s'éloigna.

Le prisonnier venait d'être fouillé, et n'avait, par conséquent, plus rien à craindre sous ce rapport. Il mit la main dans sa poche, y laissa tomber le billet ; puis il appuya son bras sur l'épaule de son nouveau guide. Bientôt on arriva à un escalier. Sans doute, on avait eu égard à la blessure du prisonnier, car on ne le fit monter qu'au second étage. Parvenu là, on ouvrit une première porte, puis une seconde, puis une troisième, et Roger se trouva dans une chambre

— Il l'est, monsieur, comme vous le voyez, dit la voix ; et, comme je suis le premier en date, vous permettez que je le garde.

— Comment donc, c'est trop juste, monsieur, répondit Roger ; mais, comme, en votre qualité de premier en date, vous connaissez sans doute mieux que moi l'établissement, ayez la bonté de me dire s'il y a un fauteuil, une chaise, un escabeau, un siège quelconque enfin sur lequel je puisse m'asseoir. Je suis blessé à la cuisse, et je sens que, si je me tenais debout plus longtemps, je m'évanouirais.

— Cherchez, monsieur, répondit la voix, il doit y avoir un fauteuil quelconque.

Roger chercha en étendant les mains comme un homme qui joue au colin-maillard, et rencontra enfin le fauteuil annoncé.

Il s'étendit dedans et se mit à réfléchir.

D'abord, au son de cette voix, il lui semblait l'avoir entendue quelque part, mais il ne pouvait dire où cela. Il eut beau chercher afin de l'appliquer à quelqu'un de sa connaissance, ses idées s'embrouillaient de plus en plus.

Alors il songea que ce qu'il y avait de mieux pour le guider dans sa recherche c'était de demander tout bonnement à son compagnon de captivité qui il était.

— Monsieur, dit Roger, quand on est destiné comme nous le sommes à habiter quelque temps, j'en ai peur du moins, la même chambre, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de lier promptement connaissance, afin de savoir à qui l'on a l'honneur de parler.

— Mais qui êtes-vous vous-même? dit la voix.

— Je suis Roger-Tancrède d'Anguilhem, prisonnier par erreur, dit Roger ; et vous avez raison, c'est trop juste que je me nomme le premier. Et vous, qui êtes-vous?

— Moi, monsieur, je suis le numéro 158.

— Qu'est-ce que le numéro 158?

— C'est la dénomination qui a remplacé mon nom et mon titre. Demain, vous ne vous appellerez plus le chevalier d'Anguilhem ; vous vous appellerez le numéro 159, 160 ou 161.

Roger frémit à l'idée qu'après avoir perdu sa liberté, il allait perdre son nom, et qu'après avoir été un homme, il allait devenir un numéro.

— Êtes-vous donc ici depuis assez longtemps pour avoir oublié votre autre nom?

— Non ; mais on me punirait peut-être pour m'en être souvenu, dit la voix.

— Diable ! vous êtes prudent ! dit Roger.

— Quand vous aurez été comme moi, dix ans, trois mois et cinq jours sous les verrous, répondit la voix, c'est, je vous en réponds, une vertu que vous pratiquerez à votre tour.

— Dix ans ! s'écria Roger, dix ans, trois mois et cinq jours ! j'aimerais mieux me briser dix fois la tête contre les murailles.

— Monsieur, dit la voix, vous trouverez bon que je ne vous réponde plus.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que notre grand roi Louis XIV, que Dieu conserve, est bien le maître de nous appeler du nom et du numéro qu'il lui plaît, et de nous garder dans son château le temps qu'il lui convient.

— Oh ! pour le coup, je vous reconnais, s'écria Roger, et vous vous êtes dénoncé par trop de prudence : vous êtes le comte d'Olibarus !

— Je ne suis pas le comte d'Olibarus, s'écria la voix ; je suis le numéro 158.

En ce moment, on entendit des pas dans le corridor.

— Ah ! vous m'avez perdu ! s'écria le pauvre comte, et c'est la seconde fois ; la première, vous m'avez parlé sur la terrasse du For-l'Évêque, et comme on vous a vu vouloir vous échapper, on a cru que j'étais votre complice, et l'on m'a transporté ici. Vous venez de me parler pour la seconde fois, et l'on va me conduire dans quelque cachot, d'où je ne sortirai plus jamais.

On entendit ouvrir la porte.

— Mais, monsieur le comte..., dit Roger.

— Silence ! monsieur, au nom du ciel, silence ! Taisez-vous, pas un mot. Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais parlé, je ne vous ai jamais vu.

Et le comte d'Olibarus se roula dans ses couvertures, et tourna le nez contre la muraille.

Le pauvre prisonnier s'était trompé dans ses funestes prévisions ; on venait tout bonnement pour dresser un lit de sangle à son compagnon de chambrée.

Cette attention ne fit pas plaisir à Roger, qui aurait momentanément été satisfait de sa position, s'il avait pu lire le billet de Crette, qu'il tenait et qu'il retournait dans sa poche ; mais les gardiens ne s'éloignèrent pas un instant pendant tout le temps qu'on fit le lit, ce qui du reste ne fut pas long, et, quand ils s'en allèrent, ils emportèrent la chandelle.

Roger croyait être débarrassé de leur présence, lorsque l'un d'eux revint sur ses pas et, rouvrant la porte :

— À propos, dit-il, le dernier venu s'appelle le numéro 160.

— Peste ! dit Roger en lui-même, il paraît qu'entre le comte d'Olibarus et moi, il est arrivé dix locataires à Sa Majesté.

Il se consola donc avec cette douce consolation que si la Bastille se remplissait dans cette progression, on serait bientôt obligé de mettre les plus anciens à la porte ou de faire des chambrées de huit ou dix prisonniers, ce qui, dans le premier cas, remplirait entièrement ses désirs, ou, dans le second, lui procurerait au moins quelque distraction.

Sur quoi, il s'endormit tenant dans sa main le billet de Crette, qu'il se promettait bien de lire aux premiers rayons qui pénétreraient dans sa prison.

Mais l'homme n'est pas plus sûr de lui dans le malheur que dans le bonheur. Roger dormit comme s'il eût été parfaitement heureux, et ne se réveilla qu'au grand jour. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rappeler où il était. La vue du comte d'Olibarus assis sur son lit et recousant lui-même la houppe de son bonnet de nuit le déroutait entièrement ; mais, en regardant autour de lui, et, en descendant au fond de sa mémoire, Roger se rappela bientôt qu'il était à la Bastille.

Puis tous les détails de sa translation se représentèrent à son esprit, et il se souvint qu'un mousquetaire lui avait remis dans la main un billet de Crette, qu'il n'avait pas pu lire la veille, et qu'il s'était endormi ce billet dans la main, en se promettant de le lire aux premiers rayons du jour.

Roger frissonna à l'idée d'avoir perdu ce billet ; il se mit aussitôt à sa recherche, et il le trouva heureusement sous son traversin.

Le billet de Crette contenait ces quelques lignes :

« Je sais qu'on te transporte du For-l'Évêque à la Bastille, et, par le moyen de Clos-Renaud, qui est lieutenant aux mousquetaires gris, je te fais passer ce billet. Ta femme n'a pas encore reparu, et, dussé-je te désespérer, je te dirai que je ne la crois pas étrangère à ta détention. Le Royancourt est plus que jamais en faveur, et, à la manière dont on m'a répondu quand j'ai sollicité ton élargissement, je suis convaincu que le coup vient de là. De plus, on prétend avoir trouvé chez toi, écrite de ta main, je ne sais quelle chanson contre la Maintenon, une de celles, probablement, que tu nous a chantées à Saint-Germain. Tu vois bien qu'il n'y a que ta femme qui puisse avoir commis cette petite trahison.

» Nous ne pouvons donc rien pour te faire sortir ; mais tâche de t'échapper, accours chez moi. Deux ou trois déguisements seront prêts, tu courras nuit et jour, et, en vingt-quatre heures, tu seras à l'étranger. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour Roger. Il croyait bien sa femme coupable, il se doutait bien que Sylvandire l'avait trahi ; mais qu'elle eût été jusqu'à le faire mettre au For-l'Évêque, voilà ce qui ne pouvait entrer dans son esprit. Il fallait cependant bien y croire : son arrestation avait dû faire du bruit, il n'y avait pas de probabilité que Sylvandire l'ignorât, et, si elle ne l'ignorait pas, si elle y était étrangère, comment se faisait-il qu'elle ne fût pas à Paris pour solliciter sa liberté? comment n'avait-elle pas déjà mis en campagne tous les amis de maître Bouteau et de M. de Royancourt? comment n'avait-elle pas sollicité et obtenu ce qu'on refusait bien rarement à une femme, c'est-à-dire une entrevue avec son mari, cette entrevue fût-elle devant témoins? Il fallait bien croire ce que disait Crette. D'ailleurs, Crette ne s'était pas trompé quand il avait prédit l'avenir ; à plus forte raison devait-il rencontrer juste, quand il racontait le passé.

Roger réduisit en morceaux impalpables le billet de Cretté et le jeta dans la cheminée ; car, à la Bastille, à partir du second étage, les chambres avaient des cheminées. Puis il se leva, en faisant à part lui les plus terribles projets de vengeance contre le marquis de Royancourt et contre Sylvandire.

Mais, pour se venger, il fallait être libre, et Cretté lui disait qu'il ne devait pour cela compter que sur lui-même, convaincu que toute démarche de sa part serait inutile. Roger en vint donc à chercher quelque nouveau moyen d'évasion. Il s'en était fallu de si peu qu'il ne se sauvât du For-l'Évêque, qu'il ne voyait pas, au bout du compte, pourquoi il ne se sauverait pas de la Bastille.

Seulement, il y avait un grand empêchement à toute tentative de fuite : c'était la présence du comte d'Olibarus.

Roger réfléchit plusieurs jours à son projet ; mais il eut beau réfléchir, il ne trouva rien. Pendant tout ce temps, son compagnon se montra de plus en plus prudent, évitant toute conversation et ne répondant à Roger que lorsqu'il l'appelait par son numéro.

Trois semaines s'écoulèrent, Roger passant ses journées à méditer un moyen d'évasion et à maudire la poltronnerie de son compagnon de chambrée qui, aussitôt qu'il entamait ce sujet, le menaçait d'appeler la sentinelle. Plusieurs fois, il lui avait pris des envies féroces d'étrangler le comte et de dire qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie ; mais, heureusement, Roger s'arrêtait toujours à temps, se réservant ce moyen suprême pour une dernière extrémité.

Nous avons avoué que, malgré sa préoccupation d'esprit, Roger avait le sommeil profond ; Roger avait vingt et un ans à peine et l'on dort bien à cet âge. Cependant il lui arrivait parfois, au milieu de son sommeil, d'entendre des bruits qu'il prenait pour un épisode de ses rêves.

Quant au comte, il paraissait encore plus adonné au sommeil que Roger, car presque toujours, lorsque Roger se réveillait, le comte dormait encore.

Cependant, une nuit que Roger s'était couché retournant dans sa tête une combinaison naissante, et qu'immobile dans son lit et la couverture sur les oreilles, il ruminait toutes les chances bonnes ou mauvaises de ce nouveau plan, il lui sembla que le bruit singulier qu'il avait cru plus d'une fois entendre pendant son sommeil se renouvelait ; il prêta aussi-

tôt l'oreille avec la plus profonde attention, et reconnut que ce bruit était celui d'une lime sourde, et venait du côté de la croisée au-dessous de laquelle le comte d'Olibarus avait son lit. Alors, sans interrompre son souffle, auquel il s'appliqua au contraire, à donner toute la régularité et le calme du sommeil, il entr'ouvrit un œil et dirigea son regard vers la croisée, laquelle, malgré l'obscurité de la nuit, laissait toujours pénétrer une espèce de lueur qui se répandait autour d'elle. D'abord Roger ne distingua rien ; mais peu à peu sa vue s'habitua aux ténèbres, et alors il aperçut le comte d'Olibarus à genoux sur son lit et limant les barreaux de sa fenêtre.

Si jamais étonnement fut grand, ce fut, certes, celui de Roger. Aussi demeura-t-il quelque temps l'haleine suspendue. Aussitôt le comte, qui n'entendait plus de bruit de sa respiration, s'arrêta. Roger comprit qu'il était épié ; il fit un ou deux mouvements dans son lit, bâilla, s'étendit, murmura quelques paroles sans suite comme un homme qui rêve, et parut se rendormir. Le comte resta quelque temps l'oreille au guet ; puis, lorsque la respiration de Roger se fut rétablie régulière et calme, il se remit à la besogne.

Il n'y avait pas de doute ; le comte d'Olibarus, cet homme si craintif, si timide, si prudent, préparait à son tour son évasion.

Roger se promit bien d'en prendre sa part.

Quatre heures du matin sonnèrent. Comme, selon toute probabilité, l'événement ne devait pas encore avoir lieu cette nuit-là, Roger se rendormit.

En se réveillant, Roger trouva le comte aussi calme que d'habitude ; il voulut alors lier conversation avec lui ; mais il n'y eut pas plus moyen que les autres jours ; le comte se plaignit même hautement du malheur qui le poursuivait, de rencontrer sans cesse sur son chemin un homme aussi compromettant que Roger.

Il y avait dans toutes ses plaintes un tel accent de bonne foi, que Roger, tout en regardant alternativement les barreaux et le comte, commençait à croire qu'il avait fait un rêve.

La journée s'écoula sans que, par un mot, par une parole, par un geste, Roger parvînt à rien surprendre du secret du comte ; puis la nuit vint ; Roger attendait la nuit avec impatience.

Cette fois, Roger ne s'endormit point, mais fit semblant de s'endormir. Le comte ne se tint pas moins coi et couvert pendant plus de deux heures, modelant sa respiration sur celle de Roger. Enfin, convaincu que son compagnon dormait, il se souleva sur les genoux et se mit à recommencer son travail de la veille et très probablement des nuits précédentes. Roger le laissa faire avec la plus grande tranquillité.

Sur les deux heures, le comte s'interrompit, et, se levant pieds nus, s'avança vers la cheminée. Puis il approcha l'escabeau, et, montant dessus, il parla à voix basse ; mais cependant pas si bas, que Roger n'entendît ces mots :

— Demain, tout sera prêt.

Une voix répondit alors quelques paroles ; mais ces paroles n'arrivèrent aux oreilles de Roger que comme un vain bruit, et il ne put entendre. Seulement, le comte répondit :

— Eh bien, à demain.

Puis il écouta. La même voix bourdonna dans la cheminée, et il reprit :

— C'est dit, à deux heures.

Et il remit avec grand soin l'escabeau à sa place, regagna son lit, se recoucha et parut s'endormir.

Quant à Roger, comme il savait désormais à quoi s'en tenir, il s'endormit réellement.

La journée du lendemain se passa comme celle de la veille, sans que le comte trahît par aucun tressaillement, par aucune rougeur, par aucune impatience, le projet arrêté pour la nuit suivante ; il fut le même homme, muet, craintif et tremblant, si bien que Roger, qui, comme nous l'avons vu, avait une certaine puissance sur lui-même, restait en admiration devant le maître en dissimulation que le hasard lui avait donné et qui le surpassait de si loin.

Le soir vint, les deux prisonniers se mirent au lit. Roger seulement fit semblant de se déshabiller et se coucha tout vêtu. Sans doute, de son côté, le comte en fit autant. Bientôt tous deux ronflèrent d'autant mieux que ni l'un ni l'autre ne dormait.

Vers minuit, le comte se dressa sur son lit et se mit à scier le dernier barreau. Cela dura une heure, à peu près. Puis il se leva, alla vers la cheminée, monta sur l'escabeau, et dit :

— Tout est prêt.

La voix répondit quelques paroles que Roger ne put toujours pas entendre, mais qui semblaient entrer parfaitement dans les désirs du comte ; car il se contenta de répondre :

— Bien ! très bien !

Puis le comte descendit de son escabeau et alla se jeter sur son lit.

Une demi-heure s'écoula.

Alors le comte se leva, alla écouter à la porte de la chambre, et, après s'être assuré que la plus grande tranquillité régnait dans l'intérieur de la prison, il demeura un instant immobile et comme rêvant ; puis, d'un pas lent, et dont son compagnon de chambrée lui-même distinguait à peine le bruit, il s'approcha du lit de Roger.

Un instant, Roger eut l'idée que le comte venait à lui pour l'assassiner et s'assurer ainsi de son silence ; il se tint donc sur ses gardes, sûr, quoiqu'il fût sans défense, de venir facilement à bout d'un vieillard qui ne pouvait avoir pour armes qu'un stylet, qu'un couteau ou un poignard ; il se tint donc prêt à lui saisir le bras au moment où il le lèverait sur lui.

Mais le comte ne leva pas le bras ; il l'étendit seulement et lui toucha l'épaule.

Au même instant, Roger se trouva debout devant le comte, qui recula d'un pas.

— Silence ! dit le comte.

— D'autant plus volontiers que je sais tout, mon cher comte, répondit Roger.

— Comment cela ?

— Il y a trois nuits que je ne dors pas et que je ne vous perds pas, je ne dirai pas de vue, mais d'oreille.

— Alors vous devinez de quoi il est question ?

— Parfaitement, et je suis prêt.

— Habillez-vous.

— Je suis habillé.

— À merveille !

— Vous voyez que vous me faisiez injure en ne vous confiant pas à moi.

— Vous êtes si jeune !

— Oui, mais j'ai de la résolution et du courage.

— Je le sais, et c'est pour cela que j'avais résolu de vous prévenir au moment où vous n'auriez plus besoin que de ces deux vertus ; le moment est arrivé, préparez-vous.

— Je suis prêt ! qu'y a-t-il à faire ?

— Je suis parvenu à communiquer, comme vous l'avez vu, avec deux prisonniers de la chambre supérieure. L'un de ces deux prisonniers est mon ami, et nous allions fuir ensemble du For-l'Évêque, lorsque votre évasion, à vous, nous a fait envoyer à la Bastille ; heureusement, nous n'avons été séparés que par le plancher, et nous sommes parvenus à communiquer l'un avec l'autre par une ouverture pratiquée dans la cheminée. Nous avions une lime à nous deux ; chacun de nous a scié les barreaux de sa fenêtre. Nos deux voisins vont nous descendre une première corde qu'ils ont faite avec leurs draps et leurs couvertures, nous y ajouterons nos couvertures et nos draps, puis ils remonteront la corde, l'attacheront à un des barreaux non sciés, et, comme les deux fenêtres sont directement l'une au-dessus de l'autre, nous descendrons, eux de leurs fenêtres, nous de la nôtre.

— À merveille.

— Alors cela vous convient ?

— Parfaitement. Maintenant, mon cher comte, que nous allons fuir ensemble, voyons, franchement, pourquoi êtes-vous à la Bastille, vous ?

— Vous voulez le savoir ?

— Oui, véritablement cela me fera plaisir, dit Roger ; je jugerai mon délit d'après le vôtre ; vous avez été dix ans prisonnier, je saurai à peu près combien de temps le roi comptait me garder pour pensionnaire.

— Eh bien, j'ai eu l'imprudence de dire...

— Vous avez eu l'imprudence de dire ?... répéta Roger.

— Que le roi... continua le comte en baissant la voix.

— Eh bien, que le roi... ?

— Devenait aveugle, si bien...

— Si bien... ?

— Si bien, qu'il n'y voyait plus qu'avec les lunettes de madame de Maintenon.

— Comment ! s'écria Roger ; et voilà dix ans !

— Silence, donc !

— Voilà dix ans que vous êtes en prison pour cela ?

— Dix ans, trois mois et cinq jours.

— Ah ! mon Dieu ! Mais, en ce cas, moi, j'en ai pour toute ma vie.

— Qu'avez-vous fait ?

— Moi ? J'ai fait une chanson de ... couplets contre elle.

— Et on le sait ?

— Il paraît que ma femme a livré les originaux.

— De votre écriture ?

— De mon écriture.

— Alors, mon cher ami, comme vous le dites, c'est bien heureux pour vous d'avoir trouvé une occasion de fuir ; car, comme vous venez de le dire, vous en aviez pour toute votre vie.

— Ou pour toute la leur, répondit Roger.

— Ce qui peut être encore fort long, reprit le comte : les égoïstes vivent cent cinquante ans, comme les perroquets ; mais, silence ! voici notre corde qui descend.

Effectivement, le comte s'approcha de la cheminée, dans laquelle pendait l'extrémité d'un drap. Les deux prisonniers se mirent alors à attacher leurs draps et leurs couvertures bout à bout, avec celui qu'on leur descendait ; puis, lorsque cette opération fut finie, les prisonniers de l'étage supérieur tirèrent le tout à eux.

Le comte alors alla à la fenêtre, et, aidé de Roger, détacha les deux barreaux, qui ne tenaient plus que par une parcelle de fer, et qui, en se détachant, laissèrent une ouverture assez grande pour qu'un homme pût y passer.

Il fut convenu que le comte passerait le premier et Roger après lui.

Tous deux montèrent sur le lit, se tenant prêts.

On entendit le frôlement de la corde qui descendait.

Puis on vit un corps opaque ; c'était un des prisonniers de l'étage supérieur. Il toucha la terre sans accident et attendit.

Le second passa à son tour, et arriva aussi sans accident près du premier.

Puis ce fut le tour du comte, qui toucha le sol avec le même bonheur. Puis, enfin, Roger sortit le dernier et arriva près de ses compagnons.

Il y avait, à vingt pas de là, une sentinelle qui se promenait de long en large, tantôt tournant le dos aux fugitifs, tantôt revenant à eux. Il n'y avait pas moyen de fuir sans passer à dix pas d'elle ; il fallait sauter du rempart dans le fossé, traverser le fossé à la nage, remonter le talus opposé, se laisser glisser de là sur quelque maison basse du faubourg Saint-Antoine, et fuir par les mansardes ou les gouttières. Il y avait de quoi se rompre le cou vingt fois.

Il n'en fut pas moins convenu qu'au moment où la sentinelle tournerait le dos, les quatre fugitifs se lanceraient, se sauvant chacun à sa fortune et tirant de son côté.

Il fut fait ainsi qu'il était dit : le soldat accomplit dans toute sa longueur sa promenade accoutumée, puis il se retourna.

Au même instant, les quatre fugitifs coururent droit au fossé.

Roger entendit le « Qui vive ? » de la sentinelle, vit un long éclair suivi d'une détonation, sentit rouler entre ses jambes un de ses compagnons, et comprit en même temps, à une sensation pareille à un coup de fouet, qu'il était atteint au côté ; mais il ne se lança pas moins dans le fossé, et commença de gagner l'autre bord à la nage. Pendant ce temps, il se faisait grand bruit à la Bastille. On voyait les fenêtres s'illuminer, des flambeaux courir, et les soldats criaient : « Aux armes ! aux armes ! »

Roger nageait toujours ; l'eau empêchait qu'il ne sentît la douleur ; il atteignit donc le bord, pensant n'être que légèrement blessé ; mais à peine eut-il mis le pied sur le talus, qu'il sentit que les forces allaient lui manquer. Il rassembla alors tout son courage, et, s'aidant de ses mains, il continua de gravir la pente gazonneuse ; mais il lui sembla que le ciel devenait couleur de sang, un tintement pareil à celui d'une cloche bruissait à ses oreilles. Il voulut parler, appeler machinalement au secours, et sa voix expira dans son gosier. Alors il se releva battant l'air de ses mains, fit un dernier effort dans lequel s'usèrent ses forces, et retomba évanoui.

Les deux autres compagnons continuèrent leur route ; il était convenu, comme nous l'avons dit, que chacun ne songerait qu'à soi.

XXIII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM PASSA DU CHATEAU DE LA BASTILLE AU CHATEAU DE CHALON-SUR-SAONE ET FIT LA ROUTE AVEC UN EXEMPT D'UN CARACTÈRE FORT ENJOUÉ

Le comte d'Olibarus était tué et Roger blessé dangereusement. On enterra le comte sous le nom de [illegible], et on réintégra Roger à la Bastille.

Mais Roger était un hercule ; au bout de trois semaines il se trouva sur pied, faible encore, mais parfaitement hors de danger. Au reste, ces deux accidents lui avaient fort calmé la tête à l'endroit des tentatives d'évasion, et il était du moins momentanément à peu près guéri de la manie de fuir.

Mais, ce dont il n'était pas guéri, ce dont il se promettait à lui-même de ne jamais guérir, c'était de sa haine contre Sylvandire, à laquelle il devait, d'après ce que lui avait dit Crette, sa prison d'abord, puis les deux blessures qui en avaient été la suite. Il est vrai que Sylvandire, en se débarrassant de Roger par le moyen du For-l'Évêque et de la Bastille si fort pratiqué à cette époque, ne pouvait deviner qu'il aurait le mauvais goût de tenter deux fois de s'évader, et que ces deux tentatives auraient pour lui un si mauvais résultat ; mais il n'était pas moins vrai que la cause de tout cela, c'était Sylvandire.

Aussi le chevalier se promettait-il, une fois libre, d'exercer une cruelle vengeance. Cette vengeance, quelle serait-elle ? Roger n'en savait rien encore ; mais seulement il savait qu'un jour ou l'autre il se vengerait.

Un soir qu'il s'était bercé toute la journée de ces douces idées, il entendit des pas dans son corridor. Comme c'était à une heure inaccoutumée et qu'il commençait, depuis quatre ou cinq mois qu'il habitait une prison, à connaître les habitudes de ces sortes d'établissements, il ne fit aucun doute qu'il allait se passer quelque chose de nouveau à son égard. En effet, deux soldats entrèrent et se rangèrent de chaque côté de sa porte ; le gouverneur les suivit, et, après avoir salué Roger, l'invita à prendre les objets qui lui appartenaient dans la chambre et à le suivre. L'inventaire ne fut pas long : un des guichetiers se chargea du petit paquet, et Roger obéit au gouverneur.

Ils traversèrent le corridor qui donnait dans la cour intérieure, puis la cour, puis la voûte, le tout au milieu d'une double rangée de gardes ; puis, de l'autre côté, ils trouvèrent une voiture ; il s'agissait d'un nouveau transfert.

Roger, qui commençait à douter de la mémoire de Sa Majesté Louis XIV, ne s'illusionna point cette fois ; d'ailleurs il y avait un mousquetaire à cheval à chaque portière du carrosse et un exempt assis au fond : le prisonnier salua donc le gouverneur, en le remerciant des soins qu'il avait fait prendre de sa blessure, et monta près de l'exempt. Aussitôt la portière fut refermée à la clef, et la voiture partit au galop.

La voiture traversa une partie de Paris, sans que Roger pût voir où elle l'entraînait, il faisait une de ces nuits comme on en choisit ordinairement pour le transfert des prisonniers. Seulement, bientôt il sentit à un air plus libre et plus pur qu'on était sorti de la capitale ; il se pencha vers la portière, aperçut des arbres et des champs ; mais comme il paraissait trop occupé de ce spectacle :

— Mon gentilhomme, lui dit l'exempt, je vous préviens que le carrosse est fermé à clef, que deux mousquetaires galopent aux deux côtés de la voiture, que j'ai un pistolet dans chaque poche et que mes ordres sont de tirer sur vous à la moindre tentative d'évasion que vous ferez. Je vous dis cela, voyez-vous, continua l'exempt, parce que je suis un vieux soldat et que je ne voudrais pas assassiner un gentilhomme sans lui dire pourquoi. Maintenant, vous voilà prévenu ; cela vous regarde.

Roger se rejeta au fond de la voiture en poussant un soupir. Il commençait à avoir un grand respect pour la force matérielle, qu'il ne comprenait autrefois que pour la combattre et pour la vaincre.

— Mais enfin, dit Roger, où me conduit-on encore ?

— Il m'est défendu de vous le dire, répondit l'exempt. Ah ! vous m'êtes recommandé comme un gaillard qui profite de la moindre indiscrétion.

Roger poussa un profond gémissement.

— Allons donc, allons donc ! lui dit l'exempt ; soyez un peu raisonnable et ne vous désespérez point pour cela. J'ai mené des femmes qui faisaient meilleure contenance que vous.

— Alors, c'est dans une autre prison que vous me conduisez ? demanda Roger.

— Oh ! pour cela, je vous répondrais que non, que vous ne me croiriez pas ; aussi je vous dirai franchement que oui.

— A Pignerol ou aux îles Sainte-Marguerite ? murmura Roger. Ah ! Fouquet ! ah ! Lauzun !

— Chut ! dit l'exempt, chut ! ne gâtez pas votre affaire en me parlant de tous ces grands messieurs-là. Cheminons tranquillement, voyez-vous, sans nous occuper de politique. Tenez, je suis bon garçon, moi, et c'est bien heureux que vous ne soyez pas tombé sur quelque autre de mes confrères, bourru et malgracieux, qui ne vous aurait pas dit un mot pendant toute la route ; moi, au contraire, j'aime les gens comme il faut, je ne déteste pas causer, et je trouve qu'il vaut mieux faire rire les pauvres prisonniers que de les faire pleurer, quitte, après, à leur montrer les dents et les griffes s'ils ne sont pas reconnaissants de ma conduite ; mais, je dois le dire, cela ne m'est jamais arrivé ; voyons, soyez aussi bon enfant que les autres, et je vous promets que la route ne vous paraîtra pas longue.

— Ah ! dit Roger en frissonnant, c'est cela, nous allons à l'autre bout de la France. Ah ! Matthioli ! oh ! le Masque de fer !

— Encore, encore ! reprit l'exempt ; oh ! par ma foi, mon gentilhomme, vous allez me rendre la route fort désagréable, tandis que je ne demandais pas mieux, moi, que d'égayer le chemin. Allons, de force, faites-moi bon visage ; je ne

vous dis pas cela pour ce moment-ci, où l'on n'y voit pas, mais où je devine cependant que vous me faites la moue, et je causerai avec vous, quoique cela me soit expressément défendu.

— Et de quoi causerez-vous? demanda Roger.

— Ah! dame, de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps; cela vaut mieux que de garder le silence comme deux brochets.

— Mais il n'y a qu'une seule chose que je désire savoir, il n'y a qu'un seul point sur lequel je désire être éclairé?

— Quel est-il? Voyons, parlez.

— Où allons-nous?

— Il m'est défendu de vous le dire.

— Ah! vous voyez bien.

— Oui; mais il ne m'est pas défendu de vous dire où nous n'allons pas.

— Oh! alors, répondez-moi.

— Avant tout, faisons nos petites conditions. Dites que vous ne chercherez pas à vous évader et que vous ne serez plus triste. Oh! moi, voyez-vous, la tristesse, c'est ma mort

— Mais, de votre côté, dit Roger, vous me donnez votre parole de vieux soldat que vous remplirez fidèlement le message dont je vous chargerai?

— Moi?

— Oui, vous.

— Vous m'offririez cent mille écus, mon gentilhomme, que je ne vous promettrais rien. Mais, réfléchissez-y donc, mon cher monsieur, vous me demandez des choses absurdes. Ah çà! mais pourquoi le roi vous ferait-il garder à vue, si ce n'était pour vous empêcher de faire passer des messages? Soyez donc juste aussi!

Roger réfléchit qu'il ne gagnerait rien à la mauvaise humeur de son compagnon, et qu'il pourrait, au contraire, singulièrement y perdre. Toute fuite lui paraissait impossible. D'ailleurs, nous l'avons dit, il était momentanément guéri de cette monomanie, de sorte qu'après un moment de silence:

— Eh bien, monsieur, dit-il à son compagnon de route, je vous engage ma parole de gentilhomme que je ne ferai aucune tentative d'évasion, et que je serai le plus gai que je pourrai.

— A la bonne heure, voilà que nous devenons raisonnable, et nous allons faire un petit voyage charmant Voyons, voyons, interrogez, et on vous répondra.

— Allons-nous aux îles Sainte-Marguerite?

— Non.

— Allons-nous à Pignerol?

— Non.

— Allons-nous à la tour Saint-Jean?

— Non.

— Allons-nous à Pierre-en-Scise?

— Vous brûlez.

— A la forteresse de Dijon?

— Vous brûlez, vous brûlez.

— Alors, nous allons au château de Chalon?

Silence de la part de l'exempt.

— Nous allons au château de Chalon?

Silence plus absolu et plus prolongé.

— Mais répondez-moi donc! s'écria Roger avec impatience.

— Ce ne sont pas là nos conventions, mon gentilhomme, dit l'exempt. J'ai promis de vous dire où vous n'alliez pas, mais je me suis interdit de vous dire où vous alliez. Supposez que je sois compromis par ma bonté envers vous, et qu'on me fasse faire serment que je ne vous ai pas dit que vous alliez au château de Chalon; alors, je lève la main et fais serment avec toute conscience, car je ne vous l'ai pas dit.

— Allons donc! c'est au château de Chalon que nous allons, murmura Roger en poussant un soupir et en se laissant retomber muet et pensif dans l'angle de la voiture.

— Allons, allons, dit l'exempt, voilà notre tristesse qui nous reprend; nous allons faire un voyage bien divertissant, à ce qu'il paraît, et deux jours comme cela! Ah! d'abord, je vous préviens que je ne le souffrirai pas.

— Comment! dit Roger, vous me forcerez d'être gai?

— J'ai votre parole, monsieur, et, en homme d'honneur, vous aurez pitié d'un pauvre exempt, et vous la tiendrez. Mais songez donc que je n'étais pas né pour être exempt, moi; j'étais né pour chanter le vaudeville chez Turlupin. Ah! ah! à propos de vaudeville!... bon! je suis content de penser à cela, cela va peut-être vous égayer. Ah! vous en faites de drôles de vaudevilles, mon gentilhomme!

— Que voulez-vous dire? demanda Roger.

— Bon! n'allez-vous pas le nier? On les a trouvés chez vous, et de votre écriture.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je conçois, je conçois. Ce n'est pas un aveu que je vous demande, mais vous avez l'esprit satirique, mon gentilhomme.

Et l'exempt se mit à chantonner, sur un air fort connu à cette époque:

On dit que c'est la Maintenon
Qui renverse le trône,
Et que cette vieille guenon
Nous réduit à l'aumône
Louis le Grand soutient que non,
La faridondaine, la faridondon,
Et que tout se règle par lui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

— Je n'ai jamais fait ce pamphlet! s'écria Roger; j'ai eu le malheur de le copier, voilà tout.

— Et celui-ci? dit l'exempt.

Et il reprit sur autre air.

Tout ce que fait la Maintenon,
Ne saurait jamais être bon.
Cette vieille sempiternelle,
A donné la guerre au Voisin,
Et je crois que Polichinelle
Aura les finances demain.

— Mais je vous dis que ce n'est pas encore moi, reprit Roger, qui ai fait ce noël-ci.

— Bon! et celui-là?

L'exempt reprit, sur un troisième air:

Ah! ah! ah! Maintenon,
Margoton,
Dit le bon roi,
Laisse-moi,
Car c'est toi
Qui me fera rire
Dans la poêle à frire.

— Mais, s'écria Roger, comment se fait-il que vous chantiez ces couplets-là sans être arrêté?

— Je les chante à vous, mon gentilhomme, et voilà tout Peste! je ne vais pas m'aviser de les chanter en société, ni de les copier de ma main. Ce n'est pas que je ne les trouve fort drôles, et la preuve, c'est que vous voyez que je n'en ai pas perdu un mot, hein?... Est-ce que ce n'est pas cela?... Si je me suis trompé, voyons, vous qui êtes l'auteur, dites-le-moi...

— Sur mon honneur, dit Roger, je vous proteste...

— Chut!... Taisons-nous! Je veux bien faire semblant de vous croire. Eh bien, non! ce n'est pas vous... Voyons, n'en parlons plus.

— Oh! malheureux que je suis! s'écria Roger; oh! imprudent que j'ai été de chanter de pareilles choses!

— Au contraire, il faut les chanter, il n'y a pas de mal; mais il faut les chanter en petit comité, en tête-à-tête, comme nous sommes là... Mais il ne faut pas en garder copie chez soi, et surtout des copies de son écriture, ou alors, ma foi! on s'expose à ce que, si votre femme a besoin de se débarrasser de vous. Ah! dame! c'est si facile à tenter, la femme!...

— Comment! dit Roger, vous savez aussi mon aventure?

— Quelle aventure?

— Mais, enfin, ce que vous venez de me raconter là.

— Moi! je ne sais, dit l'exempt; j'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose...

Puis il se mit à fredonner:

On dit que c'est la Maintenon
Qui renverse le trône

Quant à Roger, tout abasourdi de la singulière situation où il se trouvait, et, commençant à craindre que sa tête ne se perdît dans le conflit d'idées qui l'assiégeaient, il ferma les yeux, et appuyant son front contre les parois de la voiture, il essaya de rappeler un peu de lucidité dans son esprit, tandis que l'exempt, passant d'une chanson à une autre, continuait de fredonner les couplets séditieux pour lesquels il paraissait avoir une admiration particulière. Cependant, comme il y avait trois nuits que Roger ne dormait pas, il finit par céder au sommeil et ne se réveilla que le lendemain au jour; il trouva près de lui l'exempt toujours frais, dispos et souriant, lequel s'informa avec le plus vif intérêt de la façon dont il avait passé la nuit. Quant à lui, il assura que, confiant dans la parole de son prisonnier, il avait goûté tous les charmes du sommeil.

Au moment de descendre pour déjeuner, il demanda à Roger s'il avait de l'argent. Roger était sans un sou. On lui avait enlevé tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses bijoux, de peur qu'il ne s'en servît pour corrompre ses gardes; le prisonnier fit donc humblement l'aveu de sa misère.

Alors il parut se livrer dans l'esprit de l'exempt un cer-

tain combat entre le bon et le mauvais principe ; mais le bon principe l'emporta.

— Écoutez, je pourrais garder quinze sous sur les deux livres que le roi vous accorde pour votre repas ; mais vous avez été bien aimable, vous m'avez bien tenu parole. Au lieu de vous rançonner, comme le feraient certains de mes confrères, je remettrai quelque chose, et, avec votre permission, si ma compagnie ne vous désoblige pas trop, eh bien, nous déjeunerons ensemble.

— Avec grand plaisir, répondit Roger, qui n'avait jamais eu, sous ce rapport, d'idées aristocratiques trop exagérées, et qui, d'ailleurs, ne se souciait pas de se brouiller avec son compagnon.

Et tous deux se mirent à table. Comme l'avait promis l'exempt, le repas était vraiment bon. Roger mangea comme un convalescent de vingt ans.

— Quel bel âge que le vôtre ! disait l'exempt en le regardant avec envie, quoique, de son côté, il se tirât d'affaire avec une certaine distinction ; quel charmant appétit ! Voilà pourtant comme j'étais à votre âge ; plus gai seulement, chantant toujours, chantant à tue-tête, chantant à gorge déployée, depuis le matin jusqu'au soir, comme un pinson, comme un chardonneret, comme un rossignol, mais ayant toujours soin de chanter les chansons des autres, et jamais les miennes, à moins que je ne fusse avec un ami, comme vous, en tête-à-tête ; car je faisais aussi des chansons, moi, qui ne valaient pas les vôtres, peut-être, mais qui n'en avaient pas moins leur mérite. Tenez, écoutez, en voici une.

Et l'exempt se mit à chanter, sur l'air des *Cloches :*

Tonton, ton temps est passé,
Vieille coquette !
Tonton, ton timbre est cassé,
Vieille pendule ; tu répètes,
A soixante ans,
Le carillon de la clochette
Dans son printemps.
Mais, à présent,
Ton tocsin tintant
Ne réveille personne
Quand sur le tendre ton
Ta grosse cloche sonne,
Non, non, non,
Si l'on t'entend
Ce n'est qu'au son
De ton argent comptant.

— Hein ! que dites-vous de cela, mon cavalier ? dit l'exempt quand il eut fini et qu'il eut, pendant un moment de silence, donné le temps à Roger d'apprécier sa poésie.

— Mais ce que j'en dis, répondit Roger, je dis que vous êtes bien imprudent de chanter de pareilles choses.

— Pourquoi cela ?

— Si je vous dénonçais ?

— Bah ! est-ce qu'on vous croirait ? Je dirais que vous voulez vous venger de ma sévérité, et tout cela vous retomberait sur le dos.

On arriva pendant la nuit au château de Chalon-sur-Saône.

Roger fut incontinent conduit à la chambre qui lui était destinée. Mais, comme il était très fatigué par la route et très affaibli par sa dernière blessure qui n'était pas encore guérie, il se jeta sur son lit, sans même regarder ce que c'était que sa chambre.

Il remarqua seulement qu'elle était éclairée par une lampe pendue au plafond, et cette attention lui fit plaisir.

XXIV

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM DEVINT AUSSI PRUDENT, AUSSI DISSIMULÉ QUE L'AVAIT ÉTÉ FEU LE COMTE D'OLIBARUS

Quand Roger se réveilla pour la première fois, il vit sa lampe qui brûlait encore. Pensant alors que le jour n'était pas encore venu, il se retourna du côté du mur et se rendormit.

Mais, la seconde fois qu'il se réveilla, il s'étonna de la lenteur avec laquelle se levait le soleil, et regarda autour de lui. Alors la terrible vérité lui apparut tout entière : il était dans un cachot sans fenêtres. Cette lampe, dont il avait accueilli la lumière comme un bienfait, c'était désormais son seul soleil. Un tour destiné à lui faire passer ses repas contenait son déjeuner ; preuve certaine que la journée était déjà avancée.

Oh ! alors, si fort que fût Roger, son malheur retomba sur son âme, et lui brisa la poitrine : il s'assit sur son lit, les bras pendants, se demandant ce qu'il avait fait à Dieu et aux hommes pour être ainsi abandonné de l'un et si maltraité par les autres.

Il passa ainsi dans le plus profond abattement un temps dont il ne put mesurer la durée. Seulement, son tour s'agita, fit un mouvement de rotation sur lui-même, et reparut chargé de son dîner, lequel venait de remplacer le déjeuner, qui s'en retournait aussi intact qu'il était venu.

Cependant, au milieu de cette profonde douleur qui écrasait Roger, la nature, toujours exigeante, réclamait ses droits. Roger avait faim ! Roger avait soif ! Il s'approcha machinalement du tour, mangea et but comme eût fait un animal altéré et affamé ; puis il se mit à tourner tout autour de sa chambre d'un mouvement lent et régulier, comme fait une bête féroce dans sa cage.

Les heures passaient sans que ni lumière ni obscurité indiquassent leur marche ; les jours s'écoulaient sans qu'il entendît une seule rumeur. La seule distraction de Roger était le bruit que faisait son tour, quand on lui servait ses repas, ou le mouvement que faisait sa lampe, lorsqu'elle remontait à travers le plafond pour aller se remplir d'huile et chercher une mèche nouvelle.

Mais la main qui faisait crier le tour et mouvoir la lampe restait invisible. Deux ou trois fois, Roger s'adressa à ce moteur inconnu, lui demandant quel jour, quelle heure il était, et cela non pas pour savoir quel était le jour et l'heure, mais pour entendre au moins le son d'une voix humaine ; mais jamais ses questions n'obtinrent la moindre réponse, et le prisonnier cessa même bientôt de renouveler des tentatives dont il avait reconnu l'inutilité.

D'abord le désespoir s'empara de lui ; puis l'épuisement succéda au désespoir ; il dormait quelquefois douze heures de suite. Il se roulait comme une brute, ou bien il restait immobile comme un idiot.

Un instant, il eut l'espoir qu'il allait devenir fou ; et il poussait, à cette pensée, des éclats de rire sauvages.

Mais il n'eut pas ce bonheur. Comme une pierre jetée dans un étang trouble momentanément l'eau en faisant monter la vase à sa surface, au coup qui était venu frapper son cœur, la colère et le désespoir étaient montés au cerveau de Roger ; mais, comme peu à peu l'eau s'épure et s'éclaircit, de même l'esprit du prisonnier se calma, et, au bout d'un mois de cette captivité, un regard tombé sur lui aurait cru le voir tranquille et presque rasséréné.

C'est que le fiel, qui avait d'abord troublé sa raison, se précipitait petit à petit et s'aigrissait au fond de son cœur.

Alors l'apparence de la quiétude lui revint. Il eut l'air de vivre de la vie de tout le monde ; sa pensée s'activa du repos de son corps, ses idées s'organisèrent. A force de creuser sa situation, il entrevit mille formes confuses dont jamais en liberté, à l'air, en société, son esprit, distrait par les mêmes objets extérieurs, ne lui eût permis de soupçonner même l'existence.

Il reprit jour par jour, heure par heure, et presque minute par minute, sa vie, depuis le moment où il était devenu le mari de Sylvandire, jusqu'au jour où il avait été arrêté au Cours-la-Reine. Il interrogea cet amour d'un instant que Sylvandire avait paru ressentir pour lui, et qui n'était que le sentiment physique qu'éprouve une femme pour celui qui le premier lui fait éprouver des sensations inconnues. Il vit cet amour factice disparaître peu à peu et faire place à l'indifférence ; puis il sentit naître les premiers symptômes de la haine que Sylvandire lui avait vouée depuis ; les premiers symptômes avaient suivi immédiatement l'apparition de M. de Royancourt à l'hôtel d'Anguilhem. Cette haine s'était bientôt fortifiée de celle que Sylvandire portait aux familiers de son mari. Dès lors une lutte s'était établie entre ces deux natures si différentes l'une de l'autre. Chacun avait appelé à son aide ses auxiliaires naturels. Roger avait appelé Cretté, d'Herbigny, Clos-Renaud et les essaims de gentilshommes au cœur franc, qui avaient alors conseillé à leur ami une guerre ouverte et loyale ou une retraite sage. Sylvandire avait appelé le marquis de Royancourt, M. Bouteau, sans doute, et le jésuite Letellier. Peut-être, eux avaient eu recours aux manœuvres tortueuses, aux ruses souterraines, aux machinations nocturnes, et ils avaient réussi. Maintenant, Roger était pieds et poings liés entre leurs mains, sous le poids d'une accusation qui n'avait aucun rapport avec la cause réelle de son arrestation. Cette arrestation devait durer tant que durerait la passion, l'amour ou le caprice de M. de Royancourt pour Sylvandire, plus longtemps peut-être ; car, à la crainte des récriminations du mari offensé, succédait la crainte de la vengeance du prisonnier meurtri ; sa détention pouvait donc se prolonger indéfiniment, soit que l'amour de Sylvandire inspirait au marquis résistât au temps, soit que la crainte que Roger inspirait à M. de Royancourt fût plus forte que le remords.

Alors Roger examinait sa conduite à lui avec la même minutie qu'il venait d'examiner celle des autres, et il trouvait mille moyens, le cas se représentant, d'éviter tous les malheurs qui lui étaient arrivés.

« Oui, se disait alors Roger, oui, je n'ai été qu'un sot. J'aurais dû faire comme tant de maris que je connais, qui sont heureux et considérés et qui battent, à cette heure, en pleine liberté, le pavé de Paris. Il me fallait fermer les yeux, prendre mademoiselle Poussette, comme me le conseillait spirituellement Crette. Décidément, tous ces gens-là étaient des gens d'esprit ; moi seul, je suis un imbécile.

« Au lieu d'être un pauvre prisonnier comme je le suis, je serais colonel de quelque régiment. J'aurais fait maigre trois jours de la semaine, c'est vrai ; mais, les quatre autres jours j'aurais, dans quelque petite maison du faubourg Saint-Antoine, bien élégante, bien commode, bien isolée, fait gras avec ma maîtresse et mes amis. Le roi me ferait son sourire le plus doux ; je baiserais une fois par semaine la main sèche de madame de Maintenon ; je ferais ma cour au père Letellier ; je serais duc à brevet, pair de France peut-être.

« Ah ! véritablement, je suis un sot.

« Eh bien, non ! non ! cent fois non ! j'ai fait ce que j'ai dû faire, j'ai fait ce que je ferais encore ; car il n'y a qu'un honneur dans ce monde et qu'une manière de l'envisager. D'ailleurs, j'aimais cette femme, pas de cœur, mon cœur a toujours été pour la pauvre Constance, mais je l'aimais d'orgueil ; je l'aimais parce qu'elle était belle ; peut-être aussi parce que j'avais fait beaucoup pour elle, peut-être parce qu'elle me devait tout ; mais, de quelque manière que ce fût enfin, je l'aimais ; je ne devais pas, je ne pouvais pas souffrir qu'on me l'enlevât. J'ai donc fait ce que j'ai dû, et ce n'est pas moi qui suis un sot, ce sont eux qui sont des infâmes.

« Mais aussi, que je sois libre un jour, et je me vengerai !... Mais quand serai-je libre ?... »

Là était la question.

Au For-l'Évêque, Roger s'était dit que, si on lui rendait la liberté, il pardonnerait tout. A la Bastille il avait fait des restrictions mentales. A Chalon, il se dit qu'il avait vingt-deux ans, et le roi soixante-quinze ; qu'en donnant dix ans à vivre au roi, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, c'était tout ce qu'une tête couronnée, si exigeante qu'elle fût, pouvait demander. Or, le roi mort, on ouvrirait les prisons ; Roger, en allant au pire, sortirait donc de sa prison à trente-deux ans.

Or, Roger se demanda ce qu'il aimerait mieux, sortir de sa prison à l'instant même et ne pas se venger, ou sortir de prison dans dix ans, et prendre sa revanche tout à son aise.

Roger se répondit qu'il aimerait mieux sortir de prison dans dix ans et se venger, mais se venger comme les habiles se vengent.

Aussi, au bout de trois mois d'isolement et de réclusion, Roger fut-il un penseur profond, un politique consommé, un Machiavel de première puissance.

Parfois, quelqu'un qui l'eût regardé l'eût vu assis sur son escabeau, les jambes croisées l'une sur l'autre, le coude sur le genou, le menton dans la main, le regard fixe et le sourire sur les lèvres ; ce quelqu'un eût cru alors que Roger pensait à son père, à sa mère, à mademoiselle de Beuzerie, aux beaux jours de sa jeunesse, ou à quelque doux souvenir.

Non, Roger pensait à la vengeance.

Onze mois s'écoulèrent ainsi, sans que jamais le cœur du prisonnier désespérât, sans que jamais son courage faiblît. Peut-être son visage, hâlé par le soleil, pâlit-il un peu pendant cette longue nuit ; peut-être ses formes herculéennes s'amincirent-elles par le jeûne ; mais cette pâleur lui donna cette distinction qui lui manquait ; mais cette maigreur lui donna l'élégance qu'on cherchait vainement en lui. Roger resta beau et fort ; seulement, Roger devint hypocrite.

Tous les soirs, il priait haut pour les jours du roi et de madame de Maintenon ; car, enfin, peut-être regardait-on ce qu'il faisait, peut-être écoutait-on ce qu'il disait ; il est vrai qu'en même temps et du fond du cœur, il les donnait à tous les diables ; mais cela était intérieurement, et personne, que lui et Dieu, n'en savait rien.

Un matin, pendant qu'il mordait à belles dents dans un morceau de pain qui lui servait de déjeuner, la porte de son cachot s'ouvrit ; une voix qu'il connaissait frappa ses oreilles. Ses yeux, accoutumés à l'obscurité, car souvent il restait des heures, des jours entiers sans qu'on songeât à lui allumer sa lampe éteinte, distinguèrent un gentilhomme superbement vêtu, qui fit deux ou trois pas en prononçant son nom.

C'était M. de Royancourt qui s'avançait les bras ouverts, à la rencontre de Roger.

Roger saisit son escabeau et le leva dans l'intention de fendre la tête à M. de Royancourt ; il avait en face de lui son ennemi, il n'avait qu'à laisser retomber son arme massive, il l'anéantissait. Roger réfléchit, jeta l'escabeau sur le lit, et courut au marquis de Royancourt les bras ouverts.

Grâce à l'obscurité de laquelle il était enveloppé, on n'avait pas vu le geste de menace qui, dans un premier mouvement, lui était échappé.

Ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, se pressèrent sur le cœur l'un de l'autre, comme eussent fait deux amis, comme eussent fait deux frères.

— Vous êtes donc ici, mon cher d'Anguilhem ? dit le marquis en l'attirant dehors. Oh ! que nous avons cherché longtemps avant de vous retrouver !

Malgré sa présence d'esprit, Roger resta confondu de tant de hardiesse ; mais il dissimula son étonnement sous un sourire qu'il s'était fait, accepta la main que lui tendait M. de Royancourt pour le conduire hors de prison, et, marchant sur ses pas, tout en lui serrant la main avec effusion, il arriva dans un des appartements qui étaient ceux du gouverneur.

Roger se trouva en face d'une glace et se reconnut à peine. Sa barbe était longue, ses cheveux hérissés, et ses habits tombaient en lambeaux.

Il se sourit du même sourire dont il avait souri à M. de Royancourt.

— Vous êtes libre, mon cher monsieur d'Anguilhem, lui dit le marquis ; mais comment se fait-il, mon Dieu ! que vous n'ayez pas donné de vos nouvelles depuis tantôt quinze mois ! Mais nous causerons de tout cela plus tard. Allons maintenant, au plus pressé.

— Le plus pressé, mon cher libérateur, mon ami, mon frère, dit Roger, serait, je crois, d'obtenir de M. le gouverneur, si véritablement je suis libre, ce que je ne puis croire encore.

— Vous êtes libre, mon cher chevalier, et grâce à nos instances, reprit le marquis.

— Croyez que je vous en suis bien reconnaissant. Le plus pressé serait donc, disais-je, d'obtenir de M. le gouverneur qu'il voulût bien me prêter une chambre, faire venir un bain, et mander un tailleur et un perruquier.

— Sans doute, mon cher chevalier, et vous allez avoir tout cela, à l'exception du tailleur, qui est inutile. J'ai prévu le dénûment où vous seriez, et j'ai apporté, dans ma chaise, des habits que j'ai fait prendre à votre hôtel ; on va vous les monter ; et, en même temps, si vous voulez le permettre, mon valet de chambre vous accommodera.

— Vous me comblez, mon cher marquis ; mais j'accepte : il m'est doux de tout vous devoir.

On conduisit Roger dans une chambre, on lui apporta un bain, et, tandis qu'il était au bain, le valet de M. de Royancourt le rasa et le coiffa.

Puis, en sortant du bain, Roger fit sa toilette.

Ce fut alors seulement que lui-même s'aperçut du changement qui s'était fait en lui. La seule chose qui autrefois manquât à Roger, c'était cette finesse de formes, marque distinctive de la race ; cette finesse, la douleur, le jeûne, et peut-être la réflexion, la lui avaient donnée. Roger était à cette heure un cavalier accompli.

M. de Royancourt fut étonné lui-même en le voyant. Il y avait dans l'air de cet homme une puissance qu'il n'avait jamais vue et qui le fit frissonner ; la résolution rayonnait dans sa prunelle. Pour la première fois, M. de Royancourt songea à ce que devait craindre un homme qui aurait Roger pour ennemi.

Le gouverneur voulut retenir ces messieurs à déjeuner ; mais Roger répondit en souriant que le gouverneur oubliait sans doute qu'il venait de lui faire servir le sien lorsque M. de Royancourt était entré dans sa prison. Le gouverneur balbutia quelques excuses, se rejetant sur la sévérité des règles de la maison, qui ne permettaient pas qu'il eût pour ses hôtes toutes les attentions qui parfois leur étaient dues. Roger répondit à cela, avec son sourire éternel, que, quant à lui, il aurait tort de se plaindre, qu'il avait été parfaitement bien traité.

La chaise attendait à la porte ; des chevaux de poste y étaient attelés, M. de Royancourt et Roger montèrent dedans, et la chaise partit au galop.

C'était avec un profond ravissement que Roger, oppressé pendant onze mois par l'air méphytique d'un cachot, respirait l'air pur et embaumé du mois de mai. C'était avec une joie inexprimable que Roger, au lieu de l'horizon sombre et borné de ses quatre murailles, parcourait des yeux l'étendue avec ses larges plaines et son lointain de montagnes bleuâtres ; mais toute cette joie, tout ce ravissement se passaient en lui ; il était impénétrable dans sa joie comme dans sa haine, et il revoyait cette nature tant aimée avec le même sourire qu'il avait revu cet homme tant haï.

Puis, de temps en temps, il répondait à ses questions d'un signe affectueux ou d'une voix amicale, et lui renouvelait les assurances de sa reconnaissance et de son dévouement.

Enfin la conversation, contenue jusqu'alors du côté du marquis, par un certain embarras dont il n'était pas le maître, du côté de Roger par une émotion qu'il n'avait pas la force d'étouffer entièrement, prit une certaine régularité.

Roger appela tout son courage, raffermit sa voix, et demanda des nouvelles de Sylvandire.

— Hélas ! pauvre femme ! répondit M. de Royancourt ; vous

lui [illegible] bien du chagrin, et vous avez bien des torts à [illegible] envers elle.

— [illegible] fit Roger ; vraiment !

— Sans doute, dit M. de Royancourt. D'abord, lorsque vous [illegible] menacée de la quitter, elle ne pouvait croire à votre départ et a pensé que c'était une plaisanterie ; mais, lorsqu'elle a vu s'écouler un jour, deux jours, trois jours sans que vous revinssiez, il lui a bien fallu se rendre à l'évidence. Alors elle est devenue comme folle ; pendant une semaine, ça n'a été que soupirs et pleurs ; enfin, elle a été trouver M. d'Argenson pour savoir où vous étiez. M. d'Argenson savait seulement que vous n'étiez plus en France. Comme vous le pensez bien, à cette nouvelle, son désespoir a redoublé, et, un beau jour, en se présentant chez vous, son père a appris qu'elle était partie le matin même pour aller vous rejoindre partout où vous seriez. Pendant trois mois, on ne put deviner ce qu'elle était devenue. Pauvre femme ! et le roi, qui sait tout ce qui se passe dans son royaume, apprit cette aventure, dit que vous étiez un mauvais époux, un fâcheux exemple, et ordonna qu'on vous arrêtât.

— Bon et excellent roi ! s'écria le chevalier du ton le plus pénétré.

— Ce fut alors que l'on fit chez vous cette perquisition dans laquelle on trouva les malheureux vaudevilles qui ont causé tout le mal.

— Et que je me repens bien d'avoir conservés ; car, pour en être l'auteur, vous ne pensez pas que je sois capable d'une pareille ingratitude, n'est-ce pas ?

— Oh ! je ne l'ai jamais pensé ; c'est ce qui m'a donné cette conviction avec laquelle j'ai plaidé votre cause.

— Mon libérateur ! s'écria d'Anguilhem en saisissant les deux mains de M. de Royancourt. Mais revenons à Sylvandire, je vous prie.

— Eh bien, mon cher ami, Sylvandire arriva à Londres derrière vous ; elle apprit que vous veniez de repartir pour la France, elle partit derrière vous. A Douvres, elle vous manqua d'un jour ; à Calais, de deux heures.

— Chère Sylvandire ! murmura le chevalier du ton le plus conjugal.

— A Calais, elle apprit votre départ pour Paris, et, sans perdre un instant, sans vouloir se reposer, quelque besoin qu'elle en eût, elle partit à son tour, espérant vous rejoindre sur la route ; mais son espoir fut déçu. Ne vous ayant pas rejoint, elle espéra vous retrouver à l'hôtel, et elle veilla toute la nuit sans vouloir se reposer, car elle croyait vous voir arriver à chaque instant ; mais vous ne vîntes pas. Jugez de sa douleur !

— Ah ! marquis ! marquis ! vous m'arrachez l'âme ! s'écria Roger en s'essuyant les yeux avec son mouchoir. Après ? Continuez. Et j'ai pu soupçonner une pareille femme ! Ah ! vous avez raison, marquis, je suis coupable ! Après ? après ?

— Eh bien, après, reprit le marquis trompé par la vérité avec laquelle Roger jouait son rôle, après, que voulez-vous que je vous dise ? les jours s'écoulèrent dans la douleur, dans les larmes ; car vous ne paraissiez pas, et nous ignorions ce que vous étiez devenu.

— Vous ignoriez que j'étais en prison ? Eh bien, parole d'honneur, je m'en étais douté.

— Oh ! mon Dieu, oui, nous l'ignorions. M. d'Argenson, craignant d'être sollicité par madame d'Anguilhem, forcé par moi, à qui il savait quelque crédit, M. d'Argenson ne nous apprit votre emprisonnement qu'il y a quinze jours, à peu près. Alors, vous comprenez bien, Sylvandire s'est mise en campagne de son côté, M. Bouteau et moi, nous nous y sommes mis du nôtre, et nous avons tant prié, tant supplié madame de Maintenon, tant entouré le roi, qu'enfin nous avons obtenu votre liberté. Ah ! mon cher d'Anguilhem, ajouta le marquis d'un ton de voix pénétré, ah ! nous avons bien souffert, allez !

— Et moi, pendant ce temps-là, je vous accusais de tiédeur. Oh ! malheureux ! oh ! ingrat que je suis ! Vous m'avez pardonné, vous ; mais croyez-vous qu'elle me pardonnera jamais, marquis ?

— L'âme d'une femme est un trésor d'indulgence, répondit M. de Royancourt ; espérez donc, mon cher chevalier.

— Et maintenant que vous m'avez quelque peu rassuré sur ce point, un mot de mes parents, mon cher marquis. Vous le voyez, l'amour conjugal m'a fait oublier l'amour filial. Le baron et la baronne sont en bonne santé, j'espère ?

— [illegible] merci ! et tous deux sont prévenus, par les soins de votre femme, que vous allez revenir d'un long voyage [illegible] ainsi que nous, ils ignoraient votre captivité.

— [illegible] Et nos autres connaissances, d'Herbigny [illegible] Cretté ?...

Roger [illegible] le dernier nom plutôt qu'il ne le [illegible]

Le marquis [illegible] prendre à cette négligence.

— Mais [illegible] le savez, reprit-il, je vois peu vos amis qui passent [illegible] pour des libertins, hantant le Palais-Royal [illegible] pendant, qu'ils se portent bien. [illegible] de Cretté [illegible] lequel j'ai regretté d'avoir eu quelques démêlés ; mais, grâce au ciel, tout s'est aplani entre nous.

— Oh ! vraiment ! vous avez eu quelque chose à cause de madame de Maintenon ? Sans doute, Cretté a le tort de ne pas aimer cette digne et sainte personne ; mais, comme vous l'avez dit, c'est un libertin que je crois de la société des Broglie, des La Fare, des Canilhac.

— Tous malheureux qui perdent leurs âmes ! dit M. de Royancourt en joignant les mains d'un air de compassion.

— En supposant toutefois qu'ils en aient une, dit Roger.

M. de Royancourt fit un signe de doute, et, pour le moment, la conversation en resta là.

Roger était enchanté de lui : il venait de mettre en action les préceptes que lui avaient dictés ses quinze mois de prison. Il avait vu que M. de Royancourt avait été sa dupe, et il espérait tromper sa femme comme il avait trompé le marquis.

Le reste du chemin, à peu de variations près, fut abrégé par des conversations du même genre. Les voyageurs coururent jour et nuit, ne s'arrêtant qu'un instant à Auxerre et une minute à Fontainebleau.

Enfin on arriva à Paris.

Roger vit de loin le For-l'Évêque et passa au pied des murs de la Bastille.

Dix minutes après, on était à la porte de l'hôtel d'Anguilhem.

Roger était évidemment attendu : toute la maison avait été prévenue et préparée. Le chevalier, en entrant dans la cour de l'hôtel, aperçut des laquais à toutes les portes et sa femme à la fenêtre.

Il sauta à bas du carrosse et courut vers le salon ; Sylvandire vint à sa rencontre, suivie de M. Bouteau, si bien qu'il la rencontra à la porte.

En ce moment, et derrière la figure hypocritement composée de sa femme, Roger aperçut le portrait de son père et de sa mère, qui lui souriaient dans leur cadre. Alors, si fort desséché que fût son cœur par une captivité de quinze mois, des larmes jaillirent de ses yeux à la vue de ces seuls amis sur lesquels l'homme puisse compter.

L'émotion fut si forte, que Roger s'évanouit.

Sylvandire put croire, et crut sans aucun doute, que c'était par amour pour elle et de plaisir de la revoir que les forces manquaient au chevalier.

XXV

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM MIT LE FEU A SON HOTEL POUR S'ASSURER S'IL ÉTAIT OU S'IL N'ÉTAIT PAS CE QU'IL AVAIT PEUR D'ÊTRE

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, c'était un spectacle patriarcal à voir que celui qu'offrait l'hôtel d'Anguilhem, grâce à la cordialité charmante de maître Bouteau, aux caresses échevelées de Sylvandire, aux amitiés empressées de M. de Royancourt, et à la dissimulation de Roger.

Tous ces gens-là avaient l'air de s'aimer les uns les autres d'une façon évangélique.

Or, comme dans ce monde tout n'est que surface, chacun s'y laissa tromper, même ceux qui avaient intérêt à plonger au plus profond des sentiments d'autrui.

Il n'y eut pas jusqu'à Roger qui, en se sentant, de quelque côté qu'il étendît la main ou portât son regard, enveloppé d'une si tendre affection, ne se retrouvât parfois un doute au fond du cœur.

Malheureusement, Cretté était absent de Paris pour huit jours encore ; Roger s'était présenté secrètement chez lui, et il était convenu avec le petit Basque qu'aussitôt le retour de son maître, Roger serait prévenu.

Pendant ce temps, Sylvandire se confondait en profondes tendresses pour son mari ; elle lui demandait comment il passait son temps en prison, et s'il pensait quelquefois à elle.

Roger répondait que la prison était un séjour fort agréable, les geôliers des serviteurs pleins de politesse ; que tous les jours il dînait à la table du gouverneur, que toutes les après-midi il sortait avec lui en voiture, et que tous les soirs ils faisaient ensemble leur partie d'hombre ou d'échecs, après quoi, on le réintégrait, avec tous les égards possibles, dans une jolie chambre, qui n'avait d'autre désagrément qu'une porte avec deux verrous et qu'une fenêtre avec quatre barreaux. Roger avait peur qu'en disant à Sylvandire ce

qui en était réellement. Sylvandire ne comprit qu'un homme qui avait tant souffert avait un immense besoin de se venger.

Quant à ce qui était de savoir s'il avait pensé à elle, Roger jurait tendrement à Sylvandire qu'il n'avait fait que cela depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin. Sous ce rapport, on sait que Roger disait l'exacte vérité.

Puis, Sylvandire jurait à son tour à Roger qu'elle le trouvait fort embelli, et que la prison lui allait à merveille.

Un matin, le petit Basque vint prévenir Roger que le marquis de Cretté était de retour depuis une demi-heure.

Roger sortit à pied, prit un carrosse au coin de la rue et se fit conduire à l'hôtel Cretté. Le marquis l'attendait ; les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cretté avait appris une partie de ce qui était arrivé à Roger, et particulièrement les détails de ses deux évasions et les blessures qui en avaient été la suite ; mais ce qu'ignorait le marquis, c'était cette reclusion solitaire, c'était ce cachot sans soleil, c'étaient ces tortures du temps qui passe et qu'on ne peut calculer, c'était enfin la résolution bien profonde prise par Roger de se venger de sa femme, si sa femme, comme il le pensait, était pour quelque chose dans sa détention.

Cretté ne put que lui répéter ce qu'il lui avait écrit, c'est-à-dire la disparition de Sylvandire, sa querelle à lui avec M. de Royancourt, et la conviction morale, sinon matérielle, où il était que c'était sa femme qui avait livré les malheureux noëls qui avaient été, sinon la cause, du moins le prétexte de sa détention.

Quant à l'élargissement de Roger, il était dû, comme s'en était douté le prisonnier, à l'insistance des démarches de Cretté, de d'Herbigny, et surtout de Chastellux, qui était quelque peu parent, par les femmes, de M. d'Argenson, parenté qu'il avait à peu près niée jusque-là, et qu'il avait pris sur lui de réclamer du moment où elle pouvait être utile à Roger. Seulement, lorsque M. de Royancourt vit les affaires tellement avancées, qu'il n'y avait plus moyen de prolonger la captivité de Roger, il devint défenseur de persécuteur qu'il était, et, comme son crédit était réel, il activa la mise en liberté du captif.

On sait le reste.

Tout ce que racontait là Cretté à son ami s'accordait si parfaitement avec ce qu'il s'était vingt fois répété à lui-même, qu'ils ne doutèrent pas un instant qu'ils ne fussent arrivés à la plus exacte appréciation des causes et à la plus grande vérité des résultats.

Les deux amis se quittèrent en se renouvelant l'assurance de leur éternelle amitié, assez éprouvée, au reste, pour qu'ils pussent compter l'un sur l'autre, mais en reconnaissant qu'ils ne devaient se voir que dans les occasions importantes.

Seulement, tout convaincu moralement que l'était Roger, il voulut, pour l'acquit entier de sa conscience, arriver à la possession de quelques preuves matérielles qui ne laissassent aucun recours à cette voix du doute qui, parfois encore, criait au fond de son cœur : « Peut-être ! »

Il avait appris dans son cachot à réfléchir et à se taire. Il avait jusque-là parfaitement mis en pratique cette étude forcée ; personne ne se doutait de ce qui se passait au fond de son âme ; il commença donc à agir.

Il fit venir Breton.

Breton était un domestique fidèle et sur lequel il pouvait compter.

Breton, interrogé sur le compte de M. de Royancourt, répondit qu'en l'absence du chevalier le marquis était venu tous les jours à l'hôtel, et que ses visites n'avaient cessé que du jour où madame d'Anguilhem avait disparu.

Maintenant, il devenait clair pour Roger que, si sa chère épouse eût caressé le louable projet de se mettre à sa recherche, elle n'eût pas manqué d'en instruire tous les siens ; or, M. de Royancourt avait avoué lui-même à Roger qu'en partant Sylvandire n'avait rien dit à personne.

Madame d'Anguilhem avait, un mois avant sa fuite, renvoyé la fille de chambre qui la servait depuis dix ans ; cela parut fort louche à Roger, attendu que mademoiselle Clarisse était une personne d'une fidélité et d'une rouerie trop remarquables pour qu'on s'en défît sans motif et au moment d'exécuter seule un voyage fatigant.

Roger espéra tirer quelque chose de Sylvandire même ; mais lorsque, hypocrite jusque dans l'amour, il essaya à son tour de savoir de sa femme comment elle avait employé le temps de son absence, ce furent des minauderies sans fin, des refus coquets de parler ; ce fut une impossibilité matérielle de prouver un séjour quelconque, dans un endroit quel qu'il fût. Sylvandire avoua seulement qu'elle avait passé deux mois dans le couvent des Filles-Dieu, qui était, il est vrai, un couvent fort renommé pour la sévérité de sa règle, mais où M. de Royancourt, ami de madame de Maintenon, entrait et sortait à sa volonté, sa sœur étant supérieure et sa cousine trésorière du susdit couvent.

Aller prendre des informations aux Filles-Dieu, c'était dénoncer soi-même sa défiance ; aussi Roger jura-t-il qu'il croyait tout ce qu'on lui disait, et affirma-t-il à Sylvandire que, de son côté, le couvent l'avait fort embellie. Du reste, il continua de faire un ménage adorable, salua plus fréquemment que jamais M. Pouteau du doux nom de beau-père et accabla M. de Royancourt des plus affectueuses politesses.

Les amis, qui ne savaient pas comme Cretté que toute cette tendresse couvrait quelque chose d'inconnu, de mystérieux, de terrible peut-être, ricanaient bien un peu lorsque la conversation tombait sur cette recrudescence d'amour entre les deux jeunes époux ; et, comme on le comprend bien, on ne manquait pas, dans certains cercles, de s'égayer sur madame d'Anguilhem, cette vertueuse Pénélope qui, au lieu d'attendre son Ulysse, l'avait été chercher on ne savait où, mais bien certainement où il n'était pas.

Roger, en attendant, avait donné carte blanche à Breton et l'avait chargé de séduire quelqu'un des gens de M. de Royancourt. Un matin, Breton, en habillant son maître, lui annonça que le cocher du marquis, que celui-ci avait maltraité la veille, consentait à parler pour cent louis. Breton invitait le chevalier à profiter de ce moment de mécontentement.

Le chevalier suivit les conseils de Breton ; il envoya cent louis au cocher, et, le même jour, voici ce qu'il apprit de la bouche même de ce drôle :

Toutes les nuits, à partir du jour qui coïncidait avec le départ de Sylvandire, M. de Royancourt se rendait, après souper, au petit hameau de Luzarches, quelquefois à cheval, quelquefois en carrosse ; il y passait quatre ou cinq heures ; et, régulièrement toutes les nuits, à deux heures du matin, il reprenait le chemin de Paris, où il était rendu à quatre. Il se mettait alors au lit, et feignait de n'être pas sorti de chez lui. Pour plus de précaution, sa voiture rentrait à minuit à l'hôtel, et tous ses gens, — à l'exception du cocher, qui savait qu'il ramenait la voiture vide, et du valet de chambre, qui attendait l'arrivée de M. de Royancourt jusqu'à quatre heures du matin, — croyaient que c'était le retour du maître.

Roger était sur la première trace. Il se promit bien de suivre jusqu'à l'autre extrémité ce fil, dont il tenait un bout entre ses mains. Il partit, en conséquence, lui-même pour Luzarches.

Là, il commença ses informations et apprit qu'une jeune dame s'était venue établir dans une maison qu'elle habitait seule. Une religieuse la servait. Un homme dont on ignorait le nom, mais qui paraissait fort distingué, la venait voir tous les soirs. On lui dépeignit Sylvandire à ne pas s'y méprendre, et on lui fit le portrait de M. de Royancourt si ressemblant, qu'il n'y avait pas à s'y tromper.

Un autre que Roger eût fait un éclat, eût appelé M. de Royancourt en duel, ou l'eût fait assassiner par deux bravi, dans un coin. Mais, pour l'éclat, il y avait le For-l'Évêque ; pour le duel, la Bastille, et pour l'assassinat, vengeance qui, au reste, ne se présenta pas même à l'esprit de Roger, il y avait la roue.

Tout cela n'était donc pas une vengeance, puisque cette vengeance emportait sa punition ; ce qu'il fallait à Roger, c'était une vengeance qui le laissât libre, heureux, et cependant vengé.

D'ailleurs, c'était sur Sylvandire surtout que se concentrait sa haine ; c'était Sylvandire qui l'avait trahi ; c'était Sylvandire qu'il avait aimée ; c'était Sylvandire qui l'avait rendu un instant heureux ; c'était Sylvandire qu'il haïssait si cruellement, qu'il avait peur de l'aimer encore.

Du moment que Roger s'était promis une vengeance, il avait arrêté quelle vengeance ce serait. Il reprit donc son projet dans le coin de son esprit où il l'avait déposé pour le mettre à exécution quand le jour serait venu. Son âme, depuis sa sortie de prison, n'était, il faut le dire, qu'une mer orageuse où naissaient et mouraient des vagues immenses, où les idées fermentaient comme des tempêtes, et où, de temps en temps, quelques bons sentiments passaient comme des éclairs, mais aussi s'éteignaient rapides comme eux.

Une fois sûr d'être malheureux, une fois certain d'avoir été dupe, il se sentit fort et se vit sauvé.

D'abord, il fallait que Roger acquît la certitude qu'il n'aimait plus cette femme maudite, afin de ne point être arrêté au moment de l'exécution de son projet par un de ces regrets de cœur qu'on prend pour un remords de la conscience. Nous l'avons dit et nous le répétons, Roger haïssait tellement Sylvandire, qu'il n'était pas encore sûr de ne plus l'aimer.

Il analysa donc un à un ses sentiments vis-à-vis de Sylvandire.

C'était, lorsqu'il la voyait sans être prévenu, comme un coup aigu dans le cœur, c'était une douleur profonde, c'était une surprise glacée, quelque chose comme la froide sensation de la lame d'une lancette vous ouvrant la veine. Malgré sa puissance sur lui-même, alors Roger pâlissait, tout son

sang refluer à son cœur ; puis un instant après, son cœur trop plein repoussait aux extrémités ce sang avec tant de violence, que c'étaient des éblouissements à croire qu'il allait se trouver mal. Cependant, au milieu de toutes ces sensations si différentes, si opposées, si convulsives, il fallait vivre de la vie ordinaire, il fallait causer avec indifférence, il fallait sourire gracieusement : ce fut un supplice plus cruel peut-être que celui de la prison de Chalon-sur-Saône.

Parfois, au milieu de la nuit, brisé par un songe dans lequel il se croyait encore prisonnier dans un cachot infect et sur un mauvais grabat, Roger se réveillait le cœur bondissant, la poitrine haletante, les cheveux hérissés, et il se trouvait dans une chambre voluptueusement éclairée par une lampe d'albâtre, mollement couché sur un lit aux tentures de soie, et ayant près de lui, dormant d'un sommeil tranquille, cette Sylvandire, cette sirène, cette volupteuse enchanteresse qui, sous une merveilleuse enveloppe, cachait une si hideuse réalité. Alors il se soulevait sur son bras roidi, il la regardait d'un œil fixe, profond et fatal, et il songeait à ce conte de Galland qui venait de paraître et qui faisait fureur, à l'histoire de cet homme qui a épousé une goule et qui la voit revenir au lit conjugal après son monstrueux repas dans un cimetière.

Pendant ce temps, Sylvandire faisait quelque doux songe, poussait quelque plainte amoureuse, et, dans quelque voluptueux sourire, montrait sous le corail de ses lèvres l'émail de ses blanches dents.

Alors il prenait à Roger des envies féroces d'étouffer cette femme dans une étreinte d'amour et de recueillir son dernier soupir sur sa bouche, afin que, puisque sa vie avait été à un autre, sa mort du moins fût à lui ; mais il n'accomplissait que la première partie de ce projet : les forces lui manquaient pour la seconde.

Quant à Sylvandire, elle était si certaine de sa puissance sur Roger, que ses jours étaient heureux et ses nuits tranquilles. Aussi jamais n'arriva-t-elle à surprendre ce regard farouche qui l'enveloppait et la fascinait à son insu ; mais il faut le dire, jamais par un mot, jamais par un geste, jamais Roger ne se trahit.

M. de Royancourt continuait à venir à l'hôtel ; mais il était visible qu'il s'attiédissait.

— Cela doit être ainsi, se disait Roger en suivant les progrès de son refroidissement comme il avait suivi ceux de son amour ; cela doit être, la possession a amené l'indifférence.

Et il redoublait d'assiduité près de Sylvandire, qui, de son côté, se sentant coupable, rendait force tendresses aux tendresses de son mari. Si bien qu'à part cette rage de vengeance qui le possédait, Roger était véritablement fort heureux.

Sylvandire veillait avec grand soin sur elle, et cependant il arriva qu'un jour, fatiguée d'avoir attendu vainement M. de Royancourt pendant près d'une semaine entière, sans qu'il eût même daigné lui donner de ses nouvelles, elle écrivit un petit billet plein de reproches, et sonna ses gens pour le faire porter par son domestique de confiance.

Mais les gens de madame d'Anguilhem étaient sortis, et ce fut Breton qui entra. Comme Sylvandire tenait la lettre à la main, elle n'osa pas remettre son envoi à plus tard ; d'ailleurs Breton s'annonçait comme parfaitement libre en ce moment, et offrait à madame d'Anguilhem de se charger de sa commission. Refuser, c'était donner sans aucun doute des soupçons à ce valet. Elle paya donc d'audace, remit la lettre à Breton, et dit avec indifférence :

— A faire porter tout de suite au marquis de Royancourt.

Breton remontait pour changer d'habit, lorsqu'il rencontra son maître dans l'escalier ; il lui montra alors la lettre dont il était porteur, en interrogeant son regard pour savoir s'il devait la remettre à son adresse.

Roger allait céder à la tentation et la prendre, lorsqu'il entendit derrière une porte le frémissement d'une robe de satin ; il devina que Sylvandire l'épiait.

— Une lettre de madame pour M. de Royancourt, dit le valet.

— C'est bien ; portez-la tout de suite à son adresse, répondit Roger, et dites de ma part au marquis que c'est mal à lui de nous négliger ainsi ; qu'il y a huit jours que je ne l'ai vu, que je me plains très fort de cette indifférence, et que je ne la lui pardonne qu'à la condition qu'il viendra aujourd'hui même dîner avec nous.

— J'y vais, monsieur, dit Breton.

— C'est bien, c'est bien ; allez, mon ami, allez, continua Roger ; je n'ai plus besoin de vous en ce moment.

Puis, descendant dix ou douze marches, il entra chez Sylvandire au grand ébahissement de Breton.

— Vous avez très bien fait, chère amie, dit-il en tirant ses manchettes et en chiffonnant les plis de son jabot ; vous avez très bien fait d'envoyer chercher ce cher Royancourt ; je veux qu'il mange de ce chevreuil que mon père nous a envoyé d'Anguilhem.

Sylvandire, qui avait rougi, pâli, jauni, Sylvandire, qui enfin, avait, en une seconde, passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, rétablit sa raison et reprit son sourire.

— Quel brave mari j'ai là ! pensa-t-elle en embrassant Roger sur les deux joues.

— Quel maître faible j'ai le malheur d'avoir ! se dit Breton ; croirait-on que c'est le même gentilhomme qui a donné un si rude coup d'épée à M. de Kollinski pour son coup d'essai ; coup de raccroc !

A l'heure du dîner, on annonça M. de Royancourt : la double invitation qu'il avait reçue l'avait touché sans doute, car il fut ravissant d'amabilité ; quant à Sylvandire, elle était triomphante. Roger les observa tous deux sans affectation, fut spirituel sans être mordant, et verveux sans être affecté.

Au dessert, il surprit des regards très expressifs échangés entre sa femme et son convive.

Un moment après qu'on se fut levé de table et comme on passait au salon pour prendre le café, il vit que le marquis, tout en conduisant Sylvandire d'une chambre à l'autre, lui glissait un billet dans la main. Sylvandire le cacha dans sa poitrine.

— Femme éhontée, impudent coquin ! murmura Roger ; si je les tuais là tous les deux !

Mais il se retint et sa manchette seule en souffrit : il la mit en pièces.

Il fallait avoir ce billet ; c'était chose fort difficile, mais fort importante ; Roger y réfléchit donc toute la soirée, puis il crut avoir trouvé un moyen.

Le tout était de calculer à quel moment probable Sylvandire prendrait connaissance de ce billet.

— Ce sera, sans aucun doute, ce soir à sa toilette, se répondit-il.

Pendant toute la soirée il ne perdit pas un instant Sylvandire de vue, s'assura qu'elle n'avait pas eu un moment pour lire le billet en question, et, lorsque M. de Royancourt fut sorti, il se cacha dans le salon attenant au cabinet de toilette de sa femme, puis il écouta jusqu'à ce qu'il l'eût entendue rentrer, et quand il eut calculé qu'elle devait être en train de lire, il mit le feu aux rideaux de l'une des fenêtres ; aussitôt la flamme monta jusqu'au plafond et quelques vitres éclatèrent :

— Au feu ! au feu ! cria Roger.

Et il se précipita dans le boudoir.

Sylvandire tenait encore à la main le billet de M. de Royancourt ; elle fit un mouvement pour le cacher, mais apercevant les tourbillons de flamme et de fumée qui remplissaient le salon, elle recula, jeta un cri et perdit connaissance.

Roger lui ouvrit les doigts, tandis que le salon brûlait, et lut avec rapidité ce qui suit :

« Ne parlons plus du passé, Sylvandire ; souvent je me suis repenti de ce que nous avons fait. Quant à la proposition que vous m'adressez de fuir avec vous et de quitter la France ensemble, elle est insensée et je la repousse ; d'ailleurs je commence à avoir honte de tromper comme nous le faisons un honnête homme qui m'accable d'amitiés. Si vous m'en croyez, Sylvandire, nous romprons donc toute relation. Vous me dites que vous mourez d'amour pour moi ; vivez pour votre pauvre mari qui vous adore, ce sera plus chrétien. »

— Eh bien, double brute ! se dit Roger à lui-même, eh bien, douteras-tu encore ?

Et il remit le billet dans la main de Sylvandire toujours froide et roidie ; puis, fermant la porte du boudoir, il sonna Breton.

La flamme avait brûlé tous les rideaux, entamé une console et noirci une partie des boiseries ; mais, ne trouvant plus d'aliment facile à dévorer, elle dardait ses langues affaiblies sur les cadres des fenêtres et se tordait autour des balustres de bois.

Tout l'hôtel fut sur pied en un instant, et en dix minutes il n'y eut plus ni feu ni fumée.

Sylvandire revint à elle toute seule, reconnut qu'elle était dans son boudoir, retrouva son billet froissé dans sa main, pensa que Roger n'avait rien vu, et vint, toute joyeuse d'avoir échappé saine et sauve à ce double accident, se mêler aux travailleurs.

Dès qu'il l'aperçut, Roger courut à elle.

— Oh ! mon Dieu ! ma chère Sylvandire, quel malheur nous arrive ! Voici votre appartement tout gâté ; il était si frais, si brillant ! les réparations vont nous priver de recevoir pendant un mois, au moins.

— Eh bien, mon ami, dit Sylvandire du ton le plus tendre, allons à Champigny.

— A Champigny ? reprit Roger.

— Oui, craignez-vous les souvenirs que cette campagne vous rappellera ?

Roger ouvrit la bouche pour dire : « Et pourquoi pas à Luzarches ? » mais il se retint.

— Non, certainement, dit-il tout haut, et vous savez combien sont précieux à mon cœur les souvenirs que je pourrais retrouver dans cette maison que vous m'avez rendue bien

chère ; mais je pense que si vous étiez une femme aussi aventureuse que vous êtes une adorable femme, nous prendrions un millier de pistoles, et nous nous en irions en tête-à-tête, comme deux tendres amants, visiter cette belle Provence dont vous chantez si merveilleusement les airs sur votre clavecin.

— Oh ! mon ami, dit Sylvandire en faisant une charmante petite moue, ne vous semble-t-il pas que ce sera bien long, ce voyage ?

— Très bien, très bien ! chère amie ; n'en parlons plus, et qu'il soit fait toujours selon vos désirs.

Mais Sylvandire était trop heureuse de n'avoir pas été surprise pour demeurer affermie dans son refus ; d'ailleurs, elle pensa que s'éloigner, c'était probablement blesser dans son orgueil M. de Royancourt, qui venait de la blesser dans son amour, et, comme elle voulait se venger de l'infidèle, elle en revint à la proposition de Roger.

— Non, mon ami, non, dit-elle, je ne vous priverai pas et ne me priverai pas moi-même de ce plaisir ; d'ailleurs, je me suis promis de m'attacher toujours à vous plaire. Ordonnez donc, je suis à vos ordres.

Roger contint la joie qui débordait de sa poitrine ; il fit tous ses préparatifs ; mais, si fort qu'il se hâtât, pendant l'intervalle, M. de Royancourt et Sylvandire s'étaient raccommodés.

De sorte que le marquis proposa, un beau matin, au chevalier et à sa femme, de les accompagner en Provence.

Ce n'était pas l'affaire de Roger ; il n'en parut pas moins accepter avec transport la proposition de M. de Royancourt ; mais il prétexta quelques affaires, afin de faire traîner le départ en longueur.

Il espérait que, pendant ce temps, viendrait quelque nouvelle querelle qui amènerait quelque nouvelle brouille.

Il ne s'était pas trompé.

Roger surprit un second billet de M. de Royancourt, dans lequel il annonçait à Sylvandire que, pour que leur rupture n'eût pas cette fois les chances habituelles d'un raccommodement, il partait à l'instant même pour Utrecht.

Sylvandire essaya en vain de dissimuler son dépit ; Roger put en suivre tous les progrès sur son cœur et sur son visage.

Le jour même du départ de M. de Royancourt pour la Hollande, elle reparla la première du voyage en Provence.

— Oh ! sur mon honneur, se dit en lui-même Roger, je joue le plus ridicule et le plus avilissant de tous les rôles ; mais, Dieu merci ! nous voici tout à l'heure au dénouement.

Il saisit donc avec empressement cette ouverture que lui faisait sa femme, et, comme tous les préparatifs étaient faits depuis longtemps, le lendemain, 1er juin 1713, les deux époux partirent de Paris, amoureux, en apparence, comme deux ramiers.

XXVI

COMMENT ROGER ET SYLVANDIRE FIRENT UN CHARMANT VOYAGE EN PROVENCE ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Roger avait si bien joué son petit rôlet, comme disait le roi Charles IX, de catholique mémoire, qu'au moment de son départ il n'était bruit que de son amour pour sa femme. Tout le monde l'avait pris au sérieux, même d'Herbigny, même Clos-Renaud, même Chatellux, et ils répétaient partout que, si le roi n'avait pu faire faire bon ménage à Richelieu au moyen de la Bastille, le château de Chalon-sur-Saône avait mieux servi les volontés matrimoniales de ce grand monarque à l'égard du chevalier d'Anguilhem.

Il n'y avait pas jusqu'à Cretté qui ne fût la dupe de son ami et qui n'ajoutât foi aux rumeurs publiques ; il savait de quoi est capable une femme belle et persévérante, et, chaque fois qu'il voyait mademoiselle Poussette, il lui donnait Sylvandire à étudier comme le modèle d'une grande coquette.

— Voilà des projets de vengeance fort bruyants, bien silencieusement avortés, disait-il ; pauvre Roger ! il voulait tuer tout le monde, et voici maintenant qu'il s'occupe du contraire. C'est peut-être, au reste, le parti le plus sage ; décidément ce n'est pas encore l'exemple du chevalier d'Anguilhem qui me fera renoncer à ma liberté.

Pendant que chacun, à Paris, discourait de la sorte, Roger prenait, avec sa femme, le chemin du Midi ; deux jours après leur départ ils passaient à Chalon. Le chevalier voulut étudier l'effet que produirait sur sa femme la vue de la prison où il avait été enfermé. En conséquence, il la conduisit en face des murailles du château.

— Eh bien, demanda Sylvandire, après avoir regardé à deux ou trois reprises, que voulez-vous que je voie à cette horrible habitation ?

— C'est là que je suis resté onze mois, tandis que vous me cherchiez de par le monde, chère amie, répondit Roger.

Sylvandire fit une petite moue charmante qui voulait dire :

— Diable ! quelque aimable que soit le gouverneur, on ne doit pas beaucoup s'amuser là-dedans.

— Oui, oui, dit Roger en répondant à la pensée de sa femme ; oui, c'est là que j'ai bien souffert, mais plus encore d'être éloigné de vous que de ma captivité même.

— Et *nous* qui étions si loin de nous douter de cela ! répondit Sylvandire.

Le *nous* parut charmant à Roger.

Le lendemain, Roger et Sylvandire arrivèrent à Lyon, où ils s'arrêtèrent deux ou trois jours. Roger, dans son attention éternelle pour Sylvandire, ne permettait point qu'elle se fatiguât.

Pendant ces deux ou trois jours, Roger et Sylvandire firent un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières, la plus renommée de toutes les madones de France pour entretenir la bonne harmonie dans les ménages où elle existe, et pour la rappeler dans ceux où elle n'existe plus.

C'était, comme on le comprend bien, une précaution inutile à l'endroit de Roger et de Sylvandire : ils s'aimaient tant, qu'ils ne craignaient pas de voir s'affaiblir les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Après un séjour pareil à celui qu'ils avaient fait à Chalon, les deux époux quittèrent la seconde capitale de la France, et s'arrêtèrent successivement à Valence, à Orange et à Avignon.

A Avignon, surtout. Comment passer à Avignon et ne pas visiter la fontaine de Vaucluse ? C'eût été un crime de lèse-poésie.

Or, à cette époque, les amours étaient des plus poétiques et surtout des plus champêtres ; ils affectionnaient les collines, les vallées et les fontaines. Voyez l'*Astrée* et *Cléopâtre*.

Ils firent donc un pèlerinage à la fontaine de Vaucluse, comme ils en avaient fait un à Notre-Dame de Fourvières, et, pendant toute la route, Roger n'appela Sylvandire que sa chère Laure, et Sylvandire n'appela Roger que son beau Pétrarque.

Les mendiants auxquels ils faisaient l'aumône sur le chemin pleuraient en voyant un si beau couple.

Ils continuèrent leur voyage et arrivèrent à Arles. Ils voulaient voir les ruines de la ville, qui disputa un instant le titre de reine du monde à Byzance. Sans le mistral, à ce que prétendent les savants Arles était Constantinople.

Mais, dans ce moment, on s'occupait beaucoup moins de ce qui s'était passé dans l'antiquité, que de ce qui était arrivé il y avait une quinzaine de jours.

Un digne bourgeois de la ville d'Arles, qui avait eu le malheur de prendre en mariage une femme, à ce qu'il paraît, d'un caractère fort opposé au sien, et qui ne pouvait supporter les contrariétés que cette différence de tempérament apportait dans son ménage, résolut, à part lui, de devenir veuf. Mais devenir veuf n'était rien, s'il n'arrivait point à ce résultat par un moyen qui le mît à l'abri de la rigueur des lois.

Or, voici l'expédient qu'avait, pour arriver à son but, imaginé ce digne Arlésien :

Il avait, sur les bords du Rhône, une maison de campagne que sa femme aimait beaucoup et à laquelle elle avait l'habitude de se rendre tous les dimanches. Le véhicule ordinaire employé par la dame en cette occasion était une charmante petite mule, proprement harnachée, et de laquelle disait-on dans le pays, on prenait presque autant de soin que de celle du pape. Que fit le meurtrier ? Il priva, pendant les trois jours qui précédèrent le voyage accoutumé, le pauvre animal de toute boisson ; de sorte que, le dimanche matin, la dame se mit en route accompagnée de son mari, qui cette fois-là, avait voulu être de la partie, et montée sur sa mule, celle-ci, qui cherchait de l'eau partout, eut à peine aperçu le Rhône, qu'elle prit le galop sans que rien pût l'arrêter, et s'élança dans le fleuve avec la même rapidité qu'un cerf aux abois et poursuivi par une meute se jette dans une fontaine. Malheureusement ou heureusement, soit que le lecteur ou la lectrice voudra se placer au point de vue du mari ou de la femme, le Rhône est fort rapide en cet endroit, de sorte que la mule et la dame furent entraînées par le courant, et, comme le fleuve, toujours heureusement ou malheureusement, était aussi profond que rapide, toutes deux eurent bientôt disparu dans les flots, tandis que le mari, que sa douleur sans doute enchaînait au rivage, faisait de grands cris, de grands bras, et appelait au secours dans l'espérance que personne ne viendrait à son appel.

Cette espérance fut réalisée. La dame et la mule se noyèrent en compagnie. Le mari regretta fort la mule, mais,

dans les grandes circonstances, il faut savoir faire des sacrifices.

Cependant la chose avait fait tant de bruit, que la justice s'en était émue ; le mari avait été appelé devant le tribunal ; mais il avait paru si désolé, il avait versé tant de larmes sur la mort de la défunte que, faute de preuves, la justice l'avait relâché.

Sylvandire s'apitoya fort sur le destin de la pauvre femme, et Roger déclara, dans son indignation, que, si cet homme n'était pas un croquant, il irait lui demander raison de son infâme conduite.

Aussi tous deux quittèrent-ils en hâte cette ville de malheur et le lendemain, les deux époux étaient à Marseille.

Comme c'était le terme de leur voyage, les deux époux s'arrangèrent dans un hôtel pour y séjourner quelque temps. Dès le jour de leur arrivée, ils allèrent se promener sur la Canebière et dans les allées de Meilhan, affichant partout leur amour, qui se produisait par les caresses les plus extravagantes ; chacun les prenait pour de nouveaux mariés usant de leur lune de miel, et les admirait.

Dans l'hôtel qu'ils habitaient, dans le cercle où ils furent reçus, partout enfin, on faisait l'éloge de ce ménage favorisé.

— Quel beau gentilhomme, et comme sa femme l'adore ! disaient les femmes.

On ne parlait, à Marseille, que de Roger et de Sylvandire.

Un jour, Roger, qui était sorti seul le matin, rentra au logis et prévint sa femme qu'ils allaient tous deux, sur le midi, rendre visite à un négociant sarde chez lequel il venait de placer fort avantageusement quelques fonds dont il était embarrassé.

Sylvandire lui demanda quelle toilette il était convenable qu'elle fît, et Roger lui répondit :

— La plus belle que vous aurez, ma chère. Je veux que cet étranger aille rapporter dans son pays qu'il n'a vu dans son voyage aucune femme plus belle que vous.

C'était là un de ces conseils que Sylvandire suivait toujours avec une ponctualité qui faisait honneur à son obéissance conjugale. Au reste, sa beauté, rehaussée par l'élégance des dentelles et le feu des diamants, était vraiment surnaturelle, et, quand elle monta dans sa chaise, les porteurs eux-mêmes en furent éblouis.

Le négociant sarde demeurait rue du Paradis. C'était un long vieillard à barbe grise et pointue, comme on la portait du temps du cardinal Richelieu : Juif, Grec, Arabe, tout enfin, excepté Sarde, et qui parlait toutes les langues. Il semblait attendre impatiemment les deux visiteurs ; il alla au-devant d'eux avec un visage rayonnant. La beauté de Sylvandire semblait éclairer tout ce qui s'approchait d'elle.

Rien ne donne la confiance comme le succès ; Sylvandire avait vu l'effet qu'elle avait produit ; elle fut adorable de grâce et d'amabilité.

Roger, en mari galant et pour faire valoir l'esprit de sa femme, mit la conversation sur des matières tantôt badines, tantôt sérieuses.

Sylvandire soutint l'épreuve indiquée par Boileau, et passa, avec un égal succès, du grave au doux, du plaisant au sévère.

Roger s'épanouissait d'orgueil ; de temps en temps, il faisait au négociant sarde un signe de tête qui pouvait se traduire par ces mots :

— Vous voyez que j'avais dit vrai.

Et le Sarde répondait par un signe qui voulait dire évidemment :

— C'est une femme comme on en voit peu.

Roger pria Sylvandire de parler italien, et Sylvandire soutint la conversation, pendant une demi-heure, dans l'idiome toscan et avec l'accent romain.

Roger pria Sylvandire de jouer quelque chose sur le clavecin, et Sylvandire joua un morceau de l'opéra d'*Orphée* et chanta en s'accompagnant.

Le morceau se termina au milieu des applaudissements, et il y eut de nouveaux signes et de nouveaux sourires échangés entre les deux auditeurs.

Le marchand sarde dit quelques mots à l'oreille de Roger.

— Oh ! pour cela, répondit le chevalier, c'est impossible, et je crains que, malgré mes prières, madame ne veuille jamais y consentir.

— Que dit donc monsieur, mon ami ? demanda Sylvandire.

— Rien, répondit Roger.

— Mais encore ?

— Il désire une chose impossible.

— Laquelle ?

— Il dit qu'il a vu danser les gitanes d'Espagne, les almées d'Egypte, les bayadères de l'Inde.

— Eh bien ?

— Et il prétend...

— Quoi ?

— Qu'il est convaincu que vous l'emportez en grâces sur ces dames, et qu'il est sûr que, si vous vouliez danser un menuet ou une gavote...

— Oh ! dit Sylvandire.

— Je vous l'avais bien dit, mon cher ami, reprit Roger ; cela ne se peut pas.

— Cependant, mon ami, dit Sylvandire ne voulant pas rester en route de coquetterie et de séduction, cependant, si j'avais quelqu'un pour figurer avec moi, je danserais volontiers un menuet.

— Mais me voilà, moi, dit le vieux Sarde.

— Eh bien, moi, je chanterai l'air, dit Roger.

Et il se mit à roucouler l'air du menuet d'*Exaudet*, tandis que Sylvandire, avec son grotesque partenaire, en exécutait les figures avec une précision et une grâce ravissantes.

Le succès de Sylvandire monta jusqu'au triomphe.

— Et quel âge a madame ? demanda le marchand sarde, d'un ton d'une profonde admiration.

— Dix-neuf ans sept mois et quinze jours, répondit Roger ; pas encore vingt ans, mon cher monsieur, pas encore vingt ans !

— Vous ne m'aviez rien dit de trop, mon gentilhomme, répondit à son tour le Sarde ; et l'éloge que vous m'aviez fait de madame est encore, je dois le dire, resté au-dessous de la réalité.

— Oh ! monsieur ! dit Sylvandire en jetant un coup d'œil de reconnaissance à son mari.

— Non, parole d'honneur, reprit le Sarde avec un rire malicieux, vous êtes la plus charmante dame que j'aie encore vue, une vraie beauté orientale, une perle de sérail, une véritable houri, une femme impayable.

— Il me semble qu'on me fait la cour bien galamment, en votre présence, mon cher Roger, répondit Sylvandire en minaudant.

— Non, ma chère, répondit Roger ; on vous apprécie dignement enfin, voilà tout.

Là-dessus, on prit congé ; mais, en les reconduisant, le Sarde invita les deux époux à déjeuner, le lendemain, avec lui, à bord d'une tartane qui mouillait hors rade. Il s'agissait, outre le déjeuner, de prendre le plaisir de la pêche ; c'était le temps du passage des sardines.

Cette partie de plaisir si nouvelle enchanta Sylvandire, qui accepta de grand cœur, et qui, voyant que Roger ne répondait pas, se retourna avec inquiétude de son côté.

— Eh bien, mais, lui dit-elle, pourquoi gardez-vous donc le silence ? Refuseriez-vous ?

— Non, chère amie ; mais j'ai peur.

— Peur ! et de quoi ?

— Que vous ne puissiez supporter la mer.

— Oh ! il n'y a pas de danger.

— Vous désirez donc faire cette partie de pêche ?

— J'en meurs d'envie.

— Il faut faire tout ce que vous voulez.

— Vous êtes un mari charmant !

— Eh bien, donc, mon cher hôte, dit Roger, à demain.

— A demain, dit Sylvandire.

— A demain, dit le Sarde.

Le lendemain, à l'heure convenue, on était chez le Sarde. Une petite chaloupe propre et élégante attendait sur le port, un peu au-dessus de la Douane. Tous trois montèrent dedans, et se rendirent à la tartane, qui mouillait à la hauteur du château d'If.

C'était un charmant bâtiment, taillé pour la course, et qui rasait les flots comme un oiseau de mer. Il était commandé par un patron de trente à trente-cinq ans, remarquable par sa figure orientale et son costume étranger. Ce patron ne parlait qu'italien, ce qui donna à Sylvandire une nouvelle occasion de déployer sa science philologique. Il avait des yeux magnifiques, le nez grec, et les dents comme des perles.

On déjeuna de bon appétit ; on vit tirer les filets, qui rompaient sous le poids du poisson, et l'on convint, séance tenante, d'une pêche au feu pour le lendemain au soir.

Rentrée au logis, Sylvandire ne tarit pas sur les louanges du patron ; qu'il était beau, qu'il était fort, qu'il était courageux, quelle grande façon de s'exprimer il avait, avec quel luxe il avait reçu ses hôtes, et comme tout son équipage lui obéissait sur un mot, sur un geste, un signe !

— Assurément, dit Sylvandire en mettant le pied sur le quai, cet homme est au-dessus de sa condition.

— Assurément, répondit Roger.

Le lendemain matin, Roger retourna chez le Sarde ; au retour, il trouva sa femme qui dansait et riait toute seule.

— Bon ! dit-il, elle est déjà amoureuse du patron.

On devait partir à six heures de l'après-midi seulement ; de dix minutes en dix minutes, Sylvandire regardait la pendule : elle eût voulu pousser l'aiguille. Roger souriait amèrement et secouait la tête ; mais Sylvandire ne s'occupait pas de Roger.

Au moment de partir arriva la permission de l'inspecteur du port. Roger demanda au négociant sarde si le temps serait beau.

— Superbe, répondit Sylvandire.

Mais le Sarde cligna de l'œil d'une façon toute particulière et qui voulait dire : « Soyez tranquille, nous aurons le temps qu'il nous faut. »

On monta dans le canot, et, comme on avait le vent debout, on n'avança que fort lentement. Il en résulta que la nuit était venue et qu'on n'était encore qu'à la hauteur de l'île de Pommègue.

Pendant le trajet, de gros nuages s'étaient amoncelés à l'horizon et s'avançaient comme une marée, puis ils enveloppèrent la lune perdue au milieu de leurs vagues cotonneuses comme une île de feu ; mais, peu à peu, ils l'étreignirent de leurs plis épais et commencèrent à faire pâlir sa lumière.

De son côté, la mer était sinistre et déferlait bruyamment sur les rochers et sur le rivage.

On voyait, dans l'ombre, de grandes bandes d'écume phosphorescente qui couraient comme des traînées de flamme.

— Mon Dieu ! dit Sylvandire, il me semble que nous allons avoir une tempête.

— Que dites-vous du temps, mon cher hôte ? demanda Roger au marchand sarde.

— Beau temps pour la pesse ! beau temps pour la pesse ! répondit celui-ci avec un regard railleur que Sylvandire surprit et dont elle fut effrayée.

— Que veut dire monsieur, mon ami ? dit-elle en se rapprochant de Roger.

Roger frissonna en sentant le contact de cette femme qu'il avait tant aimée, et que peut-être il aimait encore.

Il recula machinalement.

— J'ai peur, dit Sylvandire.

Roger ne répondit point et laissa retomber sa tête dans ses deux mains.

Alors le marchand sarde alluma une torche, et, se levant, il l'agita quelque temps dans les airs, puis l'éteignit.

Le vent soufflait d'une façon lamentable ; on eût dit des plaintes humaines.

En ce moment, un éclair illumina le ciel, et, à la lueur de cet éclair, on vit la tartane qui courait des bordées à cinq cents pas de là environ.

Bientôt on aperçut quelque chose qui s'avançait dans l'ombre ; c'était une chaloupe montée par cinq hommes.

Deux hommes ramaient, deux hommes se tenaient à l'avant ; le cinquième était assis à l'arrière.

Sylvandire reconnut, dans ce dernier, le patron de la tartane.

Mais, cette fois, ce visage, qui lui avait paru si beau la veille, lui parut empreint d'une expression sinistre.

— Abordez, dit le patron en italien.

Et la chaloupe et le canot se trouvèrent bord à bord.

— Mon Dieu ! s'écria Sylvandire devinant, à l'expression des physionomies des nouveaux venus, qu'il n'était pas, comme elle l'avait cru, question d'une partie de plaisir, — mon Dieu ! qu'y a-t-il donc et que va-t-il se passer ?

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que les deux rameurs et les deux hommes de l'avant sautèrent dans le canot ; et, tandis que les deux rameurs contenaient Roger ou faisaient semblant de le contenir, les deux hommes de l'avant prirent Sylvandire à bras-le-corps et l'enlevèrent.

— Roger ! s'écria-t-elle, Roger, au secours, à l'aide ! Roger, sauve-moi, sauve-moi, sauve ta Sylvandire !

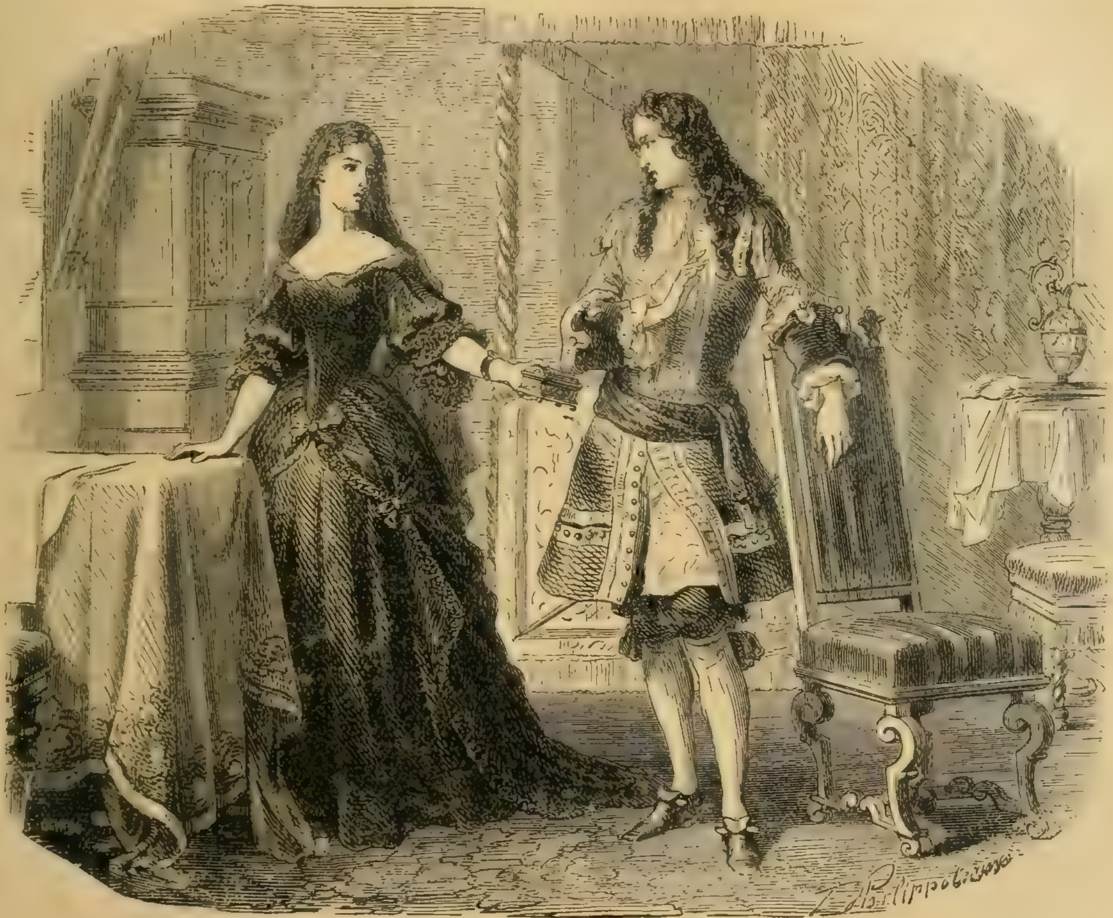
Roger se leva par un premier mouvement instinctif et machinal ; mais les deux hommes l'arrêtèrent : il est vrai que, si Roger eût voulu, il en eût pris un de chaque main et les eût jetés tous deux à la mer.

Mais, sans doute, il ne crut pas que c'était le moment d'user de ses forces, et il se rassit en poussant un soupir et en passant la main sur son front.

Pendant ce temps, Sylvandire, pâle de terreur, passait du canot dans la chaloupe.

— Roger, Roger ! essaya-t-elle de crier encore une fois. Roger, à moi ! Je me meurs !

Et elle s'évanouit.



Sylvandire lui demanda quelle toilette il était convenable qu'elle fît.

Il fallut que Roger se rappelât à la fois toutes les douleurs qu'il avait souffertes, tous les affronts qu'il avait essuyés, toutes les hontes qu'il avait bues, pour qu'il ne sautât point dans la chaloupe au dernier appel de la voix mourante de Sylvandire, et qui ne l'arrachât point aux mains de ces hommes.

Il avait levé la tête et il la laissa retomber dans ses mains.

— Au large! cria le marchand sarde.

Le patron prit Sylvandire des bras des hommes qui l'avaient enlevée, les rameurs saisirent leurs avirons et la chaloupe s'éloigna rapidement.

— *Addio, padrone!* cria le commandant de la tartane au marchand sarde.

— *Addio!* répondit celui-ci avec le petit ricanement qui lui était habituel.

Roger jeta un dernier regard vers Sylvandire; il vit encore sa robe blanche qui se détachait dans la nuit; et, comme les hommes et la chaloupe étaient déjà perdus dans l'obscurité, on eût dit une ombre qui glissait à la surface de la mer.

Mais, au bout de quelque temps, elle disparut dans la brume, et l'on ne vit plus rien.

Aussitôt le vieillard sarde prit les rames et se mit à ramer du côté opposé à la chaloupe, c'est-à-dire vers la terre, avec une vigueur qu'on n'aurait jamais soupçonnée dans ce maigre et débile corps.

— Eh bien, dit-il à Roger au bout de dix minutes de silence à peu près et en ralentissant le mouvement de ses avirons, eh bien, vous voilà libre, monsou le sevalier. Les soses se sont-elles passées comme vous le désiriez et êtes-vous content de nous?

— Oui, répondit Roger d'une voix sombre, oui, je suis libre, et cela grâce à un crime!

— Bah! un crime! répondit le vieillard; il ne faut pas envisager les soses ainsi. C'est une plaisanterie, voilà tout. Votre dame s'en va droit à Tounis; le patron il avait une commande d'un prince indien qui désirait oune femme française; vous vous étiez las de la vôtre: cela s'est arranzé à merveille.

Roger regarda une dernière fois à l'horizon, et vit effectivement, sous un rayon de lune, la tartane qui fuyait, au milieu d'un brouillard blanchâtre, dans la direction de Tunis.

— Allons, dit le vieillard, il faut songer à nous maintenant, car nous approsons de la terre: dessirez promptement vos habits, trempez-vous des pieds à la tête dans l'eau de la mer, et brisons un banc ou deux de ce canot.

Roger, en ce qui le concernait, exécuta silencieusement ces prescriptions, et, par un vent qui devenait de plus en plus menaçant, ils rentrèrent au port vers une heure du matin.

Du plus loin qu'il aperçut la tour Ronde, le Sarde se mit à pousser des vociférations, des sanglots, des gémissements qui réveillèrent Roger du terrible songe qu'il achevait de faire.

O povero! ô malheureux! ô *povero marito!* s'écria-t-il. *Ohimè! ohimè!*

Ces cris répétés avec variation d'idiome, firent sortir tous les douaniers de leur corps de garde, et près d'eux et autour d'eux, se groupèrent quelques bourgeois attardés.

— Qu'y a-t-il? cria le chef des gabelous.

— Ce qu'il y a? ce qu'il y a? *Ah! che sciagura*, oune si sarmante femme! *O! che peccato!*

Et, pendant que le vieillard poussait ces cris inintelligibles, la barque avançait toujours.

— Mais qu'est-il donc arrivé? s'écrièrent les assistants.

Alors le vieillard, tout en mettant pied à terre, raconta qu'au moment d'arriver à la tartane où Roger, Sylvandire et lui allaient faire une partie de pêche, un canot poussé par une lame avait brisé un banc et le gouvernail, et cela avec une telle violence que, du choc, madame d'Anguilhem, qui se tenait debout, était tombée à la mer.

Aussitôt, raconta toujours le vieillard, Roger s'était précipité après sa femme, mais en vain. La lame était grosse, le ciel était noir. La malheureuse Sylvandire n'avait point reparu.

Et il fallait voir les gestes animés du Sarde, sa pantomime furieuse. Il fallait l'entendre orner son récit de toutes les amplifications de la rhétorique italienne!

Six fois Roger avait plongé. Le Sarde avait voulu le retenir par les basques de son habit, mais inutilement; enfin, il allait plonger une septième fois, lorsqu'il l'avait saisi à bras-le-corps, s'était emparé de lui et l'avait retenu de force, en lui assurant que sa femme avait été recueillie par l'autre canot. Enfin Roger s'était évanoui, et, pendant ce temps, lui, pauvre vieillard, il avait ramené l'esquif au port. Quant aux hommes de la chaloupe, on ne les avait pas revus, et l'on ignorait quelles gens c'était, la violence des flots les ayant en un instant entraînés hors de vue.

On plaignit d'Anguilhem; quelques assistants, plus sensibles que les autres, versèrent des larmes. Il était sombre, muet, immobile. On prit son abattement pour un désespoir qui touchait à la folie, et l'intérêt qu'on lui portait s'augmenta de sa morne attitude. S'il eût été pauvre, on l'eût couvert d'aumônes, tant sa position paraissait franche et sa douleur réelle.

En rentrant à son hôtel, Roger s'enferma. Le patron le reconduisit, et raconta à tout le monde le funeste accident de la nuit. Roger avait ordonné qu'on le laissât seul avec sa douleur; aussi personne n'entra dans sa chambre que le négociant sarde, qui, le lendemain à dix heures du matin, vint s'informer de la façon dont le pauvre époux avait passé la nuit.

Puis tous deux mirent le verrou à la porte, et Roger compta cinq cents pistoles au Sarde; en échange de quoi, celui-ci lui remit un procès-verbal signé par quatre notables du pays, relatant, jusque dans ses moindres détails, l'aventure nocturne qui avait causé la mort de madame d'Anguilhem.

D'Anguilhem envoya ce procès-verbal à maître Bouteau avec une lettre pleine de réflexions lugubres.

Il fit aussi part de la perte qu'il venait de faire de son épouse bien-aimée au marquis de Cretté, à d'Herbigny, à Clos-Renaud et à Chastellux.

Puis, il partit pour Anguilhem, où il arriva douze jours après l'embarquement de Sylvandire.

Maintenant, avouons franchement une chose que nos lecteurs ont déjà sans doute devinée.

Le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem avait purement et simplement vendu sa femme à un corsaire tunisien, dont le marchand sarde était le correspondant en France.

Ce qui n'était pas mal ingénieux pour un provincial.

XXVII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM APPRIT QUE SON PÈRE N'AVAIT PAS REMIS À MADEMOISELLE DE BEUZERIE LA LETTRE DANS LAQUELLE IL LUI RENDAIT SA LIBERTÉ, ET DE CE QUI S'EN ÉTAIT SUIVI

Le baron d'Anguilhem, comme on le comprend bien, avec l'amour mêlé de respect qu'il portait au château de ses pères, n'avait point vu se faire un tel changement dans sa fortune sans songer à opérer quelques améliorations dans sa propriété. Aussitôt le mariage accompli, aussitôt ses intérêts réglés avec Roger, aussitôt son retour à Anguilhem enfin, il s'était donc mis à la grande œuvre qui le préoccupait depuis si longtemps, et que le manque de fonds l'avait seul empêché d'entreprendre.

Le premier de ces changements avait été une grande allée de sycomores qu'il avait fait planter devant son habitation, et qui, depuis deux ans et demi, étaient déjà devenus assez beaux; de plus, entre les troncs de ces arbres, on avait intercalé une haie de sureaux et de coudriers; au bout de cette allée, qui avait près d'un demi-quart de lieue, on voyait s'élever le manoir d'Anguilhem, augmenté d'un étage, lequel était surmonté lui-même d'un pavillon belvédère, dont la mode commençait à s'introduire, même dans les environs de Loches.

Il va sans dire que, dans ce mouvement architectural, qui avait donné à la maison un petit air seigneurial qui faisait plaisir à voir, la fameuse tour de la Guérite avait été scrupuleusement respectée.

Puis, agrandi du côté des bâtiments, le baron avait songé à s'arrondir du côté des terres; il avait acheté ce fameux marais de deux lieues qui ne rapportait rien qu'une magnifique chasse d'hiver aux canards et à la bécassine, mais qui donnait à la terre la même étendue qu'avait autrefois la baronnie; puis, les uns après les autres, il avait accaparé tous les petits bois qui avaient été si longtemps l'objet de sa convoitise, de sorte que le baron pouvait dire maintenant mes bois, mes marais, mes plaines; faculté dont, il faut lui rendre justice, il n'abusait pas ridiculement.

Enfin, le personnel s'était augmenté en raison du matériel.

Il avait deux fermiers au lieu d'un, trois chevaux dans son écurie, parmi lesquels figurait Christophe, qu'il avait ramené de Paris à son retour de la capitale, et qui, à l'ins-

tar de vieux soldats qui avaient combattu à Steinkerque et à Berg-op-Zoom, avait ses Invalides ; enfin, à ses deux servantes, mesdemoiselles Marie et Gothon, et à son garde-chasse Lajeunesse, il avait ajouté deux domestiques mâles.

Nous ne parlons pas de l'abbé Dubuquoi, qui, devenu inutile comme professeur, avait été élevé au rang de bibliothécaire et passait son temps à rassortir, chez les libraires de Loches, les deux cent quarante volumes dépareillés qui formaient le fonds de son domaine.

Grâce à cet état de maison, demeuré au reste au-dessous de ce qu'il pouvait être, le baron d'Anguilhem était considéré comme le plus riche propriétaire des environs.

Les trois cent mille livres qu'il s'était réservées sur la fortune de M. de Bouzenois lui rapportaient donc un million de saluts par an, et des saluts les plus recherchés de sa province.

Quant à la baronne, elle était restée exactement la même, c'est-à-dire le type le plus complet de l'excellente femme, de l'excellente mère ; elle avait seulement ajouté aux six robes qu'elle possédait les deux robes qu'elle avait fait faire à Paris ; mais, dans les grandes circonstances, elle avait continué à faire elle-même la pâtisserie, qu'elle faisait, au reste, à merveille, et à essuyer de sa propre main ces belles assiettes du Japon que Roger essuyait si bien.

Nous avons ramené Roger à cet endroit, parce qu'au milieu de leur changement de fortune, ce bon père et cette tendre mère ne pensaient qu'au fils auquel ils la devaient : lorsqu'ils étaient ensemble, ce qui arrivait souvent, on était bien certain que le nom du chevalier prononcé par l'un ou par l'autre allait mettre la conversation sur le chapitre de ce fils bien-aimé, et cependant, il faut le dire, il y avait des moments où le baron et la baronne accusaient Roger d'ingratitude.

C'est que jamais M. et madame d'Anguilhem n'avaient rien su de l'emprisonnement de Roger. Crette avait compris avec raison que l'annonce d'une pareille nouvelle les tuerait, et comme confinés dans leur province et n'ayant aucune relation à Paris, ils ne pouvaient aider en rien les amis de leur fils dans les démarches qu'ils faisaient, il avait voulu leur épargner une douleur inutile. Il leur avait donc écrit que le chevalier, chargé d'une mission secrète, était parti pour la Hollande, les prévenant en outre que, comme tout le monde devait ignorer le lieu de sa résidence, ils ne recevraient sans doute de longtemps aucune lettre de lui, attendu que, dès cette époque, les gouvernements avaient adopté cette mesure, si heureusement perpétuée jusqu'à nos jours, d'ouvrir les lettres, dans le but parfaitement innocent de savoir ce qu'elles contiennent. Roger n'avait donc pas donné de ses nouvelles pendant quinze mois, ce que, grâce à la lettre de Crette, ses parents avaient parfaitement compris ; mais ce qu'ils n'avaient pas compris, en échange, c'est que Loches ne fût pas le plus court chemin de Paris à la Haye.

Roger, aussitôt sa sortie de prison, avait écrit à Anguilhem ; mais, prévenu par Crette, il avait entretenu ses parents dans leur erreur. Sa lettre, comme on s'en doute bien, avait été accueillie avec bonheur. Cependant, après une si longue absence, c'était lui, lui surtout, qu'on avait besoin de revoir. Les invitations de venir passer un mois au château d'Anguilhem s'étaient alors succédé avec l'acharnement de la tendresse maternelle ; mais, au milieu de ses graves préoccupations, Roger n'avait pas eu le temps de faire droit aux réclamations de ses bons parents.

En partant pour Marseille, Roger avait écrit enfin qu'il allait faire un voyage en Provence et qu'à son retour il passerait par Anguilhem, où il séjournerait un mois ou deux.

Dès lors on se prépara au château à recevoir l'héritier présomptif, à fêter l'enfant prodigue. On mit les ouvriers dans la plus belle chambre du château, et l'on fit venir de Loches un surcroît de meubles, afin qu'à son arrivée madame d'Anguilhem ne manquât de rien.

Aussi, quand une chaise apparut au bout de l'allée des sycomores, s'avançant avec cette allure fringante qui n'appartient pas à la province, le cri : « Le chevalier ! le chevalier ! » retentit par tout le château, et chacun se mit sous les armes.

La chaise arrivait au grand galop. A la porte, elle s'arrêta. La portière s'ouvrit, et Roger tomba dans les bras de son père et de sa mère, qui versaient des larmes de joie ; puis il passa de leurs bras dans ceux de son ancien professeur l'abbé Dubuquoi.

A quelques pas derrière eux étaient les vieux serviteurs, amenés là par leur affection, et les nouveaux par leur curiosité.

Vieux et nouveaux trouvèrent que leur jeune maître était devenu un très old seigneur.

Quant à Castor, il hurlait dans sa niche, et s'élançait à faire croire qu'il allait briser chaîne.

Au bout d'un instant d'effusion, la baronne se souvint qu'il lui manquait un enfant. Elle jeta un coup d'œil dans la voiture, et la voyant vide :

— Et madame d'Anguilhem, s'écria-t-elle, où est-elle donc ?

Une vive rougeur passa sur le front de Roger, et une larme qui n'était pas hypocrite tomba de ses yeux.

Hâtons-nous de dire qu'il n'en tomba qu'une.

— Il m'est arrivé un grand malheur, ma mère ! dit Roger ; j'ai perdu madame d'Anguilhem. Mais rentrons ; je vous conterai cela.

Il serait difficile de donner au lecteur une idée des cris de douleur et d'étonnement qui accueillirent, au salon, le récit de la catastrophe de Marseille.

La baronne pensa s'évanouir de douleur, et elle ne se lassait pas de répéter, comme Géronte :

— Mais qu'allait elle faire dans cette galère ?

Cependant Roger l'eut bientôt consolée, et pour produire ce grand miracle, il n'eut besoin que de prendre sa mère à part et de lui dire ces quelques mots :

— Dieu, qui sait tout, ma mère, sait que madame d'Anguilhem ne me rendait pas heureux, et malheureusement le monde sait encore qu'elle n'a pas toujours eu pour notre nom tout le respect qu'elle lui devait ; son malheur n'est donc qu'une punition.

Roger, forcé de mentir sur beaucoup de points, sur celui-là, du moins, ne mentait pas.

Depuis plus de trois ans, Roger n'avait pas vu Anguilhem ; mais l'absence n'avait pas été assez longue pour qu'il eût rien oublié ; chacun de ses souvenirs était encore vivant dans son cœur et chacun de ses souvenirs se liait à son amour pour mademoiselle de Beuzerie. De souvenirs antérieurs, il n'en avait point ; il lui semblait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour où il avait vu Constance.

La baronne avait, comme nous l'avons dit, fait préparer le plus bel appartement du château ; mais Roger demanda à coucher dans sa petite chambre. C'était là, on se le rappelle, que lui était apparue, pour lui ordonner de vivre, la jeune fille qu'il croyait morte. Il alla au tableau représentant le Christ, s'agenouilla comme il avait l'habitude de faire à cette époque-là, et essaya de retrouver sa prière d'enfant ; mais, à l'époque où il priait, Roger était jeune, pur, plein d'illusion et de foi ; et surtout il n'avait pas commis une action qui, à tout prendre, ressemblait fort à un crime.

Roger se mit au lit ; mais il resta longtemps au lit sans s'endormir. Cependant le sommeil vint, et avec le sommeil les songes : il lui sembla que le tableau tournait encore sur lui-même comme au temps des visions de sa jeunesse ; mais, cette fois, ce n'était pas Constance qui lui apparaissait, c'était Sylvandire qui descendait du piédestal, et qui venait, froide et glacée, s'étendre près de lui.

Trois fois Roger se réveilla, et trois fois, en se rendormant, il retomba dans le même rêve.

Le matin, il se leva avec le jour, alla lui-même à l'écurie seller Christophe, et, comme il avait besoin de chasser le souvenir de Sylvandire par un souvenir plus tendre, il suivit la route jusqu'à l'endroit où, certain soir de Pâques, il avait retrouvé le coche de M. de Beuzerie renversé dans le marais, et avait ramené triomphalement Constance sur ce même Christophe, qui, après six ans passés, le ramenait au même endroit.

Roger reconnut la place ; il lui semblait que l'événement était arrivé de la veille, et que tout ce qui s'était passé depuis ce temps était un songe.

A l'heure du déjeuner, Roger revint au château l'esprit un peu plus calme et un peu plus tranquille. Les souvenirs du matin avaient combattu les rêves de la nuit ; Constance avait vaincu Sylvandire.

Au déjeuner, Roger demanda des nouvelles de tout le voisinage ; mais, selon l'habitude des gens qui pensent trop à une personne, ce fut de cette personne-là qu'il n'osa pas dire mot. Il espérait toujours que son père ou sa mère prononcerait le nom de mademoiselle de Beuzerie ; mais ce nom ne sortit pas de leur bouche.

Il est vrai de dire, au reste, que Roger attendit avec une impatience qui n'était pas exempte d'effroi. A tout moment, il s'attendait à entendre sortir de la bouche du baron, parmi les énumérations généalogiques de la province, cette fatale parole :

— A propos, mademoiselle Constance de Beuzerie a épousé M. de Croisey, ou tout autre.

Mais, au grand étonnement de Roger, le baron et la baronne semblaient s'être donné le mot, et pas un des deux ne parla de Constance.

Après le déjeuner, Roger monta sur Christophe, qui partit en rechignant très fort. Il commençait à croire, en reconnaissant le cavalier à quelques vieilles habitudes qu'il n'avait pas perdues, que ses courses amoureuses allaient recommencer. Christophe avait vieilli comme les autres personnages de cette histoire. Christophe, enfin, avait six ans de plus.

Cette fois, Roger se dirigea vers un but que le pauvre animal reconnaissait encore. C'était la Chapelle-Saint-Hippolyte, où Roger et Constance s'étaient enfuis, et dont le bon curé les avait si religieusement trahis.

Il espérait que le curé, en le reconnaissant, lui parlerait de Constance.

Hélas ! le curé était mort et remplacé par un autre curé envoyé de Lorient. Le nouveau pasteur n'avait pas connu Constance ; il n'y avait donc pas de probabilité qu'il en parlât.

Quant à la servante du nouveau curé, il l'avait amenée avec lui de Lorient ; il n'y avait donc aucune chance qu'elle en sût plus que son maître ; d'ailleurs, elle ne parlait que le bas breton, langue que Roger avait peu pratiquée, quoique les savants aient découvert, depuis, que c'était l'ancien celtique.

Roger revint donc au château aussi ignorant qu'il en était parti.

Au dîner, même silence. Roger était muet et préoccupé ; il retournait de tous côtés dans sa pensée la phrase par laquelle il devait entamer cette importante conversation. Enfin, après mille détours qui n'amenèrent aucune ouverture de la part de ses parents, il se hasarda.

— Et... et notre ancienne haine avec les Beuzerie, dit-il en essayant de sourire, vous ne m'en parlez point, mon père ?

— Elle est bien calmée, et nous sommes cruellement vengés, répondit le baron.

— Bah ! et pourquoi cela ? s'écria Roger frémissant de tout son corps en songeant que Constance était peut-être morte ou mal mariée.

— Figure-toi, reprit le baron, tandis que la baronne regardait son fils avec inquiétude, figure-toi que Constance n'a pas trouvé à se marier et qu'elle est encore fille.

Un tremblement convulsif s'empara de Roger. Il rougit et pâlit tour à tour. Il essaya de se lever de son fauteuil et retomba assis. Puis des larmes vinrent à ses yeux, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine en poussant un profond soupir.

— Oui, dit la baronne, elle s'est retirée, voici bientôt un an, au couvent de Loches, et l'on ne sait pas trop si, malgré les instances de ses parents, elle n'entrera point en religion.

Ainsi, quand Roger avait cru perdre Constance, il avait voulu se faire jésuite. Ainsi, quand Constance avait perdu Roger, elle avait voulu se faire religieuse.

Dieu est donc au fond de tout amour réel.

— Pas mariée, repartit Roger ; pas mariée, et, sans doute, m'aimant toujours !

— Elle qui faisait tant la fière, dit le baron ignorant ce qui se passait à cette heure dans le cœur de son fils.

— C'est-à-dire, reprit la baronne, elle dont les parents avaient tant d'orgueil ; car, pour Constance, Dieu sait que c'était une bonne et sainte fille que j'aimais comme une mère.

Roger remercia la baronne d'un coup d'œil.

— Et... et qu'a-t-elle dit de mon mariage ? reprit-il en hésitant.

— Ma foi, nous n'en savons rien, reprit le baron d'un air quelque peu embarrassé, car nous n'avons pas vu les Beuzerie depuis ton départ.

La conversation en resta là ; seulement, Roger devint plus pensif encore qu'à l'ordinaire, et l'on se leva de table sans avoir ajouté un seul mot de plus.

Après le dîner, Roger prit son fusil, détacha Castor, auquel la joie de sortir avec son ancien maître rendit momentanément toute son ancienne vigueur, et il recommença ses promenades d'autrefois du côté de la garenne ; mais, en trois ans, que de jours écoulés, et, dans ces jours, que d'événements ! A chaque pas du chemin, il trouvait un regret ou un remords ; derrière chaque buisson, il craignait d'apercevoir Sylvandire et pleurait de ne plus voir Constance.

L'arrivée de Roger fut, au reste, fêtée dans tout le pays ; la douleur qu'inspirait la mort de la jeune baronne ne fut pas de longue durée. Presque personne ne l'avait connue.

Puis il y avait encore un motif pour que l'effet produit par l'accident qu'avait raconté Roger à sa mère, et que sa mère racontait à tout le monde, produisît une courte impression. Roger, en devenant veuf, était redevenu libre ; Roger avait vingt-deux ans ; Roger était plus beau qu'il n'avait jamais été, même du temps où on l'appelait le beau Roger ou le beau Tancrède ; enfin, Roger possédait, sans compter ce qui devait lui revenir à la mort de ses parents, c'est-à-dire sans compter ses espérances, comme on le dit dans cet infâme argot qu'on appelle la langue des hommes d'affaires, Roger, disons-nous, possédait à lui, en propre et pour le moment, quarante bonnes mille livres de rente.

Aussi les mères de famille reprirent peu à peu leur idée favorite, qui était de donner Roger à leur fille.

Roger fut donc le héros de la chasse, des bals et des festins, mais, hélas ! un héros bien triste. Cependant, au milieu de ces réunions, il aperçut quelquefois une figure encore plus triste que la sienne : c'était celle du vicomte de Beuzerie. Chaque fois, Roger s'éloigna de lui, car la vue de ce vieillard, dont l'orgueilleux entêtement avait été la cause première de ses douleurs, lui faisait mal, en lui rappelant toute une immensité de souvenirs amers.

Un jour, à la chasse, il rencontra le vicomte près de cette même garenne où, à peu près trois ans auparavant, ils s'étaient si violemment querellés, et où, depuis, partant plein d'espoir et d'illusions, Roger avait pris congé de Constance.

Roger salua le vieillard en le suivant d'un œil attendri, car enfin, quelque tort qu'il eût envers Roger, ce vieillard, c'était le père de Constance.

M. de Beuzerie, qui avait coupé à travers une pièce de luzerne pour éviter la présence du chevalier, se ravisa, et, venant droit à lui :

— Monsieur d'Anguilhem, lui dit-il, veuillez de grâce me dire vous-même, afin que je l'entende de votre propre bouche, si vous êtes marié ou si vous ne l'êtes pas.

— Je suis veuf, monsieur, répondit Roger en tremblant.

— Alors, venez avec moi, monsieur, reprit le vicomte, et vous sauverez toute ma famille du désespoir ; ma fille s'est renfermée à la Conception, elle ne veut rien entendre de nous ; elle prétend que nous l'avons trompée, que vous êtes toujours garçon, que vous ne l'avez pas dégagée de sa parole, enfin qu'elle ne peut donc appartenir à personne que vous ou à Dieu, et puis peut-être aussi est-elle devenue folle, pauvre chère enfant, car, depuis deux ans, sa mère et moi, nous ne comprenons plus rien à sa conduite.

Roger laissa tomber son fusil et regarda le baron en homme qui va s'évanouir.

— Hélas ! hélas ! dit le vieillard ému jusqu'aux larmes, tout est retombé sur nous, monsieur d'Anguilhem, et nous sommes véritablement bien malheureux.

Roger sentit se dérober ses genoux sous lui.

— Oh ! monsieur le vicomte, s'écria-t-il, pardonnez-moi, pardonnez à Constance. Mais je crois entrevoir la vérité avant d'aller avec vous, laissez-moi aller à Anguilhem. J'ai un mot d'explication à demander à mon père ; ensuite je suis tout à vous. A quelle heure désirez-vous que je sois demain à Beuzerie ?

— Attendez-moi alors, monsieur le chevalier, répondit le vicomte, et c'est moi qui, demain, vous prendrai en passant.

— Je vous attendrai.

— Mais songez que ce n'est point un engagement en l'air que vous prenez là, monsieur d'Anguilhem. Je compte sur vous, j'y compte, n'est-ce pas ? reprit-il encore avec une affectueuse insistance, car il ne savait pas si la vieille offense qu'il avait faite à Roger ne vivait pas toujours au cœur de son jeune voisin.

Roger lui fit un signe à la fois de la tête et de la main, et reprit aussitôt le chemin d'Anguilhem. Cependant, au bout de cent pas, il se retourna et vit que le vieillard s'était assis et se tenait immobile et la tête baissée, pareil à une statue de la Résignation.

Deux heures après, Roger était de retour à Anguilhem.

— Mon père, dit Roger au baron, qui cueillait des abricots dans son verger, mon père, n'auriez-vous donc point remis à mademoiselle de Beuzerie la lettre que je vous avais prié de lui faire passer, et qui lui annonçait mon mariage ?...

M. d'Anguilhem, pris ainsi à l'improviste, hésita un instant et rougit.

Cette honte d'un père qu'il respectait profondément fut un reproche douloureux pour Roger. Aussi, prenant aussitôt les deux mains du baron dans les siennes :

— Oh ! rassurez-vous, mon bon père, quoi que vous ayez fait, vous avez bien fait.

— Eh bien, non, mon cher Roger, dit le baron, je ne la lui ai point remise ; tu ne m'avais pas dit ce que contenait cette lettre, et j'ai eu peur, je te l'avoue, que, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvions, cette malheureuse lettre ne fît plus de mal que de bien.

— Ainsi, cette lettre ?

— Elle est encore là-haut.

Et le baron, suivi de Roger, rentra au château, monta dans sa chambre, tira la fatale lettre d'un coffret de chêne où elle avait jauni, précieusement cachetée, et la remit à son fils.

— Oh ! je comprends tout maintenant, s'écria Roger ; je lui avais dit de ne croire qu'à mes paroles ou à mon écriture, elle n'a voulu croire à rien qui ne fût pas moi, elle a toujours attendu que je dégageasse ma parole ; et elle eût attendu ainsi jusqu'à la mort ! Oh ! la sublime enfant, comme elle m'aimait !

Roger prit la lettre et remonta dans sa chambre, afin de réfléchir tout à son aise aux événements passés et peut-être aussi aux événements à venir.

XXVIII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM ET MADEMOISELLE CONSTANCE DE BEUZERIE SE RETROUVÈRENT PLUS AMOUREUX L'UN DE L'AUTRE QUE JAMAIS, ET DES PERPLEXITÉS OU CET AMOUR PLONGEA ROGER

Roger passa une nuit fort agitée. Il vit, en rêve toujours, tourner le tableau ; et, cette fois, c'était Constance qui lui apparaissait ; mais au moment où elle touchait la terre et approchait de son lit, Sylvandire se levait d'un air menaçant entre elle et Roger, de sorte que, quelques efforts que fissent les malheureux jeunes gens, ils ne pouvaient jamais parvenir à se joindre.

Quelque peu de foi que Roger eût aux songes, celui-là était tellement en situation et avait un caractère si merveilleusement prophétique, qu'il laissa dans son esprit une émotion qui n'était pas encore dissipée lorsque, vers les huit heures du matin, M. de Beuzerie arriva.

Le vieillard était à cheval. Roger fit aussitôt seller Christophe ; car, dès la veille, il avait deviné qu'il était question d'accompagner le vicomte au couvent de Loches. Tous deux s'acheminèrent vers la ville.

Le long du chemin, le chevalier, en songeant qu'il allait revoir Constance, se trouvait parfois pris de si effroyables serrements de cœur, qu'il retenait son cheval tout à coup, et pâlissait si fort, qu'on eût dit qu'il allait tomber. Alors, M. de Beuzerie s'arrêtait lui-même et le regardait avec anxiété ; mais aussitôt Roger rappelait toute sa force et se remettait en route.

Bientôt on aperçut Loches. Roger ne pouvait comprendre que, dans cet amas de maisons, il y eût une maison qui renfermât Constance. Roger ne pouvait croire que, dans une demi-heure, dans un quart d'heure, dans cinq minutes, il allait se retrouver en face de celle qu'il n'avait pas vue depuis près de trois ans, et dont, pendant ces trois ans, il s'était cru séparé à jamais.

On entra dans la ville, on entra dans la rue. On frappa à la porte du couvent. La tourière ouvrit. M. de Beuzerie demanda sa fille, et la tourière répondit, du ton le plus tranquille :

— C'est bien, monsieur le vicomte ; entrez au parloir, et l'on va la prévenir.

Cette réponse était bien simple et bien naturelle ; cependant elle fit frissonner Roger ; il s'attendait qu'on allait lui dire que Constance n'était plus au couvent, ou peut-être, comme on lui avait dit à Chinon, que Constance était morte.

On entra dans le couvent ; une religieuse introduisit le vicomte et Roger au parloir, puis les laissa seuls.

Ni le vicomte ni Roger n'échangèrent une parole ; seulement, le père s'approcha de la grille, tandis que le jeune homme restait en arrière, à peu près caché dans la demi-teinte.

Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit, et Constance toute vêtue de blanc, parut et s'avança vers la grille avec une démarche lente et d'un pas qui semblait ne faire aucun bruit.

Elle était pâle et amaigrie, mais plus belle et plus gracieuse que jamais ; on eût dit que tout ce qu'il y avait de terrestre en elle s'était consumé au feu de son amour, et que, de la femme souffrante en ce monde, il ne restait plus que l'ange bienheureux prêt à remonter au ciel.

Mais, tout à coup, en détournant les yeux de dessus son père, le regard de Constance rencontra celui de Roger. Elle s'arrêta chancelante et jeta un grand cri. Roger crut qu'elle allait tomber, s'élança vers elle, et, passant ses deux bras à travers la grille :

— O Constance ! Constance ! dit-il ; vous êtes un ange ; mais, si parfaite que vous soyez, me pardonnerez-vous jamais ?

— C'est lui ! dit Constance c'est bien lui.

Et, levant ses deux mains jointes et ses yeux au ciel :

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, je vous remercie. J'avais donc bien fait de croire. J'avais donc bien fait d'espérer. Le voilà revenu

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il était marié dit le vicomte de Beuzerie, tenant à prouver à sa fille qu'il ne l'avait point trompée.

— Marié ! reprit Constance marié ! Est-ce vrai, Roger ?

— Hélas ! dit Roger, j'ai été obligé de céder à la nécessité, et voici la lettre que je vous écrivais à cette fatale époque, et que mon père, Dieu l'inspirait sans doute, ne vous a pas remise.

— Alors que venez-vous faire ici, Roger ?

Vous dire que je suis libre.. et vous remercier de votre généreux dévouement.

— Vous êtes libre, Roger ! ne dites-vous pas que vous êtes libre ?

— Oui, murmura Roger d'une voix presque inintelligible.

— Mon père, s'écria Constance mon père, je veux sortir d'ici ! O... mon Dieu, mon Dieu, moi qui vous demandais de mourir ; oh ! maintenant, mon Dieu, je veux vivre : Roger est libre !...

Chaque tendre parole de la jeune fille était un poignard enfoncé dans le cœur de Roger

Roger se retourna vers M. de Beuzerie, et lui demanda un moment d'entretien avec Constance.

Le vieillard était si content de ce que sa fille, qu'il croyait perdue à tout jamais, allait lui être rendue, qu'il accorda à l'instant ce que Roger lui demandait, et qu'il sortit même du parloir.

A peine la porte fut-elle refermée, que Roger saisit la main de Constance et la couvrit de baisers.

— O Constance, lui dit-il, vous voyez que j'ai été forcé par une nécessité insurmontable ; dites-moi, est-il bien vrai que vous me pardonniez ?

— Je vous pardonne et je vous aime plus que jamais, Roger.

Puis, s'interrompant tout à coup :

— Oh ! malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses deux mains, je vous parle de mon bonheur, Roger, et je ne pense pas à l'ombre de cette pauvre morte que j'insulte et qui me maudit peut-être.

Roger sentit un frisson passer dans ses veines et poussa un soupir.

— Vous la regrettez, Roger, dit Constance, car sans doute elle était belle, oh ! plus belle que moi ! Ce n'est pas difficile, surtout maintenant, mais, oh ! mais elle ne vous aimait pas comme je vous aime ; et, de cela, j'en suis bien sûre.

— Non, Constance, reprit Roger ; mais je n'en dois pas moins me conformer aux convenances. Il y a pour les deuils un temps obligé.

— Oh ! oui, mon ami, oui, sans doute. Oh ! l'attente avec l'espérance, ce n'est rien ; c'est l'attente avec le désespoir qui est mortelle. Maintenant que vous m'êtes revenu, après trois ans, je suis sûre de vous, Roger.

Et elle lui tendit la main avec cette angélique confiance qui avait fait d'elle, presque à son insu, une femme sublime de résignation et de dévouement.

En ce moment, M. de Beuzerie rentra ; les deux jeunes gens se regardèrent en souriant. Ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire, et cependant il y avait trois ans qu'ils ne s'étaient vus. Mais il y a tant de choses dans les deux mots, *Je t'aime*, que lorsqu'on les a prononcés on a tout dit : et, que, si l'on veut s'apprendre quelque chose de nouveau, il faut les redire.

— Eh bien, Constance, es-tu prête ? dit le vieillard.

Constance regarda Roger, comme pour lui demander encore une fois s'il était bien vrai qu'elle dût sortir de son couvent.

— Oui, monsieur, dit le chevalier au vicomte de Beuzerie, oui, mademoiselle consent à nous rendre à tous le bonheur que son absence nous enlevait

Constance appuya ses deux mains sur son cœur et respira. Puis ses beaux yeux se relevèrent brillants d'émotion, un éclair de joie fit remonter le sang à ses joues, et elle apparut belle et radieuse comme un ange.

Cependant M. de Beuzerie et sa fille ne pouvaient partir à l'instant même, la chose eût semblé par trop étrange. De son côté, Roger ne pouvait rester. Il salua donc M. de Beuzerie et Constance, dont il baisa une dernière fois la main.. Et, tandis que le père et la fille prenaient congé de la supérieure et préparaient leur retour, Roger, déchiré d'angoisses et suffoquant à chaque pas, rentrait seul au château d'Anguilhem.

Sa mère le vit passer la figure toute décomposée : elle le suivit sur la pointe du pied, elle écouta à la porte de sa chambre, et elle l'entendit éclater en sanglots.

La chère dame se retira chez elle en secouant la tête tristement et comme une pauvre femme qui prévoit des malheurs, sans savoir ce que ces malheurs peuvent être, et, parce que son fils pleurait, elle pleura.

Bientôt le bruit se répandit par toute la province que le vicomte de Beuzerie et le chevalier d'Anguilhem étaient allés rendre ensemble une visite à mademoiselle Constance de Beuzerie, et qu'à la suite de cette visite la novice avait renoncé à son projet d'entrer en religion et était revenue chez son père.

Chacun crut voir, dans ce retour inespéré de la jeune fille vers des sentiments plus mondains, une prompte solution aux difficultés qui s'étaient élevées jadis entre les deux familles et que le premier mariage de Roger avait fait renaître plus épineuses que jamais.

Constance elle-même ne doutait pas de son bonheur à venir. Elle avait eu foi dans Roger absent, comment se serait-elle avisée de douter de lui lorsqu'il revenait après trois ans aussi amoureux que jamais?

Et, en effet, au milieu de tous ses souvenirs de jeunesse, Roger s'était repris à son premier, à son seul amour. Le sentiment qu'il avait éprouvé pour Sylvandire, il le sentait bien maintenant qu'il avait retrouvé Constance, c'était un amour tout matériel, le délire des sens, la fascination de la beauté, si cela peut se dire; aussi cet amour, qui ne reposait sur aucun sentiment élevé, avait-il toujours été un amour plein d'inquiétude et de jalousie; le sentiment qu'il éprouvait pour Constance, c'était du bonheur.

Mais ce bonheur était cruellement troublé par le souvenir de la catastrophe de Marseille. Parfois Roger parvenait à oublier cette terrible nuit, et alors son visage s'éclairait d'une joie suprême, un sourire plein d'ineffable bonheur s'épanouissait sur ses lèvres; puis, tout à coup, une pensée traversait son esprit, Roger devenait pâle comme la mort, ses cheveux se hérissaient, une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux.

Ce malheureux voyait disparaître dans le brouillard blanchâtre de l'horizon la trirème fuyant du côté de Tunis.

Roger, comme nous l'avons dit, avait exprimé devant Constance le désir de porter un an le deuil, et Constance avait applaudi à cette observation des convenances. Roger ne lui avait pas dit un mot de mariage; mais Constance, restée fidèle à Roger malgré son infidélité, en voyant revenir Roger à elle, n'avait pas cru qu'il fût besoin de parler d'une union qui lui paraissait contractée depuis longtemps devant Dieu. Il en résulta donc que, lorsque Roger, qui espérait que le bruit et la distraction de la capitale chasseraient de son esprit les terreurs qui le tourmentaient, parla, sous le prétexte de veiller à ses affaires, longtemps abandonnées, de la nécessité d'un voyage à Paris, Constance ne fit aucune objection, et lui demanda seulement quand il comptait revenir.

— Le plus tôt que je pourrai, répondit Roger.

Et cette réponse suffit à la confiante jeune fille.

Sur ce, Roger prit congé du château d'Anguilhem, du baron, de la baronne, de l'abbé Dubuquoi, de Christophe et de Castor, et, après avoir écrit au marquis de Cretté qu'il serait près de lui dans huit jours, il partit à petites journées.

Mais, au troisième jour, Roger ne put supporter cette lenteur; elle lui laissait trop de temps pour penser aux choses qu'il voulait oublier. Il prit des chevaux de poste et arriva la quatrième nuit après son départ.

Il y eut encore un moment terrible pour Roger, ce fut celui où il rentra seul à cet hôtel dont il était sorti avec Sylvandire. A peine osa-t-il lever les yeux, de peur de voir l'appartement de sa femme éclairé, et il s'attendait à ce que quelque domestique allait lui dire :

— Madame est rentrée en l'absence de M. le chevalier, et prie M. le chevalier de monter chez elle.

Mais l'appartement était sombre et fermé, et aucune voix ne s'éleva pour parler de Sylvandire.

Breton déshabilla son maître. Roger tremblait devant cet ancien confident de sa jalousie. Il lui semblait que Breton, qui connaissait tous ses griefs contre Sylvandire, le regardait d'une certaine façon qui voulait dire :

— Eh bien, nous avons donc pris notre revanche?

Mais une épreuve plus terrible que toutes celles-là était celle qui attendait Roger lorsqu'il se présenta chez M. Bouteau. Le regard du beau-père fut scrutateur. On n'est pas juge pour rien; mais Roger avait réuni toutes ses forces pour ce moment, et il le soutint sans baisser les yeux. Le président n'aimait pas sa fille, dont il avait pu apprécier le caractère pendant dix-sept ans qu'il l'avait gardée près de lui; mais il avait l'habitude de questionner, et il n'aurait pas été fâché de trouver, comme dans sa famille, un petit procès criminel. Seulement, cette fois, l'occasion lui en manqua, car comment aller trouver l'imagination de cet expéditif Roger qui, d'ailleurs, ne réclamait aucune succession?

Il en résulta que maître Bouteau s'affligea avec Roger de la perte que tous deux avaient faite, mais cela d'une façon si modérée qu'il continua à aller encore de temps en temps chez son gendre, et qu'ils devinrent plus amis que jamais, ce qui fit admirer à tout le monde cet amour de Roger qui, même après la mort de sa femme, se répandait encore sur toute la famille.

Cette intimité dura trois mois, à la grande édification du cercle qui pouvait l'apprécier. Mais un beau matin, en répondant avec trop d'aigreur à un avocat qui lui répliquait trop hardiment, maître Bouteau, qui était irascible et qui avait le cou gras et court, tomba frappé d'une apoplexie foudroyante et mourut sans reprendre même connaissance, et comme s'il n'eût pensé qu'à faire un peu de plaisir à Roger. S'en doutaient les bons gendres du monde qui se trouvent seulement vingt-quatre heures dans la position de Roger, auraient compris comment le plus excellent beau-père peut devenir parfois une chose fastidieuse.

A la première nouvelle de cet accident, la fille de chambre qui servait maître Bouteau depuis quinze ans, accourut chez Roger. Roger se transporta chez son beau-père; mais, comme nous l'avons dit, le respectable président ne reprit pas connaissance.

On ouvrit le testament. Maître Bouteau laissait trois cent mille livres à son gendre, cinquante mille livres à mademoiselle Fanchon, sa femme de chambre, et une centaine de mille livres réparties en legs pieux aux hospices et aux églises.

Quant à l'argent comptant, il n'en était aucunement question; aussi ne trouva-t-on point traînant un seul petit écu. Mademoiselle Fanchon était une fille d'ordre.

Maître Bouteau fut enterré, avec tous les honneurs dus à sa position sociale, dans le cimetière du Père-Lachaise, qui commençait à être le cimetière à la mode de cette époque.

Les cent mille écus à lui légués par son beau-père embarrassèrent fort Roger : cet argent lui pesait singulièrement. C'était l'héritage de Sylvandire; mais où lui faire passer cette somme? C'était le hic. D'ailleurs, avec cette somme, Sylvandire pouvait se racheter et revenir en France : cette idée faisait frémir Roger.

Il n'en résolut pas moins de tenir cette somme toujours disponible en bons au porteur.

Passons de maître Bouteau, avec lequel nous avons voulu en finir tout d'un coup, au marquis de Cretté, avec lequel, grâce à Dieu, nous n'en avons point encore fini.

Si maître Bouteau avait eu un germe de soupçon, Cretté avait, lui, de son côté, poussé le germe jusqu'au plus complet développement : mais il était à la fois, chose rare, courtisan et délicat : il aimait d'ailleurs Roger comme il eût aimé son frère. Il ne fit donc à son ami aucune question à l'endroit de sa femme; seulement il lui dit par manière de conversation et comme entre deux parenthèses :

— A propos, mon cher, tu sais, j'avais un vieux compte à régler avec ce Royancourt.

— Oui, répondit Roger.

— Eh bien, te sachant hors de toute atteinte, j'ai été le trouver à Utrecht, et là, en pleine cour, je lui ai marché sur le pied de telle façon, que je l'ai enfin forcé à se battre.

— Et? demanda Roger.

— Et je lui ai donné un joli petit coup d'épée dans le bas-ventre.

— Tu l'as tué, alors?

— Non, pas précisément; il est même à cette heure entre les mains d'un excellent chirurgien; cependant, comme la blessure était grave, je doute qu'il passe l'hiver; ne t'en fâche donc pas trop sérieusement, si tu apprenais d'un moment à l'autre, qu'il est passé de vie à trépas.

En effet, on lut, un matin, dans la *Gazette de Hollande*, l'article suivant, sous la rubrique d'Amsterdam, mars 1714 :

« M. le marquis de Royancourt est mort ce matin des suites d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse. Ce gentilhomme était depuis huit mois chez nous, chargé par Sa Majesté Très Chrétienne d'une mission extraordinaire. »

— Allons, allons, pensa Roger, il paraît qu'il y a cependant un dieu pour les honnêtes gens, puisque ce Dieu me délivre de tous mes persécuteurs les uns après les autres. Le prophète a bien raison de dire : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Ce fut Cretté qui apporta à son ami cette gazette nécrologique.

— Voilà ta prison payée, lui dit-il, lorsque le chevalier eut lu l'article en question. Je me suis chargé de l'un, et toi, tu t'es chargé de...

Mais Roger devint si pâle, que Cretté s'interrompit tout à coup, et, tendant la main à son ami :

— Pardon, chevalier, lui dit-il; mais je ne te demande pas tes secrets; seulement, tu sais que, si ces secrets étaient de nature à te compromettre un jour, tu me retrouverais dans l'avenir comme dans le passé.

Roger serra la main du marquis en poussant un gros soupir, mais il ne lui répondit rien.

Ce qui fit comprendre au marquis que la chose était fort grave.

Aussi Cretté en revint-il à son conseil habituel, qui était la distraction; aussi Cretté, qui ne connaissait pas de distraction plus grande que celle que procure une maîtresse, invita-t-il Roger à prendre, ne fût-ce que pour quelque temps, mademoiselle Poussette. La chose était d'autant plus facile, qu'elle était pour le moment avec Chastellux, qui, ayant eu aussi des chagrins de cœur, avait eu aussi besoin de consolations.

Mais Roger répondit que ses chagrins à lui étaient de ceux dont on ne guérit pas.

Cretté vit qu'il fallait tout attendre du temps.

Cependant, comme le temps n'amenait aucun changement dans la mélancolie de Roger, laquelle, au contraire, devenait de plus en plus intense, Cretté s'entendit avec ses amis pour lui procurer, de temps en temps et malgré lui-même, pour ainsi dire, quelques distractions ; mais ces distractions avaient presque toujours un résultat différent de celui que se proposait cet excellent ami.

Ainsi, un jour que d'Herbigny était venu chercher Roger pour faire avec lui une promenade à cheval à Saint-Cloud, d'Herbigny, convaincu que le marasme de Roger venait du chagrin que lui causait la mort de sa femme, d'Herbigny dit, en voyant passer une dame dans une calèche

— Ah ! que voici une dame qui ressemble à cette pauvre Sylvandire !

Puis, comme il se retournait pour étudier l'effet produit par ces paroles consolatrices, il vit Roger cramponné des deux mains à sa selle, les cheveux hérissés, les yeux hagards, et pâle comme la mort.

— Qu'il était faible pour cette femme ! se dit d'Herbigny en secouant la tête Allons, c'est fini, il n'en guérira jamais.

Et il ramena à l'hôtel Roger plus mort que vif

Un autre jour que Roger, d'Herbigny, Cretté et Chastellux avaient dîné tous quatre ensemble, Chastellux proposa à ses amis de les conduire à la Comédie-Française, qu'il fréquentait beaucoup depuis sa liaison avec mademoiselle Poussette Cretté et d'Herbigny acceptèrent, dans le but de distraire Roger ; Roger accepta sans savoir ce qu'on lui proposait.

On jouait *Phèdre*, qui commençait à prendre faveur, et *Monsieur de Pourceaugnac*, qui avait à cette époque, comme il l'a encore aujourd'hui, le privilège d'exciter au plus haut degré l'hilarité de l'auditoire Roger, toujours plongé dans ses réflexions, écouta *Phèdre* sans l'entendre, et commençait cependant à se dérider quelque peu à la comédie lorsque vint la scène où les deux avocats chantent au malheureux époux limousin, accusé d'avoir épousé deux femmes :

La polygamie est un cas pendable.

Or, cette scène, qui fait tordre de joie le public, produisit un effet tout opposé sur d'Anguilhem. Il jeta quelques cris inarticulés, que ses amis prirent pour des éclats de rire ; puis, se renversant en arrière, il tomba évanoui dans les bras de Cretté

On le ramena à l'hôtel, fort malade, et, toute la nuit, il eut le délire

Cretté eut l'attention d'éloigner tout le monde de lui, et le veilla seul

Le lendemain le marquis de Cretté paraissait presque aussi soucieux que son ami lequel se rétablit bientôt de cette crise, mais tout en conservant une tristesse qui, chaque jour, faisait de nouveaux progrès.

XXIX

COMMENT L'AMBASSADEUR PERSAN MEHEMET-RIZA-BEG VINT A PARIS POUR PRÉSENTER A LOUIS XIV LES HOMMAGES DE SON SOUVERAIN, ET COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE TROUVA ENTRAINÉ A FAIRE UNE VISITE A CET ILLUSTRE PERSONNAGE

Ce qui rendait Roger de plus en plus triste, c'est que le temps s'écoulait pour lui avec une rapidité effrayante, et que sur l'année de deuil demandée, neuf mois déjà étaient révolus.

A la rigueur, comme on l'a vu, Roger n'avait rien promis à Constance ; mais il était évident que Constance n'avait pas eu besoin des promesses de Roger pour regarder son union avec lui comme arrêtée Du moment où Roger était allé la prier de sortir du couvent et où elle avait consenti à rentrer dans le monde, c'était sous la condition tacite de devenir la femme de Roger ; tout le monde, d'ailleurs, le pensait ainsi : le vicomte, la vicomtesse, le baron et la baronne, les voisins et les voisines de campagne, enfin tous ceux qui avaient connu les anciennes amours de Roger et de Constance, et qui avaient entendu parler de leurs nouveaux engagements.

Puis, disons-le, Roger lui-même aimait Constance plus qu'il ne l'avait jamais aimée Tous les deux jours, il recevait une lettre de la jeune fille, et chacune de ces lettres était un nouveau feuillet du livre de son cœur où Roger lisait des promesses d'ineffables joies La situation était affreuse : la peur retenait Roger ; l'amour le poussait en avant. Son union avec Constance avait deux faces : l'une souriant au bonheur, l'autre pleurant à la mort.

Vingt fois Roger fut sur le point de partir pour Anguilhem et de tout avouer à son père et à Constance ; mais son bon génie le retint comme Minerve retenait Achille, dans Homère.

Enfin, poussé par tout le monde, forcé dans ses derniers retranchements, perdant la tête après un nouveau délai de six mois, il engagea sa parole pour le commencement de décembre 1714, puis fit semblant de tomber malade espérant mourir ; puis, enfin, il promit définitivement pour le mois de février 1715.

Constance s'était rendue à toutes ces raisons sans en demander même la cause ; elle avait accepté tous ces retards avec son angélique résignation D'ailleurs, elle avait perdu sa mère dans l'intervalle, et elle aussi avait pris le grand deuil.

Il avait été décidé que le mariage se ferait à Paris, et huit jours avant sa célébration, le baron et la baronne vinrent s'établir à l'hôtel d'Anguilhem, tandis que le vicomte de Beuzerie et sa fille descendaient dans une maison voisine, où Roger leur avait fait préparer un logement.

Tout avait été changé à l'hôtel d'Anguilhem : meubles, tentures, tableaux, tout, jusqu'aux glaces. Roger eût regardé comme une profanation de faire servir à l'usage de Constance un objet quelconque qui eût appartenu à Sylvandire.

Roger, on se le rappelle, avait remis à sa mère sa part dans les diamants laissés par M. de Bouzenois. C'était le cadeau de la baronne à sa belle-fille

Au reste, le futur mariage du chevalier d'Anguilhem faisait grand bruit de par le monde On ne s'occupait que de cela et de l'arrivée de l'ambassadeur persan Mehemet-Riza-Beg, qui était, comme nous l'avons dit, arrivé dans la capitale porteur de présents de la part de son souverain pour Louis XIV. Les dames allaient voir cet ambassadeur le soir, et les hommes le matin.

Un mot sur ce singulier personnage, qui, pour se mêler un peu tard à notre histoire, n'en mérite pas moins une mention toute particulière.

Mehemet-Riza-Beg était, pour le moment, comme nous l'avons dit, le personnage dont, avec le chevalier d'Anguilhem, on s'occupait le plus. Cependant, nous devons avouer, avec la modestie dont nous avons donné tant de preuves dans le courant de cette très véridique histoire, qu'on ne s'occupait du chevalier que dans un certain cercle du monde parisien, tandis qu'on s'occupait de Mehemet-Riza-Beg par toute la France.

En effet, depuis Abd-Allah, qui, en l'an 807, avait été envoyé en ambassade par Haaroun, roi de Perse, à Charlemagne, empereur d'Occident et qui lui avait amené de la part de son maître un éléphant vivant, ce qui fut regardé comme une grande merveille, nos souverains successifs n'avaient reçu aucun message direct du pays des *Mille et une Nuits*, lorsque, vers le milieu de l'année 1714 le bruit se répandit que le shah de Perse Ussein, petit-fils du grand Sephi, et fils du sultan Soliman, ayant entendu vanter jusque dans Ispahan, sa capitale, les mérites du grand roi Louis XIV, avait résolu de lui envoyer un ambassadeur avec des présents Cette nouvelle, encore incertaine, avait paru flatter singulièrement l'orgueil du conquérant de la Flandre, et, comme si, au moment de lui rappeler le néant des grandeurs humaines, le ciel eût voulu donner un dédommagement à sa vanité, on apprit bientôt que Mehemet-Riza-Beg était débarqué à Marseille.

C'était une grande nouvelle pour Versailles que l'arrivée de cet ambassadeur Le vieux roi, constamment tourmenté par son entourage de bâtards, frappé par la main de Dieu dans la personne de ses fils et de ses petits-fils, devenait de plus en plus maussade, si bien que madame de Maintenon femme de ressources cependant se plaignait à ses familiers de cette tâche terrible qu'elle avait entreprise d'amuser l'homme le plus inamusable non seulement de France et de Navarre, mais encore de l'Europe tout entière

Mehemet-Riza-Beg arrivait donc comme on le voit, on ne peut plus à point pour galvaniser comme on dirait aujourd'hui, ce grand tombeau qu'on appelait Versailles et ce grand cadavre qu'on appelait Louis XIV.

Aussi y avait-il des gens qui disaient tout bas que Mehemet-Riza-Beg n'était point l'ambassadeur d'Ussein, shah de Perse mais de madame de Maintenon, reine anonyme de France.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'il vînt Mehemet-Riza-Beg avait été reçu avec les plus grands honneurs A peine avait-on appris son débarquement à Marseille que le roi avait envoyé à sa rencontre M. de Saint-Olon son ambassadeur près du roi de Maroc ; en effet, les honneurs

dus aux envoyés extraordinaires avaient été rendus à Mehemet-Riza-Beg, lequel était arrivé à Charenton le 26 janvier, avait fait son entrée dans la capitale le 7 février suivant, et avait été reçu en audience solennelle le 19 du même mois. Or, comme nous l'avons dit, l'ambassadeur était la curiosité du jour ; on ne parlait que de ses magnificences, de ses singularités, et des tourments que ses capricieuses boutades faisaient subir au baron de Breteuil, chargé par le grand roi de recevoir ce diplomate deux fois extraordinaire que lui envoyait son frère le shah de Perse.

Il était donc tout naturel qu'après avoir vu Versailles et Paris, M. de Beuzerie et sa fille demandassent à voir l'ambassadeur.

Roger, qui s'épanouissait à l'approche de son bonheur nouveau, ne crut pas devoir refuser cette petite satisfaction à sa fiancée.

Il fut donc convenu que, comme la bénédiction nuptiale devait avoir lieu à midi et que rien n'est ennuyeux pour les nouveaux époux comme cette journée de noces pendant laquelle ils sont obligés de recevoir les compliments des parents et amis, il fut donc convenu, dis-je, qu'entre la bénédiction nuptiale et le dîner, on irait faire la visite projetée au susdit ambassadeur.

Le 26 février était le jour fixé pour l'union de Constance et du chevalier. A force d'envisager ce moment solennel pour tous et terrible pour lui, Roger avait fini, non point par oublier la situation où ce second mariage le mettait, mais par s'étourdir sur elle.

Bref, il était comme ces gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, qui savent que, d'un moment à l'autre, cette vie peut leur être reprise, mais qui, en attendant, veulent passer aussi joyeux que possible les jours qui leur restent à vivre.

Roger, depuis le matin, s'était donc enivré du bonheur de voir Constance, et il avait tout oublié en la regardant.

En sortant de Saint-Roch, où Roger s'était marié, les dames ramenèrent Constance chez elle, afin de la déshabiller, et lui et Cretté s'acheminèrent vers l'hôtel des Ambassadeurs, où logeait Mehemet-Riza-Beg. Les hommes, comme nous l'avons dit, étaient reçus le matin, et les femmes dans l'après-midi.

Le marquis de Cretté connaissait le baron de Breteuil et lui avait fait demander des billets.

Tous deux, grâce à leurs billets, furent donc introduits chez Son Excellence. Il y avait foule, et l'on passait quatre par quatre, devant l'ambassadeur, assis sur une natte au milieu de son salon, et qui saluait gravement les hommes à mesure qu'ils passaient. On annonçait les visiteurs au fur et à mesure.

Quand vint le tour des deux amis, on annonça, comme on avait fait pour les autres, le marquis de Cretté et le chevalier d'Anguilhem.

En ce moment, Riza-Beg était occupé à fumer, ou plutôt une esclave, à genoux devant lui, était en train d'allumer sa pipe.

Roger remarqua que cette esclave, dont on ne pouvait voir que le dos, était d'une tournure agréable.

En entendant prononcer les noms du marquis de Cretté et du chevalier d'Anguilhem, l'ambassadeur fit un mouvement et l'esclave se retourna.

Les deux gentilshommes, qui avaient déjà fait quatre pas dans le salon, s'arrêtèrent tout court et se regardèrent, immobiles et livides, comme si la tête de cette esclave, pareille à celle de Méduse, les eût changés en marbre ; puis, après un instant de stupéfaction, ils se prirent par la main et sortirent de la salle à reculons, sans même avoir vu l'ambassadeur.

— Oh ! Roger, dit le marquis en arrivant dans l'antichambre, quelle ressemblance !

— Cretté, répondit d'Anguilhem, ce n'est pas une ressemblance ; c'est Sylvandire elle-même, et je suis perdu !

Alors, en deux mots, il raconta son histoire au marquis ; au reste, il avait peu de choses à lui apprendre. Dans sa nuit de délire, il avait à peu près tout dit.

— En ce cas, s'écria Cretté, il faut fuir et sur-le-champ ; prends tout ce que tu as d'or et de diamants, et pars pour la Flandre, la Hollande ou l'Angleterre ; va au bout du monde, mais pars.

Roger ne bougeait pas de place.

— Mais comment est-elle venue avec cet animal d'ambassadeur ? dit Cretté.

— Qui peut sonder les desseins de Dieu ? répondit lugubrement d'Anguilhem.

— Allons ! allons ! s'écria le marquis en l'entraînant, pas de théologie, ne perds pas une seconde ; envoie chercher des chevaux de poste, monte en voiture et pars.

— Partir sans Constance ? Jamais ! jamais !

— Mais, mon cher, sais-tu à quoi tu t'exposes ?

— A la mort, je le sais ; mais que m'importe de mourir, pourvu que je ne meure que demain !

— Permets-moi de te dire que voilà un raisonnement parfaitement absurde. Demain, mon cher, tu auras, je l'espère, encore moins envie de mourir qu'aujourd'hui. Il faut vivre, morbleu ! et vivre longtemps ; ainsi, pars donc aujourd'hui, à l'instant même ; dis-moi seulement où tu vas, et demain, ce soir, je t'envoie ta femme ; je la conduis s'il le faut où tu seras, et, une fois ensemble, vous oublierez l'ambassadeur, vous oublierez Sylvandire, vous oublierez l'univers.

— Non, Cretté, non ; abandonne-moi ; tu vois bien que je porte malheur !

— Oh ! si tu perds la tête, chevalier, cela va véritablement devenir insupportable ; mais veux-tu donc servir de risée à toute la France ? veux-tu... ? Diable ! rappelle-toi la potence de M. de Pourceaugnac. A propos, voilà donc pourquoi... ?

— Hélas ! oui, mon ami.

— Pauvre garçon ! Mais, je te le répète, prends un parti, Roger ; le roi ne plaisante pas avec les mœurs, peste ! Songe au For-l'Évêque, à la Bastille, à Chalon-sur-Saône. Quinze mois de prison pour avoir négligé ta femme ; et que sera-ce donc pour l'avoir vendue ?

Tout en discourant ainsi, ils rentrèrent à l'hôtel d'Anguilhem. Constance en était sortie à son tour pour faire, avec la baronne et ses jeunes compagnes, sa visite à l'ambassadeur.

Cretté profita de ce moment pour pousser Roger à prendre une résolution. Roger avait à peu près trente mille francs d'argent comptant chez lui, et deux cent mille francs de diamants ; c'était plus qu'il n'en fallait pour pourvoir aux premiers besoins. Il était donc à peu près décidé à fuir, lorsque toutes les dames rentrèrent. Les portes de l'hôtel des Ambassadeurs, par un des nombreux caprices de Riza-Beg, avaient été fermées tout à coup, et la réception remise à cinq heures du soir.

La vue de Constance produisit son effet. Roger n'eut plus la force de fuir, ni le courage de tout révéler ; on annonça que le dîner était servi. Roger suivit machinalement les convives et se mit à table avec une telle préoccupation, que tout le monde le remarqua.

Mais, un jour de noces, la tête d'un nouveau marié peut être en proie à des préoccupations de tant de natures différentes, que personne n'eut l'indiscrétion de lui demander à quoi il songeait ; seulement de temps en temps, Constance le regardait avec inquiétude, et, au moindre bruit, d'Anguilhem et Cretté tressaillaient et portaient les yeux sur la porte.

Ils atteignirent ainsi le dessert ; Roger et Cretté commençaient à se rassurer quelque peu. Roger souriait à sa femme et lui rendait la vie par son sourire. Cretté racontait, avec cette aristocratie charmante que si peu de personnes ont conservée de nos jours, quelques-unes de ces anecdotes que personne n'ose plus raconter, lorsque tout à coup un négrillon fort maussade entra et demanda M. le baron d'Anguilhem.

M. d'Anguilhem père se levait déjà, lorsque Roger, comprenant que c'était à lui que le message s'adressait, fit signe à son père de se rasseoir, et, pâle comme la mort, suivit le négrillon.

Roger descendit l'escalier sans avoir la force d'adresser une seule question à son guide. D'ailleurs, s'il lui fût resté quelque doute, la chose lui eût été promptement expliquée. Il vit, au milieu de la cour, une chaise à deux places, et, dans cette chaise, assise au fond, la jeune esclave qu'il avait reconnue le matin et dont la reconnaissance avait produit sur lui un si terrible effet.

L'esclave fit signe à Roger d'entrer dans la chaise et de prendre place vis-à-vis d'elle.

Roger obéit sans prononcer une parole, et s'assit sur le devant. Le négrillon referma la portière de la chaise. Les deux anciens époux se retrouvèrent en tête-à-tête.

— Enfin, dit Sylvandire, je vous revois donc, mon cher Roger ; ce n'est pas sans peine, Dieu merci !

Roger s'inclina.

— Vous ne comptiez pas sur moi pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? reprit Sylvandire en se donnant, vis-à-vis de Roger, le petit plaisir que prend le chat qui joue avec la souris avant de la dévorer.

— Non, je l'avoue, répondit Roger.

— Oui, vous me croyiez à Constantinople, au Caire, ou tout au moins à Tripoli ; mais je vous aimais tant, cher ami, que je n'ai pu supporter votre absence, et que j'ai saisi avec empressement la première occasion qui s'est présentée de revenir en Europe.

— Vous êtes bien bonne, murmura Roger.

— Mais comment ai-je été récompensée de cet amour ? J'arrive, je m'informe de vous ; on me dit que vous allez prendre une autre femme, et, aujourd'hui, aujourd'hui même vous vous mariez ; mais savez-vous que je suis jalouse, ingrat !

Chacune de ces paroles glaçait le pauvre Roger ; enfin, après un instant de silence pendant lequel Sylvandire ne détourna pas l'œil de dessus lui :

— Mais, enfin que me voulez-vous? demanda Roger.

— Je voudrais savoir pour quel prix vous m'avez vendue, afin d'ajouter cette somme aux petites réclamations que j'ai à vous faire?

— Ma foi, dit Roger je pouvais bien, au bout du compte, faire vendre une femme qui m'avait fait emprisonner.

— J'aurais dû faire pis encore, scélérat que vous êtes, répondit Sylvandire du ton le plus caressant.

— Me faire tuer, n'est-ce pas? Ah! ma foi, madame, si vous eussiez agi ainsi, vous m'auriez, je vous l'avoue, rendu un fier service.

— Écoutez, dit Sylvandire, trêve de plaisanteries, et causons affaires.

— Volontiers, répondit Roger; mais je vous jure que, pour mon compte, je ne plaisante pas, et ne suis pas le moins du monde disposé à plaisanter. Parlez donc aussi sérieusement que vous le voudrez, je vous écoute.

— Roger, reprit Sylvandire, savez-vous que, sans vous en douter, vous avez fait mon bonheur? J'ai rencontré Mehemet-Riza-Beg, je lui ai plu, et il m'a épousée.

— Comment! s'écria Roger avec un rayon d'espoir, et vous aussi, vous êtes mariée?

— Oui, mais à la manière mahométane, ce qui est fort bon peut-être là-bas mais ne vaudrait certainement rien ici. Il en résulte que, moi, je n'ai réellement qu'un mari, tandis que vous, vous avez deux femmes. Or, vous le savez, mon cher mari, la polygamie est...

— Oui, oui, je le sais, dit Roger.

— Vous êtes donc parfaitement pris, parfaitement en mon pouvoir, car j'ai attendu que la chose fût faite, vous comprenez bien, et dans tous les cas, quand même vous ne seriez pas venu poliment me faire votre visite ce matin, vous auriez eu la mienne ce soir.

— Mais vous voulez donc me perdre? s'écria Roger.

— Vous êtes fou! Que m'en reviendrait-il, de vous perdre? Non, mon cher Roger, je veux d'abord que vous me rendiez les cent mille écus dont vous avez hérité de mon pauvre père.

— Oh! ceci, s'écria Roger, c'est trop juste, et ils sont là en bons au porteur, tout prêts à vous être remis.

Et Roger fit un mouvement pour descendre de la chaise et aller chercher le portefeuille.

Mais Sylvandire l'arrêta.

— Attendez donc, attendez donc, dit Sylvandire. Oh! ce n'est pas tout et vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

— J'attends, dit Roger.

— Plus, les cent mille écus de ma dot.

— Comment! de votre dot? Vous savez bien que ces cent mille écus-là, je ne les ai jamais reçus.

— Je sais qu'ils sont portés sur mon contrat de mariage, et que je ne puis en faire tort à mon second mari, dont les procédés, vous en conviendrez, sont bien différents des vôtres, puisqu'il m'a achetée, et que vous, vous m'avez vendue.

— Eh bien, dit Roger, à la bonne heure, ces cent mille écus, je vous les donnerai encore.

— Puis... dit Sylvandire.

— Comment! il y a encore autre chose? s'écria Roger.

— Sans doute il y a le prix de ma personne, que vous avez reçue. Que diable! mon cher Roger, j'étais, sinon majeure, du moins émancipée, et je pouvais toucher moi-même; on n'est pas fille d'un jurisconsulte pour rien.

— Quant à cela, dit Roger, je puis vous donner ma parole d'honneur que je n'ai pas touché un sou, et même et même, tenez, que j'ai donné cinq cents pistoles en retour.

— Oh! ce n'est pas galant, ce que vous me dites là, monsieur, répondit en minaudant Sylvandire; mais, comme vous êtes homme d'honneur et que vous me donnez votre parole je vous crois: ainsi donc ce sera, si vous le voulez bien, six cent mille livres.

— Quand les voulez-vous? demanda Roger.

— J'avais bien envie cependant, continua Sylvandire sans répondre à la question, j'avais bien envie de paraître au salon au lieu de m'arrêter dans la cour, et de me faire annoncer tout à coup par l'honnête Breton. Vous avez toujours Breton?

Roger s'inclina affirmativement.

— Et de faire annoncer par l'honnête Breton madame d'Anguilhem afin de voir votre figure renversée entre vos deux femmes, Turc que vous êtes! Mais j'ai préféré une autre satisfaction. Vous me donnerez, comme je vous l'ai dit, six cent mille livres d'abord, et ensuite nous verrons.

— Où voulez-vous que je fasse porter cette somme? demanda Roger.

— A l'ambassade, répondit Sylvandire. Vous demanderez l'esclave favorite de Son Excellence Mehemet-Riza-Beg; je saurai ce que cela veut dire et je me rendrai à l'invitation.

— Et quand vous faut-il ces six cent mille livres? demanda Roger répétant la question qui était restée sans réponse.

— Dans deux heures.

— Dans deux heures! s'écria Roger, mais autant vaut me demander de me faire sauter la cervelle. Comment voulez-vous que je réunisse cent mille écus dans deux heures?

— Mais vous avez des diamants, vendez-les, vous avez des amis, faites un appel à leur bourse. Je suis fâchée d'être si exigeante; mais nous partons très incessamment, mon cher Roger. Son Excellence Mehemet-Riza-Beg n'est même restée que sur la demande pressante que je lui ai faite d'attendre que votre mariage fût célébré.

— Dans deux heures! dans deux heures! s'écria Roger, mais c'est impossible; attendez au moins jusqu'à demain matin.

— Je n'attendrai pas une minute.

— Alors, faites ce que vous voudrez.

— Ce que je veux, oh! mon Dieu, c'est bien simple; je vais entrer à l'hôtel, monter dans notre chambre, et me coucher en vous attendant. — Angola, continua Sylvandire en s'adressant au négrillon et en faisant un mouvement pour descendre: ouvrez, je veux sortir.

Le négrillon porta la main au bouton de la portière. Roger arrêta Sylvandire.

— Mais songez donc aux conséquences?

— Il n'y a de conséquences que pour vous. Mehemet n'a d'autre droit sur moi que de m'avoir achetée. Or, je doute qu'une pareille vente soit fort légale en France. De plus, comme c'est vous qui m'avez vendue, vous serez mal venu à me reprocher ce qui s'est passé pendant que j'étais dans la possession de mon acquéreur.

— Mais, madame...

— Écoutez, dit Sylvandire. J'ai dit que je vous donnais deux heures, et, comme je n'ai qu'une parole, je vous les donne encore; mais si, dans deux heures, écoutez-moi bien...

— Oh! je ne perds pas une parole, répondit Roger avec un soupir.

— Si, dans deux heures, les six cent mille livres ne sont pas à l'hôtel de l'ambassade...

— Eh bien? demanda Roger avec anxiété.

— Eh bien, mon cher Roger, répondit Sylvandire, attendez-vous à entendre annoncer madame Roger d'Anguilhem et à me voir paraître.

Sur quoi, Sylvandire salua son mari d'un charmant petit mouvement de tête et d'un adorable sourire; puis le négrillon, sur un signe de sa maîtresse, ouvrit la portière de la chaise, et Roger sortit.

Aussitôt, la chaise se mit en mouvement pour s'éloigner; mais, jusqu'à la grande porte, Sylvandire, la tête entièrement hors de la litière, continua de saluer Roger de la main.

XXX

COMMENT LE MARQUIS DE CRETTÉ NÉGOCIA L'AFFAIRE AU NOM DU CHEVALIER D'ANGUILHEM ET COMMENT IL S'ENSUIVIT, POUR TOUTE CETTE HISTOIRE, UN DÉNOUEMENT DES PLUS INATTENDUS

Roger retrouva Cretté qui l'attendait sur la dernière marche de l'escalier.

— Eh bien? lui demanda le marquis.

— Eh bien, mon ami, c'était elle! dit Roger.

— Je m'en étais douté. Que veut-elle? que demande-t-elle?

— Des choses impossibles.

— Mais enfin?

— Six cent mille livres dans deux heures.

— Six cent mille livres dans deux heures! répéta Cretté, bon!

— Comment! bon? Mais je n'en ai que trois cent mille là-haut, et, d'ici à deux heures, si je n'ai pas trouvé trois cent mille autres, ce qui est impossible...

— Eh bien, si tu n'en as pas trois cent mille autres, que fait-elle?

— Elle vient à l'hôtel et se fait annoncer publiquement sous le nom de madame Roger d'Anguilhem.

— Elle ne le fera pas.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien, mais si elle avait pu le faire, elle l'aurait fait.

— Ah! mon ami...

— Écoute, Roger, on te demande de l'argent, on ne reprend pas ses droits, on se cache: il y a quelque chose là-dessous.

— Mais, mon ami, elle ne se cache pas, puisque dans deux heures, m'a-t-elle dit, elle se fait annoncer chez moi sous le nom de ma femme.

— Oui, je sais bien, c'est inquiétant.

— Mon ami, je vais remonter chez moi et me brûler la cervelle.

— Il sera toujours temps d'en venir là ; laisse-moi donc faire.

— Mais que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien, mais je vais tâcher de te sauver.

— Ah ! mon ami, mon seul ami, mon cher Cretté ! s'écria Roger en se jetant entre les bras du marquis.

— Eh bien, oui, je sais tout cela [illegible] dit Cretté ; mais il ne s'agit pas de perdre notre temps à nous attendrir dans les bras l'un de l'autre.

— Que faut-il que je fasse ? Je m'abandonne à toi ; ordonne, j'obéis.

— Retiens tes convives au salon ; il est huit heures et demie seulement : cela sera donc facile ; fais bon visage si tu peux, je ne veux pas trop exiger de toi, pauvre ami ; empêche que personne ne pénètre dans ton salon sans avoir parlé à Breton.

— Je le mettrai de garde à la porte.

— Maintenant, donne-moi les trois cent mille livres de bons au porteur, tout ce que tu as de bijoux, tout ce que tu possèdes d'argent comptant. Je passe chez mon notaire et je taris sa bourse. C'est bien le diable si nous n'arrivons pas à la somme voulue.

— Oui, oui, Cretté ; trouve-moi cette somme, vends tout ; sauve-moi.

Et Roger remonta avec son ami, prit les trois cent mille livres, passa avec lui dans la chambre de Constance et prit tous les diamants qu'il avait donnés à sa femme. Puis sautant dans sa voiture, qu'il avait ordonné d'atteler pendant ce temps, Cretté partit au galop de ses chevaux.

Roger rentra au salon, et, comme le lui avait prescrit Cretté, il fit une aussi bonne contenance que possible.

Pendant ce temps, Cretté courait chez lui et prenait vingt-cinq mille livres ; de là, il passait chez son notaire, qui lui en donnait cinquante mille. Tout cela, avec trente mille livres d'argent comptant que lui avait remis Roger, et les diamants cotés au prix de l'inventaire, faisait près des six cent mille livres demandées.

Toutes ces courses avaient pris une heure et demie. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

En sortant de chez son notaire, Cretté ordonna de toucher à l'hôtel des Ambassadeurs.

Cinq minutes après, il mettait pied à terre à la porte.

Il monta l'escalier. C'était l'heure où, grâce au changement opéré dans les réceptions, les femmes descendaient.

Il rencontra mademoiselle Poussette, qui venait de faire sa visite et qui regagnait sa voiture en riant aux éclats.

Cretté essaya de l'éviter, craignant qu'elle ne lui fît perdre un temps précieux ; mais il n'y eut pas moyen. Mademoiselle Poussette l'avait aperçu ; elle se laissa aller dans ses bras en se pâmant de rire.

— Eh bien, voyons, que se passe-t-il donc ? demanda Cretté, et qui vous fait rire ainsi, mademoiselle ?

— Ah ! mon cher marquis, s'écria mademoiselle Poussette, l'aventure la plus folle, la plus miraculeuse, la plus inattendue, la plus mythologique, la plus fabuleuse !

— Mon Dieu ! se demanda Cretté à lui-même, aurait-elle par hasard reconnu Sylvandire ?

— Une aventure comme on n'en trouve que dans les romans, dans les livres de fées, dans les contes des *Mille et une Nuits*, une aventure que vous ne voudrez pas croire.

— Si, si ! s'écria Cretté, si, je vous croirai ; mais dites vite, ma charmante, car je suis pressé.

— Vous montez chez l'ambassadeur ?

— Oui.

— Eh bien, regardez-le bien en face, bien entre les deux yeux comme je vous regarde [illegible] ôtez-lui en imagination sa barbe et ses moustaches, et venez me voir demain matin ; je ne vous dis que cela. [illegible] ce soir si vous l'aimez mieux, monsieur le marquis, ajouta-t-elle [illegible] petit serrement de main et un sourire des plus [illegible]

[illegible] dit Cretté, que je regarde l'ambassadeur [illegible] je le regarde entre les deux yeux, que je lui [illegible] ses moustaches ! Poussette, ma chère amie, [illegible] connaîtriez-vous l'ambassadeur, par hasard ?

— Si je [illegible] comme je vous connais, comme je connais [illegible] comme je connais Chastellux, comme [illegible] votre ami Roger, s'il n'avait pas toujours [illegible]

— Poussette, [illegible] enfant ! s'écria le marquis, tu peux me sauver la vie.

— À vous, marquis ?

— Non, pas à moi précisément, mais à mon meilleur ami, [illegible] c'est absolument [illegible] chose [illegible] à Roger.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Cet ambassadeur, qui est-il ? Son nom, Poussette, son nom ! Vingt mille livres et les bonnes grâces du plus beau gentilhomme de Paris, je m'y engage en son nom ; s'il ne paye pas, je payerai. Poussette, ma bonne amie, quel est le nom de cet ambassadeur ?

— Ah ! fi donc ! vous me croyez intéressée, marquis, vous mériteriez bien...

— Poussette, son nom ! et je suis à minuit chez toi avec les vingt mille livres ; attends-moi.

— Eh bien, marquis, c'est... vous ne le croirez jamais.

— Va toujours. Je crois invariablement ce que me disent les femmes.

— C'est...

— Poussette, tu me fais mourir.

— Eh bien, c'est l'Indien.

— Quel Indien ?

— Mais l'Indien, vous savez bien, mon amant jaune.

— L'adversaire de Roger ? l'homme au procès ? Afghano ? s'écria le marquis.

— Lui-même.

— Ah ! Poussette de mon cœur, viens que je t'embrasse !

Et Cretté serra la demoiselle dans ses bras, sans s'inquiéter d'être vu par les personnes qui continuaient de descendre de chez l'ambassadeur.

— Mais en es-tu bien sûre ? continua-t-il ne pouvant croire à une si heureuse nouvelle.

— Je vous dis que je l'ai reconnu, malgré sa barbe qu'il a laissée pousser, malgré ses dents teintes en noir, malgré ses ongles teints en rouge, et quoiqu'il ait fait semblant de ne pas me voir, le monstre ! Ah ! marquis, marquis, que les hommes sont ingrats !

— Ma chère Poussette, dit Cretté, je veux être pour vous la preuve du contraire : à minuit, je serai chez vous ; attendez-moi donc à souper.

— Et si Chastellux vient ?

— Vous lui direz que vous avez la migraine.

— Comme vous arrangez cela ! monsieur le marquis, dit mademoiselle Poussette en tâchant de rougir.

— Moins bien que vous, je le sais, ma Vénus ; aussi je m'en rapporte entièrement à votre sagesse. Adieu, Poussette, et, si vous m'avez dit vrai, eh bien, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie.

Mademoiselle Poussette regagna sa chaise, et Cretté monta les escaliers quatre à quatre. À la porte de l'ambassadeur, le négrillon l'arrêta.

— Que voulez-vous ? dit-il. L'heure de la réception des hommes est passée pour Son Excellence.

— Aussi n'est-ce point Son Excellence que je demande, répondit Cretté, c'est son esclave favorite.

— Alors vous venez...

— De la part du chevalier d'Anguilhem.

— En ce cas, entrez.

Et le négrillon introduisit Cretté dans une chambre meublée à l'orientale ; puis il le laissa seul en lui disant qu'il allait prévenir la personne que M. le marquis demandait.

En effet, cinq minutes après, Sylvandire entra.

— Ah ! c'est vous, monsieur le marquis, dit Sylvandire ; j'avais un pressentiment que j'allais avoir le plaisir de vous revoir. Ce pressentiment ne m'a point trompée. Avez-vous les six cent mille livres ?

— Non, répondit hardiment le marquis.

— Et alors pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour parler à votre maître, Son Excellence Mehemet-Riza Beg.

— De quelle part, seigneur ? demanda Sylvandire en raillant.

— Mais de la part de M. Voyer d'Argenson, lieutenant général de la police du royaume.

Sylvandire pâlit. Cretté remarqua l'effet que produisaient ses paroles.

— Son Excellence ne peut pas recevoir en ce moment ; elle est couchée.

— Eh bien, dit Cretté, je vais aller chercher quelqu'un qui la fera lever.

— Arrêtez, dit Sylvandire, je vais voir si Son Excellence est visible.

— Pardon, belle dame, dit Cretté, mais j'ai mes raisons pour entrer avec vous où si[illegible]

Il fit un pas vers la porte.

— Entrez, dit Sylvandire.

Et elle ouvrit une porte qui donnait dans un corridor.

Le marquis la suivit et pénétra avec elle jusque dans le salon de l'ambassadeur, qui, assis sur sa natte, faisait le gros dos, et prenait des airs de sérénissime [illegible]

— Attendez, dit Sylvandire, je vais faire appeler l'interprète ?

— Inutile, dit Cretté.

— Comment, marquis, vous savez donc le persan ?

— Non ; mais Son Excellence aura la bonté de parler français.

— Il ne connaît pas notre langue.

— Vous croyez? dit Cretté.

Et s'approchant de l'ambassadeur :

— N'est-ce pas, mon cher monsieur Afghano, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, que, pour moi, vous aurez l'extrême bonté de vous souvenir que vous parlez français?

L'ambassadeur décroisa les jambes, se renversa sur une de ses mains, et regarda Cretté en pâlissant.

— Oh là! dit Cretté. Mon cher monsieur, si j'avais cru que la figure d'une ancienne connaissance vous produisît cet effet, j'aurais chargé madame de vous prévenir.

— Que voulez-vous, monsieur? dit l'Indien.

— Eh bien, vous le voyez, dit Cretté à Sylvandire, quand je vous disais que Son Excellence ferait une exception pour moi! Ce que je veux, mon cher monsieur Afghano, reprit Cretté en se retournant vers le faux ambassadeur, je veux vous prévenir que le roi, que vous avez mystifié, saura dans une heure qu'il a été votre dupe. Voilà ce que je veux.

L'Indien devint livide et porta la main à son poignard.

— Allons, allons, dit Cretté, pas de tragédie, mon cher monsieur Afghano, je vous prie, elle serait inutile, car je vous préviens que j'ai un second qui connaît toute votre histoire et qui va partir pour Versailles dans une heure, si, dans une heure, je ne suis pas de retour à l'hôtel; cependant, mon cher ami, que cela ne vous arrête pas; tuez-moi si cela peut vous être agréable. Je n'ai jamais pu m'illustrer, et une mort semblable me rendrait presque immortel. Le marquis de Cretté tué par Son Excellence Mehemet-Riza Beg, ambassadeur extraordinaire du très sublime empereur de la Perse. Diable! mais je serais trop heureux. Non, non, vous déposez les armes, vous en revenez à des intentions plus pacifiques. Eh bien, soit, je suis bon prince, moi, je veux tout ce qu'on veut. Parlons d'affaires.

L'ambassadeur se leva et alla lui-même fermer les portes au verrou.

— Oui, je comprends, continua Cretté; vous avez acheté madame et vous avez bien fait, car madame est charmante; puis vous avez fait connaissance, et c'est tout naturel; puis, la connaissance faite, il s'est trouvé que vous aviez tous les deux à vous plaindre du même homme, de ce pauvre Roger. Alors vous vous êtes dit : « Eh bien, notre haine est commune, vengeons-nous ensemble. » Sur ces entrefaites, vous avez entendu dire qu'on ne savait plus comment amuser le roi, et, comme vous êtes homme d'imagination, vous avez improvisé cette ambassade. Bravo! mon cher, bravo! Il y avait tout à gagner; vous, vous empochiez les présents que Sa Majesté Très Chrétienne avait la bonté de vous octroyer en échange des babioles que vous lui avez remises au nom de votre souverain, auquel, du reste, vous avez fait la réputation d'un pleutre. Quant à madame, elle s'est dit : « Moi, je me ferai rendre l'héritage de mon père (ce qui est juste), et ma dot, (ce qui est beaucoup moins juste, attendu que madame n'a jamais eu de dot.) » Sur ce, vous êtes arrivés à Paris, et le hasard vous a servis au delà de vos espérances. Vous avez appris que M. d'Anguilhem allait se marier, et vous avez attendu que le mariage fût célébré. Puis, lorsque la chose a été faite, qu'il n'y a pas eu à s'en dédire, vous vous êtes mis immédiatement à fouiller la mine d'or qui venait de s'ouvrir sous vos pas. Ainsi, vous tirez d'abord de lui six cent mille livres par la terreur de la corde qui pend au cou des bigames. Mais ce n'était pas tout : après cette demande venait une autre demande, après cette exigence une autre exigence; vous viviez toute votre vie à l'ombre de cette bienheureuse potence, rançonnant le chevalier de façon que, peu à peu, l'héritage de M. de Bouzenois revenait aux mains de M. Afghano... Je crois avoir touché juste, n'est-ce pas, monsieur? n'est-ce pas, madame? reprit Cretté en arrêtant alternativement sur eux un regard moitié railleur, moitié menaçant. Que diable! on est Français, et, par conséquent, on est né malin, comme dit M. Boileau-Despréaux, que madame a dû lire dans sa jeunesse.

Sylvandire et Afghano paraissaient anéantis et se courbaient devant Cretté comme deux criminels devant leur juge.

— Ah! maintenant, dit Cretté, que la position de chacun est claire, que le chevalier peut être pendu comme bigame, que M. Afghano peut être écartelé comme faussaire, que madame Sylvandire peut être mise à Saint-Lazare comme une coureuse, causons politique.

« Vous avez touché un million, à peu près, du roi de France, mon cher monsieur Afghano. Voici trois cent mille livres, héritage de monsieur votre père, dans ce portefeuille, ma chère dame d'Anguilhem. Vous avez deux millions encore à peu près à vous, monsieur l'Indien; cela fait en tout, si je sais bien compter, trois millions trois cent mille livres; c'est un fort joli denier avec lequel on peut se retirer à Tripoli, à Constantinople, au Caire, à Ispahan, à Pékin, où l'on veut enfin, et partout mener une existence de sultan. Je ne m'y oppose pas.

— Monsieur le marquis, dit Afghano, je partirai demain, je vous le jure.

— Un instant, un instant! Vous partirez, je le veux bien, mais à deux petites conditions que je vais vous dire.

— Dites, monsieur, je vous écoute.

— Vous, monsieur, vous jurez de ne revenir jamais à Paris?

— Je le jure.

— Je vous crois, car votre serment m'est garanti par la peur que vous avez d'être découvert; je ne vous demanderai donc pas d'autre garantie que votre parole, et je suis bien sûr de ne jamais vous revoir.

L'Indien s'inclina.

— Mais il n'en est pas de même de madame; une fois qu'elle sera séparée de vous, une fois que vous serez partis, une fois que je ne pourrai plus prouver que vous êtes un imposteur et que madame est votre complice, il peut, un jour ou l'autre, reprendre à madame l'envie de revenir s'asseoir au foyer conjugal; ce qui nous gênerait fort, attendu qu'à ce foyer il n'y a de place que pour deux. Je ne m'abandonnerai donc pas à la parole de madame, mais madame me donnera une petite lettre que je lui dicterai moi-même, et, quand j'aurai cette lettre entre les mains, eh bien, madame sera libre de vous suivre au bout du monde.

Sylvandire se récria.

— Il le faut, dit Cretté; c'est dur, j'en conviens, d'être venue pour dicter des lois et d'en recevoir; c'est une condition *sine qua non*.

— Et si je refuse? dit Sylvandire.

— En sortant d'ici, je vais aller chez le lieutenant de police, je lui raconte votre petite supercherie à tous deux, et, dans une demi-heure, vous êtes à la Bastille.

— Mais, dit Sylvandire, nous ne sommes point isolés, monsieur le marquis, nous ne sommes pas venus ici sans prendre nos précautions. Nous avons des protecteurs puissants.

— Comme ce n'est pas de M. de Royancourt qu'il peut être question, puisque j'ai eu l'honneur de lui passer mon épée au travers du corps, je présume que c'est des jésuites que vous voulez parler.

— Peut-être.

— Hélas! ma chère madame d'Anguilhem, quoique vous ayez quelque peu fréquenté ces gens-là, vous ne les connaissez pas encore. Vous les compromettriez furieusement en vous réclamant d'eux. Ils ne sont pas des niais, et ils vous sacrifieront.

— C'est vrai, ce n'est que trop vrai! murmura Afghano.

— En ce cas, dit Sylvandire, il faut donc que je fasse...?

— Ce que M. le marquis exige, ma chère amie, reprit l'Indien; croyez-moi, c'est le plus prudent.

— Mais, si je vous donne cette lettre, vous nous jurez que vous nous laissez sortir de France, nous et notre argent, sans nous inquiéter?

— Je m'y engage sur l'honneur, moi, Alphonse, marquis de Cretté.

— Je suis prête, monsieur, dit Sylvandire en s'asseyant devant une table où il y avait du papier, des plumes et de l'encre. Dictez; j'écris.

Cretté dicta :

« De Tunis, 11 octobre 1713.

« Monsieur d'Anguilhem,

« Ne pleurez plus ma mort avec cette douleur qui, m'a-t-on dit, éclate dans toute votre conduite. Je vis; et, si je suis tombée à la mer, si j'ai feint d'être noyée, c'était un artifice pour me soustraire à la domination d'un époux que, malgré toutes ses attentions, je ne pouvais me résoudre à aimer, pour passer enfin dans les bras d'un homme que j'adorais. Aujourd'hui, monsieur, je suis devenue sa femme sous d'autres lois divines et humaines, et jamais vous ne me reverrez. Morte pour tous, je veux l'être encore mieux pour vous. Regardez-vous donc, à partir de ce moment, comme parfaitement veuf, et surtout parfaitement libre.

« Et maintenant, soyez aussi heureux que je suis heureuse, c'est le dernier vœu que forme pour elle et pour vous celle qui fut

« SYLVANDIRE, dame d'ANGUILHEM. »

« P.-S. Cette lettre vous sera remise par un homme sûr que mon mari expédie en France. »

— A quoi vous servira cette lettre? demanda Sylvandire après y avoir mis l'adresse et le cachet, et en la tendant au marquis.

— Vous le saurez, madame, si, en manquant à vos engagements, vous nous forcez jamais à nous en servir.

Et, saluant Afghano et Sylvandire, il s'achemina vers la porte, qu'il ouvrit et du seuil de laquelle il cria à l'ambassadeur, de manière à être entendu de ses gens :

— Daigne Votre Excellence agréer tous mes respects.

Afghano était resté à la même place, tout atterré encore de la scène qui venait de se passer. Mais Sylvandire avait suivi Cretté.

— Marquis, dit-elle tout bas en traversant l'antichambre avec lui, répondez-moi franchement : sa femme est-elle jolie ?

— Moins jolie que vous, madame, dit Cretté, mais elle l'aime davantage.

— Que voulez-vous ! répondit Sylvandire, je voulais être princesse.

— Encore un mariage comme celui-ci, madame, reprit Cretté, et vous arriverez à votre but ; vous êtes déjà ambassadrice.

Sylvandire poussa un soupir et rentra lentement dans l'hôtel.

CONCLUSION

Cretté remonta en voiture, remit ses chevaux au galop et rentra chez d'Anguilhem.

Il trouva Constance qui, dans un petit salon, seule et désolée, pleurait de voir son mari si préoccupé et si sombre.

— Il a cru de son honneur, disait-elle, d'acquitter sa parole ; mais bien certainement il ne m'aimait plus.

Au moment où Cretté ouvrit la porte, elle crut que c'était son mari qui venait la chercher, et se leva vivement pour courir au-devant de lui ; mais, voyant que c'était le marquis, elle retomba sur sa chaise.

Cretté comprit tout ce qui se passait dans le cœur de la pauvre jeune femme : il alla à elle et la rassura.

— Allons, allons, dit-il, essuyez ces beaux yeux, chère dame, et rentrons au salon ensemble. Dans un quart d'heure, Roger sera bien changé, et je vous réponds de l'avenir.

Puis il la prit par la main et s'achemina vers le grand salon.

Breton en gardait la porte, comme l'ordre lui en avait été donné.

Le marquis de Cretté lui fit signe de venir à lui ; Breton obéit.

— Mon ami, lui dit Cretté, ouvre les deux battants de la porte, et annonce, de ta voix la plus solennelle, madame Roger d'Anguilhem.

Breton, qui n'avait aucun motif pour empêcher la femme et l'ami de son maître d'entrer, obéit à l'instant même et, en enflant ses poumons, ouvrit les portes et fit retentir les voûtes de ce nom si redouté du chevalier

— Madame Roger d'Anguilhem !

Roger, qui essayait de causer avec d'Herbigny et M. de Beuzerie dans le coin le plus reculé du salon, sentit les jambes lui manquer à cette terrible annonce, et, tombant sur un fauteuil, il cacha sa tête entre ses deux mains.

Alors Constance entra rayonnante et le sourire sur les lèvres : Cretté lui donnait le bras.

Ils s'avancèrent vers Roger, qui entendait le bruit de leurs pas, qui n'osait regarder, et qui eût voulu disparaître à cent pieds sous terre.

— Eh bien, mon ami, lui dit Cretté en lui frappant sur l'épaule, attouchement qui fit frissonner Roger jusqu'à la moelle des os, qu'as-tu donc ? C'est Constance.

Roger releva la tête en fixant sur son ami des yeux hagards.

— Ah ! Cretté ! ah ! Constance ! s'écria-t-il ; j'avais cru... Pardon !

— Qu'avais-tu cru ? Voyons, c'est madame d'Anguilhem qui vient te chercher, et tu as peur, dit le marquis en lui donnant la main et en lui glissant en même temps la lettre de Sylvandire. Il est onze heures, chevalier, emmène ta femme.

— Oh ! oui ! oh ! oui ! s'écria Roger, au bout du monde, s'il le faut.

— Non, pas si loin, reprit Cretté, c'est inutile maintenant.

Puis, tandis que les deux époux traversaient le salon pour gagner leur appartement :

— Vous ne savez pas la nouvelle ? dit-il. L'ambassadeur de Perse part demain avec toute sa suite. Je vous engage à voir cet embarquement, qui aura lieu à Chaillot, messieurs et mesdames.

— Nous n'irons pas, nous, dit Constance en ouvrant la porte de la chambre à coucher.

— Oh ! non, répondit Roger en la fermant.

Le lendemain, Cretté communiqua à son ami les deux engagements qu'il avait pris avec mademoiselle Poussette, et dont le premier, la remise de vingt mille livres, avait été tenu scrupuleusement la veille par le marquis.

Comme le chevalier était un homme d'honneur et incapable de démentir son ami, nous ne doutons pas qu'en temps et lieu le second engagement n'ait été rempli avec la même fidélité.

Il est inutile de dire que Constance et Roger sont encore cités, non pas à Paris, où les grands exemples se perdent vite, mais à Loches et dans les environs, comme le modèle des ménages.



TABLE DES MATIÈRES

DE

SYLVANDIRE



TABLE DU VOLUME



OLYMPE DE CLÈVES



ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Olympe de Clèves

ILLUSTRATIONS

DE

J. DÉSANDRÉ



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



OLYMPE DE CLÈVES

I

AVIGNON

« Voir Naples et mourir », dit le Napolitain. « Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu », dit l'Andalou. « Rester à la porte d'Avignon, c'est rester à la porte du paradis, » dit le Provençal.

En effet, s'il faut en croire l'historien de la ville papale, Avignon est non seulement la première ville du Midi, mais encore de la France, mais encore du monde.

Ecoutez ce qu'il en dit :

« Avignon est noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitans, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce, et connue par toute la terre. »

Voilà un bel éloge, j'espère ! Eh bien ! à cet éloge quoique nous arrivions cent ans après celui qui l'a fait, nous n'enlèverons presque rien et nous ajouterons même quelque chose.

En effet, pour le voyageur qui descend le fleuve auquel Tibulle donne l'épithète de *celer*, Ausone celle de *præceps*, et Florus celle d'*impiger* ; pour celui qui commence, depuis Montélimar, à s'apercevoir qu'il est dans le Midi, au ton plus chaud des terrains, à l'air plus limpide, aux contours plus arrêtés des objets ; pour celui qui passe enfin en frissonnant sous les arches meurtrières du pont Saint-Esprit, dont chacune a son nom, afin que l'on sache à l'instant même où un bateau se brise contre une d'elles à quel endroit il faut porter secours ; pour qui laisse à droite Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône avec ses quarante éléphans ; à gauche le château de Mornas, du haut duquel le baron des Adrets fit sauter toute une garnison catholique ; Avignon, à l'un des détours du fleuve, se présente tout à coup avec une magnificence vraiment royale.

Il est vrai que la seule chose qu'on aperçoive d'Avignon, au moment où l'on perçoit Avignon, c'est son gigantesque château, palais des papes, édifice du quatorzième siècle, seul modèle complet de l'architecture militaire de cette époque, et qui est bâti sur l'emplacement où s'élevait autrefois le temple de Diane, qui a donné son nom à la ville.

Maintenant, comment un temple de Diane a-t-il pu donner son nom à la future demeure des papes ? Nous allons le dire, en réclamant pour nous cette indulgence dont nous avons toujours vu les lecteurs être prodigues envers les étymologistes.

Ave Diana ! salut, Diane ! disait le voyageur du plus loin qu'il apercevait le temple de la chaste déesse, au temps de la belle latinité, au siècle de Cicéron, de Virgile et d'Auguste ;

Ave Niana ! commencèrent à dire les bateliers au siècle de Constantin, c'est-à-dire à une époque où l'idiome du pays avait déjà corrompu la pureté de la langue latine ;

Ave Nio ! dirent les soldats des comtes de Toulouse, de Provence et de Forcalquier ; de là, Avignon.

Notez bien que ceci est de l'histoire ; nous serions autrement positif que nous ne le sommes si, au lieu d'histoire, nous faisions du roman.

Vous voyez donc que de tout temps Avignon a été une ville privilégiée ; d'ailleurs, une des premières, elle a eu un pont magnifique, un pont bâti en 1177 par un jeune berger nommé Bennezet, qui, après avoir été pasteur de brebis se fit pasteur d'âmes, et eut la chance d'être canonisé. Il est vrai qu'il ne reste plus aujourd'hui que trois ou quatre arches de ce pont, ruiné sous le règne de Louis XIV, l'an de grâce 1669, c'est-à-dire cinquante-huit ans à peu près avant l'époque où commence l'histoire que nous allons raconter.

Mais c'est surtout vers la fin du quatorzième siècle qu'Avignon était splendide à voir. Philippe le Bel, qui avait cru donner à Clément V et à ses successeurs des gardes, une prison et un asile, leur avait donné une cour, un palais et un royaume.

C'était bien en effet une cour, un palais et un royaume

que possédait cette reine du luxe, de la mollesse et de la débauche, que l'on appelait Avignon ; elle avait une ceinture de murailles qu'avait nouée autour de ses flancs Rebondis Hernaudy de Herodia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; elle avait des prêtres dissolus qui touchaient le corps du Christ avec des mains ardentes de luxure ; elle avait de belles courtisanes, sœurs, nièces et concubines des papes, qui arrachaient les diamans de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers ; elle avait enfin les échos de la fontaine de Vaucluse, qui répétaient amoureusement le doux nom de Laure, et qui la berçaient au bruit des molles et voluptueuses chansons de Pétrarque.

Il est vrai que lorsque, à la sollicitation de sainte Brigitte de Suède et de sainte Catherine de Sienne, Grégoire XI quitta Avignon, en 1376, et partit pour Rome, où il arriva le 17 janvier 1377 ; il est vrai qu'Avignon, déshéritée de sa splendeur, tout en gardant ses armes, qui sont de gueules à trois clefs d'or posées de face et soutenues par une aigle avec cette devise « *Unguibus et rostris* », ne fut plus qu'une veuve en deuil, un palais solitaire, un sépulcre vide. Les papes gardèrent bien Avignon, qui était d'un bon rapport, mais comme on garde un château qu'on n'habite plus ; ils y envoyèrent bien un légat pour les remplacer, mais le légat les remplaça comme l'intendant remplace le maître, comme la nuit remplace le jour.

Avignon demeura cependant la ville religieuse par excellence, puisqu'à l'époque où commence cette histoire, on y comptait encore 109 chanoines, 14 bénéficiers, 350 religieux, 350 religieuses, qui, avec plusieurs ecclésiastiques subalternes attachés au service des huit chapitres, formaient un total de 900 personnes consacrées au service des autels, c'est-à-dire le vingt-huitième de la population.

En outre, Avignon, après avoir eu sept fois sept papes, qui avaient régné sept fois dix ans, Avignon possédait encore en 1727 sept fois sept choses importantes pour la beauté, l'agrément et la moralité d'une grande ville.

Elle avait sept portes, sept palais, sept paroisses, sept églises collégiales, sept hôpitaux, sept couvens de religieux et sept monastères de filles.

Quant à ce charme qui résulte pour Avignon *de la douceur de ses habitans* vantée par son historien, François Nouguier, il nous paraît moins bien établi que tout le reste, et c'est sur ce point seulement que nous nous inscrirons en revision contre son jugement, en rappelant à l'écrivain national les éternelles querelles des pénitens blancs et des pénitens noirs, qui s'assomment à chaque occasion et divisent la ville en deux camps toujours largement approvisionnés de horions.

Bien entendu que nous ne lui parlerons ni des massacres de la Glacière en 1791, ni de l'assassinat du maréchal Brune en 1815. Ce sont là deux événemens que ne pouvait prévoir, — si savant qu'il fût, — le bon François Nouguier, à l'époque où il écrivait.

Mais à part cette charmante douceur, un peu contestable au dix-neuvième siècle, Avignon se présentait, au commencement du dix-huitième, dans des conditions encore fort agréables à l'œil et à l'esprit du voyageur.

D'abord, outre les dominicains qui s'étaient établis chez elle en 1226, outre les cordeliers qui y avaient été reçus en 1227, outre ses grands augustins, ses grands carmes, ses mathurins, ses bénédictins, ses célestins, ses minimes, ses capucins, ses récollets, ses pères de la doctrine chrétienne, ses carmes déchaussés, ses antonins, ses augustins, ses prêtres de l'oratoire et ses observantins, Avignon avait son collége et son noviciat des jésuites, fondé en 1587 par Louis d'Ancezune.

Or qui disait jésuites à cette époque disait savantes gens, gens aimables, gens mêlés à tout le mouvement du siècle, soit que le commerce les entraînât comme médiateurs vers ces mers lointaines et inconnues où se jettent le Gange et le fleuve Bleu, ces Rhônes de l'Inde et de la Chine ; soit que le zèle de la mission, les poussant vers un monde nouveau, les conduisît aux plaines du Brésil ou dans les montagnes du Chili ; soit que, stationnaires en Europe, la politique, livre sans fin, leur déroulât ses pages dont chaque mot est une espérance déçue ou une ambition satisfaite, un trône fondé ou une couronne brisée ; soit enfin que la poésie ou la science les confinât, doux héritiers des bénédictins, sous les arceaux blanchis du cloître, entre un maigre gazon avare de fleurs et un splendide rayon de soleil découpé par les hautes fenêtres de la collégiale.

Avignon, cette ville privilégiée qui avait tout ce qu'ont les autres villes et mille choses encore, Avignon avait donc ses jésuites, et c'est dans la chapelle du noviciat que nous conduirons tout d'abord notre lecteur, en le prévenant que nous sommes aux premiers jours du mois de mai 1727, sous le règne du roi Louis XV, alors âgé de dix-sept ans.

Au sommet d'une petite rue qui s'appelait la rue des Novices, — nous disons petite rue parce que les rues d'Avignon, ville bâtie contre le mistral et le soleil, sont pour la plupart formées de ruelles étroites ou de descentes rapides, — dans la rue des Novices, disons-nous, s'élevait le bâtiment du noviciat, logis et chapelle.

Le bâtiment, semblable pour la forme et surtout pour la pensée à tous ceux que les jésuites ont élevés en France et même hors de France, affectait ce style sobre et modeste qui n'est d'aucune époque et qui ne peut compromettre ceux qui l'emploient, attendu qu'il ne révèle rien aux yeux matériellement, et qu'il faut être un archéologue bien savant pour trouver l'âme des pierres dans une société où beaucoup de gens nient l'âme des hommes.

Les jésuites, voyageurs parasites, conquérans masqués, tout en rêvant l'empire du monde, conquis pas à pas, devaient en s'établissant, quelque part qu'ils s'établissent, veiller à ce que leur tente, destinée à devenir un jour une citadelle, n'offusquât point la vue. Tout parasite a soin, quand il s'assied à une table, de ne pas s'habiller comme le riche ou de ne pas se déguenilller comme le pauvre : il attirerait la vue sur son opulence ou sur sa misère. Tout ambitieux doit affecter la modestie, sinon l'humilité, quitte, au moment donné, à étendre sa griffe comme le tigre ou à ouvrir sa gueule comme le requin.

Aussi la société de Jésus, soit dans les Flandres, soit en France, soit en Espagne, où étaient ses principales maisons, n'avait-elle permis aux créateurs de ces établissemens que l'architecture insignifiante du cloître ou de la caserne, qui consistait à cette époque en grands murs de briques ou de pierres, avec de longues fenêtres treillissées de fer, quelques portiques sobres d'ornemens, çà et là des demi-colonnes, comme si la colonne ronde-bosse eût été un luxe trop manifeste.

Même sévérité à l'intérieur, jointe à un soin minutieux de l'hygiène et de l'ordre du jour ; et la ligne droite partout où les pères avaient à surveiller leurs novices, de l'ombre et des méandres partout où les pères avaient à rencontrer le public.

Au reste, nous n'entreprendrons pas de décrire l'intérieur des pères jésuites d'Avignon : l'un de nos acteurs nous attend dans la chapelle des novices, où, vu son importance, nous avons hâte de le joindre.

Cependant, comme à tout drame il faut sa mise en scène, nous dirons un mot de cette chapelle où nous introduirons nos lecteurs, comme nous leur avons dit un mot de la ville qu'ils viennent de traverser avec nous.

Qu'ils s'arrêtent donc sur le seuil, et ils verront un vaisseau circulaire d'un diamètre modéré, avec des vitraux sans figures, qui, prenant la lumière au-dessous de la coupole, l'envoyaient tout entière aux voûtes mais la tamisaient par degrés, afin qu'elle arrivât tempérée sur les dalles du sol ; un autel long et peu orné, tendu comme une corde sur l'arc de l'abside ; derrière cet autel quelques stalles de chêne, abritées et sombres pour la plus grande facilité de la surveillance ou de la méditation des pères, qui s'y plaçaient pendant les offices.

Voilà en peu de traits le dessin de la localité.

Il était une heure, tous les offices terminés ; le soleil dévorant la ville, l'église était déserte.

Seulement, à gauche de l'autel, à côté d'un étroit passage qui menait à ces stalles dont nous avons parlé, un jeune novice avec la robe noire de l'ordre se tenait assis sur une chaise et contre une colonne, la tête à moitié ensevelie dans un livre, qu'il ne lisait pas mais qu'il dévorait.

Cependant, ce jeune homme n'était pas tellement absorbé dans sa lecture, que par momens il ne jetât un regard furtif à sa droite et à sa gauche.

A sa gauche, c'est-à-dire du côté de la petite porte par laquelle les pères pouvaient passer du noviciat dans la chapelle ;

A sa droite, c'est-à-dire du côté de la grande porte par laquelle les fidèles pouvaient entrer de la rue dans l'église.

Était-ce simple curiosité, était-ce distraction ? distraction, hélas ! bien naturelle à la jeunesse, pour laquelle le bréviaire et le rituel sont creuse et monotone lecture.

Mais nous avons dit que le jeune novice semblait dévorer les pages de son livre ; regardait-il ainsi de droite et de gauche pour quêter l'admiration d'un surveillant, et, au lieu d'être un distrait, était-ce un hypocrite ?

Ce n'était ni l'un ni l'autre.

Quiconque se fût avancé derrière lui et eût lu en même temps que lui dans son livre, se fût aperçu que dans le missel se cachait une brochure d'un format plus petit, d'un papier plus blanc et plus frais, une brochure dont la justification typographique était irrégulière, c'est-à-dire formée de ces lignes inégales qui vingt-neuf ans plus tard devaient servir de criterium à maître André pour distinguer les vers de la prose quand il les mesurait avec une ficelle pour ne les faire ni trop longs ni trop courts.

Il n'était donc pas étonnant que ce novice craignît les surprises. — C'est le propre de tout écolier qui cache en classe un livre défendu dans son livre de leçons. — Seulement il y a livre défendu et livre défendu comme il y a fagot et fagot ; il y a le livre un peu défendu et le livre

très défendu : il y a ceux qui impliquent les poisons de cinq cents vers, et ceux qui impliquent la retenue et même le cœur.

A quelle classe appartenait ce livre que lisait le disciple de Loyola et dans lequel il plongeait ardemment ses yeux et sa pensée ?

Or, pour résoudre ce problème, un observateur n'eût pas même eu besoin de s'approcher de lui ; il eût pu tout deviner au mouvement balancé de sa tête, à certaine cadence mystérieuse de sa voix, cadence qui s'éloignait de la psalmodie de l'église pour se rapprocher de cette espèce de chant adopté au théâtre à cette époque. Enfin, sa conviction eût pu être complétée à certains gestes développant imprudemment le bras et les doigts du novice, non pas comme les bras moelleux et les doigts bénins d'un prédicateur qui fait un sermon, mais comme le bras menaçant et les doigts crispés d'un acteur qui joue un rôle.

Et depuis plus d'une demi-heure, le novice psalmodiait et gesticulait ainsi, lorsque l'arrivée soudaine d'un étranger qui apparut à la porte de l'église, et dont les pas précipités et inégaux retentirent sur les dalles, interrompit le psalmodiste et restreignit le geste du biceps au poignet, seule articulation qu'il soit permis au fidèle de développer dans une église avec la rotule, cette dernière devant fonctionner pour la génuflexion et l'autre pour l'opération du *mea culpa*.

II

« OU ÉCLATE LA VÉRITÉ DU VIEUX PROVERBE FRANÇAIS

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE »

Le nouveau venu était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une organisation nerveuse et maladive, pâle, grand, gracieux dans ses mouvemens, distingué dans sa tenue, vêtu proprement, mais cependant avec une sorte de désordre qui n'était pas sans charme et qui tenait le milieu entre le débraillement des grands seigneurs et le laisser-aller de l'artiste. En proie à une forte préoccupation, il écrasait pour le moment son chapeau sous son bras, et passait une main blanche et soignée dans ses cheveux baignés de sueur.

Sa figure agréable, douce et mélancolique, portait un certain caractère d'inquiétude et d'égarement que le novice eût facilement remarqué sans cette attention profonde qu'il mettait à ne plus regarder ni à droite ni à gauche depuis l'arrivée du personnage que nous venons de mettre en scène.

Après être entré assez rapidement dans l'église, s'être arrêté et avoir regardé autour de lui, ce dernier parut essayer de reprendre ses esprits un peu troublés, et se mit à arpenter la chapelle de long en large jusqu'à ce que, rencontrant le novice dans le rayon de son œil, il prit soudain sa résolution et marcha droit à lui.

Ce que devinant le novice, plutôt qu'il ne le voyait, il ferma son double livre avec rapidité, ensevelit son visage dans ses deux mains jointes, et s'absorba hypocritement cette fois dans une kyrielle d'oraisons.

Cependant le nouveau venu s'était approché de telle façon qu'il touchait presque l'épaule du novice, lequel à cette approche parut se réveiller tout à coup et surgir du gouffre de piété dans lequel il s'était abîmé.

— Pardon, mon frère, si je vous trouble dans vos prières, dit l'étranger entamant le premier la conversation.

— Mon frère, répondit le novice en se levant et en cachant sans affectation son livre derrière son dos, je suis à vos ordres.

— Mon frère, voici ce qui m'amène. Je voudrais avoir un confesseur ; voilà pourquoi je me suis approché de vous et vous ai troublé dans vos prières, ce dont je vous demande humblement pardon.

— Hélas ! je ne suis que novice, répondit le jeune homme, et n'ayant pas reçu les ordres, je ne puis confesser. C'est un de nos pères qu'il vous faudrait.

— Oui, oui, c'est cela, dit l'étranger en martyrisant plus que jamais son chapeau ; oui, c'est cela qu'il me faudrait, un des pères. Pourriez-vous me faire la grâce de m'introduire près de celui que vous croiriez pouvoir m'accorder quelques instans, ou de le faire venir jusqu'à moi ?

— C'est qu'il est justement l'heure du dîner, et qu'à ce moment tous les pères sont au réfectoire.

— Ah ! diable ! fit l'inconnu avec un mécontentement visible, tous au réfectoire, ah ! diable !

Puis s'apercevant sans doute qu'il venait d'invoquer le nom de l'ennemi du genre humain dans une église :

— Que viens-je donc de dire ? s'écria-t-il. Mon Dieu ! pardonne-moi !

Et il fit un signe de croix rapide, presque furtif.

— Cette ardeur d'avoir un confesseur vous contrarie, mon frère, dit le novice avec intérêt.

— Oh ! oui, oui, beaucoup.

— Vous êtes donc bien pressé ?

— Très pressé.

— Quel malheur que je ne sois que novice !

— Oui, c'est un malheur. Mais vous êtes bientôt d'âge à être ordonné ; et vous le serez, et alors, alors... Ah ! mon frère, mon frère, que je vous trouve heureux.

— Heureux ! et pourquoi ? demanda naïvement le novice.

— Parce que dans un an vous aurez atteint le but que doit se proposer toute âme chrétienne, c'est-à-dire le saint, et qu'en attendant, demeurant au noviciat des jésuites, vous pouvez vous confesser à ces dignes pères quand vous voulez et tant que vous voulez.

— Ah ! oui, c'est vrai, quand je le veux et tant que je le veux, répondit le novice avec un soupir qui prouvait qu'il n'appréciait pas tout à fait au même prix que l'étranger l'insigne faveur qu'il avait reçue du ciel.

— Et puis, continua l'étranger avec un enthousiasme croissant, vous êtes ici chez vous ; cette église, cet autel, ces vases sacrés, tout ceci est à vous.

Le novice regarda son interlocuteur avec une stupéfaction qui n'était pas dénuée d'inquiétude. Il était évident qu'il commençait à craindre d'avoir affaire à un homme dont le cerveau était légèrement détraqué.

Mais l'étranger continua, s'animant de plus en plus :

— Cet habit, il est à vous ; ce chapelet, il est à vous ; ce livre, livre saint dans lequel vous pouvez lire du matin jusqu'au soir, il est à vous.

Et en prononçant ces mots d'un ton passionné, il secoua si énergiquement le bras du novice, que de la main qui terminait ce bras tomba le livre si envié, en même temps que du livre tombait la brochure que nous avons décrite.

A la vue de cette séparation entre le livre et la brochure, le novice bondit tout effaré sur la brochure qu'il engloutit dans les mystérieuses profondeurs d'une des poches de sa soutane ; après quoi, tout frissonnant encore d'une émotion qui ressemblait à de la terreur, il ramassa le livre.

Puis il reporta timidement son regard sur l'inconnu.

Mais l'inconnu n'avait rien remarqué, tant son exaltation religieuse était grande.

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent, et presque en même temps l'inconnu saisit les deux mains du novice.

— Tenez, mon cher frère, s'écria-t-il, c'est Dieu qui m'a conduit dans votre église, c'est la Providence qui vous a mis sur mon chemin ; vous m'inspirez la plus tendre confiance ! Pardonnez cet épanchement à un homme bien à plaindre ; mais en vérité votre figure me donne du courage.

Et en effet la figure du novice, dont nous n'avons rien dit encore, était une des plus charmantes qui se pût voir, et, par conséquent, bien digne de l'éloge qu'elle venait de recevoir.

— Vous vous dites malheureux, mon frère, et vous voulez vous confesser ? répondit le novice.

— Oui, je suis bien malheureux ! s'écria l'inconnu. Oh ! oui, je voudrais bien me confesser.

— Est-ce que vous auriez eu le malheur de commettre quelque faute ?

— Quelque faute ! Eh ! ma vie tout entière est une faute ; une faute qui dure du matin jusqu'au soir ! s'écria l'inconnu avec un soupir qui indiquait que chez lui la contrition était à l'état de contrition parfaite.

— Alors je parle à un coupable ? demanda le jeune homme avec une espèce d'effroi.

— Oh ! oui, à un coupable, à un grand coupable !

Le jeune homme fit malgré lui un pas en arrière.

— Jugez-en vous-même, continua l'inconnu avec un geste désespéré : je suis comédien !

— Vous ! s'écria le jeune homme du ton le plus [illegible], et en se rapprochant, tandis qu'au contraire le malheureux artiste s'éloignait, comme si, après l'aveu qu'il venait de faire, il n'était plus digne du contact de ses semblables ; vous, comédien !

— Mon Dieu ! oui.

— Ah ! vous êtes comédien !

Et le jeune homme se rapprocha encore.

— Comment ! s'écria l'artiste, vous savez qui je suis, et vous ne me fuyez pas comme on fuit un pestiféré ?

— Mais non, dit le novice, je ne hais pas les comédiens, moi. Et il ajouta si bas que son interlocuteur même ne put l'entendre : — Au contraire.

— Comment ! reprit l'artiste, vous ne vous révoltez pas à la vue d'un hérétique, d'un excommunié, d'un damné ?

— Non.

— Ah ! vous êtes encore si jeune ! mais un jour...

— Mon frère, dit le novice, je ne suis pas de ceux qui haïssent par principe.

— Hélas ! mon frère, reprit l'artiste, les comédiens traînent après eux une sorte de péché originel simple pour

[illegible] double, triplé, quadruple pour moi, qui suis fils, [illegible] petit-fils de comédien. Si je suis damné, moi, je le serai du côté d'Adam et d'Eve.

— Je ne vous comprends pas bien, répondit [illegible]ment le novice.

— Je veux dire, mon frère, que je suis comédien de naissance, et que je serai damné par mon père et ma mère, par mon grand-père et ma grand'mère, enfin par mes aïeux [illegible] maternels jusqu'à la troisième et la quatrième génération. [illegible] un mot, monsieur, je m'appelle Champmeslé.

Le [illegible] ouvrir de grands yeux [illegible] un profond [illegible] d'une légère [illegible].

[illegible] la [illegible] dans les [illegible] par hasard le [illegible].

— [illegible] grand'mère ! voilà [illegible].

[illegible] monsieur votre [illegible] était le comédien Champmeslé, qui jouait les [illegible].

[illegible] ma grand'mère épousa Charles Chevillet, sieur de Champmeslé ; il avait remplacé le [illegible] quant à sa femme, elle débuta par le rôle d'Hermione, que jouait à merveille la Desœuillet, dont elle reprit l'emploi.

— De sorte que votre père, continua le novice mordant [illegible] de sorte que votre père était [illegible] qui jouait les valets, et votre mère, [illegible] qui jouait les [illegible] premières ?

— [illegible] mais, dites-moi, mon frère, s'écria [illegible] savez-vous que je vous trouve [illegible] dans la science des coulisses pour un novice jésuite ?

— [illegible] reprit le jeune homme effrayé de s'être [illegible] laissé aller au penchant de la conversation si fort [illegible] que nous savons du monde, nous avons toujours [illegible] de ce qui s'y passe ; d'ailleurs je ne suis pas [illegible] aux jésuites et ma première éducation fut faite dans ma famille.

— A qui ai-je l'honneur de parler, mon frère ?

— Je m'appelle Jacques Bannière, novice indigne.

Champmeslé salua courtoisement sa nouvelle connaissance qui non moins courtoisement lui rendit son salut.

III

LE COMÉDIEN ET LE JÉSUITE

La conversation continua, devenant naturellement à chaque mot plus intéressante pour chacun des interlocuteurs.

— [illegible] que vous voudriez vous confesser ? dit Bannière en reprenant la conversation où elle en était avant que Champmeslé entreprît, à l'endroit de ses ancêtres, la [illegible] que nous venons de rapporter.

— [illegible] oui, mon frère, et voici mes raisons. Vous [illegible]issez un peu l'histoire de notre famille, vous n'êtes [illegible] que mon grand-père était ami intime de monsieur Racine.

— [illegible] et de monsieur La Fontaine aussi, [illegible] en se laissant aller au souvenir un peu léger [illegible] pour Marie Desmares, femme Champmeslé, [illegible] deux [illegible].

— [illegible] et peut-être même à cause de cela [illegible] que mon grand-père. Il tenait cet avantage de son père, monsieur Chevillet, dont [illegible].

— Non, monsieur, répondit [illegible]ement Bannière, honteux que sa science [illegible] à l'endroit des Champmeslé s'arrêtât à la troisième génération.

— Ah ! c'est que mon bisaïeul Chevillet, comédien aussi, [illegible] l'esprit de mon trisaïeul, poète fort aimable et [illegible] qui écrivait des mystères et les jouait au besoin.

— [illegible] s'écria Bannière émerveillé, poète et comédien [illegible] monsieur Molière ?

— [illegible] oui. Seulement vous remarquerez, je [illegible] le distingue de monsieur Molière, [illegible] la conversation [illegible] sur [illegible] aimable et très [illegible] qu'au [illegible] Molière était morose et mélancolique.

— [illegible] je le remarquerai bien certainement et [illegible] je vous le promets quand il faudra que [illegible]. Mais en attendant, monsieur [illegible] Nos pères [illegible] à rester à table, et vous n'avez [illegible] debout.

— Aucun, monsieur... pardon... mon frère. J'accepterai donc volontiers et le siège et le plaisir de votre conversation, si toutefois la mienne ne vous fatigue pas.

— Comment donc ! croyez au contraire que j'y trouve, monsieur, un vif intérêt. Nous en étions à votre grand-père.

— A mon grand-père, c'est parfaitement vrai. Nous allons donc en revenir à mon grand-père, et vous verrez que je ne fais point de digressions inutiles.

— Oh ! j'ai toute confiance.

— Je disais donc que Chevillet de Champmeslé, mon grand-père...

— Celui qui jouait les rois ?

— Oui, l'ami de monsieur Racine.

— Et de monsieur La Fontaine ?

— Et de monsieur La Fontaine, c'est cela. Je disais donc que Chevillet de Champmeslé avait eu beaucoup de chagrins dans sa vie. D'abord la perte de sa femme, qui mourut en 16[illegible], puis celle de monsieur Racine, qui mourut en 1699. Je ne vous parle pas de celle de monsieur La Fontaine, qui les avait précédés tous deux et qui était mort [illegible] chrétiennement en 16[illegible].

— Au fait, votre grand-père n'a-t-il pas le collaborateur de monsieur La Fontaine, et n'a-t-il pas fait avec lui quatre comédies, je crois : le *Florentin*, la *Coupe enchantée*, le *Veau perdu* et *Je vous prends sans vert* ?

— Monsieur, tout en admirant votre profonde érudition dramatique, ce qui continue de m'étonner de la part d'un novice, je vous dirai que ma conviction à moi c'est que le bonhomme La Fontaine permettait par complaisance à mon grand-père, et pour lui faire honneur, de dire dans le monde qu'ils travaillaient ensemble.

— Ah ! oui.

— Voilà : mon grand-père le laissait être de notre famille, et monsieur La Fontaine laissait mon grand-père être de ses pièces.

Bannière rougit imperceptiblement.

— Vous dites donc, reprit-il, que votre grand-père avait eu des chagrins : la mort de monsieur La Fontaine, la mort de sa femme et la mort de monsieur Racine.

— Chagrins auxquels, continua Champmeslé, il faut ajouter le peu de succès et j'oserai même dire la chute de certaines pièces, qu'il avait bien faites tout seul, celles-là, telles que l'*Heure du berger*, la *Rue Saint-Denis*, le *Parisien*, cela ne laisse pas que de fatiguer un homme de tomber de temps en temps, surtout lorsqu'il tombe en cinq actes et en vers. Bref, mon grand-père, après 1700, était, comme le roi Louis XIV, devenu fort morose : il était taciturne, muet, et rêvait du matin jusqu'au soir. Or, voilà, mon frère, que tout en rêvassant le jour, Chevillet de Champmeslé se mit aussi à rêver la nuit, et qu'il vit en songe la Champmeslé, sa femme, et mademoiselle Chevillet, sa mère, qui, appuyées l'une sur l'autre, pâles et blanches comme des ombres, d'un air tout dolent et tout sinistre, lui faisaient chacune avec le doigt ce signe d'appel qui veut dire : Viens avec nous.

— Ah ! mon Dieu ! fit Bannière.

— Monsieur, cela se passait dans la nuit d'un vendredi au samedi du mois d'août 170[illegible]. A ce rêve, qui s'était si profondément gravé dans son esprit qu'il le soutenait une réalité, voilà mon grand-père qui bat la campagne et qui, à partir de ce fatal moment, [illegible] plus dans l'idée que cette douce figure de la Champmeslé avec ses cheveux noirs et cette sévère figure de madame Chevillet avec ses cheveux blancs, et leur sourire mélancolique et leur signe lugubre, à tel point qu'il ne cessait de chanter à tout propos :

Adieu paniers, vendanges sont faites !

Or, en ce moment, monsieur, mon grand-père ayant joué Agamemnon devant le roi Louis XIV, et le roi Louis XIV lui ayant fait l'honneur de lui dire après le spectacle : « Eh bien ! Champmeslé, vous serez donc toujours mauvais ? » mon grand-père, disons-le, qui, en sa qualité d'homme d'esprit, avait toujours été sur lui-même un peu de l'avis du roi Louis XIV, mon grand-père avait résolu de quitter l'emploi des rois et de prendre les premiers comiques grimes.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que si votre grand-père était aussi réellement affligé que vous le dites des malheurs successifs qui l'avaient accablé, le moment était mal choisi pour prendre les premiers comiques.

— Vous avez raison, monsieur ; aussi des gens qui ont vu le pauvre [illegible] m'ont-ils affirmé que rien n'était plus étrange au monde que l'[illegible] de ces rôles bouffons avec [illegible] visage désespéré. Il pleurait tellement en faisant rire les autres, que c'était à fendre le cœur, si bien qu'il fut [illegible] d'en revenir aux Agamemnons que l'on peut toujours jouer sans péril, fût-ce dans l'abrutissement le plus complet.

— Ah ! demanda naïvement Bannière, on peut jouer les Agamemnons même quand on est abruti ?

— Dame, mon frère, voyez tous ceux qui les jouent... Ah ! pardon, j'oubliais que les novices ne peuvent aller au spectacle.

— Hélas ! murmura Bannière en levant les yeux au ciel.

— Eh bien, la preuve de ce que j'avance est que mon grand-père les joua près d'un an encore après avoir eu la vision, et pendant cette année ne fut guère sifflé que cinq ou six fois ; si bien que nous arrivons tout doucement à 1701, c'est-à-dire à la fin de mon histoire. Mais je vous demande bien pardon, mon frère, je crois que vous allez perdre votre mouchoir.

En effet, quelque chose de blanc, qui pouvait être pris



Il était mort.

pour du linge dans la demi-obscurité de l'église, sortait de la poche de Bannière.

C'était toujours cette maudite brochure refoulée avec tant de précaution, et qui malgré tout montrait encore le bout de son nez.

Le novice se hâta de le touffer dans sa main et reprit :

— En 1701, disiez-vous, mon frère ?

— En 1701, le même 19 août, voilà-t-il pas que mon grand-père revoit en songe sa femme et sa mère qui, plus pâles, plus lugubres encore que la première fois, s'obstinaient à lui faire le même signe.

— Hallucination sans doute, murmura l'apprenti jésuite.

— Non pas, réalité, mon frère, réalité. Il s'éveilla, il écarquilla les yeux, il ralluma sa veilleuse, sa chandelle, sa lampe, il fit du bruit en frottant avec sa cuillère les parois de son verre d'eau sucrée, et toujours, toujours, malgré la veilleuse, malgré la chandelle, malgré la lampe, malgré le bruit, il vit dans l'angle le plus obscur de sa chambre les deux femmes, la jeune et la vieille, qui crispaient le funeste index, en disant à la fois du sourire, de la tête et du doigt : Viens avec nous, viens avec nous !

— C'était effrayant, dit Bannière, qui sentait malgré lui la sueur perler à son front.

— J'avoue aussi que c'était mortel, dit l'artiste se rangeant, comme on le voit, à l'avis de Bannière. Aussi monsieur de Champmeslé se leva à l'instant et s'en alla tout de suite, au milieu de la nuit, à moitié vêtu, réveiller ses amis et leur conter l'aventure.

Quelques-uns, les faux amis, les amis de Job, le mirent à la porte en le raillant ; d'autres, les bons cœurs, le consolèrent en lui citant les exemples de songes menteurs, tâchant de lui persuader que le sien était sorti par la porte d'ivoire ; un seul, un véritable ami, le fit coucher avec lui, lui parla jusqu'au jour de cette belle et bonne Marie Desmares, et de cette vertueuse demoiselle Chevillet de Champmeslé sa mère, et finit par lui persuader, ou à peu près, que deux si excellentes personnes ne pouvaient vouloir du mal, l'une à son mari, l'autre à son fils.

Tant que Champmeslé avait été couché près de cet ami, ou était demeuré en sa présence, il avait été un peu rassuré, comme nous avons dit ; mais le coup était porté. À peine eut-il quitté son consolateur, que la même idée fixe lui revint. Ce jour-là était un dimanche, et l'on jouait l'*Iphigénie* de monsieur Racine, et je ne sais plus quelle petite pièce par laquelle on commençait. Pendant la petite pièce, mon grand-père, habillé en Grec, se promenait au foyer. Il avait le casque sur les yeux, sa cotte de mailles de velours était toute constellée de larmes qui, comme des diamants liquides, coulaient jusque sur ses cothurnes. Et c'était pitié que de l'entendre chantonner, sur un air qui devenait plus lugubre de jour en jour, son éternel refrain :

Adieu, paniers, vendanges sont faites! Aussi tout le monde, en [illegible] cet air lamentable, se dit : — Mon Dieu ! que Champmeslé va donc jouer tristement Ulysse ce soir.

— Ulysse n'est pas précisément un rôle gai, dit avec un intérêt profond Bannière, que ce récit prenait jusqu'aux entrailles.

— Gai ou non, monsieur, je vous assure que le rôle fut joué terriblement ce jour-là. Baron, qui jouait Achille, ne savait plus comment se tenir, et Sallé, qui jouait Agamemnon, et qui était depuis un grand mois brouillé avec Baron, ne put s'empêcher de lui demander lorsqu'il lui dit :

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

— Est-ce que Champmeslé est malade ?

— Tandis, interrompit Bannière, que la réplique est :

Juste ciel ! saurait-il mon funeste artifice?

— Justement. Mais, en vérité, mon frère, je vous trouve énormément lettré.

— Oui, l'on m'a fait apprendre tout cela dans ma famille, répondit modestement Bannière.

Le spectacle achevé, on dit Champmeslé, mon grand-père se garda bien de s'aller coucher et d'essayer de dormir. Il avait trop peur, dès qu'il aurait les yeux fermés, même ayant les yeux ouverts, de revoir encore sa mère et sa femme. Il erra par les rues en évitant de regarder dans les endroits sombres, et le matin, dès que les églises furent ouvertes, il alla donner trente sous au sacristain de Saint-Eustache pour faire dire une messe à l'intention de sa mère et une messe à l'intention de sa femme.

— C'est donc dix sous que je vais vous rendre? demanda le sacristain.

— Non pas, car vous en ferez dire une troisième pour moi. Gardez le tout.

— C'était un homme persévérant que votre grand-père, dit le novice.

— Eh ! vous allez voir qu'il avait raison, poursuivit l'artiste.

— En revenant à l'hôtel de la Comédie, où les acteurs déjeunaient parfois avant les répétitions, la première personne que rencontra monsieur de Champmeslé fut Baron.

Baron le plaisanta sur sa figure sinistre.

Mais rien ne dérida mon grand-père. A toutes les plaisanteries de Baron, il secouait la tête d'un air qui voulait dire :

— Ah ! si tu savais !

Baron comprit.

— Tu as donc un chagrin réel? demanda-t-il.

— Si j'en ai un, morbleu ! je le crois, répondit mon grand-père ; le plus grand chagrin que j'aie jamais eu.

Et il murmura tout bas :

— Viens avec nous, viens avec nous.

— Enfin, si grand que soit ce chagrin, dit Baron essayant de maintenir la conversation sur le ton de la plaisanterie,

Ta douleur, Champmeslé, ne peut être éternelle.

— Ah ! fit mon grand-père ; elle le sera pourtant, car elle ne finira qu'avec moi.

— Voyons, dis-la moi ; si c'est si sérieux que cela, je veux la connaître.

— Tu veux la connaître?

— Oui.

— Eh bien ! ma douleur est de te savoir en brouille avec ce bon Sallé.

— Ah ! par exemple, un bélître qui prétend que je vieillis et qui va le disant partout.

— Il a tort, car à l'âge que l'on paraît, et tu parais trente ans à peine.

— Tu vois bien que c'est un cuistre, un drôle, un faquin !

— C'est tout ce que tu voudras, Baron ; mais je ne veux pas mourir vous sachant brouillés, et comme cela ne peut tarder...

— Quoi ! quelle chose ne peut tarder?

— Que je meure.

— Eh bien ! soit. Je me raccommoderai avec Sallé le jour où mourra mon vieux Champmeslé, dit Baron.

— Va donc, car c'est aujourd'hui, répondit mon grand-père.

[illegible] les mots et les *cris* de Baron, qui [illegible] mon grand-père [illegible] Baron [illegible]

[illegible] table et déjeunait.

Mon [illegible] força encore Baron de s'asseoir en face de [illegible] entre eux deux.

— A [illegible] s'en va, dit Bannière.

— Ah ! [illegible] jeune homme, s'écria douloureusement le comédien ; vous allez voir combien vous vous trompez. Quoique [illegible] deux à la même table, Baron et Sallé continuèrent [illegible] se bouder, se montrant d'abord un peu [illegible] Mais [illegible] un instant sa mine sépulcrale, monsieur de Champmeslé [illegible] entonna tant de bon vin dans [illegible] qu'ils finirent [illegible] Voyant cet amollissement

de leurs cœurs, mon grand-père prit alors leurs deux mains qu'il joignit sur la table même ; puis, comme s'il eût accompli son devoir en ce monde, comme s'il ne lui restait plus rien à faire sur la terre, il laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Peut-être aussi, dit Bannière, se cachait-il ainsi à cause de cette vision qui le poursuivait?

— Ah ! que voilà une réflexion qui prouve que vous êtes un jeune homme de sens, dit le comédien ; c'était justement cela.

Tant il y a que, dans la position qu'il avait prise, mon grand-père avait l'air de verser toutes les larmes de son corps.

— Bon, dit Sallé, voilà Champmeslé qui pleure, maintenant que nous rions.

— Eh non ! dit gaiement Baron, Champmeslé s'était engagé à mourir s'il avait le bonheur de nous réconcilier ; il nous a réconciliés et il se meurt, par Dieu !

Mon grand-père poussa un soupir.

Ce soupir avait quelque chose de glacial.

Les deux amis se regardèrent ; ils venaient de se sentir frissonner malgré eux.

Puis ils reportèrent leurs yeux sur Champmeslé.

Son immobilité, qui allait jusqu'à l'absence même du souffle, les effraya.

Il tenait toujours sa tête entre ses deux mains. Baron en écarta une, Sallé l'autre, et l'on vit Champmeslé tomber le visage pâle, le nez aplati contre la table, les yeux fixes, la bouche crispée.

Il était mort.

— Oh ! monsieur, s'écria Bannière, c'est navrant, ce que vous racontez là !

— N'est-ce pas, mon frère? répondit l'artiste en poussant un gros soupir.

— Mais tout cela, continua Bannière, qui était un esprit logique, tout cela ne m'explique point pourquoi vous voulez vous confesser?

— Pourquoi ? mais comprenez donc, mon cher frère : on meurt subitement dans la famille des Champmeslé. Mon grand-père, vous le voyez, est mort subitement ; ma grand'mère est morte subitement ; mon père est mort subitement, tous trois après avoir créé un rôle nouveau, car ce rôle d'Ulysse, c'était la première fois que mon grand-père le jouait, ayant abandonné Agamemnon à Sallé qui ambitionnait le rôle depuis longtemps.

— Eh bien ! toutes les fois que je vais créer un rôle, je tremble à mon tour de mourir subitement comme sont morts mon père, mon grand-père et ma grand'mère...

— Mais vous allez donc créer un nouveau rôle? demanda timidement Bannière.

— Hélas ! oui, mon frère, répondit Champmeslé avec un geste désespéré.

— Quand cela ?

— Demain ?

— Demain, dites-vous?

— Demain !

— Et quel rôle créez-vous?

— Oh ! un rôle bien difficile.

— Lequel?

— Hérode.

— Hérode ! Hérode dans *Hérode et Mariamne*, de monsieur de Voltaire ! s'écria Bannière en faisant un bond en arrière et en joignant les mains de surprise.

— Oh ! ne me le reprochez pas, dit lamentablement le comédien, j'en suis désolé.

— Vous êtes désolé de créer la comédie et vous la jouez? [illegible] Bannière ne s'expliquant pas bien cette contradiction.

— Eh ! mon Dieu ! oui, s'écria Champmeslé ; anomalie inexplicable, n'est-ce pas ; mais cela est ainsi. Qu'y faire? Rien, car j'ai toutes les superstitions de ma famille ; il me passe parfois dans l'esprit, à ce propos, des idées...

— Quelles idées?

— Des idées que je ne peux pas émettre, attendu qu'elles porteraient atteinte à l'honneur de ma grand'mère.

— Dites, je ne suis pas tout le monde.

— Il me passe dans l'idée que je ne suis pas tout à fait le fils de mon grand-père.

— Bah !

— Il me passe dans l'idée que cette rage que j'ai pour le théâtre et qui fait que quand je ne joue pas la comédie je crois que je renie mon sang, que lorsque je la joue je crois que je me damne, tient à ce que ce sang est, comme on dit en terme de blason, mi-parti comédien, mi-parti [illegible]. On a fort jasé autrefois sur ce que monsieur [illegible] tous ses rôles à ma grand'mère. On n'a [illegible] jasé sur ce que monsieur La Fontaine laissait [illegible] mon grand-père mettre son nom au-dessus du sien. Oh ! si [illegible] je serais bien autrement damné étant le petit-fils d'une comédienne et d'un homme qui a fait des tragédies d'amour.

— Ah ! dit naïvement Bannière, il y a autant de chances,

mon cher frère, pour que vous soyez le fils de monsieur La Fontaine que le fils de monsieur Racine.

— Mais alors ce serait bien pis, car je serais le fils d'une comédienne et d'un homme qui a fait des contes fort libertins.

— Cas de conscience, c'est vrai, dit Bannière, mais ce n'est pas à nous de le discuter, et dès que quelqu'un de nos révérends pères sera sorti de table...

— Oh ! oui, un confesseur, un confesseur ! s'écria Champmeslé ; un confesseur qui me dise le dernier mot de tout cela ; un confesseur qui me dise si je suis le fils de monsieur Chevillet, de monsieur Racine ou de monsieur La Fontaine ; un confesseur qui me dise si l'on est absolument damné quand on est comédien, fils de comédien, arrière-petit-fils de comédien. Oh ! un confesseur, un confesseur, un confesseur, car je vais jouer un nouveau rôle demain, et je veux me confesser *in articulo mortis* !

— Mais calmez-vous, mon cher frère, vous n'êtes point d'âge à craindre pareil événement.

— Ah ! que je vous trouve heureux, vous autres saints hommes, s'écria Champmeslé ; que je vous trouve heureux, vous qui n'avez ni blanc ni rouge à vous mettre sur les joues, comme dans *Pyrame et Thisbé*, ni barbe à vous mettre au menton, comme dans *Hérode* ; que je vous trouve heureux, vous qui, au lieu de descendre d'une triple génération de comédiens, êtes jésuites de père en fils.

— Monsieur, s'écria Bannière, que dites-vous donc là ? Jésuites de père en fils ! Mais vous délirez, mon très cher frère.

— Pardon, pardon, cent fois pardon ; mais, voyez-vous, quand je vais créer un rôle nouveau, je ne sais plus ce que je fais, je ne sais plus ce que je dis. Jésuite de père en fils, je sais bien que cela n'est pas possible. Oh ! permettez-moi de vous embrasser chrétiennement, mon frère, pour être sûr que vous me pardonnez.

Et il embrassa si bien le novice, et il le serra si tendrement dans ses bras, que la fameuse brochure, qui semblait de son côté aspirer à la lumière, sauta cette fois hors de la poche de Bannière, et retomba entre les mains de Champmeslé, qui lut bien involontairement sur la première page :

HÉRODE ET MARIAMNE.

Tragédie en cinq actes, de monsieur Arouet de Voltaire.

IV

LE SACRIFICE D'ABRAHAM

L'étonnement qui suivit cette découverte, le murmure que cet étonnement provoqua chez le comédien scrupuleux qui venait de mettre son cœur à nu devant Bannière, eussent humilié celui-ci si un événement inattendu ne fût venu faire diversion à ce qui se passait.

Cet événement, c'était l'apparition d'un père jésuite à l'extrémité de ce petit corridor qui conduisait, comme nous l'avons dit, du noviciat à l'église.

Cette apparition rendit toute sa force au malheureux Bannière.

— Silence, par grâce, monsieur de Champmeslé ! s'écria-t-il ; voici un de nos pères qui entre dans la chapelle.

Et, pour couper court aux soupçons qui pouvaient naître dans l'esprit du père, Bannière s'élança au-devant de lui en s'écriant :

— Mon révérend, s'il vous plaît, voici monsieur qui voudrait être entendu en confession.

Le jésuite continua de marcher vers les deux jeunes gens.

— Cachez le livre, souffla Bannière au comédien ; cachez le livre, mais cachez-le donc !

Bannière oubliait qu'il n'était pas étonnant qu'un comédien tînt une comédie ou une tragédie à la main.

Il ne s'empressa pas moins de suivre l'instruction donnée par Bannière, et reporta derrière son dos la main qui tenait le livre.

Mais tout en faisant ce mouvement avec la précision et l'adresse d'un comédien à qui tous les mouvemens doivent être familiers, il fixa attentivement son regard sur celui-là qui s'approchait.

Car celui-là allait être son juge.

— Il me semble qu'il a une bonne figure, dit tout bas Champmeslé à Bannière.

— Oh ! oui, c'est un des bons, répondit Bannière ; un des plus indulgents et en même temps un de nos plus savans professeurs, c'est le père de la Sante.

Peut-être y avait-il dans l'intonation un peu élevée que Bannière avait donnée à sa voix l'intention d'être entendu du jésuite, et de désarmer ainsi sa colère par une flatterie qui pouvait passer pour d'autant plus délicate qu'elle n'était point adressée directement, et ne venait que par ricochet à celui qu'elle était destinée à caresser.

Aussi le père de la Sante, à cet avis que l'inconnu qui causait avec Bannière était un pénitent qui l'attendait, interrompit-il sa course vers les deux jeunes gens, et se dirigea-t-il vers un confessionnal, en faisant signe à Champmeslé de le suivre.

Champmeslé salua affectueusement Bannière, et en le saluant trouva moyen de lui rendre, sans être vu, la profane brochure qui était si intempestivement tombée de sa poche.

Mais, en la lui rendant, il ne put s'empêcher de lui dire avec une voix oppressée par la charité :

— Ah ! mon très cher frère, pourquoi risquez-vous de vous perdre quand vous êtes en si bonne position pour vous sauver ?

Mais ces conseils orthodoxes ne produisirent point, à ce qu'il paraît, beaucoup d'effet sur le novice, qui, assuré cette fois de n'être surveillé ni par le confesseur ni par le pénitent, se remit avec acharnement à la lecture d'*Hérode et Mariamne*, jusqu'au moment où, absous et béni, Champmeslé sortit du confessionnal, puis de l'église avec la légèreté d'un liège qui remonte sur l'eau débarrassé d'un plomb qui le précipitait.

Le père jésuite sortit à son tour du confessionnal ; et, comme il n'en sortit qu'après avoir gravement toussé et craché, Bannière eut tout le temps de le voir venir, de l'attendre et de se laisser aborder sans péril pour la brochure.

Disons un peu ce qu'était le père de la Sante, qui, à cette époque, jouissait d'une grande réputation dans Paris et la province, réputation toute scolastique, bien entendu, qui ne sortait pas des quatre murs des collèges des pères jésuites et que niaient les autres ordres religieux, essentiellement jaloux tous de celui dont nous nous occupons, et qui en si peu de temps avait fait de si grands progrès.

Le père de la Sante était un gros homme à la mine fleurie, aux énormes sourcils grisonnans, lesquels lui donnaient un air rébarbatif bien vite adouci aux regards du physionomiste par le bleu tendre de ses yeux et par la franchise de ses grosses lèvres.

C'était chose rare, un savant trempé de poésie, un philosophe antique qui, au lieu d'étudier Platon et Socrate comme curiosités, les avait pris pour maîtres de fond, donnant dans ses études aux sinistres écoles de théologie moderne la place restreinte que le praticien accorde aux théories de luxe. Bon chrétien d'ailleurs, catholique zélé mais tolérant, il était lent à se laisser provoquer aux actes de foi, et il voyait dans Bossuet comme dans le cardinal de Noailles d'admirables matières à vers latins.

Ce fut à ce bénin jésuite que Bannière, un peu préoccupé de sa conversation avec Champmeslé, vint offrir les humbles mais sobres respects que tout novice doit à son supérieur.

Mais Bannière voulait arriver à un but ; il voulait s'éclairer lui-même sur les appréhensions de Champmeslé à l'endroit de la damnation éternelle, et son désir était même si vif, qu'on pouvait supposer qu'il n'était pas inspiré par le seul amour qu'il portait à son prochain, mais que dans ce moment Bannière, facile esclave des commandemens de l'Église, aimait son prochain comme lui-même, et surtout lui-même comme son prochain.

Aussi ses respects présentés au jésuite :

— Mon père, demanda Bannière, il me semble que j'ai vu sortir votre pénitent d'un pas bien léger.

— Le pas est toujours léger, mon enfant, répondit le jésuite, quand la conscience est légère.

— Alors, mon père, il est permis de croire que vous avez donné l'absolution à ce pauvre homme.

— Moyennant une petite pénitence qu'il a juré de faire exactement, oui, mon fils.

— Il me semblait cependant, insista Bannière, et cela par quelques mots qu'il m'a dits dans la conversation, il me semblait que cet homme était comédien.

— Oui, mon fils, il l'est, dit le père de la Sante en regardant Bannière avec étonnement. Après ?

— Eh bien ! mais après, il me semble, à moi, mon père, que puisque les comédiens sont excommuniés, il était inutile de les absoudre.

Le père de la Sante, tout docteur qu'il fût, sembla un peu embarrassé.

— Excommunié, excommunié ! répéta-t-il ; sans doute les comédiens sont excommuniés, sauf conversion et pénitence.

— Ah ! oui, dit Bannière, et comme celui-là se repent et se convertit sans doute...

— Celui-là, reprit le père de la Sante, me fait l'effet d'un parfait honnête homme.

— Oh ! certainement !

— Ne pensez-vous pas comme moi, mon fils ?

— Si fait, en tout point.

— Vous avez causé avec lui assez longtemps, ce me sem-

ble, demanda le père de la Sante en interrompant Bannière des yeux.

— Je ne dirais pas au juste le temps que j'ai causé avec lui, répliqua le novice, en éludant de répondre avec cette habileté que l'école de Loyola donne en peu de temps à ses moins remarquables disciples.

— Mais enfin, pour si peu qu'il vous ait parlé, mon fils, vous avez dû remarquer qu'il a de bons sentiments?

— Oui, mon père; mais enfin, je croyais toujours que sauf abjuration et pénitence, l'excommunication annihilait tout cela.

Le père de la Sante se gratta légèrement le bout du nez avec l'index, ce qui était, pour les gens de son intimité, un signe visible d'embarras.

— Il y a des genres distincts dans la profession de comédien, répliqua-t-il; la tragédie, par exemple, est un des moins dangereux.

Bannière sourit comme si le père de la Sante venait de lui laisser prendre avantage sur lui.

Sans doute le père de la Sante vit le sourire, et l'interpréta comme nous avons fait, car il reprit vivement :

— Je veux surtout parler de la tragédie latine.

— Oui, oui, des tragédies comme celles que vous composez, des tragédies comme le *Sacrifice d'Abraham*, par exemple. *Abraham sacrifié*, etc.

— Comme celle-là, mon fils, ou comme mon autre tragédie des *Héritiers*, dit le jésuite en rougissant un peu.

— Je ne connais pas cette dernière, mon père.

— Je vous la donnerai, mon fils.

— Il est vrai, ajouta le novice, que dans des tragédies sacrées, composées dans un but de piété et de morale...

— Jouées par de jeunes hommes, dit le père de la Sante en s'animant comme tout poëte qui parle de son œuvre, à l'exclusion de tout sentiment mondain qui nécessite l'interprétation de l'autre sexe.

— D'ailleurs, mon père, reprit Bannière, de pareilles tragédies ne sont point des pièces de théâtre, ce sont des pièces de vers.

— Que je n'ai pas même voulu faire iambiques, continua le jésuite poëte, dans la crainte qu'elles ne fussent trop pareilles à celles de Térence et de Sénèque. Quant à la mesure, mon fils, quant à la mesure, eh bien! je crois que de semblables ouvrages doivent plutôt être agréables que désagréables à Dieu!

— Le fait est, dit Bannière partageant l'enthousiasme du poëte, le fait est que le rôle d'Isaac est bien beau.

— C'est vous qui le jouiez, mon fils, il me semble.

— Oui, vous aviez eu la bonté de me choisir parmi tous mes camarades.

— Comme celui dont la tête était la mieux assortie au rôle. Vous ne l'avez pas mal joué, savez-vous?

— Ah! mon père, il y a trois ans de cela : maintenant...

Bannière fit un signe de tête qui voulait dire :

— Maintenant, ce serait bien autre chose.

Et puis, continua Bannière, comment ne pas bien dire des vers comme celui-ci :

Si placet innocuo firmatum sanguine fœdus
Jungere...

— En effet, vous ne disiez pas mal ce vers, mais vous le dites mieux maintenant. Ah! vous vous êtes souvenu de mon observation à propos du mot *placet*. Vous le prononciez mal, vous le prononciez comme un homme du Nord, tandis qu'au contraire vous êtes de...

— De Toulouse, mon père.

— Ah! les hommes du Nord, peut-être jouent-ils bien la tragédie française, mais ils ne sauront jamais jouer la tragédie latine, pour eux il n'y a ni longues, ni brèves, ni consonnes, ni voyelles ; ainsi, par exemple, *placet* est composé de deux brèves, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, puisque *si placet* fait un dactyle.

— Eh bien! vous prononciez *placet* comme si *pla* était une longue. Je vous en ai fait l'observation et vous vous en êtes corrigé. Abraham aussi faisait une faute de prononciation analogue. Mais cela se comprend, il était de Rouen, lui. Ah! tenez, c'est dans cette invocation :

O qui terrarum sceptra moderaris, Pelagusque
Æternis regis imperiis...

— Vous rappelez-vous celui-là?

— *Et placeas terras*, continua Bannière.

— Oh! vous avez bonne mémoire, mon fils, s'écria le jésuite enchanté.

— Ce n'est pas difficile, des vers admirables. Oh! le rôle d'Abraham aussi était bien beau! Tous les rôles étaient beaux. J'aurais voulu jouer tous les rôles.

— Je suis charmé que vous ayez retenu le premier vers qui ne manque pas de grandeur, reprit le père de la Sante caressé dans sa vanité de poëte ; le rejet de la césure au troisième pied, dans un mot de trois longues, est original ; et le *Pelagusque* ne manque pas de pittoresque.

— C'est superbe! s'écria Bannière.

— Je ne parle pas du second vers comme composition, continua modestement le jésuite, car il est de Virgile, et je le lui ai pris tout simplement, d'abord parce qu'il m'allait, ensuite parce que je crois que je ne l'eusse pas fait mieux. Mais enfin, pour en revenir à cette faute d'accentuation que faisait le jeune homme chargé du rôle d'Abraham, il prononçait *regis*, qui est certainement composé de brèves et qui veut dire *tu commandes*, comme si *regis* eût signifié *du roi*, auquel cas il eût été certainement d'une longue et d'une douteuse. Mais nous voilà bien loin de notre sujet d'entretien, fit tout à coup le poëte, qui, après trois ans, avait encore sur le cœur les deux fautes d'accentuation que lui avaient faites les deux élèves. Heureusement cela peut s'excuser : c'est une si belle chose qu'un beau vers latin! Nous disions donc, autant que je puis me le rappeler, qu'il n'y a pas grand péril, je dirai même qu'il n'y a pas de péril du tout à jouer des pièces latines.

— Oui, mon père; mais ce brave monsieur de Champmeslé que vous venez de confesser ne joue pas la tragédie en latin, lui, mais en français ; il ne dit pas de la poésie sacrée, mais de la poésie profane.

— *C'est un cas*, comme disait feu le grand roi, reprit le père de la Sante ; voilà pourquoi je n'affirmerais pas que le pauvre diable, en jouant des tragédies françaises, fût en état de grâce ; car, ajouta le jésuite en branlant la tête, c'est un genre bien compromis que les tragédies françaises depuis que cet abominable Arouet s'en est mêlé!

A ces mots un frisson courut par tout le corps du novice, et il porta rapidement ses yeux et sa main sur sa poche pour s'assurer que sa poche ne le trahirait pas.

Selon toute probabilité, le sentiment qui agitait le novice passa inaperçu pour le père de la Sante ; car il continua :

— En voilà un, monsieur Arouet de Voltaire, qui n'est guère en état de grâce! Et cependant, ajouta-t-il en poussant un soupir, avec l'aide du père Porée, quel joli jésuite il eût fait, ce scélérat d'Arouet!

Bannière faillit tomber à la renverse, en voyant s'animer les yeux faïence et se hérisser les sourcils gris du père de la Sante.

Cette fois, sa terreur fut si véritable qu'elle attira l'attention du jésuite, qui fut comme illuminé d'une subite lumière.

— Mais vous, dit-il brusquement au novice, vous, dont nous ne disons rien, est-ce que vous penseriez à la tragédie, par hasard?

— Vous n'oubliez pas, mon père, dit timidement Bannière, que vous m'avez distribué le rôle d'Isaac.

— Oui, mais dans le *Sacrifice d'Abraham*, dans une tragédie latine ; aussi, ce n'est pas cela que je veux dire.

— Mon père...

— Penseriez-vous à la tragédie française?

— Oh! mon père, s'écria le novice, vous avez toujours été trop bon pour moi pour que je songe jamais à mentir avec vous.

— *Mendax omnis homo!* s'écria sentencieusement le père de la Sante.

— *Pravus!* ajouta vivement Bannière ; mais moi, je ne suis pas un méchant homme et, par conséquent, ne veux point mentir. Est-ce sur ma vocation que vous me consultez?

— Sans doute.

— Eh bien! mon père, je vais répondre franchement. Depuis que j'ai joué dans votre *Sacrifice d'Abraham*, depuis que j'ai récité vos beaux vers, depuis que j'ai goûté toute cette richesse de vos idées mêlée à la noblesse de vos sentiments...

— Vous allez voir, s'écria le père de la Sante, que le malheureux va tout rejeter sur moi.

— Sans doute, mon père, répondit Bannière, et c'est justice. Je ne pensais pas au théâtre. Qui m'en a donné l'idée? Vous. Je ne savais pas ce que c'était qu'un rôle. Qui m'a distribué Isaac? C'est vous. Qui me l'a fait répéter, qui m'a guidé de ses conseils, qui m'a encouragé de ses applaudissements? C'est encore vous, mon père, toujours vous.

— Mais malheureux! malheureux! que dis-tu donc là?

— Je dis, mon père, que si vous aviez fait du *Sacrifice d'Abraham* une tragédie française au lieu d'une tragédie latine...

— Chut!

— Je dis qu'à l'heure qu'il est, au lieu d'être jouée dans un pauvre collège de jésuites, votre tragédie serait jouée sur tous les théâtres de France.

— Chut donc!

— Serait jouée à Versailles, devant la cour, devant le roi. Oh! quels beaux vers français on eût faits avec de pareils vers latins!

Si placet innocuo firmatum sanguine fœdus
Jungere...

— Je les ai faits, malheureux ! s'écria le père de la Sante. Et il se mit à déclamer :

> S'il faut, pour consacrer la divine alliance,
> Répandre dans ce jour le sang de l'innocence.

Puis s'interrompant :

— Mon Dieu ! s'écria le jésuite, que fais-je donc là ? Le fait est, continua-t-il en poussant un soupir, que j'eusse composé des tragédies françaises tout aussi bien que ce drôle d'Arouet, si j'eusse voulu.

— Alors, mon père, dit Bannière, qui, pendant toute cette conversation, avait pris ses avantages, alors vous ne pouvez m'en vouloir, vous qui faites des tragédies, d'avoir, moi, le désir de les jouer. J'ai toujours entendu dire que sans principe il n'y aurait pas de fin, sans cause pas d'effet. Vous êtes le principe, je ne suis que la fin ; vous êtes la cause, je ne suis que l'effet.

— Ceci, mon fils, répondit le père de la Sante effrayé de la tournure qu'avait prise la conversation, et surtout de la responsabilité qu'on voulait rejeter sur lui, ceci est une trop grave question pour que j'y réponde comme cela *ex abrupto*. Demain, après-demain, plus tard, nous reprendrons la conversation.

— De grâce, mon père, quelques minutes, insista Bannière en saisissant le jésuite par sa ceinture.

— Pas une seconde ! s'écria le père de la Sante. Tenez, tenez ! voilà deux heures qui sonnent, et le révérend père proviseur Mordon m'attend pour le rapport.

Et, dégageant sa ceinture des mains du jeune homme, l'auteur du *Sacrifice d'Abraham* disparut dans le couloir, laissant Isaac Bannière dans la perplexité la plus profonde.

V

LE RÉVÉREND PÈRE MORDON

Cette perplexité était d'autant plus grande chez le novice, que le mot rapport avait été prononcé par le père de la Sante.

Or, ce rapport, c'était la terreur des novices.

En effet, on appelait rapport une espèce de revue dans laquelle le supérieur recevait *singulatim* les rapports de chaque professeur, employé ou attaché du noviciat, sans compter certains rapports d'élèves plus disposés que les autres à appeler la lumière de la grâce, ou la grâce de la lumière, comme on voudra, sur les œuvres de leurs camarades.

L'infortuné Bannière connaissait cette habitude jésuitique. Semblable aux dénonciations vénitiennes ou à l'inquisition portugaise, *le rapport* des jésuites apparaissait aux victimes qu'il faisait avec les proportions effrayantes de l'inconnu : c'était un nuage qu'on ne voyait jamais se former, mais duquel, à un moment donné, et presque toujours à celui où l'on s'y attendait le moins, partaient, sans éclairs ni fumée, la foudre et la grêle.

Il était d'usage, en effet, que chaque mot, chaque pensée, chaque action des novices, fussent traduits devant le tribunal implacable du supérieur. Or, le résultat du rapport pour ceux qu'il compromettait, c'était la prévention avant tout, l'explication quelquefois, la punition toujours.

Il va sans dire que tout jésuite interrogé par le supérieur lui devait un compte fidèle de tout ce que ce supérieur lui demandait, ce compte dût-il compromettre les personnes qui lui étaient les plus chères, un ami, un parent, un frère.

Aussi à peine Bannière, abandonné comme nous l'avons vu dans l'église par le père de la Sante, était-il rentré dans sa cellule, qu'un *cuistre*, c'était ainsi que l'on appelait les valets, ouvrit sa porte, qu'en aucune circonstance il n'était permis au novice de tenir fermée.

C'est que le noviciat des jésuites était un terrible temps d'épreuve ; il s'agissait de briser, de détruire, d'annihiler cette œuvre de la nature qu'on appelle l'*homme*, pour en faire cet esclave de l'ordre qu'on appelait le *jésuite*. Pour cette transformation, aucun moyen n'était négligé, depuis la séduction la plus enivrante jusqu'aux tortures les plus atroces. Ainsi fait-on des animaux qu'on apprivoise et qu'on prive, pour arriver à ce résultat des trois premiers besoins de la matière animée, c'est-à-dire du jour, de la nourriture et du sommeil.

On énervait toutes les résistances par l'obscurité, par les veilles et par la faim. Le novice dormait-il de ce bon sommeil si doux à la jeunesse, on le tirait tout à coup de ce repos et, sans motif, sans utilité, sans autre but que celui d'amener le corps et l'esprit à l'obéissance passive, on lui ordonnait de faire cent fois le tour du jardin, ou de dire l'*Ave* de la Vierge. Était-il mourant de faim, prêt à prendre un bon repas, au moment où il allait porter le premier morceau à sa bouche, arrivait l'ordre d'assister à quelque conférence de deux, de trois, de quatre, de cinq heures. Aspirait-il avec trop de désirs ces premiers rayons de soleil de mai, ces premières brises printanières qui semblent, avec les jeunes fleurs, apporter sur leurs ailes la vie et la santé, on le plongeait pour un jour, pour deux jours, pour une semaine souvent, pour un mois parfois, dans quelque sombre caveau, où lui arrivait pour tout air l'émanation de la tombe ; pour toute brise ce vent souterrain qui se plaint si tristement aux angles des piliers qui soutiennent les voûtes des cryptes. Puis enfin, quand l'âme et la pensée assouplies n'avaient plus pour toute volonté que la volonté supérieure qui présidait à cette grande et merveilleuse association que l'on appelait la société de Jésus, le novice était reçu dans le sein de l'ordre ; et là, il devenait, selon son intelligence, sa capacité, son génie, ou simple moellon, ou pierre angulaire, ou clef de voûte de l'immense édifice bâti dans l'ombre par les noirs ouvriers qui aspiraient à la domination universelle.

Au moment où le valet parut sur la porte de Bannière, celui-ci n'avait pas encore eu le temps de cacher son malheureux *Hérode*, et cherchait de tous ses yeux un coin auquel il pût le confier.

Le cuistre l'interrompit dans cette importante opération en lui disant que le révérend père proviseur l'appelait.

Ce à quoi Bannière ne répondit qu'en aplatissant sa poche, et en se résignant à le suivre.

Deux minutes après, il se trouvait en face du supérieur.

Le père Mordon, supérieur des jésuites d'Avignon, était au physique et au moral l'opposition la plus complète que l'on pût trouver au père de la Sante. Grand, mince, pâle de la jaune pâleur de l'ivoire, possesseur d'une tête toute en front, trouée de deux yeux fixes, et qui prenaient lorsqu'ils s'arrêtaient longtemps sur le même objet, un éclat qu'il était impossible de supporter ; fendue, au-dessous d'un nez long, droit et pointu, d'une bouche qui semblait avoir été ouverte avec le tranchant d'un rasoir, tant les lèvres offraient peu de saillie et semblaient collées l'une à l'autre : tel était le père Mordon.

Immensus fronte, atque oculis bipatentibus.

Jamais Bannière n'avait chéri la présence de son proviseur ; mais ce jour-là, disons-le sans lui faire tort, il l'abhorra.

Le front du jésuite lui parut doublé de volume, ses yeux avaient l'éclat mortel des yeux du basilic ; son nez, plus pâle que de coutume, allait pâlissant vers son extrémité, et ses lèvres crispées rentraient au lieu de faire saillie.

Le jésuite s'aperçut de l'effet produit, et essaya d'éteindre l'éclat de son regard en le voilant à moitié sous sa paupière.

Il fit du doigt signe à Bannière de s'approcher ; Bannière obéit, et ne s'arrêta que lorsqu'il trouva devant lui la table qui le séparait du supérieur.

Le jeune novice était pâle et tremblant ; mais au double pli de son front, au rapprochement de ses sourcils, il était facile de comprendre que lui aussi était possesseur d'une volonté qui ne se briserait pas facilement.

— Bannière, dit le jésuite, assis dans son fauteuil comme un juge à son tribunal, ou comme un empereur sur son trône, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

Bannière comprit que cette forme d'interrogation, qui allait passer en revue toute la journée, n'avait pour but que d'arriver à sa station dans l'église.

— Mon père, demanda Bannière, par où faut-il commencer ?

— Commencez par le matin, *secundum ordinem*.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne voulez m'interroger que sur un seul point, mon père.

— Et sur lequel croyez-vous que je veuille vous interroger, voyons ?

— Sur ce que j'ai fait, par exemple, de midi à deux heures ?

— Soit, dit le prêtre. Vous êtes sur la voie. Bon. Je ne vous interrogerai donc pas. Je vous écoute.

— J'attends, mon père.

— Voilà déjà deux fois que l'on trouve chez vous, la première fois entre vos matelas, la seconde sous une dalle de votre cellule, une tragédie de cet infâme qu'on appelle Arouet, et qui se fait appeler monsieur de Voltaire.

— Oui, mon père, et chaque fois on me l'a confisquée, et on m'a puni.

— Et à chaque fois vous en avez racheté une autre ?

— C'est vrai, mon père.

— Si bien que cette matinée, en faisant semblant de lire votre bréviaire, c'était encore cette œuvre du démon que vous lisiez dans l'église ?

— Je ne le nie pas.

— Où avez-vous caché cette troisième brochure?

— Je ne l'ai pas cachée, mon père, elle est dans ma poche et la voilà.

— Alors vous me la remettez volontairement, avec repentir, et promesse de ne plus chercher à vous en procurer d'autre?

— Je vous la remets volontairement, mon père, mais sans repentir. Quant à essayer de m'en procurer une autre, ce serait inutile. Je sais celle-là par cœur.

Le supérieur froissa la brochure dans ses mains osseuses, mais toujours calme :

— Vous êtes persévérant, Bannière, dit-il, *pervicax*.

— Oui, mon père, répondit Bannière en s'inclinant, et c'est un défaut dont je m'accuse.

— C'est aussi une qualité, mon fils, quand on la dirige vers le bien. La patience, que les esprits étroits peuvent lui préférer, n'est qu'une vertu négative; la persévérance est une activité bienheureuse : les deux vertus combinées chez un seul individu s'appellent vocation. Il paraît que vous avez la vocation.

Bannière rougit; chaque parole du père Mordon avait fait perler une goutte de sueur à son front.

— Eh bien! répondez, dit le supérieur, suivant sur le visage de Bannière le progrès de son émotion, est-ce décidément une vocation ou une simple fantaisie que votre goût pour le théâtre?

— Mon père...

— N'est-ce qu'une simple fantaisie, comme je le disais, un caprice, une velléité? N'est-ce que cette prétendue aptitude des fainéants à tout ce qui n'est point la tâche imposée? Prenez-y garde, mon fils, s'il en était ainsi, vous ne seriez qu'un paresseux, occupé de fuir votre travail, et la paresse est punissable de par l'ordre de Dieu.

— Je ne suis pas un paresseux, mon père, mais...

— Mais quoi? demanda le jésuite sans qu'un seul muscle de son visage bougeât, sans qu'un seul pli se dessinât sur son large front.

— Mais, continua Bannière, le noviciat me donne des inquiétudes.

— Vous voulez dire des dégoûts, mon fils.

— Pardon, mon père, je ne dis pas cela.

— Tant pis si vous ne le dites pas, reprit inflexiblement Mordon; car, si vous ne le dites pas, je vais me persuader que tout à l'heure, en trompant la surveillance de vos supérieurs et la majesté de Dieu dans notre église par la lecture intempestive, illicite et frauduleuse d'un livre profane, je vais dis-je, me persuader que vous n'avez cédé qu'à une mauvaise tentation de l'esprit malin qui guette dans les ténèbres des caractères opaques des âmes lourdes, et cherche à s'en repaître, *quærens quem devoret*; et, dans ce cas, comme vous auriez succombé à une grossière tentation facile à surmonter, comme vous auriez cédé sans urgence, comme vous auriez été vaincu sans combat, je me verrais forcé, bien à mon grand regret, mon cher fils, de vous faire appliquer une des plus rudes punitions qu'il soit en notre pouvoir d'infliger, et qui serait d'autant plus rude que vous vous trouvez tristement en récidive.

Bannière recula effrayé; mais presque aussitôt son courage lui revint. Il avait compris qu'il venait d'engager une polémique où tout son avenir était mis en jeu, et qu'il fallait, au risque de succomber, conduire la discussion jusqu'au bout.

— Eh bien! soit, mon père, dit-il, j'aime mieux être puni trois fois, six fois, dix fois même, en avouant que j'ai péché par [illegible] ou pour mieux dire par instinct, que de laisser [illegible] qu'avant d'arriver où j'en suis, c'est-à-dire presque [illegible] la lutte, je n'ai pas épuisé toutes mes forces dans le combat. Oui, mon père, j'ai combattu, mais, comme Jacob, j'ai sans cesse été terrassé par l'ange. Dans cette lecture des tragédies il y a pour moi un attrait, une volupté, une ardeur d'appétit qui me dévorent. Pardonnez-moi si ma franchise vous offense, mais vous le voyez, je ne suis plus maître de moi dès que j'entame ce chapitre, et la preuve, je vous la [illegible] en vous disant ce que je vous dis.

— *Vocation, vocation*, dit froidement le jésuite avec son impassibilité [illegible], j'admets ce [illegible]. Maintenant, c'est [illegible] une fois admis que nous allons converser. [illegible] mon fils, que vous avez une vocation [illegible] qu'on appelle le théâtre?

— Oui, mon père, et je crois à cette vocation.

— [illegible]. Mais en même temps [illegible] et que votre [illegible] se révèle, vous étudiez au [illegible] de Jésus?

— Mon père...

— Oh! [illegible] possible aussi, ce me semble.

Bannière [illegible] voyait le révérend père poser [illegible] ment ces [illegible], il devinait qu'à l'aide [illegible] quelque argument [illegible], mais dont d'avance il connaissait la [illegible] terrasser son [illegible] erreur comme [illegible] habiles qui se laissent saisir quelque endroit pour allécher l'ennemi et s'en rendre ensuite maîtres plus aisément.

Aussi Bannière soufila-t-il plutôt qu'il ne prononça les trois mots suivans :

— Oui, c'est admis.

— Très bien! reprit le jésuite : nous disons donc que, tout en étant de la société des jésuites, vous êtes séduit par la profession d'acteur?

— Mon père, je suis novice seulement, se hâta de dire Bannière.

— Novice pour devenir jésuite est exactement comme si nous disions jésuite, puisque nous raisonnons par anticipation et que nous substituons l'avenir au présent.

Bannière soupira et baissa la tête.

— Je dis donc, continua le supérieur, que vous êtes destiné par vos parens à entrer dans l'ordre, mais que vous n'y entrez pas sans doute sans savoir d'avance quels sont les avantages et les désavantages attachés à ce titre de jésuite. Cependant, mon fils, comme vous pourriez n'être pas suffisamment renseigné, je veux analyser brièvement à vous-même les uns et les autres. Écoutez-vous, mon fils?

— Oui, mon père, j'écoute, répondit Bannière en s'appuyant sur la table pour ne pas tomber.

— Les désavantages, continua le supérieur, sont le célibat, la pauvreté canonique et l'humilité disciplinaire. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas?

— Parfaitement, mon père.

— Les avantages sont l'association, l'appui de presque toutes les intelligences humaines mises en jeu par un intérêt latent toujours soudé à l'existence et au bonheur intrinsèques de chaque affilié, nos constitutions étant telles que jamais le simple associé n'a de bien sans que la société tout entière y participe au moral comme au physique. Vous comprenez toujours, n'est-ce pas, mon fils?

— Parfaitement, mon père.

— Il suit de là que le bonheur de chacun de nous est en raison du bonheur que nous procurons à tous, et réciproquement. Dans le mot bonheur, je comprends deux mots *bien-être* et *gloire*, mots qui sont les mobiles principaux de toutes les organisations : *bien-être*, mobile des organisations matérielles ; *gloire*, mobile des organisations idéalistes. J'ajoute donc, en me résumant, que tout jésuite est d'autant plus choyé et honoré par la société, qu'il procure plus de bien-être et de gloire à la société même, et que la société a d'autant plus de gloire et de bien-être qu'elle renferme de sujets honorables et heureux. Il s'agit donc pour tout jésuite d'être utile pour être apprécié ; une fois apprécié, il est récompensé.

— Je continue à comprendre, mon révérend père, dit le jeune homme, voyant que le supérieur faisait une pause d'attente.

— Or, continua le père Mordon, insensés seraient les directeurs d'une société qui, oubliant le but de sa fondation, négligeraient d'étendre sur toutes les branches de cet arbre fruitier qui produit le bonheur et la gloire, les mains diversement habiles de tous les gens associés au saint nom de Jésus. Il suffit pour éclairer les supérieurs, toujours choisis, vous le savez, mon fils, parmi les capacités, il suffit de leur faire observer, non seulement que tous les hommes naissent avec les diversités d'aptitudes, mais que tous, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, ont une aptitude quelconque, attendu qu'il est dans la loi naturelle que toute chose ou tout être dans le monde porte en soi son utilité. Tant pis pour ceux-là qui n'utilisent point ou ne sont point utilisés : ainsi meurent parfois d'inanité de froid et d'isolement, ces germes fécondables ou fécondateurs que le vent enlève aux plantes et aux arbres pour les aller jeter dans les terres incultes. Mais chez nous, mon fils, chez nous qui savons discerner toutes les aptitudes et tirer parti de toutes, chez nous, pas d'inanité, pas de froid, pas de solitude. Tout germe nous est bon, car de tout germe nous extrayons l'utilité, sûrs que nous sommes de l'appliquer fructueusement. Pour moi, directeur d'une quantité d'esprits et d'âmes, je vous déclare que je ne suis nullement embarrassé de cette diversité d'aptitudes que je vois éclore entre mes mains, et que j'aime autant à voir fleurir, dans ce jardin de l'intelligence qui m'a été confié, un savant qu'un poète, un ingénieur qu'un musicien, un mathématicien qu'un artiste. Vous pouvez, puisque vous le voulez fortement, devenir un habile acteur ; soit, j'y consens ; devenez donc acteur, si votre tempérament vous y pousse, si votre vocation l'exige.

— Mais alors, mon père, s'écria Bannière étourdi de joie, je ne suis plus novice ; je n'étudie plus ici ; je quitte les jésuites?

— Pourquoi cela?

— Parce que la vie du comédien est incompatible avec la vie du reclus, puisque l'un est sacrilège, anathématisé, destiné d'avance à l'enfer, et que l'autre est un saint personnage voué d'avance à la canonisation. Il faut choisir, ce sont bien cela, puisqu'on ne peut servir deux maîtres à

la fois. Vous êtes assez bon pour me laisser libre, mon père, eh bien ! je vous avouerai donc que le grand air, les exercices du geste, l'étude des impressions du public, ont pour moi des charmes souverains, des attractions irrésistibles.

— Bien, très bien, mon fils !

— Et qu'alors, je quitterai les jésuites pour me livrer assidûment aux exercices de ma nouvelle profession.

— Quitter les jésuites ! dit le révérend père d'une voix tranquille ; mais pourquoi cela, je vous prie ?

Bannière regarda le supérieur avec étonnement.

— Comment ! mon père, dit-il, vous voudriez que je vécusse moitié au théâtre, moitié au couvent, un pied sur la scène, un pied dans l'église ? Mais, c'est impossible, mon père ! ce serait un sacrilège, il me semble.

— Mais je ne vous dis pas cela le moins du monde, mon fils ; quitter les jésuites, ce serait non seulement une ingratitude, mais une absurdité.

— Alors, ne les pas quitter ! Excusez-moi, mon père, sans doute ai-je l'esprit troublé ; mais, en vérité, je ne comprends pas bien, dit le malheureux novice se tordant sur le gril chauffé peu à peu par la dialectique sournoise du supérieur.

— Rien de plus facile, pourtant, que de comprendre, mon fils, car rien n'est plus clair, et peu de mots suffiront à vous prouver que la raison tout entière est de mon côté. Donnez-moi la définition du comédien, je vous prie.

— Mon père, dit Bannière embarrassé d'abord, le comédien... le comédien

— Dites, mon fils, dites.

— C'est un homme qui parle en public.

— Bien. Qui parle en public, retenons ceci.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me veut-il donc encore, murmura Bannière, avec les chausse-trapes qu'il me tend ?

— Continuez votre définition du comédien, mon fils, poursuivit Mordon.

— Eh bien ! le comédien, mon père, c'est un homme qui débite, devant des gens assemblés pour l'entendre, les lieux communs les plus beaux que la morale peut fournir sur les vertus et les vices, sur les crimes et les châtimens, sur les faiblesses et sur les passions.

— Très bien, dit Mordon qui avait suivi et répété chacun des mots de la définition avec des yeux baissés, des acquiescemens de tête et une pantomime complètement approbative.

— Enfin, dit Bannière, le comédien est celui qui, dans un costume propre à faire valoir les dehors, inspire au public des émotions dont le but est de plaire, d'instruire et d'améliorer.

— Voilà bien tout, n'est-ce pas ? demanda Mordon.

— Je ne vois pas autre chose, répliqua timidement Bannière, plus mal à son aise de cette approbation qu'il ne l'eût été d'une lutte.

— Eh bien ! donc, reprit Mordon, j'avais raison, mon fils, de vous affirmer que vous pouviez parfaitement faire tout ce que vous venez de dire sans quitter la société de Jésus. J'irai plus loin : avec l'aptitude et la vocation que vous montrez pour accomplir tous ces résultats que vous avez signalés vous-même, il serait impossible que vous vous retirassiez sans priver la société d'une somme considérable de gloire et de bien-être. Voilà pourquoi, mon cher fils, vous ne sortirez pas de son sein.

— Mais, mon père, reprit Bannière effrayé de cette terrible indulgence, et à bout de patience, sinon de persévérance et de vocation, mais on n'a jamais vu un jésuite comédien !

— Jamais on n'a vu un jésuite comédien, c'est vrai, répondit flegmatiquement Mordon, mais on a vu des jésuites prédicateurs. Pourquoi ne seriez-vous pas un prédicateur, et un excellent prédicateur même ?

— Moi, pré-di-ca-teur ! exclama Bannière stupéfait, en appuyant sur chaque syllabe.

— Mais sans doute ; il me semble que vous-même, il n'y a qu'un instant, vous dessiniez de main de maître le portrait du prédicateur.

— Moi ?

— Mais sans doute, vous.

— Du comédien.

— Ou du prédicateur. Laissez-moi reprendre mot à mot votre définition :

1° Un homme qui parle en public.

Les prédicateurs parlent en public, ce me semble.

2° Un homme qui débite devant des gens assemblés pour l'entendre les lieux communs les plus beaux que la morale peut fournir sur les vertus et les vices, sur les crimes et les châtimens, sur les faiblesses et les passions.

Je crois, mon cher fils, que les prédicateurs ne font pas d'autres.

3° L'homme qui dans un costume propre à faire valoir ses dehors, inspire au public des émotions dont le but est d'instruire, de plaire et d'améliorer.

Voilà votre triple définition ; vous voyez que je l'ai bien retenue, mon fils, puisque je n'y change pas un mot. Or, si jamais définition s'appliqua juste à quelqu'un, c'est la vôtre, mon fils, appliquée au prédicateur. En effet, vêtu du costume sacerdotal, qui est le plus noble, le plus imposant, le plus propre à faire valoir les avantages extérieurs d'un homme beau, avantages *décens*, mon fils, nous n'en supposons jamais d'autres, n'est-ce pas ? les cheveux bien lissés, la main à moitié perdue sous la manche de dentelle, le prédicateur, lorsqu'il est agréable de visage comme était monsieur de Fénelon, le prédicateur peut produire sur une assemblée les plus heureuses impressions. Je ne vous dis pas, notez bien cela, mon cher fils, que j'approuve les sentimens et la théologique de monsieur de Fénelon. Non, il s'en faut de beaucoup, au contraire, mais je parle du débit seulement. Il y a donc satisfaction donnée à tous les points de votre définition, et j'attends votre réponse.

— Pardon, mon révérend, dit Bannière, mais je croyais en vous répondant avec cette franchise, vous persuader de ma vocation pour être comédien.

— Ou prédicateur, mon fils. J'ai bien entendu.

— Mais, mon père, quoi que vous en disiez, ce n'est point la même chose.

— Absolument la même chose, mon fils, d'après vos définitions, du moins ; et d'après ces mêmes définitions, si la véritable est en faveur de quelqu'un, certes c'est en faveur du prédicateur.

— Mais, mon père, s'écria Bannière, laissez-moi compléter ma définition, alors !

— Oh ! très volontiers, mon fils ; complétez, complétez.

— Alors j'ajouterai, dit Bannière avec le triomphe naïf d'une jeune brebis échappée momentanément à la dent du loup, j'ajouterai que le comédien est celui qui joue des pièces historiques, des ouvrages représentant de grands faits accomplis, rappelant des événemens qui ont changé la face du monde.

— Je vous arrête là, dit le père Mordon avec calme. Vous venez en effet, mon fils, d'achever par un seul trait de pinceau fort remarquable la peinture du prédicateur, et je vous félicite bien sincèrement.

— Quoi ! s'écria Bannière renversé.

— Faites-moi le plaisir de me dire quelle pièce, quelle tragédie, quel drame en un mot pourrait soutenir le parallèle pour le style, pour l'intérêt des ressorts, pour l'ampleur des événemens, pour les péripéties, pour le détail des situations, avec la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Figurez-vous que vous êtes en chaire et que vous êtes, seul acteur entendez-vous, sans chef et sans partage, chargé d'interpréter cet acte sublime, où le ciel, pour racheter la terre, lui prête le fils de son Dieu ; figurez-vous que vous représentez les tergiversations de Ponce Pilate, les ruses de Caïphe, la haine des pharisiens, les apostasies de Pierre : dites, connaissez-vous dans le théâtre de Corneille et de Racine, dans le théâtre anglais de Shakspeare et de Johnson, dans le théâtre des anciens maîtres grecs, dites, connaissez-vous une scène plus merveilleuse, un monologue plus divin que la méditation de Jésus aux Oliviers, une mise en scène plus pompeuse et plus pittoresque que l'arrestation de Notre-Seigneur dans ce même jardin ?

Où trouver des spectacles plus grandioses que le jugement de Pilate, plus lyriques et d'une plus haute valeur morale que la mise en parallèle de Jésus avec Barrabas ? Joignez à cela le développement de chacune des tortures avec leur sens religieux et moral. Enfin la marche au supplice au milieu des saintes femmes, avec ses stations et ses défaillances... Et le supplice lui-même, mon fils, et ce récit sans rival, près duquel n'est guère estimable, vous en conviendrez, le récit de Théramène ou celui d'Ulysse, ou même, dans l'antique Eschyle, ce grand maître, le récit de la bataille de Salamine ! Voilà, mon très cher fils, voilà une tragédie où sont mis en jeu les vices et les passions. Voilà une œuvre historique, voilà un événement qui a changé la face du monde, un drame dans lequel vous jouerez, quand vous voudrez, le rôle principal, l'unique rôle, aux applaudissemens de toute la société, aux applaudissemens du monde, devant des rois et des reines, si bon vous semble, et avec la perspective d'un épiscopat, d'un archevêché, d'une barette même, sans parler de la tiare pontificale, chance douteuse mais possible, sur laquelle je ne sache pas que jamais un comédien ait pu compter.

Après ce discours pendant lequel le révérend père avait pris une légère animation par l'habitude oratoire de chauffer une péroraison, Mordon releva ses paupières, ouvrit ses yeux de toute leur grandeur, et enveloppa le novice des rayons croisés qui s'en échappaient.

Mais Bannière irrité par toutes ces résistances, blessé par ces détours ténébreux dans lesquels l'avait promené la cauteleuse faconde de Mordon, Bannière s'écria :

— Mon père, ce n'est ni l'Eglise, ni la chaire, ni le ser-

m[illegible] ni la mission, qui entraînent mon esprit ; je ne suis [illegible] sensible aux applaudissemens d'une assemblée [illegible] vocation malheureuse, fatale, maudite, m'emporte vers [illegible] choses profanes ; j'aspire à être comédien sur les planches d'un théâtre où jouent des acteurs et des actrices [illegible] acteurs comme monsieur Baron, des actrices comme mademoiselle de Champmeslé ! Voilà ce que je désire, mon père, voilà ce que je demande, voilà ce que je veux.

— Assez, assez, mon fils, dit le jésuite en caressant son large front, sur lequel un moment s'étaient formés des plis pareils aux houles orageuses de la Méditerranée ; je crois décidément que vous avez fait erreur sur votre prétendue vocation. Je tremble que vous n'ayez là [illegible] symptôme de ces tentations diaboliques au moyen desquelles l'ennemi du genre humain attire à lui les âmes [illegible]. Heureusement votre salut m'est cher, mon fils, et pour vous aider à vous raffermir, je vous prie de vous retirer à l'instant même dans la chambre des méditations, où vous passerez tout le temps nécessaire au retour des idées saines qui forment la base de toute éducation dirigée dans la plus grande gloire de Dieu.

En achevant ces mots, le père Mordon sonna, répéta devant le cuistre [illegible] dont il venait de menacer Bannière, et le [illegible] homme, [illegible] rouge de honte, haletant de douleur, suivit, la tête basse et les genoux tremblans, le valet chargé de le conduire dans la salle des méditations.

VI

LA CHAMBRE DES MÉDITATIONS

Les couvents avaient leur *in pace*, leurs prisons, leurs cachots. Chez les jésuites, gens trop civilisés pour s'adresser uniquement au physique de l'homme, il y avait la CHAMBRE DES MÉDITATIONS.

Au premier étage, sur les derrières de la maison, flanquée d'un corridor tout grillé, verrouillé à ses extrémités, s'ouvrait ou plutôt se fermait une vaste pièce d'une hauteur de voûte assez considérable pour que les méditations des prisonniers n'allassent point troubler celles des araignées qui avaient fait élection de domicile aux angles des corniches peintes en noir, assez considérable surtout pour que ces mêmes prisonniers ne pussent jamais atteindre au châssis garni d'une seule vitre qui trouait cette voûte comme un œil cyclopéen et qui laissait filtrer parcimonieusement un jour [illegible] par la poussière et les fumées de l'extérieur.

Mais si la lumière [illegible] triste et timide sur l'intérieur de cette [illegible] [illegible]

[illegible] composaient [illegible]

[illegible] les sages ont ren[illegible]

[illegible] par-[illegible]

cœur, depuis celui d'Hérode, roi de Palestine, jusqu'à celui de Narbas, officier des rois amorrhéens, et depuis celui de Mariamne, femme d'Hérode, jusqu'à celui d'Élise, confidente de cette princesse.

Du moment où Bannière éprouvait cet enthousiasme pour monsieur de Voltaire, et que cet enthousiasme retombait en cascades jaillissantes d'admiration sur les deux ou trois tragédies que le jeune philosophe avait déjà publiées, on devine qu'il ne comprenait pas la chute terrible qu'avait faite, lors de sa première apparition sur le théâtre, le 6 janvier 1724, c'est-à-dire trois ans avant l'époque où se passent les événemens que nous sommes occupés à raconter en ce moment, la tragédie de *Mariamne*. Cette chute avait été si lourde qu'on avait cru la tragédie tuée du coup. Mais Arouet était tenace ; il avait ramassé les morceaux de la pauvre reine et les avait recollés tant bien que mal ; il avait retranché la scène entre Varus et Hérode ; il avait substitué un attendrissant récit au dénouement en action, où Mariamne s'empoisonnait sur la scène, dénouement qui avait été si tristement égayé pour l'auteur par cette mauvaise plaisanterie d'un spectateur qui se serait mis à crier : *La reine boit !* et la pièce, grâce à ces améliorations et à beaucoup d'autres encore que l'auteur énumère dans sa préface, à laquelle pour plus amples renseignemens nous renvoyons nos lecteurs, et grâce à ces améliorations, disons-nous, la pièce avait eu, en 1725, un succès aussi gigantesque que sa chute de 1724 avait été profonde.

Cela ne prouve pas que le public soit bien logique, mais cela prouve qu'après être tombée d'abord, la pièce avait réussi ensuite. Aussi Bannière avait-il appris non seulement la pièce, mais encore les variantes placées par l'auteur à la fin de la pièce, et cela sans doute afin que pas un vers de cette belle poésie, qui fait encore, à l'heure qu'il est, pâmer de satisfaction les trois quarts des académiciens, ne fût perdu pour la postérité.

Bannière, jusque-là, ne connaissait donc des rigueurs jésuitiques que la confiscation des brochures de monsieur Arouet.

Sa vocation, flambeau doux et lumineux, lui avait servi jusqu'alors à peupler les ténèbres du noviciat de toutes sortes d'ombres aimables et de fantômes gracieux. Il s'était fait des amis parmi ses condisciples et avait forcé ses maîtres à admirer son caractère original. En un mot, il avait joui de cette considération indéfinissable qui s'attache dans chaque branche d'industrie aux esprits indépendans [illegible]

C'est pourquoi, captif avec ces autres oiseaux noirs dans [illegible] cage du noviciat, il avait plus que les autres vu [illegible] de ses barreaux des [illegible] ; il avait plus que les autres aspiré l'air et l'espace, et [illegible] comme toutes les bonnes natures, il se sentait [illegible] de si haut [illegible] le cachet des méditations qu'il ne lui restait pour [illegible] que de maudire les perfides qui l'avaient amené [illegible] si lourde chute.

Le premier mouvement de Bannière avait donc été la surprise, le second fut l'indignation.

[illegible]

[illegible] de se livrer sans contrainte à la déclamation, il se [illegible]

[illegible]

[illegible] dura bien quatre heures.

Pendant ces quatre heures, Bannière [illegible]

Mais tout a un terme ici-bas : soit que la salle de méditations produisît son effet, soit que la fatigue l'emportât sur la poésie chez le malheureux prisonnier, soit que la tendre Marianne n'eût plus rien à débattre avec son féroce tyran, Bannière finit par tomber dans la torpeur.

Ce n'était point le tout. Nous avons dit que parfois les jésuites prenaient les novices récalcitrans par la faim ; ce qui dompte tigres, lions et éléphans, pouvait bien dompter Bannière. Cerveau plein fait l'estomac vide, mais estomac vide emplit mal le cerveau, ou ne l'emplit que de vapeurs.

Enfin, après deux autres heures de luttes pendant lesquelles le moral de Bannière alla toujours s'affaiblissant, le prisonnier, n'ayant plus la force de déclamer même le plus petit des rôles de sa tragédie favorite, ni de lire avec fruit les inscriptions blanches, se coucha sur la couchette sans matelas, se couvrit de sa couverture et commença de ruminer une comparaison de son état présent avec son état passé.

Il s'arrêta là, l'avenir étant couvert pour lui de tant de ténèbres qu'il ne cherchait pas même à le deviner.

La nuit, bonne conseillère des bons esprits, cette nuit que les anciens Goths appelaient *la mère des occasions*, cette nuit que les jésuites faisaient leur auxiliaire, et qu'ils chargeaient de persuader les rebelles, cette nuit descendit lentement du ciel et couvrit l'unique carreau de vitre, œil du cachot, d'une progressive cécité.

Peu à peu alors, le long des murailles, s'éteignirent les blanches lettres des inscriptions ; peu à peu retombèrent dans le néant, d'où on les avait exhumées, ces morales sentences qui condamnent l'homme à s'envoler comme cendre, à pourrir comme matière, et à plier comme roseau sous la main de la nécessité.

Bannière ne distingua bientôt plus rien et demeura couché sur les traverses de sa couchette, se refroidissant et s'attristant de plus en plus. Deux heures encore se passèrent ainsi, et pendant ces deux heures, il s'aperçut particulièrement que l'inscription placée sur la porte de la salle où il était enfermé n'était point un vain assemblage de caractères, mais que réellement cette salle pouvait s'appeler la chambre des méditations.



Bannière en son gîte songea.

Que faire dans un gîte à moins que l'on n'y songe ?

a dit La Fontaine.

Bannière en son gîte songea.

Puis après avoir songé, il s'endormit.

La nuit, comme le dit le vieil Homère, avait parcouru la moitié du ciel sur son char d'ébène aux roues d'argent, lorsqu'un bruit aigu, étrange, persévérant, vint réveiller le novice de l'assoupissement que la faim et les méditations avaient produit dans son cerveau.

Ce bruit, grattement bien connu, partait de la tenture à gauche.

Bannière, réveillé, ouvrit un œil, puis l'autre, se retourna sur sa couchette pour se trouver en face du bruit, et, s'étant retourné, écouta.

Le strident écho continua de chanter sa monotone chanson. Il n'y avait pas à s'y tromper, le novice reconnut le bruit que fait la dent d'une souris. Ce bruit se produisait à la hauteur d'une dizaine de pieds, et gisait entre la tenture et la muraille.

[illegible]

Car voici le raisonnement qu'il se fit :

[illegible]

... Elle ... ainsi suspendue ayant à la ... la ... et le hamac ...

Mais non ! cet écho est tellement sonore, tellement dur à l'oreille, il vibre avec tant de ... qu'il ne peut provenir d'un simple ... par la souris. ... le produit bien certainement d'une attaque incessante dirigée par le petit rongeur sur un corps ... persistant ... et ayant comme tous les solides ... largeur et épaisseur.

Il faut qu'il y ait là-haut une boiserie, se dit Bannière.

Puis il ajouta par manière de réflexion :

— Peut-être au reste tout le mur est-il boiserie sous la tenture.

En disant il se leva et s'en alla frapper contre le mur, qui ne rendit aucun son, car il était de pierre massive.

— Soit, murmura le pauvre ..., mais cela n'empêche point qu'il y ait là-haut une boiserie. Un châssis peut-être.

Et là-dessus Bannière bâtit tout un poëme de suppositions.

[illegible]

VII

[illegible] ET DE MARIAMNE

Nous avons dit que ... avait cessé avec le jour ... du couvent.

Son premier soin ... que jamais son bras et sa main n'atteindraient jusqu'à la hauteur de ce châssis ...

Mais ... que ... la salle des méditations, elle offrait ... qui ne craint pas de se rompre ... pour atteindre à une hauteur de dix ou douze pieds.

[illegible]

Les deux ... faisaient quatre pieds ... en arrivait à cinq pieds et ... cinq pieds ... de onze pieds de hauteur.

[illegible]

... reprenant son au- ... première.

— Moi, dit-il, faiblir ! [illegible] mot [illegible], pour peur d'une vexation de plus. Non [illegible] ma foi ! j'ouvrirai cette fenêtre, elle [illegible] fenêtre mais [illegible] tout cas c'est une sorte [illegible] derrière cette fenêtre un jésuite [illegible] me crie : « Que voulez-vous ? » je répondrai : « du pain. »

Et comme pour s'encourager [illegible] avait [illegible] porte, Bannière grimpa sur [illegible] et ouvrit le volet.

Joie ineffable ! nul jésuite [illegible] le soleil seul [illegible] dans le ciel bleu, envahit [illegible] tions.

Et par l'ouverture qu'il venait [illegible] comme l'air délicieux du matin [illegible] eaux du Rhône [illegible] du fleuve jusqu'aux toits [illegible].

Après avoir respiré, il regarda.

La fenêtre donnait [illegible] ment une autre rue [illegible] une place.

Grâce aux déclivités de la rue [illegible] la place les passans rares encore [illegible] il les voyait.

Il se rassasia de ce spectacle splendide pour un [illegible] fit sa provision d'air pur, [illegible] calcula la hauteur de la fenêtre.

Cette hauteur était de [illegible] pieds [illegible] à la rue, elle était pavée de cette espèce de cailloutis particulier aux villes du Midi.

Tous ces détails embrassés d'un coup d'œil, Bannière redouta d'être pris avant d'avoir [illegible] quelque chose [illegible] en arrière, ferma le volet [illegible] les tentures [illegible] à sa place, et revint à son [illegible] comme un chien à sa chaîne.

Vers sept heures, Bannière entendit du bruit dans le corridor et vit s'ouvrir la porte. C'était le valet qui lui apportait une pitance d'autant plus maigre que l'appétit était plus dévorant.

Bannière ne fit pas le délicat [illegible] qu'il avait besoin de force et dévora sa pitance jusqu'à la dernière miette.

Puis, assuré de la tranquillité jusqu'au lendemain, le cuistre l'ayant prévenu d'avoir à diviser ses provisions en trois repas attendu qu'il ne reviendrait que le lendemain, le prisonnier remonta à son observatoire.

C'était l'heure où les provisions se font, où les ménagères vont au marché des poissonniers, où les cliquettes des [illegible] et des marchands d'oublies et les crécelles des [illegible] se font entendre dans les rues.

Le menton accroché au rebord de la fenêtre, Bannière regarda toutes ces choses [illegible] avec autant d'étonnement que s'il ne les eût jamais vues.

Soudain il entendit un grand bruit de tambours, de flûtes, de cymbales et de chapeaux chinois.

Puis à l'extrémité de la rue droite il vit déboucher sur la place une longue file de gens costumés bizarrement, avec des bannières et des écriteaux gigantesques.

L'un de ces écriteaux portait, en lettres noires sur un fond rouge :

PROCESSION D'HÉRODE ET DE MARIAMNE, TRAGÉDIE DE MONSIEUR AROUET

Cette première affiche était suivie d'une seconde pancarte portant ces mots fascinateurs :

Les comédiens de la ville donnent aujourd'hui la belle et [illegible] tragédie d'HÉRODE ET MARIAMNE, de monsieur Arouet de Voltaire, aussi remarquable par le charme du style que par la pureté des sentimens.

Puis venaient les acteurs sur deux files dans leurs habits de théâtre, puis les comparses coiffés de turbans, et les gardes d'Hérode avec leurs cuirasses et leurs [illegible].

Il y avait des Romains, des Asiatiques et des Juifs en quantité raisonnable.

Les queues de cheval, les étendards en croissant qui indiquaient que le directeur faisait plus pour la richesse de la mise en scène que pour sa vérité chronologique, et les [illegible] étincelantes de paillettes faisaient pousser des cris de joie à tous les polissons de la ville.

En tête des acteurs se trouvait Champmeslé, triste jusqu'à la mort. Les bonnes paroles du père la Sauce [illegible] déjà sans doute [illegible] car il était en tout pareil à un martyr qui marche au supplice sans avoir encore aperçu la palme.

Mais, malgré cette tristesse profonde, il était si bravement vêtu d'une chlamyde rouge [illegible] de bottes évasées [illegible] et d'un manteau [illegible] étoiles d'or, que la foule le regardait avidement [illegible] femmes surtout, ce qui [illegible] de leur côté les hommes le regardaient avec ce faux dédain, voile de l'envie.

En [illegible] Bannière [illegible] y avait tant de [illegible] dans sa [illegible], que le [illegible], qui regardait comme l'apogée [illegible] l'honneur de conduire une telle procession [illegible] pareil costume, faillit s'échapper [illegible] applaudir des deux mains lorsqu'il passa ; mais, à ce [illegible] même, il aperçut, sous ses longs voiles blancs, Mariamne [illegible] non seulement des [illegible] du roi Hérode mais [illegible] d'une foule d'officiers [illegible] garnison de Nîmes et [illegible] pour assister à cette espèce de fête que donnait [illegible] d'Avignon la présence d'une troupe si riche et si considérable. Ces [illegible], comme de vrais [illegible] qu'ils étaient, [illegible] de temps en temps [illegible] les voiles [illegible] sous lesquels était [illegible] de Palestine, pareille à un soleil dans son [illegible]. Tout à coup un de ces nuages s'écarta pour [illegible] le soleil sourire à un beau capitaine qui avait, sous son uniforme de [illegible] royal, tous les airs d'un grand seigneur. [illegible] les rayons qui s'échappaient du [illegible] qui venait de se faire visible, pour un autre que pour lui [illegible], mais qu'il avait vu par occasion, oublia de se retenir [illegible] longtemps, et, perdant l'équilibre qu'il ne conservait [illegible] l'aide de ses mains, roula en dedans de la salle des [illegible] entraînant avec lui le pan de la tapisserie [illegible] il était accroché, et qui en se déchirant [illegible] découvert.

Cependant l'échec était produit. Bannière s'était juré de ne pas demeurer captif dans une ville où avaient lieu de pareils miracles. Il remonta donc de plus belle à l'assaut, replanta son menton sur le rebord de la fenêtre, au moment même où disparaissait dans la coulisse côté jardin, c'est-à-dire dans la rue à gauche, le dernier des gardes d'Hérode, dont la hallebarde [illegible] fut encore visible pendant trois secondes après que l'homme eut disparu.

— Bon ! pensa Bannière [illegible] je déchirerai un pan de ma tenture, je l'attacherai solidement au châssis, je me laisserai glisser le long du mur et [illegible] libre et heureux, voir jouer cette pièce au théâtre par de vrais acteurs et de vraies actrices.

Les pères crieront, soit ; ils me feront poursuivre, [illegible] ; ils me rattraperont, c'est sûr ; mais [illegible] jamais [illegible] spectacle, et si l'on me fait souffrir, eh bien ! ma foi, je souffrirai au moins pour quelque chose.

VIII

LE COUREUR DES [illegible]

Bannière [illegible] point [illegible] lorsque [illegible] il de [illegible] et la [illegible] fit une corde d'une vingtaine de pieds, consolidée de nœuds placés de distance en distance, se confia à cette corde, sauta les six ou huit pieds de distance qui existaient encore entre lui et la terre quand il fut arrivé à l'extrémité de cette corde, gagna le cailloutis, s'élança aux lumières, courut tout [illegible], tout [illegible] dans la direction du théâtre, situé presque en face de la porte de l'Oulle, et que lui signalaient d'ailleurs les cris du portier et les flûtes des aboyeurs.

C'était justement l'heure où toutes les belles dames d'Avignon arrivaient au théâtre, et la queue des carrosses, [illegible] des chaises à porteurs et celle des vinaigrettes commençaient à encombrer la place.

Bannière, une fois arrivé, une fois mêlé à tout ce monde, se trouva bien honteux, bien gêné de son habit [illegible]. Il est vrai que l'usage permettait alors aux ecclésiastiques, et particulièrement aux jésuites, d'assister aux représentations dramatiques. Mais [illegible] Il eût bien demandé à quelques bonnes figures et [illegible] surtout aux portes des spectacles [illegible] de le faire entrer [illegible] dans une loge, mais cet habit maudit [illegible] les yeux [illegible], et parmi tous les gens [illegible] service du père Mordon [illegible] il eût bien ôté sa malheureuse soutane, mais en ôtant sa soutane il se fût trouvé en [illegible] de chemise, [illegible] plus populaires [illegible].

Sa perplexité [illegible] Bannière [illegible] une colonne, voyant [illegible] un [illegible] les plus jolis [illegible] sous les jupes les plus [illegible] et des escaliers [illegible] s'élançaient des [illegible] que toutes les inscriptions de la salle [illegible] en ce moment donner au pauvre [illegible] la plus [illegible].

Tout à coup Bannière aperçut dans leur noir carrosse deux des pères jésuites qui faisaient leur chemin saintement, suivant la file des voitures. Arrivé devant la porte leur carrosse s'arrêta : pour entrer il leur fallait passer à quatre pas de Bannière.

Torturé par le triple démon de la curiosité, de la convoitise et de la peur, Bannière profita du moment où le carrosse s'arrêtait pour effectuer habilement sa retraite : il commença par mettre une colonne entre lui et les pères et s'éloignant protégé par son ombre protectrice, il se jeta dans le couloir des acteurs.

Mais à peine était-il réfugié dans ce corridor sombre et poudreux, qu'un lumignon odorant éclairait seul d'une lueur maladive, que Bannière se sentit poussé rudement par deux mains vigoureuses, qui faillirent, grâce au trouble où il était déjà, lui faire perdre l'équilibre. Mais Bannière était jeune, leste et vigoureux ; en tombant, il risquait de montrer sa culotte crevée : il s'accrocha donc résolûment à cet impertinent qui avait une manière de se faire faire place si singulièrement en dehors des habitudes polies de cette époque.

C'était un homme, et, se retournant, Bannière se trouva nez à nez avec cet homme.

— Eh ! laissez-moi donc passer, mort de tous les diables ! cria-t-il en essayant de pousser Bannière contre la muraille.

— Tiens, monsieur de Champmeslé ! s'écria Bannière.

— Tiens, mon petit jésuite ! s'écria Champmeslé.

Tous deux venaient de se reconnaître à la lueur du lumignon.

— Ah ! monsieur de Champmeslé ! fit l'un.

— Ah ! mon cher Bannière ! fit l'autre.

— C'est donc vous ?

— Hélas ! oui, c'est moi.

— Mais où courez-vous comme cela ? quelque chose vous manque-t-il donc pour votre costume ?

— Ah bien ! oui mon costume ! Je m'en moque pas mal, de mon costume !

— Il était cependant bien magnifique ! dit Bannière avec convoitise.

— Oui, dit mélancoliquement Champmeslé, si beau que c'est celui que je porterai en enfer.

— En enfer ! que voulez-vous dire ?

— Rien, laissez-moi passer.

— Mais on dirait que vous vous sauvez, mon cher monsieur.

— Je le crois bien que je me sauve !

— Mais la représentation ?

— Eh ! la représentation, voilà justement pourquoi je me sauve.

— Ah ! oui, je comprends.

— Laissez-moi donc passer, je vous dis.

— Toujours vos idées ?

— Plus que jamais. Savez-vous ce qui m'arrive ?

— Vous m'épouvantez.

— Monsieur, dit Champmeslé avec des yeux hagards, j'ai dîné à midi, n'est-ce pas ?

— Je vous crois, monsieur.

— Après dîner, j'ai fait ma sieste.

— Je vous approuve.

— Eh bien ! mon frère, pendant ma sieste...

Champmeslé regarda avec inquiétude de tous côtés.

— Pendant votre sieste ? reprit Bannière.

— J'ai eu une vision aussi, moi.

— Oh !

— Une vision, comme mon père et comme mon grand-père en ont eu chacun une.

— Mais quelle vision, mon Dieu !

— Seulement ma vision à moi était plus terrible encore que la leur.

— Comment cela ?

— Je me suis vu moi-même, mon cher frère.

— Vous vous êtes vu vous-même ?

— Oui, en enfer, sur un gril ardent, dans mon costume d'Hérode, retourné par un diable qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à monsieur de Voltaire. Oh ! c'était effrayant ! Laissez-moi passer, laissez-moi passer !

— Mais, mon cher monsieur de Champmeslé, vous n'y pensez pas !

— Je ne pense qu'à cela au contraire, laissez-moi passer.

— Mais vous allez faire manquer le spectacle !

— J'aime mieux faire manquer le spectacle que d'être retourné pendant l'éternité, sur un gril, en costume d'Hérode, par un diable ayant la ressemblance de monsieur de Voltaire.

— Mais vous perdez vos camarades !

— Au contraire, je les sauve, je me sauve et je sauve avec moi tous les malheureux qui se damnaient en venant nous voir. Adieu.

Et cette fois Champmeslé combina si bien la volonté avec le mouvement qu'il fit faire à Bannière trois tours sur lui-même, et que pendant le second, il passa et disparut tout courant.

— Monsieur de Champmeslé ! monsieur de Champmeslé ! cria Bannière en le suivant pendant quelques pas.

Mais Bannière eut beau crier, Bannière eut beau le suivre, le comédien avait entendu des pas dans l'escalier qui conduisait au théâtre, et, au bruit de ces pas, il s'était élancé comme un daim qui sent la meute.

Bannière resta seul, stupéfait et confondu.

Mais ces voix, mais ces pas que Champmeslé avait entendus comme par intuition, commencèrent à retentir par les montées raboteuses.

Les pas se précipitaient et les voix criaient : — Champmeslé ! Champmeslé !

Il y avait des voix d'hommes et des voix de femmes.

Tout à coup la porte de l'escalier donnant sur le couloir s'ouvrit, et l'on vit rouler une avalanche effarouchée d'acteurs et d'actrices en costumes tragiques, criant de toutes leurs forces, avec des gestes désespérés et des voix lamentables :

— Champmeslé ! Champmeslé !

Et toute cette cohue entoura Bannière en hurlant :

— Champmeslé ! Champmeslé !... avez-vous vu Champmeslé ?

— Hé ! messieurs, dit Bannière, certainement que je l'ai vu.

— Qu'en avez-vous fait alors ?

— Moi ! rien.

— Eh bien ! où est-il ?

— Il est parti.

— Parti ! s'écrièrent les femmes.

— Vous l'avez laissé partir ? dirent les hommes.

— Hélas ! oui, messieurs ; hélas ! oui, mesdames. Il vient de s'enfuir.

Bannière n'eut pas plus tôt prononcé ce mot, qu'il fut enveloppé, saisi, tiraillé de dix côtés par dix mains, dont les unes étaient douces et charmantes, dont les autres étaient rudes et presque menaçantes.

— Il s'est enfui ! il s'est enfui ! criaient acteurs et actrices ; le jésuite l'a vu s'enfuir. Monsieur le jésuite, est-ce bien vrai, est-ce bien vrai, est-ce bien sûr, que Champmeslé s'en enfui ?

Bannière ne pouvait répondre à tout le monde. Ceux qui l'interrogeaient eux-mêmes comprirent cette impossibilité. L'orateur de la troupe, celui qui, dans les grandes occasions, avait mission de haranguer le public, éleva la voix, demanda le silence, et le silence se rétablit.

— Ainsi, mon frère, demanda-t-il, vous avez vu partir Champmeslé ?

— Comme je vous vois, monsieur.

— Il vous a parlé ?

— Il m'a fait cet honneur.

— Pour vous dire...

— Qu'il avait eu une vision.

— Une vision, une vision ! Est-il fou ? Quelle vision ?

— Il s'est vu en damné sur un gril, retourné par monsieur de Voltaire costumé en diable.

— Ah ! oui, il m'en a parlé aussi.

— Et à moi aussi.

— Et à moi aussi.

— Mais enfin où va-t-il ? demanda l'orateur.

— Hélas ! monsieur, je n'en sais rien.

— Quand reviendra-t-il ? demanda la duègne.

— Hélas ! madame, il m'a laissé ignorer.

— Mais c'est affreux !

— Mais c'est indigne !

— Mais c'est une trahison !

— Il va manquer son entrée !

— Il va indisposer le public !

— Ah ! messieurs ! ah ! mesdames ! s'écria Bannière d'un air dolent propre à préparer son auditoire aux plus terribles révélations.

— Eh bien ! quoi ?

— Si j'osais vous dire toute la vérité...

— Dites, dites !

— Je vous affirmerais que vous ne reverrez pas monsieur de Champmeslé.

— Nous ne le reverrons pas !

— Ce soir du moins.

A ces mots une clameur désespérée emplit le couloir et gagna comme une traînée sinistre l'escalier du théâtre d'où elle se répandit dans les corridors supérieurs.

— Mais pourquoi, pourquoi cela ? s'écriait-on de toutes parts.

— Mais, messieurs, je vous l'ai dit ; mais, mesdames, je vous le répète, dit Bannière, parce que monsieur de Champmeslé jouit d'une conscience timorée, et qu'il craint d'être damné s'il joue ce soir.

— Monsieur, dit l'orateur de la troupe, nous sommes mal placés ici pour parler de nos affaires : on peut nous entendre. Le bruit de la fuite de Champmeslé peut se ré

pandre avant que nous ayons pu parer à cette fuite. Faites-nous l'honneur, monsieur, de monter au foyer.

— Au foyer ! s'écria Bannière, au foyer des acteurs et des actrices !

— Oui, vous nous donnerez tous les détails que vous ne pouvez nous donner ici, et peut-être même, monsieur, quelque bon conseil.

— Oui, oui, venez, dirent les femmes en s'accrochant aux deux bras de Bannière, tandis que le reste de la troupe se divisait en deux fractions, dont l'une le tirait en avant et dont l'autre le poussait par derrière.

IX

LE FOYER

Bannière, il faut le dire à sa louange, Bannière résista héroïquement ; mais malheureusement il n'était pas le plus fort, et on le traîna ou plutôt on l'apporta dans le foyer comme preuve de la fatale nouvelle.

Alors, devant toute la troupe déjà prête pour le spectacle, force fut à Bannière de raconter une seconde fois, non seulement tout ce qui s'était passé dans le couloir des artistes il y avait dix minutes, mais encore, comme préface indispensable au grand événement qui venait de s'accomplir et qui mettait le désespoir dans la troupe comique, la visite que Champmeslé avait faite la veille à la chapelle du noviciat, et la conversation qui en avait été la suite.

Ce récit, fait avec une émotion facile à comprendre pour ce novice fiévreux de sa fuite, embrasé du feu des quinquets, enivré du toucher, des parfums et du souffle des dames de la comédie, qui, depuis un instant, lui faisaient une atmosphère près de laquelle celle de l'enfer tant redouté de Champmeslé était une brise de Laponie, ce récit produisit un effet lugubre sur l'assemblée.

— Allons, décidément la recette est perdue ! s'écria l'orateur de la troupe en laissant tomber ses bras avec désespoir.

— Nous sommes ruinés ! dit le premier grime.

— Le théâtre va fermer ! dit la duègne.

— Et toute la ville qui est dans la salle ! s'écria la suivante de Mariamne, jeune soubrette de dix-huit ans qui paraissait connaître toute la ville.

— Et monsieur de Mailly qui nous a envoyé une collation en nous prévenant qu'il viendrait la manger avec nous ! reprit l'orateur.

— Et Olympe qui n'a plus d'Hérode ! dit le premier grime.

— Est-ce qu'elle ne sait pas ce qui arrive ?

— Non, elle est encore dans sa loge, elle achève de s'habiller. Tout à l'heure, en passant même, j'ai entendu Champmeslé lui crier : Bonsoir !

— Eh ! prévenons-la, dirent quelques voix de femmes oubliant l'amour-propre personnel au milieu de ce grand désastre public.

Et il se fit un grand mouvement de gens qui se précipitèrent tous ensemble vers la porte.

Bannière, un moment délaissé, profita de cet abandon pour se ranger modestement dans un coin.

Au même moment, la foule qui se pressait devant la porte s'écarta.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? que veut-on ? dit en apparaissant sur le seuil du foyer une jeune femme d'une exquise beauté, qui, revêtue d'un magnifique costume de reine, avec des paniers de dix pieds de circonférence et une coiffure d'un pied de hauteur, s'avançait majestueusement, suivie de deux dames d'honneur qui portaient la queue de son manteau.

Elle avait les yeux noirs, plus noirs encore sous sa poudre, les joues pleines et d'une coupe ovale, roses sous son rouge, des dents bleues comme la porcelaine, tant elles étaient diaphanes, et puis des lèvres savoureusement rouges et sensuelles, un bras et une main de reine orientale, un pied d'enfant.

Bannière, en la voyant, chercha l'appui du mur ; s'il ne l'eût trouvé derrière lui, il tombait comme il était tombé dans la salle des méditations. C'était la seconde fois dans cette journée que la splendide beauté de cette femme le foudroyait.

— Il y a, ma pauvre Olympe, dit l'orateur de la troupe, il y a que tu peux remonter dans ta loge et te déshabiller.

— Me déshabiller ! Et pourquoi cela ?

— Parce que nous ne jouerons pas ce soir.

— Hein ? fit-elle avec la fierté d'une cavale, nous ne jouerons pas ce soir ! Et qui nous empêchera de jouer, s'il vous plaît ?

— Regarde autour de toi, chère amie.

— Je regarde.

Et effectivement les yeux d'Olympe firent le tour du foyer, embrassant dans la circonférence parcourue par leur rayon visuel Bannière comme les autres, mais ne s'arrêtant pas plus à Bannière qu'aux autres.

Seulement, quand ces deux étoiles passèrent devant le novice, chacune jeta un rayon.

L'un de ces rayons alla enflammer le cerveau ; l'autre alla brûler le cœur.

— Sommes-nous tous là ? demanda l'orateur.

— Mais oui, tous, il me semble, répondit négligemment Olympe.

— Regarde bien, un de nous manque.

Les yeux d'Olympe se reportèrent de son corsage, où elle rajustait une dentelle, sur la société qui l'entourait.

— Ah ! oui, dit-elle, Champmeslé ; où est donc Champmeslé ?

— Demande à monsieur, dit l'orateur.

Et il prit le novice par le poignet et par l'épaule, et le poussa en face d'Olympe.

C'était un curieux spectacle que cet élève jésuite tout squalidement noir, mis en présence de cette reine de beauté dorée et pâle.

Les lèvres du jeune homme tremblèrent, mais inutilement ; elles ne purent articuler un son.

— Eh bien ! parlez donc, monsieur ! lui dit impérieusement Olympe.

Et elle le fascina d'un regard.

— Madame, balbutia Bannière en passant du rouge foncé à la pâle lividité d'un mort, madame, excusez-moi ; je ne suis qu'un pauvre étudiant religieux, et je n'ai pas l'habitude de voir ce que je vois en ce moment.

L'orateur mit Olympe au courant de tout ce qui venait de se passer, et cela en quelques mots.

— Et c'est vrai ce que vous me racontez là ? dit-elle.

— Demande à monsieur.

Elle se tourna vers Bannière, et l'interrogea de son regard de reine.

— C'est vrai, fit Bannière en s'inclinant comme si la faute de Champmeslé pesait sur lui.

Olympe demeura muette et pensive un moment, les sourcils froncés, mais toujours distraitement attachés sur Bannière.

Puis, tout à coup, avec une irritation intérieure qui allait croissante :

— Mais non, non, dit-elle, le départ de Champmeslé ne doit pas, ne peut pas faire manquer la représentation.

Chacun la regarda d'un air étonné.

— Non, dit-elle, non ; il est impossible que je ne joue pas ce soir, et je jouerai.

— Toute seule ? dit l'orateur.

— Mais il ne me manque que Champmeslé, ce me semble ?

— C'est bien assez. Qui jouera Hérode ?

— Eh bien ! s'il le faut...

— Quoi ?

— On lira le rôle, dit Olympe.

— A une première représentation lire un rôle ! mais c'est impossible !

— Voyons, voyons, continua Olympe, pas de temps à perdre, le public attend et va s'impatienter.

— Mais, murmurèrent plusieurs acteurs, on ne peut lire un rôle de cette importance ! Quand on va annoncer au public que le rôle d'Hérode sera lu, le public redemandera son argent.

— Il faut cependant que je joue ce soir ! s'écria Olympe ; il le faut !

— Pourquoi ne ferait-on pas une annonce ? Pourquoi ne prétexterait-on pas une indisposition ? Avec cette annonce on gagnera une demi-heure, et pendant cette demi-heure on courra après ce damné dévot ; on le ramènera de gré ou de force, dût-on le garrotter ; on l'habillera malgré lui, on le poussera sur la scène. Voyons, une annonce ! une annonce !

— Mais si on ne le rattrape pas ? hasarda une voix.

— Eh bien ! le public sera prévenu. On lui dira que l'indisposition s'aggrave. On le rattrapera demain dans la journée, et nous aurons demain le succès que nous devions avoir aujourd'hui. Avec l'assurance d'une représentation pour demain, peut-être le public ne redemandera-t-il pas son argent et se contentera-t-il de contremarques.

— Non, dit Olympe, non ; ce n'est pas demain que je veux jouer, c'est aujourd'hui ; ce n'est pas demain que je veux avoir un succès, c'est ce soir. On lira le rôle aujourd'hui, ou je ne jouerai pas demain.

— Mais tes raisons, enfin ? demanda l'orateur.

— Mon cher, dit Olympe, mes raisons sont à moi ; si je vous les donnais, peut-être ne les trouveriez-vous pas bonnes, tandis que moi je les trouve excellentes. Je veux jouer aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui !

Et sur cette volonté exprimée, comme on le voit, de façon péremptoire, Olympe se mit à battre le parquet du pied et à déchiqueter son éventail avec ce tremblement

[illegible] qui, chez les femmes nerveuses, dénote l'approche d'une crise terrible.

Bannière avait suivi chacun des mouvemens de la belle [illegible] ses yeux la dévoraient, son souffle était suspendu à [illegible] de ses paroles, et cette irritation nerveuse qu'il [illegible] Bannière la ressentait par sympathie.

— Mais, messieurs, dit-il, vous voyez bien que [illegible] se trouver mal, s'évanouir, mourir de [illegible] ne savez pas le rôle d'Hérode. Mon Dieu ! [illegible] lisez le tout, ce rôle. Est-il si difficile de [illegible] ? Ah ! si je ne devais pas être jésuite ! [illegible]

— Eh bien ! si vous n'êtes pas novice, [illegible] orateur, que [illegible] vous voyons.

— Je le [illegible] parbleu ! [illegible] par l'émotion que lui causait l'approche de la belle Olympe.

— Comment ! vous le savez ? demanda l'orateur. Allez donc !

— Pourquoi pas ? dit [illegible] Bannière.

— Il faudrait le savoir [illegible]

— Oh ! [illegible] je le sais.

— Comment ! vous [illegible] savez ? s'écria Olympe.

— Non seulement [illegible] d'Hérode, mais tous les rôles de l'ouvrage.

— Vous savez [illegible] d'Hérode ? répéta Olympe en faisant un pas vers Bannière.

— [illegible] dit Bannière en étendant le bras et en [illegible] la tragédie [illegible] c'est elle [illegible] d'Hérode.

Et il se mit à déclamer :

Eh quoi ! Salomé aussi semble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'est partout répandue !
Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine et l'effroi ?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadème ;
Hérode, en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins [illegible] semés sa fureur.
Ah ! Dieu !

Tous les comédiens [illegible] entendirent Bannière, qui eût été jusqu'au bout de la scène si Olympe ne l'eût interrompu en criant : — Il le sait ! il le sait ! — et les acteurs en applaudissant.

— Eh bien, s'écria l'orateur, voilà une chance !

— Mon cher monsieur, dit Olympe, il n'y a pas un instant à perdre ; mettez bas cette affreuse robe de jésuite qui vous rend laid à faire peur ; passez le costume d'Hérode et en scène, vite, vite !

— Mais, madame...

— Vous avez la vocation, mon jeune ami, continua Olympe ; c'est tout ce qu'il faut, le reste viendra après.

— Sans compter, dit l'orateur, que vous ne trouverez jamais si bonne occasion de débuter.

— Allons, continua Olympe, vite une annonce ; vite les habits de Champmeslé. Regardez-le donc. Mais c'est qu'il est très bien, ce garçon ; ce n'est pas une tête de veau comme Champmeslé. Voilà un roi d'Orient, à la bonne heure ! voilà un physique ! voilà une voix ! Oh ! vite ! vite !

Bannière poussa un cri d'indicible terreur. Il sentait qu'en ce moment le destin de toute sa vie se décidait. Il voulut résister, Olympe lui prit les mains. Il voulut parler, Olympe lui appliqua ses doigts roses sur les lèvres. Enfin, étourdi, [illegible] il se laissa emporter par les habilleurs qui firent de lui en dix minutes un roi Hérode dans la loge même de Champmeslé.

Et Olympe, à la porte de cette loge, pressant les costumiers, pressant les coiffeurs, soutenait sa séduction par de nouvelles paroles, et ne cessait de [illegible] en disant :

— Allons, allons.

Bannière, dépouillé pièce à pièce, se fit jeter dans un coin sa défroque de jésuite, et dix minutes après sortit de sa loge splendide, radieux, rayonnant, beau, transfiguré, superbe comme la reine qui achevait de le corrompre en l'embrassant.

[illegible] à ce moment [illegible] il ne prononça plus un seul mot ; il appuya ses deux mains sur son cœur en révolte et se glissa [illegible] dans les coulisses, où il arriva pour entendre l'annonce suivante que l'orateur était en train de faire au public :

— Messieurs, notre camarade Champmeslé, qui pendant la journée avait donné quelques signes d'indisposition, s'est trouvé pris d'un refroidissement subit. L'indisposition est assez grave [illegible] de le voir perdu pour nous et pour le théâtre. Par bonheur, un de nos amis qui sait le rôle veut bien se charger de le dire à sa place pour ne pas faire manquer le spectacle ; mais comme il [illegible] sur aucun théâtre et n'était nullement préparé à ce début, il réclame toute votre indulgence.

Par bonheur [illegible] Champmeslé n'était pas adoré du public ; aussi la salle tout entière, qui avait bien senti qu'il se passait de l'autre côté de la toile quelque chose d'extraordinaire, éclata-t-elle en applaudissements.

Ces applaudissements duraient encore que, pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme des spectateurs, les trois coups retentirent, et que la toile se leva au milieu d'un silence profond et d'une attente générale.

Expliquons maintenant pourquoi mademoiselle Olympe de Clèves tenait si fort à [illegible] jouer ce soir-là *Hérode et Mariamne*.

X

OLYMPE DE CLÈVES

Mademoiselle Olympe de Clèves, que, dans la troupe comique, on appelait Olympe tout court, cette belle personne que nous avons déjà vue apparaître deux fois, la première dans la rue, à la suite de la procession d'Hérode et Mariamne, la seconde sur le seuil du foyer, et qui, à chaque apparition, avait produit une si vive impression sur Bannière, Olympe de Clèves était une fille de qualité qu'un amant mousquetaire avait enlevée de son couvent en 1720, c'est-à-dire lorsqu'elle avait à peine seize ans.

Ce mousquetaire, après avoir gardé une fidélité d'un an à sa maîtresse, ce qui était presque inouï dans les fastes de la compagnie, l'avait quittée un beau matin, et on ne l'avait plus revu.

Olympe, alors seule, abandonnée, sans avenir, n'osant rentrer dans sa famille et ne voulant pas retourner au couvent sans dot, avait vendu le peu de bijoux qui lui restaient, et, après un an d'études, elle avait débuté sur un théâtre de province.

Elle était si belle qu'elle fut sifflée.

Olympe comprit que lorsque la nature avait tant fait pour une femme, il fallait que de son côté l'art fît beaucoup pour elle. Elle se mit à travailler sérieusement cette fois, et, au bout d'un an, en changeant de théâtre, elle se faisait applaudir pour son talent, après s'être fait, comme nous l'avons dit, siffler pour sa beauté.

Peu à peu, et de troupe en troupe, Olympe avait monté jusqu'aux théâtres de grande ville, et, problème vivant pour les amoureux comme pour les financiers, elle jouissait d'une double réputation de bonne comédienne et de femme sage.

Ce n'était pas qu'Olympe fût d'un naturel vertueux ; mais, d'après un homme, elle avait appris à haïr tous les hommes, et comme les blessures sont plus profondes dans les cœurs plus tendres, une blessure vivait saignante encore après cinq ans au cœur de la belle délaissée.

Abbés, officiers, financiers, comédiens, bellâtres, Olympe mit tout sous ses pieds pendant trois ans.

Enfin, un jour, ou plutôt un soir, c'était à Marseille, Olympe vit dans les coulisses un homme d'une grande beauté et surtout d'une grande distinction ; il était vêtu de l'uniforme des gendarmes écossais et portait les insignes de capitaine.

Olympe venait de jouer un petit rôle dans lequel on l'avait fort applaudie, et, à sa sortie de scène, bien des gens l'avaient entourée.

Vingt gentilshommes au moins, et des plus qualifiés, s'approchèrent d'elle pour lui dire :

— Mademoiselle, je vous trouve charmante.

Ou :

— Mademoiselle, vous êtes adorable.

Le seul cavalier dont nous avons parlé s'approcha d'elle, et respectueusement, devant tout le monde, il lui dit :

— Madame, je vous aime.

Puis, sans ajouter autre chose, il salua, fit trois pas en arrière et se retrouva confondu dans la foule des admirateurs d'Olympe.

Cette phrase si singulièrement jetée avait troublé Olympe par sa bizarrerie d'abord, puis ensuite par l'effet qu'elle avait produit sur les assistants.

Olympe demanda aux jeunes gens qui l'entouraient le nom de cet étrange servant d'amour.

On lui répondit que c'était Louis-Alexandre, comte de Mailly, seigneur de Rubempré, de Rieux, d'Avecourt, de [illegible] du Coudray et autres lieux, capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes écossais.

— Ah ! fit-elle.

Et ce fut tout.

Puis elle rentra chez elle seule, comme de coutume.

Elle avait alors un engagement de huit mille livres par an. Elle avait reçu d'un vieux parent, demeuré son ami malgré l'escapade du mousquetaire et l'entrée au théâtre, une trentaine de mille livres qu'elle dépensait à raison de six mille par année, ce qui lui promettait, avec ses appoin-

tements cinq ans à quatorze mille livres, en attendant mieux.

Elle recevait donc parfois chez elle et galamment. Ses réceptions avaient même peu à peu acquis une certaine célébrité dans la province ; aussi le premier soin de tout homme à la mode était-il de se faire présenter chez mademoiselle Olympe. Pas un soupirant n'y avait manqué.

Il est vrai que toutes les galanteries qu'on avait pu dire à la belle maîtresse de maison avaient été dites en pure perte : tout le monde avait été bien reçu, mais personne n'avait été favorisé.

Et, chose plus extraordinaire encore, personne ne se vantait de l'avoir été.

En rentrant le soir chez elle, Olympe pensa malgré elle à monsieur de Mailly.

— Il prendra la marche ordinaire, dit-elle, et je le verrai à mon premier jour de réception, c'est-à-dire à mon premier relâche.

Elle se trompa.

Le comte, qui ne manquait aucune des représentations où jouait Olympe, venait après chaque représentation saluer la belle actrice.

Mais cela sans dire un seul mot ; mais cela sans faire une seule démarche.

Ce manège étonna fort Olympe ; elle ne pouvait douter que le comte ne fût sérieusement épris d'elle. L'amour transparaît manifestement pour la femme dans chaque mouvement de l'homme vraiment amoureux.

Était-il donc timide, ce capitaine de gendarmes écossais ? Ce n'était pas probable.

Alors pourquoi, après s'être déclaré aussi nettement, attendait-il ? Qu'attendait-il ?

— Est-ce qu'il se figure, par hasard, pensait Olympe, parce que je suis une femme de théâtre, que je le tiendrai pour assez grand seigneur pour que j'aille lui rendre de moi-même déclaration pour déclaration ?

Elle attendit que le comte s'aventurât davantage. Le comte ne fit pas un pas de plus.

Olympe prit le parti de lui tourner le dos quand il viendrait faire sa salutation du soir.

Le parti était héroïque, périlleux même. Monsieur de Mailly, homme de trente-trois ans alors, bien placé en cour, bon gentilhomme par lui-même, parfaitement apparenté, tenant un rang dans le monde, un grade à l'armée, était admirablement reçu des hommes et des femmes. L'insulte d'une comédienne pouvait non seulement le blesser et le révolter lui-même, mais encore blesser et révolter beaucoup de gens autour de lui.

Mais c'était une intrépide que cette Olympe. Elle se laissa aborder par monsieur de Mailly, le regarda bien en face ; puis, quand il l'eut saluée selon sa coutume, elle lui tourna le dos sans lui rendre sa révérence.

Le comte sentit le coup, rougit fort, se releva et partit sans paraître remarquer l'agitation que cette rebuffade d'Olympe avait excitée dans le groupe de ses courtisans.

Le lendemain, monsieur de Mailly se présenta de nouveau. Beaucoup de gens avaient dès la veille prévenu Olympe du danger auquel l'exposait son impertinence.

Mais elle en tint si peu compte, la méchante tête ! que le soir même, quand monsieur de Mailly revint, elle se recula avant qu'il eût salué.

Le comte ne se déconcerta point.

Au contraire, il marcha droit à elle, et, d'une voix brève mais polie :

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il.

Et il se plaça de façon à ce qu'elle ne pût fuir.

Chacun regardait cette scène avec une curiosité facile à comprendre.

Olympe ne répliqua rien.

— J'ai eu l'honneur, mademoiselle, dit monsieur de Mailly, de vous souhaiter le bonsoir.

— Et vous avez eu tort, monsieur, répondit-elle tout haut, puisque vous deviez deviner que je ne vous répondrais pas.

— Si vous eussiez été une comédienne ordinaire, continua monsieur de Mailly avec une politesse extrême, et que vous me fissiez l'affront que je reçois, j'écrirais un mot au gouverneur de la ville pour qu'il eût à vous faire châtier de votre impertinence ; mais comme vous n'êtes pas simplement une comédienne, je vous excuse, mademoiselle.

— Mais si je ne suis pas simplement une comédienne, que suis-je donc, monsieur ? demanda Olympe en attachant ses grands yeux surpris sur le comte.

— Ce n'est pas, je crois, le lieu de vous le dire, mademoiselle, reprit monsieur de Mailly, conservant l'exquise courtoisie dont il avait fait dans cette circonstance son arme défensive ; les secrets de la noblesse ne se jettent pas ainsi au vent des coulisses.

Olympe en avait trop entendu pour ne pas vouloir que monsieur de Mailly lui en dît davantage. Elle marcha résolument vers un coin du théâtre et lui fit signe de la suivre.

Il obéit.

— Parlez maintenant, lui dit-elle.

— Mademoiselle, lui dit monsieur de Mailly, vous êtes une fille de condition.

— Moi ? fit Olympe étonnée.

— Je le sais, et de là le respect que je vous ai toujours témoigné, même quand vous m'avez offensé, et offensé sans cause ; je sais, dis-je, toute votre vie, et rien ne me fera repentir de ma conduite envers vous, pas même votre rigueur.

— Mais, monsieur... dit Olympe tout agitée.

— Vous vous nommez Olympe de Clèves, continua imperturbablement monsieur de Mailly. Vous avez été élevée dans un couvent de la rue de Vaugirard. Ma sœur était dans ce moment avec vous. Vous avez quitté ce couvent il y a trois ans et demi, et je sais de quelle façon vous l'avez quitté.

Olympe pâlit. Seulement, comme elle avait encore son rouge, ses lèvres devinrent blanches.

— Alors, monsieur, répondit-elle, c'est vous qui vous jouiez de moi lorsque l'autre jour vous m'avez dit...

Olympe s'arrêta.

— Lorsque je vous ai dit que je vous aimais ? continua monsieur de Mailly. Non, mademoiselle, je ne me jouais pas de vous ; je vous disais au contraire toute la vérité.

Olympe laissa échapper un signe de doute.

— Permettez-moi de rire d'une passion muette, — monsieur de Mailly fit un mouvement, — ou qui ne parle qu'une fois, continua Olympe.

— Mademoiselle, vous ne m'avez pas compris, je le vois bien, reprit monsieur de Mailly. Je vous ai vue et je vous connaissais, je vous connaissais et je vous ai aimée, je vous ai aimée et je vous l'ai dit, je vous l'ai dit et je vous l'ai prouvé.

— Prouvé ! s'écria Olympe croyant enfin prendre son adversaire en faute. Prouvé ! Vous m'avez prouvé que vous m'aimez, vous !

— Sans doute. Quand on aime une comédienne, on lui dit : Vous me plaisez fort, Olympe, et, par ma foi ! je vous aimerai si vous voulez. Mais quand on s'adresse à une fille de qualité, à mademoiselle de Clèves, on lui dit simplement : Mademoiselle, je vous aime.

— Et quand on a dit cela, comme on a assez fait sans doute, reprit Olympe en riant avec dédain, on attend que cette fille de qualité vienne vous apporter sa réponse !

— On attend, non pas ce que vous dites, mademoiselle, mais on attend qu'une femme qui a souffert de l'abandon d'un premier amant, qui n'a jamais voulu en écouter un second parce qu'elle hait les hommes, on attend, dis-je, que cette femme, transformée, désarmée par le respect et la conduite d'un galant homme, chasse peu à peu la haine pour écouter l'amour. Voilà ce que l'on attend, mademoiselle.

— Mieux alors, dit Olympe en tremblant, mieux eût valu, ce me semble, ne rien dire à cette femme.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? L'hommage d'un gentilhomme ne peut être désagréable, et témoigne d'abord de sa politesse ; ensuite, il prend date pour les jours meilleurs ; enfin, il signifie que la femme qui en était l'objet pourrait faire un pire choix. Voilà tout ce que j'essayais de vous prouver, trop heureux si j'ai réussi.

Pendant ce discours, rehaussé d'une distinction singulière de voix et de geste, Olympe avait senti son cœur s'emplir d'une chaleur douce et vivifiante.

Elle baissa les yeux pendant quelques secondes, puis les releva tendrement.

Le comte n'eut pas besoin qu'elle parlât. Il lui prit la main.

— Suis-je compris ? dit-il.

— Demandez-moi cela dans huit jours, répondit Olympe. Et quand j'y serai habituée, demandez-moi si vous êtes aimé.

Et, en disant ces mots, elle leva sa main jusqu'aux lèvres du comte, qui frissonnait de joie, et disparut.

Le comte, au lieu de la suivre, s'inclina respectueusement et revint vers les officiers, qui lui demandèrent des nouvelles de l'explication.

— Elle a été orageuse ? fit l'un.

— Grêle ? demandait l'autre.

— Tonnerre ou pluie ? interrogea un troisième.

— Messieurs, répondit le comte de Mailly, c'est en vérité une bien adorable femme que mademoiselle Olympe.

Et il les quitta sur ces paroles.

Ils le regardèrent s'éloigner avec étonnement ; mais quelques jours devaient suffire pour leur expliquer le mystère.

XI

UN DÉBUT

Trois années s'étaient écoulées depuis cette révélation. Olympe, séparée trois ou quatre fois de son amant par les guerres ou par les garnisons, avait senti peu à peu se détendre la chaîne de leur amour. En 1727, monsieur de Mailly était encore en garnison à Marseille, mais Olympe jouait la tragédie et la comédie à Avignon.

Depuis deux mois, elle n'avait point aperçu le comte ; seulement, la veille, il l'avait fait prévenir que, forcé par les devoirs de sa nouvelle charge, monsieur de Mailly venait d'être nommé commandant des gendarmes ; seulement, disons-nous, il l'avait fait prévenir que, forcé par les devoirs de sa nouvelle charge de monter à Lyon, il passerait par Avignon pour assister à la première représentation d'*Hérode et Mariamne*.

Peut-être demandera-t-on pourquoi monsieur de Mailly, riche et amoureux, avait souffert que mademoiselle Olympe de Clèves restât au théâtre ? Nous répondrons que la chose ne dépendait pas de monsieur de Mailly. Il avait, en effet, proposé à l'actrice de laisser là sa profession ; mais, après s'être faite actrice par nécessité, Olympe, dans son cœur vide d'amour, avait laissé entrer un amour bien autrement dévorant que l'autre, l'amour de l'art. Elle avait donc repoussé toute proposition de ce genre, déclarant que rien au monde ne la ferait renoncer à son indépendance ; elle avait en conséquence continué de dépenser ses quatorze mille livres par an, n'acceptant de monsieur de Mailly que les cadeaux que l'on se fait d'amant à maîtresse, et gardant sa profession comme une ressource contre les mauvais jours.

Vingt fois le comte avait renouvelé ses instances à cet endroit, vingt fois Olympe les avait repoussées. On sait qu'Olympe voulait bien ce qu'elle voulait, et surtout voulait bien quand elle ne voulait pas.

Or, à la lettre qu'elle avait reçue du comte, elle avait répondu que le comte pouvait passer le lendemain en toute sécurité à Avignon et qu'*Hérode et Mariamne* serait joué le lendemain.

Ce lendemain était un jeudi ; il fallait donc, alors lundi, qu'*Hérode et Mariamne* fût joué le lendemain jeudi.

Voilà pourquoi Olympe avait tant insisté pour qu'on lui le rôle, et avait embrassé Bannière quand il avait consenti à le jouer.

Olympe comptait peut-être sur le succès qu'elle devait avoir dans ce rôle pour ranimer la tendresse de son amant, qu'elle croyait sentir décroître depuis quelque temps ; peut-être aussi lui supposons-nous un désir qu'elle n'avait pas, et ne comptait-elle sur rien ; car la nuit est noire dans le cœur des femmes pour tout ce qui compose les mystères de l'amour.

Nous avons laissé Bannière vêtu en Hérode au moment où les trois coups venaient d'être frappés et où le rideau s'allait lever.

Monsieur de Mailly, avec tout son état-major, était dans la salle, occupant la grande loge de face. Il avait avec le reste de la salle partagé l'anxiété des coulisses ; chacun se demandait : Y aura-t-il ou n'y aura-t-il pas spectacle ? L'assemblée, nombreuse, brillante et pleine d'impatience, respira donc largement lorsque, après avoir entendu frapper les trois coups, elle vit se lever le rideau.

Nous ne saurions dire s'il était heureux ou malheureux pour Bannière de n'être point du premier ni du second acte ; mais ce que nous savons, c'est qu'entre chaque acte il eut grand besoin d'être renforcé par la présence d'Olympe, qui, pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions, venait derrière le rideau répéter avec lui les scènes principales.

Ce qui préoccupait surtout le malheureux novice, ce n'était point le légat du pape qui assistait à cette représentation solennelle ; ce n'était point monsieur de Mailly et son état-major ; ce n'étaient point les autorités de la ville sur les premiers bancs de la salle ; c'étaient ces deux pères jésuites qu'il savait être là comme s'ils fussent venus pour guetter son apparition, et qui peut-être, malgré sa barbe et son manteau royal, allaient le reconnaître.

Aussi Bannière fut-il saisi plus d'une fois d'une envie irrésistible de s'enfuir. Mais deux choses s'y opposaient : d'abord cette attraction qui l'enchaînait à Olympe, et ensuite la surveillance que l'on exerçait autour de lui. Personne n'ignorait, depuis le premier sujet jusqu'au dernier comparse, que le débutant débutait presque par surprise, qu'il avait quitté la robe de novice pour revêtir le costume d'Hérode, et comme, à tout prendre et à bien plus juste raison, il pouvait être saisi d'un remords pareil à celui qui avait emporté Champmeslé, on ne voulait pas qu'une même cause amenât un même résultat, et que la pièce, qui avait failli ne pas commencer, après avoir commencé, fût exposée à ne pas finir.

Hérode était donc positivement gardé par les gardes, qui, à chaque pas qu'il faisait dans les coulisses, se déplaçaient et le suivaient avec autant de régularité que, depuis, dans le magnifique drame de *Marion Delorme*, nous avons vu les gardes de monsieur de Nangis suivre leur seigneur suzerain.

Enfin, la toile baissée sur le premier et le second acte, se releva sur le troisième ; le moment terrible approchait. Bannière, plus mort que vif, écoutait s'envoler les vers les uns après les autres, et, à chaque vers qui s'envolait, il sentait se rapprocher son entrée. Quoique les acteurs en scène prissent les temps ordinaires, il lui semblait qu'ils précipitaient leur diction d'une façon insensée ; les scènes passaient les unes après les autres devant ses yeux comme ces vapeurs sombres qu'emportent sur un ciel abaissé les orageuses brises de l'ouest. Enfin, arriva la troisième scène du troisième acte, celle qui précède immédiatement l'entrée d'Hérode. Comme une marée qui monte, le malheureux Bannière voyait venir à lui le moment d'entrer ; bientôt il n'y eut plus entre lui et ce moment suprême que quatre vers, bientôt plus que deux, plus qu'un ! Avec le dernier hémistiche une sueur froide passa sur le front de Bannière. Une espèce de vertige le prit, il regarda autour de lui pour voir si un passage était ouvert à sa fuite ; mais, en se retournant, il vit Olympe souriante et dont le regard l'encourageait. Il entendit murmurer autour de lui : — Allons, allons ! Il sentit une petite main, plus puissante que la main d'un géant, le pousser par derrière, une voix pleine d'harmonie lui crier : — Courage ! Le souffle qui accompagnait ce mot brûla sa joue. Il fit un pas en avant et se trouva en face des chandelles, en face du lustre, en face de trois mille éclairs jaillissant des yeux des spectateurs, et parmi lesquels, brillant de lueurs infernales, il croyait voir reluire ceux des deux révérends pères jésuites.

Il entra lentement, haletant, ébloui et prêt à trébucher à chaque pas sur la pente insensible du plancher.

Mais il était si beau de taille et de figure, il portait sur son visage un tel caractère de sombre mélancolie ; il avait la jambe si bien tournée, l'œil si bien plein de flammes, que pour le rassurer d'abord, puis pour le remercier de sa complaisance, un tonnerre d'applaudissemens éclata au milieu de ce parterre debout, que la curiosité fit osciller sous son irrésistible attraction, comme sous un vent d'été se courbe et oscille un champ de seigle.

L'effet fut rapide ; le nuage qui couvrait les yeux de Bannière s'éclaircit, le sang qui bourdonnait à ses oreilles interrompit ses tintemens, et, électrisé par ces bravos, comme par l'éloge ou le fouet est stimulé le coursier, il attaqua bravement son premier vers.

Ce dont il était sûr, c'était sa mémoire. Ce dont il n'était pas sûr, c'était sa personne. Sa personne faisait de l'effet. La moitié de la partie était donc gagnée.

Sous les bravos, Bannière se retrempa ; il se dit qu'après tout, il était un homme comme tous ces hommes, l'égal par son intelligence des gens de la salle, le maître peut-être par son talent des gens de la scène.

Bannière débita donc presque aussi bravement ses tirades sur le théâtre qu'il les avait débitées au foyer.

A défaut de la science, il avait la force ; à défaut du détail, il avait le feu, et comme, dans sa première scène avec Olympe, elle lui dit tout bas deux ou trois fois : « Bien ! très bien ! » il joua en effet très bien ; car il joua comme il eût fait dans la salle des méditations, sans connaître le danger.

Quant à Olympe, qui savait son théâtre depuis longtemps, quant à Olympe qui, au lieu d'avoir deux malveillans pères jésuites dans la salle, y avait monsieur de Mailly et tout un état-major d'adorateurs, elle se laissa entraîner comme jamais elle n'eût fait peut-être par Champmeslé, et fit tous ses effets sans en manquer un, soutenue qu'elle était par les murmures approbateurs de toute la salle et par les bravos bruyans de la garnison.

La représentation fut belle. Non seulement Bannière ne s'était pas trompé, mais il avait soufflé les répliques aux gardes, aux confidens, aux acteurs, aux mimes.

On se souvient que Bannière savait toute la pièce par cœur.

Aussi, après sa première entrée, fut-il couvert de complimens par toutes les femmes et par tous les hommes de la troupe. Aussi, après sa deuxième entrée, n'eut-il plus pour lui que les femmes, lesquelles, il faut le dire, lui restèrent fidèles dans leur admiration jusqu'à la fin de la pièce.

La pièce finie, Olympe n'embrassa plus Bannière, elle le remercia.

Bannière ne sentit pas cette nuance ; il était trop étourdi. L'homme qui s'est grisé de gros vin ne sait plus l'arome des vins délicats.

Bannière fut donc félicité, entouré, cajolé ; il se déroba à toutes ces félicitations, car il conservait toujours d'une façon vague l'espoir de rentrer au noviciat, et s'enfuit dans la loge où il s'était déshabillé.

Il eut beaucoup de peine à la retrouver, mais il la retrouva enfin.

La première chose que trouva Bannière en entrant dans sa loge fut un bain. Comme pour effacer la souillure du corps par l'eau en même temps qu'il effaçait les souillures de l'âme par la confession, Champmeslé avait l'habitude de prendre un bain après chaque nouvelle création. Bannière regarda ce bain avec envie. Bannière pensa que, puisqu'il avait joué le rôle de Champmeslé, il pouvait bien prendre le bain de Champmeslé. De déduction en déduction, il en arriva même à se prouver qu'il avait tous les droits à ce bain, tandis que Champmeslé n'en avait aucun.

Bannière dévêtit donc son costume d'Hérode et s'étendit voluptueusement dans ce bain.

Il y était depuis dix minutes, se frottant de son mieux avec le savon de Champmeslé, et voyant comme un rêve passer devant lui jusque dans les moindres détails tous les incidens de cette solennelle représentation, lorsqu'on vint frapper à la porte de sa loge.

Bannière tressaillit dans son bain comme un voleur surpris en flagrant délit.

— Eh ! que me veut-on ? demanda-t-il. On n'entre pas !

Bannière était plein de pudeur.

— On ne demande pas à entrer, monsieur, répondit la voix du coiffeur. On demande le roi Hérode.

— Où cela ?

— Au foyer.

— Et que lui veut-on, au roi Hérode ?

— Monsieur le comte de Mailly donne une collation à ces messieurs et à ces dames, et dit que la collation serait incomplète si, ayant la reine Mariamne, il n'avait pas le roi Hérode.

Bannière resta un instant sans répondre, puis il pensa qu'il n'avait d'autres habits à mettre que ses habits de jésuite, et qu'il ferait triste figure à ce souper joyeux avec son costume noir.

— Dites que je remercie de toute mon âme monsieur le comte de Mailly de l'honneur qu'il veut bien me faire, répondit Bannière, mais que je ne puis l'accepter, n'ayant point d'habit.

— Comment, point d'habit ? dit le coiffeur, n'avez-vous point le costume du roi Hérode, tout en hermine, en soie et en velours ?

— Oui, dit Bannière, mais c'est un costume et non un habit.

— Eh ! fit le coiffeur, tout le monde est en costume, c'est au contraire une des conditions du souper.

— Mademoiselle Olympe aussi ? hasarda Bannière.

— En grand costume. Elle a ôté seulement son rouge et ses mouches et pris un bain ; c'est ce qui fait qu'on n'est pas encore à table.

Un souper avec monsieur de Mailly, un souper présidé par Olympe, un souper où il la reverrait, où elle lui dirait qu'il avait bien joué, un souper surtout où il reparaîtrait, non pas avec son sordide habit de novice, mais avec son splendide costume d'Hérode ! Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour décider Bannière à rentrer deux heures plus tard au noviciat. D'ailleurs, ou l'on savait ou l'on ignorait sa sortie ; si on l'ignorait, les deux heures n'y faisaient rien ; si on la savait, les deux heures n'y faisaient pas grand'chose, et la punition serait si terrible que ces deux heures de plus ne pouvaient guère l'aggraver.

Bannière était dans la position d'un homme condamné à être pendu, et qui, en se donnant une grande jouissance, risque d'être roué. Mourir pour mourir, Bannière voulait se donner avant sa mort un plaisir de dieu.

Il répondit donc assez cavalièrement :

— Eh bien ! alors, dites à monsieur de Mailly que je vais avoir l'honneur de me rendre à son invitation.

Bannière, en effet, sortit de son bain, radieux et parfumé. Au rouge de théâtre avait succédé le brun mat de sa peau, ce fard des hommes du Midi ; à la place de sa perruque flottante, les ondes de ses cheveux noirs auxquels l'eau venait de donner le bleuâtre luisant de l'aile du corbeau. Il se regarda dans la glace de Champmeslé, et pour la première fois s'aperçut qu'il était beau.

Mais presque aussitôt, avec un soupir :

— Ah ! dit-il, elle aussi, elle est bien belle !

Et il s'achemina vers le grand foyer, où était dressée la collation.

XII

LE SOUPER

Olympe, comme on l'avait dit à Bannière, était descendue au foyer. Mais là une surprise l'attendait. Elle trouva monsieur de Mailly et ses officiers, bottes éperonnées et en habits de voyage. Pendant les dix minutes où Olympe s'était retirée dans sa loge, le comte et son état-major avaient fait ce rapide changement de toilette.

Le comte annonça alors à Olympe, de l'air le plus mélancolique qu'il put prendre, que durant le spectacle il avait reçu une estafette du roi ; que Sa Majesté le mandait sans retard à Versailles, et qu'il fût même parti aussitôt cette estafette reçue, selon le respect qu'il devait aux ordres du roi, s'il n'avait mis avant le respect de la royauté le respect de l'amour ; qu'en conséquence, le rideau baissé, il avait donné l'ordre à ses officiers d'aller se botter comme pour une expédition. Il ne leur avait accordé pour cela que dix minutes.

Tous étaient déjà, comme nous l'avons dit, au foyer quand Olympe entra.

Après l'avoir saluée, il se retourna vers les autres femmes.

— Mesdames, dit-il, nous venons vous saluer et vous remercier, mettez-vous à table.

Ce fut en ce moment que Bannière parut à la porte ; au cri de surprise que jetèrent deux ou trois femmes, Olympe se retourna.

Bannière méritait en vérité l'exclamation que sa présence avait fait naître ; il était impossible d'être plus régulièrement beau, et beau d'une façon plus distinguée qu'il ne l'était.

Olympe ne poussa aucune exclamation ; elle le regarda avec étonnement, voilà tout.

Monsieur de Mailly fit un léger salut.

Bannière croisa les mains sur sa poitrine, comme font les Orientaux et les jésuites, et s'inclina.

Il avait trouvé tout naturellement un des saluts les plus respectueux et les plus élégans qu'on pût inventer.

Monsieur de Mailly adressa au jeune homme quelques mots de compliment qu'Olympe approuva par un sourire.

Puis, prenant un verre, il l'emplit de vin de Champagne, l'offrit à Olympe, s'en versa un second qu'il éleva en l'air en disant :

— A la santé du roi, mesdames et messieurs.

Les officiers avaient imité leur commandant, et chacun, levant son verre, le leva d'abord, puis le vida à la santé du roi.

Monsieur de Mailly, redoublant alors, se tourna vers Olympe.

— Et maintenant, madame, dit-il, à votre grâce, à votre beauté.

Ce toste, comme on le comprend bien, fut couvert d'applaudissemens par tout le monde, excepté par Bannière, qui n'eut pas le courage de boire ce second verre, quoiqu'il eût trouvé le premier fort bon.

Ce n'est point qu'il ne trouvât Olympe belle comme Vénus elle-même, mais le toste était porté, si courtois que fût monsieur de Mailly, avec un certain air de propriétaire qui serra le cœur du pauvre Bannière.

Monsieur de Mailly, qui avait au contraire toutes les raisons de boire, posa son verre sur la table après l'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte, et prenant la main d'Olympe, il la lui baisa en disant :

— A bientôt, mon cher cœur.

Olympe ne répondit rien ; il lui semblait voir quelque chose d'étrange dans les façons que le comte avait avec elle ce soir-là.

Elle se contenta donc de le suivre des yeux jusqu'à la porte ; puis, ramenant son regard dans la salle, ses yeux s'arrêtèrent sur Bannière.

Il était fort pâle et s'appuyait sur une chaise, appui sans lequel on eût pu croire qu'il allait tomber.

— Allons, mon roi, dit Olympe en s'adressant au jeune homme et indiquant le siège placé à sa droite, prenez le siège qu'eût dû occuper le comte. A tout seigneur tout honneur.

Bannière obéit d'un mouvement machinal et s'assit en tremblant.

En ce moment on entendit le pas des chevaux des officiers qui retentissait sur le pavé et s'éloignait dans la direction de Lyon.

Bannière respira.

Au contraire Olympe poussa un soupir.

Cependant elle se mit à table, et comme elle avait une grande puissance sur elle-même, elle secoua la tête et parut chasser sa préoccupation.

Le souper était fini : ces messieurs et ces dames, ivres à eux-mêmes, s'en trouvaient plus joyeux. Bannière, surtout, avait vu partir monsieur de Mailly avec une satisfaction dont il ne pouvait se rendre compte, mais qu'il ne se donnait point la peine de cacher.

Les comédiens et surtout les comédiens de province qui ne mangent pas tous les jours, ont en général bon appétit. Le souper de monsieur de Mailly fut dévoré.

Bannière, placé à côté d'Olympe, but, mangea, fut agacé, harcelé, ne dit pas un mot, et en même temps qu'il mangeait et buvait de la bouche et des deux mains, — on se rappelle que depuis trente-six heures, Bannière n'avait fait qu'un seul repas, — dévora des yeux sa belle camarade.

Celle-ci, en femme d'esprit, ne parut pas regretter le départ de messieurs les officiers ; elle fit les honneurs du festin avec une bonne grâce charmante ; elle poussa même cette bonne grâce jusqu'à griser complètement les hommes, en doublant le nombre des bouteilles demandées et en faisant mettre le supplément à ses frais.

Chaque instant exaltait Bannière, car à chaque instant ses yeux rencontraient les yeux, sa main rencontrait la main de sa belle voisine.

Aussi, à la fin du repas, Bannière n'était plus un homme : il s'appelait Roscius, il s'appelait Baron, il s'appelait la Comédie.

Seulement il était profondément amoureux et légèrement ivre. Sa beauté pâle et mélancolique s'était changée en une beauté ardente : ses yeux lançaient à la fois tous les feux de l'amour et du vin.

Alors c'était lui qui faisait baisser les paupières à Olympe, ce que remarquant la pudique reine, elle comprit qu'il était temps de quitter la table ; en conséquence elle se leva, salua ses camarades, leur souhaita bien du plaisir et partit sans colère mais sans faiblesse.

Elle n'avait bu que de l'eau.

La voyant se lever et partir, les hommes, de leur côté, essayèrent de se lever et de lui faire politesse, mais une moitié, qui s'était maintenue assise à grande peine, au moment où il s'agit d'exécuter ce mouvement, une moitié, disons-nous, trébucha et roula sur l'autre moitié, dont les jambes sortaient de dessous la table.

Les femmes imitèrent Olympe ; seulement il y eut cette variante qu'en se retirant elles défilèrent devant le jeune homme, et comme il s'agissait d'une séparation éternelle, puisque Bannière allait rentrer dans son couvent, chacune lui donna l'accolade d'adieu.

A la dernière, Olympe, qui franchissait le seuil de la porte, se retourna et vit le pudique Joseph s'essuyer les lèvres.

Elle sourit et disparut.

Alors Bannière, demeuré seul au milieu de ces buveurs qui jonchaient le parquet du foyer comme des arbres déracinés jonchent le sol, Bannière fut pris d'une tristesse inexprimable.

En effet, avec le départ d'Olympe s'était enfui le rêve et était revenue la réalité.

La réalité ! c'est-à-dire, au lieu de ce ciel doré dans lequel il avait vécu deux heures en la compagnie des dieux et des déesses, le couvent où il allait retrouver des hommes noirs ; au lieu du foyer étincelant de lumière où retentissaient encore les applaudissemens de la salle et le choc des verres, la chambre des méditations avec son pain sec, son eau claire et ses inscriptions lugubres.

Tout cela n'était pas bien attrayant, et cependant il fallait aller retrouver tout cela.

Il traversa lentement la salle du souper, marchant avec précaution pour ne pas fouler les corps des combattans malheureux qui avaient succombé sous le feu roulant du chambertin et du champagne. Il était mélancolique comme un général vainqueur qui visite le champ de bataille où il a laissé la moitié de son armée. On eût dit Pyrrhus après la victoire d'Héraclée.

Il rentra dans la loge où il s'était habillé : les quinquets s'en allaient mourant, il en raviva la flamme près de s'éteindre, et commença à se mettre en quête de ses vêtemens de novice qu'il avait laissés dans un coin.

A son grand étonnement, ils avaient disparu.

Bannière crut d'abord que l'habilleur avait jeté les habits derrière quelque porte ou au fond de quelque armoire ; il poussa toutes les portes, il ouvrit toutes les armoires, mais ce fut inutilement.

A bout d'un quart d'heure de recherches, il désespéra et descendit.

Le concierge veillait seul au théâtre : habilleur, poudreur, garçons de couloirs, tout était parti.

Il demanda au concierge s'il savait ce qu'étaient devenus ses habits de novice.

Le concierge le regarda.

— C'était donc à vous, dit-il, une robe noire, une culotte noire et un chapeau comme un pain de quatre livres ?

— Mais sans doute, c'était à moi.

— Tiens, tiens, tiens ! ça ne devait pas vous aller si bien que le costume que vous avez en ce moment.

— Vous les avez vus alors ? dit Bannière, poussant vers l'explication.

— Certainement que je les ai vus, répondit le concierge.

— Et où cela ?

— Sur le dos de monsieur Champmeslé, pardieu !

— Comment, sur le dos de monsieur Champmeslé ?

— Oui ! il est rentré dans sa loge, en rentrant dans sa loge, il a vu vos habits, et en les voyant, il a fait un signe de croix.

— Sans rien dire ?

— Si fait, il a dit : « Bien décidément, c'est la volonté de Dieu, puisqu'il m'envoie non seulement la vocation, mais encore l'habit. »

— Et alors ?

— Alors il a ôté ses vêtemens laïques et il a revêtu vos vêtemens de novice.

— Mais ses vêtemens à lui que sont-ils devenus ?

— Il les a donnés à l'habilleur, à la condition que sa femme dirait pendant huit jours cinq *Pater* et cinq *Ave* pour lui.

— Et il y a longtemps qu'il est sorti ?

— Oh ! il y a plus d'une heure.

C'était à en perdre la tête ; aussi Bannière demeura-t-il tout étourdi de l'incident.

Si, en effet, il était grave de rentrer au noviciat à deux heures du matin en habit de jésuite, c'était bien autrement grave d'y rentrer avec le costume d'Hérode.

Cependant une idée lui vint.

Ce n'était pas une heure pour courir les rues, même en habit de jésuite. Champmeslé devait être rentré chez lui.

— Où demeure monsieur de Champmeslé ? demanda Bannière.

— Dans la Grande-Rue, en face de la niche de saint Bénezet, porte à porte avec mademoiselle Olympe.

— Mademoiselle Olympe ! ne put s'empêcher de répéter Bannière en poussant un soupir. Mademoiselle Olympe ! ah !

Puis, comme il restait immobile.

— Voyons, que décidez-vous ? dit le portier. Il faut que je ferme, moi : il est temps. Demain vous dormirez dans votre lit toute la grasse matinée, tandis que moi, à six heures, il faudra que je sois à ma besogne.

Bannière sourit amèrement.

Dormir dans son lit toute la grasse matinée ! Il était bien question de cela pour lui !

— Eh bien ! répéta le concierge, n'avez-vous pas entendu ? Monsieur de Champmeslé demeure dans la Grande-Rue, en face de la statue de saint Bénezet, porte à porte avec mademoiselle Olympe.

— Si fait, j'ai entendu, dit Bannière ; et la preuve, c'est que j'y vais.

Et en homme qui a pris son parti, il s'élança bravement dans la rue, toujours vêtu du costume d'Hérode.

Le concierge referma la porte derrière lui.

XIII

OÙ CHAMPMESLÉ MET BANNIÈRE DANS UN GRAND EMBARRAS

Bannière suivit la direction indiquée par le concierge. Il trouva la statue de saint Bénezet, et, en face, une maison qu'il jugea être celle de Champmeslé.

Mais cette maison était triste et sombre comme le cœur plein de remords et de craintes qui l'habitait. Tous les volets étaient fermés, à l'exception d'un seul, œil ouvert mais éteint, qui laissait voir la nuit au dedans comme au dehors.

La maison à côté, au contraire, celle désignée par le concierge comme étant celle d'Olympe, semblait vivre de cette douce vie nocturne qui n'est déjà plus la veille et pas encore le sommeil. Les jalousies étaient fermées au premier, c'est vrai, seul étage qui parût momentanément habité, mais à travers les interstices des jalousies on voyait filtrer une lumière rose, qui, tamisée par des rideaux de soie, dénonçait soit le boudoir, soit la chambre à coucher d'une jolie femme.

Bannière-Hérode regarda cette charmante lumière rose, poussa un soupir, et frappa à la porte de Champmeslé.

Mais probablement, selon le prospectus donné par elle, prospectus fidèle cette fois, la maison était solitaire, car aux trois coups retentissant sous la main de Bannière, aucun bruit ne répondit.

Bannière frappa six coups. Même silence.

Bannière frappa neuf coups.

Jusque-là Bannière avait procédé en doublant et en triplant le nombre trois, qui plaît aux dieux, comme on sait ;

mais voyant qu'on ne répondait pas à ses neuf coups, il commença de s'impatienter, et entreprit un roulement qui eût bientôt éveillé les échos des trois ou quatre maisons voisines, lesquels commençaient à répéter où les notes basses et toutes les notes aiguës de la gamme étaient représentées. Sans doute le bruit du heurtoir et le concert qui en était la suite avaient atteint plus ou moins désagréablement la locataire de la maison voisine, car une de ces jalousies doublées d'un si beau rose s'ouvrit, et une jeune suivante, vraie Marton de comédie, avec son bonnet bleu sur l'oreille, passa sa tête dans l'entre-bâillement de la jalousie, et d'une petite voix aigre-douce demanda :

— Mais qui donc fait un pareil bruit à une pareille heure ?

— Hélas ! mademoiselle Claire, c'est moi, répondit Bannière.

Bannière avait reconnu une des chambrières d'Olympe, et comme Olympe l'avait nommée devant lui, et qu'il n'avait pas oublié un mot de tout ce qu'avait dit Olympe, il se rappelait le nom de cette chambrière.

— Qui, vous ? demanda la jeune fille en essayant de percer l'obscurité avec ses yeux de chatte.

— Moi, Bannière le débutant.

— Ah ! madame, s'écria la folle soubrette en se retournant pour adresser la parole à sa maîtresse, restée invisible, ah ! madame, c'est monsieur Bannière.

— Comment, monsieur Bannière ? demanda Olympe.

— Oui, et même... même... ah ! madame, excusez-moi si je ne puis m'empêcher de rire, mais le pauvre garçon est encore vêtu de son costume du roi Hérode.

— Impossible ! s'écria Olympe, qui ne pouvait comprendre quelle nécessité forçait Bannière de courir les rues déguisé ainsi.

— Mais si, mais si ! répondit Claire. N'est-ce pas, monsieur Bannière, que vous êtes encore habillé en Hérode ?

— Hélas ! oui, mademoiselle, dit le malheureux novice.

— Oh ! c'est que madame ne veut pas me croire.

Une espérance vint à Bannière.

— Elle n'a qu'à s'approcher de la fenêtre, dit-il, et elle s'en assurera par ses yeux.

Bannière avait utilisé, pour dire cette phrase, les notes les plus touchantes de sa voix. Ces notes vibrèrent jusqu'au fond du cœur d'Olympe, qui, moitié riant, moitié touchée, s'approcha à son tour de la fenêtre, où par respect mademoiselle Claire lui céda sa place, tandis que par curiosité elle demeurait derrière sa maîtresse, se haussant sur la pointe des pieds et regardant par-dessus son épaule.

— En vérité, monsieur Bannière, c'est vous ? demanda Olympe.

— Oui, mademoiselle.

— Mais que faites-vous donc là ?

— Vous le voyez, mademoiselle : je frappe à la porte de monsieur de Champmeslé.

— Mais monsieur de Champmeslé n'est pas chez lui.

— Hélas ! j'en ai bien peur, mademoiselle.

— Qu'avez-vous donc à faire à monsieur de Champmeslé à cette heure ?

— Mademoiselle, j'ai à lui réclamer mes habits.

— Quels habits ?

— Mes habits de novice, qu'il a trouvés dans sa loge, qu'il a revêtus, à ce qu'il paraît, et avec lesquels il est parti.

— Oh ! pauvre garçon ! murmura Olympe.

Bannière n'entendit pas les paroles, mais il vit le mouvement et comprit le geste.

— Madame, dit-il, monsieur de Champmeslé n'est pas rentré, c'est vrai, mais il faut qu'il rentre.

— Certainement qu'il faut qu'il rentre, à une heure ou à une autre.

— C'est aussi ma conviction, madame ; mais je ne puis l'attendre à sa porte et vêtu ainsi.

— Pourquoi ? demanda Olympe.

— Mais parce que le jour va venir, mademoiselle ; il est trois heures au moins, et si l'on me voit dans ce costume, je suis perdu !

— Perdu ?

— Et perdu pour vous avoir rendu service.

— Comment êtes-vous perdu ?

— Parce que je suis novice aux jésuites.

— Ah ! c'est vrai ! pauvre garçon !

— Madame, hasarda Bannière, si vous permettiez que j'entrasse chez vous ?

— Plaît-il ?

— J'attendrais où il vous plairait de me faire attendre : dans votre salle à manger, dans votre salon, dans votre antichambre.

— Olympe se retourna comme pour interroger Claire.

— Dame ! fit la suivante, je dis, madame, qu'il faudrait qu'une femme eût bien mauvais cœur pour laisser un si beau garçon à la porte.

— Ah ! vraiment !

— Il m'a semblé que madame m'interrogeait. Je demande pardon à madame si je donne mon avis sans être autorisée.

— Non, au contraire, vous avez bien fait, car je vous demandais effectivement votre avis, et votre avis est aussi le mien.

— Madame, demanda Bannière, que décidez-vous de moi ?

— Faites monter ce garçon, mademoiselle, dit Olympe à sa suivante, et qu'il se tienne dans la chambre à côté.

— Madame sait que la chambre à côté, c'est ma chambre.

— Eh bien ! quand il sera dans votre chambre, nous aviserons.

Claire s'élança vers la porte de la chambre pour exécuter cet ordre. Quant à Olympe, elle jeta un dernier coup d'œil sur le pauvre Bannière, qui tendait ses bras vers elle comme fait un naufragé vers le phare du rivage, et referma la fenêtre.

Bannière eut un moment de désespoir. Tout en formulant sa demande, il l'avait trouvée lui-même un peu bien hardie, de sorte qu'en voyant se refermer cette charmante fenêtre doublée de rose, il se crut complètement évincé.

Dans un moment de désespoir bien naturel, il se remit à frapper à la porte de Champmeslé.

Au moment où il frappait avec le plus d'acharnement à cette porte, il entendit la porte voisine s'ouvrir tout doucement.

La même tête coiffée d'un bonnet bleu apparut, et de deux lèvres roses et souriantes, Bannière vit pour ainsi dire sortir le mot : — Venez.

Bannière ne se fit pas répéter ce mot ; il se précipita dans l'allée dont mademoiselle Claire referma la porte derrière lui ; puis, comme il se trouvait dans l'obscurité la plus complète, une petite main chercha la sienne, et, l'ayant trouvée, le tira en avant, tandis que la même voix douce, qui résonnait à l'oreille de Bannière comme celle d'un intermédiaire céleste, disait tout bas :

— Suivez-moi.

Rien n'était plus facile que de suivre ce guide soyeux et parfumé qui marchait devant Bannière ; au bout de l'allée trouva un escalier, puis un tournant ; mais à chaque accident de terrain, Bannière était prévenu par un serrement de main.

Il était donc impossible qu'il arrivât un accident à Bannière.

Arrivé au haut de l'escalier, il fut introduit dans la chambre de mademoiselle Claire.

Une seule porte, mais dont on voyait la serrure fermée à double tour, le séparait donc de la chambre d'Olympe.

Claire s'approcha de cette porte.

— Madame, dit-elle, nous voilà.

— Bien, mademoiselle, répondit de l'autre côté de la porte Olympe, qui écoutait. Et vous aussi, monsieur Bannière, vous êtes là ?

— Oui, madame, répondit Bannière, et bien reconnaissant de la faveur que vous m'accordez.

— Il n'y a pas de quoi. Vous dites donc qu'il vous manque des habits pour rentrer à votre couvent, et qu'il vous est difficile d'y rentrer en roi Hérode ?

— Je crois que c'est impossible, mademoiselle.

— Eh bien ! je vais vous en faire donner d'autres.

— Des habits ?

— Oui.

— Diable ! fit tout bas Bannière, qui perdait de plus en plus le désir de rentrer au noviciat, ce n'est pas mon affaire.

Puis, tout haut :

— Je vous remercie bien sincèrement, mademoiselle, dit-il.

— Ah çà ! mais, interrompit tout bas mademoiselle Claire, est-ce que vous allez accepter ces habits ?

Bannière, joyeux de se sentir appuyé, fit un signe de la main qui voulait dire : « Soyez tranquille. »

— Mais c'est que, continua-t-il, je suis singulièrement sorti du noviciat.

— Comment êtes-vous donc sorti ? demanda Olympe.

— Je suis sorti par la fenêtre.

— Par la fenêtre ?

— Oui ; il faut vous dire, mademoiselle, que j'étais prisonnier dans la chambre des méditations.

— Pour infraction aux règles de l'ordre ? fit en riant Olympe.

— Pour avoir appris la tragédie d'*Hérode* par cœur, mademoiselle.

— Ah ! vraiment !

— J'ai découvert que cette chambre avait une fenêtre masquée ; j'ai démasqué la fenêtre, et par la fenêtre j'ai vu... Ah ! mademoiselle, c'est ce que j'ai vu par la fenêtre qui m'a perdu.

— Eh ! qu'avez-vous donc vu, bon Dieu ?

— J'ai vu la procession d'Hérode et de Marianne ; j'ai vu que vous releviez votre voile pour saluer monsieur de Mailly, et...

— Et quoi ? insista Olympe.

— Et je vous ai trouvée si belle, mademoiselle, si belle que j'ai juré de vous voir jouer le soir même.

Mademoiselle Claire fit une grimace.

— Ah ! vraiment ! dit Olympe.

— J'ai donc déchiré les tentures de la salle des méditations, je suis descendu par la fenêtre, j'ai couru comme un fou du côté du théâtre sans songer que je n'avais pas d'argent pour payer ma place ; tout à coup, j'ai aperçu deux pères jésuites qui venaient au spectacle ; je me suis réfugié dans le couloir ; dans le couloir j'ai rencontré monsieur de Champmeslé qui se sauvait ; derrière lui venaient ses camarades courant après lui. Comme j'étais le seul qui pût donner des nouvelles positives, on m'a entraîné au foyer ; là, j'ai tout dit, tout raconté ; vous êtes entrée, je vous ai vue désespérée de ce que la représentation ne pouvait pas avoir lieu, je vous ai trouvée plus belle encore qu'à la procession. Votre désespoir m'a déchiré l'âme, j'ai tout oublié en face de votre radieuse présence, j'ai dit : « Je me perdrai, c'est vrai, mais il ne tombera pas une larme de ces beaux yeux-là, » et je me suis perdu, mademoiselle. Voilà tout.

— Oh ! le serpent ! murmura mademoiselle Claire.

— Vraiment, répondit Olympe d'une voix émue, vraiment, les choses se sont passées ainsi ?

— Oh ! sur l'honneur ! mademoiselle.

On entendit comme un soupir de l'autre côté de la porte.

— Eh bien ! dit mademoiselle Claire se mêlant à la conversation, il me semble que les choses ne sont pas si désespérées que le dit monsieur Bannière.

— Oh ! bien désespérées, mademoiselle Claire, insista Bannière, bien désespérées, je vous jure.

— Voyons, expliquez-vous, demanda Olympe.

— Monsieur Bannière est sorti par une fenêtre.

— Oui, dit Bannière.

— Il était nuit quand monsieur Bannière est sorti.

— Presque nuit.

— On ne se sera pas encore aperçu de sa fuite.

— C'est probable.

— Eh bien ! qu'il rentre au couvent par la même fenêtre qu'il est sorti.

— Au fait, reprit Olympe, oui : qu'il rentre au couvent par la même fenêtre qu'il est sorti.

Et l'on entendit comme un second soupir.

— Voilà justement où est l'impossibilité, dit Bannière.

— L'impossibilité ! demanda vivement Olympe, comment cela ? dites.

— Cette fenêtre est très haute.

— Eh bien ! on trouvera une échelle, dit mademoiselle Claire.

— Une échelle, où cela ? demanda Olympe.

— Oh ! et puis, continua Bannière, il faudrait que cette échelle fût bien longue.

— Nous en avons une très longue dans le jardin, dit mademoiselle Claire.

— Il faudrait qu'elle eût au moins trente pieds, dit Bannière.

— Oh ! elle a bien cela.

— Oui, mais une échelle de trente pieds, dit Bannière, il faudra au moins deux hommes pour la porter, la dresser et la tenir.

Mademoiselle Claire ne trouva rien à répondre à cet argument.

Un silence pareil, mais d'une autre nature, se fit dans la chambre rose.

Puis, au bout d'un instant,

— En effet, dit Olympe, il me semble bien difficile que vous rentriez par la fenêtre, puisque la fenêtre est si haute.

— Oh ! plus haute encore que je ne l'ai dit, fit Bannière.

— Alors, comment faire ? dit Olympe.

— Madame, dit Bannière, vous n'aurez pas le courage, j'espère, après m'avoir donné asile un instant, de me repousser hors de chez vous et de me laisser dehors exposé aux intempéries de l'air et à la colère des jésuites.

— Monsieur Bannière ne peut cependant pas rester ici, dit aigrement mademoiselle Claire, puisque c'est ma chambre.

— Vous avez raison tous deux, dit Olympe en ouvrant la porte de sa chambre ; vous avez raison. Mademoiselle Claire, conduisez monsieur dans mon cabinet de toilette.

Et, en disant ces mots, elle montrait de la main, de l'autre côté de sa chambre, une porte parallèle à celle qui donnait chez mademoiselle Claire.

— Il y a un canapé, ajouta-t-elle, et une nuit est bientôt passée, lorsqu'il est trois heures et demie du matin et qu'on est au mois de mai. Allez !

Mademoiselle Claire n'avait pas d'objection à faire ; le geste impérieux, royal même, qui avait accompagné le dernier mot, n'admettait pas de réplique ; d'ailleurs Bannière, au lieu de suivre mademoiselle Claire, la précédait cette fois.

Il passa léger, foulant à peine le tapis, s'inclinant devant la belle fée qui, depuis une demi-journée, faisait de lui un autre homme, et disparut dans le cabinet de toilette.

Mademoiselle Claire le suivit, et, arrivée à la porte,

— Eh bien ! madame, demanda-t-elle, qu'y a-t-il à faire maintenant ?

— Mais, répondit Olympe, il y a à pousser les verrous de mon côté et à venir me déshabiller. Il est l'heure, je pense ?

Mademoiselle Claire poussa les verrous et revint à sa maîtresse, qui lui tendait la manche de son peignoir pour qu'elle l'aidât à se dévêtir.

— Mais, madame, dit mademoiselle Claire en tirant la manche du peignoir d'Olympe, si monsieur de Mailly revenait, comme il l'a dit ?

— Eh bien ! si monsieur de Mailly revenait ?

— Que lui dirai-je ?

— Vous lui direz ce qui est, voilà tout.

Et achevant d'ôter son peignoir elle-même, Olympe congédia du geste mademoiselle Claire, qui se retira la tête basse et en dessinant ce geste qui veut dire :

— Ma foi ! je n'y comprends plus rien.

XIV

LE CABINET DES MÉDITATIONS

Une fois entré dans le cabinet, Bannière était tombé dans une grande bergère, au fond et sur le dossier de laquelle s'étendaient des hardes tièdes encore, et qui étaient les habits que mademoiselle de Clèves venait de quitter.

Cette douce chaleur avait monté dans le cabinet du parquet au plafond, emplissant l'air, et imprégnant chaque atome respirable de parfums sympathiques et de fluides féminins.

Bannière, exalté, frissonnant, fiévreux, commença par prendre sa tête dans ses deux mains, et par se demander si tout ce qui lui arrivait n'était pas un rêve, un de ces rêves diaboliques comme, aux premiers temps du christianisme, en envoyaient dans leurs cellules, aux malheureux cloîtrés, les ennemis ironiques du Saint des Saints.

La procession d'Hérode et de Mariamne, sa fuite, les chevilles fines et les petits pieds des Avignonnaises, le couloir des acteurs, le foyer du théâtre, la représentation, le souper, les embrassades de ces demoiselles de la comédie, le vin de Chambertin et le vin de Champagne, tant d'épaules rondes frottant à nu sa robe de jésuite d'abord, son manteau d'Hérode ensuite ; puis les yeux d'Olympe, puis sa main blanche et nerveuse serrant son bras, puis ses dents, perles à qui Dieu avait donné un si riche écrin, ses dents cachées, mais se trahissant tout à coup dans un sourire au seuil du festin.

Oh ! et puis ce passage à travers cette chambre rose, le lit tout doré avec son couvre-pieds de dentelles dans une alcôve de satin ; ce reflet rose, ce parfum de volupté, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait senti en cinq secondes ; Olympe dans un simple peignoir, avec ses cheveux dépoudrés et tombans sur ses épaules, tout cela, dans la tête du désolé Bannière, faisait, avec les tirades d'Hérode, avec les bravos du public, avec un reste de crainte, qui, de temps en temps, mordait le novice au cœur, tout cela faisait un tel brouhaha que le plus sage fût devenu fou.

Bannière entendit Olympe qui renvoyait ses femmes ; il entendit glisser sur leur tringle dorée les anneaux des rideaux du lit ; il entendit craquer l'élégante couchette sous le poids si léger qu'il fût du corps charmant qui venait de se confier à elle.

Ce fut alors qu'il regarda autour de lui.

Une lampe d'albâtre pendue au plafond à une chaîne d'argent éclairait un charmant cabinet de toilette, dont la Saxe avait fourni non seulement les plateaux et les cuvettes, mais encore les glaces et les consoles, et qui aux yeux de Bannière n'eut, après un court examen, d'autre défaut que l'opacité de ses murailles.

Bannière réfléchit que, puisque le cabinet avait une porte, la porte une serrure, la serrure avait un trou. Nous avons dit que le démon le poussait, le démon de la curiosité.

Il se courba devant la porte et appliqua son œil au trou de la serrure, mais il y avait une fatalité sur le pauvre Bannière. Par le trou de la serrure, on ne voyait qu'un fauteuil ; il est vrai que sur ce fauteuil était étendu un vêtement blanc comme la neige, fin comme la plus fine batiste, et qui gisait plissé, tordu, froissé sous la pression du corps qui venait de l'abandonner.

Et ce fauteuil bornait l'horizon, comme si ce même démon eût voulu lui dire :

— Tu verras cela, et pas autre chose.

Ce n'était point assez, il se releva et chercha autour de

pas une autre ouverture. Alors il aperçut au-dessus de cette porte pleine et opaque un losange vitré, fermé d'un rideau de mousseline.

Il l'aperçut, et poussa dans sa joie une espèce de rugissement.

Ce n'était plus seulement le démon de la curiosité qui poussait Bannière.

— Va, lui souffla ce mauvais esprit, va à l'assaut, Bannière, va !

Bannière prit un escabeau de tapisserie qu'il trouva

— Ah ! mademoiselle, répliqua le malheureux d'une voix dolente, en donnant à cette exclamation toute la valeur d'un soupir.

— Eh bien ! quoi ? vous trouveriez-vous mal, par hasard ?

— Ah ! mademoiselle, continua Bannière avec la même intonation, je suis au supplice.

— Pauvre monsieur Bannière, dit Olympe avec une voix de railleuse pitié, que vous arrive-t-il donc ? dites-moi cela.

— C'est bien difficile à dire, mademoiselle.

— Bah !



Monsieur, dit-elle, lisez cette lettre.

dans un coin ; dans un autre il découvrit un chauffe-pieds qu'il posa sur l'escabeau, et, le piédestal mobile préparé, il se hissa dessus.

Mais il y avait dix à onze pieds de terre à ce losange, et Bannière et les deux meubles n'en faisaient pas neuf.

Le novice, se rappelant la fenêtre de la chambre des méditations, voulut s'accrocher avec les mains et se souleva à la force des poignets jusqu'à ce bienheureux carreau de vitres.

Mais lorsqu'il eut abandonné ses échelons, ceux-ci se dérangèrent, perdirent l'équilibre et vinrent rouler avec fracas sur le parquet.

Bannière resta suspendu par les premières phalanges au bord de la plinthe.

En même temps les pieds sans soutien allèrent frapper la porte comme font des baguettes sur un tambour.

Il eut peur lui-même du bruit qu'il venait de faire ; il faillit en devenir enragé, car c'était un bruit ridicule.

Mais ce fut bien pis encore lorsqu'il entendit la voix d'Olympe qui lui demandait :

— Mais que faites-vous donc là-dedans, monsieur Bannière ; est-ce que vous démolissez la cloison ?

— Mais ce que je sais, c'est que je suis damné bien certainement.

— Quoi ! parce que vous avez joué une tragédie ? Allons donc ! j'en ai joué plus de cent, moi, et j'espère bien, malgré cela, faire mon salut.

— Ah ! vous, mademoiselle, c'est bien différent, vous n'étiez pas novice aux jésuites.

Olympe se mit à rire, et l'on entendit une seconde fois craquer moelleusement son lit sous le poids de son corps.

A ce craquement, Bannière retombé sur ses pieds, sentit redoubler tout son désespoir, et il traduisit ce désespoir par des soupirs qui de tristes devenaient lamentables.

— Voyons, voyons, mon cher camarade, il faudrait cependant dormir, dit Olympe sérieuse ; il va être quatre heures du matin.

— Impossible, mademoiselle, impossible. J'ai bu du vin de Champagne, et ma tête se perd. J'ai vu vos yeux et mon cœur brûle.

— Eh ! mon Dieu ! mais c'est une véritable déclaration, ceci.

— Mademoiselle, dit Bannière en joignant les mains comme si de l'autre côté de la porte on le pouvait voir

[illegible] Olympe [illegible] de votre avis. Vous [illegible] monsieur Bannière ; prenez garde.

— Mademoiselle, dit Bannière exaspéré, ne vous [illegible] ce mot. Je grelotte, je frissonne, je brûle tout ensemble [illegible] je crois bien que c'est ce qu'on appelle être amoureux [illegible] tout.

— Ne serait-ce pas plutôt ce qu'on appelle être [illegible] camarade.

— Oh ! non. Si vous saviez, ma tête est calme [illegible] raison. Mais c'est mon cœur, c'est mon cœur, mon cœur qui [illegible] de plus en plus. Quand [illegible], quand j'entends votre rideau, quand j'entends [illegible] il me semble que je vais mourir.

— [illegible] dormons, cher monsieur [illegible].

— Mademoiselle, depuis le moment où [illegible] que je n'étais plus [illegible].

— Mon cher Bannière, [illegible] beaucoup, [illegible] mots-là.

— Heureux ceux à qui vous [illegible] de prouver que [illegible] qu'ils ont écrit était [illegible] mademoiselle.

— Pauvre garçon [illegible] vous aurez de l'esprit par hasard, cher monsieur [illegible].

— Hélas ! je ne [illegible].

— Eh bien ! je vous [illegible] toute mon âme si ce [illegible] vous dites est vrai [illegible].

— Oh ! vous me [illegible], mademoiselle, reprit Bannière, [illegible] de la première phrase et laissant de côté [illegible] humiliant, déjà ramené trois ou quatre fois dans la conversation ; ah ! vous me plaignez, mais cela me prouve que vous avez un bon cœur.

Et il [illegible] la porte en manière de péroraison.

— [illegible] mon cher ami, dit Olympe riant toujours, vous me [illegible] que vous avez [illegible].

— Ah ! continua Bannière, voilà que vous vous remettez à railler. Si vous saviez cependant combien il faudrait peu de choses pour me consoler ; un mot, j'en ai bien besoin. Vous n'avez pas idée combien il faut que je sois fou pour vous parler avec cette audace. Non, je ne m'appartiens plus, [illegible] suis un homme en démence.

— Mais laissez donc cette porte, monsieur Bannière, [illegible] j'appelle mes femmes.

Bannière abandonna la porte, mais [illegible] il s'appuya contre elle.

— Quand je vous ai dit que j'étais un [illegible] ; ah ! madame, Dieu punit [illegible] de ma [illegible]. De l'amour, hélas, ce n'est pas pour moi que vous [illegible] le vôtre. Que suis-je, moi ? un ver de terre [illegible] un misérable ; oh ! je suis bien [illegible] perdu [illegible].

— Monsieur Bannière, dit Olympe d'un ton plus sérieux, car elle voyait qu'il y avait une souffrance réelle au fond de cette scène comique ; monsieur Bannière, vous avez tort de vous maltraiter ainsi. Il y a en vous l'étoffe d'un aimable homme et d'un garçon d'esprit ; il y a plus, je crois : il y a un cœur honnête et bon.

— Oh ! fit Bannière.

— Vous avez même une jolie figure, continua Olympe ; vous plairez aux femmes, croyez-moi.

— Je ne veux plaire qu'à vous au monde, qu'à vous, qu'à vous.

— Mais vous êtes novice aux jésuites.

— Ah ! oui.

— Et tant que vous n'aurez pas jeté la robe aux orties...

— Oh ! mademoiselle, elle y est déjà, la robe [illegible] aux orties [illegible].

— Si ?

— Mais à quoi bon [illegible] à qui je voudrais plaire [illegible].

— Celle à qui vous [illegible] pas ?

— Oh ! madame, c'est vous, vous, vous, rien que vous.

— Merci ! car vous dites cela [illegible] ce que je n'en [illegible] pas, et croyez-moi, une femme est toujours reconnaissante à celui qui l'aime véritablement. [illegible] comme elle [illegible] sinon un amour [illegible] la femme n'est pas toujours maîtresse de son amour ; mais [illegible] tout entière. Eh bien ! cher monsieur Bannière, [illegible] la propriété [illegible] de Mailly.

— [illegible], soupira Bannière, qui [illegible] obstacle insurmontable.

— [illegible] ne [illegible] rien [illegible] Olympe comme j'ai la [illegible] que peuvent avoir tout ensemble un [illegible] je vous prie pour [illegible] ce qui vous occupe.

— [illegible] Bannière [illegible] !

— Vous n'avez [illegible] mon cher voisin, dit Olympe, [illegible] femme [illegible] vous en aurez plus [illegible] que d'autres [illegible] jamais en dix ans [illegible] femme et puis être [illegible]. Je comprends donc cette [illegible] à l'un ou à l'autre ! selon mon goût ou selon mon droit, mais à l'un et à l'autre ! jamais. Donc, mon cher monsieur Bannière, prenez vos tortures en patience, allongez-vous sur vos coussins, et dormez.

— Bonsoir, mademoiselle, répondit Bannière d'une voix [illegible] ; j'ai à vous demander mille pardons de tout l'embarras que je vous ai causé, de toutes les sottises que je vous ai dites, de toutes les ridicules inconvenances que je vous ai fait subir. C'est à présent, mademoiselle, que je comprends toute l'étendue de mon malheur. Aussi, à partir de ce moment, soyez tranquille, mademoiselle, vous n'aurez plus rien à me reprocher. Dormez, mademoiselle, dormez. J'en suis au désespoir, mal le plus cruel de tous pour celui qui l'éprouve, mais le moins gênant pour celui qui le fait éprouver.

Olympe ne répondit rien cette fois ; elle s'allongea dans son lit, et le bruit de ses rideaux qu'elle tira étouffa un [illegible] que Bannière, s'il eût été plus fat, eût pu prendre pour un soupir.

Quant au malheureux Bannière, il s'enfonça dans le fauteuil, s'ensevelit dans les vêtements qu'Olympe venait de [illegible] et qui avaient conservé [illegible] et enivrant parfum [illegible] la femme jeune et belle répand autour de soi ; et tout en respirant Olympe par tous les pores, il se condamna au supplice de l'immobilité.

Il était à peine engourdi dans sa volonté, plutôt que dans le sommeil, lorsque le bruit du marteau retentit sur la porte de l'allée.

Bannière tressaillit et écouta de toutes ses oreilles : chaque bruit était pour lui un événement.

Il lui sembla que de son côté le lit d'Olympe avait fait un mouvement, ce qui prouvait que sa belle voisine écoutait aussi.

Au bout d'un instant, la porte de la rue s'ouvrit et se referma ; puis Bannière entendit s'ouvrir la porte de la chambre d'Olympe, des pas craquer sur le parquet, et les rideaux du lit s'ouvrir.

Ce fut pour Bannière un coup terrible.

Ainsi Olympe mentait ; ainsi elle accordait tout bas une préférence dont elle se défendait tout haut ; ainsi elle [illegible] à monsieur de Mailly galopant sur la route de Lyon la fidélité [illegible] ; ainsi son supplice à lui, Bannière, [illegible] insupportable [illegible] allait encore s'aggraver de toute l'horreur des bruits et des interprétations.

Bannière n'y tint plus ; il se laissa glisser du fauteuil sur le tapis, se [illegible] dans le manteau d'Hérode et fit le mort.

Jamais il n'avait tant souffert !

Tout à coup il entendit dans la chambre d'Olympe une exclamation de surprise.

Lâche comme sont tous les amoureux qui désirent, il se [illegible].

— Mais qui donc a apporté cette lettre ? demanda Olympe.

— Bon, ce n'est qu'une lettre, pensa Bannière.

— Un dragon, mademoiselle ; il venait à toute bride, et, une fois que j'ai eu le billet en main, il s'est enfui aussi rapidement qu'il était venu.

— La voix de mademoiselle Claire, exclama Bannière ; de mieux en mieux.

— Voilà un étrange manège, dit Olympe d'une voix tremblante.

Puis, après un silence :

— Allez vous coucher, Claire, ajouta-t-elle.

— Bien, madame.

Et Claire fit quelques pas vers la porte.

— À propos, dit Olympe.

Claire s'arrêta.

— Ouvrez les verrous de ce cabinet.

— Un cabinet où est le [illegible] ! fit mademoiselle Claire avec l'accent du plus profond étonnement.

— Oui.

Claire tira les verrous et Bannière tressaillit en se soulevant.

— Et puis ? demanda Claire.

— Et puis, dit Olympe de sa voix tranquille, priez monsieur Bannière, s'il ne dort pas, de me faire le plaisir de [illegible] un instant avec moi.

[illegible] que ces paroles ne fussent achevées.

Claire ouvrit la porte derrière laquelle le pauvre novice avait [illegible]. Elle vit Bannière debout.

— Il ne dort pas du tout, mademoiselle, dit Claire à sa maîtresse.

— Tant mieux.

[illegible] la tête de l'alcôve.

— Voulez-vous approcher, monsieur Bannière, je vous en prie.

— Mademoiselle !

— À moins toutefois que cela ne vous désoblige, demanda en souriant Olympe.

Bannière entra dans la chambre, le front pâle, le cœur bondissant.

Sous les rideaux de satin rose écartés par une veilleuse brûlant dans une lampe parfumée, Olympe brillait au fond de son lit blanc comme Vénus dans l'écume marine.

Près d'elle était la femme de chambre, dans un déshabillé capable de distraire le plus méditateur des novices.

Olympe avait les joues empourprées, le front et le sourcil plissés, l'œil plein de flammes sombres. Elle tenait une lettre décachetée dans ses doigts roses comme ceux de l'Aurore.

— Approchez, monsieur, dit-elle.

— Oui, pensa Bannière, elle va me faire jeter à la porte. Cette lettre est un ordre de monsieur de Mailly. Je suis un homme chassé.

— Allez, mademoiselle, dit Olympe à Claire, et éteignez partout en vous en allant.

Claire demeura un instant muette et écoutant, puis sur un signe de sa maîtresse, elle s'inclina, en soubrette qui se ressent à obéir sans comprendre, et sortit.

Bannière en se trouvant seul à seul près du lit d'Olympe, fut pris d'un véritable vertige : condamné à mort et près du billot fatal, il eût été moins pâle et moins frissonnant.

Elle a renvoyé sa femme de chambre pour ne point m'humilier devant elle, se dit-il. Oh ! pauvre Bannière !

Olympe leva sur le novice ses yeux encore brillans de colère.

— Monsieur, dit-elle, lisez cette lettre, je vous prie.

— Nous y voici, pensa Bannière tout tremblant.

Cependant il prit la lettre et lut :

« Ma chère Olympe, tout a un terme en ce monde, l'amour comme le reste. Vous m'aimez par délicatesse, et de mon côté je me reproche de n'avoir plus pour vous cet amour ardent que vous méritez d'inspirer ; mais mon amitié tout entière a survécu à mon amour, et le roi en me rappelant me fait voir par le regret que j'éprouve à vous quitter, combien cette amitié pour vous est vive et profonde.

Vous eussiez été femme à m'attendre toujours, car vous êtes la loyauté en personne. Je détache moi-même les liens qui vous embarrassaient. Ouvrez vos ailes, belle colombe.

J'ai laissé dans votre secrétaire deux mille louis que je vous devais et une bague que je vous offre.

Ne vous étonnez pas si je vous écris, je n'eusse jamais osé vous dire tant de duretés en face.

Au revoir et sans rancune.

Comte de MAILLY. »

— Oh ! mon Dieu ! s'écria dans le premier élan de son cœur Bannière après avoir lu. Oh ! mademoiselle, vous voilà bien malheureuse !

— Moi ! répliqua Olympe. Vous vous trompez. Je suis libre. Voilà tout.

Et elle adressa au novice, ou plutôt au roi Hérode, un second sourire derrière lequel il crut entrevoir les cieux.

Bannière en était là, lorsqu'on frappa une seconde fois à la porte de la rue, mais cette fois d'une façon autrement vigoureuse que la première.

XV

LES JÉSUITES AU SPECTACLE

Avant de dire à nos lecteurs quel nouvel importun venait déranger le héros et l'héroïne de cette histoire, juste à ce moment délicat où nous les avons conduits, il est indispensable, nous le pensons du moins, de revenir pour quelques instans à des personnages qui, quoique moins importans sans doute, doivent cependant ne pas être abandonnés tout à fait, parties intéressées qu'ils sont à cette action quelque peu romanesque.

Nous voulons parler de la société de Jésus, un peu sacrifiée par nous pendant les trois ou quatre derniers chapitres. Nous voulons parler à nos lecteurs du père Mordon et du père de la Sante, qui nous paraissent des acteurs trop importans pour se voir ainsi rogner leurs rôles.

Nous avons dit que les jésuites allaient au théâtre ; c'est qu'il était permis dans ce temps-là aux abbés et aux prêtres d'aller entendre la littérature et de juger la morale. C'était une chose reçue que le prédicateur pouvait emprunter à l'histrion quelques-uns de ses gestes et de ses moyens de débit. Tout ce qui tournait à la plus grande gloire de Dieu était considéré comme de bonne prise, surtout par la société de Jésus.

Ad majorem Dei gloriam, disait la devise sacrée.

Il pouvait donc importer à la plus grande gloire de Dieu que les révérends pères Mordon et de la Sante allassent entendre les hémistiches de ce païen de Voltaire débités par ces renégats de comédiens.

Nul doute que le père Mordon dans un de ses sermons, et le père de la Sante dans une de ses tragédies sacrées, ne fissent usage de quelques parcelles d'or trouvées dans ce fumier. *Aurum de stercore.*

Voilà pourquoi Bannière, caché derrière sa colonne, avait vu à l'heure en spectacle les deux jésuites prenant dévotement leur billet, arrivés en carrosse à la porte du théâtre.

Nous avons dit que cette vue Bannière avait été saisi d'une telle frayeur qu'il s'était à l'instant même réfugié dans le couloir du théâtre. Cette frayeur avait été si grande, qu'il ne s'était donné que le temps d'apercevoir le bout de la robe et la pointe du chapeau. Ces deux fractions du vêtement des révérends pères avaient suffi à lui faire quitter son poste avec la précipitation que nous avons dite.

C'eût été autre chose encore s'il eût pu deviner quels étaient les personnages importans que vêtissaient ces robes, que coiffaient ces chapeaux.

Quant aux bons pères, ils n'avaient pas même vu le pan de la robe et le bout du chapeau de Bannière, et si sûrs que nous soyons de leur pénétration, nous osons dire que, les eussent-ils vus, ils eussent été bien loin de deviner que, parmi les trois cents jeunes gens soumis à leur ordre, celui qui fuyait si lestement devant eux était le prisonnier de la chambre des méditations.

Les bons pères entrèrent donc sans songer le moins du monde à Bannière, et prirent possession d'une petite loge grillée, batterie d'où ils pouvaient tirer à boulets rouges sur Voltaire et faire leur butin en toute tranquillité, ce qui présentait un double profit à la religion.

Le père de la Sante surtout, qui la veille avait confessé Champmeslé ; le père de la Sante se promettait un certain plaisir à voir son pénitent dans l'exercice de ses faiblesses tendres, l'objet de son pêché et le confesseur ayant été indulgent, le crime menaçait de ne pas l'être.

Ce fut au moment où sous ses gros sourcils gris ses yeux commençaient à briller d'une hostilité qui, chez cet excellent homme, avait encore un côté bienveillant, que l'orateur de la troupe vint troubler son plaisir en annonçant l'indisposition de Champmeslé et ses offres de bon vouloir d'un remplaçant.

Les bons pères grommelèrent un peu ; mais il leur fallut, comme à tout le monde, prendre cet accident en patience. Animés par la représentation des deux premiers actes, pendant lesquels on parle fort d'Hérode, mais pendant lesquels Hérode ne paraît pas, ils avaient presque oublié cette substitution, lorsque le roi syrien fit son entrée au troisième acte.

Cette entrée, elle nous l'avons décrite en son endroit, impressionna les deux révérends pères, comme elle avait fait du reste des spectateurs ; mais au bout de quelques secondes de singulières susceptibilités commencèrent à s'éveiller dans l'esprit de chacun d'eux.

Cette voix, cette démarche, ce qu'on voyait de ce visage que la barbe et la perruque, qu'on se le rappelle, en cachaient une grande partie, tout cela, disons-nous, rappelait à la mémoire des deux jésuites un individu de leur connaissance, mais d'une façon si vague, d'une manière si incertaine, tant il y avait loin de l'Hérode couvert de soie et de velours au Bannière vêtu de sa robe noire et coiffé de son tricorne, que tous deux épuisèrent le cercle de leurs connaissances sans s'arrêter à Bannière ; puis tout à coup, par un geste, par une intonation, par une habitude familière, le débutant se dénonça à chacun d'eux, de sorte que chacun d'eux se dit instantanément, mais tout bas encore, car ni l'un ni l'autre n'osait mettre au jour une idée si saugrenue : « C'est Bannière ! »

Il ne fallut que quelques secondes après que cette lueur s'était faite dans leur esprit, Hérode ayant, par une intonation juste et un élan passionné, conquis les suffrages du parterre et suscité une tempête de bravos, le père de la Sante, qui, emporté par sa nature d'artiste, s'était laissé aller à faire sa partie dans ce concert si doux à l'oreille d'un comédien, s'écria :

— Ce gaillard-là pourrait très bien [illegible] pas arriver à être un jour un bon Hérode !

Cette exclamation répondait si bien à la pensée qui se formulait tout bas dans le cerveau du père Mordon, qu'il arrêta son œil flamboyant sur le père de la Sante, et lui saisissant le poignet :

— N'est-ce pas que [illegible]

— J'avoue, répondit [illegible] que si vous voulez parler [illegible]

— [illegible] n'est-ce pas ?

— Fabuleuse.

— Entre ce comédien [illegible] Bannière.

— Entre ce comédien [illegible] Bannière, oui.

— Ainsi vous trouvez [illegible] moi !

— C'est-à-dire [illegible]

— C'est [illegible] arrêté par [illegible]

— Lequel ?

— C'est que j'ai enfermé Bannière dans la salle des méditations.

— Vous-même ?

— Moi-même.

— Eh bien ?

— Eh bien ! dit en souriant Mordon, vous savez, mon frère, que cette salle ferme avec d'excellens verrous.

— C'est une raison, murmura le père de la Sante, mais cependant.

— Cependant ?

— C'est si bien sa voix, son pas, son geste, surtout pour moi qui ai fait répéter le drôle.

— Faites-moi un plaisir, mon frère.

— A vos ordres, mon révérend.

— Allez jusqu'au noviciat et informez-vous.

Le père de la Sante fit la grimace. Se déranger dans sa douce occupation était peu attrayant. Aussi sa conviction qu'Hérode et Bannière ne faisaient qu'un seul homme parut-elle tout à coup fortement ébranlée.

— Plus je regarde, mon révérend, dit-il, plus je crois que nous avons fait erreur. Voyez donc l'homme qui joue là-bas.

— Je le vois, dit le père Mordon.

— Eh bien ! celui qui joue là-bas, à mon avis, est un comédien consommé, tandis que le petit Bannière n'avait jamais monté sur les planches.

— Excepté sous votre direction.

— Oh ! une tragédie de collège ne peut suffire à faire une éducation dramatique.

— C'est vrai, mais cependant...

— Regardez, révérend, celui que nous voyons a du geste, de la majesté, de l'éloquence mimique, et le petit Bannière ne pouvait avoir tout cela.

— Hum ! fit le père Mordon, la vocation donne aux uns ce que l'usage ne donne pas toujours aux autres.

— D'accord, d'accord ; mais voyez comme les yeux de cet acteur dévorent Mariamne ! voyez comme Mariamne est languissante et douce en regardant cet Hérode qu'elle doit détester ! Je puis vous assurer, moi qui confesse bon nombre d'amoureux, que ces yeux-là se connaissent de longue date.

— Eh bien, demanda le père Mordon, pourquoi Bannière qui est si perverti, ne connaîtrait-il pas cette comédienne depuis longtemps ?

— Parce que s'il la connaissait je le saurais, dit le père de la Sante.

— Vous le sauriez ?

— Sans doute, puisque je suis son directeur.

Ce mot termina le débat et laissa au tragique latin le droit de contempler à son loisir la tragédie française. Après un Ah ! qui n'avait presque plus rien de dubitatif, le père Mordon se reprit aussi au spectacle, mais avec des hésitations d'autant plus franches qu'il n'avait aucun motif de les cacher.

Ces hésitations durèrent tout le temps que dura le spectacle.

Le rideau baissé, les deux jésuites regagnèrent en toute hâte le noviciat.

Tout était calme autour de la maison ; rien n'annonçait l'espèce de remue-ménage que cause toujours chez les surveillans une évasion ou un scandale découvert.

Cependant toutes ces apparences ne rassuraient que médiocrement le père Mordon, toujours préoccupé de cette idée que Bannière et Hérode ne faisaient qu'un seul homme. Aussi à peine fut-il dans le vestibule, qu'il voulut en avoir le cœur net.

— A-t-on porté à souper au novice en méditations ? demanda-t-il.

— Mais, mon père, répondit celui auquel il s'adressait, Votre Révérence ne l'avait point ordonné.

— C'est vrai. Il y a quelqu'un au corridor ?

— Le gardien, comme à l'ordinaire.

— Une lanterne et qu'on me conduise.

Les servans obéirent.

A l'aspect des verrous si bien tirés, à la vue de la serrure et de la porte si parfaitement intactes, Mordon sourit et de la Sante se frotta les mains.

— Nous nous sommes trompés, dit ce dernier ; *induxit nos diabolus in errorem.*

— Quand on s'évade, répondit Mordon, moins facile à rassurer, c'est rarement par la porte.

— Mais, fit le père de la Sante, il n'y a pas de fenêtres à la salle des méditations.

— *Facit diabolus fenestras ad libitum*, répliqua Mordon. — Bannière ? fit le père de la Sante, Bannière ? Bannière ?

Et à chaque fois qu'il appelait le jeune homme, il haussait la voix d'un ton.

Mais Bannière ne pouvait répondre.

Les deux jésuites se regardèrent d'un air qui voulait dire :

— Oh ! oh ! Hérode et Bannière seraient-ils donc décidément le même homme ?

Cette hésitation voulait être fixée. Sur un ordre du père Mordon, la porte fut ouverte.

Alors le triste spectacle de la fenêtre défoncée, de la tapisserie déchirée, des inscriptions lacérées et décousues vint frapper les regards du père Mordon et du père de la Sante.

— C'était bien lui que nous avons vu jouer Hérode, dit-il avec un soupir de rage. Je m'en doutais, non seulement en l'entendant débiter son rôle, mais en l'entendant souffler le rôle des autres. Le misérable avait avoué en remettant la brochure qu'il savait toute la pièce par cœur.

— *Mea culpa, meâ culpâ*, répétait le père de la Sante en se frappant la poitrine.

— Encore un drôle, reprit le père Mordon, qui voudrait nous échapper comme nous est échappé cet Arouet maudit.

— Oh ! quant à cela, répondit le père de la Sante, ne craignez rien. Le drôle... drôle en effet..., le drôle n'a qu'une ressource, il faut qu'il rentre au terrier, lapin ou renard. Eh bien ! pour lui apprendre à faire de pareilles escapades, enlevez-lui sa corde : il sera bien sot, car il compte remonter sans doute par où il a descendu. Coupez ces lambeaux flottants, et le fugitif sera contraint de venir heurter à la porte l'oreille basse et la mine contrite.

— Lui retirer sa corde ! s'écria Mordon vivement. Ah ! vous êtes fou ; plutôt que de la lui retirer, je lui ferais tendre une échelle de soie, et à rampes, si j'en pouvais trouver. Rentrera-t-il seulement ?

— Et que voulez-vous qu'il devienne ? demanda le père de la Sante, véritablement effrayé à cette idée qui se présentait à lui pour la première fois que Bannière avait pris sa volée pour toujours.

— Je ne sais ce qu'il pourrait devenir, dit le père Mordon, mais ce que je sais, c'est qu'il devrait être rentré déjà.

— Peut-être voit-il notre lumière, fit le père de la Sante, et est-ce cela qui l'effraie.

— Oui, c'est encore possible, et cependant... N'importe, soufflez la lanterne.

On souffla la lanterne, et l'on attendit un quart d'heure à peu près sans que le père Mordon répondît un seul mot aux impatiences de son compagnon.

Puis, au bout d'un quart d'heure :

— C'est bien, dit le père Mordon, il ne rentrera plus à cette heure ; s'il y a une chance, c'est qu'il ait employé le temps que nous avons passé à l'attendre, à quitter ses habits profanes et à reprendre ses habits de jésuite. Voulez-vous aller au théâtre, de la Sante ?

— Moi ? dit le père ; cela me paraît difficile.

— En quoi ?

— En ce que l'on me reconnaîtra et qu'on le préviendra.

— Vous avez raison. Envoyez les deux servans ; seulement qu'ils ne perdent pas une minute.

Les deux pères sortirent de la chambre des méditations et trouvèrent les deux servans à l'entrée du corridor.

— Allez vite au théâtre, leur dit Mordon ; informez-vous si le jésuite qui est entré par le couloir des acteurs est ou n'est pas sorti. S'il est sorti, revenez ; s'il n'est pas sorti, embusquez-vous dans le couloir, et quand il passera, saisissez-le et amenez-le ici, bâillonné, s'il le faut, mais amenez-le.

Le père Mordon prononça ces paroles avec l'incisive brièveté d'un juge qui prononce une sentence, et qui veut que cette sentence soit exécutée sans retard comme sans changement.

Aussi, à cet ordre précis, les deux servans s'élancèrent et tout courans gagnèrent le théâtre.

Ils arrivèrent comme s'éteignaient les derniers feux, et ayant appris du concierge qu'il n'avait pas vu sortir le novice qui était entré, ils s'embusquèrent dans le couloir par où d'ordinaire s'écoulaient un à un les acteurs, et là, cachés dans l'ombre, ils guettèrent leur proie.

XVI

UNE AME QUI SE SAUVE POUR UNE AME QUI SE PERD

Mais il est écrit là-haut, au livre des petites causes et des grands effets, que cette journée verrait naître autant d'événements burlesques ou tragiques qu'elle compterait d'heures.

Pendant le dernier acte de la représentation, dans ce moment précis où la toile venait de tomber, et où l'on s'empressait autour du débutant pour le féliciter, un homme sombre, pâle et en désordre, s'était engagé dans le couloir encore solitaire, avait gravi lentement les degrés raboteux de l'escalier, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière lui, guidé par l'instinct machinal qui fait que la nature accomplit presque en dehors de la participation de l'âme la chose qu'elle a l'habitude d'accom-

plir, était arrivé au corridor sur lequel s'ouvraient les loges des acteurs.

Cet homme, c'était Champmeslé las, abattu, écrasé par une course insensée dans les rues les plus noires et les plus désertes d'Avignon ; Champmeslé, qui avait monté et descendu dans la soirée plus de deux mille marches peut-être, et qui, à bout de rêves, de terreurs et d'oraisons, et surtout à bout de forces, avait pris le parti de rentrer, pour savoir d'abord ce qui s'était passé, ensuite pour demander pardon à ses camarades du tort qu'il leur avait fait en les forçant de manquer la recette ; puis enfin pour dormir, ce pardon obtenu, et trouver au réveil, avec la fraîcheur des idées, une inspiration émanée de Dieu.

Il est vrai qu'au loin, du côté de la scène, Champmeslé entendait des rumeurs et des bruits ; mais ces bruits vagues, jusqu'à lui n'avaient point un caractère bien décidé, et pouvaient aussi bien, à cette distance, passer pour des murmures et des lamentations que pour des applaudissements.

Champmeslé continua donc son chemin vers sa loge.

Ce fut avec les sentiments que nous venons de dépeindre qu'il entra dans cette loge, tabernacle de ses iniquités, disposé plus que jamais à faire pénitence.

Mais à peine y fut-il entré que le premier objet qu'il aperçut, placé sur une chaise et proprement plié, fut l'habit noir du jésuite formant pyramide, et sur cette pyramide le tricorne du même jésuite que les garçons de théâtre avaient brossé d'une dévotieuse façon.

A cette vue Champmeslé poussa un cri de surprise ; il ne pouvait en croire ses yeux ; il regarda de plus près, puis toucha, et alors, bien convaincu que c'était non pas une peinture mais des habits praticables, comme on dit en termes de théâtre, il leva les deux mains au ciel et tomba à genoux.

Ces habits substitués à ceux d'Hérode et attendant Champmeslé dans sa loge, c'était tout simplement pour lui une indication du ciel sur la voie qu'il avait à suivre. Il ne se rappela plus avoir vu Bannière en jésuite ; il fut loin de deviner que Bannière, conduit de force au foyer, avait été amené en laisse, par les beaux yeux de mademoiselle Olympe, à jouer le rôle d'Hérode. Il ne s'informa de rien, il ne questionna personne. Cet habit, c'était le signe de sa prédestination, c'était le gage de la volonté du Seigneur ; une robe de jésuite descendue du ciel dans la loge d'un comédien, c'était un signe bien autrement révélateur qu'un rêve ; la Providence était avec lui en progrès sur les visions des Champmeslé. Plus de doutes, plus d'hésitation. L'habit ! l'habit !

A partir de ce moment, la fatigue disparut, l'indécision cessa. En un tour de main, Champmeslé eut jeté bas ses habits, il prit la soutane et les grègues de Bannière, se coiffa de son chapeau et sortit d'un air inspiré, tandis que tous ses camarades se rendaient au foyer pour faire honneur au repas de monsieur de Mailly.

Mais à peine Champmeslé eut-il fait dix pas dans le corridor sombre en récitant les cinq *Pater* et les cinq *Ave* que le père de la Sante lui avait donnés comme pénitence, que les servans du père Mordon, voyant un jésuite qui venait à eux dans l'ombre, et ne comprenant point qu'à minuit il y eût dehors d'autres jésuites qu'eux ou Bannière, se jetèrent sur lui, l'un lui enfonçant son chapeau sur les yeux, l'autre lui nouant un mouchoir sur la bouche, tous deux lui bourrant bon nombre de coups de poing dans les côtes, et l'emportèrent comme font deux émouchets d'un passereau qu'ils ont chassé de compagnie.

Dix minutes après, il étaient au noviciat sans avoir attiré l'attention des passans, fort rares d'ailleurs à cette heure avancée de la nuit.

Comme ils étaient attendus, à peine eurent-ils frappé que la porte s'ouvrit et se referma sur eux.

Au même instant, les cris de triomphe poussés par les deux servans et par le frère portier annoncèrent que Bannière était repris et réintégré au noviciat.

— Qu'est-ce ? demanda le père Mordon, du seuil de la porte où il attendait.

— C'est lui, c'est le fugitif, c'est Bannière ! crièrent huit ou dix voix.

— Bon ! dit le révérend ; montez-le dans la chambre des méditations.

L'ordre du père Mordon fut exécuté à la lettre, et le malheureux Champmeslé, toujours pris pour Bannière, fut apporté dans la chambre des méditations et déposé sur le parquet, opération après laquelle, sur un signe, les servans se retirèrent, emportant un sourire et un *optime* de leur supérieur.

Cependant le patient, lié, bâillonné, coiffé jusqu'aux yeux, fut à peine lâché par ses bourreaux qu'il se roula, râlant et essayant de se débarrasser du mouchoir qui l'étouffait. De la Sante, qui avait bon cœur, l'y aida de son mieux, et le chapeau fut enlevé d'abord et le mouchoir ensuite.

— Ce n'est pas Bannière ! s'écria le supérieur.

— C'est Champmeslé ! s'écria de la Sante.

Et tous deux restèrent ébahis, contemplant le comédien, qui, assis sur le carreau, l'œil hagard, les mains pendantes, les genoux à la hauteur du nez, regardait tour à tour le père Mordon et le père de la Sante, ne reconnaissant ni l'un ni l'autre, ignorant où on l'avait mené, ne pouvant rien comprendre à ce qui lui arrivait, et se demandant inutilement quels étaient ces deux personnages étranges qui lui servaient de bon et de mauvais larrons.

Enfin, il reconnut l'habit ; l'habit lui fit reconnaître les hommes, les hommes, la maison. Dieu continuait à se manifester à lui, puisqu'il l'avait conduit de force où il eût été heureux d'aller s'il eût été sûr d'être reçu. Il fit un soubresaut, retomba sur ses genoux avec l'adresse d'un équilibriste, et saisissant la main de chacun des pères :

— Oh ! Dieu soit loué, dit-il, qui me jette entre vos bras !

A cette exclamation, Mordon et de la Sante croisèrent les leurs en s'interrogeant d'un regard muet.

Et comme les choses les plus obscures finissent, même dans les imbroglios espagnols, par s'éclaircir, les deux jésuites débrouillèrent le fil si embarrassé de cette intrigue. On laissa Champmeslé dans la chambre des méditations, les portes toutes grandes ouvertes, sans crainte de le voir s'échapper, et tandis que de la Sante restait avec des ordres formels en cas d'événement, le père Mordon courait chez le gouverneur pour faire mettre aux trousses de Bannière des limiers plus fins et plus officiels que ceux du noviciat.

Le magistrat, qui s'était fort diverti au théâtre, se divertit encore bien plus lorsqu'il apprit quel homme était son comédien. Et ce fut en riant encore aux éclats qu'il ordonna que l'on se saisît de maître Bannière partout où on le rencontrerait.

Que le gouverneur fît arrêter Bannière en riant ou sans rire, cela ne touchait en rien le père Mordon, pourvu que Bannière fût arrêté. Il remercia donc le gouverneur de son obligeance, qui tout riant reconduisit le jésuite jusqu'à la porte.

Ainsi, à l'heure qu'il était, chacun avait donc réussi selon son désir. Bannière était auprès de mademoiselle Olympe ; Champmeslé marchait à grands pas dans la voie du salut ; le père Mordon avait chance de rattraper son novice. Le gouverneur, tout en lâchant ses archers après le coupable, riait à gorge déployée ; si bien que Voltaire, cause première de tout cet embarras, se fût écrié, ce voyant, comme il fit vingt ans plus tard, que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Celui qui le premier devait s'inscrire en faux contre cette maxime était le pauvre Bannière.

On se rappelle que nous l'avons laissé radieux dans la chambre de la belle Olympe, l'œil fixe, les mains jointes, et prêt à tomber à genoux, lorsque le bruit d'un coup violent frappé subitement à la porte le fit tressaillir.

Sans doute cette irruption annonçait un grave événement, car Olympe tressaillit de son côté et fit de la main signe à Bannière d'écouter.

Un second coup plus violent que le premier retentit presque immédiatement.

Olympe courut à la fenêtre, tandis que Bannière, devinant par instinct qu'il était pour quelque chose dans cette visite nocturne, demeurait immobile dans la pose où l'avait surpris le premier coup de marteau.

Olympe souleva le rideau, entr'ouvrit délicatement la croisée et regarda à travers les interstices de la persienne.

Par cette croisée ouverte arrivait jusqu'à Bannière comme un bruit confus de pas cadencés et de paroles prononcées à voix basse.

Olympe, sans dire un mot, fit signe au jeune homme de venir près d'elle.

En trois pas il fut à ses côtés, regardant par la même ouverture qu'elle regardait.

Au-dessous de la fenêtre étaient une douzaine d'hommes, les uns armés, les autres sans armes ; tandis que dans l'enfoncement d'une porte cochère stationnait une voiture attelée de deux chevaux.

— Que dites-vous de cela ? demanda Olympe à Bannière d'une voix si basse qu'il devina les paroles plutôt à leur souffle qui lui caressait le visage, qu'au bruit de leur articulation.

— Hélas ! mademoiselle, fit Bannière avec un soupir, je dis que tout ce monde-là a bien l'air d'en vouloir au roi Hérode.

— Oui, n'est-ce pas, reprit Olympe, cela sent le jésuite d'une lieue ? Est-ce que vous avez le moins du monde envie de retourner avec ces vilains hommes noirs ?

— Oh ! mademoiselle, s'écria Bannière plus haut qu'il n'était prudent de le faire, j'irais au bout du monde pour les fuir !

— Chut donc ! fit Olympe, on vous a entendu.

En effet, un commissaire, facile à reconnaître à son air d'autorité raide et à la mauvaise humeur qu'il éprouvait d'avoir été troublé dans son sommeil, un vilain commissaire noir, flanqué de deux acolytes en habits gris, leva la

tête, et, se [illegible] haut du groupe, s'avança jusque sous le balcon.

— Allons, allons, dit Olympe, il n'y a pas de temps à perdre : c'est bien à vous qu'on en veut. Heureusement la porte est solide, et nous avons bien dix minutes devant nous avant qu'on l'enfonce.

— Vous croyez donc qu'ils vont l'enfoncer, demanda Bannière.

— Ils n'y manqueront pas ; mais en dix minutes on fait bien des choses, quand toutefois, ajouta Olympe en regardant Bannière, on ne perd pas la tête.

— Mademoiselle, dit Bannière, une seule chose serait capable de me faire perdre la tête, ce serait si j'avais le malheur de vous déplaire ; mais sûr de votre approbation et de votre sympathie, je ferais face au monde entier.

— Bien répondu, dit Olympe. Venez.

— Mais, dit Bannière montrant son malheureux costume du roi Hérode, c'est cet habit qui m'embarrasse.

— Aussi allez-vous en changer, fit Olympe en entraînant Bannière dans le cabinet de toilette.

Arrivée en face d'une grande armoire perdue dans la tenture, elle l'ouvrit, et Bannière se trouva devant un vestiaire complet.

— Habillez-vous sans perdre une seconde, dit Olympe, je vais en faire autant. Vous avez cinq minutes pour votre toilette.

Au même moment, un troisième coup, plus vigoureux que les deux premiers, retentissait à la porte, et les paroles sacramentelles se faisaient entendre :

— Au nom du roi, ouvrez !

XVII

LA FUITE

Ces paroles furent pour Bannière un aiguillon plus puissant encore que ne l'avait été la recommandation d'Olympe.

En cinq minutes, sa toilette fut donc achevée, et il allait rentrer triomphant dans la chambre d'Olympe, lorsque, sur le seuil de cette chambre, il vit apparaître un charmant petit cavalier.

Bannière poussa un cri de surprise, car ce ne fut qu'au second coup d'œil qu'il reconnut Olympe sous ses habits d'homme.

— Oh ! s'écria Bannière, que vous êtes belle !

— Vous me direz cela plus tard, mon cher Bannière, et je vous écouterai avec un vrai plaisir, je vous l'avoue, car c'est une de ces phrases dont une femme ne se lasse jamais que celle qui vient de vous échapper ; mais pour le moment nous n'avons pas de temps à perdre en complimens. Venez.

— Où cela ?

— Que sais-je, moi ? où il plaira au hasard de nous conduire.

— De nous conduire, dites-vous ? Mais vous venez donc avec moi ?

— Certainement, fit Olympe.

— Mais vous m'aimez donc ? demanda Bannière.

— Je ne sais si je vous aime, mais ce que je sais, c'est que vous partez et que je pars. Voyons, êtes-vous prêt ?

— Oh ! si je le suis, s'écria Bannière, je crois bien que je le suis !

— Alors, dit Olympe, pas un mot, faites comme moi, et suivez-moi.

Elle alla au secrétaire qu'elle ouvrit. Les deux mille louis de monsieur de Mailly y étaient méthodiquement rangés : mille en rouleaux de cent louis chacun, mille en bons au porteur.

— Prenez l'or, dit Olympe, moi je prends les papiers.

Et tandis qu'Olympe effectivement bourrait ses poches de papiers, Bannière bourrait ses poches d'or.

— Est-ce fait ? dit Olympe.

— Oui, répondit Bannière.

— Maintenant, prenez ceci.

— Qu'est-ce encore ?

— [illegible] je vous le recommande.

— Je la tiens, soyez tranquille ; mais vous, que cherchez-vous ?

— [illegible]

— Ah ! [illegible] murmura Bannière en soupirant, celle de monsieur de Mailly. Je crois l'avoir vue sur la cheminée.

Bannière étendit la main, et, palpant la tablette de marbre : — La [illegible]

— Donnez [illegible] Et elle passa la bague à son doigt.

— Entendez-vous [illegible] Bannière.

— Eh ! vite [illegible] Olympe, la porte cède.

— Et nous, que [illegible] ?

— Faisons comme la porte, dit Olympe avec un sourire adorable.

Et saisissant Bannière par la main, elle l'entraîna.

— Mais, fit Bannière avec terreur, vous n'y pensez pas, nous allons au-devant d'eux.

— Laissez-vous faire, dit Olympe. Il suivit donc Olympe dans un corridor aboutissant à l'escalier.

Sur ce corridor ouvrait un cabinet, dans lequel Olympe poussa Bannière en s'y jetant après lui.

Ils étaient à peine dans ce cabinet, que l'escalier retentit des pas pressés du commissaire et des archers, qui, réveillant toute la maison, firent pousser des cris de terreur à Claire et aux autres serviteurs d'Olympe.

Puis, l'ouragan ayant passé sans s'arrêter devant la porte du cabinet, Olympe, dans ce cabinet même, après avoir fermé la première porte aux verrous, ouvrit une seconde porte qui donnait sur un petit escalier ; ce petit escalier conduisait à une allée noire, et cette allée noire à un jardin.

En sentant le grand air seulement, Bannière respira plus à son aise.

Les deux fugitifs se glissèrent sous les tilleuls, gagnèrent une porte extérieure, et se trouvèrent dans les montées d'une rue déserte, par laquelle Olympe entraîna rapidement son compagnon.

Tous deux couraient trop fort pour faire la conversation ; mais comme ils se tenaient par la main, à défaut de leurs bouches leurs mains se parlaient. Ils passèrent toujours courant, de ruelle en ruelle, de place en place, de carrefour en carrefour, jusqu'à la porte de l'Oulle, qui restait ouverte toute la nuit.

Une fois hors de la porte, ils se trouvèrent sur les bords de la rivière, que sa fraîcheur leur dénonça bien plus encore que le reflet nacré qu'on apercevait brillant à travers les arbres noirs de la promenade.

Bannière s'élançait déjà du côté du pont de bois ; mais au lieu de suivre l'impulsion donnée, Olympe tira son compagnon à droite, et se mit à descendre la berge comme un écolier en maraude.

Bannière la suivit sans résistance. Pauvre Bannière ! Elle l'eût avec un fil de soie conduit jusqu'au septième cercle de l'enfer.

Les deux jeunes gens firent ainsi, au bord du Rhône, une centaine de pas à peu près, puis Olympe alla droit à un petit bateau, dont elle ouvrit le cadenas avec une clef qu'elle avait eu le soin de prendre en fuyant.

Bannière était près d'elle dans le bateau.

— Savez-vous ramer ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Oui, par bonheur, dit Bannière. Quand nous allions en promenade, c'était moi qui ramais.

— Bon ! fit laconiquement Olympe. Ramez, alors.

Bannière prit un aviron de chaque main, et se mit bravement à l'œuvre.

C'était une rude tâche : le Rhône est large et rapide à l'endroit où nos deux fugitifs entreprenaient de le traverser ; mais Bannière avait dit vrai : non seulement il était fort et vigoureux, mais encore il ne manquait pas d'une certaine habileté dans le maniement de la rame.

Suant, soufflant, les mains rougies, il accomplit le trajet sans avoir par trop laissé aller son canot à la dérive.

Rien n'avait paru derrière les fugitifs qui fît supposer qu'ils étaient poursuivis.

Arrivée à la rive opposée, Olympe, qui pendant la traversée avait rempli le rôle de pilote, attacha la chaîne du bateau à une des pièces d'une batterie qu'elle connaissait, se fit donner la main par Bannière, sauta sur la terre ferme et se remit à courir dans la direction de Villeneuve-lès-Avignon.

Bannière courut près d'elle, toujours sans l'interroger.

Cependant les deux fugitifs n'eurent pas besoin de courir jusqu'au village qu'on apercevait blanchissant dans la nuit à mi-côte de la colline. Olympe, à deux cents pas des premières maisons, s'arrêta tout essoufflée, à bout de forces, mais toujours riant, devant une cabane pittoresque à moitié couverte de pampres.

Bannière s'arrêta près d'elle.

— Frappez à ce volet, dit Olympe.

Bannière ne savait qu'obéir. Il frappa à enfoncer le mur.

— Criez : Père Philémon ! continua Olympe.

Et Bannière cria d'une voix de stentor : Père Philémon !

Une voix de vieillard répondit de l'intérieur.

— Las ! attendons, dit Olympe.

Et elle s'assit sur un banc de bois scellé au mur.

Alors un nouveau bruit se fit entendre dans l'intérieur de la maison. C'était le bruit des pas lourds et des sandales traînantes du père Philémon.

A ce bruit, Olympe frappa alors trois petits coups au volet.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Olympe ? dit la voix chevrotante du vieillard.

— Oui, c'est moi, père Philémon, répondit Olympe.

— Bien, je vais ouvrir.

— Ce n'est pas la peine. Réveillez seulement Laurent, et que, sans perdre une minute, il selle les deux chevaux

— Et vous ?

— Moi, j'attends ici.

— Très bien ! répondit le vieillard.

Et les sandales s'en retournèrent traînant vers le fond de la maison.

— Olympe ! Olympe ! murmura Bannière, respirant pour la seconde fois seulement depuis que les archers avaient frappé à la porte, que nous arrive-t-il, mon Dieu ! et quel est ce passage secret par lequel nous sommes parvenus à sortir de la maison ?

— Mais c'est la porte dérobée, mon cher Bannière.

— Cette porte était donc inconnue ?

— Oui, excepté de Claire, de moi et de monsieur de Mailly.

Bannière soupira.

— Mais ce bateau à la rivière ?

— Ce bateau appartient au petit cabaret de la Berge, séjour peu connu des novices, je conçois cela, mais bien connu des amoureux qui vont y dîner sous les tonnelles, et qui détachent après dîner le bateau pour aller dans les îles.

— Alors vous alliez dans les îles ? fit le novice avec un cœur grossissant à chaque révélation d'Olympe.

— Oui, monsieur de Mailly aimait fort cette promenade, répondit tranquillement la jeune femme.

— Et le père Philémon, demanda Bannière tout contrit, est-ce indiscret de vous demander ce que c'est que le père Philémon ?

— Non, pas le moins du monde : le père Philémon, c'est un vieux serviteur de monsieur de Mailly, à qui son maître a donné la jolie cabane que voici, deux arpens de vignes, et deux chevaux que nous utilisons de temps en temps pour nos promenades, et que nous utiliserons aujourd'hui pour notre fuite.

Bannière soupira de nouveau et plus profondément que jamais.

— Eh bien ? demanda Olympe.

— Eh bien ! reprit Bannière en regardant mélancoliquement ses manches, je sais bien que je ne devrais pas soupirer pour cela, puisque tout ce que j'ai, même mes habits, tout est pris à ce seigneur.

Et en disant ces mots, Bannière regardait Olympe comme pour lui dire : — Tout, tout, même mes habits, même vous.

Olympe fronça le sourcil comme pour creuser dans sa propre pensée un sillon égal à celui que la jalousie creusait si douloureusement dans le cœur du novice.

Mais Bannière, voyant ce nuage arrêté sur son front, ne lui donna pas le temps de réfléchir, et, se jetant à ses pieds avec un enthousiasme réel :

— Eh bien ! Olympe, dit-il, quoi qu'il arrive, recevez le serment que je vous fais. Vous avez pour moi tout sacrifié, ma vie vous appartient. Si vous m'aimez, ce que je n'ose croire, en vérité, car, par quels moyens aurais-je pu vous plaire ? si vous m'aimez, moi je vous adore ! Quand vous ne m'aimerez plus, et ce jour sera un des plus malheureux de ma vie, vous n'en serez pas moins pour moi une divinité, la reine de toute mon existence. Vous m'avez tiré d'en bas, vous m'avez élevé jusqu'à vous ; je serai digne de vous, et vous ne vous repentirez pas, je vous jure, d'avoir changé pour le pauvre novice un beau et élégant gentilhomme.

— Qui m'avait quittée, dit tendrement et généreusement Olympe, en donnant sa main à baiser à Bannière. Soyez donc sans inquiétude, continua la jeune femme, et ne vous croyez lié dans l'avenir que par votre amour. Vous êtes sans engagement avec moi, et le jour où, comme monsieur de Mailly, vous ne m'aimerez plus, comme monsieur de Mailly vous serez libre. Croyez bien ceci, mon cher Bannière : vous m'avez plu, je crois que je vous aime, j'espère que je vous aimerai. Monsieur de Mailly demeurant mon maître, vous n'auriez jamais rien été pour moi. Maintenant je suis libre. Aimez-moi si vous voulez, aimez-moi tant que vous voudrez, cela ne gâtera rien à l'affaire. Je vous tiens pour un garçon d'esprit et de cœur, et vous prends comme tel. Tout ce que vous ne savez pas du monde, des hommes et des choses, vous l'apprendrez. Soyez tranquille, ce sont là choses qui s'apprennent vite. Si, quand vous serez instruit, vous n'êtes pas encore meilleur que vous n'êtes, c'est moi qui me serai trompée, la faute sera pour moi, le châtiment pour moi. C'est dit. Ne parlons plus de ces misères. La vie de deux amans doit commencer seulement du jour où ils se sont connus ; ils n'existaient point auparavant, puisqu'ils ne se connaissaient pas. Le passé est donc le néant. Tenez, voici le jour qui vient splendide et doux ; ce jour sera le premier de notre vie amoureuse. Comme on dit au théâtre, tout le reste est renvoyé au lointain. Ne levons pas la toile de fond ; c'est derrière la toile de fond que l'on cache les décorations brisées et les vieux accessoires. Entendez-vous le piétinement des chevaux ? Les chevaux sont dans la cour. Donnez-moi votre main et regardez-moi. Bien, vous m'aimez. Laissez faire, quand vous ne m'aimerez plus, vous n'aurez pas besoin de me le dire.

Bannière se roula aux genoux de la belle Olympe, baisa un million de fois ses pieds et ses mains, et le père Philémon, ouvrant son volet et sa porte, vint, en déshabillé campagnard, offrir à Olympe, avec son sourire hospitalier, un verre de vin de Cahors et une part de gâteau.

Puis à Bannière, qui la regardait timidement, même politesse, sauf la grandeur du verre et la largeur du gâteau.

Olympe demanda à Bannière un des rouleaux dont ses poches étaient fournies, le creva, mit un double louis dans la main du père Philémon, un louis dans celle de Laurent, sauta hardiment sur son cheval, tandis que Bannière se hissait timidement sur le sien, et tous deux, parfaitement renseignés, prirent le chemin qui remonte la rive droite du Rhône et conduit à Roquemaure, après être convenus avec le père Philémon de l'auberge où l'on abandonnerait les chevaux.

Et tandis qu'ils galopent sur ces beaux chemins dont l'été n'a pas encore eu le temps de faire des ruisseaux de poussière, beaux chemins tout bordés de talus gazonneux, d'oliviers au feuillage argenté et de jardins verdoyans ; tandis que joyeux, échevelés, buvant l'air du matin et de la liberté, ils s'élancent vers l'avenir inconnu qui fuit sans cesse, s'évanouissant comme un fantôme, nous reviendrons par quelques lignes de compassion hypocrite à ces pauvres archers et à ce malencontreux commissaire qui fouillaient à qui mieux mieux cabinets, ruelles et armoires ; qui fouillaient escaliers, caves, greniers, écuries ; qui fouillaient cours, jardins, hangars, et qui finissaient par trouver, mais une heure trop tard heureusement, la porte secrète, trouvaille qui leur fit pousser des cris de fureur, des imprécations et des juremens à scandaliser même les jésuites, au profit desquels ils avaient entrepris cette triste besogne qui leur réussissait si mal.

Il est presque inutile d'ajouter que le gouverneur, en apprenant cette déconvenue du père Mordon, se remit à rire de plus belle.

C'était un bien charmant caractère que le gouverneur de la bonne ville catholique, apostolique et romaine d'Avignon.

XVIII

SÉJOUR

Qu'on ne s'étonne pas de la rapidité avec laquelle nos amoureux, et même Bannière, si peu solide qu'il fût en selle, se hâtaient par les chemins se déroulant devant eux aux premiers rayons du jour. C'est qu'il était de toute importance pour eux de quitter au plus vite les terres de la juridiction dans laquelle avait été commis le délit, délit plus grave à Avignon, ville romaine, que dans toute autre ville.

Olympe et Bannière se rafraîchirent quelque temps à Roquemaure, où ils laissèrent leurs chevaux à l'hôtel indiqué au père Philémon, puis traversèrent le Rhône, passèrent à Orange, et d'Orange, dans une bonne voiture de poste, ils partirent pour Lyon, ville assez grande, assez populeuse et assez libre pour que deux amans riches et heureux n'y soient pas plus gênés que gênans.

Olympe avait l'habitude des déménagemens et des installations. Elle se mit donc elle-même en quête d'un logement, et trouva dans le cœur de la ville, vers la place des Terreaux, célèbre par l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou, une petite maison toute meublée, toute garnie, qui n'attendait que des locataires riches, mais qui les attendait avec du bois aux bûchers, du vin aux caves, du linge aux armoires, une véritable maison faite, non pas pour un ermite sobre, religieux et antique, mais pour deux ermites gourmands, paresseux et rieurs.

Le prix de cette habitation toute meublée, et telle qu'elle était, attendant hospitalièrement ses hôtes, portes ouvertes et broches tournantes, était de quatre mille livres par an. Olympe apprit à Bannière, qui s'effarouchait de la rondeur de la somme, que c'était là un marché d'or pour les locataires, un marché de dupe pour les propriétaires, et qu'elle ne pouvait comprendre comment une pareille aubaine tombait du premier coup à deux réprouvés pour qui les jésuites ne devaient pas avoir une bien parfaite considération, et qu'ils avaient bien certainement dû par leurs malédictions brouiller à tout jamais avec la Providence.

On paya deux termes de loyer d'avance, on paya le vin, on paya le bois, on paya tout pour se faire six mois de bonheur imperturbable, et quand Bannière, ce qui arrivait à chaque instant, il faut le dire, voyait sortir un louis d'or de son rouleau pour prendre le chemin d'une poche étrangère, quand il suivait des yeux le plus loin possible son vol sans retour, Olympe lui disait en riant :

— Ce que nous avons acheté était nécessaire, n'est-ce pas ?

— Mais oui, répondait Bannière qui ne savait pas être d'un autre avis que celui d'Olympe.

— Ce qui est nécessaire contribue au bonheur, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répondait encore Bannière qui regardait Olympe de manière à lui prouver qu'elle lui était nécessaire de toute nécessité.

— Le bonheur est le but que doit chercher l'homme ici-bas ?

— Et nous l'avons trouvé ! s'écriait Bannière.

— Eh bien ! disait Olympe, si nous sommes heureux, de quoi vous inquiétez-vous, mon ami ?

— Ah ! disait Bannière, je m'inquiète de la durée de ce bonheur.

— Et vous avez tort, répondait à son tour Olympe. Vous avouez que vous êtes heureux, c'est chose rare qu'une créature humaine avoue cela : remerciez la Providence, et ne lui demandez pas autre chose.

— Ma providence, c'est vous ! murmura Bannière.

Bannière était un écolier intelligent, plein de bonnes dispositions. Il comprit, dans l'espace de huit jours, toute la philosophie d'Olympe. Il la comprit même si bien, qu'au bout de ces huit jours elle n'eut plus de leçons à lui faire et qu'il commença de porter de son côté la main sur l'argent et de le dépenser aussi bien et aussi nécessairement que sa maîtresse.

Le nécessaire pour Bannière, il faut bien l'avouer à sa louange, ce fut le culte absolu, idéal, splendide de son amour.

Il voulut d'abord couvrir Olympe de bijoux et de pierreries. Elle lui fit observer que pour des bijoux elle en avait d'aussi beaux que femme qui fût au monde. Mais Bannière n'en insista pas moins ; alors Olympe le menaça de lui acheter le double de tout ce qu'il achèterait pour elle.

— Soit ! dit Bannière, pas de nouveaux achats. J'aime les bijoux, mais pour vous. Si j'avais des bijoux, je les voudrais de vous. Donnez-moi seulement cette bague que vous avez au doigt.

— Quelle bague ? demanda Olympe.

— Celle-là.

Et Bannière indiquait la bague que monsieur de Mailly avait laissée avec les deux mille louis, et que Bannière, au milieu de l'alerte, avait, avec les yeux de la jalousie, vu briller sur la cheminée.

C'était un beau rubis tout entouré de diamans.

Et Bannière montrait cette bague avec cette fermeté d'intention qui indique plus que du désir.

Et déjà il étendait la main pour la recevoir, car jamais Olympe ne lui avait rien refusé.

Elle ne lui refuserait donc pas cette bague ; car qu'était-ce pour Olympe que ce rubis que Bannière désirait avoir ?

Il faut dire que depuis un mois qu'ils vivaient ensemble nos amans n'avaient pas encore vu passer l'ombre d'un nuage sur leur ciel d'azur.

Bannière fut donc fort surpris quand à cette demande il vit les yeux d'Olympe s'attacher sur les siens, et qu'elle lui dit :

— Pourquoi désirez-vous cette bague, mon ami ?

Bannière s'attendait si peu à cette demande, qu'il en fut tout déconcerté.

— Mais parce que... dit-il.

— Ce n'est point une raison cela, dit Olympe.

Et elle sourit.

Bannière sourit comme elle et répliqua :

— Je croyais cependant que c'était la meilleure que je pusse vous donner, chère Olympe.

— Vous désirez donc une bague ?

— Je désire une bague, mais comme celle-ci.

— Eh bien ! cette bague vaut cent louis à peu près, prenez cent louis, mon ami, et achetez-en une pareille.

— Mon Dieu ! dit-il, que voilà une précieuse bague, on voit bien qu'elle vient de monsieur de Mailly !

Il avait mis tout un souffle de colère dans ce mot dont il attendait l'effet.

Mais elle, très simplement :

— Sans doute, elle vient de monsieur de Mailly. Après ?

— Eh bien ! après, je comprends que vous ne me donniez pas cette bague, mais je ne comprends pas que vous la portiez à votre doigt, qui frôle si souvent les miens.

— Pour ceci, mon ami, vous avez parfaitement raison, dit Olympe.

Et elle tira la bague de son doigt, et elle l'enferma dans le double fond de la boîte qui lui servait à serrer ses joyaux.

Bannière vit la bague disparaître, et aussitôt le regret lui vint d'avoir provoqué une scène aussi douloureuse entre sa maîtresse et lui, scène qui était une maladresse, puisqu'elle ravivait ainsi le souvenir mal éteint de sa première passion.

Elle boudait, il boudait ; la situation de Bannière était ridicule : il prit son chapeau, son épée et sortit pour aller faire un tour sur les quais, à l'air frais du soir.

Quant à Olympe, elle se fit déshabiller, se mit au lit et ferma sa porte, au seuil de laquelle fut placée, comme sentinelle, Claire, la femme de chambre que le père Philémon avait, sur l'ordre d'Olympe, avisée du nouveau domicile de sa maîtresse. Claire s'était esquivée sans trop éveiller les soupçons des jésuites, et, sous les habits d'une paysanne, avait réussi à rejoindre Olympe à Lyon.

Lorsque Bannière rentra le soir, il avait acheté une grosse émeraude de cent vingt louis ; c'est là que ses réflexions l'avaient mené. Ce misérable amoureux était pour le moment en quête de bague, et il voulait faire oublier son rubis à Olympe.

En même temps, il voulait faire oublier et surtout il voulait oublier lui-même une phrase qu'Olympe lui avait dite sur le banc du père Philémon, phrase toute noire de profondeur et dans les ténèbres de laquelle son inquiet amour ne voyait luire que des feux sinistres :

« Si, quand vous aurez été instruit des choses de la vie, lui avait dit Olympe, si vous n'êtes pas meilleur qu'aujourd'hui, c'est que je me serai trompée, c'est que j'aurai commis une faute, et je la paierai. »

Bannière, depuis ce temps, s'était fort instruit dans la science de la vie ; était-il devenu meilleur ? il craignait bien que la conscience ou la perspicacité d'Olympe ne répondît non.

— Je suis donc mauvais, se répétait-il, je suis donc commun, je n'ai donc pour cette femme qu'un semblant de mérite : elle se fait donc illusion sur moi, et une illusion méritée ; il se peut donc qu'après m'avoir cru un certain temps d'or pur, elle me reconnaisse un jour faux comme une pièce fausse, faux comme un bijou de mauvais aloi. Ce jour-là, bien certainement, elle ne m'aimera plus.

Il avait en conséquence acheté cette émeraude afin de prouver à sa maîtresse qu'il avait bon caractère et qu'il revenait le premier.

Mais, comme nous l'avons dit, Claire était en sentinelle.

Bannière trouva donc Claire sur le seuil, et Claire lui défendit d'entrer, attendu que madame reposait.

Furieux, honteux, presque désespéré, Bannière s'alla renfermer dans sa chambre et passa une partie de la nuit à écrire des lettres et à les déchirer après les avoir écrites.

Enfin, écrasé de fatigue, nous dirions presque de remords, il s'endormit les coudes sur la table, la tête dans ses mains, sa bougie ruisselant en nappes liquides le long du flambeau.

Vers deux heures, Olympe entra, vit les lettres déchirées, vit la bougie ruisselante, vit Bannière dormant.

Elle le regarda un instant, gracieuse comme une ombre dans son peignoir blanc, se pencha vers lui, effleura de ses lèvres son front, soucieux même au milieu du sommeil, et sans le réveiller, s'assit près de lui dans un fauteuil.

Il arriva que le dormeur, en s'éveillant à l'aube et en s'éveillant glacé, morfondu, mécontent, maugréant, vint trébucher contre le fauteuil auquel il voulait demander le reste de son sommeil, et qu'il y vit la figure souriante d'Olympe.

Alors il tomba à genoux en versant des larmes et en s'écriant avec des coups de poing dans la poitrine :

— Oh ! oui, elle est meilleure, cent fois meilleure que moi !

Olympe accepta l'émeraude et la porta un jour à son doigt, puis elle dit à Bannière :

— Vous avez le petit doigt juste de la grosseur de mon index ; je vous donne cette émeraude, portez-la pour l'amour de moi.

Et Bannière fit la roue comme un paon, et alla éblouir sous sa manchette toutes les femmes galantes qui se promenaient au grand Mail.

Le lendemain de cette aventure, Olympe vit Bannière préoccupé.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

Bannière la regarda avec timidité.

— Vous avez quelque chose à me demander, dit Olympe.

— Oui, dit Bannière, j'ai à vous demander si vous voulez être ma femme.

Olympe sourit ; mais presque aussitôt ce sourire s'effaça et une teinte sérieuse se répandit sur toute sa physionomie.

— Vous êtes un bon cœur, Bannière, lui dit-elle, et je ne doute pas un instant que c'est dans la conviction de faire de moi une femme heureuse que vous me demandez de vous épouser ; mais, malheureusement ou heureusement, ce que vous me demandez là est chose impossible.

— Pourquoi cela ? demanda Bannière.

— Si l'amant a été jaloux de la bague de monsieur de Mailly, dit Olympe, le mari serait jaloux de bien autre chose.

— Olympe, s'écria Bannière, je vous jure...

— Pas de sermens, mon ami, dit Olympe. Et lui fermant la bouche avec la main :

— Demeurons comme nous sommes, dit-elle, nous sommes bien.

Bannière voulut répliquer. Olympe leva le doigt en souriant de nouveau, et tout fut dit.

Jamais plus il ne fut question de mariage entre eux.

Quelle charmante vie que celle des amoureux véritable-

mez amoureux ! comme ils savent se passer d'autrui, comme ils repoussent avec art toute cette poussière, toutes les feuilles sèches, tous ces insectes qui viennent tomber dans le nectar de leur bonheur.

Pendant les six premiers mois de leur séjour à Lyon, Bannière et Olympe ne virent pas une figure étrangère dans leur maison ; il est vrai que de leur côté ils redoutaient de se faire voir de peur d'être reconnus ; mais leur principale raison de se cacher, il faut le dire, c'était surtout le désir d'être seuls.

Et puis Olympe avait une foule d'idées qui ravissaient Bannière : elle savait faire monter des musiciens dans ses antichambres et jouer des symphonies pendant la chaleur, sans avoir besoin de se montrer aux symphonistes.

Elle aimait les courses à cheval et les petites pérégrinations de deux à trois jours dans les campagnes voisines, et cela au fond d'un bon carrosse chargé de provisions et de coussins.

Elle aimait tout ce qui amusait Bannière, et celui-ci s'amusait de tout.

Au bout de six mois d'idées plus ingénieuses les unes que les autres, les deux amans, fouillant un jour pour une idée nouvelle dans la bourse commune, s'aperçurent qu'il n'y restait plus que cent cinquante louis.

C'était pour un mois encore à mener le train des six mois précédens.

Bannière regarda Olympe, Olympe regarda Bannière, et celui-ci soupesant l'or dans sa main :

— Cent cinquante louis, dit-il, font trois mille six cents livres.

— Je faisais juste le même calcul, dit en souriant Olympe.

— C'est ce que beaucoup de gens heureux, et très heureux, dépensent dans une année. Nous avons donc eu, en six mois de notre bonheur, six ans du bonheur de ces gens-là.

— Parfaitement, dit Olympe.

— Seulement, continua Bannière, il ne nous reste plus qu'un mois de ce même bonheur.

— Bon, dit Olympe, pour des paresseux, mais pour des gens qui travaillent !

— Qui travaillent ? fit avec surprise Bannière. Vous voulez travailler, vous ?

— Sans doute.

— Et à quoi, mon Dieu ?

— Mais à mon état. Est-ce que je ne suis pas comédienne ? Est-ce que vous n'êtes pas comédien ? Est-ce qu'il n'y a pas deux théâtres à Lyon ? Est-ce que nous n'avons pas cent théâtres en France, si les deux théâtres de Lyon ne veulent pas de nous ? Est-ce qu'enfin nous n'avons pas une douzaine de mille livres dans les appointemens du roi Hérode et de la reine Mariamne ?

— Mort de ma vie ! vous êtes une enchanteresse, s'écria Bannière ivre de joie, et tout ce que vous touchez se change en or.

— Et puis, ajouta Olympe, la vie commençait à devenir fade ; nous engraissions.

— C'est ma foi vrai !

— Allons ! les courses de ville en ville, les déménagemens, les bravos, les études, l'art, l'agitation...

— Vous m'électrisez, Olympe.

— Et nous faisons des économies : l'oisiveté nous ruinait ; nous y perdions ce que nous dépensions et ce que nous ne gagnions pas.

— Oui, ma foi !

— Dès demain, Bannière, allez me chercher le directeur du théâtre, et me l'amenez.

— J'irai, ma chère.

— Et en attendant demain, bonne chère ce soir, concert sur l'eau, pour nous seuls, tout cela et...

— Et notre amour ! s'écria Bannière. Ah ! que nous sommes riches !

XIX

LA VIE DE PROVINCE

Le directeur du théâtre vint le surlendemain chez Olympe, que Bannière lui avait fait remarquer à la promenade.

Que notre lecteur ne se figure point qu'à cette époque que nous essayons de peindre un directeur de théâtre fût l'autocrate que nous connaissons aujourd'hui, ayant son harem, sa police et ses estafiers.

Au dix-septième et au dix-huitième siècles, diriger un théâtre c'était présider constitutionnellement aux destinées d'une entreprise soutenue par le talent réuni d'une douzaine d'artistes nomades, et parfois d'un poète attaché à la société.

Un directeur était donc purement et simplement le premier des acteurs de son théâtre, pour la comptabilité.

Bannière avait assez vu de comédiens, il avait assez entendu parler Olympe, il avait assez de perspicacité naturelle et d'intuition bohémienne pour savoir s'y prendre dans cette grande affaire d'affriander un chef d'entreprise théâtrale.

Il se garda bien de dire à celui-ci qu'Olympe était une actrice déjà connue. Il la peignit comme une fille de condition affolée du théâtre et prête à donner tête baissée dans les panneaux d'un directeur.

Il ne vanta point la distinction, la beauté, la personne d'Olympe ; il conduisit, comme nous l'avons dit, le directeur à la promenade et lui montra Olympe.

Le directeur la vit, fut ébloui, la salua, prit rendez-vous, et vint chez elle avant l'heure fixée pour l'entrevue, empressement qui, à juste titre, parut de bon augure aux deux amans.

Le directeur, habitué à des histoires pareilles à celles que lui avait contées Bannière, avait cru ce qu'il avait voulu de son récit ; mais quand il eut été introduit dans l'intérieur splendide des deux jeunes gens, quand il se fut établi dans le fauteuil moelleux qu'on lui présentait ; quand il se trouva au milieu des fleurs et des parfums du boudoir ; quand du boudoir il eut passé dans la salle à manger pour y prendre une collation ; lorsqu'il aperçut vaisselle plate, argenterie et cristaux ; lorsqu'il eut goûté les vins exquis et les confitures fines, il fut tellement ébloui qu'il supposa à l'instant même que la future débutante ne saurait pas faire le premier pas sur la scène.

Il forma donc le projet de s'enivrer avec les parfums, de s'égayer avec le vin vieux, enfin d'une bonne heure de félicités matérielles, et de remercier dans tous les sens, après l'entrevue, les généreux hôtes assez fous pour songer à battre les planches quand ils avaient de si bons tapis.

Mais Bannière et Olympe en savaient autant que lui ; ils le laissaient s'aventurer dans les suppositions, puis, au dessert, quand il fut bien à point, on le pria de vouloir bien accepter un échantillon du savoir-faire des nouveaux aspirans aux parts de la société.

Le comédien, à cette proposition, se rengorgea, vida son verre et préluda aux hostilités par un sourire dédaigneux.

Olympe vit le sourire, comprit le dédain et, sûre de la victoire, elle attendit patiemment.

— Voyons, je vais donc vous donner la réplique, fit l'histrion d'une voix sonore. Que savez-vous ?

— Et vous ? demanda Bannière.

— Moi, je sais tout : je joue les premiers rôles. Choisissez donc votre meilleur morceau et tenez-vous bien.

— Savez-vous *Hérode et Mariamne* ? demanda Olympe de sa douce voix.

— Parbleu ! répliqua le comédien à moitié ivre.

— Eh bien ! dit Olympe, prenez au hasard.

— Et moi, dit Bannière, je soufflerai.

— Avez-vous la brochure ? demanda le directeur.

— Oh ! inutile, je sais la pièce par cœur.

— C'est bien, dit l'histrion. Je joue Hérode.

— Mon emploi, dit Bannière avec un sourire.

Le comédien ne s'inquiéta aucunement de l'observation de Bannière, et entonna son rôle d'une voix enrouée.

Olympe lui répondit.

Mais elle n'eut pas plutôt débité vingt vers que le vieux drôle ouvrit l'oreille.

— Oh ! oh ! fit-il.

— Quoi donc ? interrompit modestement Olympe ; est-ce que je me trompe ?

— Non, non, au contraire, allez toujours.

Et le comédien appuya ses coudes sur la table et fixa ses yeux ardens comme deux charbons sur Mariamne, qui reprit le fil de son rôle.

— Ah çà ! mais, dit-il, vous avez déjà joué la comédie, vous ?

— Quelquefois, oui, répondit Olympe.

— Où donc ?

— Par-ci, par-là, répliqua Bannière pour ne pas mentir.

— Mais savez-vous que vous êtes tout simplement superbe, mademoiselle ? hurla le vieil ivrogne au comble de l'admiration ; parole d'honneur ! vous me rappelez la Champmeslé.

— Vous avez joué avec elle ? demanda Olympe en souriant.

— Oh ! fit le directeur, j'étais employé au théâtre.

— Mais vous, monsieur, dit-il en s'adressant à Bannière...

— Vous désirez m'entendre ?

— Oui.

— C'est trop juste.

Et d'une voix solide, avec ce geste effrayant qui appartenait particulièrement à l'école ancienne, Bannière reprit son entrée d'Hérode.

Le vieux comédien l'écouta dans un silence protecteur ; puis allongeant les lèvres :

— Monsieur n'est point mal, dit-il, mais il a encore beaucoup à apprendre...

— J'apprendrai, dit Bannière.

— A étudier.

— J'étudierai.

— Pas mal ! releva Olympe qui voulait secourir l'amour-propre offensé de son ami. — Allons, allons, mon bon ami, on voit bien que vous jouez le même emploi.

— D'ailleurs, fit observer Bannière un peu piqué, il ne s'agit ici que de madame, ce me semble.

— Vous vous trompez, mon ami, dit vivement Olympe, il s'agit au contraire de nous deux : qui m'aura vous aura ; ou ne m'aura pas.

— Ah ! dit l'histrion, voici qui complique l'affaire.

— Vraiment ? fit Olympe.

— Oui, il faut que je consulte mes associés. S'il se fût agi de madame, je concluais seul, parce que notre premier rôle, la Catalane, n'est pas assez forte ; mais l'emploi de monsieur, diable ! c'est autre chose.

— Votre emploi ? dit Bannière.

— Notre emploi, soit, dit le vieux renard.

— Eh bien ! votre emploi ? insista Bannière.

— Notre emploi est déjà partagé en trois, et il faut que je consulte.

— Ecoutez, dit Olympe, qui connaissait les comédiens par son long séjour avec eux : nos bouteilles sont vides, c'est vrai, mais la cave n'est pas loin. Allez chercher ceux de vos associés dont le concours est indispensable : amenez-les, nous nous entendrons mieux tous ensemble, et surtout nous nous entendrons plus vite que séparément. D'ailleurs, voici l'heure du dîner : nous dînerons.

Bannière, à ce moment, ouvrit une porte dérobée, par laquelle se glissa traîtreusement une telle odeur de rôt, un fumet si suave de volaille farcie que le comédien convaincu s'échappa en respirant à longs traits l'émanation culinaire par des narines dont la dilatation démesurée signifiait : Je reviendrai.

Et il revint flanqué de quatre des importans de la troupe, trois hommes et une femme.

Les trois hommes, râpés, pâles, débraillés, vieux comme leurs costumes : c'étaient le financier, le père noble et le premier valet.

La femme, de la taille d'Olympe, avec moins de distinction, et cette différence qu'Olympe avait les yeux bleus et que la femme avait les yeux noirs, qu'Olympe était blonde et que la femme était brune, qu'Olympe avait le teint blanc et rose, et que la femme avait le teint brun et mat ; en tout un véritable type catalan, auquel sans doute l'actrice devait son nom de la Catalane.

Joignez à cela des mains charmantes, et un corsage avec lequel le seul corsage d'Olympe pouvait lutter de richesse.

Olympe reçut tous ces gens-là en camarades, les mit à l'aise d'un seul mot, les installa à table, et comprit sans se faire prier le moins du monde, cet argot de théâtre qui était cependant si loin de ses habitudes.

Elle demanda le nom et l'emploi de chacun, plus souriante encore lorsqu'elle s'adressa à la femme que lorsqu'elle s'adressa aux hommes.

La Catalane répondit celle-ci en montrant une double et blanche rangée de petites dents.

Olympe recommanda la Catalane aux attentions de Bannière.

Le dîner fut des plus gais : tout le monde s'y grisa, excepté Olympe, qui en ramassant sa serviette au dessert vit un des petits pieds de la Catalane sur le pied de Bannière, tandis que de l'autre elle agaçait celui du premier comique. Olympe rougit : quelque chose comme la dent d'une vipère lui mordit le cœur. Mais en se relevant et en regardant l'innocent Bannière, elle s'aperçut à son visage calme qu'il n'avait pas [illegible] de son bonheur. Elle se contenta en conséquence de lui tendre la main, et Bannière se leva avec ardeur pour venir baiser cette main adorée.

Puis, sous l'influence de ce dîner, on dit des vers, on joua des scènes de tout genre. Enfin, Bannière apporta une plume, de l'encre et du papier, et Olympe se rédigea un engagement que signèrent les [illegible].

Elle se donnait douze cents livres de fixe et un huitième dans les bénéfices pour elle et pour Bannière.

Cette modestie enchanta l'assemblée, et on se sépara en s'embrassant.

Olympe remarqua que la Catalane avait embrassé [illegible] Bannière.

De son côté Bannière remarqua que les comédiens avaient embrassé [illegible] Olympe.

Puis quand tout le monde fut parti :

— Vous voyez bien, mon très cher, dit Olympe sans faire allusion [illegible] embrassement et en s'attachant au succès de [illegible] : vous voyez bien que nous voilà sûrs de six mille [illegible] peu près.

— Oui, mais [illegible] trop embrassée, dit Bannière.

Dernier mot qui [illegible] surabondamment à Olympe qu'elle aurait eu [illegible] d'en vouloir à la Catalane.

A partir de [illegible] Olympe ne s'occupa plus que de ses rôles et de ses [illegible] fixés au lundi suivant par le [illegible] des six.

XX

OU UN NOUVEAU PERSONNAGE PARAIT A L'HORIZON

Malheureusement, la prospérité est une de ces déesses à l'humeur difficile et au caractère inconstant dont aucun mortel ne peut se flatter de lier les ailes.

Opération problématique que nul conquérant, excepté César, n'a su pratiquer à l'égard de la victoire.

Or, il arriva qu'Olympe débuta ;

Qu'elle débuta heureusement, et dans une pièce d'auteur inconnu ;

Qu'elle fit grand bruit à propos de ce début, et que ce bruit amena la foule au théâtre ;

Que la foule venant au théâtre, le théâtre fit de copieuses recettes.

Il arriva enfin que monsieur et madame de Bannière, on les appelait ainsi, produisirent sur les Lyonnais l'impression la plus favorable.

Ils devinrent donc célèbres, tandis qu'auparavant ils n'étaient qu'heureux.

Mais leur célébrité les conduisit naturellement à dépenser beaucoup plus d'argent qu'ils n'en dépensaient auparavant.

Il fallut recevoir, avoir un train extérieur, tandis que jusque-là la vie avait été murée.

La fin des louis arriva. Les recettes passèrent avec assez de difficulté de la bourse des associés dans celle de monsieur et madame de Bannière.

A la fin de chaque mois, c'étaient des contestations interminables. Au dire des associés, l'engagement d'Olympe et de Bannière était onéreux à la troupe.

A ces petites difficultés près, les choses allaient donc encore. A la fin de chaque mois, Bannière en était quitte pour montrer les dents, et les hommes payaient parce qu'il les avait solides, et les femmes payaient parce qu'il les avait blanches.

Seulement il arriva que, vers ce même temps, le roi tomba malade, que sa maladie porta un coup sensible dans toutes les parties de la France ; que partout, à cette nouvelle, les réjouissances s'arrêtèrent, et que les théâtres étant la réjouissance par excellence, à mesure que les églises étaient plus fréquentées, les théâtres se trouvèrent plus déserts.

Les choses traînèrent ainsi pendant deux ou trois mois, puis, après une agonie de misère, la troupe fit faillite.

L'acte de société fut déchiré du coup.

Puis, les théâtres ayant repris un peu de force avec la convalescence du roi, les associés, redevenus maîtres de la position, dictèrent à leur tour, à Olympe et à Bannière, des conditions par lesquelles il fallut passer.

On rouvrit.

Olympe avait repris l'habitude de jouer, et était rentrée au théâtre avec cette ardeur que mettent à leur travail les véritables artistes ; de son côté Bannière avait mordu aux bravos et, si creuse que fût cette viande, comparée aux fins rôts qui avaient sollicité l'odorat de l'entrepreneur le jour de sa première visite chez Olympe, il la dévorait. Plutôt que de ne pas jouer, ils jouèrent donc au prorata honteux des appointements que l'association, franche communauté, accordait dans son impartiale justice, en proportions égales, à l'artiste hors ligne et au cabotin vulgaire.

La gêne entra, le visage voilé, le pied incertain, dans le ménage de Bannière.

Les jours où Olympe ne jouait pas, où Bannière ne jouait pas, les deux amoureux se dédommageaient avec l'amour.

Mais Bannière s'aperçut des privations que s'imposait Olympe ; habituée au luxe, la gêne était pour elle un véritable malheur. Il vit ses yeux se cercler de noir, sa bouche pâlir, ses mains tomber languissantes à ses côtés.

Comme l'avait prédit Olympe à Bannière, il avait vécu vite et beaucoup appris en peu de temps. En un an il avait accompli le périple de sa vie. Il savait ce que pèse la joie dans un cœur et il savait surtout combien de joies une seule douleur peut faner.

Puis de temps en temps la jalousie, jalousie que rien ne motivait, mais, on le sait, les plus terribles jaloux sont ceux qui n'ont aucune raison de l'être ; puis de temps en temps, disons-nous, la jalousie mordait un petit coin du cœur de Bannière.

Cela arrivait quand Olympe, en scène, récoltait des bravos et des sourires. Lui, parfois, pendant ce temps était occupé dans les coulisses. Il comptait alors les galants qui faisaient sonner autour de la belle leurs écus et leurs promesses.

Mais il frémissait que parmi tous ces plumets sans cesse errant des avant-scènes aux coulisses, il ne se rencontrât un monsieur de Mailly avec ses rouleaux partout, ses va-

lets partout, ses maisons, ses chevaux et son amour partout.

Si un pareil malheur lui arrivait jamais, que deviendrait-il, lui Bannière, atome boursouflé, géant grossi par ce microscope de l'âme qu'on appelle l'amour?

Bien des fois, tandis que la femme adorable et adorée s'inclinait sous les fleurs et les bravos, Bannière se demandait comment étaient arrivés à se faire plus riches que lui tous ces gens qui faisaient la roue autour d'elle.

Il se rappela qu'il avait lu quelque part cette maxime, qui, pour être mauvaise, n'en était pas moins tentante :

« Ceux que la Providence oublie ont le droit d'essayer du hasard ; celui qui n'a pas Dieu pour lui serait bien bête de ne pas se faire l'ami du diable. »

Il se rappela toute une philosophie qu'il s'était faite dans les jours sombres de son noviciat, toute une théorie de libre arbitre qu'il s'était faite dans ses jours nuageux du théâtre.

Il se dit que, pourvu qu'un homme disposât de sa peau, cet homme valait un autre homme ; que cette peau était un enjeu comme un autre ; que, un louis étant donné, un homme peut risquer de perdre ce louis, quitte à payer avec sa peau, s'il le perd, le deuxième louis qu'il n'a pas, pour rattraper le premier louis qu'il n'a plus.

Bannière prit donc le seul louis qui restât dans la maison et s'en alla le jouer.

Il gagna, comme toujours gagnent les novices. Un des axiomes qu'ignorait Bannière, parce qu'il était vrai peut-être, celui-là, c'est que le diable n'a de tentations que pour les novices.

Avec son louis, Bannière gagna cinquante louis, qu'il apporta triomphant et qu'Olympe, stupéfaite, les trouva, en rentrant du théâtre, dans le tiroir de son chiffonnier, à la place du seul louis qu'elle avait laissé et qu'elle ne comptait plus revoir, ayant dit à mademoiselle Claire de le prendre pour couvrir sa dépense du lendemain et du surlendemain.

On comprend bien qu'un pareil début affrianda Bannière. Cependant, tant que durèrent les cinquante louis et qu'il n'eut point absolument besoin de jouer, il ne joua pas ; il est vrai que, tout absent qu'il fût de l'académie, le jeu ne cessait de lui trotter par l'esprit ; en scène, il entendait le bruit de l'or, et se retournait ou négligeait sa réplique. Deux passions ne peuvent vivre à l'aise dans le cœur d'un homme, il faut que l'une dévore l'autre. Le jeu dévora le théâtre. Bannière fut sifflé et alla se consoler à l'académie.

Trois mois suffirent à faire de Bannière un pilier de tripot.

Cependant Olympe continuait de travailler pour ses associés ; elle travaillait pour les valets, elle travaillait pour les financiers, pour les pères nobles, qui s'achetaient du vin du bois avec le prix de son travail ; elle travaillait pour la Catalane, qui, grâce à Olympe, outre ses petits profits hors du théâtre, empochait deux cents livres par mois, ce qui meublait sa toilette.

Tout au contraire, Olympe démeublait la sienne. Ce qui était l'aisance pour la Catalane était la médiocrité pour mademoiselle de Clèves. L'extérieur n'avait point cessé d'être confortable, mais l'abondance réelle avait disparu de la maison. Olympe se disait avec raison que le comble de la misère, c'est l'abandon, et elle appela du monde dans cette maison qui agonisait, pour que le bruit du monde fît fuir la misère.

Elle appela du monde parce qu'elle voyait Bannière s'éloigner, parce qu'elle se sentait seule, et que rappeler du monde c'était rappeler Bannière.

Elle espérait que Bannière serait jaloux, et qu'après que le joueur avait tué le comédien, l'amant tuerait le joueur.

La lutte était grave et la victoire douteuse. Bannière était devenu un joueur de profession ; il apportait à la pratique de ce métier tout ce qu'un homme intelligent met d'art à la réussite de tout ce qu'il entreprend ; il ne gagnait pas davantage qu'eût fait un autre, c'est vrai, mais il perdait moins.

Olympe aussi avait été jalouse. Pour Bannière, le jeu n'était peut-être qu'un prétexte à couvrir l'amour. Elle avait appelé mademoiselle Claire, et s'était fait apporter cet habit de cavalier sous lequel, si charmante, elle avait fui avec Bannière ; elle l'avait revêtu tristement, et, presque honteuse de ce qu'elle faisait, elle avait suivi son amant.

C'était bien au jeu qu'il allait. Olympe hésita un instant à l'y suivre ; puis, prenant son parti, elle s'élança derrière lui dans cet enfer.

Quand, pendant une demi-heure, cachée dans l'embrasure d'une fenêtre, elle eut vu ce que c'était que le jeu, elle s'enfuit pâle et troublée.

Aussi, lorsque Bannière revint, au lieu de l'accueillir avec cette mine froide des jours précédents, Olympe le prit par la main, le fit asseoir à ses pieds, et, caressante comme une maîtresse, persuasive comme une mère :

— Vous venez de jouer, lui dit-elle.

— Eh, mon Dieu ! oui, dit Bannière.

— Vous avez perdu?

— Non ! s'écria-t-il.

— Mais vous n'avez pas gagné?

— Oh ! j'aurais dû gagner mille louis.

Et Bannière lui expliqua, avec la fièvre incessante du joueur, tous les coups qu'il eût dû gagner s'il n'avait pas eu la chance contre lui.

— Pauvre garçon ! dit Olympe après l'avoir écouté avec une attention mêlée d'une profonde pitié, tant d'émotions, de calculs, d'efforts et de souffrances !

Olympe était toujours la bonne, la tendre Olympe ; les larmes lui montèrent aux yeux.

— Concluez, dit-il.

— Oh, mon Dieu ! fit Olympe, la conclusion sera bien simple. Vous jouez pour ne gagner ni perdre ; autant vaut ne pas jouer. Voyons, c'est dit, n'allez plus vous brûler le sang ; vous économiserez au moins votre vie.

Bannière allait s'écrier : C'est pour vous ! mais il se retint.

Bannière était toujours amoureux, aussi était-il toujours généreux et discret.

Olympe ajouta :

— Nous n'avons point encore touché aux dernières ressources : nous avons des bijoux que nous pouvons vendre.

— Oh ! s'écria Bannière, avant les bijoux, il y a la vaisselle, ce me semble.

— La vaisselle? oh ! non pas, dit Olympe. Je puis très bien sortir et m'habiller sans bijoux ; mais sans vaisselle, nous ne pourrions plus recevoir.

— Eh ! qui donc voulez-vous recevoir? mon Dieu ! dit Bannière, qui, n'étant jamais à la maison, et y revenant quand tout le monde était parti, ignorait que sa femme reçût.

— J'ai mon plan, dit Olympe. Vous ne resterez pas plus joueur que vous n'êtes resté comédien. Changer, pour vous, est une nécessité. De novice, vous vous êtes fait comédien ; de comédien, joueur ; de joueur, vous vous ferez homme du monde, homme d'épée peut-être ; que sais-je, moi? et vous changerez ainsi jusqu'à ce que vous ayez atteint la dernière transformation, jusqu'à ce que vous soyez devenu papillon splendide.

— Hélas ! répondit Bannière, jusqu'à présent, pauvre Olympe ! je n'ai guère été pour vous que la chenille.

— Mon ami, dit Olympe, vous avez de l'esprit, de l'instruction, de la tournure, vous êtes un logicien distingué, vous parlez bien...

— Où diable tout cela me conduira-t-il, si je n'ai pas quelqu'un qui me pousse?

— Justement, mon cher Joseph, quelqu'un vous poussera.

— Et quel sera ce quelqu'un?

— L'abbé d'Hoirac.

— L'abbé d'Hoirac?

— Vous ne savez pas de qui je veux parler?

— Ma foi ! non, à moins que ce ne soit de ce prestolet qui était fourré dans nos coulisses tous les soirs où vous jouiez, et qui me marchait toujours sur les pieds.

— Justement, c'est cela.

— Comment ! ce bonhomme toujours bourdonnant, papillonnant, chantonnant, qui a l'air d'un hanneton fou?

— En effet, c'est assez ressemblant, dit Olympe en éclatant de rire.

— Comment ! il faut que je me fasse, pour avancer, protéger par cet avorton?

— Ah ! pour cette fois, vous êtes injuste, Bannière : hanneton, oui ; avorton, non. L'abbé est, à tout prendre, un charmant poupin, et l'on voit bien que vous ne l'avez pas regardé.

— Mais en revanche, dit Bannière sans savoir comment il devait prendre l'insistance de sa maîtresse, on dirait que vous l'avez beaucoup regardé, vous.

— Allons, des niaiseries ! dit Olympe.

— Mais comment diable le connaissez-vous?

— Comme je connais une foule de gens que vous ne connaissez pas. Tous les soirs vous allez au jeu, et tous les soirs l'abbé d'Hoirac vient passer son temps à jouer aux échecs avec moi.

Bannière hocha tristement la tête.

— Vous m'avez convaincu, dit-il, de l'inutilité de mes tentatives à l'académie. Demain je jouerai aux échecs avec monsieur l'abbé d'Hoirac.

— Et à ce jeu-là, cher ami, vous gagnerez au lieu de perdre, c'est moi qui en réponds.

— Mais c'est donc un homme bien parfait que cet abbé d'Hoirac? dit Bannière piqué.

— Ce n'est pas un homme parfait, cher ami, attendu que la perfection n'est pas de ce monde. Mais comme les jours où je ne joue pas, j'en suis réduite à la société de ma coiffeuse et à celle de Claire, la société de ce hanneton fou, comme vous l'appelez, ne m'a point paru à dédaigner tout à fait.

— C'est drôle, dit Bannière, que je ne me sois jamais

aperçu du mérite de monsieur l'abbé d'Hoirac. Il est vrai que je ne faisais attention à lui que lorsqu'il me marchait sur les pieds.

— Vous en revenez toujours, cher ami, à cette maladresse. Elle est bien naturelle, cependant. L'abbé est myope, si myope qu'il ne voit pas le bout de son nez. Comment voulez-vous qu'il voie ses pieds, qui sont bien autrement loin de ses yeux que le bout de son nez qu'il ne voit pas ?

— Vous avez raison, Olympe, dit Bannière, et la première fois que je rencontrerai l'abbé d'Hoirac, je le regarderai au visage.

— Eh bien ! vous verrez une jolie poupée, dit tranquillement Olympe en passant dans son boudoir.

— Et quand viendra monsieur l'abbé ? demanda Bannière. Sera-ce ce soir ?

— Non. Ce soir, je joue.

— Ce sera demain, alors ?

— Oui, ce sera demain.

— Et à quelle heure ?

— A six heures, comme toujours.

— Très bien, madame.

Olympe regarda son amant de côté, haussa les épaules et se livra à sa femme de chambre.

XXI

L'ABBÉ D'HOIRAC

Le soir arriva, et avec le soir la société ordinaire de madame de Bannière.

Bannière ne s'était pas rendu, comme d'habitude, à l'académie. Il voulait absolument voir ce fameux abbé d'Hoirac dont il lui avait été tant parlé.

Il le vit apparaître à six heures sonnant ; c'était son heure.

Ce charmant abbé se fit annoncer du bas de l'escalier par deux valets d'abord, puis par une délicieuse odeur de muscadille qui monta au premier étage quand l'abbé posa son pied sur le premier degré.

Derrière l'abbé venaient deux autres grands laquais portant un énorme plateau chargé de fleurs, de rouleaux de musique et de pâtisseries.

L'abbé fit son entrée avec grâce ; il marchait, il est vrai, les bras étendus comme quelqu'un qui joue au colin-maillard, mais cette hésitation ne manquait pas d'un certain agrément.

Il avait une jolie figure rose et pleine, de grands yeux bordés de longs cils ; à ces yeux manquait l'éclair, mais la façon dont jouaient les paupières donnait à la prunelle tout le chatoiement et toute la transparence que le mouvement des doigts donne à la morne opale.

L'abbé fermait ses yeux et ouvrait ses lèvres, cachait sa prunelle et montrait ses dents ; il savait sourire assez spirituellement pour faire paraître malin son nez retroussé, qui n'eût paru que bête chez un gentilhomme de moins bonnes manières et surtout de moins bonne maison.

Fidèle à ses habitudes, il salua Olympe en lui baisant la main, comme une main se baisait à cette époque-là à Versailles, et, toujours par habitude aussi, il marcha sur les deux pieds de Bannière, qui le regardait de trop près.

— Monsieur de Bannière, le maître de céans, dit Olympe en se hâtant de présenter l'un à l'autre pour couper court à la mauvaise humeur de l'un et aider à la mauvaise vue de l'autre.

— Ah ! monsieur, mille pardons, s'écria l'abbé, je suis un bien malheureux homme.

— Je vous assure, monsieur, que vous ne m'avez fait aucun mal, dit Bannière.

— Eh ! non, monsieur, non, ce n'est point, en vérité, pour ma maladresse involontaire que je vous demande pardon.

— Mais alors pourquoi donc, monsieur ? dit Bannière surpris, qui en était à peine essuyer ses boucles.

— Monsieur, c'est que je ne savais pas avoir l'honneur de vous voir, et que je m'étais permis d'offrir à madame de Bannière quelques fleurs et quelques sucreries.

— De fort jolies fleurs et des sucreries qui me paraissent parfaites, dit Bannière.

— Soit, mais il n'est pas convenable qu'un autre que vous offre à madame, s'écria l'abbé.

— Monsieur...

— C'est pourquoi, avec votre permission, mes deux laquais vont tout jeter par la fenêtre.

— Oh ! monsieur, dit Bannière, ce serait un meurtre.

— Jetez, jetez, dit l'abbé.

Les laquais obéirent et versèrent en effet par la fenêtre le plateau chargé des galanteries de leur maître.

Bannière fut fort étonné de cette action dont la splendeur le diminuait beaucoup.

Olympe se contenta de sourire. Elle avait suivi de l'œil les fleurs volant dans l'espace, et avait vu un papier se détacher du cœur de l'un des bouquets.

Bannière fit plusieurs révérences à cet abbé si poli et si fastueux à la fois, qui affecta de toujours parler et de toujours sourire. Il chanta des duos avec Olympe, il chanta des solos, il joua d'une viole que son laquais avait apportée, il fit enfin les frais de toute la soirée avec un empressement pour Bannière dont celui-ci était confus.

Quant à Olympe, elle bâilla fréquemment pendant toute cette soirée.

Fréquemment aussi elle donna ses belles mains à baiser au *maître de céans* ; en un mot, elle rassura Bannière comme une digne et honnête femme sait rassurer son amant.

Elle le rassura plus qu'elle n'aurait dû peut-être, car il est de certains cœurs dont la fidélité dépend toujours de la crainte ou de l'esclavage où on les tient.

Lorsque l'abbé eut papillonné pendant trois heures, lorsqu'il eut à l'envi brisé les cordes de sa viole et celles de sa voix :

— En vérité, madame, dit-il, il faudra que je vous fasse faire la connaissance d'un bien brave homme.

Et il se mit à rire.

— De quel homme voulez-vous donc parler ? demanda Olympe.

— A vous surtout, monsieur de Bannière, poursuivit l'abbé toujours riant.

— Quel homme ? demanda Bannière à son tour.

— Êtes-vous bien religieux, monsieur Bannière ? demanda l'abbé.

— Moi ?

— Oui ; bien scrupuleux ?

— Mais... modérément. Pourquoi cette question ?

— Ah ! c'est que le brave homme en question...

— Celui dont vous voulez nous faire faire la connaissance ?

— Oui... est un juif !

Et l'abbé continua de rire.

— Oh ! l'abbé, que dites-vous donc là ? fit Olympe. Un juif ! mais à quoi cela sert-il, mon Dieu ?

— Un juif brave homme ! dit Bannière avec un sourire un peu forcé. Il faut que vous soyez bien saint, monsieur l'abbé, pour avoir vu un pareil miracle.

— Si vous saviez la charmante perle qu'il m'avait vendue ce soir, et en vérité pour rien !

— Ah ! voyons, monsieur l'abbé ! dit Olympe avec cet empressement enfantin que les femmes ont pour les bijoux.

— Je ne l'ai plus, dit l'abbé.

— Et qu'en avez-vous fait ? demanda Bannière. Cela peut-il se dire au moins devant une dame ?

— Eh ! mon Dieu ! dit l'abbé du ton le plus simple, je crois que je l'avais liée à l'un de ces bouquets, et il est bien probable qu'elle doit être quelque part, là, en bas, dans les ruisseaux.

L'abbé disait tout cela avec son même sourire charmant.

— Monsieur l'abbé est Gascon ou millionnaire, fit Olympe.

— L'un et l'autre, répliqua tranquillement l'abbé. Je disais donc que j'amènerais un jour mon juif, et s'il ne trouve pas moyen avec sa langue dorée de vous vendre pour dix mille écus en une heure, je veux perdre mon nom d'Hoirac, madame. C'est un homme sans pareil.

— Cette perle, pensait Bannière, cette perle ! Il y a donc des hommes qui sont assez riches pour jeter ainsi des perles par les fenêtres ? Au moins Cléopâtre avait bu la sienne.

Et il regarda, non sans admiration cette fois, le nez retroussé de l'abbé.

Celui-ci fit la roue et sortit vers les dix heures.

— Vous trouverez peut-être, madame, dit-il à Olympe, que je vous quitte aujourd'hui de bien bonne heure ; mais c'est que j'ai promis à la Catalane de la faire souper avec messieurs d'Albinas ; ce sont deux gentilshommes de mon pays qui me sont recommandés par leurs grands parents et que je lance.

Et tandis qu'il disait ces mots, Olympe regardait avec satisfaction l'impassible figure de Bannière, qui eût donné mille gouttes de son sang pour que ce bavard fût parti et qu'il pût chercher la perle !

Mais avant lui, hélas ! la coiffeuse de madame avait entendu l'abbé.

Cette coiffeuse, oracle souverain et despotique, donnait souvent du dessous à Claire quand il s'agissait de haute politique théâtrale ; on l'admettait d'habitude à tous les conseils, et quand elle n'y était pas admise, elle suppléait à cette omission en écoutant aux portes.

Ce fut donc assez pour elle d'entendre ce qu'avait dit l'abbé ; elle savait la rue déserte dès six heures. En cherchant, pourquoi ne trouverait-elle pas ?

Bannière l'avait vue sortir bien que en personne de théâtre elle eût dissimulé sa sortie. Il comprenait, en se dévorant les poings, que bien qu'il fît des vœux pour que l'abbé partît, il partirait, lui, toujours trop tard.

Ce qui nous fait penser qu'en effet Bannière fut par trop tard, c'est que le soir même, tandis que Bannière se déshabillait, la coiffeuse remit à Olympe une lettre qu'elle avait trouvée, disait-elle, dans la rue, et qui n'était autre que ce billet qu'Olympe avait vu voler de son côté, tandis que le bouquet volait du sien.

Cette lettre, peut-être, tant le cœur des femmes est bizarre! cette lettre, peut-être, Olympe n'eût-elle point été fâchée de la lire, si la perle n'avait un peu gâté tout cela.

Tandis qu'elle lisait la lettre dans son cabinet, Olympe entendit Bannière qui ouvrait doucement la porte de sa chambre.

Olympe devina qu'il ouvrait cette porte pour descendre et qu'il descendait pour chercher la perle.

Olympe prit de Bannière une mauvaise opinion.

— Où allez-vous, mon ami? demanda-t-elle en fourrant la lettre dans la poche de son peignoir.

— Moi? dit Bannière. Nulle part. Je sortais.

— Vous sortiez comme cela, nu-tête, en voisin? Et pourquoi faire sortiez-vous?

— Pour prendre l'air, dit Bannière.

— Restez donc, mon ami, dit Olympe. En vérité, si l'abbé vous voyait ce soir dans la rue, il croirait que vous cherchez sa perle.

Bannière rougit comme si par la bouche d'Olympe il eût entendu parler sa conscience.

Il rentra dans sa chambre, se coucha, mais dormit mal. Toute la nuit il se retourna dans son lit. Le pauvre Bannière revit perles et diamans.

Mais le lendemain Bannière alla trouver l'abbé sur la promenade où chaque jour on le rencontrait.

Après les embrassades de rigueur et quelques égaremens des pieds de l'abbé sur ceux de Bannière :

— Est-ce que vous n'étiez pas avec votre juif, tout à l'heure? demanda ce dernier.

— Mais non.

— Bon! c'est qu'il me semblait.

— J'étais avec l'ambassadeur de Sardaigne.

— Ah! pardon, il n'y a que moi pour faire de ces bévues-là. Confondre un ambassadeur avec un juif!

— C'est que peut-être vous en avez besoin.

— De l'ambassadeur de Sardaigne?

— Non, de mon juif.

— Eh bien! je l'avouerai, puisqu'il est impossible de vous rien cacher, dit Bannière.

— Oui, le fait est que malgré ma myopie, ou peut-être à cause de ma myopie, je suis assez clairvoyant. Voulez-vous par hasard l'adresse de ce juif, cher monsieur Bannière?

— S'il vous plaît, vous me ferez grand plaisir.

— Jacob, rue des Minimes, en face le Saule d'or.

— Le Saule d'or?

— Oui, un grand arbre en bois doré qui fait saillie sur une boutique de... de tabletier; oui, je me rappelle les billes de billard et les tabatières.

— Merci!

— Vous voulez vendre quelque chose à madame de Bannière?

— Oui, mais chut!

— Pardieu! dit l'abbé.

Puis, comme il lui vint une idée subite :

— Avez-vous une chaise? dit-il.

— Non, j'en prendrai une sur la place.

— Prenez la mienne.

— Oh! monsieur l'abbé.

— Prenez donc, mon cher. Holà, mes porteurs!

Bannière se laissa pousser dans la belle chaise de l'abbé, qui fit un signe aux laquais.

Le mari emballé, l'abbé partit tout courant pour aller trouver la femme, qui répétait au théâtre.

Mais en tournant le coin d'une rue, il ressentit un choc violent qui lui fit d'abord pousser un cri de douleur.

Puis, ayant reconnu l'homme auquel il s'était heurté, l'abbé poussa un cri de surprise.

— Jacob! Ah! maroufle! ne peux-tu donc regarder devant toi?

— Pardon, monsieur l'abbé, j'étais moi-même très préoccupé, je tournais l'angle d'une rue, et n'avais pas l'honneur de vous voir.

— Comment, tu n'avais pas l'honneur de me voir?

— Non, monsieur l'abbé.

— Mais tu sais bien cependant que j'ai le monopole de la cécité, drôle!

— Monsieur l'abbé m'excusera, je n'ai point voulu marcher sur ses brisées, mais c'est ce coffre qui me courbait.

— Et qu'y a-t-il dans ce coffre? de l'argenterie, j'en suis sûr.

— De l'argenterie, oui, monsieur l'abbé.

— Que tu vas vendre?

— Non, au contraire, que je viens d'acheter.

— Va-t'en vite chez toi, malheureux, je t'ai envoyé une pratique. Retiens-le le plus longtemps possible. C'est un gentilhomme de mes amis qui va t'acheter gros comme ce coffre. Tiens! il est joli, ce me semble, ce coffre.

— Je crois bien, regardez-le. En changeant le chiffre, ce coffre-là ferait bien votre affaire, monsieur l'abbé.

Et il haussa le coffre à la hauteur des yeux de l'abbé.

— Qu'est-ce que ce chiffre? demanda l'abbé, un O et un C?

— Oh! sans doute le chiffre de quelque amant qui aura donné ce coffre à l'actrice.

— A l'actrice, dis-tu? C'est donc à une actrice que tu as acheté ce coffre?

— Oui, monsieur l'abbé, c'est à madame Bannière.

— Oh! Jacob, que m'annonces-tu là! Comment, madame Bannière vend son argenterie!

— Comme vous voyez, monsieur l'abbé.

L'abbé prit le coffre des mains du juif, et faillit le laisser tomber, tant il était lourd.

— Combien as-tu acheté cela? demanda l'abbé. Voyons, ne mens pas.

— Deux cents pistoles, monsieur l'abbé.

— Misérable! tu as volé moitié, il y a pour quatre cents pistoles d'argenterie dans ce coffre. Fais porter ce coffre-là chez moi.

— Vous l'achetez?

— Trois cents pistoles.

— Trois cents pistoles, monsieur l'abbé, ce n'est guère, vous avez vous-même estimé le coffre à quatre cents.

— Impudent coquin! dit l'abbé, je te donne cent pistoles de bénéfice de la main à la main, et tu n'es pas content!

— Oh! les temps sont si mauvais!

— Allons, porte ce coffre chez moi.

— J'y vais, monsieur l'abbé. Et le juif fit un mouvement pour s'éloigner.

— Mais auparavant, attends.

— J'attends, monsieur l'abbé, et le juif s'arrêta.

— Dis-moi comment tu as fait connaissance de cette dame.

— Par sa coiffeuse.

— Ah! il y a une coiffeuse! je ne l'avais pas encore vue; il est vrai que je ne vois rien. Retiens mon ami bien longtemps. Va!

Et il s'achemina vers le théâtre en disant : Juif, coiffeuse, mari, argenterie vendue, bijoux achetés, tout cela va comme sur de petites roulettes.

XXII

LA BAGUE DE M. DE MAILLY

Bannière n'avait rien à acheter chez le juif Jacob, mais il avait beaucoup à y vendre.

Il vendit tous les joyaux qu'Olympe lui avait donnés, et même tous ceux qu'il avait donnés à Olympe.

Il en vendit pour cinq cents louis, qu'il mit dans sa poche.

Il avait trouvé un jeu, un jeu sûr, une martingale entrecoupée infaillible, mais pour la nourrir avantageusement il eût fallu pouvoir disposer de huit cents louis, et Bannière n'en avait que cinq cents.

Avec huit cents louis il eût pourtant été assuré de gagner deux millions.

Bannière, réduit à douze mille livres, soupirait en songeant qu'il ne gagnerait pour sa chère Olympe qu'une misérable somme de onze cent mille livres.

C'était peu de chose, mais enfin, si peu que ce fût, avec de l'économie, ces onze cent mille livres feraient bien aller le ménage, sans abbé, sans coiffeuse et sans associés au théâtre, durant un lustre ou deux.

Avant l'invention du calcul décimal, c'était ainsi que l'on comptait.

Bannière se disait qu'après tout onze cent mille livres sont un joli denier, qu'en or cela tiendrait à peine dans dix chapeaux d'abbé, qui sont les plus grands de tous les chapeaux.

Quand il aurait gagné cet or, ce qui était la moindre chose, attendu que son calcul ne pouvait pas manquer, il le mettrait sur le dos d'un commissionnaire robuste, de deux au besoin, ferait porter les sacs dans la chambre d'Olympe, les éventrerait pendant son absence, en joncherait le tapis et lui ferait tremper ses jolis pieds nus jusqu'à la cheville dans ce bain froid aux ondes fauves.

Il y avait, ce soir-là, nombreuse société à l'académie :

Bannière s'assit distraitement à la première place qu'il trouva ; son sac était sous sa main.

Il prit une carte et se mit à piquer son jeu.

Tous ses calculs faits, il commença de jouer.

Les calculs étaient bons, à ce qu'il paraît, Bannière gagna.

Au moment où il tirait une vingtaine de louis de son côté, un joyeux cri de femme attira son attention. Il regarda et reconnut la Catalane qui pontait en face de lui, et contre lui.

Cette femme riait en gagnant, elle riait en perdant, elle riait toujours.

C'était absolument comme l'abbé ; seulement elle riait plus haut que lui.

Bannière gagnait toujours, la Catalane pontait toujours. Bannière gagnait déjà une cinquantaine de mille livres, la Catalane avait perdu jusqu'à son dernier louis.

Elle emprunta dix louis à son voisin, juste comme fait la soustraction, et continua de perdre ses dix louis avec la même gaîté.

Puis dix autres louis qu'elle perdit encore tandis que Bannière gagnait toujours.

Dépitée, elle changea de place et vint poser ses deux mains potelées sur les épaules de Bannière, qui ne fit même pas attention à elle.

Elle l'agaça, elle le lutina, elle l'embrassa.

Mais Bannière était froid comme les pièces jaunes que le banquier poussait tristement vers lui avec son râteau.

Il vint un coup sur lequel comptait Bannière pour gagner trois cents louis.

Il comptait que c'était la noire qui devait sortir et il jouait sur la noire.

Ce fut la rouge qui sortit.

La Catalane éclata de rire.

Bannière la regarda de côté.

— Vous me dérangez, ma chère, dit-il avec humeur ; prenez garde, je vous prie.

Le coup suivant il perdit encore.

C'étaient six cents louis en deux fois.

Il doubla et perdit sur un coup qu'il regardait comme immanquable.

Secouant alors ses épaules pour en chasser les mains de la Catalane :

— Au diable ! dit-il ; vous m'apportez votre mauvaise veine !

La belle fille offensée recula d'un pas.

Bannière perdit encore deux fois. C'était mon de guignon.

Il lui restait cent louis ; il les risqua d'un seul coup et les perdit comme les autres.

— Prêtez-moi un louis, dit-il fort pâle à la comédienne.

— Un louis ? dit celle-ci ; mais s'il me restait un louis, je le jouerais. Il y a une demi-heure que je n'ai plus un sou.

Bannière se leva, le front livide, le visage ruisselant, la tête perdue, et sortit de la salle pour respirer.

Sa tête était brûlante. Il rentra chez Olympe, qui l'attendait à sa fenêtre.

A la façon dont Bannière avait repoussé la Catalane, on l'eût cru amoureux passionné d'Olympe.

A la façon dont il reçut les questions d'Olympe, on l'eût cru amoureux de toute autre femme.

Ce que voyant, Olympe lui demanda avec sa douceur accoutumée :

— Auriez-vous soif, mon ami ?

— Soif ! et pourquoi cela ? demanda Bannière criant comme un furieux. Suis-je donc un ivrogne ?

— Les joueurs ne sont pas ordinairement des ivrognes, répondit Olympe, mais ils jouent, et en jouant ils s'altèrent, surtout lorsqu'ils perdent. Vous avez perdu, n'est-ce pas ?

Bannière se laissa tomber sur une chaise et prenant sa tête à deux mains :

— Oh ! vous le savez bien, dit-il.

Olympe fit un signe à mademoiselle Claire, qui sortit.

Quant à la coiffeuse, qui était dans le cabinet de toilette, elle se tint coite, de sorte que sa maîtresse oublia qu'elle était là.

Après les paroles qui avaient été échangées entre les deux amants, il y eut un silence.

[illegible] pesait à Bannière, et cependant il n'osait [illegible].

Il prit un [illegible] terme moyen : il se leva et marcha par la chambre.

— [illegible] avez-vous perdu ? demanda Olympe avec calme.

— [illegible] mille livres ! dit Bannière exaspéré, et qui ajoutait à [illegible] la somme gagnée, faisant une seule perte du tout.

— Oh ! [illegible] où diable avez-vous pris [illegible] mille livres [illegible] vous les aviez, pourquoi les jouer [illegible] vous le demande [illegible] soixante mille livres [illegible] sens tout le mérite [illegible] aux jours de ma plus [illegible] fortune, n'en ai eu que la moitié.

— Bon ! s'écria Bannière sautant sur le prétexte, dites-moi des duretés, reprochez-moi de vous avoir ruinée !

— Je ne le fais pas, mon ami ; mais quand je le ferais, peut-être n'aurais-je pas si grand tort, surtout si ce reproche pouvait vous corriger.

— Eh ! madame, répliqua Bannière en pleurant de rage, quand vous serez trop malheureuse, monsieur l'abbé d'Hoirac vous consolera ; quand vous vous trouverez trop pauvre, monsieur l'abbé d'Hoirac vous enrichira !

Olympe fit entendre cette petite toux sèche qui, chez les gens nerveux, est ordinairement le symptôme d'une violente irritation contenue par la volonté seule.

— Pourquoi monsieur l'abbé d'Hoirac ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il est encore venu ce soir.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Je ne le vois pas, je le sens aux parfums qui empestent l'air.

Et Bannière ouvrit une fenêtre et une porte.

— Il est curieux, dit Olympe en riant, que vous vous en preniez à ce pauvre abbé d'Hoirac d'avoir perdu soixante mille livres. Et, à propos, vous ne m'expliquez pas où vous pouvez avoir pris tant d'argent ?

— Madame ! s'écria Bannière, si jamais l'abbé d'Hoirac remet les pieds ici...

— Des menaces, je crois ! fit Olympe avec une majesté qui terrifia Bannière.

Et elle se leva.

— Mon ami, dit-elle, vous ne savez pas ce que vous dites ; la perte vous a totalement brouillé le cerveau.

— Madame !

— Vous reste-t-il quelque chose à jouer ?

— Oh ! murmura-t-il, elle croit que c'est le jeu ; elle ne comprend pas que je suis jaloux !

Olympe n'avait pas entendu.

— Je comprends, dit-elle ; il vous faut quelque chose à jouer ou à briser. Faut-il que je vous laisse briser mon cœur ? Non, Bannière, j'aime mieux perdre ma dernière perle que ma dernière illusion. Je vous offrirais bien mon argenterie, mais je l'ai vendue aujourd'hui même pour payer un semestre de notre loyer.

— Eh bien ! alors ? demanda Bannière.

— Alors, il me reste la bague de monsieur de Mailly. C'est le dernier souvenir d'un homme qui m'a beaucoup aimée, adorée parfois, jamais offensée. Cette bague, j'ai refusé de vous la donner ; mais aujourd'hui je vous l'offre. Prenez-la donc, et, en échange, accordez-moi la tranquillité.

C'était à propos de cette bague, on se le rappelle, qu'avait eu lieu la première querelle de jalousie qui eût divisé les deux amans.

— Non ! s'écria Bannière, arrêtant la jeune femme qui se levait pour mettre à exécution l'offre qu'elle venait de faire ; non !

— Si fait ! si ! répliqua la jeune femme.

— Non ! chère Olympe ; non ! dit Bannière en s'attachant à elle ; non ! je vous en conjure ! ne cherchez pas cette bague !

— Pourquoi pas ? insista Olympe ; elle vaut cent louis ; vous les jouerez, vous les perdrez, et vous aurez la satisfaction d'avoir perdu soixante-deux mille quatre cents livres comme un cordon bleu.

Et en disant ces mots, elle se débarrassait de Bannière et allait à son coffret, malgré les pressantes sollicitations de celui-ci, malgré ses efforts pour la retenir, et ses mots entrecoupés qu'elle ne voulait pas entendre.

Olympe avait de la volonté et de la vigueur ; elle repoussa une seconde fois le jeune homme et ouvrit son coffre.

Bannière laissa échapper un cri étouffé.

Olympe, sans plus s'inquiéter de ce cri qu'elle ne s'était inquiétée du reste, appuya sur le ressort qui fermait le double fond, et la cachette s'ouvrit.

Elle était vide.

Sa surprise, sa pâleur, l'éclair étrange qui jaillit de ses yeux se modifia pour arriver jusqu'à Bannière en passant de la fureur au mépris, ce sont là de ces nuances que le peintre, que le poète ne peuvent rendre. Ces sortes de spectacles se voient quelquefois, mais ne s'analysent jamais.

Olympe laissa retomber le couvercle du coffre, et sur le couvercle du coffre sa main.

Puis peu à peu son regard se désarma ; quelque chose venait de mourir en elle.

Bannière se précipita à ses genoux, qu'il saisit et qu'il embrassa en pleurant.

— Pardon, Olympe, dit-il, pardon ! j'ai pris la bague comme j'ai pris vos autres bijoux, comme j'ai pris les miens ; d'ailleurs je n'aimais pas cette bague, elle me rendait la vie insupportable, car la jalousie est plus insupportable que la misère.

Olympe ne répliqua rien ; elle continuait, comme Didon, à tenir ses yeux fixés vers la terre en se détournant.

— Oh ! pitié ! dit le malheureux. Croyez-vous que j'aie pris cette bague pour la vendre et me divertir avec le produit ? Non. Je l'ai vendue pour jouer. Pourquoi jouais-je ?

Pour gagner, gagner pour enrichir Olympe, ma divinité, ma vie! J'ai voulu gagner une couronne pour vous faire reine, Olympe. J'ai cru que je gagnerais, parce que rien ne me semble capable de résister à mon amour et à la volonté de cet amour, pas même la fatalité. Oh! plaignez-moi! le sort est une statue au piédestal de fer, contre lequel viennent se heurter et rebondir les folles espérances de ses adorateurs. Olympe! si vous saviez! J'avais déjà gagné soixante mille livres! J'en aurais gagné cinq cent mille! J'aurais gagné un million en quatre heures! Oh! ma chère vie, si vous m'aviez vu tout à l'heure, il y a une heure à peine! je tenais là, devant moi, un monceau d'or, et la veine commençait, et j'allais faire de ce monceau une montagne; c'était si beau quand cela grandissait toujours! Tout à coup un souffle a passé entre moi et le monde féerique dans lequel j'entrevoyais ma fortune. Le portail aux colonnes d'or a disparu, la grotte aux trésors s'est voilée, j'ai perdu la trace du génie qui me guidait; je n'ai plus su lire dans ma destinée; tout s'est noirci, éteint, comme lorsque la toile tombe après une chaude et ardente représentation. Alors, je suis tombé dans les froides et frissonnantes angoisses de l'homme vulgaire, de l'homme qui a peur et qui doute; tout mon or s'est écoulé flocon à flocon, comme un nuage qui se déchire au ciel, comme une neige qui se fond au tiède soleil d'avril. Et à chaque pièce qui me quittait, je sentais me quitter une espérance, une joie, un bonheur. Quand tout fut perdu, je compris pour la première fois ma misère, car ce que je venais de perdre en réalité, ce n'était ni l'or, ni l'espérance, ni la joie, ni le bonheur; ce que je venais de perdre, c'était vous, Olympe! vous! oui, vous! car je vois bien que je vous ai perdue!

A la vue de cette douleur qui dans son exaltation même puisait une si profonde éloquence, à la vue de ce désespoir qui se tordait à ses pieds, Olympe releva la tête et laissa son cœur s'emplir d'un généreux oubli.

C'est qu'elle venait de se convaincre que l'homme qui avait fait cette mauvaise action n'était coupable que d'amour.

Toujours noble, toujours incapable de petits calculs, Olympe prit donc les deux mains de Bannière, les appuya sur son cœur et l'embrassa tendrement.

A cette démonstration de tendre retour, la coiffeuse poussa la porte du cabinet avec violence, et sortit sans dissimuler sa mauvaise humeur, à laquelle toutefois ne prirent garde ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens, qui venaient de retrouver une douce page dans le livre déjà sombre de leur amour.

XXIII

LA PAGE S'EFFACE

Mais tout s'use, même le bien que produit le mal. Avant quinze jours, Olympe s'aperçut que son amant l'aimait plus que jamais, mais elle s'aperçut aussi que Bannière était plus joueur qu'il ne l'avait jamais été.

Pour nous servir d'une tournure de phrase toute moderne, mais que nous emploierons parce qu'elle exprime à merveille notre pensée, Bannière était devenu impossible.

Plus de théâtre, plus de conversation. Bannière rêvait ou soupirait quand il ne jouait point, ou quand, pour obtenir le pardon d'une nouvelle faute, il ne priait pas à mains jointes qu'on l'aimât.

Et tandis qu'il se perdait ainsi lui-même, l'abbé, avec la conscience de la supériorité de sa position, lançait chaque jour un pavé dans le jardin des belles chimères de son rival.

Olympe trouva un soir son argenterie à la place accoutumée.

Elle ne put retenir un cri de joie; depuis trois jours elle ne savait comment se retourner dans sa philosophie pour s'habituer à cette privation.

Elle appela Claire pour savoir qui avait rapporté cette argenterie pendant son sommeil ou pendant son absence.

Claire ne savait pas ce qu'on lui voulait dire.

Elle appela la coiffeuse.

La coiffeuse soutint que le coffre à l'argenterie n'avait jamais quitté l'étagère du buffet.

— Mais cette argenterie, je l'ai vendue, répétait Olympe, vendue au juif Jacob.

— Cela est impossible, madame, répondit la coiffeuse, puisqu'elle se retrouve à la place où madame avait l'habitude de la mettre, madame ne l'a pas vendue.

— Jacob! fit tout bas Bannière, celui à qui j'ai vendu les joyaux et la bague, l'acheteur ou le marchand ordinaire de monsieur l'abbé d'Hourac.

Un frisson et un soupçon coururent ensemble sur le cœur de Bannière, mais il arrêta son imagination prête à battre la campagne, ne voulant pas se laisser aller à toute l'amertume de ses suppositions.

Olympe avait quelque argent caché, pensa-t-il, avec lequel elle aura racheté cette argenterie. Qui dit même qu'elle l'a vendue? Ne peut-elle pas m'avoir fait la peur de ce sacrifice? C'est le caractère des femmes de se faire plaindre.

Et ce sophisme suffit, non pas à endormir, mais à engourdir les soupçons de Bannière.

Ce soir-là, comme d'habitude, l'abbé vint faire sa partie de tric-trac et sa partie au pupitre de musique.

L'abbé fut très bien reçu par monsieur et madame de Bannière.

C'était un homme merveilleux pour avoir toujours une idée fraîche que cet abbé d'Hourac. Incapable de s'arrêter à quelque chose, sans avoir un grand esprit naturel, il rencontrait, en cherchant toujours, cet esprit qu'il n'avait pas.

Il avait d'ailleurs des moyens charmants pour tout: une promenade lui étant donnée comme thème, il y trouvait des haltes pour y faire porter des rafraîchissemens; il y trouvait des jeux, des danseuses, des montreurs d'ours, des escarpolettes, des diseurs de bonne aventure. Il savait comment un poisson s'accommode dans tous les pays de la terre; il avait dix-huit moyens de faire cuire les œufs, il flairait d'une lieue le bon vin et le bon gîte; il ne donnait pas une fleur comme un autre l'eût donnée; il l'assaisonnait toujours de quelque présent qui rendait la fleur précieuse; il eût, s'il eût vécu du temps d'Auguste, inventé les étuis à bouquets, que les dames romaines donnaient pour gaines aux fleurs que Lucullus avait rapportées d'Asie, et dont le suc laiteux et corrosif jaunissait les mains patriciennes.

Jamais l'abbé n'entrait dans une réunion, quelle qu'elle fût, sans y apporter une nouveauté ou sans développer un plan de plaisir.

Ce soir-là il gagna un louis à Olympe et lui dit:

— Cela ne fait plus que cent quatre-vingt-dix-neuf louis, madame Bannière.

— Que voulez-vous dire? demanda Olympe.

— Oui, fit Bannière, qu'entendez-vous, monsieur l'abbé, par ces cent quatre-vingt-dix-neuf louis restans?

— Je veux dire, continua l'abbé en marchant, selon son habitude, sur les pieds de Bannière, que lundi j'aurai, si vous gardez le louis que vous venez de perdre, cent quatre-vingt-dix-neuf autres louis à vous apporter.

— Plaît-il? fit Olympe rougissant.

— Plaît-il? fit Bannière pâlissant.

— Ah! c'est vrai, vous ne savez pas! dit l'abbé.

— Quoi? demandèrent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous ne savez pas, poursuivit tranquillement l'abbé, que je vous ai monté une représentation à bénéfice pour dimanche.

— Comment cela? fit Olympe tout étonnée.

— Ah! voici. Baron vient à Chalon cette semaine. Je lui ai fait écrire par mon intendant pour le prier de pousser jusqu'à Lyon et de jouer à votre bénéfice.

— Eh bien? demanda Olympe.

— Eh bien! il a répondu qu'il jouerait bien volontiers avec vous et pour vous, madame.

— Mais tout cela ne me dit pas comment lundi vous me devrez juste deux cents louis.

— Attendez donc.

La figure de Bannière se rassérénait; celle d'Olympe seule restait soucieuse.

— Aussitôt que j'ai eu la réponse de Baron, continua l'abbé, j'ai fait une spéculation.

— Une spéculation! vous! dit Olympe. Oh! que vous m'avez encore bien l'air d'un homme à spéculations!

— C'est cependant comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame.

Olympe secoua la tête; mais l'abbé, qui était myope, ne vit pas le mouvement.

Il continua donc:

— Voyez si j'avais bien prévu! J'avais commencé par louer toute la salle, et cela à très bas prix, car on ignorait ce que j'en voulais faire. Au premier mot que j'ai dit de par le monde, à propos de cette représentation extraordinaire, il m'a été demandé trois fois autant de loges et de places que la salle en contient. J'ai triplé les prix; rien que cela! C'est quatre cents louis que rapportera la représentation. Comme j'ai eu la première idée de ce bénéfice, je le partage avec vous. C'est arabe, c'est turc, c'est maure, c'est juif, c'est genois, je sais bien tout cela; mais, écoutez donc, celui qui trouve l'idée mérite bien quelque chose aussi. Or, j'estime ce quelque chose à moitié, et comme l'idée vaut quatre cents louis, il y aura deux cents louis pour moi et deux cents louis pour vous.

Olympe admira et réfléchit.

Bannière n'entendit que ce qu'on lui disait.

Il serra les mains et embrassa l'abbé.

— Je gage, lui dit celui-ci en lui écrasant les pieds de nouveau, je gage, pardon, cher monsieur Bannière, que madame Bannière va éclipser Baron, et que Baron la fera engager à la Comédie-Française, de sorte que nous irons tous gagner des millions dans la capitale.

— Oh ! flatteur ! dit Olympe.

— Voyons, est-ce que je n'ai pas raison, monsieur Bannière ?

— Cent fois raison, monsieur l'abbé, dit Bannière avec enthousiasme, car il voyait dans les deux cents louis que devait rapporter la représentation, un trimestre de bonheur avec Olympe.

— Tant qu'elle ne désirera rien, se disait Bannière, ou tant qu'elle pourra avoir ce qu'elle aura désiré, je suis certain qu'elle m'aimera et même plus qu'un autre.

Hélas ! le pauvre Bannière n'était pas au bout de ses peines.

A partir de ce moment, l'abbé s'occupa de la représentation comme un chef de troupe.

Il composa le spectacle, distribua les rôles, fit travailler les tailleurs et les brodeurs, surveilla les décorations, régla la mise en scène et ne manqua pas une répétition.

Jamais roi n'eut un garde du corps pareil à celui qu'Olympe traîna après elle jusqu'à ce bienheureux dimanche.

Grâce à ce garde du corps, qui semblait être en même temps un génie armé de sa baguette, elle n'eut pas même à former un souhait, ou si elle en formait un, le souhait était exaucé à l'instant.

Il en résulta que Bannière, voyant l'abbé si assidu, redevint jaloux.

Il se permit diverses critiques sur la mise en scène et le goût de l'abbé.

Mais l'abbé avait l'esprit on ne peut mieux tourné ; il recueillit donc sans humeur aucune les observations malignes de Bannière.

Il fit semblant de ne pas entendre du tout celles qui avaient l'intention visible d'être désagréables.

— Que vous êtes heureux d'avoir de bons yeux, cher monsieur Bannière ! disait l'abbé. De mes mauvais yeux vient la moitié des sottises que je fais.

Le jour de la représentation arriva enfin.

Ce jour-là, l'abbé se fit chef des claqueurs.

C'était décidément un homme bon à tout que l'abbé ; comme Bannière, il avait manqué sa vocation, et cependant son habit noir, son petit manteau et son rabat allaient si bien à ses mains blanches et potelées, à son nez retroussé, à ses joues fraîches comme celles d'un brugnon, que c'eût été dommage de le voir sous un autre costume que le sien.

Il se fit donc chef de claqueurs, et dirigea l'enthousiasme de façon à ce que Baron fût content, mais à ce qu'Olympe fût ravie.

Les fleurs, les couronnes, les amis à trépignemens l'occupèrent beaucoup plus que la recette.

Mais Bannière s'occupa de ce dernier point, qui, accessoire pour l'abbé, ne l'était pas pour lui. D'abord, sur cette recette, il préleva vingt louis qu'il enfonça dans sa poche pour courir martingaler un peu à l'académie, et cela toujours en vue de réaliser une centaine de mille livres de bénéfice clair tandis que l'on applaudissait Olympe là-bas.

Mais on ne peut gagner à la fois de tous les côtés. Les vingt louis ne durèrent pas une heure. Au vingtième, il se leva et chercha des yeux son mauvais génie, la Catalane.

Par bonheur, elle n'était point là, sans quoi il lui eût infailliblement tordu le cou, afin de s'en débarrasser une bonne fois.

Tandis que Bannière courait au jeu avec ses vingt louis pris sur la recette, l'abbé faisait rang à la tête des applaudisseurs et assurait le triomphe d'Olympe sur Baron.

Ce n'était pas chose facile à faire, quoiqu'à cette époque le fameux tragédien, prêt à disparaître non-seulement de la scène théâtrale, mais encore de la scène du monde, fût âgé de soixante-dix-sept ans.

Ce qui ne l'empêchait pas de jouer Achille dans *Iphigénie*.

La représentation terminée, Baron, qui était homme d'esprit, mit sur la tête d'Olympe la couronne qu'on lui avait jetée ; seulement il refusa de souper chez sa camarade, alléguant la paresse de son estomac.

Olympe fit chercher partout Bannière.

Elle était inquiète de ne pas le voir, inquiète surtout de la disparition des cinq cents livres, qui indiquait que, malgré ses serments, véritables sermens de joueur, Bannière était retourné à l'académie.

Cette perte de vingt louis n'était rien pour Olympe, mais cette perte successive de la délicatesse de son amant était beaucoup pour elle.

De temps en temps, au milieu de son triomphe, elle soupirait comme si elle eût présagé un malheur.

Nous avons dit que Bannière s'était retourné pour voi s'il n'apercevait pas la Catalane.

Il ne la vit pas, mais il vit un ami de jeu. L'ami étai en fonds, et il prêta vingt autres louis à Bannière.

Bannière se remit à jouer comme de plus belle.

XXIV

LA SÉRÉNADE

Cette fois les vingt louis de Bannière, ou plutôt de so ami, mieux ménagés que les premiers, durèrent quatr heures.

Au bout de quatre heures, après avoir failli gagner ving fois les cent mille livres auxquelles il était obligé de réduir son ambition, Bannière avait perdu les vingt louis.

Il sortit furieux.

Cette fureur, nous n'essaierons pas de la peindre : ell se doublait de toutes les souffrances de l'amour-propr

Déjà raillé, déjà humilié, déjà pardonné pour un crim semblable, il revenait avec la honte d'un filou, après avoi juré de n'être plus voleur.

Le désespoir s'empara de lui. En passant sur un pon il eut presque l'envie de se noyer.

Mais pour se noyer, Bannière était encore trop amoureu Chez Bannière, l'amour dominait tous les sentimens. Qu'es ce que l'honneur pour un fou ?

Bannière ne se noya donc point, et revint à pas lents che Olympe.

— Pauvre femme ! se disait-il, je suis le seul qui aura manqué à son triomphe, je suis le seul qui ne l'aura point applaudie, qui ne l'aurai point félicitée. Elle m'at tend comme la dernière fois : elle va me gronder ; mais me courberai sous la gronderie ; je me coucherai à s pieds, et elle me pardonnera encore. Elle verra bien q je suis maudit. Et puis désormais, plus de tentatives pou sortir de notre misère ! Non, elles réussissent trop ma Olympe me montre le chemin : elle travaille, je l'imitera Cette fortune que nous poursuivons et qui nous fuit, vie dra peut-être quand nous ne la chercherons plus.

Et Bannière passa une main glacée sur son front brûlan

— Mille livres ! s'écria-t-il ; deux de nos mois dévorés e quatre heures ! Oh ! cette fois du moins, Olympe ne m'a cusera pas de l'avoir ruinée, car sur les cent louis au quels la recette était assurée, je n'en ai pris que vingt. I est vrai que j'en dois vingt autres. Bah ! ces vingt autre je les rendrai sur mon premier bénéfice. On ne peut pa toujours perdre.

On le voit, en moins de dix minutes, Bannière jurait d ne plus jouer et se promettait de rendre l'argent qu avait emprunté sur ses bénéfices de jeu.

C'est en roulant ces idées dans son esprit que Banniè continuait de regagner son domicile.

La nuit était sombre ; une heure sonnait aux Carm dont les clochers bornaient la vue du balcon d'Olympe

Quand les dernières vibrations du bronze eurent ces dans l'air, Bannière continua de prêter l'oreille.

Il lui semblait qu'un autre son qui n'était pas celui d cloches succédait à celui-là.

Bannière ne resta point longtemps dans le doute.

C'était un bruit d'instrumens auquel se mêlait une voi passablement harmonieuse.

Bannière entendit la symphonie tout entière en pénétran dans sa rue.

Ayant entendu la symphonie, il chercha les symphoniste

Ils étaient rangés sous les fenêtres de la chambre à co cher d'Olympe.

Bannière, en ce moment, n'aimait pas grand'chose a monde, et la musique moins que tout le reste. Rien, e effet, ne pouvait agacer plus désagréablement ses nerfs qu l'expression douloureuse et calme des flûtes et des violo qui accompagnaient la guitare du principal exécutant.

Cette guitare accompagnait elle-même la voix que Ba nière avait remarquée en entrant dans sa rue, voix qu croyait bien avoir déjà entendue quelque part. En effe en approchant davantage, il reconnut dans le guitarist chanteur et chef d'orchestre à la fois, l'abbé d'Hoirac vêt en cavalier, prenant des airs languissans, affectant de poses langoureuses et tendant son cou vers le balcon.

L'air était long, difficile, et, il faut le dire, l'abbé le chan tait fort bien.

Derrière sa jalousie à moitié levée, Olympe, très recon naissable parce qu'elle ne cherchait aucunement à se cache apparaissait vêtue de blanc, et, bien que Bannière ne pû distinguer l'expression de son visage, il ne doutait poin qu'elle ne dût sourire.

La puissance de l'imagination, et surtout d'une imagina

…on jalousie est si forte que Bannière voyait ce sourire à travers la jalousie.

La rage entrait dans son cœur aussi vite que l'harmonie dans ses oreilles.

Justement le morceau difficile finissait par ces paroles :

> Belle Philis, dis-moi : Je t'aime !
> Et je n'ai plus rien à chanter.

L'abbé d'Horrac, après avoir, selon qu'il est d'usage dans tout final, répété les deux derniers vers une douzaine de fois, s'arrêta et conclut par un point d'orgue qui acheva d'exaspérer Bannière.

Il s'élança sur d'Horrac, et, d'une voix de tonnerre :

— Ah ! vous n'avez plus rien à chanter ! dit-il ; eh bien ! dansez maintenant !

Et là-dessus il le saisit à la gorge.

L'abbé n'y voyait pas, et avait en outre le désavantage de la surprise, ce qui ne l'empêcha pas, car il était brave, de se défendre avec sa guitare contre cet ennemi de la musique qui sortait ainsi de dessous les pavés.

Les symphonistes voulurent venir en aide à leur chef ; mais Bannière avait cent bras comme Briarée : il brisa deux ou trois violons, tordit cinq ou six flûtes, ce qui mit immédiatement en fuite tous les musiciens, car en général un musicien craint plus pour son instrument que pour sa peau.

Aux cris d'Olympe, l'abbé avait fini par reconnaître Bannière. Il le chargea bravement à coups de guitare, car l'abbé était assez riche pour ne pas craindre pour son instrument, mais Bannière lui arracha la guitare des mains et la lui brisa en dix morceaux sur la tête.

— Vous êtes fort heureux, dit l'abbé en recevant le coup, que je n'aie pas d'épée.

— Ah ! qu'à cela ne tienne, répondit Bannière, vous pouvez en avoir une dans dix minutes.

— Triple animal ! répliqua l'abbé ; triple butor ! vous savez bien que je ne me battrai pas avec vous.

— Et pourquoi cela ? hurla Bannière ; dites, voyons, dites ?

— D'abord parce que je vous tuerais, tout myope que je suis, attendu que vous n'avez jamais manié une épée.

— Qui vous l'a dit ?



Bannière l'arrêta brutalement par le bras.

— Parbleu ! cela se voit à vos façons de croquant ; et puis vous savez bien que je suis abbé, et que par conséquent je n'ai point le droit de porter l'habit sous lequel vous m'insultez ; de sorte que si je vous tuais, ou si je me faisais faire justice autrement, je serais doublement condamné par l'autorité civile et par l'autorité ecclésiastique. Voilà en quoi, monsieur le drôle, vous avez agi comme un malhonnête et comme un lâche. Mais, soyez tranquille, je vous rattraperai.

Bannière comprit ses torts, et craignant la menace, toute vaine qu'elle était, lâcha l'abbé, qui s'enfuit.

Le peu de fenêtres que les maisons avaient sur la rue s'étaient ouvertes au bruit qu'avait fait Bannière. On allumait des flambeaux, on criait, on commentait.

Cela sentait le guet et les prisons.

En effet, on vit bientôt apparaître sortant des sombres ténèbres amassées à l'angle de l'église des Carmes, les buffleteries des archers, et Bannière n'eut que le temps de se glisser chez lui par la porte qu'Olympe effrayée lui tenait ouverte.

Le guet, suivant sa mémorable coutume, arrivait dix mi-

arrivés trop tard ; il ne trouva donc sur le champ de bataille que des morceaux de violons, des débris de flûte et le manche de la guitare. Les respectables militaires s'empêtrèrent dans les cordes de boyau, maugréèrent, et l'affaire en demeura là.

Mais une fois sauvé, Bannière n'en fut que plus enragé. Lui qui cherchait, dix minutes auparavant, le moyen de fléchir Olympe, il venait de trouver celui de l'accuser.

Il prit donc, une fois rentré, la pose la plus majestueuse qu'il put prendre, se croisa les bras et commença par interroger.

Olympe, qui s'était d'abord assez tendrement enquise de lui, cherchant à savoir s'il avait été blessé, Olympe, arrêtée court dans l'intérêt qu'elle témoignait à cet énergumène, lui tourna le dos dès qu'il voulut faire le méchant.

Bannière s'irrita de ce silence méprisant bien plus qu'il n'eût fait d'une ardente réponse. Il courut après Olympe qui rentrait dans sa chambre et l'arrêta brutalement par le bras.

La belle jeune femme pâlit à la fois de douleur et de honte, et jeta un cri de lionne blessée qui fit accourir ses femmes.

Bannière eût donné sa vie pour broyer ces trois frêles créatures debout devant lui et qui semblaient prêtes à braver sa rage.

Après ce cri d'Olympe, il s'était fait de toutes parts un grand silence.

Au milieu de ce silence, Olympe releva la manche de son peignoir et l'on vit au-dessus du coude la marque rouge et déjà violacée des doigts de Bannière.

La coiffeuse se précipita en pleurant sur le beau bras meurtri, qu'elle couvrit de baisers en rugissant des imprécations contre Bannière.

Bannière disparut dans sa chambre, accablé de honte, de remords et de terreur.

Jusqu'au lendemain dix heures, le silence le plus absolu régna dans la maison.

A dix heures Olympe sonna Claire, qui accourut accompagnée de la coiffeuse.

Celle-ci avait bien quitté la maison après la scène que nous venons de décrire, mais elle y était rentrée dès le matin.

Claire reçut l'ordre de faire préparer le déjeuner.

La coiffeuse resta seule avec sa maîtresse, qui lui demanda indifféremment ce qu'*il* était devenu.

— Oh ! répliqua la coiffeuse, *il* est parti depuis le matin.

Olympe trouva que la réponse de la coiffeuse était accompagnée d'un singulier accent, qu'elle avait étrangement appuyé sur le *il*, et elle pensa que peut-être ce *il*, devenu pronom démonstratif, ne démontrait point assez.

— De qui parlez-vous ? demanda sèchement Olympe, et qui désignez-vous par ce *il* ?

La coiffeuse comprit qu'elle faisait fausse route et que l'abbé d'Hoirac n'en était pas encore au *il*.

— Je voulais dire que monsieur est sorti, répliqua humblement la coiffeuse. Mais, reprit la femme en s'animant, mademoiselle est bien bonne avec sa beauté, son talent, ses succès, de se rendre ainsi malheureuse.

— Qui vous dit que je suis malheureuse, ma mie ? demanda dédaigneusement Olympe.

— Eh ! madame ne le voit-on pas ?

— A quoi ?

— A ce que vous avez pleuré toute la nuit.

— Vous vous trompez.

— Vos beaux yeux sont à moitié éteints, des yeux qui font l'adoration de toute la ville !

Olympe haussa les épaules.

— Vous en doutez, madame ! continua la tentatrice.

Olympe ne répondit pas même par un geste.

— Mais sachez donc, reprit la coiffeuse, qu'il y a des gens qui se feraient tuer pour obtenir un regard de ces yeux-là dont vous semblez vous défier.

— Oh ! murmura Olympe, chatouillée, si distinguée qu'elle fût, par la flatterie ou plutôt par la louange ; oh ! comme je crois peu à tant de pouvoir.

La louange est comme le parfum : de quelque part qu'elle vienne, la femme la sent et l'apprécie.

— Si vous vouliez essayer, vous ne douteriez pas longtemps.

— Essayer de quoi ?

— Voyons donc, madame, réfléchissez un peu. Est-il digne de vous, d'une artiste de votre mérite, d'une femme de votre beauté, est-il digne d'aller en chaise au théâtre, d'habiter ce quartier perdu, de n'avoir plus de diamants et d'attendre au lendemain d'une représentation, [illegible] pour acheter vos robes ?

— Cela ne vous regarde point, ma chère.

— C'est cela, reprit la coiffeuse en larmoyant, faites-moi un crime de vous aimer, et de ne pas aimer ceux qui s'opposent à votre bonheur !

— Ceux-là, je vous défends d'en dire du mal, entendez-vous ?

— Défendez-leur donc alors de noircir votre beau corps, défendez-leur de vous voler votre argent pour aller, non pas le jouer, ce ne serait rien, mais le dépenser, qui sait avec qui !

— Qui vous instruit si bien ? dit-elle.

— Des gens bien renseignés, soyez tranquille, madame.

— Ceux qui donneraient leur vie, n'est-ce pas, pour obtenir un de mes regards ?

— Et qui prêteront, en outre, ce qui est plus solide et par conséquent plus rare à trouver, dix mille livres par mois à madame pour l'aider à tenir son rang.

— Dix mille livres par mois, reprit Olympe dissimulant son dégoût ; ainsi, vous venez me faire des offres ?

— Officielles, oui, madame, dit la coiffeuse enhardie par ce qu'elle croyait être un commencement de capitulation ; oui, cent vingt mille livres par an, rien que cela, payables par trimestre. Le premier trimestre est là tout prêt, je l'ai vu.

Olympe se leva, tira ses beaux cheveux des mains de la coiffeuse et lui dit :

— Mademoiselle, on vous a chargée là d'une commission trop délicate et trop importante pour qu'on ne vous ait pas promis une belle récompense. Allez donc la quérir, je vous prie, et cela sans perdre une minute. Allez !

— Comment ? fit la coiffeuse avec surprise.

— Vous me comprenez bien, je présume ?

— Mais non.

— Je vous dis de quitter ma maison, mademoiselle, et de n'y plus mettre les pieds.

— Mais, madame, dit l'officieuse à voix basse, monsieur n'est point caché là, monsieur est sorti.

— Ah ! oui, vous ne pouvez pas comprendre que l'on refuse sérieusement cent vingt mille livres payables par trimestre dit mélancoliquement Olympe. Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

— Mais, madame, à ce que m'a dit Claire, vous receviez cependant de monsieur de Mailly.

— Ce que je lui demandais, mademoiselle, et je demandais beaucoup à monsieur de Mailly, parce que je l'aimais beaucoup. Et je refuse beaucoup pour garder monsieur de Bannière, parce que j'aime beaucoup monsieur de Bannière. Tenez-vous cela pour dit, mademoiselle, et sortez de chez moi.

La coiffeuse, toute pâle de colère, essaya de se défendre.

— Inutile, je vous comprends, interrompit Olympe. Ce que vous craignez surtout en ce moment, c'est de perdre la prime qui vous a été promise. Je vous dois donc quelque chose comme dédommagement. Prenez ces dix louis et adieu.

La coiffeuse allongea d'abord la main pour recevoir, mais tout à coup, la colère prenant le dessus :

— Que de vertu, dit-elle, dans une femme qui se sauvait il y a un an avec un homme qu'elle connaissait à peine depuis une heure !

— Oui, je comprends, dit Olympe, je conçois très bien votre dépit, ma chère. On vous a offert vingt fois ce que je vous donne. Mais prenez toujours et, à mon refus, allez offrir vos services à la Catalane. Ils vous rapporteront plus d'argent avec moins de difficultés.

Les yeux de la coiffeuse s'enflammèrent tout à coup.

— Ah ! dit-elle, tu me chasses et tu me donnes des idées comme celle-là ! C'est bon, j'en profiterai.

Et jetant les dix louis sur le tapis du boudoir, elle s'enfuit précipitamment chez la Catalane, qui demeurait dans les environs du théâtre.

Olympe se trouva heureuse, la coiffeuse partie, de ne pas éprouver le moindre regret d'avoir fait une belle action.

XXV

A QUOI SERVENT LES COIFFEUSES

La Catalane, près de laquelle Olympe envoyait sa coiffeuse, n'était pas pour mademoiselle de Clèves dans des dispositions favorables.

Il est rare qu'une femme ait jeté les yeux sur l'amant d'une autre femme sans lui en vouloir beaucoup si elle lui vole cet amant, sans lui en vouloir mortellement si l'amant ne s'est pas laissé voler.

Il est vrai qu'elle peut jeter un peu de sa haine sur l'amant resté fidèle.

Nous allons voir quels étaient les sentimens de mademoiselle de Clèves interprétés par la Catalane.

Nous montrerons ensuite, et sans voile, la pensée de la Catalane sur ce sujet.

— Gageons, dit-elle, que je devine ce que tu viens faire.

La Catalane, comme les vins d'Espagne de tous les temps et comme les filles de théâtre de ce temps-là, tutoyait tout le monde.

— Vous devinez ! s'écria la coiffeuse.

— Oui.

— Vous devinez quoi ?

— Qu'Olympe t'a jetée à la porte, parbleu !

— Et à quoi devinez-vous cela ? demanda la coiffeuse stupéfaite.

— Oh ! ce n'est pas bien difficile ; tu as reçu l'abbé d'Hoirac ce matin ; il est amoureux fou d'Olympe. S'il t'a été voir, ce n'est pas pour toi, n'est-ce pas ? C'est donc pour elle. S'il t'a été voir, ce n'a pas été sans te donner de l'argent ou sans t'en promettre, alors. Voilà pourquoi tu auras dû aujourd'hui glisser la déclaration à la belle Olympe et comme tu es rouge, comme tu fais la moue, comme tu es chez moi au lieu d'être chez elle, c'est que tu n'as pas réussi.

— Comprend-on cela ? s'écria la coiffeuse en s'asseyant sans façon devant la Catalane qui la laissa faire.

— Et quelle raison donne-t-elle à son refus ? demanda celle-ci.

— Une incroyable !

— Mais enfin, laquelle ?

— Elle dit qu'elle aime monsieur Bannière, ce va-nu-pieds.

— Oh ! un joli garçon, Agathe.

— Je le sais bien.

— Après cela, tu me diras qu'elle pourrait aimer Bannière, et encore...

— Parbleu ! cela n'empêche point.

— Mademoiselle Agathe, dit la Catalane en riant, vous êtes d'une morale aussi relâchée que si vous étiez duchesse ; prenez-y garde !

— Savez-vous que c'est deux mille livres... plus que cela, cent louis, que cette vertu-là me fait perdre !

— Que veux-tu, ma fille ? il faut prouver que tu as un grand cœur ; il faut prouver que tu méprises l'argent ; il faut les perdre en philosophe.

— Moi perdre cent louis que je tenais presque ! s'écria Agathe en dilatant son œil vitreux qu'allumait l'espoir du gain ; oh ! jamais ! jamais !

— Je ne suppose pas, cependant, que tu espères forcer Olympe à devenir amoureuse folle de l'abbé, surtout si elle ne veut pas.

Agathe poussa un grand soupir de colère qui pouvait passer pour un petit rugissement.

— Tu aimerais mieux avoir eu affaire à moi, n'est-ce pas ? dit la Catalane en riant. Je ne suis pas femme à faire tant de chagrin à mes amis. Mais que veux-tu ? certaines têtes attirent la fortune comme l'aimant les aiguilles. Je n'ai pas de chances, moi, et pourtant si l'on me regardait bien.

— Et si l'on détaillait même, dit Agathe.

— J'ai la tête vivante au moins, moi, dit la Catalane.

— Et les hanches donc, fit Agathe.

— Et ce pied, dit la Catalane ; il est un peu bien attaché à cette jambe.

— Et cette main donc, dit la coiffeuse, et cette taille, et ce corsage !

— Eh ! mademoiselle, fit la coiffeuse, à mon avis, une belle femme en vaut une autre.

— Eh ! tu vois bien que non, Agathe, puisque l'abbé offre à Olympe ce qu'il ne m'offre pas, à moi. Combien lui offre-t-il ?

— Dix mille livres par mois ! cria la coiffeuse.

— Diable ! c'est cependant un joli denier, cent vingt mille livres par an ; quel dommage que ce garçon-là, qui est un myope, ne devienne pas tout à fait aveugle.

— Pourquoi cela, mademoiselle ?

— Parce que tu me l'amènerais comme si tu le conduisais chez Olympe ; parce que je prendrais ma voix flûtée, timbrée, argentine, tu sais, cette voix d'Olympe que j'imite si bien au foyer quand je fais rire tout le monde, et je dirais à l'abbé avec sentiment, comme Olympe toujours : « Monsieur, ce qu'on me demande, je le refuse parfois. Ce qu'on n'attend plus, je le donne. Me voici. »

— Oh ! fit Agathe.

— Et comme il serait aveugle.

— Après ?

— Eh bien ! après, double brute ! je gagnerais les dix mille livres, et avec autant de conscience qu'elle, je t'en réponds.

— Et ?

— Et tu aurais, toi, les deux mille quatre cents livres.

La coiffeuse s'empoigna les cheveux à deux mains et faillit se les arracher.

— Ne te désespère pas, dit la Catalane, crève-lui les yeux.

— Ah ! mademoiselle, vous avez le courage de plaisanter, vous.

— Mais que diable veux-tu que je fasse ? que je me jette à l'eau, que je me pende ou que je m'asphyxie ?

— Oh ! non, je ne veux rien de tout cela, ce serait un trop grand péché ; mais je veux que vous vous indigniez qu'un Bannière nous empêche.

— C'est-à-dire t'empêche ; avoue que c'est surtout tes deux mille quatre cents livres qui te tiennent au cœur.

— Tenez, à votre place, reprit Agathe, les yeux ardens de colère et de cupidité, à votre place je ne voudrais pas avoir le démenti de ce que nous complotons, et pour décider mademoiselle Olympe à prendre l'abbé d'Hoirac.

— Que ferais-tu ?

— Eh bien ! moi, la Catalane, je volerais l'amant de mademoiselle Olympe.

La Catalane éclata de rire.

— Oui, oui, oui, continua la coiffeuse, je vous dis que c'est le moyen, moi, le véritable moyen ; celle-ci l'apprendrait bien vite, ses amis le lui diraient ; d'ailleurs si ses amis ne le disaient pas, vous le lui diriez vous-même. Elle est fière comme Roxane, elle ne pardonnerait pas une infidélité ; elle se brouillerait avec l'infidèle, et de dépit peut-être elle me ferait gagner nos deux mille quatre cents livres.

— Tu dis toujours *nos*, dis donc un peu *mes*...

— Je dis nos, parce que si vous prenez monsieur Bannière, je partage avec vous ce que monsieur l'abbé donnera. Essayez, je vous prie, je vous en supplie, de prendre monsieur Bannière à Olympe ; cela vous est si facile, d'autant plus que le Bannière est joli garçon, vous l'avez dit tout à l'heure.

— Eh ! s'écria la folle fille en riant plus fort que la première fois, crois-tu que c'est d'aujourd'hui que j'ai reconnu le mérite du jeune homme ? voilà six mois que j'ai envie de lui.

— Eh bien ! alors, dit la coiffeuse enthousiasmée ; eh bien ! alors c'est fait.

— Imbécile, reprit la Catalane, puisque depuis six mois j'ai envie de lui, si c'était fait, ce serait fait depuis six mois.

— Mais pourquoi donc n'est-ce pas fait alors ?

— Parce qu'il y a une difficulté majeure.

— Nous sommes exactement dans la situation d'Arlequin qui veut épouser Colombine ; le mariage serait fait si tout dépendait d'Arlequin. Malheureusement, il faut le consentement de Colombine, et Colombine ne veut pas donner son consentement.

— Allons donc !

— C'est comme je le dis, ma chère. Colombine-Bannière ne veut pas d'Arlequin-Catalane.

— Et vous lui avez fait vos yeux ?

— Non seulement mes yeux doux, mais attirans, mes yeux en hameçons. Joseph était moins novice, ma chère, et plus ardent.

— Il a refusé ?

— Net.

— Je suis perdue alors, dit la coiffeuse désespérée.

— Ah dame ! répliqua la Catalane, si tu as l'adresse de me l'amener quelque soir ou de me conduire chez Olympe, si tu as l'adresse de me dire quel parfum choisit Olympe à onze heures du soir, et comment à minuit elle dit bonsoir à Bannière, à une bougie près, je te réponds que l'affaire réussira.

— Oh ! ce serait admirable, fit la coiffeuse rêvant.

— Admirable, c'est le mot ! et moi, comme je suis généreuse comme ce que je veux avant toutes choses, c'est Bannière, si nous réussissons, je prends Bannière et ne te demande aucune remise sur tes cent louis.

— Hum ! comment faire ? murmura Agathe.

— Dame ! cela te regarde. Choisis un soir où Olympe jouera, où elle sera retenue au théâtre par une maladie trouvée, inventée, crée un obstacle à son retour ; pendant ce temps, moi, je me glisse dans sa chambre, je me mets dans son lit, je dors, et rien ne me réveille.

— Mais si elle est rentrée, et qu'elle vous surprenne avec le Bannière.

— Eh bien ! voilà ce qu'il nous faut, du bruit, du scandale.

— Comment donc ?

— C'est bien pis que si Bannière était venu chez moi, puisque le malheureux sera chez lui, chez Olympe, dans le domicile conjugal. C'est à les brouiller non seulement pour ce monde, mais pour l'autre. Voyons, à quoi réfléchis-tu ?

— Ah ! je réfléchis que c'est bien difficile, mademoiselle, ce que vous me proposez là.

— Eh bien ! ma mie, dit la Catalane, puisque tu renonces à l'affaire pour toi, je vais la mener pour mon compte. Depuis que nous en causons, l'appétit m'est venu.

— Et...

— Et j'y mords.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup la coiffeuse.

— Qu'en dis-tu ?

— Oh ! quelle idée !

— Deviens-tu folle ?

— Oh ! mademoiselle, c'est que c'est une bien belle idée.

— Dis vite, alors.

— Oui, c'est cela, mademoiselle ; c'est arrangé.

— Je tiens Bannière !

— Eh ! non.

— Que tiens-je alors ? Je te préviens que je tiens à tenir quelque chose.

— Vous tenez les dix mille livres.

— Tu déraisonnes.

— Pas du tout, pas du tout.

— Que fais-tu alors ?

— Je retourne la situation.

— Je n'y suis plus, moi.

— Est-ce que vous avez un dégoût, une haine pour ce pauvre abbé d'Hourac, mademoiselle ?

— Moi, pour l'abbé ?

— Oui, pour l'abbé. Ah ! il est bien gentil, cependant.

— Eh bien ! quand j'aurais du goût pour lui, à quoi cela nous mènerait-il ?

— Oh ! mais vous allez voir, vous allez voir.

— Voyons, je ne demande pas mieux que de voir, moi. Mais tu ne me montres rien.

— Au lieu de vous introduire chez Olympe, ce qui nous présente mille difficultés et ce qui ne mène à rien ou du moins à pas grand'chose.

— Comment, pas à grand'chose ?

— Non. Car en supposant que tout réussisse comme vous le désirez, en supposant que Bannière se trompe, qu'Olympe vous surprenne ; en supposant enfin tout ce qu'il y a de mieux, ne se peut-il pas qu'après vous avoir surpris, Olympe pardonne à Bannière ; ne se peut-il pas que l'explication tourne à notre honte ; ne se peut-il pas enfin que, tout en trouvant Bannière coupable, Olympe résiste après l'infidélité de Bannière comme avant !

— Mais tu la crois donc vertueuse ?

— Hélas !

— Au fait, dit la Catalane, ce serait possible cela, mais je n'aurai toujours rien perdu, moi.

— Oui, mais moi je n'aurai rien gagné. Non ! non ! non ! Je songe à mieux que cela ; je songe à vous donner les dix mille livres, sans préjudice de Bannière.

— Ah ! mais c'est un marché d'or que tu me proposes-là, ma fille.

— Voici mon plan.

— J'écoute.

— L'abbé, en me chargeant de la commission que vous savez, m'a donné plein pouvoir en cas de succès. C'est à cette qu'il m'a commandé de louer une maison bien meublée afin d'y recevoir Olympe qui, dans les premiers jours de ce nouveau mariage, conserverait peut-être assez de scrupules à l'égard de l'ancien pour ne pas expulser Bannière du premier bond ; d'ailleurs l'abbé a des ménagements à garder, lui-même est marié avec dame Église.

— Oh ! nos abbés, malgré ce mariage-là, ont pris depuis la régence une telle habitude de vivre en garçon.

— N'importe, je sais ce que je dis, et je vois où je vais.

— Va donc.

— Où en étais-je ?

— Tu en étais à la maison.

— Oui, c'est cela ; au lieu de dire à l'abbé qu'Olympe refuse, je lui dis qu'Olympe accepte.

— Prends garde !

— Ne m'interrompez pas.

— Mais cette vertu d'Olympe !

— Justement, elle me sert ; c'est avec cette vertu-là que je fais mon piège ; j'entoure la chose de toutes sortes de rebuffades, de mousquetades, de palissades, comme il arrive au siège des forteresses difficiles ; je mets, s'il le faut, huit jours à dire *oui* à l'abbé : neuf jours, trois jours pour chaque lettre du mot.

— A la bonne heure.

— Ensuite, la maison louée, tout préparé, je dis que la belle n'accepte qu'une entrevue secrète, une explication, un mystère.

— Bien ! toujours ; mais comment t'en tireras-tu au dernier moment ?

— Eh bien ! mais au dernier moment vous serez là.

— Moi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de répugnance pour l'abbé ?

— Je n'ai de répugnance pour personne, en ce que je ne suis pas une mijaurée comme Olympe.

— Eh bien ! le rendez-vous pris, c'est vous qui vous y trouverez.

— Mais parle donc, malheureuse ! tu me fais languir une heure.

— Même taille, même voix, même beauté, avec du mieux peut-être, dans les ténèbres surtout.

— Ah ! oui.

— Voilà un plan, je crois, hein ?

— Magnifique ! mais pour une demi-heure.

— Mais pourquoi donc pour une demi-heure ; l'abbé n'est-il pas myope comme une taupe ?

— C'est justement parce qu'il est myope, dit la Catalane, avec un soupir, qu'il voudra voir mieux que les clairvoyants.

— Eh ! de quoi allez-vous vous préoccuper ? La condition sera faite. N'y avait-il pas une histoire de Psyché dont j'ai vu un ballet ?

— Eh bien !

— Il est défendu à Psyché de toucher à la lampe.

— Mais Psyché y touche ?

— Parce que c'est une femme ; mais l'abbé est un homme et un homme amoureux.

— Mais enfin s'il y touche !

— Eh bien, s'il y touche, ma foi ! tant pis, ou peut-être tant mieux pour lui.

— Enfin, mettons tout au pire.

— Et mettant tout au pire, vous aurez touché vos dix mille livres, et moi mes deux mille cinq cents.

— Oui, et l'abbé criera ; l'abbé nous enverra dans quelque For-l'Évêque.

— L'abbé se taira ; il y aura tout intérêt. Comment voulez-vous qu'un abbé qui a enduré les coups de guitare de Bannière sans dire un mot, s'en aille bavarder à propos d'une tromperie aussi innocente que celle-là ? Et non, il endurera l'échange bien plus doucement encore, allez.

— C'est merveille, en vérité, de voir comment tu arranges tout cela, toi !

— Mais pourquoi non ? Le voulez-vous ou ne le voulez-vous pas ?

— Ce qu'il y aurait de piquant, reprit en dessous œuvre la Catalane, ce qu'il y aurait de curieux, c'est que si l'on se contentait de dix mille livres une fois données ; c'est que si on en restait là sans que la fraude fût découverte, l'abbé furieux éclaterait, et que tout accuserait si bien Olympe qu'elle ne saurait plus comment se justifier.

— Oh ! voilà qui me tente, par exemple.

— Sans compter que cet éclat fait, Bannière, qui de son côté ne manque pas de cœur, quitterait aussi Olympe, lui, et que vous l'auriez à votre merci.

— Oh ! c'est possible, et j'y crois.

— Cela vous décide ?

— Ma foi ! oui.

— Faut-il mettre les fers au feu ?

— Mets.

— Vous me donnez carte blanche ?

— Je te donne carte noire, ce qui est bien mieux.

— Parole d'honnête femme !

— Foi de Catalane, je ne veux pas te tromper.

— Touchez là.

— Tope ! cria la Catalane en frappant vigoureusement de sa petite main dans l'épaisse et large main de la coiffeuse.

XXVI

AMOUR ET MYOPIE

Une fois le complot arrêté entre les deux démons femelles, il ne s'agissait plus que de le mettre à exécution.

C'était chose facile.

L'abbé, sur la promesse de la coiffeuse, avait commandé à celle-ci, qu'il avait fait à la fois son factotum et son plénipotentiaire, de louer et de meubler un appartement pour y recevoir Olympe, le jour où Olympe, assiégée comme Danaé par une pluie d'or, capitulerait.

La coiffeuse était à la fois trop adroite pour parler à l'abbé ou de l'échec complet qu'elle avait éprouvé, ou d'une espérance trop soudaine. Elle se représenta à son mandant comme ayant été repoussée, c'est vrai, mais comme ayant dans la retraite étudié certaine position qu'elle pouvait peut-être reconquérir peu à peu, et qui, une fois reconquise, lui rendrait indubitablement cette victoire échappée une première fois, mais non perdue pour toujours.

D'ailleurs, l'abbé, qui avait eu affaire à cette vertu d'Olympe si douce quand on n'y portait point atteinte, mais si facile à se hérisser dès qu'on mettait la main dessus, l'abbé pouvait avoir des doutes ; ces doutes, il fallait qu'ils disparussent peu à peu sous l'irritation du désir. La coiffeuse était pareille au pêcheur exercé qui ne veut tirer sa ligne que lorsque le poisson a bien mordu.

Il se fit donc peu à peu d'une manière fictive autour d'Olympe un travail semblable à celui qui se fait autour d'une ville assiégée. Comme à Louis XIV devant Nimègue, on rendait compte à l'abbé, qui, comme Louis XIV, ne voyait pas grand'chose par lui-même, des progrès que faisait le siège. Aujourd'hui on avait tracé la ligne d'en-

feinte, demain commence la tranchée, après-demain on pratiquera la sape, le jour suivant on ferait jouer la mine. Et l'abbé écoutait tout cela comme un général vaniteux, ou comme un amant aveugle, ce qui se ressemble beaucoup.

Un mois se passa en travaux de siège. Le général devenait de plus en plus impatient, l'amant de plus en plus amoureux.

Enfin, un beau matin la coiffeuse entra toute radieuse chez l'abbé. La vertu d'Olympe commençait à battre la chamade et parlait de se rendre ; seulement, elle désirait se rendre avec tous les honneurs de la guerre.

Pourvu qu'Olympe se rendît, peu importait à l'abbé de quelle manière. Il ne fut donc pas difficile sur les conditions.

Encore la veille il avait dit (et la coiffeuse avait relevé ces paroles comme la base de la capitulation qu'elle allait proposer) :

— Si je puis être écouté d'elle, si je puis lui plaire, ne fût-ce qu'un moment, je serai l'homme le plus heureux de la terre.

— L'homme le plus heureux de la terre, avait répété la coiffeuse, si vous pouvez lui plaire, ne fût-ce qu'un moment !

— Eh oui ! avait repris l'abbé avec impatience. Parbleu ! je sais bien qu'au fond elle aime ce drôle de Bannière.

— Hélas ! c'est son vice, avait soupiré la coiffeuse.

— Mais, avait continué l'abbé, je ne lui demande qu'un caprice, la monnaie d'une infidélité. Le caprice me suffira : je n'ai pas d'ambition en amour.

C'était bien là un véritable prospectus d'amant, et, comme on sait, on s'abonne encore aujourd'hui sur les prospectus.

Olympe, disait donc la coiffeuse, avait admis le prospectus de l'abbé. Restait à dicter les conditions de l'abonnement.

Elles furent discutées pendant trois jours.

Le troisième jour, le parlementaire femelle apporta l'ultimatum de l'actrice.

C'était elle qui fixerait les jours de rendez-vous ?

— Accordé.

— Ces jours seraient des nuits, attendu que c'était principalement pendant la nuit que jouait Bannière, et qu'Olympe ne pouvait être libre que lorsque Bannière jouait.

— Accordé.

— Ces entrevues auraient toujours lieu dans les ténèbres les plus absolues.

L'abbé se révolta.

La coiffeuse appela à son aide la fable de Psyché et l'Amour. Seulement les rôles étaient intervertis ; c'était l'abbé qui jouait le rôle de Psyché, c'était Olympe qui jouait celui de l'Amour.

Si l'abbé employait la moindre lampe, la moindre lanterne sourde, la moindre allumette, Psyché s'envolait, et, comme le fils de Vénus, pour toujours.

Cette condition fut discutée pendant trente-six heures, mais la coiffeuse tint bon au nom d'Olympe. Enfin, l'abbé céda, mais il céda en disant que sa qualité de myope seule lui faisait admettre cette humiliante condition, moins désastreuse pour lui qu'elle ne le serait pour tout autre.

L'article 3 fut donc accordé comme les autres.

Olympe seule avait la clef de la chambre. Jamais elle n'écrirait pour fixer les rendez-vous, les lettres étant un moyen inventé par le diable lui-même, qui ne veut rien perdre, au profit des maris trompés et des tuteurs jaloux ; les jours, ou plutôt les nuits, où Olympe consentirait à recevoir l'abbé, elle enverrait la clef à monsieur d'Hoirac, et monsieur d'Hoirac saurait ce que cela voulait dire.

Cet article passa comme les autres, mais à une condition, c'est que la clef serait envoyée le lendemain ou le surlendemain au plus tard.

A cette prétention il fut fièrement répondu, attendu que l'on se rendait de bonne volonté, par sympathie pour le vainqueur et non point par force.

L'abbé d'Hoirac soupira ; mais comme c'était une vérité, il fut forcé de le reconnaître sinon de le glorifier.

Trois jours après, l'abbé, haletant à chaque coup de sonnette, reçut la clef de la main de la coiffeuse, avec cette seule indication :

« Ce soir à onze heures. »

L'abbé bondit de joie, prit la clef, la baisa, et se mit à danser autour de la chambre en chantant un air d'opéra comique.

La nuit venue, l'heure prête à sonner, le triomphateur tout pimpant, tout parfumé, tout ivre de bonheur, se glissa, le cœur bondissant, dans une petite allée de maison mystérieuse, monta un étage, trouva dans l'antichambre la bienveillante coiffeuse, laquelle le guida aussi sûrement que le fil conducteur d'Ariane jusqu'au cœur du labyrinthe, dont l'abbé ne sortit que le lendemain au crépuscule, encore plus heureux au départ qu'il n'avait été à l'arrivée.

Si on lui eût proposé de renoncer aux nuits promises par cette nuit pour une crosse d'archevêque ou pour un chapeau de cardinal, il eût certes refusé.

D'ailleurs, nous le savons, ce n'était pas du côté de l'Église qu'étaient tournées les ambitions de l'abbé.

Il va sans dire que monsieur d'Hoirac, le plus myope des hommes, avait vaincu, sans flambeaux, sans lumière et sans bruit, la Catalane parfumée de verveine qui était l'odeur favorite d'Olympe.

Selon les conditions et fidèle au traité, l'abbé avait laissé la clef à la porte.

Seulement, l'amour de l'abbé était devenu si passionné, que dès le lendemain il persécutait la coiffeuse pour que cette clef qu'il avait laissée à la porte selon les conventions, lui fût renvoyée. Il s'appuyait surtout sur ce qu'il avait hâte de donner à sa chère maîtresse quelques marques de l'estime qu'il faisait d'elle.

Il avait honte surtout de l'état de gêne où il la voyait par la faute de ce misérable Bannière.

A la suite de quoi il s'étendit longuement sur l'usage qu'il comptait faire de ses richesses, et le sort prospère qu'il destinait à Olympe, sort auquel, bien entendu, devait participer sa confidente.

Il n'en fallait pas tant pour décider la coiffeuse. La Catalane aimait également l'argent et la vengeance. On convint de régulariser ces rendez-vous, et de les multiplier selon la générosité de l'abbé d'Hoirac, et de se régler pour toutes ces petites intrigues sur la somme de tranquillité que les imprudences qu'il ne manquerait pas de commettre laisseraient aux deux faussaires.

Le second rendez-vous fut donc accordé à un intervalle raisonnable du premier.

Il eut pour résultat de changer la passion de d'Hoirac en délire, et de faire passer dans les mains de la Catalane ce millier de pistoles, et dans celles de la coiffeuse ces deux cent louis promis et si impatiemment attendus.

Mais, comme on le comprend bien, ces rendez-vous nocturnes eurent beau se multiplier, ils ne laissèrent qu'un bonheur vague et incomplet au fond du cœur de l'abbé. C'était presque le bonheur d'un voleur ; à coup sûr, ce n'était pas celui d'un amant : aussi la journée se passait-elle à la recherche de cette Olympe qu'il possédait si imparfaitement, puisqu'il ne la possédait que la nuit.

Et encore sans la voir, une nuit sur cinq ou six.

L'amour se distingue en ceci des simples désirs qu'il se développe par la présence assidue de l'objet aimé. Ce fut donc après trois semaines ou un mois de rendez-vous, de la part de l'abbé un amour auquel toute la vie d'Olympe n'eût pas pu suffire.

Quant à Bannière, il vivait heureux et satisfait. Un jour qu'il n'avait plus rien à vendre ou à engager chez Jacob, il s'était hasardé à lui demander de l'argent sur son simple billet, et celui-ci s'était décidé à lui en prêter à dix du cent, ce qui était pour rien eu égard au degré de solvabilité de Bannière.

Cette ouverture inattendue de crédit venait, comme on le devine, de cette source d'or qu'on appelait l'abbé d'Hoirac. Olympe lui avait dit qu'elle était libre quand Bannière jouait, et l'abbé, pour voir Olympe, facilitait à Bannière le chemin du tripot.

Il n'y avait que la pauvre Olympe qui ne se ressentait en rien de tout cela, sinon par la solitude plus grande où elle était tombée ; l'abbé d'Hoirac ne venait plus chez elle, et Bannière ne sortait plus de l'académie.

Au reste, chaque nouvelle entrevue, en redoublant l'amour de d'Hoirac pour Olympe, mettait un nouveau frein à cet amour, car, à chaque entrevue, la fausse Olympe revenait sur cette condition *sine qua non* de ne plus la voir que dans la maison secrète.

D'Hoirac, comme nous l'avons vu, avait promis d'abord ; il désirait trop pour ne pas promettre tout ce qu'on lui demandait, et comme il renouvelait cette promesse chaque fois qu'il en était sommé, comme il la tenait même, il assurait, jusqu'à nouvel ordre, la réussite des projets des deux complices.

Il lui avait même été enjoint de garder vis-à-vis d'Olympe, lorsque par hasard il la rencontrerait, l'attitude d'un homme chassé, expulsé, vaincu. On lui avait fait jurer qu'il saluerait à peine à la promenade, qu'il n'aborderait jamais sans y être invité, qu'il ne se présenterait jamais à Olympe, soit personnellement, soit sous les espèces d'une entremetteuse, que jamais surtout il n'écrirait.

Nous avons dit plus haut la théorie de la coiffeuse et de la Catalane à l'endroit des lettres.

D'Hoirac avait continué à promettre et commencé à tenir, il n'avait plus regardé Olympe.

Il l'avait saluée fort légèrement quand il l'avait rencontrée.

Il l'avait hantée souvent, mais il ne l'avait jamais visitée soit dans sa maison, soit dans sa loge, soit dans sa chaise.

Il n'avait jamais plus envoyé chez elle ni fleurs, ni lettres, ni messagers.

Et [illegible] au gré de la Catalane et de son premier ministre la coiffeuse.

Mais un événement simple comme tous ceux qui bouleversent les projets, les fortunes et les empires, vint presque donner tort aux [illegible] combinaisons de ces deux honnêtes dames.

XXVII

CŒUR DE FEMME

Olympe n'avait rien dit personnellement à l'abbé ; mais en chassant de chez elle la coiffeuse à la suite des propositions que celle-ci lui avait faites, elle en avait aussi chassé l'abbé.

Or, depuis qu'il était chassé de chez elle, l'abbé, comme on l'a vu, se croyant l'homme le plus heureux de la terre, s'était conduit avec une réserve, avec un goût, avec une délicatesse qu'Olympe était bien loin d'attribuer à sa véritable cause.

Seulement, ces bonnes façons de l'abbé dans un malheur qui devait frapper à la fois son amour et son amour-propre avaient touché Olympe.

Les bonnes façons exercent un magnétisme irrésistible sur les gens distingués.

Elle en était venue à se reprocher d'avoir de son côté si brutalement chassé de chez elle un galant homme si brutalement traité par Bannière, et auquel elle devait plutôt des égards qu'une rigueur si exagérée.

Car enfin ce galant homme n'était coupable que d'une chose, c'est d'avoir été un homme galant.

Aussi chaque fois qu'à la promenade elle le voyait s'écarter, au théâtre se ranger à son passage, dans la rue faire un crochet pour la fuir, et tout cela avec des saluts et des révérences d'un respect à fendre le cœur le plus dur ; chaque fois qu'aux heures accoutumées, elle, la pauvre délaissée si mal récompensée de sa vertu, elle ne le voyait plus entrer dans sa maison, si coquet, si gai, si spirituel, avec ses bouquets et ses musiques, elle se sentait au fond du cœur un sentiment qui ressemblait presque à du remords.

Ce n'était point qu'Olympe eût la moindre inclination à s'occuper de ce jeune homme. Eh ! mon Dieu ! non. Mais une femme n'oublie jamais un homme jeune, agréable, riche et de bonne façon qui s'est occupé d'elle.

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, elle voyait dans cette circonstance l'abbé agir à son égard avec une fierté noble et calme qui lui plaisait.

Cela l'étonnait et partant la séduisait d'autant plus, que d'après son caractère un peu vantard et tout à fait bruyant, elle eût pu s'attendre à des représailles désagréables. Combien d'hommes à la place d'Hoirac eussent fait bruit de leurs anciennes privautés et converti l'amour en haine, les servilités en insolences, les cadeaux en hostilités.

Pendant huit jours, Olympe s'était bien attendue à être sifflée et tourmentée, comme il arrive si souvent après les exécutions du genre de celle qu'elle avait faite.

L'abbé ne gardait-il le silence que par peur de Bannière ? on ne le pouvait croire malgré l'aventure de la sérénade. On savait ce petit bonhomme aussi brave que myope ; on le savait surtout assez bon gentilhomme et par conséquent assez bien en cour pour faire peur à de plus mauvaises têtes et à de plus méchantes épées que ne l'étaient la tête et la rouillarde de monsieur Bannière.

Sa réserve et sa douceur de bon goût ne pouvaient donc être attribuées qu'à son bon goût et à la noblesse de son âme.

Olympe fut touchée de tout cela ; tellement touchée qu'elle ne souffrait plus que personne devant elle tournât en dérision monsieur d'Hoirac.

Tellement touchée qu'elle se promit de faire, un jour ou l'autre, et comme elle le pourrait, réparation à ce galant homme.

Hélas ! voilà le malheur des maris et même des amants, l'occasion se présente toujours à celles qui le veulent ainsi de faire réparation à de galantes gens qu'elles ont offensées.

Bannière [illegible] un soir d'aller tirer des perdrix rouges dans les [illegible] avec deux amis de son académie. Olympe parla d'accompagner les trois chasseurs jusqu'au delà de la ville.

La [illegible] fut mise à exécution, et Olympe, dans son carrosse, [illegible] ces messieurs que tout à fait hors des barrières, et [illegible] elle eut vu les chiens fouiller les luzernes et les [illegible].

Elle [illegible] et revenant, ayant mis son carrosse au pas, [illegible] par l'explosion déjà lointaine du fusil de Bannière, [illegible] elle aperçut au coin d'un mur, monté sur un excellent cheval, l'abbé d'Hoirac en habit de cavalier.

Son laquais le suivait portant une épée.

Vu ainsi avec sa bonne mine et son costume pimpant, l'abbé avait tout à fait l'air d'un gentilhomme allant en bonne fortune ou d'un prince déguisé ; dressé sur ses étriers à la manière anglaise, il maniait, ma foi ! fort adroitement sa monture. Mais, malgré toute son adresse, il n'en était pas moins le plus myope des hommes, et il fût passé près d'Olympe sans la voir si tout à coup celle-ci, à l'affût de son occasion, n'eût trouvé qu'elle se présentait trop belle pour la manquer, et n'eût crié de sa petite voix de fausset :

— Eh ! l'abbé ! l'abbé !

L'abbé reconnut cette voix, et sans presque rien voir qu'un nuage, mais un nuage qui contenait, comme ceux de Virgile, une divinité, il enfonça l'éperon si rudement aux flancs de son cheval en le dirigeant du côté par où venait la voix, qu'il faillit faire sauter son cheval par-dessus le carrosse.

— C'est vous, cria-t-il, c'est vous qui m'appelez ; où êtes-vous, madame, où êtes-vous ?

— Il le faut bien que je vous appelle, dit Olympe, puisque vous passez si fier.

— Hé ! dit l'abbé en souriant, fais-je donc autre chose que de me conformer à vos ordres, et ne m'avez-vous pas défendu de vous aborder ?

— Là, dit-elle, un peu émue de ces doux yeux, qui, malgré leur myopie, disaient à force de flammes intérieures tant de choses qu'elle ne comprenait pas, là, maintenant que nous sommes en face, ne peut-on se voir comme de bons amis sans se quereller ou se parler d'amour ? Eh non, soyons sages ; croyez-moi, l'abbé, tout est bon avec la sagesse.

— Madame, vous me ravissez, dit d'Hoirac en cherchant la main que lui tendait Olympe ; quoi ! j'aurais la fortune de vous voir, non seulement comme je vous vois, mais de vous voir *aussi* chez vous.

Olympe avait mal compris cet aussi, sur lequel elle allait demander des explications, mais une gambade du cheval lui épargna les commentaires. Elle jeta un cri en voyant l'abbé exposé ainsi aux soubresauts du fougueux animal.

Il le ramena pourtant, car l'abbé était excellent cavalier ; seulement il le ramena trop tard, car on approchait de la ville, et Olympe se contenta de lui dire :

— Laissez-moi maintenant, car on jaserait de voir que je suis sortie avec monsieur Bannière et que je rentre avec monsieur d'Hoirac. Laissez-moi, et venez chez moi quand vous voudrez.

— Oh ! exclama l'abbé.

— Mais à une condition, dit Olympe.

— Laquelle ? parlez.

— C'est que vous ne direz jamais un mot que monsieur Bannière, que j'aime, ne puisse entendre avec plaisir.

L'abbé fit une grimace ; mais, convaincu qu'en cette circonstance encore le gain l'emporterait sur le dommage :

— Merci, merci, dit-il, je promets !

Et son cheval l'emporta cette fois tout joyeux à travers la campagne, tandis qu'Olympe rentrait en ville.

L'abbé n'eut rien de plus pressé que de conter son bonheur à la coiffeuse, laquelle courut conter son embarras à la Catalane.

— Nous sommes perdues, dit la Catalane à la coiffeuse, si ces deux êtres se revoient, car en se voyant, ils gâteront tout.

— Il faut qu'ils ne se revoient pas.

— Impossible, puisqu'il a la permission d'Olympe. Seulement, dès qu'il y rentre, il faut que j'y rentre aussi.

— Comment faire ?

— J'aviserai à cela.

— Avise aussi en ce qu'en le rappelant pour l'amitié, cette minaurée ne le prenne pas pour l'amour.

La coiffeuse commença par aller trouver d'Hoirac, et par lui annoncer que c'était grâce à son influence qu'il avait obtenu sa rentrée dans la maison. Mais cette rentrée avait des exigences terribles : jamais un mot ne ferait allusion à ce qui se passait dans la maison secrète ; jamais un geste trop vif ne trahirait le degré d'intimité auquel on était arrivé ; les yeux seuls pouvaient parler ; les yeux disent beaucoup de choses, mais une femme est toujours libre de soutenir qu'elle ne comprend pas la langue des yeux.

L'abbé comprit parfaitement la situation, et déposa entre les mains de la coiffeuse un serment revêtu de toutes les formes sacramentelles.

Maîtresse de ce serment, la coiffeuse écrivit à Olympe.

Sa lettre était un modèle d'humilité ; la prière revêtait toutes les formes de la supplication. Depuis qu'elle avait eu le malheur d'avoir la simple idée de devenir malhonnête femme, tout lui avait mal tourné. Elle avait perdu ses meilleures pratiques en ville ; ses pratiques de théâtre ne la payaient pas ; rien qu'avec la Catalane, disait-elle, elle avait un compte énorme duquel elle ne pouvait jamais tirer [illegible]. Son seul espoir, sa seule réjouissance même, c'était qu'Olympe, si belle et si bonne, lui pardonnât ; avec

sa disgrâce le malheur était venu, avec son pardon reviendrait le bonheur.

Olympe était fière : elle avait puni l'abbé et sa messagère et tous deux, au lieu de jouer contre, étaient à ses genoux.

Elle pensa qu'il serait illogique de pardonner à l'un et de ne point pardonner à l'autre.

Pour être logique, elle pardonna donc à tous deux.

C'est quelquefois une chose bien dangereuse pour une femme que d'être trop logique.

D'Hoirac, comme tous ceux qu'on a bien trompés et qui marchent bravement dans leur fausse route en croyant tenir la bonne, d'Hoirac admirait la prudence, la fermeté, la discrétion, la réserve chaste et douce de cette aimable femme ; il avait bien du regret dans le cœur de la voir aussi effrayée à propos de Bannière, mais il n'avait pas pris assez l'habitude de dominer pour oser lutter à visage découvert contre une plus vieille habitude que la sienne.

Il est facile de comprendre comment et jusqu'à quel point la coiffeuse, remise en grâce près d'Olympe par ses soumissions, surveillait et modérait le pauvre d'Hoirac, toujours prêt à se précipiter, comme les jeunes chiens à la chasse, sur le flair ou sur la vue du gibier.



La coiffeuse goûtait le marasquin.

La coiffeuse obtint sa rentrée chez Olympe une heure juste avant le moment où l'abbé devait y rentrer lui-même.

Il y avait encore eu une négociation à mener à bien avant cette rentrée. C'était de décider Bannière à voir reparaître l'abbé ; mais pendant ces deux ou trois mois d'absence de l'abbé, en voyant le respect dont monsieur d'Hoirac avait continué de faire preuve à l'endroit d'Olympe, il s'était complètement rassuré. D'ailleurs, ce qui le rassurait avant toute chose, c'était la loyauté bien connue d'Olympe.

Bannière avait rossé l'abbé le soir de la sérénade bien moins parce qu'il était jaloux que parce qu'il avait perdu.

Ce que cachent les yeux en présence de témoins, ce que disent les yeux quand les témoins s'éloignent, ce manége que les indifférens appellent seulement coquetterie et que les intéressés appellent langueur amoureuse, espèce d'influence qui rayonne avec la chaleur vitale de toute la personne qui aime vers la personne aimée, voilà ce dont le pauvre abbé, réintégré dans la maison et maintenu par la présence de la coiffeuse, s'occupait du matin au soir près d'Olympe, laquelle, on le devine, n'y comprenait rien et payait en folle gaîté les spasmes tendres et mélancoliques du charmant prestolet.

Elle pensait bien que, malgré la parole engagée, le premier moment de tête-à-tête trop long et trop facile qu'on laisserait à notre tourtereau serait par lui employé à des roucoulemens et à des tours de sabot qui étonneraient Olympe et amèneraient une explication.

Or cette explication avant le déplumage complet de l'oiseau, avant la complète vengeance d'intérêt et d'amour-propre assouvie, c'était une école que deux rouées de la race de la coiffeuse et de la Catalane eussent rougi de faire.

La coiffeuse au reste jouait admirablement son rôle ; elle était rentrée chez Olympe comme ennemie de l'abbé, et en sa qualité d'ennemie de l'abbé, elle se trouvait naturellement être l'amie de monsieur Bannière. Or, à ce double titre, ce qu'elle devait avoir le plus à cœur de maintenir et ce qu'elle maintenait, c'était la parfaite intégrité de la propriété de notre comédien, attaquée incessamment par le geste et par les yeux, sinon par la parole de ce maudit abbé d'Hoirac.

Rien n'était donc plus agréable à Olympe, et en même

temps [illegible] à la coiffeuse, que la présence continuelle ou [illegible] incessante de celle-ci dans la chambre où se tenaient l'abbé et Olympe ; de sorte que l'habileté de cette créature avait bien réellement fait aplanir toutes les routes [illegible] à son succès par les gens même intéressés à ce qu'elle ne put réussir.

Mais l'abbé n'était pas homme à se débattre sous l'oppression. Il étudia les goûts de la coiffeuse et crut remarquer qu'elle professait une estime toute particulière pour le marasquin.

Il en envoya, par son laquais, six bouteilles qu'il chargea l'intelligent domestique de remettre directement à la coiffeuse, puis une heure après, sans bruit et sans fracas en catimini il vint sonner, passa devant mademoiselle Claire en lui mettant cinq louis dans la main et se glissa dans le boudoir d'Olympe avec d'autant plus de sécurité, qu'à travers la porte entre bâillée de la cuisine, il crut voir la coiffeuse qui goûtait le marasquin à même la bouteille.

Hélas ! on ne peut pas tout prévoir. La fouine, le plus fin des animaux, se laisse prendre au piège ; la coiffeuse, la plus fine des femelles, se laissa prendre au piège comme une fouine.

Bannière était allé jouer selon son habitude ; d'Hoirac trouva donc Olympe seule et débuta par lui prendre la main et la baiser tendrement.

Olympe était de bonne humeur. Elle ne remarqua point comme le teint de l'abbé s'enluminait, comme ses mains étaient inquiètes, comme il roulait ses yeux bleus sous ses cils noirs, ses yeux qui, malgré leur myopie, semblaient lancer des étincelles électriques.

La belle Célimène avait su par Claire l'envoi du marasquin. Elle plaisanta tout d'abord l'abbé sur la provision de marasquin qu'il avait envoyée.

Mais regardant autour de lui et s'assurant, autant qu'il pouvait le faire avec ses mauvais yeux renforcés de lunettes, qu'il n'y avait personne dans la chambre.

— Vous êtes bien seule ? dit-il.

— Mais oui, que je crois, répondit Olympe étonnée de la question.

— Je puis donc vous parler à cœur ouvert.

— Rien n'empêche.

— Oh ! que je suis jaloux ! s'écria l'abbé.

— Bon, jaloux, et de quoi ? demanda-t-elle.

— Ne le devinez-vous pas ?

— Ma foi, non.

— Mais jaloux de celui qui me prend mon bonheur, jaloux de celui qui me vole ma vie !

— Allons bon, dit Olympe, voilà que cela vous reprend.

— Mais cela ne m'a jamais quitté.

— Alors voilà que vous allez recommencer.

— Mais puisque nous sommes seuls, ma chère âme !

Olympe jeta un cri d'étonnement ; elle croyait avoir mal entendu.

L'abbé s'arrêta, la regardant avec ses gros yeux.

— Est-ce que vous n'avez pas dit MON ÂME ? demanda Olympe.

— Mais oui, dit l'abbé, vous êtes mon amour, ma vie, mon âme.

Olympe éclata de rire.

L'abbé, tout stupéfait, jeta un regard autour de lui, cherchant s'il n'y avait point dans la chambre quelqu'un que son œil myope n'avait pas entrevu.

— Combien avez-vous gardé de cruchons de marasquin pour votre usage, cher monsieur d'Hoirac ? dit Olympe [illegible] de rire.

— Voyons, fit l'abbé suppliant, laissez-moi vous parler un peu raison.

— Mais cela ne fera point de mal, car jusqu'à présent vous ne m'avez parlé que folie.

— En vérité, Olympe, quittez ce masque auquel je me trompe moi-même.

— Ce masque ?

— Si vous saviez comme il me fait souffrir !

— Quel masque ?

— Oh ! tenez, s'écria l'abbé en se levant pour se jeter aux genoux d'Olympe, il m'est impossible de vous voir [illegible] plus longtemps une pareille comédie, et...

[illegible] point terminé sa phrase, il n'avait pas achevé [illegible] mouvement, il n'avait pas touché du doigt Olympe, but [illegible] ses adorations, que la coiffeuse, rouge [illegible] éclatante, se précipita dans la chambre et vint [illegible] entre l'abbé myope et sa maîtresse.

Le [illegible] courroux d'Olympe, l'attitude [illegible] et [illegible] de l'abbé disaient à la coiffeuse qu'elle arrivait [illegible] et que c'en eût été fait de son secret une minute plus tard.

Olympe la voyant ainsi effarée ne put s'empêcher de rire.

— Vous m'avez [illegible] madame, s'écria la coiffeuse.

— Non, mais [illegible] vous appeler, répondit Olympe [illegible] regard [illegible] à l'adresse de monsieur d'Hoirac.

[illegible] se défendre.

— Monsieur, dit Olympe, vous savez cependant à quelles conditions je vous recevais chez moi.

— Eh bien !

— Eh bien, vous les avez transgressées, voilà tout.

— Ah ! ma chère, s'écria l'abbé, tout effrayé du ton dont Olympe lui parlait.

— Encore ! dit celle-ci.

— Mais c'est devant elle ! s'écria l'abbé au désespoir, devant votre confidente, c'est donc exactement comme si nous étions seuls.

— Mais êtes-vous fou ? dit la coiffeuse en le saisissant par le bras et en lui faisant faire trois tours sur lui-même.

— Reconduis l'abbé, ajouta Olympe, et invite-le, non pas à ne plus envoyer mais à ne plus boire de marasquin, les jours où il viendra ici.

La coiffeuse se hâta d'entraîner plutôt que de reconduire monsieur d'Hoirac.

Olympe voyant ce zèle auquel elle se méprenait, auquel tout le monde, excepté la Catalane, se fût mépris, Olympe éclata de rire avec une telle incontinence, que, déjà dans l'antichambre, l'abbé pouvait encore entendre ce rire strident et moqueur.

Mais une fois dans cette antichambre :

— Oh ! lui fit la coiffeuse, vous êtes un malheureux homme, vous perdez tout.

— Eh quoi, demanda le myope, y avait-il donc quelqu'un caché ? pourquoi ne m'a-t-on pas dit cela tout de suite ?

— Mais non, il n'y avait personne.

— Alors, pourquoi tous ces embarras si nous étions seuls ?

— Oh ! que les hommes sont grossiers.

— Mais en quoi ? Parle ou je me damne.

— N'étais-je donc pas là, moi ?

— Eh bien ! toi, n'es-tu pas le mur qui entend nos soupirs, la cloison qui respire nos baisers, un mur sans écho, une cloison sourde ? Se cache-t-elle de toi, par hasard ; de toi, notre intermédiaire, notre confidente ?

— Grossier ! grossier ! murmura la coiffeuse, enchantée de ce mot qui étourdissait l'abbé. Grossier ! qui ne comprend pas toute la délicatesse de cette pauvre femme !

— Mais c'était la même chose avant que tu vinsses, quand nous étions seul à seul.

— Eh ! monsieur, ne savez-vous pas qu'il est des secrets qu'une femme ne veut pas s'avouer à elle-même ?

— En vérité, tu exagères, la fille, et quand on a un amant.

— Quand on a un amant, répondit la coiffeuse, on n'agit pas comme lorsqu'on en a deux.

Cette réplique ferma la bouche à l'abbé. En effet, le coup était rude pour un jaloux, mais les femmes en ont plus tôt fini parfois avec une brutalité qu'avec la persuasion.

L'abbé soupira.

— Alors pourquoi a-t-elle deux amants ? dit-il avec mélancolie.

— Bon ! je vous croyais un homme d'esprit, dit la coiffeuse, et voilà que vous êtes un niais comme tous les autres.

— Oh ! c'est qu'en vérité on se lasse à la fin.

— Monsieur l'abbé, je vous préviens que vous devenez intolérable ; mais rappelez-vous donc le début.

— Ah !

— Que demandiez-vous ? une aumône, une simple aumône.

— Eh ! je ne dis pas non.

— Aujourd'hui ce n'est plus cela, aujourd'hui vous exigez, vous vous étonnez.

— Pourquoi a-t-elle un autre amant ?

— Vrai Dieu ! qu'est-ce que cela vous fait ? Mêlez-vous de vos affaires.

— Mais je m'en mêle, il me semble.

— Oui, de manière à les gâter [illegible] amant.

— Comment cela ?

— Pardieu, vous l'ennuyez et elle vous congédie.

— Ah ! par exemple !

— Bon, elle se gênera !

— Mais je lui témoigne de l'amour, en quoi cela peut-il la gêner qu'elle écoute ? Je ne lui demande que cela.

— Pas davantage ! En vérité, vous êtes peu exigeant ! Elle écoutera certainement, mais pas ici, pas chez monsieur Bannière, pas dans cette chambre où tout lui rappelle son printemps d'amour, par sur ce sofa où elle a tant de fois rêvé au poétique Hérode.

— Bon ! Et monsieur de Mailly, y rêve-t-elle aussi, à lui ?

— Ah ! voilà que vous devenez un méchant homme maintenant, une laide bête ! voilà que vous reprochez ses amants à cette pauvre femme, qui a [illegible] pour ne pas vous jeter à la porte !

— C'est vrai, j'ai tort.

— Ah ! c'est bien heureux que vous en conveniez !

— Voyons, que lui diras-tu ?

— Moi, rien.

— Tu ne lui parleras pas de moi, combien ?

— Jamais.

— Mais alors, comment nous [illegible] ?

— Il faudra voir.

— Sera-ce bientôt ?

— Si vous êtes sage.

— Que faut-il faire pour être sage ?

— Il faut agir selon la circonstance et surtout selon la localité. Ici, vous êtes monsieur l'abbé d'Hoirac en visite chez mademoiselle Olympe, maîtresse du seul monsieur Bannière. Me comprenez-vous enfin ?

— Ah ! que trop ! Mais conviens que c'est une bizarrerie dont rien n'approche.

— Bah ! dit la coiffeuse, si vous n'étiez pas myope, vous auriez vu des bizarreries bien autrement bizarres que celles-là, et vous ne vous étonneriez plus de rien.

— Soit ; mais tu t'intéresses à moi, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien. Si je ne m'intéressais pas tant à vous, est-ce que je vous prêcherais comme je le fais ?

— Eh bien, alors, raccommode-moi avec Olympe le plus tôt possible.

— Et quand voulez-vous que ce soit, si c'est possible ?

— Demain, ma fille.

— Peste ! comme vous y allez !

— C'est que je brûle, vois-tu. [illegible]

— [illegible] c'est difficile.

— Voilà vingt louis.

— On y tâchera.

— Oh ! si cela [illegible], je t'embrasserais.

— Si j'étais plus jolie.

— Bah ! je suis myope.

— C'est-à-dire que vous êtes un [illegible].

— Tu trouves.

— Oui, mais je vous pardonne [illegible] que je ne voudrais pas qu'on vous vît me embrasser.

Et en disant ces mots avec une aigreur qu'elle eut voulu vainement cacher, la coiffeuse congédia l'abbé qui sortit par la petite porte.

L'esprit humain est si singulièrement fait que l'abbé sortit plus enthousiasmé peut-être de cette aventure que si elle eût tourné selon ses désirs.

Aussi, au lieu de rentrer chez lui, alla-t-il réveiller Jacob et lui acheta-t-il, entre autres bijoux, cette fameuse bague de monsieur de Mailly que Bannière avait soustraite à Olympe et avait vendue à l'honnête enfant d'Israël.

XXVIII

L'ANNIVERSAIRE D'HÉRODE ET DE MARIAMNE

La coiffeuse tint parole à l'abbé d'Hoirac.

Tout le monde avait trop d'intérêt à ce que les rendez-vous recommençassent pour que la rigueur de la fausse Olympe fût de longue durée.

Le lendemain au soir, un commissionnaire vint apporter à l'abbé, en son logis, un message auquel il ne se pouvait méprendre : c'était la clef de la maison mystérieuse que, d'après les conclusions du traité, il laissait à la porte après chaque entrevue, pour qu'on eût le plaisir de la lui renvoyer.

L'abbé ayant fait ses préparatifs, le cœur gonflé de joie, arriva dans les ténèbres dix minutes avant l'heure indiquée.

On le fit attendre sans mot dire, et, à l'heure sonnante, le froissement d'une robe de soie sur les parquets lui indiqua l'arrivée de celle qu'il attendait si impatiemment.

S'élancer, saisir une main fraîche et potelée, y passer la bague achetée la veille chez le juif, y coller ses lèvres, demander pardon, tel fut le préambule de l'abbé.

La conversation tomba sur l'aventure de la veille ; il va sans dire que la Catalane avait été mise au courant de tout ce qui s'était passé, par la coiffeuse. Aussi la fausse Olympe, presque aussi bien renseignée que si elle eût été la vraie, expliqua-t-elle très naturellement à l'abbé qu'il s'était conduit d'une manière indigne et que là-bas, c'est-à-dire chez monsieur Bannière, certains discours étaient prohibés qui se trouvaient légitimes ici, c'est-à-dire chez monsieur d'Hoirac.

Il est des explications qui sont toujours comprises, moins par le fond souvent que par les détails. A force de détails, l'abbé comprit sa faute, l'avoua, en demanda de nouveau pardon et l'obtint.

Il avait d'ailleurs de bonnes raisons à donner.

Il fallait quelque adoucissement, disait-il, aux douleurs de l'absence. Ne parler à Olympe qu'à la dérobée au milieu des ténèbres dans une maison secrète, était-ce là un bonheur complet ?

On lui objecta que ténèbres ou clartés n'avaient aucune valeur devant sa myopie.

Il répondit qu'en effet il passait condamnation sur le chapitre ténèbres, mais que le chapitre absence avait une bien autre signification.

La fausse Olympe se récria sur le mot absence.

Mais l'abbé d'Hoirac était un esprit subtil : il répondit qu'il y avait absence physique et absence morale et que l'absence morale était la plus douloureuse de toutes.

Un petit rire lui répondit.

— Ai-je dit vrai ? fit l'abbé.

— Eh ! nullement.

— Quoi ! ce monsieur Bannière, ce maître absolu, ce maître indigne...

— Ne parlons pas plus, je vous prie, de monsieur Bannière chez monsieur d'Hoirac, que je ne parlerais jamais de monsieur d'Hoirac chez monsieur Bannière.

— Mais je me révolte à la fin ! s'écria l'abbé. Qu'est-ce donc là-bas ce monsieur Bannière ? En vérité, on me forcera à m'en débarrasser !

— On ne l'aime pas, vous le savez bien, fut-il répondu doucement.

— Alors, reprit l'abbé, pourquoi ne pas rompre tout à fait ?

— Eh là ! là ! nous y viendrons !

— Oui, et je meurs en attendant.

— Voyez un peu l'impatient !

— C'est si naturel !

— Non pas, car si l'on vous écoutait, il faudrait chasser le pauvre garçon !

— Qu'importe ! si vous ne l'aimez plus !

— Bon, belle chose !

— Je suis jaloux.

— En ce moment, ingrat ?

— En ce moment, je ne dis pas. Mais je le serai tantôt, je le serai demain, je le serai dès que je ne vous aurai plus auprès de moi.

— Que faire, alors ?

— Eh bien ! promettez-moi que vous traiterez si dédaigneusement ce Bannière, qu'il sentira que vous ne l'aimez pas.

— Quant à cela, c'est facile. Eh bien ! cela vous suffit-il ? Êtes-vous plus calme ?

— Oui, mais plus tard je serai moins tolérant.

— Oh ! oh !

— Parce que j'aimerai plus encore.

— A la bonne heure !

Mais cette promesse ne fut pas plutôt faite par la fausse Olympe que la vraie s'empressa d'y manquer comme nous allons voir.

Tandis que le ménage de l'abbé et de la Catalane vivait ainsi sur des entretiens clandestins, le ménage d'Olympe et de Bannière se comportait à sa façon, c'est-à-dire d'une façon irrégulière. Olympe avait renoncé à catéchiser Bannière, mais celui-ci n'avait point renoncé à aimer Olympe, non plus qu'à se faire aimer d'elle, de sorte que, par moments, après l'avoir poussée au désespoir, il la ramenait, si obstinée qu'elle fût, à un accès d'amour ou d'indulgence.

C'est qu'Olympe n'était obstinée qu'à la surface ; au fond elle était bonne.

La bonté, c'est la force de l'homme et la faiblesse de la femme.

Ainsi donc, après que la Catalane se fut engagée vis-à-vis de l'abbé à ce qu'Olympe ne montrât jamais assez d'amour à Bannière pour rendre jaloux l'autre soupirant, Olympe et Bannière, qu'on n'avait pu faire entrer dans le secret, passaient un nouveau bail d'amour à propos de l'anniversaire de la première représentation du *Roi Hérode*.

Le malheureux abbé tomba chez les deux amans au dessert du festin qu'ils venaient de donner à leur amour.

Le festin avait duré assez tard, parce qu'Olympe ne jouait pas ce soir-là. La Catalane créait un rôle nouveau.

De sorte que, comme si toutes choses eussent été arrangées à l'avance pour amener une catastrophe, la coiffeuse était au théâtre pour le besoin de son office.

D'Hoirac entra donc chez Olympe au moment où, d'après ce qui s'était passé la surveille, il y était le moins attendu.

Il faut dire que de son côté il ne s'attendait pas à ce qu'il allait y trouver.

A pareille heure, monsieur Bannière était presque toujours au jeu. L'abbé savait bien que tout événement a son anniversaire, mais il ne connaissait pas l'anniversaire de l'événement d'Olympe et de Bannière.

En entrant chez Olympe avec son étourderie ordinaire, les amans, assez étourdis de leur côté, avaient laissé la clef à leur porte, l'abbé alla donner dans une glace de l'antichambre qu'il prit pour une porte et qui reflétait Olympe et Bannière un verre de champagne à la main.

L'abbé demeura comme hébété le nez sur ce tableau.

Un seul valet, qu'on avait congédié sans doute, becquetait les reliefs dans la cuisine.

L'abbé, furieux de ce qu'il voyait dans la glace et prenant ce tableau pour une trahison, se retourna pivotant sur lui-même, et pénétra dans la salle à manger non pas comme un curieux mais comme un jaloux, non pas comme un visiteur mais comme un maître.

Il fit bruit avec sa voix et bruit avec les portes, et apparut aux deux amans pareil à Calchas, pâle et les cheveux hérissés.

A cette vue, Olympe et Bannière, que l'anniversaire, les biscuits et le champagne avaient mis en verve de gaîté, poussèrent sur deux tons différens un cri de surprise folle et des éclats de rire immodérés qui mirent au comble la colère et la confusion de l'abbé. Jamais, on en conviendra, mystification n'avait été si cruelle pour un homme amoureux comme l'était l'abbé, et si bien rassuré par l'entretien de la veille.

Aussi l'abbé gagnait-il la porte les dents serrées, et roulant dans sa tête toutes sortes de projets de vengeance, encore insensés dans le chaos de la rage, mais qui pouvaient prendre une forme au moule de la réflexion.

Mais au moment où il étendait la main pour toucher le bouton, Bannière le prévint de vitesse, et, lui prenant la main :

— Ça, dit-il à l'abbé, êtes-vous assez peu mondain pour vous scandaliser de voir un amant heureux près de sa maîtresse ?

— D'Hoirac frissonna de la tête aux pieds ; il attendait un mot d'Olympe.

— Oh ! dit-elle à son tour, monsieur l'abbé ne peut avoir si grand'peur d'un bonheur qu'il connaît, je crois, par expérience.

— Allons, ma chère, reprit Bannière, chargez-vous de faire notre paix avec monsieur d'Hoirac.

Et après avoir échangé avec Olympe un coup d'œil d'intelligence, il partit, laissant Olympe seule avec l'abbé au désespoir.

Son premier mot fut une imprécation.

— Oh ! que les femmes sont scélérates ! s'écria-t-il en frappant sur la table.

Olympe se dressa comme si elle eût été frappée elle-même.

— Que dites-vous donc là, monsieur ? s'écria-t-elle offensée ; est-ce pour moi que vous parlez ainsi ?

— Et pour qui donc parlerais-je ainsi, répondit brutalement l'abbé, si ce n'était pour vous ?

— Vous vous méprenez alors, je pense.

— Je ne me méprends pas ; je suis furieux !

— Bon ! fit dédaigneusement Olympe, c'est votre accès de folie qui vous reprend, à ce qu'il paraît ?

— Folie tant qu'il vous plaira ! Oui, folie ! mais folie furieuse ; prenez garde !

Et il frappa une seconde fois sur la table.

— Ah çà ! mais, l'abbé, dit Olympe, vous allez briser la table et les porcelaines, il me semble.

— Bon ! belles bagatelles ! on rachète des tables et des cristaux avec de l'or, mais rien ne rachète l'amour bafoué et les illusions perdues d'un honnête homme.

— Savez-vous, dit Olympe fronçant le sourcil à son tour, que je ne comprends pas un seul mot à ce que vous dites, monsieur ?

— Oh ! assez de dignité comme cela, madame, ou plutôt assez de comédie, surtout de celle qui consiste à me mettre un bâillon quand je veux me plaindre !

— Vous plaindre ! vous plaindre de quoi, je vous prie ?

— Que m'avez-vous promis, voyons ?

— Moi ?

— Oui ; avais-je droit de compter sur vous ?

— Moi, je vous ai promis quelque chose ?

— Je sais bien ce que vous allez répondre ; je sais bien qu'ici je ne suis pas chez moi, mais chez monsieur Bannière.

— Sans doute.

— Mais vous en conviendrez, la patience a un terme, et ma colère...

— Votre colère ! monsieur, reprit Olympe, votre colère va finir par exciter la mienne, et une fois nos deux colères en présence, je vous avertis d'une chose, c'est que la mienne priera la vôtre de sortir.

— Madame, dit l'abbé en haussant la voix, vous manquez à vos engagemens ; souffrez que je vous les rappelle.

— Oh ! c'est cela, monsieur, rappelez-les-moi, et vous me ferez plaisir.

— Vous me le permettez enfin !

— Je vous en prie.

— Eh bien ! n'était-il pas convenu que vous ne me donneriez jamais l'occasion d'être jaloux ?

— Jaloux ! vous ! et de qui ?

— Quoi ! s'écria l'abbé baissant la tête et étendant les deux bras, je vous trouve ici en tête à tête avec monsieur Bannière...

— Eh ! mais, s'écria Olympe se parlant à elle-même, ma parole d'honneur ! il est fou.

— Oh ! si vous oubliez si vite, dit l'abbé, passant de la colère à la mélancolie, oh ! je prévois bien des malheurs.

Olympe haussa les épaules ; il était évident que la mélancolie de l'abbé était folle comme sa colère.

— Enfin, dit-elle, l'autre jour c'était le marasquin ; mais aujourd'hui, en vérité, il n'y a pas d'excuse.

L'abbé se tourna vers elle en joignant les mains :

— Sérieusement, voyons, Olympe !

— Olympe ! s'écria la jeune femme en bondissant ; vous m'appelez Olympe ? vous !

— Ah ! par exemple, c'est trop fort, dit l'abbé, pâle de s'être contenu ou plutôt dévoré si longtemps. Vous ménagez vos ressources, vos contrats, vos cas de conscience. Je jette tout au vent, puisque vous êtes si prompte à oublier votre parole. Oui, je suis ici chez monsieur Bannière, c'est vrai ; mais, puisque vous m'y forcez, je parlerai ici comme je parle là-bas !

— Là-bas ! et qu'appelez-vous là-bas ?

— Oh ! faites l'innocente, madame ; mais cette fois, je ne vous quitterai pas sans vous avoir dit toutes vos vérités.

— Quel là-bas, monsieur ? répéta Olympe.

— Ce là-bas où monsieur d'Hoirac est chez lui, madame ; ce là-bas où, tout au contraire de Pénélope, vous raccommodez le soir ce que vous défaites le jour ici ; ce là-bas où j'ai la faiblesse d'aimer ce qui me trompe ailleurs.

Olympe poussa un cri précurseur d'une violente colère, un cri comme en doivent pousser les lionnes blessées.

Ce cri avertit l'abbé que peut-être il avait été trop loin. Passant donc de la menace à l'accommodement :

— Voyons, dit-il, voyons ; le moment est venu de nous parler avec franchise. Adoptons un parti qui nous sorte de cette position équivoque, jouons cartes sur table ; plus d'ambiguïté.

— Oui, c'est cela, cartes sur table, dit Olympe écoutant de toutes ses forces pour voir où aboutirait l'accès de cette manie.

— Eh bien ! je me suis conduit en avare, n'est-ce pas ?

— Vous ! et à quelle occasion ?

— Vous n'êtes point satisfaite de ce que je vous ai donné ?

— Hein, fit-elle, qu'est-ce cela ? il me semble que nous passons de l'insolent à l'immonde.

— Permettez, dit l'abbé ; voyons, chère Olympe, parlons une fois affaire, une fois pour n'y plus revenir, et notre amour s'en trouvera bien.

Et, sans s'inquiéter du regard effaré d'Olympe, que, d'ailleurs, grâce à ses mauvais yeux, il ne voyait peut-être pas, il continua :

— Je dis donc que vous vous êtes aperçue que vous n'avez point assez de ce que la coiffeuse m'a demandé en votre nom.

— En mon nom, la coiffeuse !

Et Olympe à son tour prit sa tête entre ses deux mains, comme si c'eût été elle qui devînt folle.

— Oh ! ne m'interrompez pas, de grâce ! s'écria l'abbé ; je sais tout ce que vous m'allez dire ; mais à moi, comme à vous, c'est une certitude qu'il faut. Bâtissons cette certitude d'un commun accord, à forces égales. Voici les articles que je vous proposerai...

Olympe avait pris la résolution d'écouter jusqu'au bout ; elle voulait en finir une bonne fois avec cette étrange aliénation mentale qui se posait devant elle comme une conviction réelle.

— Allons, dit-elle en retombant sur sa chaise, voyons les articles.

— Article premier : Vous quitterez le théâtre.

— Moi, je quitterai le théâtre ?...

— Attendez donc.

— Oh ! j'attends, vous le voyez ; seulement pressez-vous, car peut-être n'aurais-je pas la patience d'attendre longtemps.

— Vous quitterez le théâtre, parce que votre existence appartenant au public n'appartient point à votre amant.

Olympe se croisa les bras pour enfermer sa colère dans sa poitrine.

— Maintenant, continua l'abbé, une fois que vous ne serez plus au théâtre, rien de plus facile que de quitter l'autre.

— L'autre ! demanda Olympe passant à une nouvelle surprise. Qui, l'autre ?

— Eh ! ne le nommons pas, ma chère. N'est-il pas au fond de toutes nos pensées, le malheureux ?

— L'autre ? l'autre, qui est au fond de toutes nos pensées ! Tenez, décidément, mon cher abbé, vous finirez par me faire peur. Est-ce donc une plaisanterie qui vous soit familière de jouer ainsi la folie ? Moi, je vous en avertis, j'ai horriblement peur des fous ; si donc vous avez le choix, choisissez-en une autre, et ne plaisantez plus ainsi.

— Mais je ne plaisante pas, je vous... je ne... Passons donc à l'article second.

— Passons.

— Article second : L'autre sera congédié ; on lui fera une pension.

Olympe fit un mouvement.

— Avec une cédule rédigée par un notaire en ces termes à peu près : « Monsieur Bannière recevra annuellement... »

Olympe frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Oh ! avec les promesses que vous me avez faites, dit l'abbé il me semble que je n'ai rien à craindre.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que deux portes s'ouvraient à la fois.

Une dans un cabinet en face de l'abbé.

Bannière en sortit livide et les lèvres tremblantes.

L'autre dans l'antichambre.

La coiffeuse s'y montra toute bouleversée, car deux mots lui avaient suffi pour comprendre la situation.



Il alla donner dans une glace.

— Ah ! fit-elle en éclatant de rire, ah ! c'est charmant ! Alors, l'autre, c'est Bannière ?

— *C'est toi qui l'as nommé !* répondit l'abbé.

— Monsieur, je n'aime pas qu'on me tutoie, même avec les vers de monsieur Racine, dit-elle en gonflant ses narines de tout son orgueil, et surtout de toute la colère qu'elle couvait, depuis le commencement de l'entretien, dans son cœur dédaigneux et irrité.

— Article trois, poursuivit l'abbé : Vous recevrez vous-même deux mille louis comptant pour rompre avec les créances arriérées, avec les petits engagemens ou dédits ; plus un contrat de rente de six mille livres payable sur la terre d'Hoirac, qui m'a été substituée par feu mon père.

Olympe marcha droit à l'abbé.

— N'est pas si fou, dit-elle, qui parle ainsi argent. Le marché dont vous m'étalez le chiffre, qui en est l'objet ? moi, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— C'est moi que vous voulez acheter, alors !

— Payer : c'est-à-dire si l'on pouvait jamais payer un inestimable trésor.

— Et vous paveriez ainsi d'avance ? dit-elle ironiquement ; vous ne craindriez pas d'être volé ?

XXIX

OU L'ABBÉ MANQUE DE DEVENIR RÉELLEMENT FOU

L'abbé s'était montré atterré à l'arrivée de Bannière : ses yeux myopes avaient vu suffisamment l'altération de ce visage et la tempête qui allait en résulter.

Il n'eut pas le temps d'expliquer ses paroles.

— Monsieur l'abbé, dit Bannière, qui pouvait à peine articuler, tant la colère l'avait pris à la gorge avec sa main de fer, vous souvient-il qu'une fois déjà je vous ai brisé une guitare sur les épaules ?

L'abbé grinça des dents à ce souvenir.

— Oui, n'est-ce pas ? continua Bannière, et pourtant vous n'étiez coupable que d'avoir fait entendre à madame de la musique plus ou moins mauvaise.

— Monsieur !

— Calmez-vous, ou plutôt réservez votre colère, je vais

lui donner l'occasion de sortir tout à l'heure. Cette fois, monsieur l'abbé, ce n'est plus de la musique que vous avez forcé Olympe d'entendre, c'est une insulte.

— Une insulte ?

— Oui, bien réelle, bien complète ; une véritable insulte. Oh ! j'ai tout entendu.

L'abbé mit son poing sur sa hanche, comme un cavalier.

— Voilà ce que c'est, dit-il, que d'écouter aux portes.

— Madame sait bien, répondit Bannière, que je n'écoutais pas à la porte, puisque j'étais allé au théâtre pour lui rendre compte de la façon dont la Catalane jouerait un nouveau rôle. Revenu plus tôt que je ne croyais moi-même, j'ai entendu des éclats de voix, et malgré moi j'ai assisté à l'offre que vous avez osé faire à madame.

— Je ne m'offense pas pour si peu, mon ami, dit Olympe, qui voyait la colère monter au front de l'abbé, et qui savait que le meilleur moyen pour une femme de défendre celui qu'elle aime, c'est de se ranger franchement de son côté, manœuvre qui déconcerte toujours l'ennemi.

— Vous ne vous offensez point, Olympe, dit Bannière, parce que vous êtes la perfection en personne ; mais je m'offense, moi, je prends l'insulte pour moi, et je déclare à monsieur l'abbé que deux fois le caractère dont il est revêtu lui a épargné mes violences ; seulement je ne répondrais pas d'une troisième fois, et, pour lui épargner un si grand malheur, et à moi un si grand regret, je prie monsieur l'abbé de ne plus se présenter à mon domicile.

L'abbé sentit alors son prétendu avantage. Il était trop cruellement humilié pour ne point perdre entièrement la tête ; il se figura que cette femme, dont il croyait bien fermement avoir acquis la tendresse, n'oserait se tourner contre lui de peur qu'il ne la compromît en la démasquant.

Cette idée n'était pas généreuse ; elle perdit le pauvre abbé.

— Madame, dit-il, monsieur Bannière parle de son domicile. Est-ce que vous n'êtes pas aussi chez vous, ici ?

— Si fait, monsieur, répliqua Olympe.

— Madame, est-ce que déjà banni une fois de cette maison par les emportemens et le mauvais goût de monsieur Bannière, est-ce que je n'y ai point été rappelé par vous-même ? Dites, je vous prie.

Bannière ouvrit des yeux effarés. Il lui sembla qu'il allait apprendre quelque mauvaise nouvelle pour son amour.

Ces deux hommes étaient réellement suspendus aux lèvres de la femme qui les dominait tous deux.

Olympe sourit, car elle vit le piège, et elle commença de moins estimer l'abbé. Alors, s'adressant à lui :

— Il est vrai, monsieur, répliqua-t-elle sans embarras, que je vous ai cru un galant homme ; il est vrai que j'ai déploré de voir votre amitié, un peu exigeante mais honorable, exposée à se changer en une haine que la grandeur de votre position eût faite un malheur pour moi ; il est vrai enfin que j'ai commis la faute, ayant le cœur trop bien placé, de m'intéresser à vos susceptibilités, de vous excuser pour vos étourderies, et de vous rouvrir, enfin ma maison, dont monsieur Bannière vous avait à bon droit éconduit.

— La faute, madame ! s'écria l'abbé, qui se croyait assez triomphant pour pointiller sur les mots et faire marchander la rédaction des excuses qu'il attendait.

— J'ai dit LA FAUTE, répéta Olympe, et j'ajouterai, la faute impardonnable, puisque je ne me la pardonnerai jamais.

— Concluez, fit avec une impatience incivile l'abbé, qui espérait sur la conclusion.

— Eh bien ! monsieur, dit Olympe en fronçant le sourcil, je conclus en vous priant d'obtempérer aux desseins de monsieur Bannière, qui est maître de céans.

— Notez que monsieur Bannière me congédie.

— Précisément.

— Et que, par conséquent, vous me congédiez aussi, vous, ajouta l'abbé blafard de colère.

— Moi plus que lui encore, ajouta Olympe.

— Madame ! s'écria d'Hoirac, s'apprêtant à appuyer ce *Tu quoque* d'un *Quos ego*.

Et il fit un pas offensif du côté de la porte.

Mais là il trouva la coiffeuse embusquée, qui lui mit la main sur la bouche et le tira avec un zèle dont Olympe fut touchée, mais qui parut un peu louche à Bannière.

Malgré cette main compressive, l'abbé voulait parler.

— Mais taisez-vous donc, triple aveugle ! lui glissa la coiffeuse à l'oreille, ou vous vous perdez à jamais.

— Je veux m'expliquer, que diable ! fit l'abbé se débattant.

— Eh ! vous vous expliquerez plus tard.

— Là-bas, alors.

— Là-bas.

D'Hoirac, assommé, ou du moins abattu, se laissa mettre à la porte en tournant sur lui-même comme Arlequin surpris chez Isabelle.

Puis, tout le long de la route et pendant tout le temps qu'il mit à regagner son domicile :

— Morbleu ! grommelait-il entre ses dents, celui qui comprendra cette femme, je lui donne cent mille écus et un brevet de devin.

Cependant, Olympe, fière d'avoir si bien agi, une fois la porte refermée derrière l'abbé, vint pour embrasser Bannière.

Mais Bannière la repoussa.

Puis, se jetant dans son fauteuil :

— Allons ! dit-il, c'est assez douter et, par conséquent, assez souffrir, il faut que cela finisse.

— Mais c'est fini, ce me semble, dit Olympe.

— Bien au contraire ! s'écria Bannière, car il se commence quelque chose à quoi toutes les puissances du monde ne me feront point donner la main.

— Quoi donc ?

— Olympe !

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous avez rappelé cet abbé que j'avais chassé, moi.

— Je l'ai avoué.

— Quand vous y avez été contrainte, quand vous n'avez pas pu vous en dispenser.

— Me soupçonnez-vous, par hasard ?

— Quand je vous soupçonnerais, madame ! Il s'est dit ici, ce me semble, des paroles qui m'en donnent le droit.

— Que s'est-il donc dit ? Répétez ces paroles.

— Il s'est dit ici, madame, tandis que j'écoutais sans être vu, il s'est dit que vous aviez reçu des présens de monsieur l'abbé d'Hoirac.

— On peut le rappeler et lui faire dire quels sont les présens que j'ai reçus.

— Inutile.

— Pourquoi inutile ?

— Pourquoi ? parce que j'aime encore mieux le doute que la certitude ! dit Bannière avec un geste de désespoir.

— Ah ! vous aimez mieux le doute, vous ! dit Olympe avec une voix pleine de sarcasme ; merci, vous êtes bien bon !

— Ah ! fit Bannière, je ne suis pas comme lui, ni comme vous, moi ; je ne suis pas un patricien habitué à compter sur autrui ; je ne suis pas Vénus habituée à être adorée.

— Je ne vous comprends plus. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je n'ai point passé d'un prince à un autre prince.

— Prenez garde, monsieur Bannière, dit Olympe avec une fierté de reine, car, à votre tour, vous allez m'insulter !

— Oui, vous avez raison, Olympe, oui, je suis monsieur Bannière ; oui, je suis la poussière qu'on peut anéantir d'un souffle ; oui, je suis le criminel ; oui, je suis l'échappé du couvent d'Avignon, le fugitif qu'un mandat du proviseur Mordon peut faire jeter dans un cul de basse-fosse comme vagabond, sacrilège et apostat. Oh ! ne m'insultez pas non plus, moi chétif, moi abandonné, moi qui ai ou n'avais au monde que votre amour ! Oh ! ne me reniez pas, car sans vous, vous savez bien que je suis perdu ; vous savez bien que j'irai me rendre à ceux qui me cherchent ; vous savez bien que sans vous j'irai me jeter dans les bras de la mort, ma seule et dernière amante, qui, elle au moins, ne me trompera point !

— Taisez-vous, malheureux ! s'écria Olympe en se levant vivement et en appuyant sa main sur la bouche de Bannière. Mais si l'on vous entendait ! Êtes-vous donc insensé de crier de la sorte !

Et Olympe courut à la porte, qu'elle ouvrit pour voir si personne n'avait été à portée d'entendre cette funeste révélation.

Mais Olympe ne vit personne ; seulement une porte se ferma au bas de l'escalier. Olympe montra de l'inquiétude, et voulut s'informer.

— Ne prenez pas ce soin, dit Bannière. Vous n'avez qu'un moyen de me sauver.

— Lequel ?

— Eh, mon Dieu ! c'est de me dire que vous m'aimez.

— Vous n'avez qu'un moyen de vous faire aimer, vous, c'est de ne douter jamais.

— Laissez-moi vous dire la vérité, alors.

— Dites.

— Ne vous offensez point, car vos yeux courroucés sont des flammes qui allument le désespoir dans mon cœur.

— Soyez tranquille, je ne m'offenserai point, parlez vite.

— Eh bien ! cet homme qui a marchandé votre amour, il dit en avoir reçu l'aveu.

— Oui, il l'a dit ; mais il ment.

— Jurez-le-moi.

— Sur quoi ?

— Sur quelque chose de bien sacré, sur quelque chose à quoi vous croyiez.

— Je vous jure qu'il ment, dit Olympe, sur l'honneur de ma mère !

— Mais pourquoi donc alors disait-il cela, supposant que vous étiez seule avec lui ? Pourquoi jouait-il cette comédie avec vous, avec lui-même ?

— Je ne sais.

— Oh ! il y a certain mystère là-dessous que quelqu'un pourrait nous éclaircir.

— Qui cela ?

— Questionnez votre coiffeuse.

— Elle ?

— Oui, une femme capable de tout.

— Vous croyez ?

— C'est moi qui vous le dis. Une amie de la Catalane, votre mortelle ennemie. Vous l'aviez chassée, cette femme.

— C'est vrai.

— Pourquoi l'avez-vous reprise, alors ?

— Que sais-je ! Pourquoi fait-on le mal en croyant faire le bien ? Mais vous voyez-là des choses que je ne veux pas même soupçonner, moi ; c'est une fatigue inutile. L'abbé est dehors, qu'il y reste. La coiffeuse est chez moi : voulez-vous qu'on l'en chasse !

— Je ne me refuse pas à cette satisfaction.

Olympe sonna.

Le laquais parut.

— La coiffeuse ? demanda Olympe.

— Madame, elle vient de sortir à l'instant, répondit le laquais.

— N'est-ce pas elle qui a fermé la porte de l'escalier ?

— Oui, madame.

— D'où sortait-elle ?

— Mais je crois qu'elle sortait de chez madame.

Olympe et Bannière échangèrent un regard inquiet.

— Allez, dit Olympe au laquais.

— Elle écoutait, dit Bannière quand le valet fut sorti.

— Bon ! et à quel propos eût-elle écouté ?

— Notre querelle.

— Hélas ! nous nous querellons assez souvent pour que cela n'intéresse plus personne, répondit Olympe ; mais il n'importe, la coiffeuse sera hors d'ici ce soir, puisque vous le voulez.

— Non ! non ! je ne veux plus rien, plus rien absolument ! Je suis fou d'amour, voyez-vous, fou d'être pauvre, fou de vous être à charge. Je donnerais ma vie pour un an à cent mille livres.

— Ne jouez donc plus alors, puisque vous perdez toujours. Entassez l'argent que vous avez perdu déjà et celui que vous allez perdre encore, et ainsi, mon Dieu ! vous aurez bien mieux que cette somme de cent mille livres : vous aurez la tranquillité de l'esprit conquise par la certitude de mon amour ; et alors vous serez riche, car c'est moi qui vous devrai le bonheur.

Et en disant ces mots, Olympe embrassa si tendrement Bannière, que l'abbé, s'il eût été là, en fût certainement mort de male rage.

XXX

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QUE LA COIFFEUSE AVAIT PARFAITEMENT ENTENDU

Mais l'abbé ne pouvait pas voir ; il courait de toute la force de ses petites jambes.

De son côté aussi, la coiffeuse courait de toute la force des siennes et elle arriva chez la Catalane essoufflée, ahurie.

Celle-ci fit un bond en arrière en l'apercevant.

— Tout est perdu ! dit la coiffeuse.

La Catalane bondit.

— Et comment cela ? demanda-t-elle.

— Ce Bannière a jeté l'abbé dehors.

— Eh bien ! après ?

— Après ?

— Oui.

— Il est impossible que d'un moment à l'autre, il n'y ait pas une explication définitive et claire entre Olympe et l'abbé.

— Jamais ! si nous le voulons bien.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— C'est tout simple, l'abbé n'a qu'un moyen d'être détrompé, c'est de me voir à la lumière quand je double Olympe à la petite maison. Ce moyen, s'il a des doutes, il peut l'employer, et alors nous serons réellement perdues. Que dès à présent nous convenions de ne plus recevoir l'abbé à la petite maison : plus de traces, on ne découvrira jamais rien. Olympe aura beau se débattre, nier, tempêter, d'Hoziac ne croira pas qu'elle soit innocente.

— Oui, mais il me mettra en jeu, moi, dit la coiffeuse. Il me prendra à partie, il en appellera à mon témoignage, et il faudra que je témoigne.

— Eh bien ! tu témoigneras, et c'est ce qui perdra Olympe.

— Oui, et comment ?

— Pécaïre ! la belle difficulté ! tu soutiendras que c'est pour Olympe que tu as loué la maison ; tu soutiendras qu'Olympe s'y est rendue, et l'on te croira, attendu que l'on croit toujours aux scandales, surtout de la part des comédiennes.

La coiffeuse secoua la tête.

— Nous nous y brûlerons, dit-elle.

— Bah ! est-ce que tu as confié notre secret à quelqu'un ?

— Moi, jamais.

— Est-ce que tu as peur d'Olympe ?

— Non, mais j'ai peur de Bannière.

— Et que veux-tu qu'il te fasse ?

— Bannière, il me tuera.

— Eh ! non, je l'amadouerai, je lui paraîtrai une Minerve, du moment où il croira Olympe coupable.

— Il me tuera ! vous dis-je, et vous avec moi.

— Bah ! nous nous ferons défendre par l'abbé.

— Il tuera aussi l'abbé.

— Vraiment !

— Oh ! vous ne le connaissez pas, dit la coiffeuse d'un air rêveur.

— Mais c'est donc un enragé que ce Bannière ?

— Oh ! oui.

— Cher garçon !

— Écoutez-moi, dit la coiffeuse ; il ne s'agit plus ici de plaisanter. Vous avez voulu satisfaire un caprice et vous donner le plaisir de voler un amant à Olympe. C'était bien là votre intention, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Vous ne lui aurez volé que l'abbé.

— Pourquoi cela ?

— C'est écrit, Bannière ne trompera point Olympe.

— Encore une fois, pourquoi ?

— Parce que si vous ne perdez pas cet homme, je le perdrai, moi.

— Qu'appelles-tu perdre ?

— Eh bien ! supposez une chose.

— Laquelle.

— C'est que je sache sur lui un secret assez compromettant pour le faire disparaître.

— Oh ! oh ! a-t-il volé au jeu ?

— Mieux que cela.

— Dis vite.

— Non pas, vous tenez trop à lui. Je ferai mes affaires moi-même.

— Comment, tu perdrais ce garçon ?

— Mais immédiatement : attendu que si je ne l'ai pas perdu ce soir, demain il m'aura tordu le cou, ce à quoi je m'oppose.

— Tu t'effraies à tort.

— Laissez-moi vous dire la marche des événemens. A l'heure qu'il est, ou je ne suis qu'une sotte, ou Olympe et Bannière sont réconciliés. Demain l'abbé sera réconcilié avec Bannière. Les hommes sont toujours ainsi ; on les croit à gorge coupée, ils en sont aux embrassades.

— C'est assez vrai.

— Donc, Bannière et l'abbé réconciliés, je serai sacrifiée : l'abbé est riche et puissant, il me fera jeter à l'hôpital.

— Ce sera assez juste.

— Vous, pendant ce temps, vous aurez empoché les bénéfices. Sans compter que, moi étant à l'hôpital, vous trouverez aussi à vous réconcilier avec Bannière. Les femmes sont toutes comme cela ; on les croit amies, elles sont amantes.

— Mais, en vérité, je ne te croyais pas si moraliste. Descendrais-tu de monsieur de La Rochefoucauld, par hasard ?

— Non, mais en attendant j'ai inventé autre chose pour n'être pas tout à fait victime, et à l'accomplissement de cette autre chose vous m'aiderez, s'il vous plaît.

— Voyons.

— Vous m'y aiderez ou je la ferai moi-même.

— Expose tes volontés, ma fille, expose.

— L'abbé va venir chez la fausse Olympe.

— Ah ! ah ! tu ne me dis pas cela, et je suis en déshabillé.

— Vous ferez toilette. Il va venir furieux de ce que vous l'avez laissé chasser par Bannière.

— Je le calmerai.

— Voilà onze heures qui sonnent : il viendra à onze heures et demie.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Peste ! nous n'avons que le temps tout juste. Aide-moi à m'habiller, alors.

— Venez, venez, passons dans votre cabinet et écoutez-moi. Vous allez apprendre le secret d'avoir, dans trois heures, vous deux mille louis de plus, moi, dans trois, un Bannière de moins.

Et toutes deux entrèrent dans le cabinet dont la porte se referma sur elles, étouffant leurs petits complots et leurs immondes attentats sur la bourse et l'honneur de leurs ennemis.

XXXI

CE QU'ON A POUR QUARANTE-HUIT MILLE LIVRES, QUAND ON TRAITE LA NUIT ET QU'ON EST MYOPE

L'abbé exact au rendez-vous bien que furieux, n'attendit pas longtemps la fausse Olympe.

Quant à elle, elle arriva telle qu'elle était tous les autres jours, et s'inquiétant peu de la bordée de reproches que monsieur d'Hoirac allait lancer.

— Ah ! s'écria-t-il lorsqu'il entendit ouvrir la porte, voilà donc enfin le moment de venger tous les affronts que me fait endurer la plus perfide des femmes.

La Catalane s'arrêta au point de la chambre où elle était arrivée et, sans faire un pas de plus :

— Quels affronts ? dit-elle tranquillement.

— Mais ceux que j'ai endurés ce soir, scélérate !

— Où cela ?

— Chez vous.

— C'est-à-dire chez monsieur Bannière.

— Ah ! bon ! s'écria l'abbé, sentant sur quel terrain on l'engageait, voilà encore que vous allez vous retrancher derrière ce misérable rempart du logis de monsieur Bannière et du logis de monsieur d'Hoirac.

— C'est mon fort.

— Je le sais parbleu ! bien.

— Il y a eu trêve convenue, ce me semble.

— Oui, mais il y avait aussi d'autres conventions que vous avez violées.

— Vous voulez parler de cette amitié que me témoigna tantôt monsieur Bannière.

— Eh bien ! qu'avez-vous à dire à cela ? dit l'abbé avec un redoublement de rage.

— Rien.

— Comment, rien ?

— Non, rien, sinon que je ne pouvais pas l'en empêcher.

— Comment, vous ne pouviez pas l'empêcher devant moi ?

— Est-ce ma faute ? Pauvre garçon ! il ignore vos droits et croit en avoir.

— C'est odieux, vous dis-je, et je ne supporterai pas plus longtemps un semblable supplice.

— Et vous avez raison, monsieur l'abbé.

— Ah ! c'est bien heureux.

— Aussi vous ai-je fait donner ce rendez-vous pour vous voir une dernière fois.

— Comment, une dernière fois ! s'écria l'abbé.

— Sans doute.

— Ainsi je suis joué ?

— Comment cela ?

— Sans doute, puisque lorsque vous avez à prononcer entre le comédien Bannière et monsieur l'abbé d'Hoirac, vous choisissez monsieur Bannière.

— Dame !

— Ainsi après m'avoir abandonné tout, vous reprenez tout.

— Mais vos exigences ? monsieur.

— Mes exigences, madame, sont celles d'un homme dont l'amour s'est augmenté par la possession. Oh ! vous n'êtes pas jalouse, vous, on le voit bien.

— Mais alors que faire ? dit la Catalane d'un air dolent.

— Si vous ne trouvez pas dans votre cœur le moyen de me satisfaire, je n'ai plus rien à dire.

— Eh ! s'écria la fausse Olympe, croyez-vous qu'il soit si facile, en ce monde, d'accorder son penchant avec sa gloire ?

— Votre gloire ! Eh madame ! dit l'abbé un peu raffermi, ne trouvez-vous pas qu'il soit aussi glorieux pour vous d'appartenir à monsieur d'Hoirac qu'à monsieur Bannière ?

— Sans doute, mais...

— Oh ! tout cela, tout ce que vous dites, pitoyables raisons, madame. Si vous aimiez cet homme un peu moins et que vous m'aimassiez plus...

Et la Catalane feignit de pleurer.

Pour l'abbé ces larmes, c'était Olympe qui les versait, et pourtant il tint bon.

— C'est que vous devez comprendre une chose, dit-il.

— Laquelle ?

— C'est que je suis à bout.

Les sanglots de la fausse Olympe redoublèrent. Un des grands talents de la Catalane à la scène, c'était de savoir pleurer.

— Voyons, qu'avez-vous encore ? dit l'abbé, qui commençait à s'attendrir.

— Eh mais ! vous le voyez bien, monsieur, je pleure.

— Pleurez, mais décidez quelque chose.

— Oh ! c'est tout décidé, monsieur, de votre part du moins. Quittez-moi, quittez la femme qui vous a tout abandonné, comme vous le disiez tout à l'heure.

— Quitter, quitter ! je sais bien que c'est cela que vous désirez, que je vous quitte, dit l'abbé, se défendant peu à peu.

— Moi !

— Sans doute, vous. En effet, toute cette scène que vous me faites est le résultat d'un caprice.

— D'un caprice ?

— Sans doute.

— Ce pauvre Bannière, vous ôte-t-il donc plus aujourd'hui qu'il ne vous ôtait hier ?

— Oui, sans doute ; car il m'ôte la foi que j'avais en vous.

— Alors, s'écria la fausse Olympe, si vous n'avez plus foi en moi, je suis bien malheureuse.

Et les larmes coulèrent de plus belle avec accompagnement de sanglots.

L'abbé se taisait.

— Enfin, s'écria-t-elle, que me commandez-vous ?

Il s'approcha pour calmer et guérir les blessures de l'orgueil avec les baumes du pardon d'amour.

Elle le repoussa.

— Oh ! non, dit-elle, laissez-moi, vous êtes un cruel.

— Et vous, ne l'êtes-vous pas aussi cruelle, et cent fois, mille fois plus que moi ?

— Oh ! s'écria la Catalane, sachez ceci, c'est que je veux avoir affaire à un ami et non à un tyran.

— Parlez, alors.

— Non. C'est à vous de dicter les conditions, puisque vous êtes venu pour cela, et moi je verrai si je dois les accepter, ces conditions ; je verrai si j'ai affaire à un homme qui m'aime réellement, ou à un homme qui prétend me dicter chaque condition de ma vie.

— Oh ! à Dieu ne plaise !

— Cependant...

— Mais vous savez bien que vos plaisirs sont mon unique bonheur.

Elle secoua la tête dans l'obscurité, mais l'abbé devina ce mouvement.

— Vous m'en avez donné la preuve tantôt, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oh ! s'écria l'abbé irrité, vos plaisirs sont donc d'être caressée devant moi par cet histrion.

— Oh ! vous êtes un méchant fou, répliqua la Catalane, et vous ne savez pas ce que vous dites.

— Mais il me semble que j'ai vu, repartit l'abbé.

— Vous ?

— Oui, moi !

— Allons donc, vous n'avez rien vu.

L'abbé bondit sur son sofa.

— Ah ! par exemple, s'écria-t-il, voilà qui est fort !

— Non, vous n'avez rien vu, continua la Catalane, sans quoi vous m'adoreriez à cette heure.

— Voilà qui est fort ! Je n'ai pas vu qu'il vous appuyait des baisers sur les joues ? Je n'ai pas vu qu'il vous attirait sur ses genoux ? Non, je n'ai rien vu de cela ?

— Non, car si vous eussiez vu cela, vous eussiez vu aussi tous les signes que je vous faisais, tous les sourires que je vous adressais pour vous faire prendre le jeu en patience.

— Je n'ai rien vu de cela ; enfin ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

— M'aviez-vous promis, vous, de venir à brûle-pourpoint m'offrir des deux mille louis et des six mille livres de rentes ? M'aviez-vous promis que pendant vos tendres discours et vos belles propositions, pendant vos serremens de doigts et vos agenouillemens béats, monsieur Bannière ne se cacherait point, jaloux aujourd'hui, dans un cabinet voisin, m'aviez-vous promis que de là il n'entendrait pas tout ce que vous diriez, qu'il ne verrait pas ce que vous feriez ? M'aviez-vous promis enfin que vous vous attireriez cette horrible leçon à vous et cette scène affreuse à moi ?

— Il fallait me prévenir, dit-il adouci.

— Qu'ai-je donc fait, affreux myope que vous êtes ?

— Vous m'avez prévenu ?

— Je me suis désossé la mâchoire à vous grommeler des avertissemens ; je me suis desemboîté l'arcade sourcillière à vous rouler des yeux ; j'ai l'orteil tout noir d'avoir frappé dans votre fauteuil, que vous approchiez indiscrètement de mon sofa.

— Et je n'ai rien vu !

— Vous êtes le dernier des étourneaux ou des aveugles. Tout le mal qui vous est arrivé est venu par votre faute.

— Hélas !

— Et maintenant gémissez, c'est fort beau ; récriminez, c'est bien charitable. Moi, pendant ce temps, je souffrirai.

— Vous souffrirez ?

— En doutez-vous ? Croyez-vous qu'après votre départ Bannière m'ait ménagée ? le croyez-vous aveugle et sourd comme vous ? S'il est aveugle et sourd, je vous réponds qu'il n'est pas manchot.

— Oh ! mon Dieu ! il vous aurait menacée ?

— Menacée ! Vous êtes bien bon. Il m'a battue.

— Battue ? Vous, pauvre ange ? ce scélérat vous a battue !

— Heureusement a-t-il passé sur moi sa colère, bien triste

après tout. J'ai eu assez peur, allez, qu'il ne la passât sur vous. Il vous eût tué sur place. Il est violent.

— Oh ! oh ! Dieu merci ! j'ai des bras.

— Oui, mais pas d'yeux, et lui, il a des bras, des yeux et une épée.

— Croyez-vous que j'aie peur ?

— Je ne vous crois pas peureux ; d'ailleurs vous n'êtes pas exposé, vous, c'est moi.

— Je vous défendrai. Ah ! vous haussez les épaules ?

— Parbleu ! commencez par vous défendre vous-même.

— Ma mie, vous me paraissez trop oublier ce que je suis.

— Je ne l'oublie pas, mais je sais aussi que votre caractère exige que vous preniez toutes les mesures dont se dispenserait un homme d'épée. Si vous étiez un dragon comme monsieur de Mailly, vous me rassureriez plus avec un regard que l'abbé d'Hoirac ne peut le faire avec toute une armée.

— Je puis, sinon me venger moi-même, du moins solliciter pour...

— Et quel prétexte avez-vous pour nuire à un honnête homme, qui défend après tout son bien ?

— Son bien ! son bien ! Vous n'êtes pas sa femme.

— Non, mais j'étais sa maîtresse.

— Il est comédien.

— Je suis comédienne, si vous le prenez par là.

— Enfin, je ne veux pas qu'il vous nuise et qu'il vous batte.

— Il se souciera peu de vos défenses, et si vous criez trop fort, il criera plus haut que vous. Tant pis pour vous alors ; un comédien n'a rien à risquer contre un abbé.

— A ce compte-là, madame, vous subirez éternellement cet homme ?

— Oh ! non ! non !

— Comment cela ? Pourquoi dites-vous non ?

— Parce que, moi, je sais un moyen de me débarrasser de lui quand il sera trop embarrassant.

— En vérité, que ne l'employez-vous ce moyen, car il me semble que nous sommes bien embarrassés.

— Diable ! il est violent.

— Confiez-le-moi.

— Que nenni !

— Vous ne m'aimez donc pas ? Vous prétendez donc toujours me subordonner, vous aussi, aux brutalités de ce drôle.

— Je ne dis pas cela, mais autre chose est de chasser un homme qui vous gêne, ou de perdre un malheureux qui s'est fié à vous et dont on tient le secret.

— Ah ! il y a un secret ?

— Un beau, allez !

— Dites-le à votre bon petit ami.

— Non, non, il n'est pas d'amis.

— Vous me niez pour votre seul ami, moi !

— Ai-je donc tort ?

— Il me semble...

— Qu'avez-vous donc fait pour que je vous appelle mon ami ? Est-ce parce que vous êtes mon amant ?

— Mais... Olympe...

— Ce n'est pas une preuve, cela. Un ami est celui qui se livre si bien, si entièrement, qu'on ne peut plus douter de lui.

— Je me suis livré, ce me semble !

— Corps et biens ?

L'abbé sentit le coup.

— Corps, je n'ai rien à dire. Biens, exigez, dit-il, j'ai déjà formulé mes propositions ; je ne sache pas qu'il y ait ici de monsieur Bannière dans le cabinet.

— Mon Dieu ! monsieur l'abbé, dit la fausse Olympe, c'est une haute et délicate question à traiter ; mais une femme doit parfois s'y résoudre, quand il s'agit de son indépendance.

— Votre indépendance, ma mie, ne sera jamais assurée, dit avec empressement l'abbé, tant que vous vivrez avec ce Bannière ; il vous faut donc le quitter.

— Ce point n'est presque plus en litige, monsieur.

— Ce qu'il y a, c'est de savoir si votre appréhension sera plus forte que vos scrupules.

— Précisément.

— Eh bien ! avec deux mille louis, comme je vous les ai offerts.

— Oh ! voilà que vous parlez argent tout cru, dit la Catalane en tressaillant de joie.

— Il le faut bien, pour vous décider, pour vous prouver que, moins pauvre, vous serez plus libre. Il faut bien aussi que vous me donniez le moyen d'ôter à Bannière, en cas d'abus, et en ce cas seulement, les facultés de nuire qu'il vous paraît avoir.

— C'est à quoi je ne me déciderai jamais.

— Écoutez, dit l'abbé, devenant plus ardent à mesure qu'il sentait moins de résistance, si vous m'aimez, vous me livrerez cet homme.

— Non, non, n'exigez pas cela.

— Vous m'avez accusé tout à l'heure de n'être pas un ami ; je m'en vais vous montrer que vous avez tort. Un ami, voilà comme vous le définissiez, c'est celui qui se livre sans ressources, corps et biens. Je suis à vous, mon bien est à vous, ma main serait à vous si je pouvais me marier.

— Voilà parler, dit la Catalane.

L'abbé voulait battre le fer tandis qu'il était chaud.

— Les deux mille louis, dit-il, je les ai là en caisse. J'ai voulu savoir si vous feriez les choses aussi généreusement que moi.

— Qu'appelez-vous générosité, s'il vous plaît ?

— Je veux dire que j'ai voulu savoir si, contre une misérable somme qui vous donnera la tranquillité, vous consentiriez à quitter le théâtre et à me donner toute votre personne à moi seul. Ah ! voici les deux mille louis ; prenez-les et payez-moi à votre tour.

L'abbé tendit les billets à la Catalane, qui les saisit avidement de sa main crochue.

L'abbé profita de ce moment pour dérober un baiser qu'on ne lui contesta point.

Quand la perfide eut senti le contact de cette richesse inespérée, inouïe pour elle, un étrange effet s'opéra dans son cœur ; l'abbé lui devint cher et sacré, Bannière lui devint inutile, fade et gênant.

Elle étreignit à son tour la pauvre dupe, et d'un ton qui marquait plus de tendresse réelle qu'elle n'en avait jamais ressentie.

— Vous êtes un bon cœur, dit-elle, et vous méritez qu'on fasse pour vous par amour, ce que rien ne m'eût décidée à faire. Vous méritez que je vous rassure complètement. Vous méritez d'avoir sous votre dépendance le seul homme qui vous soit redoutable. Et comme vous redoutez la rivalité de ce Bannière, comme vous ne seriez peut-être pas le plus fort en luttant contre lui, voici les armes que j'ai : elles sont mortelles. La persuasion, l'estime, l'amour, me les ôtent des mains pour les transmettre aux vôtres.

L'abbé ouvrait ses oreilles et fermait ses bras.

— Apprenez, dit-elle, que monsieur Bannière s'est échappé d'un noviciat de jésuites.

L'abbé tressaillit.

— De quel pays ? demanda-t-il.

— D'Avignon.

— Le proviseur de ce collège est un de mes amis ; il s'appelle...

— Mordon, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Et il cherche par mer, par terre, par monts, le transfuge que j'ai caché jusqu'à ce jour entre mes bras.

— Bonté du ciel ! fit l'abbé ivre de joie.

— Vous comprenez, reprit la Catalane, que ce secret, je le confie à vous, galant homme. Vous comprenez que s'il en était autrement et que je ne vous connusse pas bien, le malheureux serait perdu.

— Oh ! oui.

— Un élève jésuite, enfin...

— Certes.

Un élève jésuite qui se fait comédien !

— Peste !

— Un élève jésuite, enfin, qui, après s'être fait comédien vit avec une comédienne et insulte à des ministres de la religion tels que vous !

— Oui ! oui !

— Le pauvre garçon ne sait pas où cela s'arrêterait.

— On ne le sait pas, dit l'abbé tremblant de joie.

— Ainsi donc, mon cher d'Hoirac, je vous donne là une arme dont vous n'userez jamais que si Bannière vous menaçait trop fort et trop haut.

— Merci, mon âme !

— J'ai souffert beaucoup, voyez-vous, de vous savoir aux prises avec cette mauvaise tête, à qui votre caractère et votre habit interdisaient de répondre comme votre cœur et votre nom vous y portent.

— Oh ! oui, j'ai souffert ! dit l'abbé avec rage, mais...

— Mais désormais, poursuivit la Catalane, vous voilà en garde et cuirassé. Maintenant, ayez la vertu des forts, soyez patient.

— Ne craignez rien.

— Je vous en supplie, ne vous irritez pas en vain ; rappelez-vous qu'en vous livrant ce pauvre jeune homme, j'ai assez prouvé que vous n'aviez rien à redouter de sa part, quant à moi.

— Je suivrai de point en point vos recommandations.

— Merci ! Vous êtes aussi généreux envers les hommes qu'envers les femmes. Comment ne seriez-vous pas aimé, que dis-je ? adoré !

L'abbé, plus heureux qu'un pape, ne s'aperçut pas que ce soir-là il était adoré pour quarante-huit mille livres.

La Catalane n'avait plus rien à tirer de lui ; elle le savait. En vraie courtisane, elle ne songea qu'à elle. L'abbé,

jeune, beau et riche, n'avait qu'un défaut : sa myopie, le défaut auquel la Catalane devait toutes les qualités qu'elle avait déployées depuis leur connaissance.

Ayant ainsi conduit sa barque menacée, la scélérate personne, grâce à sa complice, avait l'argent et l'impunité. L'abbé, grâce à son argent, avait eu quatre ou cinq heures d'illusion.

Voyons ce qu'allait avoir Bannière.

XXXII

LA BAGUE DE MONSIEUR DE MAILLY

Le malheureux Bannière ignorait ce qui venait de se comploter contre lui. Il faisait comme les enfans qui jouent avec la poudre, et qui tiennent la poudre dans une main et le feu dans l'autre. Il avait résolu de se venger de tout ce qu'il se faisait souffrir à lui-même sur Olympe, c'est-à-dire sur la seule personne qui l'aimât sérieusement au monde.

Il avait souffert par jalousie ; il avait résolu de faire souffrir Olympe par la jalousie.

L'insensé, au risque de briser ce noble cœur, voulait la punir d'avoir été imprudente, et cela, quand l'imprudence qu'Olympe avait commise venait de la noblesse même de son cœur.

Le lendemain de la scène faite par lui à l'abbé, lorsque Olympe croyait tout oublié de la part de Bannière, comme tout était oublié de sa part à elle, Bannière se rendit à la répétition du théâtre. Il y trouva toute la comédie.

La Catalane riait, et la coiffeuse, derrière les coulisses, étudiait les figures.

Olympe, comme tous les grands artistes, avait coutume de répéter gravement. Ce jour-là elle répétait plus gravement que de coutume encore. La pauvre femme en était à cette première phase de découragement qui s'annonce par la tristesse passée à l'état d'habitude.

Alors plus d'éclat, plus de plaisir, soit dans l'accomplissement de son devoir, soit même dans ce qui, aux jours ordinaires de la vie, est un divertissement. L'œil est morne, le cœur n'a plus de soupirs, la plaie qui le ronge sourdement l'occupe assez dans toutes ses forces pour qu'il trouve à peine celle de battre exactement.

Olympe, disons-nous, répétait son rôle. La Catalane agaçait l'un et l'autre dans les coulisses.

Bannière alla droit à elle et lui prit les mains.

Bannière était beau ce jour-là, beau de sa beauté naturelle, et plus encore de cette animation qu'éveille sur les traits de la femme ou de l'homme une idée bien vivante, fût-ce l'idée de faire tort à son prochain.

Bannière se mit à jouer avec la Catalane, et bientôt elle eut à se défendre de ses assiduités.

La Catalane, non seulement se défendit d'abord des assiduités de Bannière, mais encore, à son approche, éprouva-t-elle un sentiment qui ressemblait à de l'effroi.

Sa conscience lui reprochait d'avoir perdu cet homme.

Il lui semblait voir marcher, parler, rire un homme condamné et ignorant sa condamnation.

Puis, peut-être encore, le dédain du comédien, qui durait depuis si longtemps, l'avait-il blessée.

Mais Bannière ne parut s'apercevoir de rien. Il fut infatigable à rechercher les sourires et les bonnes mines de la Catalane. Il déploya, tant la vengeance est féconde en ressources, un esprit étrange, un esprit coquet qu'on ne lui connaissait pas.

La Catalane, de son côté, n'était point une fille d'esprit ; ce n'était pas non plus une mauvaise nature.

Elle eût fort aimé Bannière si Bannière l'eût aimée.

On sait qu'elle s'était montrée au moins aussi tendre que cet autre Joseph s'était montré cruel.

Cela lui parut singulier de voir revenir à elle le dédaigneux au moment où elle venait de rompre à tout jamais avec lui.

Si peu philosophe que soit la femme, la plus vulgaire a des instincts de délicatesse qui valent la quintessence de tous les gros traités de psychologie.

Elle commença donc, nous l'avons dit, par rudoyer Bannière ; puis, le voyant insister, elle continua de se tenir sur la défensive, mais cependant le laissa parler.

Une vague idée lui vint d'abord que Bannière voulait la ménager. Ensuite elle dut renoncer à cette idée, car si Bannière se doutait de quelque chose, ce ne serait ni la douceur ni la temporisation qu'il emploierait pour écarter un danger si pressant.

Non, Bannière ne savait rien ; il revenait parce qu'il revenait ; il était rappelé par le seul magnétisme de ses beaux yeux, par le seul attrait de sa beauté.

C'était un peu tard sans doute, mais enfin l'heure avait sonné.

On voyait la passion éclater dans chaque regard de Bannière : on voyait dans chacun de ses actes une excuse des dédains du passé.

Ce manège fut aperçu. Olympe le vit comme les autres. Le bruit des éclats de rire de Bannière troubla la répétition plusieurs fois, et attira au délinquant les *chut* sévères, puis impatiens, de mademoiselle de Clèves.

Ils se retirèrent dans un coin obscur : on les entendait chuchoter ; ce supplice est insupportable aux jaloux.

Olympe se contraignit courageusement pour paraître ne pas remarquer cette conduite inconvenante de Bannière.

La Catalane se laissa tout doucement aller au plaisir de se voir courtiser par un transfuge d'amour.

La répétition finie, Olympe partit sans que Bannière eût paru s'en apercevoir.

Elle rentra chez elle sans qu'il l'accompagnât.

La Catalane était bien aise de faire ce chagrin à sa rivale.

Bannière retourna le soir au théâtre, où Olympe ne jouait pas.

Celle-ci, le voyant partir, fronça le sourcil et ne dit rien.

Mais la colère l'emporta sur la dignité. Olympe alla dans la soirée sur la scène, où Bannière, qui s'attendait bien à la voir, courtisait de plus en plus galamment la Catalane dont le rôle était ce soir-là aussi charmant que le costume.

Bannière l'avait décidée tout à fait par ses façons empressées ; elle se repentait d'avoir compromis la liberté de ce pauvre Bannière au moment où il allait l'aimer.

C'était sur son bien même qu'elle avait donné barre ; c'était plus qu'un crime ; c'était, comme l'a dit depuis un grand diplomate, c'était une faute.

Quand elle vit Olympe venir au théâtre contre ses habitudes ; quand elle la vit entrer en lice, cette fière Olympe pour disputer son amant, la Catalane se trouva prise d'un immense désir de vaincre.

Elle profita donc du moment où Olympe les couvait l'un et l'autre d'un regard sombre pour dire au jeune homme :

— Vous dites que vous me trouvez belle ?

— Oui.

— Que vous m'aimez ?

— Ardemment.

— Que vous vous repentez de ne m'avoir pas dit cela plus tôt ?

— Je le dis et le répète.

— Il faut donc que j'oublie, moi, combien vous avez été ingrat et négligent.

— Oubliez, je vous en prie.

— Il faut donc que je vous pardonne ?

— Pardonnez.

— Eh bien ! pour que vous ne croyiez pas que je tourne au souffle de votre caprice, pour que vous sachiez bien que j'ai une affection sincère, profonde, plus profonde et plus sincère, entendez-vous bien, que beaucoup d'amours dont on fait parade...

Elle lança un mauvais regard du côté d'Olympe.

Bannière frémit.

— Pour vous prouver cela, continua la Catalane, je vous prie de venir souper avec moi. Nous avons à causer de choses très sérieuses !

— Singulière façon, dit Bannière, essayant de railler, singulière invitation ! Vous m'invitez avec une sorte de menace.

— Regardez donc les deux pièces de canon sous le feu desquelles je vous parle.

— Pauvre Olympe ! pensa Bannière. Et il recula d'un pas.

— Vous acceptez, n'est-ce pas ? dit la Catalane.

— Si j'accepte !

— Oh ! mais je vous connais. Je sais tout le pouvoir que d'autres ont sur vous ; je sais que pour ne déplaire point à d'autres gens qui vous font peur, vous braveriez l'inconvénient de manquer à une invitation.

— Voici ma parole avec ma main, dit Bannière.

— A dix heures, fit la Catalane.

— A dix heures, répéta Bannière.

Il n'acheva pas. Olympe tomba comme la foudre entre eux deux.

Bannière, décontenancé, disparut derrière les coulisses.

La Catalane crispa ses poings en femme résolue à se défendre.

Olympe, pâle et froide, après un regard fugitif de mépris perdu sur Bannière, se mit à toiser la Catalane de la tête aux pieds.

— Vous avez là un beau costume, dit-elle d'une voix douce, et vous êtes ce soir merveilleusement belle.

La Catalane s'attendait à des injures, à une attaque : elle resta confondue.

— Vous trouvez ? dit-elle.

— Vous êtes belle, continua Olympe, à donner de la jalousie aux femmes et de l'amour aux amans. Je soupçonne fort mon amant, à moi, d'avoir conçu de l'amour pour

vous, mais comme je ne veux pas être jalouse, je vous prie de me dire avec franchise si réellement il vous aime. Oh ! dites, dites sincèrement ; je vous trouve assez belle pour comprendre que vous ayez les restes de mon affection.

La Catalane, satisfaite et humiliée tout à la fois, se préparait à répondre ; mais, au premier geste qu'elle fit, Olympe poussa un cri terrible.

Elle venait d'apercevoir, à sa main couverte de bagues, le rubis qui venait de monsieur de Mailly, ce rubis que Bannière avait vendu au juif, que le juif avait revendu à l'abbé d'Hoirac et que la Catalane tenait de ce dernier.

Olympe se précipita sur cette main, regarda et reconnut de près la bague, exhala un faible soupir et s'évanouit.

Le bruit de sa chute sur le plancher du théâtre rappela Bannière, qui ne savait et ne comprenait rien, pas plus que la Catalane. Seulement, ivre de douleur, il oublia tout, saisit Olympe dans ses bras, et l'emporta chez elle en versant des larmes et en se tordant de désespoir.

Lorsqu'il eut réussi à la rappeler à la vie, lorsqu'il reçut à genoux le premier regard de la pauvre femme, il fut effrayé de la colère et de la haine qui animaient ce regard.

— Qu'avez-vous ? pour Dieu ! qu'avez-vous, ma chère Olympe ? dit-il.

Elle se tira de ses bras.

— Ce que j'ai ? répondit-elle, vous le savez ; ne me le faites pas répéter. J'ai que vous m'avez promis votre amour, et que vous m'apportez en ce moment votre pitié.

— Oh ! vous ne le croyez pas.

— Tout à l'heure, vous donniez votre amour, un amour méprisable, je le sais, à cette Catalane ; maintenant que ma faiblesse m'a trahie et que vous craignez de m'avoir trop profondément blessée, vous venez renier la Catalane près de moi, comme vous m'avez reniée près d'elle.

— Jamais ! jamais !

— Ne mentez pas ! ayez au moins le dernier courage, celui de l'honneur. Vous savez que je ne puis plus vous aimer, tâchez que je vous estime encore.

— Olympe, ces paroles terribles me glacent d'effroi : auriez-vous si peu d'indulgence pour un pauvre esprit malade, malade de jalousie ?

— De la jalousie, vous ? fit-elle avec dédain.

— Oh ! quand j'ai vu que vous receviez ici ce galant, ce niais, cet abbé d'Hoirac, quand je l'ai vu à vos pieds, quand j'ai entendu ces offres insultantes, j'ai cru qu'il n'en était arrivé là qu'avec vos encouragemens : j'ai douté de vous, j'ai voulu vous montrer ce que souffrent ceux qui doutent ; soit, j'ai commis une faute, un crime, mais pardonnez-moi ; je vous ai bien pardonné, moi.

— Vous ! vous qui doutiez seulement, il vous a été facile de pardonner. D'ailleurs, vous saviez bien que je n'étais pas coupable. Mais moi, est-ce que je puis douter ? est-ce que je n'ai pas la preuve sous les yeux !

— La preuve ! vous avez la preuve ! s'écria-t-il, vous avez la preuve ! et de quoi ?

— Je vous ai vu.

— Vous m'avez vu coqueter, jouer, mentir, sourire faussement à cette femme, pour vous inquiéter, tandis que je surveillais votre maintien pour calculer l'effet de mon misérable manège. Voilà ce que vous avez vu.

— Et le souper à dix heures.

— Il est dix heures, et je suis à vos pieds.

— Voilà qui vous fait homme d'honneur, n'est-ce pas ? dit-elle avec un mépris absolu ; mais il y a encore autre chose que vous oubliez et qui suffit à vous déshonorer à mes yeux.

— Quoi donc, Olympe ? dit-il avec effroi.

— Vous le demandez ?

— Je vous en supplie !

— Il faudrait que la femme à qui vous m'avez indignement sacrifiée eût été comme moi une personne délicate et fidèle ; il faudrait qu'elle se fût contentée de serrer précieusement dans ses écrins vos gages d'amour, afin que nul ne les reconnût pour lui appartenir désormais.

Bannière, effaré sous l'ardent regard d'Olympe, passa un moment sa main sur ses yeux éblouis.

— Que parlez-vous de gages d'amour ? dit-il, que parlez-vous d'écrin ?

— Oui, mentez bien, essayez de mentir !

— Je ne comprends pas.

— Oh ! fit-elle en haussant les épaules, que vous êtes une pauvre nature, monsieur Bannière, et que vous méritez peu d'être aimé par un cœur tel que le mien ! Croyez-vous donc que je me serais alarmée, que je me serais évanouie pour avoir découvert que vous donniez un rendez-vous à cette femme ? Donnez des rendez-vous à tout Lyon si cela vous plaît, je n'y songerai guère.

— Alors pourquoi avez-vous donc pris le chagrin qui vous a produit ce terrible effet ? demanda Bannière.

— Votre lâcheté, votre déshonneur.

Il tressaillit et releva la tête.

— Vous m'insultez, dit-il, pour une faute légère.

— Une faute légère ! Ah ! vous appelez de ce nom la faute qui, racontée par moi au bureau de police, vous ferait enfermer à Pierre-Encise dans les deux heures.

— On m'enfermerait pour avoir accepté de la Catalane un souper auquel je ne vais pas ?

— Il ne s'agit pas d'un rendez-vous ! dit-elle avec fureur.

— De quoi s'agit-il alors ? car vous finirez par me rendre fou.

— Mieux vaudrait que je vous rendisse fou que de vous divulguer voleur.

— Voleur ! s'écria-t-il en pâlissant à être livide ; oh ! prenez garde, madame !

— Oui, n'est-ce pas ? après avoir volé les femmes, on les bat ! Vous me battriez et vous iriez vous en vanter à la Catalane.

— Olympe ! Olympe !

— Et puis un jour vous la volerez à son tour, elle, et vous la battrez pour une autre.

— Olympe, je deviens aveugle ! Prenez garde, je ne réponds plus de moi.

— Oh ! voilà une bague qui aura fait du chemin, jusqu'au jour où elle figurera au bureau d'un juge comme pièce de conviction.

— La bague ! murmura-t-il, la bague ! C'est vrai, je l'avais oubliée !

Et il se précipita aux pieds d'Olympe en battant le parquet de son front.

— Ah ! fit-elle, vous me dégoûtez ! Il ne vous manquait plus que l'odieux de la peur. Relevez-vous, monsieur ; allez, je n'ai plus ni chagrin ni colère. Allez retrouver celle qui vous a donné rendez-vous ; dites-lui qu'elle peut désormais se promener tranquille avec ma bague, et que je ne la lui arracherai pas du doigt.

Bannière leva la tête ; ses traits étaient sillonnés par les larmes.

— Olympe ! murmura-t-il, qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je donne à cette femme la bague que vous lui avez déjà donnée après me l'avoir volée. Je vous tiens quittes tous les deux du remords et des galères.

Bannière se dressa tout échevelé et tout tremblant.

— J'ai donné votre bague à la Catalane ! moi ! dit-il.

— Et elle la porte à son doigt avec les bagues de ses amans ; elle eût dû vous faire au moins l'honneur de la porter seule. Le rubis en vaut la peine.

— Vous dites que la Catalane porte au doigt votre bague !

— La bague de monsieur de Mailly. Oui, monsieur Bannière.

— Olympe, nous allons faire venir ici la Catalane ; Olympe, si elle a cette bague à son doigt, nous lui ferons confesser de qui elle la tient.

— Oh !

— Olympe, je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, je vous jure par l'amour que j'ai pour vous... cela vous offense ! par la religion... vous riez ! J'étouffe de rage, de douleur, de pitié ! Je vous jure par votre mère, que je n'ai jamais donné cette bague à la Catalane !

— Qui l'a au doigt ! Jurez aussi que vous ne me l'avez pas volée !

— Je vous l'ai volée ! oui, volée ! Ce mot n'est pas un assez odieux châtiment. J'ai volé ! Olympe, c'est vrai, mais c'était pour vendre cette bague, et du produit que j'en aurais, jouer pour m'enrichir. Olympe, je ne puis plus mentir ; à quoi bon ? les preuves sont là. J'ai vendu le rubis au juif Jacob ; il vous le dira. Jamais je n'ai songé seulement à cette femme. Lui donner votre bague ! oh ! mais j'eusse aimé mieux mourir !

— Vous alliez lui donner votre amour.

— Olympe, ne le pensez pas. Et puis, que suis-je, moi ? rien, qu'un objet misérable ; donner votre bague, Olympe ! jamais ! jamais !

Olympe secoua la tête avec une froideur glaciale qui exaspéra Bannière.

— Vous ne croyez pas ? dit-il.

— Non.

— Mais ne vous obstinez pas ainsi, vous en aurez du regret plus tard. Dans une demi-heure, la preuve va venir ; je cours chez le juif. Oh ! non, je n'y veux pas aller ; vous penseriez que je me suis mis d'accord avec lui ; je reste ici. Allez-y, Olympe, ou plutôt écrivez-lui, car vous êtes souffrante et vous ne pouvez marcher. Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! vous voyez bien que je ne mens pas ! Vous avoir pris cette bague, c'est un crime, mais ce n'est pas un vol : je n'ai point profité de cet argent, bien loin d'en avoir fait profiter cette femme. Oh ! ne m'accablez pas ; je haïssais cette bague : elle est un souvenir pour vous, un souvenir doux peut-être, odieux, odieux, odieux pour moi ! Olympe, je vous en supplie, quittez cet air impassible ; Olympe, ne me poussez pas au désespoir. Vous m'accusez, je me défends. Recourez aux preuves ; il sera bien temps de me condamner quand vous aurez la preuve en main.

— A quoi bon ? dit-elle. Vous me voyez morte depuis que

vous me parlez, j'ai fait tout ce qu'il était possible pour réchauffer en moi un sentiment humain, je ne trouve rien. L'amour? oh! il est mort! la pitié? morte! Entre les deux extrêmes, quelle jonchée d'illusions! Ne vous défendez pas, ce n'est pas la peine : j'ai vu cette bague au doigt de la Catalane.

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas achetée au juif?

— C'est faible; trouvez autre chose, monsieur Bannière.

— Mais si c'est vrai, cependant! exclama le malheureux au paroxysme de la folie. Si on vous l'affirme, si on vous le prouve, si...

— Le juif serait là et me le dirait, la Catalane viendrait à mes pieds et me le dirait, je ne les croirais pas.

— Olympe, mon Dieu!

— C'est le malheur de ces sortes d'aventures. Aveugle est celle qui n'a jamais été trompée comme je le suis. Confiance et défiance ont chacune un bandeau sur les yeux, celle-là parce qu'elle ne peut pas voir le mal, celle-ci parce qu'elle ne veut pas voir le bien.

Bannière éperdu, à bout de raisonnemens et de paroles, s'approcha de la fenêtre pour respirer un peu d'air.

Olympe demeura sombre et immobile à sa place.

Au moment où Bannière, après avoir levé les yeux au ciel pour lui demander une inspiration, se tournait du côté d'Olympe pour tenter un dernier effort, un cri partit de la rue et le cloua à sa place.

— Ne bougez pas, Bannière, disait une voix, ou vous êtes mort!

XXXIII

LES ARCHERS

Bannière entendit l'étrange invitation qui lui était faite, et se pencha vers la rue noire.

Olympe tressaillit. Bannière était sérieusement menacé, et l'amour n'était pas si mort au fond de son cœur qu'elle le croyait elle-même.

En se penchant, Bannière vit en face de la maison des buffleteries de soldats et des baïonnettes reluisant le long des murailles.

Ce mouvement qu'il venait de faire était presque imperceptible et ne ressemblait pas à un mouvement de fuite. Cependant les canons des fusils se dirigèrent contre lui.

— Ne bougez pas, répéta la voix, ou l'on fait feu sur vous.

Olympe oublia tout. Elle se précipita vers lui.

— Qu'est cela? s'écria-t-elle.

— Au nom du roi! dit en bas la voix d'un commissaire à qui l'on ouvrait la porte et qui pénétrait dans la maison; au nom du roi! je vous arrête!

— Mon Dieu! mais que signifie cela? répéta Olympe en s'appuyant à l'épaule de Bannière.

— Oh! ce sont sans doute les soldats que vous avez fait demander à la police pour arrêter votre voleur, Olympe, dit Bannière, ne pouvant réprimer le tremblement qui s'emparait de lui, et s'appuyant à la barre de la fenêtre pour ne pas tomber.

Olympe n'eut pas même le temps de protester. La porte de la chambre s'ouvrit, et le laquais épouvanté précédait le commissaire et deux fusiliers.

— Voilà Bannière, dit le magistrat, je le reconnais.

— Mais que me voulez-vous donc? articula faiblement le malheureux.

Le commissaire s'avança vers lui en le désignant du doigt à ses soldats et en répétant les mêmes paroles qu'il avait déjà dites :

— Au nom du roi, je vous arrête.

— Mais qu'a-t-il fait? s'écria Olympe.

— Ceci est l'affaire des juges qui auront à juger monsieur. Moi, j'ai un mandat et je l'exécute.

On entraîna Bannière.

Olympe, séparée de ce malheureux par les soldats, retomba mourante sur son fauteuil.

Quant à Bannière, il avait déjà disparu, entraîné par les soldats.

Il avait disparu de plus en plus persuadé qu'Olympe était la cause de son arrestation.

Bannière se trompait.

Olympe, depuis la découverte qu'elle venait de faire de l'infidélité de Bannière et de la perte de sa bague, Olympe n'avait eu ni le temps ni les moyens de prévenir la justice.

Mais depuis la révélation faite par la Catalane, l'abbé d'Hoirac avait eu vingt-quatre heures.

Il en avait profité en homme pressé de trouver sa vengeance et sa liberté.

En conséquence, il s'était rendu auprès de l'official, et avait lui-même exposé la cause.

N'était-il pas honteux qu'au mépris des lois divines et humaines, un homme en rupture de vœux et d'engagemens eût quitté l'Église pour se jeter dans le théâtre?

Le vicaire de l'archevêque se montra fort sensible, on le conçoit, à ce théorème posé.

Il répondit que rompre le vœu du noviciat était un crime.

L'abbé d'Hoirac, enchanté de ce que son opinion avait éveillé un écho, continua :

— N'est-il pas vrai, dit-il, que le scandale émane plus odieux, venant de la part de gens institués pour donner le bon exemple?

Le vicaire de l'archevêque répondit qu'il était heureux de voir monsieur d'Hoirac, qui avait une réputation un peu mondaine, dans d'aussi saintes dispositions.

L'abbé s'inclina rayonnant.

— Vous avez quelque prêtre scandaleux à dénoncer? dit le vicaire.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé.

— Et ce prêtre s'est fait comédien?

— Oui, monsieur.

— Nos pouvoirs sont bien gênés par le parlement, dit le vicaire, mais nous avons toujours droit d'enquête.

— Ah! fit l'abbé d'Hoirac, c'est que vous avez affaire, je vous préviens, à un drôle qui a le nez fin, et pendant l'enquête il flairera la chasse et disparaîtra.

— Comment l'appelez-vous?

L'abbé hésita à dire son nom. Une mauvaise action ne sort jamais franche du cœur d'un honnête homme, dont cependant elle sort quelquefois.

— C'est celui qui joue les empereurs au théâtre de la ville, dit l'abbé.

— Ah! Bannière, alors? répondit le vicaire, fort instruit des choses de théâtre, comme certains ecclésiastiques de cette époque.

— Précisément.

— Eh! mais, dit le vicaire, il ne joue pas mal; j'aime assez son débit : il a le geste noble et la voix cadencée.

— Oui. Oh! je ne l'attaque nullement sous ce rapport-là.

— Et vous dites que c'est un novice échappé?

— Des jésuites d'Avignon, oui.

— Je vais écrire au révérend père Mordon pour qu'il le réclame.

— Soit! mais ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, quand arrivera la réclamation du révérend père Mordon, Bannière se sera enfui.

Le vicaire se gratta un instant le menton.

— Je vois ce que vous voudriez, dit-il; ce serait une arrestation provisoire, ce que nous appelons à l'officialité une saisie de précaution.

— Pour la plus grande gloire de la morale, dit l'abbé.

— Oui; *ad majorem Dei gloriam!* fit en riant le vicaire de l'archevêque, qui fleurait un certain goût de jansénisme, et qui n'était point fâché de lancer son lardon à la société de Jésus quand l'occasion se présentait.

L'abbé d'Hoirac sourit en montrant ses jolies dents blanches.

— Vous vous intéressez donc toujours aux jésuites? demanda l'official, souriant comme l'abbé, mais sans dents, hélas!

— J'aime un peu partout, répliqua celui-ci; et, sur ce point, je suis l'exemple de mon parent l'archevêque, qui est plus berger que pasteur. Vous êtes exclusifs, vous autres, qui êtes de la vieille école, et vous ne comprenez pas cela. Si le feu roi vivait, on vous taxerait encore d'arnaudisme et de port-royalisme! mais moi, jésuite, c'est-à-dire pareil à l'abeille d'Horace, je récolte çà et là les fleurs de l'orthodoxie.

— Fût-ce sur le théâtre, dit l'official avec son plus fin sourire.

— J'ai dit partout, monsieur le vicaire, répondit d'Hoirac; ainsi je n'aurai pas besoin d'écrire moi-même à l'ami de mon oncle, le révérend père Mordon, et vous me savez gré, n'est-ce pas, de vous en laisser le mérite auprès de lui?

— Parfaitement, mon cher abbé; je m'accommode à merveille d'être utile à messieurs les jésuites quand ils cherchent à nous être agréables. Le révérend père Mordon est homme d'esprit, il nous revaudra le service que je vais lui rendre.

— Et, demanda d'Hoirac, voyons, quand pratiquerez-vous une saisie de précaution?

— Mais quand vous le jugerez convenable, monsieur l'abbé.

— Voulez-vous ce soir?

— Ce soir?

— Oui.

— Est-ce possible?

— Parfaitement.

— Va pour ce soir. Avez-vous une préférence pour le mode d'arrestation?

— Oh ! nullement. Évitons le scandale, voilà tout.

— Nous l'arrêterons à domicile, alors ?

— Je crois que c'est le meilleur parti à adopter.

— Où loge-t-il ?

— Je ne sais pas bien.

L'abbé ne voulait pas avoir l'air de savoir où logeait Bannière : c'était trop savoir où demeurait Olympe.

— Ah ! diable ! fit le vicaire, vous ne savez pas bien ?

— On peut s'en informer au théâtre, hasarda d'Hoirac.

— Vous avez raison ; ce sera fait, monsieur l'abbé.

— C'est long, n'est-ce pas, un procès ecclésiastique ?

— Oh ! cela ne finit jamais, surtout quand quelqu'un de puissant a intérêt à ce que cela dure.

— Mais pendant ce temps, le malheureux serait donc toujours prisonnier ?

— Non pas : une fois rendu aux jésuites, il redevient élève, et comme les révérends pères sont extrêmement habiles à retenir ceux qui ne veulent pas demeurer avec eux, comme ils peuvent être fort désagréables à ceux qui résistent, il est à peu près certain qu'au bout de deux ou



Vous y touchez, monsieur le colonel.

— Une dernière question.

— Faites.

— Expliquez-moi, je vous prie, monsieur le vicaire, la marche d'une affaire du genre de celle qui nous occupe.

— C'est bien facile.

— J'écoute.

— Saisie de précaution, arrestation, incarcération.

— Provisoire ?

— Toujours provisoire. Eh ! monsieur l'abbé, vous le savez bien, rien n'est que provisoire en pareil cas. Incarcération, ai-je dit, réclamation du révérend père proviseur, débat, réintégration provisoire du novice dans le couvent, instruction de son procès devant l'official.

— Ah ! devant l'official d'Avignon ?

— Non pas ! non pas ! devant l'official de la localité dans laquelle ont eu lieu le séjour du fugitif et son arrestation.

— Très bien ! l'official de Lyon, par conséquent.

— L'official de Lyon, oui ; est-ce que cela vous gêne, par hasard ? demanda sournoisement le vicaire.

— Nullement, monsieur. Ensuite ?

— Ensuite, disons-nous, procès.

trois ans le novice en arriverait à faire profession de très bonne grâce.

— Heu ! qui sait ? fit l'abbé qui, tout plein des souvenirs d'Olympe, était peu disposé à croire qu'après l'avoir connue on pût l'oublier.

— En tout cas, poursuivit le vicaire de l'archevêque, qui voyait bien que quelque chose tourmentait l'abbé, et qui tenait à le rassurer, en tout cas, soit prisonnier, soit jésuite, notre scandaleux novice ne pourra plus, d'ici à bien longtemps, d'ici à jamais, ce qui est plus long encore, ne pourra plus donner au monde de ces scandales qui vous ont à si juste raison contrarié dans vos saintes dispositions.

L'abbé remercia l'official et prit congé de lui, bien décidé à ne reparaître chez Olympe qu'après la disparition de l'embarras principal.

Et en effet, comme l'avait prédit monsieur le vicaire, dès le soir même, sur sa réquisition, la force armée, un commissaire en tête, était venue arrêter Bannière, ainsi que nous l'avons vu au précédent chapitre.

La lettre d'avis parvint au révérend père Mordon le lendemain de la saisie de précaution.

Le jésuite, enchanté de retrouver sa proie, adressa à l'official de Lyon sa réclamation judiciaire ; cette réclamation, confiée au coureur du collège, messager intelligent qui savait, comme la mule de Phèdre, courir et trotter quand il fallait et selon le besoin de l'ordre, et toujours *ad majorem Dei gloriam*, le messager arriva deux jours après la petite escorte qui, emmenant Bannière en prison, marchait d'un pas précipité. C'est l'habitude de tous les archers, gens inquiets, qui n'aspirent qu'au moment ou leur responsabilité se trouve dégagée par le jeu de cinq à six bons verrous.

Bannière n'annonçait pas une bien grande inclination à se rebeller. Il était plongé dans un si morne désespoir, que sans l'action machinale de ses deux jambes obéissant à l'impulsion que de temps à autre leur donnaient quelques bourrades d'archer, on eût cru le pauvre garçon pétrifié comme la femme de Loth après sa curiosité fatale.

Les archers couraient donc à la suite du commissaire, et le commissaire retroussait sa robe pour enjamber plus vite, quand, au détour d'une rue, cette escorte se jeta dans une autre qui débouchait de la rue adjacente.

Un dragon portant un falot heurta le commissaire, auquel, avec humeur, ne le reconnaissant pas, il rendit une violente secousse accompagnée de ces mots :

— Eh ! butor, ne vois-tu pas mon officier !

Le commissaire allait se formaliser et verbaliser si l'officier n'avait été que lieutenant, mais, à la lueur du falot, ce magistrat reconnut un colonel ; il rengaina sa mauvaise humeur et se rangea.

On put voir alors entre trois dragons, dont deux suivaient à quelque distance, un fort beau cavalier tout frais de dentelles et tout parfumé de roses.

Il y avait derrière les dragons un petit laquais qui lui portait son épée et son manteau.

Le colonel, ayant regardé obliquement le commissaire et les alguazils.

— Ah ! ah ! dit-il au falot éclaire un peu Laverdrie c'est, je crois, du gibier derrière un commissaire.

— Oui, monsieur le colonel, répliqua humblement la robe noire.

— Très bien, très bien, faites votre office, répliqua le colonel avec un vague dédain. A propos, dans quelle rue suis-je ?

Le commissaire répondit :

— Rue de la Réale, monsieur le colonel

— Oh ! ce n'est pas mon affaire. Est-ce qu'il n'y a pas près d'ici la rue Montyon ?

— Vous y touchez, monsieur le colonel, nous en sortons.

— Très bien, merci.

— La première à gauche monsieur le colonel

— Va, Laverdrie.

— Oui, mon colonel.

— Et toi, dit l'officier au laquais, déterre-moi un peu le logis de mademoiselle Olympe de Clèves.

Le laquais allongea le pas et précéda bientôt ceux qu'il suivait naguère.

Au nom d'Olympe, Bannière parut se réveiller d'un sommeil de mort. Il ouvrit les yeux, et aperçut le falot, les uniformes, l'épaulette, entendit les éperons, les voix.

En conséquence, il s'assit sur une borne, incapable de faire un pas de plus

— Ah ! mon Dieu ! répétait-il, ah ! mon Dieu !

Cependant les dragons et le colonel étaient passés.

— Ah ! mon Dieu ! répétait ce pauvre Bannière

— Eh bien ! marchons-nous, ou ne marchons-nous pas ? demanda le commissaire.

— Monsieur le commissaire, le prisonnier ne va plus, répondit un archer.

— Bourrez, bourrez !

— Mais nous avons bourré, monsieur le commissaire.

— Piquez, alors.

— Mais nous avons piqué, monsieur le commissaire.

Le commissaire s'approcha tout furieux.

Il n'avait jamais vu pareille chose le digne homme ! la bourrade trouvait parfois des rebelles, la piqûre jamais

Bannière était sur sa borne, tout pâle, tout débraillé, tout meurtri. Ses yeux vitreux se tournaient obstinément vers la rue Montyon, à l'endroit où il avait vu disparaître le laquais, le falot, les deux dragons suivant le colonel, qui se rendait, sans aucun doute, près d'Olympe

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il, voilà l'explication elle attendait un nouvel amant, et, pour se défaire de moi elle m'a fait arrêter. Ah ! mon Dieu !

Le fait est qu'une pareille idée était de nature à tanner la peau d'un amoureux, fût-ce du plus sensible, au point de la rendre à l'épreuve de la bourrade et de la piqûre

Le commissaire usa du dernier moyen que la loi lui laissait

Il fit enlever Bannière sur un lit de fusils enlacés, et le pauvre garçon fut porté de cette façon jusqu'à la maison de ville, où il fut déposé dans la prison.

Les archers souffrirent bien plus que lui : ils le trouvèrent très lourd

XXXIV

MONSIEUR DE MAILLY

Olympe n'était pas encore remise de la douleur et de l'effroi que lui avait causés l'arrestation de Bannière quand elle entendit de nouvelles voix à sa porte dans la rue, et l'instant d'après dans son antichambre.

Le valet, encore effaré de la visite des archers, n'hésita pas à introduire, sans l'annoncer, un nouvel uniforme accompagné de plusieurs autres.

Eh ! le digne garçon eût introduit de même toute une armée si elle se fût présentée, même en détail, à la porte de sa maîtresse.

Olympe, en se précipitant vers la porte pour savoir la cause de ce bruit, et espérant qu'on lui ramenait Bannière, recula soudain en s'écriant :

— Monsieur de Mailly !

En effet, le colonel, toujours suivi de son porte-falot, traversait l'appartement, fatigué d'avoir demandé si mademoiselle de Clèves était visible, et impatienté de n'avoir reçu aucune réponse.

— Oui, moi, dit-il, madame, moi-même. Vous avez là un laquais bien silencieux.

— Monsieur de Mailly ! répéta Olympe, dont l'esprit affaibli par la scène précédente se laissait submerger à l'attaque de cette nouvelle tempête.

— Eh ! mais... je produis ici l'effet d'un fantôme... l'effet d'un mari ! dit le colonel en souriant.

— Pardonnez ! pardonnez ! murmura Olympe

Le dragon et le laquais se retirèrent en voyant que le colonel avait pris mademoiselle de Clèves par la main.

Elle s'assit à moitié morte.

— Je vous effraie ou je vous gêne, dit monsieur de Mailly avec politesse, et je prétends qu'il n'en soit rien, pas plus de l'un que de l'autre, pas plus de près que de loin.

Olympe ne répondit pas ; elle suffoquait

— Nous sommes toujours des amis, je suppose, continua monsieur de Mailly. Je me présente pour avoir l'honneur de vous voir, et j'espère que nul ne peut être importuné par la présence chez vous d'un ami qui se présente civilement.

Olympe balbutia quelques mots entrecoupés de soupirs.

— J'aimerais mieux me retirer que de vous causer le moindre embarras, dit le colonel, Je venais ici vous apporter une bonne nouvelle, selon moi. Maintenant, je crains qu'elle ne soit mauvaise.

Olympe se hasarda enfin ; elle leva les yeux sur monsieur de Mailly.

— Une bonne nouvelle, monsieur le comte ? dit-elle avec un triste sourire .

— Mais ne vous trouvant pas libre poursuivit le colonel, j'hésite.

— Libre !... fit-elle.

— Oh ! je sais que vous n'êtes pas libre, puisque vous avez aliéné la liberté que je vous avais rendue

— Monsieur...

— Je vous l'avais rendue, mademoiselle. Partant, vous en pouviez user. Croyez bien que je ne me permettrais pas de vous en faire le reproche. On m'a dit que vous étiez fort aimée et fort heureuse.

— Fort heureuse ! s'écria Olympe en fondant en larmes, on vous a dit cela ?

— Mais, oui ; ne l'êtes-vous pas ?

— Regardez moi.

— Vous pleurez : est-ce de joie ?

— Le croyez-vous ?

— Ma présence vous blesse ?

— Oh ! non.

— Alors vous m'inquiétez. Est-ce que réellement je pourrais vous être sinon agréable au moins utile ?

— Monsieur le comte, je n'ai pas le droit de vous rien demander

— Oui mais moi j'ai celui de vous offrir.

— Rien, rien, je vous en supplie. Détournez-vous de moi, je ne mérite pas que vous soyez mon ami.

Il se rapprocha.

— Êtes-vous libre d'aller à Paris demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour y rentrer à la comédie, j'ai pour vous un ordre de début.

— Vous vous êtes donc intéressé à moi ?

— Toujours. C'est le droit d'un ami.

— Même en me sachant heureuse ?

— Je savais bien que vous ne l'étiez pas. Je sais tout. L'homme que vous avez choisi et...

— N'en dites pas de mal, il est si malheureux !

— J'ai voulu dire seulement qu'il n'était pas digne de vous.

— Ce fut un égarement de ma part, une folie née de votre abandon.

— Aussi me crois-je la cause de votre malheur, et cette idée me conduit à vous secourir, à vous sauver s'il en est temps encore, et si vous avez de la volonté.

— Parlez, monsieur le comte.

— Il faut prendre un parti, Olympe ; il faut quitter cet homme qui vous rend malheureuse et qui vous ruine.

— Vous savez !

— Tout, vous ai-je dit. Il faut quitter monsieur Bannière ; ayez ce courage.

— Hélas ! c'est fait.

— Vous l'avez quitté ?

— Pauvre garçon ! nous sommes séparés. Oui, on vient de l'arrêter tout à l'heure.

— Qu'avait-il fait, mon Dieu ? il vous déshonorera, le misérable !

— Il n'a rien fait, l'infortuné ! Il est sous le coup d'une réclamation des jésuites. Il est réfractaire, vous le savez peut-être.

— Assurément. Et l'official vient de le faire saisir ?

— Chez moi ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Chez vous ! Ici ?

— Il n'y a pas un quart d'heure.

— Ah ! mon Dieu ! par six archers et un commissaire ?

— Oui.

— N'est-ce pas un grand brun, svelte et bien pris ?

— Oui, oui.

— Qu'il était pâle !

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai rencontré parmi les archers en venant ici.

— Mon Dieu, mon Dieu ! il vous aura vu !

— Il m'a même entendu prononcer votre nom et chercher votre adresse.

— Oh ! le pauvre garçon ! il en mourra !

— Il en mourra ! s'écria le colonel avec surprise ; et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est jaloux de vous ! parce qu'il sait bien...

Olympe allait se trahir, elle allait dire le secret de son cœur. Elle le sentait sincère en ce moment, ce cœur séduit un an par on ne sait quel mirage de désirs et de félicité vagabonde.

— Que sait-il ? demanda le colonel doucement ému.

— Il sait, dit Olympe d'une voix ferme, que j'ai toujours eu pour vous beaucoup de respect, monsieur le comte.

— Du respect ?

— C'est tout ce que je pouvais me permettre de garder pour vous, murmura la jeune femme en fondant de nouveau en larmes.

Le colonel lui prit et lui serra la main.

— Vous le regrettez ? dit-il, vous le plaignez ?

— Oui, je le plains, oui, je le regrette ; non pas lui, non pas la vie qu'il m'a fait passer, hélas ! bien que je l'aie aimé, bien que je l'aie entraîné. Car je ne serai point lâche, et je ne trahirai pas mes affections, fussent-elles indignes. Je ne le regrette donc pas, vous dis-je, mais je ne saurais m'empêcher de dire qu'il est à présent bien à plaindre, et que toute sa vie le malheureux non seulement souffrira, mais m'accusera de ses souffrances.

— Vous me faites plaisir, Olympe, en parlant ainsi, dit le colonel. Brave je vous ai connue, brave vous êtes restée. C'est bien ! Si vous saviez combien il est bon au cœur de voir qu'on avait bien placé ses affections ! Vous êtes une généreuse femme. Je vous sauverai. J'ignorais que ce garçon fût arrêté ; mais je savais qu'il vous rendait malheureuse et que vous pensiez parfois à vous rendre libre. J'eusse été bien irrité de vous voir le lier ou l'aimer encore.

— Hélas ! qu'au moins, à défaut de votre amour, j'aie encore votre estime, dit Olympe.

— Comptez sur tous mes sentiments. Mais avisons au plus pressé. Apprêtez-vous et partons.

— Pour Paris ?

— Oui, Olympe. J'ai des chevaux et une chaise.

— Je ne vous parlerai pas de mon théâtre ; je sais que l'ordre du roi lève tout ; je vous parlerai d'un malheureux emprisonné qui mourra de douleur en apprenant mon départ du fond de sa prison. Il m'accusera de cruauté ou d'ingratitude, s'il ne fait pis. Car enfin, c'est pour moi qu'il a quitté les jésuites.

— Nous ne pouvons point cependant nous constituer avec lui.

— Vous pouvez user de votre crédit pour le faire sortir de prison.

— Je n'ai aucun pouvoir sur la juridiction ecclésiastique.

— Essayez.

— Nullement, ma chère ; vous vous regardez à tort comme engagée envers cet homme. Il est en prison, qu'il y reste. Applaudissez-vous donc de voir ainsi trancher les difficultés.

— Jamais ! ce serait une lâcheté. J'en suis incapable. Je ne l'abandonnerai pas dans le malheur.

— C'est de la chevalerie en pure perte.

— Non, c'est du cœur.

— Enfin vous ne pouvez forcer l'official à lâcher un délinquant dûment convaincu.

— Plus de Paris pour moi alors, si ce malheureux n'est pas libre. Vous figurez-vous une femme sans âme, oubliant dans les cachots, parce qu'elle ne l'aime plus, un homme dont elle a causé la perte ; une femme sans pitié jouissant de la vie là-bas, pendant qu'un amant qu'elle a choisi mourra de rage et de douleur dans une cellule du cloître ? Non, non, vous mépriseriez une femme qui vous céderait sur ce point, monsieur le comte, vous ne l'aimeriez pas.

— Olympe, Olympe, vous n'êtes pas encore guérie. Vous avez pour cet homme-là plus que de la compassion.

— N'insistez pas, dit-elle, vous me feriez douter de vous si vous ne me compreniez pas.

— Olympe, je vous sauverais cet homme, que vous vous laisseriez reprendre à ses amorces.

— Oh !

— Ces sortes de gens n'ont pas de vertèbres, ils sont comme les reptiles, souples et toujours annihilés quand le coup les menace, ils se relèvent après : le serpent vous a séduite, fille d'Ève, et vous séduira encore.

— Monsieur le comte, promettez-moi que ce malheureux sera libre dans deux heures, et moi dans cinquante minutes je serai sur la route de Paris.

— Ah ! voilà parler.

— Promettez.

Le comte réfléchit un moment.

— Vous êtes bien sûre de vous ? dit-il.

— Donnez-moi votre parole de gentilhomme contre ma parole de fille de qualité.

— Marché conclu, dit le comte ; aidez-moi maintenant à chercher une idée.

— Oh ! voilà en quoi je ne vaux rien. Vous me voyez brisée, anéantie ; des idées, monsieur le comte ! je n'en ai pas eu une en huit jours depuis un an ; je n'en aurai pas une désormais en un an.

— Attendez que je cherche, alors.

— Que vous êtes bon !

— Je ne vois rien. Tirer un prêtre des mains du prêtre, c'est vouloir tirer le diable d'un bénitier. On reçoit toujours des éclaboussures.

— Par l'archevêque ?

— Bah ! nous sommes à couteaux tirés, et les jésuites me joueraient quelque tour. Attendez... J'ai un moyen.

— Ah !

— Oui, mais il faut, pour sortir d'un esclavage, que votre protégé tombe dans un autre.

— Est-il plus doux ?

— Oh ! sans aucun doute, et plus à l'air surtout.

— Quel est-il ?

— Qu'il s'engage dans mes dragons : on contractera l'engagement. Les jésuites réclamant, on leur dira que leur moine est dragon et que les dragons sont au roi ; il faudra bien que les jésuites lâchent leur proie.

— C'est, en effet, une idée, dit Olympe avec joie.

— Vous comprenez, ma chère ; au lieu de réclamer la liberté d'un homme, j'accuse les jésuites de m'avoir pris un dragon. Cela change toute l'affaire, et cela leur fera du tort.

— Vous êtes un homme plein de cœur et plein d'esprit, dit doucement Olympe, et je vous ai la reconnaissance que Bannière vous aurait.

— Bon ! bon ! j'aime en effet mieux la vôtre. Alors l'idée vous convient ?

— À merveille !

— Vous avez bien fait toutes vos réflexions ?

— Toutes.

— Vous n'aurez pas de retour ?

— Jamais.

— Le novice jésuite vous a tentée, le dragon novice est pour le moins aussi tentant !

— Vous savez, monsieur de Mailly, que si j'ai été séduite par cette folie qui a failli me perdre, c'est après que vous m'avez eu quittée.

— Je le sais, Olympe.

— Vous savez, monsieur, que jamais, du vivant de votre amour, je ne vous ai trompé.

— Je le crois.

— Ma parole est sainte, et mon corps ne se donne qu'avec mon cœur.

— Je vous rends cette justice.

— Comptez donc sur moi alors. Je vous ai promis de ne plus aimer monsieur Bannière : c'est fini, je ne l'aimerai plus.

— Mais je sais pourquoi j'ai dit cela.

— Pourquoi ?

— C'est qu'il va falloir faire signer à ce garçon son engagement, c'est que la démarche est délicate, c'est que seule vous pouvez vous en charger, et que, dans une extrémité pareille, le cœur peut manquer à la plus courageuse des donneuses de paroles. Or, vous me disiez tout à l'heure, pour me rassurer, que vous ne m'aviez jamais trompé tant que vous fûtes à moi ; c'est vrai. Vous n'êtes plus à moi, mais à monsieur Bannière.

— Oh ! dit-elle en le regardant avec des yeux si profonds qu'il sentit l'amour brûler jusqu'aux plus secrètes fibres de son cœur, que je sois à monsieur Bannière ou non, que vous importe ?

— Vous voyez bien, répliqua-t-il, que si je suis revenu, que si j'ai apporté pour vous un ordre de début, c'est que je vous aime encore.

— Sur l'honneur ? dit-elle.

— Sur l'honneur.

— Eh bien ! dit Olympe, je vais vous prouver que je suis un homme de cœur pour la résolution et la confiance. Minuit sonne, c'est l'heure à laquelle je vous attendais chez moi à Avignon il y un an, jour pour jour.

— C'est vrai, Olympe, et ce jour ou plutôt cette nuit le roi me rappelait ; mais j'eusse bien pu ne lire sa lettre qu'à six heures du matin.

— Oublions cette année, comte, dit-elle. Minuit sonne, le roi ne vous appelle point. Vous m'aimez encore, et j'ai à vous prouver que je vous ai toujours aimé.

— Olympe ! s'écria le colonel avec des yeux brillans de joie. Il n'est pas une femme qui fasse bravement comme vous ce que vous faites. Entre nous, Olympe, c'est à la vie et à la mort !

Il se leva et l'embrassa plus respectueusement qu'on n'eût dû s'y attendre.

— Voyez-vous, lui dit-il, vous me faites battre le cœur aujourd'hui, plus peut-être que cet autre jour, vous souvient-il ? où vous me dites que vous m'aimiez.

Le colonel congédia ses dragons et fit éteindre le falot.

— Maintenant, dit Olympe, vous n'avez plus peur de me voir faiblir quand j'irai porter la liberté à ce malheureux prisonnier.

— Je vous conduirai moi-même à la prison, répliqua le comte.

On entendit bientôt après les dragons de Mailly qui couraient la rue en fredonnant des refrains cavaliers qui eussent fait frémir les commissaires et les archers à leur retour de la prison dans laquelle on avait écroué Bannière.

Ce malheureux ne se doutait guère, sur sa paille et sous sa voûte humide, que deux cœurs généreux travaillaient à sa délivrance.

C'était vrai pourtant, vrai comme son malheur.

XXXV

L'ENGAGEMENT

Bannière, le lendemain, était bien effectivement sur la paille et dans l'ombre quand un guichetier lui vint annoncer qu'une visite se présentait pour lui.

Nous ne saurions exprimer à quel point d'exaspération la solitude et l'oubli de tous avaient monté Bannière.

C'était un de ces prisonniers nerveux qui délirent en huit jours et meurent en six semaines, plus usés que d'autres en soixante années.

Il avait déjà passé par tous les degrés d'espoir, de découragement et de désespoir, que les autres ne franchissent jamais avant le jugement et l'arrêt et la torture.

Ses plus cruelles souffrances, c'étaient le soupçon et la jalousie.

Il soupçonnait Olympe de l'avoir fait jeter en prison.

Il la soupçonnait d'avoir donné rendez-vous au colonel des dragons.

Il avait entendu dire pendant le reste du trajet qu'il avait fait avec les archers, que ce colonel était monsieur de Mailly.

On juge de sa colère et de sa défiance.

Telles étaient ses impressions quand on lui annonça la visite d'Olympe.

Il bondit vers elle dès qu'il l'aperçut, avec un sentiment, il faut le dire, de joie folle, qui fut tempérée aussitôt par celui de sa dignité personnelle et aussi par l'air glacial dont Olympe s'était armée à son arrivée.

— Ah ! dit Bannière, vous voilà enfin !

— Ne m'attendiez-vous pas ?

— Je ne croyais pas, mademoiselle, que vous auriez le courage, après m'avoir précipité dans l'abîme, de venir m'insulter.

— Ne faisons point de phrases inutiles, monsieur Bannière. Vous jouez de malheur en ce monde.

— Oh ! vous m'aidez bien à perdre la partie !

— Que voulez-vous dire ?

— N'est-ce pas à vous que je dois d'être en prison ?

— Si vous me reprochez de m'avoir aimée et d'avoir déserté pour moi votre profession, vous dites vrai, je suis la cause de votre emprisonnement.

— Ce n'est pas ce que je veux dire : je veux dire que je vous aimais et que vous m'avez dénoncé.

— Oh ! une lâcheté semblable, vous savez bien que j'en suis incapable.

— En est-il aussi incapable ce colonel de dragons qui vous cherchait hier au soir, et qui vous a trouvée sans doute ?

Olympe pâlit ; bien qu'elle s'attendît à ce coup, elle sentait bien qu'il n'y avait pas de bonne défense pour elle.

— Vous avez vu monsieur de Mailly, n'est-ce pas ? fit-elle d'un ton où perçait la pitié.

Bannière prit cette douleur pour du regret ou de la crainte.

— Eh bien ! dit-il, vous voilà convaincue. Il est bien avéré maintenant que vous et cet ancien amant vous avez comploté ma perte.

— Si peu, monsieur Bannière, que je suis venue de la part de monsieur de Mailly vous apporter la liberté.

— La liberté ! à moi ! s'écria le jeune homme stupéfait.

— Vous êtes sous le coup d'une réclamation des jésuites, vous leur appartenez ; eh bien ! monsieur de Mailly a imaginé de vous faire signer un engagement dans ses dragons. De cette façon, vous appartenez au roi, qui vous réclamera, lui aussi, et saura bien vous reprendre.

— C'est généreux ! dit Bannière avec ironie.

— Vous avez tort de parler d'une bonne action avec ce ton sarcastique. Monsieur de Mailly était le maître de ne pas vous faire cet avantage.

— Ah ! vous le défendez contre moi ! vous le trouvez plus noble que vous ne me trouvez malheureux.

— Votre malheur, monsieur Bannière, vous l'avez bien mérité, dit gravement Olympe ; mais ce n'est pas le moment de récriminer. Cet engagement qui vous sauve des jésuites, c'est-à-dire de la réclusion éternelle et de l'état ecclésiastique, auquel vous êtes peu propre, cet engagement, le voici en blanc : voulez-vous le signer ?

— Avant tout, dites-moi ce que vous allez faire de moi, car il y a dans vos paroles un air de résolution qui m'étonne. Expliquez-moi...

— Rien, avant que vous n'ayez signé ce papier.

— Il m'est impossible cependant de recevoir une grâce d'un homme que peut-être vous aimez encore.

— Cela ne vous importe point, monsieur Bannière ; signez d'abord.

— Quel intérêt avez-vous donc à vouloir m'engager ainsi ?

— Celui de vous sauver, celui de vous prouver que je n'ai pas aidé à votre incarcération, puisque je viens vous ouvrir les portes. Signez !

Bannière prit la plume que lui tendait Olympe ; elle avait tout préparé. Il signa sans lire l'engagement libérateur.

Elle plia le papier après avoir séché la signature, et le serra dans son portefeuille.

— Maintenant, dit-il en baisant la main d'Olympe, dites-moi que vous m'aimez toujours.

Mais elle, sans répondre :

— Avec cet engagement, dit-elle, monsieur de Mailly vous réclamera dès ce matin. Vous serez libre aujourd'hui, à quatre heures du soir, le temps bien juste de faire les démarches et de remplir les formalités indispensables.

— Vous ne m'avez pas répondu, Olympe, interrompit Bannière tendrement ; je vous avais demandé si vous m'aimiez toujours.

— Ne vous inquiétez pas si vous éprouvez quelque retard, monsieur, poursuivit mademoiselle de Clèves du même ton. L'official lâchera difficilement sa proie, mais monsieur de Mailly est décidé à agir d'autorité.

— Olympe ! interrompit Bannière encore une fois avec plus de force.

— J'ai même pensé, continua celle-ci, sans paraître remarquer combien le prisonnier brûlait de nouer un autre entretien, que vous devez craindre ici de manquer de secours et d'appui. Je vous ai apporté de l'argent, pour qu'à votre sortie vous repreniez sur-le-champ l'aplomb et le maintien nécessaire à un soldat.

— Voyons, Olympe, dit Bannière poussé à bout, vous ne voulez donc pas me répondre ? Je vous ai demandé si vous m'aimez toujours.

— Je ne voulais pas vous répondre, en effet, monsieur Bannière.

— Mais je le veux, moi, que vous me répondiez !

— Alors, je vous dirai ma pensée. Non, monsieur Bannière, je ne vous aime plus.

— Vous ne m'aimez plus ! s'écria Bannière épouvanté des paroles d'Olympe et du ton surtout avec lequel ces paroles avaient été prononcées.

— Non ! répéta-t-elle.

— Mais pourquoi ? balbutia le malheureux.

— Parce que vous avez usé brin à brin le fil doré de cet amour, parce que, avant de l'user, vous en avez terni, souillé, effacé les couleurs, et que chez une femme l'illusion est ce qui conserve avant tout l'amour. Or, vous m'avez trompée, puis raillée, puis maltraitée ; je n'ai plus gardé d'illusion, partant plus d'amour.

— Olympe ! s'écria Bannière en se jetant à ses pieds, je vous jure que je ne vous ai jamais trompée !

— Je ne vous crois pas !

— Olympe, je vous jure par ma vie et par la vôtre, que je n'ai jamais donné votre bague à la Catalane.

— Je ne vous crois pas.

— Écoutez, Olympe, puisque je vais être libre, puisque je vais agir, c'est bien facile. Si la Catalane est ou a été ma maîtresse, c'est par un sentiment quelconque, n'est-ce pas ? c'est par caprice, par envie, ou par faiblesse. Elle m'a provoqué ou je l'ai suppliée. Dans tous les cas, son amour-propre est engagé à ne pas mentir. Je vous demande de venir avec moi chez elle, et elle racontera ce qui s'est passé entre nous ; si elle dit que j'ai été son amant, si elle dit que je lui ai donné votre bague, faites tout ce que vous voudrez. Tuez-moi, non, faites plus, quittez-moi.

L'infortuné prononça ces mots avec tant de force et de naturel ; il y mit tant d'âme et tant d'amour, il se roulait aux pieds d'Olympe avec tant de désespoir profond et d'angoisses mortelles, que celle-ci fut émue ; elle le laissa voir.

— Comment voudriez-vous, continua-t-il, que j'eusse aimé, fût-ce un moment, une autre femme, puisque vous êtes tout dans ma vie, puisque vous êtes tout mon cœur ! Une infidélité des sens, mon Dieu ! vous la pardonneriez, je vous la pardonnerais, moi ! Oh ! voyez si je vous aime. Tenez ! vous viendriez me dire que monsieur de Mailly est revenu, qu'il vous a suppliée, qu'il vous a persuadée, que vous avez été faible ! Olympe ! je suis bien malheureux, je suis bien lâche ! j'ai un bien vil et bien misérable amour ! je vous pardonnerais si vous me disiez que vous m'aimez encore !

Olympe sentit que les battemens de son cœur s'arrêtaient ; elle craignit de chanceler, de faiblir, de laisser sa main dans les baisers de cet homme, auquel l'amour éloquent et vrai donnait tant de force irrésistible.

Il ne lui restait que la violence, la brutalité, pour se sauver. Elle puisa dans son cœur cette fermeté farouche que savent y trouver les femmes qui n'aiment plus ou qui croient ne plus aimer.

— Eh bien ! dit-elle, vous m'épargnerez de vous dire ce que je voulais vous cacher. Monsieur de Mailly est revenu, il a supplié, il m'a persuadée, j'ai été faible, et je ne m'appartiens plus.

A mesure qu'elle parlait, on voyait le sang se retirer des joues, des lèvres, du cou de Bannière, et affluer en grondant vers son cœur.

Il apparut effrayant et glacé à la femme qui le faisait trembler naguère.

— Ah ! Olympe ! Olympe ! balbutia-t-il.

Et ce tremblement secoua tous ses membres, et ses jambes se dérobaient sous lui.

D'agenouillé qu'il était, il tomba assis, puis se renversa, et fût tombé tout de son long s'il n'eût rencontré l'escabeau de bois, seul siège des prisonniers de l'official.

Elle gardait un silence morne. Lui, cherchait à rappeler la vie qui le fuyait.

— Vous ne serez pas inflexible, dit-il enfin avec effort, pour un crime que je n'ai pas commis, puisque moi je ne le suis pas pour la faute que vous avez avouée. Je vous pardonne, Olympe ; rendez-moi votre amour, vous devez cela, n'est-ce pas ? à une lâcheté.

— Bannière, dit-elle d'une voix sourde, si je ne vous avais pas cru coupable, jamais je n'eusse manqué à la foi que je vous avais jurée. Ne m'interrompez pas. Vous vous repentez, je le vois bien ; vous sentez à présent ce que je suis ; mais il est trop tard.

Bannière la regarda d'un air hébété.

— Désormais, Bannière, continua-t-elle en s'enhardissant, nous serons séparés ; laissez-moi vous dire que si vous l'aviez voulu, j'eusse été votre fidèle pour l'éternité.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il comme la veille quand il aperçut monsieur de Mailly.

— Ne m'interrompez plus, monsieur Bannière ; je vous l'ai dit, je ne m'appartiens plus. Vivez, travaillez, oubliez, ce qui vous sera facile, et songez que des deux lots qui nous sont échus, le vôtre est le meilleur. Aujourd'hui, vous regrettez ; qui sait si demain je ne regretterai pas, moi ?

Après ces paroles, qui témoignaient de la tendresse et de la générosité de son cœur, Olympe fit un pas vers la porte.

Bannière, en la voyant partir, fit un bond ou plutôt commença ce bond.

— Non, dit-il, ce n'est pas la peine ! Elle n'est pas coquette. Quand elle dit qu'elle n'aime plus, c'est qu'elle n'aime plus.

Il retomba prosterné. Ce mot est mesquinement défini dans notre langue, où il signifie incliné. Chez ceux qui l'ont créé, il signifie écrasé, presque à terre.

Olympe s'approcha de lui, et le voyant dans cet état, voisin de la stupide démence, elle lui tendit la main ; il ne le remarqua pas.

Elle lui glissa dans les doigts la bourse pleine d'or qu'elle avait apportée ; il ne témoigna pas qu'il s'en aperçût.

Alors elle recommença de se diriger vers la porte, et il ne fit pas un mouvement pour l'en empêcher.

Un serrement de cœur affreux s'empara d'elle : l'œil fixé sur ce pauvre jeune homme qu'elle abandonnait, elle se sentait pourtant attirée par ses devoirs et par la loyauté.

Peut-être un mot de Bannière, une larme, un soupir, peut-être un geste, eussent-ils provoqué sa dernière marque de sensibilité et de souvenir, mais l'homme était mort et ne demandait plus qu'on s'occupât de lui.

Olympe se fit ouvrir la porte de la prison et sortit, plus effrayée que jamais, plus prompte que l'éclair, redoutant, quand une fois elle fut dehors, que la réaction ne se fît, qu'un cri du malheureux, un appel à l'ancienne amante, un ébranlement des portes inflexibles, ne vinssent jusqu'à son oreille lui reprocher sa résolution et faire chanceler son courage.

Rien ! elle n'entendit rien que le froissement du papier sur lequel Bannière avait signé son engagement comme dragon, et dont les angles se révoltaient contre la soie épaisse de sa robe.

XXXVI

COMMENT BANNIÈRE ENTRA AU RÉGIMENT DES DRAGONS DE MAILLY

Bannière, abandonné par Olympe, passa la nuit de son arrestation à Lyon, couché sur la paille de son cachot, se roulant, se tordant, se heurtant la tête contre les murailles.

Il est des souffrances que la plume la plus exercée ne tentera jamais de décrire, justement parce que cette plume sait que l'expression a ses limites, tandis que la douleur n'en a pas.

Le lendemain, Bannière, broyé, moulu, sanglant, était tombé dans une espèce d'assoupissement qui ressemblait au sommeil, comme la mort ressemble au repos.

Vers huit heures du matin, à travers le nuage qui pesait sur son esprit et voilait son intelligence, il crut entendre ouvrir la porte de son cachot, et voir s'avancer vers lui plusieurs hommes.

Bientôt une sensation toute matérielle aida à le tirer de sa torpeur.

Il sentit qu'on le secouait vivement ; il ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard atone, et, à l'aide d'un effort presque douloureux, il parvint à distinguer ce qui se passait.

Deux dragons, penchés sur lui, le secouaient à tour de bras pour le tirer de sa torpeur, tandis qu'un brigadier, debout devant lui, voyant l'inutilité de leurs efforts, ordonnait à chaque secousse vaine de secouer plus fort, et cela du même ton et avec le même flegme qu'il eût ordonné une manœuvre.

Bannière se sentit tellement incommodé de ces secousses, que faisant, pour retrouver la voix, un second effort égal à celui qu'il avait fait pour retrouver la vue, il parvint à articuler quelques paroles.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Brigadier, dirent les dragons, il a parlé.

— Oui, répondit le brigadier, mais je n'ai point entendu ce qu'il a dit.

— Ni nous non plus, dirent les dragons. Holà ! l'ami ! firent-ils en secouant de nouveau Bannière, répétez un peu, s'il vous plaît, ce que vous venez de dire ; le supérieur n'a pas entendu, et nous non plus.

— Je demande ce que vous me voulez ? répéta Bannière d'une voix éteinte.

— Brigadier, dirent les deux soldats, il demande ce que nous voulons.

— J'entends bien, pardieu ! dit le brigadier ; je ne suis pas sourd !

Puis se retournant vers Bannière :

— Ce que nous voulons ? camarade, dit-il, nous voulons d'abord vous remettre sur vos pieds, si c'est possible ; ensuite vous emmener à la caserne, puis vous mettre sur le corps un uniforme pareil au nôtre, puis vous apprendre à monter à cheval, puis vous former dans la manœuvre du sabre et de la carabine, afin de faire de vous un joli dragon.

— Faire de moi un joli dragon, répéta Bannière cherchant le sens de ces paroles qu'il ne comprenait pas parfaitement.

— Autant toutefois qu'il sera possible, ajouta le brigadier, qui, en voyant Bannière le visage [illegible] et ensanglanté, ne paraissait pas avoir une idée bien merveilleuse du physique de son futur compagnon, et ne voulait point en conséquence, comme on dit, s'engager légèrement à promettre à Bannière plus de beauté qu'il n'en pouvait étendre sur son [illegible].

— Ah ! oui, murmura Bannière, c'est vrai. Je me suis engagé cette nuit dans les dragons de Mailly.

Puis, il ajouta avec un soupir :

— Je l'avais oublié.

— Ah ! diable ! dit le brigadier, vous avez la mémoire courte à ce qu'il paraît, camarade ; prenez garde, c'est un défaut dans l'état militaire ; il y a dans le code un petit article là-dessus. Je vous invite à le méditer.

Bannière ne répondit point ; il était retombé dans cette rêverie sombre dont l'avaient tiré un instant les secousses réitérées et progressives des deux dragons ; il était probable qu'il n'avait pas entendu un seul mot de ce que venait de dire le brigadier.

Ce fut un grand malheur.

Cependant, une fois debout, Bannière marcha ; une fois en marche, Bannière fut bientôt hors de la prison ; une fois hors de la prison, il se trouva en contact avec l'air ; une fois en contact avec l'air, ses idées lui revinrent peu à peu.

Il était dragon.

Mais il n'était plus jésuite.

On le conduisit à la caserne.

Mais on n'avait aucun motif pour l'y consigner.

Il en sortirait, nous ne dirons pas un jour ou l'autre, de cette caserne, mais une heure ou l'autre.

Il en sortirait probablement avant même que la nuit fût venue ; alors il irait chez la Catalane et lui ferait, bon gré mal gré, rendre sa bague ; alors il irait chez Olympe, et quel que fût son entêtement, il lui prouverait son innocence.

D'ailleurs, s'il ne pouvait la lui prouver, il se brûlerait la cervelle à ses pieds, et tout serait dit.

Ce petit plan, bien irrévocablement arrêté dans l'esprit de Bannière, rendit beaucoup de force à ses jambes et beaucoup d'élasticité à ses bras.

Il eut un instant l'idée de se servir de cette élasticité de ses bras pour écarter les deux soldats qui marchaient à ses côtés, et de cette force de ses jambes pour gagner quelqu'un de ces labyrinthes de rues où il est impossible de poursuivre un homme. Mais il réfléchit qu'aussitôt [illegible] qu'il ne pouvait manquer d'être repris avant d'avoir fait à la Catalane et à Olympe la double visite qu'il projetait de leur faire.

Mieux valait donc [illegible] ces deux visites [illegible] pour le reste [illegible].

Bannière se laissa donc [illegible] comme l'on dit, chassant ces idées [illegible] et le visage plus calme, il continua son chemin [illegible].

Il y arriva presque [illegible].

Neuf heures du matin sonnaient comme il y entrait.

La caserne s'étendait au fond d'une grande cour carrée qui servait aux exercices [illegible] du régiment.

Le régiment, au moment où Bannière entra dans cette cour, était en train de faire l'exercice à pied.

Nous croyons avoir déjà dit que les dragons avaient le privilège d'appartenir à la fois à la cavalerie et à l'infanterie.

[illegible] devant le feu [illegible] dragon à cheval [illegible] de la cavalerie, mais [illegible] son cheval tué, il passait momentanément dans l'infanterie, quittait le sabre et prenait le mousquet.

Le régiment faisait donc l'exercice à pied.

Les deux dragons et le brigadier conduisirent Bannière au magasin. Comme il fallait avoir cinq pieds quatre pouces au moins et cinq pieds six pouces au plus pour entrer dans les dragons, les habits, faits sur cette taille, n'étaient jamais ni trop longs ni trop courts.

Seulement, il arrivait parfois qu'ils étaient trop larges ou trop étroits.

Le garde-magasin [illegible] de Bannière, et d'un ton [illegible] :

— J'ai l'affaire de ce gaillard-là, dit-il, comme si je lui avais pris sa mesure. Faites-lui laver le visage et taillez-lui les cheveux, après quoi renvoyez-le ici. Je me charge du reste.

Bannière descendit dans la cour, se lava le visage à la fontaine et livra aux ciseaux sa tête, dont les cheveux furent en cinq minutes taillés selon l'ordonnance.

Puis il alla endosser l'uniforme.

L'uniforme endossé, il fut reconnu que Bannière faisait en effet, comme s'était hasardé à le dire le brigadier, un fort joli dragon.

Bannière, tout préoccupé qu'il était d'idées plus sérieuses, n'en jeta pas moins un regard de côté sur le fragment de miroir cassé qui, appliqué à la muraille, servait aux muscadins du régiment à donner le dernier coup à leur toilette.

Ce fragment de miroir cassé avait coûté la tranquillité du cœur à bien des beautés lyonnaises.

Bannière y jeta donc un regard à son tour et vit à sa grande satisfaction que l'uniforme ne lui allait point mal du tout, ce qui lui fit espérer tout bas, qu'ayant conquis le cœur d'Olympe sous la robe de jésuite, il avait bien des chances de le reconquérir sous l'habit d'un dragon.

Il y avait bien toujours cette diable d'idée de monsieur de Mailly au fond de tous les rêves de Bannière.

Olympe avait dit à Bannière, comme une preuve qu'elle n'était plus à lui, qu'elle s'était rendue à son ancien amant.

Mais Olympe n'avait-elle point dit cela dans un moment de colère, pour rendre à Bannière le mal qu'il lui avait fait.

D'ailleurs, Bannière le lui avait dit, il était lâche comme tout homme qui aime véritablement et qui est prêt à sacrifier à cet amour, même son honneur.

Eh bien ! si Olympe avait fait ce qu'elle avait dit, quand Bannière lui aurait prouvé qu'il ne l'avait jamais trompée, ce serait lui qui aurait à pardonner, puisque ce serait lui l'innocent et Olympe la coupable, et alors... eh bien ! alors il pardonnerait.

Il en était là de ses idées [illegible], quand le brigadier instructeur lui mit un fusil entre les mains, et le poussa dans les rangs des nouvelles recrues qui apprenaient la charge en douze temps.

Bannière passa une heure à porter arme et à présenter arme, après quoi on lui annonça qu'il était libre de faire ce qu'il voudrait de sa personne jusqu'à midi.

À midi il reviendrait prendre sa leçon d'équitation.

Bannière demanda à son brigadier s'il pouvait hardiment rentrer dans la ville et y narguer les jésuites.

Le brigadier lui répondit que sous l'uniforme de Sa Majesté, il devait être absolument sans crainte, et pouvait aller jusque sous les fenêtres de leur collège faire aux hommes noirs les gestes les plus provocants et les plus désobligeants.

Bannière ne se le fit pas dire à deux fois ; il salua son supérieur et, le sabre sous le bras, le casque légèrement sur l'oreille, il traversa la cour et gagna la porte extérieure, dont il examina avec soin et à tout hasard la [illegible].

XXXVII

COMMENT BANNIÈRE, EN RENDANT VISITE À LA CATALANE, TROUVA LA COMTESSE CHEZ ELLE, ET DE CE QUI S'EN SUIVIT

Mais nous le savons, Bannière ne sortait point pour examiner purement et simplement le mécanisme de la porte de la caserne.

Bannière sortait pour aller d'abord chez la Catalane lui redemander son rubis et savoir d'elle comment ce rubis se trouvait en sa possession.

Bannière avait fort rongé et fort dissimulé depuis le matin, nous l'avons dit ; sa première idée avait été de tout risquer pour être libre et avoir le cœur net de ce terrible incident qui venait de jeter dans sa vie l'effroyable trouble auquel il était en proie ; mais il avait réfléchi et avait [illegible] son frein pendant les deux heures qu'avaient duré sa toilette et sa leçon d'exercice.

Tout cela, comme on le comprend bien, n'avait fait qu'augmenter son exaspération contre la cause de tant de douleurs.

Aussi, dès qu'il eut tourné l'angle de la caserne, prit-il sa course vers le grand théâtre, dans les environs duquel demeurait la Catalane.

Cependant, si pressé qu'il fût, il s'arrêta chez un armurier pour y acheter un pistolet, de la poudre et des balles.

L'achat lui coûta deux louis qu'il prit sur les cent louis

que contenait la bourse que lui avait remise Olympe et dont en y réfléchissant il s'était bien gardé de faire fi, dans la prévision de son utilité.

Le pistolet acheté, bourré, chargé, Bannière le mit dans sa poche et reprit sa course vers la maison de la Catalane.

Ce n'était pas un simple moyen de menace que le pistolet, une simple arme d'intimidation, non, plus l'instant de l'entrevue avec cette femme approchait, plus Bannière, les lèvres serrées et le front pâlissant, était décidé à tirer

— Et puis vous aviez l'air féroce.

— C'est le costume qui me donne cet air-là. Mais dis un peu, ma fille.

— Quoi ! monsieur Bannière.

— La Catalane est-elle à la maison ?

— Eh mais oui ! eh, elle va être bien contente.

— De quoi ?

— De vous voir donc. Elle en tient toujours pour vous, bel insensible.



Écrivez vous-même.

d'elle la preuve de son innocence, et, en cas de refus, à lui brûler la cervelle.

Cette détermination ne lui donnait pas l'air tendre lorsqu'il frappa à la porte de la Catalane.

Ce fut la coiffeuse qui vint lui ouvrir.

Comme il présumait bien que la créature n'était point étrangère à tout ce qui s'était passé, il ne fut point fâché que le hasard le servît à souhait en réunissant les deux femmes.

En l'apercevant, la coiffeuse recula de deux pas, ce qui donna toute facilité à Bannière pour pénétrer dans l'allée.

Bannière entré, ferma la porte aux verrous derrière lui.

— Jésus Dieu ! s'écria la coiffeuse, que nous veut ce dragon ?

Bannière comprit qu'il ne s'agissait point d'effaroucher son monde, et, grimaçant un sourire :

— Eh quoi ! chère dame, lui dit-il, vous ne me reconnaissez point !

— Ah ! mon Dieu ! c'est monsieur Bannière, exclama la coiffeuse ; tiens, tiens, tiens, je ne vous reconnaissais pas.

— Comment ! vous ne reconnaissez pas vos amis ? dit Bannière en donnant la plus grande douceur possible à sa voix.

— Allons donc, dit Bannière, tu te gausses de moi. Non, non.

— Non, parole d'honneur ! D'ailleurs, ajouta-t-elle avec son cynique sourire, vous pouvez vous en assurer, pas plus tard que tout de suite.

— Eh bien ! peut-être allons-nous voir, coiffeuse de mon cœur ; conduis-moi seulement chez elle.

— Mais vous savez bien où elle est : elle est dans le boudoir.

Depuis ses relations avec l'abbé d'Hoirac, la Catalane avait un boudoir.

— N'importe ! conduis-moi toujours, répondit Bannière.

La coiffeuse n'y voyait point d'inconvénient ; elle précéda Bannière, montant devant lui les degrés de l'escalier sombre.

Tout à coup la lumière se fit dans le corridor. La coiffeuse venait d'ouvrir la porte du boudoir, et, à travers l'entre-bâillement de cette porte, Bannière aperçevait la Catalane, voluptueusement étendue sur ce meuble dont les indiscrétions firent la renommée de Crébillon fils.

— Dites donc, madame, fit la coiffeuse, c'est monsieur Bannière.

Bannière entra derrière la coiffeuse, ferma la porte du

boudoir à clef, comme il avait fermé celle de la rue au verrou.

— Monsieur Bannière, où cela ? dit la Catalane, qui ne reconnaissait pas plus Bannière sous son nouveau costume que n'avait fait la coiffeuse.

— Mais ici, en soldat. Voyez donc comme cela lui va bien ; seulement, je trouve que cela lui donne l'air terrible.

En ce moment, Bannière achevait son opération, et, ayant mis pour plus grande sûreté la clef du boudoir dans sa poche, se retournait vers la Catalane.

Il n'était plus pâle, il était livide.

La Catalane fut épouvantée de l'expression de ses yeux.

— Oh ! oui, l'air terrible en effet, dit-elle en se relevant. Qu'avez-vous donc, monsieur Bannière ?

Bannière marcha vers elle les sourcils froncés, l'haleine sifflante entre ses dents serrées.

Puis, sans répondre à la question :

— Votre main, dit-il.

La Catalane leva lentement sa main droite en murmurant avec épouvante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que voulez-vous ?

Bannière prit par le poignet la main de la Catalane, examina les unes après les autres les bagues dont ses doigts étaient chargés.

Le rubis de monsieur de Mailly n'était point à cette main-là.

— L'autre, dit-il.

— Jésus ! il est fou, murmura la coiffeuse.

Bannière prit la main gauche comme il avait pris la main droite par le poignet, et, à peine eut-il jeté les yeux dessus que ses yeux étincelèrent.

Il avait en effet reconnu le rubis qu'il avait vendu au juif Jacob.

— Oh ! s'écria-t-il, c'est vrai, le voilà !

— Quoi ? demanda la Catalane toute tremblante.

Mais il était dit que Bannière ne répondrait à ses questions que par des questions.

— Où avez-vous volé ce rubis ? demanda-t-il.

— Comment volé ! s'écria la Catalane en prenant un air indigné.

— Où avez-vous volé ce rubis ? vous dis-je, répéta Bannière en frappant du pied.

Et en l'interrogeant il lui serrait tellement le poignet que la pauvre femme poussa un gémissement.

— Au secours ! cria la coiffeuse, au secours ! on nous assassine !

Bannière tourna la tête par-dessus son épaule, et, sans lâcher la main de la Catalane :

— Ah çà ! nous allons un peu nous taire là-bas, dit-il.

Mais comme l'accent avec lequel il prononçait ces paroles n'était rien moins que rassurant, au lieu de se taire, la coiffeuse redoubla de cris et de gestes désespérés.

Bannière quitta le poignet de la Catalane, bondit jusqu'à la coiffeuse, la prit de la main gauche par le cou, et, tout en la ramenant vers la Catalane, tira de sa poche le pistolet dont il dirigea le canon vers la poitrine de celle-ci.

— Voyons, dit-il avec une effroyable résolution, je n'ai pas de temps à perdre en lamentations et en jérémiades. Cette bague, d'où vient-elle ? qui vous l'a donnée ? parlez, ou je vous tue.

La Catalane comprit qu'elle était suspendue par un cheveu au-dessus de la tombe.

— L'abbé d'Hoirac, dit-elle.

— Vous êtes donc la maîtresse de l'abbé d'Hoirac ?

— Mais...

— Vous êtes donc la maîtresse de l'abbé d'Hoirac ?

— Oui.

— C'est bien. Vous allez d'abord me rendre la bague.

— Mais...

— Vous allez d'abord me rendre la bague.

— La voilà.

— Et puis maintenant, vous allez m'écrire que vous êtes la maîtresse de l'abbé d'Hoirac et que c'est lui qui vous a donné cette bague.

— Mais...

— Mille tonnerres !

— J'écrirai tout ce que vous voudrez, s'écria la Catalane tombant à genoux, tant elle était effrayée de l'expression du visage de Bannière.

Pendant ce temps, la coiffeuse, dont Bannière ne s'était plus occupé que pour lui serrer le cou avec une fureur croissante au fur et à mesure que les refus de la Catalane exaltaient cette fureur, la coiffeuse se tordait à la main de Bannière comme un serpent aux serres d'un aigle.

Bannière s'aperçut enfin que s'il ne la lâchait pas il allait l'étrangler.

D'ailleurs il avait besoin d'aller chercher une plume, de l'encre et du papier pour faire écrire à la Catalane sa déclaration.

Il desserra un peu l'étau de ses doigts.

— Oh ! lâchez-moi, oh ! lâchez-moi, murmura la coiffeuse d'une voix étouffée.

— Et si je vous lâche, dit Bannière, serons-nous bien sage et nous tairons-nous ?

— Je ne soufflerai pas le mot, dit la coiffeuse.

— C'est bien, dit Bannière.

Et il laissa aller la coiffeuse, qui tomba étendue tout de son long sur le parquet, en criant miséricorde.

Puis il alla droit à un petit guéridon qu'il avait avisé, et sur lequel, comme dans la prévision de sa visite, étaient préparés une plume, de l'encre et du papier.

Il apporta le tout devant la Catalane.

— Écrivez, dit-il.

Celle-ci n'avait plus aucune velléité de résistance ; mais sa main tremblait tellement qu'il lui fallut quelques secondes pour se remettre.

— Allons, dit Bannière, calmons-nous, j'attendrai.

Et en effet, il attendit en faisant jouer le ressort de son pistolet, qu'il armait et désarmait avec un bruit sinistre et menaçant.

Ce bruit eut pour la Catalane un résultat plus efficace que tous les sels et toutes les eaux de mélisse de la terre.

Elle prit la plume, et regardant Bannière :

— Voyons, dictez, dit-elle, j'écrirai.

— Non pas, dit Bannière, vous prétendriez peut-être que je vous ai influencée. Écrivez vous-même, seulement, soyez vraie, claire et précise.

La Catalane écrivit :

« Je déclare, comme étant la vérité pure, que la bague en rubis que je remets à monsieur Bannière ne m'a jamais été donnée par monsieur Bannière, mais bien par l'abbé d'Hoirac, mon amant. »

— Bon, dit Bannière qui suivait l'écriture des yeux au fur et à mesure qu'elle naissait sur le papier ; bon, signez maintenant.

La Catalane signa en poussant un soupir.

— La bague, à présent, dit Bannière.

La Catalane poussa un plus gros soupir encore ; mais il n'y avait pas à marchander : elle rendit la bague.

Bannière examina le bijou pour voir si c'était bien le même rubis, et, l'ayant parfaitement reconnu, le passa à son petit doigt.

— Et maintenant, dit-il, comme je ne suis pas un voleur, et qu'il n'entre point dans mes intentions de vous faire un tort matériel, tenez, dit-il.

Et prenant dans sa poche une poignée de louis, il les jeta à la figure de la Catalane, et s'élança hors du boudoir.

Cependant, à la porte il s'arrêta ; il craignait que l'une ou l'autre des deux femmes ne se précipitât à la fenêtre pour appeler la garde et le faire arrêter lorsqu'il sortirait.

Mais elles ramassaient les louis jetés par Bannière et auxquels la coiffeuse, à moitié étranglée, prétendait avoir des droits aussi incontestables que la Catalane, à moitié morte de frayeur.

Bannière, voyant qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là, se jeta par les degrés, gagna la rue et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes dans la direction de la rue Montyon, où, comme on se le rappelle, demeurait Olympe.

XXXVIII

COMMENT BANNIÈRE SORTIT DU RÉGIMENT DES DRAGONS DE MAILLY

Bannière arriva tout essoufflé devant la maison si bien connue de ses yeux et de son cœur, et où il avait passé de si doux et de si terribles instans.

Tout était fermé, à l'exception d'une seule fenêtre au premier.

Cette fenêtre, c'était celle de la chambre d'Olympe.

Bannière se sentit oppressé à la vue de cette maison, qui eût eu l'air d'un tombeau, sans cette seule fenêtre ouverte indiquant que toute vie n'y était point encore éteinte.

Bannière s'élança sur le marteau de la porte et frappa à coups redoublés.

Il crut d'abord que personne ne répondrait ; son impatience changeant pour lui les secondes en minutes, et les minutes en heures.

Enfin, il entendit un pas qui s'avançait avec inquiétude.

Il frappa de nouveau, car il crut remarquer quelque hésitation dans ce pas.

— Qui est là ? demanda une voix de femme.

— Moi, Claire, moi.

— Qui, vous ?

— Moi, Bannière. Ne me reconnais-tu donc pas ?

— Oh ! monsieur Bannière, que venez-vous faire ici ? demanda mademoiselle Claire à travers la porte.

— Comment ? ce que je viens faire ici !

— Oui, je vous le demande.

— Mais je rentre ; mais je viens voir Olympe ; mais je viens lui prouver qu'elle m'avait soupçonné à tort ; je viens lui dire que je l'aime toujours.

— Mais, monsieur Bannière, mademoiselle Olympe n'est plus ici.

— Olympe n'est plus ici ?

— Non, monsieur Bannière, elle est partie.

— Partie pour où ?

— Pour Paris.

— Quand cela ?

— Cette nuit, à deux heures.

— Avec qui ? demanda Bannière pâlissant.

— Avec monsieur de Mailly.

Bannière jeta un cri comme si un poinçon venait de lui traverser le cœur.

Puis sentant qu'il allait tomber, il se tint au marteau de la porte.

Mais presqu'aussitôt une idée lui vint à l'esprit.

— Ce n'est pas vrai ! dit-il.

— Comment, ce n'est pas vrai ! s'écria mademoiselle Claire, toute blessée que l'on pût douter de sa véracité.

— Olympe est là !

— Je vous jure que non.

— Elle ne veut pas me revoir et t'a fait la leçon.

— Monsieur Bannière, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel !

— Je te dis que tu mens ! s'écria Bannière.

— Oh ! par exemple, dit la femme de chambre, moi, mentir ! Eh bien ! entrez, monsieur Bannière, et voyez vous-même.

Sur quoi, mademoiselle Claire, certaine de son fait, ouvrit majestueusement la porte et livra passage au dragon.

Cette facilité à l'introduire dans la maison, après cette longue discussion à travers la porte, prouva à Bannière qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui.

Mais il n'en pénétra pas moins dans la maison, morne et brisé ; il voulait, non plus revoir Olympe, car il comprenait bien qu'elle n'était plus là, mais revoir au moins l'appartement qu'elle avait habité.

Hélas ! il était facile de reconnaître qu'en effet la jeune femme était partie.

A chaque pas, Bannière rencontrait la trace de ce départ précipité.

Le salon était encombré de caisses que mademoiselle Claire était occupée à bourrer de robes.

Bannière passa du salon dans la chambre à coucher.

Il étouffait.

La chambre à coucher avait encore cette odeur douce et âcre à la fois de la femme jeune et élégante ; elle avait enfin le parfum à l'aide duquel la Catalane était parvenue à tromper l'abbé d'Hoirac.

Ce parfum, Bannière le connaissait si bien, lui ! il s'en était enivré tant de fois dans les bras de celle dont il était séparé pour toujours !

Il tomba à genoux devant le lit intact, prit dans ses bras l'oreiller garni de dentelles où Olympe avait l'habitude de reposer sa tête, et le couvrit de baisers.

Des sanglots s'échappaient, nous ne dirons point de sa poitrine, mais de son cœur, mêlés de soupirs, de cris, de sons inarticulés.

Claire regardait cette grande douleur avec compassion. les femmes sont femmes, c'est-à-dire non pas miséricordieuses aux maux qu'elles nous font souffrir elles-mêmes, pour ces maux-là elles sont impitoyables, mais aux maux que nous font souffrir les autres femmes.

On se rappelle d'ailleurs que mademoiselle Claire avait autrefois trouvé Bannière très beau garçon.

Or une douleur bien vraie, une douleur d'amour surtout, embellit toujours un homme aux yeux d'une femme.

— Oh ! monsieur Bannière, dit-elle, il ne faut pas vous désoler ainsi. Au bout du compte, mademoiselle Olympe n'est pas morte.

— Claire, ma chère Claire, s'écria le dragon tiré hors de l'enfer par cette voix consolatrice, oh ! tu es bonne, toi ; tu me diras où elle est, n'est-ce pas ? afin que je puisse la suivre, afin que je puisse la rejoindre.

— Ce serait avec bien du plaisir, monsieur, mais je ne sais pas moi-même où est mademoiselle.

— Comment, tu ne sais pas où elle est ?

— Non.

— Mais puisque tu fais ses malles.

— C'est vrai ; mais je dois attendre une lettre d'elle pour savoir où les lui adresser.

— Et cette lettre, quand doit-elle venir ?

— Je l'ignore.

— Mais enfin, tu sais si elle est partie pour Paris ou pour Marseille ?

— Oh ! pour Paris, monsieur, j'en suis sûre.

— Tu en es sûre, ma bonne Claire ?

— Oui.

— Et comment cela ?

— Parce qu'en partant monsieur de Mailly a dit au postillon : *Route de Paris, par le Nivernais.*

— Monsieur de Mailly ! s'écria Bannière. Oh ! c'est donc bien vrai qu'il était avec elle.

— Quant à cela, monsieur Bannière, je ne saurais vous le cacher.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Claire, que faire, que devenir ?

— Il me semble que ce n'est point à moi de donner des conseils à un beau garçon résolu et amoureux comme vous, monsieur Bannière.

— Oh ! si je savais où avoir de ses nouvelles seulement.

— Mais vous en aurez toujours à l'hôtel de Mailly.

— Tu as raison, Claire, à l'hôtel de Mailly je saurai toujours où est Olympe ; et, d'ailleurs, en suivant monsieur de Mailly... Oh ! Claire, Claire, mon enfant, tu me sauves la vie.

Et dans sa joie, il fouilla à sa poche, prit une pièce de louis, les mit dans la main de Claire, baisa encore l'oreiller à pleins bras et à pleines lèvres, et s'élança hors de la maison en souriant.

— Oh ! mon Dieu ! que j'étais bête ! en effet, à l'hôtel de Mailly je saurai tout.

Seulement, il y avait cent vingt lieues de la rue Montyon à l'hôtel de Mailly.

Comment Bannière ferait-il ces cent vingt lieues.

Il paraît que cela n'inquiétait aucunement le dragon, car il prit, d'un pas rapide et d'un visage presque tranquille, le chemin de la caserne.

Il arriva au moment où l'exercice du cheval allait commencer.

Le brigadier instructeur attendait, mordant sa moustache et tenant une longue chambrière à la main.

Il avait bonne envie de grogner, selon son habitude ; mais, en jetant un coup d'œil oblique sur l'horloge, il vit que Bannière était d'une minute en avance au lieu d'être d'une minute en retard.

Il n'y avait moyen de rien dire.

— Voyons, dit le brigadier, s'adressant à Bannière, arrive ici, camarade.

— Me voilà, brigadier.

— As-tu déjà monté à cheval ?

— Jamais.

— Tant mieux, dit le brigadier, cela fait que tu n'as pas de mauvais principes.

Pourquoi Bannière, que nous avons vu assez bon cavalier, répondait-il qu'il n'avait jamais monté à cheval ?

Sans doute parce qu'il avait ses raisons pour mentir. Bannière n'avait pas de ces scrupules qui embarrassaient éternellement la vie de Champmeslé, et dans lesquels à chaque instant il trébuchait les pieds pris.

Les chevaux étaient là.

— Amenez le trotteur d'abord, dit le brigadier.

Puis se retournant vers Bannière :

— Tu comprends, camarade, dit-il, tu vas monter d'abord le trotteur, puis le coureur, puis le sauteur.

— Et pourquoi ne commençons-nous pas tout de suite par le coureur, dit Bannière, qui semblait pressé.

— Ah ! mais, dit le brigadier, parce qu'il faut aller au trot avant d'aller au galop.

— C'est juste, dit Bannière. Alors le coureur, celui que vous appelez le coureur, il galope à plaisir ?

— Il va comme le vent.

— Et longtemps ?

— En le ménageant, on peut faire avec lui vingt lieues en quatre heures.

— Diable ! fit Bannière, il faut bien se tenir, brigadier, pour monter un cheval pareil ?

— Oh ! cela ne fait rien, dit le brigadier, dès que le cavalier est tombé, il s'arrête.

— C'est bien agréable, répondit Bannière. Eh bien ! brigadier, voyons le trotteur.

— Ah çà ! tu es bien pressé, camarade.

— Voyez-vous, brigadier, c'est que je déteste autant les offices des jésuites que j'adore l'exercice militaire.

— Allons, allons, dit le brigadier, je vois que j'avais des préventions sur ton compte, et qu'avec du temps et de la bonne volonté, on fera quelque chose de toi.

— Dame ! faut espérer, dit Bannière.

Le brigadier fit un signe, on amena le trotteur ; le brigadier montra à Bannière comment on rassemblait les rênes ; comment on empoignait la crinière avec la main gauche, et comment, en trois élans, on devait se trouver en selle.

Nous disons *on devait* se trouver, parce qu'au bout de trois élans Bannière ne se trouva point en selle du tout.

Bannière s'était enlevé ; mais après avoir un instant ap-

puyé le ventre sur la selle, agité inutilement le bras droit et la jambe droite à peu près comme fait un nageur qui nage à la sangle sèche, il était retombé à terre au milieu des éclats de rire de ses camarades.

— Recommençons cela, dit gravement le brigadier.

Bannière recommença, et cette fois fut plus heureux. Au bout de quelques minutes d'efforts violens, il retomba enfin en selle.

— C'est mieux, dit le brigadier, mais recommençons pour que ce soit tout à fait bien.

— Recommençons, dit Bannière avec courage, car je suis comme vous, brigadier, parole d'honneur, j'y mets de l'amour-propre.

Les camarades qui regardaient dans la cour se mirent à rire.

— Silence, dit le brigadier. Il y a de la bonne volonté au moins dans ce pauvre garçon, ajouta-t-il, et peut-être bien que je ne pourrais pas en dire autant de tout le monde.

Bannière fit donc une troisième tentative au milieu du plus profond silence, et cette fois, disons-le, il en vint assez proprement à son honneur.

— Ah ! fit-il triomphalement lorsqu'il fut en selle, m'y voilà, brigadier.

— Très bien, dragon, répondit celui-ci ; maintenant, tournez la pointe de la botte en dedans, sentez la selle avec les genoux, les genoux, dragon, c'est le point d'appui du cavalier ; y es-tu, mon enfant ?

— Je crois que oui, brigadier, répondit Bannière.

— Eh bien alors, houp !

Et il allongea un coup de chambrière au trotteur, qui, justifiant le nom dont il était baptisé, partit à l'instant même au grand trot.

Quoique Bannière, comme nous l'avons dit, fût assez bon cavalier, le trot du cheval sur lequel il était monté avait l'avantage d'être si dur, que l'on pouvait, à chaque pas qu'il faisait, et si l'on était placé dans la ligne, voir le ciel entre les cuisses et la selle du cavalier.

Bannière eut un moment l'idée de monter à l'anglaise, c'est-à-dire en pesant sur les étriers, mais il réfléchit que c'était se trahir, et il se laissa secouer comme un sac de noix, penchant tantôt à droite et tantôt à gauche.

Mais il réfléchit que s'il se livrait à un balancement trop exagéré, on remettrait peut-être au lendemain la leçon de galop, et comme il avait hâte de passer du trotteur au coureur, il reprit peu à peu son équilibre et finit par trotter assez convenablement pour mériter les encouragemens de son brigadier, lequel prononça enfin les paroles tant attendues par Bannière :

— Très bien ; le coureur, maintenant.

Bannière allait d'un seul bond sauter en bas de son cheval, mais il songea que ce serait une imprudence non moins condamnable que celle à laquelle il venait déjà d'échapper, et il se laissa glisser aussi maladroitement que possible en bas de sa monture.

— Oh ! oh ! dit le brigadier, perdant quelque peu de sa considération pour Bannière, la prochaine fois, l'ami, il faudra mettre pied à terre un peu mieux que cela.

— Voulez-vous que je recommence, brigadier ? dit Bannière de sa voix la plus soumise.

— Non, ce n'est point la peine ; nous verrons cela demain. Le coureur !

On amena le coureur. C'était un beau cheval de sang avec des jambes comme des fuseaux et des jarrets d'acier.

Il allongea sa tête fine et intelligente vers Bannière, sembla le flairer et hennit.

— Bon, murmura Bannière, bon, tout à l'heure je te ferai hennir, moi.

— Allons, allons, dit le brigadier, ne perdons pas de temps ; à cheval, et voyons si tu monteras mieux sur celui-ci que tu n'es descendu de l'autre ?

— Oh ! brigadier, dit Bannière, monter, ce n'est rien, vous allez voir.

En effet, Bannière, au troisième élan, se trouva régulièrement en selle.

— Pas mal, dit le brigadier.

— Dites donc, brigadier, dit Bannière, qui paraissait encouragé par l'éloge, pas trop vite pour la première fois, n'est-ce pas ; je n'ai jamais été au galop.

Le brigadier se mit à rire, et fouetta le cheval assez doucement pour que l'on pût remarquer qu'il avait égard à la recommandation de Bannière.

Cependant, malgré cette modération du brigadier, le cheval, poussé peut-être par un coup d'éperon invisible, partit à fond de train.

— Eh ! brigadier, brigadier ! cria Bannière, que fait donc votre cheval ? Arrêtez, je vais tomber. Brigadier, brigadier ! votre cheval s'emporte ; holà ! holà ! holà !

Et Bannière, sans lâcher la bride, s'accrocha à la crinière de sa monture, qui, après avoir fait au milieu des rires de tous les dragons le tour de la cour intérieure, se lança par la porte et enfila la grande route, comme s'il fallait plus d'espace à sa soif de vitesse et de rapidité.

Le brigadier et les soldats, toujours rians, coururent à la porte et virent de loin Bannière cramponné à son cheval et criant d'une voix lamentable :

— Brigadier, à moi ! au secours ! Je vais tomber ! holà, holà, holà !

Cela dura jusqu'à ce que le cheval eût disparu à l'angle de la route ; alors le cavalier lâcha la crinière, rassembla les rênes, et, penché comme Hippolyte sur le cou de son cheval, fit entendre un petit sifflement qui, accompagné du jeu des éperons, redoubla encore la vitesse de sa monture.

Pendant ce temps-là, le brigadier et ses soldats riaient à se tordre.

Ils étaient complètement dupes de la ruse de Bannière. Bannière n'avait pas été pour rien jésuite pendant dix ans et comédien pendant quinze mois.

XXXIX

COMMENT LE CHEVAL DE BANNIÈRE COURUT JUSQU'À CE QU'IL S'ARRÊTÂT, ET DE QUELLES HONNÊTES PERSONNES NOTRE HÉROS FIT CONNAISSANCE DANS UN BOURG DONT NOUS AVONS OUBLIÉ LE NOM

Le cheval était bon coureur, Bannière sentait le besoin de courir. Il en résultait que lorsque le cheval, par trop fatigué, ralentissait le pas, Bannière lui mettait les éperons dans le ventre, et que le généreux animal repartait au galop. Il en résulta que l'homme et le cheval fournirent d'une seule traite une course longue et rapide.

Cependant, deux heures après le départ de Lyon, Bannière avait été obligé de donner quelques instans de repos à lui-même d'abord, et ensuite à sa monture. Ces momens de repos, il les employa, pour son compte, à entamer une excellente bouteille de vin de Bourgogne, et, pour le compte de son cheval, à lui faire servir une double ration d'avoine, dans laquelle il versa généreusement le reste de sa bouteille.

Pendant cette course de deux heures, Bannière avait fait huit lieues à peu près. L'homme rafraîchi, le cheval repu, l'homme remonta sur le cheval et reprit sa course.

Le vin et l'avoine avaient fait merveille ; l'animal avait le diable au corps ; ses pieds ne touchaient pas la terre. On eût dit la monture de Faust se rendant au sabbat.

Il est vrai qu'aux flancs de Faust on eût vainement cherché Méphistophélès ; mais visible ou invisible, tout homme a son Méphistophélès galopant à ses côtés.

Le Méphistophélès de Bannière, c'était en ce moment un composé de toutes les passions : c'était d'abord pour Olympe un amour plus violent que jamais ; c'était pour monsieur de Mailly une haine profonde qui allait s'aigrissant de minute en minute, car il songeait, le pauvre Bannière, que ces minutes pendant lesquelles s'aigrissait sa haine, monsieur de Mailly les passait près d'Olympe ; puis de temps en temps se joignait à cela un autre sentiment, qui, pour être moins élevé que ces deux belles passions avec lesquelles on a fait tant de belles tragédies et tant de beaux drames, la haine et l'amour, n'en était pas moins pressant.

Nous voulons parler de la peur.

Bannière avait peur d'être poursuivi, Bannière avait peur d'être rejoint ; c'était la seconde fois qu'il fuyait ainsi : la première, les jésuites ; la seconde, les dragons. Mais la première fois il fuyait avec Olympe, et cette fois il fuyait seul, sauf le Méphistophélès invisible qui lui disait tout bas :

— Alerte ! Bannière, alerte ! et tu rejoindras Olympe, et tu rejoindras monsieur de Mailly, et tu échapperas aux dragons comme tu as échappé aux jésuites.

Alerte ! Bannière, alerte ! Et chaque suggestion de ce dieu qui aiguillonnait Bannière se traduisait en coups d'éperons pour le pauvre cheval.

Enfin le cheval, épuisé, s'arrêta de lui-même, tout tremblant sur ses jambes, haletant, ruisselant de sueur.

Notre écuyer improvisé venait de faire en cinq heures quinze lieues de pays bien comptées, qui, au calcul le plus bas, équivalent toujours à vingt-cinq lieues de poste.

Bannière, quand son cheval s'arrêta, était en conversation suivie avec son Méphistophélès, et ne s'était point aperçu qu'il était arrivé dans un gros bourg dont les habitans, debout au seuil de leurs portes ou assis sur des bancs accolés à la façade de leurs maisons, regardaient avec une sorte de bien-être égoïste, qu'ils ne prenaient pas même la peine de déguiser, ce cavalier si blanc de poudre, ce cheval si blanc d'écume, harassés tous deux, tandis qu'eux, les braves campagnards, se contentant de laisser tourner la tête sans s'agiter à sa surface, n'avaient point cessé d'être parfaitement heureux, tranquilles et immobiles, jouissant de ce bien-être que les poètes latins, gens éminemment paresseux, ont admirablement compris.

Voyez le berger de Virgile remerciant Auguste du repos qu'il lui a fait ; voyez Lucrèce se félicitant d'être bien tranquille au rivage lorsque la mer fait bondir sur ses vagues courroucées navires et matelots.

Quand le cheval s'arrêta et que Bannière put ouvrir ses yeux gonflés par la poussière et alourdis par le sang, il vit d'abord ce grand bourg dont nous avons parlé et qui se composait d'une seule rue à l'extrémité de laquelle on apercevait la plaine. Puis, comme cela arrive souvent, lorsqu'il eut ramené son regard des objets éloignés aux objets plus proches, il vit un homme de bonne figure qui tenait la bride de son cheval, et un autre homme moins fleuri qui tenait l'étrier au côté montoir. En même temps, une voix qui affectait un accent gracieux dit à ses oreilles :

— Bonjour, monsieur le dragon !

— Oh ! oh ! fit Bannière encore un peu étourdi, est-ce à moi par hasard que l'on parle ?

Mais un instant de réflexion lui suffit pour s'apercevoir que la voix ne pouvait saluer la bienvenue d'aucun autre, par la raison qu'il était seul sur la route, et que de dragons il n'en existait probablement pas à dix lieues à la ronde.

Il s'aperçut en outre que son cheval venait de faire halte précisément à la porte d'une de ces vastes auberges qui émaillaient les routes de notre vieille France et qui sentaient d'une lieue à la ronde le foin pour les quadrupèdes et les rôtis pour les bipèdes.

La broche tournait ; poulets et perdreaux grésillaient au feu, tandis que le foin odorant descendait du grenier par la poulie et qu'une belle avoine noire craquait sous les dents de trente chevaux qui peuplaient l'écurie.

— Bonjour, monsieur le dragon, avait dit quelqu'un.

— Bonjour, messieurs, avait répondu Bannière tâchant de donner à sa voix l'accent d'une politesse reconnaissante en voyant les deux hommes qui s'empressaient autour de lui.

— Oh ! le beau dragon, dit une troisième personne, qu'à la douceur du timbre Bannière reconnut pour une personne du sexe féminin.

Diable ! diable ! pensa Bannière, tout en cherchant des yeux la propriétaire de ce timbre charmant, qui, tout en l'effrayant, lui caressait doucement l'oreille. Diable ! il faudra que je change de costume ; je suis un peu trop militaire pour tout le monde en ce pays-ci.

Cependant il se rassura en voyant que ses interlocuteurs étaient deux habits bourgeois et sa panégyriste une jolie fille de vingt ans.

Les deux habits bourgeois étaient, comme nous l'avons dit, l'un à la bride, l'autre au côté montoir du cheval de Bannière. La jolie fille de vingt ans se tenait debout sur le seuil de l'hôtellerie. Bannière jeta sur tout ce qui l'entourait un regard rapide, et voyant que rien ne sentait la prévôté ni dans cette auberge ni autour de cette auberge, il mit pied à terre d'un air tout à fait résolu.

A peine était-il séparé de son cheval que la bête était conduite à l'écurie par le garçon et que lui Bannière se laissait tout doucement entraîner vers la salle à manger.

Il y a chacun le sait, de ces courants irrésistibles qui mènent toujours l'homme où il désire aller. Or, l'animal désirait aller à l'écurie et l'homme au réfectoire ; tous deux arrivaient donc en même temps au but de leurs désirs.

Les deux particuliers à la mine rassurante accompa-



Elle fit une gentille révérence à Bannière

guidant Bannière comme pour lui faire les honneurs de la maison. Bannière se laissait faire, assez étonné de ces prévenances.

La jolie dame. Bannière ne savait comment, grâce à des ailes de sylphide, sans doute, la jolie dame avait disparu du seuil de l'hôtellerie pour reparaître sur le seuil de la salle à manger.

Bannière conduit à la fois par le cœur, les yeux et l'estomac, cédant à la triple attraction.

Et tout d'abord il lui fallut essuyer plusieurs questions bien naturelles d'ailleurs de la part de gens qui lui prodiguaient de telles prévenances, et qui toutes en somme venaient se confondre dans celle-ci :

— Où allez-vous, dragon ?

— Où je vais ? répondit Bannière, pardieu ! c'est bien simple, je vais à Paris.

— Pardon, vous pourriez aller ailleurs.

— Il paraît que c'est le chemin de monsieur, dit un des deux interlocuteurs de Bannière. Je ne vois pas de mal à ce que monsieur aille à Paris : j'en viens bien, moi.

Bannière jugea qu'il était temps de se rendre compte des personnages qui l'entouraient, et, tandis qu'on mettait le couvert, tout en époussetant ses bottes avec son mouchoir, il fit d'eux un examen assez détaillé.

L'un, celui qui ne voulait pas que Bannière allât à Paris, était un petit bourgeois d'une cinquantaine d'années, haut en couleur, rondelet, cossu, aux mains courtes et lourdes ; il était vêtu d'un habit gris brun, braies pareilles, bas à côtes gris bleu.

L'autre, assez grand, assez maigre d'encolure, portant, malgré son habit bourgeois, un plumet sur l'oreille, avait les bras longs, le nez comme les bras, la main sèche, un petit œil rond tout noir, et dans ce nez long, qu'on nous permette d'y revenir, la chose en vaut la peine, certaine déviation de la ligne droite que les gens affligés de cette imperfection devraient faire corriger avec le plus grand soin par l'orthopédie, attendu qu'aucun indice physionomique n'est plus concluant à prouver l'irrégularité de la morale.

Malheureusement Lavater, chez lequel nous puisons ces renseignements, n'était pas encore né, ou, s'il était né, n'avait pas encore écrit ; il en résultait que Bannière ne pouvait par conséquent avoir lu Lavater.

Il pensa que l'homme au nez long et de biais avait pris l'habitude de se moucher de gauche à droite, et que de cette désastreuse habitude avait résulté l'infirmité que nous venons de mentionner.

Peut-être même ne vit-il rien du tout, ne pensa-t-il rien du tout, et ne fit-il attention aucunement, tant il était préoccupé du joli petit nez d'Olympe, à ce grand vilain nez de travers de l'homme au plumet.

Ce personnage, d'ailleurs, se cambrait d'une façon très hautaine et caressait en même temps sa hanche qu'il jetait cavalièrement en avant, et la pomme autrefois dorée d'une longue rapière.

Parfois il abaissait avec complaisance son petit œil noir sur la jolie femme, sa compagne, dont le portrait mérite bien aussi que nous lui consacrions une douzaine de lignes.

Au reste, nous autres romanciers ne comptons jamais avec les jolies femmes, et la femme de l'homme au plumet, car il était visible que c'était sa femme, était jolie.

Au reste, voici ce qu'elle était ; regardez bien.

Petite, blonde et fraîche ; œil grand, d'un bleu ferme ; bouche charnue et fine de dessin, souriant souvent, montrant des perles et des dents faisant le cœur ; mains mignonnes, charmantes aux yeux.

Elle vit que son tour venait d'être examinée, et elle fit une charmante révérence à Bannière.

La conversation s'engagea généralement, comme il est d'usage entre gens qui ne se connaissent pas, sur des lieux communs.

La route, le temps et le cheval du voyageur en firent les frais.

Bannière fut sobre sur le premier point : il avait toutes sortes de raisons de ne pas dire d'où il venait.

Il fut complaisant sur le second : avoua qu'il faisait une chaleur du diable.

— Moins chaud cependant que dans les Abruzzes, interrompit l'homme au plumet.

— Pourquoi que dans les Abruzzes ? [illegible] tout à l'heure.

Mais sur le troisième point, sur celui du cheval, il fut prolixe, prolixe comme Ovide.

C'est qu'en effet Bannière avait trois raisons pour agir ainsi.

La première, nous l'avons dite : il ne se souciait pas que l'on sût d'où il venait.

La seconde : il ne pouvait pas empêcher que le temps ne fût ce qu'il était, très chaud. Il pouvait cependant discuter le degré de chaleur et soutenir qu'il était aussi chaud que dans les Abruzzes ; mais il ne le fit pas, soit qu'il fût sur ce point de l'avis de son interlocuteur, soit que la chose lui fût absolument égale.

La troisième, il voulait vendre son cheval, marqué, comme les chevaux de cavalerie, d'une fleur de lis à la fesse, et reconnaissable, c'est-à-dire compromettant pour toute la

L'homme aux bas gris bleu et l'homme au plumet se mirent alors à analyser le cheval.

Le plumet ne tarissait pas sur sa beauté.

— Permettez, cependant, monsieur le marquis, dit le petit homme, permettez que je vous contredise.

— Oh ! oh ! pensa Bannière, j'ai affaire à un marquis. Diable ! voyons.

Et plus il voyait, plus il trouvait, lui, l'amant du beau, plus il trouvait, disons-nous, ce nez de travers désagréable.

— Mais en quoi, dit le marquis, pouvez-vous blâmer ce cheval ? Il est ce qu'il est.

— Il est fourbu, monsieur.

— Hé ! fit Bannière, si la chose n'était pas si impolie à vous dire, je vous répondrais que vous ne vous y connaissez guère.

— Oh ! quant à cela, répliqua le marquis, je ne serai point de votre avis. Je défends la bête qui me paraît être une excellente bête, et pour laquelle j'ai de la sympathie ; mais dire que monsieur ne se connaît pas en chevaux, oh non ! oh non ! oh non ! je ne dirai jamais cela.

— Cependant, fit Bannière.

— Cher dragon, dit l'homme au plumet d'un petit ton protecteur qui caressa Bannière à rebrousse-poil, monsieur est un gros marchand de soieries qui a tué plus de chevaux dans ses voyages que votre régiment et le mien n'en ont jamais eu de tués à la guerre, eussent-ils fait la guerre contre le prince Eugène et monsieur de Marlborough.

— Oh ! vous avez un régiment ? fit le dragon.

— C'est-à-dire, monsieur, que je suis capitaine dans un régiment, répondit modestement le marquis.

— Monsieur le marquis, dit à l'oreille de Bannière le petit homme aux bas gris bleu, est capitaine au régiment des Abruzzes.

— Ah ! fit Bannière, voilà donc pourquoi il disait tout à l'heure, quand je disais qu'il faisait chaud sur la route de Paris : Pas si chaud que dans les Abruzzes.

— Justement !

— Je comprends cela alors.

— Un gentilhomme terrible, et dont vous devez bien certainement avoir ouï parler.

Bannière se tordit à la fois la bouche et l'œil, ce qui est un signe que l'on cherche à se rappeler.

Bannière ne se rappela point.

— Comment l'appelle-t-on ? demanda-t-il.

— Le marquis de la Torra.

— Non, non, fit Bannière. Le marquis de la Torra ?.. C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Enfin, maintenant vous savez que c'est un capitaine.

— Et un marquis, dit Bannière.

— Et un marquis, répéta le petit marchand de soieries.

— Vous dites donc que le cheval est fourbu ? poursuivit le marquis.

— J'en ai bien peur.

Le marquis prit une sonnette et appela. Un garçon parut.

— Allez à l'écurie, dit le marquis, et venez me dire ce que fait le cheval de monsieur.

Au bout de cinq minutes le garçon reparut.

— Eh bien ? demanda le marquis.

— Eh bien ! il mange, répondit le garçon.

— Vous voyez bien, dit Bannière.

— Quoi ? fit le petit homme aux bas bleus.

— Un cheval qui est fourbu ne mange pas.

— Eh ! eh ! fit le marquis paraissant se rapprocher du sentiment de son compagnon, nous avons des chevaux qui, tout fourbus qu'ils sont, vont encore deux ou trois jours quand ils sont de race comme est le cheval de monsieur.

— Oh ! quant à être de race, dit le petit homme aux bas gris bleu, faisant concession pour concession, oh ! pour être de race, il en est ; quant à cela, je l'ai vu tout de suite.

— Ils vont, disais-je, continua le marquis de la Torra, pendant quelques jours en soufflant, puis il tombent tout d'un coup.

— Eh bien ! dit le petit bonhomme, prenez seulement la peine de venir à la porte de l'écurie, monsieur le marquis, et vous verrez souffler le cheval de monsieur.

— Que dira-t-on à votre régiment, dragon, dit le marquis de la Torra avec l'aplomb d'un supérieur, quand on verra l'état où vous avez mis votre cheval pour une amourette sans doute ? Moi, continua le marquis devenant capitaine, je fais fouetter mes soldats quand ils me gâtent mes chevaux.

Le rouge monta au visage de Bannière ; il trouvait l'apostrophe impertinente en face surtout de la jolie fille.

— En France, monsieur, on ne fouette pas les cavaliers, dit Bannière avec hauteur.

— Non, c'est vrai, on ne les fouette pas, mais on les met en prison, dit le marchand de soieries.

— Le cheval est à moi et non pas au régiment, dit Ban-

quillement Bannière ; c'est un cadeau de mon père quand je me suis engagé. Je fais donc de mon cheval ce que je veux.

— Pardon ! dit le marchand avec politesse. Il est incontestable que si le cheval vous a été donné par monsieur votre père, le cheval est à vous comme vous le dites, et étant à vous, vous pouvez en faire ce que vous voulez.

— Monsieur, excusez-moi, dit le marquis ; mais vous voyant en uniforme, je vous ai pris pour un soldat ordinaire, quoiqu'en vous entendant causer je me disais bien : Voilà un singulier soldat ; et vous prenant pour un soldat ordinaire, vous comprenez, par bonté d'âme, je m'inquiétais, comme je m'inquiéterais par exemple, si vous vous aventuriez par les routes sans permission.

— Je quitte le service, monsieur ; j'ai mon congé.

— Oh ! tant mieux ! s'écria la jeune femme qui n'avait pas encore parlé, tant elle mettait de féminine curiosité à dévorer des yeux Bannière.

— Eh bien ! madame ! fit le marquis de la Torra avec un accent plein de dignité.

— Eh bien, quoi ? demanda la jeune femme avec un accent beaucoup plus simple.

— En quoi cela vous touche-t-il, je vous le demande, que monsieur quitte ou ne quitte pas le service ?

— En rien, monsieur.

— Cependant vous avez dit : Tant mieux !

— C'est possible.

— Et vous avez tort, Marion : le métier de militaire est un magnifique métier.

Et il secoua son plumet.

— Eh bien ! si magnifique qu'il soit, dit Bannière, je le quitte ; ce qui veut dire que je me déferais volontiers de mon cheval.

— Vrai ? dit le capitaine.

— A quoi me servirait-il, je vous le demande ? dit Bannière, du ton d'un bourgeois retiré. Un cheval de bataille est bon pour un militaire.

— C'est vrai, c'est ma foi vrai ! dit le marquis de la Torra.

— En effet, si monsieur quitte le service..., dit le marchand de soieries.

Marion ne dit rien ; elle regarda Bannière d'un air qui voulait dire seulement que s'il était sans condition et qu'il voulût s'adresser à elle, elle se chargerait de lui en trouver une.

— Et vous déferiez-vous de votre habit ? demanda le capitaine.

— Oh ! de l'habit, de la veste, de la culotte et des bottes, dit Bannière, avec le plus grand plaisir. Mais que feriez-vous de tout cela, monsieur le marquis ? ajouta Bannière en riant.

— Eh ! eh ! j'ai bien envie de prendre cet habit-là pour modèle d'un uniforme. Je veux essayer de faire changer celui du régiment, et je suis sûr que si le colonel voyait votre habit...

— Oh ! pardieu ! il est bien à votre service, monsieur le marquis, dit Bannière.

— Combien le vendriez-vous ?

— Oh ! je ne le vendrais pas.

— Que dites-vous alors ? Je ne comprends plus.

— Je le troquerais pour un habit bourgeois. Vous êtes grand, moi aussi ; vous êtes plus maigre que moi, c'est vrai, mais j'aime à être serré. Vous voyez que nous pouvons faire affaire. Donnez-moi un habit quelconque.

— Quelconque ! En effet, vous êtes d'humeur accommodante. Un habit quelconque ! Comme c'est fâcheux que mes bagages ne soient pas arrivés, je vous eusse donné mon habit de velours gris de lin doublé de satin rose, qui est tout neuf.

— Mais non, monsieur, c'eût été trop.

— Allons donc ! jeune homme, dit le marquis en se cambrant ; en vérité il ferait beau voir qu'un homme comme moi fît troc pour troc avec un dragon. J'aime à obliger, mon cher ; cela me coûte cent mille écus par an ; mais on ne se refait pas, que voulez-vous ? Et d'ailleurs, c'est pour cela que Dieu a mis les gentilshommes au monde ; c'est pour cela qu'il les a faits riches et capitaines de régimens.

— Monsieur..., murmura Bannière en s'inclinant, subjugué par tant de grandeur.

— Quel charmant homme vous faites ! s'écria le marchand comme s'il n'eût pas pu se retenir, tout ravi qu'il fût par l'admiration.

— En effet, dit Bannière.

La jeune femme regardait une mauvaise image collée aux vitres.

— Mais, malheureusement, reprit le capitaine, mes malles n'étant point arrivées...

— Eh bien ? demanda Bannière.

— Eh bien ! je n'ai pas ces habits.

— Mais, dit Bannière, vous en avez bien un autre. Un homme comme vous n'est pas embarrassé pour un habit.

— Si, ma foi ! Pour voyager plus lestement, j'ai tout laissé en arrière. Je n'ai qu'une veste de chambre en velours et des chausses de basin.

— Diable ! mais c'est un costume de nuit que vous m'offrez là, dit Bannière.

— Eh ! ma foi, oui, mon cher monsieur.

Bannière regarda le marquis avec un certain étonnement. Il était visible qu'il se demandait comment un homme si considérable pouvait se mettre en route sans autre habit que celui qu'il avait sur le corps ; aussi ses yeux errèrent-ils du capitaine au marchand.

Le marchand crut que ses yeux l'interrogeaient sur l'état de sa garde-robe.

— Ma foi ! dit-il, moi je suis comme monsieur le marquis, non point par accident, mais par habitude. Je n'ai que mon habit ; jamais je n'en change. On n'oublie pas les commencemens pauvres. Économie, monsieur, économie !

— C'est avec cette économie qu'on grossit les fortunes, dit emphatiquement le capitaine. D'ailleurs, eussiez-vous deux habits de rechange, que de ces deux habits on aurait peine à en faire un à monsieur ; il est un tiers plus grand que vous.

— Voyons, dit Bannière prenant son parti, ce costume de nuit est-il bien ridicule ?

— Comment, ridicule ! fit le plumet en fronçant le sourcil et en regardant Bannière de travers.

— Pardon, monsieur, je veux dire bien risible.

— Risible ! risible !...

— Eh ! sans doute, monsieur ; on est toujours risible ainsi costumé, dit Bannière avec une certaine impatience.

— Ah ! fort bien, fort bien, j'entends vos raisons, dit le marquis se radoucissant.

— C'est qu'il est fort susceptible, dit le marchand à l'oreille de Bannière.

La chose était assez égale à Bannière, cependant il voulut se montrer courtois.

— Monsieur ne pense pas que j'aie voulu lui être désagréable en rien ! dit-il.

— Mais non, mais non, fit madame Marion, soyez donc tranquille.

— Je vais faire apporter le costume, dit le marquis della Torra. Je vois que c'est une bonne œuvre.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le marquis, dit le marchand ; je vais moi-même à votre chambre.

Et il sortit.

XL

COMMENT, SANS ÊTRE AUSSI NOBLE QUE MONSIEUR DE GRAMMONT, BANNIÈRE EUT L'HONNEUR DE FAIRE LA MÊME PARTIE QUE LUI.

Toutes ces politesses donnaient à Bannière la plus haute idée de la position sociale de monsieur le marquis.

Pour qu'un riche marchand se fasse ainsi le complaisant d'un capitaine, pensait-il à part lui, il faut que ce capitaine soit millionnaire.

Puis en dessous, par distraction, car son cœur et sa pensée couraient toujours à la suite d'Olympe, il lorgnait madame Marion, sans mauvaise pensée aucune et pour rendre quelque politesse à celle-ci en échange de ses prévenances.

Le marchand ne fit que monter et descendre ; sans doute était-il familier dans l'appartement du marquis. Il rapportait le costume en question.

La veste était de velours, c'est vrai, et sur ce point le marquis della Torra n'avait point menti, mais d'un velours violacé et miroitant, dont la fraîcheur n'était plus même à l'état de souvenir.

Il fallait que ce fût quelque robe de chambre du temps de monsieur de Roquelaure, le contemporain de Tallemant des Réaux, bien entendu, dont les basques trop usées (c'est de la robe de chambre que nous parlons) ou détruites par accident, avaient subi l'amputation et changé le vêtement primitif en une veste à manches.

Le marquis vit que Bannière détaillait l'objet qui lui était présenté et que le détail n'était pas à l'avantage de cet objet.

— Voyons, essayez, essayez, dit-il pour distraire l'attention de l'amateur.

Bannière essaya.

Il fallait, comme l'avait prévu Bannière, que la chose fût quelque peu ridicule, car madame Marion, quelque bienveillante qu'elle fût d'ordinaire pour lui, ne put retenir un immense éclat de rire lorsqu'elle le vit sous cette souquenille.

Le fait est qu'un casque comme on les portait alors, une culotte rouge et des bottes, faisaient, avec cette veste, le plus bouffon des mariages.

Aussi Bannière, tout en essayant la veste, retenait-il encore son habit par la manche ; mais enfin force lui fut de le laisser tomber, et l'on entendit le son à la fois vif [illegible] d'une bourse bien garnie heurtant la dalle et [illegible] l'épaisseur de l'étoffe amortissant le cliquetis métallique.

Alors, comme frappés par un ressort, le marquis della Torra et le marchand se regardèrent avec un ébahissement dont Bannière eût certes compris [illegible] n'eussent été la disgrâce de se voir dans une veste si passée et la longueur démesurée des manches de cette veste.

Madame Marion rougit et se [illegible] de la porte vitrée, qu'elle se [illegible] de bonheur.

Le marquis de [illegible] qu'il était [illegible] aussitôt [illegible] à plaire sans doute [illegible] de la bourse [illegible] mathématiquement par le [illegible] elle avait fait [illegible] prouvait au marquis [illegible] point affaire à un dragon ordinaire.

En effet, la chose était [illegible] possible. Dans les dragons, corps privilégié [illegible] beaucoup de fils de famille, et tout fils de famille est honorable pour les capitaines quand il a une bourse aussi bien garnie que paraissait l'être celle de Bannière.

La bourse [illegible] la plus sensible aux étrangers.

On [illegible] par le même procédé la culotte de [illegible] lui donna des pantoufles fort usées [illegible] plus que tout le reste même. Cependant [illegible] le lui livrer.

— [illegible] dit le capitaine [illegible] une minute [illegible]. Comme vous y allez, mon cher ! une veste bien [illegible] passée [illegible] des objets sans valeur relative, et je veux bien obliger ce jeune homme. En ce disant, le marquis regardait paternellement Bannière. Mais pour les pantoufles, [illegible] les pantoufles [illegible] elles sont brodées par Marion, et j'y tiens.

Marion, à ces paroles du capitaine, lança sur Bannière un si singulier coup d'œil que le dragon oublia pour un instant Olympe [illegible] les pantoufles plus avant dans ses pieds et sourit avec un sourire précieux.

— Elles m'ont appartenu une seconde, elles [illegible] plus de valeur pour vous, monsieur le marquis, j'en appelle à madame elle-même.

— Impossible de mieux dire [illegible] le marchand [illegible] son tour. Non, monsieur le marquis [illegible] madame la marquise, vous n'aurez pas la cruauté de [illegible] ce brave gentilhomme en lui retirant ses pantoufles des pieds. Tenez, [illegible] jeune homme [illegible] le marchand, et vous aurez les pantoufles.

Le marquis salua avec courtoisie. Marion sourit gracieusement, et les pantoufles demeurèrent [illegible] à Bannière.

Pour se faire une idée de l'opinion qu'il avait de lui-même, il fallait voir Bannière se regarder [illegible] cet étrange costume dans le petit miroir gercé de la salle d'auberge.

En effet, de tous les costumes plus ou moins étranges que le digne élève des jésuites avait endossés l'un après l'autre, y compris la robe noire de l'ordre, pas un, il faut le dire, n'avait aussi mal [illegible] ses grâces naturelles.

Aussi soupirait-il beaucoup.

Le marquis jugea la situation en politique consommé et se hâta de le consoler par ces mots :

— Oui, je comprends, mon beau soldat, vous vous trouvez un peu ridicule sous ce costume ; mais, croyez-moi, jeune homme, l'habit militaire est gênant parfois. Nous avons beaucoup d'officiers dans le canton ; quelques-uns de ces officiers sont curieux outre mesure. Si l'un de ces officiers s'avisait de vouloir examiner vos papiers et que vos papiers ne fussent point en règle, hein ! quelle affaire, avec votre costume de dragon ! En vérité, vous serez bien plus tranquille sous ma veste de velours râpé.

C'était au fond l'opinion de Bannière.

Aussi la manière naïve dont il tomba dans le panneau, c'est-à-dire le silence qu'il crut à propos de garder à cette observation du marquis, convainquit pleinement les deux étrangers du service qu'ils avaient rendu à ce dragon perdu sur les grands chemins.

Ils le regardèrent donc dès lors comme leur [illegible], et le [illegible] ayant été servi sur ces entrefaites, ils le firent asseoir [illegible] auprès d'eux.

Auprès d'eux n'est pas tout à fait exact, et cette fois nous devons le dire, nous avons sacrifié à la phrase, car madame la marquise della Torra fut placée à gauche de ses [illegible] tous les deux.

Bannière avait faim, le dîner était savoureux ; le quatuor gastronomique donna les premiers moments à l'appréciation des entrées et des [illegible] de l'hôte.

Et puis, ça et là, Bannière, honteux d'abord du costume dont il était affublé, prenant le dessus, plaça quelques mots spirituels entremêlés de soupirs.

Les mots spirituels étaient pour Marion, les soupirs étaient pour Olympe.

Mais, on le sait, Bannière était trop amoureux pour avoir continuellement de l'esprit.

Lorsque ses yeux s'arrêtaient sur la marquise, une impression étrange se produisait en lui : les souvenirs d'Olympe mêlés au souvenirs de la Catalane lui revenaient en foule ; souvenirs de volupté, souvenirs de haine ; images roses, images sombres.

En effet, la marquise Marion, par une étrange combinaison du hasard, avait les lèvres de la Catalane et les cheveux d'Olympe. Il en résulta qu'à force de la regarder, le pauvre Bannière se gonfla de chimères passées, la plus maligne des nourritures pour les esprits qui se portent bien, et à plus forte raison pour les esprits malades.

Ces préoccupations l'empêchèrent d'abord de remarquer combien il était gêné par un pied de la table, pied opiniâtre qui s'obstinait par son frottement à lui user les pantoufles de la marquise.

Enfin il se décida à prendre entre ses jambes ce pied malencontreux, et, surprise étrange, il sentit roidi ce pied de chêne qu'il avait cru carré avant que la nappe fût mise, il sentit moelleux et tiède ce pied qu'il avait jugé à l'œil dur et froid comme tout cœur de chêne à l'habitude de l'être.

Le malheureux Bannière, toujours préoccupé, toujours distrait, disons toujours amoureux, ce qui est bien plus expressif et bien plus simple, le malheureux Bannière était destiné aux bizarres aventures ; dans sa réserve machinale, il voulut compter avec ce pied rétif, et passa sa main sous la table pour contrôler le toucher passif par le toucher réfléchi.

Mais soudain ce pied de chêne s'échappa d'entre ses chevilles comme un levraut qui saute hors de son gîte.

Et Bannière stupéfait s'aperçut à la rougeur de la marquise que ce fameux pied n'était autre chose que la jambe [illegible] de Marion.

Bannière n'était plus disposé à être fat : [illegible] est un défaut que l'on perd en [illegible] l'amour ; il aima mieux, d'ailleurs, c'était plus [illegible], croire que la jeune dame avait fait comme lui, et pris un pied de chair vive pour un pied de bois mort.

Il s'empressa donc d'adresser un gracieux salut avec force excuses à Marion, et Marion, [illegible] à sa louange, n'en rougit que plus fort.

Le dîner s'acheva gaîment de la part du marquis della Torra et du marchand aux bas gris-bleu, pour lesquels le dessous de la table n'avait pas eu d'équivoque.

Cette jambe de Marion avait produit un singulier effet sur Bannière ; elle lui avait rappelé la jambe d'Olympe. A ce souvenir, le pauvre Bannière avait oublié tout ce qui n'était pas ce souvenir lui-même, et la marquise, et ses mépris et ses deux convives ; il avait bu le vin et oublié le vin ; il avait vendu son habit de dragon et oublié non seulement l'habit, mais l'enrôlement qui lui avait mis cet habit sur le dos. Sur la nappe rougie, au milieu des cires allumées, un gracieux fantôme voltigeait, se perdant parfois dans les angles obscurs de la chambre, puis reparaissant à l'improviste et animant tout d'une vie mystérieuse. Dans le feu, dans le vin, dans l'amour, dans l'avenir, Bannière ne voyait rien qu'Olympe.

Il fut d'abord tiré de sa rêverie par un gros soupir de la marquise Marion.

Mais il y retomba presque aussitôt.

Puis par une apostrophe du marquis della Torra :

— Sangdieu ! s'écria tout à coup le marquis, mais notre jeune homme n'a plus de bottes !

— Non, reprit le marchand, puisqu'il les a troquées contre vos pantoufles.

— Alors il ne va plus pouvoir monter à cheval.

— C'est encore vrai, fit le marchand.

— Tiens, c'est vrai, dit à son tour Bannière.

— Plus de bottes, dit la marquise, c'est vrai, mais de quoi en acheter.

Et elle lança à l'adresse de Bannière un regard qui resta en route, ou qui, s'il arriva, ne fut point reçu avec sa véritable signification.

— Oh ! monsieur le dragon, j'en suis sûr, dit le marquis avec ce même regard qui avait déjà décidé une fois Bannière, monsieur le dragon ne tient pas plus à son cheval qu'à son uniforme.

Bannière tressaillit.

— Et il a bien raison, ajouta le marquis avec un accent plein d'expression.

— Il est malheureux que le cheval soit fourbu, dit le marchand ; je m'en serais accommodé, moi. Il a véritablement de la mine.

— Bon ! dit Bannière, achetez toujours, et avec un peu de soin, vous le ramènerez à bien, je vous en réponds.

— Impossible !

— Pourquoi cela ?

— D'ailleurs, n'est-il pas marqué au chiffre du régiment ou de la fleur de lis du roi ?

— Il est marqué de la fleur de lis du roi, comme tout cheval de réforme.

— Vous voyez bien que vous avouez que c'est un cheval de réforme.

— Bah ! insista Bannière, qu'y fait la marque ? On ne voit pas la marque en l'équipant d'une certaine façon.

— Eh bien ! équipez-le ainsi, jeune homme. Mais, pour moi, complétez bien la marque, c'est une tare ; d'ailleurs, ne parlons point d'un cheval fourbu... point !

— Il a cependant été la fille de prix, dit imprudemment Bannière.

— Si peu cher que vous le vendiez, ce sera toujours trop cher, dit le marchand.

— Une chose qui ne peut servir à rien est toujours trop chère, dit sentencieusement le marquis.

— Mais enfin, capitaine ?

— Arrangez-vous comme vous voudrez, reprit le marquis, mais laissez-moi dormir ; je tombe de sommeil.

Et il s'attardait dans un fauteuil auprès de la cheminée, en ayant bien soin de tourner le dos à Bannière et à Marion.

Cinq minutes après, monsieur le marquis della Torra ronflait comme un duc.

XLI

QUI A JOUÉ JOUERA

Cet assoupissement inattendu contraria fort Bannière. Il tenait beaucoup à placer son cheval, dût-il ne pas le placer plus avantageusement qu'il n'avait fait de son uniforme.

Le marchand, de son côté, parut fort contrarié.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà que monsieur le marquis s'est assoupi sans me donner ma revanche.

— Quelle revanche ? demanda Bannière.

— Oh ! rien, revanche d'une partie de piquet que nous jouons presque tous les soirs depuis notre voyage.

— Monsieur ne joue pas, lui, se hâta de dire Marion, essayant de se rendre de plus en plus agréable à Bannière et profitant à cet effet pour jouer des yeux de l'assoupissement du capitaine.

Ces mots « Monsieur ne joue pas » résonnèrent aux oreilles de Bannière comme un écho d'or remué, de piles d'argent renversées, de dés tombant sur la table, de boule tournant dans la roulette.

— Rarement, madame, répondit en balbutiant le dragon.

— Rarement n'est point jamais, fit le marchand ; et puis, il y a jeu et jeu ; jouer pour s'amuser, ce n'est pas jouer.

— Sans doute, dit Bannière.

— Tenez, reprit le marchand en baissant la voix comme s'il eût cherché à ne pas réveiller le marquis, tenez, votre malheureux cheval ne vaut pas cinq pistoles.

— Oh ! oh ! fit Bannière.

— Non, il ne les vaut pas. Eh bien ! je vous le joue contre... contre quoi ?

Et le marchand regarda autour de lui comme pour chercher contre quoi il jouerait le cheval de Bannière.

Le marquis cessa de ronfler, ouvrit les yeux, et, au moment où Bannière allait répondre :

— Qui parle de jouer ? s'écria-t-il ; encore ce damné marchand. Quel démon vivant ! C'est le jeu incarné que ce diable d'homme.

Le marchand, qui en effet paraissait fort joueur, essaya de lutter.

— Mais, monsieur le marquis, dit-il.

— Laissez-nous en repos, sangdieu ! Comment, voilà un garçon qui n'a peut-être pas assez de son argent, de son pauvre argent, et vous allez l'écorner ! Oh ! c'est une honte ! On voit bien que vous êtes de roture, mon cher. Laissez-lui faire sa route à ce dragon, et s'il a de l'or, laissez-le lui. L'or ne pousse pas entre les pavés, mon cher.

— Mais, monsieur le capitaine, insista le marchand.

— Taisez-vous ! dit brutalement le marquis ; c'est laid ce que vous faites là. Croyez-vous donc que tout le monde puise comme vous dans un fonds de cent mille pistoles ?

— Oh ! monsieur le marquis exagère ! répondit en s'inclinant l'homme aux bas gris bleu.

— Eh non ! je n'exagère pas, vous les avez bien ; ayez-les en écus ou en étoffes, c'est toujours les avoir. Je ne veux pas que l'on joue ainsi toujours. Mais c'est qu'il me rendrait joueur, sur ma vie ! moi qui déteste les dés et ne puis sentir les cartes.

Bannière, sans faire attention aux coups d'œil d'intelligence que lui lançait madame Marion, intercéda auprès du marquis irrité en faveur du bon marchand, que la mercuriale avait rendu tout rouge.

— Je vous proteste, monsieur le capitaine, dit-il, que cet honnête bourgeois que vous maltraitez ne m'a fait aucune violence.

— Si fait, si fait ! il voulait vous forcer à jouer, il vous parlait de votre cheval, que diable ! je l'ai bien entendu, il me semble.

Le marchand fit un effort et parut se révolter contre l'autorité du marquis.

— Et quand j'en aurais parlé, dit-il avec une certaine fermeté que Bannière trouva noble, ne dirait-on pas que l'on est vicieux pour cela ? Ne jouez-vous donc jamais, vous, monsieur le marquis ?

— Si, morbleu ! je joue et veux jouer même, mais c'est afin de perdre, moi. Si je croyais gagner, apprenez, monsieur, que je ne jouerais jamais. Vous n'allez pas comparer, je pense, si riche que vous soyez, votre fortune à la mienne. Dussé-je jouer et perdre un an de suite dix mille livres par jour, au bout de l'année, ma terre de la Torra n'en sera pas moins ronde.

— Quelles délicates personnes ! se disait Bannière.

— On le sait, mon Dieu ! on le sait, dit le marchand ; mais du moment où je ne vous emprunte rien sur votre terre...

— Eh ! poursuivit le marquis, puisque vous le prenez sur ce ton avec moi, mordieu ! je vais vous la donner belle. Ah ! tu veux jouer, drôle ! ah ! tu veux exposer tes écus, croquant ! Eh bien, soit ! mets-les sur le tapis, ces fameux écus, fais-leur voir le jour ; ils meurent d'envie de prendre l'air.

— Mais, monsieur le marquis, dit le marchand dont les traits commençaient à exprimer une vive inquiétude, je ne suis pas un enragé comme vous croyez ; je joue sans passion, moi.

— Et moi donc, sang du Christ ! s'écria le marquis, voyez un peu si je me tourmente ! suis-je tranquille ou non ? Je dormais, voilà un jeune homme qui peut en faire foi, vous m'avez réveillé, mon cher ; eh bien ! je veux perdre cent mille écus ce soir ou vous ruiner ; cela va-t-il ?

— En vérité, vous m'effrayez, monsieur le marquis.

— Allons, allons, monsieur le joueur.

— Mais ce n'est pas un jeu que vous m'offrez, c'est un duel.

— Combien avez-vous ?

— Sur moi ?

— Sur vous ou en portefeuille.

— Mais, monsieur le marquis...

— Allons.

— Quoi ?

— Sur table, sur table, vite.

— Mais, capitaine...

— Ah ! il recule, oui ; je comprends, brave quand il a affaire à la pauvre bourse de notre petit dragon, mon compère recule quand il s'agit de tenir tête au coffre-fort della Torra. Çà voyons, avons-nous du cœur ? Oui. Eh bien ! alors, en avant les gros écus, et les louis d'or, et les billets de caisse quand il n'y aura plus de gros écus ni de louis ; bélître qui y renonce !

— Allons donc, puisque vous le voulez, dit le marchand.

— Si je le veux, je le crois bien !

— Absolument ?

— Absolument.

Alors se retournant vers Bannière.

— Ce diable d'homme, murmura-t-il, a le cœur d'un roi. Plaignez-moi, dragon, je suis un homme ruiné.

Et avec un soupir le marchand prit place à table.

En un instant le jeu fut fait.

Le marquis étala des billets de caisse en un tas capable de faire frémir un enrichi du Mississipi.

Quant au marchand, en fouillant vingt fois dans sa poche et en les tirant un à un, il ponta modestement une quinzaine de louis rayonnant parmi une douzaine de pâles écus d'argent.

Bannière sentit, à la vue des louis et des billets de caisse, s'éveiller au fond de son âme tous ses instincts de joueur, tandis que sa main crispée tourmentait au fond de sa poche les cinquante ou soixante louis qui lui restaient ; puis, le menton dans la main, l'œil ardent, les lèvres crispées, il s'accouda sur la table et regarda.

Quant à la marquise Marion, tout en grignotant des sucreries, elle s'appuya moitié sur un fauteuil, moitié sur l'épaule de Bannière.

Seulement il était évident que l'émotion de Bannière ne montait pas jusqu'à elle. Elle devait être habituée à ce spectacle.

Les coups s'engagèrent furieusement. Comme l'avait dit le marchand, la partie s'engageait, non comme un jeu, mais comme un combat.

Le marquis eut d'abord l'avantage et railla fort agréablement son adversaire.

Tous les louis du marchand moins un allèrent faire connaissance avec les billets de caisse du marquis.

Mais à ce dernier louis la chance tourna, et le marchand se mit à gagner à son tour, mais de telle façon et avec une

si grande violence que ce fut à son tour le tas de billets qui fondit comme beurre et qui s'achemina petit à petit vers la droite du marchand.

Au reste, Bannière demeurait en admiration : il était impossible de perdre avec plus de grâce et de désinvolture que le noble marquis.

Quant à Bannière, tout simple spectateur qu'il était, il sentait la sueur lui couler sur le front. Si l'on est vraiment joueur, on n'a pas besoin de jouer pour éprouver des émotions : il suffit de voir jouer.

Les sommes disparues de la liasse de [illegible] devaient être énormes.

Le pauvre marchand semblait [illegible].

Il était honteux de son bonheur.

C'était un véritable assaut de [illegible] d'honnêteté de l'autre.

Bannière en avait les larmes aux yeux. [illegible] se sentait incapable de gagner ou de perdre ainsi.

— Ah ! monsieur, disait le marchand, [illegible] ! monsieur le marquis, arrêtons-nous, je vous en supplie. Vous êtes en mauvaise veine.

— Bon ! répondit le capitaine, pour une [illegible] de mille livres peut-être. Voilà bien de l'embarras. Voyons, continuons, continuons.

— Madame la marquise ! s'écriait le marchand en joignant les mains ; appelez, monsieur le capitaine, [illegible].

— Bah ! ma femme aura deux diamants de moins dans [illegible] donner à sa fête, dit le marquis, et elle n'en [illegible] plus mauvais visage ; [illegible] Marie ?

La marquise haussa les épaules.

— Il est vrai que la veine est surprenante, n'est-ce pas, monsieur le dragon ? dit le marchand.

— Surprenante en effet, dit Bannière ; je n'ai rien vu de pareil ; monsieur le marquis serait dans le cas de perdre ce soir tout ce qu'il possède.

Bannière achevait à peine qu'une combinaison d'as vint encore enlever deux mille livres au marquis.

— Oh ! pour cette fois, c'est trop fort, s'écria le marchand ; je renonce à jouer, je gagne trop.

Et il jeta les cartes comme dégoûté [illegible].

— Ah ! compère, dit le marquis, un dernier coup de dix mille livres.

— Oh ! monsieur le marquis, réfléchissez !

— A quoi ?

— Réfléchissez que vous êtes dans le malheur, et que ce sont dix mille livres [illegible].

— Non pas, j'ai une idée, moi.

— Laquelle ?

— C'est que je me rattraperai sur ce dernier coup.

Le marchand secoua la tête.

— Allons, allons, un dernier coup, dit [illegible] vivement intéressé.

— Soit, dit le marchand, puisque vous le voulez. Mais comment jouerons-nous ces dix mille livres ?

— En un tour de cartes, au plus beau [illegible].

— Tenu.

On fit le jeu.

Le marquis eut six cartes en carreau, mais le marchand en eut sept en cœur.

Il ramassa les dix mille livres, puis se levant :

— En vérité, monsieur le marquis, dit-il, je suis confus, et j'espère que vous vous rappellerez que c'est vous qui m'avez forcé de jouer.

— [illegible], dit le marquis en souriant, de deux hommes qui jouent l'un contre l'autre, il faut absolument qu'il y en ait un ou l'autre qui perde. Seulement, je ne vous demande que cette belle [illegible] de dames, que vous gardiez pour la princesse de Beaufremont ; donnez-la à ma femme.

— Eh ! madame, voilà, et deux autres encore avec, si elles vous sont agréables.

Bannière s'essuyait le front avec son [illegible].

— Jamais je ne vis pareille partie [illegible] joueurs [illegible] il tout fait.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— Non, c'est la veine. A votre place, le dragon n'eût pas gagné peut-être.

— Si fait, interrompit le marchand avec conviction.

— Bah ! et pourquoi ? demanda Bannière.

— Mais oui, parce que la veine appartient à la place, dit sentencieusement l'homme aux bas gris bleu, et non pas au joueur.

— Croyez-vous ? fit Bannière.

— Il a raison, dit le capitaine ; il a, ma foi ! raison.

— Ainsi vous vous rangez à l'avis de monsieur ? fit Bannière.

— Oh ! parfaitement ; je ne suis pas entêté, moi.

— Mettez-vous donc là un peu, monsieur le dragon, dit le marchand en poussant Bannière à cette fameuse place, et essayez. Voyons.

— Oh ! par ma foi ! non, dit le marquis ; assez de jeu comme cela, j'ai les mains malades de remuer des cartes.

— A [illegible] donc, insista le marchand.

— Non, les chances ne dureraient pas ; elles suivent l'argent sur le tapis et non l'idée du joueur dans son cerveau.

— Eh bien, dit Bannière, on peut essayer avec quelques écus.

— Avec un seul écu, par curiosité, soit, dit le marquis.

— Impossible, dit Bannière de son ton le plus aristocrate.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai que de l'or.

— Soit, dit indifféremment le marquis ; risquez donc un louis, puisque vous le voulez absolument.

Et se [illegible] avec nonchalance, il mêla les cartes en homme mal habitué à se donner la peine qu'il se donnait pour un si petit jeu.

Bannière coupa ; le marquis donna les cartes.

Bannière leva son jeu.

Il s'y trouva trois as, trois rois, trois dames et un point de six cartes.

Bannière écarta deux dames et un roi, car il était le second en cartes.

Il releva un as et les deux dernières cartes de son point.

Il [illegible] son jeu ; il gagnait sur le coup.

Le marquis lui jeta un louis en se tordant de rire.

— [illegible] est réellement curieux, dit le marchand ; continuez donc.

On recommença. Bannière gagna encore.

On [illegible] partie. Bannière gagnait toujours.

Alors le marchand proposa de doubler pour voir avec [illegible] quelle somme Bannière pourrait gagner.

Le démon du jeu était en lui, hurlant au fond de son cœur :

— De l'or ! de l'or ! de l'or !

Il accepta. En une demi-heure, il gagnait deux cents louis en billets de caisse.

Alors la chance tourna. Sans doute la veine était épuisée.

Bannière commença de perdre et en fut enchanté. Comme le marchand, il était honteux de son bonheur.

Mais il continua de perdre avec un tel malheur, que son enchantement cessa.

Cependant, Bannière n'avait encore perdu que ce qu'il avait gagné ; il pouvait considérer les parties faites comme un essai, s'arrêter là, et ne pas entamer ses louis.

Bannière était un vrai joueur ; il n'eut pas ce courage.

Il entama ses louis.

Une fois entamés, les louis défilèrent deux à deux, quatre à quatre, six par six. Bannière avait soixante louis ; ce fut en tout l'affaire d'une demi-heure.

Soixante louis, c'est-à-dire plus qu'il ne lui en fallait pour aller à Paris et retrouver Olympe.

Le marquis, alors, froidement et sans plaisir visible, fit un salut et empocha les soixante louis de Bannière.

Bannière voulut emprunter deux louis pour reconquérir [illegible]. Deux louis, c'était bien peu pour un si riche marquis.

Mais, à son grand étonnement, le capitaine secoua la tête.

— Mon petit ami, dit-il, [illegible] me départir [illegible] qu'il repose sur la morale, est de ne pas [illegible] la jeunesse à se ruiner. Ainsi, monsieur le dragon, s'il vous plaît, restons-en là.

Bannière fut bien un peu étourdi, mais au mot de morale il fut obligé de reconnaître la supériorité du marquis sur lui : un marquis qui venait sans sourciller de perdre soixante mille livres [illegible] comme un écolier.

Alors le marchand se pencha amicalement sur lui :

— [illegible] il vous reste le cheval [illegible] à monsieur le marquis, [illegible] dix pistoles.

— [illegible]

— [illegible] dix pistoles, répéta le marchand.

[illegible]

— [illegible], dit-il, si vous perdiez, vous ne perdrez pas [illegible].

[illegible] de mêler les cartes.

[illegible] que Bannière avait [illegible] premier.

C'était extraordinaire.

Tant de ténacité dans le gain étonna le dragon, qui, malgré lui, commença de devenir sombre.

Il ne lui restait même plus de quoi payer la dépense qu'il avait faite dans l'auberge.

Il en fit l'observation en riant. Il est vrai qu'il riait du bout des lèvres.

Mais le marquis, au grand étonnement de Bannière, au lieu d'agir en grand seigneur en lui faisant des offres de service, pirouetta sur ses talons et gagna la porte.

Quant au marchand, il avait déjà disparu.

Bannière était anéanti ; l'idée qu'il venait de perdre tout moyen de rejoindre Olympe et de la reprendre tira de son sein un soupir et de ses yeux deux grosses larmes.

Marion allait sortir de la salle derrière le marquis de la Torra.

Elle se retourna en entendant ce soupir, et elle vit ces deux grosses larmes.

Et elle fut touchée apparemment, car, levant son doigt rose à la hauteur de ses lèvres, elle fit des yeux à Bannière un clignement significatif.

Bannière comprit que cela voulait dire : Attendez, et par conséquent : Espérez. Il n'espéra point beaucoup, mais il attendit.

Vingt minutes ne s'étaient point écoulées que Marion reparut à la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers les vitres sur lesquelles elle frappa du bout de ses ongles roses.

Bannière ouvrit précipitamment.

— Monsieur, dit-elle à voix basse, vous avez été volé.

Et elle s'enfuit précipitamment, ou plutôt elle s'envola comme un oiseau, sans attendre même que Bannière eût baisé les jolis doigts qui avaient si gracieusement tambouriné sur les vitres.

XLII

OU BANNIÈRE PREND SA REVANCHE

Bannière demeura un instant sans voix et sans mouvement. Il était tout simplement stupéfait de ce qu'il venait d'apprendre. Tout était blessé à la fois en lui : son amour et son amour-propre.

Enfin, au bout d'un instant, la parole lui revint.

— Volé ! murmura-t-il, tandis qu'un frisson courait par tout son corps. Quoi ! le marquis della Torra, capitaine au régiment des Abruzzes ; quoi ! ce digne marchand millionnaire, se sont réunis pour me voler ! Impossible !

Ces réflexions furent faites rapidement, si rapidement, qu'elles étaient complètement formulées dans l'esprit de Bannière que Marion n'était pas encore au milieu de la cour des écuries, et cependant bien légère était la gracieuse petite femme.

Mais Bannière, lui aussi, était fort léger, surtout lorsque quelque violente passion le poussait. En un premier bond il fut dans la salle, en un deuxième bond il fut dans la cour, et du troisième bond il l'atteignit, et du même coup l'enveloppa dans ses deux bras.

Alors, en sentant ces bras qui la retenaient, ce souffle qui l'embrasait, elle commença de pâlir et de frémir comme sous l'influence d'un fascinateur.

La Nuit aidait ; si la sombre déesse, fille du Chaos et sœur de l'Érèbe, protège parfois les voleurs, à ce que dit la fable, elle a, il faut l'avouer, si peu émérite qu'on soit, parfois aussi des faveurs pour les honnêtes gens.

— Qu'avez-vous donc voulu me dire, ma chère Marion, murmura tout bas Bannière à l'oreille de la jeune femme, en me disant que j'étais volé ?

— J'ai voulu dire ce que je vous ai dit, et pas autre chose.

— Volé.

— Oui. Savez-vous ce que c'est qu'un grec ?

— Un Grec ? fit Bannière surpris ; certainement, je l'ai appris au collège : c'est un homme qui est né en Grèce.

— Eh ! non, mon cher monsieur.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Les grecs sont des gens adroits qui corrigent par leur habileté les caprices de la fortune.

— Des filous, alors ?

— Des filous, c'est bien dur ; des grecs, c'est plus poli.

— Alors le marchand est un grec ?

— Parfaitement.

— Alors le marquis est un grec ? Alors votre mari, le capitaine ?

— Eh ! monsieur, il n'est pas capitaine, il n'est point mon mari.

— En tout cas, s'il n'est point tout cela, vous êtes un ange, vous.

Et pour prouver à Marion que son esprit était d'accord avec ses paroles, il lui prit deux gros baisers dont palpita fort le cœur de la jeune femme.

— Voyons, encore un mot, ma petite Marion. Comment le marquis m'a-t-il... Je l'appelle marquis parce qu'il faut bien que je l'appelle d'une façon quelconque.

— Il vous a volé en s'entendant avec le marchand, parbleu !

— Mais tout cet argent et tous ces billets de caisse qu'ils ont étalé devant moi, c'était bien de l'argent, c'étaient bien des billets de caisse, cependant ?

— L'argent était vrai, et c'était le fond de la caisse de nos prétendus millionnaires ; les billets étaient faux, et, en y regardant de près, vous l'eussiez reconnu aisément.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsqu'une fenêtre du premier étage s'ouvrit, et que l'on entendit la voix du capitaine qui criait :

— Marquise Marion ! marquise Marion ! Eh bien ! s'il vous plaît, où êtes-vous ?

— Il m'appelle, entendez-vous ? dit la jeune femme ; il m'appelle. Oh ! monsieur, lâchez-moi, il me tuerait.

Elle se dégagea, rendit un baiser à Bannière, et disparut dans l'obscurité.

Bannière resta seul au milieu de la cour sombre.

Alors tout ce qu'il avait entendu dire de ces habiles prestidigitateurs faisant sauter une coupe sous le nez de leur adversaire sans que celui-ci y vît rien, lui revint à la mémoire. Il se rappela que, pendant toutes les parties qu'il venait de faire avec le prétendu marquis, il avait presque constamment vu, senti, deviné, comme on voudra dire, dans le jeu une carte plus longue que les autres, et qu'en mêlant les cartes machinalement deux ou trois fois, il avait essayé de faire rentrer cette carte dans le niveau qu'elle excédait.

Il se souvint aussi que le noble marquis, en coupant, laissait toujours cette carte dessous, de sorte qu'elle formait le talon pour le premier en carte.

— Marion avait raison, dit-il ; je tiens mon affaire. Voyons, Bannière, mon ami, il s'agit d'être aussi fin que ces messieurs. A grec, grec et demi.

Et Bannière se mit à réfléchir ; et, s'il eût fait jour, on eût pu voir sa figure assombrie s'éclairer graduellement au rayon de cette flamme intérieure qu'on appelle la pensée.

Au bout de cinq minutes, la physionomie de Bannière paraissait complètement rassérénée ; il avait pris son parti.

— Je tiens mon affaire, dit-il.

Et sur-le-champ, se dirigeant sur la fenêtre éclairée qui lui servait de fanal, il arriva chez le faux marquis della Torra, lequel, avec le faux marchand, prenait le café, le double café accompagné de plus ou moins de liqueurs agréables à la vue et à l'odorat.

Marion venait de rentrer toute rouge et toute essoufflée, la pauvre enfant !

Elle essuyait une petite algarade, que Bannière interrompit en heurtant à la porte.

— Entrez ! fut-il répondu sans trop d'hésitation.

Bannière entra. Il était rose, gracieux, avenant ; tout dans son maintien décelait une parfaite urbanité.

Le comédien venait de refaire un visage au joueur.

— Monsieur le marquis, dit-il, j'ai un petit secret à vous communiquer.

Le marchand se leva.

C'était un homme fort discret. Il voulait se retirer afin de laisser seuls et libres Bannière et le marquis.

Mais Bannière devina son intention, et le retint avec insistance.

— Comment donc, monsieur, restez, dit-il, je vous en supplie. Est-ce que devant un galant homme comme vous tous les secrets ne sont pas en sûreté ?

Le marquis, malgré cet air courtois, n'était pas tout à fait à son aise.

— Qu'est-ce, mon cher, dit-il en prenant ses allures nobles, et que me voulez-vous ?

— Monsieur, reprit Bannière, je sais bien que c'est difficile à dire, mais enfin il faut que j'en prenne mon parti.

— Dites, dragon.

— M'y voici, monsieur.

— J'écoute.

— Monsieur, je ne me retire pas du régiment, je m'en sauve.

— Et nous nous en doutions bien, répondit durement le capitaine. Mais prenez garde, jeune homme, ce ne sont point là de ces secrets que le marquis della Torra, capitaine au régiment des Abruzzes, puisse couvrir de son approbation.

— Hélas ! c'est vrai, monsieur, mais j'espère cependant que vous aurez de l'indulgence pour un pauvre jeune homme, et que vous me rendrez un service.

Le marquis della Torra crut qu'il s'agissait de l'ouverture d'un emprunt, et il prit le visage d'un banquier qui ferme sa caisse.

Il allait donc interrompre Bannière, lorsque Bannière l'interrompit lui-même.

— Chut ! écoutez ! fit-il mystérieusement.

Instinctivement les deux hommes se rapprochèrent : ils commençaient à flairer quelque chose d'inconnu.

— Ma bourse, continua bien bas Bannière, n'était pas la seule ressource que j'eusse en venant ici. J'avais encore...

Il regarda autour de lui.

— Quoi ! qu'aviez-vous ? demandèrent les deux hommes.

— J'avais encore un gros sac d'argent.

— Ah ! firent d'une seule voix le capitaine et le marchand, ramenés par cette confidence à un intérêt réel. Un sac !

— Oui !

— Un gros sac ?

— Contenant dix mille livres.

— Dix mille livres !

Et les deux hommes se passèrent la langue sur les lèvres en se regardant de côté.

— Et qu'en avez-vous fait, dragon, de ce précieux sac ? demanda paternellement le marquis, dites ?

— Je me crus poursuivi, à un quart de lieue d'ici à peu près, en entrant sur le territoire de ce bourg, et, comme mon cheval était horriblement fatigué, comme ce malheureux sac pesait beaucoup, je l'ai jeté dans un fossé, sous des saules, tout en remarquant parfaitement la place où je le laissai pour revenir le chercher la nuit.

— Oh ! oh ! firent les deux hommes.

— De sorte que, maintenant que la nuit est venue...

Bannière fit un signe d'intelligence aux deux grecs, lesquels se regardèrent tout ébahis. Ils n'avaient jamais vu stupidité pareille à celle du dragon, qui, déjà dépouillé une fois, avait si grande hâte de se faire dépouiller encore.

— Eh bien ! dit Bannière, vous comprenez maintenant ?

— Non, point parfaitement, dit le marquis.

— Et si monsieur le marquis ne comprend pas parfaitement, dit le marchand, vous comprenez bien que moi je ne comprends pas du tout.

— Eh bien ! vous allez m'accompagner.

— Volontiers.

— Avec une lanterne ?

— Oui.

— Mais pourquoi vous accompagner ?

— Ah ! d'abord parce que vous connaissez mieux le pays que moi, et que vous m'aiderez à me retrouver ; ensuite, parce que la nuit je n'aime pas beaucoup sortir seul ; enfin parce que, me voyant sortir seul la nuit de son hôtel avec une lanterne, l'hôte pourrait s'inquiéter, prendre des soupçons. Il a déjà paru assez étonné que de dragon je fusse devenu ce que je suis.

— Bon ! bon ! bon ! dirent les deux hommes, à vos ordres.

— Alors, dit Bannière au marchand, prenez un bâton, vous ; monsieur le marquis prendra son épée ; moi, je prendrai mon sabre.

— Pourquoi faire, tout cela ?

— Mais de peur des voleurs, donc ; un sac de dix mille livres vaut la peine qu'on le défende.

— C'est juste, dirent les deux hommes.

— Et moi, dit Marion, je ne porterai donc rien, moi ?

— Vous, madame la marquise, fit Bannière moitié galant, moitié niais, vous, vous porterez la lanterne et nous éclairerez.

Chacun fit comme il était convenu : Marion prit la lanterne, le marchand s'arma d'un bâton, le marquis ceignit son épée qu'il avait posée sur un meuble pour savourer le café plus à son aise, et Bannière, jugeant sans doute le ceinturon et le ceinturon inutiles, mit son sabre nu sous son bras. Toute la caravane sortit de l'hôtellerie, le pied léger, l'oreille au guet et le nez au vent.

Marion, inquiète et intriguée, pleine d'admiration pour le sang-froid de Bannière, brûlant de curiosité pour le dénouement. Marion marchait à la tête, faisant avec sa lanterne l'office de feu follet.

Bannière réglait la marche, et Bannière allait vite : aussi fut-on bientôt hors du bourg.

Il était onze heures du soir ; la campagne était obscure, solitaire et calme. Seulement, à l'horizon on voyait briller quelque lumière attardée pareille à une étoile, et de temps en temps, dans les lointains, on entendait retentir l'aboiement d'un chien de ferme.

A droite du chemin que l'on suivait s'étendait le fameux fossé bordé de saules, longeant d'un côté ce chemin et de l'autre une prairie dont, à la lueur de la lanterne, on voyait verdoyer comme une émeraude le moelleux tapis.

On fit ainsi un quart de lieue à peu près.

Bannière s'arrêta, et parut s'orienter.

— C'est ici, dit-il. Madame la marquise, donnez-moi la main et sautez le fossé.

Marion avait envie de répondre qu'elle avait sauté bien d'autres fossés que celui-là ; mais elle aimait à toucher la main de Bannière, la jolie fille, et elle accepta cette main pour sauter le fossé.

Le marquis della Torra ouvrit le compas de ses grandes jambes et se trouva de l'autre côté. Le marchand fit un petit bond court, trop court, car il tomba sur le talus, et, les pieds lui manquant, il glissa sur le ventre jusqu'au fond du fossé.

Le marquis ni Bannière ne s'inquiétèrent de lui, et force lui fut de se tirer d'embarras tout seul.

Ce à quoi il arriva sans autre perte que celle de son bâton, qu'il avait lâché en tombant, et qui fut entraîné au fil de l'eau.

Pendant ce temps, Bannière s'était arrêté, et le marquis et Marion faisaient avec lui un groupe auquel vint se joindre le marchand, tout ruisselant de la ceinture à la plante des pieds.

— Eh bien ? fit le marquis quand le groupe fut au grand complet.

— Eh bien ! fit Bannière.

— Où est ce que nous venons chercher ? demanda le marquis.

— Ce que nous venons chercher ?

— Oui, ce que vous avez perdu, enfin ?

— Ce que j'ai perdu est là, dit Bannière ; là, dans votre poche, et vous l'allez restituer à l'instant même.

— Plaît-il ? s'écria le marquis stupéfait.

— Oh ! murmura le marchand.

— Pas de cris, continua Bannière ; vous n'êtes pas marquis, vous n'êtes pas capitaine, vous ne vous appelez pas della Torra ; vous êtes un grec, un filou, un voleur.

— Moi ?

— Oui, vous ! je vous ai vu toute la soirée me faire la carte large.

— Drôle !

— Allons, pas de mots ; vous avez une épée, j'ai un sabre, dégainons, et vite, si vous ne voulez pas que je vous tue tout bellement sans que vous dégainiez, ce qui m'est parfaitement égal, pourvu que je vous tue.

Le marchand voulut venir en aide au compagnon, et, à défaut du bâton nageur qui s'en allait tout seul du côté du village, il tira un couteau de sa poche ; mais Bannière espadonna, et en espadonnant lui allongea un si rude coup de rapière que l'habit gris brun en fut éventré depuis les chausses jusqu'à l'épaule.

Le marchand ne demanda point le reste de son compte ; il s'enfuit au contraire avec un gémissement qui prouvait que la doublure du pourpoint avait été entamée.

Quant au marquis, pâle et tremblant, il semblait avoir pris racine, et ne songeait pas même à tirer son épée.

— Allons, allons, dit Bannière, exécutons-nous. Puisque nous ne nous battons pas, vidons les poches.

Marion assistait, tout effarée et toute ravie en même temps, à ce triomphe du dragon sur le capitaine ; elle souriait, elle criait, elle trépignait.

C'est incroyable comme la femme préfère toujours l'homme qu'elle connaît de la veille à l'homme qu'elle connaît depuis longtemps !

Cela veut-il dire que la femme est changeante ou que l'homme ne gagne pas à être connu ?

Enfin le marquis, exaspéré par les insultes de Bannière et par les airs de Marion, fit un effort et mit l'épée à la main.

Mais cette main tremblante était fort peu solide ; avec la forte lame de son sabre, Bannière lia le fer et fit sauter l'épée du marquis.

Le marquis se crut mort et tomba à genoux.

Mais Bannière avait le cœur miséricordieux ; il se contenta de rouer le marquis de coups de plat de sabre, puis il passa à la chose principale, à l'examen des poches.

Mais il eut beau tourner et retourner les malheureuses poches, des soixante louis que le marquis venait de lui escroquer au jeu, Bannière en retrouva deux ou trois à grand'peine.

— Ah ! s'écria Marion avec douleur, si j'avais su que c'était cela que vous cherchiez !

— Eh bien ? demanda Bannière continuant de fouiller, mais inutilement, le capitaine.

— Eh bien ! je vous eusse dit que c'était le marchand qui tenait la caisse.

— Ah ! s'écria Bannière avec une exclamation de rage.

Puis, comme c'était un garçon qui prenait vite son parti :

— Courons, dit-il, courons, nous le rejoindrons peut-être avant qu'il n'arrive à l'hôtel.

— Oui, courons, dit Marion, qui en avait pris son parti, et qui faisait cause commune avec Bannière ; courons, nous le rejoindrons peut-être.

Et Bannière, après avoir donné au marquis un post-scriptum de deux ou trois coups de plat de sabre pour faire bonne mesure, reprit sa course vers l'hôtellerie.

Marion s'accrocha à son bras, et courut à ses côtés, légère comme Atalante.

Le marquis demeura éperdu de douleur et de honte en voyant Marion heureuse à ce point de sa défaite, Marion complice d'un inconnu.

Le cri qu'il poussa ressemblait fort à un rugissement. Il essaya de courir après la fugitive, mais Bannière fit volte-face et le marquis resta court.

Ce que voyant Bannière, il fit un pas vers le marquis.

Le marquis tourna les talons et s'enfuit.

Bannière reprit sa course ; il comptait sur les petites jambes du marchand pour le rejoindre ; mais la peur les lui avait allongées, et non seulement Bannière ne put le rattraper, mais encore, quand il arriva à l'hôtellerie, le fugitif avait eu le temps de faire maison nette.

— Hélas ! ma charmante, lui dit-il, vous avez par malheur affaire à un homme ruiné de cœur et de bourse ! Je n'oublierai jamais vos bonnes grâces, mais je ne vous offenserai point en vous offrant moins que vous ne valez. Écoutez, vous êtes assez belle pour savoir ce que c'est que l'amour. Eh bien ! j'aime éperdument une femme après laquelle je cours, qui m'a fait déjà déserter deux fois : la première fois les jésuites, la seconde fois les dragons. Je sais bien que pour moi vous avez quitté ce scélérat de marquis, et c'est une considération ; mais peut-être, à tout prendre,



Le marquis se crut mort.

Comme Billoquet, il avait sauvé la caisse.

Bannière courut à l'écurie, espérant qu'il avait au moins oublié le cheval.

Mais le marchand était homme de bonne mémoire ; et malgré ses tares et ses infirmités, il lui avait mis la selle sur le dos, la bride au col, et était parti au grand galop.

Il ne restait donc plus rien absolument à Bannière que deux louis et Marion.

Ce fut une désolation bien grande pour le pauvre garçon quand il se fut assuré de ce contretemps ; mais le malheur était irréparable ; il fallut bien faire contre fortune bon cœur. Bannière appela l'hôte et commença de lui conter son histoire ; il en résulta que l'hôte lui fit payer à l'instant même son dîner et celui des trois autres convives, exigeance à laquelle souscrivit Bannière sans trop discuter, peu soucieux qu'il était d'avoir des démêlés avec les autorités du lieu.

Sur les deux louis, restaient huit écus et Marion ; Marion qui, pleine de grâce et d'amour, eût été en toute circonstance, et Olympe oubliée, une consolation suffisante.

Mais Bannière n'avait plus le cœur qu'à un amour ; aussi, voyant la belle enfant larmoyer en le regardant et implorer les mains jointes :

vous ai-je rendu service. Quelque jour il vous eût compromise, et vous eussiez été perdue ou tout au moins emprisonnée. Séparons-nous donc ici, s'il vous plaît, ma chère Marion.

Marion poussa un gros soupir et regarda Bannière.

— Quoi ! au milieu de la nuit, dit-elle.

Et elle prononça ces mots d'un si doux accent que Bannière en eut le cœur tout ému.

Il la regarda en secouant tristement la tête.

— Sans argent, sans asile, ajouta-t-elle plus bas.

Et elle baissa la tête, et Bannière sentit instinctivement que les larmes devaient lui venir aux yeux.

— J'ai huit écus, dit Bannière. En voilà six.

— Mais puisque le gîte est payé, dit Marion, pourquoi ne pas en profiter, monsieur ?

C'était une grande sirène que cette femme, et elle avait dans la voix des intonations qui eussent attendri le sage Ulysse ; à plus forte raison Bannière, qui n'avait jamais eu la prétention de lutter de sagesse avec le roi d'Ithaque.

Et cependant l'histoire ne dit pas si Bannière adopta le conseil dans sa teneur exacte. Elle ne dit pas davantage comment il se sépara de cette compagne improvisée ; mais,

le lendemain matin, Marion, bien certainement, était toute seule à l'auberge.

Elle méritait un sort plus doux, la pauvre fille. Ces âmes, si elles fussent arrivées à temps, eussent été les anges d'une vie dont toute la place était prise lorsque leur amour se présenta.

XLIII

BANNIÈRE A PARIS

Bannière en veste de velours chocolat, en braies de basin et en pantoufles, était destiné, comme on le comprend bien, à faire le plus éclatant effet sur les grands chemins qu'il parcourait ; aussi chacun s'arrêtait-il pour le regarder passer, et ne reprenait-il sa route que lorsque Bannière était déjà loin.

Bannière retardait les gens qui le regardaient passer, mais rien ne retardait Bannière.

C'est qu'il ne restait que trois écus à Bannière pour accomplir un parcours de cent lieues ; nous disons trois écus parce que la pauvre Marion l'avait forcé d'en garder trois sur huit, et n'avait absolument voulu en prendre que cinq.

Et encore avait-il fallu débattre. C'était prendre déjà beaucoup, disait-elle, que de prendre cinq écus sur huit, et puis Bannière avait une plus longue route à faire qu'elle. Et puis jamais une jolie femme sans argent n'est aussi embarrassée qu'un homme sans argent, cet homme fût-il à la fois aussi beau à lui tout seul qu'Endymion ou Adonis.

Eh bien ! sur ces trois écus, chose incroyable ! mais que j'ai cependant l'espoir que notre lecteur croira, du moment où je le lui dis, Bannière trouva le moyen de faire des économies, et de ces économies il acheta une paire de souliers.

Les pantoufles de la pauvre Marion avaient fait tout ce que pouvaient faire de braves pantoufles : elles avaient tenu pendant vingt lieues ; après quoi, les quartiers s'en étaient allés d'un côté et les semelles de l'autre.

Quant à la nourriture, c'était ce qui inquiétait le moins Bannière. Il vécut aux dépens des vignes, des noyers et des noisetiers ; puis, comme à tout bon repas il faut des légumes, il tirait quelque carotte ou quelque oignon du premier champ venu, souvent aux cris aigus des paysans ; mais quand il disait aux paysans et surtout aux paysannes qu'il avait faim, et que c'était pour manger qu'il avait fait ce pauvre vol, souvent celui ou celle qui avait commencé par crier finissait par partager son pain avec lui.

Il vécut ainsi, demandant l'hospitalité dans les étables et dans les granges, et, quand on la lui refusait, couchant à la belle étoile, dans quelque meule de foin ou sous quelque arbre richement feuillu.

C'était le seul moyen que Bannière avait trouvé pour éviter les aventures et échapper à l'amour des femmes.

Car on a dû le remarquer, aussitôt que le malheureux se présentait, il faisait immédiatement une passion.

— Hélas ! disait-il en grignotant ses repas champêtres, que n'ai-je, au lieu de l'aimant qui attire les cœurs, l'aimant qui attire le fer ; je serais déjà plus riche qu'il ne faut pour racheter Olympe, fût-elle dans le sérail du Grand Seigneur, et demandât-il pour sa rançon ce qu'Amurat demanda au duc de Bourgogne pour celle du comte de Nevers.

De temps en temps, Bannière faisait de l'érudition sans le vouloir. C'était un des produits de cette primitive éducation qu'il avait reçue au couvent des jésuites.

Après huit jours d'une route acharnée, en se mirant, comme Narcisse, dans le miroir d'une claire fontaine, Bannière s'aperçut que sa barbe ressemblait fort à celle de Polyphème.

Force était au voyageur de se faire raser.

Il se leva donc, après avoir arrosé son déjeuner frugal de plusieurs gorgées d'une eau limpide, s'achemina vers le premier village, entra chez un frater et se fit raser.

Puis, pendant qu'on le rasait, pour dire quelque chose, Bannière demanda :

— Dans quel village suis-je, mon ami ?

Le barbier le coupa et répondit :

— Au village des Vertus, monsieur.

— A combien de lieues de Paris ? demanda Bannière en essayant de voir, du coin de l'œil, chose difficile, la goutte de sang qui perlait à son menton.

— A deux lieues, monsieur ; à deux petites lieues.

Le barbier disait deux petites lieues, parce qu'ayant coupé Bannière, il croyait lui devoir une compensation.

Bannière bondit de joie. Il était loin de se croire si près de Paris, que le brouillard matinal l'avait empêché d'apercevoir.

C'est bien beau Paris pour les gens riches ; mais, dût-on nous traiter de faiseur de paradoxes, nous soutiendrons que c'est encore plus beau pour les gens pauvres ; mais Paris a surtout des beautés incomparables pour l'homme qui, comme monsieur Bannière, vient, pêcheur aventureux, jeter le filet dans cette mer sans fond pour y trouver une perle et un trésor.

Bannière avait juste un écu quand il entra dans la capitale ; malheureusement, il avait aussi la veste de velours et les culottes de basin.

Peut-être pour les esprits méditatifs sera-t-il curieux de voir comment il se tirera d'un pareil accoutrement, et ceux qui l'ont vu s'habiller doivent être vraiment inquiets de voir la manière dont il se déshabillera.

Levons un coin du rideau. Oh ! vous pouvez regarder, madame, fussiez-vous prude comme madame de Maintenon. Soyez tranquille, la chose se fera décemment.

Le dragon, il faut le dire, fut peu remarqué d'abord dans les faubourgs. Paris fourmille d'excentricités. D'abord Bannière, nous l'avons dit, arrivait le matin ; or, le matin, quantité de pauvres commis du roi ou d'employés chez les marchands, humbles, vont à la provision pour le déjeuner, et se montrent sans façon à leurs concitoyens dans un appareil que la tragédie qualifie noblement de simple appareil.

Racine : voir *Britannicus*.

Mais, relativement à l'appareil simple dans lequel Junie se présenta à Néron, l'appareil sous lequel se présentait Bannière était un appareil compliqué.

Tout alla donc bien dans le faubourg Saint-Marcel ; mais le dragon n'eut pas plus tôt atteint la rue de la Harpe, franchi le pont Saint-Michel, et pénétré dans la rue Saint-Denis, qu'il comprit à quel point une mise décente serait rigoureuse pour accomplir les projets qu'il roulait dans son cerveau.

Or, s'habiller décemment c'était l'affaire de six écus pour le moins, juste ce qu'il avait voulu laisser à Marion et le double de ce que Marion lui avait laissé à lui.

Bannière ne le pouvait donc faire, n'ayant absolument qu'un écu.

Cela ne l'empêcha point d'aviser aux crochets d'un fripier un habit de bouracan.

On le sait, la loi de toute friperie veut que l'acheteur paie une différence, troquât-il du bon pour du mauvais, du médiocre pour du pire.

Or, ce n'était point le cas. La veste du marquis de la Torra comptait parmi les pires. Mais Bannière était né coiffé. Bannière, qui se fût décidé à tuer un homme pour avoir sa dépouille, Bannière eut le bonheur de tomber précisément sur une femme.

Tout au contraire de la négresse du capitaine Pamphile, qui était une négresse mâle, le fripier de Bannière était une fripière.

Bannière se présenta galamment ; le théâtre l'avait habitué à faire de brillantes entrées. La marchande avait trente ans, c'est-à-dire qu'elle était jeune encore ; la marchande était presque jolie. Elle vit ce beau garçon, tout gêné sous ses apparences de petit-maître, et elle lui sourit.

Bannière exposa sa requête, et, moitié riant, moitié priant, offrit son écu pour l'habit de bouracan.

La fripière le regarda encore, sourit encore, et, sans faire une observation, détacha l'habit de son croc et le tendit à Bannière.

Bannière demanda à passer au fond de la boutique ; ce qui lui fut accordé avec un sourire plus significatif encore que les deux premiers.

Mais Bannière avait décidé dans sa sagesse qu'il ne ferait plus jamais attention à ces sourires-là.

Bannière passa donc dans l'arrière-boutique, et tira doucement la porte après lui.

Puis, deux secondes après, il en sortit avec la satisfaction de se voir habillé en fin été, bien que la saison eût marché comme Bannière, et, comme il avait atteint Paris, eût atteint l'automne ; mais il avait choisi le bouracan comme plus facile à marier au basin que n'eût été du drap ou du velours.

La fripière fit à Bannière un quatrième et dernier sourire ; mais, malgré ce sourire, Bannière sortit.

Et il y avait de la part de Bannière quelque courage à sortir en laissant ce sourire derrière lui. Ce sourire voulait dire bien des choses plus gaies que ce que Bannière se disait.

Or, voici ce que se disait Bannière :

— Je n'ai plus rien pour manger, pas un sou, pas un denier, pas une obole, mais je ne serai pas ridicule. Si je reste à jeun, ce qui serait ridicule dans une ville qui nourrit huit cent mille âmes, tant pis pour mon estomac, cela le regarde ; tant pis surtout pour mon esprit, cela prouverait qu'il n'est pas fertile en expédiens.

Ce monologue n'empêcha point Bannière de remercier de tout son cœur, la gracieuse fripière qui le suivait de

son œil complaisant. Aussi plusieurs fois se retourna-t-il, tant pour la complimenter du geste que pour voir si les passans se retournaient aussi.

Personne ne fit attention à Bannière, ce qui réjouit fort Bannière. C'était la preuve qu'il avait cessé d'être grotesque.

Cette tranquillité d'âme lui permit de gagner le boulevard. Il s'assit entre deux bornes, s'accoudant à chacune comme il eût fait dans un fauteuil à bras, et il s'occupa à regarder les chiens, qui, plus heureux que lui, faisaient leur premier repas.

Mais c'était toute autre chose que les chiens savans qu'il avait l'air de regarder, et que ce premier repas qui avait l'air de le préoccuper, qui tenait Bannière l'œil fixe et l'esprit éveillé ; c'était au fond l'inquiétude de savoir comment il allait, dans l'état de dénuement où il se trouvait, commencer les démarches nécessaires pour retrouver Olympe.

Elle a fui, se disait-il, avec monsieur de Mailly ; monsieur de Mailly avait autrefois quitté Olympe pour se marier ; puisque monsieur de Mailly a une femme, monsieur de Mailly n'aura pas conduit Olympe chez lui.

Non ! mais il l'aura logée dans quelque petite maison.

Ah ! maintenant, se disait Bannière, voilà : reste à savoir où sont les maisons secrètes des riches.

Alors, avisant un rustaud qui tenait à sa main un petit billet parfumé :

— Mon ami, lui dit-il, où retrouve-t-on, s'il vous plaît, les femmes qui se perdent à Paris ?

L'Auvergnat, c'en était un, se mit à rire, et, sans répondre autrement, continua son chemin. Bannière conclut de ce silence que la question avait été trop spirituelle ou trop bête, et que l'Auvergnat n'avait point compris.

C'était la vérité.

Cette fausse démarche introduisit une certaine défiance dans l'esprit de Bannière. Si je me brouille ainsi, dit-il, je suis capable de ne faire que des sottises. Je ne sais comment cela se fait, mais toutes mes initiatives manquent de maturité.

Pourquoi suis-je un sot à Paris et avais-je de l'esprit en province ?

Parce que j'ai faim et que j'ai un habit maigre ; or, plus il s'écoulera d'heures, et plus j'aurai faim : plus il s'écoulera de jours, et plus mon habit sera maigre.

Que faire sans un sou ?

Cette dernière question, problème éternel des pauvres et des ambitieux, Bannière se la posa en drapant l'habit de bouracan sur ses mains enfoncées dans ses poches.

— Que faire sans un sou ? répéta Bannière.

Puis, tout à coup, il poussa un cri, et sa main droite s'agita vivement dans sa poche.

O bonheur ! il avait senti quelque chose de froid au bout de ses doigts, et il avait reconnu le contact d'une pièce de monnaie.

Palper, extraire, voir, bondir, tout cela se fit en une seconde.

La fripière avait compris le besoin que Bannière avait de son écu, et elle l'avait remis dans la poche de l'habit de bouracan.

Bannière avait donc toujours un écu. Bannière était donc vingt-cinq fois plus riche que le Juif Errant.

Il eut d'abord l'idée de retourner tout courant au magasin et d'embrasser la fripière sur les deux joues. Mais il réfléchit à quelles extrémités pouvait le mener une pareille démarche. Il résolut donc de s'en abstenir, et de lui faire tout simplement honneur en régénérant ses idées par une nourriture saine et abondante.

En conséquence, il entra chez un rôtisseur de la rue du Ponceau.

XLIV

COMMENT BANNIÈRE DÉJEUNA CHEZ LE ROTISSEUR DE LA RUE DU PONCEAU ET DE CE QUI S'EN SUIVIT

Depuis l'époque assez reculée où se passe cette histoire, les hommes de notre pays, c'est-à-dire du seul pays où l'on mange, font semblant de manger plus qu'on ne mangeait autrefois, et en réalité mangent beaucoup moins. Cent traiteurs comme ceux qui nous empoisonnent aujourd'hui ne valent point devant l'estomac un seul rôtisseur de la rue de la Huchette.

La boutique du rôtisseur d'autrefois, c'était un monde, quelque chose dont le *cosmos* seul de monsieur de Humboldt peut donner une idée. Le rôtisseur, c'était l'être multiple, c'était le fruitier, le marchand de comestibles, l'épicier, le traiteur, le pâtissier. C'était tout, excepté le marchand de vin, qui, envers et contre tous les rôtisseurs du monde, conservait sa spécialité. Du jus de ses volailles, c'est du rôtisseur que nous parlons, bien entendu, du jus de ses volailles il faisait des potages exquis ; de ses volailles, certaines fricassées dont les rôtisseurs avaient seuls le secret. Il avait salade, œufs et gibiers de toutes sortes, et se laissait même aller à la friture pour certaines de ses pratiques.

En outre, le rôtisseur, rival du pâtissier, comme nous avons dit, faisait cuire au four beaucoup de fantaisies, tandis que la broche gigantesque qui tournait en grinçant devant son immense cheminée produisait des graisses dont toutes les cuisines du quartier s'accompagnaient.

Un homme affamé, quand il entrait chez un de ces rôtisseurs, ne pouvait en sortir comme il était entré ; si modeste que fût sa bourse, il trouvait dans cette arche de viandes cuites de quoi se rassasier avec délices.

Depuis la mauviette de trois sous jusqu'à la poularde de trois francs, depuis l'humble pigeon bizet jusqu'au splendide faisan doré, le rôtisseur offrait aux consommateurs le règne animal tout entier, échelonné sur la grande proportion ontologique.

Lapereaux fumans, lièvres aux reins piqués, longes de veau rissolées, éclanches, épaules, gigots, le rôtisseur détaillait tout, bipèdes et quadrupèdes, un bœuf tout entier, s'il eût été demandé ; en outre, le rôtisseur portait en ville et, grâce à lui, pour peu qu'on le voulût, on faisait chez soi sans frais les plus réels et les plus délicieux repas.

La cuisine naturelle a disparu le jour où succombèrent les rôtisseurs. Ils se relèveront un jour comme une nécessité de la société à venir, nous n'en voulons pas douter.

Pour notre part, jamais festin d'Homère aux graisses bouillonnantes, jamais *pinguis forma* de Virgile ne nous a chatouillé le palais et l'odorat, aux jours de nos grands appétits, comme ces rôtis tout préparés, tout bouillans, tout fumans, que nous avons vu tourner en imagination au-dessus de la lèchefrite du rôtisseur au dix-huitième siècle.

Donc Bannière entra chez le rôtisseur.

Il y choisit un poulet de quarante sous et une salade qu'il se fit porter au plus prochain cabaret.

Ce cabaret, bizarrerie qui remonte à cent trente ans passés, ce cabaret vendait du vin, du vrai vin, du vin véritable, du jus de raisin.

Bannière commanda deux douzaines d'huîtres et deux bouteilles de bourgogne.

Puis, par une puissance de volonté qui se retrouve au fond de tout esprit bien organisé, rompant immédiatement avec tous ses chagrins, il s'arrangea dans un coin, décidé comme tout homme de cœur à livrer une rude bataille à ce vampire qui s'appelle l'ennui, à ce démon qui s'appelle mélancolie, ces deux fils scélérats de l'amour et de l'absence.

Il mangea.

Ici, nous protestons de notre respect pour le public et de notre goût pour les délicatesses physiques et morales. Nul plus que nous n'aime à dorer sur toutes ses tranches un héros de roman.

Mais nous devons confesser que l'estomac de Bannière s'était révolté ; en se révoltant avait changé toute la nature de cet homme, et, en changeant sa nature, avait diminué sa valeur.

L'estomac, s'il est mécontent, tue le cœur et le cerveau. Inutile d'ajouter qu'il supprime les bras et les jambes.

Aussi, à peine l'ex-dragon eut-il versé dans son estomac maussade l'huître fraîche et le vin généreux, à peine la douce chaleur des sucs gastriques eut-elle commencé à tourbillonner vers les yeux et autour des tempes de l'affamé, que le malade réconforté vit à l'instant même sa situation au travers des prismatiques espérances que, depuis quinze jours, il ne connaissait plus.

On eût dit que le vin de Bourgogne n'était rien autre chose que cette liqueur magique qu'à l'heure de minuit la Thessalienne Canidie versait sur les tombes pour en faire sortir les fantômes. Sous l'influence de ce vin, Bannière renaquit, rouvrit les yeux, et revit à l'instant même ce qu'il désirait le plus revoir au monde : Olympe, — dans son imagination, bien entendu.

Olympe, revoir Olympe, chose impossible la veille !

Eh bien ! c'était aujourd'hui la plus simple des choses. Olympe n'était-elle point à Paris ? Lui aussi, Bannière, n'était-il point à Paris ? Le plus difficile était donc fait, puisque, pour se rapprocher d'Olympe, Bannière avait déjà franchi plus de la quatre-vingt-dix-neuvième partie de la distance qui le séparait d'elle.

Maintenant restait Paris, c'est-à-dire un labyrinthe plus compliqué que celui de Dédale.

Mais, à tout prendre, qu'était-ce que Paris ? Une circonvallation limitée, sept lieues de circonférence ; par conséquent, dans sa plus grande étendue, trois lieues et demie de diamètre.

La belle affaire, pour des jambes qui venaient de faire cent trente lieues, et qui, grâce aux huîtres, au vin de

Bourgogne, du poulet et à la salade, ne s'en souvenaient déjà plus.

On retrouverait donc Olympe en la cherchant partout à l'aide de ces fameuses jambes.

Où cela, *partout* ?

Partout, parbleu ! Le partout des jolies filles est limité. Quoique le Savoyard n'eût pas répondu à Bannière, Bannière savait bien que le *partout* d'une jolie fille, c'est la petite maison d'un grand seigneur.

Et parmi tous les grands seigneurs qui se trouvaient en ce moment à Paris, il n'y avait pas à hésiter. Olympe s'était dénoncée elle-même dans la prison de Lyon. C'était monsieur de Mailly qui l'était venu chercher, c'était monsieur de Mailly qui l'emmenait. Olympe était donc dans la petite maison de monsieur de Mailly.

Maintenant, où était cette petite maison ? Voilà ce qui restait à savoir.

Eh bien ! on le saurait.

Oui, mais de qui ?

Eh, parbleu ! de monsieur de Mailly lui-même. Bannière irait donc demander à monsieur de Mailly où était sa petite maison, et de gré ou de force il tirerait Olympe de cette petite maison.

C'était une idée bien simple, mais qui ne lui était pas encore venue, et disons-le, qui ne lui serait pas venue sans les autres : le poulet, la salade et surtout le vin de Bourgogne.

Comme c'est triste d'avouer que le moral est soumis si tyranniquement au physique !

Il le faut l'avouer, cependant.

Avouons-le donc, et continuons.

Bannière ayant fini sa seconde bouteille et pris sa résolution, calcula sa dépense et s'aperçut qu'il devait un écu moins trois sous. Mais comme il ne se sentait plus besoin de rien, sinon d'Olympe, ces trois sous lui devenaient superflus.

Il en fit donc majestueusement l'abandon à la fille du cabaret, qui tant de courage lui avait poussé depuis une heure.

Et maintenant le bouracan était trop chaud, le basin était trop frais. Bannière était trop paré : il ne s'habillait plus, depuis le déjeuner, que de sa vive jeunesse et de son ardent amour.

Nez au vent, poing sur la hanche, Bannière s'achemina donc tout naturellement vers le faubourg Saint-Germain, où était situé l'hôtel de Nesle, qu'habitait, selon toute probabilité, monsieur de Mailly.

Il existait encore à cette époque, dans la race bipède, *quelques beaux*, une espèce qui s'est perdue depuis, comme se perdent toutes les curiosités depuis le déluge, comme se sont perdues toutes les monstruosités avant lui.

Que notre lecteur se rassure : il n'est question ici ni d'une dissertation sur les mastodontes ni d'une thèse sur les fossiles.

Il est question tout simplement d'une petite digression sur les suisses d'hôtel.

Ces personnages, que nous avons encore admirés dans notre enfance, qui ont été atteints dans leur dignité par la révolution de 1830, dans leur existence par la révolution de 1848, ces personnages, disons-nous, régnaient alors despotiquement sur la limite qui sépare le dehors du dedans, et ils s'armaient tantôt de la hallebarde et tantôt du simple dédain pour faire exécuter les consignes transmises par le premier valet de chambre ou la camériste favorite.

Ce fut à l'un de ces dogues helvétiens que s'adressa tout d'abord Bannière ; mais le suisse, faisant parfaitement d'un coup d'œil le relevé de ce que pouvait coûter un habit de bouracan et une culotte de basin, et haussant toute la défroque jusqu'à trois écus, le suisse jeta glorieusement Bannière à la porte.

— Mais, monsieur le suisse, insista Bannière, je vous demande monsieur le comte de Mailly !

— Monzir y être bas, répliqua le suisse.

Bannière réfléchit et comprit que le grand obstacle à ce qu'il entrât, c'était son habit de bouracan et ses chausses de basin.

— Oh ! ne craignez rien, dit-il avec toute la dignité qu'il avait pu puiser dans le rôle d'Hérode, je ne viens point pour vous demander l'aumône.

— Nicht, nicht, bardez, dit le suisse un peu ébranlé par la netteté avec laquelle Bannière venait d'étaler sa position sociale.

— Je viens du régiment de monsieur de Mailly, insista Bannière, et j'ai à lui dire des choses de conséquence. Prenez donc garde de me refuser, car votre refus retomberait, non pas sur moi, mais sur vous.

Le suisse toisa une seconde fois et avec plus d'attention encore que la première les quatre ou cinq aunes d'étoffe légère qui habillaient notre héros.

— Du régiment ? fit-il inquiet. Fous dides que vous arrifez du régiment ?

— J'en arrive.

— Oh ! oh !

— Vous regardez mon costume, n'est-ce pas ?

— Foui.

— Eh bien ! n'y faites pas attention à mon costume.

— Oh ! oh !

— Je suis un des dragons de monsieur de Mailly, et comme il s'agit de secret d'État, je me suis déguisé pour n'être point arrêté en route.

— Ah ! ah ! fit le suisse presque persuadé.

— Laissez-moi donc passer, dit Bannière. Et il fit un mouvement pour se glisser entre la hallebarde et le corps du géant.

Le suisse rapprocha la hallebarde de son corps, et par conséquent intercepta le passage à Bannière.

— Eh bien ? dit Bannière.

— Mais, dit le suisse, c'est que monzir le comte de Mailly n'y être réellement bas.

— D'honneur ? fit Bannière.

— D'honneur ! Matame seule y être.

C'était vrai. Bannière, habitué au théâtre à lire dans les yeux de son interlocuteur, Bannière devina tout de suite que le digne Helvétien disait la vérité, à la tranquillité de son regard.

— Madame, pensa Bannière. Madame ! diable ! ce n'est point cela qu'il me faut.

Puis, réfléchissant.

— Mais, au bout du compte, pensa-t-il, madame me donnera des nouvelles de monsieur.

Alors, se retournant vers le suisse :

— Eh bien ! précisément, dit-il.

— Brézizément, quoi ?

— Précisément, c'est à madame que je veux parler.

Et Bannière avait l'air si effaré que le suisse n'hésita plus.

Sonnant alors la femme de chambre, pour laquelle il avait dans sa loge une sonnette particulière, il lui annonça aussitôt son apparition qu'un messager des plus pressés arrivant de Lyon, où était le régiment de monsieur de Mailly, désirait parler à la comtesse.

Voilà comment Bannière pénétra, à dix heures du matin, dans l'impénétrable sanctuaire d'une femme.

XLV

MONSIEUR BANNIÈRE TROUVE D'INÉPUISABLES RESSOURCES DANS SON HABIT DE BOURACAN

Madame de Mailly, charmante femme aux yeux noirs et vifs, aux cheveux bouclés, à la peau brune et fine, et à laquelle le critique le plus sévère, dit un historien du temps, ne pouvait reprocher que des joues un peu plates, madame de Mailly avait épousé, comme nous l'avons dit au début de ce livre, monsieur le comte de Mailly, l'amant d'Olympe.

Elle était une des cinq demoiselles de Nesle, destinées, on le sait, à faire un si grand bruit dans leur siècle.

Les quatre autres étaient : madame de la Tournelle, madame de Flavacourt, madame de Vintimille, et madame de Lauraguais.

Toutes étaient belles ; quelques-unes même étaient plus belles que madame la comtesse de Mailly ; mais pas une n'avait ce charme si prodigalement répandu par la nature et l'éducation sur toute la personne de la comtesse. Une femme n'est pas toujours aimée parce qu'elle est la plus belle : il y a la grâce qui passe avant la beauté.

Madame de Mailly devait être adorée.

Bannière, en pénétrant près d'elle, reconnut d'abord, avec ce tact vraiment extraordinaire qu'il possédait, toute l'influence qu'une pareille femme pouvait exercer sur les hommes les moins faciles à émouvoir.

De son côté, la comtesse, en apercevant ce garçon, fut prise d'un sentiment étrange en voyant l'opposition que sa bonne mine faisait avec son costume.

— Ah ! fit-elle à sa camériste, comme il est vêtu ! Et pourquoi ce déguisement ?

La camériste regarda Bannière en connaisseuse, et secouant la tête :

— Les hommes de M. de Mailly sont bien choisis, dit-elle, si tout le régiment est coupé sur le patron de celui-là.

Le fait est que la comtesse, par une étrange opération de son esprit, s'était dit tout d'abord que si Bannière était bien vêtu, il serait fort agréable à voir.

À la vue d'un joli homme, il pousse presque aussitôt dans l'esprit de la femme la plus honnête quelque secrète pensée qu'elle cache à son mari et souvent même à son confesseur.

— Eh bien ! mon ami, dit la comtesse d'une assez douce voix, vous avez demandé à me parler ?

— Oui, madame la comtesse, répondit Bannière.

— Que désirez-vous me dire ?

— Un secret qui exige que je prie madame la comtesse de vouloir bien permettre que je l'entretienne en particulier.

Les gens du monde sont défians. Ce costume bizarre, cette politesse exquise, tout ce miel parfumé qui n'a pas l'habitude de s'exhaler des lèvres d'un dragon et qui s'exhalait des lèvres de Bannière, arrêtèrent la bienveillance de la comtesse au moment où cette bienveillance allait s'échauffer comme chez une simple femme.

— Cet homme-là, dit-elle, n'est point un dragon ; il salue trop bien.

Et elle fit du coin de l'œil un signe à sa camériste, qui voulait dire : — Demeurez, mademoiselle.

En conséquence de ce signe, la camériste demeura.

Bannière, qui avait plusieurs fois regardé cette fille comme pour lui donner son congé malgré l'ordre de sa maîtresse, Bannière attendait son départ, et, résolu à ne pas dire un mot, à ne pas faire un geste devant elle, demeurait à la même place, immobile comme un terme, muet comme un poisson.

Il ne faut pas oublier, pour l'intelligence de certains mystères qui cessent d'en être si l'on remonte vers le passé, que cette histoire est presque contemporaine de la régence et que les jeunes et belles femmes de cette époque, c'est-à-dire ces reines d'amour et de plaisir, savaient, lorsqu'elles voulaient s'en souvenir, combien de fois et de quelle façon, pour arriver jusqu'à elles, les Lauzun s'étaient déguisés dans le siècle passé et les Richelieu dans celui-ci.

Madame de Mailly, mal renseignée par l'instinct ordinaire aux femmes, vit donc dans ce muet personnage si grotesquement vêtu, un soupirant plus audacieux que les autres et même plus adroit, c'est-à-dire plus dangereux, et commença de se renfrogner. Si jolie qu'elle fût, elle devint presque laide, tant le trop de vertu fait tort au visage, tant Minerve gêne Vénus, ainsi qu'eût pu dire l'abbé de Bernis, que ses madrigaux commençaient à mettre à la mode.

— Si vous êtes venu pour vous tenir purement et simplement debout devant moi comme vous faites et sans rien dire, articula sèchement la comtesse, retournez d'où vous venez, monsieur, et ne me dérangez pas une seconde fois.

Ce mot monsieur avait été prononcé avec un accent qui renfermait le plus franc congé qu'un séducteur travesti pût recevoir.

Mais Bannière ne s'émut pas le moins du monde de ce congé.

Et s'inclinant :

— Madame, répliqua-t-il, je suis, croyez-le bien, un dragon du régiment de monsieur le comte. Je me nomme Bannière, et, Dieu m'en garde ! je n'ai ni n'aurai jamais l'intention de vous offenser.

— Alors, parlez. Vous avez une grâce quelconque à demander à monsieur de Mailly, n'est-ce pas ? et par moi, vous espérez obtenir cette grâce ? Alors, parlez ; quand je demande, il faut faire vite et net.

— En ce cas, madame, ce que je demande, c'est tout simplement où je pourrai rencontrer monsieur de Mailly.

— Pourquoi faire voulez-vous rencontrer monsieur de Mailly ? demanda la comtesse.

Bannière ne s'était pas attendu à cette question, à laquelle cependant il devait s'attendre.

Aussi manqua-t-il complètement d'imagination, au lieu d'inventer un prétexte quelconque.

— Permettez-moi de me taire, madame, dit-il.

— Si vous avez besoin de parler à monsieur le comte de Mailly, pour une affaire que vous ne pouvez pas dire à sa femme, ce n'était pas à sa femme que vous deviez venir demander son adresse. Adieu, monsieur.

Ici Bannière continua non seulement à manquer d'imagination, mais il commença de manquer d'esprit.

Il prenait avec madame de Mailly la mauvaise veine, absolument comme il l'avait prise avec les grecs.

— Madame ! s'écria-t-il, je cherche monsieur le comte de Mailly, parce qu'il m'a enlevé mon bien le plus cher.

— Quel bien a pu vous enlever le comte de Mailly ?

— Une femme.

La comtesse tressaillit.

Bannière se figurait, cœur naïf et ignorant, ôter à cette femme tous ses soupçons en lui faisant une révélation semblable, il avait cru que la piquer contre son mari, c'était la forcer à parler d'abondance.

Bannière avait calculé sur la grisette, et non sur la grande dame.

— Quelle femme ? demanda la comtesse.

— Mademoiselle Olympe ! c'est-à-dire ma vie, c'est-à-dire mon âme !

La comtesse frissonna au feu qui jaillissait des yeux de Bannière.

Quant à la soubrette, elle s'avoua très ingénûment à elle-même que si elle se fût appelée mademoiselle Olympe, Bannière n'aurait pas eu à courir après elle, ou du moins à courir bien loin.

— Qu'est-ce que mademoiselle Olympe ? reprit la comtesse décidée à tout apprendre, quitte à prendre de la révélation ce qui lui conviendrait, et à laisser le reste.

— Une actrice, madame.

Madame de Mailly haussa les épaules avec une expression de dédain impossible à rendre ; puis, d'un ton que le plus habile scrutateur des femmes n'eût pu déchiffrer selon sa clef véritable :

— Vous êtes un fou, dit-elle, ou un menteur.

— Fou ! menteur ! s'écria Bannière stupéfait.

— Eh ! sans doute, monsieur, car, à moins d'être fou, on ne fait point de pareilles confidences à une femme sur son mari si elles sont véritables, et si elles sont fausses, eh bien ! comme je vous le disais tout à l'heure, on est menteur.

— Oh ! vous avez raison, madame, dit Bannière, oui, je suis fou d'amour !

La comtesse regarda Bannière du coin de l'œil, haussa les épaules une seconde fois, et rentra dans sa chambre à coucher.

Bannière s'élança vers elle.

La comtesse s'arrêta sur le seuil de la porte, et tournant la tête pour regarder Bannière par-dessus son épaule.

— Ah ! fit-elle sèchement avec ce coup d'œil glaçant capable de rompre tous les courans magnétiques qui frémissent du zénith au nadir.

Bannière, cloué à sa place par le désespoir, sentit une impulsion croissante qui le poussait dehors ; c'était la soubrette qui faisait ce qu'elle pouvait avec ses deux petites mains pour l'entraîner hors de cette chambre, où il venait de commettre une si haute balourdise.

Bannière se laissa aller.

La soubrette avait bonne envie d'être aussi compatissante que sa maîtresse avait été cruelle ; aussi, arrivée à la porte, donna-t-elle à Bannière pour consolation un serrement de main et ces mots :

— Allez, madame ne vous croit pas, parce qu'elle a un cœur de pierre, mais moi qui ai le cœur tendre, hélas ! je vous crois et je vous plains.

Bannière ne répondit point, il sortit de l'hôtel tout étourdi, ne voyant plus rien devant lui en ce monde que l'abîme où venait de tomber son bonheur.

L'estomac ne fonctionnait plus ; l'ingrat organe digérait, et en digérant il oubliait.

Il serait difficile, même à une plume plus éloquente que la nôtre, de décrire la situation dans laquelle se trouvait le malheureux Bannière après cette scène.

Plus d'espoir, non pas de rattraper monsieur de Mailly sur des indications quelconques ; rien n'était, au contraire, plus facile que cela : il n'y avait qu'à l'attendre à la porte de son hôtel ; il y rentrerait, pardieu ! bien un jour ou l'autre ; mais rattraper monsieur de Mailly, ce n'était pas retrouver Olympe ; et ne pas retrouver Olympe, Bannière le sentait, c'était un état pire que la mort.

Ce qu'il y avait de pis dans la situation, c'est que, plus Bannière s'enfonçait dans les réflexions, plus il s'enfonçait dans le désespoir. Plus d'argent, donc plus de ressources.

Bannière tomba dans une espèce de prostration d'autant plus profonde que sa joie avait été plus expansive.

Puis, tout à coup, quelque chose comme un éclair passa sur son visage ; mais cet éclair était plus sombre que joyeux.

— J'ai mon diamant, dit-il ; ce diamant vaut trois cents pistoles au moins. On m'en prêtera cent dessus. Je me ferai faire une reconnaissance en bonne forme, un acte de propriété par-devant notaire, enfin quelque chose de solide, d'incontestable. Avec l'argent je retrouverai Olympe, et j'irai, la conduisant chez le notaire, lui montrer le diamant, si d'ici là je n'ai point encore trouvé le moyen de le racheter.

Puis, tout à coup se ravisant :

— Oh ! s'écria-t-il, exposer mon diamant, exposer la seule preuve que j'aie de mon amour, de mon absolu dévouement aux volontés de ma maîtresse ! abandonner ce diamant à d'autres mains que les miennes ! Voyons, j'étais fou d'avoir une pareille idée. Est-ce qu'un prêteur sur gage ne peut pas faire banqueroute et s'enfuir ? Est-ce qu'un juif ne peut pas être arrêté, confisqué, emprisonné ? Est-ce qu'un notaire ne peut pas être incendié, volé ? Dame ! cela s'est vu, et nous avons sur les galères de Sa Majesté, à Toulon et à Brest, des tabellions fort connus à Paris. D'ailleurs, devant un notaire, il faudrait dire mes noms, prénoms, qualités : Joseph Bannière, enfui du couvent des Jésuites d'Avignon, déserteur de la caserne des dragons de Lyon. C'est impossible. D'ailleurs, c'est dit : cela serait possible que cela ne se ferait pas ; j'ai reconquis mon diamant, mon diamant ne me quittera plus.

Et il pressa amoureusement ce diamant sur ses lèvres, et

il cherchait sur la froide surface la chaleur des baisers qu'Olympe y avait déposés jadis.

Cette pensée d'aliéner, ne fût-ce que pour un mois, ne fût-ce que pour un jour, ne fût-ce que pour une heure ce diamant, lui fit tant d'horreur, qu'il se frappa la poitrine en souvenir de ses bonnes habitudes monacales.

L'habit de bouracan reçut encore ce choc. Il était bien mince, le pauvre habit ; il savait, comme un maillot, prendre toutes les formes du corps. Cependant, sous le coup de poing dont Bannière le gratifiait, le bouracan prit une attitude de résistance : la diaphane étoffe se fit plastron à l'endroit du cœur.

Bannière sentit une épaisseur dans la doublure. Pardon, nous induisons en erreur le public en disant dans la doublure : l'habit n'en avait pas. Rectifions le fait : Bannière sentit une doublure dans cette quasi-épaisseur.

Il regarda, saisi non seulement de surprise, mais d'un certain respect ; il regarda et vit à l'endroit du cœur derrière l'étoffe de cet habit, comme un quadrilatère de toile blanche pareil à ces radoubs qui servent à consolider les accrocs repris par une aiguille expérimentée, mais insuffisante cependant, dans les habits hors d'âge.

— Voilà, dit-il, une pièce mal mise ; la fripière m'aurait-elle trompé ?

— Mais il y a épaisseur, épaisseur réelle, dit Bannière. Voyons.

En effet, décousant cette épaisseur avec un ongle avide, il trouva dans ce carré de toile une sorte de sachet fait d'une bande de satin gris et d'une bande de satin rose, le tout en très mauvais état, le tout fort usé, fort décoloré, tout flétri, et portant, brodée sur le satin rose, une grossière image de saint Julien, avec ces mots :

Ora pro nobis.

— Un scapulaire ! s'écria Bannière ; mais l'habit est donc enchanté ? Voyons, serait-ce ce scapulaire, par hasard, qui aurait fait que j'ai trouvé un écu dans cet habit ? Ce n'est pas probable cependant, à moins que saint Julien, le patron des voyageurs, ne protège le bouracan au point de le garnir tous les matins d'un écu de six livres. Voyons dans le scapulaire.

Et Bannière procéda avec la plus rigoureuse exactitude à l'examen du scapulaire.

— Vide ! Oh ! bien vide ! la religion pure et simple, dénuée d'artifices et d'ornemens.

Au scapulaire étaient appendus deux petits cordons de soie. Il était évident que la destination de ce scapulaire était de pendre du col sur la poitrine.

Bannière, en conséquence, pendit pieusement le scapulaire à son col, et, invoquant le grand saint Julien, sous la protection duquel il se trouvait désormais placé, il prit la première rue qu'il rencontra, sans savoir où cette rue menait.

Cela désormais ne le regardait plus : c'était l'affaire de saint Julien.

A peine eut-il fait cent pas qu'il aperçut bon nombre de gens arrêtés au coin d'une rue.

Comme rien ne pressait Bannière, il s'approcha de ces gens pour voir ce qu'ils faisaient là.

Ils lisaient une affiche de théâtre.

Bannière poussa un gros soupir : il se rappelait le temps où, tout entier à son art et à son amour, il jouait Hérode avec Olympe et rentrait souper et coucher avec sa Mariamne ressuscitée.

Que jouait-on à Paris, à cette fameuse Comédie-Française dont Bannière avait tant entendu parler ?

Il se haussa sur la pointe des pieds pour lire par-dessus la tête des gens qui étaient devant lui.

Tout à coup il poussa un cri.

L'affiche portait en grosses lettres le nom d'Olympe, dont les débuts étaient annoncés pour le soir même à la Comédie-Française.

XLVI

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE

L'éblouissement qui passa sur les yeux de Bannière fut tellement vertigineux, que sans la résistance que lui présenta le dos de l'amateur par-dessus la tête duquel il avait lu, il serait tombé le nez sur l'affiche même.

Il était moins, en effet, que saint Julien se prêtât à des miracles de cette sorte : le scapulaire valait bien mieux qu'un trésor, puisqu'il accomplissait à l'instant même les souhaits de celui qui le possédait, ce que l'argent ne fait qu'après un certain temps, et encore pas toujours.

Bannière, revenu de son étourdissement, lut et relut et voyant qu'il ne s'était pas trompé, que c'était bien Olympe qui débutait et qui débutait le soir même, il faillit mourir de joie sur place.

C'est que le résultat de la découverte que venait de faire Bannière était immense, incalculable.

D'abord Olympe retrouvée, ensuite Olympe libre, attendu qu'une femme, lorsqu'elle se met au théâtre, ne veut ni ne peut être renfermée ; puisque le travail des répétitions donne naissance à des sorties continuelles, puisque celui-là seul ne voit pas une actrice qui ne veut pas la voir, ou ne sait pas guetter aux environs d'un théâtre.

Bannière courut tout droit à la Comédie-Française. D'abord c'était un moyen de ne pas penser à dîner, et dans la position peu fortunée dans laquelle il se trouvait, c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Au reste, soit qu'il y eût à Paris bon nombre de gens aussi curieux ou aussi désargentés que lui, il vit la foule déjà assemblée devant la porte.

Mais Bannière, au fait des habitudes du théâtre, longea la queue sans y prendre place, et, se présentant chez le portier du théâtre, y demanda l'adresse de mademoiselle Olympe.

Alors Bannière découvrit une chose dont il ne se doutait point, c'est qu'à Paris les suisses des grands seigneurs valaient mieux encore que les suisses de théâtre. L'expérience fut triste ; mais presque jamais on n'apprend quelque chose de nouveau que cette conquête de la science ne vous coûte une espérance ou une illusion.

Bannière fut éconduit plus rudement qu'il n'avait jamais été, car il reçut en plein visage une porte si violemment fermée qu'il dut renoncer à s'informer de ce côté-là.

Était-ce monsieur de Mailly qui avait recommandé Olympe au suisse, ou Olympe s'était-elle recommandée elle-même ?

Elle en était bien capable.

Bannière descendit et relut l'affiche.

L'affiche portait en caractères authentiques :

PAR ORDRE

Britannicus, tragédie de M. Racine

Mademoiselle Olympe débutera par le rôle de Junie

— Par ordre ! relut Bannière ; puis quand il l'eut relu, il répéta : Par ordre ! Que signifie ce « par ordre » ? se demanda-t-il. Est-ce par hasard le roi qui ferait débuter ma maîtresse ? C'est possible, mais cela n'est guère probable. Est-ce monsieur de Mailly qui a fait rentrer Olympe au théâtre ? Ce n'est pas d'un homme amoureux, ou si c'est d'un homme amoureux, ce n'est pas d'un homme jaloux.

Bannière comprit qu'il flotterait dans un doute éternel s'il se bornait à ses propres inspirations.

En conséquence, il s'informa près d'un des flâneurs dont la mine lui sembla moins rébarbative que celle du portier de la Comédie.

— Monsieur, lui demanda-t-il, pourriez-vous m'expliquer la cause de cette solennité qui se prépare ?

— Sans doute.

— Eh bien ! vous me rendrez service.

— Monsieur, vous n'ignorez pas, répondit le flâneur, que notre cher petit roi a été malade ?

— Certes ! monsieur, et fort dangereusement. Je ne l'ignore pas, comme vous avez dit, et la preuve, c'est que comme tous les bons Français, j'ai fait brûler un cierge pour sa convalescence.

— Ah ! très bien, monsieur !

— Monsieur, je n'ai fait que mon devoir ; mais pour en revenir, s'il vous plaît, à cette représentation.

— Eh bien ! monsieur, le roi va mieux, et ce soir, il assiste à la représentation de ses comédiens. C'est la première fois qu'il va au théâtre depuis cette maladie. Vous concevez quelle affluence il y aura pour le voir et pour l'applaudir, surtout cette présence du roi étant compliquée d'un début important.

— Oui, celui de mademoiselle Olympe : je vois cela sur l'affiche. Connaissez-vous cette demoiselle Olympe, monsieur ?

— Non pas personnellement. Je suis marchand drapier, rue Tiquetonne, monsieur, et ne fréquente point ces sortes de femmes.

— Mais n'en avez-vous rien entendu dire de cette demoiselle Olympe ?

— J'ai entendu dire qu'elle venait de Lyon, où elle avait eu un très grand succès, et qu'elle allait encore avoir un succès plus grand à Paris. Aussi, monsieur, comme je suis très curieux de voir cette baladine, je vais, avec votre permission, me mettre à la queue.

— Et je conçois si bien votre curiosité, dit Bannière, que je vais me mettre à la queue aussi, moi.

Et, en effet, sans réfléchir trop profondément qu'il n'avait pas un denier dans sa poche, Bannière se hâta de prendre place au milieu des groupes et de contribuer à former une des vertèbres de cet animal à la mobile échine qu'on appelle

le public, et dont la croupe, comme celle du monstre évoqué par Thésée, tantôt se recourbe en replis tortueux, tantôt s'allonge en serpent infini, et tantôt, trop souvent hélas ! ne présente aux regards que trois ou quatre anneaux, et des plus maigres.

Ce jour-là c'était Pithon avec des suppléments incroyables.

Bannière, une fois casé dans les vertèbres, songea plus sérieusement qu'il n'avait fait jusque-là à sa pauvreté devenue une véritable misère.

Mais il se fit un raisonnement dont voici la teneur à peu de chose près :

« Tout le monde ne pourra pas entrer : on se battra, et beaucoup même. Dans la mêlée, il y aura de bons coups pour les gardes-françaises et pour ce même portier rébarbatif auquel je promets de casser sa hallebarde sur le dos à la première occasion qui se présentera, et j'espère que cette occasion ne se fera point attendre. En outre, il résultera de là que bon nombre d'imbéciles ne pourront pénétrer dans la salle avec leur argent, mais que les gens adroits et peu attachés à la conservation de leur bouracan, comme moi, par exemple, pénétreront pour rien à la force du poignet, et seront admirablement bien placés au parterre. »

Ce raisonnement, notre lecteur sera forcé d'en convenir avec nous, n'était pas trop dénué de logique pour un homme à jeun et amoureux.

Si Bannière, en pareille circonstance, en eût fait un autre, il eût fait tort à toutes ses connaissances pratiques et théoriques en matière théâtrale ; il eût fait tort surtout à la toute-puissante médiation du grand saint Julien, dont il avait le scapulaire sur la poitrine.

Et pendant ce temps, derrière Bannière et derrière le flâneur avec lequel il avait eu l'intéressante conversation que nous avons rapportée, bélier à tête armée, la foule se mit bientôt à battre de sa tête d'argent les portes de la Comédie-Française, qui ne demandaient pas mieux que d'être enfoncées. Aussi le furent-elles dès que les bureaux furent ouverts.

Pendant cinq minutes tout alla bien ; mais au bout de cinq minutes l'empressement de la foule et un nombre quelconque de raisonnemens pareils à celui que s'était fait Bannière, commencèrent à influer sur l'ordre général de l'entrée maintenu jusque-là. Bannière, avec un bonheur incroyable, vit qu'à dix pas en avant de lui les coups de poing commençaient à s'échanger d'une façon assez régulière pour qu'on pût espérer qu'elle durerait.

Bannière, cette fois comme toujours, était servi par sa belle taille, et grâce à sa belle taille, il voyait les chapeaux voler, et luire, dans des attitudes peu verticales, les fusils des archers, bousculés dans cette tourmente et pliant comme font de pauvres saules pendant les violentes rafales d'automne et de printemps.

Encore une dizaine de minutes de combat de la part de l'avant-garde, autant d'attente de la part du centre, dont Bannière faisait partie, et bien certainement Bannière triomphait.

Les dix minutes s'écoulèrent. Il arriva même beaucoup mieux que Bannière n'attendait. La tempête devint une trombe, et les gardes-françaises, refoulés, disparurent pareils à des brins de paille emportés par un tourbillon.

Il ne s'agissait plus que de pousser en avant et d'entrer. Il n'y avait plus même besoin, pour en arriver là, de rien casser sur les épaules du portier.

Mais notre lecteur a dû remarquer comme nous une chose, c'est que les idées sont dans l'air, où elles voyagent comme des troupes d'oiseaux. Il en résulte que quand un homme a une bonne idée, et croit naturellement avoir cette bonne idée à lui tout seul, il voit exécuter cette bonne idée par un autre au moment juste où il va l'exécuter lui-même.

Grâce au conflit qui s'était établi à la porte, et dans lequel la force armée avait eu le dessous, plus de quarante individus, qui avaient eu sur Bannière et sur son flâneur l'avantage de se mettre à la queue avant eux, plus de quarante individus étaient déjà parvenus sous le vestibule sans avoir eu à prendre la peine de mettre la main à leur gousset.

Le tour de Bannière arrivait. Bannière calculait que dans une minute, dans une seconde, il serait lui aussi sous le bienheureux vestibule ; déjà il prenait son élan pour renverser les deux dernières lignes qui le séparaient de l'entrée, lorsque tout à coup ces lignes hésitant et s'arrêtant comme la fameuse colonne de Fontenoy devant la charge de monsieur de Richelieu, se renversèrent sur Bannière et le refoulèrent jusqu'au ruisseau.

Bannière s'aperçut seulement alors que le portier tant battu d'avance dans son imagination avait été quérir main-forte et l'avait trouvée ; que les archers écrasés s'étaient multipliés comme les soldats sous les dents du dragon de Cadmus ; que les gardes-françaises ne s'étaient point regardés comme battus par une première défaite, et qu'à la place, des baïonnettes très déterminées, très droites et très nombreuses venaient de faire évacuer les spectateurs en contravention, et s'avançaient en bon ordre pour disperser les autres. Cet échec n'était pas fait pour décourager un combattant si intéressé au combat, et par conséquent aussi acharné que l'était Bannière. Une résolution comme la sienne ne capitule pas devant un nombre plus ou moins grand de morceaux de cuir ou de morceaux de fer.

Aussi Bannière insista-t-il, et, au lieu de reculer comme la plupart des assistans, il redoubla d'énergie, et, de soldat, se fit général en chef d'une foule de mutins qui criaient à tue-tête *Vive le Roi !* et qui prétendaient envahir les portes et les barrières du théâtre.

Le bon exemple donné par Bannière enhardit tout le reste des fuyards, qui firent volte-face en voyant que l'affaire n'était pas entièrement perdue, et qui, suivant leur nouveau général, se rallièrent à lui et firent une percée au travers des archers et des agens de police, toujours aux cris plus fréquens de *Vive le Roi !* tactique assez ingénieuse, presque toujours employée par les rebelles à l'autorité, et au moyen de laquelle les perturbateurs paraissaient ne briser les barrières, n'enfoncer les portes et n'assommer les gardes que pour témoigner de leur zèle et de leur amour pour Sa Majesté Louis XV, qu'on appelait encore à cette époque le Bien-Aimé.

Mais malheureusement, et dans nos jours de troubles nous avons appris cela, rien ne donne de force et d'obstination aux baïonnettes militaires comme la résistance des simples bourgeois.

Il y a eu de tout temps entre l'habit et l'uniforme une émulation des plus chaudes pour se contrarier les uns les autres et se déchirer à qui mieux mieux.

Les uniformes firent donc un horrible ravage dans les habits, et l'on juge facilement que le bouracan de Bannière, qui se trouvait à l'endroit du péril, n'y fut point ménagé.

Au reste, ce bouracan était d'une opiniâtreté féroce, il valait à lui tout seul toute une armée. Ce qu'il avait en un jour déployé de valeur, de colère, de dévouement eût suffi pour faire gagner aux Romains les trois batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Néanmoins Dieu fut pour les gros bataillons. Le nombre l'emporta. Une douzaine d'archers se dévouèrent et s'acharnaient après ce galant homme, digne d'être mieux soutenu ou plus faiblement attaqué.

Alors, et c'était un douloureux spectacle pour les appréciateurs du vrai courage, on vit alors voler en lambeaux sous leurs mains furieuses le bouracan, qui jusqu'à cette époque avait échappé à de si rudes batailles.

Bannière qui, malgré tout, avait à son tour, et comme ceux dont il avait tant ambitionné le sort, pénétré dans le vestibule du théâtre, voyant qu'on allait l'écarteler s'il continuait à livrer ses pieds et ses mains par la distribution abondante des coups qu'il faisait pleuvoir à droite et à gauche, devant et derrière ; Bannière, comme s'il eût voulu la soulever, s'accrocha des pieds et des mains à une colonne intérieure, et alors commença sous le vestibule un spectacle plus curieux, certes, que celui que les amateurs de la saine littérature étaient venus chercher dans la salle.

Il criait *Vive le roi !* ce pauvre Bannière, d'une telle force, que ses cris s'étaient changés en rugissemens.

Il étreignait la pierre avec une telle vigueur que les archers renonçaient à lui faire lâcher prise.

On eût dit une de ces sculptures du moyen âge comme les architectes de Strasbourg et de Cologne en collaient aux piliers gigantesques de leurs cathédrales.

Hélas ! pourquoi de pareils exemples de courage et de dévouement, semblables à celui de Cynégire à Salamine, ne peuvent-ils triompher pour laisser à la postérité le doux et satisfaisant spectacle de la vertu récompensée !

Mais il n'en fut point ainsi. Un commissaire apparut, s'informa, s'enquit, regarda, et au lieu de s'unir au sentiment d'admiration générale qui entourait comme d'une auréole la belle défense de Bannière, il donna de cette voix criarde, apanage du fonctionnaire de sa classe, des ordres précis et clairs, dont voici à peu près la formule :

— Archers ! enlevez cet homme mort ou vif, et me l'amenez à comparoir.

Bannière comprenant le *mort ou vif*, et sachant que plus d'une fois la rebellion aux injonctions d'un commissaire avait été suivie d'un étranglement ou de meurtrissures capables de causer la mort, Bannière, qui avait bien voulu lutter contre la force, mais qui ne se souciait pas d'affronter la loi, Bannière lâcha ses pieds, détendit les ressorts de ses doigts crispés autour de la colonne, et tomba sans défense au milieu de ses persécuteurs, comme un chêne qui, déjà déraciné par un orage, se courbe, plie et tombe sous un souffle.

Le commissaire s'était retiré dans son antre. Les archers y conduisirent Bannière en le tenant par les poignets, tandis que d'autres le poussaient énergiquement par der-

nière. Bannière, au reste, connaissant cette tactique, qui paraissait admise par tous les archers de France : c'était celle dont on s'était déjà servi pour le conduire de la maison du Trompe à la prison de Lyon.

Rendu prudent par l'expérience, Bannière, se souvenant de sa première arrestation, Bannière, sous prétexte d'accommoder à la décence certaines pièces de son ajustement qui avaient énormément souffert, tira son diamant de son doigt et le glissa tout doucement dans sa bouche.

On remarquera que, dans les fâcheuses circonstances de sa vie, ce diamant était toujours ce qui préoccupait le plus Bannière.

La chose s'accomplit à la satisfaction du prisonnier et personne ne remarqua le mouvement important pour lui qu'il venait d'exécuter.

On fit donc toujours poussé et bousculé de la sorte *comparoir* Bannière devant le commissaire. On sait que *comparoir* n'est pas français en [illegible].

Le commissaire préparait toute son éloquence et les foudres de sa colère pour interroger Bannière.

Quand la mise en scène fut disposée, l'interrogatoire commença.

Bannière écouta tranquillement les questions qui lui furent faites avec ce ton hargneux, cette pédanterie d'école qui distinguent messieurs les commissaires de [illegible] empire de France ; mais Bannière, nous l'avons dit, avait son diamant dans la bouche ; il craignait, s'il le glissait entre les dents et la joue, que le diamant fit saillie et ne se dénonçât ; en [illegible] il le gardait dans le milieu du palais sur la langue ; c'est-à-dire qu'il resta muet. Car il est de toute impossibilité de parler avec un diamant sur la langue, ce qui contredit entièrement, comme on voit, les fables dans lesquelles les poètes laissent échapper des perles et de l'or à chaque parole. Homère, en faisant parler le vieux Nestor, ne dit rien en que du miel qui coulait des lèvres du roi de Pylos, et laisse à Hésiode, moins sévère que lui en matières philosophiques, les chaînes d'or qui sortent de la bouche de l'Éloquence.

Il ne sortit donc rien de la bouche de Bannière, et nous savons pourquoi ; mais le commissaire qui était loin de s'en douter, croyant que ce silence venait d'un mauvais vouloir, se fatigua de faire des questions qui n'étaient suivies d'aucune réponse, et usant de son droit, il envoya Bannière en prison.

Les mêmes archers le conduisirent au For-l'Évêque, ce même geôlier si plein naguère de feu et de passion, et qui maintenant s'acheminait l'œil morne et la tête basse, comme les coursiers du bel Hippolyte.

XLVII

ÉROTOMANIE

Aucun incident ne se manifesta pendant la route ; seulement Bannière resta muet, ce qui dut étonnement extrêmement les archers qui lui avaient entendu crier *Vive le roi* d'une façon si véhémente et si acharnée.

On conduisit le geôlier au For-l'Évêque, comme il avait été dit, et, après les formalités d'usage, on écroua Bannière.

Bannière, pendant tout le temps de son écrou, ne souffla pas plus le mot qu'il n'avait fait devant le commissaire et durant la route.

Puis, une fois écroué, il respira, tira son diamant de sa bouche et le cacha dans une petite fente de sa muraille, ou plutôt de la muraille du roi ; puis il tira son grabat devant cette fente et se coucha sur son grabat pour ne pas perdre son diamant de vue, même pendant son sommeil, comme eût dit monsieur de La Palisse qui disait de si bonnes choses.

Ce n'était point sans raison qu'il en agissait ainsi, car on le fouilla minutieusement, ce qui n'était point difficile, attendu qu'il était plus qu'à moitié nu.

On examina surtout le scapulaire, qui fut reconnu vide et fut [illegible] respecté même, comme il était d'usage en ces temps où les prêtres peut-être ne croyaient plus, mais où les archers croyaient encore à la religion qu'ils étaient chargés de faire respecter.

Cette fois ce ne fut pas un commissaire qui vint interroger Bannière, ce fut un juge du Châtelet ; la cérémonie fut imposante.

Bannière avait jusque-là trop peu parlé ; mais cette fois il parla trop.

— Votre nom ?

— Bannière.

— Votre âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Votre profession ?

— Je n'en ai pas.

— Votre domicile ?

— Je n'en ai pas encore, puisque j'arrivais ce matin à Paris.

— Vos moyens d'existence ?

Bannière montra ses bras : fameux moyen d'existence ; les archers en savaient quelque chose et pouvaient en certifier au besoin.

Le juge alors entra dans le détail des griefs qu'on reprochait à Bannière.

— Pourquoi avez-vous battu la garde ? demanda-t-il.

— Parce qu'elle m'empêchait d'entrer au théâtre.

— Qu'alliez-vous y faire ?

— Pardieu ! voir le spectacle.

— Mais on vous a fouillé, vous n'aviez pas d'argent.

Ici Bannière fut embarrassé, plus embarrassé encore qu'auprès de madame de Mailly, car, au lieu d'une mauvaise réponse, cette fois il ne trouva point de réponse du tout, et cependant, avec un peu de présence d'esprit, la réponse était facile : il n'avait qu'à montrer les nombreuses blessures de son habit et à dire :

— Voyez si ma bourse a pu rester dans un habit déchiré de la sorte !

Et de cette façon encore, c'était dire qu'on pouvait réclamer des dommages et intérêts.

Mais Bannière ne trouva pas ce mensonge, si simple qu'il fût.

Il resta donc stupéfait à la demande du magistrat.

C'est qu'aussi il faut bien que nous disions toute la vérité, afin que notre lecteur ne fasse pas Bannière plus *niais* qu'il n'était en réalité.

Pendant que le magistrat instrumentait, Bannière ne pensait qu'à une chose, c'était à sortir de la prison.

Ce désir se manifesta tout à coup et au moment où le magistrat s'y attendait le moins.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il au magistrat qui le regarda tout pantois.

— Pourquoi faire ? répliqua celui-ci d'un air quelque peu goguenard.

— Pourquoi faire ? mais, pardieu ! pour m'en retourner à la Comédie ! s'écria Bannière.

Le juge regarda les archers.

— Allons vite, vite, reprit Bannière, je puis très bien encore arriver pour le moment où Junie dit : — *O mon prince !* et c'est surtout ce moment-là que je voudrais voir. Olympe y est si belle ! si pathétique ! si touchante !

— Eh ! fit le juge.

— Dépêchez-vous donc ! continua Bannière, car si vous tardez encore, je ne pourrai jamais arriver pour le moment où elle dit encore à Agrippine, vous savez : — *Pardonnez, madame, à ce transport !*

— Ah çà ! mais, balbutia le juge, qu'a-t-il donc ce diable d'homme ?

— Voyons ! en finit-on ? continua Bannière d'un ton qui sentait le retour d'une colère contenue un instant, mais qui menaçait d'éclater de nouveau.

— Çà ! s'écria le juge en regardant Bannière avec une certaine terreur, êtes-vous fou ? Comment, je vous trouvais presque innocent et j'allais avoir de l'indulgence pour vous.

— Parbleu ! il vaudrait mieux, dit Bannière, qu'on usât de rigueur à mon égard. Est-ce que j'ai rien fait, moi ? on m'a battu, on m'a déchiré un habit tout neuf, mis en déroute des chausses de basin que je portais pour la seconde fois, et tout cela parce que je voulais voir le spectacle et que je criais *Vive le roi !*

— Et il le criait même de grand cœur, dit un archer, il faut lui rendre cette justice.

— Ce n'est pas un méchant homme et il s'exprime bien, dit le juge.

— Vite, vite, alors, ouvrez-moi les portes, s'écria Bannière, puisque je suis si fort innocent !

— Mais, dit le juge, il est fou !

— Fou ! moi ! allons donc !

— Calmez-vous, et nous allons voir.

— Que je me calme !

— Oui.

— Mais je vous dis qu'elle va sortir de scène !

— Qui ?

— Junie.

— Qui cela, Junie ?

— Junie, mille diables ! Voulez-vous donc m'empêcher de la voir à la sortie.

— Oh ! oh ! voilà que l'accès revient, dit le magistrat regardant les archers en homme qui interroge à l'avance leur courage dans le cas où il aurait un appel à lui faire.

— Voyons, mon petit juge, continua Bannière, voilà qu'elle se déshabille.

— Mais qui donc ?

— Mais Junie !

— Junie se déshabille ? dit le magistrat scandalisé.

— Sans doute ! croyez-vous qu'elle va rentrer chez elle avec sa tunique et son peplum ?

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

— Mais à moi cela me fait beaucoup : je n'ai que le temps de courir pour arriver au moment où elle sortira du théâtre. Lâchez-moi.

— Évidemment, dit le juge, c'est un fou !

— C'est un fou ! répétèrent les archers enchantés de dire comme le juge.

— Un fou de l'espèce obscène ! continua le magistrat.



Touche à Charenton.

— Cependant, hasarda un des archers, il me semble l'avoir vu raccommoder avec soin ses chausses effarouchées.

— C'est qu'il a des momens lucides, dit le juge.

Bannière s'élança.

Les archers, sur un signe du magistrat, le retinrent.

Bannière recommença la lutte.

Les archers couchèrent Bannière sur la dalle. Puis quand Bannière fut couché sur la dalle, où le maintenaient trois bras vigoureux, le magistrat fit le tour de Bannière, et le regardant avec une attention mêlée de curiosité :

— Messieurs, dit-il, cet homme est atteint d'une de ces crises dangereuses que les médecins nomment l'érotomanie. C'est fort désagréable, il ne faut pas le laisser voir aux jeunes filles.

Les archers rougirent.

Puis, ce jugement porté, le magistrat grommela quelques mots, en écrivit quelques autres sur un morceau de papier qu'il remit au principal archer, et ensuite il s'esquiva, non sans recommander aux quatre archers qui maintenaient Bannière de le garder dans la même position jusqu'à ce que lui, magistrat, fût dehors.

Bannière, qui ne l'avait pas perdu de vue, au lieu de se calmer, s'était aigri ; l'avait menacé, il avait frappé même. Sa folie, hélas ! n'était pas celle que signalait le juge, mais c'était bien aussi une folie d'amour.

Le juge parti, on lâcha Bannière du côté des jambes, tout en continuant de le maintenir du côté des bras.

— Allons, mon garçon, dit le chef des archers, levez-vous de bonne grâce.

— Me lever ? Nous allons...

— Nous allons voir Julie, dit l'archer qui avait entendu ce nom français au lieu du nom latin de monsieur Racine, auteur de *Britannicus*.

Bannière bondit, croyant qu'on allait effectivement le rendre à la liberté.

Mais il eut soin de déplacer du bout de ses doigts la bague d'Olympe et la glissa dans le scapulaire, asile devenu désormais inviolable depuis qu'on l'avait si parfaitement visité.

Il eut bien raison, le pauvre Bannière, de cacher le diamant avec tant d'adresse ; car après avoir eu fait beaucoup de marches dans Paris, à ce qu'il en put juger, dans une direction qui n'était pas celle de la Comédie Française, les archers le firent monter dans un fiacre et dirent au cocher :

— Touche à Charenton.

Une heure après, Bannière descendait avec son escorte devant une grande maison ; en le faisant passer sous un guichet, on écrivait, d'après le dire des archers (car Bannière n'avait rien voulu répondre, ne comprenant rien à ce qui se passait) :

— Fou érotomane !

Les archers s'éloignèrent, il resta seul. On venait, sur le rapport du magistrat qui l'avait interrogé, de l'enfermer dans l'hospice des fous.

Et comme il s'insurgeait encore contre cette épouvantable persécution du sort, il vint des hommes robustes qui lui lièrent les mains et les pieds et le jetèrent dans une cellule froide où ils le laissèrent avec son désespoir qu'une seule chose adoucissait, c'est qu'au milieu de tout cela il avait toujours la bague d'Olympe.

XLVIII

COMMENT MONSIEUR DE MAILLY ÉTAIT REVENU A OLYMPE

Cependant cette représentation si orageuse pour Bannière s'était mieux terminée pour les spectateurs paisibles et ayant payé leur place que pour lui.

Le roi était arrivé tranquillement à l'heure indiquée. Le roi avait pris place dans sa loge au milieu des hourras de la joie qui ne peut s'expliquer que par l'amour insensé qui à cette époque possédait tous les sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Louis XV avait alors dix-sept ans à peine. Il était dans tout le velouté de la jeunesse, dans toute la fleur d'une beauté à peine éclose : il avait été le plus bel enfant de la France, il était le plus bel adolescent du monde.

En outre, nul homme fait ne possédait à un si haut degré la grâce unie à la noblesse.

Ce charme puissant qu'il exerçait sur tous les Français qui voyaient dans les commencemens de son règne la splendide aurore d'une longue paix et d'une suprême prospérité, ce charme puissant se pouvait expliquer par la crainte où depuis longtemps on avait vécu à propos de sa santé toujours menacée, disaient les amis de madame de Maintenon, par monsieur d'Orléans et ses complices.

Mais monsieur d'Orléans était mort en accomplissant loyalement la mission que Dieu lui avait faite de conserver à la France ce jeune lis palissant sur sa tige ; il était mort en chargeant toute la France de cette mission qu'il avait reçue de Dieu et qu'il remettait aux mains de Dieu.

Enfin, ce prince, objet de tant d'effroi, avait atteint l'âge d'homme. Il était assez robuste pour rassurer tout le monde, assez frêle pour paraître encore intéressant.

Sa pâleur, suite de la maladie d'où il sortait comme d'un nouveau sépulcre, était pour tous les assistans un motif de l'aimer, de l'applaudir et de l'admirer plus qu'ils ne l'eussent fait en temps ordinaire. Jamais, en effet, ses yeux n'avaient brillé d'un feu plus doux, jamais ses belles mains blanches n'avaient offert plus de langueur et de fine souplesse aux regards enchantés des dames.

Quand fut terminé l'accueil enthousiaste que les Parisiens avaient fait à leur idole, on s'occupa un peu de ce qui se passait sur la scène.

C'était bien Olympe qui jouait Junie. L'affiche lue par le pauvre Bannière, et qui venait de le conduire tout droit à Charenton, n'avait aucunement menti.

Peut-être est-ce ici le moment de donner à nos lecteurs quelques explications sur ce qui s'était passé. Des événements que nous venons de raconter et qui comprennent le retour de monsieur de Mailly et le départ d'Olympe, nous n'avons vu que la surface ; pénétrons un peu jusqu'au fond.

Un mariage, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, avait été arrangé sous les auspices du roi, entre monsieur Louis-Alexandre de Mailly et mademoiselle Louise-Julie de Nesle, sa cousine. C'était un de ces mariages qui réunissent les fortunes, qui resserrent les parens, qui s'arrangent entre les chefs de famille, et que les enfans ne combattent presque jamais, attendu qu'ils réunissent toutes les convenances sinon du bonheur, du moins de la sociabilité.

D'ailleurs, disons-le, un mariage à cette époque était une chose bien moins sérieuse que de nos jours. On se mariait pour transmettre sa fortune et perpétuer sa race. Pour arriver à ces deux résultats, il suffisait au mari d'avoir un fils ; or, ce fils, l'aîné de la famille, le mari, à moins de bien légères tendances de la part de la femme, le mari était presque toujours sûr qu'il était de lui. Cette assurance acquise, peu lui importait qui faisait les autres ; les autres ne portaient pas son nom ; les autres ne partageaient pas sa fortune. On faisait l'un d'épée et l'autre d'église : c'était monsieur le chevalier ou monsieur l'abbé. Aussi, voyez Molière, Molière qui est mort de jalousie, Molière, peintre de mœurs, ne prononce pas une fois le mot d'adultère. Adultère est un mot de la langue française, c'est vrai, mais c'est un mot poétique, comme coursier au lieu de cheval, comme flamme au lieu d'amour, comme trépas au lieu de mort ; le mot courant, le mot usuel, le mot dont on se sert, c'est le cocuage, c'est-à-dire le mot comique, le mot qui n'entraîne avec lui que l'idée ridicule. De ce double masque que porte, comme Janus, la double face du mariage, on ne découvre jamais que celui qui grimace le rire ; celui qui exprime la douleur, celui que sillonnent les larmes, celui que crispe le désespoir reste dans l'ombre, et nul ne le voit que le mari peut-être, quand, rentré chez lui, bien seul avec lui-même, il dépose l'autre et se regarde dans le miroir poignant du souvenir.

Aujourd'hui, c'est autre chose ; le cocuage est devenu l'adultère, la faute est devenue un crime. La société s'est-elle faite plus morale ? Oui, d'abord ; nous le soutenons, et il ne nous serait pas difficile de le prouver. Ensuite la loi est venue se mêler des mœurs ; la loi a aboli les majorats, les droits d'aînesse, les fidéi-commis ; la loi a ordonné le partage égal des propriétés du père entre tous les enfans. Plus de cloître pour la fille, plus de séminaire pour le cadet ; tous ont même origine, tous doivent donc avoir même droit.

Or, du moment où le mari a vu que ses enfans avaient, selon la loi, un droit égal à son héritage, il a voulu qu'ils eussent ce droit selon la nature, et à partir de ce moment, le mot adultère est devenu le mot réel, c'est-à-dire synonyme de crime pour l'épouse, de vol pour l'enfant. Voilà comment le dix-neuvième siècle a pris au sérieux le mot que le dix-septième siècle avait pris au comique ; voilà pourquoi Molière a fait *Georges Dandin*, et moi *Antony*.

Donc, la famille de Nesle et la famille de Mailly s'étaient réunies pour faire faire, aux deux cousins dont nous avons tout à l'heure consigné les noms et prénoms, un de ces mariages-là. Monsieur de Mailly avait quitté Avignon dans ce but, était venu à Paris et avait épousé sa belle cousine en autant de temps à peu près que César en avait mis pour vaincre le roi du Pont. Il était venu, il avait vu, il avait vaincu.

Madame de Mailly était une charmante jeune fille de dix-sept à dix-huit ans. Je sais bien qu'on a fort discuté sur son âge, mais nous la maintenons née en 1710, c'est-à-dire la même année que le roi.

Nous avons fait son portrait lorsque Bannière a été introduit devant elle ; ce portrait, nous n'avons donc pas besoin de le refaire.

Monsieur de Mailly connaissait sa cousine depuis l'enfance ; il était donc difficile qu'un sentiment nouveau naquît du rapprochement des deux jeunes gens ; ils étaient jeunes tous deux, beaux tous deux. Nous voulons donc croire que la consommation du mariage n'eut rien que de très agréable pour l'un et l'autre.

Cependant, habitué aux gracieuses et spirituelles prévenances d'Olympe, monsieur de Mailly ne tarda point à établir entre la femme qu'il avait prise et la maîtresse qu'il avait quittée une différence qui, il faut le dire, était toute à l'avantage de la maîtresse. D'ailleurs, même dans la plus entière intimité, monsieur de Mailly avait remarqué chez sa femme une propension à la tristesse, une tendance à la distraction ; on eût dit qu'un sentiment inconnu qu'elle cachait aux autres et peut-être à elle-même, vivait au fond du cœur de la jeune femme, et, roulé dans un repli invisible et profond, ne révélait son existence que par cette morsure aiguë que fait chaque fois qu'elle se réveille une passion mal assoupie.

Or, comme il n'y avait pas une observation à faire à la conduite de madame de Mailly, comme, après avoir étudié avec attention de quel ton, de quelle voix et avec quel air sa femme parlait non seulement à tous les amis qu'il avait introduits chez elle, mais encore à tous les seigneurs qu'elle voyait à la cour, monsieur de Mailly était demeuré convaincu de la froideur de sa femme à l'endroit de tout le monde, il avait pensé que cette froideur était chose naturelle chez elle, et n'avait pas, malgré ses dispositions à la jalousie, demandé d'elle autre chose que ce qu'elle lui avait donné.

Mais tout en ne demandant pas à sa femme autre chose que ce qu'elle lui avait donné, monsieur de Mailly s'était aperçu que cette *autre chose* qu'il avait trouvée chez Olympe, et qui l'avait rendu si heureux tout le temps qu'il avait été son amant, lui manquait maintenant qu'il était le mari de madame de Mailly.

Or, chaque fois que son cœur tournait au vent de la tristesse, il se tournait du côté d'Olympe, et un soupir partait de Paris pour aller chercher la charmante créature partout où elle se trouvait.

Enfin, monsieur de Mailly en arriva à regretter si fort Olympe, à voir qu'elle lui manquait si sérieusement, non seulement près de sa femme, mais encore près des autres femmes, qu'il résolut de prendre le chemin qu'avaient pris l'un après l'autre tous ses soupirs, et de faire ce que ses soupirs n'avaient pu faire, c'est-à-dire de ramener Olympe à Paris.

Maintenant, retrouverait-il Olympe libre ? maintenant Olympe voudrait-elle le suivre ? maintenant Olympe vou-

drait-elle le reprendre après qu'il l'avait quittée ? Là était la question, comme dit Hamlet.

Mais cette question posée à l'amour-propre d'un homme est bien vite résolue. Où Olympe trouverait-elle en province un cavalier assez accompli pour lui faire oublier monsieur de Mailly ? A Paris même où le régent avait décentralisé Versailles, à Paris même, qui s'était fait le rendez-vous de toutes les beautés et de toutes les élégances, monsieur de Mailly passait pour un beau et élégant cavalier ; il était donc évident qu'Olympe n'avait rien retrouvé de pareil à ce qu'elle avait perdu, que par conséquent elle était demeurée regrettant ces deux années d'amour et de bonheur comme monsieur de Mailly les regrettait lui-même.

Or, Olympe dans ces dispositions, et elle ne pouvait en avoir d'autres, Olympe regarderait comme un bonheur ce retour vers elle, qu'elle désirait peut-être, mais qu'elle n'osait espérer.

Cependant, comme il fallait tout prévoir, il se pouvait qu'Olympe, en désespoir de cause et renonçant à cette carrière dramatique de Paris dont elle s'était si souvent entretenue avec monsieur de Mailly, il se pouvait, disons-nous, qu'Olympe eût contracté quelque engagement avec un directeur de province ; cet engagement il fallait le rendre nul ; c'était chose facile ; un ordre de début de la Comédie-Française rompait tous les engagemens.

Monsieur de Mailly se fit signer un ordre de début par le premier gentilhomme de la chambre pour la Comédie-Française et partit pour Lyon, muni de cet ordre de début.

D'ailleurs, quoiqu'il comptât au fond sur l'amour et sur la fidélité d'Olympe, il n'était pas fâché, pour raviver cet amour et pour corroborer cette fidélité, de se présenter devant elle en protecteur, et de se créer un sentiment de reconnaissance en dehors des sentimens qu'Olympe avait sans aucun doute conservés pour lui.

Nous avons vu dans quelles circonstances monsieur de Mailly était arrivé à Lyon ; comment il y avait retrouvé Olympe désespérée, et comment Olympe, dans son désespoir et pour le rassurer sur l'avenir de ses relations avec Bannière, s'était donnée à lui.

La liberté de Bannière, nous l'avons vu encore, avait été, sinon la condition du moins le résultat de ce rapprochement qui, cruellement annoncé par Olympe à Bannière, avait failli le rendre fou.

Monsieur de Mailly avait donc trouvé Olympe sinon heureuse de le suivre, du moins heureuse de quitter Lyon et de trouver dans le travail de la scène et dans les études qu'elle allait être forcée de faire, une distraction à cet amour pour Bannière qu'elle croyait éteint par le mépris et qui n'était qu'engourdi par la jalousie.

Aussi, qu'était-il arrivé ? C'est qu'Olympe, après avoir quitté Bannière, s'était aperçue qu'elle l'aimait encore ; c'est qu'Olympe, après avoir repris monsieur de Mailly, s'était aperçue qu'elle ne l'aimait plus.

Alors, en femme désespérée qui ne croit plus à rien depuis qu'elle a perdu son bonheur, en exilée qui ne tient plus à rien depuis qu'elle a perdu sa patrie, Olympe s'était rattachée à la seule passion que les femmes ont encore quand elles n'ont plus d'amour.

Elle avait repris son indépendance.

Or, l'indépendance pour Olympe c'était le théâtre.

Alors, monsieur de Mailly, qui s'était aperçu de ce qui se passait dans ce pauvre cœur déchiré, avait essayé de ramener Olympe à lui tout seul, en l'engageant à laisser là la carrière dramatique et à ne pas faire usage de cet ordre de début dont il s'était muni dans une autre intention ; mais Olympe, blessée dans le fond de son âme sans pouvoir reprocher sa blessure à personne, Olympe avait dit :

— Ni à Bannière ni à monsieur de Mailly, à tous, c'est-à-dire à personne.

En rappelant au comte cet ordre de début dont il lui avait parlé en la revoyant, elle en avait impérieusement exigé le bénéfice.

Le comte n'avait pu résister. Olympe débutait donc dans *Britannicus*.

XLIX

MONSIEUR DE MAILLY FAIT FAUSSE ROUTE

Au lieu de remarquer cette mélancolie d'Olympe et d'en scruter la véritable cause en la cherchant dans le cercle d'idées nouvelles ou anciennes qui tourmentent d'ordinaire les femmes, monsieur de Mailly, comme tous les jaloux, se laissa emporter par ses préoccupations à lui-même.

Il prit un air charmant, et, s'approchant d'elle le jarret tendu et le sourire sur les lèvres :

— Ma chère Olympe, lui dit-il, vous avez eu ce soir un succès colossal.

— Vous croyez ? dit Olympe en essuyant son rouge.

— C'est qu'aussi, chère belle, vous avez joué à ravir.

— Ah ! dit-elle nonchalamment, tant mieux.

— Savez-vous, continua Mailly, que vous faites parler de vous ?

— Vraiment ? reprit Olympe du même ton ; et cela vous fait plaisir ?

— Mais non, au contraire.

— Comment, au contraire ! pourquoi au contraire ?

— Parce que la chose n'a rien d'agréable pour moi.

— Comment ! il n'y a rien d'agréable pour vous à ce que j'aie du talent et à ce qu'on le dise ?

— Non sans doute.

— Ah ! cela demande explication, par exemple.

— L'explication est bien facile à donner.

— Donnez-la.

— Si l'on était jaloux, par exemple ?

— Eh bien ! on aurait tort.

— Peut-être aurait-on tort, reprit coquettement Mailly, mais on n'en souffrirait pas moins.

— On souffrirait ?

— Et cruellement.

— Oui, mais vous n'êtes pas jaloux, vous ?

— Je ne sais trop.

— Bah ! de quoi seriez-vous jaloux ?

— Eh ! mon Dieu ! je sais que vous m'aimez, dit le comte avec cet aplomb effrayant qui dénote toujours un manque absolu d'équilibre.

Olympe se détourna et fit à sa glace une espèce de mine qui, chez une femme moins bien élevée, eût pu passer pour une grimace.

Le comte avait à s'occuper de bien autre chose ; aussi ne vit-il ni Olympe, ni la glace, ni la mine.

— Quoi qu'il en soit, continua-t-il, je ne suis pas complètement rassuré.

— Et que faut-il faire, comte, pour vous rassurer tout à fait ?

— Ah ! ma bonne Olympe, des choses que malheureusement vous ne ferez pas.

— Oh ! je puis faire bien des choses, dit-elle.

— Mais non pas des choses que vous ayez déjà refusé de faire.

— La femme est capricieuse, dit Olympe.

— De sorte que je ne dois pas perdre tout espoir ?

— Vous conviendrez, mon cher comte, que je ne saurais vous répondre avant de savoir de quoi il s'agit. Est-ce une ou plusieurs choses que vous désirez ?

— Quand on désire avec vous, Olympe, ce n'est point la peine de désirer pour peu.

— Eh bien ! donc, commencez.

— Par où voulez-vous que je commence ?

— Par la chose la plus importante ou la plus difficile parmi les choses que vous désirez. Abordez le taureau par les cornes, comme on dit.

— Eh bien ! ma chère Olympe, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes ?

— Je ne demande pas mieux.

— Quittez le théâtre.

Olympe leva la tête.

Il y avait dans son regard un flamboiement retenu qui fit frissonner le comte.

— Quoi ! dit-elle, vous me venez chercher à Lyon avec un ordre de début, vous m'amenez à Paris pour me faire débuter ; je débute, j'ai du succès, et vous me demandez de quitter la scène le soir même de mon début ! Si je faisais cela, je serais folle ; si vous me le faisiez faire, vous seriez fou. Mais hors la scène, je m'ennuierais et je vous ennuierais ; ce serait à périr tous deux. Croyez-moi, n'insistez pas là-dessus, vous y perdriez trop, et moi aussi.

Monsieur de Mailly voulut insister.

— Mais, chère Olympe, dit-il, vous savez que ce n'est point la première fois.

— Justement ; je sais que ce n'est pas la première fois que vous me demandez cela, et je sais aussi par conséquent que ce n'est point la première fois que je vous refuse. Eh bien ! je vous prie que ce soit la dernière, mon cher comte.

— Cependant...

— Oh ! brisons, dit-elle ; insister là-dessus, monsieur, ce serait une preuve que vous avez trop peu d'estime pour moi.

— Hélas ! chère Olympe, les occasions au théâtre sont si fréquentes !

— Les occasions de quoi ?

— Mais, fit monsieur de Mailly, atterré par le sang-froid avec lequel Olympe lui posait cette étrange question, mais les occasions d'être aimée et d'aimer.

— Ce n'est pas pour moi, je présume, que vous dites ce que vous venez de dire, comte.

Et elle attacha sur monsieur de Mailly ce clair ce ter-

rible regard bleu qui perce les cœurs comme une lame d'inflexible acier.

Il était hautain d'ordinaire, et en outre il avait ce soir-là un mauvais levain dans le cœur, le cher comte !

D'ailleurs sa mauvaise étoile le poussait.

— Ma chère, dit-il, permettez-moi de protester contre vos grands airs.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, par malheur pour moi, ce ne serait pas la première fois que vous auriez trouvé une de ces occasions-là.

— Je crois que vous perdez le sens, monsieur le comte, dit Olympe. Cette occasion-là, n'est-ce pas, monsieur Bannière que vous la nommez ?

— Mais oui.

— Eh bien ! cette occasion, c'est vous qui l'avez faite, et c'est moi qui l'ai prise.

— Enfin, ma bonne amie, c'est un malheur auquel je ne voudrais pas que vous fussiez exposée désormais.

— Vous vous méprenez encore, monsieur le comte ; monsieur Bannière n'est pas un malheur pour moi ; c'est, au contraire, assurément moi qui fus un malheur pour monsieur Bannière.

Le comte vit que la conversation prenait la tournure d'un duel.

Il s'arrêta, mais il était trop tard.

La blessure, pareille à celle des guêpes, s'envenimait peu à peu dans l'épiderme délicat d'Olympe.

— Vous ne voulez pas me faire ce sacrifice ? dit le comte.

— Non, monsieur !

— Encore une fois ?

— Non !

— Si je vous priais, si je vous suppliais ?

— Ce serait chose inutile.

Il soupira.

— Eh ! mon Dieu, ajouta-t-il, je vous déclare que je n'ai pas la moindre inquiétude ; je vous sais la plus noble des femmes ; mais si votre âme est noble, votre cœur est capable de recevoir des impressions.

— Assurément.

— C'est moi le témoin, monsieur de Mailly.

— Eh bien ! dit-il, voilà ce que je redoute.

— Oh ! dit-elle, quand cela viendra, soyez sûr que je vous avertirai.

Nouveau coup pour le pauvre amant.

— Savez-vous que c'est très loyal, mais en même temps très peu agréable, ce que vous venez de me promettre là, chère Olympe, dit monsieur de Mailly en minaudant, car enfin, vous admettez un changement.

— Il faut tout admettre, dit paisiblement Olympe.

— Comment, tout admettre ! même votre changement ?

— Connaissez-vous quelque chose d'immuable en ce monde ?

— J'admets donc. Eh bien ! je dis qu'il est fâcheux que vous ne me donniez pas la faculté de combattre mes mauvaises chances.

— Je vous les donnerai toutes, monsieur, répondit Olympe, hormis celle que vous me demandez.

— Ainsi, s'écria vivement monsieur de Mailly, hormis le théâtre, vous m'abandonnez tout ?

— Tout.

— Merci. Je commence.

— Que faites-vous ?

— Je fais un bloc de vos bijoux que votre femme de chambre allait prendre.

— Eh bien ! pourquoi ?

— Je vais les donner à mon laquais, qui les portera...

— Où donc ?

— A ma petite maison de la rue Grange-Batelière.

— A votre petite maison !

— Où je vous supplie de venir vous installer dès ce soir.

Olympe ouvrit ses beaux grands yeux étonnés.

— Mais l'appartement que j'avais loué ? dit-elle.

— Il serait bientôt envahi par la foule des admirateurs que vous venez de vous faire, tandis que, pour venir chez moi, on réfléchira.

— Ainsi, vous me condamnez à la prison ?

— Presque.

Elle se tut un moment.

— Vous hésitez, s'écria le comte. Ah ! Olympe !

— Donnez la prison ! dit-elle.

— Vous avez dit : *Tout* !

— Mais la prison !

— On dorera la cage, ma belle recluse ; on cachera que la liberté soit le bien que vous regrettiez le moins.

— La liberté ! murmura Olympe avec un soupir.

— On dirait que vous y tenez.

— Si j'y tiens ! fit-elle avec explosion.

— Allons, madame, dit le comte, il y a des mauvais jours, et je suis dans un de ces jours-là.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que j'ai du malheur ce soir, car je découvre en vous une froideur que je n'avais peut-être pas le droit de soupçonner.

Olympe, qui était tombée dans une profonde rêverie, parut en sortir tout à coup, et secouant la tête :

— Voyons, dit-elle, ne discutons pas, cela me fatigue. Vous me demandez de quitter le théâtre ?

— Oh ! non, non, je n'ose.

— Tout au moins vous me demandez de quitter le monde, n'est-ce pas ?

— Je vous supplie au moins de me suivre à ma petite maison, que vous connaissez, et de vous y installer avec vos femmes.

— Eh bien ! c'est convenu, dit Olympe en se levant ; je pars pour la petite maison.

— Cependant, réfléchissez, reprit le comte.

— Réfléchir ! que je réfléchisse ! Ne me parlez pas de cela, comte. Convenu, vous dis-je ; mais c'est justement à la condition que je ne réfléchirai pas.

— Je ne vous prends pas en traître, Olympe. Si je vous demande de venir habiter là, c'est que je veux vous y cacher.

— Convenu.

— C'est que je veux choisir les gens que vous pourrez y recevoir.

— Convenu, toujours convenu. Comte, vous plaît-il que je ne sorte jamais ? Comte, vous plaît-il que je ne voie personne ? Parlez, ordonnez, ou plutôt non, ne parlez pas, je saurai deviner.

— Olympe, vous m'enchantez et vous m'épouvantez en même temps.

— C'est bien ! c'est bien ! Votre bras, comte, et partons.

Le comte, transporté, fit monter Olympe dans sa voiture, qui attendait à la sortie des acteurs, et ordonna de toucher à sa petite maison de la Grange-Batelière.

Olympe ne dit plus un mot ; elle regarda sans les voir les précieux objets dont elle était entourée et qui, dès ce moment, lui dit monsieur de Mailly, devenaient sa propriété ; puis elle se mit à table pour souper et ne soupa point ; sourit quand le comte lui parla, mais ne parvint jamais à rire. Enfin elle monta fièvre sur fièvre pour se maintenir dans une apparente amabilité jusqu'à ce que monsieur de Mailly eût pris congé d'elle.

Après quoi, se voyant seule, elle se laissa tomber dans un fauteuil près du feu en disant :

— Oh ! comme je m'ennuie !

Épouvantable mot, dont les hommes ne sentent jamais la portée que lorsqu'il a atteint son but et produit ses résultats.

Quant à monsieur de Mailly, il rentra, bien heureux d'avoir amené Olympe à divorcer avec le bruit et le monde. Il ne se doutait point, le malheureux ! de l'ennemi mortel avec lequel il la laissait aux prises dans sa maison de la Grange-Batelière.

— Enfin, disait-il, la bataille a été rude, mais la victoire est à moi. Je l'ai là sous la main. Le roi ne la verra plus qu'au théâtre, et encore, s'il l'y voit trop, je l'empêcherai bien de jouer : mes amis de la chambre m'y aideront.

Malheureux monsieur de Mailly ! il était entré jusqu'aux genoux dans cette ornière de l'amour où s'était aux trois quarts noyé le pauvre Bannière.

L

MONSIEUR DE RICHELIEU

Le soir de cette fameuse représentation pendant laquelle le roi s'était montré si attentif à suivre dans la personne de mademoiselle Olympe le rôle de Junie, un grand événement s'accomplissait, qui avait failli faire perdre au jeune monarque le plus bel effet de son entrée à la Comédie-Française.

Cet événement était une nouvelle tombée en pleine salle comme un éclat de bombe, et cette nouvelle, la voici :

— Monsieur de Richelieu est arrivé de Vienne !

En effet, vers les six heures du soir, une voiture lourdement chargée, et traînée par quatre vigoureux chevaux qui paraissaient avoir adopté le galop pour leur allure ordinaire, franchissait la barrière de la Villette, descendait le faubourg Saint-Denis, suivait les boulevards, prenait la rue de Richelieu, et pénétrait dans la cour d'un grand hôtel situé rue Croix-des-Petits-Champs.

Cet hôtel était entre cour et jardin.

Au bruit de cette voiture, plusieurs domestiques, portant des flambeaux, étaient accourus. Sur le perron, d'autres s'étaient précipités au marchepied, avaient ouvert la portière, et l'on avait vu lestement descendre de cette portière un jeune homme enveloppé d'une pelisse de martre,

qui, tout en saluant de la main toute sa maison accourue au-devant de lui, avait crié au laquais qui arrivait avec lui et qui le premier était descendu du siège :

— Raffé, je n'y suis absolument que pour la personne que vous savez. Je vous confie la garde de ma personne.

Après quoi il était entré sous le vestibule de l'hôtel, et avait disparu dans l'intérieur des appartemens chauffés d'avance, précaution qui prouvait que le voyageur était attendu.

Ce voyageur, on l'a reconnu d'après ce que nous avons dit, était monsieur le duc de Richelieu qui revenait dans les premiers jours de novembre, de son ambassade de Vienne.

Ce n'est pas faire injure au lecteur le plus savant et le plus habitué à suivre dans les chroniques du dix-huitième siècle les intrigues de la cour, ce n'est pas même être un conteur prolixe, que de tracer en quelques lignes le portrait du duc de Richelieu d'alors, ainsi que plusieurs des portraits qui l'entourent si bien, en 1728, qu'ils semblent n'être autre chose que le cadre du sien.

Le duc avait alors trente-quatre ans ; c'était le plus bel homme de France, comme Louis XV, à dix-huit, en était le plus bel adolescent. Le duc était célèbre par ses aventures avec la fille du régent, mademoiselle de Charolais, madame de Gacé, madame de Villars, etc., etc. ; célèbre par son triple emprisonnement de la Bastille ; célèbre par ses folies. Il était devenu un ambassadeur célèbre et avait été envoyé à Vienne près de l'empereur Charles VI pour détacher ce monarque de l'alliance avec le roi d'Espagne, laquelle affectait la prétention de faire passer la couronne de France dans sa maison en cas de mort de Louis XV.

Cette négociation n'était pas aisée. L'empereur Charles était un homme plein d'une énergie qu'il poussait jusqu'à la rudesse, plein d'une circonspection qu'il poussait jusqu'à la sauvagerie.

En outre, la cour d'Autriche était un terrible séjour pour un homme habitué aux délices de Paris, et la politique de cette cour était un rude apprentissage pour un jeune homme habitué aux frivolités de l'Œil-de-Bœuf.

Vienne avait, aux yeux de l'Europe entière, deux supériorités que personne ne lui contestait : des généraux qui avaient presque toujours battu nos généraux, et des diplomates qui avaient presque toujours trompé nos diplomates.

Le duc de Richelieu, capable de tout, même du bien, comme le disait de lui monsieur le régent, cet autre homme d'esprit et de politique dont on ne connut la valeur réelle que lorsque monsieur le duc de Bourbon lui eut succédé, le duc, capable de tout, se tira de sa négociation avec honneur et revint de Vienne, comme nous l'avons dit, vers le commencement de cet an de grâce 1728.

Il est vrai que la maîtresse du prince Eugène l'avait fort aidé dans toutes ses intrigues diplomatiques. Ariane nouvelle, elle lui avait livré le peloton de fil du labyrinthe de Schœnbrunn.

On comprend, pour peu qu'on soit initié à la chronique galante de ce temps, que du moment où la nouvelle de ce retour se répandit, tout Paris alla rendre visite au nouveau venu. Le duc s'aperçut donc que si on l'avait oublié deux ans, les mémoires les plus mauvaises ne demandaient qu'à être rafraîchies.

Il était descendu à son hôtel, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, recommandant à ses gens de ne laisser pénétrer personne auprès de lui, et la consigne avait été militairement observée. Monsieur le duc de Richelieu, on le sait, était un des seigneurs les mieux servis du royaume.

Aussi voyait-on le désappointement sur tous les visages des curieux ou des affectionnés qui s'étaient hâtés de venir frapper aux grandes portes ou aux portes dérobées, par la rue ou par la ruelle.

Ce jour-là, derrière l'une de ces portes, l'oreille collée à la serrure, l'œil braqué aux fentes ménagées dans le mur auprès des gonds, veillait le laquais affidé de monsieur de Richelieu, guettant tous les bruits de la rue et les autres au passage.

Enfin, après une heure d'attente à peu près, une voiture de place s'arrêta non loin de ce mur. Une femme, qui ne laissait voir ni sa taille ni son visage, en descendit, qu'à sa marche rapide, à sa façon bizarre de renvoyer le cocher, le laquais reconnut pour la personne qu'on lui avait signalée.

La neige tombait, le soir était venu. Plus une âme n'errait dans le quartier.

Le laquais ouvrit la porte qu'il gardait, avant qu'on eût frappé, et, par cette porte ouverte, se glissa la jeune femme, qui prit sa course à travers le jardin, en personne accoutumée à se diriger seule dans la maison.

Au bout de la cour, elle alla tomber dans les bras du duc, qui l'attendait au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, et qui l'embrassa tendrement en s'écriant :

— Ah ! ma belle princesse ! c'est donc vous que j'attendais avec tant d'impatience et que je n'espérais plus voir venir !

Princesse, en effet, puisque cette femme, qui riait en embrassant le duc et frappant amicalement ses petites mains dans les mains de Richelieu, s'appelait mademoiselle de Charolais, et par conséquent était non seulement princesse, mais princesse de sang.

La princesse ne répondit à la gracieuse apostrophe du duc que par un baiser d'amante. Il la conduisit alors dans une vaste chambre meublée somptueusement, chauffée à la température d'un beau jour de printemps et close comme un grand bois par des fleurs et des tapisseries de verdure où folâtraient, dans des poses plus ou moins horizontales, une foule de bergers et de bergères.

Une table servie près de la cheminée, deux fauteuils commodes, un dressoir chargé de belle porcelaine, luxe encore rare à cette époque, où le goût Pompadour n'avait point passé à travers notre société, et l'éclat modéré des bougies inspiraient un sentiment de bien-être qui rendit plus expansive encore la joie que la princesse venait de manifester.

— Çà ! dit-elle, avant de souper, duc, voyons, que je vous regarde.

Et elle se plaça bien en face de Richelieu.

— Moi, princesse, et pourquoi faire ?

— Mais pour que je vous reconnaisse, donc !

— Ah ! princesse, vous avez moins bonne mémoire que moi, à ce qu'il paraît.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je vous ai reconnue le premier.

— Je ne suis donc pas trop enlaidie ?

— Vous êtes toujours la plus belle des princesses nées et à naître.

— Mais vous, pourquoi ne me demandez-vous pas comment je vous trouve ?

— Oh ! c'est inutile.

— Bah ! pourquoi ?

— Je ne compte plus, je suis un Autrichien, un butor ; j'ai pris l'habitude d'être regardé par des Allemandes ; laissez-moi donc, princesse, quitter l'air que j'ai ; c'est l'affaire de huit jours pour moi, et quand je serai redevenu non seulement Français, mais encore Parisien, j'irai me mettre entre vous et votre miroir.

— Alors vous vous trouvez changé ?

— Énormément.

— Vous êtes devenu ambitieux.

— C'est vrai, princesse.

— On me le disait, mais je ne voulais pas le croire.

— C'est cependant l'exacte vérité.

— Soupons, voulez-vous ? Vous m'avez déjà appris comment l'amour vient aux filles : en soupant, vous m'apprendrez comment l'ambition vient aux hommes.

— Croyez que je serai toujours heureux de vous apprendre quelque chose ; mais, comme vous l'avez dit, chère princesse, soupons.

La princesse se mit à table.

— Savez-vous, dit-elle, que j'ai gagné de l'appétit depuis deux ans.

— A quoi, princesse ?

— Hélas !

— Voilà un gros soupir.

— A quoi l'attribuez-vous ?

— A quoi attribue-t-on les soupirs des femmes ?

— A l'amour, vous voulez dire ?

— Dame !

— Eh bien ! vous vous trompez, mon cher duc, je ne suis pas amoureuse le moins du monde.

— Vous dites cela comme quelqu'un qui voudrait l'être encore ou le devenir.

— Non, sur ma foi !

— Vraiment ?

— Vous me croirez si vous voulez, mais en votre absence...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai dit adieu à l'amour.

Le duc éclata de rire.

— Vous me flattez, dit-elle ; mais vous ne faites pas que ce qui n'est plus soit, et que les trépassés ne soient point morts.

— Ah ! princesse, vous ne croyez donc pas aux revenans ?

— A quoi bon y croire, puisque les revenans sont des ombres.

— Princesse, il y a des revenans qui reviennent de plus loin que l'autre monde, d'Autriche, par exemple, et qui, je vous le jure, sont des corps, et si vous en doutez, princesse...

— Non, je ne doute jamais quand c'est vous qui affirmez, duc.

— Alors...

— Mais cela ne change rien à mes résolutions. Je n'aime plus, Armand.

— Et quel est le malheureux, l'homme abandonné du ciel et de la terre, qui a pu vous inspirer un tel repentir ?

— L'homme ? est-ce qu'il y a des hommes en France, duc, depuis que vous êtes parti ?

— Merci, princesse.

— Non, parole d'honneur ! je parle comme je pense.

— Enfin, vous me direz bien d'où vient cette aversion pour la peine ou pour le plaisir, car vous le savez, les vrais amants sont comme les vrais joueurs : après le plaisir de gagner, il y a encore le plaisir de perdre.

— Duc, il n'y a plus ici ni peine ni plaisir.

— Allons, et moi qui reviens parce que je m'ennuyais trop là-bas ! moi qui fais des prodiges de diplomatie pour avoir le droit de rentrer en France, et vous me dites des choses pareilles. On s'ennuie à Versailles !

— Tenez, je suis devenue glacée.

Et elle tendit un bras charmant au duc, qui y appuya ses lèvres en savourant un long baiser.

Si long, que monsieur de Richelieu ne savait plus comment sortir de ce baiser, et que mademoiselle de Charolais attendait pour savoir comment il en sortirait.

— Et le roi ? dit le duc en rendant à mademoiselle de Charolais son bras un instant captif.

Mademoiselle de Charolais regarda le duc et rougit presque.

— Comment ! le roi ? que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu, je voulais seulement vous demander comment il se portait.

— Très bien, répondit mademoiselle de Charolais, en modulant ces deux mots d'une certaine façon.

— Ce très bien ne me satisfait pas.

— Comment vous le faut-il, duc ?

— Je le voudrais gai ou triste : gai, il serait d'une femme heureuse ; triste, il serait d'une femme jalouse. Ainsi, choisissez, princesse.

— Jalouse, moi ! jalouse de qui ?

— Mais jalouse du roi, donc !

— Jalouse du roi ! et à quel propos dites-vous de pareilles folies, duc ?

— Eh bien ! mais quand cela serait, car j'espère bien qu'il vous donne sujet d'être l'une ou l'autre...

— Heureuse ou jalouse par le roi, moi ?...

— Princesse, on dirait que je parle allemand, ma parole d'honneur !

— Le fait est que vous ne vous faites plus comprendre, mon cher duc ; est-ce que vous n'avez pas eu des nouvelles de France depuis deux ans ? Je me figurais que les ambassadeurs avaient une correspondance, et même deux correspondances : la correspondance publique et la correspondance secrète, la correspondance politique et la correspondance amoureuse.

— Princesse, je n'ai pas eu deux correspondances.

— Non, vous en avez eu cent.

— Le fait est que tout le monde m'a écrit, excepté vous.

— Alors on vous a dit que le roi...

— Que le roi est beau, oui.

— Et puis qu'il est sage ?

— On m'a encore dit cela ; mais comme je sais que monsieur de Fleury faisait décacheter mes lettres, je n'ai pas cru un mot de ce qu'on m'écrivait.

— Vous avez eu tort.

— Comment ?

— C'est vrai comme la vérité, duc.

— Le roi est sage !

— Oui.

— Le roi n'a pas de maîtresse ?

— Non.

— C'est inimaginable. Ah ! princesse, bon, je comprends.

Et le duc se mit à rire de tout son cœur.

— Que comprenez-vous, duc ? dit mademoiselle de Charolais.

— Pardieu ! vous ne voulez pas vous dénoncer vous-même, et vous attendez que j'arrive avec des preuves.

— Arrivez.

— Prenez garde !

— Mon cher duc, le roi ne m'a pas seulement regardée depuis deux ans.

— Jurez encore un peu cela.

— Sur nos vieilles amours, duc !

— Oh ! je vous crois, car vous m'avez presque autant aimé que je vous aimais, princesse.

— C'était le bon temps !

— Hélas ! comme vous disiez tout à l'heure, nous étions jeunes alors.

— Ah ! ça ! mais nous nous attristons, duc, et moi surtout vous m'attristez.

— Comment cela ?

— Vous me trouvez vieille.

— Je pense à une chose, chère princesse.

— Laquelle ?

— Si le roi n'a pas de maîtresse, la cour doit être dans un désordre épouvantable.

— Mon ami, c'est tout simplement le chaos.

— Évidemment ; car enfin, si le roi n'a pas de maîtresse, c'est Fleury qui gouverne la France, et la France est un séminaire.

— Duc, il y a des séminaires qui sont des endroits folâtres comparés à la France.

— Naturellement, le roi sage, tout le monde veut être sage.

— Duc, cela fait frémir.

— Il en résulte à la cour un trop-plein de vertu qui doit déborder dans les rues, et qui doit submerger le peuple.

— Tout le monde en a.

— Et la reine ?

— La reine, ce n'est plus de la vertu, c'est de la férocité.

— Mon Dieu, gageons qu'avec cela elle fait de la politique ; pauvre femme !

— Vous l'avez dit.

— Avec qui, bonté du ciel.

— Avec qui voulez-vous qu'elle en fasse ? Ce n'est pas avec le roi sans doute.

— Pourquoi ?

— Eh ! mon cher, elle est tellement vertueuse, qu'elle a peur de se donner un amant son mari.

— Bah ! est-ce qu'on la conseille ?

— Oui.

— Alors elle a pris un maître de politique.

— C'est-à-dire qu'elle a gardé celui qu'elle avait.

— Et c'est toujours...

— C'est celui qui l'a faite reine de France, et il n'y a rien de reconnaissant comme ces Polonais, et surtout comme ces Polonaises.

— Ce n'est pas comme les Françaises, n'est-ce pas, princesse ?

— Oh ! non.

— De sorte qu'elle conspire avec monsieur le duc de Bourbon ?

— Juste.

— Qui est toujours borgne.

— Eh oui, mon Dieu !

— Mais qui est bossu.

— Le fait est que la taille lui tourne. Je ne sais si c'est le poids des affaires !

— Voyez un peu, cette sournoise de de Prie qui ne me disait pas un mot de toute cette affaire !

— Ah ! bon ! la de Prie vous écrivait à Vienne !

— Sans doute.

— Je ne sais pas alors pourquoi vous me questionnez, duc.

— Mais, c'est pour savoir.

— Est-ce que quand la de Prie a passé quelque part, il reste encore quelque chose à apprendre.

— Eh bien ! chère princesse, vous me croirez si vous voulez...

— Je vous préviens que je ne vous croirai pas.

— Je vous jure...

— Un serment ! cela va être bien pis.

— Je vous jure que la marquise est aussi innocente avec moi que le roi l'est avec vous.

Mademoiselle de Charolais haussa les épaules en riant.

— Parce que vous arrivez de Vienne, croyez-vous que j'arrive de la Laponie ? dit-elle.

— Continuez, chère amie, dit le duc, voyant qu'il était parfaitement inutile de combattre l'incrédulité de la princesse.

— Que voulez-vous que je continue ?

— Ce que vous avez commencé. Vous dites donc que la reine conspire avec monsieur le duc de Bourbon ?

— Mais oui.

— Pour renverser Fleury ?

— Pour renverser Fleury.

— Et pourquoi veut-elle renverser Fleury ?

— Parce que Fleury est un vieux ladre qui l'a laissé manquer d'argent. A propos d'argent, vous qui êtes l'ami de la de Prie, duc, dites-lui donc qu'elle a été de bien vilain goût avec sa protégée.

— Quelle protégée ?

— La Polonaise donc !

— Ah ! princesse, cette pauvre reine, plaignez-la : elle est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Mais je la plains bien plus que vous ne le faites vous-même ; je la plains surtout d'avoir été nommée reine de France par cette intrigante de marquise.

— En vérité, princesse, vous m'étonnez en me disant que vous vous êtes ennuyée depuis deux ans. Quand on hait comme vous haïssez, on s'amuse toujours peu ou prou... Voyons, ménagez cette marquise, quand ce ne serait que pour monsieur le duc.

— Non, non, non, je trouve odieux le trait de cette pécore : elle fait reine la reine.

— C'était son droit, puisqu'on l'en avait chargée.

— Oui, mais était-ce aussi son droit de porter le trousseau à cette pauvre princesse, de lui compter ses bas, ses chemises et ses jupes, comme eût fait une lingère à une mariée de province?

— Écoutez, princesse, la marquise était belle-fille de Leblanc.

— Allons, cette bonté me raccommode avec vous, et j'en reviens à monsieur de Fréjus.

— C'est-à-dire à notre ladre.

— Celui-là, sachant que la reine n'a point d'argent, laisse arriver à lui Orri, le contrôleur général, chargé de pleins pouvoirs pour négocier un emprunt au nom de la pauvre Marie Leczinska, lequel représente à monsieur de Fréjus que la pauvre princesse n'est point en état de tenir son rang: Fleury avoue que c'est vrai, s'apitoie avec le contrôleur général, et tire de sa cassette, car il a une cassette comme Harpagon...

— Et tire quoi?

— Devinez!

— Dame! vous dites comme Harpagon.

— Duc, voulez-vous le visage, il tire cent louis! nous sommes gouvernés par un homme qui donne cent louis à une reine! Vous étiez à Vienne l'ambassadeur de cet homme-là.

— Si j'eusse connu ce trait, je vous jure, princesse, que je n'y fusse pas resté vingt-quatre heures. Qu'a-t-il dû dire quand il a su qu'à mon entrée j'avais fait ferrer les chevaux de ma suite en argent, et les miens en or?

— Oui, et que vous vous étiez arrangé de manière à ce qu'ils fussent tous déferrés quand vous êtes arrivé à votre hôtel.

— Revenons à monsieur de Fréjus. Vous n'avez point idée combien ce que vous me dites m'intéresse.

— Il tira donc de sa cassette cent louis pour la reine. Orri devint rouge comme une pivoine, et remontra au ministre que Sa Majesté avait besoin d'argent.

Fleury poussa un soupir.

— Si elle a réellement besoin d'argent, dit-il, alors saignons-nous.

Et il ajouta cinquante louis.

— Oh! ce n'est pas possible! s'écria Richelieu; vous brodez, princesse.

— Dites que cela n'est pas vraisemblable, et je serai de votre avis. Mais, je vous en prie, attendez la fin.

— Il y a une autre fin que celle-là?

— Orri, après avoir rougi, se mit à pâlir. Ce que voyant monsieur de Fréjus, il se douta qu'il allait encore se plaindre.

— Eh bien, soit! dit le ministre, j'ajoute encore vingt-cinq louis; mais que d'un mois elle ne demande rien.

Et sur ce, Harpagon ferma sa cassette.

— Cent soixante et quinze louis!

— Vingt-cinq louis de moins que je ne donnais à votre laquais, duc, quand il m'apportait un billet de vous le premier de l'an.

Richelieu salua poliment.

— Princesse, dit-il, j'avoue qu'en mon absence, il s'est passé ici des choses de l'autre monde. Alors la reine est furieuse contre monsieur de Fréjus?

— Exaspérée.

— Eh bien! que ne le fait-elle prendre en horreur par le roi?

— Eh! duc, figurez-vous donc, au contraire, que c'est monsieur de Fréjus qui veut que le roi la prenne en grippe!

— Bah! lui, le vertueux évêque?

— Je vous dis que c'est l'abomination!

— Et la désolation viendra, princesse, gardons-nous d'en douter. Alors on critique du haut en bas?

— Partout.

— Il y a des fréjusiens et des bourbonniens?

— Bataille rangée: les canons sont chargés et les mèches sont prêtes.

— Donc, la situation est celle-ci: dominer le roi par un procédé quelconque?

— Justement.

— Et ce procédé, monsieur de Bourbon et monsieur de Fleury le cherchent tous deux?

— Vous y êtes.

— Monsieur le duc en essayant de soutenir la faveur de la reine?

— Il n'y réussira pas.

— Vous croyez?

La princesse se pencha à l'oreille de Richelieu.

— Le roi s'est plaint, il y a huit jours, dit-elle, que la reine lui avait *refusé le devoir*.

— Oh! le pauvre roi! fit le duc en éclatant de rire. Et monsieur de Fréjus sait cela?

— Sans doute.

— Alors lui, plus fin que monsieur de Bourbon, songe sans doute à faire monter quelque astre nouveau dans le ciel?

— Que disiez-vous donc, que vous n'étiez pas renseigné? Tudieu! quel diplomate vous faites!

— Décidément, chère princesse, je ne me suis jamais trompé sur monsieur de Bourbon en pensant ce que j'ai toujours pensé de lui.

— Et qu'en avez-vous pensé?

— Que c'était un sot.

— Pourquoi?

— Parce que la reine est vive.

— Oh! le roi est bien sage, duc.

— Voilà que vous recommencez, princesse. Oh! ne me faites pas douter ainsi.

— De qui et de quoi?

— De vous et de la beauté.

— Qu'ai-je à faire là-dedans, duc?

— Princesse, monsieur de Bourbon cherche, monsieur de Fleury cherche; moi, j'arrive de Vienne, et, sans chercher, j'ai trouvé.

— Trouvé quoi?

— Le procédé.

— C'est...

— C'est vous. Il faut que le roi vous aime, ma chère altesse, et que votre sagesse conseille le roi.

— Oh! duc!

— Eh bien! qu'avez-vous à dire? De la pruderie!

— Oh! fi donc!

— Voyons, est-ce que l'appât de gouverner la France ne vous séduit pas un peu? Est-ce que vous répugnez à faire la fortune de vos anciens amis?

— Ce n'est point cela, mais...

— Est-ce que parmi toutes les femmes qui entourent Sa Majesté, vous n'êtes point la plus capable d'inspirer au roi ce sentiment de tendre domination? Enfin, princesse, essayez. Qui vous arrête.

— Voyons, franchement, vous ne raillez pas?

— Moi? Oh! par exemple!

— On ne vous a rien écrit là-bas?

— Sur quoi?

— Rien dit depuis votre retour?

— Sur qui?

— Sur moi.

— Non, fit le duc avec un air de parfaite naïveté.

— Eh bien! duc, la même idée m'était venue qu'à vous.

— Vraiment! Et pourquoi l'avez-vous abandonnée?

— Je ne l'ai pas abandonnée, au contraire.

— Comment! vous l'avez mise à exécution?

— En ce qui a dépendu de moi, oui, duc.

— Et...

— Et j'ai été repoussée.

— Repoussée, vous! C'est impossible!

— C'est cependant comme j'ai la douleur de vous le dire, mon cher duc, et je vous dis cela, parce que j'aime mieux que vous l'appreniez de moi que d'une autre. Après cela, peut-être mon échec tient-il à une chose.

— Ne me chargez pas de trouver cette chose, princesse; je donnerais ma langue aux chiens.

— Je vais vous la dire.

— Dites.

— J'étais amoureuse du roi.

— Vous, princesse! s'écria Richelieu. Oh! quelle faute!

— Eh, mon Dieu! oui, moi, duc, et cela m'a ôté mes moyens.

— Je comprends: vous vous êtes mise dans un coin, vous avez poussé des soupirs en attendant qu'il vous regardât, et... et il ne vous a pas regardée.

— Je ne m'en suis pas tenue là, duc. J'ai tourné un couplet assez joli. Je l'ai écrit de ma belle écriture, que le roi connaît presque aussi bien que vous, et je l'ai glissé dans la poche du roi.

— Une déclaration?

— Ma foi! oui; il faut bien que cela serve à quelque chose d'être princesse du sang.

— C'est vrai, on invite son danseur. Oh! quel malheur que vous n'ayez pas de mémoire, princesse.

— Pourquoi cela?

— Vous m'auriez récité vos vers; nous aurions vu s'ils valent les miens, ou plutôt ceux de Raffé.

— Impertinent!

— Qui fait les vôtres, princesse?

— Moi.

— Alors vous devez vous en souvenir.

— Je le crois bien, que je m'en souviens; s'ils eussent servi à quelque chose, je ne les saurais plus.

— J'écoute, princesse.

— Tenez:

> Vous avez l'humeur sauvage
> Et le regard séduisant.

— Eh! eh! fit le duc, Arouet ne fait pas mieux.

— Laissez-moi donc continuer.

— Je serais bien fâché de vous arrêter en si beau chemin. La princesse continua :

> Se pourrait-il qu'à votre âge
> Vous fussiez indifférent ?

— Et il l'a [illegible] de pareils vers ?
— Mais attendez donc la fin, duc ; c'est dans la fin qu'est le trait, comme on dit.
— Voyons le trait.

> Si l'amour veut vous instruire [illegible]

— Ah ! [illegible] bien tentant.
— Eh bien, il ne s'est pas [illegible]

> Cédez, ne disputez [illegible]
> On a fondé votre [illegible]
> Bien longtemps [illegible]

— Oh ! ma [illegible] tout bonnement adorable. Et le roi [illegible] pareils vers dans sa [illegible], et, le connaissant [illegible] le roi n'est pas tombé à vos genoux ?
— Il [illegible]
— [illegible] princesse. Mais maintenant ?
— [illegible] c'est une autre affaire. Je ne ferais [illegible] ces vers-là.
— Pourquoi ?
— Parce que je ne suis plus amoureuse, et que j'aurais au moins [illegible] de [illegible] à un homme que je n'aime pas. Voilà pourquoi, duc, je réussirai plus auprès du roi, auquel il faut un amour vrai à sentir, un amour vrai à inspirer.
— Tiens, tiens, tiens, c'est très femme, chère princesse, ce que vous venez de me dire là.
— Non, c'est très vrai.
— Eh bien, c'est ce que je voulais dire.
— Et cela vous frappe ?
— Cela me persuade.
— Alors vous renoncez à votre plan, duc ?
— Non, mais je chercherai un instrument plus efficace.
— Et que ferez-vous de votre servante ?
— De vous ? princesse, je vous supplierai de rester à moi.
— Voyons, duc, ne plaisantez pas. Je vous dis que je n'aime plus personne, et c'est bien dit.
— Quoi ! de l'amitié à notre âge ?
— Duc, vous avez encore huit jours d'air autrichien à ôter à votre visage. Vous l'avez dit vous-même. Ôtez-les. Moi, Parisienne, je vous le dis.
— Bon.
— Conseil d'ami.
— Bon, bon.

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa longuement avec cet esprit qu'on n'a presque plus et cette politesse d'intimité qu'on n'a plus du tout de nos jours.

La princesse se leva, chauffa un instant ses petits pieds à la cheminée, puis le duc ordonna qu'on fît attendre un carrosse au bout de la rue, et conduisit lui-même mademoiselle de Charolais jusqu'à ce carrosse. Tous deux, comme Paul et Virginie, étaient enveloppés du même manteau.

— [illegible] dit alors la princesse, dans huit jours c'est vous qui [illegible] les nouvelles, moi je ne serai près de vous qu'[illegible]. S'il y en a quelqu'une qui puisse m'intéresser, [illegible] moi, vous savez les chemins.
— Ils [illegible]
— Trop [illegible], hélas !

Ils se séparèrent sur ces mots. La princesse monta dans le carrosse. Richelieu attendit qu'elle eût disparu, et il rentra chez lui [illegible] de sa première nuit de Paris.

Son laquais lui [illegible] liste de vingt-sept femmes qu'il venait de renvoyer pour cette inutile princesse.

Richelieu soupira.

— Bah ! dit-il en s'ensevelissant moelleusement dans son lit bien bassiné, c'est la nuit d'un homme politique. J'aurai demain des [illegible] de cardinal.

Et il s'endormit. Minuit sonnait.

LI

MADAME DE PRIE

Richelieu [illegible] endormi en pensant à toutes ces dames et en se [illegible] laquelle serait assez charitable pour lui donner [illegible] en politique toute l'influence qu'il allait avoir [illegible] maintenant qu'il était devenu ambitieux.

Ces sortes de préoccupations peuvent sinon ôter le sommeil à un diplomate de trente-quatre ans, du moins lui envoyer des rêves agréables, puisque la cause vaut presque un effet.

Aussi, vers une heure du matin, c'est-à-dire une heure à peine après qu'il était couché, et comme après avoir roulé une foule d'idées dorées dans sa tête, le duc commençait à sentir ses idées se décolorer et se confondre dans les demi-teintes du sommeil, il se figura donc qu'il était endormi, et qu'étant endormi il rêvait.

Et dans son rêve il entendait comme le bruit d'une voix obstinée, devant la fenêtre de son jardin, au rez-de-chaussée duquel il avait voulu coucher.

Voix d'homme qui résistait, voix de femme qui insistait, en somme voix de femme et voix d'homme qui querellaient.

Il lui semblait au duc de Richelieu que cette voix de femme ne lui était pas inconnue, et chacune de ses vibrations lui apportait comme un souvenir des plus coquets et des plus charmants.

Alors le duc, se laissant aller à ce rêve décevant, voulut le poursuivre. — Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, madame, faisant un de ces rêves charmants comme vous en faites, de vouloir, même pendant votre sommeil, donner à ce rêve toute l'étendue et tous les compléments qu'il pouvait avoir ?

La volonté est une si belle et si puissante chose ! Elle finit bien souvent de [illegible] la toute beauté et la [illegible] [illegible] même pendant le sommeil, elle produit parfois de semblables effets.

Le duc laissa donc une seule oreille éveillée, et de cette oreille il écouta.

— Non, madame, disait la voix d'homme, vous ne pénétrerez pas plus avant ; c'est bien assez déjà que vous ayez [illegible] je ne sais comment la porte de la vieille cour. En vérité, madame, ces choses-là ne se font plus.

— [illegible], pensa le duc, toujours persuadé qu'il dormait.

— Que j'aie ou non forcé la porte de la vieille cour, reprit la vibrante voix de femme, je suis dans la maison, n'est-ce pas ?

— Sans doute que vous y êtes, mais par surprise.

— [illegible] j'y suis, peu importe comment ; la moitié du voyage est faite. Laissez-moi aller jusqu'au duc.

— Impossible, madame. Monsieur le duc s'est couché ; il y a une heure ; très fatigué de la route, et il dort.

— Tenez, voilà qui fait du bruit ; réveillez-le.

Et le duc entendit le son argentin d'une quantité indéfinie de pièces d'or secouées dans une bourse.

— Oh ! oh ! murmura le duc, toujours rêvant, on donne de l'or à mon laquais. Voilà qui va bien, et la place est bonne.

— Mais, madame, reprit l'obstiné serviteur, qui tenait à conserver à son maître la réputation d'homme à bonnes fortunes, mais monsieur ne dort pas seul.

Le duc poussa un soupir, étendit les jambes et les bras comme pour s'assurer lui-même de sa solitude, et murmura [illegible] : Fripon !

— Eh ! que m'importe ? répondit la voix de femme. Je ne viens pas le troubler dans ses amours, moi. J'ai à lui parler d'affaires. Allons, garçon, ouvre, ouvre.

— Mais, madame, monsieur le duc a défendu...

— Parce qu'il ne savait pas que je devais venir.

— Madame, je vous jure qu'il va s'éveiller, qu'il va entendre, et qu'il me donnera l'ordre de vous éconduire, ce qui, de sa part, sera désobligeant, tandis que, venant de ma part, cette prière que je vous fais de ne pas insister n'est qu'une consigne.

— Ce diable de laquais parle très bien, dit le duc roulé dans son édredon. Voyons un peu ce que va répondre la femme. Ah !

— Eh bien ! moi, répondit-elle, je gage que monsieur le duc ne me congédiera point, surtout si je me nomme.

— Madame, jetez la chose sur vous, et heurtez aux vitres de la fenêtre.

— Non pas, non pas, répondit la voix, je ne veux pas sortir la main de mon manchon ; il gèle.

— Diantre ! pensa Richelieu, c'est une grande dame pour avoir tant peur du froid. Que ne dit-elle son nom tout de suite ? Et, ma foi ! si elle est jolie, je dirai comme elle, il gèle.

— Allons, frappe, garçon, continua la dame ; frappe et je dirai que c'est moi qui ai frappé.

— Madame, je le ferai, puisque vous m'y contraignez ; seulement je désire savoir votre nom.

— Moi aussi, fit Richelieu.

— Et pourquoi cela ? Si je le dis à ton maître, n'est-ce pas suffisant ?

— Non, madame, car si mon maître me chasse du coup, vous me devez un dédommagement.

— C'est trop juste, et tu es un garçon d'esprit ; les dédommagements ! tiens, voici un acompte sur celui que je te garde.

— Encore de l'argent! fit le duc ; cette femme est folle de moi. Il n'y a que les rêves pour voir de ces choses-là.

— Maintenant, dit le laquais, il ne me reste plus à savoir qu'une chose.

— Laquelle ?

— Votre nom ?

— Ah ! monsieur Raffé, tu m'impatientes à la fin.

— Vous voyez bien, madame, puisque vous savez le mien, je dois savoir le vôtre.

— Eh bien ! la marquise de Prie...

Et en même temps un violent coup de poing retentit contre les volets du duc.

— Madame de Prie ! s'écria Richelieu, en tirant sa tête hors des couvertures, quoi ! j'ai rêvé cela ! j'ai rêvé que madame de Prie, la maîtresse de monsieur de Bourbon, était dans mon jardin, discutant avec Raffé par cinq degrés de froid ! Plaisant rêve !

Au même instant, un autre coup, suivi de plusieurs coups redoublés et impatients, fit trembler la haute fenêtre.

— Mais non, je ne rêve point, mais on frappe bien réellement ! s'écria le duc.

— Duc ! duc ! ouvrez, continua la voix de femme, voilée par le dépit et un peu enrouée par le froid.

— Ouvre ! cria le duc en s'élançant de son lit pour passer un pantalon à pied et se blottir dans une robe de chambre qu'il trouva sous sa main.

Le laquais pénétra chez son maître.

— Et la marquise ? dit vivement le duc.

— Me voici, duc, dit madame de Prie apparaissant sur le seuil. Êtes-vous levé ?

— Oui, madame, toujours levé pour vous ou couché, à votre choix, marquise. Allume, Raffé, allume.

— Quoi ! habillé déjà, dit madame de Prie.

— Heu ! heu ! fit le duc.

— Alors, vous m'avez entendue.

— Oui, j'ai reconnu votre voix.

— Allons, duc, vous n'êtes pas si fat qu'on le dit.

— Pourquoi ?

— Un fat ne serait pas levé.

— Marquise, vous oubliez que je suis absent de Paris depuis deux ans. Mais asseyez-vous donc. Du feu, Raffé, du feu ; la marquise gèle, tu vois bien, mon ami.

— Il paraît que, passé minuit, dit en riant la marquise, la maison est si pleine qu'on est obligé de faire faire aux femmes antichambre dans le jardin.

— Tout au contraire, marquise, je vous attendais.

— Oui, en dormant.

— N'est-ce pas comme cela qu'on attend la fortune.

— Oh ! charmant, duc.

La marquise saisit le fauteuil que lui indiquait Richelieu. Richelieu prit une pose des plus gracieuses ; tous deux se mirent à rire ; le feu flambait ; Raffé sortit.

— Ah çà ! marquise, dit le duc, savez-vous bien qu'une heure sonne.

— Et qu'il gèle à fendre les pierres, duc.

— Le feu est donc chez monsieur de Bourbon, que vous accourez ici ?

— Ma foi ! duc, il fallait absolument que je vous parlasse la première.

— Mais, pardon, comment avez-vous fait pour entrer ? tout à l'heure, dans un demi-sommeil ou dans un demi-rêve, comme il vous plaira, j'ai cru entendre que vous parliez ou que Raffé parlait d'une porte que vous aviez forcée.

— Forcée, non, ouverte, oui.

— Comment cela, marquise ?

— Mais, avec une clef, donc !

— Quoi ! vous avez une clef de chez moi, vous, et je me couche tranquillement exposé à un pareil danger ?

— Duc, vous m'en avez donné une autrefois, ce me semble.

— Oui, c'est vrai, mais je croyais vous l'avoir reprise.

— A-t-il une mémoire cruelle !

— Écoutez donc, un homme d'État !... Enfin, d'où vous vient cette clef ? Vous comprenez que ce que je vous demande là, marquise, c'est pour ma gouverne.

— Oui, il pourrait y en avoir fabrique. Au fait, ce serait une spéculation.

— Marquise, vous m'épouvantez.

— Rassurez-vous, cette clef...

— Eh bien ?

— Elle me vient de source moins honnête. Ce n'est pas une fausse clef, c'est une vraie clef.

— Mais enfin, où vous l'êtes-vous procurée ?

— Il y a deux ans, avant votre départ pour Vienne, vous en aviez distribué plusieurs dans Paris.

— Oui, mais comment voulez-vous que je suppose qu'une femme de nos jours garde deux ans la clef d'un homme absent, à moins qu'elle ne l'eût oubliée dans son livre de messe.

— Eh bien ! voilà ce qui vous trompe, duc ; c'est que nous devenons très dévots, duc. La dévotion est à la mode. Oh ! il s'est fait de grands changements à Paris depuis votre départ : vous avez laissé monsieur le régent au Palais-Royal, et vous retrouvez monsieur de Fréjus à Versailles.

— Tout cela ne me dit point où vous avez pêché cette clef, et à moins que vous ne l'ayez prise à quelqu'un...

— Prise ! fi donc ! Vous me traitez en princesse du sang, mon cher duc. Vous me prenez pour mademoiselle de Valois ou mademoiselle de Charolais. Prise ! fi donc ! je l'ai achetée.

— Achetée ! Oh ! qui vous l'a vendue ?

— Une femme de chambre qui ne savait pas ce qu'elle me vendait. Vous comprenez : on voit traîner une clef, on s'empare de cette clef, personne n'en sait rien ; arrive quelqu'un qui donne vingt-cinq louis de cette clef. Si la maîtresse la demande, on prend un air étonné et l'on dit : Quelle clef, madame ? C'est tentant pour une soubrette.

— Et puis comme vous avez dit, marquise, la clef d'une homme qui est à Vienne. Ah çà ! l'on croyait donc bien sérieusement que je n'en reviendrais jamais de Vienne ?

— Oui, excepté moi, qui, en ma qualité de ministre des affaires étrangères, vous savais en route.

— C'est juste.

— Je me suis donc portée acquéreur de cette clef, pensant que vous ne feriez changer les gardes de vos serrures que le lendemain de votre arrivée ; c'était un calcul assez net, n'est-ce pas ?

— Et très bon, comme vous le voyez.

— De sorte que la clef va me rapporter, je l'espère, un peu mieux qu'elle ne m'a coûté. Mais c'est singulier, duc...

Et deux ou trois fois la marquise respira à pleines narines.

— Quoi ? demanda Richelieu.

La marquise continuait de respirer à fortes doses.

— Cela sent la femme ici.

— Allons donc, je suis seul.

— Je vous dis qu'il y a ici une femme dont je connais le parfum.

— Marquise, je vous jure !

— Un parfum de princesse.

— Ah ! vous me flattez, marquise.

— Fat ! il n'est pas changé.

— Ni vous non plus, marquise ; vous embellissez seulement tous les jours.

— Oui. C'est ce que me disent du moins mes courtisans tant que je serai en faveur.

— Et vous êtes en faveur au plus haut degré, marquise.

— Je le crois, et je viens même vous en apporter la preuve.

— Ah ! voyons ?

— Mais d'abord, duc, soyez franc. Avez-vous quelqu'un ici ?

— Personne.

— Sur l'honneur ?

— Foi de Richelieu! Vous hésitez.

— Duc, si j'avais à vous parler d'affaires d'amour, je croirais à votre parole sur parole. Mais comme nous allons causer politique, et que sur ce point toute indiscrétion est mortelle, permettez-moi de faire comme saint Thomas :

Vide pedes, vide manus.

— Vous me dites cela pour me faire croire que vous savez le latin.

— Dieu me garde d'avoir cette prétention.

— Allons, exécutez-vous alors !

— Marquise, je prends le bougeoir, dit le duc en se levant ; nous allons explorer chaque cavité de mon appartement, n'est-ce pas ?

— S'il vous plaît, duc.

— Voulez-vous commencer par la cheminée ? Mais, il y a du feu ; vous ne vous défiez pas, j'espère ?

— A moins, cependant, qu'il ne s'y trouve une princesse du sang ; ces dames sont incombustibles comme les salamandres.

— Pourquoi n'en peut-on pas dire autant des princes du sang, marquise ! fit Richelieu.

La marquise sourit à cette allusion.

— Voyons d'abord la ruelle, dit la marquise.

— Vide, dit Richelieu ; entrez.

— Cabinets aux portemanteaux.

— Déserts, déserts, déserts. Voulez-vous chercher sous les habits, marquise ?

— Inutile, on verrait les jambes.

— Reste l'escalier dérobé.

— Inutile, les verrous sont mis, et l'escalier n'est pas chauffé ; depuis que nous sommes ensemble, une femme de qualité y serait morte de froid, et par conséquent elle ne me serait plus dangereuse.

— Puissamment raisonné.

— Allons, nous sommes seuls ; causons.

— Causons, dit le duc, en ramenant la marquise à son fauteuil.

LII

LA POLITIQUE DE MADAME LA MARQUISE DE PRIE

La marquise s'assit. Le duc s'appuya au dos de son fauteuil.

— Marquise, ma chère marquise, lui dit le [illegible] en lui prenant assez tendrement la main, si vous saviez combien je regrette que votre humeur méchante m'ait [illegible] autrefois de vous redemander cette clef.

— Pourquoi?

— Mais parce que si vous m'aviez aimé, plus en ce moment, aujourd'hui, après mes deux ans d'absence surtout, nous serions fous l'un de l'autre.

— Duc, je suis venue pour parler affaires. Voyons, laissez là ma main; le temps passe.

— Comme il vous plaira, marquise.

Et le duc garda la main.

— Je vous disais donc...

— Que vous êtes plus en faveur que jamais.

— Cela vous étonne?

— Mais oui.

— Comment cela?

— Mais à cause d'une guerre assez dure que doit faire le vieux Fleury à monsieur le duc.

— Nous la lui rendons bien, Dieu merci.

— Il a pour lui le roi, marquise, et vous savez quand on ôte au roi son précepteur, le roi pleure, le roi crie.

— Oui, mais nous avons pour nous la reine, et quand on ôte au roi la reine...

— Prenez garde, marquise. On dit que la reine devient bien vertueuse... trop vertueuse... et que le roi commence à la craindre plus et à l'aimer moins.

— Ah! l'on vous a dit cela.

— On m'a même dit plus.

— Quoi donc?

— On m'a dit que Louis XV, ce qui ne lui était jamais arrivé, commence à faire lit à part.

— C'est vrai.

— Eh bien! mais marquise, il me semble que vous avez un triste appui dans la reine, dans une reine qui, comme dit le roi, refuse à son mari *le devoir*.

Et les deux personnages se mirent à rire.

Tous deux en riant, mais en regardant le duc en femme qui va porter un coup décisif :

— Mon cher duc, dit la marquise, savez-vous pourquoi le roi fait lit à part?

— Dame! c'est pour coucher seul.

— Savez-vous pourquoi la reine refuse au roi le devoir?

— C'est que cela ne lui convient pas.

— Eh bien! non; c'est que la reine est grosse, duc.

Richelieu bondit à cette nouvelle et poussa une exclamation qui fit voir à la marquise combien était intéressante la nouvelle qu'elle annonçait.

— Ah! fort bien, dit-il, après un silence.

— Vous concevez, duc, continua madame de Prie, un danger [illegible] notre fortune; la reine une fois mère de famille va prendre toute la gravité de son état. Elle est déjà d'un caractère sérieux, elle a des idées justes, elle est ambitieuse [illegible] pleine [illegible] d'ambition.

— Par qui, marquise?

— Faites donc [illegible]. Voyons, Vienne est-il si loin des duchés de Bar et de Lorraine, pour que vous ignoriez combien Stanislas aimerait [illegible] sur nos affaires.

— Marquise, je vous comprends, et je pense que vous pourriez bien avoir raison.

— N'est-ce pas? Aussi [illegible] songé à vous tout de suite [illegible] vous mettre dans nos amis.

— Marquise, j'espère que je [illegible] suis des [illegible]

— Oui, mais je parle d'une autre [illegible] d'amis [illegible] politiques.

— [illegible] serai?

— [illegible] il ne tiendra qu'à vous.

— Voyons un peu le plan.

[illegible] Richelieu jeta un coup d'œil [illegible]

— [illegible] vous donc à regarder par [illegible] la [illegible] qui vous regrettez votre [illegible]

— [illegible] marquise.

— Oui [illegible] votre lit.

— [illegible] Vous êtes sûre de [illegible] marquise?

— [illegible]

Richelieu [illegible] rougir.

La marquise [illegible] de Prie.

— [illegible] sérieux si c'est possible. Vous [illegible] ambassadeur et [illegible] envoyé extraordinaire.

— Alors revenons à votre plan.

— Mon plan, le voici. Il est évident que monsieur de Fréjus veut tout accaparer.

— Même le chapeau de cardinal, c'est évident.

— Et chasser monsieur le duc?

— Et chasser monsieur le duc.

— Il lui faut donc pour cela deux influences. Celle du roi, il l'a; celle de quelqu'un qui gouverne le roi. Cette domination-là ne trouvez-vous pas moral qu'elle soit exercée par la reine sur le roi, par la femme sur le mari?

— C'est moral, en effet, marquise.

— Tendons à la morale par tous les moyens possibles.

— Je vous recommande les moyens immoraux, marquise.

— Eh! cher duc, le roi est sage comme une fille.

— D'accord, marquise. Mais l'on a vu des filles cesser d'être sages. On voit même cela tous les jours, rien de plus commun.

— La reine le maintiendra; donnons de l'aplomb à la reine.

— Rien de plus facile. Il s'agit seulement de...

— Il s'agit d'entourer le roi de bons exemples, au lieu de lui faire voir toutes sortes de péchés; car vous n'ignorez pas, mon cher duc, ce qu'a imaginé cette horreur de vieux prêtre pour instruire le roi aux approches de son mariage.

— Oui, je l'ignore, marquise, et vous m'obligerez infiniment de me le dire, à moins toutefois que cela ne puisse pas se raconter à un autre qu'à un homme d'église. Au reste, dans votre bouche, cela gagnera.

— Eh! duc, vous allez voir.

— Je m'apprête à frémir.

— Le Fleury s'est ligué avec Bachelier, le valet de chambre. Ils ont fait faire par un célèbre artiste toute l'histoire du mariage d'un patriarche en douze tableaux.

— Ah! bah! c'est ingénieux, savez-vous.

— Peintures étonnantes, duc!

— Vous les avez vues, marquise?

— Oh! à travers mon voile... entrevues. De sorte que le pauvre petit prince, qui pleura, il y a cinq ou six ans, lorsqu'on le menaça de le mettre en pénitence dans le lit d'une infante...

— De sorte que le pauvre petit prince est aujourd'hui père de famille. Eh! marquise, de quoi allez-vous donc vous aviser alors de reprocher sa peinture à monsieur de Fleury. Sans cette peinture, nous n'aurions pas encore d'héritier présomptif. Ce digne prêtre! eh bien! il a suivi les préceptes de l'Église et pris les intérêts du royaume.

— Moi, je déclare que je trouve cela odieux.

— Dame! vous dire qu'à sa place j'eusse agi de la même manière, non, non; j'eusse envoyé au roi un précepteur, et pour lui rendre les leçons douces c'est vous que j'eusse choisie.

— Allons, voilà que vous déraisonnez de nouveau, au lieu de parler sérieusement. Cependant, mon cher duc, la circonstance en vaut la peine.

— Oui, marquise, oui, je vois votre plan : vous voulez faire de la cour du roi en jeune ce qu'était la cour du feu roi en vieux : ainsi Louis XV serait Louis XIV, la reine serait madame de Maintenon, monsieur le duc jouerait le rôle de Letellier, vous seriez le père Lachaise, n'est-ce pas?

— Presque, moins l'ennui et la vieillesse.

— Eh, eh! marquise, il faut que vous comptiez doublement sur ma conversion pour me venir faire des propositions comme celles-là.

— J'y compte, parce que vous êtes changé en effet. J'y compte, parce que vous avez été trop frivole pour ne pas devenir sérieux, parce que vous avez été trop compromettant pour ne pas être discret.

— Marquise, dictez-moi ma conduite.

— Je le ferai, et je vous mettrai les émolumens en perspective.

— J'écoute et je regarde.

— Que vous paraîtrez au jeu de la reine de demain. Que dis-je, de demain, c'est aujourd'hui, attendu qu'il est deux heures et demie du matin.

— Soit : c'était mon intention, marquise.

— Vous allez faire sensation.

— À dire vrai, j'y compte un peu.

— Je ne sais si la reine vous aime [illegible]

— Je puis vous fixer là-dessus. Je sais qu'elle ne m'aime pas.

— Vous tâcherez qu'elle revienne sur votre compte, tout vous est facile pourvu que vous le vouliez.

— J'essaierai. Elle est Polonaise, je serai [illegible], cela se touche.

— Bien. Une fois remis avec la reine, vous vanterez au roi ses perfections; par ce moyen-là vous serez vite l'ami [illegible] le roi, duc.

— Oui, si je l'amuse.

— Vous l'amuserez.

— Moralement, prenez garde, c'est difficile.

— Il aime la chasse, d'abord!

— Soit, mais on ne chasse pas tous les jours et surtout toutes les nuits.

— Il aime à jardiner.

— Oui, je sais que monsieur de Fleury lui a donné le goût des plantes, des laitues, qu'il regarde pousser et jaunir. Moi, je ne me ferai jamais à bêcher la terre et à écheniller des laitues. Il me faudrait un quatrième séjour à la Bastille pour me déterminer à la culture des œillets, même malgré l'exemple du grand Condé.

— Vous lui raconterez des histoires.

— Je n'en sais plus.

— Vous en inventerez.

— Voyez-vous, marquise, il n'y a que trois choses au monde qui puissent divertir toujours les rois.

— Lesquelles ?

— Regardez Louis XIV, c'était un roi, celui-là, qui s'est amusé parfaitement dans sa jeunesse, si bien amusé que, dans sa vieillesse, rien ne l'amusait plus. Eh bien ! Louis XIV aimait ces trois choses : les femmes, la guerre et la dépense.

— Duc ! duc !

— Vous m'allez dire que la reine est trop jalouse pour permettre les femmes, trop tendre pour permettre la guerre, trop économe pour permettre la dépense.

— Vous croyez ?

— Certainement. Cette bonne princesse ne demande-t-elle pas d'habitude avant d'acheter : « Combien cela coûte-t-il ? »

— Elle demande : « Combien cela coûte-t-il ? » parce que Fleury demande : « Combien cela a-t-il coûté ? »

— N'importe, je n'en ai pas moins parlé comme un oracle.

— Et vous déduisez de tout cela ?

— Je déduis qu'il me sera bien difficile d'amuser le roi, marquise.

— Ah ! dame ! sans doute, si vous vous créez des difficultés à plaisir ; si vous ne voulez pas tenir compte à chacun de leur caractère, si vous refusez de voir que déjà Louis XV est porté à la sagesse et que tout respire en lui le bon bourgeois qui ne songe qu'à se procurer une lignée pour vivre en famille, si enfin vous mesurez le roi à votre aune. Ah, duc ! duc ! tout le monde n'est pas digne de la Bastille à dix-sept ans.

— Bon ! voilà que vous m'injuriez.

— Eh ! je ne vous flatte que trop, au contraire ; voyons, plus de résistance, et surtout, duc, plus de paradoxes.

— Je plie, marquise.

— Donc, vous consentez à soutenir la reine.

— Je dirai au roi qu'elle est la plus divertissante des femmes.

— Vous consentez à divertir le roi.

— Oui, si vous ne me fixez pas le genre de divertissement.

— Je vous enferme dans l'amour conjugal, voilà tout.

— Rayons, marquise, rayons ; c'est votre affaire, cela, et non la mienne. Un homme peut toujours faire de la vertu près des femmes, c'est de bon goût ; mais, près des hommes, c'est de l'hypocrisie ; rayons, marquise, rayons.

— Vous ne voulez donc pas qu'on vous fasse ministre ou qu'on vous envoie quelque matin en Flandre pour y ramasser un bâton de maréchal.

— Bah ! marquise, si jamais il pleut de cette marchandise, je vous promets d'être le premier sous la gouttière.

— Enfin, puisqu'il le faut absolument, je vous passe le roi ; ne le corrompez point, c'est tout ce que je vous demande.

— Je vous le promets.

— Des arrhes, marquise.

— Duc, vous mésestimeriez la négociation si elle se faisait payer d'avance.

— Marquise, vous êtes un démon de grâce et d'esprit.

— Oh ! ne faites pas semblant de soupirer, duc. Vous savez bien que je ne vaux plus rien pour vous. Je suis une femme politique, vous ne trouveriez plus rien d'agréable dans mon amour, il tourne à l'utilité. Je ne suis plus bonne que pour les pages qui veulent passer enseignes et faire fortune avec mon agrément. Revenons donc à nos conclusions.

— C'est cela. Primo.

— Primo, vous venez ce soir au jeu de la reine.

— Oui, marquise.

— Secundo, vous vous réhabilitez.

— C'est fait.

— Tertio, vous prenez avec nous parti contre monseigneur l'évêque.

— J'ai du penchant.

— Quarto, vous vous glissez dans la faveur du roi.

— Je n'ai pas besoin de vous promettre de faire ce que je pourrai pour cela, c'est mon plus vif désir.

— Quinto, vous laissez le roi sage comme il est, vous ne faites rien pour le corrompre, vous fuyez toutes les occasions de lui faire avoir une maîtresse.

— Je promets la neutralité si le roi l'observe.

— Soyez calme, j'en réponds.

— Bien, marquise ! maintenant ?

— Quoi ?

— De votre côté, quels engagements prenez-vous ? Il n'y a contrat, vous le savez, que lorsqu'il y a réciprocité.

— De notre côté, nous nous engageons...

— Primo...

— Ah ! ah ! vous voulez un engagement en plusieurs articles ?

— Pourquoi pas ?

— Soit, primo, à vous donner dans l'année l'ambassade que vous voudrez, ou un ministère.

— Aussi à mon choix ?

— Oui, pourvu que ce ne soit pas celui de monsieur le duc.

— Bien entendu. À tout seigneur tout honneur.

— Oh ! c'est que ce ne serait pas la première fois que vous auriez mis la main sur une chose qui lui appartient.

— Marquise, c'est vous qui l'avouez.

— Secundo, dit vivement la marquise.

— J'enregistre.

— Secundo : à vous nommer lieutenant-général à la première occasion, et maréchal à la deuxième.

— Combien demandez-vous de temps pour tout cela, marquise ?

— Fixons deux ans, si vous voulez.

— C'est court, prenez garde !

— Eh ! non, le Fleury sera mort de rage avant ce temps-là : de rage ou de vieillesse, comme vous voudrez.

— J'aime mieux de rage, c'est plus sûr.

— De rage, soit ! Votre main, duc.

— Eh ! madame, il y a une heure que je vous tends les deux !

— Tenez, embrassez-moi, je n'ai pas de rouge, et adieu !

Elle sonna vivement.

Raffé parut.

— Marquise, marquise, dit le duc à voix basse, c'est de l'hostilité, cela.

— Maintenant, voulez-vous que je vous dise une chose ? dit la marquise en regagnant la porte.

— Dites.

— Eh bien ! duc, si vous avez autant de volonté pour nous que je viens d'en avoir contre vous depuis une heure, monsieur de Fleury sera à bas avant un mois.

Et, lui serrant la main du bout de ses doigts mutins, lui jetant un dernier regard brûlant de coquetterie et de malice, la marquise se précipita dans le jardin, entraînant avec elle Raffé, qui pouvait à peine la suivre dans son vol.

— Diable ! se dit Richelieu demeuré seul, je suis bien curieux de savoir maintenant ce que me proposera monsieur de Fréjus.

LIII

UNE AVENTURE DE NUIT

A peine madame de Prie avait-elle fait dix pas au-devant de son carrosse, qui attendait à distance et qui s'approcha en la voyant sortir ; avant que Raffé, qui, de peur d'accident d'ailleurs, la suivait des yeux, eût refermé la porte, tout à coup trois hommes effarés, courant de toute leur force dans la rue, vinrent se jeter au milieu même de cette porte, comme trois lapins menés par des courants viennent se jeter dans le même terrier.

Raffé essaya de leur tenir tête en poussant la porte de son côté ; mais trois forces réunies contre la sienne l'emportèrent. Raffé allait donc être forcé, lorsqu'il demanda à parlementer.

Alors le plus grand des trois hommes répondit que le temps pressait ; que la négociation serait longue, que, par conséquent, il lui faisait sommation de le laisser passer de bonne volonté, lui et ses compagnons, sans quoi ils passeraient de force.

— Mais messieurs ! mais messieurs ! s'écriait le laquais.

— Mais tant que tu voudras. La patrouille nous poursuit et nous n'avons pas envie d'aller au corps de garde.

— Raison de plus, messieurs ; si la patrouille vous poursuit, c'est que vous êtes des malfaiteurs. Messieurs, j'appelle ! messieurs, je crie !

— Ah çà ! triple imbécile ! dit le même homme qui avait déjà parlé, pour qui diable nous prends-tu donc ?

— Eh ! eh ! messieurs, les voleurs s'habillent très bien, parfois.

La patrouille faisait son chemin : on l'entendait approcher rapidement.

— Allons, s'écria le plus petit et probablement le plus jeune des fugitifs, car sa voix paraissait à peine celle d'un adolescent, allons, forcez, messieurs !

Et cette voix donna un tel courage aux deux autres, qu'ils passèrent immédiatement sur le corps du laquais de Richelieu.

Cependant le plus grand des trois hommes refermait rapidement et solidement la porte, tandis que Raffé tout

étourdi, se remettait sur ses jambes et courait de son pas le plus rapide vers le rez-de-chaussée, en se disant à part lui

— Est-ce possible, mon Dieu ! est-ce possible !

Raffé entra juste dans la chambre du duc au moment où celui-ci venait de se recoucher et essayait de se rendormir.

Raffé entra, avons-nous dit ; nous nous trompons. Raffé se précipita.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? demanda le duc.

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Qu'arrive-t-il ?

— Une aventure comme il n'en arrive qu'à vous, monsieur.

— La reine viendrait-elle me visiter, par hasard ?

— Mieux que cela, monsieur, mieux que cela, du moins à ce que je crois. Habillez-vous vite, monsieur, habillez-vous !

— Bah ! c'est nécessaire ?

— Oui, alerte, monsieur le duc, alerte !

Le duc sauta hors du lit comme il eût fait dans une surprise de campagne.

— Monsieur, en grande tenue, disait Raffé, en grande tenue, monsieur !

— Mais explique-toi donc, maraud.

— Monsieur, ils sont trois.

— Bon ! Et tu crois les connaître ?

— Masqués, monsieur, masqués !

— Oh ! oh ! le fait est que les bals d'Opéra sont commencés ; mais où cela sont-ils trois ?

— Dans la cour, monsieur, dans la cour.

— Ils ont donc forcé la porte ?

— Oui, monsieur.

— Et tu les as laissés faire ?

— Je leur ai résisté, monsieur, mais ils m'ont passé sur le ventre.

— Eh mais ! un mousqueton, alors !

— Oh ! monsieur, gardez-vous-en bien !

— Comment ! trois hommes forcent ma porte et maltraitent un homme à moi, à deux heures du matin, et...

— Monsieur, il y a parmi ces trois hommes une certaine voix.

— Une voix de femme ? demanda vivement Richelieu.

— Monsieur, je ne veux pas vous en dire davantage, dans la crainte de passer pour un imbécile aux yeux de monsieur, si je me trompe.

— Eh bien ! alors, laissez-moi tranquille !

— Non, monsieur, non ; prenez la peine de venir où ils sont, et vous verrez.

— Quoi ?

— Ce que vous verrez.

Le duc passa de nouveau son pantalon à pieds et sa robe de chambre, jeta son épée dans la main gauche, et courut sur les traces de Raffé.

Les trois hommes étaient blottis derrière la petite porte, et écoutaient en riant les interpellations que, de l'autre côté de la rue, leur adressait le guet.

— Ah ! disait le sergent, bien ! bien ! bien ! C'est dans l'hôtel de monsieur le duc de Richelieu !

— Eh bien ! oui, c'est dans l'hôtel de monsieur le duc de Richelieu. Après ? demanda un des trois réfugiés.

— C'est bien ! c'est bien ! répondit le sergent ; à peine arrivé, monsieur le duc commence déjà ses escapades.

— Tiens, dit Richelieu en s'approchant, il paraît qu'on travaille ici sous mon nom.

Le trio éclata de rire.

— Ah ! fit le sergent, insulter les honnêtes femmes dans la rue et rire au nez des gens du roi ! Un duc, un ambassadeur ! Je verbalise.

— Diable ! diable ! fit le duc à son tour ; mais ce n'est point là mon compte. Comment, messieurs, il s'agit d'insultes faites à des femmes honnêtes dans la rue ?

— Elles ont beaucoup trop crié pour être honnêtes, dit un des masques.

— Vous le prenez bien légèrement, monsieur le masque, dit le duc en s'approchant de celui des trois inconnus qui avait parlé ; on voit bien que vous ne vous appelez pas Richelieu comme moi, et que vous n'éprouvez pas le besoin de vous faire une réputation de haute moralité.

— Le duc ! c'est le duc ! dirent à voix basse les deux autres hommes.

— Messieurs, continua Richelieu, je veux bien vous croire gentilshommes ; ce sont là de mes façons et je m'y connais. Toutefois, je désire, et vous allez comprendre cela, je désire savoir à quel point vous l'êtes assez pour que j'endosse fraternellement la mauvaise créance que vous venez de me faire. Démasquez-vous donc, je vous prie.

Il y eut, à ces paroles, entre les trois hommes, un mouvement très [illegible] d'hésitation.

— Messieurs, dit le duc, j'espère que vous ne me contraindrez pas à ouvrir moi-même ma porte aux archers du guet.

Alors le plus grand des trois se détacha du groupe et vint droit au duc.

— Me reconnais-tu ? dit-il en levant son masque.

— Pecquigny ! s'écria Richelieu.

— Lui-même.

— Et que diantre fais-tu la révolte contre le guet ?

— Voici. Nous avons été au bal de l'Opéra après le spectacle ; après le bal, nous avons soupé ; après le souper, nous trouvant un peu échauffés, nous avons été faire un tour par la ville.

— Oui, c'est cela, et vous avez insulté des femmes honnêtes.

— Eh bon ! une misère, mon cher.

— Maintenant, mon cher Pecquigny, permets-moi de te faire une question.

— Laquelle ?

— Tu t'es démasqué.

— Dame ! tu le vois bien.

— Attends donc !.. tu t'es démasqué... et je ne sache pas en France un meilleur gentilhomme que toi. Alors pourquoi, toi démasqué, tes compagnons gardent-ils leurs masques ?

— Ils ont des raisons.

— Mais ces raisons, il me semble qu'on pourrait bien me les dire.

— N'insiste pas, duc.

— Sont-ce des femmes ? Mais, non, impossible, elles sont trop grandes.

— Duc...

— Ce sont des princes du sang peut-être ?

— Je te jure...

— Mon cher, si ce ne sont ni des femmes ni des princes du sang, je ne sache aucune raison qui les empêche de se démasquer comme tu viens de le faire.

Pecquigny hésitait encore. Cependant les archers, furieux qu'on ne répondit à leurs sommations que par des éclats de rire, commençaient à ébranler la petite porte de l'hôtel avec les crosses de leurs mousquets.

Le duc, impatienté, tira Pecquigny par sa manchette.

— Vois-tu, Pecquigny, lui dit-il, je suis revenu de Vienne très sage, très modéré et très philosophe, mais en même temps colère comme un dindon quand je dors mal. Or, tu me réveilles, tu me mystifies, tu me fais faire scandale par le guet ; eh bien ! je te déclare, moi, Richelieu, que si tu ne me nommes pas les deux masques impertinens qui s'obstinent à demeurer couverts chez moi, je vous charge tous trois avec Raffé, qui est mon prévôt dans l'occasion. Sus, Raffé ! va prendre une épée ; et aux coups, aux coups !

— Allons, allons, s'écria Pecquigny, qui connaissait le caractère intraitable du duc et qui voyait déjà reluire les épées, allons, philosophe modéré, sage ambassadeur, ne devines-tu pas quel est le plus petit de nous trois, voyons ?

— Eh ! comment diable veux-tu que je devine, moi ? Je ne suis pas un Œdipe.

— Le plus petit de nous deux...

— Eh bien ?

— C'est le plus grand.

— Le roi ! ne pût s'empêcher de s'écrier Richelieu.

— Chut !

— Comment ! ce sage et innocent monarque court les rues et insulte les femmes !

— Silence !

— Comment les choses se sont-elles donc passées ? En vérité, mon cher, plus tu m'en dis, plus tu me rends indiscret.

— Pardieu ! c'est bien simple ; en cherchant aventure, nous avons rencontré une femme et sa servante.

— Attends, attends. D'abord, mon cher...

— Quoi ?

— Que je congédie tous ces marauds d'archers, qui vont finir par réveiller le quartier.

Pecquigny comprit la nécessité de la mesure et s'effaça.

Le duc ouvrit la porte en robe de chambre, et tenant sa lanterne à la main.

— Qu'est cela, messieurs ? dit-il d'un ton de maître, et que fait-on à cette heure à ma porte ?

— Ah ! pardon, monsieur le duc, répondit le sergent tombant soudain du haut de sa colère, qui grossissait devant une porte close et qui s'évanouissait devant une porte ouverte.

— Eh bien ! voyons, que lui veux-tu, à monsieur le duc pour le réveiller comme tu fais ?

— Monseigneur ! monseigneur ! c'est que...

— Quoi ? demanda majestueusement le duc.

— C'est que trois de vos gens ont fait esclandre dans la rue, et nous les cherchions.

— Comment savez-vous que ce sont des gens à moi ?

— Nous les avons vus se réfugier chez vous.

— Ce n'est pas une raison, celle-là.

— N'importe, monsieur le duc, qu'ils soient vos gens ou non, ceux qui faisaient esclandre n'en sont pas moins chez vous, et votre hôtel, pour être lieu d'asile, ne passe pas pour une église.

— Voyez-vous cela ! de l'esprit, monsieur le drôle ! Nous en avons tant semé, que tout le monde en ramasse, parole d'honneur ! Et quel esclandre faisaient ces messieurs, voyons ?

— Monseigneur connaît toutes les belles femmes de Paris, n'est-ce pas ?

— Mais oui, à peu près.

— Princesses du sang, dames de noblesse et bourgeoises ?

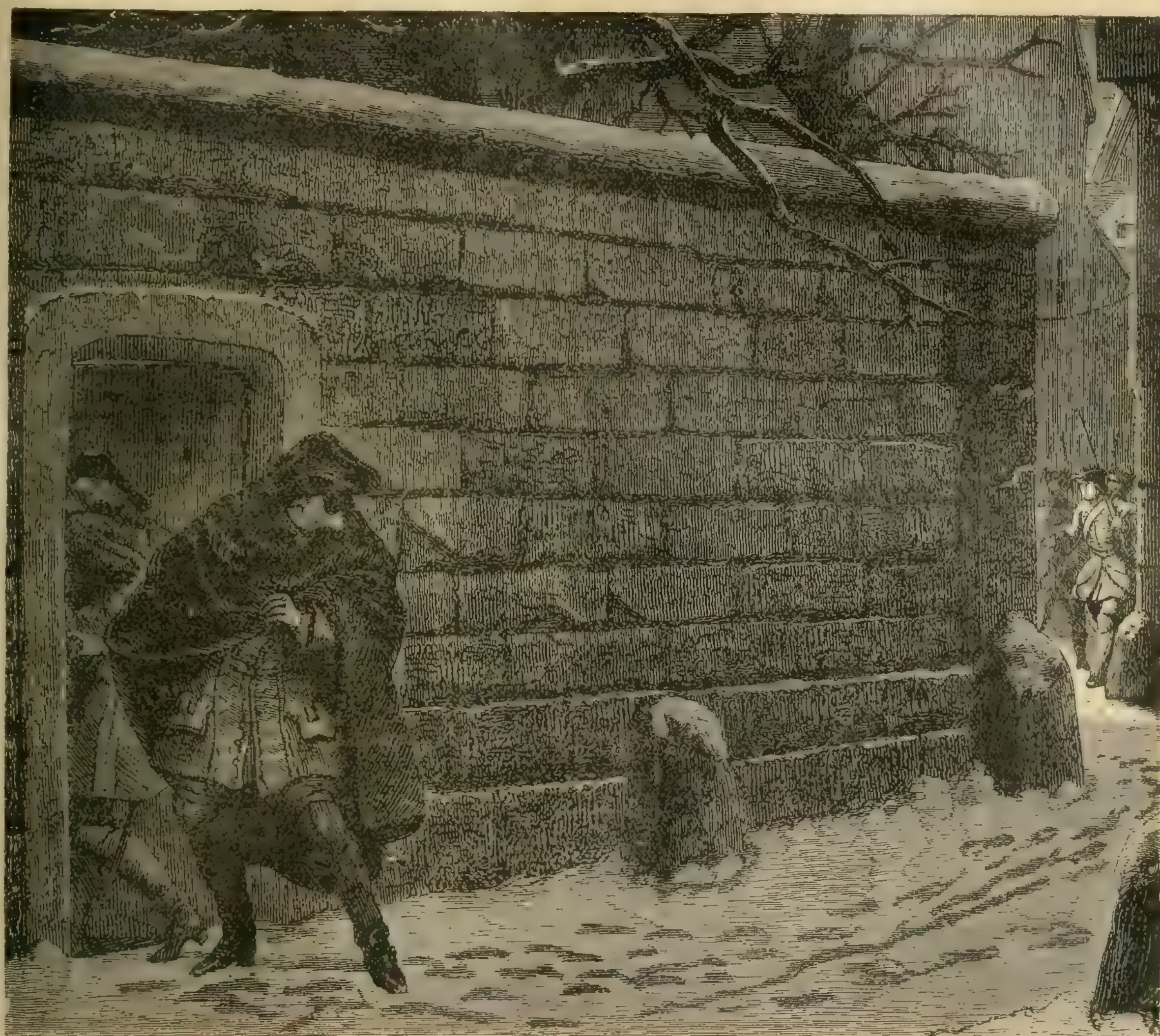
— Eh bien! sergent ?

— Monseigneur doit connaître la belle Paulmier ?

— Eh ! non, monsieur le duc, c'était pour séparer des gens de condition qui se battaient dans l'hôtel de mademoiselle Paulmier.

— Que n'ont-elles dit cela au petit ? Cela l'eût calmé peut-être.

— Ah ! bien, oui, le petit ! un démon enragé, monsieur le duc. « La garde ! s'écria-t-il. Ah ! vous cherchez la garde ! Bon, attendez. » Et prenant mademoiselle Paulmier par la taille, il l'entraîna malgré son héroïque défense, l'embrassant toujours, jusqu'au poste des Suisses du Louvre.



La patrouille nous poursuivit

— La maîtresse de l'hôtel du *Lion parlant ?* Je ne connais que cela.

— C'est une honnête femme.

— Heu ! fit le duc; passons.

— Eh bien ! elle passait dans la rue Saint-Honoré avec sa servante. Alors vos gens

— Je vous ai déjà dit, sergent, que ces messieurs n'étaient pas mes gens.

— Alors ces messieurs, continua le sergent, l'ont abordée plus que cavalièrement, et le plus petit des trois s'est mis à l'embrasser, mais à l'embrasser, que c'en était humiliant.

— Voyez cela ! dit Richelieu.

— Cependant, continua le sergent, le plus grand caressait le menton de la servante. Aussi ces deux honnêtes personnes se mirent-elles à crier, que c'était à fendre l'âme.

— Mais que cherchaient-elles dans les rues à des heures pareilles, les deux honnêtes femmes ?

— Eh ! monsieur le duc, elles allaient chercher la garde.

— Comment, elles allaient chercher la garde ! Elles devinaient donc qu'elles seraient insultées ?

— Bah ! Et arrivé là, que fit-il ?

— Là, monsieur le duc, là commence le délit véritable ; parce que, vous comprenez, embrasser une demoiselle, fût elle jolie, plus jolie encore que ne l'est mademoiselle Paulmier, ce qui du reste serait difficile, ce n'est point un délit ; mais le petit scélérat, contrefaisant une auguste voix, se mit à appeler. .

— A appeler qui ?

— « Forestier, cria-t-il, Forestier ! »

— Qu'est-ce que c'est que cela, Forestier ? demanda Richelieu.

— Monsieur le duc, c'est le commandant des Suisses de ce poste, le vrai commandant.

— Bien.

— Non, mal, au contraire, car voilà monsieur Forestier qui croit reconnaître la voix du roi ; le voilà qui tire son épée au milieu du poste, et qui s'écrie : « Mais, c'est le roi qui appelle, mordieu ! c'est le roi ! » Et voilà tous les Suisses qui sautent sur leurs épées et sur leur carabines. On court, on se culbute, on cherche dans la rue.

— Et l'on trouve...

— Madame Paulmier toute dévastée et pas autre chose : le petit scélérat, le petit faussaire avait pris la fuite avec ses compagnons.

— Et les Suisses? demanda Richelieu, éclatant de rire malgré lui.

— Ah ! monsieur le duc, la fureur des Suisses était à son comble ; mais comme madame Paulmier raconta son histoire, comme la sagesse de notre bien-aimé roi est connue, comme aussi le poste était resté vide, et que monsieur Forestier redoutait une surprise, il a commandé la retraite.

— C'était prudent.

— Alors les Suisses sont rentrés au poste mais heureusement ils nous avaient rencontrés juste au moment où nous consolions mademoiselle Paulmier toute pleurante. Elle nous donna des indications sur le chemin qu'avaient pris les délinquans, et nous nous lançâmes à leur poursuite. Au bout de cinq minutes, nous les aperçûmes qui suivaient tranquillement la rue comme s'ils ne venaient pas de révolutionner le quartier. Nous les chargeâmes, et ils ne nous ont échappé qu'en entrant dans votre hôtel.

— Eh bien ! mais voilà une mauvaise affaire, dit le duc avec affabilité au sergent de l'escouade ; mauvaise pour tout le monde, excepté pour toi, mon ami, et tes dignes soldats car si je ne veux pas que mes gens soient arrêtés comme ils le mériteraient, je veux qu'ils paient cependant les frais de leur incartade. Allons, allons, messieurs, que l'on se cotise, fit le duc en se retournant du côté des coupables.

Et il tendit la main.

Trois bourses assez bien garnies tombèrent dans cette main.

— Mes enfans, dit le duc aux archers, prenez ceci, et soyez discrets même après avoir bu tout ce que renferment ces bourses en l'honneur de mon heureux retour.

Le sergent palpa l'or avec satisfaction, en fit un partage loyal avec ses acolytes, c'est-à-dire qu'il leur donna une bourse pour eux tous, et qu'il en garda deux pour lui tout seul ; puis il disparut suivi de ses hommes.

— Maintenant, fit le duc avec une grâce parfaite, excusez-moi, mes gentilshommes, de ne vous avoir point reçus comme je le désirais : sous le masque, chaque homme est libre et autorise la liberté d'autrui.

Et sur ces paroles, le duc fit une révérence assez dégagée pour qu'elle pût s'adresser plus haut.

Les trois hommes lui rendirent son salut, et lorsque Pecquinay eut bien exploré la rue, ils sortirent à leur tour.

Le plus petit, en sortant, fit à Richelieu un signe dans lequel éclatait la gratitude la plus délicatement exprimée.

Alors le duc resta seul dans sa cour avec Raffé.

Tous deux se regardèrent.

— Eh bien ! monsieur le duc, demanda Raffé, que pensez-vous de celle-là ?

— Cordieu ! tu avais raison, Raffé, dit le duc tout pensif.

— Ai-je bon flair, monsieur le duc ?

— Oh ! Raffé, je n'en ai jamais douté.

— Allons, monsieur, vous pouvez aller vous recoucher, maintenant.

— Tu crois, Raffé ?

— J'en suis sûr, monsieur. Il y a dans les aventures comme dans les secrets de jeu une progression dont le point culminant marque le terme. Après ce qui vient de se passer, n'attendez plus rien, ou bien attendez tout.

— Raffé, dit le duc, tu es un charmant esprit. Sais-tu lire et écrire ?

— Comment, monsieur le duc ?

— Je vous demande, monsieur Raffé, si vous savez lire et écrire ?

— Mais je griffonne et je barbouille.

— Raffé, à partir de ce moment tu es mon secrétaire et si jamais je suis de l'Académie...

Richelieu fit une pause.

— Eh bien ! c'est toi qui feras mon discours.

— Oh ! monsieur le duc !

— Tu le feras, ou le diable m'emporte !

— Monseigneur se remet-il de suite ? demanda le laquais devenu secrétaire.

— Non, impossible, j'ai trop à penser ; non, laisse-moi, Raffé.

— Vous avez du feu, monsieur le duc ; je vous laisse.

Richelieu demeura seul.

— Et voilà le tempérament que madame de Prie me charge d'utiliser ! Quoi ! je me donnerais tant de mal à faire de la peine à ce charmant jeune homme, au lieu de lui faire du plaisir à si peu de frais !

Il rêva quelques momens encore ; puis :

— Que d'autres, dit-il, s'aillent brûler aux flammes de la vertu. Décidément, je ne suis pas né pour l'emploi d'éteignoir ; j'ai beau souffler, l'étincelle brille, la matière est combustible : soufflons ! morbleu, soufflons ! D'ailleurs, je n'éteindrais pas.

LIV

LE JEU DE LA REINE

Monsieur de Richelieu ne manqua pas, cependant, d'aller, malgré toutes ses réflexons, au jeu de la reine, le soir même; il avait fait une promesse à laquelle il ne pouvait faillir sans se brouiller avec la marquise.

On l'attendait. Toute l'impatience contenue de la cour éclata quand il parut. La reine seule ne parut pas le remarquer.

Cette excellente princesse avait fait de Richelieu son épouvantail. Les prouesses du duc étaient arrivées à ses oreilles quand elle n'était encore qu'une humble jeune fille, et tout cet attrait du vice, qui paraissait si brillant à Versailles, avait semblé un vernis maladroit, recouvrant des crimes, à la chaste fille du roi Stanislas.

Aussi avait-elle voué une haine vigoureuse à ce corrupteur. De son côté, le duc ne pouvait l'aimer. Or, du choc de ces deux inimitiés, il ne devait rien sortir d'avantageux pour la politique de madame de Prie, qui reposait au contraire sur l'union de monsieur de Richelieu et de la reine.

La reine fut contrainte, pour ainsi dire, de regarder Richelieu, qu'elle ne voulait pas voir. Le duc vint la saluer avec cette parfaite politesse qui contenait toutes les nuances. Avec un tact merveilleux, du seuil de la chambre, il avait reconnu l'hostilité de la souveraine, rien qu'au mouvement presque imperceptible qu'avaient fait les épaules de Marie Leckzinska lorsqu'elle avait entendu annoncer monsieur de Richelieu.

— Bonjour, monsieur, dit froidement la reine, et elle se remit à son jeu de cavagnole.

Le duc n'était pas un homme à mendier la faveur, il savait trop bien qu'on arrive au dédaigneux ; il n'était pas homme à se baisser outre mesure devant une femme, cette femme fût-elle reine ; il savait trop bien que les femmes aiment mieux les superbes que les humbles.

Mais il importait à sa réputation d'homme de cour et d'homme d'esprit de ne pas rester sur une réception aussi froide, aussi mauvaise.

Qu'eût-on dit dans la diplomatie? Un diplomate ainsi rebuté dès la première révérence eût été délassé du coup.

Le duc rapportait sa mémoire pleine d'une foule de princesses allemandes, de portraits polonais, de souvenirs chers à Marie Leckzinska ; il était assuré qu'au premier mot de ces bonnes causeries de famille, la princesse si dédaigneuse tournerait aussitôt l'oreille. Monsieur de Richelieu spéculait sur tout, même sur les bonnes qualités.

— Madame, dit-il, je ne puis m'éloigner de Votre Majesté, si occupée qu'elle me paraisse de son jeu, sans lui rapporter tout ce que m'ont dit de tendre pour la femme et de respectueux pour la reine les princesses de Brunswick, Wolfenbuttel et de Nassau.

La reine se retourna vivement.

— Ah ! dit-elle avec un sourire, on pense encore à moi là-bas ?

C'était l'occasion, pour Richelieu, de placer un de ces mots charmans comme il les trouvait si souvent ; il se contenta de s'incliner modestement, et, le trait lancé, de regagner sa place.

La reine le regarda s'éloigner et devint soucieuse ; elle eût bien voulu que cet entretien continuât. Pendant longtemps, elle lutta contre ce désir. Enfin, moins forte que son cœur, elle y succomba.

C'était non seulement une bonne princesse, mais encore une excellente femme, que cette pauvre feue reine.

— Monsieur le duc, dit-elle, n'avez-vous pas vu à Vienne la comtesse de Kœnigsmarck, ma tendre amie ?

— Si fait bien, madame, répliqua le duc en revenant avec un respectueux empressement auprès de la reine, et madame la comtesse ne parle jamais de Votre Majesté qu'avec des larmes dans les yeux ; c'est touchant.

— Bon ! s'écria la reine avec contrainte ; touchant ! Des pensées de cœur pour des hommes, je croyais que ce n'était que ridicule.

— Madame, reprit gravement Richelieu, veuillez croire que tout ce qui montre un cœur sincère affecte très profondément les hommes de cœur, et quand il s'agit de l'admiration qu'inspire sa souveraine, un bon Français, un gentilhomme se pique de n'être jamais indifférent.

Cette réponse produisit beaucoup d'effet sur la reine, qui jeta un regard à la dérobée sur le duc et garda le silence.

Richelieu avait gagné sa cause.

Certes, à ce moment, si le duc y eût tenu beaucoup, il pouvait entamer les négociations dans le sens des plans de monsieur le duc de Bourbon.

La vertu était [illegible].

Mais le roi entra. Sa Majesté était resplendissante de jeunesse et de beauté. Rien, tout le monde en est convenu alors, rien n'égalait en France la grâce et l'adorable majesté du jeune roi.

En effet, le roi semblait très préoccupé de l'attitude de sa femme.

Quand le duc vit Louis XV si beau, il voulut juger de l'effet qu'il produirait sur la reine.

Marie Leckzinska se leva, fit les révérences d'usage et se rassit après avoir donné à l'étiquette ce que l'étiquette demandait, rien de plus.

Le roi, au contraire, avait rougi en voyant la reine sinon belle, du moins intéressante, de son air de souffrance et de langueur.

Mais quand au lieu du feu qui brillait dans ses regards à lui, quand au lieu de ce désir [illegible] dans sa cœur et dans son [illegible], il ne surprit chez la reine rien de sympathique et d'ardent comme il l'eût souhaité, un nuage, presque semblable aux [illegible] de la colère, passa sur son front ; il soupira bien bas et se mit à regarder attentivement les femmes belles et [illegible] qui [illegible] autour de lui, étalant à ses yeux, à la faveur du costume de cour, le luxe le plus voluptueux d'épaules blanches et de bras éblouissants.

— Marie Leckzinska, pensa Richelieu, se condamne elle-même, elle n'a pas même la [illegible].

En effet, la reine [illegible] [illegible] ses [illegible] et ses [illegible].

Louis XV [illegible] [illegible] avidement les [illegible] et les [illegible] des femmes.

Il aperçut le duc qui se [illegible] [illegible] [illegible] lui.

La [illegible] le roi lui fit un petit sourire plein de finesse et de [illegible].

Alors la conversation, qui avait été si restreinte et si froide de la part de la reine, devint très vive et très affectueuse de la part du roi.

Richelieu, interrogé sur ses voyages, répondit [illegible] de façon à enflammer l'imagination et le goût du roi. Mais à la fin, après avoir remarqué avec quelle [illegible] impénétrabilité le duc évitait de faire allusion aux aventures de la nuit, le roi, qui était timide et amoureux comme les gens timides, de [illegible] ceux qui ne le gênaient pas, le roi lui appuya une main sur le bras et lui dit :

— Duc, vous avez vu la reine, vous m'avez vu ; il vous faut présentement aller [illegible] monsieur le cardinal.

— C'est mon [illegible], sire, et je n'attendrai pour cela que le [illegible] de Votre Majesté.

— Bien. Vous plairez beaucoup à monsieur le cardinal, j'en suis sûr.

— Mon respect [illegible] le [illegible], sire.

— Le cardinal est un homme très savant et d'un excellent conseil. Vous avez beaucoup d'expérience, vous, monsieur le duc.

— [illegible] expérience chez le jeune roi semblait tout ce que l'adolescence a de souhaits et d'admiration pour la science du bien et du mal [illegible] et particulière surtout à monsieur de Richelieu, qui avait [illegible] [illegible].

— Assez, sire, répondit le duc, pour être à portée de rendre mes services plus efficaces pour Sa Majesté.

— Duc, je ne l'oublierai pas ; allez donc trouver monsieur le cardinal et [illegible] lui bien que...

Il regarda autour de lui. Richelieu prêta l'oreille.

Le roi continua :

— Dites-lui bien que je m'ennuie, fit-il avec un regard sombre et un froncement de sourcil qui eût fait trembler l'Olympe de Versailles en supposant ce froncement émané du front de Louis XIV.

— Votre Majesté s'ennuie ! s'écria Richelieu jouant la stupeur.

— Oui, duc.

— Avec votre âge, avec votre beauté, votre vigueur, avec le royaume de France ?

— C'est à cause de tout cela, duc, que je m'ennuie. Mon âge et ma vigueur m'empêchent de gouverner comme je voudrais. Le royaume de France m'empêche de me divertir comme je le pourrais.

— Sire, l'ennui est une maladie mortelle ; je ne souffrirai pas que Votre Majesté se passe de [illegible].

— Bon ! monsieur le cardinal rirait s'il vous entendait ; il m'a toujours répété qu'un homme ne peut s'ennuyer sur terre.

— Sire, dit le duc, c'est qu'apparemment monsieur le cardinal ne vous a pas communiqué tous les secrets qu'il a pour se divertir.

C'était la première fois qu'un courtisan osait une plaisanterie devant le roi sur ce précepteur adoré de Louis XV. Monsieur de Richelieu sentit bien qu'il s'exposait, mais il voulut jouer gros jeu pour gagner plus.

Le roi ne se fâcha point ; au contraire, après un instant de silence, il reprit avec douceur :

— Duc, monsieur de Fleury a eu bien raison de ne pas m'apprendre de suite les divertissements de la vie ; s'il me reste du temps à vivre, j'aurai au moins des épreuves à faire.

— J'en réponds, dit Richelieu.

— Vous m'aiderez, duc.

— Aux ordres de Votre Majesté.

— Allez donc, je vous prie, voir monsieur le cardinal.

— Dès demain, sire.

— Et dites-lui...

— Oui, sire, que Votre Majesté s'ennuie.

— Et que je veux faire la [illegible] pour me divertir, ajouta le roi avec une hypocrisie qui frappa le duc d'une profonde admiration, après les [illegible] de cet entretien dans lequel il avait cru entrevoir le cœur du roi et ses penchants plus amoureux que gu[illegible].

— Sire, dit-il, se renfermant dans le rôle qu'on venait de lui [illegible], je mettrai ma gloire à servir Votre Majesté dans ce qu'elle souhaite ; de mon entrevue avec monsieur le cardinal sortira, j'espère, la solution qui rendra Votre Majesté plus satisfaite.

Le roi tourna sur les talons. Richelieu acheva sa profonde révérence.

— [illegible], dit-il, à moins que madame de Prie [illegible] [illegible], je ne serai pas avec elle, c'est bien [illegible].

[illegible] l'attendait, il échangea quelques signes avec [illegible] qui vint le rejoindre à la petite porte.

— Eh bien, [illegible] ? dit-il.

— [illegible], duc, [illegible] adoré du roi.

— [illegible], quel était donc le troisième masque [illegible] ?

— [illegible], le premier valet de chambre du roi.

— [illegible].

Et Richelieu rentra chez lui bien seul cette fois.

LX

LE VALET DE CHAMBRE DE MONSIEUR DE [illegible]

Monsieur de Richelieu avait promis au roi, il ne voulut pas manquer à sa parole.

Il alla donc rendre à monsieur le cardinal de Fleury sa visite, que Saint-Céran attendait d'un ambassadeur revenant de mission.

Monsieur de Fleury, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, [illegible] bien quelques [illegible] de [illegible] [illegible] pour l'intelligence du rôle qu'il va jouer dans ce livre.

C'était, à l'époque dont il s'agit, un ecclésiastique âgé, [illegible] plus tard Beaumarchais [illegible], l'intrigue, un esprit fertile en petits moyens, qu'il avait [illegible] à loisir sous le règne de Louis XIV, à l'ombre des [illegible] du père Lachaise et de madame de Maintenon.

Il savait [illegible] il était sûr du roi, plusieurs [illegible] fortes [illegible] avaient tourné à la confusion de ses ennemis [illegible] n'avait point paru tirer [illegible].

[illegible] triomphe nouveau, il [illegible] plus humble qu'auparavant.

On avait vu dans trois circonstances critiques, lorsque déjà son crédit paraissait vacillant, on avait vu le jeune roi redemander avec des larmes et des cris de colère son [illegible] vieux maître qui l'avait habitué à des [illegible], à des [illegible] et à une liberté fort grande pour tout ce qui ne l'éloignait pas de sa politique.

Fleury possédait donc ce secret qui [illegible] aux gens de cour [illegible] de tous ceux [illegible] secret [illegible] pour régner, le [illegible] derrière un trône et de faire mouvoir [illegible] les bras et la langue de l'automate qui [illegible] pompeux de roi.

En ce moment, Fleury cherchait à se débarrasser de monsieur le duc de Bourbon, premier ministre que lui-même avait fait nommer [illegible] après la mort du régent.

Les amateurs de scandale disaient que Fleury voulait gouverner [illegible] [illegible] susceptibilités de [illegible] [illegible] l'inimitié du cardinal à cause des [illegible] qui [illegible] la régence sous un roi dont le caractère s'annonçait comme moral et essentiellement [illegible].

[illegible] que monsieur de Bourbon ou plutôt madame de Prie voulait renverser le cardinal, opposé à la reine, et que le cardinal cherchait tous les joints de la cuirasse du

ministre le frappant aux bons endroits pendant les bonnes heures.

On sait par la conversation du duc de Richelieu avec madame de Prie, on sait les plaies de monsieur le duc, et peut-être s'étonnera-t-on qu'entre gens d'une moralité si sûre de se comprendre, il n'y eût pas plus de réelle sympathie.

Mais le lecteur qui compterait en cette affaire sans monsieur de Richelieu courrait grand risque de se tromper. Le duc n'était pas revenu de Vienne pour demeurer étranger à toute cette politique de cour dont la province nous a éloignés, mais dans laquelle, on l'a vu, nous venons d'entrer à pleines voiles.

Le duc arriva chez le cardinal.

Fleury, poussant la simplicité jusqu'à la prétention, allait pour la plupart du temps à Issy, chez les sulpiciens ses amis, et les aidait à persécuter de son mieux les jansénistes de France.

Il étudiait à fond la théologie avant de passer à la politique transcendante.

Entouré de son confesseur, l'abbé Pelet, de son valet de chambre Barjac, qui le gouvernaient l'un après l'autre, il revenait avec modestie. La modestie d'un prêtre devenu évêque et qui espère devenir pape !

La foule était toujours empressée de l'aller voir à Issy quand lui l'évêque, gouverneur du roi et maître de la France, daignait laisser ouvertes les portes de cet ermitage, portes auxquelles la foule venait humblement frapper, et qui étaient mieux gardées que les portes du Louvre.

Le monsieur l'évêque de Fleury se composait aussi sourdement une cour dont les premières opérations seraient de l'aider dans ses vues ambitieuses et de l'amener à un pouvoir que sournoisement il convoitait.

Affectant la bonhomie avec tous ces fils des roués, qui n'osaient plus, en présence de l'ancien gouverneur du roi, s'asseoir à la table où leurs pères, compagnons joyeux du régent, avaient fait orgie, l'évêque n'avait, à proprement parler, aucun ennemi déclaré.

J'excepte les gens de guerre qui l'avaient pénétré, mais c'était un rare privilège à cette époque.

Le genre d'esprit du gouverneur lui appartenait tout entier, et ce genre d'esprit qui lui était propre l'empêchait d'en montrer jamais aussi peu de celui qu'il voulait laisser voir.

Les gens d'expérience ont résolu ou du moins croient avoir résolu le problème de l'universalité. Exceller dans une chose, c'est blesser tout le monde des envieux ; c'est réunir plus que l'ensemble des perfections que le monde ordinaire accorde.

Le monde des courtisans avait donc pour monsieur de Fleury autant de vénération et de confiance que le gouverneur de Louis XV pouvait en désirer. Son ambition toute prise, toute voilée, si l'on peut parler ainsi, vis-à-vis d'un monde aussi clairvoyant que celui qui encombrait les antichambres d'une cour nouvelle, laissait deviner la position qu'il pouvait occuper ; il semblait la dédaigner, et on lui savait généralement gré à la cour de la dédaigner.

L'évêque, habile diplomate, profitait avec une sagesse admirable de toutes ces faveurs partielles qui devaient lui préparer le chemin et la possession de la puissance absolue qu'il convoitait.

Mazarin, cet élève de Richelieu qui remplaça Louis XIII dans le lit d'Anne d'Autriche et se constitua une puissance que le grand cardinal avait en vain espéré de conquérir, Mazarin et Richelieu semblaient à monsieur de Fleury des types qu'il croyait effacés par les chances favorables que semblait lui présenter son avenir.

On eût offert à cet homme, né d'hier, élevé par un coup de dé du hasard, la fortune d'un des pairs de la nouvelle promotion, qu'il eût refusé avec mépris.

Il ne voulait ni ne pouvait monter trop vite les degrés chancelants du pouvoir. Il préférait une marche plus lente, mais plus solide. Les degrés sur lesquels tout semblait lui conseiller de s'appuyer lui paraissaient trop faibles et l'eussent mal soutenu.

Faire tout par pour sa petite intrigue du lendemain ; travailler une semaine pour gagner la semaine suivante, s'il était en verve ; chercher pendant un mois à gagner le mois suivant, si son inspiration le secondait : telle était sa vie, tel était son travail incessant depuis qu'il tenait à la cour Louis XV, le petit-fils de Louis XIV, celui qui pouvait dire comme son aïeul : L'État c'est moi ; le roi n'était pas à la France, il n'était pas à lui-même, il était à Fleury, qui se l'était élevé pour son propre compte, pour sa propre fortune.

Aussi Fleury caressait-il tout le monde ; aussi Fleury regardait-il avec jalousie la reine, cette première idolâtrie depuis que le précepteur n'y était plus et depuis que ses jouets lui étaient interdits.

La reine avait compris ; elle rendait à Fleury son inimitié, elle faisait cause commune avec le duc de Bourbon et madame de Prie, ses parrains quand il s'était agi du royaume de France.

Richelieu, la veille de sa visite, acceptant les froideurs de la reine, jouait un jeu excellent pour se rapprocher du cardinal. Nous allons le suivre à Issy dans ses combinaisons de cartes.

Fleury l'y attendait. Cet homme retiré, cet homme simple, savait mieux que le lieutenant de police tout ce qui se passait à la cour.

Richelieu, ne pouvant douter de ses habitudes, se prépara au voyage. Il eut lieu de s'en applaudir, car dès l'antichambre il rencontra Barjac.

Ce Barjac était une singulière espèce d'homme ; vieilli au service du cardinal, dont il avait aidé, étayé la fortune, princesse quelque peu capricieuse, Barjac avait acquis par trente années de fidélité, de dévouement, un tel ascendant sur le cardinal, que celui-ci lui abandonnait non seulement la direction matérielle de sa vie, mais encore bonne part de la spirituelle.

Barjac devait cette confiance et ce crédit à une grande adresse mêlée à une dose suffisante de franchise ; il aimait réellement et admirait son maître, ce qui n'était pas une médiocre preuve de sa bonhomie, et comme il avait de la sincérité pour l'intérêt du cardinal, on lui passait d'avoir quelques arrangements pour son intérêt à lui-même.

Valet politique, il disait *nous* en parlant des affaires de cabinet, comme jadis il disait *notre argenterie et notre parc*, en parlant des affaires de monsieur de Fréjus.

Ménager Barjac, c'était une science de première nécessité chez Sa Grandeur, qui bien souvent, lorsque sa table était pleine, renvoyait les courtisans les plus distingués chez Barjac avec ce mot :

— Il n'y a plus de place ici, allez donc dîner chez Barjac.

Du mot de Richelieu : « Messieurs, je prétends qu'on serve le roi, » à ce mot de Fleury : « Messieurs, allez donc chez Barjac, » il y a toute l'histoire de la noblesse de France depuis 1620 jusqu'à 1720, un siècle de décrépitude et de servilité.

Mais ce Barjac si puissant n'était pas un sot facile à conduire avec le charme de l'encensoir ; bon nombre de courtisans s'y étaient brûlé les doigts. Barjac savait renvoyer les charbons sur ceux qui l'encensaient avec maladresse.

Un jour qu'un duc et pair, venant dîner chez lui, l'avait embrassé, salué, servi à table avec mille familiarités, d'égal à égal, Barjac s'était levé, avait pris une assiette de la main gauche, une assiette de la droite et avait servi le grand seigneur en lui disant :

— Monsieur, puisque vous vous oubliez ainsi près de Barjac, il ne convient pas que le pauvre Barjac s'oublie près de vous.

Un pareil jouteur était difficile à dompter.

Richelieu entra.

— Eh ! bonjour, Barjac, dit-il, comment allez-vous ?

— Monsieur le duc ! s'écria Barjac épanouissant sa figure comme s'il eût été ébahi.

— Revenu de loin, Barjac ! Ah ! Barjac, vous engraissez, mon ami !

— Vous trouvez, monsieur le duc ?

— Voilà ce que c'est que de ne pas s'occuper de politique !

Barjac sourit finement.

— Monseigneur a fait un bon voyage ? dit-il.

— Excellent ! Voit-on monsieur de Fréjus ?

— Il n'était pas prévenu, mais il sera bien heureux de vous voir.

— Vous me rendrez service, mon cher Barjac, si vous pouvez m'introduire seul.

— Encore un moment, s'il vous plaît, dit Barjac ; nous avons une cohue ce matin, toutes affaires de la semaine dernière. Il y a la queue de cette vilaine affaire d'Espagne dont vous savez quelque chose.

— Oui, dit Richelieu ; Sa Majesté Catholique ne veut absolument entendre à rien.

— Ah ! il faut l'avouer, dit Barjac, que nous l'avons cruellement blessée en renvoyant l'infante. Mettez-vous à sa place, monsieur le duc ! si vous aviez des enfants établis à l'étranger et que l'on vous les renvoyât comme des marchandises d'erreur !

— Vous avez raison, ce sera interminable.

— De la part de la reine d'Espagne seulement, car le roi...

— Oh ! Sa Majesté Catholique Philippe V n'a pas conservé de rancune, il n'a presque plus assez de raison pour cela ; mais, mon cher Barjac, dites-moi ? monsieur le cardinal fera-t-il attendre longtemps ?

Barjac, le valet de chambre, Barjac, que son petit pouvoir ne pouvait pas mettre à l'aise contre ces façons de grand seigneur qui le domptaient toujours, et, séduit par cette familiarité intermittente du duc, Barjac partit à l'instant même pour l'annoncer au cardinal.

On introduisit le duc immédiatement.

A l'aspect du duc, un vieillard de sévère figure et de belle prestance, qui était assis auprès de Fleury, se leva, salua gravement, et partit aussitôt, non sans avoir récolté le salut très compassé, très important de monsieur de Richelieu.

Car ce vieillard était la seconde puissance après monsieur de Fleury, ou plutôt auprès de lui.

C'était le père Polet, son confesseur, le terrible persécuteur des jansénistes, à qui, certes, il n'a manqué que Louis XIV et l'occasion pour expurger le sol français des hérésies de messieurs Arnaud et Nicolle.

Le duc resta seul avec l'évêque.

LVI

MONSIEUR DE FRÉJUS PRÉCEPTEUR DU ROI LOUIS XV

Le cardinal était vieux, mais encore vert. A une affabilité onctueuse et persuasive, il joignait une sorte d'éloquence sacerdotale qui, en de certains momens et pour de certaines affaires, donnait à ses communications la solennité dont le manque absolu de génie l'eût privé dans les grandes occasions.

Il avait le regard calme et inquisiteur du prêtre habitué à chercher plus loin que la pensée, à fouiller la conscience.

Dans ce qu'on lui disait, il n'écoutait guère que ce qu'on ne lui disait pas. Il passait à travers la forme, et rarement manquait de deviner le reste.

Monsieur de Fleury, d'abord abbé, puis évêque de Fréjus, puis cardinal, monsieur de Fleury, homme médiocre, et qui cependant occupa longtemps, absolu dans son apparente humilité, la plus haute position de l'Europe, fit sa politique pendant vingt ans avec la mémoire des traditions du dernier règne. Vous eussiez dit, Louis XIV absent, un intérim du père Letellier.

Richelieu introduit, Fleury débuta par des politesses. L'ambassadeur, comme on le pense bien, ne fut pas en reste avec lui. Avec ce tact parfait qu'il possédait, il avait deviné, rien qu'au salut, rien qu'au regard de monsieur de Fréjus, qu'il n'avait qu'à se laisser encourager.

Le cardinal le complimenta en homme de goût sur sa négociation près de l'empereur.

— Monseigneur, répondit Richelieu, la tâche était aisée, j'avais vos idées.

— N'importe, répliqua Fleury, il était difficile à un homme aussi jeune que vous êtes de conduire à bien ces têtes allemandes, lourdes dès le berceau.

Richelieu sourit.

— Monseigneur, répondit-il, vous vous trompez aux apparences. Je ne suis plus jeune.

— On le dit, fit monsieur de Fréjus en souriant à son tour. Est-ce que cela serait vrai, par hasard?

— Oh! d'un mot, monseigneur, vous allez comprendre pourquoi je n'ai plus besoin d'être jeune.

— Dites ce mot, monsieur le duc.

— Je suis devenu ambitieux.

— Bon! cela devait venir un jour ou l'autre au petit-neveu du grand cardinal.

— Eh bien! monseigneur, cela est venu.

— Ferez-vous la guerre ou la diplomatie?

— L'une ou l'autre, au choix de Sa Majesté.

Et, en disant ces mots, le duc s'inclina de manière à prouver à Fleury que, tout en mettant une fausse adresse à la lettre qu'il jetait à la poste, il désirait que cette lettre arrivât à la véritable.

Fleury fit un petit salut amical qui signifiait qu'il avait parfaitement compris.

— Vous êtes bien avec le roi, monsieur le duc? demanda-t-il.

— Je l'espère, monsieur. J'arrive d'avant-hier, et je n'ai gêné personne depuis deux ans.

— Comment avez-vous trouvé le roi?

— Charmant.

— N'est-ce pas?

— Et des façons toutes royales, en vérité. Seulement...

— Quoi donc? demanda monsieur de Fréjus.

— Eh bien! le roi s'ennuie.

— Que dites-vous donc là?

— Une nouvelle officielle, monseigneur; car c'est le roi en personne qui m'a chargé de vous la communiquer.

— Le roi s'ennuie?

— A mourir.

— Ce n'est pas possible!

— C'est réel, monseigneur.

— Et il vous l'a dit?

— Hier soir, en propres termes.

— Où cela?

— Au jeu de la reine, où je m'étais rendu, selon mon devoir.

Les sept derniers mots interrompirent sur les lèvres de monsieur de Fréjus une grimace commencée après les cinq premiers.

— Oh! mais c'est du dernier grave, cela! dit le cardinal, heureux d'avoir été jeté, par cette adresse délicate de Richelieu, en plein courant de conversation. Voyons cela, monsieur le duc, si vous avez un moment à me donner.

— Toute la vie, monseigneur.

— Eh bien! profitons-en pour causer.

Il sonna.

Barjac entra.

— Barjac, dit monsieur de Fréjus, faites donc retirer tout le monde; je suis fatigué, et ne verrai plus personne aujourd'hui.

Barjac sourit à Richelieu et sortit.

— Je ne reviens pas de ce que vous venez de me dire! s'écria monsieur de Fréjus; et, en vérité, si ce n'était pas vous...

— Vous savez que je ne mens plus.

— Plus jamais.

— Plus jamais! monseigneur.

— Oh! duc.

— Sur l'honneur! Excepté à Vienne, avec des Espagnols, encore fut-ce deux ou trois fois seulement.

— Pour le bien du service?

— J'en ai eu l'absolution.

— Homme extraordinaire! vous serez donc toujours le même!

— Oh! non, monseigneur, je vous ai déjà dit que j'étais si fort changé que je ne me reconnaissais plus.

— Je veux dire qu'il faut toujours qu'on s'occupe de vous avant tout le monde.

— Ce n'est pas ma faute, monseigneur.

— Et la faute à qui?

— C'est la faute des gens qui ont la bonté de m'accorder plus de valeur que je n'en ai.

— Bon! voilà que je voulais vous parler uniquement du roi, et que je suis conduit à vous parler uniquement de vous.

— Pauvre sujet, monseigneur!

— Ne niez plus. Vous affirmeriez que vous vous faites donner l'absolution, vous!

— Moi, moi qui suis très religieux, oui, monseigneur.

— Oh! duc, fit le vieillard en branlant la tête, il me semble encore entendre tinter à mes oreilles certains bruits de Vienne qui démentent un peu tous ces miracles de conversion.

— Je sais ce que vous voulez dire, ou je me trompe fort, répliqua Richelieu.

— Oui, certaine scène.

— De magie?

— Précisément.

— Eh bien! monseigneur, faites-moi l'honneur de me dire à moi, pauvre étranger, comment l'on vous a conté la chose ici; ensuite, je vous dirai, moi, la vérité.

— Oh! c'est court. On a dit que vous étiez allé faire avec l'abbé de Sinzendorf des expériences de magie blanche.

— Où cela, monseigneur?

— Dans un endroit écarté, près de Vienne, des carrières, je crois, et que là, le magicien, vous ayant trop ou trop peu fait voir le diable, vous aviez eu avec lui une querelle à la suite de laquelle le pauvre diable, je parle du magicien, entendons-nous, avait été trouvé mort, disons le mot, assassiné.

— Tout cela est l'exacte vérité, monseigneur; seulement, de tout ce récit, retranchons un seul mot.

— Le mot assassiné, n'est-ce pas?

— S'il vous plaît.

— Ainsi, ni vous, ni monsieur de Sinzendorf...

— Ni moi, ni monsieur de Sinzendorf, n'avons assassiné le magicien.

— Il est mort cependant.

— C'est vrai qu'il nous a fait ce méchant tour; mais voici comment la chose est arrivée.

— Voyons!

— Monsieur de Sinzendorf et moi, nous nous sommes fait tirer notre horoscope.

— Vous l'avouez?

— Oui, monseigneur, et le péché est là.

Monsieur de Fleury approuva en théologien par un signe de tête.

— Le sorcier commença par nous raconter quelques vérités et beaucoup de mensonges. Il nous mit au courant de certains secrets de cour ignorés dans la diplomatie.

— Ah! ah! c'était donc un sorcier de bonne maison!

— Ensuite il nous offrit de nous procurer à chacun ce qui nous plairait le plus.

— Vous lui demandâtes, vous, d'être toujours aimé des femmes?

— [illegible] monseigneur, car là précisément était [illegible] question. J'avais la fatuité de croire cette demande [illegible].

— Voyez-vous !

— Je lui demandai la clef du cœur des princes.

— Ah ! ah ! je vous vois venir, toujours vos idées d'ambition.

— Elles ont germé vers cette époque, monseigneur.

— Eh bien ! vous l'a-t-il donnée, cette clef ?

— Monseigneur, l'affaire allait se conclure quand un événement inattendu dérangea nos plans. Monsieur de Sinzendorf, lui, peu jaloux de la clef du cœur des princes, attendu qu'il prétendait la posséder, lui demanda la clef du cœur des femmes.

[illegible]

— Voici où est le drame [illegible]. A peine [illegible] ces mots imprudents [illegible] lui répondit que [illegible] les femmes [illegible] cœur.

— Oh ! fit monsieur de Fleury [illegible]

— Il y avait [illegible]. Voilà monsieur de Sinzendorf qui prend la balle au bond et qui [illegible]

— Bah.

— C'est [illegible] monseigneur. Monsieur de Sinzendorf [illegible] dame sur l'amour de laquelle il croyait pouvoir compter.

[illegible] murmura monsieur de Fleury.

[illegible] nât :

[illegible] madame***, qu[illegible]

— Oh ! fit monsieur de Fleury [illegible]

[illegible] monsieur de Sinzendorf [illegible] aux yeux.

[illegible]

— Monseigneur [illegible] mais on ne devrait donner de démenti à un homme, en [illegible] quelconque.

[illegible] mais il était lancé. Je ne pus l'arrêter. Il mit le sorcier au défi de lui prouver sur madame de*** quelque chose qui lui [illegible]

[illegible] demanda monsieur de Fleury.

[illegible]

— Quel homme [illegible]

— C'était un [illegible] homme, monsieur, il poussa monsieur de Sinzendorf à bout, et celui-ci le voulût châtier [illegible]

— Et quel homme était-ce que l'abbé ? demanda monsieur de Fleury.

[illegible] sauver monsieur de Sinzendorf [illegible] de mesure [illegible]

— Mais c'était donc le diable que cet homme ?

— Le diable [illegible] monseigneur, je l'ai [illegible] pensé, et [illegible]

Monsieur de [illegible] s'arrêta.

— Ah ! vous [illegible] preuve ?

— Oui, monseigneur [illegible] qu'il reçut de moi un [illegible] d'épée qui entra [illegible] au téton droit et sortit au dessous de l'épaule gauche, et que ni d'une blessure ni de l'autre il ne suinta une goutte de sang.

— Eh bien ! mais vous voyez qu'il reçut de vous un coup d'épée, duc.

— Oui, monseigneur, et deux de monsieur de Sinzendorf que le secours que je lui avais porté remit à l'aise. Nous étions en cas de légitime défense, monseigneur, et ma conscience ne me reproche rien.

— Enfin, vous avez tué le diable, voilà ce que je vois de plus clair dans tout cela.

— Monseigneur connaît le proverbe : Mieux vaut tuer le diable que le diable...

— Ne nous tue. Pauvre sorcier ! quel dommage qu'il ait eu affaire à deux fous comme vous ! Si j'eusse été là à votre place, le sorcier ne m'eût point offensé, je n'eusse [illegible] le sorcier ; j'aurais su tout ce que vous savez et beaucoup d'autre choses encore avec ; voilà le fruit de la [illegible]

— Oh, monseigneur, quoique nous ayons été un peu vifs, j'en conviens, le pauvre diable avait eu le temps de [illegible] de bonnes choses.

— Je [illegible] mais revenons, je vous prie, à votre [illegible]

— Elle date justement de là, monseigneur. Coupable [illegible] un homme pour des raisons peu justes [illegible] avec la curiosité, j'ai rompu avec [illegible] avec la [illegible], qui sont les trois [illegible] de la vie.

— Enfin, que vous a dit le sorcier ?

— Eh bien, monseigneur, il m'a positivement indiqué [illegible] aux rois.

— Et a-t-il exigé de vous le secret ?

— Monseigneur, je ne vous apprendrais rien à vous qui [illegible] laissez-moi donc garder un peu [illegible] que je récolte chemin faisant.

[illegible] vos moyens [illegible] monsieur le duc ; le roi s'ennuie, disiez-vous [illegible]

[illegible] monseigneur [illegible] de ma visite à Issy.

— A Issy, monsieur le duc [illegible] le cardinal [illegible] Richelieu [illegible] Vous dites que vous êtes venu à Issy pour distraire le roi ! Eh ! monsieur le duc [illegible] bien autrement [illegible] que les siens à reporter au roi.

[illegible] le duc. Vous ne m'avez [illegible] prétendu troubler par des [illegible] dans laquelle vous [illegible] la mes [illegible]

Le cardinal leva son œil observateur sur le duc, comme [illegible] quelles sortes d'idées il pouvait avoir [illegible] qu'on désirait qu'il eût.

Mais le duc s'était fait un rôle.

— Monseigneur, reprit-il, j'ai bien réfléchi depuis que [illegible] si triste et je me suis occupé à lui trouver des divertissements au sujet desquels je viens vous demander conseil.

— Ah ! vous parlez ! s'écria Fleury. Dites, monsieur le duc, vous êtes un homme de bon conseil et, en matière de divertissement, je pense que vous devez être [illegible] le roi ne s'est pas mal adressé en s'adressant à vous.

Richelieu s'arrêta modestement comme un prédicateur qui [illegible] avant le sermon.

— Monseigneur, dit-il, j'ai une connaissance assez approfondie des sentiments que les rois de l'Europe ont conçus pour notre jeune roi. Ce n'est pas de l'amitié seulement, c'est comme une paternité avec quelque chose de plus tendre, c'est comme qui dirait un amour et une curiosité tout ensemble.

— Où veut-il en venir ? se demandait le cardinal accoudé sur la table et dévorant chaque intention de l'orateur.

— Vous aurez appris, continua Richelieu, que Sa Majesté est appelée partout *l'Enfant de l'Europe*.

— On me l'a dit, repliqua Fleury, mais je ne vois pas trop.

— Où je vais en venir, monseigneur. Avec un logicien de votre force je n'ai pas cru devoir négliger la précaution de l'exorde. J'avais à vous proposer de faire voyager le roi pour le distraire.

— Voyager ! s'écria Fleury.

— Fêtes, réceptions, force feux de joie, acclamations des peuples, repas, cavalcades, traversées maritimes, seront un divertissement que l'on peut faire durer six mois si l'on le veut bien.

— Faire voyager le roi six mois ! répéta Fleury tout ébahi ; mais vous n'y pensez pas, monsieur le duc ! Il n'est pas possible que vous me disiez sérieusement de me séparer six mois du roi !

— Vous ne vous sépareriez pas du roi, monseigneur, puisque vous l'accompagneriez.

— Moi, accompagner le roi ! continua Fleury en se démenant sur son fauteuil. Moi, vivre dans ce bruit continuel ! Moi, faire mille lieues ! Ah ! monsieur le duc, est-ce bien sérieusement que vous avez parlé ?

— Du plus sérieux de ma raison, monseigneur.

— Pour distraire le roi, le tuer ! me tuer aussi !

— Eh ! monseigneur, on voyage si commodément aujourd'hui ; et puis, quelle arche d'alliance ! C'est un pont jeté entre moi et le roi, quelle différence ! J'étais né avec tous les défauts, j'avais acquis tous les vices. Le roi, au contraire, est d'une piété, d'une solidité de principes, d'une fidélité qui me surprennent.

— C'est vrai, dit Fleury.

— Moi, j'étais perverti, poursuivit Richelieu ; le roi est un saint. Instruire un gentilhomme, c'est l'améliorer ; instruire un roi, c'est le gâter.

— Vrai ! vrai ! et bien dit ! s'écria Fleury entraîné par cette maxime qu'il avait si souvent exposée comme pro-



Il reçut de moi un coup d'épée.

de la France à tous les royaumes divisés de nous par la guerre

Le cardinal secoua la tête avec le désespoir que les meilleurs diplomates ne peuvent dissimuler quand leur dupe, au lieu de donner dans le panneau, s'esquive et les force à de nouvelles combinaisons.

Richelieu, désappointé en apparence par le peu de succès de son ouverture, jouissait intérieurement de la cruelle déception du vieillard.

— Votre idée, monsieur le duc, est peut-être excellente, répondit Fleury ; mais, par malheur, elle est impraticable.

— Renonçons à distraire le roi, dit Richelieu en composant un énorme soupir.

— Vous n'avez pas trouvé autre chose, vous si inventif, demanda le cardinal.

— Hélas ! non, monseigneur.

— Enfin, permettez-moi de vous dire que quand, à l'âge du roi, monsieur votre père vous força de voyager avec votre précepteur, vous ne trouviez pas la chose trop divertissante, je suppose.

— Oh ! s'écria Richelieu, non certes, monseigneur ; mais gramme ; mais enfin, parce qu'un roi est roi, faut-il qu'il meure d'ennui ?

— Monseigneur, c'est dans les attributions de la royauté, l'ennui.

— Oh ! duc ! duc !

— Alors, monseigneur, que le roi fasse ses affaires lui-même, qu'il écrive avec ses ministres, qu'il veille aux finances, qu'il — qu'il fasse la guerre, il ne s'ennuiera pas.

— Voilà, duc, que vous passez aux extrémités, fit le cardinal épouvanté. Distraire le roi en mettant le feu à l'Europe ! Et vous dites que vous êtes devenu sage !

— Je ne sais alors, dit bêtement Richelieu ; mais je vous avoue qu'après vous avoir proposé le voyage, le travail, la guerre...

— Cherchons encore s'il n'y aurait pas autre chose.

— De grand cœur

— Voyons maintenant dans les amusemens nobles

— Il y a la culture des fleurs, dit Richelieu ; mais le roi s'est blasé sur les légumes.

Le cardinal rougit légèrement ; le duc parlait de trop bonne foi pour qu'on pût se fâcher.

— Il y a encore le jeu, continua Richelieu.

— Ce n'est pas un amusement de saint homme, duc, et surtout ce n'est pas un amusement de roi. Quand le roi joue et qu'il gagne, les seigneurs perdent ; quand le roi joue et qu'il perd, le peuple paie.

— La chasse.

— Oh ! le roi chasse trop déjà.

— Savez-vous, monseigneur, que c'est embarrassant : pas de guerre, pas de voyage, pas de travail, pas de jeu. Ah ! j'oubliais une chose qui a tant diverti Louis XIV, et qui n'est même pas soupçonnée de son petit-fils.

— Quoi donc ?

— Les bâtimens, monseigneur.

— Le roi n'y pense absolument point, duc.

— Sa Majesté, à dix-huit ans, n'est même plus amusable ! Comment faire ? Ce malheur n'était arrivé à son aïeul qu'à soixante ans.

Et Richelieu se tut.

Fleury, après quelques minutes d'observation, hasarda timidement quelques paroles.

— Je suis, dit-il, le plus mauvais conseiller que ce pauvre prince puisse avoir. Prêtre et vieux, je n'ai pas le droit de lui inspirer l'amour du péché.

— Pas même le péché de l'amour, dit en riant Richelieu avec une hardiesse de génie.

Fleury le regarda fixement et fut tout déconcerté de son aplomb.

— Affreux péché ! dit-il à demi-voix.

— Qui n'est pas à craindre pour Louis XV, ajouta Richelieu. L'amour du roi, c'est sa femme.

Fleury se tut à son tour.

— Et au fait, reprit le duc, comment se fait-il que le roi étant amoureux s'ennuie ? C'est un problème cela. Le roi est fou de la reine et il s'ennuie ! Le roi est un mari infatigable et il s'ennuie ! Voilà qui ne se comprend pas ! Vous, monseigneur, qui savez tous les secrets du roi...

Le cardinal soupira bruyamment.

— Qu'y a-t-il ? demanda Richelieu.

Fleury soupira encore.

— Mon Dieu ! monseigneur, vous m'effrayez : est-ce que le roi et la reine...

— Ah ! duc !

— Quoi ! cet apparent amour ! Oh ! ce n'est pas possible ! Hier encore, le roi regardait sa femme avec deux yeux de diamant.

— Duc, je ne sais pas si le sorcier de Vienne vous a dit tous les secrets, mais cela ne paraît pas être.

— Je tombe de mon haut, monseigneur.

— Écoutez, duc : le roi est excusable jusqu'à un certain point. Il est né avec un tempérament des plus exigeans, une complexion ardente ; il est le vrai fils de son grand-père.

— Et la reine est une sévère Allemande, n'est-ce pas ?

— Hélas ! vous voyez là tout mon désespoir !

— Mon Dieu ! monseigneur, mais il faut sauver ce ménage-là. C'est le repos du monde, outre le bonheur de nos maîtres que nous aurons assuré.

— Oui, duc, oui, il faut absolument sauver ce ménage-là, car si une fois le roi s'ennuie, où peut-il aller pour se distraire ? C'est effrayant !

— Vous dites, monseigneur, que le roi est doué d'une complexion énergique et ardente.

— Du feu, monsieur le duc.

— J'ai toujours ouï dire que les tempéramens de cette nature avaient besoin d'être domptés ou affaiblis. Domptés, c'est souvent impossible ; affaiblis, c'est plutôt faisable. Est-ce que l'on n'emploie pas certaines pratiques atténuantes, particulièrement dans les ordres religieux ?

— *Minuantes*, voulez-vous dire, monsieur le duc ; *minuantes*, venu du mot latin diminuer. Nous appelons cela dans les cloîtres des *minutions*, et les Chartreux particulièrement y sont assujétis une fois l'an.

— Eh ! monseigneur, on pourrait voir... De violens exercices, la paume, la natation, un régime sévère...

— Monsieur le duc, nous avons dit, ne l'oublions pas, que le roi s'ennuie et que nous voulons le distraire.

— Il y a, monseigneur, nécessité de donner des sujets de distraction au roi.

— Je le sais bien, monsieur le duc.

— C'est vrai, tout cela ne l'amuserait pas. Les minutions sont des remèdes et non des amusemens ; laissons là les minutions.

— J'ai un scrupule, monsieur le duc : vous l'allez apprécier en bon gentilhomme ; la personne du roi est sacrée, n'est-ce pas ?

— Inviolable.

— Il me semble alors que ce serait porter atteinte à cette inviolabilité que de saigner le roi, que de le priver de nourriture. Le moyen est...

— Monacal et chirurgical, c'est vrai ; mieux vaudrait un moyen ministériel.

— Vous ne le pratiquerez pas, monsieur le duc.

— J'aimerais mieux, je l'avoue, donner tout mon sang au roi et mourir de faim pour qu'il mangeât selon son appétit et fît selon son tempérament.

— Vous voyez bien, duc, l'embarras recommence.

Richelieu encore une fois se tut.

— Tout à l'heure, dit Fleury, une idée m'était venue à propos de ce scrupule : qui dit scrupule dit aussi cas de conscience. En voici un qui se présente à mon esprit.

— Je suis ici pour vous écouter, monseigneur, et je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Admettons que le roi, qui est le maître, car enfin il est le maître : admettons, dis-je, qu'il fasse ce qu'il veut...

— Il faut bien l'admettre.

— Qu'il est de notre devoir, à nous...

— De nous incliner, monseigneur.

— S'il fait mal ?

— De le plaindre, alors, et de ne pas l'imiter, dit dévotement Richelieu.

— Parfait, duc. Écoutez mon cas de conscience. Si vous saviez, par exemple, qu'à la chasse le roi est emporté par son cheval, qui va le précipiter dans un fossé de vingt pieds ; si, sur le passage du roi, pour aller au fossé, se trouvait un petit fossé de trois ou quatre pieds au plus...

— Monseigneur, je couperais le jarret au cheval pour qu'il jetât le roi dans le plus petit fossé.

— N'est-il pas vrai ? Suivez bien, monsieur le duc, suivez bien, je vous prie, mon raisonnement. Pour peu que les feux de sa nature l'entraînent vers l'abîme du péché, qui sait si, dans ses erreurs, il ne compromettra pas et l'honneur de son nom et le salut de l'État ?

— Parfaitement raisonné, monseigneur.

— Que faire alors ? Ne pourrait-on pas se permettre de choisir pour le roi le fossé dans lequel il glisserait avec moins de risques de son honneur et de celui de l'État ?

Richelieu feignit de s'arrêter sur cette idée, comme s'il ne l'eût pas parfaitement comprise.

— Je m'explique, poursuivit Fleury assez contrarié d'être obligé d'entrer dans des détails qu'il se serait volontiers abstenu de donner, je m'explique le penchant naturel du roi pour certains plaisirs. Le roi s'y précipitera en aveugle ; vous connaissez presque aussi bien que moi Sa Majesté, et vous n'élevez pas le moindre doute à ce sujet : le roi, dis-je, s'y précipitera ; ne devons-nous pas, n'est-ce pas une mission sacrée pour nous, que de diriger ce penchant ?

— Très bien ! très bien ! je commence à comprendre, monseigneur, s'écria Richelieu.

— Comment le faire alors, reprit le ministre, sinon en paraissant l'autoriser ?

A peine le cardinal eut-il lâché cette parole imprudente, que Richelieu, qui l'attendait depuis plus d'une demi-heure, sauta dessus comme l'épervier sur la perdrix qu'il fatigue de ses cercles dans une chasse.

— Autoriser, autoriser les désordres du roi ! s'écria-t-il en bondissant. Oh ! monseigneur, quelle parole venez-vous de prononcer !

— Non, non, je ne parle pas de cela, duc. Mon Dieu ! non, je ne parle pas de cela ! Qui vous parle de désordres, d'abord ?

— Cela m'étonnait, monseigneur : car enfin, cette vertu du roi, c'est à vous seul qu'il la doit, puisque son tempérament y est tellement opposé.

— Sans doute, sans doute ; en attendant, il est sur le point de la perdre.

— Vous croyez ?

— Tout le confirme : il s'éloigne peu à peu de la reine.

— Oh ! non, impossible, monseigneur ! On dit la reine dans une situation...

— Cela ne prouve absolument rien, dit le cardinal un peu moins chastement que n'eût dû faire un évêque de Fréjus, un peu moins lestement que ne l'eût fait le cardinal Dubois, archevêque de Cambrai et successeur de Fénelon. La reine peut donner un dauphin à la France, et pour cela ne pas être la maîtresse de son mari. En un mot, je pense qu'il reste au roi tant d'heures à dépenser qu'il a le temps de se perdre en perdant son ménage, comme nous le disions tous deux si bien tout à l'heure. J'en reviens à mon opinion. Il ne s'agit pas du bien ou du mal, mais du plus ou moins de mal ; il ne s'agit pas de garder le roi vertueux, puisqu'il a la ferme volonté de cesser bientôt de l'être, mais de le garder le moins pécheur que l'on pourra.

Richelieu leva les yeux au ciel.

— Vous figurez-vous, duc, le moment où nous apprendrons que cette pauvre reine est délaissée, le moment où le roi affichera des amours publiques ?

— Impossible ! impossible ! monseigneur, avec les principes qu'il a reçus de Votre Éminence.

— Eh ! duc, le danger est partout ; il nous environne. Il est dans madame de Charolais, qui glisse elle-même des vers dans la poche du roi ; dans madame de Toulouse, qui laisse le roi l'admirer à Rambouillet ; dans toutes les femmes

enfin qui semblent dire au roi quand il passe : « Regardez donc, sire, vos sujettes sont à vous comme vos sujets. »

— Il finira par succomber, hélas ! monseigneur, malgré tout ce que vous aurez fait et malgré tout ce que je suis prêt à faire.

— Quelle affreuse responsabilité pour nous, monsieur le duc, qui avons vu naître ce penchant, qui l'aurons complaisamment souffert, qui n'aurons pas su le modérer, qui serons dévorés par lui.

— Que faire ? que faire ?

— Conscience faible ! conscience timorée ! s'écria le cardinal. Oh ! que vous êtes flottans et tièdes pour le bien, vous autres gens d'épée, comme vous savez peu trancher dans la partie malade pour sauver la partie saine ! Nous autres pauvres gens d'église, côtoyant toutes les passions sans oser les regarder, nous tremblons devant l'opinion qui nous veut saints et sanctifians, comme si nous n'étions pas des hommes. Nous n'avons qu'une seule ressource, les conseils, qu'une faculté libre, la vue ; et quand nous appelons à l'aide des hommes d'action, ils désertent, en faisant plus de morale subversive que nous n'osons faire de mal réparateur.

— Mais, monsieur le cardinal, s'écria Richelieu, je suis tout prêt à vous aider, je ne suis venu que pour cela. Seulement, vous n'attendiez sans doute pas de moi les lumières, l'expérience d'un génie tel que vous. Il a fallu soixante-dix hivers, monsieur le cardinal, pour mûrir cette patriarcale raison qui fera de vous quelque jour l'arbitre tout-puissant des destins de l'Europe. Je suis un jeune homme, moi ; je n'ai que de bonnes intentions, peu d'initiative pour le bien, restant de mes mauvaises habitudes. Je me suis corrigé du mal en le fuyant, et je le vois partout. Je suis un esprit incomplet qui ne sait pas encore voir la guérison du poison dans les poisons eux-mêmes. Instruisez-moi, éclairez-moi, employez-moi, je suis prêt à vous servir fidèlement. Voilà tout.

— Convenez donc d'une chose, duc, dit le cardinal d'un ton plus doux, c'est que rien ne modérera les furieux désirs du roi que l'apparence d'une satisfaction.

— C'est vrai, et encore l'apparence, monseigneur.

— Convenez que je ne me sens pas assez mondain, moi, pour arborer ces théories ; je vous en charge. Convenez que l'homme marié qui a quelque peccadille à se reprocher n'est que plus empressé à aimer sa femme.

— On le dit, et je le crois, monseigneur. Voilà l'effet que cela me produirait, à moi, si j'avais une femme.

— Comment ! si vous aviez une femme. On dirait, en vérité, monsieur le duc, que vous oubliez que vous êtes marié.

— Oh ! je le suis si peu, monseigneur.

— Mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

— Mais il s'agit du roi.

— Eh bien ! que le roi ait une maîtresse, et le voilà au mieux avec la reine, d'après votre propre système.

— Exposé par vous, monseigneur.

— Je disais donc : eh bien, que le roi ait une maîtresse.

— Oui, mais une maîtresse, c'est le scandale ! s'écria Richelieu ; et puis vous comptez sans la jalousie, qui abrégerait les jours de cette pauvre princesse de Pologne !

— Croyez-vous donc impossible, duc, que le roi se livre à des passe-temps ignorés du public ?

— C'est difficile.

— Duc, la reine elle-même comprendrait, on lui ferait comprendre que c'est le seul moyen de le sauver. Faut-il que je vous dise tout ? Eh bien ! je crois que la reine serait contente.

— Oh ! monseigneur, oh !

— J'ai mes raisons pour le croire. La reine est la créature la plus immatérielle qui soit. Demandez à son médecin, à Maréchal.

— Tout s'arrangerait, alors.

— Et l'on aurait conquis une tranquillité absolue pour quelque temps.

— Réfléchissons-y, monseigneur, cela en vaut la peine.

— Oh ! oui, duc, oh ! oui.

— Votre Éminence a déjà entrevu un coin de cet avenir ?

— Non, je l'avoue.

— Mais enfin le roi ne jetterait pas les yeux sur la première venue ?

— Duc, je suis novice en la matière ; si j'avais l'honneur de m'appeler Richelieu, je n'adresserais point de ces questions à un pauvre prêtre.

— Écoutez donc, monseigneur, je recule aussi devant la responsabilité, moi.

— Le meilleur moyen, duc, c'est de préparer les sujets. Chaque fois que, dans vos ambassades, vous avez pris des agens, étiez-vous responsable ?

— Mais oui, monseigneur.

— Eh bien ! duc, comment faisiez-vous pour n'avoir pas de désagrémens ?

— Je choisissais les agens.

— Voilà ! Maintenant je n'ai plus rien à vous dire. Faites-vous l'ami du roi, ou consentez à laisser prendre chez Louis XV cette place qui va m'échapper ; prenez garde qu'elle n'aille échoir à quelqu'un de nos ennemis. Figurez-vous ce qui résulterait d'une combinaison ayant à sa tête, soit les légitimés du feu roi, soit des étrangers comme les Espagnols. Méfiez-vous de l'influence du Nord ; le roi Stanislas pousse la reine sa fille à la politique. Je ne vous en dis pas davantage, car si je ne me trompe, vous n'êtes pas du dernier bien avec la reine.

— Tout ce que dit Votre Éminence est marqué au coin du plus parfait génie, monseigneur. Ainsi, au cas où vous entendriez parler des distractions du roi, vous ne me poursuivriez pas d'un mauvais sentiment.

— Nullement, vous auriez agi pour le bien de l'État.

— Au cas où vous deviendriez premier ministre, soit par le dépit de monsieur le duc, soit par l'influence que prendrait sur le roi un nouvelle idée, je puis être assuré que vous ne me seriez pas disgracieux ?

— Si jamais, ce que je ne crois pas, parce que je ne le désire point, je devenais premier ministre, comme vous dites, monsieur le duc, me trouvant libre envers tout le monde, me trouvant à l'abri de la politique de la reine, je m'empresserais de vous témoigner ma reconnaissance.

— Il faut s'attendre à tout, monseigneur ; le roi est en ce moment sous la pression de monsieur le duc. Cette combinaison, que *nous* avons trouvée, vous et moi, dégage le roi et précipite peut-être monsieur le duc ; de là, pour moi, une puissante inimitié.

— Monsieur le duc, il n'est pas d'inimitié contre un homme tel que vous, quand, à l'appui de ses dignités de naissance, il voit arriver les dignités fondamentales de l'État. « Rendez-moi un service aujourd'hui, dit le proverbe italien, je vous rendrai trois services demain. »

— Dès que je rends service à Votre Éminence, je suis trop payé, se hâta de dire le rusé courtisan.

Le cardinal rougit encore une fois et se leva. Richelieu avait déjà préparé sa sortie.

— Monseigneur, dit-il, les temps sont durs et le roi est froid pour les bienfaits. Me promettez-vous de lui demander pour moi quand j'aurai envie de quelque chose ?

— Vous ferez le marché vous-même, duc.

En même temps le cardinal tendit la main à monsieur de Richelieu.

— Il tombera ou madame de Prie tombera, pensa le duc, c'est leur affaire.

— Un mot encore, fit le cardinal retenant Richelieu : je compte sur votre exquise sensibilité, sur votre goût parfait, pour bien entourer le roi.

— Ne dites pas ce mot, monseigneur ; j'ai reçu l'honneur de votre confidence, cela me suffit. A partir de ce moment, étendez la main dans une direction quelconque, vous me verrez marcher dans cette direction.

— Monsieur le duc, vous me comblez, répliqua le prélat en reconduisant Richelieu avec plus d'affectuosité que de cérémonial.

Barjac attendait le duc avec des yeux brillans de joie. Il était certain que, en sa qualité de valet de chambre, il avait su écouter aux portes.

— Eh bien ! dit-il, monseigneur, êtes-vous content ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire cette question, Barjac, répliqua le duc, c'est à votre maître.

Et avec un rire significatif, ces deux diplomates se séparèrent.

— Réellement, dit Richelieu, remonté dans son carrosse, celui-ci me paiera mieux, et j'aurai eu moins de peine.

Puis réfléchissant :

— Il n'y a plus qu'une difficulté, dit-il ; la question de fait est admise, restent les personnes. Nous causerons de cela, Bachelier et moi !

LVII

UN SOUS-SEING PRIVÉ

Et maintenant que nous avons suivi mademoiselle de Charolais et madame de Prie chez monsieur de Richelieu, et monsieur de Richelieu au jeu de la reine et chez monsieur de Fréjus, je crois qu'il serait temps de laisser faire à cet homme moral tous ses petits arrangemens avec maître Bachelier, le valet de chambre du roi, et de revenir à madame de Mailly, que nous avons à peine entrevue dans son hôtel lorsque nous y sommes entrés à la suite de Bannière, et que nous avons quittée à peine entrevue.

Nous avons raconté toute l'histoire de ce mariage à la suite duquel monsieur de Mailly était allé rejoindre Olympe.

Nous avons essayé de tracer le portrait de madame de Mailly, portrait que nous a laissé dans tous ses détails l'histoire et surtout la chronique scandaleuse du temps.

Nous l'avons vue brune de cheveux et blanche de peau, avec des dents éblouissantes et des yeux ombragés d'épais sourcils noirs. Nous avons dit les grâces incomparables de toute sa personne ; mais nous avons oublié de parler de sa jambe, la plus jolie de la cour ; de son goût de toilette, si supérieur au goût des autres femmes que pendant dix ans toute l'Europe se modela sur elle.

Et, au risque de nous répéter, nous dirons qu'elle était spirituelle, désintéressée, bonne, de très grand monde, sachant la cour et connaissant le cœur humain.

Cela veut dire que mademoiselle de Nesle appréciait l'homme qu'elle épousait, qualités et défauts.

Elle savait parfaitement n'être aimée de lui que par amour-propre et raison ; mais elle espérait, confiante dans son mérite et connaissant sa valeur, changer cet amour de raison en une raison d'amour.

Certaines femmes ont de la patience et font bien : elles savent que leur bonheur est une question de temps, et qu'un jour ou l'autre elles rencontreront leur appréciateur.

Malheureusement pour madame de Mailly, le comte vivait à une époque où un homme de cœur avait besoin d'une maîtresse de mérite et non d'une femme de valeur. La sienne lui parut mélancolique, rêveuse et susceptible. D'ailleurs elle était concentrée, stricte dans le cérémonial, et avait peu de biens.

Il n'y avait donc rien à ménager dans la famille et peu de chose à ménager dans la femme.

Une fois marié, il s'aperçut d'une chose dont il n'avait pas même le soupçon : c'est qu'il lui fallait adorer au lieu de se laisser tranquillement adorer. Beaucoup d'hommes sont aux pieds de leurs maîtresses qui veulent voir leurs femmes agenouillées devant eux. Mailly se prit à s'ennuyer d'avoir chez lui une cour à faire comme à Versailles.

Il regretta les inégalités, les prodigalités, les mystères de la vie de garçon ; il usa vite tout ce que sa femme lui montra de son cœur ou de son esprit. Il froissa les feuillets, et crut avoir lu le livre.

Le livre lui était resté complètement fermé ; à peine en connaissait-il la préface.

Arrive [illegible] l'ennui le prit. Quand l'ennui prend un nouveau marié, il ne le lâche point facilement. L'ennui se cramponna au comte ; il s'absenta peu à peu pour se désennuyer ; peu à peu encore ses absences devinrent plus longues. Enfin un matin, il prit, comme nous l'avons dit, un grand parti.

Il monta dans une chaise de poste et partit pour aller [illegible] Olympe, qu'il aimait éperdument depuis qu'il ne l'avait plus.

On sait le reste.

Mais ce qu'on ne sait pas et ce que nous allons dire [illegible] la douleur silencieuse de la comtesse [illegible] qu'on ne [illegible] pas, c'est le profond mépris avec lequel elle envisagea [illegible] comme la lui faisait ce mariage [illegible] qu'on ne [illegible] quand [illegible] lui est venu [illegible] parfaite [illegible] qu'elle mit dans le culte de cette divinité [illegible] les moins dévotes sont peut-être celles qui sacrifient le plus à [illegible] qu'on appelle l'opinion publique.

Madame de Mailly [illegible] sans l'être trop, elle [illegible] plus séduisante que belle ; elle avait assez d'esprit pour ne pas s'ennuyer quand elle voudrait réellement s'[illegible] assez de [illegible] pour vivre indépendante, assez [illegible] pour n'avoir jamais besoin, grâce à cette fortune [illegible] qu'elle [illegible] de recourir [illegible] famille ou à son mari. Mailly était parti sans lui [illegible] adieu ; il était revenu sans lui donner avis de son retour ; il avait été un [illegible] sans rentrer à l'hôtel.

[illegible] y avait de quoi [illegible] du moins [illegible] cette petite [illegible]

[illegible] de Mailly voulait savoir [illegible] que faisait son mari [illegible]

[illegible] son indifférence [illegible] s'en [illegible]

[illegible] indiscrètes qu'eut l'on [illegible] visite [illegible] tout appris à madame de Mailly [illegible] pas tout su.

[illegible] lendemain et le surlendemain [illegible] de Mailly [illegible] profondément [illegible] encore.

[illegible] fut la résolution [illegible] situation que beaucoup de femmes [illegible]

Mais madame [illegible] mieux que de l'esprit [illegible] elle avait [illegible] autre chose encore.

Elle avait du [illegible]

[illegible] du cœur [illegible] plus longtemps une pareille [illegible]

Elle pensa qu'un jour ou l'autre monsieur de Mailly rentrerait à l'hôtel, et guetta sa rentrée.

Monsieur de Mailly rentra en effet : il venait voir un beau cheval qui, depuis trois jours, attendait sa visite dans les écuries.

Le comte entra et alla droit aux écuries : il en fit sortir le cheval, l'examina, le fit courir, en fut satisfait et l'acheta.

Puis, cette acquisition faite, il s'avança vers la porte de l'hôtel dans l'intention bien visible d'en sortir.

Il n'avait pas même songé à demander des nouvelles de sa femme.

Il franchissait déjà le seuil de sa porte, lorsqu'il entendit des petits pas qui se pressaient derrière lui et qui semblaient lâchés à sa poursuite.

Il se retourna.

Ces petits pas, c'étaient ceux de la femme de chambre que nous avons vue si accorte avec le dragon.

Elle venait de la part de la comtesse prier monsieur de Mailly de ne pas quitter l'hôtel sans monter chez elle.

Quoiqu'une semblable invitation parût étrange au comte, il ne fit aucune difficulté de s'y rendre à l'instant même ; c'était un homme qui savait vivre, et, comme monsieur de Grammont, à qui Hamilton tout essoufflé venait dire : « Monsieur le comte, je crois que vous avez oublié quelque chose à Londres. C'est vrai, monsieur, j'ai oublié d'épouser mademoiselle votre sœur, et j'y vais retourner exprès pour cela, » monsieur de Mailly répondit à la soubrette :

— Dites à madame la comtesse que j'allais lui demander la faveur qu'elle veut bien m'accorder.

Et il la suivit.

A peine avait-elle transmis cette réponse à sa maîtresse, que monsieur de Mailly, qui avait monté derrière elle, apparut sur le seuil.

— Bonjour, madame, dit-il en s'avançant vers la comtesse et en lui baisant la main de l'air le plus dégagé.

— Bonjour, monsieur, répondit la comtesse avec une gravité que le comte prit pour de la bouderie.

Puis se retournant, et s'apercevant que sur un signe de sa maîtresse la soubrette les avait laissés seuls :

— Vous m'avez mandé, madame ? dit-il.

— Oui, monsieur ; je vous ai prié de vouloir bien me faire la grâce de monter chez moi.

— Je me rends à vos ordres, madame !

— Oh ! soyez tranquille, monsieur, je n'abuserai pas de vos momens.

— Bon ! fit Mailly ; elle a de l'argent à me demander.

Et comme c'était la chose qui lui coûtait le moins à donner, le comte prit son air gracieux.

La comtesse ne déridait pas.

— Monsieur, dit-elle après une légère pause et en fixant son regard résolu sur le comte, voilà un peu plus d'un mois que je ne vous ai vu.

— Bah ! vous croyez, madame ? fit Mailly comme un homme étonné.

— J'en suis sûr, monsieur.

— Hé ! madame, mille millions de pardons pour cette absence ; mais en vérité vous ne pouvez vous imaginer à quel point toutes ces inspections de province occupent un officier.

— Je le sais et ne vous adresse aucun reproche. Dieu m'en garde !

Le comte s'inclina en homme satisfait.

— Seulement, continua madame de Mailly, vous êtes, comme je vous le disais, resté un peu plus d'un mois dehors.

— Et moi, j'ai eu l'honneur de vous répondre, fit Mailly, que les inspections...

— Occupent beaucoup les officiers ; oui, monsieur, j'ai parfaitement entendu ; mais raison de plus, vous comprenez, pour que je m'informe combien vous comptez demeurer encore de temps hors de l'hôtel.

Tout cela fut dit avec cette tranquillité de bon goût qui n'appartient qu'à un certain monde, et quoique Mailly appartînt certainement à ce monde-là, il fut légèrement embarrassé pour répondre à la question.

— Mais, dit-il, madame, cela dépend ; si [illegible] je crois bien que je pourrai demeurer quelque temps là-bas. [illegible] toutefois que je ne [illegible] pourquoi me demandez-vous cela, je vous prie ?

— Mais parce que je ne vous ai pas épousé pour demeurer seule, et que je m'ennuie seule, répondit nettement la jeune comtesse.

— Ah ! madame, si c'est sur ce point que la discussion va s'engager, permettez-moi de vous dire, répliqua de Mailly, que je ne saurais à la fois vous divertir et faire le service du roi.

La discussion devenait grave, et le comte, comme on le voit, s'apprêtait à répondre par des mots durs ; la dureté [illegible] commençait à éclater dans les regards de la jeune femme.

— Il me semble, monsieur, répondit la comtesse, qu'il

n'était point porté dans notre contrat de mariage que vous m'alliez épouser pour faire le service du roi.

— Je vous ai épousée, madame, répondit de Mailly, pour tenir et grandir encore le poste que j'occupe à la cour : s'il y a profit, comme nous sommes de moitié, vous recolterez votre moitié des profits.

— Je ne sais s'il y aura pour moi profit dans l'avenir, monsieur, mais ce que je sais, c'est qu'il y a ennui dans le passé ; je ne sais s'il y a avancement pour vous dans le présent, mais à coup sûr il y a distraction.

— Distraction ! comment cela, et que voulez-vous dire, madame ? demanda le comte, surpris de ce ton calme et résolu qui prenait comme un de ces feux allemands peu nourris mais éternels.

— Vous étiez à la Comédie avant-hier, répliqua la comtesse, vous vous amusiez ou du moins vous paraissiez vous amuser fort.

— A la Comédie, madame, c'est possible ; à la Comédie, vous savez, on a de ces semblants-là.

— Je veux bien croire, monsieur, que vous faisiez là votre service, mais enfin vous n'étiez pas avec moi.

— En vérité, madame, on croirait que vous me faites l'honneur de me chercher querelle !

— Mais on ne se tromperait pas, monsieur le comte ! Je vous cherche querelle en effet, dit la jeune femme du ton le plus placide et le mieux soutenu.

— Oh ! j'espère, comtesse, que vous ne nous donnerez pas à l'un et à l'autre ce ridicule d'être jalouse.

— Ce n'est pas un ridicule, comte, et voici ma logique : Vous m'avez épousée, je suis à vous ; vous devez donc, par réciprocité, être à moi. Je ne vous ai pas et vous m'avez, [illegible] dommage pour moi, gain pour vous.

— Expliquez-vous, madame.

— C'est facile. Vous avez une maîtresse ; je n'ai pas d'amant. Vous vous divertissez, je m'ennuie. Total : plaisir pour monsieur le comte, abandon pour madame la comtesse.

— Moi, j'ai une maîtresse ! s'écria Mailly avec cette [illegible] que les hommes prennent toujours quand ils ont vraiment une maîtresse ; moi ! La preuve, voyons, madame, la preuve !

— Oh ! rien de plus facile à vous donner, monsieur. Un homme est venu avant-hier pleurer ici et me demander sa maîtresse que vous lui avez prise.

— Un homme ! Et quel homme ?

— Que sais-je, moi ! Un soldat de votre régiment.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, comtesse, reprit Mailly en rougissant ; je n'ai pas l'habitude de prendre les vivandières.

— Ce n'est point une vivandière, monsieur, répondit tranquillement la comtesse, c'est une actrice.

— Quelque cabotine de province ?

— Ce n'est point une cabotine de province, c'est au contraire une fille fort belle et fort distinguée qui a débuté avant-hier à la Comédie-Française, et qui était annoncée sur l'affiche sous le nom de mademoiselle Olympe.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria le comte ; les Mailly de Mailly ont des demoiselles de la Comédie-Française pour maîtresses ! Folies ! inventions !

— Dame ! vous comprenez, monsieur le comte, que je ne me suis pas fatiguée à prendre des renseignements ; je [illegible] pour moi, et comme il n'a besoin de [illegible] que vis-à-vis de moi, cela me suffit.

— Constaté ! s'écria le comte. Il est constaté que j'ai une maîtresse !

— Mais c'est donc naturel ! répondit madame de Mailly. [illegible] donc, monsieur. Vous vous donnez un mal [illegible] un mal véritablement inutile.

Mailly, blessé dans son amour-propre, se redressa.

— Et quand j'aurais une maîtresse, madame, quand [illegible] une actrice, serait-ce une raison pour qu'une femme d'esprit comme vous me fît une scène de jalousie ?

— Et d'abord, monsieur, répliqua la comtesse avec la plus parfaite placidité, je ne vous fais pas de scène. [illegible] pas de jalousie, moi ; je vous préviens [illegible] je me plains, et...

— Et...

— Et je m'arrange.

— Ah ! vous vous arrangez ! dit [illegible] Mailly. [illegible]

— Il faut avouer, dit la jeune femme, [illegible] que les hommes sont [illegible] la femme. Voilà que vous me [illegible]. Et pourquoi ? parce que j'ai vu [illegible].

— Ce n'est point parce que vous avez vu [illegible], répondit Mailly.

— Et pourquoi est-ce donc, alors ?

— C'est parce qu'il n'est pas de bonne compagnie [illegible] les démarches de son mari.

— Je n'épie absolument rien, monsieur ; [illegible] d'une chose, surtout depuis le commencement de notre conversation.

— Et de laquelle ?

— C'est de savoir la bonne compagnie aussi bien que vous. Et puisque vous prétendez me donner une leçon, monsieur le comte, c'est moi qui vais vous prier d'en accepter une.

— Une leçon, à moi ?

— Oui, monsieur, pourquoi pas ?

— J'écoute la leçon, madame.

— Je suis jeune, j'ai mon mérite ; vous ne le voyez pas, tant pis pour vous et pour moi, mais je vous laisserai être dupe tout seul : reprenez-moi très sérieusement et très complètement, ou rendez-moi ma liberté.

— Est-ce sérieux, ce que vous dites là ? s'écria Mailly exaspéré par le sang-froid et le ton nullement inflexible de la comtesse.

— Vous n'en pouvez douter, monsieur, à la façon dont je vous parle.

— Comment ! vous me proposez une rupture ?

— Franche.

— A moi ! à votre mari !

— Sans doute. Je ne la proposerais pas à mon mari si mon mari était mon amant.

— Mais pardonnez, madame ; vous êtes jeune et sans expérience, quoique votre caractère s'annonce avec une décision singulière ; je ne puis donc, moi, qui connais la vie, vous laisser faire un marché si désavantageux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. En quoi y aurait-il désavantage pour moi ?

— L'homme libre, madame, jouit par cette liberté même de tous les biens de la vie.

— Mais la femme aussi, monsieur.

— Et c'est pour cela que vous désirez être libre ?

— Parfaitement.

— Je vous admire.

— Acceptez-vous ?

— Mais...

— Mais quoi ?

— Vous avez donc préparé quelque chose ?

— Pourquoi faire ?

— Pour remplacer votre mari.

— Vous ne me rendez pas de comptes, monsieur, permettez que j'en fasse autant.

— Cependant, madame...

— Au reste, monsieur, je ne vois pas pourquoi nous appesantirions la discussion là-dessus. Vous désirez que je m'explique ?

— Cela me fera plaisir, je l'avoue.

— Eh bien ! vous saurez, monsieur, que jusqu'à présent je n'ai absolument rien pour vous remplacer. Si j'avais quelque chose, vous comprenez, je ne demanderais que la séparation, ou plutôt je ne demanderais rien du tout, tandis que je demande avec la même ardeur ou la séparation ou la réunion.

Mailly se prit à réfléchir.

La comtesse fixa sur lui son regard interrogateur.

— En vérité, voilà bien les hommes, dit-elle, voulant [illegible] ils accusent les femmes de [illegible] et sont plus capricieux que les femmes, que les nuages, que l'eau !

— [illegible], madame, c'est grave.

— Qu'est-ce qui est grave ?

— Ce que vous me proposez là.

— En quoi, je vous le demande ? Ne sommes-nous pas [illegible] parfaitement séparés ? Ne voilà-t-il pas un mois [illegible] vous-même, si je comptais bien, que je ne vous [illegible] vu ? Mettons qu'il n'y ait qu'un mois. C'est [illegible] de douze de mariage. Voyons, que perdez-vous [illegible]. En [illegible] moi j'y gagnerai [illegible] pour moi, monsieur, et ce sera [illegible] compte.

— [illegible] savoir, madame, [illegible] cette séparation ; dites-le-moi, je vous prie, pour [illegible].

— Il y gagnerait, monsieur, de [illegible] depuis [illegible] pour un [illegible] qui ne les voit [illegible] comme tout [illegible] la possession est [illegible] le reprendra [illegible] que le [illegible] n'est pas [illegible] la propriété.

— Et [illegible] n'est-ce pas ?

— Non, [illegible].

— Mais [illegible]

[illegible]

— Madame...

— Mais [illegible] un peu, reprit [illegible] la comtesse [illegible] me le répéterez-vous ?

— Madame, je ne dis point cela et ne vous reproche rien. Dieu m'en garde ! je vous répète seulement que votre fermeté après un an de mariage me pénètre d'admiration : je ne vous connaissais pas, en effet, et maintenant que je vous connais...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'avoue que vous me faites peur.

— Très bien ! dit la comtesse ; j'aime mieux cela que de vous faire pitié ; raison de plus, si je vous fais peur, pour que vous acceptiez, alors.

— Veuillez formuler votre proposition, comtesse, dit monsieur de Mailly, poussé à bout par cette persistance désobligeante.

— La voici, monsieur.

— J'écoute, dit le comte, décidé à effrayer à son tour madame de Mailly par un semblant de résolution.

— C'est bien simple, monsieur : nous nous séparerons amicalement, sans bruit, sans rupture apparente ; vous aurez toute liberté d'agir comme il vous plaira, et je jouirai des mêmes prérogatives. Est-ce clair, cela ?

— Parfaitement, madame, mais où cela mène-t-il ?

— Cela mène : vous, à n'entendre plus ce que vous entendez aujourd'hui, car je ne vous le dirai plus jamais si vous consentez à ce que je vous demande. C'est déjà quelque chose, il me semble. Ne vous semble-t-il pas à vous ?

— Et quel est le notaire qui dressera le contrat ? fit ironiquement le comte.

— Il est tout dressé, monsieur, et nous n'avons pas besoin de notaire pour cela, répliqua tranquillement la comtesse en tirant de son corsage un papier plié. J'ai moi-même préparé, rédigé, minuté, comme on dit, le petit acte de notre bonheur mutuel.

— Sous quelle garantie ? demanda ironiquement le comte de Mailly.

— Mais sous la garantie de votre parole de gentilhomme, monsieur, et sous ma garantie de fille de qualité.

— Lisez, notaire, dit gaiement le comte.

Madame de Mailly lut :

« Entre les soussignés :

Louis-Alexandre, comte de Mailly, et Louise-Julie de Nesle, comtesse de Mailly,

A été convenu ce qui suit. »

— Et vous avez rédigé cela toute seule, madame, fit le comte.

— Toute seule, monsieur.

— C'est merveilleux !

— Je continue, dit la comtesse.

Et elle continua :

« A été convenu ce qui suit :

Le comte prend, avec l'agrément de la comtesse, sa pleine et entière liberté, confisquée par le mariage.

« La comtesse reprend également, avec l'agrément de son mari, sa liberté pleine et entière.

« En vertu de quoi, tous deux s'engagent sur l'honneur à n'apporter ni trouble ni gêne d'aucune sorte dans l'exécution du présent contrat, placé de part et d'autre sous la sauvegarde de leur parole.

Fait double à Paris, hôtel de Nesle, ce... »

— Vous avez laissé la date en blanc, madame ? demanda le comte.

— Dame ! vous comprenez, monsieur, ignorant quand j'aurais le plaisir de vous voir...

— Et il n'est pas besoin d'antidater le contrat, comtesse ?

— De votre part, peut-être, monsieur, mais non de la mienne.

— Alors nous signerons...

— A la date d'aujourd'hui, si vous voulez ?

— Soit.

— Vous signerez donc ?

— Madame, dit le comte, je réfléchis qu'avec un caractère comme le votre, vous me rendriez en effet très malheureux. Je ne suis pas homme à lutter dans mon ménage : vous me vaincriez. J'aime mieux capituler avec les honneurs de la guerre.

— J'ai donc bien fait les choses, comte ?

— Parfaitement, madame ; et si je signe...

— Si vous signez ?

— Ce sera par égoïsme.

— Comme dans l'amour : égoïsme à deux, fit tranquillement la comtesse de Mailly.

Le trait s'enfonça dans l'amour-propre du comte et lui fit une profonde blessure.

Il saisit la plume que la comtesse lui tendait et appuya au bas de l'acte une signature énergique.

— A votre tour, madame, dit-il.

La comtesse lui montra qu'elle avait signé d'avance.

Il rougit.

L'acte était fait en double.

La comtesse lui tendit l'un des actes et garda l'autre.

Puis elle lui offrit sa main.

Un moment le comte fut pris de la tentation de refuser cette main et de faire une sortie violente.

Mais, cette fois encore, l'orgueil lui vint en aide : il s'arrêta, prit la main de la comtesse, et y déposa un baiser des plus gracieux.

— Eh bien ! madame, dit-il, vous voilà satisfaite, je l'espère, du moins.

— Autant que vous le serez demain, monsieur le comte.

— N'abusez pas, je vous prie.

— Comte, pas de conditions en dehors du marché conclu : liberté pleine et entière.

— Liberté pleine et entière, soit.

Le comte s'inclina, reçut la révérence de sa femme, et partit sans se retourner.

La comtesse serra précieusement la feuille qui lui donnait sa liberté.

Puis elle sonna sa femme de chambre et se fit habiller.

Elle soupait ce soir-là à Rambouillet, chez monsieur le comte de Toulouse, qui donnait comédie au roi.

LVIII

RAMBOUILLET

Rambouillet, demeure magnifique et embellie par tous les secours de l'art et de la richesse, appartenait à monsieur le comte de Toulouse, un des fils légitimés du feu roi Louis XIV et de madame de Montespan.

Nulle cour n'était plus galante et plus brillante à la fois.

La comtesse de Toulouse y tenait le sceptre avec cette majesté gracieuse dont la tradition commençait déjà à s'évanouir après dix ans de ce dernier règne de l'urbanité, de l'esprit et de la vraie dignité française.

Le jeune roi Louis XV venait là respirer le bon air et la liberté, car on l'y traitait en enfant gâté. Là encore, il respirait les nobles parfums de la royauté, qui, à Rambouillet, s'étaient perpétués comme les restes de vins généreux dont parle Horace et dont l'amphore, même vide, conserve encore l'enivrante odeur.

La comtesse de Toulouse avait été aimée de Louis XV. Belle et coquette sans mystère, car elle aimait son mari, elle avait inspiré de l'amour au roi. Elle y avait réussi. C'est là que le jeune prince avait étudié et appris la politesse qu'il sut garder extérieurement, du moins à sa cour, jusqu'aux derniers momens d'une vie usée par les orgies vulgaires, mais qui, gangrenée au fond, resta toujours élégante à sa surface.

La bonne éducation, l'élégance de formes et de manières que donnent les femmes, est un second lait dont l'influence s'exerce éternellement sur l'esprit et sur les mœurs. Les maladies qui traversent une constitution ainsi fortifiée peuvent sans doute altérer le tempérament, mais elles ne le détruisent jamais.

Louis XV, bien que jeune et toujours soumis à l'influence du cardinal de Fleury, comprit que ses amours avec la comtesse de Toulouse ne seraient qu'un scandale et jamais un plaisir. Il renonça donc bien vite à cette poétique maîtresse. Il garda pour la gracieuse et charmante femme le respect et l'estime, avec un sentiment plus doux que celui de l'amitié, et qui n'était plus de l'amour.

Il est vrai que l'amour, malgré son bandeau, s'était envolé lentement et la tête tournée en arrière, et qu'au premier signe il était tout prêt à revenir.

Nous avons dit que le roi Louis XV venait souvent dans ce beau château de Rambouillet. Il y chassait, faisait des promenades et se divertissait avec les dames.

La société qu'il y trouvait ne sentait plus la régence.

Retirés chez eux avec moins de rage que madame la duchesse du Maine à Sceaux, le grand amiral de France et madame la comtesse de Toulouse ne s'occupaient que du roi, sacrifiant les anciennes chimères de la légitimation à la réalité toujours si vivace du grand principe de l'hérédité légitime.

Aussi la politique était-elle à jamais bannie de tous les entretiens. A Rambouillet, on causait littérature, on y sacrifiait aux arts, comme on disait à cette époque. On aimait et on célébrait la beauté, l'esprit, l'intelligence et les exploits guerriers. C'était la cour du vrai fils de Louis XIV. On pouvait placer au fronton du château la devise du grand roi : *Nec pluribus impar*. Il ne manquait, et c'était heureux, que les jésuites et l'ambition qui noircit le cœur.

Aussi le jeune roi sentait-il, en entrant à Rambouillet, que toute préoccupation nuisible avait été éloignée à son égard, que les fleurs prenaient là pour lui un parfum plus doux, qu'il était là dans sa véritable famille, et qu'à côté de l'affection de la parenté se glissait le respect qu'a toujours, quoi qu'elle fasse, ou dise, l'illégitimité pour le prince incontestable.

Louis XV apportait donc à Rambouillet toute la folie de

son jeune âge toute l'ardeur de son sang, tout son cœur, si toutefois le roi Louis XV avait un cœur.

Ce jour-là, Sa Majesté, invitée à l'avance, était attendue à Rambouillet. Le comte de Toulouse avait convié la meilleure compagnie pour faire cortège aux fleurs de lis.

On devait essayer de divertir le roi, qui, depuis plusieurs jours, paraissait atteint d'une mélancolie incompréhensible, et que les esprits quinteux et mal obligeans de la cour s'évertuaient à déclarer impossible à divertir.

Les uns rejetaient cette tristesse sur la maladie récente du roi, d'autres cherchaient à cette mélancolie profonde des causes inconnues. Les grands courtisans connaissaient seuls les motifs réels de cet ennui, sans connaître les moyens de le faire cesser.

La route de Rambouillet fut couverte toute la journée de carrosses armoriés bien fermés à cause du froid qui commençait à se faire vif, de cavaliers portant les ordres ou les entremets rares et hors de saison achetés à Paris, le pays des primeurs, ou de musiciens en chariots de louage, qui gaiment en artistes faisaient le voyage, espérant se dédommager avec l'hospitalité royale du château de Rambouillet des maigres repas et des ennuis de la route.

Le programme portait que le roi, pendant cette journée, chasserait dans la forêt, qu'il viendrait à six heures souper chez le comte de Toulouse, qu'il y aurait ensuite spectacle, court spectacle, afin que les dames pussent jouer ou causer avant de regagner leurs appartemens.

Comme on le voit, le programme remplissait toutes les conditions de plaisir et de convenance.

Le roi vint, en effet, à onze heures du matin. Il avait voulu régler lui-même l'heure du départ. Les princes, deux amis assidus et ses intimes assistaient au débotté.

Louis XV, au dire de Servens, chassa toute la journée avec distraction, il déjeuna à peine à sa halte et avait laissé prendre le cerf sans vouloir assister à l'hallali.

A cinq heures précises, le roi rentra au château de Rambouillet.

Les bruits de la journée s'étaient déjà répandus parmi les courtisans. On savait les distractions de Louis et ces préoccupations royales avaient jeté une sorte de tristesse jusque dans les appartemens de la comtesse de Toulouse.

Chacun composa donc son visage sur le visage du jeune maître. Les courtisans et les familiers d'Alexandre le Grand portaient tous la tête penchée sur l'épaule à l'exemple du conquérant.

Quand le roi traversa la galerie pour se rendre au salon, on remarqua qu'il arrêtait ses yeux si clairs et si beaux sur les hommes plutôt que sur les femmes.

Il paraissait chercher quelqu'un qui n'était pas là.

— En dînant, il soupira plusieurs fois.

La comtesse de Toulouse était placée à table auprès du roi. Elle avait avec lui des privilèges de sœur aînée.

Cette tristesse du roi, cette mélancolie constante que n'avaient pu vaincre ni le voyage, ni la chasse, ni les plaisirs qu'on avait cherché à réunir pour divertir le monarque, cette peine intérieure inquiéta la comtesse.

Usant de son privilège de femme, de parente et de femme aimée, madame de Toulouse se pencha vers son royal convive.

— Sire, lui dit-elle.

Louis XV sembla sortir d'une longue rêverie à la parole de madame de Toulouse. Il la regarda.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté s'ennuie à Rambouillet ?

— Madame, je m'ennuie un peu partout, excepté ici, je vous l'assure.

— Sa Majesté a mal chassé ?

— Je ne sais pas même si j'ai chassé, dit le roi.

Ce mot fut entendu, il provoqua chez les assistans une vive terreur. Le roi, pour être si pâle, pour manger si peu, pour avoir des distractions semblables, le roi était donc toujours malade.

A quoi attribuer sa maladie, maintenant que le régent était mort ? Du temps que le régent vivait, on avait la calomnie, et c'était toujours une consolation.

On ne questionne pas le roi ; madame de Toulouse était sur les épines.

Elle attendait que le roi parlât le premier.

Le roi ne parla point.

Après le repas, le roi passa dans la salle de spectacle où ces messieurs lui exécutèrent un petit opéra.

Comme il prenait place dans son fauteuil, monsieur de Richelieu parut.

A l'instant même le front du roi s'éclaircit, son regard se fixa, il fit au duc un petit signe presque amical, et ce signe l'attacha près de lui.

On juge avec quelle rapidité le signe fut obéi par le noble courtisan, qui, il faut l'avouer, s'attendait bien un peu à ce signe.

L'opéra commença.

Rien n'était plus magique que cette salle ainsi garnie.

Dans le charmant costume de cette époque, cent femmes d'une beauté, d'une jeunesse et d'un rang illustres, cent hommes chamarrés d'ordres et de broderies ; la guerre, la politique, la finance, à partir du ministère jusqu'à la surintendance, cardinaux, archevêques et évêques ; voilà ce qu'on admirait dans la salle.

Richelieu s'extasia, le roi se mit à écouter la musique.

— Voyons, se dit le duc, parmi les cent femmes que je tiens sous ma main, voyons celle que le roi regardera.

Et il regarda alternativement le roi et les femmes.

Tout à coup le roi se pencha vers Pecquigny.

— Duc, lui dit-il, quand on joue de certains rôles, peut-on en jouer certains autres ?

— Oui, certes, sire, répliqua le capitaine des gardes, sans savoir où voulait en venir le roi, certains autres, et d'autres encore.

Il était indispensable de toujours répondre au roi quand il questionnait, dût-on lui répondre une énormité ou un mensonge. Louis XV, dès sa jeunesse, avait pris l'habitude de faire des questions sans jamais attendre la réponse.

Peu importait donc quelle était cette réponse, pourvu que l'on répondît.

Cette fois, contre son habitude, il attendit.

Pecquigny fut tout étonné et craignit d'avoir dit une bêtise.

— Ah ! fit le roi, et alors, quand on parle, on peut aussi chanter ?

— Oui, sire, répondit Pecquigny.

Cette fois la réponse était commandée par l'intonation de la demande.

Monsieur de Richelieu écoutait demandes et réponses.

— Pourquoi diantre a-t-il demandé cela à Pecquigny ? se dit Richelieu intrigué.

On se rappelle qu'arrivé le soir même du début d'Olympe à la Comédie-Française, il n'avait pu assister à ce début, et, par conséquent, connaître les conséquences de ce début auquel le roi faisait allusion, et, après les deux questions qu'il venait d'adresser à Pecquigny, de son côté Pecquigny ne savait pas non plus ce que voulait dire le roi.

— Attendons encore qu'il se découvre, pensa le capitaine des gardes.

Un morceau, puis deux se passèrent.

— Qui chante dans cet opéra ? demanda Louis XV.

On lui cita les noms des chanteurs.

— Quoi ! dit-il, c'est tout ! pas d'autres acteurs, pas d'autres actrices ?

Un éclair traversa le cerveau du capitaine des gardes.

— Ah ! ah ! dit-il, bon, je comprends.

— Votre Majesté eût désiré autre chose ? dit Richelieu.

Le roi garda le silence.

Pecquigny le rompit.

— Gageons, dit-il, que Votre Majesté attend d'autres visages sur cette scène ?

— Moi ? et à quel propos me dites-vous cela, duc ? fit Louis XV.

— Parce que Votre Majesté ne paraît pas prendre un grand plaisir à l'opéra.

— Je déteste la musique, répondit le roi.

Puis, après un moment de silence :

— Cette fille de l'autre jour chante-t-elle ? demanda le roi en rougissant.

Il était visible que le roi avait fait un effort pour en arriver là.

— Quelle fille ? demanda aussitôt Richelieu, saisissant l'interrogation au vol.

— Mademoiselle Olympe, répliqua Pecquigny, une comédienne. Non, sire.

— Qu'est-ce que cette Olympe ? dirent les yeux du duc à Pecquigny.

— Une merveille, mon cher, répondit le capitaine des gardes.

— Une fille que j'ai vue jouer l'autre soir dans *Britannicus*. Bonne comédienne, ajouta le roi.

— Ah ! il a distingué quelqu'un ! pensa Richelieu ; il est bon d'être prévenu.

— Décidément, il est amoureux, se dit Pecquigny ; il a bien fait de se livrer, on bâtira là-dessus.

Le roi ne prit plus le moindre intérêt au spectacle ; il causa jusqu'à la fin avec madame de Toulouse, et l'opéra se termina sans qu'il eût applaudi.

— Il s'ennuie bien, réfléchit Richelieu. Quel dommage de n'avoir pas là, sous la main, le remède qu'il demande !

Et tirant ses tablettes, il écrivit à tout hasard et sans que personne se doutât de ce qu'il écrivait :

« Mademoiselle Olympe, de la Comédie-Française. »

Puis parcourant lentement le cercle éblouissant de belles femmes sur lesquelles ne [illegible] le luxe de leurs toilettes et de leurs charmes, le roi n'avait pas un moment arrêté ses regards.

— Est-ce étrange, dit-il ; à son âge, j'eusse aimé toutes ces femmes-là.

Comme il en était là, quelque chose de lumineux, de violemment attractif, appela son œil vers la galerie du roi. Il aperçut au bout de la rangée des dames une tête pâle

malgré le rouge de cour, des cheveux éblouissans, de grands yeux noirs dilatés par une attention fiévreuse.

Cette figure avait les yeux toujours invariablement fixés, et [illegible] attachés de son côté. Richelieu était beau, recherché, désiré même. Il avait bien des fois reçu à découvert, soit derrière l'éventail, surpris de ces déclarations muettes mais expressives qui l'appelaient à l'amour.

Richelieu ne douta donc point que ces regards ne fussent pour lui.

Alors il examina la femme avec plus d'attention.

Ce visage d'une étrange beauté, grâce à son expression, frappa Richelieu, et lui donna à l'instant même le désir de mieux connaître la femme dont il avait eu la fortune d'attirer ainsi les yeux.

Seulement cette femme était inconnue pour lui. Absent de la cour depuis trois ans bientôt, le [illegible] avait perdu beaucoup de traces.

Il se rapprocha donc de Pecquigny, et, tandis que le roi essayait de persuader à madame de Toulouse, désespérée, qu'il se divertissait fort.

— Duc ? dit-il.

— Hein ? fit Pecquigny sortant en sursaut de sa rêverie.

Richelieu le regarda avec étonnement ; il n'était pas dans les habitudes de Pecquigny de rêver.

— Duc, reprit-il, quelle est donc cette femme brune ?

— Où cela ? nous avons beaucoup de brunes ici : le roi n'aime pas les blondes.

Pecquigny répondait à sa pensée et non à Richelieu.

Richelieu sourit.

— Il ne s'agit pas du roi, dit-il ; je te demande quelle est cette femme brune là-bas à gauche, tout au bout de la galerie, l'avant-dernière près du théâtre, avec une robe gris clair et argent, des diamans à peine, de l'éclat beaucoup ?

— Ah ! fit le capitaine des gardes, ce n'est rien.

— Comment ! ce n'est rien ?

— Non, c'est la femme de de Mailly.

— Bah ! une de Nesle ?

— Oui, mon cher, il y en a quatre comme celle-là. En connais-tu le placement ?

— Remarques-tu comme elle me regarde ?

— Toi ?

— Vois plutôt.

— Tiens, c'est vrai ! Et Pecquigny se pencha en avant. Tu es fou ?

— J'ai toujours aimé les femmes dont tout le monde veut et qui veulent tout le monde.

— Tu les aimes toutes, alors ?

— C'est un peu vrai.

— Prends garde, le roi t'écoute.

En effet, tout en donnant une oreille à la comtesse de Toulouse, le jeune roi ouvrait l'autre à la conversation des deux gentilshommes, et notre respect pour la vérité nous force de dire que l'oreille la plus ouverte n'était pas celle consacrée à écouter madame de Toulouse.

La conversation était légère. Aussi, comme nous l'avons dit, le roi, fort novice en amour, était-il tout à cette conversation.

Les amis s'interrompirent.

— Eh bien ! que dites-vous, monsieur de Richelieu ? demanda le roi.

— Moi, sire ?

— Oui, à propos des femmes dont tout le monde veut ou qui veulent tout le monde ?

— Sa Majesté a l'oreille fine.

— Ce n'est pas répondre, duc.

— Sire, Pecquigny, qui est un pendard, me disait du mal des femmes.

— Et vous ?

— Et moi, ma foi, je le [illegible].

Le spectacle était [illegible]. Le roi se leva et offrit le bras à la comtesse de Toulouse.

Il eût mieux aimé rester [illegible] continuer la conversation.

Il passa dans la salle de danse et dansa un menuet avec madame de Toulouse.

Richelieu profita de ce mouvement pour se rapprocher de madame de Mailly et voir [illegible] les yeux [illegible] fixés sur lui.

Sa surprise fut grande quand, ayant changé de place, il vit que les yeux de la comtesse suivaient [illegible] la même direction.

Seulement, au lieu de se fixer sur lui, ils se fixèrent sur le roi.

C'était [illegible] que regardait ainsi la jeune femme.

Richelieu [illegible] dans cette découverte une [illegible] d'observations [illegible], se garda bien de l'interrompre. Il avait presque [illegible] que madame de Mailly regardât le roi, que si elle [illegible] le même regarde.

Il alla se mettre derrière un grand fauteuil et ne cessa à son tour de regarder la belle attentive.

Alors il la vit boire à longs traits cet amoureux poison qui va des yeux au cœur. Il la vit tourner la tête autant de fois que Louis XV la tourna lui-même, froncer ses sourcils noirs autant de fois que sourit madame de Toulouse à ce que lui disait le roi.

Non seulement madame de Mailly était amoureuse, mais elle était jalouse.

Seule, perdue dans la foule, nullement observée parce qu'elle tenait plutôt à voir qu'à être vue, elle ne soupçonnait pas qu'à dix pas d'elle un œil scrutateur lisait chacune de ses pensées au fond de son âme.

Et elle pensait avec chaque muscle de son visage, la pauvre femme ! comme elle éprouvait avec chaque fibre de son cœur.

Et maintenant, quelles pouvaient être les pensées de la comtesse ? Est-ce difficile de le dire et de le prouver ?

Non. Puisque monsieur de Richelieu lisait sur ce visage, nous y lirons bien aussi, nous. Libre, respirant avec délices, ne se sentant plus rivée à aucune chaîne terrestre, elle savourait le bonheur d'emplir tout son être de sucs nouveaux ; elle absorbait avidement les impressions avec un esprit que rien jusqu'alors n'avait pu assouvir.

Pour la première fois depuis son enfance, elle vivait à sa fantaisie. Émancipée par le mari, elle avait le bonheur suprême inconnu à tous les gens pusillanimes ou aux gens grossiers, de se refuser un bonheur dans le moment même où elle se l'accordait. Elle avait plongé son regard dans l'assemblée pour y choisir à l'aise un idéal qu'elle pût aimer, puisque son âme débordait d'amour et que nul au monde ne lui en témoignait même un semblant.

Ainsi, se disait-elle en imagination, tous les hommes qui sont ici sont à moi. Insolens princes ! indomptables Alcibiades qui ne jetterez pas même un œil dédaigneux sur la pauvre délaissée ! vous êtes à moi, et je puis vous aimer si je le veux. Je puis vous façonner dans mon âme à l'image de mes désirs. Je puis vous poursuivre seulement de mes vœux et de mes espérances. Jamais possession n'aura moins coûté à mon orgueil et ne m'aura plus rapporté de plaisirs solides.

Que dis-je, les seigneurs renommés ? que dis-je, les princes ? Je puis aimer le roi, si cela me plaît. Le roi est le plus beau, le plus fier, le plus adorable des seigneurs de la cour ; eh bien ! rien ne m'empêche de le prendre à partie avec mon imagination, de le détailler, de me l'approprier.

Rien ne m'empêche de lui dire comme je me le dis à moi-même, que ses yeux ont l'éclat du diamant, la langueur de l'amour, la naïveté du désir ; que ses traits sont nobles, que sa taille est charmante ; qu'il ne peut faire un pas, un geste, un signe, sans qu'autour de lui s'exhale la volupté.

Qui donc peut m'empêcher d'aimer le roi ?

J'en ai le droit, signé, dans mon tiroir.

J'ai acheté ce droit plus cher qu'il ne me rapportera.

Richelieu, malgré son habitude de lire dans le visage des femmes, Richelieu n'eût pas deviné cette pensée ; il n'eût pas deviné surtout, malgré sa science qu'il croyait complète, il n'eût pas deviné combien la comtesse de Mailly, bercée par les plus satisfaisantes illusions, comptait mal, surtout en ce moment, et combien surtout elle avait placé sa rupture avec monsieur de Mailly à gros intérêts.

LIX

L'A-T-IL ?

Après le menuet, que Louis XV dansa le sourire sur les lèvres [illegible], mais [illegible] sans penser le moins du monde ni à la danse ni à la danseuse, il revint à Pecquigny.

Pecquigny se promenait assez perplexe, aussi perplexe que Richelieu [illegible] sa découverte.

Pecquigny voyant venir à lui le roi, s'arrêta.

— Pecquigny ! fit le roi.

— Sire, répondit le capitaine des gardes.

Tous deux demeurèrent en face l'un de l'autre, le roi regardant Pecquigny, Pecquigny regardant le roi.

Il y eut un instant de silence.

Le roi eût désiré évidemment que Pecquigny devinât ce qu'il avait à lui dire, mais il ne devinait pas.

Force fut au roi de se décider.

— Pecquigny, demanda-t-il enfin, comment s'appelait donc cette fille qui a joué Junie ?

— Double brute que je suis ! murmura Pecquigny se parlant à lui-même.

Puis tout haut, et avec son plus charmant sourire :

— Olympe, sire.

— Ah ! c'est vrai ; le diable le nom, je ne puis m'y faire.

— Décidément, pensa Pecquigny, le roi est amoureux d'hier.

Et il attendit une autre question.

Mais Louis XV ne questionna plus.

Pecquigny, voyant que le roi ne lui parlait pas, reprit avec lui-même la conversation où il l'avait laissée, seulement il y mit plus de respect et employa la forme dubitative.

— Pecquigny, mon ami, dit-il, si tu n'es pas un sot, avant trois jours tu auras rendu un grand service à ton maître.

Et voyant que le roi ne voulant plus ou n'osant plus rien lui dire, s'éloignait de lui soucieux, il recommença sa promenade.

— Oui, dit-il en continuant son monologue, mais Olympe, c'est l'adoration de Mailly ; si je marche contre cette forteresse, il y a le canon de Mailly. Comment faire ? envoyer un hérault à Mailly pour lui déclarer la guerre ? Quel meilleur hérault choisirais-je que moi-même ? Puisque le roi est amoureux, véritablement amoureux, il n'y a pas à en douter, décidons Mailly à ce sacrifice. Allons.

Il leva la tête et rencontra le regard de Richelieu qui guettait aussi.

— Bon, le duc se doute de quelque chose, pensa-t-il ; il est rusé comme un démon ; il allait me gagner de vitesse.

Il s'approcha à son tour du jeune roi.

Louis attendit avec intérêt. Sans doute croyait-il que Pecquigny allait lui parler d'Olympe.

Le roi se trompait.

— Sire, dit Pecquigny, les ordres de Votre Majesté pour cette nuit ?

— Les ordres ? quels ordres ?

— Mais pour la garde, sire.

— Renvoyez mes chevau-légers et ne conservez que les Suisses.

C'était l'habitude du roi à Rambouillet. Pecquigny le savait bien.

— Ah ! les Suisses, dit-il. Votre Majesté garde les Suisses ?

— Pourquoi cette demande ?

— Sire, c'est que je suis un peu souffrant.

— Vous ?

— Oui, sire.

— En effet, vous êtes rouge.

Pecquigny s'inclina.

— Un instant, duc ; ce ne serait pas la petite vérole que vous auriez ?

Et le roi, qui tremblait devant la petite vérole, commença à tout hasard par reculer d'un pas.

— Non, sire, répondit Pecquigny, je l'ai eue.

Le roi se rapprocha.

— Et vous dites donc ?

— Je dis, sire, que si Votre Majesté n'eût pas gardé la maison, j'eusse supplié Votre Majesté de me donner congé et de se contenter du lieutenant des Suisses pour cette nuit.

— Très bien, duc, dit le roi en souriant, allez.

— Que de bontés, sire ; merci. Le roi me trouvera, j'en suis sûr, meilleur serviteur demain que ce soir.

— Oh ! je m'en rapporte à vous pour cela, dit le roi. Allez, mon cher duc, allez.

Pecquigny s'inclina.

— Soignez-vous, duc, lui cria le roi ; je désire que vous ne tombiez pas malade.

— Oh ! le roi est trop bon, dit Pecquigny radieux.

Et il courut à ses gens, se jeta dans son carrosse et ordonna de toucher à Paris.

Le roi le suivit des yeux jusqu'à la porte comme on suit un espoir.

Puis, lorsque Pecquigny eut disparu, il reprit sa promenade dans le salon.

Il faisait un assez grand froid au dehors ; ce froid imprimait sur les vitres mille milliers de dessins d'argent ouvrés par la gelée qui les perlait en lignes lumineuses.

Madame de Toulouse, en bonne hôtesse, ne perdait pas de vue le roi ; elle vit l'embarras et l'ennui du jeune prince.

Elle vint à lui.

— Sire, dit-elle, j'ai une idée.

— Ah ! vraiment, comtesse, s'écria le roi, ce doit être une bonne idée alors, puisqu'elle vient de vous.

— Je la crois telle. Écoutez, sire.

— J'écoute de toutes mes oreilles.

— Prenez ma main, d'abord.

— Oh ! cela volontiers.

— Et tâchons qu'on ne puisse nous entendre.

— Oh ! comtesse, comme votre idée commence bien !

— C'est un mystère.

— Un mystère avec vous, comtesse, oh ! tant qu'il vous plaira. Voyons, qu'allez-vous me dire ?

— Une chose que je vous ai déjà dite, sire.

— Vous ne sauriez trop vous répéter, comtesse, surtout pour moi qui ne saurais trop vous entendre.

— Sire, vous vous ennuyez.

— Hélas ! comtesse, dit le roi en regardant la comtesse comme Chérubin devait, soixante ans plus tard, regarder la femme d'Almaviva, à qui la faute ?

Regard de reproche, regard presque douloureux, regard qui, parti des yeux de Louis XIV, eût fait damner La Vallière.

Madame de Toulouse se contenta de sourire ; elle connaissait de longue main ces regards-là.

— Divertir ses hôtes, dit-elle gaiment, c'est un devoir ; divertir son roi, c'est un honneur.

— Eh bien ! dit Louis XV, je me livre à vous, comtesse ; par grâce, divertissez-moi.

— Pour cela, il faut que vous fassiez...

— Quoi ?

— Ce que je vous dirai.

— Aveuglément.

— Eh bien ! allez vous coucher, sire.

Le roi la regarda.

— Que voyez-vous de si divertissant là-dedans, comtesse ? demanda Louis XV.

— Eh bien ! alors, feignez d'aller vous coucher.

— Bon, après ?

— Après, tout le monde partira ou vous imitera.

— Eh bien !

— Eh bien ! ensuite nous irons chez vous un certain nombre bien choisi, et nous tâcherons de nous y divertir.

— Oh ! dit le roi, c'est cela ; nous éteindrons les lumières.

— Pourquoi cela ? demanda madame de Toulouse.

— Mais, répondit naïvement le roi, pour que personne ne sache que nous sommes là tout éveillés.

— Ah ! si c'est pour cela, dit la comtesse, voilà qui est convenu.

Le roi, tout joyeux, lui serra la main.

— Un moment, dit-elle, nous n'avons pas tout fini.

— Que nous reste-t-il donc à faire ? dit le roi.

— Mais la liste des heureux qui ne dormiront pas.

— Oh ! comtesse, comment faire une liste ici, devant tout le monde ?

— Oui, on nous devinerait. Le roi a raison.

— Comment donc faire ?

— Oh ! une autre idée...

— Dites.

— Nous allons nous promener au milieu des groupes, Votre Majesté me tiendra la main.

— Toujours, comtesse, toujours !

— J'arrêterai Votre Majesté devant tous ceux que je croirai divertissants, et si Votre Majesté consent à ce que ceux-là restent, elle me dira seulement : Oui.

— Bon, très bien ; commençons.

— Commençons.

— Mais, comtesse, vous n'aurez jamais assez de mémoire !

— Pas de mémoire, moi, sire ! répondit malignement madame de Toulouse. On voit bien que Votre Majesté en manque elle-même pour me dire cela.

Le roi lui pressa tendrement la main.

— Et puis, ajouta-t-elle pour détourner aussitôt la conversation, je serais bien malheureuse, vous en conviendrez, sire, si je n'avais pas assez de mémoire pour retenir sept à huit noms.

— Pas davantage ? s'écria le roi.

— Eh ! sire, si vous invitez plus de monde, prenez garde, nous ne nous amuserons plus.

— Vous avez toujours raison, comtesse.

Et comme un enfant impatient, il entraîna madame de Toulouse dans les groupes.

La première personne qu'ils rencontrèrent fut mademoiselle de Charolais.

La princesse riait du meilleur de son cœur ; [illegible] c'était une grande rieuse que la princesse. Le rire [illegible] bondir ses belles épaules blanches, et découvrait ses dents, plus blanches encore du contraste de ses lèvres [illegible], rouges et humides comme le corail sortant de l'eau.

Madame de Toulouse regarda le roi en souriant.

— Si cette personne-là n'est pas divertissante, dit-elle, elle est au moins bien divertie.

— Oui, dit le roi.

— Inscrite, répliqua la comtesse.

Ils passèrent et rencontrèrent [illegible] de Toulouse qui ne se doutait pas le moins du monde du danger qu'il courait.

La comtesse arrêta le roi [illegible] de son mari avec un sourire plein d'expression.

Mais le roi ne souffla pas le mot.

La comtesse insista.

— [illegible] dit le roi, il ne fallait pas me dire de choisir, comtesse, puisque c'est vous qui choisissez.

— Sire, [illegible] en cette circonstance, je vous en prie [illegible].

— Et pourquoi cela ?

— C'est bien votre faute.

— Comment ?

— Oui, vous avez prononcé tout à l'heure une parole qui est la cause du bonheur qu'aura monsieur de Toulouse.

— Oh ! quelle parole ai-je donc dite, comtesse ? et comme j'en fais amende honorable !

— Vous avez dit qu'on éteindrait les lumières.

— Certainement que j'ai dit cela.

— Dans l'obscurité, je ne puis me passer de mon mari.

— Alors, comtesse, vous me reprochez de n'avoir pas ici la reine. J'en suis fâché, continua-t-il en secouant la tête : nous eussions fait une partie conjugale... chose amusante.

C'était la première fois que le roi plaisantait sur cette matière.

Madame de Toulouse le regarda avec étonnement et secoua la tête à son tour.

— Non, voyez-vous, comtesse, continua le roi, nous avons mal organisé cela. Les gens que je choisirai ne vous agréeront pas ; ceux que vous choisirez ne seront pas assez de mon goût. Mieux vaut...

— Parlez, sire.

— Mieux vaut que le hasard décide.

— Nous ne pouvons cependant faire tirer cette faveur au sort, sire : trop de gens se révolteraient contre la destinée, trop peu seraient satisfaits.

— Vous avez eu une idée, comtesse ; à mon tour d'en avoir une.

— Oh ! je ne doute pas que l'idée du roi ne vaille mieux que la mienne.

— Bonne ou mauvaise, je vais vous la donner. Vous me présenterez les hommes et les femmes que nous choisirons à nous deux ; je leur adresserai une question, et selon leur réponse ils seront refusés ou admis.

— Très bien, sire.

— Alors, convenons de nos faits.

— Je m'approcherai de chaque personne en la regardant et en lui disant : FAUT-IL ?

— Ce n'est pas compromettant.

— Vous verrez, comtesse, combien de gens répondront *non*... vous verrez.

— Et que faudra-t-il répondre pour être admis ?

— *Oui.*

— Et l'on sera admis en répondant *oui* ?

— On sera admis.

— Prenez garde, sire, vous vous exposez beaucoup.

— Pourquoi, comtesse ?

— Pourquoi ? parce que personne n'osera répondre *non* à Votre Majesté.

— Vous croyez cela ?

— J'en suis sûre.

— Eh bien ! vous allez voir ; j'ai un moyen.

— Ah ! sire, expliquez-moi votre moyen, je vous prie.

— Ceux à qui je veux faire dire *non*, je leur adresserai la question d'un air rebarbatif.

— Bon.

— Ceux à qui je voudrai faire dire *oui*, au contraire, je leur dirai *faut-il* avec un petit air engageant qui les engluera. Enfin, les indifférens...

— Sire, je commence par vous dire que ce sera pour Votre Majesté comme s'il n'y en avait pas ici.

— Pourquoi cela.

— Parce que je n'arrêterai pas Votre Majesté devant les indifférens.

Louis XV sourit.

— Avant tout, dit la comtesse, deux parts sans le sort : une pour moi.

— Accordé de grand cœur.

— Et l'autre...

— Et l'autre ?

— Pour monsieur de Toulouse.

— Signé Louis, comtesse.

— Mais cette pauvre mademoiselle de Charolais qui avait déjà gagné, elle !

— Le sort, comtesse, le sort.

— Voyons.

Et le roi et la comtesse se dirigèrent vers mademoiselle de Charolais.

LX

LES COURANS MAGNÉTIQUES

La princesse causait avec sa mère et monsieur le duc de Bourbon, et tout en causant continuait de rire.

Le roi s'arrêta devant elle.

C'était la seconde fois depuis dix minutes.

Elle regarda Louis XV d'un air interrogateur.

— *Faut-il ?* lui demanda le roi avec un air étrangement mystérieux.

— *Non*, répondit sans hésiter la contrariante princesse, qui crut voir dans cette question une menace du roi.

Le roi se mit à rire cruellement ; la comtesse elle même ne put se retenir.

— Eh ! que m'arrive-t-il donc ? demanda la princesse surprise ; est-ce une gageure ?

— Silence ! lui dit le roi, en posant un doigt sur ses lèvres.

Et il passa, la laissant tout intriguée.

— Ai-je gagné, au moins ? cria mademoiselle de Charolais en courant après Louis XV qui était déjà loin.

— C'est selon, répondit le roi.

La princesse s'arrêta ; on s'était retourné de son côté ; elle se mit à raconter son aventure à toute l'assemblée. En un moment, chacun fut au courant, et chacun crut, à voir les signaux du roi, que mademoiselle de Charolais avait gagné un pari.

Alors, comme mademoiselle de Charolais était sœur du ministre, qu'elle était puissante, qu'elle était belle, chacun prenant exemple sur elle, crut faire merveille en répondant *Non* au *Faut-il ?* du roi.

Le roi éclatait de rire, et tout le monde riait. Il entraînait la comtesse dans sa course et dans son hilarité. Cette fureur des *Non* gagnant de proche en proche, il ne se présenta plus que des négations pour répondre à Sa Majesté.

Le roi vint à Richelieu.

Celui-ci, courtisan des plus retors, comprenant qu'il y avait là-dessous quelque chose, s'enfuit par plaisanterie devant le roi et la comtesse, et s'alla cacher derrière le fauteuil sur lequel était assise madame de Mailly.

Louis XV, lancé dans la course, le poursuivit ; mais force lui fut de s'arrêter devant madame de Mailly, qui, à l'approche du roi, s'était levée toute troublée.

La main de madame de Toulouse arrêta Louis XV en face de la comtesse.

Le premier mouvement du roi fut une sorte de surprise ou plutôt de saisissement.

Il venait, sans le savoir, de se jeter en plein courant de l'électricité qui toute la soirée avait convergé vers lui, émanant de ces yeux noirs, la principale beauté de madame de Mailly.

Il voulait dire FAUT-IL ? avec rudesse, car la sensation qu'il éprouvait en face de madame de Mailly n'était pas agréable.

Il y a souffrance dans tout ce qui est trop vif, fût-ce le plaisir.

Mais fasciné, mais dompté par cette flamme jaillissant du visage de la comtesse, il adoucit involontairement son geste et sa voix. Son regard, d'ardent devint timide ; sa voix prit une expression tendre, presque suppliante.

— *Faut-il ?* demanda le roi du ton qu'il eût demandé : M'aimez-vous ?

La comtesse de Mailly, frappée à son tour par le flot de brûlante sympathie qui venait de jaillir de toute la personne du roi jeune, appuya une main sur son cœur et répondit :

— Oui.

Et il lui sembla avoir répondu :

— Aimez-moi.

Tout cela dura moins que l'éclair.

Après madame de Mailly, le seul duc de Richelieu restait sans avoir été interrogé par le roi.

Abrité, mais non caché derrière le fauteuil, il se levait au choc du court et brûlant dialogue.

Il avait tout compris à l'expression si tendre de ces deux voix, à cette double pantomime aux touchantes significations.

— *Oui*, dit-il au roi avant même que Louis XV ne l'interrogeât. Oui, sire, oui, oui, oui !

Le courtisan avait compris que, pour faire sa cour, il ne fallait pas dire autrement qu'avait dit madame de Mailly.

— Ainsi, dit le roi en ramenant madame de Toulouse à sa place, vous voyez, comtesse, que sur cent personnes, par un effet du hasard le plus contrariant, nous sommes réduits à cinq, dont trois n'ont pas même eu à choisir. Que pouvons-nous faire à cinq personnes, je vous le demande ? Rien.

— A cinq, dit madame de Toulouse, nous pouvons jouer aux quatre coins ou au colin-maillard.

— Encore, dit le roi, serait-on sûr, à ce dernier jeu, de ne jamais se tromper ? On se connaîtrait trop.

— Alors vous renoncez, sire ?

— Ma foi...

Le roi allait dire oui, quand soudain, se retournant comme s'il eût été tiré en arrière par une chaîne invisible, il aperçut fixé sur lui le regard patient, tenace, infatigable de madame de Mailly.

— Ma foi, non, je n'y renonce pas ; l'imprévu est ce qu'il y a de plus amusant au monde.

— Soit ; seulement, il faudra recommander à monsieur de Richelieu et à madame de Mailly d'être bien divertissans ; autrement Votre Majesté risque fort de s'ennuyer dans ses appartemens encore plus qu'à l'Opéra.

— M'ennuyer! m'ennuyer! répéta-t-il. Eh bien! je ne crois pas, moi, que je m'ennuierai.

Et il regardait toujours du côté où l'attirait le regard fascinateur.

Puis, après un instant :

— Prévenez monsieur de Toulouse, comtesse; prévenez aussi cette dame. Moi...

— Vous, sire...

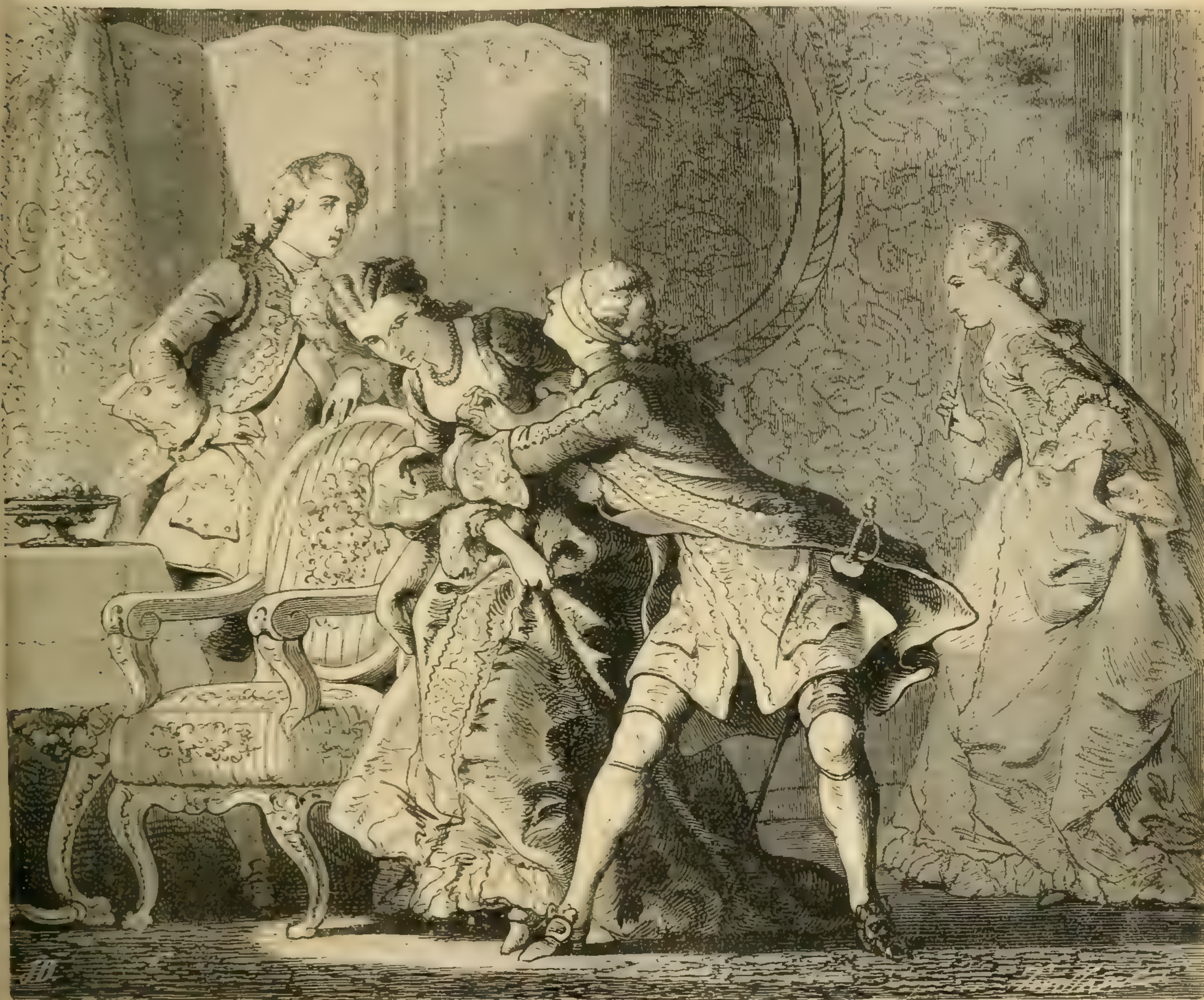
— Moi, je vais dire un mot à monsieur de Richelieu.

Richelieu n'avait de sa vie adressé la parole à mademoiselle de Nesle, et il n'avait distingué cette femme que pendant la soirée dont nous venons d'esquisser les principales aventures.

— Si j'étais vraiment Richelieu, se dit le duc, cette femme demanderait pour moi au roi dès demain.

Puis, s'interrompant :

— Sot que je suis, dit-il, c'est déjà trop tard, me mettre sur les rangs, et je n'ai plus qu'une ressource.



Le roi se précipita vers elle.

Richelieu ne quittait pas plus le roi du regard que ne le quittait madame de Mailly ; il accourut au premier geste du roi.

— J'ai gagné, n'est-ce pas, sire? dit-il.

— Ma foi! oui, répondit le roi.

— Puis-je, ajouta Richelieu s'inclinant, demander au roi à quel jeu?

— Duc, nous nous divertissons tantôt sans témoins.

— Où cela, sire?

— Chez moi. Grattez à ma porte quand tout le monde sera couché.

Richelieu faillit rougir de joie.

Quant à madame de Mailly, elle pâlit et faillit s'évanouir quand la comtesse de Toulouse lui annonça cette bonne nouvelle.

— Je crois, dit Richelieu en prenant congé comme les autres, mais sans être, comme les autres, dupe de cette prétendue retraite, je crois que la nuit dans laquelle nous entrons va fort avancer la solution de mon problème.

Et, au lieu de gagner son carrosse, il se tapit dans un petit cabinet où la comtesse de Toulouse avait déjà caché madame de Mailly.

Alors, tout aussitôt et sans préambule, s'approchant de madame de Mailly :

— Madame, lui dit-il, jamais plus peut-être je n'aurai l'occasion de vous dire ce que vous allez avoir la douleur d'entendre.

— Et quoi donc, monsieur le duc? demanda la comtesse avec une certaine inquiétude.

— Madame, voilà deux heures que je vous regarde.

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien! voilà une heure que je...

Richelieu allait dire : que je vous aime. Un éclair illumina son esprit. Se reprenant tout à coup :

— Voilà une heure, dit-il, que je m'aperçois que vous êtes amoureuse.

— Moi! s'écria la comtesse.

— Éperdument, madame.

— Et de qui donc, mon Dieu! s'écria la comtesse, essayant de cacher son trouble sous un éclat de rire.

— Oh! madame, c'est un bonheur que je veux vous laisser quand vous le lui direz à lui-même.

Madame de Mailly, moitié atterrée, moitié furieuse, allait demander au duc une explication, quand soudain la com-

tesse de Toulouse, rentrant avec son mari, vint annoncer que le roi demandait à voir ses compagnons.

Force fut donc à madame de Mailly de rester avec son mari.

Tout s'était éteint dans le château. Les carrosses emmenaient à Paris ceux des convives qui n'avaient pas de logement marqué au palais. Les privilégiés habitaient déjà leurs chambres. On n'entendait sous les portiques et dans l'air glacé des cours que le bruit des derniers valets fermant les portes et les Suisses marchant d'un pas cadencé sous les vestibules et sous les perrons.

Madame de Toulouse montra le chemin à ses hôtes. Un escalier dérobé conduisit les quatre compagnes de Sa Majesté dans les vestibules de son appartement.

Un silence profond commençait à régner dans le château. Au fond des cours seulement, enfermés dans les chenils, hurlaient quelques chiens ou quelques loups répondant aux hurlemens des chiens perdus dans la forêt après les traces. Avec ces hurlemens, le souffle vigoureux des chevaux enrhumés par la gelée, le bruit des fusils tombant sur les dalles, un vent froid qui coupait les branches des arbres en les entre-choquant.

Voilà tout ce que l'on entendait.

En ce moment craquèrent sur les tapis les petits pieds de la comtesse de Toulouse et de madame de Mailly, que le roi, tout joyeux de l'escapade, vint recevoir à la porte de son salon.

Monsieur le comte de Toulouse et monsieur le duc de Richelieu suivaient les deux femmes.

Le roi leur montra en riant qu'il avait fait venir deux violons et commandé une collation qui attendait dans des plats de vermeil recouverts d'un magnifique linge damassé à fleurs de Hollande.

Le roi fit aussitôt entrer les quatre élus, et ordonna que toutes les portes fussent fermées, ordre que l'on exécuta à l'instant même.

— Et maintenant que nous sommes ici pour nous divertir, dit le roi, divertissons-nous.

LXI

LE COLIN-MAILLARD

Des cinq personnes ainsi rassemblées par le caprice du hasard, une seule comprenait tout le prix de la comtesse.

Monsieur le duc de Richelieu se trouvait dans l'intimité du roi, près d'assister à une scène de laquelle son esprit, tendu vers un but secret, saurait véritablement tirer toutes les utiles conséquences.

Le comte et la comtesse de Toulouse souffraient impatiemment le caprice du roi, qui les associait pour une partie de plaisir clandestine à une personne ignorée, d'une noblesse ordinaire, inconnue, sans relief à la cour.

Madame de Mailly, tout effarée, toute stupéfaite, en proie au double tourment de sa pensée et des révélations que cette pensée venait de lui faire; madame de Mailly, encore froissée de sa rupture avec son mari, se voyait changée d'air et de sol comme une plante expatriée qui se trouve entre la vie et la mort.

Le roi ne savait rien, sinon qu'il allait fuir l'étiquette du coucher, folâtrer pendant quelques heures, et contrarier une foule de gens qui apprendraient le lendemain cette bizarre aventure.

Richelieu remarqua bien que, à l'arrivée des dames, il prit galamment la main de madame la comtesse de Toulouse et ne fit presque aucune attention à la désolée madame de Mailly.

A côté de Sa Majesté se tenait droit et ferme un homme vigoureux, d'une physionomie ouverte et fine dans sa vulgarité. Il était vêtu de velours vert, et il tenait le milieu, comme recherche et comme modestie tout à la fois, entre les gens très élevés et les serviteurs les plus humbles de la cour.

C'était le valet de chambre particulier du roi de France, c'était Bachelier, ainsi que le nommait Louis XV, c'était monsieur de Bachelier, ainsi qu'on l'appelait à la cour.

Bachelier, personnage influent au parlement, mais peu soucieux et peu curieux de la politique extérieure. Bachelier, l'heureux mortel qui tenait le roi sous sa dépendance depuis le lever jusqu'au coucher inclusivement, et qui jouissait du privilège si envié par tous, et qu'il n'eût voulu céder ni n'aurait pas cédé, privilège de dormir dans la chambre royale.

Tandis que le comte de Toulouse causait avec le roi, tandis que les deux femmes s'entretenaient ensemble, Richelieu, toujours habile, Richelieu s'entretint avec ce ministre tout-puissant, ce ministre de l'alcôve qui jamais ne fit d'avances à personne, et autour duquel tout le monde gravitait, devant lequel tout le monde s'inclinait.

— Nous voilà donc en partie de plaisir? dit le duc avec un gracieux sourire au valet, qui saluait l'héritier du grand cardinal avec un de ces sourires aussi complaisans que superbes.

— Il paraît, monsieur le duc, que nous passerons la nuit. Tant pis pour le roi! car, sans aucun doute, Sa Majesté sera malade demain.

— En vérité! Sa Majesté n'a donc pas une santé robuste, monsieur Bachelier?

— Bien au contraire, monsieur le duc; mais le roi aura été surexcité cette nuit; Sa Majesté dormira mal et avec des souvenirs, et notre journée de demain s'en ressentira.

Monsieur Bachelier disait notre journée, car monsieur Bachelier prenait, avec raison, la journée de Sa Majesté pour la sienne.

Richelieu sourit. Richelieu connaissait monsieur Bachelier.

— Vous croyez donc, mon cher Bachelier, que Sa Majesté gardera ses souvenirs?

— Assurément.

— Madame la comtesse de Toulouse occupe donc toujours le roi?

— Oh! non, c'est fini, reprit Bachelier.

— Ce serait donc madame de Mailly? continua Richelieu avec vivacité.

— Pas encore, monsieur le duc; mais il est bien difficile que cela ne se fasse pas.

— Et pourquoi, sans vous commander?

— Regardez donc, examinez donc bien cette femme-là... Mais pardon, monsieur le duc, je ne vous touche en rien, je l'espère?

— En rien, mon cher Bachelier; monsieur de Mailly n'est nullement de mes parens ni de mes amis, vous pouvez donc parler librement. Je vous y invite même, il y va de nos intérêts communs.

Monsieur Bachelier fut singulièrement flatté de la phrase du duc, qui s'unissait ainsi au premier valet de chambre de Sa Majesté.

— Regardez donc quelle femme, monsieur le duc; voyez les mains et les épaules, voyez le col, les cheveux, les yeux, comme tout cela est beau! Et la belle race dans cette cambrure de taille! et les charmantes dents!

— Elle est un peu maigre, dit Richelieu.

— Trop de passion, monsieur le duc, trop de passion, et vous pouvez m'en croire. Je ne connais presque pas cette femme-là, monseigneur, ajouta Bachelier du ton qu'il eût pris pour dire: je ne connais pas cette cavale. Tout ce soir je l'ai regardée. Du feu, monsieur, du feu grégeois!

— Mais le roi ne regarde pas les femmes.

— Il les voit en dedans, répliqua Bachelier.

— Il est timide.

— Oui, jamais Sa Majesté ne dira un seul mot d'amour à aucune.

— Alors, qui donc commencera ou plutôt le fera commencer? Le respect les empêchera toutes de dire ce mot les premières.

— Voilà des yeux qui, si le cœur en avait envie, ne seraient pas longs à s'exprimer, dit Bachelier en souriant; ces yeux-là parleraient bien, et certes se feraient encore mieux comprendre.

Et Bachelier soupira.

— Bachelier, dit Richelieu, quand pourrais-je vous dire quatre mots en particulier?

Le valet de chambre regarda le duc.

Ni l'un ni l'autre en ce moment ne cherchait à déguiser sa pensée.

Ils se comprirent.

— Quand vous voudrez, monseigneur.

— Quand êtes-vous libre?

— Le roi retourne demain à Paris dans le jour.

— En carrosse?

— Oui, monsieur le duc.

— Et vous?

— Moi, à cheval avec la Maison.

— Je serai à cheval aussi. Restons à l'écart pendant que la Maison courra, nous causerons.

— Monsieur le duc, à vos ordres.

— Bachelier! cria le roi.

Le roi lui ordonnait d'ouvrir une table de jeu.

Mais au bout de quelque temps, le jeu parut un divertissement insipide à ces personnages, qui le pratiquaient tous les jours publiquement.

On se mit à souper cette fois avec plus de gaîté.

C'était une plaisanterie que savouraient les convives de prendre garde au bruit, de veiller à ce que les bouteilles ne fissent point explosion, et de chercher à perdre le murmure de leurs voix dans les plaintes du vent qui gémissait au fond du parc.

Quand le repas fut terminé, le duc de Richelieu, qui avait

pris l'empire du festin en sa qualité d'homme expérimenté, proposa les jeux bruyants.

On était fatigué de silence.

On commença donc une partie de colin-maillard, jeu favorable aux surprises et aux folies.

Dans la vaste chambre occupée par le roi, l'aveugle fut lancé au milieu des rieurs. Monsieur le comte de Toulouse étrenna la mauvaise chance.

Le sort avait décidé : monsieur le grand amiral n'avait pas été heureux.

Le roi s'animait ; il frôlait en passant et repassant, de ses mains tièdes, ces jupes au frou-frou voluptueux. Il s'enivrait des petits cris des femmes, ces petits cris si gracieux qui peignent plus l'émotion que la crainte. Il s'amusait surtout des petits avertissements que le rusé Bachelier donnait à chaque minute.

— Sire, on entendrait du château.

Enfin monsieur le comte de Toulouse prit et devina le roi qui se laissa prendre.

C'était un curieux spectacle.

Monsieur de Richelieu, sentant parfaitement le ridicule qu'il y aurait pour lui de se laisser prendre et deviner par le roi, l'évitait avec la plus scrupuleuse attention.

Il était combattu par la crainte de laisser trop longtemps souffrir son prince.

Les dames intéressées au jeu couraient, s'entre-croisaient, s'abritant derrière les fauteuils et les tables.

Louis XV, l'oreille au guet, les bras étendus, peu attentif au traditionnel *casse-cou !* courait sur les traces parfumées, suivant le bruit soyeux des robes et le son des mules de satin sur les tapis.

Un cri joyeux l'avertissait, un autre le détournait ; un bruit de mouche heurté le poussait dans une direction ; un battement de mains l'entraînait vers un autre côté.

Sa Majesté s'acheminait surtout après les femmes, dont il entendait les pas précipités, la respiration haute, les articulations délicates qui craquaient à chaque pas.

La comtesse de Toulouse, petite, ronde, et cependant légère, sautait de rempart en rempart ; sa poitrine fraîche et blanche battait sous les nœuds de velours de son corsage.

Madame de Mailly, plus grande, fine de formes, svelte et élancée comme Diane, allongeait de beaux bras en faisant étinceler de joie et de désirs ses yeux tour à tour noyés de langueur et chargés de flammes.

Le roi courut après madame de Toulouse ; la comtesse de Mailly, qui s'aperçut que la princesse allait être atteinte, crut qu'elle aurait le temps de traverser le salon derrière le roi.

Mais, au milieu de sa course, elle fut entendue par Louis XV ; elle fut trahie par le frôlement de sa robe lamée d'argent. Le roi se précipita vers elle en pivotant sur ses hauts talons, et n'eut qu'à étendre les bras pour y enfermer comme dans un piège la belle comtesse toute palpitante.

Les mains de Louis s'arrêtèrent sur ses épaules, d'un contour moins riche que celles de madame de Toulouse ; les doigts sensuels du jeune homme frôlèrent le satin de la robe qui, contrairement à l'usage de la cour, montait jusqu'au col au lieu de s'arrêter au milieu de la poitrine.

La comtesse avait cette pudeur ou cette coquetterie : pudeur, disaient ses partisans ; coquetterie, disaient ses ennemis.

Le roi, rencontrant l'étoffe là où chez madame de Toulouse il eût rencontré la pure beauté naturelle, s'écria :

— Ce n'est pas madame la comtesse de Toulouse !

Ce cri lui échappa.

Ce cri constatait à la fois la supériorité physique de l'épouse du grand amiral, et la différence que l'esprit du roi avait reconnue avec l'autre.

Certes, Louis XV, au lieu de s'écrier : Ce n'est point madame la comtesse de Toulouse, eût pu s'écrier : C'est madame la comtesse de Mailly !

Mais s'expliquer d'une manière aussi formelle, c'était dire qu'il reconnaissait madame de Mailly à la pudeur ou à la coquetterie de cette robe aussi montante.

Pour cette pauvre femme, ce cri du roi eut tant de signification qu'il lui arracha un grand soupir, presque un cri, presque des larmes, et qu'elle répliqua comme emportée par un mouvement instinctif :

— Hélas ! non, sire, ce n'est point madame la comtesse de Toulouse.

Louis XV aimait l'esprit ; il le comprenait ; il en avait lui-même.

Il sentit toute l'importance du coup qu'il avait porté ; ses mains appuyées aux épaules glissèrent de la robe montante aux mains de madame la comtesse de Mailly, qu'il trouva humides, froides et tremblantes.

Ce fut un éclair d'intelligence entre ces deux natures.

Richelieu l'observa.

— Voilà un affront, se dit le duc à lui-même, dont madame de Mailly saura, si elle le veut, tirer un bien grand avantage.

Et il ne s'y trompait pas.

Madame de Mailly tira le bandeau des yeux du roi, et l'appuya, tout chaud, tout imprégné de vapeurs juvéniles, sur son propre visage. Tout le sang de madame de Mailly avait reflué vers son cœur.

Le jeu recommença.

Le roi, qui voulait réparer son tort, se jetait en désespéré au-devant de la comtesse, afin de se faire prendre.

Elle le saisit dans ses deux bras, le serra si fort qu'elle en pâlit et qu'elle faillit s'évanouir de plaisir.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est bien le roi !

Puis elle ajouta tout bas :

— Qui serait-ce donc si ce n'était pas lui ?

Richelieu et Bachelier échangèrent un rapide coup d'œil.

Le roi était rouge et haletant.

Une flamme avait brûlé dans ses yeux.

— Assez ! dit-il tout palpitant.

— Oh ! oui, assez ! balbutia madame de Mailly mourante.

LXII

DUC ET VALET DE CHAMBRE

C'est le propre des fortes émotions d'amener nécessairement le repos après elles. La surexcitation, comme disait Bachelier, est la sœur aînée de la prostration.

La disposition reveuse de nos deux personnages mis en rapport par la sympathie, coupa court au médianoche.

Aucun autre jeu ne fut proposé.

Après quelques essais de conversation, dans lesquels Richelieu fut préoccupé, le roi somnolent, le comte et la comtesse de Toulouse tièdes, Louise de Noailles nerveuse, le roi fit un signe à Bachelier, qui parut aux portes du cabinet le bougeoir à la main.

Il vint apporter ce bougeoir à monsieur le comte de Toulouse, qui le reçut, en s'inclinant, de la main du roi, et ce prompt retour aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'étiquette de cour, acheva de ramener l'assistance au respect, ennemi de toute rêverie.

Le roi demeura seul bien avant l'heure qu'il s'était marquée lui-même pour la cessation des plaisirs de la nuit.

Richelieu n'avait garde, le lendemain, d'oublier son rendez-vous avec Bachelier.

Aussi, tandis que le roi gagnait Paris en carrosse avec son capitaine des Suisses et la comtesse de Toulouse ; tandis que madame de Mailly, partie en même temps, n'avait pu surprendre un seul regard significatif du roi, pas même un mot d'adieu banal, et qu'elle s'ensevelissait seule dans le grand carrosse qui la ramenait à Paris, Richelieu trouvait le seigneur Bachelier à cheval sur un bon genet, environ deux cents pas derrière le cortège.

Il y avait encore mémoire, en ce temps, des voyages que le feu roi faisait à Fontainebleau avec sa maison entière, alors que trente carrosses formant une file d'une demi-lieue, serpentaient dans les plaines, sous les bouquets de bois, rehaussée par une bordure de mousquetaires ou de chevau-légers, sonnant, tambourinant et claquetant de manière à faire fuir tous les geais et toutes les pies du canton.

Alors, quand le magnifique spectacle des chevaux piaffant, des armes étincelant, des équipages retentissant venait frapper l'écho de quelques villages, apparaissaient sur le seuil des portes, au pauvre petit carreau de vitre d'une chaumière, les paysans effarés, qui admiraient et riaient tout à la fois de voir tant de splendides seigneurs.

Puis, si quelque valet de chiens, si quelque piqueur, si quelque garçon des écuries resté en arrière avait soif ou faim, s'il s'était arrêté pour rajuster une sangle ou trouer une courroie, tout le village, rassuré de n'en voir qu'un seul à la fois, fondait sur le retardataire comme les fourmis sur la proie abandonnée.

Alors force questions, que suivaient les offres de laitage, de piquette ou de pain bis.

— Comment va le roi ?

— Quel est le roi ?

— Quelle est la dame qui accompagnait le roi ?

— Quel est le cordon bleu qui galopait aux portières de Sa Majesté ?

Le valet, tout fier de son importance, daignait s'entretenir avec les paysans, leur racontait les aventures du jour, disait : Bons ! et s'enfonçait au galop de son lourd cheval, laissant émerveillés ses auditeurs, qui le perdaient de vue dans la poussière.

Dans sa jeunesse, alors qu'il fut adoré de ses sujets, Louis XV souleva bien d'autres sympathies : c'était de l'idolâtrie, non de la curiosité.

Partout où passait le roi, il ne voyait que bras étendus,

femmes agenouillées : il ne voyait que des hommes priant les yeux trempés de larmes.

Ceux-ci rêvaient d'embrasser la botte du roi ; celles-là eussent donné leur vie pour lui baiser la main ; beaucoup, comme les idolâtres de Jaggernat, eussent sollicité la puissance de se faire écraser sous ses roues dorées.

Restés en arrière, Richelieu et Bachelier commencèrent l'entretien en gens qui savent le prix du temps et d'une nette intelligence.

— Eh bien ! dit Richelieu, avez-vous vu hier, avez-vous vu comme vous aviez raison ?

Bachelier réfléchit. Il ne voulait pas avoir eu trop raison avec un aussi grand seigneur que l'était, sinon de nom, du moins de position, monsieur de Richelieu.

— Raison en quoi, monsieur le duc ? demanda-t-il avec humilité.

— Mais raison dans ce que vous aviez prévu.

— J'avais donc prévu quelque chose ?

— Ne vous rappelez-vous point ce que vous m'avez dit ?

— A quel propos ?

— A propos du roi et de madame de Mailly.

— Eh bien ?

— Le roi a pris la taille de madame de Mailly.

— Et madame de Mailly a pris la taille du roi.

Bachelier se mit à rire.

Richelieu rit comme Bachelier.

Pour le moment, c'était le duc qui faisait la cour au valet de chambre.

— Qu'arrivera-t-il de tout cela, dites, mon cher Bachelier ?

— De tout cela ?

— Oui, de ce qui s'est passé hier, enfin.

— Rien, monsieur le duc.

— Comment, rien ?

— Non.

— Allons donc ! vous dites le roi inflammable, vous prétendez que Louise de Mailly est du feu dont sont faites les femmes de Nesle, c'est-à-dire du feu grégeois, et vous prétendez que ces deux flammes rapprochées l'une de l'autre ne se réuniront pas pour flamber ensemble.

— C'est vrai, monsieur le duc, mais le roi flotte.

— Il flotte ?

— Oui.

— Entre qui ? sur quoi ?

— Le roi pense à la reine ; il a des remords ; depuis qu'il a quitté Versailles, il s'est rappelé Versailles. Depuis que la reine le quitte, il regrette la reine ; l'image de la reine le préoccupe. Sachez donc, monsieur le duc, que j'ai vu le roi tressaillir et frissonner quelquefois dès sept heures du soir, lorsqu'il songeait qu'à dix heures il allait passer dans l'appartement de la reine, et, à ce moment-là, moi qui vous parle, j'ai dix fois, en portant l'épée du roi dans la ruelle du lit de sa femme, j'ai entendu distinctement battre le cœur de Sa Majesté sous la dentelle de son jabot.

— C'était de l'amour.

— Physique, si vous voulez, monsieur le duc, mais des plus violents. Ces sortes de passions ont une mémoire infinie. Je jurerais que la reine, toute froide qu'elle est pour son charmant époux, je jurerais, dis-je, que la reine, rude à ce point, reprendra quand elle le voudra le pas sur toutes ces capricieuses images qui voltigent autour du roi.

Bachelier, comme on le voit, se lançait dans la poésie.

Richelieu ne fit pas attention à cet écart et continua :

— Le voudra-t-elle, Bachelier ?

— Jamais.

— Vous en êtes sûr ?

— Moralement et physiquement sûr, monsieur le duc.

Et Bachelier appuya sur les deux adverbes, en homme qui sait la valeur de chaque lettre de l'alphabet.

— Eh bien, dit Richelieu, répétant les paroles de Bachelier, puisque vous êtes moralement et physiquement sûr de l'indifférence de la reine, partons de ce point, mon ami. Vous disiez que le roi flotte ?

— Oui, il est amoureux d'un brouillard.

— Que vous nommez ?

— Ah ! monseigneur, ici mon embarras commence. L'autre soir, le brouillard s'appelait Olympe ; c'était une belle comédienne qu'il a vue jouer, une fille qui inspire à la fois l'amour du cœur et celui des sens.

— Bah ! une comédienne, et je ne connais pas cela, moi ?

— Ce n'est pas étonnant.

— Comment cela ?

— Oui. Elle arrive de province, et vous de Vienne.

— C'est juste. Revenons à Olympe, mon cher monsieur Bachelier. Voyons, qu'est-ce qu'Olympe ?

— Une fille qui a la cheville fine comme celle d'un chevreuil, la jambe ronde comme les femmes de Rubens, de grands yeux fermés et ouverts à la fois, ce qui les rend meurtriers et langoureux ; des mains d'enfant, un bras de Cléopâtre, le col de l'Anne de Boleyn d'Holbein, et, à ce qu'il paraît, la poitrine de mademoiselle de Charolais.

— Ah çà ! mais cette fille, mon cher Bachelier, c'est la déesse Vénus en personne. Et vous dites que le roi ?

— Le roi en a rêvé, monseigneur. Elle est à je ne sais qui.

— Elle est au roi, pardieu ! si le roi la veut.

— On dit que non.

— Elle est donc bien gardée ?

— Mieux que cela, elle se garde.

— Bah ! bah ! Voyons, Bachelier, êtes-vous certain que le roi soit épris ?

— Si j'en étais certain, monsieur le duc, j'aurais déjà essayé de guérir les chagrins du roi, mais j'ai peur de faire buisson creux. Vous qui avez chassé avec le roi, monsieur le duc, continua Bachelier en riant, vous savez comme cela met le roi de mauvaise humeur.

— Très bien, Bachelier ; continuez ; vous êtes un grand philosophe, mon ami.

Bachelier s'inclina. Il était évident que Bachelier pensait de lui ce que disait Richelieu.

— J'ai dit, continua-t-il, que l'autre soir je croyais cette Olympe entièrement dans la tête, sinon dans le cœur du roi ; aussi je ne l'ai pas perdu de vue pendant qu'il était éveillé, pour savoir s'il en parlerait ; je l'ai écouté pendant son sommeil, pour savoir s'il en rêverait. Il n'a rien dit ni en dormant, ni en veillant ; au contraire, je l'ai vu demander à partir pour Rambouillet ; il avait reçu une rebuffade de la reine. Chaque fois qu'il se met une idée en tête, il va l'expier auprès de Sa Majesté ; il ne demande qu'à être un époux de la rue Saint-Martin. Pauvre roi ! C'est la reine qui en fera un mari de Versailles.

— Vous avez beaucoup d'esprit, Bachelier, et je ne désespère plus du roi.

— Monsieur le duc est trop bon.

— Continuez.

— Eh bien ! comme, ce matin, il a demandé trois fois si la reine n'avait rien envoyé, c'est que le roi a beaucoup pensé cette nuit à quelqu'un. Or, est-ce à Olympe ? Est-ce à madame de Toulouse ? Est-ce à Louise de Mailly ?

Ce digne Bachelier supprimait le mademoiselle ou le madame avec une familiarité qui témoignait de sa puissance.

— Eh bien ?

— Je me réponds à moi-même, ajouta-t-il en voyant la perplexité de Richelieu, ce n'est pas à Olympe, il ne l'a pas revue. Ce n'est pas à madame de Toulouse, il n'espère rien.

— C'est donc à madame de Mailly, Bachelier ?

— Oui et non, monsieur le duc.

— Attendez, dit le duc, je vais vous faire part d'un détail qui vous fixera peut-être.

Et Richelieu lui raconta la remarque qu'il avait faite sur la scène du colin-maillard.

— Je crois, dit-il, que la communication amoureuse s'est un moment établie entre eux.

— Madame de Mailly, monseigneur, a des moments de faiblesse, comme toute bonne Française en face de son roi ; mais au fond, elle a des principes et un mari.

— Un mari, mon cher Bachelier ; un mari qui la néglige.

— Ah !

— Oui, la délaisse, et elle est fière.

— Mais il faut, je crois vous l'avoir dit, qu'elle ne soit pas fière, si elle veut que le roi... Il faut même qu'elle soit...

— Voilà le difficile. Cependant, je vous l'avouerai, je n'ai pas trouvé que ce fussent là toutes les difficultés.

— Parlez, monseigneur.

— J'admets le roi amoureux, très amoureux même de Louise de Mailly, ou je l'admets amoureux d'Olympe.

Bachelier sourit.

— Voilà, dit Richelieu, en regardant avec complaisance Bachelier qui semblait se mirer dans les yeux du duc, voilà un sourire que je comprends. Il signifie, si je ne me trompe, que le roi sera seulement amoureux de qui vous voudrez.

— Monseigneur, je ne vous dis pas cela.

— Mais vous le faites, mon cher Bachelier, et cela vaut encore mieux.

— Monseigneur, il est de la plus impérieuse nécessité qu'il en soit ainsi ; autrement, et vous le savez vous-même, les plus grands désordres en résulteraient.

— Vous faites donc aussi de la politique ?

— Pour nous, oui, monseigneur ; Lebel et moi avons fait alliance. Le roi est à nous, qui l'avons soigné, élevé, instruit. Il est à nous plus qu'à tout le monde.

— C'est ce que dit aussi monsieur de Fréjus.

— Monsieur de Fréjus a le roi habillé en roi. Nous, nous avons le roi dans sa chambre, dans son lit, dans son bain. Voilà pourquoi nous croyons l'avoir plus que toute personne au monde. Nous avons le jeune homme, nous.

— Et vous avez raison. Je dis donc, Bachelier, que le roi, qui est à vous, vous ne le partagerez qu'avec ceux que vous jugerez bons et dignes de ce partage.

— Oui, monseigneur.

— Voulez-vous d'Olympe?

— J'ai envie de vous parler franc, monseigneur.

— Parlez, d'autant plus que je vais être franc moi-même. S'il y a gain à partager le roi avec vous, je veux qu'il y ait gain pour vous à le partager avec moi.

— Ah! très bien.

— Je sais que vous avez tout, que votre ambition n'est pas démesurée, que les dignités vous en faites peu de cas, mais que vous aimez les bonnes terres et les bons écus.

— C'est naturel, monseigneur. Je ne suis pas assez bon gentilhomme pour éviter qu'on ne se moque de moi si je voulais devenir cordon bleu ou pair de France. Mais si j'ai de l'argent, des terres, ainsi que vous le dites, mon fils et ma fille achèteront avec cela tout ce que leur ambition leur conseillera de se donner un jour.

— Bachelier, je me résume. Vous connaissez ma terre de Fronsac substituée, la petite?

— Celle qui vaut seize mille livres de rente, monseigneur, et qui est arrosée par deux rivières?

— Oui, Bachelier. L'aimez-vous?

— J'aurais pour elle une passion n'était qu'elle est duché-pairie.

— Substituée, elle perd son privilège; elle demeure un bien à échanger d'autres plus avantageux qu'il perd ses frais et laudages de justice et de voiries pour devenir seigneurie de rapport.

— Je comprends.

— C'est l'avantage le plus convenable pour un bon serviteur du roi qui a obtenu des lettres de noblesse, et entrevoit à la troisième génération la possibilité de voir l'écusson, sinon ducal, au moins baronnial, sur les grilles du château.

— Bien, monseigneur.

— Bachelier, si je mets près du roi une maîtresse de mon choix, vous achèterez Fronsac, et je vous donnerai quittance contre une poignée de main.

— Monseigneur, c'est faire les choses en grand seigneur que vous êtes.

— Vous acceptez?

— Objection. Pour donner une maîtresse au roi, je ne veux pas que la maîtresse soit femme à faire de la politique.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends, et vous allez l'entendre comme moi, que, si nous mettons le roi en tutelle, la France nous régentera.

— C'est une difficulté.

— Connaissez-vous bien madame de Mailly; car je le vois, c'est elle que vous voudriez donner à Sa Majesté.

— Elle ou une autre; je n'y tiens pas précisément. Je dois, d'après ce que vous me dites, prendre de sérieuses informations.

— Comprenez bien, monsieur le duc : le cardinal va vouloir conduire l'État, le roi de Pologne va vouloir conduire la reine, la reine voudra bien à son tour conduire le roi. Le roi, harcelé de tous côtés, peut être conduit par sa maîtresse. De ce conflit que résultera-t-il? Une guerre absolument inévitable, une guerre dont tous les fruits pleuvront sur le roi, c'est-à-dire sur nous. Or, j'ai vieilli, j'ai commencé à m'engraisser. Cet embonpoint me sied, dit-on, je ne veux point le perdre. C'est pourquoi je veux, à tout prix, la tranquillité dans la maison.

— Ah! oui, dit Richelieu, mais c'est chose trop juste, mon cher Bachelier!

— Si la reine devient jalouse et que la maîtresse se pose en seconde reine, guerre, renvoi de la maîtresse, car la reine aura un Dauphin qui fera poids contre les bâtards. Si la maîtresse est la plus forte, humiliation de la reine, que l'on aime ici, de là haine des Parisiens, pierres dans mes vitres et dans les glaces de vos carrosses, exils, Bastille, que sais-je? le domaine de Fronsac, monseigneur, ne produirait plus ses bons vins ni pour vous ni pour moi. Parons à ces inconvénients graves, donnons au roi une maîtresse dont nous soyons maîtres.

— Ah! Bachelier! Bachelier! quel sage vous êtes! En vérité, le roi Salomon ne serait pas digne d'être votre valet de chambre.

— L'intérêt, monseigneur, est un traité de philosophie qui tarife tous les sentiments et toise toutes les fautes. J'avais déjà jeté mon dévolu sur cette comédienne, qui eût amusé le roi, comme jadis amusait Monsieur la Raisin, cette belle fille sans conséquence.

— Oui; mais prenez garde qu'une comédienne ne prendra pas d'empire sur le roi; c'est impossible.

— A de certaines heures, si fait, monseigneur.

— Bachelier, ce n'est pas assez, il faut que cela dure toujours. Autrement, et vous n'y avez pas réfléchi, le roi aura sa maîtresse d'aventure, sa maîtresse de curiosité, sa maîtresse de rencontre et sa maîtresse de représentation. Bachelier, il lui faudra alors autant de Bacheliers qu'il y aura de maîtresses.

— Ah! monseigneur, c'est de la vraie diplomatie, cela. On voit bien que vous êtes ambassadeur, et que je ne suis que valet de chambre. Décidément, il faut que chacun reste à son poste, et je reste au mien.

— Une seule maîtresse, un seul Bachelier, voilà mon avis.

— Mais une maîtresse bien sûre alors.

— Trouvons-la amoureuse du roi; nous serons sûrs d'elle.

— Amoureuse du roi! interrompit le duc, comme vous y allez! Hélas! on ne fait pas tous les jours des La Vallière!

— Bah! il s'agit de la prendre brune au lieu de blonde; voilà tout. Cela dure plus longtemps. Donc, vous n'avez rien contre madame de Mailly?

— Rien absolument, quand vous m'aurez prouvé qu'elle ne fera jamais de politique.

— Je le prouverai, si elle le permet.

— Je vous préviens que je serai difficile, monseigneur; je joue trop gros jeu.

— En quoi? Je m'y mets de moitié.

— Non, monseigneur, vous avez un intérêt opposé au mien. A vous, c'est l'intrigue qu'il faut; l'intrigue, c'est-à-dire la guerre. A chaque bataille, vous gagnez une charge ou un cordon. Vous avez de l'une des maîtresses ceci, de l'autre cela; moi, je n'ai que du mal.

— Bachelier, je vous prouverai que je cours le même lièvre que vous.

— Alors, monseigneur, je vous dirai : Tope!

— Mais là, sur l'honneur, rien n'est engagé encore autre part?

— Sérieusement, rien.

— Mais légèrement?

— Ah! c'est autre chose.

— Voyons, franchise! Bachelier, franchise!

Bachelier arrêta un moment son cheval.

Richelieu en fit autant.

Bachelier regarda autour de lui.

Les regards de Richelieu interrogèrent tous les points de l'horizon.

— Monseigneur, dit le valet de chambre, quelqu'un m'a parlé hier au soir.

— Quand donc? je ne vous ai pas quitté, fit Richelieu avec une vivacité qui indiquait l'importance de la révélation.

— Hier au soir, avant que vous ne m'eussiez joint.

— Oui, mon Dieu! Franchise, Bachelier, franchise!

— Franchise; monseigneur, franchise avec vous.

— Qui donc, mon cher Bachelier?

— Monsieur de Pecquigny.

— Pour Olympe?

— Oui, monseigneur.

— Et vous avez dit?

— Que je réfléchirais, monseigneur.

Le duc fronça le sourcil.

— Enfin, dit-il, mon cher Bachelier, vous voyez que je raisonne juste et qu'une comédienne...

— Monseigneur, une comédienne ne fera pas de politique; j'en reviens toujours là, moi, c'est mon *Delenda Carthago*.

Richelieu sentit la tenace volonté du valet de chambre. Cet étau fermé ne se desserrait pas.

— Mais, ajouta-t-il, elle durera un mois, votre Olympe!

— Soit, monseigneur; après ce mois on en trouvera une qui durera un autre mois.

Richelieu s'arrêta encore.

— Vous voyez bien, monseigneur, que vous avez l'intention de trouver au roi une maîtresse politique. Pourquoi avoir rusé avec moi quand je jouais franc jeu avec vous et que j'allais droit devant moi? Pourquoi jouer au fin avec celui qui n'a qu'à dire oui ou non pour jeter bas votre château de cartes si laborieusement et si frêlement construit? Je vous le répète, le roi n'aura jamais, de mon fait, et je ne lui supporterai jamais une maîtresse qui pourra parler affaires avec lui. Lorsque cela arrivera, monseigneur, vous pourrez être persuadé que je ne serai plus; et, croyez-le bien, monsieur le duc, j'ai le pied bon, l'œil sec, l'ongle dur, et je me suis promis de vivre tant, qu'il faudra que l'on m'assomme.

— Bachelier, dit enfin le duc après avoir pris tout son temps pour réfléchir, je vous donne ma parole de gentilhomme que je ne ferai rien sans vous.

— Inutile de me faire un serment, monseigneur, mais je suis à vous défier de rien faire sans moi.

— Vous ne me comprenez pas, répondit Richelieu, piqué de l'arrogance du valet de chambre, mais rongeant son frein; je vous assure, je vous promets que je vous mettrai au courant de toutes mes démarches.

— Et moi, monseigneur, repartit Bachelier radouci, je vous promets de vous dire tout ce qui se tramera. D'ailleurs,

vous n'aurez pas fait cent pas sans moi que vous reconnaîtrez toute la justesse de mes paroles. Toute femme que vous donnerez au roi pour lui gouverner son État vous gouvernera plus que le roi encore. Méfiez-vous donc. Amoureuse, elle subira le joug s'il est doux. Sèche et concentrée, elle vous utilisera ou vous brisera. Prenez garde! Simple, vivant au jour le jour, vous trouvant et me trouvant indispensable, elle ne se souciera ni de monsieur de Fleury ni du duc de Bourbon, ni des jansénistes, ni des Autrichiens; elle fera pour le roi ce que la reine d'Espagne fit pour son mari Philippe. C'est bien assez, mon Dieu! l'Europe a dit que c'était trop.

— Bachelier, vous avez plus d'esprit dans votre portemanteau que je n'en ai, moi, dans mes palais d'ambassade.

— Depuis une heure, monseigneur, j'ai tâché de le supposer; mais, voyez, on commence à regarder en arrière. On nous a vus causer, on s'étonne. Vous et moi, aux deux échelons du haut et du bas, nous sommes les premiers de la cour. Tenez, quittons-nous, cela est sage.

— Avec promesse.

— Sous condition.

— Bachelier, j'accepte la condition.

— Tenu la promesse, monseigneur.

Sur quoi Bachelier et le duc se quittèrent.

LXIII

L'AMOUR DE L'OMBRE

On se rappelle que sous prétexte de mauvaise santé, Pecquigny avait demandé à Sa Majesté Louis XV, au moment où l'on passait de la salle de spectacle au salon, la permission de quitter Rambouillet.

On se rappelle encore que cette permission, le roi la lui avait gracieusement accordée.

Pecquigny était donc revenu à Paris sans perdre un instant: il avait quitté le roi à dix heures; à minuit un quart il était à l'hôtel de Nesle.

On comprend qu'après ce qui s'était passé le matin, ce n'était point à l'hôtel de Nesle qu'il fallait s'adresser pour trouver Mailly.

Mailly n'était donc pas à l'hôtel de Nesle.

Pecquigny insista tellement près d'un valet de chambre, que celui-ci, qui connaissait le duc pour un des amis de son maître, lui dit tout bas:

— Monsieur le duc tient à voir monsieur le comte sans retard?

— J'y tiens tellement, dit Pecquigny, que je donnerais vingt-cinq louis à celui qui me dira où je puis le trouver.

— Monsieur le duc mérite le mérite de lui rendre service gratis, dit le valet.

— Tu allais donc me dire où il était? demanda Pecquigny.

— Sans doute.

— Eh bien! dis, mon ami, et suppose que je te donne ces vingt-cinq louis-là pour autre chose.

— C'est supposé. Monsieur le comte est à sa petite maison de la Grange-Batelière.

— Bon.

— Vous la connaissez?

— Oui. C'est bon, mon ami, voilà tout ce que je voulais savoir.

Et Pecquigny fit le grand tour par le pont Neuf, les guichets du Louvre fermant à minuit.

Mailly, en effet, comme l'avait dit son valet de chambre, était à sa petite maison de la Grange-Batelière.

D'abord, tout étourdi de sa scène avec la comtesse, il s'était fait seller le cheval qu'il avait essayé une heure avant et qu'on avait rentré à l'écurie.

Puis, sautant légèrement dessus, il était allé faire une promenade au Cours-la-Reine.

D'abord il s'était senti tout étourdi du coup que venait de lui porter la comtesse.

Mais la jeunesse, l'habitude des femmes, l'espoir d'un heureux avenir consolent vite les hommes d'un échec arrivé à leur orgueil.

Néanmoins, le comte avait été surpris un instant.

C'est qu'en ce moment il s'était trouvé dans des dispositions jusqu'alors inconnues.

En effet, cette révélation du caractère de sa femme, révélation on ne peut plus inattendue, lui avait causé un certain chagrin dont il ne pouvait pas trop se rendre compte.

Bientôt, cependant, il s'aperçut d'une chose: c'est que s'il laissait les souvenirs tristes de l'hôtel de Nesle prendre le dessus dans son esprit, ils finiraient par prendre le dessus sur les idées riantes de sa petite maison de la Grange-Batelière.

En somme, il résolut, puisqu'il avait l'arme sous la main, de combattre Louise de Mailly par Olympe de Clèves.

Il redevint donc le vrai gentilhomme de 1725, c'est-à-dire l'homme de la régence, écarta ses soupçons, se gratta l'oreille, comme on dit, et, vers huit heures du soir, courut chez Olympe, dont il était bien décidé à faire sa seule félicité sur la terre.

Les hommes sont étrangement construits: ils citent toujours l'exemple aux autres et l'exemple ne les atteint pas.

C'est que chacun se croit pétri d'une argile différente et supérieure aux autres, que perfectionnent, quant à soi, les exemples de toutes les misères d'autrui.

Ainsi, avoir une femme légère, avoir une maîtresse impérieuse, c'est un double malheur. Mailly n'était pas un sot, il s'en fallait même du tout au tout. Il ne s'en figura pas moins que si sa femme avait mauvais caractère, c'était parce qu'il la laissait trop libre, tandis que si Olympe avait un mauvais caractère, c'est qu'il la tenait trop resserrée.

Il avait quitté Paris pour l'aller chercher. Le hasard avait fait qu'il l'avait trouvée au moment où, folle de désespoir, elle se fût donnée au premier venu. Olympe n'avait pas eu besoin de se donner, elle s'était rendue. Mailly l'avait reprise: il la possédait. Que pouvait désirer de plus Mailly?

Ce qu'on possède ne vaut-il pas mieux pour certains hommes que ce qu'en dehors d'eux possède le monde entier?

Heureux, cent fois heureux l'homme qui tient en lui assez d'orgueil, c'est-à-dire assez de ce rayon d'or pour enrichir sa vie et centupler la valeur de ce qu'il possède! A cet homme-là rien ne manque: ses enfans sont beaux comme ceux du hibou de la fable, beaux parce qu'ils sont à lui; sa vaisselle de cuivre est d'argent, son argent de l'or, son or du diamant.

Quand cet homme se regarde dans un miroir, tout ce qu'il a de laid se fait beau, tout ce qu'il a de beau devient splendide.

Mailly, par bonheur pour lui, était ainsi fait: il lui fallait la manifestation du malheur pour opérer la contre-épreuve de toutes les joies de son imagination.

Il se rendit donc, avons-nous dit, chez Olympe, qui, soigneusement enfermée plus encore de sa propre volonté que de la volonté du comte, n'était sortie de la petite maison de la Grange-Batelière que pour faire son second début, qui avait eu autant de succès que le premier. Olympe commençait à songer sérieusement en elle-même à secouer l'ennui féroce qui la dévorait.

Hélas! on n'a pas impunément respiré l'air libre, on n'a pas impunément changé d'amour comme le voyageur change d'hémisphère, on n'a pas comparé sans réfléchir. La comparaison tue l'unité.

Quand Mailly arriva près d'Olympe, il la trouva rêveuse: elle était ennuyée.

Le comte, qui avait dans l'esprit la scène conjugale de la matinée, avait en même temps devant les yeux son visage dédaigneux et froncé par cette colère intérieure, d'autant plus impitoyable au dedans que rien ne la trahit au dehors. Ces pâleurs de la contrainte défigurent toujours un peu une femme: ils ôtent à ses yeux le brillant qu'ils doivent avoir, pour leur donner un feu qu'il est inutile d'y trouver.

La comtesse avait les mains tremblantes, la voix altérée: c'était moins une femme qu'une ennemie.

Mais quand il aperçut sa maîtresse calme, reposée, brillante de beauté, presque de douceur:

— A la bonne heure, se dit-il, je gagne au change.

Aussi s'avança-t-il vers elle, et lui prenant la main:

— Comme vous voilà belle, chère Olympe! dit-il.

Olympe se leva, se regarda dans une glace, et se rasseyant:

— C'est que l'ennui embellit, dit-elle.

— Vous vous êtes ennuyée, Olympe? dit de Mailly, qui espérait qu'Olympe s'était ennuyée parce qu'il l'avait laissée seule.

— Je m'ennuie toujours, dit celle-ci.

— Eh bien! moi, dit Mailly, je viens vous apporter des nouvelles qui vous distrairont, ou vous serez bien difficile.

— Voyons ces nouvelles, dit Olympe.

— Eh bien! je vous annonce, ma chère, que vos débuts ont fait grand bruit à la ville et même à la cour.

— Vraiment? dit Olympe; vous êtes bien bon.

— Il paraît même que le roi a été on ne peut plus satisfait.

Olympe haussa les épaules.

— Je sais bien, poursuivit de Mailly, que l'opinion du roi vous importe peu.

Olympe sourit.

— Une femme de votre mérite vaut une reine; cependant, en qualité de comédienne, il est flatteur pour le talent...

— Je n'ai pas de talent, dit Olympe.

— Vous n'avez pas de talent?

— Je me trompe, je n'en ai plus.

— Que la beauté, alors.

— La beauté est un baume qui n'a de parfum que si on le répand.

— Oh! oh! dit de Mailly avec un rire forcé. Permettez-moi de vous dire, chère Olympe, que voilà des maximes qui me gênent!

— Pourquoi?

— Parce que, très chère, je suis, moi, pareil à un avare qui garde son trésor.

— Trésor qui dort.

— Oui, mais qui dort pour son propriétaire, ma chère Olympe.

— Un homme n'est pas le propriétaire d'une femme, dit Olympe en secouant la tête.

— Oh!

— A moins qu'elle ne soit Géorgienne, comme mademoiselle Aïssé; à moins que le propriétaire ne soit monsieur de Ferreilles.

— Olympe!

— A moins encore qu'au lieu de s'appeler propriétaire, il ne s'appelle geôlier.

Mailly sentit un frisson courir par ses veines.

— Quoi! dit-il, est-ce bien à moi que vous parlez, ma chère?

— Mais il me semble, répondit Olympe.

— Que vous ai-je donc fait?

— Vous? rien.

— Voyons, Olympe, ne m'avez-vous pas aimé?

— Autrefois beaucoup, oui.

— Ne me revoyez-vous pas avec plaisir?

— Je ne dis pas cela.

— Je vous ai priée, dit-il enhardi par cette apparente soumission, de venir habiter ma petite maison parce qu'il n'était point décent pour une femme de votre sorte de loger en ville comme une comédienne.

— Ne suis-je pas une comédienne?

— Vous êtes une fille de qualité.

— Je suis une fille de théâtre.

— Ne vous appelez-vous pas mademoiselle Olympe de Clèves?

— Si vous étiez libre, monsieur de Mailly, épouseriez-vous mademoiselle Olympe de Clèves?

Le comte demeura ébahi.

— En vérité, dit-il, vous me feriez croire que vous me cherchez une querelle, Olympe.

— A quel propos, monsieur le comte?

— Vous récriminez, vous soupirez, vous haussez les épaules.

— C'est vrai.

— Et quand je vous demande pourquoi tous ces signes de détresse, vous me répondez: Je m'ennuie.

— C'est encore vrai.

— Vous voulez donc la liberté?

— Est-ce que je demande quelque chose?

— Vous ne vous contentez donc plus de mon amour?

— Comte, ne m'interrogez plus, je vous prie.

— Et pourquoi cela?

— Parce que les questions me fatiguent.

— Mais enfin, madame, ce n'est cependant point par violence que vous avez consenti à me suivre.

— Ici?

— Non, là-bas, à Lyon. Quand j'ai été vous y chercher, vous ne m'avez rien dit qui pût me faire soupçonner tout ce qu'aujourd'hui vous accusez de souffrance; vous ne m'avez fait, pour me suivre, aucune condition.

— Aucune, c'est vrai.

— Je vous ai promis des débuts, vous les avez.

— Est-ce que je me plains?

— Non, mais vous supportez impatiemment le séjour de cette maison.

— Vous ai-je caché ma répugnance à y venir?

— Qui vous y gêne?

— Tenez, monsieur le comte, dit Olympe, nous ne nous comprendrons jamais.

— Enfin, vous m'aimez?

— J'ai pour vous beaucoup d'affection; vous êtes un très brave gentilhomme.

Et Olympe soupira profondément.

Mailly écouta ce soupir en fronçant le sourcil, et paraissant prendre son parti.

— Il est d'autant plus fâcheux pour moi d'être traité par vous si disgracieusement, Olympe, que je viens de me donner liberté entière.

Olympe le regarda.

— N'étiez-vous pas libre? dit-elle.

— Pas tout à fait.

Olympe le regarda encore.

— J'étais marié.

— Votre femme est morte! s'écria Olympe effrayée.

— Mieux que cela: elle m'a fait signer une séparation.

— Et pourquoi?

— Je la rendais trop malheureuse.

— Si vous dites de pareilles choses, monsieur le comte, dites-les donc de manière à ce que je ne puisse les entendre au moins.

— Vous?

— Quoi! votre femme vous quitte parce qu'elle est trop malheureuse.

— Trop malheureuse à cause de l'amour que j'ai pour vous, Olympe.

— Oh! ne me vantez pas ce sacrifice.

— Je ne vous vante rien, je vous dis ce qui est.

— Pauvre femme!

— Vous plaignez la comtesse?

— Sans doute; mieux vaut que vous me quittiez, croyez-moi, et que vous rendiez la paix à madame de Mailly.

— Êtes-vous folle, Olympe, de me demander de vous quitter?

— Vous avez bien quitté votre femme! pourquoi ne quitteriez-vous pas votre maîtresse?

— Impossible! Olympe, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé. J'en trouve certainement la raison dans votre esprit, dans la bonté que vous avez pour moi. Mais c'est un motif de plus pour que je ne consente pas à me dessaisir d'un si précieux bien. Non, à aucun prix, je ne vous laisserai passer à d'autres amours.

— Prenez garde! une fois déjà vous m'avez quittée.

— Je croyais déjà vous avoir expliqué le motif de cette séparation. On m'a voulu marier, et l'on m'a marié en effet; on a voulu perpétuer le nom de ma famille, et l'on n'a pas réussi. Ah! si, au lieu de vous trouver au théâtre, je vous eusse rencontrée dans le monde, pour lequel vous étiez née...

— Allons, allons, comte, réfléchissez, ou je crois que je vais vous faire dire des lâchetés.

— Je ne vous comprends pas, Olympe.

— Vous m'avez quittée, comte, parce que vous aviez assez de moi; vous m'avez reprise, parce que vous aviez trop de votre femme.

— Je le veux bien; mais l'amour est comme les édifices neufs, qui tassent pour trouver leur assiette; l'assiette trouvée, c'est fini, l'édifice est éternel.

— Eh bien! comte, c'est un malheur.

— Quoi?

— Mon amour n'a pas encore trouvé son assiette.

— De sorte que...

— De sorte que je m'ennuie.

— Encore?

— Toujours.

— Mais enfin, une raison de cet ennui?

— Quand il n'y aurait que l'ignorance de la situation où je me trouve.

— Comment cela?

— Sans doute. Suis-je libre ou prisonnière? Puis-je sortir ou dois-je rester?

— Olympe, vous êtes libre! vous le savez bien. Seulement...

— Seulement...

— Seulement, il me serait douloureux de vous voir vous dissiper, de voir autour de vous des hommes qui se feraient écouter. Olympe! la jalousie ne m'est point familière.

— Vous vous vantez de n'être pas jaloux?

— On se vante de cela tant qu'on ne l'est pas.

— Et quand on l'est?

— On ne voit pas la vie possible sans la surveillance.

— Alors, vous me surveillez?

— Dieu m'en garde!

— Et vous êtes jaloux, néanmoins?

— Oui.

— Très jaloux?

— Follement.

— C'est inutile, comte.

— Pourquoi cela?

— Eh! mon Dieu! parce que le jour où je serai amoureuse de quelqu'un, ce jour-là, je vous le dirai sans tarder d'une heure, d'une minute, d'une seconde.

— Oui, vous me l'avez déjà dit.

— Eh bien?

— Eh bien! je ne trouve pas cette promesse plus rassurante à la seconde fois qu'à la première.

— Voilà pourquoi je m'étonne que vous me renfermiez, comte. Vous savez bien une chose.

— Laquelle?

— C'est que quand je voudrai sortir, je sortirai.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai, dit le comte avec un horrible serrement de cœur.

— Voilà pourquoi, continua Olympe, je puis parler à qui que ce soit sans que vous en conceviez d'inquiétude.

— Mais vous ne comprenez donc pas ma situation ?

— Non ; expliquez-la.

— Eh ! mon Dieu ! je vous connais, Olympe, et je sais que vous ne manquerez pas de me prévenir quand votre cœur sera pris. Vous me direz : J'aime celui-ci. Hélas ! si vous dites cela, mon amour, c'est que je vous aurai offert, comme un sot, l'occasion, offert la faculté. Qui aimerez-vous ? un de mes amis, probablement, un homme que j'aurai introduit près de vous, que je vous aurai présenté ; et quand vous me direz cela, mon Dieu, il sera déjà trop tard pour que j'y apporte remède ; j'aurai à subir un malheur que j'eusse pu, que j'eusse dû me ménager ; je serai bien avancé quand vous me direz avec franchise : Je ne vous aime plus !

— Oh ! le raisonnement est logique et rien n'y manque.

— Vous voyez bien.

— Cependant, vous oubliez...

— Quoi ?

— Un point.

— Lequel ?

— Vous oubliez le cas où je deviendrais amoureuse sans objet.

— Oh ! Olympe, de pareilles amours ne se voient que dans les romans, et ce sont bien plaisirs que là.

— Comte, comte, dit Olympe en secouant la tête, croyez-moi, il n'est pire roman que l'imagination de la femme.

— Vous, amoureuse sans objet ?

— Je vous dis que c'est possible.

— Alors, je ne serai point jaloux. Que me fait le fantôme ? Qu'est-ce que le baiser de l'ombre ?

Olympe saisit la main du comte de Mailly et le regarda profondément.

Puis, avec un accent qui lui figea le sang dans le cœur :

— Malheureux ! dit-elle, vous ne connaissez pas ce que vous méprisez. Cet amour dont vous promettez de ne pas être jaloux, c'est le plus cruel, c'est le plus dangereux de tous les amours. Celle qui aime le fantôme, celle qui aime l'ombre, celle qui écoute la brise, celle qui regarde le soleil qui meurt, celle qui salue l'étoile qui se lève, celle qui se fait caresser par le rayon de la lune, celle-là est perdue sans ressource pour le corps qui lui sert d'amant. Si elle aime rien, c'est qu'elle n'aime plus quelque chose.

Et comme elle vit l'effroi qui se peignait sur le visage du comte à ces paroles cruellement articulées :

— Oh ! continua-t-elle, ne souhaitez pas, c'est moi qui vous le dis, que votre maîtresse vous rende jaloux d'une ombre. Jaloux de l'univers, jaloux de Dieu, est celui qui ne peut être jaloux d'un homme quelconque. On tue son ennemi, on poignarde son rival ; mais l'ombre que votre maîtresse aime, c'est un ennemi invisible, c'est un rival impalpable, c'est une douleur incessante, impitoyable, moine, qui mord, qui ronge, qui tue ! Comte, ne supporiez pas que je m'ennuie, comte, ne permettez pas que je rêve ; comte, à aucun prix ne souffrez que le vide se fasse dans mon cœur. L'ombre y entrerait, comte, et vous savez à présent ce que c'est que l'amour de l'ombre.

Et en disant ces mots, Olympe, dévorée par tout ce qu'elle n'avait pas dit, poussa un gémissement étouffé, se leva pour gagner sa chambre, mais à moitié chemin ferma les yeux, pâlit et tomba sans connaissance sur le tapis.

Le comte la regarda avec plus d'épouvante que d'inquiétude, avec plus d'angoisse que d'amour.

Puis s'assombrissant de plus en plus :

— Sur mon âme ! murmura-t-il, j'ai du malheur aujourd'hui. Est-ce moi qui aime trop, ou est-ce elle qui n'aime plus assez ?

Puis, s'avançant vers Olympe, il la prit tout évanouie entre ses bras et l'emporta dans sa chambre à coucher.

Il venait de la déposer sur son lit, lorsque Claire, cette camériste que nous connaissons, se précipita dans la chambre et cria au comte qu'un de ses amis venait de forcer la porte de la rue et s'apprêtait, si on ne la lui ouvrait pas, à enfoncer celle de l'antichambre.

— Et son nom ? dit le comte en froncant le sourcil, a-t-il dit son nom, au moins ?

— C'est monsieur de Pecquigny, qui arrive de Rambouillet, et qui veut absolument vous parler, dit la femme de chambre.

— Le capitaine des gardes, s'écria Mailly, c'est pour le service du roi. Claire, veillez sur votre maîtresse ; je vais recevoir monsieur de Pecquigny.

Et il s'élança hors de la chambre à coucher, qu'il referma avec soin.

LXIV

SERVICE DU ROI

Le danger n'était pas si urgent que l'avait fait la femme de chambre.

Pecquigny avait forcé la première porte, il est vrai, mais il n'avait pas encore pénétré dans les antichambres.

Il se tenait dans la cour sur un cheval tout ruisselant de sueur. Un laquais était à quatre pas de lui sur un autre cheval.

Ces deux hommes, maître et laquais, étaient sous le rayon d'une grose lanterne qui éclairait la cour, et à la lueur de laquelle on voyait les deux chevaux souffler de l'écume et de la fumée.

Mailly parut sur le seuil de la porte.

— C'est toi, duc ? demanda-t-il.

— C'est toi, comte ? répondit le duc, troquant une question contre une question.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Mailly en s'approchant vivement du cavalier.

— Ah ! bien des choses, Mailly, bien des choses. Mais sais-tu que tes gens me refusent ta porte ?

— Il ne faut pas leur en vouloir d'exécuter mes ordres à la lettre, duc : tu sais que je suis ici dans ma petite maison.

— Oui, et tu la fermes de ton mieux.

— Justement.

— Je l'avais deviné ; mais si tu la fermes cette maison...

— Eh bien ?

— Eh bien ! où veux-tu que je cause avec toi ?

— Tu as donc quelque chose d'important à me dire ?

— Pardieu ! crois-tu donc que sans cela je viendrais te relancer à minuit ?

— Duc, je ne veux pas que tu me prennes pour un manand qui chasse son monde ; descends de cheval, entre et tâche de te contenter de peu.

— Soupe-t-on ?

— Comment ! tu n'as pas soupé ?

— Non ! pardieu !

— D'où viens-tu donc ?

— De Rambouillet en droite ligne, et j'ai faim.

— Tant mieux !

— Voilà une bonne parole ; explique-la.

— C'est facile. Il paraît que les nouvelles ne sont pas si terribles que je l'avais cru d'abord. Entre, entre, mon cher Pecquigny, et si tu as faim, eh bien ! tu souperas.

Il fit entrer le duc ; on logea les deux chevaux à l'écurie. Le valet de chambre eut mission d'héberger le laquais de Pecquigny.

Mailly conduisit le nocturne visiteur dans la salle du rez-de-chaussée, après avoir glissé quelques mots dans l'oreille de son valet de chambre.

— Grand feu et petite chère, dit Mailly ; mais que veux-tu, on n'attendait point un hôte si illustre. Voyons, installe-toi.

Et, en effet, sans se le faire dire une seconde fois, Pecquigny s'installa dans un vaste fauteuil.

— Ainsi, tu viens de Rambouillet ? demanda Mailly.

— J'en suis arrivé il y a dix minutes.

— Comment va le roi ?

— Trop bien, comte. Tu as renvoyé tes gens, n'est-ce pas ?

— Je n'ai qu'un valet de chambre ici, celui que tu as vu ; il est occupé, je crois, à faire les honneurs de l'office au tien.

— Portes closes, n'est-ce pas ?

— Assurement. Tu as donc quelque chose à me dire ?

— Et de la plus haute importance.

— Parle, alors.

— Voici ce que c'est. A propos, comment va ta femme ?

— Très bien.

— Que diable me disait-on à Rambouillet ?

— Comment, à Rambouillet il était question de ma femme ?

— On ne parlait que d'elle.

— Et de quelle façon, je te prie ?

— Tu te vantes de l'avoir quittée, à ce que l'on assure.

— Je ne sais pas trop si c'est moi qui la quitte ou si c'est elle qui me congédie. Enfin il existe un acte de séparation.

— En date ?

— De ce matin.

— Et signé ?

— Et signé.

— Cela se trouve à merveille. L'acte n'a pas encore eu le temps de recevoir son exécution.

— A quel propos me dis-tu cela ?
— Tu reprendras ta femme ?
— Moi ?
— Oui, mais nous causerons de tout cela plus tard.
— Comment ! que me dis-tu là, Pecquigny ?
— C'est un détail. Je me suis trompé ; j'aurai dû le laisser à sa place. En déplaçant les détails, mon cher comte, on jette de l'obscurité sur l'ensemble.
— Voyons, voyons, parlons raison, si toutefois cela t'est possible.
— Comment ! c'est prudent de ne pas dire du mal de ma femme !
— Oui ; cela t'embarrasserait le jour où tu seras forcé d'y revenir.
— Je ne te comprends pas.
— Cela est pourtant bien clair. Je te recommande la réserve : si tu ne suivais pas mon conseil, cela te gênerait vis-à-vis de moi, plus tard. Mais d'abord, sommes-nous bien assurés qu'il n'y a pas de femme ici qui puisse entendre ce que nous disons ?



Mailly parut sur le seuil de la porte.

— Oh ! je suis très sérieux. Seulement, tu comprends dans la situation...
— Quelle situation ?
— Dans celle où nous nous trouvons. Cette nouvelle que tu as quitté la comtesse...
— Ah.
— Ne va pas te figurer rien de désobligeant, non pardieu ! Mais, cher, la comtesse...
— Eh bien ! la comtesse ?
— Est la vertu même.
— J'en suis certain, Pecquigny.
— Alors, pourquoi la quitter ?
— Elle a un mauvais caractère.
— Qu'est-ce que cela te fait ?
— Tiens ! mais cela me fait, et beaucoup ; c'est pour moi très insupportable.
— Puisque tu ne le supportais pas.
— C'est odieux !
— Eh ! mon cher, n'en dis point tant de mal !
— Moi ?
— C'est prudent.
— Oui, mille fois, oui, tu peux en être certain. Va donc, parle, j'écoute. Allons ! Eh bien ?
— C'est que ce n'est pas aisé à dire, ce que je veux dire.
— Tu m'inquiètes. Le roi sait-il quelque chose ?
— Quelque chose de ta femme ?
— De ma femme ou de ma maîtresse.
— Dis-moi, ta maîtresse, tu l'aimes ?
— Certainement.
— Beaucoup ?
— Avec passion.
— Diable ! voilà qui est fâcheux.
— Comment ! voilà qui est fâcheux. Il est fâcheux que j'aime ma maîtresse ?
— Sans doute, et ce serait plus moral d'aimer ta femme.
— Justement, voilà : c'est parce que j'aime ma maîtresse que je n'aime pas ma femme.
— Est-ce que cette maîtresse que tu aimes avec tant de passion serait...
— Olympe de Clèves, oui.
— Olympe de Clèves ! Pauvre garçon ! Tu l'aimes passionnément, dis-tu ?

— Éperdument.

— Ah ! ah !

Pecquigny se gratta l'oreille.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria-t-il tout d'un coup, le sacrifice n'en sera que plus méritoire.

— Le sacrifice de quoi ?

— Le sacrifice de ta maîtresse Olympe.

— A ma femme ?

— Eh ! qui te parle de ta femme ?

— A qui veux-tu que je sacrifie Olympe, alors, si ce n'est pas à ma femme ?

— Voyons, dit Pecquigny, voyons, comme il faut arriver au but.

— Certainement qu'il le faut.

— Eh bien ! mon cher, tu n'es pas certainement sans savoir que mademoiselle Olympe de Clèves a joué Junie, l'autre soir.

— Pardieu ! je le sais bien, c'est moi qui l'ai ramenée de Lyon et qui l'ai fait débuter.

— Oh ! je t'y ai bien aidé un peu.

— A quoi ?

— A ses débuts.

— Oui. Mais va donc. Je grille.

— Eh bien ! Olympe a joué si agréablement, et elle est si belle que quelqu'un en est devenu amoureux, et même très amoureux.

— Quelqu'un ?

— Oui.

— Que m'importe ! A moins que... Le comte regarda Pecquigny. A moins que ce ne soit toi, par hasard ?

— Oh ! oh !

— Écoute, Pecquigny, je me hâte de te dire cela, parce que tu es un de mes meilleurs amis et qu'à ce titre, je ne voudrais pas te faire la moindre peine. J'aime Olympe, ce mot doit te suffire. Les adverbes que j'accumulerais au bout de ce mot n'ajouteraient rien à l'expression de cet amour ; ils la diminueraient peut-être, et comme je l'aime, je ne te la céderai point.

— Mon ami, s'il ne s'agissait que de moi, la chose serait bientôt faite, mais...

— De qui donc s'agit-il ? reprit Mailly en s'inquiétant du sérieux de Pecquigny.

— De quelqu'un, mon bien bon ami, de quelqu'un à qui l'on n'a pas l'habitude de résister dans ce beau royaume de France. Il s'agit, mon cher, il s'agit du roi Très Chrétien.

— De Louis XV ?

— De Sa Majesté en personne.

— Oh !

Monsieur de Mailly devint tout pâle.

— Le roi est amoureux d'Olympe ! reprit-il en relevant la tête et en regardant Pecquigny comme fait un homme qui sort d'un rêve.

— Il paraît, car que notre illustre maître en perd le boire et le manger. Un roi qui ne boit ni ne mange, mon ami, c'est un homme bientôt mort. Je ne suppose pas que tu pousses l'amour pour ta maîtresse jusqu'au régicide.

— Écoute, Pecquigny, dit le comte, si tu as fait une plaisanterie comme on les aime à la cour, si tu es envoyé pour me tourmenter, si monsieur de Maurepas, qui fait la police, te paie, si les jésuites t'obsèdent, eh bien ! je te pardonne ; mais si tu supposes que je doive abandonner Olympe, même au roi, mon cher, tu te trompes, et je ne te pardonne pas.

— Tout beau, tout beau ! Il ne s'agit pas de charger tes yeux comme des pistolets pour nous entretuer à coups de regards. Du calme... c'est grave.

— Non, c'est simple. Le roi, dis-tu, aime Olympe ? Eh bien ! le roi n'aura pas Olympe. C'est moi qui ai Olympe, c'est moi qui la garderai.

— Bah !

— D'ailleurs, ce n'est pas vrai.

— Comment, ce n'est pas vrai ?

— Le roi n'est pas amoureux de ma maîtresse.

— Mais quand je te le dis.

— Lui, un dévot ! un prince confit en sainteté ! un mari modèle ; mais c'est impossible !

— Bon ! Voilà que tu médis du roi. Lèse-majesté ! Prends garde !

— Il ferait beau voir qu'après m'être donné la peine d'élever une charmante créature, un modèle...

— Ah ! c'est une charmante créature, ah ! c'est un modèle ! Mon ami, tu vois bien...

— Que vois-je ?

— Qu'on n'a pas trompé le roi. Et véritablement Olympe est aussi charmante que tu le dis ?

— Plus charmante encore.

— Tu me combles de joie !

— Es-tu fou ?

— Quand tu me comprendras, tu verras si je suis moins sage qu'un des sept de la Grèce. Ainsi, tu dis donc, mon cher de Mailly, que...

— La petite est un modèle.

— D'honneur, tu me ravis. Alors l'affaire est faite.

— Quelle affaire ?

— Laisse-moi te dérouler mon plan.

— Tu peux te flatter de me dérouler des choses bien désagréables.

— Cher comte, il est de ces désagrémens qui ne peuvent fuir un bon gentilhomme et qu'un bon gentilhomme ne peut fuir : ainsi Lugeac, qui a eu le nez coupé désagréablement ; ainsi Chardin, déshérité par son beau-père le fermier général ; ainsi ta femme, qui avait le bonheur d'être débarrassée de toi et qui va être obligée de te reprendre, désagrémens.

— Çà, veux-tu que je rie ou que je me fâche ? Plaisantes-tu ou railles-tu ?

— L'un et l'autre, mais l'un après l'autre. Ris donc d'abord, tu te fâcheras ensuite.

— Assez, Pecquigny, brisons là !

— Non pas, je ne suis pas le maître de briser où tu voudrais, ni même où je voudrais moi-même. J'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout.

— Va donc, mais va vite !

— Je continue l'exposition de mon plan. Suppose, d'abord, que tu sois ambitieux.

— Pas du tout !

— Laisse-nous donc en repos ! Toi qui vas toujours au feu comme un Basque, est-ce que tu n'aimes pas les cordons et les duchés ?

— Quoi de commun entre Olympe et un duché, et en quoi Olympe peut-elle me rapporter un cordon ?

— J'arrive ! j'arrive ! Le roi étant amoureux de cette Olympe, et la trouvant un modèle, un vrai modèle, comme tu l'affirmes... Ne nous trompe pas au moins ! car vois la position où tu me mettrais !

— Ah çà ! Pecquigny, sais-tu qu'il m'est venu une idée pendant que tu m'entortilles ton plan au lieu de le dérouler ?

— Une idée, aussi, à toi ! deux idées ! alors ça va être superbe ! Parle, mon cher Mailly, parle, tu vas voir comme je t'écouterai, moi.

— L'idée la voici, je ne tournerai pas comme toi autour de la vérité. Pecquigny, tu m'es envoyé par ma femme.

— Moi ! par ta femme !

— Pecquigny, tu es l'amant de ma femme !

— Moi ! moi !

— Pecquigny, tu m'expliques sans t'en douter la querelle que ma femme m'a cherchée. Tu me montres le besoin qu'on a de me faire revenir. Pecquigny, mon traité avec Louise n'est signé que de ce matin. Pecquigny, tout compte pour l'avenir, mais, mordieu ! pas d'arriéré !

— Tu es fou ! les yeux te sortent de la tête, mon cher !

— Je ne plaisante pas avec mon nom, duc, entends-tu cela ?

— Eh ! malheureux, qui te parle de ton nom, qui pense à ta femme et à tout l'arriéré qui se trouve dans vos comptes mutuels ? Ta femme, je ne la connais pas ; votre séparation, je m'en moque et je l'ai apprise d'aujourd'hui seulement.

— Je crois bien, elle date de deux heures de l'après-midi.

— Mailly, sur l'honneur ! il n'est question que secondairement de la comtesse.

— Mais tu me demandais une réconciliation avec elle, tout à l'heure.

— Pour ton bien, mon cher, afin que tu ne restasses pas seul, ayant rompu avec la pauvre Olympe. La solitude, c'est mortel aux imaginations comme la tienne, et dans ce cas-là mieux vaut encore sa femme que rien du tout.

— Ne te figure pas duc, que je te laisserai faire un mot de plus sans une parole de toi.

— Quelle parole, comte ?

— Duc, je ne te menace pas, nous sommes tous deux trop bons gentilshommes et trop loyaux amis pour procéder ainsi l'un vis-à-vis de l'autre, cependant tu vas me jurer, toi, de dire...

— Quoi donc jurer ?

— Que tu ne connais pas ma femme, comme tu dis.

— Mon cher Mailly, foi de duc ! je te jure, sur le plus pur honneur de ma maison, de mon sang et de ma race, que je n'ai jamais vu ta femme que trois fois : le jour de votre mariage, puisque j'étais ton témoin ; le jour de sa présentation à la cour, et tantôt à Rambouillet.

— Ah ! Louise était à Rambouillet ?

— Oui, je l'ai aperçue, et je ne lui ai même pas parlé. Cela me rappelle de plus une particularité.

— Dis-la.

— Sur ta femme ?

— Dis.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— C'est selon la particularité.

— Mais enfin si c'était une particulière, [illegible] ?

— Cela ne peut rien me faire, puisque nous sommes séparés ainsi que tu le disais. Cependant il est convenable qu'un mari

— Oui au fait, c'est assez convenable. Eh bien ! tiens-tu à ce que ce mari...

— Ma femme est libre.

— Oui, mais libre jusqu'à telle ou telle chose, inclusivement ou exclusivement.

— J'aimerais mieux exclusivement.

— Libre jusqu'à un duc et pair exclusivement. Fût-il deux fois duc et deux fois pair, par exemple ?

— Pecquigny.

— Eh bien ! mon cher, s'il te déplaît que ta femme regarde trop quelqu'un, et que ce quelqu'un regarde trop ta femme, il est temps.

— Il est temps de quoi ?

— De te mettre entre ta femme et la personne qu'elle regarde.

Le comte passa une main sur son visage.

— Allons [illegible] je connais Louise, elle fera bien par-ci par-là quelques œillades, mais voilà tout.

— Ainsi tu crois dans ta femme ?

— Je crois.

— Bon ! Mon ami, la foi sauve.

Puis tout bas,

— Si Olympe est un modèle, se dit Pecquigny, Mailly aussi est un modèle. Quel couple ! et comme c'est malheureux de les désunir !

— Ainsi, continua Mailly, j'ai ta parole, et je suis sûr que tu viens de toi-même ici pour Olympe ?

— Tu peux y compter, je rentre dans mon plan.

— Cher ami, ne me l'explique pas, ce serait peine perdue.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne servira de rien.

— Oh ! par exemple ! j'aurais fait un plan inutile !

— Parfaitement ! J'ai perdu l'amour de ma femme, ou du moins c'est un amour endormi qui s'éveillera quand il plaira à Dieu.

— Ou au diable.

— Oui, duc ; mais quant à Olympe, je te le répète, j'y tiens ; elle est mienne, rien ne me l'ôtera.

— Voilà des mots. *Verba volant !* comme disait le père Porée.

— Tu sais, mon cher duc, qu'il y a des paroles qu'on appelle paroles d'Évangile ou paroles d'honneur.

— Ne t'enflamme pas et ne prodigue pas surtout les paroles d'Évangile. C'est du bien perdu.

— En quoi ! Ne suis-je pas le maître de ma maîtresse, par hasard ?

— Eh ! non.

— Voilà qui est curieux.

— Curieux ou non, c'est tout comme.

— A qui donc est-elle, ma maîtresse ?

— Pardieu ! au roi, comme Paris. Quand le roi veut lever impôt sur sa ville, je ne pense pas qu'il vienne te consulter, ni même qu'il la consulte.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de *mais*. Mademoiselle Olympe est comédienne, elle appartient à la Comédie ; la Comédie est au roi, puisque les comédiens sont ceux du roi.

— Ah ! tu plaisantes.

— Moi ! j'en suis à mille lieues, parole d'honneur !

— Eh bien ! dis au roi de venir me prendre Olympe, et nous verrons !

Pecquigny haussa les épaules.

— Il se gênera, le roi, n'est-ce pas ?

— Pecquigny, tu es un ami précieux. Je comprends toute ta délicatesse, tu vois le danger qui me menace et tu veux m'en tirer.

— Comment ?

— Tu sais que l'on aura conspiré contre ma pauvre Olympe, et sans avoir l'air de rien, tu me donnes avis.

— Moi !

— C'est bien, ne te défends pas, c'est superbe, merci ! Dès cette nuit je pars avec elle pour ma terre de Normandie. Tu sais, celle qui est voisine de Courbe-Épine, qui appartient à madame de Prie.

— C'est moi qui te remercie de me prévenir. Tu peux être sûr que mademoiselle Olympe n'ira pas en Normandie.

— Bah ! fit Mailly stupéfait. Pourquoi donc n'irait-elle pas ?

— Parce que je l'en empêcherai.

— Toi ?

— Moi-même. Tu comprends, mon cher comte, que je n'ai pas envie de faire mourir le roi de chagrin, pour aller prendre ma place auprès de Jacques Clément et de Ravaillac !

— Par exemple, voilà qui est fort !

— Si c'était ta femme, mon bon Mailly, je ne dis pas, je t'autoriserais, je te recommanderais de la bien cacher ; car ce serait un vol fait par Sa Majesté, quoiqu'il y ait des antécédents qui datent de Louis XIV et de monsieur de Montespan. Mais une maîtresse...

— Duc !

— Ah ! bien oui !

— Toi ! mon ami !

— Hors du service, mais ici, mon cher, service du roi.

— Conspirer pour m'enlever la femme que j'aime !

— Une fille de comédie !

— Mais puisque le roi la veut, pourquoi ne la voudrais-je pas aussi, moi ?

— Le roi, mon cher, c'est le roi.

— Veux-tu me porter au désespoir ?

— Si je te voyais désespéré pour cela, tu me ferais rire.

— En voilà trop, duc, et je pense que nous allons en finir.

Pecquigny se leva.

— Je te croyais de l'esprit, dit-il.

— Oui, mais pas de cœur.

— Bon, depuis une heure, je prends des tours et des détours, j'entasse, je mens, je ruse, je fais des mines...

— Pour en venir à quoi ?

— Eh ! tu le sais.

— A enlever Olympe, oui.

— Dame ! si le roi me le commande, c'est moins difficile qu'un bastion.

— Pecquigny, dans les bastions que tu as pris, tu trouvais des Espagnols ou des Allemands.

— Et près d'Olympe, je te trouverai, veux-tu dire ?

— Oui.

— Mon cher, ce sera un chagrin ; mais j'avalerai le chagrin, et le chagrin avalé, j'enlèverai le bastion. Tu sais ma théorie des désagréments.

— Écoute, Pecquigny, un dernier mot.

— Va.

— Si Olympe m'aime !

— Tu ne dis que des folies, tu es moindre depuis notre conversation. Ce que j'ai entendu de toi, c'est un composé d'affreuses platitudes. Si Olympe t'aime, dis-tu ? Eh pardieu ! oui, elle t'aime. Que prouve cela ?

— Comment ! ce que cela prouve ?

— Sans doute : j'en reviens à ma comparaison. Les gabelles aiment-elles le roi ? Pourtant elles sont au roi. Si mademoiselle Olympe n'aime pas le roi, dira-t-elle à Sa Majesté qu'elle le hait ?

— Oui, elle le lui dira.

— Eh bien ! mon cher, ce sera une sotte grossière, et je l'en crois incapable. Jamais elle ne le dira au roi, parce qu'elle a du goût, et que le roi mérite d'être aimé. Il est charmant, le roi ! Si tu l'avais vu ce soir ! Il est bien plus beau que toi. Il est bien plus jeune que toi, et puis il est roi, ce qui est quelque chose. Une femme qui n'aimerait pas le roi, fi donc ! Une femme ! Tiens, mon cher, tu raisonnes en dépit du bon sens ; cet amour du roi pour une comédienne ne sera pas éternel. Mordieu ! si tu veux cette Olympe, après tu la retrouveras.

— Oh ! c'est odieux ce que tu dis là !

— Tu as cent mille fois fait pis que je ne te dis là. Résumons-nous.

— C'est résumé. Je refuse.

— Bien. Alors laisse-moi passer, je vais aller parler à la dame.

Mailly se jeta devant le duc pour lui barrer le passage.

— Toi, parler de ces infamies à Olympe ! s'écria-t-il. Jamais, duc ! jamais !

— Si ce n'est pas chez elle aujourd'hui, je lui parlerai demain, voilà tout.

— Chez moi, jamais !

— Si ce n'est pas chez toi, ce sera ailleurs, ce sera à la comédie.

— Je te tuerai plutôt.

— Si tu me tues, Mailly, je laisserai en héritage à quelque ami mon plan que tu ne veux pas adopter. Mon ami profitera du plan, et tu seras encore obligé de le tuer pour l'empêcher de parler à ton Olympe.

— C'est elle que je tuerai, alors !

— Bon ! Après les folies, voilà les bêtises ! Tu es comme le Romain Virginius, un monsieur qui tua sa fille. Très bien ; mais Virginius tuait sa fille et non pas sa maîtresse ; mais Appius était un décemvir affreux, un tyran atroce ; tandis que Louis XV est un roi charmant.

— Que m'importe !

— Si fait, il t'importe, et tu vas voir comment. Le roi te croira fou après tant de massacres, il te fera enfermer à la Bastille et tu t'y pourriras en écrivant des sonnets sur les murailles à la louange de ta maîtresse. Tiens, veuille te renfermer en toi-même. J'ai nettement dessiné la situation. Écoute.

— Mon Dieu ! je ne t'ai que trop écouté déjà.

— Le roi aime une femme. Qu'en dis-tu ?

— Rien, cela m'est égal.

— Cette femme est celle de ton prochain. Qu'en dis-tu ?

— Mais

— Rien, n'est-ce pas? Il y a mieux : si c'est la femme de ton ami Pecquigny, par exemple, tu en ris comme un tas de mouches au soleil. Avoue, mon Dieu ! avoue donc ces deux points.

— Oui ; mais la femme que le roi aime, c'est ma maîtresse et non ma femme.

— Eh bien ! empêcheras-tu les autres d'en rire?

— Non ; mais je n'en rirai pas, moi.

— Qu'importe, les autres prêteront [illegible] comme il est naturel, étant bon Français, de faire. Le roi a ses charmes naturels, et, à défaut de charmes, qui sont irrésistibles, il y a Bastille : Bastille pour Olympe si elle est dure au roi ; Bastile pour Mailly s'il se rebelle à Sa Majesté ; Bastille à droite, Bastille à gauche, Bastille partout. Mon bon ami, j'ai trop parlé ; la gorge me brûle. On ne m'a pas même, durant ce long entretien, offert de rafraîchissement, si ce n'est celui d'un coup d'épée.

— Oh ! pardon, mon cher duc.

— Oui, je comprends, c'est dur, mais même pour la satisfaction du coup d'épée nous avons la Connétablie et la Bastille. Toujours la Bastille ! Quelle diable de perspective. Tiens ! on disait que les Pyramides sont le plus haut monument du monde. Eh bien ! je te jure que c'est faux, car on ne voit pas les Pyramides à dix lieues. Et cette Bastille enragée, on la voit de partout. C'est elle qui est le plus haut monument du monde.

Mailly tomba dans une torpeur profonde.

— Oh ! tous mes rêves, dit-il, tous évanouis, perdus !

— Bah ! n'as-tu pas remarqué une chose? c'est qu'après avoir fini un rêve, quand on est bon dormeur, on en recommence presque toujours un autre. Voyons, es-tu décidé?

— A quitter Olympe? jamais !

— A me laisser la préparer.

— Jamais ! jamais !

— Mon ami, c'est bien. Nous voilà ennemis, toujours avec cette loyauté pourtant qui est inséparable des guerres françaises. Toutefois, je dois te dire une chose.

— Dis, dis et redis, tu ne feras plus vibrer en moi un seul ressort ; tout est détendu, sinon brisé.

— Oui, je le vois, aussi je n'ajouterai qu'une chose.

— Laquelle?

— C'est que, comme il s'agit d'une affaire de femme, la ruse est indispensable, et que je suis trop ton ami pour ne pas employer tout ce qui est indispensable. Au lieu de brutaliser, je subtiliserai. Méfie-toi : les portes, les fenêtres, les trappes, j'emploierai tout, et si tu ne veux pas tomber dans la farce italienne, si tu ne veux pas jouer les Cassandre avec Olympe, tandis que je lui ferai jouer les Isabelle, prends-y garde ! encore une fois, mon cher comte de Mailly, prends-y garde ! C'est moi, Pecquigny, ton ami, ton véritable ami et ton ennemi tout à la fois qui te préviens.

A ces mots, le capitaine sortit sans avoir effleuré de ses lèvres le verre qu'avait rempli monsieur le comte de Mailly quand Pecquigny lui fit le reproche de le laisser mourir de soif.

LXV

L'OMBRE ÉTAIT UN CORPS

Il était tard, ou plutôt il était de fort bonne heure, quand le capitaine des gardes de Sa Majesté Louis XV sortit de la petite maison de monsieur de Mailly.

Six heures du matin sonnaient à la paroisse voisine ; les premiers rayons du [illegible] paraître un jour gris comme sont ces jours d'automne qui se lèvent dans la brume et qui se couchent dans le brouillard.

Un froid sec et pénétrant promettait cependant un beau midi. C'était dans cette matinée et sur le midi que le roi devait revenir à Rambouillet avec sa maison tout entière.

Les premiers rayons de ce jour [illegible] à travers les fenêtres de la salle à manger lorsque Mailly sortit de la [illegible] léthargie où l'avait plongé [illegible] plan du capitaine des gardes.

Le [illegible] étaient les valets étaient assoupis ou couchés.

Mailly [illegible] sa tête comme pour en faire tomber les nuages [illegible] entassés le duc, et monta chez Olympe.

Il [illegible] trouver couchée et endormie.

Elle [illegible] sur son sopha, les pieds tournés vers un feu qui [illegible] s'était éteint, tandis que les bougies mourantes [illegible] sur les chandeliers de vermeil.

Olympe ne [illegible], elle avait les yeux tout grands ouverts.

Ce fut pour Mailly un coup nouveau.

Il regarda la jeune femme et fut frappé de l'altération de ses traits.

— Déjà levée? dit-il.

Olympe, qui n'avait pas bougé au bruit que le comte avait fait en entrant, tourna lentement la tête.

— Pas encore couchée, devriez-vous dire.

— Vous ne vous êtes pas couchée?

— Non.

— Et pourquoi? s'écria Mailly. Mon Dieu ! Olympe, souffririez-vous?

— Je ne souffre pas.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée alors?

— Je ne me suis pas couchée parce que vous ne me l'avez pas commandé, dit-elle.

— Commandé? répéta Mailly.

— Oui, j'ai craint de vous désobliger ; n'êtes-vous pas mon protecteur?

Les deux bras de Mailly tombèrent inertes à ses côtés, tandis que sa tête s'abaissait sur sa poitrine.

— Oh ! dit-il, cruelle, cruelle femme que vous êtes, me faites-vous assez sentir que vous me tenez pour un tyran?

Olympe ne répondit rien.

— Mais vous ne m'aimez donc plus, Olympe? s'écria-t-il avec un accent de sincère amour. Oh ! moi, moi, je vous aime tant !

— Henri, dit-elle, vous ne faites pas attention à la plaie qui s'est ouverte dans mon cœur ; cette plaie, ménagez-la.

— Quelle plaie?

Olympe sourit amèrement.

— Oh ! s'écria Mailly, songeant à cela pour la première fois, je tremble de vous comprendre !

— Je vous ai dit de ne pas approfondir, comte.

— Vous avez conservé de l'amour pour...

— N'ajoutez pas un mot.

— Vous aimez encore ce Bannière?

— Comte, quand je ne le dis pas, ne le dites point.

— Au contraire, disons-le, Olympe. Vous aimez cet homme, ce comédien, ce soldat?

— Que vous importe que je l'aime ou que je ne l'aime pas puisque lui ne m'aime plus?

Mailly allait s'écrier : Mais c'est qu'il vous aime toujours ; mais c'est qu'il est à Paris ! mais c'est qu'il vous cherche ; lorsqu'il comprit que le plus terrible de ses rivaux était celui-là.

Donc, il fallait laisser croire à Olympe qu'il était loin d'elle.

— Olympe, dit-il, sans vous je ne comprends pas d'existence possible ; sans vous il n'y a plus pour moi rien au monde. Olympe, ne me retirez pas votre amour, ce serait me retirer la vie !

— Oui, je crois que vous m'aimez.

— Eh bien ! si vous croyez que je vous aime, Olympe, dites-moi bien que de votre côté vous m'aimez ; que non seulement vous m'aimez, mais encore que vous me préférez à tout, que vous ne souffririez pas des hommages qui ne seraient pas les miens. Oh ! j'ai besoin que vous me disiez cela, que vous soyez douce avec moi ! Ma vie, qui sait, ma vie peut-être, tient à ce fil.

— Vous rendre heureux sans être heureuse, est-ce là ce que vous demandez? A la rigueur, la chose est possible.

— Si elle est possible, accordez-la moi.

— Amour égoïste.

— Comme tous les amours.

— Comte, dit Olympe, je m'efforcerai de vous rendre heureux.

— Écoutez, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il? Dites.

— Il peut se présenter des obstacles à votre bienveillance pour moi, mon amie.

— Lesquels?

— Supposez qu'un pouvoir au-dessus du mien cherche à me disputer votre possession.

— A vous disputer ma possession.

— Oui.

— Violemment?

— Violemment, c'est-à-dire malgré moi.

— Et malgré moi aussi?

— Quant à cela, je ne saurais le dire, Olympe.

— Qui donc oserait demander à une femme l'amour qu'elle ne veut pas donner?

— Que sais-je?

— Celui qui ferait cela serait le dernier des hommes.

— Ou le premier.

Olympe regarda fixement Mailly.

— Ah ! fit-elle.

— Vous comprenez?

— Peut-être.

— Alors tant mieux, vous m'épargnez de douloureux détails.

— J'ai joué l'autre jour *Britannicus*, n'est-ce pas?

— Vous y étiez, Olympe.

— Et quelqu'un m'a trouvée belle?

— C'est cela.

— Et ce quelqu'un est plus puissant que vous?

— Plus puissant que moi, vous l'avez dit.
— Ce quelqu'un, c'est le roi ?
— C'est le roi.
Olympe haussa les épaules.
— Eh bien ! que vous importe, comte ?
— Olympe, cela fait le tourment de ma vie. Le roi est beau, aimable, jeune.
— Le roi est jeune, il ne commandera rien qui soit violent. Il faut être Néron pour empoisonner Britannicus et prendre Junie de force.
— Oui, mais supposez que Junie aime Néron.
— Supposez que Junie aime Néron, mais ne supposez pas qu'Olympe aime Louis XV.
— Mais enfin si l'on employait...
— Quoi ?
— La peur.
— La peur ?
— Si l'on vous menaçait de la Bastille ?
— Comte, dans la situation où je suis, rien ne peut m'être plus doux que la captivité absolue, si ce n'est une indépendance entière.
— Olympe, ne me reprochez plus de vous enfermer, de vous cacher à tous les yeux. Vous voyez bien que j'avais raison, et cependant, à partir de ce moment vous êtes libre.
— Ainsi, on veut m'enlever à vous ?
— On me l'annonce.
— Y a-t-il quelque chose qui puisse vous tranquilliser ?
— Une assurance.
— Laquelle ?
— Votre parole que vous ne céderez pas à la crainte.
— Ce que vous demandez est, en vérité, trop facile.
— Ainsi vous ne céderez... ?
— Qu'à l'amour.
— Vous voyez bien que vous dites d'avance que vous aimerez le roi.
— Je ne dis rien et je ne crois pas que j'aime jamais le roi.
— Oh ! vous l'aimerez, vous dis-je !
— Vous voyez bien que tous mes sermens sont inutiles et ne vous donneront pas la sécurité ; laissez-vous donc conduire aveuglément.
Mailly se jeta aux pieds d'Olympe.
— Mon amie, dit-il, mon unique bien, je vais vous regarder longtemps, je vais m'accoutumer à l'idée que vous avez été à moi, que vous n'avez été qu'à moi, et je finirai par croire que vous ne serez jamais qu'à moi.
— Bon ! voilà que nous retombons dans les illusions, comte.
— Olympe, vous êtes cruelle !
—Non, je suis positive. Vous savez que je me suis évanouie hier ?
— Hélas ! oui.
— Eh bien ! en sortant de cet évanouissement, il m'a semblé sortir d'un monde pour entrer dans un autre. Le monde dont je sortais était le monde des illusions ; celui dans lequel j'entrais était le monde des réalités. Que suis-je ? où vais-je ? pourquoi ces délicatesses ? J'ai déjà changé de maître, peut-être en changerai-encore. Je suis un trésor, un trésor se vole.
— Olympe ! Olympe !
— Et, voyez-vous, peut-être est-ce un moyen.
— Un moyen ?
— Oui, de vous aimer. Si le roi me vole à vous, eh bien !...
— Eh bien ! je sens que le roi m'aura volée à peine que je vous aimerai.
— Olympe, vous me percez le cœur !
— Moi ?
— Oui, vous êtes une de ces terribles femmes qui aiment toujours les amans qu'elles ont perdus.
Olympe tressaillit.
— Vous croyez cela ! dit-elle.
— Oui, je le crois.
— Alors, gardez-moi d'un seul homme.
— De ce Bannière ?
— Oui.
— Vous l'aimez ?
— Oui.
— Mais vous m'avez dit là-bas que vous ne l'aimiez plus.
— Je le croyais !
— Malheureuse !
— Oui, malheureuse ! car je l'aime toujours.
— Vous aimez un comédien.
— Je suis une comédienne.
— Vous aimez un joueur !
— Il jouait pour m'enrichir.
— Vous aimez un homme qui vous a trahie ! Le front d'Olympe s'assombrit, ses lèvres se crispèrent. Pour qui ? continua Mailly, pour une indigne rivale.
— Tenez, monsieur, dit Olympe, ne parlons pas de cela, je vous prie, et je crois que nous ferons mieux.
— Pourquoi ?

— Parce que plus j'y pense, plus j'en arrive à croire qu'il y a dans toute cette affaire quelque trahison.
— Oui sans doute, seulement monsieur Bannière est le traître.
— Il m'a bien juré, dans cette prison, qu'il était innocent.
— Bah ! un homme de sa sorte jure toujours.
— Bannière a de l'honneur, comte.
— Olympe ! Olympe !
— Vous voyez bien que j'ai raison quand je vous dis : Ne parlons pas de Bannière.
— Que m'importe que nous n'en parlions pas, si vous y songez !
— Je puis commander à ma parole, comte ; mais je ne saurais commander à ma pensée.
— Et votre pensée ?
— Se reporte malgré moi à cette prison où il se roulait à mes pieds en me disant : « Je suis innoent, Olympe ! je suis innocent, et je te le prouverai. »
— L'a-t-il prouvé ?
— Non. Mais s'il le prouvait ?
— S'il le prouvait, qu'arriverait-il ? Dites.
— Ce ne serait pas le roi Louis XV qu'il faudrait craindre, comte.
— Ce serait Bannière ?
— Oui.
— Oh ! vous avez raison, Olympe, parlons d'autre chose.
— J'ai toujours raison.
— Alors guidez-moi. Ordonnez. Que faisons-nous ?
— Ce que nous faisons ?
— Oui. Dites.
— Eh bien ! comte, déjeunons, puisque nous avons été si maladroits que de ne pas souper hier ; puis, prenant de la vie comme il faut la prendre, après le repas, je dormirai, ayant eu la sottise de ne pas dormir cette nuit.
Mailly prit Olympe dans ses bras.
— Eh bien, soit ! dit-il, au jour le jour ! et quand tu verras que tu es tout pour moi, mon Olympe ! eh bien ! alors, tu auras pitié de moi et tu te défendras pour te conserver à moi.
— Je ferai de mon mieux, dit-elle.
A deux heures de l'après-midi, Mailly dormait et rêvait qu'Olympe n'aimait que lui.
C'était un trop charmant songe pour qu'il durât bien longtemps.
Son valet de chambre frappa à la porte et le réveilla.
— Qu'y a-t-il encore, demanda Mailly, et pourquoi me réveille-t-on ?
— C'est monsieur le duc de Richelieu qui veut absolument parler à monsieur le comte, dit le valet de chambre.
— Le duc de Richelieu ! et à quel propos ?
— Service du roi, dit-il.
— Ah diable ! fit Mailly en sautant à bas du lit ; dites que j'y vais.

LXVI

DE MAILLY EST JALOUX DE SA FEMME

En effet, comme l'avait dit le valet de chambre, monsieur le duc de Richelieu attendait le comte.
On s'aborda poliment de part et d'autre, en vrais gentilshommes. Mailly n'était pas homme à mal recevoir, pour un propos comme celui de Pecquigny, le plus aimable et le plus prompt à s'expliquer de tous les seigneurs de ce temps.
On s'embrassa, c'était l'usage.
— Pouvez-vous, dit le duc après avoir terminé les protocoles d'usage, pouvez-vous, mon cher comte, me consacrer une petite demi-heure ?
— Mais, duc, vous savez bien qu'ici...
— Oui, ici c'est la maison des plaisirs, et non la maison des affaires.
— C'est donc pour une affaire que vous venez ?
— Oui, et des plus pressées, même.
— C'est que...
— C'est que vous êtes avec votre maîtresse ?
— Justement.
— Mon Dieu ! je suis désespéré de vous déranger.
— Enfin, duc...
— Eh bien ?
— S'il le faut absolument ?
— Il le faut absolument.
— En ce cas, me voici à vos ordres. Où vous plaît-il d'être reçu ?
— Si vous me donnez le choix, j'aimerais assez que nous fissions un tour de promenade.

— Nous avons le jardin.

— A merveille !

— Voyez donc.

Mailly fit traverser à Richelieu cette salle à manger où il venait de recevoir Pecquigny, et par un perron tout [illegible] de magnifiques fleurs protégées par une grande cloche de verre, ils descendirent dans le jardin, triste et nu qu'il était par les premières gelées.

Cependant, on pouvait encore, dans ces derniers jours d'hiver, juger ce qu'il avait été et ce qu'il serait au retour des tièdes haleines de mai.

C'était une allée longue, bordée [illegible] des murs [illegible] sycomores aux branches desquelles la gelée [illegible] ses stalactites, ornement de l'hiver.

— Maintenant, monsieur le duc, voyez, nous sommes aussi seuls que vous paraissiez désirer que nous fussions. Parlez donc, je vous écoute. Vous paraissez venir en messager officiel ?

— Sur mon âme ! il y a un peu de cela, mon cher comte ; permettez donc que je vous félicite sur votre perspicacité.

Les deux hommes se saluèrent.

— Savez-vous que vous avez là une charmante petite maison, comte.

— Venant de vous, monsieur le duc, l'éloge est doublement flatteur.

— Et qu'il faut un bien charmant oiseau pour qu'il soit digne d'une si charmante cage.

— Duc !

— Au reste, si la renommée n'exagère point, il paraît que votre maîtresse est la perle des perles. Dans quelles eaux avez-vous donc plongé pour nous rapporter un pareil trésor ?

— Bon, pensa Mailly, est-ce que lui aussi en veut à ma maîtresse ?

Puis, souriant à Richelieu :

— Vous parliez d'un message officiel, monsieur le duc ; est-ce que vous changez de résidence ?

— Comment cela ?

— Oui. Après avoir été accrédité près la grande maison d'Autriche, le seriez-vous près la petite maison de la Grange-Batelière ?

— Oh ! mais c'est incroyable comme vous devinez, mon cher comte. En vérité, vous êtes dans votre jour.

— Bon, dit tout bas Mailly, voilà que lui aussi va me demander Olympe.

Et il commença à se crisper.

Puis tout haut :

— Monsieur le duc, dit-il, ma pénétration va plus loin encore que vous ne croyez.

— Bah ! fit Richelieu.

— Car non seulement j'ai reconnu l'ambassadeur, mais encore j'ai deviné le motif de l'ambassade.

— Vraiment ?

— Oui. Seulement je vous préviens d'une chose.

— De laquelle ?

— C'est que je suis mal disposé.

— Ah ! ah ! fit le duc surpris.

— Oui, tout à l'heure on m'a pressenti sur ce sujet, et l'entretien m'en a été, je vous en préviens, on ne peut plus désagréable.

— On vous a pressenti ?

— Oui, et d'une façon très claire et très vigoureuse même.

— Serait-il indiscret de vous demander qui, comte ?

— Non, pardieu ! d'autant plus qu'à la façon dont je l'ai reçu...

— Eh bien ?

— Eh bien, je l'avais dégoûté d'y revenir !

— Mais, avec tout cela, vous ne me dites pas quel est l'officieux entremetteur.

— Oh ! c'est un ami à moi.

— Pecquigny, peut-être ? hasarda le duc.

— Justement ! s'écria Mailly ; et comment savez-vous cela ?

— Diable ! Pecquigny ! murmura [illegible] le damné courtisan, il m'a gagné de vitesse ! Puis tout haut : Et vous avez refusé de l'entendre ? demanda le duc.

— Au contraire, je l'ai entendu jusqu'au bout. C'est alors que, comme je ne pouvais plus conserver aucun doute, je l'ai [illegible] de façon à lui laisser voir qu'il me serait on ne peut plus désagréable qu'il revînt.

— Mais peut-être, mon cher comte, dit Richelieu de son air [illegible] ne nous a-t-il pas fait valoir toutes les considérations ?

— Oh ! si éloquent que vous soyez, monsieur le duc, je doute que vous le soyez plus que Pecquigny ; il a dépassé Démosthènes.

— Raisonnons, je vous prie, monsieur le comte, dit Richelieu ; et, pour bien raisonner, d'abord ne confondez pas ma démarche avec celle de Pecquigny ; moi je suis votre ami.

— C'est justement par cette assurance que Pecquigny a débuté. Vous m'effrayez, monsieur le duc ; c'est même à cette amitié que j'attribue sa grande éloquence.

— Si éloquent qu'il ait été, j'espère vous dire des choses qu'il aura oubliées.

— Essayez.

— D'abord, éclaircissons un point.

— Éclaircissez, duc.

— Il est bon de savoir d'où l'on part, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Et d'abord, il est à peu près certain que vous avez abandonné madame de Mailly, n'est-ce pas ?

— Comment ! c'est déjà connu ?

— C'est public.

— Eh bien ! elle n'a pas perdu de temps.

— Elle ou vous.

— Elle.

— Peu importe, en tout cas, la chose s'est faite avec un esprit énorme.

— Cela se sait ! répéta Mailly, qui ne revenait point de son étonnement.

— Croyez, mon cher comte, que si je ne l'eusse su, je ne me serais pas présenté, dit Richelieu.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Mailly.

— Qu'est-ce qui est vrai ? demanda Richelieu.

— Vous faites des plans de conquête.

— Que voulez-vous dire ? Mailly secoua la tête d'un air fin. Je ne comprends pas, dit Richelieu.

— Mais je comprends, moi, dit Mailly.

— Enfin, cela veut-il dire que la brouille avec madame de Mailly est sérieuse ?

— Cela veut dire que je vous donne carte blanche, monsieur le duc ; madame de Mailly et moi sommes désormais étrangers l'un à l'autre.

— Vous dites cela d'un air, mon cher comte... hum !

— De quel air dis-je cela, voyons ?

— D'un air qui ferait croire que vous la regrettez.

— Je ne la regrette pas, non, duc, et cependant elle a d'excellentes qualités.

— Elle est charmante !

— Oh ! je vous en prie, duc, ne me faites pas trop son éloge.

— Et pourquoi cela ?

— Mais parce qu'au bout du compte je suis son mari.

— Eh bien ! après, de ce que vous êtes son mari, s'ensuit-il que vous deviez être insensible au mérite de la plus aimable femme ?

— Ne vous disais-je pas tout à l'heure monsieur le duc, qu'elle avait d'excellentes qualités ?

— Ce qui ne vous a pas empêché de lui rendre sa liberté. Dame, je conçois cela.

— Comment, vous concevez cela !

— Sans doute, quand on a une maîtresse comme la vôtre !

— Bon ! fit Mailly, le voilà qui revient à Olympe ! Ah çà ! est-ce que depuis trois ou quatre jours que vous êtes arrivé de Vienne, vous avez déjà eu le temps de faire la connaissance de ma femme et de ma maîtresse ?

— De votre femme, oui ; de votre maîtresse, non ; mais hier, en bon lieu, on disait qu'elle était charmante.

— A Rambouillet ?

— Justement ; et comment savez-vous cela ?

— Ne vous ai-je pas dit que j'avais eu la visite de Pecquigny ?

— C'est vrai, en effet, c'est celui qui disait cela.

— Et à qui ?

— Mais au roi, je crois. Mailly frappa du pied. Ah çà ! dit Richelieu, il n'y a pas d'exagération dans ce qu'on dit ?

— Sur qui ?

— Mais sur mademoiselle Olympe. N'est-ce pas comme cela qu'elle s'appelle, votre maîtresse ? On dit qu'elle est belle.

— Très belle !

— Pleine de grâces.

— C'est une fée !

— Et du talent avec cela.

— C'est une artiste du plus grand mérite.

— Et elle vous aime ?

— Que diable trouvez-vous d'étonnant à cela ?

— Rien, morbleu ! vous êtes un charmant cavalier, et c'est une simple question que je vous fais.

— Cela vous intéresse donc, qu'Olympe m'aime ou ne m'aime pas ?

— Énormément.

— Eh bien ! duc, elle m'aime.

— Et vous, l'aimez-vous ?

— C'est ridicule à dire, duc, je le sais bien ; mais...

— Mais... ?

— Mais je l'adore, tout simplement.

— De sorte que rien ne pourrait vous détacher d'elle ?

— Rien.

— Qu'aucune perspective, si brillante qu'elle soit, ne pourrait vous y faire renoncer ?

— Non seulement [illegible] m'y faire [illegible] mais si on voulait me l'enlever

— [illegible]

— Dame, je [illegible] chargé de cette commission pour le compte d'un autre, fût-ce mon meilleur ami, fût-ce mon frère [illegible] vous, duc.

— Touchez là, dit [illegible] la main à Mailly.

— Comment [illegible]

— Vous me [illegible] l'homme le plus [illegible] de la terre.

— En vous disant [illegible] ma maîtresse, que ma maîtresse m'aime, en vous disant que je la disputerais à tous, au roi lui-même !

— Comme c'est heureux ! s'écria le duc.

— Mais enfin, en quoi [illegible] ? Vous me mettez sur un gril, mon cher duc.

— Mais en ce que cela m'ôte tous mes scrupules.

— Vous en aviez donc ?

— Sans doute, mon cher comte ; vous comprenez, comme vous le disiez tout à l'heure [illegible], à moins cependant qu'il [illegible] comme vous, auquel cas, eh bien !

— Eh bien ?

— On peut lui parler de sa femme.

— Comment ! vous voulez me parler de ma femme ?

— Sans doute, puisque je ne viens que pour cela ; c'est ce qui me gêne.

— Ah ! pardieu ! duc, dit Mailly, je voudrais bien savoir quel est le plus gêné de nous deux.

— Il est évident que c'est moi [illegible] la preuve, c'est que voilà une heure que je tourne autour du pot et je ne sais par où commencer.

— [illegible] que je vous [illegible]

— [illegible] le comte.

— Oh ! [illegible] Vous avez vu madame de Mailly hier, à [illegible] vous l'avez trouvée à votre gré. Vous savez [illegible] maîtresse, et vous avez voulu [illegible] compagnie [illegible] que je n'avais plus de femme.

— C'est [illegible] Mais [illegible] vous dire ?

— Je [illegible] avez toujours.

— En [illegible] oui, j'ai [illegible] de Mailly [illegible] c'est la [illegible] le [illegible] et je ne désespère pas [illegible] que.

— Ah ! voilà qui est fort ! s'écria [illegible] avec une violence [illegible] vous venez me demander [illegible] la permission de me prendre ma femme.

— [illegible] comme [illegible] de ces [illegible] la régence [illegible] comme cela, tout à l'ombre [illegible] Voulez-vous que je vous explique [illegible] mes négociations diplomatiques [illegible] c'est que comme, pour traiter, il faut [illegible] parties [illegible] je m'arrange toujours pour [illegible] mon adversaire, je le [illegible] par [illegible] par ma logique.

— [illegible] madame de Mailly ?

— M[illegible] que j'y compte.

— [illegible]

— [illegible] je ne vous eusse [illegible] pas fait lever

des côtés de votre maîtresse où l'on m'a dit que vous étiez couché.

— Bon ! très bien ! s'écria Mailly, égayé malgré lui par cette singularité ; prouvez, prouvez, mon cher duc, et si vous me prouvez cela, après vous avoir reconnu pour invaincu, je vous tiens pour invincible.

— D'abord, vous n'aimez plus votre femme, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue : elle a un affreux caractère.

— Pour vous.

— Ah ! c'est que je l'avais prise pour moi, voyez-vous, mon cher duc.

— Bon ! de la taquinerie !

— Comment cela ?

— Voilà que vous dites du mal de madame de Mailly, maintenant.

— Pourquoi lui voulez-vous du bien, vous ?

— Comte, de grâce, dit le duc, soyez sérieux. Je vous jure que la chose en vaut la peine, et puisque Pecquigny vous en a parlé, vous devez apprécier la situation.

— Précisons, duc.

— Eh bien ! il faut, je crois, que vous ne paraissiez point faire attention à ce qui se prépare. Un sacrifice auquel on donne les mains n'est pas compromettant aux yeux du monde ; d'ailleurs deux raisons vous y poussent : d'abord, la volonté du roi, à laquelle on ne saurait résister.

— Bon ! c'est ce que me disait Pecquigny.

— Voyez-vous, ce corrupteur ! Ensuite la meilleure raison de toutes celles que votre bon ange lui-même vous donne.

— Laquelle ?

— L'incompatibilité, mon cher duc : l'incompatibilité.

— Plaît-il ?

— Oui, l'incompatibilité. Voyez-vous, en effet, quelle chance que cette séparation soit arrivée ainsi, là, juste au moment où nous en avions besoin.

— Mais quelle séparation ?

— Mais votre séparation avec votre femme.

Mailly regarda le duc.

— Je ne vois pas, en vérité, dit-il, ce que fait ma séparation avec madame de Mailly dans toute cette affaire.

— Eh bien ! comte, quand je vous le disais, que Pecquigny n'avait pas fait valoir tous les motifs. Quoi ! ce n'est pas un miracle que, juste la veille, sans préméditation et sans scandale, vous et votre femme ayez signé ce petit divorce qui vous place l'un et l'autre à l'abri, vous du ridicule, elle de l'inculpation ?

— Sur mon honneur ! duc, s'écria Mailly, je continue à ne pas comprendre.

— Vous m'effrayez ; je m'explique donc.

— Oh ! je vous en serai obligé, car, à vous deux Pecquigny, vous me feriez perdre la tête.

— Eh bien ! qu'eût dit le monde, si cette bienheureuse séparation n'eût pas précédé la démarche que je fais près de vous ? Monsieur de Mailly est un ambitieux.

— Un ambitieux !

— Madame de Mailly sacrifie son mari, qui n'est que comte, au roi, parce qu'il est roi.

— Au roi ! s'écria Mailly en pâlissant.

— Eh ! sans doute, au roi.

— Quoi ! ma femme...

— Eh bien ?

— C'est le roi qui la recherche ?

— Assurément.

— Et vous ?

— Après ?

— Vous venez au nom du roi ?

— Et en quel nom voulez-vous que je vienne ? Je suis ambassadeur de la France, et la France, c'est le roi. Que diable ! mon cher comte, quand on s'appelle Richelieu, on ne fait que les affaires du roi ou les siennes.

Mailly était demeuré stupéfait ; tout un horizon inconnu et auquel il n'avait pas songé s'ouvrait devant lui. Tout préoccupé de sa maîtresse, il avait cru jusque-là que c'était de sa maîtresse qu'il était question.

— Le roi est amoureux de ma femme ! murmura-t-il enfin en sortant de sa stupeur.

— Eh ! mais, s'écria Richelieu, on dirait que vous tombez des nues. Depuis voilà une demi-heure que je vous chante la même chose sur dix airs différents.

— Ah ! duc, duc, murmura Mailly, est-ce bien vrai ce que vous m'annoncez là ?

— Mais vous ne m'écoutez donc pas ?

— Ma femme ! le roi aime ma femme !

Richelieu fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais c'est impossible ! s'écria tout à coup Mailly.

— Comment, impossible ?

— Mais, ce matin, Pecquigny m'a dit le contraire, duc.

— Duc, vous inventez ! ...

— Moi, morbleu.

— Oui, vous.

— Et dans quel but ?

— Dans celui de me prendre ma femme.

— Oh ! oh ! comte, fit Richelieu, quelles diables de paroles venez-vous de dire-là ? Est-ce que c'est ainsi que l'on parle à Paris depuis que je n'y suis plus ? Inventer ! moi ! j'invente quelque chose ! Est-ce que vous avez dit cela ? mais, mon cher comte, vous extravaguez.

— Oh ! Pecquigny ! Pecquigny !

— Eh bien ! voyons, que vous a-t-il dit ?

— Mais il m'a dit que c'était à Olympe, à ma maîtresse, que le roi en voulait !

— En vérité ?

Et Richelieu éclata de rire.

— Cela vous égaie, duc ? dit Mailly tout prêt à se fâcher.

— Mais oui.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est vraiment drôle. Si cela était, enfin ?

— Le roi aimer deux femmes !

— Le roi en est capable, comte.

— Oh ! je vous en prie, ne plaisantez pas ainsi.

— Mais c'est qu'il pourrait bien vous les prendre toutes les deux, mon pauvre comte !

— Oh ! duc, en vérité, convenez-en, la situation est intolérable.

— Le fait est que c'est une étrange occurrence.

— Olympe que j'aime !

— Alors, laissez aller votre femme.

— Madame de Mailly qui porte mon nom !

— Alors, laissez aller votre maîtresse.

— Duc, je suis un homme perdu, tout Paris va se moquer de moi, et voilà déjà que vous commencez.

— A Dieu ne plaise ! mon cher comte, et je viens au contraire à vous du plus profond de mon cœur et de mon amitié.

— Un conseil, alors.

— Bah ! vous vous moquez.

— Comment cela ?

— Est-ce que l'on conseille les gens dans votre position, les gens qui ont un amour et un amour-propre ?

— Enfin, duc, vous venez ici pour quelque chose ?

— Dame ! je croyais vous avoir suffisamment dit pourquoi je venais.

— Redites-le encore.

— Eh bien ! je venais vous offrir un moyen de vous sauver du ridicule.

— Donnez vite.

— Je venais vous dire : Votre femme est recherchée du roi ; vous n'avez jamais aimé votre femme ; votre femme ne vous aime plus. Dépêchez-vous.

— Que je me dépêche ?

— Oui.

— De quoi faire ?

— Mais d'imiter monsieur de Montespan, qui, toute sa vie, a été redouté du roi, cajolé de sa femme et estimé de tout le monde.

— Duc ! duc ! c'est tout bonnement l'infamie que vous me proposez là !

— Êtes-vous fou, mon cher ? mais c'est le suprême bonheur, au contraire ; c'est ce qui s'appelle prendre un parti, c'est ce qui s'appelle battre le buisson ; c'est ce qui s'appelle mettre l'ennemi à rançon.

— Duc, je voudrais voir les choses à votre point de vue.

— Je prouve. Si vous hésitez, le roi commence par le côté faible, comme il arrive quand on assiège une place ; il vous prend d'abord votre maîtresse, et tout le monde l'approuve. C'est moral.

— Comment, tout le monde l'approuve ?

— Eh ! mon Dieu ! tout le monde aime à rire, n'est-ce pas ? Le roi, las de votre maîtresse, passe à votre femme, il la prend aussi, et cela d'autant plus facilement qu'en se laissant prendre, elle vous joue un double tour. Il résulte de là que vous vous trouvez battu à la fois par votre maîtresse et par votre femme, et que tout le monde assiste à la comédie ; car il n'est pas un spectateur qui, ayant vu représenter la première pièce, ne veuille voir représenter la seconde.

— Tenez, duc, c'est affreux !

— C'est ainsi. Ayez de la tête au contraire. Arrangez-vous un sourire ironique. Choisissez, rejetez l'ivraie, gardez le bon grain ; dans cette tempête qui menace de tout engloutir, préparez-vous une planche de salut. Sortez de là duc et pair, chevalier des ordres du roi ; ayez promesse d'un bon gouvernement, ayez le gouvernement lui-même si c'est possible, et voilà que tous riront pour vous au lieu de rire contre vous.

— Mais impossible ! impossible !

— Vous perdez le sens. Aimez-vous votre maîtresse ?

— J'en suis fou !

— Aimez-vous votre femme ?

— Je ne sais.

— Ah ! bon ! déjà des retours, des fluctuations ! Faible, faible que vous êtes ! Avez-vous ou n'avez-vous pas abandonné votre femme ?

— A peu près.

— Eh bien ! votre femme abandonnée se vengera.

— Peut-être.

— Elle se vengera, vous dis-je. Pourquoi, diable, voulez-vous qu'il y ait exception en votre faveur ? Si elle ne se venge pas avec le roi, elle se vengera avec un autre ; et alors, bonsoir le duché, bonsoir la pairie, bonsoir l'ordre, bonsoir le gouvernement ; vous aurez été cocu gratis ! En vérité, mon cher comte, je ne comprends pas qu'un homme d'esprit, ayant une charmante maîtresse comme celle que vous avez, et embarrassé de sa femme comme vous l'êtes, ne remercie pas le ciel de lui envoyer une occasion de liberté.

— Mais la liberté, en pareil cas, c'est le déshonneur !

— Grands mots que tout cela. Eh ! monsieur, si votre femme aime le roi, empêchez-le donc, ce déshonneur !

— Si ma femme aime le roi ?

— Pourquoi non ? Louis XV est-il jeune ou vieux, laid ou beau, roi ou berger ? le roi ne vous vaut-il pas, vous, moi et les autres ?

— Oh ! comme Pecquigny ! murmura le comte.

— Ce que vous ne voulez pas faire avec l'avantage de la situation, vous serez contraint de le subir. Alors, vous verrez, vous verrez !

— Duc, c'est à se briser la tête !

— Non, monsieur, c'est à se la garantir, au contraire. Êtes-vous raisonnable, le choix ne sera pas douteux.

Mailly enfonça son visage entre ses deux mains.

Richelieu le regarda en pitié, comme un vainqueur superbe regarde un ennemi terrassé.

— J'étais venu, dit-il, pour vous apprendre une bonne nouvelle et vous tenir au courant ; vous prenez la chose au rebours, n'en parlons plus.

— Mais savez-vous que c'est insultant ce que vous me dites là ? s'écria Mailly en relevant la tête.

— Prenez garde, dit Richelieu, vous me provoqueriez que je refuserais. Je suis ambassadeur de Sa Majesté et dois soutenir l'honneur de la couronne.

— Comme Pecquigny ! hurla le malheureux, comme Pecquigny !

Et il alla s'appuyer la tête sur le socle de marbre d'une statue.

Sans doute le duc avait amené Mailly où il voulait le conduire, car, profitant du moment de prostration auquel s'était abandonné le malheureux comte, il pirouetta sur le talon et disparut.

LXVII

MAILLY SE TROUBLE

Il est plus facile d'imaginer que de peindre les souffrances de Mailly après le départ de Richelieu.

Minuit et midi, il voyait sa femme, sa maîtresse, toutes deux menacées. La femme n'est rien jamais pour l'infidèle jusqu'au moment où il s'aperçoit que d'autres yeux l'ont distinguée ; mais à ce moment-là, la femme c'est la propriété, c'est le nom, c'est l'honneur, c'est tout.

A ce moment, quelle précieuse possession que la femme, et comme tout ce qu'on a dédaigné reparaît brillant, comme la raison d'aimer revient avec la raison de haïr !

En un moment, monsieur de Mailly fut jeté dans les extrêmes. Il se représenta sur-le-champ sa femme qu'il avait laissée isolée, désespérée, solitaire. Il se représenta sa femme adulée, courtisée, encensée. Un coup de poignard aigu lui traversa le cœur.

— Céder ma femme ! se dit-il, céder mon bien à celui qui ne peut me prendre que la vie ! Jamais !

Puis il s'arrêta.

— Mais, pensa-t-il, ces artisans d'intrigue et de corruption me l'ont bien dit : le roi est bon, il ne veut pas tout prendre à un malheureux gentilhomme. De deux convoitises, il négligera l'une pour laisser quelque chose à monsieur de Mailly. Le roi est un modèle de continence et de vertu. C'est Scipion ou Alexandre, ce jeune monarque.

Heureux Mailly ! va. Le roi ne te prendra que ta femme ou ta maîtresse. C'est à toi de choisir celle qu'il te plaît de te laisser prendre. Ta femme si tu veux, ta maîtresse si tu veux. Quelle générosité ! En effet, pourquoi aurais-tu à la fois une femme et une maîtresse ? c'est un cumul que la morale repousse.

Et le roi, élevé par monsieur de Fréjus, le roi est si moral !

Il n'y a de patriarche en France que Sa Majesté. Le roi seul peut se faire un sérail s'il lui plaît. Tu as une maîtresse qui t'aime et une femme que tu croyais devoir aimer. Point ! le roi te prouvera bien que c'est trop ; il te le prouvera, soit par la Bastille, soit par Vincennes, soit par tout autre moyen.

Il te le prouvera en t'envoyant les capitaines des gardes armés de leurs flamberges.

Il te le prouvera en t'envoyant ses diplomates cuirassés de protocoles et de subtilités.

Il te le prouvera par l'exil.

Il te le prouvera comme David le prouva pour Bethsabée à Urie, pardieu !

Il a non seulement pour lui l'exemple de Louis XIV, mais encore l'exemple de David.

A la première affaire contre les Espagnols ou les Anglais, on t'assignera une place si bien choisie, qu'un fourneau jouera sous tes pieds, comme il arriva à monsieur de Beaufort devant Candie.

Ou bien tu seras tué par un boulet espagnol, en face, bravement, sort de la guerre.

Ou tu recevras la balle d'un de tes grenadiers dans les reins, maladresse regrettable qui fera pleurer les gens sensibles, lecteurs de gazettes.

Mailly ! Mailly ! la situation est grave !

Elle est grave surtout, parce qu'elle annonce des appétits violens dans ce jeune prince que la France, d'une voix unanime, appelle le Bien-Aimé.

Pauvre femme ! quand elle le connaîtra mieux ! Sa femme à lui, ma femme à moi, et ma maîtresse ! Marie Leczinska, madame la comtesse de Mailly et Olympe de Clèves ! tout cela pour un adolescent, c'est grave !

Oui, Mailly ! c'est grave ; et que fera-t-il donc à trente ans, et surtout à soixante ?

Combien de gens, en pareille occurence, ont fermé les yeux, comme disait ce matin monsieur le duc de Richelieu, gens prudens, habiles à se conduire, et dont les affaires n'ont pas discontinué de marcher dans une bonne voie, sous la double impulsion de ces deux excellens moteurs si puissans qu'on appelle une belle femme et une belle maîtresse !

Ah ! ceux-là sont les habiles !

Il est certain que si je n'adopte pas ce parti, comme dit ce même duc de Richelieu, un habile aussi, que si je veux mépriser ma femme, rire d'elle et du roi, me faire un parti parmi les vieux courtisans rechignés qui jappent à la vertu ; que si je veux me refondre et me faire du dernier siècle ou plutôt des années de madame la marquise de Maintenon, on m'appellera Montausier, Navailles, Montespan, et que je serai béni dans les almanachs qui s'impriment en Hollande ; il est certain que si je pousse l'esprit de résistance jusqu'à subir l'exil, jusqu'à faire des remontrances au roi, jusqu'à demander justice à la reine, le rôle devient magnifique.

Avec un peu de tact, j'en ai, Dieu merci ! je mets Sa Majesté offensée de mon bord, je conspire avec Marie Leczinska contre ma femme, et je me fais rouler à la Bastille escorté de tous les maris malheureux et trompés, qui feront de moi leur César ou leur Pompée.

De là réhabilitation après l'exil, dignités pleuvant sur moi après la Bastille, ou du moins une renommée capable de faire pâlir tous les vainqueurs de ce siècle rapetissé.

Autre chose. Pas de bruit, pas d'esclandre ; ce qui convient mieux à un homme de bon goût, séparation authentique, remplaçant cette petite élanche de divorce que Louise et moi nous avons faite sous seing privé, exhérédation des enfans soi-disant légitimes qui pourraient naître, tout cela bien secret et bien en règle. Me voilà une vie toute de repos et toute d'honneurs. Nul ne rira du roi, devant lequel je me serai incliné. Nul ne rira de moi, qui aurai fait respecter mon nom. Ma femme ne sera plus ma femme, on la débaptisera, on l'appellera la *bien-aimée* du *bien aimé*.

Quoi de mieux !

Non, non, il ne sera pas dit qu'un gentilhomme français, quand il aura fait don de son nom à une femme, se verra forcé de renier cette femme. Moi, comte de Mailly, j'ai une femme par ma volonté, de par la loi, de par l'Église. Le roi Louis XV ne me prendra pas ma femme ; non, je ne le veux pas !

Mais Olympe, mais ma maîtresse, c'est autre chose, malheureusement. J'ai une maîtresse, et ce n'est pas ni de par la loi, ni de par l'Église, mais c'est cependant un droit consacré par la coutume. Il est sans exemple dans la noblesse, depuis cent ans, qu'un homme se passe d'une maîtresse.

Oui, mais s'il est sans exemple qu'un homme se passe d'une maîtresse, il est sans exemple aussi qu'une femme se passe...

Ici Mailly s'arrêta.

— Qu'allais-je dire ! se cria-t-il ; je me condamne moi-même. Oui, cela est sans exemple ; eh bien ! moi, moi, comte de Mailly, je l'empêcherai pourtant. A moi, à moi aussi l'arbitraire, puisque les autres veulent en chercher pour eux le monopole.

La [illegible] Mailly, tout tremblant, tout bouleversé, tout pâle [illegible] prendre son épée et sans réveiller Olympe [illegible] d'un calme profond, il courut comme un trait [illegible] de Mailly.

[illegible] était revenue [illegible] dans son carrosse [illegible] sur les coussins, seule [illegible]

[illegible] et [illegible] des souvenirs de la veille [illegible] l'avenir, elle n'avait pas cessé [illegible] de poursuivre le doux rêve qu'inspire [illegible] de [illegible] l'amour naissant au milieu [illegible] liberté.

[illegible] pas que la comtesse pensât [illegible] ce [illegible] Richelieu. Non. Nature [illegible] et [illegible] prête aux élans que [illegible] la [illegible], la passion bien placée [illegible] se forçait [illegible] chimérique dans sa pensée [illegible] bien [illegible] en elle de quoi pouvoir [illegible] tout ce que les circonstances amèneraient.

Elle avait repris possession de son hôtel comme si jamais monsieur le comte de Mailly [illegible] ce passé pour elle, ce mariage, cette bénédiction nuptiale donnée en présence des familles de Mailly et de Nesle, c'était un fossé insignifiant qui coupait sa vie de l'année précédente à l'année prochaine, et voilà tout.

Louise de Nesle ne comptait plus sur le comte de Mailly. Les rêves de la [illegible] qui venait de s'écouler lui avaient fait oublier l'époux.

Elle n'avait contre le comte de Mailly rien d'amer, rien d'hostile, rien de haineux. Le comte se serait présenté devant elle qu'elle l'eût appelé son ami, sans forcer en rien sa bouche ni son esprit à mentir.

Quant au cœur, nous n'en faisons pas mention, le cœur n'entrant pour rien dans les affaires de monsieur le comte de Mailly, époux de mademoiselle de Nesle et amant d'Olympe de Clèves, et de madame la comtesse éprise du roi Louis XV.

Soudain le comte lui fut annoncé par cette femme que nous avons vue sourire à Bannière. Monsieur de Mailly arrivait précipitamment à l'hôtel.

Elle se leva étonnée, regarda aux vitres, et aperçut effectivement monsieur de Mailly qui gravissait les degrés du perron avec la vitesse d'un homme troublé.

Une minute après, le comte entrait chez elle.

Louise poussa un cri de surprise.

— Vous ! dit-elle.

— Oui, madame, moi.

La camériste ouvrit des yeux plus grands et plus interrogateurs encore que ceux de sa maîtresse.

Monsieur de Mailly vit ces yeux-là dans une glace.

— Veuillez congédier mademoiselle, dit-il.

La camériste sortit, très décidée à écouter à la porte.

Le comte la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée.

Puis il se tourna vers sa femme.

— Maintenant, demanda celle-ci, qu'avez-vous, monsieur le comte, et à quelle circonstance inattendue dois-je le bonheur de vous voir ?

— A une circonstance grave, madame.

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez !

Mailly sourit [illegible] il avait jugé [illegible] hasard qu'un [illegible] ne pouvait jamais mal [illegible]

— Asseyez-vous, je vous prie, continua la comtesse. Serais-je assez heureuse, monsieur, pour vous être, depuis hier, devenue bonne à quelque chose ?

— Vous m'êtes devenue indispensable.

Ce fut madame de Mailly qui sourit à son tour.

— Et à quoi donc, bon Dieu ! Parlez, je vous prie.

— Vous ne vous doutez pas de ce qui m'amène ?

— Non ! ce qui fait que je suis pleine de curiosité.

— Madame, savez-vous ce que l'on dit ?

— Où ?

— Partout.

— Dites ce que l'on dit partout, monsieur le comte.

— Eh bien ! on dit que le roi... Ah ! vous rougissez déjà.

— Monsieur, si vous continuez à me regarder de la sorte [illegible] je rougirai, mais [illegible] Ainsi, je [illegible] supplie, monsieur, laissez [illegible] et poursuivez. Que dit-on du roi ?

— On dit que le roi, que le roi...

— Achevez.

— Que le roi a jeté les yeux sur certaine dame pour passer avec elle le temps qu'il ne passe pas avec la reine.

— Ah ! [illegible], répondit madame de Mailly fort troublée.

— Ah ! vous [illegible] vrai, s'écria le comte, voilà que vous pâlissez [illegible]

Louise se leva.

— Monsieur, dit-elle, je ne sais trop quel peut être le but de la méchante [illegible] que vous venez me faire jouer [illegible] sachez [illegible] de la pousser plus loin, qu'elle n'est [illegible] de mon goût.

— Oh ! madame, dit Mailly, acceptez-y toujours un rôle, je vous prie.

— Nullement, monsieur. Je n'ai point l'habitude de répondre aux choses que je ne comprends pas.

— Oh ! soyez tranquille, je vais me faire comprendre. Cela ne sera pas long. Cette dame que le roi aurait choisie, on voudrait savoir si elle agréera les hommages du roi, et comme vous la connaissez, on me charge de vous demander votre opinion.

— Voilà, monsieur, une triste commission pour un bon gentilhomme. Je suis surprise, vous connaissant, que vous l'ayez acceptée.

— Je vous prie de ne pas vous aigrir, madame ; vous allez trop vite. Si j'ai accepté la commission, j'avais mes motifs.

— Lesquels, monsieur ?

— Je connais aussi cette dame.

— Alors, faites la commission vous-même.

— Je la fais. Cette dame, c'est vous.

— Moi ! s'écria Louise ; c'est moi que le roi recherche !

Elle prononça ce peu de mots avec une si imprudente vivacité, que Mailly, s'il n'avait pas été aussi aveugle, n'eût pas attribué son mouvement à la colère.

— Vous-même, répéta-t-il.

Elle demeura quelques instans absorbée.

— Voilà qui est impossible, dit-elle enfin.

— Veuillez me croire bien informé.

— Oh ! par qui ?

— Peu vous importe. Ce que vous cherchez, ce n'est pas cela ; vous voudriez peut-être qu'on vous instruisît davantage.

— Je ne vous comprends plus.

— Un mari qui parle, ce n'est jamais compréhensible.

— Mais, monsieur, vous oubliez que vous n'êtes pas mon mari !

— Trêve de plaisanterie, madame.

— Comment, trêve de plaisanterie ! et notre acte ?

— Notre acte, notre acte, reprit Mailly embarrassé ; eh ! madame, j'ai pu jouer hier un jeu qu'il ne me convient plus de jouer aujourd'hui.

— C'est moi qui vais vous prier de parler toujours, afin que dans toutes ces paroles j'en trouve une qui puisse me satisfaire.

— Ce ne sera pas long. Le roi vous recherche, dit-on, madame, et je présume que c'est là l'origine de toutes ces bouderies, de toutes ces fiertés que vous m'avez fait subir depuis longtemps.

— Moi, des bouderies ! moi, des fiertés !

— Oh ! vous niez, je le comprends ; une pareille perfidie vaut qu'on s'en excuse.

— Monsieur le comte, vous oubliez que vous parlez à une femme.

— Je ne parle pas à une femme, je parle à ma femme, ce qui est bien différent.

— Eh ! monsieur, il n'en était plus question hier.

— D'accord, mais il en sera question aujourd'hui, aujourd'hui que je puis être ridicule par vous. Il n'était question hier que d'être malheureux...

— Distinction subtile.

— Distinction qui convient à ma logique ; je m'en sers comme je puis. Donc, madame, s'il vous agrée que le roi vous offre ses hommages, veuillez me le dire.

— Je pourrais vous répondre, monsieur.

— C'est ce que je vous demande, madame.

— Je serai plus sage que vous n'êtes fou.

— Ah ! vous niez que le roi...

— Je ne nie absolument rien, monsieur ; le roi fait ce qu'il veut. Parlez-lui et il vous répondra.

— Voilà une rare hardiesse.

— Vous trouvez ?

— Libre d'hier, prenez garde ! vous êtes trop émancipée aujourd'hui.

— Libre d'hier, je suis aujourd'hui telle que je veux être demain, telle que je serai toujours. Cette situation, c'est vous qui l'avez créée, subissez les conséquences.

— Les conséquences, quand ces conséquences sont le déshonneur !

— Oh ! monsieur, nous n'en sommes pas là.

— Madame, n'allons pas plus loin ; je vais m'adresser à votre probité ; répondra-t-elle ?

— Toujours. Seulement, prenez garde ! la probité d'une femme, c'est la franchise.

— J'accepte. Le roi vous plaît-il ?

— Beaucoup, monsieur.

— Voilà de la franchise, s'écria le comte avec un sourire [illegible]

— Vous me l'avez demandée, et je vous l'ai promise.

— Et vous en aurez [illegible] jusqu'à la fin ?

— Jusqu'à la fin.

— Je poursuis.

— Prenez garde !

— Toujours [illegible] de malheur prophétique. Vous ne m[illegible] lasserez pas [illegible]

— Tant [illegible]

— Si le roi [illegible] vous [illegible] de à faire.

— Monsieur [illegible] ne me faites pas répondre à de pareilles [illegible]

— Vous oubliez que je me suis fait [illegible] et que j'ai accepté les [illegible] de [illegible]

— Alors, [illegible]

de [illegible] par d'autres, et vous devez le [illegible] par d'autres, ce serait terrible [illegible] pour vous.

— [illegible] la même qu'à [illegible] mon mari avait [illegible] le roi.

[illegible] brûla dans les yeux [illegible]

Puis [illegible]

— Assurez-moi [illegible] pas, reprit-il avec



[illegible]

— J'insiste.

— Eh bien ! monsieur, je suis libre ; j'ai reçu un congé détourné de mon mari qui a pris une maîtresse lorsque j'avais à peine eu le temps de l'appeler mon mari. Je suis jeune, on me dit belle, j'ai un cœur et des yeux, tout cela m'appartient ; dès que je suis libre, je mettrai à profit yeux et cœur.

— Vous aimerez ?

— Si j'aime, oui.

Mailly, en [illegible] de cette singulière femme qui se révélait à lui si fièrement, poussa la colère jusqu'à la menace.

— Madame, s'écria-t-il à son tour avec un geste violent, à votre tour, prenez garde !

— Comte, dit-elle froidement, vous allez achever de me donner raison.

Mailly s'arrêta dompté.

— Je vois, reprit-il après un moment d'hésitation qui lui permit de rappeler ses esprits, je vois la réponse que j'aurai à faire. Madame, vous aimez le roi ?

— C'est vrai.

— Me ferez-vous l'honneur de me dire depuis quand,

un [illegible] plein de douceur et de mélancolie. J'ai bien besoin de cette parole, Louise.

Et il croisa ses bras sur sa poitrine gonflée et pleine de soupirs.

— Monsieur, je vous le déclare [illegible] ce n'est point une [illegible] à faire, [illegible] n'est entré dans l'âme [illegible] cet amour.

— Enfin, cet amour que vous osez m'avouer, la honte et le malheur sont [illegible] Réfléchissez bien, je vous en prie, madame.

— J'ai réfléchi.

— Mais [illegible] de courir à votre [illegible]

— Je crois, monsieur, [illegible] que je faisant [illegible] rendrez service. [illegible] jusqu'où va ma [illegible] avec vous [illegible], je n'ose véritablement vous demander de m'y aider.

— Pourquoi ?

— [illegible] je crois [illegible]

Mailly s'[illegible]

— [illegible] Je me heurte vainement, je cherche vai-

nement une âme ! Allons, patience ! Je suis né malheureux ; il n'y a peut-être en France que deux femmes comme mesdemoiselles de Nesle et de Clèves, et il faut que Louise et Olympe me soient échues toutes deux.

Et le comte, ramené à des idées plus calmes, sinon moins douloureuses, s'inclina devant cette inébranlable volonté de la comtesse, et se contenta de dire :

— Heureusement, madame, que je suis encore votre maître, et que dans la position respective que nous nous sommes faite, un sous-seing privé n'engage à rien aucune des deux parties contractantes.

— Vous vous trompez, monsieur le comte ; car si je suis déterminée à écouter d'autres hommes que vous, ce pacte, qui constate ma liberté, j'en ferai usage. Il est illégal peut-être devant les tribunaux, mais il vous fera perdre tous vos procès devant l'opinion publique, le seul tribunal dont j'aie à redouter quelque chose. Et maintenant, si vous n'avez pas autre chose à me dire...

Et, avec un geste de reine, elle lui montra la porte.

Mailly salua, écrasé, et sortit.

LXVIII

SERPENT N° 1

Mailly ne pouvait se consoler d'en être réduit aux nécessités d'un perpétuel monologue.

Et cependant, d'après ce que l'on a vu, le monologue lui était moins désagréable que le dialogue.

Donc, après sa scène avec Louise, après les façons toutes despotiques de celle-ci, après le geste d'impératrice surtout avec lequel elle lui avait indiqué la porte, le comte, repoussé par sa femme, s'était dit une fois encore que sa femme avait certainement des qualités invisibles aux yeux d'un mari ; mais puisque lui, mari de Louise, il ne pouvait voir ces qualités, il crèverait, s'il le fallait, les yeux à tout l'univers pour qu'il n'existât pas un homme qui vît ce qu'il ne voyait pas.

Menaces, prières, force brutale, persuasion, il avait tout arrangé dans sa tête de façon à combiner un plan de campagne.

Le plan de campagne arrêté, et ce fut l'affaire d'un quart d'heure que Mailly passa à aller et à revenir d'un bout à l'autre de la terrasse du bord de l'eau, les jambes de Mailly le portèrent naturellement de l'hôtel de Nesle à la maison de la Grange-Batelière, de chez Louise de Mailly chez Olympe de Clèves.

Il faut bien qu'un malheureux se console, surtout lorsque l'auteur de ses malheurs lui donne le droit de consolation.

Après tout ce qu'il venait d'entendre chez sa femme, Mailly n'était certainement pas si coupable que la veille en allant chez sa maîtresse. Et cette idée, sa bonne conscience la lui faisait savourer avec délices. C'est quelque chose de si sain qu'une bonne conscience.

Mailly arriva donc à sa petite maison dans les meilleures dispositions du monde pour être consolé. Il monta rapidement, et comme un homme qui a hâte de chasser les idées qu'il a dans l'esprit pour des idées meilleures. Mais, à moitié de l'escalier, il fut arrêté par son valet de chambre.

— Pardon, monsieur, dit le valet.

— Que me veux-tu ?

— Vous allez chez madame ?

— Sans doute.

— Mais c'est que...

— C'est que ?

— C'est que madame a du monde chez elle.

Mailly commençait à s'accoutumer aux surprises ; cependant il s'arrêta tout abasourdi.

Puis, réfléchissant que le chez elle d'Olympe était son chez lui, il repoussa le laquais et pénétra dans la chambre.

Le duc de Pecquigny était assis près d'Olympe, tout gracieux, tout confit en politesses.

Le sourcil de Mailly se fronça, ainsi qu'il convient à un homme qui va devenir jaloux.

Cependant il entra.

Le duc voulut bien lui faire quelque civilité ; il lui offrit une chaise. Mailly s'assit.

Cet air de familiarité conquis en si peu de temps par Pecquigny chez Olympe étonna Mailly au plus haut point. Il se regarda comme un homme attaqué par des voleurs sur un grand chemin, et qui, au moment où il s'apprête à se mettre en défense, reçoit un coup de bâton sur la tête. Rêve-t-il ou ne rêve-t-il pas ? Est-ce bien la clarté du jour qu'il voit ? Est-ce le reflet des mille chandelles fantastiques que l'imagination attaquée allume incontinent dans le cerveau d'un homme à passions ?

A la lueur de ce jour ou de ces chandelles, Mailly voit le duc vêtu à la dernière mode et avec la plus suprême élégance ; impossible de rien voir de plus fin que son point ; il joue délicatement avec la poignée d'une épée que l'on dirait faite pour un enfant né sur le trône du monde : cette seule poignée d'épée vaut l'argent que coûteraient toutes les lames dont l'univers est damasquiné.

En face du duc, sur l'ottomane, est assise ou plutôt couchée Olympe. Elle écoute tranquillement, avec son plus charmant sourire, et surtout avec son grand œil vigilant, tout ce que le duc se donne le droit de lui dire.

Voilà le tableau.

Mailly derrière la porte, Mailly sur le seuil, Mailly, en entrant, saisit quelques bouts de phrase dans le genre de ceux-ci :

— Eh ! laissez donc là l'opinion, mademoiselle, et faites-vous heureuse.

— Prenez garde aux sottises de la vertu : ce sont les pires de toutes, attendu qu'elles n'ont pas de remède.

— Savez-vous que la réserve, c'est souvent l'impuissance ?

Telles furent les impressions qui frappèrent Mailly au moment où, tout émotionné déjà, il entra chez Olympe.

Le corrupteur, comme nous l'avons dit, était assis sur son sopha avec une placidité qui ne se démentit point à l'arrivée de Mailly.

— Duc ! s'écria le comte.

Ce n'était qu'un seul mot, mais ce seul mot renfermait tous les reproches de délicatesse, et au besoin tous les avertissemens possibles.

Pecquigny se contenta de tendre au comte le bout de ses doigts enterrés sous ses manchettes.

Puis, comme si Mailly n'était point entré et n'avait rien interrompu :

— Duc, répondit Olympe, je vous l'ai déjà dit, je ne suis point née pour être heureuse.

C'était un coup de massue à terrasser un taureau dans un abattoir.

Mailly le reçut, mais relevant la tête :

— Ce n'est point gracieux pour ceux qui vous aiment, ce que vous dites là, Olympe, dit-il avec un rire forcé.

— Tu as parfaitement raison, mon cher, dit Pecquigny, et je suis en train de sermonner mademoiselle à cet endroit.

— Merci, duc, je le vois bien, reprit Mailly.

— Et, continua Pecquigny, malgré mes instances, mademoiselle résiste.

— Oh ! fit Olympe, résister est un mot vide de sens. Monsieur le duc, au lieu de m'attaquer par ces lieux communs qui réussissent presque toujours près des femmes oisives, monsieur le duc s'ingénie à me nommer des noms propres.

— Un vertige passa sur les yeux de Mailly.

— Oui, et de grands noms même, dit en souriant Olympe, touchée qu'elle était d'avoir vu Mailly pâlir.

— Et vous répondiez ? demanda-t-il d'une voix émue.

— Je réponds, dit Olympe, que quand j'aimerai, j'aimerai.

Mailly ne savait si c'était un compliment ou une injure.

Comme tous les hommes dans une position fausse, le comte préféra la colère au raisonnement, la brutalité à la victoire que donne une passable argumentation.

— Je vois avec peine, dit-il avec une ironie blessante, que monsieur le duc vient chez moi pour m'enlever mon bien.

— Comte, répliqua Pecquigny, nous nous sommes expliqués à ce sujet. J'ai eu dans cette circonstance l'honneur de te dire tout ce que je prétends faire, et, je t'en donne ma parole, je le ferai, c'est bien arrêté. Ce ne sera pas ton œil furibond, tes poings crispés, ta tremblante provocation, qui me détourneront de mon devoir.

— Ton devoir !

— Parbleu ! très cher comte, n'est-ce pas un devoir, répondit habilement Pecquigny, d'empêcher cette belle fille de s'ennuyer comme tu l'ennuies ?

— Duc !...

— Fâche-toi, mordieu ! que me fait cela ?

— Cela fait que si madame a eu la bonté de vous recevoir une fois, elle ne vous recevra plus, c'est moi qui vous l'atteste.

Olympe resta muette.

— Madame a daigné me recevoir parce que j'ai l'honneur d'être le capitaine des gardes de Sa Majesté, reprit Pecquigny, et que toute porte à laquelle je frappe doit s'ouvrir devant moi et devant mon bâton de commandement. Madame m'a reçu parce que je suis un bon gentilhomme, intact de réputation et porteur d'un nom qui ne reste jamais dans la rue, entends-tu, comte de Mailly ?

— Qu'est-ce à dire ? fit le comte furieux.

— Là, là ! continua Pecquigny, je t'ai promis la guerre, je te la fais, fâché ou non, tu verras le siège mis devant ton château. J'ai pu pénétrer dans la place que tu défends, grâce à mes influences particulières ; tu fais une sortie, c'est bien ; essaie de me débusquer, tu es dans ton droit.

— Ainsi ferai-je, n'est-ce pas, Olympe ?

— Comment l'entendez-vous, monsieur le comte ? dit la

jeune femme. Monsieur le duc ne m'a rien dit qui ne soit à dire.

— Tu l'entends, Mailly.

— Je n'ai rien compris que ce que m'a dit monsieur de Pecquigny.

— Si vous eussiez entendu plus, Olympe.

— Aussi n'ai-je pas entendu plus.

— Laisse-moi donc m'expliquer, je te prie, ogre que tu es, poursuivit le capitaine des gardes en riant à pleine poitrine ; tu verras que le plan que j'ai combiné est parfait et que je te défie, malgré tous tes talens stratégiques, de pouvoir le combattre.

— Voyons.

— D'abord, je veux présenter l'expression de mes regrets à mademoiselle. C'est mon droit.

— Ton droit ?

— Mon cher, en ma qualité de gentilhomme de la chambre, j'ai mes entrées.

— Chez moi !

— Est-il chez lui, mademoiselle ? fit Pecquigny avec un calme parfait, en se tournant vers Olympe.

Olympe garda le silence.

— Tu n'es pas chez toi, mon cher : mademoiselle est de la Comédie, elle a un magnifique talent dont je suis idolâtre. J'arrive, je frappe à sa porte, elle m'accueille : je lui exprime mes sensations, elle m'écoute : qu'as-tu à dire ?

— Rien ; mais ces phrases...

— Tu les as dites à cent femmes peut-être, excepté à la tienne.

Mailly rougit jusqu'aux yeux.

— Allons, comte, sois juste ; tu laisses mourir d'ennui cette femme adorable ; j'arrive, moi, je la console ; tu l'enfermes, je m'introduis dans sa prison et je me fais aimable ; tu adoptes la théorie de la compression, j'arbore, moi, le drapeau de l'expansion ; jaloux, tu l'es ou tu fais semblant de l'être. J'admets, si tu veux, la première hypothèse. Madame est ton esclave ; je viens briser les chaînes qui l'attachent, et prouver que, jusqu'ici, tu n'as été qu'un égoïste et un affreux geôlier.

— Oui, et tes affreux projets.

— Eh ! qui te parle de cela ? Il est bien question de mes projets ! Enfin, écoute, tu as quelque crédit, tu as pu faire venir mademoiselle à Paris, tu as pu, par tes relations, lui faire obtenir des débuts qu'elle a faits avec autant de bonheur que de talent, et maintenant que toute la cour a effleuré la coupe délicieuse, tu fermes la source, tu la séquestres, tu veux nous priver, tu nous prives de ce bel organe séducteur avec lequel Olympe chante plutôt qu'elle ne dit les vers de Racine. Tu nous ravis cette beauté touchante qui faisait de Néron un Titus. Tu nous prives de cette boîte de Pandore pleine d'esprit, que tu remplaces par tes bouderies interminables. Allons, allons, Mailly, résigne-toi, j'ouvrirai les portes, et ton charmant rossignol s'échappera.

— Ecoute, dit Mailly, pendant que le capitaine essayait dans les glaces d'adorables minauderies et de magnifiques mouvemens de tête et d'épaules, et qu'Olympe divertie souriait ; écoute-moi, duc, toi qui es des plus braves parmi les braves de cette cour.

— Ecouter ! je ne fais que cela depuis ton arrivée, mon cher, et je n'ai encore rien pu entendre qui valût la peine d'être entendu.

— Entends donc ceci. Cette femme est mon bien !

— Comte, tu es dans l'erreur, mademoiselle Olympe est cataloguée.

— Comment, cataloguée ?

— Elle appartient au public, grand et petit.

— Duc, si tu me l'enlèves...

— Qu'arrivera-t-il, insensé ? dit Pecquigny en se levant. Amuse-la, ta maîtresse, et, je te le jure, elle ne m'écoutera plus.

— Oh ! s'écria Olympe en saisissant les mains de Mailly qui chancelait, comte, vous avez fait pour moi tout ce que vous avez pu faire, et cependant...

— Cependant ? ... fit Mailly avec angoisse.

— Cependant, tu l'ennuies, interrompit le duc. Elle aime la comédie, tu l'en prives, cordieu ! Elle qui sait jouer à faire pleurer les autres, pourquoi la forces-tu de rougir ses beaux yeux dans la solitude ?

— Ah ! Olympe !

— Eh ! oui, elle s'ennuie. Je te l'ai dit, c'est par là que je la prendrai, en dépit de toi, en face de toi ; je ne ruserai point, je ne serai point un ennemi déloyal ; j'irai à elle, je lui ferai voir le contraire de ce que tu lui donnes, et je te réponds qu'elle te quittera.

— Ménage un amour vrai, libertin ! athée ! s'écria Mailly.

— Ton amour, un amour vrai ! Allons donc ! répliqua le duc. Ton amour, c'est un amour commode, qui se compose de toutes les petites lâchetés au moyen desquelles tu enjolives ta vie. Tu veux que je respecte cela ; tu veux que je m'accommode, comte, de la petite maison hypocrite dans laquelle tu te sauves contre tes créanciers, ta femme et tes maîtresses ! Tu veux que je me paie de tes yeux langoureux, de tes soupirs, de tes jérémiades, quand je te sais sortant de chez un ministre près duquel tu as intrigué et de chez une femme de la cour près de laquelle...

— Je ne sors pas d'où tu dis.

— C'est bien pis, tu sors de chez ta femme.

Olympe lança un regard sec à Mailly.

Le comte fut frappé comme d'un coup d'épée.

— Allons, dit-elle fatiguée.

— Olympe, répondit-il, vous ne savez pas ce que j'allais y faire, chez ma femme.

— Eh ! mon ami, reprit Pecquigny, tu allais lui jurer que tu ne viens pas de chez Olympe, comme tu voudrais prouver à Olympe que tu ne viens pas de chez la comtesse.

— Monsieur le duc, dit tout à coup le comte de Mailly en se redressant, vous avez passé les bornes ; c'est se mêler d'une façon plus qu'impertinente de mes affaires.

— Des gros mots !

— Suivis d'effet.

— Bon ! un coup d'épée dans ta petite maison ! Voilà de jolies manières !

— Alors, n'insultez pas.

— Alors, n'aie pas la double situation de l'amphibie ; ne respire pas à la fois avec les bronches et avec les branchies.

— Duc, nous nous expliquerons en bas.

— Eh ! quand je t'aurai tué, ou que tu auras couché sur la neige un capitaine des gardes du roi, cela ne prouvera pas que tu n'as pas à la fois une maîtresse qui gêne ta femme et une femme qui gêne ta maîtresse. Cordieu ! mon ami, choisis, ne prends pas tout. Est-ce ta maîtresse que tu veux ? emporte-la, mais si loin que nous ne puissions plus la voir. Je te l'ai déjà dit. Est-ce ta femme ? alors ouvre-nous à deux battans la porte de ta petite maison. C'est un assaut ; qu'y veux-tu faire ?

Olympe jeta un regard sur le comte.

— Olympe ! Olympe ! s'écria Mailly éperdu, car il avait saisi je ne sais quoi de flottant dans les yeux de sa maîtresse.

— Monsieur le duc a raison, dit celle-ci avec froideur, c'est une décision qu'il vous faut prendre.

— Vous aimez donc quelqu'un, alors ? dit Mailly ; cette explication de tantôt, cette réconciliation, c'était donc un mensonge ?

Il comptait avec ces mots fatiguer ou piquer le duc, mais il avait affaire à un rude jouteur, difficile en paradoxes.

Celui-ci, sans se déconcerter :

— Quoi ! lui dit-il, tu n'as pas de honte !

— Honte, de quoi ?

— Tu t'es expliqué tantôt avec elle ?

— Certes.

— Et vous vous êtes raccommodés ?

— Je le croyais.

— Et tu ne t'aperçois pas que, si tu te rebrouilles dans la même journée avec la femme qui t'a pardonné le matin, tu es un homme perdu ?

Olympe sourit au plus fort.

Pecquigny avait les honneurs du triomphe.

Le comte laissa errer ses yeux hagards à l'aventure ; cette logique était au-dessus de ses forces.

— Olympe ! Olympe ! s'écria-t-il en joignant les mains et se tournant vers sa maîtresse, Olympe, je n'ai plus rien au monde que ton amour !

— Bel effort ! murmura Pecquigny.

— Olympe, continua Mailly, je n'ai plus rien au monde que ta probité, que ta foi !

Pecquigny n'osa plus rien ajouter ; il eût blessé celle pour qui depuis une heure il combattait avec l'espoir de s'en faire un auxiliaire.

— Olympe, reprit Mailly, tous les sacrifices qu'il te faudra faire, je les ferai ; mais, dis-moi, je t'en conjure, que tu ne te laisseras pas corrompre ; dis-moi que je n'aurai pas cette mortelle douleur de te sentir vaincue par le mauvais démon qui veut t'abaisser comme il m'abaisse.

— Comte, dit-elle, je n'aimerai jamais celui qui me donnera seulement la moitié de sa vie. Donnez-moi tout.

— Ah ! fit Pecquigny, y es-tu ?

— Soit ! murmura Mailly d'un air sombre, je n'en aurai pas le démenti. Tout à toi, Olympe, tout à toi ! Seulement, chasse d'ici cet homme qui sait bien que je ne puis le tuer.

Olympe s'avança vers Pecquigny, qui attendait souriant.

— Monsieur le duc, mon seigneur et maître a parlé, dit-elle, ne le rendez pas malheureux. Il fait pour moi tout ce qu'il peut, plus qu'il ne peut même.

— Non, dit Pecquigny, non, je ne m'en irai d'ici que quand il vous aura remise dans le flot du monde. Vous n'êtes pas à lui, vous êtes à nous.

— Enfin, démon, que veux-tu ? cria Mailly écumant de colère.

— J'apporterai à mademoiselle deux rôles nouveaux. Je veux qu'elle les étudie.

— Non.

— Oh ! [illegible]

— Dites ce que vous voulez, Olympe.

— J'aime mieux étudier des rôles que de mourir d'ennui. On ne [illegible] pas mal en étudiant des rôles.

— Tu vois bien, comte, elle parle comme un beau livre. Laisse-la donc : tu lui paraîtras meilleur quand elle aura essayé de tout.

— Lâche !

— Tu me fais rire. Regardez-le, Olympe : c'est le plus [illegible], le plus brave, le plus beau de nous tous. Il n'a pas assez de ces avantages. Il lui faut ajouter [illegible]. Joue donc avec nous jeu franc, jeu [illegible], et nous [illegible] raison. Voici vos rôles, Olympe. [illegible]

Elle regarda Mailly.

— Oui, dit-il. Qu'elle dise demain [illegible]; et tremble si c'est pour son bonheur, je lui dirai : Vous avez bien fait.

— Ah ! fit Pecquigny, je suis battu, comte ; n'allons pas plus loin. Il s'incline.

— Corbleu ! comte, [illegible] Olympe, voilà un homme qui vous aime ! Et il salua encore.

— Tenez, reprit-il, [illegible] la *Fausse Agnès*, c'est un charmant personnage ; et comme il faut que vous réussissiez dans ce rôle, [illegible] à vous pour tout ce qui vous manquera.

Puis, voyant la [illegible] de Mailly :

— Calme-toi, mon cher comte, calme-toi, après ce que tu viens de dire [illegible] tranquille. Olympe est sacrée pour moi. Bien [illegible] qu'on ne lui feras pas d'infidélité politique ou [illegible], sans quoi je reprends mes droits. Tu doutes ? Foi de duc ! c'est conclu.

Il salua [illegible] avec cette légèreté charmante des gentilshommes de cette époque, baisa gracieusement la main d'Olympe, et laissa tout étourdi le comte, auquel il promit de revenir le lendemain.

— Je suis perdu ! pensa celui-ci. J'aime ma maîtresse plus que l'honneur de ma femme. Richelieu près de [illegible] me fait rire.

LXIX

CE QUE LES CANONS PERMETTENT ET CE QUE LES CANONS NE PERMETTENT PAS

Quant à monsieur le duc de Richelieu, qui paraissait moins dangereux au comte que Pecquigny, il ne pouvait, on le comprend, rester en si beau chemin. Après avoir prévenu loyalement le mari, c'est-à-dire après avoir fait la déclaration de guerre, il ne lui restait plus qu'à engager les hostilités. On voit que la même tactique [illegible] adoptée des deux côtés.

Richelieu avait prévenu le mari, Pecquigny avait prévenu l'amant. On vit alors le duc se diriger, après l'entretien qu'il avait eu avec Mailly, vers la maison de monsieur de Fréjus à Issy. [illegible] l'y attendait.

Ces [illegible] d'antichambre ont une intuition d'une sûreté [illegible] chez les prophètes de [illegible]. Un [illegible] échappé dans le premier salon et saisi [illegible] le valet révéla à chacun d'eux que l'occasion [illegible]. Richelieu fut introduit.

Le prélat, sobre et [illegible] en matière de repas, venait de prendre un dîner [illegible], avait dû être exhilarant pour son cerveau. Richelieu, s'apercevant de ces symptômes flatteurs, s'empressa de mettre la conversation au niveau de l'attente du prélat.

— Monseigneur, dit-il, j'ai fait selon vos désirs.

— Quels désirs, cher monsieur de Richelieu ? fit l'évêque.

— Nous avons eu l'autre jour, vous le savez, un petit entretien.

— Ah ! oui, pardon !

[illegible] les [illegible] toutes [illegible] quelque chose de sérieux.

— Oh ! duc, vous avez pris au sérieux notre entretien ?

— [illegible] monseigneur, et ma conscience a été très vivement frappée.

— En vérité !

— À tel point, monseigneur, que dès mon départ, je me suis mis [illegible].

L'évêque [illegible].

— Voyons [illegible].

— J'ai eu [illegible] comme vous, monseigneur, la plus [illegible] la tranquillité [illegible] royaume.

— Sans aucun [illegible] le but et le désir de tout bon Français ; [illegible] Richelieu est bon Français entre tous.

— Cependant, monseigneur...

— Eh bien ?

— Eh bien, un scrupule m'arrête.

— Ah ! fit l'évêque encore une fois ramené aux craintes d'une défection de la part de Richelieu, vous avez un scrupule, vous ! un scrupule qui vous arrête ?

— Dame ! je vous l'ai dit, monseigneur, je suis devenu fort timoré là-bas.

— Comment, un scrupule ! quand moi je semblais au contraire...

— Eh ! monseigneur, je viens de vous dire combien Vienne m'a changé les mœurs.

— Mais [illegible] le vois, que craignez-vous, voyons ? les coteries de toutes ces femmes ont-elles déteint sur vous sitôt votre arrivée à Paris ?

— Ce n'est pas cela, monseigneur.

— [illegible] Vous avez vu la reine, et vous hésitez.

— Ce n'est pas encore cela, monseigneur, parce que j'ai l'idée de faire le bonheur de Sa Majesté la reine bien plus encore que le bonheur du roi.

— Alors, monsieur, je ne vois pas de scrupule possible de la part d'un diplomate, homme d'épée, homme de cour.

— Mais, monseigneur, fit Richelieu, charmé d'avoir un peu effrayé monsieur de Fréjus, Votre Grandeur ne me fait pas l'effet de me comprendre du tout. Le scrupule que j'ai, je l'ai à cause de vous.

— Bon ! Quoi donc ? qu'est-ce que ce scrupule alors ?

— C'est un exorde que je cherche.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour parler.

— Que craignez-vous donc ?

— Je crains pour vos oreilles religieuses, monseigneur.

— Le chirurgien, mon cher duc, doit savoir toucher les plaies ; et ne suis-je pas un double chirurgien, moi ; chirurgien religieux et chirurgien politique ?

— Bien répondu, monseigneur. Je commence, et d'abord voici le fait principal. J'ai vu tout ce qu'il y a à la cour.

— Ensuite ?

— Ensuite le roi ne paraît pas disposé...

— A quoi ?

— A tout, monseigneur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Mais...

— Mais quoi, monseigneur ?

— Pour qui ?

— Ah ! voilà les difficultés, monseigneur ; quand un roi de l'âge du nôtre est disposé à tout, il ne doit pas se montrer bien difficile sur le choix des instrumens.

— Vous m'inquiétez.

— J'aimerais assez vous entendre, monseigneur, exprimer vos idées à ce sujet. Quel goût aurait Votre Grandeur ?

— Dame ! c'est un peu à vous à me le dire.

— Je vais essayer alors, répondit Richelieu.

— Voyons, fit monsieur de Fréjus.

Et le prélat s'enfonça dans un vaste fauteuil, préludant par le souvenir heureux d'une bonne digestion aux joies cachées d'une petite intrigue bien scandaleuse et menée par le duc de Richelieu.

— Voici ma liste, fit le duc en tirant un papier de sa poche.

— Oh ! oh !

— Nous avons d'abord madame de Toulouse.

— Non, non ! s'écria vivement le cardinal ; une femme de ce rang, c'est comme qui dirait la guerre au sein de la famille royale. Vrai, duc, auriez-vous pensé à madame de Toulouse ?

— J'ai dû penser à tout ce que le roi paraît goûter, monseigneur, et le roi...

— A pris beaucoup de plaisir en tout temps à baiser les belles mains et à regarder les belles épaules blanches de madame la comtesse de Toulouse, n'est-ce pas ?

— C'est cela même.

— Mais il y a un mari.

— Oh ! pour le roi, est-il des maris ?

— Impossible ! impossible ! fit vivement Fleury.

— Je m'en doutais bien, monseigneur, à cause de la politique.

— Car enfin, continua le cardinal, si nous nous donnons un maître, au moins faudrait-il qu'il fût choisi par nous, et madame la comtesse de Toulouse se choisirait trop facilement elle-même.

— Monseigneur, vous êtes toute raison. Passons alors au numéro deux.

— Passons.

— Mademoiselle de Charolais ?

Le prélat regarda Richelieu en souriant.

— Allons, monsieur le duc, vous y mettez du vôtre. C'est beau !

— Moi, monseigneur, oh ! Et puis, le service du roi !

— Voyons, voyons, a-t-on le droit de franchise ?

— Pardieu, monseigneur.

— Oui, mais sur cette personne en particulier?
— Voulez-vous que je vous la [illegible], monseigneur?
— Je le voudrais d'autant plus que vous pourriez parler en connaissance de cause, duc.
— Eh bien! monseigneur, [illegible] vous l'avouez, mademoiselle de Charolais [illegible]
— N'est-ce pas? Cependant, elle est bien agréable encore.
— Sans doute [illegible] du beau sang.
— Un peu trop [illegible].
— Trop [illegible] c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?
— C'est cela! [illegible] Vous devez en avoir appris quelque chose, qui [illegible] le monde [illegible] [illegible] avant [illegible] que Dieu jadis avait [illegible] [illegible] épouse [illegible]
— La femme...
— Hélas! [illegible] que l'on me raconta, il n'y a pas huit jours.
— Monseigneur [illegible] le saurais, raconté par Votre Grandeur cela me paraîtrait encore meilleur.
— Eh bien! duc, [illegible] vers moi un peu.
Monsieur de Richelieu avança son fauteuil vers celui de son Éminence.
— Me voici, monseigneur.
— Eh bien! mademoiselle de Charolais a un hôtel. Cet hôtel a un suisse. Ah! tiens, mais j'oubliais avant l'hôtel. Elle a une habitude.
— Laquelle, monseigneur?
— Dame! [illegible] un fils ou une fille à celui que [illegible] pour la consoler d'être restée mademoiselle de Charolais.
Richelieu se mit à rire.
— Vous [illegible] monseigneur.
— Eh bien! duc, [illegible] mademoiselle de Charolais en vient là, toute sa société, qui n'en ignore pas, fait semblant de la croire [illegible]. Elle garde le lit quinze jours, la chambre un mois, c'est fini. On appelle cela les spasmes de mademoiselle de Charolais.
— Très bien.
— Vous savez, n'est-ce pas?
— Monseigneur, depuis deux ans j'étais à Vienne.
— Je poursuis. Cette année dans cet hôtel que la dame habite, il y a un nouveau suisse, un grand et gros diable qui arriva de Berne *ex abrupto* dans le dernier mois qui précède les spasmes, [illegible] à qui les traditions n'avaient pas encore été enseignées.
— De sorte que...
— De sorte que lorsque mademoiselle de Charolais fut au lit et que le malaise commença à venir s'inscrire chez elle, le suisse, [illegible] à la première visite qu'on lui fit, répondit en ouvrant deux bonnes lèvres soutenues de trente-deux énormes dents :
— Montsire, Matemoiselle se portir à merfeille et l'envant auzi.
Richelieu éclata, le prélat imita son exemple. Tous deux donnèrent un libre cours à leur hilarité.
La glace était rompue. L'entretien désormais pouvait marcher dégagé de toute précaution oratoire.
— Ainsi! fit Richelieu.
— Biffez le numéro deux, mon cher duc, et cela par intérêt pour...
— Pour le roi?
— Oh! [illegible] pas cela. Je dis par intérêt pour les coffres de l'État, [illegible] ses naissances périodiques se traduiraient d'un déboursé annuel trop considérable.
— Numéro trois, mademoiselle de Clermont.
— La sœur de mademoiselle de Charolais! Est-ce que nous n'aurions pas trop à craindre les influences de monsieur le duc?
— Je crois que [illegible], monseigneur.
— Et puis, vous n'avez donc pas regardé mademoiselle de Clermont?
— Mais si, monseigneur.
— Elle est jolie, c'est vrai.
— Très jolie [illegible]. Et puis elle [illegible] pas de suisse, je crois.
— Oh! duc, il paraît qu'elle a une jambe contrefaite.
— Tiens, monseigneur, vous savez cela! dit Richelieu d'un ton espiègle.
Fleury rougit.
— On le dit [illegible]
— Mais [illegible]
— Femme [illegible]! duc, femme politique!
[illegible]
aux preuves.
[illegible]
— Passons donc, bien qu'en vérité ce soit une charmante.
— Très bien, voilà une raison. Au numéro quatre, alors. Madame de Nesle.
— Madame de Nesle?
— Vous avez [illegible], monseigneur.

— Mais [illegible] bien, une femme qui a trente-neuf ans [illegible]
— Mais [illegible] extrêmement belle, et l'on prétend que le roi...
— Vous [illegible] à propos de ce que vous voulez dire.
— J'étais à Vienne, monseigneur.
— Le roi, en [illegible] de Fontainebleau, où, dit-on, il avait soupé dans un pavillon avec madame de Nesle, le roi a dit...
— Le roi a dit?
— C'est à Pecquigny qu'il a dit cela.
— Mais achevez, par [illegible]
— Ma foi! duc, il y a des [illegible] qui défendent aux évêques de dire ce que le roi a dit à Pecquigny.
[illegible] Richelieu. Passons au numéro cinq. Madame Paulmier.
— Quoi! Paulmier l'hôtesse?
— L'hôtesse, oui, monseigneur. Cette grosse commère si dodue, si ferme et si belle. Vénus à trente ans, peinte par Rubens.
— Eh quoi!
— Eh! monseigneur, si le roi a jamais eu désir d'une beauté supérieure à celle de la reine, c'est pour la [illegible] de madame Paulmier. Vous ne savez donc pas ce que c'est que madame Paulmier?
— Si fait: une main, un bras, un tour merveilleux.
— La [illegible] de Diane. Des cheveux d'or tombant aux jarrets.
— Des pieds mignons.
— Des yeux d'une convoitise et d'une promesse!
— La peau de satin.
— Monseigneur, vous connaissez très bien madame Paulmier?
— Hélas! oui.
— Eh bien! est-ce une femme politique?
— Non, mais tous les pages, tous les chevau-légers, [illegible] les mousquetaires, tous les Suisses et tous les écoliers [illegible] sont amoureux. C'est une femme qui reçoit plus de billets par jour que je ne reçois de lettres dans la semaine.
— La conclusion...
— Elle est bien simple. Je conclus que si le roi veut de madame Paulmier, il la prendra lui-même, et que nous n'avons pas besoin de la lui donner.
— Passons. Numéro six. Mademoiselle Olympe de Clèves.
— La comédienne?
— Elle-même. Qu'avez-vous à dire, monseigneur?
— Oui!
— Elle est à madame Paulmier ce que la beauté est à l'agrément.
— Oui, elle est très bien.
— Vous la connaissez?
— Peuh!
— Du talent.
— Mais oui, assez, de la vérité surtout.
— Vous l'avez vue jouer?
— On me l'a dit.
— C'est fâcheux que vous ne l'ayez pas vue vous-même, vous avoueriez qu'[illegible] vous ne connaissez rien d'aussi b[illegible]
— Ah! pour la beauté, c'est vrai. Quand cette femme là marche, on dirait qu'elle appuie sur les fibres de votre cœur, et qu'elle les fait vibrer comme des touches de clavecin.
— Allons, monseigneur, je vois qu'on vous l'a très [illegible] dépeinte.
— Sans fard, duc, je l'ai vue jouer.
— Allons donc, monseigneur! Eh bien?
— Eh bien! elle est superbe. De plus, j'ai pris des informations.
— Et?
— Et la fille est parfaite. Bariac a causé avec une certaine fille de chambre qui s'appelle Claire.
— Ah! Et...
— Et cette fille lui a fait jouer un rôle mythologique.
— Continuez donc, monseigneur.
— Connaissez-vous la fable d'Actéon?
— Pecquigny a-t-il été changé en cerf?
— Non, Bariac avant cela [illegible]
— Ah! fort bien. Actéon [illegible] dans le trou du souffleur!
— Mieux que cela, duc [illegible] la fable serait mal copiée. Vous savez bien que pour Actéon il s'agit de cristal.
— D'un bain! [illegible] Bariac! fit Richelieu.
— Voilà du [illegible]
— Poursuivez, m[illegible]
— Les [illegible] défendent aux ecclésiastiques l'abus de peintures [illegible]
— Ah! [illegible] Mais alors vous devez savoir combien le roi serait [illegible] d'aimer une si parfaite personne.
— Duc, on n'appelle pas cela aimer.

— Non, déplaise aux canons, monseigneur.

— Un pareil amour se nomme passe-temps.

— Eh, quoi ?

— Eh bien ! ce qu'il faut à Sa Majesté, c'est un amour réel, un amour véritable, de la passion, entendez-vous, duc, que cet amour vienne de la tête ou des sens, qu'il vienne même du cœur, si l'on veut, pourvu que nous le [illegible] à la source avec la clef qui dispense ou qui retient, qui ouvre ou qui ferme.

— Mais nous y serons, monseigneur.

— Non.

— Et puis le roi a remarqué cette fille.

— Raison de plus : coterie Pecquigny.

— Mais monsieur Pecquigny deviendra [illegible] quand nous le voudrons coterie Fleury.

— Duc, réfléchissez ; une comédienne, non, jamais. Tenez, fit-il en reprenant du sérieux, le roi ne doit pas déchoir. Une comédienne dans Versailles ou dans le Louvre, non, ce n'est pas possible. Laissons les comédiennes aux rois fainéans de l'Angleterre pour faire les intermèdes de leurs duchesses. Chez nous, gens polis, civilisés, n'exposons pas les gentilshommes à [illegible] dans les coulisses ou à changer en coulisses l'appartement royal.

— Cependant, monseigneur.

— Louis XV, voyez-vous, duc, couche dans le lit de Louis XIV ; prenons garde d'oublier ce détail.

— Vous avez pris toutes mes convictions, monseigneur, dit froidement Richelieu, je me rends, alors.

— Passons, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure.

— Passons donc au numéro sept.

— Qui a sur votre liste le numéro sept ?

— Madame la comtesse de Mailly.

— Oh ! oh ! fit Son Éminence.

— Encore un bond ? dit monsieur de Richelieu.

— De bon aloi, duc, cette fois-ci, mais...

— Dites vos mais, monseigneur, je vous prie.

— Il y a un mari.

— Je le sais pardieu bien !

— Il y a une famille.

— Je vois que vous aimez mieux qu'on s'occupe de la famille ; soit. J'avais commencé par l'aînée des filles, mais, puisque vous y tenez, allons. Numéro huit, Pauline Félicité de Nesle, encore au couvent.

— Elle est laide.

— Voilà un peu pourquoi je ne la nommais pas. Seulement, je dois vous prévenir d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que Pauline est fort spirituelle.

— Je le sais.

— Vous savez ce qui se passe au fond des couvens ?

— Un évêque !

— C'est juste.

— Je vous dirai même qu'elle a de l'ambition, et la plus mondaine.

— Je le sais aussi, monseigneur.

— Quoi ! duc, vous savez ce qui se passe au fond des couvens ?

— Monseigneur, j'ai connu son abbesse.

— C'est juste, dirai-je à mon tour.

— Donc, Pauline est trop spirituelle et trop mondaine pour nous.

— Elle est trop laide.

— Numéro neuf, monseigneur : Diane Adélaïde, la troisième sœur.

— Presque une enfant.

— Alors je ne parlerai pas d'Hortense Félicité, numéro dix, quatrième sœur.

— Non, duc.

— Et de Marie-Anne, la cinquième sœur, belle fille que l'on dit un peu courtisée déjà par le marquis de la Tournelle.

— Duc, si elle est courtisée déjà, laissons Marie-Anne, la cinquième demoiselle de Nesle. [illegible] au roi des maris, on s'en défait ; des amants, non.

— Monseigneur, vous m'édifiez. Voilà ma liste de [illegible] qui commence à s'épuiser, et nous n'avons rien décidé.

— Mais, duc, peut-être avons-nous passé trop légèrement sur le numéro sept.

— Sur madame de Mailly, Louise-Julie ?

— Épouse de Louis-Alexandre de Mailly, [illegible] de mademoiselle [illegible] de Clèves.

— C'est toujours plaisir de causer avec vous, monseigneur, il n'est pas de mémoire pareille à la vôtre.

— C'est vrai, duc, on me dit quelquefois que j'ai à peu près celle de votre grand-oncle le cardinal.

— Monseigneur, répliqua Richelieu avec une sorte de sécheresse, je n'en puis pas juger beaucoup, je n'ai jamais vu mon oncle, et je vous vois.

Cette réserve à double tranchant pouvait passer pour une délicate flatterie.

Fleury la prit ainsi et s'en régala.

— Nous reviendrons donc à madame de Mailly, fit le duc.

— Par essai.

— Oh ! certes ; quant à moi, monseigneur, je n'y ai aucun dessein arrêté.

— Duc, elle est bien maigre.

— Qu'appelez-vous maigre, monseigneur ? demanda Richelieu avec un sang-froid glacial.

— J'appelle maigre, mon cher duc, la femme qui, au premier abord...

— Allez, allez monseigneur.

— Je ne vous blesse pas ?

— Du tout, du tout. Allez.

— Eh bien ! continua le cardinal, la femme qui, lorsqu'on la voit en face...

— Les canons ! monseigneur, les canons !

— Hélas ! oui !

— Eh bien ! monseigneur, je vous répondrai.

— Oh ! je crois bien que madame de Mailly est la femme de France qui porte le mieux une robe d'apparat.

— C'est quelque chose.

— Je crois bien !

— Pour un jeune roi coquet.

— C'est vrai !

— Bien porter une robe, monseigneur, c'est une promesse des plus considérables.

— La robe, beau feuillage, mais l'arbre ?

— Eh ! là, monseigneur, avec une femme comme celle dont nous parlons, entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

— J'avoue ! j'avoue !

— Les plus belles mains !...

— Le fait est qu'il semble qu'on voit des fuseaux charmants ou les doigts de l'Aurore.

— Une peau nacrée, diaphane, sous laquelle le sang court vermeil et généreux.

— Un œil dilaté, franc et lumineux comme celui du chevreuil.

— Un pied...

— Ne quittons pas la tête, duc !

— Une bouche rouge et brûlante !

— Des dents de perles, c'est vrai.

— Une petite moustache noire qui fait toujours son nid aux coins de la bouche.

— Et qui est de la couleur des sourcils, noirs comme l'ébène.

— Avez-vous vu cette naissance de cheveux ?

— Au bas du col, n'est-ce pas ?

— Oui, au chignon.

— Et les pointes du front ?

— Il y en a sept.

— Suivant la règle de beauté.

— Le front est magnifique.

— Il n'est pas prétentieux.

— Non, c'est le front d'une belle femme, non le front d'une femme de génie.

— Ah ! point important !

— Monseigneur, savez-vous une chose ?

— Dites.

— Vous disiez qu'elle était maigre.

— Écoutez, cette poitrine de jeune fille !

— Monseigneur, on dirait que vous n'avez jamais remarqué les bras.

— Ah ! les bras sont beaux ?

— Monseigneur, ils sont non seulement beaux, mais gros.

— Ah ! duc.

— Pas d'incrédulité ! Regardez, que diable ! quand vous feriez un peu comme saint Thomas, monseigneur, il a bien mis sa main dans le côté de Notre-Seigneur, vous pouvez bien mettre les yeux sous les...

— Duc, duc, les canons !

Et l'évêque se mit à rire d'une façon toute rabelaisienne.

— J'insiste sur ce point, monseigneur, savez-vous bien pourquoi ?

— Je le saurai si vous me le dites.

— C'est parce que le gros bras chez une jeune femme, c'est un diagnostic irrécusable.

— De quoi ?

— De santé, d'avenir.

— D'avenir ? Quoi ! de la brachiomancie ! est-ce votre sorcier de Vienne qui vous a appris cela ?

— Non, monseigneur, il ne s'agit pas de l'avenir moral, mais de l'avenir physique. Telle femme a les bras beaux avant la maigreur de la jeunesse, qui ne peut manquer de devenir une très belle femme à l'âge de la maturité.

— Eh, eh, duc, quelle physiologie.

— C'est comme cela, monseigneur.

— En sorte que vous n'avez pas la moindre inquiétude pour l'avenir physique de Louise de Mailly?

— Monseigneur, connaissez-vous ses jambes?

— J'en ai ouï parler, mais la renommée...

— Monseigneur, c'est une jambe comme je n'en jamais vu de pareille. Or vous savez que les plus belles du monde sont à Paris, et que j'ai toujours vécu à Paris jusqu'au moment où l'on m'a envoyé à Vienne.

— Ah! bien, duc, la jambe est un stimulant très actif pour le roi. Le roi, toutes les fois qu'il chasse, se met à couvert sous un arbre, aux rendez-vous, pour regarder, sans être vu, les dames qui descendent de cheval ou qui y montent.

— En vérité!

— Et toutes les fois qu'il voit une jambe à son goût...

— Est-il connaisseur?

— Mais assez. Il demande immédiatement des renseignements sur la dame. Mon Dieu, c'est à sa belle jambe que madame de Nesle, la mère, doit l'aventure qui n'a pas eu de suites.

— Maintenant, monseigneur, quittons le physique si vous voulez, puisque nous sommes à peu près d'accord.

— Oui, duc, il est convenu que Louise de Mailly deviendra une fort belle femme.

— C'est dit, monseigneur, parlons de ce qu'il y a dans ce front si beau.

— Peu de chose peut-être!

— Pardon, beaucoup d'esprit.

— Ah! diable! de l'esprit caché!

— Vous avez dit diable, monseigneur, pour un évêque, c'est un juron affreux!

— C'est vrai, j'aurais dû dire duc, au lieu de diable, ce ne serait qu'une vérité. Elle a donc un esprit caché?

— Oui.

— Le pire de tous, savez-vous bien!

— Un très grand esprit qui ne se cache que pour ceux à qui elle ne le veut pas montrer.

— Voilà qui est effrayant!

— Non.

— Mais pardon, duc, la femme d'esprit gouvernera le roi, aujourd'hui qu'il ne faut plus que de l'esprit pour gouverner.

— C'est méchant pour monsieur le duc ce que vous venez de dire, monseigneur.

Fleury se mit à rire.

— Ce qu'il y a de pire pour nous, duc, vous venez de le dire, c'est l'esprit.

— Pardon, monseigneur, à côté de l'esprit j'oubliais le cœur.

— Elle a du cœur?

— Et un cœur dans lequel est entré le roi.

— Vous croyez qu'elle aime le roi?

— Monseigneur, je le crains. Il résulterait de là que madame de Mailly amoureuse du roi nous donnerait la sécurité que nous cherchons. Jamais elle ne chercherait à empiéter.

— Bien, mon cher duc, seulement est-on jamais sûr de ces choses-là? Une femme, quand elle croit tenir un homme, et que cet homme est un roi, ne change-t-elle pas de caractère?

— Tant qu'elle aime, non, monseigneur.

— Mais aime-t-elle longtemps?

— Celle-là, je le crois.

— A quels diagnostics voyez-vous cela, monsieur le prophète? dit Fleury raillant un peu le duc.

— Ardente et rêveuse à la fois.

— Ce qui signifie... pour vous?

— Qu'elle trouvera le roi très beau, très bon à garder et que pour le garder elle fera tout ce qui sera nécessaire.

— Expliquez-vous mieux.

— Voici. Quittant son mari, elle fait un scandale; ce n'est pas une femme à reculer devant un scandale, mais ce n'est pas non plus une femme à entamer aventures sur aventures; elle fera une bonne fois ce que lui dira son cœur, ce que lui dira sa tête. Sa tête est vive, je vous en préviens; le cœur est bavard, je vous l'affirme; mais une fois cette parole du cœur ou de la tête bien exprimée, mutisme absolu. Or une femme, pour se décider au silence des sens ou de l'amour honnête, doit avoir tant de bonnes raisons qu'elle ne peut jamais les rassembler toutes: elle aime mieux capituler. Voilà pourquoi madame de Mailly capitulera toujours dans sa liaison avec le roi.

— Même avec l'amour propre?

— Surtout!

— Même avec la pauvreté?

— Comment, la pauvreté! Monseigneur, est-ce que vous dites là ce que vous pensez?

— Je le dis. Madame de Mailly va se trouver abandonnée de son mari, n'est-ce pas, duc? Sa famille la repoussera, et le roi ne sera pas généreux.

— Le roi n'est pas généreux! s'écria Richelieu.

— Je ne vous dis pas, monsieur: Le roi n'est pas généreux, je vous dis: Ne *sera* pas.

— Oh! oh! monseigneur, mais qui vous fait penser cela? dit Richelieu devenu attentif.

— D'abord duc, mes instincts, puis mes besoins, je veux dire les besoins de la France.

— La France aurait besoin que le roi fût avare! s'écria encore une fois Richelieu.

— Monsieur le duc, ne me regardez pas de travers: je vous le dis en vérité je suis vieux, le roi est jeune, il s'annonce comme devant avoir un très grand nombre de péchés à commettre, or, tôt ou tard, il tombera dans le gouffre de la prodigalité, comme son aïeul Louis XIV.

— Eh bien! monseigneur.

— Eh bien! monsieur, la France serait ruinée. Or, je ne veux pas que cela arrive de mon temps. C'est inévitable sans doute, mais pas pour moi. J'ai une dizaine d'années à vivre, je les vivrai en économisant les ressources; un autre, un successeur, fera le saut périlleux, pas moi.

— Le saut! Mais vous m'effrayez, monseigneur! Est-on si près?

— On est trop près; les expédients commencent, je ne suis pas assez jeune pour les imaginer toujours neufs et productifs; quand vous serez ministre, dépêtrez-vous-en, vous qui êtes homme de ressources.

— Oh! monseigneur!

— Je ne déguise pas ma pensée, comme vous le voyez bien. Tout pour moi jusqu'à ce que je sois mort. Cela ne tardera pas.

— Oh! que d'exagérations en tout cela!

— Voyons, duc.

— Monseigneur, vous grossissez les dépenses.

— Vous verrez!

— Vous grossissez le danger.

— Brûlez-vous-y, ce ne sera pas de mon aveu.

— Enfin, empêcherez-vous le roi d'être jeune?

— Eh! non, parbleu! Bon! voilà qu'après avoir juré le diable je reviens à Dieu, c'est bon signe. Non, je n'empêcherai pas le roi d'être jeune; tout au contraire, voyez, je lui trouve deux capitaux, moi, là où tous les autres ne lui en eussent trouvé qu'un, et à grand'peine encore.

— Deux capitaux?

— La jeunesse et la puissance, deux magnifiques flambeaux tout neufs en belle et bonne cire amassée par le Mazarin, habile homme, pétrie par votre oncle, grand homme; deux flambeaux que le roi Louis XIV a si bien brûlés ensemble et par les deux bouts, que, ma foi! ils sont un peu réduits.

— C'est vrai!

— Vous voyez bien, il faut que le roi, mon élève, en ait pour jusqu'à la fin de ses jours, jours qui seront nombreux, j'espère.

— Espérons.

— Je m'y prends donc d'avance. Je permets au roi de dépenser un de ces capitaux à la fois, jamais deux. Il a la jeunesse, cela ne coûte rien; qu'il en use pour le présent, nous verrons ensuite.

— Mais un roi jeune, c'est un roi dépensier.

— Du tout! un roi jeune, c'est un agréable amour que toutes les femmes doivent s'arracher. Il consent à les aimer, il leur permet de l'adorer. Il donne un pois, il récolte une fève, il prête un œuf, il reçoit un bœuf.

— Diantre! monseigneur, quelle morale! Savez-vous que j'ai dans mon régiment des racoleurs qui pratiquent cette théorie, et les soldats les appellent des... grugeurs.

— Je le crois bien; vos soldats sont des soldats, et les racoleurs ne sont que des sergents, ou tout au plus des fourriers bien humbles. Faites-en des colonels, on commencera à compter avec eux; faites-en des maréchaux, vous m'en direz des nouvelles; princes du sang, vous les admirerez; rois, ils ne sont que justes.

— Oh! monseigneur, là, là! pourquoi justes?

— Parce que, monsieur le duc, dit sévèrement Fleury, une maîtresse de roi n'a pas une perle qui ne coûte dix mille livres de pain au peuple de ce roi.

Richelieu s'inclina.

— Ma politique ne vous paraît pas digne d'un gentilhomme, peut-être?

— Monseigneur, je ne dis plus rien.

— Croyez-moi, duc, ajouta finement le vieillard, je tiens à ce qu'on ne rogne pas trop les parts de mes amis.

— Ainsi madame de Mailly est acceptée à la condition qu'elle fera vœu de pauvreté.

— Oui.

— D'abord...

— Oui. Je la dispense du reste.

— Voilà des conditions dures, monseigneur.

— Vous ne voyez pas que je donnerai aux maîtresses ce que je retire à la reine.

— [illegible] le roi vous forcera peut-être ?

— Ah ! s'écria le vieillard avec une vivacité qui dévoila toute sa politique à Richelieu, c'est là que je l'attends ! Que le roi me force la main, et ma responsabilité étant hors [illegible] !

— Bien, pensa Richelieu, je te comprends.

— D'ailleurs, se hâta d'ajouter Fleury, ne venez-vous pas de me dire que la comtesse n'aime plus son mari ?

— Elle l'a quitté.

— Qu'elle aime le roi ?

— Supposition.

— Supposition ! Vous avez dit positivement qu'elle est tendre et rêveuse ; qu'elle a de petites moustaches et des sourcils noirs.

— Fait positif.

— Donc, elle ne peut se dispenser d'aimer le roi.

— Il faudra s'enquérir.

— Cela vous regarde.

— Je m'y appliquerai pour vous obéir.

Fleury dissimula un mouvement d'impatience causé par cette obstination de Richelieu à demeurer couvert.

— Je conclus. Si madame de Mailly aime le roi, peu lui importera que le roi la traite en Cléopâtre ou en Lucrèce.

— C'est possible ; mais l'orgueil ?

— Nous sommes convenus qu'elle n'en aura pas.

— Monseigneur me bat.

— Avec vos armes. Du reste, duc, craignez-vous pour la solidité du numéro sept ? Voulez-vous que nous en cherchions un autre ?

— Oh ! non, monseigneur ; arrêtons-nous là ! La lutte avec vous est fatigante.

— Oui, par la logique serrée.

— J'aime mieux aller m'exercer contre une femme.

Le prélat sourit.

— Duc, dit-il, n'oubliez jamais que je suis votre meilleur ami, si vous m'en voulez accorder l'honneur.

Richelieu s'inclina.

— Je n'ai eu dans tout cela, dit-il, qu'un seul vrai chagrin.

— Lequel ? mon Dieu !

— C'est d'entendre dire qu'un roi de France allait être avare. Cela n'était pas arrivé depuis...

— Depuis... votre oncle, fit malignement le vieillard.

Richelieu allait peut-être répondre, Fleury lui coupa la parole.

— Que vous importe, après tout, dit-il, que le roi soit avare ou prodigue ?

— Eh ! monseigneur, vous en parlez comme un homme dégagé du monde, vous.

— Mon cher ami, je suis dégagé du monde, c'est vrai ; mais vous, vous avez les bénéfices du monde.

— Moi ?

— Sans doute, vous.

— Lesquels, mon Dieu ! si le roi est avare ?

— Eh ! duc, un roi n'est jamais avare quand il promet ou qu'il a des gens qui promettent pour lui.

— Bah ! monseigneur, vous voulez rire ?

— Non, sur ma parole !

— Vous appelez riche celui à qui on a promis, vous, monseigneur.

— Certes.

— Si l'on tient, oui.

— C'est évident ; mais à qui est venue l'idée qu'un roi de France ou un ministre du roi français manque à sa parole ?

— Oh ! s'écria Richelieu ravi de voir parler ainsi. Louis XV, votre élève, tiendra toujours sa parole.

— En doutez-vous, duc ?

— Non, si vous en répondez.

— J'en réponds corps pour corps !

— Monseigneur, pas un mot de plus.

— Il ne vous manque qu'une seule chose, duc, c'est la mémoire.

— A moi, monseigneur ?

— Oui, à vous. Que vous a-t-on promis ?

— Oh ! pardieu ! je le sais, allez. Je ne l'ai pas oublié, jamais.

— Voilà tout ce qu'il faut, mémoire pour retenir, mémoire...

— Pour tenir.

— Adieu, duc.

— Monseigneur, mille respects.

Et Richelieu sortit.

LXX

SERPENT N° 2

Richelieu, après avoir obtenu son double engagement du ministre, pensa qu'il était tenu de se mettre à l'œuvre, et, sans perdre une minute, il partit pour aller retrouver madame de Mailly.

Du roi, il ne s'en inquiétait pas un instant ; n'avait-il pas les pleins pouvoirs de monsieur de Fréjus !

Quant à la comtesse, tout exaspérée de sa scène avec son mari, toute gonflée de vengeance féminine, elle se tenait dans son boudoir au moment où le duc fut annoncé par sa caméristé.

En toute autre circonstance, Louise de Mailly eût refusé de recevoir le duc, à qui sa réputation plus que compromettante fermait toutes les maisons des femmes respectées à la cour ; mais la pauvre comtesse vivait depuis deux jours dans une telle surexcitation que rien ne lui paraissait plus inconvenant que les convenances.

C'est pour les femmes un terrible moment à franchir que le moment où elles cachent leur pâleur sous du rouge, ou leur rougeur sous l'éventail ; seulement, il faut avouer que, ce moment franchi, elles sont plus fortes et meilleures pour le bien ou pour le mal que les hommes.

La comtesse, sans en être arrivée là, se sentait déjà à demi délaissée ; l'abandon de son mari lui inspirait un profond dégoût pour les hommes : un sentiment pareil conduit à la supériorité.

Etre supérieur dans le monde, c'est mettre sous ses pieds l'opinion.

Louise se disait non seulement dans son cœur, mais encore dans sa conscience, que, monsieur de Mailly songeant à des amours publiques, elle pouvait bien, elle, songer à des amours particulières : elle se rappelait que monsieur de Richelieu assistait la veille à la petite fête de Rambouillet, et qu'il avait été témoin des faits et gestes du roi.

Elle se rappelait en outre que, dans le court tête-à-tête qu'elle avait eu avec monsieur de Richelieu au moment où elle attendait que tout le monde fût parti, monsieur de Richelieu avait lu aussi profondément dans son cœur que si elle avait eu à la poitrine cette fenêtre que désirait y voir le philosophe antique, et que, fort heureusement pour bien des gens, les philosophes modernes n'ont pas encore pu y pratiquer.

Elle pensa, aussitôt que le nom du duc de Richelieu fut prononcé, que d'un rapprochement avec lui allait naître une occasion d'apprendre ce que le roi avait dit ou fait depuis cette scène.

Il n'est pas une femme peut-être qui sache résister à la curiosité, c'est-à-dire aux violentes démangeaisons de savoir comment pensent d'elle les gens qu'elle a distingués, et particulièrement, parmi ces gens-là, l'homme qu'elle aime.

Et si cet homme qu'elle aime est le roi, on pense bien que ce n'est plus de la curiosité, mais de la frénésie.

On a dit avec raison que c'était cette curiosité qui causait la perte de la plupart des femmes, car c'est en s'informant que l'on sait, et c'est la science qui perd.

Madame de Mailly, sans se rappeler, tant son désir de *savoir* était grand, que la veille encore elle était une femme inattaquable et inattaquée, madame de Mailly donna ordre à l'instant même qu'on introduisît chez elle monsieur de Richelieu.

Quant à des idées qui regardaient personnellement le duc, elle n'en avait conçu aucune.

Et pourtant le duc, à trente ans, était d'une rare beauté. L'âge viril avait chez lui tenu, et au delà, toutes les promesses de l'adolescence.

Mais la comtesse n'avait rien remarqué de tout cela. Ce qu'elle avait vu, c'était le roi jeune et beau, non pas Louis XV le monarque, mais Louis XV à seize ans, Louis XV rayonnant de jeunesse et de besoin d'aimer.

Quant au duc, elle savait qu'il était bel homme et recherché, comme on sait que Raphaël était un grand peintre. Cette beauté et ces succès du duc, c'était une chose de notoriété publique, qu'elle ne contestait ni n'affirmait.

En conséquence, elle n'avait pris aucune précaution de jour ou d'ombre, selon la coutume des femmes de ce temps pour faire valoir leur teint. Elle n'avait ni ajouté ni retranché une seule mouche quand le duc entra paisiblement dans son cabinet sur les pas de la caméristé.

Sans trouble, sans gêne, sans affectation, elle sourit à Richelieu en lui faisant la révérence et laissa partir sa femme de chambre sans presser ni retarder son départ.

Ils demeurèrent seuls.

Madame de Mailly [illegible] le silence ; elle se sentait embarrassée sous le regard fixe du duc de Richelieu.

Celui-ci contemplait Louise avec une sorte de fascination qui, dans ses idées à lui, était certainement le meilleur moyen possible de conversation.

— Monsieur le duc, dit enfin la jeune femme, à quelle heureuse circonstance, s'il vous plaît, dois-je l'honneur de votre visite ?

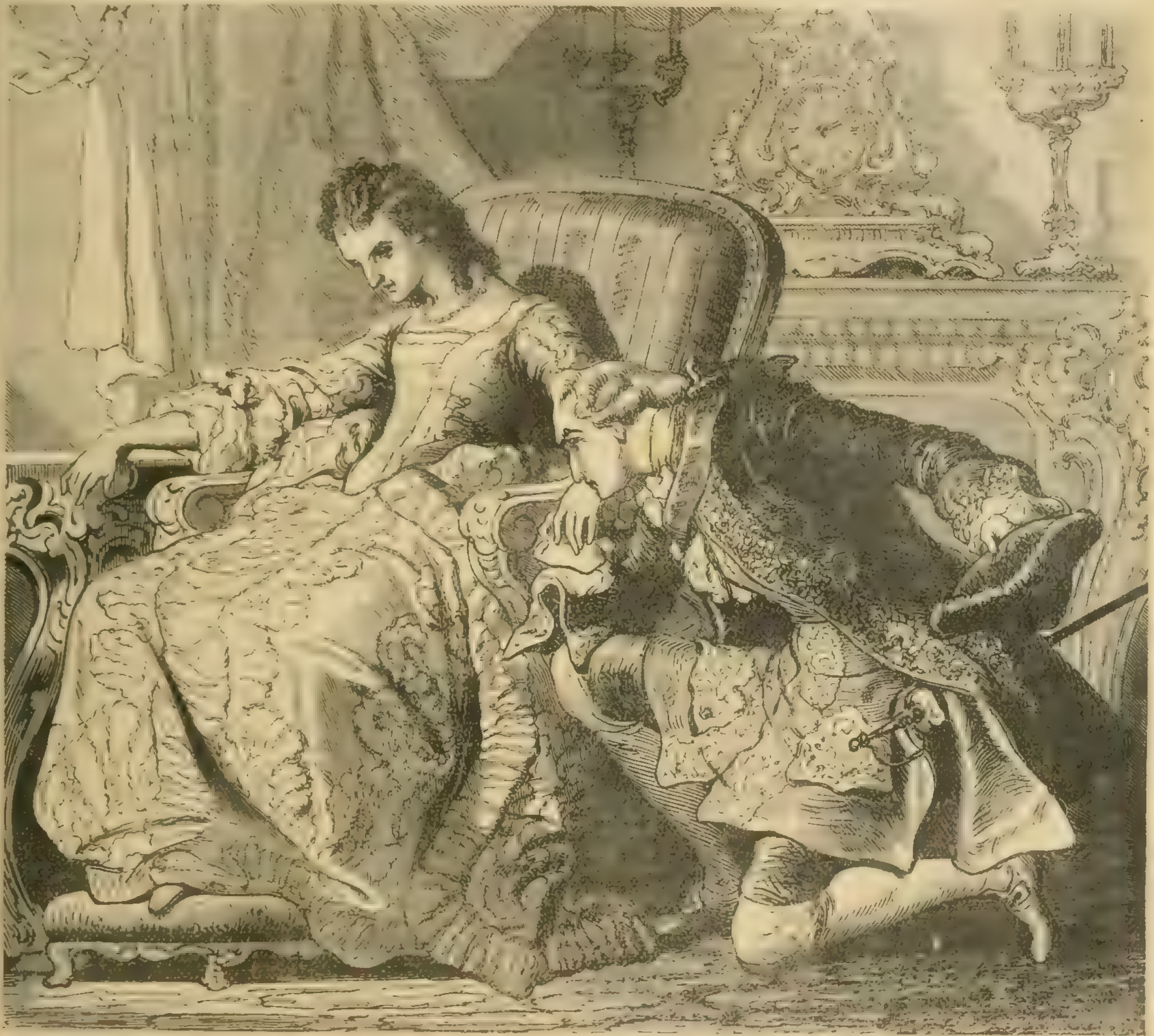
— Madame, répliqua-t-il en saluant avec une grâce exquise, me pardonnerez-vous d'abord de vous [illegible] regardée ? [illegible] de passer une heure avec un homme sans qu'il vous adresse quelque compliment d'une nature banale [illegible]

Richelieu devina la pensée de la comtesse de Mailly [illegible] souriant.

— Madame, dit-il, je vais sans doute vous faire une grosse impertinence.

— Qui sait ? [illegible] froidement.

— Mais vous ne [illegible], j'en suis certain, continua-t-il.



Le duc fléchit un genou.

Les joues de Louise se couvrirent de pourpre, et toutes les histoires du duc de Fronsac lui revinrent à la mémoire.

Cependant, l'œil de Richelieu n'était pas animé de la provocation qui offense une femme ou de ces feux qui l'inquiètent.

— Il m'est impossible, répondit-elle en cherchant à sourire malgré son embarras, de vous empêcher de me regarder, monsieur le duc, ou même de m'en fâcher, car vous le faites le plus honnêtement du monde, et je le crois sincèrement, dans une intention qui n'a rien d'hostile pour moi.

— Vous le pouvez croire, madame la comtesse.

— Dites-moi cependant, je vous l'ai demandé déjà, si c'est uniquement au désir de me regarder que je dois l'avantage de votre visite ?

— Madame, il est vrai qu'à Rambouillet j'ai eu l'occasion de vous voir et très longuement, mais assez peu malgré cela, et trop peu même, si j'en crois toutes les idées qui me sont venues depuis hier, et dont je vous ai même, madame, touché quelques mots dans le cabinet.

— Allons, pensa-t-elle, nous y voilà ! N'est-il pas possible

— Peut-être, monsieur le duc.

— Je mets toutes mes espérances en votre bonté, madame la comtesse.

— Ne vous y fiez pas trop, dit-elle, cependant, et puis, vous n'avez pas encore commencé. Puisque je puis conserver de vous le souvenir d'un gentilhomme extrêmement civil et agréable dans le commerce de la vie, ne me donnez pas de vous une autre idée.

— Madame, reprit le duc [illegible] sur les lèvres son premier sourire, laissez-moi, je vous prie, m'expliquer.

— Non ! non ! monsieur le duc, non. Mieux vaut, je crois, le doute que la certitude.

— Mais cette impertinence est pardonnable, madame, je [illegible]

— Duc, je n'en crois rien. Un homme de votre rang n'arrive pas chez une femme avec la garantie qu'une impertinence arrêtée soit pardonnable.

— Enfin, telle qu'elle est, madame, je me résigne ; la conversation ne commencerait pas avec vous sans cela. Tout ce que je puis vous dire d'agréable maintenant, ne le pre-

nez point, je vous prie, comme calcul personnel. J'ai le malheur, ou plutôt j'ai le bonheur de n'être animé envers vous que d'un sentiment très vif...

— Duc ! monsieur le duc !

— L'amitié, madame, reprit Richelieu avec un geste plein de courtoisie, l'amitié la plus réservée et la plus respectueuse qui soit au monde.

Louise de Mailly trembla.

— Oh ! fit elle.

— Vous voyez, comtesse, que, sur ce terrain, nous ne pourrons manquer de nous entendre.

— Oh ! certes, monsieur.

— Je continue donc, et vous allez voir si j'ai fait de bonnes et utiles réflexions depuis hier.

— J'écoute.

— Bien réfléchir, cela arrive surtout à ceux qui ont bien observé, n'est-il pas vrai, comtesse?

— Mais je crois que oui. De même, à ce que je crois toujours, que bien observer arrive à ceux qui savent bien réfléchir.

Richelieu salua.

— Or, vous avez observé, dit elle.

— J'ai observé, madame, un fait très curieux et très intéressant.

— Et où cela, monsieur le duc.

— Hier, à Rambouillet, madame la comtesse.

— Relativement à qui?

— A vous. Ce même fait, vous le savez, dont je vous ai parlé, toujours dans le cabinet.

— A moi, c'est difficile, monsieur le duc ; simple et peu communicative, je ne croyais pas, je l'avoue...

— Vous ne croyiez pas être remarquée? C'est impossible, madame.

— Un compliment !

— Non, mieux que cela, une observation. Voir vos yeux et trouver qu'ils sont noirs, ce n'est rien ; voir votre bouche et trouver qu'elle est charmante et votre sourire plein de grâce, ce sont là des observations vulgaires. J'ai donc observé mieux que cela, vous voyez, et j'ai de l'amour-propre, c'est chose connue depuis longtemps à la cour.

Le cœur de madame de Mailly commençait à battre. Elle déguisa le tremblement qui menaçait de se manifester sous un enjouement de commande.

— Allons, allons, duc, mettez-moi sur la sellette ; je vous y autorise, puisque je ne puis me défendre.

— Oh ! vous y êtes, comtesse. Ecoutez-moi. J'ai donc remarqué que les yeux noirs scintillaient en touchant tel ou tel but ; que les lèvres, si fines et si parlantes, avaient des sourires pleins de soupirs et de signification.

— Monsieur le duc !

— Toujours quand le même but se proposait, entendons-nous bien, je vous prie. Rien n'a été plus intéressant pour moi à étudier. Toute la soirée, je me suis délecté au jeu de cette adorable physionomie. Toute la nuit, j'ai senti vibrer à distance, comme si j'en eusse tenu tous les fils, ce cœur riche d'un trésor inappréciable, d'autant plus que vous en ignorez vous-même le prix, un cœur riche d'amour.

— Mon cœur, à moi !

— Votre cœur, à vous.

Louise appuya une main sur son cœur et pâlit.

— De grâce ! madame, s'écria Richelieu, n'allez pas oublier un moment, je vous en conjure, que j'ai commencé la conversation par vous déclarer que nul n'est pour vous un ami plus sincère et plus dévoué que je n'ai l'honneur de l'être.

— De l'amour ! répéta-t-elle en essayant l'ironie ; de l'amour ! Oh ! monsieur, non... non...

— Madame, ne niez pas.

— Monsieur, je vous assure...

— Madame, je ne me permettrais pas de vous interroger, et ne vous demande point, en conséquence, de rien avouer.

— Vous êtes un singulier visiteur, monsieur le duc, et je ne vous comprends pas, en vérité.

— Aurais-je eu le malheur de vous déplaire, madame?

— Vous piquez, je vous l'avoue, ma curiosité.

— C'est énorme déjà, madame. Je vous disais donc que votre aveu ne m'était pas nécessaire, puisque c'est moi qui viens vous faire une confidence. Tout au plus aurais-je besoin d'un acquiescement.

— A la bonne heure ! Quant à ce que vous disiez de vos observations...:

— Elles sont justes, madame.

— Fausses, duc, fausses !

— La, la, madame ; ne me réduisez pas à prouver.

— Fausses, vous dis-je !

— Pourquoi démentez-vous vos beaux yeux, votre beau sourire ?

— Qu'est-ce qu'un regard? Un rayon de l'intelligence. Qu'est-ce qu'un sourire? Une fossette dans la joue.

— Madame, c'est le langage du cœur.

— Vous appelez un regard et un sourire le langage du cœur chez une femme oisive?

— Allons, ne démentez point maintenant votre cœur excellent et généreux.

— Voilà que vous vous en prenez à mon cœur, qui est froid comme pierre.

— Ah ! vous me piquez : songez, comtesse, que j'ai à défendre un intérêt contre vous.

— Contre moi ! un intérêt ! Lequel ?

— Celui du but dont je vous parlais tout à l'heure, celui du but vers lequel convergeaient hier à Rambouillet sourires et soupirs. Je ne parle plus des regards, puisque vous n'en voulez pas.

— Prouvez-moi !

— Je vous mets au défi, madame, de nier que vous aimez en ce moment quelqu'un ! s'écria Richelieu avec énergie. Niez cela, et je descends de toute l'admiration que vous m'avez inspirée ; niez cela, et je nie à mon tour votre élan de cœur, votre regard de feu, votre soupir plein d'enthousiasme : je vous nie et je me tais.

— Mais enfin, monsieur, dit Louise toute palpitante, qui aimé-je ?

— Le roi, madame.

Et il laissa tranquillement tomber ces deux mots comme deux énormes montagnes sous le poids desquelles s'engloutirent en un instant les résolutions et les tentatives de mensonge de la femme.

Elle tomba sur le dossier de son fauteuil, l'œil éteint, les lèvres décolorées, le front pâle.

Richelieu ne bougea pas de sa place.

— C'est affreux, murmura Louise, c'est affreux, monsieur le duc !

— Vous ne direz pas que je vous insulte, madame la comtesse, répliqua froidement le duc. Il n'est personne en ce monde qui soit plus digne d'être aimé de vous depuis que vous avez le droit de ne plus aimer votre mari.

Un coup l'avait terrassée, le second coup la releva.

Richelieu venait, par une habileté sans exemple, de lui donner l'avantage à ses propres yeux dans cette conversation.

Peu à peu Louise se ranima : la couleur reparut à ses joues, et le feu étincela de nouveau dans son regard.

— Je ne dis pas, monsieur le duc, fit elle, que vous m'insultiez ; je dis que vous me torturez le cœur, et cela bien cruellement.

— A Dieu ne plaise, madame la comtesse, que je me rende coupable d'un pareil crime ! Vous torturer, moi? oh ! non ! Je vous ai conté votre propre histoire : seulement j'avais la certitude que vous l'ignoriez vous-même.

— Je l'ignore encore.

— Oui, je le crois, mais moi je ne l'ignore plus.

— Oh !

— Et je vous avertis, il est extrêmement naturel, il serait invraisemblable que, fait comme est le roi, vous ne l'aimassiez pas.

— Monsieur le duc, ménagez-moi.

— Eh ! madame, que fais-je donc? quel est mon rôle ici? non seulement je suis venu vous apporter un ménagement mais encore un secours efficace.

Elle le regarda l'œil enflammé.

— Que voulez-vous dire? fit-elle.

— Voici en deux mots. J'ai vu, vous disais-je tout à l'heure, j'ai vu hier dans votre âme la noblesse ; j'ai deviné combien vous alliez souffrir de tout ce qui arrive.

— Qu'arrive-t-il ?

— J'y viens. Le roi a aimé beaucoup la reine.

— Ah ! Est-ce qu'il l'aime moins? fit-elle avec vivacité.

— Prenez garde à vos yeux, comtesse, interrompit le duc en souriant : ils viennent de laisser aller une vérité dans un éclair ! Oui, madame, le roi aime un peu moins la reine, et, bien plus, il commence à aimer ailleurs.

— Ah !

— S'il n'aime pas, on lui fera croire qu'il aime ailleurs. Vous savez tout l'enthousiasme qu'excite autour de lui ce charmant roi dans sa cour.

— Oui ! oui !

— Le roi a le cœur inflammable.

— Vous voulez dire qu'il aime quelqu'un, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— Madame, cela pourrait arriver très vite, s'il vous regardait souvent, comme il en a eu l'occasion hier et comme il l'a fait.

La comtesse rougit.

— Oh ! le roi m'a peu regardée, dit-elle.

— Le roi est distrait, et l'on cherche à le distraire plus encore. Tant de gens attireront ses yeux de droite et de gauche, qu'il ne sera plus possible à Sa Majesté d'avoir un regard vacant d'ici à deux mois.

— Pauvre prince ! que d'amours fausses, que de mensonges avares, que de sensuelles amorces, cachant des trahisons !

— Votre cœur vient de parler avec une philosophie dont je vous croyais tout à fait incapable, madame. J'ai réfléchi comme vous tout d'abord à ce danger que court le roi d'être trompé, et au danger que vous courez vous-même.

— Moi ! un danger ?

— Oui, sans aucun doute.

— Je ne vois pas lequel.

— Mais, pardon, madame, n'est-il pas convenu là, tout à l'heure, entre nous deux, que vous aimez le roi ?

— Méchant homme ! s'écria Louise avec des larmes dans les yeux.

— Méchant, soit, mais logique. Nous sommes bien convenus de ce fait. Or, si vous aimez Sa Majesté, trouvez-vous plaisant de voir le roi aimer d'autres femmes ?

— Homme brutal !

— Brutal ! soit encore, mais de plus en plus logique, vous le comprenez bien ; si vous aimez le roi, si vous êtes blessée de le voir passer à d'indignes amours, pensez-vous qu'il vous faille travailler à vous faire aimer du roi, vous qui le pouvez sauver en vous faisant heureuse ?

— Monsieur, oh ! monsieur.

Et Louise cacha son visage dans ses mains.

— Madame, croyez bien que si je ne vous estimais pas par-dessus toutes choses, je ne serais point venu pour parler avec cette franchise. Vous n'y devez sentir rien que le désir arrêté de vous interdire toute faute, que la volonté ferme de vous faire réussir en tout dessein.

Avec une femme de moindre valeur, je ne me fusse pas dérangé, ou j'eusse fait de la diplomatie. A vous, je dis franc et net.

Femme belle, aimante, généreuse, et digne d'être aimée par un charmant prince, par un grand roi, voulez-vous prendre votre place ou l'abandonner à d'indignes femmes qui la guettent ?

Répondez ! Pas de larmes, pas de puérile rougeur, pas d'émotion de pensionnaire. S'il s'agissait d'être reine de France, je n'en chercherais pas moins votre réponse ; mais la place est prise. Il ne reste, hélas ! à prendre que la seconde ; mais elle peut devenir la première. En voulez-vous ?

Étourdie, atterrée, écrasée, Louise se levait et retombait alternativement sur son siège, en proie à un désespoir, à une fièvre qui finirent par émouvoir l'âme impassible de Richelieu.

— Madame, dit-il, je m'étais trompé, je vous croyais un ferme caractère ; excusez-moi, et oubliez, je vous en prie, ce que je vous ai dit ; de tout cela, il ne me reste qu'un regret bien vif, de vous avoir pu offenser en vous tenant un langage que vous n'avez pas compris tel que je vous l'adressais.

Le duc se leva le plus respectueusement du monde, et vint devant elle faire sa révérence.

Elle était baignée de larmes. Elle tremblait comme une fauvette hors du nid après un premier orage de mai.

Mais enfin, voyant que le duc, impitoyable, se préparait à sortir :

— Monsieur, dit-elle, n'abusez pas d'une femme qui aime, puisque vous prétendez avoir découvert son amour !

Le duc revint à madame de Mailly, fléchit un genou devant elle, et baisa, comme s'il adorait une sainte, la froide main qui pendait hors du fauteuil.

— Me voici tout à vous, dit-il ; remettez-vous, madame ; je suis vôtre, encore une fois, jusqu'à la mort. Parlez, je vous écoute.

LXXI

OÙ IL EST TRAITÉ DE LA PUISSANCE DES BONNES RAISONS SUR UN ESPRIT JUSTE

Richelieu poussa un Ah ! qui avait visiblement pour but de prendre haleine.

Madame de Mailly ramassa son éventail qui avait doucement glissé de sa main sur son siège, et de son siège à terre.

— Je vais donc, reprit monsieur de Richelieu, m'expliquer à cœur ouvert avec votre esprit.

— Et pourquoi pas avec mon cœur, duc ? demanda la comtesse.

— Parce que avec votre cœur c'est déjà fait ; vous êtes séduite, et vous n'avez plus besoin que d'être décidée.

— Ah ! duc !

— Bon ! nous n'irons pas loin, si la première vérité vous révolte. Prenez garde, comtesse, car je n'ai que des vérités à vous dire, je vous en préviens.

— J'écoute.

— Bien décidément ?

— Oui.

— Eh bien ! maintenant que toute glace est rompue, maintenant que vous savez que je suis un ami, sachez encore une chose qui vous rassurera bien davantage.

— Laquelle ?

— C'est que je suis intéressé.

Madame de Mailly releva cette tête intelligente que les préliminaires de cette grave conversation avaient courbée.

— Un intéressé ! demanda-t-elle avec étonnement ; ce pauvre monsieur de Mailly, je vous croyais au mieux avec lui.

— Oh ! comme vous vous égarez, comtesse. Bon Dieu ! qui pense à monsieur de Mailly ? Est-ce que monsieur de Mailly est pour quelque chose dans ce que nous disons ?

— De quoi s'agit-il donc ?

— Eh ! madame, il s'agit de savoir tout simplement qui gouvernera la France d'ici à deux mois.

— Monsieur le duc...

— Encore ! Oh ! je ne vous pardonne pas cette hésitation, comtesse ; que diable ! comme disait mon grand-oncle, qui a dit une quantité sinon de bonnes choses, mais de grandes choses dans sa vie, qui veut la fin veut les moyens. Voulez-vous la fin ?

Madame de Mailly murmura un mot qui n'était ni un oui ni un non ; mais murmurer un mot inintelligible en pareille circonstance, c'était donner son adhésion.

Ce fut bien ainsi que monsieur de Richelieu prit ce mot inintelligible.

— Alors, dit-il, si vous êtes de l'avis de mon grand-oncle et du mien, pourquoi ce regard flottant ? Il m'avait cependant semblé qu'entre nous deux tout allait devenir simple et dire facile à entendre.

— Parlez donc, alors, fit madame de Mailly avec un soupir.

— Voilà...

Madame de Mailly déploya son éventail, comme dans un combat singulier un guerrier antique préparait son bouclier.

— Le roi est si jeune, continua le duc, que nous ne savons pas encore bien précisément s'il a un cœur ; la reine seule pourrait en témoigner. Mais prenons garde, le jour où une autre que la reine pourra résoudre cet important problème, ce jour-là, madame, nous aurons fait fausse route, et ce n'est plus un cœur qu'aura le roi.

— Aura-t-il deux cœurs ? demanda en souriant madame de Mailly.

— Non, comtesse, il aura des sens, ce qui sera bien plus dangereux pour vous, pour moi, pour tout le monde.

— Pour moi ! dit la comtesse, qui ne s'était arrêtée qu'à ce qui la regardait.

— Sans doute, madame ; car, prenez garde, ce que d'autres lui auront appris, le roi le saura, et, par conséquent, vous n'aurez plus à le lui apprendre. Or, vous savez combien Sa Majesté est reconnaissante envers ses précepteurs.

— C'est donc bien difficile, duc, d'aimer et d'être aimée !

— Hein ! fit le duc.

La comtesse répéta la question.

— Oh ! comtesse, s'écria le duc, comme vous voyez la chose à un point de vue rétréci ! comme vous comprenez votre mission sous un aspect bourgeois ! Fi donc, une demoiselle de Nesle !

— Faites-moi donc la leçon, duc.

— Eh bien ! comtesse, sachez ceci : qu'à partir du jour...

Il hésita.

La comtesse regarda le duc.

— Ma foi ! tranchons le mot, dit celui-ci, c'est qu'à partir du jour où vous serez la maîtresse du roi, les obligations qui vous incombent sont multiples. Il faut que pour le roi vous soyez la dame des pensées, la récréation de l'esprit, la volupté des sens. C'est bien embarrassant, allez, madame, d'être tout à la fois.

— Duc, duc, dit la comtesse, je ne comprends pas.

— Ah ! comtesse !

— D'honneur ! dit vivement madame de Mailly, ce n'est pas que je me fâche, non, en vérité, c'est que je ne comprends pas.

Le duc fit de la tête un mouvement qui voulait dire :

— Allons ! si vous ne comprenez pas, il faudra bien vous faire comprendre.

Puis tout haut :

— Écoutez bien. Il faut que vous sachiez, comtesse, qu'à l'heure qu'il est, à l'heure où vous n'êtes encore rien que la femme à peine séparée de monsieur de Mailly...

— Oh ! séparée tout à fait, s'écria la comtesse.

— Soit. Eh bien ! vous avez déjà des rivales.

Les sourcils noirs de Louise de Mailly se rapprochèrent comme deux nuages chargés de tempêtes et d'éclairs.

— Des rivales ! murmura-t-elle en femme moins effrayée que prête à combattre.

— Bon ! dit le duc, voilà de ces circonstances qui me plaisent ; vous avez parfaitement dit cela à la Clairon. Oui, comtesse, des rivales !

— Lesquelles ?

— La reine, d'abord ; oh ! n'allongez pas votre lèvre pourpre en signe de mépris ; la reine, croyez-moi, n'est pas une rivale à dédaigner.

— Si vous croyez, monsieur le duc, répondit madame de Mailly, que la reine me soit à ce point redoutable, et que le roi l'aime d'un si tendre amour, est-il convenable pour une femme de mon sang et de mon caractère d'entamer la lutte ? Prenez garde, duc, combattre, dans de pareilles conditions, contre une femme qui a quatre ans de ménage, c'est se déshonorer à coup sûr ; vous êtes mon ami, duc, et le déshonneur retombera sur vous.

— Oh ! attendez, ce n'est pas tout. Vous avez, outre la reine, qui, quoi que vous en disiez, est faible relativement à ce que je sais, vous comprenez ; je n'eusse pas dit de Louis XIV ce que je dis de Louis XV ; vous avez, outre la reine, qui a le grand avantage d'être la reine, vous avez une femme plus belle encore, une femme qui possède autant d'esprit que vous, une femme... oh ! ceci va être dur, mais n'importe, il faut que vous l'entendiez, une femme qui est plus régulièrement belle que vous, une femme de noblesse ; attendez donc, tout cela n'est rien ! une comédienne, c'est-à-dire un caméléon prêt à revêtir toutes les formes ; une comédienne, c'est-à-dire non seulement une beauté, mais encore un talent, un sourire, un parfum, un cœur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! savez-vous que vous m'effrayez ! s'écria Louise.

— Pardieu ! répondit le duc, c'est bien mon intention ; il n'y a qu'aux généraux médiocres que l'on cache la force de l'ennemi ; je vous traite en Condé, en Turenne, en comte de Saxe.

— Savez-vous qu'un pareil portrait, c'est une amère satire de ma personne ?

— Allons bon ! voilà mon général qui descend d'un cran ; mon Turenne qui n'est plus qu'un Villars.

— Et quelle est cette ravissante, cette parfaite personne ? demanda madame de Mailly.

— C'est mademoiselle Olympe de Clèves.

— Je connais ce nom-là, dit madame de Mailly en serrant les lèvres.

— Je crois bien que vous devez le connaître, reprit Richelieu souriant ; c'est la maîtresse de votre mari.

— Oui, je me souviens. Et elle... passons.

— Non point, ne passons pas, dit Richelieu, arrêtons-nous, au contraire.

— Soit. Ainsi cette femme est telle que vous le dites ?

— Mieux peut-être.

— L'avez-vous vue ?

— Comtesse, permettez-moi de ne pas répondre à cette question, mais de répondre par appréciation.

— Faites.

— Avant de vous connaître, monsieur de Mailly a une maîtresse.

— Bien.

— Monsieur de Mailly devient votre mari, et, après un an de mariage, revient à sa maîtresse.

— Oui, vous avez raison, c'est décidément une rivale. Et le roi l'aime ?

— Pas encore, heureusement ; seulement j'ai peur qu'il ne la désire déjà... mais...

— Mais ?

— Après le désir, l'amour peut venir.

— Et l'amour viendra ?

— Si vous le voulez. Les navires n'avancent qu'en proportion du vent qui les pousse.

— Et l'on pousse ce navire ?

— Activement.

— Qui cela ?

— Un homme d'esprit, pardieu ! voilà bien ce qui m'inquiète ; un entêté de mes amis, monsieur le duc de Pecquigny.

— Il veut la donner au roi ?

— Précisément.

— Et mon mari ?

— Ah ! le pauvre comte ! que voulez-vous ! il paraît qu'il est prédestiné.

Louise sourit à travers sa préoccupation.

— Pour... fit-elle en fronçant de nouveau les sourcils, puisqu'... en suis descendue à lutter contre une comédienne, veuillez me dire au moins si j'ai des chances.

— Madame, dit Richelieu en s'inclinant, vous luttez en même temps contre une reine, et cela compense.

— Ah ! c'est vrai ! encore une chance de moins, j'avais oublié celle-là.

Puis, d'un... [illegible]

— Enfin, [illegible], peut-être Sa Majesté daignera-t-elle prendre comme passe-temps mon peu de jeunesse et de fraîcheur. C'est [illegible].

— Vous êtes une [illegible] femme, mais sachez vouloir, il ne manque que cela.

— Vouloir être déshonorée, oui !

— N'exagérez pas, comtesse ; vous n'avez point idée combien vous perdez de votre esprit en exagérant.

— Oh ! c'est qu'aussi, duc !

— Eh bien ?

— Je suis révoltée !

— Ne rougissez pas, comtesse ; vous diminuez en rougissant, votre beauté principale, qui consiste dans l'égalité merveilleuse de votre teint. Ah ! maintenant vous m'avez donc bien compris. Luttez, la reine a son parti. Je vous déclare qu'il est peu nombreux ; mais enfin elle est la reine, elle a les ambassadeurs, les puissances, le pape, les femmes.

— Rien que cela ?

— Oh ! mais Olympe, Olympe a bien plus que la reine, elle.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle a Pecquigny ; elle a les roués, elle a sa beauté toute-puissante.

— C'est bien beau alors, cette créature ?

— C'est au delà de ce que l'on peut dire, comtesse.

— Tâchez de me faire comprendre.

— C'est vous, plus elle.

Louise pâlit et jeta sur son corps svelte et délicat un rapide regard de terreur qui n'échappa point à Richelieu et qui lui prouva qu'elle avait compris.

— Mais que faire alors ? demanda-t-elle.

— Presque rien, madame. Vous laisser faire, d'abord ; ensuite, déployer le plus de voiles possible. Voilà tout.

— Et vous soufflerez ?

— Oh ! à pleins poumons !

— Vous avez donc quelque espoir ?

— Pardieu ! vous avez vos avantages, à vous, et ils sont immenses ; vous êtes grande dame, vous aimez.

— Mais cette fille n'aime donc pas ?

— Qui sait ?

— Elle aime monsieur de Mailly, peut-être ?

— On l'ignore.

— Il faut bien qu'elle l'aime, puisque pour lui elle a quitté un beau garçon, ma foi ! qui a eu la naïveté de venir me la redemander.

— Vraiment ! dit Richelieu. Diable ! il y a peut-être quelque chose là-dedans. Qu'était-ce que ce beau garçon ?

— Oh ! une espèce de fou.

— Qu'est-il devenu ?

— Je ne sais. Vous comprenez bien que je ne l'ai pas fait suivre.

— Disparu. Alors renonçons à ce moyen ; il nous prendrait trop de temps ; d'ailleurs, ce moyen est petit et indigne de nous.

— Et vous disiez que vous doutiez que cette femme aime monsieur de Mailly.

— J'en doute.

— Pourquoi demeure-t-elle avec lui ? Serait-ce par intérêt ?

— Oh ! je jure que non.

— Qu'est-ce donc que cette femme, alors ?

— Un secret vivant, un mystère qui parle, mais qui ne dit pas son mot. Elle a le charme. Vous savez toute la valeur de ce que je dis là, n'est-ce pas ?

— Et qu'aurais-je à faire contre elle ?

— Vous aimez le roi, et l'amour est un bon conseiller.

— Premier point, alors, dit la comtesse ; passons au second.

— Comtesse, êtes-vous vaine, êtes-vous orgueilleuse ?

— Un peu.

— Tiendriez-vous beaucoup à devenir duchesse comme madame de Fontanges, ou reine comme madame de Maintenon ?

— Pourquoi ces questions, dites ?

— Répondez toujours.

— Soit ! en deux mots. Je veux bien qu'on me salue en souriant, je ne veux pas qu'on se détourne pour ne plus me saluer.

— Comtesse ! comtesse !

— Eh quoi ! monsieur le duc, vous ne me donnez pas raison ?

— Ne nous irritons pas. Vous avez commencé par me dire que vous aviez de l'orgueil.

— Eh bien !

— J'ai dû le croire.

— Duc, je ne vois pas dans ce que j'ai l'honneur de vous répondre ce qui motive cet air furieux et cette figure renversée. Un homme comme vous devrait cependant savoir ce que c'est qu'une femme de qualité.

— C'est parce que je le sais, comtesse, c'est parce que j'ai vu de mes yeux ce que c'était, que je m'épouvante. Voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire, comtesse ?

— Faites, vous avez une réputation de conteur qui ne doit jamais vous laisser craindre de refus.

— Eh bien ! comtesse, il y a eu une femme qui ne coûtait

pas un sou à Louis XIV. Ce n'était pas mademoiselle de La Vallière, comme vous pourriez le penser. Non, pour mademoiselle de La Vallière Louis XIV a bâti Versailles, a pensionné Lebrun, Lenôtre, Molière. Pour mademoiselle de La Vallière, Louis XIV a ressuscité tournois et carrousels, jeux de bagues et sérénades, et c'était fort bien, car l'argent que le roi dépensait tombait dans les mains des poëtes, des peintres, des artistes, tous gens qui ressemblent fort aux grands seigneurs, du côté des mains surtout, qu'ils ont tous comme des cribles. Or, ce qui tombait des coffres de l'État dans les mains de tous ces gens-là filtrait des mains de ces gens-là dans celles des tailleurs, des marchands de rubans, des passementiers, des baigneurs, tous gens qui, de leur côté, font travailler grand nombre d'ouvriers. Il en résultait que pas une obole de toutes ces dépenses n'était perdue. Non, je ne veux pas parler de mademoiselle de La Vallière ; non, je ne veux pas parler encore de mademoiselle de Fontanges ; non, je ne veux pas même parler de madame de Montespan, toutes femmes pour lesquelles Louis XIV a dépensé, mais bien dépensé en roi, dépensé comme le soleil dépense ses rayons en les répandant sur tout le monde ; toutes femmes, disons-nous, pour lesquelles le roi a dépensé cinq ou six cents millions. Non, je parlerai de madame de Maintenon, femme qui ne lui coûtait rien, mais qui a ruiné la France. Au lieu de détourner des coffres de l'État dix millions, vingt millions, elle a imposé au roi une politique qui lui a coûté un milliard, lequel n'a profité à personne, et qui a eu pour résultat une guerre où trois cent mille hommes ont perdu la vie, ce qui n'a profité qu'à leurs héritiers. Monsieur le régent savait cela, je vous jure que c'était un homme d'infiniment d'esprit que monsieur le régent ; il avait même du goût.

— Vous en savez quelque chose, vous qu'il a envoyé deux fois à la Bastille.

— Comtesse, je ne l'avais pas volé. J'aurais donc tort de lui en vouloir. Et bien ! un jour, ou plutôt une nuit, qu'une grande dame, sa meilleure amie, essayait de lui parler politique, monsieur le régent l'arrêta net par un baiser, l'emporta hors du lit telle qu'elle était, c'est-à-dire à peu près dans le costume où Néron vit Junie, et l'approchant d'une grande glace qui réfléchit aussitôt sa beauté :

« Voyez, lui dit-il, si une jolie bouche a le droit de prononcer de si laides paroles que des paroles politiques. » Et il referma cette même bouche charmante par un baiser, et jamais plus la dame qui régnait sur le cœur de Philippe n'essaya de régner sur la France. Comtesse, quand je vous disais que monsieur le régent avait du bon, et madame de Parabère aussi.

— Mais, reprit la comtesse, je ne vois pas, duc, quelle application vous pouvez faire de cette histoire à madame de Mailly ; je ne suis pas une femme à faire de la politique, moi.

— Comment ! s'écria le duc, vous vous contenterez de faire l'amour ?

— Certainement.

— Vous ne ferez pas le conseil, le matin ?

— Non pas.

— Vous ne passerez pas des revues de troupes, comme madame de Maintenon ?

— Cela m'ennuierait mortellement.

— Vous ne ferez pas les ministres ?

— Jamais, à une exception près, duc.

Et madame de Mailly tendit la main à Richelieu avec un charmant sourire.

— Comtesse, dit-il, sérieusement ?

— En doutez-vous ?

— Non, mais cependant...

— Quoi ?

— Donnez-moi votre parole de femme noble.

— Foi de comtesse ! dit-elle.

— Comtesse, votre main.

— La voici.

— Maintenant, dormez tranquille, comtesse ; il n'y a qu'une femme qui convienne au roi, c'est vous.

Elle rougit de plaisir.

Et lui, se rapprochant d'elle :

— D'honneur ! dit-il, je m'en veux.

— Et de quoi ?

— De n'être qu'un pauvre diable, deux fois duc et deux fois pair.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes une femme au-dessus de mes moyens, comtesse.

Et après lui avoir baisé la main avec une courtoisie des plus tendres, il prit congé d'elle pour courir chez monsieur de Fleury.

Louise de Mailly, demeurée seule, sentit ses forces l'abandonner ; elle fut tentée de se jeter à genoux devant son christ et de pleurer.

Les larmes la suffoquèrent.

— Oh ! dit-elle en secouant la tête, non, c'est inutile, le temps est passé des pécheresses repentantes ; j'aurai beau prier, je ne serai pas même une La Vallière.

Et elle se leva pour regarder dans son miroir ses yeux, étincelant comme deux étoiles sous leurs longs cils noirs.

La Vallière était, de plus, une boiteuse.

Et avec un sourire de démon :

— Une blonde, ajouta-t-elle.

LXXII

ORDRE DU ROI

Cependant Mailly, avec toutes ses défiances, défiance de mari, défiance d'amant, défiances qui le faisaient bondir cent fois par jour, Mailly ne pouvait parvenir à écarter l'ennemi du double bien qu'il défendait.

Il ressemblait à ces malheureux taureaux d'Espagne harcelés à droite et à gauche, d'un côté par les picadores, de l'autre par les chulos, qui veulent le distraire du coup mortel que lui prépare en face le torero.

A peine sorti des mains de Richelieu, il retombait dans celles de Pecquigny.

Et Pecquigny, le plus brutal, n'était pas le plus dangereux.

Et cependant Mailly n'était pas tranquille de ce côté, car il avait donné une consigne sévère aux gens de sa maison de la Grange-Batelière.

Pour monsieur le duc de Pecquigny, mademoiselle Olympe ne devait jamais être chez elle.

Pecquigny vint se heurter deux fois à cette barrière. Il s'y rompit les cornes ; mais aussi il jura de s'en venger.

C'était difficile. Olympe ne reparaissait plus au théâtre, difficulté qui eût été levée facilement avec un ordre du roi.

Mais avec un ordre du roi il trouvait Mailly chez Olympe, et il ne pouvait pas faire signer un ordre du roi qui empêchât Mailly d'accompagner Olympe au théâtre.

D'ailleurs, on cause mal de pareilles affaires dans une coulisse, derrière un châssis, et même dans une loge. Il lui fallait une belle et bonne conversation bien tranquille, bien longue ; une conversation qui durât, sans être interrompue, au moins le temps qu'avait mis Satan à séduire Ève, un quart d'heure.

Il fallait donc attendre une sortie de Mailly, car pour Olympe, elle ne sortait jamais.

Pecquigny était en vérité fort malheureux, car il n'avait pas les ressources ordinaires aux séducteurs, il ne pouvait séduire Olympe par lettres.

En effet, comment écrire à Olympe ?...

Jamais une épître amoureuse ne déshonore l'homme qui l'a écrite ; elle lui vaut une rebuffade, elle lui vaut un duel, voilà tout ; mais il y a peu d'exemple qu'un gentilhomme de la qualité de Pecquigny ait écrit à une femme pour le compte d'un autre, fût-ce pour le compte d'un roi.

Le duel qui se fût suivi d'une pareille épître eût déshonoré Pecquigny, et le roi lui-même eût applaudi au lieu de s'offenser.

Et le roi, ce qui était bien pis, n'eût pas tenu sa maîtresse de l'offenseur.

Force était à Pecquigny de garder en cette circonstance la plus désagréable circonspection.

En attendant, le temps se passait.

Le temps, c'est-à-dire le sang des négociations ; s'il coule en vain, la mort arrive.

Et pendant que Pecquigny perdait son temps, monsieur de Richelieu pouvait réussir.

Voilà ce qui épouvantait Pecquigny et qui donnait à Mailly quelques consolations.

Car il n'avait pas tout à fait désespéré encore du côté de sa femme ; il la savait vertueuse, douce et facile à revenir sur ses idées ; elle avait menacé, mais, à coup sûr, elle s'adoucirait.

Donc Mailly, d'un côté, se reposait sur sa surveillance ; de l'autre, sur l'autorité de sa femme.

Mais le jour était venu où les circonstances allaient donner à Pecquigny la facilité de renouveler son attaque.

Ce fut un jour où Mailly était de service absolu pour une inspection de trois régiments de cavalerie.

Ce jour-là, le roi devait parcourir les rangs à cheval. Mailly serait tranquille. Sa Majesté ne serait ni auprès de sa femme, ni auprès de sa maîtresse.

Restaient les agents de Sa Majesté :

Richelieu et Pecquigny.

Contre Richelieu, il avait la vertu de madame de Mailly.

contre Pecquigny il avait les verrous de la maison de la rue Grange-Batelière.

Mais à peine fut-il sur le champ de manœuvre de Satory que Pecquigny, sur la foi de ses espions, arriva rue Grange-Batelière.

Il savait qu'on lui refuserait la porte, ce qui arriva.

— Ordre du roi, dit simplement Pecquigny au suisse ébahi.

— Mais... répliqua l'honnête porte-hallebarde.

— Ordre du roi, répéta Pecquigny.

Le suisse se radoucit à ce double avertissement.

— Vous êtes le duc de Pecquigny ? demanda-t-il.

— Gentilhomme de la chambre, dit le duc, et j'apporte un ordre du roi. Veux-tu que je fasse requérir un commissaire ?

— Oh ! monsieur le comte me chassera ! s'écria le suisse.

— Eh bien ! que me fait cela, maraud ? répond le duc ; si l'on te chasse, tu auras évité un plus grand malheur !

— Lequel ? demanda le suisse tout tremblant.

— Celui de coucher dans quelque cul de basse fosse, pour t'apprendre à manquer de respect à un ordre du roi.

Le suisse s'inclina, écrasé par cette logique. Il ouvrit la porte à deux battans.

Le duc de Pecquigny eut la bonté de ne pas faire entrer sa voiture.

Juste au moment où il franchissait à pied la porte de l'hôtel, Olympe sortait du bain.

Elle avait entendu les femmes et les valets se récrier dans le vestibule.

Elle sonna pour savoir la cause de tout ce tumulte.

Mademoiselle Claire rentra tout effarée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Olympe.

— Oh ! madame, quel malheur !

— Voyons, dites.

— Un ordre du roi pour madame.

— Un ordre du roi ! fit Olympe pâlissant, car, à cette époque où la liberté n'était pas même garantie aux princesses du sang, elle l'était bien moins aux princesses de théâtre, un ordre du roi !

— Oui, et c'est moi qui l'apporte, répondit de l'antichambre Pecquigny dont l'oreille avait saisi l'intonation craintive d'Olympe.

— Qui, vous ? demanda celle-ci.

— Monsieur le duc de Pecquigny, madame, dit Claire, se penchant pour voir à travers la porte entre-bâillée et apercevant le duc.

Olympe rentra dans son boudoir, s'enveloppa d'une robe de damas, donna un tour à sa coiffure, et se hâta de faire entrer le duc.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria celui-ci, que de peine on a, belle dame, pour pénétrer auprès de vous !

— C'est moi, au contraire, monsieur le duc, répondit Olympe, qui vous demanderai d'où vient que vous êtes si rare ?

— Oh ! c'est charmant, dit Pecquigny, et c'est à moi que vous dites cela !

— Sans doute, c'est à vous.

— Alors vous ne savez pas pourquoi vous ne m'avez pas revu ?

— Non.

— Eh bien ! je vais vous le dire. C'est parce que votre tyran fait jeter les gens à la porte.

— On vous a fait jeter à la porte, vous ?

— Oui, moi.

— On vous a fait une pareille injure, monsieur le duc ?

— Oui. Voulez-vous me venger ?

— Je veux être la maîtresse chez moi, dit Olympe, et comme je n'ai jamais commandé que l'on vous refusât la porte, vous entrerez désormais, s'il vous plaît, sans difficulté, sans avoir besoin de prétexter, comme aujourd'hui, des ordres du roi, qui me font frémir, moi, Olympe de Clèves, pauvre comédienne, pour laquelle ordre du roi se traduit toujours par ces mots : For-l'Évêque.

— Mais je n'ai rien prétexté du tout, je vous prie de le croire. J'ai un bon ordre du roi signé de Sa Majesté.

— Pour me conduire à Versailles ou au For-l'Évêque ? demanda Olympe en riant.

— Oh ! ni à l'un ni à l'autre. Pour vous faire jouer la comédie.

— Ah ! vraiment ! s'écria Olympe toute curieuse et surtout toute ravie, car ce qu'elle aimait le plus après Bannière c'était le théâtre.

— Ah ! vous... oui.

— Et comment cela ? j'ai cru que j'étais tombée, moi, et que grâce à cette chute j'étais redevenue libre.

— Point, il s'en faut du tout au tout ; vous avez réussi, et grandement réussi, au contraire. Seulement, *on* a remarqué que vous vous éclipsiez. Tous les grands artistes, s'ils viennent à manquer, nous ôtent à la fois la chaleur et la lumière. Eh bien ! depuis votre absence, belle Olympe, il fait nuit, il fait froid. Le *on*, qui s'en est aperçu, vous réclame, et voici un ordre signé de lui.

Et sur ces paroles, Pecquigny tira de sa poche un papier carré qu'il tendit à la belle comédienne.

Olympe le prit, et lut avec une joie difficile à décrire :

« Par ordre du roi, messieurs les comédiens joueront, avant quinze jours, à la réquisition d'un de nos gentilshommes de la chambre, la *Fausse Agnès* et *Hérode et Mariamne*. Monsieur le gentilhomme de service distribuera les rôles et s'occupera et activera les répétitions à partir de ce jour. »

— Jouerai-je dans les deux pièces ? demanda Olympe.

— Sans doute ; ne savez-vous pas les deux rôles ?

— Je sais *Mariamne*, mais, tout en sachant la *Fausse Agnès* de mémoire, je ne l'ai jamais jouée.

— Voulez-vous choisir tout autre rôle ?

— Non pas, celui-là est charmant, seulement il mérite de grandes études.

— Oh ! pas longues.

— Vous vous trompez, monsieur le duc ; c'est un charmant rôle, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, mais qui demande à être tenu.

— Noblesse oblige, vous savez cela, belle dame, et je ne vous apprends rien de nouveau.

— C'est bien, dit Olympe en souriant, on fera le possible pour satisfaire Sa Majesté.

— Oh ! madame, vous avez déjà trop plu au roi pour ne pas le satisfaire complètement.

— Y a-t-il dans l'ordre de Sa Majesté que vous me direz de ces choses-là, monsieur le duc ? dit Olympe.

— Non, mais c'est écrit dans vos yeux.

— Est-ce que vous voulez que j'approuve monsieur de Mailly de vous avoir fermé ma porte ?

— Non, je ne vous dis rien qu'il ne puisse entendre.

— Et moi je ne vous dis rien qui ne soit raillerie.

— A la bonne heure !

— Au reste, puisque vous voilà, c'est que vous savez qu'il est loin d'ici.

— Il est à Versailles, près du roi ; il est bien heureux, qu'en dites-vous ?

— Il est bien heureux ?

— Mais oui.

— Certainement, tout bon Français doit s'estimer heureux d'être auprès de son roi.

— Vous y comprenez les Françaises ?

— Oh ! monsieur le duc, les Françaises sont aussi de bons Français.

— Tudieu ! quelle parole, et comme elle fera plaisir au roi quand il la connaîtra !

— Oui, mais il ne la connaîtra pas.

— Et pourquoi cela ?

— Qui la lui dirait ?

— Moi.

— Vous ! et pourquoi ?

— Pour lui plaire, donc.

— Je crois que voilà monsieur de Mailly qui rentre, fit malicieusement Olympe.

Pecquigny se leva vivement, en fronçant le sourcil et en mettant la main sur la garde de son épée.

Mais Olympe se mit à rire.

Pecquigny la regarda avec étonnement.

— Vous voyez bien que vous faisiez mal ou que vous pensiez mal, dit-elle.

— Allons, je l'avoue.

— Renfermez-vous dans l'ordre du roi, c'est plus sûr, croyez-le.

— Oui, mais l'ordre du roi est qu'on serve le roi.

— Même ici ?

— Ici surtout.

— Apportez-moi un second ordre de Sa Majesté, alors, dit Olympe.

— Oh ! mais celui-là plus tôt que vous ne croyez.

— Écrit de la main du roi.

— Et contresigné Pecquigny.

— Prenez garde ! sur celui-là je consulterai monsieur de Mailly.

— En vérité, cette femme est de l'acier.

— Parlons du rôle de la *Fausse Agnès*, monsieur le duc, quel jour le voulez-vous jouer ?

— Que dira monsieur de Mailly si je retourne au théâtre ?

— S'il veut quereller le roi, il est libre. Quand voulez-vous jouer la *Fausse Agnès* ?

— Dame, il y a dans la *Fausse Agnès* un travail difficile.

— Lequel ?

— Celui de la folie.

— Bah ! une folie simulée.

— Elle n'en est que plus difficile. Le personnage a besoin de faire illusion, et je n'ai jamais vu de fous.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les fous me font peur.

— Eh bien ! dit Pecquigny, vous en voyez un où cela ?
— A vos pieds.
— C'est vrai, dit tranquillement Olympe.
— Prenez modèle, dit Pecquigny un peu déconcerté.
— Non, cette folie-là n'est point assez raisonnable. Nous en verrons d'autres, monsieur le duc.
— Comment ! vous voulez voir des fous ?
— Oui.
— Soit, monsieur le duc.
— Vous aurez une permission dès ce soir, et demain, à l'heure qu'il vous plaira d'ordonner, mon carrosse sera à votre porte.
— Merci, dit le [illegible].
— Vous m'offrez donc une place ?
— Ce n'est pas mon droit, monsieur le duc.
— Pourquoi cela ?
— Parce que mes carrosses, à moi, sont à monsieur de



Mort ! dit-il.

— De vrais fous !
— Sans doute.
— Prenez garde !
— A quoi ?
— Cela se gagne, la folie.
— Bah !
— Oh ! mon Dieu ! oui, c'est [illegible] se gagne en général sur les lèvres et dans les [illegible] des gens.
— Oh ! que non pas, je suis tranquille.
— Ne riez point. J'ai ouï dire que ceux qui visitent Charenton trop souvent et qui [illegible] courent les plus grands dangers pour leur raison.
— Ah ! c'est à Charenton que sont les fous.
— Oui, belle dame, et même je vous en préviens, c'est affreux à voir.
— J'irai à Charenton.
— Mais vous êtes donc une cruelle.
— Non, je suis une artiste très [illegible] de mon état, et très ambitieuse de réussir.
— Eh bien, soit, on vous fera visiter Charenton.
— Merci.
— Et l'on vous accompagnera même, si vous le permettez.

Mailly, et que c'est lui qui autorise à y monter, comme le roi dans les siens.
— Serviteur du roi, ma chère.
— Sans doute aussi, monsieur de Mailly sera-t-il très heureux de vous prouver son [illegible] au roi, demandez-le-lui.
— Oh ! vous savez bien que c'est impossible, il me refuserait.
— Alors, s'il refuse, il refusera de me laisser jouer, il est entêté.
— Bah !
— Plus qu'entêté, immuable.
— Et vous croyez que cet immuable tiendra contre le roi ?
— [illegible]
— Que [illegible].
— Tenez, le mieux, si vous voulez que réellement je joue [illegible]
— [illegible]
— Le mieux est de laisser ignorer à monsieur de Mailly que je [illegible].
— [illegible] pour un ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne, [illegible] que vous me proposez là, savez-vous

— Oh ! monsieur de Richelieu est un ambassadeur moins fier, ce qui ne l'empêche pas d'être un ambassadeur fort adroit.

— Que fait monsieur de Richelieu ?

— Il réussit d'abord.

Ce nom de Richelieu qu'Olympe lançait le plus innocemment du monde, produisit néanmoins sur le duc un effet magique.

Il frémit en songeant que peut-être monsieur de Richelieu réussirait près de madame de Mailly, tandis que lui se laisserait vaincre du côté d'Olympe.

— Vous avez raison, s'écria-t-il brusquement, vous avez raison, madame. Allez seule à Charenton, gardez le secret sur l'ordre du roi, faites comme il vous plaira, mais, en tout cas, et pour être prête à tout événement, vous aurez demain votre permission. Et je compte sur vous pour jouer la *Fausse Agnès* dans huit jours.

— Non, dans quinze, s'il vous plaît, monsieur le duc, fit Olympe.

— Va pour quinze jours, puisque vous le voulez. Mais, votre parole.

— Voici ma main.

Vous savez que le roi y sera.

— Mais j'y compte bien. Pourquoi m'ordonnerait-il de jouer si ce n'était pour jouer devant lui ?

Pecquigny baisa la main qu'Olympe lui tendait, et fit une sortie à peu près pareille à celle que Richelieu avait faite chez madame de Mailly.

Il triomphait de son côté comme avait triomphé Richelieu.

Pauvre Mailly !

LXXIII

LE NOUVEL AUMONIER DE CHARENTON

Le jour même où Pecquigny se présentait chez Olympe, armé d'un ordre du roi, à l'heure où il lui promettait une permission pour visiter Charenton, une cérémonie assez curieuse s'accomplissait dans l'intérieur de la maison des fous.

Le directeur de la maison conduisait de cachot en cachot, de salle en salle, et de loge en loge, un aumônier nouveau que l'archevêque de Paris venait de nommer à cet emploi pénible, sur la recommandation d'un de ses amis, le directeur des jésuites d'Avignon.

Ce nouvel aumônier marchait d'un pas ferme et résolu. Il portait sa tête avec une certaine dignité, et semblait fier de son habit ecclésiastique, comme l'eût été de son uniforme un des plus brillans officiers de l'armée.

On visita d'abord le réfectoire, les dortoirs, les endroits fréquentés.

De temps immémorial, un directeur d'hospice ou de prison fait goûter sa soupe et ses comestibles aux visiteurs. On visita la cuisine.

Celle de Charenton était meublée avec un luxe qui eût fait envie aux marmitons de monsieur de Soubise.

Il y avait là des cuivres et des tourne-broches à faire pâmer Apicius s'il fût revenu au monde et s'il eût été transporté de Naples à Paris.

Les moules à pâtisseries, les moules à crèmes, les poissonnières de toutes forces, depuis celle qui peut contenir un merlan gratiné jusqu'à ce navire qui peut cuire un esturgeon.

Les yeux ravis indiquaient mille bonheurs et donnaient mille espérances à l'estomac.

Le directeur fit remarquer avec orgueil toute cette batterie reluisante au nouvel aumônier.

— Mon père, lui dit-il, vous voyez qu'on peut ici faire une honnête cuisine.

— Mais oui, monsieur, répondit assez indifféremment le nouveau fonctionnaire.

— Mon père, pardon, j'oublie toujours votre nom, et pourtant ce nom, il me semble que je le connais.

— Je m'appelle de Champmeslé, monsieur.

— Monsieur l'abbé de Champmeslé, c'est drôle. Champmeslé, il me semble... Ah ! par ma foi ! c'est bizarre.

— Qu'y a-t-il de bizarre, je vous prie ? demanda l'abbé.

— J'ai contenu une envie de sourire en entendant ce nom. Voyez nos daubières, monsieur de Champmeslé.

— Je les vois.

— Il y en a six pour les dindes, huit pour les poulets; cette daubière que voici, un cochon entier a été donné à la maison par les bénédictins. La moyenne est pour deux lièvres ou deux lapins. Monsieur de Champmeslé ! Ah ! mon Dieu !

— Quoi donc ?

— C'est un nom de comédie, cela.

— De comédien, voulez-vous dire ?

— De comédien ou de comédienne ; oui, très bien, de comédienne, je me rappelle ; la maîtresse de monsieur Racine.

— C'était ma grand'mère, monsieur, dit avec une humilité pleine de noblesse le nouvel aumônier, qui avait rougi jusqu'aux oreilles.

Si stupide qu'il fût, le directeur comprit sa stupidité.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit-il.

— Monsieur, je suis fait pour souffrir, répliqua l'abbé.

— Ah ! monsieur l'abbé, je n'ai pas voulu vous offenser.

— Monsieur, je fais pénitence.

Le directeur salua, et passa aux lèche-frites et aux poêles, de là aux fontaines, aux distilleries.

— Monsieur, dit alors Champmeslé, cette cuisine donne des envies de faire le fou pour venir ici manger toutes ces bonnes choses. Mais, pardon, il n'y avait que du bœuf dans les plats tout à l'heure, et le bouillon était si faible, qu'on n'a pas dû y mettre beaucoup de poulet.

— Monsieur l'abbé, il y a un médecin dans la maison, et il ordonne des alimens légers aux fous ; quand un fou a mangé, il est plus fort qu'avant.

— Je le croirais, monsieur, dit Champmeslé.

— Et quand il est plus fort, il est plus dangereux.

— Ah !

— Monsieur l'abbé, nous allons les voir tout à l'heure.

— Pauvres gens ! se confessent-ils ?

— Jamais. C'est une chose qui les exaspère que la confession.

— Pourquoi ? est-ce parce qu'ils ne comprennent pas, monsieur le directeur ?

— Oh ! monsieur l'abbé, il y en a qui comprennent parfaitement.

— Pourquoi alors ne se confessent-ils pas ?

— Parce qu'il n'y a pas de confesseurs, monsieur l'abbé.

— Il me semblait pourtant qu'avant moi il y avait ici un aumônier.

— Certes.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il faisait comme vous ferez.

— Quoi donc ?

— Il restait dans la chambre ou dans le jardin, deux habitations infiniment plus sûres et plus agréables que les loges ou les cabanons.

— Horreur ! s'écria Champmeslé ; il était assez lâche pour s'abstenir !

Le directeur regarda Champmeslé d'un air stupéfait et narquois.

— Bon, dit-il, vous voulez qu'on aille se faire le compagnon de ces gens-là.

— Pourquoi pas ?

— Mais ils mordent.

— Eh bien !

— Mais ils battent.

— Sans doute.

— Mais ils tuent.

— Pourquoi a-t-on accepté d'être leur aumônier ? répliqua simplement Champmeslé.

— Allons ! allons ! monsieur, dit le directeur, je vous attends après la visite.

— Marchons.

— Je vais donc, puisque vous êtes dans ces dispositions, continua le directeur, je vais vous abréger les formalités. J'aurais pu vous montrer d'abord les infirmeries, les salles, les dortoirs.

— Inutile.

Aux cabanons, n'est-ce pas ? aux loges ?

— C'est cela.

— Le directeur fit signe à un porte-clefs, qui marcha aussitôt devant eux, après avoir allumé une lanterne.

— Il fait jour, ce me semble, dit Champmeslé.

— Pas dans les endroits où nous allons, monsieur, répliqua le directeur d'une voix ironique.

En effet, le porte-clefs les conduisit dans des caves effrayantes, qui plongeaient dans la terre à huit pieds et ne prenaient de jour qu'à leur partie supérieure, par un soupirail donnant sur une galerie gardée par des factionnaires.

Chaque cabanon avait sa porte de chêne massif, percée d'un treillage de fer en losanges, par où l'œil plongeait avec effroi.

Dans la pénombre de ces cloaques, Champmeslé aperçut des figures hâves et effrayantes, les unes dansant et hurlant, les autres effarées, les autres immobiles et inertes comme des cadavres.

Il sentit le frisson courir dans ses veines ; il eut peur.

— Ah ! ah ! dit le directeur, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit-il, que si ces malheureux, au lieu de pourrir dans les égouts, avaient du jour, de l'air et la vue

des hommes, ils seraient moins sauvages, et surtout moins malheureux.

— Voilà, dit le directeur, comment on est toujours en commençant.

— Je finirai comme je commence, dit Champmeslé. Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Des fous désespérés.

— Ils vivent là ?

— Oh ! il en meurt tous les jours quelques-uns, et ils sont les plus heureux. Quand on est mort, on ne souffre plus.

— C'est vrai, dit Champmeslé.

— Holà ! cria le directeur, venez çà, Martin. Martin, c'est un chef de service.

— Ah !

— Un hercule.

— Ah !

— Oui, un homme qui vous tue un bœuf d'un coup de poing.

— A quoi cela lui sert-il ? Est-ce qu'il tue les bœufs ici ?

— Non, il est chargé d'entrer dans les cages.

— Et sa force lui sert ?

— Si un de ceux qu'on croit morts ou qui font les morts, car cela a de la malice, un fou ! si, dis-je, un de ceux-là essaie de sauter sur Martin, Martin les expédie d'un seul coup, sans souffrance.

— C'est plein d'humanité. C'est votre bourreau, à vous ?

Le directeur se mit à rire.

Il avait cru que Champmeslé faisait une agréable plaisanterie.

— Martin, ajouta-t-il, entrez ici au numéro 9 ; cela sent mauvais, il doit y avoir un mort.

Martin, l'hercule annoncé, retrousse ses manches, entra comme un dogue qui va sur un chat, et finit par relever un cadavre.

— Mort ! dit-il.

— Ôtez-le, et menez ici à sa place, un fou furieux du numéro 7 de la galerie de pierre.

Martin se préparait à obéir.

— Un moment de grâce ! fit Champmeslé, dont le cœur se soulevait ; ne faites pas avec cette précipitation jeter un malheureux dans ce gouffre mortel.

— On voit bien que vous ne demeurez pas, comme moi, au-dessus de la galerie de pierre, dit le directeur ; j'y ai un office, c'est la cantine de la maison.

— Et ce fou fait du bruit ?

— Vous allez l'entendre, il déclame comme un forcené, hurle, secoue ses chaînes et finit par tomber en épilepsie ; alors il brise tout et menace de tout tuer.

— Oh ! peut-être y a-t-il du remède.

— Aucun.

— Laissez-le-moi voir.

— Vous l'allez voir ; il y a plus, comme c'est haut, il fait jour, vous pourrez lui parler.

— Je parlerais bien aussi à ceux qui sont en bas, dit Champmeslé, mais...

— L'odeur vous étouffe, n'est-ce pas ?

— Je m'y ferai.

— Oui ; mais, moi, je ne m'y fais pas, et je vous prie de me laisser monter là-haut pour respirer.

— Allons ! dit Champmeslé qui se proposait de revenir ; allons !

Ils montèrent à la galerie de pierre.

C'était un carré long de loges de pierre, grillées en fer comme celles des animaux féroces.

Une cour sablée s'étendait au milieu, donnant un peu d'air et la vue du ciel à une quarantaine de malheureux, hommes ou femmes, qu'on apercevait, hideux, nus, sanglants et sales, derrière les barreaux.

Des cris, des soupirs, des rires retentissaient lugubrement dans ce séjour.

Champmeslé, moins gêné par le directeur, commença par le numéro 1, décidé à faire le tour.

Le directeur donna ses explications d'un air de plus en plus renfrogné.

Au quatrième, il tira sa montre ; au cinquième, il pirouetta sur lui-même ; enfin, au sixième, il dit à Champmeslé :

— Pardon, monsieur l'abbé, j'ai affaire, et si vous êtes résolu à tout voir, nous sortirions d'ici à minuit.

— Encore celui-ci, je vous prie, dit Champmeslé.

Il s'était arrêté devant une loge habitée par un homme de cinquante ans, long, sec, grisonnant, coiffé d'une forêt de cheveux graisseux et blancs, enseveli sous une barbe noirâtre, et roulant un œil de phosphore sous des sourcils épais.

— Celui-là est effrayant, dit tout bas Champmeslé.

— C'est un des plus cruels de la maison.

— Ah ! il paraît souffrir.

— Il ne souffrira jamais assez.

— Bon ! qu'a-t-il fait, ce fou ?

— Il n'est pas plus fou que vous.

— Pourquoi est-il ici, alors ?

— Ah ! monsieur l'abbé, c'est l'affaire du ministre et du lieutenant de police.

— C'est un secret !

— Pour tout le monde, oui ; pour vous, non.

— Dites, alors.

— C'est que je suis bien pressé.

— Encore celui-là, et vous me laisserez.

— C'est le plus long.

— Vous direz vite. Vous contez si bien.

Après ce compliment, qui flatta énormément l'amour-propre de ce tigre à face de buffle, le directeur s'écarta un peu pour éviter d'être entendu. Champmeslé le suivit.

Le directeur s'arrêta un instant, toussa et cracha comme un homme qui va commencer un récit ; puis, étendant le bras vers le cabanon du fou furieux :

— Vous voyez là, monsieur l'abbé, un homme qui n'est pas plus fou que moi.

— Bah ! Et quel est donc ce pauvre diable ?

Le directeur secoua la tête.

— Ce n'est pas un pauvre diable non plus.

— Qu'est-ce donc ? demanda l'abbé avec un intérêt croissant.

— C'est un petit gentilhomme sarde.

— Un gentilhomme ?

— Un marquis.

— Sait-on son nom ?

— Personne n'est censé le savoir ; mais, comme directeur de l'établissement, je le sais, moi.

— Et il s'appelle ?

Le directeur baissa la voix.

— Non, ne me le dites pas, dit Champmeslé réfléchissant. Il me le dira en confession, lui.

— Vous le confesserez ?

— Certainement.

— Vous entrerez dans sa loge ?

— Dès demain.

— Mais c'est un assassin !

— Raison de plus pour que je le confesse, dit Champmeslé avec une simplicité d'autant plus sublime qu'il ne pouvait s'empêcher de frissonner intérieurement.

— Il s'appelle le marquis de la Torra, dit le directeur, ne se rappelant plus ou ne voulant plus se rappeler ce que Champmeslé venait de lui dire à propos du nom du prisonnier. Connaissez-vous ce nom-là ?

— Non, répondit Champmeslé, c'est la première fois que je l'entends prononcer.

Et Champmeslé fit un pas pour se rapprocher du cabanon.

— Attendez donc, dit le directeur, que je vous finisse l'histoire.

— En effet, dit Champmeslé, peut-être dans ce que vous me direz trouverai-je la source de quelque consolation à donner à cet homme.

— Voilà. Il était grec.

— Grec ? vous m'avez dit sarde.

Le directeur se mit à rire.

— Oh ! parfait ! excellent ! s'écria-t-il. Il était grec, mais non pas de naissance, de profession.

— Ah ! je comprends, dit Champmeslé.

— Il était à la tête d'une bande d'escrocs qui ont longtemps désolé la province.

— Alors, sa place était en prison.

— Oh ! en prison, un gentilhomme ?

— Eh bien ! mais, dit Champmeslé, monsieur le régent a bien fait rouer le comte de Horn, qui tenait à des princes régnants.

— Monsieur le régent était un athée qui ne croyait à rien, dit le directeur, tandis que le roi actuel ne veut pas déshonorer la noblesse. Cela lui a été recommandé par le feu roi.

— Passons, je vous prie, dit Champmeslé ; ce ne sont pas mes idées.

— Ah ! vous avez donc des idées, vous !

— Continuez, monsieur, je vous prie.

— Enfin, d'escroqueries en escroqueries, de vols en vols, ce marquis de la Torra... Ah ! pardon, j'oubliais de vous dire qu'il traînait avec lui dans ses voyages une créature fort jolie et fort appétissante qu'on appelait...

— Qu'on appelait ?

— Ah ! voilà. Aidez-moi donc.

— C'est assez difficile, monsieur ; je ne sais ni de qui ni de quoi vous voulez parler.

— Je veux parler d'une jeune fille.

— Ah !

— Qui portait un nom de femme célèbre.

— Sémiramis ?

— Non, pas dans ce genre-là.

— Lucrèce ?

— Encore moins... Dame ! aidez-moi. Le contraire de Lucrèce.

Lais.

— Non, non... une Française. — Ninon? — Point. Ah! Marion! j'y suis, Marion.

— Ah! en effet, Marion! vous songiez à la Delorme, n'est-ce pas, monsieur le directeur?

— Oui, monsieur l'abbé, justement.

— Vous avez de la lecture.

— Mais oui, un peu.

— Eh bien! cette Marion, qui, soit dit entre parenthèses, à ce qu'il paraît, était une charmante fille, cette Marion n'était pas aussi scélérate que son amant; et, quoiqu'il l'eût près de lui pour l'aider dans ses escroqueries, elle le trahissait parfois. Or, il arriva qu'un jour le marquis ayant dépouillé un très joli garçon contre lequel il jouait, et ce garçon se trouvant ruiné, mademoiselle Marion eut pitié de lui et prévint le joueur de ce qu'il était tombé dans un nid de guêpes. Si bien que celui-ci roua de coups le marquis et voulut lui reprendre son argent. Mais il était trop tard, un troisième larron, comme dit le bon La Fontaine, s'était enfui avec. Je dis le bon La Fontaine parce que c'est ordinairement le nom qu'on lui donne. Je ne doute pas que vous n'aimiez La Fontaine.

— Ah! monsieur, dit Champmeslé rougissant, il a fait des contes bien libertins! Mais revenons au marquis de la Torra, monsieur le directeur.

— Oui, revenons au marquis. Eh bien! après ce beau trait, Marion se sépara du marquis et suivit le joli garçon.

— Tant mieux! s'il était honnête homme, elle aura peut-être trouvé son salut dans cette nouvelle voie.

— Ah! bien oui, son salut! Vous allez voir. Au bout de trois ou quatre jours, il paraît que le beau garçon avait des affaires secrètes et qui n'admettaient pas la présence d'un tiers, car il abandonna Marion, partageant avec elle six ou sept louis que, grâce à elle, il trouvait moyen de rattraper. Marion, restée seule, ne sachant plus que devenir, prit la route à l'aventure, fut rattrapée par la Torra, qui la guettait. Il y eut querelle, explication, injures. Au lieu de tout nier, elle avoua tout, se vanta même de tout, si bien que, dans un moment de colère, la Torra tua cette pauvre fille d'un grand coup d'épée dans le cœur.

— Oh! l'abominable coquin! s'écria Champmeslé. Est-ce donc là la noblesse que Sa Majesté Louis XV veut faire honorer dans son royaume? Et comment connut-on cette affaire?

— Oh! bien simplement. Marion vécut assez pour raconter. On rattrapa le marquis avec un sien compagnon, qui avait assisté à ce meurtre; le compagnon était un simple croquant, il fut roué à Lyon. La Torra, déclaré fou, a été conduit ici et enfermé à double tour.

Champmeslé pencha la tête vers la Torra, qui, voyant qu'on s'occupait de lui, grinça des dents et fit un mouvement de rage.

— Regardez, dit le directeur, regardez le malheureux: a-t-il l'air mauvais! Toute réflexion faite, c'est lui que je ferai descendre dans le numéro 3 du cabanon, au lieu du numéro 7.

Et maintenant que je vous ai dit ce que vous désirez, adieu, monsieur l'abbé. Vous voilà sur le chemin du moins aussi instruit que moi. Adieu, monsieur l'abbé. Me ferez-vous l'honneur de dîner avec moi?

Et sans même attendre la réponse de l'abbé, le gouverneur se retira.

LXXIV

LE FOU D'AMOUR

Champmeslé demeuré seul examina une dernière fois le marquis de la Torra, qui, accroupi dans l'angle de son cabanon, dirigeait vers la cour un regard féroce et sournois.

Il trouva que ce devait être un affreux supplice que celui de cet homme toujours seul, toujours traité comme un fou, et vivant avec le souvenir de son crime, sans repentir et aussi sans consolation.

Il se proposa d'aller parler de Dieu à ce misérable désespéré de Saint-Lazare.

Et pour commencer ses fonctions d'aumônier, il s'approcha des cabanons.

Un gardien se dressa aux loges parallèles le regardant avec intérêt, veillant sur lui et se tenant prêt à le défendre au besoin.

— Mon ami, dit Champmeslé au meurtrier de la pauvre Marion, je suis l'aumônier de la maison. Êtes-vous assez repentant pour écouter avec attention les paroles que je vous apporte?

Mais la Torra, au lieu de répondre, se tourna du côté du mur, et s'absorba dans une muette immobilité.

Champmeslé essaya de réveiller cette âme ensevelie dans son désespoir, mais il ne put y réussir.

Il appela le gardien.

— Je crois qu'il n'y a rien à faire avec celui-ci aujourd'hui, dit-il.

— Ah! monsieur l'abbé, murmura le gardien, ni aujourd'hui, ni demain.

— Quel est donc le fou du numéro 7, demanda-t-il; son voisin?

— Ah! celui-là, c'est autre chose; c'est un fou d'amour, monsieur l'abbé, un fou très bruyant qui, tout le jour et même toute la nuit, ne cesse de hurler des imprécations contre les perfides qui l'ont trahi.

— Vraiment! pauvre garçon.

— Il paraît qu'il aimait une nommée Julie; car lorsque les archers l'ont arrêté sous le vestibule de la Comédie-Française, où il voulait entrer de force, il répétait ce nom avec fureur; du moins les archers l'ont déclaré.

— Il est méchant?

— On ne sait pas, monsieur.

— Comment! on ne sait pas?

— Non, car il ne fait de mal à personne qu'à lui-même. Seulement il crie sans cesse.

— Et que crie-t-il?

— Ah! mon Dieu, ce que crient ceux qui sont atteints de la pire de toutes les folies.

— De laquelle?

— Ceux qui se figurent qu'ils ne sont pas fous parce qu'ils ont des momens de lucidité.

— Bon! dit Champmeslé, je vais lui parler pour l'engager à se tenir tranquille et afin que le directeur n'exécute pas son projet de le mettre dans les caves.

— Faites, monsieur l'abbé, répondit le gardien, je crois que de celui-là vous n'avez pas grand'chose à craindre.

En effet, Champmeslé s'approcha des barreaux et vit un jeune homme qui, le haut du visage couvert par ses longs cheveux et le bas par une barbe blonde, assis dans un angle de sa loge, cherchait le soleil et paraissait heureux de sa pensée, de son rayon et de sa solitude.

Il souriait, il avait l'œil baissé, il roulait entre ses doigts un brin de paille, que de temps en temps il mordillait à son extrémité avec de belles dents blanches.

Champmeslé considéra un instant cette figure, qui lui parut aussi noble que touchante, et traduisant l'impression touchante qu'il ressentait par ces trois mots:

— Ah! pauvre garçon! murmura-t-il.

Aussitôt les yeux du fou s'ouvrirent. Il les fixa sur l'aumônier, qui de son côté regardait avec un attendrissement chrétien ce malheureux si pâle.

— Ah! mon Dieu! s'écria le fou, ne faisant qu'un bond de l'escabeau sur lequel il était assis aux barreaux de sa cage.

Le gardien se recula vivement, entraînant avec lui l'abbé.

— Quoi donc? fit celui-ci se laissant entraîner à reculons, mais continuant de regarder le fou.

— Un abbé! exclama le prisonnier en se pendant à ses barreaux.

— Eh bien! oui, moi abbé.

— Quoi! monsieur de Champmeslé, c'est vous?

— Comment, il me connaît?

— Monsieur de Champmeslé! monsieur de Champmeslé! s'écria le fou.

— Mon ami!

— C'est le ciel qui vous envoie.

— Je le désire.

— Ne me reconnaissez-vous donc point?

— Hélas! non.

Le fou écarta ses cheveux.

— Je suis Bannière! dit-il.

— Comment! le petit novice des jésuites?

— Oui.

— Bannière qui a joué Hérode?

— Oui.

— L'amant de mademoiselle de Clèves?

— Oui! oh! oui! s'écria Bannière avec un affreux désespoir. Oh! oui! je l'étais!

Et il se tordait convulsivement les mains en éclatant en sanglots.

— Mon ami, cria Champmeslé au gardien, ouvrez-moi vite la loge de ce pauvre jeune homme, je vous prie.

— Mais, monsieur l'abbé, il vous battra.

— Oh! non! non! monsieur l'abbé sait bien que non, dit Bannière avec toutes les caresses qu'il put donner à sa voix.

— Mais ouvrez donc! dit Champmeslé.

— Oui, oui, ouvrez, cria Bannière, ouvrez à monsieur l'abbé, mon ami, et vous, monsieur l'abbé, oh! vous verrez, vous verrez comme je vous aimerai!

— Oui, il vous aimera comme mon chat aime les souris, c'est-à-dire qu'il vous mangera.

— C'est mon maître de Champmeslé ; ouvrez.
— Vous l'ordonnez, monsieur l'abbé ?
— Oui.
— Vous déclarerez que c'est vous qui avez exigé que je vous ouvre la porte de sa loge ?
— Je le déclarerai ; mais ouvrez.
— Je dois vous obéir, et je vous obéirai bien certainement ; mais si vous m'en croyez, prenez mon bâton.
Et il ouvrit, mais non pas sans avoir regardé Champmeslé à chaque tour que la clef faisait dans la serrure.

et c'est tout simple, car vous êtes prévenu contre moi ; mais en m'écoutant, vous verrez bien si je suis fou.
— Eh bien, alors, si vous n'êtes pas fou, dit Champmeslé, racontez-moi par quel étrange enchaînement de circonstances vous êtes à Charenton.
— Éloignez cet homme.
Champmeslé fit sans hésitation un signe au gardien, qui s'éloigna hors de la portée de la voix.
Alors Bannière lui raconta sa douloureuse histoire depuis cette soirée où il avait pris sa place et joué Hérode.



Dieu vous éprouve, mon fils.

Champmeslé se précipita dans la loge, et Bannière avec une suprême douceur :
— Oh ! dit-il, si je n'avais pas peur de vous effrayer, si je n'avais pas peur de vous salir, ah ! mon cher monsieur de Champmeslé, comme je vous embrasserais !
Le digne aumônier se jeta dans les bras du fou, et ce fut un spectacle que bien des curieux eussent payé son prix.
— Asseyez-vous sur mon escabeau, monsieur de Champmeslé, dit Bannière ; asseyez-vous et ne craignez rien. Oh ! causons, causons ; j'ai tant de choses à vous dire !
— Oui, dit Champmeslé avec un sourire affectueux, causons, mais causons raisonnablement.
— Eh ! mais, dit Bannière, croyez-vous donc que je ne sois pas raisonnable ?
— Prenez garde, fit le gardien, voilà sa folie qui lui prend.
Champmeslé regarda tout autour de lui, puis il revint à Bannière avec un léger mouvement d'épaule qui voulait dire :
— Hélas ! si vous étiez raisonnable, seriez-vous donc ici ?
— Je vous comprends, dit tristement le pauvre homme ;

Il raconta sa fuite avec Olympe, délaissée par le comte de Mailly, leur séjour à Lyon, et son arrestation dans cette ville à la requête des jésuites dont il avait déserté la maison. Puis il poussa le récit des aventures qui suivirent sa désertion, jusqu'au jour où il avait été arrêté sous le vestibule de la Comédie-Française ; et tout cela avec tant de netteté, de pathétique et de mesure, que l'abbé s'écria, lorsqu'il eut achevé son dernier mot :
— Cet homme-là n'est pas plus fou que moi.
— Oh ! n'est-ce pas, monsieur de Champmeslé, s'écria Bannière, n'est-ce pas que je ne suis point fou ?
— J'en jurerais, foi de prêtre !
— Bon, dit Bannière, Dieu m'envoie ce que je lui demande depuis que je suis ici, un homme impartial qui m'écoute et me juge. Je ne demandais à Dieu qu'un étranger, et voilà que Dieu m'envoie un ami.
— Oh ! oui, mon cher Bannière, un véritable ami.
— Mais, à votre tour, demanda Bannière, comment êtes-vous sous cet habit ?
— La vocation, mon cher monsieur.
— Oh ! voilà bien, oui, une vocation inverse de la mienne, dit en souriant avec mélancolie le pauvre Bannière.

— Précisément. Comme vous avez pris ma place et mon costume au théâtre, j'ai pris votre place et votre costume au couvent.

— Au couvent que je quittais?

— Au couvent que vous quittiez, et je suis devenu le favori du révérend père proviseur.

— Ah! ici, mon cher monsieur, dit Bannière, c'est tout le contraire de moi.

— Et comme je ne demandais qu'à quitter le théâtre, comme ma renonciation à cet art maudit était un grand triomphe pour la religion, on m'a instruit, on m'a reçu, on m'a poussé, enfin on m'a placé.

— Hélas! triste poste, mon cher abbé!

— Oui, vous avez raison, je le sais, il est regardé comme le plus triste de tous; personne n'en voulait, je l'ai sollicité, moi, et obtenu.

— Si je n'étais moins heureux, je vous dirais : Vous avez bien tort, mon cher abbé.

— J'avais tant à expier, mon frère! dit avec componction Champmeslé; j'étais damné plus qu'aux trois quarts.

— Diable! à ce compte, dit Bannière avec un triste sourire, je serai donc damné tout à fait, moi?

— Hé! hé! fit Champmeslé.

— Mais, continua Bannière en levant les yeux au ciel, j'espère mieux de Dieu : il m'a trop fait souffrir en cette vie pour continuer après ma mort.

— Ne vous plaignez pas de Dieu, mon cher frère, dit Champmeslé, heureux de commencer une prédication.

— Je ne m'en plains plus depuis que je vous ai retrouvé, cher abbé, dit doucement Bannière.

— Dieu vous éprouve, mon fils.

— Cruellement.

— C'est que Dieu a son but.

— Et dans quel but voulez-vous donc que Dieu fasse souffrir un pauvre diable comme moi?

— Il veut que vous oubliez un amour coupable.

— Quel amour?

— L'amour que vous avez pour Olympe de Clèves.

— L'amour que j'ai pour Olympe? Vous appelez mon amour pour Olympe un amour coupable! Moi oublier cet amour! Dussé-je passer pour fou toute ma vie, dussé-je être prisonnier pour toujours, être battu, fouetté, torturé, comme on bat, fouette et torture les malheureux dont j'entends les cris, jamais, jamais je ne renoncerai à mon amour pour Olympe; plutôt la mort! plutôt la damnation!

— La, la! mon frère, dit Champmeslé, vous vous égarez, on va dire que vous êtes fou.

— C'est vrai, fit tristement Bannière, mais que voulez-vous, monsieur, j'aime tant cette femme, que rien au monde ne me la fera oublier.

— Pas même Dieu?

— Pas même elle.

— Mais cependant vos malheurs, mon cher Bannière, il me semble que c'est à elle que vous les devez.

— Oui, sans doute, c'est à elle que je les dois; oui, elle m'a trahi, elle m'a oublié; oui, peut-être pour se débarrasser de moi, est-ce elle qui a sollicité ma prison; eh bien! cette femme, telle qu'elle est, je la bénis; telle qu'elle est, je l'aime! Oh! si seulement, vous, qui l'avez connue, vous pouviez me donner de ses nouvelles!

— J'arrive de Lyon, répondit Champmeslé.

— Et puis, continua Bannière avec un soupir, comme si une dernière espérance lui échappait, et puis vous avez rompu avec le théâtre.

— Oh! mon Dieu! oui, et cependant j'y ai des connaissances que je cultive, pour essayer de les ramener à Dieu.

— Vous aurez du mal, dit Bannière en secouant la tête.

— Tous ne seront pas amoureux d'Olympe, j'espère; et puis, ajouta Champmeslé en se rapprochant de Bannière comme pour lui confier un secret, j'ai mon plan.

— Lequel? demanda Bannière.

— Je les prendrai par l'intérêt mondain pour les conduire insensiblement au ciel.

— Ah! fit Bannière étonné.

— Voici ce que je ferai, répondit Champmeslé, heureux de pouvoir, si nouveau qu'il fût dans les ordres, exposer une théorie de salut. J'ai pour ami, j'ose le dire, quoique cet ami soit duc et pair, j'ai monsieur le duc de Pecquigny, gentilhomme de la chambre, qui a pleine autorité sur les comédiens.

— Oh! que voilà une belle connaissance, mon cher abbé, un homme qui peut faire débuter un homme qui fait signer les engagemens, un homme qui distribue les rôles. Oh! je le répète, la belle connaissance que vous avez là! Êtes-vous heureux!

— Prenez garde, dit Champmeslé en souriant, je vais vous appeler fou.

— Continuez, continuez.

— Où en étais-je?

— Vous disiez que vous prendriez les comédiens par des intérêts mondains pour les ramener à Dieu.

— C'est cela.

— Je comprends. Vous leur ferez donner de beaux rôles, et, par reconnaissance, ils se feront dévots. Eh bien, je vous l'avoue, je n'aime pas ce calcul-là, et, bien plus, je n'y compte guère.

— Mais écoutez-moi donc, parleur éternel! reprit Champmeslé profitant de la première halte que faisait la langue de Bannière pour prendre son tour et placer son moyen. Non, ce n'est point là mon plan; je connais trop les comédiens pour cela : leur donner des rôles, ah! bien oui; au contraire, je les dégoûterai de ceux qu'ils ont, je les leur ferai ôter, je leur rendrai le théâtre un lieu de supplice, et, quand ils seront bien las, je prierai mon ami le duc de Pecquigny de leur faire une petite pension dans quelque bonne sainte maison religieuse.

— Ah! bon! voilà une idée! s'écria Bannière, oubliant sa propre situation pour se faire l'avocat de ceux que Champmeslé persécutait en pensée. Où peste! prenez-vous donc des idées comme celles-là, mon cher abbé? Comment! vous feriez un pareil chagrin à ceux auxquels vous vous intéressez! Diantre soit de vos protections, à vous! j'aimerais mieux votre inimitié.

— Ingrat! s'écria Champmeslé.

— Ainsi, par exemple, continua Bannière, revenant par un détour à la pensée d'espérance qui ne l'avait pas abandonné depuis qu'il avait retrouvé Champmeslé; ainsi, n'est-ce pas, vous êtes bien convaincu que je ne suis pas fou? Car maintenant que j'ai pris sur moi de causer une demi-heure avec vous, sans même vous parler de moi, vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, que je ne suis pas fou?

— J'en suis convaincu, dit Champmeslé.

— Ainsi, continua Bannière, avec vos idées de salut, dans votre désir de faire quitter à tout le monde le théâtre, comme vous l'avez quitté, vous aimeriez mieux me voir détenu injustement ici que de me voir rentrer au théâtre?

— Ma foi, j'oserai presque dire que oui! s'écria Champmeslé.

— Vous parlez sérieusement? s'écria Bannière.

— Mais oui.

— Ah! prenez garde, dit le prisonnier avec un regard et un accent qui eussent mis en déroute le directeur et le gardien, et fait reculer le fameux Martin lui-même. Prenez garde, ici habite le désespoir, et le désespoir conseille mal, monsieur de Champmeslé! Ici, derrière ces barreaux, on meurt à chaque instant du jour, de sorte que quelqu'un qui saurait y rester éternellement comme j'y reste, moi, depuis deux semaines, ce quelqu'un-là aurait de l'économie à s'y briser d'un seul coup la tête sur les dalles de pierre.

Et Bannière fit un mouvement sinistre.

Champmeslé se précipita sur lui et le prit dans ses bras avec une effusion de tendresse réelle.

— Votre salut! mon frère, s'écria-t-il.

— Oh! ne me parlez pas de mon salut! dit Bannière avec exaltation : mon salut est mon amour!

— Mais cette femme vous a trompé, mon ami; elle a passé de vos bras dans ceux d'un autre!

— Eh! n'avait-elle point passé des bras de cet autre dans les miens?

— Mon frère! mon frère!

— Que me voulez-vous?

— Je veux vous dire que ce sont là des espérances folles, des raisonnemens de sophiste.

— C'est tout ce que vous voudrez, monsieur l'abbé, mais c'est ainsi.

— Allons, dit Champmeslé, je commence à comprendre que l'on vous ait fait déclarer fou.

— Et convaincu que je ne le suis pas, répondit Bannière, vous contribueriez par votre inimitié à me faire souffrir ici tous les tourmens réservés à la folie! Ce serait peu chrétien, cela, prenez garde, monsieur Champmeslé, mon camarade au théâtre d'Avignon, mon remplaçant au couvent des jésuites.

— Allons, allons, ne nous fâchons pas, répondit le bon abbé sensible à ce reproche. Hélas! je suis faible, et en me parlant ainsi au nom de l'humanité, vous me ramenez aux idées de ce monde pervers, je me sens attendri.

— Oh! si vous ne l'étiez pas, s'écria Bannière, vous seriez donc de pierre; car enfin, vous le voyez, moi, depuis que vous êtes là, depuis que je vous ai reconnu, je fais un effort violent sur moi-même.

— Lequel?

— Ah çà! croyez-vous donc que j'aie autre chose à la pensée que le désir de sortir d'ici? que j'aie autre chose à la bouche que cette prière? Vous allez m'y aider, n'est-ce pas?

— Et comment voulez-vous que je vous aide à cela, mon enfant?

— Enfin, dites-moi maintenant que j'ai bien raisonnablement causé avec vous, bien nettement répondu à toutes

vos questions, vous êtes bien sûr que je suis ici injustement?

— Dame! il me semble que oui.

— Eh bien! voilà tout ce que je demande. En sortant d'ici, allez faire une visite au lieutenant de police; allez chez les juges qui m'ont condamné, dites-leur, assurez-leur, jurez-leur que je suis raisonnable, que je n'ai jamais été fou, et ils me feront sortir.

— Je le ferai.

— Quand?

— Dès aujourd'hui.

— Bon!

— C'est un devoir pour moi, et je m'en acquitterai.

— Merci.

— Mais j'ai bien peur.

Champmeslé s'arrêta.

— De quoi avez-vous peur?

— J'ai bien peur que cela ne change rien.

— A quoi?

— A votre situation.

— Comment! la déclaration faite par un homme de votre état, la déclaration positive, formelle, que je ne suis pas fou, ne changera rien à la situation d'un homme qu'on retient prisonnier parce qu'il est fou?

Champmeslé regarda avec attention autour de lui, et s'approchant de Bannière :

— Mais, dit-il, êtes-vous sûr que vous soyez enfermé ici parce que vous êtes fou?

— Parbleu! et pourquoi voulez-vous donc qu'on m'y enferme?

— Mais, dame! pour quelque faute, pour quelque crime peut-être.

— Mon cher abbé, dit Bannière, j'ai probablement commis bon nombre de fautes; mais, pour des crimes, j'espère que Dieu ne m'a jamais abandonné à ce point-là.

— Mon ami, tous les jours on commet un crime sans être pour cela un bien grand criminel. Voyez Horace tuant sa sœur par patriotisme : c'est un fort beau crime. Voyez Orosmane tuant Zaïre par jalousie : c'est un crime fort excusable.

— Je n'ai tué personne, Dieu merci! mon cher abbé, ni par jalousie ni par patriotisme. D'ailleurs, ce n'est point à Charenton que l'on met les meurtriers.

— C'est ce qui vous trompe.

— Comment cela?

— Votre voisin, par exemple; tenez, pas plus loin que de ce côté-ci à l'autre de la cloison.

— Eh bien?

— Eh bien! votre voisin n'est pas plus fou que vous.

— Que me dites-vous là?

— La vérité. Et cependant je me garderai bien d'aller déclarer qu'il n'est pas fou.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est un infâme meurtrier, qui a tué une pauvre fille qui n'était coupable que d'une honnête action.

Bannière tressaillit.

— Eh! que me dites-vous là? s'écria-t-il; mon voisin! mon voisin! Est-ce que par hasard...

— Quoi?

— Mon Dieu! plus d'une fois il m'a semblé reconnaître sa voix pour l'avoir déjà entendue.

— Impossible.

— Pourquoi?

— Il n'est pas Français.

— Il est Sarde?

— Comment le savez-vous?

— Il est marquis?

— Oui.

— Et il s'appelle?

— Mon frère, son nom est un secret, dit Champmeslé.

— Secret que je vais vous dire, moi! s'écria Bannière. Il s'appelle le marquis de la Torra.

— Oui.

— Et vous dites qu'il a tué?

— Oui.

— Qui cela?

— Une femme.

— Une femme qu'il aimait?

— Il paraît qu'il l'aimait, puisqu'il l'a tuée. On ne tue que pour deux raisons : parce que l'on déteste ou parce que l'on aime.

— Et cette femme s'appelait?

— Cette femme s'appelait Marion, dit Champmeslé.

— Marion! s'écria-t-il.

Puis, faisant un effort sur lui-même :

— Et sait-on pourquoi il a tué cette pauvre enfant? demanda Bannière.

— Mais parce qu'elle avait tiré de ses griffes un beau garçon qui est parti avec elle, puis qui l'a abandonnée sans défense ; alors ce malheureux, ce misérable a rencontré la pauvre fille, et l'a frappée d'un grand coup d'épée dans le cœur.

— Le malheureux, le misérable, c'est moi! s'écria Bannière se jetant sur la dalle de la loge et s'y roulant en désespéré.

— Comment cela? fit Champmeslé.

— Pauvre Marion! pauvre fille! criait Bannière, c'est moi qui l'ai tuée. Pardon, Marion, pardon.

Champmeslé saisit Bannière dans ses bras.

— Modérez-vous, dit-il, prenez garde, on dirait que c'est un accès qui vous reprend.

— Oh! mon père, mon père! hurlait le malheureux Bannière, j'avais tort quand je vous disais que je n'avais commis que des fautes; j'ai commis un crime, le plus grand, le pire des crimes : j'ai assassiné!

— Calmez-vous.

— Je mérite la mort, mon père ; livrez-moi aux juges, conduisez-moi au bourreau! c'est moi, c'est moi qui ai assassiné Marion.

Mais à ces mots, qu'il hurla dans le paroxysme du désespoir, un grand bruit de chaînes accompagné d'un rugissement sourd retentit dans le cabanon voisin.

— Qui donc, s'écria la Torra en ébranlant les cloisons et les portes; qui donc parle de Marion, qui donc dit : J'ai assassiné Marion?

— Moi, moi, misérable! hurla Bannière. Mon épée, mon épée! qu'on me rende mon épée! Tu m'as échappé une fois, mais tu ne m'échapperas point deux!

Et il se mit à frapper de son côté contre la cloison, comme la Torra frappait du sien.

Épouvanté par l'invasion de cette tempête inattendue, Champmeslé rappela le gardien redevenu attentif à la vue de cette double fureur, et s'élança hors du cabanon, en se disant à lui-même que Bannière avait sa folie, que cette folie était une folie furieuse, et qu'à moins d'être plus fou que lui, il ne fallait point songer à le rappeler à la raison.

Et tandis que le malheureux, dans l'espérance d'étrangler le marquis de la Torra, frappait des pieds et des poings contre sa cloison, en proie qu'il était à un horrible remords, le gardien disait tout bas à l'oreille de Champmeslé :

— Hein? qu'en dites-vous? Avouez qu'un instant vous l'avez cru sage.

LXXV

MIEUX VAUT JAMAIS QUE TARD

Tandis que l'abbé s'enfuyait, moins effrayé que désappointé, lui qui espérait exercer la charité sur un sujet digne de sympathie;

Tandis que Bannière, plongé dans une douleur réelle, gisait la tête dans ses mains, abîmé dans cette idée terrible qu'il était cause de la mort d'une pauvre créature innocente qui l'avait aimé;

Tandis que la Torra, entré en fureur au nom de Marion, et peut-être d'ailleurs ayant cru connaître la voix de Bannière comme Bannière avait cru reconnaître la sienne, essayait d'effondrer la cloison qui le séparait de son voisin,

La grille de la cour s'ouvrit pour donner passage à des visiteurs qui montrèrent au gardien leur permission signée du ministre.

Ces deux visiteurs étaient une jeune et belle femme vêtue d'une robe grise et d'un mantelet rose, et un gentilhomme de très grande mine.

Tous deux se mirent à faire l'inspection des loges comme avait fait l'abbé de Champmeslé deux heures auparavant.

Le gentilhomme allait, venait, sautillait sur les traces de la dame à la robe grise et au mantelet rose, accablant de questions le directeur, qui, très civil et très patient, vu sans doute la qualité de celui qui l'interrogeait, devançait de lui-même les interrogations.

— Madame désirerait voir des folles, avait dit le gentilhomme en entrant.

— En voici, madame, avait répondu le directeur, là-bas, à gauche; mais j'ai l'honneur de vous prévenir qu'elles ne sont point ragoûtantes.

— Sont-ce des folles d'amour? demanda la dame d'une voix si douce et si harmonieuse que l'on eût dit un chant.

— Je ne crois pas, répondit le directeur.

— Ah! diable! fit le jeune seigneur, je vous croyais mieux approvisionné que cela.

— Croyez que je suis au désespoir, monsieur le duc.

— Dame, arrangez-vous comme vous pourrez, cela ne nous regarde pas : vous tenez des fous, vous devez en avoir de toutes les espèces.

— Cependant...

— Madame a besoin de fous d'amour, il lui en faut montrer !

— Ordre du roi, n'est-ce pas, monsieur le duc ? dit la jeune femme en souriant à son compagnon.

— Madame, répondit le directeur, croyez à tous mes regrets, mais nous n'avons dans cette section qu'un seul fou d'amour.

— Un fou ! Ah ! peut-être mieux vaut encore un fou qu'une folle, dit la dame. Montrez-nous le, voyons.

— Numéro 7, madame.

— Mais peut-on s'approcher ? demanda [illegible] qui grâce à un coup d'œil furtif jeté entre les [illegible] de son éventail avait remarqué l'état hideux [illegible] des murs et des toiles de ces loges.

— Il est vêtu, répliqua le directeur, et s'il n'est pas beau au moins n'est-il pas révoltant [illegible], seulement il est méchant.

— Oh ! si méchant qu'il soit, dit la dame, il ne me mordra point à travers ses barreaux.

— C'est égal, c'est égal, fit le gentilhomme, prenez garde, Olympe, car s'il fallait qu'un malheur vous arrivât, s'il fallait qu'une égratignure s'imprimât sur ce charmant visage, je connais quelqu'un qui ne me le pardonnerait pas.

— Oh ! ne me parlez pas de ce quelqu'un, dit la dame ; vous êtes déjà, ce me semble, assez coupable d'être venu m'attendre ici à la porte et de vous être fait mon compagnon, malgré les conditions arrêtées entre nous.

— Belle Olympe, je m'avoue coupable et je m'humilie.

— Approchons toujours, hein ?

En effet, toute cette conversation avait eu lieu à quinze pas à peu près de la loge désignée.

Olympe s'approcha.

On voyait sur son beau visage, au fur et à mesure qu'elle approchait, l'expression douloureuse que produit sur tout esprit d'élite la vue du plus affligeant des malheurs de l'humanité.

Olympe de Clèves, car c'était bien elle, vint se placer devant le cabanon et, à voix basse, avec cette sorte de timidité religieuse qui saisit tous les nobles cœurs en face des grands aspects de la nature vivante ou souffrante :

— C'est là un fou d'amour ? demanda-t-elle si bas qu'à peine le directeur put entendre sa question.

— Oui, madame.

Bannière, cachant sa tête du côté du mur, était insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

La terrible révélation que venait de lui faire Champmeslé avait achevé de briser cette nature nerveuse et délicate.

Après le grand fracas de l'explosion, le silence était venu. Après le tonnerre, les larmes.

Bannière enseveli dans ses deux bras dont il se bouchait les oreilles, et la face voilée, pleurait à sanglots.

— Mon Dieu ! on dirait qu'il pleure, dit Olympe avançant la tête avec curiosité.

Et [illegible] à mesure qu'elle s'approchait du malheureux fou, plus elle parlait à voix basse.

— Oh ! cela lui arrive souvent, madame, répondit le valet qui avait entendu la question.

— Souvent ! répéta Olympe ; pauvre homme !

— Tous les fous pleurent ou rient [illegible], dit le directeur qui s'était informé près du gardien de la question de la belle dame et qui galamment s'empressait d'y répondre.

— On m'avait assuré le contraire, dit Olympe.

— J'ignore si c'est un état normal, madame, mais c'est au moins l'état de celui-ci.

— Il souffre donc ?

— Les fous rient sans être heureux et pleurent sans souffrir ; du reste, je vais vous [illegible]...

— Ah ! voyons.

Le directeur s'approcha.

Les deux visiteurs demeurèrent un peu en arrière.

— Holà ! dit le directeur, voyons, mon amoureux, il ne faut pas pleurer ainsi.

[illegible] ne répondit pas seulement ; il continuait de pleurer absolument comme s'il n'avait point entendu.

Le directeur continua :

— Tournez-vous un peu, mon drôle. Voici une belle dame qui veut vous voir.

— Oh ! [illegible] fit tout bas Olympe [illegible].

Mais sans entendre cette exclamation, et le sentiment de pudeur qui l'avait dictée :

— Eh ! numéro [illegible], continua le directeur, voyez un peu cette dame qui [illegible] vous voir : c'est Julie, votre chère Julie, votre petite Julie.

Bannière ne bougea point.

— Qu'est-ce que cette Julie ? demanda Olympe.

— Oh ! qui sait ? répondit le directeur, sa maîtresse, sans doute.

— Qui vous fait supposer cela ?

— Dame, quand on l'a arrêté, il répétait sans cesse : « Lâchez-moi ! Je veux arriver avant que Julie se déshabille. Julie ! oh ! Julie ! »

— Pauvre garçon !

Bannière ne remuait pas plus qu'une borne.

— Oh ! si je savais tous les vers qu'il récite, dit le directeur, et dans lesquels revient toujours ce nom de Julie !

— Oui, mais vous ne les savez pas, ni moi non plus, dit Pecquigny.

— Non.

— [illegible] de l'enfer. Madame voulait voir sa figure et entendre sa voix.

— Est-il jeune ? demanda Olympe.

— Oh ! oui, madame, vingt-six ou vingt-sept ans à peu près.

— Vingt-six ou vingt-sept ans, répéta tristement Olympe. Et de quelle condition était-il ?

— Mais dans une bonne condition, à ce qu'il paraît. Les gens qui l'ont arrêté prétendaient lui avoir vu au doigt une bague qui valait bien une centaine de pistoles.

— Et cette bague, la lui a-t-on laissée ?

— Elle a disparu.

— Et où l'a-t-on arrêté ?

— Sous le vestibule de la Comédie-Française, où il voulait entrer sans payer.

— Il y a longtemps de cela ?

— Une quinzaine de jours. C'était à propos des débuts d'une nouvelle comédienne très célèbre à ce qu'il paraît.

— Qu'en dites-vous, Olympe ? dit Pecquigny. Si c'était pour vous que ce garçon fût fou d'amour ?

— Est-ce que je m'appelle Julie, moi ?

Puis se retournant vers le directeur, car elle commençait à prendre un véritable intérêt à ce malheureux :

— Et quel est son aspect ? dit-elle.

— Il n'est pas trop laid, dit le directeur, et si madame veut le voir...

— Mais il n'est pas possible de distinguer sa figure dans l'attitude où le voilà, fit le duc.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, je vais l'en faire changer d'attitude.

Puis se retournant :

— Holà ! gardien ! passez-moi la pique.

Le gardien, impassible, habitué d'ailleurs à cet ordre, passa immédiatement au directeur un piqué de corne [illegible] emmanché dans un grand bâton.

— Qu'allez-vous faire de cela ? demanda Olympe avec un certain effroi.

— Je vais le piquer, répondit tranquillement le directeur.

— Cela lui fera mal, monsieur.

— Je l'espère, madame, et comme cela lui fera mal, il se retournera.

— C'est affreux ! dit Olympe en cachant son visage entre ses deux mains. Oh ! je ne veux pas ! je ne veux pas.

Et elle murmurait ces paroles en essayant d'attirer le duc hors de cet endroit maudit.

— Mais, dit tranquillement Pecquigny, si c'est cependant la seule façon de vous faire voir le visage de [illegible], et enfin pourquoi refuseriez-vous ?

Pendant ce temps, le directeur avait piqué.

Bannière ne sourcilla point.

Le directeur piqua de nouveau.

Même silence et même immobilité.

L'âme ne vivait plus dans ce corps ; il n'y restait de vivant que le désespoir.

— Mon Dieu ! assez ! assez donc ! dit Olympe, vous voyez bien qu'il ne veut pas se retourner.

— Oh ! madame, ne vous inquiétez point de cela, répondit le directeur, j'en ai ici que l'on marquerait d'un fer rouge sans interrompre leur sourire.

Et il repiqua de plus belle.

— Assez ! vous dis-je, cria Olympe, assez, monsieur ! je ne veux pas que l'on fasse souffrir ce malheureux. S'il s'obstine à demeurer caché, qu'il reste caché. Maudite soit la curiosité qui coûterait une souffrance à un pauvre fou d'amour !

A ces mots d'Olympe, les seuls qu'elle eût prononcés d'une voix assez haute pour que le fou les entendît, le fou, le mort, l'insensible se réveilla, leva la tête, écarta ses longs cheveux et promena autour de lui un regard froid et surpris comme celui du tigre en cage.

Lorsque ses yeux rencontrèrent Olympe, l'éclair s'y alluma, il bondit, empoigna les barreaux avec un cri terrible, le plus terrible de tous les cris qui eussent jamais retenti dans cet enfer.

Sa bouche s'ouvrit pour laisser échapper un nom, et demeura ouverte crispée dessechée sans que la pensée trop vigoureuse, trop abondante, y pût passer avec une seule parole

Puis il retomba foudroyé de toute sa hauteur, tandis qu'Olympe éperdue haletante suspendue à ce mouvement, à ce cri, à cette angoisse, tandis qu'Olympe qui dans ce fou venait de reconnaître Bannière, reculait jusqu'au milieu de la cour

Bannière alla mesurer les dalles sur lesquelles son corps inerte retentit comme un cadavre

— Hein voyez-vous dit à Pecquigny le directeur triomphant, voyez-vous comme je l'ai forcé de montrer son visage à madame !

— Mais pourquoi s'est-il évanoui ainsi ? dit le duc

— Ah ! demandez aux fous la raison de ce qu'ils font. S'ils vous la donnaient vous comprenez bien qu'ils ne seraient plus fous et puis, ajouta-t-il, c'est un fou d'amour, et madame est si belle !

— Duc ! duc ! cria Olympe, au nom du ciel ! venez, venez !

Et entraînant Pecquigny, elle sortit de ce lieu de désolation murmura une douloureuse prière

Arrivée chez elle on fut forcé de la mettre au lit

Toute la nuit elle eut le délire

Ce délire ne se calma que le lendemain matin lorsque, ayant pris une résolution, elle eût donné l'ordre que l'on fit avancer une voiture de place

Elle monta dedans et tout ce que l'on put entendre c'est qu'elle donna au cocher l'ordre de toucher chez le ministre de Paris.

Ce que l'on appelait le ministre de Paris correspondait à ce que nous appelons aujourd'hui le ministre de l'intérieur

LXXVI

OÙ BANNIÈRE PROUVE A L'ABBÉ QU'IL N'EST POINT SI FOU QU'IL EN A L'AIR

Sans doute, de son côté, le pauvre Bannière avait pris une résolution, car, le lendemain, vers onze heures du matin, il était aussi calme et aussi raisonnable que nous venons de le voir convulsif et agité

Il avait même essayé, autant que la chose lui avait été possible de faire un peu de toilette

Non point qu'il espérât revoir Olympe une pareille vanité ne l'avait pas bercé un instant : mais, à défaut de la maîtresse il comptait revoir l'ami, à défaut d'Olympe, Champmeslé

De son côté, l'abbé était rentré chez lui fort ému Après avoir cru un instant que son protégé était le plus sage des fous de Charenton, il commençait à craindre qu'il n'en fût le plus insensé

Il passa la nuit à rêver à cette étrange aventure qui amenait Bannière à Charenton comme fou, et lui Champmeslé comme abbé

Au milieu de tous ces rêves, il s'était fait une foule de raisonnemens. Demander un adoucissement pour un homme incorrigible, c'était, dès le début, s'exposer à perdre son crédit

L'abbé tenait à débuter en homme d'esprit autant qu'en bon chrétien

Il voulait utiliser ses forces, et ne jamais compromettre sa recommandation

C'était là le point principal de la théorie des jésuites, dès son ordination on lui avait prescrit de s'y conformer

Cependant Champmeslé se sentait bon apôtre avant d'être bon jésuite Il prit donc en lui-même cette résolution que, s'il restait seulement à Bannière une lueur de raison il ferait lui, de cette lueur un incendie

Il faut dire que Bannière bien calme, bien reposé, bien résolu, l'y aida singulièrement.

En effet, dès que Bannière aperçut l'abbé :

— Ah ! cher abbé ! s'écria-t-il ah ! monsieur de Champmeslé ! vous voilà, venez vite, et pardonnez-moi de vous avoir fait si grand'peur hier

— Le fait est mon cher Bannière dit l'abbé

— Oui, que vous m'avez quitté me croyant fou, interrompit Bannière

— Moi qui étais si bien disposé pour vous, mon cher enfant !

— Oh ! soyez tranquille, dit Bannière, cette bonne disposition je suis résolu de la reconquérir

L'abbé ouvrit de grands yeux

— Oui continua Bannière, vous doutez parce que vous m'avez vu entrer dans une espèce d'accès de folie

— Une espèce d'accès de folie ! dit Champmeslé, vous êtes bien bon il me semble que vous êtes bien entré dans un accès de folie réel

— Eh bien voilà où vous vous trompez cher abbé ; ce que vous avez pris pour de la folie, c'était du remords

— Du remords vous ! On n'a des remords, mon fils, que lorsqu'on a commis des crimes, et, vous me l'aviez dit hier un instant auparavant Dieu a permis que vous n'ayez à vous reprocher que des fautes

— Hélas ! mon père dit Bannière en levant les yeux au ciel, on a souvent commis un crime sans s'en douter

— Alors on n'est point coupable

— Mon cher abbé il n'y a que vous qui puissiez fixer mes doutes là-dessus ; mais en tout cas criminel ou non, l'abbé, je veux faire une bonne fin

— Ah ! à la bonne heure dit Champmeslé, voilà qui est parler.

— Dans tous les cas, je ne rentrerai plus au théâtre

— Vraiment ! s'écria Champmeslé rayonnant

— Je ne reverrai pas Olympe

— Votre parole ?

— A quoi bon la revoir, dit Bannière, puisqu'elle ne m'aime plus ?

— Comment savez-vous cela ?

— Je l'ai revue

— Quand ?

— Hier

— En rêve ?

— Non pas, en réalité

— Bon voilà votre folie qui vous reprend

— Ne craignez rien et si vous croyez que je suis fou, demandez au gardien s'il n'est pas venu hier une dame pour me voir

— En effet, comme je sortais de l'établissement, une femme y entrait.

— Une robe grise ?

— Oui

— Avec un mantelet rose ?

— Je crois que oui.

— Comment ! vous croyez que oui !

— Sans doute, en voyant une femme j'ai baissé les yeux.

— C'est fâcheux, car vous l'eussiez reconnue

— Elle n'était pas seule, hasarda timidement Champmeslé

— Oui, je sais bien elle avait un grand gentilhomme au bras Eh bien ! cette femme, c'était Olympe.

— Et cette visite ?

— Cette visite, l'abbé, m'a rendu le plus malheureux des hommes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cette visite m'a été une preuve de la cruauté de son cœur

— Elle savait donc que vous étiez là ?

— Elle l'ignorait à ce qu'il paraît, du moins

— Et elle a passé devant vous sans vous reconnaître ?

— Elle m'a reconnu, au contraire

— Vraiment ! Et que vous a-t-elle dit ?

L'abbé secoua la tête

— Rien Je me suis évanoui, et elle a disparu de peur de se compromettre

— Ah ! dit-il si ce que vous dites là est vrai

— L'exacte vérité l'abbé

— Ce n'est pas beau et l'on a bien raison de dire que la femme est la perdition de l'homme.

— Ainsi, vous trouvez cela vilain, n'est-ce pas ?

— C'est hideux !

— A la bonne heure !

— Alors vous êtes guéri !

— Complètement.

— Vous me l'assurez ?

— Je vous le jure !

— Quelle preuve me donnerez-vous de votre guérison ?

— Oh ! monsieur l'abbé rappelez-vous que Jésus reproche à saint Thomas son incrédulité

— Jésus était Jésus et vous n'êtes que Bannière

— Hélas ! dit le pauvre jeune homme j'ai été mis aussi, mis sur une croix bien dure, couronné d'une couronne d'épines bien aiguës

— N'importe pour moi-même je serais heureux que vous me rassuriez contre les rechutes

— Regardez-moi voyez ma froideur touchez ma main, palpez mon cœur plus de pouls plus de battement, tout est mort excepté pour le repentir et la religion

— Eh bien ! mon ami, dit Champmeslé, vous voilà tel que je vous désirais Ainsi vous n'éprouvez plus rien pour cette femme ?

— Plus rien

— Plus d'aspiration vers cette malheureuse vie de théâtre qui est la voie où se perdent le plus d'âmes ?

— C'est-à-dire que pour m'y faire rentrer, au théâtre, il faudrait maintenant un ordre du roi

— Bon de mieux en mieux !

— Et même je vais vous en donner encore une preuve

— Laquelle ?

— Oh ! mais une vraie preuve, celle-là.

— Voyons.

Bannière tira de sa poche, de la doublure de son habit, [illegible] on ne sait d'où, une bague magnifique, si magnifique que Champmeslé poussa une exclamation de surprise.

C'était la bague que monsieur de Mailly avait donnée à Olympe, que lui avait vendue, que d'Hoirac avait rachetée et donnée à la Catalane, et qu'enfin il avait, lui Bannière, arrachée au doigt de la Catalane en lui jetant au nez une poignée d'or.

— Et d'où vous vient un pareil joyau, mon fils ? demanda Champmeslé.

— D'elle.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est le talisman qui me retenait à elle ; je m'en sépare.

— Vous vous en séparez ?

— Oui, et la preuve, c'est que je vais vous prier de me la garder.

— De vous garder cette bague ?

— Sans doute ; seulement vous la garderez à votre doigt, de peur qu'elle ne se perde.

— Un pauvre abbé ne peut porter une pareille bague à son doigt.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un bijou de plus de deux cents pistoles.

— Vous direz que c'est un dépôt.

— Mais cependant...

— Je vous en prie, mon petit abbé, je vous en supplie !

— Allons, dit l'abbé, puisque vous le voulez.

Et il se laissa passer la bague au doigt.

— Là ! maintenant, cher abbé, dit Bannière, vous allez me laisser me recueillir, n'est-ce pas ?

— Pourquoi faire ?

— Pour me préparer à une confession générale.

— Vous voulez vous confesser ! s'écria Champmeslé transporté.

— Je le veux.

— Et quand cela ?

— Le plus tôt possible.

— Tout de suite, alors.

— Non, ce soir ; il ne me faut pas moins que ces heures pour me préparer.

— Mais le soir, il n'est pas d'habitude qu'on visite les fous.

— D'accord ; je ne suis pas un fou.

— C'est vrai.

— Et puis vous, en votre qualité d'aumônier...

— Je demanderai.

— Donc, mon cher abbé, à ce soir.

— D'ici là, avez-vous quelque recommandation à me faire ?

— Ah ! oui, à propos de mon pain : on me donne toujours trop de croûte et pas assez de mie.

— Je vous enverrai de mon pain à moi.

— Vous demeurez donc dans la maison ?

— Oui.

— Mais je compte sur votre promesse.

— Soyez tranquille.

— Le pain dans la journée.

— Le pain tout de suite.

— Et vous ?

— Et moi, ce soir.

— Ah ! vous voyez que tout espoir n'est pas perdu.

— Préparez-vous donc.

— Soyez tranquille.

— A ce soir ?

— A ce soir.

Dix minutes après la sortie de l'abbé du cabanon de Bannière, le gardien passait à travers les barreaux du prisonnier un beau pain blanc qu'il avait visiblement grande envie de garder pour lui.

Celui qui aurait vu Bannière faire son repas, et qui l'eût entendu se plaindre à l'abbé qu'on lui donnait trop de croûte et pas assez de mie, celui-là eût cherché vainement à [illegible] les paroles du prisonnier avec ses actions : [illegible] que lui avait envoyé Champmeslé, il mangea [illegible] croûte et ne garda que la mie.

[illegible] tomba dans une rêverie si profonde, que quelqu'un [illegible] connu ses dévotes intentions pour le soir [illegible] qu'il faisait son examen de conscience.

La [illegible] avec la nuit l'agitation de Bannière reprit : il alla [illegible] de sa loge à la porte, regardant avec satisfaction [illegible] devenir de plus en plus solitaire. A huit heures les [illegible] se fermèrent.

Une fois [illegible] fermées, il n'y avait plus qu'une ronde [illegible] minuit et [illegible] heures du matin.

Dix minutes [illegible] la porte de la cour fermée, celle de la loge de Bannière [illegible] et Champmeslé entra.

[illegible] de Bannière était tout préparé à l'angle le plus obscur de sa loge. Le prisonnier y conduisit Champmeslé et l'y fit asseoir.

Puis, se mettant à genoux devant lui, il commença sa confession.

Sa confession n'était autre chose que le récit circonstancié de sa fuite, la manière dont il avait rencontré le marquis, celle dont la partie de jeu s'était engagée ; il raconta comment, ayant perdu, il fut averti par Marion qu'il avait été volé, comment il s'enfuit avec elle et comment ils se séparèrent ; puis lorsqu'il en vint à la mort de la pauvre enfant, il ne fut pas obligé de feindre, et pleura bien réellement.

Alors Champmeslé comprit pourquoi Bannière s'était si cruellement accusé d'être le meurtrier de Marion, puisqu'en réalité, sans l'avoir frappée, c'était lui qui lui avait donné la mort par la main de la Torra.

Au milieu de tout cela, cependant, Bannière était si peu coupable que Champmeslé n'hésita point à le consoler et même à lui donner l'absolution.

Mais, quoiqu'il eût reçu l'absolution, Bannière n'en voulut pas moins demeurer à genoux.

— Eh bien ! maintenant, cher abbé, dit-il, tout à genoux, il ne nous reste plus qu'un point à établir.

— Lequel ?

— C'est comment je vais sortir d'ici.

— Comment ! sortir d'ici ?

— Sans doute ! je veux bien faire pénitence, mais pas dans une maison de fous ; je veux bien gagner le ciel, mais par un autre chemin que celui de Charenton. Charenton, je vous en préviens, mène tout droit, non pas au ciel, mais en enfer.

— Oui, j'en conviens, dit Champmeslé, la chose est dure, et mieux vaudrait être ailleurs qu'ici ; mais enfin comment sortir ?

— Ne pouvez-vous me signer un laissez-passer, mon [illegible] abbé ?

— Impossible, mon cher enfant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne suis pas le directeur de la maison.

— Non, mais vous êtes l'aumônier.

— Un aumônier, [illegible] charge d'âmes, voilà tout.

— Un aumônier se doit aux pénitents, mon cher abbé ; vous me savez malheureux, vous vous devez à moi.

— Jusqu'à certaines limites.

— Jusqu'aux limites du jardin.

Champmeslé fut si étonné qu'il fit un mouvement pour se lever, mais Bannière le maintint doucement sur son escabeau.

— Le jardin ! vous vous échapperiez ! mais, malheureux ! et les barreaux de votre cage, et les barreaux de votre porte ?

— Vous direz que ma folie se calme beaucoup, et que, pour qu'elle se calme tout à fait, il me faut la promenade.

— On me refusera.

— Alors vous m'ouvrirez ma cage.

— Est-ce que j'ai une clef de votre cage, moi ?

Bannière serra doucement et d'une façon suppliante Champmeslé.

— Non, dit-il, mais vous avez une lime.

— Une lime !

— Sans doute ! une lime, c'est bien mieux qu'une clef ; avec une clef, vous vous avouez mon complice ; avec une lime, je travaille seul.

— Mais vous savez, dit Champmeslé ébranlé déjà dans sa conviction, vous savez qu'après cette cour il y a un toit escarpé ?

— J'ai des mains.

— Vous savez qu'après ce toit il y a un second mur ?

— J'ai des pieds.

— Des factionnaires ?

— J'ai pieds et mains.

L'abbé secoua la tête.

Bannière, tant la nuit était sombre, devina plutôt qu'il ne vit ce mouvement.

— Écoutez, dit-il, vous êtes ou vous n'êtes pas mon ami.

— Ami, jusqu'à l'évasion.

— Alors, dit Bannière, je vais vous poser la question d'une façon plus précise.

L'abbé tressaillit.

Il sentait dans l'intonation résolue et vibrante des paroles du prisonnier quelque chose d'étrange, un je ne sais quoi [illegible] et menaçant qui n'était pas fait pour rassurer.

Mais l'abbé demeura intrépide.

— Ma force me viendra d'en haut, dit-il.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas m'aider à sortir d'ici ? dit Bannière.

— Ma conscience me le défend, répondit Champmeslé.

Bannière réfléchit un instant.

— Bon ! dit-il.

Il se rajusta sur ses genoux, et, de sa plus humble voix

— Maintenant, dit-il, cher abbé, puisque vous me refusez la liberté, ce très [illegible] précieux entre [illegible] au signe vous me donnerez des [illegible] ce son [illegible] tez-moi au moins le semblant, l'ombre, la fumée de la liberté.

— Oh ! quant à cela, fit Champmeslé, avec plaisir.

— Après ma porte, qu'y a-t-il ? demanda Bannière.

— Un corridor.

— Voyez ce que [illegible] est que l'imagination [illegible] e respire [illegible]. Et après le corridor ?

— Le guichet des [illegible] ens.

— Très bien. Et ensuite ?

— Le grand escalier.

Puis il dépouilla le bon aumônier de ses habits avec la même dextérité qu'un singe épluche une noix verte, vida ses poches, en tira d'abord deux écus qu'il mit dans les siennes, et, disant à Champmeslé :

— Soyez tranquille, l'abbé, j'irai vous reporter vos deux écus en allant vous redemander ma bague et votre protection.

Puis, comme dans les poches de l'abbé il y avait encore en outre une paire de ciseaux, il se tailla les cheveux et la barbe en un clin d'œil.

Puis il endossa les habits, se couvrit du chapeau, et laissa Champmeslé à moitié nu et parfaitement méconnaissable.



Il empoigna les barreaux.

— Oui, je me souviens. Et après ?

— La petite porte par laquelle, de l'intérieur de la prison, je rentre chez moi.

— Chez vous ?

— Oui, dans mon presbytère, qui est un des pavillons de l'entrée.

— Pavillon libre ?

— Parfaitement libre.

— Donnant sur la rue ?

— Par des fenêtres seulement.

— Grillées ?

— Grillées aussi.

— Très bien, mon cher abbé, je vous remercie.

Et sur ces paroles [illegible] consciencieusement [illegible], Bannière s'élança sur Champmeslé, lui appliquant sur la bouche toute la mie de son pain.

Puis il fixa cette mie sur les lèvres de l'abbé avec son mouchoir, qu'il serra en forme de bâillon.

Puis il attacha l'abbé aux barreaux de sa loge avec des bandes de sa couverture qu'il avait déchirées à l'avance.

Après quoi, sans dire une parole, sans se préoccuper du digne chrétien qui endurait ce traitement sans pousser un soupir, il frappa trois bons coups à la porte, que le gardien ouvrit en la développant sur lui, selon l'habitude, et en s'effaçant pour laisser passer l'abbé.

Bannière fit le gros dos, gagna [illegible] grands pas le corridor, puis l'escalier, puis il enfila la petite porte et disparut avant que le pauvre Champmeslé, qui au fond ne se défendait pas trop de l'aventure, eût fait le plus léger mouvement pour repousser le [illegible] pain qu'il mâchait avec une complaisance toute [illegible].

Champmeslé laissa s'écouler un gros quart d'heure dans cette dégustation de la pâte et angoisse, et pensant que si pendant un quart d'heure Bannière ne s'était pas [illegible], c'est qu'il était un sot [illegible] un animal bon pour les [illegible], il se mit à [illegible] secouer les barreaux et à [illegible] du pied sur les [illegible].

Ces bruits n'avaient pas produit tout l'effet imaginable; Champmeslé se dégagea adroitement un coin de la bouche pour crier à l'aide.

On [illegible] on ouvrit, on trouva le bon aumônier garrotté comme un veau et gavé comme un pigeon.

Il expliqua les violences du fou, et conclut que peut-être n'était-il pas si fou celui qui concevait et exécutait un plan avec une pareille audace.

Le premier mouvement des gardiens et du directeur fut la stupéfaction.

Ils se croisèrent les bras, puis les levèrent au ciel.

Le second mouvement fut de se mettre à la poursuite de Bannière.

Mais ils découvrirent qu'avec les deux écus qu'il avait empruntés au digne abbé, le fugitif avait pris un fiacre à vingt pas de la maison, et que ce fiacre semblait avoir volé sur la route, à partir du moment où il avait enlevé le faux abbé.

Le directeur fit seller des chevaux et rejoignit le fiacre près de la barrière.

Il était vide.

Bannière, devinant qu'il serait poursuivi, était descendu à moitié chemin.

Il avait immédiatement traversé l'eau en bateau.

De l'autre côté de l'eau, Bannière avait repris un fiacre.

Cette fois rien ne se trouva plus.

Toute la maison fut en rumeur jusqu'au lendemain, et cette merveilleuse évasion fut racontée plus de cent fois par l'abbé, à qui chacun venait demander des détails, et qui pouvait dire comme Énée :

Et quorum pars magna fui.

Le lendemain, à midi, un carrosse de la plus belle apparence entrait dans la cour de Charenton.

Une femme en descendait, seule cette fois : c'était encore Olympe.

Elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers le bureau du directeur, auquel elle fit demander audience.

Comme elle traversait la cour, elle fut saluée fort respectueusement, à cause de sa beauté d'abord, et ensuite à cause de son beau carrosse, par deux officiers de la prévôté qui s'en allaient tenant à la main des papiers pareils à ceux que les gens de police ont toujours pour leurs arrestations.

Olympe fit à peine attention à ces deux officiers, tant elle avait hâte d'arriver chez le directeur.

Aussi, à peine entrée :

— Monsieur, demanda-t-elle, comment va ce prisonnier que j'ai vu hier, ce fou ?

— Madame s'intéresse à un fou ? dit le directeur.

— Comment, monsieur, dit Olympe, je n'ai point l'honneur d'être reconnue de vous ?

— Ah ! c'est vrai ! fit le directeur en s'inclinant, madame est venue hier.

— Avec monsieur le duc de Pecquigny, oui, monsieur.

— Voir le numéro 7, dit le directeur, s'inclinant plus bas encore au nom du duc.

— Justement.

— Eh bien ! madame ne le verra pas aujourd'hui, et à mon grand regret.

— Et pourquoi donc ne le verrai-je pas, monsieur ?

— Parce que c'est tout simplement impossible, madame.

Olympe crut que l'on ne pouvait pas voir le prisonnier sans permission, et pinçant ses lèvres fines en tirant un papier de sa poche :

— Ordre du roi.

— Pourquoi faire, madame ?

— Mais pour faire mettre en liberté, à l'instant même, Bannière, inscrit sur les registres de la maison sous le numéro 7 de la galerie de pierre.

Le directeur pâlit.

— Eh bien ! monsieur, dit Olympe, vous hésitez devant un ordre de Sa Majesté ?

— Non, madame, je n'hésite pas ; mais vous connaissez le proverbe ?

— Quel proverbe ?

— Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

— Comment cela ?

— Madame, le fou que vous réclamez aujourd'hui n'est plus ici.

— Comment ! il n'est plus ici ?

— Non, il s'est enfui hier soir, et il a été impossible de le rattraper.

Olympe poussa un cri et laissa tomber le papier devenu inutile.

— Mais enfin, dit-elle, comment cela s'est-il fait ?

Le directeur raconta l'évasion dans tous ses détails.

— Et vous dites que l'on ne sait pas ce qu'il est devenu ? s'écria Olympe.

— Nullement ; mais si vous connaissez quelqu'un qui ait affaire à cet homme, prévenez bien cette personne que le jour où il rencontrera ceux auxquels il en veut, il fera un malheur.

Olympe tressaillit.

— Bien, dit-elle ; merci, monsieur.

Et elle se dirigea vers la porte.

— Vous oubliez votre ordre du roi, madame, dit le directeur.

Olympe ramassa le papier et se retira toute consternée.

— Ô mon Dieu ! murmura-t-elle, il est donc écrit que tout lui tournera mal ! Tant de peines prises, tant de soins employés à sauver ce malheureux, tant de protecteurs remués pour ce pauvre fou, et sa fatale étoile qui contrecarre toutes mes bonnes intentions ! Décidément, il est né pour souffrir et faire souffrir ! Oh ! pauvre Bannière ! pas même la consolation de lui prouver que je n'ai pas été une femme sans cœur ! Pas même le bonheur de lui dire : « Vous êtes libre par moi ! » Libre ! Il est libre par lui-même, c'est bien mieux ! et il aura la joie de ne devoir de reconnaissance à personne ! Libre ! cet œil farouche, cette rage enchaînée est libre ! Toute cette fureur amassée pendant sa captivité se répand sur ma route et me menace. Qui sait, bon Dieu ! ce qu'il fera de moi s'il me rencontre !

Olympe frissonna à cette idée que Bannière pouvait lui vouloir du mal.

— Faudra-t-il me résoudre, pensa-t-elle, à guetter chaque voiture, à explorer chaque angle de rue, à voir dans tout manteau un ennemi, dans tout visiteur un assassin ?

Faudra-t-il que je porte plainte au lieutenant de police au cas où la vie de monsieur de Mailly serait menacée ?

Quant à sa vie à elle, Olympe en faisait généreusement le sacrifice.

Bien plus, avec cette héroïque facilité des femmes à chercher la chevalerie des passions, Olympe se représentait la belle scène de fureur que lui ferait Bannière égaré, se précipitant sur elle un couteau à la main.

Elle revint chez elle avec cette fièvre de terreur et d'angoisse.

Et elle eut le courage de sourire à monsieur de Mailly, qui la questionnait sur sa pâleur et ses tremblemens nerveux.

Le comte, qui avait su la visite de monsieur de Pecquigny, aima mieux attribuer au duc les inquiétudes de sa maîtresse que d'en rechercher la véritable cause.

Il n'était pas fâché, d'ailleurs, d'avoir un grief de plus contre Pecquigny.

Et il répondit par ses bouderies aux anxieuses préoccupations d'Olympe.

— Bon ! dit-il, la première fois qu'elle sortira, me voilà prévenu, je la ferai suivre.

Hélas ! comme tous les amans inquiets et jaloux, Mailly n'était pas perspicace le moins du monde ; à la poursuite d'un danger factice, il ne comprenait pas où était le danger réel.

Quant à Olympe, à partir de ce moment elle ne dormit plus ; toutes ses pensées retombèrent ardentes et curieuses sur cet homme, le seul qu'elle eût jamais aimé, sur ce Bannière que depuis plusieurs mois elle n'avait pas osé rappeler à son souvenir, le croyant infidèle avec la Catalane ou tout à fait dégoûté de l'amour, éteint ou dégradé.

Il était bien autre chose que tout cela.

Il était fou d'amour.

— Fou d'amour ! répétait Olympe. Oh ! l'on ne devient pas fou d'amour pour la Catalane !

Et Olympe se rappelait cent fois par jour cette mâle et terrible beauté du jeune homme, ce bond sauvage qu'il avait fait en reconnaissant sa voix, le cri qu'il avait poussé en bondissant, l'expression à la fois douloureuse et tendre de ses yeux, enfin sa chute mortelle sur les dalles sur lesquelles il était tombé comme foudroyé.

Puis une voix lui disait à l'oreille et au cœur :

— C'est pour toi, Olympe, qu'il a fait tout cela ; c'est pour toi que ce malheureux, qui, depuis son arrestation, n'avait pas trouvé moyen de faire un pas hors de son cachot, a trouvé moyen de fuir aussitôt qu'il t'a eue vue.

Puis elle répondait à cette voix :

— Si Bannière est fou d'amour, c'est pour moi ; si c'est pour moi qu'il est fou d'amour, il me tuera peut-être ! Eh bien ! soit, qu'il me tue, il m'aura délivrée du supplice affreux d'être aimée de ceux que je n'aime pas.

A partir de ce moment, Olympe, fière, presque joyeuse, attendit résignée le dénoûment que Dieu lui tenait caché dans l'ombre.

Dieu dispose.

LXXVII

TOUT VA MAL, VENEZ

Tandis que les événemens que nous venons de raconter se passaient, le duc de Pecquigny ne perdait pas son temps, et le duc de Richelieu employait le sien du mieux qu'il lui

était possible, et comme fait un homme qui en connaît tout le prix.

Or, à cette revue que passait le roi, sans s'inquiéter si c'était Mailly que l'on passait en revue, monsieur de Richelieu eut le soin de faire venir la comtesse et de la placer de telle sorte que pas un de ses gestes ne devait échapper au jeune prince.

Cette pauvre comtesse ! elle était si belle de sa beauté d'abord, puis de son amour et de son enthousiasme, elle criait Vive le roi ! d'une voix si émue et si vibrante, que plus d'une fois Louis XV s'arrêta ou se retourna pour la voir et pour lui sourire.

Elle revint enivrée de bonheur, rayonnante d'espérance. Pour elle, le roi n'était plus un homme, le roi était un dieu.

Richelieu, qui avait surveillé avec le plus grand soin toutes les dispositions de Sa Majesté et donné avec réserve toutes les indications nécessaires, ne fut point médiocrement satisfait de l'emploi de cette journée.

Il se reposait donc, couché sur un sopha, enveloppé dans une robe de chambre de soie indienne, supputant dans son esprit tous les bénéfices, comptant sur ses doigts toutes les charges qui allaient être la récompense de cette négociation, quand un billet parfumé, d'une écriture inconnue, lui fut remis par Raffé, cet animal amphibie qui lui servait à la fois de secrétaire et de valet de chambre, et qui avait à lui seul autant d'esprit que tous les valets de chambre et tous les secrétaires du monde.

Le duc déploya le billet du bout des doigts, le secoua d'une chiquenaude, et lut cette courte épître :

« *Tout va mal, venez.* »

Il tourna et retourna le billet ; pas de signature.

Richelieu ne détestait pas le mystérieux ; mais encore fallait-il que le mystérieux ne se présentât point à lui sous l'aspect d'une charade sans mot, ou d'un logogriphe indéchiffrable.

Le duc froissa le papier entre ses mains, se mordit les lèvres et relut :

« *Tout va mal, venez.* »

— Raffé ? dit-il en levant la tête.
— Me voilà, monseigneur, dit le secrétaire.
— Quelle livrée a apporté cela ?
— Un grison.
— Inconnu ?
— Absolument.
— As-tu des idées, toi ?
— Sur quoi, monseigneur ?
— Sur ce billet, regarde.
— Et il passa le billet à Raffé.
Raffé lut à son tour : « Tout va mal, venez. »
— Eh bien ?
— Eh bien ?
— Qu'est-ce qui va mal ?
— Je n'en sais rien, monseigneur.
— La belle avance, alors, que tu aies plus d'esprit que moi.
— Qui a dit cela, bon Dieu ! s'écria Raffé.
— L'écho « Venez, venez ».
— Oui, il y a venez.
— « Tout va mal ! » C'est embarrassant.
— Mais non, monseigneur, là n'est pas l'embarras, à mon avis.
— Comment cela ?
— Pas mal de choses ne vont pas très bien dans ce beau pays de France ; il ne s'agit que de choisir.
— Ah ! monsieur le drôle, je vous y prends.
— A quoi, monseigneur ?
— A dire du mal de monsieur de Fleury.
— Moi ! s'écria Raffé, je dis du mal de monsieur de Fleury ?
— Pardieu ! tu dis que tout va mal en France, et ça regarde un peu monsieur de Fleury, je suppose.
— Monseigneur, l'esprit, c'est vous qui l'avez en ce moment.
— « Tout va mal, venez, » dit encore le diplomate duc.
— C'est une femme, dit Raffé.
— Ah ! pardieu ! le bel effort. Mais de quelle femme ? Ah ! voilà.
— Attendez, dit Raffé ; en les nommant toutes, nous arriverons. Madame de Mailly d'abord.
— Je l'ai quittée à cinq heures du soir, et tout allait bien.
— Madame de Prie ?
— Je ne l'ai pas vue depuis des éternités, et elle est à sa terre.
— Mademoiselle de Charolais ?
— Elle accouche, et elle en a tellement l'habitude que cela ne peut aller que très bien.
— Madame de...
— Mais non, cent fois non ! interrompit Richelieu. Je te répète que je ne connais pas l'écriture.
— Alors c'est une écriture contrefaite, dit Raffé.
— Allons, en faveur du mot, je te pardonne de ne pas avoir deviné.
— Une idée, monseigneur.
— Qu'elle soit bonne.
— N'allez pas où l'on vous dit.
— Imbécile, puisqu'on ne me dit pas où il faut que j'aille !
— Je suis un quadruple sot, et monseigneur me vole de moitié en ne m'appelant qu'imbécile.
— Tiens, Raffé, j'ai une idée à mon tour, dit le duc en bâillant.
— Sera-t-elle meilleure que la mienne, monseigneur ?
— Je l'espère. Couchons-nous.
— Ce sera d'autant mieux, monseigneur, que cette lettre m'a tout l'air d'un piège.
— Je ne dis pas non.
— Ainsi, monseigneur...
— Couche-moi, te dis-je.
— Je crois de mon devoir de faire observer à monseigneur qu'il est onze heures à peine.
— Tiens ! dit Richelieu, à propos de onze heures, il y a un chiffre au bas de la lettre.
— Oui, il y a un 4.
— Qu'est-ce que cela veut dire un 4 ?
— C'est le quantième du mois.
— Maroufle ! nous sommes au 25.
— Alors, la lettre se sera arrêtée en route ; puis, après cela, peut-être vient-elle de très loin, de la Chine, par exemple !
— Sais-tu ce que c'est que ce chiffre-là ?
— Non !
— C'est l'heure.
— Vivat ! monseigneur a trouvé : c'est l'heure.
— Sais-tu une chose, Raffé ? c'est que s'il était quatre heures quand on m'a écrit, je suis déjà de sept heures en retard.
— C'est joli.
— Qu'en dis-tu ?
— Couchez-vous, monseigneur.
— Eh bien : non, voilà que je ne veux plus me coucher, moi ; j'ai des remords.
— Vous !... monseigneur, impossible.
— Vois-tu, Raffé, ce n'est pas un piège.
— Et pourquoi cela ?
— La personne n'aurait pas dit l'heure à laquelle elle le tendait.
— Alors c'est une amie intime de monseigneur, qui pense que monseigneur devinera du premier coup.
— Eh bien ! comme je n'ai pas deviné, je ne réponds pas et je suis débarrassé d'elle.
— Prenez garde, monseigneur ; cette ligne a un certain caractère de fermeté dans les pleins, une hardiesse dans les déliés. Cette femme-là recommencera, monseigneur.
— Tu crois ?
— Qui a écrit écrira.
Raffé achevait à peine, qu'un valet de pied entra ; il apportait une lettre.
— Encore ! fit le duc.
— Que disais-je ? s'écria Raffé triomphant.
Richelieu décacheta.
C'était la même écriture.
— Tu avais raison, par ma foi ! s'écria le duc.
Il lut :

« Vous avez bien fait de ne pas venir : c'eût été imprudent. »

— Hein ! comme cela se trouve, Raffé.
— Continuez, monseigneur.

« Au lieu de me venir voir à l'hôtel, venez me parler. Je suis dans un carrosse de louage au coin de votre rue. »

— Raffé, c'est une princesse ou une blanchisseuse.
— Monseigneur, il y a trop d'orthographe pour une princesse.
— Mon épée. J'y vais.
— Monseigneur, c'est imprudent.
— Tu as raison ; vas-y. Si c'est un cadeau, je te le fais.
Raffé fit la grimace.
— Soit, dit-il. Mais que monseigneur y songe : si c'est une princesse, il est déshonoré.
Et, tout en parlant ainsi, ils ne décidaient rien.
— Raffé, dit Richelieu, si j'y vais, il ne faut pas que je me fasse attendre ; si je n'y vais pas, couche-moi.
Puis tout à coup bondissant :
— Tu avais raison ! s'écria le duc.
— Voyez-vous ! dit Raffé.
— C'est elle !
— Bon !
— Ce n'est pas un 4 ?
— Non.
— C'est un L.

— Ah ! c'est un L !

— Oui, la première lettre de son petit nom : Laure. Par la corbleu ! quel bélître je fais, Raffé. Mon épée ! bien ; mon chapeau ! bien ; mon manteau ! c'est cela. Fais ouvrir la petite porte.

— J'accompagne monseigneur ?

— Garde-t'en bien. Si tu mets le nez soit à la porte, soit à la fenêtre, je te chasse.

Et en disant ces mots, il se précipita dans la cour, et de la cour dans la rue.

Raffé haussa les épaules.

— Trop d'orthographe, répéta-t-il avec douleur, trop !

Cependant Richelieu était arrivé près du carrosse indiqué.

Au fond de ce carrosse, cachée, ensevelie sous des coiffes, une femme attendait, ne laissant passer que l'éclair de son regard sous sa dentelle.

— Ah ! duc, murmura-t-elle, vous me faites attendre.

— La comtesse ! s'écria Richelieu ; je l'avais devinée. Ah ! comtesse, j'ai failli ne pas venir.

— Pourquoi cela ?

— Je ne connais pas votre écriture, et le billet n'était pas signé.

— Si fait, d'une initiale.

— Ah ! comtesse, vous faites des L qui ressemblent à des 4 ; désormais je saurai cela et je ne m'y tromperai plus. Maintenant voyons, dépêchons-nous, et réparons le temps perdu. Savez-vous que l'obscurité de votre billet m'épouvante ! Tout va mal, dites-vous. Eh ! bon Dieu, quoi va mal ?

— Duc, je suis perdue.

— Comment cela ?

— Vous savez le bon accueil que m'a fait le roi à la revue ?

— Certainement.

— Et je vous en remercie.

— Bon ! j'en félicite vous d'abord, moi ensuite ; ce n'est point là qu'est le mal, j'espère ?

— Duc, demain il faut que je quitte Paris.

— Ah bah ! s'écria Richelieu en entrant tout entier par la portière du carrosse.

— Mon mari est venu ce soir à trois heures et demie.

— Mailly ?

— Furieux. Il n'avait plus la tête à lui ; il parlait de tuer le roi.

— Oh ! c'est une plaisanterie, comtesse.

— Il a dit aussi qu'il me tuerait.

— Ah ! ceci c'est plus dangereux ; il en a quasi le droit sans risquer la lèse-majesté ; nous veillerons à ce qu'il ne fasse pas un malheur de ce côté, comtesse.

— Il a dit qu'on voulait lui prendre son bien, mais qu'il le défendrait.

— Ah diable ! est-ce que Pecquigny serait plus avancé que nous ne le pensons ?

— Pecquigny ?

— Oui, je m'entends. Et comment défendra-t-il son bien ? L'a-t-il dit ?

— En me reléguant dans ma terre.

— Oh ! quant à cela nous verrons.

— Que faire ?

— Eh ! patience, comtesse ; cela ne se décide pas comme un coup de dé.

— En attendant, je pars, moi.

— Comment, vous partez !

— Oui, il a donné ses ordres.

— Bah ! vous gagnerez bien deux jours.

— Dame ! j'y ferai mon possible.

— Se défie-t-il de moi ?

— Comme de la peste.

— Il a bien raison. Et de Pecquigny ?

— Il l'exècre.

— Ce n'est pas à tort.

— Mais enfin que ferai-je, duc, si mon mari insiste ?

— Comtesse, vous persisterez aussi. Voilà.

— Toute ma famille va s'ameuter contre moi.

— Que voulez-vous !

— Mais quelle ressource employer contre elle ?

— Je cherche.

— A quelle autorité recourir ?

— [illegible] !

— [illegible]

— Attendez !

— Eh bien ?

— Je tiens mon moyen, comtesse.

— Vous avez votre moyen ?

— Oui.

— Vous me répondez de moi ?

— Comme de moi-même.

— Ainsi je suis sauvée ?

— Oui, comtesse, petite comtesse, la plus spirituelle et la plus charmante des femmes.

— Je suis sauvée, votre parole d'honneur ?

— Si bien sauvée, comtesse, que Mailly avant huit jours dira que vous êtes perdue.

Elle cacha son front dans ses mains.

Richelieu appuya un baiser sur chacune de ces mains charmantes.

— Je travaille pour le roi, dit-il bien bas, et... je me paie.

— Fou.

— Rien de plus sage que moi, comtesse, et la preuve c'est que j'allais me mettre au lit.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vais faire tout le contraire, comtesse. Devinez où je vais, comtesse ?

— Qui peut savoir toutes vos ruses, ô tentateur infernal ?

— Je vais à Issy, comtesse.

— A Issy ?

— Oui, le pays des fours à plâtre. Bonne nuit !

Il la quitta en effet, regagna son hôtel en courant, et monta en carrosse un quart d'heure après.

Nous qui savons ce que produisaient d'ordinaire, sous le bien-aimé Louis XV, les querelles de ménage, et qui nous garderions bien d'en tirer des scènes désagréables pour la sensibilité de notre lecteur, nous laisserons madame de Mailly regagner son hôtel et son lit, que nous sommes certains qu'elle retrouvera solitaires tous deux.

Nous aimons mieux voir comment monsieur de Richelieu une fois arrivé dans le pays des fours à plâtre, réussit à réveiller le vieux ministre.

LXXVIII

TOUT VA BIEN, DORMEZ

S'il était au monde une visite qui manquât de convenance, mais qui, en revanche, fût pleine d'à-propos, c'était la visite dont monsieur le duc de Richelieu venait de concevoir l'audacieux projet, à minuit moins un quart, ce soir-là.

Aussi en arrivant à Issy, commença-t-il par faire éveiller maître Barjac.

Maître Barjac, il faut le dire à l'honneur de sa conscience, maître Barjac dormait du sommeil des justes.

Mais il arriva ceci : c'est que monsieur Barjac, dès les préliminaires, ne prit point la chose avec toute l'ardeur qu'y mettait monsieur de Richelieu.

Il ne se prêterait pas, disait-il, à réveiller monsieur de Fleury pour des intrigues peu intéressantes.

Monsieur de Richelieu hocha la tête.

— Monsieur Barjac, dit-il, quand à minuit je me dérange de mon plaisir ou de mon sommeil, croyez-le, c'est que la chose en vaut la peine. Mais vous n'en jugez pas ainsi dans votre sagesse, qui est une très grande sagesse. Très bien ! cela me donne à réfléchir ; et comme vous passez pour être la pensée très vraie de Son Éminence, plus vraie même que la sienne propre, eh bien ! monsieur Barjac, j'en conclurai que Son Éminence n'attache point d'intérêt à ces intrigues, comme vous dites ; et je ne m'amuserai point à me brouiller avec de bons amis à moi, lesquels veulent que le roi s'amuse, s'amuse à la nargue des ministres, des cardinaux et du peuple de France tout entier. Ainsi donc, monsieur Barjac, continua Richelieu, je vais non seulement laisser le roi s'amuser, mais je lui donnerai des conseils à ma façon. Sur ce, bonsoir, monsieur de Barjac, ou plutôt bonjour, car il est aujourd'hui.

Et monsieur de Richelieu, avec son plus grand air, tourna sur ses talons et gagna le vestibule.

Soit que monsieur Barjac eût réfléchi, soit qu'effectivement il fût endormi l'instant d'auparavant et alourdi par l'interruption de ce sommeil, il se réveilla tout à fait et courut après monsieur de Richelieu.

— Bonjour, bonjour, continua le duc en gagnant la porte.

Mais Barjac développa ses grosses jambes, et le duc le trouva entre cette porte et lui, les bras étendus, et faisant respectueusement obstacle à son passage.

— Là, là ! fit-il, monsieur le duc, excusez-nous. Si vous saviez ce qui s'est passé hier soir ici !

— Que s'est-il donc passé, monsieur Barjac ? dit Richelieu se posant sur la hanche.

— Ah ! monsieur le duc, toute la soirée on a parlé Jansénius et Molina ; on a commenté le grand Nicole et monsieur de Noailles ; enfin, on a lu du Fénelon ! Monsieur le duc, un saint n'y eût pas résisté. J'en dormirai quinze jours pleins, monsieur le duc ; c'est ma première heure à présent.

— Oh, bien ! voilà ce qui s'appelle parler, monsieur Barjac, dit Richelieu.

— Eh bien ! alors, asseyez-vous ; on va essayer de réveiller monseigneur.

— Essayez.

Barjac fit deux pas du côté de la chambre à coucher, puis revenant :

— C'est donc grave ? dit-il.

— Pardieu ! puisque vous vous réveillez, monsieur Barjac, il faut que ce soit plus grave que Molina, que Jansénius, que monsieur de Noailles, que Fénelon et que le grand Nicole qui vous ont endormi ; c'est une affaire bien autrement importante que la grâce efficace et que le quiétisme.

— Est-ce que la petite femme refuse ? demanda Barjac.

— Réveillez d'abord monseigneur, monsieur Barjac.

Barjac entra chez son maître dont il faut le dire au mépris des révérences dues à un cardinal et à un ministre dont les ronflements sonores rappelaient plutôt une nuit du cardinal Dubois qu'une nuit du cardinal Armand.

Barjac s'était levé, mais Fleury ne se leva point.

Richelieu fut tout simplement introduit dans la chambre à coucher du prélat.

— Eh bien ! duc, qu'avons-nous donc de nouveau ? fit le vieillard.

— Nous avons un mari, monseigneur.

— Un mari qui mord ?

— Hélas ! oui.

— Et auquel il serait bon peut-être de mettre une muselière ?

— J'ai mieux qu'une muselière, monseigneur, pour distraire mes chiens quand ils me veulent mordre. J'ai des os.

— C'est plus cher.

— Monseigneur, c'est à prendre ou à laisser.

— Oh ! oh ! en sommes-nous là ?

— Hélas ! oui.

— Voyons d'abord la morsure.

— La voici. Monsieur de Mailly aura rêvé Montespan. Il fourbit son épée, il aiguise sa langue, il va scandaliser.

Fleury fronça le sourcil.

— Sous Louis XIV, dit-il, on avait la Bastille.

— On l'avait même sous le régent, dit Richelieu. Hein ! comme toutes les bonnes choses se perdent, monsieur de Fleury. Vous ne pouvez donc pas faire mettre Mailly à la Bastille ?

Le prélat rêvait.

— Il est violent, dit-il ?

— Comme Montespan.

— Il a des partisans, en outre.

— Et comme le roi est timide, on va tout de suite le rebuter.

Fleury regarda Barjac.

— Le roi tombera dans les femmes politiques, dit Richelieu, quel malheur ! tandis que celle-là...

— Vous en étiez sûr, n'est-ce pas, duc ?

— J'avais sa parole.

Fleury poussa un gros soupir.

— Avez-vous une idée, vous, duc ? demanda le vieillard.

— Une mauvaise, toujours.

— Bah ! dites-la, qu'importe !

— La voici.

— J'écoute.

— Vous savez que j'arrive de Vienne.

— Si je le sais ! Vous nous y avez rendu d'assez grands services pour que je ne l'oublie pas.

Richelieu s'inclina.

— Vienne est une ville où les hommes de grande imagination se calment très vite, continua-t-il.

— Eh bien ?

— Eh bien ! envoyez Mailly à Vienne.

— Ah ! duc, il devinera bien le coup en voyant la main qui tient l'arme.

— Changez la main, monseigneur.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Au lieu de lui ordonner d'aller à Vienne, faites qu'il vous demande d'y aller.

— Impossible. C'est un mulet pour l'entêtement.

— Je n'en disconviens pas.

— Il refusera, vous dis-je, si on lui offre, et ne demandera jamais si on laisse la chose à son libre arbitre.

— J'ai un moyen.

— Duc, cela foisonne, à ce qu'il paraît.

— Que voulez-vous, on n'est pas diplomate pour rien ; puis, tandis que l'on dormait à Issy, je ruminais, moi, dans mon carrosse, et, en cherchant, on trouve.

— *Quære et invenies*, dit Barjac qui avait, à la longue, réussi à coudre un lambeau de latin à la queue des phrases de son maître.

— Donc ? fit monsieur de Fleury.

— Donc, monseigneur, demain au matin il vous faudra voir la reine.

— Pour quoi faire ?

— Attendez ; voyez d'abord la reine.

— J'ai [illegible] de l'argent à lui faire remettre, je le lui porterai moi-même.

— [illegible] Seulement, monseigneur, faites un [illegible] et dites-lui [illegible] moi.

Le vieillard [illegible], il avait senti le coup.

Barjac [illegible]

— Allez donc, monseigneur, voir la reine et dites-lui qu'auprès des Allemands, ses amis, ses parents, il faudrait un ambassadeur nouveau, puisque je me démets.

— Ah ! Vous vous démettez, duc ?

— Écoutez donc, quatre ans, c'est assez, il me semble. A un autre.

— Alors je proposerai Mailly.

— Tout juste.

— La reine refusera.

— Non.

— Elle refusera, vous dis-je.

— Et pourquoi ?

— Parce que Mailly ne sait pas l'allemand.

— Qu'il y reste quatre ans comme moi, et il l'apprendra. D'ailleurs, la reine est trop bonne chrétienne pour refuser de faire le salut de Mailly.

— Son salut ?

— Pardieu ! que voulez-vous qu'il fasse à Vienne ? Le temps qu'on y passe est comme les années de campagnes : une année à Vienne, deux années de purgatoire.

— Mais que dirai-je pour motiver ma demande ?

— Vous direz... vous direz que Mailly se perd à Paris, qu'il a des habitudes de garnison, qu'il joue.

— Dame ! son argent est à lui.

— Vous direz qu'il entretient des maîtresses, qu'il a des filles de théâtre, et que cela rend sa femme malheureuse.

— A la bonne heure, duc ! voilà une considération, et je puis dire cela en toute sûreté de conscience.

— Je crois bien ! pauvre madame de Mailly ! elle me contait tous les chagrins que lui faisait son mari ; et cela, cette enfant en pleurant, c'était à fendre le cœur.

— Oh ! je crois que la reine sera sensible, en effet, à une pareille plainte.

— Alors vous lui suggérerez de vous demander l'ambassade de Vienne pour Mailly comme pénitence, et vous vous en laisserez arracher la promesse.

— Très bien ! et après ?

— Après, monseigneur ?

— Oui.

— Après. Eh bien, madame de Mailly vous dira, si elle veut, tout ce qui pourrait la rendre heureuse ; ou bien, si elle ne veut pas absolument vous le dire, voilà monsieur Barjac qui vous le dira... en latin.

— Monsieur de Richelieu, dit Fleury, votre conseil est bon, je le suivrai de point en point. Demain au matin Sa Majesté me demandera l'ambassade de Vienne pour monsieur de Mailly.

— Et vous signerez ?

— Je consulterai le roi, dit Fleury souriant un peu diaboliquement peut-être pour un prélat chrétien.

— Monseigneur me daignera-t-il avertir du résultat, pour que je rassure cette pauvre madame de Mailly ?

— Par estafette, monsieur le duc.

— Il y aurait un bon moyen, monseigneur.

— Parlez toujours.

— Ce monsieur de Richelieu, dit Barjac en remuant gracieusement la tête, me fait l'effet d'un Nestor.

— A cause de mon âge, monsieur Barjac.

— Non, monsieur le duc, à cause du miel qui coule de vos lèvres.

— Ou d'un saint Jean Chrysostome, reprit Fleury. Ah ! c'est du grec cela, Barjac, tu n'y mords pas.

— Monsieur le cardinal est tout à fait réveillé, dit froidement le vieux valet, on le voit à son esprit.

Fleury se mit à rire ; la flatterie l'avait touché.

— J'écoute, dit-il au duc.

Richelieu reprit :

— Monseigneur, je suis l'ami de ce pauvre Mailly, moi ; son véritable ami.

— On le voit bien, dit le prélat, à la manière dont vous vous employez pour lui.

— En outre, j'aime beaucoup sa femme.

— Duc, duc, l'aimeriez-vous assez pour que le roi puisse jamais devenir jaloux de cette amitié-là ?

— Oh ! monseigneur, quand je dis que je l'aime, je l'aime contemplativement.

— Accordé, en faveur de l'adverbe, qui est magnifique.

— Je demande donc, monseigneur, que toute faveur qui va retomber sur Mailly lui arrive directement par moi. Ainsi, par exemple, son brevet d'ambassadeur, s'il était signé.

— Vous le lui porteriez vous-même, duc.

— Je [illegible]

— Vraiment ?

— J'ai mes raisons.

— Vienne vous a rendu profond, mon cher duc.

— Oh ! vous ne voyez rien, monseigneur.

— Prenez garde ! vous m'effraieriez.

— Oh ! que non, monseigneur a le regard trop sûr pour que jamais je lui donne des vertiges. Ainsi ce brevet...

— Je l'expédierai sous votre couvert.

— Monseigneur, vous me comblez.

— Expliquez-moi seulement le bénéfice que vous allez tirer de cela.

— Le voici, monseigneur : je serai complètement brouillé avec Mailly.

— Eh bien ! après ?

— Après, étant brouillé avec le mari, je pourrai donner de bons conseils à la femme.

— Optime ! s'écria Barjac.

— N'est-ce pas ? fit Richelieu. Ah ! Vous verrez nos ressources, et quand Mailly reviendra de Vienne, vous verrez ce qu'il sera.

Fleury et Barjac se mirent à rire silencieusement comme rient deux prêtres.

Quant à Richelieu, il était si content de faire tout ce mal, qu'il éclata de rire jusqu'à sa voiture, et longtemps encore après qu'il y fut assis.

Quant au maître de la France, il se replongea dans les couvertures, après avoir dit un peu de mal de Richelieu avec Barjac.

Quand à ce dernier, comme il se trouvait trop réveillé, il recommença de penser aux molinistes et aux quiétistes, et un verre de sirop d'orgeat aidant, il retrouva son rêve.

Quant à Richelieu, il fit la route en trois quarts d'heure et, en rentrant chez lui, il écrivit à la comtesse de Mailly :

« Tout va bien, dormez. »

LXXIX

OU MAILLY EST PRÊT A DONNER SA LANGUE AUX CHIENS

Le lendemain de ce jour, ou plutôt de cette nuit, monsieur de Mailly, qui vers les neuf heures du soir venait d'entrer au jeu de la reine, fut salué par Pecquigny, qui l'aborda d'un air narquois.

— Qu'as-tu donc ? demanda Mailly, moins disposé que jamais à laisser rire à ses dépens, et Pecquigny moins que personne.

C'est que Mailly, depuis quelque temps, sentait qu'il prêtait deux anses aux railleurs, et que rien n'est facile à prendre comme un objet qui a deux anses.

— Moi, rien, dit Pecquigny ; c'est toi qui as quelque chose, mon cher comte.

— Rien, je t'assure.

— Ah ! je comprends, dit Pecquigny, tu crois que je t'en veux pour les scènes que tu fais à ta maîtresse.

— Comte, je ne parle pas de ma maîtresse chez la reine. Je suis fâché que tu ne comprennes point cela.

Pecquigny ouvrait la bouche pour lui dire :

— Pourquoi ne parlerait-on pas de ta maîtresse chez la reine ? on parle bien de ta femme chez le roi !

Mais il se tut : derrière une mauvaise plaisanterie, chaque fois qu'il y a une bonne lame d'épée, la circonspection devient obligatoire.

Et cependant Pecquigny ne se put tenir, il entama l'affaire.

— Sais-tu, dit-il à Mailly, que toute la journée la reine a parlé de toi ?

— Ah ! fit Mailly. Comment diable sais-tu cela ?

— Oh ! j'ai mes éclaireurs à Versailles.

— Sa Majesté me fait bien de l'honneur, mon cher duc.

— Oui, oui, oui ! Il y a même plus.

— Qu'y a-t-il ?

— Plusieurs fois la reine a demandé si tu viendrais ce soir. Tiens, dans ce moment-ci, parions qu'elle te cherche.

En effet, juste au moment où Pecquigny émettait cette supposition, la reine semblait être préoccupée ; elle promenait sur tous les groupes des regards distraits.

Ce n'était pas le roi qu'elle cherchait.

Le [illegible] l'annonce.

Mailly, tout susceptible qu'il fût et comme époux et comme [illegible], était, au bout du compte, courtisan comme les autres ; [illegible], en sa qualité de courtisan, la parole de Pecquigny venait de donner à réfléchir. Mailly pensa qu'en effet la reine pouvait avoir parlé de lui, et il se dirigea vers [illegible] se tenait Sa Majesté pour la saluer et en obtenir une parole si par hasard ses augustes regards se dirigeaient sur lui.

L'état de courtisan a cela de sublime qu'il remplace tous les sentiments et toutes les sensations.

Le comédien, dit-on, ne souffre jamais physiquement tant qu'il est en scène.

Le courtisan n'a pas d'autres émotions à la cour que l'émotion du bon et du mauvais accueil.

La reine jouait.

Elle avait autour d'elle un cercle splendide.

Madame de Mailly avait été admise à l'honneur de faire la partie de Sa Majesté.

Elle tenait les cartes.

Mailly, sans lever les yeux sur elle, tout en épiant le visage de la reine, épiait celui de sa femme.

Il attendait le moment où l'on annoncerait le roi.

Courtisan, amoureux, jaloux, n'est-ce point là une triple fonction qui ferait croire au triple emploi des divinités mythologiques ?

Le regard de la reine rencontra enfin le regard du comte.

Le comte s'inclina aussi bas que possible.

La reine le regarda fixement, comme pour souder ce nouvel examen à des rapports qui lui auraient été faits dans la journée.

Ce regard eut un poids dont Mailly se trouva bien gêné.

Ce regard n'était certes pas une faveur. Si la reine avait parlé de lui, comme l'avait prétendu Pecquigny, ce n'était donc pas en bien.

C'était d'autant plus probable que le regard de la reine, après s'être arrêté sévèrement pendant quelques secondes sur le comte, venait de passer fort radouci sur la comtesse.

— Oh ! oh ! murmura Mailly, que signifie cela ?

Et il attendit un second regard.

Ce regard, Mailly n'eut pas besoin de l'attendre bien longtemps. Il arriva, aussi fixe, aussi pénétrant, aussi peu bienveillant que le premier.

Mailly continua ses saluts, qui devenaient d'autant plus respectueux que les regards de la reine devenaient plus froids et plus sévères.

Cependant la reine daigna répondre de la tête.

Alors seulement Mailly se permit de respirer.

— Oh ! c'est égal, pensa-t-il, il y a quelque chose là-dessous : anguille ou serpent.

Au moment où il formulait ce doute, nous pourrions même dire cette crainte, on annonça le roi.

Mailly regarda sa femme.

Pecquigny regarda Mailly.

La reine se leva, fit la révérence, révérence d'étiquette, et se rassit.

Derrière le roi, dont l'apparition avait fait rougir Louise sous son rouge, venait Richelieu, se balançant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et vainqueur du regard, du sourire, du geste, un véritable triomphateur romain.

Le roi salua tout le monde, et immédiatement regarda la comtesse.

Richelieu jouit de ce spectacle, qui, n'ayant duré qu'une demi-minute, contenait cependant un siècle d'émotions pour les assistans.

Le roi se promena.

La reine alors, interrompant son jeu, ce qu'elle était forcée de faire lorsqu'elle commençait à perdre, vu l'état de misère relative dans lequel la tenait monsieur de Fleury ; la reine, disons-nous, interrompant son jeu, donna ses cartes à tenir.

C'était d'ordinaire le moment où chacun parmi les favoris faisait effort pour fixer l'attention de la jeune souveraine.

Au reste, c'était facile. Marie Leczinska n'avait point l'esprit exigeant, et, du moment où la parole était adressée par elle, un compliment sur le gain, une doléance sur la perte, cela suffisait parfaitement à la conversation.

Mailly attendait donc le cœur palpitant.

La reine vint droit à lui.

Son cœur passa de la palpitation au bondissement.

Elle l'attaqua.

— Monsieur, dit-elle, je ne suis pas précisément sûre de votre fidélité envers les dames, mais je suis sûre de votre fidélité envers vos maîtres. C'est à cette dernière considération que je vous ai obtenu ce que vous désirez.

Mailly, étourdi d'abord, ne comprit rien à ce que lui disait la reine : les premiers mots lui paraissaient être la suite d'une plainte que Louise, en sa qualité de femme, aurait portée devant le tribunal de Marie Leczinska ; la fin avait des allures étranges auxquelles, malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait rien comprendre, même en y réfléchissant beaucoup.

Toutefois il salua.

La reine dut prendre ce salut pour un acquiescement.

Elle passa à autre chose. Les princes, d'habitude, ne sont pas assez verbeux pour être clairs ; c'est un défaut qu'on leur enseigne, afin qu'ils aient une qualité.

Mailly, semblable à un homme perdu au milieu d'un [illegible], cherchait dans tous les yeux, sans la pouvoir trouver, une explication de l'énigme.

Il la cherchait surtout dans les yeux de sa femme.

Mais celle-ci, le nez dans ses cartes, eût perdu des deux mains plutôt que de tourner la tête et de lever les yeux.

Elle sentait que le roi la regardait, que Richelieu guettait, que Mailly menaçait.

A qui s'adresser ?

Mailly était au supplice.

Il alla retrouver Pecquigny, qui, de garde ce jour-là, produisait un splendide effet en grande tenue.

— Eh bien ! dit le duc en voyant Mailly s'approcher de lui, la reine t'a parlé ?

— Oui.

— Alors tu es content ?

— J'avoue que je n'ai pas compris.

— Allons, tu veux rire avec moi ; ce n'est pas bien.

— Mais, quand je t'affirme...

— Oh ! sois tranquille, la faveur qu'on te fera, si je la sais un peu tard, je ne l'aurai pas moins devinée.

Et sur cette quasi-impertinence, le duc tourna les talons à Mailly.

Tout étourdi, le comte regarda autour de lui.

Richelieu causait avec le roi.

Mailly ne savait plus à qui s'adresser.

Le cardinal entra. Il était suivi, selon la coutume des grands ministres, d'une foule presque aussi imposante que celle dont Louis XIV enfant se montrait si jaloux avec Mazarin, et dont il disait :

— Voilà le Grand-Turc avec sa suite.

Mais Louis XV, débonnaire monarque, n'avait pas de jalousie, lui. Quand il en voulait à quelqu'un, il se vengeait par une plaisanterie; et souvent, avouons-le, grâce à un esprit inoffensif, il était bien vengé.

Mailly était juste sur le chemin de monsieur de Fleury ; il se rangea pour laisser passer l'Éminence courbée par ses soixante-douze ans, et devant laquelle il plia gracieusement l'épaule.

Le vieux ministre avait l'œil fin : il vit Mailly du premier coup.

Peut-être aussi le cherchait-il.

Il fit un petit signe au comte.

Mailly accourut.

Le vieillard souriait.

C'était peu son habitude : il avait des sévérités d'âge, de caractère et de nécessité.

— Ah çà ! mais, pensa Mailly, il y a ce soir une marée de bonne mine ; tout le monde me sourit ; je vais être submergé sous les avances. Que signifie cela ?

— Monsieur le comte, lui dit le ministre, Sa Majesté la reine a tant prié que vous lui devez un beau remerciment.

Mailly écarquilla les yeux.

— Prié, dit-il, et pour qui ?

— Pour vous.

— Pour moi !

— Oh ! j'ai dit le mot et ne le retire point. Ah ! vous êtes chaudement servi !

— Par la reine ? demanda le comte tout ému.

— Oh ! vous avez des amis ! Aussi je vous l'annonce et vous félicite.

Mailly laissa tomber ses bras avec découragement. Il ne comprenait pas plus que la première fois.

Il se demandait à lui-même s'il n'était pas l'objet de quelque pari grotesque, et pour s'amuser à ses dépens.

Fleury passa, et son cortège avec lui.

Puis le ministre, après avoir fait sa cour à la reine, accompagna le jeune roi, avec lequel il causa très longtemps.

— Par ma foi ! s'écria Mailly, moi qui ne suis pas curieux le moins du monde, j'avoue que je donnerais bien des choses pour savoir en quoi je réussis.

En ce moment, Mailly remarqua combien le roi parlait à Richelieu de près et avec intimité.

Les deux têtes n'étaient séparées l'une de l'autre que par le respect.

Le jeune roi écoutait de toutes ses oreilles. On put le voir sourire, et tout à coup, relevant la tête par un mouvement irréfléchi, il regarda alternativement la comtesse et Mailly.

Puis il quitta Richelieu, et, sans affectation, saluant les dames et jetant un mot aux hommes, il piqua droit sur Mailly.

Pecquigny, de son côté, n'était pas un des moins attentifs à tout ce qui se passait, et sa figure, crispée par le sourire de l'étiquette, exprimait le plus vif désappointement.

Plus qu'un désappointement, une douleur.

— Quoi ! se dit Mailly, le roi vient à moi. Décidément il se passe quelque chose d'étrange à cette cour ; la fée qui a présidé à ma naissance abuse ce soir de sa baguette.

Le roi s'arrêta devant Mailly.

— Monsieur, dit-il, j'ai signé. Croyez que rien ne pouvait m'être plus agréable.

Ce n'était pas le moment de risquer une question avec celui qu'on ne questionnait point.

Mailly parut ravi, et Louis XV, avec aménité, continua d'épancher ses sourires et ses salutations sur la haie des courtisans.

— Pour le coup, s'écria Mailly, c'est trop fort ! Le roi a signé. Quoi donc ? Rien au monde ne pouvait être plus agréable au roi que ce qu'il a signé. Par la sambleu ! il faut que je sache ce qu'a signé le roi.

Et comme il s'agitait tout hérissé, Mailly tomba sur Richelieu, qui venait à lui en se frottant les mains.

— Enfin ! s'écria-t-il, cette fois-ci, je vais savoir quelque chose.

Puis, réfléchissant :

— Richelieu est bien joyeux, dit-il, pour n'avoir pas à m'apprendre quelque chose de triste.

LXXX

L'AMBASSADE DE VIENNE

Mailly rappela tout son courage et fit un pas pour aller au-devant de Richelieu, qui avait fait vingt pas pour venir à lui.

— Ah ! fit-il, arrivez donc, mon cher duc.

Mailly était bien intrigué pour qu'il appelât Richelieu son cher duc.

— Bonsoir, heureux mortel ! fit Richelieu.

— Ah ! vous aussi ! s'écria Mailly. Bon, je vous tiens. Oh ! quant à vous, vous ne m'échapperez pas.

— Dieu m'en garde, répliqua le duc. Pourquoi donc échapperais-je à un homme à qui je n'ai que des félicitations à adresser ?

— Venez un peu à l'écart, dit le comte.

— Soit, allons.

Mailly entraîna sa proie dans le fond de la salle.

— Que m'arrive-t-il ? demanda le comte.

— Il arrive que vous soulevez partout des tempêtes.

— A quel propos ?

— Parbleu ! on est jaloux.

— Jaloux de quoi ?

— De votre nomination.

— De ma nomination ?

— Voyons, n'allez-vous pas faire l'ignorant !

— Sur ma vie ! duc, sur mon honneur ! foi de gentilhomme ! je ne sais pas le premier mot de ce que l'on veut me dire.

— Allons donc, impossible ! s'écria le duc en jouant la surprise.

— Non. J'ai vu la reine me prévenir, Pecquigny m'agacer, monsieur de Fleury me faire la bouche en cœur, le roi me sourire, tous m'ont parlé, tous m'ont dit la même chose. J'ai bien deviné qu'il s'agissait d'une faveur ; mais laquelle ? c'est ce que je ne sais pas.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que la reine a demandé pour vous ce matin à monsieur de Fleury ?

— Non.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que monsieur de Fleury a demandé ce matin au roi ?

— Non.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que le roi a signé pour vous ce matin ?

— Non.

— Eh bien ! mon cher comte, dit Richelieu avec une bonhomie admirablement jouée, je suis heureux d'être le premier dont vous receviez le compliment avec connaissance de cause.

— Mais sur quoi votre compliment ? car, en vérité, il y a de quoi se damner.

— Sur votre nomination.

— Quelle nomination ?

— D'ambassadeur.

— Moi, ambassadeur ?

— Oui.

— Où cela ?

— A Vienne ! nomination dont bien certainement, cinquante personnes crèveront de colère.

— Morbleu ! dit Mailly, et moi tout le premier, si ce que vous me dites là n'est point une plaisanterie, duc.

— Allons donc, comte ! mais c'est vous qui plaisantez.

— Oh ! je plaisante si peu que j'étouffe.

— En effet, vous êtes tout pâle.

— Je ne me contiens plus.

— De joie ?

— De rage !

— Bah !

— [illegible] que l'on [illegible] me [illegible] cette mystification [illegible] de moi, [illegible] la [illegible]

— Ah ! comte, ce n'est pas avec moi qu'il faut ruser. Voyons.

— Je ne veux pas vous dire [illegible]

— Mais voici le brevet dans ma poche.

— Mon brevet ?

— Oui.

— D'ambassadeur ?

— Oui.

— A Vienne ?

— Oui.

— Oui.

— Et la preuve, continua Richelieu [illegible] papier aux armes du roi de sa poche [illegible]

Mailly eut un éblouissement.

— Vous concevez, dit Richelieu avec le plus grand flegme, que je suis trop fidèle sujet de Sa Majesté pour ne pas m'être intéressé à vous.

— Alors c'est donc à vous que je dois cette nomination ?

— En grande partie, oui, mon cher comte.

— Et de quel droit, je vous le demande, monsieur le duc, vous mêlez-vous de mes affaires ?

— Je vous le dis : pour le service du roi, il n'est point d'indiscrétion que je ne commette.

— Monsieur le duc, ce que vous avez fait là est de la plus haute inconvenance.

— Il est de la plus haute inconvenance qu'ayant été choisi pour une ambassade aussi importante que celle de Vienne, je m'occupe de mon successeur !

— Monsieur le duc, ce que vous avez fait là est affreux.

— Il est affreux que, n'ayant qu'un bon ami, je m'emploie à lui donner ma survivance, la plus belle charge parmi les grands emplois !

— Oh ! mais à qui donc m'en prendre, mon Dieu ! s'écria Mailly exaspéré.

— Voyons, mon cher comte, du calme.

— Du calme !

— Et commencez d'abord par prendre votre brevet.

— J'aimerais mieux me couper la main.

— Comment ! vous refuseriez une pareille faveur ? Mais êtes-vous fou, mon cher comte ?

Richelieu prononça ces derniers mots avec un accent si vif et une intonation si haute qu'il égara au respectueux silence qui régnait dans la salle que Mailly trembla de faire esclandre et s'éteignit comme un fer rouge qui coule dans l'eau.

Le rusé courtisan venait d'engager son homme.

Il sentit bien qu'il était compromis et lui tendit de nouveau le brevet.

— Mais prenez donc, cher comte, dit-il.

— Jamais ! ai-je dit, jamais.

— Alors vous refusez ! Peste ! c'est grave ! Il faut dire cela sans retard au cardinal, afin qu'il prenne ses mesures.

— Un moment, monsieur, dit de Mailly, qui eût fait peine à sa femme elle-même, tant il souffrait visiblement en ce moment-là ; un instant, ménagez-moi.

— Ah ! ah ! vous en prenez votre parti.

— Non, monsieur, non ; mais enfin le roi est le roi, et, tout en refusant la grâce qu'il veut bien me faire, vous me laisserez le loisir, je suppose, de la refuser à ma façon.

— Eh ! que diable ! monsieur, s'écria Richelieu, on ne vous fera pas ambassadeur malgré vous, soyez tranquille ! Dites-lui tout simplement que vous ne voulez point partir, et vous ne partirez pas.

— Le lui direz-vous, vous, monsieur le duc ? répondit Mailly dont les yeux flamboyaient.

— Moi, non, mais vous, un jaloux ! oui.

Ce dernier mot était terrible ; il piqua Mailly jusqu'à la moelle des os.

— Monsieur le duc, dit-il à Richelieu, vous m'avez fait, pour je ne sais quelle raison, un des plus grands [illegible] qu'un homme puisse faire à son semblable. Monsieur le duc, Dieu ne vous en récompensera pas.

— Eh ! mon cher comte, Dieu [illegible] dans tout ceci. Vous vous fâchez, vous avez tort [illegible] l'idée que je [illegible]

— [illegible] seulement une [illegible] monsieur [illegible]

— [illegible] mots chez le roi [illegible] dix pas de la reine.

— Mais vous voyez bien que je suis [illegible]

— Folie !

— Vous me [illegible] et vous ne voulez pas que [illegible]

— Comte, [illegible] qu'au lieu de vous emporter, nous [illegible] tous les deux.

— Oui, oui [illegible] que vous versez du baume sur cette plaie [illegible] pas du fiel.

Richelieu haussa les épaules.

— Mais rappelle-toi donc, comte, que tu n'auras jamais un ami pareil à moi !

— Oh ! duc, duc, ne m'exaspérez pas !

— Et je le prouve, continua Richelieu. Quel est le devoir d'un ami ? Ce n'est pas moi qui l'ai défini, c'est monsieur de La Fontaine, le grand fabuliste. Il a dit :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur.

Eh bien ! moi, Mailly, j'ai cherché les besoins au fond de ton cœur, et comme je ne les trouvais pas tout net, à cause de la capricieuse conformation de ton esprit...

— De mon esprit ?

— Oui, qui bifurque.

— Mon esprit bifurque !

— Pardieu ! d'Olympe à Louise, de la maîtresse à la femme ! Fixez donc quelque chose à une pareille bascule ! Alors je me suis mis à chercher les besoins de la femme, et j'ai trouvé, car c'est une justice à lui rendre, à elle, elle ne bifurque pas.

— Oh ! mon Dieu ! fit Mailly, donnez-moi la patience !

— Madame de Mailly, me suis-je dit, est folle du roi.

Mailly poussa un rugissement sourd.

— Mais folle ! il ne faut pas se le dissimuler, continua Richelieu.

Mailly grinça des dents, et froissa la garde de son épée.

— Dissimule-toi cela à toi-même, si tu y tiens, mon cher, poursuivit Richelieu ; mais je te préviens que la fable du mari aveugle est usée. Tiens, mon cher, tiens, en ce moment même vois l'œil de ta femme, tire une ligne de ses cils aux cils du roi, et dis-moi si ce n'est pas comme au collège des jésuites : *Linea recta brevissima*. C'est vrai comme un axiome, morbleu ! tu sais cela, un axiome n'a pas besoin d'être prouvé.

Mailly cacha douloureusement sa tête entre ses deux mains.

— Oui, oui, la tête, le front, cela blesse, nous connaissons cela, moi surtout, que diable ! Je poursuis donc.

— Tu me tues, duc !

— Mon cher, quand on veut guérir les malades, il faut être impitoyable envers eux, or tu seras guéri ce soir, ou le grand diable m'emporte. Eh bien ! donc, j'en reviens à mes moutons : voyant que si madame de Mailly était amoureuse elle rendrait le roi amoureux (c'est comme cela, vois-tu, ce que femme veut Dieu le veut), voyant donc que si l'on arrêtait cette flamme, nous avions le Pecquigny qui allait te voler ta maîtresse pour dorer la vie un peu terne de notre jeune monarque...

CONSIDÉRANT

On parle comme cela au parlement, où nous avons droit d'opiner, nous autres ducs et pairs ; considérant que tu tiens plus à ta maîtresse qu'à ta femme... Ne secoue pas la tête, j'ai deviné cela et j'ai deviné juste.

Considérant, dis-je, que celui-là te perce au cœur qui te prend Olympe, et que celui-là t'écorche seulement le front qui te prend ta femme, remarque que les blessures à la tête sont les moins malsaines de toutes. Voici le raisonnement que je me suis fait :

Mailly est à Paris.

Mailly est jaloux de sa femme.

Sa femme, qui est folle du roi (je maintiens toujours le mot), sa femme va prendre le roi tandis qu'il sera là.

Jaloux, il fera tapage.

Tapageur, il fera rire.

Mystifié, il aura une affaire.

En contravention à la loi sur les duels, il sera mis à la Bastille.

Embastillé, il fera rire de nouveau.

Remarque l'aboutissant éternel de ma logique, c'est qu'on te fera rire.

Remarque que ta femme n'en aura pas moins pris le roi.

Remarque que tu auras été présent, double désagrément qui se quadruple par ta proposition.

J'ai décidé, moi Richelieu, ton ami, que je t'éloignerais avant que rien ne fût fait encore.

Mailly fit un mouvement.

— Je te jure sur l'honneur de Richelieu, que rien n'est fait. Mais je te jure également sur l'honneur que tu n'auras pas le dos tourné que cela se fera.

Tu regimbes, vois la conséquence. Si tu pars, on dira : Mailly est parti, Mailly est trompé. Ah ! que l'on a bien fait d'attendre qu'il fût parti, ah ! que, lui présent, la chose eût pris un autre tour !

Vois la belle protection que je t'ai ménagée dans le monde, mon cher ami.

Vois quel beau type d'ogre !

Vois quel modèle d'homme sage !

Vois quel modèle de mari fort !

« Tu ne m'embarrasses point. J'ai mes cent mille livres. Voilà les serments et le gage de celui que ... pourrais sont du payables. Essaie de Pecquigny, sa vertu ne lui vient seulement qu'à la cheville. »

Mailly était écrasé, abasourdi par ce flot de paroles, par ce débordement d'une morale qui n'avait pas encore osé se produire et se développer depuis Voltaire.

— Tiens, acheva Richelieu, prends ton brevet, et demain soir à souper chez Olympe.

Mailly demeura quelques instants sans parler, puis, tout éclatant comme un homme qui vient de sortir d'un rêve :

— Eh bien ! insista Richelieu.

— Adieu, monsieur le duc.

— Le brevet ?

— Merci, gardez-le.

— Si je le garde, pardieu ! oui, je le garde ; mais avant qu'il soit quinze jours, tu me le redemanderas.

— Moi ?

— Toi, et tu auras encore assez de chance pour que je ne te le refuse pas.

Mailly fit un geste désespéré. Richelieu haussa les épaules.

— C'est que j'ai raison, murmura-t-il, et que je n'ai point dit à cet entêté-là une seule bêtise. Mais pardieu ! il faut qu'il parte !

Puis se retournant :

— Oh ! pardieu, continua-t-il, comme Pecquigny regarde cette sortie ! Voyez-le comme il se roule ! Il va se mettre à désirer que Mailly soit pris... Infâme ! c'est juste le chiffre de sa vertu... Ah ! j'ai mal fait, c'est laid, je le sais bien, madame la comtesse, mais je n'ai pas pu faire mieux.

Et le duc alla rejoindre le roi, en sautillant comme un de ces corbeaux hypocrites qui semblent toujours lâcher au nez des gens.

—

LXXXI

OÙ LE LECTEUR PÉNÉTRANT DEVINERA DANS QUEL BUT BANNIÈRE S'ÉTAIT SAUVÉ

Nous croyons avoir déjà dit qu'on avait détaché l'abbé de Champmeslé, qu'on l'avait ramené chez lui, qu'on l'avait plaint, et que surtout on lui avait fait raconter son histoire.

En réalité, le digne abbé n'avait pas beaucoup souffert, et son martyre avait été tolérable. Il avait compris tout de suite l'idée de Bannière ; elle lui avait paru plaisante comme moyen de comédie, bien exécutée comme acteur, et il avait laissé aller les choses, préférant cette complicité passive à une complicité active.

On sait comment les choses avaient été.

Bannière se jeta dans Paris par le faubourg Saint-Marceau, que de son temps Voltaire stigmatisait déjà du nom de faubourg hideux, vérité qui est restée une des grandes vérités que Voltaire ait dites.

Un abbé dans le faubourg Saint-Marceau n'était point une chose extraordinaire. L'abbé Bannière ne fut donc pas remarqué.

Mais cependant, pour conserver cet utile incognito, il ne fallait point errer trop longtemps par les rues. Bannière, en conséquence, s'occupa de ce point essentiel : trouver un gîte.

Or, trouver un gîte n'était point pour Bannière la chose la plus facile du monde. Bannière ne connaissait point Paris, n'y ayant passé que douze heures, et il ignorait comment on y couchait, ayant, dès le soir de son arrivée, couché à Charenton.

Des deux écus que Bannière avait empruntés à l'abbé Champmeslé, deux livres dix sous avaient été employées à payer les fiacres.

Il restait donc à Bannière neuf livres dix sous.

C'était une fortune, relativement à ce qu'il possédait lors de sa première entrée dans la capitale.

Bannière n'était donc point positivement embarrassé relativement à l'argent, puisqu'il avait, en prenant un gîte modeste et en vivant sobrement, de quoi se loger et nourrir pour quatre ou cinq jours.

Avec cela, il est vrai, il ne ferait pas chez les marchands de vins des repas d'huîtres et de poulets arrosés de ce petit vin coquet qui l'avait si bien mis en appétit le jour où il avait trouvé un écu dans la poche de son habit de bouracan ; mais enfin il mangerait du pain blanc et ne coucherait pas dans la rue.

Relativement à l'hospitalité que le roi offrait à ses pensionnaires de Charenton, c'était une amélioration sensible.

Bannière, le nez en l'air, commença donc par la chose principale, c'est-à-dire par se préoccuper d'une hôtellerie. Les petites auberges à cette époque faisaient à te de voyageurs lorsqu'ils arrivaient de province sans recommandation. Certes, et la chose était évidente, mieux eût valu pour Bannière loger dans quelque couvent ; mais pour cela, son ... et dans la situation où il était, mieux valait pas en y cette lisser, les Jésuites pouvaient avoir des affiliés dans ce couvent, et Bannière ne se sentait pas plus d'être tenu lègre dans une prison de Jésuites que dans une maison de fous.

D'un autre côté, il était urgent non seulement que Bannière trouvât un gîte, mais encore qu'il troquât son habit de prêtre contre quelque autre habit, attendu que son signalement avec cet habit de prêtre était déjà bien certainement envoyé à la police de Paris.

Or, qu'alors il regretta cette ... troquere à laquelle il eût rendu de si bon cœur l'habit ... quelconque, à la condition qu'on lui rendît un habit quelconque, au risque que celui-là n'eût plus d'écus dans sa poche.

Mais Bannière était encore à cet âge où l'on compte sur la Providence, et il se disait qu'il fallait d'abord trouver un gîte, et que l'habit viendrait à son tour.

Bannière, sous le rapport du gîte, rencontra ce qu'il lui fallait dans la rue des Fossés-Saint-Victor, c'est-à-dire une petite chambre sur une cour, gîte modeste et propre.

Bannière s'installa et se mit à songer.

Sa songerie, qu'on nous permette de faire ce mot s'il n'existe pas, et de nous en servir s'il existe, sa songerie se divisa en trois périodes.

D'abord, il remercia Dieu.

Ensuite, il trouva une idée relativement à son costume.

Puis enfin il pensa au bon abbé de Champmeslé, au parti qu'il en avait tiré déjà, au parti qu'il en pouvait tirer encore.

Son idée, la voici :

Il fit un certain bruit dans les degrés, prétendit s'être laissé choir, ce qui était, vu la raideur des marches, on ne peut plus vraisemblable, et enfin avoir eu le malheur, s'étant laissé choir, de déchirer sa soutane.

On lui alla, en conséquence, quérir un tailleur d'habits.

Bannière, quand cet homme fut entré dans sa chambre, donna derrière lui un tour de clef à la porte et lui dit :

— Mon ami, je vois à votre visage que vous êtes un brave homme ; je me suis enfui du couvent, où l'on voulait me faire prononcer mes vœux. Je me cache ici, trouvez-moi un habit propre.

Le tailleur, par bonheur pour Bannière, était un philosophe. Il fut charmé de la confidence, car, à cette époque, les malheureux par religion étaient nombreux et par conséquent vraisemblables. Il versa quelques larmes, serra la main à Bannière, emporta la soutane, et lui rapporta un bon habit, qu'il lui proposa de troquer contre cette soutane, qui était toute neuve.

Bannière refusa ; la soutane ne lui appartenait pas, mais bien à Champmeslé ; cependant la proposition du brave tailleur lui fit naître une idée.

C'était de laisser la soutane pour gage de l'habit : plus tard, il la dégagerait.

C'était même une délicatesse de plus de la part de Bannière ; dans la boutique du tailleur, et représentant un gage, la soutane de Champmeslé serait mieux soignée que chez Bannière, qui n'avait pas de domestique.

D'ailleurs, qu'on se reporte au commencement de cette histoire, et l'on verra qu'un jour, jour où Bannière avait commencé sa carrière dramatique par le rôle d'Hérode, Champmeslé avait emprunté la soutane de Bannière, comme Bannière empruntait aujourd'hui la soutane de Champmeslé.

C'était donc purement et simplement entre les deux amis un échange de bons procédés et de soutanes.

Le tailleur donna son adresse et sa parole de rendre la soutane contre un écu de six livres.

Bannière, fier et heureux d'avoir un habit pour le lendemain, étendit son habit sur une chaise, se coucha et s'endormit profondément.

Le lendemain, en s'éveillant, il entendit les serins chanter, un chat miauler des pigeons roucouler ; il aperçut un morceau de ciel bleu grand comme un mouchoir de poche, et tressaillit de bonheur comme s'il était propriétaire de la moitié du globe.

Il se leva et écrivit à Champmeslé la lettre suivante :

« Monsieur et cher frère,

« Vous n'aurez pas manqué à ce point de charité que vous m'ayez condamné sur ce que j'ai fait.

« J'espère que mes violences ne vous ont point laissé de fâcheux souvenirs.

« J'ai déposé votre soutane en lieu sûr.

« Si vous voulez bien prendre la peine de vous pro-

mener demain dans la grande allée des Tuileries, à deux heures de l'après-midi, je vous aborderai et vous ferai toutes satisfactions.

« Vous voyez, monsieur et cher frère, si j'ai confiance en votre loyauté et prud'homie ; mais, comme dit le poète :

Sous le casque ou le froc, on doit être honnête homme.

« Ce serait ne l'être pas, monsieur, que vous croire incapable de l'être.

« Votre respectueux serviteur et ami.

« BANNIÈRE. »

Assez satisfait de cette épître, si fort alambiquée qu'elle fût, Bannière l'alla jeter à la petite poste et attendit le lendemain, en se cachant du mieux qu'il lui fut possible.

On comprend qu'il en avait besoin.

Ses pensées, d'ailleurs, l'occupaient assez pour qu'il n'eût pas le temps de s'ennuyer.

Outré de voir qu'Olympe, le reconnaissant, l'avait ainsi abandonné, renié, qu'elle était partie sans témoigner aucune sympathie à ce pauvre fou, il se demandait si réellement elle avait perdu jusqu'au dernier sentiment humain.

Avait-elle raison d'avoir agi ainsi ?

Cette dureté même n'était-elle pas une preuve d'intérêt ?

Le pauvre Bannière était si amoureux qu'il en arriva à se poser ces questions et à se répondre : *Peut-être*.

Au surplus, pourquoi préjuger, pourquoi se torturer avec la fièvre, quand on ne pouvait manquer d'avoir une solution prochaine ?

Seulement, comment Bannière allait-il procéder ?

Joindre Olympe à brûle-pourpoint, c'était la faire mourir de peur, c'était aussi chercher à se faire arrêter de suite.

Le tout était de prendre ses précautions, et surtout de bien faire comprendre à Olympe qu'il n'était pas fou.

Bannière se sentait amoureux à un tel point, que, ne doutant ni de l'espace ni de la durée, il fût parti pour les Indes, sûr de reconquérir Olympe, quand tous deux auraient eu le temps de se calmer et de se regarder en face.

Ces dévouemens d'égoïstes ont une puissance que les hommes vulgaires ne peuvent calculer. Ils réussissent toujours, comme tout ce qui n'a pas d'équivalent dans la vie humaine.

Le lendemain arriva.

Bannière, en habit vert assez propre, se promenait dès dix heures du matin sous les arbres des Tuileries, tenant un livre à la main pour se donner une contenance.

Bien entendu qu'il ne lisait pas ; il avait bien autre chose à penser qu'aux choses bonnes ou mauvaises renfermées dans le livre qu'il avait emprunté à son hôte et dont il n'avait pas même lu le titre.

Son cœur battait à user son habit vert. A midi, le supplice lui était devenu presque insupportable.

Enfin, à deux heures sonnant, il aperçut Champmeslé qui débouchait dans la grande allée.

Aussitôt Bannière, sans calculer si l'abbé serait ou non un honnête homme, s'il amenait ou non des sbires pour reprendre le fou échappé, se lança vers lui et lui prit les deux mains avec effusion.

L'abbé était grave et compassé ; un sourire imprudent le faisait complice de Bannière.

— Eh bien, demanda Bannière, êtes-vous donc si mauvais chrétien, monsieur Champmeslé, que vous ne pardonniez pas leurs offenses à ceux qui vous ont offensé ?

— Si fait, répondit Champmeslé, je vous pardonne, monsieur Bannière, quoique vous ayez failli m'étouffer ; non seulement je vous pardonne, mais, comme vous devez être au bout de vos deux écus de six livres, je vous en rapporte deux autres, vous me rendrez les quatre ensemble ; je ne suis pas riche, mais, Dieu merci ! je n'ai besoin de rien en ce moment.

— Pas même de votre soutane ? demanda en riant Bannière.

— Par bonheur, répondit naïvement Champmeslé, j'avais pris la pièce assez grande pour qu'on pût en tailler deux dans le coupon ; il me reste donc celle que vous voyez sur moi.

— Vous aurez l'autre ce soir, monsieur de Champmeslé, répondit Bannière.

— Où est-elle, d'abord ? demanda Champmeslé.

Bannière lui raconta l'histoire de la soutane.

— Si le tailleur est un malhonnête homme, dit Champmeslé, puisque vous n'en avez point tiré reconnaissance, elle est perdue à cette heure ; si c'est un honnête homme, il la rendra aussi bien dans huit jours qu'aujourd'hui, et d'ici là vous ne vous dessaisirez pas d'un écu qui peut vous être utile.

— Décidément, dit Bannière, vous serez mon ange sauveur, cher monsieur de Champmeslé ; du moment où je vous ai vu, je n'en ai pas douté, et plus je vous vois, plus j'en suis certain.

— Ce n'est pas seulement pour me dire cela que vous m'avez fait venir ? demanda en souriant Champmeslé.

— Non, écartons-nous, en effet, je vous prie, car j'ai beaucoup à vous parler.

— Craignez-vous le bord de l'eau ?

— Nullement.

— Eh bien ! j'ai remarqué, en venant, sous le pont, quelques pêcheurs à la ligne. Nous pourrons feindre de les regarder, s'il vous plaît, et, en nous promenant, nous causerons.

— Soit.

Et tous deux, quittant le jardin, descendirent sous le pont, comme l'avait proposé Champmeslé.

Arrivé là, Champmeslé s'arrêta, croisa les bras, et, regardant Bannière.

— Monsieur Bannière, lui dit-il, je me demande depuis avant-hier si vous deviendrez un honnête homme ou un profond scélérat.

— Oh ! monsieur de Champmeslé, dit Bannière ; mais à quel propos me soupçonneriez-vous donc de devenir un profond scélérat ?

— Hélas ! mon frère, répondit Champmeslé, c'est que vous voilà lancé sur la mer orageuse des grandes passions. Ah ! monsieur Bannière, quel océan et quelles tempêtes !

Bannière poussa un soupir.

— Quel navigateur, continua Champmeslé en levant les yeux au ciel, peut répondre d'arriver au port quand il est ainsi ballotté ?

Bannière comprit que Champmeslé allait s'embarquer dans un sermon. Il comprit alors pourquoi l'abbé l'avait conduit à l'écart, et il frémit du danger qu'il courait.

Aussi résolut-il d'y couper court.

— Cher monsieur de Champmeslé, écoutez-moi, dit le jeune homme ; vous avez d'admirables dispositions pour la chaire, mais je ne vous écouterai jamais aussi attentivement, parlant de morale, que je vous écouterai parlant d'Olympe ; parlez-moi donc d'Olympe, mon cher monsieur de Champmeslé, et vous allez me voir suspendu à vos lèvres.

— Désespéré ! désespéré ! fit Champmeslé avec une profonde douleur.

— Voyons, cher abbé, dit Bannière, soyons bon ; n'oubliez pas que vous avez été un homme avant d'être un saint ; songez que jamais créature humaine n'a été malheureuse comme je le suis ; et, s'il vous est resté un cœur vivant depuis votre immolation à l'Eglise, souffrez que ce cœur s'attendrisse pour moi, votre prochain. Ne faites pas les affaires de Dieu, cher monsieur de Champmeslé. Dieu est si fort et si puissant, croyez-moi, qu'il arrive toujours à les faire lui-même.

Bannière avait dit ces mots avec une telle véhémence, et surtout avec une telle conviction, qu'il s'aperçut qu'il avait touché son auditeur, et que le jésuite commençait de faire place au vieux comédien.

— Voyons, dit Champmeslé, entendons-nous. Ce que vous vouliez, n'est-ce pas, vous l'avez ?

— Moi ?

— Oui, vous. Vous vouliez la liberté, vous voilà libre.

— C'est vrai, mais je n'en suis que plus malheureux.

— O éternelle instabilité de l'homme ! s'écria Champmeslé.

— Monsieur de Champmeslé, dit Bannière en joignant les mains, voulez-vous me rendre un service ?

— Eh ! mon Dieu ! oui, s'écria Champmeslé comme un homme qui se sent glisser sur une pente ; je le veux bien pourvu que vous ne me fassiez pas complice de rien qui compromette mon salut.

— Oh ! soyez tranquille, votre salut ne court aucun risque avec moi, et j'en aurai soin comme du mien même.

— Alors je suis damné, dit Champmeslé.

— Rassurez-vous donc.

— Parlez, alors. Eh bien ! pourquoi ne parlez-vous donc pas ?

— Oh ! pauvre Bannière que je suis !

— Qu'y a-t-il encore, voyons ?

— C'est que vous allez bondir, cher monsieur de Champmeslé.

— Après tout ce que j'ai déjà vu de vous, monsieur Bannière, ce sera difficile. Je suis bien préparé, allez.

— Non, je n'oserai pas.

— Allez toujours.

— Monsieur de Champmeslé...

— Allons donc.

— Eh bien ! vous m'avez dit avant-hier que vous aviez pour ami un gentilhomme de la chambre ?

— Monsieur le duc de Pecquigny. C'est vrai.

— Eh bien ! vous pouvez être mon sauveur.

— Ah ! je comprends.

Bannière regarda Champmeslé avec un certain étonnement sur cette précoce compréhension.

— Oui, continua Champmeslé, vous désirez que je vous fasse rayer des registres de Charenton ; c'est possible.

— Cela d'abord, oui, si vous voulez bien.

— Comment cela d'abord?

— Oui, je n'y avais pas pensé.

— A quoi donc pensez-vous, alors?

— Cher monsieur de Champmeslé, Olympe a débuté à la Comédie-Française.

— Oui, dans le rôle de Junie, où elle a été ravissante à ce qu'il paraît.

— Ah! tant mieux.

— Parbleu! dit l'abbé s'oubliant, elle a tant de talent! Vous rappelez-vous la façon dont elle disait, dans sa scène avec Britannicus... Attendez donc... attendez donc...

Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire!
De combien de soupirs, interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler!
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler!
Ah! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignais la pâleur:
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire;
Je craignais mon amour vainement renfermé,
Enfin j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.

Champmeslé prononça ces derniers vers avec un tel accent, que les pêcheurs à la ligne se retournèrent, et que Bannière battit des mains.

— Bravo! bravo! mon cher abbé, cria Bannière. Ah! si vous n'étiez pas jésuite, quel professeur vous eussiez fait. Dites-donc, est-ce qu'il ne serait pas encore temps de revenir là-dessus?

— Malheureux! dit Champmeslé s'apercevant qu'il s'était laissé aller sur une pente un peu bien mondaine; malheureux! non seulement vous vous perdrez, mais encore vous me perdrez avec vous!

— Cher monsieur de Champmeslé! dit Bannière.

— Arrière, démon! s'écria Champmeslé en faisant un pas pour fuir.

Mais Bannière le retint.

— Messieurs, dit un des pêcheurs plus impatient que les autres, si vous voulez faire tout ce tapage-là ici, il faut nous le dire, nous irons ailleurs. Depuis que vous êtes là, ça ne mord plus.

Champmeslé sentit la justesse de cette observation, et plus bas à Bannière:

— Eh bien! dit-il, dites donc tout de suite ce que vous désirez de moi, et que je voie si la chose est possible.

Les deux amis, car malgré ce qui s'était passé, et même peut-être à cause de ce qui s'était passé entre eux, nous pouvons leur donner ce titre, les deux amis firent quelques pas en arrière, et Bannière, qui pendant ce temps paraissait avoir pris sa résolution:

— Eh bien! mon père, dit-il, il s'agit tout simplement de demander à monsieur de Pecquigny un ordre de début.

— Pour qui? demanda Champmeslé.

— Pour moi, dit Bannière.

— Pour vous, Bannière! s'écria Champmeslé; demander votre damnation à Pecquigny!

— Eh bien! c'est cela même, cher monsieur de Champmeslé.

— Ah! mon bon ami, non, assez comme cela. Je ne me ferai pas l'instrument de vos malheurs. Souffrez temporairement dans ce monde, mais ne brûlez pas éternellement dans l'autre.

— Cher monsieur de Champmeslé, quand nous en serons là, nous verrons ce que nous ferons; mais, en attendant.

— Oui, tâchons de satisfaire l'animal, la matière, la chair. Point!

— Eh! mon Dieu! rien n'empêche que nous ne satisfassions l'esprit avec. Quand on est amoureux comme je le suis, cher abbé, il y a, je vous le jure, dans l'amour, autant d'esprit que de chair.

— Point! Vous me tuerez plutôt que de me faire faire une pareille chose. J'ai mes idées arrêtées.

— Vous tuer! cher et digne abbé! jamais! J'espère que vous irez au ciel sans que personne vous inflige le martyre, seulement, allez-y le plus tard que vous pourrez, et jusque-là, aidez-moi, je vous en supplie, de tout votre pouvoir.

— Non.

— Cher monsieur de Champmeslé.

— Jamais!

— Je vous en supplie!

— Jamais! jamais! vous dis-je.

— Eh bien! je sais ce qu'il me reste à faire.

— Et que ferez-vous?

— J'irai trouver monsieur de Pecquigny lui-même.

— Bon! il vous réintégrera tout droit à Charenton.

— Soit. Tous les jours je prierai le Seigneur de pardonner à l'abbé de Champmeslé le mal affreux qu'il m'aura fait.

— Bon! Dieu saura bien à quoi s'en tenir.

— Mon Dieu! dirai-je, pardonnez à ce cher monsieur de Champmeslé, qui avait du bon au fond, la vie de martyre et la mort désespérée, la mort d'athée, de blasphémateur, qu'il a mise au bout de mon agonie!

Champmeslé tressaillit.

Bannière avait dans ses emportemens une éloquence naturelle à laquelle il fallait bien se rendre.

D'ailleurs, à l'accent de sa voix, partie du plus profond du cœur, on sentait bien qu'il disait la vérité.

— Mais enfin, demanda-t-il désespéré lui-même de ne pas trouver de meilleures raisons à opposer aux instances de Bannière, pourquoi donc voulez-vous reprendre cette laide profession d'acteur que j'ai quittée avec tant de joie? Mais vous êtes donc un énergumène, vous avez donc deux marottes à la fois, mon très cher! les fous, les plus fous n'en ont jamais qu'une.

— Mais, cher abbé, je n'en ai qu'une aussi.

— Bah! vous ne pouvez vous passer du théâtre.

— Non.

— Et vous mourrez si vous ne retrouvez Olympe.

— Eh bien!

— Eh bien, vous avez deux marottes.

— Ne voyez-vous donc pas que l'une de celles-là me conduit tout naturellement à l'autre?

— Comment cela?

— Ah! pour un homme qui a débuté par les confidens, cher abbé...

— Chut! ne parlons jamais de cela.

— Vous avez la compréhension bien difficile.

— En quoi?

— Mais, en entrant à la Comédie-Française, je retrouve Olympe.

— Eh, pardieu! vous n'avez pas besoin d'entrer à la Comédie-Française pour cela; vous trouverez mademoiselle Olympe de Clèves partout si le diable vous tente encore.

— Mais non: voilà où vous faites erreur. Chez elle, Olympe sera gardée; chez elle, je trouverai monsieur de Mailly.

— Mais dans la rue, mais au milieu des Tuileries, comme moi, par exemple?

— C'est un hasard de la rencontrer.

— Bah! et la petite poste, pourquoi a-t-elle été inventée?

Bannière secoua la tête.

— Ah! pour un vieux comédien, mon cher abbé...

— Eh bien! quoi? et quelle bêtise ai-je encore dite?

— Si j'écris à Olympe de me venir trouver, quelque part que ce soit, j'ai deux mauvaises chances contre une bonne.

— Lesquelles, voyons?

— La première, c'est qu'on intercepte ma lettre: beaucoup de gens sont intéressés à être agréables à monsieur de Mailly, qui est riche et puissant. Si ma lettre est interceptée, Olympe ne la reçoit pas. Première chance mauvaise.

— Bon, voilà pour une.

— La niez-vous?

— Non. Voyons la seconde.

— La seconde, c'est qu'Olympe, qui m'a vu fou à Charenton, me croie encore fou, bien plus fou que dans les Tuileries et dans ma loge. Et alors vous comprenez, si elle s'est sauvée par peur, quand elle m'a aperçu bien grillé, bien verrouillé dans une loge, elle se sauvera bien autrement quand elle me saura libre, sans verrous, sans barreaux et sans gardiens.

— Ah! ah!

— Et alors non seulement elle ne viendra pas au rendez-vous, mais encore, par charité pour ma santé, elle me fera reconduire à l'hôpital, ni plus ni moins que monsieur de Pecquigny, ce qui fait que l'abbé de Champmeslé n'échappera pas aux remords de son cœur honnête, qui lui criera éternellement que c'est sa cruauté qui a causé la mort du pauvre Bannière.

— Hum! hum! il y a du vrai là-dedans, dit l'abbé.

— Vous voilà donc convaincu enfin? C'est heureux!

— Convaincu que vous avez besoin de revoir mademoiselle de Clèves, mais de rentrer au théâtre, non.

— J'ai besoin de l'un et de l'autre, cher abbé. Vous savez bien ce que c'est que le théâtre, vous, puisque vous avez joué la comédie trente ans.

— Hélas!

— Eh bien, au théâtre, tout ce qui est difficile ailleurs devient facile. La, je la rencontre, vous comprenez bien, sans éveiller les jalousies de personne, et, les éveillé-je, on ne peut pas m'empêcher de la voir, de lui parler, d'entrer dans sa loge, de fermer la porte derrière moi, de lui fair.

comprendre que je n'étais pas fou, ou que si je l'étais, c'était de désespoir de ne pas la voir.

— Et quand vous lui aurez fait comprendre cela ?

— Quand je lui aurai fait comprendre cela, ma vengeance commencera.

— Vous voulez donc vous venger d'Olympe ?

— Je n'ai pas d'autre but ! s'écria Bannière.

Et ses yeux étincelèrent à quelque idée intérieure qui illumina son esprit.

— Allons, bien, il ne manquait plus que cela, dit l'abbé se révoltant à ces derniers mots ; il veut commettre un crime, et il m'appelle à son aide !

— Eh, non pas ! monsieur de Champmeslé, je ne veux commettre aucun crime ; vous exagérez.

— Vous voulez vous venger, dites-vous ?

— Oui, mais chrétiennement.

— Il n'y a pas de vengeance chrétienne.

— L'abbé !

— Les textes condamnent ce sentiment.

— L'abbé, vous faites tort à vos connaissances ; voici comme je prétends me venger.

— Aucune manière de se venger n'est permise.

— Il ne m'est pas permis de faire repentir Olympe en lui prouvant qu'elle a été moins généreuse que moi.

— Ah ! ceci est autre chose.

— Ah ! vous voyez bien, l'abbé.

— Mais, lorsque vous lui aurez prouvé que vous êtes plus généreux, elle vous pardonnera ?

— Peut-être.

— Et alors vous vous raccommoderez ?

— Je l'espère.

— Très bien. Et j'aurai, moi, prêtre, donné les mains au péché de la luxure ! Ce serait joli.

— Hélas ! monsieur l'abbé, nous ne nous raccommoderons probablement pas, mais, du moins, elle verra que je ne suis pas fou, elle verra que je ne l'ai jamais trompée, elle verra que son orgueil l'a mal conseillée contre mon ardent amour.

— Si elle voit tout cela, vous vous raccommoderez. Impossible !

— Ah ! mon pauvre ami ! oh ! mon cher abbé, par grâce ! pour Dieu ! soyez donc le ministre des bontés du ciel, et non celui de ses colères.

— Flatteur !

— Vous m'aimez, je le vois.

— Je l'avoue.

— Vous avez un cœur d'or.

— Je le voudrais de diamant.

— Il ne vaudrait pas plus.

— Il serait plus dur.

— Ainsi vous consentez ?

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est que la première offre que vous lui ferez sera de vous unir à elle chrétiennement.

— Je ne demande pas mieux, cher abbé.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure, et même je vous promets encore autre chose.

— Quoi ?

— Que si Olympe consent à ce mariage...

— Eh bien ?

— Quelque part que nous soyons, c'est vous qui nous marierez.

La figure de Champmeslé rayonna. Il n'avait encore marié personne.

— Moyennant cette promesse, dit-il, je consens à ce que vous désirez.

— Oh ! s'écria Bannière, laissez-moi vous embrasser ?

— Faites, mais ne me jetez point à l'eau !

Insensiblement ils s'étaient rapprochés de la rivière.

— Ange, mon bon ange ! dit Bannière.

— Messieurs, dit le pêcheur avec impatience, ne pourriez-vous pas aller vous embrasser ailleurs ?

— Mon ami, dit Champmeslé, vous voyez que nous gênons beaucoup ce brave homme.

— Oui, répondit le pêcheur.

Il était brutal comme un homme qui tient une ligne à la main, et qui depuis une heure n'a pas eu une seule occasion de la tirer de l'eau.

Mais Bannière était trop joyeux pour se préoccuper de si peu.

— Ainsi donc, il est convenu, vous allez me servir, cher monsieur de Champmeslé.

— Pour le bien de l'humanité, oui.

— Vous demanderez à monsieur de Pecquigny un ordre de début pour moi.

— Oui.

— Et vous l'obtiendrez.

— Peste ! comme vous y allez.

— Vous l'obtiendrez.

— Je ne réponds pas de cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en vérité le duc de Pecquigny ne peut pas s'engager ainsi sans vous connaître.

— Menez-moi chez lui.

— Mais, malheureux, vous oubliez qu'il vous a vu à Charenton.

— Permettez ! j'avais une barbe de trois semaines et des cheveux fort mal peignés ; d'ailleurs, il ne m'a vu qu'un instant.

— Cet instant suffira ; vous êtes d'une figure reconnaissable.

— Alors je n'irai pas ; vous ferez mieux seul.

— S'il connaît votre nom ?

— D'où l'aurait-il su ?

— A Charenton.

— A Charenton, vous savez bien que l'on n'a pas de nom ; on est un numéro, voilà tout.

— Mais monsieur de Pecquigny n'est pas tout le monde, et il se peut que le directeur...

— En ce cas, ne me nommez pas.

— Alors, il me faudra donc mentir ?

— Vous ne mentirez que pour obéir à l'humanité.

— Je ne veux pas mentir du tout. Ainsi, faites-y attention, s'il me demande pour qui cet ordre ?...

— Eh bien ! dites que c'est pour l'homme qui vous aime le plus au monde, pour un homme que vous aimez un peu vous-même, pour un homme qui paiera cet ordre d'une éternelle reconnaissance, pour un homme enfin qui donnera sa vie pour vous et pour le duc de Pecquigny en récompense de ce que tous deux vous aurez fait pour lui.

Champmeslé se détourna ; ses yeux étaient mouillés de larmes.

— Ce garçon-là eût fait un fameux prédicateur, dit-il. Quel dommage qu'il ait été détourné de l'Église.

— Oh ! mon ami, venez, venez, dit Bannière.

— Oui, monsieur, allez, dit le pêcheur d'un ton suppliant, vous ferez la satisfaction de deux personnes.

— Comment cela, tout de suite ?

— Oui, monsieur, tout de suite, dit le pêcheur ; qu'est-ce que cela vous fait ?

— Venez, venez, mon cher abbé, insista Bannière.

— Mais enfin comment ?...

— Où est le duc ?

— A Versailles.

— Je vous y mène.

— Allons donc.

— Ah ! fit le pêcheur, c'est bien heureux.

Champmeslé n'avait plus de volonté ; il se laissa entraîner.

Un amour pareil vaut bien le vinaigre avec lequel Annibal fit fondre les roches des Alpes, comme le dit gravement Tite Live ; et s'il ne réussit pas toujours à lier, il réussit toujours à délier.

Bannière avait noué son bras à celui de l'abbé, et il le faisait voler du côté de Versailles.

— Mais, dit Champmeslé, nous n'allons pas comme cela à Versailles ?

— Si fait !

— A pied ?

— Oh ! non, en voiture. Je vais payer la voiture.

— Ah ! oui, sur les vingt livres qui vous restent.

— Eh bien ! n'y a-t-il pas de quoi ?

— Si fait ; mais que vous restera-t-il ?

— Pour moi, toujours assez.

Champmeslé haussa les épaules.

— Tenez, dit-il, prenez encore ces trois louis.

— Oh ! s'écria Bannière dans un élan de naïveté sublime, vous m'en offririez cent que je les prendrais.

Champmeslé, qui savait la vie de cet homme qui connaissait la quantité d'or qui avait fondu entre ses doigts, s'étonna de rencontrer une pareille jeunesse d'âme, une pareille délicatesse de sentiment au fond d'un cœur que bien des gens eussent cru trouver flétri.

— Allons, allons, murmura-t-il, tout n'est pas perdu, et c'est une âme que je sauverai. L'amour est un moyen comme un autre, et le crucifix du prêtre ne persuade pas plus de chrétiens que la branche de rose offerte par une honnête femme à celui qui l'aime.

Ils montèrent dans une voiture à la porte de la Conférence, et ils accomplirent en trois heures ce voyage de quatre lieues et demie.

Il faut dire que le cocher se hâta, stimulé par le pourboire promis par Bannière.

Arrivé à la porte de l'hôtel du duc, Bannière attendit dans la voiture d'abord, puis sur un banc, puis en se promenant, son impatience ne lui permettant point de demeurer en place.

Au bout d'un quart d'heure, Bannière avait fait autant d'oraisons mentales qu'une fiancée qu'on conduit à l'église et qu'un condamné que l'on traîne à l'échafaud.

L'abbé tardait, et Bannière désespérait.

C'est que l'abbé éprouvait des difficultés.

L'abbé tardait, c'est qu'on l'écoutait avec attention, et qu'il était sur le point de réussir.

Une demi-heure, ou plutôt une demi-siècle s'écoula, pendant lequel Bannière invoqua tous les saints et toutes les saintes du paradis.

Il était plus rêveur que Champmeslé ne le croyait.

Enfin la porte se rouvrit et Bannière se retourna.

Champmeslé reparut avec sa même figure renfrognée.

— Il a refusé! s'écria Bannière avec désespoir.

— Tenez, fit Champmeslé en tirant un papier de sa large poche.

— Signé! signé! s'écria Bannière. Oh! soyez béni, vous, monsieur le duc, et le bon Dieu!

Et le pauvre garçon, s'agenouillant dans la rue, baisa le papier magnifique.

Heureusement, même au temps de Louis XIV, Versailles n'a jamais été encombré par les passans, et le pavé y est sec.

Bannière embrassa mille fois Champmeslé pendant la route, et deux mille fois sur la place Saint-Victoire, où ils se séparèrent, après que l'on eut été chercher la soutane chez le tailleur.

Mais comme Bannière devait bientôt voir la fin de ses trois louis, il en accepta sept autres de Champmeslé, ce qui porta sa dette à dix louis.

En outre, sur sa demande, et comme Bannière ne craignait plus qu'on la lui prît, Champmeslé lui remit la bague qu'il avait reçue à titre de dépôt.

Et plus heureux bien certainement que le roi Louis XV en son palais de Versailles, il rentra dans son hôtel de la rue Saint-Victor, après avoir promis à l'abbé d'être sage et de le tenir au courant de tout.

LXXXII

OU LA REINE REFUSE LE DEVOIR

Pendant que l'heureux Bannière se prépare à ses débuts, revenons à cette trinité qui se composait du roi, de la reine et de madame de Mailly, et qui était bien loin d'abord d'être sainte, et ensuite de faire une seule et même personne.

Commençons par la reine.

La reine avait attentivement écouté ce que monsieur de Fleury lui avait dit ou fait dire touchant monsieur de Mailly.

La reine n'était pas jalouse.

Une autre reine eût demandé la cause de cet intérêt de monsieur de Fleury pour le comte, une autre reine se fût informée, eût cherché à deviner, eût appris les projets que l'on avait sur Louis XV et sur madame de Mailly, et naturellement elle eût refusé de demander une faveur qui devait être pour elle une disgrâce.

Mais la reine était cette bonne, honnête et froide Marie Leczinska, elle ne demanda rien, ne s'informa de rien, ne devina rien, présenta le brevet au roi en lui disant de quoi il était question, et le roi, qui, au fond du cœur, sans savoir pourquoi, instinctivement, désirait que monsieur de Mailly fût le plus loin possible, le roi signa.

Pauvre reine! elle se doutait si peu qu'elle eût besoin d'être jalouse, qu'elle eût repoussé très loin la personne qui lui eût donné le conseil de le paraître, quoique ce conseil, il faut le dire, eût été excellent.

Malheureuse comme la plupart des femmes extrêmement honnêtes, qui, dans ce monde qu'on appelle une cour, entourées d'ennemis qu'il faut ménager, heurtent sans ménagement ceux qui les entourent, et finissent par s'user aux chocs, la reine, dont au fond du cœur le bien le plus précieux était le roi, car elle aimait véritablement Louis XV, la reine crut que cet amour du roi pour elle durerait toujours, et elle compta sans ce terrible instinct de la coquetterie de l'homme, sans cette ardeur fougueuse du sang invincible de Louis XIV et de madame la duchesse de Bourgogne, ces tyrans de toute nature dont Hercule lui-même, le vainqueur de tant de monstres et le demi-dieu des douze travaux impossibles, ne parvint pas à triompher.

Louis XV fût-il resté vertueux sans Richelieu et sans Fleury? C'est à l'histoire à approfondir ce mystère, non à nous. Nous nous contenterons de dire, nous, qu'il fut resté vertueux peut-être sans sa femme.

Car, à l'âge où était arrivé Louis XV, c'est-à-dire à dix-huit ans à peu près, Louis XV, le plus beau des adolescens de son royaume, Louis XV, regardé avec admiration, nous dirons presque avec envie, par toutes les femmes de son royaume, Louis XV n'avait encore eu de regards que pour sa femme, Marie Leczinska, laquelle nous l'avons dit, soit froideur de sens, soit confiance dans la vertu de son mari, était bien loin de lui savoir de cette fidélité le même gré que Marie-Thérèse en sut à Louis XIV.

Mais il y eut cette différence entre les deux reines, que Marie-Thérèse fatigua Louis XIV avec son amour, et que Marie Leczinska fatigua Louis XV avec son indifférence.

Et certes, avec la timidité qui faisait le fond du caractère de Louis XV, il fallait, pour faire de Louis XV le roi le plus débauché de la monarchie, que cette indifférence de sa femme fût bien forte.

Mais, à l'époque où nous en sommes, Louis XV était encore ce vertueux roi qui avait résisté à toutes les tentations; aussi, à peine avait-il signé le brevet de M. de Mailly, que, se rappelant ce que Richelieu lui avait dit de cette dame et ce que peut-être ses souvenirs personnels lui disaient, il regretta d'avoir ouvert pour lui-même cette porte de la séduction en rendant madame de Mailly à moitié veuve.

Ce n'est pas qu'il eût promis à qui que ce fût rien, mais il la sentait venir, et cela suffisait pour l'effrayer.

Rentré chez lui, il songea à la reine, et en songeant à elle, il se rappela qu'elle était la plus aimable et la plus belle de toutes les femmes.

Ce n'était pas l'avis de tout le monde, mais c'était celui du roi Louis XV à dix-huit ans.

Il se rappela que la reine lui appartenait, et il se dit que chercher le plaisir ailleurs c'était tenter Dieu.

Il appela Bachelier, son valet de chambre, et, tout en rougissant, il l'envoya prévenir la reine de sa visite.

Pendant l'absence de ce digne valet, le roi repassa toute la morale que son précepteur, que les vertueux de la cour et que le feu roi lui avaient faite, et comme cette morale s'accommodait fort agréablement ce soir-là avec l'état de son cœur, le roi trouva doux de la pratiquer.

Déjà il avait lui-même, tant il avait hâte de passer chez sa femme, déposé sur un coussin son épée, que le valet de chambre, suivant l'étiquette, portait dans la ruelle de la reine, lorsque celui-ci rentra soudain avec une figure tellement renversée, que le roi, s'il eût été soupçonneux, se fût convaincu que Bachelier y mettait de l'affectation.

Louis XV était prêt à sortir.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il en s'arrêtant sur le seuil.

— Ah! sire, restez chez vous, dit Bachelier.

— Quoi donc?

— Sire, la reine...

— La reine est-elle indisposée?

— Non, sire, ou du moins Sa Majesté ne le dit pas, et je ne le crois pas non plus.

— Vous l'avez vue elle-même?

— Oui, sire, et Sa Majesté a le teint superbe; mais...

— Mais quoi?

— Sa Majesté fait dire au roi qu'elle désire demeurer seule ce soir.

Louis, stupéfait, attacha ses grands yeux bleus sur son valet de chambre.

Plusieurs fois la reine avait laissé entrevoir sa répugnance pour les visites nocturnes de son mari, mais encore n'avait-elle jamais refusé de les recevoir.

Louis XV en fut si étonné qu'il demeura muet.

— N'est-ce pas, sire, que c'est surprenant? dit Bachelier.

— Fort surprenant, en effet, répéta le jeune roi, rougissant de dépit et de colère.

— Tellement surprenant, reprit Bachelier, que je me suis permis de faire répéter la reine, comme si j'avais mal compris.

— Et elle a répété?

— Parfaitement.

— Bachelier, dit Louis XV, il faut que la reine soit malade.

— Non, sire; seulement la reine a ses idées, à ce qu'il paraît.

— Qu'appelles-tu ses idées, Bachelier?

— Votre Majesté me permet-elle de lui dire la vérité en sujet fidèle et dévoué?

— Dis, mon bon Bachelier, d'autant plus que je te sais parfaitement. Sa Majesté est d'un caractère et d'un tempérament froids; sa figure déplaire au roi en plaisant à son mari. N'est-ce pas cela que tu veux dire, Bachelier?

— Oh! c'est un peu cela, je l'avoue, sire.

— C'est excusable, Bachelier. Dieu avant tout.

— Oh! sire.

Et Bachelier ébaucha un sourire que Voltaire lui-même eût trouvé passablement athée.

Le roi vit ce sourire, qui lui donna à penser.

— Parle, dit-il.

— Sire, la première moitié de ce qu'a dit Votre Majesté

est vrai, et la reine est d'un tempérament très froid. Oh ! il faut cela.

— Comment ! il faut cela ? dit le roi, se trompant à l'intention de Bachelier.

— Oui, sire, car si toute autre femme que la reine avait pour mari le roi, le roi tel que vous êtes, c'est-à-dire un beau jeune homme tout resplendissant de jeunesse, tout exubérant de vigueur et de volupté...

Le roi rougit cette fois, mais de plaisir et de désir.

— Enfin, dit Louis en soupirant, la reine n'est point cette autre femme-là, voilà tout. Que veux-tu, Bachelier, c'est un malheur.

Et il soupira encore.

Bachelier sentit le vide qu'allait faire cette nuit dans l'économie du régime royal.

Il résolut de profiter de la circonstance qui s'offrait à lui et insista.

— N'importe, dit-il, le roi n'est pas heureux, et je sais tel petit officier aux gardes qui a bien tort de dire : Heureux comme le roi !

— Pourquoi cela ? demanda Louis XV.

— Parce qu'au retour des Porcherons ou de Saint-Mandé, il trouve deux bras ronds et caressans ouverts pour le recevoir.

Louis XV fronça le sourcil.

— Et, ajouta Bachelier, voyez-vous, sire, les confesseurs auront beau prêcher, la jeunesse est la jeunesse, c'est-à-dire un temps fort court pour les rois comme pour les autres hommes.

C'était une si incontestable vérité, que Louis, avec un profond découragement, se laissa tomber dans un fauteuil.

— Que fait Votre Majesté ? demanda Bachelier après un silence de quelques minutes.

— Ma Majesté s'ennuie, Bachelier ! répliqua le roi d'un ton lugubre.

Puis se relevant.

— Mais je ne m'ennuierai pas toujours, je te le promets, Bachelier.

— Ah ! sire, vous venez de dire là une bonne parole.

— Ainsi vous êtes assuré, Bachelier, que la reine n'est point malade ?

— Oh ! sire, Dieu merci j'en jurerais, et d'ailleurs les médecins sont là pour tranquilliser Votre Majesté si elle était inquiète.

— C'est bien, Bachelier, puisque la reine refuse le devoir (1), à partir d'aujourd'hui, vous ne porterez plus ma toilette chez elle.

Et après qu'il eut aidé le roi à se mettre au lit, après qu'il eut surveillé le coucher du valet de chambre de service, il s'éclipsa tout rayonnant pour porter cette bonne nouvelle à monsieur de Richelieu.

Ainsi le caprice, la mollesse et l'irréflexion d'une reine trop honnête femme venaient de changer avec un seul mot la face d'un règne et l'avenir de la France.

LXXXIII

OU LE ROI LOUIS XV NE FAIT PAS LE SIEN

Le lendemain, de bonne heure, après une assez mauvaise nuit passée dans son lit solitaire, Louis XV aperçut Richelieu parmi les courtisans rassemblés pour assister à son lever.

Le roi était maussade.

Un simple particulier est maussade quand il a mal dormi, à plus forte raison un roi.

Il refusa la chasse ; il refusa son concert du matin, et alla tout distrait à la messe.

Il mangea peu et de méchante façon.

Mais, en échange, il gronda beaucoup.

Il alla voir ses chevaux, qu'il trouva mal en point.

Et cependant il n'y avait pas de plus beaux chevaux en Europe.

C'était un présent du Turc, et des élèves de chevaux anglais que Dubois avait ramenés de Londres, lorsqu'il y était allé [illegible] signer le traité de la quadruple alliance.

Quand on vit cette horrible mélancolie du roi, chacun trembla.

Le roi [illegible] tomber malade ? monsieur le duc d'Orléans allait-il l'empoisonner par delà le tombeau ?

Car on sait que depuis 1715, à chaque indisposition qu'avait Louis XV, le bruit courait qu'il avait été empoisonné par monsieur le [illegible].

Le roi malade [illegible] !

Le roi n'avait [illegible] parlé que l'on savait aux deux bouts de Versailles [illegible] était malade.

(1) [illegible] Louis XV.

On vit alors les courtisans faire une figure pareille à celle du roi, et quereller les médecins.

Cependant, vers midi, le roi accepta de monter à cheval, et Richelieu obtint de l'accompagner.

Louis XV prit le petit parc et s'en alla vers les étangs.

Il marchait comme Hippolyte, la tête baissée, et ne disait mot.

Richelieu s'approcha de lui :

— Sire, dit-il, pardonnez à mon zèle et à mon amour, je vais peut-être offenser Votre Majesté ; mais le motif sera mon excuse.

— Parlez, duc, et ne craignez pas de me déplaire, dit le roi ; n'êtes-vous pas de mes amis ?

— Sire, que de bonté !

Richelieu s'inclina sur le cou de son cheval.

Puis reprenant :

— Je vois que Votre Majesté s'ennuie.

— C'est vrai, duc, répondit le roi ; mais comment voyez-vous cela ?

— Sire, un roi de votre âge et de votre beauté, un roi puissant et ayant votre mine, ne doit pas ainsi plier la tête et porter en bas l'œil éteint.

— Ah ! duc, on a ses chagrins quoique roi.

— Votre Majesté veut-elle que je la console ?

— Que ferez-vous pour cela ?

— Écoutez ma morale, sire.

— Oh ! certainement que j'écoute, surtout si vous parlez morale.

— Et plutôt pourquoi si je parle morale qu'autre chose ?

— Parce que je sais ce qu'on a l'habitude d'entendre par ces mots : morale à la Richelieu.

— Votre Majesté permet donc ?

— Oh ! oui, je vous l'ordonne ; égayez-moi.

— Savez-vous, sire, comment un jeune homme en arrive à avoir l'œil brillant, la lèvre frémissante et la jambe bien cambrée ?

— Duc, je ne le sais peut-être pas, mais vous me l'apprendrez.

— Sire, répondit Richelieu, je ne suis qu'un simple gentilhomme, mais il y a un bon sang dans mes veines, et quand j'avais les dix-huit ans de Votre Majesté, si je n'étais pas beau comme le jour, beau comme vous enfin, j'étais cependant assez heureux pour ne pas déplaire aux belles dames.

— Je le sais, duc ; vous en avez la réputation, du moins, et celui-là apprendrait de belles choses à qui l'on raconterait tout ce qui a été dit.

— Eh bien ! sire, je ne suis point un fat, je n'ai jamais eu besoin de l'être.

— Fat !

— La vérité, sire, ce qu'on dit est la vérité.

— Je vous en fais mon compliment. Mais comment donc faisiez-vous ?

— Comment je faisais ?

— Oui. Les belles amours ne peuvent échoir à tout le monde.

— Non, sire, c'est vrai ; mais à ceux qui les cherchent et qui savent les trouver.

— Ce n'est pas le métier d'un roi.

— Alors, sire, le métier d'un roi est de faire ce que vous faites, c'est-à-dire de s'ennuyer considérablement. Moi, simple gentilhomme, qui n'ai pas les mêmes motifs qu'un roi de respecter l'ennui, je l'ai toujours évité de mon mieux. Aussi, c'était plaisir de me voir à l'âge de Votre Majesté, l'œil vif, la lèvre rose, l'appétit ouvert, léger comme l'oiseau. Tenez, sire, il faut l'avouer, on ne s'amuse guère qu'à ces conditions-là.

— Je ne saurais donc jamais m'amuser, duc.

— Pourquoi cela, sire ?

— Voyons, que feriez-vous à ma place, vous ?

— Oh ! je m'en vais vous le dire bien vite. Et d'abord vous êtes le maître, n'est-ce pas ?

— Mais oui, dit Louis XV en essayant de sourire, on me le dit du moins.

— Je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour essayer de persuader à Votre Majesté que ma société soit sans attrait, mais je crois qu'il serait possible à Votre Majesté d'en trouver une bien plus attrayante encore.

— Et où cela ? mon Dieu !

— C'est flatteur pour moi, sire, ce que vous dites là. Mais Votre Majesté n'a qu'à chercher, je ne dis point parmi les hommes, car je suis certainement un des moins ennuyeux, mais parmi les femmes.

— Oh ! duc ! fit le roi en rougissant.

— Ah ! sire, continua Richelieu, il faut convenir d'une chose, c'est que si nous sommes bien plus aimables que les femmes pour les femmes, elles sont bien plus aimables de leur côté que les hommes pour nous.

— Croyez-vous, duc ?

— Essayez-en, sire.

— Eh ! duc, fit le roi avec une impatience qui charma

le courtisan, vous répétez toujours : essayez, essayez. Mais comment voulez-vous que j'essaie ? Est-il donc si facile de troubler une femme, de la rechercher ?

— D'abord, sire, quand on est le roi et que l'on a votre figure, répondit Richelieu, on ne trouble jamais une femme, ou pour mieux dire, on les trouble toutes. Je vais vous parler d'après mon tempérament ; mais, croyez-le bien, sire, si j'étais roi, toutes les femmes de ma cour auraient été troublées. C'est le droit royal. Je régnerais sur les femmes comme sur les hommes, sur les femmes surtout.

— Qui est là et qui salue ? demanda distraitement le roi, habitué aux saluts et fatigué de politesses.

— Mais je ne sais trop, répondit Richelieu, affectant comme son maître l'air le plus distrait du monde. Mais Votre Majesté n'aperçoit-elle pas une calèche sous les arbres ? La calèche doit avoir des armes. Votre Majesté permet-elle que j'envoie m'enquérir ?

— Oh ! c'est bien inutile, dit le roi.

Mais monsieur de Richelieu avait eu le temps de faire un signe à l'intelligent Raffé, et Raffé avait compris.



Ce cavalier était Pecquigny.

Mais que faire... ? Votre Majesté fuit les occasions ; Votre Majesté intimide les femmes ; Votre Majesté allume en elles des passions qu'elle se refuse à éteindre. Sire, votre aïeul Henri IV était bien autrement charitable.

— Il l'a été trop, duc.

— Et qui s'est plaint de cela ?

— Le peuple.

— Sire, écoutez les chansons du peuple ; voilà la vraie opinion publique, et encore, comme on dit, la vraie voix de Dieu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous verrez lequel il traite le mieux, du Vert-Galant ou de Louis le Chaste.

Le roi poussa un soupir, baissa la tête, et sans doute se mit à faire la comparaison entre son aïeul et son bisaïeul.

En ce moment, le roi et Richelieu étaient arrivés avec leurs gens au grand étang du bois de Sèvres.

Sur la gauche, une femme, suivie de deux laquais, passa au petit galop, venant du bois.

En apercevant le roi, elle s'arrêta et salua profondément du haut de son cheval.

Raffé mit donc son cheval au galop, et, son cheval au galop toujours, revint dire à l'oreille de Richelieu ce que Richelieu et lui savaient parfaitement.

— Sire, dit Richelieu, c'est la comtesse de Mailly.

Le roi fit un mouvement que Richelieu saisit au vol.

— Je disais donc à Votre Majesté, continua-t-il sans paraître attacher la moindre importance à cette rencontre, je disais que vous prenez trop de souci du peuple, sire, et pas assez de vous. Monsieur le duc d'Orléans, régent, celui qui a eu si grand soin de Votre Majesté, quoi que nous en ayons dit vous et moi tout le premier, monsieur le régent n'a-t-il pas eu de des maîtresses ? Eh bien ! sire, comme il ne les entretenait pas au profit de l'État, on ne lui a jamais reproché ses maîtresses ; et puis, en vérité, sait-on jamais ce que font les rois quand ils veulent qu'on l'ignore ?

— Oh ! duc, quant à cela, toujours ; monsieur de Fleury me l'a bien souvent répété.

— Eh ! sire, croyez-vous donc encore tout ce que vous disait monsieur de Fleury quand vous étiez enfant ? Voyons, si galant homme et si bon prêtre que soit monsieur de

Fleury en fait d'amour, ne vous fierez-vous pas plus en votre véritable sagesse que dans la sienne?

— Dame!

— Ainsi, par exemple, excusez-moi, sire, nous voilà en face du pavillon, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Votre Majesté n'est peut-être jamais entrée dans ce pavillon qui cependant est à elle.

— Jamais.

— L'intérieur en est très propre et même [illegible]. C'est un repos de chasse des plus agréables. Ce pavillon n'est gardé que par un concierge, et le bonhomme a plus de soixante-dix ans. Gageons qu'il ne connaît pas même Votre Majesté.

— C'est bien possible.

— Mais moi, il me connaît parfaitement.

— Où voulez-vous en venir, duc? dit le roi avec un léger frémissement.

— A prouver à Votre Majesté que le peuple ne sait jamais les actions de son roi quand le roi ne veut pas qu'elles soient sues, alors surtout que le roi fait à un ami comme moi le premier [illegible] de sa confidence. Ainsi, aujourd'hui, par exemple...

Richelieu s'arrêta, regardant le roi.

— Continuez [illegible]

— Aujourd'hui le roi se fût appelé François Ier, Henri IV ou Louis XIV.

— Après!

— Il se fût promené avec Lautrec, Bellegarde ou monsieur de Saint-Aignan.

— Eh bien?

— Eh bien! le roi fût entré dans le pavillon pour s'y reposer un moment, et, ayant aperçu une femme jolie, agréable...

Le roi rougit.

— Eh, parbleu! sire, continua le duc, Votre Majesté l'avait rencontrée tout à l'heure, cette femme.

Le roi devint pourpre.

— Car enfin, insista Richelieu, tout à l'heure il n'y a qu'un instant madame de Mailly qui a eu le malheur de ne pas être reconnue par Sa Majesté, madame de Mailly passait par là.

— Elle passait en effet, dit le roi : mais à quoi bon.

— Je disais, sire, que si Votre Majesté avait chargé quelqu'un de dire à cette belle dame que le roi voulait l'entretenir un moment, et que tous les deux se fussent reposés un quart d'heure dans ce pavillon, nul, excepté les murs du pavillon et les deux personnes qui y étaient enfermées, n'eût su le moindre détail de l'aventure.

— Allons donc, fit le roi tout tremblant.

— Que voulez-vous, sire, c'est comme cela.

— Mais duc, vous dites des folies.

— Jamais je ne fus plus sérieux, au contraire. Ne s'agit-il pas du bonheur de mon roi?

— Mais duc, ou je suis bien mal élevé, ou je n'ai jamais vu qu'un roi abordât ainsi une femme.

— Sans prétexte, certainement, mais il me semble au contraire que Votre Majesté a tous les prétextes imaginables.

— Pour aborder madame de Mailly, moi, aucun!

— Ah, bah! Votre Majesté plaisante!

— Pas le moins du monde, je vous jure.

— J'en trouverais mille, moi.

— Vous êtes bien heureux!

— Eh! tenez, sire, par exemple, en voici un tout trouvé.

— Lequel?

— Votre Majesté a nommé hier monsieur de Mailly à l'ambassade de Vienne?

— Sans doute!

— Eh bien! quoi de plus naturel que le remerciement de sa femme : mais en vérité Votre Majesté est si farouche, qu'à la vue seule de cette robe, nous avons piqué comme à la vue du diable.

— Je n'ai point piqué, duc, c'est mon cheval qui est parti.

— Entrez donc un peu dans ce pavillon, sire. Comme dit Paillasse, la vue n'en coûte rien.

— Entrons! fit le roi.

Le cœur de Richelieu bondit de joie; il se hâta d'aller faire ouvrir. Les chevaux restèrent dehors. Raffé les emmena bien vite pour les cacher dans l'écurie.

Puis il partit seul par la forêt.

— Vous avez raison, duc, cette demeure est charmante, dit le roi, qui, ne voyant personne sur son chemin, pas même le concierge, était enchanté.

En effet, [illegible] homme qu'il était, Richelieu avait éloigné tout le monde.

Le roi s'approcha [illegible] fenêtre.

— L'aimable [illegible], dit-il.

Et il soupira.

— Voyez-vous, sire, voyez-vous, dit Richelieu, comme vous eussiez passé une heure agréable ici, au cas où vous n'eussiez pas été Louis le Chaste!

— Eh bien! vous qui parliez des occasions, est-ce qu'il y a des occasions?

— Le nierez-vous, sire?

— Certes, oui, je le nierai.

— Ah! voyons un peu.

— Ce n'est pas difficile à voir, ce me semble. Nous avons ce pavillon, c'est vrai.

— C'est déjà quelque chose.

— Mais nous n'avons pas la compagnie.

Le roi achevait à peine que l'on vit au bout de l'allée que commandait cette fenêtre apparaître des chevaux galopant.

Le duc poussa un cri comme surpris, et, montrant le groupe au roi :

— Tenez, sire, dit-il.

— Quoi? demanda le roi se troublant.

— Voyez cette dame qui arrive.

En effet, madame de Mailly, galopant avec la grâce d'une excellente écuyère, venait comme par hasard, suivie de deux laquais.

Elle frappait les feuilles des arbres de sa cravache, et laissait aller au vent ses beaux cheveux. De temps en temps sa robe, en se soulevant à l'étrier, laissait voir un pied charmant chaussé d'un brodequin de chasse de satin bleu.

Le roi quitta la fenêtre. La comtesse approchait, et il alla tout palpitant s'étendre sur un lit de repos voilé par de grandes tentures de soie.

Richelieu s'était élancé hors de la chambre. Le roi entendait se rapprocher le galop cadencé des chevaux.

Cinq minutes se passèrent ainsi pendant lesquelles le roi croyant que le danger était passé, commençait de reprendre son courage et son haleine.

Mais soudain la porte s'ouvrit, et Richelieu entra disant au roi :

— Sire, Votre Majesté voudra-t-elle consentir à recevoir la visite de madame la comtesse de Mailly?

— La comtesse! s'écria Louis XV.

— Entrez, madame, dit le duc.

Le roi se rejeta épouvanté dans l'ombre de la chambre.

Louise, toute pâle, les yeux noyés de langueur, la poitrine oppressée, apparut lumineuse et charmante dans un rayon de soleil qui s'éteignit lorsque le duc, en partant, referma la porte derrière elle.

Elle resta sur le seuil, saluant, interdite et les yeux baissés.

Le roi ne bougeait pas et ne disait mot.

Madame de Mailly, après une minute, un siècle, se rappela qu'elle était la sujette et que Louis XV était le roi.

C'était donc à elle à marcher vers lui.

Elle fit un pas, salua de nouveau, et, d'une voix tremblante :

— Votre Majesté... murmura-t-elle.

Elle s'arrêta, s'attendant à une parole du roi.

Le roi restait muet.

Louise, alors, le chercha des yeux, l'aperçut debout dans un angle, tout contraint et cherchant à reprendre un peu d'assurance.

La comtesse fit un effort.

— Sire, continua-t-elle, je viens bien humblement remercier Votre Majesté de la grâce qu'elle m'a faite en honorant ma famille par cette ambassade; ensuite en me permettant de venir vous adresser mon remerciment.

Le roi fit un signe de tête et resta dans son angle.

Louise sentait son cœur défaillir.

On l'eût entendu battre dans ce silence que rien ne troublait à l'entour.

La comtesse demeura debout, sans que les lèvres pâles et tremblantes du roi lui adressassent une seule parole.

Elle resta ainsi dix minutes, attendant un mot, un geste d'encouragement de la part du roi.

Mais, au lieu d'avancer vers elle, le roi cherchait à enfoncer le mur de ses épaules pour reculer encore.

Enfin, glacée de honte et de désespoir, incapable de trouver une idée mourante d'amour et de fièvre, Louise, chez qui l'orgueil commençait à se révolter, salua une dernière fois le roi et sortit, le visage inondé de larmes, sans avoir prononcé une seule parole.

Elle trouva le duc au bas de l'escalier, qu'elle descendit en trébuchant.

Il la prit par la main, puis dans ses bras, d'un air joyeux.

— Comtesse, lui dit-il, permettez que je sois le premier à vous féliciter.

— Duc, je suis déshonorée! s'écria madame de Mailly avec un accent tellement étrange que Richelieu la regarda mieux et comprit.

— Oh! s'écria-t-il, oh! comtesse!

En deux mots madame de Mailly raconta au duc l'épouvantable affront qu'elle venait d'essuyer.

— Que voulez-vous, comtesse, dit Richelieu, c'est un véri-

table Joseph. Mordieu ! j'ai cru que vous auriez plus d'esprit que la Putiphar ; mais vous en avez eu moins. La sotte avait au moins déchiré le manteau ; mais vous, comtesse, vous n'avez pas même porté la main dessus.

Madame de Mailly n'en put écouter davantage ; elle s'enfuit, les mains sur ses yeux pour cacher ses larmes.

LXXXIV

OU PECQUIGNY PARAIT AVOIR MEILLEURE CHANCE QUE N'A EU MONSIEUR DE RICHELIEU

Richelieu aborda le roi d'un air mécontent. Le silence en cette occasion était la meilleure des façons possibles.

Il ne se hasarda point à parler ; le roi devait être tellement irrité contre lui-même qu'il aurait cherché à faire tomber ce mécontentement sur la personne de son confident.

Et puis parler, c'était embarrassant. Que dire à ce jeune homme, si la solitude, l'amour et ses vingt ans ne lui avaient rien dit ?

Richelieu salua donc le roi en entrant, et attendit.

Il était précisément à la même place que venait de quitter Louise de Mailly.

Le roi venait de s'asseoir dans son angle, et tenait sa tête entre ses mains.

— Ah ! fit-il, vous voilà, duc.

— Aux ordres de Votre Majesté.

— Eh bien ! partons, si vous voulez.

Richelieu fit un signe par la fenêtre.

— Et allons, continua le roi, retrouver la reine, qui peut-être s'inquiète de ne pas m'avoir vu ce matin.

De pareils mots annonçaient un maître jaloux de son secret et difficile à prendre. Richelieu sentit qu'on voulait le remettre à sa place, et faire la place très inférieure.

Il fit passer le roi devant lui, donna deux louis au concierge, et remonta à cheval.

Il n'avait pas fait trente pas derrière Louis XV que celui-ci se sentait bien mal à son aise.

Richelieu, lui, gardait son petit rire narquois, à l'aide duquel il se consolait de ne pouvoir dire sa pensée. Ce sourire en disait un quart.

Mais Richelieu ne porta pas loin son triomphe. Au bout de l'allée, près de l'étang, on trouva un piquet de chevau-légers qui, en apparence, faisait patrouille pour la sûreté du roi, mais qui, réellement, observait pour le compte d'un cavalier placé en vedette derrière les arbres.

Ce cavalier était Pecquigny, lequel, jaloux comme tous les courtisans, et sachant que le duc de Richelieu avait eu le privilège de sortir avec Louis XV, voulait au moins savoir à quoi s'en tenir sur cette sortie.

Il avait vu passer madame de Mailly, toute folle de joie, toute effarée d'amour, quand elle allait trouver le roi.

Il l'avait vu revenir pâle, sanglotant et dégonflant son cœur de toute l'amertume d'un pareil échec.

Il avait compris, sa joie était au comble ; il avait voulu cependant s'assurer tout à fait de la vérité. Or, à la tête de ce piquet des gardes, il pouvait, sans indiscrétion, passer près du roi et voir les physionomies.

Ce qu'il vit de sourcils foncés, de bouche pincée, de mine longue chez le roi, lui apprit le reste de la vérité. D'ailleurs la stupéfaction de Richelieu à son approche lui en disait assez.

— Toi ici, duc ? demanda celui-ci.

— En service, répliqua Pecquigny.

— Comme c'est commode le service à Versailles, hein, Pecquigny ? dit le malin protecteur de la pauvre comtesse.

— Il est encore bien plus commode de n'avoir plus de service du tout, mon cher duc.

Ces mots échangés tandis que les chevaux se croisaient, révélèrent à l'un et à l'autre des concurrens qu'ils s'étaient devinés.

Pecquigny passa en un moment du complet désespoir à la plus souriante espérance.

Le roi avait refusé madame de Mailly, le roi aimait donc Olympe.

Il s'agissait de ne pas perdre un moment, et de montrer à Louis XV l'objet aimé dans le plus brillant appareil de sa beauté.

— Corbleu ! pensa Pecquigny, je savais bien, moi, que le roi avait meilleur goût, et que ce petit corbeau maigre de madame de Mailly ne souffrirait jamais la comparaison de la belle Olympe, à qui les Grecs auraient donné tous les surnoms de toutes leurs Vénus. Voilà une femme à la bonne heure ! C'est moi qui donnerai au roi sa maîtresse ; c'est moi qui ferai une reine et qui gouvernerai tant qu'elle gouvernera.

Et sur ce, il rassembla son cheval, piqua des deux, et retourna comme un éclair à Paris. Richelieu, qui le vit partir, se douta de ce qu'il allait faire, et soupira de ne le pouvoir empêcher.

Pecquigny arriva chez Olympe au moment où elle racontait à Mailly sa visite à Charenton, sans lui parler de Bannière, bien entendu.

C'était un de ces momens de bon ménage où Hercule file auprès d'Omphale. Omphale, triomphante, tire les cheveux de son esclave et lui donne de la quenouille sur les doigts.

Le dîner venait de finir ; les deux amans se tenaient enfermés au salon.

Pecquigny entra comme la foudre et força toutes les portes, celle du salon comprise.

La première chose qu'il vit, ce fut Mailly. Nous eussions dit la première personne, si en ce moment Mailly n'eût pas été sans aucune valeur. Il servait de souffleur à Olympe, et lui faisait réciter le rôle d'Agnès.

La paix avait été achetée à ce prix.

En apercevant Pecquigny, Mailly devint tout pâle et Olympe toute rouge.

— Bonjour, s'écria le duc pour commencer, bonjour aux deux tourtereaux.

Mailly se leva cérémonieusement, et Olympe fit sa révérence.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le duc ? demanda Mailly ; car il faut que vous ayez grand besoin de moi pour y venir avec cette précipitation.

C'était moins impoli que de dire : Allez-vous-en, mais c'était la même chose.

Pecquigny, qui savait son monde et ses nuances, répondit :

— Monsieur le comte, je sais parfaitement que vous m'avez interdit de venir voir madame, ce qui, entre nous, est d'un goût déplorable.

— Il est d'aussi mauvais goût, monsieur le duc, de forcer la consigne.

— Monsieur ! dit Olympe.

— Ah ! madame, interrompit Pecquigny, ne vous effrayez pas. Vous êtes chez vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! comme je n'y viens pas pour moi, j'y viens et j'y reste. Monsieur le comte roulera ses grands beaux yeux tant qu'il lui plaira ; il me fera, s'il veut, un accueil déplorable ; je m'en soucierai peu, reçu par vous et envoyé par le roi !

Pecquigny scanda ces trois dernières syllabes de façon à faire mettre bas les armes à toute une armée.

Olympe se leva au nom du roi. Mailly, qui était demeuré debout, se rassit.

Pecquigny l'imitant :

— Je m'assieds, dit-il, puisque vous m'y engagez, belle dame, et je commence. Mais, en vérité, madame, dites donc à ce pauvre Mailly que l'on peut être amoureux sans être ridicule, cordieu ! Croit-il que je vais vous emporter comme cela sans dire gare ? Allons, Mailly, causons, et de bonne grâce. Après comme après.

Mailly rompit la glace.

— Duc, dit-il, vous vous obstinez à m'appeler un homme ridicule, parce que j'aime quelque chose et que je défends ce que j'aime ; soyez plus charitable ou plus homme, je vous prie ; vous venez ici me prendre Olympe, je vous en empêche et j'ai raison.

— Mon ami, madame est gardée par elle-même, bien mieux que par tout votre régiment.

— Phrases, fleurs de rhétorique, leurres à l'aide desquels on endort un homme !

— Oh ! ça, comte, vous fatigueriez un saint ! Quoi ! je vous ai déclaré que vous n'auriez rien de moi ; quoi ! je vous ai déclaré que si vous comptiez faire un coup d'épée avec moi, je vous l'accordais ; quoi ! vous savez qu'en ce cas je me battrais pour le roi, vous contre ; quoi ! enfin, vous m'entendez dire que le roi m'envoie auprès de madame, et vous persistez ! Tenez, mon cher, depuis feu monsieur de Navailles, qui était un gentilhomme bien vertueux et bien accommodant, nous n'avons rien vu de pareil à vous. Allez-vous avoir du succès à Vienne !

— Le comte va à Vienne ! s'écria Olympe.

— Je refuse, j'ai refusé, se hâta de dire Mailly, voyant l'effet que ces mots avaient produit sur Olympe.

— Eh ! soit, vous avez refusé, dites cela devant madame, c'est très bien. Mais vous savez bien qu'on ne refuse pas d'aller où le roi vous envoie.

— Je montrerai au roi et à tous ceux que le roi enverra si l'on peut arracher un bon gentilhomme à sa famille et à sa...

— A sa femme, va donc ! dit Pecquigny.

— Démon ! cria Mailly, tu abuses.

— Ne te fâche pas, tu aurais deux fois tort. Au surplus, je cesse de te tourmenter. J'ai voulu demander à madame si elle se sentait quelque goût pour le théâtre, auquel cas le roi me chargerait, en qualité de gentilhomme de sa chambre, d'engager madame parmi ses comédiens, et...

— Ne prenez pas tant de peine, monsieur le duc, inter

rompit Olympe ; monsieur le comte de Mailly est instruit de tous mes desseins. Je n'ai pas de secrets pour lui.

— Oh ! alors, je n'ai plus, comme tout à l'heure, pitié de toi, mon cher. Madame, cette visite n'est à autre fin, comme on dit, que de vous prier de jouer au plus tôt la pièce nouvelle. Le roi s'ennuie. Le roi veut du neuf. Le roi attend ; et, vous le savez, ce n'est pas l'habitude dans sa famille.

— Monsieur, répliqua Olympe, c'est beaucoup d'honneur que me fait le roi, et, pour répondre selon mes faibles talens, mais avec tout mon zèle, je vous dirai que je suis prête ; je sais mon rôle.

— Est-il possible ! dit Pecquigny comblé de joie.

— Je sais et je jouerai quand on voudra.

— Demain, mademoiselle, demain.

— Demain, soit.

— Justement, demain, avant votre pièce, il y a je ne sais quel début, qu'un vieil ami à moi, un comédien, m'a demandé, le petit Champmeslé, vous savez.

— Ah ! monsieur Champmeslé ? dit Olympe à qui ce nom rappelait la première représentation d'*Hérode et Mariamne*, à Avignon.

— Tu connais aussi Champmeslé ? demanda l'impitoyable fâcheux à Mailly.

— Non, répliqua celui-ci d'un ton bourru.

— Champmeslé rentre au théâtre, monsieur le duc ?

— Pas lui, je crois, ou bien c'est lui ; je ne sais pas qui, enfin ; tout ce que je sais, c'est que j'ai signé l'ordre de début.

— Dans quoi ?

— Attendez donc... dans... Eh ! mon Dieu ! dans cette tragédie où la femme parle d'un bandeau.

— Ah ! *Monime !*

— *Monime ?...* Non, c'est un nom d'homme.

— *Mithridate ?...* fit Olympe en souriant.

— C'est vous qui l'avez nommé ; donc, demain ce début, vous après, bonne soirée. Oh ! madame, madame, tenez-vous bien.

— Et moi aussi, n'est-ce pas ? dit Mailly d'un air lugubre.

— Bah ! tu pleures toujours. Madame, demain, c'est convenu.

Olympe reconduisit Pecquigny en grande cérémonie, et Mailly écouta jusqu'au dernier adieu qu'ils se dirent sur le seuil.

Du reste, le duc se garda bien de rien compromettre en disant un mot de trop : il sentit que Mailly guettait.

— N'importe, dit ce dernier à Olympe quand elle fut revenue ; il est étrange, vous m'avouerez, qu'un duc et pair, gentilhomme de la chambre, vienne lui-même porter ses bulletins de théâtre chez une actrice ; je n'ai jamais vu cela.

— Vous n'êtes pas poli, comte, dit froidement Olympe.

— Il l'est trop.

— Est-ce ma faute ? Allez-vous me quereller pour si peu ?

Mailly grinça des dents et exhala son désespoir dans un soupir.

Le pauvre homme, qu'il eût soupiré autrement s'il eût pu savoir à quoi Richelieu, qu'il ne maudissait point, l'avait exposé le matin même !

— Ce que c'est pourtant que l'ignorance ! disait Pecquigny en revenant chez lui ; voilà ce pauvre Mailly qui m'arracherait les yeux pour Olympe, à qui le roi n'a pas touché le doigt, et qui demain, quand il aura certaines raisons de le faire, m'embrassera peut-être en me demandant pardon. Les hommes sont bien sots !

Le duc fut si content d'avoir à rire des autres qu'il ne pensa pas au rôle qu'il avait pris dans cette affaire.

LXXXV

LE PROLOGUE DE MITHRIDATE

Le lendemain, ce lendemain caché encore dans les voiles de l'avenir et qui était l'objet de l'impatience de tant de gens, ce lendemain qui devait éclairer des scènes bien autrement touchantes, bien autrement sombres, bien autrement comiques, bien autrement risibles que celles de la tragédie et de la comédie qu'on destinait au roi, ce lendemain se leva enfin.

Dès le matin, Bannière se rendit au théâtre ; il avait fait reconnaître ses droits et préparer son costume.

Quant aux répétitions, il avait dit, à la grande satisfaction des autres artistes jouant avec lui dans *Mithridate*, qu'une seule lui suffirait.

Bannière avait donné à ses camarades rendez-vous chez le buvetier, une heure avant la répétition.

Moyennant deux écus que lui coûta un assez bon déjeuner, il fit connaissance avec eux et fut reconnu pour ce qu'on appelle un bon garçon.

Pendant le déjeuner, comme on ne se gênait pas devant un bon garçon, on avait dit du mal d'Olympe. On en avait beaucoup dit ; mais Bannière ayant déclaré ne pas la connaître, même de nom, avait été dispensé d'en fournir sa quote-part.

On but beaucoup ; Bannière seul ne but pas.

Après ce déjeuner dînatoire, Bannière se promena une heure, afin de bien classer ses idées, afin de prendre tout l'avantage que donne le sang-froid dans une entreprise comme celle qu'il allait tenter.

Sûr de lui, enfin, il entra au théâtre, non pas toutefois sans avoir regardé çà et là si quelque figure suspecte n'allait point le happer au passage.

Il alla d'abord droit à sa loge, pour vérifier si tout était en ordre ; et, avant de s'habiller, car il avait du temps de reste, il se promena dans le couloir par où entraient les acteurs.

Il savait l'habitude d'Olympe à chaque première représentation des pièces qu'elle jouait. Olympe, en véritable artiste, pour avoir le temps de s'isoler, venait toujours à sa loge trois heures à l'avance.

Olympe apparut au moment où Bannière faisait son second tour.

Il était dans la vive lumière, elle était dans l'ombre. Il la sentit, elle le reconnut.

Elle poussa un cri, se jeta en arrière, et s'enfuit dans sa loge comme si elle avait vu un spectre.

Bannière avait une heure à lui avant de s'habiller. Il courut à la loge d'Olympe, trouva la porte tout ouverte, et s'arrêta devant la jeune femme, qui était tombée presque évanouie sur son lit de repos, et sanglotant comme à l'approche d'une crise nerveuse.

— C'est moi, dit-il, moi, Bannière ! moi qui ne suis pas une ombre, mais un corps.

Olympe se souleva peu à peu, galvanisée par cette voix.

— Oui, murmura-t-elle, c'est lui !

— Et plein de raison, comme vous l'allez voir, répondit Bannière.

Soit que ces paroles renfermassent quelque chose de menaçant, soit qu'elles continssent un sens caché, soit enfin qu'elles renfermassent un reproche direct, en les entendant Olympe s'arma de colère

— Si vous n'êtes pas fou, dit-elle, de quel droit alors êtes-vous dans ma loge ?

— Madame, répliqua Bannière l'œil étincelant, j'ai l'honneur de vous prévenir que, quelle que soit votre envie de me chasser, vous n'en avez pas le droit ; je débute aujourd'hui, et le théâtre est à moi comme à vous.

— Oh ! fit Olympe saisie de stupeur et d'admiration à la fois pour cette audace et cette industrie, pour cette persévérance enfin que la seule folie ou le seul amour pouvait susciter dans un cœur.

— Et, continua Bannière, si vous prétendez que je suis chez vous dans votre loge, ce qui est vrai, au reste, et si vous prétendez que je vous gêne, j'en vais sortir : c'était mon intention. Jamais je ne demeurerai de force ni même de bonne volonté près d'une femme assez lâche pour me renier quand je souffrais, quand je mourais pour elle.

Mais l'orgueilleuse jeune femme, au lieu de se défendre, crispa ses lèvres par un sourire dédaigneux et se tut.

— Oui, poursuivit Bannière, oui, je comprends : vous m'avez cru fou ! Vous ne vous êtes pas dit que si je l'étais, c'était d'amour ! Vous avez senti, belle dame parfumée, le dégoût de ma présence, et vous avez fui bien loin sans vous retourner ! Et je comprends cela : de loin ou de près, ma présence était un cruel reproche pour vous ! Ah ! quelles que soient mes fautes, et si considérables qu'elles soient, il n'en est pas une, je le déclare, dont je ne me croie absous par votre abominable conduite.

Olympe continua de se taire.

— D'ailleurs, poursuivit Bannière, que peu à peu gagnait l'émotion de cette chère présence, mes fautes sont contestables, et j'en apportais ici la preuve. Tenez, madame, voici la lettre de la Catalane, dans laquelle elle déclare que je n'ai jamais été son amant. Tenez, madame, voici votre bague. Lisez, jugez et repentez-vous ; si vous avez du cœur, repentez-vous de cette lâche trahison que vous m'avez faite.

Et il jeta sur la toilette d'Olympe la lettre dans laquelle la Catalane avouait sa ruse. Et il jeta près de la lettre la bague de Mailly, ce précieux bijou soustrait si difficilement à tous les yeux, pendant cette série de mésaventures de Bannière que nous avons racontées.

Olympe leva deux grands yeux étonnés qui se fixèrent tour à tour sur la lettre et sur la bague.

— Madame, ajouta-t-il, sachez le reste maintenant. Pour garder cette bague, je suis plus qu'à moitié mort de faim ; j'ai vécu (il leva les yeux au ciel) parce que Dieu l'a voulu ! Je me suis traîné sur vos traces à pied, j'ai dormi vingt

jours dans les champs, je suis resté quinze jours sans dormir dans les cabanons de Charenton ; mais je n'ai pas encore assez souffert, puisque aujourd'hui j'ai cette joie de vous convaincre de ma loyauté, puisque aujourd'hui je puis vous apprendre ce que c'est qu'un amour loyal, infini, ineffaçable. Adieu, madame, adieu ! Soyez heureuse, je suis vengé !

Olympe avait écouté, elle avait dévoré les paroles de Bannière : déjà, cette lettre de la Catalane, elle l'avait lue et la savait par cœur ; déjà, cette bague, elle l'avait reprise à son doigt.

Au moment où Bannière fit un pas pour sortir, elle s'élança comme une tigresse et lui barra le passage.

— Vous avez fait tout cela ? dit-elle.

— Sans doute : et bien autre chose encore.

— Qu'avez-vous fait ?

— Arrivé à Paris le jour de vos débuts, j'ai voulu entrer de force au théâtre, car je n'avais pas d'argent pour payer mon billet, car je ne voulais pas mettre cette bague en gage ; et c'est alors qu'on m'a arrêté, que je me suis débattu, que j'ai frappé les exempts, et que, comme je répétais sans cesse, non pas votre nom, car, insensé que j'étais ! j'avais peur de vous compromettre, c'est alors que, comme je criais Junie ! Junie ! Junie ! on m'a pris pour un fou et l'on m'a conduit à Charenton, d'où je me suis évadé il y a huit jours, c'est-à-dire le lendemain du jour où vous êtes venue m'y voir.

— Vous avez fait tout cela ! dit Olympe.

— Sans doute.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Que vous importe ! Je l'ai fait, voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Dites pourquoi vous avez fait tout cela, dites ! répéta Olympe.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Eh bien ! c'était pour me venger.

— Non, ce n'était pas pour cela.

Bannière se détourna, mais Olympe lui saisit les mains et, le forçant de la regarder en face.

— Je veux, dit-elle, que vous me disiez pourquoi vous avez fait tout cela. Mais dis-le donc, malheureux, pour que je ne doute plus, pour que je te croie !

— Eh bien ! j'ai fait tout cela...

— Tu as fait tout cela...

— J'ai fait tout cela parce que je t'aimais, parce que je t'aime, parce que je t'aimerai toujours ! parce que je suis un lâche, et que me voilà tout pleurant à tes pieds et te demandant grâce, à toi que je devrais maudire, à toi qui me tueras !

— Oh ! s'écria Olympe en le relevant et en le serrant dans ses bras, tu fais bien de m'aimer ! je t'aime encore bien plus, moi ! Viens, viens, Bannière ! Donne-moi tes larmes que je les boive ! donne-moi tes lèvres que j'y retrouve ma vie ! Hélas, hélas ! je suis morte, et l'Olympe que tu as connue, tu ne la retrouveras plus jamais !

Et, à son tour, au bout de ses forces, elle se laissa tomber entre les bras de Bannière tout inondée de larmes, toute frémissante d'amour.

Cependant elle revint la première à la raison.

— Insensés que nous sommes ! dit-elle, pourquoi ces cris, pourquoi ces baisers, pourquoi ces mains serrées ? Hélas, hélas ! nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre.

— Olympe, s'écria Bannière, ce mot-là, vous ne le pensez pas !

— Eh quoi ! dit-elle, pour quelle cause t'ai-je donc quitté ? pour l'infidélité dont je te croyais coupable. Je me trompais, je t'accusais à faux ; mais moi, moi, je t'ai bien été réellement infidèle.

— Tu m'as pardonné, Olympe ; je te pardonne.

— Oh ! non, non ! ce pardon ne serait pas sincère, Bannière. Tu aurais toujours au fond du cœur, toi la jalousie, moi le repentir, deux vautours qui rongeraient notre bonheur.

— Oh ! que dis-tu là, Olympe ? Crois-tu donc que je sois un homme comme les autres hommes, que j'aie un amour comme les autres amours ? Penses-tu qu'aujourd'hui amoureux et ivre, je sois demain rassasié et froid ? oh ! non, Olympe, tu es pour moi comme la moitié de mon souffle ; tu es plus que cela, tu es ma vie tout entière ; sans toi je ne vivrais pas ! Telle que tu es, je te prendrai ; telle que tu seras, à quelque époque que ce soit, je te prendrai encore. N'hésite pas, Olympe ; fais de moi ce que tu voudras ! mais pas une minute de retard ; hâte-toi de prononcer l'arrêt. Choisis entre ma joie et mon désespoir, entre ma vie et ma mort ! Oh ! je sais ce que tu vas dire, tu es engagée, monsieur de Mailly t'aime... Lui aussi ne te quittera qu'avec la vie. Ceux-là qui t'ont vue t'aiment, Olympe, ceux qui t'ont aimée meurent. C'est le sort. Eh bien ! qu'il meure, que je meure, que l'univers finisse, mais que désormais nul autre n'étende sa main vers toi, que nul, excepté moi, ne pose ses lèvres sur tes lèvres ! Olympe, ils ont dit que j'étais devenu un fou ! Olympe, si tu me refuses, si tu dis non, je deviendrai bien pis qu'un fou, je deviendrai un assassin !

— Que demandes-tu ?

— Toi.

— Quand ?

— Dès à présent.

— Ta main.

— La voici.

— Quel serment veux-tu que je fasse ?

— Foi d'Olympe de Clèves, c'est-à-dire de la plus honnête femme à mes yeux qui ait jamais vécu, foi de ma femme.

— Foi d'Olympe, Bannière, dit solennellement Olympe, devant Dieu, nul homme, jusqu'à la mort, n'étendra la main sur moi, nul baiser que le tien ne s'appuiera plus sur mon front ou sur ma lèvre !

— Merci. Tu joues ce soir ?

— Toi aussi.

— Après le spectacle, tu parleras à monsieur de Mailly.

— Après le spectacle, je ferai mieux.

— Que feras-tu ?

— Ce que j'ai déjà fait une fois : je partirai avec toi.

— Tu partiras ! s'écria Bannière ivre de bonheur.

— Est-ce convenu ?

— Oh ! Olympe, Dieu ne m'a pas fait le cœur assez grand, j'étouffe de joie !

— La cloche sonne, tu débutes ce soir. Dis adieu à Olympe et va.

— A ma femme ?

— A ta femme.

— Adieu, Olympe !

— Adieu, Bannière.

— A la dernière scène de la *Fausse Agnès*, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Encore un baiser.

— Dix.

Ce ne fut pas dix, ce ne fut pas vingt, ce ne fut pas cent qu'ils se donnèrent, ce fut une longue et délicieuse étreinte pendant laquelle leurs deux cœurs s'unirent dans un seul baiser.

Puis enfin ils se séparèrent l'un de l'autre, en jetant un cri de joie si aigu qu'il ressemblait à un cri de douleur.

Voilà quelle fut la scène qui précéda le premier acte de *Mithridate*.

O Racine, grand poëte ! tu écrivis mieux sans doute les amours de Monime ; mais il y a une chose dont je te réponds, c'est qu'ils ne valent pas celles d'Olympe de Clèves !

LXXXVI

OU OLYMPE JURE A MONSIEUR DE MAILLY DE NE POINT APPARTENIR AU ROI

Nous ne tenons pas assez à faire de Bannière un héros de roman, doué de tous les accomplissemens, comme disent les romanciers anglais, pour dire ici qu'il débuta sur la scène française de façon à captiver son auditoire et à marquer du premier coup parmi les grands talens du théâtre.

Bannière est un personnage réel malheureusement, noté par l'histoire pour ses malheurs et ses défauts ; nous ne tenterons donc point de faire de lui ce qu'il n'était point, ce qu'il ne fut jamais.

Il débuta sans bruit au commencement de la soirée, le roi n'étant point arrivé et ne devant arriver que pour la seconde pièce.

Il débuta d'ailleurs par un rôle difficile, peu en harmonie avec sa jeunesse et sa beauté.

Il débuta sous le poids d'une attente qui eût suffi à tuer un début meilleur que le sien : l'attente d'un roi que l'on savait prêt à venir, et l'attente d'un sujet distingué qui avait déjà, la première fois qu'il avait paru sur le théâtre, eu un grand succès dans la tragédie.

Bannière, supporté au commencement, toléré au milieu, fut sifflé à la fin de la pièce d'une façon toute spéciale.

Maintenant, en historien consciencieux, hâtons-nous de dire que le pauvre Bannière n'avait plus la tête à ce qu'il faisait, attendu que la joie et l'émotion le jetaient hors de toute mesure.

Il scandait mal. Il ne savait plus. Cette mémoire imperturbable qui avait fait son succès lors de ses débuts à Avignon, venait de se remplir en une heure de toutes sortes de choses qui n'étaient pas dans *Mithridate*, et auxquelles le doux Racine n'avait jamais songé.

Aussi, lorsqu'on commença de s'apercevoir qu'au quatrième acte Bannière disait tout autre chose que son rôle

la surprise très grande d'abord commença-t-elle de faire place à la colère.

On murmura.

Troublé par ces murmures, Bannière fit un vers de quinze pieds, puis, pour se rattraper, un de neuf.

On siffla.

Olympe, déjà toute habillée pour la *Fausse Agnès*, s'était venue asseoir dans la coulisse pour jouir du spectacle, non de son comédien, mais de son amant, non de Mithridate, mais de Bannière.

A peine fut-elle arrivée, assise, installée, qu'elle assista au plus épais d'une bordée de sifflets assez semblable pour l'intensité à des sifflets de marine.

Bannière avait aperçu Olympe [illegible] perdit tout ce qui lui restait de cervelle. Les mots [illegible] s'écumaient entre ses dents ou s'évanouissaient entre ses lèvres.

Quand il voulut se raccrocher au souffleur, il était déjà trop tard.

Les seigneurs du théâtre qui s'étaient d'abord agités convulsivement sur leurs banquettes et dans leurs fauteuils, puis qui avaient échangé des signes et même des paroles avec les spectateurs des loges, se levèrent et commencèrent à s'en aller un à un en haussant les épaules.

Bannière alors fut comme Pompée, qui eut contre lui les dieux, mais pour lui Caton.

Bannière eut contre lui les seigneurs, les loges et le parterre, mais il eut pour lui Olympe.

Olympe fit briller son sourire au milieu de cette tourmente, comme un messager de la suave Iris au plus noir des cieux.

Olympe posa son éventail sur ses lèvres et, regardant Bannière, lui adressa un rire des plus amoureux, et acheva de fasciner le pauvre débutant.

Et cependant le rideau tomba, et Bannière avec lui, ou plutôt Bannière était tombé d'avance.

Olympe, tandis que tout le monde tournait le dos à Bannière, vint droit à lui, lui serra tendrement la main, et lui dit ces seules paroles :

— A tout à l'heure.

— Oui, répondit Bannière, et j'avais hâte de tomber pour avancer ce bienheureux moment.

Et il disparut, jurant de ne jamais plus remettre les pieds sur cette scène ingrate.

Cependant Olympe, calme dans ce chaos, cherchait des yeux monsieur de Mailly, qu'elle s'étonnait de n'avoir pas vu encore.

Elle n'était pas sans inquiétude : Mailly pouvait avoir rencontré Bannière et l'avoir reconnu.

Cette rencontre lui ôtait tout le mérite de l'initiative ; ce qu'elle avait à dire à Mailly devenait une simple explication.

Quant à Pecquigny, il l'avait vu, lui, et s'était même écrié après ce malheureux début :

— Eh bien ! il est gentil, le protégé de Champmeslé ! Que l'on dise après cela que les comédiens se connaissent en comédie !

L'heure marchait, les violons jouèrent, le roi arriva ; monsieur de Mailly parut enfin et prit sa place sur les banquettes du théâtre.

Bannière était déjà et depuis plus de dix minutes dans sa loge.

La *Fausse Agnès* commença.

Olympe, tout au contraire du pauvre Bannière, avait été fort encouragée. Elle avait donné ses deux mains à Pecquigny, à qui elle n'en avait pas voulu donner une seule ; elle avait reçu les complimens de tous ; elle avait intercepté le sourire suppliant de Mailly ; elle savait d'avance ce qu'allaient produire d'effet chacun de ses pas, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles.

Elle joua en comédienne consommée. Elle excita l'admiration par sa beauté idéale et le surprit par sa distinction.

Le roi dit mille choses agréables à Pecquigny, mais d'un ton qui laissa néanmoins beaucoup de calme et même d'espoir à Richelieu, placé derrière le fauteuil de sa Majesté.

Quant à monsieur de Mailly, on peut affirmer qu'il ne quitta point des yeux la loge royale et que chaque impression de Sa Majesté vint se refléter dans son esprit et blesser son cœur.

La pièce finit, comme ont dit les exagérateurs modernes, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, d'autant plus [illegible] que la chute de Bannière avait été plus bruyante.

Le rideau tomba. Olympe, dont chacun pressentait déjà les [illegible] destinées, fut accablée de complimens et d'hommages.

Monsieur de Mailly, après lui avoir baisé les mains, se hâta d'aller [illegible] dans la salle et de l'opinion du roi et des [illegible].

Olympe [illegible] dans son [illegible] fleurs, billets et compliments, et se [illegible] le plus rapidement qu'il lui fut possible.

Monsieur de Mailly entra chez Olympe au moment où elle venait d'ôter son rouge et de faire accommoder ses cheveux.

La coiffeuse en apercevant le comte, sortit avant même que celui-ci eût le temps de faire un signe pour la congédier.

Il faut dire que le visage de monsieur de Mailly exprimait tant de choses sérieuses, que l'étrangère pouvait, avec cette sagacité particulière aux gens de théâtre, deviner qu'elle serait de trop dans la conversation.

Olympe, surprise et inquiète de cet air solennel, fit ses préparatifs.

Elle devinait que cet entretien allait être un combat.

Le comte regarda autour de lui, alla à la porte par laquelle la coiffeuse venait de sortir, s'assura qu'elle était fermée, et, revenant vers la jeune femme, qui l'avait suivi des yeux dans ses mouvemens :

— Olympe, lui dit le comte, vous êtes bien seule, n'est-ce pas, et vous pouvez écouter sans dérangement ce que j'ai à vous dire ?

— Oh ! se dit Olympe, il va me parler de Bannière ; il l'a vu ! il sait tout ! Je vous écoute, monsieur le comte, dit-elle.

— Avec faveur, n'est-ce pas, chère Olympe ?

— Vous n'en sauriez douter, monsieur.

— Olympe, tout à l'heure je vous ai quittée un instant. Oh ! vous ne vous en êtes pas aperçue, je le sais bien. J'allais rejoindre ceux qui avaient entouré le roi pendant la représentation, et j'apporte ici des idées qui ne sont pas fort joyeuses. Vous allez en juger.

Olympe fit encore un mouvement.

Mais, de la main, Mailly fit un geste qui demandait d'une façon si précise un peu de patience, qu'Olympe attendit.

— Permettez-moi de vous raconter ma douloureuse histoire, dit Mailly. Vous savez, Olympe, que je suis marié.

— Je le sais, dit sèchement Olympe, qui ne comprenait pas à quel propos Mailly entamait la conversation par ces paroles.

Mais Mailly continua sans paraître remarquer le ton avec lequel la réponse lui avait été faite :

— Vous savez que madame de Mailly passe pour avoir quelque beauté.

— Oui, en effet, elle passe pour cela, répondit Olympe d'un ton plus sec encore.

— Eh bien ! Olympe, le roi est devenu amoureux de ma femme, et certains amis (on en a toujours de ce genre), ont pris à tâche de faire réussir cette inclination du roi pour madame de Mailly.

— Madame de Mailly ne vous aime donc pas, monsieur ? répondit Olympe visiblement intriguée par ce préambule, et qui cependant avait hâte d'arriver au dénouement.

— Non, dit Mailly, elle ne m'aime pas, Olympe, vous avez dit le mot, mais c'est ma femme, et elle porte mon nom.

— Eh bien ? après ? demanda Olympe avec une certaine inquiétude.

— Attendez, je vous prie...

— C'est que...

— Vous voudriez peut-être que notre entretien eût lieu chez vous ? Je le préférerais aussi, Olympe, mais il ne peut se remettre.

— Ah ! fit Olympe ramenée à ses premières craintes.

— Je poursuis. Voilà donc le roi qui menace ma femme, et qui me fait nommer à l'ambassade de Vienne, ainsi que vous le disait hier monsieur de Pecquigny.

— Et cela, n'est-ce pas, pour vous éloigner de votre femme.

— Oui, mais j'ai refusé.

— C'est d'un excellent époux.

— Ne vous hâtez pas de juger la cause de mon refus, Olympe.

— Oh ! mon Dieu ! vous avez refusé par délicatesse conjugale pour madame de Mailly.

— Non, Olympe. J'ai refusé par amour pour vous.

— Oh ! monsieur !

— Attendez, Olympe, je vais vous en fournir la preuve ; mais avant, jurez-moi que vous me répondrez avec la plus complète franchise ?

— Inutile de vous le jurer, monsieur, je voudrais agir autrement que je ne le pourrais pas. Je n'ai jamais trompé.

— Bien. Ce n'est donc que par amour pour vous que j'ai refusé l'ambassade. Elle m'éloignerait de vous, Olympe, et voilà justement que le roi non content de menacer ma femme, vient encore menacer ma maîtresse !

Olympe secoua la tête.

— Oh ! ne dites pas non, Olympe ! C'est prouvé : on vient de me rapporter tout à l'heure que le roi vous a trouvée belle, mais désirable, et à cette heure on des tentatives se négocient à la fois contre mon honneur et contre mon bonheur. Olympe, je m'adresse à votre loyauté ; hélas ! j'aimerais mieux dire que je m'adresse à votre amour.

— Parlez, monsieur, dit froidement Olympe.

— Je sais bien que vous n'avez pas un grand fond de tendresse pour moi, chère Olympe, et que si vous m'êtes

restée fidèle, ç'a été par probité pure ; mais vous savez si bien que je vous aime plus que tout, vous l'avez si bien éprouvé, que je ne vous fatiguerai pas de mes redites. C'est maintenant à vous de prononcer ; vous allez décider du sort de ma vie entière ; car, il faut l'avouer, cette séparation que j'ai prise si légèrement, il y a une année, est devenue aujourd'hui pour moi une chose impossible, une chose mortelle. Sans vous, Olympe, rien ne me plaît plus en ce monde. Olympe, jurez-moi que vous ne serez pas au roi !

Olympe fit un mouvement.

— Jurez-moi cela, continua Mailly, et je vais faire pour vous ce que jamais homme n'a fait pour sa maîtresse : je vais cesser de défendre ma femme contre le roi. Imitant ces Arabes chargés de butin, qui, poursuivis, laissent tomber leurs richesses les moins précieuses pour retarder l'ennemi qui les ramasse, j'abandonnerai au roi ma femme et mon honneur, trop heureux de vous sauver, vous, si vous voulez m'y aider un peu. Alors deux partis se présenteront à moi : ou vous partirez avec moi, et j'accepterai l'ambassade, ou vous resterez, et alors je refuserai pour rester avec vous.

J'aurai, comme vous le voyez, perdu à la fois ma femme et ma faveur. Le roi, qui me pardonnerait si j'acceptais une compensation, saura bien se venger de moi si je le laisse se déshonorer tout seul. Vous m'avez entendu, Olympe ; prenez quelques minutes pour réfléchir, si votre cœur ne vous suggère pas une réponse immédiate, et fixez-moi sur ce que je dois attendre de vous.

Il y avait tant d'amour vrai, tant d'humble résignation dans les paroles du comte ; son maintien embarrassé trahissait tant de noblesse et d'émotion contenue, que mademoiselle de Clèves, outre sa situation particulière, éprouva un embarras semblable à un remords.

Cependant, elle était trop généreuse elle-même pour manquer longtemps de résolution dans une si critique conjoncture.

— Monsieur le comte, dit-elle, je ne serai jamais au roi.

— Oh ! s'écria Mailly au comble de la joie, une parole donnée par l'honnête femme que vous êtes, Olympe, c'est plus sacré qu'un serment. Vous ne serez jamais au roi, merci. Vous ne serez donc qu'à moi. Voyons. Oh ! que vous êtes bonne, Olympe ! Faut-il que j'accepte l'ambassade, et nous partirons ensemble ? Quel bonheur ! Ou bien tenez-vous à votre Paris, chère belle, et me procurerez-vous le bonheur de vous faire un sacrifice complet, en refusant l'ambassade, et en me faisant disgracier ?

— Monsieur le comte, répondit Olympe, qui, après avoir hésité un moment, pesait toutes les paroles dont elle sentait si bien le poids, n'acceptez pas l'ambassade ; c'est plus noble pour vous, et défendez votre femme, qui porte votre nom.

— Mais vous, alors, s'écria Mailly, surpris de cette réponse ; vous sur qui sont portées toutes les attaques du roi ?

— Oh ! moi, je serai bien défendue, répondit courageusement Olympe.

— Comment, défendue ?

— Oui, monsieur de Mailly, la femme qui aime n'est jamais prise que par son amant.

Mailly changea de couleur.

Il connaissait Olympe, il ne se sentait pas assez aimé d'elle pour qu'elle lui dît de pareilles douceurs.

— Olympe, Olympe, vous aimez quelqu'un ! dit le comte tout en quêtant le sourire que lui-même essayait tristement.

— J'aime, monsieur, et je suis engagée.

— Engagée à quoi ?

— A me marier.

— Mais depuis quand ?

— Depuis deux heures.

— Olympe ! s'écria Mailly, que dites-vous là ?

— Je dis que ce soir, monsieur le comte, je me marie avec l'homme que j'aime.

Le comte pâlit et faillit perdre connaissance. Il étouffait.

— Et quel est donc cet homme que vous aimez sans que je le sache, Olympe ?

— Vous vous trompez, monsieur, vous savez que je l'aime.

— Mais avec moi, Olympe, vous n'avez aimé qu'un seul homme, et c'est...

La porte de la loge, en s'ouvrant, interrompit le comte, et Bannière parut au seuil, tout empressé, tout rayonnant, tout transfiguré.

Le comte recula, comme s'il eût aperçu un spectre.

LXXXVII

OU MAILLY SE DÉCIDE POUR L'AMBASSADE

Olympe étendit la main vers Bannière, qui, en apercevant monsieur de Mailly, s'était arrêté sur le seuil.

— L'homme que j'aime, dit-elle, le voici, monsieur le comte ; c'est celui que vous alliez nommer ; c'est monsieur Bannière. Je croyais avoir cessé de l'aimer, car je croyais qu'il m'avait trompée. Il ne m'avait pas trompée, j'en ai la preuve. Je l'aime toujours ; je vous en demande pardon, monsieur le comte.

L'étonnement profond de Bannière, la complète prostration de Mailly, cette pâleur fière et courageuse d'Olympe, faisaient un tableau qui ne manquait pas d'intérêt.

Olympe se leva à son tour, alla prendre la main du comte et lui dit :

Vous êtes un noble et brave gentilhomme, monsieur le comte, et l'on ne trompe pas vos pareils ! Dieu m'est témoin que j'aimerais mieux souffrir moi-même que vous faire souffrir. Mais, hélas ! je ne suis plus maîtresse des sentimens que j'éprouve, ni par conséquent de ceux que je fais éprouver. Le sort m'a jetée dans cette cruelle alternative d'être vis-à-vis de vous lâche ou féroce. Vous me préférez, j'en suis sûre, dans le dernier parti, qui est celui de la loyauté. Je me livre à votre merci, monsieur le comte, moi et l'homme que j'aime ; vous êtes assez puissant pour nous briser tous deux comme deux roseaux. Usez-en selon votre cœur, et si vous ne me forcez pas à vous bénir, soyez certain que je ne vous maudirai jamais, quoi qu'il arrive.

Le comte n'avait pas encore relevé la tête.

Bannière, plus pâle que le malheureux martyr, parce qu'il savait tout ce que le comte devait souffrir en ce moment, Bannière s'effaçait par délicatesse et admirait de loin cette terrible femme dont chaque parole donnait la vie ou la mort.

— Vous m'avez faite riche, monsieur le comte, continua-t-elle. Ne croyez point que je laisserai misérablement ici les joyaux et l'or que vous m'avez donnés ; non, vous êtes un trop grand seigneur pour que je passe de votre maison à la misère. Croyez bien que si je n'eusse point retrouvé Bannière, jamais ma pensée n'eût été autre part que chez vous et avec vous ; mais la destinée que nous suivons tous trois était écrite. Commandez, j'obéis ; mais auparavant, pardonnez-moi, je vous le demande humblement, l'apparence de cruauté que je mets à être vraie. Ah ! monsieur le comte, songez donc que si je ne vous disais pas ce que je vous dis en ce moment, je ne vaudrais pas l'ombre de la douleur que mes paroles viennent d'étendre sur votre visage.

Le comte se releva.

Puis, passant une main glacée sur son front :

— C'est bien, dit-il, mademoiselle, vous êtes en effet une honnête femme dans toute l'acception du mot, et je vous atteste sincèrement, tout en rendant justice à votre loyauté, que vous me faites aujourd'hui un des plus grands chagrins que j'aie ressentis en toute ma vie.

Puis, se retournant vers Bannière, immobile et palpitant, car cette générosité profonde, et dont il se sentait incapable, l'avait remué jusqu'aux entrailles.

— Je suis trop réellement affligé, dit-il, pour faire à monsieur des complimens sur son bonheur. Le seul vœu pour lequel j'ai de la force, mademoiselle, et je ne doute pas que ce vœu, bien sincère de ma part, ne soit exaucé par la Providence, c'est qu'il vous rende aussi heureuse que vous méritez de l'être ; aussi heureuse que j'eusse voulu le faire, s'il ne s'était, malheureusement pour moi, trouvé là pour m'en empêcher.

Et cela dit, monsieur de Mailly salua Olympe avec un respect absolu, fit quelques pas dans la loge, comme pour chercher son chemin qu'il ne trouvait pas, et sortit enfin, laissant les deux amans plongés, au milieu de leur bonheur, dans une des plus profondes tristesses qu'ils eussent jamais éprouvées.

Olympe cacha son visage entre ses mains, et l'on vit des larmes rouler entre ses doigts jusque sur la table à laquelle ses coudes s'appuyaient.

Bannière, morne, immobile, muet, ne chercha point à la consoler ; il sentait l'étendue de cet amour qu'elle venait de dédaigner ; il mesurait toute la noblesse de cette âme que l'on venait de broyer sans pitié pour faire un lit plus doux à son amour.

Peu à peu, d'ailleurs, le théâtre devint désert, et les deux amans restèrent seuls dans le silence et dans les ténèbres.

Monsieur de Mailly avait continué son chemin d'un pas plus assuré. Son malheur était si grand, si complet, qu'il donnait un nouveau ressort à toutes ses facultés physiques.

Quant au moral, il était complètement brisé.

Au péristyle du théâtre, le comte aperçut un homme assis sur la banquette, adossé à une statue et jouant tranquillement et sans impatience aucune avec une de ses jambes qu'il faisait danser sur l'autre.

A vingt pas de cet homme, dont le chapeau couvrait les yeux, deux laquais à la livrée de Richelieu attendaient debout et découverts.

Mailly ne se souciait pas d'être vu ; il passa rapidement devant cet homme.

Mais, à son passage, celui-ci se leva.

— Eh ! cria-t-il, Mailly !

Le comte se retourna vivement ; il lui avait semblé reconnaître la voix.

— Monsieur de Richelieu ! dit-il.

— Bonsoir, Mailly.

— Bonsoir.

— Comment va ?

— Bien.

— Je t'attendais !

— Moi ?

— Sans doute : tu vois bien que tout le monde est parti, et qu'il n'y a plus que nous deux *ici*.

Et il appuya d'une manière significative sur le mot *ici*.

Mailly s'arrêta sans répondre.

— Eh bien ! mon pauvre Mailly, fit Richelieu, je t'ai demandé comment cela allait.

— Et je t'ai répondu : Bien.

Richelieu secoua la tête.

— Oui, bien, répéta Mailly, et enchanté surtout de te rencontrer ici.

— Ah bah !

— Tu vas me rendre un service.

— Volontiers, cher ami.

— Tu vas essayer de me raccommoder cette affaire.

— Quelle affaire ?

— Oui, je sais que cela sera difficile. Mais ayant eu le pouvoir de nouer une première fois...

— Eh bien ?

— Tu auras probablement celui de faire un second nœud.

— Où cela, un nœud ?

— Eh, parbleu ! dans cette affaire de Vienne.

— Ah ! très bien.

— Tu vois.

— Je t'attendais précisément pour cela.

— Ainsi, c'est faisable ?

— Parfaitement.

— Et le roi ?

— Quel roi ?

— Le roi Louis XV.

— Après ?

— Il n'est pas trop furieux ?

— Furieux de quoi ?

— De mon refus.

— Le roi ne sait pas seulement si tu as refusé.

— Le roi ne sait pas !

— Mais tu comprends bien, mon cher, qu'on est ton ami ou qu'on ne l'est pas.

— Oui.

— Eh bien ! si on l'est, ce n'est point pour te faire disgracier.

— Ah ! que de bontés, duc ! dit Mailly avec un sourire dont il chercha vainement à enlever l'amertume.

— Oh ! ne ris pas, Mailly, c'est un meilleur homme que tu ne crois, ce duc de Richelieu, et ce n'était pas chose facile que de te conserver bien avec le roi.

— Aussi crois bien que ma reconnaissance est mesurée au service.

— Elle est grande alors et suffisante à mon exigence. Ainsi, tu es décidé ?

— Oui, je veux quitter la France.

— Tu as bien raison.

— Je veux aller au bout du monde.

— Arrête-toi à Vienne, et contente-toi de cela ; c'est déjà bien loin, tu verras.

— Oh ! ce que j'emporte de douleur avec moi, dit Mailly en portant la main à sa poitrine, sois tranquille, duc, saura bien me suivre jusque-là.

— La douleur, ah ! oui, cela galope, quoique je n'aie jamais éprouvé que des chagrins, moi. Pauvre Mailly !

— Plains-moi.

— Pourquoi pas, si tu es à plaindre.

— Le nierais-tu ?

— Bon ! ne vas-tu pas me faire accroire que tu regrettes ta femme ?

— Je ne regrette rien.

— Si fait, tu regrettes Olympe, mais que veux-tu, mon cher comte, ces diables de femmes de théâtre, une fois qu'elles se sont encanaillées, elles sont indomptables. Ah ! la femme qui s'émancipe, elle vaut dix hommes ; mais celle-là, pauvre ami, elle t'a bien mal mené.

— Ah ! tu sais cela, toi ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ! Mais, au moins, de celle-là tu peux t'en venger.

— Me venger d'Olympe ?

— Si tu ne te venges pas de la femme, au moins peux-tu te venger de l'homme.

— De l'homme ?

— Oui [illegible] pas été engagé à Lyon dans les dragons ? n'est-ce pas un [illegible] de déserteur ?

— Ah ! s'écria Mailly en portant la main à son front, tu [illegible] Le malheureux !

Puis, revenant à Richelieu :

— Voyons, finissons vite, duc. Tu m'attendais, m'as-tu dit ?

— Oui, et bien t'en a pris.

— Pourquoi ? Voyons, hâtons-nous.

— Mais parce qu'après le mal, j'apporte le remède.

— Explique-toi.

— Tu veux partir pour Vienne ?

— Oui.

— Tu acceptes l'ambassade ?

— Oui.

— Eh bien ! mon cher, voilà ton brevet.

Et le duc tira de sa poche le même papier qu'il avait offert au comte et que le comte avait refusé.

— Comment ! fit Mailly tout étonné, tu as gardé ce brevet ?

— J'étais tellement sûr que tu viendrais me le redemander, dit en riant Richelieu, que je ne l'ai pas quitté un instant depuis la dernière fois que je t'ai vu.

— Donne donc, alors.

— Le voilà.

— Merci ! je pars.

— Ma foi ! tu es à temps.

Ces mots firent relever la tête à Mailly, qui s'abandonnait de nouveau à ses sombres pensées.

Mais, comme s'il eût jugé inutile de se faire donner un dernier coup, plus terrible peut-être que les précédens, il salua le duc et sortit du théâtre.

Richelieu, qui était resté assis pendant toute cette scène, étira ses bras et allongea ses jambes fines, qui craquèrent dans ses bas de soie.

— Pardieu ! dit-il, voilà un homme bien heureux. Il est délivré du même coup de deux terribles femmes. Ce gaillard-là va être désormais adoré. Quand il ne savait pas aimer, on l'aimait ; quand il a aimé, on ne l'aima plus. La première femme sur laquelle il va tomber, je la plains : il la rendra folle d'amour. Et voilà, continua-t-il philosophiquement, comment le bonheur des uns fait toujours le malheur des autres, et réciproquement.

Là-dessus Richelieu appela les laquais et fit avancer son carrosse.

Pendant qu'il y montait, il vit par une porte latérale sortir Olympe donnant le bras à un jeune homme.

Il était minuit et demi.

Le duc les suivit un instant des yeux ; puis, à lui-même :

— Parbleu ! dit-il, j'ai manqué là une occasion. J'aurais dû essayer Richelieu contre cette femme-là. Quel beau combat cela eût fait ! Mais maintenant il est trop tard.

Le laquais approcha de la portière.

— Eh bien ! quoi ? demanda Richelieu.

— Monsieur le duc n'a pas donné l'ordre.

— Ah ! c'est vrai : chez moi, tout bonnement.

Mais presque aussitôt il retint le laquais d'un geste.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, il me semble que je fais une sottise. Mailly est en vérité assez perdu pour aller ce soir demander pardon à sa femme et l'emmener à Vienne, tandis que Pecquigny monte la tête au roi pour Olympe. Peste ! j'aurais tort de ne pas surveiller un peu la chère comtesse.

— A l'hôtel de Mailly, dit-il, et vite.

Le carrosse de monsieur de Richelieu allait vite sans qu'il le commandât.

D'après l'ordre donné, les chevaux partirent au galop.

Cinq minutes après, il s'arrêtait devant la porte de l'hôtel de Mailly.

Richelieu se trompait : Mailly ne songeait pas à enlever sa femme.

Il écrivait à Olympe.

LXXXVIII

LE MARIAGE

Olympe, comme nous l'avons dit, était sortie du théâtre au bras de Bannière, tandis que monsieur de Richelieu causait avec Mailly sous le péristyle.

A la porte, tous deux étaient montés dans un fiacre que la coiffeuse était allée leur chercher.

C'était Bannière qui avait pris cette précaution. Aussitôt son explication qui avait si bien tourné, Bannière avait pris ses mesures : c'était un garçon qui savait, au besoin, mener les événemens et les chevaux indomptés.

Le fiacre avait reçu ses instructions d'avance. Il les mena droit à la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, située auprès du bureau des Porcherons.

Seulement, il y avait une grande différence entre la Notre-Dame-de-Lorette de 1730 et celle de 1851.

Cette petite église succursale de Saint-Eustache avait sa façade sur une étroite place, située au carrefour du

chemin de Montmartre, de la rue des Porcherons et de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Au moment où les deux amans commençaient ce pèlerinage, la nuit, qui avait déjà parcouru la moitié de son cours, enveloppait de ses ombres les plus épaisses le cimetière de Saint-Eustache situé à quelques pas de la chapelle, et les vastes prés compris entre le boulevard et Montmartre.

La rue Notre-Dame-de-Lorette, l'une des plus coquettes

visage, et alla heurter, l'entraînant avec lui, à la petite porte du pavillon au-dessous de la fenêtre éclairée.

Cette porte s'ouvrit aussitôt.

L'homme qui attendait, c'était Champmeslé.

Il fit entrer les deux amans, ferma la porte derrière eux, et les introduisit par une communication latérale dans le chœur de la petite chapelle.

Là on se trouva tout à coup dans la lumière.

L'autel resplendissait, orné de six grands cierges allu-



Il fit entrer les deux amans.

ujourd'hui de la capitale, n'était point bâtie à cette épo-
ue là, non plus que n'était point pavée la route de Mont-
artre.

Il y avait plus, c'est que, comme l'édilité n'avait pas ac-
rdé de lanternes à ce quartier, c'était le désert avec les
nèbres.

A part le murmure des eaux bourbeuses du grand égout
les frissonnemens des roseaux et des aulnes dans les
arais, aucun bruit n'accompagnait le roulement pénible
fiacre gravissant la chaussée raboteuse et montante.

Un peu de lune, quelque chose comme un rayon perdu
issant entre deux nuages, argentait le petit porche de la
apelle et jetait une lueur souvent voilée par les vapeurs
rantes au ciel, sur la façade de deux maigres pavillons
és à droite et à gauche de cette chapelle.

Mais, à une des fenêtres du presbytère brillait, derrière
e vitre du rez-de-chaussée, la faible lueur d'une chan-
lle, et Olympe distingua dans la clarté de ce pauvre lumi-
ire l'ombre d'un homme debout derrière un rideau et
tendant.

Le fiacre s'arrêta, la portière s'ouvrit. Bannière sauta
terre le premier, reçut Olympe dans ses bras, tressaillit
algré lui en sentant la chaleur de son haleine contre son

més et des fleurs placées dans tous les vases donnaient à la chapelle un certain air de fête.

Sur un signe de Champmeslé, Bannière s'assit avec Olympe en face de l'autel.

L'ancien comédien regarda un instant en silence cette belle jeune femme pâle et tremblante de se trouver en présence de Dieu pour justifier de son cœur et du regret de ses fautes.

Cette figure étrange de Champmeslé ne manquait pas en ce moment d'une certaine poésie et d'un sentiment de solennité.

Olympe et Bannière le regardaient avec un doux sourire mêlé de respect.

— Madame, dit Champmeslé à Olympe, l'homme que voici, et il montrait Bannière, l'homme que voici vous aime au point de perdre à la fois, pour vous, son corps et son âme. Hélas! si jeune que je sois dans la vie religieuse, je sais quels ravages les passions peuvent exercer sur le cœur des hommes. Je sais encore combien il importe de conserver à Dieu, sinon tout le cœur et toute la pensée, ce qui est bien difficile, au moins le plus possible de l'un et de l'autre ; c'est pour que Bannière puisse vivre saintement envers Dieu tout en vivant selon son amour, que je

suis venu, essayant, comme la colombe de l'arche, d'apporter entre vous deux le rameau d'olivier : pour que désormais il ait le droit de prier pour vous en même temps qu'il priera pour lui ; c'est pour que chacune de ses prières soit un remercîment que je l'ai aidé de tout mon pouvoir quand il s'est agi pour lui de vous retrouver et de vous rejoindre.

Quant à vous, madame, considérez à quel point votre vie, si courte encore, a déjà été agitée.

Dites, où va-t-elle cette âme que les malheurs et les passions ballottent comme font les vents et les flots d'un pauvre navire. Vous l'ignorez vous-même, n'est-ce pas? Eh bien ! cherchez un port, réfugiez-vous dans le sein de Dieu, qui alors bénira votre amour. Soyez une honnête femme ; astreignez-vous par un serment fait à Dieu, les seuls sermens qu'en ce monde les femmes n'aient pas le droit de violer.

Olympe se leva majestueusement et plus pâle encore que de coutume :

— Monsieur, dit-elle d'une voix si douce que les arceaux de l'église en frissonnèrent comme s'ils eussent été caressés par les vibrations d'une harpe ; monsieur, vous avez bien fait de m'enchaîner par la loi de Dieu pour me rappeler à moi-même. Je savais bien que je devais aimer, mais je saurai désormais que je ne dois plus aimer que Bannière, et mon titre d'épouse sera pour moi une barrière sacrée que je jure de ne jamais franchir.

Mais le service que vous me rendez est bien plus grand encore à l'égard des autres qu'à l'égard de moi-même. Les autres, monsieur, ont vu en moi une femme abandonnée des hommes (oh ! je ne fais de reproches à personne !) abandonnée de Dieu surtout ; et ils ont exercé sur moi l'autorité que leur donnait certain pouvoir en ce monde, et ma propre faiblesse, triste résultat de mon orgueil. Désormais, voyant que j'ai un bras pour m'y appuyer, voyant que je suis armée du titre de femme légitime, ils ne me seront plus dangereux, ni même hostiles.

Je vous remercie donc, monsieur, et je prie Dieu de recevoir mon serment ; jamais je n'en aurai fait qui me soit plus doux et plus facile à tenir.

A ces mots, Olympe se tourna vers Bannière, et avec un ineffable regard de tendresse elle plaça dans les siennes une main frémissante et froide. Tout son sang affluait vers son cœur.

Bannière, chancelant sous ce poids chéri, ne dit pas un mot au digne Champmeslé. Il appuya ses lèvres sur le front d'Olympe, demeura quelque temps muet et mourant, comme si le cœur lui eût manqué.

Alors Champmeslé alla querir dans la salle voisine du presbytère un enfant de chœur qui dormait sur un banc de bois, et il commença l'office au moment où venait de commencer une nouvelle journée, c'est-à-dire comme l'horloge sonnait une heure du matin.

Jamais solennité ne fut accomplie avec plus de religion et de ferveur. Les deux époux versaient des larmes de joie et d'amour, et ils demandaient pourquoi, lorsque l'éternelle union est si douce, les malheureux humains lui préfèrent si souvent la liberté qui cause tant de douleurs.

Champmeslé était si fort attendri, qu'il ne se put empêcher d'embrasser la mariée et de lui dire en l'embrassant :

— Je comprends, madame, qu'avec le talent que vous avez et la beauté que vous avez, il doive vous en coûter de renoncer au théâtre ; mais c'est un sacrifice à faire à votre salut.

Les deux jeunes gens regardèrent Champmeslé avec étonnement.

— Mais, objecta timidement Bannière, vous ne sauriez oublier, mon cher abbé, que nous sommes pauvres, ma femme et moi, et que par conséquent nous ne pouvons nous passer du théâtre.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria Champmeslé, n'y a-t-il donc pas d'autre carrière au monde?

— Songez, dit en souriant Olympe, qu'il n'a plus la ressource de se faire abbé comme vous.

— Il me semble, cependant, qu'on peut être acteur et honnête homme, monsieur Champmeslé, reprit Bannière, et vous êtes, Dieu merci ! la preuve vivante de ce que j'avance là.

— Je ne dis pas non, répondit Champmeslé, mais, écoutez-moi bien, mon cher Bannière, et puisse la sainteté du lieu où je suis me faire pardonner mes paroles profanes, car je vais vous parler en homme, que dis-je, en homme, en comédien, et non en prêtre.

— Parlez, nous vous écoutons, dit Bannière souriant.

— Eh bien ! le théâtre, s'il n'est point pour vous un lieu de perdition selon Dieu, sera un lieu de perdition par rapport à vous-même.

— Je ne vous comprends pas, dit Bannière, qui ne comprenait que trop bien au contraire, et qui frissonnait d'avance à la plaie que l'abbé allait toucher.

— Oui, par rapport à vous-même, continua Champmeslé ; car vous souffrirez trop de voir votre femme constamment adulée, encensée, recherchée pour ses grâces et pour son talent.

Olympe fit un mouvement.

— Eh, mon Dieu ! continua Champmeslé, je ne dis pas que toutes ces séductions ne viendront point se briser devant la vertu et l'amour de madame Bannière, qui est un noble caractère ; mais...

— Mais?... dit Bannière inquiet.

— Voyons, achevez, mon cher abbé, dit Olympe.

— Oh ! vous m'avez compris, madame, dit Champmeslé, et il est inutile que j'achève. Vous savez bien que ceux-là, parfois, ont recours à la force et à la trahison qui n'ont pu réussir loyalement près d'une femme de théâtre.

— Oui, tel grand seigneur, n'est-ce pas, mon cher abbé? dit Bannière en fronçant le sourcil.

— Monsieur, dit Olympe avec douceur, mais sans rien perdre de sa sérénité, ne pensez point mal de ceux qui sont absens.

— Hélas ! dit Bannière, une mauvaise inspiration peut, dans un moment d'orgueil froissé, entraîner au mal les hommes les meilleurs.

— Donc, j'ai raison, reprit Champmeslé. Eh bien ! laissez-moi pour un moment pénétrer dans vos affaires, discuter avec vous les chiffres, et vous prouver...

— Ici? dit en souriant Olympe.

— Non, quittons ce sanctuaire, dit Champmeslé, car Olympe lui serrait une main et Bannière l'autre ; passons dans la petite salle du presbytère, et remercions l'excellent homme qui cette nuit m'a bien voulu céder sa place pour que j'eusse le droit de vous faire à tout jamais heureux.

— Attendez, dit Olympe. Avant que je ne m'éloigne, permettez-moi de jeter dans ce tronc l'offrande que notre bonheur veut faire à vos pauvres.

— Un moment ! s'écria Champmeslé arrêtant la petite main d'Olympe, aux doigts de laquelle brillait un double louis.

— Pourquoi? fit-elle.

— Parce qu'il y a pauvres et pauvres, dit Champmeslé. Venez dans la salle basse et causons.

Il les emmena, congédiant l'enfant de chœur avec une pièce de monnaie qu'il lui mit dans la main, et, refermant la porte de communication qui les séparait de la chapelle, il les installa chacun sur un escabeau de chêne poli par l'âge, s'assit en face d'eux, et leur prenant à chacun une main :

— Voyons, dit-il, maintenant que nous sommes chez nous, et croyez bien que j'ai mes raisons pour vous dire ce que je vais vous dire, — comptons vos richesses. Ceci s'adresse à vous seulement, madame, car, pour Bannière, je connais les siennes.

— Oui, dix écus que je vous dois, dit Bannière en souriant au digne comédien.

— Aussi ai-je dit, reprit Champmeslé, que c'était à mademoiselle de Clèves seulement que je m'adressais.

— Monsieur et cher ami, répondit Olympe, j'ai à peu près cent louis en bijoux et deux cents en habits, linge et meubles à vendre.

— Les vendrez-vous?

— Assurément.

— Et pourquoi cela?

— Parce que notre intention, à mon mari et à moi, est de ne pas rester à Paris ; nous y serions trop exposés, et la vie y est trop chère.

— Alors vous irez...

— A Lyon, où mon nom est connu ; à Lyon, dont je connais les ressources ; à Lyon, où en jouant je vivrai très honorablement sans être obligée d'être actrice ailleurs qu'au théâtre.

— Pour aller à Lyon, vous dépenserez dix louis chacun.

— A peu près.

— C'est déjà vingt louis.

— Oui.

— Voilà votre trésor écorné. Ce n'est pas tout. Attendez. Une fois arrivés à Lyon, vous serez bien deux mois sans lier d'engagement, et pendant ce temps il faudra vivre.

— Eh bien ! avec deux cents livres par mois, mon cher abbé, dit Bannière, on en verra le jeu.

— Oh ! jamais madame ne vivra pour ce prix-là à elle seule, dit Champmeslé. Je m'en rapporte à elle-même.

— Olympe de Clèves ne le pouvait pas, dit la jeune femme, mais madame Bannière fera bien des choses que ne faisait pas Olympe de Clèves.

— Et voilà précisément ce qu'il faut éviter, dit Champmeslé. Madame Bannière, au contraire, doit être plus heureuse que ne l'était Olympe de Clèves ; sinon, notre but à tous est manqué.

— Oui, mais le but est atteint si nous jouons tous deux la comédie, dit Bannière. Olympe peut gagner six mille livres, elle qui a beaucoup de talent. Moi, j'en gagnerai douze ou quinze cents. Je sais bien que ce sera à cau

d'elle qu'on me les donnera, mais enfin on me les donnera, et, avec cette somme c'est-à-dire six mille livres pour elle et quinze cents livres pour moi, chacun dépensant ce qu'il gagne, nous serons heureux.

— Le mariage, dit Olympe, c'est le partage.

— Eh bien ! malgré toute cette raison, malgré cet amour l'un pour l'autre, malgré ce dévouement réciproque, je persiste à vous prier tous deux de ne pas rentrer au théâtre.

— Alors, dit Olympe, nous mourrons de faim, mon ami, et, permettez-moi de vous le dire, il ne peut être agréable à Dieu que des créatures mariées, qui l'honorent et qui le glorifient par l'épuration de leur amour même, meurent de faim, c'est-à-dire perdent leur vie en ce monde pour assurer leur salut dans l'autre.

— Non, répondit Champmeslé. Mais justement parce que cela ne peut être agréable à Dieu, à ceux qui meurent ou qui vont mourir de faim, remarquez-le bien, cher ami, Dieu envoie toujours son appui quand l'appui est mérité, souvent même quand il ne l'est pas.

— Oh ! fit Bannière en secouant la tête d'un air de doute.

— Dieu est bien bon, dit Olympe avec le même sentiment ; mais il a dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

— Mais enfin, s'écria Champmeslé, que l'on eût pu croire battu par ce raisonnement du livre saint, ne seriez-vous pas bien reconnaissans à Dieu s'il vous fournissait les moyens de faire votre salut en vivant heureux, en vivant l'un auprès de l'autre, la main dans la main comme vous êtes en ce moment, en attendant que Bannière trouve quelque position honorable, comme ne peut manquer d'en trouver un homme de son instruction, ou bien qu'il vous arrive un de ces événemens qui changent la face d'une destinée ?

— Cher monsieur de Champmeslé, nous serions en effet bien heureux, dit Olympe, nous serions en effet bien reconnaissans à Dieu ; mais où est ce moyen ? Ce n'est point, croyez-moi, en tenant nos quatre mains unies pour la rêverie et l'amour, comme elles le sont en ce moment, que nous arriverons à gagner cette fortunée existence dont vous nous faites promesse.

— Qui sait ? dit Champmeslé.

— Oh ! monsieur de Champmeslé, il y a, je le sais bien, beaucoup de trésors dans l'amour de Dieu, mais ce ne sont point des trésors temporels. Ceux-là on les rencontre parfois sur la terre. On trouve une perle dans une huître, une bourse sur un grand chemin, un héritage au fond du tiroir d'un notaire ; mais, hors de ce monde, monsieur de Champmeslé, de pauvres amans ne trouvent guère de quoi vivre matériellement et demandez à Bannière s'il n'est pas disposé à vivre matériellement le plus longtemps possible.

— Ma foi ! oui, dit Bannière ; je suis si heureux !

— Eh bien ! voyons, dit Champmeslé, supposez un instant que le bon Dieu, touché de votre bonne volonté, vous accorde de réaliser un de ces miracles, supposez que sur votre route vous trouviez l'un ou l'autre un de ces trésors temporels qui paraissent vous plaire plus que ceux de la grâce.

— Ne supposons pas cela, cher monsieur de Champmeslé, dit Bannière, car voilà précisément la supposition que j'ai faite avec plus de probabilité pour réussir que je n'en ai en ce moment.

— Et quand cela ?

— Chaque fois que j'ai pris l'argent de ma chère Olympe pour aller au jeu. « Si Dieu allait faire un miracle pour moi, disais-je, et que je gagnasse une fortune. »

— Eh bien ?

— Eh bien ! cher abbé, j'ai toujours perdu. Ce que Dieu ne faisait pas pour moi quand je m'aidais, il ne le fera pas plus quand j'attendrai la fortune dans notre lit, ainsi que le conseille monsieur de La Fontaine, le collaborateur de votre grand-père. Oh ! si j'avais toutes les sommes que j'ai follement perdues ainsi !...

— Vous les avez perdues, mon bon ami, répondit Champmeslé, qui tenait visiblement à convaincre Bannière ; vous les avez perdues parce que Dieu n'aime pas qu'on joue.

— Mais, hasarda Bannière, ceux qui me les ont gagnées jouaient aussi.

— Peut-être en gagnant ont-ils perdu plus que vous, ceux-là. Mais, voyons, admettez une supposition.

— Pourvu qu'elle soit admissible, je ne demande pas mieux, dit Bannière ; les sifflets de Mithridate m'ont fait oublier les applaudissemens d'Hérode.

— Eh bien, je vais donc vous la rendre admissible, homme de peu de foi ! dit en souriant Champmeslé. Combien vous faut-il pour être heureux, très heureux tous deux un an ?

— Trois mille six cents livres, dit Olympe avec autorité ; tout le monde peut vivre avec cette somme-là, et moi comme les autres. Nous nous logerons à l'écart, nous ne recevrons personne, nous ne voyagerons pas.

— Enfin, dit Bannière en regardant amoureusement Olympe, nous serons très heureux.

— Eh bien ! continua Olympe, cette somme, nous l'avons pour un an. Un an, c'est trois cent soixante-cinq jours pour les amoureux comme pour les autres. Voulez-vous, qu'en échange du service que vous nous avez rendu, nous vous promettions d'attendre trois cent soixante-cinq jours que Dieu fasse un miracle pour nous ; nous attendrons, mais le trois cent soixante-sixième, il faudra bien...

Champmeslé secoua la tête à son tour.

— Il ne faut pas raisonner ainsi, dit-il ; cela vous a conduits jusqu'ici et vous conduirait encore à la dissipation. Une maladie qui survient coûte cher et diminue le temps du bonheur.

— Oui, sans doute, dit Olympe, il faudrait avoir deux ou trois années assurées, car alors...

Et elle s'arrêta souriant à une idée qui se présentait à son esprit.

— C'est mon avis aussi, disait Bannière, mais on n'a que ce qu'on a. Encore un coup, mon ami, c'est le théâtre qui nous remplacera ces trésors de grand chemin dont nous parlions tout à l'heure, et avec l'avantage de la régularité.

— Promettez-moi, reprit Champmeslé, que si vous avez une certitude de deux ou trois années, vous ne reprendrez pas le théâtre.

— Oh ! certainement non ! s'écria Bannière ; nous ne le reprendrions pas, n'est-ce pas, Olympe ?

— Non, dit celle-ci. Je sais à Lyon une petite maison près de la Saône ; elle a un mur sur le chemin de halage, des arbres la cachent à l'autre rive ; on n'entend là que le bruit des chevaux qui montent péniblement la berge ; c'est un nid de verdure plein de fraîcheur et de calme. Elle coûterait de location cinq cents livres par an. On la meublerait avec le quart de mes meubles d'une façon royale. Il nous resterait à Bannière et à moi trois mille cent livres par année. Je n'ai plus de dépense de toilette, j'ai des robes et des dentelles pour dix existences comme la mienne. Il ne faudrait à Bannière qu'un habit de velours pour l'hiver, deux de soie pour l'été, cinq cents livres avec notre blanchissage et les coutures ; restent deux mille cinq cents livres ; nous dépenserions douze cents livres pour nourrir maîtres et cuisinier, avec les gages de celui-ci, il restera treize cents livres pour notre poche et les dépenses imprévues.

— Oh ! quelle joie ! fit Bannière. Trois ans d'une pareille existence ! On pourrait mourir après.

— Et l'on ne mourrait pas, dit Olympe.

— Vous avez donc des ressources inconnues, chère Olympe ? demanda Bannière.

— Oui, dit Olympe, que je vous dirai quand nous aurons nos trois ans assurés.

— Eh bien ! dit Champmeslé, qui semblait n'attendre que le moment pour s'expliquer, me promettez-vous de penser un peu plus souvent à Dieu ?

— Aussi souvent que nous penserons à notre bonheur, cher monsieur de Champmeslé, dit Olympe.

— Eh bien ! continua Champmeslé avec un tremblement de voix qui disait toutes ses craintes et qui expliquait tous ses retards, j'ai là, dans cette poche, une bourse et un petit portefeuille ; ils contiennent six mille livres que je voulais donner aux pauvres en faisant profession. Je m'étais promis de les distribuer ce premier jour si désiré par moi où je dirais messe. C'est aujourd'hui. Cette messe, qui commence une carrière au bout de laquelle j'espère trouver mon salut, je viens de la dire. Les pauvres manquent, ou plutôt il n'y a de pauvres ici que vous. Ne m'interrompez pas. Vous êtes réellement de bons pauvres, et je vous offre mes vieux louis et ces deux billets de caisse.

— Oh ! s'écria Bannière, impossible !

— Comment, impossible ! s'écria Champmeslé, savez-vous bien ce que vous dites, et avez-vous un peu raisonné la bienfaisance pour me répondre ainsi ?

— Mais vous ferez mille heureux avec ces six mille livres.

— Oui, des heureux d'un instant, et voilà tout. Vous, au contraire, je vous donne le bonheur complet pendant deux ans.

— Oh ! nous n'accepterons pas, fit Bannière ébranlé en regardant Olympe pour puiser dans ses yeux la force d'accepter ou de refuser.

— Vous n'accepterez pas ce que je fais pour le service de Dieu ! continua Champmeslé ; vous ne me permettrez pas de sauver deux âmes !

— Monsieur de Champmeslé, dit Olympe, j'accepte, moi, parce que je comprends toute la valeur de votre aumône. Avec de l'argent, oui, vous avez raison, nous sauvons l'un et l'autre notre vertu. J'accepte.

Les yeux du digne abbé brillèrent de joie. Il saisit la main d'Olympe, y glissa la bourse et le portefeuille et baisa cette main d'un air galant qui rappelait encore l'homme mondain dans ses élans de piété.

Olympe sourit.

— Maintenant, dit-elle, notre digne ami, il faut que je vous récompense tout à fait ; il faut que je donne à votre générosité tout son prix, à votre délicatesse toute sa valeur. Sans vos six mille livres, mon cher monsieur de Champmeslé, nous partions heureux, mais sans horizon. Aujourd'hui rien ne manque à notre bonheur. Avec trois mille six cents livres, nous vivions difficilement un an ; avec neuf mille six cents livres, nous en vivrons au moins quatre, et, à notre âge, quatre ans, c'est l'éternité. Ce que je ne vous disais pas, Bannière, mais ce que vous savez peut-être, c'est que je suis fille noble, c'est que, si bien déshéritée que je sois, j'ai encore deux ou trois vieux oncles capables de me laisser chacun une centaine de mille livres le jour où j'irai, mon mari au bras, mon enfant à la main, les appeler *mon oncle*. Eh bien ! trois ans à attendre sans leur rien demander, c'est beaucoup ; la quatrième année nous commencerons notre pèlerinage. En voici un sur trois, ce sera bien malheureux s'il n'y en a pas un qui fasse pour moi ce qui fut fait pour l'enfant prodigue, qui ouvre sa porte et qui tue le veau gras.

— J'avais donc raison ! s'écria Champmeslé, et j'ai donc fait un bon placement de cet argent qui m'était si inutile.

— Mais maintenant, cher abbé, dit Bannière, souvenez-vous que si nous acceptons vos six mille livres, c'est comme vos dix écus, à titre de prêt.

— Les prêtres ne donnent pas assez souvent peut-être, mon cher Bannière, mais ils ne doivent jamais prêter.

— Mais, dit Olympe, vous avez aussi une famille, vous.

— Aucune, et je n'en veux avoir d'autre que celle de Jésus-Christ.

— Vous me permettrez bien de vous dire une chose cependant, lui glissa Bannière avec timidité, c'est que vous êtes apparenté, je crois, à la mauvaise branche de la famille de Jésus-Christ. Les jésuites sont greffés sur un rameau catholique, mais peu chrétien.

— Voyons, voyons, n'en dites pas de mal, fit Champmeslé avec un sourire, parce que sans eux vous ne m'auriez pas connu, et que sans moi vous n'eussiez pas débuté à Avignon dans Hérode et à Paris dans Mithridate.

— Allons, il aura raison jusqu'à la fin, dit Olympe avec un charmant sourire, mais il se fait tard, ou plutôt de bonne heure. Nous l'avons dépouillé ; or, maintenant qu'il n'a plus rien à nous donner, imitons les parasites du monde et les oiseaux des champs. Le pain émietté et dévoré, envolons-nous.

— Allez, dit Champmeslé, et n'oubliez pas les paroles sacramentelles du mariage.

— Lesquelles ? demanda Olympe.

— *Crescite et multiplicamini.*

— Ce qui veut dire ?

— C'est du latin d'église, madame, et qui ne peut être expliqué que par un mari.

Alors ces trois êtres si bons, si heureux, s'embrassèrent cordialement. Bannière voulut absolument reconduire Champmeslé, mais ce dernier refusa.

Il avait son lit chez le desservant de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette.

Ce fut lui, au contraire, qui accompagna ses protégés jusqu'au fiacre, et qui les laissa regagner le domicile d'Olympe.

Quant à lui, tranquille après une si bonne œuvre accomplie, il rentra au presbytère, et dormit comme un juste.

LXXXIX

L'HABIT DE SOIE ET L'HABIT DE VELOURS

Et maintenant, que l'on nous permette d'abandonner notre excellent abbé, qui ne nous donne aucune crainte, douillettement couché qu'il est dans le lit de son ami le desservant de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, pour suivre les deux époux, qui sont, on a pu le remarquer, nos héros de prédilection.

Leur double existence est désormais fondue en une seule. Ils sont jeunes, ils se sentent forts, ils ont de quoi vivre quatre ans, et il faudrait une catastrophe bien terrible et bien inattendue pour les séparer.

— Hélas ! le malheur est comme la mort, invisible ; on ne le devine que lorsqu'il nous touche, à la douleur !

Olympe était rentrée droit chez elle ; c'était à deux pas.

Par son ordre, sa femme de chambre avait apprêté toutes ses hardes et tout son linge. C'était un amas qui emplissait la chambre à coucher.

Olympe venait à peine de réfléchir à la difficulté qu'il y aurait de voyager avec un pareil bagage, que Bannière avait déjà trouvé le moyen d'éviter cet embarras.

— On fera, dit-il, de tout cela une énorme caisse que nous adresserons à Lyon, tandis que nous, libres et sans attirail, nous irons chercher notre maison et attendre l'arrivée des effets.

— Alors, aidez-moi, dit Olympe, car vous avez raison.

Et Bannière se mit à empiler avec Olympe, dans les coffres, tout ce qui faisait la fortune de ce ménage.

Tandis qu'ils s'occupaient ainsi, joyeux et empressés, la femme de chambre accourut d'un air affairé, et fit signe à sa maîtresse qu'elle avait quelque chose à lui dire.

— Eh bien ! venez, fit Olympe.

La femme de chambre s'approcha effectivement et parla bas à l'oreille de sa maîtresse.

Olympe rougit.

Bannière la vit rougir, rougit lui-même et détourna les yeux.

Hélas ! pauvre Bannière, il croyait deviner que sa présence était déjà une gêne pour sa femme.

Olympe réfléchit un moment.

— Qu'avez-vous, Olympe ? demanda alors Bannière avec plus de tendresse encore que d'inquiète jalousie.

— Quelque chose de désagréable m'arrive, mon ami, dit Olympe.

— Oh ! alors, dites vite.

— C'est monsieur de Mailly qui m'envoie un messager.

— Monsieur de Mailly !

— Oui. Il est parti cette nuit pour Vienne, et, avant son départ...

— Il vous écrit ?

— Je le crois !

— Ah ! fit Bannière.

Et il se retourna troublé, malheureux, éperdu.

— Faut-il que je le reçoive ? demanda Olympe naturellement.

— Comme il vous plaira, Olympe.

— Ce n'est pas répondre cela.

— Vous êtes maîtresse absolue.

— Vous ne comprenez pas, dit Olympe légèrement piquée. Je ne vous demande pas si vous permettez que je reçoive le messager ; je vous demande s'il est convenable que je le reçoive, oui ou non.

— Vous êtes plus délicate et plus savante que moi en ces matières, chère Olympe, dit Bannière, dont le cœur battait plus vivement qu'il n'eût voulu lui-même, et dont la voix, quelque effort qu'il fît, tremblait de jalousie.

— Allez chercher ce messager et faites-le entrer ici, dit Olympe à la femme de chambre.

Celle-ci sortit aussitôt avec cette joie que les serviteurs éprouvent toujours lorsqu'ils sont parvenus, de façon ou d'autre, à embarrasser leurs maîtres.

Cinq secondes après, le messager entra. Il tenait une lettre assez large et pliée carrément.

— Pour mademoiselle Olympe de Clèves, de la part de monsieur le comte de Mailly, dit-il.

Puis, comme en ce moment il venait d'apercevoir le jeune homme debout et pâlissant :

— Ou pour monsieur Bannière, ajouta-t-il.

Sur quoi, saluant avec respect, il se retourna sans témoigner le moindre embarras, lui qui cependant venait de troubler si réellement le nouveau ménage.

Olympe avait reçu la lettre et la tenait dans sa main.

Elle fit signe à la femme de chambre de sortir, et resta seule avec Bannière.

Elle tendit alors la lettre à son mari.

— Cette lettre est à vous, dit-elle, comme toutes celles que je recevrai désormais.

— Non, répondit Bannière, plein de joie et de tristesse à la fois ; non, c'est à vous qu'elle a été remise, Olympe. Lisez.

— Pourquoi ne liriez-vous pas, mon ami ? Pourquoi, voyons, dites ?

— Parce que je sais d'avance tout ce qu'il y a dans cette lettre.

— Vous le savez ?

— Je le devine.

— Vous ?

— Sans doute ; il n'est pas bien difficile, à moi surtout, de deviner ce que peut vous écrire un homme qui vous aime et qui vous perd.

— Mais puisque la lettre s'adresse aussi bien à vous qu'à moi ? a dit le messager.

— Oui, mais je sais aussi ce que l'on peut me dire, à moi.

Olympe lui prit les deux mains.

— Voyons, Bannière, lui dit-elle tendrement, faut-il que, dès la première heure de notre mariage, une lettre qui m'arrive sans que je le veuille, sans que je le sache, jette du trouble dans votre esprit ! Voyons, lisez, ce n'est peut-être point ce que vous supposez.

— Croyez-vous que ce soit une menace ? dit Bannière en étendant la main vers la lettre et en fronçant le sourcil.

Mais alors ce fut Olympe qui la retira à elle.

— Non, dit-elle bravement, l'homme qui a écrit cette

lettre, croyez-moi, Bannière, cet homme est incapable d'une lâcheté.

— Vous savez ce qu'il y a dans son cœur, dit Bannière avec amertume.

— Oui, dit Olympe.

— Alors vous devez aussi savoir ce qu'il y a dans sa lettre, et il est inutile que nous la lisions.

— Oui, dit Olympe, il est inutile que nous la lisions, dans ce moment-ci surtout. Nous la lirons plus tard, là-bas, quand il sera à Vienne, lui, sur les bords du Danube, et nous dans notre petit palais de Lyon, au bord de la Saône.

Et, jetant un bras autour du cou de son mari, appuyant ses lèvres sur ses lèvres, Olympe glissa dans la poche de son habit cette lettre qu'il s'obstinait à refuser.

Le baiser, le sourire, le sacrifice de sa femme achevèrent de désarmer Bannière et de rasséréner son cœur.

— Foin de la jalousie ! s'écria-t-il : j'ai la plus belle, la plus tendre et la plus honnête des femmes.

— Et même la plus amoureuse, mon mari.

— Seulement, continua Bannière, cette femme, mettons-la vite en sûreté, et puisque je ne puis pas lire ses lettres, faisons en sorte qu'elle n'en reçoive pas.

Et, avec un enjouement toujours croissant :

— Aux paquets ! cria Bannière, aux paquets !

Et il se remit avec Olympe à entasser les hardes dans la grande caisse.

— Et le fiacre ? dit Olympe au milieu de sa joie.

— Le fiacre ?

— Oui, qu'est-il devenu ?

— Il attend toujours.

— Le gardez-vous donc ?

— Sans doute.

— Pourquoi faire ?

— Il nous mènera jusqu'à ce que ses chevaux ne puissent plus marcher.

— Et alors ?

— Alors nous serons quelque part, nous aviserons. L'essentiel pour moi, et j'espère, pour vous, Olympe, c'est de partir, de quitter Paris.

— Très bien ! Mais pour voyager la nuit, mon cher Bannière, vous voilà un peu bien légèrement vêtu.

— J'étais bien plus légèrement vêtu encore quand je suis arrivé à Paris courant après vous !

— N'importe.

— Allons, dit en riant Bannière, voilà déjà la femme qui méprise l'habit de noces de son mari !

— Dieu m'en garde ! mon cher Bannière, et mon respect pour lui est si grand au contraire que je veux en faire une relique.

Elle appela la femme de chambre.

Mademoiselle Claire entra.

— Ouvrez le coffre de citronnier, dit Olympe, et apportez-moi cet habit de velours que vous savez.

— Un habit d'homme ? dit Bannière.

— Oui, monsieur, un habit d'homme, dit en souriant Olympe.

Le visage de Bannière se rembrunit.

— Olympe, dit-il avec tristesse, le temps est passé où le novice des jésuites pouvait entrer dans les habits de monsieur le comte de Mailly.

— Taisez-vous, cœur grossier, dit Olympe en tendant l'habit de velours à Bannière ; regardez cet habit, reconnaissez-le et rougissez de honte.

Bannière approcha l'habit des flambeaux.

— Mais, en effet, s'écria-t-il tout joyeux, je connais cet habit !

— C'est l'habit de velours que vous aviez commandé et que l'on vous a apporté le jour même où vous avez été arrêté à Lyon par ordre des jésuites ; cet habit, que vous n'avez cependant mis que pour l'essayer, Bannière, je l'ai gardé, moi ; tous les jours je le regardais, tous les soirs je le baisais. J'ai enfermé dans ses poches les parfums que j'aimais ; ah ! cet habit, c'était, avec le souvenir, à peu près tout ce qui me restait de nos journées d'amour et de bonheur ; c'était comme une mémoire embaumée du temps qui n'était plus et qui répandait son parfum dans ma maison et dans mon cœur !

Bannière poussa un cri de joie, se dépouilla de son habit de soie, passa l'habit de velours, et se jeta dans les bras d'Olympe, qu'il tint embrassée étroitement, tandis que mademoiselle Claire, très peu accessible aux scènes sentimentales, avec un flegme imperturbable, pliait soigneusement le vieil habit, qu'elle enfouissait dans le grand coffre au milieu des effets d'Olympe.

Quand cet attendrissement eut cessé, la malle était pleine ; trois heures sonnèrent ; les chevaux du fiacre piaffaient, il y avait deux heures et demie qu'ils attendaient à la porte, et le cocher faisait le plus grand bruit possible, croyant qu'on l'avait oublié.

Olympe et Bannière s'enveloppèrent du même manteau, prirent les clefs du coffre, que le fiacre mit sur son impériale, et les conduisit à un grand roulage de la rue Montmartre.

Bannière le fit enregistrer, paya les premiers frais, puis, après être convenu du prix avec le cocher de fiacre pour deux journées de voyage, à douze livres chacune, ces deux heureux congédièrent mademoiselle Claire, en lui faisant un salaire dont elle parut satisfaite ; et, avant que le jour ne fût venu, ils franchissaient la barrière de Fontainebleau, humant avec une volupté infinie les vapeurs froides de la rivière et les émanations de la vallée de Gentilly, un peu moins boueuse alors qu'aujourd'hui, parce qu'on y blanchissait beaucoup moins de monde parisien.

Le cocher, qui faisait tranquillement ses deux petites lieues à l'heure, et qui chantait sur son siège, heureux d'avoir trouvé de si bonnes pratiques, se demandait pourquoi, avec un peu de diplomatie, il ne réussirait pas à conduire ces jeunes mariés au bout du monde à raison de douze livres par jour.

XC

LA PETITE MAISON SUR LA SAÔNE

Malheureusement, rien n'est plus éventuel que les calculs de ce monde, même ceux que font sur leurs sièges les cochers de fiacre.

Olympe était devenue trop économe depuis la veille pour aider le brave homme qui spéculait sur elle et sur Bannière dans sa spéculation.

Si bien qu'elle fût dans ce fiacre, côte à côte avec Bannière, elle réfléchit que jamais, l'un dans l'autre, on ne ferait plus de douze lieues par jour pour douze francs.

Elle réfléchit que l'on mettrait douze jours pour aller à Lyon, et que, pendant ces douze jours, il faudrait nourrir un peu les chevaux, beaucoup le cocher.

Que le cocher mettrait douze jours à revenir et que, naturellement, il faudrait payer le retour comme on avait payé l'aller.

Aussi, dès le soir du premier jour, en arrivant à Fontainebleau, Olympe fit elle part à Bannière des réflexions qu'elle avait faites, et, en vertu de ces réflexions, qu'approuva pleinement Bannière, le cocher reçut le prix de ses deux journées et fut congédié.

Olympe alors fit prix avec un voiturier qui suivait le carrosse de Lyon pour les bagages. Il ajouta un petit cabriolet à ses fourgons. Cela nécessitait d'aller au pas, mais le carrosse lui-même allait au pas.

La poste seule courait, à cette bienheureuse époque ; mais Olympe et Bannière étaient devenus les époux les plus raisonnables de la terre : ils ne se trouvèrent pas assez riches pour courir la poste.

On se contenta donc joyeusement du cabriolet.

A cinq heures du matin, tous deux y étaient installés le lendemain et se mettaient en route.

Enfermés derrière des rideaux de cuir lorsqu'il faisait froid ou sombre, cheminant sur les bas-côtés de la route quand le chemin était beau et pittoresque, dînant de bon appétit, dormant dans des hôtelleries propres, ils mirent dix jours à faire le voyage, et, sauf la fatigue qu'Olympe combattit par des bains et de longues nuits d'amour et de sommeil, jamais voyage ne fut aussi joyeux et aussi charmant dans son uniformité.

C'est qu'aussi, depuis le temps qu'ils ne s'étaient vus, les deux époux avaient tant de choses à se raconter. L'amour est si bavard et si complaisant à écouter, le bras d'Olympe était si moelleux lorsqu'il reposait sur celui de Bannière, cette route était une si faible image du long chemin qu'ils avaient à parcourir avant d'arriver au bout de leur jeunesse et à la fin de leur bonheur !

Et comme on s'entretint du bon, de l'excellent, du digne Champmeslé ! comme ses deux obligés, reconnaissants jusqu'à l'enthousiasme, surent analyser les faiblesses de cette nature délicate, les délicatesses de ce cœur généreux ! comme ils remercièrent Dieu d'avoir envoyé sur leur passage le trésor qu'ils avaient eu le bonheur de rencontrer !

Champmeslé avait bien raison :

La légitimité du bonheur donne quelque chose de serein et de noble aux joies terrestres.

C'est pour la conscience une si douce auxiliaire, que, désormais endormie, elle reprend sa virginité, et donne, consultée, l'impression exacte et inflexible du juste et de l'injuste, comme une pierre de touche apprécie le cuivre et l'or.

De sorte que beaucoup de jugemens qui avaient porté à faux se redressent ; de sorte que l'on commence à voir les hommes sous un autre jour, et que l'on distingue d'une

façon énergique cette ligne si souvent effacée qui sépare le bien d'autrui du bien personnel.

La conversation, en passant par toutes ces phases, avait souvent effleuré monsieur de Mailly. Bannière, en homme d'esprit et en homme profondément amoureux, comprit la nécessité de se blaser une bonne fois sur cette irrégularité de leur passé mutuel.

Olympe, surprise d'abord, comprit bien vite ce qui se passait dans le cœur de son amant, et aida son mari à se débarrasser de cet hôte rongeur qu'on appelle l'amère pensée jalouse.

C'était chose facile : elle n'avait qu'à laisser parler son cœur.

Elle expliqua sa vie avec le comte : elle le dépeignit tel qu'il était faible, enthousiaste, perdu dans la route sombre qui s'étend entre l'honneur de cour et l'honneur humain. Elle le représenta malheureux comme il était pour le présent ; enfin elle parvint à attendrir Bannière sur l'avenir de cet homme à qui rien ne manquait pour être heureux que le bonheur.

Bannière goûta la plus vive satisfaction qu'il soit donné à l'amant d'éprouver, c'est-à-dire la preuve d'une préférence bien marquée, accordée par la femme qu'on aime sur un rival supérieur en beaucoup de choses.

Il se sentit, grâce à cette franchise courageuse de sa femme, disposé à plaindre éternellemnt monsieur de Mailly, au lieu de l'envier comme il avait fait jusque-là.

A partir de ce moment, il lui sembla que ce monstre ailé, aux griffes sanglantes, au ventre lourd, qui pèse, impitoyable cauchemar, sur le cœur des amans, il lui sembla que la jalousie s'envolait avec un lugubre gémissement pour chercher ailleurs une autre proie.

Cette bonne disposition de son cœur allégé le ramena au messager de monsieur de Mailly.

— Il est fâcheux peut-être que nous n'ayons pas lu ce qu'il *nous* écrit, dit Bannière, dans le premier désespoir de notre union ; peut-être nous redemandait-il ce qu'il nous a donné. Il serait mal de retenir son bien.

— Son bien ! s'écria Olympe. Ah ! soyez tranquille, mon ami : monsieur de Mailly, outre qu'il était naturellement généreux, n'avait rien à me redemander. J'ai dépensé pour lui l'argent qu'il me donnait pour moi. Vous me connaissez, Bannière : je ne suis pas avide, et je tiens plus à ce que je donne qu'à ce que je reçois. Les libéralités de monsieur de Mailly ne m'ont pas faite plus riche que je n'étais quand vous viviez avec moi de votre théâtre. Seulement, grâce à ces libéralités, je n'ai pas dépensé l'argent que mon théâtre me valait ; je n'ai pas été obligée de vendre les meubles que j'avais à Lyon, et qui y sont toujours. Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous avons deux cents louis.

— Alors, dit Bannière, les meubles de la maison de la rue Grange-Batelière...

— Restent dans cette maison, répliqua Olympe. Les grands joyaux dont monsieur de Mailly voulait que je fusse parée quand je recevais ses amis, restent dans leurs écrins. J'ai traité tout cela comme une valeur qui se loue, mais qui ne se donne pas, dont la maîtresse en titre a l'usufruit, mais dont la propriété reste acquise au propriétaire.

Toutes ces choses, monsieur de Mailly les sait fort bien, et si j'ai quelque chose à craindre, c'est qu'il ne me donne au lieu de me redemander. Vous avez palpé cette lettre, renfermait-elle quelque liasse ?

— Non, je n'ai rien senti qui excédât l'épaisseur d'une lettre ordinaire.

— On peut faire une donation sur une feuille simple. Où est-elle, cette lettre ?

— Mon Dieu ! je l'ai laissée dans mon ancien habit, dit Bannière.

— Et Claire a jeté l'habit dans la malle avec le reste, dit Olympe.

— Eh bien ! qu'elle y reste.

— D'ailleurs nous retrouverons cela comme nos autres effets à Lyon, et nous lirons ensemble cette lettre, n'est-ce pas, mon ami ? dit doucement Olympe. Si elle renferme des complimens, nous les prendrons à nous deux ; si elle contient, ce que je crains, un présent quelconque, je renverrai très humblement monsieur de Mailly, sans blesser sa délicatesse. Vous verrez ma lettre et je restituerai.

— Vous êtes un ange d'esprit et de vertu, ma chère Olympe.

— Je commence à savoir trouver du plaisir dans l'accomplissement de mon devoir. Allons vite à Lyon.

— Oui, vite, si toutefois le cabriolet nous le permet, chère Olympe.

Le cabriolet n'allait pas vite, mais cependant, à force de rouler, il finit par arriver.

Mais lorsque Bannière aperçut les hauteurs de Fourvières et Lyon, et toutes ses maisons qui lancent leur fumée, et ces grands filets d'azur et d'argent qui sont les bras croisés de la rivière et du fleuve de la Saône et du Rhône, il poussa un gros soupir.

Olympe se retourna étonnée.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.

Bannière haussa légèrement les épaules.

— Rien.

— Si fait. Vous êtes assombri, et cela vous est venu tout à coup. Dites-moi ce qui vient de vous prendre ?

— Je n'aime pas Lyon ; je n'ai jamais aimé cet amas de noires maisons, répondit Bannière.

— Vous aimerez la nôtre.

— Nous y avons été si malheureux !

— Je ne parle pas de celle-là ; de celle-là nous ne prendrons que les meubles, et encore les vendrons-nous si vous voulez.

— Pourquoi avez-vous choisi Lyon, chère Olympe ; Lyon où j'ai tant souffert ?

— Parce que Lyon est assez grand pour qu'on s'y cache.

— Avons-nous tant besoin de nous cacher ?

— Mais il me semblait que c'était une chose convenue. Voyons, d'où viennent ces hésitations, après un plan si bien fait ?

— Je ne sais, mais mes pieds ont pris racine à cet endroit où nous sommes. Je regarde cette ville, elle me paraît un gouffre. Ces eaux que l'on admire me font l'effet d'avoir soif d'engloutir quelque chose ou quelqu'un. Je n'aime pas Lyon.

— Expliquez-vous.

— Je n'aime pas Lyon qu'habitait la Catalane, qu'habitait l'abbé d'Hoirac, qu'habitait la coiffeuse notre ennemie. Je n'aime pas Lyon qui a des prisons, un official, une caserne, que sais-je ? Tenez, ma chère amie, si nous n'allions pas loger à Lyon, je crois que nous ferions bien.

— Oh ! fit Olympe avec un sourire, vous me faites l'effet d'une homme superstitieux. Voyez donc ce beau soleil, voyez donc cette ceinture d'arbres et ces coteaux verts, voyez donc ces bateaux qui glissent en écaillant d'or ces eaux bleues ! Venez, à l'extrémité de cette petite île, derrière les maisons ; regardez : voyez-vous un bouquet d'arbres qui longe un chemin blanc ?

— Oui.

— Et devant, la Saône ?

— Oui.

— Voyez-vous ce calme, un pêcheur sur la rive, des enfants qui jouent au bord de l'eau ?

— C'est vrai.

— Là est cette petite maison que nous voulons habiter. Regardez comme elle s'éloigne du centre bruyant dans lequel nous vivions avant notre départ. Jamais les bruits passés ne nous reviendront. Cette partie de la ville dort incessamment sous ses marronniers et ses tilleuls. Vous représentez-vous encore l'hiver, c'est-à-dire un tapis de neige ouatant ce quartier désert ? Vous représentez-vous la petite lampe brillant derrière les rideaux et les arbres dépouillés, comme une étoile de bonheur à dix pas de notre maison, et le pont qui mène à la porte de la ville ? Nous avons les promenades, nous avons l'air pur ; maintenant que vous avez regardé tout cela, n'allons pas à Lyon, si vous ne voulez point.

— Allons-y donc, puisque vous le voulez, dit Bannière en refoulant un dernier soupir dans sa poitrine ; vous ne pouvez me conduire qu'à la joie et au bonheur.

Et il descendit vers la ville avec sa compagne.

Deux heures après, ils avaient payé le voiturier, rafraîchi leurs habits et leur estomac ; ils campaient dans une hôtellerie en attendant de s'être assez reposés pour aller en quête de la maison.

Olympe était trop brave pour se reposer bien longtemps.

Le lendemain, tandis que Bannière dormait encore, elle s'échappa de l'hôtel.

Vingt fois, dans son séjour à Lyon, quand elle se promenait seule, pleurant l'inconduite ou l'abandon de Bannière, elle avait remarqué cette maison isolée dont les feuilles vertes et la belle physionomie lui avaient toujours plu.

Jamais elle n'avait vu de monde aux fenêtres : l'été, elle s'était dit que les maîtres habitaient la campagne ; l'hiver, elle s'était dit qu'à cause du froid et des brouillards, les maîtres se tenaient bien enfermés et chez eux.

Elle alla donc droit à la maison, décidée à s'enquérir et à décider les habitans, par l'appât d'un bénéfice, à lui céder leurs droits. Olympe n'avait jamais cru que rien fût impossible à une femme belle et avenante qui voulait bien se donner la peine de demander.

Elle se faisait fête de revenir pour instruire Bannière que l'affaire était faite, pour lui prendre le bras et l'installer.

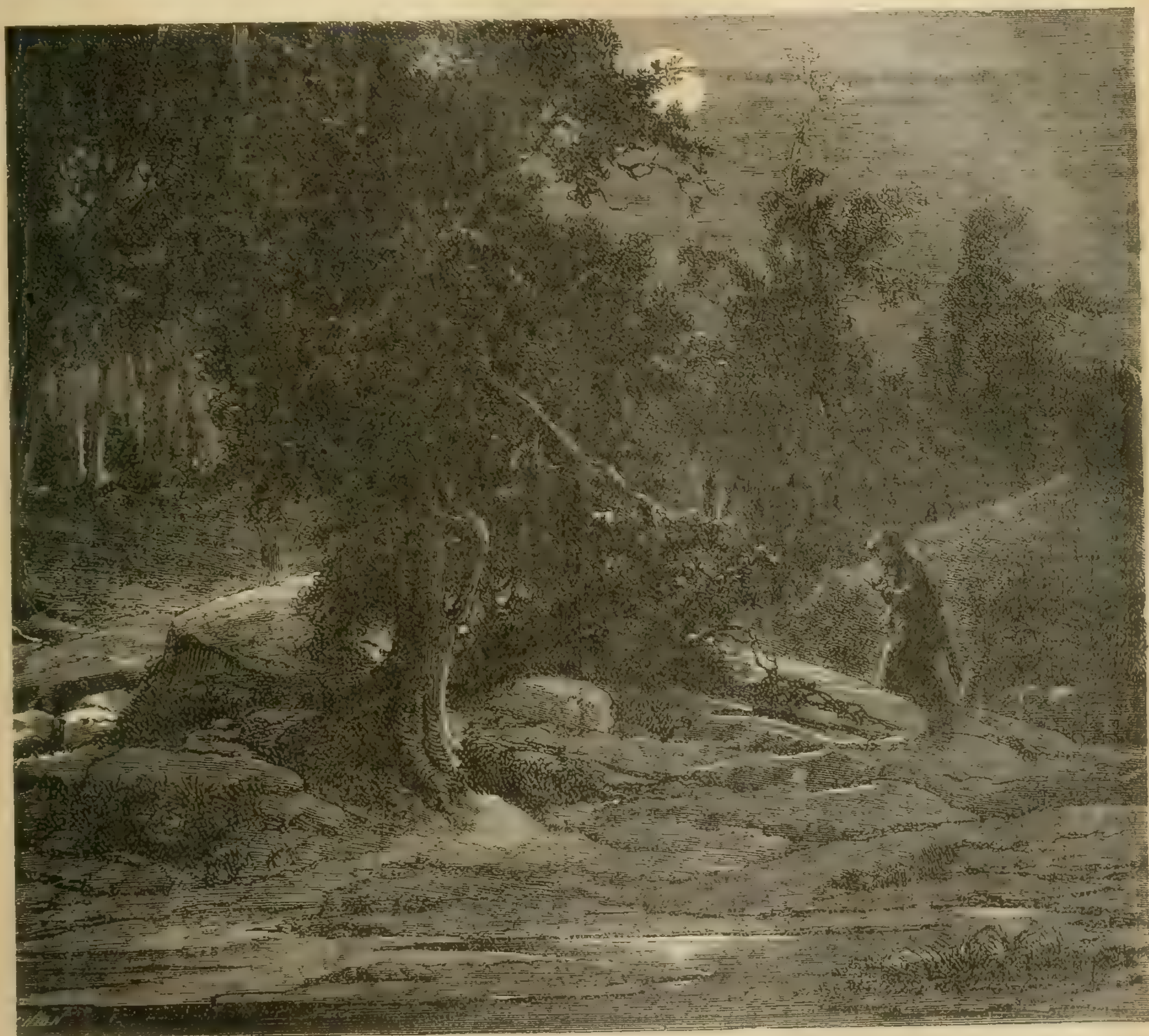
Une heure de lente promenade la mena droit au but de son voyage.

Elle heurta, le cœur un peu ému, à la petite porte percée dans le mur qui longeait la rivière.

On fut quelque temps sans répondre. Elle redoubla, et bientôt elle entendit un bruit de pas qui faisait craquer le sable des allées du petit jardin.

La porte cependant ne s'ouvrit pas, et il sembla, tant les précautions étaient grandes, que l'on écoutait de l'autre côté de cette porte, ou que l'on cherchait à voir.

Mais Olympe se trompait sur le premier point. On était bien aise de savoir à qui l'on avait affaire, puisque la porte était percée d'un de ces petits grillages de fer au travers desquels, dans les temps de troubles et de guerres civiles, les bons bourgeois de la province, ceux même de Paris, regardaient si la visite était d'un ennemi ou d'un allié.



Il rentra au presbytère.

On regardait et voilà tout.

Olympe aperçut la figure d'une servante qui s'encadrait dans le treillis de fer.

— Que veut madame? lui fut-il demandé.

— Ma bonne demoiselle, cette maison n'est-elle pas à louer? répondit Olympe.

— Non, madame.

— Il me semblait avoir entendu dire le contraire, répliqua Olympe très désappointée.

— Jamais, madame.

Et la servante s'apprêtait à refermer le guichet.

— Pardon, ajouta Olympe, encore une question, mon enfant.

— Faites, madame.

— Par qui cette maison est-elle habitée?

— Mais, interrompit la servante, je ne sais...

— Je n'ai que de bons desseins, dit Olympe en allongeant un écu par la grille à la servante mieux prévenue. Écoutez-moi : je ne guette ni ne suis personne. J'ai grande envie de louer cette maison pour moi, et ce serait me rendre un service signalé que de me la céder.

— Madame, cependant, si celui qui l'habite y tient?

— Ah! je sais tout ce que l'on me dira ; mais s'il est possible de parler au propriétaire, je trouverai des raisons pour le convaincre. Je suis une femme, je ne suis pas dangereuse. N'est-il point possible, je le répète, d'être admise à faire valoir mes motifs? Je vous dirai, ma bonne, que si vous me favorisez et que je puisse convaincre vos maîtres, j'ajouterai un louis à mon écu.

La servante éblouie sourit au charmant visage d'Olympe.

— Madame, dit-elle, le propriétaire de la maison n'habite pas cette maison. Mon maître n'est que locataire, et encore n'y vient-il que de temps en temps.

— Dans ce moment, y est-il?

— Oui, par bonheur.

— Par bonheur! Vous espérez donc?

— Dame! il est possible, lui qui aime les beaux yeux, qu'il se laisse persuader par les vôtres. Permettez-moi de le prévenir, il viendra, vous causerez tous deux.

— Allez, dit Olympe.

La servante courut dans la direction de la maison. Elle était femme, [illegible] elle ne [illegible] rien d'impossible à réaliser le désir d'une [illegible] femme.

Elle revint trois [illegible] après, menant avec elle un homme qui [illegible] et [illegible].

— Est-elle [illegible] cette dame pour laquelle tu me déranges, Babette?

Olympe [illegible] au son de cette voix, et [illegible]ment elle se recula, mais il était trop tard.

La figure de l'abbé d'Hosrac se colla sur le treillis de fer.

Il [illegible] Olympe et poussa un cri de surprise et de joie.

Olympe, épouvantée, s'enfuit de toutes ses forces, tandis que l'abbé, maugréant et sacrant, essayait d'ouvrir cette porte pour rattraper sa proie échappée. Mais tandis que la servante avait cherché la clef de la maison, Olympe avait disparu, et, lorsque la porte fut ouverte, l'abbé était trop myope pour retrouver facilement ses traces.

XCI

OLYMPE A DES PRESSENTIMENS A SON TOUR

Olympe, nous l'avons dit, s'était, à la vue de l'abbé d'Hoirac, éloignée toute frissonnante de terreur.

A cent pas seulement, et en reprenant haleine, elle s'était rendu compte du danger qu'elle courait et au-devant duquel, avec tant d'imprudence, elle s'était jetée, malgré les pressentimens de Bannière.

Hélas! il y avait donc plus de délicatesse dans l'amant que dans la femme!

Bannière aimait-il plus, lui qui avait si bien deviné les dangers qu'allait courir son amour?

Olympe venait d'apercevoir d'un coup d'œil tout ce que la révélation de sa présence allait inspirer ou renouveler d'idées à l'abbé d'Hoirac.

Ce poursuivant opiniâtre, et que rien n'avait lassé, avait renoncé seulement à la maîtresse du comte de Mailly, lui qui avait toujours assiégé celle de Bannière.

Respecterait-il plus la femme qu'il n'avait respecté la maîtresse, surtout quand la femme, par un hasard que son amour-propre expliquerait bien certainement à son avantage, surtout quand la femme était revenue d'elle-même frapper à sa porte?

Olympe se remit à courir; mais, au bout de cent autres pas, elle fut encore obligée de s'arrêter : le sang affluait aux tempes et revenait étouffer son cœur.

Puis ses oreilles tintaient, et il lui semblait que chaque tintement lui disait tout bas : d'Hoirac! d'Hoirac!

Le hasard... c'était le hasard, cependant.

Mais le moyen de croire à ce hasard?

Était-ce du hasard que cette instance qu'Olympe avait mise à être introduite près du maître? L'argent qu'elle avait donné, celui qu'elle avait promis, était-ce du hasard?

Comment ne pas se glorifier de toutes ces circonstances quand on s'appelle d'Hoirac?

— Oh! murmurait Olympe, je l'entends d'ici. Il se dira : Elle a su ma demeure, elle est accourue, et si elle s'est enfuie en m'apercevant, c'est, comme Galathée, pour être poursuivie. Maintenant qu'elle a signalé sa présence, elle ne demande plus qu'une chose, c'est que je la cherche et que je la trouve.

Oh! et Bannière?

Et Bannière, s'il savait cela, comment s'accommoderait-il de cette visite matinale à son ancien rival, mieux, à son ennemi? Comment, lui, Bannière, croirait-il à un hasard auquel Olympe, victime de ce hasard, croyait à peine elle-même?

Tout ne s'accordait-il pas pour accuser une femme déjà trop soupçonnée?

Et surtout cette précipitation à se lever, à sortir seule, à se rendre dans un lieu écarté. Tout cela pour y trouver à l'improviste, qui? ce fléau de la tranquillité de Bannière, son second épouvantail après monsieur de Mailly, l'abbé d'Hoirac.

Hélas! jamais en présence de semblables apparences, presque jamais une femme ne se sent le courage de la franchise, surtout quand cette femme se trouve dans la position d'Olympe. Elle courbe la tête sous le poids d'un passé qui la lui défend. Elle espère tout racheter avec un silence que le moindre écho des bruits d'autrefois épouvante et blesse.

Il va donc falloir tout d'abord avoir un secret, un secret envers l'homme qu'elle aime, qu'elle adore, envers l'homme auquel elle a sacrifié un grand seigneur, un roi, envers l'homme qu'elle s'est décidée à prendre pour le juge unique de toutes ses pensées, pour l'arbitre de toutes ses actions.

Elle le tait, coûte qu'il lui en coûte; elle gardera le silence sur ce qui, avant de se passer, non pas pour elle, mais pour lui.

Jamais Bannière ne croirait ce qui, en effet, était presque impossible à croire.

Peut-être ferait-il semblant de croire; mais alors il n'en serait que plus malheureux, car au fond du cœur il ne croirait pas.

Ainsi rendue à toutes les misères de sa vie d'autrefois, ainsi résolue à mentir, Olympe rentra dans l'hôtel aussi inquiète de trouver Bannière éveillé, qu'elle eût désiré, si tout eût réussi selon ses souhaits, de le trouver debout pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

Au tournant de la rue des Vergettes, où ils demeuraient, elle vit Bannière.

Bannière était à la fenêtre : il attendait.

Bannière avait la mine soucieuse. Son bonheur était de trop fraîche date pour qu'il en fût bien assuré. Un récent propriétaire ne s'accoutume pas sur-le-champ à savourer ses moissons et ses fruits. Le premier coup de fusil tiré par un acquéreur nouveau dans la garenne qu'il vient d'acheter lui fait tourner la tête pour chercher si le garde qui la veille est en droit de lui faire un procès-verbal comme chassant sur la terre d'autrui.

Bannière attendait donc depuis un quart d'heure.

N'ayant pas trouvé Olympe à ses côtés en se réveillant, Bannière avait par degrés traversé toutes les couches qui s'étendent du doute à l'angoisse, du crépuscule à la nuit.

Et tout ce chemin parcouru si tristement par l'imagination de Bannière était sillonné de sinistres lueurs.

Olympe avait-elle réfléchi déjà? C'était bien tôt. S'ennuyait-elle de voir dormir son mari? était-elle allée se promener seule dans Lyon? avait-elle été attirée dehors par quelque lettre qu'on lui avait cachée à lui, Bannière?

Voilà les questions que se faisait Bannière, et auxquelles répondaient seuls les battemens de plus en plus tumultueux de son cœur.

Il aperçut Olympe et bondit.

En l'apercevant, tout était déjà presque oublié. Il avait craint de ne pas la revoir, et il la revoyait.

Il courut à la porte de la chambre, l'ouvrit, et reçut Olympe dans ses bras.

Elle était encore pâle et toute décontenancée.

Après l'avoir serrée dans ses bras, après l'avoir embrassée comme Harpagon eût baisé sa cassette retrouvée, Bannière commença de remarquer cette pâleur et cet embarras.

Olympe était cependant une grande comédienne; mais quand le cœur d'une grande comédienne est pris, la grande comédienne n'est plus qu'une pauvre femme amoureuse.

— D'où viens-tu? lui demanda Bannière, d'où viens-tu, que tu m'as quitté ainsi pendant mon sommeil, de sorte que je t'ai cherchée vainement en ouvrant les yeux? d'où viens-tu?

— Curieux!

— Je veux le savoir, dit tendrement Bannière.

— Et si je ne veux pas te le dire, répondit Olympe, essayant d'entamer une scène de coquetterie.

Mais on n'était pas au théâtre, Bannière ne jouait pas un rôle; Bannière vivait dans sa propre vie, exprimait sa propre passion.

— Ah! tu ne veux pas me le dire! fit Bannière; eh bien! je vais le deviner, alors.

— Devine; et si tu devines juste, je te dirai oui.

— Tu viens de chercher une maison?

— Tu as deviné.

— Cette petite maison?

— Quelle petite maison?

Malgré elle Olympe rougit.

— Cette maison du bord de la Saône, tu sais? celle que tu me montrais hier de la hauteur?

Olympe ne répondait pas.

— Tu sais bien, continua Bannière avec une certaine impatience, celle dont tu m'as tant parlé, celle qui a des arbres sur le bord de la route; cette jolie petite maison qui te faisait envie, et que, j'en suis sûr, tu as été louer pour me la donner, à mon réveil, comme un présent de mariage.

— Eh bien! oui, dit Olympe, forcée dans ses retranchemens.

— Et...

— Et elle est louée.

— Louée?

— Oui.

— Et tu t'es payée de cette raison-là, toi, Olympe, mademoiselle de Clèves; tu as reconnu une impossibilité. Allons donc, je n'en crois rien.

— Il faut cependant me croire, la maison est habitée.

— Par qui?

— Le sait-on? par quelqu'un qui tient à son droit d'antériorité.

— Et il y a eu un homme assez cruel pour refuser à mon Olympe une chose qu'elle désirait?

— Il paraît qu'il s'en trouve, car on m'a refusée. Il est vrai que ce n'était pas un homme.

— Ah! des femmes?

— Une servante.

— Et tu n'as pas parlé aux maîtres?

— Non, dit un peu sèchement Olympe, qui brûlait de voir s'arrêter la conversation là où elle allait être forcée de mentir, car jusqu'à ce moment elle n'avait pas menti.

Bannière la regarda.

Ce regard, s'il eût été moins amoureux, eût tué la pauvre femme sur la place.

— Ainsi, tu n'as rien trouvé ? continua Bannière.

— Rien. Nous irons tous deux, mon ami, et nous serons plus heureux sans doute.

— Ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Je m'entends, dit Bannière en riant.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Tu médites quelque chose, mon ami.

— Eh bien ! oui, curieuse, à ton tour, je médite d'y aller tout seul.

— Tout seul ! s'écria Olympe.

— Oui, j'ai l'idée que ce que tu n'as pas pu faire pour moi, j'aurai le bonheur de le faire pour toi.

— Que dis-tu ?

— Je dis que puisque tu as tant désiré cette petite maison, eh bien ! il faut que tu l'aies, et tu l'auras ! ou je ne m'appelle pas Bannière !

Olympe frémit. Elle se représenta son mari allant heurter à cette porte, rencontrant d'Hoirac, et devinant tout.

Elle fut sur le point d'avouer.

Mais elle n'en eut pas le courage. Elle se promit de ne pas quitter Bannière de toute la journée et d'employer cette journée à le déterminer à quitter Lyon, ce qui ne devait pas être une chose difficile, grâce aux répugnances qu'il avait exprimées.

Néanmoins, à ces craintes de Bannière elle avait opposé, elle, tant d'insistance, qu'il était difficile à elle de revenir sur sa décision d'hier, adoptée par son mari.

— D'ailleurs, reprit Bannière, comme s'il répondait à sa pensée par la discussion, cette petite maison n'est probablement pas la seule.

— J'ai bien couru et n'ai rien trouvé, dit Olympe.

— En effet, dit Bannière, il y a peu de logemens qui puissent s'accommoder à notre fortune ; un logement était plus facile à trouver quand nous étions tout à fait riches ou tout à fait pauvres.

— Non, décidément Lyon n'est pas une ville de ressources comme on se l'imagine.

— Je te le disais hier, chère amie.

— Une fois qu'on y regarde de près...

— On voit que son mari avait raison.

— Je l'avoue.

— Et, du reste, ce mari en question éprouve toujours tant de plaisir à faire ce que veut sa femme, que, depuis hiér, il trouve Lyon le paradis de la France.

— Eh bien ! dit Olympe, c'est peut-être un caprice ; mais, depuis hier, j'ai complètement changé d'avis sur Lyon.

— Vraiment !

— Oui, je ne sais pourquoi, mais je crains une catastrophe. Vos pressentimens m'ont gagnée ; vos réflexions lugubres reviennent à ma pensée et m'épouvantent.

— Bon ! laissons cela. Vous avez été le rayon de soleil qui dissipe les nuages ; vous avez souri, et le ciel est bleu.

— Mon cher Bannière, vous direz tout ce que vous voudrez, vous m'appellerez capricieuse, inconstante, comme il vous plaira, mais je ne veux plus rester à Lyon.

— Vraiment !

— Je m'y ennuie.

— Écoute, dit Bannière, je ne veux point chercher la cause qui te fait changer d'avis...

— Il n'y en a pas d'autre que ces pressentimens dont tu m'as parlé hier et qui me gagnent.

— Ce qui veut dire...

— Que nous quittons Lyon, n'est-ce pas ?

— Ce sera comme vous voudrez, chère amie.

— Et quand je voudrai ?

— Tout de suite.

Et en riant Bannière se leva.

— Voyez-vous, mon ami, dit Olympe continuant, j'ai réfléchi. Je me suis dit que le séjour de la ville coûtera le double du séjour à la campagne ; que pour être aidés par une servante, nous dépenserons ce qu'ailleurs nous donnerions à deux ; qu'ici nous n'avons d'air que les vapeurs de l'eau, de feuilles que celles des tilleuls noirs entre les pavés, de ciel que ce qu'on en aperçoit par l'échancrure des cheminées. Je me dis qu'ici, si nous rencontrons des passans, parmi ces passans se trouveront des ennemis ou des fâcheux ; que si nous avons des voisins, ces voisins se changeront en espions. Je dis tout cela, et je le disais qu'hier, lorsque mon mari m'a dit la même chose, j'aurais dû tout d'abord me rappeler que j'étais sa femme et par conséquent une créature faite pour obéir à ses ordres, quand ses ordres ne seraient que de simples fantaisies.

— Eh bien ! dit Bannière, mon Olympe adorée, partons. Le bonheur, le printemps, le ciel, le feuillage, la vie sont seulement où vous êtes. Partons, mon amie, partons...

— Eh bien ! oui, partons. Gagnons cette journée qui est payée ; faisons prix avec un autre voiturier ; et, cette nuit, eh bien ! cette nuit, comme des coupables, comme des voleurs, esquivons-nous.

— C'est entendu.

Un baiser scella ce nouveau pacte des époux, si bien décidés désormais à s'obéir l'un à l'autre.

On déjeuna gaiement.

De temps en temps ils se regardaient, et en se regardant, tous deux souriaient de quitter Lyon dans la même journée.

Olympe cependant, paraissait la plus pressée des deux. C'était à son tour d'avoir des pressentimens.

XCII

LES PRESSENTIMENS DE BANNIÈRE ET D'OLYMPE SE RÉALISENT

Tout le reste de la journée fut employé par Olympe à empêcher, en femme adroite qu'elle était, Bannière de penser au côté gênant de son secret.

Mais le soir venu, après qu'un dîner pareil au déjeuner leur eut fait sentir à tous deux le besoin de la promenade, Olympe, ne voyant plus d'inconvénient à sortir avec Bannière, lui prit le bras, et tous deux s'en allèrent dans les quartiers les moins fréquentés.

Il faisait un admirable temps ; le ciel était pur et rafraîchi, l'air apportait sur la terre autant de parfums que la terre en envoyait aux cieux.

Les deux promeneurs, se faisant l'un à l'autre ce doux poids de la félicité sans nuages, arrivèrent à cette ancienne porte que nous connaissons déjà pour être voisine de cette caserne où Bannière avait passé deux heures sous l'uniforme de Sa Majesté, lorsque, grâce à cet uniforme, il avait été arraché par Olympe aux mains des jésuites.

Comme ils admiraient le lourd plein cintre de cette porte et la longue avenue d'arbres par laquelle Bannière était parti au galop, un lourd carrosse de transport arriva par la route de Paris, et laissa échapper de son ventre rebondi ces bruits de lourds sommeils et de conversations étranges qui, dans les voitures publiques, forment un rauque accompagnement aux hennissements des chevaux et aux jurons des postillons.

Quelques passans s'attroupèrent alors pour voir ce spectacle toujours divertissant, de voyageurs qui partent ou arrivent.

Le carrosse s'arrêta.

Aussitôt la portière s'ouvrit ; un voyageur se fit descendre sa malle du haut de la bâche, paya le conducteur, et s'alla pendre au cou de sa femme, qui l'attendait en pleurnichant de joie avec ses deux enfans.

— Et vous, monsieur l'abbé, dit le conducteur en parlant à un voyageur encore invisible, est-ce que vous ne descendez pas ici ?

— Pourquoi ici ? demanda une voix répondant de l'intérieur.

— Dame ! fit le conducteur, parce que c'est le plus court chemin pour aller à la maison des révérends pères jésuites.

— Ah ! s'il en est ainsi, répliqua de l'intérieur la même voix qui avait déjà parlé, je descends, je descends.

Et un homme en costume d'abbé descendit assez légèrement du fourgon, sa soutane relevée dans sa ceinture.

Puis le conducteur, en le saluant, lui tendit un mince porte-manteau.

— Vous êtes payé, n'est-ce pas, mon ami ? dit l'abbé.

— Oui, monsieur, et je n'ai rien à réclamer.

— Excepté ces trente sous que je vous offre pour boire. Si j'étais plus riche, je vous donnerais plus.

— Ah ! monsieur l'abbé, dit le conducteur en reprenant sa place, si tout le monde en donnait autant ! Hue ! les chevaux !

Et la voiture continua sa route vers Lyon.

L'ecclésiastique resta, son porte-manteau à la main, un peu étourdi, cherchant à droite et à gauche son chemin, qu'il paraissait ne pas bien connaître.

— Comme c'est bizarre, dit Olympe, depuis que ce bon Champmeslé nous a réunis, nous a mariés, nous a dotés, je ne puis pas voir un ecclésiastique sans songer à cet excellent ami.

— Eh mais ! dit Bannière en suivant la direction des yeux d'Olympe, en effet !

— Quoi ?

— C'est lui !

— Qui ?...

— Mais Champmeslé.

— Champmeslé !

— Champmeslé en personne ; et la preuve, c'est que vous allez [illegible]

Et Bannière haussant la voix :

— Champmeslé ? dit-il.

— Hein ! fit l'ecclésiastique en se retournant.

— Voyez-vous que c'est lui.

— Monsieur de Champmeslé ! fit Olympe.

— Mes amis, mes bons amis ! s'écria le bonhomme [illegible] tendant les bras.

— Est-il vraiment possible que ce soit vous ! dit [illegible] en l'embrassant pour la seconde fois.

— Mais oui, mais oui, c'est moi, dit Champmeslé tout joyeux.

— Mais par quelle heureuse circonstance êtes-vous à Lyon ? demanda Bannière.

— Courez-vous par hasard après [illegible] demanda Olympe.

— Eh non ! mes amis, on me rappelle.

— Qui vous rappelle ?

— Messieurs les pères.

— Pourquoi vous rappellent-ils ?

— Oh ! parce que je crois qu'ils [illegible] un peu en disgrâce.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Tenez, dit Olympe, écartons-nous un peu de ces groupes de militaires qui nous regardent comme des bêtes curieuses, et vous nous conterez votre nouveau malheur, si malheur il y a.

— Oui, écartons-nous, dit Champmeslé. En effet, ces soldats nous regardent avec une bien grande attention.

— Dame ! dit Bannière, peut-être trouvent-ils étonnant qu'une jolie femme embrasse un abbé, car je vous en préviens, monsieur de Champmeslé, Olympe vous a embrassé.

— Et de tout cœur même, dit Olympe ; mais revenons à votre disgrâce : qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'on m'accuse d'avoir fait évader Bannière de Charenton, et de l'avoir réintégré au théâtre.

— Mais qui donc vous a accusé ?

— Dame ! les surveillans de l'ordre.

— C'est-à-dire ses espions.

— Ils appellent cela des surveillans.

— Soit. Et c'est à cause de moi, cher ami, que [illegible] vous tourmente, que l'on vous persécute ?

— Il paraît que je suis dans mon tort.

— Mais non, puisque je me suis évadé.

— C'est vrai ; seulement vous vous êtes [illegible] un peu trop spirituellement pour un fou.

— Puisque je ne l'étais pas, fou !

— C'est vrai ; mais il faut croire qu'il était expédient à quelques-uns que vous le fussiez.

— Ah ! oui, je comprends.

— Toujours est-il, continua Champmeslé, que j'ai reçu quelque chose comme une semonce et l'ordre de rejoindre au plus tôt mon collége.

— A Lyon ?

— Non, à Avignon. L'ordre est parfaitement signé du père Mordon.

— Et vous vous êtes arrêté ici ?

— Il faut bien que je fasse viser ma feuille.

— Comment ! votre feuille ? dit Olympe en riant. Êtes-vous un soldat qui marche par étapes ?

— L'ordre est organisé militairement ; nous ne sommes payés qu'en faisant signer notre feuille ; autrement, continua étourdiment Champmeslé, pas d'argent pour voyager, et ce serait dur !

— Vous n'avez pas d'argent ! s'écria Bannière ; mais vous nous avez donc donné tout ce que vous aviez ?

— Mais non ! mes amis ! [illegible] Champmeslé, tout honteux d'avoir laissé échapper cette légèreté. Je ne dis pas que je n'ai plus d'argent. [illegible] donc ! Et il fit sonner quelques pièces de monnaie. [illegible] il ne s'agit pas de cela.

— Si fait bien, il s'agit de [illegible] Bannière, et puisque nous vous tenons, vous [illegible] souper et loger avec nous.

— Et, reprit Olympe, nous [illegible] [illegible] Chauffe-toi, chauffe [illegible] [illegible] homme [illegible] est de [illegible]

— [illegible] impossible, dit Champmeslé.

— Pourquoi cela ?

— Parce que [illegible] l'on savait au collége de Lyon [illegible] d'aller [illegible] feuille [illegible] avec des [illegible]

— Avec de [illegible] dit en [illegible] Bannière.

— Non [illegible] vous ne [illegible] plus. Vous savez les conventions. [illegible] mais.

— Eh bien [illegible]

— Ce qu'on [illegible]

— Je vous le [illegible]

— Peut-être qu'on [illegible] Avignon [illegible] me mettrait [illegible] salle des [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] donc vous [illegible] [illegible] jamais [illegible]

[illegible] collége des jésuites ; j'y passerai cette nuit dans un dortoir, selon la règle, et, au point du jour, je me dirigerai sur Avignon.

— [illegible] ami, dit Bannière, vous ne voyez donc pas que ces gens-là vous attachent avec des chaînes plus lourdes qu'un homme appartenant au Seigneur seul n'en devrait porter.

— [illegible] vois mon salut au bout de tout, dit Champmeslé. Adieu donc, mes bons amis. Mais que de militaires !

— En effet, que de militaires ! dit Olympe, voyant comme des fourmis sortant d'une fourmilière une quantité d'uniformes sortant de la caserne, allant, venant, et regardant avec curiosité.

— Je vous laisse, dit Champmeslé. Où logez-vous, afin que demain, avant le départ du bateau, je vous dise un dernier adieu ?

— Au Coq-Noir, rue des Vergettes, répondit Olympe.

— Bien ; j'irai.

— Mais nous n'y serons plus, dit tout bas Bannière à sa femme.

— Eh bien ! restons une nuit de plus, dit Olympe, afin de ne pas manquer l'adieu de cet excellent homme.

— Restons, dit Bannière ; tu sais bien que ce que tu veux, je le veux.

Se retournant alors vers Champmeslé :

— Ainsi donc, c'est dit, à demain matin, n'est-ce pas ?

Champmeslé fit un signe de tête et partit.

Olympe et Bannière tirèrent un peu à l'écart pour se dégager de cet essaim de militaires qui les entouraient.

— Mais que de dragons ! fit Bannière.

— Tiens, Champmeslé s'est arrêté, il cause.

Bannière chercha à distinguer dans l'obscurité qui commençait à descendre du ciel.

— Avec qui cause-t-il donc ? continua Bannière.

— Je ne distingue pas, dit Olympe, qui cependant distinguait à merveille.

— On dirait qu'il cause avec un abbé comme lui, continua Bannière.

— Un abbé, c'est vrai, dit Olympe toute palpitante.

— Ils se retournent de notre côté.

— Crois-tu ? dit Olympe en passant entre son mari et les deux ecclésiastiques, car elle croyait avoir reconnu dans le second abbé quelques airs de l'abbé d'Hoirac.

— Ah ! Champmeslé quitte son frère en Dieu, dit Bannière.

— Dieu en soit loué ! dit tout bas Olympe.

Et prenant le bras de son mari, elle l'entraîna du côté de la ville.

Elle ne s'était pas trompée, Champmeslé avait bien été abordé par l'abbé d'Hoirac.

L'abbé d'Hoirac, qu'accompagnait une femme dont le visage était couvert du capuchon d'une mante, et qui sous ce capuchon semblait voir très clair, avait demandé à Champmeslé quelles étaient les personnes qu'il venait de saluer.

Champmeslé, sans défiance aucune, avait répondu :

— C'est monsieur et madame Bannière, deux de mes amis.

Sur quoi il avait tourné les talons.

— Voyez-vous que je ne me trompais pas, avait dit la femme encapuchonnée à d'Hoirac. Ah ! moi, d'abord, quand j'ai coiffé une personne, ne fût-ce qu'une fois...

— Bien ! bien ! dit d'Hoirac. Voilà un louis.

— Merci, dit la femme.

Puis, tandis que l'abbé d'Hoirac pivotait à son tour sur ses talons, mais du côté opposé à Champmeslé :

— Ah ! belle Olympe, tu m'as chassée ! Ah ! beau Bannière, tu m'as battue ! Eh bien ! nous verrons !

Et, tout en s'éloignant :

— C'est, par ma foi ! un beau louis double, dit-elle ; il fallait être bien bête de préférer Bannière, qui est gueux comme un rat, à ce gentil petit abbé qui est riche comme une mine d'or ; mais nous autres femmes, quand le cœur est pris...

Et elle disparut à son tour en secouant la tête.

Pendant ce temps, Bannière et sa femme s'étaient éloignés [illegible] avons dit [illegible] Bannière ne s'était pas aperçu [illegible] qu'ils s'étaient s'approcher deux hommes portant le costume de dragon.

[illegible] comme nous l'avons dit, approchés de Bannière et d'Olympe [illegible] si près que [illegible]

Bannière crut qu'ils voulaient [illegible] Olympe en la regardant sous le nez. Il se campa donc fièrement sur la [illegible] son chapeau sur ses yeux, et attendit.

[illegible] de [illegible] le suppliait, croyant [illegible] de querelle.

— [illegible] messieurs, dit [illegible] prenant le premier la [illegible] voudrais [illegible] savoir ce que vous avez [illegible] regarder ainsi ?

— Nous vous regardons pour vous voir, c'est bien simple, dit un des deux dragons.

— Impertinent !

Et Bannière leva la main.

— Tout beau, monsieur, dit l'autre dragon en ricanant.

Puis, se retournant vers son camarade :

— C'est en vérité lui, dit-il.

— Quand je t'ai dit que je l'avais reconnu moi-même, avant que l'abbé fût venu le dénoncer !

Olympe frissonna sans savoir pourquoi.

— Ah çà ! dit Bannière, il serait cependant bien temps de s'expliquer, messieurs les soldats !

— Vous êtes monsieur Bannière, n'est-ce pas ? demanda le dragon.

— Oui certes, je suis monsieur Bannière. Après ?

— Monsieur Bannière en personne ? demanda l'autre.

— Parbleu ! fit Bannière en haussant les épaules.

Bannière fit un mouvement pour écarter le dragon et passer.

— Pardon, dit celui-ci, mais nous avons ici tout près un major qui voudrait vous dire deux mots, monsieur Bannière.

Mais déjà le major était arrivé avec plusieurs officiers, derrière ces officiers un essaim de dragons, derrière les dragons des curieux.

Olympe et son mari furent en un instant englobés dans un cercle qui se rétrécissait toujours.

— Eh bien ! demanda le major, où est l'homme ?

— Le voici, dit un des dragons en montrant Bannière.

— Vous êtes sûr ?

— Il avoue, mon major, et d'ailleurs vous avez le signalement, consultez-le.

— Mais enfin, s'écria Olympe, qu'y a-t-il donc ? Monsieur est mon mari.

— Eh bien ! il y a, ma petite dame, répondit galamment le major, que votre mari est un déserteur. Voilà tout.

— Ah ! s'écria Bannière frappé au cœur.

Le malheureux avait tout oublié.

— Ah ! s'écria Olympe glacée d'effroi.

— Oui, oui, oui, continua le major, il y a que ce joli garçon nous a volé un habit complet, un sabre, un cheval avec l'équipement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Bannière.

— Il y a, continua le major sur le même ton, qu'il a vendu cheval, sabre et habit, ce qui constitue le plus désagréable délit dont puisse rendre compte un militaire qui a l'honneur de servir dans les armées du roi.

— Ma foi ! sans l'abbé, nous le manquions, dit un des officiers à la suite du major. Au diable si je l'eusse reconnu sous cet habit noir ! C'est cependant moi qui l'ai mis à cheval.

— Ce diable d'abbé ! continua le major. Ah ! il paraît qu'il n'est pas de vos amis ?

— Quel abbé ? balbutia Bannière, étourdi, anéanti.

— Oh ! fit Olympe, perdu ! perdu !

— Allons, madame, dit le major, il est tard ; faisons nos adieux, et vivement.

— Mes adieux ! A qui ? demanda Olympe.

— Mais à votre mari, que nous arrêtons.

— Vous arrêtez Bannière ! s'écria Olympe en jetant ses bras au cou du jeune homme.

— Ah ! parbleu ! il y a assez longtemps que nous en avons l'ordre, dit le major. Il se faisait passer pour fou, à Charenton, le farceur ! Ma foi ! le fait est que vous êtes bien fou, mon ami, d'être venu vous brûler ainsi à nos chandelles.

— Pauvre garçon ! dit un des dragons, attendri par l'image vivante de cet inflexible désespoir ; la petite femme l'aime bien.

Et il poussa un soupir. Cœur compatissant sous une rude écorce.

Bannière sentit que de chaque côté deux mains s'appuyaient sur ses épaules. Olympe desserra le nœud dont elle l'entourait et s'évanouit.

Le prisonnier fut à l'instant même emmené à la caserne, tandis que des âmes charitables s'empressaient autour de cette pauvre femme inanimée en qui le Seigneur miséricordieux suspendait l'intelligence pour interrompre la douleur.

XCIII

LE JUGEMENT

Quand Olympe revint à elle, [illegible] avait disparu, deux femmes seulement [illegible] adossée à un banc sous un arbre [illegible] de douces paroles, car les femmes entre elles compatissent et savent consoler les malheurs.

Elle se rappela, elle poussa un cri, elle demanda où elle était et ce que l'on avait fait de Bannière.

Ces femmes ne comprenaient pas bien ce qui s'était passé ; elles racontèrent que les dragons, sur l'ordre du commandant, avaient dispersé la foule, tandis que d'autres emmenaient dans l'intérieur de la caserne un homme vêtu d'un habit de velours noir.

Olympe sentit qu'un drame terrible allait commencer pour elle, que peut-être on priverait Bannière de sa liberté, que pour faire un exemple ou pour satisfaire quelque rancune, on sévirait contre le pauvre garçon.

Elle démêla promptement une perfidie de l'abbé d'Hoirac.

A qui s'adresser ? où trouver l'appui, le crédit nécessaire pour entamer des négociations ?

Quel homme en cette ville allait prêter son bras désintéressé à la pauvre femme ?

Olympe n'hésita pas. Elle se rappela ce que Champmeslé avait dit de sa visite aux jésuites, de la nuit qu'il y passerait.

Elle devait trouver un protecteur dans Champmeslé.

Se redressant au milieu des femmes, à qui elle rendit mille grâces, elle se fit sur-le-champ indiquer la maison des jésuites, et on l'y conduisit.

Champmeslé, après avoir satisfait aux formalités prescrites par l'ordre, venait de recevoir l'autorisation de souper et de se coucher dans une petite cellule.

Il mangeait la maigre pitance que les jésuites offraient aux sujets peu chéris des supérieurs, et se consolait de ses misères en songeant au bien qu'il avait fait, lorsque la cloche, agitée par Olympe, le fit tressaillir.

Sa pensée était trop bien liée à ceux qu'il venait de quitter, pour que, sans transition aucune, il pût attribuer ce nouveau bruit à quelque chose venant d'eux.

On vint l'avertir qu'une femme voulait à tout prix lui parler pour une confession.

C'était le moyen dont s'était servi Olympe, avec sa présence d'esprit ordinaire, pour pénétrer jusqu'à Champmeslé.

Surpris au dernier point, il se hâta d'accourir et reçut Olympe, en larmes et presque évanouie, dans ses bras.

— Oh ! s'écria-t-elle, au secours !

— Qu'y a-t-il, chère madame ?

— Ils me l'ont enlevé !

— Qui ?

— Mon mari.

— Qui vous l'a enlevé ?

— Les dragons.

— Est-elle folle ? se demanda Champmeslé, qui, en même temps sur cette hypothèse, demanda simplement à Olympe si Bannière ne l'avait pas accompagnée.

— Mais, s'écria-t-elle douloureusement, je vous dis qu'ils m'ont séparée de lui. Il s'était engagé sur mon conseil, afin d'échapper aux poursuites de l'official, monsieur de Mailly l'avait dans son régiment, lui s'est évadé ; on l'a trouvé, on le reprend.

— Oh ! oh ! fit Champmeslé sérieux, c'est un cas grave.

— Mon Dieu !

— Ne vous effrayez pas trop, le cas n'est pas désespéré peut-être.

— Que faut-il faire ?

— Mais je ne sais trop, moi.

Il perdait la tête, le brave homme. Il avait été comédien, il était prêtre, mais il n'avait jamais été soldat.

— Voyons, insista Olympe, le temps presse.

— C'est vrai. Mais que faire ? Voyons, contez-moi un peu les détails.

Olympe raconta tout ce que le lecteur vient d'apprendre.

— En effet, murmura Champmeslé, cet abbé musqué m'aborda en me disant : Ne connaissez-vous pas cette dame ?

— Et vous m'avez nommée ?

— Assurément.

— Je suis perdue ! C'est moi qui ai perdu mon mari.

— Non, non ; tenez, j'ai envie de demander conseil au recteur d'ici.

— Gardez-vous-en ! Bannière a été [illegible] en [illegible] qualité, il doit avoir laissé de mauvais souvenirs chez les jésuites, ceux-là lui en veulent [illegible].

— Eh bien ! qu'ils lui en veulent, mais au moins ils ne le tueront pas.

— Que voulez-vous dire ? [illegible] Olympe avec épouvante. Quel mot avez-vous prononcé [illegible] ! ils ne le tueront pas. Mais les autres le tueront donc ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Expliquez-vous, au nom du ciel ! Que peut-on vouloir faire à Bannière ?

— Ah ! mon Dieu ! fit Champmeslé très affligé d'avoir parlé si imprudemment ; je ne sais pas, mais [illegible] à la caserne, nous le saurons.

— Allons à la caserne ! allons !

Et elle saisit le bras de Champmeslé [illegible] et l'entraîna comme une folle vers la porte.

— Un moment, madame, dit-il : je ne suis pas libre ici ; pour sortir, il faut que j'aille demander mon *exeat*.

— Qu'est-ce ?

— Un papier signé du recteur, une passe, ce que vous voudrez, mais qui est indispensable pour que le portier me laisse sortir.

En effet, il fallut aller demander l'*exeat* et raconter l'affaire au recteur, lequel, avec ce flegme mauvais des despotes de troisième ordre, dit à Champmeslé :

— En vérité, mon frère, vous avez des relations bien mondaines : voilà une heure à peine que vous êtes parmi nous, et déjà vous avez à sortir avec une femme.

— Eh ! mon père, l'humanité ! dit Champmeslé.

— Mon frère, l'humanité n'est pas toujours une raison d'enfreindre la règle.

— Mais le temps presse !

— Mon frère, sortez, mais réfléchissez que nous sommes dégagés de toute famille et de toute amitié sur la terre, précisément pour n'avoir pas à faire les choses que vous faites en ce moment.

Champmeslé n'écouta rien de plus ; il fondit sur l'*exeat* demandé, fit sortir devant lui Olympe, qui commençait à se ronger les poings d'impatience, et la conduisit à la caserne.

Ce furent là d'autres négociations bien plus difficiles. Pour sortir des jésuites, il fallait lever une consigne avec un *exeat* ; pour entrer chez les dragons, il fallait forcer une consigne avec des prières.

Le dragon de garde fut inflexible.

Olympe, tandis que Champmeslé parlementait et secouait le factionnaire avec sa logique, se glissa sous la carabine du cavalier et courut comme une folle vers les logements qu'elle voyait éclairés à l'intérieur.

Une grande clarté resplendissait dans une salle haute que beaucoup de dragons encombraient depuis l'escalier jusqu'aux portes.

Nul ne la laissa passer ; d'ailleurs le factionnaire avait donné l'alarme. On la saisit, on la retint prisonnière

Elle voulut parler au commandant, on lui dit qu'il était en affaires.

Elle voulut crier, se révolter, on la prévint qu'elle serait garrottée ou bâillonnée, ou jetée dehors

La brutalité l'effraya moins que l'exclusion. Cependant elle revint à Champmeslé, qui, enfin, d'officier en officier, avait fini par se frayer un chemin

Olympe eut une inspiration. Elle se rappela que plusieurs des officiers, parmi lesquels le commandant lui-même, avaient soupé avec elle à Avignon, lors du premier départ de monsieur de Mailly pour Paris avant son mariage.

Elle demanda une plume, de l'encre, se fit aider de Champmeslé et écrivit au commandant une lettre touchante dans laquelle elle contait toutes ses aventures et s'avouait la maîtresse de monsieur de Mailly.

La lettre eut le résultat qu'elle attendait. Le commandant voulut bien se rendre à la recevoir.

Aux premiers mots qu'elle dit :

— Ah ! madame, s'écria-t-il, c'est donc vous, vous que j'ai vue si heureuse !

— Je serai heureuse encore, dit-elle, monsieur, si vous me rendez mon mari.

— Votre mari ! Bannière est réellement votre mari ?

— Voici, monsieur, le digne ecclésiastique par qui nous avons été mariés.

— Ah ! mon Dieu ! murmura le commandant, qui cacha son visage dans ses mains.

— Monsieur, monsieur, dit Olympe, mais qu'avez-vous donc ? Qu'y a-t-il ? Ne me cachez rien.

— Hélas !

— Je ne suis pas une femmelette, j'aime tant Bannière que l'incertitude à son égard me serait un coup mortel, que l'ignorance de sa situation serait la torture avant la mort.

— Vous avez du courage, reprit l'officier, mais ce ne peut être assez du courage pour supporter tout ce que vous allez avoir à souffrir.

Olympe pâlit. Elle se rapprocha de Champmeslé, comme pour prendre sur son bras l'appui dont elle allait avoir besoin.

— Madame, continua le commandant, suivez mon conseil : ne mettez pas la nature à plus de résolution et de fermeté qu'elle n'en a. Acceptez la main de monsieur l'abbé et quittez-nous.

— Vous quitter ! Et Bannière ?

Ces mots furent prononcés avec un accent qui n'admettait pas de réplique ni de discussion ; l'officier vit luire un tel éclair dans ses yeux que rien ne pouvait éteindre ou arrêter l'explosion.

— Monsieur, dit Olympe enhardie et remise à la fois par le silence de l'officier, rappelez-vous bien une chose : c'est que j'ai été liée à Bannière pour la vie ; pour la vie, entendez-vous bien ? Jusqu'à la mort, et pas une seconde, les hommes n'ont le droit de séparer ce que Dieu vient d'unir. Au nom de ce Dieu qui nous entend, je vous adjure de me réunir à mon mari.

— Demandez-moi toute autre chose, madame, mais pour celle-là...

— Comment ! mais Bannière a-t-il commis un crime ? Bannière est-il hors de la société humaine ?

— Bannière, madame, est un déserteur

— Eh bien, les déserteurs, que leur fait-on ?

— Ah ! madame. .

— Enfin, parlez...

— Non, madame, non !

— Ah ! s'écria Olympe avec un désespoir qui touchait au délire, mon mari ! je veux voir mon mari !

L'officier allait encore refuser.

Champmeslé s'approcha de l'officier.

— Monsieur, dit-il, je connais le caractère de cette pauvre femme ; vous l'allez exaspérer ; une fois qu'elle aura perdu l'empire qu'elle exerce d'ordinaire sur sa raison, vous serez effrayé de ses violences. Accordez-lui ce qu'elle vous demande.

L'officier prit Olympe par la main et la fit entrer dans le bâtiment.

Ils marchèrent environ deux minutes, traversèrent des salles, et montèrent des degrés jusqu'à ce qu'enfin ils fussent arrivés à une grande cour pleine de soldats fort affairés et attendant.

Le commandant, tenant toujours Olympe par la main, s'adressa à l'un de ces soldats.

— Le conseil est-il assemblé ?

— Oui, mon commandant.

— Monsieur, dit l'officier à Champmeslé, je mets madame sous votre garde. Vous, ajouta-t-il en désignant trois dragons, je vous confie ces deux personnes. Conduisez-les dans la salle attenante à la salle du conseil.

— Voit-on là mon mari ? demanda Olympe.

— Non, madame, pas en ce moment ; mais après vous le verrez.

— Après ! s'écria Olympe. Après quoi ? Oh ! ces hommes m'épouvantent avec leurs réticences sinistres ! C'est tout de suite que je veux le voir.

— Monsieur ! dit Champmeslé suppliant parce qu'il prévoyait une crise douloureuse.

— Dragons, dit le commandant, conduisez ces deux personnes dans la petite tribune, et gardez-les à vue.

— Madame, ajouta-t-il en s'inclinant devant Olympe, encore une fois, c'est vous qui l'avez voulu. Souvenez-vous que j'ai résisté. Souvenez-vous qu'en accomplissant votre souhait, j'ai cédé à la crainte de vous faire plus de mal par mon refus que mon consentement ne va vous en causer tout à l'heure.

Et il sortit précipitamment.

Les dragons conduisirent Olympe, tremblante, pâle et glacée, avec Champmeslé tout frissonnant, dans la salle même du conseil.

Alors commença pour ces malheureux le spectacle le plus sinistre qu'il soit donné à des cœurs aimants de subir en ce monde.

La salle, vieux vaisseau à pilastres de la Renaissance brisés par l'usage et la mutilation volontaire, renfermait, sur une estrade, une vingtaine d'officiers à peu près vêtus de rouge et paraissant à la lueur de quelques flambeaux tenus par des soldats.

Le commandant vint prendre place à la longue table placée sur cette estrade, et que présidait le major, faisant fonction de lieutenant-colonel ou du colonel absent.

L'obscurité emplissait les coins de cette salle et semblait tomber en noires vapeurs du haut des voûtes raboteuses

Le major fit l'appel des officiers et inscrivit le nombre des présents.

— Puis, d'une voix lugubre :

— Amenez le coupable, dit-il

Une porte s'ouvrit à la gauche de l'estrade ; deux dragons, le sabre au poing, amenèrent Bannière vêtu de noir et pâle comme une statue de cire

— Accusé, dit le major, vous vous nommez Bannière ?

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi major. Je ne suis pas monsieur pour vous : je suis votre major.

Bannière se tut.

— Vous reconnaissez votre signature au bas de cet engagement volontaire ?

— Oui

— Vous reconnaissez avoir reçu de deux sous-officiers que voici :

1° Un cheval ?

— Oui.

— 2° Un habit d'uniforme ?

— Oui.

— 3° Un sabre et un pistolet dans les fontes ?

— Je crois que oui.

— Ces objets, vous les avez vendus ?

— Je les ai échangés pour des habits civils.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui ?

— Je n'ai jamais pensé que je fusse soldat du roi. Mon engagement avait été signé pour me tirer des prisons de l'official, où l'on me retenait comme échappé du noviciat des jésuites.

— C'était une raison de plus pour respecter les clauses de votre engagement. Quoi qu'il en soit, vous vous êtes enfui. Le fait est constaté par votre absence matérielle.

Bannière se tut.

— Messieurs, dit le major en s'adressant aux officiers, la constatation est-elle satisfaisante pour vous, et l'identité vous paraît-elle acquise ?

— Oui, répondirent les officiers d'une seule voix.

— Eh bien ! reprit le major, nous appliquons au fugitif Bannière, dragon du régiment de Mailly, la peine portée en l'article 6 de l'ordonnance royale, et ordonnons que cette peine soit exécutoire sur le moment même.

A ces mots il se leva ; les officiers l'imitèrent ; un grand tumulte se fit dans cette vaste salle, qui sembla engloutir dans les ténèbres officiers, soldats et condamné.

Champmeslé demeura cloué sur la barre qui lui servait d'appui. Olympe, raidie comme si elle eût déjà été morte, demanda d'une voix sépulcrale :

— Eh bien ! la peine... quelle peine ?

— Pardieu... dit un des dragons, à qui le bon Champmeslé marcha sur la botte d'une façon tellement significative, que celui-ci arrêta sa phrase commencée.

Le commandant arriva sur ces entrefaites, et voyant Olympe encore debout :

— Allons, madame, dit-il avec douceur, si vous voulez dire quelques mots au pauvre Bannière, venez.

Elle marcha ou plutôt elle vola sur les pas de l'officier, jusqu'à ce qu'il l'eût conduite dans cette petite salle, voisine de la grande, où le condamné, seul avec un dragon, attendait, les mains jointes et le regard perdu, comme un homme en délire, ou comme un rêveur plongé dans la contemplation.

Olympe fondit sur cette chère proie, l'enveloppa de ses bras et réchauffa son mari sur son cœur.

— Ah ! fit celui-ci, Olympe ! chère Olympe ! oui ! oui !

Et il demeura dans cette même immobilité, bien autrement effrayante que la douleur.

Elle fut elle-même saisie d'effroi.

— Quoi ! dit-elle, où est le courage ?

— Du courage... murmura-t-il, pourquoi du courage ?

— Ne suis-je pas là ?

— Pour combien de temps es-tu là ? dit-il.

— Mais pour toujours. Oh ! l'on ne nous séparera pas.

— Me voilà bien avancé, répliqua l'infortuné, comme si ces paroles sortaient d'une bouche de marbre ; tu mourras avec moi, la belle fortune !

Et il accentua cette phrase terrible d'un rire strident et convulsif.

— Mourir ! dit-elle, mourir ! toi ? moi, mourir ?

— Sans doute.

Elle regarda Champmeslé, qui tenait ses deux mains sur les épaules de Bannière.

— Est-ce qu'on meurt pour avoir déserté, monsieur Champmeslé ?

— Pardieu ! fit Bannière du même ton que le dragon avait commencé à le dire quand Champmeslé l'avait arrêté.

Olympe passa une main sur son front et rassembla toutes ses idées.

— Monsieur de Mailly te sauvera, dit-elle ; n'est-ce pas le colonel de ce régiment ? Tu es sauvé !

Elle frappa rudement à la porte, qui s'ouvrit. Dans le couloir était l'officier, son protecteur, avec quelques autres ; elle n'eut pas besoin de l'aborder, il courut à elle.

— Monsieur, dit-elle, à présent, je sais tout ; faites-moi parler au major.

— Volontiers, madame ; je viens de lui conter votre douloureuse histoire ; il fait rédiger au greffier le procès-verbal de cette séance. Entrez ici.

Olympe aperçut en effet dans son cabinet le major debout et dictant.

Elle se mit à deux genoux avec une telle promptitude, que ce gentilhomme fut surpris et troublé.

— Monsieur, dit-elle, la vérité ! où est monsieur de Mailly ? Est-ce monsieur de Mailly qui a fait faire ce que vous avez fait ?

— Madame, répondit le major, voici la lettre qui est arrivée hier ici de la part de monsieur le comte de Mailly, notre colonel.

Il tendit à Olympe un papier dont elle reconnut bien vite l'écriture.

« Monsieur, lut-elle, je pars pour Vienne ; mon ambassade durera peut-être un ou deux ans ; soignez mon régiment plus que jamais, complétez les cadres du service, et recevez les officiers nouveaux que j'envoie ; veillez à ce que tous les déserteurs soient saisis et exécutés immédiatement, selon l'ordre du roi. Je vous rends responsable de la moindre infraction à mes ordres, du moindre retard apporté à leur exécution.

« Signé : Comte de MAILLY. »

— Vous voyez, madame, dit le major.

— Où est monsieur le comte ?

— Parti pour Vienne.

— Oh ! je saurai bien...

Elle s'arrêta.

— Vous voyez, madame, tout est impossible.

Olympe se tut.

— Monsieur de Mailly a daté cette lettre du 30, nous sommes le 31 ; il est à Vienne en ce moment.

— J'irai à Vienne.

— Hélas ! madame, vous n'irez pas à Vienne en deux heures.

— Non, mais j'irai en huit jours.

— Mais nous n'avons que quatre heures à vous donner.

— Impossible ! s'écria-t-elle, vous n'assassinerez pas Bannière sans délai.

— Madame, voici l'ordre écrit de notre colonel.

— Monsieur, au nom de l'humanité !

— La consigne, madame.

— Monsieur, je vous en supplie à genoux ; je me traîne à vos pieds !

— Madame, vous me déchirez le cœur par l'impuissance où je suis de vous exaucer.

— Monsieur, le temps que je parle au roi ! Monsieur, le temps que j'écrive au roi !

— Madame, nous n'avons que quatre heures, répliqua sourdement le major, qui déjà reculait devant une prolongation de cette horrible scène.

Olympe regarda autour d'elle avec égarement, et se frappa la poitrine comme pour en faire jaillir quelques accents plus persuasifs.

Le major s'inclina et sortit.

Olympe demeura seule avec l'officier, qui cachait son visage dans ses mains.

— Vite, dit-elle ; vite, allons voir mon mari.

Et elle retourna, murmurant je ne sais quelles prières que Dieu lui-même n'entendait pas.

XCIV

DEUX BRAVES CŒURS. — DEUX CŒURS BRAVES

Depuis une heure la vie de ces deux infortunés avait marché de façon que ni l'un ni l'autre n'avait pu suivre la course insensée de leur malheur.

Aussi, quand ils se retrouvèrent en face, l'un brisé depuis son arrestation, l'autre anéantie depuis qu'elle venait d'apprendre toute la vérité, ils n'eurent plus la force de parler, ils ne pouvaient même plus penser.

Champmeslé, au milieu d'eux, cherchait à rattacher le fil de ses idées et n'y pouvait parvenir.

— Eh bien ! dit-il enfin à Olympe.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Je suis né sous une fatale étoile, dit Bannière ; j'ai toute la vie défait le bonheur que Dieu me faisait.

— Oh ! non, non, tu te trompes, Bannière, répondit Olympe avec un sang-froid effrayant, la mauvaise étoile, c'est moi ; le mauvais génie, c'est moi. Qui t'a fait entrer au théâtre ? Moi. Qui t'a inspiré le goût du plaisir et de la dépense ? Moi. Qui t'a donné le mauvais exemple et perverti ? Moi. Qui t'a fait engager, croyant te sauver ? Moi. Qui t'a forcé à entrer dans Lyon, que tu voulais fuir ? Moi, moi, moi ! toujours moi ! Si tu ne me maudis pas, prends garde, Bannière ! Dieu n'aura jamais assez de supplices pour me punir !

Ces mots furent prononcés avec une conviction et un sentiment qui donnèrent le frisson à Champmeslé.

Bannière ne s'en émut pas.

Il regarda tendrement, tristement, profondément Olympe.

— C'est vrai, dit-il, mais à côté de ce mal que tu me fais, le bonheur que tu m'as donné paraît seul. Ne t'accuse pas : je tombe sous ma destinée !

Puis, secouant la tête :

— Voyons, ajouta-t-il, il s'agit d'être un homme. Sortons de cette consternation, examinons froidement les ressources, s'il y en a, envisageons la mort, si elle est inévitable.

Olympe releva son front courbé ; ces paroles de fermeté trouvaient en elle un noble écho.

— Du côté des officiers, dit-elle, rien à espérer.

— Ah ! fit Bannière.

— Rien.

— Les sursis ?

— Il les a refusés.

— Le recours du colonel ?

— Le colonel est à Vienne.

— On n'obtiendrait pas d'aller au roi ?

— Non.

— Allons, dit Bannière en soupirant, mais en puisant une force nouvelle dans cette certitude que son malheur était inévitable. Allons, je vois qu'il ne me reste plus qu'à mourir ; mais au moins on peut reculer le moment de quelques heures peut-être.

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit.

C'était l'officier, ami funèbre d'Olympe.

— Excusez, monsieur Bannière, dit-il, mais le hasard m'a fait entendre vos derniers mots. Je vous apporte le sursis du major ; vous avez jusqu'à la pointe du jour ; il est dix heures et demie, vous avez jusqu'à cinq heures.

Olympe tressaillit.

— Monsieur, dit Bannière au jeune homme, me serait-il permis de dire deux mots au major ?

— Oui, certainement. Je m'engage pour lui, et il va se rendre ici, si vous le désirez.

— Non, monsieur, je n'exige point cela ; je serais au regret de le déranger ; veuillez me faire conduire près de lui.

— A l'instant, répondit l'officier.

Et il sortit pour commander un piquet de trois hommes, qui conduisit Bannière au cabinet du major.

Olympe s'était levée machinalement pour suivre Bannière, mais Bannière lui avait fait de la main un signe accompagné d'un triste sourire, et elle était retombée sur son banc au côté de Champmeslé, une main dans la main du digne prêtre.

Le major, que nous avons vu causer un instant avec Olympe, était un bon gros gentilhomme, vieux soldat chargé de maintenir le régiment dans cette discipline et cette ordonnance strictes que Catinat et Turenne avaient introduites dans les armées du roi.

Il aimait la vie, il comprenait qu'on dût y tenir, et n'admettait qu'un cas dans lequel on pût cesser de la regretter.

C'était le cas où un ordre, un commandement, une consigne quelconque forçait le vivant d'aller à la mort.

Il crut que Bannière venait pour lui adresser des doléances ; il l'attendit, l'œil fixé sur la terre, le sourcil froncé, la moustache raide.

Il était bien décidé à ne point se laisser entamer, de quelque côté qu'on l'attaquât.

— Monsieur, lui dit Bannière, permettez-moi, je vous prie, de vous expliquer ma situation. Je suis un galant homme de bonne famille, éperdument amoureux de ma femme ; il paraît que j'ai mérité la mort, bien qu'entre nous je ne le croie pas le moins du monde, mais la loi est là.

— Et l'ordonnance du roi, monsieur, dit le major.

— Et l'ordonnance du roi, soit, continua Bannière. Je m'incline donc devant la loi et l'ordonnance, et je vous jure, monsieur, que vous n'aurez aucun désagrément venant de moi.

Le major étonné leva la tête et regarda son interlocuteur en face.

Bannière était pâle, mais calme, et souverainement beau sous ce calme et cette pâleur.

Bannière continua :

— Vous m'avez fait annoncer, monsieur le major, que vous consentiez à m'accorder jusqu'à demain cinq heures du matin ; c'est bien peu, je l'avoue, et je viens près de vous, non pas pour défaire l'affaire principale, qui me paraît irrévocablement jugée, mais pour marchander un peu sur les conditions.

— Ah ! ah ! voilà qui est bien dit, fit le major, souriant avec toute la bonne humeur d'un homme qui craignait des larmes, de la résistance ou de la faiblesse, et qui rencontre en place de cela une résolution non seulement inattendue, mais presque enjouée. Ainsi cela vous va ?

— Vous dire que j'en suis fort aise, monsieur le major, reprit Bannière, non pas. Et je vous le dirais, que bien certainement vous n'en croiriez pas un mot. Mais je me persuade que vous êtes un brave et digne gentilhomme. Je vois vos yeux qui sont le miroir d'une âme honnête et d'un cœur généreux ; de sorte que je ne croirai jamais que vous puissiez avoir du plaisir à verser mon sang par fantaisie. Vous n'en buvez pas ; vous aimez mieux le bon vin de Champagne ou de Bourgogne.

— C'est vrai comme évangile ce que vous dites là, monsieur Bannière ; je suis désespéré de ce qui vous arrive ; mais...

— Mais il n'y a rien à rabattre sur le principal ?

— Non, en conscience, monsieur Bannière.

— Pas le plus petit recours à qui que ce soit ?

— A qui voulez-vous recourir ?

— Nous avons des amis.

— Recours, c'est délai. Je vous fais juge de la limite qui m'enferme. Voici la lettre du colonel.

Il donna cette lettre à Bannière, qui la lut attentivement et qui la rendit.

— Voici maintenant l'ordonnance du roi sur les déserteurs.

Bannière la prit.

— Lisez, lisez haut ; pour l'exécuter, j'ai besoin de m'entendre redire ce qu'elle renferme.

Bannière lut d'une voix animée, tandis que le major le regardait attentivement :

« Sera puni de mort tout soldat des armées de terre ou de mer qui, sans congé, aura disparu trois jours consécutifs des lieux occupés par son régiment, son corps, ou l'équipage dont il fait partie. »

— Oui, dit Bannière, c'est vrai, l'article est positif.

Et il rendit le règlement au major comme il lui avait rendu la lettre du colonel.

— Non, non, dit le major, continuez ; je tiens à vous prouver, monsieur Bannière, que ma conduite m'est rigoureusement tracée, et que je suis moins sévère que la loi.

Bannière continua :

« Le déserteur pris, reconnu, et dont l'identité aura été constatée, le délit avéré, sera immédiatement passé par les armes, sans aucun délai ou sursis que ceux nécessaires pour l'arrivée des secours de la religion. »

— Immédiatement, répéta le major.

— Oui, immédiatement.

— Sans délai ni sursis.

— Permettez, monsieur, dit Bannière avec une courtoisie parfaite ; il me semble qu'après ces mots : sans sursis ni délai, je vois quelques autres mots qui valent la peine que nous les discutions.

— Lesquels, monsieur ? demanda le major.

— Sans délais ni sursis, — *autres que ceux nécessaires pour l'arrivée des secours de la religion.*

Et il regarda le major.

— Eh bien ? demanda celui-ci.

— Eh bien ! donnons-leur un peu de temps pour arriver, à ces secours de la religion.

— Mais, mon cher monsieur Bannière, répondit le major, vous vous êtes même ôté cette ressource-là : vous nous arrivez ici tout cuit à point, et votre femme vous a amené un prêtre.

— L'abbé Champmeslé, c'est vrai, dit Bannière. Diable ! diable !

— Vous voyez qu'en tous points vous êtes en règle.

— C'est, ma foi, vrai !

— Et votre sursis jusqu'à cinq heures du matin est une faveur toute particulière.

— Je vous suis tout à fait reconnaissant. Mais enfin, qu'arriverait-il si, au lieu de six heures que vous m'avez données, vous m'en accordiez vingt-quatre ?

— Il arriverait que je pourrais être cassé, ce qui n'est rien, je le sais bien, auprès de la vie d'un homme, et ce que j'accepterais volontiers si cela ne constituait pas une infraction, une désobéissance, une indiscipline dont je ne me suis jamais rendu et ne me rendrai jamais coupable.

— J'ai la bouche fermée, monsieur le major.

— Croyez que je vous plains de toute mon âme, et que, si j'étais colonel du régiment au lieu d'en être le major, les choses se passeraient autrement.

— C'est bien de la bonté. Eh bien ! donc, puisqu'il serait inutile d'insister là-dessus...

Bannière s'arrêta pour attendre la réponse.

— Tout à fait inutile, dit le major.

— J'arrive, continua Bannière, à la petite demande que je voulais vous adresser.

— Allez !

— Tous nos points sont bien convenus sauf un seul.

— Lequel ?

— Vous m'accordez jusqu'à demain cinq heures.

— C'est dit.

— Mais où cela ?

— Comment où cela ?

— Oui.

— Mais ici, ce me semble.

— Ici, dans cette caserne ?

— Certainement.

— Eh bien ! voilà, vous me permettrez de vous le dire, voilà qui est un peu dur.

— Où diantre voulez-vous donc que je vous envoie ! dans les champs ?

— Patience, monsieur, et veuillez m'écouter jusqu'au bout ; vous comprendrez alors que je ne suis pas si dénué de sens que j'en ai l'air.

— Je vous écoute.

— Monsieur le major, j'adore ma femme et j'en suis

adoré Excusez la fatuité, continua Bannière avec son mélancolique sourire ; mais on peut dire de ces choses-là quand on n'a plus que six heures à vivre. Cette femme, vous la connaissez, puisque vous l'avez vue. La voir, c'est la connaître ; vous la connaissez donc, je le répète : c'est la beauté, l'esprit, la délicatesse en personne. Je souffre à l'idée que je vais passer les dernières heures de ma vie sur un banc de bois, auprès de cette femme qui souffrira du froid, de la fumée des pipes, des propos grossiers ; qu'elle n'osera m'embrasser devant vos dragons, et que, que la balle du mousquet qui me tuera demain sans douleur ?

— Parlez, dit le major tout ému, tout bouleversé de cette éloquence partie d'un cœur profondément amoureux.

— Je vous demande de retourner à mon hôtellerie avec ma femme, dans cette petite chambre pleine encore de ses parfums et de notre amour ; les fleurs de jasmin et les clématites montaient cette nuit, montaient la nuit passée jusqu'au haut de notre fenêtre, et pendant notre sommeil m'envoyaient leurs arômes qui m'ont fait dormir jusqu'au



Le jour blanchissait à l'horizon.

toute glacée encore de terreur, de gêne, de silence, elle me verra passer de ses bras inertes à la mort, assez laide, du reste, que le roi, la loi et vous, avez commandée pour moi demain matin.

— Eh bien ? fit le major.

— Eh bien ! je voulais vous demander autre chose, continua Bannière. Vous le voyez, je suis calme, résolu, je plaisante presque ; mais vous devez comprendre à ma voix qui tremble quand je parle d'Olympe, à mon visage qui pâlit quand je pense à elle, vous devez comprendre, vous devez voir même, qu'il y a dans ce nom un charme et un intérêt bien plus puissants que ceux de ma vie. Je mourrai cependant sans cesser de sourire, mais il dépend de vous, monsieur, que ce sourire soit un remercîment, une effusion de reconnaissance que je vouerai à mon bienfaiteur par delà le tombeau, ou la simple bravade d'un homme de cœur qui forcera vos dragons à dire : Voilà un brave ! Voulez-vous me rendre ce service, monsieur le major ? Voulez-vous me donner, dans les six dernières heures de ma vie, tout le bonheur d'une vie entière ? Voulez-vous être pour moi, vous qui me tuez sans colère, aussi doux grand jour. Cette chambre est fermée, une fenêtre sur le jardin, une porte sur l'escalier, une autre fenêtre sur la rue ; mettez deux dragons au bas de chacune de ces fenêtres, un dragon au bas de l'escalier ; faites mieux, prenez ma parole d'honneur et celle de ma femme que nous ne chercherons point à nous échapper, je vous signerai cela de mon sang, s'il le faut, monsieur le major ; demain, à cinq heures du matin, je serai prêt ; mais en attendant, soyez généreux comme un bon, brave et loyal officier que vous êtes ; donnez-moi ma femme pour tout le temps qui me reste à vivre.

Le major sentit que son cœur lui remontait jusqu'à la gorge ; il commença par se gratter la tête, il secoua les cils de ses yeux tourmentés par une larme qui tremblait à leur extrémité, il toussa et se promena dans son cabinet, en essayant d'arracher cette épine profonde que venait de planter en son âme l'audace même de cette proposition.

— Ah ! major, ajouta doucement Bannière, si vous refusez, refusez tard : j'ai tant de temps à souffrir ! Si vous accordez, accordez vite : j'ai si peu de temps à être heureux !

Le major poussa un hum ! vigoureux et fit sonner sa botte éperonnée sur le parquet.

Il suffoquait, ce digne major.

Puis enfin il parut prendre tout à coup une résolution, et frappa du pied.

A l'appel de son pied, un sous-officier de dragons parut.

— Six hommes, dit-il, pour prendre des ordres, et...

— Et un brigadier ?

— Non, un officier.

Bannière avait compris que sa demande lui était accordée. Il s'était jeté à genoux, il baisait les mains du major, il pleurait.

— Tonnerre ! grommela le major ; finissons un peu, mon brave.

Sans doute Olympe écoutait à la porte, car en ce moment elle entra et se jeta au cou de son mari.

— Olympe, dit Bannière, remerciez monsieur le major, nous retournons tous deux, jusqu'à cinq heures, à la petite chambre de l'hôtel.

Olympe ne répondit rien ; elle fit de la tête et des lèvres un signe mélancolique de remercîment.

— Avant de partir, ajouta Bannière, donne à monsieur le major, qui nous fait ce bonheur, ta parole de fille noble que tu ne feras rien pour me faire échapper au sort qui m'est réservé.

— Rien, dit-elle, j'en donne ma parole.

— Et moi, monsieur le major, ajouta Bannière, j'y joins la mienne ; d'ailleurs, rien n'empêche que vous preniez vos garanties. Merci, et demain, s'il m'est accordé de vous voir encore, attendez-vous au plus sincère, au plus ardent remercîment que jamais cœur humain ait donné en échange d'un bienfait.

Le major serra la main de Bannière et donna ses ordres à l'officier chargé de surveiller l'hôtellerie.

Olympe et Bannière partirent devant avec Champmeslé pour traverser le boulevard qui conduisait à leur demeure.

L'officier seul marchait avec eux.

L'escouade les suivait à dix pas.

Champmeslé, arrivé à la petite chambre, bénit Bannière, embrassa en pleurant les deux infortunés, et tout bas, à l'oreille de Bannière, glissa ces mots :

— A quelle heure voulez-vous que demain je vous réveille, au nom de Dieu ?

— A quatre heures, mon très cher ami, répliqua Bannière.

Comme ils fermaient leur porte, onze heures sonnèrent à l'église voisine, et Olympe tomba en sanglotant sur le fauteuil que son mari lui avait approché.

XCV

SUPRÊME JOIE — SUPRÊME DOULEUR

Les jasmins et les clématites montaient, comme avait dit Bannière, le long du mur jusqu'à l'appui de la fenêtre ; ils encadraient de leur noir feuillage et de leurs blanches fleurs cette baie, par laquelle l'air pur et les rayons de la lune pénétraient silencieusement.

Les dragons s'assirent dans le jardin, campèrent dans la rue sur l'escalier, comme l'avait demandé Bannière.

Alors commença, entre les deux amans abandonnés à eux-mêmes, cet échange d'amour et de baisers coupés de larmes que l'orgueil avait arrêté chez Bannière, la prudence et le désespoir chez Olympe.

Nuit terrible dont chaque soupir marquait une minute, chaque caresse un progrès, chaque parole une distance.

Les étoiles brillaient aux cieux, les mêmes étoiles qu'Olympe pourrait voir encore le lendemain à la même heure, de la même fenêtre, tandis que les yeux de son cher bien-aimé Bannière ne verraient plus à jamais que les ténèbres opaques du tombeau !

Bannière vivait, il s'étourdissait, il rassemblait tout son amour pour le convertir en témoignages pour cette femme à laquelle rien de ce qui vivait à cette heure en lui ne l'attacherait plus demain.

Olympe, pâle et froide comme un cadavre, ne souleva pas un instant ses lèvres des lèvres de son mari.

Elle ne dit pas en quatre heures une seule parole, de peur de perdre le temps d'un baiser.

Nature puissante et invincible dans son amour, Bannière, par le bouillonnement de cette existence qui allait s'éteindre, finit enfin par échauffer cette statue et par jeter en elle le délirant incendie de la passion. C'était l'alliance suprême entre la matière qui se révolte contre sa destruction prochaine, et l'esprit qui s'aperçoit qu'il n'y a plus rien pour les joies terrestres au delà du dernier soupir ; alliance qui rend l'homme supérieur à lui-même, et qui, dans un moment d'orgueil, ou peut-être de désespoir, engagea les Titans à escalader le ciel.

Au seuil de la mort, ces deux amans s'oublièrent dans les extases de la vie.

Le jour blanchissait à l'horizon.

Une ligne pâle ouvrit au delà des montagnes la voûte du ciel, et les fleuves commencèrent à sortir des ténèbres comme de sinistres épées que des anges funèbres tireraient de leurs fourreaux.

La fraîcheur entra dans la chambre et fit courir un frisson sur les membres délicats d'Olympe, qui sortit de son extase par un sanglot.

Sanglot et frisson, Bannière but tout cela dans un ardent baiser.

On entendit alors dans le jardin le chant d'un oiseau, et presque en même temps la voix d'un soldat dans la rue.

Quatre heures sonnèrent à cette même église qui, la veille, impassible, avait sonné le commencement de ce bonheur mortel.

Avec la même impassibilité elle en sonnait la fin.

Un petit bruit, pareil au grattement que les courtisans font à la porte des rois, grinça sur la porte de Bannière. C'était Champmeslé, qui avait passé la nuit en prières dans la chambre voisine, et qui, fidèle à sa promesse, venait parler de Dieu à son ami.

Joie étrange que la Providence gardait à ces malheureux ! le prêtre qui annonçait la mort aux condamnés n'était cette fois qu'un tendre ami au doux visage, à l'œil caressant, un ami plein de cœur et d'intelligence, ange qui, au lieu de fermer tristement les portes de la vie, venait, avec un ineffable sourire de miséricorde, ouvrir les portes du ciel.

Il s'assit en face de Bannière et d'Olympe qui, tous deux les mains enlacées, se tenaient assis sur le bord de leur lit.

— Parlez pour nous deux, mon ami, lui dit Olympe.

— Oh ! je n'ai rien à vous dire, vous êtes plus éloquents que moi ; je sais votre cœur à un soupir, à un mot près. Dieu vous a pardonné, Dieu vous bénit, Dieu vous récompensera dans l'autre vie de ce qu'il vous a fait souffrir dans celle-ci.

— Vous trouvez, n'est-ce pas, mon ami, dit Bannière, que Dieu nous fait bien souffrir ?

— Oui, puisqu'il vous sépare.

— Oh ! fit Olympe avec un sourire qui décela l'origine et la raison de toute sa tranquillité, Dieu ne nous séparera pas, mon père.

Puis, plus bas et levant les yeux au ciel :

— Je l'espère du moins, ajouta-t-elle.

— Comment, et que voulez-vous dire ? demanda Champmeslé surpris.

— Je dis que Dieu est grand et bon, mon père, et qu'il mesure la douleur à la force ; voilà ce que je dis.

Bannière comprit, lui, et serra tendrement sa femme dans ses bras.

Electrisée par ce remercîment, Olympe se sentit courageuse et ne vit plus rien d'impossible à son héroïsme.

Elle embrassa Bannière et tira dans le milieu de la chambre ce grand coffre que le fourgon du roulage avait, la veille, apporté de Paris à l'adresse des deux époux.

— Que cherches-tu, mon enfant ? demanda Bannière.

— Je cherche, répondit Olympe, du linge frais et brodé pour mon amour, afin qu'il aille à la mort, non pas comme un pauvre soldat, mais comme un gentilhomme.

— Ah ! cela me plaît ! dit Bannière.

Champmeslé secoua la tête.

— C'est une idée d'orgueil, ma fille, dit-il à Olympe. Pourquoi le distraire de Dieu et de son salut, en ces derniers momens, par la recherche de la toilette ?

Mais Olympe n'écoutait pas la douce remontrance de son ami ; elle avait tiré pêle-mêle de la caisse des chemises et des dentelles, jonchant le parquet de choses dont elle n'avait point à faire.

Puis elle habilla Bannière, de sorte qu'il se trouva frais lorsque l'officier frappa à la porte du pommeau de son épée, au quart après quatre heures.

— Entrez, dit Bannière.

Puis, avec enjouement :

— Voyez, mon cher monsieur, dit-il, nous sommes exacts.

L'officier s'inclina avec respect devant ce double courage éblouissant sous la pâleur des deux époux.

— Alors, si vous êtes prêt, dit-il, veuillez me suivre.

Olympe jeta une mante sur ses épaules et fut prête la première.

L'officier la regardait avec surprise.

— Marchons ! dit-elle.

— Où cela, madame ? fit-il en la retenant.

— Mais où va mon mari, monsieur.

— Il n'est pas possible ! s'écria l'officier, que vous ayez l'intention de suivre votre mari, madame.

— Et pourquoi pas, je vous prie? demanda Olympe en relevant la tête.

— Parce que cela révolte, madame; mes soldats ne sont pas des bourreaux, et pas un dragon ne fera feu sur un homme en présence de sa femme.

— Oh! raison de plus alors! cria-t-elle.

— Allons, soyons raisonnables, dit l'officier qui faisait effort pour ne point se laisser aller à son émotion. J'ai mes ordres, et ils sont formels.

— Pardon, monsieur, dit à son tour Bannière intervenant dans le débat, mais n'est-il donc pas permis à une femme de donner le bras à son mari, du moins jusqu'à...

— En aucune façon, monsieur, répondit l'officier, et je compte sur vous pour engager madame à ne point se mettre dans une situation pareille.

— Jamais, dit Olympe, je n'obéirai sur ce point à vous ni à lui. Où il ira, j'irai.

— Madame, dit l'officier, vous m'obligez à la rigueur.

— Monsieur! s'écria Olympe.

— Ce n'est point ma faute.

L'officier se retourna du côté de la porte.

— Dragons! dit-il.

Dix hommes parurent, car un renfort avait été envoyé de la caserne.

— Six hommes pour escorter le condamné, dit l'officier; quatre hommes pour garder à vue madame dans cette chambre.

Puis à Champmeslé:

— Allons, monsieur l'abbé, aidez-nous, que diable!

Champmeslé, obéissant à cet appel et encore plus à sa propre raison, s'efforça de contenir Olympe, dont la douleur et la rage éclatèrent alors, orage contenu jusqu'à ce moment par des liens qui, se brisant enfin, donnaient essor aux tempêtes.

Bannière lui-même avec ses exhortations, ses supplications fut impuissant à calmer sa femme. Champmeslé, partagé entre deux agonies, commençait à perdre son courage en perdant sa décision.

A qui de ce mourant ou de cette désespérée allait-il parler de Dieu, ce seul et unique refuge de l'homme dans la mort et dans le désespoir?

L'officier mit fin à cette scène, à ces cris, à ces pleurs, avec l'inflexibilité d'un soldat esclave d'un devoir.

Les six dragons d'escorte entraînèrent Bannière, et les quatre autres enfermèrent Olympe dans un cercle qu'elle ne put franchir, et au milieu duquel, épuisée, les yeux secs, elle tomba assise sur le coffre ouvert d'où s'échappaient encore tous ces objets chéris qui avaient touché Bannière.

Champmeslé, tenant le condamné sous le bras, fondant en larmes, l'embrassant, lui faisant baiser le crucifix, Champmeslé remua profondément le cœur des soldats, et plus d'un chancela le long de la route sous le poids de son émotion et de ses larmes.

On découvrit bientôt, c'est-à-dire à cent cinquante ou deux cents pas, l'enclos attenant à la caserne où l'exécution se devait faire.

Épouvantable hasard de cet enclos: toute la compagnie de Bannière, armes chargées, pouvait voir distinctement la fenêtre aux clématites et aux jasmins de l'autre côté de laquelle venait de se passer cette horrible scène de séparation que nous n'avons pas osé raconter dans tous ses détails.

Quand Olympe revint à elle, ou plutôt se retrouva en elle-même, son agitation avait fait place à la torpeur la plus profonde.

Elle leva les yeux, regarda autour d'elle, et aperçut quatre dragons qui, chacun retiré à l'angle de la chambre, suivaient tous ses mouvemens avec une sorte de crainte.

La douceur de ses yeux, le tremblement de ses mains, le frissonnement de tout son corps, leur prouvèrent que la crise était passée.

Mais cependant aucun de ces quatre hommes n'osa adresser un mot, un seul mot à la pauvre femme.

L'un d'eux s'approcha de son camarade, et le touchant de l'épaule:

— En vérité, dit-il, nous ne devrions pas laisser cette petite dame ici.

— Et pourquoi cela? demanda le dragon.

— Regarde; mais regarde sans avoir l'air de regarder.

Et du bout de son mousqueton, il indiqua la fenêtre du jardin à son camarade.

De là, en effet, par delà les maigres arbres du petit jardin et de deux ou trois autres, on apercevait l'enclos dans lequel les dragons à cheval et le corps de réserve commandé attendaient avec des officiers l'arrivée du funèbre cortège.

Pour y arriver, Bannière, avec son escorte, avait dû faire un assez long détour.

D'ailleurs, on marchait lentement.

Quelques curieux, rares encore à cause de l'heure et de l'ignorance où était la ville, commençaient à escalader les murs, à grimper sur les arbres et à garnir les rues.

Le dragon, à qui son camarade fit remarquer tout cela, se sentit mal à l'aise.

— Ah! c'est vrai, dit-il à voix basse, d'ici elle entendra, la malheureuse! Essayons de l'emmener.

— Ou de fermer la fenêtre au moins.

— Elle entendra tout de même.

Ce colloque ne tira pas Olympe de l'abattement sans fond où elle était tombée.

Sa main, en remuant machinalement, tomba sur les dentelles, le linge et les étoffes tombés du coffre; douces reliques, chères dépouilles, comme dit le poète latin: souvenirs d'un passé qui était l'amour.

Après la main se réveillèrent les yeux, qui reconnurent aussi autour d'elle.

Et, comme si Bannière absent et déjà sur la route de l'éternité eût voulu se rappeler à sa femme, le premier objet qui frappa les regards d'Olympe, ce fut cet habit avec lequel Bannière s'était marié dans la petite église de Notre-Dame-de-Lorette.

Plié, serré, soigneusement empaqueté par la camériste, cet habit, embaumé des parfums d'écharpes ou de gants qui l'avoisinaient dans le coffre, fit pousser un gémissement douloureux à Olympe de Clèves.

Hélas! elle ne pensait pas plus à ce qu'elle faisait que la fille de Jaïre ne pensait à la vie quand elle revint à elle sur les bords de la tombe; mais elle sentit à la fois comme une douleur et un plaisir.

La douleur, c'était la vie présente; le plaisir, c'était le souvenir du passé.

Olympe déplia lentement cet habit dans lequel il lui semblait qu'elle dût retrouver Bannière. Ses doigts furent écorchés cependant par le tissu si fin de la doublure, et le poids du vêtement, si léger qu'il fût, fatigua son bras endolori. Du même mouvement lent, mesuré, presque automatique, elle souleva l'habit jusqu'à ses lèvres, cacha son visage dans l'étoffe, fondit en larmes, et se répandit en sanglots si douloureux que tout, dans la petite chambre, fleurs, meubles, rideaux, palpita et frémit, tout jusqu'au cœur de ces quatre soldats.

Ces déchirantes secousses, qui bouleversaient une beauté si parfaite, parurent insupportables à l'un des dragons qui sortit de la chambre, aimant mieux s'exposer à être puni que de s'exposer à voir un spectacle si désolant.

Un de ses compagnons l'imita. Olympe ne s'était aperçue de rien.

— Vois-tu, dit le premier à l'autre, la prison, les fers, tout ce que tu voudras, mais je ne veux pas être là quand tout à l'heure les coups de fusil vont apporter leur fumée jusqu'au visage de cette femme.

Et le dragon s'accroupit sur les marches de l'escalier, appuyant ses deux mains sur ses oreilles.

Olympe continuait à sangloter en baisant l'habit de noces de Bannière.

Tout à coup, un des soldats qui avaient résisté, et qui malgré ces larmes et ces sanglots qui lui déchiraient le cœur, était resté à son poste, ce soldat, disons-nous, pour changer un peu le cours de cette douleur, s'approcha d'Olympe, et, ne sachant comment lui parler pour qu'elle eût pitié d'elle-même:

— Pardon, ma petite dame, lui dit-il, mais vous perdez quelque chose.

Et, ramassant une enveloppe carrée qui venait de tomber de l'habit renversé, il la tendit à Olympe.

Le froid de ce papier, l'angle aigu qui heurta sa main, réveillèrent la jeune femme, qui regarda son interlocuteur.

Elle prit machinalement cette enveloppe et la reconnut pour cette lettre de monsieur de Mailly que ni l'un ni l'autre, le soir de leurs noces, n'avait voulu lire par délicatesse, et qui, étant restée dans l'habit de noces de Bannière, avait été jetée par la femme de chambre avec cet habit dans le coffre.

Le souvenir de monsieur de Mailly n'excita chez Olympe ni amour, ni colère, ni haine.

Le cœur était déjà mort avant Bannière qui allait mourir.

Cependant il était bien l'auteur de cette catastrophe; cependant il avait bien écrit au major pour lui donner ces instructions sévères et positives en vertu desquelles on avait refusé tout sursis et toute grâce à ce pauvre Bannière.

Donc, monsieur de Mailly était bien la cause de la mort de cet innocent.

Olympe, machinalement, rompit le cachet pour toucher quelque chose que Bannière eût touché.

L'enveloppe tomba. La lettre resta aux mains d'Olympe, qui arrêta ses yeux sur les lignes suivantes:

« Madame,

« Puisque vous allez vous marier, j'ai à vous faire un cadeau de noces, et je ne crois pas pouvoir vous en offrir un plus précieux que la liberté de votre mari.

« Monsieur Bannière a signé un engagement dans mes dragons : on l'a cherché, on le poursuit comme déserteur, et, si on le retrouvait, on vous priverait de lui : car, partant pour Vienne, je ne serais point là pour le défendre. J'ai donné des ordres extrêmement sévères pour la punition de cette sorte de crime parmi mes soldats, et les ordonnances du roi sont formelles.

« Vous trouverez donc sous ce pli un congé antidaté, que je fais remonter au lendemain du jour où il est sorti de prison, c'est-à-dire au jour même où il s'est enfui de la caserne.

« Par ce moyen, il est à l'abri de toutes poursuites et vous appartient sans trouble. Si j'ai pu contribuer à assurer votre bonheur, qui a été le but constant de mes vœux depuis que je vous connais, je me dirai encore une fois votre bien heureux serviteur.

Comte de MAILLY. »

Olympe se dressa, poussa un cri éclatant qui fit accourir même ceux des dragons qui avaient quitté la chambre.

Elle tenait d'une main cette lettre du comte, et de l'autre un papier qui renfermait ces trois lignes :

« Bon pour congé illimité accordé par moi, colonel du régiment de Mailly, au dragon Bannière, enrôlé volontaire.

« Lyon, le 28 mars 1729. »

— Mais, mais alors, cria Olympe haletante en agitant le papier au visage des dragons, qui la crurent folle, mais il est sauvé !

— Sauvé, dites-vous, qui ?

— Bannière, mon mari !

Les dragons se regardèrent, haussant les épaules à la vue de la joie de cette pauvre femme, qu'ils crurent folle.

Elle vit ce qui se passait dans leur esprit, et, impatiente de leur faire comprendre ce qui venait d'arriver :

— Mais lisez, lisez donc ! dit-elle : son congé, son congé ! Il a congé donné par le colonel ! Laissez-moi passer, laissez-moi passer !

Les dragons lui barrèrent le passage.

— Mais lisez, lisez donc ! cria Olympe désespérée.

Dieu voulut qu'un d'entre eux sût lire.

— Mais c'est vrai ! c'est vrai ! dit-il ! voilà le congé du pauvre garçon signé de notre colonel.

— Eh ! vite, vite, crièrent les autres, venez, venez, pauvre femme !

— Toi, dit l'un d'eux, cours devant, cours, cours !

— Ah, mon Dieu ! Ah, mon Dieu ! criait Olympe, suivant de loin le soldat, et courant sur le boulevard.

Mais Bannière était déjà bien loin : il avait un quart d'heure d'avance sur ceux qui couraient après lui.

Olympe appelait Dieu et les anges à son aide ; elle souhaitait des ailes au brave soldat qui la précédait, courant lui-même à devenir fou.

Enfin elle arriva à l'entrée de l'enclos en criant grâce et en agitant au-dessus de sa tête le congé de monsieur de Mailly.

Elle vit les dragons rangés répondre à ses cris par des cris ; elle roula parmi les rangs, elle fendit la foule, toujours criant grâce, toujours agitant sa main.

Soudain, au moment même où elle apercevait Bannière debout et isolé devant un mur, l'explosion horrible, mortelle, ébranla les airs, et le corps qu'elle venait de voir encore vigoureux et fièrement tendu sur ses jambes, oscilla et tomba sur le sable à moitié voilé par un nuage de fumée.

Mille cris douloureux couvrirent le cri d'Olympe.

Elle tomba aux bras de Champmeslé ; vingt officiers l'entourèrent en gémissant.

Elle leur tendit froide, muette, terrible, le papier qui, une seconde plus tôt, sauvait la vie à son époux.

Un long frémissement de douleur courut dans les rangs de cette troupe, et l'on vit les officiers eux-mêmes se courber sous le poids de ce sang innocent qui venait de retomber en gouttes de feu sur leur tête.

L'impression avait été telle que tous avaient oublié le mort pour la vivante.

Bannière, étendu sur le sol, perdait son sang par cinq blessures mortelles, toutes à la poitrine.

Une sixième lui avait cassé un bras.

Les balles avaient épargné son visage, plus noble et plus beau dans son agonie qu'il ne l'avait jamais été aux plus heureux jours de son bonheur.

Olympe s'approcha, s'agenouilla, se pencha sur ce corps frémissant, et appela Bannière par son nom.

Il ouvrit ses yeux déjà fermés, reconnut sa femme, et ses traits s'illuminèrent d'un dernier sourire.

Il voulut étendre son bras vers Olympe, mais l'avant-bras ne put quitter la terre : il avait, comme nous l'avons dit, été brisé par une balle.

Olympe appuya ses lèvres sur celles de son mari, plongea ses yeux dans ceux du mourant, et but lentement la mort dans cet embrassement suprême.

Elle fit entendre un léger cri. Son cœur venait de se briser.

Ses forces l'abandonnèrent aussitôt ; sa tête s'alourdit, elle perdit l'équilibre, et roula, enlacée à celui qu'elle avait tant aimé, dans ce sang tiède et vermeil que Bannière perdait en perdant la vie.

Alors Bannière, à qui Dieu avait permis de survivre pour jouir de ce dernier embrassement, tourna un regard d'action de grâce au ciel, et, ramenant ce regard vers la noble créature frappée après lui et cependant morte avant lui :

— O mon Dieu ! je vous remercie, dit-il ! elle ne sera donc plus qu'à moi en ce monde et dans l'autre !

Et il expira.

Champmeslé s'agenouilla dans le sable auprès de ces deux martyrs, et ne les quitta plus qu'ils ne fussent réunis dans le même tombeau.

Il avait dit sur eux sa première messe de mariage, et il dit sur eux sa première messe de mort.

EPILOGUE

A peu près à l'heure où expiraient à Lyon Olympe et Bannière, une porte des petits appartemens de Versailles s'ouvrait mystérieusement, et une femme, belle, animée, enveloppée d'une mante qui cachait mal son voluptueux désordre, sortait à la dérobée du cabinet qui communiquait à la chambre à coucher de Louis XV.

Elle semblait chercher des yeux quelqu'un qu'elle ne trouvait pas.

Deux hommes cependant attendaient au bas des degrés.

L'un était le duc de Pecquigny, qui était de garde forcée ce jour-là, et monsieur le duc de Richelieu, de garde volontaire ce même jour.

Le second retenait avec un sourire le premier, qui semblait vouloir, pour causer à cinq heures du matin, chercher un endroit plus commode qu'un escalier.

— Mais que diable as-tu donc pour me retenir ici quand je veux m'en aller ailleurs ? demanda Pecquigny.

— Reste encore quelques secondes.

— Pourquoi faire ?

— Parce que je veux te faire voir quelque chose.

— Eh bien, parle, que veux-tu me faire voir ?

— Regarde, dit Richelieu en montrant à Pecquigny cette dame qui descendait les degrés.

— Madame de Mailly sortant de si bonne heure du cabinet du roi ! s'écria Pecquiny.

— Dis donc si tard.

— Comment cela ?

— Sans doute, elle y est entrée hier soir.

Pecquigny jeta un second regard sur la comtesse, qui s'avançait l'air triomphant, les yeux rayonnans d'amour.

— Ah ! fit Pecquigny, tout étourdi par cette apparition que lui avait si traîtreusement ménagée son rival.

— Eh bien ! comtesse ? demanda Richelieu, qui avait compris que ce jour-là on pouvait interroger.

La comtesse ouvrit sa mante avec une audace digne des courtisanes antiques, et prononça ces seuls mots qui brûlèrent de joie le cœur de Richelieu et broyèrent le cœur de Pecquigny :

— *Oh ! duc, voyez, de grâce, comme ce paillard m'a accommodée !* (1)

Puis, avec un sourire intraduisible, elle disparut.

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit Richelieu à Pecquigny, on n'accusera plus le roi d'être un enfant. Vive Henri IV !

Sur quoi, faisant une pirouette :

(1) Enfin, madame de Mailly sortit dans une sorte de désordre amoureux du lieu où elle avait été seule avec le roi, et passant devant ceux qui avaient intérêt à connaître le résultat de sa démarche, elle ne leur dit autre chose que ces mots très expressifs :

Voyez, de grâce, comme ce paillard m'a accommodée !

BOISJOURDAIN, *Mémoires historiques et anecdotiques*, vol. 2, p. 208

— Maintenant, dit-il à Pecquigny, si tu veux t'en aller, allons-nous-en ; je n'ai plus rien à savoir ici ni à t'apprendre, car, à cette heure, je présume que tu en sais autant que moi.

Et il entraîna son rival dans le tourbillon de sa cynique et railleuse pétulance.

— Ah ! ma foi ! dit Pecquigny, Olympe a aussi bien fait de ne pas pousser l'aventure jusqu'au bout et de s'en aller faire de la bergerie en province : elle eût été vaincue.



Et il expira.

Décidément, les comédiennes ne sont pas de la force des duchesses !

Pauvre Olympe !

AU LECTEUR

Voilà une lamentable histoire, n'est-ce pas, que celle que je viens de raconter là, d'autant plus lamentable que le vice y est presque aussi triste que les pleurs.

Ce n'est pas qu'au moment de laisser mourir Bannière sur cette terrible méprise d'une lettre oubliée dans la poche d'un habit, je n'aie point hésité, mais l'histoire était là, l'histoire me défendait de faire grâce ; j'ai obéi à l'histoire.

Car c'est une histoire que je viens de vous raconter et non un roman que vous venez de lire ; ce pauvre cœur dont vous venez de voir cesser les battemens a battu en effet ; cette poitrine que vous venez de voir palpitante et ensanglantée a, en effet, été trouée par les balles.

Vous cherchez, et ce nom de Bannière ne vous rappelle aucun souvenir. Non, ce fut une vie obscure, une mort obscure, sur lesquelles il m'a pris un jour la fantaisie de faire descendre un rayon de lumière.

En doutez-vous ? Tenez, jetez les yeux sur cette notice que j'emprunte à la biographie des artistes dramatiques, que j'emprunte à Lemazurier.

BANNIERE

Peu de débuts ont présenté une réunion aussi complète d'événemens singuliers que celui de l'acteur dont il s'agit ; l'accueil qu'il reçut du public à son premier essai, aurait suffi pour déconcerter vingt débutans des plus intrépides ; mais Bannière était Gascon, et les habitans des heureuses contrées qu'arrose la Garonne ne manquent pas plus d'audace que d'esprit.

Né à Toulouse au commencement du dix-huitième siècle, d'une des meilleures familles de cette grande ville Bannière reçut une très bonne éducation. Destiné à l'état ecclésiastique, il passa quelques années dans une congrégation régulière et fit d'excellentes études. Il s'appliqua surtout à celles qui étaient nécessaires pour l'état que ses parens voulaient lui faire adopter, et les succès qu'il obtint donnèrent lieu de croire qu'il aurait du talent pour la chaire. Cependant il ne suivit point cette carrière commencée avec succès, trouva que le barreau lui présentait des avantages plus réels, et troqua son petit collet contre

une robe d'avocat. Il ne la porta pas longtemps. Cédant à son caractère inconstant, il cessa de trouver des charmes dans l'étude de la jurisprudence, et se livra tout entier à celle de la géométrie, dans laquelle il fit des progrès.

Après avoir quitté les théologiens pour les légistes et ceux-ci pour les géomètres, peut-être pouvait-on le croire fixé, mais il n'en était rien. Emporté par une ardeur militaire assez naturelle dans un jeune homme, il abandonna les calculs pour les armes, et s'engagea dans un régiment de dragons, où il servit pendant quelque temps.

Le loisir des garnisons lui laissait la faculté de cultiver les lettres ; il composa une tragédie intitulée : la *Mort de Jules César*, la fit représenter à Toulouse, et y joua lui-même le principal rôle. Ayant eu le bonheur de faire mentir le proverbe et d'être prophète dans son pays, les applaudissemens qu'il reçut comme auteur et comme acteur lui firent naître le désir de se consacrer à la représentation des ouvrages dramatiques, et la dispute qu'il eut avec un comédien de profession, qui prétendait avoir des talens supérieurs à ceux de Bannière, acheva de l'y déterminer.

Sans avoir jamais été d'aucune troupe de province, et n'ayant d'expérience que celle qu'il avait pu acquérir en jouant quelquefois dans les sociétés bourgeoises, il ne balança point à se présenter aux gentilshommes de la chambre. Frappés de son assurance, ils lui accordèrent un ordre de début, au moyen duquel il parut, pour la première fois, le jeudi 9 juin 1729, par le rôle de Mithridate.

Fidèle au caractère de son pays, il fit appeler le souffleur quelque temps avant le lever de la toile, et lui dit, avec une assurance particulière aux enfants de la Garonne :

« Je vous préviens, monsieur, que je n'ai nul besoin de votre secours ; je suis sûr de ma mémoire, ainsi je vous prie de ne pas me souffler, quand même je manquerais. »

Le souffleur lui promit tout ce qu'il voulait, et la toile se leva. Bannière n'avait pas oublié les études qu'il avait faites dans le temps où il aspirait aux succès de l'orateur ; il s'avança sur le bord de la scène, rassembla toute sa rhétorique, et adressa au parterre un discours fort bien tourné, dans lequel il sollicita l'indulgence dont il avait besoin, et où il fit entrer adroitement l'éloge de Baron, qu'il se proposait pour modèle. Ce compliment fut très applaudi et disposa favorablement le public. Mais à peine le débutant eut-il débité dix vers de son rôle, qu'oubliant absolument la mesure nécessaire, il mit dans son jeu et dans sa déclamation, outre la vivacité de son pays, tant d'emportement et une fureur si fougueuse et si peu convenable à la majesté de la tragédie, que les spectateurs, au lieu d'être attendris ou frappés de terreur, ne purent s'empêcher de rire aux éclats pendant toute la pièce.

Bannière ne se déconcerta point, et continua son rôle dans le même sens jusqu'au dernier vers, sans se décourager, et quand il eut fini il harangua de nouveau le public en ces termes : « Messieurs, quelque humiliante que soit la leçon que je viens de recevoir dans une première représentation, je vous invite à samedi pour voir si j'aurai su en profiter. »

Ces mots, prononcés avec hardiesse et confiance, redoublèrent les éclats de rire et furent couverts d'applaudissemens, parmi lesquels, sans doute, il y en eut beaucoup d'ironiques ; ils firent juger que si l'acteur était capable des écarts les plus extraordinaires, du moins il était homme d'esprit et de résolution.

Le bruit de ce qui venait de se passer à la Comédie, des harangues, des emportemens et de l'assurance de l'acteur toulousain, se répandit bientôt dans Paris. On ne parlait que de Bannière dans toutes les sociétés, et l'affluence fut grande le samedi 11, jour auquel, suivant sa promesse, il joua Agamemnon, dans *Iphigénie en Aulide*.

Ceux des spectateurs qui l'avaient vu le jeudi, ceux-mêmes auxquels on avait fait le récit de ses fureurs déréglées, s'attendaient à rire du débutant et à se divertir autant pour le moins qu'à la farce la plus plaisante. Ils furent tous également trompés. Bannière avait si bien profité des leçons du public, qu'il était parvenu à changer entièrement son jeu, à le régler et à le réduire dans des bornes convenables ; au lieu d'exciter les éclats de rire, il s'attira des applaudissemens unanimes, et les connaisseurs les plus sévères convinrent qu'il les méritait.

Il parut un peu jeune pour l'emploi dans lequel il débutait, et ce n'est pas effectivement à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans, que Bannière avait en 1729, que l'on peut produire une illusion complète dans les rôles de Mithridate et d'Agamemnon ; mais on lui trouva d'ailleurs beaucoup de qualités avantageuses et qui furent justement appréciées. Il était grand, bien fait, avait la figure mâle, les cheveux noirs, la jambe belle et la contenance fière. Quant au moral de cet acteur, on lui reconnut de l'intelligence, *des entrailles* et un organe admirable.

Il joua ensuite le marquis gascon des *Ménechmes*, de la manière la plus originale, et y fut applaudi, de même que dans les rôles de Pyrrhus dans *Andromaque*, de Joad dans *Athalie*, et de Cinna, qui servirent à la continuation de ses débuts.

Jusque-là, tout allait bien pour Bannière. On lui trouvait un talent réel, et il paraissait probable qu'il serait reçu. Un incident terrible vint terminer ses débuts et sa vie. Nous avons dit qu'il s'était engagé dans les dragons. Le colonel de son régiment apprit qu'il jouait la tragédie à Paris au lieu de faire l'exercice dans la garnison. Il le fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre, qui le condamna à être fusillé. Beaucoup de personnes, les comédiens français surtout, sollicitèrent sa grâce. Rien ne put le sauver ni fléchir la rigueur des lois militaires, qui prononçaient alors la peine capitale contre les déserteurs. Cependant Bannière ne l'était point ; il n'avait quitté son corps qu'en vertu d'un congé qui n'était pas expiré ; mais il eut le malheur de l'égarer, et paya cette perte de sa vie.

Maintenant, vous savez ce qu'a fait l'histoire, et vous pouvez la comparer à l'œuvre du poëte.

L'histoire avait fait Bannière, moi, j'ai fait Olympe.

Si j'ai eu tort de créer ce personnage qui devait perdre notre héros, j'ai du moins pour m'absoudre un antécédent respectable, c'est celui de Dieu tirant de la côte d'Adam la femme, qui non seulement devait perdre l'homme, mais encore l'humanité.

Quant à madame de Mailly, je ne me suis en rien écarté de la vérité à son endroit. Imposée à Louis XV par monsieur de Fleury et par Richelieu, elle régna dix ans sur lui sans régner sur la France. Il est vrai que c'était une femme de ressources.

Une de celles qu'elle employa fut de donner au roi ses deux sœurs. Qu'est-ce que je dis, ses deux sœurs, ses trois sœurs.

Madame de Lauraguais, madame de Vintimille, et madame de la Tournelle, qui devint madame de Châteauroux.

Malheureusement pour la pauvre madame de Mailly, madame de Châteauroux, moins complaisante qu'elle, ne voulut point de partage, et exigea du roi le renvoi de sa rivale.

Précipitée du haut de sa faveur, madame de Mailly se retira du monde ou à peu près ; elle chercha, comme une autre La Vallière, des secours dans la religion. Cette femme, qu'on voyait autrefois élégamment et superbement vêtue, sans cesse occupée de plaisir et de volupté, ne se faisait plus remarquer, dit le chroniqueur du dix-huitième siècle, que par son extérieur modeste, sa douceur et son humble dévotion.

En effet, un jour que madame de Mailly venait pour entendre un sermon du père Renaud, elle arriva comme le prédicateur était déjà en chaire et comme le sermon était commencé. Il lui fallait se rendre à sa chaise, et ce ne fut pas, malgré ses précautions, sans causer un certain dérangement et soulever une certaine rumeur qu'elle y parvint.

— Voilà, dit un homme près duquel elle passait, bien du bruit pour une catin.

— Puisque vous la connaissez, dit madame de Mailly, priez Dieu pour elle !

C'est le dernier mot que l'histoire a recueilli sortant des lèvres de l'ex-favorite. Convenons qu'il est sublime de repentir et d'humilité.

TABLE DES MATIÈRES

DE

OLYMPE DE CLÈVES



ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



La Maison de Glace

ILLUSTRATIONS

DE

FOULQUIER & GERLIER



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA MAISON DE GLACE

I

LA REVUE

> Quel mélange d'habits, de physionomies,
> de races et d'états! POUSCHKINE.

Seigneur Dieu, d'où vient donc cette gaieté à la cour de monseigneur le premier ministre grand veneur Wolinski? Du temps du défunt tzar Pierre le Grand et de notre mère la tzarine Catherine Alexiowna, cette question n'eût été faite par personne, attendu que la gaieté n'était pas rare. Le grand tzar était terrible — c'est le mot — pour les choses vicieuses, mais encore sa colère, si grande qu'elle fût, n'avait-elle pas une longue mémoire. Alors la cour, comme le peuple, s'amusait sans arrière-pensée, tandis que maintenant, quoique nous atteignions le quatrième jour du carnaval, tout Pétersbourg — remarquez que nous sommes au commencement de l'année 1739, — tout Pétersbourg, disons-nous, respire une tranquillité de cloître; et encore de quels cloîtres, de ceux-là où la prière même est lue à voix basse.

Maintenant donc, comment ne demanderait-on pas ce que signifie cette joie dans la maison de Wolinski?

A peine la voix des cloches, qui annonçait que la messe était finie, s'était-elle éteinte dans l'air, que les fervents auditeurs du service sacré, se retirant soit un à un, soit deux à deux, soit même par groupes plus nombreux, revenaient à la maison silencieux et la tête baissée.

C'est qu'aussi l'on n'ose point parler dans les rues de Pétersbourg, car à l'instant, comme un oiseau de proie, s'abat l'espion, qui, arrangeant ce que vous avez dit à sa manière, augmentera ou diminuera, et avec la rapidité de l'éclair, la promptitude du clin d'œil, enverra les bavards à la police, de la police, plus loin, là-bas où l'on prend des castors, ou bien à l'école du *maître de derrière les épaules* (1).

Ainsi, disions-nous, voici le peuple qui sort des églises triste et abattu comme s'il revenait de l'enterrement; et cependant à cette même heure, dans un coin de ce même Pétersbourg, on se réjouit et l'on mène un vacarme à faire tinter les oreilles d'un sourd. Voyez cette foule bigarrée qui bouillonne et ondoie dans cette cour, quels costumes n'y voit-on pas, quelle langue n'y entend-on pas? A coup sûr, tous les peuples qui habitent la Russie y ont, depuis le premier jusqu'au dernier, envoyé un couple de leurs représentants. Je vois le fils de la Russie blanche qui s'époumone à souffler dans sa musette, le Juif qui réveille et réchauffe de son archet la guitare horizontale, le Cosaque qui pince de la guzla; tout ce monde chante, saute, gambade et chante, quoique la bise gèle la respiration dans le gosier, et que la neige fige le sang dans les veines et fasse les mains pareilles à des mains de squelette, un ours attaché par une chaîne à un poteau fait voler la neige de tous côtés, et répond par ses hurlements furieux au charivari des musiciens.

C'est un véritable sabbat de sorciers.

Entrons donc dans cette cour, qui est celle du palais de Wolinski; glissons-nous à travers la foule, et sachons la cause de ce charivari digne de la tour de Babel.

Mordowkas, Finlandais, Tatars, Kamschadales, appelle

(1) Expression populaire signifiant le bourreau qui donne le knout.

deux par deux au colosse ; ce colosse, que, grâce à sa taille, on pourrait montrer dans une baraque à la foire de Nijni-Novgorod, n'est autre que le heiduque de Son Excellence. Il s'est placé à l'entrée des appartements, trépignant malgré lui sous les morsures de la gelée, et à chaque instant soufflant dans ses doigts roidis un anathème contre les fantaisies des boyards. La voix du géant rappelle le son d'une cloche fêlée, quand il convoque chaque couple [illegible] à entrer près de Son Excellence. Au fur et à mesure que ces couples sont introduits, on leur enlève leur touloupe (1), et la nationalité de chacun apparaît alors dans toute sa splendeur, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, [illegible] l'homme, tantôt à la femme. Le heiduque passe [illegible] de son rude habit sur les joues blanchies par le [illegible] ; puis, quand les couleurs sont revenues sur les joues de chacun, il le prend par la main, il les passe à deux coureurs qui attendent leur proie sur la première marche de l'escalier, appuyant leur canne en argent ciselé sur la rampe sculptée ; légers comme des Mercures, les coureurs s'emparent de ceux qu'on leur livre, bondissent avec eux jusqu'au faîte de l'escalier, et cela si rapidement, que c'est à peine si l'on peut suivre le mouvement des panaches qui ombragent leur tête, et le miroitement que les muscles de leurs jambes impriment à leurs bas de soie.

Et en parlant des coureurs, je ne puis m'empêcher de me souvenir des paroles de ma vieille bonne qui, en m'entretenant jadis de cette vieillesse dorée qui a fini avec le dernier siècle, soupirait amèrement de voir les coureurs à quatre pieds remplacer les coureurs à deux jambes, et les chevaux succéder aux hommes.

— Bonté divine ! disait-elle, quels gaillards c'étaient, mon enfant, que ces démons dératés dont on atrophiait les poumons, et aux jambes desquels on enlevait la chair, ne leur laissant que les nerfs et les muscles pour leur donner plus de légèreté ! — et leur costume, mon petit pigeon, leur costume ! cela reluisait comme de la braise : ils avaient sur la tête un petit bonnet brodé d'or avec des ailes pas plus grandes que celles d'un papillon ; ils tenaient dans la main une baguette enchantée, surmontée d'une boule en argent ; ils faisaient — une fois vle — et une fois vlan [illegible] avec cette baguette, et c'était comme s'ils avaient avalé une verste.

Mais revenons à l'antichambre de Wolinski.

Après que les couples empruntés à la cour étaient passés par les mains des coureurs, ils tombaient dans celles du maître d'hôtel, qui les passait en revue avec le soin que met un myope à regarder à la loupe un cachet finement gravé, et faisait disparaître avec le mouchoir, avec la brosse, avec l'ongle, le moindre flocon de neige, le moindre petit duvet, le moindre grain de poussière, enfin tout ce qui était de trop sur le boyard ; après quoi, d'une voix de Stentor, il les annonçait derechef ; la grande porte des appartements intérieurs s'ouvrait alors avec fracas, et, grâce à sa sonorité, la voix du maître d'hôtel pénétrait jusqu'à la première chambre.

Dieu du ciel ! que d'embarras ! Là encore il fallait passer une nouvelle revue ; en verrons-nous bientôt la fin ?

— A l'instant !

Car voici monsieur l'intendant et madame l'intendante qui, après avoir jeté sur eux le dernier coup d'œil et après leur avoir expliqué par paroles et par mouvements ce qu'ils avaient à faire, les conduisent à la chambre la plus proche !

Toute une phalange de laquais poudrés et en habits de grande livrée, en bas de soie à côtes et en souliers ornés d'immenses [illegible], se rangent pour les laisser passer.

Et voilà que ces pauvres misérables, par le seul caprice d'un grand, sont venus du fond de la Russie, arrachés à leurs foyers, à leurs [illegible], à leurs tentes, et amenés à Pétersbourg, où sont réunis cent cinquante couples dont pas un ne se ressemble, [illegible] dans un nouveau monde, à travers mille formalités pareilles à celles que nous venons de décrire, ne sachant pas de quoi il s'agit, et le cerveau brouillé par la terreur, par la [illegible] par l'inconnu, se présentent à la fin dans la salle du maître en attendant son jugement.

Un couple monte l'escalier, l'autre le descend, et dans ce flux et reflux incessant, c'est à peine si une seule vague essaye de lutter contre le courant qui l'entraîne. Dans tout ce stupide troupeau qu'un caprice pousse à sa fantaisie, c'est à peine si un seul individu [illegible] soi laisser voir l'homme.

[illegible] sûr que nos contemporains eux-mêmes auraient eu [illegible] émerveiller si leurs regards avaient pu pénétrer dans la chambre du maître. Fenêtres [illegible] et formant embrasures [illegible] de bas-reliefs représentant des fleurs, [illegible] des guirlandes et entourées d'[illegible] immenses [illegible] de Chine [illegible] et de vases [illegible] sur leurs corniches, de statues représentant des [illegible] et des marquis et [illegible] des pompes des [illegible] du Japon aux vives couleurs et à reflets d'or ; beaux stucs au plafond, desquels pendent des lustres immenses de cristaux taillés, dont les facettes mouvantes reflètent toutes les nuances du prisme solaire, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout cela, n'est-ce pas, aurait votre approbation même aujourd'hui ?

Les pauvres sauvages, éblouis par tant de richesses, ne savaient où se fourrer, et se voyant répétés en haut et en bas, n'osaient mettre un pied devant l'autre, de peur d'appuyer ce pied sur leur propre personne. Il était amusant de voir comme les aïeux eux-mêmes, quoiqu'ils habitassent Pétersbourg, prenaient dans leurs cadres d'or les tableaux les plus profanes pour des choses saintes, se signaient dévotement et s'arrêtaient devant eux pour marmotter leurs prières.

Au milieu de la salle, dans un riche fauteuil, trônait un homme d'une physionomie avenante et belle, et couvert d'un habit de satin violet, taillé à la mode française.

Cet homme, c'est le maître de la maison, Artemy-Petrowitz Wolinski. Il passe à la cour et dans le peuple pour le plus bel homme de l'empire. A son apparence on peut lui donner trente ans, quoiqu'en réalité il en ait près de quarante. Le feu de ses prunelles noires a une telle force, que celui sur lequel il les arrête baisse involontairement les siennes. Les femmes, quelles qu'elles soient, matrones ou courtisanes, se sentent doucement émues quand il les regarde. Une mère laisse-t-elle aller sa fille seule, soit à la ville, soit à la promenade, soit à l'église, elle ne lui fait qu'une recommandation : c'est de craindre, comme elle craindrait le feu, l'œil de Wolinski, car cet œil, à ce qu'assure la mère inquiète, est plus fascinateur que celui de l'antique Gorgone.

Derrière le fauteuil de Wolinski se dessine la tête noire et luisante d'un nègre, mise en relief par un turban de cachemire blanc ; on pourrait la prendre pour une tête de statue, tant elle est immobile, si elle ne laissait voir une âme excellemment bonne dans son regard, où se peignaient tantôt le mécontentement, tantôt la pitié, à la vue des souffrances et de l'abaissement de ses semblables.

A quelques pas de Wolinski et à sa droite, devant une table, est assis un petit homme que l'on aurait pu parfaitement cacher dans un manchon ; sa figure est tirée comme un poing osseux, ridée comme le visage d'un vieux singe, et l'on y découvre toute l'astuce de cette caricature de l'homme. Ramassé dans ses mouvements, entortillé dans ses paroles, ses yeux sont toujours aux aguets, ses oreilles incessamment sur le qui-vive ; il n'existe pas un corps de garde plus prompt à rendre les honneurs, une sentinelle plus prompte à présenter les armes qu'il n'est prompt à répondre à toutes les questions. Cette petite créature drolatique, savante, profonde et grotesque à la fois comme un hiéroglyphe, est tout simplement le secrétaire intime du grand ministre.

— C'est Zouda.

Il inscrit les noms et prénoms des personnes qui se présentent à la revue, et met en note les remarques qui lui arrivent des hauteurs du fauteuil du maître.

Puis à ces réflexions il ajoute les siennes.

Un peu plus loin encore, presque à la porte de l'antichambre, se tient un jeune homme. Quoiqu'en uniforme, son habit indique qu'il n'est ni soldat ni officier. Pour toutes les richesses du monde, vous qui me lisez, vous ne consentiriez à être affligé de son extérieur commun et de sa plate physionomie : regardez-le : il est couvert de la tête aux pieds des stigmates du serf le plus vil et le plus bas ; on y lit tout à la fois la sottise, la débauche et la bassesse !

C'est Feraponte Podatchkine, un esclave libéré de Wolinski, espèce de policier de bas étage ; c'est à lui qu'est confié le soin de faire venir à Pétersbourg cent couples choisis, un de chaque race ; et ces cent couples, il doit, depuis le premier jusqu'au dernier, les présenter à Son Excellence en vie, en santé et non avariés par le froid.

— Par quelle protection un pareil homme a-t-il obtenu ce poste de confiance ?

Vous allez le comprendre.

Sa mère est première femme de chambre dans la maison du ministre. En songe et en réalité, elle ne voyait qu'une chose et n'avait qu'un désir, c'est que son fils fût promu au grade d'officier, afin qu'il pût à son tour avoir des esclaves à lui, ce qui est le plus haut degré d'ambition de la classe à laquelle appartenait cette femme.

Wolinski, quoiqu'il fût homme d'esprit et d'une nature éminemment noble, avait la faiblesse de ne jamais rien refuser à cette femme en mémoire des services de son mari, qui jadis avait été son [illegible]. Pour cette mission promise à Feraponte, le premier grade d'officier lui avait été promis, et partant de ce point, qui sait peut-être après à quelle hauteur il grimperait sur l'échelle des titres !

Eh bien ! il était sur le point d'atteindre ce but ; encore un pas, encore un service, et un nouveau parvenu de classe noble existait en Russie.

(1) [illegible]

Sa fortune devait ce jour-là même se décider à cette revue, — ou la noblesse ou la bastonnade.

Aussi ses traits sont-ils bouleversés, sa tête est-elle basse, signes certains qu'il est intérieurement fort inquiet, et qu'il ne compte pas trop sur le résultat de la mission qui lui a été confiée.

Mais où allons-nous trouver la mère de cette ambition en herbe ?

Voyez-vous, à l'entrée du buffet, cette espèce de dame de pique, cette sorte de momie, la tête coiffée d'un mouchoir brun, les épaules couvertes d'une camisole brune, à laquelle fait suite une jupe de même couleur ?

Son corps est tendu comme une perche, et comme une perche immobile. Sa tête seule tremblote, sans doute par suite de la quantité de minium qui entre dans le fard dont, selon la mode du pays à cette époque, elle frotte ses joues.

Les doigts ridés de ses deux mains décrépites se joignent devant sa poitrine comme chez une morte expirée au milieu de sa prière. Sa mimique semble implorer le ministre, qui ne fait aucune attention à son attitude suppliante. Ses yeux ne cessent de clignoter, et si un instant ils restent sans mouvement, c'est que pendant cet instant ils se fixent sur sa création, son trésor, sa gloire, son fils.

Nous avons déjà dit que madame Podatchkena, — c'est son nom de femme, son nom de baptême est Accoulina, — nous avons déjà dit que madame Podatchkena occupait le rang de première femme de chambre. Jadis ce titre avait une grande signification. On y employait ordinairement les femmes des vieux valets de chambre, des vieux maîtres d'hôtel, des menins ou de toute autre personne marquante dans la livrée.

Elle assistait régulièrement à la toilette de sa maîtresse, présidait à la garde-robe, lui servait de gazette vivante, et même très souvent d'espion à l'endroit des appartements particuliers du mari ; dans sa petite cour à elle, elle s'était constituée intermédiaire entre les grands et la valetaille ces sortes de créatures s'appellent chez nous *maîtresse de maîtresse*. Ce titre pouvait être seulement créé par l'arrogance féodale des seigneurs de l'époque, mais avec le temps, le petit gentillâtre avait aussi fini par introduire ce personnage dans son intérieur, et encore aujourd'hui, à notre honte, on trouve par-ci par-là dans la maison de quelque hobereau de province encore la *maîtresse de maîtresse*.

Mais on avait beau chercher, on ne voyait dans la salle aucun fou, ni aucune folle de profession, et par cela seul on pouvait voir que Wolinski, se raillant hardiment des coutumes de son époque, les avait dédaigneusement laissées derrière lui.

Tous ces prolégomènes établis, il est temps, ce nous semble, d'entrer en matière.

— Eh bien ! qu'en penses-tu, Zouda ? demanda le ministre en se tournant avec satisfaction vers son secrétaire ; il me semble que nous allons donner une belle et curieuse fête à l'impératrice.

— On ne parle que de cela à Pétersbourg, répondit le secrétaire en se soulevant avec respect sur son siège. Je pense que la fête occupera longtemps toutes les bouches de la renommée, et prendra quelques pages de notre histoire.

— Cela ira-t-il au point, demanda le ministre d'un ton railleur qui lui était habituel, que notre fameux poëte Trétiakowsky daigne consigner le fait dans ses vers ?

— Dont tout le monde s'occupe, ajouta Zouda

— Par la raison que personne ne les comprend

— Oh ! oh ! fit le secrétaire, je pensais cependant qu'il était de notoriété publique que depuis quelque temps Votre Excellence était devenue un des plus fervents adorateurs de notre Phébus, et souvent même, a-t-on prétendu, votre Excellence n'a pas dédaigné de puiser à cette source.

— Tu veux probablement dire, Zouda, que c'est depuis que la charmante princesse moldave a commencé de prendre des leçons de russe. Oui, celui qui fut jadis le stupide écolier Trétiakowsky est à présent à mes yeux un homme qu'on ne saurait assez payer ! Je l'eusse couvert d'or. N'est-ce pas lui qui enseigna à cette belle Marie à proférer le premier mot russe ? Et si tu savais, Zouda, quel était ce mot ! Il contenait, vois-tu, tout ce que les Démosthène et les Cicéron ont pu dire autrefois, tout ce que la poésie la plus choisie des frères en Apollon a pu jusque-là inventer Aussi ai-je promis à Trétiakowsky de l'élever au grade de professeur d'éloquence Je le lui ai promis et sur mon honneur, ma promesse s'accomplira un jour ou l'autre

Wolinski parlait avec une animation toute particulière Ces mots seuls *la princesse moldave*, *Marie*, avaient été prononcés à voix si basse, que le secrétaire avait pu seul les entendre ; mais ce dernier, remarquant que la physionomie féline de la *maîtresse de maîtresse* avait rayonné de plaisir en saisissant ou en croyant saisir quelques mots à double sens prononcés par le ministre, il tâcha de changer au plus vite le sujet de la conversation

— On prétend, dit-il, que Trétiakowski a l'intention de décrire, en effet, en plusieurs volumes la fête que Votre Excellence est chargée de monter.

Eh bien, reprit Wolinski, cela nous aidera à conquérir dans la postérité le titre de bouffon de cour. Ah ! continua-t-il, combien riront nos petit-fils, ou plutôt combien hausseront-ils les épaules, en lisant dans des vers ronflants que le grand ministre Wolinski s'occupa d'une fête de carnaval avec les mêmes soins et les mêmes anxiétés que s'il se fût agi de la réorganisation de l'empire !

— Est-ce qu'en essayant de distraire la maladive dominatrice du Nord, qui vous rémunère si bien, demanda Zouda, Votre Excellence ne fait pas une chose essentiellement utile ?

— Oui, reprit le ministre avec amertume, utile, Zouda, utile au Courlandais, qui se sert de moi pour lui mener à bien fêtes sur fêtes, et qui essaye par là de prouver son dévouement à Sa Majesté. Mais j'y vois clair, monseigneur ; vous n'avez pour but, je le sais, que de m'occuper, et tandis que j'accomplis cette misérable affaire, vous tâchez, vous, de mieux faire la vôtre.

A ces mots prononcés peut-être sur un diapason un peu plus élevé qu'il n'était prudent de le faire, la vieille à la camisole brune laissa échapper une légère grimace. Son fils tendit le col et tâcha de comprendre quelque chose aux paroles de Wolinski. Mais, son incapacité aidant, il resta bouche béante, comme un jeune chien qui, voulant happer une mouche au vol, manque la mouche et fait claquer ses dents.

Zouda, de son côté, se baissa vers son chef et lui souffla ces mots à l'oreille :

— Monseigneur, monseigneur, soyez sur vos gardes ; vous oubliez, ce me semble, les leçons de Machiavel !

Ce dernier mot paraissait être un mot d'ordre convenu entre le ministre et son secrétaire. Le premier se tut ; le second reporta la conversation sur les nouveaux arrivants, dont les costumes et les physionomies pouvaient occuper l'attention la plus blasée. Voici, par exemple, une gracieuse et belle jeune fille de Tarjokk, avec sa couronne chargée de perles fausses. Cette couronne est légèrement couverte par un mouchoir en drap d'or, dont les bouts, après avoir été noués sous le menton, retombent sur la poitrine ; trois petites grappes en fausses perles tremblotent sur son joli front blanc, rehaussé par des cheveux châtain clair ; sa tresse nattée avec art, la plus grande coquetterie de la jeune fille russe (1), ornée à son extrémité d'un nœud de pourpre, touche presque le plancher ; un casaquin de brocart bleu couvre gracieusement ses épaules, et comme la mode du pays le veut, la manche gauche pend : une jupe de la même étoffe flamboie comme de la braise. La jeune fille s'avance légère dans ses souliers de maroquin brodés d'or A côté d'elle on voit son sigisbée... Vous riez, oui, son sigisbée, car une jeune fille de Tarjokk est perdue quand elle ne l'a pas. Le sigisbée ! c'est un signe certain qu'elle est jolie ; sa mère lui rendrait la vie dure et ses compagnes se moqueraient d'elle si le sigisbée lui manquait. Une fois choisi, il ne la quitte plus, ni aux veillées du soir ni aux promenades de la nuit. Quel gaillard ! l'audace brille dans ses yeux ; aussi est-il compté comme le plus rude boxeur de la place de Novogorod.

Après eux vient une vigoureuse Mordowka (2), en chemise blanche, semée sur les manches et sur les épaules des dessins les plus fantastiques en laine rouge ; sa puissante poitrine est chargée de colliers en pièces de monnaie à triple rang ; au lieu de boucles d'oreilles, elle porte de grosses boules en duvet de cygne.

Voici maintenant une face humaine barbouillée de blanc et de rouge, avec les sourcils peints en arc-en-ciel ; elle apparaît sous une coiffe ayant la forme d'une immense pelle, brodée de verroterie de toutes couleurs ; cette face est supportée par une barrique de chair pouvant contenir quarante seaux d'eau, recouverte d'un sarafann dont la ceinture est si haute qu'elle lui écrase les seins ; ses manches gigantesques en batiste blanche font croire que ce monstre a été apporté par les ailes ; des bas de laine bleue dessinent son énorme mollet, et ses souliers sans quartiers, portés sur de hauts talons, lui donnent une démarche des plus comiques Je vous la recommande, c'est ma compatriote, une brave Moscovite.

Après celle-ci apparaît la gracieuse, flexible et nerveuse jeune fille cosaque, qui semble par son allure frapper l'un contre l'autre ses talons de cuivre sonore et s'élancer dans la danse.

Voici maintenant le Kalmouck ouvrant ses petits yeux de taupe ; il est venu avec toute sa vie et toutes ses habitudes son carquois garni de flèches, ses petits dieux lares dans la

---

(1) Il est une chanson à Tarjokk qui dit : « Oh ! crois, crois ma tresse, jusqu'à ma ceinture soyeuse ; oh ! crois, crois, ma tresse, pour faire l'admiration de la ville.

(2) Petite peuplade habitant le centre de la Russie et d'origine tartare.

main, dieux qui, comme vous savez, récompensent et punissent selon qu'ils sont contents ou mécontents.

Voici encore... mais il est inutile de décrire tout ce qui monte sur la scène.

Les couples apparaissaient et disparaissaient l'un après l'autre comme nous avons dit ; Wolinski prêtait l'attention d'une modiste aux costumes des jolies femmes, bien entendu sans s'inquiéter à quelle classe elles appartenaient, et quelques-unes même, les plus jolies, obtinrent la faveur d'être engagées par lui à rester dans la salle pour se réchauffer.

L'attention de l'illustre seigneur, que nos aïeux comptaient pour un demi-dieu, et qui par-dessus le marché était beau et riche, allumait une étincelle dans l'imagination des belles jeunes filles.

[illegible] couples apparurent [illegible] mais Wolinski, devenu tout à coup pensif, avait cessé de s'occuper d'eux ; sa tête s'abaissa sur sa poitrine, ses cheveux longs et noirs tombèrent en désordre sur sa belle figure, et lui jetèrent une ombre.

Il resta longtemps ainsi.

Aucun de ceux qui l'entouraient ne fut étonné, car ces sortes de rêveries depuis quelque temps, lui étaient familières : c'était au point que ces rêveries le poursuivaient jusque dans ses dîners d'amis et jusqu'aux bals de la cour.

Était-ce état maladif, était-ce caprice moral de l'homme blasé, ou bien pressentiment d'un malheur, nous ne saurions le dire.

Tout se taisait dans la salle ; on eût dit que le silence du maître [illegible], chacun semblait pétrifié, comme les habitants de Pompéia sous les sables qui les ensevelissent. Où étaient alors les pensées de Wolinski ? Ne jouait-il pas, en souvenir, dans la maison paternelle, avec ses camarades d'enfance ? ne cassait-il pas son verre vide contre son talon, comme c'est la coutume chez nous après le toast porté, et, ivre de vin, ne donnait-il pas son âme entière à l'ami du moment ? ne pressait-il pas avec amour les bras de sa femme, la jeune enfant qui lui souriait ? ou bien encore son imagination vive et ardente ne l'emportait-elle pas dans la forêt, auprès de la jeune fille amoureuse, qu'il couvrait d'ardents baisers ? Pourquoi ne pas présumer aussi qu'il présidât le conseil où il lançait les foudres de son éloquence contre les abus de son pays, ou bien, dans un cercle restreint d'amis fidèles, ne complotait-il pas la chute de Biren ? Et qui sait encore s'il ne regardait pas avec fierté dans les yeux du bourreau tandis que celui-ci levait la hache sur sa tête ?

Nous ne pouvons donc pas dire où étaient les pensées de Wolinski. Et cependant, en jugeant son caractère, elles pouvaient être partout où nous les avons supposées.

Dans son âme, les passions bonnes et mauvaises, nobles et sauvages, régnaient tour à tour, tout en lui était inconstant, excepté l'honneur et l'amour de la patrie.

Marié depuis huit ans à une charmante femme, il chercha néanmoins de tous côtés des distractions amoureuses, qu'il savait toujours tourner à son profit. Au reste, ses prouesses n'influaient en rien sur le bonheur du ménage ; le cœur de Wolinski ne s'arrêtait jamais à une passion sérieuse et après une heure d'entraînement, il revenait toujours aux pieds de sa femme, en aimant bien plus qu'en maître ; c'est que sa femme, par la comparaison, grandissait [illegible] dans son esprit et dans son cœur. On disait aussi, on prétendait lui-même faisait-il courir ce bruit, que sa femme [illegible] ses erreurs. Il n'avait point d'enfants et avait toujours ardemment désiré en avoir. Caressant les enfants des autres, il oubliait quelquefois que ce n'étaient pas les siens, et cet amour de l'enfance, se réunissant à l'idée que la Providence se refusait à le rendre père, le plongeait souvent dans cet état de tristesse où nous l'avons vu. Depuis quelque temps sa femme habitait Moscou chez ses parents à elle, où elle était attaquée d'une grave maladie, le bruit courait même qu'elle était morte. Il se pouvait encore que ce fût Wolinski — tout en lui était mystère — qui fît courir ce bruit.

Pendant cet intervalle la *[illegible] de maîtresse* en camisole brune créa un fort registre de ses infidélités, pour le présenter au jour venu à sa maîtresse.

Un fait surtout, par sa gravité, demandait à être éclairci [illegible] mais si volage qu'il fût dans les affaires du cœur, autant sérieux était-il dans les affaires de l'État, et si les élans de son âme passionnée n'avaient pas si souvent ruiné ce que [illegible] son esprit, la Russie eût certainement rencontré [illegible] son plus grand ministre. Il tâcha toujours de développer ses dons naturels par la lecture des meilleurs écrivains [illegible] et surtout de leurs œuvres politiques, pour la traduction desquels il employait Zouda, homme savant, fin et [illegible], qui lui servait de secrétaire, de traducteur de [illegible] et de confident.

Aimant sa patrie au-dessus de toute chose, plus il l'aimait plus il voyait [illegible] comment Biren la rayait [illegible] les lanières de son [illegible] et plus il voyait cela plus il cherchait la première occasion de tout dévoiler à l'impératrice, et d'arracher l'arme du supplice des mains auxquelles la tzarine avait confié seulement le gouvernail de l'empire.

Au moment où la foule servile se prosternait devant l'idole du jour et baisait le pavé du temple, tout couvert qu'il était du sang des victimes, quand des doigts de fer, mus par la cruauté, entraient dans la chair de la Russie, Wolinski seul, avec ses amis, n'abaissa pas son noble front. On lui passait cette liberté, vu son indispensabilité dans les affaires de l'État et l'attention marquée que lui portait l'impératrice, qui connaissait bien et son attachement pour elle et son amour pour la patrie. Il était impossible de changer en rien, sur cette matière, les idées bien arrêtées de l'impératrice.

Biren, de son côté, qui faisait tout son possible pour perdre son rival, non seulement ne montrait pas qu'il fût offensé par la roideur de Wolinski, mais au contraire lui était attentif et ne perdait pas une occasion de le faire valoir aux yeux de l'impératrice.

Au reste, tous deux se comprenaient parfaitement bien et se mesuraient de loin afin de se mieux renverser.

Il était impossible que les deux géants restassent debout à la fois ; l'un d'eux devait tomber.

Mais revenons à Wolinski, et retrouvons-le où nous l'avons laissé.

Ce moment de tristesse se perdit dans l'éternité ; il releva le front, secoua la tête, rejeta en arrière ses beaux cheveux noirs, et rouvrit ses yeux, sinon au jour, du moins aux objets qui l'environnaient.

Parmi ces objets étaient un bohémien et une bohémienne. Ils se tenaient debout devant lui.

La bohémienne, beauté achevée dans toute l'acception du mot, mais beauté déjà défleurie, couvait de la tête aux pieds Wolinski de son regard d'oiseau de proie, et paraissait plongée dans une profonde admiration. Le ministre eut un instant de honte d'avoir été surpris rêveur par cette créature et la regarda avec étonnement.

— Étrange jeu de la nature ! s'écria-t-il à la fin en se tournant vers Zouda. Remarques-tu ?

— Je l'ai vu seulement trois fois, et suis on ne peut plus frappé de cette incroyable ressemblance, répondit le secrétaire, en clignant finement des yeux.

Pendant ce temps une agitation extrême se peignait sur la figure de la bohémienne ; mais, l'ayant refoulée en elle, elle fixa ses yeux clairs et hardis sur les physionomies questionneuses du ministre et de son secrétaire.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Wolinski.

— Marioulla, répondit-elle.

— Jusqu'au nom ! de plus en plus étrange. Sais-tu, Marioulla, continua le ministre, que ta physionomie est des plus heureuses ?

— Elle est déjà heureuse par la seule raison qu'elle a plu à Votre Seigneurie, répondit la bohémienne.

— Reste ici, dit Wolinski ; je veux encore causer avec toi.

La bohémienne salua en posant sa main sur son cœur, et, passant derrière le fauteuil du ministre, resta, mais se tint à l'écart.

— Qu'y a-t-il encore à voir ? demanda Wolinski.

Alors apparut une Petite Russienne, mais seule.

— Où est donc son partenaire ? demanda le ministre. Eh ! Podatchkine ! je te le demande.

A cette question le nez plombé de Podatchkine blêmit, les épaules de sa mère frissonnèrent, et sa tête branla comme celle d'une marionnette vivement mise en mouvement par une ficelle.

Le malheureux jeune homme fit quelques pas en avant et répondit en bégayant :

— C'est un soûlard, Votre Excellence... un homme... méchant... hargneux... têtu.

— Et tu n'as pas pu le dompter ?

— Je n'ai fait que cela pendant la route ; mais en approchant de Pétersbourg, il se démenait si cruellement, Excellence, que j'ai craint un moment qu'il ne me mordît. Pénétré de la gravité de ma mission... vous m'avez dit vous-même, Excellence, qu'il fallait qu'ils fussent tous au complet, je me suis hâté alors de lui mettre des menottes aux mains et des entraves aux pieds.

— Tu mens ; l'ordre t'a été donné, au contraire, d'user de douceur pour les malheureux que je te confiais ; c'est même ce que désirait particulièrement l'impératrice.

— J'appelle Dieu à témoin, reprit Podatchkine, et que je m'abîme dans l'enfer, si les menottes ne sont pas toutes légères et les entraves les plus douces que l'on a pu trouver ; mais si vous permettez, je courrai toute une verste, ces entraves aux pieds et ces menottes aux pouces, sans qu'une goutte de sueur tombe de mon front, tandis que lui voyageait en voiture, et encore la voiture était-elle couverte.

— Où donc alors est-il maintenant ? demanda Wolinski.

Ici la voix de Podatchkine s'effaça tout à fait dans le bégayement.

— On lui avait ôté menottes et entraves, Excellence, pour

le mener à la revue... et lui, Dieu sait comment il a fait, mais il a fui.

— Canaille, répondit Wolinski, je sais tout ; je voulais seulement t'éprouver, tu me vends au favori. Comment ! des hommes disparaissent ainsi en plein jour ? Mais, mort ou vivant, je le retrouverai. Oh ! il est bien temps de pousser le loup dans le chenil. Accoulina, ajouta Wolinski en jetant un regard sévère sur la *maîtresse de maîtresse*, admire les belles œuvres de ton bien-aimé fils : qu'en penses-tu ? est-ce assez de le faire pendre pour une telle action ?

La vieille Accoulina fit un profond salut, croisa ses mains sur sa poitrine et répondit d'une voix pateline :

— Que ta volonté soit faite, seigneur ! tu es notre maître, et nous sommes tes esclaves.

— Tu n'es pas sa complice, je le sais, continua Wolinski en adoucissant la voix ; tu fus toujours dévouée à ma famille, toi.

— Oh ! seigneur, seigneur ! piailla la *maîtresse de maîtresse*, pardonne-lui, fais-lui grâce au nom des services de mon mari, qui fut ton menin, et moi aussi, je te sers autant que mes forces me le permettent ; je suis prête, s'il le fallait, à mourir pour toi. Voilà, imbécile, ce que tu as fait, ajouta-t-elle en se tournant vers son fils et en poussant des sanglots.

— Hors de mes yeux, vaurien ! cria Wolinski, qui ne se contenait pas facilement quand la colère lui montait au cœur ; tu es bien heureux que ton père et ta mère ne te ressemblent pas. A présent laissez-moi tous, excepté toi, dit-il, mon cher Zouda... et toi encore.

Ici Artemy-Petrowitz — on se rappelle que ce sont les deux noms de baptême de Wolinski — fit signe à la bohémienne de rester.

— A demain, dit-il, la revue pour les autres.

II

LA BOHÉMIENNE

> Je ne suis point une simple bohémienne. Je dis la bonne aventure. Mets-moi de l'argent dans la main, et je te dirai toute la vérité. (Opéra de la *Fille des eaux*.)

Wolinski, la bohémienne qui venait de produire sur lui cette impression, et Zouda restèrent seuls.

Alors Artemy appela cette femme et lui dit en la regardant avec curiosité :

— Tu devais être bien belle étant jeune ?

Malgré son âge, la bohémienne rougit.

— Oui, seigneur, répondit-elle. Il fut un temps où bien des hommes de ton rang me tapaient sur l'épaule en me clignant de l'œil ; il se peut même que quelques-uns d'entre eux baisèrent ces mains aujourd'hui si rudes et demandant l'aumône. Oh ! alors, je n'aurais pas perdu de vue un gaillard comme toi ; mais ce qui est passé ne revient pas, et l'on ne refait plus les fleurs effeuillées par le vent, ajouta la bohémienne avec une certaine poésie contrastant avec les paroles qu'elle avait prononcées d'abord.

— N'as-tu pas une fille ? interrompit Wolinski avec impatience, en ce cas, je serais curieux de la voir.

— Ah ! bah ! répondit la bohémienne en reprenant son accent populaire, si j'en avais eu une, je l'aurais déposée sur tes genoux. J'ai mis au jour des enfants, mais pas pour qu'ils vécussent, et c'est mieux qu'ils soient morts, sans quoi ils se traîneraient accrochés à ma jupe et piailleraient en demandant du pain. Non, ajouta-t-elle, ils sont tous endormis du sommeil sans réveil.

Et elle poussa un soupir.

— C'est bien dommage que tu n'aies pas quelque grande fille, sans quoi j'aurais trouvé plaisir à la comparer... Etrange ressemblance ! répéta-t-il pour la seconde fois ; plus je te regarde, plus cela m'étonne, et même jusqu'à ce signe presque imperceptible à la joue gauche. Sais-tu bien, Marioulla, que tu es l'image vivante d'une jeune princesse de ma connaissance, et qu'il n'y a entre vous que la différence d'une rose flétrie par la gelée à un bouton de rose à peine éclos.

Pendant ces observations la figure brune de Marioulla se marbra de taches blanches, ses lèvres épaisses pâlirent ; mais faisant un effort prodigieux, elle tâcha de sourire, et répondit :

— Eh bien, montrez-moi un beau jour mon double.

— Volontiers, j'en trouverai l'occasion, au palais comme partout ailleurs ; les vieilles comme les jeunes femmes aiment à se faire dire la bonne aventure, et je t'emmènerai chez elle.

— Comment ! cette princesse vit à la cour ? demanda Marioulla.

— Oui.

Les yeux de la bohémienne s'enflammèrent, et la brique de ses joues se colora d'un pourpre plus foncé.

— Sous l'œil même de l'impératrice, continua Wolinski, et, de plus, l'impératrice l'aime beaucoup.

— Eh ! mon Dieu, dit Marioulla, pour nous autres corbeaux déplumés, serait-il bien de monter à ces hauteurs ? Je crois qu'on s'essouffle fort en gravissant des degrés si élevés ; mais c'est encore pis quand, après les avoir comptés de bas en haut, on vous les fait compter de haut en bas.

— Accompagnée de moi, femme, dit Wolinski, tu monteras et tu descendras sans crainte ; mais prends bien garde, tu dois m'engager ta parole que tu me maintiendras dans l'esprit de la princesse.

— Oh ! je comprends, répliqua Marioulla, c'est notre affaire. Il est donc à croire qu'elle t'a enlevé le cœur, n'est-ce pas ? Hein ? réponds.

— Jusqu'aux oreilles...

— Et elle, probablement qu'elle t'aime aussi ?

— Par ma foi, toi qui es sorcière, devine-le.

— C'est bien, aimable et beau seigneur ; mais écoute, j'ai, moi aussi, mes conditions à faire. Mets d'abord, et à l'instant même, une pièce d'or dans le creux de ma main. Après le premier baiser que tu recevras de ta bien-aimée, tu me donneras par-dessus le marché une riche étoffe.

— C'est bon, voici ton rouble. Quant à ce qui regarde l'étoffe, je t'en donnerais une toute brodée d'or lorsque arrivera ce que tu promets ; car, que ne donnerais-je pas pour un tel bonheur ?

— Jure que tu ne me trompes pas.

— Sotte que tu es... Eh bien, que j'aie honte si j'ai menti.

— Alors, donne-moi ta main.

Wolinski sourit, jeta un regard à Zouda, qui hocha la tête, puis il tendit à la bohémienne sa belle et blanche main.

La bohémienne la saisit avec avidité. Elle en observa attentivement les lignes, et parut se recueillir pendant quelques instants. Enfin, d'une voix mystérieuse :

— Il y a longtemps, bien longtemps, qu'à toi et à une jeune fille on vous chanta le chant des noces ; sur vos têtes furent posées les couronnes d'or des jeunes mariés. Tu lui donnas bien des baisers, mais ce n'est que maintenant qu'on vient de lui chanter le chant des morts. Dieu garde son âme ! Tu lui donnas le dernier baiser terrestre.

Wolinski baissa tristement la tête en signe d'assentiment.

Alors Zouda, regardant la sorcière :

— Elle lit dans votre main comme elle lirait dans un livre imprimé, dit-il.

— Tu n'as pas d'enfants, dit la bohémienne, mais ce n'est pas faute d'en avoir désiré.

— Tu ouvres mon cœur et tu y regardes, soupira Wolinski ; continue, puisque tu y lis si bien.

— Je vois briller derechef la couronne d'or des mariés, et le temps est proche où elle sera posée sur ta tête. La future... Oh ! la belle taille ! oh ! le bel œil noir ! oh ! le fin sourcil, et avec cela blanche comme l'écume.

— Dis mieux : avec ce petit hâle qui ressemble au chanvre quand on le peigne. Mais que sont les plus blanches auprès d'elle ?

— Il se peut que je me sois trompée, répondit la bohémienne en rougissant ; mais je tiens pourtant à te dire qu'elle n'est pas de la terre de Russie. Elle vient de loin, du pays d'où nous viennent les cygnes au printemps !

— Oh ! mais tu es allée loin, tu as donc eu le temps de prendre tes renseignements, dit en souriant Wolinski.

Le secrétaire poussa un cri d'étonnement.

Marioulla regarda de nouveau dans la main de Wolinski, et continua :

— Que veux-tu ? je puis me tromper, mes lignes me l'indiquent ainsi ; ce n'est pas moi qui les ai tracées. Prends garde, soigne nuit et jour ton trésor, ne gaspille pas celui-là avec ta légèreté habituelle. Veille aussi sur toi-même, mais avant tout il faut que tu saches bien que ce n'est pas le sang de poisson des Russes qui coule dans les veines de ta bien-aimée. Le premier enfant que tu auras sera un garçon... Plus loin, les lignes s'enchevêtrent de telle façon que je n'y puis plus rien voir. Assez pour la main qui est du côté du cœur. Donne-moi la droite.

Wolinski lui donna la main qu'elle demandait.

— Ah ! ah ! fit la bohémienne, celle-ci manie le sabre, ou, pour mieux dire, — elle hésita, — la plume, qui est une tranche invisible, mieux que le fer. Cette main te trouve l'argent, l'honneur, la gloire... et pour ces sortes de choses, vous autres, vous oubliez l'amour. De sorte qu'à nous, pauvres abandonnées, il ne reste que les larmes et le désespoir.

— Sais-tu bien que tu es éloquente ? Mais où diable as-tu

qui t'a appris à faire de si belles phrases? Allons, voyons, continue.

— Eh bien! écoute: tu as du crédit chez notre mère l'impératrice; mais tu luttes, ou du moins tu t'apprêtes à lutter avec un homme plus fort que toi. Abandonne tes projets dangereux, dompte ton caractère altier, endors ton cœur; la force ne ferait rien; mieux vaut l'adresse. Attends tout du temps... Cède le pas au premier; c'est assez, crois-moi, si tu peux parvenir à être le second.

— Je serai volontiers le dixième! s'écria Wolinski hors de lui, mais seulement après l'homme qui méritera d'être le premier, qui aimera son pays et lui donnera le bonheur!

— Oui, car si cette seconde ligne va au travers de la première, tu es perdu.

— Mettons de côté Machiavel, mort et enterré, dit Zouda, et attaquons-nous au vivant, qui, en somme, donne d'aussi bons conseils que le fameux secrétaire de César Borgia.

— Marioulla, dit avec bonté le ministre, tu es sage comme un bon livre; tu vois loin et profondément; tu ressembles à une personne que... j'estime, et par cette raison tu m'as plu.

— J'attache un grand prix à tes paroles, seigneur; plus de prix qu'à l'argent et l'or.

— Quand donc veux-tu... voir ton double?

— A l'instant même! allait s'écrier la bohémienne; mais elle s'arrêta.

Puis tout haut:

— Aujourd'hui demain, répondit-elle; cela m'est égal; quand tu voudras.

— Je ne sors pas aujourd'hui; mais demain je parlerai de toi à la cour comme d'une célèbre diseuse de bonne aventure. Viens à midi précis au palais, demande-moi; on te laissera entrer, j'en réponds.

— Moi, au palais! j'en tremble d'avance.

— Bagatelle! une maison avec des hommes comme ceux qui sont ici. Seulement n'oublie pas nos conventions.

— Si tu as besoin de mandragore ou de toute autre plante magique...

— Bast! j'aime mieux ta finesse et ton esprit; mais prends garde!...

Wolinski posa un doigt sur ses lèvres en lui jetant un regard significatif.

— Ne crains rien, seigneur; tu n'as pas mis le pied sur une imbécile. Je suis trempée de la sorte que je couperais plutôt ma langue avec mes dents et l'avalerais, que de dire ce que l'on doit taire. Adieu donc, mon bon seigneur; n'oublie pas surtout le brocart.

— Ce que je te promets je le tiendrai. Zouda, écris un laissez-passer de ma part, pour que la police ne les tourmente pas et dis que je réponds d'eux.

Le papier fut fait dans le quart d'un instant, signé par le ministre lui-même, et donné à la bohémienne.

Après quoi Wolinski passa avec Zouda dans une autre chambre, et Marioulla dit à demi-voix, mais cependant avec intention d'être entendue:

— Pourquoi donc ne suis-je pas une grande dame? pourquoi n'ai-je point de fille?

Sur ce, elle disparut à son tour, et alla rejoindre son compagnon; celui-ci l'attendait à l'une des entrées intérieures de la cour; il fut enchanté de son arrivée, car un froid de plus de vingt degrés commençait à le transpercer si fort, habit et peau, que depuis longtemps déjà il se balançait d'un pied sur l'autre, comme un ours qui s'apprête à danser. Or comme Marioulla, après la conduite du ministre avec elle, était déjà devenue une espèce de puissance, elle mena son camarade transi de froid à la cuisine de la maison; là, on les réchauffa en leur donnant vivement à manger. Tant que dura le dîner, la valetaille arrivait des appartements supérieurs et ne cessait de chuchoter avec les cuisiniers, et la bohémienne qui, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, ne cessait de questionner les domestiques sur la vie privée de leur seigneur, reçut à plusieurs reprises des réponses qui l'affermirent dans l'idée que Wolinski était veuf.

En quittant la maison, Marioulla devint de plus en plus pensive; elle ne cessait de se parler à elle-même.

— Quelle gelée! dit tout à coup son camarade en enfonçant son bonnet jusque sur ses yeux et en couvrant sa barbe de son [illegible], précaution parfaitement inutile, attendu que le [illegible] étant déchiré en vingt endroits, la barbe sortait par tous les trous. On risque à chaque instant d'égarer son nez et ses oreilles dans cette maudite ville de Livoniens qu'on devrait plutôt nommer les cinq cents villages. Là, une grande [illegible] et près d'elle des terriers collés; là, derechef des [illegible] et des terriers encore, c'est en vérité comme qui dirait [illegible] de gamins en guenilles qui se mettraient à jouer avec un gros et joufflu paysan; et parmi tout cela des prairies et des places, c'est, on le croirait, fait exprès pour que le vent [illegible] plus de liberté.

La bohémienne [illegible] mot.

— Sapristi! continua le bohémien, vois donc comme les ailes de ces moulins à vent se démènent! ce sont les seuls qui se réchauffent aujourd'hui: brrrrrou!

La bohémienne continuait de garder le silence.

— Eh! eh! ma mère, mais tu as une joue qui a blanchi, frotte vite.

— Qu'elle blanchisse, répondit Marioulla, il n'y aurait pas de mal que la gelée me défigurât au point que l'on ne pût me reconnaître.

— Eh, qu'as-tu donc, ma mie Marioulla? il paraît que nous sommes de mauvaise humeur aujourd'hui?

— Je ne voudrais pas cependant que la gelée m'emportât le nez (la bohémienne le couvrit de sa manche), car, sans nez, je craindrais de me présenter devant elle. Mon cœur saigne à cette seule idée que je lui ferais peur et qu'elle ordonnerait de me chasser de sa présence.

— Demain au palais, fit-elle après un instant de silence. Je la perdrai avec ma ressemblance. Puis, tout à coup: — Non, non, continua la bohémienne, je ne puis me permettre cela, je m'arracherai plutôt un œil et me rendrai hideuse, s'il le faut. Enseigne-moi, brave Basile, comment faire pour que je ne lui ressemble pas, et néanmoins ne point paraître repoussante?

— J'y penserai quand nous serons au chaud, répondit Basile; ici mes idées gèlent.

— Oh! pense, mon ami, pense bien, tu m'allégeras la poitrine d'une meule qui m'étouffe; je me fâche si tu as pitié de moi. Aie pitié seulement de mon enfant, de mon trésor! Prends tout ce que j'ai. Si cela ne suffit pas, je me mets désormais à ton service, et m'engage à te servir comme une esclave.

— Oh! ma foi non, répondit le bohémien; c'est moi qui suis ton serviteur, Marioulla, car tu es ma bienfaitrice; tu me donnes à boire, tu me nourris, tu m'habilles; je suis prêt à faire tout ce que tu voudras; il n'y a que dans le cas où tu m'ordonnerais de tuer que je te désobéirais. Mais, à propos de quoi veux-tu te défigurer ainsi?

— Vois-tu, Basile, par la grâce de Dieu, il se trouve que ma fille Marie est ici... Y serais-je venue, si ce n'était pas pour la voir, ma fille, au faîte des honneurs, de l'opulence, de la gloire? Autour d'elle, comme autour d'une princesse royale tournoient tous les grands de la cour, et tout à coup, comprends-tu, Basile? on apprendrait qu'elle est, quoi?... la fille d'une bohémienne! Que deviendrais-je alors? ou plutôt que deviendrait ma pauvre enfant? Tu comprends bien, Basile, que si une pareille catastrophe arrivait, je n'y survivrais pas; par malheur, elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Voilà déjà Wolinski et cet autre qui est près de lui qui l'ont remarqué: ce serait de même avec les autres. Bonté divine! rien qu'à cette idée mon sang se fige dans mes veines... de princesse devenir bohémienne!... tomber si bas!... Je l'ai dorlotée, je l'ai élevée dans du coton, j'ai fait tout au monde pour lui cacher la honte de sa naissance; elle ignore que je suis sa mère, et je veux qu'elle ne le sache jamais! Je jouis de l'être... sa mère! mais je n'ai pas besoin de la voir. Je suis heureuse par l'idée seule qu'elle est riche, qu'elle est puissante; je mourrai sachant que j'aurais pu par un mot, oui, par un mot... la perdre, et ce mot, je ne l'aurai pas dit! Vois-tu, c'est à moi seule qu'elle doit tout; mais c'est entre moi et Dieu. Oui, mon brave, oui, voilà ce qui me console maintenant; oui, Basile, voilà ce qui me consolera encore quand mes yeux commenceront à s'éteindre pour toujours.

Et Marioulla passa le dos de sa main sur ses joues baignées de larmes.

— Eh bien! petite mère, tes paroles viennent de me réchauffer mieux que n'aurait fait un verre d'eau-de-vie dit le vieux bohémien, en toussant dans sa main, et par quelque moyen que ce soit, je viendrai en aide à ton malheur. Que l'on me coupe la langue si je ne dis pas vrai.

Sur ce, tous deux se turent, comme si par un rude temps les paroles elles-mêmes gelaient.

Les places et les rues étaient désertes; de temps en temps passait rapidement un courrier placé sur le devant du kibitch fermé; souvent aussi se glissaient à droite et à gauche des physionomies suspectes, tandis que dans l'ombre on entendait résonner les fers des condamnés qui, en se rendant d'une prison à l'autre, chantaient leurs lugubres chansons.

Tout le temps que dura la route, les deux bohémiens ne rencontrèrent qu'un seul équipage; c'était une voiture couverte, devenue et gercée par le temps; elle était tirée par quatre rosses à harnais de corde, et sur le siège de derrière se tenaient trois gigantesques valets chaussés de bottes roussies et pelées, habillés de pelisses en peau de chien et ornés de galons en guenilles. Au fond de l'équipage on distinguait un personnage coiffé du bonnet à ailes de pigeon, en pelisse fourrée recouverte de velours, enjolivée de glands d'or. Les glaces de la voiture étaient abaissées, par la seule raison probablement qu'elles ne pouvaient pas se lever; et c'est pour cela sans doute que celui que renfermait le modeste équipage ne cessait de se frotter les oreilles et le nez, tantôt d'une manche de sa pelisse, tantôt de l'autre.

Les deux bohémiens marchaient toujours, et, tout en mar-

chant, Basile regardait avec attention chaque maison devant laquelle il passait afin de s'orienter et de retrouver son chemin s'il avait à revenir par le même endroit.

— Qu'as-tu donc à écarquiller les yeux de la sorte demanda enfin la bohémienne, et à regarder, comme tu fais, à droite et à gauche ? Nous ne pouvons pas nous perdre, n'est-ce pas, puisque nous allons au palais ?

— Bon ! répondit Basile, ce n'est pas ce qui me préoccupe ; je connais Pétersbourg comme tu connais Jassy. Pour un matelot russe, et par-dessus le marché pour un ex-matelot de Pierre le Grand, il serait honteux de ne pas connaître le quartier des vaisseaux. Si tu veux, tiens, je te dirai toutes les maisons, et même ceux qui sont dedans. Vois, par exemple, cette grande barque qui ressemble à un coffre, avec son toit deux fois plus haut qu'elle, c'est la maison d'Ostermann (1) ; près d'elle, là, au bout de la prairie, vois-tu cette petite maison en bois ornée de colonnettes ? c'est là qu'habite l'archevêque de Novogorod, Prokopowitch. A droite, cette mauvaise petite église en pierre entourée d'une palissade en bois, c'est l'église d'Isaac. C'est une chose curieuse, j'ai beau venir à Pétersbourg, m'en aller et y revenir, on y travaille toujours ! On y avait placé une fameuse horloge à sonneries : à chaque heure elle faisait tapage. Mais il y a quatre ans, dit-on, que le prophète Elie se fâcha de voir une musique sur une église, et brisa l'horloge d'un coup de foudre (2). Ah ! voici qu'à présent nous passons devant la petite forteresse de l'Amirauté ; vois donc maintenant comme cette coupole brille au-dessus de cette tour : c'est comme qui dirait la gloire de Pierre. Ah ! c'était un fier tzar, celui-là, quoiqu'il rossât rondement, et de sa main encore, ceux qui se permettaient de le contrarier. Aussi faisait-il bon vivre alors, pourvu que chacun fît son affaire. Alors, sur ces prés qui se déroulent là-bas, on voyait poindre du milieu des marécages de petites huttes en terre ; du soir au matin et du matin jusqu'au soir on n'en entendait sortir que des chansons ; on s'y amusait, là-bas !... Mais à présent que l'incendie les a rasées, sont venus ces grands palais aux toits aigus et qui semblent défoncer le ciel. Seulement, plus de gaieté plus de chansons joyeuses ; on se tait dans ce palais-là... Brrrou ! — C'est comme dans les prisons.

La bohémienne faisait peu d'attention au bavardage de son camarade ; plus elle avançait, plus son pas devenait rapide ; elle paraissait ne jamais pouvoir arriver trop tôt au palais.

Tout à coup un homme qui les suivait, mais à si bas bruit que c'était à peine si l'on pouvait l'entendre, se rapprocha d'eux et cria :

— Arrêtez ! le mot d'ordre de cette nuit ?

— Ah ! petit pigeon, répondit la bohémienne, glissant avec précipitation dans la main de l'inconnu une pièce d'argent, laisse-nous, au nom du ciel, poursuivre notre route ; nous allons, par ordre de Wolinski, pour une affaire qui l'intéresse ; c'est lui-même qui nous envoie.

A ce nom, l'inconnu regarda de tous les côtés, et voyant que personne ne l'observait, prit l'argent et dit à voix basse :

— Allez, vous êtes heureuse d'être tombée sur un brave garçon, sans quoi vous n'eussiez pas été quitte à si bon marché.

Et il avait raison, car, par le temps qui courait, cette rencontre pouvait conduire les deux bohémiens directement chez le bourreau.

Ils continuèrent leur route en silence ; bientôt s'offrit à leurs yeux une maison à trois étages avec des modèles de vaisseaux placés sur le faîte des portes cochères.

Ensuite venait le palais.

A la vue de ces bâtisses, la langue du vieux bohémien se dénoua de nouveau.

— Vois-tu, dit-il, cette maison ornée de vaisseaux ?

— Eh bien ? demanda Marioulla.

— C'est la maison donnée par Pierre à Apraxin ; et cette autre maison où, à travers les fenêtres couvertes de givre, on voit briller tant de lumières ?

— N'est-ce pas déjà le palais ?

— Oui ; oh ! qu'il doit être bon d'y vivre ; mais la meilleure chose de tout cela, c'est qu'il doit y faire chaud ! Je te parie tout ce que tu veux qu'en ce moment notre mère l'impératrice se promène les bras découverts, ou bien se dodeline dans le duvet. Brrr ! quelle chienne de gelée, elle vous coupe jusqu'à la respiration !

En disant cela, le bohémien ne cessait de battre des bras contre ses côtes.

— Sais-tu bien, dit avec un enthousiasme marqué et en doublant le pas la bohémienne, sais-tu bien que c'est dans ce palais qu'habite ma Mariolizza ?

Le vieillard hocha la tête.

— Oui, oui incrédule, insista Marioulla, oui, elle habite dans ce beau palais, oui, ma fille est devenue une princesse, et chacun, même l'impératrice, la chérit et la caresse.

— Ma foi, reprit le bohémien, d'un air de doute, je crois volontiers que l'on te trompe.

— Démens-moi encore une fois, et je t'arrache les yeux. Pourquoi ne serait-ce pas, puisque cent personnes me l'ont affirmé ? Parles-en au premier venu ; non seulement tout le monde l'aime, mais tout le monde en dit du bien. Enfant encore, elle était si bonne ! Et Wolinski donc !.. ah ! si cela pouvait arriver ! Au fait, pourquoi pas ? elle est bien son égale, il me semble, elle est princesse !... Mais, es-tu bête, mon bon Basile, que tu ne me réponds rien, ou bien es-tu devenu sourd ?

Les beaux yeux de la bohémienne brillaient de joie dans la nuit, ses joues flamboyaient malgré la gelée, et elle paraissait prête à danser au milieu de la place publique.

— Eh ! la vieille ! dit Basile, tu deviens folle !

— Oh ! il y a de quoi ! Attends, arrêtons-nous un peu devant le palais.

— Pour qu'on nous demande derechef le mot d'ordre, et pour qu'on nous fourre dans le sac de pierres ?

— Ah ! par ma foi, qu'on nous demande le mot d'ordre, que l'on nous arrête, que l'on nous emprisonne, je n'ai peur de rien, moi ; vois-tu cette ombre à l'une des fenêtres ?. Il se peut que ce soit elle... elle, elle... son cœur a deviné sa mère. Basile, si, en ce moment, elle regardait de mon côté... Mais parle donc, imbécile !

— Elle te regarde ! répondit le vieillard ennuyé, soit, et n'en parlons plus.

— Que la bénédiction de Dieu descende sur ta tête, mon enfant ! s'écria la bohémienne. Tu es dans un palais, trésor de mon âme ! tu as chaud, tu es bien, et moi, je suis vagabonde et mendiante ; et je me tiens, à la gelée, au milieu de la place. Mais que me fait tout cela ? Toi, tu es heureuse, mon âme, mon bouton de rose, mon ange, et je suis heureuse aussi, moi. Tu es princesse, tu es riche : je suis doublement contente, et ne veux pas même être impératrice. Le cœur me bat comme s'il voulait sortir de ma poitrine ; as-tu seulement la conscience, mon enfant, ma fille, mon trésor, que c'est moi qui ai arrangé tout cela pour toi ?

— Voici qu'on avance deux voitures du côté du perron, interrompit Basile. Comme elles brillent ! je le crois bien, elles sont en or. Peste ! quels chevaux ! ce doit être pour l'impératrice ; allons-nous-en ; tu sais bien, Marioulla, que quand l'impératrice sort, il est défendu de rester sur la place.

— Courons vite, au contraire, et plaçons-nous près du perron même.

— Fais ce que tu voudras ; mais je te promets que tout cela finira par un nœud coulant, et, ce qui est bien pis, comme tu dis, tu perdras ta Mariolizza.

— La perdre, imbécile ! ne suis-je pas sa mère ? Il se peut que ce soit elle qui s'en aille. Oh ! si je pouvais la voir, ne fût-ce que d'un œil !

Et la bohémienne bondissant, se trouva près du perron, où son camarade, quelque danger qu'il courût à son avis, se hâta de la rejoindre.

Il est vrai qu'en la rejoignant, le pauvre Basile était plus mort que vif.

On les eût sans doute roués de coups de bâton, mais il était trop tard...

En ce moment apparut l'impératrice, Anne Ivanowna.

Sur sa figure brune, couverte de petite vérole, se peignait une tristesse qu'elle essayait inutilement de changer en sourire : elle était souffrante, et les médecins lui conseillaient de se distraire le plus possible et de prendre l'air. Elle partait pour le manège de Biren, où ordinairement elle passait une demi-heure à monter à cheval. Elle avait eu le caprice d'y aller ce soir-là sans prévenir personne, et c'est à peine si l'entourage de Sa Majesté eut le temps d'expédier un messager au duc, afin de l'avertir de cette visite, ainsi que deux pages du manège même, qui devaient tout préparer pour que l'impératrice n'attendît pas.

Comme nous l'avons dit, plusieurs courtisans, hommes et femmes, enveloppés de pelisses aux couleurs éclatantes, l'accompagnaient.

Parmi les femmes, une surtout se distinguait par sa beauté et son petit bonnet pointu, entouré de poils de castor, taillé en forme de cœur, et dont l'agrafe en diamants retenait trois plumes blanches d'un oiseau inconnu en Russie. Quatre boucles tombant de dessous le bonnet se mêlaient au castor de son collet.

Si nos aïeux avaient eu à faire comprendre dans un de leurs contes une semblable beauté, ils eussent dit tout simplement :

Elle était si belle, qu'on ne pouvait ni la peindre au pinceau, ni la décrire à la plume.

C'était la princesse moldave Mariolizza Lehenko.

L'impératrice se plaça dans la première voiture, accompagnée d'une dame plus âgée qu'elle. Dans l'autre sauta avec

---

(1) Elle était bâtie où se trouve aujourd'hui le sénat.

(2) Saint Elie, emporté au ciel sur un char ardent, est considéré en Russie comme le moteur du tonnerre.

Quand le tonnerre gronde, le peuple dit en se signant :

— Entends-tu Elie qui se promène dans sa charrette ?

la légèreté d'un oiseau Mariolizza, autour de laquelle vieux et jeunes cavaliers s'empressaient.

A peine son petit pied, chaussé de bottines de maroquin rouge, eut-il disparu, qu'une autre dame, gênée par ses paniers la suivit dans la voiture.

Ce fut alors qu'on eût pu voir, au milieu de la foule attirée par ce brillant spectacle, deux yeux noirs qui, fixés sur la princesse moldave, semblaient vouloir la percer de part en part. Dans ce regard, éclatait tout un monde de sentiments, toute la vie, toute l'âme de celle à laquelle il appartenait. Si vous les eussiez vus, ces yeux, même au milieu d'une multitude, vous les eussiez remarqués ; ils auraient pénétré dans votre propre cœur, et vous auraient poursuivi la nuit et le jour.

C'étaient deux yeux de mère !

En se retournant dans la voiture, la princesse les rencontra, et, tremblante de tous ses membres, saisit la main de sa compagne.

En ce moment la voiture s'ébranla ; on entendit dans la foule un cri rauque, étouffé, comprimé dans la poitrine de celle qui le poussait.

On parlait, on riait autour d'elle, et cependant ce cri fut entendu.

— Qu'y a-t-il ? se demanda-t-on.

— C'est une bohémienne qui vient de tomber, répondirent quelques voix ; elle a probablement été trop serrée ; mais le bâton n'aura pas pour elle les attentions d'un petit frère il la relèvera.

Il relèverait un mort, ce bon bâton.

Et la foule se dispersa, sans s'inquiéter davantage de la bohémienne près de laquelle Basile resta seul.

III

LA STATUE DE GLACE

> Et je mourrai jeune, et mon corps sera abandonné aux vers, sans funérailles et sans pleurs, et mes ennemis ne seront punis ni par les dieux ni par les hommes. JOUKOWSKI

Le palais d'été ! le jardin d'été ! Que de beaux souvenirs enroulés autour de ces deux noms comme le lierre autour de deux arbres magnifiques ! Là, dites-vous, dans ces petites chambres si pauvres et si simples, Pierre I[er] créait cependant de grandes choses, qui, dans l'avenir, croîtront encore et abriteront nos descendants. — Là, sous l'ombre de ces tilleuls plantés par lui-même, l'empereur, après une journée dure et pénible, aimait à se reposer en goûtant les plaisirs d'un bon et simple bourgeois. — Qui ignore que ce jardin fut le rendez-vous de tout Pétersbourg, quand le tzar, qui cachait difficilement sa joie, se hâtait de communiquer à ses sujets et à ses enfants ses succès dans cette laborieuse lutte, entreprise pour le bonheur de la Russie ? Alors la joie gagnait tout le monde, chacun y prenait une part active ; c'est que nos aïeux n'aimaient pas à faire les difficiles quand les appelaient près d'eux l'empereur ou l'impératrice. Ivres de vin, d'hydromel, et de triomphe, ils s'en donnaient d'autant plus que le grand tzar lui-même partageait leur ivresse ; tous parlaient haut sans cacher ce qu'ils avaient dans l'âme, rien n'était secret pour le maître. Les allées étaient pleines du bruit de la foule ; on s'embrassait partout ; dans la grotte ornée de coquillages on entendait le doux bruit des baisers. Les jets d'eau murmuraient en retombant dans les bassins, et les statues de marbre elles-mêmes semblaient se mouvoir au milieu des groupes mouvants. Sur la grande place qui avoisine le jardin, on voyait le peuple s'agiter ; il s'y exécutait nombre de carrousels et la multitude se pressait surtout du côté de la ménagerie, dans laquelle on montrait deux lions et un éléphant. La nuit seule, devenue obscure, dispersait les promeneurs, et quand le tzar, après avoir dit adieu à ses convives, se retirait dans sa petite maison à deux étages, gardée par le seul amour du peuple, il pouvait entendre les bravos des étrangers et les bénédictions des Russes.

Et tout à coup disparaît toute la féerie de ces grands souvenirs. Le seuil de ce temple est franchi par Biren, qui y plante une hache dans le sanctuaire de la majesté sacrée et de l'homme de génie ; pénètre le sacrilège. Il n'a pas recouvert de hauts faits la nudité de sa naissance ; son ambition n'est justifiée par aucune grande action ; ce n'est que par une apparence de majesté, substituée à la réalité, qu'il poursuit son but. A la chétive maison d'où il sort, il a ajouté deux ailes immenses : il les a remplies d'une cour brillante et de la garde du duc de Courlande. Partout éclate le pouvoir, le luxe, la fortune ; partout pèse et s'alourdit l'usurpateur momentané. A-t-il pour lui l'amour du peuple ? qu'a-t-il fait de grand pour être à la place qu'il occupe ? Non, la maison a changé de maître, et tout a changé avec la maison. — Il fut un temps où cette maison ressemblait à un corps de garde et où elle était un palais ; Biren s'efforce d'en faire un palais, et elle n'est plus qu'un corps de garde. Autour de cette habitation règne la terreur ; le jardin se tait pendant les fêtes comme dans les jours ordinaires ; on n'a pas besoin maintenant de chasser le peuple du jardin, il s'en détourne, il s'en écarte, il le fuit. Comme le labyrinthe où, entré une fois, on n'échappait plus à la dent du minotaure, celui qui, poussé par la nécessité, doit passer devant cette maison, s'efforce de choisir le chemin le plus obscur et le plus éloigné.

Au commencement de cet hiver de 1739, pendant lequel s'ouvre notre action, ce jardin, dont les eaux étaient enchaînées par la glace, dont les arbres avaient perdu leurs feuilles, et dont les branches étaient couvertes de givre, comme les perruques poudrées du temps ; ce jardin, avec ses sentiers dans lesquels s'engouffrait le vent, avec ses statues vêtues de neige et apparaissant comme des spectres couverts de linceuls, inspirait une terreur plus grande encore que de coutume.

N'entrons pas dans la maison de Biren, mais dirigeons-nous vers son manège, qui se trouve situé sur les bords mêmes de la Neva, et que chauffent à ses deux bouts deux immenses poêles de faïence peinte.

Auprès de l'un de ces poêles monte une estrade en forme d'amphithéâtre avec une balustrade ; cette estrade est surmontée d'un dais en drap rouge à glands et cordons d'or ; sous ce baldaquin, on voit un fauteuil à haut dossier, en velours écarlate ; aux deux côtés de ce fauteuil, roides comme deux piquets, se tiennent deux pages coiffés de hautes perruques poudrées, aux joues vermeilles et en habits à la française, dont les pans touchent presque la terre ; des bas de soie et des souliers à grandes boucles complètent leur ajustement. De temps en temps ils appuient sur le treillage leurs têtes alourdies par leurs perruques, prouvant par là combien elles leur pèsent.

Cette estrade et ces pages étaient la seule chose qui fût digne de remarque dans le manège.

Derrière le bâtiment s'étendait une cour immense entourée de magnifiques écuries, où les beaux chevaux venus du Holstein, d'Angleterre et de Perse, vivent avec un confort tout princier ; comme on les soigne ! comme on les gâte, ces nobles animaux ! les serviteurs qui sont près d'eux envient leur bonheur. Un mur s'allonge des écuries jusqu'au quai ; derrière ce mur s'ouvre une petite cour sordide, et au milieu de cette cour s'enfonce un puits avec seaux, cordes et tourniquet pour élever l'eau. Cette eau est conduite jusqu'aux écuries par une rigole de fer ; près de la margelle du puits, pareil à un cadavre décharné, se dresse un arbre presque sans branches.

Quant à la cour, elle a deux entrées : l'une donnant sur la Neva, l'autre sur la Fontanka.

Supposons que nous sommes venus au manège une demi-heure avant les pages, et voyons ce qui se passe au fond de cette misérable petite cour.

A cet arbre que nous avons indiqué comme poussant près du puits, un homme de grande taille, légèrement voûté, à figure blême, avec l'expression du désespoir peinte dans ses yeux fauves, était attaché par-dessous les aisselles ; ses pieds nus étaient chargés de chaînes.

La mèche que les Petits Russiens de cette époque portaient seule, à l'instar des Chinois, sur leur tête rasée, indiquait suffisamment à quelle race il appartenait.

C'était celui-là même qui manquait à la revue de Wolinski.

Une gelée terrible enfonce ses serres aiguës dans tout ce qui est doué de vie ; les hommes respirent péniblement ; l'oiseau est arrêté dans son vol, et le soleil lui-même, comme un boulet rougi, a semblé avec peine, en se contraignant, percer la brume aux prismes glacés dans laquelle il s'est éteint.

Il était donc bien dur pour l'homme aux vêtements légers que l'on porte dans la Petite Russie, de rester pieds nus dans la neige et sous la morsure d'une pareille atmosphère. Et néanmoins, le Petit Russien tenait ferme ; pas un cri, pas un soupir ne sortait de sa bouche ; seulement ses dents claquaient. Il avait commencé par trembler de froid ; maintenant il semblait pétrifié. Ses pieds brûlaient d'abord comme s'ils eussent été posés sur un fer rougi ; mais bientôt ils avaient fini par ne plus rien sentir. Devant lui, un petit officier ventru, à physionomie féroce, vêtu d'une pelisse fourrée, sautille et fait le brave, c'est Grosnott, l'aide de camp du duc de Courlande.

A chaque côté du patient se tiennent deux palefreniers.

— Dire des gros mots contre Son Altesse ! Présenter des rapports contre lui ! criait Grosnott en baragouinant le russe avec une voix éraillée par la fureur, et en approchant

son poing de la figure de sa victime. Sais-tu bien, misérable, avec qui tu te mesures ? Ah ! nous allons te peigner la mèche avec un peigne courlandais, nous humilierons ta fierté, chien de Mazeppa !

Le Petit Russien poussa un profond soupir et leva les yeux vers le ciel.

— Eh bien ! est-ce que le froid ne te porte pas conseil ? Diras-tu où sont les papiers ?

— Non, répondit avec énergie le Petit Russien.

— Nous allons voir ! s'écria l'aide de camp. Hé ! drôles ! un seau d'eau.

Les palefreniers eurent en un clin d'œil tiré un seau du puits. La figure du Petit Russien se crispa, ses yeux s'injectèrent de sang et se fixèrent sur la figure de son tourmenteur.

Grosnott hocha la tête, comme s'il voulait se défaire du regard immobile du patient, et fit signe aux deux autres palefreniers de se placer sur un banc posé près de l'arbre et de lever le seau d'eau en le prenant des mains de leurs camarades.

— Diras-tu où tu as caché le rapport ? demanda l'aide de camp.

— Je l'ai remis à Dieu, fut la réponse du Petit Russien.

— Versez, cria Grosnott.

L'ordre fut exécuté à l'instant même. Un nuage de vapeur s'élança du corps du patient, mais cette vapeur disparut à l'instant même, éteinte par la terrible gelée.

La mèche de cheveux qui surmontait la tête du patient se couvrit de perles, une fumée monta de son crâne, sa chemise se roidit sur son corps comme du carton foulé.

— Dieu ! Dieu ! Dieu ! murmura le Petit Russien, sur trois notes différentes qui allaient s'éteignant de plus en plus.

Puis, faisant un effort inouï pour reprendre ses forces, il ajouta :

— Le rapport arrivera à l'impératrice, — même si je meurs... Dis à ton chien échappé de l'enfer que Dieu lui rendra les tortures qu'il me fait endu...

Il ne put achever le mot, sa voix s'éteignit de nouveau.

— Encore un seau ! Doublez la portion, hurla l'aide de camp.

Un second seau d'eau couvrit le patient de la tête aux pieds.

A cette fois la chemise se couvrit d'écailles, et de petits filets courant dans ses plis finirent par retomber sur la neige comme du verre brisé.

Après le troisième seau d'eau jeté sur la victime, la mèche de cheveux imprégnée d'eau et gelée tomba derrière la nuque et pendit comme une stalactite. Son crâne se couvrit d'une calotte brillante, ses yeux se collèrent, ses mains s'attachèrent à son corps, tout son corps, tout son visage revêtit un voile d'argent richement diamanté. Ses pieds poussèrent peu à peu des racines de glace dans le sol. La vie flottait encore en légère vapeur au-dessus de ses lèvres ; par-ci, par-là et surtout du côté où est le cœur, craquait l'armure de glace, mais un nouveau seau d'eau passa dessus, et le Petit Russien n'offrit plus qu'une masse sans mouvement, inerte, morte.

— L'impératrice approche du manège ! cria-t-on dans la cour. Voici les pages qui arrivent.

— Arrosez, arrosez plus vite ! cria l'aide de camp effrayé, sans quoi moi et vous nous y passerons.

Encore deux ou trois seaux, et l'homme avait complètement disparu pour n'être plus qu'une hideuse statue de glace.

— L'impératrice arrive ! cria-t-on de nouveau.

Grosnott revint avec précipitation au manège comme s'il n'avait été question de rien, et ses aides s'enfuirent aux écuries.

L'impératrice aimait beaucoup l'équitation et montait bien à cheval. Cette fois, se sentant faible, elle ne fit que deux ou trois voltes, descendit de cheval, monta sur l'estrade, suivie de sa cour, et, de cette hauteur, prit plaisir à admirer Biren, qui était bien découplé et beau de figure, quoique la méchanceté perçât à travers ses yeux et se peignît dans l'angle animé et abaissé de ses lèvres.

Il était en habit de velours bleu clair ; son cheval, couleur isabelle, était couvert d'une chabraque brodée d'or et ornée à ses angles du chiffre de l'impératrice, dessiné avec des turquoises juxtaposées ; des pierres de la même espèce, mais d'une bien plus forte dimension, ornaient la bride et le mors. Le duc donna un coup d'éperon, s'approcha de l'estrade où siégeait l'impératrice, et après s'être découvert, parut attendre un compliment.

L'impératrice se leva, s'approcha de la balustrade, sourit au cavalier, et caressa de sa main la tête du bel animal que montait Biren. De son côté, l'animal allongea sa tête sur la rampe, comme si cette première caresse ne lui suffisait pas. Il en demandait encore une seconde. Alors des noms plus tendres les uns que les autres furent donnés par l'impératrice à cette noble bête que Biren avait l'habitude de nommer le Diamant de ses écuries. On ordonna d'apporter un morceau de pain, que le cheval prit des mains mêmes de l'impératrice. Les dames de la cour paraissaient admirer cette scène, toute l'âme des petits pages brillait dans leurs yeux pétillants de joie. Mariolizza seule ne prenait part qu'à ce qui se passait auprès d'elle, et souvent ses yeux se portaient et se fixaient sur la porte de sortie du manège.

— Partons, dit enfin l'impératrice en inclinant gracieusement la tête vers Biren, qui de son côté sauta à bas de son cheval, lequel resta comme planté en terre et sans plus bouger qu'un cheval de bronze, s'avança vers l'impératrice, et l'aida à descendre de l'estrade.

A la porte du manège tremblait à l'air l'aide de camp Grosnott et un autre personnage en habit de satin rose, que l'on eût pu prendre de nos jours pour un immense ballon posé sur deux quilles ayant forme de pieds, et portant une grosse tête chauve sur laquelle, comme sur celle d'Eschyle, eût pu se briser une tortue en tombant d'en haut.

Cette tête était parfaitement vide, et si bien que si l'on eût cherché dans ce corps, il eût été difficile de trouver un cœur ; ce personnage se bourrait du matin au soir de plats et de vins qui eussent suffi à dix hommes. Ce personnage n'était en effet qu'une espèce cruelle, une superfétation humaine, moins que cela encore, si vous trouvez une comparaison inférieure. En tout temps, de loin ou de près, il suivait son seigneur et maître. A peine le duc avait-il ouvert les yeux, et le stupide personnage attendait déjà dans la chambre de réception de Son Excellence. De temps en temps il se posait sur les pointes, s'avançait vers la porte de la chambre la plus proche de celle du duc, mais cela si doucement, malgré sa lourdeur, que l'on eût pu entendre une aiguille tomber. Il collait alors son oreille contre la serrure et, comme s'il était effrayé par quelque bruit, il revenait bien vite vers sa chaise. Si le duc toussait, il tremblait aussitôt comme une feuille de peuplier ; quand enfin, vers le soir, le valet de chambre du duc revenait avec ses habits, indiquant par là que le duc était couché, le personnage en question quittait doucement la maison, et souvent se rappelait avec tristesse que le duc ne l'avait fait appeler qu'une ou deux fois dans la journée pour se moquer de lui.

Vous pouvez le voir encore à l'entrée du grand conseil, du sénat, du palais, et même de la chancellerie secrète ; mais comprenez bien que ce n'est qu'aux séances où assistait Son Altesse ; il était impossible aussi qu'on ne le rencontrât point à toutes les cérémonies, processions, dîners de gala, où était engagée Son Altesse. Cette masse de chair, qu'un caprice du bon Dieu avait créée pour voir jusqu'où pouvait aller l'élasticité de la peau humaine, se nommait Koulkowsky ; son plus grand bonheur, la plus suave nourriture de son âme, était de se frotter aux côtes du premier homme de l'empire, quel que fût cet homme. Pendant le règne de Catherine Ire, il était l'ombre de Mentzickoff ; au règne de Pierre II, il était l'ombre de Dolgorowski ; à cette heure, il était celle de Biren ; c'est ainsi qu'il passait, comme un héritage de flatteries, de servilité et de bassesse, d'un favori à un autre, sans inspirer de crainte à qui que ce fût, et que tous les changements qu'il éprouva le virent toujours content et heureux de sa fortune. Là où se trouvait l'usurpateur se trouvait aussi Koulkowsky ; on avait même pris l'habitude de dire que là où était Koulkowsky était l'usurpateur. Devenir une chose nécessaire, fût-ce le crachoir de Biren, résumait le but et l'ambition de son existence, et il atteignit ce but. Par habitude de voir tous les jours les mêmes physionomies basses, rampantes, Biren s'ennuyait lorsque Koulkowski tombait malade.

Matin et soir le favori le voyait en souriant, quelquefois même en faisant la grimace. Mais grimaces ou sourires étaient toujours reçus par le courtisan comme un don du ciel. S'il arrivait quelquefois au duc d'être de bonne humeur, il daignait faire semblant de tirer de la tête de Koulkowsky trois ou quatre cheveux blancs que celui-ci n'avait jamais eus. Pour le récompenser de ses services, il était autorisé, au jour de l'an, à annoncer les bonnes et les mauvaises nouvelles. Une fois seulement dans le courant de sa vie, c'était du temps de Catherine Ire, on lui confia une mission tant soit peu sérieuse concernant l'Italie ; mais après l'avoir stupidement remplie, il revint dans son pays s'étant fait catholique, et même cette dernière apostasie ne l'avait-il accomplie que dans le seul but de faire sa cour au premier personnage de Rome, c'est-à-dire au pape, dont il fut autorisé à baiser la mule. Cette apostasie, qu'après son retour à Pétersbourg il avait cachée avec soin à tout le monde, venait d'être révélée à l'impératrice, qui, cherchait dans son esprit à l'en punir, non pas comme on punit les membres sérieux d'une société, mais pour en rire, comme d'une moitié d'homme, comme d'un bouffon. Pourtant il faut lui rendre cette justice qu'il savait garder le silence sur tout ce qui se passait devant ses yeux et qu'on lui défendait de dire, fût-ce à propos du plus petit bouton éclos sur la joue de Son Altesse.

Lorsque l'impératrice, en sortant du manège, aperçut Koulkowsky, elle sourit, la princesse moldave, de son côté, au premier regard, pensa éclater de rire.

On se mit en voiture. L'ordre était donné de retourner par le bord de la Neva ; l'équipage côtoya donc le mur qui allait de l'entrée au quai. La tzarine, par hasard, tourna sa tête à droite ; son regard rencontra la statue de glace et s'arrêta sur elle. Elle ordonna à l'instant même d'arrêter les chevaux et, appelant le duc, qui la suivait en traîneau, lui demanda ce que signifiait cette espèce de forme humaine dressée dans la cour.

On appela Grosnott.

— Que veut dire ceci ? demanda Biren à son aide de camp, en lui indiquant du doigt la statue.

A travers cette question il était facile de comprendre que cette question voulait dire, non pas ce qu'elle disait, mais ces mots :

— Imbécile ! qu'as-tu fait ?

Grosnott répondit sans sourciller.

— Les palefreniers de Son Altesse ont coulé, pour s'amuser, une statue de glace.

La réponse fut entendue par l'impératrice.

— Ce que je vois là, dit-elle gracieusement en se tournant vers Biren, me donne l'idée de faire bâtir un palais de glace orné de figures de toutes sortes.

— Comme cela s'est déjà fait du temps de Sa Majesté le tzar défunt, dit le duc.

— Avec les plus grands ornements et force inventions nouvelles, répliqua la tzarine, — oui. — A propos, ajouta-t-elle, je voulais donner une leçon à Koulkowsky, afin qu'à l'avenir il n'eût plus la fantaisie de baiser la mule du pape. Quel âge a-t-il ?

— Le mois dernier il a commencé son second demi-siècle, répondit le duc.

— Nous le marierons et nous ferons la noce au palais de glace. Fais-lui savoir, duc, que je le fais page.

— Malgré ses cinquante ans ? demanda Biren en riant.

— Je lui donne les dispenses d'âge, répondit l'impératrice.

— Mais nous parlerons de tout cela au chaud.

A ces derniers mots, la voiture entourée de heiduques et de trabans s'ébranla : l'ordre fut donné à l'instant même à Koulkowsky de se présenter à la cour pour prendre son service de page et de se chercher une fiancée.

Il fallait que le fil de sa vie passât à travers le trou d'aiguille et il entendit l'ordre, nous devons l'avouer, avec un calme héroïque, sans regarder de trop près aux félicitations des rieurs et des pages, qui, en qualité de camarades, lui offraient leur amitié et lui demandaient la sienne.

Bientôt le manège et la cour furent déserts, et après que la nuit fut tout à fait venue on emporta la statue de glace.

Où cela, vous le saurez plus tard.

IV

LE FATALISME

> L'élégance de ta parole tout orientale, le feu de tes regards, la finesse de ton petit pied cambré, tout en toi est créé pour la volupté et les jouissances folles.
>
> POUSCHKINE (*A une Grecque*).

Wolinski était étendu sur un des divans de son cabinet ; il était bien décidé à ne pas quitter la maison et à se dire malade, jusqu'au moment où Zouda, qu'il avait envoyé à la recherche du Petit Russien, lui aurait rendu réponse.

Ce petit Russien se trouvait être pour lui une pénible énigme.

Son cœur bouillonnait à l'idée seule que Biren, non content de passer sur les cadavres de ses victimes, posait déjà son pied sur les degrés les plus élevés de la Russie.

Le duc avait sa cour, le duc avait déjà sa garde [illegible] par méprise quelques-uns lui donnaient déjà le titre [illegible] Altesse impériale, — et il ne s'en fâchait point. [illegible] on [illegible] l'honneur du baise-main. L'impératrice [illegible] les jeux et [illegible] des affaires de l'État [illegible] visiblement et le favori [illegible] il n'y avait pas [illegible] prendre guettait le moment de s'emparer du pouvoir.

[illegible] de le perdre, pensait Wolinski [illegible] tends un [illegible] de l'impératrice à son égard ; mais quand arrive [illegible] bon Dieu !

A ces pens[illegible] tyranniquement à son esprit se réunissait [illegible] sentiment d'un autre caractère mais tout aussi [illegible] que le premier.

Il était marié [illegible]

[illegible] infortuné [illegible] l'objet de cet amour ?

La princesse Mariolizza Lehemiko, quoique âgée seulement de dix-huit ans, avait déjà passé à travers des épreuves qui eussent suffi à remplir la plus romanesque existence.

Étant encore enfant, elle avait perdu son père et sa mère ; sur le seuil même de sa maison brûlée et pillée par les janissaires, elle était tombée au pouvoir d'un pacha ! Il l'avait destinée à son propre harem ; mais pendant que la jeune beauté prenait son développement, l'âge devançait les désirs du pacha ; aux passions du cœur, aux aiguillons de l'amour succédèrent les désirs de l'ambition ; l'idée lui vint d'employer un moyen de faire sa cour au sultan.

Ce moyen, c'était de lui faire présent de cette merveilleuse beauté.

Dès ce moment, il vit dans Mariolizza l'ornement le plus précieux du harem, la future sultane favorite, et sa prévoyance alla jusqu'à compter à l'avenir sur sa protection.

Nul n'eût pris plus de soin de sa propre fille que ne le faisait le pacha de Mariolizza. Les piastres passaient à poignées dans les mains des maîtres étrangers afin de développer dans la jeune princesse tous les talents qui pourraient séduire le sultan. Les charmes extérieurs de Mariolizza, aussi bien que ses qualités morales, pouvaient bien faire que le vieillard ne se trompât point.

Quand Mariolizza, après avoir, comme dans un débat amoureux, jeté la soie noire de ses longs cheveux sur ses belles épaules, voltigeait avec un tambourin dans les mains, et tout à coup jetait innocemment sur son tuteur des yeux enflammés par la danse, ou quand, encore haletante, elle arrêtait sur lui son noir regard humide de volupté, qui semblait demander la réponse d'une question inconnue ; quand ses lèvres frémissantes et vermeilles semblaient appeler le baiser, le cœur du vieillard se serrait, et il était tout prêt de renoncer à son projet de livrer Mariolizza au sultan. Il soupirait : sa barbe, sa fortune, ses honneurs, il eût tout donné pour retrouver quelques instants de sa jeunesse passée. Mais alors le prophète, invoqué par lui, lui venait en aide, et il revenait avec plus de résolution que jamais à ses idées d'ambition. Toutefois, lorsqu'il avait eu l'imprudence de prendre à trop forte dose la liqueur défendue par le Koran, il prenait la hardiesse de poser ses lèvres sur le pied mignon de Mariolizza, touchait de sa main droite son turban et de la gauche relevait sa barbe en signe d'estime.

L'espiègle enfant alors le laissait faire par caprice, jusqu'où ne va pas le caprice d'une femme ! — elle trouvait même un certain plaisir, dont elle ne se rendait pas compte, à sentir frissonner sur ses pieds la barbe blanche du pacha. Alors, et comme par accident, avec son petit pied enfantin, il lui arrivait de jeter à bas le turban du vieillard et de découvrir sa tête chauve ; alors Mariolizza éclatait de rire, et en récompense de son humilité, elle lui permettait de reposer un instant sa tête sur ses genoux.

Au reste, elle aimait le pacha, elle l'aimait comme son bienfaiteur, comme son parent, et savait même, au milieu de toutes ses folies juvéniles, lui prouver son amitié.

Mariolizza eut tous les maîtres qu'elle voulut avoir ; elle dansait admirablement, jouait de la guitare avec un charme extrême, et comme sa maîtresse de danse et de musique était une Française, elle apprit en très peu de temps à lire, à écrire et à parler le français. De la religion chrétienne dans le sein de laquelle elle était née, il ne lui resta que des souvenirs fort vagues et une petite croix d'or qu'on lui avait trouvée sur la poitrine.

Comment cette croix s'était trouvée là, c'était ce qu'ignorait la jeune fille ; elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait sauvée des flammes, lors de l'incendie de la maison paternelle, lui défendit de jamais quitter ce symbole du Christ, qui était la bénédiction de son père.

Ce fut cette même femme qui la vendit au vieux pacha.

La maîtresse française ayant appris que Mariolizza était née chrétienne tâcha, en lui parlant la langue que ne comprenaient point les esclaves noirs, d'initier son élève aux principaux dogmes de sa religion. L'effet de ces préceptes et de l'éducation du harem fut de produire dans l'âme de Mariolizza, âme tout à la fois rêveuse et bouillante, un singulier mélange de fatalisme musulman et de mysticisme chrétien. Dans le ciel créé par sa brillante imagination habitaient et les esprits purs de la Bible, et les voluptueuses houris du paradis de Mahomet ; toutes les actions humaines étaient soumises, selon elle, à la grande et terrible loi du fatalisme.

Comme nous l'avons dit, le vieux pacha avait commencé de l'aimer comme un objet destiné à ses plaisirs, ensuite comme un moyen d'atteindre aux faveurs, enfin il en arriva à la chérir comme sa propre fille. Il la dispensa de faire les sorbets, les bonbons et autres bagatelles de ce genre confiées ordinairement aux femmes. Il supportait ses caprices, la gâtait en tout point, et la conservait comme une précieuse perle sur laquelle, de peur d'en ternir l'éclat, il craignait de respirer. Les serviteurs, changés en argus, de crainte de punition la gardait nuit et jour. Pas un coup d'œil de jeune homme ne s'égara jamais sur ses charmes

juveniles, ce riche poème qu'un demi-dieu lui-même eût désiré lire et relire pendant une éternité, comme il était arrivé à ce solitaire qui, pendant cent ans, avait écouté le chant d'une fauvette. Le temps arriva où Mariolizza dut être amenée à la cour du sultan. Mais, sous un nouveau prétexte, le pacha retardait son départ. Le jour de la séparation se leva enfin ; mais ce fut bien plus l'effet de la Providence ou du fatalisme, comme disait la Mariolizza, que celui de la volonté de l'un ou de l'autre. La guerre éclata entre la Turquie et la Russie ; la place du pacha fut donnée à son fils le célèbre Calchan-Pacha. Dès ce moment, le vieillard sentit naître en lui une haine implacable pour le sultan, détesta son fils sans prendre soin de cacher sa haine, et jura de le déshériter de tous ses trésors, et du plus précieux de tous, de Mariolizza, qu'il était décidé, disait-il, à donner à un chien de chrétien, plutôt que de la livrer à ceux qui avaient

Jugez par là de l'effet que produisit à Pétersbourg l'arrivée de Mariolizza : sa vie, ses antécédents romanesques, sa beauté, sa naissance, tournèrent la tête à toute la ville, au point que plus d'une grande dame, si elle l'eût vue, aurait volontiers donné la moitié de sa fortune pour s'approprier la princesse moldave.

Aujourd'hui on dit avec un dépit concentré :

— Ah ! j'enrage, ma chère, de ne pas avoir l'empereur à ma soirée.

Alors on disait avec un soupir mélancolique :

— Comment trouvez-vous cet Allemand Munich qui ne nous envoie qu'une seule princesse moldave ? on dit pourtant que les nôtres en ont pris tout un mille, mais selon toute probabilité, l'Allemand les a gardés pour sa patrie. Oh ! je le mordrais volontiers !

L'impératrice était enchantée de Mariolizza ; elle la plaça



Il soupirait, il eût tout donné pour retrouver sa jeunesse passée.

offensé sa vieillesse et payé d'ingratitude ses longs services. En ce moment, comme pour seconder la vengeance du vieillard, eut lieu un combat entre les Turcs et les Russes, où la victoire resta aux derniers.

La ville ainsi que la contrée commandée par le pacha fit retour à la Russie, et la belle Mariolizza, avec les richesses du père et du fils, et plus de deux mille prisonniers des deux sexes, tomba au pouvoir des vainqueurs : ce fut le pacha lui-même qui la présenta à Munich comme une princesse moldave et le pria de la recommander aux soins de l'impératrice en personne. Les malheurs de la princesse tombée aux mains des infidèles touchaient le guerrier ; il la prit sous sa protection particulière, et l'envoya, sous la garde d'un officier vieux et blessé, à Pétersbourg, après avoir écrit à l'impératrice sa romanesque histoire.

A cette époque, à la cour et parmi les grands, la fantaisie pour les petits Kalmoucks était aussi grande que quelques années plus tôt elle l'était pour les fous, les bouffons et tous les conteurs des autres sortes. On s'emparait avec avidité des enfants de la race asiatique, comme s'il s'agissait d'un chien ou d'un cheval précieux, et plus d'un mari eût souffert de la froideur de sa moitié s'il ne lui eût fait présent à la nouvelle année d'un petit monstre oriental. On s'amusait à les faire passer dans le sein de la religion chrétienne ; on les gâtait, on les couchait avec soi, comme on eût fait d'un ouistiti, d'un king-charles ou d'une perruche, après quoi on les poussait : on en faisait des officiers, ou si c'étaient de jeunes filles, on les donnait pour femme à des hommes d'épée, en les dotant parfois au détriment de ses propres enfants

tout auprès de sa chambre, avec les demoiselles d'honneur, lui fit faire un costume demi-oriental, demi-slave, et lui choisit pour précepteur de langue russe le fameux poète Vasily Kyrylovith Trétiakowsky, attaché à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Bon Dieu ! qu'il était savant, ce digne poète, et quelle langue ne connaissait-il pas !

Il écrivait les vers français mieux encore que les vers russes. Le Télémaque de Fénelon rejaillit de son cerveau sous la forme de la célèbre *Télémaquide*, renforcée de caractères grecs, hébreux, et ainsi de suite.

Comme en deux coups un buveur aguerri vide une choppe, en deux coups il vida le génie de Rollin, son maître. En ce qui concernait Mariolizza, il dut lui enseigner la langue russe par le moyen de la langue française. Douée de moyens extraordinaires, et poussée à la science par cette force intérieure qui crée des miracles, il ne fallut à Mariolizza que quelques mois pour parler librement la langue russe.

Mariolizza eut à peine le temps de se reconnaître au milieu de cette nouvelle position et de cette nouvelle existence qui n'avait aucun rapport avec celle qu'elle menait au harem du pacha, que sa beauté eut déjà le pouvoir d'attirer toute une légion d'adorateurs. Les flatteries des hommes, leurs attentions serviles, la poursuivaient au point qu'elles finirent par lui être à charge ; les vieilles femmes qui n'avaient pas de filles ne se lassaient pas de l'admirer et de le lui dire ; les jeunes à tout bout de champ l'assuraient qu'elles perdaient la tête pour elle, faisaient semblant de l'adorer, mais l'enviaient au fond.

Deux ans avant son arrivée à Pétersbourg la guerre

n'était pas encore commencée, et au moment où les deux gouvernements avaient déjà entamé des pourparlers politiques, le vieux pacha, son tuteur, aimait à répéter en riant que si Mariolizza ne l'aimait point, il la donnerait volontiers à l'ambassadeur russe, c'est-à-dire à Wolinski, dont la réputation était parvenue jusqu'en Turquie.

Est-il jeune? est-il beau? demandait de son côté en plaisantant Mariolizza.

Par un concours étrange de circonstances, quand Mariolizza arriva à Pétersbourg, elle logea au palais et ce fut ce même Wolinski qui le premier entre les courtisans vint la féliciter de son arrivée.

Voir un homme beau, bien fait, avec des yeux qui remuaient le fond de l'âme et troublaient toutes les pensées du cœur, un homme aux yeux noirs et perçants, aux cheveux noirs tombant librement sur les épaules — Wolinski ne portait jamais de poudre, — et faire la comparaison de cet homme avec un vieux pacha à barbe de bouc, ou bien avec un eunuque éthiopien, fut l'affaire d'un instant pour Mariolizza, et cette comparaison ne fut pas, comme on le comprend bien, à l'avantage de ces deux derniers.

Le ministre ne connaissait aucune langue étrangère. Il avait près de lui, pour traducteur, un homme dont le parallèle ne pouvait que lui donner un nouveau relief.

C'était le poète Trétiakowsky.

Une face ronde comme une sphère, bleuâtre et veinée, étranglée par une cravate crasseuse, sur laquelle reposait un menton à deux étages, une verrue sur la joue gauche, une physionomie grotesquement grave, un front bombé, luisant, encadré d'une perruque à mortier, qui était toujours grassement poudrée, tel était le portrait du poète.

Chaque fois que Mariolizza le regardait, elle secouait tristement la tête.

C'est dommage, se disait-elle, que ce soit ce laid personnage et non pas cet homme charmant qui ait à s'expliquer avec moi.

Et elle soupirait.

Quant à Wolinski, il n'avait pas le temps de faire de grands frais de discours; entraîné par les beautés surhumaines de la jeune Moldave, il employait le temps à faire parler ses yeux, bien plutôt que son traducteur; et il avait raison, car il arriva plus facilement ainsi à faire entrer des sentiments inconnus dans le cœur de la jeune fille; elle voulut nécessairement demander le nom de celui qui lui était envoyé par l'impératrice; mais au nom seul de Wolinski la princesse faillit perdre la tête. Ce fatalisme dont elle s'était pénétrée dès son enfance lui dit que c'était celui-là même qui lui était prédestiné par la Providence, et vers lequel elle était amenée tout exprès de son pays, et qui devait devenir son maître et son soutien.

Ajoutez à cela une âme éminemment remplie de passions méridionales, une imagination ardente, un sang bouillant; tout ce volcanisme humain d'un côté; de l'autre, une grâce insinuante, un esprit plein de naïveté, de la passion dans chaque mouvement du corps et dans chaque intonation de la voix, et la recette de l'amour est faite. Le petit médecin aux boucles blondes, aux ailes dorées derrière les épaules, venant au secours de deux pareils malades et venant à eux le plus souvent possible, et chaque fois après avoir taillé proprement une des plumes de ses ailes, leur écrivant la recette suivante : — Allez toujours en avant et doublez la dose, eut bientôt achevé non pas la cure, mais augmenté la maladie dont ni l'un ni l'autre ne voulut plus guérir.

Wolinski prit enfin congé de la princesse Moldave; mais tout le long de la route il ne vit plus que deux grands yeux brillants qui le poursuivaient partout; partout il rencontrait des lèvres vermeilles et il eût donné beaucoup pour être changé en abeille afin de pouvoir se poser entre elles et y mourir.

Chemin faisant, Trétiakowsky l'obsédait de questions, mais chaque fois Wolinski ou bien répondait de travers, ou bien ne répondait pas du tout. Il laissa donc courir librement son imagination et oublia la politique, la cour, Biren, ses amis et même jusqu'à sa femme.

Bientôt tout se concentra en deux mots :

Lui et elle.

Les entraves, Wolinski n'y pensait pas; il avait l'habitude de les surmonter. Ces entraves, d'ailleurs, ne pouvaient venir du côté de Mariolizza, jeune, inexpérimentée, élevée pour le harem avec des yeux trahissant des vices où roulait non [illegible] du sang, mais du feu. Quel obstacle pourrait-elle op[illegible] à un amour qu'elle partageait?

— Ma [illegible], ajoutait-il, sera longtemps encore à Moscou ; il y a mo[illegible] de l'y retenir.

Puis tout [illegible] une pensée, pensée sombre, coupable, criminelle, trav[illegible] ses esprits.

Si elle mourait, [illegible]rait-il, le reste regarderait mon expérience; la jeune fille peut faire semblant de m'aimer, mais aussi elle peut m'aimer véritablement.

Ainsi donc voilà la princesse Lebemiko installée au palais.

Mariolizza sortait partout avec l'impératrice, et partout rencontrait Wolinski. Bientôt, de son côté, elle ne vit plus que lui seul; tous les jeunes gens lui parurent des poupées, des perroquets, des êtres sans âme. Au commencement il ne put que lui parler du regard, mais à chaque rencontre ses regards lui bouleversaient l'âme au point qu'elle semblait prête à s'élancer de son corps ; souvent il dansait avec elle. Mariolizza, vous le voyez, s'était faite rapidement aux coutumes européennes. La pression de la main de Wolinski pénétrait déjà, par un poison subtil, tout l'être de la jeune fille; un sentiment inconnu pour elle s'infiltrait jusque dans la moelle de ses os; et quand, effrayée de ces sensations nouvelles, elle voulait retirer sa main, elle n'en avait plus la force. Le jour suivant, la main de Mariolizza répondit à la pression de la main de Wolinski, et il lui parut qu'à cet instant le ciel s'ouvrait devant elle.

Époque délicieuse, printemps de l'amour! époque qu'ils n'oublieront ni dans les voluptés ni dans les douleurs de la passion!

De retour dans sa chambre, Mariolizza se sentit toute de flamme, et s'endormit au bruissement des ailes des anges.

A en juger par les tabatières et les bagues qui, à chaque instant, passaient des mains de Wolinski dans celles du maître d'éloquence, il était facile de voir que ce dernier secondait les désirs du ministre et agissait d'après ses instructions. Les premiers mots qui furent enseignés à la jeune princesse furent ceux-ci :

— **Ami, je t'aime!**

Et comme elle les disait bien ces mots!

Trétiakowsky lui-même en l'écoutant se grattait le crâne comme s'il y sentait un charbon ardent. Bien entendu qu'il avait été expressément défendu au précepteur de laisser même soupçonner à Mariolizza que Wolinski fût marié.

Cet ordre fut sacré pour Trétiakowsky.

Il était, d'un autre côté, impossible que cette idée vînt à Mariolizza, que l'homme qu'elle aimait pût avoir des liaisons indestructibles, qu'il la trompait enfin.

Elle ne cessait de parler de lui à Trétiakowsky, mais, toutefois, en le suppliant de ne pas répéter une seule de ses paroles à Wolinski.

Le maître promettait, mais ne tenait sa parole que jusqu'au moment où il rencontrait son protecteur.

Bientôt elle fut en état de comprendre elle-même les expressions d'Artemy-Pétrowitz, expressions d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient aussi neuves pour elle que l'amour même.

Il est facile de deviner que l'amour, entouré de circonstances si propices, court avec la rapidité du feu sur une traînée de poudre.

C'était le *fatalisme* qui avait arrangé tout cela.

V

MESSAGE MYSTÉRIEUX

> — Dis-moi en quoi consiste la science?
> — Elle consiste en ce qui justement te manque, répondit le voisin, la patience.
>
> KRYLOFF.
>
> — Est-ce la victoire? Est-ce la mort? Arrive que pourra, pourvu que ce ne soit pas la honte.
>
> JAZIKOFF.

Ainsi donc, comme nous l'avons dit, Wolinski était couché sur le divan de son cabinet, agité par deux passions de caractère tout à fait différent :

L'amour pour Mariolizza, la haine pour Biren.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée d'un nègre qui lui présenta un paquet du duc. Le ministre fut visiblement troublé, car ces sortes d'envois à cette époque-là signifiaient toujours ou une faveur extrême ou une chute terrible.

Il brisa le cachet, et à son étonnement extrême, un autre paquet cacheté avec soin comme le premier, et portant l'adresse écrite de la main même de Biren, frappa son regard.

Supposant que c'était un document quelconque, il ouvrit avant tout la lettre.

Le duc, avec une apparence de sincérité, lui faisait des compliments de condoléance sur sa maladie. Il ajoutait qu'on se trouvait à la cour comme sans bras droit; que Sa Majesté portait le plus grand intérêt à son état, et la preuve en était qu'elle lui faisait présent de vingt mille roubles à l'occasion de la paix faite avec les Turcs.

Ah ! se dit Wolinski en interrompant sa lecture, le favori croit, par ce cadeau, m'acheter ! Vous vous trompez, monseigneur, il en sera ce qu'il en sera, mais je ne vendrai pas le bien-être de mon pays pour tous les trésors et toutes les faveurs de la terre.

Il reprit sa lecture.

On demandait aussi dans la lettre comment allaient les préparatifs de la fameuse fête de la cour. On lui annonçait encore que l'impératrice voulait y faire quelques changements, notamment de bâtir la maison de glace où devait avoir lieu la noce de Koulkowski, auquel on était en train de chercher une fiancée. Sa Majesté désirait que ce fût aussi Wolinski qui s'occupât de la bâtisse de la maison de glace.

Le dessin, ainsi que le plan de la bâtisse, devaient lui être envoyés le lendemain au point du jour.

Wolinski connaissait trop bien le machiavélisme de Biren pour s'étonner de la tournure amicale de la lettre aussi bien que de la proposition de nouvelles occupations. Au reste, il avait prévu cette nouvelle charge qu'on lui imposait ; mais ce qui l'étonnait surtout, c'est que dans la lettre on ne soufflait mot du paquet.

« Vous voulez savoir, écrivait une main inconnue, et avec des caractères où perçait la précipitation, où est passé le Petit Russien qui manquait à votre revue ; non seulement je m'en vais vous le dire, mais je vous citerai même tous les détails inconnus pour vous de sa disparition. Je paye par là mon impôt, non point à votre position sociale, non point à votre richesse, non pas même à un calcul de mon ambition, qui désire une faveur quelconque de votre crédit, mais à la haute dignité personnelle que je vous trouve.

Il y a longtemps que votre grande âme m'attire à vous. Ne faites point de démarche pour savoir qui je suis ; vous risqueriez par là de me perdre et de vous priver d'un soutien utile dans la lutte que vous entreprenez contre le favori. Vous êtes entouré de ses espions, vous en avez même un à votre service particulier. Ils sont à l'affût de toutes vos paroles, actions et mouvements, pour en rendre compte au commissaire de la cour, Lipmann, — l'espion en chef. Vos amis eux-mêmes sont observés, votre complot contre Son Altesse est connu. Jusqu'à ce moment je n'ai pu savoir encore lequel de vos proches vous trahit, mais je le saurai.

« Par le contenu de cette lettre vous pouvez voir que de mon côté je ne suis pas étranger au duc. Je vous le répète, ne tâchez pas de connaître qui je suis ; un temps viendra où je me découvrirai moi-même. Sachez seulement que je suis d'origine étrangère. Comblé de biens par la générosité de la Russie, j'ai trouvé une seconde patrie. Je veux la servir comme ferait un de ses fils les plus dévoués. J'ai le cœur ulcéré de voir que toutes les idées, toutes les sentences, toutes les actions de Biren tournent autour de sa propre personne, qu'il vit seulement pour lui seul, et non pour le bien et la gloire du pays. Cet empire ne lui est étranger que par cette raison seule qu'il le regarde comme son propre domaine. Voyez comme il vous traite. Ne connaissant ni la langue ni les mœurs des Russes, ne cherchant pas leur sympathie, mais au contraire vous méprisant à ce point qu'il ne se donne pas la peine de se cacher, il vous mène comme ses propres esclaves. »

A ces mots, les yeux de Wolinski exprimèrent la fureur, sa main trembla.

« Le temps est arrivé, continuait le correspondant mystérieux, où vous pouvez tout dévoiler à l'impératrice : l'affaire concernant l'indemnité des Polonais à l'endroit du passage de nos troupes sur leurs terres, l'affaire sur laquelle vous fondez si justement vos espérances, — vous voyez que tout m'est connu, jusqu'à vos pensées — passera bientôt sous les yeux du conseil impérial. A la première possibilité je vous ferai parvenir les documents et les observations nécessaires ; et, cette fois, je ne vous écrirai que deux mots : *A présent, ou jamais.*

« Oh ! alors, abattez, et avec toute l'énergie et toute la rapidité dont vous êtes capable, le mur devant lequel il donne ses feux d'artifice, et derrière lequel il étouffe, écrase et assassine le peuple russe.

Dévoilez tout à l'impératrice. Avec toute votre noble hardiesse et votre éloquence, avec votre patriotisme et votre attachement sincère pour le bien de l'impératrice, vous seul pouvez faire le coup. Si vous succombez dans cette affaire, vous succomberez avec honneur. C'est alors que je me ferai connaître, et partagerai votre sort, quel qu'il soit je le jure sur mon honneur !

« Si vous saviez comme brûle mon âme d'être pour quelque chose dans votre gloire ! Il se peut que dans cent ans on écrive l'histoire de notre époque ; alors on placera mon nom près du vôtre, et l'on dira en parlant de nous : — *La Russie est fière de ces deux hommes.*

« J'écris trop, mais mon cœur avait besoin de s'ouvrir devant le plus noble de nos contemporains. Il y a longtemps que je n'ai eu aucune communication avec des cœurs de la trempe du vôtre. L'occasion s'offre, je la saisis. Le duc m'ayant donné cette lettre, est parti au palais, où on le redemanda aussitôt son retour à la maison.

« Maintenant je remplis votre désir à l'endroit du Petit Russien.

« C'est un noble de l'un des gouvernements de la Petite Russie, connu sous le nom de Gordenko ; il occupait une assez bonne place et attira sur lui l'attention de ses chefs, par cela même qu'il alla contre l'ordre du duc, de punir le paysan quand il ne payait pas ses impôts, en le plaçant pieds nus sur la neige, et lui versant de l'eau sur le corps. Ayant entendu une fois des mots offensants dits par le duc à un seigneur russe, il eut la maladresse de dire :

— Je lui eusse répondu à ma manière, si c'était à moi que se fût adressé ce chien de Biren !

« Le Petit Russien fut mandé chez le woïvode, envoyé en Petite Russie, rien que pour cette affaire.

« — Oh ! quand les affaires touchent l'orgueil du duc, elles sont bientôt bâclées.

« En ce moment le coupable était malade : on l'apporta sur des draps devant le grand juge, et, pour le punir de sa hardiesse, il dut entendre, de la bouche même du woïvode, les mêmes injures qu'il avait déclaré ne vouloir pas supporter de la bouche de Biren.

« Quand il eut la force de répondre comme le demandait son honneur offensé, on lui donna la bastonnade ; après qu'il fut guéri, il écrivit à l'impératrice une supplique où il lui détaillait les cruautés du favori et ses relations avec les Polonais. Il parcourut toute la Petite Russie pour demander aux personnes les plus marquantes qu'elles certifiassent la vérité de ce qu'il racontait, et, muni du papier, il arriva jusqu'à Twer, où il eut l'adresse de prendre la place du Petit Russien qui était choisi comme type pour figurer à la fête que vous allez donner ; mais les espions de Biren se mirent à sa suite lors de son arrivée à Pétersbourg. Vous vous rappelez qu'il vous manqua à la revue. Votre second secrétaire, Podatchkine, vous dit que le Petit Russien avait pris la fuite tandis que l'on conduisait chez vous ces malheureux couples.

Le fait est qu'il était arrêté. On en usa avec lui selon la coutume et la manière de Biren : on le mena dans la petite cour des écuries ; là, après l'avoir déshabillé jusqu'à la chemise et attaché à un arbre, on le tortura pour lui arracher la supplique écrite par lui ; mais il eut probablement le temps de la remettre à quelqu'un, ou de la jeter loin de lui. Après avoir reçu quelques seaux d'eau sur la tête, le noble martyr mourut glacé. C'est mon ami Grosnoff qui fit cette belle action, ni plus ni moins que s'il eût bu un verre de rhum.

« Au reste, il était dit à Lipmann qu'il arrangeât cette affaire comme il l'entendrait pourvu qu'il l'étouffât.

« Je termine : au cas où vous auriez besoin de mes éclaircissements, placez vous-même ou faites porter par un homme sûr votre lettre, et placez-la dans une fente de pierre qui se trouve au coin gauche du jardin d'été, du côté de la Néva. »

Après avoir lu ce papier, sur la véracité duquel on ne pouvait conserver aucun doute, Wolinski se livrait tantôt à l'heureuse idée de rechercher les faits graves que l'on pouvait reprocher à Biren et qui devaient concourir à sa perte, c'est-à-dire à la délivrance de la Russie, tantôt se perdait dans des conjectures concernant l'inconnu, son mystérieux correspondant.

Il était étranger. — Il y avait tant d'étrangers autour de Biren ! — et aucun de ces étrangers, Wolinski le savait bien, ne lui était dévoué. Celui-ci, pour un sourire de Son Altesse, était prêt à rôtir un homme innocent comme l'enfant qui vient de naître ; celui-là ne demandait pas mieux que de porter sur son dos, sans y regarder de trop près, pourvu que l'argent fût mesuré selon le poids, les actions les plus infâmes de son voisin ; le troisième était parent du grand espion Lipmann et détestait Wolinski. Flottant ainsi de l'un à l'autre, il ne trouvait personne à qui s'arrêter.

De quelle manière l'ami mystérieux pouvait-il connaître son désir et lui de savoir où était le Petit Russien.

La préoccupation fut telle, qu'il oublia l'envoyé du duc ; si bien que lorsqu'il s'en souvint et qu'il le fit demander, l'envoyé, ennuyé de ne pas recevoir de réponse, avait disparu.

Quand Wolinski voulut pénétrer quel pouvait être l'espion envoyé par Lipmann dans sa propre maison, il s'égara comme un homme qui, entrant dans une forêt sombre, craint à chaque pas de mettre le pied sur un reptile.

Qui aurait pu engager un des hommes de sa maison à

le dénoncer? Il était réputé pour un des meilleurs maîtres qui existassent au monde.

Dans sa maison, il n'était jamais question de chevalet, de fouet, de martinet, de fouetteur, de bourreau, enfin de ces instruments de supplice si bien reçus à cette époque dans presque toutes les maisons seigneuriales. Ses punitions à lui se réduisaient à ce que l'homme qui avait fait une mauvaise action était banni. Les domestiques à son service, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, étaient chaudement accoutrés, bien nourris, et par-dessus le marché recevaient aux grandes fêtes de l'année, en forme de gratifications, dix copeks et un pain blanc. Les services rendus aux aïeux de Wolinski n'étaient jamais oubliés. Les vieux serviteurs devaient être respectés par les jeunes, et souvent on les nourrissait de la table même du maître. Les infirmes n'étaient jamais renvoyés, mais placés dans des hospices créés par le maître. On exigeait des mœurs sévères, Wolinski lui-même, qui, hors des murs de sa maison, avait la réputation d'avoir des mœurs fort légères, ne se fût pas permis chez lui de toucher à la plus modeste fleur de son parterre. Les mœurs étaient respectées au point qu'une fois le majordome ayant vu une jeune fille assise sur les genoux d'un homme, mit sur pied toute la maison ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un incendie. Par bonheur, en remontant à la source, il fut reconnu que c'était le père qui tenait sa fille sur ses genoux.

Quelle occasion pouvait donc pousser un de ses hommes à être son espion? Les serviteurs eussent traité cet homme de Judas.

Ne serait-ce pas, par hasard, la maîtresse de maîtresse, la femme au casaquin brun?...

Mais de quoi pouvait-elle être mécontente? sa garde-robe seule devait suffire à doter ses enfants jusqu'à la troisième génération, elle a assez d'argent pour prêter sur gages: décidément elle n'avait point à se plaindre.

Au reste elle avait changé de visage quand il avait été question du Petit Russien. Il se peut que l'impatience de voir son fils officier la poussât. Le secrétaire Zouda avait fait observer plusieurs fois au ministre que c'était une femme dangereuse; mais si c'était elle, comment avait-elle pu pénétrer jusqu'au fond des secrets du maître? comment aurait-elle pu savoir des choses que Wolinski n'avait dites qu'à huis clos, entre amis, en petit comité?

Zouda?...

Celui-ci, par son intelligence, pouvait, s'il trahissait devenir plus dangereux que tous les autres, mais le cœur d'Artemy saignait à cette seule idée.

— Non, se dit-il à lui-même, tantôt marchant à pas précipités dans la chambre tantôt se rasseyant. — Non, tout en moi repousse ce soupçon. — Il est Russe, mais noble. Il n'aime ni l'argent ni les honneurs, hors de cela, qui peut le pousser à me trahir et à faire le lâche devant le favori? S'il me demandait de l'or, je l'en couvrirais. — Désirerait-il des grades? vingt fois je lui ai proposé de le pousser sur l'échelle de la vanité. — Chaque fois il m'a refusé en me répondant qu'un honneur nouveau était une charge de plus. Il est trop homme de cabinet; il aime trop le calme pour inventer des calomnies: non, ce n'est pas dans son caractère, et puis il m'est impossible de concevoir cette idée que Zouda m'est infidèle. Voici tantôt dix ans qu'il est dans ma maison. Voici tantôt dix ans que je lui ouvre mon cœur et qu'il y lit comme dans un livre. Autant vaut mourir que d'être désillusionné au point de croire à ces choses-là; mais le démon qui m'espionne au cœur de ma maison, j'en jure Dieu, je finirai par le découvrir!

Wolinski sonna son nègre.

Le nègre entra.

— Nicolas, lui dit Wolinski avec une vibration de joie toute particulière, — m'aimes-tu, Nicolas?

— Quand vous me parlez de la sorte, répondit le nègre attendri, je crois toujours entendre la voix de mon vieux père égorgé sous mes yeux; — vous avez pris près de moi sa place, celle de ma mère et celle de ma patrie.

— M'as-tu jamais trahi?

— Moi, seigneur! je suis prêt à verser mon sang pour vous, que saint Nicolas, mon patron me punisse si cela n'est pas vrai!

— [illegible] alors reprit Wolinski, nous avons dans la maison [illegible] homme, un homme qui emporte les secrets de la [illegible] à la semelle de ses souliers, un homme enfin qui [illegible] son maître.

— Je le [illegible] répondit le nègre

— Tu le [illegible] répondit Wolinski tout étonné; qui est-ce donc?

Le nègre mit [illegible] sur ses lèvres épaisses, et secoua la tête.

— Parle, je te l[illegible].

— Je n'ose.

— Comment, tu n'os[illegible]

— Oui, Zouda me l[illegible]du

Wolinski éclata.

— Comment, s'écria-t-il, c'est Zouda qui est désormais votre maître? C'est donc Zouda qui commande ici? Zouda! Ah! j'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse, ajouta Wolinski profondément atterré.

Le nègre se jeta aux pieds du ministre.

— Non, dit-il, non, je ne le puis! J'ai juré par saint Nicolas, mon patron. — Zouda dit qu'il faut se taire, et que c'est pour votre propre bien.

— Quel est ce mystère? pensa Artemy-Pétrowitz. Voyons où tout cela va nous mener.

Puis, élevant la voix:

— C'est bien, dit-il, relève-toi; fais ce que Zouda t'ordonne; ne souffle mot sur ce que je t'ai dit, et toujours mets-toi en sentinelle à ma porte du moment où je serai en tête-à-tête avec quelqu'un; relève-toi vite, voici Zouda.

Effectivement, à peine le nègre se retrouvait-il debout, que le secrétaire du ministre entra.

Au premier coup d'œil, Zouda vit à la figure du nègre et du maître que quelque chose venait de se passer. Mais il fit semblant de ne rien voir, se présenta avec son calme ordinaire, et attendit tranquillement qu'Artemy entamât la conversation.

— Laisse-nous, dit Wolinski au nègre.

Et se tournant vers le secrétaire, il ajouta avec affabilité:

— Eh bien! Zouda, qu'as-tu appris de nouveau sur le Petit Russien?

— Il est arrêté et est enfermé dans la chancellerie du maître de police.

— Arrêté?

— Oui, Excellence: que trouvez-vous là d'étonnant?

— Où as-tu puisé ce renseignement?

— J'ai vu de mes yeux celui que nous cherchons.

— Tu l'as vu?... quel mensonge!

— Permettez-moi de vous demander de quel mensonge vous parlez, Excellence, et quel est le menteur.

— Tiens, lis, dit Wolinski perdant patience, lis ce papier qui m'est tombé du ciel, et explique-moi comment il se fait que les morts ressuscitent à notre époque, au reste si fertile en miracles.

Et Wolinski présenta à Zouda le message de l'inconnu, lui raconta comment il l'avait reçu, s'étendit sur le divan, tâchant d'observer l'impression que produirait sur le visage du secrétaire la lecture du papier: et quand il vit que ce dernier commençait à lire, il lui demanda si la main qui avait tracé ces caractères ne lui était pas connue.

Zouda écarquilla les yeux, les rapprocha, abaissa sur eux ses sourcils, relut une seconde fois, et répondit avec conviction:

— Non, c'est la première fois que je vois cette écriture.

Et il relut pour la troisième fois la première phrase.

Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, il serra les épaules, se gratta du doigt le milieu du front avec acharnement, laissa transparaître sur sa figure, tantôt la joie du singe qui a attrapé le morceau friand tantôt le désappointement du même animal lorsqu'il se brûle les doigts aux châtaignes qu'il tire du feu.

A la fin, Zouda laissa pendre près de lui la main qui tenait le papier, et de nouveau hocha la tête.

— J'ai lu, répondit Zouda avec un calme imperturbable.

— Eh bien! voyons alors, que vas-tu me dire?

— Je dirai que le duc aidé de Lippmann étoufferait un régiment, que demain un régiment pareil sortirait de terre; je dirai que je vous connais trop bien, vous, eux et encore quelqu'un pour ne pas savoir que la force, l'intrigue et le bonheur prendront le dessus sur les sentiments nobles et l'intelligence; c'est ma conviction. Je vous en ai souvent parlé, et je vous conseille, comme toujours au reste, de céder le pas au favori; oui, de céder le pas... Ecoutez ce qu'en dit le peuple.

— Je suis curieux de savoir ce qu'il en dit: parle.

— Le peuple dit qu'il est si avant dans les bonnes grâces de l'impératrice, que l'on ne doit point oser en parler. Se peut-il, après cela, que quand les autres n'osent point parler, vous vous veuillez agir?

— Je ferai ce qu'ont fait, dans tous les temps, les vrais fils de la patrie pour renverser ceux qui l'opprimaient; je n'écouterai que mon cœur, et le mystérieux mais noble conseiller dont la lettre se trouve entre tes mains.

— Ce conseiller qui, ne connaissant ni votre propre personne, ni vous, ni les circonstances, vous mène à votre perte et se précipite lui-même à la sienne? Rappelez-vous bien mes paroles; laissez passer le nuage, qu'il s'éclaircisse de lui-même; sauvegardez-vous vous-même, pour vous, vos amis et votre femme

— Comment! par cette lâche raison que je puis encourir la disgrâce, l'exil, l'échafaud; que je puis me perdre enfin, je dois assister tranquillement aux plaies, aux tortures, à l'agonie de ma patrie; entendre sans pitié le cri du cœur Russe qui retentit d'un bout à l'autre du pays? Faut-il que je te dise — tu les connais, au reste, trop bien

toi-même — les horreurs qui se produisent journellement autour de nous, sans compter celles qui se font plus loin? Il suffit de soulever le rideau sombre qui couvre Pétersbourg pour être épouvanté de ce qui se passe. Le prélat P.[1], demi-mort dans les tortures pour sa foi et son amour de la vérité, use ce qui lui reste d'existence au fond d'un cachot. Les moines, tirés par force de leurs cellules et amenés ici pour se parjurer, par force, de la sainte promesse qu'ils avaient faite à Dieu, et cela, par la seule raison d'être agréable à l'usurpation allemande. Le système des dénonciations et de l'espionnage porté à ce point, que le regard, le geste, le signe, ont leurs savants interprètes; système qui change chaque maison en chancellerie secrète, fait de chaque homme un cercueil mouvant où se trouvent cadenassés tous ses sentiments, toutes ses opinions, toutes ses pensées. Les liens d'amitié, de parenté, d'alliance sont rompus, à ce point que le frère voit dans son frère un délateur; le père voit dans son fils un espion! La nationalité est conspuée tous les jours; la Russie de Pierre, cette Russie si large, si forte, si puissante; cette Russie, Dieu nous pardonne! a pris la forme d'un parvenu. C'est assez pour se faire son mandataire vis-à-vis du trône de l'impératrice, et s'il le faut, périr pour accomplir son mandat.

Ici Wolinski s'arrêta en jetant un regard perçant sur son secrétaire, lequel ne songea pas même à répondre, car tout ce qu'avait dit le ministre n'était, par malheur, qu'une vérité amère, que lui Wolinski, par les circonstances existantes et par son caractère imprudent, ne pouvait pas changer. Il se contenta de hocher la tête.

Deux chandelles, posées sur le bureau (2), brûlaient en tremblotant et en éclairant à peine. L'ombre gigantesque du ministre se dessinant sur la muraille avec le mouvement de son bras, paraissait être l'ombre d'un génie qui se levait pour être le champion de la Russie.

Il continua :

— Comment! s'apprêtant à combattre l'ennemi de la patrie, on s'arrêterait quand des amis efféminés vous diront : Prenez garde! vous allez risquer vos jolis doigts et vos pieds mignons; réfléchissez donc que vous abandonnerez derrière vous une veuve en deuil et des enfants orphelins? Laissez l'ennemi fouler aux pieds les abondantes moissons, incendier les chaumières, violer les femmes et les filles. Allons donc! est-ce nos champs que l'on écrase? nos maisons que l'on brûle? nos femmes et nos filles que l'on déshonore? Non! nous sommes haut placés, et l'on n'atteindra pas encore à nous de sitôt. Jusqu'à ce que cela arrive, nous aurons le temps de dormir chaudement dans les bras de nos maîtresses! Est-ce ainsi que doivent penser les vrais patriotes? est-ce ainsi que je dois penser moi-même?

— Permettez, fit Zouda.

— Non, monsieur, je ne vous écoute pas, dit Wolinski, je n'écouterai pas vos conseils flasques et égoïstes; pour raffermir mon cœur, j'aime mieux encore une fois relire la lettre de l'ami mystérieux.

Wolinski saisit le papier et lut à haute voix : « Il vous domine comme des esclaves. » Entendez-vous, monsieur, comme des esclaves! et voilà ce que dans sa noble colère dit un inconnu.

Ces derniers mots étaient imprégnés d'une telle ironie que la respiration manqua un instant au ministre.

Mais il reprit avec une énergie nouvelle :

— Eh! nous autres Russes, nous tendons nos cous de taureaux au méprisable envahisseur, nous trouvons plaisir à nous voir tous fourrés dans la bergerie, il nous fouette avec des lanières découpées dans notre propre peau : l'homme du peuple lui-même ne veut plus supporter sa tyrannie. Des villages entiers émigrent en fuyant en Pologne et en Bessarabie, tandis que les nobles russes, oubliant leur naissance et les services de leurs aïeux, ayant brûlé toute honte et en ayant jeté les cendres au vent, s'abaissent de toute façon, rampent devant le palefrenier et lui baisent la main. Les princes, les descendants des premières familles de la Russie, dont les pères moissonnèrent leur part des lauriers fauchés par l'immortel Pierre le Grand, les fils de ceux qui étaient arrivés au sénat par cette seule raison qu'ils avaient la hardiesse de dire la vérité au grand tzar, font queue aux portes de Biren pour tâcher de prendre au plus vite dans son palais les rôles de bouffons. Ne me conseillerez-vous pas de m'élancer aussi dans cette grotesque danse pour le plaisir de son altesse palefrenière? ne m'ordonnerez-vous pas d'aller lui baiser le bout des doigts? Non, monsieur, non; ce n'est pas moi qui ferai cela. Je dévorerai plutôt la main qu'il me tend, au risque de m'étrangler avec cette infâme nourriture. Danser au son de son chalumeau, tourner en toupie sous son fouet, baiser la hache couverte du sang de mes frères, non, non. Battez-vous à mort à qui ramassera l'or, les bijoux, les cordons qu'il vous jettera du haut de ses fenêtres; ma mission à moi est tout autre. Là, Wolinski releva la tête et ajouta avec plus d'énergie encore.

— Je suis un boyard et non un bouffon. Tu sais que j'ai donné à mes amis ma parole de marcher contre l'invasion étrangère et contre son chef.

J'ai juré sur le Christ.

C'est le sort qui m'a donné cette croix à porter. Je l'ai ceinte en guise de baudrier, et aujourd'hui mon épée y est suspendue. Je suis chevalier porte-croix, et si jamais je me parjure, ce sera comme si j'écrasais du pied le crucifix.

— Avez-vous tout dit, monseigneur? demanda Zouda aussi tranquillement que s'il s'agissait d'une chose ordinaire.

— Oui, j'ai dit tout ce que j'ai dû dire, et ce que j'ai dit je l'accomplirai.

— Alors permettez-moi, de mon côté, Excellence, de vous faire aussi une question, — une seule.

— Nous vous écoutons, et allons vous répondre.

— Soit. Mais il se peut que ce ne soit pas avec la même fermeté que vous venez de le faire.

— Nous allons voir. — Au but, au but, monsieur l'opposant!

— Oui, opposant à tout ce qui peut vous conduire à votre perte. Qui ne conviendrait qu'elle est noble, superbe, élevée, cette tendance pour le bien de l'Etat? personne, sans contredit. Mais ces sortes d'affaires veulent une condition fort grave : vous préparant à cette croisade comme un chevalier énergique, vous devez dépouiller toutes les passions vulgaires. Est-ce là ce que vous faites? Votre noble femme est oubliée, et une fée sous le nom de Mariolizza vous enlace de ses chaînes de fleurs. Il faut choisir l'une ou l'autre voie, ou bien l'exploit grand et difficile, ou bien...

— Les amourettes, veux-tu dire? interrompit Wolinski en rougissant. Ceci, c'est une bagatelle : cette passion n'est pas plus dangereuse que les mille autres oubliées déjà. Tu sais, froid prédicateur, qu'avec mon caractère je ne saurais m'attacher à une seule femme. C'est vrai, Mariolizza est charmante, délicieuse, mais un seul baiser, et ma passion disparaîtra comme un feu follet.

— Oui, mais ce feu follet incendiera cette fleur du Midi, et vous, fils du Nord, chevalier porte-croix, armé d'une cuirasse d'acier, cette passion vous prendra juste le temps pendant lequel vous eussiez accompli vos grandes actions. Et l'honneur donc! vous qui vous vantez d'être si fort sur ce chapitre : l'honneur! que deviendra alors votre noble et digne femme, qui vous aime si tendrement.

— Oh! c'est un cœur calme, et elle voit mes folies d'un œil indifférent.

— Tant que ces folies ne deviennent pas dangereuses, oui : que sera-ce alors avec votre noble projet, avec vos amis que vous-même y avez entraînés?

— Assez, assez, saint Père de l'Eglise, ou ces sermons dureront jusqu'à demain. Dis mieux. Voyons, que penses-tu de mes espions domestiques?

— Je tiens déjà le principal d'entre eux.

— Je ne te comprends pas.

— Je ne puis cependant en dire davantage : bientôt vous saurez tout. Mais avant votre croisade, ajouta Zouda en soupirant, ne feriez-vous pas bien de faire votre provision d'armes dans l'arsenal de Machiavel?

— Tu veux dire que j'ai besoin de la ruse et de la prudence qui me manquent.

— Comme aussi il faudrait laisser de côté un peu de cette noblesse et de cet enthousiasme qui vous gêneraient dans votre lutte avec Biren.

— Oh! en cela, je suis de ton avis, Zouda. Mais revenons à Machiavel : as-tu introduit dans la traduction que je t'ai commandée, des œuvres de ce grand homme, la phrase qui concerne *le Courlandais Borgia*?

— Je l'ai fait, quoique avec prudence, dit tristement le secrétaire, comme s'il voulait dire par là que tout ce qu'il avait pu faire ne mènerait pas à grand'chose; ne voudriez-vous pas écouter le dernier chapitre?

Wolinski fit un signe d'assentiment, et bientôt on apporta un gros cahier écrit d'une belle écriture. Zouda s'assit, et commença la lecture à haute voix du chapitre : *Il principe*.

Il avait traduit ce chapitre par ordre du ministre pour que celui-ci le présentât à l'impératrice.

Mais à peine avait-il eu le temps de lire deux ou trois pages, qu'apparut le page annonçant l'arrivée de Trediakowsky.

— Qu'il entre, dit Wolinski, que cette visite réjouissait visiblement ; mettons de côté, Zouda, Machiavel et sa politique.

Le poète entra.

---

(1) L'archevêque de Tiver, Théophile.

(2) Les bougies de cire ne furent introduites à la cour de Russie que par Catherine II.

VI

LE PÉDANT

> M'efforçant de mettre au jour une montagne je n'arriverai cependant qu'à enfanter une souris
>
> (Préface du *Télémaque* traduit par TRÉTIAKOWSKY.)

Oh certes! vous l'eussiez reconnu à l'instant même, rien qu'à sa face empreinte de ce vaniteux et stupide contentement de sa personne, cachet qui appartient à toute incapacité laborieuse et scientifique.

Pédant!

Ce mot paraissait s'étendre sur son front comme une de ces bandelettes antiques qui sacraient les rois. Il portait sous son bras un pesant in-folio.

Il portait, en un mot, la traduction de *Télémaque*, cette œuvre splendide qui, jusqu'à l'apparition de l'*Alexandroïde*, œuvre du même auteur, ne trouva point sa pareille.

— Hôte inestimable, soyez le bienvenu, dit Wolinski, moitié riant, moitié désespéré, car la vue du terrible individu modérait la joie qu'il avait de voir le maître de langue de la princesse Mariolizza.

Le poète, qui se tenait encore sur le seuil de la porte, fit un salut si profond, que son corps en arriva, par un miracle de gymnastique, à former un angle aigu avec ses jambes.

Il s'avança de deux pas, et salua encore plus profondément ; puis, se posant carrément sur les talons de ses souliers, il en écarta les pointes et porta les deux petits doigts de ses deux mains à la couture de sa culotte à la manière des soldats.

Sa figure rayonnait de joie sa voix était visiblement émue, probablement en raison du même sentiment.

Enfin, prenant la respiration, il prononça du ton le plus emphatique :

— Grand homme, pour exprimer ma haute et profonde considération, j'accours vers vous, et ose me permettre de déposer à vos pieds l'enthousiasme de mon bonheur.

— Voyons, répondit Wolinski en souriant, raconte, raconte, grand homme : de quoi s'agit-il? — J'ai cependant une condition à t'imposer c'est que tu prennes un siège. Je vais donner libre cours à mon imagination, et vais croire que je cause avec Homère, discutant sur les mérites de la belle Hélène.

— En grâce, Excellence, je connais trop ma place ; un homme comme moi doit se tenir debout devant un homme comme vous.

— Eh! vrai Dieu! assieds-toi donc, quand je te le dis.

Trétiakowsky s'assit et commença de pérorer, en accompagnant ses paroles d'une mimique pleine de majesté.

— Telle est la faiblesse de la nature humaine, dit-il, que quand l'homme devient la proie d'une passion quelconque, il semble tournoyer dans le dédale infini de ses pensées avant qu'il puisse devenir maître des mots à l'aide desquels il exprime ses sentiments. Je me trouve dans cet état ; mais, comme l'Hercule antique, l'esprit peut tout entreprendre. Je suis au septième ciel. Je descends de l'Olympe, je quitte le comité des dieux. Jugez, Excellence, de mon bonheur, de ma joie...

— Tu viens de voir l'impératrice, je parie?

— J'ai joui de sa divine vue, mais ce n'est pas tout encore.

— Elle t'a parlé?

— Mieux que cela ; plus que cela.

— Oh! tu m'impatientes, Trétiakowsky!

— Eh bien! apprenez, Excellence, que j'ai été appelé au palais des tzars, pour y lire ma *Télémaquide*. Toute l'illustre cour était réunie pour m'entendre. Je ne savais quelle pose je devais prendre pour me tenir devant son auguste Majesté ; je pensai que la plus convenable était de me mettre à genoux, et c'est ainsi, en effet, que je lus le premier chant de mon poème. Excellence, je ne me vante pas, mais je fus assourdi par les louanges. L'impératrice daigna se lever, prit la peine de s'approcher de moi, et de sa généreuse main, me gratifia d'un soufflet impérial!

Wolinski pensa éclater de rire ; Zouda se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

— Ne pensez pas, ô grand homme! continua Trétiakowsky, que ce soufflet ressemble en rien à celui que donne la main d'un simple mortel! Non, la main qui le donnait était légère, soyeuse ; elle mettait en mouvement toutes les fibres du cœur, tous les ressorts les plus secrets de l'âme ; c'était un attouchement pareil à celui d'un être d'essence divine ; aussi à peine ma joue fut-elle en contact avec sa main que tout mon être rayonna d'allégresse. Je ne puis vous dire précisément ce qui se passa en moi, mais il me sembla que l'aile d'un séraphin m'effleurait en passant. La reconnaissance pénètre mon cœur, elle s'en échappe en cascade, elle demande à chanter ce bonheur qui vient à moi descendant de celle que la Providence a placée au-dessus des autres mortels.

— Je t'en fais mon compliment bien sincère, dit Wolinski. Ne sachant comment échapper à l'enthousiasme de son visiteur, et craignant de l'offenser en passant rapidement à un autre sujet de conversation, c'est-à-dire à celui qui occupait son cœur et sa pensée, il demanda au futur professeur d'éloquence quel était le livre qu'il tenait entre ses mains.

— C'est justement l'œuvre qui est la source de la haute considération dont je suis l'objet à cette heure. Il m'est ordonné — vous devinez d'où vient cet ordre — de vous la faire connaître ; et comme aujourd'hui j'ai le temps de vous la déclamer tout entière, chant après chant, dans leur ordre et sans intervertir un mot, je suis venu chez vous à cet effet.

— Merci, merci! s'écria Wolinski, trop d'honneur en vérité! Pourquoi diable te donner cette peine?

— Ce ne sera point une peine, mais un bonheur, Excellence, et un bonheur doublement répété, puisque je viens déjà de l'éprouver chez l'impératrice.

Wolinski dut consentir à l'offre de Trétiakowsky, il prit le volume des mains du poète, sous prétexte de ne rien perdre de sa docte diction, mais ajoutant que ce serait à une condition, c'est qu'après la récitation du poème, le poète lui donnerait quelque bonne nouvelle concernant Mariolizza.

Trétiakowsky sourit, posa mystérieusement la main sur son cœur, cligna de l'œil en montrant Zouda, comme s'il eût voulu dire que Zouda était de trop, et se hâta de revenir à son sujet.

A peine la lecture commença-t-elle, lecture ennuyeuse s'il en fut, que Zouda disparut.

Et en effet, les compositions de Trétiakowsky étaient tellement lourdes, embrouillées, filandreuses, tellement impossibles enfin, que quand Catherine seconde voulait punir un de ses familiers, elle avait l'habitude de le forcer à lire une page de la fameuse *Télémaquide* ou de toute autre œuvre du poète.

Par bonheur pour Wolinski, il s'était promptement absorbé dans une autre pensée. Son oreille était frappée de vains sons dont le sens ne pénétrait pas jusqu'à son esprit ; en feuilletant machinalement les feuillets du livre, il trouva un papier.

Sur ce papier étaient écrits quelques mots seulement ; mais ces quelques mots, à son avis, valaient mieux que tout le poème.

Voici ces mots :

Mariolizza. — ta Mariolizza. — Mariolizza s'ennuie.

Ces mots, tracés de la main de la jeune fille, si peu qu'ils parussent dire devinrent cependant on ne peut plus significatifs pour Wolinski. Il y vit tout un avenir, et un avenir prochain, où les chiffres de leurs deux noms, comme ceux d'Angélique et de Médor, entrelacés de fleurs, resplendiraient sur les autels de l'amour, au fond de bosquets mystérieux et sombres, dans des pavillons secrets éclairés par la lune, il vit enfin toute la fantasmagorie des amoureux. Que n'expliqua-t-il pas, que ne traduisit-il pas, que n'ajouta-t-il pas surtout à ce peu de mots qu'il avait sous les yeux. L'amour est le meilleur professeur d'analyse des mots tracés par l'amour?

— O Mariolizza! chère Mariolizza! pensait-il, c'est à peine si nous nous sommes vus, et après nos regards, voilà nos idées mêmes qui se rencontrent ; nous nous ennuyons aussitôt que nous sommes loin l'un de l'autre. Entourée de bouffons, tu te trouves obligée d'écouter leurs platitudes, j'écoute aussi ce bouffon, mais je ne le tolère que parce qu'il vient de chez toi, que souvent il a entendu ta voix, qu'en te quittant il apporte involontairement avec lui une partie de toi-même, ce livre où s'est posée ta main si chère, et que parce que pareil à un écho, il répète les mots qu'ont dits tes lèvres passionnées.

En ce moment même, et tandis que Wolinski, amoureux comme un jeune homme de vingt-cinq ans, se grisait ainsi lui-même avec sa passion, ses regards tombèrent sur le portrait de sa femme suspendu aux lambris.

Elle était peinte dans toute la fleur de sa beauté et de son bonheur, avec le sourire sur les lèvres et la couronne de fleurs sur le front.

Cette vue fixa le regard de Wolinski.

On eût dit que le portrait, se détachant du mur, venait à sa rencontre.

La voix de la conscience parla en lui et fit courir un frisson jusqu'à son cœur.

Mais ce ne fut que pour un instant. Ses yeux se tournèrent de nouveau vers ces mots magiques : *ta Mariolizza!* et tout, excepté l'enchantement, tout fut oublié.

Artemy, dans l'enthousiasme du bonheur, leva ses yeux ardents vers le ciel, implorant Dieu de venir en aide à ses désirs, comme si ces désirs n'étaient pas un crime aux regards de Dieu.

— Oh ! triomphe et gloire au travail immense, déclama frénétiquement Tretiakowsky croyant que l'enthousiasme peint sur le visage de Wolinski s'adressait à l'un des passages du poème. Quel est le passage qui vous exalte à ce point? Daignez indiquer au père glorieux l'heureux enfant qui vous doit la vie, afin qu'il puisse lui-même le connaître et le couvrir de caresses.

Wolinski pris à l'improviste et serré ainsi, s'empressa de faire disparaître le billet, jeta au hasard les yeux dans le livre, et montant sa voix au diapason le plus élevé il lut ces quelques lignes :

« Aux dieux juchés sur les hauteurs de l'Olympe, la boule terrestre apparaît comme une taupinière ; les mers immenses et infinies ne sont plus pour eux que quelques gouttes d'eau qui, par-ci par-là, scintillent sur cet infime et sale monticule. »

— Oh ! cet endroit surtout est superbe ! s'écria Wolinski, quelle vigueur d'expression ! quelle force d'image ! Je ne connais vraiment rien qui puisse être comparé à cela.

— Ce n'est pas là le plus beau passage, ce n'est pas le plus beau passage ! hurla le poète hors de lui-même ; ces passages magnifiques, permettez que je vous les lise. Par exemple il y a l'endroit où Calypso, enflammée d'amour et de jalousie, s'emporte contre Télémaque et son Mentor. Écoutez, écoutez !

Et s'enflammant lui-même de la fureur de Calypso, le poète beugla à faire passer un frisson dans l'âme de son auditeur, cette imprécation :

Hors de ma vue ! Fuis au plus vite, drôle inconstant, et en même temps que lui, vieillard insensé sors de ma présence ! »

— Sentez-vous, monseigneur, sentez-vous, s'écria le poète, tout ce que donne de force et de beauté au vers ce mot : *Hors !* Nous appelons cette forme poétique la figure abaissante.

— Démon assommant et stupide ! murmura Wolinski, fatigué par l'orgueil du pédant.

Mais à haute voix il ajouta :

— C'est par trop de luxe, cher poète ; le beau ne doit pas être versé à flots si prodigues. Laissez donc à mon esprit fatigué par les beautés de ce chapitre le temps de se reposer, je vous prie.

— Oh ! vous, vous êtes un vrai Mécène, Excellence ; vous m'avez compris et me rendez justice entière. Et à cette occasion je veux vous citer une petite anecdote qui vous prouvera à quel point peuvent errer les grands hommes.

— Voyons l'anecdote, cher ami, et au plus vite, dit Wolinski, et ensuite donne à celui qui a soif une goutte d'eau. De grâce, un mot de la princesse ; dis-le-moi, ce mot, et je te donne le droit de choisir dans ma garde-robe une paire de mes vieux habits.

Les yeux du futur professeur d'éloquence brillèrent non pas d'inspiration, jamais il n'avait connu la chose, mais tout simplement de cupidité ; les savants eux-mêmes sont soumis à cette faiblesse ; il salua profondément et à plusieurs reprises.

— Je vais donc, Excellence, dit-il avec plus de chaleur encore, vous citer une petite anecdote qui se rapporte directement à moi et à Pierre le Grand. Vous n'ignorez pas certainement que j'ai reçu les premiers éléments de la science et des langues anciennes à l'école d'Arkhangel ; dès ma plus tendre jeunesse je donnai de grandes espérances. Une fois que notre institution fut honorée de la visite du défunt empereur Pierre I[er], le professeur me conduisit vers Sa Majesté Impériale, et me présenta comme l'élève le plus assidu et le plus capable sur toute matière, et surtout sur la poésie et la rhétorique. Je n'avais point quatorze ans que je savais par cœur le chapitre de l'*Invention*, avec toutes les citations et tous les commentaires ; je le savais comme je sais *Notre Père*. C'est à cet âge aussi que je composai cet admirable acrostiche : *Comment doit-on honorer les dieux terrestres?* Cet acrostiche fut présenté à Sa Majesté Impériale, qui daigna dire : « *Mieux eût valu qu'il écrivît sur les pêcheurs de cette contrée.* » Comprenez-vous, moi, Excellence, m'occuper des pêcheurs d'Arkhangel ! Pierre I[er] fut certainement un grand monarque ; mais que voulez-vous? J'ajouterai, sans toutefois fatiguer l'attention de Votre Excellence, qu'il ne s'occupa jamais de rhétorique, et ne connut jamais ni le grec ni le latin, et c'est bien dommage, car que n'eût-il pas créé avec de pareilles connaissances ! Mais je reviens à mon récit. L'empereur défunt, d'auguste mémoire, daigna s'approcher de moi, releva de ses doigts impériaux les cheveux qui cachaient mon front, me jeta un regard perçant, et me frappant le crâne de son autre main, de celle qui tient le sceptre, il dit :

— Ah ! ce gaillard-là est un bon élève? eh bien, je vous dis, moi, que ce ne sera jamais une intelligence créatrice.

Ce qui fait que, de mon côté, je pourrais ajouter :

— Pierre I[er] fut un grand empereur, et cependant il se trompa sur mon compte.

Et les yeux et les mains au ciel, il ajouta :

— Descends donc aujourd'hui, ombre divine, sur ma *Télémaquide* et sur mon Rollin, revu, corrigé et augmenté, et conviens de ton ignorance et de ta honte !

Wolinski sourit d'un de ces sourires dont il avait pris l'habitude avec les circonstances, et qui n'appartenaient qu'à lui ; mais, pour couper court aux récits du professeur, qui menaçaient de n'avoir pas de fin si on laissait à l'orateur la liberté de la parole, il donna l'ordre au nègre d'apporter les habits promis au poète et saisit en même temps cet intervalle de repos pour obliger Tretiakowsky à lui donner des nouvelles de la princesse moldave.

Alors ce dernier raconta d'un ton mystérieux que la princesse avait été on ne peut plus attristée en apprenant la nouvelle de la maladie de Son Excellence, qu'elle avait demandé entre autres choses, avec un petit air de jalousie qui n'avait pu échapper à sa perspicacité, si toutes les beautés de Pétersbourg venaient à la cour, et s'il n'en était point qui lui fussent inconnues. Ensuite elle avait fait question sur question à propos des jeux et coutumes du carnaval en Russie, s'apprêtant le jour même, à minuit, après que la lune serait couchée, à descendre sur son perron avec ses amies, et là à faire des conjurations pour arriver à savoir quel serait son futur époux. Enfin, pendant toute la leçon de russe, elle n'avait fait, pour essayer sa plume, que de tracer son nom à elle, avec des mots qui, à son avis, ne signifiaient pas grand'chose. Mais, si peu de sens qu'eussent ces mots, il avait voulu avoir le papier ; mais la princesse moldave s'y était constamment refusée, de peur, disait-elle, qu'il ne tombât aux mains d'Artemy-Pétrowitz ; et cependant nous avons vu que, par l'entremise de la *Télémaquide*, ce papier était parvenu à celui auquel il était destiné.

Wolinski sachant désormais tout ce qu'il voulait savoir renvoya Trétiakowsky, et celui-ci, après avoir enveloppé dans un mouchoir de poche les riches habits qui passaient de la garde-robe du ministre dans la sienne, sans oublier sa fameuse *Télémaquide*, s'achemina vers la porte, muni de son trésor.

En ce moment on vint annoncer au ministre qu'une troupe de masques — le lecteur se rappellera qu'on était en plein carnaval — demandait la permission de se présenter devant lui.

Wolinski ordonna qu'on fît entrer.

VII

LES MASQUES

> Écoute : si une autre fois tu restes aussi [illegible], je te préviens d'une chose, c'est que ton arrogance ne passera pas si facilement. Pour cette fois, que Dieu te pardonne ; mais prends-y garde et connais bien d'abord celui avec lequel tu plaisantes. KRYLOFF.

Le ministre avait à peine donné cet ordre, que des rires, des cris, des croassements, des piaulements et des chants de toute espèce se firent entendre sur l'escalier. Le professeur d'éloquence était tombé au milieu de la foule masquée, qui profita de la bonne fortune que le hasard lui envoyait. Il fut assourdi, roulé, renversé, bousculé ; la poudre de sa perruque, s'élevant en nuage au-dessus de sa tête, indiqua seule où il était, car il avait disparu au milieu des flots vivants, comme ses lamentations s'étaient éteintes au milieu des clameurs générales ; mais, disons-le à son honneur, au milieu de cette bourrasque, le grand homme ne songea point un seul instant à lui-même. Non, comme le Camoëns luttant contre les flots, il ne s'inquiéta

que de sauver sa *Télémaquide*, ainsi que les habits donnés par le ministre : il en résulta que le malheureux poète pris, entouré, enveloppé, ne put, préoccupé qu'il était du sublime poème et des précieux vêtements, se faire jour ; et, se trouvant entraîné par la foule joyeuse, rentra avec elle dans les appartements du ministre, où la foule, comme un immense serpent à sonnettes, commença de dérouler ses anneaux infinis, sans toutefois lâcher le malheureux rimeur qu'elle tenait prisonnier dans un de ses replis, et qui commençait de succomber à la fatigue.

Au reste, c'était bien véritablement une mascarade qui venait d'entrer chez le ministre : on y voyait au premier rang un inca, un grand d'Espagne et une senora sévillane, qu'on reconnaissait à sa mantille noire : sa tête était coiffée d'un petit bonnet à agrafes de diamants, et la queue de sa robe était portée par deux nains ; un marchand de coco, ayant pour ventre un énorme coussin, donnait la main à un Turc tout couvert de paillettes ; un ramoneur conduisait du petit doigt une brillante Sémiramis en paniers ; un diable traînait un capucin par son cordon ; après eux venait une grue dont le corps était fait avec l'envers d'une pelisse, le cou formé par sa manche, où l'on avait passé un balai auquel s'adaptait une immense cheville de bois qui faisait le bec ; les pieds de l'oiseau étaient ceux de l'homme lui-même, qui était chaussé d'immenses bottes à chaudron ; à côté de la grue hurlait un ours ; enfin on pouvait prendre là, d'un seul coup d'œil, une idée de ces mascarades naïves où nos pères cherchaient non pas l'élégance, mais le plaisir ; non pas le beau, mais le grotesque. Il est vrai qu'alors la joie n'était point glacée par la vanité qu'avait chacun de briller aux dépens de son voisin.

Un seul chevalier, couvert de la tête aux pieds d'une armure, se distinguait par sa tenue et la recherche de son costume ; lui seul gardait le silence.

Il y avait encore une remarque à faire, c'est que les mains de la Sémiramis et de la senora paraissaient plus propres à manier le sabre que l'aiguille.

Un des masques s'arrêta sur le seuil, et à sa rencontre accourut la maîtresse de maîtresse.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda le masque

— Après la revue la bohémienne est restée longtemps en tête-à-tête avec le ministre, répondit en baissant la voix la maîtresse de maîtresse. Faites-la mettre à la torture et vous en saurez plus long ; quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, on m'observe.

Ils furent interrompus par un bruit de pas qui se faisait entendre sur l'escalier.

Ils se séparèrent, et chacun courut de son côté.

L'interrupteur de ce dialogue mystérieux était un mage à bonnet pointu, au manteau orné d'hiéroglyphes, tenant d'une main une longue baguette, et de l'autre une urne.

Les masques s'amusèrent, dansèrent, assiégèrent le maître de la maison de questions, en contrefaisant leurs voix, lui faisant de temps en temps sentir, à l'aide de mots à double sens, que les secrets les plus intimes ne leur étaient point cachés. Quoique toutes ces divulgations se bornassent à des plaisanteries, Wolinski ne laissa point que d'éprouver une certaine inquiétude : il envoya son maître d'hôtel prendre des informations près des cochers des masques. Ceux-ci commencèrent par refuser de parler, mais un pourboire progressif leur délia la langue ; on sut alors que les principaux masques étaient l'intendant de la cour, Peroquine, et le conseiller Chtourkoff, avec leurs parents, tous ou presque tous amis de Wolinski. On apprit aussi que les masques sortaient du palais, où ils avaient amusé l'impératrice malade.

En effet, une fois prévenu, Wolinski, en observant la taille et la voix des masques, reconnut la plupart d'entre eux ; les nains eux-mêmes étaient ceux qu'il avait vus chez l'intendant de la cour, Peroquine, et chez le conseiller Chtourkoff. Tous ces seigneurs étaient déjà loin d'être des enfants et même des jeunes gens ; mais, dans ces jours de folie, on n'était pas si sévère sur l'étiquette de l'âge et du rang, de sorte que souvent, quels que fussent le rang et l'âge les grands seigneurs s'abandonnaient à ces sortes de fantaisies dans la société de leurs intimes et pour leur propre compte, ou quand l'ordonnaient les impératrices

Le Turc déclara avoir soif et demanda à boire au marchand de coco, qui lui versa un verre de tokai.

— Arrêtez ! s'écria Wolinski, on ne va pas au monastère.

Et, brisant le verre de tokai, il ordonna de mettre sens dessus dessous le fond de la cave, afin de déterrer ses plus vieux vins

Dix minutes après l'ordre accompli l'orgie commençait d'élever la voix, les verres se choquaient, les toasts s'échangeaient et faisaient le tour du cercle ; une mer de vin dans laquelle on eût pu se baigner, coula sur le parquet ; l'inca, le Turc, la Sémiramis burent à la russe, c'est-à-dire copieusement ; le capucin prétendit, en vidant coup sur coup son verre, que c'était le diable qui le tentait ; le diable, de son côté, en ingurgitant force rasades, affirmait que c'était le voisinage du capucin qui le perdait. Les masques continuèrent de bavarder à qui mieux mieux, en déguisant leur voix et en lâchant de temps en temps quelques lardons bien salés sur Biren et ses partisans. L'amphitryon, se laissant emporter par la vivacité de son caractère, lâcha son mot comme les autres, et cribla le duc, sinon de flèches, du moins d'épingles empoisonnées ; le chevalier lui seul ne souffla pas mot, ce qui ne l'empêchait pas, il faut lui rendre cette justice, de boire pour deux. Quant à Wolinski, il avait promis de respecter l'incognito de ses hôtes et tint scrupuleusement sa promesse ; mais, en son lieu et place, Zouda allait de l'un à l'autre et questionnait chacun de sa voix pateline et mielleuse, tâchant de deviner, par le sens de leurs réponses ou l'intonation de leur voix, les personnes auxquelles il avait affaire.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il à l'inca.

— Tu le vois bien à mon costume, répondit celui-ci, du Pérou ! j'ai fui la capitale du soleil, où j'étais brûlé par ses rayons tout aussi bien que sur les grils des Espagnols ; eh ! ma foi, je viens me rafraîchir en Russie.

— Prenez garde, altesse indienne, dit Wolinski, vous êtes dans le faux, j'en ai peur ; on ne recourt pas ici à la flamme et à la braise pour griller les gens, c'est vrai, mais on les grille à la gelée.

L'Indien jeta de côté, au diable, un rapide regard, que le diable lui rendit.

En ce moment, le mage s'approcha de Wolinski et le tira par le pan de son habit.

— Que me veut celui-ci... demanda le ministre. Ah ! c'est vous, seigneur sorcier !

— Eh bien ! oui, cette science de faire griller les gens sans braise, je l'avoue, n'est pas de notre pays ; elle est née de l'autre côté des mers et a été importée chez nous par un démon qui n'appartient pas à l'enfer russe.

— Et d'où vient ce démon ? demanda le Turc.

— J'ai soif de la réponse, cria le diable.

— Il vient d'un pays inconnu appelé le pays des Usurpateurs, dit Wolinski, pays où les principales vertus sont l'Audace et le Bonheur ; le malheur est qu'il ne retourne pas au pays d'où il vient, et cela pour l'éternité !

— Bravo ! tu m'as surpassé moi-même dit le diable en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Peux-tu me dire quel est ce marchand de coco ? dit le devin, entraînant Wolinski dans le coin le plus éloigné de la salle.

— Ah ! pardieu ! tu dois mieux le savoir que moi, répondit le ministre ; il est de ta société.

— Non pas !

— D'où vient-il donc ?

— Il s'est accroché à nous au bas de l'escalier : j'ai peur...

— De quoi ?

— Que ce ne soit quelque espion du duc.

— Il est bien facile de s'en assurer, dit Wolinski.

— Comment cela ?

— En lui ôtant son masque, donc.

— Deux mots encore.

Le devin quitta Wolinski et courut à Zouda.

— Ton maître va se perdre, lui dit-il ; il prend ceux qui l'entourent pour des amis. Mon cœur se serre à cette seule idée qu'il va de plus en plus se compromettre ; il va aller au marchand de coco et le démasquer ; alors tout sera découvert, et pas moyen de reculer : c'est la guerre ouverte.

Pendant ce temps, Wolinski s'était approché du marchand de coco et le regardait avec persistance.

— Tu m'as assez regardé pour me reconnaître, j'espère, dit le marchand de coco à Wolinski.

— Aussi je te reconnais, répliqua celui-ci.

— Qui suis-je alors ?

— Peroquine.

— On ne peut te rien cacher !

— Une autre fois, si tu veux me cacher quelque chose, mets plus de soin à masquer tes grosses lèvres et la verrue qui orne ton oreille ; laisse en outre à la maison tes nains, que j'ai reconnus tout de suite.

— Eh bien ; quelles nouvelles, alors ?

— Elles sont graves.

— Voyons.

— Le Petit Russien.

— Artemy-Pétrowitz ! Artemy-Pétrowitz ! de grâce, venez, cria Zouda, entraînant avec lui le mage.

Puis il ajouta le mot d'ordre convenu entre eux, et dans lequel devait toujours se trouver le nom de Machiavel quand il s'agissait d'éveiller le soupçon.

— Il est fin comme Machiavel.

— Machiavel ! répéta Wolinski ; je te suis.

Et, quittant le marchand de coco, il s'élança vers Zouda et le magicien, qui l'attirèrent dans le coin le plus reculé de la salle, loin de tout le monde.

— Vous vous perdez ! lui dit le mage en lui saisissant la main et en la lui serrant expressivement.

— Ecoutez ! écoutez ! lui soufflait en même temps Zouda à l'oreille ; écoutez ! ou le danger sera si grand, qu'il n'y aura plus moyen de lutter contre lui.

Puis, tout haut :

— Eh bien ! seigneur sorcier, dit-il, êtes-vous donc le seul qui ne buviez pas ?

— Ne m'obligez pas à boire, dit le mage, je déteste le vin ; et si vous n'insistez pas, je vous dirai votre bonne aventure en manière de remerciment.

— Soit. Mon horoscope ?

— Tirez-le vous-même de l'urne du destin.

Wolinski plongea sa main dans l'urne et, tandis qu'il en tirait un billet roulé, le mage chanta des paroles plaintives dans une langue inconnue.

— A moi, mes gens ! cria Wolinski, affectant la folie comme les autres. Si le sorcier me prédit quelque disgrâce, malheur à lui ! Je le fais noyer dans le vin !

Trois hommes accoururent à la voix de Wolinski, et firent semblant de s'emparer du sorcier, qui, avec ces trois hommes et Zouda, forma un groupe assez considérable pour cacher Wolinski aux autres masques.

A cette manœuvre, qui ne lui échappa point, le chevalier silencieux quitta sa place, et quoiqu'il ne pût rien entendre, trop éloigné qu'il était du groupe, il fixa sur lui un regard qui flamboya à travers l'ouverture des yeux de son masque. Pendant ce temps, Wolinski dépliait le papier et y lisait les lignes suivantes :

« Prenez garde ! la plupart de vos hôtes ne sont que des espions de Biren qui jouent le rôle de vos amis. On veut pénétrer jusqu'à votre cabinet. N'offensez pas surtout le chevalier, c'est le frère du duc ! »

L'écriture du billet était la même que celle de la lettre mystérieuse.

— Ah ! par ma foi ! s'écria Wolinski, cachant son inquiétude sous un bruyant éclat de rire, voilà une belle et surtout grave prédiction : Je serai malheureux dans mes amours ! Magicien, tu mériterais d'être berné.

— Doucement, doucement, ajouta-t-il à voix basse et en s'adressant à un de ses serviteurs qui, prenant la chose au sérieux, allongeait déjà la main sur le sorcier, bernez-le, mais de manière à ce qu'il ne reçoive pas une égratignure.

— On s'empara du sorcier, que l'on fit sauter dans une couverture, mais avec tant de précaution, que, selon l'ordre du maître, tout se passa sans le moindre accident, quoique les cris à l'aide desquels le sorcier déguisait sa complicité avec Wolinski eussent pu faire croire qu'on lui brisait l'un après l'autre tous les os.

Au milieu du brouhaha causé par le bernage du sorcier, Wolinski trouva moyen, sans être remarqué, de donner à ses domestiques l'ordre de veiller à ce que personne n'entrât dans son cabinet.

A cet ordre il joignit celui de renvoyer tous les traîneaux des masques, de faire atteler les siens à leur place, et de les faire attendre à la porte en remplacement des traîneaux renvoyés.

Après quoi, le visage souriant comme si rien ne s'était passé, Wolinski rejoignit le faux Peroquine, lequel se hâta de reprendre la conversation où elle en était restée.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— La fin.

— La fin de quoi ?

— La fin de l'histoire du Petit Russien, que tu avais commencée.

— Ah ! c'est vrai, dit Wolinski. Eh bien ! je disais donc qu'au moment juste où vous arriviez, je venais de recevoir une supplique adressée à l'impératrice et signée du nom d'un Petit Russien de Gordenko, je crois, et avec celui-là d'autres noms assez importants. Il était question dans cette supplique des atrocités d'un certain Biren. — Mais, entends-tu, mon cher Peroquine ? on demande du vin. Pardon, c'est une demande à laquelle ne peut se refuser un maître de maison. Demain, à huit heures du matin, viens chez moi avec tous les nôtres, et je te raconterai l'aventure.

— Pourquoi pas ce soir ? il se peut que demain il y ait quelque empêchement.

— Non, ce soir on pourrait nous entendre.

— Alors entrons dans ton cabinet.

Wolinski sourit, en se rappelant l'avis du devin :

— Impossible ce soir, parole d'honneur, cher maître, dit-il.

Puis se rejetant au milieu des masques :

— Par ici les verres ! par ici les bouteilles ! cria-t-il.

Et prenant un verre plein, il le leva en l'air en entonnant à pleine voix la chanson nationale :

Ma coupe ô ma coupe argentée,
Quelle lèvre te videra ?

Et quelle coupe ! continua-t-il s'interrompant au second vers. Elle contient non seulement du vin, mais du fiel.

— Prends garde que ce ne soit la tienne, dirent deux ou trois voix.

— Plus tard c'est possible, répondit Artemy-Petrowitz entre les dents ; mais pour ce soir, mes hôtes, je réponds que c'est vous qui la viderez, cette coupe, non seulement jusqu'au fiel, mais jusqu'à la lie du fiel.

Puis, se tournant vers ses majordomes :

— Est-ce que l'on ne m'a pas entendu ? cria-t-il. — Du vin, encore du vin, toujours du vin ! Buvez, mes hôtes, buvez. Ceux qui ne voudront pas boire, je vous en préviens, seront punis d'un supplice inventé d'hier. On les mettra pieds nus sur la gelée et l'on en fera des statues de glace en leur versant des seaux d'eau sur la tête.

D'un coup d'œil il montra la porte au devin, qui ne se le fit pas dire deux fois, et disparut.

Le diable, qui sans doute puisait dans sa nature surhumaine une prescience de l'avenir, s'approchant du chevalier silencieux :

— Que dites-vous de tout cela, monseigneur ? demanda-t-il.

Le chevalier ne desserra pas plus les dents qu'il n'avait fait jusqu'alors ; seulement, d'une façon expressive, il frappa du plat de la main sur la poignée de son sabre.

— Vous vous trompez, noble seigneur, dit Wolinski, dont la colère allait croissant et qui s'enivrait de ses propres paroles bien plus que du vin, vous avez bouclé le sabre du brave là où devait pendre la hache du bourreau.

— Sabre ou hache, tu n'y échapperas point, répondit le chevalier d'une voix aussi sourde que si elle sortait d'une tombe.

Une flamme passa sur le visage de Wolinski, mais elle s'éteignit presque aussitôt.

Ces paroles échangées avaient été entendues, non pas de la généralité, mais de quelques-uns des convives, et particulièrement de la reine Sémiramis, qui gardait le silence, inquiète de la façon dont tout cela finirait.

— Pourquoi notre Sémiramis se tait-elle ? demanda l'Inca.

— Elle se tait, dit Wolinski, parce qu'elle vient de s'apercevoir seulement du compagnon qu'on lui a donné, et qu'elle en a honte. On peut avoir fait tuer son époux pour régner, mais ce n'est pas une raison pour courir la ville bras dessus bras dessous avec le bourreau. A la santé de Sémiramis ! ajouta Wolinski à voix haute, et souhaitons-lui à l'avenir meilleure compagnie.

Les masques les plus éloignés de Wolinski n'avaient entendu que le toast porté.

Ils répétèrent donc d'une seule voix.

— A la santé de Sémiramis !

— Vivat ! cria le Turc.

— Vivat ! vivat ! et le cri national : Hurrah ! dit Wolinski avec une force qui dominait le tumulte, est-ce qu'il n'y aura pas une voix pour le répéter avec moi ?

— Ce n'est que quand l'armée va au-devant de Sa Majesté que l'on crie hurrah à Pétersbourg, répondit un des masques.

— L'armée reçoit l'ordre des Allemands qui la commandent, répliqua Wolinski ; mais nous, ici, nous sommes libres et ne recevons d'ordre que de nous-mêmes. Hurrah que Dieu soit en aide à l'impératrice et que sa mémoire vive par delà les siècles.

— Comment ! tu te tais ? dit le diable au capucin en le poussant du coude.

— Et pourquoi parlerais-je ? demanda celui-ci.

— Parce qu'on entonne le chant des morts, à ce qu'il me semble du moins.

— Tu as raison, répondit le capucin, le noble chevalier, lui aussi, l'a entendu ; tous tant que nous sommes, nous l'avons entendu, et il ne manquera pas de témoins s'il s'avise de renier ses paroles.

Mais Wolinski ne songeait pas à nier, au contraire, et, se croyant trop avancé pour reculer :

— Allons, dit-il, ces messieurs sont jaloux du devin ; ils désirent être bernés comme lui, mais mieux que lui, vous entendez. A tour de bras ! mes amis, à tour de bras.

Puis, passant dans les rangs de ses serviteurs :

— Vous entendez ! rudement et vivement ! c'est le mot d'ordre. Brisez les os à tous ces misérables.

On eût dit qu'une armée de berneurs n'attendait que ces mots pour faire irruption dans la salle. Un instant après, le Turc, le diable, le capucin, *e tutti quanti*, bondissaient et rebondissaient comme des volants sur une raquette. Ils avaient beau crier : Doucement ! ils avaient beau crier : Grâce ! les berneurs étaient sourds.

Le chevalier, sans doute, eu égard à son rang ; Sémiramis, comme reine ; et Tretiakowsky, vu son innocence, furent les seuls exceptés de cette danse forcée.

Pendant ce temps, Wolinski changeait de costume, met-

tait un riche cafetan de cocher et une fois ses hôtes bien bercés, leur proposait de faire une promenade en traîneau.

Le premier mouvement de ceux à qui, après ce qui venait de se passer, l'étrange proposition était faite, eût été de refuser, si le visage de Wolinski, exprimant à la fois la volonté et la menace, ne leur eût pas fait comprendre qu'un refus était dangereux.

On accepta donc ; et toute la bande, de joyeuse qu'elle était, devenue grave, descendit l'escalier et se trouva à la porte du palais.

Cette manœuvre s'était faite entre deux rangs de serviteurs prêts à obéir aux ordres de Wolinski.

Mais, à la porte du palais, leur étonnement fut grand au lieu des équipages qui les avaient amenés, les masques ne trouvèrent plus que des traîneaux appartenant à Wolinski, conduits par des hommes qui leur étaient complètement inconnus.

— Je vous demande bien pardon mes chers amis, leur dit Wolinski ; mais vos cochers s'enrhumaient, vos chevaux gelaient ; j'ai renvoyé tout cela. Prenez place sans crainte dans mes traîneaux, à moi : vous serez promenés par la ville et reconduits à vos maisons.

Bon gré mal gré, il fallut que les *chers amis* acceptassent la proposition : le visage de Wolinski disait plus que jamais que ce n'était pas l'heure de plaisanter.

Tous les masques, conservant leur incognito avec plus de soin que jamais, se placèrent donc dans les traîneaux : mais à peine y furent-ils, que, d'une voix tonnante, Wolinski cria :

— Ventre à terre au cimetière des Loups !

— Et une fois au cimetière des Loups ? demanda l'un des cochers.

— Verse toute cette sale marchandise à terre, et qu'elle devienne ce qu'elle pourra, répondit Wolinski.

Puis s'adressant à ceux dont il disposait si cavalièrement :

— Plaisanterie pour plaisanterie, messieurs, ajouta-t-il : maintenant riez de moi tant qu'il vous plaira. Fouettez, cochers !

Les cochers fouettèrent. On entendit encore un instant, mêlés aux sifflements des conducteurs, aux tintements des grelots, les cris des victimes ; puis, de même que, pareille à un tourbillon, toute cette masse disparaissait dans la nuit, tous ces bruits divers s'éteignirent dans l'éloignement.

Un traîneau était resté vide.

— Maintenant, dit Wolinski prenant sur le siège de ce traîneau la place du cocher, et s'adressant au chevalier à moitié ivre, permettez-moi de reconduire Votre Altesse au palais d'été. Vous êtes déjà assez puni par la peur, j'ajouterai même par la honte, et cette honte doit être grande, de vous être mêlé à une misérable bande d'espions. Sachez bien une chose, c'est qu'une heure avant votre arrivée j'étais prévenu et prêt à vous recevoir. Mes espions valent ceux du duc. Maintenant, ceci posé, vous comprenez que mes plaisanteries sur votre frère n'avaient d'autre but que de fournir matière à vos rapports. Tâchez donc de le faire comprendre à votre frère, car ni moi ni mes amis ne sommes disposés à être le jouet des siens ni de lui-même. Je suis tranquille, la calomnie, si venimeuse qu'elle soit, ne saurait changer le blanc en noir. Notre dévouement à l'impératrice est connu de tout le monde ; nous n'avons jamais manqué, extérieurement du moins, aux marques d'obéissance et de respect indiquées par la plus stricte étiquette. Il est certain que toutes les plaisanteries de cette soirée seront bassement rapportées et malveillamment interprétées, mais je ferai au duc, aujourd'hui même, mon rapport pour lui dire les offenses que, dans ma maison même, j'ai reçu de ses propres espions. Maintenant il me reste une espérance, c'est que, si vous voulez que cette histoire reste inconnue de l'impératrice, vous soutiendrez la vérité de mon rapport. Et maintenant, nous sommes arrivés au palais d'été, veuillez descendre, et rendez grâce à votre parenté avec le duc de Courlande, qui vous sauve du châtiment qu'à cette heure reçoivent vos compagnons. Bonne nuit, Gustave Biren.

Sans rien répondre, le chevalier descendit du traîneau et disparut dans le palais.

Ce ne fut pas aussi tranquillement que se termina la nuit de ses compagnons. L'ordre de Wolinski fut rempli à la lettre, et on les abandonna au cimetière des Loups qui devait son nom pittoresque aux loups qui venaient pendant la nuit, selon une tradition populaire, y dévorer les cadavres de ceux qui dans leur vie n'avaient pas eu pitié de leurs frères, et qui après leur mort, n'en obtenaient que le mépris.

Figurez-vous une bande de masques au milieu d'un cimetière, et quel cimetière, mon Dieu ! un cimetière où les corps n'avaient pas de sépulture et où les loups rôdaient par troupeaux.

Tel fut le divertissement qui termina la soirée de ces héros, dont les prouesses consistaient à faire de faux rapports, et qui, pour comble de malheur, furent contraints de faire plusieurs verstes à pied pour regagner chacun son domicile respectif.

Wolinski, quoique triomphant cette fois, se dit pourtant qu'à l'avenir il se tiendrait sur ses gardes. C'était, au reste, ce qu'il se disait toujours, mais trop tard. Reprenant donc les rênes de ses chevaux, après la rentrée au palais d'été du frère de Son Altesse le duc de Courlande, il passa lentement avec son traîneau devant le palais d'hiver.

La lune, fraîche et brillante comme une jeune fille, semblait glisser sur un ciel d'azur. Les rues étaient désertes. La réfraction de ses rayons et le calme de la nuit donnaient à ces demi-ténèbres une teinte mystérieuse que l'on ne trouve que sous notre latitude. Sur l'autre rive de la Néva, tous les feux étaient éteints, toutes les lumières avaient disparu ; le palais seul était resplendissant de lumières qui se jouaient à travers les vitres, et la lune, qui l'éclairait en plein, faisait scintiller le givre de ses tours et le changeait en un château féerique tout enchâssé de diamants. Comme un héros de nos légendes enchantées, Wolinski veillait aux pieds des murailles qu'habitait la princesse de son cœur. Les ombres projetées par ses chevaux, qui tantôt, dans leur course, se mêlaient aux ombres du palais, tantôt s'étendaient au loin sur les glaces de la Néva, semblaient des esprits qui l'accompagnaient et le poussaient en avant.

Le prétendu cocher passa une première fois sous les fenêtres de Mariolizza et devant le perron désert du palais : puis, après avoir fait trois ou quatre tours dans les rues voisines, il repassa de nouveau, et il lui sembla cette fois distinguer quelques têtes qui se hasardaient par l'entrebâillement de la porte du perron. Il se rapprocha, et tous ses doutes cessèrent ; ces têtes appartenaient à des femmes. La neige qui couvrait l'escalier cria légèrement sous de petits pieds, le cœur de Wolinski cria comme la neige : il ralentit le pas de ses chevaux.

C'était un groupe de jeunes filles suivies de leurs caméristes ; ces jeunes filles venaient probablement chercher leur horoscope, comme c'est l'usage à l'époque du carnaval.

Elles riaient, jetaient leurs souliers devant elles et envoyaient leurs suivantes les ramasser, en demandant de quel côté était tourné le talon ou la pointe, riant comme des folles aux réponses qui leur étaient faites.

Au moment où le traîneau de Wolinski passa près d'elles, il entendit ces mots :

— Parle-lui, disait l'une.

— Parle-lui, toi, répondait l'autre.

— Non, toi, reprenait la première.

L'une d'elles enfin, la plus hardie sans doute, fit alors quelques pas du côté du cocher, et lui cria :

— Quel est ton nom, mon ami ?

Au son de cette voix, Wolinski frissonna involontairement. Il avait reconnu la voix de Mariolizza.

— On m'appelle Artemy, répondit-il en ôtant son bonnet.

— Artemy ! répéta d'un air pensif la princesse moldave. Et son sang, affluant au cœur, teignit de pourpre son beau visage.

— Artemy ! crièrent d'une seule voix et en riant les autres jeunes filles, oh ! le vilain nom.

— Quel qu'il soit, il me plaît, répondit vivement la princesse.

— Qui donc pourrait être votre fiancé ? continuèrent les jeunes filles ; tous ceux qui nous connaissons sous ce nom sont ou laids ou mariés.

— Je connais mon fiancé, moi, celui que me réserve la Providence, pensait Mariolizza, ardente d'amour et de fanatisme.

Les jeunes filles riaient : quant au cocher, il semblait cloué à la place où il s'était arrêté.

Enfin, à son tour, et s'enhardissant :

— Et moi, demanda-t-il, m'est-il permis de m'informer quel est votre nom ?

— Catherine, Doria, Nadine, Marie, crièrent les jeunes filles.

— Ce n'est pas vrai, dit avec impatience une petite voix qui malgré cette impatience, conservait toute sa douceur ; on me nomme Mariolizza.

Le cocher soupira, remit son bonnet sur sa tête, et lâchant la bride à ses chevaux, s'éloigna en chantant une de ces chansons que chantait si bien Wolinski.

De retour chez lui, Artemy trouva le traducteur de Fénelon, l'élève de Rollin, endormi à la même place où il l'avait laissé. Notre amoureux eut l'idée de saisir une occasion favorable.

— Je vais, pensa-t-il, écrire un billet et le cacher à mon tour dans les feuillets de la fameuse *Télémaquide*. Il n'est rien de si sûr qu'un Mercure qui ne sait rien. Elle trouvera le billet, me répondra si elle m'aime ve-

ritablement, me donnera un rendez-vous ; et, si elle me donne un rendez-vous, Mariolizza est à moi.

Wolinski, sans réfléchir plus longtemps, prit une plume du papier, et se mit à écrire. Ardent comme il était, il ne songea point un instant au terrible avenir qu'il préparait à la fois à sa femme et à la jeune fille innocente et inexpérimentée comme l'oiseau qui, pour la première fois, se hasarde hors du nid et s'élance dans l'atmosphère orageuse de l'été.

Voici ce qu'il écrivit :

« Je ne puis me contenir plus longtemps, les forces humaines sont trop faibles pour qu'après t'avoir vue on ne t'aime pas, et pour qu'après t'avoir aimée on puisse se taire. Fuir? et où veux-tu que je te fuie, avec un cœur déchiré par l'amour? Mes pensées se confondent, la fièvre bout dans mes veines. Un mot de toi, Mariolizza, un seul mot, une goutte d'espoir, et je suis heureux comme les anges du ciel. Regarde-moi, je suis à tes pieds, je les embrasse, je baise la trace de tes pas, comme l'esclave qui voit en toi sa maîtresse et son Dieu, tout ce qui lui est cher sur la terre et dans le ciel. O chère Mariolizza ! voudrais-tu par ta froideur me plonger dans le gouffre du désespoir? voudrais-tu me voir mourir sous tes fenêtres? Décide de ma vie ; mets ta réponse où tu trouveras ma lettre, et renvoie-moi le livre demain matin, au nom de Trétiakowski. »

Mais il était plus facile à Wolinski d'écrire le billet que de le faire parvenir à son adresse. Il défit le mouchoir qui serrait le volume, que le poète, tout endormi qu'il était, pressait sur son cœur ; mais, à peine Wolinski eut-il touché du bout du doigt le précieux volume, que Trétiakowsky ouvrit les yeux et sembla se réveiller ; mais le nouveau Jason resta immobile ; les yeux du poète se refermèrent, et il se rendormit. Alors, aidé du nègre, qui glissait un autre livre à la place de la *Télémaquide*, Wolinski parvint à s'emparer de celle-ci.

Le dessous de la reliure fut un peu coupé, et dans l'interstice Wolinski introduisit la lettre. Au moindre mouvement et dès qu'on ouvrait le volume, le billet devenait visible.

Alors le nègre reçut l'ordre d'aller à l'instant même au palais et de remettre, de la part de son maître, la *Télémaquide* à la princesse Lehemiko : elle était priée de bien faire attention à la reliure, de ne donner le livre à personne, et de le rendre le lendemain, de grand matin, à celui que l'on enverrait pour le prendre.

Et le cœur plein d'espérance et de crainte, comme il arrive en pareille circonstance, Wolinski fit partir son noir messager.

VIII

LE PIÈGE

Qui de l'un ou de l'autre trompera avec plus d'habileté. KRYLOFF.

Après leur scène avec le cocher, les demoiselles d'honneur, dont les souliers étaient imprégnés de neige fondue, remontèrent par les escaliers du palais et se réunirent au plus vite dans la chambre de Mariolizza.

— Les demoiselles russes sont habituées au froid et à la neige, dit la femme de chambre de Mariolizza en s'adressant à sa maîtresse et en la suppliant de changer de chaussures ; mais pour vous, princesse, c'est autre chose, vous êtes chez nous un oiseau de passage venu des tièdes contrées.

— Et moi aussi, je veux être Russe ! répondit Mariolizza.

Et toutefois elle changea de chaussures, sentant que ses pieds étaient glacés.

On plaça la princesse dans un immense et vieux fauteuil couvert de velours foncé, qui servit de vigoureux repoussoir à cette belle et charmante créature rougie par le froid.

Là elle ressemblait à une feuille de rose tombée sur la soutane d'un moine ou à un jeune cygne couché mollement sur de sombres roseaux.

Entourée de compagnes qui la regardaient, enviant, l'une la finesse de ses cheveux qui tombaient en nattes brunes jusqu'à sa ceinture ; l'autre, sa peau fine et soyeuse comme le papier de Chine le plus velouté ; celle-ci, sa taille flexible ; celles-là, la richesse de ses épaules ; remarquant dans leurs regards l'admiration accordée à sa beauté, que répétaient au reste les glaces qui éclairaient l'appartement, Mariolizza rappelait Vénus à sa toilette, entourée des nymphes de son amoureux royaume.

La femme de chambre la déchaussa, prit, l'un après l'autre dans ses deux mains, les petits pieds de la princesse, et tâcha de les réchauffer, soit en les couvrant de son haleine, soit en les pressant contre sa poitrine ; après quoi, posant un de ces petits pieds sur la paume de sa main, et, dans sa naïve admiration, le montrant aux compagnes de la princesse, elle sembla leur dire :

— Avez-vous vu quelque chose de pareil? Quant à moi, je n'ai jamais rien rencontré de si beau !

Quoique toutes ces louanges extatiques fussent agréables à Mariolizza comme à toute jeune fille, elle appuya sa tête dans ses mains et soupira à plusieurs reprises.

En ce moment on frappa à la porte.

La servante sortit et rentra presque aussitôt, portant un immense in-folio venant de la part de Trétiakowsky.

— Ah ! dit la princesse en frappant légèrement du pied, est-il assez ennuyeux, ce cher poète !

— On vous fait savoir aussi, madame, ajouta la suivante du ton d'une leçon apprise par cœur, que votre professeur de russe est couché chez le grand veneur Wolinski : il vous prie de prendre bien soin du livre, et surtout de faire attention à la reliure, de ne prêter ce livre à personne, et de le remettre demain de grand matin à un domestique que l'on enverra exprès pour le prendre, parce que ce livre, comme vous le fait dire votre professeur, lui est indispensable.

A ces paroles, l'idée que ce livre pouvait renfermer quelque secret passa comme un éclair de feu dans la tête intelligente et, disons-le aussi, amoureuse de la jeune fille ; le cœur, ce devin si intelligent, battit dans sa poitrine : au premier moment, Mariolizza demeura rêveuse comme un mathématicien qui cherche la solution d'un problème, mais elle cacha dans son âme les sentiments qui l'assaillaient, et, sérieuse comme un président, elle commença sa lecture.

Dès les premières lignes « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » et ainsi de suite, les demoiselles d'honneur furent dans l'enchantement.

— Oh ! que c'est ravissant ! s'écrièrent-elles ; en vérité, cela vous tire l'âme.

Mais tout à coup elles partirent d'un éclat de rire en se regardant les unes les autres, lorsqu'on en vint à la description du naufrage.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point la prose de Fénelon, mais la traduction de Trétiakowsky qui causait cette explosion d'hilarité.

— Laissez-moi donc tranquillement étudier le russe, dit Mariolizza en ayant l'air de se fâcher sérieusement.

Mariolizza se reprocha ce premier mouvement de mauvaise humeur, dont elle n'avait pas été maîtresse, mais il était déjà trop tard, ses compagnes avaient disparu.

Cependant elle se consola bien vite ; elle regarda si elle était bien seule, et commença de feuilleter le livre et de fureter entre ses pages.

Mais l'idée ne pouvait lui venir que dans la cloison qui séparait sa chambre de celle de Grouchka, sa caméristе, une ouverture invisible avait été pratiquée : pouvait-elle supposer que le grand commissaire Lipmann avait donné ordre formel à cette même Grouchka d'observer toutes les actions de sa maîtresse?

Cette fente était surtout pratiquée pour espionner tout ce qui pourrait venir de la part de Wolinski. L'espion inconnu qui habitait sa maison avait déjà fait savoir au duc cette inclination de Wolinski, laquelle avait eu le temps de percer dans ses conversations, avec Trétiakowski et Zouda. Or c'était une première occasion pour noircir le ministre ennemi aux yeux de l'impératrice, très sévère sur les mœurs.

La caméristе aimait sincèrement sa maîtresse, et ce sentiment éprouvé par Grouchka était celui qu'inspirait Mariolizza à tout ce qui l'approchait. Certes elle eût bien préféré être chargée par elle de mener une affaire d'amour, dans laquelle elle eût pu montrer tout son art, que de l'espionner ; mais aller contre les ordres de Lipmann, grand commissaire de la cour, favori de Biren et filleul de l'impératrice, autant eût valu mettre son cou dans le nœud coulant du bourreau.

Juif de naissance, il était resté juif, quoiqu'il tâchât de changer son extérieur à force d'eaux et de parfums amenés de Courlande ; presque nu, dénué de tout et enrichi par le duc, il était prêt à son moindre désir, à calomnier, à étrangler et à noyer qui que ce fût.

La pauvre servante dut donc obéir, et ce fut en se signant et en disant des prières qu'elle accomplit l'ordre du terrible espion.

Connaissez-vous ce jeu où l'on cherche, au son de la musique, un objet caché? La musique s'adoucit ou redouble, selon que l'on s'éloigne ou s'approche de l'objet.

Ce fut ainsi que Mariolizza feuilleta le livre de Trétiakowsky guidée, au lieu de musique, par les battements

de son cœur, de ses artères et de ses tempes, et son sang circulait follement, comme font les rouages d'une montre quand la chaîne en est brisée.

Mariolizza sentit enfin la lettre.

La tirer de la reliure, la lire, s'abreuver de ses expressions passionnées, y marquer les plus petites nuances dans un seul arc-en-ciel d'espoir, plaindre Wolinski, aller jusqu'à verser des larmes en pensant aux souffrances qu'éprouvait le pauvre Artemy, qui l'aimait tant, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Elle baisa la lettre une première fois, la rebaisa une seconde, la regarda avec une tendresse qui allait jusqu'à la passion, la cacha dans son sein, et, toute brûlante d'exaltation :

— Il est à mes pieds, murmura-t-elle, il est à mes pieds ! Il les presse contre sa poitrine ! il les embrasse ! Oh ! quelle tendresse ! quelle passion ! Wolinski, que je t'aime !...

Puis Mariolizza tira de nouveau le billet de sa poitrine, le mit sous son oreiller, dit à sa suivante qu'elle avait envie de dormir et de se mettre au lit.

Après s'être déshabillée, elle jeta encore un regard dans la glace, comme pour s'assurer qu'elle était bien véritablement jolie et méritait les adorations dont elle était l'objet ; sauta, avec la silencieuse légèreté d'une chatte ou d'une panthère, sur le moelleux duvet de son lit ; se promit de répondre, le lendemain dès le matin, au billet, bien persuadée que la vie du malheureux Wolinski était attachée à cette réponse, et s'endormit enfin d'un sommeil tout à la fois agité et délicieux.

Grouchka avait tout vu ; au fond, elle éprouvait une grande pitié pour sa maîtresse, et ne pouvait se décider à accomplir l'ordre de Lipmann. Mais la pensée des mines de la Sibérie, où sans aucun doute elle serait envoyée en cas de désobéissance, lui rendit la force près de s'évanouir. Elle fit le signe de la croix, comme si elle eût voulu par là se laver d'un crime involontaire, fit une prière, et s'approcha doucement du lit de sa maîtresse. La crainte de réveiller Mariolizza, la pensée qu'elle pouvait rencontrer son regard au moment même où elle accomplirait le crime, lui coupaient la respiration.

Elle avait tort de craindre ; Mariolizza dormait avec toute l'insouciance enfantine de son âge ; ses joues flamboyaient d'incarnat, le sourire des anges rayonnait sur ses lèvres.

La main de la cameriste plongea sous l'oreiller. Mariolizza soupira ; Grouchka sentit ses jambes faiblir ; son cœur était près d'éclater.

— Oh ! si elle ouvre les yeux, murmurait-elle, je tombe morte à ses pieds !

Mais encore une fois sa pensée se tourna du côté des mines ; sa main s'enfonça sous l'oreiller, ses doigts crispés touchèrent le billet ; encore un dernier effort, et la lettre fut en son pouvoir.

Les yeux de Grouchka se remplirent de larmes ; mais il n'y avait pas un moment à perdre ; Mariolizza pouvait se réveiller, chercher son billet adoré, voir qu'il était absent. La camériste quitta la chambre sur la pointe du pied et se trouva dans le corridor.

Là, par l'entremise d'un laquais, elle fit venir un page de service, lui remit le billet en lui racontant comment il était tombé entre ses mains, et le pria de le remettre au duc quand celui-ci repasserait des appartements de l'impératrice dans les siens.

Le billet devait être rendu cette nuit même.

Les pages, à cette époque, savaient on ne peut mieux traiter ces sortes d'affaires. La femme de chambre se mit en sentinelle à la porte de la princesse, et le page disparut dans les corridors sinueux et à peine éclairés du palais.

Le duc ne se fit pas longtemps attendre.

Les deux pages, voyant par le trou de la serrure qu'il approchait, lui ouvrirent précipitamment les deux battants de la porte et s'inclinèrent profondément.

• Le duc leur fit un léger et gracieux signe de tête, tira une bourse de sa poche, et leur donna quelque menue pièce de monnaie :

— Vous êtes alertes, mes garçons, leur dit-il, j'aime cela ; voici pour acheter des bonbons.

Les pages lui baisèrent la main.

L'un d'eux saisit cette occasion de lui glisser le billet.

Le duc fit semblant de ne rien remarquer, et, se tournant vers ce page, lui dit :

— [illegible] garçon, tu vas me conduire.

Dans la chambre la plus voisine le duc s'arrêta, et, caressant l'enfant en lui mettant la main sur la tête, il lui demanda :

— De qui [illegible] ?

— Des appartements de la princesse moldave, répondit le page avec [illegible], c'est un billet apporté de la maison de Wolinski, et [illegible] dans le livre du maître de langue russe ; la femme [illegible] attend qu'on lui rende le billet.

Biren s'exprimait [illegible] russe, mais le comprenait mieux qu'il ne le laissait voir. Il lut le billet, et de joie ses mains tremblèrent.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, séduire dans le palais même la favorite de l'impératrice ! il y en a déjà assez là pour perdre un rival. Mais, ajouta-t-il avec son diabolique sourire, est-ce à Biren à trancher cette liaison dès son commencement ? Non, il ne sera pas si niais ; il lui faut au contraire la renforcer, la fortifier, l'aider même, y pousser Wolinski, et alors... nous verrons.

En attendant, il tira son carnet et ordonna au page de copier la lettre. Quand cela fut fait, il collationna l'original avec la copie, et dit à son secrétaire d'occasion :

— Ah ! ah ! voilà une bonne écriture ! tu as une main précieuse, mon ami. Où as-tu appris cet art ?

— Chez le grand majordome de la cour Ispolatoff, répondit le page tout joyeux.

— Vivat ! Ispolatoff ! dit le duc en lui frappant sur l'épaule ; seulement, mon ami, continua-t-il, dans les affaires il faut être exact.

Le page croyait avoir été aussi exact qu'il était humainement possible de l'être ; aussi, son visage inquiet interrogea-t-il celui du duc.

— Oh ! fit Biren, il s'agit d'une bagatelle ; marque de ta main dans mon carnet le quantième du mois et le mois de l'année, tout, jusqu'à l'heure ; et, comme tu n'as pas de montre, tiens, je te donne la mienne.

Le page baisa de nouveau la main du duc, et ajouta à la copie de la lettre ce qui y manquait.

— Écoute, lui dit le duc, je te place ici ; ton devoir sera de te tenir au courant de toutes les nouvelles qui viendront des appartements de la princesse moldave ; il s'y passe de vilaines choses, des choses que déteste l'impératrice : la débauche, qui ne saurait être permise dans un État, est moins tolérable encore dans le palais. Nous devons faire un exemple, et la leçon te profitera quand tu seras grand.

Cette leçon donnée, Biren, qui venait de faire bien pis en récompensant et encourageant l'espionnage et la trahison chez un enfant, Biren renvoya le page chez la femme de chambre, en lui faisant rudement observer que, quelque chose qu'il vît et entendît, il devait, pour tout autre que Biren, être aveugle et muet.

Quant à la cameriste, elle ne devait point s'attendre à être récompensée ; c'était par crainte qu'elle avait agi, c'était par crainte qu'elle devait agir.

Elle attendait, aussi tremblante que si elle eût été exposée à la bise glacée de la nuit.

Après avoir pris le billet des mains du page, elle rentra à pas de loup dans la chambre de sa maîtresse et parvint à replacer le billet sous le coussin.

— O pauvre enfant ! comme tu dors tranquille ! pensa-t-elle ; peut-être vois-tu en songe l'homme qui t'aime, et tu es loin de penser aux trames qui s'ourdissent autour de toi, et c'est moi, moi, maudite, qui dois t'entraîner à ta perte !

Au reste, ajouta-t-elle avec un soupir, si ce n'était pas moi, ce serait une autre !

Et, ayant ainsi parlé, Grouchka s'étendit sur son dur matelas, pria, pleura, et ne s'endormit qu'au jour.

Mais de grand matin, et avant que la princesse fût levée, elle renvoya l'in-folio chez Trétiakowsky, se décidant à dire qu'on l'avait envoyé chercher.

On sait qu'il était recommandé de renvoyer le livre le plus tôt possible. La femme de chambre, tout en trahissant cette fois encore sa maîtresse, la trahissait du moins à bonne intention. Sans cette précaution, la jeune princesse eût répondu à Wolinski, et sa lettre saisie lui eût dans l'avenir occasionné de nouvelles douleurs.

IX

SCÈNE SUR LA NEVA

> Et le cadavre fut englouti par une profonde rivière.
>
> POUCHKINE.

Minuit. — L'obscurité était épaisse, la lune, perdue dans un océan de sombres nuages, projetait à peine une pâle et douteuse clarté.

Pas une âme vivante ne se voyait dans les rues.

Seulement, vers la halle à la poix, un galop de cheval se faisait entendre.

Sur un traineau bas on distinguait dans l'ombre deux paysans, l'un d'eux tenait les rênes, l'autre était accroupi, les jambes pendantes à l'arrière du traineau, leur barbe était couverte de givre, et entre eux on pouvait apercevoir un sac assez bien fourni.

Un pareil fardeau porté à minuit, à cette époque, ne présageait rien de bon.

Le traineau commença de descendre sur la Néva. Celui qui conduisait se tourna en arrière, fouetta le cheval, et demanda à son camarade s'il ne voyait rien.

— Sacrebleu ! répondit l'autre, tout le temps que la route a duré, je n'ai vu devant mes yeux qu'une tache noire et mouvante, qui tantôt s'élargissait et tantôt se rapetissait.

— Et cela dure encore ?

— Non, cela vient de disparaître.

— Tu as cru voir ! Au reste, le démon a pu se jouer de nous. Il est minuit, et nous menons un cadavre.

C'est pour cela aussi que pour lui je perdrais mon âme.

— Et nous, quoique chrétiens, que faisons-nous ? Nous faisons disparaître des hommes, nous enterrons nos frères captifs sans prières et sans prêtre !

— Hoc ! hoc ! hoc ! fit l'autre en laissant échapper cette exclamation populaire, qui, par son intonation, indique la tristesse native du Russe ; ce que c'est que la force ! j'en aurais volontiers donné à goûter au favori.

— Je l'eusse volontiers fait passer aussi par le supplice qu'il infligeait à ce pauvre Petit Russien.

— Ecoute, frère, et réponds: Le Petit Russien avait-il une croix ?

— Oui, et même grande.

— Alors, il ne risque pas de tomber sous la griffe du diable.

L'un des deux paysans, lesquels n'étaient autres que les deux palefreniers de Biren, se signa, et dit :



Celui qui conduisait se retourna, et demanda à son camarade s'il ne voyait rien.

— Nous en avons, au reste, tant mené par le même chemin, qu'il est temps de s'habituer à cet office. Ah ! mon ami, c'est que les temps sont changés ! Ce n'est pas pour rien que l'on dit que dans tous les quartiers de la ville les poules ont chanté comme des coqs, et que les coqs ont pondu des œufs. On dit même que le loup-garou court par la ville sous la forme d'une truie : la sentinelle qui est près du palais l'a vu et a voulu lui donner un coup de baïonnette, mais la baïonnette s'est brisée.

— Que veux-tu ? il n'y a rien de bon à attendre. L'Allemand a envahi la vieille terre russe, et le malheur est si grand, que moi, pour mon compte, je songe à fuir de Saint-Pétersbourg.

— Oui, sans doute, répondit son compagnon ; mais il faut avouer aussi qu'il y a Allemands et Allemands. Il s'en trouve aussi de bons, et nous n'avons pas besoin de chercher loin pour en trouver. Ainsi, par exemple, le neveu du commissaire. Eh bien ! quoiqu'il ne porte pas de croix, il n'en est pas moins un brave homme ; je ne l'oublierai de ma vie.

— Depuis que tu as fait connaissance avec le martinet, et que c'est le neveu du commissaire qui devait compter les coups, c'est ton avis, n'est-ce pas ?

— Ah ! je me le rappelle. A peine le bourreau commença-t-il sa besogne, que les larmes lui coulèrent comme deux ruisseaux. Je lui ai même vu glisser au bourreau une pièce d'argent blanc.

— Reçois, mon Dieu, dans ton ciel infini, l'âme de ton esclave !

L'autre fit de même ; après quoi, tous deux soupirèrent et se turent.

Ils descendirent en même temps sur la Neva.

Sur la glace du fleuve, on avait, de place en place, pratiqué des ouvertures qui, par le mouvement du fleuve, semblaient autant de bouches béantes, prêtes à engloutir les victimes qu'on leur apportait.

— Quel terrible cimetière ! dit un des palefreniers, déguisant sa terreur sous une apparence de gaieté ; ce n'est pas la peine, ici, de prendre la fatigue de creuser des fosses ; elles sont toutes faites. Eh ! mère Neva, tu nous donnes de bons lavarets ; mais souvent aussi nous te donnons de fière nourriture !

Là, celui qui conduisait le cheval l'arrêta sur le bord du trou le plus proche.

— Tu as fort de plaisanter, dit l'autre en descendant du traineau, une fois, il est arrivé... mais, Dieu du ciel ! que se passe-t-il donc sur le quai ? Vois, le cœur m'en manque de frayeur.

— C'est un traineau qui passe.

— Ne nous perd... [illegible]

— Les voilà qui descendent sur la rivière. Quelle chose étrange !

N'est-ce pas [illegible] *lui-même* qui envoie inspecter pour savoir comment [illegible] nous acquittons de notre besogne ?

— F[illegible]-le au plus vite à l'eau.

— L[illegible] ! les mains me tremblent d'angoisse.

— [illegible] : tiens le cheval ; je vais tirer le corps d'une m[illegible], et de l'autre prendre mon bâton pour me défendre, s'il en est besoin.

Pendant qu'ils prononçaient ces paroles, le traîneau qui les inquiétait descendit sur la Néva et s'arrêta à une cinquantaine de pas d'eux. Il en sortit un petit personnage, ressemblant aussi bien à un singe qu'à un homme ; mais, tout à coup, ce petit personnage sembla grandir de plusieurs archines, et le géant commença d'arpenter la rivière à grands pas, en venant droit aux palefreniers.

A cette apparition, ceux-ci, plus morts que vifs, s'élancèrent dans leur traîneau, poussèrent un cri, et disparurent dans l'obscurité.

Les ayant perdus de vue, le géant revint à sa taille première.

En ce moment une seconde personne, sortant du traîneau, le rejoignit. Un rayon de lune perça les nuages et éclaira la figure du nègre de Wolinski ; le petit personnage était Zouda.

Des échasses l'avaient aidé à effrayer ceux qu'il avait besoin d'éloigner.

Tous deux étaient restés toute la nuit en sentinelle près des portes des écuries de Biren, d'où était parti l'étrange enterrement.

Le sac fut ouvert par eux, et la hideuse statue de glace brilla à leurs regards.

Il fallait toute la puissante acuité de la pensée humaine pour pénétrer à travers cette écorce et y distinguer l'être humain qui naguère encore faisait partie du monde vivant. Ce monceau de glace recouvrait cette portion du Créateur divin incarnée dans l'homme ; celui auquel avaient été donné et l'amour, et l'honneur, et les sentiments nobles, et la charité pour le prochain. Autour de lui était roulé son cercueil de glace. Au-dessus de cette tombe étrange, qui lui servait en même temps de linceul, se tenait un Européen, un Russe, c'était Zouda, et près de lui, sur le fleuve glacé, le noir esclave, fils des chauds et libres déserts de l'Afrique, qui, dans sa noire enveloppe, portait peut-être l'âme d'un empereur.

La féerique clarté de la lune, parlant d'un autre monde, peut-être aussi misérable, mais aussi cher que le nôtre à ses habitants, le silence de minuit s'étendant sur la nature glacée, et tout à coup au loin, bien loin, un frémissement de cloche descendant sur le rayon de la lune, si tout cela n'est pas un grand spectacle pour le poète et le philosophe, je ne sais plus ce que c'est que la philosophie et la poésie.

. . . .

Après avoir examiné avec attention la statue de glace, Zouda et le nègre l'enterrèrent pieusement dans la neige.

X

LA LANGUE

> Mais sais-tu que ce noir Télègue a le droit d'aller partout ? Nous devons le laisser passer.

Le matin nos bohémiens quittèrent l'hôtellerie, où un logement leur avait été donné avec les autres camarades emmenés à la revue.

Le palais, l'impératrice, les voitures dorées, la belle princesse moldave, tout cela tourbillonnait encore devant les yeux de la vieille bohémienne. Son cœur bondissait d'enthousiasme ; elle paraissait avoir grandi à la hauteur des t[illegible]. Elle rêvait qu'avec Mariolizza, tout Pétersbourg, tout le peuple russe lui appartenaient, et qu'une seule de ses paroles, si elle le voulait, devenait un ukase impérial.

Mais [illegible] il fallait peu de chose, hélas ! pour que tout cet enth[illegible] et tout ce bonheur tombassent en poussière ! Il [illegible] seulement de se rappeler les paroles du valet de [illegible] Ne la touche pas, vois-tu comme elle ressemble [illegible] moldave ? ne dirait-on pas sa mère ou sa [illegible] ? »

— Et tout à [illegible] princesse redevenir bohémienne ! se disait Marioulla en suppliant derechef son ami, son camarade et son servit[illegible] venir en aide à son infortune.

A lui seul elle pouvait confier une partie de son secret.

L'âme du bohémien Basile, quand il s'agissait de quelque secret relatif à Marioulla, était pareille à un cercueil, qui, une fois fermé, ne se rouvrait plus pour personne.

Hier encore Basile avait fait tout ce qu'il avait pu, avait réuni tous les efforts de son esprit et de son imagination pour tranquilliser sa bienfaitrice : enfin elle inventa un moyen.

Il faut savoir que Basile avait été, dans sa jeunesse, matelot russe ; mais poussé par sa nature de bohème, par cet amour de la liberté qui l'emportait chez lui sur tous les autres sentiments, il déserta, rôda plusieurs années par tous les coins et recoins de la Russie, courut la Bessarabie, la Moldavie, fit le maquignon, acheta, vola, revendit des chevaux, trompa qui il put, et finit par tomber sous la griffe de ce même cadi qui était le tuteur de Mariolizza. Dans cette fâcheuse position, il rencontra Marioulla, qui le connaissait de longue date, et qui se trouvait alors dans les bonnes grâces du pacha.

Marioulla le sauva.

Lui devant sa liberté et son bien-être, il ne la quitta plus et vint avec elle à Saint-Pétersbourg. Il ne devait plus craindre de retourner dans la capitale. Il était trop difficile de reconnaître dans le gras et dodu vieillard le maigre coquin qui, vingt ans auparavant, avait dérouté la police russe. La statistique de toute la ville, en commençant par les palais de briques et en finissant par les étables à porcs, lui était connue comme l'intérieur de ses poches. Depuis l'époque de sa fuite, d'ailleurs, Pétersbourg avait peu changé, et dans le service que Basile voulait rendre à la bohémienne, il pensait surtout à la protection d'une vieille amie de cœur à lui.

C'était une paysanne du quartier des pêcheurs qui tenait de son père l'art de médicamenter au moyen de simples. Ayant appris qu'elle était en bonne santé, il résolut de conduire chez elle Marioulla.

Les bohémiens arrivèrent bientôt à la *Grande-Perspective*. Ce nom ambitieux était donné à la rue qui, coupée de place en place par des endroits déserts et marécageux, commençait aux prairies de la Néva et finissait au faubourg d'Amiskoff.

A cette époque, la ville de Pierre commençait à traverser la Néva, et à passer de l'île où elle était née sur la rive gauche du fleuve, et par cette raison, la perspective de Newsky se couvrait peu à peu de maisons *magnifiques*, seulement, quelles étaient ces maisons *magnifiques?* On peut en juger par la plus belle, qui n'était autre que celle du théâtre russe, bâtie, comme le dit une des descriptions de cette époque, pour *manœuvrer* des comédies, des tragédies et des opéras.

Les autres maisons, d'un extérieur plus modeste, que le gouvernement bâtissait de ses deniers sur la perspective, étaient dignes aussi de se montrer au grand jour avec leurs toits en tuiles à la hollandaise ; le bazar en bois à deux étages, avec ses nombreuses petites arcades, commençait à sortir de terre au même endroit où se trouve aujourd'hui le bazar actuel. Il touchait encore à un charmant bois de bouleaux, qui lui avait cédé une portion de son terrain, et qui semblait garder l'autre pour le faubourg d'Amiskoff, qui se cachait modestement sous son ombre hospitalière. Mais là aussi la population de la capitale augmentait de jour en jour, et ne donnant ni trêve ni repos aux pauvres hamadryades, qu'elle chassait de buisson en buisson, élevait, au beau milieu des bouleaux qui commençaient à dépérir à vue d'œil, un marché qui devait plus tard s'appeler du nom antipoétique de Stchukine-Dwor, *marché aux poux*.

Où sont maintenant les faubourgs d'Amiskoff, le magnifique théâtre et les petites et coquettes habitations qui se montraient sur la perspective, étalant leurs toits en tuiles, comme les marchandes, les jours de fête, viennent étaler sur leurs portes leurs visages peints de blanc et rouge, sous le prétexte de voir les passants, mais, en réalité, dans le but de se faire voir par eux?

Hélas ! où sont toutes les choses dont nous avons parlé?

Des lignes d'immenses pierres, classiquement tirées au cordeau, classiquement taillées, s'étendent sur l'emplacement de ce Pétersbourg disparu, comme s'étendent ces froids et grandioses monuments élevés par l'orgueil des héritiers sur les cendres des poètes populaires les plus aimés.

Quant à moi, j'aime à me reporter vers ce Pétersbourg primitif, aïeul du Pétersbourg moderne, mais l'été seulement, lorsque le coucher du soleil jette sur lui ses fantastiques rayons ; il se dessine gracieusement avec ses châteaux, qui regardent, du haut de leur grandeur, les petites cabanes, leurs humbles voisines, lesquelles font, de leur côté, tout ce qu'elles peuvent pour se faufiler dans le grand monde des briques et du granit. Les seuls toits des maisons, par leur diversité et leur étendue sont déjà une joie pour l'œil du poète. Avec quelle volupté la lumière se joue dans l'herbe de ces toits, qui change de couleur à chaque saison ; comme le soleil aime ces tuiles roses qui s'élèvent

les unes au-dessus des autres, comme des chapeaux superposés dont les uns ont la forme de minarets, et les autres de terrasse! Comme l'astre du jour caresse la boule de l'aiguille de l'Amirauté, et comme elle semble nager au sommet d'une fontaine jaillissante! Comme la flamme scintille sur les croix d'or des églises et fait jaillir des gerbes de lumière du faîte des maisons, et les perrons qui ne se contentent pas de se cacher dans l'intérieur des cours et qui apparaissent fastueusement dans la rue, et les modèles de vaisseaux posés sur les portes cochères, et les moulins sur la plage de l'île de Barile, qui, en faisant tournoyer leurs ailes, semblent se réjouir à la vue du palais, et qui se regardent avec le palais Mentschikoff dans le miroir de la Neva, et tout auprès ces petites huttes en terre qui s'étendent sous le nom de colonie française, et la Neva dénuée de ponts et couverte ici de petits bateaux, là de forêts de mâts, qui semblent une masse de gigantesques roseaux, et partout par la ville ces prairies et ces forêts : est-ce que tout cela ne serait pas du pittoresque et de la poésie?

Mais pendant l'hiver, et surtout pendant l'hiver de 1739 à 1740, j'eusse été bien malheureux, je l'avoue, de me trouver dans ce primitif Pétersbourg. C'eût été en même temps la Hollande et la Sibérie, l'une appelée, l'autre autochtone, se trouvant tout étonnées de s'être rencontrées sur les bords éloignés du golfe de Finlande, et se regardant de mauvais œil, comme si l'une voulait absolument chasser l'autre. Il est clair que la Sibérie, pendant les fortes gelées, prenait le dessus et régnait même sur la fameuse perspective, par la majorité des endroits déserts, par les maisons, qui semblaient être des hôpitaux dont les habitants apparaissaient aux fenêtres comme des malades, effarés de leur agonie, par les rues, qui n'étaient rues que parce que de chaque côté s'étendait un rang de palissades, par les canaux sans parapets, par les montagnes de neige, par la rareté des habitants, par les horreurs de Biren. Certes, ce n'est pas un gracieux tableau.

C'était au milieu de ce dernier Pétersbourg que s'avançaient Marioulla et Basile, quand tout à coup, on ne sait d'où, se répand le cri du *qui vive?* On eût dit que ce cri donnait le signal de la fin du monde. Ce cri expiré, tout se tait, le pouls ne bat plus, comme si la vie était étouffée en un instant sous le talon du Dieu vengeur. Les balances, les pieds, les mains, les bouches restent dans le même état où ce cri mortel les a surpris. L'ouïe seule, rassemblant ses facultés, étouffe le reste des sentiments, l'ouïe seule fait supposer dans tous ces hommes la présence de la vie : tout écoute, tout n'est qu'oreille.

Derechef on entend le cri; il ondule, il s'élève, comme s'il montait d'un degré à l'autre. Il approche! on peut déjà distinguer ces mots : La langue! la langue!

— Où mène la langue? répètent avec terreur cent voix.

Ces paroles sont redites dans les deux étages du bazar, dans les rues, sur les places publiques; elles se communiquent comme le souffle d'une épidémie; on abandonne marchandises, argent; les uns ferment les boutiques et se sauvent, les autres s'enferment eux-mêmes; on se pousse, on se coudoie, on fuit; on se jette sans savoir où; on se pousse dans les premières portes que l'on trouve ouvertes; on se verrouille, on se cadenasse, on se cache dans les caves, on cherche un asile dans les greniers; les chevaux s'élancent ainsi que dans un combat, et semblent comprendre avec les hommes l'approche du danger. Il suffit de quelques instants pour que la Grande-Perspective elle-même, le bazar et les parties principales de la ville soient vides comme un désert.

Seulement sur la petite place qui s'étend devant le bazar, aussi immobiles que s'ils eussent été pétrifiés, restaient deux êtres humains; en effet, ils ne comprenaient, ni ce que voulaient dire ces mots : *la langue*; ni pourquoi, en les entendant, chacun fuyait épouvanté, mais, par instinct, ils s'attendaient à quelque chose de terrible. Ces deux êtres humains n'étaient autres que Basile et Marioulla.

Ils se retournent.

Sur eux venaient directement, conduit par des fantassins et un homme à cheval, un être monstrueux, de loin du moins paraissait-il ainsi.

Les bohémiens alors essayèrent de fuir comme les autres : mais où? comment? c'était trop tard, le cavalier ne pouvait-il pas les atteindre en deux élans de sa monture? D'ailleurs qu'ont-ils à craindre? ils n'ont rien sur la conscience. Certes ce n'est pas à eux que l'on en veut.

En échangeant entre eux ces réflexions, et quoique le cortège s'avançât vers eux, ils ne bougeaient point.

L'être monstrueux n'était plus qu'à quelques pas, déjà même on pouvait distinguer que c'était un homme couvert de la tête aux pieds d'un sac en toile, dans lequel étaient percés seulement deux trous, un pour les yeux, un pour la bouche.

Cet homme était véritablement un être effroyable, et ce n'est point pour rien que la terreur et la fuite le devançaient.

Quand du petit trou percé devant la bouche se font entendre ces mots magiques : *Parole et action*, ces deux mots vous mènent à l'enquête, à la torture, et vous tuent avant la mort.

C'est un des grands et terribles supplices dont nous a sauvés Catherine la Grande.

Qu'était-ce donc que *cette langue?*

On nommait ainsi l'action de conduire par la ville un grand criminel vêtu du costume décrit plus haut, afin qu'il dénonçât les complices, réels ou non, du crime qu'il avait commis.

Comme Venise avait ses bouches de bronze, Pétersbourg avait ses dénonciateurs voilés. Le gouvernement voulait-il quelque vengeance personnelle, assouvir quelque haine privée, voulait-il que cette haine ou cette vengeance se voilât du masque de la justice, alors le funèbre cortège se mettait en route, s'arrangeait de façon à rencontrer la victime désignée d'avance; l'homme voilé qui était censé être le coupable, et qui n'était le coupable que quand, dans l'espérance de sa grâce, ou du moins de quelque allégement à sa peine, il consentait à jouer ce rôle infâme, la désignait du doigt à travers le sac de toile. L'homme à cheval prononçait les mots sacramentels, et presque toujours c'en était fait de la personne désignée.

Comprenez-vous maintenant pourquoi tout le monde fuyait quand une première voix effrayée poussait ce cri : La langue, la langue!

La langue s'approcha de la bohémienne effrayée; le sac alors s'agita : on put distinguer à travers la toile une main qui s'étendait dans la direction de Marioulla.

— Est-ce cette femme? demanda l'homme à cheval.

— Oui, répondit d'une voix sourde le personnage voilé.

— *Paroles et actions*, dit l'homme à cheval.

A ces mots le cortège entoura la bohémienne, et le cavalier, qui n'était autre qu'un agent de police, lui donna ordre de le suivre.

Tremblante de frayeur, perdant même la faculté de réfléchir, elle voulut parler, mais ses lèvres ne purent que balbutier des paroles inintelligibles. Cédant néanmoins à la force, elle marcha prisonnière au milieu du cortège.

— Emmenez-moi avec elle! criait Basile. Si elle a fait quelque mauvaise action, j'y suis de moitié. Je ne la quitte ni le jour ni la nuit. Sans moi, elle ne couperait pas le cou à un poulet.

— Tu n'es pas désigné par la langue, répondit l'agent de police; nous n'avons que faire de toi.

— Vous devez me prendre avec elle; je me dénonce moi-même comme son complice.

Mais le pauvre Basile n'obtint pour réponse que des coups de crosse de fusil.

— Frappez-moi, martyrisez-moi, tuez-moi, exterminez-moi! continuait de crier Basile. Déchiquetez mon corps, arrachez-moi le cœur par morceaux, mais je n'abandonnerai pas mon amie.

Et sans avoir égard aux menaces, il continua de suivre celle dont il était le compagnon et l'esclave.

XI

L'ENQUÊTE

La terreur chassait toutes les personnes des rues où passait *la langue* conduisant sa victime : ce n'était que bien rarement qu'une voiture de grand seigneur osait la croiser.

Quand la pauvre bohémienne fut revenue à elle, sa première pensée fut à Mariolizza.

— Ma chère enfant, disait-elle, ces méchantes gens ne me donneront pas la joie de te voir heureuse. Ah! si je te voyais épouser le riche et fastueux Wolinski, je mourrais tranquille, et cependant je crois avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir de faire, plus peut-être que tout autre n'eût fait. Que j'entende seulement un mot tendre de ta bouche, qu'une larme tombe de tes yeux avant que je ferme les miens, et je serai consolée. Mais non, il est affreux de penser que tu verras ta mère dans la bohémienne, et cette pensée est plus terrible pour moi que cette mort où l'on me conduit maintenant. J'ai fait ton bonheur bien grand et bien élevé. Je ne le tirerai pas dans la fange, et la méchante engeance qui m'entoure ne le foulera pas aux pieds. La tête sur le billot, en prononçant ton nom chéri, je prierai Dieu qu'il me remplace auprès de toi.

Et la bohémienne, levant les yeux au ciel, puis jetant un dernier regard du côté du palais, marcha plus tranquillement.

Mais, à mesure qu'elle avançait, les pensées se croisaient dans son cerveau : un horrible soupçon envahissait son esprit, son cœur bouillonnait comme l'Océan un jour de tempête, et puis tout à coup redevenait froid comme celui du cadavre déjà couché dans son linceul.

N'avait-on pas pénétré ce mystère qu'elle cachait avec tant de soin ? peut-être cette ressemblance, cette horrible ressemblance... n'est-ce point à ce propos que l'on va la torturer ? Oh ! nulle torture, si terrible qu'elle soit, ne la fera parler ; que lui font les tortures, à elle, pourvu que le nom de Mariolizza ne soit pas prononcé ?

La mort était dans le cœur de la pauvre mère :

Elle se hâtait, elle allait plus vite que le cortège pour en finir plus tôt, et tout en courant elle priait Dieu de veiller sur cette tête chérie

On conduisit Marioulla dans une espèce de baraque, située derrière les jardins du duc ; avant d'entrer, on lui arracha sa pelisse. Quant à Basile, on le laissa sur le perron extérieur, où il résolut de l'attendre, dût-il mourir de froid. Il se réfugia alors dans une chambre sale et enfumée, qui servait à garder le bois de chauffage et dans laquelle il n'y avait pour tout meuble qu'un banc boiteux et un seau d'eau.

Quant à Marioulla, on l'introduisit dans une chambre plus grande, mais non moins funèbre. Une table oblongue en occupait la moitié ; le plancher était tellement élastique qu'en pesant sur un bout de la planche, on faisait vaciller le tout, les vitres glacées reflétaient une lumière bleuâtre ; l'araignée filait sa toile, pareille aux ailes d'une chauve-souris, le long des murailles. Il y avait un tas d'in-folio, recouverts d'une telle couche de poussières, que Cuvier lui seul eût pu les exhumer. La seule idée rassurante était celle qu'inspirait la présence des trois ukases qui règlent les droits des prévenus et qui se trouvent dans tous les tribunaux (1).

Mais ce souvenir de la grande idée du tzar réformateur était obscurci par la vue des instruments de torture suspendus dans la chambre à côté, qu'on avait laissée entr'ouverte.

C'était la chancellerie de la police du duc.

L'aspect de tous ces objets fit frissonner la bohémienne ; celui des personnages n'était pas plus rassurant. A la table, sur le siège du juge, était assis un hideux personnage, sec comme une momie, avec des cheveux qui pendaient sur ses épaules ; sa tête, maigre et allongée, avait la forme d'une tête de cheval recouverte d'une peau humaine : des yeux de hyène, une bouche et des oreilles d'orang-outang, situées si près les unes de l'autre, que lorsque se mouvaient les mâchoires, les oreilles accompagnaient le mouvement, lequel était en outre suraccompagné du hérissement de ses cheveux roux ; alors ses yeux, en s'arrêtant prenaient tantôt une teinte foncée, tantôt brillaient d'un feu féroce ; comme une sonde ou comme une épée, son regard cherchait soit la profondeur de l'Océan, soit les défauts de la cuirasse, tâchant d'épouvanter l'âme en la tenant suspendue au-dessus de l'abîme.

Quant à son vêtement, il se composait d'un justaucorps couleur de brique, avec des bas de soie du même ton ; des manchettes de dentelle tombaient sur ses poignets, et faisaient ressortir la malpropreté des mains.

Près de lui était assis un jeune homme de vingt-cinq ans maigre et étiolé, pas une goutte de sang ne colorait son visage blême ; ses yeux, sans vie et somnolents, dénonçaient une nature maladive ou nonchalante. Du reste, on soupçonnait un certain mystère dans ses paroles et dans ses gestes : il ressemblait à l'énigme du sphinx thébain avant qu'elle fût expliquée : c'était à regret qu'il semblait tenir la plume ; il regardait plus le papier que les personnes qui l'entouraient. Le premier de ces deux hommes était le digne séide de Biren, le grand commissaire de la cour, Lipmann. Le second, secrétaire du premier, était son neveu, qu'il élevait comme un fils et aimait pour lui-même. Sachant à peine écrire son nom, Lipmann employait cette arme vivante pour toutes ses affaires judiciaires. Sans enfants, n'ayant personne à qui passer ses richesses, il avait voulu revivre en lui, et lui avait trouvé ce poste auprès du duc ; il voulait obtenir celui de secrétaire du cabinet.

C'est un étrange désir que celui de se survivre à soi-même. Souvent les descendants, tout un peuple, toute l'humanité même, moissonnent le champ ensemencé par l'amour-propre d'un seul homme.

D'un côté de la table on plaça Marioulla, de l'autre, la langue, c'est-à-dire l'accusateur. Elle, belle encore, bien mise, vêtue d'une robe de soie constellée d'étoiles d'or. La mère de la princesse Lebemiko se fût crue abaissée à ses propres yeux en mettant une robe moins riche. Elle, pâle et tremblante d'effroi : l'accusateur dans son sac de toile noire, à travers les ouvertures duquel étincelaient ses yeux gris, se dessinaient ses deux lèvres prêtes à s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de mort.

On procéda à l'enquête. On pouvait juger d'après le prélude quel serait le concert.

— Écoute, bohémienne, dit d'une voix terrible le juge aux cheveux roux ; faisons nos conditions : dis-moi la vérité, ou sinon tes os la crieront pour toi.

Et il lui montra la chambre voisine où, nous l'avons dit, on entrevoyait les instruments de la torture.

Et son regard passa sur le cœur de la bohémienne comme les dents d'une scie.

— Je n'ai point de faute à confesser, répondit Marioulla ; mais questionne-moi et je suis prête à répondre, — pourvu que ce ne soit pas sur ma fille Mariolizza, pensa-t-elle, — car, d'elle, je ne parlerais même pas au milieu des tortures que me promet la chambre voisine.

— Encore un amendement à nos conditions, dit Lipmann : si tu m'avoues, à l'instant même et sans réticences, le délit dont tu es accusée, nous ne te retiendrons pas longtemps. Maintenant à l'œuvre.

— A vos ordres, monseigneur !

— Vois-tu ce démon dans ce sac ? il a perdu plus d'une âme, il prétend qu'en venant de Moscou ici, tu as été en relation intime avec le chef de sa bande, qui, sous le nom du Petit Russien Gordenko, tâchait de passer à Pétersbourg pour voler la caisse du trésor ?

— Ah ! pensa la bohémienne en prévoyant ou en voulait venir ce questionneur, grâce à Dieu, il ne s'agit pas de ma fille ; du moment où il n'est point question d'elle, peu m'importe le reste

Un rocher sembla se détacher de sa poitrine, mais la joie, qui avait passé comme un éclair dans son regard, la trahit.

— N'y a-t-il que cela ? demanda-t-elle involontairement au juge.

— N'est-ce point assez ? Des relations intimes avec le chef d'une bande de voleurs ! mais cela mène tout droit au billot. Langue, à ton tour, redis-nous ce dont tu l'accuses ; quel est son nom, quels étaient ses projets, de concert avec ton chef ?

L'homme au sac commença sa dénonciation artificieusement composée, mais mal apprise par cœur, et, quiconque eût connu la voix de Feraponte Podatchkine, n'eût pas hésité un instant à dire que c'était cette voix qu'il venait d'entendre.

En effet, c'était le fils de la maîtresse de maîtresse, ou plutôt de la servante maîtresse, à qui l'on faisait jouer le rôle de la langue pour calomnier la bohémienne, qui était en relation intime avec celui qui, bien que glacé par la mort et par le supplice même, se survivait dans ses projets. Cette bohémienne, qui avait su gagner les bonnes grâces de Wolinski, avec lequel, après la revue, elle avait eu, on se le rappelle, un tête-à-tête très prolongé, Gordenko ne lui a-t-il pas communiqué la dénonciation qui avait été la cause ou le prétexte de sa mort ? Cet acte accusateur n'est-il pas tombé entre les mains de l'ennemi le plus acharné du duc ? La personne de Son Altesse n'est pas en sûreté sous ce rapport. Eh ! qui ne sait pas que la personnalité d'un favori l'emporte sur tout ? Ce n'est rien que de rendre une bohémienne criminelle, ce n'est rien que de lui susciter deux ou trois crimes, c'est le seul moyen de la faire parler, et alors, d'après la circonstance, on peut la gracier ou la punir : sa grâce ou sa punition sont au bon plaisir du duc.

C'était, comme nous l'avons vu, l'adroit Lipmann qui avait été chargé de mener l'affaire à bonne fin.

— C'est vrai, répondit la bohémienne avec fermeté, c'est vrai que Marioulla est mon nom ; c'est aussi vrai que ce Petit Russien, Dieu sait ce qu'il est, m'a prise en affection pour ma ruse ; que souvent il s'est entretenu avec moi, et...

— T'a remis... demanda avec impatience Lipmann, mais parle donc, bonne femme.

— Je comprends, pensa Marioulla ; je suis au fait de tout et j'avouerai tout. Que m'importent les affaires d'autrui ? Je n'ai, moi, qu'une seule affaire au monde. Faites sortir ce sac, ajouta-t-elle tout haut en se tournant vers le juge, je sais ce que vous voulez.

La tranquillité et la fermeté avec lesquelles avait parlé la bohémienne, promettaient à l'enquête un prompt dénoûment ; les nuages qui obscurcissaient le majestueux visage du commissaire de la cour commençaient à se dissiper ; d'un signe de la main il renvoya la langue.

Aussitôt que cet ordre fut rempli, la bohémienne continua d'une voix ferme :

— C'est le papier de Gordenko qu'il vous faut, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, chère femme, répliqua Lipmann d'une voix tremblante ; le papier... ce papier que tu sais, tu comprends bien ?

— Non, seigneur, répondit Marioulla, je ne sais rien, au contraire.

— Comment, rien ? s'écria l'instructeur d'une voix de tonnerre. Mais, damnée bohémienne que tu es... n'est-ce pas toi-même ?...

---

(1) Chaque tribunal, en effet, est obligé d'offrir dans la chambre du conseil trois ukases réunis dans trois cadres, sur la table et devant le président

— Je ne sais pas ce que contient ce papier. Mais ce papier...

— Eh bien ?

A ces paroles, Lipmann se souleva involontairement en s'appuyant sur les bras du fauteuil qu'il occupait ; son regard aigu s'enfonça comme la griffe de Satan, dans la pauvre âme de Marioulla, pour en arracher son secret.

— Où est ce papier ? s'écria-t-il avec impatience.

— Chez moi et même sur moi, répondit la bohémienne.

Si elle eût dit autre chose, à coup sûr le commissaire de la cour l'eût mise en pièces.

Ravi de sa réponse, au contraire, il était prêt à l'embrasser.

Sans demander permission au juge, Marioulla alors s'approcha de la fenêtre, tourna le dos à Lipmann, et tira de sa poitrine une enveloppe cachetée qu'elle remit au juge en lui demandant :

— Est-ce bien cela ?

Lipmann, en retroussant ses manchettes, prit d'une main tremblante le papier, rompit le cachet, passa la dénonciation au secrétaire, et, d'une voix haletante, lui demanda :

— Est-ce cela ?

Le secrétaire prit machinalement le papier, le parcourut avec ses yeux endormis, et, poussant un bâillement prolongé, répondit :

— Oui, c'est bien cela.

Puis il commença de lire le papier avec plus d'attention.

Avant que les mots : *c'est bien cela*, eussent frappé les oreilles du vieillard, il semblait prêt à dévorer son neveu pour le peu d'empressement qu'il mettait à lui répondre ; mais, la réponse faite, toute son âme triomphante sembla s'exhaler dans l'interjection :

— Ah !

C'est cette même exclamation qu'eût poussée un alchimiste en trouvant la pierre philosophale. Ainsi dut s'écrier Christophe Colomb en apercevant la terre de l'Amérique.

Alors la rusée Marioulla, initiée par Gordenko dans quelques secrets politiques concernant Biren, sut raconter, sans toutefois compromettre en rien Wolinski, comment ce papier était tombé dans ses mains ; comment Gordenko, chef de bande ou non, — elle ignorait ce qu'il était, — l'avait suppliée, au cas de mort, de présenter ce papier à l'impératrice.

— Je l'ai bien promis, continua-t-elle ; mais tout en promettant je me disais : Si Dieu nous l'enlève, je me hâterai de jeter la feuille au feu, car en la gardant je m'exposerais à tant de déboires que j'en ferais rire le diable.

— Je commence à croire, répondit Lipmann, que tu n'as pris aucune part aux méfaits de ce brigand. J'avoue, pauvre femme, que tu me faisais de la peine, car, au bout du compte, tu as un bon cœur, et voilà pourquoi tu as la vie sauve ; et de plus, tu peux t'attendre encore à différentes grâces du duc lui-même. C'est un puissant seigneur ; il n'y en a pas, comprends-le bien, de plus puissant que lui en Russie. Que dis-je ? en Russie ! pas même sous le soleil : il est bon, généreux ; il faut seulement le bien connaître pour l'estimer à sa juste valeur.

— Oh ! oui, seigneur, répondit Marioulla, on n'entend dire que du bien de lui chez nous, et même jusque chez les Turcs.

Un léger sourire de doute passa sur les lèvres du jeune homme ; mais, s'apercevant de son imprudence, il tâcha de le déguiser par un bâillement ; puis il replaça les papiers sur la table, allongea les jambes, et rentra dans sa somnolence.

— Je vais te poser encore deux questions, dit Lipmann, et si tu y réponds avec la même célérité et la même franchise, tu recevras un magnifique cadeau.

— Dites, seigneur.

— N'as-tu pas aperçu un second papier sur le Petit Russien ?

— Je n'ai rien vu.

— Ne lui est-il rien échappé sur ce papier ?

— Rien, seigneur, jamais.

— Ne t'a-t-il pas communiqué ses intentions secrètes ?

— Il m'a seulement dit qu'il cherchait quelqu'un sur qui il pût venger son offense, mais il ne m'a dit ni sur qui ni de quelle façon il voulait s'y prendre pour arriver à cette vengeance.

— Maintenant, voici ma dernière question :

— Quel fut l'objet de ton entretien secret avec Artémy-Petrovitz Wolinski, hier, en son logis ?

La bohémienne pâlit visiblement ; sa respiration s'oppressa ; elle put à peine articuler les mots suivants :

— Mais, rien, seigneur. Je vous jure que... rien...

— Hum ! hum ! rien ?... Mais tu pâlis, tu trembles !... Rien ? Tu vas me dire immédiatement ce dont il s'est agi entre vous, ou bien...

— Oh ! mon bon seigneur ! je vous avoue, puisqu'il le faut... je vous jure par mon Dieu que cela n'avait aucun rapport avec votre affaire : c'étaient des niaiseries !.

— Mais, alors, puisque c'étaient des niaiseries, pourquoi les cacher avec tant d'opiniâtreté ?

— Seigneur, j'ai fait un serment.

— Holà ! le maître d'entre les épaules (1) ! cria Lipmann.

A ces mots le tortureur entra.

— Oh ! puisque vous en êtes venu jusqu'à cette extrémité, faites-moi martyriser si vous le voulez, mais je ne dirai pas un mot de plus.

A cette réponse dans laquelle s'exprimait toute la force d'âme de Marioulla, elle releva la tête d'un air hautain et demanda :

— Où faut-il aller pour subir la torture ?

Le jeune homme fut tiré de sa somnolence par cette exclamation de Marioulla. Il se pencha vers son oncle et lui dit en allemand :

— Pourquoi la tourmenter, puisqu'elle vous a divulgué l'existence du papier ? elle vous eût probablement découvert aussi tous les secrets du Petit Russien ou toutes les trames de Wolinski, si elle les connaissait. Ne voyez-vous pas qu'il y a quelque histoire d'amour là-dessous ? On aura demandé son aide. Ne vous a-t-on pas déjà dit quelques mots de cela ?

Puis il ajouta en russe, s'adressant à la bohémienne et en tâchant de l'encourager de la voix et du regard :

— Quelque amourette, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Marioulla. Mais je vous préviens que c'est mon dernier mot.

— Que ne le disais-tu depuis longtemps, ma petite colombe ? fit Lipmann en adoucissant sa voix et en faisant signe de la main au bourreau de s'éloigner ; je comprends, maintenant ; mais c'est une belle fiancée ! Mais sais-tu bien qu'elle te ressemble à vous prendre l'une pour l'autre ? Marioulla, dis-moi, n'as-tu pas habité la Moldavie chez un petit hospodar quelconque ?

— Cessez ces plaisanteries, répondit Marioulla avec gravité.

En ce moment, elle eût voulu être abîmée dans les entrailles de la terre.

— Oui, oui, c'est une bonne affaire ! continua ironiquement le vieillard ; le prétendant est riche, et cela peut rapporter de beaux cadeaux à l'entremetteuse.

Les mots de *prétendant* et de *fiancée* tombèrent comme des coups de marteau sur le cœur de la pauvre mère.

— Nous ne vous gênerons pas le moins du monde dans vos arrangements de noces ; mais, quant au reste, prends garde ! ajouta Lipmann avec emphase, et en menaçant la bohémienne du doigt.

— Quant au reste, répondit la bohémienne avec force et après s'être remise complètement de son effroi, il mourra dans ma poitrine.

— C'est bien, je suis satisfait. A propos, encore une affaire.

— Ordonnez, seigneur.

— Le Petit Russien, l'atman, non pas l'ataman.. au reste, nomme-le comme tu voudras, — a disparu.

— Eh bien ! quoi ?

— Le Petit Russien, que le voyvode avait désigné pour aller aux jeux, et que Gordenko a remplacé par un autre, est à présent ici. Vois-tu, si l'on apprend qu'il a disparu pendant quelque temps et que le brigand a voulu se faire passer pour lui, tout cela pour insulter le pouvoir et les chefs, le voyvode passera un mauvais quart d'heure ; puis viendra l'interrogatoire, un embrouillamini du diable, dans lequel on pourra t'attirer aussi ; — ne plaise à Dieu ! — Alors, vois-tu, tâche de bien comprendre : mieux vaut finir tout de suite l'histoire d'un seul coup, en disant, par exemple, que pendant la route tu as connu un Petit Russien... tu comprends le reste.

— Je ne sais même pas ce qu'est ce Gordenko dont vous parlez.

— Ta ta ta ! fine mouche !

— Et la femme du Petit Russien ?

— Tu n'as pas besoin de t'en occuper, car elle, le préposé et tous ceux qui ont connu en route ce damné Petit Russien qui nous a fourré dans cette mauvaise histoire, nous ont déclaré sous serment...

— Je ne demande pas mieux que de prêter serment aussi, interrompit Marioulla.

— Prends garde, car tu sais maintenant à qui tu auras affaire : cela peut te conduire tout simplement à être enterrée vive.

— Faites-moi tirer les chairs avec des tenailles, s'il m'échappe un seul mot. Et puis quel profit aurais-je à dire des choses qui peuvent me nuire à moi-même ; qui sait ? peut-être me serez-vous utile un jour !

— Oh ! oui ! certainement, brave femme. Mais tu es tout simplement un trésor ! Je te promets, ma chère, que tu ne resteras pas sans récompense de *Lui-Même*.

Et pour imiter celui qu'il nommait *Lui-Même*, Lipmann

(1) Nom donné à l'exécuteur

tendit sa main à la bohémienne en signe de grâce, souriant de ses grosses lèvres de telle façon que s'il y a un public en enfer, ce public applaudit certainement à ce sourire archidiabolique, en admettant toutefois que les spectateurs de là-bas aient la faculté de voir les représentations que donnent leurs confrères sur la terre.

Ainsi se termina cet interrogatoire. Marioulla, au lieu du châtiment auquel elle s'attendait, remporta avec elle quelques roubles argent de plus, et de plus l'assurance de la protection de l'homme le plus puissant de l'empire.

On peut se figurer la joie de Basile lorsqu'il vit Marioulla revenant à lui libre, gaie et contente.

XII

LA FEMME MÉDECIN

— Vassia (1), mon ami, remplis vite ta promesse ou je serai forcée de me pendre, dit la bohémienne, dont le cœur se brisait de dépit de ce que l'on avait de nouveau trouvé une ressemblance entre elle et la princesse Lehemiko.

Le bohémien ne répondit rien, mais regarda avec tous ses yeux sa commère chérie, afin d'être bien sûre qu'elle était effectivement libre, vivante et revenue à lui ; puis il la conduisit à la slobode (2) des pêcheurs. Naturellement ils évitèrent la Grande Perspective et la place de Gostinordwor, où tout avait repris son train habituel, et où l'on ne parlait dans tous les coins que de ce que la langue avait entraîné la bohémienne, laquelle était, disait-on, la femme d'un chef de brigands, et qui avait perdu bon nombre d'âmes. Faites circuler dans la foule le bruit le plus absurde, et la foule absurde y croira.

On arriva enfin au bourg des pêcheurs. A l'extrémité de la rue, Basile frappa à la porte d'une chaumière tellement enfumée qu'on l'eût crue bâtie avec du charbon. Du côté de la rue, elle semblait frapper du front contre terre ; sa coiffure de paille, abondamment poudrée de neige, était tout ébouriffée par les tempêtes : elle semblait déserte au premier abord.

Cependant, au retentissement du coup frappé par Basile, quelqu'un ouvrit en dedans un carreau de la fenêtre tendu en peau. Un nuage de fumée en sortit, suivi d'une tête de vieille femme, jaune comme de la cire et ridée comme une pomme cuite ; elle toussa, et chaque quinte sembla lancer une bouffée de vapeur hors de sa bouche.

— Que demandez-vous ? fit-elle aux bohémiens d'une voix caressante.

— C'est à toi que nous en voulons, mère, répondit Basile ; laisse-nous entrer, et tu ne t'en repentiras point.

— Quoique vous veniez à une heure indue, dit la vieille, entrez toujours, vous devez vous apercevoir qu'il n'est pas bon de rester dans la rue par le temps qu'il fait.

Alors, par un grand escalier, d'un aspect aussi sale et aussi fragile que le reste de la maison, nos voyageurs montèrent jusqu'à la chambre de laquelle la vieille avait regardé par un carreau. Arrivé là, Basile écarta la courte barre de fer qui servait de serrure à la porte, qui, en s'ouvrant, l'eût probablement entraîné avec elle si son poids à lui n'eût surpassé celui de la porte.

Les bohémiens se trouvèrent dans un petit vestibule qui séparait la partie habitée de la chaumière de celle qui ne l'était pas, et qui remplaçait probablement la pharmacie, car le parfum des herbes champêtres s'y faisait sentir.

Après voir renouvelé leur demande près de cette seconde porte, ils entrèrent dans l'isba, bien calfeutrée et bien éclairée. Là ils se trouvèrent inondés tout à la fois par la chaleur et la lumière, resplendissant comme s'ils eussent été couverts de diamants. Trois bougies de cire fine brûlaient, attachées au coin où l'on pose les images, et que le paysan russe nomme l'iskossoque. Ce coin était orné de fleurs desséchées et de branches de saule ; les bougies éclairaient une image embellie d'une auréole d'argent, couverte de rubans de toutes couleurs, de bagues et de croix ex-voto donnés par la ferveur des malades. Le temps et la fumée avaient tellement bruni le visage de la Vierge, qu'à peine en apercevait-on les traits ; mais la foi y retraçait avec les plus vives couleurs tout un monde de miséricorde et de clémence.

Une paysanne pâle et malade était couchée sur un banc de bois, la tête tournée du côté de l'image ; ses yeux brillaient des lueurs fauves de la fièvre, son sein respirait lourdement, ses cheveux en tresses tombaient jusqu'à terre, ses mains et ses pieds étaient liés et cordés, et, à ses côtés, un gardien gigantesque murmurait d'une voix nasillarde des imprécations contre les esprits ; la vieille, petite et bossue comme un point d'interrogation, était vêtue d'une saraphane bleue ; elle était propre comme une noix tirée de son écorce ; elle lisait une prière à voix basse et, tout en lisant, elle fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir. Une fille d'environ quatorze ans, fraîche et rose comme si elle venait de se laver dans la neige, se tenait au schestœ (1), en jetant dans un fragment de vase de terre une espèce de parfum qui répandait dans l'isba des flots de fumée aromatique. En ce moment l'homme, s'adressant au démon dont la femme était possédée, prononça d'une voix lente, mais tonnante, les mots : Va-t'en. La malade gémit, grinça des dents, et, sur tous les tons de la gamme de la douleur, poussa d'horribles cris ; tantôt ces cris étaient l'aboiement d'un chien, le grincement d'une charrette, tantôt le grognement d'un porc. De temps en temps elle tombait dans des convulsions, blasphémait et roulait des yeux qui semblaient prêts à jaillir de leurs orbites ; elle brisa les cordes qui la liaient, et, alors, insaisissable comme l'ombre, elle bondissait comme un poisson posé sur la glace, mettant ses pieds contre le mur et se roidissant avec une violence qui pouvait faire croire que ses muscles allaient se briser. Il semblait que chaque membre de son corps acquérait la force d'un ressort d'acier ; son ventre tout à coup grossit démesurément et ne s'aplatit que lorsqu'à son tour sa poitrine prit un développement extraordinaire ; alors les veines de son cou se roidirent comme des cordes. Son gardien aidé d'un autre bohémien qui vint à son secours, essaya de la retenir ; mais leurs deux forces réunies furent celles d'un enfant, comparées aux forces de la convulsionnaire ; elle les écarta violemment et fouetta, dans le mouvement qu'elle fit, la joue du jeune homme avec un de ses tresses, qui laissa sur cette joue l'empreinte d'une cicatrice rouge.

A cette vue, l'effroi glaça le cœur de Marioulla, ses cheveux se dressèrent. La femme qui remplissait les fonctions de médecin fut la seule qui continua de prier tranquillement.

Bientôt, cependant, la possédée devint plus calme ; elle rendit des flots d'écume et exhala un nuage de fumée. Lorsque ce nuage se fut évanoui, la vieille s'approcha de la malade, fit avec ferveur sur elle le signe de la croix, prononça une prière, balbutia des phrases inintelligibles et promena sa main sur le corps et sur les yeux de la malheureuse créature ; elle prolongea pendant longtemps ce geste calme et mystérieux. Pendant cette opération, les yeux de la malade reprenaient leur expression naturelle, et une tache d'un rose pâle, et qui allait s'élargissant, s'épanouissait sur sa joue jaunie ; en même temps elle devenait plus tranquille et tournait un regard tout resplendissant de reconnaissance sur la vieille, regard qui se reporta de la bonne femme à la Vierge, inondée de lumières ; puis elle soupira, fit le signe de la croix et s'endormit le sourire sur les lèvres.

On couvrit sa figure d'un linge ; la jeune fille s'empara de ses pieds et s'assit ; la vieille, fatiguée, fit quelques pas vers un banc, s'y coucha et s'y endormit bientôt profondément ; le jeune homme, après avoir éteint les bougies, fit signe aux bohémiens de ne pas faire de bruit et s'en alla tranquillement.

Alors il se fit un tel silence dans l'isba, que l'on eût cru que le génie du sommeil venait d'y descendre et de la couvrir de son aile.

La chaleur tropicale engageait au repos. La chaleur des dormeurs amenait peu à peu l'assoupissement. Ne pouvant résister à cette double influence, Marioulla et son compagnon se couchèrent à leur tour sur les bancs restés libres, et en peu d'instants, comme cédant à une pression magique, tous les êtres vivants renfermés dans la chaumière dormaient d'un profond sommeil.

Il était encore nuit quand tout le monde se réveilla. Une chandelle brûlait sur une table couverte d'une nappe à bords rouges. La jeune fille, vive comme un écureuil, la chargea de grands morceaux de pain noir, au milieu desquels brillait une salière ornée de ciselures contournées. Un jeune chat jouait avec un morceau de papier attaché à une ficelle qu'une enfant de trois ans faisait descendre jusqu'à lui des patalis (2) où elle avait dormi, et dont on ne pouvait voir que deux grands yeux bleus, brillants, à travers une chevelure blonde, dont les mèches, moulées par le peigne, tombaient comme un rideau d'or.

La maîtresse rentra.

— Il ne faut pas nous en vouloir, mère, lui dit Basile, de ce que nous nous sommes endormis chez toi : la chaleur qu'il fait dans ton isba paraît double après le froid qu'il fait dehors.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser de cela, répon-

(1) Diminutif de Basile.
(2) Quartier.

(1) Marbre rustique.
(2) Espèce d'échafaudage construit en planches pour y dormir.

dit la vieille, car vous devez être fatigués de la route, il faut avouer que la neige est profonde, elle embarrasse la marche. Maintenant dites-moi d'où et dans quel but le bon Dieu vous amène ?

— Tu as l'air de ne pas me reconnaître, Agraphina Paramonowna ! répondit Basile.

— Ne t'en fâche pas, répliqua la vieille à son tour, fixant sur Basile ses yeux éteints.

— Il est vrai que beaucoup d'eau s'en est allée depuis que nous ne nous sommes vus, continua Basile, et beaucoup plus encore depuis que nous fîmes connaissance ; moi, d'un jeune et beau garçon, je suis devenu un vieillard ventru ; et toi, d'une belle fille flexible et droite, te voilà devenue vieille et bossue. Hélas ! la main du temps a du même coup emporté notre jeunesse et notre beauté.

Et le bohémien tirant de sa poche un peigne le passa dans ses cheveux autrefois noirs comme l'ébène, aujourd'hui grisonnants, les sépara à la russe, et présenta aux yeux de la vieille sa figure barbue.

— Comment te reconnaître ?

Une autre que notre hôtesse eût dit :

— Aide-moi, mon Dieu !

Mais celle-ci n'employait le nom de Dieu que dans les grandes occasions.

Basile reprit

— Souviens-toi donc comment, un jour que tu revenais de chez le médecin allemand où ton père t'avait envoyée, deux soldats allemands t'avaient arrêtée dans ton chemin et voulaient t'entraîner dans un champ. Je vins à toi, je pris ton bras et te reconduisis honnêtement à la maison, au seuil de laquelle je ne fis que t'embrasser — sur ta joue rouge comme une fleur

Le visage de la vieille se colora sous une expression de contentement.

— Basile, mon petit Basile, mon enfant, c'est toi ! s'écria-t-elle.

Et mettant cordialement sa main sèche sur l'épaule du bohémien :

— Comment t'oublier ? est-ce là tout ce que tu m'as fait ? Tu sauvas mon pauvre homme estropié et infirme de l'incendie.

— Et je vous volai un cheval, continua Basile en riant.

— Bon ! toujours blagueur comme dans le temps, reprit gaiement la vieille. Ah ! il y a bien des années que nous nous connaissons. Qu'est-ce que cette jeunesse-là ?

— C'est ma maîtresse, — c'est à dire ma maîtresse à moi.

— Ah ! ah ! tu t'es enfin laissé prendre à la corvée, à ce qu'il paraît ?

— Moi, esclave ! non pas, Paramonowna, tu ne me connais pas encore. Qui m'eût jamais forcé de quitter le service du bon tzar, si je n'avais ma sœur à moi dans la tête, cette diablesse de liberté ! Quant à Marioulla, vois-tu, — et il montra la bohémienne, — elle m'a fait joliment du bien, va ! pas plus pourtant que de m'avoir sauvé du billot. Voilà pourquoi je la sers en la nommant ma maîtresse, tandis qu'elle, elle me nomme son parrain, son frère, que sais-je, moi ? Au surplus elle est bohémienne, et par conséquent des nôtres : et elle me nommerait son valet que je la saluerais et lui obéirais de même, attendu que je l'aime plus que l'on aime une sœur. Eh ! Marioulla, venez donc embrasser ma vieille amie

Marioulla obéit avec plaisir à l'ordre du bohémien, tout à la fois son serviteur et son compagnon.

— Et à quel propos viens-tu donc à Pétersbourg ? demanda la vieille. Serait-ce pour voir les yeux du diable que ta compagne est si élégante ? Moi et mes petits enfants avons admiré pendant qu'elle dormait les étoiles de sa robe ; elles sont, ma foi, aussi brillantes que si elle les avait prises au ciel !

— Marioulla avait envie de voir Pétersbourg : quant à moi, comme je me trouve aussi bien à un endroit qu'à un autre pourvu que j'y trouve ma liberté et mon pain quotidien, je n'ai pas mieux demandé que de l'y accompagner : je n'ai rien à craindre pour mes anciens péchés. Du moment où tu ne m'as pas reconnu, personne ne me reconnaîtra. Si nous sommes de leurs fêtes, c'est qu'ils nous traitent, qu'ils nous habillent et nous donnent bien à manger ; toi, nous venons te demander une ordonnance, voilà tout.

— Ce que je puis faire, tu peux être tranquille, Basile, je le ferai pour un ancien ami.

— Te souviens-tu qu'un jour une jeune fille étique vint trouver ton père, et gémissait de temps en temps et sans interruption, toussait, toussait comme si quelque chose s'était introduit dans sa gorge ? Eh bien ! il lui donna une drogue, lui recommanda d'en prendre tous les matins une goutte dans un verre d'eau. — Prends garde de briser le flacon, lui dit-il, sans cela il en résulterait des choses qui te dégoûteraient du jour du bon Dieu

— Oui, et la petite sotte fit sur le lieu même tomber le papier qui servait de bouchon à la bouteille ; le liquide s'enfuit et lui brûla la main, de façon à lui laisser jusqu'au jour de sa mort des traces aussi rouges que si on l'eût aspergée avec du jus de sorbier.

— Oh ! oh ! dit significativement le bohémien en jetant un regard à sa compagne, dont le cœur battait le long de sa poitrine comme le battant d'une cloche contre ses parois et dont les yeux engageaient Basile à se taire, il ne faut pas rire avec la médecine ; mais nous ne sommes pas si fous qu'elle, et nous nous tiendrons sur nos gardes

— Et pour qui donc, cette médecine ? demanda la vieille ; tu ne me parais pas poitrinaire ! Elle cracha et fit le signe de la croix. — Ta prétendue maîtresse, quoiqu'elle ne soit pas bien gaie, et que le bon Dieu la bénisse, se porte à ravir.

— Voici ce que c'est, ma mère, dit à son tour Marioulla, se mêlant à la conversation : une dame très riche, de Pétersbourg, m'a demandé un remède contre la consomption, en me promettant de m'enrichir si je la guéris. J'ai conté cela à Basile, et il s'est souvenu que ton père avait soulagé quelqu'un du même mal, et m'a amenée ici. Viens à mon aide, Paramonowna, et partageons la gratification.

— C'est dit, j'ai ce qu'il vous faut. Quant à la gratification, n'en parlons pas, nous nous entendrons bien sans partager ; je suis encore loin d'avoir payé ma dette à Basile.

Cela dit, la vieille s'approcha d'une caisse, appela sa fille aînée, lui fit tirer de cette caisse avec précaution une bouteille marquée au bouchon d'un fétu de paille, et remit la bouteille à Marioulla, en lui prescrivant très sérieusement de ne donner de ce remède à la malade que par goutte, et encore étendue dans beaucoup d'eau.

— Augmenter la dose, insista-t-elle, c'est non seulement en détruire l'effet, mais encore risquer la vie de la malade. Mets cela de côté et tu le reprendras soigneusement demain après avoir prié Dieu, car je présume que vous passez la nuit ici : le froid est terrible, et, en sortant à une pareille heure, on peut être enseveli sous la neige.

Basile et Marioulla remercièrent et consentirent à attendre le jour. Cette dernière déposa avec un vif battement de cœur le flacon à la place indiquée. On mangea le modeste repas. La petite fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds descendit, pieds nus, de son entresol et vint occuper la place d'honneur près de sa grand'mère, tout en examinant les étrangers avec ses grands yeux sauvages. L'aînée servait à la table. Après le souper, on causa, comme de coutume, de la cruauté des temps actuels et des tueries du temps passé. Ce sujet de conversation est le lieu commun dans les régions peu civilisées des peuples de tous les siècles. Pour le moment il y avait une amère rivalité : on se plaignait du favori, des besoins du peuple ; on compatissait à l'impératrice, qui n'avait personne auprès d'elle qui pût lui dire la vérité en faveur de ses enfants. On gémissait aussi sur le sort de quelques campagnes voisines du faubourg des Pêcheurs, où régnait une épidémie qui frappait à droite et à gauche, mais qui, Dieu merci ! avait jusqu'à présent ménagé le faubourg. On s'entretint des fêtes qui se préparaient à Pétersbourg, des éléphants, des chameaux, des ânes et des autres animaux qui devaient conduire les invités à travers les rues, et même de la maison de glace, dont le bruit avait déjà, en moins de vingt-quatre heures, trouvé moyen de pénétrer dans les palais et dans les chaumières. La conversation était de temps en temps interrompue par des malades qui venaient chercher des médicaments. Les uns demandaient un remède pour le mal « de dents » ; les autres, pour une paralysie ou un simple mal de tête. La vieille tâchait de secourir tout le monde en lisant des prières, en faisant des conjurations et en ajoutant des gestes qui, aujourd'hui, seraient du magnétisme. Elle renforçait tout cela en donnant aux uns un clou en bois, aux autres un flacon d'eau salée. Toutes ces recettes étaient payées par une dizaine d'œufs, une terrine de lait ; mais, malgré le peu de valeur de ces dons, la vieille femme qui traitait ces malades au seul nom du bon Dieu, se montrait beaucoup plus satisfaite de cette récompense que ne l'eût été un médecin qui, pour consultation, eût reçu une tabatière d'or.

La vieille bossue semblait répandre autour d'elle une clarté divine qui est l'auréole du bienfait

XIII

LES ONDINES

> Son enfant, pour elle, n'était-ce pas l'humanité tout entière ?
> BALZAC.

La nuit amena le sommeil dans l'isba : mais ce ne furent que la vieille grand'mère et la petite fille, l'une dans la piété de la vieillesse, l'autre dans la virginité de l'enfance,

toutes deux prêtes à paraître devant Dieu, qui dormirent profondément. Quant à Marioulla, elle ne put fermer l'œil de la nuit, tant sa tête était assiégée d'idées diverses et de projets différents.

Quant à l'aînée des petites filles, après s'être remuée sur les *polatis*, elle les quitta avec précaution, mit un *souchoun* blanc et s'esquiva légère comme un fantôme.

Ce fut au tour du bohémien d'être inquiet : il avait vu comment s'était esquivée la jolie fille, et avec quelle adresse elle avait quitté la chambre commune. La curiosité lui donna une telle secousse, qu'il gagna sur ses pas le vestibule qui conduisait dans la cour, allais-je dire, oubliant que la chaumière n'avait ni cour ni enclos et que, pareille à un orphelin, elle était isolée, sans parents et sans protecteurs. La nuit était claire comme la veille, la neige argentée paraissait s'être fondue et dispersée sur la nappe blanche de la plaine. Au plus loin que l'œil pouvait s'étendre, il distinguait le plus petit buisson, qui, au moindre vent, prenait la forme mobile d'un homme ou d'un animal quelconque ; des villages entiers, avec leurs toits neigeux, prenaient l'aspect d'une file de tentes blanches qui se suivaient les unes les autres.

Par ci par là un petit feu égaré les éclairait d'une lueur craintive, tranquillisait de loin les pas du voyageur égaré ; seul, Pétersbourg reflétait quelques feux pareils à ceux que jette un lampion à travers un décor, seul et dernier débris d'une illumination magnifique, mais éteinte.

Le bohémien jeta les yeux dans la rue pour voir où allait la jeune fille, mais sa trace même avait disparu. L'oreille tendue, il était comme perdu dans ce silence profond et froid, quand tout à coup il entendit un bruit de pas éloigné. Il redoubla d'attention et s'aperçut que ce bruit n'était pas celui d'un piéton isolé : ce bruit alla bientôt s'augmentant, et l'on entendit marcher très vite et comme si une grande foule s'approchait.

Cependant Basile ne voyait personne, et il avait beau jeter les yeux de tout côté, tout était désert.

Sur ces entrefaites minuit sonna longuement, tristement ! Outre le froid, une autre sensation commençait à gagner le bohémien, il avait peur.

Quoique médiocre catholique, il fit le signe de la croix. Sans doute ce signe de la rédemption de l'homme lui rendit tout son courage, car à peine l'eut-il achevé qu'il se hasarda de descendre l'escalier. Vous pouvez le voir tournant l'angle de la chaumière, et se hasardant dans cette demi-obscurité que nous avons essayé de décrire.

La première chose qui s'offrit à ses yeux fut un tonneau enduit de goudron qui brûlait au milieu des champs ; il fit un pas de plus et il lui sembla que, comme une bande d'oiseaux, s'envolait toute une nuée d'ondines, aux cheveux épars et vêtues selon la tradition que les poètes ont mises à la mode dans leur humide royaume :

En un clin d'œil tout disparut.

Basile resta immobile.

Ses yeux l'avaient-ils trompé ? Non, car il lui semble que la neige foulée crie encore sous leurs pas.

Que se passe-t-il donc ? Ces sortes d'apparitions présagent toujours un malheur. Ces bruits populaires qui disent que les pêcheurs sont en rapport avec les ondines, et que Basile a pris jusque-là pour des mensonges, seraient-ils une vérité ? Sans doute, c'est aujourd'hui le jour de leur fête, et ce tonneau qui brûle est une illumination en leur honneur.

Nous en faisons autant, nous autres mortels, le jour de la Saint-Jean.

Étonné de ce qu'il venait de voir, se frottant les yeux, tendant l'oreille, Basile regagna le palier de l'escalier.

Mais dès qu'il y fut il entendit de nouveau le même bruit, mais seulement plus fort et plus distinct, et toujours à une distance plus rapprochée. Jusque là les ondines l'avaient fui, mais maintenant elles venaient à lui : cette fois il les voyait en face ; la lune dessinait leurs formes charmantes. Les sibylles aquatiques font le tour du faubourg. Basile, qui sent ses jambes fléchir sous lui, est forcé de s'asseoir et prononce une prière.

Au fur et à mesure que les ondines s'avancent, sa présence d'esprit l'abandonne. Depuis longtemps il serait rentré dans l'isba, s'il ne craignait, en se levant, d'attirer leur attention. Qui sait ce qui arriverait de lui s'il était vu par elles ? Mais comment échappera-t-il à leurs regards ? Les voici qui touchent presque à la chaumière ; elles n'en sont plus qu'à deux pas ; le bohémien respire à peine. Deux d'entre elles devancent les autres, elles portent un objet qu'elles serrent contre leur poitrine, comme elles feraient d'un enfant. Une troupe tout entière les suit, et, au milieu de cette troupe, il est facile de reconnaître la jolie petite fille de l'isba. Comment est-elle là ? Que fait-elle au milieu des ondines ? Qui le croirait ? une si sage enfant, modeste comme une sainte, calme comme l'eau dormante de l'étang, et qui fait le signe de la croix ni plus ni moins que le meilleur chrétien.

En ce moment Basile peut voir quels objets portent les deux femmes qui marchent en tête de leurs compagnes : l'une porte un chat noir, l'autre un coq noir. Le chat miaule, le coq chante ; seulement on ne saurait dire si ce n'est pas le coq qui miaule ou le chat qui chante.

Le cortège se termine par une jeune ondine, jolie, mais jolie à tel point, qu'on l'embrasserait volontiers, quel que soit son âge ; car, selon toutes probabilités, tout en paraissant quinze ou seize ans, elle a quelque chose comme trois ou quatre mille ans.

Une autre porte un peloton de fil qui tourne de lui-même, et si vite qu'on le croirait vivant.

Puis vient une charrette attelée d'une douzaine de ces êtres mystérieux, et qui fait voler la neige autour d'elle.

A mesure que la troupe fantastique défile, le courage revient au bohémien. La curiosité s'empare de nouveau de lui, à ce point qu'il n'hésite pas à quitter son poste sur l'escalier, et, se cachant derrière l'angle de la chaumière, à regarder où elle va et ce qu'elle devient.

Les nocturnes esprits s'arrêtèrent près du tonneau en flammes, nouèrent les deux bouts du fil qu'ils avaient dévidé, firent un trou dans la neige, y enterrèrent le chat et le coq, firent le tour du foyer en criant des imprécations qui parurent diaboliques à Basile ; puis, s'étant, derrière les murailles de flammes, dépouillées de leurs habits d'ondines, elles reparurent vêtues comme les jeunes filles des faubourgs.

Puis elles éteignirent le feu en y jetant de la neige, et se dispersèrent de tous côtés.

La petite fille que Basile avait particulièrement suivie des yeux se sépara alors de ses compagnes et, regagnant l'escalier, rentra dans l'isba sans voir celui qui l'épiait.

Le bohémien s'y précipita derrière elle, croyant la voir pâlir et se troubler en sa présence ; mais un événement terrible et inattendu se passait dans l'isba, qui attira à lui toute l'attention de Basile.

Mirioulla, comme nous l'avons déjà dit, ne pouvait fermer les yeux ; elle était poursuivie par une idée qui ne lui laissait ni trêve ni repos ; c'est que sa ressemblance avec sa fille pouvait être fatale à celle-ci : d'autres mères eussent été heureuses de cette ressemblance. Marioulla en était épouvantée.

Wolinski lui avait dit de revenir au palais ; elle avait promis de le faire ; elle se faisait une joie de revoir Mariolizza et de lui parler ; mais comment, lui ressemblant trait pour trait, commettre une pareille imprudence ? Au palais, elle serait vue par les grands seigneurs, par l'impératrice ; elle serait vue côte à côte de cette belle princesse Lehemiko, portrait vivant de sa jeunesse. Un seul propos, une seule supposition suffisait pour perdre Mariolizza dans l'esprit des courtisans, sa chère Mariolizza, qu'elle aimait plus que sa vie, plus que son âme.

C'est cette idée qui l'obsède, qui la tue, qui ne lui laisse pas un instant de repos.

Il faut donc repousser cette inquiétude, jeter hors de soi ce tourment.

Malgré elle, les yeux de Marioulla reviennent sans cesse se fixer sur ce flacon qui contient le liquide corrosif.

La vieille n'a-t-elle pas dit que si ce liquide touchait une partie quelconque du corps, il y produirait des brûlures que la mort elle-même ne pourrait effacer ?

Qu'a-t-elle de mieux à faire ? Basile est sorti ; s'il était là, sans doute il s'opposerait à son projet. Ce projet peut avoir des suites funestes ; mais, pour elle, Marioulla les brave. Une seule idée, comme la flamme d'un incendie, l'envahit tout entière. Une autre s'arrêterait devant la douleur, hésiterait devant le danger, tout au moins y regarderait à deux fois ; quant à elle, depuis longtemps et du premier coup sa résolution était prise.

Froide et brûlante à la fois, frissonnante comme un malfaiteur, Marioulla quitte son lit, pose en tremblant son pied sur le parquet ; elle regarde autour d'elle, sonde l'espace de ses yeux, s'arrête, écoute !

Tout dort !

Elle fait deux ou trois pas, des pas légers comme ceux d'une ombre.

Elle étend les bras. Sa main s'égare dans les ténèbres ; enfin elle a touché le flacon.

Elle enlève le papier qui lui sert de bouchon. Miséricorde ! Que s'est-il passé en une seconde ?

Des gouttes de plomb fondu ont brûlé l'un de ses yeux, labouré son visage, sa cervelle bouillonne dans son crâne ; des flammes semblent jaillir devant l'œil dont elle voit encore, des milliers de poignards lui traversent la poitrine comme des fers rougis, et cependant toutes ces souffrances ne lui arrachent qu'un faible gémissement, qu'un grincement de dents étouffé ; même au milieu de cette agonie, la pensée que c'est pour Mariolizza qu'elle subit toutes ces tortures la soutient ; cette idée l'emporte sur toutes.

Cependant la douleur devient intolérable.

Que faire ? Il faut mourir sur la place. Il lui semble que l'âme a quitté ce corps qui souffre tant ! On réveille la vieille pour lui demander quelque soulagement.

Pourquoi Basile n'est-il pas là ?

— O mon Dieu ! secourez-moi ! murmure-t-elle.

Et, chancelante, elle s'élance vers la porte par laquelle elle l'a vu sortir ; mais, à chaque pas qu'elle fait, il lui semble qu'elle marche sur des lames tranchantes, sur des pointes aiguës. Tout à coup la porte s'ouvre d'elle-même et lui livre le passage.

C'est la petite fille qui rentre de sa promenade nocturne. S'appuyant à la muraille, Marioulla gagne le palier. Elle entend son nom prononcé par Basile, que sa vue effraye. Un gémissement est sa seule réponse. Elle le saisit par la manche de son habit, s'y cramponne et se retient à lui pour ne pas tomber. Le bohémien sent des gouttes brûlantes rouler sur sa main ; il frissonne. Il attire Marioulla à lui, la regarde à la clarté de la lune ; il voit son œil droit brûlé, sa joue ravagée et couverte de larmes de sang. Il ne doute plus et jette un cri de douleur : Marioulla s'est défigurée par dévouement pour sa fille.

— Oh ! Marioulla ! Marioulla ! qu'as-tu fait ? s'écrie Basile en pleurant.

Et, l'enlevant entre ses bras comme un enfant, il l'emporte dans la chaumière, réveille tout le monde par ses cris, et, d'une voix lamentable, demande du secours.

La jeune fille et la vieille femme se précipitèrent éperdues. Deux mots et un seul coup d'œil suffirent pour tout apprendre. Comment se tromper à cet œil perdu, à ce visage sillonné comme par une lave ? Mais que faire ? Comme le feu grégeois, la terrible liqueur n'a pas d'antidote. Elle emploie néanmoins toutes les ressources que lui suggèrent son art et son zèle, mais ce n'est qu'au point du jour que le calme reparaît dans la chaumière, où jamais, depuis sa fondation, pareille scène ne s'est accomplie.

Le jour vint ; on frappa à la chaumière.

On y apportait, comme de coutume, des cadeaux à la vieille : l'un lui donnait une pile de bois, l'autre une terrine de soupe sortant de dessus le poêle ; celui-ci venait lui offrir ses services pour lui chauffer son four ; celui-là lui demander si elle n'avait point quelque commission à donner pour la ville. Mais tous ces visiteurs furent longtemps à recevoir une réponse.

Enfin l'aînée des petites filles sortit, et s'excusa de ce que sa grand'mère ne pouvait recevoir personne, attendu qu'elle avait passé toute la nuit près d'une malade, et que le matin seulement elle avait pu fermer les yeux.

Et ce ne fut vraiment que vers midi en effet que l'on se réveilla dans la chaumière. On pansa pour la seconde fois les plaies de la pauvre martyre, tout en lui demandant cette fois comment elle avait eu l'imprudence de toucher au flacon, malgré la recommandation qui lui avait été faite.

La bohémienne prétexta à la fois un oubli et une maladresse. La douleur qu'elle avait ressentie lorsque le corrosif lui avait touché le visage l'empêchait de se rappeler ce qui s'était passé depuis.

Puis elle ajouta :

— Que cela ne t'attriste pas, bonne mère, c'est le bon Dieu qui m'a envoyé cette punition en expiation de mes péchés. L'avidité m'avait gagnée, j'ai voulu faire trop vite fortune, et pour que la chose ne retombe pas sur toi, nous dirons, lorsqu'on nous interrogera, que c'est de l'eau bouillante que je me suis répandue sur le visage.

La vieille femme n'écoutait point les vaines consolations, elle s'accusait énergiquement d'avoir consenti à mettre aux mains de la bohémienne un remède si dangereux ; mais Marioulla s'accusait elle-même si naïvement, que Paramonowna se calma un peu. Soutenue par cette idée qu'elle n'avait eu qu'un désir, celui de faire le bien, la faute n'était point à elle si on ne l'avait point écoutée.

Mais ce qui dans tout cela désolait le plus la bonne femme, c'était d'être obligée de mentir à propos de ce breuvage, — ce qu'elle regardait comme un grand péché, — mais la vérité la menait droit à la prison, et peut-être plus loin encore.

Les bohémiens passèrent encore quelques jours chez la vieille, et lorsque les plaies de la malade commencèrent à se cicatriser, on lui présenta un fragment de miroir afin qu'elle pût s'y voir : la moitié du visage, à partir des sourcils jusqu'au menton, était défigurée par des taches rouges et des cicatrices ; elle avait entièrement perdu un œil, et ce n'était plus qu'à la voix qu'on pouvait reconnaître cette ex-beauté qui s'était appelée Marioulla et qui avait été tant admirée par ceux qui l'avaient vue dans sa jeunesse.

Elle jeta les yeux sur elle-même dans ce fragment de miroir, fit une grimace involontaire, mais presque aussitôt un sourire d'ange reparut sur ses lèvres. Ce sourire reflétait le bonheur de la chère Mariolizza. Marioulla autrefois avait été belle ; Marioulla maintenant n'était plus que mère.

Quant à Basile, qui était digne de comprendre le sacrifice qu'avait fait la pauvre martyre, il avait, pendant la cure, repris toute sa gaieté. Sa maîtresse bien-aimée avait atteint son but et était hors de danger.

Enfin un jour il voulut avoir le cœur net de l'apparition des ondines. Il profita de l'absence de la jeune fille pour tout raconter à la vieille mère.

Celle-ci se mit à rire.

Ce n'étaient point des esprits des eaux qu'avait vus Basile, mais bien des jeunes filles du faubourg ; ce n'était point à une évocation diabolique qu'il avait assisté, mais à une coutume nationale, et qui aujourd'hui se pratique encore dans la Petite Russie.

— Lorsque nous apprenons, lui dit la vieille, que nos voisins sont attaqués de quelques fléaux épidémiques, les jeunes filles se rassemblent, entourent le village et le faubourg encore sains et saufs d'une ficelle, et enterrent vivants un coq et un chat noir, à l'endroit où les deux bouts de la ficelle se rejoignent. Moyennant cette précaution, ajouta-t-elle, nous sommes sûrs que le fléau dépassera le cercle tracé. Maintenant, ajouta-t-elle encore, si tu demandes à quoi servent le coq, le chat et le tonneau enflammé, je te dirai tout simplement de t'adresser à une plus instruite que moi.

Nos pères faisaient ainsi, et nous faisons comme nos pères.

Mais quoi que lui eût dit la vieille, Basile faisait de temps en temps rougir la jeune fille comme un pavot en lui rappelant la nuit des ondines.

XIV

Atteindre son ennemi, le mettre sous le vent et le vaincre n'est pas chose facile.

CANTEMIR.

Nous prions le lecteur de retourner d'une pauvre chaumière de pêcheur dans le palais ducal, et nous lui demandons la permission de lui donner quelques mots d'explication, mots dont ne peuvent, comme on sait, se passer les romanciers, et même notre grand-père Walter Scott.

Qui donc, excepté les paysans, n'a pas deux portes à sa maison ; celle de la rue, ouverte à tous, puis une autre porte, porte de service qui bien souvent devient porte secrète ? Ces deux entrées et sorties de tout ce qui existe, et par conséquent de tout ce qui sent et pense, auraient pu, dans une autre maison, fournir à un nouveau Fou-Viesen assez de matériaux pour tout un livre étincelant d'esprit. Je ne crois pas qu'un escalier, surtout celui qu'on appelle l'escalier de service, présente en aucun lieu du monde des scènes d'un intérêt pareil à celles qui se passent en Russie ; mais, sous ce point de vue, nous en reparlerons un autre jour. Maintenant, je me bornerai à la description de tout ce qui se réunissait chez le duc de Courlande, en passant par les deux portes, à l'heure de la matinée où nous sommes arrivés.

Avec le commencement de la journée, la vie commença de circuler dans le palais du duc. Seulement, quelle vie ! Une vie craintive, timide, frissonnante, effarée. D'abord elle rampa humblement avec les palefreniers, les chauffeurs et les valets de troisième ordre, à travers les cours, les corridors et les antichambres ; mais à peine ces mots : « Il vient de se réveiller » eurent-ils retenti dans la maison, que tout prit un aspect de terreur : les démarches, les mouvements, les paroles, les regards, les respirations, tout s'accorda et marcha en mesure. Les innombrables conduits de ce grand conducteur Biren eurent en un moment mis tout Pétersbourg sur le même ton ; on eut dit que quelqu'un avait donné le mot d'ordre aux âmes, et l'âme de chacun se mit au port d'armes pour exécuter son thème monotone.

D'immenses passages conduisaient à la maison ; des sentinelles de la garde du duc étaient échelonnées de distance en distance, mais en vue l'une de l'autre, dans toute la longueur de ces passages, ainsi que sur l'escalier ; chacune d'elles, couverte d'or de la tête aux pieds, semblait un tison enflammé ; toutes ensemble avaient l'air d'une longue chaîne d'or à laquelle, hélas ! au delà du seuil s'attachait invisiblement une autre chaîne de fer, qui enveloppait la mine de tous ses réseaux. L'énorme salle d'attente était envahie par une quantité de causeurs, de heiduques, de Turcs, de hussards, de chasseurs, de courriers, enfin partout le domestique magnifiquement vêtu d'un grand seigneur, comme l'est un champ de blé par les sauterelles. Parmi tout ce monde impertinent comme d'habitude, se mêlaient des officiers d'ordonnance des régiments de la garde. Rien qu'à voir les regards de travers de ces gens de service, leurs grossières réponses ainsi que leurs bâillements et leurs contorsions sur les banquettes à l'entrée des personnages peu importants, vous eussiez reconnu à l'instant même que le maître était un favori.

Koulkowski était déjà, selon son habitude, assis dans la salle de réception, tout à côté de la salle d'attente. Il était

venu pour la dernière fois s'incruster sur sa chaise, et jouir du déclin de son service près du premier personnage de l'empire, à la condition d'être suivi d'un œil protecteur dans sa condition nouvelle. On pouvait aisément s'apercevoir de son émotion ; et d'ailleurs comment eût-il pu être gai et sans souci comme auparavant ? Il faisait ses derniers adieux au salon de réception du duc comme à une patrie. Ici, près de ce lambris doré qui représente un satyre aux pieds fourchus, faisant des bonds grotesques, on lui a souri une fois. Là, près de cette table en marbre, la main toute-puissante et toute gracieuse, qu'il s'était empressé de baiser aussitôt, s'était posée sur son épaule. Plus loin Son Altesse, tout en pinçant amicalement sa joue pleine et fraîche, l'avait un jour amené devant une immense glace récemment apportée de Venise, afin qu'il y pût admirer sa face rubiconde et sa tête chauve, à laquelle deux longues oreilles étaient collées par derrière.

Et cette chaise ! cette chaise, trône précieux de sa grandeur déclinante, oh ! il la portera dans son cœur à travers tous les orages et toutes les éventualités de ce monde ! Pour la dernière fois il apporte des nouvelles toutes fraîches aux chercheurs de fortune, et notamment que la jument favorite du duc a mis bas pendant la nuit un poulain mâle ; puis il faut bien se mettre au niveau de la circonstance : que son habit de page, présent du duc, était déjà prêt ; enfin que Erikler, le neveu de Lipmann, était promu au grade de secrétaire du cabinet, ce que tout le monde ignorait encore, excepté lui, Koulkowski, et le duc lui-même. Les sourires des illustres seigneurs qui lui demandaient de ne pas les oublier à la cour, la poignée de main qu'échangeaient en passant avec lui le valet de chambre du duc, tout cela illumina, hélas ! pour la dernière fois, la carrière de son service passé. Quelle position l'attend dorénavant ? Le rôle de bouffon, ce serait encore quelque chose, puisqu'il serait, vu l'illustration de sa race, le premier bouffon de l'empire. Mais les pages sont de malicieux coquins : ils feront de lui le plastron de leurs moqueries, ils ne lui donneront pas le droit de se reposer dix minutes sur une chaise ; les nouvelles ne passeront plus par lui. Seigneur ! Seigneur ! la fortune est éphémère !

Peu à peu la salle de réception, d'envahie qu'elle était, fut encombrée par les gens en place, le nez en l'air, crachant au ciel une fois hors du palais, mais ici, pliés, courbés, avec des regards humbles et timides, attendant leur sort de la porte des appartements intérieurs. Parmi ces nouveaux arrivés on n'entend aucune conversation ; on remarque seulement de muets mouvements de lèvres et de mains, et des sourires savamment étudiés d'après la mesure de la plus humble crainte. Tous cependant sont des gens de poids et de crédit. Ils mesurent les velours et les brocarts de leurs coudes et de leurs épaules. Quand ils se furent rangés le long des murs et des fenêtres, on eût été aveuglé de les voir, tant la vivacité des couleurs de leurs habits et l'or dont ils étaient couverts étaient éblouissants. On ne voit ici ni pauvre veuve implorant une pension à la mort de son mari ou la réception d'un pauvre orphelin dans un collège, ni vieux paysan gémissant sur ses jeunes enfants vendus un à un ou bien enlevés pour l'armée en avance des conscriptions suivantes. On n'y voit ni marchand avec des propositions de nouvelles et lucratives spéculations, ni artiste mandé d'une manière inattendue et inespérée pour recevoir la récompense de son infatigable travail, qu'il commença pour la postérité et qu'il finit par vendre pour un morceau de pain. Pas un seul solliciteur parmi les arrivants : des courtisans, — âge d'or. — Ils attendent une heure, deux heures et plus.

Comme vous pouvez le voir, l'atmosphère des appartements extérieurs est glaciale. Voyons quelle est la température des appartements intérieurs.

Après avoir jeté en passant un coup d'œil dans le cabinet de toilette de la duchesse, d'où sortent et entrent sans cesse des facteurs de toute espèce, adroits et affairés, de tout pays et de toute condition, des joailliers et des fournisseurs, des couturiers et des secrétaires mâles et femelles, pénétrons dans la tanière de l'ours lui-même, dans le cabinet du duc.

Le duc aimait la magnificence ; on peut donc se figurer comme les fantaisies avaient dévoré la chambre d'où les brûlants rayons de sa toute-puissance incendiaient la Russie. Vêtu d'une robe de chambre élégante, reposant un de ses pieds chaussé d'un bas de soie et d'une pantoufle sur le splendide velours d'un coussin, appuyant l'autre sur le tapis de Perse qui recouvrait le plancher, il était assis sur un fauteuil au dossier duquel brillait la couronne ducale, en or massif, et de temps en temps jetait un regard ferme, mais cependant circonspect, sur une glace dans laquelle il pouvait se voir de la tête aux pieds, ainsi que tous ceux qui entraient dans l'appartement. Il poussait le soin de sa toilette jusqu'à une telle coquetterie, — pareil à un habile calligraphe désireux d'enchanter un connaisseur par le moindre trait pittoresque de son écriture, — que malgré toutes les souffrances que le coiffeur lui faisait endurer, il était aussi patient qu'aurait pu l'être un de ces mannequins en carton sur lesquels s'exerce le peigne des artistes en cheveux. Il n'y avait dans le monde entier que son coiffeur qui pût se permettre d'en agir aussi despotiquement envers lui sans craindre les représailles. Après le coiffeur venait le tour du valet de chambre, qui l'habillait de la tête aux pieds. Quiconque eût vu le terrible favori, sa toilette achevée, admirant sa tournure, le sourire du triomphe sur les lèvres, eût pu croire que le but de son existence était simplement de plaire et de charmer.

Il venait d'en être ainsi. Au moment où nous en sommes venu, le duc, frisé, rasé, pommadé, se contemplait complaisamment dans la glace, assis dans une pose gracieuse. Le valet de chambre venait de sortir, lorsque le monstrueux Grosnott, celui que nous avons vu assister à l'exécution du Petit Russien, se présenta avec des dépêches. On en décacheta une première, puis une seconde, enfin une troisième, et l'homme élégant, le charmant grand seigneur, disparut pour faire place au véritable Biren. Le tigre a été caressé à rebrousse-poil : ses yeux s'injectent de fiel, sa figure se contracte, il se mord les lèvres. — Ah ! le niais ! dit-il à demi-voix, il se mêle de ce qui ne le regarde pas ! Et, en prononçant ces mots, il met en pièces ses manchettes en point d'Alençon, qui, en quelques secondes, jonchent le tapis de Perse de leurs débris.

La gracieuse épithète qui venait de lui échapper s'appliquait à son frère Gustave, qui avait pris une sotte part à cette expédition de bal masqué qui s'était faite contre Wolinski. La lettre qui contenait le rapport de cette expédition gisait, toute froissée, aux pieds du duc. Il était furieux, et, d'habitude, quand il se trouvait en cet état, il avait besoin d'une victime. Les manches d'Alençon étaient en pièces, il est vrai, mais la dentelle, c'est un objet et non un être qui puisse ressentir les souffrances. Grosnott était devant lui. Il se jeta sur Grosnott.

— Et toi ! s'écria-t-il, bégayant de fureur, sot animal !..

L'aide de camp, espèce de marbre vivant, — nous n'osons pas dire animé, — habitué à ces sortes d'explosions, se taisait. Pas un vestige de frayeur, pas une trace d'amour-propre blessé, ne se trahit sur sa figure impassible.

— Vous êtes un coupable, monsieur, et je vous parle comme à un coupable ! s'écria durement Biren.

L'aide de camp restait muet, et son maître, ne trouvant pas de résistance, s'apaisait de plus en plus.

— Dites à un âne de garder un champ, dit le duc, et il ravagera tout votre blé ! Donnez des commissions à ces messieurs, il en est de même : ils vont droit au but sans garder les convenances ! Hier vous avez, par exemple, reçu l'ordre de donner la question à ce Petit Russien : eh bien ! qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai gelé, grâce à un seau d'eau de trop, répondit froidement Grosnott. C'est un coquin de moins sur la terre, et voilà tout.

— Je sais que c'était un coquin, un drôle, un chien, mais toujours fallait-il sauvegarder les apparences... de la légalité, au moins... ne pas faire cette exécution chez moi, dans ma cour. Par ma foi ! on a choisi une belle place pour donner la question à un homme, là où pouvait se trouver ma toute gracieuse souveraine, qui voit tout, remarque tout. Eh bien, cela est justement arrivé.

— Nous n'avions pas eu le temps de remettre la chose à un autre jour, Votre Altesse ; Lipmann m'avait donné l'ordre d'en finir au plus vite.

— Que le diable vous emporte, vous et Lipmann ! Vous n'avez qu'à vous en tirer maintenant comme il vous plaira, lorsqu'il faudra en répondre. Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je veux que le mort soit vivant, entendez-vous bien ?

— Parfaitement, Votre Altesse.

— Et si le Petit Russien est mandé auprès de Wolinski, je veux qu'il soit là en chair et en os, dussiez-vous entrer vous-même dans sa peau, entendez-vous ? sinon, je vous envoie en Sibérie commander les forteresses de mineurs.

— La faute en est à moi et à M. le grand commissaire. Que la responsabilité en retombe donc sur nous ! Heureusement que les circonstances ont déjà corrigé les événements.

— Je serais curieux d'apprendre de quelle façon.

— Je puis seulement vous assurer que ni loups ni fossoyeurs ne trouveront rien à gagner sur le corps de Gordenko, et que le Petit Russien, paré pour la fête, se trouve ici en chair et en os. Mais comment cela s'est-il fait ? C'est ce que M. Lipmann lui-même aura l'honneur d'expliquer à Votre Altesse. Moi, je ne sais que ce que l'on m'ordonne de savoir.

— C'est bien, si c'est ainsi, dit le duc en s'apaisant tout à fait. Je vous aime, je me suis habitué à vous, vous m'êtes attaché et vous êtes actif quand on vous commande ; c'est pourquoi je voudrais de tout mon cœur que vous vous tirassiez sain et sauf de cette méchante histoire. Mais voici le grand commissaire : allez à vos affaires.

L'aide de camp Grosnott et le grand commissaire Lipmann pouvaient entrer à toute heure du jour et de la nuit

chez le duc sans être annoncés, mais le degré de confiance à l'égard de ces deux personnages était différent ; chacun d'eux avait sa charge et ses devoirs : le premier n'était qu'un exécuteur sévère et silencieux des condamnations secrètes, une excellente machine à exterminer les gens, ce qu'il faisait, sans savoir pourquoi il exterminait ; en un mot, un instrument muet et prêt à serrer le nœud, au premier signe de son maître ; l'autre, espion adroit et spirituel, conseiller et juge partout où l'esprit d'un homme ou le cœur d'un citoyen laissait soupçonner un noble antagonisme de l'ambitieuse personnalité du favori, cet antagonisme ne se fût-il trahi que par quelques mots ou même quelques allusions. Biren n'avait qu'à toucher à cette corde pour la faire vibrer dans tous les coins de la Russie. Si quelqu'un, à l'exemple du barbier du roi Midas, avait eu l'idée d'ensevelir son secret dans la terre, et que le duc

— Toujours lui ! s'écria-t-il avec colère. Ne me laissera-t-on pas tranquille avec ce misérable ? Croyez-vous vraiment que je m'embarrasse de cette sotte affaire ? Croyez-vous que si quelqu'un s'avisait, il ne me suffirait pas d'un seul mot ?

— Votre Altesse, répondit Lipmann avec humilité et en souriant, ne veut certainement pas me forcer de regagner de nouveau son inappréciable confiance, que je croyais déjà posséder sans conteste comme le prix de tant d'années de service et d'attachement. Je pense donc...

— Que je plaisante, n'est-ce pas ? Eh bien ! oui, cher Lipmann, je plaisante, car j'ai remarqué quelque chose de joyeux. Je sais bien que notre affaire est grave à l'endroit de la Pologne, mais je sais aussi que nous avons dans la personne de notre grand chancelier un ami dévoué et vigilant qui ne laissera point l'ennemi arriver jusqu'à nous.

— Vous avez deviné juste, Altesse : cette affaire un peu



Je l'ai gelé, grâce à un seau d'eau de trop.

eût eu besoin de le connaître, Lipmann aurait planté un roseau sur cette terre, et le vent, balançant ce roseau, aurait trahi le secret. Le favori lui-même avait beau étudier les détours et les ruses du diplomate malveillant, il avait beau tâcher d'imiter le machiavélisme du vice-chancelier d'alors, — Ostermann, — c'est-à-dire un modèle achevé dans l'art de se masquer selon les circonstances, cependant il ne put jamais atteindre à la perfection de cet art, n'ayant ni assez d'esprit ni assez de puissance sur lui-même pour parvenir à ce but. Dans le cas où la violence de son caractère pouvait le trahir et son astuce être impuissante, Lipmann le remplaçait, travaillait comme une taupe dans son terrier, terrier qui avait assez de conduits pour le mener partout, à commencer par le palais, à finir par les plus humbles cabanes des derniers mendiants.

C'est ainsi que chacun des deux rivaux, le duc de Courlande, comme Wolinski, avait son conseiller également astucieux. La différence entre eux était que Zouda, avec son âme noble et élevée, n'agissait qu'en raison de son attachement désintéressé pour son ami et au nom de tout ce qui est grand et beau, et Lipmann, prêt à toutes les bassesses comme à toutes les noirceurs, ne servait son digne protecteur qu'en vue des honneurs et des richesses.

Lipmann entra dans le cabinet, joyeusement cambré comme un chat qui veut bien caresser son maître ; mais, apercevant tout à coup les morceaux de dentelles éparpillés comme des débris d'un vaisseau naufragé, il dissimula tant soit peu son contentement.

Son premier mot fut à propos du Petit Russien.

Il tombait mal, le duc commençait d'en avoir assez

embrouillée, que Grosnott avait eu l'imprudence de trancher d'un seul coup d'épée, est heureusement terminée.

— Oui, oui, dit le duc tout joyeux, Grosnott s'est laissé emporter ; c'est pourquoi je lui ai déclaré qu'en cas de malheur il répondait de tout : un garçon bon et dévoué, mais, il faut le dire, gauche comme un Turc.

— C'est vrai, reprit Lipmann, j'ai eu le bonheur de justifier la confiance de Votre Altesse ; mais aussi il faut avouer que l'intelligence des gens qui nous sont dévoués nous a énormément aidés.

— Ces gens étaient choisis par vous, mon modeste ami.

Lipmann rejeta sa crinière rousse en arrière, et sa figure resplendit de toute la plénitude de son contentement.

Il salua et continua, mais à voix si basse, que la plus fine oreille écoutant derrière la porte eût perdu son temps.

— Le voyvode, dit Lipmann, un de nos agents, et qui, pour ne pas inspirer de soupçons, avait signé la dénonciation de Gordenko, et qui me tenait au courant de tout, suivait les traces toutes chaudes du vaurien. A Tver, il eut vent de la soustraction et du remplacement du Petit Russien. Paré pour la fête et devinant que Gordenko était réservé pour un autre jeu, il ne laissa pas faire grand chemin au fuyard et me l'envoya juste à temps. Gordenko n'est plus, mais le vrai Petit Russien est ici ; quiconque dira non se fera une mauvaise affaire. Il y a bien eu une bohémienne, astucieuse et spirituelle comme un démon, qui a failli se mêler de tout cela ; cependant, grâce aux moyens de répression que je tiens de Votre Altesse, j'en ai eu fini si vite avec elle, que moi-même j'ai été surpris de ce prompt dénoûment.

Ici Lipmann raconta ses soupçons, son interrogatoire, le succès de ses mesures : enfin la dénonciation originale fut triomphalement remise au duc, qui, l'ayant lue et relue plusieurs fois, pressa autant de fois la main du grand commissaire.

— Maintenant, Lipmann, arrangez-vous avec les dénonciateurs comme il vous plaira, dit le duc, prenant sur son bureau plusieurs feuilles de papier et les donnant à Lipmann, ainsi que la dénonciation originale de Gordenko. Tenez, voici des blancs seings ; mais que tout soit fini. Ayant choisi dans tous ces chiffons ceux qui vous sont nécessaires, brûlez le reste.

Puis gracieusement :

— Vous m'avez fait un cadeau, ajouta-t-il, mais je ne resterai pas votre débiteur : votre neveu est fait secrétaire du cabinet ; annoncez-lui cette nouvelle et ajoutez que, comme commencement de maison, je lui donne deux chevaux de mon écurie et un équipage correspondant.

— Vos bontés sont infinies ; croyez que je les apprécie dans mon cœur, seulement je ne trouve pas de mots pour exprimer ma reconnaissance. Permettez donc, ô mon protecteur, que mon neveu lui-même offre à Votre Altesse, — j'allais dire Impériale...

— Ne vous pressez pas de m'accorder ce titre, Lipmann, il me porterait malheur.

— Oh ! pour cette fois-ci, croyez-moi, je suis bon prophète, et dans six mois ce n'est pas moi seulement qui vous donnerai ce titre, mais la Russie tout entière.

— Flatteur ! fit Biren en le menaçant du doigt.

Puis, regardant autour de lui :

— Eh bien ! mais où est-il donc, votre neveu ? demanda-t-il.

Le tigre jouait avec le renard.

— Monsieur Erikler ! cria le grand commissaire en entr'ouvrant la chambre la plus proche du côté des appartements intérieurs ; monsieur Erikler ! Son Altesse désire vous voir.

Erikler, — vous connaissez le personnage long et endormi qui répondait à ce nom, — Erikler apparut à cet appel, salua comme un étudiant à son premier début dans le monde, commença par marcher sur les pieds de son oncle, et enfin se tint debout et immobile, son nez de bécasse en avant.

— Rendez grâce à Son Altesse des nouvelles bontés dont elle daigne vous combler, lui dit Lipmann faisant signe à son neveu de baiser la main du duc ; vous êtes fait secrétaire du cabinet.

L'oncle ne s'adressait jamais à son neveu qu'en se servant du mot *vous*.

— Ah ! sans doute, vos bontés... Votre Altesse... le souvenir des bienfaits est impérissable... balbutia le neveu, s'interrompant et saluant entre chaque mot, mais faisant semblant de ne pas comprendre l'invitation de son oncle à baiser la main.

— Assez, assez, dit Biren en souriant avec malice ; par ma foi, voilà un orateur des plus éloquents. Ce n'est pas tout à fait un Démosthène, mais enfin... Du reste, quant aux Démosthènes, nous n'en avons que faire ; en revanche, il rédige les affaires non moins bien qu'un ministre d'Etat. Ostermann, — on peut compter l'opinion d'Ostermann pour quelque chose, je pense, — Ostermann trouve en lui l'étoffe d'un grand diplomate. (Erikler salua profondément.) J'aime, au reste, continua Biren, qu'un subalterne pense quand on lui dit de penser, et non quand il lui plaît de le faire. Continuez, continuez, jeune homme, et souvenez-vous que la principale vertu d'un secrétaire d'Etat, c'est la modestie, la modestie toujours, et que sa langue est sa première ennemie.

Ici Biren fit à Erikler une légère inclinaison de tête, et quand celui-ci, ayant compris que son audience était terminée, eut fait sa sortie et salué si gauchement que le ceinturon de son épée s'accrocha à un fauteuil, qu'il traîna un instant à sa suite, le duc se retourna vers le grand commissaire.

— Votre neveu, mon cher Lipmann, dit-il en souriant, n'est pas encore dégourdi, quoique voilà plus d'un an qu'il soit secrétaire près de vous, mais avec le temps la cour le polira. Et maintenant que l'affaire de ce Petit Russien est terminée, je suis content de mon côté ; seulement vous vous rappelez qu'il nous en reste une seconde bien autrement importante.

— Voulez-vous parler de notre guerre avec le fougueux, l'indompté mais non indomptable Wolinski ?

— Justement. C'est un homme étrange, que rien ne satisfait ni [illegible] partout où il peut le faire il me contredit ; [illegible] dans mon sommeil il m'apparaît comme l'épée de Damoclès [illegible] je m'attends à me sentir tomber sur la tête à chaque instant. Tant qu'il vit, je ne vis pas, moi ; mes mouvements sont paralysés, ma puissance est incomplète, vous [illegible] n'est-ce pas, Lipmann ?

— Oui ; sa [illegible] est nécessaire à votre tranquillité, mais une chute mortelle [illegible] est le chef d'une association qui veut la perte de tout [illegible] n'est pas Russe.

— Les infâmes [illegible] ah ! je leur ferai beau jeu ! Des paysans qui [illegible] l'oignon ! Ils nous doivent tout, et voilà leur reconnaissance... Ah ! vous avez beau vouloir apprivoiser le loup, il pense toujours à sa force. Vers créés pour ramper, ils veulent être des hommes. Ah ! je leur prouverai que la dernière rosse des écuries du duc de Courlande vaut mieux qu'un Russe. Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent, il ne s'agit pas d'un Koulkowski cette fois.

Et en disant ces mots Biren tremblait convulsivement, ses dents grinçaient malgré lui ; mais, s'étant un peu calmé, il continua :

— Au reste, si l'on vous en croit, Lipmann, nous avons trouvé le côté faible de cet Achille.

Lipmann n'avait jamais lu Homère, et cependant il devina aussitôt de quelle chose il s'agissait.

— Ah ! dit-il, vous voulez parler de son intrigue avec cette princesse de Moldavie ? Oui, c'est un excellent moyen. J'avais prédit à Votre Altesse qu'il était possible de le faire tomber dans ce piège ; et quand vous m'aurez raconté vos succès, je vous dirai, moi, ce que j'ai fait de mon côté.

— Ah ! nous avons une fille de chambre qui travaille assidûment pour nous auprès de la princesse. Hier un page m'a apporté un billet que notre héros adresse à sa bien-aimée. Oui, en effet, cela commence bien, mais il faut conduire habilement la chose. Il faut rendre la correspondance plus active, ménager quelque rendez-vous, et là, le diable m'emporte si nous n'attrapons pas l'oiseau sur son nid ! Dans ce moment il faudra...

— Vous amener là, vous, ou l'impératrice elle-même.

— Mon cher, vous saisissez mes pensées au vol aussi rapidement qu'un amoureux saisit au passage les regards de sa maîtresse. Elle l'adore comme son enfant, c'est pour elle un talisman qui la préserve du mauvais œil. C'est tout à la fois son jouet et sa consolation, et voilà que tout à coup le démon lui-même, sous la forme de Wolinski, vient lui enlever ce trésor

Un éclair d'infernale joie passa sur le visage du favori.

— Alors la tête du traître sera bientôt en votre puissance, se hâta d'ajouter avec un air de triomphe le digne confident du duc. Eh bien, pour compléter la fête, nous tâcherons de le rendre furieux dans le palais même. Comme Votre Altesse, je le tiens pour un homme dangereux. Mais nous conduirons adroitement l'affaire, et je réponds de la réussite sur ma tête. La bohémienne nous aide sans le savoir. C'est elle qui protège les amoureux ; il faut que Votre Altesse ménage à cette chaldéenne la libre entrée près de notre princesse.

— Oui, l'impératrice aime qu'on lui dise sa bonne aventure ; depuis que l'astrologue Buchner lui a promis la couronne, elle tourmente continuellement le professeur d'astronomie par les horoscopes qu'elle se fait tirer. Un astrologue en jupons, c'est quelque chose de nouveau, nous exploiterons cette curiosité.

— Et la bonne semence donnera une ample moisson !

— Lipmann, vous avez une tête qui vaut son pesant d'or ; il faut que je vous fasse ministre.

— Merci, Altesse, mais je ne veux pas déchoir, je suis votre ministre, à vous. Ah ! j'oubliais encore une chose : il faut propager par tous les moyens possibles les bruits sur le veuvage de Wolinski, c'est indispensable, autrement dès le commencement nos plans peuvent échouer ; de mon côté j'ai déjà fait sous ce rapport tout ce que j'ai pu.

— Je vous promets de vous seconder, Lipmann.

— Il faudrait, pour un temps, retenir sa femme à Moscou Mais, quant à cela, la chose ira toute seule, son fidèle époux s'en occupant lui-même.

— Et nous ne pourrions rien faire de mieux. En vérité, Lipmann, dit le duc en riant, viens ici, il faut que je t'embrasse.

Et le duc de Courlande baisa au front son acolyte, aussi humblement courbé devant lui que s'il eût été prosterné sous la bénédiction d'un prêtre.

Encouragé par cette haute faveur, Lipmann continua :

— Puis vous avez encore ce livre qu'a dérobé la femme de charge dans le cabinet de Wolinski. Comment donc le nommez-vous ? le titre m'échappe.

— L'histoire de Jeanne de Naples, en marge duquel, de la main du traître, sont tracés ces deux mots :

— ELLE ! ELLE !

— Il a fait là une heureuse comparaison, il faut l'avouer ; il se met lui-même la corde au cou ; — de plus, hier soir. .

— Ah ! je vous interromps là, mon cher, dit Biren d'un ton pincé et hochant la tête : je vous avoue qu'hier cette histoire de bal masqué m'a fort chagriné pour vous. Malheureux ! venir du *cimetière aux loups* à pied, par cet abominable froid !

— Ne vous inquiétez pas à propos de moi ; mon âme et mon corps sont prêts à braver pour vous feu comme glace : pour vous, je déterrerais de mes mains, monseigneur, les cadavres de ce cimetière, et les remplacerais par des corps vivants. Nous avions tout préparé à merveille ; mais tout a été gâté par je ne sais quel masque qui nous suivait il chuchota quelques mots à l'oreille du maître de la maison, et tout fut retourné, — de l'envers à l'endroit ; — de plus,

le frère de Votre Altesse a assez mal à propos fait le chevalier.

— Mon frère sera mis aux arrêts, ne fût-ce que pour les apparences ; il faut donner satisfaction à Wolinski, qui se prétend offensé. Mais je serais curieux, Lipmann, de connaître ce masque impertinent et mystérieux qui sait si bien nos secrets.

Puis soucieusement :

— Nos secrets ! ajouta le duc : songez-y, Lipmann, cela ne doit pas être.

— Oh ! je retrouverai le personnage, dût-il m'en coûter un doigt de la main, et Dieu m'est témoin que je vengerai sur lui ma promenade nocturne, ainsi que nos inquiétudes, qui valent bien qu'on lui détende les nerfs avec des tenailles. Mais ce ne sont là que des misères comparées à nos succès. — A propos, Wolinski, hier encore, a parlé un peu trop légèrement sur le compte de l'impératrice. Il a porté sa santé tout en chantonnant le *De profundis*.

— Diable ! voilà qui sera d'un grand effet près de l'impératrice, qui est malade.

— Il vous a envoyé... quant à vous, et Lipmann ricana en se frottant les mains.

— Au diable ! Tu ne m'annonces là rien de nouveau, Lipmann. Seulement nous verrons lequel de nous deux fera le premier le voyage de l'enfer. En attendant, tout va bien.

— Permettez-moi alors, monseigneur, de solliciter deux grâces de Votre Altesse.

— Accordé d'avance.

— Vous avez votre rival, j'ai le mien. Le vôtre est dangereux, le mien aussi. Zouda travaille à notre perte de tout son pouvoir. La servante-maîtresse, qui nous est dévouée, est soupçonnée par lui, et, d'un moment à l'autre, s'attend à un malheur. Il faut la sauver, ne fût-ce que pour faire enrager son maître.

— Et le moyen ? ne lui appartient-elle pas ? n'est-elle pas femme de serf ?

— J'y ai déjà pensé ; mais attendez, monseigneur, l'impératrice veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout à l'endroit de Koulkowski ; on lui cherche une promise parmi les femmes du peuple.

— Alors rien de mieux que cette drôlesse : nous la ferons demander par l'impératrice à Wolinski pour son page quinquagénaire.

— Et Wolinski n'osera point refuser. Seulement il faut se presser, Votre Altesse...

— Mon premier soin, une fois au palais, sera de m'en occuper.

— Son fils, — si vous voulez bien me permettre encore de vous entretenir de ceci, — son fils, quoique fort sot, nous sert avec zèle. A l'instant même il vient de jouer avec grand succès le rôle de *la langue*.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Altesse, on lui a promis le grade d'officier, en récompense de ce qu'il a amené nos comparses à la fête.

— Vous pouvez le nommer officier, je vous y autorise.

— Mon rapport est terminé, monseigneur, et je me hâte de me rendre à mes travaux. Votre antichambre et votre salle d'attente sont depuis longtemps pleines d'une foule impatiente de saluer son soleil.

— Bon ! la foule n'a qu'à attendre. Il est bon, mon cher Lipmann, de lui tenir la dragée haute, sinon elle s'émanciperait. Du bruit et du clinquant pour les sots ; beaucoup de sévérité pour les gens d'esprit, et tout va bien. Envoyez-moi Koulkowski, je veux m'en amuser un instant et prendre des mesures sur son mariage.

A la place de Lipmann, qui se retira en saluant jusqu'à terre, apparut Koulkowski.

— Cher page, lui dit le duc, nous nous séparons donc ?

— Je vais être privé de la contemplation du visage de Votre Altesse, dont je vivais depuis tant d'années comme de la manne du ciel, répondit le page quinquagénaire en venant baiser la main du duc.

— Oh ! oh ! pourquoi se lamenter ainsi ? — En retirant sa main, mais trop tard. Koulkowski avait eu le temps de l'attraper de ses lèvres au vol. — Sois persuadé que je ne t'abandonnerai pas dans ta nouvelle carrière, mon cher Koulkowski, et pour te prouver mes bontés, voici ce que je viens de faire pour toi ; seulement ne me fatigue pas de ta reconnaissance, entends-tu ?

Koulkowski, autant que le lui permettait son énorme rotondité, s'inclina avec un servile empressement pour prêter l'oreille à ce qu'allait lui annoncer de faveurs nouvelles son bienfaiteur.

— L'impératrice a appris que tu avais souillé tes lèvres en baisant la pantoufle du pape. Pour expier les belles promesses que tu as faites à Rome, tu méritais d'aller un peu surveiller la chasse aux martres et aux renards bleus. Mais j'ai intercédé pour toi. J'ai fait observer qu'avec ton gros ventre tu parcourrais la Sibérie tout entière avant de mettre la main même sur une souris. Enfin, nous avons tourné l'affaire de telle façon que te voilà à la cour avec un nouveau service. Mais, — Biren le menaça du doigt, — jeune page, vous êtes un mauvais sujet, un grand vaurien. — Koulkowski fit un salut aussi profond qu'il put. — L'impératrice craint pour le repos de ses filles d'honneur, et veut absolument te marier. As-tu entendu parler de cela ?

— Sa Majesté m'a fait l'honneur de me le dire elle-même, et de son auguste bouche.

— Eh bien ! je t'ai trouvé une fiancée, Koulkowski. Je ne saurais te dire qu'elle soit jeune et belle, ou de naissance illustre ; mais en revanche c'est mon choix.

— Ordonnez-moi d'épouser une chèvre, Altesse, et je serai trop heureux d'obéir à votre volonté sacrée.

— Une chèvre ! il y a une idée là-dedans, Koulkowski ; seulement nous garderons son application pour une autre circonstance. Quant à toi, je t'ai choisi pour épouse la première femme de chambre de Wolinski.

— La première femme de chambre !... balbutia le pauvre page anéanti.

— Oui, elle, justement ; elle a pour dot mes bontés et le pardon de notre souveraine pour tous tes vieux péchés. Je sais bien qu'à ces mots de *première femme de chambre*, les ossements de tes ancêtres, les khans de Tartarie ou les princes de Lithuanie, ont tressailli dans leur sépulcre. Sans doute ils déploient leurs parchemins noircis aux yeux de leur descendant qui se mésallie, mais leur descendant s'est mis dans une fâcheuse passe, et il faut qu'il accepte de bon gré le trésor qu'on lui propose, avec l'accompagnement que j'ai dit, ou sinon on le lui fera prendre pour rien.

Le page de service entra et annonça le vice-chancelier Ostermann.

— Qu'il entre, répondit le duc.

Puis, se retournant du côté de Koulkowski, et avec une intonation qui le glaça jusqu'à la moelle des os :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, ai-je votre consentement, illustre seigneur ?

— Vos bontés sont immenses, Altesse, répondit le malheureux Koulkowski, j'épouserai.

— Vite, balayez-moi tout cela, cria Biren aux laquais, en leur montrant les fragments de dentelle d'Alençon qui jonchaient le parquet.

Mais, plus prompt que les laquais, le descendant des khans de Tartarie et des princes de Lithuanie se précipita ventre à terre pour ramasser les précieux débris qui jonchaient le plancher.

Le duc lui aida en lui poussant du pied le dernier lambeau.

XV

LES RIVAUX

> Quel terrible spectacle ! Ils se sont rencontrés, ils luttent, et tantôt celui-ci, tantôt celui-là fait plier l'autre.

Ostermann, fils d'un ecclésiastique du village vestphalien de Bokoum, puis étudiant de l'université d'Iéna, où il s'occupait de sciences abstraites, tout en plaisantant avec son professeur de langues orientales et lui plantant des cornes sur la tête, avait eu le malheur, à la suite d'une querelle avec un de ses camarades, de l'égratigner assez grièvement pour se voir obligé d'aller chercher un refuge là où les gens de talent étaient certains de trouver un asile, c'est-à-dire à la cour du réformateur de la Russie. Là, apprécié dignement par le tzar qui avait deviné son génie, Ostermann, par reconnaissance et au moyen de la diplomatie, fit rentrer sous le sceptre de l'empereur les provinces baltiques qui avaient été sur le point de lui échapper, et cela sans parler des autres hauts faits du ministre pour l'utilité de sa nouvelle patrie. Ce même Ostermann, riche à son tour d'argent et de domaines, vice-chancelier comte, ayant su conserver comme par droit d'hérédité la faveur et la bienveillance de deux empereurs, de deux impératrices, d'un régent et d'une régente, et, ce qui est plus difficile encore, de trois favoris tout-puissants, Russes et étranger, était sous le règne de l'impératrice Anne Ivanowa une espèce de contre-poids entre les partis rivaux. Connaissant la puissance de Biren, le favori de l'impératrice Anne, en même temps qu'il était le chef du parti allemand, s'appuyant sur le trône, appréciant la force de l'archevêque de Novgorod et la terreur qui dominait toute la population, le souple ministre penchait en secret en faveur de ce parti, mais ne s'attaquait pas ostensiblement au parti russe, à la tête duquel se trouvait Wolinski, connu par ses sentiments ser-

vices et pour être d'un caractère noble et ferme, sûr en outre de l'amitié de quelques patriotes prêts à sacrifier leur vie pour une cause juste ; portant d'ailleurs un nom russe et jouissant de la bienveillance de l'impératrice. Il jouait ce système de bascule jusqu'à ce qu'il se présentât un cas où il faudrait opter entre les deux rivaux. Il voyait naître la lutte entre le despotisme de l'un et la popularité de l'autre ; mais il savait parfaitement que les soutiens de cette popularité n'étaient que quelques têtes chaudes, et non un peuple fort de la conscience de sa dignité.

Et en effet le peuple d'alors, sans en excepter la noblesse, croupissait dans une ignorance crasse, engourdi dans sa crainte d'esclave, gémissant, souffrant, mais allant chercher une distraction à ses souffrances dans les exécutions auxquelles on livrait ses défenseurs, qu'il voyait mourir avec la même indifférence et la même curiosité qu'il eût vu mourir ses oppresseurs.

Ostermann savait donc qu'il n'y avait aucune nationalité en Russie, et que ceux qui la résumaient en eux-mêmes entreprenaient une chose hasardeuse : il était en outre persuadé que l'attachement de l'impératrice pour Biren finirait toujours par triompher. Il tenait par conséquent, sinon ostensiblement, du moins au fond, pour le parti de Biren, et avait su par cette combinaison conserver la seconde place de l'empire, et y paraître si parfaitement ancré, qu'il était au-dessus des caprices et même des revers de la fortune. Mais tout en se plongeant dans les abstractions de ce calcul, il perdit de vue que, malgré le manque absolu de nationalité en Russie, le germe de cette nationalité existe dans chaque individu, là où il y a un peuple, et que, par conséquent, il était facile de l'évoquer en la personne de celle qui, en sa qualité de fille de Pierre le Grand, c'est-à-dire du père de la patrie, était à même de faire naître cette popularité plutôt qu'une assemblée de patriotes agissant par elle-même. Il croyait suffisant de tenir Elisabeth Petrowna à l'écart et se trompait. Cette erreur, il la paya de tout ce que lui avaient valu ses services aux tzars et à la Russie. De telles erreurs de la part des politiques les plus raffinés nous font reconnaître que l'œil de la Providence ne se ferme pas, comme on pourrait le croire : sous la lueur de ses éclairs mûrit la moisson du Très-Haut.

C'est une apparition vraiment étrange dans notre histoire que cet Ostermann. Quelle route étonnante n'avait-il point parcourue depuis son berceau, placé dans un coin oublié de l'Occident germanique, jusqu'à Bérésoff, recevant des mains du sort son bâton de voyageur sur le seuil d'une cabane ecclésiastique ! Il finit plus tard au sceptre du plus grand empereur, et de ce bâton et de ce sceptre réunis, il traça les combinaisons sociales, les actes d'alliance entre rois et peuples, et les lois qui assurèrent la durée séculaire de la Russie, désignant le tour de rôle des souverains à venir, et déposant enfin tristement et modestement ce bâton, au bout de son voyage, dans les steppes glacées de la Sibérie !

— Bokoum, Iéna, Nischtadt, Bérésoff ! il paraît qu'il fallait que cela fût ainsi !

Mais je me laisse entraîner par la destinée de l'un des plus puissants moteurs de la civilisation russe, qui jusqu'à ce jour n'a pas été apprécié dignement et qui attend un historien.

Revenons à notre roman.

Un moment suprême s'ouvrait pour Ostermann. Jusqu'à présent il soutenait le duc comme favori d'une souveraine qu'il avait lui-même, Ostermann, placée sur le trône. Mais, maintenant que son ambition avait été mise au jour, il fallait ou lui aplanir les degrés du trône ou lui retirer l'appui prêté jusque-là. Dans ce dernier cas le vice-chancelier assurait le triomphe du parti russe et faisait occuper à Wolinski la première place dans le cabinet et dans l'empire. Il alla donc chez Biren après avoir bien arrêté la ligne qu'il avait à suivre dans son double rôle, jusqu'au jour où les événements lui indiqueraient celui des deux chemins qu'il devait suivre.

Immédiatement après son arrivée chez le duc, un page entra, venant de la part de l'impératrice ; il avait mission de dire à Biren qu'Elisabeth l'attendait.

Biren fit répondre qu'il allait immédiatement se rendre à ses ordres.

La tête mal peignée, le costume plus que négligé du ministre faisaient un contraste remarquable avec les dehors soignés du favori. En entrant dans le cabinet, Ostermann s'appuyait sur sa canne comme un homme auquel les forces sont près de manquer.

— Comment va la santé ? lui demanda Biren avec une sollicitude vraie et en l'établissant dans un fauteuil. Koulkowski, une banquette, un coussin, ce que vous voudrez, sous les pieds de notre précieux hôte. Je sais sûr que vous souffrez de la goutte, vite un traversin derrière le dos.

Le vieux page ayant mis un petit banc sous les pieds du ministre et ployé un coussin derrière son dos, se retira, le visage empourpré par les efforts que ce service lui avait coûtés, et le ministre gémissant, remerciant, levant les yeux vers le ciel, afin que personne ne pût y lire, répondit :

— Votre Altesse connaît mes infirmités. Maudite goutte !... oh ! oh ! joignez à cela que je commence à mal voir et à ne plus entendre du tout.

— En effet, tout ne parvient pas à vos oreilles ; mais sous ce rapport nous vous aiderons d'une certaine façon. Et en approchant son fauteuil de celui d'Ostermann : Quant à la vue, vous avez l'intellectuelle, à défaut de l'autre, et celle-là n'a pas besoin de lunettes.

Le vice-chancelier le remercia en baissant la tête, arrangeant ses cheveux en souriant et se servant de ses cinq doigts comme d'un peigne.

Biren continua :

— Samson se soumit à une femme faible mais rusée, — la finesse de l'esprit vaut la force du corps ; — la santé, la force de l'âme vous sont nécessaires, mon cher comte, surtout dans un moment où nos ennemis agissent contre nous par tous les moyens possibles, ouvertement et en secret. Je dis nos ennemis, parce que je ne sépare pas ma cause de la vôtre.

— Certainement, duc, répondit Ostermann, je tiens à vous, et j'existe par vous. — Oh ! cette jambe ! interrompit-il. Et il se frotta la jambe en faisant une grimace, paraissant éprouver une telle douleur qu'il lui était pour le moment impossible de proférer une parole. Enfin il reprit : — Oui, je tiens à vous comme une vigne affaiblie par de nombreuses récoltes tient encore appuyée à un chêne dans toute sa beauté et dans toute sa force.

Le Courlandais lui serra amicalement la main.

— Mais est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau depuis le dernier entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Votre Altesse ? continua le vice-chancelier.

— Je dois vous avouer, monsieur le comte, que l'esprit anarchique de Wolinski — à notre honte ministre du cabinet — s'accroît journellement d'une façon insolente. Peruskine, Soumine, Koupschine, Etschoukow et bien d'autres encore, forment le parti russe. Mus par le démon de la révolte et se rapprochant chaque jour du trône, complotant notre perte auprès de l'impératrice, — leur mot d'ordre est : Mort à tous les Allemands ! Jamais ils n'ont agi avec autant d'ensemble et de ruse à la fois. Vous connaissez la haine qu'ils professent pour tout ce qui n'est pas russe ; mais vous ignorez à quel point ils me haïssent personnellement. Croiriez-vous une chose ? c'est que bientôt il me sera impossible d'obtenir les redevances du peuple ; ils veulent parvenir à faire refuser l'impôt, afin de briser les ressorts de toute administration et me rendre solidaire des suites funestes que cela doit produire ; ils entretiennent le populaire et la noblesse de mes cruautés, soulèvent contre moi des villages entiers, en disant que je suis l'Antechrist, et des villages entiers passent la frontière. L'impératrice ne peut manquer de l'apprendre. Réfléchissez à l'avenir du malheureux empire ! Que dira la souveraine qui nous a remis les rênes de l'Etat ? que dira de nous l'histoire ?

Ostermann leva les yeux au ciel et haussa imperceptiblement les épaules.

Il pensait à part lui :

— Ce que dira de toi l'histoire, je m'en soucie médiocrement. Mais voilà où gît la chose : c'est que les paysans russes, dans un moment de mauvaise humeur, sont capables de nous mettre à la broche, nous autres mécréants, comme on a fait au médecin allemand sous le règne de Jean le Terrible.

— Que je punisse les coupables, continua Biren, ils crieront au tyran, au despote, au Néron. L'application de la loi m'est comptée comme une violence, l'observation des traités, la conservation des alliances avec nos voisins s'appellent trahison ! Vous savez combien est juste la réclamation de la Pologne à l'endroit de l'indemnité pour le passage des troupes russes sur son territoire ?

— Juste comme il l'est, dit Ostermann, d'exiger le payement d'une lettre de change. Eh bien ! est-ce que vraiment... Oh ! ma jambe !... oh ! là, là.

— Pensez un peu, mon cher vice-chancelier, continua Biren, moi qu'ils prétendent être le maître de l'empire, je n'ose pas même faire discuter cette affaire au conseil avant de m'être assuré les voix des gens bien intentionnés et dévoués à ma souveraine qui y siègent. — Et cette affaire, nos ennemis la préparent pour m'accuser, comme si moi !... Vraiment ! j'éprouve de la honte à le redire même tête-à-tête, ce qu'ils proclament en pleine rue, dans les places publiques : c'est que moi, duc de Courlande, riche au delà de mes besoins, grâce aux revenus que je tire de mes Etats, et plus encore, de ce que je dois aux bontés de ma souveraine, de celle dont un seul mot peut me donner des millions, — ils disent que je défends par cupidité une mauvaise cause.

Le page rentra en ce moment, et répéta que l'impératrice attendait le duc au palais.

— Dis que je vais m'y rendre à l'instant, répondit le duc avec un mouvement marqué d'impatience.

— Est-ce que je te retiens pas Votre Altesse ? demanda Ostermann, se soulevant avec effort sur sa canne.

— J'aurai tout le temps de voir l'impératrice, répondit Biren, et notre conversation est plus intéressante que ce que j'ai à dire ou à faire avec elle. Vous voyez donc, mon cher comte, ce qui me menace : les attentions, les bontés de l'impératrice pour moi. Sa Majesté connaît mon dévouement à sa personne, aux intérêts de la Russie. Elle me confie ses secrets les plus intimes, ses craintes sur sa santé, sur l'avenir du pays. Hélas ! les têtes couronnées sont mortelles comme les autres. Si l'impératrice mourait, qu'adviendrait-il ? Je vais vous parler en ami.

— Nous verrons, nous arrangerons tout cela, dit le vice-chancelier. Les rênes de l'État tomberont-elles plus facilement des mains alors ? Qui pourrait les tenir d'un bras plus ferme et plus prudent ?

Et Ostermann cligna ses petits yeux de renard.

— Oui, reprit Biren, — oui, peut-être avec le secours d'un ami aussi rempli de sagacité que vous. Au reste, même en ce moment je serais prêt à céder...

— Céder serait une faiblesse, monseigneur. Votre honneur et votre gloire — l'honneur et la gloire de l'empire — exigent de vous une inébranlable fermeté.

— Je me serais sacrifié comme un second Horatius Coclès. Je me serais dévoué comme un autre Decius ; je me serais précipité dans un antre béant enfin, s'il s'agissait du salut de l'empire. Mais je sais que mon éloignement serait le signe de sa perte : vous auriez immédiatement après mon départ pour chancelier un débauché, un libertin qui passe ses nuits dans les orgies, qui passe les nuits avec ses créatures, se déguise en cocher et se promène par les rues. Biren cracha avec colère. Brutal dans ses paroles, ayant même, à ce que l'on assure, la main légère ; prêt à entamer un combat à coups de poings jusque dans le palais s'il y trouvait son semblable. Ah ! l'on en verrait de belles avec lui ! il ferait une auberge de la salle du conseil. Oh ! gare alors à tout ce qui portera un nom allemand !

Tout à coup on entendit derrière la porte une conversation animée.

— Entendez-vous ? c'est sa voix... Vous voyez, comte, on m'assiège chez moi, au palais, sans se faire annoncer. Comme cela sent le paysan russe ! Et voilà notre futur chancelier ! D'un moment à l'autre on peut s'attendre à ce qu'il vienne nous battre. Votre main, mon cher comte, soyons unis, agissons fermement, avec ensemble, n'est-ce pas ? vous et vos amis, ou sinon je m'en retourne en Courlande.

Ces dernières paroles furent prononcées à voix basse, mais avec fermeté. Le duc montra la porte avec un signe qui voulait dire : Frayez ensemble, alors.

Le vice-chancelier, écoutant les insinuations si énergiques de Biren, fit de sa main une espèce de cornet à son oreille, afin de ne pas perdre le son d'une syllabe. Il levait les épaules de temps à autre, comme pour exprimer ses regrets sur l'impossibilité d'entendre chaque parole. Cependant, quand le duc eut cessé de parler, il lui serra la main en hâte mais avec force, posa un doigt sur ses lèvres et s'empressa de remettre ses mains sur sa canne, entamant une conversation indifférente, comme pour faire diversion à celle qui venait d'avoir lieu.

Celui qui parlait derrière la porte était en effet Wolinski ; mais il nous faut dire avant tout comment il était là et avec qui il parlait d'une voix si éclatante.

Le ministre du cabinet, furieux du résultat peu favorable de son message à Mariorizza, et ennuyé des embarras que lui causaient les préparatifs de la fête d'inauguration de la maison de glace, montait l'escalier du palais d'été.

À sa rencontre marchait Erikler l'Endormi, aux longues jambes, ravi probablement de son avancement, il cheminait en comptant les étoiles du plafond. Il heurta Artemy-Petrowitz.

— Lourdaud ! s'écria celui-ci.

Et voyant qu'Erikler, abasourdi, restait muet :

— Il ne songe même pas à s'excuser. En vérité, continua-t-il, tel maître tel valet !

Erikler devint pourpre de colère, mais ne répondit pas.

Cette sortie violente de Wolinski présageait un orage ; le neuvième flot (1) submergeait son âme !

Il entrait déjà dans le salon d'attente, mais en voyant suivi de Munich, qui l'avait atteint, il s'arrêta pour lui céder le pas. Il estimait haut ce guerrier courtisan qui venait tout fraîchement de cueillir pour la Russie de si éclatants lauriers ; il voyait en lui un homme sage et utile au pays, et se posant, lui, Wolinski, en rival ambitieux en face de Biren, s'étant déjà mesuré avec lui une fois, et d'autres conflits devenant inévitables entre eux dans l'avenir, il n'y avait que Munich et Wolinski propres à devenir les favoris de l'impératrice. Quant à Ostermann, il ne pouvait prétendre qu'à l'estime constante de sa souveraine.

Cette prévenance du ministre à son endroit jeta Munich dans l'étonnement ; il lui serra amicalement la main et lui dit en souriant :

— Vous n'aimez cependant pas, que je sache, avoir qui que ce soit devant vous, mon cher Artemy-Petrowitz.

— Personne, en effet, qui soit indigne de me précéder, dit Wolinski avec fermeté ; mais je céderai toujours le pas à celui qui glorifie ma patrie et qui promet de soutenir dans l'avenir et ses intérêts et sa grandeur. Il m'est agréable donc de vous voir me précéder, général !

Ces paroles étaient prophétiques.

— Je suis Allemand, répondit Munich en riant et en mettant son bras sous celui de son interlocuteur, et la voix publique prétend que vous n'aimez pas les étrangers.

— Je vous répéterai, comte, que l'on me comprend mal ou que l'on me calomnie. Je n'aime pas les émigrants dont les qualités sont nulles, et qui ont, malgré leur nullité, usurpé par un monopole secret, par des services inconnus à la nation ou par une patience passive, le droit de nous piller, nous autres Russes, de nous supplicier ou de nous faire grâce. Redites cela, fit Artemy-Petrowitz s'adressant à Koulkowski, qui était tout oreilles, si cela vous convient ; mais, continua-t-il en s'avançant dans le salon, un émigrant, fût-il Indien, pourvu qu'il aime la Russie, qui l'a nourri, qui l'a réchauffé dans son sein ; pourvu qu'il la serve noblement, selon son génie et sa conscience, autant au moins qu'il ne la méprise pas, cet émigrant, je verrai en lui un frère. Vous savez si j'ai refusé mon estime à Ostermann, le ministre de Pierre le Grand ; mais pas à l'Ostermann actuel, Dieu m'en garde. Je méprise l'intrus qui rampe devant les valets ; mais ces misérables, — Wolinski montra du doigt la foule qui se collait humblement à la muraille, — ces laquais de nos laquais, je ne sais rien de plus méprisable et de plus honteux. Regardez ces ignobles statues courbées en arcs, ces figures souffrant et exprimant toutes les angoisses de l'attente ; commandez-leur de se coucher en croix à la polonaise, et ils le feront sans honte ; mais ce n'est rien encore : ordonnez-leur non seulement d'abattre une pomme sur la tête d'un fils, mais encore sur celle d'un nourrisson tétant encore le sein de leur femme, et offrez-leur un kalach avec cette inscription sur les bords : *La faveur de Biren*, et ils auront un faisceau de flèches pour atteindre le but désigné.

Munich serra la main de Wolinski, et en souriant lui dit à l'oreille d'être plus circonspect ; mais la noble indignation du ministre contre la bassesse des hommes s'étant une fois répandue comme une lave ardente, ne pouvait plus s'arrêter qu'en brûlant tout ce qui s'opposait à son passage. Dans ces circonstances il oubliait tout, ses plans, les conseils de ses amis déclarés, ceux de son ami inconnu ; il ne s'en rapportait pas davantage aux morts qu'aux vivants, à Machiavel, qu'il étudiait avec soin, qu'à Zouda, qu'il écoutait avec confiance.

Ils allaient entrer chez Elisabeth Petrowna, quand un page les arrêta, les priant de permettre qu'il les annonçât.

— Faites vite, répondit Artemy-Petrowitz, Munich et Wolinski ne sont pas habitués à attendre, même à la porte d'une impératrice.

Le page partit ; mais ayant mis l'œil au trou de la serrure, il s'aperçut que le duc était en conversation très animée avec Ostermann : il revint alors et pria le ministre et général de patienter un peu, vu qu'il n'osait déranger Son Altesse, occupée avec le vice-chancelier.

— Oh ! si c'est ainsi, dit Wolinski, entrons.

Et là-dessus il ouvrit la porte du cabinet, cédant toujours le pas à son compagnon, et suivi du page, empressé de formuler son annonce retardataire.

Le duc accueillit les arrivants avec un sourire, les invita à s'asseoir, gratifia le page d'un regard féroce, et dit à Wolinski, avec un nouveau sourire :

— Nous parlions de vous à l'instant même avec le comte, à l'occasion de votre aventure d'hier. Les coquins ! sous mon nom ! c'est indigne ! c'est honteux ! Il me semble que si nous avons quelque chose sur le cœur l'un contre l'autre, nous [illegible] pu nous expliquer comme il convient à des gentilshommes. C'est infâme ! je déteste cela, et moi-même [illegible] mon rapport à l'impératrice, mais, avant tout, [illegible] plus [illegible] à mon frère.

— [illegible] Altesse [illegible] ne désire ni n'exige cela, répondit froidement Wolinski.

— [illegible] mais la justice l'exige, répondit le duc [illegible] ménagerai pas ceux qui me tiennent de près.

— [illegible] répondit Wolinski, les avoir assez punis par [illegible] fait faire.

(1) [illegible] expression éminemment [illegible]

— Ah ! oui (Biren éclata de rire), c'est impayable. Au reste, M. le vice-chancelier connaît déjà l'histoire. (Ostermann sourit en faisant un signe de tête affirmatif.) Mais vous, comte, ajouta-t-il en se tournant vers Munich, vous ne la connaissez pas, et il faut que je vous la raconte.

— Je suis très curieux de l'apprendre, dit Munich en redressant son long torse.

— Sa Grâce a promené hier quelques mauvais polissons d'une manière si rude du côté du cimetière des Loups, que tous sont au lit aujourd'hui, et par ma foi c'est bonne justice.

— Permettez-moi de vous contredire, répliqua Wolinski un de ces messieurs n'a été transporté que jusqu'ici et a été déposé à la porte de cette maison.

En acceptant pour son frère la dénomination de mauvais polisson, Biren continua ironiquement :

— Et Artemy-Petrowitz déguisé en cocher... On dit qu'il faut voir de ses yeux, pour apprécier dignement la chose, à quel point ce costume russe sied à notre ministre du cabinet.

La qualification de ministre fit de nouveau sourire Ostermann.

— C'est juste, Votre Altesse, répondit avec aigreur Wolinski ; mais j'ai été avec quelques succès un peu plus loin que cela. J'ai été jusqu'en Perse, et nul n'osera affirmer que j'y aie rempli mes fonctions en conducteur de chevaux et non en ministre de la Russie. Les boyards russes, non pas ceux qui nous arrivent du dehors, mais ceux qui sont nés dans l'intérieur du royaume, ont l'habitude de s'amuser avec simplicité, mais en même temps de soigner sérieusement les affaires d'Etat. Pierre le Grand lui-même nous en donnait des exemples, et sa simplicité eût, selon toute probabilité, frappé d'étonnement tout postulant illégitime à son trône, s'il pouvait jamais y en avoir.

— Je dis ce que vous avez fait, et non ce que vous voulez me forcer de penser. Qui oserait donc vous contester les services que vous avez rendus ? Ne savez-vous pas que j'ai toujours été le premier à les apprécier dignement ? et la dernière grâce...

— Grâce de ma souveraine, interrompit Wolinski avec fermeté. De nul autre que d'elle je n'en recevrai jamais. Vous avez désiré que je vinsse ici, ce n'était point, je présume, pour y fixer la valeur de mon individualité ; il n'y a pas ici d'estimation, si haute qu'elle soit, qu'elle veuille accepter.

— Mon Dieu ! quel orgueil asiatique ! s'écria le duc. Nous causons ici dans mon cabinet particulier et non dans celui de l'empire. Si une conversation amicale vous déplaît, je vous dirai, en ma qualité de duc de Courlande...

Et en prononçant ces mots sans signification précise à cause de leur interruption, Biren regarda Artemy-Petrowitz avec fierté et menace, croyant que son adversaire se lèverait de son fauteuil. Mais celui-ci rencontra le regard du duc, le soutint avec la même fierté et, s'il était possible, avec une plus hautaine menace, répondant sans sourciller :

— Je ne remplis aucune fonction en Courlande.

Biren, à son tour, s'enflamma et agita sa chaise avec fureur.

— Alors, monsieur, dit-il, je vous parle au nom de l'impératrice.

Dès que Biren eut prononcé ces paroles Wolinski se leva et, s'inclinant :

— J'attends, dit-il, les ordres de ma souveraine.

— Elle vous réitère celui d'avoir à vous occuper de la maison de glace.

— Oui, où se célébrera la noce du bouffon, n'est-ce pas ? interrompit Wolinski avec un sourire sardonique. J'ai déjà reçu à ce sujet les ordres de Sa Majesté, que vous m'avez transmis ; on me les a signifiés aujourd'hui par écrit, et encore une fois, ils seront exécutés. Je voudrais cependant demander à Votre Altesse d'intercéder auprès de Sa Majesté pour m'obtenir un emploi qui fût plus utile à l'empire.

— Lorsqu'un ordre nous est donné, monsieur Wolinski, dit le duc d'une voix moins rude, il s'agit pour nous d'obéir et non de raisonner.

— Combien je serais plus heureux, par exemple, continua Artemy-Petrowitz, de m'employer au soulagement des populations pauvres de la Russie ! L'impératrice sait-elle, par exemple, qu'il y a famine ? connaît-elle les besoins de son peuple ? Elle ignore sans doute les mesures barbares employées dans ces temps néfastes pour extorquer les impôts arriérés. Croiriez-vous, comte, fit Wolinski en s'adressant à Ostermann, qu'on arrache au mendiant le dernier copeck destiné à lui procurer un morceau de pain, que l'on met les gens sur la neige pieds nus, et que par les froids les plus rigoureux on les inonde d'eau glacée ?

— C'est horrible ! s'écria Munich ; ne serait-il pas possible d'alléger la misère publique en donnant de l'ouvrage aux indigents ? Combien de plans Pierre le Grand ne nous a-t-il pas laissés dont l'exécution sera à peine achevée par nos arrière-petits-enfants ! Qu'y aurait-il, par exemple, de plus utile que d'établir de l'ordre dans nos voies de communication ? Pour contribuer à une œuvre pareille, j'échangerais volontiers mon épée contre une pioche et un compas.

— Mais dans quelle contrée, Artemy-Petrowitz, permettez-moi de m'en informer, dans quelle contrée la misère du peuple se fait-elle plus particulièrement sentir ?

— Dans la Petite Russie, répliqua Wolinski en jetant sur Biren un regard de flamme ; c'est là que serait indispensable un administrateur rempli de zèle pour le bien.

C'était une allusion à Marie et à lui-même, qui sollicitait la place d'hettmann de la Petite Russie.

— C'est justement le souci de l'homme d'Etat chez lequel nous avons le bonheur de nous trouver en ce moment, et qui ne laissera certes rien échapper pour consolider le bonheur de la Petite Russie, dit Ostermann.

Wolinski lui jeta un coup d'œil de mépris, mais l'autre continua avec le plus grand calme :

— Autant qu'il m'en est revenu, je sais au reste que ses soins sont couronnés d'un succès éclatant : l'impératrice est sur le point de nommer, pour régir la Petite Russie, un homme dont les moyens intellectuels et les qualités de l'âme assureront le bien-être de cette contrée, et qui en même temps par son épée pourra empêcher l'irruption de voisins dangereux à son repos.

Ce discours insidieux ramena Munich quelque peu du côté de Biren, qui, fort de l'appui du vice-chancelier, adressa avec plus de fermeté la parole à l'hettmann supposé, et lui dit :

— Croyez-moi, les malheurs qu'on vous raconte avec tant de chaleur n'existent qu'en paroles, et M. Wolinski lui-même se laisse abuser par ses correspondants.

— Je ne suis ni un enfant ni une femme pour me laisser induire en erreur par des bruits sans fondement, dit Wolinski. J'ai des preuves incontestables de ce que j'avance, et les fournirai au besoin, mais à l'impératrice seule. Nous verrons ce que dira Sa Majesté en apprenant qu'un père de famille, tout meurtri par la torture subie pour un reste d'impôt arriéré, a vu couper la gorge à toute sa famille ; un autre a entraîné ses trois enfants dans les steppes pour les faire geler, et ne les a abandonnés que bien sûr qu'ils étaient morts.

— Inventions des mauvaises têtes, calomnies des révolutionnaires, dit Biren.

— Entends-moi, duc, dit Wolinski en bondissant de sa chaise, je l'affirme et suis prêt à sceller de tout mon sang la vérité de ce que j'avance.

Le page, envoyé pour la troisième fois par l'impératrice, parut de nouveau à ce moment, réitérant pour la troisième fois la même invitation.

— Je m'y rends à l'instant même, dit le duc en regardant ses interlocuteurs d'une certaine façon ; en vérité voici trois fois que l'impératrice daigne m'envoyer chercher, et je suis retenu par de frivoles disputes.

— Votre Altesse, dit Munich, m'avait engagé à me rendre chez elle pour discuter sur l'indemnité due à la Pologne, relativement au passage de nos troupes.

— Oui, répondit Biren, et M. le vice-chancelier est d'accord sur l'opportunité de ce payement.

— L'honneur de l'empire l'exige, dit Ostermann ; mais je suis d'avis que l'on remette les détails à notre première séance, vu l'inquiétude qui règne ici en ce moment dans tous les esprits depuis que cette question a été posée.

— L'honneur de l'empire ! s'écria Wolinski. Hum ! comme on abuse de ce mot ! Eh bien ! je dirai mon avis à mon tour, moi, soit ici, soit au conseil, soit au palais, devant l'impératrice, et cet avis je le répéterai partout : il n'y a qu'un vassal de la Pologne qui puisse conseiller de payer cette indemnité.

A ces mots, *vassal de la Pologne*, Munich et Ostermann se levèrent comme mus par le même ressort, le premier gémissant et se plaignant de sa goutte, tous deux se regardant l'un l'autre avec l'expression d'une pénible attente. Jamais encore Wolinski ne s'était permis une si violente sortie. Il n'avait pas pu se contraindre davantage.

— Vous payerez cher le mot que vous venez de prononcer, téméraire ! hurla Biren ; oh ! oui, et bien cher, sur mon honneur ! oh ! téméraire !

— Téméraire vous-même ! répliqua Wolinski.

— L'impératrice vous attend, dit Ostermann au duc.

— Oui ! au château, au château. J'y vais, dit Biren, pressant de ses deux mains sa tête brûlante.

Puis, s'adressant à Wolinski :

— J'espère, lui dit-il, que nous nous sommes vus pour la dernière fois dans la maison du duc de Courlande.

— J'en suis heureux, dit Wolinski, et j'en prends avec joie l'engagement.

Et sans saluer, il sortit.

Munich et Ostermann, troublés par cette querelle dont

les suites étaient incalculables, le suivirent tête basse, leurs oreilles tintaient encore des expressions de fureur sorties de la bouche de Biren ; et au moment où ils prirent congé de lui, il répéta plusieurs fois :

— Un de nous deux est de trop en ce monde.

— Oui, oui ! de trop en ce monde, répéta le favori resté seul, et en frappant la table du poing : un de nous deux doit donc périr.

— Cet orgueilleux mériterait une leçon sévère, disaient entre eux les individus qui se tenaient dans la salle d'attente, et qui avaient entendu une partie de ce qui avait été dit au moment où Wolinski traversait cette même salle.

Il les enveloppa d'un regard de colère et d'un sourire de mépris.

— Son Altesse ! Son Altesse ! cria le page.

Cet avertissement, répété par plus de cent voix dans la longue enfilade des pièces, se fit encore entendre sur le perron.

Précédé, escorté, suivi d'un nombreux cortège, Biren traverse la grande salle, daignant honorer la foule qui l'y attendait d'un mouvement de tête protecteur ; mais que de louanges exaltées lui valut ce geste bienveillant !

— Comme il est gracieux !

— Quel homme ! quel grand homme !

— Quelle majesté dans sa démarche !

— Quelle finesse dans son regard !

— Il était bien né pour commander, celui-là !

— Vrai modèle pour l'atelier d'un grand peintre. — Aussi ma femme en est-elle littéralement folle.

Un des assistants s'avisa cependant de prétendre que sous beaucoup de rapports, Pierre le Grand l'emportait sur le duc de Courlande, même aux yeux des artistes, même à ceux des femmes.

— Pardonnez-moi, lui répondit-on, le tzar avait seulement un beau buste ; mais chez Biren, tout est irréprochable.

Au perron, une voiture dorée, tout entourée de carreaux de verre blanc poli, attendait le duc ; cet équipage permettait de voir celui qui l'occupait, de la tête aux pieds, comme un magnifique coléoptère qu'un entomologiste aurait enfermé dans une boîte transparente.

Le duc y monta et partit éblouissant la foule par la magnificence de son attelage à six chevaux, et par les harnais dorés qui couvraient et caparaçonnaient leur tête de plumes blanches, et par le fracas d'un piquet de hussards entremêlés de chasseurs à cheval.

Tandis que le populaire s'étonnait du bonheur du favori, un ver rongeur pénétrait au plus profond de son âme ; son orgueil était froissé par le caractère indomptable de Wolinski.

— Oh ! coûte que coûte, murmurait Biren, il faut qu'il meure !

Et son regard s'arrêta tout à coup sur un papier attaché par une épingle au galon intérieur de sa voiture.

Le duc saisit le papier d'une main tremblante et, comme s'il en pressentait le contenu, il le déplia tout frissonnant. On jugera de sa colère lorsqu'il y lut ceci :

« Prends garde à toi, scélérat ! Le cadavre de Gordenko a été enlevé pendant la nuit d'hier, et a été enfoui dans un endroit d'où on pourra l'exhiber quand il sera temps de témoigner contre toi. Bien plus, les exécuteurs des ordres de ton complice ont fui, et en sûreté rient maintenant de ta colère. »

Ce billet eut tout l'effet désiré par celui qui l'avait tracé. Il effraya le duc par son menaçant inattendu, comme le chant du coq effraie le lion qui déjà avait posé sa griffe sur sa victime pour la déchirer. Il prit la résolution de ne pas découvrir l'offense essuyée de la part de son rival, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de l'heureuse issue de ses plans. Il fallait aussi, à tout prix, se débarrasser de Gordenko, dont le spectre le poursuivait avec tant d'acharnement.

Se préparant à un second homicide, le duc décidait qu'auparavant il se laverait du premier.

La Sibérie, les mines, la gueule des ours, le plomb fondu goutte à goutte versé sur le crâne, tous les supplices imaginables enfin, étaient passés en revue par Biren en fureur, et aucun ne lui paraissait suffire pour l'appliquer à Grosnott et punir sa négligence. Les cochers, les valets de pied, tous ceux enfin qui pouvaient communiquer avec la voiture dorée, en approcher seulement, furent voués à une vengeance furieuse. Il se promettait de connaître par les tortures les plus atroces si besoin était, l'espion domestique de ses crimes, qui les mettait ainsi au jour. Il jurait de remuer ciel et terre pour arriver à son but, dût-il fouiller les entrailles des vivants, dût-il remuer les ossements des morts.

XVI

AU PALAIS

> L'heure est venue, mais je ne me souviens plus de rien. Je ne retrouve plus mes réponses préparées. L'amour met le trouble dans mon esprit.

— Au palais ! cria Wolinski en se rejetant au fond de sa voiture.

Avec le mot palais, Mariolizza, un instant oubliée, revint à sa mémoire, ornée de tous ses charmes, parée de toutes ses séductions.

— Peut-être la reverrai-je, cette adorable Mariolizza que je ne puis chasser de mon cœur, songeait-il, et qui fera que je deviendrai fou si elle ne m'appartient pas.

Son silence à la lettre, tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin avaient exalté sa passion, au point que Wolinski avait fini par s'avouer cette passion à lui-même. Jusque-là, il avait pensé n'éprouver qu'un de ces caprices passagers auxquels sa nature romanesque était si portée ; maintenant il lui suffisait de penser à Mariolizza pour cesser d'être ministre du cabinet, le patriote le plus zélé de l'empire, et s'avouer qu'il n'était plus qu'un amant follement passionné. Ne comprenant plus la valeur de ces mots sacrés : honneur et patrie ; il alla jusqu'à se repentir d'avoir irrité le favori contre lui par un mouvement de colère de son caractère imprudent, car cela pouvait l'éloigner du palais. Insensé ! il venait peut-être de couper à leur racine les plus fraîches fleurs de ses espérances.

Pendant les moments où il pensait à Mariolizza, mais, hâtons-nous de le dire, dans ces moments-là seulement, le patriote Wolinski était prêt à céder à l'ennemi, pourvu que cet ennemi le mît en possession de l'objet de son amour. A ce prix, que lui importait que le favori profitât de ce sommeil de son patriotisme pour pendre, décapiter, exiler, torturer, martyriser ! qu'il s'amuse aux douleurs, qu'il se réjouisse aux lamentations, qu'il se baigne dans les voluptés de sang, il ne s'y opposera pas. Zouda avait bien raison de dire qu'il n'y avait pas assez de force en lui pour rompre les destinées de la Russie dans la personne de Biren.

Il se berce et se perd dans ses pensées toutes pleines de Mariolizza, comme l'oiseau du Nord dans l'air doux et parfumé du mois de mai. Tout son corps, toute son âme n'est plus qu'une onde, dans laquelle Mariolizza, réfléchit, comme la naïade dans une source, sa jeunesse et sa beauté ; comme cette onde l'entourerait de ses cercles caressants, il l'entoure tout entière de ses pensées de flamme ; comme l'onde, chacune de ses pensées, chacun de ses désirs roule en perles sur ses épaules arrondies ; il couvre d'une écume brûlante son cou de cygne, il se glisse comme la vague dans son sein palpitant ; il se soulève jusqu'à sa bouche brûlante, il baise ses lèvres entr'ouvertes, il humecte ses belles boucles brunes, il s'infiltre dans tout son être, puis il enveloppe tout son corps, comme celui de la Vénus antique, dans un nuage de vapeur douce, fine et parfumée.

— La voiture est au perron depuis longtemps, Excellence, dit une voix forte.

Wolinski, tiré en sursaut de son rêve enchanteur, regarde alors autour de lui, voit la portière ouverte, le marchepied baissé, et son heiduque stupéfait d'étonnement, à la vue de son maître immobile blotti au fond de sa calèche.

— N'est-il arrivé aucun accident à Son Excellence ? demande le laquais.

— Non, répondit Artemy-Petrowitz. Je crois seulement que j'ai dormi un peu.

Puis il descend en se grondant mentalement de sa faiblesse, et en se promettant d'être plus raisonnable à l'avenir.

Il ne pense pas, en entrant au palais, cet homme qui vient de se promettre d'être plus raisonnable, — à la façon dont il sera reçu par l'impératrice. — Il ne pense qu'à rencontrer Mariolizza. — Son cœur bondit comme celui d'un jeune homme à sa première entrée dans le monde. Le voici dans le salon de l'impératrice. Anne Ivanowna le reçoit ; il la trouve jouant au billard, — occupation qui, avec le tir et l'équitation, était un de ses exercices favoris.

Wolinski, à peine entré, se voit entouré de la bande des bouffons, — de différents âges, — de positions sociales diverses. Il y en avait, si j'ai bonne mémoire, encore six d'honoraires à cette époque, parmi lesquels on comptait Koulkowski, revenu depuis le matin à son poste. Il y avait parmi eux l'Italien Pedrillo, violoncelle de la cour, qui

avait [illegible] plus profitable de se faire bouffon que de rester instrumentiste ; **Lacosta, juif portugais, qui avait gagné** ses [illegible] dans les mêmes fonctions à la cour de Pierre le Grand, **duquel il tenait le surnom de Samoyède. Le vieux** Balakireff, si connu par ses rapports avec le grand réformateur de la Russie qui terminait sa carrière de fou en riant à travers ses larmes et entouré de ses jeunes et heureux **rivaux. Hélas ! il ne joue plus qu'un rôle secondaire, — il est souvent triste et se plaint d'être maltraité par les étrangers, et il ne retrouve ses anciennes saillies que lorsqu'il s'agit de rire aux dépens de ces derniers.** Comment ne se plaindrait-il pas ? Ses anciens services sont oubliés, ses lazzi russes ont vieilli. Les Allemands, les Hollandais, les Italiens, les Portugais, les *Nemetz* sont tous. Lacosta et Pedrillo portent à leur boutonnière l'ordre *Benedetto*, **institué spécialement pour eux par l'impératrice. Et lui, lui le fou en titre de Pierre le Grand, il n'a pas reçu le** *Benedetto*, et use encore un vieux caftan que son maître, le seul que véritablement il ait jamais eu, lui a donné en 1720.

Et il a raison, le pauvre Balakireff, les bouffons contemporains, tout récompensés qu'ils sont, ne valent pas les bouffons du vieux temps. Les plaisanteries sont fades à la cour d'Anne Ivanowna et comment pourraient-elles être piquantes et spirituelles, quand à leur esprit et à leur acuité pourrait répondre le bâton, quand surtout elles sont soumises à la féroce appréciation de Biren.

La saillie est enfant de la gaîeté insoucieuse, — Yorick lui-même le gai bouffon qui jeune fit tant rire, — eût été triste à la cour d'Anne Ivanowna.

En apercevant Wolinski, qu'ils n'aimaient point parce que lui-même les détestait et ne leur faisait jamais de cadeaux, Pedrillo et Lacosta se mirent à crier à qui mieux mieux :

— Oh ! Wolynka (1), tprou dou dou !

— Ah ! ah ! dit Wolinski, il parait que la musique de ma wolinka ne vous va point, mauvais jardiniers ! — Oui, je comprends les accords russes sont trop vibrants pour vos têtes de verre.

L'impératrice faisait, nous l'avons dit, la partie de billard. **Jugez du bonheur de Wolinski, lorsqu'il s'aperçut que c'était avec Mariolizza qu'elle jouait ! L'impératrice lui avait elle-même appris ce jeu pour avoir son partner sous la main.**

C'était à Mariolizza à jouer lorsque Wolinski entra.

A la vue du beau ministre elle rougit, pâlit, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle voyait les billes se doubler devant ses yeux, le billard tournait : **elle joua, et ne toucha même pas la bille sur laquelle elle jouait.**

— Ah ! voilà un joli coup, dit en riant l'**impératrice** ; j'avoue ne t'avoir jamais vue en si belle veine.

Puis, se tournant vers Wolinski :

— Ah ! c'est notre cher ministre de cabinet, **ajouta-t-elle** avec le plus gracieux sourire du monde. **Comment vous** portez-vous ?

— Mais assez mal, Votre Majesté, dit Wolinski pâlissant, **car l'émotion de la princesse Lehemiko ne lui avait point échappé.**

— En vérité, dit l'impératrice, cela se voit sur votre visage.

— Néanmoins je me suis hâté de remplir les désirs de Votre Majesté et j'ai déjà mis la main à l'ouvrage.

— C'est-à-dire à mon palais de glace, n'est-ce pas ? pour la noce de mon petit page ?

Koulkowski fit à ces mots un si profond salut, que sa **tête blanche s'abaissa à la hauteur de ses genoux.**

Pedrillo profita de l'occasion pour déposer sur le crâne de son confrère une claque sonore.

L'impératrice continua :

— J'ai déjà admiré de ma fenêtre la rapidité de votre ouvrage, cela me fait grand plaisir et je suis reconnaissante que votre **maladie ne vous ait point arrêté dans l'accomplissement de mes désirs.**

— C'est que vos **désirs** sont les sources **de notre bonheur,** madame, **répondit Wolinski.**

— Ne m'en veuillez pas, messieurs, de ce que parfois je vous arrache à vos travaux d'Etat pour la réalisation de mes [illegible] ou de mes caprices, je l'avoue ; **mais vous savez bien que les vieilles femmes maladives ont toujours** leurs [illegible]. Ce qui peut vous consoler, ajouta-t-elle avec [illegible] mélancolie, c'est que les **miennes** ne [illegible] temps.

Anne Ivanowna prononça ces derniers mots avec **une** intonation si triste qu'elle eut l'air de pressentir sa fin prochaine.

Wolinski voulut répondre, mais l'impératrice le prévint en disant et en fixant sur lui son regard :

— Ne dites pas non ; vous savez **mieux** que personne que l'on chante déjà **mon** *De profundis*.

Wolinski pâlit et se prépara à faire une respectueuse dénégation ; mais l'impératrice lui commanda le silence d'un **geste et ajouta :**

— Néanmoins sachez, mon brave Artemy-Petrowitz, que je sais distinguer la vérité de la plaisanterie dite le verre à **la main, et peut-être même dans un moment de colère.** Vos **actions d'ailleurs parlent plus éloquemment de votre** dévouement à ma personne que les commérages que l'on me fait.

Elle tendit à ces mots amicalement la main à Wolinski, **qui ploya le genou et baisa cette main avec un respectueux empressement.**

En ce moment Biren entra.

Etonnée de cette entrée, l'impératrice parut d'abord éprouver une légère confusion, et après avoir lancé **au nouvel arrivant un regard assez froid, elle continua, s'adressant** toujours à son ministre du cabinet :

— Je n'ai pas besoin de vous faire appeler trois fois **pour que vous veniez, vous ; vous apparaissez comme par intuition lorsque j'ai à vous parler. Soyez bien sûr, ajouta-t-elle** en donnant par le son de sa voix **une valeur réelle à ses paroles : soyez bien sûr que personne ne réussira à me brouiller avec vous.**

Biren contemplait cette scène un sourire haineux sur les lèvres.

Puis, après un long silence, il se mit à causer tantôt avec les bouffons, tantôt avec Mariolizza.

Des clameurs s'élevèrent parmi les bouffons. Ils avaient à remettre en bonne humeur l'impératrice. **Pedrillo** prit le **commandement sur ses confrères** et les plaça **en rang** près du **mur** à la façon dont les enfants alignent les soldats de **carton, qu'ils font tomber tous en donnant une chiquenaude au premier.**

Balakireff seul n'obéit pas. On s'en passa.

Pedrillo poussa le dernier des soldats de son régiment et tous s'étendirent à plat-ventre. Koulkowski tombé comme les autres, dut faire, à cause de sa rotondité, **maints efforts grotesques pour se relever.**

L'impératrice daigna se dérider.

Son sourire gagna les autres spectateurs et les acteurs **eux-mêmes.**

Balakireff, interrogé sur le motif de son abstention, répondit sèchement :

— Un ver a fait son nid dans ma tête, et lorsqu'un pareil malheur arrive à un Russe, le prince non seulement des **poules, mais même celui des vautours, ne peut parvenir à retirer ce ver (1).**

La plaisanterie ne réussit point au pauvre bouffon qui, sur un signe de Biren, fut emmené, et qui reçut autant de coups de bâton qu'il y avait de mots dans sa phrase.

Pendant ce temps, à la **grande joie de Mariolizza, la partie de billard était achevée. Depuis l'entrée de Wolinski elle** avait fait autant de fautes que de coups, quoiqu'elle eût appelé à son aide toute sa fermeté. L'espiègle et fantasque élève du maître était devenue **embarrassée** et timide comme **une jeune fille au sortir d'une pension de demoiselles. Il va sans dire que Mariolizza avait perdu.**

Au reste l'enjeu était étrange. De **même que** les anciens princes **avaient** des menins que l'on fouettait quand ils avaient commis des fautes de même l'impératrice et la **princesse Lehemiko** avaient pris chacune un partner qui devait **payer pour** elles.

La princesse Lehemiko avait pris Koulkowski, et l'impératrice Pedrillo.

Or comme la princesse avait non seulement perdu, mais encore avait perdu sans faire un point, selon les règles du billard son partner devait faire trois fois le tour du billard à quatre pattes. Cette punition **fut donc** imposée au pauvre Koulkowski, qui était dans son jour de malheur.

Koulkowski se mit donc à **quatre pattes,** avec son visage **toujours souriant, et commença non pas à courir, la chose était impossible, mais à ramper tout autour du billard,** accompagné des cris et des huées des autres bouffons, qui **faisaient autour du patient tout le bruit qu'il leur était possible. Cela alla bien tant que les bipèdes, de quelque** rang qu'ils fussent et si haut qu'ils criassent, accompagnèrent Koulkowski ; mais un acteur auquel on n'avait pas songé se mit de la partie : c'était la levrette favorite de l'impé**ratrice, qui, quoiqu'elle vît bien qu'il n'était aucunement question d'un lièvre ni d'aucun animal lui ressemblant, admit Koulkowski comme un gibier quelconque, et, sans s'inquiéter de quelle espèce il était, commença de le** prendre aux oreilles, comme si elle eût coiffé un sanglier. Le malheureux Koulkowski n'y put tenir cette fois et voulut se remettre sur ses pieds mais la levrette tint bon et ne

(1) [illegible] Wolynka [illegible] que la prononciation [illegible] son nom, [illegible] avec W[illegible] de musique fort [illegible]

(1) Il y a là un calembour intraduisible.

lui permit pas même de se dresser sur ses genoux. D'un autre côté les bouffons criaient qu'il avait encore un tour et demi à faire, et Pedrillo affirmait particulièrement que comme, s'il eût perdu, il eût consciencieusement fait les trois tours, Koulkowski devait faire les siens.

Koulkowski les fit, mais au dernier tour l'impératrice, qui tenait à avoir un page avec ses deux oreilles, rappela sa levrette, qui au troisième commandement, se décida à obéir.

Koulkowski se releva la figure ensanglantée.

Mariolizza, les larmes aux yeux, avait dix fois prié les mains jointes que l'on abrégeât le supplice du bouffon ; mais ses pleurs et ses prières s'étaient perdus dans le rire général et dans les clameurs universelles.

L'impératrice Anne, une fois Koulkowski sur ses pieds, lui donna cet excellent conseil, celui de se faire une amie de sa levrette pour le cas où il arriverait que la princesse Lebemiko perdît une seconde partie sans faire de points.

La colère de l'impératrice contre Biren avait disparu pendant la chasse et s'était fondue dans son hilarité. Profitant d'un sourire de Sa Majesté, le duc s'approcha d'elle, et, lui présentant ses excuses, rejeta la faute sur l'importance des affaires d'État qui l'occupaient.

— Afin de tranquilliser Votre Majesté sur l'issue de plusieurs affaires graves, dit le duc, je suis criminel ; mais la grâce, dit un proverbe russe, se trouve à côté de la colère.

L'habile diplomate savait tout employer, même les proverbes russes, lorsque les proverbes russes pouvaient lui être utiles, et en effet, grâce à ce proverbe, l'impératrice pardonna, mais à la condition qu'il ne serait nullement question de ces affaires entre elle et le duc. Tout en causant avec familiarité et en allemand avec le duc, l'impératrice s'approcha plusieurs fois de la fenêtre et s'y arrêta en face de l'emplacement où l'on avait commencé de bâtir le palais de glace.

Biren saisit cette occasion de louer le zèle de Wolinski à remplir les moindres désirs de Sa Majesté. Ces éloges flattèrent le sentiment de l'impératrice, qui en profita, de son côté, pour remercier le favori de son désintéressement et de sa justice. Elle exprima en outre le désir de voir se rétablir complètement la concorde parmi les premiers dignitaires de l'empire, qu'elle aimait tous, en accordant cependant une certaine préférence à l'un d'eux, car cette concorde était près de se briser, lui avait-on dit.

— Que chacun ait ce qui lui revient, dit Anne ; vous n'avez rien à partager, que je sache ?

Le duc, profondément touché en apparence, jura, les larmes aux yeux, qu'il céderait même de ses droits à Wolinski si cela pouvait être agréable à sa souveraine.

Mais, tandis qu'il disait cela tout haut, il faisait tout bas le serment de ne se réconcilier avec Wolinski que quand sa tête aurait roulé sur l'échafaud. Il était convaincu, grâce à l'écrit secret trouvé dans la voiture, qu'il n'était pas encore temps d'agir ouvertement, et il cachait profondément sa haine en attendant que le moment fût venu de la laisser éclater.

De son côté Wolinski, la tête pleine de son amour et radieux de ce que l'impératrice était occupée ailleurs par son entretien avec Biren, avait complètement oublié son inimitié. Il s'approcha de la princesse Lebemiko. L'amour et la pudeur, qu'on ne lui avait pas enseignés au harem, mais dont la nature l'avait douée, se montrèrent par la rougeur de ses joues et la flamme langoureuse de ses yeux, flamme dans laquelle un autre cœur était tout près de se jeter, sauf à se consumer complètement.

Lorsque Artemy-Petrowitz s'approcha d'elle, l'expression d'un tendre intérêt se fit jour à travers ses longs cils.

Ses lèvres pâles et tremblantes balbutièrent :

— Vous sentez-vous bien ?

— J'ai été malade, très malade, répondit Wolinski, mais pas assez cependant, puisque je n'ai pas pu mourir.

Une larme brilla dans l'œil de Mariolizza ; elle fit un gracieux mouvement de tête qui voulait dire :

— Malheureux !... ou plutôt impitoyable ami, quel chagrin voulez-vous donc me faire ?

Puis tout haut :

— Pour avoir un pareil désir, il vous a fallu de bien grands chagrins.

Wolinski fit des épaules le geste d'un homme découragé.

— Qu'ai-je donc à faire de ma vie, dit-il, puisque vous ne voulez pas m'aider à en porter le fardeau ? Mais j'ai voulu vous voir encore une fois, m'enivrer une fois encore de cette vue, et puis alors, que le Seigneur juge entre nous, ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous a-t-il transportée à Saint-Pétersbourg ? Pourquoi m'avoir fait subir toutes les séductions de votre regard divin ? Je suis un homme, après tout, et il faudrait être de marbre pour supporter tout ce que je souffre.

Mariolizza ne répondit rien ; mais son regard enveloppa Wolinski dans une étreinte passionnée. Tremblante et fiévreuse, elle posa sur la fenêtre un mouchoir dans lequel Wolinski vit apparaître l'angle d'un billet. C'était la réponse qu'elle avait écrite de grand matin, mais qu'elle n'avait pu faire tenir à Artemy-Petrowitz à cause du renvoi de la *Télémaquide* dont elle avait chargé sa fidèle et intelligente servante.

C'est que l'amour qu'éprouvait Mariolizza était grand ; la passion la plus ardente s'était allumée dans ses veines, ses nuits se passaient tantôt à souffrir des douleurs inouïes, tantôt à faire des rêves enchanteurs. A peine hors de son lit, le feu qui la consumait troublait toutes ses idées, et tout était mis en doute par elle, excepté cette conviction que Wolinski lui était envoyé par la Providence elle-même, non comme un hôte passager, mais comme un seigneur puissant, dont elle devait devenir l'éternelle esclave, l'amie, l'épouse, la maîtresse, tout ce qui appartient enfin aux plus grands maîtres de l'Orient et de l'Occident, auquel elle devait obéir, qu'elle devait aimer de toutes les forces de son âme, et qu'elle aimait en effet de tout son amour. Pouvait-elle donc ne pas répondre à sa lettre ? Une jeune Européenne eût été arrêtée dans ce cas par un monde de préjugés et de convenances, mais elle, enfant passionnée de l'Orient, elle ne craignait que la froideur et la colère de son maître. L'amour de Mariolizza n'avait point été en s'augmentant, sa passion ne s'était pas accrue avec le temps et doublée par les sacrifices, elle ne s'était pas consolidée par l'étude approfondie des qualités de l'objet chéri. Non, il s'alluma dans un clin d'œil, l'enveloppa d'une flamme subite, et Mariolizza se trouva tout à coup aimer, et ne pouvoir aimer ni plus ni moins, ni autrement qu'elle aimait. Elle ne demanda de conseil à personne, elle ne consulta ni sa raison ni son cœur, ni les hommes ni les livres ; son amour lui était envoyé d'en haut comme le firman du sultan à ses sujets. Il n'y avait que deux partis à prendre : obéir aveuglément à ses sensations ou mourir. Nul ne sut ce qu'elle éprouvait ; elle eût cru par là partager les souffrances, et elle voulait les garder pour elle seule comme son plus cher trésor ; et en effet ces souffrances, elle ne les eût pas échangées contre la couronne de l'impératrice russe. Elle voulait aimer sans partager, elle voulait aimer pour aimer seule.

Wolinski aperçut le papier et se douta que c'était une réponse à son adresse ; il ne pouvait la prendre, les bouffons étaient toujours autour de lui, espionnant ses regards, ses paroles, ses gestes ; mais ils firent cette fois une pauvre récolte. La conversation des amants est bien entrecoupée, mêlée de mots compréhensibles pour eux seuls. Wolinski remercia Mariolizza pour la vie qu'elle lui rendait et qu'il promit de lui vouer tout entière, puis il demanda la permission de lui envoyer la bohémienne pour prendre la réponse, lui assurant que la bohémienne était sûre et qu'elle pouvait s'y fier. Il n'y avait guère moyen de refuser une chose si simple. Le regard de la princesse tantôt s'arrêtait sur lui, tantôt semblait se réfugier sous ses longs cils, et toujours aspirait l'âme de son amant. Wolinski, de son côté, s'y noyait dans un océan de félicité, et tous deux n'eussent point tardé à se trahir si la voix de l'impératrice, appelant à elle la princesse, ne les eût sauvés.

Wolinski était radieux et triomphait d'avance ; il voyait tout à travers le prisme de son amour, et cependant il n'était point tellement aveugle qu'il ne remarquât que son ennemi, le favori habile et spirituel, s'était rapproché de sa souveraine, causant et plaisantant avec elle, comme si aucun nuage n'avait passé dans leur ciel politique et amoureux, et que l'impératrice était heureuse de ce que le bon accord s'était si vite rétabli entre eux.

Anne Ivanowna était assise sur un divan de soie pareille à celle qui couvrait les parois de sa chambre et jusque auquel conduisaient plusieurs marches couvertes de splendides tapis. Mariolizza s'était assise à ses pieds sur la première marche.

— Quelles belles couleurs je te trouve, mon enfant ! lui dit l'impératrice en l'entourant de son bras et en la baisant au front.

Le petit fez de la princesse fut dérangé par ce mouvement, et ses longues et belles tresses brunes se déroulèrent en tombant sur ses genoux.

Ah ! qu'elle était belle en ce moment !

L'impératrice elle-même fut frappée de sa beauté, et après l'avoir pendant un moment contemplée avec l'expression d'une admiration toute maternelle, elle releva ses longues tresses, les tourna à deux fois sur le haut de sa tête, et posa son fez un peu de côté à la russe.

Puis elle se remit à la contempler, et la prenant amicalement par le menton :

— Quel amour d'enfant ! fit-elle.

Cette beauté était si réelle que chacun avait fait silence et regardait Mariolizza ; les bouffons eux-mêmes faisaient trêve à leurs bouffonneries, comme s'ils eussent craint de troubler ce ravissant tableau. Wolinski était immobile et comme cloué à sa place ; de cœur et d'âme il se prosternait aux pieds de Mariolizza, qu'il dévorait du regard. Pour aug-

menter le tourment de ses désirs, la princesse était assise à la turque, et laissait apercevoir le bout mignon d'un de ses petits pieds, chaussé d'un soulier brodé d'or. L'impératrice remarqua tout à coup la ténacité du regard de son ministre, et couvrant de la main le visage de la princesse :

— Monsieur Wolinski, dit-elle, si par hasard vous avez le mauvais œil, épargnez ma pauvre protégée ; d'honneur ! vous avez l'air d'un renard qui couve sa proie.

— Que Votre Majesté me pardonne, répondit Wolinski, mais je paye mon tribut comme les autres. Votre Majesté, qui est femme, ne cache même pas son admiration à la vue de la princesse.

Toutes ces louanges augmentèrent la rougeur de Mariolizza, qui n'en était pas cependant moins belle.

Pendant toute cette scène, Biren, pour ne pas succomber à l'incroyable séduction qu'exerçait Mariolizza, et pour ne pas empêcher la folle passion de Wolinski de croître encore au profit de son malheur, jouait avec la levrette de l'impératrice, qu'il caressait, tout en ayant l'air de ne s'occuper que d'elle ; mais enfin il rompit le silence.

— Votre Majesté, dit-il, marie Koulkowski, et la preuve c'est qu'on lui bâtit sa maison de noces ; mais il me semble que nous n'avons pas encore dit un mot de sa fiancée.

— Si fait, dit Anne, et nous avons pris la peine de la lui choisir de notre main impériale ; mais si, par malheur, il arrivait que notre choix ne fût point agréable à notre cher page, nous lui donnons toute autorité de choisir dans l'empire, notre cour exceptée, une femme qui lui convienne davantage.

Koulkowski fit un profond salut, mit la main sur son cœur et déclara en soupirant que son choix était fait, et que la nuit comme le jour il ne songeait qu'à madame Podatchkena, à ce point qu'il mourrait de douleur si elle ne devenait point sa femme.

— *O che bella ceremonia !* s'écria Pedrillo. *Corpo di Baccho !* l'un est gros comme une contrebasse, l'autre est maigre comme une flûte.

— Ce ne sera pas un couple, mais un miracle, dit à son tour Lacosta. Un serpent de trois archines va se loger dans un tonneau vide.

— Mais quelle est donc la fameuse Podatchkena, à laquelle échoit cette bonne fortune ? dit l'impératrice faisant semblant d'avoir oublié.

— J'ignore, répondit Biren.

— C'est une femme à moi, dit Wolinski, lequel commençait à comprendre le rôle de Biren. Mais je m'étonne de ce que le nouveau Pâris, sans quitter le fauteuil de la salle de réception de Votre Altesse, a pu découvrir un trésor que j'ai toujours enfermé sous des douzaines de serrures.

— J'espère, monsieur Wolinski, répliqua l'impératrice, que vous n'allez pas mettre le feu à mon palais, si nous avons enlevé votre séduisante. Comment se nomme-t-elle celle pour laquelle se sont battus les rois grecs ?

— Hélène, se hâta de répondre Biren.

— Dieu m'en garde ! répondit Wolinski.

— Ainsi donc, vous consentez à me céder la belle Podatchkena ?

— Avec bonheur, madame.

— Remercie, bouffon.

Koulkowski salua respectueusement et s'embarqua dans un dédale de remerciements.

— Cette noce se fait d'après votre désir, madame, dit sournoisement Biren ; mais vous avez autour de vous des serviteurs qui sont mariés depuis longtemps et qui cachent leur mariage à Votre Majesté.

A ces mots Pedrillo se jeta à genoux, et d'un ton lamentable, entremêlé d'éclatants sanglots, il s'écria :

— Grâce pour moi, illustre souveraine, je suis coupable, c'est vrai ! mais faites-moi grâce de la vie.

— Comment ! jusque dans mon propre palais, sans mon consentement ! s'écria Anne Ivanowna en feignant un mécontentement suprême.

— *Il cor mio* l'a voulu, dit Pedrillo, dans l'étrange langue mêlée d'italien et de russe qu'il parlait, j'aurais dû le rosser *il cor mio* ; mais le cœur ne se traite pas à coups de poings. Ah ! si Votre Majesté l'eût vue, la *mia cara*, vous m'eussiez pardonné : des yeux bleus, une peau blanche comme du lait, la voix ressemblant à une petite flûte, la jambe fine comme celle d'un cerf, et sautant, sautant... Ah ! il fallait la voir grimpant la colline, le dieu Pan lui-même en serait devenu amoureux.

Pedrillo accompagna cette description d'une gesticulation passionnée et exagérée, tantôt appuyant la main sur son cœur, tantôt levant les yeux au ciel.

Je puis certifier la vérité de ses paroles, dit Biren d'un ton sérieux.

— Qui est-ce donc ? demanda l'impératrice. A la description je parierais pour une danseuse.

— Je n'ose avouer... je n'ose avouer, disait Pedrillo.

— Parle, je le veux, dit l'impératrice.

— Une jeunesse qui habite le palais, dit Pedrillo.

— Son nom ? dit l'impératrice.

— Oh ! voilà la peur qui me reprend ; mon cœur est éperdu... vous me ferez grâce de la vie ! Majesté.

— Son nom ? cria l'impératrice.

— Je n'oserai jamais.

— Son nom ? je le veux !

— Hélas ! hélas !

— Son nom ? son nom ?

— Elle s'appelle Galathée.

— Ma chèvre ! s'écria l'impératrice.

Pedrillo se précipita la face contre terre.

— Et la malheureuse, continua-t-il, vient d'accoucher de deux jumeaux.

L'impératrice éclata de rire.

— Allons, dit-elle, je te pardonne.

— Et Votre Majesté viendra voir l'accouchée, dit Pedrillo ; elle me fera l'honneur de la venir voir chez moi ?

— Ah ! je comprends le coquin. Il connaît notre vieille coutume russe, qui consiste à apporter un cadeau à l'accouchée que l'on visite. Eh bien, soit ! aussi bien la plaisanterie mérite-t-elle une récompense. Je te promets de te faire visite. Vous me rappellerez ma promesse, duc, n'est-ce pas ?

— Puis-je oublier un ordre de Votre Majesté ? répondit Biren.

— Cela vous est pourtant arrivé deux fois aujourd'hui, dit l'impératrice en riant.

On rit encore quelque temps de la bouffonnerie de Pedrillo. Puis chacun se retira, emportant sa part de gaieté générale, — excepté peut-être Wolinski, — qui avait senti, si détournée qu'elle fût, la pointe du poignard que Biren un instant avait dirigé contre lui.

Lorsque le duc rentra chez lui, il y trouva Lipmann qui l'attendait et qui lui annonça que l'on venait de trouver Grosnott assassiné dans sa chambre, sans doute par les palefreniers qui avaient pris la fuite à la suite du meurtre de Gordenko.

Le duc comprit qu'il était dangereux de tourner sa colère contre Lipmann. Il reçut donc la nouvelle avec calme, en recommandant au commissaire la poursuite des projets qu'il lui avait exposés, et dans lesquels il persistait plus que jamais.

Biren, au lieu de Grosnott, en trouva dix autres qui le remplacèrent avantageusement.

Ce ne sont pas les Grosnott qui manquent à la cour de Russie.

XVII

L'ACCÈS

> Plusieurs fois au milieu du combat le Tsar se souvenait de sa bague, et tout en restant indifférent à la bataille, il avait l'air d'assister à un tout autre spectacle.
>
> (*L'Opale*, par J. K.)

> Le cœur amoureux a vaincu l'âme ambitieuse, et j'échange tout en larmes la liberté qui m'était si chère contre un bonheur incertain.
>
> MARLINSKY.

Wolinski avait promis d'envoyer la bohémienne à la princesse Lehemiko. Son premier soin, en rentrant chez lui, fut donc de la faire mander, mais les recherches furent vaines. Tourmenté du désir d'avoir cette réponse de Mariolizza, qu'il avait entrevue préparée pour lui dans son mouchoir, et qu'il n'avait pu prendre, il se décida à s'adresser à Trétiakowsky, sans lui découvrir pourtant son secret. Par malheur, l'auteur de la *Télémaquide* souffrait pour le moment de la maladie des âmes mesquines, de l'envie.

Aussi écrivit-il à Artemy-Petrowitz qu'il était tout à la fois malade de corps et d'âme depuis que ses contemporains avaient l'injustice de le mettre au-dessous de l'auteur de l'ode sur la prise de Khotin (1), et qu'il ne pouvait reprendre le service des Muses et celui de son Mécène qu'après que ce dernier lui aurait obtenu la chaire d'éloquence et un ukase défendant à ce misérable pêcheur de Kholmogory d'éditer les écrits de ses confrères.

Nous n'avions que fort peu d'écrivains en ce temps-là, sinon une coalition d'incapacités se fût inévitablement for-

(1) Lomonosoff.

mée pour étouffer le jeune génie auquel les ailes poussaient à peine.

Il va sans dire qu'en réponse à ses exigences, Tretiakowsky n'obtint du ministre du cabinet qu'une boutade dans laquelle les qualifications de drôle et d'imbécile jouaient le principal rôle, tandis que Lomonosoff, au contraire, reçut par le premier courrier un riche et précieux cadeau.

Pendant les quelques jours qu'Artemy-Petrowitz passa sans voir Mariolizza, sa passion s'accrut tellement qu'elle en fit un tout autre homme. Il devint fantasque et exigeant comme un enfant, inégal d'humeur, irritable comme il ne l'avait jamais été, mais surtout faible et froid pour ses devoirs ; il n'écoutait plus les conseils de Zouda, contre lequel il se fâcha d'abord et qu'il finit par éloigner tout à fait ; mais bientôt, n'ayant plus personne à qui confier les souffrances de son âme, il se rapprocha de nouveau de lui, à la condition cependant que Zouda ne le contredirait en rien lorsqu'il s'agirait de la princesse Lehemiko.

— Il faut seulement, lui dit Wolinski, que je reçoive, relativement à la politique, le mot d'ordre de mon correspondant inconnu, et crois-moi alors, comme je suis sûr de l'amour de Mariolizza, non seulement ma mauvaise humeur disparaîtra, mais j'agirai.

Ce jour ne peut être loin, sois-en bien sûr. L'impératrice se fâche déjà plus fréquemment contre Biren. — Elle a été jusqu'à lui marquer son mécontentement en ma présence. — Pourquoi a-t-il caché l'offense que je lui ai faite, offense qu'il n'eût oubliée ni pardonnée, s'il n'eût senti sa faiblesse ? Deux ou trois jours de colère de l'impératrice contre Biren, et puis alors un seul mot, — la seule pensée des larmes versées et du sang répandu — et la reine qui m'implore, m'appelle à son secours ! Alors Zouda, je suis tout entier à mon devoir ; alors je meurs, s'il le faut, pour la cause sainte, alors plus de place dans mon cœur pour l'amitié ni pour l'amour, ni pour qui que ce soit au monde ; alors je me voue à la patrie, je prononce un serment solennel, et je rejette de mon cœur toutes les pensées mondaines. Mais à présent, que veux-tu, Zouda ? il faut me pardonner. Je n'ai plus la force, laisse-moi jouir encore de tous ces biens terrestres, laisse-moi encore contempler ces yeux ravivants, laisse-moi encore écouter cette voix enchanteresse. Mais, je te le répète, Zouda, le jour venu, je ne ferai pas un pas en arrière, l'échafaud dût-il être au bout du chemin.

Zouda hochait avec incrédulité la tête en l'écoutant parler. Il n'avait pas autre chose à faire.

Lorsqu'on apprit à Wolinski que Podatchkine avait été avancé comme officier sans qu'on l'eût préalablement consulté là-dessus, il comprit qu'il s'était passé quelque chose qu'il ignorait. Mais il haussa les épaules avec indifférence, et se contenta de dire :

— Qu'on le fasse sénateur, si l'on veut.

Lorsque Zouda vint lui dire que Gordenko, gelé, avait été enterré au bord de la Néva, à un endroit que lui, Zouda, connaissait, et était prêt à sortir de son tombeau pour attester le crime de Biren, Wolinski répondit :

— C'est bien ; mais qu'on ne tourmente plus ce malheureux cadavre, auquel on ne peut laisser de repos, même après sa mort.

Lorsqu'il fut averti que les palefreniers de Biren, qui avaient apporté la statue de glace sur les bords de la Néva, avaient fui sur les terres de Wolinski et étaient tout prêts à reparaître comme témoins, Wolinski répliqua :

— Leur barque est à bon port, laissez-la où elle est, et employez tous les moyens possibles pour garantir leur sûreté.

Un soir, un mendiant lui remit un papier sur le perron, et disparut. — C'était le texte du rapport de Gordenko, livré à Lipmann par la bohémienne, et ensuite remis à Biren. C'était un vrai trésor pour le ministre du cabinet, qui, n'ayant pas vu ce rapport, ne pouvait connaître le mystère précieux qu'il révélait. Artemy-Petrowitz, tout en se réjouissant d'abord de cette découverte, parut s'en effrayer un peu.

— Ce papier fatal ne me conduira-t-il pas moi-même, dit-il, à l'heure décisive et à ma séparation de Mariolizza, comme il a mené le pauvre Gordenko à une mort terrible ?

Wolinski pensait-il à sa femme ? Sans doute, mais quelles étaient ses pensées à cet égard ? Une lutte terrible s'engagea dans son âme. il estimait sa bonté, honorait sa sagesse ; il s'accusait d'ingratitude, se tourmentait comme un criminel, maudissait sa faiblesse, et tout cela aboutissait à ce qu'il ne vécût que de son amour pour Mariolizza.

Le portrait de sa femme lui faisait l'effet d'un accusateur fatigant qui l'écrasait de son témoignage.

Le portrait fut ôté et placé derrière le bureau. Craignant qu'elle n'arrivât, il lui écrivit qu'il passerait bientôt par Moscou, en remplissant une mission du gouvernement, et qu'il la priait de l'y attendre. Sa plume se prêtait difficilement à ces mensonges : son cœur se retournait dans sa poitrine lorsqu'il terminait ses lettres par des serments d'amour. Sa droiture naturelle était révoltée de céder la place à la tromperie. D'un autre côté, amené jusqu'au désespoir par sa passion pour Mariolizza, il se cassait la tête pour trouver un moyen de divorcer avec sa femme, et cherchait déjà pour y arriver les bonnes dispositions de quelques membres du synode.

Elle était stérile, la pauvre créature. Qu'avait-il donc besoin de chercher une autre raison ? Il n'était ni le premier ni le dernier qui eût divorcé pour une raison si grave.

Les conseils d'un ami anonyme qui lui disait de se défendre contre son amour pour la princesse Lehemiko, et surtout contre lui-même, n'eurent aucun succès.

— Votre amour pour Mariolizza vous perdra, lui disait cet ami anonyme. Vos ennemis connaissent votre passion et s'en servent comme de la meilleure arme contre vous.

Mais Wolinski secouait la tête et disait :

— Tous ces conseils cauteleux doivent venir de Zouda : deux amours peuvent bien marcher de front, quand l'un des deux amours surtout est celui de la patrie. L'un est aussi fort que l'autre, et de même que j'ai fait serment d'arracher la Russie à la tyrannie de son favori, j'ai fait serment d'arriver à l'amour de Mariolizza. Je risque ma tête pour la Russie ; l'amour de Mariolizza sera ma récompense.

Plus Wolinski paraissait faible dans ces moments d'accès amoureux, plus Zouda et le confident secret du ministre du cabinet travaillaient diligemment en sa faveur. Ils avaient une conviction basée sur la connaissance de la noblesse de son caractère, que, dans le moment décisif, l'amour de la patrie dominerait tous les autres sentiments, et, dans ce cas, ils ne laissaient point échapper une occasion de lui être utile dans sa lutte avec le puissant et astucieux favori. Ils se proposaient d'établir une contre-mine à ses desseins secrets ainsi qu'à ceux de Lipmann ; mais ils étaient obligés de cacher leur jeu, même à Artemy-Petrowitz, qui n'aimait que les combats à ciel découvert.

Mais avant tout nous devons consigner ici un événement étrange qui se passa le soir même du jour où il avait vu la princesse dans la salle de billard du palais. Il était assez tard. Déjà Wolinski racontait à Zouda sa dernière brouille avec Biren, regrettant de ne pas avoir suivi le conseil de ses amis.

Tout à coup on entendit derrière le mur, dans le cabinet de toilette, un long gémissement suivi de sanglots douloureux.

— Qu'est cela ? demanda Artemy-Petrowitz, bondissant sur son fauteuil. N'assassine-t-on pas quelqu'un chez moi ? A Dieu ne plaise !

Zouda lui-même écoutait avec anxiété.

— Je ne comprends rien à cela, dit-il.

— Au secours ! au secours ! fit la voix. — Sauvez-moi du diable, laissez-moi mourir en chrétienne.

Wolinski et Zouda se précipitèrent dans la chambre d'où paraissaient venir les cris, mais il y faisait si sombre qu'il était impossible d'y rien voir ; on entendait vaguement la respiration d'un homme qui venait de s'échapper d'une armoire placée contre le mur.

On apporta des lumières.

La Podatchkena évanouie était étendue sur le plancher, les cheveux en désordre et toute couverte d'égratignures.

Près d'elle se tenait l'Arabe, qui riait aux éclats.

— Es-tu donc devenu fou, s'écria Artemy-Petrowitz, d'effrayer de la sorte une pauvre vieille ?

— Ce n'est point une femme, dit l'Arabe, mais une chienne de sorcière, et je regrette qu'elle ne soit pas crevée du coup.

— Que signifie cela ? voyons, demanda Artemy-Petrowitz d'un ton sévère.

— Je vais vous l'expliquer, seigneur, dit l'Arabe. Il y a longtemps que nous nous étions aperçus, M. Zouda et moi, de ses abominables manigances. Dès que quelqu'un entre chez vous, j'entends cette coquine se faufiler dans le cabinet de toilette. J'y entrai une fois après elle. — personne. — Où diable s'est-elle cachée ? me demandai-je. La fois suivante je fus plus fin, et après l'avoir vue entrer, je mis mon œil au trou de la serrure, et je la vis se glisser dans l'armoire où elle resta cachée tant que de son côté la personne qui était avec vous y resta. — Diable ! me dis-je, il faut que je communique mes observations à M. Zouda, il n'y aura pas de mal à cela. — M. Zouda m'embrassa pour la bonne nouvelle et m'ordonna de me taire jusqu'au moment où il jugerait qu'il était temps de parler. Voilà pourquoi je ne vous ai rien dit, continua l'Arabe, dont les yeux lançaient des éclairs, tandis que ses grosses lèvres, en s'ouvrant, laissaient voir deux beaux rangs de perles.

— S'il en est ainsi, pardonne-moi de m'être fâché contre toi, dit Wolinski.

— Ah ! monseigneur, le mal n'est pas grand ; mais laissez-moi tout vous dire : il y a encore que dernièrement M. Zouda a découvert une fente faite fort habilement dans le mur de votre cabinet, derrière le canapé. Nous comprîmes que cette fente devait communiquer avec l'intérieur de l'ar-

moire. Nous nous procurâmes une double clef, et le soir, à la nuit tombante, je me suis tapi, à l'insu de madame, dans sa garde-robe. Je trouvai, après quelques tâtonnements, la fente susdite, et je reconnus que, grâce à cette fente, on entend de l'armoire le moindre mot qui se dit chez vous. Pendant ce temps la coquine se douta qu'il y aurait chez vous une conversation secrète entre Votre Seigneurie et M. Zouda; aussi, je l'entends qui entre à son tour, et bon! la voilà qui se campe à mon côté. — Sois la bienvenue, gredine, que je me dis à part, moi. Mais à peine eut-elle appliqué son oreille à la fente que je lui enfonçai une épingle dans la hanche. Comme je n'avais pas fort appuyé, elle n'y fit pas attention, se gratta un peu, et se remit à sa damnée besogne.

Alors j'enfonçai un peu plus fort l'épingle en question au même endroit ou à un autre, je ne sais pas bien au juste.

Cette fois, elle étouffa un cri, fit un signe de croix et murmura un : « le Seigneur soit avec nous ».

Comprenez-vous une drôlesse qui ne se contente pas de trahir les hommes, et qui veut encore mystifier le bon Dieu? Je lui laissai un petit temps de repos; puis, comme votre conversation devenait de plus en plus intéressante, — trop intéressante même, — je la pris à bras le corps, et me mis, tout en l'étouffant, à la pincer et à la mordre. Alors ce fut une comédie, seigneur, que je n'essayerai pas même de vous faire comprendre. Je crus, pour mon compte, mourir de rire. Et maintenant, ajouta le nègre en lançant un regard terrible à sa victime, si cela dépendait de moi, ce n'eût point été une épingle que je lui eusse mise dans la hanche, c'est mon poignard que je lui eusse planté dans le cœur, et il y eût eu un serpent de moins sur la terre.

— Elle est morte, dit un des valets accourus aux cris et qui formaient un cercle autour de la Podatchkena.

Comme en effet elle demeurait sans mouvement, on essaya de soulever un de ses bras.

Il retomba inerte.

— Il faut lui jeter de l'eau froide, dit un second valet.

— Ou la saigner, dit un troisième.

— Non; un coup de fouet vaudrait mieux, dit le nègre.

— De l'eau, un peu d'eau, s'il vous plaît, par grâce, dit d'une voix éteinte la mourante, qui voyait que la consultation allait trop loin.

Wolinski, sans lui répondre, la regarda avec mépris.

Puis s'adressant aux valets :

— Que l'on jette dehors cette charogne, dit-il enfin, tous ses effets après elle, depuis le premier jusqu'au dernier, et qu'il n'en soit plus question : — mais vite, entendez-vous bien? vite, vite, vite.

— Ah! le voilà donc enfin, votre espion familier! Il est entre nos mains, dit Zouda lorsqu'il se retrouva de nouveau dans le cabinet avec son maître, et après s'être assuré que cette fois personne n'écoutait. Je suis d'avis, moi, de lui faire subir un rude interrogatoire.

— Bon! dit en riant Wolinski, ne veux-tu pas lui faire subir la question à la manière de Biren? Que le diable soit d'elle, nous ne pouvons pas remédier au passé, n'est-ce pas? Quant à la reconnaissance que me doit cette drôlesse et qu'elle a oubliée, ne m'en parle pas, cher ami; il y a une personne envers laquelle je suis plus ingrat qu'on ne le sera jamais envers moi.

Et Wolinski soupira en songeant à sa femme.

L'ordre donné de jeter la Podatchkena à la porte resta donc la seule punition de la fiancée de Koulkowski; seulement cet ordre fut exécuté avec la cruauté que mettent les inférieurs à remplir les ordres de leur maître, lorsque cet ordre frappe une personne longtemps puissante et longtemps détestée dans la maison.

La Podatchkena fut traînée dehors avec force coups, cris et huées, et jetée sur la neige devant la porte de la maison. La malheureuse vieille, traînant ses hardes, se mit immédiatement en route, et alla frapper à la porte de Lipmann, où on lui rendit tous les soins que réclamaient son ancienne qualité d'espionne et son nouveau titre de fiancée de Koulkowski.

On vint annoncer un matin à Artemy Petrowitz que la bohémienne était retrouvée; mais cependant il restait un doute dans l'esprit de celui qui lui annonçait cette nouvelle : c'était sa voix, sa démarche, la moitié même de son visage, si l'on peut dire cela, et cependant ce n'était plus elle.

Le bohémien Basile seul constatait l'identité de la belle Marioulla; mais n'avait-il pas un motif quelconque de tromper le ministre, afin d'en tirer une récompense et peut-être de le trahir?

Wolinski écouta le rapport de son messager avec l'étonnement que l'on peut imaginer.

— Quelle diable de peste y a-t-il dans l'air, s'écria-t-il, que tout le monde semble devenir fou? Faites entrer.

On introduisit la bohémienne dans le cabinet où Artemy-Petrowitz était seul; un de ses yeux était caché dans ses cheveux, sa joue droite perdue sous un voile.

— Est-ce toi, Marioulla? demanda Wolinski.

— Oui, maître, répondit celle-ci.

Wolinski reconnut la voix et regarda la bohémienne. En effet, comme le lui avait dit son messager, ce n'était plus ni belle, la gracieuse, la pittoresque bohémienne.

— Oui, dit-elle en réponse à la persistance avec laquelle, malgré sa laideur, Wolinski la regardait; oui, il m'est arrivé un malheur, je me suis brûlé le visage avec une jatte d'eau bouillante, et maintenant peux-tu encore me reconnaître?

Sa voix tremblait. Elle souleva son voile et releva ses cheveux; sa joue était couverte de taches rouges et de profondes cicatrices. Ce spectacle hideux impressionna tellement Artemy-Petrowitz qu'il se détourna.

— Eh bien! murmura-t-elle avec un soupir, la voilà cependant, cette beauté tant vantée!

Wolinski fit un signe, et Marioulla rabattit ses cheveux et son voile.

Puis, la regardant avec compassion :

— Marioulla, lui dit le ministre, je n'avais point besoin de ta beauté; ce que je réclame de toi, c'est la fidélité, l'intelligence.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, mon bon et cher maître, que je serais heureuse de vous servir, répondit la bohémienne avec un accent dans lequel elle avait mis toute son âme.

Alors Wolinski lui avoua qu'il aimait la princesse Lehemiko et qu'il en était aimé.

Une rougeur subite parut sur les joues de la bohémienne.

— Continuez, dit-elle.

— Je lui ai écrit; sa réponse est prête; mais nous sommes entourés de traîtres, et elle ne peut se fier à personne. Il faut que tu ailles au palais, que tu pénètres jusqu'à elle, et que tu me rapportes son billet.

— Avec bonheur, répondit Marioulla d'une voix tremblante, car son plus grand désir allait être accompli : elle allait revoir sa fille, être l'intermédiaire entre Artemy-Petrowitz et Mariolizza, aider à son bonheur si Artemy-Petrowitz l'aimait réellement; la sauver peut-être, s'il ne voulait que la tromper.

— Mais cependant, ajouta-t-elle d'une voix suppliante, c'est à une condition, que je me fais ton esclave : je t'aiderai de toute mon intelligence, de tout mon pouvoir, de toute ma fidélité, pourvu que... — elle hésita, — pourvu que tu ne rendes pas malheureuse cette pauvre fille. Elle n'a ni père ni mère à ce que l'on assure; elle vient de loin, dit-on; ne la déshonore pas, Artemy-Petrowitz, crains la justice de Dieu; épouse-la...

— Bon! dit Wolinski en éclatant de rire, des préjugés? Fais ton affaire, le reste est celle de l'entremetteuse et du prêtre.

— Eh! que suis-je donc, moi? demanda la bohémienne, sinon l'entremetteuse? Vois-tu, seigneur, j'ai déjà bien des péchés sur mon âme, et voilà pourquoi Dieu m'a punie. Quoique nous ne soyons que des bohémiens, nous reconnaissons aussi et craignons Dieu, peut-être plus que vous autres grands seigneurs; eh bien! il est temps que je vive honnêtement. Je ne veux plus tremper dans les mauvaises affaires : tu l'épouseras, n'est-ce pas?

— Pardieu! fit Wolinski.

— Jure.

— Oh! quel entêtement!

— Jure, ou je ne me charge de rien.

Wolinski pensa qu'un serment fait à une bohémienne n'avait qu'une médiocre valeur.

— Eh bien! oui, dit-il, je jure, puisque tu le veux.

— Par le Dieu tout-puissant! entends-tu?

La voix de Marioulla était solennelle, son air presque menaçant.

Wolinski, malgré son courage, sentit passer un frisson dans ses veines.

— Certainement, dit-il, au nom de Dieu, je jure de l'épouser, si *on* me le permet cependant.

— Qui, *on*?

— L'impératrice, par exemple.

— Oh! les boyards, lorsqu'ils le veulent bien, obtiennent tout d'elle. Souviens-toi que Dieu punit ceux qui ont juré par lui et qui manquent à leurs serments.

Wolinski s'efforça de sourire.

— Sais-tu, Marioulla, dit-il, que tu ferais un excellent prédicateur?

— C'est la crainte de la punition du ciel qui me fait ainsi parler, dit-elle.

Puis, après un instant :

— La chose est convenue, dit-elle : tu auras une femme charmante, l'orpheline, de son côté, trouvera un mari bon, riche et noble; et moi, tu me donneras un beau voile, un beau voile brodé d'or pour le premier baiser, c'est convenu, n'est-ce pas? J'en ai besoin. Quant à cette jeune fille, que j'aime comme mon enfant, eh bien! j'aurai rempli près d'elle le devoir d'une mère : par moi, elle aura été heu-

reuse. Ah ! c'est aussi un beau seigneur comme toi qui m'a fait prendre le chemin du vice ! — Marioulla essuya une larme. — Je te raconterai cela un jour, mais ce jour n'est pas venu. Enfin, je suis ici non pour pleurer, mais pour agir ; j'attends tes ordres.

Le noir fut appelé et reçut mission d'accompagner Marioulla au palais.

En renouvelant sa prière à Marioulla, Wolinska voulut lui donner une pièce d'or, mais la bohémienne repoussa sa main avec fierté.

— Non, lui dit-elle, ce qui est convenu : un voile, un voile, un beau voile brodé d'or.

XVIII

L'AMBASSADRICE

> O Dieu ! sa mère, sa propre mère, lui met entre les mains l'instrument de mort ; l'amène au bord du précipice terrible. Elle pense la conduire à son festin de noces, sur la couche voluptueuse du bonheur et de l'amour.

L'attente de son premier rendez-vous avec une maîtresse ne peut certes autant émouvoir le cœur d'un homme qu'émouvait celui de Marioulla l'attente de son entrevue avec la princesse Lehemiko ; la joie et la crainte de voir sa fille de si près, le bonheur si longtemps attendu de lui parler, agitaient si violemment son sang, qu'elle en perdait la respiration et qu'elle éprouvait à la fois comme des coups de marteau sur la tête et des coups d'aiguille dans le cœur. Plusieurs fois en chemin elle fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Le nègre marchait devant elle.

— Suivez-moi hardiment, dit-il en montant le perron de la petite entrée du palais.

Puis, tout en se tournant vers elle de temps en temps pour l'encourager du regard, il lui fit traverser une nuée de valets, plusieurs escaliers et corridors.

Il était près de neuf heures du matin, mais tout dans le palais paraissait encore à moitié endormi.

Marioulla, ne craignant plus sa ressemblance avec la princesse Lehemiko, et ne voulant pas avoir l'air de se cacher, s'était découvert le visage.

— Où diable mène-t-on ce monstre ? demandèrent quelques curieux à l'Arabe.

— Où l'on m'a dit de le mener, répondit celui-ci. Vous vieilliriez trop vite si vous saviez tout.

A quelques autres le nègre se contenta de dire que c'était une fameuse bohémienne, célèbre pour sa façon de tirer les cartes, que, de la part du duc, il conduisait chez l'impératrice.

Dans un corridor où l'on marchait sur la pointe du pied, l'Arabe chargea un valet de la cour de lui amener une jeune négresse qui, en même temps que lui avait été amenée en Europe. Elle arriva vêtue d'une robe de laine blanche, portant un collier de corail au cou. A la vue de son compatriote elle sourit affectueusement ; disons même qu'il y avait dans ce sourire de la jeune et belle enfant du soleil plus que de l'affection.

Nicolas — on se rappelle que c'était ainsi que se nommait le nègre — lui dit quelques mots dans la langue natale, puis d'un signe de tête elle lui ordonna de le suivre avec sa compagne.

Arrivé à l'une des portes du corridor, elle l'ouvrit soigneusement et dit, en passant la tête à travers les battants de la porte :

— Il y a une personne qui désire parler à la princesse, peut-on l'introduire ?

— Qui va là ? fit une voix douce qui fit tressaillir toutes les fibres du cœur de Marioulla.

Ses jambes étaient près de fléchir.

— C'est une bohémienne, répondit la négresse.

A peine ce mot bohémienne fut-il prononcé que l'on entendit quelqu'un s'élancer précipitamment, puis ces mots dits d'une voix émue :

— Qu'elle entre ! qu'elle entre !

Les deux noirs se mirent à l'écart pour parler de leur patrie et en même temps pour retenir dans le corridor la servante de la princesse qui était allée chercher le déjeuner.

Marioulla essayait, autant qu'il était en son pouvoir, de cacher sa laideur, mais avec quelque précaution qu'elle s'y prit, l'embarras et surtout l'émotion qu'elle éprouvait dérangèrent le voile sous lequel elle se dérobait, et la princesse Lehemiko entrevit son visage.

Elle poussa un cri d'effroi et fit trois pas en arrière.

Mariolizza se retourna du côté des deux nègres pour voir s'ils étaient bien là, et s'ils pouvaient lui porter secours en cas de besoin.

Dans ce moment elle avait tout oublié, même le but de la visite de la bohémienne.

Marioulla avait tout vu, tout compris, et elle avait éprouvé un sentiment d'horrible douleur. Elle s'appuya contre la porte pour ne pas tomber ; et toutes deux, princesse et bohémienne, restèrent un instant dans la même position, l'une suppliant qu'on lui pardonnât sa laideur, l'autre tâchant de se faire à ce repoussant spectacle.

Enfin Marioulla, rappelant toute sa force, se tourna de façon à ne présenter à la princesse que le côté de son visage le moins défiguré. Son beau profil la réconcilia avec la jeune fille.

Mariolizza rompit la première le silence.

— Que veux-tu, bonne femme ? lui demanda-t-elle.

— Vous savez sans doute, belle dame, répondit la bohémienne d'une voix tremblante, dans quel but Artemy-Petrowitz m'a...

Marioulla s'interrompit, ou plutôt fut interrompue, car à ce mot magique la jeune fille, oubliant la crainte que lui inspirait la bohémienne, bondit vers elle, les bras ouverts et prêts à la serrer contre son cœur.

Mais la pudeur d'avouer à une inconnue les secrets de son cœur la retint.

Elle rougit et s'écria :

— Alors, c'est lui qui t'a envoyée ? Oh ! que tu es bonne ! Voyons, assieds-toi là ; dis-moi, ne t'ai-je pas offensée tout à l'heure ?

Marioulla profita de cet élan de cœur pour s'approcher de la princesse en mesurant ses pas sur l'impression qu'elle lisait dans les yeux qu'elle interrogeait, comme fait le chien en se rapprochant du maître qui l'a battu.

— M'offenser ? dit-elle, oh ! que non ! M'offenser, vous ! cela ne se peut pas. Oui, Artemy-Petrowitz avait bien raison de me dire que je trouverais en vous une belle et bonne personne.

Puis, de l'œil qui lui restait, elle dévora Mariolizza de la tête aux pieds, contemplant avec orgueil et d'un regard tendre et touchant à la fois la beauté de sa fille : son œil noir, sa peau blanche, ses cheveux flottants, le contour régulier de son visage, ses lèvres de corail, la grâce de son port, la finesse de sa taille ; elle couvrait en imagination de baisers ses mains, son cou, ses épaules. Puis une idée douloureuse lui serrait le cœur : elle ne pouvait arriver à comprendre que cette belle princesse, habitant le palais, entourée de toutes les félicités du sort, fût la pauvre petite bohémienne Mariolizza, couverte de haillons, abandonnée, perdue.

Si ce n'était pas elle !

Oh ! mais c'était elle ; sa ressemblance, non plus avec ce qu'elle était, mais avec ce qu'elle avait été, en faisait foi.

Lorsqu'elle voyait une ombre de crainte reparaître sur le front de la princesse, elle prononçait le nom magique d'Artemy-Petrowitz, et par ce moyen elle arriva bientôt à pouvoir prendre sa main dans la sienne, et ce fut avec un bonheur et une émotion ineffable que la mère en arriva à baiser la main de sa fille.

Comme elle se sentit heureuse dans ce moment-là, qui la récompensait de tous ses maux passés et à venir.

— Tu me fais de la peine, pauvre femme, dit Mariolizza, pourquoi donc as-tu la moitié du visage ainsi défigurée ?

— Vois-tu, ma chère dame, j'avais une fille de six ans. Un incendie éclata dans la maison. Que peut avoir une mère de plus cher, si ce n'est son enfant ! Je voulus la sauver ; je tombai sur une poutre enflammée et me brûlai la moitié du visage.

— Un incendie ! un incendie ! répéta Mariolizza comme une personne qui se souvient confusément ; et où cela est-il arrivé ?

— Oh ! bien loin d'ici. Vous ne pouvez connaître cette contrée ; c'était dans une ville appelée Jassy.

— Mais moi aussi je suis née à Jassy.

Alors tout bas :

— J'y fus aussi sauvée d'un incendie, murmura-t-elle.

Puis tout haut :

— Tu es donc une compatriote à moi ? Car, je te le répète, c'est à Jassy que je suis née.

— Si c'est ainsi, ne me refuse pas un peu d'attachement, belle princesse, car quoique tu sois une grande dame et moi une pauvre bohémienne, nous n'en sommes pas moins nées sur la même terre.

— Ah ! oui, dit Mariolizza ; je t'aimerai de tout mon grand cœur.

Mariolizza prit la bohémienne par la main et la fit asseoir à ses côtés.

— Continue. Tu disais que tu avais sauvé ta fille.

Marioulla mourait d'envie de parler, mais craignait d'en trop dire.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas sauvée : au contraire, elle a péri, et je n'ai pas même pu retrouver ses pauvres petits os.

Deux larmes de pitié perlèrent aux yeux de Mariolizza.

— Oh ! tu peux hardiment te découvrir le visage maintenant, pauvre femme, dit la princesse, je n'aurai plus peur de toi. Et tu n'avais qu'une fille unique ?

— Oui, madame. Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais elle vous ressemblait beaucoup, oh ! oui, beaucoup.

A ces mots Marioulla ressaisit tendrement la main de la princesse, et la baisa.

Mariolizza la laissa faire et l'embrassa aussi en retour.

Mais la servante pouvait revenir et troubler cette entrevue. C'en était d'ailleurs bien assez pour son cœur de mère d'avoir pu revoir son enfant, et Marioulla rappela à la princesse le but de son ambassade.

Alors la princesse tira de sa poitrine toute palpitante un billet chaud et parfumé.

— Si c'est lui qui t'a chargée de venir chercher le billet, le voici : je te le confie.

— Dieu, toi et moi serons les seuls à le savoir, répondit la bohémienne.

Et après avoir appelé toutes les bénédictions du ciel sur la tête de la princesse, elle la quitta ivre de bonheur.

Artemy-Petrowitz se sentit renaître à la réception de ce billet. Dans sa joie, dans son bonheur, dans sa reconnaissance, il eût couvert la bohémienne d'or et de pierreries.

Voici le contenu du billet apporté par la messagère :

Lundi matin.

« Vous me demandez une réponse à votre lettre ; la voici ; vous y trouverez tout ce que je possède, ma pudeur, votre opinion sur moi, ma vie entière : acceptez tout cela comme un hommage de mon cœur. Je n'ai pas longtemps réfléchi si je devais ou non vous répondre : mon cœur, vos souffrances, la fatalité peut-être, m'ont ordonné de le faire.

« Vous voulez sans doute savoir si je vous aime ? Si rien ne me retenait, s'il n'y avait au fond de mon âme une crainte que je ne puis définir, il y a longtemps que je vous eusse dit oui. Oui, je vous aime. Le sentiment de cet amour m'est entré dans le cœur au moment où je vous ai vu pour la première fois, et depuis il n'a fait que s'y enraciner de plus en plus. Il paraît qu'ainsi le veut le sort, et je lui obéis. Que vous me prépariez un bonheur ineffable ou des souffrances infinies, je ne puis ni ne veux éviter l'un ou les autres. »

Le même jour, au matin.

« J'avais voulu vous envoyer ma réponse dans le gros livre de mon maître ; mais on l'a déjà renvoyé ; quel dommage ! Qu'allez-vous penser ? Mes yeux sont tout rouges à force de pleurer. »

Le lendemain.

« Tu m'as dit que tu mourrais si je ne te répondais point ; eh bien ! tu vois que je fais tout ce que tu désires. Maintenant vivras-tu, mon amour ? Maintenant voudras-tu mourir encore, mon idole ?

« Pourquoi ne puis-je pas deviner tes désirs ? Si tu as besoin de ma vie, prends-la ! Pourquoi n'ai-je pas mille existences pour te les offrir toutes !

« J'écris *tu* au lieu de *vous* ; c'est notre habitude, à nous autres. Si tu savais combien c'est doux, de dire *tu* ! Écris-moi de même. »

Mercredi.

« Toujours pas d'envoyé, et je ne te vois pas : n'es-tu point malade ? Je tremble d'interroger les étrangers.

« Oh ! je sais maintenant combien il est à la fois doux et terrible d'aimer. »

Du soir.

« Une jeune fille t'écrit ; et que t'écrit-elle ? Je sais bien que c'est très mal, d'après les idées d'ici. J'ai honte de lire ce que je t'écris. On m'a dit que pour un billet pareil on punissait de mort à Khotin. Mais je ne puis me vaincre ; c'est plus fort que moi, et je t'écrirais quand même je serais à Khotin.

« J'ai demandé à mes compagnes quel était le plus caressant de tous les noms russes. « *Milii galoubtchick* [1] », m'ont-elles dit. Eh bien ! je veux te donner ce nom, car je n'en sais pas de plus tendre ; peut-être me trompent-elles, ou n'ont-elles jamais aimé comme je t'aime. Oh ! quels mots d'amour j'aurais su trouver en moldave et en turc ! »

Cherchez dans le code des lois d'amour, et vous y trouverez, dans le chapitre *Lettres*, que le premier billet entre amants n'est jamais le dernier. Contient-il le serment de ne plus jamais s'écrire, le peloton épistolaire, une fois lancé sur la pente, se dévide tout seul et tant qu'il y reste une archine de soie, ou jusqu'à ce qu'un nœud mal fait le force à se rompre. D'après cette loi immuable, la correspondance dura longtemps entre nos amants. Wolinski enleva à la jeune fille jusqu'à la dernière parcelle de sa tranquillité par les lettres ardentes qu'il lui envoya et qui l'enflammèrent chaque jour davantage. C'était trop peu pour elle de rêver constamment à lui ; elle éprouvait un besoin vital de le voir, de le toucher, de l'entendre sans cesse ; elle ne voyait, ne sentait, n'entendait plus que par lui ; obéissant à son moindre désir, elle était devenue l'esclave de son regard même, et ce regard, disposant d'elle, la rendait triste ou gaie.

Ce regard ! il devint le régulateur de sa vie, l'arbitre de sa destinée. Innocente de fait encore, elle apprit déjà dans les lettres de Wolinski à nourrir son imagination et son cœur de toutes les séductions d'une passion criminelle. Le poison s'infiltrait dans ses veines : la pauvre enfant était au bord du précipice.

Et lui, vivant dans un siècle où la séduction était comptée comme une gloire, et où toutes les fautes de ce genre avaient leur excuse dans les mœurs des souverains et dans les excès des favoris, qui se faisaient de leurs passions un simple jouet ; corrompu par l'absence générale des mœurs et vaincu par sa passion funeste, Wolinski ne pensait qu'aux jouissances que son amour lui préparait. Sa conscience se taisait ; Dieu fut oublié ; sa raison était perdue. L'homme ivre d'opium peut-il raisonner ?

C'était à Marioulla qu'était confiée la remise des billets. Wolinski et Mariolizza tâchaient, chacun de son côté, de lui faire une position au palais. Ce fut donc la mère elle-même qui continua à développer la fatale passion de son enfant, se reposant sur la promesse de mariage et le serment du séducteur, et comme ensorcelée par les caresses de Mariolizza, pour laquelle elle avait déjà fait le sacrifice de sa beauté et était prête à faire le sacrifice de sa vie. Peut-être avait-elle calculé, au reste, qu'en suivant pas à pas la marche de cette passion, elle pourrait arriver à temps pour sauver l'honneur de sa fille s'il était en danger.

Mariolizza, de son côté, s'attacha tellement à elle, qu'elle s'asseyait sur ses genoux, entourait son cou de ses deux bras, arrangeait le voile et les cheveux de la bohémienne de manière à cacher complètement les parties brûlées de son visage, et la caressait comme sa gouvernante, comme sa nourrice, comme sa mère. Marioulla, dans ces moments d'enivrement, la nommait des noms les plus doux : — Mon enfant chéri, disait-elle, ma vie ! aime-le, adore-le, ce séduisant Wolinski ! il saura te rendre heureuse ! Mais seulement ne lui accorde pas trop de liberté avant le mariage : un baiser, rien de plus, sinon tu te perds à tout jamais, sinon tu tombes dans les griffes de Satan !

— Oh ! ma bonne, ma chère Marioulla, répondait en soupirant la pauvre enfant folle d'amour, un baiser, un seul baiser ! Mais si ce baiser me consume !

XIX

LA MAISON DE GLACE

Je t'ai gardé le baiser de mes lèvres innocentes.
TOUMANSKY.

L'ouvrage avançait. Entre l'Amirauté et le palais d'hiver s'élevait en quelques jours, comme sous la baguette enchantée d'une fée, un édifice merveilleux, tel que la Russie seule peut en construire à l'aide d'un hiver aussi rigoureux que l'était celui de 1740.

---

1. Mon charmant pigeon.

L'eau seule était entrée dans la construction de l'édifice : les fondations, les murs, le toit, les vitres, les ornements, tout enfin en était composé : l'eau servait de ciment ; elle prenait toutes les formes que l'imagination de l'architecte se plaisait à lui donner, et lorsque le soleil projetait ses rayons sur cette maison de glace, on l'aurait crue taillée d'un seul morceau de saphir et ornée de figures en opale.

Contemporain de cette construction, le respectable M. Georges Voltgang Kraft en a laissé pour les *amateurs des sciences naturelles* une description détaillée (1). Ne voulant pas priver M. Kraft de la gloire qui lui est due, ou plutôt craignant d'entrer en contestation avec lui, je vais le laisser parler dans son harmonie allemande de la construction, de la disposition et des ornements de ce curieux édifice (2) :

« La glace la plus pure était taillée en forme de grandes pierres, façonnées en ornements d'architecture, mesurées à la règle et au compas. Puis, au moyen de leviers, on superposait les morceaux de glace, et chaque rangée était arrosée d'eau qui, se congelant instantanément, remplaçait avec avantage le meilleur ciment. De cette façon fut construite en très peu de temps une maison ayant cinquante pieds de longueur, quinze de largeur et environ vingt de hauteur, y compris le toit. Devant la façade de la maison il y avait six canons en glace avec leurs affûts, leurs roues et tout ce qui les compose d'ordinaire, à l'exception de ce qui ne peut être en glace et dont il sera fait mention plus loin. Ces canons étaient du calibre de ceux de trois en cuivre. Plusieurs fois l'on chargea lesdits canons de quatre livres de poudre et d'un boulet de fer ou de cuivre, avec un de ces derniers, en présence de toute la suite de Sa Majesté, une planche en chêne, ayant deux pouces d'épaisseur, fut transpercée à soixante pas de distance.

« A côté des canons se trouvaient deux mortiers sur le modèle de ceux en cuivre pour les bombes de soixante livres.

« A la porte d'entrée deux dauphins, lesquels, au moyen de pompes lançaient pendant la nuit de la naphte allumée, ce qui était d'un aspect prodigieux.

« En arrière des canons, la maison était entourée d'une balustrade élégante, ornée de piliers carrés ; le tout en glace.

« En s'approchant de la maison, on était surpris de l'art déployé dans le frontispice, orné de statues remarquablement sculptées, ainsi que celles placées de distance en distance sur des piliers carrés, reliés par une balustrade qui entourait le toit. Les encadrements des portes et des fenêtres imitaient, par la peinture, le marbre vert. On entrait par le perron dans un vestibule où de chaque côté se trouvait une chambre ; le toit servait de plafond.

« Il y avait quatre fenêtres dans le vestibule et cinq dans chaque chambre. Ces fenêtres, ainsi que les doubles fenêtres, avaient pour vitre une glace claire et mince. La nuit, les fenêtres, illuminées d'un grand nombre de lumières, laissaient voir aux passants des tableaux grotesques disposés à l'intérieur, et offrant un coup d'œil des plus surprenants.

« Sur le perron, entre l'entrée principale, se trouvaient encore deux portes latérales, ornées de vases de fleurs, d'orangers et de divers arbustes, sur les branches desquels étaient perchés des oiseaux faits, comme le reste, avec un art prodigieux.

« A chaque angle de la façade on avait placé une pyramide carrée ornée d'un frontispice. Ces pyramides étaient creuses et avaient chacune son entrée par la maison. Elles étaient percées de fenêtres rondes, entourées de cadrans peints de diverses couleurs. Un homme placé à l'intérieur faisait tourner des lanternes octogones, dont l'illumination faisait voir aux spectateurs des figures bouffonnes peintes sur chacune de leurs faces.

« A droite de la maison, sur un éléphant de grandeur naturelle, était assis un Persan, une pique à la main ; deux autres Persans se tenaient debout. Cet éléphant était creux ; le jour il lançait à près de vingt-cinq pieds de hauteur de l'eau provenant, au moyen de tuyaux, d'un canal situé près de l'Amirauté ; la nuit, au grand ébahissement de tous, il lançait de la naphte enflammée ; en outre un homme placé dans l'intérieur lui faisait pousser des cris qui imitaient parfaitement ceux d'un véritable éléphant.

« On avait aussi construit, suivant l'habitude des pays septentrionaux, une maison de bains que l'on chauffa plusieurs fois, on s'y baigna même à la vapeur.

« Passons maintenant à l'intérieur. Dans l'une des chambres on voyait une table de toilette sur laquelle étaient un miroir, des candélabres dont les bougies, frottées de naphte, brûlaient la nuit, une montre, des vases de différentes formes. Une glace était appendue au mur. Il y avait en outre un lit élégant orné de rideaux, avec des matelas, des oreillers, des couvertures, deux bonnets, une paire de pantoufles, un tabouret, une cheminée sculptée dans laquelle brûlaient quelquefois des bûches en glace frottées de naphte.

« Dans la seconde chambre, à gauche, une table à pied sur laquelle il y avait une pendule dont on apercevait les rouages à travers la glace, et des cartes à jouer également en glace. De chaque côté de la table une chaise longue sculptée, une statue à chaque coin.

« A droite, une armoire vitrée également sculptée, renfermait un service complet, des verres de toute espèce, un plat sur lequel était un poulet. Tous ces objets de glace, étaient peints avec beaucoup d'art. »

Ce jour avait été désigné par l'impératrice pour sa visite à la maison de glace ; elle voulait voir comment on avait exécuté son idée et oublier, du moins pour quelques minutes, les maux qui accablaient son corps et son âme. Pour que ce spectacle fût plus enchanteur, il avait été décidé qu'on visiterait la maison la nuit, à la lueur de l'illumination.

Tout Saint-Pétersbourg était sur pied ; de tous côtés on voyait accourir les files de piétons et d'équipages. Les vieillards semblaient rajeunis et, prenant leur vieillesse à deux mains, couraient vers le but de la curiosité générale. Les enfants accrochés aux habits de leurs parents suivaient le flot. Il n'était resté à la maison que le malade glacé du froid de la mort, ou la mère qui n'osait exposer dans la foule l'enfant au berceau, ou bien encore l'aveugle, dont l'imagination supplée aux merveilles de l'art et même aux miracles de la nature. Mais tous attendaient impatiemment les récits dont cette prodigieuse maison de glace allait être le sujet. Le besoin, la faim, la terreur du nom de Biren et de la mort, tout était oublié. L'obscurité de la nuit faisait briller les feux de la maison de glace d'un éclat métallique. Ses lumières se reflétaient en un vaste demi-cercle sur les têtes dont la place semblait pavée. Par moments un cri plus perçant de l'éléphant, un jet de feu plus élevé s'élançant de sa trompe ou une nouvelle figure qui se montrait aux fenêtres, obligeait les gardes à faire rentrer les spectateurs dans la ligne tracée. Les saillies russes éclataient à chaque instant. — Vois donc, frère, disait l'un, au premier tableau l'Allemand en chapeau à cornes, en habit râpé, maigre comme une allumette, rêve, l'étrille et la brosse en mains ; et le dernier tableau nous le montre devenu gras comme un porc ; ses joues ressemblent à des pâtés sortant du four ; il monte un cheval bai, harnaché d'or, et frappe stupidement tout le monde à droite et à gauche.

— Tu ne sais pas expliquer, répond un autre : là il arrive en Russie à pied, et ici il s'y promène à cheval ; là il nettoyait un cheval, et ici il monte un cheval nettoyé.

— Jean ! holà ! Jean ! qu'est-ce que c'est que cette maison ? demande quelqu'un.

— Un bain, fut la réponse.

— N'est-ce pas bien étroit pour nos baigneurs Simon Coudratuvitch ? ajouta un quatrième.

— On n'avait guère besoin d'en construire, ajoute un autre, nous avons des bains à chaque pas à Saint-Pétersbourg.

— Eh ! monsieur le garde, gardez votre époussoir pour l'avenir, il fait trop froid ici.

— Passez plus loin, monsieur le centenier, vous voyez bien qu'il y a plus d'un mille derrière nous.

— Entendez-vous ? l'éléphant crie !

— Et il vociférera des pierres dans les temps difficiles, prononça un pédant d'un ton important et magistral.

C'est de cette manière que nos Beaumarchais et nos diseurs de places publiques se délectaient la langue et les yeux. Ils paraissaient vouloir, par ces plaisanteries, se venger de leur pauvreté et de leur abaissement et se réconforter contre le froid terrible qui régnait.

— L'impératrice ! l'impératrice ! crièrent les gardes.

Et tout se tut d'un silence respectueux. La neige criait, foulée, brisée sous les pas de plusieurs centaines de chevaux. Un escadron de hussards parut, puis le traîneau de Sa Majesté suivi d'une rangée d'équipages. Quelques courtisans, Wolinski en tête, se rangèrent sur le seuil de la maison de glace. Quand son traîneau y fut arrivé, l'impératrice fit approcher Wolinski, le questionna gracieusement sur la construction de l'édifice et rit beaucoup des figures grotesques qui se montraient tour à tour aux fenêtres. Le ministre du cabinet donna des explications ingénieuses. Tout à coup, à un changement de personnage, une voix irritée cria, derrière le traîneau de l'impératrice :

(1) Dans un livre assez rare aujourd'hui, ayant pour titre : *Description détaillée de la Maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en janvier 1740, et de tous les objets qu'elle renfermait.*

(2) Ceux qui ne s'intéressent point aux *sciences naturelles* peuvent passer le texte de M. Kraft.

— [illegible] en digne de son créateur c'est tout à fait ri[illegible]le !

[illegible] qui avait prononcé ces paroles appartenait [illegible] Sa Majesté, pas plus que ceux qui l'entouraient ne pouvait s'y méprendre Elle frissonne à ces paroles inattendues fronce les sourcils, et dit en frémissant

— Je ne sais pas de quel côté est la sottise !

C'était le premier mouvement assez marqué d'[illegible] qu'elle manifestât envers Biren depuis qu'elle [illegible] sait En ce moment elle se retourna, et le [illegible] son favori debout sur le marchepied, rencontra [illegible]ment le sien Après un soupir d'ennui, l'impératrice continua de s'adresser au ministre du cabinet

— Expliquez-moi, mon cher Artemy P[illegible] la signification de ces tableaux.

Ils ne pouvaient pas être une énigme [illegible] les personnes initiées aux secrets de Biren Ils [illegible]

1° Scène de la congélation de [illegible]denko, dessinée comme d'après nature ;

2° Scène sur la Néva [illegible] fantôme vient arracher à des palefreniers le cadavre de glace

3° Les héros de la mascarade au champ de Walkoff ;

4° Assassinat de Grosnoff

— Votre Majesté se rappellera, répondit Wolinski, qu'en sortant du manège du duc, elle remarqua une statue de glace dans la petite cour attenant aux écuries de Son Altesse ?

— Oui, je me le rappelle.

— Ce fut cette statue qui donna à Votre Majesté l'idée de faire construire une maison en glace, dont elle a bien voulu me confier l'exécution ; c'est pourquoi j'ai tenu à rapporter dans ces tableaux l'événement qui en fut la cause. Je suis parvenu à obtenir la véritable statue, et l'ai fait transporter dans l'une des chambres que j'aurai le bonheur de montrer à Votre Majesté. Les autres tableaux sont de l'imagination du peintre.

— Je vous suis très obligée de votre intention et si vous avez fait une sottise, ainsi qu'il a plu *à un autre* de le dire ; c'est moi qui la première vous en ai fourni le sujet Je partagerai avec vous l'effet de la colère de Son Altesse, quoique du reste je n'en comprenne nullement la cause.

L'ironie perçait non seulement dans les paroles, mais la voix même de l'impératrice en était empreinte

— Il est en effet temps d'expliquer pourquoi ce jouet de glace déplait si fort à Son Altesse réplique Wolinski triomphant.

— Oui, il est temps !... prononça Biren avec trouble, sans se rendre compte de ce qu'il disait

Il murmurait encore quelques mots insaisissables, lorsqu'il se sentit tirer par la manche de sa pelisse Il s'arrêta et, cherchant à voir quel était l'impudent capable d'une telle liberté, ses yeux rencontrèrent un visage pâle, maigre, regard phosphorescent, des oreilles d'orang-outang, toujours en mouvement.

C'était Lipmann.

Il fallait qu'il fût mû par un motif bien puissant, le prudent Lipmann, pour venir ainsi le tirailler derrière le traineau de Sa Majesté. C'est ce que confirmait encore le désespoir imprimé sur toute sa personne, bouleversée d'une manière convulsive

Biren sauta du marchepied, et sur un mot de son confident, ils disparurent ensemble, comme si la terre se fût entr'ouverte sous leurs pas.

L'impératrice s'aperçut du mouvement du duc Elle frissonna, effrayée et troublée pressentant quelque chose d'extraordinaire ; elle baissa la tête et tomba dans une profonde méditation... Tout était silencieux, l'éléphant lui-même se taisait Le traineau restait immobile Près du traineau se tenait Wolinski puis le cercle des courtisans, l'escadron de hussards était en avant, en arrière une foule d'équipages et au loin le peuple en masses compactes et immobiles.

C'était un spectacle magique que ce palais de glace au milieu de la nuit, se réjouissant seul de ses feux, que cette im[illegible] paraissant clouée pour toujours à son équi[illegible] hiver, ces chevaux, ces soldats cette cour, ce peuple qui l'entouraient sur un sol de neige tous blanchis par le givre [illegible] dans les savanes tout était fixe muet mort

Pour [illegible] l'illusion, des bouffées de brouillard répandues [illegible] l'atmosphère auraient pu faire croire que des esprits [illegible] tendaient un rideau de fumée au-dessus de l[illegible]

L'éléphant [illegible] un cri Sa Majesté fit un mouvement, et tout s'anim[illegible] Après avoir fait avancer son traineau, l'impé[illegible] à Wolinski de se tenir auprès d'elle ils firent [illegible] de l'éléphant puis se disposèrent à visiter l'intérieur de la maison

Pendant ce temps, Biren irrité y était accouru, précédé seulement de Lipmann

— C'est impossible, disait-il avec fureur M'aurait-il joué ce maudit tour ? est-ce bien vrai ? De qui le tiens-tu ?

— De mon neveu, répondit Lipmann ; mon neveu ne ment pas, vous le savez.

— Où est-ce ?

— C'est ici.

A ces mots ils entrèrent dans la chambre où était la table à jeu. Dans un coin, Cupidon, une massue sur l'épaule, semblait posé en sentinelle ; un autre Cupidon, accoudé sur la fenêtre, avait un doigt sur les lèvres et tenait de la main droite une corne d'abondance, voulant sans doute montrer que la discrétion est la source de tous les dons de la fortune.

Jusque-là, il n'y avait rien qui pût motiver la colère de Son Altesse, lorsque le duc aperçut dans un enfoncement qui avait la forme d'un cercueil perpendiculaire, un homme le visage pâle, une huppe de glace au sommet de la tête, nu-pieds, vêtu d'une chemise gelée... Sa main tremblante tenait un papier. On aurait dit qu'il venait d'être couvert de glace à l'instant même ; des filets d'eau coulaient légèrement le long de sa chemise, sa figure était empreinte d'une sueur glacée par la mort.

— Encore lui !... partout lui !... s'écria Biren avec épouvante.

Comment ne pas être épouvanté ! il envoyait par an des centaines d'âmes aux Champs-Elysées, et jamais aucune victime n'en était revenue pour le tourmenter ; et voici que partout il retrouvait ce Petit Russien maudit. C'était étrange ! ne lui donnerait-il donc plus un instant de repos ?

Biren ne craignait rien autant que lui. C'était à le rendre fou. Il leva sa canne pour en frapper cette figure détestée ; elle le menaça... Sa canne retomba malgré lui, et une sueur glacée perla sur le front du favori. Il resta une seconde immobile, tremblant de colère et de frayeur ; puis, revenant à lui, il se mit à rire, et, agitant sa canne avec frénésie, fit voler en éclats la statue de glace.

Un masque et une main tombèrent devant lui ; cette dernière s'étant accrochée à sa pelisse semblait ne point vouloir la lâcher ; les fils de fer recourbés qui se trouvaient à l'intérieur s'étaient enfoncés profondément dans le velours, et Lipmann ne parvint pas sans efforts à l'en détacher. A l'endroit d'où la main avait été mise en mouvement, il restait une petite ouverture tournée vers le quai de la Néva.

Pendant que Biren, avec autant de soin que s'il eût essuyé des éclaboussures de sang, ôtait de sa pelisse les morceaux de glace qui s'y étaient attachés, son confident prit le papier, le lui tendit, et chercha attentivement parmi les éclats, de crainte qu'il ne s'y trouvât encore quoi que ce fût de caché.

Le duc parcourut le papier du regard, puis il lut :

« Impératrice ! je suis Gordenko, noble Petit Russien, gelé vivant pour avoir osé dire la vérité. Il y a des milliers de personnes qui, comme moi, sont torturées pour la même cause, et tout cela par ordre de Biren Ton peuple souffre. Questionne le ministre du cabinet Wolinski et adoucis le triste sort de la Russie en éloignant de ta personne un homme méchant, hypocrite, haï de tous. »

Après avoir serré convulsivement la lettre dans sa poitrine, Biren demanda d'une voix brève :

— Où allons-nous mettre tout cela ?

Un bruit se fit entendre derrière eux ; ils frissonnèrent Quelqu'un entra. C'était Koulkowski Il avait comme flairé que le premier homme de l'empire avait besoin de lui, et il accourait.

— Tu viens à propos, mon cher, dit Biren se tournant vers le page, emporte tout ceci au plus vite. Lipmann t'aidera Mets ça n'importe où dans ta poche, si tu veux ; une grâce pour chaque morceau !

Sans attendre la fin du discours de son patron, le page se mit à fourrer les morceaux de glace dans ses poches, dans sa poitrine, dans sa bouche même, pour prouver jusqu'où allait son dévouement à l'homme puissant. Il parvint à transporter en deux fois la glace dans un des recoins de la maison, nettoya le lieu de la scène, et tout cela si promptement que son adversaire Lipmann en demeura pétrifié. Puis, mouillé, transi de froid, il se faufila parmi la suite de l'impératrice qui entrait en ce moment dans la maison C'était l'occasion de s'écrier Abnégation sublime, digne d'un Romain ! expression dont Biren aimait à se servir dans les circonstances où l'on sacrifiait les intérêts de la patrie à son profit particulier

L'impératrice visita toutes les parties de la maison, s'arrêta devant chaque objet l'examinant attentivement, mais elle ne parla plus de la statue de glace, craignant sans doute de s'attirer quelque nouvelle humiliation. Elle re-

mercia Artemy-Petrowitz en se servant des expressions les plus flatteuses, tant pour lui que pour ses amis, et s'efforça de lui témoigner toute la bienveillance qu'elle lui portait. Le parti de Wolinski triomphait.

Au moment où l'impératrice sortit de la maison, le brouillard était tellement épais, qu'il était impossible de rien distinguer. Par instant on entrevoyait soit une tête, soit une queue de cheval, ou un soldat semblant nager dans l'air, ou un sabre qui brillait comme un serpent ; puis c'était un traîneau sans coursiers qui passait comme mû par une force magique. Des taches de feu (les fenêtres des maisons éclairées) étaient répandues dans l'air comme les yeux fixes d'effrayants fantômes, puis les feux errants de personnes marchant avec de la lumière. Des chevaux invisibles hennissaient et frappaient des pieds, puis s'emportaient effrayés et ennuyés d'être restés si longtemps exposés au froid ; alors les traîneaux s'accrochaient.

L'animation de la police, les cris des cochers, les gémissements de ceux qu'on étouffait, le bruit des équipages, tout présentait un véritable chaos.

— Dieu ! qu'est-ce que cela ? Seigneur, ayez pitié de nous ! exclama, en se signant, l'impératrice effrayée. Cherchant quelqu'un du regard, elle voulut crier : Artemy-Petrowitz, arrachez-moi de cet enfer ! Mais sa voix, glacée d'épouvante, articulait des sons inintelligibles.

Wolinski n'était plus là. Voyant l'impératrice entourée de ses amis, il s'était arrêté pour dire quelques mots à la princesse Lehemiko, et il s'était oublié. Le duc de Courlande avait profité de cette occasion pour se rapprocher de l'impératrice, qui tourna vers lui des regards suppliants.

— Que Votre Majesté se rassure ! prononça-t-il du ton de la plus profonde soumission, elle me trouvera toujours près d'elle dès que sa vie sera en danger.

— Ma vie en danger ? Pour l'amour de Dieu, ne me quitte pas !

Elle lui saisit fortement la main, que jusqu'au palais elle n'abandonna plus.

Le traîneau de l'impératrice s'avança, entouré d'un grand nombre de torches.

— Mais c'est un cercueil ! c'est un enterrement !... On veut m'enterrer vivante !... s'écria Anne Ivanowna de plus en plus effrayée par ce spectacle, et près de s'évanouir.

— Emportez les torches ! Qui vous a ordonné d'en apporter ? cria le duc d'une voix menaçante.

— Son Excellence Artemy-Petrowitz Wolinski, répondit quelqu'un d'entre les courtisans.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de l'impératrice.

— Qui que ce soit, c'est un étourdi ! s'écria Biren.

L'esclave cauteleux, il se réveillait encore maître insolent.

Wolinski s'approcha, mais l'impératrice ne le voyait plus. Sur l'ordre de Biren on apporta des lanternes, et Sa Majesté, presque entièrement évanouie, fut transportée dans son traîneau et ramenée au palais.

Le trouble régnait parmi les courtisans ; tous se hâtaient, les uns de se rendre au palais pour leur service, les autres de gagner leur maison. Chacun ne pensait qu'à soi.

Les demoiselles d'honneur, effrayées, trouvèrent des chevaliers complaisants qui leur donnèrent place dans leurs voitures et se chargèrent de les accompagner. Mariolizza ne craignait rien, il était près d'elle. Wolinski demanda son équipage, mais personne ne répondit. Ses amis avaient disparu, ses domestiques aussi... Alors la fatalité, l'amour firent le reste. Artemy-Petrowitz dut reconduire à pied la princesse au palais.

Ils sont heureux !... Il se noie avec elle dans le brouillard, il presse avec passion sa main dans les siennes ; cette main, il la couvre de baisers. Leur conversation, c'est une espèce de bégayement de syllabes, une suite de doux noms, d'épithètes répétées plus souvent que ne le sont des formules de politesse par un Chinois ; un galimatias toujours éloquent pour les amants, mais qui ne peut se traduire en notre langue vulgaire que par des points d'exclamation. On fit la question obligée, lieu commun de tous les amoureux :

— M'aimes-tu ?...

Mariolizza ne répondit pas, mais Artemy-Petrowitz sentit sa main pressée avec tendresse contre le satin, sur un cœur qui palpitait fortement.

Leurs pieds vont au hasard de la première impulsion qu'ils ont reçue. La pensée des amants est concentrée dans leurs cœurs, ou pour mieux dire, ils n'ont aucune pensée ; tout leur être est absorbé par un sentiment d'extase.

Il a saisi sa taille par sa pelisse entr'ouverte, et l'attire tendrement vers lui. Il sent sur sa bouche le feu de sa figure ; sans savoir comment, ses lèvres rencontrent d'autres lèvres brûlantes, et Wolinski boit jusqu'à la dernière goutte d'un baiser doux et épuisant. Le sort n'en donne jamais deux pareils sur cette terre, tant il est jaloux des mortels !

Ce baiser parcourut toutes les veines de Mariolizza ; elle devint tout entière un brûlant baiser. Elle étouffait malgré le froid. La pelisse de Wolinski glissa de ses épaules, il ne s'arrêta pas pour cela.

Le froid est extrême à Pétersbourg ; autour d'eux règne une atmosphère tropicale. Ils ont oublié le temps, le palais, l'impératrice, le monde entier.

Qui sait combien d'heures ils auraient erré par la ville, si le cri d'une sentinelle à laquelle ils s'étaient presque heurtés ne les avait rappelés sur cette terre ?

Troublés, ils parurent se réveiller d'un songe agréable, ils semblèrent tombés du ciel.

Ils se tranquillisèrent néanmoins en se voyant près de l'office des gens du palais. Il suffisait de quelques minutes pour arriver au petit palier. Ils entrèrent au palais, se faufilant comme des malfaiteurs ; il leur semblait que chacun dût lire sur leur figure le récit de cette soirée.

Heureusement dans le corridor le laquais de service sommeille sur sa chaise ; pas un seul de ces pages dont la malice est si dangereuse en semblables occasions ! Comme exprès, personne ne les remarque, nul ne les rencontre, les bougies elles-mêmes brûlent d'une lueur sourde, et quelques-unes sont éteintes.

On voit que le palais, dans la partie habitée par l'impératrice, n'est occupé que de la frayeur de Sa Majesté. Les voici enfin parvenus à la chambre de la princesse... Ici, sans nul doute, Wolinski va la quitter, en emportant un doux butin d'amour. La chambre d'une jeune fille ! c'est un sanctuaire interdit.

Criminel est l'homme qui en franchit le seuil avec des pensées de séduction. Insensé ! il est temps d'y songer... Wolinski a tout oublié, tout ce qu'il y a de saint... Il entre derrière Mariolizza ! Une seule bougie brûle, personne n'est là !... L'obscurité et le silence d'une cellule !

La pauvre jeune fille tremble sans savoir pourquoi, comme un enfant timide : elle le prie, le supplie de partir.

— Accorde-moi encore une heure de bonheur, mon âme ! mon ange ! dit-il en la faisant asseoir sur un canapé ; encore un baiser, et je te quitterai le plus heureux des mortels !

Il lui entoure la taille de ses bras, cueille sur ses lèvres un nouveau baiser dans lequel le ciel s'entr'ouvre tout entier ; il imprime cent fois le feu de sa passion sur son cou de neige, sur ses épaules blanches comme les lis, sur la pourpre de ses joues, sur les tresses noires de ses cheveux soyeux, qui se confondent avec les siens.

Pauvre Mariolizza ! faible créature ! elle a encore une fois oublié la terre entière.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Lipmann paraît à l'improviste, hors d'haleine, criant comme un fou :

— Princesse ! princesse ! l'impératrice est très malade !... depuis longtemps elle vous...

En apercevant le ministre du cabinet, il resta court, ne sachant que dire ; cependant il reprit vite son aplomb et continua, avec des hésitations de coquette, les yeux ironiquement en coulisses, regardant cet hôte imprévu :

— L'impératrice vous... demande depuis longtemps... on vous cherche partout... voici la seconde fois que je me présente chez vous... pardonnez-moi d'entrer dans un moment inopportun...

Le fourbe ne continua pas sa phrase ; sa bouche s'épanouit jusqu'aux oreilles ; celles-ci remuèrent comme celles d'un lièvre devant un chou.

La foudre tombant aux pieds de Wolinski l'aurait moins effrayé que l'apparition de cette figure. Aux paroles de Lipmann, sa poitrine se gonfla de colère, et le mot : gredin ! fut l'accueil fait au grand commissaire, au grand espion de la cour.

— Je ne sais qui Votre Excellence gratifie de cette épithète, dit celui-ci très-froidement en continuant de sourire. Il me semble que ce nom revient de droit à celui qui ravit à une pauvre jeune fille son plus beau trésor. D'après cela...

— Qu'entends-tu par ces mots, malheureux ? s'écria Wolinski prêt à le saisir au collet.

Il aurait étranglé le juif si Mariolizza, les mains croisées sur sa poitrine, ne l'eût arrêté d'un regard suppliant. Dans ce regard elle se mettait à ses genoux. En même temps, Wolinski réfléchit qu'une rixe au palais, dans la chambre de la princesse, attirerait un nouveau et irrésistible déshonneur sur la tête de la jeune fille, rendue déjà assez malheureuse par lui.

Lipmann se rapprocha de la porte, mais sans perdre son sang-froid et mesurant ses paroles :

— Ce que je veux dire, hein ? Il me semble que cela n'a pas besoin d'explication. C'est que moi, grand commissaire de la cour, j'ai trouvé Votre Excellence introduite comme un séducteur auprès de la demoiselle favorite de l'impératrice, et, hein ! que Sa Majesté en sera informée quand je jugerai à propos de rapporter.

— Qui voudra croire un juif baptisé... un flagorneur, un vaurien souillé de boue de la tête aux pieds !

— Il y a des témoins que je puis appeler, si vous le désirez.

Existe-t-il des paroles pour dépeindre les tortures d'une pauvre jeune fille dans la situation de Mariolizza ? Comme elle est tombée ! plus bas que de princesse à bohémienne !... Couverte de honte par l'apparition de Lipmann, sujet de dispute entre celui qu'elle aime par-dessus tout et un homme vil et méprisable qui tient son honneur entre ses mains. Ne sentant que son opprobre, elle sanglote ; elle ne songe ni au changement de l'impératrice à son égard, ni à son éloignement inévitable de la cour, ni à la pauvreté, ni même à son abaissement ; mais son ami peut souffrir ; à cette idée, elle oublie le sentiment de sa honte, elle se lève d'un bond, et sans laisser à Artemy-Petrowitz le temps de prononcer une parole, elle dit d'une voix ferme :

— Mensonge ! mensonge ! Il n'est pas coupable, je l'ai prié de me reconduire. Faut-il t'en dire plus, homme impitoyable ? Je l'aime, je dirai moi-même à l'impératrice que je l'aime ; je suis prête à l'annoncer à tout Pétersbourg, au monde entier !

— L'annoncer ! ce serait assez comique ! Je vous plains extrêmement, princesse. Votre Hautesse sait-elle *qui* elle honore d'une attention si bienveillante ?

Ce mot renfermait une ironie diabolique. C'était un de ces mots qui vieillissent de plusieurs années l'homme contre lequel ils sont dirigés ; de ces mots qui dessèchent le cœur, qui empoisonnent la vie ; un de ces mots dont le souvenir fait dresser les cheveux au milieu d'un festin, au moment où la coupe circule, — qui fait frissonner, même dans les embrassements de l'amour.

Mariolizza, la figure en feu, saisit convulsivement la main d'Artemy-Petrowitz, et ne put que répéter avec colère :

— *Qui* ? le sais-je ?

Wolinski, tremblant d'humiliation, craignant que Lipmann ne divulguât le secret de son mariage, sentant l'affreuse position où il avait placé Mariolizza, qui sacrifiait pour lui ce qu'elle avait de plus précieux, sa pudeur de jeune fille, furieux, abattu, céda à son ennemi. Il se tut.

Lipmann tenait, suspendu par un cheveu, un glaive sur la tête de Wolinski, et jouant avec ce glaive, il continua sur le même ton :

— Savez-vous que Son Excellence ne peut être votre époux ?

— Et pourquoi ? demanda Mariolizza avec une curiosité pleine de jalousie.

Le scélérat s'apprêtait à achever son ennemi ; il remuait déjà les oreilles en signe de triomphe ; mais ayant saisi au vol un regard terrible de Wolinski et un mouvement de sa main vers un candélabre en bronze, lisant dans ce mouvement et dans le regard qui l'avait accompagné une mort certaine, il se hâta de saluer humblement et de se retirer.

— Mais, dit-il, avec le temps, quand il sera nécessaire. Maintenant j'ai accompli l'ordre de Sa Majesté, et soyez convaincus que quant à présent tout ceci restera enterré dans ma poitrine.

Dès qu'il fut parti, Mariolizza, éperdue, se jeta dans les bras d'Artemy-Petrowitz.

— N'en aimes-tu pas une autre ? lui demanda-t-elle. Ne me trompes-tu point ? Oh ! parle plus vite ! On ne meurt pas deux fois.

Il la consola de son mieux, mentit, fit des serments, et, après avoir tranquillisé la malheureuse martyrisée par la jalousie, il la porta sur un canapé, baisa son front pâle, ses yeux remplis de larmes, et se hâta de fuir la scène déchirante, ouvrage de ses ennemis.

Mais à peine hors de la chambre, il rencontra une cohorte de pages, et plus loin, dans le corridor, un groupe de courtisans, au milieu d'eux Biren, l'air triomphant. Tous souriaient, et ce sourire infernal, qui alla jusqu'au cœur de Wolinski, fut le juste prix des fautes qu'il avait commises ce soir-là.

— Lâches ! dit-il assez haut pour que ses espions pussent l'entendre.

Il resta deux minutes devant eux, comme pour les provoquer à un combat honorable, et en les voyant s'éclipser pour toute réponse, il continua son chemin. Mais comment retourner jusque chez lui sans pelisse ? A qui pourra-t-il en demander une ? Quel prétexte donner ?

Il redemande que son équipage ; on lui répond que son traîneau est venu au palais ; mais que, comme on n'avait pu le trouver nulle part, on supposait le ministre parti, et le cocher avait été renvoyé.

Erikler, le beau et mince Erikler, le rencontre. Regrettant que la pelisse de Son Excellence ait probablement été renvoyée avec le traîneau, il offre la sienne ; Wolinski repousse avec dédain les services du neveu de Lipmann, dictés sans doute par la malice et la ruse.

Le ministre se dirige vers le palier, décidé toutefois à s'adresser à un valet sur la discrétion duquel il croit pouvoir compter, pour se procurer une pelisse. Sur ce palier stationne une femme tenant quelque chose :

— Est-ce vous, Artemy-Petrowitz ? demande-t-elle d'une voix mystérieuse.

— C'est moi, ma colombe (1). Que veux-tu ?

— La princesse vous envoie sa pelisse ; il fait nuit ; personne ne vous remarquera. J'attendrai ici que vous la renvoyiez.

Au milieu des sensations pénibles qui viennent l'accabler, Mariolizza ne pense qu'à lui, ne s'occupe que de sa santé. Que cette soirée ne soit cause d'aucun mal pour lui, c'est tout ce qu'elle désire. Elle ne songe en rien à elle-même, elle est prête à s'offrir aux traits dirigés contre lui.

Wolinski mit en souriant la pelisse, donna sa bourse à la messagère et la chargea de dire à sa chère et inestimable maîtresse qu'il lui baisait mille fois les pieds. En route, il se rappela ses amis du champ de Wolkoff.

Le lendemain la police lui renvoya sa pelisse.

Personne dans sa maison ne lui apprit qu'on y avait collé un papier contenant ces mots :

Payement de la même monnaie avec les intérêts du caux.

XX

LE VOILE

> Je regarde en silence le châle noir et mon âme glacée est navrée de tristesse.
>
> POUSCHKINE.

Le lendemain une bohémienne, repoussée du palais où elle voulait entrer, s'en retournait tristement, lorsqu'à quelques pas elle s'entendit appeler par son nom. Se retournant, elle vit une grande femme à l'air commun, qui lui faisait des signes avec son manchon en peau de chien.

Marioulla s'arrêta, chercha à se rappeler où elle avait vu ce visage de safran, cette coiffure faite d'un fichu brun foncé, cette pelisse jaune à grands ramages, ces yeux gris trouble, dans lesquels on lisait une tranquillité féline, cette tête qui paraissait posée sur un fil de fer. Oui, elle avait vu ce physique dans la maison de Wolinski, c'est sa *dame de charge*.

— Elle vient du palais... Peut-être apprendrai-je quelque chose concernant Mariolizza, pensa la bohémienne, et après s'être rapprochée de Podatschkena, elle lui demanda ce qu'elle désirait.

Podatschkena respira d'abord, essoufflée qu'elle était de sa marche rapide, et regardant si personne ne les écoutait, elle répondit, en mâchant un clou, comme une vache qui rumine :

— Grâces à Dieu, je n'ai besoin de rien ; c'est pour ton bien que je t'appelais.

— Je te remercie, ne fût-ce que pour l'intention ; permets-moi, ma colombe, de te demander de quoi il s'agit.

L'expression *ma colombe* sonna désagréablement, comme étant trop familière, aux oreilles de la dame, mais ayant en perspective d'entrer au palais, elle refoula cette offense dans son cœur, se promettant de la faire payer largement par sa fierté lorsqu'elle se nommerait madame Koulkowski.

— Tu vas, je crois, du côté de Viborg, reprit-elle d'une voix caressante.

— Oui, je vais à l'auberge.

— C'est mon chemin, ma chère, c'est mon chemin. Oh ! les tas de neige augmentent chaque année, mais c'est peu de chose, aussitôt mariée je les ferai enlever. Le malheur, c'est que tout va mal ; ce n'est pas pour rien que le blé a manqué et qu'il a gelé le double des autres années ! Les hommes sont devenus de vraies bêtes fauves, ils se dévorent les uns les autres ; ils se creusent des précipices les uns pour les autres. Tous ont oublié Dieu (ici la dame se signa). Pardonne, très sainte Mère de Dieu, si je me permets de juger le monde !

— Ce sermon ne m'annonce rien de bon, pensa Marioulla.

— Tiens, il n'y a pas besoin de chercher loin. Artemy-Petrowitz, que Dieu lui pardonne ses péchés ! voulait me manger vivante, avec les os même ; mais notre grande protectrice m'a défendue contre lui ; m'a élevée, moi indigne, au-dessus de mes services. — Je ne sais si tu en as entendu parler ; grâce à notre mère Anne Ivanowna, je vais bientôt m'unir par le mariage à un noble de première classe. Vois-tu, mon Petinka (2) est comme un prince, il approche l'impératrice, la petite chienne de Sa Majesté, et, s'il lui

(1) Expression familière employée très souvent en Russie.
(2) Diminutif de Pierre.

en prenait fantaisie, il pourrait faire bien du mal à Wolinski lui-même. Comme il est page, personne n'est rien pour lui. Ah ! oui, la mère ! si cela arrive, on arrachera au loup des larmes comme à une brebis. Jamais je ne me souillerai par une dénonciation... non, il pourra oublier que je... (ici notre dame de pique se mit à gesticuler avec son manchon). Ne vous pavanez pas tant, monsieur Wolinski ! je serai noble aussi, moi, et j'irai de pair avec votre fière compagne, et l'impératrice Anne Ivanowna me donnera la main et la duchesse même, l'épouse de Biren, me recevra en particulier.

Un sentiment d'ennui, mêlé de gaieté et de tristesse, assiégea Marioulla. Elle toussa impoliment deux fois, mais sans succès, pour interrompre le fil de ce discours.

— D'après moi, dit-elle, Artemy-Petrowitz est un homme comme il est rare d'en rencontrer.

Podatchkena poursuivit sans s'arrêter, comme si elle n'eût point entendu cette interruption louangeuse.

— Qu'il me dise un seul mot tant soit peu rude, je lui arracherai les yeux, et Petinka lâchera sur lui la chienne de l'impératrice, qu'il ose toucher à un seul de mes cheveux ! Ah ! oui, il vaut bien mieux pour nous être du côté de Biren... oui, que le Seigneur me pardonne, mais j'aimerais mieux perdre un nom honorable, être appelée négligente, sale, ceci, cela, plutôt que de ne pas voir la tête de mon ennemi sur le billot, et vivre, et vivre, et vivre...

Les yeux de Podatchkena roulaient dans leurs orbites ; sa tête en harmonie avec son manchon s'agitait de plus en plus vite, à mesure que sa colère augmentait ; enfin la voix lui manqua, elle toussa, fondit en larmes, et resta méante au milieu d'un monceau de neige.

— Je ne puis vous donner le nom de votre père, que j'ignore, ma bonne dame, dit la bohémienne avec impatience en la relevant, mais vous ne m'avez encore rien dit de ce que vous m'aviez promis.

La future grande mais pour le moment seulement longue dame, se dégagea du tas de neige en s'appuyant gravement sur la bohémienne, et après avoir repris haleine, elle continua :

— Ne t'impatiente pas, ma mère, ton tour arrivera. Aux grands vaisseaux il faut beaucoup d'espace, les petits doivent attendre que les grands soient passés. Vous autres bohémiens, vous êtes un peuple rusé, mais j'ai trouvé beaucoup de franchise en toi.

— Peut-être est-ce parce que j'ai du sang russe, repartit Marioulla souriant avec malice.

— Tu renfonceras bien profondément ton sourire, quand tu sauras ce que l'on dit de toi. Et toujours pour ton favori Wolinski, que le sort lui soit contraire, le misérable ! (Elle cracha, oubliant son clou.) Je poserai un cierge d'un mois devant l'image de la sainte Vierge de Tikwin. (Elle fit un grand signe de croix). Mère très sainte, souveraine, ne laisse pas longtemps ce scélérat sur terre... Ah ! ah ! mon clou ! où est-il ?

Elles s'arrêtèrent et se mirent à chercher dans la neige.

— Je ne puis marcher sans avoir un clou. On dit que la peste nous vient du pays des mahométans, d'où est la princesse Mariolizza.

La bohémienne trouva le clou et le lui donna.

L'attente dans laquelle la plongeait ce discours avait mis sa patience à bout. Podatchkena continua :

— Merci, ma mère, ma chère amie ; qui oserait faire de toi un objet de scandale ?... Aider un misérable, à tromper, à perdre une orpheline, une princesse encore ! Elle est chrétienne, quoiqu'elle soit étrangère parmi nous ; elle observe nos carêmes.

— Perdre ? c'est faux ! répartit Marioulla rougissant de colère.

— C'est aussi vrai que nous sommes en hiver et qu'il fait froid. Oh ! oh ! vous ne me tromperez pas ! je sais tout. Quant à toi, écoute, mon cygne, et ne m'interromps plus : l'impératrice se repose sur la princesse ; malheur s'il se trouve une plume mêlée au duvet de son oreiller et vous entraînez au tombeau, dans l'abîme, dans l'enfer, une sincère... Mais sais-tu bien où il t'entraînera ? sous la hache du bourreau en ce monde, et dans l'autre il te fera danser à la broche de Satan.

Ces mots firent monter le sang à la tête de Marioulla.

— Mais il promet de l'épouser ! dit-elle en bégayant.

— Que dis-tu ? Dieu me pardonne, tu deviens folle ! est-ce que nous vivons chez les Tartares ou chez les Turcs ? est-ce qu'on peut, ayant une femme vivante ?

— Une femme vivante ! exclama Marioulla demi-morte ; mais après une minute de réflexion elle partit d'un tel éclat de rire que Podatchkena se signa et se recula en frissonnant.

— Il n'y a pas là de quoi rire, ma mère.

— C'est que je vois que tu me prends pour une imbécile, dont on peut se moquer à son aise.

— Quelle dérision ! Je te parle comme chrétienne, par pitié pour toi, pour te tirer d'un danger imminent. Quant à Wolinski, le premier venu te dira qu'il est marié. Sa femme, Nathalie Andrewna, est en ce moment à Moscou, chez ses parents. Elle était tombée malade, mais le Seigneur l'a guérie pour son malheur, je crois. D'après moi, mieux vaudrait être morte que vivre avec un mari pareil. Ce n'est pas son premier crime ; le nombre de ses maîtresses est incalculable ; et elle, si tu la connaissais ! c'est la bonté même, c'est un ange sur la terre ! Et quelle beauté ! Il ne la vaut pas, à beaucoup près ; et comme elle l'aime, ce vaurien ! Combien de fois lui ai-je dit : « Abandonnez-le, Nathalie Andrewna. — Je ne le puis, chère Accoulina-Savichna, — car, ma chère colombe, elle me nomme toujours du nom de mon père. — Je ne peux pas ; l'abandonner me serait plus pénible que de renoncer à la lumière du ciel ! » — Aussi, si elle arrive, quel sera son chagrin !...

Marioulla ne respirait plus. Qu'est-ce que cela lui aurait fait si l'amant de sa fille eût été un mahométan et eût eu plusieurs femmes ? N'aurait-il pas aimé Mariolizza plus que toutes les autres ? n'aurait-elle pas été la première ? Mais en Russie, la bigamie est impossible, elle le savait (elle ne connaissait pas l'histoire et n'avait jamais vécu dans le grand monde. En Russie, l'amour de Mariolizza pour un homme marié, c'est sa perte.

— Marié ! c'est impossible ! pensa-t-elle, cherchant une lueur d'espoir. Comment ne l'aurais-je pas su plus tôt, il y a quelques semaines ?... Il peut avoir été marié à quelque Nathalie Andrewna et être veuf ! La dame ménagère vient d'être chassée de chez lui et cherche à se venger, c'est sûr !

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la maîtresse dame, s'accrocha des deux mains à sa pelisse, et dardant sur elle son œil unique, s'écria d'une voix stridente :

— Tu as menti !

On pouvait traduire ce peu de mots par : le cas échéant, tu n'en seras pas quitte ainsi... je te déchirerai en morceaux.

Podatchkena, effrayée, songeait déjà à s'arracher des mains de la bohémienne, quitte à leur abandonner sa pelisse jaune, lorsqu'elle aperçut un domestique de Peroquine qui se dirigeait de leur côté.

— Tu viens à propos, compère, dit-elle en le saluant profondément, tu vas me justifier. Artemy-Petrowitz est-il ou n'est-il point marié ? ne serait-il pas devenu veuf ?

Marioulla observait de son œil, de tout son être, avec toutes les forces de son âme, si la dame ne ferait pas au domestique quelque signe convenu d'avance.

Ce dernier prit une prise de tabac, examina flegmatiquement des pieds à la tête le couple si amicalement enlacé, et répondit :

— Qui peut le savoir mieux que vous, Accoulina Savichna, ma commère ? n'avez-vous pas grandi dans la maison de son Excellence ? ne l'avez-vous pas bercé, soigné ? n'avez-vous pas mangé du miel à sa noce et assisté au lever des nouveaux époux ? Cependant, puisque vous me questionnez, chère commère, afin, comme je m'en aperçois, de convaincre cette dame bohémienne, je ne refuserai pas de répondre : l'épouse légitime de Son Excellence, Nathalie Andrewna, est la sœur de mon maître ; et celui-ci a reçu hier une lettre dans laquelle elle lui annonce son arrivée pour ces jours-ci. D'après cela, il est présumable qu'elle est en bonne santé.

La malheureuse mère ne put se contenir davantage ; elle s'arracha les cheveux, déchira ses vêtements et s'enfuit, disant des mots sans suite :

— Ah ! ah ! quel homme !... vaurien !... misérable !... vendre sa... Marié !... débauché !... Seigneur, ne permets pas au scélérat...

La dame et le serviteur étaient encore à la même place quand la bohémienne revint sur ses pas, gesticulant comme une insensée, puis partit en courant dans la direction de la demeure de Wolinski, et ils la perdirent bientôt de vue.

— Que signifie cela ? dit le domestique en prenant tranquillement une prise.

La dame de charge ne répondit rien, et ils se séparèrent après avoir échangé un salut.

La bohémienne, effrayant tous les passants par sa figure et sa démarche désespérées, se rendait effectivement chez Wolinski. En route elle s'arrêta un moment, près de défaillir, épuisée de lassitude et de chagrin.

— Que je suis sotte de me tourmenter ainsi ! se dit-elle, tout n'est pas encore perdu, tout peut encore se réparer.

Mais arrivée au lieu de sa destination, derechef son courage faiblit. Elle monte lentement, pesamment l'escalier.

On l'annonce au ministre du cabinet ; il donne ordre de la faire attendre.

Elle l'entend dire au domestique d'aller au bazar. Elle voit le serviteur revenir. Puis on l'introduit dans le cabinet.

Son âme chancelle, ses jambes fléchissent, elle se tient

au mur, elle est forcée de s'appuyer contre la porte, sans quoi elle tomberait.

De l'intérieur une voix fait entendre ces mots :

— Ici, ici, Marioulla, entre.

Elle s'avance...

Wolinski est assis dans un fauteuil. Devant lui, sur une table, est posée une riche voilette.

Pauvre et malheureuse mère ! elle veut parler, elle sanglote. L'homme le plus insensible aurait senti son cœur se fendre en la voyant.

— Qu'as-tu ? qu'as-tu donc ? demanda Wolinski d'un ton préoccupé. Quelqu'un t'a-t-il offensée ?

Marioulla hocha la tête d'un air de reproche.

— Ce que j'ai ?... Où est ton honneur ? où est ta conscience ? Parle, boyard russe... as-tu un Dieu ?

— Je t'ai promis un voile pour le premier baiser...

— Garde-le pour mon enterrement ou pour le tien ! reprends aussi ton argent, il me brûle, il me déchire l'âme.

Elle tira de sa poche l'or que Wolinski lui avait donné à différentes reprises, et lui montrant un ducat :

— Regarde, lui dit-elle, il y a sur chacun d'eux la figure du diable avec ses griffes...

Et elle jeta tout à ses pieds.

— Es-tu devenue folle, Marioulla ?

— Considère-moi si tu veux comme une bohémienne sotte et insensée ; mais toi, boyard russe, je te le répète, où est ta conscience ? où est ton Dieu ? Que m'as-tu promis quand tu as voulu séduire une pauvre innocente jeune fille, quand mes mains impures t'ont aidé à acquérir ce trésor ? N'as-tu pas promis de l'épouser ? Et qui as-tu pris en témoignage !... Homme méchant, impie et sans conscience ! homme marié, tu as perdu une fille sans défense ; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement, et peut-être recevras-tu ta punition en cette vie...

Quoique troublé par les paroles de son accusatrice, Wolinski cherchait à conserver autant que possible un extérieur calme.

— Que t'importe que je sois marié ? dit-il, ce n'est pas toi qui es ma maîtresse !

— Ce que cela me fait ?... je ne suis pas ta maîtresse ?... voilà ce qu'il dit maintenant !... Mais si tu savais que je...

Elle s'arrêta éperdue ; elle se jeta aux pieds de Wolinski, les baisa en sanglotant et leva sur lui des regards suppliants. Mais à cet instant les forces l'abandonnèrent ; elle ne put soutenir plus longtemps l'étrange lutte de la nature avec le désir de voir sa fille conserver dans le monde la position qu'elle occupait ; elle n'osa pas se dire, elle, bohémienne, la mère de la princesse Lehemiko... et elle tomba en proie à des convulsions effrayantes.

Elle resta longtemps sans donner signe de vie. Après lui avoir fait reprendre ses sens on la reconduisit à l'auberge qu'elle occupait, recommandant qu'on ne la laissât manquer de rien, et donnant à cet effet la meilleure des recommandations, c'est-à-dire de l'argent. Mais quel bien-être pourra jamais compenser, pour la pauvre mère, le bonheur de sa fille ?

Wolinski ne pouvait s'expliquer la cause du profond attachement de la bohémienne envers la princesse Lehemiko ; il se souvint de leur ressemblance extraordinaire et flotta dans un vague soupçon.

Sa conscience le tourmentait d'autant plus qu'il était fermement convaincu de la sincérité de la passion qu'avait Mariolizza pour lui.

Depuis ce moment il entendit souvent retentir à ses oreilles ces mots :

— Impie ! tu es marié ! tu as perdu une jeune fille innocente ; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement !

Souvent, dans ses rêves, il entendait les sanglots de Marioulla, il la voyait suppliante à ses pieds. Il ne pouvait s'en délivrer !...

XXI

RÉCIT DE LA BOHÉMIENNE

> Pour satisfaire la curiosité de mes lecteurs, je ne remonterai pas jusqu'à l'arbre de la science du bien et du mal, mais seulement jusqu'à l'arbre généalogique orné d'une branche du nom de *minna*. Je m'empresse de commencer.
> MARLYNSKI

Pendant plusieurs jours consécutifs, l'infortunée Marioulla tenta, mais en vain, de parvenir jusqu'à la princesse Lehemiko.

Même durant les heures de la nuit glaciale, elle se postait en sentinelle devant le palais, essayant d'entrevoir, ne fût-ce qu'à travers une fenêtre, le visage de sa fille chérie, qui, hélas ! n'était par aucun instinct attirée vers le cœur de sa mère ; enfin la bohémienne apprit que la princesse avait été souffrante, qu'elle était rétablie, et que sa faveur continuait auprès de l'impératrice, ce qui lui apporta un peu de tranquillité. On se préparait au mariage de Koulkowski, pour lequel les bohémiens avaient été commandés pour égayer plus de trois cents invités.

Le compagnon de Marioulla, Basile le vétérinaire, continuait le trafic des chevaux, mettant des dents à ceux qui n'en avaient plus, rendant la vue aux aveugles, et faisant d'une vieille rosse un jeune cheval, tâchant de recevoir le plus d'argent et d'en donner le moins possible.

Au milieu de ces occupations qui sont inhérentes au sang des bohémiens, et qu'ils n'abandonneraient pas pour tout l'or du monde, Basile n'oubliait nullement sa compagne, objet constant de sa sollicitude. Lorsqu'il apprit le récent chagrin qui l'avait frappée, il s'ingénia à lui créer une série de nouvelles espérances.

Pourquoi Wolinski ne divorcerait-il pas, puisqu'il n'aimait plus sa femme ? Cela s'était déjà vu dans la sainte Russie.

Nathalie Andrewna était malade ; il se pourrait, pour le bonheur de Marioulla, qu'elle vînt à mourir !

L'impératrice ordonnerait peut-être à Wolinski d'épouser la princesse, qui l'aimait tant !

Et au fait, pourquoi Marioulla ne trouverait-elle pas l'occasion de remettre à l'impératrice une supplique qui dirait qu'après avoir promis d'épouser une jeune fille vivant sous l'aile protectrice de Sa Majesté, Wolinski avait nié à la pauvre bohémienne cette promesse d'alliance et avait trompé tout le monde ?

— Ne t'afflige pas, ma chère Marioulla, continua Basile ; détourne tes regards du passé ; regarde plutôt vers l'avenir. Il est vrai que la vieille jument hargneuse est toujours moins prompte à se réveiller que le jeune cheval fringant ! Mais, afin de conduire plus sûrement l'affaire, raconte-moi tout, à partir de l'époque la plus lointaine, dusses-tu commencer au cheval fabuleux qui sait tout, et à la fondation de Moscou, la ville aux pierres blanches. En un mot, apprends-moi comment ta fille est devenue princesse.

Les consolations de Basile ramenaient des lueurs d'espérance dans le cœur de Marioulla, et y renouvelaient la vie. La bohémienne berçait ses espérances, les caressait, les cajolait avec le soin d'un enfant pour sa poupée favorite. Elle ne pouvait donc refuser à celui qui les faisait naître le récit qu'il attendait.

La chambre où ils se trouvaient était triste comme une prison ; une chandelle l'éclairait faiblement ; sur les murs, noircis par l'humidité, deux nartis (1), servant tour à tour de lits ou de divans, étaient appendus.

S'assurant par un coup d'œil du côté de la porte, que personne ne pouvait l'entendre, elle commença en ces termes :

— Lorsque tu me connus à Jassy, tu pus encore juger de ma beauté, quoique j'en eusse déjà beaucoup perdu : le chagrin n'embellit pas ! Si tu m'avais vue à vingt ans, l'âge qu'a ma fille !

Une tribu de bohémiens nous engagèrent, mon père et moi, à entrer parmi eux. Cette tribu était de celles que l'on fait venir dans les réunions du monde ; ma voix, ma figure surtout, rapportaient beaucoup d'argent.

Nous parcourûmes la Russie, la Pologne et la Turquie ; partout je fus proclamée la plus belle, et partout l'on comblait nos vieilles femmes d'argent pour m'entraîner à mal. Mais ce que n'avait pu faire l'argent s'accomplit par la puissance des yeux noirs d'un prince moldave nommé Lehemiko. Il était jeune, beau ; par ses douces paroles, mon cœur fut enlacé comme par les filets d'un pêcheur, il fit taire ma raison. Je l'aimai...

Il me combla d'argent et de présents. Je ne pris pas l'argent ; je ne voulais que son amour ; avec ses présents je me parais pour lui seul. Puis vint le jour où, dans un coin de la tribu, sous une charrette, je mis une fille au monde. Mon père me maudit, me battit et exigea de l'argent.

J'allai trouver le prince ; je revins de chez lui avec de l'or pour mon père, et mon enfant baptisé, portant à son cou une croix bénie où étaient inscrits le jour et l'année de sa naissance, croix que porte encore maintenant celle qui fut ma petite Marioulla. Peu de temps après, la mère du prince ayant appris qu'il avait une bohémienne pour maîtresse, le força à épouser une demoiselle riche et de grand nom.

En me quittant il mouilla ma poitrine de ses larmes ; je pleurai amèrement aussi, croyant ne pouvoir survivre à

(1) Sorte de couchette suspendue, faite en planches.

cette séparation. Mais regardant ma petite Marioulla, je la serrai contre mon cœur, que cette étreinte calma.

De ce moment, elle devint pour moi le monde entier. Ses yeux étaient mon soleil, mes étoiles brillantes, mes pierres précieuses; son sourire était mes fleurs; sa santé était le but de toutes mes pensées; sa vie c'était ma vie!

J'avais été mauvaise fille, peut-être n'aurais-je pas été bonne épouse, mais Dieu m'avait créée bonne mère.

Ma fille ne manquait de rien; en me quittant, le prince m'avait laissé une forte somme.

Je chantais pour elle des chants dignes de bercer un enfant de roi.

Non seulement moi et mon père, mais la tribu entière en elle, faisait briller son unique œil, colorait ses joues, tremblait dans ses paroles.

Après quelques minutes de recueillement, elle reprit en soupirant :

— Après avoir pendant deux ans parcouru l'Ukraine et la Russie, et répandu l'argent en vraies princesses, nous revînmes en chercher à Jassy. Lehemiko m'aimait toujours, mais je refusai son amour. J'avais trop peur d'avoir un autre enfant, ou que je n'aurais pas aimé, ou qui aurait enlevé à Marioullinka une part de l'affection que je lui portais.

Lehemiko n'avait pas d'enfant de sa femme; les médecins avaient déclaré qu'elle ne serait jamais mère. La



Une tribu de bohémiens nous engagèrent, mon père et moi, à entrer parmi eux.

l'aimait. Je la nommais ma princesse, et tous l'appelaient ainsi. Mon idée fixe, c'était qu'elle ne pouvait devenir autre chose qu'une grande dame, peut-être même une sultane. J'aurais étranglé qui m'eût dit le contraire.

Lorsque nous voyagions, Marioullinka (1) désignait-elle du doigt une jolie fleur, c'était à qui se précipiterait pour la lui apporter. Montrait-elle un papillon, tous les enfants s'élançaient à sa poursuite. Et quand, sous un beau ciel, nous dressions notre tente, il fallait voir comme jeunes et vieux la servaient à l'envi! Et combien elle était déjà belle de distinction lorsque, appuyée sur son oreiller blanc, parée de rubans et de bijoux, elle jetait de ses petites mains du pain, des bonbons et parfois de l'argent aux gens sales et déguenillés qui l'entouraient.

La bohémienne s'arrêta, et son bonheur passé rayonnant vieille princesse était morte. Il me supplia de lui donner Marioullinka, me jura qu'il l'adopterait et lui laisserait tous ses biens; que dans le cas où je refuserais, je n'aurais plus rien à attendre de lui, et que nous pourrions nous traîner misérablement par le monde. Je tombai à genoux et joignis les mains; donner ma fille, c'était donner ma vie!

Mais aussitôt mon imagination me montra Marioullinka la princesse, la reine de la tribu, ayant des vêtements usés, du pain dur à la bouche. Quand je la vis en vraie mendiante, exposée aux injures des autres bohémiens, mon âme se révolta. Les guenilles! la vie errante! les sarcasmes! le besoin! et ce qui l'attendait encore au delà!...

Ces pensées se heurtaient dans mon cerveau, qu'elles ébranlaient.

Quand vint la nuit et que mon enfant bien-aimée fut endormie, je l'enveloppai, l'arrosant de mes larmes, et l'emportant dans son berceau, je sortis en courant de la tribu.

(1) Diminutif.

Suivant les instructions que j'avais reçues, je déposai le berceau et une lettre au milieu des fleurs d'un parterre qui s'étendait sous les fenêtres de la demeure princière.

Ma séparation fut déchirante. A peine éloignée d'une dizaine de pas, je revenais précipitamment. Enfin eut lieu l'effort suprême : j'entendis en m'en allant les cris de mon enfant, et... je poursuivis mon chemin !...

Par la lettre et d'après les quelques mots de Marioullinka, on devait penser qu'elle était de haute naissance, qu'elle avait été volée par des bohémiens, qui, faute de moyens pour l'entretenir, l'abandonnaient.

Ce qui avait été prévu arriva.

L'excellente princesse demanda à son mari la permission de garder l'enfant envoyé par le bon Dieu.

A dater de ce moment, Marioullinka devint Mariolizza, puis fut élevée au rang de princesse Lehemiko.

En apprenant son bonheur, ma douleur se calma. Je me fixai à Jassy, dans un quartier retiré. J'apercevais souvent ma fille se promenant avec *sa mère ;* mais j'avais toujours soin de me cacher pour ne pas être remarquée, même des domestiques de la princesse, car Mariolizza me ressemblait déjà beaucoup, ce qui était du reste une joie pour mon cœur.

Une fois, il était juste minuit, je me réveille en sursaut par une douleur aiguë ; en ouvrant les yeux, je m'aperçois que ma chambre est éclairée comme en plein jour. Je me précipite vers la fenêtre, et que vois-je ?... la ville en feu ! les flammes s'élevaient comme des langues ensanglantées.

— Dieu ! Mariolizza ! m'écriai-je. Et à peine vêtue je m'élance dans la direction de sa demeure.

La ville bout comme une chaudière, les toits se soulèvent, les vitres se brisent, les flammes se débattent dans une fumée épaisse, la foule crie, le tocsin sonne ; mais plus haut que tout cela une seule voix se fait entendre dans mon cœur : Sauve ta fille !

Folle de terreur, je cours vers la maison du prince ; je me fais jour à travers l'encombrement des portes ; j'arrive à l'escalier encombré de meubles et de caisses, et j'aperçois un janissaire, les mains ensanglantées, qui emmène une petite fille... C'est elle !... Je la saisis, poussant de toutes mes forces le janissaire, qui roule sur l'escalier. Mariolizza se cramponne à moi ; je l'emporte jusque dans la rue, et... ce qui se passa ensuite, je l'ignore complètement.

Tout ce dont je me souviens, c'est que je fus longtemps malade, et que ma première parole, dès que j'eus la force de desserrer les dents, fut pour m'informer de la jeune princesse Lehemiko.

Personne ne sut me dire ce qu'elle était devenue. On m'apprit que son bienfaiteur avait été brûlé ; que sa femme, déjà si faible, avait succombé à l'effroi...

A ces nouvelles, ma tête s'égara.

J'interrogeais tous les passants ; je courais du matin au soir au milieu des décombres, cherchant ma fille parmi les cendres, les pierres, les poutres calcinées.

Enfin, j'apprends que le janissaire l'avait vendue. Mon enfant vendue !

Des parents du prince Lehemiko avaient donné au janissaire une forte somme d'argent pour qu'il emmenât l'enfant très loin, et il était parti avec elle.

— Je me mis à sa poursuite jour et nuit. Enfin je le rejoignis à Khotin, et là, après m'être entendue avec Mariolizza, qui avait alors dix ans et était douée d'une intelligence extrêmement développée pour son âge, je donnai à la propriétaire de l'appartement qu'occupait le janissaire tout l'argent que j'avais sur moi. Avec l'aide de cette femme, je parvins à enlever ma fille.

Mais je ne savais plus où aller ; craignant les persécutions, je me rendis chez le pacha de Khotin et le priai de prendre Mariolizza, de l'élever pour en faire plus tard sa maîtresse ou de la donner au harem du sultan. A cette dernière idée je la voyais toujours parvenant à un très-haut rang.

Le pacha la garda et l'aima comme si elle eût été sa propre fille. Elle fut très bien élevée chez lui, d'après les lois de Mahomet.

Plus d'une fois je l'aperçus par la fente d'une porte ; plus d'une fois je l'entendis chanter. Sa douce voix me pénétrait l'âme et me faisait tant de bien, que j'aurais voulu mourir en l'écoutant ! Et ma fille ne se doutait pas qu'un simple mur la séparait de celle qui était sa mère ! Que dis-je ? un mur ! Alors comme aujourd'hui, la distance qui nous séparait était bien grande !..

Le pacha vieillissant, il eut l'idée d'offrir Mariolizza en cadeau au sultan, qui certes n'avait jamais vu beauté pareille.

Mais sur ces entrefaites, les Russes arrivèrent à Khotin. Mariolizza, captive, fut envoyée à Pétersbourg.

Je partis à sa suite, toujours à sa suite ! c'est là qu'où elle sera je laisserai mes os ; quand je mourrai, mon âme encore planera sur elle ! et jamais ma fille ne saura tout ce que j'ai fait ; elle gardera dans son cœur le souvenir d'étrangers, et jamais elle ne se souviendra de sa mère !...

La narratrice essuya les larmes qui tombaient du seul œil qu'elle avait.

Le gros bohémien toussa, toussa, et se détourna pour cacher celles qui inondaient son visage si impassible habituellement.

XXII

> Pas plus loin, mais en arrière, baron !
> la nécessité nous fait pèlerins, nous faisons trois pas en avant et deux à reculons.
> MARLYNSKI.

Le temps, après avoir été moins rigoureux dans la matinée (ce qui détériora légèrement la maison de glace), recommença vers le soir son jeu, ainsi qu'un homme cruel et fort dans ses heures de gaieté. Tantôt on recevait d'énormes grêlons sur le nez, ou bien le vent vous coupait la figure, ou bien encore des flocons de neige vous rendaient littéralement aveugle. Puis les fils neigeux devinrent plus serrés et formèrent un écheveau que le grand dévideur pelotonna du ciel à la terre, avec une telle rapidité que cela donnait le vertige à regarder. Près des murs, la neige tourbillonnante s'arrêtait en monceaux. Faisant trembler les vitres, le vent, avec des gémissements plaintifs, demandait à entrer dans les maisons ; les girouettes criaient sur les toits. En un mot, la nature se livrait à de telles absurdités, qu'on aurait cru voir un mélange de Français et de Novgorodiens.

Il n'était donc pas étonnant que, par ce temps sombre et effrayant, un temps à la Byron, aucun habitant de Pétersbourg n'osât mettre le nez dehors. Pas un habitant, disons-nous : cependant, entre les écuries de Guertzoff et la demeure du conseiller intime Chtchourkoff, devant les ruines d'une maison brûlée, deux hommes marchaient en sens inverse.

L'un paraissait venir du royaume des Lilliputiens, l'autre du pays des Géants. Chacun d'eux toussa doucement deux fois, et après ce signal de reconnaissance, ils s'avancèrent vers un tuyau placé au milieu du mur. Ils se heurtèrent presque l'un l'autre en se cherchant toujours. Enfin le grand se cogna à la tête du petit, se baissa, lui prit la main, et dit en soupirant :

— Eh bien ! mon ami ?

— C'est une véritable partie d'échecs que nous jouons, répondit l'autre avec le même soupir, levant une main à la hauteur de son œil, pour serrer celle qu'on lui tendait. Nous faisons deux pas en avant, puis nous sommes contraints de reculer. Tenons-nous-en à notre première position, et alors, selon toutes les probabilités, nous ferons échec et mat.

— Oh ! l'affaire n'est pas encore complètement désespérée, interrompit le grand ; il est vrai que, par sa précipitation, il nous a ôté des mains les armes dont dépend son succès et le nôtre ; il se fâche, se dépite, et, malgré cela, on ne peut se séparer de lui ; il a tant de noblesse !

— C'est vraiment une noble nature, mais une tête folle ! reprit son interlocuteur d'un ton pénétré, et j'aurais pu l'abandonner si...

— Si tu ne l'aimais autant, n'est-il pas vrai ? Je le plains, mais ne lui porte pas moins d'affection que toi. N'était cette maudite passion pour la princesse, l'histoire de cette maudite soirée, nous aurions vite repris le dessus.

— L'impératrice le sait-elle ?

— Pas encore. Des événements de cette soirée, rien n'a transpiré, pas plus que si elle n'avait point eu lieu. Guertzoff a ordonné sévèrement que personne n'en ouvrît la bouche : celui qui a vu ou entendu est censé n'avoir rien vu, rien entendu. Il se ménage un accusateur précieux pour s'en servir quand l'occasion sera venue. C'est pourquoi j'ai lié momentanément les mains du favori, prêtes à lever la cognée. Je lui ai fait souffler à l'oreille, par qui de droit, qu'il se tramait à Pétersbourg quelque chose comme une révolte, dont les moines et religieuses cassés et amenés ici par son ordre étaient les moteurs.

Effectivement le soir même, en rentrant chez lui, il reçut la nouvelle que des colonies entières s'enfuyaient à l'étranger, dans la crainte que son acte de cruauté ne se renouvelât. Sa méchante âme eût à travailler, car il fallait organiser les choses de façon à ce qu'elles n'arrivassent point aux oreilles de l'impératrice.

Et pendant ce temps je me prépare les voies pour arriver à Sa Majesté. Aujourd'hui j'ai été lui présenter un rapport, et elle m'a questionné sur quelques points avec beaucoup de bienveillance. Que j'aie seulement le temps de me consolider dans ses bonnes grâces, de surpasser en finesse l'archifripon, et tu me verras lancer un rapport qui lui donnera aussi chaud que de la poix bouillante.

— Et la princesse ?

— La princesse a été souffrante, probablement de l'idée que l'impératrice et toute la cour savaient la visite nocturne, que la ville en jasait. Ce qui prouve que ni l'éducation du harem, ni les scandaleux exemples du siècle, ni même la peur ne peuvent éteindre chez une femme le sentiment de la honte, tant que cette femme n'est pas tombée dans la boue.

Cependant les affectueuses caresses de l'impératrice, qui vint la voir le lendemain, le profond silence qui régna sur les événements de cette malheureuse soirée, les attentions, le respect dont elle se retrouva comme auparavant entourée, ranimèrent son courage. Mais ce qui, je crois, contribua le plus puissamment à sa guérison, furent de bonnes nouvelles de Wolinski.

Tu sais que l'impératrice le fit appeler; tout le monde crut que l'histoire des torches lui en attirerait gros ; néanmoins tu as entendu dire comment il avait été reçu.

— Il m'a lui-même raconté qu'à son entrée l'impératrice lui avait fait du doigt un gracieux signe de menace, puis lui avait donné sa main à baiser en disant :

— Celui qui se souviendra du passé sera banni de ma présence.

— Je crois que ces paroles ne concernaient pas uniquement les torches, mais aussi la statue de glace. Elle soupçonne dans l'histoire de cette poupée quelque chose de nuisible à son favori, et par l'oubli du passé elle entend rapprocher les rivaux.

— Quant à moi, les paroles clémentes de notre Courlandaise ne font qu'accroître en moi l'envie de donner à l'affaire un fameux coup d'épaule.

Parmi ce dialogue, la neige s'était amoncelée et tourbillonnait avec tant de fureur autour des interlocuteurs qu'il leur devenait difficile de lutter de force avec elle ; on se serait cru sous la pression d'un manteau de plomb.

— Garantis-toi de la neige, mon ami, dit le plus jeune, la parole et les mouvements embarrassés, je crains qu'elle ne nous engloutisse avant peu.

— En tout cas, elle commencera par toi, répondit l'autre, retirant en riant son petit ami de sa coquille de neige.

— Eh bien ! cette position fâcheuse a considérablement éclairci mon imagination ; j'ai une idée magnifique, lumineuse.

— Je serais curieux de la connaître.

— Il me vient la fantaisie de continuer ce que les adversaires de mon patron ont si bien commencé ; en un mot, d'aider les amoureux.

— Les aider ? tu perds la tête !

— Dis plutôt que j'ai découvert une véritable mine d'or. Oui, oui, il faut les aider.

J'ai commencé par employer toute mon influence, toutes mes forces, tous mes raisonnements pour détacher Artemy-Petrowitz de sa funeste passion et le ramener au sens commun ; j'ai échoué. Maintenant je vais faire comme Biren, je soufflerai sur ce feu. J'ai presque la certitude que notre maître n'est rivé à la Moldave que par les chaînes de la sensualité. De son côté à elle, c'est différent, Mariolizza a pour lui un de ces amours dont on peut tout attendre. Avec cet amour-là je puis construire une échelle capable de nous faire monter non seulement jusqu'à l'impératrice, mais jusqu'au ciel.

La voix du jeune homme tremblait somme sous la puissance de l'inspiration.

— Une pauvre idée ! dit l'autre en soupirant : que ne fait-on pas de toi ? on te trompe, on te pervertit, on te perd ! Deux partis opposés agissent naturellement chacun pour son avantage ; on te prend, on te lance comme une monnaie qui a cours dans les deux pays ennemis, pour que, de ton côté, tu précipites les événements. Voilà ce qu'ils font de toi, quelle mission !... Puis une belle et luxuriante fleur de la nature, que l'on devrait se contenter d'admirer, est sans pitié effeuillée par les combattants, qui cherchent en elle un poison pour en user l'un contre l'autre !...

Non, mon ami, je ne connais pas encore à fond tes projets, mais s'ils sont vils, laisse-les aux gens méprisables.

— Ne te livre point aux jugements téméraires, sage précepte que tu as oublié ! Rappelle-toi, premièrement, que nous n'agissons pas en vue de la gloire d'un seul homme, mais que c'est pour une nation entière que nous travaillons ; deuxièmement, que la princesse s'est totalement perdue dès l'instant où elle a aimé Wolinski ; on peut la plaindre, mais il est trop tard pour la sauver. Dieu en personne ne viendrait pas à son secours !...

J'ai compris cette femme en lisant sa première lettre, en la voyant pour la première fois. C'est une de ces natures à se brûler de son propre feu. L'amour est sa vie. Toutes les aspirations, toutes les forces de son cœur se sont concentrées sur Wolinski ; lorsqu'elles n'auront plus ce but, c'est que Mariolizza aura cessé de vivre. Son amour pour Artemy-Petrowitz est son unique mobile, je te laisse à penser quelles en seront les suites !

C'est pourquoi la plus simple logique nous démontre que, s'il n'est pas en notre pouvoir de rendre cette position belle et enchanteresse, ce dont nul ne peut douter ; que s'il nous est impossible d'épargner au cœur de la princesse le chagrin et le coup cruel que la destinée lui prépare, nous pouvons profiter de sa passion pour avancer considérablement nos affaires sans qu'il y ait en cela rien de vil ni de méprisable.

— Chut ! j'entends des voix.

Les deux interlocuteurs prêtèrent l'oreille, en proie à une anxiété évidente.

— Ce n'est rien, dit le petit, c'est le vent qui souffle.

— Comment, ce n'est rien ! pour Dieu, tais-toi !

En effet, au bout de quelques instants, leurs oreilles attentives saisirent des lambeaux de phrases

— Ici... voici leurs traces... Je les ai perdues... et toi ?... comment donc !... ce n'est pas la première fois... Encore de nouvelles traces. Par ici, par ici... ils ne m'échapperont point.

Ces derniers mots arrivèrent très-distinctement à nos deux amis, qui, regardant à travers les fentes du mur, virent des ombres se mouvoir.

— C'est la voix de mon oncle, dit le plus âgé ; nous sommes pris !

— Que faire ? il nous est impossible de sortir de cette impasse sans aller droit à sa rencontre. Si je parvenais à grimper jusqu'à cette fenêtre, je sauterais dans le jardin de Chtchourkoff.

— Tu te blesseras !

— J'aime mieux cela que de tomber entre ses mains ; mais toi ?

— Quant à moi, j'attends mon secours du ciel ! monte vite sur mes épaules, et advienne que pourra. En avant.

Pendant que le grand parlait, le petit était à l'action. Des mains, il passa aux épaules, des épaules sur la tête de son compagnon, et atteignit le mur, où, agile comme un chat, il grimpait toujours, s'aidant des moindres saillies ; le moment de la délivrance arrivait, la fenêtre n'était plus qu'à une légère distance. Mais, ô malheur ! le manteau du pauvre jeune homme se prend dans un crochet de fer, il tire, il tire, pas moyen de se dégager ! impossible qu'il se serve de ses mains, car s'il en détache une de son point d'appui, il tombera infailliblement ! L'idée de pendre au mur comme une chauve-souris aux ailes déployées le couvre d'une sueur glacée... il n'entrevoit aucune issue à sa fâcheuse position, il porte son gibet sur son dos !

La partie des ruines où les deux amis avaient tenu leur conciliabule s'éclaira subitement, et à travers la poussière argentée de la neige qui continuait à tomber, se dessina d'un côté la position vraiment digne de pitié du pauvre Zouda, et de l'autre, la tête de Lipmann ; ses cheveux roux sortant en mèches indisciplinées de son chapeau noir, donnaient à sa personne un air tant soit peu sauvage. Il avait la bouche ouverte, et le regard d'un douanier prêt à immoler sa victime. Puis le grand et mince Erikler avec son nez de bécasse.

Pour compléter ce coup d'œil, on voyait, précédant Lipmann, une sorte d'individu coiffé d'un palachem, qui tenait une lanterne, et à quelques pas en arrière, des paysans armés de longues perches, semblant prêts à assommer, s'il y avait lieu, ou à précipiter dans les jardins illuminés de la Néva quelque poisson bipède.

— Quoi ! c'est vous, mon neveu ? exclama Lipmann qui tenait en main une véritable massue.

— Vous voyez bien que c'est moi, répondit le secrétaire du cabinet ministériel en soufflant de toutes ses forces sur la lanterne, ce qui replongea dans l'ombre les personnages de cette scène, digne en tous points d'un palais magique. Faut-il donc encore vous répéter que c'est moi, mon oncle ? Mais pourquoi, ajouta-t-il en baissant la voix, arrivez-vous, avec votre insupportable escorte, me renverser dans ma meilleure position ?

— Que voulez-vous dire, monsieur Erikler ? Je ne vous comprends pas, n'étant nullement doué de divination.

— Vous me comprendrez tout à l'heure.

En disant ces mots, Erikler saisit la perche de l'un des paysans, s'élança vers le mur auquel était attaché l'infortune Zouda, et grâce à ce moyen de sauvetage, le pauvre jeune homme, délivré de ses liens, rendu à sa liberté de mouvements, fut en deux bonds sur la fenêtre, de laquelle une nouvelle culbute l'envoya droit dans le jardin de Chtchourkoff.

On entendit le bruit d'un objet qui tombe, puis plus rien

Est-il blessé? est-il encore vivant? est-il enfoui sous un monceau de neige? Dieu seul le sait.

— Qu'est-ce qui tombe? demanda Lipmann d'un ton soupçonneux.

— N'entendez-vous pas que c'est un homme? répondit le neveu en jetant la perche au paysan. Après tout, s'il meurt le malheur ne sera pas très-grand : j'ai fait du moins envers lui tout ce que ma situation critique me permettait, se dit Erikler.

Puis se rapprochant de Lipmann :

— Allons-nous-en, mon cher oncle ; je vous conterai cela en route, car votre cortège pourrait nous entendre, ce qui nuirait, par votre faute, aux intérêts de notre protecteur

Lipmann fit un signe de commandement, et ses hommes se mirent en marche l'un derrière l'autre, non sans s'être plus d'une fois laissé choir avant de sortir définitivement de ces obscures ruines.

— Ah ! mon oncle, mon oncle ! fit Erikler d'une voix émue, en tenant Lipmann par la main, après les soucis, les inquiétudes, les peines qui m'ont fait perdre le repos et la santé, après mes efforts incessants pour cacher votre incapacité à Guertzoff et à l'impératrice, qui a lu aujourd'hui encore un mémoire que vous êtes censé avoir écrit et rédigé, après tout cela, vous vous mettez à m'espionner !...

Et, ne permettant pas à l'oncle de l'interrompre, il continua :

— Savez-vous qui était avec moi?

— Non.

— Zouda.

— Zouda ! Depuis quand êtes-vous liés ensemble?

— C'est la troisième entrevue que j'ai eue en cet endroit avec lui.

— C'est cela, c'est à peu près cela ! Mon véridique espion est venu m'annoncer tout à l'heure que pour la seconde fois deux hommes se rendaient ici ; et alors je... suis accouru... ne pensant pas vous rencontrer... Mais aussi, pourquoi ne pas m'avoir prévenu?

— Parce que je ne voulais pas vous livrer le fil de mes idées avant de les avoir nouées d'un nœud indissoluble. Croyez-moi, la chose que je médite est un coup de maître, qui ne fera honte ni à vous ni à moi, et je veux mourir si Guertzoff ne me saute pas au cou dans les transports de sa joie. J'ai si bien mené mon ennemi, qu'il me met déjà les doigts dans la bouche... Ah ! ah ! ah ! Entendez-vous, dans le jardin de Chtchourkoff, les formidables chiens qui aboient, et savez-vous que chacun d'eux est assez fort pour terrasser un ours? Je serais fâché pourtant qu'ils ne me laissassent rien de mon fripon ! Non, non, mon petit ami, de toute façon je vous dévorerai, toi et ton insolent Wolinski. Si je n'arrive pas avant lui, c'est que je suis indigne du nom d'Erikler et des faveurs qui m'attendent ; c'est que je suis un niais, un corbeau, un homme digne de ramoner les cheminées.

Seulement, mon oncle, je vous prie, vous supplie de ne point entraver ma marche Si je gâte les affaires, je vous permets de me conduire à la potence, au billot, où vous voudrez...

Erikler s'exprimait avec une si profonde conviction, sa figure étincelait d'une joie si cruelle ; il démontrait ses plans d'une manière si nette, si précise, que le cœur du vieillard s'agita comme la poussière que l'on voit danser dans un rayon de soleil Ses longues oreilles remuèrent comme des cymbales auxquelles un musicien vient de donner l'impulsion, et serrant la main de son neveu avec l'expression d'un tigre caressant son petit :

— Pas un mot de plus, mon cher, pas un mot de plus, je ne vous soupçonnerai jamais : ce serait me soupçonner moi-même. Vous êtes la seule joie, l'unique consolation de ma vieillesse ; il me semble que je ne mourrai pas tant que je me r[illegible] en vous ! Si j'avais su ! oh ! oh ! quel est celui qui ne se trompe pas ? je n'aurais pas amené ici ces imbéciles : je n'aurais pas écouté leurs fables qui pèsent maintenant à mes oreilles comme des poids de quarante livres.

— Hola ! écoutez ! cria Lipmann à ses subalternes, si un seul d'entre vous s'avise de dire que j'ai rencontré mon neveu dans ces [illegible] de ruines, alors... regardez... il indiqua la Néva... dans un sac... et à l'eau !...

Après ce discours [illegible], l'oncle et le neveu se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

XXIII

LE SINGE DE GUERTZOFF

Un moucheron tomba avec un chêne,
Et l'on entendit un formidable bruit.
(Vieille chanson russe.)

Dans une vaste salle, faiblement éclairée par les lueurs rouges d'un feu ardent, un vieillard appuyé sur un cotcherga (1) était debout près du poêle. Son costume se composait d'une calotte de soie rouge, d'une veste de coutil à raies bleues, d'une culotte d'étoffe rose, dont les boucles détachées laissaient flotter sur ses mollets des bas de soie gros bleu, allant se perdre dans des pantoufles vertes ; il portait en outre un petit tablier blanc.

A première vue, un pareil accoutrement porte vivement à la gaieté ; mais on lit sur le visage de cet homme bizarre tant de loyauté chevaleresque, de quiétude, d'honneur, de bonté, que l'ironie, prête à paraître, se refoule au fond du cœur. Rien que par son sourire on sent chez ce vieillard une âme encore jeune. Il est là, plongé dans de calmes pensées, tournant entre ses doigts son cotcherga, à l'aide duquel il remue les charbons du foyer, et s'interrompant de temps à autre pour faire un signe de tête amical à quatre chiens de race polonaise, tous de même couleur, groupés autour de lui. On peut juger de la bonté de cet homme rien qu'en voyant l'égalité avec laquelle il distribue ses caresses à chacun de ses amis, pour ne pas faire naître de jalousies.

Tout paraît désert autour de lui ; cependant lorsqu'une bûche se sépare bruyamment en flamboyant, sa solitude se peuple tout à coup. Princes, rois et reines en costumes d'apparat se montrent à l'horizon, jetant de leurs modestes cadres jaunes, ainsi que d'une croisée, des regards curieux dans cette pièce immense. Les yeux de Jean Grosna paraissent vouloir tout dévorer, et sa barbe noire a l'air prête à s'agiter avec ses lèvres pour prononcer le mot prince !

Pendant que cette nombreuse société visite notre original, il est au milieu d'eux, entouré de clarté, tenant sa cotcherga, comme un sorcier qui de sa baguette magique évoque les ombres des défunts. Le gland de sa calotte de soie brille ainsi qu'une étoile sanglante. Tout à coup les habitants de l'autre monde s'évanouissent ; la salle rentre dans son obscurité première ; le vieillard se retrouve de nouveau seul avec ses chiens et livré à ses calmes pensées.

Dans une chambre attenante, qui est probablement l'antichambre, un homme lit en épelant un livre de prières. Que de peine doit donner ce travail ! et pourtant le son de sa voix indique la satisfaction. Répétant chaque syllabe plusieurs fois, il les aligne, il en jouit comme de la meilleure nourriture qu'il ait jamais eue.

Ivan ! cria de la salle le vieillard.

Un profond soupir se fit entendre derrière la porte, indiquant le regret qu'éprouvait le lecteur forcé d'interrompre sa lecture édifiante ; en même temps entra dans la salle un homme âgé, à l'air respectable, dont l'habillement dénotait un domestique de bonne maison.

Il se tint debout, les mains croisées sur un ventre assez proéminent, attendant humblement ce qu'on voudrait bien lui dire ; la demande ne se fit pas attendre.

— Le cuisinier est-il guéri ?

— Comment, guéri? mais, monsieur, il boit de nouveau à la coupe de mort.

L'original que nous reconnaissons pour le maître de céans, parut choqué de la réponse.

— Pour vous ils sont tous ivres et toujours ivres, dit-il Il est sûrement malade ; faites-lui boire de la menthe, du thé de framboise, quelque chose enfin qui amène la transpiration

Le domestique hocha la tête et répondit d'une voix émue :

— Vous gâtez tous vos gens, monsieur ; sur cinquante serviteurs vous n'en avez pas un pour brosser vos habits, apprêter votre dîner ou atteler votre voiture.

— Et toi, Ivan?

Le ton dont ces trois mots furent prononcés signifiait : — Toi, mon cher Ivan, ne les remplaces-tu donc pas tous?

Il n'y eut pas de réponse. Ivan fit la moue que fait à son amoureux une femme coquette, et toujours en silence agita ses doigts sur son ventre.

(1) Longue tige en fer qui sert à faire le feu dans les poêles russes.

Le maître continua à développer son idée

— Et toi, ne m'as-tu pas fait mon dîner? quand nous étions en marche, ne m'as-tu pas servi de cocher? n'as-tu pas brossé mes habits?

— Je serai toujours trop heureux de vous servir, tant que mes forces me le permettront ; mais si je venais à mourir

— Allons, allons, Leontewitz (1) ne me donne pas d'idées noires.

Une ombre de tristesse se répandit sur le doux visage du maître ; il eut un moment de saint recueillement, puis, se remettant, il dit d'une voix ferme :

— Eh ! n'ai-je donc pas aussi mes mains?

— Ainsi vous voudriez, monsieur, faire vous-même l'ouvrage d'un valet? On n'a jamais entendu pareille chose! n'en seriez-vous point honteux vis-à-vis des boyards vos frères?

— Le travail n'est point honteux, il n'y a de honte que dans une action déloyale. Les saints Pères eux-mêmes ne travaillaient-ils point à la sueur de leur front?

Cette comparaison eût été concluante envers tout autre qu'Ivan, mais celui-ci, lissant de la main les mèches rebelles de ses rares cheveux, répondit :

— Les saints Pères ne possédaient pas cinquante domestiques et plusieurs centaines de paysans, que Dieu et l'empereur vous confient comme étant vos enfants ; et ces enfants vous les laissez s'adonner au mal, oublier Dieu, vous oublier ! C'est un péché d'être trop faible. Oh ! oh ! maître, il est parfois juste et équitable d'employer la verge ou la parole ne fait rien.

— Tu oublies que Wolinski et moi, nous nous sommes promis de ne jamais employer de châtiment corporel?

— C'est chose facile pour Artemy Petrowitz, car, soit dit sans le juger, il aime beaucoup à courir, et ses gens vivent en vrais moines ; vous vivez comme un ermite, et les vôtres...

— Voyons, assez, assez, Leontewitz, va replonger ton cœur dans le psautier.

Leontewitz retourna à la place qu'il occupait d'habitude, et se remit à sa lecture avec une nouvelle ardeur.

Le maître, la tête couverte de son inséparable calotte rouge, recommença de tisonner avec un air de béatitude. Mais le serviteur n'avait pas eu le temps d'épeler une ligne, qu'il entendit derechef :

— Ivan !

En un clin-d'œil Ivan fut dans la salle, la tête inclinée, les mains croisées

— As-tu donné un petit rouble... tu sais... à celui qui est venu hier?

— Non monsieur.

— Alors, porte-le-lui, ou envoie-le-lui demain.

— Je ne le porterai ni ne l'enverrai, monsieur.

— Mais, du moment que je t'en donne l'ordre?

— Vous ordonnez une dépense inutile.

— Puisque telle est ma volonté !

— Je n'en ferai rien, monsieur, c'est un ivrogne qui dépense votre argent au cabaret ; à un fainéant donner un rouble !

— Ce n'est pas ton argent

— Je le sais, monsieur ; mais pourquoi me confiez-vous la garde de vos revenus?

Il y eut une minute d'un silence irrité Mais les arguments d'Ivan étaient trop puissants pour être réfutés Notre original mit bas les armes et murmura d'un air soumis :

— Hum ! c'est vrai, c'est vrai, mes revenus sont entre ses mains, je n'ai rien à dire.

Et Ivan, n'attendant pas d'autre conclusion se retira.

En ce moment, les chiens se mirent à aboyer avec la force de quatre chiens polonais qu'ils étaient.

— Ivan !

La pauvre victime ne se fit pas attendre.

— Pour sûr, le petit chevreau de tantôt s'est derechef échappé.

— Mais, monsieur c'est impossible ; tantôt il faisait jour, tandis que maintenant il fait nuit, et toutes les portes sont fermées

Sur ce, on entendit les chiens de garde aboyer avec frénésie, et les quatre chiens polonais leur répondirent avec un ensemble à briser le tympan

— Tout ce bruit ne peut être pour rien, dit Ivan en hochant la tête

Puis il s'élança hors de l'appartement avec l'agilité d'un jeune homme.

Il vit venir à sa rencontre tous les gens de service, rouges, les yeux endormis les cheveux en désordre Les comprendre n'était pas chose aisée ; les uns avaient la langue épaisse ; d'autres parlaient avec la rapidité d'un moulin ; ils criaient tous à la fois ; chez tous, les effets du schnick se faisaient sentir.

Telle était la majeure partie des serviteurs du conseiller intime Chtchourkoff, dont nous avons fait connaissance dès le commencement de ce chapitre.

Le conseiller, doué d'une grande fermeté en ce qui concernait les devoirs de sa position, en toutes choses spirituel et vrai grand seigneur, était comme maître de maison d'une incapacité au delà de toute expression.

Tantôt il craignait d'irriter ses paysans par une surveillance exagérée ; tantôt l'un était le parrain, celui-ci était le fils, cet autre était le neveu de tel autre qui avait servi chez son père. Tous ces prétextes avaient pour but d'éviter des châtiments qui auraient affligé la bonté de son cœur. Et c'est ce qui faisait qu'Ivan, avec le courage et la patience d'un héros, joints à la probité d'un Allemand, portait toute la maison sur son dos, comme une tortue son fardeau, dont elle ne se sépare qu'à la mort.

Il se plaignait parfois de la fainéantise de ses camarades, mais jamais il ne faisait entendre une plainte sur la multiplicité de ses occupations, qu'il considérait comme économiques à son maître Oh ! quant à ce dernier, le vieux serviteur l'aimait de l'affection la plus pure, la plus dévouée, jusqu'au dernier jour de sa vie.

Ces mots : la crainte de la honte et du péché, seule base de l'éducation de nos ancêtres, furent aussi les gardiens fidèles et vigilants, le point de départ de toute la morale d'Ivan et de son maître.

Au milieu des phrases incohérentes que débitaient en chœur les gens de service, Ivan comprit à peu près ceci : que le singe du duc de Courlande avait rompu sa chaîne et sauté dans le jardin de Son Excellence ; qu'il était d'abord resté enfoui dans un tas de neige, mais qu'entendant les aboiements des chiens, il avait repris son élan et avait grimpé sur le mur de la maison voisine, où on l'apercevait encore pelotonné comme un chat.

— Le misérable fait claquer ses dents, dit l'un ; est-ce de froid, ou bien se dispose-t-il à mordre quelqu'un à l'instar de son maître?

— Rusée bête ! continua un autre, j'étais sur le point de l'appeler lorsque je l'ai entendu parler comme un homme.

— On dit que les singes appartiennent à Satan comme les serpents, et que lorsque l'on en tue un, on a dans l'autre monde rémission de quantité de péchés ! cria un troisième.

— Il faut le tuer ! il faut le tuer ! vociféra à l'unanimité cette furieuse cohorte.

Attiré par les cris de ses gens, Chtchourkoff parut dans l'antichambre. Apprenant de quoi il s'agissait, il s'enveloppa d'une pelisse kalmouck, et manifesta le désir d'aller voir le singe de Guertzoff, et de s'en emparer s'il était possible.

La guerre était déclarée ; ce n'est point une guerre oisive que la guerre de parti !

Chtchourkoff et ses gens représentaient le parti Wolinski ; le singe, celui de Biren.

En un clin d'œil, l'armée fut organisée

L'obscurité, le mauvais temps, la force du nombre, tout les favorisait ; le plus rusé des ennemis n'aurait pu leur échapper. Les voici en marche ; à la tête de la colonne, Ivan éclaire la route à l'aide d'une lanterne, les avertit aux monceaux de neige, aux passages dangereux. Quoique le dicton prétende que « derrière Ivan on ne va pas loin », celui-ci les conduit à la gloire. Après lui vient le chef en calotte rouge, point autour duquel, en cas de danger, doivent se concentrer toutes les forces. Vaincre ou mourir ! telle est la devise de son parti ; sa pelisse de peau de mouton flotte comme un *toga* ; il porte son tisonnier ainsi qu'un maréchal son bâton de commandement Quant aux soldats, ils sont armés, l'un d'un balai, d'une brosse à frotter, l'autre d'une bûche, l'autre même d'une poêle. Ivan regarde avec dédain ce dernier, semblant dire : tu ne portes pas une arme, mais un bouclier. Celui-ci répondant à sa pensée, lui dit d'une voix irritée

— Je reviendrai avec mon bouclier ou dessus.

La réserve se compose d'un immense chien danois, traînant à sa suite cinq héros bouillant d'ardeur.

A peine entrée au jardin, l'armée fit une courte halte, puis avide de conquérir les lauriers de la gloire, s'élança vers l'endroit désigné en criant

— La captivité ou la mort pour le singe du Courlandais Guertzoff !

Mais comment dépeindre l'étonnement général, lorsque le singe reconnaissant Chtchourkoff à la lueur de la lanterne, lui dit d'un ton plaintif :

— Votre Excellence, sauvez-moi !

— Eh ! le malin compère bête rusée, crièrent deux ou trois voix, ne sais-tu donc pas à qui tu demandes grâce? Tuons-le !

— Il faut le tuer ! répéta le chœur en brandissant les armes.

— Arrêtez ! dit Chtchourkoff d'un ton impératif : que personne ne bouge ! Qu'Ivan, Ivan seul, s'avance avec moi

Les soldats baissèrent les armes, comme à un enterrement.

La surprise redoubla lorsque le prétendu singe, voyant Chtchourkoff s'approcher, lui dit :

(1) Fils de Léon.

— Ayez pitié de moi, André Ivanowitz, je suis blessé, grelottant de froid, à moitié mort ! Au nom de Dieu ! sauvez-moi de vos chiens et de vos gens, qui sont encore plus féroces et plus fous qu'eux.

— Comment ! c'est vous, mon cher Zouda ! Par quel hasard ? s'écria Chtchourkoff en laissant tomber son tisonnier. Ivan, aide-moi. Il n'avait pas achevé sa phrase que le bon domestique était à ses côtés. La pelisse fut étendue par terre sous l'endroit où le malheureux Zouda n'avait presque plus la force de se cramponner, et le secrétaire du cabinet ministériel se laissa choir sur la litière improvisée ; mais ses précédentes chutes, les frayeurs que lui avaient causées successivement les chiens et les gens de Chtchourkoff, et par-dessus tout, le froid qu'il avait enduré, l'avaient complétement paralysé. Chtchourkoff et Ivan (les autres héros de la soirée étant hors d'état de les aider) firent de leurs mains croisées une civière sur laquelle ils mirent le jeune homme saupoudré de neige, puis le portèrent dans la maison, le déshabillèrent, le mirent au lit, et lui introduisirent dans la bouche, sous la forme de thé vert, tout le contenu d'une énorme bouilloire de cuivre. (On ne se servait pas encore de samovar à cette époque.)

Auprès du lit de Zouda nous voyons apparaître un nouveau personnage qui n'avait pas suivi l'expédition, mais avait de loin veillé sur elle ; c'était le nain de Chtchourkoff.

On envoya prévenir Wolinski que son secrétaire passait la nuit chez son ami.

— Ah ! il ne faut pas que j'oublie de vous dire que les pantoufles vertes furent perdues au milieu de la terrible bagarre de cette mémorable soirée. Je suis convaincu que cette remarque pourra un jour être utile au futur biographe de l'original à la calotte rouge, et deviendra ma justification si jamais quelqu'un me prend en défaut sur une vérité historique.

XXIV

LE CHIEN-CHEVAL

> Il fut un temps où les hommes s'abrutirent et se dégradèrent jusqu'à la bête, et alors, je ne sais par quel instinct, les animaux s'élevèrent jusqu'à remplir (des plus humbles, il est vrai) des fonctions de l'homme. (L'auteur.)

Le lendemain nous voyons le convalescent Zouda et son excellent hôte, tous deux en robe de chambre, arpenter la vaste salle en s'entretenant du sujet de leur unique préoccupation, c'est-à-dire de la guerre contre l'odieux favori.

Chtchourkoff fut brusquement interrompu dans sa conversation par Ivan, qui vint étaler pompeusement sur des chaises des habits, une perruque et autres accessoires d'une toilette de cérémonie.

Le maître demanda du temps, s'excusa, parlementa, et finit, en se fâchant, par demander à déjeuner.

Habitué à ses aises et à son costume de chez lui, l'invitation de s'habiller était aussi agréable à Son Excellence que l'eût été la proposition de lui mettre des fers. Sa calotte rouge était si commode, il était si libre de mouvement dans sa veste rayée, et l'on voulait lui enlever ce bien-être pour le serrer dans une cotte de maille, un habit brodé d'or, lui enfouir la tête sous des masses de faux cheveux qui lui pesaient comme un casque d'airain.

Au moment de cette lutte avec la paresse entrèrent Peroquine et le comte Soumine-Koupchine, tous deux enrôlés dans la guerre du bon droit, c'est-à-dire ennemis de Biren et soutiens de la patrie et du trône. Ils étaient convaincus qu'un vrai gentilhomme est celui qui sait se sacrifier au bien général, qui ne craint pas d'avoir son franc parler vis-à-vis des puissants de la terre, qui est disposé à sacrifier sa tête à la réparation des injustices et des abus. C'était bien par des faits qu'ils témoignaient tous deux de leurs croyances, et leur parole était des actes.

Ils ne prirent jamais de route tortueuse et sombre, même dans cette guerre de partis.

Dans les salons, au sénat, à la cour, jusqu'en présence de l'impératrice, ils osaient montrer leur mécontentement ; aussi dans la société leur avait-on donné la désignation de gens turbulents. L'impératrice elle-même, bien que persuadée de leur attachement et de leur dévouement à sa personne, les classait au nombre des importuns. Aucun n'avait à se plaindre personnellement de Biren, mais tous deux le haïssaient pour le mal qu'il faisait au pays.

Aussitôt que Zouda vit apparaître les visiteurs, il s'enfuit à toutes jambes.

— Es-tu prêt, mon cher André ? demanda Peroquine, introduisant par la demi-porte sa volumineuse personne, et avançant une tête armée d'une paire d'yeux ronds et saillants comme ceux d'un lion : Eh ! eh ! tu es encore à te dorloter comme une vieille femme !

— Es-tu donc un chien de la chambre à coucher impériale, pour paresser ainsi ? ajouta d'une voix irritée le comte Soumine-Koupchine, vieillard au teint blafard comme la lune, à la taille courbée comme la voûte d'une tombe, et marchant avec difficulté, appuyé sur un énorme rotin. C'est vraiment honteux ! mais il me semble, si mes yeux ne m'ont point trompé, que j'ai entrevu en entrant Zouda en robe de chambre. Un secrétaire ainsi vêtu devant un conseiller intime ! Cela ne s'était pas encore vu en Russie. Oh ! oh ! André Ivanowitz, tu gâtes tous ceux qui t'approchent. Il est temps que nous rétablissions un peu l'ordre à ta place.

Rouge et confus comme un écolier pris en faute, Chtchourkoff s'habillait à la hâte, et d'un ton timide, hésitant, accompagné d'un regard suppliant, il répondit :

— Zouda est malade, il s'est blessé hier... Allons, Ivan... plus vite !

Le domestique, se dépêchant à l'égal de son maître, lui plaça la perruque sur les yeux, accident que ce dernier répara sans témoigner la moindre impatience. Enfin, se remettant de son émotion, Chtchourkoff demanda :

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire aujourd'hui pour que vous soyez si pressés ?

— Tu ne sais donc rien ? tu n'as donc point reçu nos lettres ? firent simultanément Peroquine et le comte Koupchine d'un air étonné.

— Je n'ai rien reçu et ne sais rien.

— C'est inouï ! Ivan, n'est-il arrivé aucun message pour ton maître ?

Ivan eût été en droit de répondre :

— J'ai brossé les habits, les chevaux, j'ai fait la cuisine, etc.

Mais c'eût été blâmer son maître : il se contenta donc de dire :

— Monsieur, je n'ai rien vu ; faut-il interroger le nain ?

On appela le nain. Il parut. Une ruse profonde se lisait sur sa figure plus jaune, plus chiffonnée que de vieilles manchettes de point d'Alençon.

— Il y a je ne sais quel papier dans l'antichambre, marmotta-t-il d'une voix bourrue qui fit vaciller ses bajoues semblables à celles d'un chien ; je ne sais qui a apporté ce papier ; je dormais sur le grand coffre.

Zouda, qui s'était habillé, rentra dans la salle, et, apprenant de quoi il était question, se précipita dans l'antichambre et revint avec la lettre ; Chtchourkoff l'ouvrit et en prit connaissance.

Koupchine leva sa canne sur le nain en s'écriant :

— Oh ! si ce n'était un péché, j'aurais tué ce vilain être fait à l'image du diable ! Va-t'en, horreur ! File à la cuisine.

Le nain se mit à pleurer et sortit d'un air piteux, maudissant intérieurement la vie qu'il menait chez un maître devant lequel des étrangers avaient le droit de maltraiter ainsi de fidèles serviteurs.

— Je remercie Dieu, dit Chtchourkoff en se signant, de ce que l'impératrice ait enfin fixé pour aujourd'hui l'audience que tu demandes depuis si longtemps.

Zouda hocha la tête, et soupirant :

— Je crains que cette entrevue ne gâte l'affaire ; c'est encore trop tôt.

— Oh ! s'il faut attendre l'issue de vos plans sans cesse ébauchés, puis recommencés, je garantis qu'il nous faudra patienter jusqu'à notre vie future. Non, mon petit monsieur, avec la grâce de Dieu et nos très-simples projets, nous nous mettrons immédiatement à l'œuvre. D'après nous, c'est la plus sûre manière de procéder. Nous allons vous prouver qu'avec tous vos mystères, vos plans à perte de vue et votre expérience, vous avez mis notre affaire dans une mauvaise position ; mais nous réparerons vos bévues, avec l'aide de Dieu, s'entend ; car sans lui tout n'est que poussière et néant. Dorénavant, mets les échelles et les compas de ton imagination dans ta poche, et, si tu m'en crois, rends-toi au simple bon sens.

— Quant à toi, André Ivanowitz, maintenant que te voilà au courant de l'affaire, accompagne-nous au palais. On ne nous écoutera pas facilement, nous ferons un éclat ; peut-être prononcerons-nous un discours, et tu nous soutiendras. L'impératrice tient plus à toi qu'à nous, c'est donc à toi qu'il appartient de lui parler avec modération, de l'amener insensiblement à prêter l'oreille. Puis il faut surtout que tu finisses par obtenir une audience particulière.

— Oh ! oui, je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, répéta Chtchourkoff en terminant sa toilette. Ses yeux brillaient, sa démarche, sa voix étaient plus fermes : il semblait que les paroles de Koupchine avaient versé dans ses veines un sang jeune et riche.

Si dans ce moment on lui eût confié un bouillant esca-

dron, nul doute qu'il ne l'eût mené à l'attaque, à la poussière de la lutte. C'était un feu divin sur lequel il n'y avait plus qu'à répandre un peu d'encens pour qu'il brulât.

— Que ne ferait-on pas de cette tête d'or? pensait Ivan, en regardant son maître avec une admiration toute maternelle. Oh! n'était la maladresse de ses amis, on aurait pu le mettre à la place même de Guertzoff!

Le comte Soumine-Koupchine poursuivit en ces termes :

— Wolinski, grâce à sa Moldave, est complètement fou. Nous savons tout, monsieur Zouda, quoique nous ne questionnions jamais personne, nous savons tout. Nous vivons à une époque où l'on a tant besoin d'écouter, qu'involontairement on apprend des choses que l'on ne tenait nullement à connaître. Les langues ont si fort besoin de s'aiguiser que lorsqu'on ne peut chuchoter contre le favori, on déchire avec complaisance ceux un peu moins haut placés, et l'on va toujours ainsi, afin de trouver ce que l'on cherche; et que cherche-t-on? Des oreilles. Mon valet de chambre donne un thé; ces oreilles, ce sont celles de ton portier, de sa mère, et ainsi de suite.

Du reste, l'on attrape parfois le coquin la main dans le sac, ce qui fait que nous savons que l'ami Artemy a complétement perdu la tête, qu'il est devenu faible comme un convalescent, poltron comme un lièvre, nullement poltron pour lui, s'entend. Oh! quant à cela, il n'y arrivera jamais, j'en suis bien convaincu; mais il a, pour le repos et l'honneur de la Moldave, donné de l'avance à Biren, et laissé les ennemis du bon droit le décrier. Pauvre Artemy! à quel point t'es-tu donc laissé ensorceler?... Lui qui était toujours le premier à parler contre le favori, qui bouillait dans sa peau, et aurait arraché les yeux à qui eût osé le contredire, à l'heure présente, je crois qu'il serait prêt à se dédire. Il est évident comme deux et deux font quatre que le sort de notre ami est rivé par une chaîne à la mystérieuse Moldave. A peine effleure-t-il quelque chose qui pourrait nuire à Biren; la princesse devient plus noire qu'un charbon, ce qui effraye ce malheureux. Il y a ruse, il y a piège, on ne saurait le cacher, monsieur Zouda.

— On ne peut prévoir, ajouta Peroquine d'un ton de profonde tristesse, où s'arrêtera la colère de l'impératrice quand elle apprendra que Wolinski a séduit sa favorite! car c'est son meilleur joujou qu'il a osé briser!...

Zouda voulut l'interrompre, mais l'orateur lui fit un signe de la main, et continua :

— Nous ne saurions au juste préciser comment les choses se sont passées, nous aurions été honteux d'en approfondir les détails; mais il y a des témoins... on peut trouver des lettres; n'est-ce pas suffisant contre Artemy-Petrowitz? Oui, il a agi honteusement, sans discernement, et commis un vrai péché!... il est inexcusable. Enfin, tout cela n'est plus à refaire! il s'agit maintenant de sauver contre son gré notre ami, et par lui notre chère Russie! Pauvre Russie! ce n'est pas du lait, mais du sang qui sort de ton sein. Nous sommes prêts à te sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux sur la terre, et nous nous soumettrons à la volonté de Dieu!

Peroquine s'arrêta comme pour recueillir ses forces avant d'exposer la marche difficile qu'il avait adoptée, puis il reprit avec une émotion croissante :

— Mon cœur ne me suggère qu'un moyen, avancer aux dernières limites avec énergie. Il faut se hâter et voici pourquoi : Wolinski n'aime plus ma pauvre sœur, sa femme, c'est évident; l'amour ne se commande pas. Peut-être ce refroidissement vient-il de ce qu'elle n'a point d'enfant. J'ai écrit presque toute la situation à ma sœur, la conjurant de consentir au divorce. Aujourd'hui notre visite à l'impératrice a pour but de lui raconter par quels liens d'amour notre ami est uni à la princesse, et de lui prouver que Biren a fait ce qu'il a pu pour resserrer ces liens. A l'égard de ce dernier fait, nous possédons des documents. Nous supplierons Sa Majesté d'autoriser Artemy-Petrowitz à divorcer avec sa femme. Je suis convaincu que l'impératrice se rendra vite à cette prière; elle aime la princesse moldave de toute la puissance de son âme. Le clergé n'osera résister. De cette façon, Wolinski sortira sec de l'eau, et l'impératrice conservera quelques préventions à l'égard de son favori. Alors nous lui présenterons sous son véritable point de vue la situation de la Russie; nous lui prouverons que pour sauver la nation, ruinée par un pillage systématiquement organisé, pour la mettre elle-même à l'abri des reproches de la postérité, il est urgent d'éloigner de sa personne le Courlandais, et de remettre le gouvernail, non de l'empire, mais des affaires de l'empire, entre les mains de Wolinski.

— Et ta sœur? demanda Chtchourkoff à travers ses larmes.

— C'est son affaire et non la tienne, interrompit d'une voix ferme le comte Koupchine; il n'y a point de famille lorsqu'il s'agit de la gloire générale; personne ne peut nier que le sacrifice de notre excellent ami est rude; mais j'ai été le premier à mettre le doigt sur cette blessure, et je suis persuadé qu'elle est nécessaire.

Nous attendons maintenant tes réfutations, Zouda

Quelles réfutations! Zouda, tremblant d'une émotion joyeuse, était disposé à tomber aux genoux des gentilshommes, avouant qu'un jugement droit, pouvait, en quelques secondes, avancer plus rapidement les choses que toutes les diplomaties de l'esprit

— A présent, reprit le comte Koupchine, délibérons et entendons-nous sur le discours à adresser à notre mère l'impératrice; un esprit est bon, mais deux sont meilleurs! Cependant une trop grande réunion est parfois mauvaise, car les gens sacrifient souvent le bien d'autrui à l'avantage de montrer leur esprit.

Tous se signèrent et firent trois génuflexions devant l'image du Sauveur. Derrière eux le pieux Ivan procédait avec le même enthousiasme, car le bon serviteur n'avait pas été compté comme inutile ou dangereux dans ce conseil d'amis

Ensuite l'on se demanda ce que chacun aurait à dire à l'audience impériale. Il fut décidé que tous parleraient selon l'inspiration que Dieu mettrait en leur cœur.

Au moment où, pénétrés de la pureté et de la noblesse de leurs intentions, ils se disposaient à quitter la maison pour se rendre au palais, ils furent arrêtés par un obstacle imprévu

Voici ce qui arriva :

Peroquine avait un nain qui, quoique d'un physique plus agréable que le nain de Chtchourkoff, n'en était ni moins rusé ni moins méchant. Se hissant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, il avait collé son oreille à la serrure et n'avait pas perdu un mot de la conversation des amis.

Il était si profondément astucieux à dérouter tous les soupçons, que Zouda étant venu dans l'antichambre s'assurer que personne ne pouvait rien entendre, ne vit que le nain qui, dans le coin le plus reculé, était profondément endormi sur un coffre.

Une fois instruite de tous les plans des amis, cette vilaine créature sortit doucement, et s'en fut retrouver son camarade, l'affreux nain de Chtchourkoff.

— N'importe comment, dusses-tu te faire oiseau, il faut qu'à l'instant même Guertzoff soit instruit de tout ceci, dit-il, répétant en substance ce qu'il avait entendu.

Les bajoues du hideux nain tremblèrent sous la puissance de son rire. Cette commission était une trouvaille, un bon morceau pour ses dents affamées. Il n'espérait pas une si prompte occasion de se venger du brutal Peroquine et de ses amis.

— Retourne à ta place, ce sera fait, répondit-il en rentrant dans la cuisine.

Là, il prit de la viande qu'il déchira en plusieurs morceaux, puis il sortit en criant :

— Apparais, cheval gris fabuleux qui sais tout; viens te poser devant moi comme la forêt devant la prairie!

A cet appel accourut, Dieu sait d'où, un chien de race danoise plus grand que lui. Il se mit devant le nain, le léchant, hurlant de joie, et recevant avec soumission les morceaux de viande.

— Fais ton service, fit le diablotin en frappant sur le dos de l'animal.

Ce dernier comprenant immédiatement ce qu'on attendait de lui, prit l'attitude d'un cheval de selle.

Le nain sauta dessus, lui tint d'une main le cou en guise de bride et de l'autre lança au loin un morceau de viande; le chien s'élança, saisit la viande, et soulevant autour de lui une poussière neigeuse, mena son cavalier tout droit au palais d'été, qui n'était qu'à une centaine de toises de la maison de Chtchourkoff.

Ce n'était pas la première fois que le nain se servait de ce mode de transport; il se rendait d'habitude sur son bucéphale aux boutiques et à la poste. Le chien-cheval était on ne peut plus connu dans le quartier.

Le motif de son attachement n'est pas difficile à expliquer; le nain prenait soin de le nourrir, ce que les autres oubliaient totalement de faire.

Le cavalier sauta de sa monture au perron intérieur du palais d'été. Il demanda la personne dont il avait besoin, s'acquitta fidèlement de ce qu'il avait à dire, en reçut la rétribution, puis remonta sur son cheval, qui fut récompensé par un dernier morceau de viande

On ne peut plus satisfait de sa démarche, le nain rentra joyeusement, et jeta dix copeks aux gens de service.

— Buvez à la santé de mon coursier! cria-t-il, et tous burent à la prospérité du chien-cheval

Au moment donc où les amis allaient se mettre en route pour le palais, arriva un courrier de Guertzoff de Courlande, porteur d'une lettre de Son Altesse

— Que peut-il y avoir de nouveau? firent-ils tous en chœur

On rompit le cachet, et une nouvelle fort inattendue, en effet, les pétrifia d'étonnement.

Voici ce que contenait la missive :

« Sa Majesté l'impératrice m'ordonne de faire savoir à Vos Seigneuries que l'audience primitivement accordée pour aujourd'hui est remise à une époque indéterminée.

« Par cette lettre il m'est encore ordonné de vous faire savoir que toutes les personnes ayant entrée à la cour, dames et cavaliers, sont tenus de se rendre aujourd'hui à une heure de l'après-midi, en costume d'étiquette, à l'appartement de Pedrillo à l'occasion de l'accouchement de sa femme, chèvre du palais.

« Signé : Ernest Guertzoff de Courlande. »

Cet ordre était à l'adresse d'André-Ivanowitz Chtchourkoff.

L'envoyé de Guertzoff ajoutait qu'ayant appris par hasard la présence chez M. le conseiller intime de l'intendant de la cour, Peroquine, et du sénateur comte Soumine-Koupchine, il était chargé pour eux de la même nouvelle.

Longtemps après le départ du courrier, les amis restèrent comme foudroyés.

L'humiliation, la honte, la tristesse leur fendaient l'âme.

— Quelle rude plaisanterie ! dit enfin Peroquine, suffoqué par le dépit.

Le comte Koupchine tremblait de honte et aurait volontiers battu son innocente personne ; Chtchourkoff gémissait.

Tous trois prirent le chemin de la demeure de Wolinski, persuadés qu'une humiliation aussi profonde faite à des seigneurs russes allait enfin le réveiller de sa torpeur et lui faire reprendre la place où l'appelait l'honneur.

XXV

L'ACCOUCHEMENT DE LA CHÈVRE

> Prenez garde que la chèvre ne se transforme en loup.
>
> Et toi, Brutus?... VOLTAIRE.
>
> Tais-toi, je sais tout par moi-même ; oui, ce rat est mon compère. KARYLOFF.

Wolinski reçut également une invitation pour se rendre chez Pedrillo à l'occasion de l'accouchement de sa quadrupède moitié. Il ne songea pas combien il était dégradant qu'au lieu de s'occuper des affaires de l'empire, le ministre du cabinet fit acte de présence à une si singulière représentation. Pourquoi sa raison obscurcie lui aurait-elle fait rejeter l'occasion offerte par Biren de se trouver en rapport avec la princesse Lehemiko ? Aussi cette invitation ne l'offensa nullement.

Depuis la soirée où son cœur avait passé par tant d'enchantements et tant de soucis, Wolinski flottait en proie à mille sentiments divers. Tantôt il jurait de se venger de Biren, puis la pensée d'attirer sur la pauvre princesse la honte et l'abaissement, la colère de l'impératrice, et quelque malheur plus grand encore, le calmait soudainement. En d'autres moments, il se réconciliait intérieurement avec Biren, nommant le silence que celui-ci avait gardé sur le compte de cette fatale soirée un généreux procédé, tandis que ce procédé n'était qu'une affaire froidement conçue, un calcul raffiné ; ou bien encore il prenait la ferme résolution d'écrire à sa femme, dont il ne pouvait méconnaître la beauté, l'excellente nature, et le souvenir de l'amour dont elle lui avait si souvent donné des preuves le décidait à lui ouvrir son cœur, à lui confesser la folie de sa conduite, et à la prier de revenir le plus vite possible, afin de le sauver. Quand ce projet se présentait à son esprit, il allait jusqu'à répandre des larmes de véritable repentir.

Mais ces retours de bon sens et de conscience duraient peu. Une seule pensée de Mariolizza, le souvenir d'un moment d'ivresse, et toutes les résolutions se dissipaient comme s'enfuit l'ombre causée par un léger nuage de l'été, son âme se reprenait avidement à la coupe des jouissances qu'elle n'avait pas eu le temps d'épuiser.

— Attends, murmurait à son cœur le démon de la passion, je ne t'ai pas encore montré jusqu'où peuvent s'étendre les limites infinies des jouissances que je procure, j'ai encore un palais merveilleux que j'ouvrirai pour toi ; sais-tu que pour le bonheur que je t'ai si facilement accordé, d'autres auraient consenti à se livrer au feu éternel, et la pusillanimité te fait craindre quelques heures de soucis terrestres. Regarde-la, fais une sincère estimation du trésor que tu possèdes, et après cela, cède-le si tu en as la force : cède-le, poltron ; cède-le aux menaces de la société, aux menaces du destin.

Ainsi surexcité par l'ardeur de son imagination, l'infortuné se replongeait de plus en plus profondément dans le gouffre de sa passion. Puis il pensait au moment inévitable où Mariolizza saurait qu'il était marié. Si cette nouvelle la surprend dans le monde, entourée d'amis, en présence même de l'impératrice, se disait-il, son trouble la trahira, elle nous perdra tous deux. Si elle sait assez prendre sur elle et cacher le coup qui l'aura frappée, comment me montrerai-je désormais à ses yeux ? que lui dire ? qu'invoquer pour ma justification ? Oui, il vaut mieux prévenir le danger par une lettre où j'avouerai la vérité ; l'amour excusera tout ! Je ne vois que ce moyen pour la préserver d'un nouveau chagrin et m'éviter à moi une situation des plus fâcheuses. J'ai passé deux ou trois mois à lui cacher ce secret, c'est assez, car le jour, où il éclatera doit inévitablement arriver. Peut-être pourrai-je obtenir le divorce, tout espoir n'est pas perdu !... Enfin... ce qui sera sera !

Néanmoins, dans l'enivrement de la passion, de l'espérance, tout cela était plus aisé à dire qu'à faire. A toutes ces réflexions viennent se joindre en son âme les vils calculs de son égoïsme. Le grand, le noble Wolinski ne se reconnait plus en lui : son amour, sa folie entourent d'un tissu de ruses son esprit et son cœur.

Hélas ! il était homme ! Mettez en rapport avec les séductions qu'offre une aussi admirable créature que Mariolizza, toutes les faiblesses d'un homme, et dites ce que vous eussiez fait à la place de Wolinski ?

Il se décida à écrire à la princesse ; mais par qui faire parvenir la lettre ? comment éviter d'ajouter une nouvelle imprudence à toutes celles qui ont compromis le bonheur de Mariolizza ? La vieille bohémienne était si adroite à s'acquitter de ces messages ? Mais après ce qui s'était passé, il n'y avait plus à espérer qu'elle se chargeât de ces commissions. Étrange, énigmatique créature, qui ressemblait si fort à la princesse, qui s'agitait pour le repos et le bonheur de la jeune fille plus que si c'eût été sa propriété !

Combien cette bohémienne fait payer cher à Wolinski son amour criminel ! Quelle conscience infatigable est pour lui cette femme, qu'il voit partout ! Entre-t-il au palais, la bohémienne, debout sur le seuil, hoche la tête et lui montre du doigt le ciel. A sa sortie, il est sûr de la retrouver à la même place, de voir le même geste.

Et pourquoi ne se débarrasserait-il point d'elle ? N'a-t-il pas assez d'autorité, lui, ministre ? De quel droit cette femme vient-elle lui rappeler ses devoirs ?

Mais par quels moyens faire parvenir cette lettre ? Il est invité à assister à la naissance du chevreau, c'est au palais. Il profitera de cette occasion pour entrer chez l'impératrice lui annoncer que tout est prêt pour le mariage de Koulkowsky, et demander que Sa Majesté veuille bien fixer le jour de la cérémonie.

Peut-être apercevra-t-il Mariolizza, peut-être pourra-t-il lui remettre sa lettre.

— Mes chevaux, crie Wolinski, et aussitôt la voiture s'avance en faisant craquer la neige. Il va se rendre au palais, mais au même instant entre chez lui l'amical triumvirat, accompagné du petit Zouda.

Peroquine déclare qu'aucune force humaine, pas même un ordre de l'impératrice, ne saurait le faire aller à l'accouchement de la chèvre.

Chtchourkoff est ému, il pense avec regret à sa calotte rouge, à sa large veste, à ses quatre chiens polonais, au monotone Ivan, à sa douce paresse, à toutes les occupations de sa petite sphère, qui remplacent si complètement pour lui les événements du vaste globe.

Le comte Soumine-Koupchine déclare qu'il se rendra à l'invitation, mais il jure de dévoiler à l'impératrice toute l'humiliation qu'on éprouve à voir un favori tenir le trône de Russie par une chaîne d'apparence bouffonne, mais qui n'est au fond qu'une chaîne de forçat.

Les amis se rendent immédiatement à la juste fermeté de cette résolution, et promettent de partager avec lui les dangers et l'honneur de cette journée.

Au moment où Wolinski entre au palais, il trouve l'impératrice sortant des petits appartements. Biren lui donne la main avec l'air de la plus infime servilité.

— Attendez, dit Sa Majesté faisant quelques pas en arrière, je veux bénir ma Lehemiko, afin de la préserver du *mauvais œil* (1).

Dans l'embrasure d'une porte, lui servant de cadre, on voyait de loin la pâle mais toujours splendide fille d'Orient. Je ne sais si nous avons déjà dit que l'impératrice trouvait un plaisir particulier à l'habiller presque chaque jour suivant ses caprices ; sur elle, comme sur une poupée, elle essayait des costumes de toutes nations ; parfois sa fantaisie allait jusqu'à lui en mettre plusieurs ensemble. Elle aimait beaucoup à jouer avec les longs cheveux noirs de la jeune fille ; elle les laissait flotter tout autour de la tête ou les roulait en torsades épaisses le long de son visage et de son cou, d'autres fois elle en faisait deux tresses qui s'échap-

(1) Superstition très répandue en Russie.

paient de son fez d'or, ou lui en surmontait le front sous une toque de zibeline ou bien encore elle les laissait pendre en une natte épaisse qui touchait presque terre. Et toujours l'on aurait pu dire à la princesse :

— *Tu es belle, ma chérie, dans tous les costumes* (1).

Ce jour-là Mariolizza était vêtue de son costume national moldave. En apercevant Artemy-Petrowitz, elle rougit et pâlit, mais ces changements étaient si rapides que les yeux avaient peine à les suivre.

L'impératrice la fit approcher, la bénit, l'embrassa sur le front et sur les yeux, puis, se tournant vers le ministre du cabinet, reprit :

— J'avais raison quand je vous ai dit que vous donneriez le mauvais œil à ma Lehemiko, vous en souvenez-vous ?

Wolinski tenta de sourire, mais le résultat de ses efforts ressembla bien plus à une grimace pâle. Il cherchait des paroles qu'il ne trouvait pas. L'impératrice avait dit une si écrasante vérité.

La princesse ne sachant quelle contenance garder, baisait les mains de l'impératrice, cherchant ainsi à se dissimuler aux regards observateurs braqués sur elle.

— Comment ! vous ne vous en souvenez pas ? dit l'impératrice, s'appuyant sur le bras de Biren ; vous voyez qu'aux femmes appartient décidément la mémoire.

— Je demande pardon à Votre Majesté... les affaires de l'empire... les tracas ont pu...

Et le déconcerté Wolinski n'acheva pas sa phrase.

L'impératrice continua en riant :

— Oh ! oh ! Artemy-Petrowitz, on a raison de dire que votre regard a de la puissance. Il pourrait bien y avoir un peu de magie là-dessous. Croiriez-vous qu'il m'est arrivé à moi-même, à moi, souveraine d'un puissant empire, au moment où j'étais le plus irritée contre vous de vous céder rien que parce que vos yeux...

A cet endroit Guertzoff retira si brusquement son bras que la puissante personne de l'impératrice trébucha et aurait éprouvé la honte d'une chute, si l'adroit ministre du cabinet, ranimé par la gracieuse jovialité de Sa Majesté, ne se fût précipité à temps pour la soutenir et prendre la place abandonnée par Biren.

— Que vous arrive-t-il ? Guertzoff, dit-elle, rougissant de dépit.

Mais cette colère ne fut qu'un éclair, l'impératrice était femme, et en cette qualité, sut vite interpréter à sa manière le mécontentement de Guertzoff. A son tour elle détacha petit à petit sa main du bras de Wolinski, lui fit un signe de remercîment, puis s'empara du bras de Biren, que celui-ci n'osa plus refuser, hocha la tête en manière de reproche et ajouta d'un ton amical :

— Qu'avez-vous, mon cher Ernest ?... si ce sont encore les suites de votre accès d'hier, reposez-vous, mais je ne veux pas d'autre cavalier que vous...

Après de telles paroles, pouvait-on songer à chasser le favori du cœur et de l'esprit de l'impératrice ! Malheur à qui le méditerait ! Zoada, en prédisant à Wolinski un échec complet dans sa guerre avec Biren, avait dit vrai.

Mais qui peut prévoir les revirements du cœur humain ? qui peut arrêter la bizarre mobilité de ce sphinx ? Une seule minute, et celui de l'impératrice peut changer.

Wolinski fit retraite, non sans mécontentement, devant son victorieux adversaire. Profitant de cette occasion, il quitta l'impératrice et se dirigea vers l'intérieur du palais, ayant soin de dire quelques mots en passant à chacun des groupes composant la suite impériale. Il s'éloigna ainsi insensiblement et regagna la chambre que l'on venait de quitter. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : à l'une des extrémités de cette pièce, Mariolizza se tenait pâle, immobile, appuyée sur la poignée d'une porte. Elle épiait de loin chacun des mouvements de Wolinski, et lorsqu'elle l'eut vu rester en arrière, l'émotion de l'amour empourpra ses joues.

Artemy-Petrowitz leva de nouveau les yeux, la chambre était vide ! Il prit sa lettre, la posa sur la fenêtre la plus proche, indiqua par une mimique passionnée les déchirements de son cœur, puis rejoignit à la hâte le cortège, auquel il se mêla. Mariolizza s'empara de la lettre, la pressa sur son sein et disparut.

Toute cette scène s'était opérée en deux ou trois mouvements prompts comme l'éclair.

Arrivé à l'appartement de Pédrillo, Wolinski eut encore occasion d'être remarqué par l'impératrice. Biren s'étant éloigné pour donner le dernier coup d'œil aux préparatifs du spectacle, Sa Majesté lui prodigua en paroles et en regards des marques non équivoques de bienveillance. Un pareil retour de l'impératrice en faveur de Wolinski combla d'espoir quelques courtisans, tandis que d'autres se demandèrent avec effroi si réellement la balance n'était pas prête à pencher de son côté.

De surprenantes merveilles attendaient les spectateurs au logement de Pédrillo. Toutes les chambres avaient été converties en une vaste salle au bout de laquelle avait été élevée une scène sur laquelle on arrivait en montant quelques gradins. La scène était ornée d'attributs tels que cornes, pieds, queues de chèvres, entrelacés de rubans. Le fond était occupé par un immense lit drapé d'étoffe rouge, sur lequel était étendue la plus jolie des chèvres, parée d'un bonnet de blonde à nœuds roses, et couverte d'une couverture de soie parsemée de perroquets et de fleurs exotiques, à travers laquelle on voyait de temps en temps les mouvements agités de ses pieds attachés. Elle regardait gracieusement les visiteurs, soulevant la tête de dessus son oreiller. Près d'elle, sur un riche coussin, gisait un chevreau artistement emmailloté. Des deux côtés du lit étaient groupés jusqu'à l'avant-scène, les différents personnages de cette bouffonnerie, tous en habits somptueux, et coiffés de volumineuses perruques. Deux d'entre eux portaient des vases à parfums, d'autres des cuvettes, et sur des plats d'argent, des essuie-mains brodés d'or.

Non loin du lit se tenait un groupe de nains et de naines à tête de chèvre et vêtus de la fourrure de ces animaux. Près du nouveau-né, une sage-femme, prenant de temps à autre le poupon, le berçait dans ses bras.

Balakireff manquait ; il avait terminé la veille la dernière plaisanterie de ce monde, il dormait dans son cercueil, à la suite d'une paternelle admonestation que lui avait fait infliger Guertzoff, au sujet d'une phrase facétieuse que le favori trouva malencontreuse.

Pedrillo, dont les vêtements surpassaient en richesse ceux de ses confrères, dont la coiffure, par les soins de Benedetto, était arrivée à une hauteur prodigieuse, reçut les invités dans toutes les règles que comportait leur rang, et avec le cérémonial d'un maître courtisan.

Conduite dans la chambre de l'accouchée, l'impératrice s'approcha du lit, répandit sur un coussin préparé à cet effet quelque dizaines de pièces d'or *pour les dents*, puis demanda au sieur Pedrillo comment se trouvait la malade.

L'accouchée (dont la sage-femme pinçait les pattes) bêla très-gracieusement une réponse à laquelle le corps entier des chèvres prit immédiatement part, qui basse, qui ténor, qui soprano, ce dont Sa Majesté eut l'extrême obligeance de rire très-fort.

Lorsque l'impératrice eut rejoint son fauteuil, Guertzoff prit une liste écrite par Erikler, et appela, chacun selon son rang, les invités pour qu'ils approchassent du lit et suivissent l'exemple impérial.

L'impératrice assigna elle-même ce que chaque personne devait donner pour les dents. Au fur et à mesure qu'on l'interrogeait sur sa santé madame Pedrillo répondait de la même façon, et le chœur répétait ses harmonieux accords. Tous les acteurs de cette scène conservaient si bien leur dignité et leur sang-froid, que l'hilarité des spectateurs s'en accroissait.

En un mot, la gaieté était telle que l'impératrice, oubliant sa maladie, riait aux larmes, et chacun l'imitant, toute étiquette eut bientôt disparu, ce dont elle ne s'offensa nullement.

Wolinski, comme les autres, mit son offrande sur le coussin, et comme les autres s'informa de la santé de la chèvre !...

Pendant que la foule ravie entourait le lit de l'accouchée trois hommes entrèrent, et alignés comme des catéchumènes se placèrent au centre de la vaste salle. Dans l'un, vieillard à cheveux blancs, appuyé d'un air de profonde tristesse sur son bâton, nous reconnaissons le comte Soumine-Koupchine. Il n'est pas difficile de deviner quels étaient les deux autres.

L'apparition de ces trois nouveaux personnages, si hardiment d'accord dans leur isolement de la foule des courtisans, leur air silencieux et sombre éteignit le rire et attira sur eux l'attention générale. De saints prophètes se montrant au milieu d'une assemblée de pécheurs n'eussent pas produit sur eux une plus visible inquiétude.

Un murmure sourd parcourut la foule, puis tout redevint silencieux, et les regards de chacun, concentrés sur l'impératrice, cherchèrent à lire sur son visage la sentence des audacieux trouble-fête.

Biren, à qui son impure conscience faisait pressentir quelque chose de nuisible à ses intérêts, contemplait d'un air alarmé ces hardis soutiens du droit.

Wolinski n'était pas moins décontenancé.

L'impératrice que tout événement imprévu agitait fortement, ne put se défendre d'une vive émotion devant l'immobilité menaçante des trois amis. Enfin elle dit à Guertzoff :

— Pourquoi restent-ils là ? Faites-les avancer comme les autres.

(1) Chanson russe.

Pedrillo alla vers eux et leur transmit l'ordre de l'impératrice. Les seigneurs ne donnèrent aucune réponse, et Pedrillo revint dire qu'ils ne faisaient pas mine d'obéir.

— Ce sont des gens bien dangereux, reprit Biren à l'oreille de l'impératrice. Je vous ai déjà prévenue qu'ils machinaient quelque chose ; j'ai encore reçu aujourd'hui un mystérieux avertissement concernant de mauvais projets. Il se peut qu'ils aient saisi cette occasion ; ils ont de puissants complices, mais j'ai pris mes mesures.

Pierre, Catherine et... — ne nommons point les vivants, car les louer ressemble toujours à une flatterie — seraient allés au-devant du danger, c'est ainsi que procèdent les grandes âmes ; mais Anne Ivanowna était une femme maladive, dominée par un favori qui savait profiter de sa faiblesse.

Pâle, émue, elle pria à voix basse Biren de consolider ses mesures de précaution. Il s'éloigna aussitôt pour donner des ordres à qui de droit. La frayeur envahit la foule, sans que personne pût dire ce qu'il craignait.

Ces mesures de prudence, cet effroi étaient vraiment risibles. Le danger n'était que dans les paroles de l'astucieux favori, qui profitait de son influence pour subjuguer l'imagination de l'impératrice.

Les femmes et la plupart des courtisans se troublèrent aussi, soit réellement, soit seulement en vue de lui complaire.

En entendant le discours artificieux de Biren, Wolinski ne fut plus maître de lui ; il oublia Mariolizza, son amour, son danger ; il ne vit plus que la noble démarche de ses amis, et une brillante étincelle jaillit instantanément dans son âme, qu'elle enflamma.

Tant que le rayon de soleil ne tombe pas sur elle, la statue de Memnon ne fait pas entendre ses divins accents.

Il s'approcha de l'impératrice et lui dit d'une voix étrangement ferme :

— Des paroles astucieuses jettent dans l'âme de Sa Majesté la crainte d'un danger purement imaginaire. Je suis prêt à poser ma tête sur le billot, si ces gentilshommes ne sont pas venus mettre à tes pieds, en sujets fidèles et non rebelles, une prière sur les misères de la patrie, qu'il est enfin temps que tu comprennes...

Par ce hardi discours la guerre des rivaux, qui n'avait eu jusqu'à ce moment que des menées secrètes, était déclarée au grand jour.

— Ce n'est pas ici le lieu pour présenter des réclamations, cria Biren d'un ton ému. — Comment, monsieur, ne donnerait-on point le titre de rebelles à des gens qui viennent troubler un divertissement de Sa Majesté et, elle présente, refusent de lui obéir ? Et vous, monsieur le ministre, vous les soutenez !

— Certes, je serai toujours du côté des soutiens de la vérité, et non avec ses oppresseurs ; je le proclame et m'en enorgueillis, Altesse !

— Comment ! une dispute en ma présence, s'écria avec chaleur l'impératrice.

Puis, se calmant :

— Il va sans dire qu'ici le lieu est mal choisi... Mon Dieu ! on ne me donnera donc de repos nulle part !.. Il ne manquait plus que cela ?.. Et vous, Artemy-Petrowitz !...

L'impératrice tourna vers Wolinski un visage qui semblait dire :

— Et toi, mon fils, toi que j'ai tant aimé, toi que j'ai jusqu'à présent garanti des coups de mon favori, toi à qui j'ai ouvert mes bras et qui viens me blesser droit au cœur !

Bien que tout cela n'eût pas été prononcé, Artemy-Petrowitz le lut dans la voix, dans les yeux de l'impératrice ; subjugué par cette muette éloquence, il s'approcha de ses amis, les engageant à choisir un autre moment et un autre endroit pour leurs réclamations.

— Où donc est-il, cet endroit ? s'écria avec emportement le comte Soumine-Koupchine, puisque nous ne pouvons plus approcher notre impératrice ? Aujourd'hui nous devions avoir une audience de Sa Majesté ; eh bien ! une bouffonnerie d'étrangers a le pas sur une chose utile à la nation.

— Nous ne sortirons pas d'ici qu'on ne nous ait écoutés, continua Peroquine avec impétuosité.

Alors tous trois s'avancèrent et tombèrent à genoux devant l'impératrice.

L'exalté vieillard reprit la parole en ces termes :

— Cette dernière heure est peut-être proche, pour la dernière fois peut-être que nous venons te faire entendre les accents de la vérité ; condamne-nous à mort, mais écoute-nous ! La Russie est outragée par ses ennemis et t'implore, toi, sa mère. Plus tard tu entendras encore sa voix, lorsque tu seras où les souverains comparaissent au jugement du Souverain tout-puissant, pour lui rendre compte de leurs actions ; mais alors il ne sera plus temps. Chacun de tes sujets paraîtra non à genoux, comme nous sommes aujourd'hui, priant et pleurant, mais debout, en accusateur, montrant à Dieu le sang de ses blessures, ses haillons, ses chaînes, toutes choses dont tu permets à ton indigne favori de les accabler. Ils raconteront que les seules occupations de ceux qui t'entourent et qui devaient servir le pays sont des divertissements burlesques ; ils diront à Dieu qu'un soupçon suffit pour armer un frère contre son frère, un fils contre son père !

Depuis longtemps Biren avait saisi la main de l'impératrice et cherchait à l'entraîner, tout en conservant néanmoins une attitude respectueuse.

— Je ne veux rien entendre, cria-t-elle, agitant son mouchoir et descendant les degrés de l'estrade. Je vous dis qu'ici le lieu est mal choisi. Je vous fixerai un jour... Je ne veux plus rien entendre... Ils continuent !.. Mon Dieu... mon Dieu... les insolents ! les effrontés ! les perturbateurs !

— Non, souveraine, notre mère, nous ne sommes point des séditieux, interrompit Chtchourkoff ; ordonne-nous de verser notre sang soit pour toi, soit pour le pays, et nous le répandrons jusqu'à la dernière goutte. Aie pitié de la Russie. Pauvre Russie ! son sein se brise, parce que, contrainte à ne pas parler, elle retient jusqu'à son souffle, chez elle tous marchent sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller l'ouïe trop susceptible de Guertzoff de Courlande. Tes vrais fils ont scellé leurs lèvres, étouffé leur cœur pour que ne s'en échappe pas le cri de l'honneur et du droit. Les Russes sont arrivés à avoir non seulement peur, mais honte d'être grands et nobles. La loyauté et la confiscation, l'honneur et le supplice sont devenus synonymes.

L'impératrice, continuant sa route, n'entendit plus ces derniers mots. Autour d'elle se renoua en un instant le cercle des courtisans, qui la masquèrent complètement, et la foule sortit, semblable à un torrent impétueux, de l'appartement de Pedrillo. La salle se fit vide et silencieuse comme la chaumière quand les travailleurs sont aux champs. Il n'y restait plus que les trois amis, toujours à genoux sur les marches de la scène, leurs têtes tristement inclinées. Au centre du théâtre Wolinski, Wolinski, grandi et illuminé d'une noble indignation, rejetant ses cheveux en arrière avec le mouvement de tête d'un lion furieux, levant au ciel des sourcils contractés, un regard de flamme qui semblait demander protection pour la patrie.

Sur le lit était encore attachée la pauvre chèvre, et près d'elle la sage-femme et les nains habillés en chèvres.

Enfin les trois amis se levèrent et envoyèrent un regard ému au ministre du cabinet, qui les avait profondément touchés par la noblesse de sa conduite. Il s'approcha d'eux, et tous se serrèrent la main en silence.

— Sera-ce Dieu et Elisabeth, fille de Pierre le Grand, et non Anne, qui sauveront la Russie ? dit en soupirant le comte Koupchine.

A peine avaient-ils franchi l'enceinte du palais que Chtchourkoff, Peroquine et le comte Soumine-Koupchine furent emmenés prisonniers à la forteresse. Chtchourkoff demanda comme faveur qu'on lui envoyât ses quatre chiens polonais, sa veste et sa calotte ; d'Ivan il ne fit pas mention, mais celui-ci se présenta, et on ne lui refusa point, dans ce séjour distingué, un peu de paille à côté de son maître.

XXVI

RÉPONSE A LA LETTRE

Dans la lettre remise, ainsi que nous l'avons dit, à la princesse Lehemiko, Wolinski dépeignait éloquemment le désespoir où il était d'être marié. Croyant contribuer par la flatterie à l'adoucir et à obtenir son pardon, il l'élevait aux nues, la posait en caractère hors ligne, en femme idéale.

Il fallait qu'il fût aveugle et qu'il la connût bien peu pour se croire obligé de recourir à de semblables moyens.

Réponse.

« Je ne sais si je suis meilleure ou plus mauvaise que les autres femmes ; mais ce dont je suis convaincue, c'est que pas une ne peut t'aimer comme je t'aime.

« Je sais depuis plusieurs jours que tu es marié. J'ai entendu parler devant l'impératrice de celle qu'on nomme ta femme. Cette nouvelle m'a causé une grande douleur, je ne te le cacherai pas ; mais elle est arrivée trop tard. Je ne puis changer, je ne puis rejeter mon amour ; il est plus fort que moi, plus fort même que la destinée ! D'ailleurs comment et d'où te chasserais-je ? Il n'y a pas dans mes veines une goutte de sang qui ne soit imprégnée de mon amour pour toi ; il n'y a pas un battement de mon cœur où tu sois étranger. Je suis tout entière à toi ! Possède, si tu veux,

cent femmes, cent maîtresses, je serai toujours plus près de toi que ne le sont l'écorce de l'arbre, la racine de la terre. Dispose de moi comme il te plaira, prends-moi comme un objet qui t'amuse et que tu abandonneras quand tu l'auras froissé, comme un fruit que tu rejetteras après en avoir exprimé le suc; j'accepterai tout cela car c'est un lot qui m'a été dévolu avant ma naissance. Accuse-toi, laisse le monde entier te blâmer, je ne veux rien entendre, je ne veux rien voir. L'enchantement, l'ivresse de ma vie, tout est en toi!

« Tu es criminel, dis-tu, dois-je t'en punir? n'est-ce donc point par amour pour moi, et chaque coup qui pourrait te frapper ne retentirait-il pas cent fois dans mon cœur?

— Tu le vois, je ne suis qu'une femme faible, la plus faible d'entre les femmes:

« Dis-moi seulement, mon bien-aimé, répète-moi que tu n'as pas d'amour pour ta femme, cela me fera du bien. Elle n'est point digne de toi, car si elle t'aimait, t'aurait-elle quitté si longtemps?

« Qu'il fasse beau ou mauvais temps, sois à minuit devant la maison Apraksine. Je te prouverai comment je t'aime. Ma femme de chambre m'est dévouée; elle a acheté le silence d'un homme sûr; tous deux me conduiront. J'ai reçu dernièrement de l'argent, beaucoup d'argent. Oh! si cela se pouvait, mon bien-aimé, j'aurais acheté le monde entier afin de pouvoir t'adorer sans crainte pour ton repos. »

Cette réponse écrite, il s'agissait de l'envoyer.

La femme de chambre, qui depuis la néfaste soirée s'était départie de sa surveillance envers la princesse, — ce qu'elle lui avait affirmé par une centaine de génuflexions, — remplissait auprès d'elle un rôle de confiance.

En effet, Grouchka n'était plus une vile esclave, mais une servante des plus fidèles, des plus dévouées, qui se serait jetée à l'eau ou au feu pour sa maîtresse. Sa bonne volonté, son zèle sont désormais à toute épreuve. De temps en temps le souvenir du passé pèse à son cœur, les lettres de Wolinski à la princesse, soustraites de la cassette, sont pour Grouchka une inquiétude permanente. Elle a fait tout son possible pour atténuer ce coup à Mariolizza.

— On a impérieusement exigé ces papiers, avait dit Grouchka à sa maîtresse; mais, craignant quelque désagrément, je les ai brûlés pendant votre absence, et j'ai affirmé à l'émissaire de Biren que vous les aviez détruits vous-même.

Trompée par les paroles de Grouchka et par un monceau de cendres destiné à en témoigner la véracité, Mariolizza pleura et enferma ce soi-disant souvenir du bien-aimé dans un sachet de soie qu'elle porta sur son cœur.

Maintenant il s'agit du billet. Grouchka prend sur elle de le faire parvenir. A cet effet elle sort du palais; Marioulla est la première personne qu'elle aperçoit.

— Voici le messager trouvé, se dit Grouchka; il y a si longtemps qu'elle me supplie de la laisser pénétrer jusqu'à ma maîtresse, que je puis profiter de cette occasion, d'autant plus qu'elle connaît bien la maison de Wolinski, tandis que je pourrais fort bien m'égarer, le soir surtout.

La bohémienne est introduite auprès de la princesse, à laquelle Grouchka explique tout bas par quels motifs elle a rebroussé chemin.

Marioulla tremble de joie; elle ne peut croire à la réalité de son bonheur, elle est enfin chez sa fille, elle la regarde, l'examine de la tête aux pieds. Dans son ravissement la bohémienne a oublié ses chagrins passés; une seule chose l'inquiète, Mariolizza est très pâle comme elle a maigri, tout cela par amour pour cet indigne Wolinski!

Mariolizza embrassa la vieille femme et lui demanda d'une voix caressante si elle l'aimait encore comme autrefois.

— Si je t'aime! dis-moi ce que j'ai à faire pour te le prouver!

— Tu vois cette petite lettre, il faut que tu la remettes à l'instant en mains propres à qui tu sais.

— Chez lui!... entre ses mains!...

La figure de Marioulla exprima la plus profonde terreur. Quelle position pour une mère!

— Eh bien, oui, chez lui, sur-le-champ. ne sais-je plus m'expliquer? demanda la princesse avec impatience.

— J'irai, répondit la mère. Mais sais-tu, ajouta-t-elle en soupirant, sais-tu, chère demoiselle, qu'il est marié? et qu'il est ind.

Mariolizza s'élança vers elle, lui couvrit la bouche d'une de ses mains, fronça les sourcils, et armée d'un regard foudroyant, s'écria

— Bohémienne, prends garde! ne dis pas un mot contre lui, ou je te maudis!

— Elle, me maudire! pensa Marioulla glacée d'effroi; une fille maudissant sa mère!... Mon Dieu! mon Dieu!... dis-moi, cela s'est-il déjà vu dans ce monde, ou cela n'a-t-il été réservé que pour moi?

— Je vais porter ton billet, demoiselle, dit-elle en prenant congé de sa fille.

Mais au même instant elle sent de l'argent dans sa main!... De l'argent!... le prix de... la plume se refuse à l'écrire.

La terre parut s'entr'ouvrir aux pieds de la bohémienne; un tremblement convulsif la saisit; l'argent tomba de sa main; elle voulut jeter la lettre, mais se rappelant la malédiction qui pesait sur elle, saisie de frayeur à l'idée de la voir s'accomplir, elle se hâta d'obéir.

— Que peut renfermer cette lettre? se disait Marioulla tout en marchant. Combien j'aurais donné pour en connaître le contenu!

Mais violer le secret de sa fille en se la faisant lire; autoriser des lèvres étrangères à prononcer la honte de Mariolizza, se permettre envers elle un malicieux sourire! Non, mieux vaudrait mourir cent fois!

Quand Wolinski, après le burlesque divertissement, regagna sa maison, il trouva la bohémienne sur le perron.

Ils échangèrent un regard; quel regard!

Elle lui tendit la lettre. Il la prit:

— Je vois que tu as réfléchi, dit-il.

Elle ne répondit rien; mais son œil étincela.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent.

XXVII

LA SENTINELLE DE NUIT

Wolinski était complètement absorbé par l'inquiétude et le chagrin que lui faisait éprouver la malheureuse situation où s'étaient mis ses amis, dans une affaire qu'ils avaient entreprise principalement dans son intérêt personnel.

Mariolizza était bien loin de sa pensée lorsque l'apparition de l'infatigable bohémienne, cette effrayant Polyphème à figure féminine, qui, debout à sa porte, semblait prête à s'élancer sur lui pour le déchirer, le fit ressouvenir de la lettre qu'il avait écrite et de ses projets de séduction sur le cœur inexpérimenté de la jeune fille, réflexions qui ternirent en ce moment toutes les loyales dispositions qu'avait réveillées la fermeté de ses amis.

Que renferme la réponse de la princesse?

Il a en même temps hâte et peur de la lire.

Puis il se repent de lui avoir écrit; il se prend à désirer qu'elle ait changé de sentiments à son égard. Peut-être, en apprenant son mariage, lui annonce-t-elle une rupture S'il pouvait en être ainsi!

Etrange homme! aussi fort que la mer, aussi mobile que son flux et son reflux; comme elle, laissant parfois les oiseaux se promener sur ses vagues, puis, dans d'autres moments, soulevant sur ses flots irrités les vaisseaux jusqu'aux nues.

— Mariolizza est à moi, se dit-il en s'abandonnant à l'exaltation de sa nature, Mariolizza est à moi, mais pure encore. Quant au monde, il la croit criminelle depuis cette malheureuse soirée. Qu'est-ce que le monde? Une réunion d'individus prêts à calomnier tout ce qui ne se fait pas pour chacun d'eux, prêts à élever aux nues ce qui les flatte!

Cela mérite-t-il que je triomphe de moi-même, que je rende Mariolizza à cette foule égoïste, pour qu'elle redevienne l'objet de sa primitive adulation, pour que son nom ressorte chaste et pur de ses lèvres comme d'un nouveau baptême? — Quelle est donc la magie de cet homme, quand il prétend réparer ses fautes et se réconcilier avec la destinée? Voyez comme il dispose avec facilité, dans son imagination, les acteurs de la vaste scène du monde, les fait concourir au drame de sa vie, les fait parler et sentir selon ses idées, et conduit ce drame au dénoûment qu'il souhaite! Quel bon médecin! comme il guérit les blessures qu'il a su faire et élargir de sa main de maître!

Mais as-tu pensé, Artemy-Petrowitz, que le cœur que tu as toi-même pétri avec tes bouillants caprices a déjà pris la forme que tu voulais lui donner, s'y est endurci de façon que désormais tu ne saurais le changer qu'en le brisant? As-tu réfléchi que la pauvre jeune fille a été transformée par tes ardents discours, tes lettres, tes embrassements, que tu l'as livrée à l'opinion publique? C'est un riche et puissant flâneur qui attrape des mouches et, selon l'impulsion qui le domine, les appelle rossignols ou tarentules; qui écorce un arbre jusqu'au bois; c'est l'écho d'un son, un agréable diapason, un singe imitant ce qu'il a surpris! Tous se taisent tant que le souverain leur ferme la bouche par la crainte; mais un mot, et l'honneur de la pauvre fille circule comme une monnaie courante dans des mains sales et avides de médisance.

— Tu sais, dis-tu, que Mariolizza mérite encore le respect ; mais tu devrais ajouter :

Le respect est un sage, qui ne rend ses arrêts ni à première vue ni sous l'influence d'autrui.

La vulgaire majorité ne juge point ainsi.

Tu t'es oublié, tu as embrassé l'idole aux yeux noirs, et le peuple a cessé de se prosterner devant elle, et il la rejette inconsidérément dans la poussière. Tu veux le forcer à revenir à elle, à lui reporter son respect, à lui offrir de purs sacrifices, à lui rendre sa divinité, à lui élever un temple jusqu'au ciel. Mais le peuple dit : L'idole est déchue ! Et il court s'incliner devant d'autres dieux.

Zouda accourt à la rencontre de Wolinski, et, ne lui laissant pas le temps d'ouvrir la réponse de la princesse, lui raconte avec quels beaux projets le triumvirat des amis s'était mis en route pour leur démarche ; comment Peroquine s'était décidé à sacrifier le bonheur de sa sœur à la cause générale, en contribuant à l'annulation de son mariage avec Artemy-Petrowitz.

Touché de tant de grandeur d'âme, Wolinski se promet de rivaliser de générosité avec eux, quel que soit le contenu de la lettre de Mariolizza. Il jure même de la brûler sans la lire. Mais une étincelle d'amour, consolidée de notre péché originel, la curiosité, trouve place dans son cœur, et il se met à lire la réponse de la princesse. Il baise le papier, qu'il mouille de ses larmes.

— Oh ! oui, je suis indigne de tels sacrifices, dit-il en le tendant à Zouda pour qu'il en prenne connaissance. J'irai au rendez-vous... je ne puis faire autrement... Mon Dieu ! accorde-moi de la fermeté. Mon ami, fais des vœux pour que j'en aie. Avant d'aller au rendez-vous il charge Zouda de poser entre les fentes d'une pierre, au mur d'enceinte du jardin d'été, un papier sur lequel étaient ces mots :

« A demain, ou j'agis seul. »

Ainsi avait ordonné l'ami inconnu en cas que l'on eût besoin de lui.

Wolinski part à l'heure désignée, priant tous les saints du paradis de protéger Mariolizza, de le sauver d'un mauvais tour de Biren, et de l'empêcher de succomber dans la lutte inégale qui se prépare pour lui.

A quelques centaines de pas de la maison Apraksine il quitte son traîneau. La nuit est noire, il entrevoit de loin un mur, et à l'endroit indiqué se place en sentinelle dans une guérite abandonnée.

— Aujourd'hui, pense-t-il, je dois dire un définitif adieu à ce sortilège qui m'a fait presque oublier la patrie, mes amis, ma femme, le monde entier ; aujourd'hui qu'elle me procure l'occasion de réaliser mes plus beaux rêves ! Que n'aurais-je sacrifié il y a quelques jours, hier encore, pour le moment qui m'est promis et dont j'ai peur à l'heure qu'il est ! Mais la démarche que je me suis imposée n'est-elle point au-dessus des forces d'un homme ? Pourrais-je n'y pas succomber ? Mes amis au cachot, la patrie en danger, voilà les idées qui doivent me soutenir.

Depuis plus d'une demi-heure il guette Mariolizza. Il entend le bruit des pas d'un passant attardé ou d'un espion de nuit, le bruissement du vent, le vol d'un oiseau ; il voit une lumière briller et disparaître d'une des fenêtres du palais.

— Personne encore !...

Grelottant de froid, il sort de son embuscade... il entend parler... son cœur tressaille... tout se tait de nouveau ; personne ! le silence, l'obscurité d'un cimetière !

Tout à coup arrive vers lui quelque chose de noir comme un fantôme de minuit, comme une bourrasque, il bondit d'effroi.

En le voyant le fantôme s'arrête, plonge dans ses yeux un regard étrange et pousse un éclat de rire qui fait frissonner Wolinski de la tête aux pieds. Il veut saisir le mystérieux personnage, mais celui-ci lui échappe, et un nouvel éclat de rire encore plus strident rompt le silence de la nuit :

— Tu es arrivé trop tard, crie à son oreille une voix rauque, accompagnée d'une sorte de sifflement et de grincement de dents, tu as déjà été maudit !... n'importe ; tu es arrivé trop tard, mon pigeon !

Hors de lui, Wolinski cherche à mettre la main sur ce diabolique fantôme, et n'étreint qu'un air glacé.

L'effroi plonge ses griffes dans son cœur : il voit une lueur projetée par un œil étrange, puis quelque chose passe devant lui en tournoyant rapidement sur la neige. Mais qu'importe ! sa croix et son poignard le sauveront soit d'un fantôme, soit d'un homme !

Que peut-il être arrivé à la princesse ? Pourquoi a-t-elle manqué au rendez-vous qu'elle-même a fixé ? Se serait-elle moquée de lui ?... Non, c'est impossible. Aurait-elle éprouvé quelque accident chez elle ou en route ?

Il se dirige vers le palais, en parcourt longtemps les abords, personne que le factionnaire !

A l'effroi, aux inquiétudes d'esprit s'ajoutent bientôt des maux physiques, Wolinski a les pieds ensevelis sous une chaussure de glace, la gelée pénètre de plus en plus avant dans sa poitrine et dans son dos ; il n'a pas la force de résister davantage, il retourne rejoindre son traîneau, en proie à de pesants souvenirs, et sans savoir ce qui a pu arriver à la princesse, il maudit mille fois son amour, le monde entier.

Oh ! cet amour commence décidément à le lasser.

Retournons à la princesse, et disons ce qui s'était passé de ce côté :

L'impatience de l'amour l'avait fait sortir du palais quelques minutes avant l'heure désignée. Personne n'aurait pu la reconnaître sous son costume de femme de chambre, quoiqu'on ne vît jamais d'aussi ravissante soubrette.

Les démarches amoureuses ont lieu dans les palais comme dans les chaumières, et la princesse, escortée de Grouchka, franchit d'autant plus facilement l'enceinte, que, nous l'avons déjà dit, Guertzoff avait ordonné de fermer les yeux sur tout ce qu'elle pourrait faire.

Mais au dehors une surveillance plus active que tout un régiment de police, plus pénétrante que les espions de Biren, lui est réservée : c'est le regard de sa mère. Le cœur de Marioulla lui avait fait pressentir que sa fille se préparait un malheur ; et, depuis la tombée du jour, elle se tenait en sentinelle près de la petite entrée du palais. Personne n'eût osé l'en chasser, car c'est un droit qu'elle a acquis au service de Lipmann.

La bohémienne est debout derrière une colonne, le cou tendu comme un pélican préservant ses petits d'un animal ravisseur ; de son œil unique, elle fouille les ténèbres, elle prête une oreille attentive au moindre bruissement. Le vent glacé de la Néva lui meurtrit le visage de ses ailes, la gelée l'étreint jusqu'au cœur, Marioulla supporte tout ; un seul sentiment maintient encore dans sa poitrine un reste de chaleur : sauver sa fille ! La pauvre femme réchauffe ses mains tantôt sous ses bras, tantôt de son haleine ; elle n'ose remuer dans la crainte de faire crier la neige sous ses pieds ; ses dents claquent l'une contre l'autre, ainsi que chiens engourdis par le froid ; ses idées ne forment plus dans son cerveau qu'un vague chaos au milieu duquel une seule se débat nette et claire : sauver sa fille ! On vient.. deux femmes descendent l'escalier... Le vent agite vers elles la flamme de la lanterne ; elle regarde, c'est Mariolizza : le cœur d'une mère ne saurait se tromper.

La bohémienne les laisse s'éloigner de quelques pas, puis en deux bonds, les rejoint :

— Où vas-tu, demoiselle ? demande-t-elle d'une voix tremblante, en arrêtant la princesse par la manche de sa pelisse.

Mariolizza est tentée de s'enfuir, mais en reconnaissant l'organe de la bohémienne, elle s'arrête.

— C'est toi ! dit-elle ; comme tu m'as effrayée ! Eh bien ! tu as fait ma commission ?... il viendra ?

Cette question fut un trait de lumière pour la mère.

— J'ai rempli ta commission. Tu n'iras pas plus loin ! prononça Marioulla d'une voix sourde, mais ferme et impérieuse, et lui serrant le bras.

— Quelle majesté !... Lâche-moi ; est-ce que cela te regarde ?

— Cela ! cela me regarde beaucoup. Ne bouge pas, te dis-je, ou je te couvre de honte : j'appelle du monde, je jette l'alarme au palais, dans toute la ville !

— Bohémienne maudite ! tu veux de l'argent ; je t'en ai trop peu donné ?

— Je n'en ai pas besoin, j'en ai beaucoup. Regarde le ciel dans la direction de cette étoile, prononça Marioulla avec inspiration, puis entraînant la jeune fille à quelques pas de Grouchka, elle se pencha à son oreille et d'une voix sifflante enrouée, ajouta :

— Je suis ta mère ! Rappelle-toi la tribu des bohémiens, l'incendie de Jassy, l'enlèvement du janissaire, le pacha auquel tu fus donnée, ma figure mutilée pour qu'on ne reconnût jamais en moi ta mère ; je suis là, partout : dès qu'un malheur te menace, je suis là. Aujourd'hui, c'est encore moi entre toi et Wolinski ; encore moi, entends-tu ?

Elle parlait, et ses paroles avaient la puissance, l'effrayante réalité, la majesté suprême du dernier discours d'un agonisant.

La princesse, stupéfaite et néanmoins convaincue que cette femme était sa mère, ne montra ni joie, ni tristesse, ne prononça pas un mot : anéantie, elle reprit machinalement la direction du palais.

Mais la bohémienne était à bout de forces ; les émotions douloureuses qu'elle avait subies en peu de temps, ses alarmes incessantes, les nuits sans sommeil passées à l'air froid, les jours sans nourriture, la pensée que sa fille serait désormais perdue pour elle, les remords du coup dont elle l'avait frappée en lui disant ce qu'elle était, tout cela fit en un moment envoler sa raison.

Pauvre mère !

Nous avons raconté comment, dans son premier accès de démence, elle rencontra Wolinski, et la frayeur qu'elle lui causa.

XXVIII

VOILA CE QUE SONT LES HOMMES

> Aussi tu me dois plus que de l'amour. tu dois m'aimer comme maîtresse et comme mère... entends-tu Henri ? Il y va de ton honneur.. car c'est une chose sainte et sacrée qu'un tel amour.
>
> SUE.

Que lui dira Mariolizza pour sa justification, que peut-elle lui dire? Qu'elle a rencontré sa mère, la bohémienne, n'est-ce pas vrai ?

Wolinski veut bien divorcer avec sa femme pour épouser la princesse, la favorite de l'impératrice, mais une bohémienne !

L'amour de la jeune fille s'élève au-dessus de toutes les luttes, de tous les coups du sort ; pour lui appartenir elle deviendrait volontiers son esclave ; mais son amour a lui, résistera-t-il à une pareille nouvelle ?

« Horrible nuit ! avec quelle joie elle était partie pour ce rendez-vous, et quel rocher de Sisyphe, elle en avait rapporté pour toujours dans son sein ! à la place des doux baisers qui l'attendaient elle avait trouvé le brûlant stigmate de la honte. Était-ce donc là la récompense des sacrifices auxquels s'était résolue la fougueuse enfant de l'Orient ? Elle sanglote, elle inonde son oreiller de ses larmes, elle voudrait mourir ! mais non, la mort la séparerait à tout jamais de lui, et aucune douleur ne pourrait rivaliser avec celle-là !

Fille de bohémienne !...

A cette pensée, son sang révolté s'arrête, ses idées se troublent ; mais est-ce vrai ? Cela lui a-t-il été dit ? Ces paroles n'ont-elles pas été prononcées pour la tromper, dans un but inconnu !

— Non, se dit Mariolizza, c'est vrai, c'est bien vrai ! Je me souviens, comme d'un songe, d'un *teliga* (1) recouvert de toile ; d'une femme aux chaudes caresses, d'un incendie ; et là aussi cette femme ; dans ma lutte avec le janissaire encore elle, toujours elle ! Qui donc serait-ce, si ce n'était ma mère !.. Je m'explique maintenant son émotion lorsque je la vis la première fois à Pétersbourg ; les caresses qu'une mère seule, dans sa position peut inventer, et qui me rendaient si honteuse, moi qui ne savais pas !... Oh ! avec quelle humble tendresse elle me baisait les mains, et je me demandais pourquoi une femme inconnue m'aimait autant. Pour l'argent de Wolinski, me disais-je !

Et comment mon cœur ne m'a-t-il rien dit ? Qu'elle vienne maintenant, et ce sera moi qui lui baiserai les mains, qui les mouillerai de mes larmes ! . Mais que personne ne la voie, qu'il ne le sache pas ! Du reste, elle ne l'exige point. Je me rends compte à présent de sa surveillance à mon égard, et de cet argent, rejeté comme s'il lui brûlait les doigts.. cette nuit même ne me prouve-t-elle pas son affection ? Elle s'est défigurée pour moi, m'a-t-elle dit, pour qu'on ne me soupçonnât pas d'être sa fille. Un jour Wolinski me raconta avoir vu une femme qui me ressemblait étonnamment. C'était assurément d'elle qu'il parlait. Pauvre mère !... comment t'ai-je payé ton dévouement ? par de honteuses commissions, par ma malédiction !... Reprends, Dieu de bonté, mes paroles inconsidérées ! Ma mère, pardonne-moi, bonne, malheureuse mère ! et malheureuse fille, car assurément nous sommes nées toutes deux sous un signe fatal

Voilà ce que se disait Mariolizza à travers ses larmes. A toutes les questions de Grouchka, elle répondait qu'elle était malade, que la bohémienne lui avait annoncé qu'Artemy-Petrowitz ne pouvait venir au rendez-vous

L'effervescence de sa douleur fut enterrée cette nuit même dans son cœur. Mais dès le lendemain le ver de la mort s'y introduisit et commença son œuvre de destruction.

Mariolizza avait prédit juste à la bohémienne en disant :

— Le premier baiser me consumera

Le lendemain de ces évènements Wolinski, assis dans son cabinet, songeait au malheur de ses amis et se creusait la tête sur les moyens à employer pour faire tomber leurs chaînes et celles de la Russie.

La pierre confidente du jardin d'été lui avait répondu :

— Prochainement, très-prochainement aujourd'hui, demain, ou jamais !

— Je ne vous cacherai pas, dit Zouda au ministre du cabinet, que je travaille comme deux et même comme trois ; mais je ne puis encore vous nommer mes complices, ou ceux dont je suis le complice. Je vous dirai seulement que l'un est un homme et l'autre une femme.

— Je ne vous demande et ne veux même pas savoir qui ils sont ; j'ai des craintes pour tous, pour moi-même ; mais agissez promptement, quand cela devrait me coûter la tête.

— Oh ! si Dieu le permet, nous sauverons votre tête. Nous sommes obligés de changer de tactique. Nous avons commencé, ainsi que vous le savez, par exaspérer Biren à l'aide de la statue de glace et autres moyens, afin qu'il irritât Sa Majesté et la mît à bout de patience Maintenant nous avons le projet de viser droit au cœur de l'impératrice par des attaques douces, insinuantes, qui ne l'effrayent pas, et que cependant elle ne puisse éviter

Resté seul, Wolinski se replongea dans ses chagrins passés et ses tristes pressentiments Sa tête se pencha sur sa poitrine, ses longs cheveux d'ébène tombèrent en mèches désordonnées autour de son beau et grave visage, formant un épais réseau à travers lequel ses yeux noirs lançaient le feu de son âme irritée.

C'est dans cette même attitude que nous l'avons vu lorsque, par centaines, des couples de divers points de l'empire étaient venus se faire passer en revue.

Y a-t-il longtemps de cela ? C'était avant la fête à l'occasion de laquelle avait lieu cette revue, et depuis cette époque par combien de soucis, d'émotions pénibles et douces avait passé son cœur !

Il revoyait en imagination défiler devant lui toutes les phases de son amour insensé, et des larmes s'échappaient de ses yeux.

Le jour baissa ; les pensées succédèrent aux pensées, ses paupières s'appesantirent ; il s'endormit.

Dans son sommeil il croit entendre dans la maison une agitation inusitée, un bruit de portes.. Il ouvre les yeux et voit devant lui, éclairée par le jour tombant, une femme dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la beauté ; ses grands yeux bleus, quoique couverts d'un voile de tristesse, reflètent un nuage d'amour ; ses joues sont roses ; ses cheveux blonds courent en boucles épaisses sur son cou de cygne. Dieu ! est-ce une illusion ?... C'est sa femme !... Wolinski n'ose faire un mouvement. Elle, comme une péri exilée des jardins enchantés, est là, debout à la porte ; elle le regarde d'un air chagrin, scrutateur, suppliant, et n'ose avancer.

Jamais elle ne lui a semblé si belle ! La pureté de l'âme, l'amour, et je ne sais quel sentiment plus idéal rayonnent en toute sa personne. Dans son trouble, Wolinski ouvre des yeux ébahis.

— Tu ne me reconnais pas, Artemy-Petrowitz ? dit-elle d'un ton d'humble reproche.

Des larmes glissent sur son visage.

— Tu ne me renverras plus maintenant, à moins que tu ne me rejettes morte, foulée sous tes pieds ; car, sais-tu ? tu perdrais avec moi ton enfant : je suis venue vers toi comme vers un mari et un père.

— Nathalia ! chère Nathalia ! eut à peine le temps de prononcer Wolinski, et déjà elle était dans ses bras. Il l'assied sur ses genoux, presse ses mains contre son cœur, lui baise les yeux et les lèvres. Elle s'enlace à lui comme un lierre, tantôt le serrant avec violence contre son sein, tantôt plongeant son regard dans ses yeux ; elle le caresse comme un enfant, enroule ses cheveux autour de son doigt rose, mêle à ses boucles noires ses boucles blondes. Elle ne peut croire à son bonheur.

— Cher Artemy ! dit-elle, émue d'une pure extase, je vois que tu m'aimes comme autrefois. Oh ! combien ils ont menti, les cruels, quand ils ont prétendu que... Non, non, ma langue se refuse à répéter leurs inventions ; je ne les crois pas ! Peut-être voulaient-ils m'effrayer pour me faire revenir plus vite, mais tu excuseras mon retard, quand tu sauras ce qui en est cause.

Elle abaissa ses belles paupières, rougit comme une jeune fille.

— Vois-tu, ajouta-t-elle, prenant la main de Wolinski et l'appuyant près de son cœur : ici est notre enfant, tu es son père !

L'homme qui pour la première fois porte ce nom peut seul comprendre toute la grandeur de ce mot, tout l'enivrement qu'il procure. Wolinski a peur de s'adonner à ce nouveau sentiment si inattendu ! Sa femme sait combien il désire un enfant ; n'est-ce pas une ruse pour l'attacher davantage à elle ?

Il hoche la tête avec une expression d'amour mêlé d'incrédulité.

— Tu ne me crois pas, mon ami ? Elle indique dans le kivot (1) l'image de la Vierge. — Crois-la ! tiens, pose ta main ici. Sens-tu remuer ton enfant ? il t'appelle son père, il te félicite. Moi-même je n'y croyais pas quand je

---

(1) Sorte de chariot

(1) Armoire vitrée où sont renfermées les saintes images.

suis partie pour Moscou ; longtemps je n'ai pu le croire. Mais le jour où j'ai su à n'en plus douter que j'étais mère, tu ne peux t'imaginer ma joie ; mon bonheur m'absorbait Je m'y plongeais entièrement, puis en d'autres moments la crainte de le perdre me torturait. Je recourus à Dieu et aux saints, les priant de veiller sur notre enfant.

Je suis allée à Troïtza implorer le miraculeux saint Serge ; à Kiew, m'incliner sur les saintes tombes, prier au couvent de Nilof. Quel autre motif eût pu me faire rester si longtemps loin de toi ? Mais partout, dans les temples de Dieu, sur les saints tombeaux, au couvent, tu ne m'as pas quittée, j'ai toujours prié pour toi, pour ta santé, pour la conservation de ton amour. J'ai constamment pensé à la joie que te causerait cette nouvelle inattendue ; je t'ai même écrit à ce sujet, mais apparemment...

— Je n'ai rien reçu, ma chère amie !...

— Vilaines gens ! Comme ils ont travaillé avec art !... Tu n'as rien reçu ?... Voilà simplement la cause de ton silence, malgré lequel je pensais toujours à la joie qui t'attendait ; et voilà qu'à Moscou l'on me dit tout à coup que tu es amoureux de je ne sais quelle princesse moldave... Pour comble, mon frère m'écrit que tu veux... Mon Dieu ! je ne comprends pas comment j'ai eu la force de survivre à cette lettre ?... Il m'écrivait que tu voulais divorcer avec moi ; il m'engageait même, alléguant je ne sais quels motifs de gloire, de patrie, à y consentir.

Me séparer de toi ! Oh ! ils ne me connaissent point ! Dieu seul saurait nous séparer !... (Nathalia entoura plus étroitement son mari dans ses bras, comme pour confirmer ses paroles). Cruels ! ils m'ont presque fait mourir, ils ont presque tué notre enfant. Je ne sais comment j'ai pu résister à tout cela ! J'ai prié la sainte Mère de Dieu de ne point permettre que tu accomplisses cette mauvaise action. Sa protection est puissante ; je vois, je sens à tes caresses qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'ils m'ont dit de toi, je ne veux plus penser à cela que comme à un horrible rêve ! Dis-moi, cher Artemy, que c'était l'œuvre de méchantes gens ; répète-moi que tu m'aimes comme par le passé.

— Oui, chère âme, tout cela n'est qu'un tissu de mensonges, lui dit Wolinski, la couvrant de caresses qu'elle acceptait avidement, rayonnante d'un bonheur aussi pur que celui d'une fiancée sous sa couronne nuptiale.

— Peut-être, ajouta-t-il, une plaisanterie avec une princesse qui est ici en captivité a-t-elle motivé toutes ces choses ; mais je te jure que c'était un enfantillage, une sottise d'un cœur désœuvré qui s'ennuyait loin de toi... Vilaines gens, fallait-il t'effrayer pour cette puérilité !... A qui pourrais-je jamais te comparer, toi, ma belle, ma précieuse amie ? Combien il est doux de pouvoir s'aimer sans crainte devant Dieu et les hommes !

Peut-être en ce moment se souvenait-il de la froide soirée de la veille, de sa frayeur, de ses soucis.

— Notre bonheur est pur ; qui peut nous empêcher d'être les plus amoureux des amants, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! je prierai Dieu de renfermer dans mon sein, comme un trésor, un monde d'amour sans limites, puis chaque jour je prodiguerai pour toi, mon bien-aimé, une partie de ces divins mystères ; chaque jour mon cœur saura inventer pour te plaire une nouvelle caresse.

— Non, mon précieux bien, non, je ne te connaissais pas.

Et, dans l'élan de sa passion, il fut sur le point de dire :

— Et j'ai pu te remplacer !...

Mais il se contint et reprit :

— Ainsi nous aurons un beau et charmant enfant qui te ressemblera, peut-être une fille !

— Non ; je te donnerai un fils aussi beau que toi ; tu verras si je tiens parole ! Je le nourrirai moi-même ; tu me le permettras, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, mais en attendant c'est moi qui dois être ton enfant, ton enfant gâté.

— Mauvais sujet !

Et il appuya sa belle tête sur le sein de la jeune femme, qui se soulevait sous le poids de ce lourd fardeau.

La coupe d'enivrement débordait, et Mariolizza fut oubliée !

XXIX

SE CONFIER A L'AMOUR

Lorsque Zouda [illegible] que de l'amour de Mariolizza on pourrait faire une [illegible] montant jusqu'au ciel, il n'avait point tort : aussi, [illegible] de cet amour pour la réalisation de ses projets, il [illegible] la princesse la lettre suivante :

« La situation dans laquelle se trouve M. Wolinski m'oblige à m'adresser à vous sans détour. Je suis Zouda, son secrétaire et son ami ; il n'a aucun secret pour moi ; ce titre sera un motif suffisant pour que vous m'écoutiez.

« Vous n'ignorez pas que les amis d'Artemy-Petrowitz sont enfermés à la forteresse pour avoir tenté le renversement de Guertzoff de Courlande, et attendent pour être mis en liberté le bon vouloir du duc.

« Artemy-Petrowitz a dans ce moment besoin qu'une main puissante, influencée par l'amitié ou par l'amour, étende sur lui sa protection et détourne le péril imminent dont il est menacé. Il faut pour cela une personne énergique, douée d'une grande force de volonté, courageuse en face de tout danger. Je suis d'avance convaincu que vous me direz :

« — C'est à moi, rien qu'à moi que cette tâche doit être dévolue.

« Aussi c'est à vous, princesse, à vous, grande et noble de sentiments, que je confie cette démarche, que vous seriez jalouse de voir accomplir par d'autres. Peut-être ces papiers n'aboutiront-ils qu'à être jetés au feu, mais nous devons user du dernier moyen qui nous reste pour sauver un homme qui vous est cher, et je puis ajouter indispensable à la Russie.

« Je ne vous parlerai point de la gloire du pays, mot que vous ne comprendriez pas à présent. Je ne veux vous exposer que le danger d'un homme aimé, invoquer pour lui votre cœur, qui certes ne me refusera pas ce que j'en attends. Pourquoi vous dirais-je que votre apparition à Saint-Pétersbourg, votre esprit, votre beauté, que nul ne peut voir indifféremment, me plongèrent dans la tristesse et le chagrin, en détachant de nous un homme éminent, en faisant tomber la pierre angulaire de l'édifice commencé par lui pour sauver la patrie ?

« Du moment où il vous connut, il négligea les plus saints de ses devoirs : il oublia sa femme, ses amis, son honneur, son Dieu !

« Ses adversaires protégèrent sa faiblesse, ou plutôt sa passion, afin de s'en faire une arme pour leur cause.

« Pourquoi vous dirais-je ces choses, que votre cœur ne saurait encore comprendre ; qu'il traiterait de chimères ? Non, je ne viens pas vous dire : Rendez-le à la sainteté de ses devoirs ! Je viens seulement vous prévenir que l'homme que vous aimez est en danger ; que vous pouvez le sauver de la chute, de l'humiliation, plus horribles pour lui que la mort.

« Les moments sont précieux ! voici ce dont il s'agit :

« Vous trouverez ci-joint deux papiers. Arrangez-vous de façon que l'impératrice les voie et les lise, mais sans que Biren soit avec elle.

« L'amour vous bénira pour cette démarche, que la Providence vous envoie, et qui, pour votre nature d'élite, ne peut être que bien douce à remplir.

« Dans le cas où l'impératrice vous demanderait de qui vous tenez ces papiers, vous diriez qu'en feuilletant un livre laissé chez vous par votre professeur Trétiakowsky, vous les y avez trouvés, ainsi qu'un billet que je vous envoie aussi. Nous arrangerons une réponse à Trétiakowsky, dans le cas où Sa Majesté voudrait l'interroger.

« Je remets entre vos mains le sort de A. P. »

« Si vous aimez l'impératrice (était-il écrit dans le billet), si sa gloire et son repos vous sont chers, faites-lui tenir les papiers qui se trouvent entre les feuillets du livre de Trétiakowsky, mais agissez avec prudence et assurez-vous du moment où l'astucieux Biren ne sera point avec elle. »

Ces envois passèrent des mains du nègre de Wolinski dans celles non moins noires de son amie du palais, et personne ne put être témoin des vagues que cette missive souleva dans la poitrine de Mariolizza.

Combien lui est chère la mission qu'on l'appelle à remplir !... A personne, pas même à sa femme, n'est confié le dépôt qui doit le sauver. C'est à elle, à elle seule !... La Providence sait jusqu'où va son amour, et l'élève en lui procurant les moyens de le prouver ! Elle oublie son chagrin, l'affreuse nuit, sa mère ; son bien-aimé Artemy-Petrowitz est là, tout entier avec son salut, son repos, son honneur, sa vie ! Qu'importe à la jeune fille de n'être qu'une bohémienne, n'est-elle pas au-dessus de tous ? Le salut d'un homme aimé ne lui est-il pas confié ?

— Il saura, se dit Mariolizza, que c'est moi, moi seule qui aurai tout fait pour lui. Demandez encore n'importe quoi en son nom, monsieur Zouda, et vous verrez si quelque chose peut ne point me réussir.

Et les yeux de cette admirable créature rayonnent d'un feu céleste, ses joues se colorent. Avec quel enthousiasme elle essaye sur sa tête la couronne d'épines qui lui est offerte avec tant de prodigalité !

Que faisait Wolinski pendant ce temps?

Il oubliait l'enfant du fatalisme dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

Qu'était donc devenu cet amour ardent, insensé?... Vous le devinerez aisément. Dans ce cas encore Zouda ne s'était point trompé.

C'était le soir, à la cour.

L'impératrice avait été toute la journée en proie à un trouble inusité. Dans ses oreilles et dans son cœur résonnaient les hardis discours des gentilshommes.

L'infortune de la Russie, — eût-elle été exagérée de moitié dans les tableaux qui lui en avaient été faits, — oppressait son cœur malade et torturé par l'indigne objet de son attachement. Elle ne se sentait pas assez forte pour secouer le joug auquel elle s'était livrée.

Biren, comprenant parfaitement ce qui se passait en elle, fut toute la journée rempli de prévenances, l'entoura de soins, et chercha par tous les moyens à dissiper les nuages qui obscurcissaient le front de Sa Majesté. A cet effet un tir fut organisé dans la galerie, des cartes, divers jeux, mais rien ne parvint à l'égayer.

Et elle dit à Guertzoff que, se sentant très souffrante, elle désirait rester seule; et s'appuyant sur le bras de la princesse, elle passa dans sa chambre à coucher.

— Mon enfant, dit-elle, se dirigeant vers un fauteuil posé près de son lit, comme ton cœur bat! je sens ses pulsations sous mon bras; n'es-tu pas malade?

— Je me porte bien, répondit Mariolizza émue en voyant approcher le moment solennel où devait se décider le sort de l'homme qu'elle aimait; je me porte bien, mais je suis inquiète pour vous.

Pour toute réponse, Anne Ivanowna lui serra affectueusement la main, puis s'approcha du fauteuil, sur lequel elle se laissa lourdement tomber. Elle voulut appeler une femme de chambre pour lui avancer un second fauteuil sur lequel elle avait l'habitude d'étendre les pieds, mais Mariolizza avec une douce obstination, remplit cet office et, se mettant à genoux, lui frictionna la plante des pieds, ainsi qu'on le faisait matin et soir pour soulager ses douleurs. Les soins de la jeune fille parurent évidemment agréables à l'impératrice. Elles étaient seules dans la chambre; le silence n'était troublé que par les soupirs de la malade; la lumière des candélabres, reflétée par les tentures bleues, projetait sur son pâle visage des nuances de mort; ses paupières fatiguées se baissaient, et comme pour donner plus de force à ce lugubre tableau, le lit près duquel elle était assise paraissait, avec ses hautes draperies, un catafalque prêt à renfermer celle qui avait été une souveraine. Fixant attentivement ses yeux, suivant les mouvements de ses lèvres, la princesse semblait veiller une âme prête à s'envoler de son enveloppe charnelle.

Qui eût pensé, en les voyant, que ces deux femmes, dont l'une, affaissée sous le poids de sombres pressentiments, portait sur toute sa personne l'empreinte de la mort; dont l'autre, jeune il est vrai, mais frêle, appartenant tout entière à l'amour, ne comprenant rien au delà, fille d'une bohémienne, renfermaient en elles le puissant destin d'un empire? Pendant quelques minutes leur silence ne fut point interrompu.

— Mon Dieu, pria la princesse mourant de terreur à l'idée de laisser passer l'occasion favorable pour remettre les papiers, mon Dieu, inspire mon cœur.

L'impératrice ouvrit les yeux et dit:

— Assez, ma chérie; merci, je suis mieux.

Mariolizza, toujours à genoux, lui saisit une main qu'elle porta avec transport à ses lèvres. Ses lèvres étaient froides, et l'impératrice sentit tomber sur sa main quelque chose de chaud.

— Que t'arrive-t-il? Tu pleures, je crois?

— Souveraine, quand je vois qu'à part les maux physiques vous avez encore d'autres souffrances, quand des gens qui vous sont dévoués me l'affirment en me donnant les moyens de vous sauver, que dois-je faire?

— Encore quelque calamité nouvelle! annonce-la-moi! s'écria l'impératrice, détachant du dossier de son fauteuil son corps affaibli.

Mariolizza sortit les papiers de son sein, et les lui tendant [illegible] exactement, avec vivacité ce qu'on lui avait recommandé de dire. Des mains tremblantes prirent les papiers et, après s'être fait assurer que nul n'était derrière la porte, l'impératrice en commença du regard la lecture.

L'un de ces papiers était la pétition authentique de Gor-



Une semaine après le village était désert, tous les habitants avaient [illegible]

denko, pour laquelle on l'avait gelé, torturé la bohémienne, fusillé Grosnoff, persécuté et mis à mort tant de gens.

« Cela parviendra à l'impératrice, avait dit en expirant la victime ; j'ai remis ma pétition à Dieu. »

Et Dieu, en effet, entendit cet appel fait au seuil de l'éternité, reçut cet engagement de la terre au ciel, le sauvegarda de toutes les ruses humaines et le fit parvenir à son adresse.

Quelles foudroyantes vérités ce papier contenait sur Biren !

Avec quelle clarté les preuves évidentes de sa dureté et de son avidité étaient mises sous les yeux !

« Oui, ton cœur saignera, gracieuse souveraine, était-il encore dit dans ce rapport, lorsqu'il apprendra les moyens employés journellement pour augmenter les fonds de la caisse des arrérages, dont les comptes sont confiés sans contrôle à Biren, et qui ne servent qu'à l'enrichir.

« Le bâton, la verge, les plongeons dans l'eau glacée, la nourriture salée sans boire, mille cruautés que les suppôts de l'enfer sauraient seuls inventer et appliquer, sont journellement, avec impunité, employés contre la vérité persécutée.

« Sur mille exemples, puissante souveraine, je n'en choisirai que deux, qui te prouveront combien les percepteurs des contributions devraient être attentifs à leurs actes, et qui inspireront à ton cœur le remède à employer pour prévenir ou réprimer leur cruauté ; pour leur faire distinguer dorénavant le malheureux incapable de payer, par des circonstances indépendantes de sa volonté, de celui que l'obstination, la fainéantise, le vice, mettent hors d'état de les satisfaire.

« Que par tes ordres puissants soient allégés les malheurs de ceux qui sont chargés de nombreuses familles, de ceux qui par les maladies sont privés du travail des mains, de ceux que Dieu éprouve par des calamités envoyées d'en haut.

« Qu'on donne à l'épizootie du bétail ; à l'incendie une demeure ; à la disette un morceau de pain.

« Que les exécuteurs des lois se rappellent qu'ils ont affaire à des hommes et non à des choses prêtes à tout supporter.

« Au village de N... N..., le jour même de Noël, arrivèrent les percepteurs. La sainteté de ce jour aurait déjà dû les porter à la clémence ; au contraire, ils parurent avoir choisi la plus solennelle d'entre les fêtes chrétiennes pour tyranniser l'humanité, dont le Christ lui-même avait pris ce jour-là l'image.

« Ils se dispersèrent dans le village, semblables à un innombrable troupeau de loups, exigèrent les arrérages, les taxant suivant leur volonté, imposèrent des amendes, choisirent du bétail, des instruments agricoles, prirent du blé dans les granges, maltraitèrent impitoyablement ceux qui, malgré leur volonté, n'étaient pas en mesure de les satisfaire. Le bruit des coups de bâton se mêla aux pleurs et aux gémissements.

« Sur le père d'une nombreuse famille, dont il était l'unique soutien, on exerça tous les moyens bireniens, mais à chaque nouveau sévice, il répondait :

« Qu'il avait six enfants plus petits l'un que l'autre, sans mère, et qu'il ne parvenait même pas à leur donner du pain.

« — Tu mens, tu dissimules, crièrent les percepteurs, qui tinrent conseil sur la nouvelle torture à lui infliger.

« — Mes pères, je payerai, supplia l'infortuné, laissez-moi seulement aller jusqu'à ma chaumière.

« Sur cet engagement, on interrompit les nouvelles mesures prises à son égard.

« Le cœur endurci par la souffrance, il rentre chez lui ; ses enfants accourent à sa rencontre, lui demandant du pain.

« — A l'instant, dit-il, vous en aurez tous ; et, furieux, il saisit sa hache et massacre toute sa famille. Un enfant de six mois, couché dans son berceau, s'éveille aux cris ; de sa main sanglante, il le prend par les pieds, l'apporte sur le seuil de la cabane, et, avec un effroyable éclat de rire, lui écrase la tête contre celle du percepteur en chef.

« — Donnez-moi ma quittance, brigands ! crie-t-il, voilà six âmes de moins sur votre compte !

« Une semaine après, le village était désert ; tous les habitants [illegible] émigré dans les bois de Pologne.

« Dans un autre village, en semblable cas, un père mena ses cinq enfants dans les champs, — c'était en hiver, — et sans se laisser émouvoir par leurs pleurs, il les gela tous.

« — J'aime mieux me vouer seul à l'enfer, dit-il, mais vous sauver des tortures de Biren ! »

Le second papier [illegible] à Mariolizza renfermait la description des tortures qu'avait subies Gordenko et leur résultat.

Pendant sa lecture, l'impératrice mouillait son mouchoir de ses larmes.

— Comme on nous trompe ! dit-elle en sanglotant. Je ne soupçonnais pas la centième partie de tout cela. Comme on opprime mon pauvre peuple et en mon nom !... Un homme vivant... presque sous mes yeux... une statue de glace !... Mon Dieu ! on peut à peine croire de pareilles choses... Et voilà ce dévouement, cet amour pour moi !... tout cela n'est qu'une basse cupidité, que le désir de gouverner chacun, sans en excepter moi-même !... il est temps d'y mettre fin !... Mon Dieu ! pardonne-moi mes péchés et ne me refuse pas ton puissant secours en ces jours difficiles !

— Chérie, ajouta-t-elle, silence complet sur tout ce que tu sais de ces papiers, sur cette soirée ; je veux rassembler mes forces... pour punir... O combien il est dur de ne pouvoir mettre sa confiance en personne, de ne pas avoir un ami ! Et voilà la couronne qu'on envie tant !...

L'impératrice se remit à sangloter.

— Artemy-Petrowitz Wolinski ! s'écria la princesse avec exaltation, reprenez votre confiance à celui qui en est indigne et investissez-en celui qui mérite à tous égards les faveurs d'une souveraine. Confiez-lui la direction des affaires de Russie, et vous verrez la gloire, le bonheur se répandre sur votre peuple, vous entendrez chacun bénir votre nom !

Etonnée du trouble extraordinaire, de l'émotion, de la force des paroles de Mariolizza, Anne-Ivanowna la regarda fixement ; la jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Infortunée, prononça tristement l'impératrice en hochant la tête, ce démon a déjà trouvé moyen de l'ensorceler. Le sort fatal ne l'a pas épargnée ! Oh ! prie, prie Dieu ! Maintenant appelle une femme de service ; toi et moi avons besoin de repos.

Mais la princesse ne bougea pas ; pensant au trouble dans lequel l'avaient plongée les paroles sagaces de l'impératrice, elle calcula, non sans justesse, que si ce soir même, immédiatement après la lecture des papiers, le pas en faveur de Wolinski n'était point définitivement franchi, plus tard rien ne se ferait. L'amour, surtout un amour comme l'était le sien, rend téméraire ; aussi s'écria-t-elle d'une voix émue :

— Souveraine, donnez ordre de délivrer...

— Les amis de Wolinski ? interrompit Anne Ivanowna, comme effrayée de cette demande : à présent... la nuit ?..

— Oui, Majesté, tout de suite. Dieu vous enverra de meilleurs rêves et allégera votre cœur.

Elle parlait avec une si chaleureuse persuasion, baisait avec tant d'affection les mains de l'impératrice, que celle-ci ne put résister plus longtemps. Elle se fit donner un encrier, une plume, du papier, et écrivit au commandant de la forteresse l'ordre d'élargir les trois seigneurs qui y avaient été enfermés le jour du spectacle de l'accouchement de la chèvre.

Cinq minutes après elle eût voulu faire rebrousser chemin à l'envoyé porteur de l'ordre, tant étaient grandes l'irrésolution du caractère d'Anne Ivanowna et la crainte que lui inspirait son acte d'émancipation de la tutelle du favori.

Mais il était trop tard !

Les amis jouissaient déjà de leur liberté, et, persuadés qu'en même temps qu'elle avait eu lieu la chute du favori, ils en bénissaient l'impératrice ; et avec quelle pure reconnaissance, quel attendrissement, quelles larmes de joie pria la princesse lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre !

— C'est à moi que ses amis sont redevables de leur liberté ! Oh ! mes seules préoccupations seront désormais son bonheur, sa gloire, disait-elle, et son âme s'illuminait aux rayons brillants de sa joie.

Et lui ? .. Il l'oubliait dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

XXX

COUP FRAPPÉ

> Si ce n'est pas ainsi, c'est une nouvelle calamité ou une nouvelle guerre.

Cette nuit même Biren fut instruit de l'ordre qu'avait reçu le commandant du fort Petropawlawsky. Sa fureur ne connut pas de bornes ; il ne savait qui soupçonner ; il se demandait quel avait pu être l'instigateur de cette mesure prise sans que lui, Biren, y eût donné son consentement. A toutes les questions qu'il fit on ne put que lui répondre que nul, après son départ, n'était entré chez l'im-

pératrice, qui était restée seule avec la princesse Lehemiko ; que cependant, lorsque l'on avait aidé Sa Majesté à se mettre au lit on avait remarqué ses yeux rougis de larmes, tandis que la favorite, en se retirant avait sur le visage une expression de joie peu ordinaire.

— Oh ! je me vengerai de cette infernale créature ! car, à coup sûr, c'est son ouvrage, répétait Guertzoff, se mordant les ongles jusqu'au sang et marchant à pas précipités dans son cabinet, qu'il arpenta jusqu'au matin de long en large, comme un soldat en faction.

Dès que l'heure le permit il parut au palais, l'air morne et silencieux. Sa Majesté l'accueillit avec une froideur et une contrainte marquées. Craignant de demeurer seule avec lui, elle ordonna à la princesse de ne point la quitter. De l'une et de l'autre part, aucune allusion ne fut faite à l'élargissement des trois gentilshommes. On parla vaguement pourtant de la fête que l'on préparait pour la noce de Koulkowski.

— Quand aura-t-elle lieu ? demanda l'impératrice.

— Cela dépend entièrement de M. le ministre du cabinet, répondit Biren ; je ne sais quand il lui plaira d'en fixer l'époque. Une ombre de mécontentement passa sur le visage d'Anne Ivanowna.

— Je crois au contraire que ce sera pour quand il *me* plaira, et pour vous prouver combien il mettra d'empressement à se rendre à mon désir, je fixe la cérémonie pour demain.

Sur l'ordre qu'elle en reçut, la princesse écrivit immédiatement à Wolinski dans ce sens, l'impératrice signa, et la lettre fut envoyée.

Biren, en proie au plus violent dépit, sans égard pour les oreilles impériales, ne se donnait pas la peine de comprimer sa respiration bruyante et saccadée.

— Votre désir ! ajouta-t-il avec un sourire ironique, car je se vous affirmer qu'un ordre de Votre Majesté serait blessant pour lui. Il l'a bafoué devant Ostermann et Munich, en se servant des plus hardies expressions.

— Les actes prouvent mieux que les paroles ; en attendant permettez-moi de ne point vous croire. Du reste, je remarque que depuis quelque temps vous mettez un acharnement particulier contre le ministre du cabinet, qui est entièrement dévoué à ma personne et au bien de la Russie, et qui ne le prouve pas en paroles seulement. Ne serait-ce point depuis le jour où il a posé en évidence votre statue de glace ?

Et elle regarda fixement Guertzoff.

Guertzoff de pâle devint livide.

Se préparant à faire tomber sur la tête de Wolinski le coup qu'il lui ménageait depuis si longtemps, mais cependant honteux de faire rougir en sa présence la jeune fille victime de sa dénonciation, honte que du reste il devait vite oublier :

— Permettez, dit-il, que la princesse s'éloigne.

— Ma Lehemiko restera près de moi, répondit l'impératrice avec une fermeté qui lui était peu ordinaire.

— On vous trompe.

— Je le sais, mais ce n'est point Wolinski.

— C'est précisément lui. Sous l'aile des colombes éclosent les dénonciations contre un serviteur dévoué (il regarda d'un œil significatif la princesse qui rougit). Prenez garde, Majesté, que le vautour ne s'abatte sur votre trône.

La figure de l'impératrice exprima le doute et la timidité.

— En attendant, continua Guertzoff, ce vautour veut me crever les yeux afin que je ne puisse voir ses odieux projets, mais il lui faudrait boire auparavant le sang de mon cœur ! Il est enfin temps que je parle ! Je ne puis plus longtemps endurer les humiliations que je vous ai jusqu'à ce moment cachées par égard pour votre santé. L'un de nous doit céder la place à l'autre, mais en y laissant sa vie, car j'estime votre faveur à un prix trop élevé pour la céder à bon marché. Il faut que Votre Majesté m'entende sur-le-champ ; je le demande, je l'exige.

— Plus tard.

— Ce sera bientôt, je l'espère !... Il est vrai qu'aujourd'hui le moment est peu propice, votre pitié aura à s'exercer sur d'autres que sur moi ; sa femme va sans nul doute venir se jeter à vos pieds et...

Ces paroles firent affluer le sang à la tête de Mariolizza, ses yeux se voilèrent, elle vacilla.

— Sa femme est donc arrivée ? demanda l'impératrice.

— Hier soir, et sans aucun doute elle aura de suite appris ses liens avec une indigne...

L'arme de la calomnie était entrée droit dans le cœur de l'infortunée jeune fille ; elle n'eut pas la force d'en supporter le coup ; sa poitrine s'enflamma, son cœur parut se déchirer, elle toussa, et son mouchoir, qu'elle porta à ses lèvres, se colora d'une tache rouge, sceau indélébile dont la mort cachète ses messages ! Comme la destinée lui fait chèrement payer une minute de bonheur terrestre !

Guertzoff se félicitait déjà de sa dureté, en voyant l'impératrice prête à pencher en sa faveur ; mais la cruauté avec laquelle il venait de terrasser la favorite lui fit instantanément perdre le terrain qu'il avait reconquis, et une nouvelle barrière s'éleva entre eux. Le but auquel visait l'arme empoisonnée s'était trop clairement fait voir ; les accusations, le lieu, étaient mal choisis. L'impératrice, remarquant l'affreuse situation de la princesse, la prit en pitié et se rangea du côté de l'infortunée. Elle n'eut pourtant pas le courage de la mettre, en l'éloignant, à l'abri des horribles allusions du favori. Craignant d'entendre de celui-ci quelque fait accusateur contre sa protégée, ne voulant pas, par quelque triste évidence, renoncer à cette dernière affection de son cœur, d'un ton ferme et froid, elle mit la conversation sur un autre sujet.

On annonça Wolinski. En entendant son nom, Mariolizza parut revivre, toutes les forces de son âme se réveillèrent en elle. Artemy-Petrowitz entra. Que ne vit-il le regard qui l'accueillit ! C'était tout un hymne d'amour ! La prière, l'espoir, la crainte, la reconnaissance, que ne renfermait-il pas ? C'était l'amour terrestre avec ses élans, ses feux ! C'était l'amour céleste avec son insondable immensité, ses mystérieuses jouissances !

Encore un regard ! Oh ! celui-ci vous eût fait tressaillir, eussiez-vous eu en vous le froid glacé de la mort !

Artemy-Petrowitz s'avança, et soit sous l'influence de son nouvel amour pour sa femme, soit préoccupé des derniers événements, il ne tourna pas les yeux vers la jeune fille.

— Il me boude, sans doute, pensa Mariolizza, pour avoir manqué au rendez-vous que j'avais fixé ! En effet, n'est-il point en droit de croire que je me suis jouée de lui ? Peut-être aussi est-ce pour me mettre à l'abri des soupçons ?... Oh ! un seul regard d'amour et peu m'importe d'être perdue après !

Mais elle n'obtint pas ce regard.

— Artemy-Petrowitz, prononça l'impératrice d'une voix caressante, avez-vous lu ce que je vous demande ?

— Vos désirs seront remplis, Majesté.

— Demain ?

— Demain, à l'heure qu'il vous plaira de désigner.

— Entendez-vous, Altesse ?

— Est-ce donc la première fois qu'il arrive au ministre du cabinet de s'abuser sur une chose impossible, est-ce la première fois qu'il parle aussi inconsidérément ? dit Biren, incapable de maîtriser son irritation.

La colère bouillonna dans le sein de Wolinski ; il fit un violent effort sur lui-même et répondit le plus calmement qu'il put :

— Rendez grâce à la présence de Sa Majesté, qui m'empêche de vous payer insolence pour insolence. Wolinski n'a jamais manqué à sa parole, même envers vous, cela lui eût-il coûté la vie.

— Mais savez-vous bien, mon cher monsieur, ce qui se passe parmi les gens que vous êtes chargé d'équiper et de faire figurer à cette fête ?

— Je suis plus au courant que vous ne le croyez, mon cher monsieur : je sais qu'il vous a été agréable que l'un d'entre eux, précisément un Petit Russien, fût retranché du nombre des vivants. Mais pour vous, monsieur, un homme de plus ou de moins, cela vaut-il la peine qu'on en parle ! n'y a-t-il pas assez de Russes !... Vous vous êtes cependant empressé de changer vous-même son enveloppe charnelle en statue de glace.

— Fables que tout cela ! fables inventées la mille et deuxième nuit par votre adorable captive pour égayer votre spleen et vous sauvegarder de la colère de notre très-juste souveraine.

— Vous cherchez à distraire par la calomnie votre imagination et votre brave conscience, effrayées toutes deux par les écrits tumulaires de vos victimes. Que ne faites-vous de la Russie un immense mausolée !

— Mon Dieu, ces insolents oublient si bien ma présence que ma tête se fend de leurs cris. Je vous ordonne à tous deux de vous taire, s'écria l'impératrice d'un ton irrité ; je démêlerai toutes ces choses en leur temps.

— Tous vos acteurs sont-ils prêts ? demanda, après quelques instants de silence, l'impératrice d'une voix radoucie, s'adressant à Wolinski.

— Tous, Majesté.

— Encore un mensonge, cria Biren.

— Prouvez-le.

— La bohémienne Marioulla a perdu hier la raison (à ces mots la princesse, se sentant défaillir, se leva pour s'éloigner et ne put faire un pas) : la police a été obligée de l'enfermer.

— C'est la même qui... commença l'impératrice.

— Qui a dit la bonne aventure à Votre Majesté, interrompit Guertzoff.

— Elle est devenue folle...

Et l'impératrice ne continua point sa phrase, car au même instant on entendit le bruit sourd d'un corps qui tombe.

Tous se tournèrent du côté de la princesse Lehemiko.

La princesse aussi immobile qu'une statue de marbre, était étendue sur le sol.

— Dieu! on l'a tuée! s'écria Wolinski pressant convulsivement son front de ses mains et s'élançant au secours de la jeune fille.

Biren le suivit.

L'impératrice, quoique effrayée et tremblant de tout son corps tira violemment le cordon d'une sonnette et d'un geste énergique indiqua la porte à Guertzoff et au ministre du cabinet en disant :

— Je vous prie de vous départir de vos soins affectueux. On ne vient pas pleurer sur les cheveux de la tête qu'on a coupée ; retirez-vous !

— Je ne m'en irai pas, Majesté, fit Wolinski à genoux devant la princesse et lui tenant les mains, qu'il cherchait à réchauffer de son haleine.

— Me forcer à contempler de telles ignominies ! vous voulez être compté comme rebelle ? Ne me faites point réitérer mon ordre ! dit sévèrement l'impératrice.

Durant cette orageuse discussion entre un sujet et sa souveraine, Biren se tenait près de la porte.

Une femme de service parut.

—Maintenant je puis partir, dit Wolinski, qui se leva, jeta un dernier regard sur la princesse, et s'éloigna suivi de Biren.

A peine le seuil franchi, Biren, contemplant son ennemi plongé dans une profonde douleur, lui dit avec ironie :

— Admirez votre ouvrage !

Wolinski ne répondit rien.

Peut-être, abattu par le coup qui venait de frapper la princesse, n'entendit-il pas cette mordante remarque, peut-être la trouva-t-il juste, car, de quelque côté que le passé se représentât, il lisait : récompense méritée...

La tache sanglante qu'il avait vue sur le mouchoir blanc de la jeune fille à laquelle il avait enlevé le repos, la joie, le bonheur, peut-être la vie, la folie de la bohémienne qui aimait tant la princesse, qui lui était attachée par quelque lien mystérieux, tout cela, il ne pouvait se le cacher, tout cela était son ouvrage.

La route avait été bordée de roses, mais son enfer commençait sur cette terre !... Une fois hors du palais, il se trouvait dans la situation d'un homme qui, arrivé devant une montagne, entendrait parvenir à ses oreilles les cris de détresse de son meilleur ami, ses gémissements sous le couteau des assassins résonnent dans son cœur, il veut s'élancer à son secours, mais la haute montagne les sépare ; il lutte, puis tout se tait, tout se calme, et le silence se rétablit.

Ou bien encore on aurait pu le comparer à un homme qui, dans un accès de folie, tue l'être qu'il aime le mieux, puis, la raison lui revenant, il se souvient et reste immobile devant le cadavre, contemplant son ouvrage.

XXXI

ENTRE DEUX FEUX

Wolinski revient chez lui, l'enfer dans le cœur ; son regard est sauvage, sa physionomie porte l'empreinte d'une conscience bourrelée, toute sa personne dénote un grand trouble. Ainsi que d'habitude, les gens de son service viennent à sa rencontre. Leur vue lui est odieuse, chacun lui paraît vouloir lire ce qui se passe dans son âme.

— Allez au diable ! leur crie-t-il d'une voix emportée

Et tous s'éloignent effrayés, ne sachant comment interpréter l'humeur singulière du maître.

On ne connaissait pas encore à cette époque l'appartement de monsieur et l'appartement de madame, tout était commun au logis entre mari et femme.

Craignant de rencontrer Nathalie, Wolinski n'ose aller plus loin et reste dans la grande salle. Tantôt il l'arpente d'un pas lourd, indécis, comme succombant sous le fardeau de sa conscience, tantôt il s'arrête brusquement et reste pendant quelques instants immobile comme un pilier. Il voudrait fuir sa maison, sa famille, le monde entier, se retirer dans un bois profond, dans un couvent, il voudrait se cacher sous terre, la tache de sang le poursuit, tous les objets blancs que son œil rencontre lui semblent teints de ce signe fatal.

Nathalie Andrewna, apprenant le retour de son mari, accourt vers lui. Il accueille froidement ses caresses ; à toutes les questions dictées par une tendresse prévenante, il répond d'une voix brève, presque irritée. La pensée d'un malheur inquiète la jeune femme, elle le supplie de s'expliquer. Il se dit malade, hypocondre ; mais les larmes qui brillent dans les yeux de Nathalie trouvent enfin le chemin de son cœur.

— C'est assez d'une victime ! pense-t-il : celle-ci doit-elle encore payer de sa vie son amour pour moi ?

Il tâche de la rassurer, l'emmène dans son cabinet, l'embrasse et s'efforce de s'oublier dans ses caresses. La bonne et douce créature se réjouit de sa victoire et cherche à l'affermir par toutes les démonstrations de son amour. Ce n'est plus la timide affection de l'épouse à laquelle Wolinski reprochait jadis sa froideur ; c'est une maîtresse passionnée prodiguant sa tendresse ; elle pleure, elle rit, dans les transports de son amour. Mais qu'a-t-elle tout à coup ?... Elle se dérobe brusquement à lui, comme si Satan l'avait mordue, elle frissonne comme sous l'attouchement d'un fer glacé.

L'imprudent ! au milieu des élans de l'amour, s'oubliant, il avait dit : « Chère Mario. . » et ses lèvres, ne terminant point le nom commencé, étaient devenues froides, ses cheveux s'étaient hérissés.

— Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous arrêté ? dit Nathalie avec un éclat de rire qu'elle ne put soutenir, car la jalousie l'étouffait.

Artemy-Petrowitz l'entoura fortement de ses bras, comme d'un cercle qui devait l'empêcher de s'échapper ; il lui baisa les mains, implora son regard ; mais elle s'arracha de son étreinte et le repoussant :

— Arrière, arrière ! homme indigne et trompeur ! dit-elle en sanglotant. Ainsi voilà donc votre amour ! Voilà donc le trésor que je n'aurais pas échangé pour toutes les richesses du monde ; voilà sa valeur !... Admirable amour ! Pendant que vous m'embrassez et que je me crois aussi heureuse que peut l'être une créature de Dieu, vous avez dans l'esprit et dans le cœur votre Moldave.

Je n'ai été qu'une poupée, un morceau de bois sur lequel il vous plaît de faire des répétitions de votre passion pour la divine Mariolizza. Non, cela ne sera plus, je ne m'exposerai plus désormais à une semblable humiliation... Ainsi voilà le motif de ce grand chagrin ! Pourquoi m'avoir trompée ? N'était-il pas plus simple de me dire : « Tu m'es devenue indifférente, j'aime ma Moldave, personne autre ne peut avoir mon amour. »

« J'eusse préféré cela !... répétez-le-moi encore, et quittons nous, séparons-nous. Je puis vivre sans amour. Dieu sera avec moi, le Dieu sauveur que vous avez oublié !...

L'infortunée jeune femme sanglotait et se tordait les mains. Dans le feu de la jalousie, elle disait des choses qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'accomplir.

Artemy-Petrowitz tomba à ses genoux, l'assura que ce n'était qu'une épreuve qu'il avait tentée, lui jura qu'il n'aimait et n'aimerait jamais qu'elle ; que quant à Mariolizza, il n'avait pour elle qu'un sentiment de compassion.

L'amour véritable est crédule, Nathalie Andrewna ajouta foi à ces paroles, mais exigea qu'il renouvelât son serment devant le crucifix, et lui, comme devant l'autel, répéta mot à mot ce que lui dictait Nathalie.

En ce moment, il se croyait fermement loyal devant elle et devant Dieu.

Son amour pour Mariolizza, après avoir passé par tant d'épreuves, n'avait laissé en lui qu'une profonde pitié pour sa victime. Mais, par cette pitié, sa conscience réveillée se voyait entourée de tant d'embûches, de tant de pièges, que la mort seule lui paraissait un refuge certain.

Aimait-il bien réellement sa femme ? Certes, il la chérissait depuis qu'il avait appris qu'elle serait bientôt la mère de son enfant ; mais un sentiment pur, élevé, pouvait-il véritablement trouver une place dans ce cœur en proie à toutes les passions tumultueuses ?

Nathalie était douée d'une foi profonde, et la prière seule la calmait dans toutes les situations de sa vie, joie et douleur. Aussi, dès que son mari l'eut tranquillisée, elle le quitta et, se retirant dans la chambre à coucher, elle pria avec ferveur, demandant à Dieu de lui conserver l'amour de son mari, seul bien auquel elle tenait en ce monde.

Après avoir calmé sa femme, Wolinski voulut de même apporter quelque soulagement à la pauvre enfant jetée par lui sur le lit de mort. Sa conscience lui dictait cette démarche. Il se mit à sa table et commença une lettre à Mariolizza. Mais au plus léger bruit, à chaque pas qu'il entendait dans la chambre voisine, il tremblait comme un faux monnayeur.

Ne serait-ce pas *elle* qui revient ?... Si elle allait le surprendre écrivant à sa rivale ! Artemy-Petrowitz a peur du bruit de ses propres mouvements. Le ministre si hardi naguère en face des menaçants satellites du favori, si courageux devant le feu, l'exil, la prison, la mort, rempli d'audace dans ses moindres démarches, tremble aujourd'hui comme un enfant.

Il se lève, et donne un tour de clef à sa porte.

L'encre de la lettre s'efface sous les larmes qui l'arrosent. A peine quelques lignes sont-elles écrites, que l'on frappe à la porte.

Wolinski essuie ses yeux, glisse à la hâte la lettre sous une liasse de papiers et ouvre d'une main tremblante d'émotion.

Un domestique annonce que le comte Soumine Koupelline, Péroquine et Gitchoutkoff demandent à être introduits auprès de Son Excellence.

Maudits soient-ils pour leur visite inopportune : La politique et ses amis sont dans ce moment aussi désagréables à Wolinski que l'était pour les anciens Russes une invasion de Tatars.

Néanmoins il les fait prier d'entrer.

Ils sont venus pour le remercier de son intercession en leur faveur près de l'impératrice et se réjouir du triomphe de la bonne cause, qui paraît s'affermir.

Qu'ils étaient tous loin de se douter qu'ils ne devaient leur liberté qu'à la princesse moldave !

Wolinski avoua qu'il n'était pour rien dans cette affaire et l'attribua uniquement au bon cœur de l'impératrice.

Cet entretien vit se renouveler un serment solennel, par lequel les amis s'engageaient à une démarche définitive contre l'ennemi de la Russie, pour l'écarter des affaires de l'empire. En cas d'insuccès, ils se proposaient d'exiger qu'on les enfermât derechef dans la forteresse.

Comme le maître de céans fut heureux quand ces visites le quittèrent !

Il termina sa lettre.

L'Arabe eut ordre de la faire parvenir sur l'heure, coûte que coûte.

Lorsque la princesse eut repris connaissance et que l'impératrice, rassurée, la quitta, sa femme de chambre Grouchka lui donna une commotion électrique par le seul attouchement de sa main ; il est vrai que cette main tenait un petit papier froissé, talisman puissant, destiné à la rendre à la vie, à la vie pleine et entière de son amour !

En même temps furent prononcées ces paroles magiques :

— De la part d'Artemy-Petrowitz.

La jeune fille parut se réveiller de la tombe à la voix d'un chant céleste ; ses yeux reprirent leur éclat, son cœur palpita.

—N'importe ce que contienne ce billet, pensa-t-elle, le baisant avec transport, il me rend heureuse en me prouvant *qu'il* a pensé à moi.

En soupirant, elle en commença la lecture :

« Insensé que je suis ! qu'ai-je fait ? quelle conduite ?.. Est-ce donc là le paradis que je t'avais promis ? que dois-je faire pour te rendre à ton repos et à ton bonheur d'autrefois ? Dis-le-moi, bien chère, bien-aimée Mariolizza, dis-le-moi. Un mot, un désir de toi et j'obéis, cela dût-il me coûter la vie, dussé-je expier cette obéissance par tous les chagrins de ce monde et de l'autre.

« Rassure mon cœur ; écris-moi, ne fût-ce qu'un mot sur ta santé. Au nom de Dieu, soigne-toi, reprends des forces pour de meilleurs jours ; sinon je raye du nombre des vivants moi, ma femme, tout ce qui porte mon nom ou pourrait le porter.

« Je ne m'endormirai pas avant d'avoir une réponse. »

La princesse écrivit :

« Tu m'avais promis le paradis sur la terre et tu me l'as donné.

« Est-ce donc ta faute s'il ne peut être éternel ? Tu n'es pas Dieu !

« Les moments de bonheur que j'ai goûtés sont passés, il est vrai ; mais mille chagrins présents ne sauraient me les faire oublier. De ton côté, tu ne me dois rien, car tu m'as donné plus que je n'espérais, tu m'as procuré des jouissances au-dessus de ce que mes plus beaux rêves m'avaient fait entrevoir. Maintenant mon devoir est de vivre et de mourir pour toi, pour ton repos, ton bonheur et ta gloire.

« Tu as pleuré, j'ai vu les traces de tes larmes sur ton papier. Oh ! pourquoi y sont-elles tombées ? Que n'ai-je pu les essuyer de mes baisers ? Mon Dieu, c'est moi qui les ai causées !

« C'est un mot de cet horrible Biren qui m'a fait évanouir ; je n'y étais pas préparée, je n'y suis pas encore habituée, mais dorénavant je te promets de ne plus t'inquiéter de mes chagrins ; je serai forte comme mon amour. Dors, dors, bien-aimé, et que tes rêves soient aussi joyeux que l'est mon cœur en ce moment. »

Pas une allusion au rendez-vous manqué, à sa maladie, à la bohémienne ; elle a tout oublié, elle ne se souvient plus que de celui qu'elle aime.

Son cœur ne tire son parfum que d'un seul sentiment, pareil à la fleur du cotonnier, qui n'exhale sa pénétrante odeur que lorsqu'elle est rongée par le ver destructeur. Quand le ver tombe, le parfum n'est plus !

En recevant cette réponse, Wolinski fut un peu rassuré, sa conscience s'engourdit dans une sorte d'assoupissement, que traversèrent cependant d'étranges visions.

La lettre fut brûlée et les cendres jetées dans le poêle, afin qu'il n'en restât aucun vestige. Les lettres antérieures de Mariolizza subirent le même sort, tant il était devenu prudent et craintif de s'exposer à de nouveaux reproches de sa femme. En cette circonstance, les souvenirs de son amour pour la princesse se réveillèrent, et il leur paya le tribut de quelques larmes. Mais les événements avaient enlevé à son ancienne idole les rayons dont il s'était plu à la parer aux jours de sa passion, et dont il avait été sur le point de lui former une si brillante couronne.

Son cœur ne put pas longtemps supporter le poids de ces souvenirs.

Ce rôle à double face qu'il jouait était peu digne d'envie ; il lui fallait tromper sa maîtresse et sa femme, qui toutes deux l'aimaient si éperdument.

Wolinski se trouva vil à ses propres yeux et perdit la tête.

Pouvait-il, dans cette situation, travailler pour sa patrie avec son ardeur primitive, avec toute la noblesse de son âme ?...

Après le sacrifice doit venir la purification.

Et même en cette occasion Zouda avait prophétisé !

XXXII

D'OÙ SOUFFLERA LE VENT ?

> Il sera voué à la honte
> Par la postérité.

C'est une petite chambre modestement éclairée d'une chandelle qui brûle dans un bougeoir de cuivre. Les murs sont ornés de rayons sur lesquels s'étalent majestueusement un certain nombre d'in-folio, portant pour la plupart sur leur reliure écrit : ROLLIN.

Les rayons voisins sont surchargés de vases enfumés ayant pour couvercles des planchettes ou des livres ; on y distingue également un bol en bois, deux cuillères d'étain, une souricière, une bouteille bouchée de papier et divers ustensiles de ménage en assez triste état.

Au milieu de la chambre une table chargée de paperasses sur lesquelles, en guise de presse-papiers, on a posé une brique ; on lit sur l'un des cahiers : « Ci-gît le fils de l'Odyssée, né dans l'île d'Ithaque, choyé par Minerve et Fénelon, et assommé à Saint-Pétersbourg par le professeur d'éloquence. »

Sur la table on voit de plus un encrier monstre, aussi gonflé que... je le sais, mais ne le dirai pas, afin de ne point renouveler la fable des *Oies* (1), un cornet de papier contenant du sable et des mouchettes de fer de forme aussi primitive que pouvaient l'être celles d'Adam. Le mobilier se compose en outre de deux chaises ; d'un grand coffre et d'un lit dont les oreillers sont aussi noirs que si l'on s'en était servi pour faire des crêpes, et dont la couverture absente est remplacée par une vieille *touloupe*. Les murs sont sillonnés d'inscriptions à la craie ; ce sont des vers, mais chacun d'eux est si long que la poitrine la plus vigoureuse ne pourrait arriver à la fin d'une ligne sans reprendre haleine.

On peut encore remarquer une perruque graisseuse, un attrape-mouche et un portrait dont le visage est orné d'une énorme verrue.

Rollin ? des poésies impossibles ? une verrue ?

Ah ! cela ne peut être que la demeure de l'amant des muses, Trétiakowsky.

Mais c'est lui, c'est lui-même ! Basile Kirilowitz occupe en ce moment l'un des deux sièges. Sa tête présente, par sa calvitie, l'image du globe terrestre ; du côté où la flamme de la chandelle lui sert de soleil (il y a des gens qui remplacent le soleil par des bouts de chandelle) elle figure le brillant zénith ; plus loin le crépuscule, puis la nuit complète. Ne faites aucune recherche vers le pôle nord, car la Parr et Ross eux-mêmes ne trouveraient qu'un désert glacé ; l'autre chaise est occupée par un homme au nez rouge, en uniforme d'officier. Parbleu ! mais c'est monsieur l'officier Podatchkine.

Bon gré, mal gré, je me vois forcé de reproduire ici leur méprisable entretien ;

(1) Fable très connue de Kryloff.

Podatchkine. — Ecoute et fais attention, tête d'écritoire ! surtout n'oublie rien

On te fera mander près de l'impératrice ; tu commenceras par te jeter à ses pieds, puis tu lui raconteras que Wolinski t'a effrayé par la potence et le billot ; qu'il t'a menacé de te tuer de sa propre main si tu te refusais à affirmer à la Moldave qu'il était veuf et à lui porter ses lettres ; qu'il t'a forcé à écrire des vers contre Sa Majesté et à les répandre parmi le peuple...

Trétiakowsky. — Il m'a fait faire tout cela sans doute. Mais l'idée ne m'est pas venue de lui résister.

Podatchkine. — C'est juste, confrère ! ainsi c'est entendu ; si tu en dis plus ou moins qu'il est nécessaire, on te mettra au corps de garde ou dans la salle de bastonnade.

Trétiakowsky. — Fiez-vous à moi comme à un roc inébranlable. Y a-t-il une chose dont je sois incapable pour prouver ma reconnaissance des bienfaits que Son Altesse daigne répandre sur moi ?

Voudrez-vous permettre, monsieur l'officier, vous qui avez rang auprès de Son Altesse, voudrez-vous permettre que votre obéissant serviteur lui offre une humble poésie composée en son honneur ?

Podatchkine (se dandinant sur sa chaise). — Pourquoi pas ? pourquoi pas ? cela ne produira point mauvais effet ; oui, tu es intelligent, aussi tu comprendras que sans graisser la charrette on ne pourrait la faire bouger, tandis qu'avec la graisse elle marchera, peut-être même jusqu'à la chambre à coucher de la grande-duchesse.

Trétiakowsky s'approche du coffre, l'ouvre, et en sort un *chat* (1) duquel il tire un rouble d'argent qu'il présente respectueusement à l'officier.

Podatchkine. — J'en ai vu là-dedans un autre

Et le second rouble d'argent, qui, pour l'instant constituait toute la richesse pécuniaire de Basile Kirilowitz, fut offert au dispensateur des bienfaits de Son Altesse.

Mais la gloire et des monts d'or étaient en perspective.

Trétiakowsky. — M'honorerez-vous monsieur l'officier, de l'autorisation de vous lire mes vers ?

Podatchkine. — Ce sera bien... Le fils de la dame de charge jouait déjà le rôle de protecteur des sciences). Seulement il ne serait pas mauvais de boire en même temps un peu de vin.

Ce souhait fut aussitôt accompli, et les libations commencèrent, pendant que Basile Kirilowitz faisait lecture de son acrostiche dédié à la gloire du duc de Courlande, ce soleil de la Russie, ce bienfaiteur, ce Solon, cet Aristide, ce Thémistocle, ce Mécène.

Podatchkine (l'interrompant). — C'est digne de louange, sur ma foi, quoique je n'y comprenne absolument rien ! Mais, par le diable ! tu es passé maître rimeur, sais-tu ? Tu devrais écrire quelque chose à l'occasion du mariage de ma mère. Le diable l'emporte ! mais c'est néanmoins une bonne petite mère : elle m'a nourri, dorloté, promu au grade d'officier, et, malgré cela, ne s'est pas oubliée non plus.

Trétiakowsky (avec une expression de satisfaction). — Votre très humble et très obéissant serviteur s'empressera de vous offrir quelques rimes de son travail. En tout cas, j'ai déjà préparé un épithalame soigné, qui peut parfaitement s'adapter au mariage de votre très haute mère.

Podatchkine. — Pour haute, elle l'est : quatorze *verchoks* (2), bonne mesure ! Cependant, ami, ton habileté irait-elle jusqu'à pouvoir refaire de ce chant de noce un couplet d'enterrement ?

Trétiakowsky (avec fierté). — Est-il une chose dont nous soyons incapables ? Oh ! oh ! je puis vous affirmer qu'en supprimant quelques mots folâtres comme des gazelles et en les remplaçant par d'autres aussi lourds que des bœufs creusant un pénible sillon, je pourrais... Mais permettez que je reprenne la lecture de ce travail dédié au protecteur éclairé des sciences, au bienfaiteur de la Russie.

Et, tout bouffi de fierté, Trétiakowsky continua son panégyrique, tandis que le nouveau valet des valets princiers achevait sa bouteille.

(1) Grande bourse ainsi nommée parce qu'elle se faisait de la peau de cet animal.

(2) Deux mètres sept centimètres.

En cet instant entra à pas furtifs, dans la chambre, un vieillard presque septuagénaire ; il était maigre, pâle comme la cire, sa tête était couronnée de cheveux argentés ; sa barbe grise et clairsemée. Son costume se composait d'un long cafetan noir, serré à la taille par une ceinture de cuir.

Il avait l'apparence d'un mort vivant que la tombe réclame. Ses yeux seuls étaient empreints d'une expression de vitalité énergique et bouillante.

C'était l'oncle du poète ; il avait été naguère professeur à l'Académie de Kiew, puis était devenu desservant auprès de l'archevêque Lapachinsky, le même qui, refusant de renier la vraie opinion que lui dictaient son esprit et son cœur, ce qui lui attira la colère du favori, fut arrêté, pendant qu'il célébrait l'office divin, en habits pontificaux et jeté dans un humide cachot de Saint-Pétersbourg.

A la vue du vieillard, le neveu resta court.

— Continue, continue, neveu, dit le desservant avec un sourire ironique, ajoute à tes louanges un nouveau haut fait du bienfaiteur de la Russie, un nouveau vers sanglant à ta féconde poésie.

Le vieillard dénoua sa ceinture, rejeta son cafetan en arrière et mettant à nu son bras gauche, montra une épaule sillonnée de profondes blessures, dont le sang mal étanché ruisselait sur des membres décharnés.

Trétiakowsky se troubla.

— N'est-ce pas, ami, que cela vaut bien ton panégyrique ? continua l'oncle en remettant ses vêtements ; c'est encore une œuvre de ton Solon, de ton Aristide, de ton Thémistocle ; il est vrai que j'avais eu l'audace de faire passer à mon archevêque, à mon bienfaiteur, une chemise propre, à travers les barreaux de son cachot. Depuis trois mois il portait la même, que la vermine avait rongée.

Voilà un homme ! Privé de sa crosse, de son église, de l'air, de la lumière de Dieu, rongé par la maladie et les insectes ; s'est-il départi de sa foi ? Les tortures lui ont-elles arraché un seul mot contre sa conscience ? C'est lui dont il faudrait chanter les louanges ! Vous n'en seriez point capable, car vous n'avez d'humain que la face, et vous rampez comme les reptiles.

Il faut que rien de ce que vous faites ici-bas ne soit gratis, il vous faut toujours une récompense, ne serait-ce qu'une obole ! Le ciel ! oh ! il n'a jamais regardé dans votre âme, il ne l'a jamais attirée à lui. Jamais une syllabe du langage de l'homme avec Dieu n'est venue vous plonger dans une divine extase ! Ton cœur s'est-il jamais échappé de tes lèvres avec les mots qui en sortaient ? T'es-tu jamais entretenu avec ton Dieu par tes larmes ? Infortuné ! tu ne connais rien de tout cela. Tu es pierre, et pierre tu resteras.

Continue mon cher : présente à genoux tes fadaises au favori, et ce fils de la faveur passera sa main sur ta tête, peut-être t'achètera-t-il pour faire partie de sa livrée, et après t'avoir galonné, te fera-t-il monter derrière sa voiture. Mais, sache-le, nos descendants garderont à ta mémoire l'ignominie qu'elle mérite, mépriseront l'avilissement de ton cœur. Entends-tu ?... le tonnerre gronde maintenant sur le bourreau, le menaçant tonnerre céleste ; les oiseaux ne chantent pas sous le fusil du chasseur, ni la blanche brebis sous le couteau du boucher.

Et l'orage gronde ! Malheur alors à vous ! Entends-tu ?...

La voix inspirée du vieillard se tut ; peut-être était-ce le dernier chant du cygne ici-bas. Il disparut.

Longtemps après qu'il fut parti, le neveu, terrassé, anéanti par ces implacables vérités, entendait encore cette voix qui paraissait sortie du fond d'un tombeau pour lui reprocher son odieuse servilité.

Podatchkine la bouche ouverte, son verre rempli devant lui, écoutait aussi sans rien comprendre.

Enfin Basile Kirilowitz secoua sa torpeur, se leva, s'avança sur la pointe des pieds vers la porte, y colla son oreille personne ! l'ouvrit et regarda : personne ! alors il s'enhardit jusqu'à dire :

L'insensé s'expose chaque jour à une nouvelle bastonnade ; tantôt il se montre rempli de soins pour son archevêque qui a osé résister à la volonté de Son Altesse ; tantôt il court les corps de garde, excite les soldats, et prophétise l'avènement au trône d'Elisabeth Pétrowna.

Tout cela finira mal pour lui.

Basile Kirilowitz reprit sa pièce de vers, mais sa lecture fut de nouveau interrompue.

Le secrétaire du cabinet, Erikler, entra.

Podatchkine fit le salut militaire : le maître du lieu se leva et d'un air déconcerté accabla de politesses ce nouvel hôte. Mais ce dernier coupa court à ses phrases en l'entraînant dans la chambre contiguë, plus petite encore que la première. Là il annonça à voix basse à Basile Kirilowitz que tous ses plans pour obtenir la chaire d'éloquence ne seraient couronnés d'aucun succès, attendu que le favori était décidément en disgrâce et que son sort ne tenait plus qu'à un cheveu.

Une kyrielle de doléances, de soupirs et de plaintes sur

l'imprévoyance humaine et l'instabilité de la fortune accompagnèrent cet avertissement.

On frappe... on frappe... encore une visite; qui cela peut-il être?

C'est Zouda, que depuis un siècle nous n'avons point aperçu.

Jamais jusqu'ici la chambre de Trétiakowsky n'avait renfermé une société aussi nombreuse et aussi variée.

Il va sans dire que les salutations du poète furent toutes destinées à ce nouveau soleil, et Erikler se vit contraint de s'éloigner.

Wolinski fut si éloquemment représenté, que Podatchkine trembla.

La séance ne se termina point sans de nouvelles conférences dans la chambre voisine.

Là, Basile Kirilowitz reçut la promesse d'une récompense qu'il fixerait lui-même suivant son bon plaisir.

On avait toujours estimé ses services, mais l'occasion de les rémunérer ne s'était pas encore offerte; aujourd'hui qu'elle se présentait, on tenait à l'en faire profiter.

Voici seulement ce que l'on exigeait de lui en retour:

Si l'impératrice l'interrogeait, il devait répondre qu'il avait effectivement été la veille chez Wolinski, d'où il s'était rendu à la leçon de la princesse Lehemiko, chez laquelle il avait laissé son livre; ce livre contenait-il des papiers? il n'en savait absolument rien.

Quant à la liaison du ministre, il n'en fallait accuser que Biren, lequel aurait menacé Basile Kirilowitz de la potence et du billot, s'il ne prêtait son concours à cet amour, et n'affirmait à la princesse que Wolinski était veuf.

Qu'était cela pour lui? Basile Kirilowitz se sentait disposé à se jeter pour Son Excellence, son bienfaiteur, son protecteur, son Mécène, dans le feu, dans l'eau, en s'attachant même au cou une pierre de cent pouds (1) au moins! N'avait-on rien de plus difficile à lui commander?

Puis vinrent les protestations, les serments, les courbettes, les bassesses, dont le microscopique Zouda fut presque étouffé.

Pour conclusion, les deux roubles d'argent, après un combat opiniâtre, furent reconquis par le poète, fort comme Hercule, et réintégrés dans leur demeure primitive, et leur nouveau maître se vit chassé du Parnasse, non sans violence.

Haute est la cime du Parnasse.

Le chemin en est escarpé!

XXXIII

LA NOCE DU FOU

Le jour fixé pour la fête ne fut point changé. Dans la délicatesse de son affection pour la princesse Lehemiko, l'impératrice voulut profiter de cette circonstance pour mettre la jeune fille à l'abri de la malveillance en la faisant paraître à ses côtés aux yeux de tous les courtisans. Elle ne doutait pas de l'amour de Mariorizza pour Wolinski, les preuves en étaient trop évidentes; mais dans la tête d'Anne Ivanowna un projet s'était formé. Pourquoi ne rendrait-elle point cet amour légal? Il suffisait pour cela de sa volonté souveraine. Lorsque Wolinski vint annoncer que tout était prêt pour la noce, il fut accueilli avec une faveur marquée.

Quelle chose étrange que le monde! Ce qui avait paru mener le ministre à sa perte s'était tourné à son profit. Peut-on jamais prévoir ce qui vous met en faveur ou en disgrâce?

A l'ébahissement de toute la cour, Biren fut reçu avec une extrême froideur. Il essaya quelques phrases sur le sujet qui lui tenait au cœur. Mais aussitôt son discours fut interrompu et on lui signifia de ne plus jamais oser se souvenir de la princesse.

Il sortit des petits appartements en jetant violemment les portes.

On avait mis le tigre en cage, mais on n'avait pas encore eu le courage de l'y enfermer; il sentait sa force, jouait avec les barreaux, y entrait et en sortait.

Personne n'osait croire à cette disgrâce, quoiqu'elle commençât à se montrer. Le tigre restait muet, et l'on se demandait avec crainte s'il ne faisait pas semblant de dormir.

Une fête! une fête populaire! quels mots magiques pour la foule! N'est-ce point une invitation à la gaîté générale? à l'oubli des soucis de cette vie?

N'est-ce point une invitation de venir boire, ne fût-ce que quelques gouttes, à cette fontaine de joie jaillissant pour tous et devant chacun?

Le moujik y plonge sa barbe, tant il a hâte d'en boire, de s'en enivrer.

(1) Un poud, poids de 40 livres.

Le philosophe, le philosophe lui-même, oubliant ce précepte de Salomon: « Tout n'est que vanité et vanité! » se faufile prudemment, sournoisement derrière les barbes touffues, pour aspirer un peu de cette joie grossière de la foule, ainsi qu'il la nomme, et qui est néanmoins de la joie. Si l'on venait en ce moment jeter à ce puits d'érudition sa sentence bien-aimée: « Tout est vanité, vanité, » il vous répondrait: « Il faut bien goûter l'eau pour en analyser la nature. » Et, pour notre part, nous déclarons n'être nullement ennemi du bonheur de la foule.

N'ayant point été doué de la vitalité de Mathusalem, nous n'avons pu assister en personne à la fête donnée par Anne Ivanowna, la dernière année de son règne, à l'occasion du mariage de son page et fou Koulkowski, nous le regrettons vivement; mais nous ferons nos efforts pour vous la décrire comme si nous y avions été; nous pouvons répondre de l'exactitude des moindres détails, car notre défunte grand'mère, qui l'avait vue, de ses propres yeux vue, en avait rapporté des récits pour toute sa vie et des souvenirs pour un siècle, si un siècle avait été donné pour apanage à ma grand'mère; ainsi je vous prie de vous placer à mes côtés et de regarder ce que je vais vous montrer.

Voyez-vous là-bas, stationnant sur la place, entre le palais d'hiver et la maison de glace, un carrosse doré, à dix roues, attelé de huit chevaux napolitains? Quels chevaux! on les croirait peints! Leurs harnais étincellent: des plumes d'autruche ondulent sur leurs têtes; la neige fond sous leurs pieds, fins comme des pieds de cerfs. Pif! paf! les voici qui partent. Quels trotteurs! Un noble sang bouillonne sous leurs robes soyeuses.

Six heiduques marchent de chaque côté de l'attelage, prêts à réprimer au besoin la fougue des coursiers. Du tricorne du cocher sort une énorme queue, sa pelisse brodée de galons brillants et rejetée en arrière laisse voir ses bas de soie et ses souliers à boucles. Les pages forment autour du carrosse une chaîne que ferment, comme un cadenas, deux Arabes à vêtements tissus d'or et turbans blancs. Puis douze sergents des grenadiers à cheval, plumet au casque.

Dans le fond du carrosse siège l'impératrice; vis-à-vis d'elle, la princesse Lehemiko, — qui penserait qu'elle est fille d'une bohémienne? — dont les joues sont roses, les yeux brillants. Comme elle s'est promptement rétablie! — Quoi d'étonnant? elle a la conviction qu'elle est aimée.

Derrière ce carrosse, plusieurs autres renfermant les grandes-duchesses et les dames d'honneur.

Regardez, dans l'un d'eux, ce vrai type russe, ce teint sang et lait, ce regard, ce port de souveraine: c'est Elisabeth, la fille de Pierre le Grand.

Elle fait pleuvoir ses sourires comme s'ils étaient des roubles; elle a l'air de se dire:

— Que de souhaits pour nous! combien il serait aisé d'entraîner cette foule!

Entre Elisabeth et Anne la comparaison n'est point à l'avantage de la dernière dont le teint basané, légèrement gravé de petite vérole, le long nez, l'expression grave et taciturne, composaient une physionomie peu sympathique.

Ajoutez à cela son effrayant aveuglement pour Biren, et vous comprendrez le sentiment d'effroi qu'elle inspirait en général, et qu'au fond elle ne méritait nullement.

Remarquez dans l'une des voitures suivantes cette jeune et jolie femme, dont la figure offre un mélange d'ingénuité, de bonté et d'étourderie: c'est Anna Leopoldowna, épouse de Guertzoff de Brunswick. Qui eût prévu qu'elle devait un jour remplacer le favori et diriger l'empire?

A qui pourtant, si ce n'est à une colombe, d'apporter le rameau à l'humanité fatiguée de supplices!

Son mari s'approche souvent de sa voiture; c'est un personnage peu marquant, mais beau et bien taillé en séducteur.

Je vous raconterai un jour son histoire.

Voici l'équipage de Guertzoff de Courlande avec ses hussards, ses coureurs, ses chasseurs, ses pages. Il éblouit par la splendeur de son carrosse, de ses livrées, de ses chevaux; il écrase la foule de son nom et de son menaçant regard. Sa femme est, des pieds à la tête, couverte de bijoux que les connaisseurs estiment deux millions.

Voilà le feld-maréchal Munich à cheval, le héros, le galant, le chevaleresque, l'amateur effréné de la bonne chère et des femmes, et par-dessus tout de la gloire.

Regardez-le caracoler à la portière de madame de Str..., née de Vor..., la plus belle personne de la cour (après la princesse Lehemiko, s'entend). La jeune femme répond d'une manière distraite à ses discours et du regard passe en revue les nombreux traîneaux, cherchant à y découvrir son cousin le comte de Vor..., pour lequel elle a une vive affection.

En revanche, son mari est aux pieds de la charmante princesse L..., qui lui donne plus que des espérances, assure-t-on.

Avez-vous jamais entendu parler de la mort singulière de madame de Str..., de son cœur exposé à l'église dans un plat d'or sous une cloche de verre? O mon Dieu! dote mes lèvres d'éloquence, et quelque jour je raconterai tout

ce que j'ai appris sur cette société, par une femme nonagénaire qui y a vécu et en connaissait les moindres secrets. Mais ce que du moins j'en sais pour le moment suffisamment pour conduire à bonne fin ce véridique récit.

Que de richesses ! Les chevaux font ondoyer leurs panaches ; les brillants reflets de l'or se joignent à ceux des pierreries : le velours déploie ses nuances merveilleuses ; la noire zibeline s'étend sur les genoux des femmes, et quelles femmes ! ravissante collection de visages blancs comme la neige ou argentés comme un nuage de printemps ! Leurs regards vous lancent de dangereux éclairs ou font glisser sur vous, à travers de longs cils, les doux rayons de la lune ! Tout est coquet, brillant, joyeux ! Mais dans le nombre des voitures faisant suite aux royaux équipages que de choses burlesques ne voit-on point !

Cette cage à poulets, par exemple, dans laquelle se prélasse une grasse couveuse entourée d'une dizaine d'oisons huppés.

Et cette vieille momie humaine en perruque blanche, qui se tient si droite et si roide dans sa riche berline, traînée par quatre haridelles, a sans doute peur qu'au moindre cahot son âme ne sorte de son maigre corps.

La voiture suivante, dont le siège de derrière est orné de deux chasseurs galonnés, renferme une dame dont les vêtements rappellent le plumage du casoar, et qui à chaque secousse tremble aussi fort que la précédente, non pour son âme, je suppose, car elle n'en paraît point avoir ; mais pour ses sourcils de faucon, les perles de ses dents et l'éclat de son teint, toutes choses empruntées, comme s'empruntent aujourd'hui des noms pour la rédaction d'un journal non moins casoar de sa nature.

Ici vous verrez de vraies figures de cartes ; des corbeilles de fleurs dans lesquelles on en trouve de fraîches et de fanées, de sauvages et de cultivées ; des coqs d'Inde, des cornes de cerf, etc., etc., tous les éléments enfin dont se compose et se composera toujours une réunion de cette nature.

Quel mélange de bon et de mauvais goût, de lumière et d'ombre, de profusion et d'insuffisance !

Voici quelques équipages riches et distingués. De ce nombre est la voiture de Wolinski, occupée par sa femme, heureuse, fière de lui et du lien de leur amour qu'elle porte en elle.

Qui saurait dire ce qui se passa dans son esprit et dans celui de Mariolizza, lorsque les deux rivales se contemplèrent de loin l'une l'autre pour la première fois.

Qu'éprouvèrent-elles ? Certes ce ne fut point Nathalie Andrevna qui envia à la princesse la place qu'elle occupait dans la voiture de l'impératrice.

Quant à Wolinski, il était en traîneau afin de vaquer avec plus de liberté aux préparatifs de la fête.

Maintenant, mesdames et messieurs, attention, je vous prie !

Détournez vos regards de la belle et pâle princesse Lehemiko et de la gracieuse femme du ministre du cabinet. Je sais qu'il est difficile aux yeux de s'en détacher, et que vous les admirez comme on admire l'étoile d'amour sur le sommeil du soleil, la séduisante houri au paradis de Mahomet ; que votre extase est semblable à celle que fait naître l'idéale *Conception* de Murillo, qu'on a peur de contempler avec des yeux charnels, et qui prête à l'imagination des ailes pour s'envoler aux régions éthérées.

Je sais que vous demandez laquelle des deux mérite la pomme d'or ; mais le moment n'est pas propice pour jouer le rôle de Pâris ; aussi je vous demande, messieurs et dames, de vouloir bien me prêter attention.

Six compagnies de gardes s'avancent ; les soldats ont leurs tricornes ornés de branches de chêne et de sapin ; les officiers de branches de laurier.

Ils reviennent de leur brillante expédition contre les Turcs et défilant devant Sa Majesté poussent de formidables vivats.

Voici un éléphant ! Ce puissant et sage quadrupède obéit, comme vous voyez, à ce petit animal bipède et passablement [illegible] ; il est vrai que ce dernier a reçu de la ruse partie [illegible] de sa nature un talisman : c'est un marteau à l'aide duquel, assis sur le dos de l'être formidable, il le dompte par la tête et le dirige à son gré.

Mais ce dos est présentement occupé par une cage de fer. Quels peuvent être les animaux qu'elle renferme ?

Le peuple, malgré la présence de l'impératrice, les accueille avec des cris aigus et des applaudissements frénétiques.

Ces deux animaux sont l'un, Koulkowski, l'autre son épouse, l'ex-Pois[illegible], la dame de charge.

Saluez-les, messieurs et dames, et félicitez-les de leurs nouveaux liens.

Ils arrivent de l'église et se rendent au dîner de noces. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur de riches fauteuils, et sont aussi gonflés d'orgueil que la grenouille s'apprêtant à devenir bœuf.

On serait fier à moins, car depuis Bajazet personne encore ne s'est promené en si bel équipage, et Bajazet n'était pas la plus mince branche de la grande race humaine. Bref, si vous l'ignorez, c'était un sultan. Bon vieux temps ! heureux vieux temps ! Hélas ! ce n'est plus aujourd'hui que l'on se divertirait en enfermant des hommes dans des cages de fer ! [1] Avec quel amour-propre, quelle hauteur les nouveaux mariés regardent la foule ! Comme tout est petit et bas à leurs yeux ! N'est-ce point pour eux que tout Pétersbourg, toute la Russie se trouvent là ?

Madame Koulkowski a eu un trousseau aussi riche qu'a pu l'avoir la fiancée de Munich ; elle est sur la route de la propriété et pourra désormais acheter sous son nom des paysans, qu'elle pourra battre de sa propre main ; elle aura place à la table impériale, à la table où s'asseoit Wolinski, son ancien maître. Les festins, les punitions qu'elle pourra infliger lui tournent la tête. Que l'un de ses paysans s'avise de siffler en sa présence, elle appelle le maître correcteur, et sur un signe, sans autre jugement, le coupable reçoit sa punition. Il suffit pour cela de quelques roubles et du pouvoir que lui confère la noblesse.

Quelle époque ! quelle heureuse époque !...

Madame Koulkowski est ivre de joie, elle ne peut encore se croire arrivée à ce faîte de respect et de puissance !

Regardez, regardez l'étrange cortège qui suit les mariés.

Au premier rang, un couple traîné par des rennes : les jolis animaux tremblent, la peur fait dresser leur poil. Derrière eux les Nowgorodiens sont traînés par des boucs, les Petits Russiens par des loups, les Finlandais par des ânes, les Tartares et leurs femmes par de gros pourceaux, qu'on leur a donnés pour attelage, afin de prouver combien l'on peut vaincre sa nature et ses habitudes ; les roux Finnois par de microscopiques chevaux, les Kamtchadals par des chiens, les Kalmouks par des chameaux. On voit aussi les Ziraines, qui, pour l'honneur et la probité, peuvent rivaliser avec les Allemands ; les Jaroslafs, éclipsant cette réunion par leur beauté, leur haute stature et la richesse de leurs vêtements.

Ainsi défilent l'un après l'autre les cent cinquante couples bigarrés en costumes nationaux, traînés par divers animaux, et occupant des traîneaux de toutes formes et de toutes grandeurs.

Les bêlements, les aboiements, les mugissements, les rugissements, le son des tambourins et des clochettes : quelle splendide musique pour une telle procession !

En Russie seulement, je le répète, il était possible d'organiser cette fête ethnographique.

Plus loin on voyait des groupes formés de presque tout le nord de l'Asie, de l'Orient et de l'Europe. Pour cela, il avait suffi à la souveraine de l'empire russe d'agiter son mouchoir du haut de son belvédère ! Sur l'ordre de l'impératrice on abandonne la ligne droite et l'on se dirige vers le manège Biren. Là un dîner attend les mariés et leur société. La table est dressée pour trois cent trois couverts. L'orchestre, composé d'une trompette, d'un hautbois et de timbales, vient au-devant des arrivants. L'on prend place à la table d'après son rang dans le défilé. Il va sans dire que le prince et la princesse de la fête occupent la place d'honneur. Chaque couple a devant lui son mets national. L'impératrice et sa suite prennent place sur une estrade ; tout autour se groupent en montagne brillante dames et cavaliers.

Mais qu'est-ce que ce personnage qui, vêtu d'un habit à la française, traverse à genoux le manège dans toute sa longueur, élevant un papier au-dessus de sa tête.

C'est Tretiakowsky. Le sillon profond que ses genoux tracent dans le sable n'émeut point ce pédant servile ; mais la force physique menace de l'abandonner en chemin ; son front se mouille, sa poitrine se gonfle ; il s'arrête une seconde, reprend haleine, et, par un dernier effort, il arrive devant l'impératrice. Il tend le papier, qu'un aide de camp présente à Sa Majesté. Basile Kirilowitz obtient l'autorisation de lire lui-même son œuvre, et toujours à genoux, de sa voix la plus vibrante, il commence en ces termes :

Glorifiez-vous, peuplades russes :
Un siècle d'or commence.
Que joyeusement nos verres se remplissent !
Que nos mains fassent entendre
Des applaudissements bruyants !
Dansons, dansons, citoyens fidèles ;
Anne plane sur la Russie
En vraie souveraine,
En impératrice hardie.
Acclamons-la avec enthousiasme.

L'impératrice applaudit vivement, ainsi que ceux qui l'entourent ; elle nomme Basile Kirilowitz poète de la cour ;

1. Ce que j'en dis est pour flatter ceux qui louent toujours le siècle passé au détriment du présent.

les applaudissements continuent et le héros se lève écrasé sous le poids de son triomphe. Au Capitole ! droit au Capitole !

Deux pages le prennent sous les bras et l'assoient à une des extrémités de la table où son couvert est préparé sous un berceau de feuillage. Il est assis seul et servi par deux pages, honneur qui l'élève au niveau de Chapelle, si ce n'est du Tasse !

Le festin terminé, les danses commencent. Chaque couple exécute sa danse nationale. Là-bas, comme un cygne, nage la jeune fille russe pendant qu'autour d'elle son cavalier tournoie comme un faucon ; derrière eux ce couple se disloque en mouvements de vrais possédés ; ces autres sont aussi lourds qu'une baleine et ceux qui les suivent aussi vifs que des grues.

Voici les bohémiennes qui tourbillonnent en chant. Chacun de leurs regards parle éloquemment, chacun de leurs os crie ; leurs cœurs palpitent, leurs poitrines exhalent l'amour orageux.

Mais voyez comme la princesse Lchemiko pâlit. Cette bohémienne qui danse n'est pas sa mère, il est vrai, mais elle la lui rappelle, et tout son sang bat dans ses veines. Elle sent un frisson parcourir son corps. Elle se sent faiblir, cherche Wolinski du regard, et ses yeux fixés sur lui font passer à son cœur l'ancre du salut. Mariorizza est ranimée.

Deux bohémiennes s'élancent en tourbillonnant, passent rapidement, puis leurs voix s'affaiblissent, s'affaiblissent et se taisent.

Une seconde paire leur succède, nouvelle danse, nouveau chant.

Quel grandiose ballet ! et quand pourrez-vous nous en montrer de semblables, messieurs les directeurs de théâtres ?

Le festival est terminé ; les nouveaux mariés et leur escorte bigarrée reprennent, dans l'ordre primitif, le chemin de la maison de glace.

Devant cet édifice on les enlève de leur cage, opération qui s'accomplit au son de la trompette, du hautbois et des timbales, avec accompagnement de chèvres, de boucs, de chiens, d'ânes, et on les conduit en grande pompe jusqu'à la chambre à coucher où on les enferme, et la procession se disperse.

Des sentinelles sont mises en faction devant la chambre nuptiale, afin que les amoureux ne puissent s'en échapper.

Quel sanctuaire pour l'hymen ! Où que l'on s'asseoie ou que l'on s'appuie, tout est glace.

Le froid commence par les saisir, puis les envahit, les suffoque. Pendant quelques moments la vue des flammes qui s'agitent dans la cheminée les réchauffe, mais ce feu phosphorescent s'affaiblit petit à petit sur la bûche de glace, voltige un instant, se meurt... et plus rien !

Il fait froid et humide comme dans la tombe ; les mariés se sentent bientôt défaillir ; ils essayent d'abord de combattre le froid en courant par la chambre, en se frappant l'un l'autre.

Ceci se nomme une simple plaisanterie, une plaisanterie, rien de plus !

Impossible de résister davantage ; ils s'approchent de la porte, supplient, crient aux sentinelles de les délivrer, les supplient, au nom de la mort, de reconnaître ce bienfait de les en tirer. Les sentinelles restent inflexibles. Alors la fureur prend le dessus, des prières on en vient aux injures ; ils s'emportent en imprécations contre l'humanité entière ; ils cassent et détruisent tout ce qu'ils ont assez de force pour briser ; ils essayent d'ébranler les murs, ils les rongent de leurs dents. Enfin, épuisés, ils s'assoient sur le lit.

Leurs paupières s'appesantissent, l'engourdissement les envahit de plus en plus ; la mort étend sa main vers eux, les endort, les berce de douces visions ; une minute encore, et ils s'endormiront pour l'éternité !

A travers les rideaux de glace apparaissent les boucles blondes du matin, dès le jour se lève. L'officier de garde entre chez les jeunes époux, et les trouvant plongés dans le sommeil avant-coureur de la mort, s'efforce de les ranimer. On les frictionne avec de la neige, on les transporte dans une maison voisine où les soins d'un médecin les ramènent promptement à la vie.

Pendant cette journée de réjouissances Biren avait eu l'air très ennuyé. L'impératrice, au contraire, déploya une gaieté extraordinaire, voulant faire par la diversion à ses chagrins et à ceux de sa favorite.

Guertzoff, éloigné par la froideur de la souveraine, se rejeta vers les courtisans ; et, sauf ceux qui lui étaient ouvertement hostiles, il fit des avances à chacun, tant est toujours honteusement bas et vil un favori près de tomber.

Le lendemain l'impératrice assembla en conseil les membres du cabinet, afin de délibérer sur l'indemnité aux Polonais.

Sa fermeté faisait des progrès rapides.

XXXIV

LA DISGRACE

> Fatiguée de l'orage, la mer dort ; ne t'y fie pas, c'est le sommeil du tigre ; c'est avant la tempête qu'elle présente le plus grand calme.
>
> TEPLÉKOFF.

Quelques heures après la délibération du conseil Erikler était debout dans la chambre précédant le cabinet de l'impératrice, et tenant à la main un rouleau de papier. Comme neveu de Lipmann, comme homme dévoué à la personne du duc de Courlande et comblé de ses faveurs, il avait été chargé de présenter à Sa Majesté la liste des signataires de l'indemnité aux Polonais. A quel esprit plus retors et plus rusé se fier pour terminer l'œuvre commencée par l'avidité et la puissance du favori ?

Mais quel nuage obscurcit le front d'Erikler ? Tous ses mouvements indiquent le trouble et l'agitation ; tantôt il parcourt la chambre à pas précipités, tantôt il s'arrête brusquement, se laisse lourdement tomber sur un siège, feuillette les papiers en les parcourant du regard ; puis encore il s'approche d'une croisée, contemple le ciel d'un air de reproche, par des gestes étranges, il semble en proie à une discussion animée avec lui-même, tout en essuyant de son mouchoir la sueur qui perle sur son front.

Qui reconnaîtrait dans ce personnage le sournois, le placide Erikler que nous avons vu il y a quelque temps dans la chancellerie particulière de Guertzoff, assister à l'interrogatoire de Marioulla. Ce n'est plus ce flâneur qui absorbé à compter les étoiles, se heurtait à Wolinski sur l'escalier du palais d'été, et pourtant c'est toujours Erikler, neveu de Lipmann et secrétaire du cabinet.

Aujourd'hui sa physionomie paraît plus distinguée, plus intelligente ; son regard exprime un projet, un but ; son attitude indique une lutte avec une idée importune.

— Entrez, lui crie le page de service, ouvrant la porte du cabinet, et d'un geste de la main indiquant que l'impératrice s'y trouve déjà.

Un tremblement involontaire saisit Erikler en franchissant le seuil de la pièce occupée par la souveraine.

Anne Ivanowna était assise devant sa table à écrire. Par terre, auprès d'elle, sur un coussin de soie, était accroupi un hideux nain qui, de temps à autre, lui frictionnait les pieds. La figure de ce monstre exprimait le plus profond idiotisme.

Répondant au salut du secrétaire par une marque de bienveillance, l'impératrice lui donna sa main à baiser.

— Quoi de fait ? dit-elle vivement.

— La mauvaise foi est en majorité, souveraine ; tous les membres ont signé affirmativement, sauf le ministre Wolinski. Lui seul n'a trompé ni sa conscience, ni l'équité, ni son dévouement à Votre Majesté. Lui seul s'est montré vrai, digne, noble, vrai gentilhomme enfin. Pareils au glaive flamboyant de l'archange, ses puissants arguments ont pénétré le cœur de ses adversaires ; mais Guertzoff avait signé en tête de la liste, et personne n'osa se montrer brave, et chacun à sa suite mit son seing à la honte et à l'humiliation de la Russie.

Que Votre Majesté daigne me pardonner la hardiesse de mes paroles, en l'attribuant à mon dévouement pour sa personne et pour la Russie.

Les paroles d'Erikler s'échappaient en effet de ses lèvres rapides comme l'éclair, étouffées d'émotion, lorsqu'il s'arrêta, quelques larmes coulaient le long de ses joues.

Des pleurs dans les yeux du neveu, du collaborateur, de l'héritier de Lipmann, du confident des odieuses pensées de Biren ! Qui eût cru la chose possible !

— Tu pleures, dit avec surprise l'impératrice, toi, le favori de Guertzoff !

— Ah ! ma souveraine, si vous saviez ce que m'a coûté cette amitié !

Voici l'art qu'elle ne m'est plus utile dans cet instant décisif où je puis tout perdre par votre colère et tout obtenir de votre clémence, je vous avouerai que mon attachement envers Guertzoff n'était qu'une fausseté. Ayant atteint mon but, je jette le masque aux pieds de Votre Majesté.

J'abhorre Biren dont l'oppression sur ma seconde patrie

n'a produit que sang et plaies, et enlève toute gloire à votre règne. Ses bienfaits, je les méprise.

Dès l'instant où j'ai compris toute la grandeur d'âme de Wolinski, je me suis dévoué à lui sans limite, comme eût pu le faire un fils. Il ne s'en est jamais douté, et me compte même au nombre de ses ennemis.

Telle est, Majesté, la confession que je livre à votre merci.

— J'entends d'étranges choses ! A quoi et à qui se fier ? prononça Anne Ivanowna en hochant la tête. Puis, prenant les papiers des mains d'Erikler, elle les lut, les relut, et s'arrêta longtemps au paragraphe de Wolinski, ainsi conçu :

« Seul, un vassal de la Pologne peut approuver l'indemnité ; tout vrai Russe jaloux de l'honneur de sa patrie doit considérer de son devoir de protester contre cette mesure. »

Pendant que l'impératrice était absorbée par cette lecture, et qu'Erikler suivait avidement du regard le jeu de sa physionomie, le nain s'échappa de dessous la table et disparut.

— Vassal ! Est-ce assez dur ? fit Sa Majesté. Il eût pu employer un autre terme.

— Ne lui en veuillez point, souveraine, si, entraîné par le point d'honneur et la fougue de son caractère, il n'a pas su mesurer ses paroles comme il l'aurait dû. C'est une phrase qu'il a naguère dite à Guertzoff en personne, et que, dans sa franchise, il a cru de son droit de tracer sur un papier qui doit aller à la postérité.

Guertzoff a même été furieux de ces paroles humiliantes pour lui ; pourquoi ne s'en est-il pas plaint à Votre Majesté ? Parce qu'il avait pieds et poings liés par l'atroce mort de Gorden...

Anne Ivanowna agita la main.

— Ne me parlez point de cela... rien qu'en y pensant, je souffre.

— Guertzoff cherchait un moyen de perdre le ministre aux yeux de Votre Majesté. L'occasion s'en présenta bientôt : l'amour de Wolinski pour la princesse Lehemiko. Voici textuellement, à ce sujet, les paroles du duc à mon oncle : « L'impératrice cajole cette jeune fille comme un enfant son joujou favori. Il faut profiter de cet amour, le protéger, cacher à la princesse que Wolinski est marié, leur faciliter la correspondance, et lorsque l'on pourra prouver qu'il l'a séduite, faire tout savoir à l'impératrice, qui en sera furieuse, et la tête de Wolinski sera entre nos mains. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Guertzoff sut intercepter au ministre du cabinet les lettres de sa femme et plusieurs lettres d'amour. Il brûla les premières et conserva les dernières pour s'en servir quand le moment serait venu.

N'est-ce point par lui que la bohémienne a été introduite au palais, sous prétexte de dire l'horoscope de Votre Majesté, et en réalité pour préparer une mystérieuse entrevue ? Si l'amour de la princesse et de Wolinski les a conduits tous deux au bord de l'abîme, c'est à Guertzoff seul qu'en est la faute.

Anne Ivanowna écoutait Erikler avec un vif intérêt. Il sut la toucher et la convaincre ; néanmoins elle exigea qu'il affirmât par serment la véracité de son discours.

— Que le Dieu tout-puissant que j'invoque m'anéantisse si une seule des paroles que j'ai dites à Votre Majesté sort de la plus exacte vérité !

L'impératrice parut durant quelques instants plongée dans de sombres réflexions, puis, comme se parlant à elle-même, d'une voix intelligible toutefois :

— Je ferai crouler tout ce plan !... Je le marierai à la princesse... Qui s'y oppose ?... Il n'aime point sa femme, qui n'a pas l'air de se soucier grandement de lui... ils n'ont pas d'enfants... quel péché y aura-t-il à cela ?...

Elle se tut, parut de nouveau abîmée dans ses pensées ; tantôt elle saisissait sa plume, puis la rejetait. Il était visible qu'un violent combat se livrait en elle et qu'elle n'osait se décider à résoudre.

— Que puis-je faire, dit-elle enfin, puisque tous les membres du cabinet ont signé ?

— Soyez de l'opinion du ministre, répondit Erikler avec fermeté, et ce sera la résurrection du bon droit. Une seule parole, souveraine autocrate, un seul mot signé de votre main, et la postérité ajoutera une page d'or à votre histoire. Ah ! combien la gloire est facile aux monarques !

Le moment était décisif.

L'éloquence [illegible] prévalut. Anne Ivanowna prit la plume d'une main tremblante et écrivit au bas de la feuille ministérielle :

« Que l'opinion du ministre du cabinet Wolinski soit en tous points suivie. »

Cette décision assurait le triomphe de Wolinski et la disgrâce de Guertzoff.

Erikler se précipita aux pieds de l'impératrice, et baisa avec enthousiasme la main tendue vers lui. Au moment où il se relevait parut Biren, venant d'entrer comme à l'ordinaire sans se faire annoncer. Sa figure était bouleversée, ses lèvres pâles. Tout son corps tremblait : il avait tout entendu !

Surpris par cette apparition, l'impératrice et le secrétaire restèrent un instant pétrifiés, tant ils le craignaient encore.

Biren ne s'était jamais vu dans une situation aussi critique. Il essaya de parler, mais sa langue s'y refusa.

Enfin Anne Ivanowna rompit le silence en disant d'une voix émue :

— Que voulez-vous ?... je ne vous ai point appelé... que votre pied... ne soit pas ici !...

Sans attendre de réponse, elle se leva et sortit.

Biren était immobile à la même place.

Erikler saisit les papiers qui venaient d'être signés et s'apprêta à sortir. Il fut un moment arrêté par cette main glacée qui semblait vouloir s'étendre vers lui, par ces yeux étranges qui paraissaient vouloir dire :

— Est-ce donc vraiment Erikler, le neveu de Lipmann ?

Mais pas un mot ne fut prononcé ; cette langue ne put articuler aucun son.

Le secrétaire s'éloigna.

Wolinski fut bientôt mandé au palais. Là il eut occasion de développer devant l'impératrice, avec toute la fougue de sa nature, le tableau patriotique couvert de cendres où Biren avait plongé la Russie.

Ce même jour tout Pétersbourg eut connaissance de la disgrâce du favori.

Le soir une centaine d'équipages de tout calibre vinrent assaillir le perron de Wolinski.

Sauf ses amis intimes, personne ne fut reçu.

XXXV

LE CHAT NOIR

> Ton âme calme ignore les soucis ; ton cœur ingénu est pur comme un beau jour ; tu n'as nul besoin d'entendre le récit peu intéressant de la folie et des passions.
>
> POUSCHKINE.

L'esprit préoccupé et le front soucieux, la femme de Wolinski descendait l'escalier du palais ; ses pieds avaient peine à trouver les marches, qui paraissaient doubles à ses yeux. Un tourbillon aussi embrouillé que celui de Descartes s'agitait dans son cerveau, étreignait son cœur, et teintait d'un nuage de colère ce visage naguère si doux et si serein.

Comment aussi n'être pas dépitée ? C'est la seconde fois qu'elle se présente au palais sans y être admise !

A quelle cause attribuer cette malveillance de l'impératrice, dans un moment où son mari est comblé de marques de faveur, où il est au dessus du favori ?

Au milieu de mille conjectures, une apparaît, poignante, mais évidente, lui montrant son abaissement servant à construire le piédestal de sa rivale. Dieu ! quel outrage !... En quoi l'a-t-elle mérité ?... Par son amour envers son mari, par l'accomplissement de ses moindres devoirs !

Abattue sous le poids de ses pensées, elle s'arrête. L'escalier du palais lui paraît le sombre chemin de la tombe. Des reptiles grimpent, sifflent, l'enroulent de leurs froids anneaux, prêts à l'étouffer.

Un seul appel à Dieu, et ces horribles hallucinations s'évanouissent.

Au bas de l'escalier quelqu'un l'appelle par son nom ; elle tressaille en apercevant une personne longue et droite comme une archine [1], avec des jupes volumineuses, un manchon de zibeline, la figure fardée, les cheveux poudrés, des mouches et des fleurs en profusion, tout cela se tenant en équilibre sur de hauts talons rouges.

— Vous ne me reconnaissez point, chère Nathalie-Andrewna ? dit, en saluant majestueusement, cette peinture représentant une dame du palais.

Madame Wolinski la regarde attentivement. Eh quoi ! c'est son ancienne dame de charge ?

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment ! je ne vous ai point remise ; j'ai pu ne point... Ezuvre, il saisit Mariolizza dans ses bras et l'emporta dans la chambre à coucher de la maison de glace.

1. Mesure de 72 centimètres.

reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage. des spasmes des suffocations Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais auprès de Sa Majesté. Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos — De grâce, Nathalie Andrewna, je me souviens de vos bontés elle allait dire attentions à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre elle soupira, car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue. Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une aussi sanglante humiliation. Et c'est à votre mari que vous la devez!. On en dit de belles, à la cour!.. On prétend qu'il veut divorcer avec vous et qu'il..

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout, je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

Tels étaient les ornements principaux de la remarquable demeure de madame Koulkowski.

Étendu sur le poêle, son fils faisait entendre des ronflements sonores.

La mère le réveilla, et après qu'il eut exécuté trois bâillements par lesquels il semblait vouloir avaler les visiteurs, elle lui dit d'un ton affectueux :

— Va te promener ou t'amuser, mon chéri, et n'oublie pas ton sabre.

— Pour s'amuser il faut de l'argent, répondit-il d'une voix bourrue, donne-moi quelques roubles, et j'irai me promener, sinon tu peux me battre, je ne bougerai point.

Ce fils respectueux, une fois satisfait, boucla son ceinturon et témoigna ses remerciments par une gracieuse et sotte plaisanterie :

— Quel étourdi! il oublie toujours son épée!.. A propos, dis qu'on ne fasse point de vacarme dans l'auberge, sinon j'y envoie une seconde fois.

— Voilà, chère Nathalie-Andrewna, continua madame Koulkowski lorsque son digne héritier fut sorti, voilà ce qui s'appelle avoir affaire. Êtes-vous bien assise ici, sinon vis-à-vis de la porte?.

— Très bien, très bien, répondit distraitement Nathalie

Si on l'eût, en cet instant, assise sur des charbons ou de la glace, si la terre eût tremblé sous elle, et le tonnerre grondé sur sa tête, elle n'aurait rien vu, rien entendu.

— Comme vous voudrez; seulement, il me semble que vous seriez mieux ici.

odieuse femme! comme elle la caressait avant de la frapper! Elle ressemblait à un bourreau qui, au moment de lever le couteau sur la tête de sa victime, songerait à la garantir d'un rayon de soleil ou d'un courant d'air.

Ah! ma pauvre colombe, fit-elle, donnant enfin libre cours à sa langue, pourquoi as-tu vécu jusqu'à ce triste jour? Tu as couru au-devant du malheur en allant à Moscou. Il est vrai que cet artificieux t'a lui-même engagée à faire ce voyage.

S'il fallait te dire la moitié de ce qui s'est passé durant ton absence, ton cœur se briserait, ma belle colombe (madame Koulkowski pleura, s'essuya les yeux et reprit) après les galants discours vinrent les lettres, dont on chargeait le professeur Trétiakowsky; puis ce fut ce fainéant ce diable noir, Nicolas, qu'on prit pour messager. Pour couronner le tout la langue se refuse à le dire votre noble époux a été surpris dans la chambre à coucher de la Moldave

— C'est faux! c'est faux! s'écria Nathalie hors d'elle-même, la méchanceté a seule pu inventer contre Artemy-Petrowitz de tels contes.

— Des contes! de jolis contes! Vous ne me croyez point? Je puis si cela vous fait plaisir, invoquer comme témoins le vieux Lipmann, Guertzoff en personne, une dizaine de pages, des laquais, des filles de service; oh! les témoins sont innombrables! Des contes! et pourquoi l'impératrice Anne Ivanowna ne vous reçoit elle plus? Que ne nous l'avez-vous pas demandé à nous autres, gens du palais!

C'est parce que votre époux bien-aimé s'est jeté hier aux pieds de Sa Majesté, en la suppliant de permettre qu'il divorçât avec vous pour épouser sa Moldave.

Vous ne le croyez pas? eh bien! ajouterez-vous foi à cette preuve? vous en rapporterez vous à vos yeux? (Elle s'approcha du poêle, sur lequel était posée une cassette dont elle tira un papier) Vous connaissez sans doute l'écriture de votre mari!. Lisez, édifiez-vous et dites ensuite que j'ai menti, que je suis une vieille sotte, qui médit d'un saint homme. Du reste, ces billets sont assez répandus dans le palais. Pour peu que vous désiriez les lire, je puis vous en procurer une vingtaine, vous pourriez même en faire un volume, si cela vous plait...

Nathalie n'attendit point qu'on lui remit la lettre, elle l'arracha plutôt qu'elle ne la prit.

C'était une de ces lettres par lesquelles une jeune fille inexpérimentée tourbillonne, tremblante, enflammée, de la terre au ciel, dans une atmosphère parfumée d'ambre et de roses, où il fait doux comme sous l'aile d'un ange, étouffant comme sous l'étreinte d'un démon, où le pouls bat d'une double vitesse, où le cœur se meurt dans des extases indéfinissables.

A quelle émotion fut en proie la malheureuse Nathalie! Il y a peu de temps qu'il était auprès d'elle, affectueux et passionné! Il n'y a pas longtemps encore qu'il prit Dieu à témoin de son amour! Combien elle était heureuse alors!

Eh quoi! en un clin d'œil, le charme est rompu; le souffle empoisonné de Satan a réduit en cendres toutes ses espérances, toutes les joies qu'elle pouvait avoir en ce monde.

Les regards de la jeune femme devinrent fixes, comme lorsque la raison s'enfuit; ses lèvres brûlantes tremblèrent; de sa bouche entr'ouverte semblait près de s'envoler le dernier cri de la vie. On voyait son sein s'agiter par les mouvements de son enfant. Que lui importait aujourd'hui son enfant?.. Un être avait été son unique amour, elle avait chéri l'autre à cause de *lui*; *lui* n'était plus, et si elle l'avait pu sans crime, elle eût arraché *l'autre* de son sein!

Madame Koulkoswki elle-même fut effrayée de l'état de sa victime. Connaissant la puissance que la religion exerçait sur Nathalie, elle lui rappela Dieu; elle invoqua Jésus-Christ comme exemple de la patience dans la douleur; elle lui montra la mère du Sauveur courbée au pied de la croix; Nathalie, revenant à elle, s'agenouilla en sanglotant devant l'image du Rédempteur.

Longtemps elle resta ainsi, priant et sanglotant; enfin elle se releva, et, animée d'une foi vive, saisit l'image.. La mère de Dieu, avec un sourire céleste, semblait la regarder et lui ordonner de vivre désormais pour l'innocente créature qui reposait dans son sein, et qui ne devait point être condamnée pour les fautes qu'avait commises son père!...

La jeune femme jura de vivre pour son enfant. Dans sa vie jamais encore aucun serment n'avait été violé. Elle reprit courage, et les consolations célestes illuminèrent son âme de leurs divins rayons. Mais comment retourner chez Artemy-Petrowitz? Qu'ira-t-elle faire dans la maison d'où l'indifférence de son mari et la volonté de l'impératrice doivent bientôt la chasser? Comment revoir la couche nuptiale sur laquelle son heureuse rivale va la remplacer? Attendra-t-elle qu'on la renvoie? Oh! non, elle ne s'exposera point à cette nouvelle humiliation; elle la préviendra; son pied ne touchera plus le seuil de la demeure de son époux. Elle a un frère qui la recevra, et ils n'ont qu'à venir chez lui avec leurs titres de la loi! Dieu n'a-t-il pas dit : « Ce que je lierai ne pourra être délié? » Qu'ils viennent discuter avec Dieu!

Elle écrivit à Artemy-Petrowitz, lui déclarant que, trompée en butte aux persiflages, sa dignité lui défendait de reparaître dans sa maison.

Le refus au palais, des bruits dignes de foi, lui ayant appris que l'impératrice désirait leur divorce et le mariage de sa favorite, une lettre de lui à la princesse, qu'elle avait lue, étaient, ajouta-t-elle, des faits assez concluants pour motiver sa détermination.

Sa lettre fut envoyée sur-le-champ.

Nathalie se rendit chez son frère Péroquine, auquel elle demanda asile et protection.

Ni les persuasions de tous genres, ni la promesse de la réconcilier avec son mari, rien n'eut d'effet, l'infortunée jeune femme demeura inflexible.

XXXVI

LA PROPOSITION

> Je ne dois pas t'en dire davantage.
> Le destin de tes jours futurs
> Désormais ne dépend que de toi, mon fils.
>
> POUCHKINE.

En apprenant la trahison de son neveu, Lipmann se livra à un excès de colère voisin de la démence, il blasphéma, s'arracha les cheveux, puis, ce violent paroxysme calmé, son esprit artificieux se livra à de nouveaux plans et en calcula les chances.

Biren tombant l'entraînait infailliblement dans sa chute ; il était donc de rigueur, dans son intérêt personnel, de rester fidèle à Guertzoff. Il se promit de tirer ce dernier de la position critique où il se trouvait. D'ailleurs qu'était la colère de l'impératrice ? C'était un faible obstacle.

Seule, Mariolizza était assez puissante pour entraver les projets de Lipmann, et servait d'essieu à la roue sur laquelle pivotait la fortune des deux rivaux. Il fallait donc briser cette barrière ; ce n'est point cela qui arrête un scélérat !

Quant à Guertzoff, il agira de son côté avec Ostermann et ses gens, que leurs intérêts particuliers lui rendent dévoués.

Revenons à Artemy-Petrowitz, qui répond d'un air soucieux aux félicitations dont il est l'objet, réfléchissant à l'amour de Mariolizza, à l'amour de Nathalie, et se disant que le jour est arrivé où il doit enfin rejeter l'un des deux.

Zouda survient et trouve plongé dans de tristes réflexions celui que toute la ville considère comme l'homme le plus heureux et le point de départ du bonheur futur de la nation.

Zouda n'entre point seul. A la vue du personnage qui l'accompagne, le ministre ne peut en croire ses yeux : Erikler ? c'est bien Erikler ?

— Que venez-vous faire chez moi ? lui demanda Wolinski d'une voix brève.

— Avoir l'honneur de me présenter à vous, répond Erikler en souriant.

— Peine inutile ! je vous connais parfaitement, et de longue date...

— Mais aujourd'hui, interrompit Zouda, veuillez le connaître comme votre mystérieux ami, comme le personnage qui vous fut si utile par ses envois anonymes ; celui qui, caché sous le masque de l'astrologue, sous la guenille du pauvre, sous l'habit du palefrenier, est parvenu à vous procurer la pétition authentique de Gordenko, celui qui a fait parler les pierres, qui est parvenu à se faire jour jusqu'au cabinet de l'impératrice ; en un mot, c'est l'homme auquel vous êtes redevable de la disgrâce de Guertzoff et de votre heureuse situation actuelle, si l'on peut la nommer ainsi.

Wolinski resta quelques instants comme abasourdi de ce qu'il venait d'entendre, puis sautant au cou d'Erikler :

— Eh quoi ! mon Dieu ! pouvais-je penser ? Mon ami, mon noble ami, que ne vous êtes-vous montré plus tôt ? Pourquoi avoir si longtemps joué vis-à-vis de moi le rôle d'ennemi et m'avoir empêché de vous apprécier ? Que d'humiliations de tout genre, que d'offenses vous avez patiemment supportées !

— Pardonnez-moi de vous dire que la fougue de votre caractère et votre irréflexion m'ont obligé à ce mystère. J'ai craint que vous ne sussiez pas assez dissimuler dans des circonstances où la plus légère inconséquence pouvait entraver mes plans. Je dois aussi vous avouer que Zouda, que j'aime depuis l'époque où nous étions camarades sur le banc d'une université d'Allemagne, a été de moitié dans la conspiration.

— Eh bien ! voilà un ami !... Approche, traître, que je te presse aussi sur mon cœur.

Wolinski étreignit avec force le petit secrétaire ; tous trois avaient des larmes dans les yeux.

— Quant à moi, mes amis, poursuivit le ministre du cabinet, je suis touché de votre conduite, que la Russie doit apprécier. Le peuple vous sera certainement reconnaissant un jour.

Je suis honteux, et je dois dire que je suis indigne du dévouement de soutiens aussi désintéressés du droit et de la nation. Par quoi ai-je reconnu votre amitié ? Au lieu de marcher au sacrifice de pair avec vous, je n'ai fait qu'embarrasser votre route par mon aveugle passion... Dieu ! si ma folie doit sur cette terre recevoir la récompense qu'elle mérite, que du moins la coupe de cendres, en s'échappant de tes mains, n'atteigne pas ces deux nobles cœurs !

— Si nous devons nous perdre, dit Erikler, du moins mourrons-nous sans avoir de reproches à nous faire ; nous songerons que nous sommes martyrs de l'humanité, vrais fils de la patrie, dévoués à notre devoir, à l'impératrice, et non d'avides et vils perturbateurs du repos du peuple. Nous n'avons point transigé avec les lois, nous avons au contraire marché contre leur ennemi, le favori. Le but de toutes nos actions a été au profit du trône ; notre démarche est pure ; honte à qui la ternira.

Nous ne nous courberons point devant la fortune illégale, nous ne nous abaisserons pas, nous mourrons.

Oui, diront nos descendants, ils ont tenté de relever la Russie humiliée, de racheter l'honneur de l'impératrice, et ils ont donné leur sang et leur vie ! Non, non, personne ne sortira des rangs de la postérité pour nous accuser ! Par la chute de Biren nous mettrons fin aux bouffonneries, aux bassesses ; la Russie se relèvera et quelque noble descendant viendra un jour s'incliner sur nos tombes.

Ainsi parlaient le ministre et ses conseillers, paraissant, en ce jour de triomphe, pressentir le cachot.

Par la physionomie d'Erikler, on pouvait remarquer qu'il se disposait à aborder un sujet dont Wolinski s'efforçait de détourner la conversation, car il le prévoyait, comme dans l'air étouffant nous sentons l'orage que le sombre nuage n'indique point encore.

Le secrétaire du cabinet, après avoir longtemps hésité, dit enfin :

— Il m'est pénible d'avoir à vous avouer que notre affaire n'est nullement terminée, et qu'un nuage menaçant plane sur votre tête ; ma présence chez vous a un autre motif que celui de vous exposer mon caractère. Oh ! qu'aurais-je donné pour n'être point chargé d'une mission qui excède mes forces.

— Parlez, dit avec fermeté Wolinski, vous voyez que je suis prêt à tout apprendre.

— Je me suis chargé de vous transmettre une proposition de l'impératrice ; je dois vous prévenir qu'en l'acceptant vous vous affermirez dans la faveur de Sa Majesté, porterez le dernier coup à votre adversaire et contribuerez à la gloire de la Russie. Je ne puis non plus vous cacher que votre refus aurait de funestes conséquences pour vous et vos projets ; ainsi donc, vous tenez en vos mains votre bonheur et celui de votre patrie.

— Ce préambule me fait pressentir que la proposition de l'impératrice est chose inacceptable pour moi ; mais je n'ai pour ni de l'entendre ni de la refuser ; mon âme est accoutumée aux déceptions ; une de plus ne l'abattra pas encore. Parlez donc, je suis prêt.

— Je ne sais d'où le vent a soufflé, mais les idées de Sa Majesté ont pris un cours tout intime. A ma grande surprise l'impératrice vient de me mander près d'elle et m'a dit de vous notifier que, voulant réparer l'atteinte portée à l'honneur de sa favorite, la princesse Lehemiko, et sachant que vous... pardonnez-moi... vos adversaires vous ont calomnié... la dénonciation est évidente.

— Continuez, expliquez-vous avec franchise. Je crains les jugements que vous pourriez porter sur moi ; mais l'opinion de gens vils et méprisables m'importe peu.

— L'impératrice, ayant appris votre réelle passion pour la princesse Lehemiko, passion dont témoignent vos lettres, que Sa Majesté a entre les mains, jugeant que vous n'aimez plus votre femme, de laquelle d'ailleurs vous n'avez point d'enfant, sachant que vous avez des projets de divorce, vous offre son aide et sanctifiera légalement votre amour pour l'orpheline, qu'elle aime au point de ne reculer devant aucun sacrifice.

Artemy-Petrowitz frissonna.

— Et ma femme ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Elle sera forcée d'aller au couvent.

— Au couvent ? Nathalie Wolinski ? ma femme et mon enfant ! non, cela est impossible !

Wolinski se leva, arpenta la chambre, se frappant le front comme un fou et criant d'une voix rauque :

— Voilà où je les ai conduites, elles et moi !... on ose me proposer cela !... et moi !...

Cette exclamation fut suivie d'un rire sauvage, qui s'éteignit en un sanglot ; puis, s'approchant de Zouda, il lui demanda :

— Que ferais-tu à ma place ?

— Rappelez-vous mes avertissements au commencement de votre lutte avec Guertzoff, répliqua froidement Zouda ; il fallait s'arrêter dès le principe. Aujourd'hui les choses ont été poussées si loin, qu'il n'y a plus à reculer... Que ne devez-vous point sacrifier à votre patrie ? Quant à moi, j'accepterais la proposition de Sa Majesté.

— Comment aussi exiger du sentiment de ce cœur machiavélique ? Il n'est plus homme lorsqu'il s'agit d'un but

politique, il n'a plus de cœur, il n'a que de l'esprit ! Mais vous, monsieur Erikler ?

Et, semblant craindre qu'Erikler ne partageât l'opinion de Zouda, il ne lui laissa point le loisir de répondre et continua :

— Non, non ! avant que vous émettiez votre avis, il faut que je vous dépeigne clairement la situation dans laquelle je me trouve. Cet homme de fer sait tout, il indiqua Zouda ; mais il avait apparemment besoin de rouvrir mes blessures. Vous ignorez que ma femme est enceinte, qu'elle m'aime plus que tout au monde, qu'elle est heureuse à l'idée que mon amour égale le sien. Si je la quitte, elle ne survivra pas longtemps à mon abandon. Tuant ma femme, je tue mon enfant. A quelle vie m'entraînerait la bigamie sur cette triste terre ? Pourquoi perdrais-je une créature pure comme les anges ? A l'idée de son chagrin, ma folle passion s'est immédiatement éteinte.

Admettons que Nathalie-Andrewna supporte son malheur et vive, sentez-vous le deshonneur qui tomberait sur moi ? La femme de Wolinski religieuse, accouchant dans une cellule ! Cruelle dérision ! Et ensuite où qu'elle se montre on la désignera du doigt, chaque passant, chaque mendiant, chacun de mes adversaires aura le droit de dire : Voilà l'ancienne épouse du ministre Wolinski, il est comblé d'honneurs, et elle, regardez ces lugubres vêtements... et l'enfant qu'elle traîne après elle, c'est le sien ; il n'a point de nom ! Ce mendiant, plus heureux que lui, peut montrer son père, tandis que le premier ne le peut pas ; il est semblable à l'enfant du péché, à l'enfant de l'adultère ! Wolinski a vendu sa femme, son enfant, leur bonheur et leur repos, les lois, sa conscience, pour quoi ? pour ses vues ambitieuses, pour obtenir la place du favori... Nul ne dira : pour la gloire de la patrie. Non, non ! cela est impossible, cela ne sera point ! Que Dieu punisse cet amour pour Mariolizza, cette folie, cette faiblesse, si vous voulez. Mais quand vous l'invoqueriez au nom de la patrie, des honneurs, jamais, non, jamais je ne me rendrai coupable d'un tel sacrilège ! Je ne suis pas encore tombé assez bas.

Je sais que l'impératrice s'attend à la réussite de son projet et que mon refus l'irritera ; je sais que je me perds, que je perds mes amis et notre cause, que je réintègre Biren dans sa position première, que je dois m'attendre à un effrayant orage ; mais je n'avilirai ni ne vendrai mon âme ! Ma résolution est inébranlable ; faites-en part à Sa Majesté.

— Si vous m'eussiez répondu autrement, dit Erikler avec enthousiasme, je me serais repenti de vous avoir servi. Je remercie Dieu de ne m'être point trompé sur votre compte.

— Peut-être ai-je tort, interrompit Zouda quelque peu embarrassé ; peut-être suis-je ainsi créé... je ne saurais me changer... Mais je répète que je ne comprends pas où tout cela vous mènera. Lorsque vous résolûtes de remédier à la situation du pays, n'étiez-vous pas décidé à vous sacrifier entièrement ? et aujourd'hui...

— Moi seul, oui ; mais en t'écoutant aujourd'hui je me sauverai et sacrifierai les autres.

— Votre refus à l'impératrice ne mènera-t-il point à leur perte vos amis et votre femme ?

— C'est vrai, mais du moins je n'aurai pas une bassesse à me reprocher. Et qui peut me répondre qu'en acceptant la proposition de Sa Majesté, mes vues intéressées n'auront pas bientôt la récompense qu'elles méritent ? Qui me répond que dans un mois, dans quelques jours, Biren ne recouvrera point la faveur et se rira, ainsi qu'il en aura le droit, du vil bigame ? Quoi d'impossible ? D'après les circonstances, tu dois voir que je ne suis pas utile à l'empire, mais aux événements ! Que dira-t-on alors ? De quels yeux oserai-je regarder les gens de ce monde ? Quelle sera ma mort ?

Maintenant du moins, je puis me réjouir d'avoir servi à abattre la puissance du favori, ce dont la nation me sera reconnaissante. J'ai rempli mon devoir aussi honorablement que ma fragile nature le permettait. Si je me suis parfois égaré pendant ma longue route, que Dieu me juge ! Ma résolution est immuable. Je vous demanderai pourtant, monsieur Erikler, d'attendre jusqu'à demain pour porter ma réponse à l'impératrice. Je dois préparer mes amis aux éventualités qui pourraient en résulter. Peut-être d'ici là découvrirons-nous quelque moyen qui mette notre affaire à l'abri des coups du sort.

Ainsi se termina la discussion.

Zouda se résolut à une dernière tentative et écrivit à la princesse Lehemiko, lui exposant toutes les difficultés de la situation où était plongé l'homme qu'elle aimait.

L'amour, si ingénieux, ne trouvera-t-il point un expédient salutaire ?

Quelques heures plus tard un domestique entra et remit une lettre à Wolinski.

— De qui ? demanda-t-il.

— De la part de madame, répondit le domestique.

— Où donc est-elle ?

— Chez Son Excellence monsieur son frère.

— M'écrire de chez son frère, se dit Wolinski, qu'est-ce que cela peut être ?

Et en proie à une vive anxiété, sa main tremblante rompit le cachet.

La première chose qui frappa ses yeux fut une lettre de lui à Mariolizza. En une seconde il devina la vérité et en fut effrayé. Il appela à lui toute son énergie pour lire ce que lui écrivait sa femme.

— Encore une œuvre de l'ennemi ! s'écria-t-il en déchirant les deux papiers.

C'est une sottise qu'a faite ma femme ! Il y a mesure à tout. Croit-elle que je vais aller implorer son pardon ? Non, cela ne sera point. Après mes assertions, mes serments, les preuves de mon amour, elle ne devait pas fouiller dans le passé ; elle ne devait pas toucher à ce côté dangereux. Où va-t-elle chercher le droit d'accuser son mari ? Chez son ancienne femme de charge, chez une vile créature qui m'a vendu à mon premier ennemi ! S'abaisser à un tel degré, mon Dieu ! désormais je la renie aussi, cette femme. Qu'elle vive en paix chez son frère, inventant des fables sur son mari ; qu'elle et ses gens l'éclaboussent des pieds à la tête pour se divertir !... Oh Mariolizza n'eût point agi ainsi, c'est une âme d'élite, celle-là ! Y a-t-il beaucoup de Mariolizza sur terre ? Et moi qui voulais la sacrifier !... Ingrat !...

— Néanmoins, continua-t-il, calmant par degrés l'exaltation qu'avait fait naître cet envoi, néanmoins j'ai fait mon devoir et ne reculerai point ; que la faute ne soit pas de mon côté !

Ce même jour encore Zouda revint porteur pour Wolinski d'un message d'un autre genre. C'était de la princesse de Lehemiko.

« Je sais tout, » écrivait-elle, « tout : la proposition de l'impératrice, l'amour que te porte ta femme, et ta situation vis-à-vis d'elle. Je ne veux pas être la cause de ton malheur. Mon cœur m'a suggéré un moyen d'y remédier, dont il faut que je cause avec toi. Je ne veux confier mon secret ni au papier ni à personne ; trouve-toi ce soir, à minuit, devant la maison de glace, côté du quai. Maintenant personne... ne viendra nous troubler. »

Oui, nul ne la troublera ! son ange gardien n'est plus là ! sa mère en démence est enfermée ! D'ailleurs que lui importe sa mère ? Mariolizza n'a plus au monde que lui, lui seul est tout pour elle, sa loi, sa patrie, sa famille, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de son avenir, tout, tout.

— Oh ! combien celle-ci écrit différemment, dit Wolinski. J'irai, pour sûr, j'irai, ne serait-ce que pour me venger de l'autre.

XXXVII

LE RENDEZ-VOUS

Ne jouez pas avec le feu.

— Pourquoi vivrais-je plus longtemps ? pensait Mariolizza en lisant la lettre de Zouda. J'ai aimé, j'ai connu tout ce que l'amour et la vie renferment de beau... Qu'attendrais-je désormais ? Je n'ai pas le pouvoir de rompre ma passion ; non, je dois l'emporter avec moi dans la tombe ; elle doit me survivre dans son cœur. Son bonheur a été mon unique mobile. En l'épousant, que puis-je lui apporter ? Une seconde d'enivrement, puis le remords du malheur de sa femme et de son enfant. Oh ! cet enfant m'est aussi cher que s'il m'appartenait. Peut-il m'être indifférent, l'enfant de mon Artemy ? Mieux vaut mourir, mourir aimée, heureuse, fière de son amour, parée des noms de fiancée, d'amante, d'amie, emportant avec soi le souvenir de l'homme aimé, l'attachant à mon tombeau par la reconnaissance ! oui, c'est un plus noble sacrifice que de vivre pour troubler son repos, d'attendre le refroidissement de son amour, le voir infidèle, et qui sait ? peut-être le mépriser un jour. Oh ! je veux mourir pendant que tout me sourit ; je veux me coucher dans le cercueil, belle et digne de lui, et non comme un sec et jaune cadavre qu'il n'oserait regarder, et qu'il embrasserait avec répulsion.

Ainsi se parlait la jeune fille, décidée à se sacrifier à la gloire de Wolinski.

Puis vint l'instant où elle se sentit triste à l'idée de mourir quand sa vie s'ouvrait dans toute sa fleur ; quand

sur ses lèvres et sur son sein se pâmaient les baisers de l'amour, quand son cœur contenait tant de doux et mystérieux désirs. Mais la pensée qu'il lui serait redevable de son repos, de son bonheur, de sa gloire, prévalut, et son cœur l'entraîna vers les régions célestes, d'où elle plongea d'enthousiastes regards d'amour sur sa résolution terrestre ; elle redevint sereine, son âme parut avoir hâte de s'envoler en déployant ses ailes de feu.

Elle résolut de laisser à l'impératrice une lettre dans laquelle elle avouerait la bassesse de sa naissance. Puis elle fera un mensonge, le premier mensonge de sa vie ; elle accusera Biren d'avoir connu son origine et d'avoir aidé Marioulla à resserrer les liens de sa fille et de Wolinski. Elle se dira l'instrument du duc, choisi pour frapper son ennemi ; puis elle ajoutera que les remords de son impure conscience l'ont forcée à tout avouer au moment de mettre un terme à son indigne vie...

Cette fable fera infailliblement tomber Biren à tout jamais, et son bien-aimé Artemy sera comblé d'honneurs, de faveurs, de gloire ; son enfant vivra, sa femme n'aura rien à lui reprocher.

Mais Wolinski doit savoir qu'elle s'est faussement accusée, et que c'est un sacrifice qu'elle lui offre... elle veut le voir une dernière fois, lui prouver qu'elle est digne de lui, qu'elle l'aime et qu'elle l'aimera éternellement. Et ensuite... une mèche de ses cheveux sur le cœur, une pensée vers lui, un linceul de neige, quelle plus belle mort ambitionner ? C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que Mariolizza envoya à Artemy-Petrowitz la lettre que nous avons vue ; puis elle écrivit celle pour l'impératrice, qu'elle cacheta et posa derrière son miroir.

Par quel moyen se rendra-t-elle à la maison de glace ? Grouchka, sa confidente, est malade (ne pouvant obtenir qu'elle espionnât sa maîtresse, on lui avait ordonné d'être malade, ce qui prouve que Biren avait encore de l'influence au palais) ; la physionomie de la servante qui la remplace n'indique rien de bon ; une cloison seule la sépare de Mariolizza : comment cette dernière quittera-t-elle sa chambre ? La sortie du palais sera protégée par l'Arabe amie de Nicolas.

Coûte que coûte, il faut acheter le silence de la suivante, l'amour de Mariolizza est prêt à subir cette dernière humiliation ; que lui importe ce que l'on dira après sa mort ! Le temps est précieux : elle confie son secret, et avec une joie qu'une jeune fille inexpérimentée ne peut comprendre, elle reçoit l'assurance que l'on se rendra en tous points aux désirs de la chère et aimable maîtresse, à laquelle on fait des protestations infinies. Mariolizza ne demande que le silence, ce qui lui est accordé sous serment.

Toutes les dispositions prises, la jeune fille attend impatiemment minuit. A cette heure, d'ordinaire tout bruit cesse dans le palais et la lune paraît derrière l'horizon de neige ; aujourd'hui le bruit des allants et venants semble se prolonger, la lune paraît plus brillante sur l'azur foncé du ciel et éclaire tout de ses rayons argentés.

Comment échapper à cet espion ?

Mariolizza, assise près de sa fenêtre, supplie la lune de s'éloigner. Que ne peut-elle l'éteindre de son souffle ! Voici un petit nuage qui court et va l'atteindre ; mais non, l'espion est toujours là, clair et brillant.

— Peut-être, se dit la jeune fille, peut-être regarde-t-il aussi la lune et lui adresse-t-il en ce moment la même prière que moi. Ce rayon qui tombe sur moi éclaire aussi sa poitrine. Pressent-il que je l'appelle pour lui dire à jamais adieu... pour l'éternité ?

L'éternité ! quel affreux mot ! Mon Dieu, qu'il m'eût été moins pénible de quitter ton monde terrestre, s'il n'y était point ; ton beau soleil, s'il ne l'éclairait en même temps que moi, la cour, les plaisirs, les honneurs, s'il n'y participait point ! Mon Dieu, tu as été trop libéral envers moi...

(Elle regarda son beau visage dans son miroir.) S'il ne lui avait appartenu, je n'eusse pas eu autant de peine à quitter cette terre. Maintenant qu'il doit se séparer de tout cela... oh ! la tristesse me saisit !

Mariolizza pleura. Que ta puissante volonté soit faite ! ajouta-t-elle, tombant à genoux et priant ; tu m'as mise en ce monde pour le sauver par mon amour, le sauvegarder pour sa gloire et le bonheur des autres ! Que ta volonté soit faite, le sacrifice est prêt.

Puis elle se souvient de sa mère. Elle savait que l'impératrice s'était informée de la bohémienne Marioulla, et qu'on avait répondu que la pauvre femme allait mieux, qu'elle ne mordait plus... A ces pensées, le cœur de Mariolizza saigna. Comment pourra-t-elle lui venir en aide ?

Le fatalisme a précipité la mère dans le gouffre où doit tomber la fille. Nul ne saurait la secourir que Dieu : aussi Mariolizza le prie en pleurant de soulager dans son malheur celle qui l'a tant aimée.

Par un papier joint à la lettre de l'impératrice, elle lègue à Marioulla tout ce qu'elle possède.

La lune se cache. Dans les corridors du palais on n'entend plus que les bâillements incivils de quelques laquais. Minuit approche !... Wolinski reprend son empire exclusif sur le cœur de Mariolizza ; elle ne pense plus qu'à lui !... Elle compte les minutes avec impatience ; ses joues brûlent, son sein palpite, ses lèvres sont arides ; elle a soif... on lui apporte de l'eau... assez trouble... Une expression singulière anime le visage pâle de la femme de chambre ; le plateau tremble si fort dans sa main, que le liquide déborde du verre, dont Mariolizza avale d'un trait le contenu. Elle n'a rien remarqué ; que peut-elle remarquer ? L'horloge de l'Amirauté sonne douze coups, et tout son être frissonne.

Elle met un chapeau, jette une pelisse sur ses épaules.

On frappe à sa porte : c'est l'Arabe.

Elles partent... elles traversent des couloirs faiblement éclairés, d'autres complètement obscurs ; elles se trompent, se heurtent...

— Y sommes-nous bientôt ?

— A l'instant !

Une clef tourne, une porte crie. Mariolizza respire une bouffée d'air froid : elle est sur le quai.

A quelques pas d'elle, dans l'obscurité, se dessine confusément une longue silhouette... Elle avance ; on échange la demande et la réponse : C'est toi ? — C'est moi ?... Et Mariolizza tombe dans les bras d'Artemy-Petrowitz. Ils demeurèrent longtemps sans parler. Il l'embrassait, mais ce n'étaient plus les premiers baisers d'une passion insensée ; aujourd'hui s'y mêlaient, sur le visage de la jeune fille, les larmes brûlantes du repentir.

— A quoi t'ai-je amenée, infortunée ! dit-il enfin.

— Oh ! ne me parle pas de douleur, interrompit-elle en l'entraînant. Que me manque-t-il, à présent ? ne suis-je point avec toi ? Vois-tu combien mon bonheur m'a étourdie ? J'avais tant de choses à te dire, et j'ai tout oublié ! Arrête-toi un instant ; laisse mes yeux contempler les traits pendant qu'ils le peuvent encore, peut-être sera-ce la dernière fois !...

Ils s'arrêtent, Mariolizza lui saisit une main qu'elle presse dans les siennes, l'appuie contre son cœur, et son regard ardent s'efforce de percer l'obscurité pour se poser sur le visage chéri d'Artemy-Petrowitz.

— La dernière fois ? demande-t-il avec anxiété ; et pourquoi ?

— Il faudra nous séparer ! répond-elle.

Artemy-Petrowitz ne répliqua point ; il lui baisa affectueusement la main. Son silence semblait dire : Il faut nous séparer !

— Si je mourais, me pleurerais-tu ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Explique-toi !...

— Ne faut-il point mourir ? si ce n'est aujourd'hui ce sera demain... un jour ou l'autre !

— Chérie, au nom de Dieu, ne m'afflige pas ainsi ; pourquoi ces affreuses pensées ? Quel projet ?... parle.

Sentant au tremblement de la main, aux palpitations du cœur pressé contre sa poitrine que l'idée de sa mort impressionnait Artemy-Petrowitz, satisfaite de ces signes d'amour, Mariolizza s'efforça de le rassurer.

— Non, cher, non, j'ai plaisanté... je vivrai... mais d'une vie semblable à la mort !... Nous devons nous séparer : ton repos, ton bonheur l'exigent !... Eloignons-nous un peu, ici l'on pourrait nous remarquer... Tu vois combien je suis devenue prudente !

Ils s'éloignèrent.

Wolinski s'était promis une grande fermeté, de même que les preux qui avant d'entreprendre le saint pèlerinage faisaient vœu de résister à toute tentation. Mais les caresses de l'adorable enfant étaient si affectueuses, si passionnées, qu'il oublia quelque peu son serment. Il aurait fallu avoir la force de s'arrêter aux premiers pas ; de déclarer ses intentions, de se dire adieu comme des amis ; mais... ils s'éloignèrent.

Un feu céleste animait le visage de cette admirable créature, de cette prêtresse de l'amour, de cette victime de l'abnégation.

Les amants s'arrêtèrent devant la maison de glace.

Ce splendide édifice, complètement abandonné, commençait à se détériorer ; les portes étaient ouvertes ; le vent, s'engouffrant dans les vitres brisées, faisait croire aux gémissements de spectres envahisseurs de ce froid domaine. Les deux rangées de sapins se détachaient dans l'obscurité pareils à des chevaliers bardés d'argent aux casques surmontés de volumineux panaches.

— Eh bien ! dit-elle, en l'entraînant avec l'exaltation d'une bacchante.

— Si nous franchissons ce seuil, nous sommes perdus, répondit-il.

— Enfant !... as-tu peur de mon amour ?... je veux te sauver et non te perdre ; mais aussi je veux que tu me connaisses.. que tu saches m'apprécier.

A ces paroles Wolinski sentit tout scrupule l'abandonner.

— O bien-aimé, disait-elle, s'enlaçant à lui enfin tu es à moi, tu m'appartiens, personne ne peut t'arracher à mon étreinte ! C'est pour cette heure-ci que la Providence m'a envoyée sur la terre, pour cette heure j'ai vécu ; en elle gît tout mon passé, tout mon avenir ; c'est pour elle qu'a été construit ce palais glacé, ce lit de glace. J'ai en moi des flammes pour les réchauffer.

— Oui, nous les réchaufferons, et Wolinski la couvrit d'avides baisers.

. . . .

Un nouvel et lugubre hymen s'accomplit.

* * *

Le palais et son noir manteau devenaient déjà distincts à leurs yeux. Ils se firent des adieux, de longs adieux. La figure de Wolinski était inondée des larmes de Mariolizza ; son cœur était profondément ému.

Au moment de se quitter, ils s'approchèrent de nouveau l'un de l'autre ; ce fut un dernier baiser. Il la reconduisit jusqu'au palais. Encore un... ses lèvres étaient froides comme la glace, elle chancelait... La porte s'ouvrit, la porte de l'éternité... Elle eut à peine la force de faire un dernier signe de la main et disparut.

Wolinski resta longtemps à la même place, dominé par un sentiment pénible.

Infortuné ! tu la verras le jour où les morts se relèveront !...

— Ne me quitte pas, disait Mariolizza saisissant le bras de l'Arabe, occupée à ouvrir la porte mystérieuse. J'ai une douleur aiguë dans la poitrine... Il y a quelque temps que je souffre... mais mon bonheur était si grand... que j'ai su endurer ce mal... Je souffre !... les forces m'abandonnent. Oh ! je comprends tout !... du poison !... combien je leur suis reconnaissante !... ils ont fait mon ouvrage... ils m'ont sauvée du suicide... Seigneur combien tu es clément !

L'Arabe, effrayée, transporta, non sans peine, la princesse dans son appartement.

Tout était obscur ; la femme de chambre dormait ou feignait de dormir.

Mariolizza ordonna de ne point la réveiller, de ne pas allumer de lumière. Une forte convulsion la saisit, on entendait ses dents s'entre-choquer ; elle s'efforçait, autant que possible, de surmonter l'horrible douleur.

— Quelle souffrance ! dit-elle, empêchant l'Arabe de s'éloigner ! tout cela va finir dans un instant !... C'est passé... Si tu savais quelle belle nuit !... Je sens encore ses baisers... Quel enivrement de mourir ainsi !... Demain tu lui diras que je suis morte heureuse, très heureuse ; tu ajouteras que personne ne saura l'aimer comme moi... Oh ! il ne m'oubliera pas... il appréciera ce que j'ai fait pour lui.

Il y a une lettre derrière mon miroir, prends-la, et remets-la à l'impératrice, mais après ma mort seulement. Jure-moi que tu la feras parvenir. Son bonheur, à lui, en dépend.

L'Arabe ne sachant que faire, jura en pleurant.

— Oh ! Dieu ! mon Dieu ! ma poitrine se déchire.

Un flot de sang jaillit de la bouche de l'infortunée.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, reprit-elle, se cramponnant à l'Arabe, cela va passer. Tu lui diras que dans la plus cruelle agonie... sa chère image était devant mes yeux. Je l'emporterai... que son nom... sur mes lèvres... dans mon cœur... O cher... Artemy... pardonne... Arte...

La dernière syllabe de ce mot se termina au delà de notre monde.

Le temple d'argile n'était plus ; l'âme, après avoir chanté la dernière strophe de son hymne d'amour, s'envola...

Il y eut un cri, un cri si terrible, que les murs en tressaillirent.

L'Arabe ne tenait plus dans ses bras qu'un corps glacé.

— Qu'arrive-t-il ? qu'arrive-t-il ? demanda la femme de chambre en sautant de son lit.

— La princesse... est morte ! fut tout ce que l'Arabe eut la force de prononcer.

— La princesse se meurt ! répéta la suivante s'élançant dans le corridor.

Cette exclamation retentit dans le palais jusqu'aux oreilles de l'impératrice.

Les médecins furent appelés, ils employèrent toute leur science, mais les morts ne ressuscitent point !

On eut peine à entraîner Anne Ivanowna loin du corps de sa favorite.

Lorsque l'on prit le cadavre pour le coucher dans sa bière, on vit une boucle de cheveux noirs posée sur son cœur ; aucune main profane ne l'en ôta, elle l'accompagna dans le cercueil.

Le ciel a exaucé tes prières, belle et noble créature ! Tu es morte au moment le plus heureux de ta vie, tu t'es envolée, parée de la couronne de l'amour, encore dans l'éclat de sa fraîcheur !

XXXVIII

L'ENTERREMENT

> Ami, ne cherchez pas à savoir
> Où mes pas se sont dirigés
> Après que j'eus quitté le monde
> J'ai tout accompli ici-bas.
> J'ai aimé et j'ai vécu
>
> JOUKOWSKY.

Voulant éviter à l'impératrice ce lugubre voisinage, on transporta la princesse Lehemiko dans l'église d'Isaac de Dalmatie.

Le cortège sortit en grande pompe.

— Depuis longtemps Mariolizza était sujette à des crachements de sang, dit le docteur.

Cette mort n'avait, par conséquent, rien d'imprévu ; et il fut convenu au palais que la princesse avait succombé par suite de la rupture d'un vaisseau sanguin.

On se rappela que Kraft, l'astrologue, avait, quelques jours auparavant, prédit cet événement, duquel on se consola en se disant que nul ne pouvait échapper à sa destinée.

On ne put retrouver la lettre à l'impératrice, qui avait mystérieusement disparu.

La nouvelle de la mort de la princesse fut immédiatement connue dans toute la ville, mais personne n'osait l'annoncer à *celui* qui en était la cause première.

Enfin *il* l'apprit.

Je souffre à l'idée de retracer l'horrible douleur dans laquelle IL fut plongé. Je dirai seulement que, pareils à ceux de la malheureuse Marie-Antoinette, ses cheveux blanchirent en un jour.

Une nombreuse assistance entourait dans l'église le corps de la princesse Lehemiko.

Combien elle était belle ainsi étendue ; elle paraissait endormie ! Comme cette guirlande de fleurs et ce diadème d'or, dernière couronne du dernier voyage des vivants, resplendissaient sur sa chevelure d'ébène !...

Une femme pleurait et priait à côté du cercueil ; elle baisa la morte et la bénit.

Cette femme était Nathalie Wolinski.

Un homme s'avança ; son visage était pâle, lugubrement triste, ses cheveux en désordre, ses yeux fixes, sans une larme, témoignaient de l'abattement de son âme.

C'était Wolinski.

Oubliant sa position, l'opinion du monde, oubliant tout, il étreignit ce corps, dont il sentait encore en lui les brûlantes caresses. Longtemps il resta ainsi attaché à cette froide dépouille...

Lorsqu'il se releva un effrayant sanglot retentit dans l'église, les assistants en tressaillirent, et du pied de l'autel, le prêtre en fut indigné. Des dizaines de mains entraînèrent l'infortuné ; on ne lui permit pas le dernier adieu. Peut-être ne l'eût-il point osé !

Durant tout le jour, femmes, enfants, vieillards, se pressèrent en foule à l'église. Chacun parlait de la morte.

L'un vantait ses superbes vêtements, l'autre, le dessin du brocart, la richesse de la bière ; tous admiraient cette fleur de beauté que la mort n'avait pas encore eu le temps d'effeuiller.

Ce même jour Marioulla demanda avec une touchante éloquence qu'on la laissât sortir ; le lendemain même prière. Elle était si calme, si douce, baisait avec tant d'effusion les mains de son gardien, que celui-ci, enfin, parvint à obtenir de son supérieur l'ordre d'élargissement. Basile n'avait pas quitté Marioulla. Dès qu'elle se vit en liberté, la bohémienne courut sur la place du Palais et ses yeux brillèrent de joie en contemplant l'édifice.

— C'est le palais, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Tu le vois, répondit Basile avec tristesse, car il était instruit de la mort de la princesse Lehemiko.

— Oui, oui, je me souviens ! C'est là que vit mon enfant, ma Mariolizza. Il y a longtemps, fort longtemps que je ne l'ai vue ! Que Dieu te bénisse mon enfant ! Si je pouvais l'apercevoir, combien je serais heureuse ! Quelqu'un s'approche de cette fenêtre, c'est elle, c'est elle ! Son cœur a pressenti sa mère ! Elle me regarde, Basile, la vois-tu ? Réponds-moi donc !

— Oui, elle te regarde, répondit le vieillard, qui se détourna pour essuyer une larme.

— Elle est princesse, aimée de l'impératrice, fiancée à

Wolinski... C'est moi qui ai arrangé tout cela. Oh ! sois tranquille, ma chérie, nul ne saura que je suis ta mère... L'ai-je jamais dit, Basile ?

— Non, jamais.

— Certes, je n'aurais point survécu à une indiscrétion !... en parler !... il faudrait que je fusse folle !... Sois sûre, mon ange, que Dieu seul et moi le sauront.

Marioulla semblait heureuse, son œil noir étincelait de joie.

Tout à coup le vent apporta à son oreille le son d'un psaume funèbre.

— Qu'est-ce ? dit-elle, rejetant son voile pour mieux entendre.

Les chants devinrent plus distincts.

— C'est un enterrement. Grâce à Dieu, il n'est point sorti du palais, car c'est du sens opposé qu'il arrive.

— Non, il ne vient pas du palais, interrompit avec effroi le bohémien. J'ai entendu dire que la princesse Lehemiko se rendrait aujourd'hui au bazar ; si nous allions de ce côté, peut-être l'apercevrions-nous.

— Allons, répondit Marioulla, se suspendant au bras de son compagnon, oui, peut-être la rencontrerons-nous.

Ils se dirigèrent vers la Grande Perspective.

Ils aperçurent dans le lointain un cercueil rose suivi d'un nombreux cortège. Marioulla s'arrêta, son cœur palpita, ses lèvres violacées tremblèrent.

Le convoi disparut à l'angle d'une rue.

— Grâce à Dieu, il n'est pas venu du palais, répéta-t-elle en jetant sur l'édifice royal un long regard qui semblait dire : Que Dieu protège cette demeure !

Puis elle s'éloigna, entraînant rapidement Basile dans la direction du bazar, où elle espérait rencontrer la princesse Lehemiko.

XXXIX

L'ARRESTATION

> Faites de lui ce que vous voudrez ; de ce moment il a cessé d'être gentilhomme, sujet, citoyen, mari ; tous ses liens avec la société sont rompus.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Wolinski, en proie à un violent chagrin, sortît de chez lui.

Les affaires de l'empire étaient en suspens. La médisance avait su faire parvenir jusqu'aux oreilles d'Anne Ivanowna le récit de la promenade nocturne.

L'impératrice était triste, ennuyée, irritée ; dans cette disposition d'esprit, elle manda auprès d'elle Ostermann, Munich et quelques autres gentilshommes (tous sauf Munich, ennemis acharnés de Wolinski), leur demandant les moyens à employer pour sortir des difficultés où elle se voyait engagée. Les gentilshommes déclarèrent qu'il était urgent de remettre Guertzoff de Courlande à la tête des affaires.

Munich seul garda le silence.

Le cœur de la souveraine fut allégé par ces conseils, qu'elle s'empressa de faire exécuter en envoyant chercher Biren.

Aussitôt que cette communication lui parvint, Guertzoff fit venir Lipmann.

Ce dernier trouva son maître au milieu d'un triomphant entourage.

Guertzoff l'accueillit par des félicitations.

— Je vous avais répondu du succès sur ma tête, dit Lipmann.

Les yeux des deux interlocuteurs brillèrent d'une joie féroce.

Guertzoff tint à prouver sa grandeur d'âme.

— Veux-tu que, pour punir ton neveu, je me contente de le [illegible] ?

— [illegible] pour lui ! interrompit l'oncle avec une fermeté [illegible] même la famille de son patron.

Pour cette [illegible] digne de Brutus, au dire de Biren, Lipmann eut l'honneur d'être pressé dans les bras de Son Altesse.

Biren traversa le palais d'un air sombre et hautain. C'est par l'inflexibilité qu'il voulait reprendre son ancien ascendant sur l'impératrice, [illegible] qui du reste lui réussit, car à peine fut-il entré qu'Anne Ivanowna lui tendit une main tremblante en disant :

— Oublions le passé, que la paix soit éternelle !

Biren fléchit le genou, baisa la main qui lui était offerte puis se relevant, dit avec fermeté :

— Je reviens sans rancune, sans condition, prêt à tout supporter pour Votre Majesté, que je laisse seule juge des sanglantes humiliations auxquelles m'ont exposé mes ennemis et que je veux oublier ; ma souveraine outragée par des rebelles, votre repos violé au milieu de vos plus innocentes distractions, une indigne intrigue au palais, dont on m'accuse d'avoir été l'instigateur, le déshonneur, la mort de votre favorite, le trouble et le désordre dans les affaires, les dispositions du peuple à la révolte... voilà l'état actuel des choses. Celui qui sera le plus près de vous, qui sera le plus fort, le plus inflexible, celui-là devra être le défenseur de Votre Majesté. Il ne devra s'éloigner de votre trône qu'après l'avoir consolidé, et quoi qu'il fasse, il ne saura jamais assez punir ceux qui ont ébranlé ce trône.

Souveraine, rendez-moi votre faveur et mes anciens droits, mais je ne les accepterai qu'avec la tête du traître Wolinski et de ses complices...

— Jamais ! non, jamais ! s'écria l'impératrice, effrayée des conditions que lui posait son favori.

— Alors c'est moi qui suis un sujet faux, menteur ; et comme tel je dois, j'exige être mis en jugement.

— Non, non, vous serez comme auparavant, mon conseiller, mon ami ; nous éloignerons Wolinski...

— C'est trop peu pour l'exemple de ses complices ou des miens. Ma tête ou la sienne doit tomber ; il n'y a point de milieu, que Votre Majesté choisisse.

— Mon Dieu ! que font-ils de moi ? disait Anne Ivanowna, levant les yeux au ciel comme pour en implorer le secours.

— Souveraine, ce que je vous propose est pour votre gloire, pour l'empire.

— Au moins pas sans jugement... oui, je veux qu'il soit mis en jugement, et s'il se justifie...

— Il est accusé par la loi, dit Biren, tirant de sa poche un papier qu'il donna à signer à l'impératrice ; la loi doit le condamner ou l'absoudre ; je n'exige rien autre. Aurais-je osé, moi qui suis votre esclave dévoué, vous proposer une action indigne de votre caractère, indigne de la noblesse de l'élévation de votre âme ?... Songez au blâme... Souveraine, la fermeté est souvent un bienfait... Rappelez-vous que la Russie l'exige.

L'impératrice prit la plume qu'on lui tendait et signa l'ordre de tenir Wolinski prisonnier chez lui, de le mettre en jugement pour outrages envers Sa Majesté, etc...

Le malheur du ministre et de ses amis était consommé. C'est ainsi que tourne la roue de la fortune.

Pendant que le tribunal s'organisait, Erikler courut chez Artemy-Pedrowitz.

— Fuyez, lui dit-il ; votre tête est menacée.

— Je m'y attendais, répondit froidement Wolinski, levant languissamment du coussin sur lequel elle était appuyée sa tête alourdie. Il est temps, je suis prêt... époux indigne, fils indigne de ma patrie, méprisé de mes amis, me méprisant moi-même, la vie m'est à charge. Zouda avait raison, ce n'était point à moi, homme faible et passionné, à m'engager dans une sainte et grande cause !... Je considère comme une grâce la punition que Dieu m'envoie. Ah ! que ne peut-elle racheter mes fautes ! Non, mon ami, je ne me soustrairai pas aux mains qui me cherchent. Mais vous et Zouda, sauvez-vous pendant qu'il en est temps encore.

Wolinski se leva, et, tirant de son bureau quelques rouleaux d'or :

— Prenez ceci, mes amis. L'argent vous aidera plus puissamment que les hommes. Gagnez de meilleurs pays. Que la bonté de Dieu vous préserve de nouveaux malheurs ! Quand je ne serai plus, ne pensez pas à moi comme à un méchant.

— De quel droit me jugez-vous ainsi ? interrompit Erikler avec mécontentement ; n'ai-je pas juré de partager votre destinée bonne ou mauvaise ? Ai-je jamais manqué à ma parole ? Me croyez-vous incapable d'avoir la force de mourir ?

Pour toute réponse, Wolinski étreignit avec émotion Erikler.

Lorsqu'il sut de qui dépendait son jugement, le ministre ne douta point de sa mort.

— Mais avant ma dernière heure, ajouta-t-il, je veux encore une fois faire entendre à l'impératrice l'accent de la vérité.

Ayant espoir en cette entrevue, Erikler ne l'en détourna pas.

Wolinski fut promptement habillé et se rendit au palais.

Son apparition inattendue fit naître la même surprise qu'aurait causée celle d'un condamné ayant rompu sa chaîne. Les courtisans effrayés chuchotèrent, personne n'osa l'annoncer à l'impératrice.

L'indécision du ministre ne fut pas de longue durée, et prenant le chemin des appartements intérieurs, il se dirigeait vers le cabinet de Sa Majesté, lorsque Pedrillo, qui sortait de la chambre à coucher, s'élança sur lui et lui

donna comme un bélier, un coup de tête en pleine poitrine

— Hé! hé! hé! [illegible] des cornes, cria Pedrillo en se reculant de deux pas et imitant un bêlement

Dans son irritation, oubliant qu'il était au palais, Wolinski leva sa canne sur le nain [illegible] le coup fut violent, le sang jaillit du nez du monstre qui poussa un cri retentissant :

Du sang! du sang! il l'a tué! dirent ceux qui les entouraient.

On [illegible] on s'agita, meubles, gens de service, courtisans, tous s'empressèrent autour du nain, et ce fut le signal d'un nouvel orage pour le ministre du cabinet car quelques instants plus tard le feld-maréchal Munich vint annoncer à Wolinski que par ordre de l'impératrice, il eut à lui remettre son épée et à retourner sans délai à sa demeure où il était consigné

— Que m'apportez-vous? demanda l'impératrice pâle et tremblante

— La condamnation à mort des rebelles, répondit le favori d'un ton dur et ferme

Va! Guertzoff, c'est ma condamnation aussi! Vous avez résolu d'empoisonner le peu de jours qui me restent à vivre

Et l'impératrice pleura

— Je n'ai agi qu'en vue de votre bien et de votre gloire; du reste, je vous ai laissé le choix d'une autre décision, que voici, dit Biren tendant un second papier

Que veut dire ceci? s'écria Anne Ivanovna, votre condamnation! vous me donnez à choisir?

Je vous donne à choisir la tête qui vous sera la plus chère. Pour moi je ne saurais survivre au mépris des lois et de votre honneur

Mon Dieu! mon Dieu! que dois-je faire? Guertzoff, mon ami, ayez pitié de moi [illegible] plus longtemps à vivre je vous demande je vous supplie

L'impératrice hors d'elle se tordait les mains

Biren fut inflexible. Durant quelques minutes il fit un appel éloquent à l'honneur aux lois et à la sûreté du trône

Enfin la cruauté triompha

Quatre lettres fatales ANNE furent apposées d'une main défaillante sur le papier de mort



On les envoya en Sibérie comme galériens.

Cette communication fut accompagnée d'une cordiale et chaleureuse poignée de main

— Comte, répondit Wolinski en lui remettant son épée, ma perte est décidée. La Russie a le droit [illegible] de mener à bonne fin l'entreprise que j'avais commencée par amour pour mon pays et que ma conduite [illegible] fait avorter. Sauvez notre patrie de ceux qui l'oppriment et veillez à sa gloire

Lorsque Wolinski fut près de chez lui, ses gens se précipitèrent au devant de sa voiture en s'écriant

— La maison est cernée sauvez-vous maître nous protégerons votre fuite!

Je vous remercie, mes amis, leur répondit Artémy Pétrowitz, et il donna à son cocher l'ordre d'avancer jusqu'au perron.

Le prisonnier se livra lui-même aux gardiens

En traversant la cour il vit Zénaïde que l'on emmenait et n'eut que le temps de lui dire adieu

Dans l'antichambre il trouva sa femme qui avait tout oublié hors le malheur de son mari [illegible] les [illegible]

Le jugement dura quelques jours [illegible] les formes légales. Mais qui eût osé [illegible] Wolinski et ses amis? Au nombre des accusations [illegible] était celle d'avoir versé le sang au palais

Un des juges, Ouchakoff, en signant la condamnation à mort mouilla le papier de ses larmes

Armé de ce papier, Guertzoff se rendit au palais

XL

DÉNOUEMENT

Tout [illegible] Nathalie Andrewna ne quitta pas une minute son mari cherchant à lui alléger le poids [illegible] pria avec lui et pour lui

L'heure de la séparation arriva

Pedrillo vint chercher celui qui avait été ministre

du cabinet pour le conduire à la forteresse, afin d'y être détenu jusqu'à l'exécution.

— Insensés! dit Wolinski souriant tristement pendant qu'on lui mettait les chaînes, — insensés! qui croient m'humilier en me soumettant à la surveillance de mon ancien domestique! J'ai déjà quitté ce monde, et là où je suis on ne connaît ni les chaînes ni l'humiliation!

Cependant, lorsqu'il vit sa femme étendue sans connaissance devant la porte qu'il devait franchir, sa fermeté l'abandonna: il se baissa vers elle, couvrit de larmes ses mains glacées, la recommanda, ainsi que son enfant, à la protection du Seigneur:

— Remplace-moi et sois leur père! Si j'ai un fils, mets-lui dans le cœur l'amour de la patrie et...

J'aurais désiré qu'elle me bénît, ajouta Wolinski en se sentant rudement poussé par Podatchkine, qui lui signifiait ainsi qu'il était temps de partir; mais, apparemment, je n'en suis point digne.

Il baisa encore une fois la main de sa femme.

— Pardonne-moi, dit-il tristement.

Et, après s'être signé, il enjamba ce corps immobile...

Dans la cour une scène poignante l'attendait encore: tous ses serviteurs, du plus petit au plus grand, lui firent leurs adieux. Chacun d'eux l'embrassa en pleurant, et témoignant dans les termes les moins mesurés de leur haine contre le favori.

Enfin le jour fatal arriva.

Sur le lieu du supplice, encombré d'une foule immense, parut d'abord Wolinski, puis Chtchourkoff, le comte Soumine-Koupchine, Peroquine, Erikler. Quel choix! c'était ce que Pétersbourg renfermait de plus distingué parmi la société! Un seul manquait, que les amis semblaient chercher du regard.

— Où est donc Zouda? demanda Erikler.

— Il est envoyé au Kamtchatka, lui répondit un officier en costume d'exécution.

— Dieu soit loué, s'écria Wolinski d'une voix émue, c'en est toujours un de moins!

— M'excluez-vous par hasard de votre compte? dit un nouveau personnage qu'on venait d'amener (c'était le desservant du malheureux archevêque Théophile). Quant à moi, je remercie Dieu de ne pas m'avoir fait mourir entouré des esclaves du favori. Réjouissons-nous, nous allons nous retrouver dans le giron du Père céleste!

Les amis jeunes et vieux s'embrassèrent, prièrent avec ferveur, se donnèrent mutuellement leur bénédiction et attendirent courageusement la mort. Wolinski eut la main tranchée, puis trois têtes tombèrent, la sienne, celles de Chtchourkoff et de Peroquine.

Erikler et le desservant n'obtinrent point le même honneur: après leur avoir fait subir la peine du knout, on les envoya en Sibérie comme galériens.

Le comte Soumine-Koupchine, comme marque de dégradation, eut la langue coupée, puis on lui notifia l'arrêt qui le condamnait à un exil à perpétuité.

Une charrette transporta les cadavres des victimes à l'église de Samson l'Hospitalier, située dans le quartier de Viborg.

On raconte que, sur le lieu de l'exécution, on entendit injurier la tête de Wolinski par un personnage dont la figure et la verrue dont elle était ornée rappelaient celle de... Mais non, le cœur se refuse à croire une aussi odieuse bassesse.

Trétiakowsky obtint enfin la chaire d'éloquence.

La tradition rapporte qu'à la première étape de la route des exilés on trouva Erikler baigné dans son sang, et à côté de lui un clou rouillé à l'aide duquel il s'était donné la mort.

Après tous ces événements la malheureuse Nathalie Wolinski était restée seule. — L'arbre de Dieu avait été sillonné jusqu'à sa racine par l'effroyable tonnerre; néanmoins elle avait juré de vivre pour son enfant; elle tint son serment.

Tous les biens des condamnés avaient été confisqués par l'État et la femme de l'ex-ministre du cabinet se retira dans un petit village fort éloigné de Pétersbourg.

Tous ses domestiques demandèrent à la suivre; deux des plus âgés en obtinrent seuls la permission.

La maison [illegible] s'effondra; les morceaux qui en restaient furent [illegible] dans des cimetières.

Le vent seul [illegible] dans la demeure de Wolinski naguère si bruyante [illegible].

Le peuple [illegible] que des fantômes s'y montraient.

Au printemps [illegible] lorsque la neige fondit sur les rives de la Néva, on trouva une tête d'homme dont les cheveux étaient rasés et [illegible] en parfait état de conservation...

Sous peine de mort, il fut défendu de faire allusion à cette découverte.

ÉPILOGUE

Que les anges te guident dans toutes les voies.

Anne Ivanowna survécut peu de temps à ces derniers événements. Sa mort mit fin au règne de Biren.

Qui n'a entendu parler de cette nuit où le favori fut tiré du splendide lit de son palais, traîné par les cheveux et emmené en Sibérie, sur une route encombrée des milliers de ses victimes? Qui ne se souvient de sa femme, cette hautaine et orgueilleuse duchesse, abandonnée aux insultes des soldats, qui l'entraînaient à travers la neige, dans le plus léger déshabillé?

Comme en cet instant elle aurait échangé avec joie ses précieuses pierreries contre un manteau qui couvrît sa nudité!

Une charmante et gracieuse figure féminine apparut sur les marches du trône, mais y trébucha aussitôt. Anna Léopoldowna n'était pas née pour diriger un empire; elle ne pouvait tenir que le sceptre de la mignardise et de l'amour.

La Russie attendait sa *vraie* impératrice, la fille de Pierre le Grand.

— Rappelez-vous de qui je suis fille! dit Élisabeth à une poignée de Russes qui, l'accablant du nom de *mère*, surent en une nuit tresser la couronne qu'une ténébreuse et avide politique lui avait injustement enlevée.

Que ne pouvait tenter une souveraine élue par le peuple? Elle brisa les chaînes, pansa les blessures, rompit le noir cachet par lequel cœurs et lèvres étaient scellés. Elle donna une victorieuse impulsion aux sciences, en posant la pierre fondamentale de ce temple (1) qui n'a cessé de contribuer puissamment aux progrès de la Russie.

Nous ne devons point oublier non plus qu'une princesse allemande nous a donné l'exemple du pouvoir qu'obtient la popularité sur le cœur des Russes, et si cette souveraine n'occupe point la première place dans l'histoire de notre pays, c'est uniquement parce que cette place a été conquise avant elle par Pierre l'Incomparable.

Le premier acte d'Élisabeth, à son avènement au trône, fut de délivrer l'archevêque de Twer, Théophile.

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-elle en lui ôtant ses fers.

— Tu es une étincelle de Pierre le Grand, répondit le vieillard, qui mourut bientôt après en bénissant la Providence de lui avoir permis de vivre assez pour voir sur le trône russe une souveraine populaire.

Élisabeth sut vite faire oublier le sanguinaire Biren, et si parfois dans les campagnes ou les villes éloignées on en parlait encore, c'était pour s'en servir, ainsi qu'on le fait aujourd'hui du nom de Pougatchoff, afin d'effrayer les enfants qui pleurent.

Ici je dois pourtant vous raconter un fait qui vous rappellera le cruel favori:

Par une journée resplendissante de l'été de 1743, un groupe de trois personnes traversait le quartier de Moscou en marchant dans la direction de l'église d'Isaac de Dalmatie.

La première était une femme d'une trentaine d'années; sous son teint hâlé, sous son costume de paysanne on ne pouvait s'empêcher de remarquer la pureté de ses traits, la dignité, la distinction de son maintien.

Derrière elle marchait un vieillard à cheveux blancs dont la mise indiquait un ancien domestique. Il possédait une de ces physionomies franches, loyales qui inspirent une confiance spontanée.

Le vieillard portait dans ses bras un enfant de trois ans environ, blanc et rose, dont les grands yeux noirs, les cheveux bruns bouclés en anneaux vous eussent fait dire:

— Quel joli petit bohémien!

Et cependant en l'examinant, on remarquait en lui ce je ne sais quoi qui dément une naissance vulgaire.

L'enfant entourait du bras gauche le cou du vieillard, et de sa main droite il indiquait les églises, les hautes maisons, les mâts des vaisseaux, la flèche dorée de l'Amirauté et suivant le point qu'il désignait, il tournait vers le vieillard sa charmante figure étonnée.

— Qu'est-ce que cela, oncle? qu'est-ce que cela?

Le vieillard alors semblait faire un effort pour secouer le nuage de tristesse dont sa physionomie, comme celle de

(1) L'université de Moscou.

la jeune femme, était empreinte, et répondait de son mieux aux questions du bambin.

Le groupe s'arrêta sur le seuil de l'église d'Isaac ; la porte était ouverte, et, sur la profondeur obscure du temple on voyait les lampes se détacher en points lumineux.

La femme mit l'enfant à terre, lui disant de prier, et fit elle-même trois longues génuflexions. Lorsqu'elle se releva, des larmes brillaient dans ses yeux. Elle tira d'une bourse suspendue à sa ceinture un petit papier plié, et trois *groches* (1) qu'elle remit au vieillard en disant :

— Vite, car nous devons nous dépêcher d'arriver là-bas à temps pour la messe.

Le vieillard entra dans l'église, où l'on faisait les apprêts du service divin, remit à un diacre le papier et deux groches, puis, avec le troisième groche, prit un cierge, qu'il alluma à l'image du Sauveur, devant laquelle il s'inclina trois fois avant d'aller rejoindre la jeune femme.

Le prêtre auquel le diacre remit le papier s'approcha d'une lampe, lut à haute voix : « Pour le repos d'une âme recommandée à la Vierge, » et ajouta laconiquement :

— Ce sera fait.

Pendant ce temps la femme, refusant l'enfant à la sollicitude du vieillard, le prit sur ses bras, et ils traversèrent la place du palais silencieux et comme courbés par un pieux recueillement que l'enfant lui-même semblait n'oser troubler ; néanmoins ce dernier ne put se contenir plus longtemps à l'aspect d'un spectacle nouveau pour lui.

— Maman ! maman ! regarde ; qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

La mère leva les yeux et vit à deux pas d'elle une sorte de *telega* à deux roues dans lequel était couchée une femme déguenillée, au visage défiguré, à l'expression sauvage. Un vieux bohémien tenait les guides. Près d'eux un officier de police gesticulait avec son bâton et d'une voix sévère leur ordonnait d'évacuer immédiatement la place du palais où ils n'avaient pas le droit de se trouver, vu qu'eux et leurs semblables n'étaient pas tolérés dans la ville.

La bohémienne paraissait privée de l'usage de ses jambes, et son regard fixe exprimait un complet désordre d'esprit. De ses mains décharnées elle indiquait le palais, marmottait des mots sans suite. Lorsque son compagnon fit mine de s'éloigner, elle se mit en fureur, et il se vit contraint d'implorer auprès du soldat quelques minutes de plus.

La paysanne, ou du moins celle que nous prenons comme telle, s'approcha et jeta dans le telega quelques pièces de monnaie.

Une force électrique parut ébranler la bohémienne à la vue de l'enfant.

— Donne, donne-moi !... c'est *son* fils !... s'écria-t-elle de façon à ce que la mère, saisie d'effroi, se mit à courir tout en regardant de temps en temps si l'affreuse femme n'avait point sauté de son teléga pour la poursuivre...

Après l'avoir complètement perdue de vue, elle se signa. L'on voyait que de sombres pensées l'avaient envahie, car sa marche, jusque-là si ferme, devint chancelante. Souvent elle contemplait son enfant et le pressait avec force contre son sein.

Ils marchaient avec précipitation dans la direction du quartier de Viborg. La chaleur était suffocante ; le visage de la jeune femme brûlait ; les joues de l'enfant étaient vermeilles.

Le vieillard réclamait le fardeau, mais la mère ne consentait pas à le confier aux mains débiles du serviteur, dont quelque nouvelle bohémienne pourrait tenter de l'arracher.

Arrivés devant l'église de Samson l'Hospitalier, les pèlerins en franchirent l'enceinte. Une sainte frayeur était répandue sur leurs traits.

Devant eux s'étendait le cimetière, ce symbole de l'éternel repos, cette hôtellerie où chaque nouvel arrivant trouve toujours sa couche prête ; et sur chacune de ces couches une pierre posée, comme pour empêcher la terre de faire remonter à la surface ceux qu'elle renferme, et sur chacune une croix, cet emblème de la vie terrestre, cet appel vers le ciel !...

Avec quelle émotion les voyageurs contemplaient chaque tombe !...

Tout à coup la jeune femme pâlit, ses lèvres bleuirent, ses mains tremblèrent si violemment qu'elle faillit laisser tomber son enfant, que le serviteur retint à temps et qu'il posa par terre à côté de lui.

L'étrangère tomba en sanglotant sur une tombe, et resta longtemps, bien longtemps ainsi.

Le vieillard était à genoux et priait.

L'enfant pleurait, cherchant à relever sa mère en lui tirant la robe.

Cette paysanne était Nathalie Andrewna Wolinski.

Cet enfant était son fils.

Le vieillard son serviteur.

Nathalie Andrewna était revenue à Pétersbourg, où le tribunal l'appelait pour lui restituer ses biens, confisqués sous Biren.

Son premier devoir en arrivant avait été de se rendre sur cette tombe sacrée pour elle.

La cloche de la messe sonna. Cette voix lui fit relever la tête. Elle fit un signe de croix, se mit à genoux, attira son fils à elle, et, lui inclinant le front vers la tombe, lui dit, en interrompant ses phrases par des sanglots :

— Ici repose ton père... prie pour le repos de son âme... dis : « Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction ! »

Et l'enfant répéta :

— Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction.

— O cher et toujours présent ami ! vois, j'ai tenu ma promesse : je t'ai donné un fils... regarde-le, c'est ton portrait... je te l'ai amené afin que tu nous bénisses, cher martyr ! Si ce n'avait été lui, depuis longtemps je serais couchée près de toi !

Ses yeux brillaient d'une foi vive ; dans l'extase de son amour, elle paraissait voir à travers les nuages celui qu'elle invoquait.

Le serviteur rappela qu'il était l'heure de la messe.

Elle commençait en effet, et Nathalie Wolinski, jetant un dernier regard à ce qui renfermait son plus précieux trésor, se dirigea vers l'église avec son enfant.

Le diacre lisait déjà l'épître.

L'assistance ne se composait que de deux ou trois vieillards qui priaient. Le lecteur jeta un coup d'œil involontaire sur les arrivants. Eh quoi ! les mots imprimés s'embrouillent à ses yeux... sa voix tremble... enfin les larmes le suffoquent.

— Que t'arrive-t-il ? lui demande le prêtre d'un air mécontent.

Le diacre, rappelé à sa lecture par cette interpellation, l'achève tant bien que mal.

La messe terminée, lorsque Nathalie Wolinski demanda un *Requiem* sur la tombe de son mari, le diacre s'élança vers elle, en lui baisant les mains :

— Nathalie Andrewna, vous ne m'avez point reconnu ?... Vous souvient-il du conseiller Chtchourkoff ? Il était ami de votre défunt et a posé sa tête avec lui... Je suis Ivan... l'ancien...

Le diacre ne put achever sa phrase que par un torrent de larmes.

Oui, ce diacre était l'honnête et fidèle serviteur de l'original à la calotte rouge. Il apprit à lire couramment et se fit diacre dans l'église où son maître était enterré, afin de ne point s'en séparer.

Nathalie Andrewna embrassa Ivan avec une cordialité toute fraternelle et lui présenta son fils.

Les prières des morts achevées, le diacre montra à la jeune femme la tombe de son ancien maître.

— Je conserve ses vêtements, dit-il avec émotion, et j'ai encore deux des chiens polonais qui lui ont appartenu. Les deux autres, le croiriez-vous ? n'ont jamais pu être arrachés de son tombeau ; c'est là qu'ils sont morts.

A partir de ce jour, on vit bien souvent sur la tombe de Wolinski une jeune dame en profond deuil accompagnée d'un enfant.

Ce fut là, sembla-t-il, qu'elle vieillit ; ce fut là que grandit et fut élevé l'enfant.

Peu de temps après, dans un village habité par des pêcheurs, mourut une vieille bohémienne complètement folle.

On prétendit qu'après sa mort son compagnon s'était enfui, Dieu sait dans quelle direction, montant un cheval pur sang, volé aux anciennes écuries du duc de Courlande.

(1) Un groche, pièce de deux kopecks.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

MAISON DE GLACE



TABLE DU VOLUME




a39003 002243243b